Beaux-Arts.

SALON DE 1831.

LES ANCIENS ET LES NOUVEAUX. — TRANSITION.

MM. Delaroche & L. Cogniet.

Les dieux s'en vont. Le talent des maîtres (et vous savez qui on 'appelait les maîtres depuis David), le talent des maîtres s'éteint; leur réputation n'est plus un culte pour personne. On a élevé de nouveaux autels, on a de nouvelles adorations. C'est une guerre moins cynique que celle de Parny, mais non pas moins acharnée et non moins amusante.

Oh! les beaux temps de la grandeur des peintres selon l'antique, qu'êtes-vous devenus? Je me souviens que, dans ma jeunesse, on me faisait ôter mon chapeau quand je prononçais les noms de Gros, de Gérard, de Girodet et de Guérin. Je dois dire, par exemple, que la vénération s'arrêtait là, et que mon maître de dessin n'a jamais songé à m'ordonner de fléchir le genou devant la renommée de MM. Lethière, Garnier, Thevenin, Reguault, Taillasson ou Vincent. Maintenant, qui rend aux quatre grands artistes en G l'hommage dévot dont personne ne se serait dispensé il y a vingt ans? On attaque en face des célébrités qu'on respectait presqu'à l'égal de l'empereur! On ose compter avec qui se fit si riche de gloire! On réduit Girodet à ses véritables proportions : il n'est plus qu'en buste, lui à qui on élevait des statues de dix coudées.

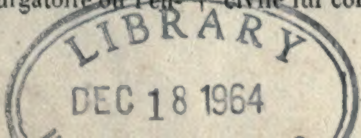
Tout concourt à cette révolution, ceux qui se retirent et ceux qui viennent; le goût qui change, une poésie nouvelle, une forme de gouvernement qui admet l'examen, si sévèrement défendu sous l'empire. M. David était sacramentel et tout ce qui procédait de lui, jusqu'à M. Granger; il n'y a de sacramentel aujourd'hui que la liberté de l'art. On a dit que c'était l'anarchie, le chaos; non : pour les hommes qui ont achevé leur tâche et voient les novateurs produire, c'est le purgatoire ou l'enfer; pour moi qui suis à la fenêtre et regarde passer l'artiste qui court à un but encore éloigné peut-être, encore à demi inconnu, c'est un spectacle plein d'intérêt. J'espère beaucoup des efforts qui se font de tous côtés; ils ont déjà eu des résultats, ils en auront de plus grands. Il faut savoir attendre.

L'ancienne école a encore un pied dans ce monde, mais il est paralysé; elle ne marchera plus. Morte est sa tête, son cœur est froid; c'est un cadavre. Quelques peintres la galvanisent encore, mais ses mouvemens n'ont qu'un instant, et son expression est une grimace. La peinture appartient à Ingres, qui est seul sur la trace de Raphaël; à deux ou trois artistes qui sont entre les anciens et les nouveaux; à Schnetz, qui ne procède de personne; à Delacroix, qui a créé une religion. Le reste tourne autour de cela, se groupe comme il peut, se pelotonne près d'un chef, ou marche isolé.

Le salon a cela de très-curieux qu'il est une démonstration pour les entêtés qui niaient, il y a trois ans, le mouvement de l'école nouvelle. Elle a fait des pas immenses, elle a gagné beaucoup de terrain; ses conquêtes ne sont pas très-éclatantes, à la vérité, mais elles sont nombreuses. C'est le testament de l'autre école qu'on nous a fait lire au Louvre : et que nous lègue-t-elle, grand Dieu!

M. Gros, sans aucune comparaison, le plus grand peintre de ce siècle de trente ans qui est marqué du nom de Bonaparte, laisse deux portraits. Comment les forts sont-ils tombés? L'auteur des *Pestiférés de Jaffa* est arrivé là! Sans doute, on voit encore dans ces deux têtes qu'il y eut une puissance, une faculté d'artiste, un métier bien su chez celui qui les a peintes; mais ce n'est plus le sentiment si vif de Gros, c'est son *chic*, son *ponsif* : ce n'est plus son modelé fin et vigoureux, c'est quelque chose de lourd, de martelé; ce n'est plus sa couleur si ferme, si forte, si chaleureuse, c'est un ton triste qui veut être chaud, et qui est tout au plus rouge. Mais qu'importe cela? l'avenir de Gros est assuré; le passé lui en répond. Que la plupart de ses vieux camarades fassent l'examen de leur conscience pittoresque, et qu'il disent jusqu'où ils iront. Quand je revois certains tableaux qui ont été prônés; quand je songe à la place que leurs auteurs occuperont dans la postérité, je ne puis m'empêcher de penser à M. Pierre, premier peintre du roi Louis XV. Il eut de la gloire argent comptant, celui-là; Diderot lui escompta l'immortalité en pages sonnantes; il n'y a pas cinquante ans qu'il est mort; eh bien! voudriez-vous me dire, s'il vous plaît, ce qu'a fait M. Pierre?

Il y a dix ans encore qu'on parlait beaucoup de M. Granger. Le ministère de l'intérieur, la préfecture, la liste civile lui commandaient des tableaux; il faisait fort pro-



prement des Apollons, des Homères, des nymphes, des saints, des héros grecs, des héros romains; il n'était pas sans talent dans ce genre de convention qu'on appelait l'histoire; voyez son *Annonciation*, et dites si vous voulez accepter ce legs de la bonne école. L'ange est ce que le peintre a fait avec le plus d'amour; il y a mis tout son art, toute sa poésie, et il est parvenu à faire un de ces saints en cire vierge que les dévotes habillent avec coquetterie, pour les aller suspendre par un ruban vert, couleur d'espérance, à l'autel d'une Notre-Dame en réputation. M. Granger fera bien d'en rester là; il fut un des champions des *saines doctrines;* il a combattu tant qu'il a pu, comme MM. Parceval de Grand-Maison et Viennet combattent pour la tragédie orthodoxe; il a mérité les Invalides. Qu'il aille rejoindre M. Guérin, qui, du moins, s'est arrêté après *Clytemnestre;* M. Meynier, qui ne peut plus rien pour le parti des anciens; M. Ansiaux, qui, toute sa vie, a entendu la grande peinture à peu près comme Berquin entendait le drame, et Florian la poésie épique, dont il a donné un échantillon dans son *Gonzalve de Cordoue;* M. Thévenin, dont les excellentes opinions en fait d'art sont moins connues par ses ouvrages que par ses votes à l'Académie; M. Brocas, qui fait du nu comme certains auteurs font encore des récits à la fin de leurs tragédies, parce que c'est là qu'ils montrent ce dont ils sont capables comme vérificateurs; M. Caminade, un des talens les plus honnêtes de l'école; M. Lair, M. Couder, M. Guillemot, M. Lordon, M. Latil, M. de Boisfrémond, M. Delaval, M. Forestier, et tant d'autres.

Un des derniers efforts de l'ancienne manière est l'*Ajax* de M. Bordier. Le jury ne voulait pas recevoir ce morceau, qui est pourtant une protestation en faveur du bon goût; car rien ne ressemble moins aux productions de la nouvelle école que ce long modèle tout nu qui fait de grands bras pour menacer le plancher de l'atelier du peintre, où Jupiter est probablement représenté par une araignée ou par une mouche. J'ai mal aux yeux et à la main droite de M. Bordier, pour la peine qu'il a prise en peignant le torse de son héros matamore; tout y est. Il n'y a si petit mouvement des muscles qui ne soit senti; c'est une poitrine de marbre bien constituée; il y manque bien quelque chose, mais c'est peu; ce n'est que la vie, le souffle. M. Bordier a de la couleur de chair au bout de sa brosse; s'il y avait une ame, il l'aurait fait passer probablement dans les yeux et le geste d'Ajax. En présence du tableau de M. Bordier, je suis tenté de tenir M. Garnier pour nn grand maître; l'*Ajax* de 1786 vaut mieux que celui de 1831; mais celui de M. Bordier est une bonne action, c'est son mérite principal. Quand M. Garnier produisit le sien, la peinture n'était pas envahie par un schisme vainqueur, l'artiste était tranquille. Aujourd'hui M. Bordier est tourmenté, inquiété, agité; il appartient au parti qui tombe.

L'opinion qui rallie le plus d'amateurs, c'est celle dont M. Delaroche est le premier représentant, et qui se renforce de quelques artistes à la tête desquels est M. Léon Cogniet. C'est l'école nouvelle, plus la forme. Un dessin consciencieux, mais qui ne va pas jusqu'au jansénisme pratiqué par M. Ingres; de l'effet, mais à condition que tout ne lui sera pas sacrifié; de la couleur, mais qui se rapprochera autant qu'elle pourra de la nature, et ne procédera pas par des tons bizarres qui déguiseraient toujours le réel en fantastique; de la poésie, qui n'aura pas nécessairement pour intime l'enfer, les tombes, les rêves, et le laid pour idéal; voilà ce qui distingue l'école que j'appellerai de transition.

M. Cogniet a deux morceaux très-remarquables : *le Portrait du maréchal Maison*, et *l'Enlèvement de Rébecca par le Templier*. C'est de la bonne et solide peinture. Le portrait de M. Maison est le meilleur portrait en pied de l'exposition, qui en a pourtant de M. Decaisne et de M. Champmartin. Dans le tableau de Rébecca, outre l'effet général et le mouvement des figures, je louerai la tête du Templier, celle du nègre, les chevaux, et surtout l'exécution ferme et verveuse de tout le groupe principal. C'est un homme de beaucoup de talent que M. Cogniet. Je passe à M. Paul de la Roche.

A lui le succès. Ses deux petits tableaux attirent la foule: ce sont deux perles. Je n'ai entendu qu'une seule personne critiquer ces deux précieux morceaux; il est vrai qu'un instant après elle louait à outrance un portrait peint par M. Dubufe, et deux petits tableaux de mademoiselle A. Pagès, faits dans le sentiment de M. Dubufe (cet artiste aussi a ses imitateurs!) Si j'avais à choisir entre le *Richelieu* et le *Mazarin* de M. Delaroche, je crois que je prendrais le premier. Il me paraît plus spontanément produit, plus soudainement exécuté. La composition de ces deux barques qui se suivent est si naturelle, qu'il semble impossible que la chose ait pu se passer différemment. Richelieu tient Cinq-Mars et de Thou à une remorque très-courte; c'est tout près de lui qu'il veut avoir ses victimes; il n'a pas besoin de retourner la tête pour savoir qu'elles sont là; le mouvement de son bateau, la conversation des deux condamnés l'avertissent de leur présence. Et puis, si la corde casse, le grand-écuyer et son ami n'échapperont pas; ils sont gardés par une demi-douzaine de mousquetaires au service du tyran de Louis XIII. M. le cardinal est fatigué; la maladie le mine; le bon prêtre ne fera pas acte de chrétien avant de mourir, mais acte de ministre outragé; il ne pardonnera pas, il tuera. L'autre cardinal de M. Delaroche obéit

aussi à une de ses passions; ce n'est pas celle de l'intrigue, il est trop malade. Déjà il a dit adieu à son palais, à ses tableaux dont il lui coûtait tant de se séparer; il ne s'est pas fait farder suivant son habitude, quoique des courtisans soient là prêts à se moquer de sa pâleur et à lui faire peur de madame la Mort; il joue sans tenir les cartes, il conseille une femme qui lui gagnera quelques louis qu'il pourra ajouter à son trésor d'avare. Son jeu l'occupe beaucoup, car il n'aperçoit pas un gentilhomme arrivant au milieu de la chambre et saluant profondément son éminence; il n'entend pas les propos qu'on tient contre lui derrière le paravent, à la tête et au pied de son lit, peut-être même à la table où l'on joue. Le caractère des deux prélats est bien compris; les figures accessoires l'expliquent à merveille.

La composition du tableau de Mazarin est très-spirituelle; l'exécution! qu'en dirais-je, que tous ceux qui ont vu ces deux ouvrages n'aient dit avant moi? L'éclat et la solidité de la couleur, la perfection des détails, la richesse des étoffes, la variété des expressions dans les physionomies, la correction du dessin, la franchise de l'effet, tout recommande le Mazarin et le Richelieu; et s'il est un des tableaux où cette réunion de qualités soit plus complète encore que dans l'autre, je crois que c'est dans la représentation de la scène dramatique qui se passe sur le Rhône, entre Tarascon et Lyon.

Un morceau plus grand, mais non pas plus capital, c'est *Édouard V* et *Richard d'York*, son frère, dans la Tour de Londres. Édouard souffrant, triste, a la tête penchée sur celle de Richard. Ils étaient occupés à lire un livre, que Richard, plus insouciant, analysait avec la gaieté de son âge. Tout à coup un bruit se fait entendre dans l'escalier de la Tour; les prisonniers prêtent l'oreille, leur chien court à la porte, sous laquelle on aperçoit la lumière d'un flambeau. Quel triste pressentiment accable Édouard? Le pauvre jeune garçon n'aura pas le temps de s'en rendre compte. La porte va s'ouvrir, ce sont les bourreaux de l'usurpateur qui entreront, et dans un instant deux cadavres d'enfans étouffés seront enchaînés sur le lit où l'un d'eux a gravé ces mots : *Édouard V, roi!* Ce drame touchant est admirablement senti; la tête de Richard est charmante, les jambes d'Édouard sont un chef-d'œuvre.

Après des ouvrages de cette importance, comment parler de dessins? Mais ces dessins ont tant de prix! Le portrait d'une femme en noir est beau comme une excellente peinture; *la Lecture du fabliau* est une composition pleine de charme. Il faudrait analyser tout cela; il faudrait pour chacune de ces choses une page, et déjà j'ai dépassé la longueur d'un article. D'ailleurs, pourquoi analyserais-je des choses qui se comprennent si bien! Qui les voit, les sent; je ne parviendrais pas à les faire sentir à qui ne les verrait pas; il me faudrait une plume spirituelle, vive, correcte, habile, comme le crayon de M. Delaroche. Qui me la prêtera?



Littérature.

LE JUSTE MILIEU.

—

Mme DUPUIS.

(*Après avoir examiné avec attention une robe fort élégante étalée sur plusieurs siéges, tire d'un écrin des boucles d'oreille qu'elle essaie; ensuite elle sonne.*)

FRANÇOIS, *entrant*.

Madame a sonné?

Mme DUPUIS.

M. Dupuis est-il sorti?

FRANÇOIS.

Oui, madame; monsieur est déjà parti pour la Bourse. Il a même recommandé de prévenir madame qu'il rentrerait peut-être un peu tard, à cause d'une assemblée de banquiers où il est obligé d'aller après.

Mme DUPUIS.

Vous direz à la caisse qu'on m'envoie le cours des rentes d'aujourd'hui, aussitôt qu'on l'aura reçu. Le cours des rentes d'aujourd'hui. Vous comprenez?



FRANÇOIS.

Oui, madame; le cours des rentes d'aujourd'hui.

Mme DUPUIS.

Il faut aussi avertir Jagot de ne pas s'éloigner, parce que j'aurai besoin des chevaux ce matin; mais je ne prendrai que la calèche, afin que la berline soit toute prête pour ce soir. Je vais à la Cour.

FRANÇOIS.

Est-ce moi ou Henri qui suivra madame?

Mme DUPUIS.

Seulement Henri ce matin; mais tous les deux ce soir.

FRANÇOIS.

C'est que si madame avait pu se passer de moi, à cause d'une noce où j'étais invité....

Mme DUPUIS.

J'en suis bien fâché; mais je ne puis pas n'avoir qu'un domestique derrière ma voiture quand je vais au Palais-Royal.

FRANÇOIS.

Cependant, madame, excepté très-peu de dames....

Mme DUPUIS.

Point d'explications! vous viendrez avec moi.

(ARTHUR *entre.*)

ARTHUR.

Comment vous portez-vous aujourd'hui, belle dame?

Mme DUPUIS.

Ah! bonjour, monsieur Arthur. (*A François.*) Il n'y a donc personne là-dedans.

FRANÇOIS.

Pardonnez-moi, madame; mais le plus souvent on n'annonce pas monsieur. (*Il va pour sortir.*)

Mme DUPUIS.

Attendez. Sachez d'Hortense si j'ai une fraise, une collerette toute prête; si je n'en ai pas, elle en arrangera une sur-le-champ. Une fraise que l'on met autour du cou. Retiendrez-vous cela?

FRANÇOIS, *d'un ton d'humeur.*

Oui, madame. Une fraise, comme des fraises.

Mme DUPUIS.

C'est bien, allez. (*François sort.*) — (*A Arthur.*) Avez-vous remarqué le ton que ces gens-là ont pris depuis la révolution?

ARTHUR.

Ah, dame! c'est le ton de l'égalité, de la république, des étudians.

Mme DUPUIS.

Je vous en prie en grâce, Arthur, ne me parlez pas des étudians; je les ai en horreur. On devrait fermer les écoles. N'y a-t-il pas assez de médecins et d'avocats?

ARTHUR.

J'étais tout à l'heure au café de Paris, tout près d'une table où il y avait de ces messieurs qui veulent la guerre; qui sympathisent avec les insurgés de tous les pays.

Mme DUPUIS.

Mon Dieu! qu'ils aillent les rejoindre.

ARTHUR.

Qui sont pour les peuples contre les tyrans.

Mme DUPUIS.

C'est-à-dire, qui ne demandent que l'anarchie et le pillage.

ARTHUR.

C'est cela.

Mme DUPUIS.

Leurs vociférations soi-disant patriotiques ne sont autre chose que de l'envie contre tout ce qui a de la fortune, contre les classes élevées. Depuis que les nobles nous ont cédé la place, c'est à nous qu'on en veut. Quelle inconséquence! Y a-t-il l'ombre de comparaison à faire? La noblesse n'est qu'une fiction; l'argent est réel.

ARTHUR.

Malheureusement pour ces messieurs, cette réalité là n'est qu'un rêve.

Mme DUPUIS.

On assure cependant qu'il y en a parmi eux qui ne manquent pas d'une espèce d'aisance.

ARTHUR.

Alors ce sont des ambitieux.

Mme DUPUIS.

Il faut le croire. Ils ont beau déguiser celà sous des grands noms d'honneur national....

ARTHUR.

L'honneur national est dans le crédit public.

Mme DUPUIS.

C'est frappant ce que vous dites-là.

ARTHUR.

Si la baisse eût continué, mon père pouvait se trouver dans le plus grand embarras.

Mme DUPUIS.

Mon mari n'était pas trop rassuré non plus. Il est pourtant épouvantable qu'une poignée de factieux puisse donner des craintes aussi sérieuses à des maisons comme les nôtres.

ARTHUR.

Ils veulent nous faire peur des étrangers! Comme si le premier besoin d'un peuple n'était pas la tranquillité intérieure.

Mme DUPUIS.

Savez-vous que vous devenez tout-à-fait politique?

ARTHUR.

On y est bien forcé; le cours de la rente est subordonné à tout cela. Dites-moi donc pourquoi vous mettez ces boucles d'oreilles dès le matin?

Mme DUPUIS.

Que vous êtes enfant! Vous ne voyez pas que ce sont des diamans que j'ai fait remonter et que j'essaie. Comme je vais ce soir à la cour....

ARTHUR.

Vous y êtes bien assidue, ce me semble.

Mme DUPUIS.

Beaucoup moins que vous dans certaine maison.

ARTHUR.

Quelle certaine maison?

Mme DUPUIS.

J'éclaircirai cela; prenez-y garde.

ARTHUR.

Je n'ai rien à craindre; vous pouvez prendre toutes les informations que vous voudrez.

Mme DUPUIS.

S'il y avait encore un peu de hausse aujourd'hui, me conseilleriez-vous de vendre?

ARTHUR.

Attendez.

Mme DUPUIS.

J'ai quelquefois peur. Mon mari n'aurait qu'à découvrir que j'ai des économies et que je les place à son insu.

ARTHUR.

Il ne peut pas s'en douter; ce n'est pas sous votre nom.

Mme DUPUIS.

Venez donc ce soir au Palais-Royal.

ARTHUR.

Je tâcherai.

Mme DUPUIS, *le forçant à se tourner de côté.*

Il s'en irait pourtant sans avoir regardé ma robe.

ARTHUR.

Elle est d'un goût parfait.

Mme DUPUIS.

Je me ruine; mais que voulez-vous? Il n'y a que nous pour donner de l'éclat à tout ceci; il faut bien s'exécuter.

ARTHUR.

C'est très-politique.

Mme DUPUIS.

A soixante-quinze centimes de hausse, vous croyez que je ne ferai pas bien de vendre?

ARTHUR.

Il n'y a pas de nouveaux bruits de guerre; pourquoi vous presseriez-vous?

Mme DUPUIS.

Comme vous voudrez. Mais, je vous en prie, Arthur, venez ce soir.

ARTHUR.

Peut-on vous résister?

(*Il lui baise la main et s'en va.*)

Mme DUPUIS, *seule.*

Soixante-quinze centimes, plus le bénéfice que j'ai déjà fait et le trimestre que j'ai reçu, ce serait assez joli pour de l'argent dont je ne faisais rien.

(*On annonce mademoiselle Pitou.*)

Mlle PITOU.

Bonjour, Henriette.

Mme DRPUIS.

Bonjour, ma tante. Prenez un siége, s'il vous plaît.

Mlle PITOU.

Volontiers; car je n'en puis plus. Savez-vous que j'ai fini hier ma soixante-neuvième année, et qu'à l'heure où je vous parle, je suis dans ma soixante-dixième.

Mme DUPUIS.

A vous voir, on ne le croirait jamais.

Mlle PITOU.

Ah! ah! c'est bon à dire; mais des événemens comme ceux qui se passent vous avancent bien.

Mme DUPUIS.

Vous êtes donc toujours carliste.

Mlle PITOU.

Toujours, ma nièce. J'ai vécu dans l'amour de nos



maîtres, et, si Dieu le permet, j'espère bien y mourir.

Mme DUPUIS.

C'est on ne peut pas mieux.

Mlle PITOU.

Je sais bien que c'est une plaisanterie de votre part; vous êtes sans doute à la mode; vous devez être révolutionnaire.

Mme DUPUIS.

Révolutionnaire! vous vous trompez beaucoup, ma tante; je vais ce soir à la cour.

Mlle PITOU.

A votre cour; car la nôtre n'est plus en France.

Mme DUPUIS.

Pauvre tante! à quoi allez-vous penser? Vos maîtres, comme vous les appelez, sont partis pour jamais.

Mlle PITOU.

On a été enchanté de l'abaissement des uns, parce qu'on a espéré prendre leur place; on ne pense pas qu'il y a plus bas des gens qui espèrent aussi prendre la place des autres.

Mme DUPUIS.

A quoi bon me dites-vous cela? Je n'ai pris la place de personne.

Mlle PITOU.

Ma petite dame, ma petite dame, on a beau n'avoir jamais eu d'esprit, l'âge donne de l'expérience; et je vous vois avec peine vous embarquer dans des glorioles qui feront peut-être qu'un jour.....

Mme DUPUIS.

Achevez.

Mlle PITOU.

Que de gens j'ai vu triompher, dont on s'est moqué ensuite! Dieu m'a fait naître marchande; je suis restée marchande tant que mes forces me l'ont permis. Vous êtes riche; eh bien! qui vous empêche d'être charitable? Quand la dynastie reviendra, elle n'aura pas de reproches à vous faire, du moins.

Mme DUPUIS.

Quand la dynastie reviendra! Vous pensez donc qu'elle reviendra?

Mlle PITOU.

Belle question! si vous n'étiez pas révolutionnaire....

Mme DUPUIS.

Rien ne me paraît plaisant comme votre obstination à m'appeler révolutionnaire. Le mot est affreux.

Mlle PITOU.

Quoi! vous ne l'êtes pas?

Mme DUPUIS.

J'en suis à cent lieues.

Mlle PITOU.

Alors c'est donc vrai que ce que vous appelez la cour ne travaille que pour ramener la dynastie?

Mme DUPUIS.

Pas le moins du monde.

Mlle PITOU.

Dans ce cas là, je ne me trompais pas; vous êtes pour la révolution.

Mme DUPUIS.

Seulement dans ce qu'elle a de raisonnable.

Mlle PITOU.

Je n'y comprends rien. Une révolution raisonnable aurait commencé par rappeler la dynastie. Vous riez. N'est-ce pas que c'est à cela qu'on vise? Vous ne voulez pas en convenir; mais avec moi, avec votre tante qui ne vit que dans cette espérance-là, si vous en savez quelque chose, dites-le moi. En effet, pourquoi destituerait-on les gens qui se sont associés pour empêcher le retour de nos maîtres?

Mme DUPUIS.

Parce qu'un gouvernement ne doit pas permettre qu'il se forme un gouvernement dans le gouvernement.

Mlle PITOU.

Ainsi votre gouvernement serait contre la dynastie et contre ceux qui n'en veulent pas! Tenez, ma chère petite, parlons plutôt d'autre chose.

Mme DUPUIS.

Comment! ma tante, vous ne comprenez pas qu'on puisse se tenir entre les deux extrêmes!

Mlle PITOU.

En voilà assez; en voilà assez. Je sais bien qu'on parle d'un juste milieu, mais vous entendez bien que je ne m'y laisse pas prendre. Songez donc que j'ai une étoile.

Mme DUPUIS.

Une étoile!

Mlle PITOU.

Oui, ma charmante, une étoile, qu'on voit parfaitement de la fenêtre de ma cuisine; étoile qui n'existe que depuis le départ de la dynastie, et que Dieu a envoyée tout exprès pour rassurer les bons royalistes. Les affaires d'Italie lui ont donné l'éclat d'un soleil. Pourquoi vos

ministres, qui ont amené les choses au point où elles sont, cherchent-ils encore à dissimuler? Qu'ils se déclarent ouvertement; ils n'apprendront rien à personne.

Mme DUPUIS.

S'ils se déclaraient dans le sens que vous espérez, ma tante, croyez-vous que la Banque, les grands capitalistes, les hautes classes, enfin, ne s'opposeraient pas à de pareils projets? Nous avons fait assez de sacrifices à l'ordre de choses actuel pour tenir à le conserver. Savez-vous que, pour ma part, j'ai déjà donné quatre grands bals cet hiver, et que j'en donne encore un après-demain, sans compter tous ceux pour lesquels je me suis laissé nommer dame-commissaire? S'imaginer après cela que nous consentirions à voir revenir cette noblesse insolente et cupide qui nous a humiliés pendant quinze ans; cette noblesse qui n'a plus de racine nulle part; qui, pour toute prééminence, n'a que des ridicules et des vices! non, ma chère tante, le peuple des grandes journées ne le souffrirait pas.

Mlle PITOU.

Vous parlez des grandes journées, et vous n'êtes pas révolutionnaire!

Mme DUPUIS.

Non, je ne le suis pas : car je hais la république à la mort; la liberté ne me paraît qu'une niaiserie, et l'égalité me suffoque. Je veux ce que nous avons.

Mlle PITOU.

Et qu'est-ce que vous avez, s'il vous plaît? Pourriez-vous me faire l'amitié de me le dire?

Mme DUPUIS.

Nous avons, ma tante, nous avons d'abord un roi qui ne redoutera pas le jugement de ses contemporains.

Mlle PITOU, *éclatant de rire.*

Ah! un roi qui a des contemporains! Les contemporains d'un roi! Est-ce qu'un vrai roi a jamais eu des contemporains? Un vrai roi n'a que des sujets. Et avec ce roi qui a des contemporains, qu'avez-vous donc encore?

Mme DUPUIS.

Nous avons la liberté de conscience.

Mlle PITOU.

Moi, j'adore le pape.

Mme DUPUIS.

Vous adorez une créature?

Mlle PITOU.

Le pape une créature! y pensez-vous, ma chère? O mon Dieu, où allons-nous? Appeler le pape une créature! Vous êtes dans la voie de la perdition, mon enfant. (*On annonce madame Fontaville.*) Voilà du monde qui vous arrive, adieu, adieu; je m'en vais. (*A part, en s'en allant.*) Pauvre petite Henriette! je suis toute tremblante. (*Elle sort.*)

Mme FONTAVILLE, *entrant.*

Quelle est donc cette dame qui sort?

Mme DUPUIS.

C'est une ancienne marchande qui se croit obligée à me rendre une ou deux visites par an. C'est assez ennuyeux, parce qu'il me faut essuyer des conversations de l'autre monde : elle est carliste.

Mme FONTAVILLE, *souriant.*

Ne parlons pas de cela, ma chère Henriette. C'est comme solliciteuse que vous me voyez dans ce moment devant vous. Votre bal a toujours lieu après-demain?

Mme DUPUIS.

Toujours, et j'espère bien que vous y viendrez.

Mme FONTAVILLE.

Oui, oui, ma bonne amie; n'ayez pas d'inquiétude.

Mme DUPUIS.

Ah! à la bonne heure.

Mme FONTAVILLE.

Mais avouez qu'il est bien singulier que vous en soyez presque à la reconnaissance envers moi de ce que je viens à une fête chez vous.

Mme DUPUIS.

Je n'en suis pas encore tout-à-fait à la reconnaissance.

Mme FONTAVILLE.

C'est pire; c'est de l'étonnement. Et je vous demande pourquoi? Parce que votre mari est nn honnête homme qui pense beaucoup à ses intérêts, et que le mien est un honnête homme qui pense beaucoup à son pays.

Mme DUPUIS.

Sans trop oublier ses intérêts cependant.

Mme FONTAVILLE.

C'est tout simple; vous devez croire cela. Dans le juste milieu où vous prétendez vous tenir, vous êtes tellement isolée de tout, que vous ne pouvez juger de rien. Prenez bien garde que je ne vous en veux pas, ma chère Henriette; j'approuve toujours qu'une femme pense comme son mari. Je venais vous demander une invitation pour un réfugié italien qui nous était recommandé, et qui est arrivé ces jours-ci.

Mme DUPUIS.

Un révolutionnaire!

Mme FONTAVILLE.

Oui, très-révolutionnaire; car il perd 60,000 livres de rentes pour avoir essayé de soustraire son pays à un joug qui était devenu insupportable.

Mme DUPUIS.

Ils disent tous cela.

Mme FONTAVILLE.

Personne ne le nierait s'ils avaient réussi. Au surplus, votre ministère y a mis bon ordre.

Mme DUPUIS.

Mon ministère sait beaucoup de choses que nous ne savons pas.

Mme FONTAVILLE.

S'il pouvait seulement savoir ce que nous savons.

Mme DUPUIS.

D'ailleurs, il faut être de bonne foi, ma chère Mélanie; voilà assez de commotions. Je veux pouvoir respirer. Je suis jeune; j'ai de la fortune; on me trouve quelque agrément; je vous avouerai que tout cela me détourne un peu du goût des révolutions.

Mme FONTAVILLE.

Qui est-ce qui a le goût des révolutions? Nous sommes du même âge; ma fortune est fixe, la vôtre est d'industrie, ce qui m'empêche de les comparer; je n'ai donc pas plus envie qu'une autre de voir compromettre une pareille position. Malheureusement, on peut le craindre, à la manière dont on nous mène.

Mme DUPUIS.

On nous mène au moins aussi bien que les brouillons qui ne s'agitent que pour pouvoir puiser à pleines mains dans le trésor public.

Mme FONTAVILLE.

Ne dirait-on pas, ma chère, que vos gens actuels n'y touchent que du bout des doigts? Mais laissons cela, je vous prie; nous n'avons pas la prétention de nous convertir l'une l'autre, n'est-il pas vrai?

Mme DUPUIS.

Puisqu'on ne peut plus parler deux minutes de suite sans qu'il soit question de politique, je voudrais au moins, vu notre ancienne amitié, que nous pussions nous entendre sur quelque chose.

Mme FONTAVILLE.

Moi aussi je le voudrais bien; c'est impossible. Vous avez une confiance aveugle dans ce que vous regardez comme des hommes d'état; vous vous nourrissez de leur crême fouettée; les conversations que j'entends sont si substantielles!

Mme DUPUIS.

Vous les appelez substantielles parce qu'elles portent à l'irritation.

Mme FONTAVILLE.

Parce qu'elles portent à la réflexion.

Mme DUPUIS.

C'est trop triste de réfléchir toujours; ce n'est pas vivre.

Mme FONTAVILLE.

Répondez-moi donc pour mon Italien.

Mme DUPUIS.

S'il vient à Paris pour faire des émeutes...

Mme FONTATILLE.

Ne dirait-on pas qu'il n'y ait que Paris pour faire des émeutes, et que ceux qui les aiment ne trouveraient pas d'autres endroits pour satisfaire leur goût? Il y a des émeutes dans toute la France, il y en a dans l'Europe entière; mais il est convenu que celles de Paris sont les seules dont on doive s'effrayer.

Mme DUPUIS.

Paris est le siége du gouvernement.

Mme FONTAVILLE.

Dites Paris est le siége d'une coterie qui perd tous les gouvernemens. Les braves n'ont pas plus tôt remporté une victoire, que les intrigans inventent un système pour s'emparer du triomphe. Gare à ceux qui les écoutent, ils sont asphyxiés. Vous en êtes là, ma chère.

Mme DUPUIS.

Mais pas du tout.

Mme FONTAVILLE, *avec gaieté.*

Si fait, si fait. Vous revoudriez toutes les vieilleries à condition de vous y encadrer, vous et les vôtres. Prenez garde que je ne vous blâme pas; chacun va comme il l'entend.

Mme DUPUIS.

Il ne faut pas rendre les capitalistes plus ridicules qu'ils ne le sont, non plus. Que les nobles viennent à nous, nous les recevrons à bras ouverts. Nous ne sommes pas exclusifs comme eux.

Mme FONTAVILLE.

Recevez donc mon Italien à bras ouverts; car c'est un jeune homme d'une des premières familles de son pays.

Mme DUPUIS.

C'est un jeune homme, dites-vous?

Mme FONTAVILLE.

A peu près de l'âge d'un M. Arthur que j'ai vu plusieurs fois chez vous.

Mme DUPUIS.

Et d'une naissance illustre! Est-il bien?

Mme FONTAVILLE.

Il m'a paru grand; il a de bonnes manières; sa figure est noble et ne manque pas d'expression, quoique la nourrice de ma petite ait remarqué qu'il avait les yeux bleus.

Mme DUPUIS.

Je croyais qu'en général les Italiens étaient bruns.

Mme FONTAVILLE.

Aussi l'est-il; mais avec des yeux bleus. C'est une bizarrerie.

Mme DUPUIS.

C'est une grande beauté.

Mme FONTAVILLE.

Ah!

Mme DUPUIS.

Quel dommage qu'il ne lui reste plus rien.

Mme FONTAVILLE.

Je n'ai pas dit cela. Il perd bien soixante mille livres de rentes à peu près; mais ce n'était pas toute sa fortune. Il avait trouvé moyen de réaliser des fonds considérables dont il cherche l'emploi.

Mme DUPUIS.

Ah! tant mieux. Il faudra le mettre en rapport avec monsieur Dupuis qui se fera un plaisir de le guider.

Mme FONTAVILLE, *regardant la robe qui est sur des siéges.*

Voilà déjà votre robe de bal?

Mme DUPUIS, *faisant des mines.*

Mon Dieu, non. C'est tout bonnement une robe pour aller ce soir au Palais-Royal. Je ne peux pas m'en dispenser; j'ai été, cet hiver, à toutes les fêtes qu'on y a données.

Mme FONTAVILLE.

N'oubliez pas mon Italien, ma bonne amie. Écrivez votre invitation tout de suite.

Mme DUPUIS.

Est-ce que vous allez vous en charger?

Mme FONTAVILLE.

Sans doute.

Mme DUPUIS.

Vous croyez qu'il ne serait pas mieux que je l'envoyasse porter chez lui par un de mes domestiques? C'est plus dans les formes, et les étrangers sont assez susceptibles là-dessus.

Mme FONTAVILLE.

Prenez donc garde que celui-là est un révolutionnaire, d'où je conclus qu'il doit fort peu se soucier des formes.

Mme DUPUIS.

Des révolutionnaires comme lui!

Mme FONTAVILLE.

Sont très-révolutionnaires, ne vous y trompez pas; c'est ce que vous appeliez tout-à-l'heure un brouillon, dans toute la force du terme.

Mme DUPUIS.

J'ai dit brouillon parce que c'est le premier mot qui m'est venu à la bouche. Il est certain que dans un pays qui est par trop opprimé, on doit être tenté quelquefois de remettre à la raison les gens qui abusent du pouvoir; surtout quand on a du cœur et de l'élévation dans l'ame. Qui est-ce qui ne sait pas cela?

Mme FONTAVILLE, *lui prenant la main avec amitié.*

Si vous l'avez su, ma pauvre Henriette, il faut avouer du moins qu'il y a des instans où vous semblez l'oublier. Personne n'est tenu à avoir une mémoire imperturbable.

Mme DUPUIS.

Que vous êtes méchante!

Mme FONTAVILLE.

Moi! oh! point du tout. D'ailleurs je ne pourrais pas l'être avec vous; vous n'êtes pas assez forte. Ah! ça, voulez-vous, oui ou non, me donner cette invitation? ou seulement un imprimé; je le remplirai chez moi.

Mme DUPUIS.

En voici trois, quatre, si cela peut vous faire plaisir.

Mme FONTAVILLE.

Je n'en ai besoin que d'un.

Mme DUPUIS, *d'un ton caressant.*

Dites-moi, ma belle, aurons-nous votre mari?

Mme FONTAVILLE.

Il viendra avec moi pour vous présenter son proscrit; et si des affaires l'empêchaient de rester, nul doute qu'il ne soit de retour pour me reconduire.

Mme DUPUIS.

Chère et bonne Mélanie, combien vous prenez de précautions pour me faire entendre que notre société n'est plus la vôtre.

Mme FONTAVILLE.

Est-ce nous qui avons rompu? Si vous avez des minis-

tres, nous les gênerions ; et c'est encore un souvenir d'amitié que de leur épargner cette contrariété chez vous. Tous les ministres ont la même maladie ; il y a des instans où je crois que cela tient aux murs des ministères. A chaque changement, on devrait peut-être les gratter et les reblanchir, comme on fait pour les écuries. On fait tant de dépenses inutiles ; on devrait essayer celle-là

Mme DUPUIS.

Sans plaisanterie, tâchez que votre mari reste à ma soirée. S'il ne le fait pas, je ne lui pardonnerai de ma vie.

FRANÇOIS.

Mademoiselle Hortense demande si madame va s'habiller.

Mme DUPUIS.

Oui, oui, tout de suite. (*A madame Fontaville.*) Il ne faut pas que cela vous chasse.

Mme FONTAVILLE.

Je m'en allais.

Mme DUPUIS.

A après-demain, donc.

Mme FONTAVILLE.

A après-demain. (*Elle sort.*)

Mme DUPUIS, *seule.*

Le monde est vraiment étrange ! Pour ma tante, je suis révolutionnaire ; pour Mélanie et les siens, je vise à l'aristocratie ; et cela parce que je tiens un juste milieu entre les événemens accomplis et ceux qu'on ne connaît pas encore. Rien ne me paraît plus sage cependant.

THÉODORE LECLERCQ.

Revue Dramatique.

PORTE SAINT-MARTIN.

Antony, Drame en cinq actes et en prose,

PAR M. ALEXANDRE DUMAS.

Trop et trop peu. Il y a du luxe et de la misère. D'abord il fallait faire comprendre, mais fortement, mais avec énergie, comment dans une prétendue classe de haut lieu se pose toujours fort mal un homme de rien. C'est un fait que ce préjugé de la naissance a, même aujourd'hui, ses défenseurs. Ridicules ou non, ces défenseurs-là sont des types. L'artiste n'en demande pas plus. Ils vont à sa création, il les admet et les représente. Il a raison ; ne lui demandez pas les motifs de son choix : la question est de savoir s'il est exact.

Or Antony est l'enfant du hasard ; perdu ou volé, n'importe ! De là ses douleurs, son fatal avenir, car il n'a pas eu la philosophie d'éviter le contact de la noblesse. A part de ce monde à part, il y a trouvé ses affections, une jeune fille, aimante, pure, mais qu'il a bientôt délaissée, car il n'est qu'un pauvre chrétien de la foule, et n'a de père qu'un saint de la légende. Il lui aurait fallu dire à un chef de fière et orgueilleuse famille : Voyez, je suis peut-être né dans un cloaque, d'une prostituée et d'un galérien ivre ; mettez la main de votre bien-aimée fille dans la main du maudit de la société. Fiancez votre illustration à ma fange. Il y a une religion de la noblesse ! Reniez les traditions de votre caste ! Soyez athée.

Cette position n'a pas été accusée avec force par l'auteur. Il y a comme tout un volume de lu quand le roman commence à la scène ; et alors ce paria des préjugés gentillâtres est mal posé dans l'intérêt du spectateur qui ne s'est pas apitoyé d'avance sur ce malheur. Donnez-nous le drame qu'enfantera le mépris d'un descendant de Turenne pour un vagabond sorti d'on ne sait où ; faites qu'humilié par un éclat de rire de noble et d'insolent, le pauvre Antony soit également repoussé par la même cause du champ clos impérieusement exigé pour son honneur d'homme, et alors, au parterre, à l'amphithéâtre, partout où se trouvera une ame populaire, éclatera une sympathie d'intérêt et de vengeance : d'intérêt pour celui qu'on dédaigne lorsqu'il n'est pas fautif de l'obscurité qui pèse à son berceau ; de vengeance contre cette stupide famille qui fait planer l'adultère sur le sort d'une femme en l'arrachant aux mains d'un homme qu'elle aime, d'un homme noble de ses vertus, si non de ses aïeux.

Par malheur, ceci manque, et nous venons de faire l'analyse d'une lacune. Passons au drame.

Adèle est mariée : elle est mère. Trois ans ont passé sur l'épisode de ses amours de vierge. Sa vertu s'est fortifiée contre des souvenirs par des devoirs, et si une lettre d'Antony vient tout à coup lui donner une émotion vive, elle en triomphe : elle opposera l'appareil de l'absence aux périls d'une entrevue. Elle part en effet, et la fatalité la jette dans le danger qu'elle fuit. Ses chevaux s'emportent : un inconnu s'élance, il les arrête, et frappé à la poitrine il tombe. C'est Antony. Près d'Adèle, exténué, sanglant, il renaît au monde ; mais il ne pourra rester à côté de cette femme, puisque sa blessure n'est pas mortelle comme on pouvait le craindre. Par une réflexion fiévreuse, il arrache d'une main frénétique les ligatures qui bandent sa plaie. « Maintenant je resterai ! »

Pendant cinq jours il est en effet demeuré dans l'hôtel, mais isolé entre le médecin et la souffrance. Adèle a scrupuleusement évité les occasions de se trouver avec Antony ; mais elle n'évitera pas les adieux de la dernière entrevue. C'est à travers la

froideironie d'un convalescent dont l'ame est navrée, c'est tandis que le trouble réduit Adèle à l'embarras du silence, qu'une visite de comtesse, qu'une sèche et dure conversation de grands seigneurs, sur le sort d'un orphelin, met à même Antony de laisser deviner à son amante la cause funeste d'un premier délaissement. Éclairée par un sang-froid qui n'est que la dissimulation du désespoir, Adèle, en tête-à-tête, arrache enfin tout le secret d'Antony. Pauvre bâtard qui voit qu'on ne rougit pas de lui comme il en avait eu d'abord la crainte, il avoue que plus d'une fois il s'est consulté pour éteindre, d'un coup de poignard et dans le cœur d'un mari, un bonheur qui lui sembla toujours une usurpation sur le sien. Mais on le plaint; mais on l'aime: on consent à le revoir encore. Départ, suicide et vengeance, il oublie tout.

Adèle n'est plus calme; elle a perdu son courage; elle frémit de ce contact auquel sa pitié la condamne, l'épouse se retrouve enfin; elle projette de rejoindre à Strasbourg son mari éloigné. Seule, à l'insu de tous, elle quitte une ville où respire son amant. Mais après cette évasion, dont il est promptement instruit, le malheureux, retombé de toute la hauteur de ses espérances, se croit indignement joué; il regarde comme une dérision, dictée par la peur, la pitié qu'on lui montrait la veille, et court sur les traces de la fugitive, résolu, par violence ou séduction, de tenir entre ses bras, ne fût-ce qu'un instant et dût-il périr, cette amante qui l'abusait.

Escalade, viol, adultère, tout se consomme dans une hôtellerie presque déserte, à un relai de Strasbourg. Le crime d'Antony trouve son excuse dans l'ame d'Adèle. Maintenant naissent des tortures morales qu'ils n'évitent que par l'ivresse des sens. Mais ce funeste secret porte avec lui ses conséquences naturelles. La médisance le divulgue, chaque mot qui se murmure à leurs oreilles est envenimé d'un sarcasme qui les brûle sans qu'ils aient conservé le droit de s'en plaindre. Ainsi, lorsque exaspéré par mille et une allusions irritantes, Antony n'a qu'une femme pour adversaire, s'il relève le gant du sarcasme, son indignation n'est qu'un faux calcul de plus; il confirme ce que l'on soupçonne, en décelant, par sa fureur, l'intérêt personnel qu'il prend à ce qu'on dit. Tout ceci est vrai. Le malheur a voulu que dans ses préoccupations d'école nouvelle, l'auteur se soit servi d'une préface de drame comme d'un à-propos dramatique, et qu'il ait mêlé de la littérature de théorie à cette tragédie en action.

Enfin le mari revient. Antony l'a devancé dans la maison conjugale, aux pieds d'Adèle, qu'il veut entraîner. Alors, tout l'avenir, avec sa laideur jusqu'à ce moment inperçue, se déroule devant la malheureuse. Sa fille qu'il faut laisser là ou entraîner pour lui donner ainsi, dès l'enfance, une leçon d'immoralité, sa fille qui la méprisera peut-être! Et puis, laisser ainsi le vide et le désert dans l'alcôve où des sermens si volontaires ont été consacrés! désenchanter l'existence d'un loyal et généreux mari; le payer de sa confiance par l'éclat d'une fuite. Oh, c'est infâme! « Mais je suis une femme perdue! » s'écrie-t-elle avec terreur.

Dès ce moment, c'est la mort qu'elle veut, qu'elle demande à grands cris; il la lui faut. Déjà la porte vérouillée tremble, car son époux veut entrer, car il va briser cette fragile sauve-garde pour savoir ce qui lui fait obstacle. « La mort, dit Antony, sais-tu bien ce que c'est? — Tue-moi. » La porte se brise, et le mari se précipite dans l'appartement en désordre, tandis qu'Adèle poignardée tombe aux pieds d'Antony. « Elle me résistait, dit froidement le meurtrier, je l'ai assassinée! »

On a dit quelque part que le préjugé dont M. Dumas fait la base de sa pièce est mort, et que les passions de son héros sont fausses : assertions au moins très-légères! De la part des critiques, cela prouverait, tout au plus, qu'ils n'ont pas la moindre idée de ces préjugés d'aristocratie, parce qu'ils sont, par hasard, issus d'une race pure de francs plébéiens et que l'énergie de leurs fibres s'est amollie dans une excellente atmosphère de repos et de bonheur. Mais, loin de là : Antony est au contraire le privilégié de la fatalité; seul et sans famille, repoussé dans ses inclinations, préoccupé de l'adultère et voué au suicide. On peut devenir énergumène à moins; et l'aliénation mentale, qui n'est que le désespoir à forte dose, n'a pas toujours une excuse de cette autorité. Un examen de bonne foi ferait vite revenir sur cette condamnation un peu cavalière de l'énergie sauvage qui pétille dans ce drame; et peut-être même si, donnant moins d'étendue à son brillant vocabulaire de passions, et n'exilant pas trop de la scène la société qui vit autour de ses héros, l'auteur nous eût offert concurremment la peinture exacte de ce qu'on appelle l'ordre actuel, l'exception d'Antony aurait paru tout à la fois et plus douloureuse et plus indéniable. Qu'y a-t-il de plus froid, par exemple, qu'une exécution? Juges, soldats et bourreaux ont le sommeil bon, la conscience nette, la digestion facile. Mais quel drame que celui qui se passe dans cette tête qui va tomber?

Il faut insister près de M. Dumas sur ce qui manque à son ouvrage et sur le remplissage ultra-parasite qu'il y a substitué. La mise en scène du préjugé dont Antony fut victime dans ses amours était un avant-propos qu'on pouvait désirer. Adèle devait être entourée de sa famille, se faire un bouclier de son enfant; et l'absence de son mari rappelle trop ce qu'on a craint évidemment de rappeler, l'imitation de Henri III et du duc de Guise. Qu'est-ce, après, que cette digression littéraire si pâle et qui se mêle fort indiscrètement au drame? Pourquoi des plaidoyers pour les choix que se permettent l'artiste et l'écrivain? Cela est froid et déplacé.

Quelques lignes pour madame Dorval et pour Bocage! car puisque l'auteur avec son style ardent, ses couleurs fortes, s'est attaché à la partie de son drame qui met en jeu la puissance des moyens tragiques, il faut reconnaître qu'il a compris ses acteurs, et qu'ils ont fait une réalité déchirante de ce langage quelquefois brutal, souvent neuf et saisissant. Les citations sont impossibles, c'est l'ensemble qu'il faut voir; c'est cette femme qui trompe un malheureux prêt à se tuer, puis frémit de se voir si peu de vertu, succombe avec des supplications, des caresses et des cris d'horreur. Comme elle est révoltée contre elle-même, surprise d'en être arrivée là et de s'en apercevoir si tard! Et que de vérité dans ce désordre! Pose, regards, vagabondage de folle ivre de honte, madame Dorval a tout compris.

Bocage ironique et glacé, avec son sourire de blasphémateur,

ses élans qu'il déprisonne et contient tour à tour, son flegme trahi par des frémissemens, seconde admirablement l'excellente actrice. Ils sont les dignes interprètes de ces passions qui battent dans la poitrine du dramaturge, et qui de sa plume ont passé dans leur ame.

GYMNASE DRAMATIQUE.

Le Bouffon du Prince, Vaudeville en deux actes,

PAR MM. MÉLESVILLE ET XAVIER.

Hugo Bambetto est un drôle de corps, assez mal bâti, pauvre diable, maître d'école et grand feseur d'utopies aux heures de la récréation, quand ses élèves ne bouleversent pas ses bancs et sa philosophie. Près de ce penseur à surface grotesque pleure une jeune femme, sa nièce, qui se croit veuve, car son Frédéric parti pour l'armée ne donne plus de nouvelles. Autour de leur masure, tournent en ce moment des favoris du jeune duc de Ferrare, prince blasé qu'un bouffon empêcherait peut-être de périr d'ennui, et que dissiperait sans doute également une jolie maîtresse. On enlève Paola et Bambetto. Bambetto se croit appelé à la présidence du conseil, et déjà se propose de réaliser ses plans de réforme, ses vues de philantropie, ses projets tout populaires. A cette mine plaisante, à cette débauche vivante qui lui semble bonne à figurer dans un muséum de caricatures, le prince se pâme, remercie son favori de la trouvaille, et regarde comme une distraction très-confortable de mettre à l'essai dans son conseil, l'esprit, infailliblement déjeté, que renferme une si plaisante enveloppe. En ceci, le prince se trompe. Hugo n'a de risible que l'épiderme. Ses paroles sont excellentes, ses conclusions sont judicieuses, et le duché de Ferrare, grâce à ce nouveau Sancho-Pança, va devenir une Barataria nouvelle. Au milieu de l'impression produite sur l'ame du prince par cette surprise, Hugo lui remet, ou croit lui remettre une note sur le revenu du pays. Par mégarde il offre une lettre de sa nièce, et le front du prince est soudain obscurci; car c'est lui qui, sous le nom de Frédéric, et par une supercherie sacrilége, a consommé jadis un faux mariage avec la nièce du bonhomme. Cette nièce, enlevée par le Bonneau du prince, arrive en ce moment et reconnaît son époux. Alors, apprenant à la fois le déshonneur de sa Paola, le rôle de bouffon qu'on pensait lui faire jouer, et bravant avec courage le ressentiment d'un souverain coupable, Hugo Bambetto passe du ton plaisant de sa bonhomie ordinaire à la véhémence digne, de l'honnête et courageuse indignation d'un galant homme. A son tour passant de l'étonnement royal à la reconnaissance bien sentie de ses torts, le duc de Ferrare épouse celle qui n'a pas cessé d'être digne de son estime.

Bouffé, qui s'est mis à la taille d'un rôle grimé à sa fantaisie, a fait preuve d'une élasticité de talent qui l'appelle à primer désormais parmi ses camarades. Il ressaisira la place laissée vide par Potier. Sa manière est pleine de bonhomie comique, et sans heurter par le soubresaut du contraste, il a parfaitement saisi les nuances d'une situation où l'homme d'honneur se fait enfin sentir dans l'accent et la chaleur d'une probité offensée. Il fallait un tel acteur pour nous donner au Gymnase le phénomène d'un succès sans le concours de M. Scribe.

VAUDEVILLE.

Le Curé de Village, Vaudeville.

C'est un fait qu'il y a de bonnes idées dans ce vaudeville, c'est un fait qu'elles y sont mal digérées. La Harpe et Béranger sont les deux patrons sous l'invocation desquels ce bon curé pouvait se mettre. Une jeune fille est délaissée de son prétendu et veut se vouer à quelque sainte sous l'habit de nonne. Que fait le pasteur compatissant? Il insinue à l'oreille du séducteur que sa belle ne l'aime nullement, il souffle sur les cendres de la vanité qui recouvrent un amour prêt à s'éteindre, et la jalousie ranime ce feu mourant. De plus, il y a dans le village un troupier peu dévot de son naturel et qu'on veut envoyer à confesse avant le mariage avec une bonne dévote; le troupier n'ira pas. Il évite le curé, et celui-ci, discrètement, par un détour, en trinquant avec bonhomie, met son pénitent, qui ne s'en doute guère sur le chapitre des joyeuses révélations; après quoi, ayant tout dit sans penser le moins du monde qu'il ait desserré les dents, le troupier reçoit tout ébaubi son billet de confession. Joignez à cela une destitution qu'on croit par tout le village menacer l'homme du presbytère, et au rebours de cette frayeur une nomination à un canonicat qu'il refuse pour demeurer avec ses ouailles, et vous aurez un fort joli tableau, quelque chose dans le genre de Sterne et de Greuze. Avec de tels élémens, une pièce ne tombe jamais complétement; celle-ci se relevera par des corrections et des ratures. Pour mon compte, si je savais dans quel hameau demeure le type de ce digne curé, j'irais l'attendre à sa porte et lui tenir l'étrier pour l'aider à descendre de sa mule.



AVIS DE L'ÉDITEUR.

Notre pensée en fondant cette publication a été principalement d'ouvrir une tribune aux artistes pour que tour à tour ils pussent y défendre leurs doctrines et contredire celles de leurs adversaires. Ces conflits sont favorables aux progrès, et le choc de la discussion est l'agent provocateur de la lumière. Cependant placés par nos penchans entre des rivalités qui cherchent à s'exclure mutuellement de la préférence publique, et que nous voudrions concilier et faire concourir de bon accord au même but, nous n'avons pas abdiqué pour notre compte l'expression franche de nos opinions personnelles. Nous insistons sur ce point pour qu'à l'avenir on ne nous attribue que ce qui est à nous en propre. Nous laissons donc aux signataires des divers articles, que nous recevons si volontiers, à se défendre contre les objections qu'on leur adresse, à répondre de leurs doctrines, et nous n'acceptons que la responsabilité des articles non signés. Dans ceux-là nous promettons l'unité rigoureuse de vues qui ressort du système auquel notre prédilection s'attache. Ce système peut se formuler en deux mots, puisque nous ne sommes point exclusifs et que nous appelons de toutes nos forces l'alliance de la couleur et du dessin. Nous pensons qu'à la longue les partis qui divisent la peinture viendront faire la paix sur ce terrain neutre; jusque là nous promettons aux combattans une arène impartiale, un loyal terrain, où du rôle de témoins nous passerons quelquefois à celui de conciliateurs.

Beaux-Arts.

SALON DE 1831.

PREMIER ARTICLE.

La peinture, comme la poésie, a trois âges : ses commencemens sont *lyriques*, sa seconde époque est *épique* et nous sommes arrivés à son temps *dramatique*. Les passions qui avaient conduit le génie des premiers grands peintres n'existent plus pour nous; la foi catholique est morte, les croyances s'éteignent, et l'on ne trouverait plus aujourd'hui un cœur qui puisât son inspiration d'artiste dans son enthousiasme religieux. Il fallait vivre à l'époque où vivait Raphaël, génie presque divin, pour pouvoir, comme lui, douer ses vierges admirables d'une seconde divinité; son ame trop pleine d'amour s'épanchait ainsi en s'élevant elle-même, et l'artiste, au milieu de sa jeunesse, rêvant une œuvre plus belle que la transfiguration, mourait entre les bras de sa maîtresse, le cœur plein d'un amour divin. La peinture n'avait été qu'une hymne à l'objet de son adoration.

Rubens nous représente parfaitement, dans ses mâles compositions aux formes athlétiques, les temps *épiques* de la peinture. Quelque grande que soit la plus grande de ses toiles, on devine encore en l'admirant combien son génie ardent s'y trouvait à l'étroit; c'est, en un mot, l'Arioste de la peinture.

Après ces deux grandes divisions de l'histoire de l'art, la corruption des mœurs et l'affadissement de la société amenèrent les temps critiques des Boucher et des Watteau; mais alors, au milieu de la décadence générale, les arts avaient encore une mission. Le monde social se divisait en cotteries particulières qui toutes avaient leur physionomie propre; et les arts durent saisir et peindre ces diverses nuances et suivre les goûts de l'époque pour servir plus tard à l'histoire générale. Une crise immense approchait; une révolution qui allait détruisant les empires et bouleversant les sociétés établies parut tout à coup, passa comme un ouragan, et quand des temps plus calmes furent arrivés, que l'on put s'occuper des arts, la peinture se trouva sans mission et sans but, déshéritée qu'elle était de ce qui l'avait soutenue jusqu'alors. Bonaparte occupait les esprits d'un pôle à l'autre; il n'était pas un coin de la terre qui ne retentît ou des grondemens de sa mitraille ou du bruit de son nom; les arts s'attachèrent à lui, ornèrent ses triomphes et voulurent réédifier l'antiquité comme religion d'artiste, à l'ombre de sa protection. Bonaparte tomba de son trône; les arts, libres encore une fois, cherchèrent une route nouvelle, invoquèrent une inspiration qui vînt les éclairer au milieu du chaos dans lequel ils se trouvaient. La lutte entre ceux qui désiraient marcher vers des mondes nouveaux et ceux qui combattaient en s'attachant aux autels des divinités deux fois mortes du paganisme fut longue, mais enfin un principe en sortit vainqueur.

Les ames les plus tendres et les plus chaleureuses ne trouvant en elles ni croyance, ni foi, ni passion, combattues de doutes rongeurs de la vie, n'essayèrent plus de briser leur talent à peindre un ciel qu'ils ne comprenaient pas; une mission noble et grave, une mission d'historien leur sembla désormais devoir être l'apanage de la peinture; l'histoire des âges modernes, le grand drame du moyen âge et des temps qui ont accompli leur révolution jusqu'à notre époque, fut le domaine dont ils résolurent de s'emparer. Il leur sembla tout à la fois beau et utile aux arts comme à la civilisation d'amener le public avec eux à jeter un regard en arrière sur les événemens passés,

chez lui ou près de lui, à des époques peu éloignées, et là, promenant la scène sous ses yeux, la leur montrant du doigt et leur faisant toucher le drame, en tirer une haute leçon de moralité pour lui. Charles I[er] montant sur son échafaud et les massacres de notre terreur ont fait réfléchir bien des peuples et des rois.

Je comprends dans la nouvelle école tous ceux qui, avec une ame d'artiste ou un cœur jeune et plein de grandes facultés, se mirent à écrire l'histoire peinte. Ne pouvant rien tirer pour leur talent de l'époque actuelle, ils abandonnèrent l'idée de représenter un siècle sans couleur ni physionomie, sur lequel la liberté et la constitutionnalité avaient passé leur niveau *désespérant*. Alors toutes les chroniques furent mises au jour, toutes les infortunes de l'histoire, les calamités de nos vieilles discussions, revécurent sur la toile, et chacun chercha à se faire le chef d'une école qui naissait d'instinct et sans le patronage d'atelier. Les uns se crurent novateurs en rajeunissant sous leurs pinceaux la couleur et la forme des Vénitiens, des Espagnols ou des Allemands; d'autres, en prenant d'informes ébauches pour des inspirations du génie, et au milieu de toutes ces prétentions, la vieille école souriait triomphante; mais parmi tous ces génies avortés, quelques-uns, en petit nombre, élus du sanctuaire, augmentèrent par l'étude le talent véritable qu'ils possédaient, et quand vint le jour où ils surent, ils apportèrent leur tribut, et le reste s'éclipsa devant eux.

Nos peintres peuvent se diviser en plusieurs classes que nous désignerons ainsi : peinture dramatique ou morale, peinture de genre et peinture de paysage. Les premiers vont d'abord nous occuper, et, parmi ceux-ci, nous ne parlerons que de ceux dont les tableaux nous ont frappés comme promettant à la France un avenir distingué. Entrant au salon sans partialité et libres de toute influence, nous ne nous engageons vis-à-vis de personne, soit public, soit artistes; c'est notre goût, nos impressions dont nous rendrons compte, et nous n'avons nullement l'intention de faire une revue cataloguée de tout ce que le Musée renferme. MM. Delaroche et Delacroix, que nous plaçons en première ligne à la tête des peintres dramatiques, nous ont semblé mériter toute notre attention; aussi nous arrêterons-nous sur leurs tableaux, comme composant à eux seuls la moitié du salon.

C'est, il nous semble, une idée bien heureuse à M. Delaroche d'avoir résumé en deux tableaux la longue lutte de l'aristocratie française contre l'établissement du pouvoir absolu, lutte dont la fin, présentant la royauté seule en face du peuple dans le combat des intérêts sociaux, amena la grande révolution dans laquelle elle succomba. Le premier de ces deux tableaux, remarquable par la haute pensée qui y préside, la finesse de l'exécution et tout à la fois la largeur de la composition, peut être considéré, quoique d'une dimension de chevalet, comme un des tableaux d'histoire le plus dramatique et le plus remarquable de notre époque. Richelieu, malade, épuisé d'inquiétudes, d'ambition, tremblant la fièvre entre les coussins de son fauteuil, traîne dans une barque remorquée par la sienne les derniers conspirateurs que sa puissance eût à craindre. Cinq-Mars et son ami de Thou, attachés l'un à l'autre, entourés des gardes du cardinal, jouissent pour la dernière fois des charmes mélancoliques d'une belle soirée d'été; toute espérance de vie est morte pour eux. Jeunes encore, tout ce qui rattache à la vie vient en foule assiéger leur souvenir; mais à côté de cette croyance à un long avenir qui n'abandonne jamais de jeunes cœurs, il y a sans cesse devant leurs yeux cette barque fatale enfermant, sous une tente de soie, un homme qui ne balança jamais à sacrifier les ennemis de sa politique; sa soutane cache, sous la poupre dont elle est teinte, des taches du plus pur sang de France. Lyon peut-être se distingue à l'horizon, et c'est là qu'est le bourreau. Ce tableau contient toute une histoire, un roman tout entier. Cette triste et sévère figure de Richelieu, isolée au milieu de l'importance de ses courtisans, est une création du plus grand talent; les figures de Cinq-Mars et de Thou ont une poésie mélancolique dont nous ne saurions rendre compte. Mais quand on a vu ce tableau, on y revient vingt fois : c'est un poème dont on veut retenir de beaux passages par cœur.

Le pendant nous transporte loin de cette époque. Louis XIII et son ministère sont morts; Louis XIV, sous la tutelle de Mazarin, a vaincu, dans les derniers combats de la Fronde, la noblesse que tant de défaites et de malheurs, depuis Louis XI, n'avaient pas encore abattue. L'habileté et la finesse du cardinal ont attiré à la cour les principaux gentilshommes du royaume; et, de militaires qu'ils étaient, a su faire plier leur chevaleresque fierté à des flagorneries d'antichambre; enfin la noblesse s'est tuée elle-même en abandonnant ses terres et ses provinces pour se classer dans les salons royaux. L'œuvre est accomplie, la mission de Mazarin est finie. Mazarin se meurt : il a entendu son arrêt de la bouche de son médecin; malade et pouvant à peine se soutenir, il a fait, dans les belles galeries de son palais, un dernier et triste adieu à toutes les richesses des arts que ses dilapidations surent y entasser; chacune lui a coûté un soupir, et les tableaux et les statues, et les tentures et les livres, il a tout fallu quitter quand il y avait encore dans le cœur de l'homme tant de forces pour jouir. Maintenant pâle et décoloré, malgré le rouge dont il empourpra ses joues pour dissimuler les ravages de sa maladie, il a posé la tête sur son oreiller pour ne plus la relever; la mort approche pas à

pas, et cependant la chambre est remplie de courtisans, de femmes, de diplomates; personne ne songe au mourant, si ce n'est sa nièce établie près de son lit à une table de jeu, et demandant les dernières paroles et les derniers regards de son oncle pour un conseil de lansquenet. Autour de ce groupe, vingt conversations différentes de modes, de coquetterie, de politique, et de temps en temps un instant de silence pour savoir si *le Mazarin* vit encore : on attend la fin de la comédie; puis le cadavre restera seul avec les emballeurs de morts. Tout ceci est rendu avec une vérité inexprimable; toutes les passions des différens personnages se lisent à merveille; les conversations s'entendent, et on comprend toute l'horreur des dernières heures du malheureux cardinal qui se voit abandonné, au milieu de tant de monde, dans son dernier combat avec la mort. Ce tableau est peut-être mieux peint, plus finement touché que le précédent; les femmes de cour qui y sont représentées ont toute la grâce des plus agréables femmes du monde; mais il ne remue point l'ame comme le tableau de Cinq-Mars : personne n'y intéresse aussi fortement que le grand écuyer et son fidèle ami.

Dans un grand tableau, M. Delaroche a choisi pour sujet de son drame une des scènes les plus intéressantes de l'histoire d'Angleterre : les malheureux enfans d'Édouard IV expient en prison l'aveugle confiance de leur mère. Enfermés dans la Tour de Londres, sous la tutelle du cruel Richard, duc de Glocester, leur oncle, que seuls ils empêchent d'arriver au trône. Leurs jours sont comptés, il faut seulement trouver un homme assez lâchement cruel pour tuer deux pauvres enfans, et cet homme a été trouvé. Assis au pied de leur lit, Édouard et son frère viennent de lire une prière; Édouard, faible et languissant, s'appuie sur l'épaule de son frère; un dernier rayon du jour vient les éclairer. Une lumière dont le reflet paraît à travers les fentes de la porte, les aboiemens d'un petit chien, compagnon de leur captivité, indiquent au plus jeune des deux enfans, dont l'énergie se peint sur la figure, l'approche de quelqu'un; bientôt la porte s'ouvrira, les assassins paraîtront, des coussins feront taire les cris des victimes et les corps disparaîtront, jusqu'à ce que, deux cents ans plus tard, un ouvrier les retrouve enfouis sous les marches d'un escalier. Ce tableau, comme les deux du même peintre dont nous avons déjà rendu compte, est exécuté avec un talent remarquable. Les têtes des deux enfans sont d'une invention admirable; les attitudes sont simples et naturelles, et nous croirions que c'est un des meilleurs tableaux de M. Delaroche, si nous ne connaissions dans son atelier quelque chose de supérieur; nous n'en dirons pas davantage en ce moment, espérant retrouver plus tard l'occasion d'en parler longuement. Jusqu'à présent, ce qu'on peut voir de M. Delaroche indique une étude constante, des progrès immenses depuis le dernier Salon, et par-dessus tout l'entente parfaite de la partie dramatique de son art.

Comte H. de Viel-Castel.

Schnetz & Robert.

De tous les arts, la peinture et la sculpture sont peut-être ceux pour l'exercice desquels le calme, le repos d'esprit et même de corps, sont le plus nécessaires. En effet, on imagine qu'un poète puisse encore produire des vers au milieu des agitations civiles, des combats et même des désordres de la vie privée; on va même jusqu'à s'habituer à l'idée qu'un grand compositeur de musique reçoive ses plus belles inspirations pendant des accès de demi-folie, ou au milieu des plaisirs bruyans ou d'une orgie; ce sont des phénomènes confirmés par d'assez nombreuses expériences. Mais pour les hommes qui se livrent aux arts d'imitation, il en est tout autrement, et c'est ce que l'histoire de la vie des grands sculpteurs et des grands peintres démontre d'une manière positive

Pour ne parler que de l'Europe moderne, il est certain que dans toutes les contrées qui la composent, il s'y est formé beaucoup de poètes, d'écrivains et même de musiciens, tandis que l'Italie seule, qui n'est pas en reste sur ce premier point, a vu s'élever de son sein une nuée innombrable de sculpteurs, mais surtout de peintres.

On ne nie pas qu'en ce pays le développement des arts n'ait été singulièrement favorisé par la grande quantité d'ouvrages antiques que l'on y a découvert, autant que par la richesse de la nature et la beauté du climat; mais sans nier les effets de cette triple influence, peut-être est-il plus juste d'attribuer le goût, l'application et l'aptitude que les Italiens ont toujours eu pour les arts d'imitation, à ce calme de l'ame, à ce repos de corps et d'esprit, dont tout le monde jouit en quelque sorte malgré soi, pendant deux ou trois heures de chaque journée en Italie. Ce pays est certainement un de ceux où l'on se donne le plus souvent audience à soi-même, et où tous les objets extérieurs, soit artificiels, soit naturels, concourent le plus habituellement à entretenir le recueillement de l'ame et les méditations de l'esprit.

Rome surtout est un lieu incomparable pour la paix que l'on y trouve, pour les plaisirs studieux que l'on y goûte, pour les rêveries presque savantes qu'elle excite dans les cerveaux les plus frivoles. Là tout prend un air de gravité sans pédanterie, et les distractions les plus

passagères laissent des traces profondes dans la mémoire de ceux qui les ont prises. Dans ce pays, on se donne le temps de vivre, on s'arrange pour voir attentivement ce que l'on regarde, pour méditer sur ce que l'on a vu, et pour préparer ainsi au cœur, à l'esprit et à l'ame, une nourriture habituelle et solide.

Les deux plus grands peintres français, Poussin et Claude le Lorrain, ont passé une bonne partie de leur vie à Rome. Le Sueur, qui mérite d'être placé auprès d'eux, ne pouvant faire ce voyage, mais fuyant les distractions mondaines si contraires au développement du génie d'un peintre, se retira dans un cloître. La vie retirée, l'observation constante de toute la nature, l'amour de la perfection qui s'y trouve, la méditation sur l'harmonie qu'elle présente, voilà donc les habitudes qu'un peintre doit prendre, quand, favorisé déjà par les dons de la nature, loin de les laisser perdre, il veut au contraire les perfectionner.

Se jeter dans un cloître? c'est dur. Aller vivre à Rome est infiniment plus doux. C'est ce que Schnetz et Robert ont fait, et ils ont agi sagement. Ils y mènent une vie indépendante, toute favorable à leurs talens. La nature qui les entoure leur fournit des sujets et des modèles à profusion, et ils étudient leur art et enrichissent leurs cahiers de croquis, tout en *flanant* sous un beau ciel, au lieu de passer leur temps à Paris à éviter les voitures dans les rues, ou à jouer dans les salons. C'est, il faut en convenir, la seule vie raisonnable pour un peintre qui aime son art.

Aussi les productions de Schnetz et de Robert, qui ont leurs défauts, comme tout ce qui sort de la main des hommes, ont-elles cependant une apparence particulière, une qualité puissante qui les distingue absolument. Ce mérite, c'est celui d'avoir été inspiré immédiatement par la nature; c'est celui qui indique que l'auteur n'a pas cherché un sujet, mais qu'une scène naturelle a sollicité le cœur, l'ame et l'esprit du peintre au point de le forcer d'avoir recours à son talent pour se débarrasser d'un sentiment dont la vivacité et la fréquence l'importunaient. Ne peindre que quand on a vu et senti, comme de ne prendre la plume que quand on a véritablement quelque chose à dire, voilà le grand secret. Or Schnetz et Robert le possèdent, et, selon nous, ils le conservent, parce qu'ils travaillent, parce qu'ils étudient, parce qu'ils vivent en Italie.

Des dix ouvrages que Schnetz a exposés au Salon nous ne nous occuperons ici que de ceux qui peuvent consolider et augmenter la réputation qu'il s'est déjà si justement acquise. On ne fera donc qu'indiquer le paysage original où figurent des Condottieri, toutes ces jeunes paysanes, l'une assassinée par son amant, l'autre attentive au chant d'un jeune pasteur; les Jeunes Baigneuses du lac de Nemi; la Jeune Femme qui attend le réveil de sa mère, et la Joueuse de tambour de basque. Toutes les qualités répandues dans ces ouvrages se retrouvent dans ceux dont nous parlerons bientôt, et elles y brillent d'un éclat plus pur.

Parmi les compositions que nous avons l'intention de faire plus particulièrement connaître, on remarque d'abord une femme de la campagne de Rome, tenant son enfant, se cachant derrière un arbre, d'où elle regarde avec inquiétude et effroi l'arrivée d'un buffle furieux. La pantomine, l'expression de cette mère sont frappantes, et l'on reconnaît que cette scène a été inspirée par la nature.

Dans un autre tableau, le peintre a changé de mode; du terrible il a passé au gracieux. C'est une belle jeune fille, sur la tête de laquelle sa compagne ajuste des fleurs pour aller à une fête. Cette fille romaine a toute la gravité gracieuse des femmes de son pays; son visage, son expression, son attitude, tout en elle est calme. Cependant elle est comme la mer tranquille, sur laquelle on sait qu'il y a eu et qu'il y aura des orages. On dit, mais nous ne l'assurons pas, que la jalousie de cette belle femme a été fatale à l'un de ses amans. En voyant l'image si séduisante qu'en a donné Schnetz, on éprouve tout à la fois pour cette beauté un attrait mêlé à la terreur qu'elle inspire, qui rend cette composition fort intéressante.

Tous ces tableaux sont de petite dimension; mais la famille de paysans surprise par un débordement subit du Tibre, et qui se sauve au travers les eaux, est une peinture de grandeur naturelle. Sur le devant est une jeune femme à peine vêtue, tenant son plus jeune enfant placé dans une corbeille sur sa tête et donnant la main à son fils aîné. Incertaine et tout effrayée dans sa marche, elle monte sur un terrain où l'eau n'est pas encore parvenue; mais son mari, portant sa vieille mère malade sur ses épaules, semble la détourner de son idée et lui indique un chemin plus sûr, bien qu'il faille marcher dans l'eau. L'inquiétude, l'hésitation et le trouble qui règnent dans les mouvemens et dans l'ame de tous les gens qui composent cette malheureuse famille sont exprimés avec une naïveté et une force tout-à-fait remarquables.

Le caractère âpre et sauvage des paysans des environs de Rome y est rendu avec une énergie singulière.

Quant au dessin et au coloris, le groupe de l'homme portant sa mère est peut-être ce que Schnetz a produit de plus vrai encore. La tête de la vieille et de son fils rappellent les bons ouvrages du Dominiquin.

Une mine féconde pour les peintres en Italie, ce sont les cérémonies religieuses qui sont très-variées, et pour la plupart fort touchantes. Schnetz a eu l'idée d'en peindre une en grand, pour décorer la chapelle de la Vierge, à Saint-Étienne-du-Mont, à Paris. Son sujet

lui a été inspiré par ce qu'il a vu si souvent à Rome, et il a prix pour texte : *Consolatrix afflictorum, ora pro nobis!*

Près d'un autel, sur lequel est l'image de la Vierge entourée de dons votifs et de fleurs, sont plusieurs affligés, tous adressant des prières ferventes à Marie en faveur d'un malheureux jeune homme qui est là gisant, sans connaissance, pâle et dévoré par la fièvre; ce fils est soutenu par sa mère. Le père, placé derrière, à genoux les mains jointes, regarde et prie la sainte de tout son cœur. Sur cette physionomie agreste et naturellement dure, le peintre a eu l'art d'y mettre une nuance de douleur et d'espérance qui rend ce personnage on ne peut plus touchant; c'est le groupe principal. Autour de lui sont d'autres figures accessoires, qui toutefois sont artistement rattachées au sujet : c'est, d'un côté, un jeune homme d'une belle figure, mais aveugle; de l'autre, un pèlerin, un moine, une jeune fille qui semble se repentir vivement d'une grande faute en implorant l'assistance de la Vierge. Tous ces affligés, priant et espérant avec tant de force autour de ce jeune homme à moitié mort et qui assiste à cette cérémonie sans s'en apercevoir, forment une scène pleine d'intérêt. Toutes les figures de ce tableau ne sont pas également parfaites; mais Schnetz n'a peut-être jamais rien fait de plus fortement senti et de plus énergiquement exécuté, que le jeune garçon malade et son père priant à genoux derrière lui : ces deux figures sont l'ouvrage d'un maître, et d'un maître fort habile.

Passons maintenant à notre autre Romain, à ce Robert qui saisit et imite la nature avec tant de finesse, et qui met parfois tant d'élégance et d'élévation dans ses ouvrages.

A différentes époques de l'année il arrive, des montagnes à Rome, de pauvres paysans qui, pour gagner quelques pièces de monnaie, s'en vont jouant de la cornemuse devant toutes les madones. On les nomme dans le pays *Pifferari*. Ce sont des gens de cette espèce que Robert a peint au moment où ils font leur musique criarde avec un zèle, une foi et une naïveté dont le pinceau de notre habile artiste peut seul donner une idée. Deux petites filles les écoutent, et l'attention moitié religieuse et moitié stupide de ces deux auditeurs est aussi fortement exprimée que la piété musicale des *Pifferari*.

Dans une autre composition, d'une dimension assez petite, Robert a exprimé l'appréhension de la douleur chez une jeune paysanne qui étend son pied, duquel sa compagne retire une épine. Ce sujet n'est rien, et tout le mérite de l'ouvrage consiste dans l'expression naïve des deux têtes, dans les mouvemens si fins, si vrais des mains, des pieds et de tout le corps de ces deux jeunes filles. Ce tableau est vrai, pur et élégant comme une bonne idylle de Théocrite.

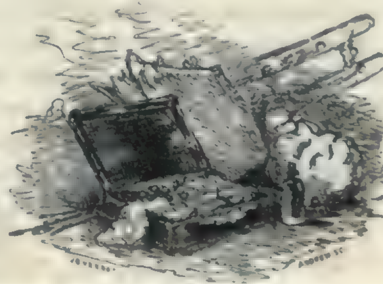
Mais dans le troisième tableau, Robert, toujours également vrai, y montre plus d'élégance et d'élévation que dans les deux autres. Sur les ruines d'une habitation qui a été renversée par un tremblement de terre, on voit une jeune femme assise; le bras qui supporte sa tête était d'abord appuyé sur son genou gauche, mais sa jambe a fléchi, et, par un de ces mouvemens brusques que produisent ordinairement les impatiences de la douleur, elle a reporté sur son genou droit ce même bras gauche qui supporte encore sa tête. C'est ainsi que tordue sur elle-même elle pleure, et exprime une douleur pleine d'amertume. Derrière elle est son jeune enfant, qui joue dans un berceau. Dans le fond on voit le Vésuve, la mer, des campagnes douces et tranquilles, un ciel paisible et dont les teintes délicates donnent l'idée du bonheur. C'est sans doute une fort belle pensée que d'avoir fait contraster la douleur de cette femme avec le calme des lieux et de l'atmosphère qui l'entourent, mais ce qui est plus beau et plus rare encore que cette pensée, c'est d'avoir eu le talent de l'exprimer avec autant de perfection que l'a fait Robert.

La composition, le style et l'exécution des ouvrages de Schnetz et de Robert font reconnaître que ces deux hommes habitent un pays où les sentimens des gens qui le peuplent sont simples, où l'on retrouve la nature vierge encore, ce qui est un trésor pour un peintre. Cette simplicité de sentiment chez un peuple fort d'ailleurs, plein d'intelligence et vivant sous un beau ciel, fait naître à tout instant le goût de l'observation et de la méditation, sans lesquelles un artiste ne fait jamais d'ouvrages durables, quelque vivacité d'imagination qu'il ait et quelle que soit l'excellence de ses talens d'exécution.

Poussin travaillant en Italie, et Lesueur dans son cloître, tout maladroits de la main et assez pauvres coloristes qu'ils étaient, ont encore éclipsé la gloire des Lebrun, des Mignard et des Jouvenet, si habiles praticiens, mais vivant à la cour, mais fréquentant les salons, les rues et les cabarets de Paris.

Les artistes d'aujourd'hui ne croient plus aux bons effets de la solitude sur leurs travaux; ils ont très-grand tort.

DELÉCLUZE.



Littérature.

ÉTUDES HISTORIQUES,

PAR M LE VICOMTE DE CHATEAUBRIAND.

Il faut un vaste coup d'œil pour saisir l'ensemble de ce beau travail. A l'instant même où l'histoire moderne de la France vient de finir, à l'instant où les destinées prédites par 89 sont enfin accomplies, M. de Chateaubriand se rencontre pour poser la borne de cette grande histoire de France, pour la résumer à la manière du génie; M. de Chateaubriand, comme Auguste, ferme le temple du Janus historique, les vieilles portes ont roulé sur leurs gonds; à présent le noble historien est assis sur le seuil les bras croisés. Vienne le Temps, inflexible vieillard qui de sa main de fer ouvrira de nouveau la porte du temple; il recommencera les annales interrompues; il gravera sur un nouvel airain les révolutions à venir; infatigable historien, il poursuivra de nouveau l'humanité haletante dans cette route frayée par tant de dieux, par tant de prêtres, par tant de rois, aujourd'hui seulement frayée par tant de peuples; mais alors nous ne serons plus. Même en vivant de notre vie moderne, il faut cent ans au moins pour reconstruire une histoire nouvelle. A toute force, et quel que soit notre désir de savoir et d'apprendre, il faut nous arrêter quand M. de Chateaubriand s'arrête, il faut nous reposer quand il se repose, il faut attendre quand il attend. C'en est donc fait; renonçons à l'avenir, remontons dans le passé, eussions-nous encore de longues années à vivre, le présent seul nous reste, et le présent nous suffira.

Le livre historique de M. de Chateaubriand est formé sur un plan aussi vaste que l'histoire de Bossuet. Comme Bossuet, il remonte au commencement des âges. Trop tolérant et trop philosophe, il ne prend pas la *Bible* pour point de départ. Il sait que le peuple Juif en commençant par la *Bible* n'a fait qu'obéir à la curiosité commune des peuples qui les force, pour premier acte littéraire, à s'inquiéter du pourquoi et du comment de leur existence, *à faire Dieu*, selon l'admirable expression de Fichte. Non, M. de Chateaubriand ne se perdra pas dans les hauteurs de cette métaphysique toute allemande, qui a compromis l'histoire au point d'en faire un poème épique. Il se contente de remonter aux vrais historiens. Qu'Hérodote donne à ses livres le nom des muses; qu'Homère fasse en vers l'histoire de la Grèce, donne une vie à ses héros et à ses dieux, M. de Chateaubriand fait de l'histoire ce qu'en faisait Aristote, une muse inférieure à la poésie, une muse différente, plus correcte, plus vraie, plus décente, plus maîtresse de ses passions, en un mot, plus juste et d'un sang plus froid; il a passé en revue, avant d'écrire la sienne, toutes les histoires qui l'ont précédé; Thucydide qui raconte comme s'il avait vu les faits, Tacite et Tite-Live qui racontent comme Thucydide, sauf quelques rares passages dans lesquels ils invoquent des témoignages étrangers à leurs secours; il a pesé tout ce que valait cette manière de composer l'histoire, de l'arranger méthodiquement, de la parer avec élégance, d'en faire une œuvre d'art, de se complaire en beaux discours, en périodes redondantes, en beau langage, corrigeant, retranchant, arrangeant la position historique comme on ferait pour un drame; certes, si quelqu'un pouvait être touché de cette manière d'être historien et de mettre à profit tout son style, toute son imagination, toute son ame, toutes ses anciennes habitudes, ce devait être M. de Chateaubriand. Qui, mieux que lui, aurait refait à propos de la France, les *Décades* de Tite-Live, ce beau livre que nous lisons pour avoir une idée de l'élégance et de la pureté romaine, encore plus que nous ne le lisons pour savoir l'histoire de la ville maîtresse? Eh bien! M. de Chateaubriand, à qui cela aurait été si facile, n'a pas voulu être Tite-Live. Tite-Live, pour nous peuple constitutionnel, peuple positif, peuple d'action plutôt que de réflexions et de théories, Tite-Live n'a pas été trouvé assez historien. A plus forte raison Thucydide. M. de Chateaubriand a fait autrement que ces deux là.

Il a parlé non pas seulement des beaux faits de l'histoire, batailles, siéges, traités, héros qui plient leur manteau laissant d'un côté la paix, et de l'autre tenant la guerre suspendue, généalogie qui descendent du ciel; mais encore il a appelé sur la scène tout ce qui était resté derrière les décorations antiques, il a appelé à son secours tout ce qui était de son monde historique, la poésie, toutes les lois, lombardes, allemandes, bavaroises, anglo-saxonnes et galliques, il a fouillé dans les archives, dans les chartes, dans les mémoires d'académies, dans les conciles; il a entassé les monumens, les faits, les dates; il s'est entouré de recherches, et n'a reculé devant aucune poussière, il a pâli, il a vieilli sur ces pénibles travaux; il n'a pas pensé lui, qu'on pût écrire l'histoire sans la savoir, au contraire, il a voulu la savoir trop avant de l'écrire; ce qu'il a fait pour notre histoire est effrayant; il leur était si facile pourtant et si commode de se livrer avec son style à la narration des faits déjà connus, ses doctrines politiques sont si belles et si favorables au talent, son nom est si grand, son influence sur son époque est si puissante, ce titre: *Histoire de France*, et ce nom *Cha-*

teaubriand auraient fait si bien à la tête d'un livre ! Mais M. de Chateaubriand n'a pas voulu.

Il a suivi avec la patience du génie nos vieilles annales dans leurs ramifications les plus opposées et les plus diverses. D'abord l'histoire de France prend naissance à Sainte-Mure, à l'abbaye de St-Denis, à l'ombre de l'église de Dagobert ; elle se glisse dans les conciles, dans les coutumes des provinces, peu à peu elle fait corps, elle prend de l'unité, ces faits s'arrangent méthodiquement sous les dates, comme le soldat sous le drapeau ; d'abord l'histoire est monacale, puis sous les rois elle flatte et tend la main. Vely donne à Clovis la cour et presque les broderies de Louis XIV, il voit déjà le roi de France marchant escorté des trois ordres et du parlement en robes longues, ce qui n'empêche pas l'histoire de marcher. Elle a déjà fait bien des pas, escortant assiduement la royauté sur laquelle elle se modèle, jusqu'à ce qu'enfin la France, devenue républicaine de royaliste qu'elle était, force fut à l'histoire de faire comme elle, de quitter les vieilles allures, de se renouveler quand la législation se renouvelait ; il fallait à ce propos que l'histoire prît un parti, deux écoles se trouvaient indiquées, restait à choisir.

La première de ces deux écoles consiste dans le simple récit des événemens et des mœurs ; elle raconte, elle ne discute pas, elle laisse le lecteur à son arbitre, elle ne prend parti ni pour ni contre, elle s'abstient de toute passion, elle n'est prévenue pour aucune idée : cette école s'appelle l'*école descriptive* par opposition à l'*école philosophique* du dernier siècle ; remarquez que cette épithète *philosophique* était une niaiserie, un ridicule pléonasme ou un absurde contre-sens.

Après l'école descriptive, système fort simple et qui doit convenir aux esprits peu hasardeux et tremblans, aux septiques surtout, heureuse race d'hommes qui s'en va chaque jour, vient l'histoire *fataliste*. Le fatalisme historique raconte les faits généraux, supprime les détails, substitue l'histoire de l'espèce à celle de l'individu, reste impassible devant le vice et la vertu comme devant les catastrophes les plus tragiques ; ce système est plus favorable au talent, au misantrope, comme l'est d'ordinaire tout historien ; il donne de l'énergie à l'esprit, il laisse une grande liberté à l'écrivain, il se couvre d'un masque sous lequel il peut rougir impunément, ces deux systèmes M. de Chateaubriand les a parfaitement distingués et analysés, indiquant le fort et le faible.

D'une part, l'histoire descriptive, à force d'être simple et nue, peut finir par ressembler à de simples mémoires privés, sans mouvement et sans couleur. La vérité et la philosophie y perdront toutes deux ; il est impossible de se contenter de quelques tableaux de mœurs quand il s'agit de l'histoire entière de l'humanité.

D'autre part, l'école fataliste flétrit l'individu en lui donnant la place d'un chiffre, en le dépouillant de toute consistance, de toute valeur morale. Soumis à ce système, les hommes n'ont plus de noms à eux, plus de vertus à eux, ils agissent poussés par une idée dominante qu'ils ne comprennent pas, ils sont guidés par des révolutions qui triomphent avec leur secours, et qui ne leur font même pas l'honneur de les consulter ; ils agissent comme ces comparses de tragédie, qui n'entendent rien à l'action du drame qu'ils jouent et qui pleurent, rient ou se battent à un signe convenu. Entre ces deux systèmes il est difficile de choisir, aussi M. de Chateaubriand ne choisit pas, M. de Chateaubriand n'est pas l'homme d'un système unique, au contraire, il les accepte tous ; heureux l'historien qui saura réunir la gravité de l'histoire à l'intérêt du moment, qui pourrait être à la fois Thucydide et Plutarque, Tacite et Suétone, Bossuet et Froissard, et fonder son livre sur les principes généraux de l'école moderne. Le mieux est, quand on écrit l'histoire, de se livrer à son génie, si on a du génie : or, pour écrire l'histoire, aujourd'hui que nous n'avons plus de chroniques, il me semble indispensable d'en avoir !

Je parlerai très-peu du système historique de l'Allemagne, bien que M. de Chateaubriand en ait parlé : c'est de la philosophie à propos d'histoire. Certainement c'est la plus belle application que le philosophe puisse faire de ses travaux sur le cœur humain. Ces divers systèmes, à l'homme qui a loisir et intelligence, sont plus amusans et plus récréatifs que les meilleurs romans de Walter Scott. Chaque philosophe de temps à autre, dans cette Allemagne composée de tant de capitales, dont Weimar est encore la reine, grâce à Geuthe, qui déjà s'est affaiblie comme Geuthe, partageant la décadence de sa vieillesse comme elle a partagé l'exaltation poétique de son jeune âge, comme elle partagera le froid mortel des derniers momens du grand homme ; chaque philosophe, dis-je, vient apporter son tribut à cette masse d'idées philosophiques qui sortent de l'ame des peuples qui dominent tout ce qui les approche, et qui s'attaquent à tout ce qu'elles peuvent atteindre.

Regardez et soyez attentifs. Quel trésor d'idées ! comme le trésor s'amasse et s'enfle ; on ne compte déjà plus les travailleurs. Hégel a trouvé quatre modes de manifestation historique : l'Orient se développe dans l'immobilité ; il faut du mouvement à la Grèce ; Rome se repose après avoir marché ; les nations du Nord marchent après s'être reposées d'abord.

D'autre part, dans l'école historique, Nieburh, que l'Allemagne vient de perdre, a composé l'histoire romaine avant l'existence de Rome, dominé par le souvenir de Herder, génie poétique si admirablement compris et tra-

duit par Edgar Quinette, qui, bien avant Nieburh, avait déjà fait l'histoire du monde et de l'humanité, au seul aspect de ce monde avant que le sol humide, œuvre de la création, eût été foulé par des pas humains.

De nos jours, et ici je me sers des éloges de M. de Chateaubriand, qui peut-être, tant il y a d'indulgence dans le talent, a lu beaucoup trop de monde, de nos jours l'histoire a fermenté, elle a monté jusqu'aux bords; elle éclate. Plusieurs hommes de talent ont entrepris de faire de l'histoire, et quelques-uns ont eu le bonheur et la gloire de réussir. M. Villemain a écrit la vie de Cromwel, comme pour se préparer à écrire la vie de Grégoire VII, qui doit mettre le sceau à sa réputation. M. de Saint-Martin s'est occupé avec science et ténacité de l'histoire des Perses, qui ont l'honneur d'être un des peuples primitifs. Madame de Staël, *cette femme qui n'a point de rivale*, a montré, dans ses *Considérations sur la révolution française*, qu'elle était née historien comme d'autre naissent poètes. M. Fiévée, homme de talent et d'esprit, a fait mieux que M. de Bonald, long-temps trop vanté, aujourd'hui tombé trop bas, et qui n'a mérité cette honte que pour avoir été censeur! M. Salvandy, écrivain d'un si beau style, a prédit, dans son *Histoire de Pologne*, cet affranchissement inoui dont nous restons les niais spectateurs. Dans les recherches historiques, M. Monteil, écrivain d'esprit, de science, de goût, et si modeste, que ce serait une nouveauté de le voir, a déjà fait quatre charmans volumes et trop peu connus sur notre vieille histoire. C'est fâcheux que M. de Chateaubriand ait accollé le nom de M. Capefigue au nom de M. Monteil! C'est une injustice gratuite faite à M. Monteil. C'est une grande inadvertance ou une grande faiblesse de la part du noble historien.

En suivant cette liste, où se trouvent, par un étrange malheur, tant de nullités, tant d'éloges incroyables, que personne ne rectifiera, pas même celui qui les a dictés, nous rencontrons de grands travaux et de beaux ouvrages. M. Guizot jette la clarté et la vie dans cette histoire d'Angleterre, qu'il nous importe tant de bien savoir. M. de Barante se fait chroniqueur, à l'exemple de Froissard et il réussit. M. Sismondi travaille avec une infatigable conscience pour les historiens à venir. M. Thierry a trouvé de vives et fortes théories que notre siècle a adoptées comme des vérités, tant elles lui ont paru véritables. Nous avons deux historiens de la révolution qui sont devenus également populaires. Tous deux écrivirent l'histoire de la révolution française, qui est encore à écrire, qui sera encore à écrire long-temps, tant que vivront nos vieilles passions politiques, tant que nous serons dans cette incertitude fatale sur les hommes et sur les choses, qui nous inquiète et qui nous perd, tant qu'il restera à écrire des mémoires, après les mémoires innombrables que nous avons déjà; je ne crois pas que nous puissions nous attendre, nous, à lire une véritable histoire de la révolution.

C'est à juste titre que M. de Chateaubriand a mis au nombre des historiens M. Béranger : l'empire guerrier, le soldat, la poésie et le patriotisme des camps respirent dans ses chansons.

Le cours de M. Saint-Marc Girardin à la Sorbonne, le seul cours suivi de cette Sorbonne, si caduque depuis que M. Villemain et M. Guizot ne professent plus, a jeté déjà plus de lumière sur la vieille Allemagne et sur ses liaisons avec les peuples de l'Europe, qu'on eût pu en attendre du plus vieux professeur; aussi la réputation de M. Saint-Marc, comme historien et comme écrivain, est-elle déjà égale à toutes les célébrités.

Si M. Delatouche l'eût voulu, il eût fait de l'histoire aussi. Sa préface et son livre sur les réactions napolitaines annoncent un maître. Il y a des portraits dans ce livre, si frivole en apparence, que ne désavouerait pas Tacite; mais M. Delatouche n'a pas voulu; l'imagination l'a emporté chez lui sur la science; homme heureux, il a préféré le repos au travail, il a préféré le bonheur à toute la gloire littéraire; la gloire, capricieuse qu'elle est! lui est venue avec le bonheur.

Il y a trois ans paraissait une *Histoire d'Angleterre*, par M. Armand Carrel : c'était un travail énergique, un style de fer, une passion de Spartiate; on eût dit un sauvage qui écrivait l'histoire. L'auteur voyait de haut et voyait bien. Depuis ce temps il garda le silence. Il reparut aux journées de juillet, pour défendre la presse attaquée, il faisait un journal d'opposition, en compagnie de deux hommes de talent, historiens comme lui. Quand ces hommes quittèrent le journal, M. Carrel les remplaça tout seul, personne ne s'aperçut, excepté le ministère, qu'il y avait au *National* deux hommes de moins.

La liste de nos historiens, chez M. de Chateaubriand, est plus longue que cela. En citant tous les noms, M. de Chateaubriand devait avoir peur de trouver trop de bons historiens; c'est malheureusement chose si rare qu'il faut bien prendre garde à prodiguer ce titre, surtout quand il est bien convenu qu'à la fin de cette liste la postérité reconnaissante, éclairée par tant de travaux, consolée et charmée par tant de génie, fière de son historien et de son poète, à la tête de tous ces noms honorés de la vieille et de la moderne histoire, écrira ce grand nom : *Chateaubriand*.

JULES JANIN.

LES PRÉTORIENS[1].

—

La scène est au camp prétorien, à Rome; porte Décumane.

(*On sonne la trompette.*)

GRATUS, *en sentinelle.*

Heureux signal! ma vigile est finie. Qui va là?

PRISCUS.

Prétorien, première cohorte, troisième centurie.

GRATUS.

C'est toi, décurion Priscus, qui viens me relever? Que les dieux te conservent! Le mot d'ordre?

PRISCUS.

L'âne de Silène.

GRATUS.

Juste comme la tessère que voilà. Mais, par Bacchus, si c'est moi qui peux en déchiffrer une lettre, je veux être suspendu à l'arbre de malheur[2]. Çà, dis-moi donc, décurion Priscus, je parie un denier que c'est le tribun Chercas qui est allé prendre le mot d'ordre de la bouche de César.

PRISCUS.

Tu l'as deviné, bavard Gaulois; mais laisse-moi poser Epirius à ta place, et puis je suis à toi.

GRATUS.

Bien. Allons, féroce Épirote, droit sur la hanche, jambe en avant, aigrette en arrière, bouclier à l'épaule et sur la cuirasse, index en l'air. Belle pose de vigile! Il est dressé comme le meilleur fantassin de la victorieuse.

PRISCUS.

Viens, Gratus, et toi aussi, Géta; j'ai dans ma case de garde une amphore pleine de quelque chose qui vaut mieux que la *posca* de ces pousse-cailloux de légionnaires.

GRATUS.

Ce n'est pas aux prétoriens qu'il faut donner de l'eau et du vinaigre, boisson d'esclave. Mais où as-tu trouvé cela, décurion Priscus?

PRISCUS.

Hier, dans la maison d'un sénateur où le tribun était en besogne pour le bon Caïus. Nous avons dénoué d'abord le citoyen qui avait légué son bien à César, comme de juste, et le tribun a abandonné un fond de cellier à mes drôles; ils ont bientôt fait le partage de la décurie, et j'ai eu le quart pour ma part de ces dépouilles opimes.

GRATUS.

C'est aimable, décurion Priscus, d'oublier ainsi le décorum de la discipline pour inviter à boire un simple soldat; mais je suis vieux troupier.

PRISCUS.

Oh! par mon jour natal, tu es bien aussi le plus amusant de tous les porte-marmites qui ont cuit des poules d'Asie pour leur manipule.

GRATUS.

Nous sommes ainsi faits, nous autres natifs de la Narbonnaise. Il faut des lurons comme nous pour mettre en humeur les graves Lutéciens comme toi.

PRISCUS.

Les libations aux dieux Lares d'abord, et puis à mon dieu Hésus.

GRATUS.

A Pluton, si tu veux; au dieu Crépitus et à tous les petits dieux en troisième rang qui sont dans le Panthéon de la ville éternelle.

PRISCUS.

Pas de sacrilége, pie gauloise. Par Hésus! cette maîtresse du monde, c'est ma divinité de choix, après notre divin Auguste toutefois.

GRATUS.

Bien pensé, puisque nous sommes tous deux des Romains, et des vrais et des vaillans, je m'en vante. (O le bon Falerne! cela doit bien avoir cinq feuilles.) Mais qu'a-t-il donc à rire, ce gros Scythe aux yeux louches, qui ne dit mot et n'en boit pas moins? Vois, décurion Priscus; avec ses joues enflées, n'a-t-il pas la mine de nos buccinateurs qui embouchent la trompette à

---

[1] Cette scène est tirée d'un récit dramatique de *la Mort de Caligula*, entrepris il y a long-temps, ainsi que d'autres esquisses du même genre sur l'antiquité et le moyen âge, mais destiné apparemment, comme tous les essais du même auteur, à n'être jamais achevé ni publié.

Pensant que les hommes et les choses de l'antiquité peuvent être pittoresques et dramatiques, tout comme les hommes et les choses des temps féodaux ou tout-à-fait modernes, si l'on sait nous les montrer en chair et en os, parlant et agissant *comme des personnes naturelles*, l'auteur a essayé de peindre les Romains comme l'eût fait le grand Shakspeare, s'il eût été lettré; comme l'eût fait le lettré Ben-Johnson, s'il eût eu la verve du vieux William.

Il était bien aise aussi de réconcilier avec ces pauvres Grecs et Romains beaucoup de gens qui s'en moquent depuis long-temps. Au fort de la guerre littéraire qui s'était allumée chez nous, il lui semblait plaisant d'enrôler pour le camp romantique et de jeter dans la mêlée un corps de Romains.

Cette scène n'est pas dramatique comme les suivantes, c'est seulement une scène d'exposition.

[2] *Arbori infelici suspensus fiam.*

la parade? Il ne lui manque plus qu'une gueule de lion sur la tête pour lui caresser les oreilles.

PRISCUS.

Et avec ses yeux écartés, ne ferait-il pas un bon masque pour jeter l'eau d'une fontaine aux passans?

GÉTA.

Tapez ferme, mes beaux Romains. Un vieux Scythe comme feu mon père, qui fit quatre mois de marche avec le soleil levant avant d'arriver à vos frontières, savait qu'il y a autre chose dans le monde.

GRATUS.

Laissons là ce grand *Tatar*, comme il se dit lui-même, cuver son vin, et parlons d'affaires d'état. Je disais donc que le mot de la tessère d'aujourd'hui a été donné au tribun Cassius Chereas; cela se devine : dès que César donne un mot ridicule, c'est à lui.

PRISCUS.

Oui, vrai. Je blasphémerais contre tous les dieux inférieurs plutôt que d'offenser la sacrée majesté de notre maître; mais pourtant il faut dire que le tribun Chereas est un brave, digne d'un meilleur traitement. Il semble timide, et sa langue est moins vive que son bras; mais c'est un bon vétéran.

GRATUS.

A qui dis-tu cela? moi qui étais en Germanie quand les légions firent le tapage; il était mon centurion alors, dans *la victorieuse*, autrement dite la sixième légion, et je l'ai vu s'ouvrir passage, le glaive à la main, au milieu de nous autres mutins : il y faisait chaud.

PRISCUS.

Tu étais donc aussi avec le grand Germanicus, toi, Gratus?

GRATUS.

Moi? je le crois bien. Par le temple de Pollux, bien mieux que cela. N'a-t-on pas fait de moi un Germain?

PRISCUS.

Que veux-tu dire, farceur?

GRATUS.

Que j'étais du nombre de ces grands gaillards à qui l'on fit apprendre le baragouin teutonique, et qui vinrent, avec de grands cheveux teints en jaune, derrière de grandes galères charroyées à Rome et de grands muids de coquillages, pour le triomphe de notre invincible....

PRISCUS.

Te tairas-tu, imprudent jaseur?

GRATUS.

Eh! pas de danger : qui nous entend? Après tout, j'aime tout de même *la petite bottine* [1], le petit soldat que nous avons vu pas plus haut que çà; il est bon pour nous autres et nous paie bien. Quoique çà, son père, le grand Germanicus, était un autre lapin [2]. Mais vois-tu, décurion Priscus....

PRISCUS.

Quoi?

GRATUS, *plus bas.*

Hum, il se fait quelque ouvrage sous terre.

PRISCUS.

Que veux-tu dire?

GRATUS.

Moi, je ne dis rien. Mais le tribun Chereas est bien pensif depuis deux jours; il y a des sénateurs, des consulaires qui se parlent bas et se font des signes. Je ne dis rien pourtant. Un oracle n'a-t-il pas, à ce qu'ils prétendent, averti César de se tenir en garde contre un Cassius?

PRISCUS.

Oui; cela voulait dire un descendant d'un nommé Cassius qui frappa le pontife Jules aux ides de Mars, selon qu'on le raconte. Mais Caïus César s'est déjà garanti de ce coup de vent : car moi qui te parle, je connais le bon prétorien qui a jugulé C. Cassius Longinus, proconsul d'Asie.

GRATUS.

C'était précaution et justice royales à la mode asiatique. Mais Chereas ne s'appelle-t-il pas aussi Cassius?

PRISCUS.

Finissons là, Gratus. Ta langue est à deux tranchans comme ton glaive gaulois.

GRATUS.

Si elle coupe, c'est sans malice. Dans des temps comme le nôtre, il faut que la probité sommeille en attendant la fortune.

PRISCUS.

Oui, la fortune de l'empire.

GRATUS.

O fortune, divinité des Romains, c'est avec nos bras que tu fouettes quelquefois ces maîtres du monde.

PRISCUS.

Caïus est né à Antium : il sera toujours heureux.

GRATUS.

Souhaitons-le; quand il n'y sera plus, nous en mettrons

---

[1] Caligula.

[2] *Plus in illo leporis erat.*

un autre. Mais tant pis pour lui s'il a le cerveau un peu fêlé.

PRISCUS.

Silence, quelqu'un s'approche.

Félix Bodin.

INSTITUT DE FRANCE.

ACADÉMIE FRANÇAISE.

Il s'agissait d'inaugurer, sur deux fauteuils veufs de leurs immortalités défuntes, deux immortalités vivantes. Deux en un jour, c'était assez pour secouer l'incurie parisienne. Aussi, en dépit du décorum immuable, du solennel connu et du froid habituel promis depuis un temps immémorial à ces sortes d'ovations, les familles, les amis, les critiques de profession et les flaneurs indispensables, se pressaient, s'étouffaient dans l'enceinte. Il serait difficile d'énumérer la masse de génies entassés çà et là, et qui, semblables aux augures de Rome, souriaient de se trouver côte à côte. Il n'y a de ces contrastes là qu'à l'Académie et au cimetière.

C'est M. de Chateaubriand qui est le maître des cérémonies. Il présente MM. Cousin et Viennet, tous deux grands et maigres, l'un contemporain du siècle, l'autre contemporain du Directoire.

M. Feletz préside. M. Parceval de Grandmaison est à sa droite, et le secrétaire perpétuel occupe la gauche en victime résignée. Il a l'air, par sa gravité, de nous promettre beaucoup d'ennui.

M. Cousin commence; son élocution est facile, on saisit tout ce qu'il exprime, lors même qu'il arrête l'attention sur une obscurité philosophique. Lui, qui vit dans les nuées des théories, qui plane de siècle en siècle énumérant les variétés de l'esprit humain, c'est aujourd'hui dans l'étroite sphère d'une simple biographie qu'il abat son vol. Aussi les transitions se heurtent; il semble boiter dans le cercle. Ces traditions d'encensoir, ces caresses réciproques qui doivent durer trois heures, ont retenu ses coudées franches; mais du sein de cette contrainte brillent des éclairs, partent des détonations électriques, et l'on pourrait craindre qu'en s'animant il fît éclater le fragile cristal de l'étiquette. Tandis qu'il suit son prédécesseur Fourier dans cette carrière de vicissitudes et d'honneurs, d'amour de la patrie et de la science, qu'il l'accompagne des Pyramides étalées dans les sables égyptiens où les quarante siècles ont écouté ses paroles sur Kléber, jusque dans la préfecture où le savant et le brave se montra digne administrateur; tandis qu'il nous montre l'académie des Sciences narguant la risible haine des ennemis de Monge et de Fourier, l'auditoire écoute. L'auditoire éclate enfin en bravos prolongés en entendant l'élève de Platon et de Royer-Collard proclamer l'espérance qu'à la liberté de juillet on ajoutera sans doute un peu de gloire.

C'est M. Feletz qui lui répond; et dès lors le public, si calme, a repris sa turbulence; un murmure de causeries couvre la voix sourde et voilée de l'orateur. Nous ne saisissons plus qu'à de faibles intervalles un pâle reflet de ce qu'a déjà dit sur Fourier M. Cousin, assis maintenant auprès de l'auteur des *Martyrs*, qui semble être au supplice, car il peut entendre.

Après tout, c'est chose si pénible que de traduire une langue qu'on ignore, d'être obligé, d'après les us et coutumes, de citer à la barre le génie spécial d'un homme qui ne l'a pas légué à son successeur. Qu'on se figure Piron héritant du fauteuil de Bossuet, ou M. Scribe appelé à passer la manche de l'habit vert que Broussais aurait usé! N'est-ce pas une dérision?

Quand M. Feletz eut cessé de discuter à froid la théorie de la chaleur, et qu'il eut honorablement cité la prison de Berlin, où fut jeté par la police allemande notre compatriote, alors M. Viennet parut et s'empara de la foule.

M. Viennet a professé de son mépris pour la modestie d'étiquette avec une vanité chaleureuse et malheureuse; d'ailleurs il a passé par toutes les épreuves de la franc-maçonnerie littéraire : candidature, visites et scrutin; il est au complet sur ces points fondamentaux: donc son mérite est notarié, manifeste, légal. D'ailleurs son prédécesseur le voulait; c'était une affaire entre eux convenue d'avance et réglée. Faute d'une place à ses côtés, M. de Ségur, entêté dans ses fantaisies, a disposé de son vivant de son fauteuil en faveur de M. Viennet. Mettez-y M. Viennet: c'est le dernier caprice d'un moribond. Le scrutin a consenti au testament : on n'a pas trouvé de codicille. C'est Ségur seul qui a tué Benjamin Constant; c'est un assassinat, mais c'est celui d'un homme qui se meurt, et il faut le lui pardonner. Là dessus M. Viennet a formulé quelque chose qui tenait le juste milieu entre son excuse personnelle et un réquisitoire contre les académiciens qui l'ont choisi. Compétiteur assez malheureux pour subir l'éclat d'une préférence, il n'a pas cru que cet avénement pût faire mourir de peine, et qu'un homme d'esprit s'avisât de prendre maladroitement la chose au sérieux. Il ne manqua en effet au publiciste dont l'Europe a déploré la perte qu'un peu plus de profondeur dans cette douce philosophie qui s'épanchait de ses lèvres au milieu d'un cercle d'amis. Le coup ne devait pas lui porter au cœur, car il a partagé, avec les plus illustres écrivains, l'anathème de la jalousie, l'ostracisme de la crainte qui recule devant la gloire. Cependant le préjugé, qui parle encore aux bonnes ames pour les enfantillages de l'Académie, a fait que durant l'article nécrologique du récipiendaire sur Ségur, mêlé de quelques lieux communs déclamatoires sur la révolution et sur la Pologne, dont le nom vibre désormais avec tant d'éloquence, les yeux des admirateurs de Benjamin Constant sont restés irrités de cette substitution.

Cette fois le classique a félicité le classique. M. Parceval de Grandmaison a trouvé *la Philippide* presque au niveau de *la Pucelle*, et comparé, je crois, le vers jeune et chaleureux de Voltaire au vers graveleux et graineux que M. Viennet

fabrique à l'emporte-pièce. Gresset a reçu des complimens, et Shakspeare, moins heureux, s'est vu morigéner d'importance. Enfin M. Perceval a, d'une main ferme, assis le colosse de Napoléon sur le dôme de la colonne de bronze, et la foule s'est écoulée.



Revue Dramatique.

OPÉRA ALLEMAND.

Der Freyschütz, Opéra en trois actes,

MUSIQUE DE CH. M. DE WEBER.

C'est un arrangement bien entendu, et qui varie les plaisirs, que celui qui limite à six mois les représentations de l'Opéra italien, et qui nous fait entendre ensuite les chefs-d'œuvre de la musique allemande. Cet arrangement dure depuis trois ans; les directeurs des deux spectacles et le public s'en trouvent bien; car le public, c'est tout le monde et ce n'est personne. Quand les uns sont rassasiés de fioritures *malibranisées*, les autres ne sont pas fâchés que leur tour vienne d'entendre la vigoureuse *voce di petto* de Haitzinger, et les énergiques accens de madame Schrœder-Fidelio. *Variété, c'est ma devise.*

Il y a pourtant certaines variétés qui ne me plaisent point. Par exemple, madame Schrœder était toujours excellente il y a un an, et elle a changé d'habitude à son retour. Je n'oserais pas dire qu'elle a chanté faux; pourtant ce n'était pas juste. Et puis, ce n'était plus cette figure inspirée, cette verve d'artiste à laquelle nous étions accoutumés. Hâtons-nous de dire qu'une indisposition sérieuse paralysait et son génie et ses moyens physiques, et que cette indisposition ne lui a pas permis de chanter depuis la première représentation du *Freyschütz*.

Deux autres femmes qui n'ont point encore été entendues à Paris, mesdames Pistrich et Rosner se sont fait entendre avec succès, la première dans le rôle d'Agathe, la seconde en remplaçant madame Schrœder à la deuxième représentation du *Freyschütz*. Madame Pistrich est une petite femme vive, telle qu'il l'a faut pour représenter le personnage sémillant de l'opéra de Weber. Sa voix est légère, mais son timbre a quelque chose de pointu qui n'est pas agréable. Elle atteint sans peine aux notes les plus aiguës, et jamais elle ne laisse l'oreille incertaine sur son intonation. Madame Rosner est aussi pourvue d'une voix facile et assez étendue. Sa manière est toute allemande, son jeu plein d'émotions qu'elle ne sait pas diriger, mais qui ne laissent pas le spectateur indifférent. Ces deux acquisitions complètent une troupe chantante à laquelle il ne manque qu'une bonne basse pour être considérée comme fort bonne.

Haitzinger est toujours le ténor par excellence de l'Allemagne. Il est impossible d'entendre de plus beaux sons que ceux qu'il tire de sa poitrine d'acier. Il n'est point acteur, et pourtant il anime la scène par la chaleur de son chant et cet abandon musical qu'on ne rencontre guère que parmi les musiciens allemands.

En résumé, il y a eu de bonnes choses dans les premières représentations du théâtre allemand, mais l'ensemble n'a pas toujours justifié la réputation que ce théâtre avait il y a un an. Le retour de la santé de madame Schrœder pourra seul rendre au *Freyschütz*, à *Fidelio*, à *Oberon* leur effet primitif.

THÉATRE DES NOUVEAUTÉS.

Paul, Drame en deux actes,

PAR MM. VANDERBUCH ET DESFORGES.

M. Kératry a trouvé quatre volumes sur cette légende. Les vaudevillistes ont trouvé deux actes dans ces quatre volumes. C'est un abbé qui, près d'un cercueil, abuse de la léthargie d'une jeune fille que l'on croit morte. Il s'éloigne : elle revient à la vie. Puis elle devient mère, et le phénomène est regardé comme un miracle. Dans le second acte du drame, notre prêtre arrivé d'Amérique jette le froc, devient fou, se repent et se marie. Cet ouvrage, fondé sur un fait révoltant, donne à trembler sur l'avenir des théâtres. Après le viol du cadavre quel est le crescendo de moyens qu'on abordera? Reste à chercher dans les œuvres du marquis de Sade.



Beaux-Arts.

SALON DE 1831.

MM. Ary Scheffer, Henri Scheffer & Eugène Lami.

M. Scheffer aîné s'adresse aux imaginations mélancoliques; il sait le langage des passions tendres. Sa poésie trouve des sympathies dans tous les cœurs que la douleur a flétris; son drame plaît à toutes les intelligences élevées, il est compris par les intelligences les plus vulgaires. Aussi son succès auprès du public va-t-il croissant d'année en année : auprès des artistes et des amateurs, il est fixé depuis long-temps. M. Scheffer exécutait en 1824 aussi bien qu'en 1830.

Les têtes de *Faust* et de *Marguerite* sont, parmi les ouvrages exposés au Louvre par M. Scheffer aîné, ce qui a le plus frappé la masse des spectateurs. Le caractère de la tête de Faust est remarquable : le doute, le découragement, le besoin de comprendre l'incompréhensible, de connaître l'inconnu, agitent ce cerveau, dont le travail ardent se reflète sur les muscles de la face, et les contracte profondément. Le moment où le docteur va échapper à la raison est arrivé. Méphistophélès est là, épiant sa victime, et souriant comme le diable qui voit augmenter sa cour de damnés. J'ai entendu reprocher à cette tête quelques incorrections de dessin; je ne les ai pas aperçues. Il m'importait peu de les constater; j'étais occupé d'autre chose. Le ton général m'a paru fort beau. M. Scheffer cherche à rappeler Rembrandt. Cette imitation du grand coloriste hollandais est plus heureuse dans la figure de Faust que dans celle de Marguerite. La couleur dans les demi-teintes n'est pas pure autant qu'elle pourrait l'être; aussi le cou de la jeune fille et sa joue droite paraissent couvertes de meurtrissures. Marguerite est de ce type de beauté féminine que M. Scheffer affectionne, et qu'on retrouve dans tous ses tableaux; la méditation où elle est plongée est douce; rien encore dans son avenir ne lui apparaît terrible et menaçant; elle rêve d'amour heureux. M. Scheffer a un peu négligé le dessin dans l'exécution de cette figure : c'est à la poésie qu'il s'est attaché surtout. La proportion exiguë du bras est très-sensible; elle dépare un morceau d'ailleurs fort digne d'éloges.

Un tableau que l'auteur s'est plu à faire complétement rembranesque, c'est ce charmant petit ouvrage qui représente le *Christ appelant à lui les enfans*. La bonté du Christ, qui s'est assis au pied d'un arbre, comme pour imposer moins aux enfans, et se mettre physiquement à leur portée; la confiance et l'empressement naïfs de ces jolies créatures, la surprise des mères, la gravité religieuse des apôtres, qui retirent de la leçon que leur donne le maître l'enseignement de cette vertu de persuasion dont ils auront besoin pour conquérir le monde, sont rendus d'une manière on ne peut pas plus heureuse. A voir ce morceau d'un peu loin, on dirait une belle esquisse terminée de quelque vieux maître.

La composition dramatique du *Retour de l'armée*, sujet emprunté à *Lénore*, ballade de Burgos, est vraiment très-spirituelle; on y trouve une foule de charmans détails. C'est selon nous le tableau le plus complet de M. Scheffer, sous le double rapport du dessin et de la couleur. Il n'y manque qu'un peu plus d'élévation dans le style pour être un excellent morceau d'histoire. L'effet en est beau, brillant, énergique, sans dureté, sans affectation de noir; il y a telle figure de femme qui est un petit chef-d'œuvre; telle figure d'homme, vu par derrière, qui prouve que M. Scheffer peut dessiner très-correctement.

Dans *la Tempête*, le drame est la principale chose. Hommes, femmes, enfans, tout le monde est absorbé dans une seule pensée; tous les yeux sont portés à l'horizon, où l'on attend l'apparition d'un navire. Tous les cœurs sont élevés au ciel, qu'ils implorent contre la fureur du vent et de la mer. Sans que je donne une analyse plus détaillée de cette scène, ceux qui connaissent la nature du talent de M. Scheffer savent comment il a dû la traiter. Je puis faire l'éloge de ce morceau en deux mots : il n'est au-dessous d'aucun des bons ouvrages de l'auteur; et puis, il appartient à M. Schickler, qui sait choisir.

Anne d'Autriche n'est remarquable que par l'expression, la finesse du ton local, et par quelques parties d'exécution, comme on en peut toujours louer dans les productions, même les moins heureuses, de M. Scheffer.

Le portrait équestre de *Henri IV* ne ressemble à aucun de ceux que nous avons vus jusqu'à ce jour. M. Scheffer a voulu se défendre des poses et des formes de convention; il n'a pas cherché la représentation héroïque, sacramentelle dans l'ancienne école; il a fait Henri IV homme, soldat, bourgeois; il ne l'a pas monté sur un superbe palefroi ou sur un de ces chevaux que la statuaire a faits si massivement nobles, si lourdement élégans. Sa monture est tout simplement un cheval fort, solide, qui n'est pas apparemment dans la confidence de la charge dont il est honoré, car, portant un héros, il a



les oreilles en arrière comme s'il avait peur. Ce parti est nouveau; on le critique beaucoup; moi, je ne l'attaque ni ne le défends. Tel qu'est ce portrait, je le préfère à celui de *Louis-Philippe* du même peintre. Le roi n'est pas ressemblant; son cheval glisse sur un plan où les points d'appui semblent lui manquer; les princes qui le suivent manquent de solidité. Les accessoires qui occupent la gauche du tableau sont bien traités; mais des accessoires sont peu de chose dans un portrait historique. Le portrait de M. *le général de Lafayette* est bien supérieur à ce morceau, fait peut-être très-vite, et qui devait avoir assez d'importance pour être un peu plus travaillé. M. *Dupont (de l'Eure)* est d'une vérité d'expression qu'on rencontre rarement. Le ton de cette tête n'est-il pas un peu lourd? M. Scheffer a saisi avec un grand bonheur la physionomie calme, spirituelle, méditative de M. de Talleyrand. Cette figure, sillonnée par l'âge et maltraitée par la petite-vérole, ces yeux d'un bleu terne, que le diplomate s'est étudié à éteindre encore, comme il s'est appliqué à immobiliser ses traits les plus mobiles; cette bouche fine comme une épigramme; cette coiffure cléricale et cet habit laïc composent un ensemble curieux dont le peintre a tiré un excellent parti. Je trouve ce portrait très-remarquable; je voudrais pourtant qu'il fût plus soigneusement peint et d'un dessin plus serré; il me semble qu'il serait plus en analogie avec le modèle.

M. Henri Scheffer n'imite point son frère; sa tendance, à lui, n'est pas vers la couleur. Ce n'est pas que ses ouvrages soient d'un coloris faux ou qu'ils manquent d'effet, mais ils ne se recommandent pas surtout par la qualité que paraît estimer le plus M. Ary. M. Scheffer jeune n'a pas un type de composition et de figures qui le fasse reconnaître tout d'abord; il est vrai qu'il n'a pas encore fourni un grand nombre d'ouvrages, et que la variété ne saurait lui être comptée pour un mérite que lorsqu'il aura fait preuve de fécondité. Son tableau de *Charlotte Corday* serait une chose presque irréprochable, si l'officier municipal qui arrête l'assassin de Marat n'était pas un peu lourd, et si la largeur de l'exécution était un peu plus proportionnée aux dimensions de l'ouvrage. Être large, c'est-à-dire n'être pas sec, c'est certainement avoir une bonne qualité; mais il ne faut pas oublier que pour les tableaux dont les figures ne sont pas hautes, cette qualité ne doit pas être poussée trop loin, alors surtout qu'on ne jette pas sur son sujet le prestige d'une couleur fascinatrice, et qu'on veut être vu autrement que de loin. La tête de Charlotte est d'une belle expression : digne sans arrogance, agitée sans peur, pâle parce qu'elle a enfanté un crime, résignée à une mort que la morale et la loi appellent ignominieuse, mais dont le fanatisme patriotique fait un triomphe. Tout ce personnage est superbe. Deux hommes du peuple qu'on voit devant Charlotte sont très-bien conçus; le caractère atroce de leur physionomie, leurs gestes brutaux, leurs costumes qui disent à quelle classe terrible ils appartiennent, leurs paroles hideuses (car on devine ce qu'ils disent à leur prisonnière), tout cela est senti, composé, rendu avec esprit et énergie. *Charlotte Corday* obtient un succès bien mérité.

M. Henry Scheffer a exposé un portrait de jeune femme fort agréable. Peut-être les lèvres de cette jolie personne sont-elles un peu violettes; elles rappellent trop celles de Charlotte Corday.

Parmi les tableaux historiques traités dans le style qu'on est convenu d'appeler *de genre*, le public a distingué le *Charles Ier* de M. Eugène Lami. Charles est conduit au château de Carrisbrook par les ordres du gouverneur de Newport, à qui il s'est rendu, après s'être échappé d'Hampton-Court. En traversant la ville il rencontra une jeune fille qui, touchée de ses infortunes et de l'air de tristesse peint sur ses traits, vint lui offrir une rose. Cette jeune fille est charmante; sa naïveté et la bonne grâce de son action intéressent. Charles est dans une attitude fort convenable; tous les spectateurs de la scène, groupés avec talent, donnent à la composition un caractère de gravité que le ton discret du tableau ne dément pas. Le personnage de Charles et ceux des officiers qui le suivent sont bien dessinés, et drapés avec goût; les étoffes, les fonds et autres accessoires sont traités avec soin. Je ne reprocherais à ce joli ouvrage qu'une touche parfois trop lourde; mais ce petit défaut est compensé par tous les avantages qui résultent d'une exécution consciencieuse.

M. Lami a exposé avec son *Charles Ier* deux tableaux de batailles : un épisode de la campagne des Balkans en 1819, et l'affaire de Claye en 1814. Le premier de ces ouvrages est curieux par les détails militaires qui s'y trouvent; je n'ai garde de dire que c'est là son seul mérite. L'autre est très-bien sous tous les rapports; Horace Vernet l'aurait signé.



LETTRES SUR LE SALON DE 1831.

—

PREMIÈRE LETTRE.

A M. William Brockedon, Peintre,

Membre de l'Académie de Peinture de Florence, etc., etc.,

A LONDRES.

MONSIEUR,

Depuis que la paix a rapproché l'Angleterre et la France, les arts, autant que la conformité des sentimens politiques, sont des liens puissans qui unissent les deux pays. Tous deux, par leur haute civilisation et par la force des choses, placés pour ainsi dire aux avant-postes du genre humain, semblent compter au nombre de leurs prérogatives comme au nombre de leurs devoirs de veiller à ses grands intérêts, et s'efforcent aussi, de concert, à donner un essor brillant aux arts qui prêtent tant d'élégance à nos habitudes et un charme si puissant à l'existence. Notre Géricault, notre Delacroix, notre Horace Vernet, notre Camille Roqueplan, ont envoyé quelques-uns de leurs tableaux à vos galeries de Londres, et votre immortel sir Thomas Lawrence, votre Daniell, votre Constable, votre Abraham Raimbach, ont plus d'une fois orné les nôtres de leurs productions. Espérons qu'à l'avenir ces échanges, si profitables pour l'étude et les progrès de l'art, prendront une extension plus grande, et que vos Wilkie, vos Martin, vos Edwin Landseer, vos Turner, vos Stanfield suivront cet heureux exemple.

Vous, Monsieur, peintre et écrivain tout à la fois, qui aimez de passion les arts, et les cultivez avec honneur, vous regrettez que l'exhibition de *Somerset-House* et l'achèvement de votre bel ouvrage des *Passages des Alpes* vous retiennent à Londres et vous empêchent de jouir de notre Salon, ouvert le même jour que le vôtre. Voyageur éclairé, les gloires de tous les pays vous intéressent : voici donc quelques notes rapides sur le Salon de 1831, sur cette vaste arène promise depuis quatre années aux talens rivaux, et où les diverses écoles en présence devaient décider la grande question tant de fois débattue, si peu éclaircie, du *classique* et du *romantique*, systèmes exclusifs, chacun dans ses adorations, et dont les ardens sectateurs regardaient mutuellement d'un œil de dédain quiconque ne marchait pas sous leur bannière.

Ici les uns se parent sans façon du nom d'école du beau, en vertu d'un *statu quo* académique où ils sont pour la plupart juges et parties. Pédantesques partisans d'un dessin pur, voués uniquement au culte de l'antique, qu'ils comprennent si mal; compositeurs parfois habiles ou arrangeurs adroits, ils nous laissent froids devant leurs ouvrages compassés, dénués d'ame et de vie, et consacrent à défendre un beau idéal, une poétique de convention, les derniers restes d'une voix qui tombe et d'une ardeur qui s'éteint.

Géricault paraît, et avec lui une nouvelle école en peinture. Cet artiste immense, marqué fortement au coin du génie; élevé, vigoureux, indépendant dans son essor comme Byron, et dont quelques-uns des pères conscrits de la peinture osèrent nier la puissance, meurt trop tôt pour sa gloire et pour la nôtre. Déjà, avant lui, Prud'hon, le Corrège de la France, méconnu de son temps, avait cherché à secouer les langes académiques et jeté les semences fécondées par ses successeurs. Voilà le point de départ de la révolution dans les arts. Mais il n'en résulte pas qu'on ait pu considérer Prud'hon ni Géricault comme responsables des déplorables écarts qui ont suivi. Dès que le génie fortement trempé d'Eugène Delacroix eut écrit sur la toile sa nouvelle doctrine, en traits puissans d'énergie, de couleur et de poésie, la haine du beau idéal fit tomber dans l'excès contraire. On se reporte avec un invincible entraînement vers le moyen âge, et le moyen âge renaît bientôt en décorations, en ameublemens, comme il revit en littérature, sous la plume incorrecte mais nerveuse de quelques hardis novateurs. Mais voici venir les moutons de Panurge, voici, après Delacroix, le troupeau des imitateurs, exagérant les défauts du maître sans en reproduire les qualités; et l'école nouvelle qui avait d'abord inscrit sur sa bannière : « Retour à la Vérité, » la vérité qui n'est que la réalité de choix, la réalité possible, se précipite dans la réalité nue et sans choix. Enfin, incorrecte par plaisir, horrible et triviale par goût, elle semble ne chercher sa poétique que dans les enfers, ses modèles que dans les hôpitaux, sa gloire que dans l'expression d'idées de Grève et d'échafauds.

De ce cahos que devait-il sortir? Voilà ce que le Salon de 1831 était destiné à nous révéler; voilà ce qui donnait à son ouverture un si vif degré d'intérêt.

C'est un phénomène digne de remarque qu'au milieu de ces troubles toujours renaissans qui calomnient si cruellement la liberté sur nos places publiques, les artistes aient trouvé le temps de produire avec maturité. Le nombre et l'excellence de beaucoup des tableaux exposés attestent cette puissance d'isolement dont est capable l'intelligence humaine, et surtout l'enthousiasme de l'artiste. Ainsi, Jean Goujon, le jour de la Saint-Barthélemy, montait intrépidement sur son échafaudage de sculpteur au Louvre; et, sous le feu de la mousqueterie, découvrait tranquillement dans la pierre, avec son ciseau, les figures qu'y voyait son génie. La quantité des tableaux est, au premier abord, un objet d'effroi pour le visiteur au Louvre, ou tout au moins il en est un de gêne. Veut-il découvrir sur-le-champ telle ou telle production? Rien dans notre livret ne lui en indique la place au Salon, et il lui faut d'abord tout voir pour se reconnaître ensuite, perdu dans ce bazar immense, au milieu de l'éblouissante variété des sujets. S'il veut trouver les peintures de Paul Delaroche ou de Decamps, il n'a, il est vrai, qu'à suivre le public, que son instinct, heureux cette fois, entraîne devant elles : à la bonne heure; mais qui lui révélera sur-le-champ la place des diamans de Léopold Robert, solide et savante peinture, mais sans at-

traits pour le vulgaire des visiteurs? Comment, surtout, avisera-t-il au bout, tout au bout de la dernière travée de l'immense galerie, une scène qui du reste le dédommagerait du pèlerinage, si elle était visible? Deux de ces *Pifferari*, tels que vous en avez vu si fréquemment à Rome, s'arrêtent devant une madone. L'un d'eux enfle une cornemuse, tandis que l'autre vient de souffler dans un chalumeau. Les derniers sons qu'il en a tirés expirent dans les airs; alors, il chante, et l'œil pieusement tourné vers l'image de la Vierge, il semble attendre qu'un sourire d'indulgence et de faveur s'imprime sur les lèvres de la mère de Dieu. A leurs pieds sont deux petites filles dont le recueillement fait ressortir davantage encore l'ardeur musicale, l'air de foi vive et profonde des musiciens campagnards, églogue charmante qui respire un parfum de naïveté, de simplicité, de vérité locale, et qui laisse dans l'ame une douce et pénétrante émotion. Mais, hélas! ce tableau de Robert est pendu haut et court sous un jour si défavorable, qu'il est perdu pour l'œil avide d'entrer de près dans la pensée du peintre, et de caresser le travail savant du pinceau; et moi qui vous en parle, c'est de souvenir et pour l'avoir vu, de fortune, ailleurs.

Robert, Schnetz et Delaroche, sont de ceux qui, tandis que le classique jetait ses dernières lueurs, et que le romantique était dans le délire de ses premiers succès, restaient étrangers, entre les deux systèmes, à tous les débats. Retirés dans de graves études et de sévères méditations, ils s'étudiaient à résumer en eux, chacun à sa manière, les qualités de l'une et de l'autre école : aussi, dans les deux camps à la fois, se glorifie-t-on de les avoir pour auxiliaires, parce que de leur talent incontestable chaque parti veut se faire un bouclier. D'une part, dessinateurs sévères, ennemis des triviales et informes esquisses où le romantique voyait le génie; mais, de l'autre, imitateurs avant tout de la nature; fidèles à la vérité de lieu, de temps et de costume; dédaigneux des froides théories de convention, que sont-ils? classiques ou romantiques? question oiseuse. « Le *Télémaque* est-il ou n'est-il pas un poème épique? » demandait-on à Ramsay: « Appelez-le un poème divin, » fut sa réponse. Disons donc, sans nous inquiéter des catégories, que MM. Robert, Schnetz et Delaroche sont trois peintres d'un haut talent.

Des trois, M. Robert est, ce me semble, le plus complet. En lui se résument à peu de chose près toutes les qualités du talent pittoresque. Il a une manière plus grande: il est plus maître, en un mot. Habile aux expressions savamment rendues des têtes, il ne les sacrifie jamais aux accessoires; pur et ferme de dessin, solide de couleur, il me paraît égaler, dans ses bons ouvrages, les maîtres de l'école italienne, sans cependant, chose remarquable! procéder d'aucun d'eux: il est lui avant tout.

M. Schnetz ne procède non plus de personne. Une exécution large, ferme et consciencieuse distingue surtout son talent, et atteste une étude ponfondément sentie de la nature. Toujours ses productions offrent des parties admirables de vérité et de science; mais, en revanche, peut-être l'entente générale de ses tableaux laisse-t-elle quelque chose à désirer.

Et c'est là le triomphe de M. Delaroche, si habile à arrêter un programme, à écrire l'ensemble d'un sujet, si ingénieux à en faire lire les détails. Toujours une pensée morale, fine ou profonde, domine dans ses œuvres. Les progrès immenses qu'il a faits depuis le dernier Salon prouvent tout ce que peut une heureuse organisation fécondée par de laborieux efforts. Un succès pour lui semble être un engagement pour en mériter d'autres. Déjà il est à l'œuvre : les succès de M. Delaroche l'inquiètent : il veut vaincre M. Delaroche. Honneur à ce jeune artiste!

A ces trois hommes appartiennent donc les honneurs du Salon; à eux et à M. Delacroix, familier du Dante; à M. de Champmartin, qui débute d'une façon si brillante comme peintre de portraits; à M. Decamps, talent qui s'ignore lui-même, talent complétement original et en même temps si simple dans ses inventions, et qui trouve, pour rendre la nature, tant de vérité, de naïveté, et une palette si puissante.

Malheureusement, M. Ingres n'a rien au Salon; Ingres, talent fort, d'un grand caractère, d'un haut style, et à qui Raphaël semble avoir légué les secrets de son génie. Des productions telles que les siennes sont plus éloquentes et plus utiles que toutes les dissertations *ex professo* sur la théorie de l'art. Pourquoi laisse-t-il donc son pinceau oisif, lui qui est dans toute la force de l'âge et du talent? Le génie, sur quelque branche des connaissances humaines qu'il exerce sa puissance, a une mission à remplir : il est responsable devant l'avenir des progrès de la raison universelle et du perfectionnement des sociétés : avec Rossini, avec Mozart, avec Paganini il saisit, il pénètre nos ames par le chemin de l'oreille; il chante avec Byron et Lamartine; il est philosophe avec Wilkie; avec Gros il s'élève jusqu'à l'épopée; avec Raphaël et Ingres il respire le parfum d'une poésie antique, simple, noble, grande et pure.

Quant aux dieux émérites de l'académie, ils ne sont pas descendus sur le champ de bataille, de peur d'y être blessés comme les dieux d'Homère. Je me trompe, deux en ont eu le courage ou la faiblesse; M. Lethière et M. Hersent : M. Lethière, martyr de la cause de David, et coupable d'un anachronisme en nous donnant une page immense, la mort de cette pauvre Virginie; M. Hersent, hélas! que le doigt du temps a touché, et qui a peint d'une main timide, faible et malade, un portrait du roi, un de la reine et quelques autres portraits encore. Quand on voit ainsi pâlir et totalement s'éclipser l'étoile d'un talent qu'on aime, on éprouve un chagrin vif comme d'un malheur personnel. Devant la toile éteinte qu'il eût animée naguère d'un souffle créateur, long-temps on reste incrédule au témoignage de ses yeux. Ainsi, devant ces portraits où M. Hersent n'est plus, je m'étudiais à le retrouver encore : des mains bien faites décèlent un homme qui a su. Dans un portrait de vieillard, à gauche de la grande galerie, le dessin des yeux et de la bouche est plein encore de finesse; mais, dans tous ces portraits, quelle couleur! quel goût d'ajustement! Là, je m'arrête. On dit que l'artiste exécute des copies peintes de son portrait du roi pour nos ambassades. Étrangers, qui verrez ces images de notre roi, gardez-vous bien, si vous voulez être juste, de juger l'artiste par cette œuvre. Ce n'est plus M. Hersent, non, ce n'est plus lui. Voyez plutôt le *Gustave Wasa*, tableau magnifique, gloire de son auteur et de notre école, et dont le

livret nous promet pour la fin du salon une gravure par notre habile Henriquel-Dupont, gravure déjà célèbre dans les ateliers, et que le public attend avec impatience pour mettre le sceau à la réputation de son auteur. Voyez plutôt enfin Ruth et Booz, page délicieuse que vous croiriez lire dans la Bible; et la Mort de Las-Casas, et celle de Bichat surtout, où le peintre ému vous fait assister avec douleur aux funérailles du génie.

C'est M. Champmartin qui a les honneurs du Salon comme peintre de portraits. Cet artiste s'était fait remarquer aux salons précédens par de grandes compositions où son jeune talent, encore incertain de sa route, s'aventurait, s'égarait même dans une manière bizarre à force de hardiesse. Mais déjà, au travers de ses écarts, de beaux caractères de tête, d'heureuses intentions rendues avec expression, énergie et bonheur, attestaient un talent plein de sève et de verve. Fort aujourd'hui d'études patientes et assidues, maître désormais de sa manière, il se classe de prime-abord au premier rang comme peintre de portraits. Dessin, couleur, caractère, naïveté, arrangement heureux, tout vient désarmer la critique dans ce beau début du jeune artiste. Que la touche du peintre de portraits diffère suivant la nature qui lui sert de modèle : suave dans celui-ci, ferme dans cet autre; qu'il s'étudie avant tout à saisir cette précieuse individualité sans laquelle il ne peut exister qu'une ombre de ressemblance, ce sont là des lieux communs de la théorie de l'art; mais des lieux communs fort bons à répéter, car c'est l'écueil où trop souvent viennent échouer des réputations. Ce n'est pas que, sans les grandes qualités du coloriste, quelques peintres anciens n'aient réussi dans le genre du portrait : témoin l'Allemand Holbein et quelques maîtres de l'école romaine; mais une palette riche et brillante n'eût ajouté que plus de valeur aux finesses, au profond sentiment de dessin qui ont fait de leurs productions des chefs-d'œuvre. Quand on ne sait pas par la science des contours racheter l'absence de la vérité de couleur, on tombe dans le genre Kinson, ou le genre Dubufe : on obtient des triomphes vulgaires de boudoir et de ruelles, avec de gracieux mensonges, un travail mou, précieux, coquet et musqué : le gros public vous escompte richement une immortalité de quelques jours; soit, mais le goût, mais l'art, n'y trouvent point leur compte. Les ouvrages de M. Champmartin attestent au contraire une grande recherche du naturel, une étude sévère et approfondie de chacun de ses modèles. Ici, j'admire les tons blonds et argentins du portrait en pied de M. le duc de Fitz-James et de ses enfans; ailleurs la couleur italienne du portrait vêtu de gaze blanche placé près de la galerie d'Apollon : voilà de la souplesse de talent, voilà tout à la fois de la bonne et franche peinture.

M. de Fitz-James, en costume de l'ordre du Saint-Esprit, est assis sur un large fauteuil : il tient sur ses genoux une petite fille. Une épée dans son fourreau brille aux mains de l'enfant, innocente épée d'étiquette, moins tranchante, moins incisive que la parole de son maître, et dont l'enfant au doux sourire admire le précieux travail. Derrière, un autre enfant dont la pose hardie semble indiquer le sexe, grimpe pour prendre aussi sa place au fauteuil; et sa jolie tête vient avec grâce compléter le groupe, composé d'une façon neuve et charmante. Les accessoires sont traités avec goût, chaque étoffe a son caractère, et l'harmonie générale ne laisserait rien à désirer si la lumière, qui joue si heureusement autour des têtes, s'éteignait davantage encore sur le tapis où posent les pieds du duc. Certes, si ce beau portrait représentait le chef d'une famille patricienne de votre vieille Angleterre, il ne tarderait pas à être reproduit par la gravure. Combien ce noble patronage qui favorise les arts d'une manière si éclatante dans votre patrie, n'est-il pas à regretter chez nos grands seigneurs!

M. Champmartin nous a donné aussi du général Lamarque un portrait digne du héros de Caprée. Mais, à mon sens, les chefs-d'œuvre de cet artiste sont le portrait de femme que je citais tout à l'heure, et celui de M. Mennechet. Ce seraient, sans contredit, les plus beaux portraits de l'exposition, si les délicieuses aquarelles et les miniatures de madame Lizinka de Mirbel, dont je parlerai dans ma prochaine lettre, n'y existaient pas. La pose de ces portraits de M. de Champmartin est pleine de vérité, les têtes sont modelées et coloriées à merveille, et la lumière, habilement ménagée, répand sur la toile un ton tranquille et doux qui repose et captive la vue. L'artiste a fait aussi un portrait de M. Desfontaines, du moins le livret l'annonce; mais je l'ai cherché en vain au salon. J'aurais aimé cependant à voir reproduits par un tel peintre les traits de ce savant modeste, vieillard vénérable, si cher, à plus d'un titre, aux générations d'élèves qui ont passé sous ses yeux. Pour moi, que ses leçons ont formé à l'étude de la nature, et qui lui dois tant de plaisirs et de consolations, j'aime à lui payer ici le tribut de la mémoire du cœur.

LEAVES DE CONCHES.

Paris, le 18 mai 1831.

RAPPORT

A

M. LE MINISTRE DE L'INTÉRIEUR, SUR LES MONUMENS, ETC.,

PAR M. L. VITET, Inspecteur général, etc.

(Broch. in-8°.)

Le besoin de conserver les monumens des autres siècles est quelque chose de tout-à-fait nouveau dans la société; la vénération religieuse ou les passions politiques n'en ont jamais tenu lieu que d'une manière fort imparfaite. Dans les pays où les dévotions locales exercent un empire absolu, plus une image est courue, plus un sanctuaire est fêté, plus aussi on se croit obligé d'en renouveler la physionomie à chaque génération. En Italie, par exemple, il s'est fait une guerre à mort pendant deux



siècles contre tout ce qui portait la trace des époques primitives du christianisme, et rien n'a échappé, que ce qui se trouvait placé dans des mains pauvres et loin des regards. Cette rage contre ce qu'on appelait indistinctement *gothique* s'est fait long-temps sentir en France; et si la masse gigantesque de nos cathédrales les a préservées de la destruction, il s'en faut que le sentiment d'admiration vague que le peuple gardait pour ces monumens ait empêché les évêques et les chapitres de gâter par de prétendus embellissemens les parties principales des édifices confiés à leurs soins; et pourtant les cathédrales sont des merveilles de conservation, si on les compare aux chapelles, monastères, châteaux, maisons de ville et des champs, qui se sont écroulés sous tant d'espèces de marteaux depuis trois siècles. Après tout c'est là une loi commune de destruction, sans laquelle l'homme s'interdirait les moyens d'innover : ce que nous avons des anciens temps ne nous est aujourd'hui si précieux que par le peu qu'il en reste. Ainsi paraissent avoir raisonné jusqu'à nous ceux à qui un goût passionné ou des besoins d'étude ont rendu chères les productions de l'art dans les siècles de haute civilisation. Ils ne se sont pas amusés à demander compte au pouvoir ignorant de ses caprices de destruction; ils n'ont pas pétitionné contre la manie d'abattre, qui précède chez les particuliers celle de bâtir. Les débris de l'antiquité étaient, il est vrai, pour les grands génies italiens du seizième siècle une source de méditations continuelles; nous apprenons, en étudiant la restauration de *la Navicella*, par Raphaël, que le plus grand peintre des temps modernes sentait le mérite de l'architecture chrétienne primitive; mais nous n'avons pas entendu dire que personne se soit élevé alors contre les profanations religieuses des papes qui dépouillaient le palais des Césars pour orner les chapelles des basiliques réédifiées. Bramante bâtissait la chancellerie apostolique avec les pierres du Colisée; Michel-Ange puisait à la même carrière pour son palais Farnèse : les architectes du plus grand génie mesuraient d'une main un temple antique et le renversaient de l'autre : pas une plainte ne s'élevait, pas un soupir n'était poussé; chacun se soumettait à la marche naturelle des choses, et profitait selon ses goûts ou la direction de ses idées de ce que le temps lui offrait un jour pour le lui ravir le lendemain.

J'ai parlé du pays et de l'époque ou l'art a fleuri avec le plus d'éclat; que dirai-je de notre France nébuleuse, avec sa population inconstante, et la position infime de ses artistes? Tel était pourtant l'aspect de la France au moyen âge. L'art y pullulait sous les formes les plus brillantes, mais sans qu'on s'inquiétât par quelles mains; les colonies d'architectes, de peintres et de sculpteurs s'agglomeraient autour des grands monumens comme dans une fourmilière. Un monde d'inspiration éclosait, mûrissait, se renouvelait, sans qu'un nom survécût, sans qu'un mot dit au dehors commençât pour les artistes cette gloire dont ils vivent aujourd'hui. Ceux qui traitaient Jean Goujon en manœuvre l'auraient-ils écouté parlant pour la conservation d'un monument? supposé que Jean Goujon lui-même eût perdu, pour les beaux yeux de ses devanciers, une occasion de sculpter et de bâtir, ce qui ne m'est démontré pour personne, pas même pour les plus habiles de nos jours.

Le cri contre les destructeurs a commencé par la littérature; il n'y a pas plus de quinze ans qu'on l'écoute. Probablement sous l'empire on n'aurait point jeté bas la *Maison-Carrée* de Nîmes, sans de grandes réclamations; mais l'école n'avait foi qu'à l'antique et un peu au seizième siècle : le contrôle de l'opinion publique n'allait pas au-delà. Ce que Hurthault et Grandjean ont détruit du seizième siècle même, à Fontainebleau et à Rambouillet, par ordre de l'empereur, ou sans sa participation, est irréparable. Quant à la poétique qui protège aujourd'hui les monumens du moyen âge proprement dit, elle ne remonte guère au-delà du jour où la destruction du musée des Petits-Augustins causa tant de regrets, et où furent connus les ouvrages anglais sur l'architecture à ogives.

Aujourd'hui nous sommes en règle : nous avons dans toutes les provinces des avocats pour toutes les causes, et les étrangers ne sont plus en droit de nous reprocher notre indifférence pour les richesses de notre sol. Seulement chacun de nous croit être le seul ou à peu près qui combatte les progrès de la barbarie; ce sont de toutes parts des gémissemens à fendre l'ame contre l'ignorance du siècle, contre la manie de détruire qui continue de posséder ceux qui se laissent encore aller à la bonne loi naturelle. Chacun en son particulier croit soutenir un duel à mort contre trente millions d'hommes : à l'heure que je vous parle, il y a douze mille personnes qui disent à l'oreille de leurs voisins que sans elles c'en serait fait de l'art et des monumens. En attendant, les volées de croqueurs commentateurs, amateurs, quittent Paris à chaque *renouveau* pour s'abattre sur les ruines; on ne soupire plus sous une ogive qu'on n'entende un soupir qui vous réponde : c'est un échange d'impressions, de passions, d'admirations, comme jamais aucun temps ni aucun pays n'en ont encore offert l'exemple. Il n'en résulte qu'un danger d'une nouvelle espèce : c'est la mauvaise humeur des propriétaires hiboux à qui le nombre des visiteurs fait ombrage. Ce que j'en dis n'est nullement hors de vraisemblance : on connaît en province beaucoup de ces oiseaux de fâcheux augure, que le plus joli minois de dessinatrice ne fait que renfrogner davantage; et le vieux

cheick qui, il y a six ans, fit abattre les temples d'Eléphantine, par la seule raison qu'il venait trop d'Anglais dans son île, trouverait probablement en France plus d'un confrère.

Après tout, et en dépit de ces lourdes et contrecarrantes exceptions, la cause est gagnée pour les antiquités nationales, et ce qui en reste a belle chance de vivre longtemps. Il n'est aujourd'hui municipalité si rétive, maire si sauvage, ou préfet si homme de bureau, qui ne sente vibrer dans son cœur une corde pour le gothique, ou qui n'en fasse semblant : car c'est là le point capital. Il faut que désormais l'indifférence d'un administrateur pour les trésors de l'art dans son département, soit une chose honteuse ; que le barbare soit montré au doigt dans les rues, par les grimauds qui lisent en cinquième de l'Hugo et du Nodier ; que le bourgeois qui possède trois ogives dans son cellier croie bien qu'il gagnera davantage à y mettre une enseigne qu'à les démolir ; que l'officier en retraite qui passe son temps au café à vanter le marché aux chevaux de son endroit, s'habitue à parler de la flèche et de l'abside de la paroisse ; et s'il est un trou si reculé que le travail de deux ou trois siècles y soit encore à la merci des projets d'agrandissement d'un filateur, qu'une voix tonne d'en haut pour arrêter le coupable et raffermir le monument sur ses bases ; que depuis l'employé qui rédige les actes de décès dans le dernier bourg de France, jusqu'au ministre, sans le consentement duquel les vignerons de Rivesaltes ne peuvent encore réparer leur chaussée, tous gémissent sous le poids d'une terreur salutaire ; tous revêtent, en entrant en fonctions, cet habit d'amateur des arts sans lequel il ne sera plus permis de se montrer au grand jour de la publicité.

C'est ainsi, n'en doutez pas, que nous préserverons la société de sa propre barbarie ; c'est ainsi que dans un temps où l'industrialisme déborde de toutes parts, la voix des littérateurs-artistes aura sauvé des jouissances à ce petit nombre qui se sent plus que jamais égaré au milieu de la foule. S'il est une de ces voix qui, depuis quelques années, ait exercé de l'influence, c'est à coup sûr celle de M. Ludovic Vitet. La polémique d'art que l'auteur des *Barricades* a soutenue dans *le Globe* a plus servi la cause de la conservation des monumens dans les provinces que les tournées de dix inspecteurs officiels. A présent que M. Vitet joint l'influence administrative à celle de son propre talent, nous ne pouvons plus rien redouter de l'avenir. Les préventions les plus favorables ont devancé M. Vitet dans le poste qu'il occupe ; personne n'a su réunir à un égal degré l'enthousiasme communicatif de la jeunessse à la prudence de l'âge mûr, et si l'on en juge par le Rapport que nous avons sous les yeux, il n'est prévention si brutale, ni disposition si contrariante, que M. Vitet ne soit en état de changer et d'adoucir. Organe obligé de cette terreur utile dont nous parlions tout à l'heure, il ne trouvera sans doute ni ministre ni administré qui lui résiste ; mais si par malheur le talent de M. Vitet, qui subjugue tout le monde, avait affaire à quelque trop lourde intelligence, M. Vitet, en continuant de faire part au public du résultat de ses tournées, saura toujours à quel tribunal les récalcitrans doivent être traduits.

On a déjà fait connaître par extrait, dans ce journal, quels sont les monumens que M. Vitet a étudiés dans sa tournée de 1830. Occupé maintenant à parcourir des pays plus riches, sous le rapport de l'art, que la Picardie et la Flandre, M. Vitet doit nous rapporter cette fois des documens d'un bien autre intérêt ; mais, certes, ils ne pourront être présentés d'une manière plus rapide, plus claire, plus animée que dans ce premier rapport. Les esprits chagrins ou officiels recommanderont peut-être au jeune inspecteur un ton moins littéraire et une allure plus circonspecte ; quant à nous, qui considérons M. Vitet comme le procureur général des lettres et des arts dans les domaines de l'industrie, nous craindrions qu'en s'étoffant de précautions administratives, il ne cessât d'être lui-même. Tel que nous l'avons vu jusqu'à présent, il n'y a peut-être que lui qui puisse tenir tête avec avantage au plus terrible ennemi des monumens historiques, non le vandalisme de l'ignorance, non la haine irréfléchie des vieux temps, non la barbarie, qui au dire des bonnes gens, nous menace, mais la prospérité publique elle-même, ce monstre au cent bras qui élève les manufactures sur les ruines des châteaux, roule les métiers sous les arceaux des cloîtres, déchiquète les vieilles tours pour en bâtir cent maisons nouvelles, et prépare par toutes les voies ce moment inévitable ou trente millions d'hommes bien nourris, bien vêtus, chacun ayant son champ, son abri et son journal, bâilleront en chœur sur les débris de vingt mondes beaucoup moins heureux sans doute, mais bien plus amusans, et désormais réduits en poudre.

Ch. Lenormant.



Aperçu des Publications.

—

MÉLODIES ROMANTIQUES,

PAR MADAME J. MENNESSIER, NÉE CH. NODIER.

Il y a bientôt quatre mois que cet album a paru, et il a fait assez de bruit pour qu'il y ait peut-être quelque naïveté à s'aviser aujourd'hui de venir l'annoncer. De toutes les excuses que nous pourrions alléguer, pour nous faire pardonner notre retard, nous n'en donnerons qu'une seule; c'est, nous l'avouons en toute humilité, notre embarras à parler de ce recueil. C'est quelque chose de si neuf et de si original que ces mélodies! et le neuf est quelque chose de si embarrassant pour un critique! Après le commun, je ne sache rien qui le soit davantage. Je ne suis même pas sûr qu'à la tâche de parler de ce qui ressemble à tout il fût prudent de préférer celle de parler de ce qui ne ressemble à rien. Gêne pour gêne, je crois que je choisirais la première. Avec le commun on s'en tire, à tout prendre, à meilleur marché. Là du moins on connaît son terrain, et avec quelque peu d'habitude, on peut fournir décemment sa carrière d'Aristarque exercé; mais quand on a affaire à des gens qui sautent par-dessus les barrières, et qui s'échappent à travers champs, en vrais possédés de poésie, cela déroute; on est dépaysé, et si peu qu'on mette de conscience à les suivre on arrive tard. — Voilà justement pourquoi nous avons hésité si long-temps à risquer un jugement sur les *Mélodies romantiques*.

En vérité, elles ont bien ce je ne sais quoi d'étrange qui sent la terre inconnue et qui déconcerte à l'abord. Ce n'est pourtant que de la musique faite, selon l'usage, sur des morceaux de poésie contemporaine, la plupart fort connus; et toutefois ces paroles, que nous savons à moitié par cœur, ont pris un caractère nouveau qui étonne. Ce ne sont, à parler le langage ordinaire, que des *romances*, et cependant rien ne ressemble moins à nos romances. N'espérez ici ni les vagues réminiscences de quelque motif connu, ni des accords auxquels vos oreilles soient déjà à demi habituées : tout est inaccoutumé et inattendu. Aussi, à les entendre une première fois, ces chants vous feront-ils une impression rude, qui peut-être vous plaira peu. C'est parfois quelque chose de si uniforme et de si nu, parfois de si brusque et de si heurté! Peut-être ne verrez-vous là d'abord que d'étranges psalmodies, coupées par boutades d'éclats bizarres. Mais entendez-les une seconde fois; revenu de la première âpreté de votre surprise, écoutez-les mieux; et à part quelques incorrections, que je laisse aux doctes le soin de relever, sous ces allures, en apparence si désordonnées, vous reconnaîtrez un dessin merveilleusement pur, une mélodie sévère, un profond sentiment d'art. C'est une langue à laquelle on a besoin de se faire, mais qui révèle d'admirables secrets, à mesure qu'on la comprend davantage. Langue mystérieuse qui donne aux accens du poète une prodigieuse portée, qui semble les dégager tout à coup des derniers liens de l'argile et des empêchemens des langues de la terre; langue supérieure, qui dote l'autre de sa toute-puissance, et qui nous a fait songer à ces temps que rêva la Grèce sous le ciel le plus poétique qu'il y ait au monde, temps où l'existence de l'homme était si complète et si harmonieuse que sa parole était un chant! — Ce serait encore une chose curieuse, si ce n'était pas quelque chose de mieux, que ce sens nouveau, que cette vie inconnue, donnés par la musique aux vers de nos poètes, et il doit y avoir un singulier intérêt à écouter une *orientale* chantée par Mme Mennessier.

Du reste, il ne semble pas que pour arriver à ses effets la musicienne ait voulu se mettre en frais et déployer beaucoup de ressources. Son procédé paraît fort simple. On dirait que chaque morceau de poésie éveille en elle comme un écho, fait résonner comme un accord unique, qu'elle prend à l'instant pour fond de son œuvre, pour base de son chant. Cet accord, elle le répète long-temps, sans souci de flatter l'oreille, sans crainte de monotonie; elle le répète jusqu'à ce que l'impression du poète, que pour elle cet accord traduit et résume, ait passé dans votre ame; puis tout à coup, sur ce fond d'une harmonie si sévère, elle détache et lance avec une incroyable audace le trait qui termine. Écoutez *le Klept*, *la Mort du bandit*, *la Captive* et presque toutes les pièces de M. Hugo, qu'a ainsi traduites Mme Mennessier, vous serez frappé de ce que sa musique leur a donné d'unité et de force. Écoutez surtout *la Ville prise*, ce chant de désespoir oriental, d'énergie brisée contre le fatalisme; écoutez cet accord dont je vous parlais tout à l'heure; écoutez-le revenir toujours, toujours plus haut, plus exaspéré, plus poignant, et toujours le même pourtant, et dites si jamais musique vous a saisi et remué davantage. — Je voudrais savoir ce que M. Hugo pense d'un pareil interprète.

Parfois l'intelligence, ou du moins la puissance d'expression de la musicienne, a dépassé celle du poète, et elle a compris et rendu par-delà son modèle. Témoin cette triste élégie du *Calvaire*, de madame Desbordes, où l'émotion douloureuse d'une femme découragée a peine à se faire jour à travers les difficultées de la langue et du rhythme. Sous les sons de Mme Mennessier, la gêne s'efface, la fraîcheur du sentiment primitif, qu'avait altérée le travail, reparaît; l'inspiration se retrouve et se complette. Je ne connais rien de plus mélancolique et de plus suave que ce chant de la religieuse affaissée, rien qui porte plus à l'ame l'impression des langueurs du cloître, de cette agonie lente et résignée, dans l'étroit enclos où vous visitez chaque matin votre fosse, derrière le mur de pierre qui vous sépare à jamais du monde. — Ce qui domine toutes les compositions de Mme Mennessier, ce qui donne un charme singulier à sa musique, c'est une intelligence passionnée, c'est une simplicité vive et forte, c'est je ne sais quel par'um énergique et presque sauvage qui ébranlent profondément.

Et cependant on dit que c'est à une jeune fille, presque à un enfant, que nous devons ces mélodies. Fille de l'un de nos écrivains les plus originaux, et tenant de Dieu et de son père une de ces organisations heureuses qui résonnent sous les émotions; entourée, en naissant, d'artistes et de poètes, et gran-

dissant au milieu d'eux, on dit qu'elle a répété en chantant les vers dont on l'avait bercée; que, les doigts sur un piano, dont elle savait encore jouer à peine, elle avait murmuré dans sa langue beaucoup de poésies avant d'être en état de noter un seul de ses chants, obéissant ainsi, à tout hasard, à la nature, qui l'avait faite musicienne avant que son maître eût fini de lui apprendre la musique. On dit qu'à cet abandon d'enfant ont succédé de fortes études, et què les essais qu'on nous donne aujourd'hui, où se trahissent par intervalles l'incertitude et l'émotion d'un prélude, ont été suivis de compositions plus larges, d'un talent plus sûr de lui et de sa route. On dit encore que ces mélodies ne devaient pas dépasser l'enceinte du foyer domestique, mais qu'un jeune homme, en lui donnant son nom, a publié les secrets de la jeune fille.

Maintenant on comprendra et on excusera peut-être ce remords un peu tardif qui nous a pris, de laisser passer, sans mot dire, une œuvre si originale, et qui promet tant d'avenir. On nous pardonnera peut-être de venir en grande hâte annoncer aujourd'hui, quand tout le monde le sait, qu'un fort joli album a paru il y a quatre mois, au fort de nos troubles, et que cependant son succès n'a pas été douteux; que nos plus spirituels dessinateurs l'ont orné de leurs croquis; que MM. Roqueplan, Johannot, Devéria, Riesner, Boullenger, ont voulu y mettre chacun le leur, et ne pas laisser la fille de leur ami se présenter devant le public sans lui faire cortége, et sans prendre leur part de cette fête de famille. On nous pardonnera cet accès de conscience qui nous a fait parler ainsi longuement d'un talent qu'une *mélodie* fera mille fois mieux comprendre que notre article. — Il eût été par trop mal de ne pas rendre quelques grâces à cette voix qui est venue, à une triste époque, rompre pour nous la sinistre monotonie de nos bruits politiques, qui a pu bercer et endormir quelques instans les inquiétudes de ces sombres journées.

C.

L'HOMME DE LA NATURE ET L'HOMME POLICÉ,

PAR CH. PAUL DE KOCK.

M. Paul de Kock est le plus déterminé farceur de l'époque, l'homme qui chatouille le mieux les gens disposés à rire, un drôle de corps : aussi il y a grand concours de gais lurons et d'avides grisettes à la porte des cabinets de lecture lorsque vient à paraître une de ses publications. A la lettre, on fait queue auprès de chaque exemplaire, et le décime républicain de l'amateur est dédaigneusement refusé par la loueuse au volume, qui profite largement de la vogue acquise à ce romancier.

Il y a rarement, je l'avoue, du bon sens dans un ouvrage de M. Paul de Kock; mais aussi combien n'a-t-il pas enrichi le répertoire des loustics de village, les gaillardises des égrillards de la rue Fromenteau! Il doit être l'auteur favori de ces bons vivans auxquels l'aveugle de Bagnolet demande l'aumône en faisant grincer sa vielle; car si, avec la langue française et la raison, il a tout le sans-gêne et tout le débraillé de l'insouciance, en revanche son bouquet de plaisanterie, son fou rire de verte et joyeuse allure lui ont fait donner à la ronde le nom de Pigault-Lebrun II. C'est justice! Il est, sur ma parole, à son chef de file ce que Stace est au chantre d'Énée : il le suit à merveille : à merveille et de loin.

Les puristes font bien quelque bruit de ses défauts; mais, entre nous, cette imperceptible clameur, ce chagrin tout grammatical de quelques rhétoriciens obscurs et jaloux, disparaît dans les bravos de la multitude, comme le cri du goëland se perd dans le murmure de la tempête.

Et quand même ces reproches seraient fondés en droit, l'originalité ne s'achète-t-elle pas au prix de quelques légers inconvéniens? Byron était boiteux; Milton était aveugle; il y a de fades beautés, et Danton avait une figure à montrer au peuple. Elle en vaut bien la peine, disait-il au bourreau. M. Paul de Kock vaut bien qu'on le lise. D'ailleurs connaissez-vous rien de moins gai que le purisme, de plus mortellement glacial que la saine raison?

Le nouveau roman est donc une turlupinade autour du piédestal de Jean-Jacques Rousseau, une de ces réfutations où la bouffonnerie répond à l'éloquence. Je ne dirai pas que M. Paul de Kock soit plus spirituel que son adversaire, j'en doute encore; le bouillant Genevois pourrait seul lui répondre et lutter; voilà ce que c'est de ne pas demeurer sur terre pour tenir tête à ses rivaux. Les derniers venus ont l'avantage de parler les derniers et d'avoir raison à leur aise. Entre nous, le philosophe de Genève serait bien honteux s'il avait pu prévoir l'ouvrage qu'enfanterait après lui son *Émile*.

Le titre est le cadre synoptique de l'idée philosophique. Un jeune homme est élevé à faire absolument toutes ses volontés : c'est l'homme de la nature. Son cousin est plus sévèrement tenu : c'est l'homme policé. Le premier devient indisciplinable; le second est plus accessible aux leçons de l'expérience et de l'infortune. Ainsi, tandis que celui-ci étudie et se forme, celui-là court les champs et fait mille folies. Edmond est vanté à la ronde, et l'on fuit Adam comme la peste. Cependant, lorsqu'ils sont mûrs pour les passions, une sorte de conformité éclate dans ces deux caractères, séparés l'un de l'autre par tout l'intervalle de deux lignes d'éducations qui se sont éloignées dès l'origine. Adam enlève une jeune et ronde fillette de village élevée au moulin, grosse délurée, qui défend sa vertu à coups de poings. La gaillarde meunière veut voir Paris, et part en croupe de son amant. Edmond, de son côté, amoureux d'une grisette rusée, qui dans un novice amant entrevoit par la suite un riche épouseur, gagne également la capitale; et cette occasion de suivre parallèlement sur un terrain périlleux son histoire bicéphale donne au romancier un certain ressort d'imagination, une fougue de gaieté indécente que notre pudeur de journaliste hebdomadaire et aristocratique nous défend par malheur d'analyser; mais les suppo-

sitions sont permises, et les imaginations hardies ne doivent pas se faire scrupule d'aller loin. La retenue d'imagination, le sentiment d'une juste mesure sur le chapitre de la grosse gaieté, sont ce que je sais de plus inopportun quand on est contraint d'ouvrir un livre de ce genre; notre auteur ne connaît pas les lois de l'équilibre.

M. Paul de Kock, en courant dans les rues parisiennes pour suivre les caravanes de ses héros, ne se fait faute de croquis plus ou moins expressifs. La maison garnie, le cabaret, la vieille grisette sur le retour, avec ses bas troués, son style de borne, sa coquetterie et sa voix élevée par le rhum à la puissance d'une basse-taille, ces choses et d'autres du même goût sont écrites avec une verve éblouissante. Je ne sais où il prend ses couleurs, mais il en inspire habilement le dégoût; il révolte même tellement son lecteur qu'il en résulte une bonne, une excellente leçon de morale. Je défie qu'on montre jamais le vice plus déplaisant. Il y a de quoi le révolter de lui-même. En cela, l'auteur agit bien mieux que certains de ses émules qui mettent la leçon tout au bout du drame, et qui cachent perfidement la catastrophe inévitable où doivent se perdre l'imprévoyance et la folie. Avec ces romanciers dépravés et spirituels on se plaît à la lecture des mauvaises choses : on va, on va; mais avec lui on sait tout de suite à quoi s'en tenir dès la première page, et l'on est bien tenté de ne pas lire le reste.

C'est qu'il faut en effet du courage pour écouter d'un bout à l'autre ce cours de morale qui procède avec autant de franchise. Il semble qu'on assiste à ce cabinet de la rue Vivienne, où les secrets de la nature sont représentés par des figures de cire; répertoire d'infirmités hideuses, spectacle infect qui effraie, résumé flagrant de la débauche, terme et punition de l'inconduite! Viens voir cela, jeune homme, et puis mésuse de ta liberté! Lis Paul de Kock, jeune homme, et ose lui fournir un sujet de roman!

Mais en remuant les immondices du désordre, en soulevant la dalle des égouts de la civilisation, M. Paul de Kock ne laisse pas échapper l'occasion du petit mot pour rire. Il excelle dans le badinage du lieu commun délicat; il a toute la fine gaieté du gros calembourg, la gentillesse du jeu de mots demi gazé. Sa gravelure est transparente; il ne tarit pas, il obsède; et quand il met le feu à la fusée d'un éclat de rire, il brûle sans pitié son artifice jusqu'au dernier grain de poudre. On n'en peut plus, on crie grâce, on a de la gaieté par-dessus les épaules lorsqu'on arrive au dénouement.

Vous devinez qu'à ce dénouement Jean-Jacques Rousseau est contredit, battu de main de maître : l'*Emile* avec ses éclatans paradoxes est mis sous les pieds de M. Paul de Kock : c'est une réfutation inconcevable, inouie, et j'affirme que ceux qui se plaisent à cette lecture ne pourront jamais supporter l'auteur de la *Nouvelle Héloïse*.

Il y a des gens qui s'étonnent de ce que le Téniers des hôtels garnis, le Rembrandt de l'estaminet dise en style de basse-cour des duretés à la basse classe. Une jolie couturière m'a demandé pourquoi l'auteur faisait fi de l'épicier; un honnête épicier s'est récrié sur le dédain qu'il trouvait à pleines mains dans ce livre pour les couturières. Qu'importe! Ne faut-il pas un petit grain de sel aristocratique pour assaisonner un peu ces faciles banalités sur la vie commune? A défaut de la noblesse du style, M. Paul de Kock a celle du mépris; il écrit mal, mais il pense bien. C'est au moins une originalité.

Revue Dramatique.

—

OPÉRA ALLEMAND.

Fidelio, Opéra en deux actes,

MUSIQUE DE BEETHOVEN.

Que j'aime ces productions d'art où l'on voit que l'artiste ne s'est point mis en peine de ce qu'on penserait de son ouvrage; où l'idée première et les détails démontrent jusqu'à l'évidence qu'il s'est abandonné en enfant de la nature à ses goûts, à ses penchans habituels, à ses défauts mêmes, parce que, avec le sentiment de ses forces, il a l'indépendance d'opinions qui fait mépriser les critiques les plus fondées. Voyez ce *Fidelio,* qui maintenant fait tourner la tête à tout ce qui porte un cœur sensible à la musique: quelle allure franche et décidée! quel mépris des habitudes et des conventions d'école! que Beethoven y est grand avec son dédain pour les douces mélodies, avec ses rudesses et ses âpres accords! D'abord il tâtonne, il se cherche lui-même pendant la première moitié de son ouvrage; mais voici venir la deuxième où toutes les passions se concentrent: oh! pour le coup le voici dans sa sphère. Il s'enflamme, il gémit; il pleure, il crie, il s'irrite; ce n'est plus de la musique, c'est de la nature sublime! Serait-il vrai qu'il existe des êtres organisés qui agissent et pensent, et qui cependant sont inaccessibles aux terribles beautés du second acte de *Fidelio?* Qu'on me les montre, et je croirai à la réalité de l'absurde.

Et cette madame Schroeder-Dewrient qui semble née tout exprès pour être le *Fidelio* de Beethoven; qui ne chante point comme on chante pour chanter; qui ne parle point comme on parle, qui n'agit point comme on agit d'après les règles du théâtre! mais qui chante avec son ame, et qui trouve des accens qui ne résident pas dans le gosier; qui oublie et le public et sa mission près de lui, pour devenir en réalité le personnage qu'elle représente, et pour s'identifier à son amour, à ses craintes, à ses espérances, à son désespoir; qui, dans le moment le plus terrible de l'action, quitte la taille d'une femme pour celle d'un géant, et les forces d'un enfant pour celles d'un Hercule! Voilà ce que j'aime aussi quand je vais au théâtre; voilà ce que ne feront jamais voir les meilleures traditions.

Et Haitzinger, qui n'est point un chanteur à la manière de Rubini, de David ou de Donzelli, mais qui possède une voix superbe, qui est plein d'ame et de feu, et qui ne comprend la musique que dans la force d'expression! Où trouvera-t-on des professeurs qui enseignent à chanter comme il sait le faire cet air de désespoir qui ouvre le deuxième acte de *Fidelio?* Eh! que me font à moi les brillantes fioritures de l'école ausonienne! Ce que je veux, ce sont des émotions; Beethoven, madame Schroeder et Haitzinger m'en inondent.

Citoyens de la musicale république, allez entendre *Fidelio.* Vous me direz après si les angoisses d'une femme qui creuse la tombe de son époux et qui se dévoue, pour le soustraire au fer d'un assassin, avec les accents de la plus vive douleur et de la passion la plus violente, ne vous ont point ému; si votre pouls ne s'est point élevé, si votre poitrine n'était point haletante, si votre cœur ne battait pas à vous étouffer.

THÉATRE FRANÇAIS.

Naissance, Fortune & Mérite, Comédie en trois actes & en prose,

PAR M. CASIMIR BONJOUR.

C'est un mince article de journal enflé d'allées et venues, d'un grand remue-ménage et de force contrastes sans intérêt; le tout tiré, laminé, battu, élargi, de sorte à occuper une magnifique surface de trois actes. On se remue beaucoup pour ne rien faire; on parle beaucoup pour ne rien dire. Force intrigans et pas l'ombre d'intrigue. Un marquis sans fortune, un richard sans moralité, se disputent la préférence des électeurs et la main d'une jeune fille; le père veut avoir un gendre qui sorte du scrutin, c'est sa manie! n'importe lequel: il se moque autant de l'un que de l'autre. Dans une assemblée préparatoire, les électeurs épluchent les titres de ces deux candidats: ils sont éliminés, l'un comme sans principes fixes, l'autre comme absolument sans probité. Un jeune faiseur de brochures, modeste, incorruptible, méritant, qui n'a pas d'aïeux et de richesse, se trouve obtenir à la fois une fort belle dot, sa bien-aimée et l'électorat. Il serait fort difficile, même à M. Scribe, de tirer un léger vaudeville de cette comédie démesurée, bourrée de sentences rebattues et de situations de la connaissance de tout le monde. On attendait mieux.

Camille Desmoulins, Drame en cinq actes et en prose,

PAR MM. BLANCHARD ET MAILLANT.

Tout est dans les deux premiers actes. Brouille des montagnards et triomphe de Robespierre! Le reste se compose d'efforts inouis pour traîner le spectacle jusqu'à satiété; ce reste a trois actes. *Le Moniteur* n'a pas été nommé, il est pourtant pour sa bonne moitié dans l'ouvrage; il y a aussi du roman. Un royaliste, qui aime à la façon du disciple de Socrate la femme de Camille Desmoulins, sauve le montagnard modéré, qui se laisse reprendre assez mal à propos; le capucin Chabot donne un croc-en-jambe à l'histoire en s'empoisonnant dans sa prison, et madame Camille va chez Robespierre, rue Saint-Florentin, regarder par une fenêtre l'exécution de son mari. Elle crie terriblement, cette brave femme! et son époux ne pleure pas moins. Les cris de l'une et les pleurs de l'autre, la pâleur universelle de leur entourage, un geôlier sensible et Westermann qui mâche de l'allemand, voilà l'ensemble. On ne s'intéresse à rien, et lorsqu'on sort de la salle on a la tête si bourrelée de ne pouvoir saisir un point culminant dans ce drame accablant et volumineux, qu'on n'a pas le courage de discuter les théories d'art et de littérature auxquelles les auteurs n'ont pas songé le moins du monde, et sans lesquelles néanmoins il n'y a pas succès de profit ou de durée.

GYMNASE DRAMATIQUE.

La Favorite, Comédie-Vaudeville en un acte,

PAR M. SCRIBE.

DÉBUTS DE MADEMOISELLE DESPRÉAUX.

M. Scribe est un grand escamoteur de succès, et la critique serait bien heureuse de le trouver en faute! Mais, patience! Pour cette fois, passe encore.

Par contre des gens qui de quelque chose font rien, de rien il fait quelque chose: il a une fée.

Jacques II tient le sceptre d'Angleterre, et partage les ennuis du trône avec une jolie maîtresse au détriment des droits de sa femme légitime. Cette Dubarry britannique, c'est miss Arabelle. Les mécontens la détestent comme de raison. Lord Sunderland, et sa sœur, ancienne dame d'atours de la reine, de concert avec le capitaine Coverly, tête-ronde, dévot en diable à l'ombre de Cromwell, s'occupent d'un petit complot anodin, le tout dans leur vieux château où ils périssent d'ennui, loin du soleil des bonnes grâces royales. Puisque la favorite leur

nuit, il faut nuire à la favorite. Urbain IV ne raisonnait pas mieux. On enlèvera donc miss Arabelle, sauf à décider sur son sort quand elle sera prise, et quelque nouvelle amie, plus complaisante à l'ambition des conspirateurs, se glissera discrètement dans l'alcôve royale pour consoler le monarque libertin. Bien trouvé! Mais voilà qu'un jeune officier, un neveu, Arthur, amoureux et mélancolique, criblé de dettes et fort préocupé d'une belle inconnue, leur arrive sur les bras. C'est un témoin incommode, et l'on ne peut se défaire brutalement de tout le monde. La disette de fonds où se trouve le jeune officier est un talisman magique pour le rendre docile aux vues déjà méditées. Le puritain est parti pour appréhender l'Arabelle au collet, et Arthur doit ensuite la conduire à quelques cents lieues plus loin. Bref, la favorite est enlevée et amenée prisonnière. O désappointement de l'amour et de la mélancolie! Cette inconnue si adorée, qu'Arthur embellissait dans son esprit de tous les charmes d'une vierge, c'est une vile courtisane. Le fougueux amant lui dit son fait, ou peu s'en faut, et ne veut plus en entendre parler. Il est dans l'erreur cependant. Coverly a fait une sottise et enlevé la pupille de sir Robert, tuteur indispensable, qui veut l'épouser comme tous les tuteurs du monde. Quand miss Clarence voit l'erreur des gens, elle en use avec adresse et gaieté. Elle se fait gracieusement la dispensatrice souveraine des faveurs royales, décore, pensionne et cajole à bon marché les mécontens qui ne songent plus qu'à lui donner des fêtes. Elle pousse même la comédie jusqu'à offrir sa main au jeune Arthur, qui s'en indigne, comme c'est dans l'ordre. Cette mauvaise humeur n'est que flatteuse pour Clarence, qui se dévoile enfin quand sir Robert arrive tout éperdu, et reconnaît sa pupille. Comme le bon tuteur était du complot tramé contre les joies de son royale maître, et que Clarence tient en main les fils de l'intrigue, elle le force bientôt à souscrire, en apparence de tout son cœur, au mariage qu'il n'oserait empêcher. Arthur, désabusé de sa première panique, accepte avec joie.

La réunion de jolies femmes est maintenant complète au Gymnase : on ne pouvait y désirer que mademoiselle Despréaux. Sa grâce élégante et sa voix fraîche trouveront leur emploi dans le répertoire du Gymnase, que l'on pourrait croire créé pour elle, et qui fera valoir ce jeune talent mieux que le théâtre historique de la rue de Richelieu, retombé à l'enfance et aux essais.

THÉATRE DE L'ODÉON.

Kernox le Fou, Drame en quatre actes et en vers,

PAR M. DELANOUE.

L'auteur a retiré son ouvrage : un auteur qui croit à ses amis prend sa revanche d'honneur sur le scandale de son ovation de la veille; il se juge plus sévèrement que le parterre, et alors le parterre est jugé. C'est qu'on met quelquefois autre chose que des juges au parterre.

Lisez *Goetz de Berlichingen;* tirez-en quelques matériaux; cimentez le tout avec une versification obscure la plupart du temps, quelquefois originale, mais avec la prétention insupportable de l'être, et vous aurez l'idée de ce drame.



On connaît l'anecdote racontée si spirituellement dans *Jacques le Fataliste,* sur le marquis Des Arcis et Mme de la Pommeraye. M. Ancelot vient de traduire, sous le titre de *Léontine,* ce récit original en vaudeville. L'infâme supercherie dont le marquis est victime, le repentir de cette jeune fille devenue tout à coup femme vertueuse après avoir mené jadis une déplorable conduite, étaient les élémens d'un bon drame. Nous constatons un succès, bien que la critique puisse objecter des argumens sérieux à M. Ancelot, sur les libertés qu'il a prises avec Diderot. Nous y reviendrons.

A la Gaîté, *Favras* a réussi. La fable est habilement conduite. L'apparition de la singulière Théroigne de Méricourt, la Marion Delorme des septembriseurs, et que l'on croirait une invention de romancier sans les mémoires du temps, est un des meilleurs ressorts de ce mélodrame.



Beaux-Arts.

SALON DE 1831.

MM. Eugène Devéria, C. Boulanger, de Triquetti, Bard, Camille Roqueplan, Le Poittevin, Paul Huet, Grenier, Duval Le Camus, Pigal, Bellangé.

Le début de M. Eugène Devéria fut brillant; sa *Naissance de Henri IV* promettait un peintre. L'imitation de Paul Véronèse était assez manifeste cependant pour faire craindre que l'originalité de l'artiste se réduisît bientôt au talent d'un habile faiseur de pastiches. Averti par une critique amie, le peintre a lutté contre la tendance qui pouvait lui devenir fatale; il s'est éloigné, autant qu'il a pu, de Paul Véronèse, tout en gardant sa foi pour l'école italienne.

La *Mort de Jeanne-d'Arc* n'est pas un tableau aussi heureux que la *Naissance de Henri IV*. L'aspect en est froid, la couleur généralement terne, la composition plus tourmentée que frappante. Le parti pris par M. Devéria de mettre au second plan les figures principales, et de réserver, pour le premier, le dos des personnages moins importans, est contraire à l'intérêt du drame; il serait bien que l'artiste y renonçât, ainsi qu'aux compositions ascendantes qu'il paraît affectionner pour ses grands ouvrages. Une idée, si bonne qu'elle soit, quand elle est souvent reproduite, finit par devenir un lieu commun. Ce qui était bon dans le *Henri IV*, est moins louable dans la *Jeanne-d'Arc*, et sera blâmé dans le *Pujet*, plafond d'ailleurs fort estimable de M. Eugène Devéria. La figure de Jeanne-d'Arc n'a pas toute l'importance qu'elle devrait avoir; son expression, sentie par le peintre, ne frappe pas le spectateur, que les bourreaux occupent trop. Le cardinal qui assiste au supplice est effacé. M. Devéria nous paraît être tombé dans la faute qu'avait faite M. Louis Boulanger quand il composa son *Mazeppa*. Ses petits personnages des juges placés sur un plan élevé au-dessus de la tête des figures principales étaient d'un mauvais effet.

Voilà une jolie chose de M. Devéria : le *bal donné à Christian VII, roi de Danemarck, au Palais-Royal, en* 1768! c'est le portrait de toute une époque. Le peintre s'est appliqué à rendre le caractère, la physionomie, le costume de cette brillante société du milieu du 18e siècle, qui menait si gaiement la monarchie à sa fin. Le jeu des lumières, le chatoiement des étoffes soyeuses, toutes ces têtes fardées, frisées, poudrées, cet éclat prismatique des cristaux et des satins sont rendus avec talent. La scène est d'un faible intérêt; un homme vient de tomber sur le parquet, on l'entoure sans lui tendre la main; il semble qu'on se rie de sa maladresse. Non, on ne rit pas, on regarde, mais sans inquiétude; ceux qui regardent sont cependant des courtisans; l'homme à la chute est Louis-Philippe d'Orléans, l'accident qui arrive est la rupture du tendon d'Achille de son altesse royale. Cette curiosité insouciante est assez vraie; la première pensée de tous les grands seigneurs présens à l'événement aura été de plaindre le prince; tous se seront écriés intérieurement : le lourdaud! J'aurais voulu qu'une femme, que d'autres auraient montrée d'un air railleur, se fût hâtée de porter secours au duc d'Orléans; plus d'une des maîtresses du prince devaient être là. Peut-être que par convenance M. Devéria n'aura pas voulu faire de la chronique.

Le coadjuteur de Retz, allant au Palais-Royal avec le maréchal de la Meilleraye pour réclamer la liberté de Broussel et de Blancménil (1648) est un autre tableau de M. Devéria qui mérite nos éloges. Il y a du mouvement, du tapage, de la vérité d'émeute, de l'énergie. La figure du cardinal est bien; rieuse, moqueuse, elle s'épanouit dans la révolte. L'enfant à la fronde m'a un peu l'air d'un jeu de mots. La couleur de ce morceau est bonne de finesse et de franchise.

Les formes de *la Courtisane du temps de Louis XIII* ne sont pas agréables; ce morceau eût gagné beaucoup en caractère si M. Devéria avait voulu s'astreindre à un dessin plus serré, plus pur. Le ton du clair-obscur qui gaze légèrement la poitrine de cette femme est charmant. Le portrait de madame Paradol, traité avec soin par l'auteur, est un morceau distingué. Je ne sais si un peu plus de fermeté ne conviendrait pas au modelé très-fin de la tête.

M. Achille Devéria avait représenté en 1827 Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne, passant au cou de sa maîtresse le collier de l'ordre de la Toison-d'Or. C'était un joli petit tableau. M. C. Boulanger a repris ce sujet, et l'a étendu sur une toile d'une dimension moyenne. M. Ch. Boulanger procède de M. Fragonard, de M. Delacroix, de M. Engène Devéria et de M. Louis Boulanger; il n'a le mérite d'aucun de ces artistes; c'est un copiste, jusqu'alors assez mal habile. Son groupe du duc de Bourgogne et de sa trop blonde maîtresse est un froid bas-relief gris-brun, plat, maniéré avec la prétention d'être naïf. Les *Adieux de François Ier à la Ferronnière* ont un peu

plus de ressort : il y a dans le corps de la Ferronnière un certain sentiment de nature, sans élévation, à la vérité, mais pas tout-à-fait sans observation. Le baiser du roi est énergique, peu décent. Un détail de la toilette de la Ferronnière ajoute à l'impudicité de la scène : cette femme est presque nue ; une robe à peine agrafée au-dessous de la taille lui laisse entièrement découverts les bras, le dos et la gorge ; elle a les pieds nus dans ses pantoufles, et à la main gauche elle a un gant ! Diderot avait raison ; une femme nue n'est pas indécente, mais une femme sans chemise, qui a une cornette et des mules, l'est beaucoup. Ce gant est bien étrange ! La couleur de M. C. Boulanger est fausse, recherchée, sans propreté et sans charme.

M. de Triquetti est coloriste. Son *Galilée* saisit au premier aspect ; mais il ne faut pas s'approcher de la toile pour regarder les figures : elles sont d'un dessin si lâché, qu'elles font mal à voir. M. de Triquetti ne pourrait-il dessiner un peu mieux? Rubens dessine ; M. Delacroix sait dessiner, et quand il ne dessine pas, il est moins bon que lorsqu'il prend la peine d'être correct. C'est par leur beau côté qu'il faut ressembler aux coloristes : je n'en connais pas un, de ceux même dont le style est le moins pur, qui ne dessine beaucoup mieux que la plupart de nos romantiques. Ce n'est pas assez de faire des étoffes brillantes, de riches effets de lumière, de fines demi-teintes ; cette fascination n'est agréable qu'un moment : le premier étonnement passé, on en vient à l'examen, et s'il n'y a sous ces larges empâtemens d'une belle couleur que des êtres difformes, hideux, à qui la vie serait impossible si par hasard Dieu venait à les animer ; si je n'y découvre que des hommes semblables à ceux dont certains miroirs brisent les os, allongent ou élargissent les muscles, je fuis avec répugnance. Que M. de Triquetti regarde les tableaux de Rembrandt, et qu'il dise si les personnages y sont mal dessinés. Il a déjà trop de talent pour qu'on ne l'avertisse pas des dangers d'un système qui a perdu deux ou trois artistes, dont l'avenir pouvait être grand de succès. Tout système absolu est une folie : on passe par l'exagération pour arriver au raisonnable ; mais quelquefois on ne veut pas se dégager de ses premières idées, et on se traîne quand on était né pour s'élever. L'affectation du naturel, qui est le point de départ de l'école nouvelle, est tout aussi ridicule que l'affectation du sublime, qui a ruiné l'école classique.

Je ne veux dire qu'un mot de M. Bard : il est à M. Delacroix, dont il suit la bannière, ce que l'aûteur des *Armes de Cimon*, M. Misbach, est à David.

Plusieurs fois *l'Artiste* a dit son opinion sur le talent de M. Roqueplan ; il n'y a pas long-temps encore que nous avons consacré un long article à l'analyse du dernier *Album* de ce peintre ; nous revenons avec plaisir à lui, à l'occasion du Salon, qu'il a enrichi de délicieux ouvrages. Le morceau capital de son exposition est une *Marine* aux eaux verdâtres, au ciel cahotté, à l'effet un peu cru : c'est l'Océan, c'est le ciel de nos côtes du nord-ouest, c'est l'aspect de cette frontière de la France, si différente de celle de la Méditerranée. Ce tableau, d'une étude consciencieuse, est une fort bonne chose qui prouve un talent vrai, solide. Les autres productions de l'auteur attestent sa facilité spirituelle, son intelligence à faire la nature ou à imiter les manières de certains maîtres. Il a fait entre autres choses, un petit Wateau ravissant, auquel je préfère toutefois ce qu'il a fait dans son sentiment particulier.

C'est Wateau et les paysagistes anglais qu'a cherché M. Paul Huet comme M. le Poittevin paraît chercher M. Eugène Isabey. Il y a de jolis tons dans M. le Poittevin, mais de la lourdeur ; et puis on sent trop l'imitation. M. Paul Huet est plus original en imitant ; il a de la force, de la couleur, de la profondeur, une poésie méditative, si je puis dire ainsi. Son exécution seule me paraît fâcheuse ; elle est lourde, affectée, ses tableaux sont brodés de pierres précieuses ; chaque touche est un rubis, un saphir ou une émeraude ; ses paysages manquent d'air, tout y est sur le même plan ; les masses sont adhérentes les unes aux autres. Je suis loin d'aimer le détail de M. Victor Bertin ou celui de M. Bidault : c'est la nature vue un peu trop mesquinement ; mais entre la manière de ces peintres classiques et celle de M. Paul Huet n'y a-t-il pas quelque chose ? Ce sont deux conventions au milieu desquelles il y a la nature, grande, belle, simple, riche. M. Bertin la déguise pour la faire plus élégante, M. Paul Huet pour la rendre plus poétique ; l'un a une palette froide, grise ; l'autre a une profusion de couleurs brillantes qui se mêlent pour composer un tout, beau comme ces anciennes étoffes changeantes à l'œil, auxquelles la gorge du pigeon a donné son nom. Certes, M. Paul Huet est un homme de talent ; mais ce n'est pas un talent naïf que le sien. Il a de la réputation, ses paysages réussissent : deux choses que je me hâte de constater, parce qu'elles sont peut-être de bons argumens contre mon goût.

Un peintre naïf et spirituel tout à la fois, c'est M. Grénier. Son pinceau ne tapage pas, ses personnages ne jouent pas le mélodrame ; ses effets sont vrais et sans recherche. Il est ingénieux, clair, correct, naturel. Sa *Laitière de Montfermeil* est une charmante figure. La vérité qui admet une certaine élégance est le type de prédilection de M. Grénier. C'est aussi celui dont se rapproche M. Duval Le Camus. Les petites scènes de ce peintre, un peu moins bien rendues, je crois, que celles de M. Grénier, sont très-gentilles ; elles obtiennent du succès, non pas chez les partisans de l'école nouvelle, qui ne font pas grand cas d'une peinture sans enluminure de poésie, mais

chez les amateurs que la vérité toute nue frappe plus que certains efforts de l'art. M. Duval Le Camus a exposé de petits portraits en pied dont plusieurs sont très-agréables; quelques-uns sont touchés un peu sèchement; il est vrai que la dimension des têtes est telle qu'il est difficile d'être ferme sans un peu de dureté.

M. Bellangé est de la section des peintres naïfs; il vise cependant un peu plus à la couleur que MM. Duval et Grénier. Il y a de la bonhomie et de l'observation dans son tableau de *la Main Chaude*, scène traitée d'un autre style que celles de Greuze, mais conçue dans ce sentiment. *Le Passage du Bac* est un morceau non moins estimable; la nonchalance coquette de la paysanne, l'émotion du vieux soldat qui revoit son village, où il va bientôt descendre, sont des choses bien conçues et rendues avec esprit. Il me semble que la réflexion du bateau dans l'eau n'est pas d'un heureux effet. Il y a un bien bon dessin de M. Bellangé, représentant un *Épisode du 29 juillet* 1830; c'est à peu près la même idée qu'a reproduite M. Léon Cogniet dans le tableau où il a montré un jeune ouvrier blessé défendant un Suisse.

M. Pigal est un faiseur de caricatures à l'huile. Ses *charges* sont amusantes. On rit en regardant *la Première Entrevue* et *la Mère Nourrice*, qui sont d'une vérité grotesque, comme les tableaux du théâtre des Variétés, joués par Odry et mademoiselle Flore. J'ai entendu des artistes se fâcher beaucoup de *l'Orgie* de M. Pigal, qui a porté, disaient-ils, atteinte à leur réputation. Je ne sais si l'Orgie est vraie, si cet amour public entre les artistes et leurs modèles féminins est une réalité de quelques ateliers; ce que je sais, c'est que de pareils tableaux sont peu décens, et que le jury aurait bien fait de les rejeter. Parny ne récitait pas ses vers lubriques dans les rues; quand on fait du Pétrone en peinture, il faut trouver des acheteurs qui accrochent bien vite vos tableaux dans leurs cabinets libertins; il ne faut pas venir au Louvre blesser les mœurs publiques et effaroucher la pudeur des femmes.

MM. Sigalon & Decaisne.

Lorsque nous entendons quelques critiques reprocher à l'école nouvelle comme une faute de chercher à se frayer des voies neuves; lorsque nous les voyons s'écrier avec amertume que l'art marche à sa décadence en s'écartant de la route tracée par David, nous avons peine à croire qu'ils expriment une conviction sincère. Consciencieusement, pensent-ils que viser à rendre à la peinture les moyens et le but des anciens maîtres soit une cause de perte pour elle; et n'est-ce pas là l'unique intention de nos jeunes novateurs? Est-ce donc leur faute à eux, si la nature qu'ils peignent telle qu'ils la trouvent n'a rien de commun avec la nature de convention que leurs devanciers faisaient poser? Pour moi, tout désintéressé que je suis dans cette question, je crains d'apercevoir sous les regrets affectés que je signale la louange adroite de cette école guindée qui faisait des bas-reliefs et de la sculpture sur la toile, qui, heureusement pour les hommes qui sentent, se perd chaque jour davantage, et que nous voyons au Salon de 1831, désertée par ses plus anciens sectateurs. L'époque marche dans une ligne de progrès, quoi qu'en puissent dire ses détracteurs : laissons-la marcher, et rappelons-nous que le grand David, que l'on veut nous imposer aujourd'hui pour modèle, fut lui-même en butte aux déclamations des soutiens du vieux siècle, lorsqu'il commença la réforme en prenant une route opposée à celle des peintres venus avant lui. David fut un divin artiste, mais sa mission est remplie : à nous la nôtre! Lorsqu'il disait qu'il lui faudrait deux existences d'hommes pour accomplir la révolution dont la peinture avait besoin, n'est-on pas autorisé à penser qu'il aurait consacré la seconde existence aux principes que proclament aujourd'hui ce que l'on appelle, à tort ou à raison, les romantiques? Il comprenait que la peinture, si avilie sous les successeurs du grand roi, comme ils disent, avait besoin d'être régénérée, et qu'avant d'aller à l'imitation complète des scènes de la vie, il fallait apprendre à dessiner. Il imposa donc à la peinture, en France, les mêmes conditions que l'on impose à un élève; il voulut qu'elle apprît à faire de bonnes académies, parce qu'il savait que c'était le seul moyen d'arriver à les bien habiller ensuite, et l'on doit croire qu'il ne choisit Rome et la Grèce pour type que parce qu'il y trouvait des corps nus à modeler. Le beau idéal se montre aussi bien dans la cathédrale de Louviers que dans le Parthénon d'Athènes. Ceci est une idée que nous livrons à la méditation des lecteurs, parce que nous la croyons simple et vraie; elle s'appuie d'ailleurs sur la puissance d'un fait difficile à contester. Gros fut sans contredit le meilleur élève, le plus digne rival de David, et cependant Dieu sait si ses magnifiques et admirables peintures ressemblent à celles de son maître. N'en doutons pas, c'est dans *Napoléon sur le champ de bataille d'Eylau* qu'est la naissance de l'école romantique, et cependant David, le despote, ne contraria jamais les inspirations de Gros, parce que, dans son génie, il sentait qu'il aurait enlevé à la France un puissant peintre pour ne lui donner qu'un imitateur de plus. Il n'est aucune réforme qui n'ait commencé par de grandes exagérations, c'est une condition de la faiblesse humaine de ne comprendre que ce qui frappe violemment son imagination, et c'est un grand bonheur d'avoir acheté le perfectionnement de la peinture au prix de quelques ridicules tableaux. La révolution musicale coûta des flots d'encre et quelques gouttes de sang! Il y a à peine quelques années que Géricault a paru, et déjà la peinture est en plein courant de régénérescence; c'est que nous vivons dans un temps raisonneur qui rend moins rétif à accepter les améliorations qui se présentent.

Après avoir fait cette profession de foi, on ne manquera pas de nous accuser sans doute de romantisme, et les classiques vont s'inscrire en faux contre notre jugement; essayons de leur prou-



ver que nous ne cherchons que la vérité, et que, dégagés de toute influence, ennemis de toute intrigue, nous ne demandons que justice. Il est temps à la fin de renoncer à louer les noms avant d'avoir vu les œuvres; et si nous n'avons pas craint, malgré notre ignorance, de prendre la plume en cette occasion, c'est que nous éprouvons quelque chagrin à voir certains journaux louer les médiocrités les plus désespérantes de leurs amis, pour se taire sur les ouvrages les plus remarquables de ceux qui n'appartiennent à aucune coterie. Nous croyons d'ailleurs que la plupart des personnes qui font le Salon dans les journaux, comme on dit, raisonnent trop dans le sens pur des arts; presque tous, venant avec des systèmes auxquels ils veulent soumettre les artistes, ils apportent dans leurs jugemens, quelle que soit l'honnêteté de leur caractère, des préventions toujours dangereuses, et ils écrivent plutôt pour les ateliers que pour le public. Je crois, en un mot, qu'ils sont beaucoup trop raisonnables, et sans avoir la prétention de faire mieux qu'eux, nous tâcherons du moins de ne pas imiter de tels défauts. C'est pour nous autres *bourgeois* qu'on fait de la peinture; en vain les artistes s'en défendent, ce sont les bourgeois qui les jugent et achètent leurs ouvrages : c'est donc aux bourgeois qu'il faut en rendre compte. Car si on ne les avait pas toujours dédaignés, si les hommes qui ont l'honneur d'écrire dans les journaux s'étaient un peu plus occupés de cultiver leur éducation et de former leur jugement dans les arts, on ne serait pas en droit aujourd'hui de mépriser leur ignorance, et les artistes, mieux compris, mieux appréciés par le public, ne seraient point livrés comme ils le sont aux influences de quelques coteries qui les perdent par la louange outrée ou les découragent par une aveugle envie. Ils prendraient alors leur véritable place; au lieu de se traîner en imitateurs, comme ils le font, à la queue de la société, ils se mettraient en créateurs à sa tête, et n'en appelleraient de leurs œuvres qu'au pays.

Après avoir lu cet exposé de nos principes, que nous soumettons avec confiance à nos concitoyens et aux artistes, on ne sera pas surpris que nous nous étonnions de l'espèce de dédain avec lequel les journaux ont traité M. Sigalon : à peine lui ont-ils accordé quelques mots. Ce peintre, éminemment novateur, partage avec M. Delacroix l'honneur d'avoir donné le mouvement à la réforme; et si son jeune rival s'est quelquefois laissé entraîner à des écarts que la fougue de son génie ne lui laisse pas réprimer, lui du moins, toujours sévère et consciencieux, nourri de l'étude profonde des anciens; lui, dis-je, n'a-t-il jamais mérité ce reproche? Serait-ce donc, nous ne dirons pas sa supériorité sur son antagoniste, mais l'avantage qu'il a de moins prêter à la critique, qui lui aurait valu cette indifférence? Ces motifs m'ont fait particulièrement jeter les yeux sur les ouvrages de M. Sigalon. Quoique les partisans du classique n'aient rien épargné, au dernier Salon, pour le décourager par une âcreté de critique que les passions de parti peuvent à peine justifier, il a trouvé en lui assez de force pour leur résister; et, sans rien abandonner de *sa manière*, il a produit cette année deux grandes pages qui donnent la mesure d'un talent supérieur. Je suis persuadé que les artistes sincères me sauront gré de rendre cette justice à un homme qui paraît rempli d'une conviction respectable. C'est dans les arts surtout, si bien faits pour ennoblir l'ame, que l'on doit pouvoir différer d'opinion sans cesser de s'estimer. Qu'il me soit permis de dire ici que je ne me laisserai point animer d'autres sentimens que ceux-là dans le revue raisonnée de l'exposition que je me propose de faire. Je reviens à M. Sigalon.

Dans son *Christ en croix*, il nous semble avoir pris le moment où Jésus, prêt à expirer, recommande les hommes à son père. Au pied de la croix la vierge est évanouie, la tête appuyée sur un genoux de la Madelaine qui la soutient du bras gauche et élève le bras droit vers le divin sauveur, comme pour implorer ses secours. Près de ce groupe, une femme témoigne son effroi en regardant la Vierge, et, appuyé contre la croix, saint Jean debout, les bras abattus, les mains jointes, les yeux levés vers son maître, est abîmé de désespoir. Il y a dans l'ensemble de cette scène un sentiment de tristesse et tout à la fois un grandiose qui vous pénètre et vous exalte. C'est bien un Dieu qui expire, ce sont bien des femmes qui pleurent; et ce sujet, tant de fois répété, est traité ici d'une manière neuve et pathétique; la douleur est diversement répandue sur tous les personnages avec une vive expression, et la tête de la Vierge nous a particulièrement frappés. Disons-le, nous connaissons fort peu de chose d'un style plus noble et plus vrai. M. Sigalon n'emploie pas ordinairement une couleur aussi brillante que celle que nous avons remarquée dans ce tableau; mais on y retrouve ses principales qualités : la puissance du modelé et le ressort extraordinaire des figures; en se plaçant à distance, elles font relief sur la toile, et leurs draperies sont dignes des plus grands maîtres. Nous reprocherons seulement, dans le torse et dans la cuisse du Christ, quelques contours peut-être un peu prononcés; il est d'une nature trop athlétique, et nous croyons aussi que les chairs du bras gauche ne sont pas assez tendues par le poids de la tête mourante qui s'est affaissée sur l'épaule. Disons encore que la figure de saint Jean a un caractère trop féminin. Mais c'est surtout dans *la Vision de saint Jérôme* que M. Sigalon a déployé toute l'énergie de son beau talent. Le saint est endormi dans le désert, et au-dessus de sa tête planent trois anges qui lui prédisent la fin du monde. Ce sujet difficile est conçu et exécuté avec une étonnante sagacité, et le groupe d'anges a quelque chose de terrible et de surnaturel qui rappelle involontairement les beaux morceaux de Milton. Le raccourci de l'ange qui se trouve à la gauche du tableau est rendu avec une hardiesse, une vigueur de dessin vraiment admirables, et montre que l'artiste ne sait point reculer devant les plus grandes difficultés de l'art. L'ange de la droite, qui lève les bras en l'air comme pour appeler les ames au jugement de Dieu, est plein d'élan et d'un feu divin. Le saint Jérôme est parfaitement senti; il se tord bien sous cette effrayante vision, et l'expression de la tête ne laisse rien à désirer. Je ne lui ferai qu'un seul reproche, c'est d'être non pas trop académique, mais trop musculeux, trop anatomique; la vigueur du modelé lui donne, selon moi, un trop grand caractère d'étude; mais je crois du reste que ce défaut est un mérite aux yeux des artistes. Quelques vieux amateurs m'ont assuré que la pose du saint Jérôme était trop inspirée du même sujet traité par le Guerchin; mais M. Siga-

lon a prouvé qu'il n'avait pas besoin de mémoire pour travailler, et cette réminiscence, si c'en est une, est bien rachetée par les solides qualités de son tableau. M. Sigalon, après tout, a exposé plusieurs portraits qui suffiraient pour lui faire une grande réputation; la longueur de cet article ne me permet pas de m'en occuper.

Il est temps de parler de M. Decaisne, qui est au nombre des hommes qui se sont particulièrement distingués. Il y a long-temps que l'on connaissait cet artiste comme un des meilleurs coloristes de l'époque. Son portrait de M. le duc d'Orléans et sa *Mort de Louis XIII* doivent, sous ce rapport, désespérer ses antagonistes. Ce dernier tableau, qui le met aussi au nombre de ce que l'on appelle les peintres d'histoire, est une œuvre fort remarquable. Louis XIII est assis dans un fauteuil, sa tête pâle et déjà livide est bien appuyée sur un oreiller; d'une main il tient celle de son frère Gaston et lui fait promettre de défendre les droits de sa femme et de ses deux enfans qui sont à ses pieds. Ce groupe est tracé avec beaucoup d'esprit et d'adresse. A quelques pas on voit s'avancer le cardinal de Mazarin, les yeux à demi fermés et les lèvres pincées, comme un méchant qui épie dans cette mort l'avenir de sa puissance. Le fond est occupé par quelques courtisans qui se détachent merveilleusement bien sur les draperies du lit. Tout cela est traité avec art. La lumière est distribuée en maître; elle frappe sur Louis XIII avec un rare bonheur, et le ton général est plein d'harmonie. C'est un beau tableau enfin, et il est fâcheux qu'il ait, dans le dessin, une certaine faiblesse qui fait craindre que le peintre ne néglige un peu trop cette partie de l'art pour se jeter dans la couleur; il faut regretter aussi que la scène n'inspire pas plus de tristesse : il y a dans l'ensemble une atmosphère de froideur dont on sait d'autant plus mauvais gré à M. Decaisne, que dans la figure du cardinal il a prouvé qu'il savait rendre aussi jusqu'aux nuances des passions les mieux dissimulées. Le petit Louis XIV et sa sœur sont des enfans d'une naïveté charmante. Anne d'Autriche a peut-être les chairs un peu molles, quoique l'histoire nous dise que c'était une femme grasse et blonde. Quant aux costumes, ils sont d'une exactitude scrupuleuse; on sait que les ouvrages de M. Decaisne sont recherchés à cette égard comme des modèles infaillibles. Nous aurons occasion de prouver que nos peintres méprisent trop cette partie importante de l'art; ils ne devraient point oublier que leur principale mission est de nous instruire. Comme portraitiste, M. Decaisne est très-supérieur : il y a un goût parfait, un tact infini dans l'arrangement de ses femmes, une sévérité et une franchise précieuses dans ses hommes. Jamais ses modèles ne posent ni ne présentent le sourire grimacé de convention; il semble qu'ils soient saisis au moment où ils s'y attendaient le moins, et c'est toujours celui-là où ils sont le mieux. C'est encore une remarque à faire que M. Decaisne, tout en restant dans la plus exacte nature, sait donner à ses portraits un je ne sais quoi d'artiste, comme un parfum poétique qui charme. Sa tête de femme ayant une rose dans sa robe blanche réunit ces qualités au suprême degré. Le portrait de madame Malibran est une *Desdemona* ravissante. Je ne sais s'il faut absolument (comme on nous l'a dit) avoir été en Italie pour peindre une tête méridionale, mais je sais que le peintre a jeté dans cette délicieuse figure, qui a le malheur de n'être point assez ressemblante, une grâce indicible. Pour moi, jamais je n'ai pu la regarder sans rêver doucement, long-temps encore après l'avoir quittée.

L'espace qui nous est accordé ne nous permet pas de continuer cette revue : nous la reprendrons dans un prochain numéro.

V. Schoelcher.

LETTRES SUR LE SALON DE 1831.

DEUXIÈME LETTRE.

A M. David Wilkie,

Premier peintre de Sa Majesté Britannique, etc., etc., etc.

A LONDRES.

Monsieur,

Il est des choses qui, dites une fois, se redisent sans cesse :

La critique est aisée et l'art est difficile.

Voilà un des plus spécieux axiômes de ce genre. Oui sans doute, s'il s'agit d'une mauvaise critique; mais une bonne critique des œuvres d'artistes vivans est presque aussi difficile que l'art lui-même. C'est là, ce me semble, une vérité incontestable, pour peu qu'on veuille se donner la peine d'y réfléchir; et d'abord, il faut, pour la comprendre, tout autre chose que le savoir officiel de l'expert-juré en fait d'art, mesurant le génie au pied-de-roi comme valeur mercantile, et cotant le maître comme on cote la rente. Si, prenant la chose au sérieux, le juge ne veut point parler en aveugle des couleurs, il lui faut appliquer son intelligence à de sévères et longues études préliminaires. Les hautes conceptions des maîtres qui ont fleuri dans les arts deviennent, en quelque sorte, autant de problèmes particuliers dont il doit chercher la solution. Il faut d'abord qu'il les approfondisse une à une, puis ensuite qu'il les compare entre elles, en ramenant tout au même principe, foyer lumineux dont la clarté devra se répandre un jour sur tout l'ensemble de ses travaux critiques, *l'imitation de la nature.* Instruit de la poétique particulière de chacun des maîtres, il faut qu'il sache se plier à devenir homme du moyen âge devant une œuvre du moyen âge, comme il se fera grec devant une scène des temps héroïques, comme il redeviendra moderne en présence d'une scène contemporaine. Il doit, en un mot, acquérir la qualité



précieuse et si rare de savoir se placer au point de vue qu'avait choisi l'artiste pour mettre sa pensée en lumière; il doit enfin ne se point refuser aux jouissances que peut lui procurer tel ou tel système de l'art, si, dans cette manière d'interpréter la nature, il se trouve quelqu'une des grandes qualités du talent pittoresque : dessin, caractère, vérité ou couleur.

Supposons maintenant un homme doué de tous ces avantages : il prend la plume; il arrive devant les tableaux, sans esprit de coterie, sans faire acception d'écoles ni d'individus; quelles difficultés ne l'attendent-elles pas dès son entrée dans la carrière! Les vieux souvenirs d'enfance, d'atelier ou de salon sont là qui, malgré lui, le pressent et l'assiègent; il veut être indépendant parce que c'est un devoir autant qu'un droit : il l'est; il l'est même au prix d'amitiés qui lui sont chères : Eh bien! comme si l'impartialité était monnaie courante et vulgaire, on ne lui en sait aucun gré; et puis, par une injuste contradiction, quand, d'une part, on le prend au mot dans ses critiques, de l'autre, on cesse de le croire dans ses éloges; et les amours-propres s'irritent, et les inimitiés grondent autour de lui; et les sollicitations, les prières, les considérations de tout genre pleuvent et se croisent pour gêner son allure, émousser sa plume et faire pencher sa balance. C'est vraiment le sujet de l'un de ces bas-reliefs gothiques sculptés par nos bons vieux pères sur le fronton de la cathédrale de Paris, et qui représentait l'honnête archange saint Michel occupé, le jour du jugement dernier, à peser les ames dans la balance de la justice divine, tandis qu'un démon, se glissant en face, posait le doigt sur l'un des plateaux pour le faire pencher de son côté.

La critique peut rendre aux arts de très-grands services. C'est elle qui est appelée à faire l'éducation du public. Sa mission est de lui faire comprendre que c'est de l'imitation de la nature que découle toute poésie; que tout est beau, que tout a sa poésie, dans l'ordre naturel, parce que tout est à sa place et concourt à l'harmonie générale; que tel objet enfin ne nous choque au premier coup d'œil par une sorte de difformité que pour être sorti de cet ensemble harmonique, comme une fausse note blesse l'oreille, comme une couleur trop tranchée inquiète la vue. Le sentiment fin et délicat qui sait choisir et mettre chaque chose à sa place constitue le *goût*, don plus rare encore que le talent. Et pour ne parler que des portraits qui doivent faire l'objet de cette lettre, une chose qui n'est pas assez remarquée des gens du monde, et que la critique leur fera sentir, c'est qu'on peut introduire de l'idéal dans ce genre de peinture, sans prendre pour cela de licence avec la vérité ni l'exactitude. Il y a dans Velasquez, dans le Titien, dans Rembrandt, dans Vandyck, dans son maître Rubens surtout, et encore plus dans Raphaël, un je ne sais quoi qui saisit fortement, qui élève le spectateur, sans cependant, je le répète, nuire à la ressemblance ni exclure la naïveté. C'est ce qu'on appelle le caractère; c'est un grand style, une sorte de cachet énergique imprimé à l'ouvrage, qui émeut les organisations sensibles à la peinture, indépendamment des mérites vulgaires du portrait.

Holbein, si fin qu'il en est sec, est d'une élévation qui remplit l'ame de grandeur quand on regarde ses têtes si vraies, si vivantes et à la fois si nobles malgré les traits les plus communs. Outre ceux que possède notre Musée, j'ai vu grand nombre de ces portraits en Angleterre, soit à Hampton-Court, soit au palais de Kensington, soit dans les collections privées de votre gracieux monarque George IV, et toujours j'ai été frappé de la même puissance de grandeur et de vérité saisissante, dans les productions du peintre de Bâle. J'ai passé particulièrement des heures délicieuses à examiner sa collection de quatre-vingt-neuf dessins d'après les principaux personnages de la cour de Henri VIII. C'est cette même collection dont parle Horace Walpole, et dont j'ai le bonheur de posséder les précieux *fac-simile* par le fameux graveur Bartolozzi. Que sont ces dessins pour la plupart? de simples traits aux deux crayons, exécutés à peu de frais, mais d'une force et d'une vivacité qui les égalent aux plus beaux finis. Telles sont les mines de plomb, croquis sublimes de caractère, que M. Ingres en se jouant laisse échapper de sa main savante. Telles sont aussi les admirables dessins à la *seppia*, que madame de Mirbel exécute, le soir, à la lampe, d'après ses amis, et dans lesquels elle se laisse aller davantage à ce que son sentiment lui demande.

Ce haut style est refusé à la foule de nos peintres de portraits; mais le besoin s'en fait moins sentir de la majorité du public, qui se paie facilement de conventions plus ou moins séduisantes. Ne le voit-on pas s'éjouir devant les portraits mignards, léchés et si incorrects de dessin, du Demoustier de la peinture, M. Kinson, qui peint des espèces de miniatures affadies, vues au verre grossissant? N'a-t-il pas fait son enfant gâté de M. Dubufe, à qui les gravures qu'ont faites d'après lui les Anglais ont tourné la tête. M. Dubufe a pris au mot ce mauvais sujet de La Fontaine, qui nous dit quelque part, dans un de ses contes moraux, qu'*une grisette est un trésor*. Il l'habille et la déshabille sous toutes les faces, et le public pleure de tendresse. De dessin, de vérité, de nature, pas l'ombre. Naturellement pourvu d'un certain sentiment de grâce que nous révèlent peut-être des intentions quelquefois heureuses, cet artiste a dédaigné la culture des maîtres, et s'éloigne chaque jour davantage de la nature. Et il faut le proclamer à haute voix, c'est en restant dans la nature, toujours dans la nature, qu'on peut devenir un peintre, et s'élever jusqu'au caractère.

Avec Ingres, le seul Lawrence parmi les modernes, et avant lui Josuah Reynolds, ont possédé cette qualité des peintres sublimes. Qui est plus fin que Lawrence? qui dessine mieux les contours d'une tête? qui en modèle mieux tous les détails? Et cependant, comme on sent partout le grand artiste et non pas le copiste servile! C'est ce grand caractère, c'est, le je ne sais quoi de lui-même, de la fantaisie qui lui est propre, qu'il introduit dans ses fonds, dans l'arrangement des habits et de tous les accessoires, qui fait de ses portraits des tableaux, de véritables objets d'art. Votre *National Galery* offrait, l'année dernière, un brillant spectacle, la réunion des plus beaux portraits de ce pinceau magique et fascinateur. Combien de fois n'ai-je pas regretté qu'un plus grand nombre de ces productions n'aient point passé le détroit! quand elles n'eussent fait qu'apprendre à ceux de nos peintres qui l'ignorent, l'art de trouver de la grâce dans nos mesquins ajustemens modernes! quand elles n'eussent fait que prouver une bonne fois pour toutes que ces ajustemens à l'antique des por-

traits de l'empire n'étaient en général que des aveux d'impuissance.

Notre célèbre Gérard n'a rien exposé au Salon de cette année : l'un des hommes les plus fins et les plus spirituels du royaume, il sait faire retraite de la scène quand il en est temps ; mais l'estime du public doit le suivre dans sa retraite. Il a su faire comprendre l'essence divine de la Psyché, la Ψυχή, l'ame des anciens ; et où est l'homme aujourd'hui qui saurait arranger une grande page comme son entrée de Henri IV ? car M. Gros, le génie le plus vaste en peinture des temps modernes, le seul qui ait su animer sur la toile le génie formidable en qui la révolution s'était faite homme, M. Gros a égaré les pinceaux d'Aboukir, de Jaffa, et du champ de bataille d'Eylau.

Bien différent de M. Gérard, qui est pourvu du calme d'une intelligence égale et progressive, M. Gros est, si je puis m'exprimer ainsi, un génie d'instinct, et par conséquent inégal dans son essor. Tel jour la lave de cet ardent génie coulera sur la toile en traits de feu : quelques jours encore et le volcan sera éteint. Voilà ce qui explique l'inégalité de ses productions, même dans les plus beaux temps de sa glorieuse carrière. Les portraits du général Lariboissière et de son fils, par exemple, apprennent à quelle hauteur il pouvait monter, et ceux qu'il a exposés au Salon de 1831, jusqu'où il pouvait descendre. Homère dort : il a l'immortalité au Luxembourg : allons au Luxembourg lui porter des couronnes.

Le nombre des portraits est immense au Salon, et le promeneur a de quoi monter et descendre tout à sa guise l'échelle du docteur Kamper, depuis le poisson jusqu'à l'Apollon du Belvédère. Ma lettre à mon ami M. Brockedon vous a fait connaître mon opinion sur les portraits de M. Hersent, et les brillans débuts de M. Champmartin. Je suis obligé de l'avouer encore, les portraits officiels ne sont pas heureux cette année. M. Scheffer en a donné deux équestres, l'un de Henri IV, l'autre de Louis-Philippe. Cet artiste, que ses productions annoncent comme un homme de talent, et surtout d'esprit et d'adresse, ne s'est inquiété là ni du vrai ni de l'idéal. Le dessin est incorrect, les têtes sont dépourvues de noblesse et d'élégance, et les chevaux, d'une exécution sale et heurtée, semblent boiter sur le plan trop incliné du terrain. Un combat est engagé au fond de la scène où figure Henri, et son cheval, loin de respirer le feu des batailles, jette ses oreilles en arrière, indigne qu'il est d'un si noble fardeau. Dans toutes les productions de M. Scheffer on remarque un abus étudié de teintes bitumineuses, un imitation affectée des effets rembranesques. Or, comme le remarque judicieusement Reynolds dans un de ses excellens discours sur la peinture, « on doit plutôt voir ce que les tableaux des grands artistes ont été que ce qu'ils sont, si l'on veut rendre à ces peintres la justice qui leur est due. » En effet, est-ce bien comprendre Rembrandt que de s'étudier à grand'peine à le reproduire dans ses défauts et tel que le temps nous l'a fait ? M. Scheffer n'aurait qu'à gagner à être lui-même. Ce défaut d'imitation malheureuse se remarque dans son portrait de M. Dupont de l'Eure, dont les carnations rembrunies et enfumées nuisent à la ressemblance, exacte du reste, quant aux plans généraux de la figure. Il est sensible encore dans le portrait de M. de Talleyrand, cette vieille ruine qui sert à tour de rôle d'appui à tous les empires. Sans doute ces traits, dont la cauteleuse finesse et l'amère ironie se disputeraient l'expression, si le diplomate n'avait pas su les réduire à une impénétrable immobilité, étaient difficiles à rendre avec succès. On croit voir même que l'esprit de l'artiste a compris sa tâche ; mais sa main a mal obéi à sa pensée, et n'a réussi à produire, au moyen de touches heurtées, sales et bitumineuses, que des chairs désertées depuis long-temps par la vie. Mais en ne considérant ces deux portraits que comme des esquisses, je n'aurais plus guère à leur donner que des éloges.

Combien différent s'est présenté M. Horace Vernet, si maître dans les riens qu'improvise son pinceau, et toujours si adroit, même dans ses erreurs ! Il s'essaie aujourd'hui avec moins de bonheur dans de vastes compositions, mais il nous a donné en même temps deux portraits dignes de remarque : celui de la belle Vittoria d'Albano, figure à mi-corps, et celui d'une charmante paysanne d'Aricia, vue en buste. Les mains, les ajustemens, tous les accessoires de ce premier portrait sont traités avec un rare talent. Quant à la jeune paysanne, si l'exécution n'en était pas un peu trop lisse, polie et lustrée ; si l'ensemble de la figure n'annonçait pas une prétention trop évidente à un effet raphaélesque, ce serait le chef-d'œuvre de son auteur. M. Horace Vernet, l'un des hommes les plus aimables, l'un des peintres le plus laborieux de l'école française, loin de se laisser éblouir par ses succès populaires, aspire à une gloire durable, que son talent, pourvu de tant de ressources, saura lui mériter.

Le portrait en pied du maréchal Maison, par M. Léon Cogniet, est d'un grand mérite, d'une couleur solide et d'une exécution ferme et consciencieuse. Devant un pareil ouvrage je ne puis résister à faire, au nom du public, un reproche à l'artiste : pourquoi n'offre-t-il au Louvre que de si rares productions ?

Le même reproche peut s'adresser à M. Court, qui n'a donné que deux portraits de femmes, et semble s'être éteint tout entier dans son tableau de *la Mort de César*. Je me trompe, deux fois il a reparu sur la scène aux concours ouverts pour les tableaux de la chambre des députés. Trop souvent sans doute la faveur courtisanesque avait présidé à la distribution des travaux dans les arts ; et cependant j'avais peu de penchant pour les concours, pierre de touche si trompeuse ; mais l'aspect des derniers et les décisions étranges du jury me donnent aujourd'hui pour eux un véritable éloignement. Qu'un concours soit ouvert pour une médaille ou une monnaie, à la bonne heure : vous aurez un fini, un dernier résultat, et les juges pourront prononcer en connaissance de cause entre les rivaux. Mais que sur une esquisse peinte, premier jet où la pensée n'est écrite qu'à demi, et qui doit subir tant de modifications heureuses ou malheureuses suivant le génie du peintre, on décide à coup sûr du mérite possible d'un fini, c'est là une de ces rêveries d'honnêtes gens, dont la révolution de juillet a forcé de tenter l'essai pour satisfaire à quelques scrupules. Consolez-vous, M. Court, dont le talent et les efforts laborieux devaient s'attendre à un meilleur sort ; consolez-vous, car si vous avez été vaincu, il n'est pas honteux de l'avoir été avec des hommes tels que MM. Delacroix et Devéria, et le pâle savoir-faire de vos tristes

rivaux s'est chargé de reste de votre vengeance que l'opinion des gens de goût a commencée à l'avance.

MM. Rouillard et Rouget ont soutenu leur réputation de peintres habiles de portraits, tout en laissant la palme à l'heureux débutant, M. Champmartin. M. Langlois a donné un bon portrait de son maître David, dont l'école a rendu tant de services et fait à la fois tant de victimes. J'ai toujours revu avec un nouveau plaisir un portrait de vieillard chauve, tenant en main une canne à pomme d'ivoire : l'auteur, M. Steuben, s'y est surpassé. Inclinez-vous avec respect devant cette femme à la taille gracieuse et svelte; mais vous, M. Bouchot, qui en avez peint le portrait, daignez allégir vos fonds et vos accessoires; donnez à cette robe un ton moins cru, à ces mains une couleur plus légère et plus vraie; vous avez donc oublié que cette dame est une des perles de notre Athènes, qu'elle a tous les talens et toutes les grâces.

Deux dames se sont présentées aussi comme peintres habiles de portraits, mademoiselle Saint-Omer, dont la touche est naturelle et simple, et madame Haudebourt-Lescot, dont le pinceau, devenu en quelque sorte caressant et tendre, pour nous rendre les traits de l'une des plus belles personnes de la capitale, est, malgré son talent, restée si loin de son modèle.

M. Camille Roqueplan se joue heureusement avec tous les genres : il a donné deux charmans portraits en pied, dans de petits cadres : finesse des têtes, légèreté des fonds, harmonie générale, est-ce quelque chose qui doive étonner quand on a nommé cet artiste? Quelques jeunes gens, doués de facilité, et parmi lesquels se remarque M. Lépaulle, marchent sur ses traces. M. Schwiter, que j'ai eu l'honneur de vous présenter l'année dernière, est entré dans la lice avec deux portraits, le sien et celui d'un artilleur, qui dénotent de grands progrès; il comprend Lawrence et a su profiter des confidences savantes que vous avez bien voulu nous faire dans votre atelier. Courage, jeunes peintres, faites une étude sévère des maîtres et de la nature; mais défiez-vous d'une facilité décevante.

L'imitation de Lawrence a produit un peintre de beaucoup de mérite, M. Decaisne, qui a exposé des portraits de femmes généralement fins de ton et d'une couleur agréable. Son plus beau morceau est un portrait de femme, placé à la malheure, près d'une fenêtre, et qui vaut la peine qu'on cherche à le voir, en faisant écran avec son chapeau. En revanche, cette même imitation a fait une victime dans M. George Hayter, esq. Il est dur, mais il est juste de dire que ce peintre est au-dessous de la critique, et je lui aurais fait la courtoisie de taire son nom, si je n'avais à venger les belles-dames du noble faubourg, trop punies d'avoir cru pouvoir donner la mode pour un peintre comme pour une couturière, et qui n'ont reçu de lui, pour prix de leur patronage, que des friperies enluminées, renouvelées du siècle de Louis XV, que des portraits de quelques courtisanes échappées du Parc-aux-Cerfs. Il n'a pas su *observer de Conrard le silence prudent*, il s'est présenté à l'exposition : c'en est fait, le voile est déchiré.

La Miniature, à laquelle un artiste français, M. Rochard, se livre avec tant d'éclat en Angleterre, a été cultivée ici par des hommes d'un vrai talent. Petitot, qui a peint toute la cour de Louis XIV, nous a légué des émaux recherchés par les gens de goût, et qui se soutiennent à de hauts prix dans les ventes publiques. Hall, par ses charmantes miniatures, a recueilli, sous Louis XV, la succession de cette célébrité. Mais c'était madame Lizinka de Mirbel qui était appelée à porter le plus haut cet art enchanteur. Avant de nous arrêter devant ses œuvres délicieuses, parcourons celles de ses devanciers et ses émules.

M. Augustin, travailleur consciencieux et intrépide, acquit une réputation qui de la France passa à l'étranger. Comprenant la peinture d'une manière un peu étroite, il pensa qu'arriver à un fini prodigieux était atteindre les limites de l'art. Ses miniatures, quelquefois fort belles, mais trop souvent attaquables sous le rapport du dessin et de la couleur, sont des merveilles d'exécution patiente, et c'est en vain que l'œil armé de la meilleure loupe essaierait d'en deviner le travail. On doit à M. Aubry, vétéran de la miniature, un grand nombre de portraits remarquables, et plusieurs élèves distingués. Comprenant mieux la véritable vocation de la peinture, plus artiste, en un mot, que M. Augustin, il n'a pas joui cependant d'une réputation égale.

M. Isabey, père du jeune artiste si plein de talent, de ressources et de vérité, exposa sous l'empire des miniatures fort belles, qui lui valurent la renommée populaire sur laquelle il vit aujourd'hui. Depuis, il quitta l'imitation de la nature pour se jeter dans un océan de gaze que le mauvais goût adopta avec ardeur, et la mode crut voir la grâce dans ces visages de femmes se jouant au milieu d'un nuage, et coquettement à demi voilées, derrière un tissu vaporeux. Chaque jour Isabey s'éloigna davantage de la nature qu'il avait cependant su comprendre. Plus de caractère dans le dessin, plus de vérité dans la couleur; et cet artiste, si justement aimé, est arrivé à nous donner le cadre de miniatures du Salon de 1831, haute leçon pour les jeunes artistes qui seraient tentés de sortir des voies de la nature, mère de toute beauté dans les arts.

M. Saint est plus ferme et plus sévère de dessin qu'Isabey, et sa manière d'envisager l'art est tout opposée : il ne met pas l'adresse à la place de la vérité. Artiste studieux et plein de conscience, mais observateur souvent peu habile, harmonieux à la manière de David, il abuse un peu trop de la touche; il manque de légèreté dans ses accessoires, et ses ajustemens, faits à la manière de Gérard, semblent être calqués sur ceux de cet artiste. Ce cachet puissant et fort qui accuse à la première vue l'individualité ne me semble briller ni dans son modèlé, ni dans sa couleur; il met toujours quelque chose de lui dans ses modèles : à toutes les bouches, à tous les yeux, à tous les nez, il donne un air de famille, et un perfide souvenir de la bosse vient se placer entre ses yeux et la nature. Enfin, rien dans ses ouvrages, trop positifs, si je puis m'exprimer ainsi, trop dépourvus de cet *idéal* que j'invoquais plus haut, ne sent le caprice, ne rappelle ce vague mystérieux dont abonde la nature : il veut tout rendre et tout dire. Et cependant M. Saint est un homme d'un vrai talent; mais la critique doit être sévère en proportion de la renommée.

Au Salon précédent, madame Rouillard avait un portrait d'enfant d'une naïveté charmante; cette année elle semble avoir

travaillé dans la manière de M. Saint, mais son imitation n'est pas heureuse. M. Carrier a un cadre de miniatures où se trouvent de bons portraits que l'on peut comparer à ceux de M. Saint pour la science des contours, et qui ne manquent pas de vérité de couleur. M. Millet, d'un talent moins fait peut-être, a cette année une exposition nombreuse, on remarque particulièrement le portrait fort ressemblant d'un peintre amateur; son défaut est l'absence de souplesse dans les chairs; sa qualité, une certaine fermeté et quelquefois de la grâce. M. Duchesnes se fait grand honneur par ses deux charmans portraits des princesses d'Orléans. M. Meuret enfin a fait de grands progrès depuis le dernier Salon; il a de la grâce et les dispositions les plus heureuses. Qu'il se familiarise avec les maîtres flamands, chez qui l'extrême fini ne fait rien perdre au sentiment de l'artiste; qu'il aille à l'Élysée étudier *la Paix de Munster*, diamant de Terburg, dernier degré où puisse arriver l'homme dans les arts d'imitation. Dans Terburg, dans Metzu, il trouvera des têtes admirables de vérité, d'harmonie et de profondeur; miniatures délicieuses comme en fait madame de Mirbel, comme en ferait la nature.

La perfection à laquelle cette dame a porté son art serait encore inconnue si ces deux maîtres n'étaient pas venus avant elle. Elle laisse derrière elle et bien loin le petit Vandyck, et le mielleux Van der Werf si prisés de leur vivant; et Netcher, et Gérard Dow si habile aux tours de force en petit; mais qui, froid et guindé, laisse au connaisseur une impression fâcheuse. La ressemblance parfaite est la qualité essentielle des portraits de madame de Mirbel. Elle se distingue par le dessin le plus exact et une couleur très-vraie qu'elle sait varier avec goût suivant la complexion des modèles qu'elle a sous les yeux. Son modelé est d'une délicatesse extrême; et personne ne connaît comme elle la charpente d'une tête humaine; personne comme elle ne possède l'art d'adapter à chaque partie un travail qui donne une idée de sa texture particulière. La chair a la souplesse qui lui est propre, les cheveux ont le moelleux de la nature, et les yeux, unissant la finesse au fini, deux qualités si distinctes dans l'art, appellent la vue et peignent la pensée du modèle.

L'un des caractères les plus admirables de son talent, c'est qu'elle oublie tout système quand elle va se mettre à l'œuvre, c'est qu'elle arrive sans manière devant la nature, c'est qu'enfin elle cherche avant tout à la prendre sur le fait, et se livre au bonheur de l'inspiration. Comme elle le dit elle-même dans un écrit élégant et plein de sens où elle apprécie son art comme elle le traite : « La nature est assez féconde en effets variés pour offrir au peintre habile les moyens de faire valoir ses figures sans s'écarter du vrai. » Elle a donné à la fois l'exemple et le précepte. Aussi, le profond caractère qui respire dans ses têtes est-il d'un effet toujours sûr. Elle rend aussi bien la pureté virginale d'une jeune fille, comme dans le délicieux portrait des filles d'un célèbre amateur des arts, que l'expression de malice parisienne dans telle autre tête, que celle de franchise naïve dans telle autre, que celle de grandeur et de noblesse comme dans le portrait de cet illustre général Lamarque *infesté de l'amour du bien public*, ainsi quedirait madame de Motteville. Son chef-d'œuvre, à mes yeux, est le portrait d'un jeune Anglais en cravatte noire : c'est un morceau inestimable où tout est d'accord; et je ne connais rien de plus parfait.

Madame Lizinka de Mirbel ne pouvait être vaincue que par elle-même; chaque jour, il lui est donné de faire faire des pas à l'art dont elle est l'orgueil, et si elle jetait les yeux en arrière, elle s'étonnerait elle-même de ses immenses progrès. Il est à regretter que cet artiste semble garder pour elle ses pinceaux, et ne forme point d'élèves à ses grands principes sur l'imitation de la nature. Dans ces confidences de l'atelier où le talent se livre davantage à ce que l'*en train* lui dicte, où il se révèle naïvement dans toute sa puissance et dans tous ses secrets, peut-être l'heureux génie de madame de Mirbel ouvrirait-il la carrière à quelque héritier de sa gloire. Qui, de sa gloire, car ses œuvres feront époque dans l'École française : elles seront un des plus beaux fleurons de notre couronne dans les arts; et moi, Monsieur, si ce n'était avec un Wilkie, avec le peintre national et l'honneur de l'Angleterre, que ma plume fût occupée à converser, je regretterais de passer, loin d'ouvrages si neufs et si admirables, un temps que je voudrais consacrer à les aller admirer encore.

LEAVES DE CONCHES.

Paris, 28 mai 1831.

Littérature.

A Monsieur le Chevalier de Séranne,

MAITRE EN FAIT D'ARMES, A MARSEILLE.

CETTE LETTRE FAIT PARTIE DE LA COLLECTION D'AUTOGRAPHES DES MUSICIENS CÉLÈBRES, RECUEILLIE PAR M. CASTIL-BLAZE.

Paris, le 15 mai 1704.

Mon cher maître,

Mon imprudence t'a fait trembler; bien que la tendre sollicitude, les chagrins de ton cœur m'aient touché vivement, il faut t'avouer pourtant que j'en ai ri. Comment se peut-il que tu aies douté de mon adresse et de la réussite d'un projet conduit par une main dont tu connais toute l'habileté? Un arrêt de la Cour papale m'a condamnée au feu pour des espiégleries de couvent que ma position rendait excusables; pour une action entreprise et menée à fin de la manière la plus brillante et la plus heu-

reuse, puisque j'ai brisé les fers de mon amie. Les paladins, les héros que l'on applaudit tous les jours à l'Opéra, pourfendent les géans, embrasent les châteaux pour délivrer la beauté captive; je n'ai pas montré moins de galanterie et d'intrépidité que Renaud, Tancrède, Amadis. Pouvais-je me présenter devant notre roi vieux et dévot, pour lui demander, à genoux et les yeux baignés des larmes du repentir, la grâce d'une incendiaire, d'une sacrilége qui a mis le feu au monastère de Saint-George d'Avignon? Cette manière de procéder était trop vulgaire; je n'aurais pas voulu réussir avec de tels moyens, et le succès d'ailleurs me paraissait douteux.

Je brave le danger, il a pour moi des charmes,

ai-je dit avec Renaud. C'est sur la grande scène de l'Opéra que je me suis montrée à mes persécuteurs; c'est là qu'ils ont pu me voir sous les traits de la fière Pallas, de la belle Clorinde; c'est là que je devais chercher un triomphe, et c'est là que je l'ai trouvé. Ma victoire a passé toutes mes espérances. J'ai charmé, séduit, enivré ces bons Parisiens; je suis l'objet de leur admiration. A la cour, on prône, on exalte ma beauté, mes talens; les seigneurs les plus puissans m'offrent leur protection, puisque tu exiges que je ne te cache rien, les billets doux arrivent chez moi par centaines, et les témoignages de satisfaction qui les accompagnent me prouvent chaque jour combien la galanterie française est ingénieuse. Le directeur de l'Académie royale de Musique entendait trop bien son affaire pour ne pas m'attacher à son théâtre; mais peut-être voulait-il un second début; peut-être espérait-il profiter du désir qu'une actrice de province a toujours de devenir premier sujet de l'Opéra, afin de m'obtenir à des conditions plus avantageuses. Il n'a pas eu le temps de mettre en jeu sa tactique : le comte de Melun et vingt seigneurs que je ne puis te nommer ont obtenu, enlevé de vive force mon engagement. Je n'avais droit qu'à 700 livres et mes appointemens ont été portés à 1000 livres par an, faveur insigne qui a fait naître bien des jalousies. On craint que de nouveaux succès ne me placent bientôt au premier rang, et j'arriverais alors au plus haut degré de fortune auquel une actrice de l'Opéra puisse prétendre : 1500 livres par an.

Tu penses bien que je me suis empressée de signer un engagement aussi avantageux. M. de Francine, gendre de Lulli et son successeur dans la direction de l'Académie royale, est très-content de l'acquisition qu'il a faite et me l'a témoigné. « Me voilà donc rangée parmi vos princesses, lui ai-je dit; vous croyez qu'un acte dans lequel toutes les formes ont été observées m'engage envers vous et met ma personne et mes talens à votre disposition. — Qui pourrait en douter? — Je suis désespérée de troubler une aussi douce sécurité, mais il faut que je vous prévienne de quelques petites difficultés qui pourraient m'empêcher de tenir mes promesses avec toute l'exactitude convenable; je vous réponds de ma bonne volonté, et pourtant cela ne suffit point : il faut encore que la justice du roi, quelquefois inquiète et peu sensible aux charmes d'une jolie femme, aux séductions de la scène et de l'art musical, ne vienne point appréhender au corps Arcabonne ou Pallas pour la traîner en place de Grève et la réduire en cendres. Vous pensez qu'un pareil accident ferait manquer le spectacle et j'en serais vraiment désolée. — Juste ciel! que me dites-vous? — La vérité. Madame Maupin n'est autre que Madeleine d'Aubigny, condamnée au feu par la Cour d'Avignon. Jusqu'à ce jour, j'ai regardé cet arrêt comme une bagatelle peu digne de mon attention; mais il faut maintenant que je songe aux intérêts de mon directeur et que je l'engage à prendre tous les moyens nécessaires pour qu'il ne soit pas troublé dans la possession de ses acteurs. Peut-être me conseillerez-vous de me présenter devant le lieutenant-criminel, de lui chanter quelque complainte bien touchante, de l'attendrir, de le séduire au point qu'il s'oppose lui-même à l'exécution de la sentence fatale. Ce moyen n'est pas neuf : il suffit que Phryné l'ait employé jadis pour que je le dédaigne. Vous connaissez la légèreté de mon caractère et mon humeur insouciante et capricieuse : qu'ils me brûlent, si telle est leur fantaisie, qu'ils renversent ou détruisent l'idole du public, s'ils en ont le courage ou la barbarie, cela m'est fort indifférent; mais je dois vous avertir du danger qui menace votre théâtre et prévenir ainsi des malheurs qui le ruineraient infailliblement. »

Ce bon Francine ouvrait de grands yeux et doutait si je parlais sérieusement ou si c'était une plaisanterie; je le persuadai pourtant. Il s'occupa sur-le-champ d'une affaire dont il connaissait toute l'importance, et joignant son crédit à celui des gentilshommes que l'enchanteresse Armide, la sensible Oriane a déjà subjugués, il obtint ma grâce du roi. Te voilà rassuré sur ce point, je vais te faire part de mes nouveaux succès et des intrigues, des difficultés qu'il m'a fallu combattre pour me placer et me maintenir au premier rang parmi les actrices de notre Académie de Musique.

Les demoiselles Antier et Journet ont fait tous leurs efforts pour empêcher ma réception : c'est bien naturel; elles voulaient éloigner une rivale qu'elles redoutent beaucoup. Leurs menées ne pouvaient réussir auprès du directeur et des gentilshommes : ces messieurs étaient trop prévenus en ma faveur. Désespérant du succès de cette attaque, elles ont eu recours à d'autres moyens.

Duménil, Thévenard, qui tiennent toujours le premier emploi de haute-contre et de basse-taille, cédant aux sollicitations de ces intrigantes, affectaient de déprécier ma voix et mes talens. Toutes les fois que je devais jouer, ils étaient malades et se faisaient remplacer par Piton et par Dun, leurs doubles. La Desmâtins, la Duverdier m'ont encouragée et se sont montrées bonnes camarades; mais tu sais que ces deux actrices n'ont plus l'affection du public et qu'elles songent à se retirer. Il serait temps: la Duverdier passe la soixantaine et compte quarante-cinq ans de service à l'Opéra; elle a bien gagné sa pension. Duménil s'est décidé pourtant à jouer le rôle de Tancrède pour mon troisième début; mais cet ivrogne était pris de vin au point qu'il ne pouvait se tenir sur ses jambes. Dans la scène du combat, j'ai failli le jeter à terre d'un coup de revers; j'étais obligée de m'éloigner de lui à chaque instant pour éviter les bouffées de ses soupirs amoureux. On lui avait cependant administré, selon l'usage, une triple dose de café, pour le mettre à même de se présenter décemment sur la scène. Le public reconnaît son état d'ivresse, mais il y est accoutumé et veut bien pardonner cet ignoble défaut à son acteur favori. Duménil n'a guère que cinq à six tons dans la voix, il les gouverne avec art; ces notes sont pleines et sonores; elles ont un charme puissant, et les compositeurs disposent sa partie de manière à ne pas le faire sortir des bornes que la nature lui a tracées. La voix de Boutelou est plus étendue, mais ce chanteur manque d'énergie; il se fait vieux et ne paraît plus que dans les personnages secondaires ou bien dans les prologues et les divertissemens.

Un prévôt de salle doit être sûr de son épée; cette arme peut aussi rendre des services à une débutante; l'aventure que je vais te raconter t'en donnera la preuve et me fournira l'occasion de te remercier de nouveau des leçons que tu m'as données. Les caprices de notre première haute-contre commençaient à me fatiguer, ils pouvaient me nuire si je n'avais pris le parti de corriger l'impertinent Duménil. Ce chanteur fait les délices de la haute société; les grands l'invitent à leurs soupers et se plaisent à lui voir exercer tour à tour la prodigieuse facilité qu'il a de boire et de chanter. Il n'y a pas de festin qui mérite d'être cité si Duménil n'a régalé les convives d'une vingtaine de chansons à boire: c'est la seule musique à la mode pour le grand monde. Quelques amateurs essaient des airs d'opéras lorsqu'ils trouvent des musiciens assez habiles pour les accompagner sur le théorbe ou sur le clavecin; mais ces concerts sont trop rares pour que l'on doive les citer. Duménil boit comme Silène et chante comme Apollon; cette double qualité l'a poussé bien avant dans les faveurs de la cour; on lui permet d'aller à Londres, et les Anglais enchantés l'ont comblé de richesses. Je crois pourtant qu'il a renoncé à ces voyages: une troupe de chanteurs italiens représente maintenant des opéras dans cette capitale, et les nouveau-venus semblent avoir pris le dessus de manière à ne laisser que peu d'espoir aux chanteurs français. Mais revenons à la leçon que j'ai donnée à Duménil.

Il soupait chez le duc de la Feuillade. Habillée en homme et l'épée au côté, j'allai l'attendre sur la place des Victoires. Comme il était probable qu'avec un héros d'opéra tel que Duménil je n'aurais pas besoin de l'arme des chevaliers français, j'avais pris un bâton: tu vois que je sais tout prévoir. Vers minuit la société du duc se retire, on se sépare à la porte de l'hôtel, et Duménil, que tout le monde avait abandonné, se dirige vers l'endroit où je l'attendais. Je le reconnais à sa démarche incertaine, aux éclats de sa voix qui laissait échapper encore quelques fredons; peut-être avait-il peur, car il se mit à chanter plus fort quand il fut près de moi. « Plus bas, lui dis-je, va chanter au cabaret, je n'aime pas ta musique. — Mais je ne croyais pas vous avoir offensé. — Tu te trompes, lui repliquai-je avec ma grosse voix, et la preuve, c'est que tu vas m'en rendre raison; vite l'épée à la main. » Je mets flamberge au vent; le poltron se garde bien de suivre mon exemple, il veut prendre la fuite. Je l'arrête, et la crainte que lui inspirait mon épée me permet de faire jouer le bâton sur son dos avec autant de force que de vivacité. « Me voilà satisfait, j'ai vengé mon injure, et pour preuve de ma victoire, je ne te demande que ta montre et ta tabatière d'or. » Le pauvre diable m'avait déjà présenté sa bourse.

Le lendemain on répétait *Iphigénie en Tauride*, opéra sur lequel on fonde de grandes espérances. Les paroles sont de Duché et Danchet, la musique de Desmarets et Campra. La vieille Desmâtins a su se faire donner le rôle d'Iphigénie, j'ai dû me contenter du personnage assez insignifiant de Diane, mais j'espère en tirer bon parti. La répétition était commencée et Duménil ne paraissait pas; il arrive enfin. « Qu'avez-vous donc, M. Duménil? vous avez l'air effaré, vous êtes pâle comme un mort, seriez-vous malade? — Non, pas précisément; cependant je n'ai pas fermé l'œil cette nuit. Paris est infesté de brigands, je ne sortirai plus sans être armé d'un mousqueton. Imaginez-vous que trois grands coquins ont eu l'audace de m'arrêter hier, à minuit, sur la place des Victoires. J'ai fondu sur eux l'épée à la main, je me suis défendu comme un lion, mais ils étaient trois, il a fallu céder au nombre: ils m'ont dévalisé. — Et vous n'avez pas été blessé, lui dis-je en lui passant la main sur les épaules. — Fort heureusement non. Vous le voyez, j'en ai été quitte pour l'émotion qu'une rencontre de ce genre doit causer à l'homme le plus brave. — C'est bien singulier, d'autres

personnes ont déjà parlé de cette aventure et la contaient d'une autre manière. Elles prétendent qu'un seul adversaire vous a menacé, et que cet adversaire, si redoutable en apparence, était une femme. Elle vous a roué de coups lorsqu'elle a vu que vous ne vouliez pas lui donner satisfaction avec l'épée. — Mais je suis bien sûr de ce que je dis, je le sais mieux que personne, puisque j'y étais.—Et moi aussi. — La preuve? — Voilà votre montre et votre tabatière, c'est un emprunt que je vous ai fait hier au soir. Vous voyez que ces objets précieux sont tombés en bonnes mains, je vous les rends avec plaisir, et vous prie de changer de conduite envers une jeune débutante qui ne saurait vous inspirer de jalousie. Ne la forcez pas à vous donner une seconde leçon. »

Thévenard était présent à cette explication, et s'efforçait de rire avec ses camarades, mais la scène était moins plaisante pour lui que pour les autres. Sa conscience lui reprochait les mêmes torts, il s'attendait à la même correction que j'avais infligée à Duménil. Thévenard chanta son rôle d'Oreste tout de travers, et sortit avant la fin de la répétition. Le lendemain il ne parut point au théâtre et fit dire qu'il avait la fièvre. Le médecin de l'Opéra se rend chez lui pour constater le fait et ne trouve pas son malade. Dix jours se passent; *Iphigénie en Tauride* était arrêtée au moment où l'affiche annonçait sa première représentation. Le directeur ne savait comment se tirer d'un si cruel embarras; le vieux Dun pouvait seul jouer le rôle d'Oreste en l'absence de Thévenard, mais Dun avait déjà un rôle dans la pièce, celui de Thoas. On demande Thévenard à tous les échos d'alentour; point de réponse. Tout Paris était en émoi d'avoir ainsi perdu ce bel acteur, cette basse-taille si puissante et si gracieuse. M. de Francine, désolé de voir son répertoire bouleversé et son opéra nouveau démonté, s'adresse au lieutenant de police pour qu'on lui trouve Thévenard mort ou vif, et promet une récompense honnête à celui qui découvrira ce trésor. Le lendemain la mèche fut éventée et le secret révélé par un aide de cuisine de Monsieur, frère du roi. Thévenard, frappé d'une terreur panique, s'était réfugié dans les combles du Palais-Royal, et peut-être ne serait plus sorti de cette retraite si le marmiton qui lui portait chaque jour sa ration ne l'avait trahi.

M. de Francine, précédé de son guide, escalade le grenier, va trouver le reclus, et lui demande la cause de cette bizarrerie. « Je ne vous trompe pas, dit Thévenard, j'ai la fièvre, et tant que vous aurez des actrices comme cette enragée qui s'escrime de l'épée et du bâton, je ne pourrai plus paraître sur votre scène. — Rassure-toi, mon ami, tout est fini; bien qu'elle joue le rôle de Diane, madame Maupin n'est pas implacable comme cette déesse. Viens, mon cher Oreste, ne crains pas le sort de Duménil : comme Pylade il s'est dévoué pour son ami; ne crains plus les coups de bâton, Duménil les a tous acceptés. Deux mots d'excuse suffiront pour désarmer le courroux de notre amazone, et demain le succès d'*Iphigénie en Tauride* va rétablir nos affaires et donner assez d'occupation aux malins des coulisses pour qu'ils n'aient pas le loisir de parler de ta mésaventure. »

En effet, M. de Francine me présenta le prudent Thévenard, qui me salua très-respectueusement, et je ne lui donnai pas le temps de continuer sa harangue.

Soyons amis, Cinna, c'est moi qui t'en convie,

lui dis-je en lui tendant la main d'un air de princesse. Thévenard s'est marié; les circonstances de cet hymen sont si singulières que je veux te les conter. Je suis allée à Sertrouville rendre une visite à la sublime Le Rochois; je te parlerai de cette femme célèbre et des conseils qu'elle m'a donnés. Mais c'en est assez pour aujourd'hui.

Adieu, je te dirai le reste une autre fois.

MADELEINE MAUPIN.

Nouvelles.

La réouverture de l'Opéra aura lieu le 1er juin prochain.

La salle a été refaite tout entière : de nouvelles peintures, un plafond nouveau, une nouvelle disposition des loges, telles sont les améliorations importantes opérées en si peu de jours. Autant que nous avons pu en juger au milieu des échafaudages, Paris n'aura pas eu de salle de spectacle aussi belle et aussi riche. Outre le lustre, dont la clarté n'était pas suffisante, on a ajouté deux rangs de bougies à chacune des colonnes dorées, ce qui donnera un air de fête et un éclat inconnu à cette vaste enceinte. L'administration ne s'est pas bornée à ces travaux d'embellissement extérieur. L'opéra de *Guillaume Tell* a été réduit en trois actes, ce qui permettra de le faire suivre d'un ballet.

L'Opéra nous promet, dans le courant du mois de juin, la première représentation d'un opéra en deux actes, *le Philtre*, musique de M. Auber et paroles de M. Scribe. Le ballet est de MM. Scribe et Coraly, et la musique de M. Caraffa, il est intitulé *l'Orgie*.

La première représentation de *Robert-le-Diable*, grand opéra de MM. Meyerberr, Scribe et G. Delavigne, aura lieu vers les premiers jours de septembre. Mme Schrœder-Devrient, cette cantatrice si dramatique, et dont le concours sera si utile au théâtre, vient d'être engagée par M. Véron, et fera ses premiers débuts dans *Robert-le-Diable*. Ce sont là sans doute de brillantes promesses; mais nous pouvons, en fait de goût, de zèle et de sacrifices de tout genre, nous en fier à la nouvelle administration.

Beaux-Arts.

SALON DE 1831.

SCULPTURE.

Nous ne chercherons pas à expliquer l'espèce d'indifférence que la majorité du public semble témoigner en France pour les productions de la sculpture, et bien convaincus de tout l'intérêt qu'inspire à nos lecteurs le bel art que de nos jours Canova a fait briller d'un si vif éclat, nous entrons de suite en matière et allons essayer de rendre compte des impressions qu'ont fait naître en nous les divers ouvrages de sculpture exposés cette année au Louvre.

En entrant dans la salle, le premier qui attire les regards est le *Spartacus brisant ses fers* de M. Foyatier. Déjà à la précédente exposition, où l'auteur nous avait montré le modèle en plâtre de ce grand ouvrage, nous avions pu remarquer les qualités qui le distinguent et le placent tout-à-fait hors de la ligne commune. En effet, l'expression de la physionomie du prince de Thrace brisant ses fers et saisissant son glaive est pleine d'énergie; la haine, la fureur, des projets de vengeance se peignent dans ses regards comme dans chaque trait de sa figure, comme dans tout le mouvement de sa personne. L'idée sous l'inspiration de laquelle l'auteur a créé sa statue est fortement sentie et fortement rendue; il y a de la poésie, de l'enthousiasme dans l'ame de l'artiste à qui l'on doit ce bel ouvrage, aussi ne peut-on le regarder sans éprouver une émotion profonde, émotion dont aucun défaut ne vient vous distraire, car le style de M. Foyatier est aussi pur que son dessin est sévère, son exécution est large et pourtant soignée, en un mot, *Spartacus*, que déjà nous avions admiré avant qu'il fût amené au degré de perfection auquel le statuaire, éclairé par quelques conseils comme aussi par ses propres observations, s'est efforcé d'atteindre, est aujourd'hui une des belles productions de la statuaire moderne.

Une statue moins grandiose, mais d'un genre plus gracieux, qui me paraît mériter une attention toute particulière, est le *Mercure* de M. Duret. Une idée pleine de grâce et de poésie anime toute cette charmante composition. Le jeune dieu a tendu en se jouant une corde sur un coquillage, et ses doigts légers l'ont effleurée... un son harmonieux est venu frapper son oreille... l'étonnement, le plaisir, la surprise, se peignent sur la naïve physionomie du jeune immortel; il écoute.... la lyre résonne peut-être encore. — La pose du divin adolescent est simple et naturelle; ses formes sont pures; les yeux glissent sur ces contours d'un modelé si fin, et le dessin en est d'une correction extrême: la statue entière est un modèle de grâce et d'élégance.

Du *Mercure* de M. Duret au *Tigre* de M. Barye la transition est brusque, il faut en convenir; mais, nous l'avouons franchement, l'admiration est un sentiment auquel notre ame s'ouvre si volontiers que nous ne pouvons nous empêcher de rechercher de prime abord les ouvrages qui peuvent le faire naître, quand même devrait s'y mêler cette espèce d'effroi, de resserrement, qu'il est impossible de ne pas éprouver devant le groupe que M. Barye a reproduit avec tant d'énergie et de vérité. Un tigre a saisi un jeune crocodile, l'étreint entre ses pates et s'apprête à le dévorer: vainement il s'est débattu; ses écailles craquent déjà sous la dent meurtrière du monstre, le malheureux reptile se replie sur lui-même, et il y a tant de douleur, une douleur si vraie dans tous ses mouvemens, que l'on croit entendre ses cris d'angoisse, en même temps que le rugissement sourd et concentré du tigre. Rien n'est effrayant comme ce groupe; la vie et la souffrance sont exprimées avec tant de force et de vérité que l'illusion est complète. On souffre réellement soi-même en le regardant, cependant il est impossible de ne pas revenir le voir et l'admirer.

Critiquer un ouvrage aussi remarquable serait réellement faire preuve d'un mauvais esprit. Cependant nous dirons à M. Barye, plutôt pour lui prouver l'attention avec laquelle nous avons examiné son œuvre que pour y trouver un défaut, que la partie postérieure du tigre ne nous paraît pas aussi animée, aussi pleine de vie que le devant du corps: par-devant, griffes, nerfs, tout est en contraction, tout agit, tandis qu'en arrière tout est calme, tranquille, les pates ne sont pas même cramponnées par terre, comme on devrait le supposer dans un mouvement aussi énergique, aussi général. Mais du reste, pour s'apercevoir de ce défaut, il faut étudier cet étonnant ouvrage comme nous l'avons étudié. Et d'ailleurs notre observation fût-elle juste, le *Tigre* de M. Barye n'en serait pas moins une œuvre admirable.

Bien qu'ayant à traiter un sujet d'un ordre supérieur dans le martyre de saint Sébastien, M. Barye ne s'est pas élevé si haut que dans le groupe dont nous venons de parler. Cependant cet ouvrage, quoique moins fortement



conçu, n'en est pas moins fort remarquable. La pose est pleine de simplicité et de naturel, et n'eût-il exposé que cette statue, M. Barye n'en tiendrait pas moins une des premières places au salon.

Un jeune homme qui déjà en 1827 avait exposé un *Amour tourmentant l'ame*, charmante statue, modèle de finesse et de naïveté, M. Dumont, a envoyé cette année un ouvrage plus important. Son groupe en marbre de *Leucothoë et Bacchus* est une preuve certaine de ses progrès et des pas qu'il fait dans la carrière. Le public et surtout les artistes ont porté sur le talent de M. Dumont, lors de l'exposition des envois de l'école de Rome, un jugement qui lui est tout-à-fait favorable, et ont remarqué aussi un buste de lui, celui de M. Guérin, qui, par la finesse de sa touche et son extrême ressemblance, mérite bien une attention toute particulière.

J'ai parlé de bustes, il en est un qui, par la célébrité de l'homme qu'il représente, par la réputation que lui ont fait les amis de l'artiste, qui avaient pu le voir dans son atelier, excitait une curiosité bien vive, d'autant plus qu'il n'a été placé au salon qu'assez tard, et qu'on savait que cet hommage d'un sculpteur célèbre à un grand poète ne devait y rester que peu de temps : c'est le buste colossal de Goëthe, exécuté en marbre français, par M. David, membre de l'Institut.

Plus que personne, nous admirons le beau talent de l'artiste à qui l'on doit le tombeau de Botzaris, la statue et les bas-reliefs qui ornent celui du général Foy, et une foule d'autres œuvres marquées au coin du génie ; et ce n'est pas sans quelque hésitation que nous allons nous hasarder à faire quelques observations sur l'unique ouvrage qu'il ait encore exposé cette année. Mais nous nous faisons un devoir d'examiner une œuvre, abstraction faite de tout antécédent, et d'oublier, s'il se peut, le prestige, l'intérêt qu'ajoute à un ouvrage le souvenir encore récent du plaisir, de l'admiration qu'ont fait naître les précédentes productions de l'auteur.

Les nombreux portraits de Goëthe et les récits des voyageurs nous ont appris que le front de l'auteur de *Faust* et de *Goëtz de Berlichingen* a acquis, par la constante habitude d'une pensée forte et puissante, un développement peu ordinaire ; mais quelque vaste qu'il puisse être, le front de Goëthe devrait-il jamais rappeler le front d'un hydrocéphale?... M. David, qui, plus que personne, est à même de connaître et d'apprécier les savantes observations dont le docteur Gall a consigné le souvenir dans son immortel ouvrage sur la physiologie du cerveau, est-il bien sûr de n'avoir pas dépassé la vérité en donnant à l'auteur de *Werther* un front qui surplombe?... J'ai long-temps considéré le buste du célèbre poète, et je ne puis me persuader, je l'avoue, qu'il n'y ait pas d'exagération, exagération que je serais tenté de m'expliquer par le peu de temps que M. David a passé auprès de Goëthe, et qui ne lui aura permis de faire, d'après son modèle, qu'une ébauche sur laquelle il n'aura pas aperçu un défaut devenu plus saillant alors que la finesse du travail, qui permet d'en mieux apprécier les beautés, en dévoile aussi les défauts. A celui-là près, il est impossible de ne pas être frappé d'admiration et de respect devant cette image colossale du Nestor de la littérature allemande. L'auteur a imprimé à cette physionomie un caractère de grandeur et de majesté qui en impose et qui cependant n'exclut point tout-à-fait l'expression un peu ironique qui doit se trouver parfois sur la figure du créateur de Méphistophélès.

Il est un autre buste qu'il nous tarde de signaler, et qui mérite une distinction toute particulière, tant par son extrême ressemblance que par la manière grande et noble dont il est conçu et exécuté, c'est celui que M. Ramus, jeune artiste provençal, a fait d'après M. le comte de Forbin. C'est la première fois, je crois, que M. Ramus met au Salon ; mais son premier pas dans la carrière me paraît lui faire le plus grand honneur.

Nous ne dirons rien d'une petite statue en plâtre envoyée par M. Eugène Devéria, le jeune peintre à qui l'on doit le tableau de *la Naissance de Henri IV*, qui au dernier Salon fit événement ; mais en revanche, je vous signalerai comme une des productions les plus curieuses du Salon de sculpture un bas-relief de M. de Triqueti, jeune artiste dont on a remarqué plusieurs tableaux dans les salles de peinture, et notamment *Galilée abjurant ses prétendues erreurs devant l'inquisition*. Non content des suffrages flatteurs que lui a mérités ce tableau brillant de couleur et d'un effet très-harmonieux, il a recherché aussi la gloire du sculpteur, et s'est présenté dans la lice avec un bas-relief en bronze, dont les figures se détachent presque entièrement du fond : il représente *la Mort de Charles-le-Téméraire*. Vaincu à la bataille de Nancy, le duc de Bourgogne cherche son salut dans la vitesse de son cheval, mais un cavalier le poursuit, l'attaque, et perce de son épée, au défaut de la cuirasse, le dernier des ducs de Bourgogne de la seconde race. Il y a quelque chose d'étrange, de fantastique, dans cette composition, à la fois si neuve et si originale. C'est plein de vie, d'ame et de mouvement, et l'exécution en est d'autant plus à remarquer que « cet ouvrage de fonte est présenté, dit le livret, tel que le bronze est sorti du moule, et sans la plus légère retouche ou ciselure. »

Un cadre n'est ordinairement qu'une bordure, qu'un ornement qui sert à décorer le travail qu'il renferme. M. de Triqueti a su donner à celui qui entoure le bas-relief dont je viens de vous entretenir, et qu'il a sculpté

lui-même sur bois, style d'architecture bourguignone, un intérêt tout spécial et qui se lie intimement au sujet principal qu'il a traité. A gauche du spectateur est sculptée, dans l'épaisseur du cadre, la statue de Philippe-le-Hardi, premier des ducs de Bourgogne de la maison de Valois, et à droite celle de Marie de Bourgogne, fille de Charles-le-Téméraire, en qui la famille s'éteignit. Au bas du cadre, quatre compartimens, représentant les emblèmes des quatre ducs, et dans le haut sont des figures emblématiques ayant trait à leur histoire; enfin les écus timbrés qui se trouvent dans diverses cases, tout autour du tableau, représentent l'histoire héraldique de la maison de Bourgogne, ainsi que ses alliances.

A***.



LETTRES SUR LE SALON DE 1831.

TROISIÈME LETTRE.

A M. Robert Smirke,

Membre de l'Académie de peinture d'Angleterre, etc., etc.

A LONDRES.

Monsieur,

Grâce à l'étude que vous avez faite de notre roman de *Gil Blas*, traduit par vous en compositions si brillantes, vous avez pris goût à notre littérature, et vous êtes devenu le familier de ces auteurs du bon vieux temps qu'aucuns ont la superstition d'adorer encore. Vous souvenez-vous de cette scène des *Plaideurs* de Racine, où le bon Dandin, juge-modèle s'il en fut jamais, possédé du démon de la Justice, et gardé à vue par sa famille et ses gens, s'en va sur les gouttières ou s'échappe par les soupiraux de sa cave, en criant à tue-tête : « Je veux aller juger? » Et il juge en effet, et d'une façon si bouffonne que c'est merveille de le voir, merveille de l'ouïr.

« Eh bien! maintenant, c'est au tour de notre académie des Beaux-Arts à donner sa petite comédie. Les entrées des salles de l'exposition sont suspendues : de nouveaux tableaux sont soumis aux jurés-experts pour remplacer ceux qui jouissent depuis un mois de l'ovation du Louvre. Et les jurés s'assemblent : la table au tapis vert, le fauteuil et la sonnette du président, le greffier au grave maintien, rien n'y manque. Silence! vous dis-je, ils sont en travail : ils jugent: ils vont sauver les arts comme les Quarante ont sauvé les lettres; comme les oiseaux sacrés ont sauvé le Capitole...... »

Voilà ce qu'hier, à l'entr'acte d'une représentation de la pièce de Racine, grondait entre ses dents un jeune homme à qui une place mal commode avait donné de l'humeur, et qu'à son air vif et spirituel, à sa barbe du seizième siècle et à son langage, j'avais tout d'abord reconnu pour un artiste. Il me donna le mot de sa boutade énigmatique. D'exceptions en exceptions je cherchai à obtenir grâce dans son esprit pour quelques-uns des immortels dont j'aime le haut talent et la personne; mais il s'agitait sur sa banquette étroite, et son humeur allait croissante.

« Oui, sans doute, poursuivit-il, parmi ces juges il est de rares génies qui couvrent l'académique aréopage de l'éclat de leur nom; mais autour d'eux se groupent trop de médiocrités triomphantes par qui le talent s'indigne d'être jugé. Qu'un jury d'admission soit nécessaire, d'accord; mais pourquoi n'est-il composé que des seuls élémens d'une académie patentée, soutien du droit divin dans les arts? Pourquoi la formation n'en est-elle pas laissée à l'élection des artistes, sous telles ou telles conditions de justice distributive généralement consenties? Car de quel droit de flagrantes médiocrités s'arrogent-elles le privilége de juger les Robert et les Delacroix, les Schnetz et les Delaroche, les Decamps et les Dupont! De quel front osent-elles ne pas décliner sur-le-champ leur compétence! Encore si, croyant en lui-même, ce jury faisait son devoir; encore si son excessive indulgence n'ouvrait pas la porte à des productions détestables sous le rapport de l'art, et, qui pis est, aux nudités, aux équivoques ordurières de la régence, aux orgies qui calomnient les ateliers, et où le peintre et son modèle roulent dans la double ivresse des sales voluptés et du vin. Mais non, tout s'entasse pêle-mêle sans distinction de sujet. Ce n'est pas d'ailleurs que je sache à Bayard le moindre gré de sa continence; mais, entre nous, si vous n'êtes pas seul dans votre alcôve, tirez-en les rideaux, et gardez-en pour vous les secrets. Voltaire a bien pu communiquer à Ninon, Rochester à ses amis, Parny à son Éléonore, les débauches d'une muse libertine; mais ils n'ont pas appelé la cour et la ville, tous les sexes et tous les âges à les entendre. Qu'est-ce, après tout, que la réserve chez un peuple poli comme le nôtre? Une grâce, une politesse de plus. Et puis, c'est le palais du roi lui-même qui s'ouvre à nos œuvres : que l'art rende en gloire, et avant tout en décence, à

notre monarque, ce qu'il en reçoit en protection. Gardons que sa jeune famille, placée de nos propres mains à la tête de notre pays, ne puisse sans rougir se mêler dans ces galeries au milieu de nous. Enfin ne devons-nous pas nous-mêmes respect à nos propres mères, à nos sœurs et à nos filles?..... Le genre Dubufe nous saisira donc partout à la gorge! Rien ne manque à sa gloire, pas même les imitateurs; et telle personne, dont le nom au livret ne peut être qu'une erreur, risque un œil pour nous donner aussi sa petite Régence demi-lascive!.. »

A ces mots, la toile se levant coupa court à cette conversation, que la fin de la soirée dramatique et les flots de la multitude sortant de la salle nous empêchèrent de reprendre, en nous empêchant de nous rejoindre.

Sa colère était fondée sans doute; mais s'il faut proscrire les priapées, il faut mettre le même empressement à accueillir le nu qui a sa décence, et qui est l'une des belles ressources de l'art. L'étude d'une *jeune Baigneuse,* où M. Rioult s'est montré coloriste habile, en est un exemple : la tête de cette charmante étude est pleine de naïveté, d'innocence et de grâce, et les formes de ce corps, où brille l'enfance en sa fleur voisine de l'adolescence, n'éveillent dans l'imagination que des idées tranquilles et douces. Il y a dans le spectacle des formes surhumaines des statues antiques quelque chose qui saisit fortement l'imagination, qui va puissamment au cœur, qui ravit l'ame vers une sphère de grandeur et d'élévation, vers un ordre d'idées nobles et pures comme les objets qui les enfantent. C'est la même pensée qu'exprimait Winckelmann, quand il disait que la contemplation de l'Apollon du Belvédère le rendait meilleur.

Une chose qui rassure, c'est que les vrais talens de notre école prêchent d'exemple contre le mauvais goût renouvelé des gouaches de Baudouin. Voyez comme le pinceau pur de notre Ingres sait captiver l'imagination sans la souiller, devant les contours raphaélesques de son *Odalisque.* Voyez comme Gérard fait doucement rêver quand il réfléchit la sensibilité de l'Amour sur l'ame candide et pure de sa *Psyché;* comme Hersent a parlé, dans un sujet difficile, le naïf et chaste langage de la Bible.

Les mœurs religieuses ou populaires de l'Italie fournissent à Robert et à Schnetz de nobles ou d'heureuses inspirations; à Delaroche, à Delacroix, le Dante ou l'histoire; à Decamps, les scènes familières de la vie. Alfred et Tony Johannot, à leur tour, savent puiser aux sources fécondes des romans de Walter Scott, qui sont aussi de l'histoire; et leur crayon spirituel et facile vient en aide à l'art du typographe, et se joue pour *illustrer,* suivant votre expression anglaise, les monumens du génie.

Ces deux jeunes artistes méritent une mention particulière; mais leur nom se mêle à trop de souvenirs de ces dernières années, pour que vous ne me permettiez pas d'arrêter un instant vos regards sur cette époque transitoire qu'ils ont marquée du cachet de leur talent, soit qu'ils aient reçu, soit qu'ils aient donné l'impulsion dans les arts, comme graveurs, dessinateurs ou peintres.

Depuis vingt-cinq ans, votre pays avait donné un essor extraordinaire à la librairie, en associant les arts du dessin au succès de cette branche d'industrie. Alors que la paix rouvrit le continent, l'Europe devint sur-le-champ tributaire de la Grande-Bretagne pour ses splendides éditions à *illustrations,* et il se fit sentir en France une émulation qui nous valut de beaux ouvrages typographiques et chalcographiques. Déjà, il est vrai, les Didot, les Renouard et les Crapelet avaient produit en ce genre des monumens immortels; mais rien n'avait encore paru qui pût rivaliser avec les *Mille et une Nuits,* dont les ravissantes compositions auraient suffi pour vous placer au premier rang parmi les artistes. Votre *Gil Blas* et votre *Don Quixote* vinrent ajouter encore à l'enthousiasme comme au désespoir de nos dessinateurs et de nos graveurs de vignettes à qui cependant notre admirable Prud'hon avait donné des leçons heureuses.

Jusque-là, Moreau le jeune, si peu puissant dans ses effets, mais si admirablement habile à reproduire les scènes des siècles de Louis XIV et de Louis XV, était le point de mire des artistes qui cultivaient le même genre. Seul digne d'être cité, Alexandre Desenne avait succédé à Moreau sans le remplacer, et tenait alors le sceptre de la vignette. Il fit des efforts pour dérober à vos ouvrages quelque chose de leur supériorité incontestable; et, sous ses yeux, quelques bons graveurs se formèrent à ses principes nouveaux : les frères Johannot furent du nombre; et, depuis ce moment, on les trouva partout où il y avait des progrès à faire et des éloges à recueillir.

Cependant, un homme, doué de la plus heureuse organisation, sachant d'un tour de main triompher de toutes les difficultés de l'art, au gré d'un talent improvisateur, M. Achille Devéria, marchait sur les traces de Desenne; et, à la mort de cet artiste aimable, restait seul en possession des *illustrations* bibliographiques. Long-temps il y déposa les trésors de son imagination féconde, que parfois l'abus d'une facilité excessive déparaît de quelques négligences; et si la lithographie ne l'eût rendu infidèle à sa première vocation, il eût occupé, dans cette branche de l'art, le rang qu'il eût daigné y choisir. Sa vocation, je me trompe : la brillante imagination d'Achille Devéria n'était pas faite pour mourir dans le cadre étroit de vignettes de livres : il lui fallait, pour s'accuser tout entière et prendre un libre essor, un hôtel Lambert à embellir, un palais de Versailles à décorer, comme en avait eus Le Brun.

D'après Devéria, les frères Johannot s'essayèrent encore de la manière la plus heureuse dans la gravure de vignettes. De grandes planches, qu'ils donnèrent aussi à la même époque, prouvèrent la souplesse de leur talent; et ce n'étaient là que les préludes de succès d'un autre genre. Impatiente de se produire, leur vive imagination ne voyait dans la gravure qu'un moyen d'écrire sa pensée. Interprètes d'abord des œuvres d'autrui, ils voulurent bientôt voler de leurs propres ailes, et gravèrent les compositions dont ils étaient les auteurs. L'eau-forte cultivée d'une façon si brillante par les maîtres anciens et quelques modernes, l'eau-forte où votre Wilkie, votre Edwin Landseer, votre Cruickshank déposent, chacun suivant son style, les confidences de leurs heureux génies, devint leur gravure favorite; et des collections de vignettes pour les œuvres de Walter Scott et celles de l'américain Cooper virent le jour. Presque à la fois ils trouvaient le temps de publier encore une multitude d'autres vignettes où l'imagination, l'esprit et la grâce

se disputaient le mérite de l'exécution. C'est alors qu'ils s'essayèrent dans la peinture où leurs coups d'essai furent des coups de maîtres. C'est alors aussi que le plus jeune des frères, M. Tony, associant son nom à toutes les publications intéressantes de l'époque, les *illustra* de dessins sur bois que grava Porret. C'est alors particulièrement que son crayon spirituel et protéiforme lutta de verve et d'originalité avec l'auteur du livre bizarre du *Roi de Bohême et ses sept châteaux*, débauche d'esprit, mais d'un esprit supérieur.

M. Tony Johannot, et avant lui M. Achille Devéria, ont à mes yeux bien mérité de l'art en rendant la gravure sur bois rivale en quelque sorte du burin. Ce genre, qui a eu ses périodes d'éclat et de décadence, mérite de ne point être relégué à des usages subalternes, et son mode expéditif d'exécution et d'impression l'appellent à d'importans résultats. Les premiers essais de gravure sur bois remontent jusqu'au temps où Charles VI régnait en France et Richard II en Angleterre : ils furent appliqués à l'impression des cartes à jouer. Reproduction grossière des costumes de l'époque, ces cartes se sont conservées d'âge en âge sous leur forme gothique jusqu'à nos jours, et si les gardiens de quelques-uns de vos Musées et ceux de votre Tour de Londres ont l'air, à s'y méprendre, de valets de pique ou de carreau, c'est qu'ils sont fidèles à leur costume primitif dessiné par les ciseaux grotesques d'un tailleur du quatorzième siècle.

Ce fut dans le quinzième et non loin de l'époque de la renaissance que les arts du dessin tirèrent parti de la gravure sur bois. D'abord elle servit à décorer les abécédaires de l'enfance: sur des cartes marquées chacune d'une lettre de l'alphabet, on grava d'informes figures de saints, d'anges et de démons, sujets favoris de nos bons vieux pères. Puis, comme on peut le voir au cabinet des estampes de la Bibliothèque royale, où le savant et obligeant M. Duchesne aîné apprend aux amateurs à savourer avec délices la précieuse odeur d'un bouquin, la gravure sur bois suivit l'art dans ses révolutions diverses: gothique sous les Bernard Milnet en France; les Burgmair, les Albert Durer, les Schaufelein en Allemagne; et s'offrant avec les formes de la renaissance sous le tranchant des Coriolano, des Andreani, des Jackson en Italie. Telle fut sa marche jusqu'au temps où sa sœur cadette la gravure sur cuivre, venant à naître en Allemagne, prit de plus en plus faveur, la fit négliger chaque jour davantage et presque livrer à l'oubli dans le dix-septième siècle. Ce n'est guère que depuis quarante ans qu'elle a repris une existence nouvelle en Angleterre; mais cette existence est brillante. L'idée de graver sur bois debout au lieu de suivre comme autrefois les fibres ligneuses a valu plus de solidité à ce genre de gravure, et donné les moyens de produire les merveilleux tours de force de finesse dont les Harvey, les Thompson, les Branston et les Wright en Angleterre, et les Porret en France, étonnent les yeux de l'amateur.

Remercions donc M. Tony Johannot d'avoir puissamment contribué, pour sa part, à rajeunir une branche intéressante des arts du dessin. Ainsi que son frère, il a, je le sais, bien d'autres titres à nos éloges; mais aucune des fantaisies, aucun des caprices de ces talens aimables n'est indifférent à étudier. Dessins, gravures, tableaux, tout sort avec une égale facilité de leurs mains habiles, et partout ils laissent l'empreinte du plus heureux talent. Leurs tableaux savent à la fois séduire la vue et captiver la pensée, et, dans ces deux cadres où leurs productions confondues décèlent par l'air de famille de leur touche une origine fraternelle, la vérité de costume est le moindre mérite. Bonheur des poses, justesse des expressions, finesse des têtes qui plus d'une fois rappellent celles d'Holbein, voilà bien des qualités du talent pittoresque. Et si parfois une critique grondeuse réclame un dessin plus sévère, un modelé plus ferme et plus de relief, elle s'oublie devant l'admirable vérité de la pantomime, le jeu spirituel et fin des physionomies, le sentiment qui met d'accord toutes les parties de l'œuvre; si enfin elle regrette l'absence de la vigueur du coloris, elle la trouve rachetée par la séduction de l'harmonie la plus parfaite. Ces qualités se reproduisent surtout dans les tableaux de *Woodstock*, de *Guy Mannering*, de *l'Antiquaire*; elles brillent encore dans l'*Officier de Fortune*, dans *Manfred* et le *Chasseur*, et dans *une Halte de soldat devant une auberge*, charmante composition de M. Tony, et chef-d'œuvre de son auteur.

Pour un peintre, l'un des moyens de popularité, c'est d'être multiplié par la gravure. MM. Alfred et Tony Johannot le savent mieux que personne, eux qui ont prêté à d'autres renommées le passe-port de leur burin. Il était tout naturel d'abord qu'ils se rendissent ce service à eux-mêmes : ils l'ont fait; mais aujourd'hui les plus habiles graveurs de vignettes de la capitale, les Burnet, les Tavernier, les Revel, les Mauduit, les Cousin, se disputent l'honneur de leur servir d'interprètes. A cette liste manquent et le beau nom de Henriquel Dupont et ceux de Prévost, Forster et Vallot; mais aujourd'hui les veilles de ces graveurs sont consacrées à de grandes planches, et leur talent aimé regrette sans doute de ne pouvoir attacher quelques fleurons de plus à la couronne des deux jeunes artistes qu'ont adoptés le public et les gens de goût.

LEAVES DE CONCHES.

Paris, 1er juin 1831.





MM. Delacroix, Léon Cogniet, Decamps, &c., &c.

Quelque présomptueuses que paraissent nos paroles, osons dire que le public ne nous semble pas avoir compris toute l'importance des expositions du Louvre, et surtout de celle de cette année, où la lutte des romantiques et des classiques se décide. La grande question des arts est là tout entière cependant; et il faut blâmer ce cruel et impitoyable esprit de critique avec lequel on juge des tableaux comme d'éphémères vaudevilles: quelque peu de conviction qu'il y ait aujourd'hui chez les artistes, c'est jouer avec du sang; et beaucoup de ceux qui nous rendent compte du Salon, en cherchant plutôt à nous amuser qu'à nous instruire, oublient que le trait d'esprit qui nous fait rire peut aller percer le cœur de celui qu'il frappe. Par goût, par esprit de justice, et dans l'espoir d'être plus utiles, nous serons plus sérieux, quitte à être moins attrayans. Sans doute MM. Laucrenon, Vincent, Latil, Caminade, Ansiaux, Lafond, Bordier, Brocas, Dassy, Lefebvre, Vauchelet, et quelques autres, manquent d'inspiration, et quoique nous puissions nous tromper, nous convenons qu'il est peu croyable que l'art leur doive jamais rien; mais pour cela, nous ne voyons pas leurs œuvres avec mépris : on y trouve le fruit de trop sérieuses études pour n'en pas respecter les défauts, et si l'on a droit de regretter leur peu de portée, c'est mal servir les arts que les outrager, car souvent on ne les comprend pas, et nous devons l'avouer, avec un jeune artiste qui l'écrivait dernièrement : « Pour bien juger un tableau, il faudrait être sûr de saisir toujours parfaitement l'esprit dans lequel il a été composé. » Nous savons bien qu'il y a des hommes si indignes du titre de peintre, que l'on ne saurait trop châtier la fatale manie qu'ils ont de barbouiller de la toile, comme M. Dumont, par exemple, qui nous a fait un *Louis-Philippe* en meilleure des républiques, c'est-à-dire au juste milieu, entre Lafayette et Gérard; mais ces hommes-là sont plus rares en peinture que les ignorans ambitieux ne le sont en politique, et comme après tout leurs vices sont moins dangereux, on peut absoudre un coupable pour ne point envelopper dans d'injustes rigueurs tant de gens qui n'en peuvent mais. En revanche, on ne saurait trop honorer ces véritables artistes, forts et courageux, animés d'une conviction profonde, qui vont à leur but d'un pas ferme, entraînant leurs détracteurs à leur suite. Personne ne niera, je pense, que M. Delacroix ne soit de ce nombre : c'est un génie novateur, plein de fougue et d'adresse, énergique et gracieux tout à la fois, et puis un peintre universel, comme un ancien maître voulait qu'ils fussent tous, un peintre qui n'a pas de genre, qui saisit ce qu'il voit dans la nature, et sait le poétiser. Nous le disons en conscience, après avoir analysé attentivement ses tableaux, il nous paraît impossible de l'accuser raisonnablement de s'écarter de la vraie route, qui n'est autre à nos yeux que la route du vrai. Dans ses ouvrages, nous n'avons toujours vu que l'intention de rendre la nature avec autant de vérité que de noblesse, et c'est là ce que nous demandons à la peinture : non point cette vérité qui trompe l'œil, qui n'a qu'un étroit mérite d'imitation et de patience, sans porter aucun intérêt avec elle; mais la vérité pure, attachante, empreinte enfin du génie *artistique*.

Nous sommes ennemis de la glaciale correction des imitateurs de David, qui prétendent continuer sa peinture sculpturale, et qui ramènent la forme à la plus stricte régularité, comme si la vie n'excluait pas cette perpétuelle régularité. Mais nous ne sommes pas moins ennemis du laid tel que vient de nous en donner M. Lethière. C'est incontestablement un consciencieux ouvrage que sa *Mort de Virginie;* on y voit avec satisfaction qu'il cherche, et rien n'est plus à son éloge que la facilité avec laquelle on peut reconnaître qu'il a abandonné dans cet immense tableau les principes de ses contemporains; mais en voulant éviter le type davidien, il est tombé dans un vice contraire, dans le trivial. Ses honorables efforts n'en porteront pas moins de bons fruits, et instruiront les jeunes gens. Le laid même a pour le poète et pour l'artiste un caractère de beauté qu'il ne faut jamais lui enlever; Michel-Ange et Raphaël en ont fait dans leurs sublimes ouvrages, il y excite la haine ou la terreur; mais jamais la répugnance ni le dégoût. C'est que le génie de l'artiste consiste à rendre sous des formes poétiques l'expression même des passions les plus abjectes qu'il n'a au reste le droit de représenter que pour nous en inspirer l'horreur. On voit que classique ou romantique sont des dénominations qui nous sont indifférentes; nous demandons des ouvrages qui puissent, comme ceux de MM. Delacroix, Delaroche, Decamps, Sigalon, Schnetz (nous prenons les modèles que nous avons sous les yeux), être étudiés et médités avec fruit sans égarer le goût des élèves ni fausser le jugement des masses.

Il est inutile de faire observer que cette digression nous ramène naturellement à M. Delacroix. Du petit nombre d'ouvrages exposés qui retracent les mémorables journées de juillet, sa *Liberté guidant le peuple* est sans contredit le plus remarquable. Nous ne décrirons pas ce tableau, plein d'énergie, parce que tout le monde le connaît déjà. Avouons d'abord que loin de partager l'avis général nous admirons beaucoup cette alliance de l'allégorie au réel que nous y trouvons. Il ne faut pas oublier que la peinture, comme la musique et les lettres, est faite pour agir sur les masses, et les perfectionner en transmettant à la postérité l'image de ce qui est grand et beau. Les arts dominent le peuple à son insu, et les véritables artistes briseraient leur palette s'ils croyaient n'avoir d'autre mission que d'amuser les yeux de quelques riches : or n'est-il pas certaines actions que l'on est obligé de personnifier pour les rendre appréciables? La fiction est une puissante ressource pour un grand peintre, qu'il faut se garder de tarir, sans crainte de jeter dans l'erreur les hommes inférieurs. Chacun répond de ses œuvres, et l'homme de génie ne saurait être passible des sottises que font ses imitateurs : de pareils moyens d'ailleurs n'appartiennent qu'au génie, et le génie seul osera les employer, précisément parce qu'il faut une grande force et un immense talent pour franchir la distance qu'il y a du ridicule au sublime. M. Delacroix, par exemple, ne voulait pas (je pense du moins) traduire un épisode des

trois journées; prenant son vol de plus haut, songeant à nos fils, il voulait personnifier la révolution de juillet. Qu'avait-il donc de mieux à faire que de montrer le peuple suivant la Liberté sur une barricade? Les bons tableaux sont ceux qui s'expliquent sans livret. En admettant la critique que l'on veut introduire, nous n'aurions pas l'admirable collection de la vie de Médicis, par Rubens; le Dante ne serait qu'un rêveur au lieu d'être un profond moraliste, et cette année nous serions privés de la belle création des Anges, du saint Jérôme. Vive donc la forte pensée de M. Delacroix, vive aussi l'accent de vérité et d'enthousiasme qui remplit sa composition. La figure principale, la Liberté, me paraît bien conçue, quoi qu'on en ait dit. Sans doute M. Decamps a eu raison de faire de sa *Françoise Liberté condamnée au carcan* une jeune fille du peuple avec des formes de jeunesse, de vigueur et d'amour; mais à cette jeune fille soumise à son sort avec la résignation courageuse d'un grand cœur, que l'on donne une arme, qu'elle se mette à la tête du peuple grondant, qu'elle entende crier vive la Charte, qu'elle monte inspirée sur une barricade fumante, et nous aurons la belle figure de M. Delacroix! Oui, sa Liberté est bien celle du 29 juillet, elle est debout, un fusil à la main; celle de 93, à laquelle on a prétendu la comparer, était assise sur un échafaud! On reproche, je crois, avec plus de raison aux morts du premier plan leur couleur livide et épidémique. Ces hommes là n'ont point succombé sous un coup de feu; mais, en revanche, comme l'enfant qui suit la déesse, armé d'un pistolet, est caractérisé! Comme on retrouve en lui cet enfant de Paris, vif, intrépide, aux formes écourtées, le sang vicié par les maladies que lui ont transmises ses malheureux parens, le corps déjà abîmé peut-être de libertinage; comme on reconnaît bien cet homme de la grande ville au chapeau sur l'oreille, au nez d'aigle, aux joues creuses, à la redingote toujours volante; il y a de l'habitude de queue de billard dans la manière dont il tient son arme! et puis encore cet enfant blessé qui rampe sur la barricade et regarde la déesse avec une si touchante expression d'héroïsme, comme il y a du faubourien dans son mouvement! Tout cela est vrai, tout cela dans la nature n'est pas beau, la scène par elle-même est laide et douloureuse, et pourtant en passant par le pinceau du peintre, elle est devenue belle, puissante, poétique, elle inspire pour l'avenir et console du passé! Voilà comme j'entends la peinture! A-t-on le droit de reprocher à M. Delacroix, qui offre aussi deux tigres si brillans de couleur, d'avoir jeté un ton si terne sur sa barricade? Il y était!!

Combien ne doit-on pas s'étonner ici que la révolution de juillet ait trouvé si peu d'écho dans les ateliers; qu'après *l'Hôtel-de-Ville* de MM. Mozin et Beaume, rempli d'intéressans détails, on trouve à peine, sur ce sujet, huit ou dix tableaux dont l'infériorité est telle qu'on ne peut en parler! D'où vient donc cette indifférence qui accuse cruellement les sympathies de nos peintres? La postérité, en ne trouvant non plus d'autre poète qu'Auguste Barbier sur la brèche de ce grand événement politique, ne va-t-elle pas s'écrier que nos artistes étaient bien peu dignes d'un peuple aussi généreux! Faut-il le dire, chez nous, toujours si exaltés pour tout ce qui est grand, la sublime révolution de Pologne n'a produit, avec le beau concert du Wauxhall, qu'un petit tableau d'un pied nous représentant un de ces Français du Nord tout couvert de sang et le visage triste et sévère comme pour nous reprocher notre ingratitude. Honneur à M. Léon Cogniet! lui du moins n'a point oublié les Polonais, et son brillant pinceau s'est retrouvé là, élégant et pur comme dans son bon religieux qui regarde d'un air méditatif l'orage qui se forme au loin sur la crête des montagnes, comme dans sa *Rébecca enlevée par un Templier* qui attire tous les regards malgré l'espèce de coquetterie répandue dans cette scène de désordre, de feu et de fumée. Les trois chevaux y sont bien lancés; leur tête est brûlante d'énergie, ils savent qu'il faut aller vite; le nègre est très-beau, et la tête du templier respire bien cette colère qui rend immobile. Malheureusement le personnage le plus intéressant de l'ouvrage en est la partie faible: Rébecca est froide; ce que l'on voit de sa poitrine est dans une ombre qui lui donne un ton de cuir désagréable; nous croyons d'ailleurs qu'elle devrait être plus effrayée et tenir les crins du cheval avec plus de force: elle n'a pas assez peur de tomber. Quoi qu'il en soit, ce tableau soutient la haute réputation de son auteur et fait regretter qu'il n'ait rien produit de plus considérable.

Quelque antipathie que nous ayons pour les termes de louange absolus, nous sommes obligés de dire que les rares et exquises qualités des petits tableaux de M. Decamps les mettent au premier rang des meilleures productions du Salon. Remarquons à ce propos comme le génie, quelque sujet qu'il aborde, sait tout embellir et vivifier. Certainement on ne pouvait rien faire de moins noble qu'un *hôpital de chiens galeux*, qu'une caricature d'*Arabe sur son âne*, ou que la *Halte d'un pauvre Auvergnat avec ses animaux savans*: eh bien! qui pourtant n'a pas admiré ces deux bassets qui semblent dire, d'un air philosophe: Voilà donc où nous en sommes réduits! Qui n'a pas éclaté de rire en voyant le calme, l'importance orientale et grotesque de notre Arabe *juché* sur un âne; et dans la halte des animaux savans, que d'expression, quelle vigueur de coloris; comme tous ces petits chiens habillés ont des mines plaisantes et bouffonnes, et de quel air spirituel et calin le singe tend son bras pour avoir un morceau de pain! L'Auvergnat et son âne sont encore de vrais chefs-d'œuvre. Il est impossible de voir rien de plus joli, de plus drôle que tout cela. Je n'ai pas l'honneur de connaître M. Decamps, mais je suis sûr qu'il doit être bien heureux lorsqu'il est à son chevalet. Quand on est doué d'une aussi merveilleuse organisation d'exécution, quand on est si vrai, si facile et si plein de charme, il me semble qu'on doit produire un tableau comme un arbre porte un fruit. J'ai entendu quelques hommes avoir le courage de reprocher, d'un côté, de la lourdeur, de l'autre de l'absence du modelé, ou bien l'uniformité de ce moyen qui consiste à procéder toujours par des tons vigoureux sur des fonds blancs. Il y a des caractères chagrins qui ne veulent jamais jouir de rien, qui gâtent leur joie à toute force, et qui n'admirent une chose qu'à condition de lui trouver un défaut. Regrettons plutôt que M. Decamps ne se soit pas chargé de faire le portrait du bon Médor: il lui appartenait à lui de montrer à la postérité le chien fidèle et

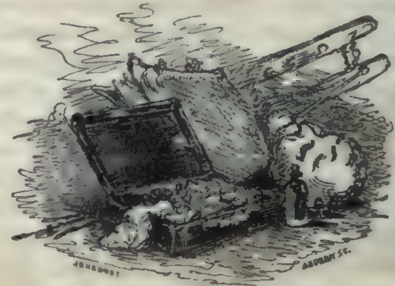
triste, qui n'a point oublié la grande semaine et qui veille encore au Louvre sur la tombe des martyrs de la liberté, en attendant le monument éternel que leur doit la nation. Nous ne pouvons quitter les ouvrages de M. Decamps sans parler des bons petits chiens de M. Goureau; ils sont d'une excellente couleur et font honneur à ce peintre qui nous a donné d'ailleurs d'assez bonnes vues. Madame Dalton a aussi exposé un beau chien de chasse qui garde du gibier.

Parmi les hommes inconnus jusqu'ici, on peut citer comme s'étant distingué M. Jeanron, qui a signé un petit tableau de chevalet tout rempli de mérite. On voit sur une barricade trois enfans jouant avec une gravité charmante aux soldats de juillet. L'un est assis, fumant sous un schako de lancier une pipe qu'il vient de trouver. Il s'amuse sérieusement, les enfans même ne riaient plus alors, et rêve insouciant comme un vieux soldat qui se repose de la bataille. Un autre dort couché sur la pierre, et le troisième debout, la tête couverte d'un chapeau de gendarme souillé de poussière, le corps gentiment embarrassé d'une giberne qui lui bat sur les mollets, et tenant un fusil droit au port d'armes, il veille; il veille sur ses deux amis et il s'efforce de donner à sa jolie petite mine l'air attentif qu'il a vu aux factionnaires. Ce drame, qui est composé avec infiniment d'esprit, de grâce et de spontanéité, annonce dans son auteur les plus brillantes dispositions. On y remarque un profond sentiment de couleur, un dessin naïf et sûr, enfin une manière de peindre large, franche et courageuse. A vous, hommes riches, ne laissez pas perdre de si belles espérances! L'injustice m'a toujours révolté, elle m'irrite, m'exaspère et me conduirait pour la punir jusqu'à la barbarie, je ne puis donc passer sous silence un fait révélé par un journal. S'il faut l'en croire, et j'y suis bien disposé puisque le jury d'admission n'a pas réclamé, on aurait refusé deux petits tableaux de M. Jeanron, l'un intitulé 1830, représentant un homme blessé sur une barricade, et l'autre sous le titre 1831, nous montrant le même homme expirant dans son galetas moins des suites de sa blessure que de la plus affreuse misère! En vérité on ne peut contenir son indignation devant un pareil refus, et l'on ne saurait stigmatiser de traits trop sanglans la lâcheté et l'egoïsme des membres de la commission dont nous regrettons de ne pas savoir les noms pour les livrer au public. Il y avait cependant dans la conception de M. Jeanron une pensée morale, profonde, incisive, une pensée utile pour la société; la peinture accomplissait là sa véritable mission : elle flétrissait l'ingratitude, elle nous intéressait au sort de ceux qui se sont dévoués pour la patrie. Qui peut oser dire qu'un pareil tableau, traité avec autant d'ame que M. Jeanron en a mis dans ses petits patriotes, n'aurait pas ouvert bien des bourses en faveur du malheureux! Messieurs du jury auraient-ils donc peur que les riches ne prissent trop de sympathie pour le peuple en voyant sa misère?

Pour revenir à des sentimens plus doux, parlons de la délicieuse tête d'étude de M. Steuben. Quoique les chairs en soient un peu dures, elle a un air de candeur, de pureté et d'innocence vraiment enchanteur. C'est une bonne action qu'une mage si tendre et d'une douceur aussi séduisante; on voit qu'elle ramène le calme dans un cœur irrité. *Anne d'Autriche*, accordant la liberté de Broussel et de Blancmenil, me paraît loin du mérite de cette tête. Ce tableau, qui était, il est vrai, assez difficile à traiter, est à mon avis dur et sec.

En vérité, je finirai par croire qu'il est plus facile de faire un petit tableau qu'un grand, et qu'il y a beaucoup moins de ridicule que je ne pensais à juger du mérite proportionnel des ouvrages par les dimensions de la toile. Outre la preuve que nous en offre M. Steuben, nous citerons M. Larivière, qui a donné deux moines vraiment beaux, comme conception et comme exécution, et qui a été assez malheureux dans sa grande *Peste sous le pape Nicolas V*. Témoin encore M. Durupt, dont la grande scène de *Clodoalde* est faible, quelque bon sentiment de couleur qu'on y trouve, et qui a fait comprendre d'une manière forte et dramatique la mort de Front-de-Bœuf. Pour mieux appuyer l'axiome tant soit peu bourgeois que nous avons avancé, nous parlerons encore de M. Couder, qui a mis si peu de poésie dans le sujet si poétique de l'*Adoration des Mages*, tandis que son petit tableau de *Frédégonde et Chilpéric* est d'un ton chaud, d'un mouvement vrai et d'une pensée vigoureuse : pourquoi l'avoir gâté par ce cadre de charlatan?

V. Schoelcher.



CONSTRUCTION

DE

LA SALLE DES SÉANCES DE LA CHAMBRE DES DÉPUTÉS.

L'architecture monumentale résulte toujours forcément de la nature des institutions religieuses et politiques des peuples. Lorsque les dogmes sont fixes, quand les lois sont stables, les édifices que l'on élève pour le culte ou pour le siége du gouvernement sont ordinairement très-réguliers, fort simples et extrêmement massifs. Les temples et les palais de l'ancienne Égypte, de l'Inde et du Mexique, ainsi que ce qui reste de monumens dits cyclopéens, en fournissent des preuves nombreuses.

Ce qui caractérise au contraire les grandes construc-

tions monumentales exécutées chez les nations non-seulement très-policées par elles-mêmes, mais qui de plus sont héritières de la civilisation de deux ou trois peuples, comme la France par exemple qui a la Grèce, Rome et la moderne Italie à califourchon sur elle, ce sont la multiplicité des détails, la variété des styles qu'on emploie, et l'incohérence des parties entre elles et avec le tout, incohérence qui résulte naturellement des besoins et des goûts différens qui se développent, pendant l'espace de temps qui s'écoule depuis la fondation jusqu'à l'achèvement d'un édifice.

Ce défaut d'unité dans le plan et dans les détails est manifeste dans la basilique de Saint-Pierre de Rome, commencée à la fin du quinzième siècle par Nicolas V, et qui n'a été entièrement terminée qu'en 1790. On le retrouve dans presque toutes les églises dites gothiques, où les trois variétés de ce style peuvent être observées successivement dans le chœur, dans les nefs et au portail. Enfin tout le monde est à même d'observer la même incohérence aux Tuileries et au Louvre. Ces disparates ne doivent donc pas toujours être attribuées aux architectes, mais fort ordinairement à la rapidité avec laquelle les croyances, les mœurs et les goûts se modifient chez les peuples qui cultivent leur intelligence, et où de grandes révolutions ont changé plusieurs fois sa constitution et ses lois.

Envisagé sous ce point de vue, le récit des vicissitudes du palais Bourbon devenant successivement le palais du Corps-Législatif, puis la Chambre des députés sous Louis XVIII et sous Philippe Ier, ne serait pas sans intérêt même pour l'histoire de l'art, et il fournirait une preuve éclatante de ce qui a été avancé plus haut : que rien n'est si rare chez les nations très-policées que l'unité du plan et des détails, dans les grands édifices qu'elles élèvent.

En effet rien n'est si irrégulier quant à la superficie qu'il couvre, rien n'est si hétérogène relativement aux parties qui le composent, que cet ensemble de bâtimens au milieu duquel se trouve la salle des séances pour les députés. L'alignement de la grande façade du côté du pont forme avec celui qui est parallèle avec la rue de l'Université un angle de trente degrés. Or comme les constructions qui longent la rue de Bourgogne sont d'équerre avec la façade du bord de l'eau, il s'en suit naturellement qu'elles ne le sont pas avec l'entrée méridionale, ce qui est cause que la forme du plan pris en masse de cet édifice ne peut être indiquée, même approximativement, par aucune figure régulière bien connue.

Quant aux parties d'architecture qui le composent, l'unité n'est pas plus facile à établir. D'abord on y a conservé du côté de la rue de l'Université les avant-corps qui appartenaient au palais Bourbon, dont le style, comme on sait, est celui du temps de Louis XV. Pour éviter des dépenses superflues, on conserve une partie des vestibules et des dépendances, où l'ordre dorique de Pestum a été prodigué, comme c'était l'usage en l'an VI et VII de la république. Enfin du côté du pont est le grand fronton soutenu par douze colonnes d'ordre corinthien, espèce d'entrée postiche construite aussi du temps du Directoire.

C'est avec la condition de respecter tous ces élémens divers, et souvent contraires, que M. de Joly, architecte, a été chargé de construire au milieu d'eux la salle des séances ainsi que les trois grandes pièces qui la précèdent, et l'entrée principale du côté de la cour d'honneur. Il faut convenir que c'est un problème difficile à résoudre que de ramener l'unité au milieu d'un tel désordre. Aussi croyons-nous qu'il sera indispensable, lorsque le public jugera l'exécution des travaux qui ont été confiés à M. de Joly, de tenir compte de toutes les entraves et de toutes les conditions onéreuses qu'il lui a fallu accepter. Pour nous, nous ne perdrons pas de vue les difficultés que cet artiste a eues à vaincre en essayant de donner une idée de l'ordonnance de ses projets et de l'exécution de ses travaux.

En visitant les travaux de la Chambre des députés, nous avons été agréablement surpris de les trouver bien plus avancés que nous ne supposions qu'ils ne le fussent. Après avoir traversé la grande cour et quand on arrive à la cour d'honneur, on peut de là saisir d'un coup d'œil la nouvelle entrée principale dont M. de Joly a été obligé de raccorder les deux galeries latérales avec les deux ailes conservées qui forment cette cour d'honneur. Sous un péristyle de quatre colonnes d'ordre corinthien (celui de Jupiter Stator), surmonté d'un fronton, et auquel on parvient à l'aide de douze marches, est la porte principale. De chaque côté de cette entrée sont trois arcades séparées par des pilastres d'ordre corinthien, beaucoup plus petits que les colonnes du péristyle. Ces arcades reposent sur un soubassement dont la hauteur est égale à celle des douze marches. Au-dessus de leur entablement règne une balustrade dont le goût n'est pas bien sévère, mais que l'architecte a été forcé de rappeler pour mettre quelqu'harmonie entre ces constructions nouvelles et celles de la cour d'honneur bâties du temps de Louis XV.

Lorsque l'on a franchi le seuil de la porte, on se trouve dans une galerie transversale qui donne entrée aux trois grandes salles ; l'une d'introduction, l'autre, à droite, de distribution, et la troisième, à gauche, qui doit servir pour les réunions. A l'extrémité de ces trois pièces sont des issues par lesquelles on entre dans une seconde galerie parallèle et toute semblable à la première. Cette der-

nière galerie, plus rapprochée de la salle des séances, est presque terminée.

La disposition générale de la salle des séances est toujours telle qu'elle a été jusqu'ici : c'est un demi-cercle. Au centre du diamètre est la tribune, la place du président et celles des secrétaires. Au-dessus et sur toute la longueur du mur se trouvent les trois espaces où seront placés les trois tableaux pour lesquels on a ouvert dernièrement des concours. Au-dessus des gradins circulaires où doivent s'asseoir messieurs les députés s'élèvent un soubassement, des colonnes d'ordre ionique (semblables à celles du temple d'Érectée, à Athènes), et leur entablement sera surmonté par une voûte surbaissée. Entre les colonnes et le mur circulaire d'enceinte de la salle seront pratiqués un ou deux étages de tribunes. L'accroissement des tribunes sera facultatif, par l'usage de petits planchers en fer qui se monteront et se démonteront à volonté, au moyen d'un mécanisme fort simple et très-solide.

Déjà toute la construction de la salle est terminée, et les colonnes en marbre vont être coiffées de leurs chapiteaux en bronze dont la fonte a été confiée à M. de Lafontaine. La charpente en fer, travail conçu et exécuté avec autant d'intelligence que de hardiesse, est posée. Les deux grands escaliers demi-circulaires et à doubles rampans produisent un fort bon effet.

Nous nous abstiendrons de parler de la décoration intérieure proprement dite, dont nous n'avons vu que quelques croquis et qui ne peut être jugée qu'en place; seulement nous ferons observer qu'il y a peut-être quelque incohérence de composition dans l'emploi que l'artiste a fait de l'ordre corinthien *romain* pour le portique, les salles et les galeries, tandis que la colonnade circulaire de l'intérieur de la salle des séances est d'ordre ionique *grec*. Peut-être trouvera-t-on que nous poussons le goût de l'homogénéité du style jusqu'à la pédanterie; mais nous faisons cette remarque dans l'intérêt de l'art, persuadés d'ailleurs que nous sommes que les disparates qui bigarrent déjà l'ensemble des anciennes constructions réservées rendront le public et les artistes peu sévères à propos de ce léger défaut.

Dans l'intérieur de la salle des séances, les colonnes sont en marbre, les chapiteaux en bronze, les tribunes seront en fer, et probablement que le mur d'enceinte sera enduit intérieurement de stuc. Toutes ces matières répercutent bien durement les sons; M. de Joly a dû y penser, et nous supposons qu'il connaît assez bien les lois de l'acoustique pour avoir calculé les effets de la voix d'un orateur, au milieu d'une salle telle qu'il l'a construite. Au surplus, il est encore temps de faire des expériences, et nous nous empressons d'éveiller l'attention de l'architecte à ce sujet, afin de multiplier dans la décoration les matières qui amortissent les sons, dans le cas où ce local serait en effet trop sonore.

Quant aux détails de la construction de tout l'édifice, ils sont fort intéressans à visiter en ce moment pour les hommes de l'art. Les voûtes sont toutes formées avec de la poterie, système également favorable à la solidité et à la légèreté. Pour la charpente en fer, c'est un ouvrage qui fait honneur aux connaissances de M. de Joly et que les artistes verront sans doute avec intérêt avant qu'elle ne soit enveloppée par les toits et les enduits.

On croit pouvoir assurer que la Chambre des députés pourra être occupée au mois d'avril 1832, époque où seront terminés les tableaux et les sculptures qui doivent servir à sa décoration.

Delécluze.

Aperçu des Publications.

—

LEÇONS

SUR

L'HISTOIRE ET LA THÉORIE DES BEAUX-ARTS,

PAR A. G. SCHLEGEL.

Traduction de Couturier, de Vienne.

Schlegel doit être regardé comme un des plus fermes appuis de l'école nouvelle, comme un des apôtres les plus ardens de la réforme littéraire. Déjà en 1807 il avait lancé son fameux manifeste, son *Parallèle de la Phèdre de Racine avec l'Hippolyte d'Euripide*, profession de foi qui lui valut presque les honneurs du martyre : l'Institut, qui allait lui ouvrir ses portes, se hâta de l'excommunier; cela ne doit pas surprendre. Mais ce qui est beaucoup plus piquant, la police impériale prit l'alarme; la liberté avait paru, dans une brochure, il est vrai, dans un pamphlet purement littéraire, mais enfin c'était la liberté, c'était son allure franche et fière. Schlegel fut banni du sol de la France. Cet exil n'était du reste qu'un éclatant hommage rendu à la puissance de la littérature.

A cette époque, Schlegel avait déjà traduit Shakespeare; et certes ce n'était pas après avoir vécu dans l'intimité d'un si rude joûteur qu'il se serait laissé convertir par l'orthodoxie de l'Institut ou de la police impériale. Aussi, de retour à Vienne, donna-t-il, comme réponse à l'accueil peu gracieux qu'il avait reçu en France, son *Cours de littérature dramatique;* c'était le développement des doctrines disséminées dans ses précédens ouvrages, et comme la protestation d'une conviction intime que la persécution n'avait pu ébranler.

Quand l'Europe toute entière se souleva contre Napoléon, et que le cri de liberté retentit des bords du Rhin jusqu'à la Vistule (liberté que les rois trahirent lâchement après avoir vaincu par elle), Schlegel abandonna ses travaux et sa polémique littéraires pour descendre dans l'arène plus agitée des intérêts politiques. Sa plume fut dès lors dévouée à l'affranchissement de son pays. Le défenseur courageux des franchises littéraires ne pouvait être un tiède champion de la liberté.

On comprend tout ce que cette vie de combats, cette longue lutte soutenue en l'honneur de ce qu'il y a de plus noble sur la terre, dut remuer d'idées fécondes et généreuses dans cette ame d'artiste, et ce que ce doit être qu'un coup d'œil jeté par cette haute intelligence sur l'histoire de l'art; l'art, son plus cher amour! Résumé vif et rapide de ses développemens chez les peuples qui lui ont voué un culte, aperçus ingénieux et profonds, revue pittoresque de toutes les illustrations pour lesquelles la postérité a commencé depuis long-temps, sages conseils aux célébrités modernes, partout des trésors de science et une finesse de critique que l'érudition heureusement n'exclut pas toujours, c'est ce qu'offrent aux méditations des artistes les *Leçons sur l'histoire et la théorie des beaux-arts.* Le traducteur, M. Couturier, de Vienne, a joint au mérite d'une traduction élégante et consciencieuse des notes étendues, qui, en complétant l'ouvrage du savant professeur allemand, se rapprochent souvent, par l'originalité du style et des vues, du modèle qu'il avait sous les yeux.

Nous recommandons cet ouvrage à tous ceux qui sentent et aiment les arts, à ceux qui cherchent dans leurs annales ces notions précieuses que l'historien s'occupe trop peu de recueillir. L'histoire des arts n'est autre chose que celle de la civilisation; c'est l'histoire de l'esprit humain. Rassemblez des faits, accumulez des dates, décrivez des batailles : que m'apprenez-vous? Il faut autre chose aujourd'hui à l'avidité de connaître qui nous tourmente; c'est l'homme que nous demandons à l'historien : assez long-temps l'histoire n'a été faite que pour les rois.



Revue Dramatique.

THÉATRE DE L'ODÉON.

Le Moine, Drame en cinq actes et en prose,

PAR M. FONTAN.

Une bonne fois pour toutes, le diable n'est nullement diabolique sur le théâtre; passe pour un roman fantastique lu le soir au coin du feu, lorsqu'il pleut ou qu'il neige : ici l'écrivain a ses coudées franches, il prépare à loisir tous les ressorts de la superstition, se saisit des préjugés du lecteur, le fascine à son gré, lui découvre, dans la fantasmagorie du silence, tout un monde imaginaire : c'est au mieux. Mais que pouvez-vous espérer du spectateur paré, coquet, discourant, entouré d'une foule immense, dans une salle joyeuse et resplendissante de lumières. La musique et le bruit, cette multitude et cette splendeur tiennent son esprit dans une assiette de bien-aise telle qu'il ne lui faudrait pas moins qu'un véritable incendie ou que les rugissemens d'une insurrection pour lui faire battre le cœur d'effroi.

Examinez aussi que ce que vient ordinairement et suivant vous opérer le diable chez ces pauvres humains vaut rarement la peine qu'il se donne de quitter l'enfer. Méphistophélès, par exemple, donne à Faust le pouvoir de séduire Marguerite et de tuer le frère de sa langoureuse bien-aimée. Beau miracle! Lovelace, sans mauvais génie, séduit bien autre chose, ma foi, qu'une nonchalante villageoise : il lutte même avec toute une famille et contre les lois de son pays. Mon Lovelace est plus diabolique cent fois que votre Méphistophélès : Goëthe en conviendrait devant Richardson.

Je m'étonne que notre bon ange ne soit pas encore personnifié pour la scène : cela viendra, comme dans Homère, comme dans les Légendes; et pour nous faire du drame, au lieu de laisser l'homme seul, à sa conscience qui le retient, à ses passions qui le saisissent, à son libre arbitre qui tranche la question, on le produira sans doute bras dessus, bras dessous, entre Satan et Jésus-Christ, qui se chercheront noise à son sujet. De telle sorte que, dans ce conflit, l'homme sera un automate indifférent que s'arracheront tour à tour un infernal agent provocateur et un céleste philantrope. La bascule des passions est bien plus belle que toute cette mythologie.

Restons dans l'humanité, surtout au théâtre, car là vous voyez si nettement le diable face à face, prenant sa prise au besoin et buvant un verre d'eau pour se rafraîchir, que c'est pitié. C'est surtout calomnier Satan que de le faire venir sous les traits de Delaitre : où voit-on de l'archange précipité dans cet acteur-là?

Après tout, c'est un grand et important ouvrage que celui du *Moine;* j'entends l'original, *le Moine* de Lévis, car celui de

M. Fontan, cette maigre copie, en est à mille lieues. La petite mesure du drame n'est pas créée pour contenir ces ouvrages de géant : on les disloque, on les brise, et puis on montre avec joie un de leurs membres déchirés. C'est un meurtre !



VAUDEVILLE.

Léontine, Drame en trois actes,

PAR M. ANCELOT.

L'abondance des matières nous ayant empêchés de donner dans notre précédente livraison l'analyse du drame de *Léontine* qui continue de remplir chaque soir la salle du Vaudeville, nous acquitterons aujourd'hui la dette que nous avons contractée envers nos lecteurs.

C'est beaucoup, en défigurant Diderot, d'avoir sauvé une forte portion de son idée du naufrage : M. Ancelot mérite des éloges pour ce tour de force. Qui ne sait par cœur ce joli conte si bien narré par une bavarde hôtesse, à travers le récit des amours de *Jacques le Fataliste ?* Une mère livre sa fille pieds et poings liés : elle l'a façonnée au vice, elle stipule les intérêts de la corruption. Diderot et M. Mérimée dans ses *Espagnols en Danemarck* ont élevé ce portrait à l'énergie d'une haute leçon morale. Il fait frémir; mais le vaudeville ne peut offrir au public assemblé que la corruption qui intéresse; le public la supporte jolie, en larmes et sur le seuil du repentir : autrement il ferait baisser la toile.

Orpheline donc, et par la mort de son premier amant, tué en duel, réduite à la misère, Léontine a volé pour vivre : poursuivie par la police elle s'est réfugiée chez madame de Céroni. Madame de Céroni, jeune et brillante veuve italienne, fut long-temps la bienfaitrice de cette coupable fille qui revient près d'elle aujourd'hui. A l'aspect de la malheureuse qui avoue ses fautes et embrasse ses genoux, la veuve conçoit un horrible projet. Elle cherchait en ce moment à se venger de l'indifférence d'un amant, du comte d'Arcy; c'est sur Léontine qu'elle attirera l'attention de son infidèle. Léontine s'y refuse d'abord; mais que pourrait-elle contre sa bienfaitrice, contre une femme devenue vindicative par dépit, et qui peut d'un seul mot la jeter sur la sellette et la livrer à un arrêt infamant? L'intrigue se noue : un mariage en résulte, et lorsque d'Arcy se croit au comble de ses vœux, près d'une épouse vertueuse, madame de Céroni déchire impitoyablement le voile qui couvrait cet odieux mystère de déshonneur et de vengeance. D'Arcy éclate. Léontine, tremblante, humiliée, lui dit avec désespoir comment elle fut la complice involontaire de cette perfidie. Dans son abaissement, l'infortunée laisse percer alors une résignation si profonde, un repentir si déchirant, que peu à peu, revenu à la compassion, puis bientôt à l'amour, le comte s'écrie tout à coup, en tendant les bras à Léontine : « Relevez-vous, madame la comtesse. — Ils seront donc heureux ! » s'écrie, avec le ressentiment d'un mécompte bien amer, l'Italienne désappointée dans ses projets.

Après avoir vu cet ouvrage, on relit avec plus de plaisir l'œuvre de Diderot, et pourtant la traduction infidèle qu'on en donne au vaudeville amène à la rue de Chartre la foule de *Marie Mignot*. M. Ancelot en doit quelque reconnaissance à madame Albert.

Nouvelles.

La salle de l'Opéra vient d'être rendue au public, toute brillante d'or et de fraîcheur. Nous examinerons, dans notre prochain numéro, les principaux points de cette restauration, qui est due au talent original de M. Lesueur.

L'exposition des modèles en plâtre de la statue de Napoléon, destinée à la colonne de la place Vendôme, vient de s'ouvrir dans les salles de l'École des Beaux-Arts. Cette exposition importante sera également l'objet d'un examen sérieux dans notre feuille.

La troupe du théâtre du roi, à Londres, se compose presque uniquement de sujets bien connus des Parisiens : on y applaudit tour à tour Rubini, Santini, madame Pasta, et la *diva* Taglioni, qui vient d'obtenir une représentation à son bénéfice.

Le graveur Pietro Folo vient de publier à Rome une nouvelle planche du *Mariage de la Vierge*, d'après Raphaël, et que l'on dit supérieure à la belle estampe de Longhi.

L'émule de Sgricci, la célèbre improvisatrice Rosa Taddei, qui se rend à Gênes, vient de faire ses adieux à la ville de Turin, par une brillante soirée dans laquelle elle a traité différens sujets assez délicats dans la bouche d'une jeune et jolie femme; savoir, si la pâleur n'est pas un mérite chez les dames; le plaisir aux prises avec la vertu, et les sentimens de deux cœurs amans.

Beaux-Arts.

SALON DE 1831.

RÉOUVERTURE.

Léopold Robert.

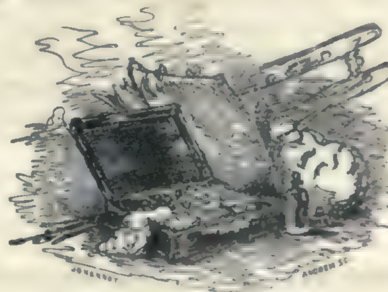
Après une semaine de clôture, le Salon vient enfin de se rouvrir ; tous les yeux cherchaient avec empressement le *Cromwell* de M. Paul Delaroche. L'attente du public a été trompée : un accident grave arrivé à ce tableau a forcé l'auteur d'en différer l'exposition.

Un excellent portrait de madame de M....., par M. Champmartin, et qui achève de placer cet artiste au premier rang des peintres de portraits ; une marine de M. Eugène Isabey, remarquable dans plusieurs parties par la finesse et la légèreté des tons ; quelques brillans paysages improvisés par le pinceau transparent et facile de M. Théodore Gudin ; une scène touchante, par M. Grenier, tels sont, parmi les tableaux nouvellement exposés, ceux qui ont les premiers attiré nos regards. Mais un morceau vraiment destiné à faire époque dans les fastes de la peinture, a surtout captivé notre attention : nous voulons parler du bel ouvrage de M. Léopold Robert.

Depuis long-temps déjà l'auteur nous avait accoutumés à des compositions pleines de vigueur et de vérité ; et sans rappeler ici les trois ouvrages qui figurent encore au Salon, et dont nous avons récemment entretenu nos lecteurs, l'on avait remarqué surtout aux précédentes expositions son *Lazzarone* improvisant sur le môle de Naples, et sa famille napolitaine revenant de la fête de la *Madonna dell' arco ;* mais jusqu'à présent les artistes avaient cru trouver, même dans ces ouvrages, je ne sais quel arrangement un peu symétrique sentant le bas-relief, et surtout une certaine sécheresse d'exécution rappelant la première profession de l'auteur [1]. Aujourd'hui tous ces défauts ont disparu, et jamais les brillantes qualités de l'auteur ne s'étaient élevées si haut que dans le dernier ouvrage dont nous allons essayer de donner une idée.

Un fermier entouré de sa famille, des moissonneurs portés sur un char rustique traîné par des buffles, s'arrêtent au milieu d'un champ de blé ; le soleil darde avec force ses derniers rayons ; c'est l'heure de l'*Ave Maria ;* l'un des villageois prépare déjà les tentes où la troupe laborieuse va passer la nuit ; un autre, accroupi sur le dos d'un buffle, se croise nonchalamment les jambes ; celui-ci, épuisé par la chaleur, s'appuie sur le joug de son attelage tandis que ses camarades, heureux de voir approcher l'instant du repos, du sommeil, peut-être de l'amour, dansent en s'accompagnant du *piffero* ou gesticulant avec leurs faucilles ; puis, parmi tout cela, des femmes, de jeunes filles, aux tailles élégantes, au maintien pudique, aux costumes variés, aux têtes angéliques et raphaëlesques. Il suffit d'avoir vu ce bel ouvrage pour se faire l'idée la plus parfaite de l'Italie, de son ciel, de sa lumière, de ses plaines brûlées, de ses villageois, de leurs mœurs graves jusque dans les choses les plus frivoles, frivoles jusque dans les choses les plus graves : tout est exprimé avec une vérité telle qu'il est impossible de parler de la partie technique et matérielle ; c'est la nature elle-même qu'on a sous les yeux, une nature forte, puissante, où la vie, la lumière et la chaleur débordent de toutes parts.

Heureux l'artiste studieux et modeste qui sait choisir ainsi ses modèles et qui sait les reproduire ainsi ! Heureux l'artiste, qui, sans intrigue, sans coterie, sait du fond de sa retraite paisible et lointaine captiver ainsi l'attention publique, et voit chaque année grandir sa réputation et son talent !



UN ARRÊT DU JURY DE PEINTURE.

Nous comptions voir à l'exposition du Louvre un grand dessin à l'aquarelle, que sa nouveauté et son exactitude historique auraient infailliblement recommandé à l'attention du public et surtout des artistes. C'était une vue perspective de la cathédrale de Limburg en Allemagne, telle qu'elle était intérieurement au treizième siècle, c'est-à-dire revêtue du haut en bas de peintures et de dorures. Ees peintures à cette époque, distribuées dans un ordre et d'après des lois toutes canoniques, n'en produisaient pas moins par leur symétrie et par leur éclat un effet pittoresque admirable. Chaque partie principale de la grande ordonnance architecturale d'une église étant distinguée par une

[1] M. Robert obtint, il y a quinze ans, le second grand prix de gravure, et partit pour Rome.

couleur qui lui était propre, un seul coup d'œil suffisait pour faire saisir aussitôt l'unité et l'harmonie de cet ensemble immense. Le bleu, le rouge, le vert, couleurs hiératiques par excellence, avaient pour ainsi dire leurs places réservées, et l'or venait par là dessus, répandu à profusion, scintillant comme le soleil sur un parterre émaillé de fleurs. Alors les églises étaient vraiment une grande et belle chose, une image vivante et colorée de la nature, une maison digne de Dieu.

Le dessin dont nous parlons donnait une idée fidèle de cette décoration des églises du moyen âge ; composé sur des données positives et non sur des conjectures, il était à la fois original et vrai, choses assez rares à concilier. L'auteur, M. Daniel Ramée, jeune architecte, s'est livré à ce sujet aussi bien que sur les diverses branches de l'architecture du moyen âge, aux recherches les plus consciencieuses.

Pourquoi donc ne voyons-nous pas ce dessin à l'exposition? Demandez-le à la quatrième classe de l'Institut. Le jury académique a refusé au jeune artiste une pauvre petite place dans cet immense bazar de notre peinture moderne. Si prodigue d'indulgence envers de si prodigieuses médiocrités qui n'apprennent rien à personne et font rire tout le monde, il a réservé l'ostracisme pour une page historique, qui, à défaut d'autres mérites, avait au moins celui d'instruire. Et si encore l'on motivait de semblables arrêts! Mais non, *refusé sans phrases*, c'est plutôt fait ; et d'ailleurs un pouvoir qui s'explique n'a pas l'air sûr de son fait. Je vous exile, comprenez si vous pouvez.

Il ne nous reste qu'une chose à dire, c'est qu'il appartient à M. le directeur des Musées de réparer en vertu de son pouvoir à peu près discrétionnaire, cette rigueur imméritée.

Le nombre des proscrits a été si faible cette année, qu'il peut bien, pour s'assurer de la justice des arrêts, les passer en revue : c'est un honneur que Napoléon rendait même aux prisonniers! Or nous ne doutons pas que s'il accorde cette grâce à ceux que le jury a mis hors de combat, son tact délicat et son goût exquis ne lui commandent de faire une exception en faveur de notre jeune artiste [1].

CONCOURS POUR LA STATUE DE NAPOLÉON.

Fille de la victoire, mutilée par la trahison, notre colonne nationale va bientôt enfin reconquérir sa glorieuse idole ; une ordonnance du roi rétablit sur son piédestal la statue de l'empereur ; un concours a été ouvert ; près de quarante candidats se sont présentés.

Quelques personnes avaient semblé craindre que l'image du vainqueur d'Austerlitz ne reparût telle que nous l'avions vue précédemment, drapée du *pallium* antique ainsi qu'une divinité de Rome ou de la Grèce ; nous n'avons jamais partagé cette crainte. A l'époque dont nous parlons, Napoléon vivait : il ne pouvait pas se dresser à lui-même un autel ; Chaudet reçut l'ordre de faire une image du dieu des combats ; l'artiste obéit ; mais il prêta au dieu les traits de Napoléon : la vanité du héros fut satisfaite, et son apparente modestie n'eut pas à en souffrir. Aujourd'hui, tout déguisement est inutile ; Napoléon a cessé de vivre ; le temps, l'absence, l'infortune et la mort ont divinisé l'homme et poétisé tout ce qui l'entoure ; sa redingote, sa cocarde et son chapeau, sont des reliques ; il est indispensable de les conserver ; le jury lui-même l'a décidé, et tous les concurrens ont suivi les termes du programme.

Malheureusement la soumission la plus parfaite aux termes d'un programme ne suffit pas toujours pour enfanter des chefs-d'œuvre, et, nous le disons avec regret, aucun des modèles exposés jusqu'à présent ne nous paraît complétement digne de devenir l'objet d'un choix définitif : la plupart même nous semblent conçus d'après des idées entièrement fausses. Ainsi, quelques-uns sont appuyés sur un cippe ou sur la tige d'un laurier, et il résulterait forcément de cette disposition que la statue, n'occupant pas le milieu de la plinthe, poserait à faux sur la colonne, qui doit lui servir de piédestal ; presque tous sont d'une proportion commune, ou même ramassée ; tandis que la statue, ne pouvant être vue qu'en raccourci, devrait être exagérée dans le sens de sa hauteur ; la plupart portent la tête droite, ou même la lèvent vers le ciel, tandis qu'ils devraient la baisser vers la terre, non-seulement pour que les traits de la figure pussent être vus ; mais encore, parce que telle était l'attitude habituelle de Napoléon. Quelques-uns enfin sont accompagnés d'un aigle, et cette alliance du réel et de l'allégorie nous paraît ici d'autant moins heureuse qu'elle a l'inconvénient grave de rappeler certain sobriquet de Jupiter-Scapin, dont un malicieux prélat avait baptisé le maître de l'Europe ; un vers burlesque a suffi plus d'une fois pour causer la chute d'une tragédie ; un burlesque souvenir pourrait aussi déprécier le plus bel ouvrage de sculpture ou de peinture.

Comme il ne s'agit pas ici d'ouvrages achevés ni même de modèles définitifs, nous ne parlerons ni de la ressemblance plus ou moins parfaite ni de la forme plus ou moins pure ; nous nous bornerons à examiner le caractère général du personnage, la pensée primitive de l'artiste.

Le Napoléon de M. Émile Seurre nous paraît fort près de remplir toutes les conditions que le goût et la vérité historique peuvent imposer : ferme sur ses jambes, la tête légèrement baissée et coiffée du glorieux chapeau, le frac recouvert d'une redingote qui donne à la figure entière un aspect moins grêle, la main gauche passée dans le gi-

[1] Cet article était écrit avant la seconde ouverture du Salon. Nous voyons avec regret que le vœu exprimé par l'auteur ne s'est point réalisé. (*Note du rédacteur*).

let, une lorgnette dans la droite, tels sont l'attitude et l'ajustement que l'auteur a donnés à son héros, dont l'aspect général laisse peu de chose à désirer.

L'esquisse de M. Elshoecht ne nous semble guère inférieure; l'empereur est également coiffé du chapeau militaire; sa main s'appuie sur la garde de son épée; un manteau, négligemment jeté sur l'épaule gauche, suffit pour donner à la figure entière cette ampleur indispensable dans la sculpture monumentale. Nous ferons à peu près le même éloge du modèle de M. Jouffroy, qui a donné à son personnage une attitude et un ajustement presque semblables, à cela près qu'il l'a représenté la tête nue.

L'esquisse de M. Desprès, et celle de M. Foyatier, sont de charmantes statuettes, mais dont l'ensemble est beaucoup trop grêle pour qu'elles puissent jamais produire un bon effet sur un édifice de cent vingt pieds d'élévation.

Les esquisses de MM. Pujol, Merlieu, Moyne, Droz, et celle qu'ont faite en commun MM. Dumont et Duret, bien que supérieures à toutes celles que nous passons sous silence, sont faiblement conçues. Nous pensions que le grand homme qui a si vivement enflammé l'imagination des Byron, des Lamartine et des Béranger, devait inspirer mieux celle de nos statuaires. Espérons qu'un second concours, auquel seront appelés uniquement ceux des auteurs qui auront obtenu le plus de suffrages, permettra à ces artistes de développer en travaillant sur une plus grande échelle ce que des modèles d'une aussi petite proportion n'ont pu qu'indiquer très-faiblement.

Littérature.

LA GRISETTE.

JULES.

Tiens, Georgette, tu es si bonne fille que, malgré la peine que tu auras à me comprendre, il faut pourtant que tu m'écoutes.

GEORGETTE.

Est-ce que c'est encore de politique que vous allez me parler?

JULES.

Oui, ma petite Georgette.

GEORGETTE.

Alors je vais prendre mon ouvrage; ça vous est égal?

JULES.

Tout comme tu voudras. Je t'aime beaucoup plus que tu ne crois, Georgette.

GEORGETTE, *souriant.*

Vous disiez que vous alliez me parler politique.

JULES.

Tu vas voir. La pension que me fait ma mère pour suivre mes cours à Paris est bien juste; tu n'es pas logée comme je voudrais; tu manques de mille choses dans ta toilette, dans ton ménage....

GEORGETTE, *avec inquiétude.*

Où voulez-vous donc en venir, monsieur Jules?

JULES.

On trouve que j'écris bien, que mon style a de l'originalité, de l'élégance, du piquant.

GEORGETTE.

Je suis fâchée de ne pas m'y connaître.

JULES.

Je t'avouerai que, moi, je le crois.

GEORGETTE.

Vous devez savoir cela mieux que personne.

JULES.

Par malheur, j'ai trop de conscience.

GEORGETTE.

Est-ce qu'on peut en avoir trop?

JULES.

Si j'étais seul, ma chère Georgette, j'écrirais dans toute la franchise de mes opinions; le public, à la longue, verrait bien que je suis de bonne foi; cela me suffirait. Mais je voudrais te rendre plus heureuse que tu n'es; et le sort d'un écrivain indépendant offre aujourd'hui plus de dangers que de ressources.

GEORGETTE.

Dites donc tout de suite ce que vous voulez dire, monsieur Jules; j'ai une peur affreuse.

JULES.

Quelle peur peux-tu avoir?

GEORGETTE, *pleurant.*

Vous pensez à me quitter; c'est clair comme le jour.

JULES.

Pas du tout; pas du tout; au contraire. Écoute-moi donc.

GEORGETTE.

J'étais malade, dimanche dernier; vous avez été à Tivoli sans moi; j'avais quelque chose qui me disait qu'il m'en arriverait mal.

JULES.

Si tu parles toujours....

GEORGETTE.

C'est ma punition; je m'y attendais. Ça ne pouvait pas finir autrement. Je l'ai mérité.

JULES.

Georgette! Georgette!

GEORGETTE.

Si quelque chose peut m'excuser, c'est que certainement il faut que vous m'ayez jeté un sort; car, sans cela, je ne vous aurais pas écouté plus qu'un autre. Mais, dès les premiers mots que vous m'avez dits, il m'a semblé que je vous connaissais, tant je vous ai trouvé doux et honnête. Les autres hommes sont si hardis! Je ne voudrais pas vous répéter tous les propos qu'on me tient chaque fois que je sors pour reporter de l'ouvrage, et cependant je me mets toujours bien simplement.

JULES.

Tu es si jolie.

GEORGETTE.

C'est un mot que cela. Je suis jolie! Mais, si vous me quittez, à quoi cela me servira-t-il? Croyez-vous que je suivrai votre exemple; que je ferai une autre connaissance? Ah! l'horreur!

JULES.

Tais-toi donc, Georgette; tais-toi donc.

GEORGETTE, *sanglotant.*

Non, monsieur Jules, je ne me tairai pas. Je veux que vous soyez bien sûr que jamais vous n'en retrouverez une autre comme moi. Qu'est-ce qu'il y a que nous nous connaissons? Il y aura déjà six mois le 4 du mois prochain. Eh bien, je vous jure que je n'ai pas passé un seul moment sans m'occuper de vous. J'étais trop heureuse; cela ne pouvait pas durer. Je n'avais pas assez d'esprit pour vous; je le sentais bien. Aussi quand vous m'avez dit, en plaisantant, que vous pourriez bien finir par m'épouser, vous rappelez-vous que je vous ai répondu : « Non, monsieur Jules, ça ne conviendrait pas; vous avez de l'éducation, il vous faut une demoiselle de famille? » Croyez bien que je mourais en vous disant cela. Être votre femme! ô mon Dieu!

JULES, *très-ému.*

En vérité, Georgette, je ne sais plus ce que je voulais te dire.

GEORGETTE.

Tenez, monsieur Jules, je vous demande une dernière grâce; écrivez-le moi plutôt. Vous m'avez tant aimée que mon chagrin vous ferait trop de peine à voir; moi, je me gênerais pour ne pas trop vous affliger; quand je n'aurai plus d'espoir, je veux du moins pouvoir pleurer tout à mon aise.

JULES, *lui mettant la main sur la bouche.*

Ah! ça, Georgette, veux-tu bien finir? A quoi ressemble tout ce que tu me dis? Je te jure, foi d'honnête homme, que je ne t'ai jamais chérie avec plus de tendresse. Tu crois que c'est en plaisantant que je t'ai parlé mariage; tu verras un jour si c'était en plaisantant. Avec de l'esprit, puisque tu trouves que j'en ai, comment peux-tu croire que je serais assez aveugle pour ne pas apprécier un cœur comme le tien? Il faut laisser parler les gens avant de se mettre martel en tête comme tu viens de le faire.

GEORGETTE, *avec tous les signes de la joie.*

Mon cher monsieur Jules! Ah! si je savais m'exprimer comme vous, vous seriez étonné de la force avec laquelle je vous aime. Vous ne pouvez pas vous en douter. Vous parlez de ma toilette, de mon ménage; qu'est-ce que c'est que cela? ce n'est rien du tout.

JULES.

Nous autres hommes, Georgette, notre plus grand plaisir, quand nous aimons une femme, c'est de lui faire des présens.

GEORGETTE.

Vous me croyez donc coquette?

JULES.

Tu en es à cent lieues. Je veux seulement t'amener aux rêves qui me passent par la tête depuis quelque temps.

GEORGETTE.

C'est drôle! moi, quand je suis contente, je ne rêve jamais.

JULES.

Tu fais bien.

GEORGETTE.

Et quels sont vos rêves, à vous?

JULES.

Tu te rappelles qu'il y a eu une révolution au mois de juillet dernier?

GEORGETTE.

Est-ce que je puis l'oublier, avec la cicatrice que vous avez à la main?

JULES.

Cette révolution a donné naissance à plusieurs partis; mais surtout à deux : l'un qui pense qu'il faudrait que cette révolution eût franchement toutes ses conséquences, l'autre qui voudrait au contraire qu'on lui donnât le moins de suite possible.

GEORGETTE.

Que vous avez de jolis cheveux!

JULES.

Tâche de suivre un peu ce que je te dis, tu verras où je veux en venir.

GEORGETTE.

Oui, monsieur Jules; parlez tant que vous voudrez.

JULES.

Mon opinion à moi est du côté de ceux qui demandent que le changement soit complet : cela me paraît plus net, plus clair; j'y vois moins de prise pour les intrigans; et, ma chère Georgette, il y a tant d'intrigans!

GEORGETTE.

Je connais bien quelqu'un qui ne l'est pas, et qui ne le sera jamais.

JULES.

Lionel, ce jeune homme que nous avons rencontré l'autre jour sur le boulevard, est venu me voir hier matin.

GEORGETTE.

Je ne l'aime pas; il a l'air trop effronté.

JULES.

Il est lié avec plusieurs personnes qui, sans avoir rien, trouvent pourtant le moyen de vivre de la manière la plus agréable.

GEORGETTE.

Comment font-ils donc?

JULES.

Ils écrivent pour le gouvernement.

GEORGETTE.

Est-ce que vous pourriez écrire pour le gouvernement, vous?

JULES.

Oui, si je comprenais quelque chose à ce qu'il veut faire.

GEORGETTE.

Vous y comprendriez bien autant qu'eux.

JULES.

C'est qu'ils n'y comprennent rien non plus.

(*On entend frapper.*)

GEORGETTE, *à voix basse.*

On frappe. Mon Dieu! monsieur Jules, cachez-vous un peu, je vous prie.

JULES.

Bah, bah, est-ce que tu ne peux pas avoir un cousin, un frère, un parent? Je puis être une personne qui t'ai procuré de l'ouvrage.

GEORGETTE.

Pour peu que vous me donniez une raison, je la trouve toujours bonne. Je vais ouvrir.

(*Lionel entre.*)

JULES.

Tiens! c'est toi, Lionel?

LIONEL.

Oui, mon cher. Ne te trouvant pas chez toi, j'ai fait tant d'instances auprès de ton portier, qu'il a fini par se laisser arracher l'adresse de madame.

JULES.

Pas de mauvaises plaisanteries, Lionel.

LIONEL.

Elle est logée comme une divinité! Un peu haut; mais l'Olympe n'était pas au rez-de-chaussée. Comme tout cela est bien tenu!



JULES.

Qu'est-ce que tu avais à me dire?

LIONEL.

La suite de notre conversation d'hier, mon enfant. J'ai comme un remords de penser qu'avec le talent qu'on te reconnaît, tu ne fasses pas une meilleure figure dans le monde. Ah! si je savais seulement l'orthographe!

JULES.

Tu es fou.

LIONEL.

Les raisons ne me manqueraient jamais. Je n'ai pas d'opinions. Je tancerais ou je caresserais tour à tour les républicains, les carlistes, les vainqueurs de juillet; ceux qui veulent le passé, ceux qui espèrent dans l'avenir; je serais sévère ou tendre, suivant qu'on me le commanderait, et je roulerais sur l'or, et j'aurais une bonne voiture dans laquelle je promènerais mademoiselle Georgette.

(*Il se frotte les mains.*)

JULES, *remarquant l'embarras de Georgette.*

Ne l'écoutez pas.

LIONEL.

Laisse-moi seulement te faire faire connaissance avec des lurons qui n'ont pas d'autre métier; tu seras honteux de toi-même. Tu verras de quelle manière ils traitent ces misérables qui ont toujours été ennemis du trône et de l'autel.

JULES, *riant malgré lui.*

Veux-tu finir?

LIONEL.

Qu'est-ce que cela leur fait? Les trônes les paient très-généreusement; l'autel ne les a jamais beaucoup gênés; ils vont leur train. Tu veux que les journées de juillet aient été une révolution; pour eux révolution et restauration ne sont qu'une comédie dont on a fait une nouvelle distribution de rôles. Eh bien! ce n'est pas gênant. Ils traitent les nouveaux acteurs comme ils traitaient les anciens; ils leur donnent les mêmes louanges qu'ils donnaient aux autres; je trouve cela un métier parfait.

JULES.

D'où je conclus que si tu savais l'orthographe, tu n'aurais pas de conscience.

LIONEL.

Pas le moins du monde. La vie honorable est trop chère à Paris. Quand on n'a pas de revenus, il faut se vendre.

JULES.

Se vendre à ceux qu'on a vaincus!

LIONEL.

Il n'y a pas de vaincus: il n'y a pas de vainqueurs; il y a un budget. Quand on peut en prendre sa part, on a tort de ne pas le faire. Toutes les utopies doivent viser là. Malheureusement, mon éducation a été trop négligée pour que je puisse me mettre sur les rangs; mais j'y pousse tous ceux de mes amis qui savent tenir une plume; cela m'assure au moins de bons déjeuners.

JULES.

Ce que je ne comprends pas, c'est comment ils peuvent se monter la tête pour écrire en faveur de sottises qu'ils blâment intérieurement.

LIONEL.

Ils tâchent de se donner de l'humeur contre ceux qui ne veulent pas être leurs dupes; quand ils y sont parvenus, cela leur sert d'opinions.

JULES.

Et ces gens-là sont fiers?

LIONEL.

Très-fiers tant que l'argent abonde, et gais comme moi quand ils sont aux expédiens. Mademoiselle Georgette a l'air de m'écouter avec attention.

JULES.

Je t'assure bien que non.

GEORGETTE.

Pardonnez-moi, monsieur Jules.

LIONEL.

A la bonne heure. Diable! savez-vous qu'avec l'ordre qu'il a, Jules pourrait bien un jour vous donner un bon carrosse.

GEORGETTE, *avec émotion.*

Un carrosse, monsieur! Pourquoi me parlez-vous d'un carrosse? Si je montais jamais dans un carrosse, il faudrait que ce fût celui de mon mari; ainsi, voyez.

LIONEL.

Qu'elle est gentille! Elle a ses petits préjugés. J'aime les préjugés à la folie; c'est si rare à présent.

JULES.

En voilà assez, Lionel; Georgette a autre chose à faire qu'à écouter nos conversations : laissons-la libre. Si tu le veux, je sortirai avec toi.

LIONEL.

Je comptais sur elle pour te décider; c'est ce qui m'enchantait de pouvoir vous trouver ensemble. (*A Georgette.*) Vous l'aimez bien, mademoiselle Georgette, et vous n'avez pas tort : c'est le meilleur garçon que j'aie jamais connu; il ne lui manque qu'un peu d'aisance. Pourquoi voulez-vous qu'il s'en prive?

GEORGETTE.

Rien ne manque à monsieur Jules. (*Lionel sourit.*) Non, monsieur. Monsieur Jules ne demande rien, ni moi non plus. S'il faisait le métier que vous lui vantez, il serait obligé d'aller dans le grand monde; il aurait toujours la tête occupée de choses dont il ne pourrait pas me parler; nous aimons mieux rester nous deux, rien que nous deux. N'est-ce pas, monsieur Jules?

LIONEL.

En vérité, elle m'impose. Mais, mademoiselle Georgette, ce métier-là, puisque nous avons commencé par l'appeler un métier, se fait absolument comme on veut; chez soi, sans voir personne. Vous avez votre thême, vous le remplissez; tout est dit. Il serait là, sur votre petite table, à s'extasier sur des mesures qu'il ne comprendrait pas; il se batterait les flancs pour vanter le ministre qui lui serait recommandé ce jour-là; et son travail fini, il serait le maître d'en faire la satire et de l'envoyer imprimer où bon lui semblerait, avec la simple précaution de déguiser son écriture. C'est arrivé un million de fois.

JULES.

Je conçois; cela soulage.

LIONEL.

Beaucoup. Il y a de quoi mourir de rire quand il leur arrive de faire entre eux la charge de leurs patrons. L'importance, la morgue, les airs capables qu'ils se donnent sont parfois du plus haut comique, parce qu'ils ont soin de laisser percer la nullité à travers tout cela. C'est d'un vrai, d'un naturel à tourner la tête. Tout ça connaît le genre ministre sur le bout de son doigt.

JULES.

Ce sont des serviteurs bien fidèles.

LIONEL.

Comme tous les serviteurs. On ne peut pas, non plus, abdiquer tout-à-fait son bon sens; il faut bien s'entretenir de temps à autre, sans quoi on finirait par devenir tout-à-fait stupide.

JULES.

Je rirais bien s'il leur venait une bonne fois un véritable ministre, un Sully, par exemple.

LIONEL.

Ils flatteraient Sully comme un autre, jusqu'à sa disgrâce. Ces déplacemens continuels ont bien avancé les esprits. Je voudrais que tu consentisses à te trouver seulement une heure avec eux. Que risques-tu? N'es-tu pas de force à te défendre? Viens; je sais l'endroit où plusieurs d'entre eux doivent déjeuner ce matin; ils t'amuseront.

GEORGETTE *à Jules, qui a l'air de le consulter.*

Monsieur Jules, croyez-moi, n'y allez pas.

LIONEL.

Je vous réponds, mademoiselle Georgette, qu'il y trouvera beaucoup de plaisir.

GEORGETTE, *soupirant.*

C'est égal, monsieur. Les choses qui font le plus de plaisir, quand on sent qu'on a tort de les faire, c'est toujours un grand tourment.

LIONEL.

Vous avez tous les deux des idées singulières; il faut l'avouer. Vous voyez des ogres partout. (*Il cherche dans ses poches et en tire plusieurs papiers.*) Je voudrais retrouver une chanson qu'ils chantaient hier; vous verriez combien ces ogres-là sont apprivoisés. Elle est toute d'opposition et de la méchanceté la plus bouffonne.... Ah! voici une lettre que ton portier m'avait chargé de te donner.

JULES, *prenant la lettre.*

C'est de mon oncle.

LIONEL.

Sans ma chanson, je l'aurais oubliée.

JULES, *parcourant la lettre.*

Lionel, laisse-nous; j'ai à lui parler. Va-t-en, va-t-en.

LIONEL.

Écoute au moins....

JULES, *continuant de lire.*

De grâce, laisse-moi. C'est épouvantable.

LIONEL.

Qu'est-ce qui est épouvantable?

JULES.

De chanter des chansons contre des gens qui vous paient, et de rester ici quand tu vois que cela me contrarie.

LIONEL.

Ne te fâche pas, ne te fâche pas; je m'en vais. Mademoiselle Georgette, j'ai l'honneur de vous saluer.

(*Il sort.*)

JULES, *à Georgette, qui suit tous ses mouvemens d'un air d'inquiétude.*

N'aies donc pas l'air que tu as, Georgette. Cette lettre est la plus heureuse lettre que nous puissions recevoir. (*Il baise la lettre.*) Cher bon oncle! Baise-la aussi, ma Georgette.

GEORGETTE *baise machinalement la lettre en regardant toujours Jules d'un air inquiet.*

Je ne sais pas ce que je fais. Vous avez pourtant l'air bien content.

JULES.

C'est la suite de la correspondance que j'avais avec mon oncle. Je craignais de t'en parler tant que je ne savais pas comment cela tournerait; mais à présent qu'il n'y a plus rien à craindre, écoute. (*Il lit.*)

« Mon bon ami, tu as répondu fort net à la question » que je te faisais sur ta Georgette. Elle est dévouée et » non passionnée. Tout était pour moi dans cette dis» tinction. » — Comprends-tu Georgette?

GEORGETTE.

Non, monsieur Jules.

JULES *continue de lire.*

« Je l'aime aujourd'hui presque autant que tu l'aimes; » tu ne peux pas exiger davantage. D'après ce que tu » m'en as écrit, elle me rappelle si bien ta pauvre tante » que j'ai perdue! Eh bien, mon ami, cette tante que tu » as vue si distinguée, si remarquable par son bon es» prit, par son excellente conduite, un aveu que je n'ai » jamais fait à personne, elle n'avait pas une position » plus brillante que Georgette quand je l'ai épousée, » et elle a fait trente ans le bonheur de ma vie. Sa re» connaissance pour moi ne s'est pas démentie un seul » instant. C'est un avantage que j'ai eu sur beaucoup de » maris dont les femmes croient ne rien leur devoir » parce qu'elles ont apporté une dot qui, le plus sou» vent, ne suffit pas au quart de leur dépense.

» Je pars après demain pour Paris afin de connaître ta » Georgette par moi-même, et je ne la quitterai qu'après » votre mariage. »

GEORGETTE, *avec la plus vive émotion.*

Mariage!

JULES.

Mariage; oui, Georgette. Lis plutôt.

GEORGETTE

Attendez un instant. Mariage! Bien sûr, je ne rêve pas; mes yeux sont ouverts, je vous vois, vous tenez une lettre. (*Elle se laisse tomber à genoux.*) Ah! mon Dieu, que le bon Dieu est bon!

JULES, *lui présentant la lettre.*

Lis, lis, Georgette.

GEORGETTE, *essuyant ses yeux.*

Je ne puis rien distinguer. Mais je m'en rapporte bien à vous, monsieur Jules; vous ne m'avez jamais trompée.

JULES, *reprenant sa lecture.*

« Une fois ma résolution prise, j'ai voulu te l'écrire « tout de suite; je n'aime pas les coups de théâtre. Pour » ta mère, il est censé que Georgette a douze mille francs, » et elle les aura, car je les lui donne au nom de ma » pauvre femme. Ce sera un secret entre nous. J'ai » compté qu'avec la succession de ton père, dont il est » temps de te mettre en possession; plus, deux mille cinq » cents francs par an que j'y ajouterai; si vous voulez » rester à Paris, vous pourrez y vivre; mais ici, com» bien vous seriez riches!

» Je ne te dis cela qu'en passant. Je deviens vieux; » tu es mon seul enfant, mon unique héritier; je suis » d'humeur facile; tu le sais; vous causerez de cela en» semble. »

GEORGETTE.

Et si j'allais ne pas plaire à votre oncle?...

JULES.

Est-ce qu'il ne te plaît pas, lui?

GEORGETTE.

C'est une providence pour nous. Vous dites souvent

que je suis superstitieuse ; quand je rapproche cette lettre de la conversation de monsieur Lionel, il me semble que c'est Dieu qui est venu à notre secours.

JULES.

Comme tu voudras. Ainsi nous quitterons Paris. Je te préviens que ma mère est un peu difficile à vivre.

GEORGETTE.

Et cela vous fait souffrir, peut-être?

JULES.

Oh! non ; j'y suis accoutumé. Mais toi ?

GEORGETTE.

Si vous ne souffrez pas, de quoi souffrirais-je ?

JULES.

Bon petit ange! Laisse ton ouvrage, habille-toi, sortons. Ne nous quittons pas un moment jusqu'à l'arrivée de mon oncle.

GEORGETTE, *joignant les mains.*

Mon cher monsieur Jules, je voudrais être seule, réfléchir à ma situation nouvelle. Comprenez-vous?

JULES.

Adieu, ma chère enfant, adieu, adieu. Tiens, garde cette lettre; c'est ton contrat.

(*Il lui donne la lettre et s'en va.*)

THÉODORE LECLERCQ.



Revue Musicale.

OPÉRA ALLEMAND.

Don Juan.

MUSIQUE DE MOZART.

Il y a des types éternels dans les arts comme dans la littérature : point de mode pour eux, point de révolutions de goût ; on peut les négliger, oublier même pendant un temps qu'ils existent; mais il faut y revenir, les admirer, et s'étonner d'avoir pu leur préférer d'éphémères productions. Petit est le nombre de ces grandes conceptions qui survivent à tous les âges : la musique ne nous offre que les œuvres de Palestrina, de Bach, de Handel, de Gluck, de Haydn et de Mozart, et dans ces œuvres, que quelques ouvrages privilégiés; c'est tout ce qui reste pour la postérité de quatre siècles de travaux et des veilles de plus de cinquante mille artistes. *Don Juan* est le plus jeune des chefs-d'œuvre de ces grands hommes; il n'y a que quarante-cinq ans qu'il a vu le jour; mais depuis quarante-cinq ans, le goût en musique a éprouvé plus de variations que dans les trois siècles et demi précédens, et *Don Juan*, qui a marqué l'une des plus grandes révolutions de cet art, est encore plein de jeunesse et de vie.

Pour la vingtième fois, cette étonnante composition vient d'être remise sur la scène à Paris; mais c'est sous un aspect tout nouveau qu'elle est venue s'offrir à nous. Ce n'est plus trois ou quatre morceaux chantés avec un goût délicat, ni un rôle joué avec finesse au milieu de beaucoup de négligences et de laisser-aller que les chanteurs allemands sont venus nous faire entendre; parmi eux, il n'y a point de Malibran, de Zuchelli, de Bordogni; il n'y a que des musiciens chantant avec passion une musique qu'ils adorent, et une actrice inimitable. C'est un *Don Juan* (Fischer) dont la voix est mauvaise, dont l'éducation vocale n'est pas meilleure, mais dont le sentiment est plein de chaleur; qui est jeune, leste, et qui n'est point comme le chanteur une grosse caricature de séducteur suranné. C'est un *Leporello* (Krebs) aux accens durs et peu mélodiques, assez mauvais acteur, et néanmoins ne gâtant point une musique qui est pour lui la tradition vivante, et donnant une idée assez juste du personnage qu'il représente. C'est une *donna Anna* passionnée, énergique et tendre (madame Schrœder Devrient), qui, pour la première fois, nous donne une idée de la pensée de Mozart lorsqu'il a créé ce rôle. C'est un *Don Ottavio* (Haitzinger) qui d'un second rôle en a fait un premier par sa chaleureuse exécution et par le bel effet que produit dans l'ensemble sa puissante voix de tenor. C'est une Zerline qui n'a point la grâce coquette de madame Malibran, et qui ne jette point à profusion des traits charmans improvisés avec bonheur, mais

qui ne manque pas de finesse, et qui rend avec naïveté les délicieuses phrases dont ce rôle est tout brillant. Je n'ose dire ce que c'est que *Donna Elvire*; ce devrait être une cantatrice et une actrice de premier ordre.... c'est madame Rosner. Joignez à cela des chœurs excellens, pleins de verve et de conscience musicale, un orchestre moins bon qu'il ne le serait s'il n'était privé de son chef, et vous aurez l'idée de l'exécution la plus incorrecte de *Don Juan*, et pourtant la plus satisfaisante que les oreilles d'un musicien aient entendue à Paris.

Revue Dramatique.

—

THÉATRE FRANÇAIS.

L'Amitié des Femmes, Comédie en un acte et en vers,

PAR M. LAFITTE.

Moins que rien! On doit trouver cent bluettes plus fortes dans les vaudevilles endormis à jamais au fond des cartons du Gymnase. Deux femmes vivent en paix; un homme survient, et voilà la guerre allumée! C'est tout : l'analyse n'apprendrait rien de plus. La versification est d'un négligé coquet; on y trouve des intentions prises au *Joconde* de M. Étienne; un reflet du *Misantrope* de M. de Poquelin, quelques épigrammes à la Demoustiers, molles, émoussées, jolies. A côté de *Camille Desmoulins*, c'est un bouquet de coquelicots sur la guillotine.

THÉATRE DES VARIÉTÉS.

Batardy;

PAR M. SAINT-MARTIN.

Le public est, sauf respect, un drôle de corps. La sensibilité le fatigue : après avoir applaudi avec fureur madame Dorval et Bocage dans le drame de M. Dumas, quinze jours s'écoulent, et, blasé sur ses émotions, il permet qu'on les lui travestisse en éclats de rire : du sérieux il passe au burlesque; il souffre qu'on désenchante impitoyablement tout ce qui l'a séduit; et cela réussit toujours, et il n'est si faible parodie, se traînant terre à terre comme un misérable limaçon, qu'il ne tolère et n'applaudisse en ce cas. *Batardy* en est la preuve : allez écouter les éclats de rire qui retentissent chaque soir aux Variétés, et qui marchent parallèlement avec les bravos dont on salue le drame à la Porte-Saint-Martin : il y a là un mystère du cœur humain bon à étudier; mais, si vous avez de la raison et du goût, vous passerez certainement un fort mauvais quart d'heure.

THÉATRE DU PALAIS-ROYAL.

LA SALLE. — LES PREMIÈRES REPRÉSENTATIONS. — LA TROUPE.

Lorsqu'il y eut pour la première fois une salle de théâtre sur cet emplacement (c'était en 1784), ce fut en rivalité avec les Ombres-Chinoises et les Fantoccini. On ne comptait alors pas moins de cinq petits établissemens de ce genre au Palais-Royal. Un peu plus tard, des enfans, comme aujourd'hui chez M. Comte, y représentèrent des opéras comiques : la vogue y vint. Le compositeur Rigel s'y essaya. Ces enfans ne jouaient que la pantomime, mais dans la coulisse on parlait et on chantait pour eux; cette innovation fit fureur. Le baron Grimm, juge à la mode et pédant littéraire, en écrivit d'un style fort convenable à ses correspondans; alors éclata la jalousie des Italiens, qui virent dans cette concurrence une usurpation sur leur demi-privilége arraché, suivant l'usage, au grand opéra d'alors, moyennant finances. Les gentilshommes de la chambre en eurent du tracas, d'autant que les Italiens évoquèrent en leur faveur l'ombre de Louis XIV et parlèrent avec force du bon goût que l'on insultait par ce conflit, et des mœurs qu'il fallait protéger avant tout. Vadé perdit une belle occasion de faire un poème burlesque. Entre autres raisons, les demandeurs insistèrent sur les périls de l'émulation, et offrirent de prouver sans réplique que la concurrence tue l'art. On ne les écouta pas; le théâtre de Beaujolais fit fortune; puis il la défit, et finalement fut clos.

En 1799, pendant l'hiver, la troupe de mademoiselle Montansier vint y camper son bivouac. Elle comptait retourner à Versailles : le décret sur la liberté des théâtres vint assez tôt pour s'opposer au déménagement. Tragédie, comédie, opéra, on essaya de tous les genres. L'innovation y eut ses aventuriers : l'acteur Grammont vint un jour en vrai romain, jambes nues sous la cotte romaine; on le hua et il se le tint pour dit. Damas y fit trembler sa tête et marqua du talon la mesure de l'hémistiche; mais un fait qui ne s'est pas perdu dans la mémoire des amateurs, c'est la célébrité que Baptiste cadet y gagna dans cette éternelle comédie des Jocrisses, dont on a tiré, pour le moins, quinze ou vingt trilogies.

De cet espace étroit, la demoiselle Montansier prit son vol vers la rue de la Loi et bâtit ce théâtre carré, maintenant historique, et sur la démolition duquel s'élève, pour le quart d'heure, un sarcophage interrompu.

La vogue fut ramenée, par cette fuite, à la petite salle si étroite et incommode. Foignet y fit ses travestissemens, sous le

Directoire; et Brunet, en préludant à son immortalité défunte, se permit alors cette courageuse opposition de calembourgs qui, chaque soir, de huit heures à onze, mit en échec la couronne impériale. Les frondeurs ne manquaient pas au gai rendez-vous, et chaque applaudissement de la foule, en enfantant une excellente bêtise dans la bouche de l'acteur favori, faisait froncer les sourcils de Dubois, le préfet de police. Les acteurs lâchèrent alors la bride à leur humeur folle, et, de cette époque, commence un répertoire extravagant et à mourir de rire, où l'élite de la société de mauvais ton se réunissait de si bon cœur. A la paix d'Amiens, Fox fit sa première visite à ce théâtre, avec un interprète pour lui traduire la finesse du quolibet et la drôlerie des jeux de mots.

Quand Brunet et Crétu fondèrent auprès du Panorama leur salle plus grande et plus commode, Forioso vint se balancer sur la corde lâche; les nécromanciens y devinèrent la carte, et la muscade, disparue sous le gobelet de fer-blanc, fit ses évolutions mystérieuses. Paillasse apporta son échelle et les œufs de son poulailler, tendit la joue aux soufflets de Cassandre, railla Jeannot, ce Diogène du dix-huitième siècle, qui cherche fortune et court après des papillons. Les chiens savans y tinrent un cours de civilisation à l'usage des buveurs de bière, et la fumée du cigarre acheva de noircir les dorures fanées de la salle, transformée en estaminet.

En 1815, c'était une tabagie patriotique. Là, pendant les cent jours, s'improvisaient, sur l'air de *la Marseillaise*, des chants à faire gémir Rouget de Lisle. Bientôt une réaction royaliste eut lieu, vers minuit, contre le marbre des tables, le cristal des candélabres, et les glaces qui avaient réfléchi des figures rouges de bonapartisme et de punch. Les assaillans furent impitoyables à leur aise; ils brisèrent les chaises sur le genou, jetèrent la vaisselle par les fenêtres, le tout sans obstacle, mais non sans héroïsme. Un seul, en se précipitant avec fureur vers une glace, aperçut un furieux s'élancer vers lui; il recula : c'était lui-même.

Depuis, on n'y fut que pour déguster la bierre de Flandre, gâtée par de mauvais intermèdes où se démenaient trois acteurs à la fois. La partie de domino se mêlait à la voix grêle des pauvres diables qui sont enfin retournés aux trétaux de la foire et dans les carrefours. Quant au chapitre des mœurs, la population éblouissante d'almés, qui circule dans les galeries contiguës, y députait chaque soir une collection de choix, et plus d'un nœud sentimental se formait et se déformait brusquement dans ce bazar, qui rappelait ce que l'historien Hérodote a prétendu des dames de Babylone, dans le temple de Milita.

Maintenant la chrysalide semble avoir accompli toutes ses métamorphoses : l'enceinte ovale s'est élargie; M. de Guerchy a procédé à la régénération du local, et le pinceau de Cicéri a passé par là. S'il ne fallait que des corridors à un théâtre, peut-être aurait-on à critiquer celui-ci; mais cette bagatelle du dehors ne sera rien quand on livrera au public les magnificences du foyer. De là on embrassera la verdure symétrique du jardin, sa multitude du soir, et le jet d'eau argenté à la clarté de mille jets de lumière. Quant aux loges, elles sont sur trois rangs, peu nombreuses, mais commodes et tapissées de ce bleu traditionnel, où la coquetterie trouve ses avantages. A l'avant-scène montent jusqu'au ceintre quatre colonnes d'ordre composite; des colonnettes arabesques supportent le second rang, et au dernier étage se déploie un large amphithéâtre; un filet ou réseau à jour, entremêlé de thyrses, de rinceaux en or et de camées, se détache avec ses mailles écaillées sous le dôme du plafond; puis, de dorures en dorures et d'ornemens en ornemens, le regard se fixe enfin sur la toile, où le jardin du Palais-Royal, un peu miniature, préoccupe quelques instans, en attendant le signal de l'archet.

Les conditions aujourd'hui sagement exigées d'une entreprise théâtrale contre les dangers de l'incendie ont été littéralement exécutées : il en est résulté un mur de briques tapissé de fer, et un escalier tournant d'une grande légèreté, d'une hardiesse qu'on voudra voir. Chaque marche est en fonte et d'un seul jet; dans l'espace circulaire plonge un cordon de bronze avec des touffes de flambeaux d'étage en étage. Le gaz qui s'en évapore est emprisonné dans des demi-globes en mailles d'acier, d'un effet qui ne manque pas d'originalité; ceux du lustre, vus à la distance des loges, peuvent être pris pour des coupes de cristal. Cette économie pittoresque sera bientôt imitée partout.

Les critiques ne manqueront pas plus à ce théâtre qu'aux autres : c'est le tribut obligé que paie un établissement de ce genre; il n'a de réponse à faire que par des succès, un bon répertoire et la composition de sa troupe. La jalousie des concurrences doit faire naître une foule de jolis mots sur ce chapitre : c'est un droit et ce n'est pas un mal.

Nous avons entendu élever quelques plaintes sur les abords du théâtre : ils sont assez favorables à notre sens; car les longues galeries du Palais-Royal offrent des débouchés précieux en temps de pluie, et si les voitures n'abordent pas dans l'encoignure de la rue Montansier, les autres issues en dédommagent suffisamment. D'ailleurs, c'est à la masse des petites bourses que s'adressent principalement les prix modiques de cette nouvelle entreprise, et n'a pas qui veut l'inconvénient d'un équipage.

Les acteurs qui se sont montrés dans les pièces nouvelles, et ceux qui doivent successivement débuter, nous paraissent devoir former un bon ensemble. Samson, ancien sociétaire de la Comédie-Française, n'a pas encore paru; les succès qu'il a obtenus sur des scènes plus élevées sont un sûr garant de ceux qui l'attendent à son nouveau début. Lepeintre aîné, acteur de tant de verve, a déjà créé plusieurs rôles. Paul, qu'on allait voir à l'Ambigu, joue, dans le prologue, un rôle de balayeur politique fort amusant; les couplets qu'il adresse au public sur les croix d'honneur et le nouvel instrument du comte Lobau, obtiennent particulièrement chaque soir les honneurs du bis. Parmi les débutans, on a remarqué Sainville et Régnier : le premier a de la gaieté, du naturel; nous ne pouvons pas en dire autant du second, son organe nous paraît affecté et désagréable : en revanche, il a une grande habitude de la scène, et trouve des intentions comiques, quoique souvent forcées

Mademoiselle Déjazet fait partie de la nouvelle troupe : déplacée dans les mélodrames des Nouveautés, elle tiendra le premier rang à la salle Montansier. La verve de son jeu, sa gaieté spirituelle, augmenteront beaucoup en étant convena-

blement placée dans des rôles selon ses moyens. Que de fois n'avons nous pas déploré de voir une actrice aussi agréable, d'un entraînement si parfait, perdre dans un théâtre oublié du public un talent encore plein d'avenir et qui désormais doit occuper une place brillante et méritée!

Madame Théodore fera sans doute des efforts pour soutenir la réputation que le joli théâtre de M. Scribe lui avait acquise. Madame Couturier a une jolie figure et une taille agréable. Mademoiselle Pernon est moins jolie; mais elle est meilleure actrice, elle a l'habitude de la scène et chante avec goût. Tous les acteurs s'entendent parfaitement et jouent avec beaucoup d'ensemble; on devait s'y attendre. M. Dormeuil, qui a contribué comme régisseur au succès progressif du Gymnase pendant dix ans, devait redoubler de soins et d'activité pour donner à sa troupe un ensemble qui ne peut sans doute égaler celui qu'on remarque au théâtre Bonne-Nouvelle; mais que l'on trouvera toutefois plus complet et supérieur à ce qu'on voit sur les théâtres de ce genre.

Ils n'ouvriront pas, tel est le titre du prologue. Un prologue est toujours le bien-venu. Celui-ci est de bon goût, sinon d'une forme absolument neuve. C'est une multitude de scènes épisodiques pour dérouler la troupe et la faire passer en revue. La scène est près d'un kiosque du jardin, d'abord entre des lecteurs de journaux, puis entre des personnages qui s'inquiètent du théâtre Montansier et s'intriguent tour à tour pour ou contre son ouverture prochaine. Un vieil actionnaire de divers théâtres veut cabaler; une habilleuse offre ses services, plus utiles qu'on ne le croit; un balayeur qui fait de la politique du juste milieu parle du respect qu'on doit à ses supérieurs et envoie promener le commissaire; une grisette inconsolable accepte un dîner dans un cabinet et une place dans une loge grillée; un rieur qui fait des succès vient proposer son régiment de figures patibulaires pour chatouiller et mettre en verve de gaieté le public. A travers ce pêle-mêle de figures originales, on répète incessament que le théâtre n'ouvrira pas; quand, au désappointement de quelques-uns et à la joie du plus grand nombre, le régisseur vient annoncer que tous les obstacles sont vaincus et que la foule se presse aux bureaux. Des bravos et des éclats de rire ont récompensé l'esprit jeté à pleines mains dans cette bluette, petite revanche de direction prise fort à propos contre les mauvaises langues.

Les auteurs de *l'Audience du Prince*, MM. Anicet et Villeneuve, après un soirée singulièrement orageuse, ont fait mieux que Candide; ils ont repris courage. Voici leur pièce. Un conseiller a traité sans scrupule son souverain, comme on assure que Marie-Louise avait traité fort innocemment Cambacérès; l'exil a puni l'incivil comte de Lensberg. Après la mort du souverain, il revient en sournois chez sa femme, alors courtisée par le fils du défunt. La comtesse implore la grâce de son mari; le prince refuse pour l'honneur de son père: puis il apprend d'un page curieux qu'un homme est caché près de la belle. Celle-ci tremble pour l'époux, et se voit réduite à laisser passer le comte pour un amant. Le prince veut confondre cette fière comtesse, qui lui résistait en lui donnant un rival; il l'humilie déjà par des reproches sanglans, quand le mari, qui ne saurait tenir à cet éclat, se présente. Le prince, déconcerté, pardonne et fait un ambassadeur du conseiller malin, qui n'est pas très-corrigé de son penchant à l'impertinence.

Le Frotteur aura de la peine à sortir sain et sauf des mains et des sifflets du public. Il s'agit d'un M. Duversin, mari assez gaillard, qui a laissé par mégarde, chez sa maîtresse, un portefeuille renfermant deux billets de mille francs; il le croit volé, ou par sa femme qui voulait avoir une parure, ou par son frotteur qu'il grise pour le fouiller. Comme ses soupçons ne cessent pas, quoiqu'il n'ait rien trouvé dans la poche du pauvre diable, M. Duversin fait venir l'ami de la maison, un certain procureur du roi, courtisan de madame, grand moraliste en public, et donnant, à ce qu'il paraît, de son canif dans les contrats de mariage. Pendant l'interrogatoire, la maîtresse du soupçonneux mari lui renvoie son portefeuille vide avec un billet gracieux plein de remerciemens sur sa délicate générosité. Les obstinés du parterre n'en ont pas voulu savoir davantage, et cependant l'affiche révélait deux noms qui méritaient un autre accueil: ceux de MM. Bayard et Paulin.

Voltaire à Francfort a été mieux reçu. C'est le fameux épisode, narré si gaiement par Voltaire lui-même, dans ces fragmens de mémoires qu'il voulait anéantir, et qu'un dol méritoire nous conserva. Lepeintre a bien le masque du philosophe, et ce grand nom a sauvé de malencontre un quiproquo burlesque. Cette idée d'un secrétaire pris pour son maître, d'un imbécille revêtu malgré lui du nom d'un homme célèbre, est un peu surannée; mais le suranné a droit de passage, et l'indulgence devient si rare, qu'il faut pardonner au public celle dont il a fait preuve. On a nommé MM. Ourry et Brasier.



Nouvelles.

Les sculpteurs et peintres autrichiens établis à Rome viennent d'ouvrir dans le palais de Venise, résidence de leur ambassadeur, une exposition publique de leurs ouvrages.

Le *Journal de Rome* parle avec les plus grands éloges d'un buste du pape, par M. Joseph Fabris.

Beaux-Arts.

SALON DE 1831.

SCULPTURE.

2e ARTICLE.

Il est dans la statuaire des exigences de l'art, élémens indispensables de succès auxquels l'artiste est obligé de plier son génie s'il veut atteindre à la perfection. Ces élémens sont une gravité de poses et une sévérité de composition, sans lesquelles l'art se dégrade et perd toute sa noblesse, toute sa grandeur primitive. Quelquefois, il est vrai de le dire, la grâce ou bien un mouvement vif et rapide ont pu faire pardonner l'oubli de ces principes; mais ce n'est que dans de rares exemples, ce n'est qu'entre les mains d'hommes privilégiés que des écarts ont produit des chefs-d'œuvre.

L'idée tout-à-fait inexacte que c'est se rapprocher de la nature, que d'ôter à cet art le caractère grave qu'on remarque dans les productions de la sculpture antique, a égaré plusieurs de nos jeunes artistes. Les uns, visant à la grâce, sont tombés dans le maniéré; d'autres, pour donner à leurs figures de la vie, de l'expression, du mouvement, sont arrivés à l'exagération.

Dans ce dernier cas se trouve le *Mirabeau à l'Assemblée constituante* de M. Pigalle. Une main appuyée sur la tribune, de l'autre il intime l'ordre au grand-maître des cérémonies de sortir de la salle. Le mouvement impérieux de Mirabeau et l'expression fougueuse de sa physionomie sont rendus dans cette figure à laquelle d'ailleurs on ne peut refuser un mérite d'exécution distingué; mais pour exprimer plus énergiquement cette scène, l'artiste nous semble être allé, nous ne craignons point de le dire, jusqu'à *la grimace*.

C'est aussi l'exagération, mais dans un autre genre, que je reprocherai à M. Lemaire, dont on avait remarqué, à la précédente exposition, *le Laboureur de Virgile*. Les formes de sa jeune fille effrayée par une vipère sont agréables; les extrémités sont bien dessinées; mais pour donner plus de grâce et de mouvement à sa figure, il l'a rendue maniérée, et ce défaut a le grand inconvénient de nuire au développement de ses formes, quel que soit le côté par lequel on la regarde. Je lui reprocherai en outre un air par trop naïf, et la fausse direction de ses regards : elle ne peut voir la vipère qui cause sa frayeur, car ses yeux ne portent point sur elle.

Il n'en est pas de même de M. Gatteaux. Un sentiment bien exquis de son art l'a dirigé, lorsqu'il a conçu et exécuté sa figure de Triptolème. Cette statue en marbre, d'un dessin sévère et parfaitement modelée, est une des meilleures productions du Salon de cette année. Les mêmes qualités se retrouvent dans un bas-relief aussi en marbre du même artiste, et qui représente une jeune baigneuse, dont la pose est d'autant plus gracieuse, qu'elle est plus simple et plus naturelle.

Ce sentiment vif et prononcé de l'art se retrouve au plus haut point dans la jolie statue de *Vénus* de M. Molchnecht. A part un peu de coquetterie, on ne peut rien reprocher à la jeune et belle déesse. Les formes sont pures, d'un dessin plein de finesse, d'élégance : il y a vraiment de l'avenir dans l'œuvre de ce jeune Allemand.

On trouve de la beauté et de l'expression dans la tête de la *Coronis mourante* de M. Simart; mais son corps ne souffre point. Supprimez la tête, et son corps sera celui d'une jeune femme qui repose. Il en est de même des extrémités, auxquelles on peut aussi faire le reproche d'être un peu fortes, et de manquer d'élégance.

Le défaut d'harmonie entre l'expression de la tête et du corps se retrouve aussi dans *la Fille de Niobé mourante* de M. Petitot, figure en plâtre, dans laquelle on remarque de belles parties. La draperie qui couvre le bas du corps est heureusement jetée ; mais ni dans la tête ni dans les extrémités, il n'y a rien de cette douleur que tous leurs membres, que tous leurs mouvemens expriment si bien dans les Niobides de l'antiquité. A ces observations j'en ajouterai une encore. La Niobide de M. Petitot est couronnée de cyprès. Pourquoi?.... Pouvait-elle prévoir son sort?....

Le reproche que j'ai adressé à MM. Simart et Petitot ne peut l'être à M. Grasse, qui a exposé un *Icare essayant ses ailes*. Cette statue est pleine de mouvement, et ce mouvement de la figure entière se fait sentir jusque dans les moindres détails. Sa tête est pleine d'expression et reproduit parfaitement la physionomie présomptueuse d'un jeune homme qui paraît certain du succès de son entreprise, alors même qu'il doit échouer.

Il est encore plusieurs figures dont les sujets sont empruntés à la mythologie antique. Nous signalerons entre autres à l'attention du public la belle statue de *Léda* de M. Émile Seurre. On reconnaît tellement dans ce morceau l'étude, le sentiment de la sculpture grecque, que l'on croit parfois, en la considérant, y retrouver des réminiscences. L'*Eurydice* de M. Caunois est aussi une figure jolie et gracieuse, mais un peu maigre de formes

dans certaines parties, les genoux surtout nous ont semblé grêles.

La *Mort d'Ajax*, figure colossale en plâtre de M. Thérasse, est une grande et belle esquisse dans laquelle on reconnaît aussi l'étude de l'antique. Ce morceau est largement traité dans presque toutes ses parties, et modelé pourtant avec un soin extrême. C'est le premier ouvrage que M. Thérasse ait exposé en public, et ce début nous paraît mériter des encouragemens.

L'*Ange rebelle* de M. Marochetti, autre statue colossalle, est aussi un début. Cette figure sort, dit-on, de l'atelier d'un amateur; mais fût-elle le travail d'un artiste, elle mériterait des éloges pour la manière hardie dont les plans sont indiqués; mais il est une observation grave à faire à son auteur : elle manque tout-à-fait d'aplomb ; et il ne nous paraît guère possible de l'exécuter en marbre.

Le même défaut peut être reproché à la figure colossale de Louis-Philippe, de M. Jacquot. Cette statue, d'ailleurs, me paraît manquer essentiellement de cette noblesse, de cette gravité que l'on doit naturellement supposer à un souverain, dans un moment aussi solennel que celui dans lequel l'auteur l'a représenté.

Le même artiste a exposé une *Odalisque* entièrement nue, dont les formes rappellent les exagérations de l'école de peinture du Parmegianino. Mais ce qui est à peine supportable dans un tableau ne peut l'être dans un art tel que la sculpture, qui exige une bien plus grande sévérité de formes. Du reste l'ensemble en est gracieux et pourra plaire, sinon aux artistes, du moins aux amateurs, qui préfèrent la grâce, même un peu affectée, à une plus grande pureté de dessin.

Parmi les productions de l'école de sculpture dans lesquelles les auteurs ont traité des sujets modernes, on remarque, surtout à cause de sa dimension, le groupe de M. Desbœufs représentant *le génie de la Liberté brisant l'épée du Despotisme*. Avant la révolution de juillet, c'était un Saint-Michel terrassant le démon ; la métamorphose s'est opérée à peu de frais : car il a suffi, à ce qu'il nous a paru, d'ajouter une flamme sur la tête de l'archange pour en faire un génie. Du reste ces exemples de transformation sont moins rares qu'on ne pense : ainsi l'on peut voir à Naples, dans l'église de *la Madonna del Parto*, deux statues antiques, une *Pallas* et un *Apollon*, métamorphosés la première en Judith et le second en David. Mais pour cette fois, quel que soit le personnage, archange ou génie, il manque essentiellement de dignité, de majesté, et son adversaire, Satan ou Despotisme, est par trop dépourvu de noblesse. Il faut encore à un ange tombé, comme à un être allégorique quel qu'il soit, un caractère de grandeur modifié selon le rôle que l'artiste aura voulu lui faire remplir, mais qui nous fasse sentir son passage au travers d'une imagination poétique, et nous ne pouvons trouver qu'une laideur et une bassesse toutes vulgaires dans l'ange déchu de M. Desbœufs.

M. Flatters avait traité un sujet à peu près semblable dans une figure exposée au dernier Salon. Le Satan de Milton était aussi l'ange rebelle, l'ange vaincu, foudroyé, et cependant c'était avec noblesse, avec fierté qu'il tombait. Nous regrettons que cet artiste n'ait pas envoyé, cette année, d'ouvrage important. Il ne faut pas cependant passer sous silence une *jeune fille endormie*, petite statue en bronze fort gracieuse, et un buste de Dugay-Trouin dans lequel on retrouve la physionomie fière et hardie de l'illustre marin.

M. Lemoyne, au dernier Salon, avait exposé une charmante figure de *l'Espérance* dont la pose simple et naturelle et l'exécution pleine de finesse lui avaient mérité les suffrages les plus flatteurs et les moins contestés; il a euvoyé cette année un *jeune chevrier*, groupe en marbre qui est loin d'attirer les regards comme les attirait sa statue. D'abord le sujet nous semble avoir trop peu d'intérêt pour motiver un groupe aussi étendu, et ce défaut d'intérêt du sujet nuit à celui que pourrait inspirer le travail. L'idée nous est venue en le regardant, que ce morceau n'avait peut-être été exécuté que pour utiliser un bloc de marbre que l'artiste aurait eu à sa disposition et dont la forme un peu bizarre aurait nécessité la composition du groupe telle que nous le voyons. Du reste, plusieurs parties de ce morceau sont traitées d'une manière qni décèle une main habile et exercée.

M. Lemoyne a exposé aussi deux bustes : celui de Massillon et celui de Nicolas Poussin. Dans le premier, il est loin d'avoir rendu la physionomie franche et ouverte de l'évêque de Clermont auquel il a donné un air sombre et une gravité tout-à-fait affectée que n'avait pas Massillon. Nous reprocherons aussi à peu près les mêmes défauts au second, qui est une répétition de celui qui orne le monument que M. de Chateaubriand a fait exécuter à Rome en l'honneur du plus grand des peintres de l'école française. Le beau portrait de Poussin que nous avons dans les galeries du Musée présentait, par la manière admirable dont il est modelé, des ressources dont le sculpteur ne nous paraît pas avoir tiré parti.

Nous ne terminerons point cet article sans jeter un coup d'œil sur les bustes faits d'après des personnages vivans, qui se trouvent en grand nombre à cette exposition ; mais auparavant nous devons signaler encore à l'attention du public un joli groupe de Daphnis et Cloë enfans, modelés en plâtre par M. Chaponnière, et qui sont d'une naïveté charmante ; un autre groupe en marbre de M. Foyatier, représentant une petite fille qui joue avec

un chevreau, et dans lequel il nous semble avoir pris la nature sur le fait ; une petite statue en marbre de M. Desprès, *l'Innocence*, qui est d'un naturel, d'une simplicité pleine de grâce et dont le torse et les extrémités sont modelés avec un rare bonheur, et enfin une tête d'expression de M. Duret, *la Malice*, délicieuse figure pleine de finesse et d'esprit, moins naïve que le *Mercure*, mais digne en tout de l'artiste à qui l'on doit cette admirable statue.

Parmi les bustes qu'a exposés M. Dantan, celui qui pique le plus vivement la curiosité est celui dans lequel il a essayé de reproduire les traits de madame Malibran Garcia ; mais il ne nous paraît pas avoir profité de toutes les ressources que lui offrait la physionomie piquante de la jeune et belle cantatrice : le souvenir de *Ninetta*, de *Rosine*, et mieux encore celui de *Desdemona* et de *Sémiramis*, auraient dû mieux l'inspirer. Il nous semble avoir mieux réussi dans quelques autres, notamment dans ceux de Carle et d'Horace Vernet.

Il ne faut pas s'attendre à retrouver dans le buste de madame de Genlis ces *gracieux méplats* dont elle a plus d'une fois entretenu le public dans ses Mémoires, et sur lesquels, nous dit-elle, tous les artistes se plaisaient à lui adresser de si flatteurs complimens. Non. M. Romagnesy n'a pas été galant, pas le moins du monde. Il a dit la vérité tout entière, aussi c'est le front d'une octogénaire avec toutes ses rides qu'il a représenté ; mais s'il est peu agréable à voir, ce buste a du moins le mérite d'une extrême ressemblance. C'est en vérité tout ce qu'on pouvait lui demander. M. Elshoecht a essayé aussi de reproduire une tête presque octogénaire ; son buste de M. Andrieux est très-ressemblant ; mais il manque de finesse. L'artiste a trop dissimulé les rides du spirituel auteur des *Étourdis*. Il nous paraît avoir mieux réussi dans celui de M. Lesueur, l'illustre compositeur à qui l'on doit les opéras d'*Othon*, *des Bardes*, etc.

Nous terminerons cet article par une réflexion importante. L'exposition de cette année nous a paru fort remarquable, tant par le nombre, la variété des productions distinguées qui l'ont embellie, que par le mérite éminent de quelques-unes d'entre elles. Mais auprès se sont trouvés des ouvrages dans lesquels leurs auteurs nous semblent avoir complétement méconnu le but, les ressources et les exigences de la statuaire. La sculpture est spécialement l'art des formes, et dans leur reproduction elle exige une noblesse, une pureté de style, comme aussi une sévérité, une correction, auxquelles il n'est possible d'atteindre que par des études longues et sérieuses. Les anciens nous ont laissé des modèles de la manière dont il fallait sentir et apprécier la nature ; c'est à nous de suivre leur exemple, de marcher sur leurs traces, et de rivaliser même avec eux, s'il est possible. L'unique moyen d'y parvenir c'est l'étude constante de la nature. Sans cette étude, point de formes, et sans formes point de sculpture.

A***.

LETTRES SUR LE SALON DE 1831.

QUATRIÈME LETTRE [1].

A M. David Wilkie,

Premier peintre de Sa Majesté Britannique, etc., etc.,

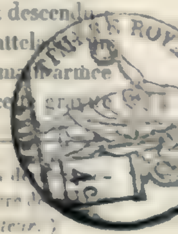
A LONDRES.

MONSIEUR,

Le premier jour de l'ouverture de notre Musée est un spectacle intéressant pour l'œil qui sait en jouir, instructif pour l'intelligence qui sait en profiter. De bonne heure les portes sont assiégées par les artistes. A peine sont-elles ouvertes qu'ils se précipitent dans les salles. Nulle part d'indifférence. Le génie ou le talent, sortis de leur modeste retraite, ont pudeur d'être livrés à nu en proie à des milliers de regards ; la médiocrité ou l'incapacité flagrante ont seules l'attitude de la confiance. Chacun d'abord cherche son œuvre, et, suivant le jour plus ou moins heureux où elle est exposée, applaudit, se tait ou murmure. A ce premier mouvement la curiosité ou l'amour de l'art fait succéder le sien : les œuvres des rivaux sont cherchées avec intérêt et commentées avec savoir, souvent avec malice. Heureux l'amateur des arts qui, l'œil aux tableaux et l'oreille aux écoutes, sait, en faisant la part des rivalités individuelles et des partialités d'écoles, puiser à ces conversations où s'épanche en de vives saillies une instruction féconde !

Combien Léopold Robert n'aurait-il pas été heureux s'il eût pu assister à la réouverture du Louvre qui vient d'avoir lieu il y a quelques heures ! Quelle douce récompense aurait goûtée son génie en recueillant l'unanime concert d'éloges et d'acclamations qui salua la splendide et ravissante peinture dont il a décoré les salles renouvelées !

C'est l'arrivée de moissonneurs dans les marais Pontins, au moment où le soleil à son déclin rase la terre et projette des ombres plus douces. Un char traîné par des buffles s'arrête à l'endroit que le maître a fixé pour dresser les tentes. Le maître parle, on obéit à sa voix. L'un des conducteurs est descendu ; il s'appuie sur le joug et commande le repos à son attelage ; un autre, assis encore sur sa monture paisible, et la main armée de l'aiguillon comme d'un sceptre, porte au front cette grave



[1] L'abondance des matières n'a pas permis d'insérer au dernier numéro cette lettre, écrite dès le premier jour de la réouverture de l'exposition. (*Note du rédacteur.*)

native, cachet des habitans des régions méridionales : il regarde deux hommes de la troupe qui dansent en s'accompagnant du *piffero*, la cornemuse du pays. Autour du char se groupent des hommes armés d'instrumens de moissonneurs, et des femmes au tablier gonflé d'épis. Sur le char même, à côté du père de famille, un jeune homme se dispose à déployer les toiles, et une belle et jeune femme s'élève tenant en mains son enfant encore à la mamelle. Des villageois des deux sexes peuplent le second plan du paysage que couronne au loin l'ancienne presqu'île de Circé, Monte-Circello. Telle est l'analyse pâle et inanimée de la vivante composition de notre artiste.

L'ensemble de son tableau est d'une vérité saisissante. Rien de superflu entre la pensée et l'expression; rien qui n'annonce une heureuse imagination réglée par le bon sens. Est-il quelque chose de plus imposant que la figure du conducteur arrêtant son attelage? Est-il une étude plus savante, des caractères plus profonds et plus variés de têtes? Une éloquence de pantomime plus fine à la fois et plus simple? Sur les figures et partout on sent le soleil dont l'atmosphère est embrasée; et le fond si fin de ton et si bien à son plan n'eût pas été désavoué par Claude le Lorrain. André del Sarto eût envié les têtes des pâtres qui font cortége et qui sont dans la demi-teinte; et Raphaël eût applaudi aux deux jeunes femmes arrêtées auprès du char; il eût avoué surtout cette jeune mère, vrai type de Madone, qui domine la scène comme une majestueuse apparition.

Vous le savez, Monsieur, vous qui avez visité Rome, c'est l'Italie, toujours la sainte Italie, cette terre de pèlerinage pour les artistes, que reproduit Robert; mais c'est elle avec toute la puissance inspiratrice de sa belle nature, avec toute sa sublimité, toute sa simplicité homériques; et, grâce au talent du peintre, toujours, comme dirait Montaigne, elle nous sourit d'une fraîche nouveauté. Comment, après avoir vu les tableaux de ce grand artiste, ceux d'Ingres et de Schnetz, ceux d'Overbeck de Lubeck, de Cornélius de Dusseldorff et de votre confrère d'académie M. Eastlake, pourrait-on accuser encore les voyages en Italie de funeste influence sur le talent des vrais peintres? Il est, j'en conviens, des hommes sur qui les circonstances extérieures les plus heureuses agissent à contre-sens, et qui se moulent maladroitement sur ce qui les entoure; gens sans originalité ni inspiration, véritable eau stagnante où se reflètent tristement les plus beaux modèles, les plus beaux effets de la nature Mais l'esprit du vrai talent sait connaître son génie et distinguer la route qu'il lui trace. Tout en imitant, tout en passant par les grands maîtres, pour apprendre à lire dans le vaste répertoire ouvert à son imagination, la belle nature, il reste original quand, à son tour, il écrit sa pensée.

Ainsi se produit Robert, qui est essentiellement original et ne revêt jamais les livrées de tel ou tel de ses devanciers. Comprenant l'Italie avec l'ame de Raphaël, on voit cependant tout d'abord, à la manière dont il la rend, qu'il n'avait pas besoin d'être venu après le divin peintre pour être ce qu'il se montre; on voit enfin qu'il parle sa langue maternelle et non point un idiôme étranger qu'il ait appris. Si donc quelque chose de monumental, quelque chose du grandiose des plus beaux antiques respire dans son œuvre, ce n'est pas qu'il soit un pastiche des statuaires anciens; c'est tout simplement que, servi par la belle nature qui l'entoure, il se rencontre, quand il la rend, avec ceux des anciens qui ont été d'intelligence avec elle.

Sans doute son tableau n'est pas exempt d'imperfections pour légères qu'elles soient; elles sont inséparables des œuvres sorties de la main de l'homme. Que si une critique, impatiente de ses propres jouissances et inquiète des nôtres, s'en va disséquant les petits détails et me presse de m'expliquer sur les défauts du maître, je les lui laisserai découvrir à la loupe; elle s'apercevra sans doute que, graveur il y a quinze ans, les souvenirs du burin lui ont laissé quelque sécheresse dans les contours, et une silhouette trop découpée. Peut-être aussi pourra-t-elle lui reprocher un arrangement trop symétrique, de la monotonie dans l'exécution, de l'égalité de valeur dans les vêtemens divers. Habitué à faire ressortir presque toujours ses figures sur un fond clair où l'effet est, ce semble, plus facile à obtenir, il paraît moins soucieux de donner à son modelé toute la solidité, toute la perfection de finesse qu'exigeraient des figures jetées sur un fond noir. Mais la critique se gardera bien de voir là de l'impuissance; car dans le tableau des *Pifferari devant une madone*, où il avait moins à compter pour son effet sur le choix du fond, ses figures sont du modelé le plus admirable et le plus complet. Mais qui en jugera du reste? Ce ne sera pas le public, qui n'a pu jouir de ce délicieux tableau perdu au fond des salles et à faux jour, durant la première partie de l'exposition, et qui, je ne sais pour quel motif, n'y figure plus du tout aujourd'hui.

Le style noble fut la prétention constante et le grand mot de ralliement de l'école de David dont Robert est sorti; mais d'accord sur le but, ils diffèrent totalement sur les moyens et les résultats. L'école avait à soi une recette universelle, *l'imitation de l'antique;* et constamment un perfide et maladroit souvenir des bas-reliefs et de la bosse s'interposait entre ses yeux et la nature; tandis que lui, sans aller par des chemins détournés, attaque franchement la question: au lieu de se faire le copiste servile d'une copie, de reproduire sans cesse des marbres et des plâtres, il regarde la nature, la choisit, la copie, la coule en bronze à son tour, et parvient ainsi à s'approprier au plus haut degré cette noblesse qu'avaient rêvée les Girodet et les Pierre Guérin, ce haut style qui atteste dans Ingres un peintre si savant et si fin.

C'est là ce qui arracha ce cri soudain et unanime d'admiration que poussèrent tous les artistes à la vue du tableau des *Moissonneurs* de Léopold Robert. Il n'en est pas qui, en entrant avec lui dans la lice, ne lui ait fait de bon cœur le salut des armes; et leurs expressions flatteuses le disputaient en vivacité à celles du public. Certes, quand je parlais, le mois dernier, dans ma première lettre, de mon culte pour le talent de Léopold; quand je le proclamais digne des grands maîtres dans ses bons ouvrages, je ne m'attendais pas à le voir si tôt appuyer mon opinion d'une preuve si éclatante. J'entendais voler de bouche en bouche les noms du Giorgione, du Poussin et de Raphaël; et j'étais touché comme d'un bonheur personnel. Et cependant je me méfie des comparaisons trop généralisées, sans profit pour l'art ni pour le goût. Laissons à chacun sa place.

Robert n'a la prétention d'être ni le Poussin ni Raphaël. Si son prodigieux talent rappelle quelquefois le leur; s'il a toute la pureté de lignes du second avec une palette plus riche; si du premier il reproduit souvent les beaux airs de tête, le *gran gusto*, le sublime caractère, il n'a pas montré jusqu'à présent qu'il eût dans la pensée le vol élevé de l'un ni de l'autre. Comme je l'ai déjà dit, c'est un homme qui a une volonté, une puissance à lui. Les scènes qu'il représente ne sont que des scènes de la vie commune, ses personnages que des paysans, que les modèles dont est semée la terre privilégiée de l'Italie; mais, sans être Raphaël ni le Poussin, il a une assez belle part de gloire celui qui sait tirer de tout cela un si haut style, qui sait prêter à ses héros vulgaires une noblesse virgilienne, et les égaler en grandeur aux héros antiques; qui sait, en un mot, voir un monde où les communes intelligences ne voient que le cahos :

Si canimus sylvas, sylvæ sint consule dignæ!

M. Robert a donné plusieurs autres tableaux moins importans par la dimension et le sujet, et dont je vous parlerai quelque autre jour avec le même plaisir, notamment une femme de la campagne de Naples, pleurant les suites d'un tremblement de terre. Ce tableau a gagné à la classification nouvelle des peintures dans les salles : il était trop haut; maintenant qu'il est à la portée de l'œil, il le captive fortement. A la vue de cette femme assise sur les ruines de sa maison, on ne peut se défendre d'une émotion sympathique profonde. Absorbée, anéantie dans une pensée de destruction et de mort, la pauvre mère, car un enfant à la mamelle pose près d'elle sur les débris, est immobile; et si l'enfant n'avait l'insouciance de son âge, il n'y aurait là rien de vivant que la douleur. C'est toujours la même simplicité d'invention, toujours le même ton local compris et rendu en maître, toujours la même harmonie générale, toujours enfin le même triomphe de l'art. La tête de la mère surtout est un chef-d'œuvre de sentiment et d'expression.

Leaves de Conches.

Paris, 7 juin 1831.

CINQUIÈME LETTRE.

A M. William Allan,

Membre de l'Académie de peinture d'Angleterre, etc., etc.

A ÉDIMBOURG.

Monsieur,

Si le renouvellement a allongé les galeries de médiocrités de plus, il l'a enrichi à la fois de productions belles ou recommandables qui donnent au Salon un piquant aspect, et réveillent la curiosité de l'amateur. Nombre de tableaux anciens empruntent même un air de nouveauté du meilleur jour où ils sont exposés, ainsi qu'une œuvre brillante de l'esprit emprunte un charme de plus d'une lecture bien faite. Telle est une belle marine de M. Camille Roqueplan, et dont le mérite paraît à présent dans tout son jour; tel est un portrait du maréchal Maison, franche et solide peinture, d'une belle couleur, d'une justesse extrême de modelé, et qui fait le plus grand honneur à M. Léon Cogniet; telle l'énergique et puissante composition de M. Eugène Delacroix, où la Liberté de juillet guide le peuple de Paris[1]; telles sont encore les savantes peintures de l'un de nos maîtres, M. Schnetz, dont les productions seront très-prochainement l'objet d'un examen particulier. Je vous parlerai surtout aussi d'un portrait nouveau de M. Champmartin, portrait délicieux de madame de M***, qui donne la plus charmante idée du modèle, et met le sceau à la réputation de l'artiste. Je vous en aurais envoyé sur-le-champ l'examen détaillé si je n'avais préféré vous en adresser en même temps l'eau-forte que prépare M. Henriquel-Dupont, pour servir de passe-port à ma missive.

M. Delacroix, le peintre des barricades, M. Paul Delaroche, spirituel et brillant auteur de compositions historiques, M. Decamps, le premier coloriste de notre école, et M. Roqueplan, donneront matière à ma prochaine lettre adressée à votre illustre ami M. Wilkie. Ils achèvent en ce moment des compositions telles qu'ils les savent faire, et bientôt notre Salon en sera décoré. En attendant, M. Delaroche a gratifié les *dilettanti* d'un portrait plein d'expression de l'aimable virtuose mademoiselle Sontag, l'une des idoles du public parisien, et destinée à vivre long-temps dans notre souvenir. M. Eugène Isabey, qui porte un nom déjà honoré dans les arts et le rajeunit d'un nouvel éclat, était moins satisfait que le public d'une Vue du port de Dunkerque, exposée par lui à l'ouverture du Salon; il vient de prendre sa revanche en homme de talent. Son nouveau tableau représente une plage de Normandie : j'en vais écrire à M. Stanfield, à qui je rendrai compte en même temps des autres productions d'Isabey et de celles de M. Gudin, talent chéri du public et digne de l'être.

Voilà, Monsieur, les têtes de colonnes qui veillent à la gloire de l'art et viennent de fournir un nouvel aliment à mes études. Je n'omettrai pas d'y comprendre aussi M. Dupont que je vous citais tout à l'heure, le même que sa magnifique gravure du *Wasa*, d'après M. Hersent, va classer du premier coup parmi les maîtres du burin. Il a débuté dans le portrait au pastel, et en a deux exposés dans la salle d'entrée : l'un, d'une exécution naïve, représente une enfant feuilletant un livre d'images; l'autre, une jeune personne dont le caractère de beauté noble et pure et la pose pleine de simplicité, d'élégance et de grâce, captivent doucement le spectateur. Lutter avec une si belle nature était une tâche difficile : M. Dupont en est sorti avec honneur, et il a surtout conservé à la figure ce cachet d'individualité, cette grâce féminine, si difficiles à exprimer. Ce qui avait précédemment classé M. Dupont, c'est la finesse de dessin et le sentiment délicat de ses ouvrages : ces qualités ne pouvaient l'abandonner ici.

---

[1] Malheureusement, il n'en est pas de même de tous les ouvrages de ce peintre. Son tableau de l'*Assassinat de l'évêque de Liége*, que vous avez vu à Londres, est placé à faux jour près d'une fenêtre, tout au bout de l'immense galerie, et il est impossible de le voir. C'est par méprise sans doute qu'il a été exilé en pareil lieu. Dès que M. de Forbin, le directeur, ou M. de Cailleux, le secrétaire des Musées, s'en sera aperçu, l'erreur sera réparée.

Plusieurs portraits à l'huile par M. Sigalon attestent la vigueur de touche de cet artiste. Il en est un surtout, figure d'homme à mi-corps, où la façon ferme et fière dont le modelé de la tête et des mains est attaqué fait souhaiter que le peintre s'exerce plus souvent dans ce genre. M. Sigalon paraît sentir de quelle importance peuvent être les études du portrait pour la peinture historique. Qui rend si admirables de variété de caractère les têtes des maîtres italiens et flamands? C'est que presque toutes sont des portraits.

L'une des nouveautés dont le mérite commande surtout encore l'examen attentif est un portrait de M. Robert Fleury, qui, avec M. Eugène Lami, si distingué cette année, fait honneur à l'école de M. Horace Vernet. On avait déjà vu avec plaisir son petit portrait en pied des enfans de M. Vigier. La vive expression d'espiéglerie et le geste animé du plus jeune, qui joue avec une perruche, sont charmans d'observation et de justesse; mais en vain ai-je cherché à m'expliquer pourquoi l'artiste a jeté ces deux figures sur un fond violet qui rentre trop dans le ton des vêtemens.

Le portrait nouveau, de grandeur naturelle, est incomparablement supérieur. La jeune femme qu'il représente est debout et se détache en clair sur un fond vigoureux; la robe, d'un rouge ardent, est l'une de ces audaces de pinceau qu'ici le succès pourrait justifier peut-être si la nature de l'étoffe était plus légèrement étudiée. En revenant devant son ouvrage, l'artiste lui-même trouvera, je le présume, qu'une dentelle ou tout autre ajustement, léger de couleur, eût fourni une heureuse transition de la chair à la robe; que le fond, si beau d'ailleurs, serait mieux calculé s'il n'était pas égal de tout point et se dégradait un peu : on verrait à l'instant la tête se dessiner doucement avec ressort au lieu d'apparaître trop en silhouette. Peu de travail aurait bientôt fait justice de ces critiques. Mais les mains sont charmantes et naïves d'exécution; mais les aiguillettes de ruban rouge qui retombent des manches sur les bras en font valoir adroitement les lumières et le modelé; mais le fond, et un meuble de Boule qui porte un vase de fleurs, sont peints, ainsi que le vase lui-même, avec un rare talent; mais, en un mot, le tout ensemble est plein de finesse et de couleur, et c'est l'œuvre d'un homme de beaucoup de mérite, la preuve d'une excellente direction d'études, le gage d'immenses progrès accomplis, et la garantie de succès futurs.

Un jour, l'un des quarante de notre Académie française, homme tout naturellement célèbre, qui depuis......; mais alors il était peintre, avait exposé l'un de ses tableaux à l'un des Salons qui précédèrent notre première révolution. Il est là dans les salles, épiant les promeneurs et quêtant des regards à son œuvre solitaire; quand voici venir un amateur renommé qui s'arrête devant le tableau, et, l'œil armé d'une lorgnette, reste un instant immobile. Alors le prévenu s'approche, se fait petit, se colle à son juge; mais soudain le bourreau se retourne et de sa bouche s'échappent, au milieu d'un éclat de rire, ces mots terribles qui vont tomber dans l'oreille du peintre : « *Soyez plutôt maçon si c'est votre talent.* » Le condamné s'enfuit de désespoir, retire bien vite son tableau de l'exposition, jette par dessus les moulins ses pinceaux et sa palette, et fait retraite dans la littérature. C'est l'auteur de poésies légères et d'un poème épique, c'est M. P.... G...., en un mot, homme de beaucoup d'esprit d'ailleurs, qui conte lui-même sa lamentable histoire, et depuis

Tomba de chute en chute au trône académique.

Eh bien! il est au Salon plus d'un peintre à qui un juge indulgent serait tenté de donner un pareil conseil, dût ce conseil ne pas aboutir au velours d'un fauteuil; mais il en est d'autres qui manient aussi bien le pinceau que la plume, et que le goût doit presser de ne déposer ni l'un ni l'autre. De ce nombre est surtout le directeur-général de nos Musées, M. le comte de Forbin, à qui des romans spirituels et des voyages écrits avec goût ont acquis droit de cité dans la république des lettres, et dont les nombreux tableaux d'intérieur ont consolidé la réputation étendue depuis long-temps hors des limites de la France. Voilà, mon ami, un de ces talens qui doivent exciter à un haut degré votre intérêt : comme vous, peintre et voyageur, comme vous également il a parcouru, ses crayons à la main, l'Orient, votre seconde patrie.

C'est à son imagination pittoresque et inventive, c'est à son amour éclairé pour les arts, qui lui rendent en honneur ce qu'ils en reçoivent en protection, qu'on est redevable des immenses travaux d'art dont les fonds ont été arrachés par lui au mauvais vouloir de notre dernier gouvernement; c'est à lui enfin qu'il faut rapporter la pensée des embellissemens du premier étage du Musée. A la jeunesse qui languissait dans l'oubli, ces travaux ont valu des encouragemens multipliés, et au Musée égyptien, au Musée maritime, les peintures qui les décorent.

Mais, dit-on, il a fait des mécontens. Et quel homme en place aurait eu le don de n'en point faire, assiégé comme il a dû l'être dans son poste difficile, en butte à toutes les exigences des plus divergens amours-propres? Qu'on lui reproche d'avoir encouragé la médiocrité : à la bonne heure. Mais n'y avait-il qu'à frapper du pied la terre pour en faire surgir le vrai talent? N'était-il pas besoin, pour le découvrir au sein de la foule, de répandre ces encouragemens sur une large base, et d'en livrer quelques-uns aux chances du hasard? Le succès enfin n'a-t-il pas plus d'une fois justifié ses prévisions? Schnetz, Delacroix, Delaroche, Cogniet, Champmartin, Devéria, Sigalon, ont pris aussi leur part à ces encouragemens enviés. Nul doute que, sans ce marche-pied, leur talent n'eût pu se faire jour; mais le choix de M. de Forbin a facilité leur essor; mais il tendait à leur rendre la vie plus douce dans la carrière, et les amis des arts, à qui ces artistes sont chers à tant de titres, ne sauraient, non plus qu'eux, en perdre le souvenir.

Avant le renouvellement, M. de Forbin avait une exposition nombreuse au Salon. Un seul de ses tableaux y figure aujourd'hui : la Tentation de saint Dominique dans le cloître de *Santa Maria Novella* à Florence. Par une détermination dont la courtoisie s'accommode mieux que l'étude de l'art, il a fait retraite dans son atelier sans doute, et laisse la place aux talens rivaux. Le cloître de *Santa Maria* est, comme les autres tableaux de cet artiste, l'œuvre d'un coloriste, remarquable par la finesse des tons et l'art si rare de donner aux murailles une couleur solide

et transparente sans être nacrée. En général, quelques négligences d'exécution déparent, il est vrai, ces ouvrages; mais ces négligences sont rachetées par des qualités solides et une belle invention où respire la poésie. En un mot, s'ils laissent parfois quelque chose à désirer, ce n'est jamais dans la pensée mère, toujours fidèle au contraire à l'esprit élevé du peintre, c'est dans les nuances de la langue pour l'exprimer sur la toile.

M. de Forbin est surtout habile à faire intervenir le soleil en ses compositions. Ainsi, dans sa Vue du château de *la Barben*, en Provence, la délicieuse fraîcheur répandue sur toute la scène va bientôt faire place aux feux du jour. Ainsi, dans les ruines d'*Askalon*, patrie du célèbre Hérode, l'astre imposant, vieux témoin des malheurs de la terre, comme dit le poète, vient, chassant devant lui les vapeurs légères d'une nuit d'Orient, jeter ses regards sur les monumens muets du passé: — tableau d'un effet difficile, réussi à merveille, aux tons argentins, ni jaune ni rouge, écueil ordinaire des effets de ce genre. De même dans les ruines d'une église de *Césarée*, encore en Syrie, un rayon religieux se glisse à travers les vitraux comme pour assister à la découverte du tombeau sacré des défenseurs de la croix. De même, dans le cloître de *Saint-Sauveur*, à Aix, le soleil se produit dans toute sa vigueur. De même encore dans celui qu'envahissent les eaux de la Méditerranée près de Massa-Carrara, et où des religieux grecs donnent des secours à des naufragés, de pâles rayons qui vont mourir sur les derniers pilastres de l'édifice prêtent à la scène une teinte de tristesse profonde; — composition riche et poétique, où le plafond surtout fuit si bien à l'œil; où le portique et le fond sont différenciés dans leur travail avec une si fine intelligence, et prennent chacun la valeur et le plan qui lui sont propres.

Ce dernier ouvrage est le chef-d'œuvre de M. de Forbin, et l'on pourrait à côté placer sa Procession de la Ligue sortant de *Saint-Germain-l'Auxerrois*. Ce sont toujours les mêmes qualités de solidité unie à la transparence; toujours la même harmonie générale; le même passage, sans effort, des clairs les plus vifs aux ombres les plus profondes; ce sont toujours dans les lignes même noblesse et même grandeur; dans la pensée surtout, même élévation.

LEAVES DE CONCHES.

Paris, 10 juin 1831.



Littérature.

UN VŒU.

Quand il y avait des croix de bois par les chemins, sur le haut des murs, au coin des vieilles maisons, dans les carrefours isolés, croyez-moi, cette croix était souvent d'un grand secours. C'était un gage d'espérance et de foi. On allait au pas de son cheval, rêvant tout haut; on allait rejoindre ses enfans et sa femme; venait la croix à votre occurrence, la tête chargée des bleuets de la moisson dernière et des épis les mieux remplis. A cet aspect le voyageur ôtait son chapeau, comme s'il eût rencontré un compagnon de voyage, un compagnon de bonne humeur toujours prêt à le secourir! C'était encore de la poésie parmi nous. La croix, c'était le dieu Terme des temps modernes; elle attestait la limite de deux villages en même temps qu'elle les invitait à la concorde, elle servait de fanal pendant la nuit; elle avait ses mystères et ses délicieuses histoires; elle prêtait son abri aux tout petits enfans qui bénissent Dieu par leur folle gaieté; elle attestait une croyance plus que nationale, une croyance intime, une croyance de laboureurs.

Dans le paysage c'était merveille qu'une croix négligemment jetée dans le coin du tableau, arbre aride qui fait contraste avec le luxe de la végétation; on élevait la croix partout au moyen âge. Voyez les grands peintres! La croix au sommet des montagnes, la croix sur le bord des fleuves, impérissable roseau qui ne sait pas plier; la croix sur la chaste poitrine des jeunes filles, la croix sur la tombe du chrétien surtout, dernier monument placé sur les limites du monde matériel et du monde croyant, dernier vainqueur de la pourriture et des vers.

Surtout c'était aux passions du cœur qu'il était salutaire, l'aspect du bois consacré. L'innocence y donnait des rendez-vous d'amour; elle y venait aussi tranquille que si elle n'eût pas quitté le regard de sa mère. Là se terminaient les unions heureuses, et venaient se consoler les espérances. A ce sujet j'ai une histoire à vous raconter.

C'était dans un village aux bords du Rhône. Le soleil éclate, le fleuve jaillit comme un glaive, l'île semble flotter aux caprices de l'onde qui gronde; la vigne s'étend dans l'eau et se mire complaisamment. Tout est vie, éclat, soleil, force; les hommes sont des génies, les pas-

sions sont des furies; on dirait des habitans d'un port de mer, tant ils sont forts et intrépides. O large et infatigable nature! Or à toutes ces passions, à tout ce feu dans le sang, à tout ce feu dans le cœur, dans la tête, on avait jusque là opposé une croix de bois. Je la vois encore sur un morceau de pierre entourée de gazon vert, bénie, d'une physionomie tranquille, et chargée d'*ex-voto* pieux.

A cette croix se faisaient les sermens d'amour de mon village; on y faisait aussi les transactions de commerce, on y convenait du prix des grains, de la paie des matelots, des baux à renouveler; on y convenait de tout ce qui fait la fortune ou le bien-être d'un village; puis le dimanche on dansait en rond autour de la croix, puis sur la croix on écrivait les dates mémorables. On y lisait encore la rentrée de Bonaparte, en chiffres flamboyans, il n'y a pas deux mois; la restauration n'avait rien pu contre la croix : c'était une belle place pour une croix que la mission enviait fort, mais la mission y perdit sa peine et ses intrigues; c'était notre croix à nous, notre croix sainte, chargée de reliques, de gages, de chiffres et de souvenirs. Pauvre vieille croix!

Ce fut là, par une soirée de mai parfumée et douce, qu'ils se rencontrèrent, mes deux héros; lui grand, jeune et fort, elle grande et belle, mais douce et faible de cœur, les yeux humides, la voix tremblante, le sein qui bat. Ils se parlèrent, et ce qui est plus éloquent, ils gardèrent le silence long-temps. Il y eut des sermens donnés, un serment d'homme, car à la femme qui aime on ne demande pas le serment. Je crois qu'elle se nommait Adèle! lui il attesta la croix, et il était sincère; elle, elle appuya la main sur son cœur. Dans mon village, au temps de la croix, nous étions tous de bons et francs villageois, comme je vous le dis.

Or le Rhône étant cru, beau et large, que c'était plaisir et navigable aux plus grandes barques, le patron Jean dit un matin : *A moi, enfans!* On vide la barque, on la lance, on la pare de flammes à quatre couleurs, les vieilles flammes du saint; on revernit le saint de la poupe, on lui fait une belle figure rouge, de belles mains rouges, une bouche et une grande pipe; puis on lui met sur la tête un chapeau de paille à rubans roses, c'était le chapeau de son Adèle que Robert avait placé là, comme pour porter bonheur au saint

Alors, adieu, bonsoir! Adieu, Madelaine la blonde, Julie la brune, Louise la fantasque, Louison la guerrière, Emma la sombre, Gothon la rieuse, Fanny la mauvaise, Agathe la cruelle. Adieu toutes, adieu tous! On se prend la main, on se lance au bateau, on échange de frais baisers. Adieu! adieu! adieu! L'écho chargé de pampres, l'écho de Côte-Rôtie, répond joyeusement : Adieu! adieu! adieu! et le mot adieu s'étend jusqu'à Lyon. Adieu!

Surtout adieu! adieu, Adèle! adieu, Robert! Mais ils se disent adieu tout bas; ils s'aiment encore trop pour oser s'aimer. Adieu donc tout bas! Tu reviendras à la croix, Robert; à la croix, Adèle; à la croix je reviendrai, tant que la croix sera là, là, brillante et seule comme l'étoile du berger dans le ciel.

Et ainsi ils se quittèrent; et bien qu'ils se fussent dit adieu tout bas, l'écho de Côte-Rôtie répéta tout haut : Adieu, Robert, adieu, Adèle, adieu, adieu, adieu. Je ne connais pas d'écho plus indiscret que l'écho de Côte-Rôtie.

Ils partent, les jeunes filles restent seules; elles sont tristes, puis elles chantent : car monter une barque sur le Rhône jusqu'à Marseille, ce n'est pas un voyage sur l'Océan. Le Rhône prend la barque et elle vole, il entraîne, il berce, il endort; il fatigue à force d'aller vite; mais le Rhône ne mord pas, le Rhône n'a pas de tempêtes redoutables, pas de coups de vent qui brisent les mâts, pas de colères sourdes et méchantes, pas de rages funestes comme en a la mer; le Rhône comparé à l'Océan sans borne, c'est un paisible courant d'eau. Dans tous les cas, c'est un joyeux fleuve tout bordé de joyeuses hôtelleries, de grasses cuisines, de cabarets bien déserts; fleuve bouffi encadré entre deux vignobles vermillonans. Vous levez la rame, vous la plongez dans une vigne qui se courbe sous le poids, ou bien vous divisez les brebis d'un troupeau, les maisons d'un village, les moissons de la plaine; ou bien encore des armées de quinze gardes nationaux qui s'amusent le dimanche à se boutonner jusqu'au col et à marcher en cadence avec un fusil. Beau fleuve du Rhône! quand je pense que le Tage de dom Miguel a une chanson pour lui tout seul et que toi tu n'en a pas, je suis prêt à me trouver mal.

Et cependant qu'on les pleure en souriant, les matelots de mon joyeux fleuve, ils vont, ils rient, ils pleurent, ils répètent leurs sermens joyeux. Bientôt ils découvrent Marseille qui dort au soleil; Marseille, le lazzarone paresseux de notre France; ils arrivent, puis ils reviennent. Mais cette fois le saint de la poupe n'a pas été reverni, ses mains n'ont pas été peintes de nouveau, et le chapeau d'Adèle manque au saint de la barque; il se brûle le visage au soleil. On m'a dit, je ne le crois pas, que Robert a fait la charité de ce chapeau à une pauvre fille parfumée qu'il rencontra sur le port, la tête nue et chantant, d'une voix enroué, de tendres refrains.

Plus de chapeau sur la tête du saint, il est perdu le joli chapeau de paille et son ruban si frais. Allons, matelots, entassez les fleurs et les fruits de la Provence dans votre barque; ramenez les oranges aux doux parfums, l'olive qui rappelle Athènes, la grenade déjà moins espagnole, mais

toujours savoureuse; accablez votre barque de formes, d'odeurs, de saveurs riantes, donnez au Nord à défaut du soleil tous les produits du Midi; ingrats, ne voyez-vous pas que vous oubliez le palladium de votre barque, le chapeau de paille d'Adèle sur le front du saint patron!

Adèle cependant prie et pleure. Elle attend Robert sous la croix, elle attache ses vœux à la croix; un matin les villageois virent un cœur attaché à la croix, il était en cire frêle et blanche, transparente comme le cristal. A qui est-il ce cœur se dirent-ils? il n'est pas à Madeleine, il n'est pas à Julie, il n'est pas à Louise, il n'est pas à Louison, il n'est pas à Emma, il n'est pas à Gothon, il n'est pas à Fanny; puis on se disait tout bas, il est à Adèle, c'est le cœur d'Adèle, candide, jeune, transparent, dévoué, craintif, qui tremble au moindre vent, c'est le cœur d'Adèle, c'est son cœur; et l'Écho de Côte-Rotie, répétait tout haut : Adèle! son cœur!

Une nuit la liberté brisa la croix de mon village. Pauvre croix qui était d'une date si vieille : brisée, perdue, amoncelée, pas un morceau pour en faire une relique, plus rien;

Que la place froide, triste, nue, désolée.

Plus de cœur, plus de chiffres, plus de date à la rentrée de Napoléon-le-Grand.

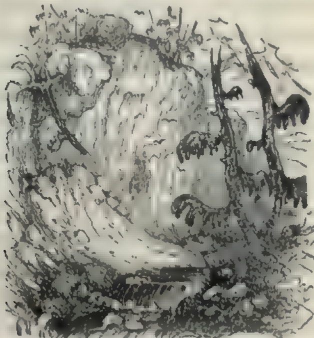
Adèle retrouva la place de la croix et vint y pleurer attendant Robert.

Mais Robert!

Il ne vit plus la croix, et il ne chercha pas la place où elle était, et il se crut délié de son serment, le méchant sophiste!

Quel miracle rendra à mon village la vieille croix, la vieille croix qui reçut le vœu d'Adèle? car pour une nouvelle croix nous n'en voulons plus, M. le maire le permît-il.

J.



Aperçu des Publications.

LE GIESBACH,

SCÈNES DE LA VIE PAR ZSCHOKKE,

TRADUIT DE L'ALLEMAND PAR M. J. LAPIERRE DE NEUCHATEL.

4 vol. Paris, Audin, quai des Augustins, n° 25.

Plus un siècle est stérile en génies originaux, plus il est fécond en critiques ingénieux. C'est ce qui arrive à notre pauvre littérature que le monde extérieur absorbe et qui s'épuise en vain à le raconter; elle plie sous le fardeau d'un pareil sujet. Au théâtre et dans les romans on essaie un autre tour de force : il s'agit d'intéresser par une fable des hommes tout préoccupés de l'héroïsme des Polonais, ou de quelque révolution annoncée par les journaux du matin. Les auteurs se donnent beaucoup de mal et ne réussissent guère, parce qu'en fait de littérature le peuple de Paris n'est plus badaud; il lui faut de véritables livres : et combien en paraît-il par le temps qui court? Comment expliquer ce dégoût, cette satiété? Pour les auteurs c'est chose facile : ils trouvent le public absurde. Rien de plus naturel; car, de mémoire d'homme, Sedaine est le seul, je crois, qui ait sifflé une de ses pièces de compagnie avec le parterre; encore est-il probable qu'il commença quand tout le monde était en train. Pour les critiques, c'était un problème digne de toute leur sagacité : aussi l'ont-ils exploité à l'envi; ils se sont demandé si le génie était possible au dix-neuvième siècle; ils ont recherché dans quelles circonstances parurent Homère, Dante, Shakespeare, Corneille, Molière. On a traité à cette occasion la question de l'influence du climat, des races et du siècle, sur le génie d'un écrivain; puis à force de raisonner sur tous ces sujets, quelques jeunes hommes se sont imaginé qu'ils avaient découvert la pierre philosophale et qu'ils connaissaient une recette infaillible pour avoir du génie : ils ont publié des chefs-d'œuvre et le public ne s'est pas ému. Que leur manquait-il donc? n'avaient-ils pas deviné les inspirations de Dante et de Shakespeare? ne les avaient-ils pas traduits avec la dernière hardiesse? Certes ils n'avaient rien épargné pour le succès : car jamais on ne fut plus prodigue d'horreurs; et cela sous prétexte que le siècle était blasé et qu'il fallait du sang et de la frénésie pour exciter, de nos jours, un peu d'attention ou de pitié. Jamais, je crois, raisonnement ne fut plus faux. Voici quatre volumes de Zschokke où je n'ai trouvé que des récits pleins de simplicité. Pas une mort, si n'est dans la touchante nouvelle de *Florette;* et là c'est l'histoire et non l'imagination de l'auteur qui s'est chargée de ce tragique dénouement.

Pense-t-on que l'intérêt manque à ces esquisses que l'auteur appelle modestement des *scènes de la vie?* Ceux qui ont lu les premiers contes de Zschokke savent comme il séduit le lecteur

à force de naturel et de naïveté. Né au sein des Alpes, il n'a pas reproduit dans ses œuvres l'aspect sublime de leurs sommets altiers et de leurs neiges éternelles; ce n'est pas cette nature sauvage et toute puissante qui a fixé ses regards ou ému son ame de poète. Il a vu autour de lui des hommes simples et naïfs, préservés du contact de la corruption par ces remparts de glace derrière lesquels la nature s'est retranchée comme dans un dernier asile : tels sont les modèles qu'il a étudiés. Les joies et les douleurs de l'humanité n'hésitent point à éclater au milieu de ces régions sauvages où l'homme semble perdu dans l'immensité des vallons et des montagnes. Il semble que cette pudeur de l'ame, qui, effrayée par la civilisation et le tumulte des villes, s'efforce de voiler le secret de ses émotions, se sente rassurée par la solitude des Alpes, et se laisse aller sans crainte à des épanchemens dont les échos voisins et des oreilles chastes comme eux seront les seuls confidens.

Dans ces régions où la nature commande encore à l'humanité le poète peut étudier sans peine les mystères du cœur humain. Et quand il consulte ses souvenirs pour leur emprunter quelque tableau, il retrouve toujours des peintures fraîches et naturelles. C'est là qu'il faut chercher l'explication du talent original de Zschokke, si toutefois le talent n'est pas un fait inexplicable. Quoi qu'il en soit, l'on trouve tout naturel qu'un homme éclairé par les lumières de la civilisation et entouré en même temps du spectacle d'une nature vierge encore, ait allié dans ses ouvrages la délicatesse à la franchise du coloris, et que de cet heureux mélange de l'art et de l'inspiration soient résultés des tableaux pleins de grâce et de fraîcheur qui ont le double mérite de la science et de la naïveté. Tel est le caractère qui distingue les anciens contes de Zschokke. Ceux qui paraissent aujourd'hui pour la première fois n'ont pas moins d'abandon et de naturel. Cela nous rejette bien loin des intrigues pénibles et des horreurs savantes dont l'école romantique nous a rassasiés depuis quelque temps. Ici tout est simple et facile comme une inspiration : aussi le succès de Zschokke doit il s'accroître de jour en jour. Le public lui-même y est intéressé plus qu'on ne pense : il pourra dire que pour l'émouvoir on n'a pas besoin de recourir à la frénésie du crime, ou à des rêveries fantastiques; mais qu'il suffit de lui présenter quelques tableaux où brille l'originalité d'un vrai talent. Je voudrais que les défenseurs de la théorie du *laid* réfléchissent à cette vérité qui est incontestable puisqu'elle résulte des faits, c'est qu'avec des sujets de la plus grande simplicité, sans l'intervention des poignards ou des bourreaux, tous les grands écrivains ont intéressé ces mêmes lecteurs qui restent insensibles à notre littérature d'enragés. Voici aujourd'hui une observation de plus qu'il faut joindre à tant d'autres; c'est le succès qu'obtient la nouvelle publication de Zschokke. Pourra-t-on s'en rendre compte si l'on se contente d'analyser tous ces récits pour y trouver de grands effets de terreur ou de pitié? Non sans doute. Quoi de plus innocent que l'intrigue du *Trou au coude?* Un brave négociant qui n'aime l'argent que pour le donner, adopte un jeune paysan et lui fait contracter l'habitude du travail et de la bienfaisance. Puis, quand il l'a soumis à quelques épreuves, il lui donne sa fortune. La *Jambe* n'est qu'un trait d'originalité anglaise racontée avec esprit. L'histoire de Florette est assez connue pour que je me dispense de la rappeler ici. L'auteur l'a racontée avec un style aussi simple que touchant. C'est là son secret. Car toutes les *scènes de la vie*, qui deviennent sous la plume de Zschokke si vraies, si attachantes, ne seraient que de fades récits sans la sensibilité et le naturel que l'on retrouve dans ses moindres ouvrages. Si je me trompe c'est bien là le caractère d'un vrai talent; c'est à ce coloris de style, à cette vérité des détails, à cette vie répandue dans toutes les parties d'un tableau qu'on reconnaît le véritable artiste, l'homme qui a étudié la nature, qui sait créer à son image et l'embellir des rêves de son imagination.

NATALIS DE WAILLY.

Revue Dramatique.

—

THÉATRE FRANÇAIS.

Les Rendez-Vous, Comédie en trois actes & en prose,

PAR M. ALEXANDRE DELONGPRÉ.

L'auteur n'a qu'un genre, et ce genre est gai. Ses pièces ne sont rien; mais elles sont divertissantes. Il prodigue la gravelure, il sème l'équivoque, il répand la gaudriole à pleines mains. Je ne sais rien de si mauvais ton, et qui délasse mieux de cette politique de carrefours dont on infecte les planches des théâtres pour faire déserter les loges.

Il s'agit d'un bal masqué : une femme de président y donne des rendez-vous à M. le duc, n'importe les noms. La femme de ce duc surprend le secret, et, sous le masque de la présidente, donne des rendez-vous à tout le monde. Un abbé, un cavalier, un duc, se trouvent ainsi à la piste de la présidente; de son côté le mari de cette dame, si compromise par sa rivale, intrigue avec des moyennes vertus du tiers-état; de sorte que tout cela se réunit au même lieu et dans la même chambre pour la même chose. Feu de file de quiproquos, de cachettes, de mots à double entente; intrigue mêlée qui ne se dévide pas sans qu'il y ait quelques fils rompus; mais à travers un peu d'obscurité, tout ce qu'il est possible de s'imaginer de plus leste et de plus égrillard. Bref, bonne fortune. C'est de la régence toute pure, mauvaises mœurs de bonne compagnie, vice raffiné, et de l'esprit comme on n'en a plus depuis que la Grève, la Morgue et l'échafaud sont les indispensables élémens d'intérêt dont on abuse à la ronde.

VAUDEVILLE.

La Poupée, Comédie-Vaudeville en un acte,

PAR MM. FOURNIER ET ARNOUX.

C'est le commentaire d'une page de Jean-Jacques Rousseau, un ouvrage fin et délicat né d'une remarque ingénieuse et profonde. Rousseau étant aux environs de sa première communion, devint fou d'amour pour une grande personne qui l'accepta pour son petit mari. Sous ce prétexte d'enfantillage, la demoiselle mena de front une intrigue plus fondamentale, et ce fut un crève-cœur bien amer pour le bambin que de voir un beau jour sa future convoler à d'autres noces au mépris des sermens et des engagemens les plus solennels. Les auteurs ont spirituellement étendu cette donnée. Qu'ils lisent toujours le Génevois : il y a un magnifique répertoire dans ses mille et une analyses du cœur humain. La manière dont ils ont traité celle-ci doit les engager à ne pas rester en chemin.

THÉATRE DES NOUVEAUTÉS.

La Morte.

Gauchement fait, et plus mal écrit encore, ce demi-drame ouvre les destinées du théâtre : en dépit de tout, le sujet l'emporte.

M. Dherbain, honnête et riche vieillard, a proposé sa main à la jeune orpheline Élise, dont le père est mort criblé de dettes. Bon gendre, Dherbain paiera les dettes de son vieil ami défunt : sur cette proposition, Élise sacrifie son amour pour Arthur, car Arthur de Lussac est pauvre; et, d'accord sur ce point avec elle, consent à cet acte d'héroïsme. Il s'éloigne navré.

A quelque temps de là, revient à La Rochelle ce triste Arthur, qui n'a pas cessé d'aimer Élise, et qui n'ose s'en informer. Élise est morte; elle doit être enterrée ce jour même. A cette affreuse nouvelle, le désespoir du jeune homme éclate. Un pauvre diable de fossoyeur, qui lui doit quelque reconnaissance, est conjuré, par l'amant désespéré, de lui livrer à la nuit le cadavre. Tout s'exécute. O surprise! cette mort n'était qu'une léthargie! C'est avec l'éloquence de l'amour, avec les sophismes de la passion, qu'il persuade à son amante de profiter d'un tel événement pour fuir dans une autre partie du monde. Il triomphe : elle le suit.

Deux ans après, une tempête les rejette sur ce rivage de La Rochelle. Élise est reconnue par les habitans : une rumeur se propage dans la ville. Dherbain lui-même croit voir revivre sa femme. Que faire? payer d'effronterie. Dherbain, préoccupé d'une ressemblance chérie, veut attirer les voyageurs chez lui? Refuseront-ils? tout leur fait une loi d'accepter ; fuir, ce serait se livrer, éveiller des soupçons, mettre tout le monde sur leur piste. Au milieu d'une fête chez Dherbain, Élise est entourée de souvenirs contre lesquels elle s'arme de prudence et de fermeté. Mais en tendant avec force son imagination, pour parer au péril, elle se livre sur une futilité. Un joueur manque de jettons : ouvrez cette armoire, dit-elle, vous en trouverez.

Le mystère est dévoilé : la ville est instruite. Dherbain accable les criminels qui l'ont trompé; mais ému de leur désespoir, et par le tumulte du dehors, averti que l'indignation des habitans de La Rochelle peut éclater d'une manière tragique, il renonce à désunir les deux amans, à rentrer dans des droits méconnus : il leur prescrit la fuite, et par un noble mensonge, désabuse le peuple d'une vérité dont il reste convaincu pour son malheur.

Cette intrigue est tiraillée et mal chevillée. Le style est pourvu d'une assez bonne dose d'emphase. On ne s'intéresse pas assez à la lutte entre l'amant et le mari : la passion n'a pas de montant ni d'énergie; mais le fait est vrai, il est tiré des *Causes célèbres;* il triomphe de l'auteur et de ses petites combinaisons. La vérité de l'aventure surnage enfin dans les maladresses où M. Ancelot l'a plongée, sans raison comme sans scrupules.

Le Passé, le Présent & l'Avenir, Vaudeville en trois tableaux,

PAR MM. MASSON ET FERDINAND DE VILLENEUVE.

Le *Passé*, c'est 1821; c'est la congrégation qui grandit, les préjugés qui marchent à la victoire, la sottise qui croit à sa durée. Le *Présent*, ce sont les irrésolutions après la victoire, les conflits d'opinion dans les opinions qui s'avoisinent le plus, la république enfin qui tire la couverture à elle et lutte plus pour une forme arbitraire que pour un progrès réel. L'*Avenir*, c'est l'Eldorado métaphysique des théories réalisées. Il y a du Mercier et du Rey-Dussueil dans cet ouvrage : l'*An* 2440 du premier, *le Monde ancien* et *le Monde nouveau* de l'autre. Par dessus tout il y a de l'esprit. Les *Nouveautés* sont en veine.

THÉATRE MOLIÈRE.

La Rue Quincampoix, ou l'Origine de Mayeux.

La Cireuse de Cartes.

L'origine des Mayeux ! Voilà qui est fier pour un théâtre qui commence, et c'est un hardi début; car il y a de belles pages à faire sur notre bon Mayeux, enfant gâté de la nature, qui lui donna une tête énorme, un dos proéminent, des jambes cagneuses, des vertèbres en zig-zag, l'esprit de Diogène, l'œil d'un satyre, et tous les appétits démesurés. Mayeux a les sept péchés capitaux, c'est l'humanité tout entière. Vicieux et contrefait, bon enfant et fat, insolent, matamore et hargneux, Mayeux cumule les défauts et n'en fait pas une sinécure. Il est certainement au-dessous de ce factice polichinelle dont on a fait

tant de bruit, autant que la civilisation actuelle est au-dessus du moyen âge.

J'ai ouï dire qu'un soir, au sortir des Frères - Provençaux, fous de cette bonne liberté d'esprit qu'on trouve au fond du champagne à la glace, trois bons enfans, l'un auteur, l'autre acteur, le troisième peintre, heurtèrent, sur les minuit, à la porte fermée d'un estaminet qu'on leur ouvrit en enrageant. Ils montèrent au billard désert où se trouvèrent inutiles et pêle-mêle sur ce tapis vert des boules d'ivoire de toutes les couleurs et des queues de toutes les dimensions. A la clarté d'un méchant quinquet qui charbonnait près de la tôle de fer battu, à la lueur du punch qui se jouait, rose, pâle et violet tour à tour, dans la coupe et sous la cuiller d'argent, ils se disaient de ces facéties éclatantes dont on a le secret entre camarades quand on oublie à la fois le fatal lendemain, ses créanciers et sa femme. Puis, voilà qu'ils se prirent à être créateurs, à formuler un type. L'auteur débita des facéties, l'acteur se grima pour les répéter, le peintre enchérit sur le tout : il prit la craie, et sur l'ardoise des joueurs esquissa un grotesque dont Calot fut mort d'envie; et il y eut pendant trois heures un bruit de possédé à mettre en rumeur le voisinage. Une pluie de bons ou de mauvais mots, une série de contorsions absurdes et joviales, tant que l'ordre public du temps, assez sérieux de son naturel, vint avec ses baïonnettes pour leur imposer silence. Nos écervelés grisèrent l'ordre public en la personne d'un caporal et de quatre fusiliers qui en eurent pour leurs quinze jours d'arrêt à la caserne quand le commissaire éveillé se mêla de la chose. Enfin on jeta nos trois fous dans la rue; mais chancelans de punch, heureux de leur création, et cherchant un nom original pour la compléter, quand tout à coup au détour de la rue de Bussy, près de la prison militaire, on leur jeta malhonnêtement du troisième étage un homme sur la tête. O bonne fortune! ô douleur! C'était leur type; celui qu'ils venaient d'imaginer existait. Dieu leur avait joué le tour d'être aussi fastasque dans sa haute sagesse qu'eux dans leur folle conception d'après dîner. Il existait; mais il rendit aussitôt le dernier soupir. Nos amis désolés s'enquirent de l'infortuné, de son nom, de ses avantures. Ses avantures sont inouies et composeraient deux gros volumes. On les publiera tôt ou tard. Il avait nom Mayeux, et c'est de là sans doute, c'est de l'investigation minutieuse qu'ils firent et aussi de quelques indiscrètes confidences, que vinrent ces milliers de caricatures qui ont défiguré, calomnié et vilipendé Mayeux. O Mayeux! un jour nous livrerons à la publicité ta biographie sans pareille, tes amours qui feront scandale, tes lettres autographes et tes mémoires de blanchisseuses que tu ne paies jamais. Tes ennemis seront confondus dans leurs impostures; ils rentreront dans leur néant, et toi dans ta gloire. A nous seuls appartient de t'ouvrir le temple de l'immortalité. Eh que Diderot eût raison de s'écrier quelque part : « La calomnie s'éloigne à la mort de l'homme obscur; mais debout, auprès de l'urne du grand homme, elle s'occupe encore après des siècles à remuer sa cendre avec un poiguard! »

La calomnie que l'on a mise sur le dos de Mayeux, au théâtre Molière, est du reste fort originale. Mais c'est surtout le mélodrame qui a nom *la Tireuse de carte* auquel nous prédisons un succès de fureur, une vogue aussi soutenue que méritée. Ce théâtre ouvre sous d'excellens auspices. Son enceinte ne vaut pas, il est vrai, ses acteurs, ses auteurs et sa direction; mais il vaut mieux avoir un mauvais local qu'un sot répertoire.

Nouvelles.

Le jury qui devait juger le concours ouvert pour l'exécution de la statue de Napoléon destinée à orner la colonne de la place Vendôme, s'est assemblé à l'École des Beaux-Arts, lundi dernier 13 juin; il se composait de M. le comte de Bondy, préfet de la Seine, président; le baron Fain; Cortot, David, Pradier, Ramey père, Nanteuil, statuaires; Fontaine, Hugot, Lepère, architectes; Gérard, Gros, Guérin, peintres; Hippolite Royer-Colard et Édouard Bertin. Ainsi que nous l'avions prévu dans l'article que nous avons consacré à ce concours, la majorité des jurés s'est fixée sur l'esquisse de M. Émile Seurre, jeune sculpteur récemment arrivé de Rome, et dont plusieurs ouvrages, admis à diverses expositions, ont fait concevoir des espérances qu'il ne manquera certainement pas de réaliser dans le grand ouvrage qu'il est destiné à entreprendre. Il est bien heureux pour un artiste de pouvoir, au début de sa carrière, attacher son nom à un monument si glorieux, à une gloire si populaire; l'immortalité lui est assurée s'il peut s'élever à la hauteur de son sujet, et, nous n'en doutons point, il se montrera digne de restituer à ce magnifique trophée de nos gloires militaires son plus bel ornement, la statue du vainqueur d'Austerlitz, du héros des Pyramides.

Le buste en marbre de Rossini que Bartholini, sculpteur italien distingué, a fait à Florence d'après l'illustre maëstro et que les journaux italiens ont signalé comme une production remarquable, vient d'arriver à Paris. On peut le voir chez M. Troupenas, éditeur de musique, chez qui il est déposé dans ce moment.

Il est impossible d'imaginer toute l'activité que déploie le nouvel entrepreneur de l'Opéra-Comique. En outre du nouvel opéra de M. Halevy qui doit être représenté vers le 25 de ce mois, on parle d'un opéra de MM. Scribe et Castil-Blaze, dont la partie musicale est dit-on écrite par sept compositeurs célèbres par de nombreux succès; ce sont MM. Cherubini, Boïeldieu, Berton, Aubert, Hérold, Halevy et Paër. Ce sera un piquant attrait pour la curiosité que la réunion de talens si brillans et si divers : aussi cet ouvrage, nous n'en doutons point, ne peut manquer d'obtenir un succès de vogue.



Beaux-Arts.

SALON DE 1831.

MM. Bonnefond, Mauzaisse, Grenier, Robert, Delaroche, Scheffer, Steuben, &c.

Depuis le Salon de 1827, les progrès de M. Bonnefond ont été immenses ; il est facile de s'en convaincre devant ses derniers tableaux. Celui surtout qui représente une *Cérémonie dans l'église grecque à Rome* est un morceau fort remarquable. La composition en est sage et bien ordonnée, la pensée pleine de sentiment. Les têtes du patriarche grec et celle d'un prêtre assis à sa droite sont fort belles ; la figure du vieillard infirme, et celles de ses enfans qui le soutiennent sont pleines d'expression. Il y a dans cet ouvrage une puissance de coloris, une énergie de touche, une richesse de détails, une réunion enfin de qualités brillantes qui ont fait distinguer ce tableau par tous les artistes. Quelques voix cependant se sont élevées pour lui reprocher quelque chose de lourd dans certaines parties ; mais ce défaut me paraît tenir plutôt aux objets que M. Bonnefond avait à représenter qu'à la manière dont il les a reproduits.

M. Bonnefond a exposé encore d'autres tableaux, mais moins importans. La *Sorcière tirant les cartes à une jeune femme de l'île d'Ischia* nous semble celui dans lequel il a le plus approché du mérite qui distingue son patriarche grec. On y retrouve toute la richesse de tons et le beau caractère de têtes que nous avons remarqués dans son grand ouvrage.

Le tableau de M. Mauzaisse, représentant *saint Vincent-Ferrier prêchant le christianisme aux infidèles*, est une grande et belle composition. Il y a réellement de la pensée et un sentiment exact des diverses nuances que produisent les discours du saint prédicateur sur les infidèles qui l'écoutent. On voit de l'émotion chez les femmes, une espèce d'enthousiasme, même dans les yeux de la jeune fille vue de profil, et qui s'appuie sur un homme dont la tête est d'un beau caractère, et dans la physionomie de qui l'artiste a su nous montrer les combats d'une croyance obstinée et de la conviction qu'impriment dans son ame les paroles du missionnaire. Le dessin a de la correction, et la couleur est vive et brillante : c'est bien le ciel de l'Orient.

Il y a une entente réelle de l'art et surtout de son sujet dans le tableau de M. Lugardon, qui nous montre les Suisses s'emparant en 1308 du château de Rotzberg, résidence du gouvernement autrichien. Un jeune homme escaladait chaque nuit, au moyen d'une échelle de corde, les murs du château pour arriver auprès d'une jeune fille qui l'aimait. Il introduisit de la même manière plusieurs de ses camarades ; ils se rendirent maîtres de la place et chassèrent les étrangers de leur patrie. Les mouvemens, l'expression de la physionomie des divers conjurés, sont vrais ; ils se pressent d'arriver, d'agir, mais sans bruit. Le dessin des figures, étudié avec soin, est rendu avec vigueur, et la couleur a quelque chose de sombre, de mystérieux, qui convient parfaitement au sujet.

M. Grenier, peintre d'un talent si vrai et si fin, et dont la jeune *Laitière de Montfermeil* a fait tant de plaisir au public, a exposé un ouvrage plus important, supérieur encore à notre avis à la jolie et gracieuse villageoise. C'est le *Mauvais sujet et sa famille*. Ce tableau, qui rappelle une scène du *Joueur*, mélodrame de déchirante mémoire, dans lequel Frédérick et madame Dorval firent preuve d'un talent si dramatique, est conçu fortement. Sourd aux prières et aux larmes de sa petite fille pendue à sa redingote, les mains dans ses poches, le mauvais sujet, dont l'accoutrement annonce la misère, chemine d'un air insouciant sur une grande route, et sa compagne infortunée qui le suit, bien qu'abîmée par la fatigue, est chargée de ses deux autres enfans. Elle porte l'un, qui a l'air consumé par la fièvre ; l'autre, les bras serrés autour du cou de sa mère, passe sa petite tête sur son épaule. Pauvre enfant, il sourit !.... Ce tableau est charmant ; il est plein de finesse, de sentiment et de pathétique. C'est peut-être le meilleur ouvrage qu'ait produit M. Grenier. L'exécution ne laisserait rien à désirer s'il y avait un peu plus de vigueur dans certaines parties. Mais une parfaite harmonie générale rachète ces taches légères ; mais le jeu de physionomie des têtes et la justesse de la pantomime de toutes les figures dénotent les habitudes d'un esprit observateur.

Quand le *Cromwell* de M. Delaroche paraîtra-t-il?.... C'est une question que tout le monde s'adresse au Salon. Nous croyons pouvoir répondre que bientôt les vœux des amateurs seront satisfaits à cet égard, et nous attendons ce moment pour rendre compte de cette production que

les artistes placent encore au-dessus des précédens ouvrages de l'auteur. Nous ne parlerons aujourd'hui que du portrait de mademoiselle Sontag. M. Delaroche a fait preuve de tact en donnant à la célèbre virtuose le costume de donna Anna, rôle dans lequel cette jeune et belle artiste a déployé un talent si remarquable. La copie est digne en tout du modèle. La tête, le cou, la poitrine, sont d'un modelé parfait, et les accessoires sont traités avec un soin, une perfection, qu'on retrouve dans tous les ouvrages de cet artiste.

Il y a dans le talent de M. Ary Scheffer un tel charme de sensibilité, de mélancolie, qu'il est impossible de ne pas être doucement ému, attendri, devant quelques-uns de ses tableaux. Parmi les derniers qu'il a envoyés se trouvent la *Sœur de Charité* et la *Ronde des enfans*, délicieuses compositions dont les sujets sont tirés des chansons de Béranger. Dans le premier, la jeune fille qui soutient sa mère, malade dans son lit, tient beaucoup, comme sa *Marguerite*, de ce type si gracieux qu'on revoit souvent dans les tableaux de M. Scheffer, et dont le charme est tel que c'est toujours avec un nouveau plaisir, un nouvel intérêt qu'on le retrouve. L'expression des deux enfans qui regardent la religieuse avec une curiosité si timide est pleine de naïveté et d'innocence. L'auteur a nouvellement exposé aussi une scène des journées de juillet, et plusieurs portraits, parmi lesquels on remarque celui de M. le comte Alexandre Delaborde, et l'ébauche de celui de David le statuaire.

M. Léopold Robert a envoyé aussi une *Étude d'une jeune fille de la ville de Sezze*. On croirait aisément que cette admirable figure est un tableau du Pérugin, de Raphaël ou de fra Bartolomeo, retrouvé après de longs siècles tel qu'il était sorti de l'atelier de ces maîtres célèbres, et conservant, malgré le temps, toute sa beauté, toute la fraîcheur primitive de son coloris. C'est pur, sévère; c'est la nature, mais la nature grande et fière de l'Italie, rendue dans toute son austère et grave beauté. Cette étude, en un mot, est digne en tout de son magnifique tableau des *Moissonneurs*. C'est en faire le plus bel éloge.



LETTRES SUR LE SALON DE 1831.

SIXIÈME LETTRE.

A M. Frédéric Winsor,

Membre de la Société des arts d'Angleterre, etc., etc., etc.,

A LONDRES.

MONSIEUR,

Jaloux de marcher sur les traces de votre père, de savante et vénérable mémoire[1], à votre tour, vous vous livrez ardemment, avec vos collègues, à des investigations artistiques et scientifiques. Votre Société, dont le patronage soutint les premiers pas de sir Thomas Lawrence, a rendu aux arts, aux sciences et à l'industrie agricole et manufacturière, d'importans services de plus d'un genre. Je suis heureux d'avoir été quelquefois ici votre intermédiaire dans vos utiles recherches, et je répondrai toujours avec empressement à votre appel. Aujourd'hui, vous me demandez quelques réflexions sur nos manufactures royales instituées pour servir de modèles aux établissemens industriels particuliers, et qui n'ont d'éclat qu'autant que l'art les guide et les soutient. Je les ai visitées dans tous leurs détails à votre intention : et les Gobelins créés en 1450 par les frères de ce nom; et la Savonnerie fondée par Henri IV, ateliers réunis à ceux de tapisseries des Gobelins; et la manufacture de Beauvais qui dut sa naissance à Colbert, et celle enfin des porcelaines de Sèvres dont le duc de Lauraguais dota la France, sous le règne de Louis XV. Mais vous le savez, mon cher ami, le Salon de 1831 m'occupe exclusivement aujourd'hui. Je vous demanderai donc la permission d'en attendre la fermeture pour mettre en ordre et faire passer sous vos yeux les notes que j'ai recueillies sur le triple objet de vos questions. Je puis toutefois, dès à présent, sans sortir du sujet habituel de mes études, vous entretenir de l'un des produits les plus intéressans de la manufacture de porcelaine de Sèvres. De tous les établissemens que couvre la protection royale, c'est celui dont l'utilité est le moins équivoque et dont les continuels essais font faire incessamment de nouveaux pas à plusieurs branches des arts alliés à l'industrie. Ce produit est *la peinture sur verre*. Des échantillons remarquables en sont exposés à notre Musée[2].

---

[1] M. Winsor père est l'inventeur de l'application du gaz hydrogène à l'éclairage des villes. Ses premiers essais, auxquels il consacra d'énormes capitaux, eurent le sort de toutes les inventions nouvelles : le succès rencontra d'abord de pénibles obstacles dans l'incrédulité publique et celle même des savans; puis, quand l'évidence eut brillé avec éclat à tous les yeux, il plut des pamphlets où chacun voulait ravir à M. Winsor l'honneur de son invention. (*Note du Rédacteur.*)

[2] Au fond de la galerie d'Apollon, vis-à-vis la porte de sortie. (*Note du Rédacteur.*)

Cette exposition se compose de tableaux de petite dimension et de deux grandes croisées où la figure de l'*Espérance* et celle de la *Foi* sont représentées au milieu d'entourages qui, pour le dire en passant, visent à l'antique, mais n'atteignent qu'à la sécheresse.

Il faut l'avouer, l'effet de ces peintures est d'une éblouissante magie, qui résulte non du dessin, malheureusement dépourvu de caractère et d'originalité, mais de l'éclatante richesse des couleurs, mais de la perfection de l'exécution, mais, en un mot, de l'art manufacturier qu'on a tenté de pousser à ses dernières limites. Dans ces deux vitraux sont alliés, avec une adresse infinie, le verre peint et le verre coloré en pâte; et leur alliance forme un tout-ensemble des plus satisfaisans. C'est enfin une véritable résurrection de l'art du peintre sur verre; et il faut en rapporter l'honneur, justement mérité, aux recherches de l'habile M. Robert, chimiste de la manufacture, comme aussi à l'heureuse direction qu'imprime aux travaux M. Brongniart, chef et régénérateur de cet établissement vraiment royal. En de pareilles mains, la peinture sur verre, considérée sous le double aspect de l'art et de l'industrie, peut devenir une des gloires et des sources de richesse de la France; elle mérite à ce titre d'arrêter les regards attentifs de l'amateur.

La découverte du verre se perd dans la nuit des temps, et les souvenirs historiques confondent dans une même obscurité l'origine du verre lui-même et celle de sa coloration : belle occasion pour le narrateur d'en faire remonter l'usage jusqu'au déluge. Dans leur langage figuré, les saintes Écritures font souvent allusion au verre, et témoignent ainsi de sa haute antiquité. Au livre de Job, comparant la sagesse aux substances les plus précieuses, elles citent le *verre* à côté de l'or, parmi ces substances; et dans les Proverbes de Salomon, le sage, un peu rigoriste peut-être, blâme les gens sensuels qui contemplent avec délices, *au travers de leurs verres*, la riante couleur du vin.

Le verre coloré se retrouve dans l'ancienne Égypte, où on l'appliquait à imiter le brillant, la couleur et la transparence des pierres précieuses. Il se retrouve encore chez les Phéniciens, qui excellaient dans l'art de lui donner toutes les formes en le coulant au moule. Aussi cette fameuse colonne du temple d'Hercule à Tyr, que le vieil et bon Hérodote et que Théophraste vantent comme une seule émeraude jetant un éclat extraordinaire, n'était-elle tout simplement qu'un vaste tube de verre de couleur d'émeraude que l'artificieuse industrie des prêtres rendait lumineux pendant la nuit, au moyen de nombreux lampions allumés à l'intérieur.

On sait que le verre de couleur servait chez les anciens à former les yeux de quelques statues et à jouer la pierre précieuse dans des bijoux, des vases ou des ornemens d'architecture. Le célèbre architecte catanais, Sebastiano Ittar, qui vient d'explorer la Sicile et la Grèce, m'a rapporté de Girgenti plusieurs vases de ce genre. Il m'a donné aussi des morceaux de verre de différentes couleurs tirés par lui des chapiteaux de colonnes du temple d'Érechtée, antérieur, ainsi que son style le prouve, au temps de Périclès.

Dans l'Inde, selon Pline, on fabriquait du verre de toutes les couleurs. Ce naturaliste nous apprend encore que les Gaulois et les Espagnols tenaient des fabriques de verre coloré, avant celles qui s'établirent à Rome sous Néron, et dont parle aussi Sénèque. Le verre blanc fut toujours d'un usage moins familier aux anciens que celui des verres de couleur. Les coupes, dont la blancheur et la transparence imitaient celles du crystal, se tiraient d'Égypte : objets d'un grand luxe, qui remplacèrent les vases d'or et d'argent sur la table des heureux du jour, et se payaient des sommes excessives. Ainsi la petite tasse à deux anses que Néron brisa dans un mouvement de colère lui avait coûté six mille sesterces, sept à huit cents livres de notre monnaie.

La connaissance pratique des vitres monochromes aux fenêtres date de la fin du troisième siècle ou du commencement du quatrième. Plusieurs auteurs contemporains, tels que Lactance et saint Jérôme, s'expliquent nettement à cet égard. Ce ne fut guère qu'au onzième siècle que la première pensée des vitraux à teintes diverses reçut son application. D'abord c'était un assemblage de morceaux nuancés, sans dessin tracé à l'avance, caprices plus ou moins agréables à l'œil, et complète imitation en transparent du travail des verriers-mosaïstes, connus chez les Latins sous le nom de *quadratarii*. L'art se perfectionnant ensuite passa de dessins informes à des ornemens, puis à des figures; et il était en plein courant de progrès quand le quinzième siècle le livra au suivant, qui devait lui faire subir une si heureuse révolution.

Partie des vitraux de la cathédrale de Saint-Denis, de la Sainte-Chapelle et de Notre-Dame de Paris, remontent jusqu'au douzième siècle; on n'a rien en France d'antérieur à cette époque. Leurs effets, tout merveilleux qu'ils soient déjà, sont pourtant, comme on peut le voir, obtenus avec des ressources extrêmement bornées. Ce n'est qu'un assemblage de portions de verre *coloré dans la fusion*, et ne donnant par conséquent que des teintes plates, où les artistes modelaient ensuite des têtes et des draperies avec une couleur brune constamment la même. Cet ensemble de pièces de rapport avait à soi son mystère et son charme; mais il était loin encore de l'art d'appliquer sur verre blanc des colorations diverses, en un mot de la véritable *peinture sur verre*, laquelle joint aux premiers avantages la ressource d'effets plus variés et plus complets. Il était réservé au quinzième siècle de donner les premières leçons de cet art nouveau.

On ignore le nom des peintres-vitriers qui ont vécu avant cette époque. Le premier et le plus connu de la renaissance est le religieux dominicain qui naquit à Ulm, y mourut en odeur de sainteté, et fut canonisé sous l'invocation de saint Jacques l'Allemand. Dans ce siècle où il se faisait encore des miracles, il s'en fit sur son tombeau, et, depuis, les vitriers n'ont pas manqué de le prendre pour leur patron. Vinrent après lui Henri Mellein et Robert Pinaigrier, qui fleurirent en France, et en même temps Albert Durer en Allemagne, génie admirable qui s'essaya dans tous les genres, et leur valut à tous des progrès. Ce fut toutefois Enguerrand le Prince, mort en 1530, à Beauvais, sa patrie, qui fit, d'après les cartons de Raphaël et de Jules Romain, les plus belles peintures sur verre de ce siècle. Quelques autres hommes de génie tels que Jean Cousin et

Bernard Palissy (ce dernier à la fois chimiste habile pour son temps), marquèrent de leurs noms illustres le siècle qui suivit.

A la renaissance des arts, les peintres sur verre avaient senti la nécessité d'étendre le nombre des couleurs, et de découvrir le secret des demi-teintes; mais malheureusement la véritable chimie n'existait pas encore, et l'alchimie, qui exploitait avec la pharmacie la science incomplète qui en tenait lieu, se montra impuissante à venir d'une manière bien efficace à leur secours. On obtint cependant quelques résultats heureux; mais de degré en degré depuis cette florissante époque, ce genre de peinture pencha vers sa décadence; et désormais les vitraux *peints* ne furent plus que de pâles souvenirs de ces couleurs si vives, bien qu'harmonieuses dans leur accord, dont huit siècles ont respecté l'éclat et la fraîcheur. L'invasion du style grec et romain, seul fruit de nos guerres sanglantes d'Italie, vint, il est vrai, perfectionner les arts du dessin; mais ce que l'on gagna en pureté de contours, on le perdit en coloration, et bientôt le secret des beaux vitraux, négligé et sans honneur vers la fin du seizième siècle, se perdit dans un entier oubli.

J'ai entendu professer, à Londres et à Paris, de nombreux mais stériles regrets sur cette perte. Il appartenait à un royal établissement comme la manufacture de Sèvres de la réparer en donnant une nouvelle vie à cet art de prodiges. Rien, à mes yeux, de plus facile que de le naturaliser au sein de notre civilisation moderne, qui n'a pas les dédains affectés du dix-huitième siècle et des premières années du dix-neuvième sur les lettres ni les arts du moyen âge. Il suffit de donner à cette peinture une destination moins restreinte. Qu'elle soit revendiquée par les églises, rien de mieux : les vitraux y sont merveilleusement à leur place; leurs teintes vives et sombres versent dans le saint lieu une lumière tranquille et mystérieuse qui impose à l'incrédulité même et ouvre l'ame au recueillement religieux. Mais moins austères dans leurs dessins, moins heurtés dans leurs couleurs, ils trouveraient également leur place dans les palais, dans les musées, dans les bibliothèques et nombre d'autres établissemens nationaux : mine nouvelle ouverte à l'imagination des peintres et des architectes, et qui deviendrait brillante et féconde s'ils s'étudiaient avec goût à en faire cadrer les trésors avec la destination spéciale et le caractère particulier de chacun des monumens. Et certes, l'art rajeuni de la peinture sur verre ne bornerait pas là ses conquêtes; bientôt on le verrait se glisser dans nos habitations, et, revêtant tour-à-tour des nuances vives ou tranquilles, délicates ou austères, sévères ou riantes, compléter le système de décoration du boudoir de la dévote, du cabinet de l'homme studieux et de la somptueuse *villa* du financier.

Un vitrail exécuté à la manufacture de Sèvres sur le dessin de M. A. Chenavard, pour l'hôtel de l'un des hommes de goût les plus distingués de notre capitale, l'honorable M. Turpin de Crissé, offre déjà l'exemple d'un heureux essai en ce genre. Je l'ai vu en place : l'effet en est séduisant. Ce morceau, qui figurait à l'une des dernières expositions annuelles de la manufacture royale, est dans le style des peintures de la renaissance et d'un dessin plein de richesse et de goût. Si l'art du peintre sur verre accomplit un jour les brillantes destinées auxquelles je le crois appelé, MM. Turpin et Chenavard auront l'honneur d'en avoir, des premiers, favorisé l'essor. Mais à présent, hélas! qui nous rendra, pour les seconder, ces passionnés amateurs des arts dont les encouragemens animaient et soutenaient les artistes, et dont la volonté forte entraînait après elles les volontés vulgaires?

M. Chenavard est du nombre de ces artistes d'une instruction étendue et solide qui vont fouillant le moyen âge, et dégagent à nos yeux son art gigantesque du sein de sa confusion apparente. Il existe au Salon une grande aquarelle de ce jeune artiste, que le livret annonce comme destinée à être exécutée en verres de couleur, à la manufacture royale de Sèvres, pour garnir une croisée en ogive. Ce dessin, d'un aspect extrêmement brillant et coloré, représente le jugement de Salomon, dans le style des peintures du quinzième siècle. Les personnages, bien entendu, sont revêtus des riches et sévères costumes de cette belle période de la renaissance; car alors on ne se faisait faute des anachronismes de ce genre. Saints, héros, dieux du paganismes, tous pêle-mêle, anciens et modernes, étaient habillés à la mode du jour. ***Monseigneur sainct Michel*** ou ***monseigneur sainct Martin*** avaient le pot en tête, la lance au poing, la dague au côté; et les ***seigneurs Jaso*** ou ***Apollo***, travestis en seigneurs suzerains, portaient écus blasonnés de leurs armes.

Dans tous les pays, avant ou pendant cette époque, tous les peintres, même les plus beaux génies d'entre eux, payèrent leur tribut à cet usage; et si quelques-uns essayèrent de modifier les costumes, ce ne fut point pour y introduire la vérité, mais de la fantaisie, mais, si l'on veut même, de l'imagination; et toujours en laissant dominer la mode de leur temps.

Ce mélange fantasque de convention est venu jusqu'à nous. Le mérite de l'exactitude prit cependant faveur aux yeux de quelques hommes, et des essais de réforme furent tentés dans le siècle dernier. Cependant le théâtre, qui sert si puissamment à former le goût public, tenait encore, en 1780, pour les grotesques oripeaux de la vieille routine : Adam se promenait en bas de soie dans le paradis terrestre; Ève venait au monde avec des paniers ornés de peaux d'animaux et de feuillages, et les divinités de l'Olympe figuraient en satin, la tête poudrée à l'oiseau royal. C'est ainsi qu'on a vu dans l'ingénieux ballet de ***Manon Lescaut***, où défile sous nos yeux cette société frivole qui menait si gaîment, comme on l'a dit, la monarchie à sa fin, la plus jolie danseuse de notre Académie royale de musique, mademoiselle Louisa, jouer le rôle de l'Amour en culottes et en brodequins de soie, la taille élégamment emprisonnée dans un corset garni de dentelles et de satin.

Revenons au vitrail. Dans le dessin de M. Chenavard, le roi, environné de sa cour, siége sur son trône et va donner l'ordre fatal. La foule peuple le fond du tableau. Pour remplir la partie supérieure de sa composition, le peintre l'a semée d'essaims d'anges et de séraphins qui chantent les louanges du roi prophète en s'accompagnant de divers instrumens; cependant qu'un messager aux ailes dorées se détache de la troupe divine, et, dans une niche placée au-dessus du siége royal, déroule la légende obligée où se lit le *Gloria in excelsis*.

Au-dessous est un soubassement qui coupe d'une manière

heureuse la prodigieuse hauteur de la croisée. Monseigneur sainct Michel, à cheval et armé de toutes pièces, y combat le dragon sorti des enfers. A droite et à gauche, des anges en costume de diacres et des cierges à la main semblent célébrer la victoire du saint chevalier.

Déjà nourri de l'étude sévère de tous les maîtres qui nous ont légué des peintures sur verre, M. Chenavard, comme tout l'atteste en son œuvre, a fait aussi une étude réfléchie des manuscrits de la renaissance. Ces délicieux dépôts des confidences de ce bel âge, trop délaissés jusqu'ici, ouvrent une source intarissable d'inspirations à l'imagination du peintre; le parfum de simplicité et de grâce naïve qu'ils respirent, et si souvent aussi le caractère élevé qui y brille, en font des chefs-d'œuvre et des monumens du plus haut intérêt comme du plus haut prix. Mais il n'est pas donné à tout le monde d'y savoir lire, de savoir en élaguer avec goût ce qu'ils ont quelquefois de bizarre pour n'en conserver que le beau caractère et l'originalité.

Or précisément une haute qualité, de toutes celles de M. Chenavard la plus brillante et la moins contestable, la finesse de goût, se manifeste dans ses ouvrages; elle frappe déjà dans le choix de son sujet, comme ensuite elle captive dans l'exécution. Chaque art a ses limites; la peinture sur verre surtout a les siennes : limites étroites dans lesquelles il faut, sans se montrer à la gêne, parler éloquemment aux yeux et à l'ame. Un artiste qui déjà une fois en ce genre s'était fait si bien l'écho du moyen âge ne pouvait se démentir en cette occasion nouvelle. Il sentait donc, on le voit, qu'il fallait avant tout pour vitraux de ces sujets qui permissent l'emploi des tons pleins et entiers quoique clairs; il sentait que la transparence ôtant la faculté de produire des trompe-l'œil, il fallait que la peinture sur verre se résignât à rester la seule chose qu'il lui soit donné d'être, *peinture de décoration;* qu'en un mot le moyen infaillible de manquer de caractère dans une branche quelconque des arts était de sortir de sa vocation réelle et de tenter avec des ressources insuffisantes de produire des effets complets.

M. Chenavard connaissait les écueils et les a évités. Nul doute qu'exécutée en vitrail, sa vaste composition n'offre un magnifique aspect; car de toutes parts elle accuse une belle entente du pittoresque, de toutes parts elle resplendit de ces couleurs éclatantes et néanmoins harmonieuses, si favorables aux effets de la peinture en transparent.

LEAVES DE CONCHES.

Paris, 20 juin 1831.



FRAGMENS INÉDITS DE DIDEROT[1].

—

De la Tour.

Je sortais du salon, j'étais fatigué; je suis entré chez de la Tour, cet homme singulier qui apprend le latin à cinquante-cinq ans et qui a abandonné l'art dans lequel il excelle pour s'enfoncer dans les profondeurs de la métaphysique qui achèvera de lui déranger la tête. Je l'ai trouvé payant un tribut à la mémoire de Restout dont il peignait le portrait d'après un autre de lui dont il n'était pas satisfait. « Oh, le beau jeu que je joue! me dit-il; je ne saurai que gagner. Si je réussis, j'aurai l'éloge d'un bon artiste; si je ne réussis pas, il me restera celui de bon ami. » Il m'avoua qu'il devait infiniment aux conseils de Restout, le seul homme du même talent qui lui ait paru vraiment communicatif; que c'était ce peintre qui lui avait appris à faire tourner une tête et à faire circuler l'air entre la figure et le fond, en reflétant le côté éclairé sur le fond et le fond sur le côté ombré; que, soit la faute de Restout, soit la sienne, il avait eu toutes les peines du monde à saisir ce principe malgré sa simplicité; que lorsque le reflet est trop fort ou trop faible, en général vous ne rendez pas la nature, vous peignez que vous êtes faible ou dur, et que vous n'êtes plus ni vrai ni harmonieux.

De la Tour travaillait, je me reposais; en me reposant je l'interrogeais et il me répondait. Je lui demandai pourquoi dans un morceau aussi parfait que *la petite Fille au chien noir* de Greuze, où l'on voyait le talent difficile des chairs porté au suprême degré, l'artiste n'avait pas su faire du linge : car le bout de chemise qui couvre un des bras de la figure est un morceau de pierre sillonné en forme de plis. « L'origine de ce défaut, me dit-il, l'est aussi d'une infinité d'autres plus essentiels. Cela vient de ce qu'on prêche de trop bonne heure aux enfans d'embellir la nature, au lieu de la rendre d'abord scrupuleusement. Ils se livrent à ce prétendu embellissement avant que de savoir ce que c'est; en sorte que quand il s'agit d'imiter servilement, comme il faut s'y résoudre dans les petites choses, ils ne savent plus où ils en sont. »

Je voulus savoir ce qu'il entendait, lui, par *embellissement*, et j'eus la satisfaction de voir qu'un homme qui avait vaincu une nature ingrate qui s'opposait à ses progrès, et qui n'avait excellé qu'à force de travail et de ré-

[1] Ces fragmens sont extraits des manuscrits qui appartiennent à M. Paulin.

flexion, était précisément dans les mêmes idées que moi.

« Les professeurs de notre école, me dit-il, font deux fautes graves : la première, c'est de parler trop tôt aux enfans de ce principe ; la seconde, c'est de le leur proposer sans y attacher aucune idée. D'où il arrive, qu'entre ces enfans, les uns s'assujétissent en esclaves aux proportions de l'antique, à la règle et au compas, d'où ils ne se tirent plus et sont à jamais faux et froids; et que les autres s'abandonnent à un libertinage d'imagination qui les jette dans le faux et le maniéré, d'où ils ne se tirent pas davantage.

Voici donc ce que j'entends, continua-t-il, par embellir la nature. Il n'y a dans la nature, ni par conséquent dans l'art, aucun être oisif. Mais tout être a dû souffrir plus ou moins de la fatigue de son état.

Il en porte une empreinte plus ou moins marquée. Le premier point est de bien saisir cette empreinte, en sorte que s'il s'agit de peindre un roi, un général d'armée, un ministre, un magistrat, un prêtre, un philosophe, un portefaix, ces personnages soient le plus de leur condition qu'il est possible; mais comme toute altération d'une partie a plus ou moins d'influence sur les autres, le second point est de donner à chacune la juste portion d'altération qui lui convient, en sorte que le roi, le magistrat, le prêtre, ne soient pas seulement roi, magistrat, prêtre de la tête ou du caractère, mais soient de leur état depuis la tête jusqu'aux pieds. Ajoutez à cette étude longue, pénible, difficile, à ce goût qui n'est pas si déterminé qu'il ne laisse à la fantaisie de l'artiste une assez grande marge, un peu d'exagération, assez pour que la scène et les personnages qui la composent soient merveilleux, et l'on dira de vos figures comme de celles de Raphaël, que, quoiqu'elles n'existent peut-être nulle part, il semble pourtant qu'on les ait toujours vues...... Vous voyez que c'est là exactement ce que j'établissais dans mon préambule du *Salon de* 1767.

Mais il ne faut rien vous céler. Il me confia que la fureur d'embellir et d'exagérer la nature s'affaiblissait à mesure qu'on acquérait plus d'expérience et d'habileté, et qu'il venait un temps où on la trouvait si belle, si nue, si liée même dans ses défauts, qu'on penchait à la rendre telle qu'on la voyait ; penchant dont on n'était détourné que par l'habitude contraire et par l'extrême difficulté qu'on trouvait à être assez vrai pour plaire en suivant cette route...... ; autre principe, qui comme vous savez m'était venu d'instinct, comme vous vous en assurerez en relisant le premier chapitre de mon petit *Traité de peinture*.

Mais venons aux morceaux de cet artiste. Savez-vous ce que c'était? Quatre chefs-d'œuvre renfermés dans un châssis de sapin, quatre *portraits*. Ah! mon ami, quels portraits, mais surtout celui d'un abbé! c'était une vérité et une simplicité dont je ne crois pas avoir encore vu d'exemples; pas l'ombre de manière, la nature toute pure et sans art, nulle prétention dans sa touche, nulle affectation de contraste dans sa couleur, nulle gêne dans sa position. C'est devant ce morceau de toile grand comme la main que l'homme instruit qui réfléchissait s'écriait : Que la peinture est un art difficile!.... Et que l'homme instruit qui n'y pensait pas s'écriait : O que cela est beau!

C'est évidemment pour faire acte de suzeraineté qu'il avait exposé ces têtes; c'était pour nous montrer l'énorme distance de l'excellent au bien, et il est sûr qu'au sortir du coin où on l'avait relégué, il était difficile de regarder d'autres ouvrages du même genre.

Mais, puisqu'il me reste du temps et de l'espace, il faut que je me débarrasse et vous aussi d'une demi-douzaine de pauvres diables qui ne valent pas ensemble une ligne d'écriture : d'un Milet Francisque, fort honnête homme, à ce qu'on dit, mais mauvais paysagiste;

DIDEROT.

Revue Musicale.

ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE.

Le Philtre.

L'Opéra éprouve déjà les heureux effets de l'administration de M. Véron. Depuis la restauration de la salle, le public court en foule à l'Académie royale de Musique; et l'essai que l'entrepreneur a tenté, de naturaliser la gaîté au sublime Opéra, vient de réussir à merveille : aussi, nous n'en doutons point, le public qui, séduit par la nouveauté de la décoration de cette superbe salle, a recommencé à s'y porter, n'oubliera plus en chemin un terme auquel il sera sûr de trouver du plaisir. Les dames surtout, qui, jusqu'à présent, redoutaient ce théâtre à cause de la situation peu favorable dans laquelle les plaçait le système adopté jusqu'à ce moment, sûres de paraître avec tous leurs avantages, seront jalouses de venir y déployer leurs charmes, de s'y offrir à notre admiration; et à leur suite, sans aucun doute, viendront élire domicile à l'Opéra leurs nombreux adorateurs.

Des moissonneurs, des blanchisseuses sont réunis à l'heure de midi et cherchent sous la verdure un abri contre la chaleur. Lorsqu'ils ont chanté les douceurs du repos, Thérésine, jolie villageoise, leur raconte l'historiette d'un fameux enchanteur

qui fit boire un philtre au beau Tristan de Léonais; liqueur magique

Dont la vertu secrète
Inspirait d'éternels amours.

Cependant Joli-Cœur, sergent fashionable, et qui, dit-il,

Mène tambour battant
Et la gloire et le sentiment,

Joli-Cœur, dis-je, conte fleurette à la coquette villageoise dont il flatte la vanité, tandis que le pauvre Guillaume, amant plus modeste, plus timide, il est vrai, mais bien plus épris, n'obtient pas même un regard. Le jeune paysan se désole et cherche tous les moyens de prévenir le malheur qui le menace, lorsque arrive au village le grand docteur Fontanarose, charlatan qui court de village en village vendant son élixir, remède sûr à tous les maux. « Folie, mélancolie, jalousie et mal de dents! » Mais ce n'est point là le mal de Guillaume; le docteur n'a point parlé de celui qui l'affecte. Guillaume prend courage, et, ce qui mieux est encore, prend sa bourse avec laquelle il s'adresse au docteur, lui demandant par grâce, au prix de tout ce qu'il possède, un philtre qui puisse le faire aimer de la jolie villageoise. Fontanarose le lui donne, et de fait la liqueur opère. Guillaume reprend sa gaîté; il chante, il boit, il mange, et de plus il devient aimable. Mais au milieu de ses joyeux refrains arrive Joli-Cœur donnant la main à Thérésine qui lui a promis de l'épouser dans huit jours. Guillaume ne s'en inquiète : avant vingt-quatre heures le philtre aura produit son effet; Thérésine doit l'aimer. Mais hélas! le sergent reçoit l'ordre de partir tout de suite, et presse tellement sa belle qu'elle consent à l'épouser le soir même. Que faire?... s'adresser encore au docteur et lui demander un philtre plus puissant et plus prompt.

Mais autre embarras. Guillaume a tout donné la première fois, et Fontanrose tient à être payé comptant. Il ne reste plus au villageois d'autre ressource que de prendre un engagement, pour lequel Joli-Cœur lui compte vingt écus. Le docteur livre la seconde potion, et Guillaume, sûr dorénavant de la conquête de sa belle, revient auprès d'elle, parmi les jeunes villageoises. Toutes s'empressent autour de lui, le cajolent, veulent danser avec lui. Thérésine même devient aimable, tendre, et lui rend l'engagement que par amour pour elle il a signé, et qu'elle a su retirer des mains de Joli-Cœur. Guillaume attribue tout ce changement aux fioles magiques du docteur, qui ne comprend rien à leur vertu merveilleuse; mais qui ne tarde pas à la concevoir lorsque bientôt après il apprend qu'un héritage a rendu Guillaume le plus riche propriétaire du village. Le sergent philosophe cède la main de la jolie Thérésine à l'heureux Guillaume, et tout se termine le mieux du monde par le mariage des deux amans.

C'est sur ce canevas, arrangé par M. Scribe, que M. Aubert a fait une musique simple et gracieuse, et parfaitement adaptée au sujet. L'ouverture est bien, l'air du sergent est plein de gaîté, de mouvement. Les couplets que chante mademoiselle Jawureck sont très-jolis, les duos de Guillaume et de Joli-Cœur, celui de Guillaume et de Thérésine nous ont paru très-bien; mais c'est surtout dans les deux finales que l'auteur nous semble avoir tiré le plus de parti des idées gracieuses, des motifs heureux que M. Aubert rencontre si aisément. A ces élémens de succès, il faut ajouter que l'opéra a été joué et chanté à merveille. Nourrit s'est montré excellent comédien dans tout le rôle de Guillaume. Il est charmant dans la scène où croyant boire une liqueur magique, il avale le flacon de vin vieux que pour ses trois louis lui a cédé Fontanarose. Levasseur est fort drôle dans ce dernier rôle, et bien des fois sa gravité, son étonnement surtout, lorsqu'il voit les prodiges qu'opère son savoir, ont provoqué une hilarité générale.

Les amateurs doivent savoir doublement gré à la jolie mademoiselle Dorus, pour la manière dont elle a chanté le rôle de Thérésine. C'est presque à l'improviste qu'elle en a été chargée, et cependant elle n'a pas eu un seul moment besoin de cette indulgence qu'elle avait fait réclamer. Quant à mademoiselle Jawureck, elle a su tirer très-bon parti du personnage de Jeannette, rôle peu important, mais auquel elle a su donner un véritable intérêt.

Rien n'a été négligé pour la mise en scène; les costumes sont charmans, et les décorations fort bien exécutées.

Revue Dramatique.

VAUDEVILLE.

La Fête de ma Femme, Vaudeville en un acte,

PAR MM. XAVIER ET ERNEST.

M. Fouinet a les passions vives. Il adore sa femme, mais il l'adore de loin, car pour le moment elle est à Soissons. Vient la Sainte-Agathe, anniversaire chéri qu'il fêtait de tout son cœur d'ordinaire. Comment passer seul la fête de sa femme? Il imagine de descendre le portrait de madame Fouinet et de dîner en tête à tête avec cette copie de l'originale épouse. Un voisin trouve l'idée bonne et veut être de la partie, d'autant que le dîner est confortable. Un ami de ce voisin arrive : on invite l'ami. Plus on est de fou plus on rit. Deux maîtresses de ces messieurs arrivent encore : « Elles seront des nôtres, » s'écrie M. Fouinet, qui a de l'usage et sait vivre. D'ailleurs il ne sait pas ce que sont ces dames, qu'on lui présente comme des étrangères de distinction. Mais le diable s'en mêle, et déjà le sentimental mari conte des douceurs à la modiste, fait la guerre aux prunelles et soupire comme un libertin pour une de ses deux jolies convives. Il est pressant, galantin, entreprenant comme Chérubin en personne, et finalement il escamote un rendez-vous dont il fait bonnement confidence à son voisin qui prend l'alarme.

Voilà que de Soissons, par la voiture de M. Touchard, dé-

barque l'épouse inattendue. Elle apprend de jolies choses et projette avec la belle séductrice de M. Fouinet une petite leçon de sagesse à son libertin. Rien n'est plus simple : on convient d'une substitution. C'est toujours ainsi au théâtre depuis le *Mariage de Figaro*.

De son côté le voisin, qui veut dérouter l'aventure, fait de la morale à Fouinet. Fouinet sent son immoralité profonde ; il frémit, il se signe, il se corrige, et le voisin court au rendez-vous, où il trouve pendant une nuit sombre la femme de Fouinet qui a pris la place de sa princesse.

Parvenue là, cette pièce devient plaisante à l'excès entre les mains d'Arnal, de Fontenay et de mademoiselle Wilmen. Les quiproquos pleuvent, les explications se croisent ; l'esprit du public marche sur les cendres chaudes de la gravelure; enfin le dénouement arrive avec toute la décence nécessaire, et le rideau se déroule sur des salves d'applaudissemens.

Arnal! toujours Arnal! mais aussi quel acteur! Quel dommage s'il avait la grippe comme je l'ai!

THÉATRE DE LA GAITÉ.

Il y a seize ans, Mélodrame,

PAR M. VICTOR DUCANGE.

Il y a en effet seize ans que mademoiselle Amélie est devenue enceinte, sans doute par l'intercession du Saint-Esprit; car elle a beau consulter sa mémoire, il s'y trouve table rase sur les détails de l'épisode. Amélie en prend son parti. Elle élève son enfant et compte bien ne pas jeter l'amour conjugal à travers l'amour maternel; mais comment compter sur quelque chose en ce monde! Voilà que le père de cette pauvre vierge-mère est forcé de payer une dette au baron de Saint-Val, qui lui avait confié jadis un demi-million, ce demi-million a été volé. Le père offre au baron sa fille et ses biens pour obtenir quittance. Le baron accepte et signe au contrat. La pauvre femme, qui est un peu vieille, a le crève-cœur de se voir dans l'obligation de renvoyer son fils; car que dirait le baron! Elle lui donne sa bénédiction, un écrin et quelques écus. Il part. En route il fait l'aumône à une compagnie d'incendiaires qui le dévalise et lui met une incendie sur le dos; le tout pour gagner trois livres dix sous. On arrête ce pauvre jeune homme. « Qui es-tu? où vas-tu? » et autres questions. Félix, de se taire, pour ne pas compromettre sa mère nouvellement mariée. Il sent bien qu'elle risquerait d'être malheureuse en ménage, il aime mieux être pendu, ce qui est d'un logicien profond et d'une bonne ame de fils. Je n'en ferais pas autant à sa place. Son procès s'instruit, car on croit tenir par le bon bout le secret des bandits qui brûlent la France à tant par ferme. Or voici le beau de l'histoire. Notre Félix est amené devant sa mère. Sa mère frémit de le voir avec des gendarmes : elle s'écrie : « Mon fils!.» et la société, les gendarmes, le mari, le père, tous s'écrient comme un écho : « Son fils! » Je vous laisse à penser la stupéfaction. Là dessus le mari est furieux de se voir parvenu avant le mariage au sort de Sganarelle. Après, passe! il appelle Champagne. « Champagne, selle mon cheval! — Oui Monsieur. » Pendant ce temps il injurie Amélie, qui dit avec simplicité le peu qu'elle sait de sa triste aventure d'il y a seize ans ; le mari pâlit, se rapproche, fait des gestes de surprise, sourit, se frotte les mains, saute de joie, embrasse sa femme, dit à Champagne : « Remets mon cheval à l'écurie » et déclare à la face d'un chacun que ce charmant jeune homme n'est pas un incendiaire; mais bien son propre fils, et l'aîné de la future famille qu'il est fort capable d'avoir par la suite. Ce mélodrame a réussi au milieu des trépignemens de la joie. Il s'y trouve particulièrement un second acte détestable.

Nouvelles.

Le 12 juillet prochain, l'administration des ponts-et-chaussées adjugera, à la préfecture de la Seine, la construction d'un pont en face du guichet du Louvre, près la rue des Saints-Pères. Deux systèmes de construction sont au choix des soumissionnaires : le système de suspension et celui de pont fixe au moyen de culées et piles en pierre avec cintres en fer. Laissant de côté la question d'utilité de ce pont, nous applaudirons à l'administration qui, pour satisfaire au vœu général, n'exclut pas, cette fois, de la concurrence, les projets de ponts fixes, qui seuls devraient être admis dans cette localité où un pont suspendu sera toujours d'un effet mesquin et pénible. Devant le monument le plus considérable de l'Europe, un pont de ce genre serait réellement un pont de marionnettes qui aurait encore le désagrément de détruire la belle perspective dont on jouit maintenant. Espérons donc qu'un projet de pont fixe, étudié de manière à ne point gêner le port Saint-Nicolas, si utile au commerce, sera préféré par l'administration à un pont suspendu, qui, encore une fois, ne peut être admis dans cette localité.

Le siècle marche : la banlieue est progressive. On y a joué *Don Miguel*. C'est un résumé de gentillesses, de l'horreur à plein collier. On a beaucoup applaudi. Ce petit monstre, comme disent les hommes d'état, est peint en pied avec de bonnes couleurs; on lui a dit son fait très-durement et comme il faut. Toutes ses barbaries sont souffletées d'un fier style. C'est du romantique, de l'échevelé, tout ce qu'il y a de plus fantastique depuis Hoffmann. Au sortir de là, il faut prendre garde de passer devant des jeux innocens : tels, par exemple, qu'une oie vivante pendue par le cou à un tréteau et qu'on vise avec d'énormes tringles, jusqu'à ce que le volatile ne remue plus les ailes. J'ai remarqué aussi une souris qui sert de but à des boules de bois : on les tue en moins de quinze coups; elles souffrent beaucoup et c'est fort amusant. Malgré ces petits inconvéniens de passage, en choisissant, pour traverser la promenade, l'instant où l'oie est morte et où la souris est écrasée par un habile du cercle, on peut, sans risquer sa jambe ou sa tête, assister au cours d'humanité qui résulte du drame dont nous parlons. Nous avons remarqué aux premières galeries un des meurtriers de l'oie qui applaudissait à tout rompre chaque fois qu'il se débitait une admirable maxime contre le plaisir de faire souffrir son semblable.

Beaux-Arts.

SALON DE 1831.

OPINION

SUR

Les projets d'Encouragemens réservés aux Artistes,

A L'OCCASION DU SALON.

Des lettres nombreuses de nos abonnés nous pressent d'indiquer notre opinion sur la distribution prochaine des récompenses et des encouragemens qui vont, suivant l'antique usage, marquer le Salon de 1831 et personnifier dans quelques lauréats les progrès des arts en France. La question est grave, délicate et difficile comme toutes celles qui mettent les rivalités en présence et font marcher sur les charbons ardens des noms propres. Mais après tout, l'Exposition n'est qu'un concours public, un vaste champ-clos où les champions descendent dans l'arène et se mesurent corps à corps. S'ils se jettent dans la mêlée, on doit admettre qu'ils ont librement accepté à l'avance l'éventualité des revers; et libre aussi doit être sur eux l'examen du public qui met les couronnes aux mains des juges du camp. Honneur à ceux qui remportent la victoire! respect aux vaincus! Et si L'ARTISTE s'est toujours plu à servir de héraut à la gloire des premiers, du moins aussi doit-on reconnaître, à l'égard des autres, qu'il n'a jamais été infidèle à l'indulgente réserve dont il s'est fait un devoir.

Il ne faut pas perdre de vue que ces encouragemens sont des récompenses nationales. Jusqu'ici néanmoins, dans toutes les commissions qui se sont arrogé le droit de les dispenser, un vice radical s'est toujours fait sentir, à savoir qu'on en a constamment puisé les élémens au sein d'une corporation privilégiée, tandis que le choix eût dû en être laissé à l'élection des artistes, sous telles ou telles conditions de convenance et d'utilité, généralement consenties. Aussi, trop souvent, que n'a-t-on pas vu? ces commissions rendre des services plutôt que des arrêts, et les commandes officielles, et les décorations s'égarer chez des médiocrités ou même des nullités flagrantes, comme pour les consoler des risées publiques. Le directeur général des Musées, artiste lui-même, est le juge-né du camp dans ce tournois des art; eh bien! sous le dernier gouvernement, ses lumières n'étaient qu'obscurité pour des gens qui n'avaient pas d'yeux pour voir; et par la profusion des récompenses, sans nul prix dès lors pour les talens, on s'est aperçu de reste que ses jugemens et ses directions avaient été méconnus. Mais aujourd'hui que notre régénération politique doit se faire sentir dans toutes les parties de l'administration, le public, à défaut d'une commission élue, s'attend à voir reprendre au directeur, dans cette grave circonstance, un ascendant qui jamais n'aurait dû être affaibli. Naguère, à la faveur du chaos des autorités rivales qui disposaient des arts, les actes blâmables échappaient à la responsabilité : aujourd'hui le rôle de chacun est connu et livré à l'examen général. A l'administration du Musée sera donc tout l'honneur des justes encouragemens que les beaux-arts vont recevoir, et sur elle la critique répandra son amertume, si, à présent comme autrefois, des influences étrangères venaient à se placer entre elle et l'équité : le public inexorable revient si difficilement d'une erreur, et se préoccupe si aisément après un premier acte qu'il a désapprouvé!

Que les travaux officiels aillent constamment trouver le vrai mérite; que nos premiers talens, les Ingres, les Schnetz, les Delacroix, les Delaroche, les Cogniet, les Devéria, les Champmartin, les Chenavard, soient appelés avec les autres habiles de notre jeune école à peindre ou à décorer ces plafonds du Louvre qui déposeront sur nous devant la postérité; que l'étoile de la Légion-d'Honneur rentre dans l'esprit de son institution, et reprenne la gloire qui s'y rattache en n'étant plus prodiguée; qu'elle soit le prix du talent long-temps éprouvé ou débutant avec éclat, au lieu d'aller tomber au pied du talent qui n'est plus, de celui qui n'est pas encore ou de celui qui ne sera jamais : tels sont les vœux du public ami des arts.

Les brillans succès de M. Paul Delaroche appellent sur lui une distinction particulière achetée au prix de laborieux efforts. Il y aurait justice à trouver dans l'ordre de la Légion-d'Honneur le moyen de la lui conférer. Il est déjà simple légionnaire : la voix unanime du public le décore de la croix d'officier.

Celle de chevalier est acquise à MM. Robert et Dupont : c'est là une chose triviale à force d'être vraie.

La même justice est à rendre, dans la numismatique, à M. Domard, dont la monnaie qui a remporté le prix est égale en mérite à celle de Louis XIII, la plus belle qu'on ait produite dans les temps modernes.

Mais notre conviction nous le dit encore, et en cela nous sommes à la fois l'écho des artistes et du public : si

plus de trois croix de chevalier sont distribuées, comment MM. Champmartin, Decamps, Eugène Isabey, Chenavard, Roqueplan, Johannot et Barye, n'auraient-ils pas, aux yeux des dispensateurs de la faveur nationale des droits incontestables à cet honneur? D'autres noms ne semblent pouvoir passer qu'à la faveur de ces premiers noms.

Nous reviendrons plus longuement sur cette question importante.



MM. Alfred Johannot, Gussies, &c.

A l'ouverture d'un Salon, les avis paraissent divergens sur le mérite des ouvrages, et il est curieux d'observer comment les groupes de public se divisent dans les salles et vont donner l'ovation ou le grand triomphe à leurs œuvres de prédilection. Mais les esprits graves et attentifs étudient en silence, avant de blâmer ou d'applaudir. De degré en degré les opinions se modifient sur la leur pendant le cours de l'Exposition; et quand les salles se ferment, les jugemens des artistes et des connaisseurs ont triomphé : tout le monde se trouve à peu près d'accord. Que les médiocrités se pressent donc de jouir de leur fugitive célébrité! Le temps approche où chaque chose va être mise à sa place; ce temps même est déjà venu.

L'injustice des admirations exclusives n'est pas la seule que la peinture ait à subir au commencement des Expositions. Quelques bouches ne manquent guère de s'écrier tout d'abord : « Le Salon est médiocre; ce n'est qu'une galerie de portraits sans intérêt pour l'art. » Langage commode qui épargne la peine de raisonner une opinion. Mais à présent que l'Exposition tire à sa fin, le goût a fait justice de ces arrêts de la légèreté et de la paresse, et toutes les voix se confondent en un concert d'éloges sur le Salon de 1831, le plus remarquable qui ait eu lieu depuis 1808, époque où virent à la fois le jour *le Couronnement de Napoléon*, par David, *la Bataille d'Eylau*, par M. Gros, celle d'*Austerlitz*, par M. Gérard, la *Justice et la Vengeance divine poursuivant le crime*, par Prudhon, et l'*Atala*, de Girodet.

Mais, dit-on, une foule d'ouvrages médiocres ou détestables ont été jetés dans la mêlée. Eh! qu'importe? Passez : il reste suffisamment de productions pour faire la gloire de notre école, appeler nos regards et fournir à nos études. S'il est vrai que notre admirable artiste, M. Ingres, de qui on attendait la savante composition d'un Martyre, ne doive point, cette année, répondre à l'appel des amateurs; s'il est vrai que le peintre habile du *Wasa*, M. Hersent, ne doive point se retirer du commerce des portraits pour rentrer dans l'histoire dont naguère il était l'honneur, MM. Léopold Robert et Schnetz sont là qui maintiennent l'École française dans la voie du beau et de la nature; M. Delaroche, qui la dote des fruits de sa haute intelligence; M. Granet, chez qui la nature se reflète comme en un miroir, naïve, simple et forte; M. Delacroix, qui fait passer sur la toile l'énergie de son ame; M. Champmartin, qui traite le portrait en peintre d'histoire, et madame de Mirbel, dont le talent pour exprimer la physionomie humaine ne connaît point de rivaux. Certes, serait-ce à côté de ces maîtres que l'on pourrait nier l'éclat de l'Exposition de 1831? Le pourrait-on devant la plupart des tableaux d'Horace Vernet, devant le portrait que M. Léon Cogniet a donné du maréchal Maison? devant les œuvres hardies et naïves, spirituelles et fines, bizarres parfois, mais toujours riches de ton et fortes de couleur, de M. Decamps? Le pourrait-on à côté des peintures de MM. Eugène Isabey, Camille Roqueplan? des compositions architecturales de M. Chenavard? du groupe charmant des *Grâces*, de M. Pradier; des sculptures non moins délicieuses de MM. Després, Duret et Chaponnière; et des groupes d'animaux où M. Barye, trop modeste pour comprendre toute la force et les ressources de son propre talent, a produit des chefs-d'œuvre qui n'ont de modèles que dans la nature? Pourrait-on enfin contester l'éclat d'une Exposition qui à toutes ces richesses joint encore les gravures de M. Boucher-Desnoyers, savant traducteur de Raphaël et de ses élèves, et celle du *Wasa*, qui prépare à M. Henriquel-Dupont les voies de l'Institut?

De nouveaux tableaux encore sont venus enrichir le Musée; d'abord la tragique conception du *Cromwell*, solide et puissante peinture, belle et terrible à voir de loin, belle et profonde à étudier de près, et dont l'article spécial, imprimé à la suite de cette note, fera connaître tout le mérite. On voit aussi un tableau de M. Decamps, que M. Leaves de Conches s'est réservé de décrire en même temps que les autres ouvrages de cet auteur, dans sa prochaine lettre adressée à l'un des membres de l'Académie de peinture de Londres. Une marine nouvelle de M. Gas-

sies attire également l'attention du public. C'est une vue des rivages de Calais, prise par un temps de brouillard. Il y a dans cette marine, bien entendue de composition, les élémens d'un bon tableau, et avec quelque vigueur et plus d'étude dans les premiers plans, l'artiste ferait une œuvre irréprochable. M. Gassies est un homme de talent qui s'essaie dans tous les genres. A son *Odaly* près, figure d'une nature pauvre et nullement orientale, ses ouvrages estimables plaisent généralement et méritent leur succès. Son *Bivouac de la garde nationale*, que je préfère à tout ce que lui doit l'Exposition, est sans contredit l'un des plus jolis tableaux de chevalet qui la décorent. Le moment choisi par l'artiste est celui où, livrés à la fraternité du bivouac, les gardes se chauffent à des feux improvisés. Nous tous, soldats-citoyens qui, façonnés depuis un an au harnais militaire, avons eu plus d'une fois *sub dio* l'occasion de demander au ciel la fin des maux de la patrie, nous pouvons comprendre tout ce qu'il y a de charme, d'intelligence, d'esprit et de vérité dans l'œuvre de notre frère d'armes M. Gassies. On dit, et l'œil s'en aperçoit à la naïveté d'étude et d'expression des têtes, que presque toutes sont des portraits. Il est facile d'y reconnaître M. Jal, l'homme de lettres, MM. Eugène Isabey, Gudin, Mauzaisse, avec quelques autres artistes et l'auteur lui-même. Galerie amusante, composition heureuse, charmant tableau.

M. Alfred Johannot, l'aîné des deux frères, talens jumeaux qui, dans les genres différens cultivés par eux avec honneur, gravure, dessin et peinture, ont contribué si puissamment de concert à populariser les arts en France, n'avait encore abordé, comme son frère Tony, que des toiles de petite dimension. L'essai qu'il vient de faire sur une plus grande échelle est un nouveau fruit de l'émulation excitée par l'Exposition, et mérite un sérieux examen. Pour un esprit progressif la comparaison est la source de vives lumières. Ce tableau en est une preuve saillante et fait honneur au tact délicat de M. Alfred. Parfois peut-être une certaine sécheresse de contours rappelait un peu trop aux sévères amateurs de l'art d'anciennes habitudes de burin; peut-être eussent-ils aussi désiré dans les figures un modelé plus solide, un ressort plus prononcé, peut-être enfin, en général, une peinture attaquée plus hardiment en pleine pâte et un coloris plus vif. Mais « un défaut senti est déjà corrigé, » disait Géricault : aussi, dans le nouvel ouvrage, est-ce l'imagination et la sagesse de pensée du jeune artiste, avec sa justesse de pantomime et d'expression, moins les taches légères qui déparaient, aux yeux de la critique, ses œuvres intéressantes.

M. Johannot a pris son sujet dans les derniers temps du règne du cardinal de Richelieu, vers l'année 1639. A cette époque où l'épuisement total des finances suggéra au ministre la pensée de mesures fiscales vexatoires, il imagina entre autres choses de rendre tous les habitans de chaque paroisse solidairement responsables pour le paiement des tailles. L'exécution rigoureuse de cette mesure rencontra de nombreux obstacles et souleva des émeutes. La haine que nourrissait en secret la cour contre le cardinal descendit alors des grands jusqu'au peuple, et devint la pensée générale. Tous firent cause commune pour s'affranchir du joug dont toute la France sentait le poids. Un gentilhomme du Dauphiné, Jean de Crespierre, officier dans les armées royales, fut du nombre des nobles qui prirent parti pour le peuple et qui osèrent blâmer ouvertement les injustes violences du ministre. Bientôt la protection qu'il accorda à ses paysans, le courage qu'il montra dans maintes circonstances en protestant contre l'arbitraire, le rendirent suspect. Accusé de conspiration, il fut arraché, au milieu de son château, des bras de sa famille, jeté d'abord à la Bastille, traîné ensuite impitoyablement de prison en prison, pour payer enfin de sa vie, terminée dans les angoisses d'une réclusion rigoureuse, sa noble résistance à la tyrannie d'un prêtre-roi.

La donnée était belle et féconde. Une grande leçon morale et politique devait en sortir; telle a été la pensée du peintre. Voyons comment il a su la rendre.

C'est le matin : toute la famille, M. de Crespierre et ses vieux parens, sa femme, sa fille et deux jeunes enfans, est assise au premier repas, une journée de bonheur devant elle. Soudain la porte s'ouvre; les agens du ministre apparaissent et réclament leur prisonnier. Crespierre se lève; et l'on démêle, à travers la fierté dédaigneuse imprimée soudainement sur son front, les combats que livrent en son ame les sentimens de la nature. Par un mouvement spontané, sa femme, qui prévoit une séparation cruelle, l'étreint dans ses bras, tandis que le jeune fils, agité d'émotions tumultueuses, et la timidité de son âge, et les cris du sang, et les mouvemens d'un cœur d'homme qu'il sent déjà battre en son sein, saisit la main de son père, et comme fort de cet appui, jette un œil de colère vers les agens du cardinal. Voilà un premier groupe.

De l'autre côté, la grand'mère, tout hors d'elle, tombe aux genoux du chef de l'escouade; la Bible qu'elle tenait s'échappe de ses mains tremblantes, et une petite fille qui ne voit dans tout cela que des hommes inconnus et armés, enfant naïve que le geste de son aïeule épouvante encore, se précipite avec terreur entre ses bras. Cependant le vieux père, éprouvé aux combats de l'adversité, garde son sang-froid, et, comme tous les vieillards, essaie d'argumenter. L'officier montre son mandat pour toute réponse. Une jeune personne, debout entre les deux groupes, sert de lien à la scène : presque sans passé dans la vie, sans nulle pré-



vision de l'avenir, sans donnée sur la politique, elle ne connaît pas comme sa mère toute la cruauté du ministre, et sur ses traits se peint la vague expression d'une crainte et d'une douleur dont elle ne s'est point rendu compte. Derrière l'officier, les soldats impassibles causent tout bas entre eux en attendant les ordres de leur chef. Dans le fond opposé, un vieux serviteur, la menace à la bouche et le poing fermé, exprime à sa manière son indignation et son dévoûment.

Cette façon simple et judicieuse de comprendre et de composer son sujet a porté bonheur au peintre. Son tableau s'explique tout d'abord de lui-même, sans programme ni commentaire, bien différent de ces compositions où l'intérêt principal ne gisant point dans l'action, mais dans quelques paroles des personnages, il faudrait mettre à toutes les bouches la bandelette obligée des gravures anciennes. En choisissant un drame dont chaque personnage pût avoir un geste expressif, M. Johannot a rempli l'une des premières conditions de la peinture historique, la clarté dans le sujet ; mais en mettant aux prises la dignité de l'homme et du citoyen avec l'arbitraire de la tyrannie, en personnifiant dans son Crespierre la vertu civique, il a presque élevé sa composition à la hauteur et à la dignité de la véritable peinture d'histoire.

Comme je l'ai dit, elle est le gage de grands progrès accomplis. On voit que l'esprit judicieux qui règle l'imagination de notre jeune artiste l'a dirigé dans l'exécution. Le groupe principal, revêtu de couleurs éclatantes, est en pleine lumière pour attirer la première vue, tandis que le ton des vieux parens, qui sont vêtus de noir, est sacrifié à l'effet général. Des touches vives, jetées çà et là sur la cuirasse de l'officier de justice, raniment la couleur sombre de cette figure, et rappellent avec adresse l'attention sur cet important acteur de la scène de deuil. Quant aux soldats, secondaires dans l'action, ils sont confondus dans des tons analogues et s'effacent dans la demiteinte. Les critiques ne s'attachent guère qu'à des détails dans l'examen de ce tableau : elles ont découvert, par exemple, qu'il faudrait y consacrer une heure de plus de travail pour donner un modelé plus solide, un souvenir plus précis de la nature à quelques jambes ; mais tous les connaisseurs s'accordent pour louer les accessoires, pour admirer surtout le caractère des têtes et leur finesse de touche et de ton. Il en est particulièrement deux, celle du vieux père et celle du soldat, qui s'approchent de près de l'exécution de Téniers. L'expression sans grimace et le cachet d'individualité, ces écueils où vont échouer tant de peintres, brillent dans toutes les figures. Enfin l'habitude du corps de chacune d'elles est rendue avec variété et justesse, et dénote, comme les autres qualités du tableau, l'étude attentive des maîtres de l'école flamande et des productions naïves, spirituelles et profondes du célèbre peintre anglais David Wilkie.

Avoir à donner des éloges est une bonne fortune pour la critique consciencieuse. C'est un plaisir qui console du chagrin d'avoir si souvent le blâme à répartir ailleurs.



CROMWELL.

Par M. Delaroche.

« A des titres divers, le gouvernement était si odieux que des milliers d'hommes, divers aussi de rang, de fortune, de desseins, se détachaient de la patrie, un ordre du Conseil interdit ces émigrations. A ce moment, huit navires prêts à partir étaient à l'ancre dans la Tamise ; sur l'un étaient déjà montés Pym, Haslerig, Hampden et Cromwell. »

(GUIZOT, *Révolutions d'Angleterre.*)

La hache d'un bourreau s'est teinte encore une fois du sang des Stuarts. Charles Ier vient de recueillir le dernier héritage de son aïeule, et Whitehall l'a reçu sans vie au sortir de l'échafaud. Placée sur deux énormes chaises de velours, éclairée par ce que des volets à demi ouverts laissent arriver de lumière, une bière de quelques pieds de longueur renferme en ce moment toute la royauté d'Angleterre. Un repos de mort règne au milieu de la silencieuse poussière de cet appartement ; point de cierges, d'encens, de serviteurs et d'amis en prières auprès du cercueil de l'infortuné Charles Ier ; mais un homme que certes, lui vivant, il n'eût point supporté si près ; un homme d'un extérieur froid, lourd et commun, a soulevé la draperie de velours et le couvercle de la bière, sans scrupule et sans terreur ; il a voulu voir si la mort ne s'était point trompée, et si le bourreau avait bien fait son devoir ; enfin, il est venu chercher près du cadavre de son roi l'indication de sa route future, et cet homme c'est Cromwell.

Cromwell, accusateur et juge, Cromwell, ordonnateur du supplice, a voulu toucher la large plaie et le sang qui en découlait, comme si chaque goutte de ce sang emportait, en s'écoulant, les débris de la royauté anglaise. *C'était là un corps*

bien constitué, a-t-il dit, et qui *promettait une longue vie*. Puis le silence du lieu, le respect de la mort, et peut-être des superstitions d'enfance sont-elles revenues au cœur de l'homme qui, s'élevant au-dessus de tout Israël, a osé se charger des vengeances du peuple; son front s'est incliné, tout ridé de pensers soucieux, comme pour rendre hommage à la majesté empreinte sur la face royale. C'était un magnifique et beau spectacle que cette dernière entrevue du vainqueur et du vaincu, l'aristocratie et la réforme, le pouvoir absolu et le régime démocratique.

On ne sait quelle sorte de fascination retint, sans respiration et sans mouvement, Cromwell près du cadavre de Charles Ier, mais il y resta long-temps, immobile comme une statue de mausolée. Adressait-il à Dieu des prières pour celui que l'implacable nécessité l'avait forcé de rejeter de sa route? était-ce de l'orgueil satisfait, de la pitié, ou quelque ardent désir de surprendre à la mort quelqu'un de ses impénétrables secrets? Cromwell était seul, dépouillé de son manteau d'hypocrisie, et la main d'un bourreau empreinte sur le cou d'un roi, le souvenir de la singulière destinée qui l'avait enchaîné à l'Angleterre; lui, fugitif et partant pour l'exil, il y avait à peine onze ans, l'avait pris par la main, l'avait poussé, détruisant et renversant jusque sur les marches du trône, où il n'avait osé prendre une place encore tachée du sang de son dernier maître. Tout cela frappait l'ame de fer de Cromwell d'une grande impression, et le laissait vaincu de toute son émotion, lui fort et puissant, auprès d'un cadavre découronné.

Ce drame, d'un si haut intérêt, est à peine indiqué dans l'histoire par quelques lignes sans commentaires[1]. « L'échafaud, demeuré solitaire, on enleva le corps: il était déjà » enfermé dans le cercueil. Cromwell voulut le voir, le considéra attentivement, et soulevant de ses mains la tête, comme » pour s'assurer qu'elle était bien séparée du tronc: *C'était là » un corps bien constitué*, dit-il, *et qui promettait une » longue vie*. » M. Delaroche, saisi à la lecture de ce passage de la grandeur de cette scène, s'est chargé d'écrire pour nous la haute poésie d'un tel sujet. C'est au Louvre qu'il a exposé cette page d'histoire, et nous n'avons fait que transcrire fidèlement ce que nous avons lu dans son ouvrage. Il y a dans cette peinture le résumé bien senti, le dernier acte bien expliqué, de cette longue agonie de la royauté, se débattant contre l'échafaud; et si quelque Bossuet jetait encore, du haut de la chaire, toute la puissance de sa parole aux croyances des peuples, il eût pris l'éloquence du peintre, et à la vue de cette grande image, fantôme d'une révolution passée, jetée sanglante au milieu des révolutions nouvelles, à côté de l'échafaud de Louis XVI, il eût soulevé l'auditoire de la puissance de ces sublimes émotions dont il avait le secret.

C'est à une époque telle que la nôtre, dans un siècle où les destinées des rois sont trouvées sans poids dans la balance des grands intérêts des peuples que le tableau de Cromwell arrive, frappant de toute sa haute moralité. Nous aussi nous avons eu notre Charles Ier, notre place de Whitehall, et notre Cromwell, se croyant obligé de sceller son pacte de révolution de tout le sang d'une personne royale. Nous avons vu, comme l'Angleterre, une restauration de quelques années; puis nos Stuarts, allant hors de la terre de France chercher un Louis XIV qu'ils ne trouvent point dans l'ancien palais des Stuarts d'Angleterre. Qui sait si dans des nuits sans sommeil, l'homme du fossé de Vincennes ne s'est point montré sanglant, et la lanterne sur la poitrine, à l'homme de Sainte-Hélène? Mais qui ne penserait, en voyant cette dernière entrevue de Charles et de Cromwell, qu'elle seule tourmentait l'usurpateur quand, dans les dernières années de sa vie, il promenait sa couche brûlante dans toutes les chambres de son palais, fuyant les reproches muets de cette tête sans vie qu'il avait voulu peser de sa main?

Le *Cromwell* de M. Delaroche, placé dans le grand salon carré près de la porte d'entrée, arrête tout d'abord le public, qui reste silencieux des heures entières, étonné des idées profondes et mélancoliques que ce tableau fait naître en lui. Près de là sont *les Moissonneurs* de M. Robert, chef-d'œuvre d'exécution, et qui, avant l'arrivée du nouveau-venu, attirait presque seul l'attention de la foule; mais qui aujourd'hui, sans perdre rien de son immense mérite, nous paraît quelque églogue de Virgile à côté des poèmes du Dante. Et d'où provient une telle différence? de ce que l'un a pris son tableau tout fait, par quelque beau soir d'été, dans les campagnes de Rome où tout est sujet pour les peintres; et l'autre, poète, chargé d'une mission du siècle, est venu, animant les héros de nos histoires modernes, leur donner pour nous un corps, et jeter au travers de nos révolutions la moralité de celles d'autrefois. M. Delaroche, dans son tableau des *Enfans d'Édouard*, avait arraché quelque belle miniature d'une ancienne chronique dont la touchante simplicité nous avait profondément émus; mais aujourd'hui c'est avec le large burin de l'histoire qu'il a gravé son sublime sujet. C'est la tragédie et sa proportion gigantesque placée dans un cadre et jouée entre deux personnages.

Toutes les parties de ce tableau sont étudiées avec soin et scrupule, et l'on se demande si Cromwell lui-même ressuscité pourrait être plus vrai à nos imaginations que celui de M. Delaroche. Quelques personnes, induites en erreur par des portraits de Cromwell existant en Angleterre, le supposaient grand, élégant, et d'une tournure moins lourde et moins épaisse; mais il est bon de prévenir qu'après la mort de Charles Ier, l'on crut, dans plusieurs de ses portraits, devoir remplacer, par la tête du lord protecteur, celle que le malheureux roi avait laissé tomber sous une hache. Économie et entente des beaux-arts dont nous avons vu dans notre siècle de frappans exemples. Cromwell, puritain et soldat, était peu soigné de sa personne; un large feutre qui couvrait ses tempes laissait échapper quelques mèches grisonnantes de ses cheveux plats; une vieille plume rouge, un justeaucorps de velours uni, une large épée, un hausse-col d'acier, des bottes de buffle noircies par le frottement, des gants usés, et sur sa poitrine, mais cachée à tous les yeux, la cuirasse de l'usurpateur inquiet: tel était le costume de Cromwell, du reste d'une taille moyenne (cinq pieds deux pouces de France), épais, et la tête très-peu hors des épau-

[1] Guizot, *Révolutions d'Angleterre*, tom. II, pag. 425.



les. Tout en lui montrait et marquait d'un cachet ineffaçable le représentant du puritanisme. C'était une véritable *tête ronde*, un homme du peuple; mais cet homme du peuple avait renversé de son trône l'élégant, le noble Charles Ier, malgré toutes ses qualités et son courage.

L'effet de lumière est bien compris dans ce tableau; ce jour triste tombant sur le cercueil de velours est d'un effet admirable : on sent ce calme solennel, la froide sueur de la mort, à côté des vivantes passions de Cromwell, que tout ce spectacle rend muet et pensif. Les accessoires sont peints largement et avec esprit. Enfin dans cette œuvre M. Delaroche a encore franchi quelques degrés de l'échelle de sa réputation, et a pris rang parmi les peintres les plus élevés de toutes les écoles.

L'on peut compter ce tableau comme une victoire importante de la nouvelle école, de l'école dramatique : car en effet jamais le dramatique ne fut mieux entendu, à moins de frais et plus complétement. Un homme immobile, un mort et un cercueil, et ces trois moyens, cette simple composition, remuent l'ame d'une manière étrange. Représentation et pensée, tout y est admirable et complet; c'est enfin un tableau de palais de roi destiné à être gravé pour les peuples avec cette simple légende : *Et nunc intelligite*.

Le comte HORACE DE VIEL-CASTEL.

MM. Beaume, Bellangé, Destouches, Huet, Dugnan, Jollivart, Aligny, Gué, Darche, Lanzac, Devéria, Drolling.

A mesure que nous avançons dans l'œuvre que nous avons osé entreprendre, nous nous sentons faiblir.

Rendre compte au public de l'exposition du Louvre, examiner quels progrès elle peut faire faire à l'art, quelle influence elle aura sur les ateliers, prétendre juger les Robert, les Sigalon et les Delacroix; oser critiquer des hommes aussi consciencieux que les Decaisne et les Delaroche, soumettre des conseils à des artistes aussi spirituels que les frères Johannot et les Roqueplan, il faut bien l'avouer, c'est là un colosse à embrasser, une tâche immense à remplir; et certes si nous avions eu la prudence de l'envisager, nous ne l'aurions pas abordée, car les beaux-arts renferment une si haute question qu'il faudrait être, il nous semble, historien, poète et écrivain tout à la fois, pour la traiter dignement. A ce propos, nous demanderons pourquoi les artistes aussi n'apportent point au public le tribut de leur expérience. Ils ont prouvé, dans ce journal même, qu'ils savaient écrire. La réflexion, la tension perpétuelle de leur esprit sur l'objet qui nous occupe, ont dû leur fournir des idées, des vues, que les hommes du monde ne sauraient avoir : s'ils les produisaient au grand jour, ils simplifieraient singulièrement les théories des jugeurs de tableaux; ils instruiraient le peuple, et leurs lumières réciproques, en se réfléchissant dans les ateliers, ne manqueraient pas d'y porter la méditation, le respect de l'art, et la conviction d'un grand rôle social à remplir, qui doublerait les forces, tant le but est généreux et beau. Alors les artistes, rendus à leur propre considération, ne seraient plus de petits hommes victimes comme nous des moindres passions, pauvres marchands de tableaux, ambitieux d'une croix qu'on jette comme des pierres dans la rue, et soumis, ainsi qu'en ce moment, à la dialectique du premier écrivasseur qui s'aviserait de prendre la plume.

Tout cela nous fait éprouver le besoin de demander grâce pour les erreurs dans lesquelles nous tomberions, et de prier les artistes que nos paroles pourraient froisser de ne s'en point laisser décourager, s'ils se sentent quelque chose au cœur. Surtout que l'on n'aille point nous accuser de présomption, en nous voyant prêter tant de poids à nos avis : le jugement, quel qu'il soit, d'un homme sincère, n'est jamais à dédaigner, et si nous sommes pleins de respect pour l'art consciencieux, nous croyons aussi qu'il n'est rien de plus respectable que la critique consciencieuse.

Revenons maintenant au Salon. En parlant, dans notre dernier article, de l'*Hôtel-de-Ville*, de MM. Beaume et Mozin, dont nous voulions louer davantage la belle couleur, l'entente de scène, et la manière remarquable dont est traitée la partie d'architecture, nous n'avons pas eu le temps de regretter que ce magnifique combat de la liberté contre l'injustice ne soit pas écrit sur une plus grande échelle; il en valait la peine. Quelque talent que les artistes y aient déployé, l'œil se perd dans ces innombrables détails si rapprochés l'un de l'autre, et ils ont tant d'intérêt, ces détails, ils inspirent tant de sympathie, ils excitent déjà tant de souvenirs, qu'ils méritaient d'être traduits au moins en demi-grandeur naturelle. Ce défaut, que je reproche au 28 *Juillet de l'Hôtel-de-Ville*, ne se fait pas sentir dans le *Maître d'école endormi* de M. Beaume, et la nature du sujet le laisse facilement concevoir. C'est une scène charmante, où il y a beaucoup d'esprit, d'unité et de savoir faire. Le maître d'école est d'un type excellent, et les petits espiégles qui profitent de son sommeil pour *lui faire des farces* sont tous gentils à embrasser. Cet ouvrage fait beaucoup d'honneur à M. Beaume, et rappelle les enfans des admirables lithographies de Charlet. Parler de Charlet, c'est venir naturellement à M. Bellangé, déjà connu par ses spirituelles compositions. Outre une aquarelle magnifique sur les événemens de juillet, M. Bellangé, auquel on reproche de faire des figures qui se ressemblent toujours un peu trop, a exposé un *Passage de bac* qui offre un groupe fort attachant, et une *Main chaude* d'une couleur harmonieuse et vraie. Le sujet a de l'agrément, de la naïveté, et les mœurs villageoises y sont accusées plus franchement et avec bien plus de verve que dans *les deux Greuze* de M. Destouches. Il est incontestable que ces ouvrages témoignent d'un talent doux et joli et d'un sentiment vrai de pantomime; mais les figures sont comme *éparpillées* sur la toile, manquant d'unité et d'ensemble. Il nous paraît surtout que c'est une grande maladresse d'avoir laissé, dans le *Contrat rompu*, la jeune mariée

s'évanouir sans que personne vienne à elle : dans un pareil moment, cette pauvre fille devait particulièrement appeler l'attention. M. Destouches est coupable d'employer les moyens qu'il montre à copier un maître comme Greuze; car c'est toujours une faute grave de se faire le copiste, même d'un homme distingué. Ce que j'ai osé dire à M. Destouches, je le répéterai à mademoiselle Pagès : elle sait faire une tête, et c'est savoir beaucoup, mais elle est perdue sans retour si elle ne fuit l'école Dubufe, dont le charme n'est qu'erreur et mensonge. Loin de nous à jamais les succès d'alcôve!

Je voudrais bien parler de MM. Pigal et C. Boulanger, dont j'estime le talent; mais j'ai trop de regret que Messieurs de l'Institut, qui ont tant de haine pour les allusions politiques, aient si peu de respect pour nos femmes et nos filles que d'exposer les sujets dont ces peintres ont souillé leurs pinceaux. C'est un tout autre motif qui m'engage à ne pas parler des délicieuses compositions des frères Johannot. Il y a quinze jours que la plume facile et savante de M. Leaves de Conches a trop bien su faire apprécier leur mérite pour que je me hasarde à rien ajouter.

Si j'étais peintre, ou si je jugeais en peintre, j'estimerais peut-être beaucoup la *Jeanne d'Arc* de M. Devéria, car elle contient de fort belles parties d'exécution. Je sais, il est vrai, qu'un tableau n'est bon qu'à rouler lorsqu'il n'a point cette qualité, quelque profonde pensée qu'il contienne d'ailleurs; mais j'ai le malheur de ne pas y être sensible quand l'ouvrage n'a que celle-là. J'ai déjà annoncé que j'écrivais ici pour nous autres bourgeois. Indifférent sur les moyens, sur le mécanisme de l'art, je me plante devant un tableau et je lui demande de m'intéresser, ou de m'émouvoir, ou de me plaire à l'esprit tout simplement, ou même de me faire rire. Je veux enfin qu'il soit utile d'une façon quelconque. Utile! Que les artistes ne se révoltent point à ce mot prosaïque. On peut être utile à la société en faisant autre chose que des bottes ou de la faïence. L'utile n'est point une froide, une sèche spéculation, il ne tue point les arts; il les anoblit au contraire si cela est possible, en les faisant concourir au bonheur commun : nous chercherons à développer cette vérité dans un prochain article.

Donc, quoiqu'en sachant gré à M. Eugène Devéria d'avoir choisi le beau sujet de Jeanne d'Arc, je ne ferai pas l'éloge de son tableau; car tout remarquable qu'il est comme peinture, je n'y ai vu qu'une assez froide madone vêtue de blanc, entourée d'hommes fort tranquilles, et non pas la sublime fille du peuple qui chassa les Anglais de France, qui ramena le roi Charles dans sa bonne ville de Reims, et que des fanatiques brûlèrent avec de grands cris de joie et de rage!

Tout le monde s'accorde à dire que le *Coadjuteur réclamant la liberté de Broussel*, et surtout le *Bal où Louis-Philippe d'Orléans* se laisse choir, sont deux ouvrages peu dignes du talent de M. Devéria. On demande beaucoup à qui peut donner beaucoup. Mais il faut convenir, au reste, que S. M. a été fort malheureuse dans la singulière histoire qu'elle fait faire de la vie de son Palais-Royal. Elle a employé pour la retracer les hommes les plus connus de l'époque, et ils ont presque tous échoué.

Sans rappeler le *Mathieu Molé* de M. Steuben, dont il a déjà été question, on avouera que *le cardinal de Richelieu disant la messe*, par M. Delacroix, est certainement un des moins bons ouvrages de son auteur. L'*Incendie de la salle de l'Opéra*, de M. Cottereau, déplaît aussi généralement que *la Prise de possession* de M. Gosse, la colère brutale d'*Anne d'Autriche*, par M. Scheffer aîné. Enfin il n'est personne qui ne dise que M. Drolling ne s'est pas surpassé dans le *Richelieu donnant son palais à l'indifférent Louis XIII*, motif, après tout, qu'il était assez difficile de rendre. La manière dont il a été traité par un maître prouve qu'il ne faut demander à la peinture que ce qu'elle peut donner; évitons, autant que possible, les sujets qui ne s'expliquent pas d'eux-mêmes. Heureusement M. Horace Vernet ne s'est point démenti dans son *Arrestation des trois princes*, où l'on admire beaucoup d'esprit, d'adresse et de couleur; si tout cela était moins propre et moins coquet, il y aurait du parfum du temps. Ce que nous avons au Salon de cet artiste essentiellement distingué est déjà jugé. Génie capricieux et varié, talent hardi et Protée, doué de la plus heureuse organisation pour saisir et rendre les moindres traits de la nature, on lui a toujours reproché de manquer de conviction, de travailler au hasard, d'abuser de sa facilité, et de garder ses spectateurs froids devant ses ouvrages comme devant une femme qui ne serait que jolie. Mais aujourd'hui, chacun sait que M. Horace étudie, qu'il travaille sérieusement; et sa *Paysanne d'Aricie* suffit pour montrer qu'il n'a pas besoin de conseils. Après cette œuvre exécutée avec tant de bonne foi, il a dû regretter, plus que nous encore, d'avoir si odieusement calomnié l'histoire sacrée, en faisant une fille de théâtre de la veuve de Béthulie, de cette Judith aimée de Dieu, qui, mettant sa confiance dans le Seigneur, sauva les enfans d'Israël, et à laquelle les anciens de la ville disaient : « Il n'y a rien à reprendre dans » vos paroles; nous vous supplions de prier pour nous, parce » que vous êtes une femme sainte. »

Si nous revenons maintenant aux grandes pages, nous trouvons le *Sixte-Quint* de M. Monvoisin, qui est trop haut de trois à quatre pieds; le *Moïse enfant présenté à Pharaon*, travail religieux de M. Orsel; le *Saint Étienne lapidé* de M. Guillemot, qui est bien composé; enfin le *Boyardo* et le *Pépin* de MM. Rioult et Auvray, qui ont de l'imagination. Tous ces hommes-là ont exposé des ouvrages estimables, mais ils doivent faire mieux qu'estimable : attendons. M. Bouchot a envoyé de Rome un *Silène surpris par des bergers*, qui serait bien plus goûté s'il n'était pas d'une couleur aussi généralement rose; on en parlait déjà dans ce sens lorsqu'il parut, il y a six mois, à la salle de l'Institut. Tout en tenant compte des difficultés que M. Odier a évitées, puisqu'il n'a traité son sujet qu'à mi-corps, je préfère son *Pâtre mourant* à ces immenses tableaux. C'est le fruit d'un talent mûr et qui paraît plein de respect pour son art. J'aime surtout cette étude sérieuse d'exécution qui ne sent pas la peine. Un pâtre mourant étendu sur sa natte reçoit la communion des mains d'un vieux capucin assisté d'un enfant de chœur; la tête de l'agonisant a de la foi, du caractère; celle du vieillard est très-belle d'onction et de ferveur, et l'enfant regarde bien le moribond avec ce sentiment de curiosité mêlé d'ef-

froi que nous avons à cet âge devant la mort. Ce tableau, comme celui du *Chien qui défend son maître contre un vautour*, place avec honneur M. Odier au rang des hommes qui sortent de la foule. M. Hesse nous paraît avoir été moins heureux dans sa *Françoise de Rimini* : on ne sent pas l'enfer dans son tableau; le groupe des deux ames malheureuses a de la grâce, mais il s'envole avec lourdeur. Le Dante est mal tombé, et il ne me semble pas qu'il dût être couronné de laurier lorsqu'il fit ce voyage.

On a pu voir, dans la troisième travée de la galerie, un portrait de M. Lecurieux représentant un homme nain privé de bras et peignant avec son pied : c'est M. Ducornet. Ce jeune homme, que son infortune rend doublement intéressant, est auteur du *Saint Louis sous le chêne de Vincennes*, dans lequel on remarque une touche légère, mais un lâché qui choque dans l'ensemble. Il faut espérer que M. Ducornet abusera moins désormais de sa facilité.

> Trouvez-moi, trouvez-moi
> Quelque asile sauvage;
> . . . .
> Trouvez-le moi bien sombre,
> Bien calme, bien dormant,
> Couvert d'arbres sans nombre,
> Dans le silence et l'ombre
> Caché profondément.

C'est sur cette donnée que M. Paul Huet a fait son grand paysage, et je ne puis mieux en faire l'éloge que de dire qu'il a bien rendu toute la poésie, tout le charme mystérieux, tout le silence de la douce pensée de M. Victor Hugo. On entend les feuilles bruir et l'eau couler. M. Huet a beaucoup d'imagination; il fait du paysage en poète, aussi, pour bien juger ses ouvrages, il faut avoir soin de les regarder de très-loin. « Que vous » importe ma touche et la manière dont je travaille, semble-t-il » s'écrier, moi je méprise les détails; je vise à de grands effets, » je veux que la vue de mes paysages ou vous calme ou vous im- » pressionne comme les belles scènes de la nature. Si j'ai réussi, » ne me demandez plus rien. » Bien, M. Paul Huet, je suis content. Il est entendu que je ne parle ici que du grand tableau de M. Huet. Je suis obligé d'avouer que les autres petits ouvrages qu'il a exposés sont inexplicables d'exécution.

Les vues de ville ne demandent pas beaucoup de poésie, mais elles exigent du moins une grande entente de la perspective et de la couleur, et cette puissance de vérité qui en est la première condition : là il faut créer des masses avec d'innombrables détails, et produire de l'effet sans aucun artifice; M. Dagnan nous paraît posséder toutes ces qualités dans la *Vue de Paris* que l'on voit au Salon. Sans doute ce tableau n'est point irréprochable; le peintre s'y est abandonné à une trop grande verve de coloriste; son atmosphère n'a pas ce ton froid qui plane toujours sur la ville de boue et de fumée, comme l'appelait Jean-Jacques, et les maisons sont restées, par suite de cette erreur, trop brillantes et trop propres; mais l'effet de soleil couchant est bien observé et rendu avec une extrême habileté; les eaux, et surtout celles à droite, où viennent se confondre les deux branches de la rivière, ont un mouvement qui fait illusion. Faire sentir la surface plate des eaux est un écueil où l'on vient souvent échouer, M. Dagnan, à qui du reste on accorde, je crois, assez généralement le mérite de les bien peindre, l'a surmonté avec bonheur, et les siennes ont une transparence parfaite. J'ai beaucoup à louer aussi le travail consciencieux et adroit qu'il y a dans ces nombreux bateaux qui couvrent la rivière. Je pense que l'on ne saurait trop encourager l'artiste dans lequel on trouve une si intelligente persévérance à chercher la nature.

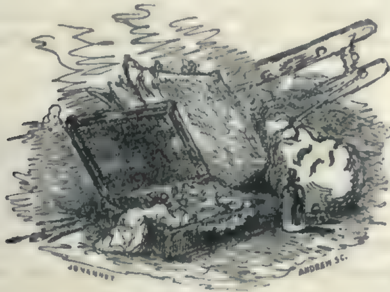
S'il est un genre de peinture où la vérité soit une qualité essentielle, indispensable, c'est bien certainement celui du paysage. Sans justesse de couleur, sans air, sans ton de nature, il perd tout son charme, et quelles que soient la beauté du site, l'adresse de la composition, l'habileté de la main, il ne reste toujours qu'un ouvrage assez médiocre; or n'y a-t-il pas à l'exposition plusieurs tableaux, même de nos artistes qui jouissent de la meilleure réputation, tels que MM. Watelet, Villeneuve, Regnier, Girault, Rémond, etc., qui peuvent avoir tous les brillans défauts que nous venons de citer, mais qui, malgré leur talent d'exécution, manquent des mérites réels que nous demandons? Ces messieurs, qui se fient probablement sur leur réputation, semblent ne faire d'études que dans leurs ateliers, et se livrent à des routines d'école, à des partis pris, à des recettes de peinture, pour ainsi dire, qui les perdent. Il est temps que la révolution qui s'est opérée dans la figure gagne le paysage, ce n'est qu'en se rapprochant de la nature que des hommes de ce mérite peuvent reprendre leur place.

Les ouvrages de M. Aligny ont bien la manière que nous critiquons; mais ils se rachètent par une grande hardiesse et un caractère assez précieux d'originalité. M. Jollivard nous semble dans une meilleure route; ses forêts ont un grand sentiment de vérité et d'observation; il s'éloigne des traditions convenues, et si toutes ses feuillés se ressemblent, on n'a que des éloges à donner à l'aspect vrai, pittoresque, plein de mouvement et de végétation de ses sites. On doit aussi classer M. Gué parmi les chercheurs de nature. Il est toujours juste et fait du bon soleil, quoique son pinceau soit en général un peu gris. Sa *Vue du Puy-de-Dôme*, et particulièrement son *Eglise de N.-D. du Puy*, lui assignent un rang distingué au Salon. C'est peut-être parce que son cadre n'est pas doré qu'on n'a point parlé de la *Vue extérieure de S.-Nicolas-des-Champs*, par M. Darche; il n'en est pas moins vrai que c'est un morceau fort estimé des artistes, qui voient un long avenir dans ce talent qui se décèle avec tant de vie et de couleur. J'ai remarqué également une vue de mademoiselle Faguet qui s'annonce assez heureusement; elle marche aussi dans la route du vrai. Il faut encore citer une *Vue des environs de Rome*, par M. Fleury. Il y a de la perspective aérienne dans cette composition.

Voici venir encore un nom que l'on ne connaissait pas, M. de Lansac; il s'est placé haut dans sa *Forge de maréchal ferrant*. Tout y est bien senti, et la nature est rendue là avec une volonté ferme et une grande intelligence. Le cheval qui s'en va monté nonchalamment par un gros garçon de ferme fuit très-bien, quoique le ciel n'enfonce pas assez, comme disent les peintres. Tout

porte à croire que M. de Lanzac se fera bientôt une réputation méritée. Pour en finir avec ce que l'on appelle le paysage, c'est ici l'occasion de parler des beaux animaux de M. Brascassat. Ils se distinguent par une étude consciencieuse et des entourages très-pittoresques. Il y a aussi de la chaleur et de l'air dans le tableau de M. Verbœck-Hoven. Le grand taureau, à droite, nous paraît très-beau; et nous avons eu plaisir à regarder de jolis petits canards dont les habitudes sont parfaitement observées. On peut néanmoins reprocher à cet ouvrage quelque chose de sec et de mesquin.

V. Schoelcher.



Revue Dramatique.

—

THÉATRE DE L'ODÉON.

La Maréchale d'Ancre, Drame en cinq actes & en vers,

PAR M. ALFRED DE VIGNY.

Ce ne serait pas une petite chose que de suivre pas à pas le fil d'un drame moderne, si l'on voulait faire étalage d'érudition sur les anachronismes, les manques d'étiquettes, et les petites libertés qu'un auteur s'adjuge raisonnablement. Charge trop lourde pour nos épaules, par ce temps de drame, où l'on a cinq heures d'histoire à débrouiller tous les huit jours!

Au premier acte, nous sommes au Louvre, parmi des courtisans chamarrés d'or et de plumes, forcénés joueurs, et plus intrigans encore. Le maréchal d'Ancre, en dépit du vendredi et de l'aniversaire de la mort de Henri IV, insiste auprès de son Italienne et superstitieuse Éléonore, pour faire arrêter le prince de Condé. La maréchale cède; il lui parle aussi de Michael Borgia, Corse dont elle fut aimée, et dont la présence toute récente à Paris inquiète sa tendresse d'époux. C'est avec dignité qu'elle repousse cette crainte: Concini s'éloigne. Condé, railleur et satirique, vient insulter son ennemie en face. Le gant de la maréchale tombe; et à ce signal des épées brillent hors des fourreaux; le prince est conduit à la Bastille. Michael Borgia se retire, blessé de n'avoir pu parler à cette ambitieuse fille d'un menuisier, plus reine aujourd'hui que la reine de France. Premier acte froid, mais plein de faste.

Le juif Samuel Montable, sorcier qui se mêle d'usure, confident universel des partisans qui s'agitent pour s'arracher le pouvoir, nous offre alors chez lui toute une galerie de meneurs politiques, qui défilent et se succèdent. Concini a fait croire à son Éléonore qu'il partait pour la Picardie; mais en secret il se rend chez cet israélite, où loge Michael Borgia. Cette visite est dans le double dessein de lui dérober sa jeune femme, et particulièrement une lettre à Ravaillac, par l'existence de laquelle est compromise incessamment une fortune trop rapide pour n'être pas incertaine et enviée. A son tour, Borgia revient, humilié de l'accueil de glace de la maréchale, qu'il voulait cependant avertir d'une sédition populaire tramée dans l'ombre. Mais un message lui est en cet instant remis: c'est une lettre d'Éléonore; c'est un rendez-vous. Alors il rassure sa jeune femme, qui boudait à la nouvelle de leur prochain départ; il lui promet de ne pas la ramener tout de suite en Corse, et vole avec joie où l'attend la maréchale. Second acte, pêle-mêle, mais indispensable.

Borgia est auprès de la maréchale: il lui démontre avec des reproches d'amant la vanité de ses illusions de femme sur la solidité de ce piédestal de cour, au-dessous duquel fermente en ce moment une conflagration populaire. Eh! sans doute, ce n'est pas elle qu'il accuse des crimes que l'ambition du maréchal a voulus; mais il faut s'éloigner: il ne faut pas se fier à ce sol qu'un tremblement va bouleverser sous ses pas. Éléonore sourit et doute. Soudain les mille voix de la populace ont hurlé dans la rue; des coups d'arquebuse brisent les croisées, et des gens du roi s'emparent de la maréchale d'Ancre qui, avant ces scènes de confusion et de pillage, vient de confier ses enfans à la générosité de Michel Borgia. Troisième acte, plein d'intérêt et de force.

Cependant Concini courtise la pétulante Isabelle, cette femme de Borgia. Par un mutuel éclair, né d'un double doute et d'une explication simultanée, tous deux entrevoient que, tandis qu'ils trompaient les absens, ceux-ci prenaient du moins leur revanche. Tous deux se quittent donc avec ardeur, pour courir à la vengeance. Isabelle court à la Bastille où la maréchale fait rougir ses juges, et l'accusation de magie se mêle à cette ignoble parodie judiciaire, qui n'est qu'un duel entre des bourreaux lâches et une femme désarmée: scène de jalousie et d'amour, de rage et de folie furieuse, que mademoiselle Noblet a dramatiquement comprise. Luynes triomphe; il brave la favorite condamnée qui devine enfin d'où partent les accusations d'Isabelle, et se prépare à la mort. Ce quatrième acte est large et magnifique.

Le cinquième est plus compliqué d'incidens que de faits: c'est Concini qui erre dans les rues pour chercher Borgia, pour le tuer. Les sourdes rumeurs de l'émeute rugissent encore dans la cité nocturne; il y a des feux qui resplendissent dans le ciel.

Concini a peur, car on profère son nom, car des flots de foule passent et se proposent de le massacrer. Enfin Borgia paraît, et un duel acharné s'engage dans les ténèbres: tous deux tombent. Des coups de mousquets achèvent le maréchal expirant. Puis au milieu de ces cadavres s'avance, à la lueur des torches, Éléonore, que l'on conduit au supplice, et qui fait jurer à ses enfans de la venger. Il y a de la recherche et de la gêne dans le jeu des ressorts de ce dénoûment.

Pour rendre équitablement justice, il faudrait parler de tout le monde; de Frédérick et de Ligier, qui se sont surpassés tour à tour; de mademoiselle Noblet, qui marche avec progrès sur une ligne excellente; de mademoiselle Georges surtout, qui les domine, et par l'intention de l'auteur, et par le développement des plus riches moyens tragiques. Au total, durable succès: honorable pour M. Alfred de Vigny, productif pour l'Odéon.

GYMNASE DRAMATIQUE.

Le Délit politique, Vaudeville en un acte,

PAR M. DUPIN.

Un sot s'est donné sous la restauration l'importance du martyre en publiant je ne sais quel rogaton de pamphlet qu'il n'a pas seulement lu; mais qui est à lui, car il l'a payé. Pendant sa retraite, je ne sais où, la révolution de juillet s'accomplit sans qu'il en sache rien. De cachette en cachette il rentre chez sa femme qu'il n'a épousée que devant un prêtre, je ne sais comment. Un colonel, amoureux de la dame, se trouve là, et se fait passer pour le premier mari lui-même, je ne sais pourquoi. Le pauvre mari n'ose long-temps dire le contraire, tant les procureurs du roi lui trottent par la cervelle; enfin on rompt le mariage ecclésiastique, et le sot en apprenant les trois journées de juillet a un pied de nez. Cette pièce est un je ne sais quoi.

La Perle des Maris, Comédie-Vaudeville,

PAR MM. BAYARD, JULIEN ET PHILIPPE.

C'est une anti-phrase, une contre-vérité. M. Rambert est un tyran hypocrite, un despote dissimulé. Il entoure sa femme de précautions injurieuses avec toute la délicatesse possible. La peur de se voir enrégimenté dans la catégorie des époux malheureux lui fait déployer un luxe de précautions machiavéliques. Il a l'infamie, en vérité fort prudente, d'éloigner les amies et les amis. Mais il périt de l'excès de politique, d'un trop plein d'habileté. On parvient à faire voir clair à sa femme sur ces terreurs désobligeantes, et lorsqu'elle sait que la méfiance est la base de tant de soins, qu'il entre tant de mépris dans ces manifestations empressées, elle est piquée au vif; on peut deviner quelle vengeance naîtra d'une telle découverte dans un esprit féminin et outragé. Cette comédie est fine, le cadre en est ingénieux. C'est un charmant succès.

VAUDEVILLE.

Un Divorce, Drame-Comédie en un acte,

PAR M. ANCELOT.

Voilà un nom qui nous revient; qui nous revient souvent, toujours avec une idée, remplie bien ou mal. Cette fois mal, si M. Ancelot a voulu nous dépersuader du divorce. Mais un mauvais argument ne prouve rien contre une bonne thèse. Comme argumentation, d'autres trouveront mieux; comme vauville, celui-ci ne manque pas d'intérêt: il s'y trouve une petite part de sensibilité qui fait plaisir. On y pleure décemment.

Emmeline a divorcé. Lord Clifford est aux eaux de Bade avec le rejeton de ce mariage; il s'y rencontre avec elle et son nouvel époux Murville. Ce tête-à-tête ne plaît ni à l'un ni à l'autre; tous deux demandent des chevaux de poste pour mettre entre eux un plus large segment de la circonférence terrestre. On ne saurait trop se voir de loin en pareille occurrence. Mais le fils de Clifford est malade, et ce départ brusque nuirait à la santé de l'enfant. Emmeline, attendrie, demande à le voir, à lui prodiguer les soins de mère. « Non, Madame, objecte Clifford; il vous croit morte: car j'ai voulu qu'il honorât la mémoire de sa mère. » Et sur cette dureté, des explications commencent entre l'ancien mari et cette femme qui n'est pas heureuse dans son dernier ménage. La douleur la rend naïve: elle dit indiscrètement le caractère et la conduite de Murville, le tout avec des larmes. Clifford consent à ce qu'elle voie son fils. Évidemment il y a là une passion qui se renoue, un péril d'infidélité: c'est ainsi qu'en juge Murville. Emmeline ne le reverra plus: et une lettre laconique lui apprend cette résolution brutale au moment où Clifford, qui redoute, pour sa délicatesse d'homme d'honneur, le danger de ce voisinage, disparaît également. Elle restera seule entre des souvenirs aussi chers que funestes. C'est tout.

La critique d'un divorce maladroit n'est en réalité que l'apologie du divorce bien raisonné. Sur la thèse qu'il osait controverser, M. Ancelot pouvait évidemment prendre de plus haut les choses. Mais il y a de jolis détails et deux rôles gais plaqués dans l'intrigue.

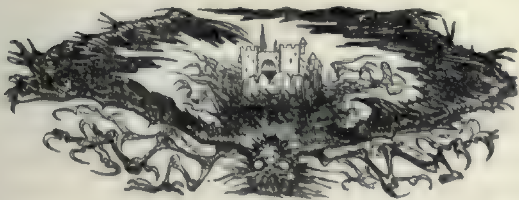
PORTE SAINT-MARTIN.

Farruck le Maure, Drame en trois actes & en vers,

PAR M. VICTOR ESCOUSSE.

Un esclave africain, Farruck, a vu sa fille périr : elle s'est suicidée pour échapper à la poursuite d'un séducteur. Cet esclave nourrit une passion secrète pour la fiancée du meurtrier de sa fille. En dédommagement de sa douleur de père, il veut que le libertin don Alphonse lui cède la coquette dona Isabelle. Proposition fantastique et mal reçue, qui serait même châtiée d'un coup d'épée si l'acier d'une brave lame portugaise pouvait se souiller d'un vil sang noir. « Du sang noir, s'écrie Farruck en ouvrant son bras d'un coup de poignard. Vois ! n'est-il pas aussi rouge que le tien. » On le chasse ; mais en partant il laisse entendre des imprécations sourdes. Bientôt, à la veille des fiançailles, dans un incendie, Isabelle disparaît. Deux jours après elle est rendue à don Alphonse. Ils vont à l'autel, ils se marient ; mais une mélancolie secrète ronge cette infortunée : elle dépérit. Alphonse s'inquiète de ce changement qu'un certain ermite du voisinage interprète assez mal pour l'honneur du mari. Puis vient la confession d'Isabelle aux pieds de cet ermite, et le mari, témoin prémédité de cette jonglerie sacrilége, la poignarde quand il sait qu'au milieu des décombres et des flammes, c'est Farruck qui ravit Isabelle, et qu'elle n'est entrée dans le lit de noces qu'avec une couronne flétrie. L'ermite se découvre alors, et Farruck, car c'est lui-même, rit au nez d'Alphonse avec la funeste joie d'un père qui s'est vengé.

Poésie pâle, semée çà et là de vers énergiques, mais rares ; fabulation rajustée de quelque légende dont on a pris la violence pour de la force, et l'insolite pour de la sève ; au total, drame plus satisfaisant qu'on ne pouvait l'attendre d'un début de rhétoricien, imitateur des erremens du jour, parce que c'est le premier penchant quand on commence ; le tout si bien joué par Bocage tout seul, qu'on a demandé l'*auteur* avec des rugissemens, et qu'on l'a, séance tenante, mis indécemment au carcan d'une comparution forcée, contre laquelle il a protesté par sa pâleur, ses efforts, et l'agitation qui faisait trembler tous ses membres.



THÉATRE DU PALAIS-ROYAL.

Le Comte de Saint-Ronan, Comédie-Vaudeville en deux tableaux,

PAR MM. DUPIN ET GRATIEN.

Une puissante famille a perdu un de ses enfans ; lord Charles de Saint-Ronan cherche partout son frère. Voilà qu'un maître d'école du village s'ingère tout à coup qu'il est ce frère perdu : il se rend au château, s'y installe en maître, se grise, devient insolent et tarabuste ses anciennes connaissances, Jacques le charpentier comme les autres. A la fin c'est Jacques qui est cet enfant si curieusement cherché ; et en vérité c'est fort heureux, car le maître d'école est un fieffé drôle très-bien représenté par Samson, qui, du Théâtre-Français, s'est élancé au théâtre Montansier. Samson est plein d'esprit et de gaîté ; c'est une bonne emplette du directeur. La troupe commence à se caser, à se reconnaître. Nous conseillons au comité de cette administration, si elle a un comité, de s'insurger contre la sensibilité et de se faire un répertoire plus bouffon que moral. Théâtralement parlant, les bons cœurs et la morale sont d'assez sottes choses, surtout dans un emplacement qui offre un tel voisinage.

Les Mœurs de 1760, ou la Présidente & l'Abbé.

O manie des dates ! pourquoi 1760 et non pas 1759 ? Mettez *régence, dix-huitième siècle*, ou plutôt ne mettez rien du tout. C'est le proverbe de Collé, *La vérité dans le vin* : charmant, et sifflé d'ailleurs, car il y a chez nous une secte qui ne reconnaît pas la littérature si elle a plus de dix ans de date. Vous savez ce que c'est : un mari trompé par son ami ; c'est la grande loi sociale. Puis cet ami, abbé, prestolet, buveur de champagne, qui fait son *meâ culpâ* dans l'ivresse, prenant le mari pour confesseur, et s'avouant le plus grand scélérat du monde. Pour quoi le bon époux, édifié, gris, sensible à tant de repentir, ne veut plus quitter l'honnête et désespéré coupable, et projette, en trinquant, les larmes aux yeux, d'être le Pylade de son Oreste. Sifflez, bonnes gens ; j'applaudirai, moi. Dialogue franc, celui de Collé ; jolis couplets de l'arrangeur.

Le Salon de 1831, Vaudeville en un acte.

PAR MM. BRAZIER, BAYARD ET VARNER.

N'allez pas demander aux auteurs de ces sortes de bleuettes la moindre étincelle de ce saint enthousiasme pour les arts, qui aide à leurs progrès par de loyaux conseils, par de justes et

profondes considérations. La fronde du vaudeville n'est chargée que de cailloux, et au risque de balafrer un chef-d'œuvre, ou de meurtrir un artiste, il est de rigueur que le soir, entre la table que le spectateur abandonne et l'alcôve où son repos l'attend, on lui donne un échantillon plus ou moins léger de notre urbanité connue. Tel rieur du balcon, qui se réjouit de si bon cœur à ces facéties, a d'ailleurs posé dans l'extase au Salon le matin, et c'est parce que les arrêts du vieux fou de Momus, paillasse classique, avec sa marotte fanée et ses grelots de carnaval, sont absolument sans justice, qu'on peut les laisser passer sans conséquence. On ne serait pas gai si l'on se faisait juste, et avant tout il faut que le parterre rie.

Or le parterre a ri. Il a ri de cette fable d'un pâtissier dont on a mis le portrait au Salon, avec l'indication au livret que c'est le *fac simile* d'un pair de France. De là une question en quiproquo sur l'hérédité de la pairie, où les mots de *prochaine fournée* et de *brioches* sont plaisamment agencés. Chacun des deux interlocuteurs croit que son partner le comprend à merveille. Jouée avec esprit, cette pièce qui n'en manque pas, au contraire, a obtenu un franc succès de rire. Tonnerre de calembourgs et de bravos.



Nouvelles.

La gravure du tableau représentant *Gustave-Wasa aux états-généraux de Stockholm*, peint par M. Hersent, membre de l'Académie des Beaux-Arts, et qui fait partie de la galerie privée du roi, vient d'être terminée par M. Henriquel-Dupont. Une épreuve en est exposée au Musée, dans la salle d'entrée; la planche est actuellement au tirage. Nous ne tarderons pas à rendre compte de cette œuvre importante et remarquable qui fait sensation au Musée et dont la publication est prochaine.

M. Girard, artiste d'un mérite fort distingué, vient de termine, à l'*aqua tinta*, d'après M. Paul Delaroche, le portrait de la célèbre virtuose mademoiselle Sontag. Il paraît que cette charmante gravure, actuellement exposée au Salon, va être incessamment mise en vente. Avis aux *dilettanti*.

L'auteur du tableau des *Moissonneurs*, qui a obtenu un si brillant succès au Salon, M. Léopold Robert, est arrivé à Paris, il y a quelques jours, venant de Florence. Sa résidence habituelle est Rome. On parle d'un banquet que des artistes se proposaient d'offrir à ce peintre pour célébrer son retour dans une ville où il a fait toutes ses études comme graveur et peintre.

Le célèbre Kemble, directeur d'une troupe anglaise, va louer à Paris une salle de spectacle pour quelques représentations qui combleront le vide laissé entre le prochain départ des Allemands et le retour au mois d'octobre de la troupe des Italiens.

Il est question de mettre à exécution le grand projet de Napoléon, de percer une rue qui communiquerait du Louvre à la place de la Bastille.

Le Salon restera ouvert jusqu'à la fin de juillet : c'est à cette époque que seront décernées les récompenses.

Mémoires, correspondances et ouvrages inédits de Diderot, publiés d'après les manuscrits confiés, en mourant, par l'auteur, à Grimm; 4 vol. in-8°. Prix, 28 fr. Chez Paulin, éditeur, rue Neuve-Saint-Marc, n° 10.

Théâtre de Goëthe, nouvelle traduction; 4 vol. in-8°. Prix, 8 fr.; chez le même.



Beaux-Arts.

SALON DE 1831.

OPINION

SUR

Les projets d'Encouragemens réservés aux Artistes,

A L'OCCASION DU SALON.

(SUITE.)

. . . . . En conscience, grâce à l'usage qu'on en a fait depuis quinze années, qu'est devenue cette belle et noble création de la Légion-d'Honneur, dans la balance de l'opinion publique? Un hochet de vaniteuse ambition pour la médiocrité, une distinction frivole que cette médiocrité seule sollicite, et que le vrai mérite qui sait l'attendre repousserait avec mépris si la main royale qui la distribue ne rendait à cet insigne un peu de valeur à ses yeux.

Dans un temps moins turbulent et moins agité, l'on pourrait s'amuser peut-être de ces vains jouets de cour; mais c'est bien de cela qu'il s'agit à présent que les arts ont jeté le cri de détresse, prêts à périr sans secours au milieu de cette mer débordée de productions innombrables qui s'étouffent mutuellement! Car, que l'on ne s'y trompe point, c'est dans cette effroyable quantité d'artistes qu'il faut chercher la source de leur profonde misère en général. Du sein de ce déluge se détachent, comme des phares, quelques êtres privilégiés par l'inspiration, la force et le talent : artistes de conviction, qui sentent au cœur la sainte vocation de l'art. Mais le reste, troupeau sans boussole, sans chaleur et sans foi, l'adopte et l'exploite comme un vil métier. Ce sont ceux-là qui crient le plus fort, ceux-là qui assiègent et encombrent les avenues de l'autorité dispensatrice des faveurs et des travaux officiels; ceux-là qui trop long-temps ont ravi au vrai talent le prix de son génie et le fruit de ses veilles; ceux-là enfin qui presque de vive force se sont glissés dans nos musées à côté du génie, et se sont arrogé le triste privilége de barbouiller les monumens qui feront rire de nous la moqueuse postérité.

C'est par le dernier gouvernement que les beaux-arts ont été blessés au cœur, livrés qu'ils étaient à l'ignorance d'un homme qui demandait d'Ingres s'il peignait l'histoire, et de Cherubini s'il était musicien. Des sommes énormes s'écoulèrent en encouragemens. Quelques-unes même, grâce aux avis du directeur-général des Musées, payèrent de beaux ouvrages; mais distribuées en général sans intelligence, sans goût et sans choix, elles firent pulluler les artistes médiocres; et dès lors des statues dénuées de nature et de vie allèrent peupler nos monumens et nos places publiques, en même temps que des vierges sans divinité, des saints et des martyrs sans inspiration et sans foi inondaient le monde chrétien. Ce ne sont donc pas des décorations qu'il faut aux arts; ce ne sont pas non plus des sommes jetées avec profusion; c'est du discernement dans les acquisitions à faire; c'est encore du discernement dans les distributions de travaux publics. Si l'on a le bon esprit de n'appeler à ces faveurs que le vrai mérite, l'art est sauvé. Ces distinctions en effet seraient une leçon de goût pour le public, un avertissement sévère, mais paternel, pour les artistes sans génie que des encouragemens maladroits ont trompés jusqu'ici sur leur vocation. N'ayant plus désormais dans le gouvernement un complice de leur désespérante médiocrité, l'heureuse idée leur viendrait peut-être d'aller demander à d'autres professions les ressources que leur refuseraient les amis des arts.

Mais ces acquisitions, mais ces distributions de travaux, ces encouragemens enfin, qui devrait donc en décider à l'avenir? Je l'ai déjà dit, ce ne peut être un corps privilégié, ce ne peut être non plus une commission d'artistes sans mission de leurs pairs. L'esprit d'impartialité pourrait d'abord inspirer la pensée de ce dernier système; mais l'expérience a prouvé combien il est vicieux, combien le plus souvent il conduit tout droit à l'injustice.

Il est un fait incontestable duquel il faut partir, c'est la dissidence qui existe à présent dans l'école française.

Or, des juges, quels qu'ils soient, pris dans les rangs des artistes, seront nécessairement intolérans en l'un ou l'autre sens; car dans cette religion d'artiste qui jette d'aussi profondes racines, allume des haines aussi vigoureuses que les croyances théologiques, la conscience, à tort ou à raison, pousse aux excès de l'intolérance les meilleurs esprits. On doit sentir en outre qu'il est inconvenant dans une circonstance si délicate et si importante, qui remue l'art jusque dans ses entrailles et décide la question de vie ou de mort pour quelques hommes, de faire juger des artistes par des artistes, des rivaux par des rivaux.

Que si donc, à l'aurore de notre régénération politique, l'autorité put méconnaître les nombreux inconvéniens de cette différence tranchée qui sépare les opinions en fait d'art, une récente expérience les a rendus



palpables à ses yeux. En effet, quand il y a plusieurs mois, les artistes s'émurent pour réclamer des réformes, quelle lumière tira-t-on de leurs demandes contradictoires? Un jour, une majorité décidait dans un sens : le lendemain, autre demande, autre résolution. Deux sociétés rivales, nées de ces débats, se sont formées qui résumèrent, ou peu s'en faut, les exigences des artistes. De bonnes idées furent émises sans doute, idées que les lumières d'une administration impartiale peuvent rendre fécondes; mais enfin un fait a constamment dominé, la différence de foi et l'intolérance, dans les arts.

Or, voici venir l'une de ces Sociétés de peinture (celle des *soi-disant classiques*), qui, pour confisquer à son profit ce système controversé des commissions, cherche à le faire prévaloir et propose sans façon que partie en soit prise dans son propre sein et partie dans l'Institut, comme chacun sait, le grand palladium, la vraie Sorbonne des doctrines de cette Société; — proposition captieuse, moquerie sans doute, dont on devine au premier coup d'œil toutes les conséquences.

La prédominance de tel ou tel système est également à éviter; c'est donc dans le gouvernement seul que la confiance doit se réfugier, aujourd'hui surtout que la direction des Musées nationaux n'a plus les mains liées par l'ignorance de cour, et que l'autre administration, appelée, comme la première, à l'honneur de protéger les arts, offre de notables capacités.

Tel est notre avis sur cette question importante : car il nous semble démontré qu'au travers des opinions divergentes et à défaut d'une commission élue par tous les artistes, l'administration, impartiale et sans émotions personnelles, peut seule tenir la balance égale entre les deux camps. L'opinion publique est là qui veille, prête à la juger.

Dessins.

LE LA FONTAINE DE M. FÉLIX FEUILLET,

Exemplaire unique orné de dessins originaux exécutés par les meilleurs artistes de tous les pays[1].

Parler de cet ouvrage, que l'originalité de sa conception et le bonheur de son exécution rendent si intéressant aux yeux des amateurs, c'est rappeler presque tous les noms contemporains qui jouissent de quelque célébrité dans les arts. En effet, il en est peu qui ne figurent dans ce merveilleux exemplaire des œuvres complètes de La Fontaine, vrai monument élevé à la mémoire du génie original *qui peignit la nature et garda ses pinceaux*.

Partout où il restait une place blanche, à la suite de chaque fable, conte, pièce de théâtre ou opuscule, M. Feuillet eut l'idée de faire dessiner à la plume, sur la feuille même de texte, une composition qui s'adaptât à chaque sujet. Alors il fit tirer l'ouvrage sur papier collé, propre à recevoir des dessins, et se mit à l'œuvre. Il ne se borna point à réclamer le secours des artistes français, il fit voyager ses feuilles à l'étranger; et les peintres d'Angleterre, d'Écosse, d'Allemagne, de Belgique, d'Italie, de Suisse et de Saint-Pétersbourg, les lui renvoyèrent ornées de leurs dessins. Les renommées naissantes et les noms déjà illustres furent mis à contribution par cet amateur, et je ne serais pas étonné qu'il se fût surpris, un beau jour, rêvant s'il n'y aurait pas moyen d'évoquer les Géricault et les Bonington, talens contemporains trop tôt ravis à leur gloire et à la nôtre, et dont les noms auraient figuré avec tant d'éclat dans ce congrès des arts.

L'Orient n'a point encore de peintres : la religion musulmane s'oppose même à ce qu'un vrai croyant ait chez lui la représentation d'aucun être vivant. Le sultan Mustapha III, qui fit venir le portrait du grand Frédéric, se donna l'air d'un esprit-fort aux yeux des sectateurs de Mahomet; et l'on sait que le portrait du fameux Hussein-Pacha, peint par M. Champmartin à son voyage à Constantinople, y occupa les cent voix de la renommée, et devint presque une affaire d'état. Mais si les réformes qui cherchent à s'introduire dans la moderne Bysance y font naître aussi des peintres, soyez sûr que le créateur de l'exemplaire unique du La Fontaine a pour eux une feuille toute prête.

En Amérique, la civilisation républicaine se montre rebelle encore au goût des arts. Quelques peintres cependant essaient de le naturaliser au Brésil et surtout aux États-Unis : des feuilles du La Fontaine sont donc allées visiter le Nouveau-Monde.

Ainsi conçu et exécuté, cet exemplaire des œuvres du fabuliste, où les dessins se comptent par centaines, est donc un exemplaire vraiment *unique*, une curiosité bibliographique des plus piquantes. Ce n'est pas qu'une fois achevée, cette suite de vignettes puisse, dans son ensemble, donner une idée complète de l'état des arts à l'époque où nous vivons; car tel peintre, habitué à travailler en grand, ne peut qu'avec peine se réduire aux proportions du cadre étroit d'un fleuron de livre. C'est pour lui comme le lit de Procuste, où son génie se sent à la gêne. Alors, ne trouvant pas dans sa main l'adresse

[1] Une soixantaine de ces dessins est exposée en deux cadres, dans la salle d'entrée, sous le n° 758. Ils ont été plusieurs fois renouvelés pendant le cours de l'Exposition.

nécessaire pour toucher finement de minutieux détails, il peut, dans l'exécution, rester inférieur à tel autre artiste d'un ordre moins élevé, à qui une vaste toile ferait peur, mais qui fait merveille en petit. Et puis la nécessité d'écrire sa pensée sur une page blanche, dans les limites d'un texte dont il ne faut pas sortir, avec une plume dont tout coup porte, voilà encore autant de sujets de crainte pour qui n'a pas l'habitude d'un pareil mode d'exécution. Aussi le génie le plus hardi et le plus ferme, quand il est à l'aise sur la toile, se produit-il parfois avec timidité dans la galerie du La Fontaine; mais on y retrouve toujours son invention, sa pensée, sa composition, quelque chose de son cachet en un mot. Et d'ailleurs je ne sais quel vif intérêt de curiosité s'attache à ces autographes des grands talens; les cartons, les plus simples croquis même échappés aux loisirs des maîtres anciens, sont pour nous de précieux souvenirs et comme d'intimes confidences de leur génie.

Fabuliste inimitable, conteur piquant et fin, sachant presque toujours éveiller l'imagination sans la souiller, La Fontaine, peintre à la fois des fables élégantes d'*Adonis* et de *Psyché*, puis encore auteur de comédies, poète didactique, élégiaque ou religieux, semblait appeler de lui-même le crayon du peintre et ouvrir carrière, dans les arts, à tous les genres et à tous les styles. Les fables particulièrement et les contes offrant chacun autant de petits drames avec les acteurs et les scènes les plus divers, nul ouvrage n'était mieux choisi pour être enrichi d'un nombre considérable et d'une variété prodigieuse d'illustrations; aussi rien de plus varié que la collection dont quelques *specimen* figurent au Musée.

Là c'est *Philémon et Baucis*. Devant la table rompue dans l'un de ses supports, et que Baucis étaie du débris d'un vieux vase, autre injure des ans, comme dit La Fontaine, Jupiter et Mercure vont prendre le repas champêtre qu'offrent les vieux pasteurs. L'oiseau que ces derniers veulent immoler à leurs hôtes s'enfuit et cherche un asile entre les pieds du maître du tonnerre. La divinité de Jupin se révèle, et les saints vieillards tombent à genoux, émus d'épouvante et de respect: composition noble, simple et pure, ainsi qu'un camée antique, et propre à démontrer comment un talent élevé sait demeurer grand, même dans les petites choses. Ce dessin est de M. Ingres.

Ailleurs c'est *le Satyre et le Passant*, par l'illustre peintre anglais, David Wilkie. Le voyageur morfondu souffle le chaud et le froid; et le satyre, qu'entoure sa grotesque famille, l'accable de reproches. Un chien, qu'effraie l'orage, va se cacher tremblant sous la table. Avec cette composition et la précédente, il y aurait de quoi faire deux délicieux tableaux

Ailleurs encore, c'est une scène antique où la coquette Alcimadure, guidant les chœurs de ses compagnes, brave l'Amour, danse autour de sa statue, et soudain tombe frappée de mort au pied du dieu. Au bas de ce charmant dessin se lit le nom de M. Léopold Robert, le peintre des *Moissonneurs*.

M. Edwin Landseer, de Londres, notre Eugène Delacroix, notre Horace Vernet, notre Champmartin et notre Barye, qui ont dessiné des lions et des tigres; M. Fielding, des cerfs, des oiseaux et des lièvres; M. Volmar et M. Lory de Berne, M. Verboeckhoven, de Bruxelles, M. Roger, de Rome, M. Orlowski, de Saint-Pétersbourg, qui ont représenté des chevaux, des chiens, des cerfs et des troupeaux, n'ont pas été moins heureux dans leurs compositions. M. Delécluse, si connu comme habile critique dans les arts, et qui manie le crayon en homme d'esprit, s'est chargé, avec notre caricaturiste Grandville, d'égayer la collection de M. Feuillet. Le premier a traité allégoriquement la fable de la *Cigale et la Fourmi*: c'est un corps de cigale à la tête éventée d'une danseuse qui s'en vient d'un air demi coquet et demi suppliant, *crier famine à la fourmi sa voisine*, tête de grave et sage ménagère, sur un corps de fourmi.

Pour Grandville, ce sont des dessins dans le genre de ses Métamorphoses, mais finis avec un goût et une adresse qui le disputent à l'esprit de l'invention. On ne peut se défendre de rire devant sa traduction du *Rat de ville et le Rat des champs*. Un valet de grande maison convie un campagnard de ses amis *à des reliefs d'ortolans*. Les personnages sont des corps humains avec des têtes de rats: celle du citadin, fine et musquée, indique un valet qui sait son monde, et celle du rustique a les airs sans façon du village. Soudain un bruit se fait entendre: c'est une femme à tête de chatte qui paraît, et les rats s'enfuient épouvantés. Leur pantomime est des plus amusantes.

Il faudrait un volume pour examiner en détail ce que les cadres de M. Feuillet ont successivement offert d'intéressant au public: le mieux est d'y renvoyer les amateurs. Ils y retrouveront avec plaisir la hauteur de pensée de M. Martin, la facilité de M. Briggs, le beau style de M. Smirke, la vérité naïve et forte de MM. Stanfield et Copley-Fielding, de Londres; le talent puissant et souple de notre coloriste, M. Decamps; la finesse du Molière des casernes, M. Charlet, celle de M. Bellangé, et celle enfin d'Henri Monnier, qui nous donnait naguère des caricatures-vaudevilles, et qui, laissant aujourd'hui le crayon, s'en va mettre ses vives caricatures en action sur nos théâtres, et remplir la lacune laissée par le départ de Perlet.

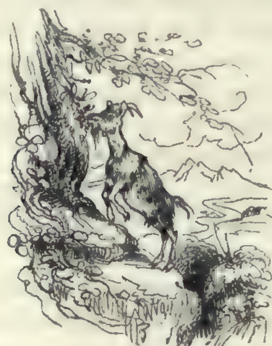
Les connaisseurs admireront surtout de M. le général Atthalin, amateur, ou plutôt artiste habile, un dessin merveilleux de figures et d'animaux, vrai tour de force

d'exécution et d'effet, et qui n'a d'objet de comparaison que dans les vignettes anglaises du fini le plus délicat.

Ils retrouveront aussi la main facile de M. Eugène Lami, le talent improvisateur de M. Devéria, l'esprit et la sagesse d'exécution de M. Grenier, l'énergie savante de MM. Sigalon, Saint-Evre et Grevenich, la souplesse et l'imagination protéiforme des frères Johannot et de M. de Triqueti ; enfin, la pureté de goût de l'architecte ornemaniste, M. Chenavard, et celle de dessin de MM. Pradier, Calamatta, Mercuri, Delorme et Turpin de Crissé. Un dessin encore attirera l'attention, par son exécution spirituelle et facile : il est de M. Ziegler, à qui le Musée doit une jolie vue de Venise, prise par un clair de lune.

Traiter toujours les sujets au positif eût conduit à la monotonie. Reproduire ainsi, par exemple, la fable du *Cierge*, Empédocle de cire qui se jette dans les flammes, eût été sans intérêt. Une allusion que fait le poète dans le cours de cette fable a fourni à M. Schnetz l'idée d'une composition originale : c'est Empédocle le philosophe qui se précipite dans le mont Etna. Nombre d'autres sujets ont été pris sous ce point de vue par d'autres artistes, et toujours au profit de la variété et du goût.

En résumé, cette collection des plus intéressantes est le fruit d'une persévérance qui tient presque du prodige. On ne peut engager personne à entreprendre une pareille tâche, à courir ainsi à la conquête de la toison d'or ; mais les éloges attendent celui qui aura su mettre l'aventure à fin. Ce sont bien des soins à se donner, bien des flots d'encre à répandre pour faire comprendre son plan dans les pays divers ; pour réunir ensuite, comme avec la trompette du jugement dernier, toutes les feuilles éparses aux quatre coins du monde. Mais enfin après le succès, on ne peut avoir regret au temps perdu : car d'abord une collection charmante en est le fruit, et puis, chemin faisant, on a eu la jouissance d'apprendre par cœur son La Fontaine, de devenir soi-même la meilleure édition des œuvres de son auteur, pour diriger sûrement les artistes dans l'accomplissement de l'entreprise.



MM. Delaroche, Scheffer, Grenier, Robert, Isabey, Gudin, Camille Roqueplan, Schnetz, Granet, Forbin.

Quelque journal que vous lisiez, quelques hommes que vous écoutiez, vous entendrez dire : « Le Salon est bien mauvais cette année, » et cependant il renferme plus de trente tableaux remarquables qui le rendent certainement supérieur aux expositions précédentes ; trente bons tableaux sur deux mille cinq cents. Où trouve-t-on autre part une proportion aussi consolante ?

Quel est donc le motif du mécontentement général et de l'indifférence publique ? Avouons-le, c'est que les trente bons ouvrages dont nous parlons sont étouffés, écrasés sous une nuée de tableaux, véritables produits industriels dont il faudrait à tout prix parvenir à nous débarrasser, car rien dans ces œuvres ne porte le cachet de la conviction, tout y est froid comme le découragement et la médiocrité. Leurs auteurs, artistes sans amour, ne travaillent au milieu d'un peuple sans foi que pour gagner de l'argent ; devenus ouvriers, ils se traînent terre à terre, ils sacrifient à nos faux dieux, et s'épuisent à exciter notre curiosité blasée, plutôt que de remuer les fibres sentimentales de notre ame.

Si l'on me demande où l'on peut prendre des inspirations dans une société aussi profondément corrompue, aussi froidement égoïste que la nôtre, je répondrai que si nous étions parfaits, nous n'aurions pas besoin d'artistes. Ces hommes marqués du doigt de Dieu sont accordés à la terre pour nous grandir à nos propres yeux, pour nous donner l'estime de nous-mêmes, pour alléger le poids de nos maux en élevant notre ame au-dessus des misères de la vie. C'est là ce qui me fait dire que, loin de se mettre comme ils le font à la queue de la société, les artistes devraient en occuper le sommet pour éclairer nos ténèbres des rayons de leur génie ; et par ce mot d'artistes ainsi pris au général, je n'entends pas seulement les peintres, mais aussi les poètes, les littérateurs, les musiciens, les savans, qui, chacun dans leur sphère, ont une égale mission à remplir, car tous les arts se touchent et se lient par une affinité spirituelle, qu'il est donné aux organisations délicates de comprendre, et c'est de leur concours vers un même but que peuvent sortir les bienfaits qu'ils doivent au monde. Depuis le commencement des siècles, les masses, inertes de leur nature, sont accoutumées à être conduites par les artistes ; pourquoi faut-il donc que les nôtres nous abandonnent ? Ce n'est pas une idée spéculative que j'avance ici, ce n'est pas du poétique fait à plaisir, c'est une profonde

vérité devenue aujourd'hui si saillante qu'elle perce partout, et que j'en ai trouvé des lueurs chez les hommes les plus habiles qui aient écrit cette année sur le Salon [1]. Que de nouvelles lumières n'eussent point jailli de leur plume exercée, s'ils avaient mieux appuyé sur cette doctrine, s'ils en avaient démontré l'excellence, s'ils avaient enfin envisagé les arts sous ce point de vue, dans l'examen éclairé qu'ils ont fait de l'exposition !

Ici l'on pourrait me demander jusqu'à quel point la société vaut-elle tant qu'on s'occupe d'elle : je conviendrai donc tout d'abord que les hommes ne deviendront jamais meilleurs qu'ils ne sont; mais du moins en cherchant à perfectionner l'état social, on améliorera le sort du peuple, il sera moins malheureux ; et alors nous autres en habits fins, qui ne sommes point du peuple, nous serons plus heureux, car c'est de la prospérité de chacun que dépend la félicité de tous. Il y a peut-être encore un fonds d'égoïsme dans l'opinion que je cherche à répandre ; mais les artistes disent, pour s'excuser, qu'ils trouvent aussi peu d'argent que d'amateurs, et que s'ils travaillaient comme nous le disons, personne n'achèterait leurs tableaux ! Trois mille ouvrages qui envahissent les salles du Louvre témoignent assez qu'on a de l'argent pour les peintres, et si on ne leur en donne pas davantage, c'est qu'ils ne savent point nous toucher, et que leurs œuvres n'étant plus que des meubles bons à couvrir la nudité des murs, on les achète seulement par luxe. C'est à eux qu'il appartient de mettre les arts à la portée du peuple ou plutôt d'élever le peuple jusqu'aux arts, et je voudrais voir les copies de leurs tableaux populaires se retrouver jusque sous le chaume de nos campagnes. *L'Enlèvement des Sabines* est déjà oublié de ceux qui ne sont pas statuaires; *le Serment du jeu de paume*, inachevé encore, brille déjà, pour la postérité, de tout l'éclat de la révolution.

Je proteste, dès ce moment, contre le ridicule et l'exagération que les incrédules vont prêter à mes principes ; ils ne manqueront pas de dire que je veux faire des peintres autant de moralistes ou de précepteurs le pinceau à la main ! Non ; mais je crois, avec M. de Chateaubriand, que dans un pays civilisé, les bonnes mœurs dépendent du bon goût. Il n'y a aucune idée morale que je sache dans une symphonie de Beethowen, dans un final de Mozart, dans un morceau de Weber; et cependant je regarde de telles œuvres comme éminemment utiles à la société.

[1] Le but des arts est d'émouvoir et d'agrandir l'ame, d'exciter, d'élever l'imagination, en nourrissant le cœur et l'esprit (*Le National.*)

Ce qui nous intéresse, nous autres spectateurs, ce sont les sentimens, les passions; c'est la pensée d'un fait historique. (*Le Temps.*)

Il faut que la peinture nous donne à réfléchir. (*Les Débats.*)

Ces chants suaves qui pénètrent, ces effets incisifs d'orchestre qui exaltent, ces fanfares qui donnent tant de courage à celui qu'elles précèdent au combat; toute cette électricité harmonique enfin ouvre l'ame aux passions généreuses ; et pour moi, je ne suis jamais sorti d'une bonne séance musicale sans une vague impression d'optimisme et de bienveillance pour tout le monde. En me voyant avouer ces effets impalpables de la musique, il est facile de reconnaître que ceux que j'exige de la peinture se trouvent autant dans l'esprit de la conception que dans le sujet lui-même. Je veux que ceux-là qui ne sont point les privilégiés de la nature, heureux créateurs, quelque sujet qu'ils traitent, de ces types nobles, élégans, gracieux et purs, fiers ou énergiques; qui accoutument notre esprit au beau et au grand ; je veux, dis-je, que ceux-là qui ne se sentent point quelque chose dans la tête comme Chénier, appliquent leur talent à des motifs qui puissent servir au développement de la civilisation par une moralité ou une instruction quelconque. Loin de moi la pensée d'enfermer les artistes dans un cercle absolu, de leur interdir tout sujet qui plairait à leur imagination et qui ne tournerait point au profit immédiat de l'humanité : je demande seulement qu'ils dirigent le plus souvent possible leur esprit vers ce but. Où peuvent nous mener les turpitudes dorées des marquis de Régnard et les gentillesses de Scapin, sinon au mépris des choses les plus sacrées et à la mort sociale? Oui certainement, ma pensée est bonne ! Si je ne porte point la conviction dans l'esprit de ceux qui me liront, c'est que j'aurai mal exprimé, c'est que j'aurai été au-dessous de cette grande vérité que je proclame; il me restera du moins l'honneur d'avoir appelé sur ce sujet l'attention des écrivains que je reconnais humblement pour mes maîtres.

Les artistes ont le malheur de croire qu'ils ne vivent que de superflu, et cette proposition, à laquelle ils n'ont point assez réfléchi, leur paraît tellement incontestable, qu'ils ne pensent pas même qu'on puisse songer à la combattre. Disons-leur qu'ils s'estiment trop peu. Les arts, au contraire, sont une nécessité de la société; sans les arts, la société tomberait épuisée sous son propre poids. Il ne faut pas que de la terre et de l'eau pour faire vivre une fleur : privée de soleil, elle périrait bientôt, même entre les mains du plus habile jardinier. Ce n'est point non plus une maxime à dedaigner que celle de l'Evangile : « L'homme ne vit pas seulement de pain; mais d'intelligence. »

Encore une fois, la peinture n'est point un métier, c'est une poésie en relief qui peut et qui doit avoir la plus grande influence sur les mœurs; mais elle a besoin de dévouement et de conviction, et il faut bien nous plaindre de n'en pas trouver davantage dans un artiste aussi

excellemment artiste que M. Camille Roqueplan, par exemple, dont les tableaux fins et spirituels ont, si je puis m'exprimer ainsi, l'air distingué d'une jolie Parisienne. Hélas! qu'y a-t-il dans le cœur d'une jolie Parisienne! Je ne parlerais pas de la sorte si je ne jugeais M. Camille Roqueplan capable de me comprendre. Je dirai la même chose de M. Lane, de Londres, qui, dans sa *Baigneuse*, a su allier une grâce délicieuse au faire le plus savant; de M. F. Dubois, de M. Roger; enfin de M. Biard, qui a dépensé une verve brûlante à célébrer d'ignobles sorcières. Certainement MM. Grenier, Scheffer, Colin, Gassies aussi, ne sont point supérieurs comme peintres aux hommes que nous venons de citer, et pourtant leurs ouvrages ne sont-ils pas toujours plus recherchés? C'est qu'il y a dans leurs compositions une pensée douce, tendre, dramatique, une idée du peuple ou bien une création d'amertume et de douleur qui attire, qui charme, et qui trouve des sympathies dans tous les cœurs. Vraiment la *Famille du Mauvais Sujet* que vient d'envoyer M. Grenier a redoublé l'horreur que m'inspire le vice. Cet homme n'est encore qu'un mauvais sujet, un coureur de tabagies, un habitué du mont-de-piété; mais regardez-le, il assassinera demain sur la grand'route. N'éprouvez-vous pas de compassion pour sa pauvre jeune femme, les yeux en pleurs et fuyant avec lui, chargée de ses enfans? Terrible effet des punitions de la société qui frappe le coupable jusque dans ses enfans! Peut-être un homme s'arrêtera un jour sur le bord de l'abîme en voyant dans le tableau de M. Grenier où ses désordres peuvent entraîner sa famille tout entière? C'est ainsi que M. Scheffer aîné, en dépit de ses femmes de soie, de sa touche maigre, de sa couleur fausse et moisie, sait commander l'admiration, tant il y a d'ame et de génie, oui de génie dans tout ce qu'il fait. Le *Faust* et la *Marguerite* sont immenses de profondeur et de sensibilité, et son *Retour de l'armée* est sous ce rapport un chef-d'œuvre délicieux. Pourquoi faut-il qu'un homme de cette force se laisse entraîner à un système si extravagant qu'il produit l'horrible portrait de M. David! N'est-ce pas l'antipode de la nature? On a beaucoup loué M. Scheffer de la prétendue copie qu'il a faite de Rembrandt, dans *Jésus-Christ, qui appèle les petits enfans;* mais quand même il aurait mieux rendu son vigoureux modèle, quel mérite y a-t-il donc à imiter aussi servilement un maître? Il faut s'inspirer d'une école, sans doute; mais la copier n'est-ce point avouer une impuissance que n'a pas M. Scheffer, et ne voit-on pas M. Cuny épuiser un bel avenir d'artiste, à faire d'inutiles pastiches de Paul Véronèse? On ne peut concevoir, en vérité, de pareils égaremens chez des hommes auxquels il a fallu de sérieuses et intelligentes études pour arriver à d'aussi stériles résultats. Je n'ajouterai rien aux critiques qui ont été faites du portrait du Roi, par M. Scheffer: il se console peut-être en voyant que ceux de MM. Hersent, Mozaise, Gosse, ne valent guère mieux que le sien.

Comme dans M. Scheffer aîné, il y a toujours aussi une pensée grave, profonde, historique, qui domine les beaux ouvrages de M. Paul Delaroche, et les fait particulièrement remarquer; car, à notre insu même, nous sommes captivés par tout ce qui nous donne à réfléchir, par tout ce qui nous plonge dans la méditation. M. Paul Delaroche a un talent consciencieux; sans le connaître, je l'aime et l'estime de sa personne en voyant ses tableaux; mais si l'on peut blâmer la hardiesse des artistes que je préfère, on doit lui reprocher, à lui, cette timidité qui lime avec une patience et une propreté dont la nature a droit de se plaindre: ce défaut frappe surtout dans ses *Jeunes princes anglais*, que l'on aime cependant, que l'on plaint, et qu'on ne se lasse pas d'admirer, tant il est vrai que celui qui a créé la tête du pauvre Edouard V est un puissant artiste.

Le *Cromwell* accuse, à cet égard, un progrès sensible; mais son auteur s'y montre toujours plus philosophe que peintre; et pour moi je ne l'en estime pas moins, car ce sont les penseurs qui manquent aujourd'hui dans nos ateliers. Si les louanges sans réserve qui ont été données à la figure de *Cromwell*, par des hommes de mérite, ne me laissaient croire que je me trompe, je lui reprocherais d'être froide et sèche. Le protecteur, sans doute, était hypocrite comme tous les grands hommes politiques, et il savait dissimuler ses moindres sensations; mais l'histoire nous le montre avec de la sensibilité au fond du cœur. Je pense donc, qu'agité par tous les sentimens qui l'amènent dans cette salle déserte pour contempler le royal supplicié, et en présence de son ennemi mort, seul, sans témoin sur la terre, au milieu du silence, il devait éprouver plus d'exaltation devant toutes les idées de passé, de sang et d'avenir qui bouleversaient son ame en ce moment suprême.

En venant aussi tard, nous devons nous borner ainsi à des observations générales, et c'est un regret pour nous, car il y a plaisir à s'occuper d'un talent aussi sincère. Osons dire, néanmoins, que M. Delaroche s'est trompé dans le *Portrait de mademoiselle Sontag*: le costume noir de la pauvre dona Anna ne justifie point ces tons de chairs violacés, qui lui donnent l'air d'une pauvre femme battue pendant long-temps; mais il faut admirer, dans sa physionomie, la douleur calme, poignante, et sans espoir de consolation, qui doit accabler la victime de don Juan. Le peintre a compris et rendu profondément l'air sublime de Mozart. M. Paul Delaroche a pris d'ailleurs sa revanche, comme portraitiste, dans un

dessin au crayon noir et rouge, qui est une des plus belles choses de ce genre qu'on connaisse. Quant aux précieux tableaux de *Richelieu* et de *Mazarin*, que M. Delaroche se méfie de leur succès, j'ai vu trop attaché, le lundi, ce fier lundi, qui admire M. Kinson, et qui refuse de se mêler au peuple! Il n'est que trop vrai, en 1831, le directeur du Musée nous en a fermé l'entrée tout un jour de chaque semaine, pour le réserver à ce qu'on appelle la bonne société, et il nous a fait dire officiellement dans les journaux que ce jour était consacré à balayer les salles! Comment pouvait-il s'excuser, en effet, de sa condescendance? Il sait comme nous que les amateurs de tableaux n'attendent pas le lundi pour venir les acheter. Ce fait n'est pas seulement une injure pour le peuple, c'est un trait de mauvaise compagnie, car l'aristocratie nobiliaire a certainement trop bon goût pour refuser aujourd'hui de se mêler à nous autres, qui, épris des beaux-arts, sacrifions nos affaires pour venir passer deux ou trois heures au Salon; et quant à l'aristocratie d'argent, celle des banquiers, des ministres, de l'état-major de la garde nationale et des généraux de l'empire, en vérité elle est encore trop jeune pour mériter qu'on satisfasse ainsi ses étroites vanités.

Courons bien vite aux admirables tableaux de M. Léopold Robert, ils nous rendront l'optimisme des symphonies de Bethowen; c'est le don du génie de faire des miracles. Artistes et public célèbrent à l'envi le magnifique talent de M. Robert: on n'entend qu'un concert unanime de louanges et d'admiration devant ses ouvrages; et quel triomphe n'est-ce pas de vaincre ainsi tous les intérêts particuliers, toutes les passions d'école! Ses *Moissonneurs* pouvaient seuls effacer ce que nous avions vu de si beau de sa main au commencement de l'exposition. Beauté raphaélesque, sentiment neuf et vrai de l'antique, grandeur, puissance, tout est dans cette œuvre de génie, où l'on ne trouve pas les tons terreux et la sécheresse de contours, qui déparent souvent les tableaux de M. Robert. Tout en regrettant que ces figures manquent un peu de vie, hâtons-nous d'inscrire les *Moissonneurs* sur la liste des chefs-d'œuvre de l'école française.

C'est un grand témoignage de supériorité pour M. Schnetz, qui travaille aussi à Rome, de n'être point effacé par un aussi redoutable adversaire que celui dont nous venons de nous occuper. Si l'on prend les ouvrages de M. Schnetz morceau par morceau, on verra que personne ne fait mieux un pied, une tête, un bras, une main; mais on n'a point le même éloge à donner à l'ensemble. Il manque d'unité et d'air; ses corps sont découpés, et ses figures n'ont point cette simultanéité qui agite toujours les personnages d'une même action. Trop soigneux des détails, il ne me paraît pas assez songer aux masses; c'est au reste un défaut que l'on peut également reprocher à M. Robert. Quoi qu'il en soit, M. Schnetz est un grand artiste qu'il faut honorer. La *Présentation à la Madone*, et surtout l'*Inondation*, sont remplies de beautés du premier ordre. Il y a du feu sacré dans le petit tableau de la jeune mère effrayée par un taureau, et la moissonneuse attentive au chant d'un pasteur est une composition pleine de volupté champêtre: aussi a-t-on peine à croire qu'il soit auteur de la jeune fille assassinée *pour un bouquet*, dit le programme. Ces couleurs tranchantes lui appartiennent bien, mais cette laideur et ce dessin barbare ne sont pas de lui.

Parlons maintenant de M. Th. Gudin: c'est une bonne connaissance que l'on aime à retrouver, quoique cette année il ne soit pas généralement digne de lui-même; je crains qu'il ait manqué de ce grand courage dont les hommes ont besoin pour soutenir les éloges qu'on lui a prodigués. Tout le monde s'accorde à dire que la mer occupe trop de place dans sa grande marine; les personnages de *la Julia*, si intéressans à regarder de près, se perdent dans la distance à laquelle on doit voir un pareil tableau. On n'a point assez peur de cette tempête à l'eau filtrée, comme l'appelait un méchant de mes amis, et chaque vague, pour ainsi dire, fait face au parterre; la nature dans ses bouleversemens s'accuse avec une plus horrible franchise. Je ne sais si je me trompe, mais je crois que le talent de M. Gudin est trop gentilhomme pour chanter de pareils exploits. L'effet ravissant et plein de poésie de son soleil couchant sur les côtes de Normandie ne pourrait-il justifier mon opinion? L'attaque d'Alger par mer soutiendra mieux la réputation de son auteur; c'est une œuvre d'impression; on sent que le ton de couleur doit être bien local; on a trop chaud pour ces pauvres diables de soldats qui se battent à l'ardeur d'un soleil brûlant. Il faut me pardonner si j'ai mal jugé le talent de M. Th. Gudin, c'est que je regarde un tableau plutôt avec mon cœur qu'avec ma tête, et je crains que cette bonne habitude ne m'empêche aussi de bien apprécier son redoutable rival M. Isabey. Il y a, je l'avoue, une adresse prodigieuse dans les nombreux ouvrages de ce jeune peintre, et ce n'est pas un léger mérite; mais il me semble qu'ils sont beaucoup trop jolis. La nature n'a pas tant d'esprit; elle ne s'arrange point avec des effets de couleur aussi coquettement recherchés. M. Isabey est cependant appelé à faire de la peinture sérieuse et profonde; à travers sa maudite facilité qui l'entraîne, on reconnaît, comme chez M. Camille Roqueplan, de la verve, de l'ame, du sentiment d'artiste qui joue au lieu de travailler; voyez plutôt comme sa *Vue prise sur la côte de Normandie* est supérieure à son *Port de Dunkerque*. On dirait qu'il a compris ses défauts. Cette plage aride, ces falaises effrayantes, cette mer



froide et verte, et cette pauvre petite qui regarde et qui demande quelque chose au ciel. Il y a de la foi là-dedans, c'est vrai, c'est étudié ; aussi cela est beau et fait impression. J'ai raison de juger avec mon cœur : c'est un heureux don sans doute que de jeter un tableau sur la toile en quelques minutes ; mais ces tableaux-là conduisent rarement à la postérité, et alors on est responsable de toutes les erreurs de ceux qui vous imitent. Je n'adresserai point de pareils reproches à M. de Forbin, qui est peintre consciencieux et grand coloriste. Il a exposé plusieurs ouvrages fort honorables, et ses intérieurs se distinguent par des qualités essentielles et des tons vrais, que l'on remarque surtout dans le *Portail de Saint-Germain-l'Auxerrois*. Une fois que l'on a passé sur ce corps sanglant du premier plan, qui n'est ni homme ni femme ; une fois que l'on a consenti à ne point s'enquérir de l'action, on loue avec plaisir l'air qui circule sous les voûtes profondes du vieux monument et la lumière générale que l'artiste y a répandue avec tant d'adresse. Je voudrais que le bon goût me permît d'écrire : *Aux derniers les bons*, car j'appliquerais certainement ce proverbe à M. Granet. C'est un maître qui a un cachet à lui, que l'on reconnaît au moindre coup de pinceau, signe évident d'une grande supériorité, témoignage certain d'un talent incontestable. Qui n'admire depuis longtemps les intérieurs de M. Granet? et cependant il faut que j'avoue à ma honte que je ne comprends pas toujours leur beauté ; j'y sens bien, il est vrai, toute la puissance du clair-obscur, mais j'y trouve des tons si unis et un faire si perpétuellement noir que je ne puis être complétement satisfait ; cela tient peut-être à mon organisation ; leurs immenses mérites d'exécution n'y excusent point à mes yeux l'absence totale d'action et de philosophie. J'ai découvert dans je ne sais plus quel coin, un bel intérieur de M. Dardel, deux autres de M. Fouquet, fort remarquables, et une petite bataille de M. Narcisse Diaz, qui annoncent d'heureuses dispositions. Ces Messieurs paraissent suivre les traces du maître que je viens de citer, ils sont à bonne école.

V. Schoelcher.



Littérature.

—

L'HISTOIRE DE GERVAIS.



L'histoire de Gervais est une charmante histoire ; c'est l'histoire d'un homme d'esprit ; mais comme je l'ai lue dans un gros livre riche et rare, peu à notre portée à nous, pauvres artistes, je vais vous raconter l'histoire de Gervais, à ma manière, sans façon, si je puis : ce qui est difficile terriblement.

Gervais, aveugle et inconsolable, est assis tout le jour à la même place, sur un rocher couvert de mousse, sous le tilleul en fleurs ou chargé de neige ; il faut que Gervais vienne s'asseoir chaque jour à cet endroit qu'il chérit. Pluie ou vent, orage ou doux zéphyr, qu'importe à Gervais ? Gervais est fidèle à ce tendre souvenir qui lui reste là dans le cœur, là dans l'ame, là sous les nerfs ; car c'est tout ce qui reste à Gervais : l'ame et le cœur. Gervais a perdu la vue. Plus de paysage pour Gervais ; plus d'aurore, plus de soleil couchant, plus de fleuve ondulant

qui circule, plus d'étoiles dans le ciel, plus de frais visage qui vous sourit tendrement : Gervais est aveugle! Heureusement reste à Gervais ce rocher couvert de mousse, ce vieux arbre et le joyeux écho de la montagne, qui répète trois fois le moindre bruit : Hélène! Hélène! dit le rocher à chaque instant du jour; Gervais est l'écho du rocher. Pauvre Gervais!

Heureusement qu'à ce sens perdu, Gervais a su ajouter un sixième sens, un sixième sens qui marche devant lui et qui lui parle et qui lèche ses mains et qui l'aime; un sens à lui qui n'est pas un sens; un être entier qui voit pour lui, pour lui seul, qui le guide et qui l'aime par dessus le marché, qui l'aime comme un frère. Grâce à son chien, Gervais est moins aveugle, moins malheureux, moins seul. Gervais sent la tête de son ami qui se relève quand l'écho dit : Hélène! Hélène! Bon animal, joli, doux et calme; méchant pour les méchans; qui ne vit, qui ne marche, qui ne pense que pour Gervais.

Quand ils sont tous deux, lui assis sur son rocher et son chien couché à ses pieds, rêveur, méditant, chacun de son côté, vous diriez d'un sommeil commun, d'un rêve qui se partage, d'un bonheur double et simple. Le villageois passe et salue, le chien de Gervais rend le salut le premier, et son maître le rend ensuite pour n'être pas rebelle à la leçon. On plaint Gervais, on flatte le chien de Gervais; on leur apporte à dîner à tous deux, et le soir, quand ils rentrent, ils ont le même feu, le même accueil, le même lit et le même sommeil; seulement le chien de Gervais s'éveille moins souvent que son maître : Gervais est brûlé d'une si profonde blessure dans le cœur!

C'est que Gervais a joué avec l'amour des grands et des riches. Le malheur de Gervais, c'est de n'avoir pas été toujours aveugle. Quand Gervais allait aux champs jeune enfant, il trouvait une petite fille enfant comme lui; les deux enfans allaient ensemble, l'un en rude habit de paysan, l'autre en robe de soie de jeune comtesse; ils couraient, ils riaient, ils se brûlaient au soleil; ils étaient jeunes et fous. Ce qui les unit plus que les fleurs, les nids d'oiseaux et les rayons de miel, ce fut un danger commun. Un jour ils troublèrent un loup qui dormait; le loup s'éveilla. Les enfans se sauvent; Gervais fait passer Hélène la première; Gervais arrive le dernier, appelant son père. Gervais allait être dévoré, quand son père sauva Hélène. Hélène! c'était à cette même place, sur ce même rocher où vous voyez Gervais et son chien. Gervais ne songeait guère à être aimé d'un chien, dans ce temps-là.



Depuis l'aventure du loup, Gervais se mit à aimer Hélène, sérieusement, en homme. Il n'osa plus l'appeler que mademoiselle Hélène. Il se mit à prendre tous les jours ses habits du dimanche; à peine croit-il que c'est la même petite fille, jamais il ne lui parla ni du loup, ni du coup de hache de son père. Hélène cependant, vive et folâtre, était toujours avec Gervais, toujours à lui faire je ne sais quelles joyeuses et adorables malices. Va ici, va là, grimpe à cet arbre, monte à cheval, nage, grimpe, saute, cours, marche à quatre pates, Gervais. Gervais obéissait à Hélène comme un esclave n'obéit pas. Cela dura jusqu'à ce qu'Hélène devint grande dame : elle avait seize ans. Un jour, elle donne rendez-vous à Gervais, rendez-vous au rocher couvert de mousse. Gervais fut le premier au rendez-vous; il était là debout, l'œil dressé, la poitrine haletante, la bouche ouverte. O douleur! ô pauvre Gervais! dans cet angle étroit et retiré de la route, il vit passer l'ingrate Hélène, souriante et jolie. La voiture était découverte, elle allait au pas; Hélène était penchée sur un jeune colonel qui lui pressait la main. Gervais tomba raide mort : il était tué sur la mousse du rocher.

Il a tant pleuré depuis! Sa vieille mère s'est tant fa-

tiguée à le consoler ! Il a tant abusé des caresses tremblantes de cette pauvre femme, qui lui disait : Gervais ! mon fils Gervais ! pauvre enfant de mon amour ! Que vous dirai-je ? il a tant pleuré qu'il est devenu aveugle ; depuis qu'il est aveugle il est mieux ; sa mère le laisse libre de pleurer, elle n'a plus rien à craindre pour ses yeux.



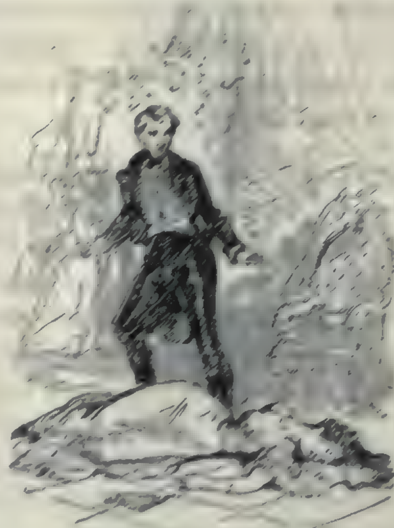
Ingrate Hélène ! non-seulement elle oublia de dire adieu à Gervais, mais elle oublia d'emmener avec elle le chien que Gervais lui avait donné. Le chien revint, et trouvant Gervais pleurant, il ne le quitta plus ; ils pleurèrent ensemble leur maîtresse absente : ils recoururent ensemble les lieux qu'ils avaient parcourus avec elle. Elle cependant, riche et belle, aimée et coquette, femme tout-à-fait, se livrait à la joie, à l'amour, aux parfums, à l'éclat des soirées parisiennes, sans songer à Gervais ni à son chien.

Charles Nodier la vit un jour au milieu d'un salon resplendissant : elle dansait ; folâtre et vive, elle était plongée dans cette ivresse nerveuse, si chère aux femmes qui n'aiment pas. Vous connaissez Nodier, c'est un homme d'énergie et de passion, qui déteste un mauvais cœur partout où il se trouve ; Nodier si bon, si amoureux, si triste, si fou, si savant, si satiriquement bon homme, il vit Hélène qui dansait.

Et comme il avait vu pleurer Gervais et son chien,

Lorsqu'il s'approcha d'Hélène, et sans songer qu'il troublait une fête, peut-être même parce qu'il troublait une fête, il cria tout bas à l'oreille d'Hélène : Qu'as-tu fait de Gervais, Hélène ?

Hélène tomba évanouie sous le lustre flamboyant.



Depuis ce temps, Hélène est bien revenue de sa première frayeur ; elle s'est relevée, elle chante, elle danse, elle vit, elle aime, elle est heureuse, elle ne s'évanouit plus pour si peu de chose ; Gervais est encore sur son rocher, s'il n'est pas mort.

Il faut entendre raconter cette histoire que je gâte, par mon ami Charles Nodier.

Jules Janin.



Henri Monnier.

Henri Monnier est déjà aussi populaire comme comédien qu'il l'était comme dessinateur. Il paraît, le rire est dans toutes les ames; on le voit, on applaudit. La vraie comédie est retrouvée; la comédie sévère et triste, la comédie habillée, la comédie capricieuse, la comédie qui va en bas, qui se glisse dans les petits recoins échappés à Molière, qui ramasse les miettes tombées de ce grand festin comique. Nous ne parlerons pas de Monnier aujourd'hui : tout le monde en parle; il n'y a qu'une voix sur cet admirable talent. Notre sens dramatique, émoussé depuis si long-temps, s'est réveillé à l'aspect de cette apparition si nouvelle. En avant donc, Monnier notre ami! Il marche en maître dans la nouvelle carrière qu'il s'est ouverte. Infatigable railleur et au fond bon homme, il est impossible d'échapper à ses traits, il est impossible de ne pas l'aimer. Comédien et auteur comique, il se pare de la double palme théâtrale; il occupe toutes les voix, tous les regards, toutes les ames. Paris s'amuse et applaudit au sacrifice que vient de faire Monnier; Paris l'adopte pour son acteur de prédilection : déjà les autres théâtres chantent des couplets en son honneur. L'ARTISTE donnera dans huit jours l'image de Monnier dans les attributs de sa nouvelle scène. Vieillard libertin et musqué, maître d'écriture jovial et beau parleur, bouvier comme on n'en voit qu'à Poissy, puis vieille femme comme vous en trouvez partout, chez vos portières ou au cinquième étage de vos maisons, Monnier est tout cela; Monnier le grand artiste, à qui seuls nous ne paierons pas notre tribut tout entier aujourd'hui.

Revue Dramatique.

—

THÉATRE FRANÇAIS.

La [illegible] de l'Opinion, Comédie en cinq [illegible] en vers.

PAR M. BARRAUT.

Il s'agit, dans cet ouvrage, d'un hasard malheureusement combiné, d'un cas exceptionnel où, s'enveloppant dans sa vertu, un honnête homme a dû conserver la force de remplir son devoir en silence à ses risques et périls, et sans se laisser détourner d'une seule ligne par la clameur universelle : héros qu'on foule aux pieds! martyr de l'honneur réel qui sacrifie sa réputation extérieure à la voix intime de sa conscience! Ce n'est donc pas, à bien dire, la critique de l'opinion que M. Barraut a tentée; car lorsqu'elle est dans l'erreur, et à moins de dire que l'erreur soit un crime, son absolution doit se trouver littéralement écrite au fond du cœur de l'homme vertueux qu'elle accable. Juge de ses juges, il comprend que l'opinion soit justement son bourreau, puisque c'est au nom de la morale qu'elle le frappe. Les actions qu'elle réprouve n'échapperaient pas à sa propre réprobation s'il ne savait d'un autre accusé que ce qu'on sait généralement de lui; courbé sous l'obligation du silence, en face de la société, il reconnaît sa bonne foi même en succombant sous ses coups, et puisqu'il ne s'agit, entre elle et lui, que d'un malentendu, d'un mystère ou d'une énigme, force lui est de s'avouer que la moindre explication qu'il esquive, que la moindre lumière dans cette situation de ténèbres serait tout aussitôt le signal d'une réconciliation cordiale, éclatante. Assurément la critique des gens pusillanimes, qui s'agenouillent devant les moindres rumeurs de la foule, n'est pas là. Il faudrait donner un tort positif, une injustice réfléchie à cette voix des multitudes pour que la satire fût recevable et juste. Le poète l'a tellement compris, à mi-chemin, qu'il a mêlé à son roman de la vertu contrainte à dévorer l'opprobre, à cette exception si rare, la digression plus large et plus philosophique du duel : terrain sur lequel il a toutes ses aises pour flétrir de haute lice ce préjugé frénétique qui décide du caractère à pile ou face, le pistolet à la main, ou subordonne l'honneur et la considération à l'adresse d'un coureur de salles d'armes. Stupidité de la civilisation moderne, qui en rougit; mais qui rougirait cent fois plus de n'y pas souscrire. Aussi ce détail l'emporte sur l'ensemble; et la thèse que promet le titre est mille fois mieux prouvée par un furtif épisode que par le canevas sur lequel se déroule le drame principal. La jeune fille enceinte qui se fait avorter en secret, l'orgueilleux qui vole à sa ruine pour étaler un luxe inconsidéré, celui qui, tombé de la richesse dans la misère, se suicide pour ne pas survivre à l'abandon de ses parasites et déserte la vie plutôt que de se résigner au travail, offraient des cadres plus vigoureux, une moralité plus instructive et plus profonde.

Ceci est la critique. Faisons l'éloge.

Et d'abord il y a de la bravoure et du cœur à tympaniser la basse publicité qui ne vit que du mal, qui n'a de revenu que celui du scandale journalier, et qui mourrait de consomption dans l'ordre et la paix. M. Barraut l'a fait avec cette sainte énergie de jeune homme qui désarmera ses adversaires et les maintiendra sur les limites du respect que l'on a pour une puissance. Peut-être le trait est-il trop durement accusé; peut-être se trouve-t-il une violence de réquisitoire dans cette honorable colère. L'exception l'a préoccupé; mais dans l'honorable carrière des lettres c'est à coup sûr l'exception qu'il faut immoler.

Rendons justice également à sa versification, empreinte de verdeur et d'énergie, où sont formulées des maximes élégantes,

concises et fortes, et qui a du mouvement, du rhythme et du pittoresque. C'est l'œuvre d'un homme de bien et d'un excellent poète. Le dialogue en est franc, les caractères sont développés avec la sagacité d'un observateur qui a de la sève et qui sait les hommes. Et si, au lieu de puiser dans une fable de Picard, M. Barraut avait porté sa pensée sur des faits plus ordinaires, moins tourmentés et romanesques, son drame, car ce n'est pas une comédie, aurait assurément une des premières places dans le haut répertoire de la Comédie-Française. C'est un malheur pour nous que ses fonctions parmi les adeptes de la religion saint-simonienne l'enlève aux lettres, qu'il était né pour ramener, par son exemple, à la dignité d'un professorat philosophique, à la puissance d'un moyen de civilisation.

Je dirai, pour toute analyse, qu'il s'agit d'un fidéi-commis de 400,000 francs légué par un ami. Or les fidéi-commis sont nuls devant nos lois. Renneval se laisse accuser de captation par les héritiers du défunt : on le traîne au tribunal, et il gagne son procès en taisant l'usage qu'il a promis de faire, au lit de mort du testateur, d'une somme si considérable. Cette somme est pour le fils naturel du mort. Renneval la remet, et c'est la reconnaissance qui se charge de lui rendre la considération.

Certes, le testateur avait un autre moyen de léguer sa fortune, et il n'est peut-être pas d'un héros de vertu de se faire le complice d'un libertin pour frustrer des héritiers légitimes. Là est le vice de la fabulation ; mais ce vice se dérobe sous un style si éclatant, sous des pensées si judicieusement présentées, sous des scènes si fortes d'observation et de poésie, qu'on est tenté de le passer sous silence. Espérons que Saint-Simon nous rendra M. Barraut, et que le devoir de veiller sur les fondations d'un nouveau temple ne l'arrachera point au devoir non moins sacré, suivant nous, de fertiliser l'esprit philosophique sur les cerveaux contemporains.

THÉATRE DES VARIÉTÉS.

Les Croix, Vaudeville en un acte,

PAR MM. CÉRAS, LHÉRIC ET BRUNSWICK.

Quand on est possédé d'une maladie incurable, le parti le plus philosophique est de vivre avec elle, et de s'en accommoder. Notre maladie, ce n'est pas encore le choléra-morbus, c'est la politique : elle n'aspirait d'abord qu'à former notre éducation ; elle en veut aujourd'hui à nos amusemens. De la tribune, elle est descendue au salon, du salon elle est sortie dans la rue ; et là, elle a pris place au café, sur la borne de pierre, dans la caisse de l'orgue ; et brochures, pamphlets, romans, histoires, chants ou paroles, elle a tout dit ; elle vient d'envahir le vaudeville, jusqu'au vaudeville de Panard et de Scribe ; là si vrai, si pastoral, si libertin ; là si musqué, si collerette, si boudoir. Il y est : qu'y faire? On ne le chassera pas avec du bismuth.

Et ce n'est pas ici un vaudeville d'à-côté, qui dit le ridicule sous un éventail, et regarde le vice avec un lorgnon. C'est la satire crue de nos mœurs ; non de celles de l'an passé, mais de celles d'aujourd'hui, de ce matin, du moment. Le vaudeville se fera bientôt dans la salle ; on l'improvisera dans l'entr'acte. On vous voit : cachez-vous derrière la colonne. Est-ce un bien, est-ce un mal ? je n'en sais rien. Voici la pièce :

C'est une jeune fille qui aime un militaire ; ce militaire revient d'Alger avec une blessure et pas une croix. La jeune fille aime les croix ; et elle l'a dit, elle l'a juré, elle n'épousera qu'un décoré. Cinq qui doivent l'être se présentent : tous ont des droits à la faveur rouge. Ces droits sont fort comiques ; nous ne les dirons pas, car c'est la pièce, c'est le ridicule, c'est le plaisant, c'est le succès. Tandis qu'ils vont ramasser les croix sous les pieds du ministère, l'amant évincé, qui a lu les journaux des départemens, organise un charivari, et se place sous la fenêtre du futur beau-père : ce beau-père aime sa fille et les souvenirs de la grande armée ; il est en retraite et en boutique. Puisque sa fille veut un décoré, qu'elle en ait un ! Toutefois, comme il faut épargner une impolitesse à ceux qui n'auraient pas le hasard de l'être, ordre est donné au portier de ne laisser entrer qu'un homme décoré. La recommandation est suivie à la lettre ; mais il en vient cinq : embarras, pourparlers, couplets ; bref, charivari : tout s'explique. Comme on ne peut se marier avec cinq hommes, même décorés, la jeune fille consent à la fin à prendre M. Gustave. M. Gustave ! dit avec étonnement le juste milieu, personnifié dans un garde national, qui est tombé en syncope, tant il lui fallu présenter de fois l'arme aux nouveaux décorés. M. Gustave ! mais il est décoré aussi : sa nomination est au *Moniteur*. Honneur à ce brave ! il a pris deux drapeaux sur les Algériens. On l'attache à la croix et à sa maîtresse, et tout est dit.

De l'eprit, de la gaîté, du moment, du champagne dans les couplets, de la verve dans les acteurs : que voulez-vous de plus à un vaudeville ?

Nouvelles.

Le chef-d'œuvre de M. Léopold Robert, le tableau des *Moissonneurs*, ne sera pas perdu pour la France : on assure que le Roi en a fait l'acquisition pour sa galerie particulière du Palais-Royal, où figurent déjà l'*Improvisateur*, du même peintre ; plusieurs tableaux magnifiques de M. Granet, et la belle composition du *Gustave Wasa* de M. Hersent.

Le tableau de *Cromwell*, par M. Delaroche, appartient au ministère de l'intérieur. Les amis des arts paraissent craindre qu'il ne reçoive une destination qui l'éloigne de la capitale. Espérons que ces craintes seront sans fondement, et que ce tableau, l'un des plus remarquables de notre jeune école, restera pour servir d'ornement à la galerie du Luxembourg ; et d'objet d'étude à nos jeunes élèves en peinture.

Beaux-Arts.

DES BEAUX-ARTS.

Les arts peuvent-ils exister indépendans de toute protection ? Dans le cas contraire, quel protectorat l'autorité doit-elle exercer sur eux ? De la solution de cette importante question dépend l'avenir des beaux-arts en France : aussi chacun de ceux qui s'occupent d'arts est-il indispensablement obligé d'apporter son opinion, comme renseignement dans cette discussion intéressante. Jusqu'ici l'autorité n'a envisagé, dans les secours ou la protection qu'elle accordait aux artistes, qu'un moyen politique de s'attacher cette classe importante ; alors elle est constamment restée en dehors de la question de principes qui demandait à être débattue. Depuis Louis XIV, la même routine, invariablement suivie par tous les gouvernemens qui se sont succédés, a laissé, d'abus en abus, s'encrouter des vices de système que l'on croit aujourd'hui être devenus d'indispensables nécessités ; ainsi une école et un directeur entretenus somptueusement à Rome, une place de premier peintre du Roi, une Académie de peinture, des croix et des titres : tels étaient les lots du grand *mât de Cocagne* offert aux artistes, et qui, joints aux commandes que le gouvernement, sans nécessité, se croyait obligé de faire, jetaient tous les ans, dans le malheureux métier d'artiste, cinq à six mille infortunés affriandés par l'appât de tant de hochets et d'élémens de fortune offerts à leurs yeux, comme l'or des boutiques de changeurs aux regards de tous les pauvres diables se chauffant au soleil du Palais-Royal. Enfin l'on en était venu à ce point qu'un père de plusieurs enfans affublait l'un d'eux de la destinée d'artistes, après avoir décidé que les autres seraient tout bonnement d'honnêtes cordonniers ou tailleurs, lots tirés au sort et pour lesquels il semblait qu'il ne fût pas plus besoin de vocation pour le cordonnier que pour le peintre : d'où il vient que tant de malheureux barbouilleurs, après avoir commencé sur les bancs des Géricaut, des Delaroche ou des Robert, venaient ensuite expirer de faim en peignant la lettre ou la grappe de raisin sur les portes d'un cabaret.

D'autres, plus acharnés à tourmenter l'art qui leur refusait ses inspirations, trouvaient la misère en s'escrimant de toute leur nullité sur des toiles de vingt pieds, et, dans le désespoir de leur impuissance, disaient aux gouvernans : « Vous avez ouvert la carrière à tous les combattans, nous nous sommes présentés, nous avons travaillé dans vos écoles et sous vos auspices : après tant de labeurs, nous abandonnerez-vous aux jours de détresse ? » Et le gouvernement placé, par sa propre faute, dans une fausse position, jetait une commande d'art à la faim, comme le riche jette une aumône au pauvre qui crie : Du pain, du pain, je me meurs d'inanition ! Alors peu à peu nos Musées regorgèrent de détestables peintures; nos églises *s'embellirent* de toutes les médiocrités et les pauvretés que l'on se croyait dans la nécessité d'acheter après chaque exposition ; et l'art pour lequel on dépensait si inutilement tant d'argent restait ignorant les dépenses faites pour ceux qui se disaient ses représentans, et faible et souffrant de tous les moyens de vivre accordés aux prétendus artistes qui se couvraient de son manteau.

Des médailles se distribuaient, des prix s'accordaient par considérations d'ateliers ; puis quand il se trouvait quelque favori d'Académie capable de mettre côte à côte, pour la première fois, cinq ou six Grecs ou Romains, composition presque toujours médiocre ou détestable, vite les professeurs s'assemblaient et l'on envoyait bien fêté, bien choyé, bien embrassé, le malheureux élève à Rome, aux frais du public ; et cette farce se renouvelait une fois par an. Peinture d'histoire, de paysage, sculpture, architecture, gravure et musique, chaque classe avait son élu ; chaque année il en fallait un. Puis au retour de Rome, au premier grand tableau exposé, la croix de la Légion s'accordait, et pour peu qu'il se trouvât de protection ou d'intrigue, les commandes arrivaient et les honneurs pleuvaient. Sûrement nous ne prétendons pas dire que de tous ces tripotages il ne sortit pas quelquefois, par hasard, une heureuse exception ; mais prenez la liste des grands prix et voyez que de médiocrités mortes en naissant pour un heureux choix, et que de grands talens, confirmés aujourd'hui par la voix publique, n'ont jamais été jugés dignes des faveurs du concours.

Il nous semble à nous qui, n'étant point à la tête des affaires et du ministère des beaux-arts (car il faut que l'on sache que les beaux-arts, tant cuisinés, ont fini par former un ministère), n'avons point à nous occuper des criailleries et des importunités qui épouvantent les novateurs en place ; il nous semble, dis-je, qu'il serait temps, et pour l'art et pour le gouvernement, que ce dernier expliquât nettement ses intentions et la position qu'il désire garder vis-à-vis des arts et des artistes. Il est bon de dire d'abord ici notre manière de voir en fait de secours ou de protection accordés par le gouvernement. La peinture se divise en plusieurs classes : peinture d'histoire, puis peinture de genre, dans laquelle nous comprenons le paysage, la marine, le portrait, et toutes les peintures



qui, par leur dimension et la nature de leurs sujets, n'appartiennent point à la peinture historique ; la sculpture, l'architecture et la gravure, telles sont les différentes divisions qui rentrent dans l'art du dessin, et dont nous devons nous occuper. Parmi ces cinq classifications, deux seulement, placées hors de l'encouragement et la portée du public par leur nature, nous semblent devoir fixer la sollicitude du gouvernement : ce sont la peinture historique et la sculpture. Les autres, telles que la peinture de genre, l'architecture et la gravure, se trouvant continuellement recevoir accueil et encouragemens du public, par le besoin que la société éprouve de leurs productions, soit pour son luxe, soit pour ses plaisirs, soit pour son utilité, paraissent naturellement destinées à vivre de leur propre travail, à se soutenir seules de leur propre force et sans le secours d'aucune protection royale ou ministérielle. Mais la grande peinture morale, historique, la sculpture, travaux hors des proportions de la vie ordinaire de notre siècle, rapetissée de mécaniques, entre des murailles de plâtre, des tentures de coton, et la latitude de quelques pieds carrés accordés au développement de chaque individu, dans nos grandes villes, aux petites maisons ; la grande peinture historique et la sculpture ne peuvent plus exister que sous l'indispensable patronage de quelque royale protection. Les croyances mortes n'offrent plus d'églises à décorer ; les fortunes, diminuées, plus de palais, de châteaux à orner ou de salons bien dorés à enrichir pour le plaisir des grands du jour. Les révolutions sont arrivées, détruisant les cours et leur luxe, et ne laissant plus aux arts, qui vivent de richesses et de luxe, que des miettes de leurs anciens festins. Aussi le gouvernement a-t-il hérité de l'aristocratie le soutien d'une des parties de notre gloire nationale, qu'il ne peut répudier sans dommage pour la civilisation, à laquelle elle concourt, et sans honte pour l'époque qui la laisserait ainsi périr.

Dans un tel état de choses, l'administration actuelle, saisissant l'occasion du Salon de 1831, qui finit, devrait dire franchement aux artistes : Vous qui viviez des besoins du public et à ses frais, n'attendez rien de moi ; je ne vous dois rien et ne vous promets rien ; ainsi allez, à vos propres risques et périls ; courez les chances d'un succès ou d'une chute, votre carrière ne me regarde pas ; ce n'est point pour vous que l'argent de l'état m'a été confié : seulement, si un talent dominant parmi vous arrive à l'une de ces réputations dénoncées par la clameur générale, j'accorderai à ses longs travaux et à son génie quelque distinction honorifique, comme marque de l'estime où chacun le tient. Puis aux peintres historiques et aux sculpteurs, qui n'ont de public encourageant que le gouvernement, il faudrait aussi annoncer que la carrière est ouverte, mais qu'on ne s'engage en aucune façon vis-à-vis de personne ; que de prix d'élèves, d'argent à titre de secours, il n'en est plus question ; que l'on attendra des succès bien formels, bien prononcés, pour accorder un prix qui confine le peintre, non à Rome pendant cinq ans, mais qui l'envoie où son génie lui commandera d'aller, et exiger de lui des copies des beaux tableaux qu'il rencontrera dans ses voyages. Alors on pourra, à moins de frais, arriver à de plus heureux résultats, donner à la France une bonne école de peinture, et détourner chaque année d'une route où aucune vocation ne les appelait quelques malheureux, mieux employés ailleurs, et qui se jetaient périodiquement dans les misères du métier d'artiste, alléchés par l'espoir des faveurs et des secours de l'administration. Il faudrait encore annoncer positivement que même toutes ces difficultés vaincues, et le talent de l'artiste bien établi, il ne serait, à moins d'une indispensable nécessité, fait aucune commande ; que le Salon, seul révélateur des véritables talens, indiquerait au gouvernement sur qui devrait se porter et son argent et ses faveurs. Le cas d'une commande écherrait-il, il faudrait encore que le public artiste sût bien qu'au talent seul appartiendraient ces commandes ; et que, n'y eût-il que deux bons artistes, sculpteurs ou peintres, s'il fallait au gouvernement de la sculpture ou de la peinture, les deux grands, les deux bons artistes, auraient tout au détriment de la foule des médiocrités ; car en fait d'arts, il ne peut exister qu'un principe pour faire fleurir et fructifier les écoles : honneur, richesse et gloire au talent, indigence et mort à la médiocrité. Le gouvernement, responsable de l'argent qu'il donne aux artistes, doit le représenter par de bons tableaux, et ne point encombrer les musées de France de tous les écriteaux de misère sur lesquels il se croit obligé de jeter l'aumône.

Ces principes sont sévères ; mais il est temps d'arrêter les effets de cette pensée commune qui, faisant de l'art un métier, en ouvre les portes à tous ceux qui, se sentant incapables d'aucune vocation, adoptent celle des beaux-arts pour venir y déposer leur paresse, leur nullité et leur impuissance. Arrière ! vous tous qu'un instinct de génie ne pousse pas d'une manière invincible et qui n'acceptez point, avec la résolution de les surmonter et le courage de les envisager, les difficultés et les misères de la vie d'artiste ; arrière enfin, vous tous qui n'avez point sondé votre cœur et vos forces et qui ne vous êtes pas persuadés que non-seulement *beaucoup étaient appelés et peu étaient élus*, mais plutôt que *peu étaient appelés et encore moins étaient élus.*

Du reste, plus de premier peintre, d'Académie, d'école française à Rome ; il est temps de rejeter les vieux oripeaux de systèmes incompatibles avec notre manière de

voir et de sentir. Qu'un grand artiste se décèle et grandisse tout à coup de la hauteur d'un immense talent, il ne sera besoin, pour le recommander à l'admiration générale, ni de lettres de noblesse, ni de titres d'Académies; il viendra aux regards du public, ses ouvrages en frontispice, et s'il se trouve être quelque Raphaël, quelque Michel-Ange ou quelque Rubens, la foule battra des mains et le proclamera le prince de la peinture.

Comte Horace de Viel-Castel.

SALON DE 1831.

—

Madame Dehérain & Madame de Mirbel; MM. Rouillard, Rouget, Champmartin, Francis Senties, Scheffer jeune, Lessor, Lugardon, Lepoitevin, Chenavard, Henry Monnier.

Si l'on veut bien se rappeler les principes que nous avons professés, on ne sera point étonné qu'à nos yeux ce soit un grand mérite chez un peintre, de savoir non-seulement copier les costumes du temps qu'il reproduit, mais encore de nous en retracer les mœurs pittoresques, d'en deviner les habitudes, pour ainsi dire, afin de nous les faire comprendre, et de nous rendre en quelque sorte l'époque historique de laquelle il tire son sujet. Ainsi la peinture vient naturellement s'unir aux lettres, pour nous instruire; elle fouille les manuscrits, elle interroge les vieux monumens, elle se donne la peine de lire, d'étudier, de réfléchir, et ce que l'histoire nous apprend, elle le montre à nos yeux. Les hommes amoureux de leur art trouveront, dans cette nouvelle source, qui leur offre mille trésors, des moyens d'effet dont l'esprit studieux de la jeunesse ne manquera pas de leur savoir gré. Madame Deherain semble avoir compris quelque chose de cela dans sa *Toilette de Ninon*, de cette fille célèbre du grand siècle, caractère unique dans les temps modernes, génie détestable qui rend la corruption séduisante, femme de plaisirs et philosophe sceptique tout à la fois, venue jusqu'à nous, comme le type des Aspasies de l'antiquité; madame Deherain, dis-je, a bien compris ce personnage: c'est en effet nous rendre mademoiselle de Lenclos et un petit coin de son siècle, que de nous la représenter occupée des soins de sa toilette, au milieu de gros livres épars, et entourée d'un officier musqué, d'un gros abbé, d'un élégant marquis et d'un cordon bleu. On trouve encore, dans les ouvragesde madame Deherain, des tons d'une grande finesse; mais elle doit s'attacher à mettre plus de fermeté dans sa touche, et surtout moins de faiblesse dans son dessin: le dessin est une condition de vie en peinture.

Citer une dame qui ait exposé, et ne rien dire de madame de Mirbel, voilà à quoi l'on est condamné lorsqu'on écrit le dernier, et c'est à peine si je puis répéter que ses miniatures rivalisent avec ce que l'école a produit de plus beau en portraits. On ne savait pas ce que c'était que la miniature avant que madame de Mirbel parût. Nous serons moins embarrassés pour parler de M. Rouillard et de M. Rouget. Les portraits qu'ils ont mis au Salon brillent des mêmes qualités: ce sont des têtes vivantes, modelées avec art, dont les accessoires sont toujours traités avec goût et talent; c'est enfin de la bonne peinture sans charlatanisme, et l'on voudrait retrouver plus souvent ces rares mérites dans les portraitistes même de renom qui ont encombré le Louvre des produits de leur manufacture. Je citerai encore *deux enfans* peints dans le style anglais, par M. Fleury, avec un ton charmant de grâce, de bon air et de couleur. M. Bouquet, dont le nom, je crois, était inconnu jusqu'ici, a également exposé un excellent *Debureau*. Malgré toute l'expression que l'admirable mime des *Funambules* sait donner à sa physionomie, il y a encore du talent à avoir faite aussi ressemblante cette figure mobile et couverte de farine.

Si l'on doit craindre que les hommes consciencieux, qui sont ordinairement si impressionnables, et que les hommes de génie, toujours si pleins d'amertume, ne se découragent facilement lorsqu'ils se voient méconnus, il ne faut pas se garder avec moins de scrupule de louer à l'excès les artistes qu'on préfère: je dis cela parce que j'ai peur que l'enthousiasme dont M. Champmartin est l'objet ne nous le gâte. Sans doute on a justement loué ses chairs si bien senties, son exécution courageuse, ses beaux tons de couleur, en un mot, toutes ses magnifiques qualités; mais enfin il faut bien que quelqu'un le dise, tous ses grands personnages posent, à commencer par le général Lamarque, qui semble si fier, et M. Ménechet, qui paraît si insolent. Quoi qu'on en veuille répéter, c'est aussi évidemment une faute que d'avoir fait la figure de M. de Fitz-James couleur de rose, comme ses deux jolis enfans, qui jouent si mal sur ses genoux, que l'on a toujours peur de les voir tomber, et assurément ils se blesseraient, car leur père est trop occupé de faire tableau pour songer à les secourir: et puis à quoi bon l'insignifiant manteau des ordres dans cette scène de famille? Nous savons comme tout le monde qu'il n'y a rien de parfait, et que le plus bel ouvrage, même dans les arts, est celui où la somme du bien l'emporte sur la somme du mal; mais les défauts que nous attaquons sont de ceux que l'on peut corriger, et l'attention qu'il nous a fallu pour les découvrir est la meilleure preuve de l'estime que nous avons pour le talent de M. Champmartin.

Si nous pouvions être ennemi d'un artiste, nous dirions à ce propos:

> Rien n'est plus dangereux qu'un imprudent ami,
> Mieux vaudrait un sage ennemi.

M. Francis fait aussi des portraits, mais ce sont des portaits de chevaux: il y a déjà de l'esprit à exploiter ainsi une des ma-

nies de nos élégans, qui aiment plus aujourd'hui leurs chevaux que leurs maîtresses, et qui donneraient deux femmes pour un damas turc ou un cigarre de la Havanne; mais M. Francis n'en montre pas moins dans la manière hardie dont il saisit la physionomie pittoresque d'un cheval; il a un grand bonheur d'exécution, et ses petits tableaux, quoique un peu mous, se distinguent par une couleur très-agréable. Si *Poney* n'est point flatté, c'est un fort bel animal, et, sur mon ame, M. Ernest Leroy a raison de vouloir conserver son image, car il fait le plus grand honneur à ses écuries. Mais passons à des morceaux de plus haute importance.

M. Senties vient d'envoyer *une Scène de juillet*, prise au moment où un homme du peuple, vainqueur du Louvre, est déposé mourant sur le trône de Charles X. Ce beau sujet est bien senti, bien composé; le dessin en est d'une pureté remarquable; malheureusement ce tableau est gâté par une grande prétention à l'effet et une étude d'arrangement qui le rend glacial : on dirait que l'auteur a pris des leçons à l'école de Rome. Quand donc nos peintres se convaincront-ils qu'il n'y a rien de plus beau que la nature! M. Senties a échoué dans sa noble et vaste entreprise, peut-être parce que les dimensions d'une aussi grande page étaient au-dessus de ses forces; mais il ne doit pas se décourager, il y a quelque chose dans son œuvre qui ne nous abandonne jamais, c'est de l'ame. Je regrette de ne m'être pas occupé encore de la *Charlotte Corday* de M. Scheffer jeune : l'acceptant telle qu'il l'a conçue, et pardonnant l'absence d'air qui vous étouffe dans cette chambre sans profondeur, on ne peut que donner des éloges à son style, à son heureux coloris, et au mouvement qui agite tous ses personnages. Mais essayons de dire ce que nous aurions voulu. Dans ce drame terrible, Marat partage incontestablement le principal rôle; on songe toujours à lui, c'est lui qui souvent vient le premier à la pensée. Ainsi, quoiqu'on en ait loué généralement M. Scheffer, nous regardons comme une faute grave d'avoir rejeté cette importante figure sur le dernier plan, et nous sommes persuadés que le peintre sent aujourd'hui qu'il s'est privé d'un immense moyen d'impression et d'intérêt, en ayant ainsi peur d'un corps sanglant. C'est là qu'était la péripétie de la scène, et M. Scheffer jeune sait comme nous que l'on peut montrer un homme assassiné, sans heurter notre délicatesse. Qu'il nous soit permis de dire encore que nous aurions autrement senti Charlotte Corday. Cette courageuse fille, fanatisée par deux amours, se résout à un crime dans le silence de sa chambre; elle le raisonne; elle fait un long voyage pour le consommer; elle arrive, se présente chez le tribun du peuple et le poignarde!.... Alors, elle avait refoulé au fond de son cœur tous les sentimens d'éducation, de lois, de femme même; elle croyait être utile à son pays en vengeant celui qu'elle aimait, elle devait donc être heureuse d'avoir si bien accompli son dessein. Le sang de son ennemi, loin de la faire pâlir, devait au contraire porter son exaltation au dernier degré de paroxysme; et, entraînée par le peuple, encore bouillante d'une vengeance satisfaite, elle devait célébrer son triomphe! Il y avait long-temps que le sacrifice de sa vie était résolu, et qu'elle envisageait la mort. Ce n'est que refroidie par les réflexions de la Conciergerie que son cœur de femme a dû faiblir; ce n'est qu'en face du supplice qu'elle a pu avoir la belle expression d'insensibilité que M. Scheffer jeune lui a donnée. Gluck, nous dit-on, ne commençait jamais un opéra avant d'avoir long-temps étudié son poème : nous voudrions que les peintres fissent comme Gluck. Le grand musicien a prouvé que sa méthode était bonne.

Un enfant malade est couché tout habillé sur un grabat; pauvre enfant! il n'a pas même de drap; il ne peut dépouiller ses membres souffrans des vêtemens grossiers qui les gênent, et les mains jointes, il regarde encore avec ferveur un Christ suspendu au-dessus de sa tête. Son petit frère, la figure morne et abattue, est assis à côté de lui. Infortunés! qui connaissent le malheur avant d'avoir vécu! Voilà *le Jeune frère malade*, par M. Lessor. C'est, comme on voit, une composition simple, pure, touchante, et qui vous perce le cœur à la vue des misères du peuple, de ce peuple que les riches abandonnent à ses souffrances, quoiqu'ils aient causé tous ses maux!

Revenons donc à l'œuvre puissante de M. Lessor, et osons lui recommander de se rappeler toujours que la peinture a mission d'embellir la réalité de son prisme artistique; tout en restant dans le vrai, le plus vrai.

M. Lugardon est également un artiste d'une haute portée : pleins de franchise et de simplicité dans leur exécution, ses tableaux se distinguent par un esprit de vérité très-originale, et surtout par l'absence d'imitation de qui que ce soit. M. Lugardon est lui, et ce mérite est rare aujourd'hui; aussi, sans parler de ses *Suisses du château de Rotzberg*, qui décèlent tant de force, mais dont la touche est généralement un peu dure, tout le monde admire le sentiment de vie et le beau caractère qui frappent vivement dans sa *Famille napolitaine* : deux femmes agenouillées et un homme debout sont en prières devant une madone. Il faut bien du talent pour produire de l'effet dans un motif aussi simple et aussi usé. De tels hommes ont un grand avenir. C'est M. Lepaulle, il veut arriver et il arrivera. Qui veut, peut : c'est presqu'en peinture comme en morale. Dois-je avouer que j'aime moins M. Bonnefond? il est généralement estimé, et il fit en 1827 un si beau tableau, *les Pèlerins*, que j'éprouve de l'embarras à dire qu'on remarque dans ses ouvrages exposés cette année un manque de feu sacré qui désespère chez un praticien aussi habile. Je ne saurais expliquer si c'est préoccupation des études sévères auxquelles se livre, dit-on, M. Bonnefond; mais je croirais plutôt que le soin qu'il met à perfectionner sa peinture, à la polir, à la rendre jolie, lui enlève cette spontanéité, cet élan, sans lesquels on meurt bien vite dans les arts. J'entends, il est vrai, répéter que *la Cérémonie de l'eau sainte* est charmante; mais, selon moi, c'est la meilleure critique que l'on puisse faire de cette scène qui, prise dans le sentiment religieux qui a présidé à son exécution, devrait être si solennelle et d'une si profonde impression! N'est-on pas en droit d'adresser le même genre de reproche à M. Eugène Lami, cet artiste dont le pinceau élégant et facile sait trop nous charmer? Pourquoi un homme de cette capacité ne sent-il pas qu'il est temps d'abandonner le genre épisodique des batailles de notre école, et qu'au lieu de nous amuser par de piquans détails, il lui appartient de nous effrayer, de nous exal-

ter, en nous rendant toutes les terreurs, toute la puissance de cet horrible jeu de la guerre, où les cartes sont des hommes; les tables, des mares de sang; les mises, des peuples, et les joueurs, des faquins couronnés qui ont besoin d'émotions?

Il y a encore un artiste, M. Lepoitevin, que je suis fâché de n'avoir pas nommé. On peut dire, en termes d'atelier, qu'il a beaucoup de main; sa facilité annonce de l'esprit, mais peut-être pas assez d'étude. Je vois bien que ses marines et ses paysages ont la vie et l'abandon de la nature, et ne sont pas faits avec les partis pris de l'école de l'empire; mais je leur reprocherai une couleur fauve et rousse, qui est évidemment chez M. Lepoitevin de *la manière*. Qu'il y prenne garde, *la manière* a toujours conduit les peintres à leur perte : c'est une liqueur fermentée, que l'on aime d'autant plus qu'on en boit davantage, et qui finit par nous ôter l'usage de la raison. A propos de paysage, nous n'avons pas parlé de ceux de M. Renoux, parce qu'à tort ou à raison nous ne les avions pas jugés assez saillans; mais l'*Intérieur d'une chambre au seizième siècle,* qu'il vient d'envoyer, mérite une mention particulière: c'est une œuvre de conscience, longue et finie, qui montre un talent fait; tous ces petits détails de décors sont d'une délicatesse parfaite, et s'il est juste de confesser que les figures accessoires sont maigres et froides, tout le reste du moins mérite des éloges.

Il a beaucoup été question, cette année, de M. Mauzaise, et la seule chose à mon sens que l'on aurait dû citer de lui est une étude à laquelle personne n'a songé. D'un aspect assez ignoble d'ailleurs, et couchée on ne sait comment, cette figure dort, oh mais elle dort profondément, admirablement! Jamais on n'a vu le sommeil, cette vie insensible du sommeil, cette mort qui respire, exprimé d'une manière plus absolument vraie. La nature est rendue là avec un sentiment de vérité indicible. Il y a pourtant de l'artiste là-dedans! Il nous semble aussi que *la Diseuse de bonne aventure*, que M. Boucoiron a exposée depuis peu, le produit avantageusement dans les arts. Sa palette est fine et jolie, et ses trois figures sont bien composées; mais on remarque néanmoins une faiblesse de modelé qui perdra M. Boucoiron s'il n'y songe.

Nous ne pouvons terminer notre revue du Salon sans dire un mot des beaux dessins qu'a exposés M. Chenavard; nourri d'heureuses études du moyen âge, il joint une exécution superbe à une brillante imagination, et sait employer ses teintes avec un rare talent. Son aquarelle du *Jugement de Salomon*, faite pour être copiée sur verre à la manufacture nationale de Sèvres, est d'une magnificence de couleur qui doit produire le plus grand effet. J'aime moins le modèle de vase destiné à être exécuté en porcelaine, quoiqu'il soit composé avec beaucoup d'adresse : outre son extrême lourdeur, quant à la forme, il est couvert de plusieurs ordres de décors qui se marient difficilement ensemble, et ne me paraissent point d'un goût très-épuré. Lorsqu'on est dans la salle des dessins et qu'on a loué les beaux effets des aquarelles de M. J. Roberts, et la magnifique couleur de celle de M. Fontalard, on ne peut s'empêcher de citer les deux sépias de M. Henri Monnier, où l'on retrouve tout le talent de cet artiste, élégant traducteur des moralités de La Fontaine, inflexible bourreau des vices ou des lâchetés de nos petits hommes d'état, et fléau des ridicules de nos grands bourgeois. Mais ce nom, déjà si populaire, d'Henri Monnier, le va devenir bien davantage. Le peintre créateur, l'écrivain spirituel, vient de se faire comédien : victime d'une fortune injuste, il a pris toute son existence d'artiste, sa vieille existence d'artiste, et il l'a jetée courageusement sur un théâtre, comme une pièce de 5 fr. qu'on jette en l'air, en criant *face!* Heureusement la pièce est tombée face, et l'acteur improvisé, soutenu par son brave camarade Lepeintre jeune, vient d'obtenir au Vaudeville un succès inoui. L'homme doux et mélancolique que nous connaissons tous, que nous aimons tous, nous a fait rire aux larmes sans jamais sortir des règles du meilleur goût, et la salle de la rue de Chartres est trop petite, depuis quinze jours, pour contenir ceux qui veulent applaudir une organisation aussi complète de comique et de vérité. L'histoire de M. Henri Monnier restera inscrite dans les fastes des arts, comme un long combat où le courage et le talent ont à la fin vaincu le sort.

J'ai de fortes raisons pour être grandement disposé à parler des peintures sur porcelaine, que personne n'a vues au Salon, et auxquelles nul journal n'a daigné accorder un mot; mais en vérité, elles sont toutes d'une si inconcevable faiblesse que j'ose à peine appeler l'attention publique sur cet objet. Combien ne doit-on pas regretter de voir ainsi abandonné un art déjà poussé si loin malgré tous les obstacles qu'il eut à vaincre, malgré l'indifférence qu'on lui montra toujours chez nous et que l'on peut à peine expliquer en le voyant tomber dans le domaine industriel! La peinture sur porcelaine pouvait cependant arriver peut-être à quelque degré de la puissance de la peinture à l'huile, et elle avait pour elle l'immense avantage d'être indestructible et de résister même au temps; mais elle fut étouffée dès son origine par le monopole[1]. Les peintres sur porcelaine, enfermés sous les voûtes de la fabrique de Sèvres, comme autrefois dans leurs monastères les enlumineurs de saintes *Bibles* et de *Missels* de roi, produisirent bientôt des chefs-d'œuvre de patience; mais jamais le génie ne vint les pousser en haut de son souffle vivifiant, parce que le régime de plomb d'une manufacture royale tue manifestement le génie; et cela est si vrai, que la porcelaine compte à peine deux peintres dans ses annales, Charles de Velly, je crois, et Béranger, tandis qu'elle a mille copistes d'un talent admirable. Chaque fois qu'un homme de quelque portée s'annonça dans cette branche des arts, il l'abandonna bientôt, parce qu'une entreprise particulière ne pouvait lui payer son talent, et que, trop libre de son allure pour soumettre ses inspirations à une autorité directoriale, il ne pouvait profiter de la protection que le gouvernement concentrait sur l'établissement entretenu à sa charge. Quant à traiter directement avec le public, la chose est presque impossible : car nous avons déjà dit que la porcelaine était

[1] Quoiqu'il soit exact de dire que le gouvernement n'a jamais empêché tel artiste ou tel manufacturier de tenter tout ce qu'il lui plaisait de tenter pour le progrès de la porcelaine, il est facile de démontrer que ce mot de monopole n'a rien d'exagéré. La fabrique de Sèvres, en se livrant au commerce avec son énorme subvention et la protection spéciale du chef de l'état, a nécessairement brisé toute concurrence.



tombée, à ses yeux, dans un tel discrédit, qu'il la méprisait. Quoique les procédés d'exécution de cette peinture offrent de si grandes difficul és qu'elle a besoin d'être soutenue par des moyens supérieurs, si c'était ici le lieu et si je ne craignais de prêcher dans le désert, il me serait facile de démontrer, par de plus amples développemens, que c'est le monopole de la manufacture de Sèvres qui a étouffé les progrès de la porcelaine; mais il me paraît suffisant aujourd'hui de signaler cette réforme à faire aux jeunes gens éclairés, dit-on, qui sont, en ce moment, à la tête du département des beaux-arts. Ils ne manqueront pas de plus habiles que moi pour les guider s'ils le veulent.

Une fabrique royale était une noble générosité quand on eut la pensée d'introduire la porcelaine en France; aujourd'hui, elle devient nuisible, autant que les langes d'un enfant seraient préjudiciables à sa croissance si l'on s'obstinait à ne pas les lui enlever. La porcelaine est grande fille à présent; elle n'a plus besoin de lisières, et c'est prolonger son adolescence que de les lui laisser. Il faut donc désirer que l'administration soit assez ennemie des abus pour détacher la porcelaine de la manufacture dite royale. Il y aura économie pour le Trésor autant que profit pour les arts, et cet établissement, sous le savant minéralogiste qui le dirige aujourd'hui, conservera encore une haute importance, en propageant les branches plus jeunes des arts céramiques, et en continuant surtout à nous rendre dans toute leur beauté, comme il le fait chaque année, les admirables peintures sur verre dont on voit de si magnifiques échantillons au Salon. Les artistes eux-mêmes que Sèvres emploie gagneront à ce changement; il sera facile, je crois, de leur sauver les chances effrayantes de la cuisson, d'avoir un atelier particulier où ils retrouveront tous les moyens mécaniques indispensables pour parfaire leurs précieux ouvrages, et libres de leur essor, encouragés, protégés par l'intérêt public, excités par la rivalité des concurrens qui naîtront, leur juste émulation portera les plus beaux fruits. Quand on voit leur sève pousser de si vigoureux rameaux dans un terrain aussi aride, à quelle hauteur ne peut-on pas croire que se seraient élevés les Constantin, les Jacotot, les Robert, les Langlacé, et tant d'autres artistes supérieurs, s'ils n'avaient pas subi ce terre-à-terre qu'il y a toujours pour le génie comprimé sous une volonté étrangère? Oui, certainement, disons-le ici pour terminer, le coloris et la hardiesse de pinceau qu'on remarque dans la copie de la *Psyché* de Prud'hon par madame Debon, la touche délicate et nerveuse de la copie de *Sainte Thérèse* par madame Ducluzeau, la perfection des camées de M. Parent, l'énergie qu'il y a dans *la Folle et la Druidesse*, d'après Horace Vernet, par madame Laurent, tous autant d'ouvrages inappréciés au Salon de cette année, annoncent des germes de talent et de force qui s'éteindront dans l'oubli, et qui, pour éclore et produire de belles choses, n'ont besoin peut-être que d'un peu de considération et de grand jour.

V. Schoelcher.

LETTRES SUR LE SALON DE 1831.

SEPTIÈME LETTRE.

A M. Peyronnet Briggs,

Membre de l'Académie de peinture d'Angleterre, etc., etc.

A LONDRES.

Monsieur,

Dans les arts comme dans les autres branches des connaissances que cultive l'intelligence humaine, tout ce qui jette quelque lumière sur l'histoire de la personne et celle des ouvrages des grands talens, tout ce qui explique et fait ressortir l'une par l'autre, s'empreint d'un puissant intérêt aux yeux de l'observateur. Les œuvres d'Horace Walpole sur les artistes les plus célèbres de votre pays ont tout le piquant de véritables anecdotes; et la correspondance intime du Poussin, dont ce grand peintre ne pouvait prévoir que la postérité reçût jamais la confidence, souvenirs instructifs, pleins de bonhomie et de finesse, où il n'épargne à ses amis ni paresse ni abandon, se fait relire avec un plaisir toujours nouveau. Rien ne serait plus facile que de multiplier les exemples sur ce même sujet; que de peindre Raphaël allumant son génie au feu de ses passions, et faisant taire à la fois les scrupules religieux de son siècle en parant sur la toile toutes ses maîtresses de l'auréole de la Vierge. Rien ne serait plus facile que d'ouvrir en imagination le cloître où s'était renfermé Lesueur: dans ces tranquilles enceintes au pied desquelles venaient expirer tous les bruits d'une société qui s'agite, où l'ame du peintre n'était émue que de passions douces, on le verrait puisant cette sage simplicité, ces chastes et nobles inspirations qui le conduisirent sans efforts au sublime. Ainsi, passant de noms anciens à des noms modernes, on étudierait l'influence de la position sociale, de l'éducation, des circonstances extérieures sur la direction du talent de nos artistes. De degré en degré, s'élevant d'observations individuelles à des considérations générales, on serait entraîné à constater la réaction mutuelle des arts sur la civilisation, et de la civilisation sur les arts, vaste et brillant sujet que je tenterais peut-être d'approfondir un jour, s'il n'offrait trop de difficultés à mon insuffisance.

Que le génie du poète s'éveille au bruit des agitations civiles; qu'il s'enflamme au feu des passions publiques; qu'à son tour l'imagination du musicien jette ses plus vifs éclairs au milieu de l'éclat et du tumulte des fêtes: cela se peut, sans doute, et l'antiquité, comme les temps modernes, en offrent de nombreux exemples; mais il n'en est pas de même dans les arts d'imitation. Les grandes et belles productions ne peuvent s'enfanter que dans le calme et la retraite. Sans, Dieu merci! se condamner comme Lesueur à la dure réclusion de la vie monacale, il faut que le peintre sache à propos s'isoler des intérêts

du siècle; et plutôt que de se laisser entraîner au courant d'une facilité décevante, plutôt que d'éparpiller ses dons naturels et son savoir en milliers d'essais éphémères, il faut qu'il sache demander à la solitude et à la méditation de mûrir sa pensée. Telle a été la marche des Ingres et des Granet, des Schnetz et des Robert, des Delaroche et des Delacroix. Sans quitter la capitale, les deux derniers ont su, pour produire avec maturité, s'arracher du sein des tumultueuses distractions. Mais l'Italie est devenue le vaste cloître des autres, l'Italie à la belle nature, où tout, présent et souvenirs, respire le saint amour des arts; tout, jusqu'à la moindre pierre, jusqu'au moindre vestige, semble en célébrer la gloire.

Ainsi, comme je l'indiquais à notre ami Brockedon, tandis que, d'un côté, l'école soi-disant *classique*, minée de toutes parts dans l'opinion, tombait de sa propre faiblesse; tandis que tous les jours isolée davantage, au milieu d'une génération nouvelle, hostile et vigoureuse, elle n'avait plus de défense et de protection que dans l'obstination aveugle et l'ignorance rétrograde; tandis que, d'une autre part, le premier choc du *romantisme* était plutôt une guerre *ab irato* qu'une véritable conquête; tandis que ses partisans, égarés sur les pas des génies novateurs qu'ils n'avaient pas su comprendre, détruisaient sans reconstruire, et se livraient aux témérités les plus étranges, au dévergondage le plus effréné; en un mot, tandis qu'une aveugle fluctuation emportait le train habituel des choses, on aimait à voir se conserver à part et se perpétuer, chez quelques hommes, le privilége de la raison et de la force morale, comme le dépôt des lumières dans les mains des pieux solitaires, au temps du moyen âge; on aimait enfin à reconnaître dans leurs ouvrages quelque chose de cette vocation, de cette conviction profonde, quelque chose de cette suite et de ce concert qui manquait à tout le reste.

C'est ainsi que M. Granet fondait et consolidait sa juste réputation par ses nombreux tableaux d'intérieur. Exécution secrète et originale, forte et rigoureuse; coloris solide, généralement juste et vrai; parfois abus des oppositions du blanc et du noir; touche fine et hardie, disposition simple, caractère dans les figures et les accessoires, miroir exact de la nature de l'Italie, sa nature de prédilection, tel est le cachet distinctif des productions de cet homme de génie. Ce n'est point un talent brillanté qui fasse tapage, qui prenne aux yeux tout d'abord; appuyé sur la méditation des ressources de l'art et sur une théorie profonde qu'il a inventée à son usage, il veut être et il est vrai avant tout. Sa *Religieuse gardant Vert-Vert* n'est, à proprement parler, qu'une ébauche; mais sa *Justice de paix*, sa *pauvre Famille italienne*, sa *Religieuse malade*, sa *Messe à un autel privilégié*, sont des tableaux charmans où se retrouvent la plupart des qualités d'un peintre qui a rendu le public si difficile. Les tableaux sont comme les pièces de théâtres : de tous ceux qui paraissent sur la scène, il en est peu qui n'aillent pas grossir la liste mortuaire des vieux catalogues. Les productions de M. Granet sont du petit nombre de celles qui passeront à la postérité comme l'une des gloires de l'école française du dix-neuvième siècle; car elles font aimer la peinture pour la peinture même, car elles ont ce qui fait vivre les œuvres des arts comme celles de l'esprit : la science et le style.

M. Schnetz est, sans contredit, l'un des peintres les plus habiles de notre époque; son exposition est nombreuse et brillante, et l'on reconnaît aussi dans ses ouvrages l'heureuse influence du séjour en Italie. Difficilement, dans la pensée, peut-on le séparer de M. Léopold Robert, à qui une sorte de fraternité de goûts, d'existence et d'études, l'attache sur le sol de la mère-patrie des arts. Tous deux, simples dans leurs compositions, sévères dans leur style, solides, puissans et vigoureux d'exécution, reproduisent les scènes familières que sèment sur leurs pas les mœurs populaires ou religieuses de l'Italie. Puisant donc à la même source leurs inspirations, nourris du même principe, « l'imitation de la nature choisie; » assez forts de leur éducation pittoresque pour n'avoir de modèles qu'en eux et dans la nature; assez riches de leur propre fonds pour rester *eux-mêmes* au milieu des vestiges de l'antiquité et des productions des maîtres de l'école italienne, ils forment à eux deux une sorte de faisceau compacte et indestructible; à eux deux, ils constituent une sorte de système de peinture originale et unique dans l'histoire de l'art. Facilement, on conçoit donc que leurs noms s'accouplent comme d'eux-mêmes, sous la plume; mais à mes yeux, M. Léopold Robert est un artiste plus complet. Déjà, dans ma première lettre, j'avais caractérisé le talent de chacun de ces grands artistes, et les derniers ouvrages de Léopold sont venus donner gain de cause à mon opinion.

Peut-être pourrait-on dire de M. Schnetz qu'une grande facilité à imiter la nature l'entraîne par le charme que cette facilité donne à ses études, et sous sa main habile, la composition, l'invention semblent parfois être négligées comme à son insu. Peut-être aussi pourrait-on reprocher généralement à ses chairs un ton rouge briqueté; mais ce défaut, particulièrement remarquable dans ses *Baigneuses du lac de Némi*, se rachète par des qualités immenses que peu d'artistes possèdent au même degré. Des *Malheureux implorant le secours de la Vierge* et *une famille de Contadini surprise par un débordement subit des eaux du Tibre*, sont ses ouvrages les plus importans.

Le premier est une vaste composition de grandeur naturelle où le talent d'exécution de M. Schnetz se déploie dans toute sa force, où des parties traitées en maître donnent de grands enseignemens aux autres artistes par leur étude profonde et leur étonnante perfection. Mais tout en admirant les beautés de détail, un choix noble, un grand caractère, une imitation fidèle, la critique se surprend à chercher, dans l'ordonnance générale, cette spontanéité de conception qui lie entre eux tous les personnages, qui fait circuler l'ame et la vie dans toute la scène; en un mot, elle regrette que la Minerve ne soit pas sortie, armée de toute pièce, du cerveau du peintre.

C'est une chapelle de la Vierge dont l'autel est tout chargé de fleurs et d'offrandes votives. Une famille, inclinée devant l'image de la mère de Dieu, adresse à Marie de ferventes prières en faveur d'un jeune malade d'une belle et intéressante figure, gisant là presque dénué de sentiment et de vie. Un feu dévorant déchire et consume sa poitrine. Impuissant à prendre part à la scène pieuse, il tombe affaissé dans les bras de sa mère éplorée :

il va s'éteindre, pareil à ces belles lampes tumulaires qui ne jettent plus que des lueurs pâles et mourantes. Son père est à genoux derrière lui, et sur sa figure se mêlent à l'expression de la ferveur une inculte énergie, une sorte de férocité; ses lèvres prient, mais sa prière est presque une menace. Voilà le groupe principal.

Autour se dessinent des personnages accessoires. Ici c'est un pèlerin et un moine, puis un jeune aveugle; là c'est une jeune fille que le repentir d'une grande faute semble appeler aux pieds de la Vierge, et qui répand en secret sa prière sans oser approcher de l'autel. La tête du vieillard et celle de l'enfant du groupe principal sont des chefs-d'œuvre de l'art. On ne peut rien imaginer de plus fortement conçu, de plus fortement exécuté.

Dans l'*Inondation*, figures également de grandeur naturelle, les eaux du Tibre débordé se répandent et montent dans la campagne : une jeune femme, à qui la peur laisse à peine le temps de se vêtir, s'enfuit portant sur sa tête le plus jeune de ses enfans couché dans une corbeille; elle tient l'autre par la main. Incertaine dans sa marche, et cherchant à échapper aux eaux qui la gagnent, elle s'élève sur un tertre. Son mari qui emporte sur ses épaules sa vieille mère malade, la rappelle et lui montre un chemin plus court à travers les eaux. Ce morceau est, à mon sens, plus complet que le précédent. Resserré dans les limites d'un cadre plus étroit, il est mieux entendu de composition. On trouve, il est vrai, quelque négligence dans la perspective aérienne; mais la vérité des attitudes, la vigueur du coloris et du dessin, l'absence presque totale des tons briquetés, et surtout la prodigieuse puissance d'expression du groupe de la vieille mère et de son fils, ont fait dire à juste titre de ce tableau qu'il rappelle la manière exacte et savante des bons ouvrages du Dominiquin.

C'est ainsi, comme je vous le disais, Monsieur, qu'on reconnaît dans les œuvres de M. Schnetz comme dans celles de notre autre romain M. Léopold Robert, combien le calme de la retraite tourne au profit de la pensée, combien en quelque sorte l'air qu'échauffe le ciel privilégié de l'Italie contient de poésie simple et forte.

LEAVES DE CONCHES.

Paris, 15 juillet 1831.



M. Camille Roqueplan.

M. Camille Roqueplan n'a pas encore donné son nouveau tableau promis au Musée. Je le regrette, car c'est un artiste dont j'aime beaucoup, comme le public, les charmantes productions. Je regrette surtout qu'il n'ait pas exposé ici trois ou quatre tableaux importans que j'ai vus dernièrement à Londres, entre les mains d'un amateur français, et qui lui eussent fait le plus grand honneur. L'un est la sortie, l'autre est la rentrée d'une procession. Un troisième représente une diligence qu'entourent les vagues furieuses d'une haute marée. Les chevaux s'abattent; l'orage gronde dans l'air, et les dangers s'accumulent sur les voyageurs épouvantés.

L'Exposition possède de lui beaucoup de petits tableaux, portraits, études de paysages, puis deux marines, puis des pastels délicieux. C'est un talent souple et protéiforme, qui s'essaie avec goût, dans tous les genres. La délicatesse; une touche vive et spirituelle; des compositions ingénieuses, remplies d'heureux contrastes, pittoresques dans l'ensemble, et toujours ornées de détails agréables et de jolis paysages : tels sont les mérites de cet aimable artiste. On peut dire qu'il est en peinture l'expression de la société actuelle, comme le spirituel Watteau l'était de la sienne, comme Scribe l'est à son tour sur le théâtre; mais Watteau ne brillait que dans un genre, M. Roqueplan a plus de souplesse et de ressources sur sa palette.

Sa *Marée d'équinoxe*, sa *Vue de Basse-Bretagne*, par un soleil couchant; sa *Mort de l'espion Morris*, tableau de grande dimension, avaient appelé sur lui les suffrages des connaisseurs et la faveur du public, au dernier Salon. Aujourd'hui les amateurs des arts prisent surtout une scène familière où figurent une jeune femme et un gentilhomme du temps de Louis XV, faisant la lecture sous une charmille. Ils recherchent encore une vue prise aux environs de Paris, et qui a tout l'accent de la nature. Ils remarquent enfin une grande *Vue des côtes de Normandie*, œuvre capitale de l'exposition de notre jeune artiste. La perspective linéaire et les fonds de cette marine sont parfaits de légèreté et de finesse, et si M. Roqueplan donnait plus de profondeur à la toile, en consacrant quelques heures à terminer et allégir davantage son ciel, cette œuvre pourrait se placer parmi ses meilleures productions.

LEAVES DE CONCHES.



Littérature.

—

JENNY LA BOUQUETIÈRE.

L'histoire de Jenny est une histoire extravagante et bizarre; elle a fait un métier que je ne saurais trop vous expliquer, Mesdames. Cependant comme Jenny avait un bon cœur et une belle ame, il faut qu'elle ait, elle aussi, sa biographie à part, moins que rien, une page dans notre recueil d'artistes. Jenny a été si utile à l'art!

Je dis Jenny la bouquetière parce qu'elle vint à Paris vendant des roses et des violettes pâles comme elle, la pauvre enfant. Pour le débit des fleurs, il n'y a que deux ou trois bonnes places à Paris : l'Opéra, le soir, quand l'harmonie étincelle, quand le gaz éclate, quand les femmes riches et parées s'en vont en diamans, en dentelles, se livrer aux molles extases de l'harmonie; alors il fait bon avoir un magasin de roses et de violettes, le débit est sûr. Mais quand vint Jenny à Paris, elle ne put vendre ses fleurs que sur le pont des Arts, des fleurs sans odeur et sans couleur, image trop réelle de la poésie académique; des fleurs de la veille à l'usage des grisettes qui passent. Avec un pareil commerce, il n'y avait aucune fortune à aspirer pour Jenny.

Jenny la bouquetière se morfondait et pleurait. Il y eut des vieillards, des roués de la bourgeoisie qui firent des quolibets à Jenny, qui l'accablèrent de mots à double sens; mais Jenny ne les comprit pas : le bourgeois libertin est trop laid! La pauvre fille cependant vendait ses fleurs, mais le commerce allait mal; il fallait sortir de ce misérable état à tout prix.

Quand je dis à tout prix je me trompe : non pas au prix de l'innocence, pauvre Jenny; non pas au prix de cette fortune éphémère et misérable qui s'en va si vite et qui se fait remplacer par la honte. Ne crains rien pour ton joli visage, ma bouquetière; il y a quelque chose d'innocent à faire avec ta jeunesse et ta beauté; quelque chose d'innocent à faire, entends-tu bien, avec ton visage si frais, tes doigts si déliés, ton port si noble, ta taille si svelte, et ce pied fait au tour qui donne une forme charmante à tes mauvais souliers.

Viens dans mon atelier, belle Jenny, viens; tiens-toi à distance. Tu n'as pas même à redouter mon souffle. Pose-toi là, ma fille, sous ce rayon de soleil qui t'enveloppe de sa blancheur virginale. Oh! sois muette et calme, laisse-moi t'envelopper d'art et de poésie; tu seras mon idole pour un jour, à moi peintre. Je vois déjà voltiger autour de ta robe en guenilles les couleurs riantes, les formes légères, les ravissantes apparitions de mon voyage d'Italie. Reste là, reste, Jenny, sous mon pinceau, sur ma toile, dans mon ame, sous mon regard; que de métamorphoses tu vas subir! Vierge sainte, on t'adore, les hommes se prosternent à tes pieds; jolie fille au doux sourire, les jeunes gens te rêvent et te font des vers. Sois plus grave, relève tes sourcils arqués, réprime ce sourire : je te fais reine et grande dame; après quoi, si tu veux poser ta tête sur ta main, si tu veux mollement me sourire, si tu veux t'abandonner à la poétique langueur d'une fille qui rêve, je fais de toi plus qu'une vierge : je te crée la maîtresse de Raphaël ou de Rubens. Pauvre fille, c'est beaucoup plus que si je te faisais la maîtresse d'un roi!

Jenny! inépuisable Jenny! Qu'elle vienne, l'inspiration me saisit et m'oppresse! la fièvre de l'art est dans mes veines; ma palette est chargée pêle-mêle, ma grossière palette en bois de chêne; ma brosse est à mes pieds haletante comme le chien de chasse qu'on tient en laisse; viens, il est temps, Jenny. Et Jenny vient, docile comme l'imagination, docile et souple et prête à tout, à tout ce que l'art a d'innocence et de poésie. Allons, Jenny, pose-toi; je veux voir en toi une belle fille grecque, comme celles que vit Appelles quand elles posèrent pour la statue de la déesse; tu es belle ainsi, ma jolie Grecque, ma sévère beauté, mon Athénienne aux formes ravissantes. Et si je veux changer ma beauté cosmopolite, ma beauté change : la voilà Romaine, Romaine de l'empire, Romaine comme les Romaines de Juvénal. Allons, Jenny, sors du festin, prête l'oreille aux chants des buveurs, relis-moi l'ode d'Horace à Glycère, à Néera; sois belle et riche, étends-toi dans ta litière portée par des esclaves gaulois; remplace les bagues de l'hiver par l'or de l'été. Mais avant tout, avant de représenter l'ivresse, as-tu déjeuné ce matin, Jenny?

Vous autres vous ne vous figurez pas ce que c'est qu'une pauvre fille qui rêve tout éveillée, et qui rêve pour vous; vous ne vous imaginez pas tout ce qu'il y a de péril et de difficulté dans cette position fixe d'une pauvre femme qui reste des heures entières immobile, muette, arrêtée; il faut qu'elle unisse la passion au calme, la colère au calme, l'ivresse au calme, l'amour au calme. La plus grande des comédiennes, c'est une pauvre fille qui sert de modèle tout un jour; qui est comédienne tout un jour, comédienne pour un homme tout seul, comédienne à huis-clos, comédienne qui se drape avec une guenille; reine, dont un foulard forme la couronne; danseuse, dont un tablier noir fait la robe de bal; sainte martyre qui prie, les yeux levés au ciel, en chantant une

chanson de Béranger. Pauvre, pauvre femme! elle passe par tous les extrêmes, selon le caprice de l'artiste : on la brûle, on l'égorge, on l'étouffe, on la met en croix, on la plonge dans mille voluptés orientales; elle est en enfer, elle est au ciel; archange aux ailes d'or, prostituée à l'air ignoble, elle est tout; elle passe par toutes les habitudes de la vie : grande dame, bourgeoise, majesté, divinité de la fable, que voulez-vous? Et cela sans que personne l'applaudisse, sans un battement de mains, sans une part dans l'admiration accordée au chef-d'œuvre. On voit le tableau : que cette femme est belle! quel regard! quelles mains! que d'inspirations véhémentes dans cette tête! On porte l'artiste aux nues, on le comble d'or et d'honneurs : il n'y a pas un regard pour la pauvre Jenny; c'est Jenny qui a fait le tableau!

Étrange assemblage de beauté et de misère, d'ignorance et d'art, d'intelligence et d'apathie! Prostitution à part d'une belle personne qui peut sortir chaste et sainte après avoir obéi en aveugle aux caprices les plus bizarres! C'est que l'art est la grande excuse à toutes les actions au-delà du vulgaire; c'est que l'art purifie tout, même cet abandon qu'une pauvre fille fait de son corps; c'est que l'art est aussi favorisé que l'opérateur à qui on livre le cadavre sans repentir et sans remords; c'est qu'aussi Jenny était douce et modeste, autant que jolie, Jenny était soumise à l'artiste, aveuglément soumise tant qu'il s'agissait de l'art; mais là s'arrêtait sa vocation. L'artiste redevenait-il un homme, Jenny quittait son rôle brillant, elle redescendait des hautes régions où l'artiste l'avait placée comme à dessein, Jenny redevenait une simple femme, pour se mieux défendre; Jenny recouvrait ses bras si blancs, elle rejetait sur son beau sein son pauvre mouchoir d'indienne; elle rentrait sa jambe nue dans son bas troué; on n'eût pas respecté la reine ou la sainte, on respectait Jenny.

Ce qu'est devenue Jenny? Vous voulez le savoir! Elle a parsemé nos temples de belles saintes qu'adorerait un protestant; elle a peuplé nos boudoirs d'images gracieuses qui font plaisir à voir, de ces têtes de femmes qu'une jeune femme enceinte regarde si avidement; elle a donné son beau visage et ses belles mains aux tableaux d'histoire, sa bienveillante influence s'est faite long-temps sentir dans l'atelier de nos artistes; avoir Jenny dans son atelier c'était déjà un gage de succès, Jenny dédaignait l'art médiocre, elle s'enfuyait à s'écheveler quand elle était appelée par nos modernes croûtons, elle ne voulait confier sa jolie figure qu'au génie, elle n'avait foi qu'au génie; quand l'artiste favorisé était pauvre, Jenny lui faisait crédit bien volontiers. Aimable fille! elle a plus encouragé l'art à elle seule que nos trois derniers ministres de l'intérieur à eux trois! Mais hélas! l'art a perdu Jenny, perdu le charmant modèle, perdu sans retour, l'art est livré à lui-même sans vertu, sans pouvoir, sans avenir, sans fortune, sans idéal!

Ce qu'est devenue Jenny? Elle est devenue ce que deviennent toujours les femmes très-belles et très-jolies, heureuse et riche; elle est à présent ce que seront toujours les femmes très-bonnes, elle est très-aimée, très-respectée, très-fêtée. La grande dame a conservé son amour d'artiste, son dévouement d'artiste, elle est restée artiste. Elle a quitté, il est vrai, ses pauvres habits, son simple foulard et son châle de hasard, elle a chargé son cou de diamans, les tissus de cachemire couvrent ses épaules, sa robe est brodée, ses bas de soie sont encore à jour, mais troués cette fois par le luxe et la coquetterie, elle a des gants de Venise pour cette main si blanche et des senteurs de l'Orient pour cette peau si parfumée et si douce, elle a un titre et des laquais. Eh bien! ne craignez rien, approchez, la grande dame est toujours Jenny, Jenny la bouquetière, Jenny modèle. Si vous êtes grand artiste, si vous vous appelez Gérard, Ingres, Delaroche ou Vernet, arrivez, dites-lui : Jenny, il me faut une main de femme, Jenny vous jettera au nez ses gants de Venise; dites-lui : Jenny, il me faut de blanches et fraîches épaules, il me faut un sein qui bat, Jenny ôtera son cachemire et vous montrera son sein et ses épaules; dites-lui : Jenny, je fais une Atalante, il me faut la jambe et le pied d'Atalante, Jenny, grande dame, vous prêtera sa jambe et son pied comme Jenny la bouquetière! Bonne fille! et simple, et ingénue, et dévouée à l'art, aimant la beauté pour elle-même, se félicitant tout haut d'être belle, parce qu'elle est belle partout, sur la toile, sur la pierre, sur le marbre, sur l'airain, en terre cuite et en plâtre, toujours belle. Que l'art ne s'afflige donc pas de la fortune de Jenny, Jenny appartient toujours à l'art, elle est son bien, elle est toute sa fortune. L'art veut bien la prêter à l'hymen d'un grand seigneur, mais ce n'est qu'un prêt qu'il lui fait, il faut que ce grand seigneur soit toujours disposé à rendre Jenny à l'artiste, c'est une stipulation écrite tacitement dans le contrat de mariage de Jenny.

JULES JANIN.



Revue Dramatique.

—

THÉATRE DES NOUVEAUTÉS.

Le Château de Saint-Bris, Drame en deux actes,

PAR M. ANCELOT.

Encore de la littérature à coups de ciseaux, du gaspillage de roman. M. Ancelot n'en sort pas. Il n'est point de livre qui ne lui doive droit de péage, pas d'écrivain qui ne soit à sa glèbe. C'est le déprédateur le plus rapace, le plus déterminé pillard, et loin d'y mettre un peu du sien, de s'approprier les plagiats par la manière d'en tirer parti, c'est beaucoup s'il ne les défleure, s'il n'estropie les gens en les dévalisant sans pitié. N'a-t-il pas défiguré Diderot? C'est au moins une consolation pour M. de Mortonval, s'il peut mettre quelque vanité à périr en si bonne compagnie.

Un mot du sujet. Le pétulant Réné de Montbron est sur le point d'épouser la blanche Marie de Noirmoutiers. Mais tout à coup il apprend par hasard qu'il a un rival, et que ce rival a lu sans scrupule ses lettres d'amour; aussitôt il rompt avec la douce et inconsolable Marie, et vole à de nouvelles fiançailles avec Marguerite de Saint-Bris. Puis, excité dans sa jalousie par Catherine de Médicis, il poursuit le trouble-fête de son bonheur jusque dans la chambre de celle qu'il croit perfide. Il le tue, et Marie, trop tard justifiée, s'écrie avec désespoir que la victime était son père.

Deux scènes passables et un joli décors ne composant pas un drame, M. Ancelot fera bien de retourner à la bibliothèque. Mais il y a lire et lire, et à moins qu'un excellent sujet ne lui tombe des nues tout complet, sa grande fabrique de drames menace de ne pas prospérer.

———

Le Voyage de la Liberté.

Chapelet de patriotisme, mots sonores qui résonnent avec force dans le cœur; la liberté parée des couleurs de France, et courant de ville en ville comme l'écho de juillet; force traits énergiques ou paroles gaies; scènes burlesques surtout où sont commentées en action ces retentissantes paroles d'un tribun : *Les rois s'en vont.* Les phases diverses de l'Italie, de la Belgique et de la Pologne : voilà cet ouvrage dont l'analyse est impossible. La critique se tait sur ces créations d'à-propos, fêtes de famille beaucoup plus que solennités de l'art. Avec le nom de Fontan, etc, à l'invocation de tant de phénomènes, de tant de souvenirs historiques, le succès était inévitable. Il a été complet. Au milieu de plusieurs salves d'applaudissemens, les auteurs ont été nommés.

THÉATRE DES VARIÉTÉS.

Les Comités révolutionnaires, Tableau historique,

PAR M. DUCANCEL.

Ouvrage de la réaction thermidorienne, invective de la vengeance, qui d'un juste ressentiment passe aux écarts de la fureur. Cette pièce, d'ailleurs détestable et stupide, n'est aujourd'hui qu'un outrage sans raison, qu'une spéculation dont le dégoût et la raison publique feront justice.

Où en sommes-nous, bon Dieu! si l'on a pu s'imaginer qu'il y eût quelque à-propos dans une diatribe passionnée, convulsive, ignoble; dans un canevas dont le succès inconcevable, aux jours sanglans et fashionables de la *jeunesse dorée*, ne fut certainement dû qu'à la bande de Fréron et consorts. Il y a là calomnie; il y a pis, il y a maladresse.

Que l'administration des Variétés reste frondeuse et ressuscite gaiement le système d'opposition avec lequel, au commencement de l'empire, elle amena tout Paris aux calembourgs de Brunet; que dans *Cagnard* on raille la peur; dans *les Croix*, la manie de décorations qui tourmente jusqu'à nos plus ardens républicains, on le conçoit : c'est de l'à-propos; c'est le ridicule du jour pris en flagrant délit, le caractère spécial de la quinzaine, chansonné comme de droit. Les circonstances doivent sans doute leur tribut à ce gai théâtre, dont la troupe est si bonne, dont le genre est si délassant : qu'il réfléchisse les facéties du feuilleton; qu'il soit le foyer des mordantes épigrammes du jour; qu'il glane des mots neufs dans les salons et dans *la Quotidienne*, c'est à merveille; mais aller fouiller à l'arsenal des insultes violentes, transporter 93 en 1831, imaginer entre ces deux époques, séparées par un siècle d'expérience, une sorte de similitude outrageante, une analogie qui n'est pas, ce n'est plus de l'habileté, ce n'est plus comprendre les limites décentes de la bonne foi, c'est vouloir faire de la salle un club ou un désert : c'est presque arborer le drapeau blanc.

Les vicissitudes de cette pièce sont assez curieuses. En 1796, on voulut la reprendre, et la censure dictatoriale la recommanda très-vivement comme un ouvrage digne de rappeler l'esprit public *à l'exercice des vertus républicaines*. Le ministre de la justice, M. Cochon de Lapparent, en défendit toutefois la représentation.

M. Ducancel ne se découragea point. L'attentat de la rue Saint-Nicaise, mis tout d'abord, par quelques crédules, sur le compte des jacobins, lui parut un excellent à-propos. Fouché refusa.

En 1814, à la restauration, même refus de M. d'André; bien que dans une épître, l'auteur présentât son ouvrage comme capable *de soutenir puissamment la monarchie*.

En 1815, M. Decazes en interdit très-poliment la reprise.

Enfin, après l'assassinat du duc de Berri, l'auteur accourut et se heurta, mais en vain, contre la volonté de fer de M. Franchet, qui ne voulut pas donner à cette œuvre déplacée, et dans

une pareille circonstance, l'autorité d'un réquisitoire contre les opinions libérales.

Aujourd'hui que le théâtre est libre, ouvert au mauvais goût comme aux progrès dramatiques, M. Ducancel est venu jeter cette parade usée sur la scène, et l'on ne sait ce qu'on doit admirer le plus, ou de sa persévérance à présenter son éternelle et prétendue comédie, ou du consentement de MM. Dartois et Crétu à cette insulte gratuite faite à la génération qui les sifflera.

THÉATRE DU PALAIS-ROYAL.

Le Guérillas,

PAR MM. LEUVEN ET LAUZAN.

C'est le mot à mot aussi fidèle que possible d'un charmant proverbe de M. Théodore Leclercq, moins le titre, et l'on a eu tort; plus, le principal personnage mis en scène, et c'est un tort de plus.

Dans son proverbe du *Brigand,* M. Théodore Leclercq préparait au moins une surprise et une contre-vérité délicate. Grâce aux éclaircissemens préliminaires, ce titre de maudit et de réprouvé s'effaçait peu à peu et faisait place insensiblement à l'idée d'un homme de parti, vaincu pour le moment par le hasard des luttes civiles, et par conséquent intéressant pour tout le monde : le mot aidait à la chose. Ensuite en le dérobant avec prudence à la scène, en le cachant aux yeux des spectateurs, l'ingénieux moraliste mettait plus favorablement en liberté l'intérêt assez équivoque des diverses femmes, jeunes, vieilles, laides ou jolies, qui voulaient tirer le malheureux de sa prison. L'absence du brigand gazait le péril d'un sujet déjà fort égrillard; et c'est bien mal à-propos que les arrangeurs ont fait sortir de la coulisse leur guérillas, pour le mettre à même de répéter à sa manière, c'est-à-dire avec moins de charme et de finesse, des détails épisodiques dont les réticences féminines laissaient deviner la portée. Il y a dans cette correction, osée sur ce petit chef-d'œuvre, un véritable manque de goût, et nous pensons qu'en tailladant sur le patron obligé les emprunts forcés dont nos arrangeurs ne sont pas chiches, ils doivent, en tout état de cause, se bien pénétrer des considérations d'artiste qui ont pu déterminer le maître dans l'arrangement de ses matériaux. Là est l'énigme de sa pensée, le mot et la raison des choses qu'il se refuse à montrer et à dire.

Après tout, M. Théodore Leclercq se fait jour à travers son œuvre démantibulée. Son esprit domine les défauts de ses copistes, et cet ouvrage est assez joli de sa première origine pour échapper au malheur de sa métamorphose.

On a vivement applaudi. Nous conseillons en conséquence à l'administration du Palais-Royal de courre sus à tout le répertoire de M. Théodore Leclercq, sauf nos réclamations en cas de besoin et dans l'intérêt de l'art dramatique.

Nouvelles.

Nous avons annoncé que le 12 juillet prochain, on allait procéder à l'adjudication du pont des Saints-Pères; nous avons en même temps émis le vœu que la préférence fût donnée à un système de construction fixe étudié de manière à ne pas gêner le port Saint-Nicolas, si utile au commerce. Aujourd'hui, nous avons malheureusement de fortes raisons pour croire que le système de suspension l'emportera sur l'autre. Notre devoir est de faire connaître nos craintes, afin que M. le comte d'Argout, ministre du commerce et des travaux publics, soit averti. Assurément, il faut faire en général les travaux au meilleur marché possible; mais il est évident ici que ce n'est ni le public ni le gouvernement qui en profiteront : au contraire, tout le monde y perdra, et le nombre d'ouvriers sera beaucoup moins considérable que pour un pont fixe. Nous venons, comme artistes, dire sincèrement nos appréhensions. L'administration nous saura gré d'un conseil que donneraient tous les amateurs éclairés. Nous verrions avec douleur se propager le style barbare du pont de la Grève, surtout devant le monument de la galerie du Louvre.

Le Roi vient de commander à M. Brongniart, directeur de la manufacture royale de Sèvres, un vitrail pour la chapelle du château d'Eu. Le directeur en a demandé les cartons à MM. Delaroche et Aimé Chenavard.

Horace et Carle Vernet sont à Paris; les artistes, leurs amis, espèrent que leur séjour se prolongera jusqu'à la clôture de l'exposition.

Parmi trois tableaux nouveaux et très-remarquables qu'Horace Vernet vient de faire placer au Salon, on distingue un portrait de sa jeune fille, d'une excellente couleur et d'une exécution ferme et facile.

Le Roi a fait ses choix au Salon pour sa galerie particulière. Le gouvernement va faire les siens à son tour. Des *on dit* circulent à ce sujet. On parle de tableaux de MM. Delaroche, Scheffer, etc. On cite encore la *Liberté* de M. Delacroix. Mais si les bruits disent vrai, avec quelles médiocrités, bon Dieu, doit être marchandé ce grand artiste! Après quelles pauvres productions doit passer cette magnifique peinture, la seule imposante, la seule à la hauteur du noble sujet qu'elle a retracé? Quel prix mesquin pour une si grande valeur! Non, c'est une erreur sans doute : car ce serait une trop sanglante ironie au peuple de Paris et au peintre.

Beaux-Arts.

SAINT-GERMAIN-L'AUXERROIS.

Deux vieilles églises, débris d'illustres abbayes, traditions des temps passés, jetées vivantes dans le siècle présent, restent debout après douze cents ans sur les deux rives de la Seine, et paraissent, avec Notre-Dame, pyramide de la Cité, les trois vieux témoins de Paris, chargés d'attester à tous les siècles la haute antiquité de ses croyances. Ces deux vieilles églises sont Saint-Germain-des-Prés et Saint-Germain-l'Auxerrois; toutes deux, petites-filles de Clovis, ont vu passer trois races de rois qui les ont saluées de leur couronne, et les deux Charlemagne de notre histoire y secouèrent la poussière de leurs sandales, en inclinant leurs fronts sous les voûtes qui, dans leur silence, semblent garder les secrets du passé et de l'avenir. Nées pour ainsi dire avec Paris, ces deux églises devaient mourir de sa mort, et toutes les révolutions du temps et des hommes n'avaient osé toucher les deux arches saintes..... Sœurs, elles dormaient dans la sécurité, quand une voix sinistre est venue leur annoncer la ruine de l'une d'elles; et cette voix de mort est arrivée, alors qu'un conservateur-général des monumens historiques vient d'être nommé, et, qu'après un voyage dans nos provinces, il rend compte de ses sollicitations en faveur de tous les monumens d'art voués à la destruction et préservés par son heureuse entremise. Certes, de quel droit irons-nous dorénavant blâmer le vandalisme de nos provinces, quand elles nous verront peu à peu nous dépouiller des derniers fleurons de notre couronne historique? A qui pourrons-nous adresser des reproches, quand on verra notre superbe mépris pour toutes nos vieilles richesses, et Paris veuf en peu d'années du trésor amassé en tant de siècles? Demandez où sont retournés les monumens des Petits-Augustins, qui vous répondra? Et si vous cherchez à travers les constructions nouvelles dont on comble les jardins des vieux cloîtres, vous trouverez brisés et défigurés les deux nobles portails de Gaillon et d'Anet, planches mises pour clore les bâtimens qui s'élèvent, et probablement destinés à disparaître avec les échaufaudages; puis dans chaque coin oublié de ces amas de bâtimens, quelque tête de roi mutilée, quelque portion de monumens du moyen âge qui semble amenée là pour y figurer des ruines. Quelle singulière et triste destinée, Paris envoie ses artistes rechercher et conserver par toute la France les curieux débris des siècles passés; elle ouvre ses musées à ce qu'elle peut en recueillir, et, dans ses rues, sur ses places, vivent encore de nombreux monumens qu'elle laisse dégrader et détruire.

Aujourd'hui l'idée d'embellir les abords du Louvre est venue à l'étroit cerveau de nos faiseurs patentés, il leur a semblé qu'il y avait quelque idée sublime à faire regarder face à face le Louvre et l'Hôtel-de-Ville, et Saint-Germain-l'Auxerrois, encore tout blessé des fureurs populaires, a été condamné à la destruction. La place sera nettoyée et ses vieux murs noircis disparaîtront devant quelques rues de plâtre et de moellons, amas de maisons nues et alignées au cordeau où s'iront enterrer les pierres des pilastres, des portiques et des voûtes de la vieille église. Que faut-il pour arrêter cette rage destructive, pour empêcher les architectes actuels, dans leur fureur d'embellissement, de porter la main sur la vieille chronique *architecturale* de nos premiers siècles? Est-ce quelque honte de voir effacer leur science tant civilisée par la science de ces temps que nous appelons barbares, ou bien le sentiment de leur impuissance qui se manifeste visiblement à eux, quand il s'agit d'embellir sans détruire, et de conserver dans leur projet le vieux Saint-Germain-l'Auxerrois entre la colonnade du Louvre et le portail de l'Hôtel-de-Ville? Eh bien! s'il est définitivement arrêté qu'une large rue doit conduire du palais des rois au palais populaire, percez cette large rue, mais, entre elle et le Louvre, faites une immense place, où comme une fontaine, une colonne, ou un mausolée, vous laisserez Saint-Germain-l'Auxerrois, vieux représentant de la vieille Lutèce dans Paris la moderne.

Trop de monumens ont déjà disparu depuis quelques années; assez détruire, il est temps de conserver: sauvons ce qui reste d'églises, de maisons, de témoins de notre histoire. N'est-il point assez de places pour les travaux de notre siècle, pour le génie de nos artistes? Hélas! les fureurs de nos révolutions n'ont que trop laissé leurs passages à travers les monumens de nos villes, qu'avons-nous besoin d'y ajouter encore? La mission des hommes d'art aujourd'hui est de retarder de quelques jours la chute de ce qui reste et de nos premiers temps et de notre moyen âge; c'est quelques supports qu'il faut mettre à nos vieilles murailles afin d'éloigner l'époque où, sans traditions du passé, ne trouvant plus sur notre terre la trace de nos aïeux, nous serons comme les Hébreux près des fleuves de Babylone.

Que si l'on a besoin de travaux à donner, d'embellissemens à entreprendre, recherchez, recherchez dans les mille détours de nos rues les restes de la muraille et des tours de Philippe-Auguste; découvrez, au Marais et dans le vieux quartier latin, ces maisons encore debout, dé-

coupées comme des dentelles, empreintes du cachet du quinzième siècle ; tirez-les de leur obscurité, entourez-les d'arbres et de grilles, et vous aurez bien mérité de tout ce qui porte un cœur d'artiste. Avez-vous besoin d'autres travaux? voulez-vous sauver de leur ruine quelqu'un de ces vieux monumens que les siècles laissent arriver jusqu'à nous comme héritage sacré? faites-vous ouvrir les vieilles caves de Saint-Denis, et sortez-en avec respect les vitraux où sont inscrits les hauts faits de nos croisades ; amenez-les à Saint-Germain-l'Auxerrois, vieux temples qui pria pour toutes nos nobles guerres, depuis celles de Karl-Martel, pour chasser les Maures de France, jusqu'à celles de nos dernières années, pour délivrer la Grèce et détrôner sur les côtes d'Afrique les descendans des Maures de leur règne de piraterie ; enchâssez ces anciennes vitres couvertes de leurs peintures dans les anciennes fenêtres de Saint-Germain ; réparez pierre à pierre, avec un respect religieux, toutes les meurtrissures de cette noble église ; et si vous la voulez consacrer pour une nouvelle destination, en présence de la colonnade du Louvre, faites-en la chapelle des morts des journées de juillet ; ce sera le vieux Paris priant pour les destinées du nouveau.

D'ailleurs, puisque vous avez créé un inspecteur des monumens historiques, consultez-le en présence de votre œuvre de destruction ; certes il n'a pas été appelé à vos conseils, car il vous eût montré, il vous eût convaincu de quel *sacrilége* historique vous voulez vous rendre coupables. Etes-vous donc résolus, artistes sans mission, à renouveler les incroyables barbaries de ces vieux moines des premiers siècles, qui grattaient de précieux manuscrits pour y inscrire leurs psaumes ou les notes de leur plain-chant? Non, cela n'est plus possible dans le siècle où nous vivons ; ou si, contre toute attente, un tel projet s'exécutait, votre nom, sur lequel chacun jetterait tout son mépris d'artiste, passerait à la postérité comme celui de quelque ridicule Omar des siècles modernes. Laissez le vieux Paris, si vous ne pouvez rien pour lui, et sa trinité d'églises primitives, et contentez-vous de nous montrer, dans ce que vous ajoutez de nouveau à cette vieille ville, l'ensemble le plus dépouillé d'art, d'élégance et de physionomie, que jamais siècle ait laissé à ses successeurs.

Quant à nous, dans notre amour de conservation et notre respect des vieux souvenirs, nous sollicitons du gouvernement de réfléchir long-temps avant de dépouiller Paris d'un de ses plus anciens édifices ; qu'il songe que les arts demandent à être entourés de tout ce qui peut parler puissamment à leur génie ; que la civilisation a besoin de tous les bâtons de l'échelle qui firent arriver jusqu'à elle, et que les monumens des siècles passés sont pour l'histoire, comme les vieilles chroniques, des livres dont la lecture forme l'historien. Paris, malgré ses doutes, son manque de foi et son mépris des choses saintes, possède encore un reste d'amour pour les belles cérémonies de l'église catholique ; quelquefois le cœur si rude de ses enfans se laisse toucher aux prières des morts ou aux cantiques des communians. Rendez, rendez Saint-Germain-l'Auxerrois à sa première destination ; que l'orgue retentisse encore sous ses voûtes maintenant solitaires. Les morts enterrés sous la colonnade veulent des prières et des lampes brûlant devant le Seigneur ; donnons-leur comme chapelle la vieille église d'où sortit le premier prêtre qui vint jeter un peu de terre, répandre l'eau sainte et réciter ses mystérieuses prières, sur leurs cadavres encore seignans.

Comte Horace de Viel-Castel.



Au Directeur de l'Artiste.

Monsieur, je viens de lire le rapport au Roi et l'ordonnance qui le suit, sur le monument projeté à la place de la Bastille. Jetons les yeux sur Paris. A la Bastille même, à la place Louis XV, à l'ancien Opéra, au Louvre, au Palais-Bourbon, au rond-point des Champs-Élysées, à la Madeleine, au quai d'Orsay, au Panthéon, partout ce ne sont que monumens annoncés ou non achevés. En sera-t-il de même de celui qui vient d'être décrété? Il y a peut-être là une question politique que je me garderai bien de chercher à résoudre.

En effet, les monumens élevés à l'époque où les sentimens qu'ils consacrent vivent dans les esprits acquièrent, comme enseignement historique, une valeur qu'ils perdraient si leur exécution était remise à une génération suivante, parce que la

tradition manquerait alors pour les expliquer aux masses. L'empereur Napoléon croyait que la France était redevable d'une grande partie des actions qui l'ont illustrée aux sentimens dont Corneille s'est fait l'interprète. Combien donc la mission de l'artiste, dont les ouvrages parlent incessamment aux yeux, est-elle plus large et plus puissante que celle du poète! Nous sommes témoins de l'admiration qu'inspirent encore, pour le nom romain, les travaux des arts laissés par ce peuple sur la surface de l'Europe. Le catholicisme ne se soutient-il pas encore sur l'appui de ses vieilles basiliques? Quand les hommes de la convention décrétaient son abolition, ainsi que celle de la royauté, ils ne faisaient qu'une vaine proclamation en laissant debout les églises et les palais royaux : tant que le catholique aperçut le dôme de son temple, quoique souillé, il crut à la perpétuité de son culte, et les demeures de Louis XIV et de Catherine de Médicis offraient une tentation continuelle et une position au premier qui oserait y pénétrer pour y relever le trône renversé. Napoléon appela à lui les beaux-arts pour exalter les esprits à la hauteur de son génie militaire : sa colonne a popularisé ces idées, avec son nom, jusque dans les hameaux; aussi s'est-elle élevée quand les bulletins de la grande armée enivraient encore toutes les têtes. Ceux qui renversèrent la statue impériale, à la place Vendôme, devaient, plus courageux dans leur vandalisme, renverser aussi le piédestal, dont le veuvage les accusait sans cesse, en rappelant ce que l'historien dit de l'absence des images de Cassius et de Brutus. Les travaux exécutés dans les arts, sous l'empereur, reçurent de leur dénomination ou de la date de leur création, quelle que fût leur nature, un tel caractère de nationalité, que le peuple identifia, d'abord par la pensée, son existence avec la leur; et, chose bizarre, la mine impuissante que les Prussiens faisaient jouer sous le pont d'Iéna eut peut-être dans Paris un retentissement aussi douloureux que le canon de détresse de Waterloo. Nous avons vu plus tard l'ignorance des sentimens, des sympathies du peuple, se montrer dans la résurrection de quelques monumens renversés par la révolution, et l'inauguration de gloires aussi étrangères à notre époque que celles de Richelieu et de l'abbé Suger. Henri IV pouvait seul espérer que sa statue serait saluée avec enthousiasme par le peuple, deux siècles après sa mort; mais le nom de Louis XIV n'avait pas besoin qu'une statue fût relevée au milieu de Paris, pour que le peuple se le rappelât avec une admiration pénible, au milieu des enchantemens de Versailles, avec respect sous les voûtes des Invalides, et à la vue des utiles travaux auxquels son souvenir est attaché du nord au midi de la France. Si jamais le peu de valeur des monumens qui ne se rattachent directement à aucune tradition populaire pouvait être contesté, ces géans historiques qui se dressent sur le pont de Louis XVI en fourniraient la preuve. Même dans cette classe de la société que son éducation a familiarisée avec notre histoire, combien peu se soucient en passant de lever les yeux sur ces marbres, qui ne leur rappellent qu'en masse les noms de Condé, Bayard, etc.! Suffren même, qui fut presque notre contemporain, est enveloppé dans cette indifférence aussi bien que ceux qui le précédèrent dès long-temps dans la tombe.

Mais je m'aperçois, Monsieur, que je vous entraîne tout-à-fait hors du domaine des beaux-arts; je vous laisse y rentrer, me promettant d'y venir vous retrouver, pour vous faire part encore de quelques réflexions sur le sujet dont j'ai commencé à vous entretenir.

A. P.

SALON DE 1831.

PAYSAGES.

M. Édouard Bertin vient d'exposer au Salon un paysage de grande dimension qui attire tous les regards. Le peintre appartient à la nouvelle école qui fait vrai avant de faire beau. Dans ce système le vieux paysage disparaît. Plus de fleurs colorées, plus d'eaux transparentes, plus de ciel bleu, plus de scènes champêtres toujours riantes, plus de pâturages dressés comme des sophas, plus de nuages étincelans, plus rien de ce fard, de ce joli, de cette grâce, devenues si fatigantes et si vulgaires. Le paysage a changé complétement. A présent c'est de la terre riche, c'est du soleil qui brûle, c'est de la pierre, ce sont des ronces, ce sont des rochers en pierre, c'est noir, c'est terne, c'est gris, c'est violet, trop gris souvent et trop violet, comme dans le paysage de M. Édouard Bertin.

M. Édouard Bertin s'est montré grand dessinateur dans son dernier tableau. Il a trouvé de belles lignes; ses seconds plans sont admirables; ce n'est pas un peintre qui s'en va avec enthousiasme cherchant les beaux sites et les jours éclatans, c'est un tenace dessinateur qui se pose au premier endroit venu, à quelque place riche, bien aride, morne et triste, et qui se dit : je ferai quelque chose de ce chaos, et qui vraiment en fait quelque chose. Et cela se fait patiemment, longuement, savamment, richement surtout; et quand cela est sur la toile, vous vous étonnez qu'il y ait du charme à voir ce rocher si rocher, ces ronces si parfaitement ronces, cette nudité si nue, et vous comprenez que la vérité a passé du tableau d'histoire au paysage, qui est bien aussi un tableau d'histoire; le tableau d'une histoire toujours vivante, toujours visible, toujours docile à l'étude de l'artiste et à la comparaison des amateurs.

C'est parmi les rochers friables et les grès de Fontainebleau que M. Édouard Bertin a été chercher son paysage. En général, ses rochers sont peu éclatans, sans une parcelle d'or ou d'argent, sans aucune de ces luisantes pierreries aux mille couleurs dont nos faiseurs de rochers ont abusé si souvent; en général aussi cette terre glaise, matte et compacte comme elle est, est peu favorable à la peinture. Jusqu'à présent, les peintres qui s'en étaient servis s'étaient vus forcés de les charger de fleurs ou de gazon, ou de personnages en repos; au pis-aller on y plaçait le berger et son troupeau. M. Édouard Bertin a montré son ro-

cher comme il l'a vu, tout nu, isolé, triste, long, haut, désolé; il l'a fait terne et gris, il n'a pris aucun soin de le parer ou de l'entourer d'ornemens; pour tout ornement, il a placé auprès de sa glaise un chardon aux couleurs changeantes et des ronces qui rampent. C'est tout-à-fait la terre de Fontainebleau.

Seulement, sur le second plan le peintre a dessiné quelques voyageurs en repos. Il a donné à ces voyageurs le costume du moyen âge : il a senti que si quelque chose méritait d'être peint dans un paysage, ce n'était pas le rocher nu, c'était l'homme; il a peint l'homme et il a bien fait. Dans ce groupe, qui est fort heureusement jeté sous un arbre, on distingue surtout deux personnages : l'homme debout et la jeune femme couchée, couchée simplement par attitude, et non pas, comme les héros de paysages, pour admirer le paysage qui les entoure. Tout cela est d'un goût exquis.

Ce tableau, dans son genre, est l'un des plus remarquables du Salon. Vérité, dessin, énergie, profond mépris pour les traditions reçues, sentiment inné de la nature et du vrai : tout est là. On ne peut adresser qu'un reproche à M. Bertin, c'est l'habitude qu'il a prise de faire trop gris. A force de vouloir éviter cette lumière maniérée et fantastique qui n'existe nulle part, cette fade couleur du prisme, il est tombé dans l'excès contraire. On dirait qu'il n'a jamais vu un de ces beaux jours francs et purs qui éclatent partout, même en France, même dans les carrières de la forêt de Fontainebleau.

Nous sommes en retard avec les paysagistes; plusieurs productions remarquables rendaient notre négligence inconvenante. Dans un prochain article nous parlerons de MM. Aligny, Jolivard, Jadin, Coignet, Ricois, etc., etc.

Littérature.

—

LÉOPOLD SPENCER.

Spencer a existé. Cette histoire n'est pas un apologue qui cache une moralité adressée aux artistes. Si la moralité s'y trouve, ce n'est pas ma faute.

Spencer était fils unique. Il naquit à peu près vers 85. A l'époque de la terreur, un affreux événement faillit l'empêcher de vivre : son père fut guillotiné sur la place de la Révolution, et sa mère, témoin de ce spectacle, le laissa tomber de ses bras sous les pieds de la foule; il manqua être écrasé. Toutefois Spencer eut le bonheur ou le malheur de vivre; et pauvre enfant, il s'éveilla plus d'une fois au bruit du canon des Sections; plus d'une fois la république ne donna pas assez de pain à sa mère.

Dieu marque les artistes au front; dans un jour de naissance il découvre un berceau, fait luire un éclair, et il attend; quelquefois il veut se tromper. C'est un scélérat, c'est un fou au lieu d'un artiste. Qu'importe! toutes les exceptions viennent du ciel et y retournent. — Dieu sait pourquoi.

A peine âgé de six ans, Spencer était intelligent et sensible plus qu'on ne l'est ordinairement à son âge. Quand sa mère l'envoyait à la porte des boulangers chercher, avec la carte de civisme, le morceau de pain noir que la république décrétait, il montait sur une borne, et, de là, il observait, sans arrière-pensée d'étude : en naissant un chat nage, un aigle vole, un poulain piaffe; c'était le même instinct : il observait de belles figures, pâles de faim et de patriotisme, ces hommes qui montraient tant de constance dans le malheur que quelques-uns, ceci est historique, sont morts debout, leur bon à la main; grand bonheur pour la foule! c'était un tour de gagné.

Spencer voyait ces figures et mille autres; et s'il apercevait une jeune fille de son âge, dont les petits pieds étaient écrasés, meurtris par la multitude affamée, il allait vers elle, lui laissait son bon en nantissement, et avec l'autre, avec celui de son obligée, il élaguait les jambes, serpentait à travers ces broussailles animées, et, arrivé au comptoir, il jetait son bon, emportait sa ration comme un vol, et puis, avec des larmes dans les yeux, dans les paroles, les lèvres tremblantes, il remettait le pain à la jeune fille, et remontait sur sa borne.

Voilà Léopold en âge d'étudier. Quel temps pour s'instruire! Les pères conscrits, voulant ramener les beaux temps de Saturne et de Rhée, selon leur affection mythologique, avaient réduit la jeunesse à se passer de latin, de collége, de professeurs. Un vieux prêtre caché dans sa maison venait la nuit, et, à la lueur d'une faible lampe, il initiait Léopold à toutes les richesses de Virgile et d'Horace. Ce contraste frappa l'élève; car c'en était un bien grand d'entendre et de voir sous les rideaux étouffés de l'alcôve, près d'un vieux lit, entre la ruelle, un vieux prêtre, sans passions, presque privé de la vue, poursuivi, la guillotine en regard, chanter Virgile, Mantoue, Brindes, Tibur, Tusculanum, et Horace, et les soupers de Mécène, et les farces de Crispinus, et les roses cueillies le soir, et toute la mauvaise société du Tibre entrant, et se jouant dans l'inflexible poésie; et le prêtre et l'enfant, riaient, pleuraient, étaient poètes chacun à leur manière; l'un avec les souvenirs de collége, l'autre avec ses espérances : seulement, quelquefois au milieu de la belle poésie : *Odi profanum vulgus et arceo;* ou *Venus, regina Gnidi;* l'élève arrondissait précipitam-

ment sa main sur la chandelle, et l'on entendait dans la rue: *Visite domiciliaire! mort aux prêtres! mort à ceux qui en recèlent!*

Alors on remettait la leçon au lendemain.

Quinze ans arrivèrent et Spencer se développa. Je suis désespéré de le dire, Léopold était laid: sa bouche était grande, son nez ouvert et large, ses joues sans éclat, son corps petit, sa poitrine étroite; mais il avait un front de taureau fortement sculptée et où était accusé une disposition prédominante. Laquelle? il l'ignorait lui-même.

Vienne à l'artiste prédestiné une émotion quelconque, elle ne lui échappera pas. Que ce soit la chanson populaire qui traîne dans les carrefours à l'heure où le vent de la nuit l'éparpille bien loin; que ce soit la voix de la belle actrice qui éclate, qui monte, qui s'épanouit sous les arceaux d'or de l'Opéra; que ce soit, au soleil, la prière du pauvre qui marche seul sur le grand chemin; que ce soit, mon Dieu, un rien que tout le monde foule, un spectacle commun pour tous; un soleil qui se fond, qui crève à l'horizon; l'étoile perdue, la lune qui éclabousse des rayons sur un dôme d'église, cela n'est rien pour vous, pour moi; mais pour l'artiste, à cette voix de pauvre, à cette voix de femme, à ce jour, à cette nuit, il aura des sensations froides à son cœur, brûlantes à sa tête, et s'il est pauvre, s'il a faim, s'il aime, si on l'ignore, malheur à lui! le voilà dieu! le voila artiste!

Spencer ramenait toutes ses idées à une marchande de bas de la rue de la Verrerie qu'il avait vue en passant. Pauvre fille qui ouvrait sa boutique à cinq heures et la fermait à minuit; toujours sur pied; l'été sans rideaux, l'hiver sans feu, et avec cela une figure de cloître, pâle, blanche et dédaigneuse; mais de ce dédain qui s'attache aux lèvres, non après la funeste connaissance de ce monde, mais en y arrivant. On sentait que l'ange sans nom qui marque au-dessus de la bouche humaine l'empreinte de son doigt, qui creuse le sillon mystérieux où l'ordre de taire ce que nous avons vu là-haut est imprimé; on sentait qu'il avait presque oublié chez elle cette ineffaçable empreinte: de là un mot qu'elle savait sans le pouvoir dire, de là une étrange expression à son visage.

Spencer était fou de la marchande de bas. Mais comment lui parler? mais comment la voir? Un petit bonsoir seulement lorsqu'elle fermait ses volets, un petit bonjour le matin lorsqu'elle les ouvrait!

Afin de l'admirer à toutes ses heures, il avisa de se placer comme ouvrier chez un marbrier exactement situé vis-à-vis la céleste marchande de bas.

Savez-vous comment, pourquoi, le hasard, si c'en est un, répond si consciencieusement à une vocation? car si l'artiste réussit dans un art, et qu'il l'ait embrassé fortuitement, où est la prédisposition? S'il y a prédisposition, à quoi bon le hasard? Passons.

Le voilà sculpteur, c'est-à-dire lavant les outils, sciant des marbres de cheminée, nettoyant la boutique, polissant des mortiers pour les pharmaciens; mais qu'il fut bien récompensé pendant trois ans! Il aima la marchande de bas, il en fut aimé, puis elle mourut de la poitrine, et lui fut appelé par Napoléon au service de l'armée: c'était à l'époque de la guerre d'Espagne.

La nuit qu'elle mourut fut un coup de hache donné à l'existence de Léopold. Alors il se sentit seul: sa mère était morte aussi; il n'avait pas d'état, pas d'ami, pas de parens; seulement un vieux sculpteur italien pour maître, un ignorant qui aurait retouché sans scrupule la tête du Laocoon, et préféré un pilon de marbre au torse antique.

Ayant appris que sa maîtresse avait été jetée dans la fosse commune au cimetière du Mont-Parnasse, il y fut avec de la glaise, franchit le mur, flaira tous les trous, trouva le grand; y descendit, et remua une vingtaine de cadavres; il en mit sur le côté, sur le dos, sur le ventre, debout, contre la parois; enfin, entre un maçon crevé en tombant d'un échafaudage, et un noyé à qui les poissons avaient mangé les yeux, il trouva sa petite amie, la marchande de bas; il l'assit sur ses genoux, la baisa au front, écarta ses cheveux noirs, et la couvrit de glaise. L'opération fut longue, car il pleurait, car la morte s'en allait de ses bras tant elle était flasque, et puis les morts qui le regardaient faire...

Enfin quand son commerce fut achevé il sortit du cimetière, alla chez lui et se mit à l'œuvre.

Œuvre de démon! car il avait faim, et au jour son maître l'attendait. Pourtant avec un outil volé, un morceau de marbre volé, il frappa, brisa, écailla, tira à force de sueur, de cette pierre, une tête de femme! Elle dut être parfaite, car il n'y retoucha plus.

Au matin il alla mettre du plâtre à une cheminée qui fumait: c'était chez un ambassadeur. En entrant on lui fit ôter ses souliers; en sortant on fouilla dans ses poches!

J'ai dit qu'il avait quinze ans, et qu'il allait à l'armée d'Espagne. Quelle existence pour une agitation d'artiste que cette symétrie de marches, de mouvemens, d'obéissance! Au lieu de pouvoir, voyageur pensif et distrait, s'asseoir sous le grand arbre pour mesurer le grand horizon; se faire le centre de toutes les solitudes d'air, de montagnes, d'eau ou d'espace qu'on rencontre; de pouvoir, arrivant par une nuit de lune dans une ville endormie, s'arrêter au milieu de la grande place, et, magnificence imprévue, ressentir l'indicible effroi d'une cathédrale qui se voile et se découvre sous sa gaze de brume;

de pouvoir épuiser tout ce qu'on a d'amour, de religion et de science, à suivre ces ondulations, ces jets, ces pyramides, ces fantaisies, ces caprices, ces coquetteries, ces diadèmes, ces roses, ces arbres, ces lyres, ces échelles, ces forteresses, ces cloîtres, ces niches, ces monstruosités, ces merveilles, cette bible, cette épopée, cette apocalypse de pierre; au lieu de pouvoir tout cela, avoir un fusil de fer sur les épaules, un chapeau de fer sur la tête, des souliers de fer aux pieds; obéir à un rustre, manger avec un goujat, coucher avec un imbécille, et répondre à un numéro ou au sobriquet expressif de Sournois ou de la Tulipe.

A cinq lieues par jour, à cinq sous par jour, il parcourut toute la France; il vit, pour toutes choses remarquables, quinze cents mairies, quinze cents capitaines de garnison.

Pauvre Léopold! qui sait, hormis Dieu et celle qui repose dans la fosse commune, que tu as une ame céleste, une imagination ailée, et mille fois plus de valeur intelligente que l'Attila corse qui te conduit? Pauvre Léopold!

A lui les reproches sanglans de paresseux, de négligent, de mauvais compagnon; à lui les pénibles corvées, à lui à aller chercher le bois qui déchire les épaules, le suif qui infecte, la soupe brûlante qui tombe sur les pieds, la place du bout au lit de camp, près de la porte, la faction longue, lointaine et méprisée.

C'était aussi par une faction dans une gorge des Pyrénées, où bivouaquait son régiment, qu'il fut oublié un jour entier. Il avait faim, il avait froid; quelques balles catalanes venaient mourir à ses pieds dans la neige; car il y avait de la neige, une bénédiction. La diète, qui irrite, l'exaltation des souvenirs, et je ne sais quel orgueil de soi-même que donnent un ciel qu'on touche et une terre qu'on ne voit plus, le rappelèrent à toute son énergie intérieure, à ses affections prédestinées. Il jette son fusil à terre, dégaîne son sabre, et le voilà séparant, de sa lame glacée, de ses mains bleues et engourdies, des monceaux de neige, nivelant de larges places, abattant des cônes, ouvrant des tranchées; et puis, à deux mains, modelant, ébauchant, équarrissant des palais, des temples, des dômes, des murailles, des bastions. Là marchent les innombrables armées d'Alexandre; là celles de Darius; là les Grecs; là les Perses; là les chevaux, les léopards, les tigres; là les éléphans, leurs tours, les arbalétriers qui se penchent; là les chars, leurs roues sans rayons; les soldats avec des massues, des javelots, des dards droits, obliques, en faisceaux; et plus loin le choc de la mêlée, le clair-semé de la fuite; les tours brisées; les éléphans traînant leurs jambes; Darius jetant ses bras au ciel; victoire, défaite, l'Europe, l'Asie, la guerre et la conquête, tout était là. Il croyait voir tout cela.

Et au milieu de cette population qu'il avait créée, il se promenait parlant aux uns, aux autres, et puis retombant abattu, satisfait, comme l'artiste après l'inspiration, comme la mère qui vient d'accoucher, comme Dieu après un prodige accompli.

Au soir il se rappela qu'il y avait quatorze heures qu'il était en faction; il se dirigea vers le campement, et son premier cri fut pour appeler tous ses compagnons et les rendre témoins de son ouvrage.

Les uns le crurent fou, les autres égarés par la faim: on le suivit.

Arrivé sur les lieux, le soleil avait tout détruit. Palais, éléphans, rois et soldats, étaient en eaux. Tout fondu!

C'était pourtant un bel ouvrage!

Les chefs lui infligèrent une punition; à la veillée on le chansonna.

En garnison à Madrid, au lieu de s'endormir dans les séductions du repos, il visita les musées, pénétra dans les profondeurs des couvens et les mystérieuses obscurités des églises, pour agenouiller son admiration devant les tableaux et les statues que la piété y a cachés. Le sentiment religieux et la foi des arts s'unissaient en lui dans l'effusion de ses extases; et quelquefois le double culte qu'il exprimait était si intime qu'il adorait l'artiste à l'égal de sa pieuse création. Magnifique sacrilége!

Spencer était arrivé, par son âge, par ses malheurs, par la contrainte d'une profession antipathique à ses goûts, à ce nœud de l'existence qu'il faut briser pour en laisser sortir la sève. Il touchait à cette époque de crise où la débauche des rêves, la fatigue des désirs, la faim de solitude, les voluptés d'isolement, jusqu'alors déjetées et trop ardentes pour produire autre chose que du feu, des cris et des douleurs, se ramassent en puissance, attaquent une idée, et résument en elles l'amour, la religion, la vertu, les vices, tout ce qui fait l'homme, tout ce qui fait l'artiste.

Son corps d'armée fut rappelé en France. A travers les combats partiels que leur livraient chaque jour, chaque heure, les guérillas, il fut blessé à la poitrine. Transporté en France, à Paris, il guérit de cette blessure.

Sous ce beau ciel qu'il revoyait, sous le charme d'une liberté d'intelligence qu'il sentait d'autant plus qu'elle avait été si horriblement comprimée, son ame s'ouvrit à la révolte des passions. Quelques circonstances fortuites le poussèrent dans une maison de jeu.

D'abord il joua par délassement, puis par goût, puis par habitude, puis par passion. Alors, adieu le bonheur naïf de vivre dans la pensée, de goûter le plaisir sans re-

mords d'un beau soleil qui blanchit votre mansarde le matin, qui allume vos quatre carreaux le soir ; la volupté d'ouvrir sa croisée aux étoiles, d'entendre rouler à deux cents pieds au-dessus de son niveau le fiacre de minuit, ou d'entendre les chiens qui conversent avec les ruisseaux.

Il veut de l'or pour avoir des meubles, des rideaux à tentures, des fauteuils à roulettes, des pantoufles vertes, des dîners à champagne, des femmes aimables ; et quand les cartes et les dés ont ramené ces belles choses, il revend les meubles, les tentures et la femme pour de l'or. Il appelle un marchand d'habit qui lui cède une veste à la hussarde, des bottes à revers et un chapeau de noyé. Cela suffit.

C'est lui qui vous attend au pied des halles, sur la place de la Bourse, dans le jardin du Palais. Prêtez-lui vingt francs ; à défaut, cent sous ; à défaut, vingt sous ; à défaut, payez-lui un petit verre et un cigarre.

Oh ! pourtant, que d'étonnantes merveilles voyagent avec des ailes, des couleurs, des diamans, des palmes, des épées, des voiles, dans la mythologie de son cerveau !

Cependant son hôtesse ne veut plus de lui. Il sortira demain de son cabinet situé rue de la Calandre, pour aller Dieu sait où. Il fait son paquet : tout tient dans un bas, et son bas dans son chapeau.

Le voilà assis à côté des maraichers de la place des Innocens ; dormant avec les maraichers, mangeant la soupe à trois heures du matin avec les maraichers. O Jean Goujon ! tu as vu Marmontel descendre à minuit pour remplir à la sourdine sa cruche à ta naïade bienfaisante ; mais qui t'eût dit qu'un artiste, qu'une ame belle comme la tienne, qu'un génie qui eût jeté ta coupole dans les airs et la Seine sur cette coupole, dormirait le long des marches de ton monument.

Spencer admirait ce panorama vaporeux, endormi, éveillé, arrivant, s'arrêtant autour de lui ; ces pavillons où luisaient des lanternes ; ces femmes gaies, pâles, bâillant, comptant des choux, écossant des pois et buvant de l'eau-de-vie. C'était la poésie d'Ossian, de Téniers, de Rembrandt, fouettée ensemble. Cette poésie était celle de Léopold.

En s'éveillant il vola une botte de radis et six pommes à un maraicher. Licence poétique.

A quelque temps de là, il y eut la distribution des prix de peinture. Il sortait du Louvre ; mais comme il n'avait littéralement pas le sou pour aller à l'Institut, il fut obligé de renoncer au pont des Arts pour remonter le quai et traverser le Pont-Neuf. Sans la rapidité du courant il aurait passé la Seine à la nage.

Il y avait foule. Les grands seigneurs, les grands peintres, les femmes à plumes, les hommes de lettres, entraient, descendaient de leurs équipages, prenaient place sur les banquettes, le jury s'asseyait.

« Vous n'entrerez pas pour trois raisons, lui dit le portier, d'abord vous n'êtes pas artiste ; secondement vous n'avez pas de carte ; troisièmement vous n'avez pas de souliers. » De ces trois motifs d'exclusion, le premier le blessa davantage.

Il attendit au soleil, assis sur la croupe chaude d'un des quatre lions de bronze de l'Institut, le résultat de la séance. On lut un discours, on en lut deux, on en lut trois ; il faillit tomber dans le bassin. Ensuite des applaudissemens bruyans retentirent. On couronnait l'artiste qui devait être envoyé à Rome, et ce n'était pas lui, Léopold Spencer ! Alors sa tête se perdit, il déchira sa chemise, maudit le sort, maudit l'oisiveté, maudit le 113 et partit pour Rome.

Comment y alla-t-il ? demandez à Gilblas, à Gusman d'Alfarache.

Arrivé à Rome, il alla se loger dans les écuries de l'ambassadeur de France. Les chevaux et les palfreniers ne le voyaient pas trop mal. Il amusait beaucoup ces derniers en dessinant au charbon leurs images sur le mur.

Il essaya de se lier avec quelques artistes de l'école française, mais ces messieurs avaient la plupart deux chemises, une paire de bottes, et mangeaient de l'excellente vache à l'auberge *del Grando Urbino* ; leur fierté fut inabordable.

A quelque temps de là, il fit connaissance d'une belle Toscane, chez laquelle il avait été appelé pour vernir deux tableaux. La Felicina, c'était son nom, aimait les artistes. Soit pitié, soit contresens sur l'énergie des traits du jeune homme, elle s'attacha Léopold, sous condition qu'il consentirait à ne jamais se mêler à la conversation, lorsque serait réunie chez elle l'élite de la peinture. Il promit et fut installé.

Comme il dut souffrir ! Parmi les illustres commensaux les uns passaient leur temps à médire de leurs confrères, au lieu de les éclipser par des ouvrages, comme si la critique n'était pas le talent de ceux qui le cherchent ; les autres étaient en continuelle génuflexion devant l'antique et ne juraient que par l'Apollon. Païens !

Ceux-ci étaient pour David, ceux-là pour Raphael, et comme ils prenaient du tabac dans l'or, on n'osait pas les contredire.

Ceux-là avaient passé quarante ans de leur vie à faire des profils droits, des grands pieds et des draperies sévères. Ils ne concevaient pas différemment l'humanité.

Les plus jeunes, c'est-à-dire les plus hardis, les plus

novateurs, osaient croire que les sujets modernes n'étaient pas tous à dédaigner. Néanmoins ils tenaient encore au nu; sans le nu, ils ne concevaient pas de beau possible. Ils auraient représenté Pierre-le-Grand dans le chantier de Saardam, ou traversant le Volga, nu, avec une feuille de vigne. En Russie!

Ensuite, les exagérés allaient jusqu'à la cuirasse; mais ils s'arrêtaient là. Le nu ou l'acier, mais pas le drap ni le coton! Ceux-là faisaient pitié. L'acier, de marbre!

Après ces grands astres venaient les satellites: ceux qui copiaient, parlaient, se damnaient d'après le maître, étaient à genoux, se faisaient bas-reliefs. Ceux-là étaient déjà médiocres dans le genre historique, ils faisaient des tableaux historiques; des paysages historiques; de ces respectables paysages en perruque et en toge, où les arbres ressemblent à des présidens à mortiers, où tout était si noble que cela ne ressemblait à rien; mais ils étaient dans la bonne voie. Ainsi faisait Poussin.

Pauvre Spencer! non-seulement obligé de moucher les bougies, de verser à boire à ces gens-là, mais de se taire...

Un jour il n'y tint plus!

Ainsi qu'à l'ordinaire, les sculpteurs et les peintres célèbres s'étaient réunis chez la Felicina. Il y fut question d'un monument que le pape allait mettre au concours, le tombeau du Dante. Merveilleux sujet de discussion!

Les plus savans parlèrent les premiers: il fallait que le poète florentin fût représenté debout, couronné d'étoiles, un livre à la main, entre l'Italie qui lui présenterait un épée, et la Poésie qui lui offrirait une palme de marbre.

L'idée fut trouvée miraculeuse.

Un second, pensionné par l'empereur d'Autriche et décoré par l'empereur de Russie, soutint que le Dante devait être assis, les poètes n'ayant pas l'habitude de travailler debout. On l'assiérait dans le fauteuil d'académie.

L'objection fut trouvée divine.

On assit le Dante dans un fauteuil.

Arriva un troisième, qui trouva inconvenant de lui mettre un livre à la main, par la raison que ce livre serait le sien ou celui d'un autre. Dans le second cas, l'incident serait flétrissant pour le Dante, dans le premier on supposerait le poète sans modestie.

La réflexion fut reconnue sublime.

On ne mettrait pas un livre à la main du Dante, qu'y mettrait-on?

Les plus hardis répondaient: une lyre, une harpe, une trompette, une flûte, celle de la Renommée.

Mais par cela même que chacun citait un instrument, chacun voulait faire prévaloir le sien. Spencer, qui pendant cette conversation avait la sueur au front, s'écria:

« N'y a-t-il pas dans la vie du poète quelques-uns de » ces traits qui soient tout l'homme? Dante fut écrivain, » soldat et théologien. Quand un argument ne pouvait » être soutenu à la pointe de l'épée, il aiguisait un vers, » le rougissait dans sa tête, fournaise ardente, le trem- » pait et tuait. »

Écoutez!

« Dante, fatigué de la monotonie de ses inspirations, » distrait par le bruit que faisaient à ses côtés un amour de » quinze ans et les troubles de la guerre civile des Guelfes » et des Gibelins, voulut exciter en lui une exaltation » en dehors de tout ce qu'il avait habitude d'éprouver. » Ni les caresses fondantes de sa Béatrix, ni l'éclat du » soleil florentin, ne lui parurent assez puissans pour » remuer fortement son imagination; il voulut connaître » l'amour comme on l'éprouve au ciel, et la douleur » telle qu'elle est aux enfers: sur la terre il était trop » loin de cet idéal. Un historien bolonais rapporte qu'il » prit un narcotique si violent que pendant quarante- » huit heures il dormit d'un sommeil léthargique. Lors- » qu'il s'éveilla il s'écria: *Je viens de l'enfer, je l'ai vu!*

» Pourquoi ne pas choisir ce moment pour représen- » ter le poète de la *Divine Comédie?* Quel parti à tirer » de cette tête endormie où passent et passent encore tous » les cercles du séjour des maudits! Et Capanée blas- » phémant le ciel que lui cachent des langues de flamme; » et le comte Ugolin, et Mainfroi l'excommunié, et Fa- » rinata, debout sur son tombeau, riant à scandaliser » les damnés! Quelle poésie d'effroi et de désespoir le » ciseau de l'artiste pourrait répandre dans les lèvres » convulsives, dans les yeux à demi ouverts, dans la » poitrine haletante du poète! Faut-il former un groupe; » au pied du Dante mettez Béatrix attendant son réveil, » le provoquant par ses larmes, par ses cris, par son » désespoir. Deux instans sont à la disposition de l'ar- » tiste: celui où le Dante rêve de l'enfer, et celui où, en » rouvrant les yeux, il rencontre Béatrix. Quel admirable » contraste! ces deux figures, l'une encore toute chaude » de sa vision, l'autre attentive et belle. Humanité, poé- » sie, idéal, tout est là. Eh! vite un ciseau! que je fasse » jaillir du sang du marbre! »

La Felicina se leva furieuse, fit un signe expressif à Spencer, et les domestiques le mirent à la rue.

Il était chassé.

Il n'avait pas fait vingt pas qu'un homme grand, pâle, à figure vénitienne, accourut, le pressa en pleurant dans ses bras et lui dit: Je vous ai entendu, je vous ai compris;

vous avez pleuré, vous êtes artiste! Grand sculpteur, vos gestes taillaient du marbre; j'en taillais avec vous tandis que vous parliez. Nous sommes l'un et l'autre couverts de poussière. Vous êtes pauvre et je suis riche. Avant de partir, car je pars demain pour la cour du duc de Toscane, acceptez ces cinquante louis. Adieu, frère! je ne vous oublierai pas.

Spencer avait peine à se remettre de toutes ses sensations. On l'avait chassé; mais qu'était ce léger malheur à côté de l'ineffable joie d'avoir été compris? L'artiste qui est compris, mon dieu! c'est l'homme que la faim dévore, que la foule écrase, éclabousse, et qu'une femme vient consoler; qui lui dit: « Je t'aime! On te trouve laid, repoussant, plein de défauts, et moi je t'aime! Tu n'as ni abri, ni pain, ni ami, ni souliers, et moi je t'aime! Pour avoir ta part d'existence, tu as été obligé de voler; tu as entendu la loi te déclarer infâme et senti le bourreau te passer un carcan de trois heures autour du cou! et moi je t'aime! je t'aime! tu es sauvé! » Voilà l'artiste qui est compris.

Il faisait ces réflexions lorsqu'il entendit un corps qui plongeait dans le Tibre; il le suivit, il le retira. C'était une femme, une jeune fille.

« Pourquoi vous noyer?

— Je n'ai pas de dot pour me marier.

— Et il vous en faut une?

— C'est le seul moyen de racheter mon futur.

— Que ne le disiez-vous plus tôt? Avant de se noyer on doit toujours parcourir la longueur du pont. La fortune est peut-être au bout. La voilà, mariez-vous. Seulement appelez votre premier enfant, si c'est un garçon, Léopold, et Maria, si c'est une petite fille. »

Il donna la somme qu'il avait reçue.

Il pensait encore à la marchande de bas. — Hélas! deux ans s'écoulent et il ne fit rien. Léopold, pendant ce temps, vécut aux dépens des artistes de Rome. Tous les jours à midi on le voyait sur la place d'Annonziata, lui et un chien dont le maître, jeune artiste, était mort. Le chien et lui vivaient aux frais de l'école. Plus d'un voyageur sait cela.

Léopold s'était abruti avec la boisson. Après le jeu, après l'amour, après la bassesse, après l'oisiveté, l'ivresse était venue. Ce n'était que dans le vin qu'il trouvait une consolation ou plutôt un étourdissement à ses maux, à ses illusions déçues.

Bref, à pied, comme il y était allé, il revint de Rome à Paris. Oh! alors, il jura d'être sage, de sculpter, d'avoir ses heures de travail et de repos auxquelles il ne dérogerait pas. On l'estimerait, on le louerait; l'art qui avait fait toute son adoration, l'art ferait sa fortune; il aurait donné des fleurs à sa jeunesse, il remplirait d'or ses vieux jours.

A ses vieux jours! effrayant retour sur lui-mêmes! Spencer jeta les yeux sur une glace, et alors il s'y vit ridé, vieux, sans dents, l'œil éteint, les cheveux blancs!

Malheur! malheur! malheur! Spencer était fini. Oh! combien alors de vipères entortillèrent son cœur; ce cœur de feu dont il n'avait tiré que de la cendre.

Par une journée sombre de janvier, une longue diète l'étendit sur un lit de paille moisie; et il y mourut.

Spencer fut enterré aux frais de la ville, c'est-à-dire jeté dans la fosse commune; personne n'alla prendre son empreinte.

Mais, fatalité désolante! le lendemain de sa mort une lettre, arrivée de Venise, timbrée de cent pays différens, reçue et chassée par tous les bureaux de poste, maculée de rouge, de bleu, de noir, bardée de lignes, parvint enfin au grenier de l'artiste.

Le commissaire de police du quartier l'ouvrit et y lut ces quelques lignes.

Monsieur,

« Je vais mourir, et je meurs sans avoir achevé mon » groupe de la religion; c'est mon plus cher ouvrage. On » m'a parlé de Thorwaldsen, mais Thorwaldsen est alle- » mand; il a du génie, mais pas de chaleur; je l'ai re- » fusé. En Europe, il n'y a que vous digne et capable » d'achever mon groupe. Venez, Spencer, venez! je » mourrai content.

» Adieu, frère! — Canova. »

Léon Gozlan.





Revue Dramatique.

ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE.

L'Orgie, Ballet-Pantomime en trois actes,

PAR MM. SCRIBE ET CORALY.

MUSIQUE DE M. CARAFA, DÉCORATIONS DE M. CICÉRI.

L'orgie! voilà un mot qui sonne fortement à l'oreille, un titre qui promet du désordre, et l'ivresse en tumulte, et l'emportement des passions en délire; mais le nom d'un auteur habitué à se jouer, sur toutes les scènes, avec les sujets les plus scabreux et les plus difficiles, promet à son tour qu'un tact délicat et fin, éludant les écueils avec adresse et ne levant qu'un coin du voile, saura éveiller l'imagination sans la souiller. Et de fait, dans le ballet nouveau, l'orgie n'est que sur l'affiche et derrière les coulisses; et tout, sur la scène, se passe le mieux du monde en entrechats. Les auteurs se sont souvenus sans doute des spirituelles leçons de Beaumarchais sur l'influence de l'affiche, la moitié d'une œuvre de théâtre, comme le titre est la moitié d'un livre.

C'est le soir. Aux environs de Séville, dans la vaste salle de l'hôtellerie du *Soleil d'or, posada* fameuse et bien servie, notez ce dernier point, lecteurs, et n'oubliez pas que c'est là une Espagne pour rire, une Espagne d'Opéra, moines, soldats, paysanes et joyeux villageois, se livrent pêle-mêle au plaisir bruyant. Le vin chasse le souvenir des fatigues, et les voûtes retentissent au bruit des refrains, des castagnettes et des voluptueux fandangos de l'Andalousie. Arrivent à cheval quatre officiers, parmi lesquels se distinguent don Carlos et Fernand. Ils descendent, s'élancent avec aisance au milieu de la scène joyeuse, et sans façon prennent des danseuses au nez des villageois qui se fâchent et dont ils se moquent. Animés déjà par ce plaisir improvisé, ils entrent dans une salle voisine où les attend un splendide repas, et là ils noient dans des flots de Xérès et de Pacarète les restes de leur raison.

Tandis qu'ils font voler en éclats assiettes et verres, don Juanito, vieillard retiré du service, entre appuyé sur sa fille Marie et Philippe son fils, soldat qui va rejoindre son régiment. Après quelques instans de halte, ce dernier prend son sac, part, et son père et sa sœur vont lui faire la conduite un bout de chemin. Avec eux sortent tous les villageois, dont les bruyans ébats ont ouvert la scène.

Cependant nos hidalgos rentrent animés plus que jamais de cette ivresse que Figaro appelle la bonne; ils lutinent les deux nièces de la senora Gaetana, l'hôtellière, et le punch brûlant circule, et les têtes s'échauffent encore, et les danses recommencent avec plus de vivacité. En vain à grand'peine mettent-ils l'hôtellière elle-même de la partie, ils n'ont toujours que trois danseuses pour tenir tête à quatre cavaliers. C'est Carlos qui n'a pas la sienne. Piqué des plaisanteries de ses camarades, il jure qu'il aura aussi sa danseuse, dût-il aller l'enlever sur le grand chemin. La porte s'ouvre, et voici venir don Juanito et sa fille, qui ont quitté Philippe. Don Carlos se précipite sur Marie. Le père, qui a mis flamberge au vent, est bientôt désarmé. Grand désordre, grand tumulte; la garde arrive; mais trop tard; déjà les quatre cavaliers ont pris la fuite, et la jeune fille est enlevée.

La scène change, et nous transporte à Séville, chez don Carlos. Son oncle, don Henriquez, qui lui tient lieu de père, lui apporte, avec un ordre de départ, les épaulettes de colonel, et lui réserve à son retour la main de sa cousine Hermance. Le front de Carlos est chargé d'ennuis et de remords : d'ennuis, car il lui faut sourire à un hymen que n'a pas approuvé son cœur; de remords, car il n'a point respecté l'honneur, l'innocence et la faiblesse, et sa captive est là sous le verrou, dans la chambre voisine, près du salon où les visites d'Henriquez le font incessamment trembler d'effroi. Resté seul, il a soin d'éteindre toutes les bougies avant de faire sortir sa victime. Marie paraît. Hors d'elle, échevelée, la douleur peinte en traits effrayans sur la figure, elle se jette sur l'épée de son ravisseur et veut se donner la mort. Lui, cherche à la calmer, à se réconcilier avec elle, à la réconcilier avec elle-même : un geste d'indignation et d'horreur est la réponse de la jeune fille. La seule chose qu'elle veuille accepter de lui, c'est la liberté d'aller retrouver son père. Il y consent, et pendant qu'il va vérifier si elle peut sortir sans être vue, un rayon de la lune jette sa lumière fugitive dans l'appartement, et permet à Marie d'examiner les lieux. Peut-être quelque indice trahira-t-il le coupable. Les tableaux, l'ameublement, se gravent dans sa pensée. A peine a-t-elle eu le temps de se saisir d'un riche chapelet offert à ses regards, que Carlos revient, lui attache un mouchoir sur les yeux, la reconduit et la rend à la liberté. Voilà les deux parties du premier acte.

Vivent Lope de Véga, Calderon, Schiller et Goëthe, qui nous ont appris à nous amuser en narguant les règles de la vieille routine! Quand le second acte commence, cinq ans se sont écoulés; nous retrouvons notre héroïne mère d'une charmante petite fille et riche fermière. Où? Précisément dans le village de Ximenès, à la porte du château de l'oncle de don Carlos, de don Carlos devenu général. Le château! Notez encore, lecteurs, mais qu'importe ce mensonge de théâtre? Qu'un écrivain de *libretto* bâtisse des châteaux en Espagne, où il n'y en a point, qu'importe encore une fois, pourvu qu'il nous amuse? Ce n'est pas la vérité qu'on va chercher à l'Opéra. Or donc Carlos et Marie se voient sans se reconnaître; ils s'aiment, ils se le disent, ils voudraient bien aussi se le prouver par un mariage; mais il est toujours question de celui de Carlos avec Hermance, qui, de son côté, aime Fernand; et puis un grand seigneur et une fermière!... N'est-ce que cela? Attendez un instant, Marie est noble : voilà Philippe devenu capitaine, qui arrive tout à propos de l'armée

pour nous l'apprendre. Il arrive donc : grande joie de sa sœur ; jalousie de l'amant, qui ne le connaît point; puis, quand tout s'explique, grande joie nouvelle, à laquelle tout le monde prendrait part, si Marie acceptait la main de Carlos, dont l'ardeur est devenue pressante; mais pour un motif qu'elle veut garder secret, elle refuse avec obstination. Ce motif, c'est l'existence de sa fille, confiée aux soins d'une femme dans une maison voisine, de sa fille dont personne ne sait qu'elle est la mère.

Au milieu de ce combat de l'amour et de la honte, la fête du village commence. Les danses sont suivies d'un feu d'artifice : une fusée s'égare, et l'incendie éclate tout à coup avec fureur dans la chaumière où repose la fille de Marie. Voir le danger, s'élancer au milieu des flammes, sauver sa fille au péril de sa vie, tout cela est l'affaire d'un instant pour la pauvre mère; mais l'élan de son cœur a trahi sa maternité ! Philippe veut tuer sa sœur; Carlos l'abandonne pour aller de nouveau s'offrir aux chaînes de sa cousine Hermance, et le rideau tombe.

Au troisième acte, qui est fort court, nous nous retrouvons dans l'appartement de don Carlos; son mariage va se conclure, au grand déplaisir de sa pauvre cousine et de l'amoureux Fernand. On danse, puisqu'on est presque à la noce, et puis l'on se retire. Vient Philippe avec sa sœur : ils ne peuvent plus rester dans le pays après l'éclat de la veille, et Philippe offre sa démission, et demande son permis de départ. Pendant que Carlos le signe, Marie a reconnu les lieux témoins de son déshonneur. Alors, péripétie : Carlos repentant tombe aux pieds de la belle éperdue, et le bon Henriquez, qui survient avec toute la noce, et qui voit là le moyen de faire quatre heureux, marie les deux couples à qui l'amour tient au cœur.

Une intrigue simple et bien filée, des situations fortes et pathétiques, caractérisent cette nouvelle œuvre de M. Scribe. Nouvelle, non, je me trompe, car le type en est dans le conte de Cervantes, *la Force du sang*, source où Corneille a puisé *Théodo.e;* Colardeau, *Caliste;* Beaumarchais, *Eugénie;* Florian, *Claudine*, et le même M. Scribe, de société avec M. Mélesville, l'opéra-comique de *Léocadie*. Pourvu qu'on sache, pour un ballet, rajeunir avec goût, dans ses formes, un sujet de théâtre, tant mieux que la pensée première en soit connue, l'esprit en saisit plus facilement l'analyse, à travers les mouvemens continuels de la scène et les jeux chorégraphiques. C'est enlever la peine pour ne laisser que le plaisir.

Par la même raison, j'aurais aimé peut-être que l'action s'expliquât davantage par la musique au moyen de ces motifs anciens, de ces airs devenus *proverbes*, tout notés dans notre esprit, et qui donnent sur-le-champ la clef des situations par les souvenirs qu'ils éveillent. Un homme de goût, tel que l'auteur du *Solitaire* et de *Mazaniello*, sait où doivent s'arrêter de pareils emprunts. Il est à regretter qu'il n'en ait pas fait davantage aux airs nationaux de l'Espagne, pour donner à sa mélodie plus de caractère et de couleur locale.

En somme, la musique appliquée à *l'Orgie* ne manque ni de chant, ni de variété, ni de grâce; mais elle est absolument dénuée de force et d'originalité. M. Caraffa savait trop que la musique n'a dans un ballet qu'un rôle secondaire à remplir, comme les paroles dans un opéra. Il a joué avec son sujet, et s'est réservé de prendre sa revanche dans une œuvre plus importante.

Hâtons-nous de le dire, on doit de grands éloges au chorégraphe. Il amène d'une manière heureuse les chœurs sur la scène, il distribue avec une sage richesse les ressources de son art, il ne fatigue pas surtout de pas interminables les pauvres spectateurs, qui n'ont point la faculté de voir autant de choses que Vestris dans un menuet. C'est à nos yeux une grande amélioration. Il y a de la fraîcheur dans la scène où Marie joue avec son enfant, et du pathétique et de la force dans l'ensemble de toutes les scènes. Les ingénieux détails qui ouvrent le spectacle au milieu de la foule joyeuse, où figurent la jolie danseuse mademoiselle Louisa et sa compagne mademoiselle Roland, ont été remarqués avec plaisir. Le charmant boléro exécuté au troisième acte par Coulon et Mazillier avec mesdemoiselles Julia, Brocard et Legallois, avait mérité d'unanimes bravos. On croyait l· danse finie, quand un villageois, c'était Perrot, et de jeunes villageoises, sous la figure de mesdames Montessu et Alexis Dupont, parurent sur la scène : des salves d'applaudissemens ont accueilli l'arrivée et salué le départ du trio aérien. Perrot surtout, souple avec grâce et léger sans effort, aurait eu les honneurs de la soirée, si mademoiselle Legallois, qui occupe presque continuellement la scène dans le rôle de Marie, n'avait su ravir tous les suffrages par la chaleur, la décence et la noblesse d'un jeu qui sait prêter une ame à la pantomime et d'éloquentes paroles au silence.

Les décors de M. Cicéri n'ajouteront rien, mais ne diminueront rien non plus à la juste réputation de cet artiste. Il a saisi et rendu à merveille le contraste que devait offrir ceux d'une pièce qui conduit successivement le spectateur d'une simple hôtellerie dans les salons d'un grand seigneur. Pour les costumes, ils sont totalement dépourvus de richesse : ou bien il fallait choisir une époque antérieure, plus propre au développement théâtrale et pittoresque, ou bien il fallait moins se soucier de l'exactitude; car, après tout, l'Opéra n'est point le temple de la vérité, mais un palais de féeries et d'illusions, mais un monde à part dont on accepte à l'avance toutes les fictions brillantes et les amusans mensonges.

Succès complet néanmoins et succès mérité.

THÉATRE DU PALAIS-ROYAL.

Le Philtre Champenois, Vaudeville en un acte,

PAR MM. MÉLESVILLE ET BRAZIER.

C'est mieux qu'une parodie : c'est plus qu'une imitation. Après avoir vu l'opéra de M. Scribe, on voudra voir le vaudeville de MM. Mélesville et Brazier. Succès de fureur, car les jolis ouvrages sont rares, et mademoiselle Déjazet est charmante dans toute la force du mot.

C'est Catherine la fermière, heureuse, fière et courtisée à la

ronde. Parmi les candidats de la belle se trouvent le perruquier du canton, Gobergeot, et le jeune Eloi. L'un fashionable de dernière classe, impudent et hardi; l'autre timide comme un premier communiant. Ah! s'il avait un philtre pour se faire aimer! La mère Michelin, vivandière et gaillarde, lui fait avaler en guise de philtre un flacon de champagne : électrisé par ce breuvage mystérieux, Éloi s'émancipe et n'est pas découragé; Catherine n'est pas insensible, et même de son indifférence de la veille, elle passe vivement à la jalousie en voyant son nouvel amoureux embrasser la gentille Georgette sa cousine. Gobergeot arrive alors; il a aussi tâté du philtre pour être plus aimable encore, s'il est possible. Le vin produit sur notre fat un effet tout contraire; il s'est grisé; il s'endort, et tandis qu'il rêve mariage, Éloi, justifié de l'infidélité dont on l'accusait, triomphe par devant notaire des scrupules de sa jalouse amie.

Des mots piquans, de la gaieté, des couplets délicieux, Samson qui est d'un comique achevé, Paul dont la timidité et la hardiesse ont tour à tour égayé le public, et surtout mademoiselle Déjazet, fine, sensible, colère, excellente sur tout et partout; voilà les élémens d'une vogue qui aura de la durée. La modicité des prix ne concourt pas seule, comme on voit, à faire tous les soirs chambrée complète au théâtre du Palais-Royal.

Nouvelles.

— On pourrait croire qu'il y a maintenant dans l'air je ne sais quelle *influence* querelleuse. Sans parler des débats de la chambre des députés qui va se réunir, et de ceux de la chambre des pairs qui, dit-on, ne se réunit pas, nous avons des querelles de tous côtés. Querelle de mademoiselle Mars avec la Comédie-Française au sujet des débuts de madame Moreau-Sainti; querelle poétique entre M. Barthélemy le satirique et M. de Lamartine le lyrique; querelle par huissier entre le directeur de l'Odéon et l'auteur du drame *le Clerc de la basoche* : celui-ci veut retirer sa pièce, l'autre prétend avoir le droit de la faire jouer; il lui faut pour cela arrêt de la justice, puis arrêt du parterre. La justice vient de décider : la pièce ne sera pas jouée. Querelle encore à la salle des Variétés; jouera-t-on, ne jouera-t-on pas *les Comités révolutionnaires?* Ici la chose s'est décidée dans les formes parlementaires, par assis et levés; la majorité s'est prononcée pour la représentation. Vingt autres querelles, sérieuses, bouffonnes, tristes, curieuses, effrayantes, se sont élevées ces derniers jours, mais ce serait aborder la politique que d'en parler, et nous ne voulons pas toucher ce point-là.

— M. Bras travaille à un buste du comte de Saint-Simon, auteur et patron de la religion nouvelle.

— Un drame intitulé *la Favorite* vient d'être mis en répétition à la Comédie-Française; il s'agit de madame Dubarry, représentée par mademoiselle Brocard. Une nouvelle *Charlotte Corday* vient d'être reçue au même théâtre.

— Un paysan a trouvé près d'Aubusson, en labourant son champ, 52 pièces d'or. Ce sont des monnaies du quatorzième siècle, des deniers à l'aguel d'or fin, des écus à la couronne, des royal d'or fin, des florins d'or, etc. Voilà de la pâture pour les érudits. En voilà pour les désœuvrés : on vient de faire paraître un livre intitulé *Mémoires du duc de Normandie, fils de Louis XVI*, et écrits par lui-même.

— Le Roi vient d'acheter pour le Palais-Royal le tableau de M. Alfred Johannot, *une Arrestation sous Louis XIII.*

— *Le Possédé*, joué vendredi soir au Théâtre-Français, a été accueilli par d'unanimes applaudissemens. Voilà enfin un succès réel, un succès mérité. Le piquant des situations, la gaieté des détails, la verve comique de Monrose, chargé du rôle d'un homme qui se croit possédé du diable : tout cela réuni a enlevé les suffrages et assuré la réussite complète de l'ouvrage, qui est de MM. d'Espagny et Dupin. Nous en reparlerons dans notre prochaine livraison.

— On vient de découvrir à Orléans plusieurs des tourelles du vieux pont, qui sont si souvent citées dans les relations du siége de cette ville, lorsque Jeanne d'Arc y fût venue pour la délivrer. Il faut espérer que ce monument historique ne se trouvera pas dans la ligne de percement de quelque rue nouvellement projetée.

— Le navire *le Luxor* est parti le 15 juin d'Alexandrie pour Rosette, il va chercher les obélisques égyptiens qu'on doit apporter en France. Ne serait-ce point pour leur faire place qu'on a décidé d'abattre Saint-Germain-l'Auxerrois?

— Béranger *le chansonnier* a enfin rompu le silence auquel il avait voulu se condamner. Il vient de nous donner deux chansons sur la Pologne, *Poniatowski* et *Hâtons-nous*. Ainsi la France aura chanté et dansé pour les Polonais.

— M. Edgard Quinet a adressé un rapport au ministre des travaux publics sur les épopées françaises du douzième siècle, restées en manuscrit dans les Bibliothèques du Roi et de l'Arsenal. *Nous retrouverons en ces merveilleux poèmes tous les types les plus purs du génie de la France; ils rejettent en arrière de près de cinq siècles la grande ère littéraire et poétique*. Grâce donc soit rendue à M. Quinet!

— On annonce une pièce nouvelle qui doit ramener la foule à l'Opéra-Comique.

Beaux-Arts.

SALON DE 1831.

SCULPTURE.

MM. Barye, Moine, Duret, Duprés, Coudron, Chaponnière, Foyatier, Triquetti, Pradier, &c., &c.

Toutes les idées ne sont pas des vérités, mais elles sont toujours bonnes à émettre lorsqu'elles viennent d'une élaboration sérieuse et sincère de l'esprit. Or il est possible que mon idée ne soit pas la meilleure; mais en dépit des rétrogrades de toute espèce, je pense que le mouvement est aussi utile, aussi nécessaire, aussi indispensable dans les arts que dans l'ordre social. C'est une loi de nature, car le progrès n'est que la mise en commun de l'expérience de ceux qui sont venus avant nous avec le fruit des découvertes qui nous sont propres et que nous faisons chaque jour. Cette alliance doit immanquablement nous faire avancer; et puisque le Créateur a bien voulu nous donner la faculté de comparer, la seule qui nous distingue des autres animaux; puisqu'il est vrai aussi que cette faculté nous fait tendre incessamment vers la perfection, il faut regarder comme une absurdité (si ma proposition est juste) de vouloir rester stationnaire. J'avais besoin de ce petit préambule métaphysique pour arriver à dire que mon thème me paraît si essentiellement bon que, dans le cas où la majorité ne me donnerait pas raison, c'est qu'elle serait éblouie par la mode, le ton, l'usage, la routine, les conventions, la vanité, les illusions de métier, et surtout l'intérêt personnel; mais que m'importe : celui qui cherche à montrer la vérité au peuple est digne des siècles futurs, a dit éloquemment M. Barraud; faute de mieux, j'accepte cette noble parole et j'attends. On voit que je ne veux pas avoir tort.

La peinture est un art, un prestige; tout y est illusion; la statuaire est une science, tout y est réalité. On compte cent peintres pour un statuaire; d'où l'on pourrait peut-être logiquement inférer qu'il est cent fois plus difficile d'être l'un que l'autre; mais nous ne discuterons pas ce point : c'est, en effet, la chose la moins intéressante du monde à savoir. La statuaire est supérieure à la peinture, parce que la réalité est supérieure à l'illusion, comme la vérité au mensonge; elle lui est matériellement préférable parce que l'antiquité nous a légué ses statues, et qu'elle n'a pu nous transmettre ses tableaux. Pourquoi donc la sculpture a-t-elle perdu aujourd'hui tous ses avantages? pourquoi ses œuvres sont-elles oubliées ou méconnues? C'est qu'elle n'est plus vraie, c'est qu'elle n'est plus nous, c'est qu'elle ne nous appartient plus, c'est que des femmes en robe de mousseline des Indes, et des hommes en habit de drap de Louviers, n'ont souci, et sont même embarrassés de personnages tout nus, qui ne vivent pas comme eux et n'ont rien de commun avec eux. Personne ne nie, je pense, que la statuaire, comme la peinture, ne soit, en définitive, la représentation de la vie. Eh bien donc, pourquoi nos sculpteurs prennent-ils au contraire tant de soins, pour s'éloigner de notre vie, de nos mœurs? Nos collerettes, nos cravattes, les gants même qui couvrent nos mains, ne protestent-ils pas à chaque instant, au nom de la chasteté naturelle qu'ils impriment à notre esprit, contre tous ces corps dont la nudité est antipathique à nos habitudes? Je me flatte, grâce au ciel, de n'être pas meilleur qu'un autre, comme on dit; mais en vérité je ne saurais m'empêcher de désapprouver une école dont je ne puis montrer les produits ni à ma sœur ni à ma fille, à moins qu'elles n'aient trente ans. La sculpture, telle que nous la gardons, est un contre-sens, une anomalie dans nos mœurs; et les statuaires le sentent si bien qu'on les voit se tourmenter, se tordre l'esprit et souvent même gâter leur œuvre, pour cacher piteusement les excès du nu sous des fourreaux de sabre ou des pointes de manteaux. Ils n'ont pas même le courage de rester complétement stationnaires. Les anciens, qui marchaient les jambes et la poitrine découvertes dans les rues; les anciens, accoutumés à voir le nu courir dans les carrefours, prier dans les temples, s'asseoir à table et monter les escaliers, les anciens, dis-je, pouvaient très-bien s'arranger de leurs statues dépouillées; c'était de la vie de tous les jours pour eux, tandis que pour nous, au contraire, ce n'est qu'une convention qui choque et nos goûts et le bon sens. En effet, j'en demande pardon à mon patron, le grand saint Diderot; mais l'*Odalisque* si fine de M. Jacquot, quoiqu'elle n'ait point de cornette, ne mérite-t-elle pas justement son nom? Est-il rien de plus ridicule après cela que cette statue assise que l'on nous donne pour le général Foy? Je vois bien une académie nue comme un ver; mais le général, le député, l'orateur que j'ai tant admiré à la tribune, et que j'ai rencontré sur les boulevards, où est-il? Quelle extravagance n'est-ce pas encore que ce *Roland le Furieux*, ce chevalier que nous nous représentons toujours caparaçonné et bardé de fer de pied en cap depuis que nous avons lu l'Arioste, et que M. Duseigneur nous montre se démenant comme un pauvre voyageur que des brigands ont attaché sur une grande route après lui avoir volé jusqu'à son vêtement le plus intime.

Personne n'admire l'antique avec plus d'enthousiasme que moi; mais nous ne vivons plus à Athènes, ayons notre statuaire comme les anciens avaient la leur; nous ne sommes ni Grecs ni Romains, restons Français; perdons cette sculpture en dehors de la vie humaine, ces corps nus qui nous sont étrangers, et nous aurons au moins le mérite d'être nous. Pour moi j'estime mieux aujourd'hui des cuirasses et des brodequins, que des torses et des jambes, je l'avoue; et l'œuvre hardie, chaude, animée, de M. Triquetti; ces deux cavaliers bouillans et agissant avec des mouvemens si dramatiques; cette longue épée du soldat bourguignon que l'on frémit de voir entrer sous le haubert du fameux Charles-le-Téméraire; ces terribles et curieux

costumes du quatorzième siècle ; tout cela (sans que je prétende établir du reste aucune espèce de rapport entre des ouvrages aussi opposés), tout cela, dis-je, me paraît bien préférable aux corps froids et communs des *Trois Grâces* de M. Pradier, produit d'un grand talent mathématique, d'un fini merveilleux, d'une savante expérience, mais dépourvu de toutes les qualités d'idéal et de suavité que devraient avoir les trois plus belles femmes de l'Olympe.

Si, malgré le bon effet de la petite fille habillée, que M. E. Devéria aurait dû rendre mieux encore, on persiste à soutenir qu'il est impossible de faire de la sculpture en frac, en uniforme, en robe ou en manteau, je suis presque tenté d'y renoncer : car enfin, il faut en convenir, la consciencieuse statue du brave *Lannes*, par M. Cortot, toute glacée qu'elle peut être, excite bien plus de sympathie et nous intéresse bien davantage que le magnifique *Spartacus* de M. Foyatier, là, debout, posant dans son admirable exécution comme un beau modèle d'étude, dépouillé de tous les accessoires qui nous feraient connaître et lui et son action, privé enfin du costume qui lui fournirait une individualité! Toutes ces grandes statues, qui ne semblent faites que pour décorer des jardins, sont des généralités qui n'intéressent ni le cœur ni l'esprit; et cependant, quel mérite d'exécution, quel talent de sculpteur ne trouve-t-on pas dans la pudique *Léda* de M. Seurre, dans la douce et mélancolique *Psyché* de M. Tenérani, dans la gracieuse *Vénus* de M. Molchnecht, dans le style mâle du *Lazaroni* de M. Rude, dans la souplesse de la *Baigneuse* si vivante de M. Roman, dans l'élégante composition de la *Leucothoé* de M. A. Dumont; tous autant d'ouvrages supérieurs qui attestent que cette année nos statuaires se sont peut-être plus distingués encore que nos peintres. Mais au milieu des hommes qui se font remarquer, il faut citer particulièrement M. Moine : son bas-relief de la *Chute d'un cavalier*, encore assez sauvagement nu, est superbe d'expression, et ses *Lutins en voyage* nous paraissent une de ces créations fantastiques et bizarres pleines de fougue et de génie qui placent leur auteur au premier rang. Deux réprouvés, emportés par un cheval des enfers, dont *la croupe se recourbe en replis tortueux*, s'amusent pour passer le temps; ils jouent comme des tigres, ils se déchirent, et dans leur sourire infernal, dans leur laideur démoniaque, on trouve encore un caractère de jeunesse inexprimable. En examinant les ouvrages de M. Moine, il est facile de reconnaître qu'il fait assez peu de cas des principes reçus de l'École; il va où son inspiration le conduit, il étudie la nature et il fait vivant. Ses petits médaillons respirent, et son portrait d'une jeune personne, qu'on prendrait pour une naïve figure du moyen âge, est un chef-d'œuvre de vie. L'audace que met M. Moine à traiter artistiquement des cheveux bouclés, des cols de chemise, des collerettes et des habits, nous promet un de ces hommes indépendans, forts, dominateurs, qui comprennent que le génie sait tirer parti de tout; aussi je ne désespère pas de le voir nous faire bientôt de la sculpture dont il prendra les sujets dans notre histoire, pour livrer enfin à la postérité ces pensées sublimes que le temps, comme jaloux de la perfection sociale, efface trop vite de la toile. Les anciens **statuarisaient** des dieux pour les adorer : il est digne de nous, qui n'avons plus de dieu que la sainte morale, de **statuariser** nos grands hommes, de couler en bronze leurs hauts-faits pour servir d'exemple à nos fils et nous inspirer nous-mêmes en les ayant chaque jour sous les yeux. A quoi bon la sculpture, si ce que je demande est impossible? Mais je ne crois pas qu'on puisse raisonnablement arguer d'impossibilité, car l'*Épisode des journées de Juillet*, par M. Grevenich, sans être autrement remarquable, prouve du moins que l'on peut encore faire un groupe imposant et noble avec des gilets, des pantalons et des fusils; et si le *Mirabeau* de M. Pigale ne produit pas plus d'effet, malgré son mouvement dramatique, c'est que, trop soumis aux traditions de l'école, le sculpteur l'a enveloppé d'un manteau de bois ou de métal qui lui enlève toute grandeur. Je ne sais plus quel barbare vola le manteau d'or de la statue d'un dieu puissant; je l'absous dès aujourd'hui si ce manteau était de la force de celui de M. Pigale : il devait peser la fortune d'une nation; et vraiment, tant d'argent ne doit pas être employé à couvrir un dieu, fût-il de Phidias, qu'autant que le peuple n'a plus faim.

A propos de sculpture historique, plaignons-nous de voir les statuaires modernes négliger autant l'étude des bas-reliefs, puisque c'est le seul moyen qu'ils aient de représenter une action de quelque étendue, et sachons gré à M. Caudron d'avoir fait celui que nous avons au Musée. Il a représenté Louis XIV au moment où, allant visiter la ville d'Arles, accompagné de la reine-mère et du cardinal Mazarin, il est reçu par quatre magistrats de la ville. Le roi, à cheval ainsi que toute sa suite, s'est arrêté devant les quatre notables qui lui offrent les félicitations de l'endroit. Ce sujet, assez peu intéressant par lui-même, est composé avec une simplicité antique; on n'y trouve rien de guindé, et la foule de personnages enfermés dans cet espace étroit s'y remue à l'aise. Les costumes du temps y sont employés avec un tact infini, et les divers sentimens des figures sont heureusement exprimés. Je citerai surtout le gentilhomme qui est le plus avancé : il a bien, dans sa pose et dans tous ses traits, le servilisme d'un préfet ministériel qui court au devant de *son* roi. La figure de Louis XIV est pleine de noblesse, et le coureur qui ressort en saillie derrière son cheval a un mouvement de course qui est parfaitement senti. Je ne reproche enfin à l'ensemble de ce morceau, qu'un peu de froideur et des extrémités beaucoup trop courtes.

Nous devons citer ici plusieurs petits bas-reliefs de M. Feuchère, d'un beau style; on voit que cet artiste étudie les maîtres avec goût. Sa *Judith* me paraît bien entendue, et son *Ange jouant du violon* est une élégante réminiscence du moyen âge. Pour mieux louer M. Feuchère, attendons de lui des compositions plus achevées et qui lui appartiennent davantage. M. Klagmann a exposé également une esquise de *l'attaque des Titans contre Jupiter* qui promet une belle chose.

Si je ne suivais que mon caprice dans l'ordre que je mets à parler des artistes, M. Barye aurait droit de se plaindre de n'avoir pas été déjà nommé, car c'est assurément le premier parmi ses rivaux. Dès le commencement de l'exposition, tout le monde a été frappé de la beauté de son *Tigre dévorant un Crocodile* : Buffon ne nous avait pas dit, il est vrai, que les tigres aimaient à manger du crocodile; mais celui-ci est d'espèce assez rare pour

avoir pu tenter son vorace ennemi. Quoi qu'il en soit, ces deux animaux sont palpitans de vie : jamais, avant M. Barye, on n'avait rendu la nature avec une expression plus admirable, un sentiment plus profond. Le tigre respire la rage; le crocodile, dans sa gueule sanguinaire, étend les pates et se tord avec une horrible souffrance; il semble que l'on voit ses yeux tourner et se voiler sous l'excès de la douleur. De quel génie ne faut-il pas être doué pour animer à ce point deux ou trois sacs de plâtre!

M. Barye vient d'envoyer depuis peu, au Louvre, deux nouveaux groupes d'animaux peut-être encore supérieurs au premier; il nous montre sans cesse le fort qui déchire le faible : je veux convenir qu'il ne nous montre que ce qui est vrai, et le peuple est là pour l'attester; mais outre qu'une telle moralité est assez désespérante, on peut justement l'accuser de rendre ainsi toujours la même pensée, de peindre toujours la même sensation. M. Barye n'a peut-être pas songé à cela; il suffira de le lui faire observer pour qu'il ne retombe pas dans la même faute. Comme si cet habile sculpteur voulait acquérir tous les genres de gloire, il a exposé aussi un *Martyr de saint Sébastien*, auquel on ne reproche que de la lourdeur; mais le sentiment de vie qui s'éteint, et l'affaissement du corps sous la souffrance, si bien exprimés dans cette grande figure, en font un ouvrage de premier ordre. Pauvre saint Sébastien! est-ce la mort qui penche déjà sa belle tête, ou la honte qu'il éprouve de se voir ainsi exposé tout nu aux yeux des passans? Si M. Barye excelle à peindre la nature souffrante, M. Duret a des qualités opposées, qui ne sont pas moins dignes d'éloges : *la Malice* est une tête d'une finesse et d'une légèreté délicieuse. Cette jolie création est rendue sur le marbre avec un rare bonheur; elle restera comme type. Son *Mercure* a les mêmes mérites; on sent doucement frémir tout le corps de l'inventeur de la musique, aux sons harmonieux de la lyre qu'il compose. *L'Innocence*, statue en marbre, de M. Desprès, n'est pas moins remarquable par son caractère de candeur et de timidité, plein d'une grâce ravissante. Les ouvrages de ces deux artistes ont une délicatesse exquise qui prête à la rêverie. M. Chapionnière est encore un sculpteur d'expression : deux enfans, qu'il appelle *Daphnis et Chloé*, sont couchés à côté l'un de l'autre, les bras enlacés avec une naïveté enfantine. Le jeune Daphnis offre un oiseau à sa chère Chloé qui, par un petit mouvement empressé, semble dire : Prends garde de lui faire mal. C'est une scène d'une pureté et d'une fraîcheur charmante. Disons, cependant, que le corps de la petite fille nous a paru trop court, et que l'on est choqué de la longueur démesurée de ses jambes.

SCHOELCHER.



LETTRES SUR LE SALON DE 1831.

HUITIÈME LETTRE.

A M. Edwin Landseer,

Membre de l'Académie de peinture d'Angleterre, etc, etc.

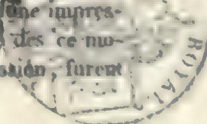
A LONDRES.

MONSIEUR,

Le temps me gagne de vitesse; il s'échappe incessamment entre mes doigts, comme dit le proverbe de votre vieille Angleterre. Le jour fatal de la fermeture du Musée approche, et si je n'entre sans préambule dans l'examen des ouvrages qu'il me reste à passer en revue, déjà le Salon aura fermé ses portes que je serai bien loin en arrière et que mes comptes seront encore à régler avec la plupart des artistes dont les productions font l'ornement du Louvre. Ce n'est pas qu'il me soit jamais venu à l'esprit de faire subir à mes amis d'outre-mer une description minutieuse et cataloguée des œuvres sans nombre qui, dans des salles interminables, éblouissent les yeux, épouvantent la pensée. Non, non, Dieu me garde de les noyer dans cet océan de bleu et de rouge; j'ai trop regret au temps que j'ai perdu, aux écueils où je me suis brisé avant de m'être fait une boussole. Que mes amis recueillent donc le profit de mes naufrages, et n'abordons ensemble que les sommités dans les arts.

A M. Decamps aujourd'hui. Aussi bien, dès qu'on arrive près des œuvres de cet homme à part, je ne sais quel charme vous y attire, je ne sais quelle puissance vous y enchaîne, tant elles portent l'empreinte d'une vigueur native, d'une vérité naïve et saisissante! tant elles étincellent des vivantes qualités du grand coloriste! tant l'auteur sait disparaître à propos pour laisser parler seule la nature! tant, en un mot, solide, large et non brillanté dans sa touche, il semble peu dire au spectateur : « Voyez comme je suis peintre! » et sait attendre qu'on s'en aperçoive.

Toujours dans les premiers essais des grands talens, la curiosité s'évertue à tirer, après coup, le facile horoscope de leur destinée future. Elle serait ici bien en défaut, car rien de plus humble et de moins prophétique que les premiers pas de Decamps dans la peinture; il ne montrait pour elle qu'un goût assez prononcé. C'est à un voyage en Suisse qu'il dut de sentir sa vocation réelle. Il comprit alors clairement qu'il n'était pas appelé à peindre l'histoire de l'antiquité d'après des livres, à reproduire l'image de ses grands hommes au moyen de quelque Romulus moderne improvisé à cinq francs la séance. La nature, telle qu'elle se déploie en Suisse, si variée de formes et d'aspects, si riche d'étonnans contrastes, le pénétra d'une impression profonde; et dès ce moment, il fut peintre; dès ce moment, ses études, fruits de cette première impression, furent



remarquées. Dès lors aussi Decamps sembla prendre le parti de ne plus travailler que d'après nature, cette nature de tous les temps, de tous les instans, que l'on rencontre partout sur ses pas. Doué d'organes fins, il saisit avec rapidité le côté saillant d'une scène ou d'un effet, et son esprit observateur, tourmenté à son insu d'une puissance extraordinaire d'ironie et de verve comique, sait fouiller d'un coup d'œil ce vaste répertoire de la nature, et découvrir des trésors précieux de caractère et d'originalité qui échappent aux communes intelligences.

C'est ainsi que partout, dans les scènes les plus simples et qui échappent à l'observation par leur vulgarité même, il voit des sujets, et des sujets heureux; et sa main facile les fixe sur la toile avec un tel élan, une telle énergie, une vérité si parlante et si magique que ses personnages, vous fussent-ils inconnus, vous semblent néanmoins autant de vieilles connaissances. Puis, la réalité vient-elle à s'offrir sur votre chemin, peinture et scène réelle, présent et souvenirs, tout cela se confond dans votre esprit, et l'on s'écrie sans y songer : « Voilà un Decamps! »

A la chasse aux alouettes, par un temps brumeux d'octobre, il trouve le sujet de l'une de ses plus jolies peintures. A son retour, il entre dans un chenil : d'un coup d'œil il y a vu son *opital des galeus*. Deux bassets, tristes et pensifs, à l'œil sentimental et philosophe, semblent s'écouter vivre et s'apprendre à souffrir; dans le fond, un petit peuple de l'espèce canine se délasse, en babillant, des ennuis du cloître. Notez le bien, ce sont des bassets, chiens aux formes grotesques; et notre artiste, qui peint du reste à sa guise, avec une égale supériorité, les chiens de toute race, choisit celle-là de préférence, poursuivi qu'il est de son esprit mordant et satyrique. Les bassets, il les aime de prédilection, il les aime comme type, comme caractère, comme couleur, et il les peint comme il les aime, avec leur tête naïve, leur poil brillant et coloré, et cet air d'humilité et de tristesse mélancolique qui les caractérise. Quiconque aura vu des chiens et les aura étudiés au chenil, sentira tout ce qu'il y a d'observation dans cette peinture fine comme une épigramme, et vraie comme la nature.

Un autre jour, il ouvre sa fenêtre, voilà encore un sujet tout fait : ce sont *les Singes et les Chiens savans*, dont toutes nos rues connaissent l'amusant cortége. L'âne porteur de la troupe prend son modeste repas que le maître, directeur en plein vent, vient de jeter à ses pieds. Singes et chiens, tous affublés des oripeaux dont les pavés de la ville n'ont guère respecté l'antique splendeur, sortent la tête de leurs paniers pour se mettre au balcon. Un singe descend près du maître et de son second; celui-ci, jeune gars haut en couleurs et d'un vigoureux appétit, s'assied sur une pierre et prend son repas dont le singe, premier comique de la troupe, sujet privilégié qui fait recette après la chute du rideau, sollicite les restes. Pour le gros de la troupe, il se met à l'aise dans le bât du grison. Le carlin, père noble, lève la tête avec gravité; tandis que la jeune première, épagneule au minois piquant, fait la coquette avec ses voisins. — Tableau des plus amusans, devant lequel le rire communicatif vous vient tout d'abord. C'était là une idée bien simple sans doute, un sujet qui courait les rues; mais il fallait tout l'esprit, il fallait tout le talent de M. Decamps pour y trouver un tableau si complet.

L'imagination ne suffit pas pour décider dans les arts d'imitation : je n'en voudrais pour preuve que le jugement que j'ai entendu porter d'*une Famille turque sur le chemin de Smyrne* : c'était, disait-on, une charmante caricature; comme si, au rapport des personnes qui connaissent l'Orient, cet honnête et grave mahométan, juché sur son âne et portant devant lui sa progéniture, avec une comique tendresse, n'offrait pas tout simplement le caractère, les lignes, l'habitude de corps, et une nuance des mœurs de ces tranquilles asiatiques, plutôt qu'une charge destinée à faire rire les curieux. Ce n'est pas la faute du peintre si les figures qu'il rend avec exactitude paraissent étranges et originales. La caricature est le comique exagéré; la caravane smyrniote n'est que comique.

Or précisément, c'est cette *vis comica*, c'est cette verve d'instinct et d'inspiration, ce profond sentiment de nature, qui constituent le génie de M. Decamps comme ils caractérisent celui d'Hogarth, comme ils forment le cachet distinctif du génie de Charlet et de celui de Cruickshank. Et ici j'insiste sur ma distinction entre le vrai comique et la caricature; car je suis importuné d'entendre sans cesse donner ce dernier nom aux délicieux dessins du Molière de la lithographie, M. Charlet, qui peint les enfans avec les crayons gracieux de la nature comme le Dominiquin, et perpétue avec un accent si plein de verve, de vérité, d'esprit et d'originalité caustique, la vivante tradition des mœurs des camps et des mœurs populaires. Certes il n'y a qu'un esprit délié qui sache ainsi jouer à propos avec tous les sujets qu'il traite, quelques graves qu'ils puissent être; les passions humaines ont un côté si ridicule quand on les met à découvert!

Sous le règne despotique de la dernière école, toute individualité s'écartant d'un certain type de vérité abstraite, de beauté idéale et conventionnelle, encourait l'anathème; chaque peintre devait se rattacher à un système général et marcher sous la même bannière. De là cette triste uniformité de physionomie de toutes les productions du premier quart de ce siècle. L'école nouvelle, dans la révolution qu'elle a opérée, a du moins accompli ce bien incontestable qu'elle a rendu à chaque intelligence sa valeur et son cachet personnels. On a compris enfin que chaque imagination d'homme possède à soi son idéalité sublime et comique, sa puissance et sa faiblesse, sa perfection et sa dégradation. De cette théorie, fille du temps et de la raison, l'art moderne est né; de là résulte aussi cette remarquable diversité d'intentions et de volontés, d'études et de manières dans la plupart des innombrables productions du Salon. Bonne ou mauvaise, chacune du moins est le reflet de l'ame de son auteur, et cette volonté d'être soi, est déjà un grand pas dans la bonne route. Arrière les pastiches qui gâtent tout ce qu'ils touchent. Hélas! malheureusement sans regarder de très-près, on trouverait bien encore quelques-uns de ces talens de serre chaude; précisément, même, il faut le dire, M. Decamps en a un à sa suite; jeune peintre qui donnait naguère d'intéressantes espérances. Il a de la main, comme on dit en terme d'atelier, et, singe des maîtres, cette habileté d'exécution il l'em-

ploie à nous donner, à sa manière, des Decamps et des Isabey. Vraiment il semblerait qu'il en eût là tous prêts des tiroirs étiquetés.

Vouloir imiter Decamps est folie sans aucun doute. Si c'était un de ces talens calmes et tranquilles qui se soignent à loisir et se comprennent parfaitement eux-mêmes, à la bonne heure; mais son exécution est le fruit de combinaisons savantes incessamment subordonnées à la fougue de l'inspiration. Comment alors se faire à son image une énergie intime, une émotion spontanée, une sève bouillonnante et capricieuse? Quand vous aurez saisi avec un certain effort de peinture, ce qui fait le caractère matériel de celle de Decamps : des effets heurtés, des oppositions de tons tranchées, des touches brusques et antithétiques, il ne vous manquera plus qu'une chose, une seule, et la moindre.... c'est l'ame du modèle pour donner la vie à votre œuvre inanimée.

Nul n'est au cœur plus profondément artiste que M. Decamps: peintre par accès, ne se sent-il point en veine? crayons et pinceaux, tout reste oisif : aucune puissance au monde ne pourrait les lui mettre en main. Mais vienne l'inspiration qui le rende à ses affections prédestinées, soudain impatient devant des pinceaux, il s'en saisit avec une invincible ardeur, et livré sans partage à l'*en train* qui l'emporte, il ne dépose la palette qu'au moment où cette fièvre d'artiste s'est retirée de lui. Aussi toutes ses œuvres portent-elles une sorte de cachet d'improvisation. Mais qu'on n'en infère pas toutefois qu'il ne prenne point conseil de la réflexion; personne au contraire ne travaille ses ouvrages avec plus de patience, plus d'amour, plus de conscience, et souvent l'art lui vend cher les succès que l'on croit qu'il lui donne.

Est-il exempt de défauts? Non sans doute. Faillir est la condition de l'humanité; c'est un partage inévitable qu'il faut accepter même sans rougir, puisqu'aussi bien, comme le dit l'immortel évêque de Cambrai, « l'on ne peut tenir la vérité que par morceaux. » Ainsi parfois il semblerait qu'il y eût deux hommes chez cet artiste : le peintre devant la nature et le peintre qui travaille de souvenir. Devant la nature, il n'est accessible à aucune exagération dans les formes, et joignant sa magnifique couleur à l'imitation intelligente et sévère, il produit des tableaux délicieux, tout près d'être des chefs-d'œuvre; témoin son *Ane avec les Chiens savans* exposé cette année; témoin surtout encore sa *Chasse au vanneau* qui fait partie du riche cabinet de M. du Sommerard et passe pour la meilleure production de notre peintre. Mais livré seulement à ses souvenirs, l'ironie, son démon familier, l'assiège, et, malgré lui, l'entraîne au-delà du vrai. C'est le défaut qui se remarque dans le dernier tableau qu'il a mis au Musée, *le Chef de la police de Smyrne, Cadji-Bey, faisant sa ronde.*

Cadji-Bey, monté sur son cheval lancé au grand trot, est précédé et suivi des hommes de sa patrouille qui l'escortent à pied; ils courent, ils volent comme un tourbillon emporté par le vent. Ministres de justice expéditive, ils vont pour rançonner sans doute, ou clouer par l'oreille à la porte de sa boutique, quelque marchand qui a vendu à faux poids. Deux coureurs, désignant de la main le but de la patrouille, précèdent armés de ces bâtons qu'ils lancent dans les jambes d'un délinquant, s'il cherche à prendre la fuite. D'autres entourent, d'autres suivent le cheval du chef. Attirées par le bruit, des femmes jettent un coup d'œil du haut d'une terrasse et de leurs fenêtres.

D'énormes têtes sur des corps grêles, telle est l'exagération que la critique reproche, et pour la reconnaître on n'a pas besoin d'avoir vu l'Orient. « La forme avant la couleur, » disait l'école expirante et avec elle l'un des gais personnages immortalisés par le crayon de Charlet. « La forme avec la couleur, » dit le bon sens de notre époque, et voilà ce qu'on voudrait trouver partout dans le nouveau tableau d'un peintre qui a fait ses preuves en l'une comme en l'autre. Et puis tous ces hommes lancés qui suivent à pied l'impulsion du cheval, n'ont plus à l'examen attentif qu'une factice agilité : ils posent plutôt qu'ils ne courent. Le mouvement du soldat nègre, dont la tête d'ailleurs est si énergiquement belle, ne s'explique pas bien clairement. Enfin le terrain, au lieu de s'aplanir et d'aller se perdre horizontalement dans le cadre, semble s'élever en ligne verticale. Mais si dans ce tableau il y a le plus des défauts de l'artiste, il offre aussi le plus de ses qualités; et je parierais qu'à ce double titre, c'est son œuvre de prédilection. On voit en effet qu'elle a été faite avec passion, entraînement et délice. Nulle part Decamps n'a déployé au même degré cette puissance de couleur, ces tons si fins, si solides, et si fermes qui lui sont propres, cette entente du pittoresque qui en fait un homme privilégié; nulle part il n'a attaqué la toile avec plus de franchise et de hardiesse. On se surprend, il est vrai, à regretter qu'une main pourvue de tant de souplesse jette en silhouettes toutes ses figures sur un fond blanc qui, trop vif de ton, ne reste pas assez à son plan, s'avance au niveau des personnages et prive le peintre de l'artifice des demi-teintes.

Déjà cette négligence s'était fait sentir dans les tableaux de *l'Ane et les Chiens savans* et *l'Opital des galeux*; dans ce dernier surtout, l'artiste badinant avec les ressources de sa riche palette, avait fait à la fois abus et admirable usage de l'empâtement. De larges coups de brosse en pleine pâte jouaient à ravir le poil des bassets et les faisaient ressortir en vigueur au premier plan; mais la muraille du fond, traitée dans le même système et dans le même ton, prenait malheureusement aussi la même saillie.

Toutefois, en dépit des critiques de détails, cette patrouille de Cadji-Bey est l'une de ces productions originales qu'on ne peut se lasser de regarder. J'ai vu de grands artistes s'arrêter devant elle, et, captivés par le talent vivace et fascinateur qui y brille, y revenir plusieurs fois pour y rester long-temps enchaînés encore. En effet, la plupart des têtes sont empreintes du plus beau caractère; la tête du cheval, les costumes, les armes sont traités de main de maître. Et puis dans tout l'ensemble, quelle simplicité de manière! quelle décision! quelle puissance de pinceau! quelle verve de coloriste! quelle vie! quel ton local! Comme la stupide importance du chef, comme l'aveugle et grossier esclavage d'une population abrutie sont peints avec énergique colère! comme ce tableau présente bien dans un étroit espace, le poétique résumé des voyages de notre peintre en Orient! comme ces femmes au teint frais sont bien



là pour contraster avec les féroces figures qu'elles ont sous les yeux ! elles regardent, et l'expression de leurs traits est celle de l'indifférence, accoutumées qu'elles sont au spectacle de l'asservissement, elles qu'un despotique usage retranche de la civilisation, elles qui n'ont pas, comme les femmes de notre Occident, l'apanage de faire les mœurs quand les hommes font les lois.

M. Decamps a donné trois autres tableaux encore : *la Vue d'une cour de ferme*, celle d'un canal près de je ne sais quelle ville de l'*île de Candie*, et enfin *des Enfans effrayés par une lice*. Des deux premiers tableaux, tous deux de fort petite dimension, *la Cour de ferme* ne figure plus au Musée ; le troisième, d'une dimension plus grande, ne fait que d'y paraître : c'est celui qui, des trois, peut sembler le moins complet.

Le sujet comme ceux que traite M. Decamps, esprit clair et sans manière, s'explique de lui-même. De petits chiens animent leur faible voix contre deux enfans qui les agacent dans une basse-cour. Éveillée par le bruit, alarmée pour sa progéniture, la lice s'élance en grondant hors du chenil. Les enfans effrayés se blotissent contre la muraille, tandis que les doguins, sur leurs jambes mal assurées, se roulent vers les audacieux pour essayer contre eux leurs dents impuissantes. Il y a du piquant dans ce tableau. Nul doute aussi qu'on n'y retrouve dans la plus grande partie le prodigieux talent d'exécution du peintre. Ainsi, par exemple, tout le groupe des chiens est d'une chaleur de coloris au-dessus de tout éloge ; la tête de la lice est parfaite d'observation, d'étude et de force, et l'on reconnaît à l'instant l'inspiration immédiate de la nature. Mais peut-être ce mérite même fait-il ressortir davantage l'absence de nature dans la touche des chairs des enfans, figures trop grandes pour n'être exécutées que de souvenir. Soyons vrais et *nature* surtout et partout dans la reproduction d'une scène de la vie commune : c'est le mérite essentiel d'un tableau de ce genre. Peut-être voudrait-on aussi que l'expression muette des traits des enfans répondît plus complètement à celle d'un geste qui peint l'effroi. Peut-être enfin une critique sévère aurait-elle aimé, dans le fond, plus de fraîcheur et de légèreté.

La *Cour de ferme* était perdue au milieu d'œuvres médiocres dans un endroit obscur du salon, et il fallait presque de l'esprit pour la découvrir. C'était un charmant tableau dans le goût, trop dans le goût, de l'école flamande, et que peu de chose eût rendu digne des bons temps de Wouvermans.

Pour la *Vue de l'île de Candie*, voilà de tout point une ravissante peinture, vrai diamant qu'on ne saurait se lasser d'admirer. Ce sont de hautes murailles crayeuses d'une étonnante vérité d'effet, d'un ton solide bien que transparent, et dont un canal que des Turcs et des Grecs ont transformé en lavoir baigne le pied. La limpidité des eaux tient du prestige. Les murailles semblent prendre plaisir à s'y mirer, et des barques y glissent et s'y balancent à ravir. On a dit, on a imprimé même qu'en cette œuvre légère, Decamps s'est montré supérieur à Canaletti. Peut-être en effet chercherait-on en vain, dans les belles vues de ce peintre, des parties exécutées avec une égale supériorité de palette ; mais quelle analogie si frappante peut-on trouver entre un tableau de si petite dimension, entre une simple étude de couleur où l'invention n'est presque pour rien, et les grandes compositions du Vénitien célèbre ? La part de gloire de notre grand coloriste demeure encore assez belle sans qu'on lui sacrifie en holocauste d'autres réputations.

Decamps est donc placé haut comme peintre ; mais que serait-ce, mon cher Monsieur, si, pour vous donner de lui une idée complète, je vous citais les jeux et les caprices de ce talent multiforme ? Ici, ce sont les dessins à la plume pour le La Fontaine de M. Feuillet, et que les connaisseurs classent au nombre des meilleurs de cette collection précieuse et vraiment *unique*. Là ce sont des *seppia* et des aquarelles ; ailleurs des lithographies : tous ouvrages empreints d'une gaieté à part, ou d'une vérité naïve, ou d'une vigueur inexprimable, et constamment revêtus d'un coloris énergique et fin. Mais c'est surtout dans ce qui reste du brillant cabinet du célèbre amateur Coutan, dont les arts portent encore le deuil ; c'est surtout dans le cabinet de mes honorables amis MM. Carron et de Metz, légitimes héritiers de son goût et de sa réputation, qu'il faut aller juger combien l'art borné de l'aquarelliste, obéissant et souple dans les mains de Decamps, lui fournit de ressources inconnues et d'effets piquans et variés.

Veut-on enfin goûter tous les trésors échappés à son crayon facile ? Qu'on ouvre les collections lithographiques de M. le chevalier Bruzard, l'amateur le plus distingué en ce genre de notre capitale. Si la plupart de ces lithographies ont passé sous les yeux du public, quelques-unes des plus délicieuses d'exécution, nées de circonstances fugitives, ont disparu avec elles, et ne vivent plus que dans les cartons des curieux. C'est de là qu'elles seront tirées un jour pour servir à l'histoire de l'art, et déposer avec les magnifiques dessins, avec les brillantes peintures de M. Decamps, de la richesse de coloris et de la souplesse de talent de ce puissant artiste.

LEAVES DE CONCHES.

Paris, 28 juillet 1831.



Littérature.

—

LE CHEF-D'OEUVRE INCONNU.

(Conte Fantastique.)

§ Ier.

MAITRE FRENHOFER.

Vers la fin de l'année 1612, par une froide matinée de décembre, un jeune homme dont le costume était de très-mince apparence, entra dans une maison de la rue des Grands-Augustins, après s'être long-temps promené devant la porte avec l'irrésolution d'un amant qui n'ose se présenter à sa première, à une facile maîtresse.

Enfin, il demanda cependant si maître *François* PORBUS était au logis, et, sur la réponse affirmative que lui fit une vieille femme occupée à balayer une salle basse, il monta les degrés, mais lentement, en s'arrêtant de marche en marche comme quelque courtisan de fraîche date, incertain de l'accueil que le roi va lui faire. Quand il parvint en haut de la vis, il demeura sur le pallier, ne se décidant pas à prendre le heurtoir grotesque qui ornait la porte de l'atelier.

Il éprouvait cette sensation profonde qui a fait vibrer tous les cœurs des grands artistes, quand, au fort de leur jeunesse et de leur amour pour l'art, ils ont abordé certains hommes de génie, ou quelque chef-d'œuvre.

Il existe dans tous les sentimens humains une fraîcheur vierge, une fleur primitive, enthousiasme qui va toujours faiblissant jusqu'à ce que le bonheur ne soit plus qu'un souvenir, et la gloire un mensonge; or, parmi nos émotions fragiles, rien ne ressemble à l'amour comme la passion primordiale et jeune d'un artiste commençant le délicieux supplice de sa destinée de gloire et de malheur, passion pleine d'audace et de timidité, de croyances vagues et de découragemens certains.

A celui qui, léger d'argent, adolescent de génie, n'a pas durement palpité en se présentant devant un maître, il manquera toujours une corde dans le cœur, une touche de pinceau, un sentiment dans l'œuvre, une certaine expression de poésie. Il y a bien des fanfarons, bouffis d'eux-mêmes, qui croient trop tôt à l'avenir; mais ceux-là ne deviennent gens d'esprit que pour les sots.

A ce compte, le jeune inconnu avait certes un vrai génie, si le talent doit se mesurer sur la timidité première, sur cette pudeur indéfinissable dont les gens promis à la gloire et les jolies femmes se défont un jour dans l'exercice de leur art. — L'habitude du triomphe amoindrit le doute, et la pudeur est un doute peut-être!

Le pauvre néophyte, accablé de misère et surpris en ce moment de son outrecuidance, ne serait pas entré chez le peintre auquel nous devons l'admirable portrait de Henri IV, mais fort heureusement, un secours extraordinaire lui fut envoyé par le hasard.

Un vieillard vint à monter l'escalier. A la bizarrerie de son costume, à la magnificence de son rabat de dentelle, à la prépondérante sécurité de sa démarche, le jeune homme devina que ce personnage était un protecteur ou un ami du peintre.

Se reculant alors sur le pallier pour lui faire place, il l'examina curieusement, espérant trouver en lui la bonne nature d'un artiste ou le caractère serviable des gens qui aiment les arts.

Hélas! il y avait quelque chose de diabolique dans cette figure, et surtout ce *je ne sais quoi* dont les artistes sont friands. Imaginez un front chauve, bombé, proéminent, retombant en saillie sur un petit nez écrasé, retroussé du bout comme celui de Rabelais, ou de Socrate; une bouche rieuse et ridée; un menton court, légèrement rélevé, mais garni d'une barbe grise, taillée en pointe; des yeux vert de mer, ternis en apparence par l'âge, mais qui, par le contraste du blanc nacré dans lequel flottait la prunelle devaient jetter par fois des regards magnétiques au fort de la colère ou de l'enthousiasme. Du reste, le visage était singulièrement flétri par les fatigues de l'âge et plus encore par ces pensées qui creusent également l'ame et le corps; les yeux n'avaient plus de cils et à peine voyait-on quelques traces de sourcils sur l'arcade saillante où ils roulaient.

Mettez cette tête sur un corps fluet et débile, entourez-là d'une dentelle étincelante de blancheur et travaillée comme une truelle à poisson, jettez sur le pourpoint noir du vieillard une lourde chaîne d'or?... et, vous aurez une image imparfaite de ce personnage auquel le jour faible de l'escalier prêtait encore une couleur fantastique. C'était une toile de Rembrandt qui marchait silencieusement et sans cadre, dans l'atmosphère noire créée par ce grand peintre.

Il jeta sur le jeune homme un regard empreint de sagacité, frappa trois coups à la porte, et un homme valétudinaire, âgé de quarante ans environ, étant venu ouvrir :

— Bonjour, maître Porbus!... lui dit-il d'une voix cassée.

Porbus s'inclina respectueusement et laissa entrer le jeune homme en le croyant amené par l'inconnu.

Ce serait chose assez importante, un détail artistement historique, que de dépeindre l'atelier de maître Porbus; mais l'histoire nous prend tellement à la gorge, et les descriptions sont si cruellement difficiles à bien faire, sans compter l'ennui des lecteurs qui ont la prétention d'y suppléer que, vous perdrez, ma foi, ce morceau par moi peint à l'huile, et peint sur place, où les jours, les teintes, la poussière, les accessoires, les figures possédaient un certain mérite...

Il y avait surtout une croisée ogive coloriée, et une petite fille occupée à remettre ses chausses, exécutées avec un fini vraiment regrettable. C'était aussi vrai, aussi faux, aussi peigné, léché, qu'une croquade d'amateur; mais les arts sont si malades, qu'il y aurait crime à faire encore des tableaux en littérature : aussi nous sommes généralement sobres d'images par pure politesse...

Le jeune homme resta debout, immobile, devant un tableau qui, par ce temps de troubles et de révolutions, était déjà devenu célèbre, et que visitaient quelques-uns de ces entêtés auxquels nous devons la conservation du feu sacré, pendant les jours mauvais. A toutes les époques, il s'est rencontré des gens soigneux d'enterrer les drapeaux et de sauver les dieux en déroute!

Cette belle page (le mot n'était pas encore inventé pour désigner une œuvre de peinture; mais j'aurais pu tout aussi bien vous dire cette *pourtraicture saincte et mignonnement paracheuée;* mais le placage historique me semble fatigant, outre que beaucoup ne comprennent plus les vieux mots); cette page donc, représentait une *Marie Egyptienne* acquittant le passage du bateau. Ce chef-d'œuvre, destiné à Marie de Médicis, fut par elle vendu à Cologne, aux jours de sa misère; et, lors de notre invasion en Allemagne (1806), un capitaine d'artillerie la sauva d'une destruction imminente, en la mettant dans son porte-manteau. C'était un protecteur des arts qui aimait mieux prendre que de voler. Ses soldats avaient déjà fait des moustaches à la sainte protectrice des filles repenties, et allaient, ivres et sacriléges, tirer à la cible sur la pauvre sainte, qui, même en peinture, devait obéir à sa destinée. Aujourd'hui cette magnifique toile est au château de la Grenadière, près de Saint-Cyr en Touraine, et appartient à M. de Lansay.

— J'aime ta sainte!... dit le vieillard à Porbus, et je te la paierais dix écus d'or de plus que ce que t'en donne madame la reine; mais aller sur ses brisées!.... du diable!....

— Vous la trouvez bien....

— Heu! heu!... fit le vieillard. Elle ne vit pas! En la regardant long-temps, je ne saurais croire qu'il y ait de l'air entre ses bras et le fond de la toile... Je ne sens pas la chaleur de ce beau corps, et ne trouve pas de sang dans les veines... Les contours ne sont pas vrais... N'analysons rien, ce serait faire ton désespoir!...

Le vieillard s'assit sur une escabelle, se tint la tête dans les mains et resta muet.

— Maître, lui dit Porbus, j'ai cependant bien étudié, sur le nu, les lignes du corps...

— Oui... oui... répondit le vieillard, un mois ou deux... et vous vous êtes arrêté là!... Vous avez fait un admirable vêtement de chair à votre femme; mais, où est la vie?... Une femme a certes cet air de tête, ce regard de douce résignation et doit tenir sa jupe ainsi!... Mais où est *le plus?* Vous avez *le moins* dont se contente le vulgaire.... O Mabuse!... O mon maître! ajouta ce singulier personnage, tu es un voleur, tu as emporté la vie avec toi!...

— A cela près, reprit-il, cela vaut mieux que les peintures du sieur Rubens... Au moins, avez-vous là, couleur, sentiment et dessin, les trois parties essentielles de l'art...

— Mais cela est sublime, bon homme!... s'écria d'une voix forte le jeune homme sortant d'une rêverie profonde, et les deux figures ont une finesse d'intention ignorée des peintres d'Italie....

— Et qui êtes-vous?... lui demanda Porbus.

Le pauvre néophyte rougit.

— Hélas, maître, pardonnez à ma hardiesse, je suis barbouilleur d'instinct, inconnu, arrivé depuis peu dans cette ville, source de toute science....

— A l'œuvre!... à l'œuvre!... lui dit Porbus en souriant, et lui présentant un crayon rouge et une feuille de papier.

L'inconnu copia lestement la Madelaine au trait....

— Oh! oh! s'écria le vieillard, votre nom?...

Le jeune homme écrivit au bas : *Nicolas Poussin!...*

— Allons déjeuner?... dit le vieil inconnu à Porbus. Venez tous deux à mon logis, j'ai du jambon fumé, du bon vin, et malgré le malheur des temps, nous causerons de peinture; nous sommes de force!... Voici un petit bonhomme, ajouta-t-il en frappant sur l'épaule de Nicolas Poussin, qui a de la facilité!....

Apercevant alors la piètre casaque du Normand, il tira de sa ceinture une bourse de peau, y fouilla, prit deux pièces d'or; et, les lui montrant.

— J'achète ton dessin !... dit-il !

Poussin tressaillit.

— Prends, prends, s'écria Porbus. Il a dans son escarcelle la rançon de trois rois !

Bientôt ils descendirent de l'atelier et cheminèrent en devisant sur les arts, jusqu'à une belle maison de bois, située près du pont Saint-Michel, et dont Poussin admira les ornemens, le heurtoir, les encadremens de croisée, les arabesques sculptées ; puis il se trouva tout à coup dans une salle basse, devant un bon feu, près d'une table chargée de mets appétissans ; et, par un bonheur inoui dans la compagnie de deux grands artistes sans morgue.

— Jeune homme !. lui dit Porbus, en le voyant ébahi devant un tableau, ne regardez pas trop cette toile, vous tomberiez dans le désespoir !...

C'était l'*Adam* que fit Mabuse pour sortir de prison où ses créanciers le détinrent... Et en effet, il y avait, dans cette figure, une telle puissance de réalité, que Nicolas Poussin, commença dès ce moment à comprendre le véritable sens des paroles dites par le vieillard.

Celui-ci, regardait le tableau d'un air satisfait, mais sans enthousiasme. Il semblait dire « *j'ai fait mieux !...* »

— Il y a là de la vie !... dit-il ; et mon pauvre maître s'est surpassé ; mais il y manquait encore de la vérité dans le fond de la toile... L'homme est bien vivant, il se lève et va venir à nous... Mais l'air, le ciel, le vent que nous respirons, voyons et sentons n'y est pas. Il n'y a encore là qu'un homme !.. Mabuse le disait lui-même avec dépit quand il n'était pas ivre !

Poussin regardait alternativement le vieillard et Porbus avec une inquiète curiosité. Il s'approcha de Porbus comme pour lui demander le nom de leur hôte, mais le peintre se mit un doigt sur les lèvres d'un air de mystère, et le jeune homme vivement intéressé garda le silence, espérant que tôt ou tard, quelque mot lui permettrait de deviner le nom de son hôte, dont la richesse et les talens étaient suffisamment attestés par le respect que Porbus lui témoignait, et par les merveilles entassées dans cette salle.

Poussin, voyant sur la sombre boiserie de chêne un beau portrait de femme s'écria :

— Ceci est un Giorgion !

— Non ! repondit le vieillard, c'est un de mes premiers barbouillages !...

— Tudieu !... dit naïvement le Poussin, je suis donc chez le dieu de la peinture !...

Le vieillard sourit comme un homme familiarisé depuis long-temps avec cet éloge.

— Maître Frenhofer ! dit Porbus, ne sauriez vous faire venir un peu de ce bon vin du Rhin, pour moi....

— Deux pipes, repondit le vieillard. Une pour m'acquitter du plaisir que j'ai eu ce matin en voyant ta jolie pécheresse, et l'autre comme un présent d'amitié.

— Ah !... si je n'étais pas toujours souffrant, reprit Porbus, et si vous vouliez me laisser voir votre *maîtresse*, je pourrais faire une peinture haute, large et profonde, où les figures seraient de grandeur naturelle.

— Voir mon œuvre !... s'écria le viellard tout ému. Non, non, je dois la couver encore... Hier, dit-il, j'ai cru, vers le soir, avoir fini... Ses yeux me semblaient humides, sa chair agitée, les tresses de ses cheveux remuaient... Elle respirait !... Ce matin, au jour... j'ai reconnu mon erreur !.. Je n'ai pas encore saisi la ligne vraie, la courbure exacte des formes de la femme...

Le vieillard fit une pause, puis il reprit :

— Voilà dix ans, jeune homme, que je travaille ; mais qu'est-ce que sont dix ans pour lutter avec la nature !... L'on ne nous a pas dit le temps que le sculpteur Pygmalion a mis à faire la seule statue qui ait marché !...

Le vieillard tomba dans une rêverie profonde restant les yeux fixes, et jouant machinalement avec son couteau.

— Le voilà en conversation avec son *esprit !...* dit Porbus à voix basse.

A ce mot, Nicolas Poussin se sentit sous la puissance d'une inexplicable curiosité d'artiste. Ce vieillard et ses yeux blancs, attentif et stupide, était devenu pour lui plus qu'un homme, un génie fantasque vivant dans quelque sphère inconnue. Il reveillait mille idées confuses en l'ame, et le phénomène moral de cette espèce de fascination ne se définissait pas plus que l'émotion excitée par les sons d'une orgue parisienne criant un air de la patrie au cœur de l'exilé.

Le mépris que ce vieil homme affectait d'exprimer pour les plus belles tentatives de l'art, sa richesse, ses manières, les déférences de Porbus pour lui, cette œuvre tenue si long-temps secrète, œuvre de patience, œuvre de génie, sans doute, s'il fallait en croire la tête de vierge que le jeune Poussin avait si franchement admirée et qui était là, belle encore près de l'Adam de Mabuse ; pour toutes ces singularités, l'idiome moderne n'a qu'un mot : *c'était indéfinissable !...* Admirable expression ! elle résume la littérature fantastique ; elle dit tout ce qui échappe aux perceptions bornées de notre esprit ; et, quand vous l'avez placée sous les yeux d'un lecteur, il est lancé dans l'espace imaginaire ; alors, le fan-

tastique se trouve tout germé, il pointe comme une herbe verte au sein de l'incompréhensible et de l'impuissance...

Donc ce vieillard, maître Frenhofer paraissait indéfinissable, incompréhensible, et, tout ce que la riche imagination de Nicolas Poussin put saisir de clair et de perceptible, en voyant cet être surnaturel (surnaturel est encore une belle expression!), c'est qu'il était le type le plus complet de la nature artiste, de cette nature capricieuse et folle, à laquelle tant de pouvoirs sont confiés et et qui, si souvent en abuse, emmenant la froide raison, les bourgeois et même quelques amateurs, à travers mille chemins pierreux, où ils ne voient rien, tandis que la folâtre fantaisie de la jolie déesse découvre des épopées, des châteaux, des œuvres d'art. — Nature mocqueuse et bonne, féconde et pauvre!

Ainsi, pour le pauvre Poussin, cè vieillard était devenu par une transfiguration subite, l'art lui-même, l'art avec son secret, ses fougue, avec ses rêveries.

— Oui, mon cher Porbus, reprit Frenhofer, il m'a manqué jusqu'à présent de rencontrer une femme irréprochable!,.. — Un corps dont les contours soient d'une beauté parfaite, et dont la carnation..... Mais où est-elle vivante, dit-il en s'interrompant, cette introuvable Vénus des anciens, si souvent cherchée et dont nous rencontrons à peine les beautés éparses..... O! pour voir un moment, une seule fois, la nature divine, complète, l'idéal enfin, je donnerais ma fortune!...

— Nous pouvons nous départir d'ici, dit Porbus à Poussin, il ne nous entend plus, ne nous voit plus.....

— Allons à son atelier?... répondit le jeune homme émerveillé.

—Oh! le vieux reître, a su en défendre l'entrée. Ses trésors sont trop bien gardés, pour que nous puissions y arriver... Je n'ai pas attendu votre avis et votre fantaisie pour tenter l'assaut du mystère...

—Il y a donc un mystère...

— Oui, repondit Porbus. Le vieux Frenhofer est le seul élève que Mabuse ait voulu. — Se faisant son ami, son sauveur, son père, Frenhofer, a sacrifié des trésors pour satisfaire les passions de Mabuse, et Mabuse, reconnaissant, lui a légué le secret du relief, le pouvoir de donner aux figures cette vie extraordinaire, cette fleur de nature, notre désespoir éternel, et dont il possédait si bien *le faire*, qu'un jour ayant vendu et bu le damas à fleur, dont il devait s'habiller à l'entrée de Charles-Quint, il accompagna son maître avec un vêtement de papier, sur lequel il avait peint le damas. L'éclat particulier de l'étoffe portée par Mabuse, surprit l'Empereur qui, voulant en faire compliment au protecteur du vieil ivrogne, découvrit la supercherie!... Frenhofer est un homme ivre de notre art et qui vit dans la couleur!...

—Nous y pénétrerons!... sécria Poussin n'écoutant plus Porbus, et ne doutant plus de rien.

Porbus sourit à l'enthousiasme du jeune inconnu et ils se quittèrent.

Nicolas Poussin revint à pas lents vers la rue de la Harpe et dépassa même sans s'en apercevoir la modeste hôtellerie où il était logé.

Montant avec une inquiète promptitude son misérable escalier, il parvint à une chambre haute, située sous cette toiture en colombage, naïve et légère couverture des maisons du vieux Paris. Il vit, près de l'unique et sombre fenêtre, une jeune fille qui, au bruissement de la porte, se dressa soudain par un mouvement passionné, car elle avait reconnu le peintre à la manière dont il levait le loquet.

— Qu'as-tu? dit-elle.

— J'ai, j'ai!.. j'ai, s'écria-t-il en étouffant de plaisir, que je me suis senti peintre!... J'avais douté de moi jusqu'à présent, mais ce matin j'ai cru en moi-même, je puis être un de ces hommes-là!.. Va! Gillette, nous serons riches, heureux! Il y a de l'or dans ces pinceaux...

Mais il se tut soudain, et sa figure grave et vigoureuse perdit son expression de joie quand il vit la médiocrité de ses ressources matérielles. Ses murs étaient couverts de simples papiers ornés d'esquisses au crayon. Il ne possédait pas quatre toiles vaillantes. — Les couleurs avaient alors un haut prix, et le pauvre gentilhomme voyait sa palette à peu près nue.

Au sein de cette misère, il sentait d'incroyables richesses de cœur, une surabondance de génie qui le dévorait. Il avait été amené à Paris par un gentilhomme de ses amis et peut-être par son génie; puis, il avait rencontré soudain une maîtresse, une de ces ames nobles et généreuses qui viennent souffrir près d'un grand homme en épousant ses souffrances, et qui s'efforcent d'en comprendre les caprices; fortes pour la misère et l'amour comme d'autres sont intrépides à porter le luxe et l'insensibilité.

Le sourire errant sur les lèvres de Gillette dorait ce grenier et rivalisait avec l'éclat du soleil; le soleil ne brillait pas toujours, tandis qu'elle était toujours là, recueillie dans sa passion, attachée à son bonheur, à sa souffrance, consolant le génie qui débordait dans l'amour avant de s'emparer de l'art et de la gloire.

— Ecoute, Gillette!... viens!...

Obéissante et joyeuse, elle sauta sur les genoux du

peintre. Elle était toute grâce, toute beauté ; jolie comme un printemps, pure, blanche, toutes les richesses féminines, et une belle ame !

— Oh, Dieu ! s'écria-t-il, je n'oserai jamais lui dire !..

— Un secret, reprit-elle. Oh ! je veux le savoir.

Le Poussin resta rêveur.

— Parles donc !...

— Gillette ! pauvre cœur aimé !

— Oh ! tu veux quelque chose de moi !...

— Oui.

— Si tu désires encore que je me mette devant toi pour être dessinée, reprit-elle d'un petit air boudeur, je n'y consentirai plus jamais... Cela est mal.

— Aimerais-tu me voir copier une autre femme?...

— Peut-être.... dit-elle, si elle était bien laide....

— Eh bien, reprit le Poussin d'un ton sérieux, si pour ma gloire à venir, si pour me faire un grand peintre, il fallait aller poser chez un autre....

— Tu veux m'éprouver.... dit-elle. — Tu sais bien, que je n'irais pas !

Le Poussin pencha sa tête sur sa poitrine comme un homme qui succombe à une joie ou à une douleur trop forte pour son ame.

— Écoute, dit-elle en tirant Poussin par la manche de son pourpoint usé, je t'ai dit, Nick, que je donnerais ma vie pour toi ; mais je ne t'ai jamais promis de renoncer à mon amour, à toi....

— Y renoncer !... s'écria le Poussin attendri.

— Si je me montrais ainsi à un autre qu'à toi, tu ne m'aimerais plus... et moi-même, je me trouverais indigne de toi !... Quand j'obéis à tes caprices, il n'y a rien que de naturel, et j'en suis heureuse et fière. Mais pour un autre !... fi... donc...

— Pardonne, ma Gillette, dit le peintre en se jetant à ses genoux. J'aime mieux être aimé que glorieux !... Tu es plus belle que la fortune et les honneurs. Va, jette mes pinceaux, brûle ces esquisses. Je me suis trompé.... ma vocation c'est de t'aimer. Je ne suis pas peintre, je suis amoureux !... Périsse l'art et tous ses secrets !...

Elle l'admirait, heureuse, charmée !... Elle régnait ! Elle sentait instinctivement les arts ruinés pour elle, jetés à ses pieds comme un grain d'encens.

— Ce n'était pourtant qu'un vieillard !... reprit Poussin. Il ne verra pas la femme en toi, il verra la beauté : tu es parfaite...

— Il faut bien aimer !... s'écria-t-elle prête à sacrifier ses scrupules d'amour pour récompenser son amant de tous les sacrifices qu'il lui faisait. — Mais non, reprit-elle, ce serait me perdre. — Ah ! me perdre pour toi !... Oui, mais tu m'oublieras... Non, c'est une mauvaise pensée !...

— Je l'ai eue et je t'aime ! dit-il avec une sorte de contrition ; mais je suis donc un infâme !...

— Consultons le père Hardouin.... dit-elle.

— Oh, non ! que ce soit un secret entre nous deux !...

— Eh bien, j'irai... mais ne sois pas là, dit-elle... Reste à la porte, armé de ta dague ; si je crie, entre et tue le peintre....

Ne voyant plus que l'art, le Poussin pressa Gillette dans ses bras ! Fils d'un gentilhomme, d'un soldat, il y avait une épée parmi ses pinceaux.

— Il ne m'aime plus !... pensa Gillette quand elle se trouva seule.

Elle se repentait déjà de sa résolution ; mais elle était en proie à une épouvante plus cruelle que son repentir ; elle s'efforçait de chasser une pensée affreuse qui s'élevait dans son cœur. — Elle croyait aimer déjà moins le peintre en croyant le trouver moins estimable.

DE BALZAC.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

Revue Dramatique.

—

THÉATRE FRANÇAIS.

Le Possédé, Drame en trois actes & en prose

PAR MM. D'ÉPAGNY ET DUPIN.

A la naissance de l'art dramatique en France, c'était à des esprits ignorans, simples et crédules qu'on voulait plaire. Tout naturellement le fantastique, le surnaturel, devinrent le ressort ordinaire des représentations théâtrales. Ensuite le pu-

blic, se trouvant plus éclairé, se fit plus difficile, et l'on paya tribut à sa vanité, en lui offrant, non la peinture de la société, mais la répétition des leçons du collége : des images de la mythologie, des tableaux de l'histoire ancienne. Nous nous en sommes lassés enfin, et avant de pouvoir trouver mieux, voilà qu'on pense à exploiter de nouveau l'ancien genre fondé sur les croyances superstitieuses, il s'offre du moins avec l'attrait de *l'inaccoutumé*. Peut-être qu'en ce temps-ci où tous les esprits, plus ou moins livrés à un état de malaise et d'inquiétude, éprouvent ce besoin de changement, ce désir d'innovations qui nous agitent, peut-être avons-nous quelque involontaire propension à nous laisser aller à ces idées vagues, indéfinies, insaisissables que le merveilleux sait faire naître dans l'imagination, et qui, la berçant de vains songes, la reposent de l'ennui de la triste réalité. Il a déjà été fait plusieurs tentatives sur de tels sujets, et comme elles avaient obtenu quelque succès, lorsqu'on annonça *le Possédé*, on put croire que la Comédie-Française avait à son tour voulu faire un essai sur cette *donnée*. Déjà de graves dissertations étaient méditées sur l'aventureuse entreprise d'un théâtre qu'aucuns voudraient bien faire condamner aux représentations classiques à perpétuité. Cependant les auteurs du drame nouveau ayant eu l'heureuse idée de ne point prendre leur sujet au sérieux, les prévisions déçues du public ne furent point défavorables à la pièce, qui parut d'autant plus gaie, qu'on s'attendait moins à la trouver telle. Comme les moyens surnaturels n'y sont employés qu'en apparence, comme ce n'est qu'un diable fictif et une sorcellerie imaginaire qui sont mis en scène, il en résulte qu'on nous amuse aux dépens de la crédulité et de la superstition, sans nous demander de les partager. Ainsi donc l'ouvrage, sous ce point de vue, ne sort pas du genre de la comédie, et la conception du personnage qui se croit *possédé* est une idée originale que le bon goût ne peut désavouer.

Nous ne donnerons pas l'analyse de la pièce après tous les journaux, nous répéterons seulement qu'elle a obtenu un plein succès dès le premier jour, et que les représentations suivantes l'ont confirmé. Sans doute la critique trouverait beaucoup à reprendre dans l'ensemble de l'ouvrage si on l'examinait froidement, mais la gaîté des détails vous désarme, et vous vous laissez entraîner par les ingénieuses combinaisons d'une foule d'incidens bizarres et plaisans qui viennent sans cesse entretenir l'illusion dont le principal personnage est le jouet.

Dès que le pauvre déserteur s'est persuadé que le diable lui est apparu et l'a lié par un pacte, tout ce qui lui arrive doit lui sembler la conséquence naturelle de son associatiou avec l'enfer. Les malheurs même qu'il éprouve coup sur coup, mais auxquels il échappe dès qu'il en exprime le désir, deviennent pour lui une preuve évidente de la protection surnaturelle qu'il a obtenue. cependant tandis que le crédule Dominique est ainsi entretenu dans son erreur, les faits qui lui paraissent si merveilleux s'expliquent toujours tout naturellement par le spectateur. On voit comment un jeune homme, surpris dans un rendez-vous d'amour, se sauve sur les toits et se montre à la lucarne du déserteur tout juste au moment où celui-ci, aigri par la misère, s'emporte en imprécations et invoque le diable. Et quand Dominique, qui a demandé de l'or, en reçoit une bourse pleine; quand, suivant son désir, il voit entrer le gentilhomme à qui il a sauvé la vie; quand sa maîtresse se présente à lui dès qu'il la souhaite, quand la liberté lui est rendu dès qu'il la demande, quand un bon déjeûner lui est offert dès qu'il en témoigne l'envie, toutes ces heureuses chances qui lui arrivent à point-nommé, sont toujours aux yeux du spectateur, amenées par des moyens simples et qui ne sortent point de la vraisemblance.

Ajoutez à cela l'attrait d'un diologue facile et naturel, plein de saillies piquantes, de mots naïfs, de vives réparties, et l'on concevra comment d'unanimes applaudissemens ont accueilli un ouvrage non pas irréprochable, mais spirituel, amusant et gai, et qui, chose extraordinaire aujourd'hui, n'emprunte rien ni à l'histoire, ni à la politique, ni aux mauvaises mœurs.

La pièce est jouée avec beaucoup d'ensemble. Monrose, dans le rôle du *Possédé*, qui sort de la classe de ceux qu'il remplit habituellement, a donné de nouvelles preuves de son talent à la fois plein de finesse et de verve. Tout en nous faisant rire aux dépens du pauvre mystifié, il a su nous intéresser continuellement à lui, en nous laissant toujours deviner, à travers la peur qu'il a de l'enfer, le courage, la présence d'esprit et le bon cœur du soldat qui jusqu'à ce jour avait mérité d'être appelé *le resolu*.

Mademoiselle Anaïs représente avec beaucoup de vérité une jeune fille simple et naïve, et nous peint avec autant de gentillesse que de naturel l'étonnement où la jettent les transports bizarres de Dominique qu'elle aime, lorsque celui-ci ne croit voir en elle qu'un vain fantôme que Satan a envoyé pour lui faire illusion. Mademoiselle Anaïs, que le public accueil toujours avec une bienveillance marquée, le mérite par son jeu gracieux, facile et spirituel; mais il faut qu'elle fasse ses efforts pour soigner sa prononciation et se défaire d'une sorte d'accent nazillard qui donne de la monotonie à son débit.

Les autres acteurs s'acquittent convenablement des rôles secondaires dont ils sont chargés, et la pièce est jouée avec beaucoup d'ensemble.

Nouvelles.

— M. Mercuri grave pour l'Artiste le beau tableau des *Moissonneurs* de M. Léopold Robert.

— La fermeture du Salon est irrévocablement fixée au 15 août.

— Demain lundi, *la Peau de Chagrin* paraîtra. Une indisposition de M. de Balzac a malheureusement retardé la publication de ce livre, destiné, selon toute apparence, à un grand succès.

Éverat, Imprimeur, rue du Cadran, n° 16.

L'Artiste.



Beaux-Arts.

SALON DE 1831.

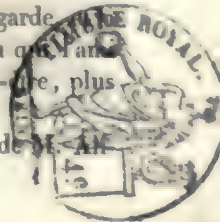
PAYSAGES.

MM. Horace Vernet, Jolivard, Aligny, Corot, Brascassat, Coignet, Dupressoir, Gué, Rémond, Giroux, Smargiassi, Ricois, Judin, Laberge, A. Faure, Ulrich.

Une révolution s'est opérée dans la peinture de paysage comme dans les autres branches de l'art. Ces paysages de nature de convention, ces respectables paysages bien balayés, bien époussetés, sans ronces et sans épines, à lignes bien compassées, bien guindées, bien cadencées, ont disparu à peu près du Salon. C'est la nature, la nature telle qu'elle est, que le paysagiste s'essaie à rendre aujourd'hui, et chaque œuvre, au lieu d'être jetée dans un moule toujours analogue, marqué de la contre-façon du cachet du Poussin, porte l'empreinte individuelle du talent du peintre; en un mot, chaque œuvre en général est un filon plus ou moins bien exploité de la mine si riche de la vraie nature.

Parmi les artistes qui travaillent dans ce nouveau système, on compte d'abord M. Jolivard. Il a orné le Musée de nombreux paysages où se remarquent de grandes et rares qualités. Ce n'est point un homme qui voie la nature à travers le prisme d'une imagination brillante et féconde; qui l'embellisse, qui l'idéalise. Il la regarde, fixe sur la toile : copiste exact et vrai, mais à qui l'ami de son talent souhaiterait plus de verve peut-être, plus d'élan, plus de richesse dans la pensée.

Ces dernières qualités constituent le talent de M. Al-



gny, dont la belle et sévère imagination s'est déployée d'une manière si remarquable dans son *Massacre des Druides*. L'exécution de ce tableau porte le cachet d'une main habile. Nombre d'autres peintures encore forment avec celle-ci l'exposition de cet artiste distingué. Elles offrent constamment un beau choix de nature, un caractère élevé, un faire simple et large; mais plus de fini et de modelé ne leur messiéraient pas. Toujours conçues et exécutées avec assez de vigueur pour frapper tout d'abord, trop souvent aussi elles éveillent plutôt l'imagination, elles font plutôt désirer et deviner qu'elles ne satisfont complétement. Le dernier tableau qu'a exposé M. Aligny est une vue des bords du lac d'Albano, fraîche et riante peinture, riche et brillant résumé d'un voyage pittoresque dans cette partie de la belle Italie.

Les amateurs prisent surtout, du même artiste, deux paysages dessinés à la plume d'une main ferme et fière, dans le goût des anciens maîtres.

Le talent de M. Corot le porte dans une voie analogue à celle que suit M. Aligny. De nombreux paysages attestent la fécondité de cet artiste; mais, ce qui vaut mieux, ils sont tous empreints d'un grand mérite. L'imagination de M. Corot a quelque chose de grave, mais l'on aimerait qu'il lui demandât une nature moins nue, moins sèche, moins monotone, et qu'il cherchât sur sa palette de plus riantes couleur s.

M. Coignet a exposé de bons ouvrages d'une exécution facile, solide et agréable. Son talent est connu depuis long-temps et ne se dément point cette année. Il en est de même de M. Dupressoir.

M. Gué, qui occupait déjà une place si hororable dans les arts comme habile auxiliaire de notre célèbre décorateur Ciceri, s'est classé du premier coup à un rang élevé comme peintre de paysage. Sa *Vue d'Auvergne* est un des beaux ouvrages du Salon.

M. Rémond est doué d'une exécution facile, trop facile même, et il serait à désirer qu'il pût en échanger l'excès contre ce qu'il lui manque de naïveté d'imitation et de légèreté dans la touche. C'est malheureusement le défaut de l'école de Rome, dont il est un des élèves les plus distingués. On ne saurait trop rappeler à la nature les paysagistes dont le talent s'égare sur les pas de Michalon. Cette nature, cette mère de toute beauté dans les arts, tend les bras à qui veut aller à elle franchement; elle seule peut ouvrir la route à une gloire durable.

M. Giroux est dans la bonne route, et recueille les fruits de son voyage en Italie. Outre de grands paysages pleins de goût et de vérité, le Salon a de lui plusieurs cadres, sortes de passe-partout remplis de nombreux sujets, études charmantes, vrais portraits de la belle nature de l'Italie, et devant lesquels, voyageurs amoureux de ce jardin de l'Europe, nous aimions à retremper nos souvenirs et rafraîchir nos admirations.

Payons le même tribut de gratitude à M. Smargiassi pour ses belles vues italiennes pleines de ton local, et surtout pour sa vue charmante du *Port de Naples*. C'est bien Naples au ciel d'azur, à l'air embaumé; c'est bien la ville privilégiée, riche de fleurs, de fruits, d'insouciance et de poésie. En regardant cette peinture, il nous semblait encore descendre sur le port Napolitain, au milieu de l'enivrant parfum des orangers.

L'étude de la nature est aussi l'objet de M. Ricois, talent aimable qui rachète en grâce et en vérité ce qu'il laisse désirer en vigueur. Il y a de lui au Salon une *Vue de Suisse* peinte avec goût, animée de soleil, et bien entendue de composition. Cet artiste semble avoir la conscience de ce qui manque encore à son exécution, et, dans un dernier paysage exposé par lui, l'œil le moins exercé peut remarquer les efforts du peintre pour triompher de son défaut, la timidité générale et l'absence de force dans les premiers plans. M. Ricois a fait de bons élèves parmi lesquels M. Le Rée donne d'intéressantes espérances.

On éprouve du plaisir à citer les beaux ouvrages de M. Brascassat. C'est un peintre consciencieux, solide et vrai. Les bestiaux dont il anime ses paysages sont étudiés avec une rare exactitude; et ces accessoires, qui suffiraient pour lui donner dans les arts une place distinguée, attestent l'inspiration immédiate de la nature.

Voulez-vous respirer un air plein de fraîcheur? vous abriter du soleil sous une verdure ondoyante qu'un vent léger caresse? promenez-vous par la pensée dans le délicieux paysage où M. Jadin a saisi la nature sur le fait avec tant de naïveté. On voudrait peut-être plus d'étude dans les premiers plans, plus de fini dans le ciel, pour lui donner plus de profondeur; mais le second plan, mais le fond ne laissent rien à désirer; mais la teinte légère qui sépare les deux rideaux de verdure fait à ravir, et l'on dirait que l'air se joue et murmure entre les feuillages.

M. Jadin est le même qui a peint avec une grande vérité de couleur de nombreuses études de nature morte. Ce sont là des études profitables au talent d'un peintre, et qui font une palette pour de plus importans sujets.

Les derniers jours de l'exposition ont été signalés par l'apparition de trois paysages dignes de l'attention des connaisseurs. Les deux premiers sont de M. Horace Vernet. Il n'est point de genre que n'ait essayé cet artiste extraordinaire, qui triomphe en un tour de main de toutes les difficultés. Passant, avec une égale aisance, d'une sévère composition à un léger croquis, d'une grande peinture à un petit dessin, il est toujours habile et quelquefois admirable. Mais cette excessive facilité l'empêche trop souvent de mûrir ses conceptions.

La dernière œuvre dont nous ayons à nous occuper aujourd'hui est une *Vue de Caen*, par M. La Berge. Terminer cette revue rapide par une peinture si remarquable, ce n'est certes pas finir dans l'ordre des mérites respectifs. C'est un ouvrage de longue haleine, où l'entente du pittoresque saisit tout d'abord le spectateur. Conscience, vigueur, vérité dans l'ensemble et dans les détails, tels sont avec l'originalité, avec l'absence de toute routine d'école dans la manière, les qualités principales de cette belle peinture. Une diligence est arrêtée dans une rue : hommes, femmes, enfans, tout le monde s'empresse autour des voyageurs. C'est le matin, et le soleil dore de ses pâles regards les toits des habitations. Cet accident lumineux est rendu avec un bonheur surprenant; et si le peintre eût moins négligé l'artifice des demi-teintes, s'il eût fait circuler l'air dans toute la scène, s'il eût donné moins d'égalité de ton à l'arbre qui en sépare les deux parties, ce tableau, qui rappelle beaucoup l'exécution de Ruysdael, pourrait se citer auprès des belles productions de cet artiste.

Si l'espace nous l'eût permis, nous eussions aimé à citer encore d'intéressans ouvrages qui attestent de bonnes et constantes études. M. A. Faure, auteur de deux bons portraits, eût trouvé tout naturellement sa place sous notre plume. Sa *Vue de Loches* a du mérite. Elle est bien entendue de composition et d'effet général ; mais l'exécution, dépourvue de vigueur, décèle dans l'auteur une timidité contre laquelle de nouveaux efforts l'apprendront à se prémunir. Nous aurions donné à M. Léon Fleury des conseils analogues; et M. Ulrich aurait eu également sa part de critiques et d'éloges. On a distingué sa *Vue des côtes d'Amalfi*. Il y a là de la conscience et du courage. Les fonds sont à leur plan, la perspective aérienne est bien entendue, et cette peinture qui déjà fait honneur à ce laborieux artiste ne laisserait plus de prise à la critique si les premiers plans étaient touchés avec plus de vigueur et de fermeté.



SCULPTURE.

MM. Duseigneur, Desbœufs, Marochetti, Legendre Héral, Grasse, Jacques, Allier, Dantan.

Avant de terminer aujourd'hui l'article de sculpture qui a été si brusquement interrompu dimanche dernier, l'honneur de ma littérature exige que je rectifie un des passages qu'il contient. Dans ma chaste colère, j'ai vivement pris à partie M. Duseigneur, pour nous avoir montré le terrible chevalier Roland complétement nu. Il est clair que je n'attaquais que le sujet, que le moment choisi par l'artiste; nous savons tous que Roland s'était dépouillé lui-même de ses armes, et que dans l'accès de la plus horrible et de la plus furieuse folie, comme dit le poète, il arracha jusqu'à ses derniers vêtemens; je ne prétends donc pas accuser M. Duseigneur d'avoir violé l'histoire, et ma critique porte uniquement sur l'action même qu'il a représentée. Il ne faut pas s'étonner du reste que je me sois plutôt attaché à M. Duseigneur qu'à un autre, car le sentiment d'efforts et de rage qui jaillit dans toute sa figure, fait regretter qu'il n'ait pas secoué davantage les vieux principes : elle manque sans doute d'un peu de noblesse et de pureté, mais l'*outré* même que l'on doit reprocher à l'expression de la physionomie, annonce des intentions fortes, énergiques, qui eussent été bien mieux employées, je crois, pour l'art et pour notre instruction, à retracer mille faits non moins dramatiques du Roland caparaçonné et bardé de fer que nous citions. C'est là tout ce que j'ai voulu dire[1]. Je reviens maintenant à mon examen général.

Le *Daphnis et Chloé* de M. Desbœufs, d'après le tableau tant soit peu glacé de Gérard, est moins heureux que le même sujet traité par M. Champonnière, et je suis sûr que M. *le baron* ne l'en remerciera pas : heureusement, il s'est relevé dans son groupe du *Génie de la Liberté brisant l'épée du despotisme :* composition au-dessus de nature, assez fortement accentuée. On dit que le génie de la liberté était, avant la révolution de juillet, celui de la religion qui terrassait le vice. Si l'on dit vrai, j'aurais peine à pardonner une semblable métamorphose : outre qu'elle me semble indigne d'un artiste, elle nuit toujours à son œuvre. C'est ainsi que le despotisme a aujourd'hui, dans l'ouvrage de M. Desbœufs, un nez aplati, un front anguleux, une physionomie basse et ignoble; type d'une laideur qu'on pouvait prêter au vice, mais qu'on ne saurait appliquer au despotisme, puisque loin de là il n'est aussi redoutable que par ses formes de beauté, de gloire et de prestige, qui éblouissent et fascinent la multitude. L'*Ange rebelle* de

---

[1] J'ai bien encore à me reprocher certaine petite sœur que j'ai prêtée, dans le temps, à Louis XIV, à propos du tableau de M. Decaisne; mais cette faute est déjà si vieille, que je ne me crois obligé de la rappeler que pour l'acquit de ma conscience.

M. Marochetti est encore une création prise dans le surnaturel : c'est une statue colossale, qu'il ne faut considérer que comme une ébauche; mais dans laquelle on trouve du feu, de l'élan et une grande hardiesse de conception. Attendons la mise à exécution.

M. Legendre Héral a exécuté en marbre son plâtre d'*Eurydice piquée par un serpent.* Ce morceau conserve encore de belles parties, mais d'un aspect disgracieux; il est loin de ressembler à son beau modèle. On ne peut se défendre d'un sentiment pénible en voyant échouer ainsi, devant des difficultés pour ainsi dire matérielles, un homme d'un pareil mérite. Nous désirons que M. Grasse, lorsqu'il traduira en marbre *Icard essayant ses ailes*, ne perde pas d'une manière aussi fatale la vie et la force qu'on trouve si bien senties dans le mouvement d'ascension du pauvre fils de Dédale, auquel il s'attachera sans doute à donner une figure moins classique, c'est-à-dire plus expressive et plus vivante.

L'*Homme dévoré par un chien* est une fort belle chose, quoique le chien ressemble trop à un loup : la figure souffre sans grimaces, et le corps et la poitrine sont bien haletans de douleur; cette statue fait honneur à M. Jacques. M. Gechter s'est aussi distingué dans son *Castor*[1] qui *dompte* un cheval en le tenant fort tranquillement par la bride. Ce groupe, pour être très-remarquable, ne manque que d'un peu de l'animation qui caractérise les œuvres de M. Moine. A propos de M. Moine, j'ai oublié de parler du cadre de M. A. Barre, dans lesquels on retrouve, sans imitation pourtant, sa manière de procéder : c'est assez faire l'éloge des petits médaillons de M. Barre. Je voudrais bien parler de son *Triomphe de la Liberté*, mais je n'ose : je craindrais de l'accuser de carlisme.

M. Allier a exposé plusieurs portraits parmi lesquels on doit citer celui du vénérable Labbey de Pompières; il ne fallait pas moins que la vigueur du talent qu'il a déployé dans cette belle tête pour faire oublier la nature commune de son *Enfant* en marbre et de sa *jeune Fille effeuillant une rose.* Quelques-uns des dix ou douze bustes qui portent la signature de M. Dantan jeune sont néanmoins à mon avis supérieurs à ceux de M. Allier. Il est vrai de dire que M. Dantan semble s'être fait une spécialité du portrait; il saisit avec une adresse extrême les plans les plus fins de la physionomie, et il fait d'une ressemblance frappante. On apprécie particulièrement ce mérite dans le plâtre de M. Cicéri, où nous avons retrouvé le sourire moqueur et la physionomie malicieusement bonhomme du célèbre peintre décorateur que nous admirons tous les jours. M. Dantan jeune manque cependant d'un peu d'élévation dans le style : il est trop prosaïque, si je puis m'exprimer ainsi, et je dénonce un tel vice sans ménagement parce que j'ai vu, chez un des amis de ce sculpteur, quelques *charges* de lui si pleines d'imagination et de verve qu'on serait tenté de croire que *le raisonnable* de ses portraits n'est qu'une fausse route prise à dessein.

La tâche si au-dessus de nos forces que nous avions entreprise est accomplie : il est temps de nous arrêter. C'est assurément une idée fausse que de se faire un cas de conscience de mentionner tout le monde, aussi nous n'avons parlé que des hommes qui nous paraissent devoir exercer quelque influence sur l'art, d'une façon ou de l'autre, par leurs qualités ou leurs défauts. Les gens sans foi, sans portée, sans avenir, qui font de la peinture et de la statuaire comme ces honnêtes personnes qui vendent des petits couteaux, de la porcelaine, des vaudevilles ou des brioches, parce qu'il faut vivre et qu'ils ne savent pas faire autre chose; ces gens-là ne valent pas la peine qu'on s'occupe d'eux. Laissons-les gagner tranquillement leur vie; puissent-ils avoir de longs jours, une bonne femme qui fasse bien leur ménage et des enfans qui n'usent pas trop leurs souliers! Quant à ceux qui ne méritent pas de rester ainsi dans la foule, quant à ceux qui se sentent artistes, qu'ils nous pardonnent si nous les avons oubliés; mais nous le demandons, au milieu de trois mille cent cinq ouvrages, est-il possible de découvrir tous ceux qui se distinguent, et ne faut-il pas nous estimer heureux d'avoir encore pu discerner hier, à travers cet effrayant chaos, les études de nature morte de M. Jadin, d'un effet si sûr et si vrai; la *Vue de Fontainebleau* de M. Ed. Bertin, qui promet un vrai paysagiste; les scènes intéressantes de M. Jollivet, la couleur finement prestigieuse de M. J. Coignet, les deux tableaux si secs, mais si spirituels de M. Carles Vernet, enfin le pinceau fort et hardi qui se révèle dans le paysage de M. Rousseau? Espérons que l'administration, en ouvrant enfin tous les ans les salles de *notre* Louvre aux ateliers, nous mettra bientôt à même de réparer les fautes que nous pouvons avoir commises.

V. Schoelcher.



[1] Je ne comprends guère ces noms ambitieux donnés à de véritables études. Qu'a donc de commun avec Castor, ce modèle tout nu, qui nous montre son dos comme le Romulus de David? Pourquoi M. Legendre Héral a-t-il appliqué le nom d'Eurydice à la femme qui se prend le pied, et qui pourrait aussi bien s'appeler Javotte ou Olympe. Ces messieurs, et tant d'autres qui les ont imités, devraient, il me semble, se contenter d'appeler leurs ouvrages de simples études, et n'avoir pas l'inutile prétention d'en faire des sujets, puisqu'il est impossible d'en trouver un dans des corps nus qui vont tout autant à M. Charles ou à mademoiselle Pauline, qu'à Daphnis et Chloé.

Littérature.

L'ENFANT PERDU.

C'était le dernier des trois jours, un jour de joie! Vous savez quelle fête! La même fête perpétuelle qui commence par des distributions de viandes, et qui se termine par quelques fusées jetées dans l'air et qui brillent trois secondes, image trop vraie de la satisfaction d'un peuple. Nous étions donc arrivés, à travers tant de mauvaise musique et de mauvais vers, au dernier des trois jours.

La foule s'assemble et se presse; on se heurte, on se renverse, tous les yeux sont levés vers le ciel comme si on attendait un miracle. Que va-t-il donc descendre de ce ciel? Quelle rosée bienfaisante? Quel saint ange doit nous apporter le calme et la paix? Pourquoi toute cette population attentive et recueillie? Demandez-lui à elle-même, elle ne vous le dira pas.

La foule sait-elle ce qui la pousse, ce qui l'appelle! La foule marche comme le flot marche; elle regarde en haut parce qu'on regarde en haut; elle n'a ni foi, ni espérance, ni crainte; on l'appelle aujourd'hui pour regarder, elle regarde; il y a un an on l'appela pour briser un trône, pour défendre les lois, pour rétablir la constitution de France, pour réclamer les droits de l'homme, la foule vint au premier appel. Elle brisa, elle renversa, elle exila, elle se rua dans la vengeance; aujourd'hui elle vient voir des fusées qui volent; sublime foule! stupide foule!

Or donc elle regardait bouche béante, attendant qu'il plût à l'artificier de venir.

L'artificier ne se gênait pas; l'artificier était à table, joyeux et tranquille: que la foule attende, le plaisir en sera plus vif. D'ailleurs tout est prêt. Les fusées qui s'élèvent en l'air et qui retombent en étoiles tricolores, la bombe qui tourne sur elle-même et qui éclate, le soleil fixe et mobile donnant un éclatant démenti au problème de Galilée, puis la gerbe qui monte, qui hurle, qui crie, qui se démène; échevelée, bizarre, bondissante, joyeuse, poussée par les éclats du peuple et se perdant dant le nuage comme se perd une pensée poétique dans un peuple en révolution.

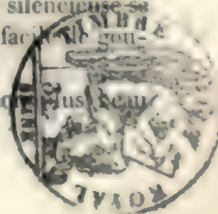
Quand l'artificier eut dîné il s'avança au lieu de l'exécution. Un feu d'artifice, c'est comme un homme à immoler. C'est la même attente solennelle, c'est le même battement de cœur. A savoir si l'homme mourra bien, à savoir si les fusées seront de poids et monteront bien haut dans les airs. Ajoutez que c'est un plaisir d'un instant qui passe vite, le temps de couper une corde ou d'approcher une mèche; ici quand tout est fait c'est du silence, au feu c'est de l'obscurité; je ne crois pas que jamais depuis le commencement du monde on ait entrepris une pareille comparaison.

J'en demande pardon à l'artificier.

Enfin, enfin, dans l'obscurité de la place publique, là-bas, là-bas, à travers ces ponts suspendus, sur ces bords où l'onde éclate et se brise, entre ces statues colossales, monumens sans proportion et sans actualité, à travers cette place de la Révolution si ensanglantée, et qu'attendent des jardins et des groupes d'eaux jaillissantes, voyez-vous cette faible lumière qui scintille, vacillante clarté qui paraît et disparaît inégalement, capricieux follet qui se joue autour de la poudre, ame rapide de cet artifice muet encore. Silence! Il faut du silence pour bien voir. La scintillante lumière va donner le signal. La pâle clarté va faire étinceler tout ce ciel. Vous allez dire que le soleil n'est pas couché et que les étoiles boudeuses se sont enveloppées dans leur voile gracieux de la nuit, boudeuses déesses qui échappent à ces astres inusités!

Et le feu recommence. Vous entendez comme le râle d'un mort. L'incendie éclate et hurle! il crie! il éclate! Tout le ciel est changé. Le peuple bat des mains. O pouvoir de la poésie sous toutes les formes! Cette poésie colorée de la poudre, facile à comprendre comme une caricature en plein vent; cette poésie des yeux, qui dure une seconde, mais qui va droit au regard, laissant le spectateur maître de se faire son drame à lui comme à une pantomime d'opéra; cette poésie de l'artificier n'a pas d'égale. L'artificier est le poète populaire. L'artificier est l'enchanteur le plus puissant des temps modernes. Vous qui souriez, savez-vous un peintre plus étudié? savez-vous un chansonnier plus chanté? savez-vous un refrain plus répété? savez-vous, dans ce monde artiste, quelque chose plus fêté, plus vivement, plus naïvement senti, avec plus de passion et de cœur, que cette simple fusée qui sillonne les airs? Tout un peuple regarde et applaudit. A ce spectacle, la pensée de tout un peuple est suspendue. Il y a un instant, instant rapide, où le peuple aux mille formes, aux désolantes colères, aux passions terribles, aux sentimens multiples, n'est plus un peuple; ce peuple n'est qu'un seul homme, abusé, oublieux, flaneur, curieux, innocent, et qui regarde en l'air. Ce peuple qui regarde, c'est *le grand flandrin de vicomte*, dans Molière, qui crache dans un puits pour faire des ronds; oh! si ce moment de béatitude et de contemplation silencieuse se prolongeait seulement un jour, qu'il serait facile de gouverner!

Dans les airs, la fête enflammée est à son plus beau



moment. Tout un pont de feu s'étend dans les nuages; sur ce pont des armées sont en présence; c'est le pont d'Arcole, c'est le pont des trois jours, c'est la bataille parisienne. Voyez! voyez! et la pensée est suspendue de nouveau. O miracle! dans cette grande ville, volcan qui gronde incessamment et qui éclatera quelque jour, inondant l'Europe de venin et de bitume, dans cette capitale des trois couleurs tout se tait, passion, colère, ambition, douleurs, désappointemens cruels, misères profondes; on n'entend plus rien, pas même les voix des mourans, les plaintes des captifs, les gémissemens de l'hôpital; la vie sociale est suspendue, la vie réelle fait silence, cœurs et ames sont tous dans les airs, voltigeant après l'étincelle enflammée. On dirait des peuples croyans qui écoutent une religion nouvelle. A la dernière fusée il n'y avait plus dans Paris qu'un seul désir, c'était de voir le dernier éclat de cette fête dans le ciel. Alors, quand tout ce peuple quitte la terre, il n'y a plus sur la terre ni époux, ni père, ni maîtresse, ni haine, n'y amour; il n'y a plus qu'un regard, qu'un simple regard, morne et terne comme tout regard après lequel il n'y a plus rien à désirer.

Même je vous le dis, une mère, ce jour-là, s'est tellement perdue au ciel, qu'elle oublia son enfant, son joli petit enfant, qui était à ses pieds.

Elle oublia son enfant la pauvre mère! elle l'oublia un instant, cet instant fera le chagrin de sa vie. Excusable peut-être, car c'était son premier moment de poésie, la pauvre femme! c'était le seul plaisir qu'elle eût eu en sa vie, c'était la seule page qu'elle eût ouverte, le seul spectacle auquel elle eût assisté, le seul vers qu'on eût murmuré à ses oreilles; c'était son premier tournoi, sa première loge à l'opéra, ses premiers contes des *Mille et une Nuits;* c'était son premier voyage dans la rue Vivienne, sa première entrée dans les Wauxhall éblouissans; c'était son premier cachemire, son premier bonnet de gaze, sa première déclaration d'amour; c'était sa première débauche dans la nuit, à la lueur des lustres, au son des instrumens, au bruit du vin de Champagne; c'était son premier moment de repos et de calme, et d'illusion décevante, à cette pauvre femme si fort plongée dans les réalités de la vie laborieuse; pardonnez-lui donc, si vous pouvez, d'avoir oublié un instant son enfant.

Cela fut prompt comme l'éclair du ciel, quand le ciel fut redevenu ciel, rien que ciel; son regard se porta vers la terre, il alla tout d'un coup de l'étoile à l'enfant; quand il n'y eut plus dans le ciel que des étoiles, vous imaginez bien qu'elle revint à son enfant. O quelle nuit profonde! au même instant plus de fusée dans le ciel, plus d'enfant sur la terre, plus d'enfant à ses côtés, adieu la poésie! elle oublie sa poésie, son bonheur, son idéal, son rêve, son drame, son extase, le ciel brillant: elle est sur la terre, sur la terre nue, déserte, triste, sombre, sans jour et sans nuit en même temps, éclairée par un pâle crépuscule, tout pâle; une ombre décolorée, une couleur ombrée, un doute continuel, un mouvement inégal. Tout tremble devant cette mère saisie d'effroi: le ciel s'électrise, la terre s'agite, la foule, devenue compacte et occupée, n'a pas d'oreille pour ces cris déchirans, elle n'a pas de mouvement pour cette tendre mère éplorée; la foule, devant cette étrange douleur qui commence, qui se dompte, qui ne veut pas se livrer encore à son explosion; la foule, c'est un mur de fer, un mur inaccessible, infranchissable, un mur sans portes, sans issue, sans une ruine, sans un trou pour qu'une mère puisse y passer; le mur est debout devant sa douleur!

Oh comme elle s'agite! Mais où s'agiter? où courir, où ne pas courir? Quel conseil? A qui parler? Il n'y a pas un homme, pas une femme, pas une mère dans cette foule. Qui est mère? Qui est père? Qui a des enfans? — Alors elle crie, écumante et altérée, et à voix palpitante et enrouée: « J'ai perdu mon enfant? Mon enfant blond aux blonds cheveux; mon enfant frêle et riant qu'on va étouffer, qu'on va écraser, qui va mourir; mon enfant qui se glisse comme un serpent au soleil; mon enfant qui s'ébat devant ma porte; mon enfant qui joue avec son agneau et qui boit du lait dans ma tasse tous les matins; mon enfant joyeux qui chante et qui sourit. Mon enfant! mon enfant! Parlez donc! Dérangez-vous donc, messieurs et mesdames! Il me faut mon enfant. Que regardez-vous donc dans le ciel? Une mauvaise fumée, une mauvaise étincelle, une flamme qui grimace, une salamandre sans queue, une folie qui est ivre et qui se traîne dans les nuages; mais à vos pieds, messieurs, à vos pieds est mon enfant; regardez à vos pieds, messieurs, un pauvre enfant, joli comme un soleil! » Et elle se tordait les mains, et de courir çà et là appelant à haute voix son enfant, courant et ne s'éloignant pas du cercle où elle l'avait perdu. Pauvre mère! Le peuple insensible regardait le ciel. Il criait de joie, il applaudissait. Le feu roulait en flocons; il y avait des châteaux de feu, des étendards de feu; la foule regardait de toute son ame, de tout son cœur, de toute sa passion, que pouvait faire cette pauvre femme pour faire descendre tout ce peuple du ciel!

Quand le dernier feu éclata, il y eut une lumière, elle en profita avidement. Elle se précipita sous les rayons de ce soleil factice! Point d'enfant. Le dernier feu brûlé, le mur s'ébranla, la foule redevint foule, mobile, agitée, friable, flexible; alors la mère désolée se précipite dans la foule qui s'écarte, nonchalamment obéissante; la foule s'en alla ne regardant plus le ciel, la foule revint chez elle

haletante, fatiguée, écrasée, elle but de la bière à la porte des cafés; rentrée chez elle, elle se déshabilla, elle ôta son habit et son chapeau, elle se mit en chemise, elle souffla, elle ne se lava ni les pieds ni les mains, elle ne fit pas sa prière, elle ne pensa à rien, elle se coucha, s'endormit, et elle ne rêva à rien.

Paris, cet insensible Paris, ne songea pas un instant à cet accident funeste : une mère a perdu son enfant.

Ce que devint la pauvre mère ! Hélas ! Hélas ! Il y avait en son chemin des bourgeois qui rentraient en parlant politique, ceux-là ne regardaient pas la mère éplorée; ceux-là pourtant sont des hommes bons et humains des grandes villes ; mais aussi il y avait des enfans, spectateurs cruels, sans mère et sans père, égarés et curieux, libres comme l'air, qui, entendant la pauvre mère appeler son fils, lui criaient : *Le voilà! le voilà! voilà l'enfant!* et la mère radieuse courait, point d'enfant ! A la place du pauvre égaré, elle trouvait un gamin de Paris qui riait aux éclats ; le gamin de Paris, race à part, race Bohême, qui se sème et qui pousse comme une plante parasite ; le gamin qui s'accroche à la ville comme de l'herbe aux vieux murs, le gamin qui grimpe comme le lierre, plante tenace, crochue, parasite, joyeuse à voir, facile à pousser, inoffensive, pas méchante, rarement nuisible, un fruit à part de la civilisation; ceux-là dont les mères ne s'étaient jamais inquiétées ne comprenaient pas qu'une mère pût pleurer et s'écheveler parce qu'elle avait perdu son fils. Si elle eût perdu son sac, son châle ou sa bourse, ils lui auraient aidé à chercher, ils auraient été sensibles ; mais un enfant perdu, qu'est-ce que cela pour un gamin de Paris?

J'ignore si la pauvre femme a retrouvé son enfant. Dans tous les cas elle se souviendra des jours de fête de juillet quand même nous les aurons tous oubliés.

Jules Janin.

LE CHEF-D'OEUVRE INCONNU.

(Conte Fantastique)

§ II.

CATHERINE LESCAULT.

Deux jours après la rencontre du Poussin et de Porbus, celui-ci vint voir maître Frenhofer.

Le vieillard était alors en proie à l'un de ces découragemens profonds et spontanés dont la cause est, s'il faut en croire les mathématiciens de la médecine, dans une digestion mauvaise, dans le vent, la chaleur, ou quelque empâtement des hypocondres ; et, suivant les spiritualistes, dans l'imperfection de notre nature morale. Un écrivain moderne exprimerait *cet état phénoménal* en disant que Frenhofer avait fait une prodigieuse dépense d'ame ; mais laissons là le prétentieux jargon de notre époque, le bonhomme s'était purement et simplement fatigué à parachever son mystérieux tableau.

Il était donc languissamment assis dans une vaste chaire de chêne sculptée, garnie de cuir noir ; et, sans quitter son attitude mélancolique, il lança sur Porbus le regard engourdi d'un homme qui s'est établi dans son ennui.

— Eh bien ! maître, lui dit Porbus, l'*outremer* que vous avez été chercher à Bruges était-il mauvais ?.... Est-ce que vous avez pas su broyer notre nouveau blanc?... votre huile est-elle méchante, ou les pinceaux...

— Hélas ! s'écria le vieillard, j'ai cru pendant un moment que mon œuvre était accomplie ; mais je me suis certes trompé dans quelques détails, et je ne serai tranquille qu'après avoir éclairci mes doutes... Aussi je me décide à voyager et vais aller en Turquie, en Grèce, en Asie, pour y chercher un modèle et comparer mon tableau à diverses natures... Peut-être ai-je là-haut, reprit-il en laissant échapper un sourire de contentement, la nature elle-même.... Parfois, j'ai quasi peur qu'un souffle ne me réveille cette femme, et qu'elle ne disparaisse...

Puis il se leva tout à coup, comme pour partir.

— Oh ! oh ! répondit Porbus, j'arrive à temps pour vous éviter la dépense et les fatigues du voyage.

— Comment ? demanda Frenhofer étonné.

— Le jeune Poussin est aimé par une femme dont l'incomparable beauté se trouve sans imperfection aucune !... Mais, mon cher maître, s'il consent à vous la prêter, au moins faudra-t-il nous laisser voir votre toile...

Le vieillard resta debout, immobile, dans un état de stupidité parfaite.

— Comment !... s'écria-t-il enfin douloureusement, montrer ma créature, mon épouse !... déchirer le voile dont j'ai chastement couvert mon bonheur?... Mais ce serait une horrible prostitution !... Voilà dix ans que je vis avec cette femme ! Elle est à moi, à moi seul !... Elle m'aime. Ne m'a-t-elle pas souri à chaque coup de pinceau que je lui ai donné ? Elle a une ame, l'ame dont je l'ai douée !... Elle rougirait si d'autres yeux que les miens s'arrêtaient sur elle.... La faire voir !... mais quel est le mari, l'amant assez vil pour conduire sa femme au déshonneur !... Quand tu fais un tableau pour la Cour, tu n'y

mets pas toute ton ame, tu ne vends aux courtisans que des mannequins. Ma peinture n'est pas une peinture, c'est un sentiment, une passion! Née dans mon atelier, elle doit y rester vierge, et n'en peut sortir que vêtue. La poésie et les femmes ne se montrent nues qu'à leurs amans!.. Possédons-nous les Vierges de Raphaël, l'Angélique de l'Arioste, la Béatrix du Dante... Non! nous n'en voyons que les formes! Eh bien! l'œuvre que je tiens là-haut sous mes verroux est une exception dans notre art.... il n'y a plus de peinture: c'est une femme!.. une femme avec laquelle je pleure, je ris, je cause... je pense. Veux-tu que, tout à coup, je quitte un bonheur de dix années comme un manteau? que, tout à coup, je cesse d'être père, amant et dieu? car cette femme n'est pas une création, c'est une créature!.. Vienne ton jeune homme, je lui donnerai mes trésors; je lui ferai voir des tableaux du Corrège, de Michel-Ange, du Titien; je baiserai la marque de ses pas dans la poussière; mais en faire mon rival... honte à moi... Ha! ha! je suis plus amant encore que je ne suis peintre! J'aurai la force de brûler ma toile à mon dernier soupir, mais lui faire supporter le regard d'un homme, d'un jeune homme, d'un peintre... non, non... Je tuerais le lendemain celui qui l'aurait souillée d'un regard!... Je te tuerais à l'instant, toi, mon ami, si tu ne la saluais pas à genoux!.. Veux-tu maintenant que je soumette mon idole aux froids regards des imbéciles... Ah! l'amour est un mystère, il n'a de vie qu'au fond des cœurs, et tout est perdu quand un homme dit à un autre: — Voilà celle que j'aime!...

Le vieillard semblait être redevenu jeune; ses yeux avaient de l'éclat et de la vie; ses joues pâles étaient nuancées d'un rouge vif, et ses mains tremblaient.

Porbus, étonné de la violence passionnée avec laquelle ces paroles furent dites, ne savait que répondre à un sentiment aussi neuf que profond.

Frenhofer était-il raisonnable ou fou? se trouvait-il subjugué par une fantaisie d'artiste, ou les idées qu'il avait exprimées procédaient-elles de ce fanatisme inexprimable produit en nous par le long enfantement d'une grande œuvre? Pouvait-on jamais espérer de transiger avec cette passion bizarre?

En proie à toutes ces pensées, Porbus dit au vieillard:

— Mais n'est-ce pas femme pour femme?... Poussin ne livre-t-il pas sa maîtresse à vos regards!

— Quelle maîtresse! répondit Frenhofer. — Elle le trahira tôt ou tard, et la mienne me sera toujours fidèle!

— Eh bien! reprit Porbus, n'en parlons plus!... Mais avant que vous ne trouviez, même en Asie, une femme aussi belle, aussi parfaite, vous mourrez peut-être, sans avoir achevé votre tableau...

— Oh! il est achevé..., dit Frenhofer... Et qui le verrait croirait apercevoir une femme couchée sur un lit de velours, sous des courtines.... Près d'elle, un trépied d'argent exhale des parfums. — La lumière est douce.... Tu serais tenté de prendre le gland d'or des cordons qui retiennent les rideaux, et il te semblerait voir le sein de *Catherine* suivre le mouvement de sa respiration. — Cependant je voudrais être certain....

— Va en Asie!... répondit Porbus, en apercevant une sorte d'hésitation dans le regard de Frenhofer.

Et Porbus fit quelques pas vers la porte de la salle.

En ce moment, Gillette et Nicolas Poussin étaient arrivés près du logis de Frenhofer. Quand la jeune fille fut sur le point d'y entrer, elle quitta le bras du peintre, et se reculant en arrière comme si elle eût été saisie par quelque soudain pressentiment:

— Mais que viens-je donc faire ici?... demanda-t-elle à son amant, d'un son de voix profond et en le regardant d'un œil fixe.

Étonné, le Poussin lui prit la main en disant avec une vive émotion:

— Gillette, je t'ai laissée maîtresse et veux t'obéir en tout. Tu es ma conscience et ma gloire... reviens au logis?

— Suis-je à moi, quand tu me parles ainsi?.. Oh! non, je ne suis plus alors qu'une enfant.—Allons, ajouta-t-elle en paraissant faire un violent effort, si notre amour périt et si je mets dans mon cœur un long regret, ta célébrité ne sera-t-elle pas le prix de mon obéissance à tes désirs?... Entrons, ce sera vivre encore que d'être toujours en souvenir sur ta palette!...

Les deux amans se rencontrèrent avec Porbus en ouvrant la porte de la maison, et celui-ci, surpris par la beauté de Gillette dont les yeux étaient pleins de larmes, la saisit toute tremblante, et l'amenant devant le vieillard:

— Tenez, dit-il, ne vaut-elle pas tous les chefs-d'œuvre du monde?...

Frenhofer tressaillit. Gillette était là, dans l'attitude naïve et simple d'une jeune Géorgienne toute innocente et peureuse, ravie et présentée par des brigands à quelque marchand d'esclaves. Une pudique rougeur colorait son visage, elle baissait les yeux, ses mains étaient pendantes à ses côtés; ses forces semblaient l'abandonner et des larmes protestaient contre la violence faite à sa pudeur.

En ce moment Poussin, au désespoir d'avoir sorti de son grenier ce beau trésor, se maudit lui-même. Alors, plus amant qu'artiste, mille scrupules lui torturèrent le cœur, quand il vit l'œil rajeuni du vieillard, qui, par une habitude de peintre, déshabillait, pour ainsi dire, cette jeune fille en en devinant les formes les plus secrètes. Revenant soudain à la féroce jalousie du véritable amour, il s'écria :

— Gillette, partons!...

A cet accent, à ce cri, sa maîtresse joyeuse leva les yeux sur lui, le vit et, courant dans ses bras :

— Ah! tu m'aimes donc?... s'écria-t-elle en fondant en larmes.

Elle avait eu l'énergie de taire sa souffrance, mais elle manqua de force pour cacher son bonheur.

— Oh! laissez-la moi pendant deux heures.... dit le vieux peintre, et vous la comparerez à Catherine... — Oui, j'y consens.

Il y avait encore de l'amour dans le cri de Frenhofer. Il semblait avoir de la coquetterie pour son semblant de femme et jouir par avance du triomphe que sa beauté allait remporter sur celle d'une vraie femme.

— Ne le laissez pas se dédire!... s'écria Porbus en frappant sur l'épaule de Poussin. Les femmes et les fruits de l'amour passent vite, ceux de l'art sont immortels....

— Pour lui, répondit Gillette en regardant attentivement le Poussin et Porbus, ne suis-je donc pas plus qu'une femme!...

Elle leva la tête avec fierté; mais quand après avoir jeté un coup d'œil étincelant à Frenhofer, elle vit son amant occupé à contempler de nouveau le portrait, qu'il avait pris naguère pour un Giorgion :

— Ah! dit-elle, montons!.. Il ne m'a jamais regardée ainsi!...

— Vieillard!... reprit Poussin tiré de sa méditation par la voix de Gillette, vois cette épée!... je la plongerai dans ton cœur au premier mot de plainte que prononcera cette jeune fille... Puis je mettrai le feu à ta maison, et personne n'en sortira.... Comprends-tu?...

Nicolas Poussin était sombre, sa parole terrible; son attitude, son geste consolèrent Gillette; et, alors, elle lui pardonna presque de la sacrifier à la peinture, à la gloire, à l'avenir.

Porbus et Poussin restèrent à la porte de l'atelier, se regardant l'un l'autre en silence; et si, d'abord, celui-là se permit quelques exclamations :

— Ah! elle se déshabille. — Il lui dit de se mettre au jour, etc.

Bientôt il se tut à l'aspect du Poussin dont le visage était devenu inquiet et sombre. Le jeune homme avait la main sur la garde de sa dague et l'oreille presque collée à la porte. Porbus, également attentif, commençait à comprendre la souffrance du Poussin; et tous deux, dans l'ombre et debout, ressemblaient ainsi à deux conspirateurs attendant l'heure de frapper un tyran.

— Entrez!... entrez!... leur dit le vieillard rayonnant de bonheur. Mon œuvre est parfaite, et maintenant je puis la montrer avec orgueil. Jamais peintre, pinceaux, couleurs, toile et lumière ne produiront une rivale à ma *Catherine Lescault!*...

Porbus et Poussin, en proie à une vive curiosité, se trouvèrent bientôt au milieu d'un vaste atelier, couvert de poussière, où tout était en désordre, d'où le jour tombait d'en haut, et où ils virent, çà et là, des tableaux accrochés aux murs parmi des statues, des essais, des bustes, des mains, des squelettes et des haillons. Ils s'étaient arrêtés tout d'abord devant une figure de femme de grandeur naturelle, demi-nue, et pour laquelle ils furent saisis d'admiration.

— Oh! ne vous occupez pas de cela!... dit Frenhofer, c'est une toile que j'ai barbouillée pour étudier une pose... ce tableau ne vaut rien. — Voilà mes erreurs!.. reprit-il en leur montrant de ravissantes compositions suspendues aux murs, autour d'eux.

A ces mots, Porbus et Poussin stupéfaits de ce dédain pour de telles œuvres cherchèrent le portrait annoncé, sans réussir à l'apercevoir.

— Eh bien! le voilà!... leur dit le vieillard exalté.

Il avait les cheveux en désordre et le visage enflammé; ses yeux pétillaient; il était tout haletant.

— Ah! ah! s'écria-t-il, vous ne vous attendiez pas à tant de perfection!.. Vous êtes devant une femme et vous cherchiez un tableau!... Il y a tant de profondeur sur cette toile! l'air y est si vrai, que vous ne pouvez plus le distinguer de l'air qui nous environne.... Où est l'art?... perdu, disparu!... Ces contours sont les formes même d'une jeune fille... J'ai saisi la couleur, le vif, le *tranché* de la ligne qui termine les corps!... Admirez!... Aussi, j'ai, pendant sept années, étudié les phénomènes de l'accouplement du jour et des objets.... Et ces cheveux.... la lumière ne passe-t-elle pas au travers.... Mais elle a respiré, je crois!.... Ce sein!... Voyez... qui ne voudrait l'adorer à genoux?... Les chairs palpitent. Elle va se lever, attendez!...

— Voyez-vous quelque chose? demanda Poussin à Porbus.

— Non, et vous?...

— Rien...

Les deux peintres, laissant le vieillard à son extase, regardèrent si le jour, en tombant d'aplomb sur la toile qu'il leur montrait, n'en neutralisait pas tous les effets; puis, ils examinèrent la peinture en se mettant à droite, à gauche, de face, en se baissant ou se levant.

— Oui!.. oui!.. c'est bien une toile!... leur disait Frenhofer, en se méprenant sur le but de cet examen scrupuleux. Tenez, voilà le châssis!... le chevalet!... et voici mes couleurs, mes pinceaux!...

Et il s'empara d'une brosse qu'il leur présenta par un mouvement naïf.

— Le vieux lansquenet se joue de nous!.. dit Poussin en revenant devant le prétendu tableau. Je ne vois là que des couleurs amassées comme sur une palette...

— Des teintes brouillées, confuses.... reprit Porbus, mais....

Alors, en s'approchant, ils remarquèrent dans un coin de la toile, le bout d'un pied nu qui sortait de ce chaos de couleurs, de tons, de nuances indécises, espèce de brouillard sans forme; mais un pied... délicieux, un pied vivant!

Et ils restèrent pétrifiés d'admiration devant ce fragment échappé dans l'œuvre à une incroyable destruction lente et progressive. Ce pied apparaissait là comme le torse de quelque Vénus en marbre de Paros qui surgirait, riche de beautés, parmi les décombres d'une ville incendiée.

— Il y a une femme là-dessous!... s'écria Porbus, en faisant remarquer à Poussin la finesse des superpositions de couleurs dont le vieux peintre avait successivement chargé les différentes parties de cette figure en voulant la perfectionner.

Alors les deux peintres se tournèrent spontanément vers Frenhofer, en commençant à s'expliquer vaguement l'extase dans laquelle il était resté.

— Il est de bonne foi!... dit Porbus.

— Oui, mon ami, répondit le vieillard en se réveillant, il faut de la foi!... de la foi dans l'art, et vivre pendant long-temps avec son œuvre pour en produire une semblable.... Quelques-unes de ces ombres m'ont coûté bien des travaux.... Tenez il y a là sur sa joue, au-dessous des yeux, une légère vapeur qui, si vous l'observez dans la nature, vous paraîtra presque intraduisible; eh bien!... croyez-vous qu'elle ne m'ait pas coûté bien des peines à reproduire?...

Et du bout de sa brosse, il désignait aux deux peintres un pâté de couleur claire.

Porbus, frappant sur l'épaule du vieillard, puis se tournant vers Poussin :

— Savez-vous que nous voyons en lui un bien grand peintre!... dit-il.

— Il est encore plus poète que peintre! répondit gravement Poussin.

— Là, reprit Porbus en touchant la toile, finit notre art sur terre...

— Et de là, il va se perdre dans les cieux!... dit Poussin.

— Que de jouissances sur ce morceau de toile!... s'écria Porbus.

Le vieillard absorbé ne les écoutait pas, et souriait à cette femme imaginaire.

En ce moment, Poussin entendit les pleurs de Gillette; elle était seule dans un coin.

— Qu'as-tu, mon ange?... lui demanda le peintre redevenu subitement amoureux.

— Tue-moi! dit-elle, je serais une infâme de t'aimer encore, car je te méprise.... Tu es ma vie et tu me fais horreur.... Je crois que je te hais déjà.

DE BALZAC.

Revue Dramatique.

—

THÉATRE DE L'ODÉON.

L'Homme au Masque de fer, Drame en cinq parties,

PAR MM. FOURNIER ET ARNOULD.

Je ne vous dirai pas ce qu'était le masque de fer : vous le savez aussi bien que moi, car vous n'en savez rien. Qu'importe la vérité exacte et mathématique d'un fait. Ce secret à deux jambes et à deux bras, ce mystère que couvrait un masque de

fer, a existé; il a souffert; il a été emprisonné : on lui a donné prison sur prison; car la liberté de se faire voir, de se voir lui-même, il l'avait perdue! Quel supplice! demandez aux femmes. L'histoire que nous ont donnée les auteurs, la voici :

Il était jeune, il était beau, enfant de roi, frère de roi, ressemblant au plus brillant monarque de la terre, à Louis XIV. Leur père, Louis XIII, resta vingt ans sans avoir d'héritier. Il n'en demandait qu'un, il en eut deux, deux à la fois : le cas était embarrassant, imprévu dans la loi salique. Louis XIV, qui avait vu le jour l'aîné, n'était, d'après les règles physiologiques, que le cadet; mais il avait été nommé Louis, par conséquent dauphin : l'autre, qu'on n'attendait pas, fut nommé Gaston, comme tous les cadets de ce temps.

Comme le trône n'a de place que pour un, le moine Audoin, créature de Richelieu, fut chargé d'élever Gaston loin de la cour, dans l'ignorance de son rang, dans les mœurs religieuses : d'un prince manqué on fait toujours un dévot.

Un gentilhomme protestant, qui fait de l'opposition au ministère Richelieu, qui en fera sous Mazarin, un libéral de l'époque, M. d'Aubigné, a découvert cet escamotage de légitimité, ce royal tour de gobelet : il s'introduit chez le père Audoin, rencontre le jeune Gaston, dévot, ignorant, rose, amoureux, comme on l'est à son début, amoureux fou de sa voisine. C'est la fille d'un seigneur disgracié, qui la refuse à Gaston inconnu, bâtard de je ne sais quel baron Dorville, nom de rencontre que le père Audoin lui a donné. La jeune fille l'aime, et s'en va à la cour épouser un marquis. Gaston est désespéré; d'Aubigné l'emmène à Paris. Il le fait passer pour son neveu auprès des conjurés; mais il leur promet, au moment d'agir, de mettre à leur tête un fils de France. Mais, hélas! le jeune imprudent va aussi à la cour; il y retrouve son ancienne voisine, celle qu'il aime, celle que le roi son frère aime; il la retrouve veuve et fidèle; puis il apprend le secret de sa naissance; enfin au sortir du Louvre pour se battre en duel avec un rival d'amour, il est saisi, conduit à Pignorol. Le voilà masqué.

Son rival d'amour est son geôlier. D'Aubigné est prêt à tirer Gaston des mains de Louvois; l'amante de Gaston fait manquer l'entreprise. Ce quatrième acte est dramatique à l'excès : allez voir.

Le cinquième acte s'ouvre à la Bastille. Le geôlier est las d'être en prison; il veut faire mourir le prisonnier pour être libre. Il fait venir une sœur de charité pour administrer au malade les secours spirituels. Cette sœur, c'est la voisine, c'est l'amoureuse. A peine si Gaston la reconnaît, à peine s'il reconnaît d'Aubigné, toujours fidèle à l'enfant de Louis XIII comme la jeune fille est à Gaston, les yeux du prisonnier se ferment; ce n'est qu'une léthargie. D'Aubigné force le médecin à rédiger l'acte de décès. L'acte est signé. D'Aubigné crie que Gaston est mort. Le geôlier le croit, car il le désire. Le geôlier fait préparer les funérailles. D'Aubigné sauvera ce cadavre vivant; il en fera un roi. Il révèle son projet, son espoir à la pauvre sœur de charité; mais le geôlier a fait mutiler le corps. Cette fin, qui tire au mélodrame, a produit un effet terrible sur les spectateurs.

La pièce est un peu longue, et l'on y déménage trop souvent; chaque acte est un grand voyage, et la situation principale ne varie pas toujours : d'Aubigné voulant sauver son prince; mais plusieurs autres situations très-dramatiques rachètent avantageusement quelques défauts réels. Justice soit donc rendue à la collaboration jumelle de MM. Fournier et Arnould, et au talent remarquable de Lockroy.

VAUDEVILLE.

Les Boucles d'Oreilles, Vaudeville en un acte.

On a dit qu'un homme ne saurait passer pour savant cuisinier s'il n'a le talent de pouvoir transformer en un mets délicieux la vieille pantoufle de son maître.

Si pour être jugé habile comédien il fallait savoir produire un effet du même genre, c'est-à-dire nous faire écouter comme divertissante la pièce la plus plate et la plus insipide, assurément Arnal pourrait hardiment tenter l'entreprise. Cet acteur sait peindre la bêtise avec tant d'esprit, il fait le niais avec tant de finesse, il est absurde sot avec tant d'intelligence, qu'on peut se persuader aisément que le plus sot ouvrage pourrait encore par le seul prestige de son jeu nous faire rire et nous amuser. Ce n'est point la pièce nouvelle que vient de donner le Vaudeville qui nous a suggéré cette idée, mais bien le talent qu'Arnal a montré dans le rôle qu'il remplit dans cet ouvrage. Si l'intrigue de la pièce n'est pas neuve, si les situations comiques ont déjà été exploitées, la gaieté des détails et plusieurs quiproquos plaisans suffisent pour décider les spectateurs, et c'est déjà un succès satisfaisant que de réussir dans cette tâche. L'auteur de cette agréable bluette est M. de Rochefort, qui a été nommé au milieu des applaudissemens de toute la salle.

THÉATRE DU PALAIS-ROYAL.

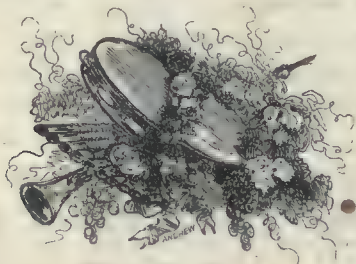
Les Chansons de Béranger, Vaudeville,

PAR M. FERDINAND LANGLÉ.

Nous nous bornerons aujourd'hui à constater un éclatant succès. Dans notre prochaine livraison, en donnant un dessin représentant M. Lepeintre aîné dans cette nouvelle pièce, qui fera courir tout Paris à la salle Montansier, nous en reparlerons plus longuement. L'auteur, M. Ferdinand Langlé, qui a souvent fait ses preuves d'homme de talent et d'esprit, mériterait des éloges seulement pour le choix de son sujet : c'est un hommage public rendu à la belle conduite de Béranger, pendant et depuis la restauration.

Disons à l'avance que M. Lepeintre aîné a droit à tous nos

éloges pour la manière pleine de verve et d'entraînement avec laquelle il a joué tour-à-tour *paillasse*, *le roi d'Ivetot*, et surtout *le fou de Charenton*. Dormeuil et mademoiselle Dejazet l'ont parfaitement secondé.



Nouvelles.

Nous avons vu, dans es ateliers de M. Lemercier, des essais de lithographie imitant la manière noire, et très-supérieurs à tout ce qui a été fait en lithographie jusqu'à présent, surtout pour la pureté des lumières et la solidité du travail.

Cette manière nouvelle est due à M. Tudot, jeune artiste dont nous publierons un dessin dans notre prochain numéro.

Maintenant que le moyen est trouvé, d'autres artistes profiteront sans doute de cette découverte. Il convient d'adresser à M. Tudot l'honneur de l'avoir faite, puisque ce sera la seule récompense des longues recherches auxquelles il s'est livré.

— Cette année l'Académie française tiendra le mardi, 9 août, la séance publique qui avait lieu auparavant le jour de la Saint-Louis. Le 9 août est le jour de l'acceptation de la Charte de 1831 par Louis-Philippe. L'Académie décernera, dans cette séance, les prix fondés par M. de Monthyon pour les actes de vertu faits par des Français, et pour les ouvrages les plus utiles aux mœurs. Elle décernera aussi des prix de poésie et d'éloquence.

— Dans sa séance de samedi dernier, l'Académie des Beaux-Arts a procédé à la nomination d'un membre titulaire, en remplacement de M. Cartellier. Après quatre scrutins, M. Nanteuil a obtenu la majorité des suffrages, et il a été proclamé membre de l'Académie. M. Petitot est celui des concurrens de M. Nanteuil qui a réuni le plus de suffrages.

— Le *Barnave* de M. J. Janin fait impatienter les gourmands littéraires. Ce n'est pas assez de M. de Balzac pour satifaire cet appétit qui digère tant de drames, tant de romans à l'heure qu'il est. Nous qui avons goûté une partie du *Barnave*, nous voulons le reste de ce livre dont le succès nous semble infaillible : Sterne et Scott s'y donnent la main. Des bruits absurdes se sont répandus ; quelques gens malintentionnés ont dit que l'ouvrage ne paraîtrait pas. L'ouvrage paraîtra : au 20 août la mise en vente.

— On parle avec beaucoup d'avantage d'un petit opéra qui vient d'être mis en répétition à notre second théâtre lyrique. La partition est de M. Casimir Gide, un de nos jeunes compositeurs français qui donnent le plus d'espérances. Les amateurs de bonne musique le connaissent depuis long-temps, et regrettaient que des études sévères et consciencieuses l'empêchassent jusqu'ici de travailler pour le public.

— La Comédie-Française donnera vers le milieu de la semaine *le Bachelier et le Théologien*, drame en 5 actes et en prose, attribué à M. d'Épagny. C'est le sujet de Jacques Clément que cet auteur avait déjà traité sous le titre du *Clerc de la basoche*, et qu'il a dernièrement retiré de l'Odéon. Beauvalet est chargé du personnage de Jacques Clément. Joanny et mademoiselle Anaïs remplissent dans la pièce des rôles importans.

— Le monument de la Bastille sera mis au concours.

— M. Gelli a annoncé à l'Académie des Sciences qu'il a trouvé un moyen mécanique pour écrire soixante fois plus vite que par la méthode ordinaire. Sa méthode nécessite l'emploi d'une machine munie d'un double clavier, sur lequel les deux mains jouent à la fois, l'une notant les consonnes, l'autre les voyelles. Le papier marche à mesure, en sorte que chaque lettre se trouve placée dans l'ordre qu'elle doit occuper.

— Des lettres de New-York, du 30 juin, annoncent que le capitole de Raleigh, palais d'état de la Caroline du Nord, vient de disparaître au milieu d'un incendie. Au nombre des pertes que ce désastre fait déplorer, on cite la statue en marbre de Washington, sculptée par Canova.



Beaux-Arts.

SALON DE 1831.

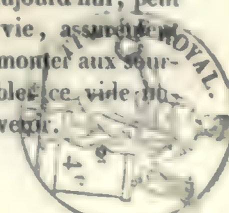
M. Henri de Triqueti.

L'art de l'ornemaniste, soumis plus que toute autre branche des arts du dessin à l'instabilité capricieuse de la mode, ne pouvait échapper à la décadence qui signala le dix-huitième siècle. Il attendait, en France, qu'une main habile le fît rentrer dans un goût plus sévère. Ce fut M. Percier qui tenta les plus nombreux et les plus heureux essais pour atteindre cette gloire; s'efforçant de rendre à son art les services que David rendait à la peinture, comme lui il passa par l'antique pour arriver au *beau idéal*, rêve favori de ce siècle de trente ans que Bonaparte a marqué de son nom. Mais malheureusement au lieu de regarder comme de son domaine tout ce qu'il y a de bien dans l'architecture de tous les temps et de tous les peuples, au lieu de s'inspirer de la brillante imagination du moyen âge, aussi bien que du style pur et sévère de la Grèce et de Rome, il se priva dédaigneusement de ces ressources fécondes, se refusa à prendre un libre essor et fit halte dans l'antique. Passer par cette voie pour nous tirer du dévergondage du style prétentieux, factice et tourmenté, image du siècle dégradé qui l'avait vu naître, était une heureuse idée sans doute; mais pourquoi s'arrêter en si beau chemin? Le style grec, si noble d'ailleurs, est borné dans ses lignes, tandis que par la richesse, la variété, la délicatesse de combinaisons des siennes, le gothique et celui de la renaissance semblent se jouer à l'infini de notre œil et ouvrent un champ sans limite à l'imagination et à la pensée.

Il fallait tout le talent de M. Percier pour puiser dans les seules inspirations des productions anciennes tout le parti qu'il en avait su tirer; mais la foule des imitateurs, inhabile à s'identifier avec ces purs modèles, et pauvre de son propre fonds; cette foule qui prétendit à la suite du maître vivre sur l'antique, ne réussit qu'à y trouver une lettre morte où l'art un instant régénéré devait s'éteindre de nouveau. Certes, le peintre admirable des loges du Vatican faisait à l'avance le procès à ce déplorable esprit de système, quand il s'entourait dans son atelier des dessins d'Albert Durer, recueillait de toutes parts ceux que pouvaient lui fournir toutes les peintures anciennes ou modernes existantes de son temps, envoyait à ses frais des dessinateurs jusque dans la Grèce, pour s'alimenter de tous les modèles; et, passant tour à tour de l'étude de quelque figure animée du Masaccio à l'étude des bas-reliefs et des tableaux des anciens, savait faire aussi bien son profit des progrès de la peinture contemporaine que du génie de l'antiquité. Avec la seconde, il se rencontrait dans cette simplicité et cette justesse de contours, dans cette expression fine, délicate et noble qui le caractérisent; et de la première il empruntait l'exécution imposante, l'entente du clair-obscur et l'assurance de pinceau qui constituèrent, depuis, en grande partie, la peinture de haut style.

Il est vrai de dire que l'art du moyen âge, à travers les modifications nombreuses qu'il a subies et les diverses écoles qu'il a formées et qui ont pris son nom; les écoles romaine, grecque de Constantinople, florentine, vénitienne, puis enfin gothique du Nord, est difficile à saisir dans son ensemble et à suivre dans ses détails. L'on dirait, au premier coup d'œil, qu'il participe beaucoup de la confusion désespérante dont la scène de l'histoire est encombrée à cette même époque. Il est vrai aussi que le fanatisme stupide des iconoclastes a détruit une immense quantité des premières peintures et des premières statues du moyen âge; mais il reste de cette période assez de monumens matériels pour rendre quelque lumière à ces lointaines ténèbres. Et, d'ailleurs, comme les destructions n'ont porté que sur les ouvrages des temps de la décadence, si elles ont laissé une lacune après elles, l'histoire de l'art y a perdu plutôt que l'art lui-même. A mesure que l'on s'approche davantage de l'époque de la renaissance, les souvenirs matériels sont tout naturellement moins rares: alors plus d'intervalles de sommeil ou d'assoupissement dans la chronologie des beaux-arts, alors également l'apparente confusion s'évanouit à l'œil attentif et studieux.

Échos animés de cette belle époque expirée, mademoiselle de Fauveau, et MM. Henri de Triqueti, Aimé Chenavard et Antonin Moine, talens de sève et d'imagination en même temps que de savoir, balayent courageusement, des vieux monumens d'art la poussière oubliée qui les tient ensevelis, et réhabilitent avec bonheur, chacun à sa manière, toute une période historique. Certes, je leur en sais gré pour mon compte; car depuis long-temps je suis pris de dégoût pour les adorations exclusives de l'antiquité; et puis, comme on l'a dit ailleurs, si jamais l'art français, si désorienté, si désenchanté aujourd'hui, peut reprendre un peu de mouvement et de vie, assurément c'est lui porter secours que de le faire remonter aux sources primitives du génie indigène: combler ce vide important dans le passé, c'est agrandir l'avenir.



Malheureusement, mademoiselle de Fauveau, qui avait rempli cette mission avec tant de mérite aux expositions précédentes, n'a rien exposé cette année. M. de Triqueti, qui marche sur ses traces et travaille dans un goût tout-à-fait analogue, paraît à sa place. M. de Triqueti est peintre à la fois, sculpteur et ornemaniste. Après son tableau du *Jugement de Galilée*, peinture d'habile coloriste, on remarque encore son *Duc d'Orléans, frère de Charles VI, assassiné par l'ordre de Jean-sans-Peur, duc de Bourgogne*. C'est un tableau incomplet sans doute et d'une fâcheuse incorrection de dessin; mais il offre de bonnes parties, et surtout un fond plein de légèreté. Ce qui fait le mérite principal de ce tableau c'est la richesse, c'est la finesse d'exécution de l'architecture des maisons environnantes. On y reconnaît à l'instant l'imagination et la touche d'un habile ornemaniste, nourri de l'étude des monumens du moyen âge : tant le goût dominant d'un artiste se fait jour, comme à son insu, dans ses œuvres les plus diverses!

En sculpture d'ornemens, il a mis à l'exposition une dague composée avec l'histoire de la maison de Guise, puis le cadre en bois d'un bas-relief de bronze dont il est également l'auteur. Ce bas-relief représente *la Mort de Charles-le-Téméraire*. Le duc de Bourgogne, poursuivi par un homme d'armes, cherche son salut dans la vitesse de son cheval; mais le cavalier l'atteint, le frappe avec violence au défaut du haubert, et le précipite dans le fossé où il expire inconnu de son vainqueur. C'est là une œuvre pleine de talent et d'adresse, le souvenir ingénieux des sculptures de la renaissance, et, ce me semble aussi, l'heureuse réminiscence de l'un des bas-reliefs de la cour du sphynx, au musée du Louvre. Ce qu'on peut critiquer dans ce bas-relief, c'est l'incorrection de dessin et de modelé dans plusieurs de ses parties; mais ce qu'on peut louer en revanche, c'est l'exactitude savante du costume et des armures, c'est la hardiesse vraiment neuve du groupe. Il semble sortir et s'élancer du cadre; et comme le moment rendu par l'artiste est celui où le prince va être précipité, le mouvement *en l'air* de la scène est suffisamment justifié, ce me semble. Le cadre en bois donne l'histoire allégorique de la maison de Bourgogne de la branche de Valois. Un cadre n'est ordinairement qu'une simple bordure : celui-ci est une œuvre d'art, l'émanation et le complément de la pensée première, une illustration du sujet principal. A gauche est Philippe-le-Hardi, chef de la branche; à droite la dernière descendante, Marie de Bourgogne, fille du prince dont le bas-relief représente la mort; tout autour l'histoire héraldique, à l'aide du blason.

L'exécution en fonte, au moyen de la *cire perdue*, ne laisse rien à désirer; c'est une rénovation des procédés en usage dans les beaux temps de l'école florentine du moyen âge. On les avait malheureusement abandonnés entièrement pour ne plus fondre qu'*en sable*. Ce dernier mode ne produisant que d'imparfaits résultats, mettait l'auteur dans la nécessité de livrer son bronze aux mains d'un ouvrier ciseleur; et celui-ci frottait, lissait, grattait, ratissait à sa guise; alors, adieu toute trace du talent créateur, adieu la souplesse des chairs, la finesse et la fermeté des accessoires; adieu cette fleur de sentiment répandue dans le modèle primitif. Aussi aucun bronze que ce soit, fondu depuis les trente dernières années, ne vaut-il mieux que les objets d'ameublement, bougeoirs, pendules, etc., qui encombrent les boulevards, et se rient du dessin et du goût dans les magasins de nos bronziers; tandis que par le procédé du moulage avec la *cire perdue*, le bronze est la répétition fidèle, immédiate, complète de la volonté de l'artiste : c'est lui enfin, c'est lui-même avec ses qualités et ses erreurs; alors il peut avouer et signer son œuvre. La première tentative nouvelle en ce genre, et le premier succès, sont dus à mademoiselle de Fauveau, dont le nom vient tout naturellement sous la plume quand quelque éloge est à donner dans la sculpture d'ornement.

La *dague* est une chronologie tout entière. Ce sont, comme je l'ai dit, les fastes de la maison de Guise, écrits en bronze, brodés de ronde bosse autour d'une poignée d'arme en milliers de détails entre-croisés et non confondus, merveille d'exécution patiente, adroite et ingénieuse. Autre inspiration du moyen âge, dira-t-on; oui, sans doute, car le riche cabinet de M. Sauvageot possède de cette époque une poignée d'épée sculptée dans ce style; et plusieurs *specimen* du même genre ont passé sous mes yeux à Paris, à Bruxelles et à Londres. Mais si, dans la donnée première, l'imagination de l'artiste s'est aidée de celle de la renaissance, reste à examiner l'exécution de l'œuvre, et l'exécution est presque tout, à mon sens, dans un travail de ce genre.

Une arme de famille n'est point impartiale : elle n'a qu'une opinion, et l'artiste, en composant une arme au nom de Guise, a dû se faire un instant ligueur pour rester dans la vérité historique. Le portrait du Balafré avec ses blasons forme le pommeau; la poignée représente, au devant, la ligue, et, derrière, le combat d'un ligueur et d'un huguenot; autour serpentent des devises allégoriques comme celle qu'à la mort de son père prit le fils du Balafré : un arbre coupé avec ces mots : *accendet ignem*. Sur le fourreau, l'église militante catholique, entourée des armoiries des puissances catholiques qui la soutinrent alors de leur appui; au-dessous, la bataille de Dreux gagnée par le Balafré; plus bas saint Michel combattant l'hérésie, et lui disputant le globe. Tel est, en quelques

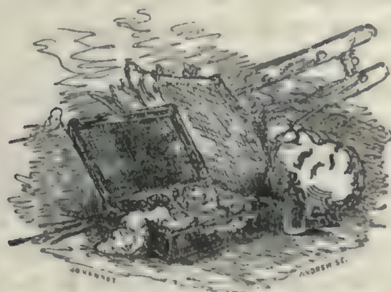
mots, le petit poème que M. de Triqueti a roulé autour de sa dague et de son fourreau. A côté de cette arme historique figure une poire à poudre sculptée dans le même style, et chargée d'attributs de chasse. Il faut avouer qu'on aimerait à trouver dans les figures de la dague, comme dans le groupe de Charles, plus de modelé, plus de simplicité de nature; mais, somme toute, c'est un ouvrage charmant des plus amusans à voir, dont l'œil anime à plaisir les nombreux personnages, et s'émerveille à dérouler les détails, à deviner les spirituels épisodes.

Nous parlerons, dans notre prochaine livraison, de MM. Aimé Chenavard et Antonin Moine.

M. Dauzats.

Nous ne connaissions encore de M. Dauzats que de fort jolis dessins à l'aquarelle d'une couleur vigoureuse et d'une finesse de détails qui rappellent les productions de Bonington; mais son charmant tableau d'une vue d'Égypte l'élève, dès ce moment, au-dessus de la foule des peintres ordinaires. C'est la *Mosquée del Asar* au Caire; composition pleine d'air et d'un effet délicieux. On voit l'intérieur de la mosquée avec ses festons et ses mille arcades, animée d'une multitude de gens de toutes classes. Là, c'est un cadiou aga qui se promène suivi de ses *rhadam;* ici des groupes de gens qui causent; plus loin des marchands qui passent et repassent, avec le panier de dattes sur l'épaule. Ces figures, d'une grande vérité locale, sont disposées avec beaucoup d'art et forment une espèce de panorama vivant; mais elles sont trop transparentes, et me semblent manquer de relief et de solidité. Le dessin est pur et le coloris original; et si la touche est parfois un peu sèche et dure, il faut l'attribuer au défaut d'expérience et d'habitude dans le maniement du pinceau. Du reste, c'est un début fort remarquable que celui de M. Dauzats. Attendons-le au Salon prochain.

M.



ACADÉMIE FRANÇAISE.

Séance du 9 août 1831, présidée par M. Lebrun.

La séance solennelle pour le prix Monthyon a eu lieu le 9 août.

Pour le prix d'éloquence de 1830 remis à 1831, quatorze ouvrages avaient été déposés au secrétariat de l'Institut : le sujet mis au concours était l'éloge de Lamoignon de Malesherbe : c'est M. Baziu, avocat à la cour royale de Paris, qui a été couronné. Cet auteur est déjà connu dans les lettres par un éloge de Le Sage et par les *Mémoires d'un cadet de Gascogne*, ouvrage écrit avec élégance, et plein d'une érudition piquante sur les mœurs du *bon vieux temps*.

M. Bignan a obtenu le prix de poésie; le sujet était *la gloire littéraire de la France*: nous ne porterons point après l'Académie de jugement sur cette œuvre classique.

M. Andrieux, dans une suite de phrases spirituelles et épigrammatiques, a entrepris de persifler le *romantique*, qu'il a qualifié d'*émeute littéraire*. Ce bon mot a beaucoup amusé l'auditoire, et c'est une bonne fortune que de trouver sujet de rire dans une séance académique.

Un prix de 6,000 francs a été accordé à M. Thurot, pour son *Introduction à la Philosophie*, comme ouvrage utile aux mœurs, ainsi qu'une médaille de 4,000 fr. à M. de Monteil, pour son ouvrage historique en 4 volumes sur les *Mœurs des Français* aux XIVe et XVe siècles, et une médaille de 2,000 fr. à M. Bouilly, pour ses *Contes populaires* en 2 volumes.

Le sujet mis au concours pour le prix d'éloquence de 1832 est ainsi exposé dans le programme : *Du courage civil, de ses différens caractères, des services qu'il rend à la société, de ses droits à la gloire et à la reconnaissance publique.*

Pour le prix extraordinaire provenant des libéralités de M. de Monthyon, l'Académie avait proposé pour 1827 et 1829 deux ouvrages qu'elle remet à 1832 : l'un est intitulé de la *Charité considérée dans son principe, dans ses applications et dans son influence sur les mœurs et sur l'économie sociale*; l'autre, de l'*Influence des lois sur les mœurs et de l'influence des mœurs sur les lois.*

Le prix pour chacun de ces ouvrages est de 10,000 fr.



Litterature.

UN PARADOXE.

LES ARTS S'EN VONT!

Nous étions depuis un mois à la campagne, et vraiment nous n'en jouissions guère, car à entendre les discussions, les dissertations, les conversations, on eût dit que Paris nous y avait suivis. Notre salon avait son côté gauche ses centres, ses orages parlementaires; au lieu de parcourir les environs, on voyageait sur les cartes et l'on se couchait rarement sans avoir traversé la Vistule, coupé l'armée de Paskéwitch et delivré Varsovie. Je demandais un soir à une jolie femme où elle avait passé sa matinée. — « A Ostrolenka, » repondit-elle du plus grand sérieux. En un mot c'était à n'y plus tenir; surtout depuis que le moment de l'*adresse* approchait. Deux inséparables s'étaient brouillées pour un amendement, et la jeune comtesse de *** avait dénoncé l'armistice à madame de *** parce qu'elle tenait pour M. Sébastiani.

Ce fut dans cet état de choses que quelqu'un vint à proposer de mettre la politique au ban de la société, et de condamner à une amende quiconque troublerait, par l'allusion la plus legère, cette trève de Dieu que nos opinions signaient au profit de notre tranquillité. La proposition fut reçue par acclamation, et l'amendement d'un médecin qui proposait de faire une exception en faveur du choléra-morbus fut repoussé à l'unanimité; il fut décidé d'un commun accord que, puisqu'on traitait la politique comme la peste, on pouvait bien traiter la peste comme la politique. C'était mettre les choses sur le pied de l'égalité, comme on dit.

— Mais de quoi parler? dit le médecin.

— Des lettres et des arts, répondit une jeune femme.

— A merveille! nous jouerons ce soir un anachronisme en action, dit un autre.

— C'est une soirée de mademoiselle Scudery en 1831, ajouta la maîtresse de la maison. Mais pourquoi pas? cela change, et je crois vraiment que notre siècle ne ferait pas si mal de se remettre au régime du *Cyrus* et de la *Clélie*. Cela mettrait un peu de glace dans les veines, et depuis un an nous y avons du feu.

— Mais quel sera le texte de notre discussion? dit un homme de lettres; car dans le docte hôtel de Rambouillet chaque soirée avait sa thèse, et je ne pense pas que nous voulions examiner si la tendresse vaut mieux que l'amour, ou si les yeux bleus de la chaste Clélie étaient plus expressifs que les yeux noirs de la princesse Mandane. Que dire des lettres, des arts?

« Les arts s'en vont! » dit un vieillard qui avait jusque là gardé le silence.

Ici il y eut un tumulte général; quelques personnes reprochaient à l'interlocuteur d'avoir voulu ramener la conversation sur le terrain de la politique par une allusion à un mot célèbre; toutes s'inscrivaient en faux contre cet arrêt qui dépouillait le siècle le plus éclairé qui fut jamais, de sa plus brillante parure. Il y avait là des gens qui comptaient avec orgueil les célébrités de notre époque, comme un avare compte son or avec délices, quand la modestie de son accoutrement vient de l'exposer à l'affront d'une aumône. Les noms de nos grands peintres, de nos grands musiciens tombaient comme la grêle sur l'impassible viellard, qui regardait d'un air froid ses impétueux adversaires et répétait de temps à autre : « Les arts s'en vont! »

— Mademoiselle de Scudery prouvait ses paradoxes, dit l'homme de lettres.

— Je prouverai que le mien est une vérité, répliqua le vieillard. On fit cercle autour de lui, et toute l'assemblée semblait empressée de savoir comment on prouverait en présence de nos meilleurs artistes que *les arts s'en vont*.

— C'est, dit le vieillard, une de ces tristes fatalités attachées à la faiblesse humaine que l'impossibilité où elle est de se corriger d'un défaut sans se corriger aussi d'une vertu. Je ne suis pas assez brouillé avec la civilisation pour ne pas reconnaître qu'elle a beaucoup fait pour le genre humain, en dirigeant les études vers les sciences exactes, et en détruisant une foule d'erreurs et de préjugés. Mais cette ignorance primitive a emporté avec elle, en se retirant, cette chaleur de sentiment, cette naïveté d'idées qui caractérisaient autrefois la nation française. Sans rappeler que les préjugés syllogistiques de la raison sont souvent plus funesses encore que les préjugés du sentiment, ne puis-je point déplorer au nom des arts qui, comme la poésie, vivent d'inspiration et d'enthousiasme, les progrès de cette science du bonheur matériel qui amènera insensiblement la société à limiter ses

vœux et ses espérances aux félicités culinaires de la gastronomie.

— » Le barbare! dit l'homme de lettres.

— Je n'ignore pas, reprit le vieillard, qu'on peut m'accuser de faire ici une invocation à l'ignorance et à la barbarie, muses que les poètes n'ont point l'usage d'appeler à leur secours, et qui viennent quelquefois sans être appelées. Mais j'avoue à ma honte que j'ai toujours regretté, pour ma part, qu'on n'ait pas pu transiger avec les lumières, et obtenir de la raison qu'elle nous laissât quelques erreurs pour nous consoler des vérités qu'elle nous apportait. Mais la raison est une bienfaitrice avare; ce qu'elle nous donne d'une main, elle nous le retire de l'autre, et partout où elle s'est montrée elle a confisqué les arts et la poésie au profit de l'arithmétique.

— Notre société est mûre, interrompit un journaliste.

— Rivarol vous aurait répondu qu'elle était *blette*, répliqua le vieillard, mais moi je vous demanderai où vous placerez le grandiose des arts dans nos commodes mais étroites demeures, et comment vous ferez sympathiser l'inspiration et le calcul; je n'ai jamais pu songer à la science sociale telle qu'elle est chez les peuples modernes sans que la Hollande se présentât à mon souvenir comme le type de notre civilisation. En visitant ces maisons tapissées, lavées, cirées, luisantes comme des miroirs; en étudiant ces vies où chaque jour, chaque heure, chaque minute à son occupation; en examinant ces visages frais et tranquilles où chaque muscle est dans une immobilité profonde; cet embonpoint majestueux qui semble à sa place à l'ombre d'un comptoir; ces physionomies dormantes qui n'ont point de jeu pour exprimer les passions, qui restent sérieuses dans la tristesse, sérieuses dans la joie, et qui ne rendent d'une manière complète que l'indifférence, je sens bien que je suis chez un peuple pour qui une faute de calcul est un crime, une mauvaise spéculation, une hérésie; mais sur ces fronts unis et paisibles où mettrez-vous l'inspiration? Dans ces demeures resserrées où l'avarice commerciale semble avoir fait des économies sur l'air et sur l'espace, où mettrez-vous les arts qui veulent un horizon sans limites? Dans cette existence systématique où chaque action est prévue et cotée, où les occupations et même les pensées se suivent et se ramènent dans un ordre presqu'aussi invariable que celui des saisons, où mettrez-vous les fantaisies de l'art, ses capricieuses inconstances, et ces grandes pensées qui entraînent l'ame hors des voies battues, la tirent des trivialités de la vie domestique et rompent cette uniformité fastidieuse qui peut être le bonheur de la médiocrité, mais qui est la mort du génie. Si la Hollande est de toutes les contrées de l'Europe, celle où la science de la vie a fait les plus grands progrès, ne peut-on pas dire aussi qu'elle est la Béotie de l'histoire moderne.

— Mais la France n'est pas la Hollande, dit quelqu'un.

— Paris est sur le grand chemin d'Amsterdam reprit le vieillard, nous en sommes à imiter nos voisins, et nous serons bientôt si rafinés dans l'art de vivre que nous étiquetterons toutes les parties de notre existence. Aussi qu'advient-il? de tous côtés les arts sont obligés de déchirer leurs lettres de noblesse pour vivre, les arts sont des rois déchus qui prennent des métiers. Si Michel-Ange vivait de nos jours, il serait peut-être obligé d'étrangler dans une mignature ce génie qui semblait encore à l'étroit dans une coupole. Les géants se font nains pour qu'on les souffre, et notre siècle n'est qu'un traitant qui marchande avec la gloire, et, lui jetant dédaigneusement son pain, demande à quoi bon le génie.

— Où se refugieront donc les arts? demanda une femme.

— En Italie et en Grèce, s'écria le vieillard. Là point de science, de bien-être, de richesse, frappez à la porte de ses cabanes, vous y trouverez la misère, la faim: mais ne vous laissez point aller à regretter la propreté symétrique, le luxe citadin des habitations hollandaises; regardez ces fronts basanés face à face, et dites-moi s'il n'y a pas plus d'inspirations et de grandeur morale dans ces physionomies expressives, ardentes, passionnées que chez les docteurs de la science du bien-être. Le génie s'éteint au milieu des jouissances de la molesse, tristes consolations de la décrépitude des nations. Les arts ont aussi leur Capoue. Ils se trouvent mieux d'une igorance enthousiaste, sensible, inspirée, que d'une science froide, indifférente, compassée, matérielle: la civilisation raffinée de notre âge a pour eux l'effet du *mancelinier;* ils s'endorment à son ombre pour ne plus se reveiller. Quand les peuples ne croient plus, ils en sont au métiers, et à la prose. Tenez, dans la tête de ce paysan romain dévotement agenouillé devant une madone de bois peint, il y a plus de ressources pour les arts que dans tout le sénat des bourguemestres d'Amsterdam. »

On souriait de la chaleur du vieillard, lorsque quelqu'un entra précipitamment en criant: « Les journaux arrivent! » tout le monde se précipita vers le nouveau venu. « Les arts s'en vont! » dit le vieillard, et il quitta la salle. »



Aperçu des Publications.

LA PEAU DE CHAGRIN.

PAR M. DE BALZAC.



Bon! allons donc, marchez et voilà! Je ne puis mieux commencer mon article sur Balzac.

Si vous avez des nerfs, prenez vos nerfs et accrochez-les où vous voudrez : derrière la porte à côté du balai, ou au gibet de Mont-Faucon, s'il y avait encore un gibet à Mont-Faucon. Quand vous aurez lu le livre de M. de Balzac, vous reprendrez vos nerfs si vous osez.

Vous entendez un grand bruit; on entre, on sort, on se heurte, on crie, on hurle, on joue, on s'enivre, on est fou, on est fat, on est mort, on est crispé, on est tout balafré de coups, de baisers, de morsures, de volupté, de feu et de fer. Voilà toute *la Peau de chagrin.*

C'est un livre-brigand qui vous attend au coin du bois, dans votre salon, dans votre lit d'asthmatique, au théâtre, à la chapelle, à cheval, à pied, en voiture, en bateau; le livre vous guette pistolet en main, poignard en main : La bourse ou la vie! Vous donnez votre bourse, votre vie, votre œil, votre souffle, votre poumons, vos entrailles, tout vous-même, pour un morceau de peau de chagrin pas plus long que le doigt.

Un morceau de peau noire, étroite, étriquée comme un poème descriptif, une lèpre horrible à voir : cette lèpre, c'est l'emblème de la vie. Cela se trouve chez un juif, au milieu d'un tas de lunettes, de vases étrusques et de casseroles au rebut; on achète cette peau et on l'emporte chez soi. Singulier crâne que celui de Balzac.

C'est le crâne d'un fou et d'un poète; fou plein de verve, de sarcasmes et de mauvais rire; poète moqueur, sceptique, railleur, insensible, mauvais, coloriste à pleines poignées, qui met du rouge, du vermillon, du noir, du gris par couches, par bandes, par plaques, çà et là; toutes couleurs tranchées, tachées, équivoques, qui composent ensuite un tableau comme un tableau de Raphaël, très-vieux et quand on ne voit presque plus rien.

Le jeune homme victime de la peau de chagrin est un homme de notre société languissante, homme nerveux, fantasque, joueur, libertin, buveur, allant de haut et en bas, qui déchire sa passion comme on déchire du vieux linge; il faut avoir un fameux souffle pour le suivre. Cet ivrogne, souvent sublime au milieu de son dévergondage scintillant, dans ses passions à facettes, dans son langage polyglotte; joueur qui a commencé par tout perdre, et qui finit par ne perdre jamais; élégant sans chemise, bénédictin à bonnes fortunes, séminariste-Lovelace, battant, battu, se ruinant en femmes, et se trouvant un beau soir desséché comme son talisman, à l'instant même où il se trouve le plus heureux des hommes. Ainsi c'est le bonheur qui le tue. Il meurt, parce qu'il ne s'est pas mis assez en garde contre la fortune. Son étoile s'éclipse dans le ciel au moment où elle brille de plus de feu. Fantasque jeune homme, impossible à définir, impossible à comprendre, impossible à expliquer, impossible à analyser; véritable chaos moral, éclairé de temps à autre par d'incertaines et bizarres clartés, je ne saurais vous dire tout ce qu'il y a dans ce livre, dites-moi, vous qui l'avez lu, ce qu'il n'y a pas!

L'analyse se heurte et se brise le front contre un livre pareil. Elle a beau vouloir s'emparer de cette puissance littéraire qui se révèle au monde par le chaos, ce chaos lui échappe, et elle se met à lire l'imbécile critique, entraînée qu'elle est par ce phosphore animal dont elle n'ose pas approcher. Écoutez : il n'y a rien à dire de ce livre. Je vous jure que la chose est superflue. C'est un conte plus qu'oriental, parfumé, élégant, colère et brutal; par ce livre M. Balzac vient de se mettre au premier rang de nos conteurs; je ne crois pas que la hardiesse de la narration ait été portée à un plus haut degré. Seulement pourquoi, avec un si beau génie, porter si peu de respect à cette belle langue française, noble dame dont on fait une prostituée. Pourquoi se former cette taille élégante; pourquoi étaler grotesquement ce sein si beau; pourquoi la conduire si impitoyable, en plein jour et sans prétexte, au cabaret, à la halle, à l'estaminet où l'on fume du tabac de la régie, au mauvais lieu sous la garde de la police, à la maison de jeu protégée par le fisc; pourquoi ce croc en jambe perpétuel donné à la langue, qui ne demande qu'à bien marcher; pourquoi la placer sur la corde tendue de madame Saqui, avec des haillons et des paillettes,

cette élégante et fraîche danseuse, qui se plaît surtout au palais des rois et dans les boudoirs parfumés! C'est un texte qu'il serait trop long d'approfondir à propos de M. de Balzac.

D'autant plus que lui, de Balzac, n'a qu'une réponse à nous faire : *Je ne veux pas!*

Et de cette réponse il faudra bien nous contenter, parce qu'il est maître de son lecteur, et qu'il le mène où il veut.

Voici deux scènes détachées de *la Peau de chagrin* par le bout du nez, qui donneront une juste idée de ce livre infernal.

Abaissons-nous donc, et écoutons le maître.

. . . .

Vers les neuf heures du matin, le jour, passant à travers les fentes des persiennes, colorait faiblement la mousseline des rideaux, permettant à peine de voir les brillantes couleurs du tapis et les meubles soyeux de la chambre où reposaient les deux époux. Quelques dorures étincelaient. Un rayon de soleil venait même mourir sur le mol édredon de soie jaune que les jeux de l'amour avaient jeté par terre. Suspendue à une grande psyché, la robe de Pauline se dessinait comme une vaporeuse apparition; et au-dessous, ses jolis souliers de satin avaient été jetés avec négligence... Le silence profond qui régnait dans ce temple d'amour fut troublé par un rossignol qui vint se poser sur l'appui de la fenêtre. Ses gazouillemens répétés, et le bruit que firent ses ailes, soudainement déployées quand il s'envola, réveillèrent Raphaël.

— Pour mourir?... dit-il en achevant une pensée commencée dans le rêve d'où il sortait, il faut que mon organisation, ce mécanisme de chair et d'os animé par ma volonté, et qui fait de moi un individu *homme*, présente une lésion sensible... Les médecins doivent connaître les symptômes de la vitalité, de la mort, et savoir me dire si je suis en santé ou malade.

Il contempla Pauline, qui, tout en dormant, lui tenait la tête, exprimant ainsi, même pendant le sommeil, les tendres sollicitudes de l'amour. Gracieusement étendue comme un jeune enfant, et le visage tourné vers son ami, elle semblait le regarder encore et lui tendre sa jolie bouche entr'ouverte qui laissait passer un souffle égal et pur. Ses petites dents de porcelaine relevaient la rougeur de ses lèvres fraîches sur lesquelles errait un sourire. L'incarnat de son teint était plus vif, et la blancheur, pour ainsi dire, plus blanche en ce moment qu'aux heures les plus amoureuses de la journée. Son abandon, sa gracieuse posture, peignaient une innocente confiance qui mêlait au charme de l'amour les adorables attraits de l'enfance endormie. Même les femmes les plus naturelles obéissent encore pendant le jour à certaines conventions sociales qui enchaînent leur naïveté, les expansions vives de leur ame et leurs mouvemens; mais le sommeil semble les rendre par degrés à la chaste aisance, à la soudaineté de vie, qui décorent le premier âge. Pauline était là, ne rougissant de rien, comme une de ces chères et célestes créatures dont la raison n'a point encore jeté des pensées dans les gestes et des secrets dans le regard.

Son divin profil se détachait vivement sur la fine batiste des oreillers, et de grosses ruches de dentelle, mêlées à ses cheveux en désordre, lui donnaient un petit air mutin. Elle semblait s'être endormie dans le plaisir. Ses longs cils étaient appliqués sur sa joue comme pour garantir sa vue d'une lueur trop forte ou pour aider à ce recueillement de l'ame quand elle essaie de retenir une volupté parfaite, mais fugitive. Son oreille mignonne, blanche et rouge, encadrée par une touffe de cheveux, et dessinée dans une coque de *maline*, eût rendu fou d'amour un artiste, un peintre, un vieillard; elle eût peut-être restitué la raison à quelque insensé...

Oh! voir sa maîtresse endormie, au matin, rieuse dans un songe, paisible sous votre protection, vous aimant même en rêve, au moment où la créature semble cesser d'être, et vous offrant encore une bouche muette qui, dans le sommeil, possède un langage pour vous parler du dernier baiser... Voir une femme confiante, demi-nue, mais enveloppée dans son amour comme dans son manteau, et chaste au sein du désordre...; admirer ses vêtemens épars, un bas de soie rapidement quitté la veille pour vous plaire, une ceinture dénouée, dont la boucle d'or, gisant à terre, vous accuse une passion, une foi sans bornes!... n'est-ce pas une joie sans nom?... Cette ceinture est un poëme entier : la femme qu'elle protégeait n'existe plus, elle vous appartient, elle est devenue *vous*; et désormais la trahir!... c'est se blesser soi-même...

Raphaël se sentit attendri. En contemplant cette chambre ivre d'amour, pleine de souvenirs, où le jour prenait des teintes voluptueuses, où tout semblait mystère; puis cette belle femme aux formes pures, jeunes, amante encore, et dont surtout les sentimens étaient à lui sans partage... Il désira vivre toujours.

Quand son regard tomba sur Pauline, elle ouvrit aussitôt les yeux comme si un rayon de soleil l'eût frappée.

— Bonjour, ami!... dit-elle en souriant. Es-tu beau, méchant!...

Ces deux têtes avaient une grâce inexprimable, due à l'amour et à la jeunesse, au demi-jour et au silence. C'était une de ces divines scènes dont la magie passagère appartient aux premiers jours de la passion, comme la naïveté, la candeur, sont les attributs de l'enfance... Oui, les joies printannières de l'amour et les rires de notre jeune âge doivent s'enfuir et ne plus vivre que dans notre souvenir, pour, au gré de nos méditations séniles, nous désespérer ou nous jeter quelque parfum consolateur.

— Oh! pourquoi t'es-tu réveillée! dit Raphaël. J'avais tant de plaisir à te voir endormie! J'en pleurais!.

. . . .

Il était environ minuit, et, à cette heure, Raphaël, par un de ces caprices physiologiques, l'étonnement et le désespoir des sciences médicales, resplendissait de beauté pendant son sommeil. Un rose vif colorait ses joues blanches; son front, gracieux comme celui d'une jeune fille, exprimait le génie. La vie était en fleur sur ce visage tranquille et reposé. Vous eussiez dit d'un jeune enfant endormi sous la protection de sa mère; et son sommeil était un bon sommeil, sa bouche vermeille laissait passer un souffle égal et pur. Raphaël souriait, transporté sans doute par un rêve, dans une belle vie. Il était peut-être centenaire; ses petits enfans lui souhaitaient encore de longs jours,

et, de son banc rustique, assis au soleil, sous le feuillage, il apercevait, comme le prophète, en haut de la montagne, dans un prestigieux lointain, la terre promise.

— Le voilà donc!...

Ces mots, prononcés d'une voix argentine, dissipèrent les figures nuageuses de son sommeil; et, à la lueur de la lampe, il vit, assise sur son lit, sa Pauline, mais Pauline embellie par l'absence et par la douleur.

Raphaël resta stupéfait à l'aspect de cette figure blanche comme les pétales d'une fleur des eaux, et qui, accompagnée de longs cheveux noirs, semblait encore plus blanche dans l'ombre. Des larmes avaient tracé leur route brillante sur ses joues, et y restaient suspendues, prêtes à tomber au moindre effort. Vêtue de blanc, la tête penchée, et foulant à peine le lit, elle était là comme un ange descendu des cieux, apparition qu'un souffle pouvait faire disparaître.

« Ah! j'ai tout oublié!... s'écria-t-elle au moment où Raphaël ouvrit les yeux. Je n'ai de voix que pour te dire: Je suis à toi!... Oui, près de toi mon cœur est tout amour... Ah! jamais, ange de ma vie, tu n'as été si beau. Tes yeux foudroient!... Mais je devine tout, va!... Tu as été chercher la santé sans moi, tu me craignais... Eh bien!...

— Fuis!... fuis!... laisse-moi!... répondit enfin Raphaël d'une voix sourde... Mais va-t-en donc!... Si tu restes là, je meurs!... Veux-tu me voir mourir?...

— Mourir!... répéta-t-elle; est-ce que tu peux mourir sans moi?... Mourir! mais tu es jeune!... Mourir! mais je t'aime!... Mourir!... ajouta-t-elle d'une voix profonde et gutturale. »

Elle lui prit les mains par un mouvement de folie.

« Froides!... dit-elle; est-ce une illusion? »

Raphaël tira de dessous son chevet le lambeau de la peau de chagrin, fragile et petit comme une feuille de saule, et le lui montrant:

« Pauline, disons-nous adieu...

— Adieu?... répéta-t-elle d'un air surpris.

— Oui. Ceci est un talisman; il accomplit mes désirs et représente ma vie... Vois ce qu'il m'en reste... Si tu me regardes encore, je vais mourir!... »

La jeune fille, croyant Valentin devenu fou, prit le talisman et alla chercher la lampe; puis, éclairée par la lueur vacillante qui se projetait également sur Raphaël, elle examina très-attentivement le visage de son amant et la dernière parcelle de la peau magique.

Mais lui, la voyant ainsi, belle de terreur et d'amour, il ne fut plus maître de sa pensée. Alors les souvenirs des scènes caressantes et des joies délirantes de sa passion triomphèrent dans son ame depuis long-temps endormie, et s'y réveillèrent comme un foyer mal éteint.

« Pauline! viens!... Pauline! »

Un cri terrible sortit du gosier de la jeune fille; ses yeux se dilatèrent; ses sourcils, violemment tirés par une douleur inouie, s'écartèrent avec horreur. Elle lisait dans les yeux de Raphaël un de ces désirs furieux, jadis sa gloire à elle; et, à mesure que grandissait ce désir, la peau, en se contractant, lui chatouillait la main...

Sans réfléchir, elle s'enfuit dans le salon voisin, dont elle ferma la porte.

« Pauline! Pauline!... cria le moribond en courant après elle, je t'aime, je t'adore!... je te veux!... je te maudis, si tu ne m'ouvre! Je veux mourir à toi!... »

Alors, avec une force singulière, dernier éclat de vie, il jeta la porte à terre, et vit sa maîtresse, à demi-nue, se roulant sur un canapé. Pauline avait tenté vainement de se déchirer le sein; et, pour se donner une prompte mort, elle cherchait à s'étrangler avec son châle.

« Si je meurs, il vivra!... » disait-elle, en tâchant de serrer le nœud rebelle.

Ses cheveux étaient épars, ses épaules nues, ses vêtemens en désordre, et, dans cette lutte avec la mort, les yeux en pleurs, le visage enflammé, se tordant sous un horrible désespoir, elle présentait à Raphaël, ivre d'amour, mille beautés qui augmentèrent son délire.

Léger comme un oiseau de proie, il se jeta sur elle, à ses genoux, brisa le châle et voulut la prendre dans ses bras. Il chercha, dans son gosier, des paroles pour exprimer le désir qui héritait de toutes ses forces; mais il n'y trouvra que les sons étranglés du râle, et chaque respiration creusée plus avant semblait partir de ses entrailles. Enfin, ne pouvant bientôt plus former de sons, il mordit Pauline.....



— Que demandez-vous, dit-elle à Jonathas, qui, épouvanté

des cris, se présenta et voulut lui arracher le cadavre sur lequel elle s'était accroupie dans un coin.

— Il est à moi !... je l'ai tué !... Ne l'avais-je pas prédit?...

Pauline riait, et ses yeux étaient secs.

. . . .

MORALITÉ.

François Rabelais, docte et prude homme, bon Tourangeau, Chinonnais de plus a dit :

Les Thélemites estre grands mesnagiers de leur peau et sobres de chagrins.

Admirable maxime ! Insouciante ! — Égoïste ! — Morale éternelle !...

Le Pantagruel fut fait pour elle ; ou, elle, pour le Pantagruel.

L'auteur mérite d'être grandement vitupéré, pour avoir osé mener un corbillard sans saulce, ni jambons, ni vin, ni paillardise, par les joyeux chemins de maître Alcofribas, le plus terrible des dériseurs, lui, dont l'immortelle satyre avait déjà pris, comme dans une serre, l'avenir et le passé de l'homme.

Mais cet ouvrage est la plus humble de toutes les pierres apportées pour le piédestal de la statue par un pauvre lanternois du doux pays de Touraine.

J. J.

Revue Dramatique.

THÉATRE FRANÇAIS.

Depuis la représentation du *Possédé*, dont le succès va toujours croissant, la Comédie-Française n'a point donné de pièce nouvelle : seulement elle s'est hasardée à mettre à l'essai deux débutans, bien que probablement elle fondât peu d'espoir sur eux. L'un, M. Albert, a paru trop dépourvu des qualités physiques qu'on s'attend à trouver chez celui qui se destine à l'emploi des jeunes premiers ; en outre, son jeu est froid et son maintien embarrassé ; mais au moins a-t-il une prononciation nette et un son de voix agréable. Tout au contraire l'autre, M. Henri, qui a débuté dans le rôle de Figaro avec une tournure et une physionomie convenables, et surtout de la confiance et de l'aplomb, précipite tellement ses paroles sans les articuler, qu'il est absolument impossible de l'entendre. Les sifflets l'ont durement averti que, pour le moment du moins, il ne peut espérer d'être souffert à la scène.

Dans *le Mariage de Figaro*, où ce débutant a paru en dernier lieu, madame Moreau-Sainti a joué aussi pour la première fois le rôle de la comtesse Almaviva. Cette actrice, qui est toujours fort applaudie, se fait, à cause de cela sans doute, une complète illusion sur les défauts de son jeu. Son débit devient de plus en plus traînant, larmoyant et grasseyant lorsqu'elle veut peindre le sentiment et la tristesse ; et quand elle doit être gaie, légère et coquette, elle devient affectée, précieuse, minaudière, et jargonne entre ses dents des paroles à peine intelligibles.

Il faut que madame Moreau-Sainti travaille sérieusement à corriger sa prononciation, à régler son debit ; il faut qu'elle s'efforce de revenir à cette simplicité, à ce naturel dont elle est si loin, mais qui seuls obtiennent le suffrage des gens de goût. Elle a beaucoup à faire. Nous regrettons de ne pouvoir dire qu'elle ait gagné sous ce rapport depuis ses débuts.

Le Théâtre-Français croit devoir encore, de temps à autre, hasarder quelque tentative de représentations tragiques. Les mauvais plaisans prétendent que l'obligation lui est imposée de faire, à chaque trimestre, acte d'incapacité sur ce point ; et en vérité la dernière représentation de *Britannicus* semblait faite pour justifier cette assertion. Il est dur d'avoir à le dire ; mais le reproche pourra avoir son utilité. Jamais plus pitoyable spectacle n'avait été donné à la Comédie-Française. Le rôle de Néron, par David, celui d'Agrippine, par madame Paradol, celui de Britannicus, par Boucher, ont été presque constamment pris à contre-sens. Pour être juste, il faut dire que mademoiselle Charton, qui jouait Junie, bien que son jeu ait été un peu froid et son débit souvent monotone, a cependant montré de l'intelligence, une bonne tenue et des intonations justes ; mais ces qualités n'ont été qu'à peine remarquées, à travers l'impression d'ennui, de fatigue et d'impatience produite par l'ensemble de la représentation.

Le Cid, qu'on a joué quelques jours après, n'a pas eu un résultat si malheureux ; la pièce a même été écoutée avec intérêt et fort applaudie. Dans le rôle de Rodrigue, les défauts de David sont beaucoup moins sensibles. Son débit prétentieux, ses gestes continuels, ses mouvemens pétulans, son maintien guindé, si fort éloignés du ton et de la tenue tragiques, ne nous choquent pas autant lorsqu'il s'agit de peindre le caractère espagnol, toujours empreint d'une sorte d'exagération emphatique, et l'on a rendu justice au talent réel que l'acteur a montré ; il a de la chaleur, de l'énergie, et surtout sa prononciation est nette, ferme et soutenue, sans cris et sans intonations triviales, qualités de plus en plus rares aujourd'hui. Nous ne savons pourquoi David a cru devoir s'affubler, pour jouer *le Cid*, d'une énorme perruque toute ébouriffée, qui lui donnait l'air de Riquet à la houppe. Il nous semble aussi qu'en revenant de combattre les Maures, il ne devrait pas avoir le costume de cour qu'il portait la veille. Pourquoi, en de certaines occasions, met-on tant de négligence à observer les costumes au Théâtre-Français? Ceux du temps du Cid, fidèlement copiés, offriraient un attrait de plus à la représentation. Nous reviendrons sur ce sujet, qui demande à être traité dans un article spécial.

Mademoiselle Charton a joué le rôle de Chimène avec plus de succès encore que celui de Junie, et cependant on peut toujours

lui reprocher je ne sais quoi d'indécis et de vague dans son débit. Ses inflexions, généralement justes, ne sont point assez fermes; et sa voix, toujours dans les notes basses, ne trouve que rarement ces accens vifs et pénétrans qui vont ébranler et émouvoir le spectateur. Cette actrice, à son début, avait promis bien plus qu'elle n'a tenu; peut-être ne lui manque-t-il cependant qu'un peu d'encouragement et des occasions plus fréquentes de paraître, pour justifier les espérances qu'elle avait fait concevoir.

OPÉRA COMIQUE.

Le Livre de l'Ermite, Opéra-comique en deux actes,

PAR MM. EUGÈNE ET DUPIN,

MUSIQUE DE M. CARAFA.

Cette pièce, dont la première représentation a eu lieu jeudi, nous remet sous les yeux toutes les situations usées au théâtre; mais peu importe à présent : il suffit de fourwir au musicien un canevas. Or un pêcheur sur les bords du Tage; un jeune homme travesti en jardinier; deux jeunes filles, sœurs jumelles, enfans abandonnés, mais filles de grand seigneur, et qui recouvrent leur fortune après avoir été élevées dans une misérable cabane; puis un paysan niais et paresseux, un seigneur bouffi de vanité, et des groupes de villageois à volonté; que peut demander de plus un compositeur? M. Caraffa s'est servi de tout cela pour nous faire entendre une musique gracieuse, facile et légère; mais on y eût voulu trouver plus d'originalité, plus de couleur, qu'elle rappelât les souvenirs du Portugal où la scène se passe : telle qu'elle est, on l'a écoutée avec plaisir et fort applaudie. Chollet et mademoiselle Prevost se sont montrés comme à l'ordinaire, chanteurs agréables; les chœurs ont été satisfaisans, et l'exécution de l'orchestre a peu laissé à désirer.

On disait qu'un auteur connu par de nombreux succès avait travaillé à cet ouvrage; cela est difficile à croire,

---

PORTE SAINT-MARTIN.

Marion Delorme, Drame en cinq actes & en vers,

PAR M. VICTOR HUGO.

Une œuvre aussi vaste, aussi compliquée que le drame de M. Hugo, ne peut consciencieusement être appréciée au courant de la plume. L'irrévocable jugement du véritable parterre, celui qui ne tient ni de l'enthousiasme ni de l'injustice, nous arrivera absolu et complet après la sanction de plusieurs épreuves. Ainsi, nous nous abstiendrons de nous faire l'interprète de l'opinion, jusqu'au jour où l'opinion sortira franche et décidée. Ce numéro de L'ARTISTE ne sera consacré qu'à rapporter quelques brillans lambeaux de cette création originale; plus tard nous essayerons un jugement impartial.

Les fragmens qui suivent se lient à plusieurs situations profondément dramatiques.

Forcée par le lieutenant criminel, personnage odieux de la pièce, à racheter son amant à des conditions qui outragent, Marion répond :

Il faut que vous soyez un homme bien infâme,
Bien vil décidément, pour croire qu'une femme,
— Oui, Marion Delorme! — après avoir aimé
Un homme, le plus pur que le ciel ait formé,
Après s'être épurée à cette chaste flamme,
Après s'être refait une ame avec cette ame,
Du haut de cet amour si sublime et si doux,
Peut retomber si bas qu'elle aille jusqu'à vous.

Rien n'égale l'effet produit par la péripétie du cinquième acte, lorsque Didier, le héros du drame, détrompe Marion de l'erreur où elle le croit toujours sur son véritable nom, sur sa vie de femme, dont l'immoralité est passée en proverbe.

MARION (*terrifiée sous le regard de Didier*).

(*à part.*) Dieu! les baisers de l'autre! Est-ce qu'il les verrait?
(*haut.*) Ecoutez-moi, Didier; vous avez un secret;
Vous êtes mal pour moi, vous avez quelque chose!
Il faut me dire tout. Vous savez, on suppose
Souvent le mal, et puis plus tard on est fâché
Quand un malheur survient pour un secret caché!
Ah! j'avais autrefois ma part dans vos pensées.
Toutes ces choses-là sont-elles donc passées?
Ne m'aimez-vous donc plus? Vous souvient-il de Blois?
De la maison cachée où j'étais autrefois?
Comme nous nous aimions dans une paix profonde,
Que c'était un oubli de toute chose au monde;
Seulement, vous, parfois, vous étiez inquiet.
Souvent j'ai dit : Mon dieu, si quelqu'un le voyait!
C'était charmant. — Un jour a tout perdu, chère ame!
Combien m'avez-vous dit de fois, en mots de flamme,
Que j'étais votre amour, que j'avais vos secrets;
Que je ferais de vous tout ce que je voudrais!
Quelles grâces jamais vous ai-je demandées?
Ah! mon Dieu, bien souvent j'entre dans vos idées;
Mais aujourd'hui, cédez, il y va de vos jours!
Ah! vivez ou mourez, je vous suivrai toujours.
Toute chose avec vous, Didier, me sera douce :
La fuite ou l'échafaud!.. Hé bien, il me repousse!
Laissez-moi votre main, cela vous est égal;
Mon front sur vos genoux ne vous fait pas de mal.
J'ai couru pour venir, je suis bien fatiguée;
Ah! qu'est-ce qu'ils diraient ceux qui m'ont vu si gaie,
Si contente autrefois, de me voir pleurer là!
As-tu quelque grief sur moi? dis-moi cela!
Hélas! souffre à tes pieds la pauvre malheureuse.
C'est une chose, ami, vraiment bien douloureuse,
Que je ne puisse pas obtenir un seul mot
De vous!... Enfin on dit ce qu'on a!... Non, plutôt
Poignardez-moi; voyons, mes larmes sont taries,
Et je veux te sourire, et je veux que tu ries;
Et si tu ne ris pas, je ne t'aimerai plus!
Je fus assez long-temps tout ce que tu voulus.

C'est ton tour. Dans les fers ton ame s'est aigrie ;
Parle-moi ; voyons, parle ; appelle-moi : Marie !...

DIDIER.

Marie, ou Marion !

MARION (*tombant épouvantée*).

Didier, soyez clément !

DIDIER.

Madame, on n'entre pas ici facilement !
Les bastilles d'État sont nuit et jour gardées :
Les portes sont de fer, les murs ont vingt coudées.
Pour que devant vos pas la prison s'ouvre ainsi,
A qui vous êtes-vous prostituée ici ?

Enfin Didier va marcher au supplice ; l'heure sonne, le gibet attend, les flambeaux mortuaires luisent ; et Marion est là, couchée dans la poussière que soulève la foule, Marion qui avoue tout ce qu'elle a été, et qui demande un baiser d'adieu. Après d'inexprimables alternatives de résistance, de rage et de passion, ils tombent dans les bras l'un de l'autre : tout est pardonné. Voici cet admirable morceau.

MARION (*courant à lui*).

. . . . . . et moi ! vous ne m'embrassez pas ?
Didier, embrassez-moi.

DIDIER (*montrant Saverny*).

C'est mon ami, Madame.

MARION (*joignant les mains*).

Oh ! que vous m'accablez durement, faible femme !
Qui, sans cesse aux genoux ou du juge ou du roi,
Demande grâce, à tous pour vous, à vous pour moi !

DIDIER (*il se précipite vers Marion, fondant en larmes*).

Hé bien, non ! non, mon cœur se brise ! C'est horrible !
Non ; je l'ai trop aimée ! Il est bien impossible
Que je la quitte ainsi ! Non ! c'est trop malaisé
De garder un front dur quand le cœur est brisé.
Viens ! Ah ! viens dans mes bras !
(*Il la serre convulsivement dans ses bras*).
Je vais mourir. Je t'aime !
Et te le dire ici, c'est le bonheur suprême !

MARION.

Didier !...
(*Il l'embrasse de nouveau avec emportement*).

DIDIER.

Viens, pauvre femme ! Ah ! dites-moi vraiment
Est-il un seul de vous qui, dans un tel moment,
Refusât d'embrasser la pauvre infortunée
Qui s'est à lui sans cesse et tout-à-fait donnée ?
J'avais tort !.. J'avais tort !.. Messieurs, voulez-vous donc
Que je meure à ses yeux sans pitié, sans pardon ?
Oh ! viens, que je te dise.... (entre toutes les femmes,
Et ceux qui sont ici m'approuvent dans leurs ames),
Celle que j'aime, celle à qui reste ma foi !
Celle que je vénère enfin, c'est encore toi.
Car tu fus bonne, douce, aimante, dévouée !
Écoute-moi. — Ma vie est déjà dénouée ;
Je vais mourir ! La mort fait tout voir au vrai jour :
Va, si tu m'as trompé, c'est par excès d'amour !
Et ta chute, d'ailleurs, l'as-tu pas expiée ?
Ta mère, en ton berceau, t'a peut-être oubliée
Comme moi. — Pauvre enfant ! toute jeune, ils auront
Vendu ton innocence !... Ah ! relève ton front !
Écoutez tous. — A l'heure où je suis, cette terre
S'efface comme une ombre, et la bouche est sincère.
Hé bien, en ce moment, du haut de l'échafaud,
Quand l'innocent y meurt, il n'est rien de plus haut !
Marie, ange du Ciel, que la terre a flétrie,
Mon amour, mon épouse. — Écoute-moi, Marie :
Au nom de Dieu, vers qui la mort va m'entraîner,
Je te pardonne !

MARION (*étouffée de larmes*).

O Ciel !

DIDIER. (*Il s'agenouille devant elle.*)

A ton tour maintenant ;
Pardonne-moi !

MARION.

Didier !...

DIDIER (*toujours à genoux*).

Pardonne-moi, te dis-je !
C'est moi qui fus méchant. Dieu te frappe et t'afflige
Par moi. Tu daigneras encor pleurer ma mort.
Avoir fait ton malheur ; va, c'est un grand remord ;
Ne me le laisse pas ; pardonne-moi, Marie !

MARION.

Ah !...

DIDIER.

Dis un mot ; tes mains sur mon front, je t'en prie ;
Ou si ton cœur est plein, si tu ne peux parler,
Fais-moi signe... Je meurs, il faut me consoler !
(*Marion lui pose les mains sur le front ; il se relève et l'embrasse avec un sourire de joie céleste.*)
Adieu !... Marchons, Messieurs.

MARION (*elle se jette égarée entre lui et ses soldats*).

Non, c'est une folie !
Si l'on croit t'égorger aisément, on oublie
Que je suis là ! — Messieurs, Messieurs, épargnez-nous !
Voyons, comment faut-il qu'on vous parle ? à genoux ?
M'y voilà. Maintenant, si vous avez dans l'ame
Quelque chose qui tremble à la voix d'une femme,
Si Dieu ne vous a pas maudits et frappés tous,
Ne me le tuez pas ! — Ah ! j'en vois parmi vous
Qui sont bons ; on lit bien cela sur leurs figures,
Et qui ne voudront pas qu'il meure, j'en suis sûre.

DIDIER.

Non, laisse-moi mourir : cela vaut mieux, vois-tu ?
Ma blessure est profonde, amie, elle aurait eu
Trop de peine à guérir. Il vaut mieux que je meure.
Seulement, si jamais !... Vois-tu comme je pleure...
Un autre vient vers toi, plus heureux ou plus beau,
Songe à ton pauvre ami couché dans le tombeau.

MARION.

Non, tu vivras pour moi. Sont-ils donc inflexibles !
Tu vivras !

DIDIER.

Ne dis pas des choses impossibles.
A ma tombe plutôt accoutume tes yeux :
Embrasse-moi. Vois-tu? mort, tu m'aimeras mieux ;
J'aurai dans ta mémoire une place sacrée.
Mais vivre près de toi, vivre, l'ame ulcérée.
O ciel! moi qui n'aurais jamais aimé que toi,
Tous les jours, peux-tu bien y songer sans effroi?
Je te ferais pleurer ; j aurais mille pensées
Que je ne dirais pas, sur les choses passées.
Oh! laisse-moi mourir !...



Nous le répétons, ces fragmens ne sauraient donner une idée, même éloignée, du drame de M. Victor Hugo, pas plus qu'un chant de l'Illiade ne donne Homère. Mais la critique viendra toujours trop tôt; commençons par la justice, c'est-à-dire par l'éloge.

THÉATRE DU PALAIS-ROYAL.

Le Voleur. – Les Chansons de Béranger.

L'idée du voleur aurait pu fournir une jolie scène; les auteurs ont préféré en faire une pièce médiocre, en la développant. Un mari a trouvé chez lui un jeune homme aux pieds de sa femme; celui-ci, sans perdre contenance, demande grâce pour son premier vol, et s'échappe des mains du sensible époux. Plus tard à la campagne, en rentrant d'un bal avec sa sœur, M. Badoulard retrouve le même individu en tête-à-tête avec sa nièce; il reconnaît son voleur d'autrefois, fait venir un commissaire, et comme cela est de rigueur, tout s'éclaircit, et les jeunes gens se marient.

La pièce est décousue, et mal conduite; elle n'a cependant pas été sifflée. Régnier, chargé du rôle principal, a trouvé moyen de le faire valoir. Ce jeune acteur nous semble plein d'avenir; il a du mordant, l'habitude de la scène, et surtout il fait ressortir avec une intelligence remarquable les mots qui doivent produire de l'effet.

Les *Chansons de Béranger* attirent chaque soir la foule au Palais-Royal, ce qui nous dispense de revenir sur ce charmant vaudeville, que tous nos lecteurs ont vu ou iront voir. Puisque nous publions un dessin de Tony Johannot, représentant M. Lepeintre, nous parlerons seulement du talent avec lequel cet artiste distingué a su rendre les principaux rôles dont il s'est chargé.

Paillasse d'abord, plein de verve, d'esprit et d'effronterie, ensuite la bonhomie du *roi d'Yvetot*, et surtout la gaieté entraînante du *juge de Charenton*, tout cela est passé devant nous; il est impossible d'imaginer une caricature plus vraie, plus amusante. Quoiqu'on ait bien souvent mis les gens de robe sur le théâtre, et toujours avec succès, Lepeintre a trouvé un nouveau type : le juge de Charenton ne ressemble à aucuns de ses prédécesseurs.

Mademoiselle Déjazet est charmante dans les rôles de la Fortune et de la danseuse : elle a chanté avec goût son air italien, et pour montrer tout ce qu'elle peut faire quand les malheureux réclament l'appui de son talent, elle a dansé avec beaucoup de grâce et d'abandon. Mademoiselle Déjazet peut aussi revendiquer sa part du succès que les *Chansons de Béranger* obtiennent tous les jours à la salle Montansier.

Nouvelles.

— Madame de Mirbel a mis un nouveau portrait dans la salle d'entrée : il est d'une étonnante ressemblance, et l'on reconnaît à l'instant un habitué du Salon. Il semble se complaire près des cadres du La Fontaine en dessins; mais pas n'est besoin de ce voisinage pour deviner le nom du modèle. Un encadrement à la mine de plomb, et destiné à être exécuté *seppia* et or, ajoute encore à l'attrait de cette œuvre charmante. C'est un chef-d'œuvre de goût; et bien qu'il ne porte pas le nom de l'auteur, on a sur-le-champ nommé M. A. Chenavard : son talent a signé pour lui.

La réputation de madame de Mirbel est posée désormais. Ses portraits sont des merveilles de finesse et de nature vivante. Nulle manière, nul système arrêté à l'avance : l'artiste s'efface et disparaît pour laisser parler seule la nature.

Un nouveau portrait de M. Champmartin attire tous les regards au Salon. Celui de madame de Mirbel, où la tête est si finement étudiée, si spirituellement rendue; dont les accessoires sont touchés avec tant de goût et de vérité, avait désormais fixé sur ce jeune et brillant artiste la faveur publique, quand le portrait du duc de Crussol, ferme, solide et vigoureuse peinture, preuve nouvelle de la souplesse de talent du peintre, est venu mettre le sceau à sa réputation. *Vires acquiret eundo.*

Beaux-Arts.

SÉANCE ROYALE

POUR LA CLÔTURE DU SALON DE 1831.

Mardi 16, à une heure, le Roi, accompagné de M. le comte d'Argout, ministre des travaux publics et du commerce, de M. le comte de Forbin, directeur général des Musées, de M. de Cailleux, secrétaire général, et de plusieurs officiers, s'est rendu au Salon d'exposition, où un grand nombre d'artistes des deux sexes et d'amateurs avaient été admis.

Le Roi a parcouru le salon et la grande galerie, s'est arrêté devant les principales compositions en tout genre, et en a fait appeler les auteurs, auxquels S. M. a adressé des paroles de bienveillance et d'encouragement.

Après cette visite, le Roi est revenu dans le grand salon. Un cercle de dames s'est formé autour du bureau disposé pour la distribution des médailles. M. de Cailleux a donné lecture de l'état de distribution qui suit :

MÉDAILLES.

PEINTRES D'HISTOIRE.

1re *Classe.* MM. Caminade, de Bay fils, Dubois (François), Larivière, Monvoisin, Orsel.

2e *Classe.* MM. Odier, Vauche'et.

PEINTRES DE PORTRAITS.

1re *Classe.* MM. Champmartin, Court, Dubufe.

2e *Classe.* MM. Bouchot, Goyet (E.), Lépaulle.

PEINTRES DE GENRE, DE PAYSAGES ET DE MARINE.

1re *Classe.* MM. Bracassat, Court, Dagnan, Giroux (André), Gué, Jolivard, Lami (E.), Renoux, Robert de Sèvres, Roger, Scheffer (Henri).

2e *Classe.* MM. Aligny, Canella, Colin (A.), Clerget-Melling (madame), Dauzats, Debacq, Decamps, Deherain (madame), Deligny, Empis (madame), Alfred Johannot, Guet, Johannot (Tony), de la Berge, Lepoittevin, Lessore, Lugardon, Malbranche, Mozin, Pagès (mademoiselle), Perrot, Pingret, Revest (mademoiselle), Richard (Th.), Robert (Aurèle), Sarrazin de Belmont (mademoiselle), Smargiassi, Tanneur.

PEINTRES DE FLEURS.

2e *Classe.* MM. Chazal, Jacobbes, Riché (mademoiselle).

PEINTRES D'AQUARELLES.

1re *Classe.* M. Champin.

2e *Classe.* MM. Chenavard (A.), Fort (Siméon), Hubert, Jaime, Justin Oudier, Roberts.

PEINTRES SUR ÉMAIL ET EN MINIATURE.

1re *Classe.* M. Duchesne.

2e *Classe.* MM. Lequeutre, Delorme (J.).

PEINTRES SUR PORCELAINE.

1re *Classe.* M. Langlacé.

2e *Classe.* Ducluzeau (madame), Roquesante (mademoiselle de).

STATUAIRES.

1re *Classe.* MM. Dumont fils, Duret, Gatteaux.

2e *Classe.* MM. Barye, Chaponnière, Dantan jeune, Desprez, Jacquot, Moine, Molchneht, Ramus, Triqueti (de).

GRAVEURS AU BURIN.

1re *Classe.* MM. Garnier, Laugier, Leroux, Lemaître, Leisnier.

2e *Classe.* MM. Blanchard, Fauchery, Lefèvre, Prudhomme, Ransonnette.

GRAVEURS EN MÉDAILLES.

1re *Classe.* MM. Depaulis, Domard.

2e *Classe.* M. Vatinelle.

LITHOGRAPHIE.

1re *Classe.* MM. Aubry-le-Comte, Grevedon.

2e *Classe.* MM. Arnout, Bichebois, Hippolyte Garnier.

ARCHITECTES.

1re *Classe.* MM. Caristie, Hittorff.

2e *Classe.* M. Zanth.

MENTIONS HONORABLES.

Peintres. MM. Aubry, Beaume, Bellangé, Belloc, Biard, Bodimer, Bonnefond, Coignet (Jules), Decaisne, Destouches, Ducis, Louis Dupré, Duval le Camus, Fleury (Robert), Franquelin, Jacquaud, Jaquotot (madame), Isabey (Eugène), Joubert (madame), Haudebourg-Lescot (madame), Laurent père, Maricot, Meuret, Millet, de Mirbel (madame), Regnier, Remond, Ricois, Rioult, Roqueplan, Rouillard, Rouillard (madame).

Statuaires. MM. Bougron, Desbœufs, Foyatier, Lemaire, Lemoyne.

COMMANDES DE PEINTURE.

Plafonds pour la décoration du Musée de marine.
MM. Blondel, Vinchon, Paul Delaroche, Forestier.

COMMANDES D'OBJETS DE SCULPTURE.

Statues pour la décoration de la cour intérieure du Louvre.

MM. Pradier, David, Debay père, Nanteuil, Roman, Cortot, Foyatier, Lemaire.

Bustes en marbre pour le Musée de marine.

MM. Dantan, Thérasse, Ramus, Brion.

ACQUISITIONS D'OUVRAGES DE PEINTURE.

MM. Alaux, Baccuet, Hippolyte Bellangé, Jean-Victor Bertin, Bodinier, Bourgeois fils, Brascassat, Bruyère (Mme), Aimé Chenavard, Cibot, Léon Cogniet, Jules Coignet, Crignier, Dauzats, Decaisne, Decamps, Delacroix, Paul Delaroche, Delorme, Dubufe, Ducis, Siméon Fort, Garneray, Gassies, Granet, Granger, Gué, Théodore Gudin, Hittorff, Hubert, Eugène Isabey, Jacquand, Alfred Johannot, La Berge, Labouère, Eugène Lami, Lancrenon, Jean-Marie Langlois, de Lansac, Larivière, Laurent père, Lépaulle, Lepoittevin, Lessore, Mauzaisse, Monvoisin, Pagès (madame), Perrot, Poterlet, Renoux-Ricgis, Léopold Robert, Roëhn, Roqueplan, Scheffer aîné, Scheffer jeune, Schnetz, Smargiassi, Steuben, de Triqueti, Horace Vernet, Fleury, Court, Barbot, Tanneur, Robert Aurèle, Deveria, Ricois, Lapito, Bonnefond.

ACQUISITION D'OBJETS DE SCULPTURE.

MM. Dumont, Duret, Flatters, Foyatier, Gayrard père, Lemaire, Lemoyne, Molchnecht, Pradier, Seurre jeune.

Les artistes qui ont obtenu ces médailles ont été successivement appelés, et sont venus recevoir leurs médailles des mains de Sa Majesté.

MM. Léopold Robert, peintre, Dupont, graveur, et Dupré, graveur en médailles, ont ensuite été appelés; ils ont reçu la décoration de la Légion-d'honneur des mains de Sa Majesté, aux acclamations générales de l'assemblée.

Le Roi a ensuite pris la parole, et annoncé qu'animé constamment du désir de favoriser les arts, et de contribuer à soutenir la gloire de l'École française, il avait ordonné que dorénavant l'exposition publique des objets d'arts au Musée aurait lieu tous les ans.

SUR LES RÉCOMPENSES.

Vraiment, mieux vaudrait prendre l'art sur sa base, lui mettre la corde au col et le tirer à quatre chevaux, comme on a fait pour le Napoléon de la colonne; combien croyez-vous qu'on ait donné de croix pour le Salon de 1831?

Pour le Salon de 1831, si remarquable, plein de faits, de belles pages, de grandes actions; le Salon de 1831 notre orgueil à nous, notre joie dans cette revolution triste comme toutes les révolutions, le Salon où nous nous sommes promenés avec tant de fou contentement voyant que rien n'était désespéré en France pour les artistes, et qu'il y avait encore pour eux de la gloire et de l'avenir?

Au Salon de 1831 on a donné: une croix à la peinture bien méritée sans contredit.

La gravure a eu une croix, bien donnée celle-là aussi!

La sculpture n'a pas eu une seule croix.

Bonne avarice! Oui sans doute, il faudrait être avare de cordons, avare de ces distinctions futiles, si peu en harmonie avec la constitution d'un peuple; oui sans doute c'est une prodigalité misérable, que la prodigalité des honneurs; mais ici l'avariee est une insulte, la parcimonie est une injustice et cela pour deux raisons.

La première raison c'est que ces rubans, ces croix, les titres d'honneur, vaine et glorieuse consolation de travaux qu'on ne paie que par l'estime, appartiennent je ne dis pas exclusivement mais avant tous les autres, aux grands artistes qui daignent les accepter et les porter en plein jour. Une croix c'est le droit du soldat qui se bat, du peintre qui compose, du poète qui chante; le courage, le son, la couleur, la vie, le beau, le vrai, tout ce qui tient à l'imagination, à la pensée, aux puériles vanités du cœur est de droit du domaine de la grande chancellerie. Le ruban rouge réclame impérieusement toutes les distinctions de ce genre. C'est surtout pour les arts qu'il faut en être prodigue; les artistes y attachent un prix de nécessité; le vulgaire les juge sur les distinctions qu'ils obtiennent; leur popularité parmi le stupide vulgaire, parmi les riches acheteurs, n'est qu'à ce prix trop souvent! Donc donnez des croix aux artistes! trop heureux encore qu'ils consentent à y ajouter un grand prix. Or je le répète, une seule croix à la peinture, une croix à la gravure, rien à la sculpture, pour le Salon de 1831, c'est une injustice qui retombe violemment sur la croix de la Légion-d'Honneur.

Puis, si vous considérez quel abus on a fait de cette croix depuis la révolution de juillet seulement, vous verrez combien l'on doit être sensible à la parcimonie des distributions. Quoi donc! toute la garde nationale aura la croix parce que chacun aura défendu son domicile, son repos, le repos de sa femme et de ses enfans; quoi donc! en province; à Paris, partout, les croix auront été jetées à de vagues souvenirs, à de longs discours, à d'obscurs services, à des douleurs du moment, à chacune de ces mille et une platitudes qui persécute la royauté voyageuse; à la porte du Musée, où on ne trouve qu'une croix à donner, directeur, sous-directeur, épousseteurs du Musée, ils ont tous la croix! on aura jeté ces croix çà et là au hasard, à droite et à gauche, *sans crier : gare!* Quoi donc! les grands cordons, les officiers, les grands'croix, ne se comptent plus; quoi donc! en littérature il n'y a pas une illustration ici qui n'ait la croix; dans l'instruction publique pas un traducteur de M. Panckouke qui n'ait la croix; à l'Institut, pas un quarante qui n'ait la croix; au Palais-Royal pas un précepteur qui n'ait la croix; au-dedans, au-dehors, dans les colléges, dans les minis-

tères, aux beaux-arts, à l'intérieur, à la marine, à la guerre même, les croix pleuvent, tombent, se précipitent, se culbutent l'une sur l'autre; le Champ-de-Mars est couvert de croix, les boulevards sont un vaste champ clos ouvert aux distributions, la croix se multiplie, se transforme, se déguise; elle marche, elle court, elle vole, elle arrive haletante chez ceux qui l'attendent le moins, elle usurpe toutes les places, elle assiège toutes les portes, elle élargit toutes les boutonnières, elle a fait changer la forme des habits, elle a forcé les tailleurs à avoir des marques toutes faites, les bijoutiers y ont dépensé tout leur métal, les marchands de rubans y ont employé tous leurs ouvriers, les chevaux de poste eux-mêmes son partis pour l'étranger chargés de croix; et au Salon de 1831, le plus beau Salon depuis le couronnement de l'empereur, on donnera une croix, une seule croix, un pouce de ruban, rien qu'un pouce, pour tous ces artistes de talent que la révolution a ruinés, pour tous ces tableaux de génie qui ne trouvent pas un débouché, pour tous ces progrès que Paris entier a reconnus et applaudis avec transport. Quoi donc! il y aura à Paris quatre fois plus de médecins médiocres décorés qu'il n'y a d'artistes et de grands artistes décorés; il faut qu'un ministre de l'intérieur soit bien malheureux pour en venir à un tact si exquis des convenances et des encouragemens à donner aux beaux-arts!

A la place de M. Robert, je pleurerais d'être décoré tout seul.

A la place de Dupont, notre premier graveur, Dupont qui a fait un chef-d'œuvre, Dupont qui a égalé ce que l'Angleterre fait de plus beau en ce genre, je pleurerais d'être décoré tout seul.

Mais que les sculpteurs s'embrassent. Félicitez-vous tous, frères! point de décorations pour vous, point de gloire à part! Barye lui-même n'a pas la croix.

Mademoiselle de Fauveau a bien fait de ne pas exposer cette année: honorable pressentiment d'une femme et d'une artiste qui sent à l'avance que ses juges ne sont pas à sa hauteur. Desprez n'a pas été plus heureux que Barye, malgré son admirable, chaste et naïve statue de *l'Innocence*. Voilà qui va bien! nous aurons donc de grands artistes, comme tous les artistes qui sont grands en dépit du pouvoir.

Les injustices en ce genre ne se comptent pas; nous ne pouvons pas les compter. Le mécontentement général s'est consolé à force de mépris. Tant pis pour la croix si elle n'est pas à ces boutonnières vierges encore, elles n'en voudront peut-être pas dans un an.

Camille Roqueplan, le jeune et pétulant peintre de genre, chef d'école déjà, n'a pas été mieux traité. Camille est le plus gracieux, le plus spirituel coloriste de l'époque. Dessinateur hâté, mais chéri du public; plein de vie, d'esprit, de grâce, de feu, intelligible à tous; improvisateur exact et vrai; Camille Roqueplan, après trois Salons où il a marché de progrès en progrès, après son dernier tableau, où il a consacré le bal de l'Opéra, cette fragile nuit de fête au profit de la vanité des courtisans plus encore que de la misère des pauvres, dont sans lui, personne excepté, les pauvres n'auraient gardé le souvenir! M. Camille Roqueplan n'a pas la croix.

La voix publique s'était aussi permise de la donner, la croix, à M. Champmartin. Champmartin est notre premier faiseur de portraits aujourd'hui: grâce à Champmartin nous avons quelqu'un à opposer à l'anglais Lawrence, si comblé de faveurs et d'honneurs dans sa patrie. Le portrait de M. de Crussol est un chef-d'œuvre; tout Paris enchanté s'est arrêté devant le portrait de madame de Mirbel; portrait d'artiste, senti, conçu, exécuté par un artiste, véritable production de génie, pleine de sentiment, de goût, d'esprit sans reproche. M. de Champmartin n'a pas la croix!

Madame de Mirbel rend à la miniature sa gloire éclipsée; elle a de la grâce pour tous les visages; elle est simple, elle est vraie, elle fait les femmes aussi jolies que si elle était un jeune homme; on se baisse avec délices pour contempler ces ravissantes peintures, si fines, si fraîches, dignes d'être vues à la loupe. Que voulez-vous? On a fait l'injure à madame de Mirbel de lui donner une mention, un vulgaire encouragement à l'usage des talens qui commencent. Il nous semble qu'un grand talent était au niveau de toutes les récompenses; et puisque, comme femme, madame de Mirbel ne pouvait recevoir la croix, une mention isolée est alors honorable, placée auprès de l'article qui nommait les artistes décorés, pouvait faire apprendre au public que l'on savait reconnaître et récompenser tant de goût, tant d'esprit, tant de travaux si heureux, si admirés, si applaudis.

Ziegler n'a pas lui-même une mention, pourtant il a fait un bel Henri IV; Henri IV, le chef et le plus grand de la maison d'Orléans.

Mercuri, graveur, n'a pas même obtenu une médaille de seconde classe. Demandez à M. d'Argout ce que c'est que Mercuri; il croira que vous lui parlez de Bucourt.

Gué jette plusieurs tableaux au Salon. On s'arrête devant sa terrasse si ferme et si puissamment modelée, véritable pêle-mêle sans confusion, tout rempli de difficultés vaincues; Jollivart si fin et si vrai, paysagiste sans manière, expose sept à huit paysages comme nous en désirons tous au moins un, pour mettre dans le salon de nos noces;

Édouard Bertin, esprit ferme, dessinateur profond,

coloriste sec, mais vrai; jette à la fin de l'exposition un paysage d'un bel effet, composé d'une ronce et d'un rocher; ce paysage tout dur qu'il est et peu flatteur aux yeux, attire la foule; les maîtres, Vernet surtout, s'y arrêtent et lui donnent tous leurs éloges; non loin d'Édouard Bertin, Laberge expose une *Vue de Normandie;* le ciel est éclatant comme un beau ciel du matin, les tons sont chauds et soutenus comme personne ne les trouve en France, les personnages du tableau sont d'une naïveté charmante, légèrement parés, décorés et simples. Le tableau de Laberge est presqu'un chef-d'œuvre; eh bien, Jollivart, Édouard Bertin, Laberge, pas un de nos paysagistes n'a la croix!

Pas de croix à Eugène Lami, espèce de Scribe de si beau monde et de si élégantes façons. Pas de croix à Isabey fils, digne de son père. Pas un mot d'Isabey père, qui n'eût pas voulu être nommé sans son fils. Pas un mot d'Eugène Delacroix, qui a fait une barricade de Juillet. A d'autres donneurs de récompenses, le sujet seul choisi par Delacroix lui eût valu les éloges que personne ne devait refuser à son talent.

Mais voici encore quelque chose de plus étrange et de plus incroyable: Decamps a obtenu une médaille..... de seconde classe!....

Il y a à Paris deux frères dont le talent est populaire. Hommes supérieurs dans deux genres où il est difficile d'être supérieurs, la gravure et la peinture. Ces deux hommes nous ont affranchi de la gravure et du dessin des Anglais dans les ouvrages typographiques. Walter Scott et Cooper se sont estimés heureux d'être compris et commentés par les frères Johannot. A Paris, il n'est pas un écrivain de talent, pas un grand poète qui, à chacune de ses productions, n'éprouve le besoin de s'associer un des deux Johannot. Il n'est pas de livre complet sans une gravure des deux frères, pas de succès complet sans leur succès. Lamartine, Casimir Delavigne, tous nos hommes de quelque valeur ont travaillé avec les frères Johannot. Ce sont nos hommes à nous, nos amis, nos compagnons, artistes doublement pleins de cœur et d'ame, Castor et Pollux; mieux que cela, Brueis et Palaprat; mieux que cela encore, les deux Racine ayant un génie égal; le tableau d'Alfred Johannot, *une Arrestation sous Louis XIII* a fait une sensation presque aussi profonde que le tableau de Léopold Robert. On s'est pressé pour l'acheter. Celui qui écrit cet article est allé lui-même faire ses offres pour un chef-d'œuvre qui lui eût donné six mois de bonheur. Alfred avait déjà vendu son tableau, il l'avait vendu de préférence au roi des Français; il n'avait voulu à aucun prix le laisser aller en Angleterre; eh bien, Tony n'a pas la croix, Alfred n'a pas la croix, on n'a songé à la donner ni à Tony en faveur d'Alfred, ni à Alfred en faveur de Tony, on a osé donner à chacun de ces grands artistes une médaille de seconde classe! J'imagine que le ministre a dû être bien étonné et bien honteux quand il les a vus tous les deux accepter cette médaille. C'est à ces traits de modestie qu'on reconnaît le grand talent! Bons Johannot!

Eh mon Dieu! mon Dieu! voici bien le comble des abus. Un homme en Europe continue Raphaël! Il en a le secret, c'est un homme d'un génie à part; il s'appelle tout simplement Ingres. Vous le connaissez tous; on se découvre quand il passe. Au Louvre, il a fait son plafond de l'*Apothéose d'Homère*, la plus belle production des temps modernes; on proposait Ingres pour la croix d'officier de la Légion-d'Honneur. C'était le moins qu'on pût faire pour la Légion-d'Honneur. Le jour de la distribution, Ingres était entouré par le monde des artistes: peintres, poètes, gens de lettres et femmes, c'était à qui l'approcherait le plus. Et quand son nom manqua à la liste des éloges solennels, il y eut dans le monde artiste je ne sais quel respectueux attendrissement bien préférable, au cœur d'un homme comme Ingres, à toutes les joies du cordon bleu. C'est une belle consolation, savez-vous, que d'être négligé en pareille compagnie? C'est trop de gloire pour un jour.

Je n'ai pas besoin de vous dire que Schnetz a été oublié. Allez à Rome, Schnetz.

Puis savez-vous comment on a acheté le peu de tableaux achetés! Le savez-vous? On est allé au Salon comme on est allé dans une foire. On a entassé pêle-mêle le bon, le mauvais, le médiocre, on a acheté le tableau de l'élève en même temps qu'on achetait le tableau du maître, quelquefois on a dit à l'artiste: Je t'achète ton tableau? sans lui dire quel prix on mettait à ce tableau, et trop sûr qu'il serait trop heureux de le vendre n'importe à quel prix. Ainsi on a traité l'art pauvre, abandonné, vaincu par l'intérêt des affaires politiques, vaincu au-dedans par l'émeute et la misère publiques, vaincu au dehors par la guerre. Pauvres artistes qui ne demandaient qu'un peu de gloire! Pauvres révolutionnaires en haillons et sans pain! Puis on leur a distribué les travaux à faire, et de ces travaux qui tiennent à la gloire nationale, qui seuls donnent à l'art les vastes développemens dont il a besoin pour parler haut; il a été donné à peu d'homme de talent de profiter. Delacroix n'a pas pu obtenir trente pieds de plafond à immortaliser. Champmartin n'a pas eu un dessus de porte. Or Delacroix aurait accepté avec transport ses trente pieds de plafond, Champmartin pleurera son dessus de porte. Après cela soyez donc grands artistes! Usez votre ame! Appelez-vous Delacroix ou Champmartin!

Pour finir, on fait circuler l'anecdote suivante, qui

risque fort d'être vraie, et qui couronnerait cette œuvre de générosité. M. Delaroche avec Robert a partagé la grande palme du Salon. On s'est tué devant ses deux tableaux, on a écrit à ce sujet des volumes de points d'admiration. On rapporte que M. Delaroche était porté pour être officier de la Légion-d'Honneur. (M. Cousin a été récemment nommé officier de la Légion-d'Honneur pour avoir fait un voyage en Allemagne.) Eh bien, on rapporte que le nom de M. Delaroche aurait été rayé de la liste sous prétexte que celui qui avait fait *Cromwell* n'était pas un bon citoyen! Le fait est que M. Delaroche, avec les deux princes Édouard, Richelieu, Mazarin, Cromwell et une foule de choses admirables qui suffiraient à vingt réputations, n'a reçu aucune récompense à cette royale séance.

Cette fois, nos seigneurs, c'est trop de faquinisme et de dédain. M. Delaroche déclaré mauvais citoyen pour avoir fait *Cromwell!* Cromwell en habit grossier, pensif, plein de génie, qui vient voir la mort, poussé par je ne sais quelle curiosité vulgaire qui lui sied à ravir; un Cromwell ainsi fait annonce un mauvais citoyen! Pauvres fous! pauvres trembleurs! dites donc que c'est là une de ces ames que vous ne comprenez pas, une de ces usurpations qui font honte à toutes les usurpations, un de ces mâles courages inflexibles comme le fer, qui se promènent parmi les peuples leur faisant courber la tête d'un regard, dédaignant même de découvrir la leur! Vils flatteurs de tête-à-tête, n'insultez pas Cromwell en le faisant descendre au rang d'une allusion!

P. S. Or l'anecdote est vraie. Le beau nom de Delaroche a été rayé de la liste. La Légion-d'Honneur n'aura pas M. Delaroche pour officier. Voici une belle page à ajouter en 1831 à l'histoire des beaux-arts. C'est une grande calamité!

SALON DE 1831.

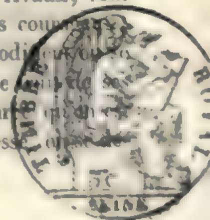
—

Le Salon s'est fermé lundi après avoir été ouvert trois mois et demi. La séance royale, ou pour mieux dire la distribution des prix, a eu lieu le jour suivant, à huis clos, devant un certain nombre de privilégiés, sans que le public y fût admis, comme si on voulait lui cacher une mauvaise action. Certes ce n'est pas moi qui me chargerai de rendre compte de cette parade de cour, où les artistes jouent trop volontiers le rôle de marionnettes, et reçoivent, comme des écoliers qui ont fait une bonne composition, des médailles décernées par je ne sais quels juges, pris on ne sait où. Pour donner une idée de la capacité ou de l'esprit de justice de ces docteurs, il suffit de dire que sans parler des Barye, des Sigalon, des Delacroix, MM. Grenier, Huet, Rouget, Ed. Bertin, Laberge, Caudron, Jeanron, Rousseau, n'ont pas même obtenu d'accessit, de mention honorable, et que Decamps a une médaille de seconde classe! Il faudrait deux feuilles pour noter toutes les insultantes bévues de ce jury anonyme et Protée, mais je laisse ce devoir à l'Artiste, auquel il appartient de droit comme défenseur né des arts. Quand donc les Chambres daigneront-elles enfin s'en occuper? N'est-il pas déplorable que depuis l'établissement du gouvernement représentatif, il n'ait jamais été prononcé un mot à la tribune en leur faveur?

Je croyais donc ma tâche bien accomplie. Cependant depuis que j'ai publié mon dernier article, il s'est présenté tant de tableaux remarquables qu'il me paraît important d'en parler. A mesure que le 15 arrivait on voyait grossir l'exposition. Il fallait passer sa vie au Salon pour se tenir au courant; à peine aviez-vous le dos tourné qu'on venait accrocher derrière vous quelque chef-d'œuvre encore tout frais, et bientôt l'immense galerie du Louvre n'aurait pu suffire à renfermer toutes les œuvres nouvelles. Allez dire après cela « les arts s'en vont comme les rois! » Je ne sais si cette méthode est bonne, elle fatigue du moins singulièrement ceux qui éprouvent le besoin de tout voir; mais enfin elle existe, et comme elle nuit plus particulièrement aux artistes, tant qu'il ne s'en plaindront pas, personne n'a droit de le faire. Revenons donc aux tableaux. A cette ardeur de travail que montrent les peintres, à cet enthousiasme, à cet amour de l'art qui les animent, à ce caractère intime d'étude et de conscience qui se décèle dans les ouvrages récemment exposés, on reconnaît facilement l'émulation qu'inspire le jugement immédiat du public.

L'artiste en présence de la nation sent la nécessité de se produire; placé à côté de ses rivaux, le désir de les surpasser redouble, son démon le tourmente, il touche la gloire, il embrasse l'avenir, et blâmé ou applaudi, dès qu'il voit qu'on s'occupe de lui, il relève sa tête abattue et retrempe son génie dans l'agitation. Cette observation, si saillante qu'il est presque inutile de la faire à des lecteurs comme les nôtres, n'échappera pas sans doute à l'administration des beaux-arts. Elle en appréciera la conséquence et fera ses efforts pour entretenir le feu sacré. Des expositions annuelles nous paraissaient le meilleur moyen d'y parvenir, le roi vient de le promettre, grâces lui soient rendues.

Trois années de distance enlèvent en effet à un grand nombre d'artistes l'avantage de se faire juger en plein jour; les tableaux, dans ce long espace de temps, s'achèvent, se vendent, se dispersent (il faut vivre avant tout), et quand arrive le Salon, annoncé seulement deux ou trois mois d'avance, on n'a plus rien à offrir à ses compatriotes, au public. Alors chacun commotionné, excité par la vue des ouvrages de ses rivaux, veut aussi s'élever. Les hommes sincères, les peintres cou[...] touchés des progrès ou des fautes de l'école, se modi[...] corrigent, et comme on tient à montrer de suite le [...] nouvelles études, de ses combinaisons neuves, par[...] effrayé d'attendre trois années pour cela, on se press[...]



pêche, on se sacrifie volontairement, le corps lui-même s'épuise, et la précipitation gâte trop souvent l'œuvre qui serait sortie complète avec deux ou trois mois de travail de plus. La plupart des ouvrages exposés depuis peu attestent la vérité de cette réflexion, par laquelle je ne prétends accuser du reste qu'une ardeur trop généreuse chez nos artistes. En nous appelant à des expositions *fixes et annuelles*, le gouvernement les sauve pour ainsi dire d'eux-mêmes, il permet aux peintres étrangers de venir rivaliser avec nous (les arts sont essentiellement cosmopolites), et il mérite notre reconnaissance en stimulant les progrès par l'approbation ou le blâme plus souvent exprimé, enfin le public lui-même sera ramené, avec un double intérêt, vers les beaux-arts qu'il oublie trop facilement. Peu à peu alors le Salon cessera d'être un lieu de promenade pour le peuple, et deviendra une grande école où il ira se former son goût et conséquemment ses mœurs. N'est-il pas incontestable que, même dans l'état où sont les choses aujourd'hui, chaque exposition donne à la peinture et à la statuaire de nouveaux amans qui leur restent à jamais fidèles, tant elles ont de charmes, et qui arrivent à les comprendre seulement en les voyant.

Il est temps aussi que l'État consacre spécialement quelques salles du Louvre ou de tout autre bâtiment à l'exposition des tableaux de nos peintres; car, ainsi qu'on l'a dit avec beaucoup de justesse, il ne faut pas que ces solennités nous empêchent, nous et les étrangers, de jouir des grands maîtres barbarement cachés et abîmés aujourd'hui sous les échafaudages dont on les couvre pour y pendre les modernes. N'est-ce pas se priver, dans l'instant où il serait le plus utile, d'un point de contact, d'une assise de comparaison, dont on peut tirer les plus grands fruits? Cette pensée est trop facile à concevoir pour qu'il soit nécessaire de la développer davantage. J'en resterai donc là pour aborder de suite l'examen des tableaux qui nous restent à voir. Au nombre des plus remarquables, je citerai d'abord *le Bal de l'Opéra au profit des indigens*, par M. Camille Roqueplan : c'est un ouvrage effrayant de travail, où l'on voit fourmiller deux mille personnes à la lumière éblouissante et fantastique des bougies et du gaz hydrogène auxquels le peintre a donné selon nous une clarté qui tient trop du soleil. Notre époque au bal est tout entière dans cette assemblée, femmes, jeunes filles bâties de gazes et de soie, comme dirait l'Africain Dumas, dandys militaires, tous sont merveilleusement saisis et habillés. Je ne sache encore aucun artiste qui ait rendu ce que l'on appelle la bonne société avec autant de goût et de vérité. Nous n'avons pas été jusqu'ici prodigues d'éloges envers M. Roqueplan : on peut donc nous croire. Son nouveau tableau est de la bonne peinture. Il a eu le malheur de l'exposer avant qu'il fût achevé, et nous sommes fâchés sans doute de ne juger, grâce à son impatience, que ses *intentions;* mais du moins faut-il avouer qu'elles sont parfaites. Les difficultés d'une pareille composition sont vaincues avec bonheur; les figures traitées avec esprit, et les groupes qui garnissent les loges d'avant-scènes à gauche font un effet délicieux. J'aime moins les femmes du premier plan, qui ne me paraissent pas d'une nature assez fine, quoiqu'il faille citer parmi elles une jeune personne anglaise d'une suavité enivrante; enfin ce tableau me paraît destiné à un brillant avenir, une fois que le peintre aura repris ses personnages avec délicatesse, et que la vigueur dont il l'attaquera sur le devant donnera encore plus d'air dans les fonds. M. Camille Roqueplan vient de s'ouvrir une belle carrière; il lui appartient maintenant de traduire sur la toile notre société, notre beau monde, comme Charlet a trouvé le peuple dans ses lithographies; et ce n'est pas là un rôle qu'il doive dédaigner; car il sait que la plupart des grands maîtres ont peint leur époque et leur pays. Avant de quitter M. Roqueplan, je veux le blâmer de n'avoir pas conçu son tableau de manière à nous donner une idée complète du local, à nous rendre l'aspect tout entier que présentait la salle de l'Opéra. La chose était difficile sans doute, mais il a prouvé qu'il n'avait pas peur des difficultés, et son ouvrage alors, avec un caractère plus vaste, plus spécial, aurait doublé de prix et d'intérêt pour la postérité.

En disant plus haut que les peintres sincères et courageux savent se modifier, et que la précipitation qu'ils mettent à présenter au public le fruit de leurs nouvelles études nuit souvent à leurs ouvrages, nous ne pensions pas avoir à faire sitôt l'application de notre proposition. M. Decaisne, qui est de ces hommes-là, ayant sans doute apprécié le reproche fait à son *Louis XIII* d'être un peu terne, et voulant dompter la critique, vient d'exposer un *Enfant endormi sur un chien* dont la couleur est excessivement brillante. Cela était facile à une palette comme la sienne; mais nous croyons que, pour arriver à cette qualité, il a outré l'emploi de ce qu'on appelle les empâtemens. Son tableau a besoin d'être vu à une trop grande distance, et je me plaindrai également de la petitesse des jambes de l'enfant. Ce sont là des défauts que M. Decaisne pourra réparer sans peine, qu'il sent déjà comme nous peut-être, et dont le souvenir lui profitera quand il sera tenté de travailler aussi vite. Il a de quoi se consoler d'ailleurs, car il a montré en grand coloriste qu'il savait être brillant quand il le voulait; et la tête toute charmante de l'enfant, comme le sentiment de vie que l'on admire dans celle du bon chien si heureusement couché, rendent toujours ce tableau fort remarquable.

Voilà encore deux paysages de M. Horace Vernet : cette prétention à faire tous les genres, à ne rien trouver d'impossible, révèle une présomption indigne d'un homme aussi supérieur, compromet son talent et nuit à sa réputation; car je suis obligé de l'avouer, nous avons au Louvre peu de paysages inférieurs à ses deux forêts, lourdes, noires, sans feuilles, privées d'air et même de perspective. L'inépuisable fécondité de M. Horace a aussi mis au monde depuis peu une demi-douzaine de tableaux, dans lesquels (il est de notre devoir de le dire) nous n'avons rien retrouvé des études sérieuses, de la foi d'artiste, que nous avions admirées dans ses deux têtes italiennes. Loin de moi la pensée de m'attaquer en pygmée à une réputation européenne, je serai toujours le premier à confesser que M. Horace Vernet est un habile peintre; mais, je le répéterai aussi, parce que telle est ma conviction, il se laisse égarer par sa prestigieuse facilité, par un esprit trop superficiel; il ne creuse pas assez. Depuis *la Folle par amour*, *le Soldat laboureur*, *le Cheval du Trompette* et *le Chien du Régiment*, le cœur

ne sait plus où se prendre dans ses innombrables ouvrages, et quant à moi, j'estime que *Camille Desmoulins* est audessous de tout ce qu'il a jamais fait. Les personnages de ce drame sont dessinés avec talent et groupés avec adresse, convenons-en tout d'abord, mais ils manquent totalement de force et d'énergie. La scène est froide, épisodique, sans élan, sans passion; chaque figure s'occupe égoïstement d'elle-même, et l'ensemble au premier coup d'œil vous saisit par un ton gris et propre, par un aspect de papier peint qui vous glace. De ce mouvement spontané qui poussait alors chacun à saisir une feuille verte comme signe de ralliement, à l'arborer comme une nouvelle cocarde pleine d'espérance, de ce feu électrique dont l'éloquence du jeune révolutionnaire embrasait tous les cœurs, le peintre ne nous en a pas gardé la moindre parcelle! Toujours de l'esprit et du faire, mais de l'ame pas l'ombre. M. Horace est un athée en peinture.

Pour revenir à des sentimens plus doux, parlons d'un grand tableau, signé Ziegler, apparu depuis huit jours. Henri de Navarre ayant reçu une lettre de son bon cousin Henri III, où on lui faisait savoir que sa femme était d'assez bonne intelligence avec un de ses capitaines, ne trouve rien de mieux à faire que de la leur lire à tous deux : le trait est d'un homme d'esprit, et fait honneur à celui qui devint le moins mauvais des rois; mais M. Ziegler avait besoin d'un talent d'expression bien rare pour tirer parti d'un pareil sujet et donner à chaque figure son vrai caractère. Nous craignons qu'il n'ait pas été à la hauteur d'une telle mission; le fait est qu'on ne comprend pas assez la scène qu'il a voulu rendre. Henri de Navarre nous paraît d'abord avoir le défaut de ne pas ressembler assez à Henri IV, et de plus il lit froidement; on ne sent pas sur sa physionomie et dans tout son corps l'ironie ou la contrainte qu'il devait éprouver en ce moment; et son capitaine, debout, les deux mains appuyées sur sa haute épée, historiquement nue, porte, en vérité, sa tête avec une fatuité trop grotesque. Puisque nous sommes aussi sévère pour l'ouvrage d'un débutant, c'est nécessairement qu'il se distingue par beaucoup de mérite; ainsi, après avoir fait tant belle part à la critique, nous dirons que Marguerite de Valois se retourne avec un bon mouvement de cette surprise, mêlée de colère, que les femmes ressentent si bien et savent si bien feindre en cette occasion; les mains et la tête du capitaine sont d'une extrême finesse, et quoique la couleur générale pousse peut-être un peu au noir et manque de lumière, l'ensemble est d'un bel effet. Nous croyons, en un mot, que la manière franche et large dont est touché ce tableau annonce un homme de talent qui n'a besoin que de se corriger et qui a tous les moyens pour y parvenir.

C'est un superbe début que celui de M. Laberge. Sa *Vue de Caen* a certainement de la rudesse; maisons et paysage se silhouettent durement sur le ciel, les ombres sont chargées de tons roux fort singuliers; mais en revanche tout son tableau est plein d'une énergie de pinceau et d'une valeur d'artiste qui produit le nom de M. Laberge avec éclat.

M. Marquis a présenté un *Louis-le-Débonnaire* au moment où il dépose la pourpre; ce tableau est d'une couleur agréable et d'un dessin très-pur. Cette vaste composition est bien entendue, mais elle manque de force. C'est à nos yeux un défaut capital dont M. Marquis paraît capable de se défaire, s'il juge que nous avons raison.

Nous avons distingué encore un grand portrait de femme, par M. Belloc. Il est d'une assez bonne peinture pour qu'on oublie l'enfant disgracieux qui se penche sur sa mère. Les chairs sont bien étudiées et la robe de satin est admirablement faite.

Si l'ordre de la Légion-d'Honneur a encore quelque importance dans ce siècle désillusionné et assez fort pour mépriser de pareilles distinctions, il faut se réjouir des trois croix qui viennent d'être données, Dupré, Léopold Robert et Dupont sont décorés! ceux-là du moins en étaient dignes, et quoique nous regrettions que le statuaire Barye n'ait pas aussi partagé cet honneur puisque honneur il y a, les artistes doivent s'énorgueillir qu'on les ait trop respectés pour leur prodiguer scandaleusement les croix comme à la garde nationale. Il est inutile de rappeler ici les droits incontestables de M. Dupré; j'ai déjà parlé de Barye, de Robert, quant à M. Henriquel-Dupont, tout le monde a loué depuis long-temps son *Gustave Wasa*. C'est un travail précieux, achevé, rempli d'une élégante hardiesse et d'autant de couleur que ce genre peut en avoir, je m'émerveille surtout qu'on puisse suivre et saisir, durant huit années de sa vie, des traits de lumière aussi brillans et aussi harmonieux; il faut en vérité un amour dévorant de son art pour ne pas tomber épuisé. M. Dupont est sans contredit aussi habile que les plus habiles graveurs anglais, quoique sa planche n'ait peut-être pas encore tout le degré de force et de suavité de leurs vignettes. Il est digne de lui de chercher de nouvelles combinaisons qui, à l'aide de celles déjà connues, parviendraient à donner plus de vie et de couleur à nos planches. Quoi qu'il en soit, M. Henriquel-Dupont n'est pas seulement un de nos premiers graveurs, c'est encore un dessinateur plein d'esprit, et les croquis dont il a orné le précieux La Fontaine de M. Feuillet sont d'une finesse et d'une légèreté ravissante.

Rien de plus intéressant du reste que cette collection unique réunie par M. Feuillet avec l'ardeur infatigable et le goût épuré d'un véritable amateur des arts. On conçoit à peine la persévérance et le dévouement qu'il a fallu avoir pour amener tous les artistes d'Europe et même d'Amérique à résumer ainsi en action, au bas de chaque fable, la moralité ou l'action même de cette fable, et l'on peut juger du soin que ceux-ci ont mis dans leur travail, en songeant chacun qu'ils devaient se trouver perpétuellement en aussi nombreuse et redoutable compagnie! Cette collection est immense, et sera dans cent ans d'un prix inestimable, car madame de Mirbel vient de la compléter par un de ses petits chefs-d'œuvre, en faisant pour le frontispice le portrait de M. Feuillet. Heureux M. Feuillet!

A propos de dessins, nous ne pouvons guère passer sous silence les portraits au crayon noir et à l'estompe de M. Léon Viardot : nous y avons remarqué de bonnes études; et comme ils sont tous de personnes très-connues, nous avons pu juger aussi qu'ils sont d'une extrême ressemblance. On voit qu'il y a de l'amour dans la manière dont dessine M. Viardot. Ses ouvrages ont le grand mérite de ne pas sentir le métier; et s'il

continue à travailler, il se défera bientôt de la dureté et de la lourdeur qu'on est en droit de lui reprocher.

Ne terminons pas cette revue sans rendre grâce et honneur à M. Hittorff pour les plans curieux et intéressans qu'il a levés des temples d'Athènes. Il a rétabli, avec une adresse exquise et beaucoup de talent, les sculptures peintes telles qu'on peut croire qu'elles ont existé.

V. Schoelcher.

Aperçu des Publications.

—

LE NEVEU DU CHANOINE,

OU

CONFESSIONS D'ANTOINE GUIGNARD, ÉCRITES PAR LUI-MÊME.

C'est un singulier personnage que M. l'abbé Guignard, auteur de ce livre. Figurez-vous le neveu d'un chanoine de Bordeaux (il dit lui-même le neveu en laissant supposer une autre lien plus intime), élevé par des jésuites, et profitant à leur école pour être digne un jour de ses maîtres. Le petit Guignard était au collége, à peine âgé de quinze ans, lorsque entrant un matin de bonne heure, de trop bonne heure, dans la chambre de son professeur, il fut témoin de certaines choses qui le firent beaucoup réfléchir. Quelque temps après il se rendait à Bordeaux auprès de son oncle et se trouvait dans la diligence avec plusieurs compagnons de voyage. Par malheur, au nombre de ceux-ci était une jolie actrice; une jolie actrice! comprenez-vous tout ce qu'il y a de dangereux dans un pareil voisinage? Le jeune Guignard fit ce que beaucoup d'autres auraient fait à sa place : il n'eut pas la force de résister. Pauvre Guignard! Son oncle le chanoine, ayant appris ce qui se passait, se fâcha tout rouge; Guignard était encore un peu innocent, malgré l'actrice; il alla s'imaginer que sa maîtresse serait victime du courroux de son oncle le chanoine; mais la belle trouva moyen de réduire celui-ci au silence, et Guignard fut heureux en voyant l'affaire finie. Il sautait de joie, il était au troisième ciel, au paradis; il alla se jeter au cou de son actrice. Perfides actrices! le pauvre Guignard reçoit cette fois-ci de bons conseils; on l'invite à être bien sage. C'était bien ce qu'il cherchait! il fut accablé. Son oncle lui proposa un voyage : il l'accepta de grand cœur pour se distraire, pour être moins malheureux. L'oncle et le neveu parcourent différentes villes : ici des sites charmans, là des rencontres agréables, plus loin une rencontre pénible et effrayante : un forçat libéré à la longue barbe, à l'existence tourmentée et inquiète. Guignard se fait ensuite comédien. Pauvre jeune homme! il voulait vivre indépendant; mais qu'il se trompait! Le rire sur le visage, les larmes dans le cœur, n'est-ce pas trop souvent la vie du théâtre? Guignard fut éconduit par le public à grands coups de sifflet. Il est vrai que la cabale s'était un peu mêlée de tout ceci, et que Guignard avait indisposé contre lui la jeune première et la soubrette, deux piquantes brunes à l'œil éveillé, à la taille souple et svelte. Guignard fut cruellement puni de leur avoir promis ce qu'il ne pouvait plus donner.

De la milice du théâtre Guignard passa à celle des camps : là, nouvelles tribulations. Guignard voit les champs de Valmy et le triomphe des armées françaises. Il a aussi sa part de gloire, grâce à son adresse. Il arrive plus tard à Verdun, où de jeunes filles ont offert aux Prussiens des fleurs contre-révolutionnaires. Elles vont périr sur l'échafaud, ces autres fleurs de la jeunesse de Verdun! Guignard est épris des charmes de l'une d'elles; il veut la dérober à la mort. Combien de difficultés et d'obstacles devant lui! Il prend l'habit ecclésiastique et pénètre ainsi dans la prison. Un brigadier de hussards avec la soutane de prêtre! Ce stratagème réussit. Guignard parvient à faire échapper celle qu'il aime; ils partent tous deux pour Liége... Le brigadier-prêtre voudrait bien obtenir de la jeune vierge le prix de sa rançon; mais celle-ci le repousse avec force, lutte de paroles et même d'action qu'Henri Monnier et Porret ont rendue avec talent.



A Liége, Guignard a une fâcheuse affaire avec ses chefs; il est traduit devant un conseil de guerre. La vierge de Verdun (elle mérite toujours ce nom) fait à son tour des efforts pour le sauver. Elle y parvient, mais à un prix qui lui rend la vie odieuse. Elle disparaît après avoir écrit une lettre d'adieu à Guignard. Celui-ci veut la venger et se venger lui-même; il provoque et tue en duel son capitaine. Il se sauve ensuite à Coblentz, s'y trouve avec l'élite des émigrés, passe au service d'Autriche, et partout obtient des bonnes fortunes dont il est fier. Après la bataille de Zurich il rentre en France, jette la capote militaire sur le buisson, et devient jésuite dans la compagnie des pères de la foi. Il avait fait vœu de mettre fin aux désordres, aux faiblesses de sa vie; mais l'esprit malin se plaît à déjouer ses projets et lui fait commettre de nouvelles fautes...

Telle est en bref la vie de M. l'abbé Guignard, espèce de Gil-Blas du jésuitisme, adroit, alerte, profitant des moindres

circonstances pour ses plaisirs et pour la gloire de son ordre ; pécheur endurci, mais franc dans ses confessions, qui s'étant trouvé souvent (comme disent les chroniqueurs) en *péchié de luxure*, a eu le courage de l'avouer avec franchise et de signaler les écueils où sa vertu a fait naufrage. Écrivain habile, conteur spirituel, dont la verve satirique se répand sur toutes les pages du livre pour les colorer. La confession publique de l'abbé Guignard aura de nombreux auditeurs.

Revue Dramatique.

THÉATRE FRANÇAIS.

Le Bachelier & le Théologien, Drame en cinq actes & en prose,

PAR M. D'ÉPAGNY.

Un auteur sent mieux que personne le faible de son ouvrage, lors même qu'il paraît se faire le plus d'illusion; les précautions qu'il prend, les soins qu'il se donne pour faire valoir, avant tout, la partie défectueuse de son œuvre, les éloges mêmes qu'il croit pouvoir lui donner, attestent le besoin qu'il éprouve de tromper, lui-même et les autres; et cela seul suffirait pour signaler à l'observateur les points sur lesquels le talent a failli.

Si M. d'Epagny avait pensé que l'action de son drame pût se résumer sous un titre clair et précis, il ne l'eût assurément pas intitulé *le Bachelier* et *le Théologien*, lorsqu'il ne se trouve dans sa pièce aucun personnage qui agisse réellement comme bochelier ou comme théologien. Mais comme il a senti que l'attention se partagerait entre deux intrigues qui se croisent et s'entremêlent sans jamais faire un tout, il a essayé de donner le change sur ce défaut par une énonciation vague et ambiguë de son sujet.

Le drame nouveau nous offre donc deux actions bien distinctes qui se tiennent seulement par la part que prennent à l'une et à l'autre quelques-uns des chefs de la *Ligue*. Celle qui semblait devoir être l'objet principal, et qui de fait reste en seconde ligne, nous met sous les yeux les moyens par lesquels l'auteur suppose qu'on parvint à fanatiser l'esprit de Jacques Clément, jusqu'au point de lui persuader qu'il mériterait le Paradis en assassinant Henri III.

L'autre action, empruntée à un roman allemand, a été, je crois, une ou deux fois déjà arrangée en mélodrame, elle nous montre un grand seigneur, le comte d'Octonville, qui, à l'aide d'un breuvage, a réussi à déshonorer la fille du marchand Thévenot, auquel il devait la vie; celui-ci, malgré cet affront, se dévoue encore à périr pour d'Octonville, qu'il peut convaincre de trahison envers la Ligue, mais c'est à condition qu'il réparera l'honneur de sa victime en l'épousant. Le vieux bourgeois meurt massacré par le peuple, et le lâche d'Octonville se moque de ce qu'il a promis; mais la lettre qui prouve sa trahison est venue aux mains d'un jeune *bachelier* qui aime la fille de Thévenot, et au moment ou le parjure va en épouser un autre, il se voit forcé de tenir la parole qu'il a donné, et la fille du marchand devient comtesse d'Octonville. Le bachelier provoque alors son rival en duel et le tue. Tous ces incidens déjà assez compliqués sont entremêlés de scènes où, comme je l'ai dit, on nous montre Jacques Clément et le tableau des machinations employées pour exhalter son imagination. En ceci, l'auteur a suivi quelques indications fournies par les historiens, mais quant au personnage lui-même il ne nous le peint point tel que nous le représente l'histoire.

Jacques Clément était, au dire de tous, d'un caractère sombre et farouche, d'un esprit grossier, ignorant, brutal, et d'un aspect si repoussant, qu'on ne l'envisageait qu'avec une sorte d'horreur. Tout au contraire, le drame nous le représente comme un jeune homme simple et naïf, se montrant plein d'affection pour un ami d'enfance; et sa physionomie heureuse, son air exhalté, ses mouvemens passionnés, ses élans de tendresse mystique ont un tel charme, qu'il arrache plus d'une fois des exclamations d'admiration à la noble dame (la duchesse de Villeroy), qui s'est chargée, dans l'intérêt de la Ligue, de fasciner son imagination et d'en faire un régicide. Crédule et superstitieux, le jeune moine s'est aisément persuadé que sainte Ursule descend du ciel pour lui donner des conseils. C'est la duchesse de Villeroy qui joue cette comédie, elle s'est montrée à lui comme étant la sainte qu'il invoque chaque jour, et sa beauté a enflammé tous les sens du jeune illuminé. Qu'il gagne la palme du martyre en immolant le roi qu'on lui représente comme un impie, un hérétique, et il rejoindra dans le paradis pour lui être éternellement uni, celle dont la vue l'énivre de tant de délices! Il part donc, et va frapper Henri d'un coup mortel. C'est tout juste au moment où le comte d'Octonville vient de tomber sous les coups du *bachelier*, qu'on apprend l'assassinat du roi par le *théologien*. Ainsi finit la pièce.

Malgré les défauts que nous avons signalés dans ce drame, qui pêche aussi par le manque absolu de couleur locale, il serait injuste de ne pas reconnaître que dans plusieurs parties il est conduit avec habileté, et excite un vif intérêt. M. d'Épagny a fait mieux sans doute, mais néanmoins ce nouvel ouvrage peut ajouter encore à l'estime méritée que l'on a pour son talent.

Le rôle de Jacques Clément est confié à Beauvalet, qui nous semble s'être complétement mépris en donnant au jeune moine un air de simplicité niaise et puérile qui va jusqu'à lui faire prendre l'apparence d'un idiot; cela rend tout-à-fait absurde et ridicule l'espèce d'émotion que la belle duchesse ne peut s'empêcher d'éprouver en le contemplant. Il fallait nous le montrer tantôt l'esprit absorbé dans des contemplations intérieures, tantôt ravi en extase par ses visions du ciel, puis agité à son insu par l'effervescence de désirs furieux, et ensuite haletant et af-



faissé sous le poids des sensations diverses qui l'oppressent. Alors le pauvre moine, ignorant et naïf, eût pu, tout en restant dans la vérité, s'animer, s'embellir de ce prestige inexplicable qui nous fait regarder comme un être supérieur celui dont l'ame est en proie à ces passions délirantes qui semblent faire sortir l'homme de sa nature. En donnant à Jacques Clément ce caractère, indiqué d'ailleurs par plusieurs passages de la pièce, il eût inspiré plus d'intérêt, et l'espèce d'attrait que l'ambitieuse duchesse se surprend à sentir pour lui, n'eût point paru invraisemblable.

Mademoiselle Anaïs a fait preuve d'un talent vrai, et je dirai presque inattendu, dans le rôle difficile de la jeune fille si lâchement outragée. Elle a rendu avec une sensibilité profonde, une entraînante énergie, les situations terribles, pathétiques, déchirantes où elle se trouve, soit avec celui qui l'a outragée, soit avec son père et le jeune homme qu'elle aime. On était loin de penser, qu'avec des moyens en apparence si faibles, l'actrice pût nous peindre avec tant de chaleur et de force les sentimens de mépris, d'indignation, de regrets, d'angoisses et de désespoir, qui tour à tour viennent déchirer son cœur. Un succès mérité a couronné ses efforts, et une triple salve d'applaudissemens lui en a porté le témoignage. Dans la pensée que mademoiselle Anaïs veut mettre de la vérité jusque dans les moindres détails de son rôle, je lui ferai observer que le costume qu'elle a adopté n'est point du tout celui que les filles de marchand portaient à cette époque. L'habillement qui était en usage, beaucoup plus simple, siérait assurément mieux à sa taille.

Mademoiselle Dupuis, dans le rôle de la duchesse de Villeroi, et Menjaud dans celui du jeune bachelier, ont joué avec leur talent accoutumé. Charles, que la Comédie-Française a reçu dernièrement, n'a su prendre, dans le rôle du comte d'Octonville, ni la tenue, ni l'air, ni le ton qui conviennent à un jeune seigneur. Cet acteur a besoin de beaucoup travailler pour acquérir les qualités que son emploi exige, et se corriger des défauts qu'il a apportés de la province. Au total, la représentation a été satisfaisante, et celles qui suivront ne peuvent manquer d'attirer le public, qui depuis quelque temps se porte avec empressement au Théâtre Français, naguère complétement abandonné.

PORTE SAINT-MARTIN.

Marion Delorme, Drame en cinq actes & en vers,

PAR M. VICTOR HUGO.

Et d'abord il faut savoir que ce drame a été écrit au mois de juin 1829. On sait son histoire; on sait la réception du poète à Saint-Cloud, sa conversation avec Charles X, son plaidoyer vif et chaleureux pour la liberté du théâtre, ses remontrances au roi sur le danger de comprimer l'expression de la pensée publique, sur la différence des temps. On se rappelle, car cette solennelle conversation a presque reçu la publicité, qu'il demontra sans peine au pusillanime monarque, qui tremblait au moindre bruit, que nous étions bien loin de 1782, époque où *le Mariage de Figaro* fit dans la société une si terrible irruption de hardiesse et de licence. S'il croyait à la bonne foi il devait croire sa cause gagnée. Le lendemain le ministère sautait, et le prince de Polignac succèdait à M. le vicomte de Martignac. Les journaux ont retenti de l'inutile négociation de M. de Labourdonnaye, et de la noble fierté de l'auteur.

L'auteur se vengea en faisant une œuvre nouvelle : deux mois plus tard, en septembre 1829, il écrivait *Hernani.*

Donc les nombreuses analogies de *Marion* et de *Hernani* s'expliquent naturellement par les brefs éclaircissemens que nous venons de donner. Ce n'est pas impunément en effet que l'imagination du poète peut, à de si courts intervalles, enfanter deux fables dramatiques, avec les péripeties, les dénouemens et les nombreux épisodes qui doivent concourir à l'effet général.

Qu'on retrouve Didier dans *Hernani*, *Marion* dans *dona Sol*, peu importe, et croyez-vous d'ailleurs que Juliette soit si loin d'Ophélie? passons.

Ce qui domine dans *Marion Delorme* comme dans *Hernani* c'est une passion éloquente et jeune, pleine de poésie et de charme, ardente et chaste; c'est le premier et ineffable amour que toutes les imaginations exaltées ont rêvée ou subie.

Au premier acte nous sommes chez Marion Delorme qui est venue se cacher à Blois. Une conversation s'engage entre Didier et Marion, plein de ruse et de finesse d'une part, d'embarras et pudeur de l'autre. Et de quel côté croyez-vous que soit la pudeur? du côté de Didier. Car Didier aime éperdument et innocemment la séduisante courtisane qui a reçu dans ses bras les premiers seigneurs de la cour, et même au dire des mémoires le cardinal duc.

Marion se tient en garde contre ses habitudes de liberté; elle fait la réservée, et s'efforce, autant qu'il est en elle, de voiler sa vraie qualité. Car Didier croit à sa vertu, à sa pureté. Il n'a fait que l'entrevoir au détour d'une promenade, et il ignore sa célébrité.

Des cris se font entendre au bas de la fenêtre; un homme se défend à grand peine contre trois spadassins. Didier vole à son secours et parvient à le sauver. Il rentre précipitamment chez Marion avec celui qui lui doit la vie. Mais au premier regard curieux qu'il surprend chez ce nouvel ami, il renverse le flambeau qui trahirait l'objet de sa passion, et il sort. La toile tombe.

Au second acte nous sommes au milieu de jeunes courtisans, qui devisent gaîment des nouvelles de la cour. Saverny, celui que Didier a sauvé, raconte avec une grâce parfaite les duels de la semaine dernière. Il y a dans son récit des vers que Molière n'aurait pas désavoués. Arrive un crieur qui proclame le nouvel édit de monseigneur le cardinal-duc, portant peine de mort contre les duellistes. Sur un mot dit en l'air, sur une parole insolente, Didier met l'épée à la main et se bat avec Gaspard de Saverny; Saverny tombe; le guet accourt pour les arrêter. Saverny fait le mort. On emmène Didier, et Marion, témoin involontaire du duel, veut en vain le faire échapper.

Au troisième acte nous retrouvons Marion et Didier chez le marquis de Nangis, vieil oncle de Saverny, qui passe pour mort, même aux yeux de son oncle, et dout on apprête les funérailles. Marion et Didier sont confondus et déguisés au milieu d'une troupe de comédiens ambulans. Laffemas, lieutenant-criminel, instruit par des espions du déguisement de Didier, fait passer devant lui tous les sujets de la troupe. Didier se découvre et avec lui Marion. Saverny ne peut consentir à laisser emmener Didier, qu'il a le premier offensé, il révèle aussi son nom. On les emmène tous deux.

Le caractère du marquis de Nangis ne le cède en rien à don Ruy de Silva, si homérique, si patriarcal et si admiré!

Le quatrième acte, celui dont M. de Martignac demandait la radiation pure et simple, s'ouvre à la cour de Louis XIII. Marion et le marquis de Nangis épuisent vainement et tour-à-tour tout ce que la passion et le dévoûment peuvent leur fournir de plus éloquent et de plus pathétique, pour émouvoir le roi et obtenir la grâce des deux prisonniers. Il y a un moment sublime, celui où la courtisane, redevenue ange par la ferveur de son nouvel amour, s'écrie, en s'adressant au vieux seigneur : *Parlez pour tous deux*.

Tout ce quatrième acte est magnifique. Les mœurs du temps, la faiblesse maladive, l'entêtement craintif du roi, la domination mystérieuse et sourde du cardinal-duc, qui règne sur le roi, et qui le manie comme une hochet d'enfant, tout est représenté avec une vivacité de trait, une fidélité qui ne laisse rien à désirer.

Il y a un personnage de fou, Langely, sombre et d'un bel effet. Le roi accorde enfin la grâce en apprenant que les deux condamnés sont d'excellent fauconniers. Ce dernier trait n'est peut-être pas très-exact, ni très-naturel; mais il va bien, et se comprend après ces paroles si tristes et si profondes, échappées à la mélancolique rêverie du monarque : *toujours de la pluie*.

Au cinquième acte les deux prisonniers assurés de mourir, (car le cardinal a revoqué la grâce du roi) s'entretiennent avec une gravité simple et sans faste de la vie qu'ils vont quitter, de la vie nouvelle qui va s'ouvrir devant eux. Ce dialogue, qui déplacé pourrait paraître languissant, est bien en scène. Et à l'heure suprême je ne conçois guère d'autre sujet d'entretien.

Entre Marion qui veut sauver Didier en le faisant échapper. Didier, qui vient d'apprendre de la bouche de Saverny que sa maîtresse est une courtisanne, soupçonne bien vite par quels moyens elle a pu s'introduire. Il ne veut pas d'une vie achetée par la prostitution de celle qu'il aime. Il refuse de la voir et de lui parler. Il lui refuse un baiser. Il n'écoute ni ses cris ni ses larmes. Il aime mieux mourir. Cette scène est déchirante.

Mais au moment de marcher au supplice son ame se rassérène. Si près du ciel il redevient clément et miséricordieux. Il pardonne à Marion et l'embrasse. Saverny, qui s'est endormi, se réveille pour suivre son ami à l'échafaud. Passe une litière immense, portée par seize gardes, la litière du cardinal-duc. Marion se précipite au devant de Richelieu, et du fond de la litière on entend ces mots sinistres : Point de grâce! La toile tombe.

Le défaut capital de ce drame, d'ailleurs si pathétique, si émouvant, si passionné, où la poésie parle un langage harmonieux et souple, où l'alexandrin se plie avec un rare bonheur à toutes les formes de la pensée, et revêt toutes les nuances les plus capricieuses de la fantaisie inépuisable de l'auteur, sans gêne et sans raideur, le défaut capital, c'est que Marion est trop tôt est trop uniformément vertueuse. Elle n'a pas assez de ressouvenirs de sa vie de courtisane. Si elle manifestait plus souvent la conscience de sa dégradation, si on voyait plus clairement la lutte de la honte et de la vertu, que son nouvel amour a presque rétablie dans ses droits, il y aurait plus d'intérêt, plus de vrai drame. Voyez, dans *les Espagnols en Danemarck*, mademoiselle Leblanc.

Au dix-septième siècle, au temps de Louis XIII, le caractère de Didier, si réfléchi, si recueilli en lui-même, presque lyrique à la façon d'Uhland et de Lamartine, était-il possible? Peut-être que non. Il est trop évident que l'auteur s'est substitué lui-même à son personnage; mais qu'importe? c'est une belle création, et bien soutenue.

Madame Dorval a eu des momens sublimes, surtout au quatrième et au cinquième actes. Pourquoi faut-il qu'elle n'ait pas plus d'élégance et de noblesse dans les manières?

Bocage, sauf quelques accès de déclamation un peu emphatique, a bien joué son rôle. Il manque de variété, de souplesse; mais il est bien en scène et fait preuve d'une rare intelligence.

L'ouvrage a été joué avec ensemble, et l'auteur a été nommé au milieu d'unanimes applaudissemens.

En résumé, si l'on peut reprocher à *Marion Delorme* quelques invraisemblances, quelques maladresses dans la disposition de la fable, il faut reconnaître que c'est une belle création poétique, et surtout un chef-d'œuvre de style. Jouée avant *Hernani*, elle aurait obtenu un succès plus éclatant et moins contesté que cette première pièce. Aujourd'hui elle est encore assurée d'attirer long-temps la foule.

C'est la troisième fois que M. Hugo écrit pour le théâtre, si l'on y comprend *Cromwell;* mais la représentation scénique est singulièrement instructive pour les poètes, et révèle bien des imperfections de détail, bien des erreurs indevinables qu'il eût été sans cela impossible de soupçonner.

De ces renseignemens l'auteur a largement profité, et dès la seconde représentation des coupures hardiment, mais subitement faites, ont avivé et hâté, avec un rare bonheur, la marche de l'action. *Marion Delorme* est maintenant en plein succès.

Nouvelles.

—

— Les ouvrages envoyés de Rome cette année par les pensionnaires de l'Académie sont d'une faiblesse et d'une pauvreté désespérantes. *Annibal passant les Alpes*, de M. Féron, est pire que la *Lucrèce* de M. Debay. Une copie de Paul Vero-

nèse, du même auteur, est plus déplorable encore que sa copie de Raphaël envoyée l'année dernière. Il n'y a rien à dire de l'*Ugolin* de M. Norblin. C'est au-dessous de toute critique. Un paysage de M. Gibert mérite seul d'être encouragé, quoique la peinture de ce morceau manque de solidité.

Quant aux morceaux de sculpture, nous devons dire qu'une figure de *la Prière*, de M. Jalley, est absolument innacceptable, et digne en tout de son *Homère* de l'année dernière. *Le Pyrrhus* de M. Husson, *le Samson* de M. Lanno, ne méritent pas même d'être blamés. *L'Ivresse de Silène* de M. Dantan, obtiendrait peut-être grâce par l'adresse de la disposition et l'habileté de certains détails, si nous n'avions pas sur le même sujet, un admirable bas-relief romain, et une pierre gravée qui rappelle les principales figures de M. Dantan. De pareils envois parlent plus haut que le mémoire, malheureusement inédit de M. Horace Vernet, sur l'abolition de l'école de Rome.

— Il reste encore deux tableaux à faire pour la nouvelle salle de la Chambre des Députés, dont la construction est confiée à M. Joly. On sait le déplorable résultat des trois concours qui ont eu lieu. On se rappelle comment et pourquoi MM. Hesse, Coutan et Vinchon ont été préférés à MM. E. Devéria, Chenavard et Delacroix. Si nous sommes bien informés, on aurait proposé au ministre de confier les deux tableaux qui restent à M. Ingres. Ç'aurait été un précédent pour aborder librement d'autres jeunes célébrités. M. le ministre, à ce qu'il paraît, a demandé naïvement : *Qu'est-ce que M. Ingres? — M. le comte, c'est un membre de l'Institut.* La réponse valait la demande. Il n'y a pas encore de décision prise. Cependant il a été question de M. Couder, professeur des nièces de M. le ministre.

Avis. D'après les ordres du Roi, le directeur-général du Musée a l'honneur de prévenir Messieurs les artistes que l'exposition publique de leurs productions aura lieu désormais tous les ans dans le palais du Louvre, le 1er avril.

Les ouvrages, *sans aucune exception*, devront être déposés à la direction du Musée, du 20 février au 1er mars; il n'en sera admis aucun pendant le cours de l'exposition, dont la durée sera de deux mois.

— Samedi dernier, l'Académie des beaux-arts de l'Institut s'est réunie pour le jugement des prix de *composition musicale*.

Le grand prix a été décerné à M. Prevôt, élève de M. Lesueur. Le second prix a été donné à M. Lagrave, élève de M. Berton. Un autre second prix a été remporté par M. Elwart, élève de M. Lesueur, pour la composition, et de M. Fétis pour le contrepoint. Une mention honorable a été décernée au jeune M. Thomas, élève de M. Lesueur et de M. Barbereau, pour le contrepoint. Ces quatre scènes, très-bien accompagnées par MM. Brifaut et Fessy, ont été chantées avec beaucoup de goût et une expression parfaite par MM. Chollet, Dupont et Domange, mesdames Damoreau, Prévôt, Dabadie et Dorus. Ce brillant concours de composition musicale fait honneur au Conservatoire de musique.

— M. Bourjot, architecte, de retour de ses voyages, ayant réuni plus de 300 dessins terminés, et autant de croquis de monumens, villes et détails tant de la France que de la Suisse et de l'Italie, a l'honneur de prévenir le public que l'on pourra voir sa collection les mardi, jeudi et samedi, de midi à trois heures. On y verra aussi un ouvrage en 28 dessins de la ville d'Autun, qu'il se propose de publier incessamment, et une collection des maisons royales de France.

— Le théâtre royal Italien fera son ouverture le 1er septembre prochain, et la saison théâtrale sera de sept mois, qui se terminera le 31 mars 1832.

Voici la note des artistes qui se trouvent jusqu'à ce moment engagés et qui se feront entendre, soit ensemble, soit successivement : MM. Rubini, Nicolini, Bordogni, premiers ténors; Lablache, Santini, Graziani, Berattoni, Derosa, premières basses; mesdames Pasta, Malibran, Schrœder-Devrient, Carradori, Tadolini, prime donne, et mesdames Michel, Amigo et Rossi, seconde donne.

On donnera, dans le courant de la saison, trois ouvrages nouveaux. L'ouverture aura lieu par la première représentation de *Anna Bolena*, opéra-seria, musique de M. Donizetti, dans lequel MM. Rubini, Lablache et madame Pasta rempliront les principaux rôles. Les autres ouvrages sont : *Il Pirata*, opera-seria, et *la Somnambula*, opéra-buffa, musique de M. Bellini.

Les chœurs entièrement renouvelés seront dirigés par M. Hérold.

— Le comité de lecture du Théâtre Français vient de recevoir avec acclamations, une comédie en cinq actes, de M. de Latouche, intitulée *la reine d'Espagne*. L'ouvrage sur lequel la Comédie-Française fonde de grandes espérances, sera mis en répétition sur-le-champ.

— Mademoiselle Mars, comme on sait, est en procès avec le Théâtre Français pour obtenir la résiliation de son engagement et la rupture de l'acte de société. L'affaire a été appelée ces jours-ci, et le tribunal a renvoyé les parties devant arbitres. Nous ferons connaître leur décision.

— On a reçu à l'Odéon un drame en cinq actes, en vers, de M. Villenave fils, emprunté aux souvenirs de *la Révolution et de l'Empire*, de M. Charles Nodier. — On parle aussi d'un *Mirabeau* au même théâtre.

— M. Alexandre Dumas, assure-t-on, vient de lire à l'Odéon un *Charles VII* et un *Henri VIII*. Une autre pièce du même auteur et dont le titre nous est inconnue vient d'être reçue à la Porte-Saint-Martin.

Beaux-Arts.

SALON DE 1831.

Aimé Chenavard & Antonin Moine.

Indépendamment du dessin de vitrail qui a été l'objet d'une première note, M. Chenavard a mis au Salon une grande composition perspective d'un chœur d'église; le dessin d'un vase que la manufacture de Sèvres exécute en ce moment, et enfin quelques feuilles d'un charmant ouvrage où, sous le titre modeste de *Dessins de tapisseries et décorations*, il a gravé les décorations diverses et les objets d'ameublement exécutés, sur ses dessins et sous ses yeux, dans des châteaux royaux ou dans les hôtels de riches particuliers. Une revue critique de ces différentes productions complétera l'examen de l'exposition de ce jeune et intéressant artiste.

Bien qu'il soit remarquable par la vigueur du ton des premiers plans, son *Chœur d'église* est d'un aspect moins brillant que le *Vitrail;* mais cette différence s'explique de soi-même par la diversité des sujets, et l'on comprend tout d'abord qu'une pareille composition architecturale ne comportait point cette profusion de couleurs resplendissantes qui sont de l'essence de la peinture en transparent. La lumière tombe à-plomb du haut de la voûte sur le maître-autel, et laisse dans la demi-teinte les premiers plans. Là des figures en prières complettent le tableau, et servent à la fois d'échelle à l'édifice. De chaque côté, des colonnes de marbre ornent l'autel, et le chœur est environné de pilastres entre lesquels sont placées des niches où les statues dorées des apôtres semblent présider au sacrifice religieux.

L'ensemble de cette composition est riche et imposant. Il dénote évidemment dans l'auteur l'intention d'approprier à nos usages et à nos mœurs les brillantes décorations des basiliques du moyen âge. Candélabres magnifiques, marbres, fresques, bannières de velours et d'or suspendues aux corniches, tout ce qui impose, tout ce qui ajoute à la pompe du service divin, l'artiste l'a prodigué dans son projet avec imagination et discernement. Sans aucun doute ce système de décoration parlait plus éloquemment aux sens et à l'ame que les froids et maigres décors de nos temples catholiques modernes, où partout le ton uniforme de la pierre blanche attriste les regards. Nos architectes semblent oublier que la plupart des monumens grecs et romains étaient revêtus de stucs colorés, éclataient de peintures brillantes; que même aujourd'hui l'Italie entière émaille ses églises de marbres variés; que les Chinois, les Égyptiens, les Arabes, les Turcs, peignaient et peignent encore leurs monumens des couleurs les plus vives, et que la plupart de nos églises gothiques frappaient les yeux de la même splendeur. C'étaient, il est vrai, des peintures distribuées dans un ordre et d'après des lois toutes canoniques; mais cette symétrie de convention n'avait rien qui nuisît à leur effet pittoresque. Dans la grande ordonnance architectonique d'un édifice religieux, chaque partie était marquée de sa couleur propre, chaque couleur avait en quelque sorte à soi son langage symbolique et mystérieux. Le vermillon, le sinople et l'azur, se distribuaient les rôles et disputaient d'éclat; tandis que l'or, ardent comme le feu, scintillait de toutes parts : mosaïque brillante, sorte de blason religieux qui peignait la Jérusalem céleste à la mystique imagination de nos pères. Qu'on se figure, au milieu de ces splendides enceintes, l'encens fumant sur les autels, des voix religieuses et les sons majestueux de l'orgue montant vers les voûtes du temple; qu'un instant l'on y évoque la société de ces temps de naïve croyance; que la scène sacrée s'anime enfin de tout l'appareil, de tout l'art gigantesque de l'époque, et qu'on me dise s'il est, pour une ame ouverte aux émotions religieuses, pour une imagination sensible aux effets pittoresques, un spectacle plus grand, plus solennel, plus entraînant, plus digne de la sublime magnificence du Créateur.

Certes, il tarde au bon goût que notre école d'architecture abandonne la route où depuis si long-temps elle s'égare à la recherche d'une pureté, d'une simplicité factice. Le siècle de Louis XIV et encore plus celui de Louis XV s'étaient précipités dans un style étoffé de mauvais aloi. Le goût étrusque appauvri par M. Percier n'a produit en échange qu'un amaigrissement de détails sans grandeur, qu'une école énervée, stérile et mesquine. Cette pureté de lignes, de profils, de détails, si vantée par la plupart de nos architectes, serait sans doute fort bonne en elle-même, si l'on n'avait pas la prétention de la donner pour la dernière limite et l'apogée de l'art. Votre monument aura beau réunir toutes ces qualités si admirables, devra-t-on lui en tenir compte s'il laisse le spectateur froid et insensible à son aspect? Deux hommes du moins font exception au milieu de cette pauvreté générale de l'art de l'architecture : M. Visconti, à qui l'on doit la fontaine du carrefour Gaillon, et M. Allavoine, restaurateur habile de la cathédrale de Rouen. Mais hélas ce n'est pas en restant emprisonnés dans les langes de la vieille routine qu'ils ont su se montrer si habiles !

Au lieu d'aller en Italie mesurer minutieusement un chapiteau, une volute, un listel échappés au ravage des temps, et déjà cent et cent fois mesuré, que nos jeunes élèves ne cherchent-ils à ne pas toujours voir ces monumens la toise à la main! que ne cherchent-ils à comprendre l'harmonie de leur ensemble, le grandiose de leurs masses, l'entente savante de leurs riches décorations! à se rendre enfin un compte poétique et philosophique de l'effet de ces monumens sur nos ames! Depuis trente ans ils font des restaurations; mais toujours, à peu d'exceptions près, ces restaurations froides et sans vie n'offrent que la lettre et non l'esprit des temps expirés. Eh! qu'ils se rappellent donc que les pierres, inanimées sous la lente et méthodique recomposition de l'architecte vulgaire, reçoivent la vie du poète, du véritable artiste : ce qui est du passé pour celui-là est du présent pour celui-ci.

Tel n'est-il pas l'exemple que donnèrent, au moyen âge, ces hommes si neufs, si créateurs, demandant au passé des inspirations, mais sachant les formuler sur leur propre génie : audacieux et gigantesques, et, tout en imitant, originaux et naïfs? Des fantastiques et capricieuses idées du génie oriental accrédité par les croisades, des formes sévères et des gracieux ornemens du style grec, du sein même des lourdes conceptions du bas roman, ils surent tirer un type qui leur fût propre : ils courbèrent l'ogive, ils lancèrent la flèche gothique dans les airs, et dotèrent la France d'un genre national, harmonieux à la fois et varié comme la nature dont il affectait les formes. C'est ainsi que l'on vit surgir en Italie, à Subiaco, Palerme et Messine; en France, à Coutances et Séez; en Angleterre, à Colchester, ces belles pages monumentales encore admirées aujourd'hui; premier essor d'une ère nouvelle qui préparait et annonçait les magnifiques cathédrales de Paris, d'Amiens, de Cologne, de Milan, de Cantorbury, et l'imposant intérieur de la nef de Reims, Parthénon de notre architecture nationale.

Eh bien! que demandons-nous à nos architectes? que leur demandons-nous? Un style national, un style national encore une fois. Car supposons un instant, ce qu'à Dieu ne plaise! supposons qu'un affreux cataclysme vînt à bouleverser notre pays, et qu'un jour des voyageurs attirés par le retentissement de notre dix-neuvième siècle interrogeassent les débris de nos cités si fières; de grâce quel monument répondrait pour notre âge? quel monument à leurs yeux servirait à caractériser notre époque ajustée sur l'antique?

Les vases du seizième siècle étaient toujours d'une grande richesse de détails et de matière; les peintures sur émaux se joignaient à la sculpture pour les embellir. Ce sont, en général, d'excellens modèles à suivre, je ne dis pas à copier traits pour traits, car je n'aime la servilité nulle part, et il faut que le bon goût sache choisir ses inspirations. Si ces vases ne sont pas toujours sans reproches, toujours du moins on y admire une masse imposante et noble, avec des détails pleins de finesse, d'intelligence et d'esprit. Bernard Palissy appréciait tout l'avantage de la sculpture dans la décoration des vases; aussi lui fit-il jouer un grand rôle dans ses admirables faïences. L'effet en est tout naturellement supérieur à celui de la peinture, et cette dernière, malgré tous ses prestiges, manque absolument de ressort et ne peut se soutenir à côté du bas-relief.

Les Anglais s'essaient aujourd'hui avec succès sur une échelle minime en ce genre de porcelaines et de faïence. Leurs vases, leurs poteries de grès qu'ils appellent *china stone*, leurs services de dessert de la même matière, et dont les pièces se forment de feuilles saillantes de vigne, de chêne ou de figuier superposées avec goût, sont même des objets de commerce vulgaire.

Parmi les vieux *Wedgwood*, produits charmans, tout imparfaits qu'ils fussent trop souvent sous le rapport du goût et de la forme, on rencontre de belles imitations de grands vases étrusques, et quelques autres *specimen* variés de vases de luxe; mais ce n'étaient là que d'incomplètes tentatives. Tout, aujourd'hui, chez nos voisins comme chez nous-mêmes, tend à se rapetisser dans les arts industriels ainsi que dans les beaux-arts; et trop occupé de pastiches enjolivées des vieilles porcelaines de la Saxe et de l'Inde, et, ce qui vaut mieux, trop jaloux à la fois de résoudre, en faveur des *comforts* de la vie domestique, le problème du bon et du beau à bon marché, chez eux, l'art céramique n'a souci du progrès des arts monumentals, et renonce à s'essayer en grand. Il n'offre donc rien chez les Anglais qui puisse rivaliser avec les productions de luxe exécutées à Sèvres, ni dès lors, à plus forte raison, avec le bel art du moyen âge dont M. Chenavard est le rénovateur. La palme, en cette branche, appartient donc à notre manufacture royale [1]. Mais

---

[1] Resterait encore à examiner s'il ne serait pas désirable que cette manufacture donnât autant de soins à l'utile qu'au fastueux, et consacrât les efforts combinés de ses savans et de son industrie à remplacer, à des prix analogues, par des objets de goût, les détestables, les ignobles poteries, dignes des temps barbares, que les manufactures livrent aux usages communs de la vie domestique. Je voudrais, pour mon compte, que l'on songeât un peu plus au peuple; et s'il est vrai que ces manufactures particulières n'osent pas tenter, à cet égard de dispendieux essais, sans aucun doute c'est à la manufacture nationale de Sèvres de donner l'impulsion au profit des perfectionnemens et de la civilisation générale. Elle l'a déjà fait, je le sais. Ses fourneaux même sont ouverts aux expériences de l'industrie particulière, témoin celles de M. Saint-Amand; mais je voudrais que là ne se bornât point sa protection, et qu'elle ouvrît elle-même la voie par des résultats nombreux, fructueux et convaincans.

il serait à désirer qu'elle abandonnât désormais dans les grands vases de luxe les formes lisses et unies : ce sont des formes froides et sans richesse à l'œil, et, je le répète, les plus étonnans tours de force de la peinture n'auront jamais sur porcelaine que des effets incomplets, tant que le sculpteur ne sera pas venu au secours du peintre.

Cette dernière vérité semble avoir frappé l'esprit juste et pittoresque de M. Chenavard, car dans son vase il s'est efforcé d'associer à la richesse des formes saillantes si justement affectionnées de Bernard Palissy la recherche et le précieux des peintures émaillées des vases les plus curieux du règne de François Ier.

Ce vase s'exécute dans la proportion de six pieds environ. Le bas-relief du corps représente Henri II et Diane de Poitiers dans l'atelier de Jean Goujon ; et les portraits des plus célèbres sculpteurs du seizième siècle décorent la partie supérieure. Les anses sont formées de tigres et de lions combattant des serpens groupés autour des rinceaux d'ornement. Ces derniers, attachés par des liens de pierreries, sont, comme tous les autres ornemens, en sculpture peinte, et les différentes ceintures du vase sont émaillées sur or de même que les fleurs et les fruits semés avec goût en de nombreux endroits. Enfin, des perles, des émeraudes, des rubis seront enchâssés dans différentes parties de la porcelaine.

L'exécution du bas-relief est confiée à M. Antonin Moine, naguères peintre habile, sculpteur plus habile aujourd'hui ; talent facile et fort, tout imbu, tout parfumé de moyen âge, et dont le Salon est venu soudain révéler la délicatesse et la puissance. Des bustes, des médaillons, pastiches des temps de la renaissance, deux groupes équestres un peu exagérés dans les formes, mais pleins d'animation, de chaleur et d'originalité, présagent de brillans succès à cet artiste dans la route nouvelle qu'il vient de s'ouvrir. Par je ne sais quel adroit procédé, peut-être en en frappant le moule avec une brosse, il a donné à ses plâtres pastiches cet air fruste et vieilli des sculptures du moyen âge; et plus d'un connaisseur se sont laissé prendre à cette innocente supercherie. Peu de monumens en effet de notre statuaire nationale sont venus intacts jusqu'à nous. Associés pour la plupart aux monumens de l'architecture religieuse et placés en dehors des temples, ils ont subi les inévitables dégradations du temps et celles de notre première révolution, iconoclaste comme lui. Et de fait, ces têtes de M. Moine empruntent je ne sais quel charme de leur air d'antiquité. Il est vrai qu'elles sont d'une rare expression, le buste de *Jeune fille* surtout. Le sourire est dans les regards, il est sur les lèvres; la parole va s'échapper de la bouche ; rarement enfin l'on a prêté aussi adroitement une ame à la pierre, rarement avec elle on a lutté d'aussi près avec la peinture. Mais il faut le dire également, toutes belles qu'elles soient, ces têtes ne sont que des pastiches, et puis parfois un dessin incorrect se cache sous les altérations faites à plaisir. Et cependant je ne voudrais pas laisser croire un instant que ces charmans ouvrages ne me plaisent point; j'y trouve au contraire cette allure facile et vraie, cet accent d'intime naïveté, cette largeur de manière, qualités à mes yeux des plus précieuses dans les arts. Mais que M. Moine se résigne encore à de solides études de modelé, s'il aspire, comme il en aurait le droit, à la postérité. Qu'il ne se contente pas d'adroites pastiches ni de spirituelles ébauches, et qu'il se rappelle que Jean Goujon, son maître et le nôtre, terminait ses œuvres immortelles, et n'arrivait à la nature par aucun intermédiaire.

Revenons à M. Chenavard.

Choix et variété, tel est le cachet distinctif de son talent. Dans l'ouvrage de décorations que quelques livraisons ont déjà fait connaître au public, chaque *specimen* qu'il donne des productions et du goût de différens peuples porte scrupuleusent le style qui lui est propre. Là c'est un boudoir dans le goût étrusque, ici un salon chinois avec ses meubles, ses tentures, ses vases d'une forme si originale; ailleurs c'est aux architectures égyptienne et turque qu'il a demandé de charmans détails; plus loin c'est au gothique ou bien à la renaissance. Mais, à mon avis, l'une des plus jolies choses que l'auteur ait extraites de cet ouvrage pour les mettre au Musée, ce sont quatre dessins d'un fini délicieux, offrant chacun le *fac simile* typique de l'une des quatre époques les plus tranchées de l'art en France; le quatorzième siècle, aux dentelles découpées, au style libre, élégant et sévère; page arrachée de quelque vieux psautier du temps; — le seizième, avec tout le luxe de ses ornemens, toute la profusion de ses détails; — le dix-huitième, raffiné, prétentieux, maniéré dans ses accessoires; — le dix-neuvième, enfin, doctoral, officiel, abstrait, cramponné aux traditions rectangulaires de la Grèce et de Rome, à cheval sur les règles classiques de Vitruve et de Vignole :

Études ingénieuses, résumés instructifs, témoignages irrécusables de l'heureuse flexibilité de talent de notre jeune artiste.

L'ouvrage de M. Percier, exécuté sur des bases plus étroites et reproduisant l'antique, toujours et seulement l'antique, ne satisfait plus aux besoins de l'époque; le nouveau recueil est jusqu'ici le seul qui y réponde; mais comme tant de publications d'art et de sciences, celle-ci s'arrêtera-t-elle en chemin? Pressons M. Chenavard pour qu'il l'achève; car par le mauvais goût qui court en ameublement, cet ouvrage est un régulateur indispensable. Combien déjà d'adroits ordonnateurs d'appartemens et de grands établissemens publics n'y ont-ils pas puisé sans

rien dire! Mettez vite leur imagination sous presse, M. Chenavard : le bon goût y gagnera.

Les journaux annoncent que cet artiste vient d'être chargé, de concert avec M. Paul Delaroche, du carton d'un grand vitrail pour la manufacture royale de Sèvres. C'était lui déjà qui avait donné les dessins pour quelques ameublemens du château des Tuileries; ce fut lui encore dont les peintures ou les cartons servirent à diriger les travaux des manufactures royales de Beauvais et de la Savonnerie. Puissent ses efforts réussir à tirer celle de Beauvais de l'état d'avilissement et de dégradation où chaque jour la plonge davantage! Puisse le savant académicien qui dirige avec tant de distinction la manufacture de Sèvres, continuer, pour féconder le talent d'exécution de ses artistes, à s'inspirer d'hommes tels que MM. Paul Delaroche et Aimé Chenavard! Imagination, savoir, talent, avenir, tout est là.

La réputation du premier est fixée désormais. Celle du second tend chaque jour à s'étendre et à s'affermir. Toutes ses œuvres décèlent une étude consciencieuse et profonde, une vaste et solide instruction. Mais ne vous arrêtez pas en si beau chemin, oserai-je lui dire avec la vive sympathie que j'éprouve pour sa personne et pour son talent. Ce ne sont là que des mises en valeur d'un fonds plein de richesse fourni par les arts et les goûts d'époques et de peuples divers. Fermez tous ces livres dont votre mémoire a ravi la fleur, n'ouvrez que celui de la nature, et mettez-vous à l'œuvre. Osez; soyez vous-même; devenez créateur. Cherchez, car vous l'y trouverez, cherchez dans votre propre fonds, dans votre imagination si riche et si féconde, une architecture d'ornement nationale et propre à notre époque. Un vaste système, je le sais, ne s'improvise pas de toutes pièces dans les arts non plus que dans les lettres ni dans les sciences, et, comme le dit M. de Chateaubriand, « La meilleure partie du génie se compose de souvenirs. » Mais ces souvenirs, trésors d'autres lieux et d'autres âges, négligez-en la lettre et n'en prenez jamais que l'esprit. D'autres ont fait halte dans l'antique, et leur étoile s'y est éteinte; mais vous, déployez vos ailes : pénétrez, mais pour les dominer ensuite, mais pour n'aller mourir dans aucune, les différentes périodes de l'art; et qu'en vous, jusqu'ici le rénovateur, l'écho fidèle du moyen âge, on voie battre un cœur d'artiste du dix-neuvième siècle. Alors vous imprimerez à l'art français un merveilleux caractère de nouveauté et de grandeur; alors vous accomplirez la mission qui vous est dévolue, mission glorieuse, parce qu'elle est essentiellement nationale.

L. de C.

Littérature.

L'ANNEAU.

Épisode de la guerre de Pologne.

La nuit qui suivit la bataille de Praga fut orageuse à Varsovie. Des groupes moitié torches, moitié poignards s'arrondissaient bruyamment vis-à-vis le palais de l'ex-police impériale. Mille voix confuses, voix fortes et grêles, voix d'hommes et d'enfans, demandaient en chœur, avec une harmonie effroyable, la mort d'un homme.

Au milieu du principal groupe, tombait lâche et pendante la corde d'un réverbère cassé, et des enfans en guenilles, à la figure fauve, riaient, balançaient la corde et jouaient à faire comme un nœud coulant. La lune argentait la figure blafarde d'un pauvre espion, lié, cerclé, étouffé de chaînes moins encore que de cette foule en appétit de mort, qui se serrait, s'augmentait, alléchée par une odeur de sang, et qui venait chercher là les joies de la vengeance et les voluptés du frisson. Leurs regards affamés se découpaient, se partageaient la victime : on dirait que le pauvre espion n'a pas assez de corps pour tous les yeux. Abattu, sans mouvement, le voilà tombé dans cet état de transition qui n'est plus la vie et qui n'est pas la mort, dans cette crise d'anéantissement où vous jette l'extrême danger quand il est inévitable, quand il est fatal. L'espion les regardait tous et n'avait pas l'air de comprendre; insensible et stupide comme l'agneau qui regarde le boucher.

La corde est bouclée, la corde est prête; les enfans battent des mains, et les hommes se dressent sur la pointe des pieds. La corde attend. Alors le bras vigoureux d'un bourreau improvisé saisit le pauvre espion. L'espion se laissait faire, toujours impassible : seulement, au contact de l'exécuteur, un tremblement convulsif courait tout le long du corps, non par crainte ou par douleur, c'était une secousse toute nerveuse, une commotion galvanique; c'était le frisson d'accès de la fièvre de mort.

Meurs, meurs, espion! Praga est brûlé, les lanciers tombent, la Pologne est saignée au cœur; et les tiens, ceux que tu aimes, que tu sers, les tiens viennent nous imposer la peste et l'esclavage! Pas un cri de grâce pour toi, pas un cri de pitié, pas un regret, pas une plainte; les femmes mêmes ne te plaignent pas; il faut donc que tu meures; exécuté sans procès, la nuit... un espion meurt dans l'ombre; sur cette place espion russe, devant

l'hôtel de la police russe, car là tu as bu, tu as chanté; là, quand il faisait froid pour nous à Varsovie, tu avais le printemps à domicile; tu nous regardais geler dans les rues, de ta fenêtre, sur des tapis moelleux, avec du feu, des femmes et des fleurs; là nous t'avons chauffé, nous t'avons sué le champagne; là, nous t'avons nourri : insensé, ne savais-tu pas qu'on engraisse l'animal avant de le tuer? Meurtre expiatoire, réaction infaillible et méritée!

La corde fit crier la poulie. Le corps se hissait lentement, et la foule impatiente applaudissait. Tout à coup on entendit poindre au loin le roulement sourd et cahoté d'une charrette pesamment chargée. Plus la charrette avançait, plus la foule prêtait l'oreille. Les roues avaient peine à marcher dans la rue toute dépavée. Enfin l'attelage s'arrêta devant une barricade voisine. Alors tous les spectateurs du supplice coururent à la barricade. L'espion fut laissé là; adieu. La corde est lâchée et le corps reprend pied.

Quelle est la puissance qui rompt la corde? quelle est cette voiture mise en travers du supplice? L'espion espérait..... quoi? je ne sais. Un secours surnaturel; Dieu faisant un miracle pour le sauver ou les Russes entrant à Varsovie. Mais ses oreilles entendirent bientôt un refrain patriotique et sublime : *Meurent les lanciers! vive la Pologne!* puis des battemens de mains, des embrassemens, des cris de douleur, des cris de joie..... c'était la voiture des blessés de Praga. Ces jeunes et braves lanciers, partis si robustes, si beaux, ils reviennent gâtés par la mitraille, incomplets : il leur manque un bras; une jambe! vos amantes vous reconnaîtront! ils chantent : *Meurent les lanciers! vive la Pologne!*... Qu'importent les lanciers? qu'importe ces frais visages, à la peau blonde et satinée, mutilés, défigurés, morts pour la Pologne : ils ne sont bons qu'à mourir, et pourtant la vie est douce, alors qu'on n'a pas de barbe; ils meurent en riant, en chantant; il meurent comme s'ils perdaient moins qu'un octogénaire, sans peine et sans regret; ils n'ont pas encore l'habitude de vivre.

Les soldats de l'escorte avaient accompagné la voiture, pieds nus; leurs souliers étaient sur leur dos, dans le sac pour traverser le faubourg, car ils craignaient d'user l'argent de l'état dans les boues du faubourg dépavé et détrempé par la pluie.

Pendant que les soldats remettaient leurs chaussures, la foule était en train d'effacer la barricade qui retenait le convoi. Jamais on n'a vu chez des hommes autant d'activité, un travail si fort, si prompt, si unanime; les fourmis seules font de ces remuemens-là. Les pavés, les tonneaux, les poutres et les chaînes, tout se débrouillait comme on dénoue un nœud de fil; tout s'enlevait aux mains de la multitude, comme un frêle papier saute à la cire électrisée. La rue fut déblayée net, et la voiture passa aisément à travers deux lignes respectueuses de citoyens. La foule suivit la voiture qui se dirigeait vers l'homme à pendre. On lui avait laissé la corde au cou; il n'avait osé crier au secours pour ne pas ramener l'attention à lui; mais se voyant entouré de nouveau, il demanda grâce.

— Grâce! s'écria un jeune blessé dans la charrette, debout, le front mal bandé d'un linge tout sanglant; sa parole était brève et imposante : « Mes amis, quand le condamné rencontre la voiture du roi, il a sa grâce; eh bien! le patient a rencontré la charrette du peuple, la charrette des blessés; cette majesté-là vaut bien l'autre : donnez-lui la même puissance : qu'il vive. »

Cette voix clémente d'un blessé demandant pardon pour un ennemi avait je ne sais quelle force qui brisa la colère du peuple : le peuple est malléable, il a les passions changeantes : c'est à qui détachera les liens du condamné. On ne pouvait le délivrer assez vite : toutes les mains s'empressaient, se croisaient, se ruaient sur la corde, et par le zèle qu'ils mettaient à le sauver ils l'exécutaient.

Tu es libre..... allons, lève-toi, va-t-en.

L'espion ne répondait pas.

— Tu es donc mort de peur?

L'espion était mort étranglé. Et le peuple, qui naguère blasphémait de le voir en vie, pleurait maintenant de le voir mort. La tristesse et la peur étaient sur tous les visages : la foule et la voiture s'éloignèrent rapidement.

Cependant le jeune blessé qui avait obtenu la grâce du mort était tombé dans d'étranges réflexions. Au clair de la lune, il avait reconnu le mort : Michel Linski, un ancien camarade aux gardes de Constantin : ensemble ils avaient été rivaux d'amour pour la jeune Maria, quand ils portaient tous deux la livrée impériale, quand ils faisaient sonner sur le pavé de Varsovie le sabre dont Constantin avait la clef; la révolution survint; l'un était resté aux Russes, l'autre avait déserté pour la patrie.

A présent que le blessé connaissait la victime il écoutait moins sa douleur. Je ne sais même quelle joie secrète, intime, et refoulée à peine, lui montait du fond de l'ame : le rival n'était plus à craindre... après tout c'était un traître.

Entre deux files de maisons brunes, fermées, éteintes du haut en bas, la voiture marchait comme un corbillard passe entre des tombeaux. L'une de ces maisons noires conservait encore une fenêtre allumée. Qui veille à cette heure? un voleur? un auteur? Non, c'est une jeune fille; entrez, voyez : elle est ravissante, un coude appuyé sur la

table ; sa taille souple et déliée se plie comme un cou de cygne : elle rêve sans doute à son amant? Mais elle lit aussi ! la lampe fumeuse éclaire un numéro de la gazette d'état : c'est que les femmes de Pologne ne songent pas qu'à leur amant.

La voix publique lui avait dit vaguement la journée de Praga ; et son amant était à Praga : elle en avait fait offrande à la patrie. Sans doute il avait été digne d'elle ; il s'était battu bravement ; il était peut-être blessé, tué peut-être ! Cette idée passait dans son cœur comme l'éclair dans un nuage avec un long retentissement ; elle n'osait entamer l'affaire et se mettre à la bataille ; elle n'osait compter les morts, de peur d'y trouver l'enseigne Stanislas.

Enfin elle parcourt hardiment le champ de bataille. En tête du rapport, Stanislas est blessé, par-devant, dans une charge glorieuse contre l'ennemi, et renvoyé dans ses foyers jusqu'à la guérison. Elle le verra donc ! défiguré ! qu'il sera beau ! Elle l'embrassera, elle se promènera demain avec lui, sous son bras, par toute la ville. Elle ne lut pas davantage. Son esprit est allé au-devant du pauvre blessé, et voilà qu'elle songe délicieusement : il entrait du patriotisme dans cet amour. La Pologne divorçait avec Nicolas, en même temps que la jeune fille épousait Stanislas. Peu à peu ses longues paupières baissent, et sa main laisse aller le journal : elle dort. La lampe veillait toujours. Alors entra dans la chambre de la jeune fille un soldat polonais. Il est jeune, il est beau, il est blessé : voilà Stanislas. Il la regarde dormir. C'était une de ces femmes qui sont belles, toujours belles, le matin, à midi et le soir ; de ces femmes toutes fraîches, toutes roses, à la peau luisante et veloutée. Le sommeil l'entretenait dans une douce moiteur : elle vivait à l'aise, sa respiration était calme et facile, et de sa tête, rejetée en arrière, coulaient le long de ses joues deux grosses boucles de cheveux blonds. Stanislas, dans une contemplation profonde, restait debout, immobile comme une statue scellée à son piédestal. Il l'examinait en détail comme on fait d'un beau cheval qu'on achète. La main de la jeune fille s'étalait blanche et fine sur ses genoux, cette main qui avait lâché le journal, la main gauche, celle qui porte d'ordinaire l'anneau d'alliance.

Une douleur vive et soudaine crispa le front de Stanislas : sur cette main nue, il ne voyait pas la bague qu'il avait donnée à Maria en partant pour la guerre. Les cinq doigts étaient veufs. Il saisit brusquement l'autre main et la regarde ! Rien. Plus d'anneau, plus de collier, pas un bijou d'or ou d'argent dans ses cheveux, à son cou, à ses oreilles : mais l'anneau de fidélité où est-il ? qu'en a-t-elle fait? Stanislas écumait de colère, une douloureuse idée lui vint au cœur, une idée de jalousie : il regrettait de n'avoir pas regardé aux doigts du pendu. La jeune fille dormait toujours : il la secoua en blasphémant.

— Réveille-toi, réponds... qu'en as-tu fait? me voilà : ah ! tu ne m'attendais pas sitôt.

Elle, épouvantée, ouvrait deux grands yeux sans comprendre.

— C'est moi, moi, Stanislas....

Il lui serrait le bras jusqu'à l'os. La blessure du soldat s'était rouverte, son sang coulait en abondance, et ses prunelles flamboyantes se dilataient d'une manière effroyable ; la pauvre fille ne pouvait ni remuer ni parler : elle étouffait ; c'était le cauchemar.

— Michel Linski est à Varsovie : tu sais bien, Michel, celui que tu aimais mieux que moi, Michel l'espion ; ils te l'ont amené ici, je l'ai vu, j'ai bien demandé sa grâce ! tiens, tu le verras de ta fenêtre ; ils l'ont étranglé, tant mieux.

Il riait d'un rire infernal, d'un rire éclatant.

— Ne prends pas le deuil, car ton amant est mort pour la patrie ! et il ajoutait douloureusement : Moi, j'ai tout sacrifié à la patrie, et pendant que je me battais pour elle, j'étais trompé, trahi : allez donc vous faire tuer pour la patrie. Femme, femme au cœur mobile et changeant comme l'écorce du platane, femme si perfide, je te maudis. Allons, il ne suffit pas de fermer les yeux et de s'évanouir ; de dire : Fais ce que tu voudras, et de ne pas vouloir entendre : il faut que tu m'entendes, réveille-toi.

Et il la secouait de toutes ses forces ; elle était évanouie.

Cette apparition en pleine nuit, en plein sommeil, mêlée de sang et blasphèmes, cette réalité horriblement fantastique, lui avait fait perdre connaissance. Quand elle revint à elle, le blessé était sorti. J'ai rêvé, s'écria-t-elle, et quel rêve affreux ! Je crois qu'il avait bien commencé. La lampe n'éclairait plus. Une vague épouvante agitait tout son corps.

A peine le jour blanchissait qu'elle entendit les crieurs publics annoncer l'arrivée des blessés de Praga.

Elle avait déjà revu, se disait-elle, Stanislas tout sanglant : elle ne savait pas où, elle ne savait pas quand... c'était la nuit, en songe.... alors elle tâchait de se rassurer, d'opposer sa faible raison aux lugubres fantaisies de son cœur malade ; mais un cœur malade s'écoute, et l'impression de la nuit était trop vive pour un rêve.

Stanislas, rentré à l'hôpital, restait dans un délire effrayant ; il maudissait la patrie et l'amour.

A quoi sert-il donc d'être fidèle ? L'autre trahissait la patrie, il était aimé : oh ! les femmes n'aiment que les

traîtres ; c'est qu'elle n'a point cherché à me détromper, ajoutait-il en tordant les draps de son lit, elle l'aura donné à ce Michel.... Si elle l'avait perdu, elle pouvait bien me dire : Ton anneau, je l'ai perdu : je l'aurais crue ou non ; mais elle n'a pas pris la peine d'une excuse ; elle n'a point demandé pardon ; elle s'est réveillée à m'entendre, à m'entendre elle s'est rendormie. L'infâme ! elle ne viendra pas me voir, elle ne m'écrira pas... Le malheureux l'aimait quand même. Contre cet amour là il avait bien un remède, la mort.... et encore, si ce n'est pas le néant !... Elle était là, sans cesse devant ses yeux, impassible et froide, et belle à ravir.

La sœur de charité qui faisait le service de la chambrée s'approcha de Stanislas et lui tendit une petite boîte cachetée ; une rougeur subite colora le front pâle du malade ; il arrache violemment la boîte des mains de la bonne sœur ; cette boîte il la reconnaissait, elle venait de Maria : il l'ouvre ; au fond, dans un lit moelleux de ouate blanche, il trouve l'anneau d'alliance qu'il a donné à Maria ; puis un billet... ce n'était point l'écriture de la jeune fille : le papier était aux armes de Pologne.

« A l'enseigne Stanislas, le Gouvernement national.
» Pour un mois de solde, l'enseigne touchera cet anneau
» donné au trésor public par la citoyenne Maria.
» Signé le ministre des finances, *** »

Le gouvernement n'avait pas eu le temps de monnoyer les dons et offrandes patriotiques.

Stanislas est guéri, il se lève à la hâte, le voilà chez Maria, tremblant, inquiet, honteux à ne pouvoir lever les yeux sur elle. Il lui prit doucement la main gauche en lui disant :

— Qu'as-tu fait de mon anneau? Me reconnais-tu ? je suis Stanislas.

— Ah ! c'est comme cette nuit, dit-elle : voilà mon rêve !

Mais à présent Stanislas, parlait mollement, son regard était tendre et sa main n'était pas forte, la blessure saignait toujours : c'était encore le rêve, moins l'effroi, moins l'oppression, moins le déchirement des cœurs.

— Maria, pardonne-moi ma fureur ! Insensé que j'étais de t'accuser.

Elle ne comprenait pas.

— Imagine-toi que je croyais ma bague donnée à Michel Linski.

Elle ne comprenait toujours pas ; elle voulait lui causer de la guerre, des dangers de Praga, de ses blessures, du général en chef, comme si elle le revoyait pour la première fois ; lui, parlait toujours de son anneau, de sa colère nocturne.

— Oh ! nous nous sommes déjà vus, disait-il, cette nuit dans ta chambre : tiens les preuves, vois du sang sur ton tapis.

La vérité avait lui aux yeux de Maria.

— Ce n'était donc pas un songe ! J'y suis, s'écria-t-elle, tu me demandais mon anneau.

— Je t'ai maudite...

— Oh non ! je n'ai pas entendu.

— Tu dormais donc ? tant mieux. Cet anneau fatal, je l'ai, je te le rapporte, je te le rends : le voici.

Maria remit la bague à son doigt : quelques jours après, les deux amans agenouillés, courbaient la tête ensemble sous un drapeau russe qui leur servait de poèle, devant le maître-autel, à la cathédrale de Varsovie.

FÉLIX PYAT.

Aperçu des Publications.

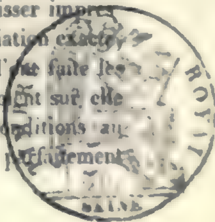
SCÈNES POPULAIRES,

DESSINÉES A LA PLUME ; PAR HENRI MONNIER.

1 vol. in-8°, chez Levavasseur, au Palais-Royal.



Il y a dans le monde une foule d'accidens épisodiques, de faits plus ou moins contrastans, d'habitudes plus ou moins ridicules, qui composent, avec une certaine couleur locale, ce qu'on appelle les mœurs de la société ; car les mœurs comme les plantes ont leurs espèces et leurs variétés. Avec de l'esprit d'observation, du naturel dans le style, un peu de philosophie dans la pensée, il suffit presque toujours de se laisser impressionner par ce qu'on voit pour arriver à une appréciation exacte, pour bien saisir et raconter cette société telle que l'ont faite les événemens et les principes qui réagissent diversement sur elle et en déterminent la forme. Voilà donc trois conditions au moyen desquelles il sera toujours facile d'établir parfaitement



par la pensée et le dialogue, une représentation matérielle de l'édifice moral ; trois conditions indispensables et qu'on trouve bien rarement réunies avec talent comme dans les *Scènes populaires* de Henri Monnier. Ce n'est pas là une littérature factice, artificielle, reproduisant ou plutôt construisant à grands frais d'imagination une nature de convention, fausse de tout point, trahissant à chaque pas l'impuissance de l'auteur en matière d'observation, et qui ne tient pas contre un examen sérieux ; véritable friperie du temps passé, dont le temps présent s'applique à faire justice. Ne vous y trompez pas, je vous prie. Ce qu'a fait Henri Monnier, artiste, littérateur, et à ce double titre percevant, pour ainsi dire, les objets par deux sens différens, n'a rien de commun avec cette misérable littérature dont je vous parle. Aux hommes comme lui, il ne faut pas la voie ordinaire où les médiocres s'égarent en foule, il faut un chemin moins fréquenté, aussi difficile à parcourir qu'il avait été difficile à rencontrer, mais le seul qui mène au vrai ; c'est celui qu'il a choisi. Voici donc ce qu'il a fait :

Henri Monnier a pris à part chaque classe de l'édifice social, l'a disséquée ; analysée, étudiée profondément dans tous ses agencemens, puis après l'avoir portée long-temps dans sa pensée, il l'a recomposée et rebâtie avec une fidélité historique si consciencieuse, que rien n'approche de cette exactitude, dans les détails comme dans l'ensemble. Vous connaissez les gens dont il vous parle, vous les voyez tous les jours ; tous les jours vous les heurtez en passant dans la rue, sur les places, dans les réunions publiques, à la porte de votre hôtel. Ils sont partout ; vous leur parlez même quelquefois. Ce sont des types connus et que tout le monde est à même de remarquer.

Voici, par exemple, M. Prudhomme : M. Prudhomme employé, cinquante-cinq ans, une canne de jonc à la main, titus poudrée, de la tenue, de belles manières, basse-taille, d'une politesse recherchée, parlant sa langue avec pureté et élégance, ayant ses amis au quatrième étage. Ne l'avez-vous pas vu quelque part ? Et si déjà vous reconnaissez ici l'homme physique, que sera-ce quand vous l'entendrez causer, quand vous le trouverez au milieu d'un épisode animé, riant, gesticulant et se donnant carrière.

Voyez encore madame Desjardins, la portière, de votre connaissance, si je ne me trompe. La voici, avec son bonnet garni d'une petite dentelle, son fichu de rouennerie, sa robe d'indienne, son tablier de couleur, son tablier blanc par-dessus. Voyons, ne reconnaissez-vous pas dans cette physionomie tous les caractères que l'auteur a vu chez le personnage : madame Desjardins, esclave du *premier*, soumise avec le *second*, à son aise avec le *troisième*, mangeant dans la main du *quatrième*, fière et hautaine avec les étages supérieurs.

L'auteur, en nous offrant des esquisses de mœurs prises dans toutes les classes, a fait un livre gai, amusant, spirituel, écrit avec causticité, où peut-être on distingue un peu d'amertume, comme un reflet de la pensée dédaigneuse de l'artiste, que le monde n'a pas compris et qui a senti sa supériorité, mais il n'y a ni colère, ni haine, ni rien de ce qui détermine la passion, et aux yeux de tout homme désintéressé, c'est conscience, c'est bonne foi, c'est une ingénieuse guerre de représailles, une sorte de naïveté qui révèle avec bonheur l'ame de l'artiste, expansive, laissant échapper son secret à tout propos, parce qu'elle croit trouver partout intelligence et sympathie. C'est là d'ailleurs toute la philosophie du livre ; et vous le savez, dans cette nature d'ouvrages, pas trop n'en faut peut-être ; mais nous sommes convenus qu'il n'était pas mal qu'on leur donnât de temps en temps une certaine portée philosophique. Voilà donc Henri Monnier. Pour nous qui l'avons compris, en qui il était bien sûr de rencontrer une sympathie profonde, nous croyons pouvoir prédire à cette seconde édition de ses scènes populaires le succès de la première complétement épuisée en quelques mois. Peu de livres, à notre avis, reposeront aussi agréablement des préoccupations politiques

L. B.

MÉMOIRES ET SOUVENIRS

DU COMTE LAVALLETTE,

Aide-de-camp du général Bonaparte, conseiller-d'état et directeur-général des postes de l'empire.

Publiés par sa famille et sur ses propres manuscrits (1).

Ces mémoires doivent, à double titre, exciter et mériter l'intérêt. Le narrateur nous dit ce qu'il a vu des événemens de ces vingt-huit années, pendant lesquelles les destinées du monde entier se sont si puissamment modifiées. Il a ajouté quelques traits au tableau de cette époque, auquel beaucoup de gens ont déjà travaillé, et qui pourtant est loin encore d'être complet. Sous ce rapport, l'ouvrage de M. Lavallette mérite l'attention de tous ceux qui veulent bien connaître l'histoire de ce temps ; mais il a un autre attrait, qui sans doute lui vaudra encore un plus grand nombre de lecteurs. Qui n'a su le courageux dévoûment de madame Lavallette ? et qui ne voudra connaître, de la bouche de celui même qui en fut l'objet, les moindres détails de cet acte héroïque ? Le mérite littéraire d'un pareil livre est tout entier dans la vérité, dans la bonne foi, dans la simplicité de la narration. Il suffit donc, pour mettre le public à portée d'en prendre une idée, de citer quelques passages.

C'est dans l'ouvrage même qu'il faut lire en entier tout ce qui a rapport à l'évasion de M. Lavallette ; nous rapporterons seulement la dernière partie de son récit, lorsque, conduit par le général Wilson, il parvint à franchir la frontière de France :

A sept heures du matin nous arrivâmes à la porte de Valenciennes, dernière ville de France sur cette frontière. Je commençais à me rassurer lorsque le maître de poste nous invita à aller porter nos passeports, pour les viser, chez le capitaine de gendarmerie. « Vous n'avez pas lu nos qualités, dit tranquillement le général ; que le capitaine vienne s'il veut nous voir. » Le maître de poste sentit l'inconvenance de sa propo-

(1) L'ouvrage se vend à Paris, chez Fournier jeune, rue de Seine, n° 14.

sition, prit son passe-port et alla lui-même chercher le visa. Il tarda beaucoup à revenir : une horrible inquiétude me tourmentait. Allais-je périr au port? Cet officier de gendarmerie ne pouvait-il pas venir vérifier les signalemens lui-même et me faire arrêter? Heureusement le temps était très-froid, il était à peine jour : l'officier resta couché et signa. Nous sortîmes des portes sur le glacis; un maudit douanier voulut voir aussi si nous étions en règle; mais sa curiosité satisfaite, nous n'arrêtâmes plus. Nous volions sur cette belle route de Belgique. De temps en temps je regardais par la lucarne pour examiner si l'on courait après nous; mon impatience augmentait à chaque tour de roue. Le postillon nous avait montré à l'horizon une grande maison qui était à la douane belge : les yeux fixés sur ce bâtiment, je m'en voyais toujours aussi éloigné; il me paraissait que le postillon n'avançait pas. J'avais honte de mon impatience, mais je ne pouvais la modérer. Enfin nous l'atteignîmes : nous étions sur le territoire belge, j'étais sauvé. En pressant les mains du général je lui exprimais, avec une profonde émotion, toute ma reconnaissance; mais lui, gardant sa gravité, souriait seulement sans me répondre. Après une demi-heure, il se tourna vers moi et me dit d'un grand sérieux : « Ah ça, mon cher ami, expliquez-moi pourquoi vous ne vouliez pas être guillotiné. » Je le regardai surpris sans lui répondre. « Oui, on a dit que vous aviez demandé comme une faveur d'être fusillé. — Mais on conduit le condamné dans une charette, les mains liées derrière le dos; et quand il est sur l'échafaud, on l'attache sur une planche qu'on abaisse, et on le glisse ainsi sous le couteau. — Ah, je comprends, vous ne vouliez pas être égorgé comme un veau. » Nous arrivâmes à Mons vers les trois heures de l'après-midi.....

Une seconde citation, prise dans ce qui a rapport aux faits qui sont du domaine de l'histoire, achèvera de faire connaître le style de l'auteur et l'intérêt des détails qu'il nous donne.

..... Une autre nouvelle, mais prodigieuse, immense, un vrai miracle enfin, circula d'abord sourdement et bientôt avec éclat. C'était le lundi 7 mars : je traversais les Tuileries, vers neuf heures du matin, lorsque j'aperçus, sur les marches de la grille de la rue de Rivoli, M. Paul Lagarde, ancien commissaire général de police en Italie; je le saluai de la main en passant, et je continuai mon chemin sous les arbres, pour gagner la terrasse du bord de l'eau. J'entendais quelqu'un marcher derrière moi, et j'allais me retourner lorsque ces mots furent prononcés à voix basse : « Ne faites aucun geste, ne montrez aucune surprise, ne vous arrêtez pas : l'empereur est débarqué à Cannes, le 1er mars; le comte d'Artois est parti cette nuit pour aller le combattre. » Je ne puis rendre le désordre où me jetèrent ces paroles; l'émotion m'empêchait de respirer. Je marchais comme un homme ivre en me répétant : « Est-ce possible? n'est-ce pas un rêve ou la plus cruelle des plaisanteries? » En arrivant sur la terrasse du bord de l'eau, j'aperçus le duc de Vicence; nous nous joignîmes, et, mot pour mot et du même son de voix, je lui donnai la nouvelle que je venais de recevoir; mais lui, d'un caractère irascible et trop habitué de voir les choses du mauvais côté : « Quelle extravagance! Quoi! débarquer sans troupe!... Il sera pris, il ne fera pas deux lieues en France; il est perdu. Mais c'est impossible... Cependant, ajouta-t-il, il est trop vrai que le comte d'Artois est parti précipitamment cette nuit. » La mauvaise humeur du duc de Vicence et ses pressentimens fâcheux me faisaient mal; je le quittai pour m'abandonner sans contrainte à toute l'ivresse de mes sentimens. Ce ne fut pas d'abord chez moi que je trouvai à la partager : ma femme fut épouvanté de la nouvelle et en tira de tristes présages. Je courus chez la duchesse de Saint-Leu; je la trouvai fondant en larmes de joie et d'émotion. Les premiers momens passés, nous nous mîmes à mesurer l'immense distance qui séparait Cannes de Paris. « Que feront les généraux qui commandent sur cette route? les autorités, les troupes? Quel effet produira l'arrivée du comte d'Artois? » Il nous semblait que rien ne pouvait résister à l'empereur, et qu'une fois arrivé à Lyon, tout obstacle devenait impossible......

..... Un sentiment vague nous disait qu'il reviendrait, qu'une vie de miracles ne devait pas s'éteindre sur un rocher entre l'Italie et la France. Mais comment et par quels moyens? Toute l'activité de notre imagination ne pouvait les trouver.

Revue Dramatique.

THÉATRE ITALIEN.

Vive Dieu! Paris est pour les oisifs une terre d'enchantemens et de merveilles. Voyez comme les spéculateurs s'efforcent à l'envi de varier et de renouveler nos jouissances et nos délassemens.

Voici que le Salon vient de se fermer sur une promesse auguste et irrévocable. Désormais nous aurons un Salon tous les ans. Dans trois jours la session musicale va s'ouvrir, et jamais aucune capitale de l'Europe n'aura offert à l'avide curiosité des dilettanti une plus riche réunion de talens dans tous les genres. Jamais on n'aura mis en usage plus de ruses et d'adresses pour réveiller la satiété blasée, pour ranimer l'indifférence, pour nous enlever aux sombres préoccupations de la vie réelle.

Nous aurons mesdames Pasta, Malibran et Schrœder-Devrient. Déjà nous les connaissons toutes trois. Nous savons de quoi elles sont capables; mais cet hiver nous pourrons comparer à notre aise leur charme et leur puissance. Pourquoi faut-il que d'irrésistibles convenances, d'insurmontables obstacles les empêchent de paraître à la fois sur la scène!

Une fois, à Londres, madame Pasta a chanté le rôle d'Otello, et madame Malibran était Desdemona. Aurons-nous le même bonheur, et faudra-t-il envier à nos voisins ce précieux et inestimable privilége? Espérons que les bouquets et les couronnes, et peut-être aussi une émulation glorieuse, les décideront à risquer de nouveau cette hardie tentative.

Nous ne serons pas en reste d'admiration : ce n'est pas la France qui s'est jamais montrée avare d'enthousiasme et d'applaudissemens.

Il est vrai que nous pouvons opposer aux dilettanti de Londres le *don Giovanni*, exécuté par mesdames Malibran, Sontag et Heinefetter, et jamais l'Italie ni l'Allemagne n'ont entendu le chef-d'œuvre de la musique aussi habilement traduit, aussi vivement, aussi complétement rendu. Madame Schrœder est aussi une excellente *dona Anna*. Dans le premier acte elle s'est même élevée au-dessus de mademoiselle Sontag pour l'expression pathétique et passionnée; mais où trouver une *dona Elvira* comme mademoiselle Heinefetter? Sera-ce madame Carradori? Espérons que oui. Dans tous les cas le *don Giovanni* ne saurait nous manquer. Or pour un homme dévoué au dieu ou au démon de la musique, le chef-d'œuvre de Mozart est

comme le pèlerinage de la Mecque, et il n'y a pas de salut si l'on n'entend Zerlina et Leporello au moins trois fois dans l'année. Le Coran, comme on voit, est moins exigeant.

Avant que le comte Rossi nous eût enlevé mademoiselle Sontag, nous l'avons vue sous les traits d'Aménaïde répondre à la tendresse et au dévouement chevaleresque de Tancredi, et Tancredi c'était madame Malibran. Pourrons-nous décider cet hiver madame Malibran à prendre le rôle de mademoiselle Sontag, et à céder le sien à madame Pasta?

Voilà des questions bien impertinentes, à coup sûr. Mais M. Robert ne doit s'en prendre qu'à lui-même de l'outrecuidance de nos prétentions. Il nous a donné le droit d'être difficile.

Et puisque nous gardons madame Devrient, pourquoi ne traduirait-on pas le *Fidelio?* On promet de renouveler les chœurs, et avec les voix que nous aurons, l'œuvre de Bethowen, j'en suis sûr, serait dignement exécutée.

Sur trois opéras nouveaux qu'on doit offrir à la curiosité parisienne, savoir : *Anna Bolena*, par Donizetti, *il Pirata* et la *Somnambula*, de Bellini, un seul, *il Pirata*, est déjà connu par des fragmens exécutés dans les salons et les concerts. La partition a été gravée ici il y a quelques mois. Ce n'est pas à coup sûr une œuvre du premier ordre; c'est de la musique rossinienne bien loin de Rossini. Mais de grands talens peuvent la rajeunir.

Nous reverrons Rubini, que nous avons vu si beau, si expressif, dans *la Gazza*, et aussi dans un duo avec madame Pasta, au second acte de *la Rosa rossa, e la Rosa bianca*. Mais le premier acte de l'opéra de Mayer est froid est languissant.

Et le *Romeo* de Zingarelli, où madame Pasta était si belle, le reverrons-nous? Qui sera *Giuletta?* madame Malibran.

Toujours et à tout propos madame Malibran et madame Pasta! Et ainsi quand Lablache voudrait, tout en restant acteur aussi parfait, donner à son chant la même importance qu'à son jeu, quand il devrait dans *le Barbier* et *le Mariage secret* produire une impression plus prodigieuse encore que l'année dernière; quand l'Angleterre nous aurait renvoyé Rubini, avec des moyens plus riches; quand le critique *Court-Journal* lui aurait fait perdre la mauvaise habitude d'enfler artificiellement le volume de sa voix, la question qui se débattra cet hiver est celle-ci : à qui des deux, de madame Pasta ou de madame Malibran, faudra-t-il décerner le titre glorieux que les Napolitains ont donné à madame Fodor, *dea del canto?* Pour ceux qui entendent bien leurs vrais intérêts, et qui mettent le bonheur avant la vérité, je leur conseille de les préférer toutes deux. On assure que M. Robert ne consentira jamais à les laisser chanter ensemble. Tant pis et tant mieux, peut-être. Si elles étaient réunies, on aurait le paradis sur la terre; mais dès que l'une des deux partirait, notre bonheur serait ébréché, et peut-être devons-nous remercier notre *impressario* d'avoir mieux organisé nos plaisirs!

Il nous manquera madame Fodor et David; mais depuis le malencontreux début de cette divine cantatrice, depuis le rhume et le procès qui en sont résultés, c'est presque un sacrilége de redemander au climat de Naples cette voix si pure et si mélodieuse que notre ciel brumeux et humide a presque failli détruire. Et David, qui rappelle avec une merveilleuse précision le *Kreisler* d'Hoffmann, comme Paganini réalise Krespel, il faut bien nous résigner à l'attendre, car il nous reviendra.

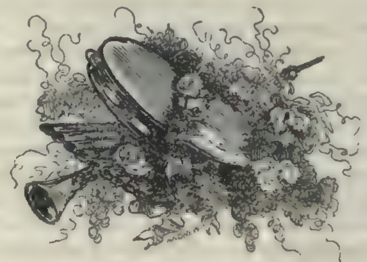
Cet hiver, nous déciderons une grande question, celle de la tragédie, méditée, composée à loisir, pleine et entière, mais arrêtée à l'avance, irrévocablement conçue dans la pensée de l'artiste avant d'en appeler à l'émotion publique. Nous verrons Desdemona sous les traits de madame Pasta. Un critique spirituel, aujourd'hui ravi aux arts par la politique, a plusieurs fois reproché à cette grande tragédienne de ne pas nous donner *la Vénitienne* naïve et enfantine de Giraldi Cinthio et de Shakspeare, de s'inspirer plutôt de *l'Iphigénie* d'Euripide que de l'héroïne tout à la fois innocente et passionnée créée avec amour par le poète favori d'Élisabeth. C'est une première opinion, et nous pourrons y revenir, et la casser ou la confirmer.

Il s'est rencontré aussi des esprits chagrins qui ne font pas bon marché de leur plaisir, et qui veulent juger avant de sentir. Ceux-là, en même temps qu'ils se montraient indulgens et restaient désarmés en écoutant les variations de Rode exécutées sur le gosier d'Henriette Sontag comme sur la chanterelle de Paganini, par un singulier caprice ont reproché à madame Malibran d'apporter dans le rôle de Desdemona une puérilité de colère et de dépit, une gentillesse et une grâce de frayeur, incompatibles avec la dignité tragique. Peu s'en est fallu même qu'ils n'en vinssent à l'accuser de fuir devant le Maure comme une petite fille qu'on veut fouetter.

La tragédie soudaine, improvisée, pleine d'inventions inattendues, composée et rendue au moment même où on la voit; ces larmes qui partent du gosier, qui mouillent la voix, qui traduisent des souffrances réelles, mais qui laissent voir la douleur en déshabillé; ces émotions naïves, saccadées, telles que nous les voyons tous les jours, ce n'est rien pour eux; c'est presque une profanation de l'art.

Il leur faut de la douleur ciselée en marbre, dont la forme et la draperie leur soient connues; mais s'ils ne sont pas assurés à l'avance du nombre de sanglots qu'ils auront à entendre, du nombre et de la portée des gestes qui doivent mettre leur émotion sur le qui-vive, ils ne trouvent plus leur compte et ne sauraient se reconnaître.

Mais nous aurons la tragédie grecque et le drame de Shakspeare; nous pourrons admirer et pleurer.



Nouvelles.

—

Prix fondés par feu M. Turrel, *membre de l'Athénée des Arts, qui seront décernés à la séance annuelle de* 1832.

SUJETS MIS AU CONCOURS.

Classe des Lettres.

L'Athénée a cru devoir laisser aux concurrens le choix d'un sujet en prose ou en vers, sous la seule condition que le sujet traité ait pour but d'honorer les sciences, les lettres et les arts.

Classe des Arts.

PEINTURE.

Louis-Philippe à l'Hôtel-de-Ville (août 1830). — Le duc d'Orléans entouré des citoyens qui ont renversé la tyrannie reçoit les propositions qui lui sont faites par le peuple, et accepte la direction du gouvernement français.

La dimension des tableaux sera de 20 pouces au moins.

Si les tableaux n'étaient pas terminés, l'esquisse devrait être fort avancé.

L'auteur du meilleur morceau en prose ou en vers, sur le sujet mis au concours par la classe des lettres, recevra une médaille de 300 fr. Une autre médaille de 300 fr. sera accordée à l'auteur du meilleur tableau; et attendu que cette somme n'est décernée qu'à titre d'encouragement, le tableau qui aura remporté le prix demeurera la propriété de l'auteur.

Les pièces et tableaux devront être adressés francs de port à M. Coudard-d'Aulnay, secrétaire-général de l'Athénée des Arts, *Hôtel-de-Ville*, avant le 15 mars 1832. Passé ce temps, ils ne seront plus reçus.

— On assure que l'administration des Beaux-Arts, mieux éclairée, vient de réparer quelques oublis qui semblaient injurieux à l'égard de plusieurs artistes. Des travaux importans vont être confiés à des peintres d'un talent reconnu dont on ne s'était pas occupé. On parle de commandes faites à MM. Delacroix, Decamps, Champmartin, Sigalon, Johannot, etc.

— Depuis quelques jours on établit autour du tympan du fronton de l'église de la Madeleine les échafaudages nécessaires pour faciliter la sculpture de ce fronton. Il est à croire que M. Lemaire va enfin s'occuper de ce travail important.

— MM. Hesse, Coutan et Vinchon vont exécuter définitivement les tableaux dont ils sont chargés pour l'ornement de la chambre des Députés, par suite des concours ouverts à l'Académie des Beaux-Arts. Les deux premiers artistes ont déjà commencé leur travail.

— Nous recevons à l'instant de Rome la nouvelle du retour de M. Horace Vernet à l'Académie française de peinture. M. Carle Vernet, qui avait accompagné le directeur à Paris, est arrivé en même temps à la Villa-Medici. Il a *brûlé ses vaisseaux* en France, et ses vives affections pour son fils l'ont désormais attaché à la destinée de cet artiste célèbre.

— MM. Alfred et Tony Johannot, Eugène Isabey et Camille Roqueplan, ayant donné leur démission de membre de la Société libre de Peinture et de Sculpture, ne doivent pas être comptés comme ayant adhéré à la protestation que cette société a publiée dans les journaux.

— Le Moniteur de vendredi déclare qu'on a annoncé à tort que le conseil-général de la Seine avait voté, pour les réparations de Saint-Germain-l'Auxerrois, un premier crédit de 150,000 francs. Le journal officiel nous apprend *qu'il n'y a rien encore de statué sur l'importante question de la rue du Louvre, dont l'ouverture entraîne la démolition de Saint-Germain-l'Auxerrois.*

Ainsi, malgré les réclamations de tous les artistes, de tous les gens de goût, il faut encore redouter qu'une décision du conseil de la Seine vienne ordonner la destruction de celui des vieux monumens d'architecture dont Paris pouvait le plus justement s'enorgueillir.

— Parmi les peintures en porcelaine qui ont mérité d'être remarquées à l'exposition dernière, nous devons citer les charmantes productions de mademoiselle Comte, jeune artiste dont le début promet beaucoup. *Hercule et Omphale* offrent une gracieuse et élégante composition. Le portrait de l'auteur et un autre portrait d'après Mignard, annoncent des dispositions d'un coloris vigoureux et brillant. Ces petits ouvrages exposés sous le n° 194, ont fixé également l'attention des connaisseurs.

— M. Michaud, de l'Académie française, auteur de l'*Histoire des Croisades*, est de retour, depuis peu de jours, du voyage qu'il vient de faire en Orient; il a bien voulu nous promettre de nous faire part de quelques-unes des notes intéressantes qu'il a écrites sur les lieux mêmes, en visitant l'Égypte, la Grèce, Constantinople, Jérusalem, etc. En attendant qu'elles soient mises en ordre, M. Michaud a eu la complaisance de nous communiquer une lettre qu'il vient de recevoir de son secrétaire, M. Poujoulat, laissé par lui en Syrie pour visiter le pays en détail. Nous croyons que nos lecteurs nous sauront gré de leur faire connaître le fragment suivant.

Damas, 29 *avril* 1831.

..... Me voilà à Damas, où fut, nous dit on, le paradis terrestre. J'y suis arrivé en bonne santé et sans avoir éprouvé aucun accident fâcheux; seulement, en me rendant à pied, de la porte de la ville à la maison de l'agent consulaire, j'ai rencontré sur mon passage quelques Turcs à l'air impassible, à la physionomie immobile, et j'ai en-

tendu qu'ils se disaient entre eux : *Voici un consul franc, il faudrait le brûler ou le pendre.* Toutefois ils n'en ont rien fait, comme vous le voyez.

A deux cents pas avant d'arriver à Damas, on m'a fait descendre de cheval et laisser mes armes. Il est triste de penser qu'un Franc ne puisse voir Damas qu'en exposant sa vie, et qu'il ait à craindre dans ce beau paradis le bûcher ou la potence.

M. Beaudin, l'agent français, m'a fait l'accueil le plus bienveillant. Aujourd'hui après midi j'ai fait ma première sortie, accompagné du supérieur du couvent de Terre-Sainte, de plusieurs pères lazaristes et d'un chrétien de distinction. En sortant de la ville, à cent pas de la porte d'Orient, au milieu des ruines d'une vieille muraille, j'ai vu une pierre de taille sur laquelle était sculptée une belle fleur de lis. Je ne saurais m'expliquer comment elle se trouve là, puisque les Français n'ont jamais été les maîtres de Damas.

Je vous parlerai en détail de la ville quand je l'aurai visitée en entier; à présent, je me borne à vous annoncer mon arrivée dans le *Paradis terrestre*. J'ajouterai seulement que l'ange qui veillait jadis à la porte de ce paradis, armé d'une épée flamboyante, n'était pas plus redoutable que ne le sont les Damasquins.

La population de Damas est aujourd'hui souveraine; elle a vaincu le pacha, homme faible et timide, et la révolution est à Damas comme à Paris. Voici ce que je sais déjà des nouvelles du pays :

Le gouverneur de Damas va être changé, parce qu'il n'a pas su se faire obéir. On dit que ce pachalick est donné à Méhemet-Ali, que l'on surnomme le Bonaparte du Levant. Dans toute la Syrie, il n'est question que de révoltes et de soulèvemens.

Je compte rester six jours à Damas, ensuite j'irai à Tripoli. Je serai à Antioche vers la fin de mai.....

— L'Académie royale de musique a remis à la scène l'opéra de *Moïse*, réduit en trois actes. Nous attendrons que les acteurs soient plus familiarisés avec leurs rôles pour rendre compte de l'effet produit par cet ouvrage ainsi modifié.

M. Théodore, danseur, élève de Coulon, et mademoiselle Angélica, qui est venue de Londres se perfectionner dans la classe du même maître, ont tous les deux débuté avec succès cette semaine. Cependant on ne dit point qu'ils soient engagés.

L'Opéra nous a offert vendredi un spectacle qui avait attiré une foule immense. On y a vu, ainsi qu'on l'avait annoncé, le dey d'Alger en grande tenue; de plus, l'ex-empereur du Brésil, accompagné de l'ex-impératrice son épouse, occupait la loge du roi des Français. On a cru voir que les augustes personnages, après s'être lorgnés, se saluaient avec bienveillance; et cet acte de courtoisie a enchanté le parterre, qui en a témoigné sa satisfaction par de bruyans applaudissemens. Don Pédro les a accueillis par des salutations gracieuses. Le dey a ri plusieurs fois et bâillé de temps à autre; du reste, il a fait bonne contenance. Pendant ce temps, on jouait sur le théâtre *le Philtre*, puis *l'Orgie*, et les chanteurs ainsi que les danseurs ont, à leur tour, aussi mérité les battemens de mains de l'assemblée.

— Les débats du procès qui se juge entre mademoiselle Mars et la Comédie-Française ont révélé quelques faits que nous croyons devoir faire connaître. Lorsque M. de Duras, premier gentilhomme du roi, avait la surintendance du Théâtre Français, mademoiselle Mars obtint une allocation annuelle de 30,000 fr, indépendamment de sa part sociale dans les recettes de la Comédie. Sous la restauration, le gouvernement accordait à la société dramatique une subvention de 214,000 fr. Dans les mois de mai et de juin de la présente année, le ministère n'a fourni que 11,500 fr. La subvention a été réduite à 9,000 fr. dans le mois de juillet; il paraît qu'on n'accordera que 7,000 fr. pour le mois d'août, et qu'il ne sera rien donné dans le mois de septembre, à moins que les chambres législatives n'ouvrent un crédit spécial pour cet objet.

— La Comédie-Française doit jouer sous peu de jours *les Préventions*, comédie en un acte attribuée à l'auteur du *Possédé* et de *Jacques Clément*. Les principaux rôles seront remplis par mesdemoiselles Dupont, Anaïs et Brocard. On annonce aussi à ce théâtre la réapparition de Colson, qui jouait il y a quelques années dans la tragédie. *Le Misanthrope* sera un de ses rôles de début.

— Le théâtre de Variétés a donné, jeudi dernier, la première représentation du *Nouveau Sargines, ou l'École d'un Malin*, vaudeville en un acte de M. Francis. Le sujet, tiré d'un opéra comique que tout le monde connaît, est traduit en scènes grivoises; il est du genre qu'on aime à voir aux Variétés. La pièce fait rire, grâce aux gravelures dont le dialogue est abondamment parsemé; elle a dû surtout son succès au jeu plein de gaieté de mademoiselle Pauline et de Vernet, chargés des principaux rôles.

— Le théâtre du Vaudeville donnera lundi la première représentation de MARIONETTE, *drame en cinq actes et en vers imité de la parodie de la Porte-Saint-Martin*. Mademoiselle Brohan, que sa santé tenait depuis quelque temps éloignée du théâtre, fera sa rentrée par le rôle de Marionette, et c'est une garantie de plus pour le succès de la pièce que l'on dit fort gaie.

— Vendredi dernier, on a vendu à Londres les manuscrits originaux des romans de Walter Scott. Ces manuscrits sont très-bien conservés et ne portent que très-peu de ratures et de changemens. Cette vente avait vivement piqué la curiosité du grand monde et du monde littéraire; la foule était considérable.

Le manuscrit du *Monastère* a été vendu 18 livres sterling; celui de *Guy-Mannering*, 27 liv. st. 10 sch.; celui des *Puritains*, 33 liv. st.; celui de *l'Antiquaire*, 42 liv. st.; celui de *Rob-Roy*, 50 liv. st.; celui de *Péveril du Pic*, 42 liv. st.; celui de *Waverley*, 18 liv. st.; celui de *l'Abbé*, 14 liv. st.; celui d'*Ivanhoë*, 12 liv. st.; celui de *Nigel*, 16 liv. st.; celui de *Kenilworth*, 17 liv. st.; celui de *Quentin Durward*, 12 liv. st.; et enfin celui de *la Fiancée de Lammermoor*, 14 liv. st. 14 sch. Total des treize manuscrits, 316 liv. st. 4 sch. (11,405 fr.)



Beaux-Arts.

—

GRANDS PRIX

DE GRAVURE EN MÉDAILLES ET EN PIERRES FINES.

Depuis quatre ans il n'y a pas eu à l'école de concours pour la gravure en médailles et en pierres fines, et il paraît que les candidats ne se pressent pas; car, malgré le long espace de temps qui s'est écoulé depuis la dernière épreuve, il n'y a cette année que deux concurrens. MM. Fauginet et Oudiné.

Le concours se compose d'une triple tâche, à savoir, un bas relief demi-nature en glaise, un poinçon en relief sur acier, et enfin une gravure en creux sur pierre fine.

De cette façon, il arrive nécessairement et la plupart du temps que le même candidat peut faire preuve de plusieurs degrés très-différens d'aptitude dans les différentes formes de son travail, d'autant plus que ces trois formes n'ont pas un but unique et identique.

Blâmons d'abord sévèrement MM. Fauginet et Oudiné d'avoir mesquinement et maigrement copié, rarrangé et gâté, l'OEdipe de M. Ingres. Cette composition, si précieuse d'ailleurs, d'un maître qui poursuit solitairement une voie laborieuse et antique, n'est assurément pas la meilleure de son œuvre, et tout le monde sait aujourd'hui que l'auteur a fait un OEdipe d'une étude académique sans destination, pour que sa toile fût *de vente*. L'admirable dessin de ce morceau, et en particulier des épaules et des jarrets, n'excuse pas la pauvreté de l'invention.

Donc les deux concurrens n'ont rien inventé. Il faut dire pour être juste que le bas-relief de M. Oudiné, élève de MM. Galle et Petitot, est plus coloré, plus vivant, plus animé, que celui de M. Fauginet, élève de MM. Gatteaux et David, mais en même temps plus lourd et plus trivial.

Le poinçon, enlevé sur acier d'après le bas-relief, est de beaucoup meilleur chez M. Fauginet que chez M. Oudiné. Le dernier de ces artistes ne semble pas connaître les procédés mécaniques de son métier, son œuvre témoigne d'une grande maladresse.

M. Fauginet conserve la même supériorité dans la pierre fine, quoique sa pierre gravée ne soit pas bonne, et tant s'en faut, seulement elle n'est pas mâchurée comme celle de M. Oudiné.

Mais quelle figure a-t-on proposée aux concurrens? est-ce la Pallas de Velletri? qu'est-ce? Pourquoi ne pas demander une étude d'après nature? Les pierres grecques et romaines antiques, les pierres italiennes du seizième siècle, sont des portraits bien souvent.

La gravure en pierre fine est décidément perdue chez nous, et les rares encouragemens qu'elle reçoit de loin à loin ne sauraient suffire à la ranimer. Voyez M. Domard à qui l'on vient récemment de confier la monnaie du nouveau règne, il a remporté un prix de gravure en pierres fines, et où sont ses œuvres en ce genre?

Il n'y a qu'un moyen de faire revivre cette branche de l'art, c'est de faire graver pour les musées nationaux des suites de portraits ou de compositions, autrement on n'y parviendra jamais.

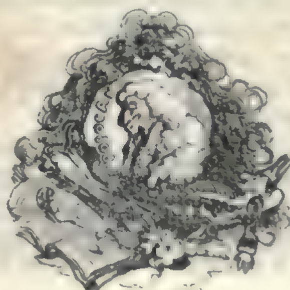
Nous demanderons aussi pourquoi au lieu de se contenter d'un poinçon en relief, pour la gravure en médailles, on n'a pas exigé des élèves une matrice en creux. Cette dernière tâche était de beaucoup plus difficile; mais elle constitue la gravure proprement dite. Car dès qu'on prend le parti d'enfoncer un poinçon, à moins de recourir à des retouches très-habiles, ou de n'enfoncer qu'un poinçon très-peu avancé, il est impossible d'obtenir un résultat sortable. Il faut enlever en creux toutes les finesses, tout ce qui fait la vie d'une tête.

En résumé, nous pensons que l'école, pour être à la fois juste et sévère, ne devrait pas donner de prix cette année; le dernier concours n'a pas eu de lauréat, nous le savons; mais ce n'est pas une raison pour en proclamer un cette année.

Notre avis ne sera d'aucun poids probablement : grâce aux trois formes de travail dont nous avons parlé, on trouvera moyen d'envoyer à Rome M. Oudiné pour son bas-relief, et M. Fauginet pour son poinçon et sa pierre fine.

Mais le premier ne rehaussera pas les noms de MM. Galle et Petitot aujourd'hui nuls dans les arts, et le second ne fait pas d'honneur à M. David, aujourd'hui un de nos plus habiles statuaires, non plus qu'à M. Gatteaux qui poursuit sa profession avec une médiocrité tolérable.

Nous devons ajouter que les deux concurrens sont très-jeunes; car l'un des deux est né en 1809, et l'autre en 1810. Il y a donc pour eux quelque espoir légitime d'amendement.





Au Directeur de l'Artiste.

Monsieur,

Vous aurez sans doute été frappé de l'aspect à la fois simple et brillant qu'offrait la réunion convoquée au Musée à l'occasion de la visite du roi. En voyant le roi guidé par ses seules impressions qui l'arrêtaient souvent avec bonheur là où la présence du talent devait naturellement le fixer, et sans que le doigt du *cicerone* obligé de la direction eût indiqué les tableaux sur lesquels ses regards devaient se reposer, l'on pouvait croire que le goût seul, le goût éclairé venait présider à cette solennité, et qu'un brillant rayon de lumière allait réellement éclairer l'atelier de l'artiste et remplacer cet insignifiant et souvent même dégoûtant protectorat dons nous avions vu flétrir les arts sous les derniers gouvernemens.

Cette illusion a été aussi courte qu'elle avait été vivement saisie, et les premiers noms proclamés dans le grand salon ont rapidement convaincu le public qu'il avait pris encore une fois une promesse pour une vérité, une illusion pour une réalité.

Quelle est donc la main qui pousse le pouvoir de fausse route en fausse route, de déception en déception, à mesure qu'il veut appuyer de sa présence chacune des différentes sphères de l'administration? L'on a pu croire un moment qu'il allait encourager les arts! Il faut se convaincre maintenant qu'il veut les protéger, non comme Jules II, Louis XIV et Bonaparte, mais comme les protégeait la restauration; non en consultant l'opinion dans la distribution de ses prix, de ses encouragemens et de ses travaux, mais en appelant les artistes à siéger sur les banquettes des antichambres, où l'on assure que maint courtisan ne serait pas fâché de les voir courbés à ses pieds.

On a dit que le travail dont le résultat a été proclamé le 16 août a remplacé un rapport beaucoup plus complet et surtout beaucoup plus équitable. On dit que la politique a pénétré dans le temple des arts; qu'elle y est venue dresser ses listes de faveurs et ses tables de proscription. On parle, d'un côté, de personnages jaloux de voir des artistes partager avec eux les récompenses sans que leur mérite ou leurs titres eussent obtenu la sanction de leur noble apostille; personnages qui auraient renversé le travail de la justice pour y substituer la protection de la courtisannerie et le triomphe du privilége académique. On cite, d'autre part, une opposition honorable pour le directeur général des Musées et qui ferait l'éloge de son goût et de son caractère. Ce qui est certain, c'est que la joie qui rayonnait sur tous ces visages si animés des artistes, disparut rapidement pendant qu'une voix monotone précipitait un torrent de noms disparates accolés les uns aux autres par le plus ignorant ou le plus partial et le plus exclusif aréopage.

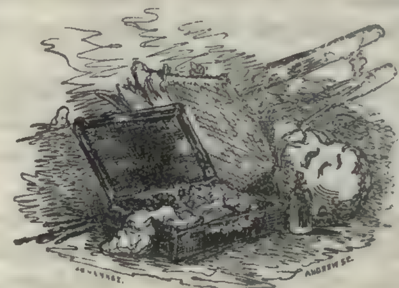
L'école historique que le public n'avait remarqué à l'exposition que pour constater parfois combien elle y apparaissait déchue et languissante, est venue, au jour de la justice, faire acte encore une fois de vie et de puissance, et proclamer, d'un organe expirant, le privilége qu'elle entraîne lentement dans sa chute et la proscription des principes qui ne sont pas les siens. A peine, dans les cinq médailles de première classe accordées à la peinture d'histoire, à peine en est-il une seule dont l'opinion ait daigné sanctionner la destination. Quant au portraitiste dont le talent a inspiré un sentiment général d'admiration, il doit être peu flatté d'un honneur qu'on ne semble lui avoir accordé que pour le ternir du parallèle des noms qui ont suivi le sien. Le gouvernement a été encore plus malheureux dans la distribution des médailles de première classe aux peintres de genre. C'est un problème insoluble que l'assemblage des nullités qui étouffent les noms de trois ou quatre artistes dignes de l'attention de l'administration; chaque nom proclamé provoquait un nouveau et triste sentiment de surprise: les uns par les comparaisons auxquelles ils étaient abaissés; le plus grand nombre par l'inconvenance de leur élévation.

Mais rien n'est comparable à la confusion de talens et d'incapacités, au chaos véritable que représente la foule des médailles de deuxième classe, au nombre desquelles il est presque permis de dire que pas une seule n'a été mise à sa place, quand on compare les noms entre eux ou que l'on y choisit un petit nombre de talens pour les confronter avec la majeure partie des premiers médaillistes. Les citations se présentent en foule; mais il ne faut ni descendre aux personnalités, ni obscurcir des joies et des triomphes dont le mépris public fera seul bonne justice.

Il faut encore ajouter que dans cette profusion de médailles, non-seulement un grand nombre est mal placé, mais que l'on a oublié ou plutôt repoussé des noms qui eussent honoré cette mesquine distinction. L'on a exhumé de l'obscurité du Salon des hommes dont les noms retentissaient pour la première fois aux oreilles du public qui cherchaient vainement à se rappeler leurs ouvrages, tandis qu'en sortant de la séance, les noms de L. Cogniet, Darche, Jeanron, Jadin, Rousseau et Schnetz..., étaient dans toutes les bouches, honorablement vengés de l'oubli où les avaient laissés le favoritisme de cour.

Le roi a cru encourager les arts dans la séance du 16, il s'est trompé; il a été trompé. Il a découragé une foule de jeunes artistes qui ont senti amèrement qu'ils n'avaient pas été compris, et qui, après avoir lutté par de longues études et un travail opiniâtre contre une époque de misère et d'égoïsme pour arriver jusqu'au Musée avec une noble foi dans les progrès de la raison et du goût, ont vu leurs espérances trompées et se sont trouvés eux-mêmes repoussés dans la foule dont leurs efforts et leurs talens les avaient fait sortir.

E'llick.



Littérature.

Le son et la couleur, ces deux élémens matériels de l'art, sont entrés pour beaucoup dans la poésie des littératures étrangères. Leur caractère spécial, au lieu d'être rationnel, savant et d'imitation, comme celui de la poésie française, offre un caractère à la fois *métaphysique* dans la description des passions et *artistique* dans la reproduction de la nature. C'est ce double emploi de la couleur et du son dans les tableaux extérieurs, de l'analyse métaphysique dans les peintures morales, que l'on a étourdiment baptisé du nom de *romantisme*, mot dont l'application est si fausse et le sens si ridiculement vague

L'Artiste choisira dorénavant, parmi les œuvres les plus profondes et les plus fortes des poètes étrangers, ces morceaux frappans par le coloris ou l'étude de l'homme, qui peuvent nourrir l'imagination du peintre ou allumer la verve du musicien. On ne lira pas sans étonnement la scène suivante, due à Georges Crabbe, poète anglais qui a fait avec un talent remarquable la tragédie de *la Vie privée*. C'est celle de ses productions que l'on admire le plus en Angleterre; elle est sous forme de ballade antique, et ce rhythme facile, mollement balancé, se prête merveilleusement à l'abandon du récit. Crabbe a pris un fou dans un moment lucide; un fou qui raconte sa vie, ses souffrances, ses idées, ses douleurs intimes; qui dit comment sa femme l'a trompé, comment il a puni de mort le complice de l'adultère, comment la coupable a langui jusqu'au tombeau et l'a laissé seul au monde, en proie à la folie. Cette folie, il en dépeint les progrès intérieurs et les angoisses. On interdit sir Eustace Grey; de riche il devient pauvre; on l'enferme, il s'enfuit; on s'empare de lui, il fuit de nouveau. On le soumet à l'action des douches et à ces divers moyens curatifs où il ne voit que tortures et barbarie.

SIR EUSTACE GREY.

Scène par Georges Crabbe.

UNE MAISON DE FOUS.

UN VISITEUR, LE MÉDECIN, LE MALADE.

LE VISITEUR.

Je ne veux plus rien voir. Le cœur se déchire à la vue de tant de maux qu'il ne peut soulager. Long-temps, long-temps revivront dans mon ame agitée ces pauvres êtres délaissés; de telles douleurs ne peuvent s'oublier, de tels spectacles se gravent à jamais dans l'esprit. Les voilà tous, présens à ma pensée : fantômes vivans plus terribles que des ombres. L'alchimiste pâle qui me parle des planètes et de l'essence mystique de la lune; l'idiot, masse de chair vivante, au sourire machinal; le vieillard-enfant aux paroles rusées, frivoles et taquines; et cette pauvre jeune fille, au demi-sourire à peine formé, l'œil toujours humide, et dont le sein palpitant lutte encore contre un soupir qui l'oppresse et ne peut s'exhaler. — Je ne veux plus rien voir.

LE MÉDECIN.

Un peu de courage encore! Je vous rendrai bientôt à ce monde joyeux que vous regrettez. Il vous reste à contempler une ruine tragique, la ruine d'un homme, les débris du chevalier Grey; jouet de la folie, proie dévouée au malheur; jadis.... Mais son histoire, il vous la dira lui-même; crimes, erreurs, folies, il découvrira tout. Malheureux! son délire est lucide pour le souvenir: en perdant la raison, son guide, il a gardé son bourreau, la mémoire. Son orgueil l'a tué; ses passions, trop fortes, l'ont dévoré. Voyez cette cellule : c'est pour lui son vieux château. Approchez; sa politesse va vous accueillir; il appellera le domestique qu'il n'a pas; il vous montrera de la main le siége élégant qu'il croit posséder. Sir Eustace est gentilhomme encore; son aménité survit à sa pensée détruite; il sait être attentif, affable, poli; il voile ses angoisses sous des formes élégantes. Vous ne le verrez point sans pitié ni sans respect.

SIR EUSTACE GREY.

Qui s'approche? — Ah! docteur, c'est bien aimable à vous! vous venez donc avec un de vos amis visiter un pauvre malade! Vous quittez vos plaisirs et ne m'oubliez pas; moi qui n'ai à vous offrir ni les agrémens du monde ni les jouissances.... Hélas! autrefois j'aurais pu le faire, quand je vivais si heureux, si tranquille; quand j'ignorais les tortures dont l'enfer m'accable..... Elles sont là, docteur.... vous savez....

LE MÉDECIN.

Moins de chaleur, sir Eustace; calmez-vous... ou nous vous quitterons!

LE MALADE.

Mais je suis calme, voyez, calme comme un pauvre enfant. Hélas, enfant trop misérable! Vous devriez le plaindre et non le gronder; vous autres gens qui n'avez jamais lutté contre la vie! vous que les passions violentes ménagent, vous gens paisibles, vous nous donnez de pai-

sibles leçons.... vous vous entendez bien à guérir votre folie, mais la nôtre!

Il y a vingt ans de cela, oui vingt ans, je le crois du moins (le temps passe si vite... j'ai oublié!...), de tous les hommes que le soleil éclaire, nul n'était plus heureux ni plus fier que sir Eustace. Pauvres et riches, gens de plaisir et d'étude; tous, si vous les aviez consultés, vous eussent dit que le plus aimé, le plus admiré des mortels c'était le jeune homme de Greyling, le seigneur Grey; c'était moi.... Oui, un sourire est sur vos lèvres... Oui, mes amis, je fus jeune et beau.... Vous ne voulez pas me croire. Hélas, j'avais reçu du ciel de nobles et élégantes formes; et de tous mes trésors, pas un denier ne paya les soins du médecin. Regardez-moi avec surprise.... Je suis un objet de pitié.... oui, certes.... mais alors, jeunes filles et dames citaient le beau chevalier Grey; son œil était ardent, ses traits pleins de franchise, son sourire gai, sa voix caressante; son cœur, sa main, toujours ouverts aux malheureux. Eloges, amour, bénédictions, l'environnaient. Il achetait, chassait, jouait, bâtissait, plantait; c'était un prince en vérité, un roi; le plus heureux des hommes.

Et ma femme! tout ce qui séduit, tout ce qu'on aime... plus douce que la colombe; angélique et pure... Non, jamais un reproche, jamais un murmure ne sortait de sa bouche. Le monde n'a point sa pareille! hélas! et qu'est-elle devenue? Ce que tous les êtres mortels deviennent, perdue!... J'avais aussi un ami de cœur, homme jeune et brave; et j'étais si riche, si riche de bonheur! je l'étais trop! Mon orgueil... cela devait être... Perdu! perdu! et il y avait des causes pour cela... Le démon!

Amis, dites-moi, je vous prie, où en étais-je de mon récit? Que d'hommes dévoués serraient ma main! que de femmes me souriaient! Et n'avais-je pas en outre deux anges, deux enfans; une riante fille, un garçon beau comme le jour! Joie! orgueil! immense bonheur! oui, c'était le paradis même... c'était trop, une femme fragile aussi, malheureuse Ève, née pour tenter et pour être tentée, pour détruire la félicité des anges, pour être séduite et pour séduire, pour être trompée et pour tromper... Tu m'as banni, tu nous a tués... Ah!

Je le méritais peut-être (un prêtre me l'a dit), j'étais sans foi: je ne priais jamais; je doutais de Dieu! l'œil perçant du grand Être a su me découvrir dans la foule; il a su m'accabler de sa vengeance. Heureux, fier de mon ami, de ma femme, de mes enfans, oublieux de mes devoirs, ingrat envers Dieu.... j'avais là dans le fond de l'ame (le prêtre me l'a dit) une tache, une souillure que l'éternelle justice a châtiée....... Mais venez, approchez-vous de moi, approchez davantage, je vous le dirai tout bas... c'est ma honte, et je ne veux pas qu'on la publie. Mais, ô mes amis, je ne peux m'empêcher d'en pleurer! Personne ne l'ignore, l'orgueilleux sir Eustace est la fable de ses amis. L'amour coupable de cette femme, celui de l'infidèle ami qui me parlait de son dévouement, ah! cela est connu... le monde entier l'a su... J'étais à table, mes compagnons de plaisir m'entouraient quand la nouvelle maudite, la foudre, la mort me fut apportée!... Leur fuite, leur crime, mon abandon, ma honte... Comme l'envie se réjouit de mon opprobre! Et moi, j'invoquai la vengeance, la vengeance accourut. La voici... En vérité je tiens bien l'épée..... qu'en pensez-vous?

Fer maudit! je le vois; il dégoutte du sang de ce cœur perfide; le traître est tué. Et mon autre victime, ma belle épouse, elle a payé sa dette, elle aussi! S'affaiblir, languir, pleurer, se taire, me haïr, mourir! Je la vis expirer peu à peu, je la vois encore. Ah! bel être déchu! pardonne-moi; je t'aimais tant!

Il me restait deux enfans de l'ange; chers enfans, ils auraient pu embellir, consoler et *bienheurer*[1] ma vie; mais... mes craintes, mes soupçons et mes souvenirs empoisonnaient mon amour de père, arrêtaient les plus tendres caresses. Je luttais contre mes jalouses craintes; peut-être serais-je parvenu à les dompter.... Le ciel voulait qu'après avoir goûté le bonheur suprême je goûtasse la dernière amertume du désespoir. Mes enfans, orphelins de leur mère, abandonnés, isolés, négligés, se fanèrent comme de faibles fleurs. Au sein de la jeunesse, de la beauté, de la santé, de la joie, ils moururent, et je restai seul; maudit, ah! maudit comme je suis maintenant....

Pourquoi me regarder de cet air sévère,... amis, n'est-il pas vrai que mes épreuves ont été cruelles, que mes blessures ont été profondes! O quelles angoisses!... Ecoutez-moi; vous vous étonnerez que cette foudre ne m'ait pas anéanti. Non, non, ce n'est rien que ce tonnerre qui frappe le globe quand l'ouragan lui livre combat, ce n'est rien, auprès de l'autre foudre qui perce et qui brûle le cœur de l'homme; qui met à nu nos entrailles sanglantes, qui fait de nous des esclaves et des martyrs; ce n'est rien auprès de vous, passions, douleurs, désespoir, espérances déçues, démons, sylphes des enfers, monstres persécuteurs...

---

[1] Nous hasardons ce vieux mot plein de grâce qui manque à la moderne langue française, et que la langue anglaise a conservé.

Mathurin Régnier dit :

N'avoir crainte de rien et ne rien espérer,
Amis, c'est ce qui peut les hommes *bienheurer*.

La raison dont Dieu a voulu *bienheurer* les hommes, dit *Etienne Pasquier* (livre 6, lettre 5). En vain chercherait-on l'équivalent moderne de cette expression charmante et énergique.

LE MÉDECIN.

La paix, la paix, mon ami, écartez ces souvenirs, soyez plus calme.

LE MALADE.

C'est la vérité cependant ce que je vous disais; vous le savez, mon ami, vous savez combien j'étais misérable, et comment je tombai de haut de mon orgueuil ! Cet esprit si fier et si indompté, cet homme accoutumé aux jouissances, bercé par les éloges, entouré de flatteurs, enivré de gloire, vous savez ce qu'il devint ! ô arrogance ! Voici venir la leçon du malheur. Une voix a crié : « Que sa » coupe soit remplie; qu'elle soit comblée d'amertume ; » qu'il la vide jusqu'à la lie ! Démons, soyez ses guides ! » Mort, sois son asile ! » Oh ! je l'ai entendue cette voix, je l'ai entendue !

Ecoutez.... Ma tête est faible, et j'ai peine à rassembler mes souvenirs ; mais je sais que deux êtres infernaux eurent pouvoir sur moi. Ils vinrent me prendre dans mon château.... Je m'en souviens bien ; ils me jetèrent hors de mes domaines. Ils étaient là, toujours là, près de mon lit, surveillant mon sommeil, épiant mon réveil; ma terreur le matin, mon fléau le soir. Oh ! comme ils me traitèrent, je fus leur nègre pendant plusieurs années. Cela est triste, bien triste à vous dire comment ils abusèrent de ma misère et jouirent de mon agonie.

D'abord ils me bannirent de chez moi; un monde sans pitié me dit que j'étais fou ; on vola au pauvre Eustace tout ce qu'il possédait au monde ; terres, domaines, parcs, châteaux, seigneuries... Le gentilhomme resta pauvre, le seigneur resta méprisé ! De porte en porte on chassait le malheureux et le mendiant ; l'être le plus vil ne daignait plus lui parler ; enfin, j'échappai à mes ennemis. Un jour (quel beau jour!) je retrouvai ma liberté, je m'enfuis, pressé, aiguillonné par une terreur irrésistible, et j'allai, je courus, je marchai sans m'arrêter, à travers les champs, les forêts, les plaines, jusqu'à ce que j'atteignisse une vaste enceinte qui n'avait pas de bornes à mes yeux, où rien ne vivait, où rien ne respirait, où l'air et la nature semblaient morts, où planait le silence; je m'endormis, le soleil s'éteignait, ses derniers rayons, chastes et doux, brûlaient au loin. Je ne voyais que paix, sommeil, mort, silence ; de vastes ruines au milieu de l'enceinte, des pilastres antiques, de hautes colonnades, une mousse grise qui revêtait ces décombres.... couche froide et douce où je cherchai le repos.

Sur ce lit paisible je restai étendu je ne sais comment, je ne sais combien de temps. Une condamnation illimitée pesait sur moi. Le temps ! il n'était plus ! plus de jours, plus de nuits, aucun intervalle ne marquait sa durée ; tout se réduisait et se concentrait dans un moment terrible : un affreux *présent* [1] qui n'avait ni lendemain ni veille, qui durait toujours et ne changeait jamais.

Toujours devant moi cette splendeur triste et solennelle du soleil mourant, toujours la même lueur ardente, paisible, immobile sur laquelle mes yeux restaient fixés; enfin le sommeil m'accabla. Ce moment de sommeil, dont mes persécuteurs obstinés profitèrent, me rejeta dans les fers. Me voilà de nouveau sous leurs mains, courant, volant, traversant la terre et les mers : point de paix, de répit, de repos, voici la vaste mer aux flots noirs. Voici des montagnes arides et des cimes glacées. Nous passons, nous fuyons ensemble. Comment ma faiblesse eût-elle résisté à leur force? J'étais un enfant débile entre les mains d'un géant. Et que me firent-ils subir? Dieux ! quels torrens glacés m'inondèrent. Voyez-vous ces rayons de lumière qui se jouent dans le cristal, et ces cascades murmurantes, qui chatoyent de mille clartés. Non ! le plus ferme cœur ne soutiendrait pas ce que j'ai vu, ce que j'ai senti.

Cette eau si rapide, si pure, si froide, si brillante, qui perçait tout mon corps de ses aiguilles acérées... Quelle glace! quelle nuit ! et comme cette onde élancée tourbillonnait autour de moi ! Puis je tombai sur la terre, puis je goûtai pendant le jour quelques heures d'un sommeil troublé. Mes amis, comment vous dire les spectacles auxquels j'assistai ensuite? Des démons qui passent et fixent sur moi leurs yeux étincelans, des lumières qui scintillent dans l'obscurité, des regards qui me surveillent, de longs hurlemens de chiens, de longs retentissemens de cloches agitées, de longs mugissemens du vent qui s'engouffre, trois tombes qui projettent leurs ombres sur le sol fraîchement remué qui recouvre les cadavres..... que sais-je?.... Esprits funèbres, épargnez-moi ! C'en est assez, je succombe ; c'est plus qu'une intelligence humaine n'en peut supporter. Les voilà qui se lèvent, qui me regardent, qui s'étonnent. Comment un mortel a-t-il osé se mêler à leurs bandes infernales...

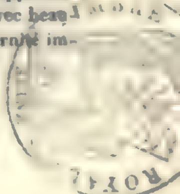
Oui, j'ai senti tout ce qu'un homme peut sentir. J'ai

[1] L'expression dont se sert l'auteur anglais ne peut être reproduite dans notre langue. Pour la profondeur de pensée et la vérité de l'image, il en est peu de plus sublimes :

One dreadful NOW.... « Un terrible *maintenant*. »

Le sentiment de la douleur, qui seul subsiste chez *sir Eustace*, a effacé en lui toute perception de la durée et de la mobilité du temps. Ronsard, dont le talent et les travers, idolâtrés pendant cinquante ans, ont été bafoués pendant deux siècles, et soumis enfin à une appréciation équitable par de jeunes et savans critiques, avait dit avec beaucoup de grandeur, en s'adressant à Dieu, qui, dans son éternité immense, ne connaît ni avenir ni passé :

.. Le présent tout seul à ses pieds se repose.



payé tout entière la dette de la nature, la dette de la souffrance. Mes maux, l'espérance est sans force pour les guérir, l'oubli ne peut les effacer. Fatigues du cœur, misères, besoin, terreur, angoisses; tout m'assiège à la fois.

Où me conduisirent-ils ces ennemis? sur les joncs desséchés qui s'ébranlaient, sur la cime des monts glacés, partout où le pied de l'homme n'ose se reposer, là où l'aile du vautour s'agite, dans des plaines de glaces, au milieu des feux dévorans; ils me suspendirent sur une branche si fragile que le plus faible oiseau ne pourrait s'y soutenir, sur la flèche aiguë du clocher gigantesque, dans le cratère du Vésuve écumant de flammes, sous les coups jaillissans de la marée montante, sur le dernier pic des vieux rochers où la tête s'égare, dans les profondeurs de la mer où ma poitrine ne respirait plus, enfin, hélas! sous les cavernes de Bedlam, où une tourbe insensée conspire contre la raison de l'homme. Que de maux! J'habitais une tanière, l'orage m'entourait; j'étais, sur un navire, suspendu au plus haut des mâts; j'ai servi de jouet aux plus vils des esclaves; je me suis engagé avec une troupe de bohémiens criminels, et tout ce qu'ils faisaient je le faisais aussi. Je me rappelle ce soir où ils me laissèrent étendu sur la plage, assailli par la vague furieuse, je l'attendis et j'espérai la mort. Déjà mes lèvres sentaient l'amertume de l'onde marine, mais elle se retira et me laissa vivre.

Est-ce l'existence? est-ce un rêve? je l'ignore. Au lieu de deux persécuteurs, j'en eus mille, leurs griffes d'airain pénétrèrent dans ma poitrine. Race maudite, bourreaux sans pitié... j'étais sans défense; on m'accusa de tous les crimes; de trahison, de parjure dont j'étais innocent. Je m'enfuis de nouveau, on me poursuivit, on m'atteignit, et ma prison fut plus cruelle. Quel était mon crime pourtant? Je prêchais, car le malheur m'avait rendu religieux, et voilà le puits profond où ils m'ont jeté, moi, homme du malheur! avec une ame souillée de remords, un souvenir d'orgueil qui me dévore, tout ce que le désespoir et la rage peuvent causer de souffrance. Dans le fait, mes amis, ces maux ont presque influé sur ma raison, et la plus solide intelligence se fût ébranlée. En priant je me console; mais sir Eustace, le pauvre sir Eustace est mort. Je me fais vieux et je suis bien pauvre. Des gens sévères et durs surveillent toutes mes actions, arrêtent mes pas, me ferment la bouche.... C'est cruel, vous voyez.... je pleure!

Mes amis, faut-il que vous me quittiez si tôt? mon dernier plaisir doit-il m'être enlevé? Je me souviendrai, dans mes prières, de mon bon docteur et de son ami. Mais ces tristes heures que vous daignez passer avec moi ne seront pas perdues: je saurai vous les rendre, et j'enverrai chercher mes fidèles amis dès que j'aurai racheté mon vieux château de Greyling.

LE VISITEUR.

Pauvre sir Eustace, il espère encore! tant de maux ne l'ont pas détrompé! Mais dites-moi, d'où vient que cet esprit si fier est devenu si humble? que cette vanité qui le dévorait s'est apaisée? que cette violence et cette ardeur se sont transformées en résignation et en humilité?

LE MÉDECIN.

C'est l'œuvre du malheur et de la honte. Impuissant à cacher l'infortune qui l'accablait, abattu par la pauvreté, il tomba dans cet abîme où vous le voyez, et d'où il ne sortira qu'en quittant la vie.

C—s.

UNE MAISON ITALIENNE

AU XVIe SIÈCLE.

(Fragment inédit.)

SHYLOCK.
Three thousand ducats, — well.
Merchant of Venice.

Dans une des belles journées du printemps de l'année 1574, les marchands de la petite ville de Lucques étaient rassemblés sur la place principale de la ville pour se livrer aux affaires de leur négoce et discuter sur l'état et le crédit public de l'Europe, avec la franchise et la liberté qui régnaient alors parmi les bourgeois des *sette communi*. C'était principalement à Lucques, à Ancône, à Florence et à Venise que se faisait le commerce des matières d'or et d'argent; et cette branche d'industrie, qui exige un rare esprit de calcul, une tête froide et une intelligence si attentive, abandonnée, dans les siècles précédens, aux Juifs et aux Slavons, était alors exploitée principalement par les habitans de la Haute-Italie, qu'on nommait Lombards. Le siége ordinaire de ces marchands, qui était un banc de marbre ou de pierre sur lequel ils éprouvaient par le tintement les monnaies alors si altérées, leur fit bientôt donner le nom de banquiers, qui a pris faveur comme sait un chacun.

Au jour que je viens d'indiquer, on voyait à la porte de chaque maison de la principale place de Lucques, un de ces personnages vérifiant gravement l'effigie et le poids des impériales de Flandre, des doubles portugaises de Saint-Étienne, et jetant à part les pièces dont l'empreinte était effacée ou la valeur décriée.

— Aussi vrai que le pont de Sestri a été bâti par le diable, dit l'un d'eux, je ne donnerai rien de plus de ces ducats de Pologne: pas un denier à la croix de Lucques, pas un teston de

France ! Il s'en trouve déjà une telle quantité, que nous serons obligés de les envoyer à Florence pour en faire des aiguières. Il s'en forge même dans le pays ; on les reconnaît en ce qu'elles ne sont que d'or d'écu et non du bel or de ducat, comme celles que vous voyez là, mon maître, et qui trébuchent si bien, ajouta-t-il en prenant une légère balance d'argent d'un travail curieux, et en faisant glisser dans les bassins quelques ducats de Venise. — D'ailleurs elles ne pèsent que deux grains de plus que l'écu au soleil, et par saint Martin et saint Frédien, les patrons de Lucques, je n'en donnerai pas davantage !

Celui qui parlait de la sorte était un homme de soixante ans environ, qui eût paru d'une haute stature si l'âge n'eût voûté ses épaules, et si, dès long-temps, l'habitude de compter de l'argent et de l'examiner de près n'eût fait pencher sa tête sur sa poitrine. Il parlait à un jeune homme d'une taille élancée et élégamment vêtu, qui l'écoutait avec impatience et traçait, avec l'épée suspendue à son ceinturon, quelques chiffres sur le sable, comme pour chercher à se rendre compte du résultat que lui laissaient entrevoir les propositions des marchands.

— Et vous, Sahel Haübeli, reprit le vieux banquier en se tournant vers un Lévantin qui attendait dans l'attitude de l'insouciance la plus complète qu'il eût terminé sa conversation avec le jeune seigneur, j'ai enfin réglé votre compte, vous pourrez l'examiner à loisir ce soir, en causant auprès de mon brasier et en me faisant société. Par saint Frédien ! — passez moi ce serment, vous jurerez ce soir autant qu'il vous plaira par le prophète, — j'aurai besoin du meilleur conte que vous ayez recueilli dans le désert : car mon fils Rico part aujourd'hui même pour la grande cité de Paris ; et aussi vrai que le diable a bâti à Lucques un pont sur le Cerchio, vous ferez l'acte d'un bon musulman en consolant un pauvre vieux chrétien qui va rester seul dans le monde.

En prononçant ces dernières paroles, la voix du vieillard devint moins assurée. Il regarda quelques momens, d'un air distrait, les piles d'or et d'argent qui s'élevaient devant lui, et passa sa main sur ses paupières comme pour réprimer une larme.

— Vous envoyez votre fils à Paris, dit le jeune étranger qui venait d'achever ses calculs sur le sable. Je me rends à Lyon, et si un compagnon de bonne humeur ne lui semble pas déplaisant, il pourra venir avec moi jusque là. Il trouvera ensuite facilement quelques camarades de route pour gagner en sûreté la grande ville.

— Puisque vous allez à Lyon, messire, dit avec vivacité le vieux Lombard, oubliant aussitôt sa tristesse, il vous faut des douzains et des carolus pour vos ducats de Pologne, et de cette façon nous pourrons faire une meilleure affaire. Ces monnaies-là sont aujourd'hui fort élevées en France, et en les échangeant à Lyon, chez Bonvisi, mon compatriote, avec des philippus d'argent à cinq livres et des écus au soleil à trois livres douze sous six deniers, vous gagnerez ce que vous perdrez ici sur vos ducats. — Mais, ajouta-t-il en soupirant, j'oublie que Rico va me quitter, et peut-être pour long-temps.... Mon gentilhomme, pensez-vous que les routes soient sûres ?

— Par la messe ! votre fils est bien à plaindre ! dit l'étranger, il va visiter Paris et la cour ; la cour où les plus grands belitres deviennent galans et damerets ! Que sera-ce donc quand il aura vu comme moi Varsovie, Vienne et Venise ? C'est alors qu'il vous reviendra merveilleusement brave et accompli !

— *Chi non s'aventura non ha ventura*, dit le proverbe ; mais Dieu sait où l'on va dès qu'on part, et si je n'étais pas cassé par l'âge, j'irais moi-même en cour de France, où j'ai plus d'un ami, dit le Lombard en se redressant. — Oui, plus d'un ami, et ajouta-t-il en, soupirant, plus d'un débiteur !

— Par la tête de saint Innocent ! si vous avez encore des débiteurs en ce beau pays de la cour de France, je vous conseille, maître Bartholomée, de rengaîner pour l'heure vos lettres de créance. Savez-vous pas que le roi de France et de Pologne est en route pour venir prendre possession de son royaume, et qu'il est déjà arrivé à Venise ? Il serait beau, ma foi, de voir un Lombard venir réclamer de vieilles dettes au jour où les seigneurs de France se ruinent en passemens, en broderies et joyaux, en accoutremens et en livrées de toute espèce. Se présenter avec une cédule portant gros intérêts, au milieu des mascarades, des joutes et des tournois dont on va régaler Sa Majesté pour son retour ! Y pensez-vous ? Allons, allons, il y a temps pour tout. Si votre fils va à la cour aujourd'hui, c'est de bons écus d'or qu'il lui faut donner, et non de vieilles chartes qui ne l'aideront pas à faire figure.

Le jeune cavalier releva sa moustache noire, et serra avec complaisance autour de sa taille les plis de son manteau brodé.

— Je sais, dit le Lombard, que le nouveau roi de France prend gaiement du plaisir à Venise, et, à en juger par votre bonne mine et vos façons délibérées, vous êtes sans doute un seigneur de sa suite ? J'ai connu Sa Majesté quand elle n'était que duc d'Anjou, du temps du feu roi Charles IX, et elle m'a souvent fait l'honneur de m'emprunter de l'argent. Messer Palladio, le fameux architecte, m'écrivait, il y a peu de jours, qu'elle avait même daigné s'informer si le vieux Bartholomée Zametti existait encore, et s'il pourrait faire avec elle un contrat de prêt pour les bagues et pierreries de la couronne de Pologne que messire d'Issoire a eu la précaution d'emporter, en laissant la cassette où elles se trouvaient remplie de sable et de cailloux. — Suis-je pas bien informé, mon jeune sire ?

— Silence, ou par tous les saints du paradis vous auriez à vous repentir ! dit l'étranger. J'ai à vous parler de cette affaire. Ne pouvez-vous faire en sorte que je vous dise deux mots en secret ?

— Par le pont de Sestri et le diable qui l'a fait ! je me doutais bien que vous n'étiez pas venu de Venise à Lucques pour échanger deux cents ducats de Saint-Étienne. Attendez un instant, mon jeune maître, nous entrerons dans ma casine où nous causerons à loisir auprès d'un pot d'hypocras garni d'un lit de gérofle et de cannelle. Ne savais-je pas que vous y viendriez,

mon maître? — Giuseppe, emportez ces sacs. Il y en a dix-sept. Laissez ces rouleaux, je les emporterai moi-même. — Sans adieu, Sahel Haübeli, ne quittez pas la place. Il se peut que j'aie de l'argent à vous demander en échange de lettres d'usance sur le juif Maserdschwaïh, mon correspondant à Tripoli. Soyez tranquille, il paiera bien, quand même don Juan d'Autriche, qui croise devant Tunis, empêcherait les Turcs de s'établir à la Goulette.

En parlant ainsi, le Lombard prit sa toque et son manteau, et fit entrer avec politesse l'étranger dans sa maison.

La conversation qui eut lieu dans le comptoir de Zametti, entre l'étranger et le Lombard, dura long-temps, et la salle où ils se trouvaient, garnie de tapisseries de Flandre, garda discrètement le secret de cette conférence qui avait éveillé la curiosité des valets de la maison. Enfin, la porte s'ouvrit, et Bartholomée donna l'ordre d'appeler sur la place le courtier levantin, qui ne tarda pas à venir, et qui resta une heure environ avec ces deux personnages. La clochette du vieux banquier se fit alors entendre, et Giuseppe, qui était habitué à obéir à ce son argentin, étant allé de nouveau prendre les ordres de son maître, accourut en toute hâte dire au jeune Fédérigo, qu'on nommait habituellement Rico, par diminutif, que son père était prêt à recevoir ses adieux.

Le valet trouva Rico appuyé sur une balustrade de pierre d'une architecture gothique, qui régnait devant un perron élevé sous les portes de la maison, dans la cour principale. Il portait un costume du matin, à la milanaise, qui consistait en une veste ronde avec des chausses longues en velours noir fort serrées, et des bottines jaunes qui ne s'élevaient pas au-dessus de la cheville du pied. Toute son attention se portait sur un beau genet d'Espagne, qu'un de ses gens exerçait à obéir au frein qu'il ne supportait qu'en frémissant. Quelques couples de chiens, de race pure, s'élançaient sur les traces du cheval à chaque passe, et remplissaient l'air de leurs aboiemens. Au moment où Giuseppe s'approcha, le piqueur, qui venait de lancer son cheval vers le perron, raccourcit subitement les rênes et arrêta le fougueux animal tout fumant de sueur, qui secoua sa crinière avec rage, tremblant de tous ses membres, et blanchissant son noir poitrail de longues raies d'écume.

— Per Bacco! le misérable! ne mériterais-tu pas que je te brisasse tous les os pour rudoyer ainsi un étalon qui a plus de sang noble dans les veines que n'en eut jamais ton père! — Viens, mon pauvre Platon, dit Rico en descendant les marches et arrachant une touffe d'herbes qu'il présenta à son cheval d'une main, tandis qu'il le caressait amoureusement de l'autre, viens te reposer de tes fatigues sur une épaisse litière. Je te quitte, mais je te reverrai bientôt, et tes flancs arrondis ne porteront plus d'autre cavalier que moi.

A ces mots, il fit signe à l'écuyer de quitter la selle, et laissant flotter les rênes sur le cou du cheval qui semblait indompté, il se fit suivre docilement par son favori, s'arrêtant sans cesse pour admirer son encolure, pour embrasser le coursier qui venait de temps en temps poser sa tête sur l'épaule de son jeune maître, ou pour donner ses ordres relatifs à son bien-être.

— Faites-le boire, Gioio, maintenant que son poil est séché. Eh bien! ne savez-vous pas encore qu'il faut battre l'eau avec une poignée de paille? — Ah! mon pauvre Platon, tu t'apercevras de mon absence, dit-il en appuyant son coude sur la croupe du cheval, qui frappa légèrement du pied et hennit comme s'il eût compris la parole de son maître.

— L'heure du départ approche, signor Rico! dit Giuseppe en s'efforçant d'élever sa voix au-dessus de celle des chiens, qui se remirent à aboyer tumultueusement à son approche. Votre père veut encore vous parler.

— Je vais me rendre auprès de lui, dit Rico, qui ne détourna pas les yeux de la cuve de marbre antique qui servait d'abreuvoir, et dans laquelle le fougueux Platon se désaltérait à grand bruit.

— Ah! signor Rico, que la maison va être triste et silencieuse quand vous n'y serez plus, reprit Giuseppe, on n'y entendra que le bruit des ducats dans les balances; plus de sérénades nocturnes aux portes voisines, plus de fanfares matinales, plus de courses forcées à Pistoie, d'amans jaloux qui nous dagueront; mais aussi plus de Jésus d'or dans mon escarcelle. Ah! pourquoi notre maître ne me permet-il pas de vous suivre?

— Je reviendrai bientôt, Giuseppe. A quoi pensez-vous, Gioio? pourquoi ne mettez-vous pas à Platon sa couverture? ne la serrez pas ainsi sur le garrot. — Tu sens bien, Giuseppe, que je ne pourrais rester long-temps loin de mon père. — Et vous aurez soin, maître Gioio, de garnir de nattes l'écurie de Platon. Les nuits sont encore fraîches. — Avant deux mois je veux être dans ses bras pour ne plus le quitter. Je te parle de mon père, Giuseppe. — A propos, Gioio, n'oubliez pas de lui graisser les sabots, la corne en deviendrait cassante. — Un homme raisonnable et réfléchi pouvait seul remplacer mon père à Paris, et c'est à moi seul qu'on devait confier un voyage d'une si haute importance.

Jetant un dernier coup d'œil sur le beau Platon, il suivit Giuseppe et écouta, tout en jouant avec ses chiens, ce que celui-ci lui raconta de l'étranger. Ils montèrent ensemble un escalier de structure peu savante, mais décoré de fresques éclatantes et de belles statues. Les plafonds, les murailles étaient chargés d'arabesques, et dans les salles qu'ils traversèrent se trouvaient réunis, avec un goût remarquable, des tableaux de dévotion et des vases ciselés de Florence. Les hautes fenêtres étaient garnies de vitraux coloriés par Luca della Robia, qui venait de retrouver le procédé de ce genre de peinture; et dans le cabinet du Lombard, au-dessus des coffres damasquinés de Milan et entre des panneaux de tapisserie, on voyait des portraits dus aux pinceaux de Jules Romain et de Jean d'Udine, des gravures en bois d'Albrecht Durer, de ces estampes noires ou *nielles* que les Florentins exécutaient avec beaucoup de succès, et quelques caricatures fantastiques au bas desquelles on lisait le grand nom de Léonard Vinci.

Le Lombard et l'étranger étaient seuls. Le jeune seigneur, nonchalamment assis dans un grand fauteuil de velours, les jambes étendues sur un coffre, portait de temps en temps, dans

cette attitude, à ses lèvres une coupe dorée remplie de vin de Grèce. Pour le Lombard, il était occupé à sceller avec de la cire jaune un coffret de bois précieux garni d'acier. Après avoir terminé sa tâche, il remit à l'étranger la bague dont il s'était servi pour cette opération.

— Dans trois mois, lui dit-il, vous me rapporterez notre contrat, et moi je vous remettrai cette cassette. — C'est un marché qui sera exécuté avec autant de scrupule que s'il avait été juré dans le conseil de la république. — Ah! voici Rico, ajouta-t-il, vous voyez qu'il ne sera pas déplacé en voyageant avec un noble seigneur.

L'étranger releva lentement la tête pour regarder le jeune homme qui se mordait les lèvres de dépit.

— Par ma foi, dit-il enfin, c'est un cavalier bien tourné pour un homme qui a été élevé parmi des Scribes et des Pharisiens. Quand il aura appris à balancer sa dague sur sa cuisse, à faire enfler les plis de son collet, et à porter à son oreille gauche un diamant qui étincellera sous cette noire chevelure, il aura vraiment bon air, et nous pourrons l'employer à quelque chose de raisonnable.

— Ne lui mettez pas en tête ces folies, messire, dit le banquier. Rico n'a déjà que trop les goûts des jeunes seigneurs. Il sait balancer mal à propos une dague tout aussi bien qu'un autre; et quant au bon air, voyez, il ne se gêne aucunement pour se présenter devant son vieux père avec une bande de chiens qu'il a baptisés de noms païens volés aux savans gentilshommes grecs qui nous viennent de Sicile. Est-ce ainsi qu'il apprendra son métier? A peine s'il sait distinguer un écu d'or d'un noble rose!

— Ah! jeune homme, jeune homme, cela est mal à vous, dit l'étranger. Moi je connais, rien qu'à les toucher, toutes les monnaies de la Pologne et de l'Italie. Il n'est pas dans toute la chrétienté une face royale, blanche ou jaune, qui n'ait passé par ma ceinture. Tenez, ajouta-t-il en étendant la main vers un amas de pièces d'or qui se trouvait auprès de lui, je veux vous faire juge de ma science. Celle-ci c'est une....

Mais il s'arrêta tout à coup et tourna la pièce entre ses doigts sans pouvoir la qualifier.

— Votre science est déjà en défaut, dit le vieux Lombard. Ce n'est pas non plus à vous que je confierais mon banc. Cette pièce que vous tenez en votre main, est un écu de Florence, et la mère du roi Henri III en a jadis apporté bon nombre dans le trésor de France.

— Je la reconnais maintenant, dit l'étranger en portant alternativement ses regards sur la pièce d'or et sur le jeune Rico. Mais dites-moi ce que signifient les deux lettres placées au-dessous de cette figure?

— Ce sont les initiales du grand-duc Laurent dont cet écu porte l'effigie. On reconnaîtrait entre mille un Médicis à ce nez aquilin et à cet œil ouvert.

— Eh bien! par Notre-Dame de Paris, dit l'étranger en éclatant de rire et en regardant de nouveau Rico, je serais tenté de croire que la mère de ce jeune homme allait quelquefois se promener du côté de Florence; et puisque votre fils s'en va courir le monde, croyez-m'en, gardez cet écu, c'est un portrait aussi fidèle qu'en ont jamais pu faire Raphaël et Léonard.

— Est-ce donc coutume à la cour de France de laisser ainsi échapper tout ce qui vient à la bouche? dit Rico en s'avançant vers l'étranger. Ce n'est pas l'usage de Lucques, messire, et bien vous prend de vous trouver dans la maison de mon père, sinon je ne laisserais pas tomber ce propos.

— Saints du ciel! As-tu perdu l'esprit, Rico? Y songes-tu bien? Offenser un seigneur!

Mais l'étranger, qui riait encore de la raillerie qu'il venait de faire, ne se laissa nullement émouvoir par la juste colère du bouillant Italien. Il acheva de boire son vin de Chypre « qui perlait dedans l'or, » comme dit le vieux Ronsard, et se mettant à caresser un des chiens qui flairait avec inquiétude la fourrure de renard bleu dont était bordé son manteau, il interrompit le Lombard en disant à Rico, d'un ton fort tranquille : — Vous avez là un vaillant limier, mon jeune sire; il y aurait plaisir à le mettre sur une voie. J'ai vingt couples de chiens marqués à mes armes, mais pas un dont le nez soit aussi frais et la jambe aussi sèche. Voilà sans doute son père; vraiment, ils ont un air de famille.

— Vous n'êtes pas heureux à trouver les ressemblances, messire, dit Rico avec humeur. — Mais vous m'avez fait demander, mon père. Me voici à vos ordres.

— Mon fils, dit le banquier, vous allez quitter notre bonne ville de Lucques pour aller en terre étrangère et dans le pays de la cour qui vous est inconnu; mais j'y ai laissé de vieux amis qui vous protégeront, et ce jeune seigneur que voici consent à vous prendre jusqu'à Lyon à sa suite. Ce n'est pas un déplaisant voyage que vous allez faire, et vous y êtes sans doute préparé.

— Dieu me garde de vous désobéir, mon père, dit à voix basse Rico; mais ne pourriez-vous remettre à un autre temps mon départ. J'ai moins envie de vous quitter que jamais, mon père, puisqu'il me faudrait faire route avec ce jeune muguet de la cour de Pologne, qui n'a de courtoisie que pour mes chiens, et qui ne vient ici que pour vous emprunter de l'argent, ce me semble.

Pour toute réponse, le vieux banquier prit Rico par le bras et l'entraîna vers une croisée qui était restée ouverte.

— Vois-tu ce banc rompu, à la troisième porte après la mienne? lui dit-il.

— Eh bien! mon père?

— C'est celui de Luigo Luigi, qui a pris la fuite. Es-tu jaloux de voir le mien dans le même état? Que dirais-tu si les anziani venaient en cérémonie abattre à coups de marteau le beau banc de marbre que j'ai fait venir de Carrare, et si l'on

désignait partout ton père sous le nom de bancorotto [1]? C'est cependant ce qui arrivera avant que les marroniers aient fini de blanchir dans la campagne de Lucques, si tu ne vas réclamer mon bien à la cour de France. Et tu commences en cherchant noise à un des seigneurs de la nouvelle cour? Oh! oh! il te faudra changer d'humeur et mettre bas tes rancunes, si tu veux réussir en ce pays.

Mon père, puisqu'il vous plaît de me le commander, je lui ferai bon visage pour le respect et l'obéissance que je vous dois; mais je ne vous réponds pas que je me masquerai pour plaire aux grands et aux seigneurs, car mon cœur est plein de franchise, et il n'y a que Dieu qui puisse le changer.

— Par le diable qui..... Mais c'est une sève de jeunesse qui te passera. L'arbre est nouveau encore, et ces épines-là tomberont quand il portera des fruits. N'importe, mûr ou non, il faut que tu partes. J'ai mille créances à la cour de France; il en est une surtout qui me tient au cœur, car elle est bonne, et ma fortune en dépend. — Tu as ouï parler sans doute du comte de Lorges, seigneur de Montgommery? C'était un brave gentilhomme qui commandait en mon temps la garde écossaise, et qui descendait lui-même du roi Jacques d'Ecosse. Ce fut lui qui me fit connaître (j'étais bien jeune alors) tous les plus riches seigneurs de la cour. Son fils Gabriel est un des principaux officiers de l'armée huguenote: il a vaillamment combattu dans les dernières guerres du Béarn, et, il n'y a pas long-temps, il vint ici avant que de se rendre à la cour d'Angleterre, où la reine Elisabeth devait l'aider de vingt-deux vaisseaux pour secourir La Rochelle. Il me rappela son père, il me fit souvenir des services que le brave comte Jacques m'avait rendus, il me parla avec tout le feu de son esprit de la renommée qu'il gagnerait en cette affaire, et il m'offrit de si bonnes sûretés sur ses biens, que je lui prêtai deux cent mille livres...

Ici le Lombard s'arrêta, et le volume de sa voix qui s'était peu à peu augmenté, diminua graduellement, de manière à laisser à peine deviner jusqu'à quel taux s'était élevée sa reconnaissance pour le comte Jacques, et son estime pour les garanties que lui avait laissées le comte Gabriel.

— Oui-dà! dit l'étranger qui n'avait rien perdu de ce discours, oui-dà! maître Bartholomée, est-ce ainsi que vous prêtez vos doublons aux hérétiques, et pour faire la guerre à la couronne?... Voilà bien les Juifs et les Lombards! Ils prêteraient à Belzébut sur un gage, et ne donneraient pas un teston par miséricorde, *por librar una anima cristiana del infierno*, comme nous disions en Espagne.

— L'Espagnol ne dit-il pas aussi: *Tan cristiano como moro es don Dinero*, don Argent est aussi maure que chrétien. Quoi que vous puissiez dire, je ne regrette pas l'emploi du mien, — pourvu que monseigneur de Lorges me le rende.

— Pourvu! répéta l'étranger en souriant d'un air sombre.

[1] Banqueroutier, littéralement *banc rompu*.

— Oh! ce n'est pas un gentilhomme qui m'a emprunté pour faire des ballets et des mascarades, comme j'en sais quelques-uns, dit le Lombard en regardant malicieusement son hôte; il avait à sa solde huit cents arquebusiers normands et quatre cents piquiers anglais. Cela coûte plus cher à entretenir qu'une meute de chasse, mon jeune maître!... — Enfin, hérétique ou non, j'ai lâché mon argent: il faut qu'il me revienne. C'est toi, Rico, que je charge de cette tâche. Le moment est bon. L'empereur, en recevant Sa Majesté le roi de France sur les terres de l'empire, l'a engagé à ménager les huguenots qui ont des accointances secrètes avec le prince Palatin et les protestans d'Allemagne. Aussi bien est-ce le seul moyen de se garder des catholiques qui ne l'aiment non plus guère; et s'il s'oppose aux uns comme aux autres, son autorité se gardera droite et élevée comme le fléau entre les deux bassins de cette balance.

— Châsse sainte Geneviève! vous êtes diantrement informé sur ces matières, maître Zametti, dit l'étranger.

— Comme le doit être un bon banquier, à qui chaque folie des rois et seigneurs peut coûter son bien, dit le Lombard. Or, je vous le dis, les charges ne manqueront pas en cette nouvelle cour aux huguenots, et le seigneur de Lorges en aura sa part. — Sus donc, Rico, monte ton bon cheval et prends la route de France. Tu trouveras dans cette cassette les titres et instructions qui te serviront en cette affaire.

Rico se jeta dans les bras de son père et lui demanda sa bénédiction.

Le vieux banquier la lui donna en ces termes: — Sois prudent et sage, serviable aux grands, empressé aux dames; c'est par elles en mon temps qu'on venait à ses fins.

Ne prends pas les façons des seigneurs, on te croirait un nouveau venu de Florence, et c'est là le plus fâcheux de tout.

Ne sois non plus bas et humble, tu passerais pour un de ces Italiens qui vont à Paris débiter des sornettes, des cosmétiques ou pis encore.

Il y a une croix sur la monnaie de Lucques. Cela veut dire qu'on peut être bon chrétien et aimer son argent. N'abandonne donc rien de mon bien qui sera le tien un jour.

Il y a deux sortes d'hommes dans les cours, ceux qui prennent et ceux qui demandent; ne les perds pas de vue, tu profiteras à les voir; mais ne t'attache à plaire qu'à celui qui donne.

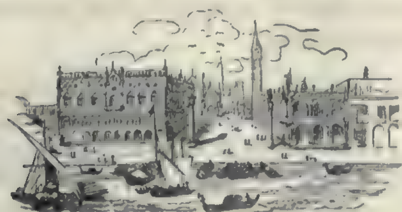
Ne parle aux femmes que de leurs plaisirs; le jour viendra où elles te parleront de tes affaires.

Ne te rebute jamais; le grand secret de la vie, c'est: attendre. Et maintenant, mon fils, pars en paix, je te bénis et je t'embrasse. »

On ne tarda pas à voir une troupe de cavaliers traverser la ville de Lucques, suivis de laquais à cheval et bien armés, et de mules chargées de bagage. En arrivant à la dernière enceinte, un des voyageurs arrêta un instant son cheval, et jeta en soupirant un regard sur la porte massive au-dessus de laquelle on

lisait en lettres de bronze : *Libertas*. Puis, il donna un coup d'éperon à sa monture, et rejoignit ses compagnons. C'était Rico Zamet qui venait de dire un dernier adieu à sa ville natale.

A. Loève-Veimars.



Revue Dramatique.

—

THÉATRE ITALIEN.

Anna Bolena,

MUSIQUE DE DONIZETTI. — MADAME PASTA.

Le temps nous manque pour parler en détail de cette nouvelle partition de Donizetti, dont quelques fragmens seulement étaient connus dans les salons de Paris, et que M. Pacini a eu l'heureuse idée de graver et de publier peu de jours avant la représentation.

Aujourd'hui nous n'avons d'admiration, de pensées et de paroles que pour madame Pasta, qui nous est revenue de Londres, plus grande, plus pathétique, plus poétique encore que lorsqu'il y a trois ans elle nous faisait des soirées d'extase, de pleurs et d'applaudissemens. Nous ne pouvons rien dire de Lablache qui a été magnifique, ni de Rubini qui a perfectionné la belle méthode que nous lui connaissions, et qui s'est mis à même de défier la critique. Tous nos souvenirs se rattachent à madame Pasta, et si bien qu'elle passe avant l'œuvre du maëstro.

Jamais, et surtout dans la seconde partie de l'opéra, elle ne s'était montrée à nous plus parfaitement tragique; jamais elle n'avait imprimé à ses attitudes et à sa voix une poésie si imposante et si pure, si exquise et si passionnée.

Elle a une manière à elle de composer ses gestes et ses regards, de traduire ses sentimens par toutes leurs faces, de les faire deviner, par inspiration, comme elle les éprouve. Elle entre en scène, et avant que sa voix se soit fait entendre on pressent déjà ce qu'elle va dire. Sa moindre pose est savante et juste.

Personne, excepté Talma, n'a jamais porté si loin le génie de l'action dramatique, et l'on sait ce qu'en disait notre grand tragédien : « Elle trouve sans peine ce que je cherche souvent, long-temps et inutilement. »

Que Donizetti nous pardonne. Mais nous étions tout entiers à madame Pasta. Et en revoyant si belle, si imposante, si pleine de charme et de puissance l'actrice qui avait donné à Roméo, à Tancredi, à Desdemona une nouvelle et inimitable perfection, force nous a été de nous occuper d'elle exclusivement. Quand ce premier et inévitable enthousiasme aura fait place à une admiration plus calme et plus réfléchie, alors seulement il nous sera possible d'analyser la partition et de revenir sur Lablache et Rubini.

Il faut remercier hautement M. Robert d'avoir ouvert la session musicale d'une façon si éclatante, et sous des auspices si pleins d'espérance. Après un pareil début, il aurait mauvaise grâce à taxer nos prétentions d'outrecuidance.

Cette représentation avait attiré une foule immense, et offrait la réunion des premiers artistes en tous genres. Les femmes les plus élégantes se montraient avec avidité toutes les célébrités de notre siècle, en même temps qu'elles fixaient tous les regards par la fraîcheur et la beauté de leurs traits et de leurs toilettes.

C'est qu'en effet, et avant tout, madame Pasta s'est composé un public d'élite, un public sévère, mais souverainement intelligent, un public d'artistes; avec elle il y a profit pour le peintre et le poète, aussi bien que pour les intelligences oisives et dont toute la vie se compose d'un loisir organisé.

Nouvelles.

—

Une commission des sciences et des arts a été envoyée en Grèce par le roi de Bavière, pour recueillir des renseignemens et faire des observations sur ce pays qui chaque jour voit disparaître les derniers vestiges des monumens qui ont fait si long-temps sa gloire. Cette commission est composée du professeur Thiersch, du professeur Fallmerner, du médecin Lindner, du naturaliste Fischer et l'architecte Metzger. Le général Ostermann-Tolstoy s'est réuni à ces savans.

— On sait qu'il y a au Louvre neuf plafonds commencés, et que plusieurs sont entièrement achevés. Si le Salon s'était prolongé plus long-temps, nous les aurions vus, sans doute. Le *Puget* d'Eugène Devéria est complet. Si nous avons en avril prochain un Salon nouveau, il est probable que le public ne sera pas admis auparavant à voir les plafonds.

— Nous appelons l'attention de nos lecteurs sur la lettre adressée par M. Hippolyte Royer-Collard au rédacteur de *la Tribune*, et insérée dans *le Temps*, *le Messager* et *les Débats*. Nous regrettons que le correspondant n'ait pas exigé de *la Tribune*, au nom de la loi, l'insertion de sa lettre. Il est temps

d'arrêter ce système, si peu honorable, de calomnies vagues et irréfutables.

— Nous nous sommes abstenus, et pour raison, d'entretenir le public de la protestation signée de quelques membres d'une société libre de peinture et de sculpture contre la séance royale du 16 août. Si nous sommes bien informés, cette énergique réclamation, malheureusement rédigée d'une façon vague et confuse, est sur le point de recevoir une triste confirmation. On parle de placer sur une autre tête la direction des Musées, et l'influence signalée dans la protestation servirait à décider ce choix malencontreux; on n'aurait pas en vue le mieux, mais tout simplement un nouveau trait de népotisme. — On aurait jeté les yeux sur un professeur de la famille.

— Les Saint-Simoniens viennent à leur tour porter plainte contre le chef de la division des beaux-arts, M. Hippolyte Royer-Collard. Voici les faits : M. Durand, fabricant de médailles, a déposé depuis long-temps, nous disent les Saint-Simoniens, au bureau de M. Dumont, chef du bureau des médailles de la division de M. Royer-Collard, un coin à l'effigie de Saint-Simon, pour obtenir l'autorisation de faire frapper la médaille. Après de longs délais il a été répondu que *le ministre refuse l'autorisation*, et l'on n'a pas fait connaître le motif de ce refus. Les Saint-Simoniens réclament de M. Hippolyte Royer-Collard, et du ministre du commerce, M. d'Argout, l'explication du refus non motivé dont M. Dumont a dû se rendre l'organe passif.

— M. Léopold Robert va quitter Paris sous peu de jours. Il doit se rendre d'abord en Suisse, et de là à Florence, où il se propose de fixer son séjour.

— Après un violent orage qui a dévasté et bouleversé le terrain d'une montagne située dans le département de l'Arriège, on a découvert, à Saint-Jean-des-Verges, dans un champ au nord du village, onze médailles antiques d'une assez belle conservation : deux as, trois consulaires et six impériales. Ces monumens, témoins irréfragables du passage du peuple roi dans ces contrées, ont été déposés dans le cabinet des antiquités de la bibliothèque de Foix.

— *La Gazette de Madrid* nous apprend qu'une découverte du même genre, toujours si intéressante pour les arts et pour la science historique, vient d'être faite en Espagne. Un laboureur des environs de Lugo, en Galice, en labourant tout récemment son champ, a trouvé deux vases de terre renfermant quelques livres de monnaies d'or à l'effigie des empereurs Néron, Vespasien, Adrien et Trajan. Quoique ces monnaies aient été ensevelies pendant des siècles, elles se sont conservées comme si elles venaient d'être frappées. Chaque monnaie est du poids d'environ deux gros et demi, et l'or est de première qualité.

— On nous annonce qu'un député se propose de soumettre à la Chambre un projet de loi tendant à défendre qu'aucun monument public puisse jamais être détruit ou détourné de sa destination primitive, sans qu'une loi expresse soit rendue à ce sujet. Il doit demander en même temps que tous les monumens commencés soient achevés, si une loi n'ordonne pas la suspension ou la destruction des travaux déjà faits. Dans l'intérêt des arts, nous applaudissons hautement à cette proposition; et si elle est soumise à la Chambre, nous nous proposons de traiter avec développement toutes les questions qui ne peuvent manquer d'être soulevées à ce sujet.

— Comme on devait s'y attendre, on a entrepris de nous donner la parodie du drame de M. Victor Hugo. Deux théâtres se sont mis à l'œuvre. Etait-ce chose facile? était-ce chose possible? Qu'est-ce que la parodie d'un drame? L'imitation des faits, des situations, des personnages et du langage employés dans ce drame, imitation où tout est exagéré, tourné en ridicule et poussé à l'absurde. Or *Marion*, telle que le poète nous l'a montrée, pouvait-elle être parodiée réellement sans tomber dans des grossièretés telles, que des spectateurs qui se respectent pussent les supporter?

Cela s'est hasardé cependant; aussi nous avons vu, au théâtre du Vaudeville, l'actrice, chargée de nous représenter l'ignoble image d'une coureuse de rues, honteuse et embarrassée de son rôle, se trouver absolument incapable d'essayer de le jouer. La pièce d'ailleurs se ressent de la gêne involontaire où les auteurs se sont mis, pour forcer les situations, le langage; mais dans le drame, la passion et l'expression poétique en voilent la hardiesse. Cette parodie n'est pas même gaie, et lorsqu'on ne siffle pas par dégoût, on est bien près de bâiller par ennui; elle a pour titre MARIONNETTE, *drame en cinq actes et en vers, imité de la parodie de la Porte-Saint-Martin;* et c'est vraiment ce titre qui est la meilleure plaisanterie de tout l'ouvrage. Les auteurs sont MM. Dupeuty et Duvert.

— Aux Variétés on nous a donné GOTHON *du passage de Lorme, imitation en cinq endroits et en vers de Marion de Lorme,* BURLESQUE de MM. Dumersan, Brunswick et Céran. Les mêmes reproches adressés à la pièce du Vaudeville s'appliquent à celle des Variétés. Cependant, l'ouvrage tournant plus à la farce, étant joué sur un théâtre où les propos grivois, les calembourgs, et même la gravelure, sont en quelque sorte naturalisés, le parterre s'est montré moins scrupuleux; il y a donc eu là une sorte de succès : Odry et mademoiselle Pauline y sont pour une grande part.

— Mademoiselle Mars, que nous voyons avec peine avoir souvent des démêlés qui l'appellent devant les tribunaux, vient de perdre le procès qu'elle avait avec la Comédie-Française. Mademoiselle Mars, sociétaire de Théâtre-Français, refusait de jouer sous le prétexte de maladie et voulait toucher les 30,000 fr. que le théâtre lui donne à la condition de jour dix fois par mois. Le tribunal de première instance a jugé la question en faveur du Théâtre-Français. On assure que, d'après cette décision, mademoiselle Mars ne voulant pas perdre ses appointemens s'est décidée à reprendre son service au théâtre. Déjà même l'on parle d'un ouvrage nouveau dans lequel elle doit faire sa rentrée.

Beaux-Arts.

GRANDS PRIX.

Concours de Sculpture.

Le concours de sculpture de cette année est de beaucoup plus faible que celui de l'année dernière. Personne dans le nouveau concours n'a donné les mêmes promesses, offert les mêmes espérances que MM. Daumas et Etex. Il y avait dans l'exécution énergique et consciencieuse du premier, dans la composition ingénieuse et sage du second, quelque chose même de plus haut que des promesses et des espérances, un talent réel. MM. David et Pradier pouvaient justement s'applaudir et se glorifier de ces deux élèves.

Cette année, M. David a manqué à l'appel ou du moins aucun de ses élèves ne s'est présenté au concours. Un seul, M. Simart, est venu montrer le fruit des leçons qu'il reçoit de M. Pradier, et son œuvre n'est pas un des meilleurs du concours.

La question se videra entre les élèves de M. Bosio et de M. Cortot. M. Cartellier et M. Ramey y seront bien aussi pour quelque chose. Mais les sept concurrens appartiennent la plupart à l'un des deux premiers maîtres que nous avons nommés.

Faut-il attribuer l'impression désagréable que la vue du concours nous a laissée à la récence du Salon? Peut-être bien. Après avoir épuisé, pendant trois mois et plus, toutes les exigences de la satiété, après avoir dédaigneusement examiné près de quatre mille ouvrages, parmi lesquels quarante tout au plus méritaient une attention sérieuse, bien que le Salon de cette année fût peut-être le plus beau qu'on ait jamais eu en France, même en y comprenant celui de 1808, on conçoit sans peine qu'on apporte à l'école des Petits-Augustins une disposition d'esprit peu favorable aux élèves. On est, volontiers et malgré soi, plus sévère qu'on ne devrait l'être.

Et cependant, quand on réfléchit sérieusement sur l'importance réelle de ces concours, quand on songe que la plupart des candidats ont vingt-cinq ou trente ans, on est tenté de s'attribuer le droit de les juger presque aux mêmes conditions que leurs maîtres. La plupart d'entre eux ont huit ou dix ans d'études. Ils ont poursuivi à loisir sous toutes ses faces l'étude du torse, du masque et des membres; ils savent faire à merveille, au moins selon les principes qu'on leur enseigne, un bras et une main.

Que leur manque-t-il donc? de l'invention et du style, c'est-à-dire ce que personne ne saurait leur apprendre.

Il arrive aux Petits-Augustins ce qui arrive rue Bergère. Tous les ans on donne un grand prix de composition musicale. M. Vieillard accommode, vaille que vaille, une cantate en vers libres, qu'on appelle *dithyrambiques*. Il y met la strophe, l'antistrophe, le récitatif obligé, le chœur officiellement recommandé; M. Alexis Dupont ou M. Adolphe Nourrit, madame Damoreau ou madame Dabadie exécutent l'œuvre du lauréat devant la quatrième classe de l'Institut, et cependant je cherche vainement autour de moi, chez Schlesinger ou Pacini, sur les affiches de nos théâtres, sur les pianos de nos salons, les partitions de ces messieurs que l'Institut a couronnés.

Pour la sculpture même pénurie que pour la musique. Depuis Vien, c'est-à-dire depuis 1763, on envoie tous les ans à Rome, un sculpteur qu'on a proclamé homme de talent, et sauf quelques rares exceptions, qui ne font qu'affirmer la loi, on ne trouve dans nos musées, dans nos jardins, sur nos places publiques, aucune statue, aucun monument qui révèle à la France un nouveau Phidias.

Le sujet proposé cette année était *la Mort de Caton*. Le programme, il faut le dire, est d'une rédaction ridicule. L'argument du concours y est indiqué d'une façon vague et bizarre. Puis l'Académie ajoute qu'elle permet d'introduire dans le bas-relief l'enfant qui est venu apporter l'épée à Caton.

Supposez que le Conservatoire permît aux élèves, par une clause expresse, d'introduire dans l'instrumentation d'un morceau la clarinette ou le hautbois, ne devrait-on pas accueillir une pareille permission par un fou rire?

Or, qu'on y prenne garde, l'indulgence de l'Académie ne va pas à moins qu'à passer condamnation sur le hautbois.

Sur sept bas-reliefs exposés cette semaine aux Petits-Augustins, il n'y en a pas un qui soit composé avec les élémens primitifs et indispensables de toute composition, je veux dire tout simplement avec des idées trouvées ou acquises, personnelles ou apprises.

J'ai vainement cherché dans toutes ces *morts* quelqu'un qui mourût, dans tous les Romains jeunes et vieux qui s'empressent autour de l'illustre suicide quelqu'un qui prît à lui, à sa vie ou à ses souffrances, un intérêt véritable et profondément senti. Les attitudes, les gestes, les regards, les têtes, les draperies, les torses, les membres mêmes, sont la plupart des ressouvenirs lointains ou prochains de morceaux connus. M. Ramus, par exemple, a pris à M. Drouais le Cimbre de son *Marius;* et il y a dans sa copie une si exacte littéralité, une si grande simplicité, une franchise tellement naïve, qu'il aura dû dire,

en achevant ce morceau, ce que Molière disait de Cyrano de Bergerac ou de Scarron : *Je prends mon bien où je le trouve.* A la bonne heure, mais il faut mieux entourer ses larcins. Les bas-reliefs de MM. Ramus, Jacques, Simart et Jouffroy sont les plus faibles des sept. Celui de M. Jacques surtout ne donne aucune espérance. Il y a long-temps déjà que M. Jacques court la carrière des concours, et il ne fait pas de progrès appréciables. Quant aux trois autres concurrens que nous n'avons pas encore nommés, MM. Brian, Bion et Bouly, le premier et le troisième, élèves de M. Bosio, et le second de M. Cortot, leurs bas-reliefs se distinguent par des mérites spéciaux et individuels; mais ces mérites, que d'ailleurs nous ne prétendons pas contester et que nous nous plaisons même à proclamer hautement, ne rachètent pas suffisamment l'absence totale d'animation et de vie qui se fait remarquer dans leurs compositions.

Dans le bas-relief de M. Bion, le torse de Caton est assez bien exécuté, mais il n'a pas l'âge attribué à l'acteur. Le médecin placé à droite du spectateur est drapé lourdement et d'une façon triviale, et de telle sorte que l'origine et l'articulation de sa cuisse droite semblent, par le mouvement que l'auteur a imprimé à tout son personnage, remonter jusqu'à la clavicule. On aurait tort de prendre cette remarque, si singulière qu'elle puisse paraître, pour une exagération puérile, et d'ailleurs elle est facile à vérifier.

Le bas-relief de M. Bouly présente des portions préférables à l'œuvre de M. Brian. Il y a moins de lourdeur et de banalité; mais les jambes de Caton m'ont paru trop courtes, et puis l'auteur a méconnu les notions les plus simples, les principes les plus élémentaires qui doivent constamment présider à la composition d'un bas-relief. Dieu merci, nous sommes loin d'adorer comme inviolables les lois posées pour les arts, et nous admettrons toujours les exceptions que le succès justifiera ; mais il ne faut jamais négliger de donner à la succession des plans, à l'ordonnance des lignes, une harmonie qui facilite l'intelligence générale de la scène, et qui loin de nuire à l'effet des détails, les relie au contraire, leur donne plus de saillie et de clarté, et concourt à l'effet décisif et voulu.

Il nous a semblé que M. Bion avait composé plus sagement, plus sensément la scène qu'il a voulu représenter. Il y a dans son bas-relief plusieurs motifs heureux, et entre autres une femme placée à gauche du spectateur et sur le dernier plan. Malheureusement l'exécution est ronde, insignifiante. L'artiste a substitué à l'énergie que le sujet réclamait impérieusement une certaine gentillesse uniformément polie, qui est loin de suffire; et puis les motifs même que nous louons ne sont pas inventés, mais officiellement souvenus.

Que s'il fallait résumer notre avis d'une façon précise, nous dirions d'abord qu'on ne devrait pas donner de prix cette année; voilà pour le concours actuel : mais nous voudrions aussi conclure de nos précédentes observations que les sujets antiques, tout antiques qu'ils soient, ne doivent pas être uniquement traités avec les lambeaux de l'antiquité. Je ne sais rien de moins grec et de moins romain que le *Milon* de Pierre Puget, et cependant quel admirable morceau !



Litterature.

—

UNE NUIT D'AUTOMNE.

1829.

Il est un livre mystérieux que chaque siècle augmente d'un chapitre sans le compléter, ce livre est l'histoire de la femme. Nous aussi, nous avons une épisode en portefeuille. C'est quelques pages que nous voulons coudre à la grande chronique; sur ce prêtez l'oreille, ceci mérite attention. Mais avant, comme à toute narration, chapitre, roman, livre, etc., que vous voudrez, il faut une épigraphe. Voici la nôtre :

> Un advis bien important est de prendre toute chose en leur temps et saison, et bien à propos; et pour ce, il faut surtout esviter précipitation ennemie de sagesse, marâtre de toute bonne action; vice fort à craindre aux jeunes gens et bouillans.
>
> P. Charron. (*De la Sagesse.*)

La campagne, ennuyeuse l'hiver, est trop chaude l'été, et pas assez complète au printemps; c'est donc en au-

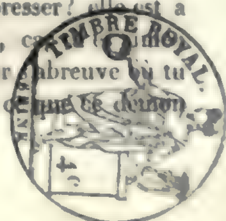
tomne qu'il est agréable de s'y rendre en bonne et nombreuse compagnie, pour y jouir en trois mois de tous les plaisirs de l'année. Donc, en l'automne de l'année 1829, nous nous trouvâmes une belle et nombreuse assemblée à vingt lieues de Paris, dans le charmant château d'une très-aimable femme; c'est, pour ce genre de détails, tout ce qu'il est bon d'en savoir. Du reste la femme était spirituelle, jolie, et tant soit peu coquette, ce qui fait qu'elle plaisait à tout le monde, et que chacun avec espoir lui débitait toutes les faveurs de ses pensées, langage obligé de qui *fait la cour*.

Un soir, après le retour des chasseurs, après le dîner, après le thé, le punch, le piano, et tout ce qui se fait à la campagne pour tuer le temps de sept heures à minuit, il fut question d'aller se coucher. La journée ayant vu arriver de nouveaux personnages, des chambres furent doublées, c'est-à-dire que deux amis furent mis dans la même; et comme le temps était superbe, d'autres jeunes gens allèrent chercher gîte dans la grange par partie de plaisir. De ce nombre fut une de nos connaissances, Lionnel, grand buveur, grand chasseur, hardi et délibéré, souvent en pointe de vin; mais d'ailleurs aussi beau garçon que le plus beau des officiers de carabiniers en garnison à Versailles, et, par principe, conduisant l'amour auprès des femmes comme un général conduit le siége d'une place forte, quand il la sait devant être secourue. Les bougeoirs distribués, les bonsoirs donnés, chacun gagna son logis. Quelques conversations eurent encore lieu dans les corridors, puis les portes se fermèrent, les lumières s'éteignirent, et le plus grand silence régna dans le château vers une heure du matin.

Parmi ceux qui s'étaient trouvés dans la nécessité de faire chambre commune, deux amis, au lieu d'y rencontrer cette gêne, compagne inséparable de ces sortes d'arrangemens, saisirent avec empressement l'occasion qui leur était offerte pendant ses longues heures, le mystère, le charme enivrant et doux d'une belle nuit, de se confier les agitations, les peines et les espérances de leurs jeunes cœurs. Chacun écoutait l'autre avec impatience, voulant à son tour soulager son âme du secret d'amour qu'il désirait faire partager à son camarade; c'était bien bas, religieusement, avec des tressaillemens au cœur et des feux de joie dans la tête, qu'ils parlaient, car ils étaient jeunes, à leur première passion, et enivrés jusqu'au délire de cette première femme qui avait écouté, le sourire sur les lèvres et sans les faire chasser par ses gens, l'aveu de leur amour.

« Oh! disait l'un avec un long soupir de plaisir et d'oppression, si tu la connaissais, si tu savais et son amour chaste et pur, et la douceur de ses paroles, la beauté de sa taille, de ses traits, de tout ce qu'il y a en elle, enfin, tu concevrais mon bonheur! Je l'ai aimée le jour où je l'ai vue; mais je n'osais pas le lui dire, j'osais à peine le penser. C'est peu à peu qu'elle et moi avons découvert notre secret, car elle aussi m'aimait; mais mariée à un homme si peu digne d'elle, si peu capable de l'apprécier, cependant elle combattait de tous ses devoirs d'épouse et de mère l'attrait qu'elle se sentait pour moi. Tiens, Édouard, tu vas me trouver bien niais; mais quand vint le moment de lui dire je vous aime, je ne pus jamais m'y résoudre. Je lui écrivis; puis restai, lui ayant remis la lettre, toute une journée à trembler, à craindre, à n'avoir plus la tête à moi; je ne sortis pas de ma chambre, où il me serait impossible de te dire ce que je fis. Le soir arrivé, elle m'envoya prier de venir lui parler. J'hésitai long-temps; enfin je m'y rendis tremblant, confus, et pouvant à peine marcher ou parler. Elle me reçut avec bonté, mais avec tristesse, me fit asseoir près d'elle, et fut long-temps à me regarder sans rien dire, et moi j'étais horriblement mal à l'aise; mais je ne dis non plus mot. Un tremblement convulsif agitait tous mes membres, et j'étais fort pâle; mes dents se choquaient comme par la fièvre. Enfin, alarmée de l'état dans lequel elle me voyait, elle me dit d'une voix douce, tremblante et pleine de compassion: « Mais, mon ami, vous êtes fou; voulez-vous me compromettre affreusement? Ah! je suis assez malheureuse. » Et comme je m'étais emparé de sa main sans trouver une parole à lui répondre, ma tête tomba sans force sur son épaule; alors elle ajouta: « Pauvre ami, comme il souffre! Charles, écoutez-moi, je le veux; je ne puis vous aimer comme vous l'entendez. Vous savez tous mes liens; mais je veux être votre sœur, votre amie, la confidente de votre vie. » Puis mes lèvres sèches et brûlantes cherchant les siennes, elle me repoussait doucement. « Charles, me disait-elle encore, tout ceci est trop dangereux pour nous; il faut ne pas nous voir seuls; vous me faites bien mal, ayez pitié de moi; je suis faible; préservez-moi de moi-même, et je vous en saurai gré toute ma vie, et vous aurez toutes mes affections. » Ses beaux yeux étaient humides, ses lèvres et ses mains suppliaient. J'eus la force de la fuir, et me laissant tomber à genoux près d'elle, je l'adorai comme une madone.

» Depuis ce jour, Edouard, notre amour alla toujours croissant, mais pur; une ardeur inconcevable me brûlait et me dévorait, et j'étais heureux de souffrir ainsi pour elle; la voir dans le monde était déjà un grand bonheur pour moi, lui donner le bras était mon souverain bien; mais le démon puissant qui s'agitait en moi me disait sans cesse: Comment, laisseras-tu toute ta vie cette belle créature sur ton cœur sans vouloir l'y presser? elle est à toi si tu oses le tenter; va sans crainte, car [illegible] un autre, un mari froid et sans amour s'abreuve où tu n'oses poser tes lèvres. Que sais-je tout ce que ce démon



disait à mon oreille! j'avais la tête perdue. Enfin une nuit le mari fut absent, je ne sais pourquoi; je me trouvais chez elle à la campagne, une résolution désespérée me saisit, et sans projets arrêtés je sortis de ma chambre: le cœur me battait tellement que les battemens s'entendaient, le sang me bourdonnait aux oreilles; je marchai sans y voir, j'ouvris une porte, une seconde, et me trouvai près de son lit. Au bruit que je fis en écartant ses rideaux elle s'éveilla, puis s'enveloppant de ses couvertures elle me regarda fixement d'un air de crainte et de colère; alors toute mon audace disparut, et je demeurai devant elle anéanti et sans respiration; mes mains se joignirent et mes yeux ouverts et fixes ne pouvaient ni se baisser ni la quitter, j'étais fasciné; sa colère fut d'abord terrible, sans pitié et pleine de mépris, elle m'accabla, je voulus dire une parole pour demander grâce, pardon, miséricorde, elle se mit à pleurer; puis sortant de son lit sanglotante et navrée, elle me prit au bras, me conduisit au crucifix qui ornait le pied de son lit, et me dit d'une voix que je n'oublierai de ma vie: « Charles! Charles! vous pouvez tout, je suis en votre pouvoir, maintenant en présence de ce Dieu à la garde duquel je me confie, et de ma fille qui est là endormie en son berceau, abusez de ma faiblesse, vous le pouvez, mais vous me donnerez la mort. » Il y avait en elle un tel air de douleur et de détermination que j'en fus effrayé, et le cœur déchiré de mille douleurs je revins à ma chambre, où je passai le reste de la nuit à pleurer et à prier sans pouvoir reprendre mes esprits.

» Depuis lors nous avons toujours vécu dans de cruelles alternatives de combat et de tranquillité; mais le repos était à jamais perdu, mes sens s'étaient fait entendre, elle savait mes désirs, et quant elle se trouvait seule près de moi elle craignait sans cesse d'avoir à les combattre. Ainsi nous sommes malheureux tout en nous aimant! que veux-tu, ce n'est que ma sœur, mon amie, bien bonne, bien tendre, et je cherche quelque chose de plus; quand nous sommes trop agités, nous lisons ensemble quelque céleste prière, nous invoquons quelque secours divin, et nous reprenons du calme; mais cela ne peut durer, cela nous fait mourir à petit feu; je ne sais comment tout ceci se terminera, mon cher Edouard, j'ai le cœur bien malade, et de funestes pressentimens me poursuivent. Voilà mon histoire. »

Édouard serra la main de Charles, et comme ils partageaient le même lit, il fut quelque temps à essuyer de son mouchoir les larmes qui coulaient sur ses joues, et après quelques instans donnés à ce soin d'amitié, il commença ainsi à dérouler son cœur à son ami, devenu silencieux et attentif. « Hélas! mon cher Charles, tes douleurs sont les miennes: depuis deux ans j'aime avec passion une femme comme tu trouves ta maîtresse, belle, bonne et charmante, et j'en suis aimé, je crois, vivement. La timidité qui te prit à dire ton amour ne m'a pas fait souffrir ses tourmens: j'osai tout avouer; mais, quoique marié, le cœur de celle que j'aime a conservé tant d'innocence, et repousse toujours avec un tel ascendant de pureté les brûlans désirs de mon ame, que je n'osais jamais pousser à bout sa résistance. Je la voyais souvent, et tous les jours elle semblait m'aimer d'avantage. Une fois, après un voyage, sa joie de me revoir fut si grande qu'elle me laissa prendre sur sa joue un premier, un seul baiser. Te dire ce que j'éprouvai est impossible; ce baiser, au lieu de me calmer, me fit un mal affreux, je perdis le sommeil, mon sang s'enflamma, et l'été dernier, chez elle, à la campagne, je devins tout à coup gravement malade; les soins les plus affectueux me furent prodigués, le mal cessa, les forces me revinrent, avec elles les douleurs poignantes qui me rongeaient; enfin, un soir; écoute bien, Charles, ceci ne sortira jamais de ma mémoire; un soir elle me vit si triste, si souffrant, si abattu, qu'elle me prit en pitié. Au moment de se retirer, elle s'approcha de moi, elle était fort pâle, et me présentant mon bougeoir, elle me dit d'une voix presque inintelligible, à force d'être basse et tremblante: Édouard, laissez votre porte ouverte, il faut absolument que je vous parle; ensuite elle passa dans sa chambre et me laissa sans mouvement cloué à ma place, doutant de ce que j'avais entendu; puis mes facultés me revinrent, je compris tout à coup mon bonheur. Mon abattement, mes douleurs, mes longues souffrances disparurent, je me sentis un autre homme, ma tête et mon cœur pouvaient à peine contenir la joie qui m'animait, tout mon être éclatait en musique de volupté, d'amour et d'espérances. Je gagnai ma chambre, que j'arrangeai, que je parai; j'aurais voulu mettre partout des fleurs, parfumer l'air qu'elle allait respirer: l'instant d'après je me promenai de long en large, sans pensée, sans idée arrêtée; j'étais épouvanté de ma félicité. Il faisait un clair de lune magnifique, j'éteignis ma bougie dont la lumière me faisait mal, et restai ainsi dans une obscure clarté, attendant de toutes mes facultés. Cependant les lumières s'éteignaient dans le château, tous les bruits de corridors avaient cessé, les domestiques avaient depuis long-temps gagné leurs chambres et s'étaient couchés, un silence creux et profond régnait partout, je sentis qu'une des plus grandes joies de la vie allait m'arriver; je fus pris d'un affreux tremblement, je me jetai à genoux sur mon lit, les mains jointes et serrées, respirant à peine, de peur que le bruit de ma respiration m'empêchât d'entendre. Je ne sais combien je restai ainsi, croyant à chaque instant reconnaître des pas et m'apercevant ensuite de mon erreur; un long temps se passait et les battemens de mon

cœur et mon inquiétude s'augmentaient, tout à coup les marches de l'escalier dérobé, qui de sa chambre conduisait à la miènne, commencèrent à craquer, mais faiblement, et l'on s'arrêtait à chaque pas, tremblant de se faire entendre, il me semblait que ces marches ne finiraient pas, enfin le bruissement d'une robe s'approcha de plus en plus, j'entendais la main qui se guidait contre la muraille, la respiration retenue et la légère pression du pied qui craignait de s'appuyer, et moi je ne pouvais bouger, frissonnant sur mon lit, je n'avais plus la tête à moi quand ma porte s'ouvrit : elle parut, Charles, pâle, au clair de lune, blanche, sa divine taille retenue seulement par la ceinture d'une robe de chambre de mousseline, je crus un instant voir quelque ombre, quelque illusion d'un songe, tant elle était décolorée et sans paroles. Un cri déchirant sortit de ma poitrine; je me jetai à ses genoux, et, sans dire un seul mot, dans ma rage d'amour, je la serrais convulsivement entre mes bras.



Elle n'opposait aucune résistance, restant dans son effrayante immobilité, et moi j'étais au moment de la perdre ou de la conquérir à jamais quand, d'un mouvement violent, elle s'arracha de mes bras, se mit à genoux devant moi, joignit les mains, ses pleurs coulaient sans s'arrêter, et sa bouche, sans faire entendre un son, s'agitait comme si elle eût voulu m'implorer. Debout, enivré près d'elle, je la contemplai ainsi long-temps; puis enfin vaincu, mes sanglots brisèrent ma poitrine, et je lui dis : Pars! pars! tout à l'heure il ne sera plus temps. Je la poussai violemment. Pars, Louise! lui criai-je une dernière fois d'une voix effrayante. Elle sortit se soutenant à peine, et.....

« Quelle Louise, dit Charles.

— Ai-je dit Louise? reprit Edouard.

— Oui, oui, tu as dit Louise; quelle Louise?

— Aussi bien tu es mon ami, Charles, je puis te confier ce secret, le bonheur de ma vie, c'est Louise de Mercy, la maîtresse de ce château; Louise notre hôtesse, m'entends-tu? »

Mais Charles se levant et sautant hors du lit avec emportement : « Non, non, cela ne se peut, tu rêves, tu es fou; Louise de Mercy, ta bien-aimée! tu n'as pas tes sens, malheureux; c'est ma belle maîtresse, à moi, celle pour qui je meurs enfin, comprends-tu cela, Edouard? Elle ne peut être ta maîtresse. Oh! je t'en prie, démens tes paroles! »

Edouard, hors de lui à son tour, se leva pâle de colère et de surprise : « Charles, cria-t-il à son ami, tu plaisantes mal à propos, Louise est à moi; pour elle j'ai passé des mois sans dormir, pour elle j'ai tout abandonné, pour elle je suis devenu presque fou; Louise n'appartient à personne qu'à moi, qui ne l'ai même pas possédée!

— Tu as menti, Edouard, tes lèvres ne l'ont jamais approchée; tu as menti, entends-tu, elle n'est rien pour toi : si tu le soutiens encore, hors d'ici promptement. Tiens, voilà ton épée, il faut qu'un de nous la débarrasse d'un amour..... Mais tu as menti! » Et Charles se mit à rire d'un râle effrayant. Alors les deux amis saisirent leurs épées et se précipitèrent au jardin, altérés du sang l'un de l'autre.

Au jardin, la lune était sereine et claire, les bosquets étaient sombres; les deux jeunes gens s'arrêtèrent sous un bosquet et commencèrent, sans témoins, un combat de mort. Depuis quelques secondes les épées cherchaient les poitrines, quand un léger bruit se fit entendre. Charles et Edouard s'arrêtèrent, craignant d'être surpris. La fenêtre de Louise de Mercy s'ouvrit au château, un homme en descendit précipitamment, vint droit aux combattans : « Quoi! c'est vous, Charles et Edouard! — Toi, Lionel, » dirent-ils à leur tour. Mais ce dernier, mettant sa main sur leurs bouches : « Silence, vous savez mon secret; échappons-nous sans bruit. » Le mari m'a presque surpris. Et les trois jeunes gens disparurent à travers les massifs et les arbres, tout en causant fort bas.

De la fenêtre ouverte s'échappaient cependant des paroles prononcées d'un ton de voix doux et caressant : « Louise, mon amour, voilà aujourd'hui quatre ans que nous sommes mariés; n'est-il plus d'anniversaire? » Un baiser long et tendre fut la seule réponse de Louise, et la fenêtre se referma. Le lendemain, au déjeuner, les jeunes gens étaient rians, et presque caustiques. Madame de Mercy dormait encore, et ne descendit pas.

Comte H. DE



Aperçu des Publications.

—

LE ROI DES RIBAUDS[1],

PAR LE BIBLIOPHILE P.-L. JACOB.

Encore une fois, le savant bibliophile vient de secouer la poussière du seizième siècle et de mettre au jour une collection de tableaux aussi riches de coloris et de dessin que ceux de Delaroche et de T. Johannot : car ce sont de véritables peintures que ces pages consciencieuses où chaque personnage a le costume, le langage, l'allure, les manières qui lui sont propres; on dirait un vénérable manuscrit du moyen âge, au blanc vélin, aux lettres d'or et d'azur, aux arabesques multiformes qui brillent encore comme s'il sortait des mains du rubricateur; et tel est le livre de notre patient antiquaire. Autour d'une action intéressante, bien intriguée et bien conduite, il a su grouper des détails locaux dont l'exactitude ne fait pas le seul mérite; il supplée à l'insuffisance des documens et des modèles; il renferme plus de faits en dix lignes qu'une dissertation en vingt mémoires; il taille un pourpoint plus adextrement que le maître-cousier du roi; il dresse un festin, il ordonne un pas d'armes, il est peintre de genre, d'histoire et de paysage. M. Jacob ne s'est pas effrayé des mille et une difficultés; sa palette a recueilli toutes les couleurs et toutes les nuances de couleurs possibles, et plein de son sujet, il s'est mis à l'œuvre. Son pinceau n'est pas une brosse.

Son héros, le roi des ribauds, dont le nom seul indique les attributions, est placé au milieu de la cour de Louis XII comme un type unique d'austérité et de gravité, qui forme un contraste étrange avec la nature de sa charge et les mœurs de ses déshonnêtes sujets. Pour connaître cet officier de la couronne, ce grand justicier des valets du roi et des *femmes folles de leur corps*, jetez les yeux sur le spirituel portrait qu'en en a tracé M. Johannot, tout pénétré qu'il était de la fidèle description du bibliophile : aussi n'a-t-il fait qu'employer les couleurs préparées par celui-ci dans la description du seigneur Jean Taleran de Grignaux :

« Il se fit un léger bruissement au milieu du taillis qui environnait la tonnelle, et les branches s'écartèrent pour donner passage à un homme de haute stature, mais tellement maigre qu'il ressemblait à un squelette vivant. Son visage se composait d'une peau bise et fanée, inhérente aux os de la face; son nez, saillant et recourbé, paraissait desséché comme un bec d'oiseau de proie; ses cheveux étaient ras et sa barbe longue, contre l'usage qui dura jusqu'à l'année 1520, où François I[er], en laissant croître la sienne, ressuscita une mode à laquelle se conformèrent même les gens d'église; sa vaste bouche, dégarnie de la plupart de ses dents, conservait, en guise d'échantillons, quatre crocs noirs et ressortant de ses lèvres ridées; des couleurs vineuses enluminaient la place de ses joues; et ses deux yeux ronds, à fleur de tête, lançaient des regards fauves et lubriques à faire avorter une femme enceinte; ses bras grêles et pendans descendaient jusqu'à ses genoux cagneux, tels que ceux d'un orang-outang, et ses larges mains osseuses s'étendaient toujours comme pour prendre; enfin son énorme pied aurait pu chausser les sandales du roi Charlemagne.

» Le costume bizarre du nouveau-venu ajoutait encore à la singularité de sa personne : une monstrueuse braguette, toute enflée de vent, représentait encore les anciennes attributions de sa charge. La braguette était un vêtement malhonnête annexé aux chausses et destinée à mettre en relief les parties du corps que la pudeur prescrit de cacher depuis Adam, qui couvrit sa nudité de feuilles de palmier; il était réservé à François I[er] d'introduire la braguette dans les modes de la cour. Un seul homme avait alors le privilége de la braguette, insigne non équivoque de sa profession. Il portait sur sa tête pelée un bonnet de laine jaune avec une image en or du dieu Priape, et une espèce de couronne d'argent formée d'attributs vénéréiques; son pourpoint de satin vert, à queues de merlus autour de la taille, serré et boutonné par devant, laissait à découvert un cou de cigogne saillant d'une collerette fraisée; ses chaussures de laine jaune à la martingale, c'est-à-dire s'ouvrant par derrière, le faisaient de loin ressembler à un perroquet au plumage jaune et vert; ses souliers à la poulaine se terminaient par un ornement peint figurant un objet indécent; sa ceinture de soie noire à boucle d'or, imitant celles que l'on voyait aux filles publiques avant les ordonnances, servait de baudrier à une courte épée auprès de laquelle pendait une trompe de corne; il tenait en main comme un sceptre un bâton d'ébène long d'une demi-aune, surmonté d'une tête de chien dorée pour désigner un pouvoir cynique. »

Le roi des ribauds se trouve encadré dans l'action principale; il en est l'ame. Cette action est le second mariage de Louis XII avec la princesse Marie, sœur de Henri VIII, roi d'Angleterre; Louis XII, usé d'âge et de maladies, que tourmente la folle espérance d'avoir un héritier direct, et qui, des bras de sa jeune épouse adultère, passe dans les bras glacés de sa *tant bonne femme Anne de Bretagne*, sous les caveaux de Saint-Denis. A la suite de ces deux grands personnages, on voit folâtrer une cour voluptueuse et galante : gentilshommes de satin, dames de brocard, chevaliers de fer. C'est l'amant de la reine, le noble lord Suffolk, qui doit hériter de la main de sa maîtresse; c'est le duc de Valois, qui déjà fait pressentir François I[er] et dont les amours mystérieux avec Anne Boleyn, gracieuse et fantastique création, forment un roman tout entier; puis à côté de cette gentillesse naïve et de ces élégantes privautés de cour, rampent et croupissent le crime, la prostitution et le maléfice; au milieu des brelans, des mauvais lieux et des alambics. Balthazar Villon, page du duc de Valois, et petit-fils du poète de potence, effronté menteur, pipeur de dés, audacieux et vindi-

[1] Deux vol. in-8°, *seconde édition*, chez Eugène Renduel, éditeur-libraire, rue des Grands-Augustins, n° 22.

catif scélérat, paraît là comme le Méphistophélès du drame où son maître, le Magnifique, joue souvent le rôle de Faust. Celui-ci est un nègre alchimiste, qui vend des poisons et la pierre philosophale. Quoi de plus plaisant que le désespoir du pauvre roi de France, qui ne trouve ni dans la nature ni dans la médecine le moyen de se donner un successeur de son fait, et que le nœud de l'aiguillette rend veuf de sa femme la première nuit de ses noces!

Le singulier mérite du docte bibliophile Jacob, c'est la scrupuleuse exactitude à retracer les us et coutumes d'autrefois; il a surtout décrit admirablement l'entrée de la reine à Paris, le jeu du Prince des Sots, le tournoi de la rue Saint-Antoine, le dîner à l'Hôtel-de-Ville, et surtout le duel à outrance entre le roi des ribauds et le page Villon. Cette lecture nous fait contemporains et spectateurs : on est juge du camp; on énumère la diversité et la richesse des armoiries; on entend les fanfares, les cris des hérauts. Voici le signal du combat : l'appelant est jeune et coupable, le défendeur est vieux et innocent. On assiste avec douleur à la douloureuse agonie du roi des ribauds; mais la justice d'en haut viendra bientôt : le vaincu sera réhabilité et le vainqueur ira pourir aux piliers de Montfaucon.

Il y a une scène d'un merveilleux effet, qui aurait de puissantes sympathies sur la toile animée d'un Delaroche ou d'un Delacroix : la scène de la fosse aux lions. La reine a reçu lord Suffolk, la nuit, dans son oratoire; mais Louis XII, sous les habits du roi des ribauds, vient interrompre ce tête-à-tête que sa jalousie lui a fait découvrir; Suffolk, pour sauver l'honneur de sa dame, essaie de descendre par la fenêtre. Des rugissemens l'avertissent trop tard qu'il est sans armes dans la cour des lions.

« Louis XII, aux premiers rugissemens, avait cessé d'ébranler la porte de l'oratoire et d'ordonner qu'on l'ouvrît; sa fureur s'était calmée, et un éclair de réflexion avait fait succéder le repentir à son funeste entêtement. Il se persuada que lord Suffolk, en s'enfuyant par la fenêtre, avait été dévoré par les lions : peut-être n'est-il pas la seule victime? Un silence de mort régnait dans l'oratoire. Il couvrit ses yeux de sa main, et s'esquiva promptement au milieu des nombreux assistans qui se multipliaient à chaque minute. Il supplia le diable de l'emporter pour le tirer d'embarras; et à la faveur de l'obscurité et du trouble, il ne fut pas reconnu. Beaucoup de nouveau-venus l'interrogeaient sans obtenir d'autre réponse qu'un geste désespéré. Il avait le cœur serré et le sang figé dans les veines à ces rauques rugissemens roulant d'échos en échos dans les profondeurs de Dédalus.

» Il fut contraint de passer sous une voûte voisine de la cour des lions; un homme se jeta en furieux au devant de lui : c'était le duc de Valois vêtu de sa toge et nu-tête.

» — Grignaux, mon ami, lui dit-il avec une noble énergie, prête-moi ta lame? J'en ferai meilleur usage que toi qui es vieil et débile, foi de gentilhomme! Demeure en oraison ce pendant

» En parlant ainsi, il lui arracha l'épée qu'il tenait renversée à la main, le remercia d'un coup d'œil, et partit. Louis XII, surpris de cette brusque allocution, avait livré son épée machinalement et montré son visage; mais le lieu sombre et la préoccupation du duc de Valois rendirent cette imprudence sans résultat. Le bon roi en s'éloignant se souvint tout à coup des derniers mots prononcés par son gendre, et frémit de l'extrême danger que le téméraire allait affronter; il fit un signe de croix, et leva les mains au ciel : il hésita un moment, et arriva hors d'haleine à sa chambre où l'attendait M. de Grignaux inquiet des cris et des rugissemens qui se confondaient. Il voulut donner un ordre, et ne put s'exprimer que par un geste que son confident n'entendit pas; il eut une défaillance suivie d'un délire de fièvre. Par respect pour son maître encore déguisé en roi des ribauds, M. de Grignaux s'abstint d'appeler des secours plus efficaces que ceux qu'il lui prodiguait.

» Le duc de Valois, possesseur d'une lame dont il ne connaissait pas la trempe, alla droit à l'entrée de la cour des lions, où il rencontra M. de Longueville, toujours armé, et le gardien des lions, gros, court vieillard, à l'air stupide et au sourire hébété, crasseux dans ses habits de bureau grossier, et faisant sonner ses clefs comme un geôlier de prison.

» — Mon cousin de Longueville, dit le prince croyant un refus impossible, venez çà me seconder en brave compagnon à l'encontre des lions du roi. Sus! dégainez!

» — Par M. saint Georges le bon chevalier! reprit le duc de Longueville qui eut peine à s'assurer que M. de Valois ne raillait pas, qu'est-ce à faire, monseigneur, envers ces formidables bêtes mal apprises en l'art de chevalerie? Outre ce, le larron englué dans la loge des lions est taillé en pièces à défaut de la hart ou autre supplice infamant.

» — Quel larron? Contez-m'en le conte, si le savez. Foi de gentilhomme! je cuidais qu'il s'était agi de quelque prince ou seigneur?

» — Non, non pas, nenni, monseigneur, repartit le gardien jouant avec son bonnet de laine : aussi vrai que j'ai nom Daniel le dompteur de lions, le cas fut tel : un larronneur moult audacieux entra de nuit dans icelle cour, et la grande lionne africaine, soupçonnant qu'il venait ravir ses lionceaux, rua-jus sa prison, rompit son esclavage et occit le pauvre infortuné.

» — C'est justice divine si le fait est advenu de la façon que vous dites. Mais voyons çà les ébats de madame la lionne, excellente mère à ses petits.

» On entendait rugir ensemble les lions captifs qui faisaient sonner leurs queues sur leurs flancs, et secouaient leurs barreaux à les ployer; mais pas un accent humain au milieu de ce concert formidable; tout donnait à penser que le patient n'existait plus, n'était que la lionne ne cessait point ses bonds impétueux et ses cris de rage maternelle. Sur un ordre de M. de Valois, le gardien ouvrit une étroite fenêtre grillée à claire voie, et le duc ne distingua d'abord qu'une lionne sautant à quinze pieds en l'air contre la muraille qu'égratignaient ses ongles tranchans.

» — Foi de gentilhomme! dit-il se délectant à ce spectacle.

qui donc oserait resserrer dans sa loge ce puissant animal? Mon cousin de Longueville, hasarderiez-vous d'imiter le seigneur Herculès?

» — M. saint Georges et aussi M. saint Michel ne réussiraient à ce faire, se récria M. de Longueville reculant : nonobstant, si je n'étais tout éreinté d'une grosse chute, vous me verriez poursuivre ce triomphe, et apprivoiser la lionne à l'instar d'un chien couchant.

» — Non, non pas, monseigneur, répartit le gardien; aussi vrai que j'ai nom Daniel, je ne voudrais, pour un bussard ou deux de lions d'or du roi Philippe, affronter l'ire léonine; car je sais ce que valent ces dents et ces griffes qui déchirent un taureau comme je fais une pomme.

» Mais les torches et les flambeaux qui brillèrent à toutes les fenêtres à la fois éclairaient un spectacle horrible, que des cris de stupeur avaient déjà révélé : autour de la cour circulaire étincelaient des yeux enflammés; les lions et les tigres tournaient dans leurs cages et s'élançaient contre les grilles de fer, étendant leur chaîne prête à se rompre. Une seule loge ouverte paraissait vide, d'où sortaient comme des miaulemens de chats en chaleur, tandis qu'une lionne de taille gigantesque, à la crinière blanchâtre, dardant sa langue dentelée et battant l'air de sa queue sifflante, le regard sanglant et la face contractée, essayait de grimper au mur, se dressait sur ses pattes robustes en bondissant à une hauteur prodigieuse, pour atteindre un homme cramponné aux aspérités et aux saillies de l'architecture, les mains et la bouche collées à la pierre et les pieds pendans, au-dessous d'une fenêtre qu'il ne pouvait rejoindre, parce que les sculptures, qui lui avaient servi d'échelons pour descendre, étaient déracinées et brisées à terre. M. de Valois poussa un cri en apercevant lord Suffolk livré à cette agonie, pire que la mort qu'il devait subir d'un moment à l'autre.

» — M'aide Dieu! dit-il en baisant la poignée de son épée, le roi des ribauds fit bien de m'armer chevalier. Sus! sus! M. de Longueville, assistez-moi de votre vaillance pour sauver un bon gentilhomme!

» — Par monseigneur saint Georges! répliqua le duc en reculant, que prétendez-vous tenter? Oh! M. de Valois, ne courez à votre perte inévitable! Vêtez au moins haubert et cotte de mailles.

» — Foi de gentilhomme! monsieur; un ferme courage et vif espoir en Dieu sont meilleure défense qu'armure à triple épaisseur; ains la couardise est mal engardée par cuirasse et morion. Sus, vitement, compère Daniel, ouvre à moi la barrière avant que ce cher seigneur tombe privé de vie.

» — Non, nenni, monseigneur, aussi vrai que j'ai nom Daniel.

» — Sus! dépêche sans plus arraisonner : j'ai pris du champ et puis entrer en lice sous les auspices de monseigneur saint Denis, patron de France! Ouvre donc, de par Dieu!

» Le gardien ne se hâtait pas d'obéir : il tirait les verrous et embrouillait les cadenas; M. de Valois le menaçait de son épée en jurant sa foi de gentilhomme qu'il le traiterait comme la lionne. Enfin la porte s'ouvrit et se ferma derrière lui. Les rugissemens redoublèrent à son apparition dans le cirque, et les lions ébranlèrent leurs solides prisons. La lionne, avertie par ces nouveaux élans, abandonna sa proie pour se lancer sur son ennemi qui l'attendit de pied ferme; elle l'eût infailliblement renversé si M. de Valois n'eût fait un détour imprévu en lui portant un coup d'épée dans l'œil gauche. Cette blessure accrut la furie de l'animal, qui revint à la charge en rugissant de douleur; M. de Valois, aguerri dès l'enfance aux exercices de corps, n'avait pas de rival en souplesse et en agilité; il évita encore un choc funeste et eut le bonheur de crever l'autre œil de la lionne qui devint plus furieuse et moins dangereuse, aveugle qu'elle était, courant au hasard, heurtant les murs, mordant les barreaux, se roulant, se tordant et se plaignant. Son adversaire la harcelait et la criblait d'estocades sans parvenir à s'en rendre maître; même il se vit plusieurs fois pressé par le farouche animal dont le poil fauve ruisselait de sueur et de sang.

» — Au nom de Dieu et de tous les saints! s'exclamait incessamment lord Suffolk que le dévouement de M. de Valois rendait insensible à son propre péril, mon bon cousin, allez-vous-en ou je me jette en bas! Ah! mes amis, n'est-il pas une arme quelconque? Si j'avais un ferrement pointu! O mon noble seigneur, reculez-vous! A moi une épée! Je promets une montjoie d'or à qui me baillera un bâton offensif! Par grâce, oyez ma requête, bonnes gens.

» Le gardien, alléché par la récompense promise, lui jeta une hache d'arme qui s'ébrécha sur le pavé. Aussitôt lord Suffolk, avec la légèreté d'un écureuil qui saute de branche en branche sur un arbre, s'accrocha de loin en loin aux angles des ogives et aux arêtes de pierre; puis, dès que ses pieds eurent touché le sol qui leur manquait depuis si long-temps, il ramassa la hache de ses mains meurtries et bleuâtres, la balança un instant sur sa tête, et fendit le ventre de la lionne, qui resta couchée sur le dos et râlant à peine. Des applaudissemens et des clameurs de joie s'élevèrent de toutes parts; les deux vainqueurs se tenaient embrassés. »

Le moyen âge respire dans cette vaste composition, où Walter-Scott reconnaîtrait son élève. Aux scènes d'amour les plus délicieuses et les mieux touchées, succèdent les émotions fortes et poignantes de la tragédie. L'histoire est si intimement liée au roman, qu'on a peine à séparer l'une de l'autre; l'intérêt ne cesse jamais, et ne se ralentit pas même un instant; mais, ce qui contribue à le raviver, c'est la couleur saillante du style, c'est le franc-parler du seizième siècle, la langue ingénieuse et pittoresque de Clément Marot, Rabelais, la reine de Navarre et Brantôme : pensées bizarres, images comiques, jurons extraordinaires, expressions empruntées au grec, au latin et à l'italien; rien de plus heureux que ces tournures capricieuses, ces phrases faites, ces gallicismes perdus, et ces pochades de dialogue si vrais, que l'œuvre du bibliophile Jacob, déterrée dans les ruines d'une abbaye, écrite sur un gothique parchemin, avec des enluminures sans perspective et des initiales enjoli-

vées, passerait aujourd'hui pour le type inconnu de l'art au bon vieux temps; et pas un ne voudrait croire qu'au dix-neuvième siècle on parle une langue morte avec autant de finesse et de vérité. Le genre créé en littérature par l'auteur des *Soirées de Walter-Scott*, des *Deux Fous* et du *Roi des Ribauds*, est le produit homogène de l'érudition et de l'imagination.



ANECDOTES HISTORIQUES ET POLITIQUES

POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE LA CONQUÊTE D'ALGER EN 1830,

PAR J.-T. MERLE,

Secrétaire particulier de M. le comte de Bourmont[1].

Cet ouvrage est le seul, dans le nombre de ceux qui ont été publiés jusqu'à présent, qui donne une idée pittoresque de la campagne d'Afrique. L'auteur, étranger à l'état militaire, n'a traité que d'une manière tout-à-fait accessoire les opérations de l'armée; son livre se compose d'une suite de tableaux qui présentent toutes les scènes de l'expédition sous un point de vue tour à tour sérieux, plaisant ou philosophique. M. Merle a fait la campagne en observateur; il s'est attaché avec soin à peindre le costume et les mœurs de l'expédition, à reproduire, dans chacun de ses épisodes, sa physionomie morale; à esquisser, dans chacune de ses anecdotes, les traits caractéristiques d'une conquête si riche de poésie, et qui parle aux imaginations avec tant d'éclat et de vivacité.

Quand tant de sources de prospérité pour la France ne se rattacheraient pas à la conquête de l'Afrique, elle serait encore un grand événement dans les fastes de notre gloire militaire. Jamais entreprise plus vaste ne fut exécutée avec tant de promptitude : trois siècles de honte et de servitude ont été effacés en moins de vingt jours. Cette côte de Barbarie, l'effroi des marins, va devenir une source de trésors; ce port d'Alger, si funeste à notre commerce, est aujourd'hui, grâce à la puissance de nos armes, un havre hospitalier. L'expédition d'Afrique n'est pas une de ces entreprises aventureuses, romanesques, sans but, sans résultat, une de ces conceptions gigantesques du génie dans lesquelles le bonheur et le repos d'une nation sont sacrifiés à la gloire du général et de ses soldats; elle est l'œuvre de la philosophie, de la morale et de la religion. Un temps arrivera où la conquête d'Alger sera jugée hors de l'influence de l'esprit de parti, alors seulement on en appréciera toute la grandeur.

Nos lecteurs liront sans doute avec quelque émotion la description de la tempête du 16 juin, qui a fourni à M. Gudin le sujet du beau tableau qu'il a exposé au salon; un grand intérêt se rattache à cet événement si simple dans des temps ordinaires, mais qui devenait d'une si haute importance dans ce moment. Si l'ouragan eût duré une heure de plus, le sort de cent vaisseaux eût été compromis, l'élite de notre marine pouvait être anéantie sur la plage de Sidi-Ferruch, et trente-cinq mille Français rester sans vivres et sans munitions sur une presqu'île inculte.

« Le 16, le soleil s'était levé comme à l'ordinaire, à travers de gros nuages, qui se détachaient sur un ciel pur, par masses énormes; leurs bords, d'un éclat plus vif que celui de l'argent le mieux bruni, ressortaient sur un fond d'un gris de tempête; l'atmosphère était lourde et étouffante : tout annonçait un orage d'Afrique. J'étais descendu vers la plage, pour y chercher un peu de fraîcheur : une inquiétude vague y régnait; les marins étaient soucieux, et tournaient tristement leurs regards vers le ciel. Cependant le débarquement du matériel continuait toujours; un grand nombre de chalands étaient dirigés vers la plage, et les matelots qui les remorquaient forçaient de rames pour arriver le plus tôt possible; ils semblaient craindre quelque désastre. Les officiers les plus prudens assuraient leurs ancres, doublaient leurs amarres, et dépassaient leurs perroquets pour soulager leur mâture; il régnait de toutes parts un silence effrayant; il semblait que tous les cœurs étaient comprimés par la crainte d'un événement fatal contre lequel le courage même était inutile : nous ignorions ce qui nous menaçait; mais nous avions le pressentiment d'un danger imminent.

» Vers neuf heures, nous sentîmes quelques gouttes de pluie; elles étaient rares et grosses, et laissaient, en tombant, de larges traces sur un sable brûlant. Quelques coups de tonnerre vinrent briser les masses de nuages noirs, qui, en se développant, couvrirent le ciel. Une brise de nord-ouest, serrée et bruyante, vint à souffler; et la mer, si calme et si unie quelques minutes auparavant, commença à blanchir et à se rider : en moins d'une demi-heure, elle devint horrible; les nuages venaient se briser avec un fracas épouvantable sur les dunes; la lame submergeait, en passant, les chaloupes, les canots, les chalands, et les petits bateaux qui bordaient le rivage. Les bateaux-bœufs et tous les bâtimens de transport étaient sans cesse tourmentés par un roulis des plus violens; le péril devenait à chaque instant plus effrayant; les cris de terreur des marins n'annonçaient que trop les malheurs qui se préparaient : la

[1] Un volume in-8° orné de quatre cartes. Paris, chez Dentu, libraire, au Palais-Royal, galerie d'Orléans.

moitié de la flotte courait le risque d'être jetée à la côte, et l'autre moitié pouvait être forcée de filer ses cables, et d'appareiller dans le plus grand désordre; déjà plusieurs bâtimens dérapaient, et *la Vigogne* ayant chassé sur ses ancres talonnait sur les rochers à chaque coup de mer, et tirait sans relâche des coups de canons de détresse. La terreur et le désespoir étaient dans toute l'escadre. Je reconnus la vérité de l'expression de Salluste sur cette côte dangereuse: *Mare sævum, importuosum.* Nos troupes, encore sans abri contre des torrens de pluie, regardaient avec douleur ce triste spectacle et ce combat des élémens qui pouvait amener la destruction totale de nos approvisionnemens, de nos munitions, de tout notre matériel, et nous laisser sur une plage inculte, livrés, sans défense et sans espoir de secours, à la fureur de nombreux ennemis! Ce qui complétait cette scène de désolation, c'était la vue de bandes de Bédouins qui parcouraient dans le lointain la plage, pour saisir le moment où quelques vaisseaux feraient naufrage, afin d'aller piller leurs débris et massacrer les équipages. »

Ce tableau est effrayant, et l'admirable page de Gudin est empreinte du sentiment de terreur qu'il inspira à tous ceux qui en furent témoins; d'autres artistes ont étudié les différens épisodes de la campagne et ont rapporté de nombreuses études qui enrichiront un jour nos galeries. Voici ce que M. Merle raconte de leur zèle, après avoir décrit les embarras qu'il éprouva pour naturaliser en Afrique les bienfaits de la presse. Le temps apprendra si les Arabes et les Maures auront à se féliciter de cette importation. Les Turcs sont peu curieux de ce genre d'industrie; il n'existe, à ce que nous croyons, en Afrique, qu'une seule imprimerie au Caire, et le pacha la surveille avec soin. Il y a une imprimerie impériale à Constantinople, mais elle n'est qu'un objet de curiosité, il est même très-expressément défendu de la faire servir à l'impression du Coran. A Smyrne on imprime un journal qui ne s'occupe que des affaires d'Europe et qui ne traite la politique de l'Orient que sous le bon plaisir du pacha. A la moindre infraction, elle serait bientôt envahie par une de ces patrouilles si grotesques, qui ont fourni à M. Decamps le sujet d'un si joli tableau.

« .... Enfin elle arriva au milieu des affûts et des sacs d'avoine; il fallut en rassembler toutes les parties éparses sur la plage. En quelques heures, la machine infernale de Guttemberg, ce formidable levier de la civilisation, fut établi sur le sol africain. Le chef-d'œuvre de l'esprit humain fut naturalisé, le 26 juin 1830, dans une presqu'île inhabitée de la régence d'Alger; deux tentes suffirent pour l'abriter. Les ouvriers baptisèrent cette presse du nom d'Africaine; ils en firent l'inauguration en présence d'un grand nombre d'officiers de terre et de mer, de soldats et de marins accourus pour jouir du curieux spectacle d'une imprimerie française dans le pays des Bédouins. Des cris universels de *vive la France! vive le Roi!* éclatèrent quand on distribua à tout le monde les premiers exemplaires d'une relation de notre débarquement et de nos premières victoires. Un bulletin de l'armée française, imprimé sur une plage de la côte d'Afrique, est un fait assez extraordinaire pour qu'on y attache de l'importance; dans quelques siècles, cette date signalera peut-être un des événemens les plus influens de la civilisation, sur la plus belle comme sur la plus florissante de nos colonies; elle fera époque dans les fastes de cette restauration qu'on insulte aujourd'hui, et dont on ferait mieux d'imiter l'indépendance, la dignité et les victoires qui retentissent encore depuis Cadix jusqu'à Navarin.

» Le spectacle d'une imprimerie n'était pas le seul qui, sous le rapport des arts, dût fixer l'attention. Sur cette plage déserte on rencontrait de tous côtés les peintres qui faisaient partie de l'expédition dessinant, à l'ardeur du soleil, des points de vue de la côte, des scènes militaires et des effets de marine. L'amour de leur art leur faisait braver les dangers de la guerre et les incommodités du climat : on les voyait sur la plage, sur les rochers, aux avant-postes, l'album sous le bras et le crayon à la main. Que de peines et de soins a coûtés à Eugène Isabey son beau Panorama de la presqu'île de Sidi-Ferruch! J'ai vu Gudin, sous des torrens de pluie, prendre l'esquisse de son admirable tableau de la Tempête du 16 juin. Wachsmut, Langlois, Tanneur et Gibbert n'avaient pas moins de zèle. On les trouvait souvent les uns et les autres au milieu des tirailleurs; ils allaient partager les fatigues et la soupe du soldat : ils partagent aujourd'hui l'espèce de disgrâce qui s'attachent à tout ce qui fait partie de l'expédition d'Afrique. Les esquisses de tous les hauts faits de notre brave armée dans cette campagne vieilliront peut-être dans les portefeuilles; car le gouvernement n'oserait placer en regard des batailles de Jemmapes et de Valmy la bataille de Staouli, la prise du château de l'Empereur ou l'entrée triomphante de nos troupes dans la Cassauba. »

L'ouvrage de M. Merle obtient un grand succès, on le trouve dans tous les salons. Ce succès doit être attribué à l'intérêt et à la variété des sujets qui y sont traités avec talent et vérité.

Revue Dramatique.

THÉATRE ITALIEN.

Anna Bolena,

LA MUSIQUE. — LES ACTEURS.

Nous voulions entendre *Anna Bolena* une seconde fois avant d'analyser et de juger la partition. L'auteur s'est fait en Italie une réputation rapide et populaire. Il travaille facilement et le plus souvent avec succès. Malheureusement les gazettes italiennes ont révélé un fait assez commun dans cette terre classique de l'harmonie. Il signor Donizetti est aux gages de Barbaia *impressario* des théâtres de Naples et de Milan, et, pour une rétri-

bution annuelle et très-modique, le maestro fournit régulièrement à l'entreprise de son patron quatre partitions, et encore est-il obligé de surveiller lui-même les principaux détails de l'exécution, les chœurs, les instrumentistes de l'orchestre, etc.

Bethowen, Mozart ou Rossini ne résisteraient pas à un pareil régime. Donizetti a subi jusqu'ici toutes les nécessités de son engagement avec une rare et louable persévérance. Il accomplit sa tâche avec une religieuse ponctualité. Il a déjà produit ou du moins écrit un assez bon nombre de partitions qui ont fait leur saison. Ces œuvres enfantées sans peine, représentées avec un ensemble satisfaisant, ont été applaudies pendant trois mois, et puis après tout a été dit. Il a fallu inventer sur nouveaux frais. Pauvre Italie! pauvre maestro!

Anna Bolena, que M. Robert s'est empressé de monter au théâtre de Paris, dans l'intention sans doute de varier utilement et agréablement son répertoire, malheureusement trop circonscrit, jouit, dans la patrie même de l'auteur, d'une réputation supérieure à la plupart de ses autres opéras.

Et cependant nous devons dire, pour être francs et sincères, que cette partition démesurément longue, et garnie d'innombrables morceaux de tous genres, n'est guère qu'une monotone et insignifiante reproduction de plusieurs motifs de Rossini, dès long-temps familiers à nos oreilles. Parfois même Donizetti dérobe à son maître et son modèle des phrases entières qu'il développe et ramène avec bonheur, qu'il réussit même à rajeunir et à déguiser; mais le plus souvent le plagiat se cache vainement sous le fracas d'une instrumentation assourdissante, et sous l'inutile retentissement des instrumens de cuivre.

On a souvent blâmé Rossini, et avec raison selon nous, de se moquer du public, et de prendre un malin plaisir à couper court dans le développement du thème le plus mélodieux et le plus riche par un crescendo banal qu'il emploie à tout propos, et au moyen duquel il escamote à la fois la fin de notre plaisir et de son idée.

Donizetti a fait de ce moyen puéril, et pardonnable tout au plus au génie le plus fécond et le plus puissant, un emploi bien autrement abusif que son maître. Il sème à profusion ces dénouemens de lieux communs.

Il ne laisse pas à ses souvenirs le temps de se cristalliser, autant d'idées quelque peu nouvelles qui puissent leur servir de noyaux, et leur imprime des formes originales et personnelles. Son habile mémoire n'attend jamais, et malheureusement ne peut jamais attendre le moment fatal ou elle deviendrait une faculté créatrice, en subissant différentes combinaisons. Il se rappelle toujours. Il imagine rarement.

Au reste sa partition, d'ailleurs écrite d'un style élégant et facile, essaie de suppléer par la quantité au mérite intime des morceaux. Les oreilles ne se reposent pas un instant, et je ne sais pas quel instant choisissent les dilettanti de Naples et de Milan pour prendre leurs sorbets.

Il faut à l'attention une haleine prodigieuse pour suivre sérieusement pendant quatre heures la série interminable d'*arie*, de duos, de chœurs qui se succèdent avec une impassible régularité.

Avant Donizetti, on n'avait pas encore d'exemple d'une composition musicale improvisée comme un article de journal, frappant fort et vite comme les hommes obligés de parler tous les jours, mais condamnant la pensée à ne subir jamais qu'une forme incomplète et boiteuse.

Mme Pasta a joué son rôle beaucoup mieux qu'elle ne l'a chanté. Son talent tragique est arrivé au plus haut point de perfection; mais sa voix a déjà perdu de quelques notes, et la trahit plus souvent que par le passé. Dans la scène avec sa rivale, et à la fin de la pièce, quand elle devient folle et qu'elle prend les apprêts de son supplice pour les préparatifs de la cérémonie nuptiale, elle a été admirable et déchirante. L'auditoire fondait en larmes, et en larmes délicieuses; c'était une douleur poignante, et qu'on voudrait cependant recommencer à loisir.

Lablache n'a presque rien à chanter; il a été ce qu'il devait être, digne et odieux. Son costume est éblouissant de richesse, et d'une fidélité littérale et frappante, de celle que Talma a le premier proclamée et réalisée.

Rubini a porté la souplesse et l'éclat de sa voix au-delà des bornes les plus reculées. Il ne peut plus maintenant que déchoir. L'Italie et l'Angleterre nous l'ont renvoyé très-supérieur à ce que nous l'avons connu.

Mme Tadolini a été correcte et froide.

Mlle Michel a fait de nombreux progrès; mais tout en faisant honneur à son maître Banderali, elle laisse constamment désirer ce que tous les maîtres du monde ne sauraient enseigner, l'*anima* et le *fuoco*. Sa figure et sa taille, régulièrement jolies, demeurent immobiles. Elle chante comme une harpe bien accordée; mais elle n'a jamais dans ses notes les plus pures ni larmes ni sourire.

Si nos yeux ne nous ont pas trompés, nous croyons avoir aperçu dans la salle celle qui l'hiver dernier s'est montrée à nous si séduisante et si coquette sous les traits de Rosina, si pathétique et si touchante sous le costume de Ninetta. Elle suivait avec une anxiété religieuse toutes les difficultés préméditées que Mme Pasta semait dans son chant. On lisait sur sa figure la noble sollicitude qu'elle apportait au spectacle de ces épreuves; et dès que l'obstacle était glorieusement franchi, elle donnait avec un admirable empressement le signal des applaudissemens unanimes dont la salle a plusieurs fois retenti. Bientôt nous la verrons à l'œuvre, elle-même et pour son compte. Qu'elle profite et s'instruise à l'école de Mme Pasta, qu'elle apprenne surtout de cette inimitable tragédienne l'art si difficile de s'arrêter à temps, de ne pas étouffer sous des sanglots trop vrais les notes qui devraient aussi bien que ses bras supplians, ses yeux mouillés de larmes et ses cheveux en désordre, concourir pour leur part à l'émotion dramatique; qu'elle saisisse l'intervalle qui sépare la tragédie jouée de la tragedie chantée.

Et attendant, on nous promet *le Mariage*, de Cimarosa, et bientôt nous aurons deux opéras de Bellini. Jamais la direction du Théâtre-Italien ne s'était montrée si active et si empressée pour les plaisirs du public. Espérons qu'elle en sera récompensée.

VAUDEVILLE.

Sophie & Mirabeau.

Qui ne sait par cœur Mirabeau marquis et philosophe, homme de dédain et de tribune, de duels et de pamphlets, ennemi de Barnave, et fils de *l'ami de l'homme;* Mirabeau fougueux, sublime, grotesque, enflé, et plébéien à sa façon, c'est-à-dire jusqu'à la cheville, et, à l'exception du talon rouge, tribun brodé et sentant l'orgie lorsque ses mains cherchaient l'escalier de la tribune; homme unique au milieu du siècle de tout le monde, grotesque de profil et beau d'ensemble, prêchant l'égalité et rudoyant ses domestiques, lisant peu les madrigaux de Robespierre, et riant tout bas de Danton. Quel homme! quelle vie! Et qui ne dira : Quel drame!

Ce n'est pas à son couchant que les auteurs de la pièce nouvelle ont été le chercher; hors la fin du second acte, où se révèle cet âpre et mordant génie, c'est Mirabeau jeune homme et passionné, faisant d'abord l'amour en paillettes, et cependant honnête homme avec son frac de Moncade, car il aime Sophie, femme du président Monnier, jeune femme séduite comme tant d'autres par une éloquence toute de cœur. Mirabeau est jeune et opprimé, son père le juge digne de prisons périodiques et de lettres de cachet paternellement requises de M. Lenoir. L'amour seul fait le nœud du drame, souvent peut-être un peu logique et sévère, mais rarement porté au-delà du domaine de l'histoire. Il y a au second acte une scène forte et bien posée, et où l'énergie de Mirabeau prend le dessus de manière à montrer déjà sa fougue et son ironie future. Volnys n'a rien appris de nouveau à ceux qui savaient déjà toute sa finesse et le goût de ses manières; mais dans le deuxième acte, il a montré une énergie que nous ne lui connaissions pas. Mme Doche a été tendre et passionnée; le rôle d'Arnal est fort comique : c'est un valet liseur et poudré de philosophie, il dit *Monsieur Rousseau* comme l'on parle de son oncle; il a lu aussi M. de Voltaire, mais il trouve *qu'il a trop sacrifié au pouvoir.* Arnal est le seul acteur qui puisse consoler des émeutes par son gros rire, si franc, si large et si vrai.

La pièce a obtenu un succès complet; les auteurs demandés sont MM. Perrin et Théodore-Anne.

On nous annonce *les Deux Sœurs,* pièce attribuée déjà à l'auteur de *Marie Mignot* et de *l'Oubli*, M. Duport, dont le nom est une garantie de conscience et de bon goût. *Espérons et attendons*, c'est une devise politique qu'il faut aussi consacrer en littérature. On parle de vingt Mirabeau qui vont surgir, et comme contraste surtout du *Barnave* de M. Jeanin, qui, avec toute la verve d'un jeune homme et la brillante livrée de son style, va se jeter avec bonheur et fierté dans tous les orages de cette époque, et nous montrer une figure de poésie et d'amour au milieu du fracas des piques et de la tribune. C'est la mission du génie et du talent, c'est aussi celle du courage que de combattre en face et de vaincre.

Nouvelles.

Comme on le sait, le gouvernement est dans l'usage d'envoyer dans chaque chef-lieu de département un portrait du Roi, qu'il fait exécuter sur un modèle pour lequel Sa Majesté donne séance. Une commission vient d'être nommée par le ministère des travaux publics et des arts pour désigner l'artiste à qui l'exécution du portrait-modèle serait confiée pour le nouveau règne. Le choix de cette commission est tombé sur M. de Champmartin, et Sa Majesté Louis-Philippe doit incessamment poser à cet effet. Les brillans succès de ce jeune artiste au dernier Salon sont encore présens à tous les souvenirs, et l'opinion publique ne peut que ratifier un si heureux choix.

— Les amateurs des arts apprendront avec plaisir que M. Henriquel-Dupont, à qui l'on doit le charmant portrait de Mme de Mirbel, d'après M. Champmartin, exécute en ce moment celui de l'admirable virtuose Mme Pasta. Le beau portrait de Mlle Sontag, par M. Girard, d'après M. Paul Delaroche, sera un digne pendant de cette œuvre, attendue avec l'impatience qu'inspire naturellement le talent de l'auteur.

— L'orfévrerie, si brillante à la renaissance des arts dans les mains de Benvenuto Cellini et de ses élèves, avait dans celles de M. Fauconnier retrouvé ses titres à l'admiration des artistes et du public. C'était désormais un art comme aux beaux temps de l'école florentine du moyen âge, et l'Europe était devenue tributaire de la France pour cette branche d'industrie. Eh bien! on a été sur le point de perdre le bel établissement de notre moderne Benvenuto, établissement vraiment national, et qui appelait de lui-même la protection et les secours du gouvernement et des gens de goût. Artiste trop consciencieux, trop ardemment occupé de ses recherches, travaillant avec trop d'entraînement pour la gloire, il avait oublié le vil intérêt, comme disent les philosophes, et les créanciers qui ne l'oublient pas, les créanciers que l'art et le génie rendent peu sensibles, étaient venus rappeler durement à notre artiste qu'il était homme, tandis qu'il s'oubliait dans les régions de l'art. Heureusement pour le pays, l'établissement de M. Fauconnier, un instant battu en ruines, vient d'être sauvé par la généreuse intervention d'un inconnu que l'amour de l'art a porté à se mettre au lieu et place de créanciers mal disposés. Notre artiste-orfèvre va reprendre ses travaux. Grâces soient rendues au généreux amateur qui lui tend une main secourable! Car *l'Artiste* ne doit pas être le dernier à le dire, M. Fauconnier, par tous les ouvrages de goût dont il est l'auteur, est appelé à opérer une véritable révolution dans la branche d'ameublement à laquelle il se livre. Il se fait honneur par le choix de ses collaborateurs mêmes : le célèbre ornemaniste Aimé Chenavard lui a donné de beaux dessins, et l'un des sculpteurs qui lui fournissent le plus de modèles est M. Barye, à qui ses magnifiques groupes d'animaux au dernier Salon valurent une si brillante et si juste renommée.

— Les artistes et les amateurs, qui se sont tous accordés pour trouver les miniatures de madame de Mirbel les plus belles que l'on ait jamais faites, apprendront avec plaisir que le Roi, voulant donner à cet artiste célèbre une marque particulière de sa satisfaction, vient de lui confier l'exécution de son portrait.

— Si les femmes recevaient des décorations, madame de Mirbel serait grand-cordon de la Légion-d'Honneur.

Beaux-Arts.

GRANDS PRIX.

Concours d'Architecture.

Le sujet du concours est un monument pour des bains publics à l'instar des thermes antiques. Le programme demande :

« Une grande salle de réunion, des cabinets de bains pour les deux sexes, des piscines, une salle de spectacle, une salle de bal, un jeu de paume, un manége, des promenoirs, des logemens pour les malades, un café, un restaurant, etc. Bâtimens d'administration, jardins. »

Il ajoute encore :

« Les anciens avaient l'usage d'élever, dans l'enceinte de ces édifices, un temple à Esculape, et de pratiquer autour des logemens pour ceux qui avaient la croyance que le voisinage du dieu était favorable aux malades. »

Tel est textuellement le programme de l'incorrigible Académie : véritable amplification d'écoliers, comme, en littérature bâtarde et académique, nos enfans en font au collége. Toujours la Grèce et toujours Rome antique : — jamais la France! jamais le dix-neuvième siècle! Quel étrange aveuglement! Dans nos lycées, les rhétoriciens en lisière reçoivent, pour programmes de leurs compositions, des scènes de mélodrames ajustées à l'antique. Là encore toujours la Grèce et Rome : — de la France où ces enfans doivent vivre un jour, pas un mot. — Éducation à contre-sens dont il leur faut désapprendre tous les souvenirs quand vient pour eux le temps de se montrer hommes de leur siècle et citoyens d'une monarchie constitutionnelle. Or, notre architecture n'est pas mieux conçue que notre éducation, et c'est cette manie de tout mouler servilement sur les monumens des temps historiques qui arrête le développement d'une architecture adaptée à nos besoins et à nos mœurs, en harmonie avec notre climat et nos matériaux, en un mot, d'une *architecture nationale*. La Bourse, la Madeleine, le monument de la rue de Richelieu si absurde par sa destination, si ridicule par sa forme, les édifices mêmes de nos barrières, tout ce qui est moderne enfin, tout annonce que le goût national s'abdique lui-même pour faire place à celui des anciens.

Objectera-t-on qu'un édifice d'après les données antiques n'est proposé par l'Institut que pour avoir la mesure de l'imagination et de la science des élèves? Eh quoi! cette science et cette imagination ne pourraient-elles s'exercer et se produire avec éclat d'une façon plus rationnelle? N'est-il plus de monumens utiles à élever? plus de quartiers à assainir? plus de places publiques à décorer? L'Académie demande aux jeunes élèves un plan dans le goût des thermes anciens. Mais les thermes comprenaient, avec ces étuves pour les bains chauds ou de vapeur, avec les piscines découvertes, de grandes salles pour les exercices du corps, des exèdres pour la conversation, des bibliothèques, des portiques et des palestres; et puis encore un théâtre pour les jeux scéniques. Or, on le demande, tous ces divers établissemens entés sur un établissement de bains sont-ils adaptés à nos mœurs? Chez les Grecs l'éducation était publique, et les thermes étaient à la fois des institutions sanitaires et des écoles où l'esprit se nourrissait aux entretiens des philosophes comme aux discours des orateurs et aux chants des poètes. Chez nous, que sont les bains publics? des monumens sanitaires, des piscines d'hygiène, et rien de plus. Il y a folie, et folie coupable, puisqu'elle est le fruit d'un esprit de système de la part d'une Académie qui devrait être la première à inscrire sur le fronton de son palais : « Soyons Français, soyons de notre époque. » Les erreurs en architecture coûtent trop au pays; les monumens qu'elles enfantent restent debout pour accuser la servile stérilité de nos architectes, et déposer contre nous devant la moqueuse postérité : il est temps qu'on en fasse justice. Quel que soit le mérite de dessin de tous ces projets, de quel intérêt peuvent-ils être pour nous, quand tout en exclut, en repousse l'exécution? Quel prix enfin peut attacher le public, ami des arts, à ces vaines décorations, à ces vains jeux architectoniques que les vrais artistes dédaignent, et qui ne plaisent qu'à leurs seuls auteurs?

Si l'école des Beaux-Arts voulait ouvrir une belle arène à l'imagination des jeunes élèves, ne pouvait-elle pas offrir au concours un projet de monument à la révolution de juillet? Que si peut-être un sentiment de réserve lui faisait craindre d'usurper à cet égard l'initiative dont le gouvernement, dit-on, s'est réservé l'honneur, alors, que ne trouvait-elle dans les inspirations de l'humanité un utile et noble sujet pour remplacer l'éternel système de programme, d'où ne peuvent résulter jamais que des projets fantastiques et de folles chimères? En un mot, que ne proposait-elle le projet d'un hôpital? Voilà du moins un concours qui n'eût pas manqué d'opportunité, aujourd'hui que le gouvernement, éveillé par la raison publique, est sur le point de transférer l'Hôtel-Dieu, l'Hôtel-Dieu si bien dirigé selon les lumières de la science, mais où les plus philanthropiques améliorations n'ont pu

détruire la terrible mortalité qu'entretiennent incessamment sa construction et sa position insalubres. Peut-être alors l'émulation eût fait sortir du jeune cerveau des concurrens quelque heureuse et grande idée, qu'un talent mûri par l'expérience pût tourner un jour au profit de l'intérêt général.

Oui, nous le répétons, il est vivement à regretter que l'Académie n'ait pas mis au concours le projet d'un hôpital; oui, c'était là un grave et philosophique sujet. Le nombre des hôpitaux n'est pas assez considérable dans notre immense cité surchargée déjà de sa propre misère, et qui est encore le rendez-vous d'une partie de celle des provinces. Avec les menaces d'un fléau dévorant au-dehors, celles de l'hiver, l'émeute et la faim au-dedans, il faut songer à multiplier et assainir les derniers asiles de cette foule d'ouvriers que nourrissaient naguère, dans notre capitale, un luxe qui sommeille et des plaisirs qui ne sont plus.

L'Hôtel-Dieu qu'on doit transférer aujourd'hui était, il y a à peine quarante ans, le gouffre le plus effroyable où les souffrans s'entassaient pêle-mêle dans les mêmes salles, six dans le même lit, sans distinction d'âge ni d'affections, même des contagieuses : — cloaque impur, inhumain, barbare, au sein de la ville la plus élégante et la plus aimable de l'univers. Aussi la moitié des malades périssaient-ils de la contagion d'hôpital quand ils ne succombaient point au mal qui les y avait amenés. Pour ceux qui parvenaient à en sortir, ils avaient échangé une affection temporaire contre une langueur incurable. Cependant, secondé de voix éloquentes, le célèbre chirurgien Tenon signala les vices exécrables de ce charnier impur. Un cri soudain d'indignation et d'horreur retentit dans le public, et en quelques jours une souscription de trois millions fut remplie. L'académie des Sciences dressa le plan de quatre hôpitaux à ériger dans les quartiers les plus aérés de la capitale; et ce projet bienfaisant allait s'accomplir, lorsqu'en 1788, un gouvernement sapé de toutes parts et réduit aux abois osa porter une main sacrilége sur ce denier du pauvre!

Toutefois, plusieurs années après, l'horreur manifestée par le public sur le régime de l'Hôtel-Dieu donna son fruit, et les améliorations s'y succédèrent avec rapidité. Création du septième siècle, cet hospice était placé à merveille tant que Paris, renfermé dans l'enceinte de la cité, n'avait à lui fournir que peu de patiens; mais les étages de l'édifice s'accumulèrent, s'entassèrent avec les malades, à mesure que s'étendirent les limites de la ville. Resserré maintenant au cœur de la capitale, dans l'un des quartiers les plus populeux, et sa position et sa construction en ont fait la plus malsaine de toutes les infirmeries. Aussi M. Tenon disait-il « que l'on avait tout fait pour améliorer l'Hôtel-Dieu, hormis un seul point, mais essentiel, qui était de l'abattre. »

Grâces soient rendues au gouvernement, qui a entendu le témoignage de la science et le cri du peuple! Mais vous, architectes, venez, répondez à l'appel; ouvrez vos avis, donnez vos plans : une palme attend dans le présent et dans l'avenir celui qui se fait le bienfaiteur de l'humanité. Qu'un hôpital nouveau s'élève près du pont d'Iéna. C'est loin du centre de la ville : eh bien! le fleuve est là; on transportera les malades en gondoles. Vous avez les leçons du passé, et votre édifice, ouvert à un air pur, sera vaste et commode. Vous consulterez les chirurgiens sur ce que réclame la salubrité; vous ne dédaignerez pas non plus de consulter les infirmiers et les garde-malades sur la commodité des distributions locales, sur la ventilation à établir... Certes, un champ magnifique est ouvert à votre imagination, si le jugement sait la régler! Là vous faites jaillir une fontaine; ici vous élevez des portiques, vous tracez des promenades, vous plantez des allées; partout vous vous efforcez dans vos plans à faire oublier au malade le lieu qu'il habite; partout vous cherchez à lui rendre les habitudes et l'aisance de la vie domestique. A l'hospice tient une maison de santé, où s'achève avec plus de rapidité la convalescence, loin des miasmes délétères et du spectacle des douleurs. Une bibliothèque enfin, avec des instrumens de musique, ne sont pas non plus négligés, et vous instruisez le peuple, et vous adoucissez ses mœurs en même temps que l'hygiène achève de le rendre à la santé.

Telles étaient les vues bienfaisantes de Tenon; et c'est, nous le répétons encore, c'est dans cette noble voie que l'Académie aurait dû engager ses jeunes élèves.

Car, on peut le dire, ce n'est point à eux qu'il faut s'en prendre de la faiblesse de l'école : les dispositions ne leur manquent point, c'est une direction bien entendue qu'ils réclament. Le concours actuel indique même du talent : il y a des plans disposés avec sagesse, des élévations non dépourvues d'élégance, des colonnades bien étudiées, des ornemens bien dessinés; mais l'exécution de tout cela dénote des ornémanistes et non de vrais architectes. Rien de grandiose, rien de hardi, rien d'indépendant. Tout est jeté dans le même moule; tout se ressemble; tout indistinctement procède trait pour trait des traditions rectangulaires de la Grèce et de Rome. Platon disait que, de son temps, la Grèce, toute savante qu'elle fût, ne pouvait s'énorgueillir de posséder un véritable architecte : — s'il tenait ce langage au milieu des chefs-d'œuvre du temps de Périclès, que dirait-il à la vue de nos monumens sans actualité, sans génie, sans nationalité?

En résumé, que résultera-t-il de ce concours nouveau? Ce qu'il est résulté des précédens : le lauréat une

fois proclamé au son des fanfares académiques, bien choyé de son professeur, bien fêté, bien embrassé, partira pour Rome. Là, pendant cinq années, entretenu à nos dépens, il apprendra par cœur tous les éclats de pierre, les volutes, les listels, les triglyphes et autres détails de l'architecture classique, vieux témoins des temps passés; — il lavera, pour nous les envoyer à chaque renouveau, de jolis dessins, bien propres, bien élégans, bien coquets; — il restaurera à grand peine des palais et des temples, antiques habitations des héros et des dieux; — et, à son retour, il ne saura pas construire une maison commode, et force lui sera d'oublier toutes ses sublimes études, s'il veut avoir le mérite qui seul fasse vivre un nom : ÊTRE UTILE.

Littérature.

—

LE SPECTRE FIANCÉ.



Dans une partie retirée et romantique de la haute Allemagne, sur le sommet d'une des montagnes de l'Odenwald, non loin du confluent du Mein et du Rhin, s'élevait, il y a de longues années, le château du baron Von Landshort. Il n'en reste plus que des ruines, en partie cachées sous des hêtres et de vieux pins. Cependant l'ancienne tour de garde s'élève encore au-dessus de ces arbres, et semble vouloir dominer sur tout le paysage, comme si elle eût conservé quelque chose de l'esprit de son ancien possesseur.

Le baron était le chef d'une branche de la grande famille des Katzennellenbogen. Il reçut de ses ancêtres les restes de grandes propriétés un peu délabrées, et toute la fierté héréditaire. Quoique l'humeur belliqueuse de ses prédécesseurs eût mis en assez mauvais état les biens de la famille, cependant Von Landshort vivait encore avec une certaine pompe. Le pays était tranquille, et la noblesse allemande avait en général quitté ses gothiques et incommodes forteresses, perchées comme le nid de l'aigle sur la cime des monts, pour venir élever dans les vallées des habitations plus commodes. Le baron restait fièrement retiré dans son château-fort, conservant avec un soin scrupuleux le souvenir des anciennes querelles de sa maison, et mal disposé pour quelques-uns de ses voisins par l'excellente raison que les pères de leurs arrières-grands-pères avaient eu quelque chose à démêler avec les siens.

Le baron n'avait qu'une fille; mais, sans doute par compensation, la nature en avait fait un prodige. Nourrice, commères, cousins de campagne, étaient tous d'accord que sa beauté n'eût pas trouvé d'égale dans toute l'Allemagne. Et ses talens! Il suffit pour en donner une idée de dire qu'elle avait été élevée sous les yeux de deux tantes, respectables demoiselles, qui avaient passé une partie de leur jeunesse à une des petites cours de l'Allemagne. A seize ans, elle brodait d'une façon merveilleuse, et sa main avait tracé sur le canevas plusieurs sujets de la vie des saints avec une telle force d'expression qu'on eût pris ses héros pour des ames en purgatoire; elle lisait sans trop de difficulté et avait épelé, depuis le titre jusqu'au mot FIN, plusieurs livres de dévotion, et le recueil des beaux faits de chevalerie de Heldenbuch; elle savait signer son nom, sans exception d'une seule lettre, et si lisiblement que ses tantes le pouvaient lire sans lunettes; elle excellait dans les petits ouvrages qui occupent si bien les doigts d'une jolie femme; avait pénétré dans les secrets les plus reculés de l'art de la danse; jouait plusieurs airs sur la guitare ou sur la harpe, et savait par cœur les tendres ballades de Minniheder.

Comme ses tantes avaient été dans leur temps des coquettes, elles avaient toutes les qualités nécessaires pour devenir de bonnes duègnes. Rarement échappait-elle pour un instant à leur surveillance et à leurs perpétuels sermons sur la modestie et la docilité; et quant aux hommes, avec quelle réserve on lui avait appris à les traiter! quelle méfiance on lui avait inspirée! J'en suis sûr, elle eût laissé le plus beau cavalier expirer à ses pieds sans daigner jeter sur lui un coup d'œil.

Tels étaient les admirables effets du système d'éducation des deux tantes: aussi, tandis que les autres jeunes filles vont exposer leurs charmes et leur innocence au souffle brûlant du monde, elle s'épanouissait dans la solitude entre ces respectables personnes, comme une rose entre des épines protectrices.

Mais si le baron Von Landshort ne comptait qu'un enfant, en récompense la Providence l'avait gratifié d'un bon nombre de parens peu aisés qui venaient augmenter

son intérieur. Ces dignes personnages professaient tous pour lui cette affection si ordinaire aux cousins d'un homme riche; ils lui étaient singulièrement attachés, et ne laissaient échapper aucune occasion de se rendre par essaims au château. Ils tenaient note exacte de ces solennités qui venaient périodiquement les réunir autour de la table du baron. Et c'est dans ces occasions, qu'inspirés par la bonne chère, on les entendait faire l'éloge des réunions entre soi, des fêtes de famille.

Le baron était un petit homme d'un grand cœur, et ce cœur caressait l'idée de se sentir le premier homme dans ce petit monde qui s'ouvrait autour de lui. Il aimait à raconter de longues histoires sur les vieux guerriers dont les portraits raides et sévères tapissaient les murailles; il était aussi grand amateur du merveilleux, et croyait de confiance à toutes ces traditions effrayantes qui font de chaque montagne et de chaque vallée de l'Allemagne le théâtre de quelques scènes mystérieuses. « A sa table, ses contes étaient toujours accueillis, même contés pour la centième fois, avec l'expression obligée de l'étonnement et de la curiosité. » Telle était la vie du baron Von Landshort, oracle infaillible à sa table, monarque absolu dans ses terres, et heureux dans la persuasion qu'il était la plus forte tête de son siècle.

A l'époque où remonte cette histoire, une affaire de haute importance avait réuni toute la parenté au château. Il s'agissait de recevoir le fiancé de la jeune héritière. Une négociation avait été engagée entre Von Landshort et un seigneur bavarois à l'effet d'unir leurs nobles races par le mariage de leurs enfans. Les formes rigoureuses de l'étiquette avaient été observées : les jeunes gens avaient été fiancés sans se connaître; le jour de la cérémonie était fixé. Le jeune comte Von Altemburg venait d'être rappelé de l'armée, et s'était mis en route pour le château de son beau-père. Des lettres de lui, venues de Wurtzbourg, annonçaient le jour et l'heure de son arrivée.

Tout est en mouvement dans le château pour la réception du jeune comte. La belle fiancée a été parée avec un soin tout particulier. Ses deux tantes ont présidé à sa toilette, et chaque partie de son habillement a été entre elles l'objet d'une discussion. La jeune fille a profité de cette divergence d'opinions pour suivre son propre goût, et, heureusement, le goût est bon. Elle est aussi attrayante que peut le désirer une jeune fiancée, et l'émotion de l'attente ajoute encore à ses charmes.

Les brillantes couleurs qui couvrent sa figure et son cou, le mouvement presque insensible de son sein, l'expression vague de ses beaux yeux qui sont devenus pensifs, tout trahit son inquiétude virginale; ses tantes sont autour d'elle dans un mouvement perpétuel, et lui donnent des trésors de bons conseils sur la manière de recevoir son futur, et sur ce qu'elle doit dire. Des affaires de cette espèce sont toujours d'un grand intérêt pour des tantes demoiselles.

Le baron n'est pas le moins occupé; ce n'est pas qu'il ait précisément rien à faire, mais c'est un homme d'action. Comment rester tranquille quand tout le monde s'agite? Il parcourt le château dans tous les sens. Il appelle les domestiques, qui sont à l'ouvrage, et les dérange pour leur recommander l'activité : il est partout; partout on entend ses bruyantes recommandations, comme le son étourdissant d'un bourdon dans un beau jour d'été.

Cependant le veau gras a été tué; les forêts ont envoyé leur tribut à la cuisine du baron; les provisions sont amoncelées pour le festin; les celliers se sont ouverts pour laisser passer un océan de vin du Rhin, la grande tonne de vin d'Heidelberg elle-même a été mise à contribution; mais le jeune comte tarde à paraître, les heures s'écoulent. Le soleil a déjà lancé des rayons inclinés sur les cimes élevées de l'Odenwald; il va bientôt se cacher derrière les montagnes. Le baron est monté au haut de la tour la plus élevée pour découvrir dans la campagne le comte et sa suite. Un moment, il croit les apercevoir. Le vent vient d'apporter à son oreille les sons lointains du cor prolongés par les échos; on voit de loin s'avancer sur la route une petite troupe d'hommes à cheval; mais au moment où ils approchent du pied de la montagne, ils tournent dans une autre direction, et déjà le dernier rayon du soleil a disparu. Les chauves-souris commencent à voltiger dans le crépuscule, le paysage se rembrunit de plus en plus, et rien sur la route, si ce n'est, de temps en temps, quelque paysan attardé qui revient du travail.

Pendant que le château de Landshort était ainsi en mouvement, une scène intéressante se passait dans une autre partie de l'Odenwald.

Le jeune comte Von Altemburg suivait sa route au petit trot de son cheval : c'est une allure modérée convenable pour un homme qui s'avance vers les régions de l'hymen, lorsque ses amis lui ont ôté l'embarras de faire sa cour, et que tout est si bien arrangé qu'il est sûr de trouver, au terme de son voyage, sa future moitié *toute prête*, aussi immanquablement que son dîner. A Wurtzbourg, il avait rencontré un de ses compagnons d'armes, Hermann Von Starkenfaust, la meilleure lame et le cœur le plus intrépide de toute la jeunesse allemande. Le château de son père était voisin de la vieille forteresse de Landshort; mais une de ces haines héréditaires que le baron conservait si fidèlement séparait les deux familles.

Tout au plaisir de cette rencontre inattendue, les deux jeunes amis se content leurs aventures. Von Altemburg apprend à Von Starkenfaust son mariage prochain avec une belle personne qu'il n'a jamais vue, mais dont les

charmes lui ont été décrits de manière à le transporter d'avance.

Comme ils allaient dans la même direction, ils convinrent de faire route ensemble, et pour voyager sans se presser, ils quittèrent Wurtzbourg de grand matin, laissant dans cette ville la suite du comte, qui devait les rejoindre en chemin.

Ils charmèrent le voyage par le récit de leurs rencontres guerrières et de leurs aventures. De temps en temps, le comte revenait à sa belle fiancée, et parlait avec complaisance de ses charmes et du bonheur qu'il allait trouver auprès d'elle.

C'est ainsi qu'ils entrèrent dans les montagnes de l'Odenwald et s'engagèrent dans un de ses defilés les plus écartés.

De temps immémorial les brigands ont été en possession des forêts de l'Allemagne, comme les spectres de ses vieux châteaux. A ce moment les premiers se trouvaient nombreux, par suite du licenciement de quelques compagnies de soldats. On ne s'étonnera donc pas de voir nos deux héros attaqués par une bande de ces malheureux. Leur courage les défendit long-temps contre le nombre; mais la chance allait tourner, lorsque la suite du comte arriva à temps pour leur porter secours et mettre les brigands en fuite, mais trop tard pour empêcher leur maître de recevoir un coup mortel. La petite troupe reprit lentement le chemin de Wurtzbourg, portant avec précaution le malheureux comte. Un moine aussi habile à donner des secours au corps qu'à l'esprit fut appelé auprès de lui; mais toute l'habileté du frère fut inutile. Les jours d'Altemburg étaient comptés.

Ses dernières paroles furent pour recommander à Starkenfaust de se rendre, aussitôt après sa mort, au château de Landshort pour y porter la fatale nouvelle. Sa passion pour sa fiancée ne pouvait pas encore être violente; mais il était, par caractère, exact observateur des formes. « Je ne reposerai, dit-il, tranquille dans mon tombeau, que lorsque ce devoir sera rempli; » et en prononçant ces paroles sa voix prit un accent solennel. Le dernier vœu d'un mourant est sacré. Starkenfaust tendit la main à son ami, comme un gage de sa promesse. Le blessé répondit par une faible pression; mais bientôt, malgré les efforts de Starkenfaust pour le calmer, il tomba dans le délire, parla de sa fiancée, de ses engagemens, de sa parole donnée, demanda son cheval, et expira en faisant le geste de se placer en selle.

Starkenfaust donna quelques larmes, les larmes d'un soldat, au sort de son infortuné compagnon d'armes; puis il réfléchit à la mission désagréable dont il s'était chargé. Il allait se présenter, hôte ininvité, dans une famille ennemie, et cela pour troubler une fête, pour annoncer un malheur; et cependant, il y avait au fond de son cœur, certain désir de voir cette beauté si renommée, si soigneusement cachée aux yeux du monde. Starkenfaust était un admirateur passionné du beau sexe, et il y avait dans son caractère entreprenant quelques points d'originalité qui le poussaient vers les aventures singulières.

Avant son départ, il prit avec le couvent tous les arrangemens pour les funérailles du comte, dont les dépouilles devaient être placées dans la cathédrale de Wurtzbourg, près de quelques-uns de ses illustres ancêtres; les derniers devoirs devaient lui être rendus par les gens de sa suite.

Il est bien temps maintenant d'en revenir aux Kalzennellenbogen, que nous avons laissés dans l'attente du nouvel hôte, et peut-être encore plus dans celle du dîner, et au digne petit baron qui est à se morfondre au haut de sa tour.

Il était nuit close, et son hôte n'arrivait pas. Le baron descendit désespéré; on ne pouvait pas différer plus longtemps le banquet; tous les plats étaient brûlés, au grand désespoir du cuisinier. Les figures des convives étaient allongées; on eût dit d'une garnison prise par la famine. Force fut-il d'ordonner de servir en l'absence du comte. On se mettait à table, on allait commencer, lorsque le son du cor annonça l'arrivée d'un étranger. Après un moment de silence, les mêmes notes firent de nouveau retentir les échos du château gothique : le baron se hâta d'aller recevoir son gendre futur.

Le pont-levis avait été baissé, et l'étranger était devant la porte d'entrée. C'était un cavalier de belle apparence, monté sur un cheval noir. Son visage était pâle, mais ses yeux étaient pleins d'expression, et sa physionomie mélancolique imposait le respect. Le baron vit d'abord avec déplaisir que le comte était venu sans suite. Il lui sembla qu'il aurait dû montrer plus de déférence pour la noble famille à laquelle il allait s'allier; mais ensuite il réfléchit que c'était sans doute l'impatience du jeune fiancé qui lui avait fait devancer ses gens.

« Je regrette, dit l'inconnu, de me présenter ainsi, en temps inopportun. »

Ici le baron l'arrêta par un déluge de complimens et d'assurances de bien-venue, car, à dire le vrai, il se piquait de courtoisie et d'éloquence. L'étranger essaya deux ou trois fois de reprendre sa phrase; mais voyant ses efforts inutiles, il se résigna à laisser le torrent s'écouler. Cependant le baron venait de faire une pause, et ils étaient parvenus dans la cour intérieure du château, lorsque l'étranger fut de nouveau interrompu par l'apparition de la partie féminine de la famille, conduisant, comme malgré elle, la timide fiancée. Ses regards s'arrêtèrent sur elle comme ceux d'un homme transporté; il sembla que

toute son ame eût passé dans ses yeux. Une de ses deux tantes murmura quelques mots à l'oreille de la jeune fille. Celle-ci essaya de parler; elle leva avec embarras des yeux pleins de douceur vers l'étranger, et aussitôt ses regards retombèrent vers la terre; mais le sourire imperceptible qui se jouait sur ses lèvres laissait apercevoir que cet examen rapide ne lui avait pas été désavantageux.

L'heure avancée ne permettait pas de penser à autre chose qu'au souper. Le baron déclara qu'il fallait remettre au lendemain toute explication, et il introduisit le nouvel hôte dans la grande salle ou le banquet était servi.

Tout autour de cette pièce étaient suspendus les sombres portraits des Katzennellenbogen, et auprès d'eux les trophées qu'ils avaient remportés dans les combats et à la chasse. De vieilles armures, des fers de lance, des masses d'armes, des arbalètes étaient accrochées aux murailles, entre des têtes de loup et des défenses de sanglier, et juste au-dessus de la tête du fiancé, un énorme bois de cerf élevait ses rameaux irréguliers.

Le cavalier fit peu d'attention à la compagnie et au banquet; à peine s'il goûta quelques-uns des mets dont la table était chargée : il semblait absorbé dans l'admiration de sa fiancée; il lui parlait si bas que les voisins ne pouvaient rien saisir de leur conversation; mais une femme entend toujours un amant, quelque bas qu'il parle. Il y avait dans les manières de l'étranger un mélange de passion et de gravité qui paraissait produire beaucoup d'effet sur la jeune fille.

Tandis qu'immobile d'intérêt, elle écoutait ses discours, le sang venait et quittait alternativement ses joues. Quelquefois elle répondait quelques mots en rougissant; et, s'il venait à détourner les yeux pour un moment, elle jetait de côté un regard furtif sur ses traits pleins d'une expression si douce; alors un soupir trahissait les pensées qui l'occupaient. On ne pouvait se méprendre à tous ces symptômes : le jeune couple s'aimait déjà. Les deux tantes le déclarèrent, et elles étaient versées dans les mystères du cœur.

Au bout de quelque temps, la bonne chère anima les convives. Le baron raconta, avec plus de succès que jamais, ses meilleures et ses plus longues histoires. Les auditeurs ne manquaient pas d'ouvrir de grands yeux aux passages merveilleux; et lorsque le récit devenait facétieux, ils riaient toujours au bon *endroit*. Le baron, comme plus d'un grand seigneur, sentait trop bien sa dignité pour faire autre chose que des plaisanteries un peu lourdes; mais il avait, pour les faire passer, un moyen que nous recommandons comme infaillible à tous les *plaisans* qui possèdent une bonne cave, un verre de vieux vin. Plus d'un bel-esprit, moins gros seigneur que le baron, plaça aussi son bon mot. Il se dit à l'oreille des dames une foule d'excellentes plaisanteries qui manquèrent en faire étouffer quelques-unes de rire; enfin un pauvre cousin, à la face réjouie, chanta d'une voix tonnante une ou deux chansons qui obligèrent les deux tantes à cacher leur modestie derrière le rempart de leurs éventails.

Cependant, au milieu de cette scène de réjouissances, l'étranger conservait la gravité la plus singulière et la plus hors de saison. A mesure que la soirée s'avançait, son abattement semblait augmenter, et, s'il faut le dire, dût-on s'en étonner, les plaisanteries du baron ne faisaient que redoubler sa mélancolie. Parfois il paraissait plongé dans une profonde rêverie, et parfois le trouble de son ame se peignait dans des regards inquiets qu'il portait de côté et d'autre; sa conversation avec sa fiancée devenait de plus en plus animée et mystérieuse. Quant à celle-ci, un nuage commençait à obscurcir son front, et elle donnait involontairement les signes d'une vive émotion.

Les convives ne tardèrent pas à faire ces remarques et à se les communiquer par des gestes expressifs ou par quelques mots prononcés à voix basse. La sombre taciturnité du nouvel hôte devint contagieuse; les accens de la gaieté et de la plaisanterie se firent entendre de plus en plus rarement; il se fit de terribles momens de silence. Insensiblement la disposition des esprits amena la conversation vers les sujets singuliers et les récits surnaturels. Une histoire effrayante fut suivie d'une autre encore plus effrayante; et ce fut avec terreur que les dames entendirent le baron raconter comment la belle Léonore fut enlevée par le *fantôme cavalier*.

Le fiancé écouta ce conte avec une attention soutenue; ses yeux restèrent fixés sur le narrateur; et lorsque l'histoire tira vers sa fin, il commença à se lever de son siége, grandissant insensiblement aux yeux du baron étonné, jusqu'à ce qu'au jugement du pauvre homme, il eût acquis la hauteur d'un géant.

La suite à la livraison prochaine.



Aperçu des Publications.

COSTUMES DES XIII[e], XIV[e] ET XV[e] SIÈCLES, ETC., ETC.

PAR M. MERCURI [1].

Les derniers jours du Salon ont été signalés par l'apparition de délicieux dessins et d'habiles gravures exécutés par M. Mercuri, peintre, dessinateur et graveur, originaire de Rome, et que la réputation des arts français avait attiré dans notre capitale. Malheureusement l'arrivée tardive de ces dessins et de ces gravures les avait fait reléguer dans des salles lointaines peu visitées par la curiosité publique; et la fermeture de l'Exposition n'avait pas laissé à L'ARTISTE le temps de signaler ces productions dignes d'une étude attentive.

Les gravures étaient le *specimen* d'un ouvrage devenu le *vade mecum* des ateliers d'artistes, et qui reproduit les costumes des treizième, quatorzième et quinzième siècles. Un volume de cet ouvrage, publié par M. Camille Bonnard, habile rédacteur du texte, a déjà vu le jour. Les dessins exposés servaient à faire connaître les élémens qui composeront le tome second et dernier. Tous ces costumes, extraits des monumens les plus authentiques de la peinture et de la sculpture du moyen âge, sont le fruit de constantes et sévères recherches, de longs et intelligens voyages dans toutes les parties de l'Italie, cette terre si riche en brillans souvenirs, et qui, malgré de si nombreuses explorations, n'en sourit pas moins d'une fraîche nouveauté à l'œil de l'ami des arts et de la belle nature. On l'a dit avec raison, à mesure que l'humanité fatiguée marche en avant et s'étend vers ses destinées futures, elle recueille en même temps ses plus lointains souvenirs, comme si elle sentait qu'elle eût besoin de toutes ses forces pour tenter de nouveaux essais et de nouvelles conquêtes. Le moyen âge revit maintenant à nos yeux sous le pinceau, sous le crayon d'artistes instruits et courageux. A côté des noms des Fauveau, des Chenavard, des Triqueti, des Moine, on peut désormais placer avec avantage celui de M. Mercuri. Ses costumes n'ont pas qu'un vain attrait de curiosité: leur scrupuleuse fidélité, de même que le profond caractère dont ils sont empreints, en font des pièces historiques d'un grand intérêt. Ils servent à jeter une vive lumière sur les rites et sur les usages des peuples qui renouèrent la chaîne rompue de la civilisation, et préparèrent, dans les arts, les temps de la régénération européenne.

Souvent aussi, et c'est un mérite de plus, les figures de notre artiste romain offrent le portrait d'illustres personnages du temps; et ces portraits, puisés avec discernement à des sources authentiques, peuvent désormais faire autorité dans le monde des arts. Plusieurs papes, diversement célèbres, apparaissent dans cette galerie nouvelle; puis avec eux Côme, père de la patrie, et Gaston de Foy, et la belle Laure, immortalisée par les vers de Pétrarque, et nombre d'autres acteurs de cette vivante scène, éclairée par le soleil couchant de la chevalerie, et si fortement animée d'une poétique couleur.

Sans parler de la tourbe de ces recueils français et étrangers, conçus sans amour de l'art, appuyés sur les autorités les plus faibles, exécutés sans aucun esprit de critique, et dépourvus en outre de ces illustrations historiques si nécessaires à l'intelligence des figures, plusieurs ouvrages de costumes ont paru en France, en Italie et en Angleterre; mais, quel qu'en fût le mérite, ils étaient imparfaits ou insuffisans. Les six volumes, et l'appareil des six cents planches de costumes religieux et militaires de M. Bar, attestent de louables intentions et de laborieux efforts; mais ces planches ont été exécutées avec trop de précipitation pour qu'un artiste scrupuleux et sévère puisse y chercher de nombreux secours. La *Hiérarchie ecclésiastique* du P. Bonanni, son *Catalogue* des ordres religieux et celui des ordres militaires ont le même défaut, comme le remarque avec justesse M. Camille Bonnard.

L'Angleterre a ouvert la voie en ce genre d'une manière brillante, en donnant par les mains de Britton ses magnifiques ouvrages des cathédrales, où l'on trouve quelques beaux costumes. Un ouvrage plus magnifique encore, *Sepulchral antiquities of Great Britain*, les antiquités sépulcrales de la Grande-Bretagne, fournissent une moisson plus abondante dans le genre du costume. Mais les figures, comme aussi le texte, qui est d'une rare érudition, ne jettent un grand jour que sur l'histoire de quelques grandes familles de l'Angleterre. L'ouvrage du même style, que préparait le fils du célèbre peintre anglais Thomas Stothard, est malheureusement incomplet, et la mort vient de saisir le jeune et brillant artiste au moment où il donnait la dernière main à son œuvre de prédilection. Un jour, qu'il était occupé à mesurer et dessiner un monument du moyen âge, il tomba d'une échelle, et mourut sur la brèche, l'instrument de son art à la main, comme autrefois notre Jean Goujon.

Eh bien! tous ces recueils anglais, de la plus splendide exécution, l'on doit le reconnaître, sont introuvables à force d'être chers; et puis d'ailleurs, comme nous le disions, le plan s'en restreint à l'histoire d'un seul peuple; tandis que l'ouvrage de MM. Mercuri et Camille Bonnard embrasse un cadre plus vaste et plus complet, et par la modicité de son prix, la beauté de son exécution, la finesse et la sévérité du dessin, la simplicité et la sûreté de la gravure, le mérite de style et l'étendue d'érudition de la partie littéraire, s'ouvre les portes de tous les ateliers, et mérite d'occuper une place d'honneur dans tous les cabinets des gens de lettres et des amis des arts.

---

[1] Chez l'auteur, rue du Bac, passage Sainte-Marie, maison Fauconnier.

Revue Dramatique.

—

THÉATRE ITALIEN.

Il Matrimonio segreto. – Tancredi.

Quel est le maître italien aujourd'hui, qui oserait entreprendre un ouvrage capital avec six personnages bien bourgeois, sans le secours des chœurs? Et pourtant que manque-t-il donc à la partition d'*il Matrimonio segreto?* Que de richesses! que de profusion! Airs, duos, trios, morceaux d'ensemble pleins de vigueur et d'entraînement; c'est une œuvre toute jeune encore et dont l'éclat n'a reçu du temps aucune atteinte. En effet, il y a dans ces mélodies, avec une grande naïveté, une élégance exquise de dessin et de formes qui se refuse à l'imitation et qui appartient tout en propre au génie de Cimarosa. L'originalité de Rossini n'est pas moindre sans doute; mais les moyens qu'il emploie ont quelque chose de plus saisissable. Il affectionne les mêmes tours, les mêmes effets; ses inspirations sont franches, soudaines, éblouissantes, mais il les façonne au goût de son public, à la portée de ses chanteurs; il les combine et les arrange avec un certain charlatanisme de manière qui ne pouvait manquer d'être imité. Le pas qu'il a fait faire à la composition musicale était immense; pour le suivre, il a fallu se jeter dans le tourbillon de son génie et se laisser entraîner par lui. De tout ses imitateurs, beaucoup ont fait preuve de talent; pas un n'a osé s'écarter de la route qu'il leur avait tracée, comme s'ils craignaient de s'égarer s'ils venaient un moment à le perdre de vue.

Nous avons entendu, à deux jours d'intervalle, l'*Anna Bolena* et *le Mariage secret*. Il s'est fait dans l'art, entre l'une et l'autre de ces partitions, une révolution tout entière, une révolution immense! Et Cimarosa n'a point vieilli.

L'exécution de son chef-d'œuvre a été admirable dans la plupart de ses parties, défectueuse dans quelques-unes; mais la somme du bien l'emportait de beaucoup. Lablache avait déposé le manteau royal d'Angleterre et la perruque rousse du sanguinaire Henri VIII, pour reprendre la modeste robe de chambre du bon Géronimo, que nous avons retrouvé plus sourd et plus délicieusement bête que jamais. Rubini, chantant pour la première fois le rôle difficile de Paolino, lui prêtait la suave et pénétrante expression de sa voix. Quelques agrémens d'un style trop moderne ont été désapprouvés par les connaisseurs, applaudis avec enthousiasme par le public. Les connaisseurs avaient raison pourtant, et nous conseillons à Rubini de déférer à leur critique.

Il y a de l'avenir dans mademoiselle Tadolini, et ses progrès, depuis l'année dernière, sont remarquables; elle s'est acquittée à merveille d'une tâche que les souvenirs des Barilli et des Fodor rendaient bien périlleuse.

Au contraire, le nouveau *conte Robinsone* est resté au-dessous de la sienne; il serait injuste de le juger irrévocablement sur un premier début.

M. Robert va si vite que nos éloges de feuilleton ne peuvent le suivre. La reprise de *Tancredi* a terminé brillamment cette semaine; nous n'avons que le temps à peine d'en signaler le succès et de dire, dût-on trouver la formule banale, que madame Pasta et Rubini ont été, comme toujours, admirables.

Nouvelles.

—

M. Pickersgill, membre de l'Académie de peinture d'Angleterre, a été envoyé par son gouvernement pour peindre les portraits du général Lafayette, du naturaliste Cuvier, et du célèbre voyageur de Humbold, qui se trouve en ce moment à Paris.

— Quelques erreurs ont été commises dans le livret du salon, relativement à madame Jacotot : nous croyons utile de signaler ces inexactitudes. La collection des portraits historiques, pour laquelle madame Jacotot n'a épargné ni frais ni recherches, et qui présente une réunion si remarquable des personnages les plus distingués de notre histoire, a été annoncée à tort comme copiée d'après Petitot. Un portrait de la Reine a été indiqué comme étant d'après Gérard, il est d'après nature.

— *Rabelais*, qu'on a joué récemment au théâtre du Palais-Royal, est venu augmenter le nombre des jolies pièces représentées à ce théâtre, où la foule ne discontinue pas de se rendre pour voir *le Philtre* et *les Chansons de Béranger*. Lepeintre, Samson et mademoiselle Déjazet, contribuent par leur jeu à consolider la vogue dont jouit le nouveau théâtre.

— *Barnave*[1] vient de paraître. Quatre volumes qu'il faut lire chapitre à chapitre, page à page, phrase à phrase, pour connaître ce livre, le juger et en parler : car le talent de Janin n'est pas dans son plus remarquable jour dans l'ensemble d'un long ouvrage; il brille particulièrement dans la pensée spéciale de chaque scène et de chaque chapitre; il étonne ensuite dans l'infinie variété d'accidens et de détails par où il mène cette pensée, et éblouit surtout par l'expression soudaine, forte ou gracieuse dont il revêt tout ce qui naît de cette marche aventureuse : aussi ne faisons-nous qu'annoncer ce livre. C'est après étude, et étude sérieuse, que nous en parlerons comme le mérite le plus artiste des prosateurs du siècle.

[1] Quatre volumes in-12, chez Alex Mesnier et Levasseur, place de la Bourse et Palais-Royal.

Beaux-Arts.

GRANDS PRIX.

Concours de Peinture.

PROGRAMME. — « Le Xante poursuivant Achille et lançant contre lui ses vagues courroucées. »

Ce que nous disions il y a quelques jours à propos du concours d'architecture trouve avec autant de force son application dans le concours des peintres. Toujours, toujours des sujets d'amplification de collége! N'est-il pas désespérant pour la partie saine du public, qui souhaite avec ardeur les progrès de l'art, et fonde l'avenir sur la génération vigoureuse qui grandit sous nos yeux, de voir l'étrange direction où l'Académie s'obstine à fourvoyer notre jeunesse studieuse! *Qui nous délivrera des Grecs et des Romains?* disait le spirituel auteur de *la Gastronomie;* en vain ce vers, devenu proverbe, est-il dans toutes les bouches; en vain est-il l'expression de la pensée dominante de l'époque, la caduque Académie est là qui, retranchée dans ses vieilles adorations, impose à ses trop dociles élèves ses radotages classiques. Détrôné du Salon par l'école nouvelle, le droit divin de la vieille école se réfugie dans les programmes. Malheureuse peinture! malheureux élèves! il règne encore en maître paisible dans ce dernier empire; et, grâce à l'espèce d'*incognito* des concours académiques, il y triompherait long-temps peut-être, en dépit du bon sens public, si un ordre de choses dont tout peuple a commencé à rire pouvait être de longue durée.

A la vue des derniers essais de l'école expirante de David, quelques personnes, dont les yeux s'étaient laissé fasciner autrefois par cette école, avouaient cette année la faiblesse des productions que leurs anciens favoris avaient soumises au jury du public. Si le beau style n'avait plus sur elles la même puissance, c'est, disaient-elles, que ses grands soutiens n'avaient pas paru dans l'arène, c'est qu'ils avaient un peu faibli. Non, c'est tout simplement que les yeux de leurs partisans de bonne foi, trop long-temps fermés, s'étaient dessillés enfin, et qu'appris à mieux voir, ils savaient mieux juger. Oh! certes, les coryphées du *grand goût* soi-disant, n'ont garde de changer : ils ne font ni mieux ni plus mal. Élèves respectueux, M. Orsèl continue M. Guérin; MM. Delorme et Lancrenon, à leur tour, continuent Girodet; tous enfin consacrent à continuer laborieusement des traditions conventionnelles, un talent qui eût brillé avec éclat peut-être s'il se fût engagé dans les voies de la vraie nature.

Avant de concourir, l'élève doit se plier au goût, au style froid et guindé du classisme; sans quoi, eût-il le plus beau talent, il ne serait pas même admis en loge. Alors il se livre à un genre de peinture qu'il exerce d'abord malgré lui; mais la soif des succès académiques, mais l'ardent désir de faire porter son nom sur la liste des lauréats de l'école de Rome, le pressent et l'assiégent, et bientôt, à force de mouler sa pensée sur celle de ses professeurs, il se corrompt à leur éloges, et finit par trouver excellente une méthode qui l'a dépouillé de son originalité. C'est bien ce qu'avaient senti les talens vigoureux des Géricault, des Charlet, des Delacroix, des Decamps. Jamais il ne leur vint à l'esprit de se présenter au concours, persuadés qu'ils étaient d'en être repoussés par la clameur académique; et bien qu'ils n'aient pas le front ceint des lauriers de l'Institut, le public connaisseur leur assigne dans les arts la place élevée qui leur appartient.

Que prouvent d'ailleurs les succès d'académie? Aussi peu que les triomphes de collége et de conservatoire. Tels noms commencés d'une façon bruyante à l'Institut, sont revenus de Rome pour s'éteindre au milieu des renommées brillantes d'anciens rivaux qu'avaient constamment dédaignés les faveurs officielles. Les Moine, les Barye, les Delaroche ne sont pas des pensionnaires de l'école de Rome; les Aubert, les Boïeldieu ne sont pas non plus des lauréats, et l'on sait que Rossini a deviné l'art et n'est point sorti d'un conservatoire. En un mot, il n'est point paradoxal d'établir que le régime des académies, qui ne saurait enfanter le génie, n'est propre qu'à fausser sa direction et à paralyser son essor.

Le concours de peinture est très-faible, et trois compositions seulement appellent par leur mérite l'attention du public : celles de MM. Chopin, Roger et Raflet. Encore ces trois ouvrages n'ont-ils pas ces qualités fortes et puissantes qui annoncent dans leurs auteurs un grand avenir. Dans M. Chopin, c'est une belle ordonnance, c'est une grande facilité d'exécution, c'est une connaissance réelle des ressources de on art, c'est une entente heureuse de la perspective, un fond peint en paysagiste habile, des accessoires bien traités, des draperies bien jetées; mais c'est aussi trop de jeunesse et d'inexpérience dans les figures, particulièrement dans celle d'Achille. Ce tableau néanmoins est celui qui frappe tout d'abord; c'est celui que tous les spectateurs couronnent. M. Chopin a déjà plusieurs fois paru à différens concours. Déjà, l'année dernière il a obtenu un second grand prix, et au concours du tableau de Boissy d'Anglas, on avait remarqué son estimable composition. Mais ne serait-il pas à désirer que M. Gros,

dont il est l'élève, M. Gros dont le haut génie doit exercer une si grande influence à l'Institut, usât de son crédit pour donner au concours une direction plus rationnelle, plus nationale, — lui qui seul a su conserver un aspect si monumental à la grande et homérique figure de Napoléon, lui qui a fait aussi son Iliade sans sortir de sa patrie?

L'aspect du tableau de M. Roger a quelque chose de fin et de simple. Peu de force, peu d'énergie, il est vrai, et en même temps moins de facilité d'exécution que son émule M. Chopin; mais sa production se fait voir avec plaisir; mais la grâce et la délicatesse de touche des figures est un mérite auquel on ne peut manquer de donner des éloges. La simplicité de manière de la Minerve qui descend du ciel atteste l'étude réfléchie des belles compositions de Flaxman; en revanche, par sa pose, la figure du Neptune, mal portée sur un nuage, fatigue l'œil du spectateur et rappelle trop malheureusement les *gloires* d'opéra. M. Roger est élève de M. Hersent.

Dans la peinture de M. Raffet il y a du talent et un talent vrai, de l'expression et du mouvement dans ses figures, de l'énergie dans la pose d'Achille et de la facilité de pinceau dans le groupe des cadavres que le héros foule aux pieds; mais le tableau est trop passé peut-être, et l'on voit que l'artiste, si connu par ses vives et spirituelles compositions lithographiques, s'est trouvé à la gêne en quittant la route simple et naturelle qu'il avait suivie jusqu'à présent sur les pas de Charlet. Qu'il y retourne : ses débuts étaient heureux, et de brillans succès dans le genre anecdotique, dans le style comique illustré par les Charlet, les Hogarth et les Cruickshank, lui sont réservés un jour.

Littérature.

LE SPECTRE FIANCÉ.

(SUITE.)

Quand le conte fut fini, l'étranger poussa un profond soupir d'un air solennel, prit congé de la compagnie : tous restèrent stupéfaits; le baron fut comme frappé de la foudre.

« Comment! quitter le château à minuit! Tout est préparé pour vous recevoir : une chambre est prête, si vous désirez vous retirer. »

L'étranger remua la tête d'un air triste et mystérieux. « Je dois, dit-il, reposer cette nuit dans une autre chambre à coucher. »

Il y avait dans cette réponse, et dans le ton avec lequel elle fut faite, quelque chose qui glaça d'effroi Von Landshort; mais il rassembla tout son courage et renouvela ses instances hospitalières.

A chaque offre, l'étranger remua la tête en silence, mais d'un air qui annonçait sa résolution inébranlable; et faisant de la main un signe d'adieu à l'assemblée, il quitta à pas lents la salle du banquet. Les deux tantes demeurèrent immobiles d'étonnement. La fiancée resta la tête penchée et une larme dans les yeux.

Le baron suivit l'étranger dans la grande cour du château, où le coursier noir hénissait d'impatience et faisait jaillir la terre sous ses pieds. Lorsqu'ils furent parvenus sous la porte d'entrée, dont la voûte était faiblement éclairée par une lampe, l'étranger s'arrêta et s'adressa au baron, d'une voix que l'écho de la voûte rendait encore plus sépulcrale :

« Maintenant que nous sommes seuls, dit-il, je puis vous apprendre ce qui m'oblige à partir : un engagement solennel, et auquel je ne puis manquer.

— » Mais, quoi, dit le baron, ne pouvez-vous envoyer quelqu'un à votre place?

— » Non, personne ne peut me remplacer. C'est moi qui suis attendu. Il faut que je me rende à la cathédrale de Wurtzbourg.

— » Soit; mais attendez jusqu'à demain. Vous emmènerez votre femme avec vous.

— » Non, non, reprit l'étranger d'un air encore plus solennel. Ce n'est pas une fiancée qui m'attend; c'est le tombeau. J'ai été tué par des voleurs; mon corps est à Wurtzbourg.... C'est à minuit qu'on doit m'enterrer.... La tombe m'appelle; je ne puis rester. »

Alors il s'élança sur son coursier. En un instant, le pont-levis fut derrière lui, et le bruit des pas de son cheval se mêla à celui du vent qui sifflait entre les arbres.

Le baron rentra dans la salle, le visage décomposé, et raconta à ses hôtes ce qui venait de se passer. Deux dames perdirent connaissance à l'idée d'avoir bu et mangé avec un spectre. Les uns assurèrent que l'étranger était le *chasseur infernal*, si célèbre dans les traditions du pays; les autres parlèrent d'*esprits des montagnes*, de *démons des bois* et d'autres êtres surnaturels qui, de temps immémorial, ont si cruellement tourmenté les bons habitans de l'Allemagne. Un pauvre diable de convive s'avisa bien de remarquer que tout cela ne pouvait être qu'un moyen évasif du jeune cavalier pour quitter le château, et qu'un caprice si extraordinaire s'accordait assez bien avec les manières bizarres de l'étranger; mais l'improba-

tion qui accueillit cette opinion le força aussitôt à abjurer l'hérésie, et à rentrer parmi les fidèles croyans.

Au reste, le lendemain, toute espèce de doute fut dissipée par l'arrivée des dépêches annonçant le meurtre du comte, et son enterrement dans la cathédrale de Wurtzbourg.

On peut se représenter l'intérieur du château de Landshort. Le baron se renferma dans sa chambre; les hôtes, qui étaient venus pour partager sa joie, ne pouvaient penser à l'abandonner dans l'affliction; on les voyait errer dans les cours, ou se rassembler par groupes dans la grande salle, donnant tous les signes possibles de sympathie pour leur pauvre parent; ils restaient plus long-temps que d'habitude à table, et buvaient et mangeaient plus que jamais, pour soutenir un peu leurs esprits.

Mais la situation de la fiancée, veuve avant d'être mariée, était surtout digne de compassion. Perdre un mari avant d'avoir joui de ses embrassemens, et un mari comme celui-là! Si son spectre était si noble et si séduisant, que devait être sa propre personne? Elle remplit la maison de ses lamentations.

Le soir du second jour de ce veuvage anticipé, elle se retira avec une de ses tantes qui avait insisté pour coucher dans la même chambre que sa nièce. La tante avait commencé une de ces longues histoire de revenans qu'elle contait avec tant de talent : le sommeil l'avait surprise au milieu de sa narration. La chambre était dans une partie isolée du château et donnait sur un petit jardin. La jeune fille fixait à travers les barreaux de la croisée un regard rêveur sur le feuillage d'un tremble qu'entouraient faiblement les rayons vacillans de la lune; minuit venait de sonner à l'horloge du château, lorsque les accords d'une douce musique se firent entendre dans le jardin. Elle se lève à la hâte, et d'un pas léger s'avance vers la croisée; elle aperçoit dans l'ombre un homme d'une taille élevée. Comme il levait la tête, les rayons de la lune tombèrent sur son visage. Grand Dieu! qu'a-t-elle vu? Le spectre fiancé!... A ce moment un cri terrible se fit entendre derrière elle; et sa tante, que la musique avait réveillée et qui l'avait suivie en silence, tomba évanouie dans ses bras. Quand elle reporta ses regards vers l'endroit où elle avait vu le fantôme, celui-ci avait disparu.

De ces deux personnes, celle qui avait le plus besoin d'être calmée, c'était la tante; la terreur avait entièrement égaré ses sens. Quant à la nièce, il y avait pour elle un certain charme dans une telle apparition, et quoique l'ombre d'un amant semble devoir mal répondre aux rêves d'amour d'une jeune fille, cependant, à défaut de la réalité, l'ombre est encore quelque chose.

De la part de la tante, déclaration positive qu'elle ne couchera pas une seule nuit de plus dans cette chambre; pour la première fois la nièce résiste : elle déclare d'une manière aussi positive qu'elle ne veut coucher dans aucune autre chambre du château. La conséquence pour la jeune fille fut de se séparer de sa tante; mais avant cela, elle obtint de cette dernière une promesse formelle de ne dire mot sur ce qui s'était passé, de peur qu'on ne lui enlevât le seul plaisir qui lui restait sur la terre, celui d'habiter cette partie du château que l'ombre de son amant avait choisie pour le lieu de ses excursions nocturnes.

Nous ne pouvons dire combien de temps le secret eût été gardé : il y a tant d'attrait à raconter une histoire effrayante, surtout quand on y joue un rôle! Quoi qu'il en soit, on cite comme un exemple de discrétion féminine le long empire que la tante exerça sur elle-même pendant huit grands jours; au bout de ce temps, un grand événement vint terminer cette épreuve périlleuse. Un matin, au moment où l'on allait se mettre à table pout déjeuner, on vint annoncer au baron qu'on ne pouvait trouver sa fille : elle n'était pas dans sa chambre, et, en y entrant, on avait trouvé le lit tel qu'on l'avait fait la veille, et une fenêtre laissée ouverte montrait par où la jeune colombe avait pris son vol.

On ne peut se représenter l'étonnement et l'inquiétude qu'excita cette nouvelle, qu'en se rappelant combien les malheurs des grands de la terre sont vivement sentis par leurs amis; le mouvement même des fourchettes, ordinairement si actives, s'était arrêté, lorsque la tante, que son trouble avait d'abord rendu muette, s'écria en se tordant les mains : « C'est le spectre! c'est lui qui l'a enlevée!.. »

Elle raconta alors en peu de mots la terrible scène du jardin, et en tira la conclusion que c'était le spectre qui avait enlevé sa fiancée. Le rapport des domestiques vint à l'appui de cette opinion; ils avaient entendu pendant la nuit le bruit d'un cheval au galop qui descendait la montagne; certainement c'était le spectre sur son coursier noir, qui emportait sa victime dans le tombeau. Tous les assistans furent frappés de la probabilité malheureusement trop grande de cette explication, car les événemens de cette espèce sont extrêmement communs en Allemagne, ainsi que l'attestent nombre d'histoires authentiques.

Quelle situation que celle du pauvre baron! Quelle affreuse alternative pour un bon père et pour un Katzennellenbogen! Ou sa fille unique est maintenant dans la nuit du tombeau, ou bien il va se trouver avoir pour gendre quelque esprit malin, et pour descendans toute une lignée de démons. Il est complétement hors de lui-même; tout le château est bouleversé; il ordonne à ses gens de monter à cheval et de parcourir l'Odenwald dans tous les sens. Lui-même avait déjà mis ses grosses bottes et attaché son épée à son côté; il allait monter à cheval, lorsqu'il fut ar-

rêté par une nouvelle apparition : une femme montée sur un palefroi et escortée par un cavalier s'avançait vers le château. La dame inconnue arriva au galop jusqu'à la grande porte, et là, s'élançant de cheval, elle se jeta aux pieds du baron : c'était sa fille, sa fille elle-même, et avec elle..... *le spectre fiancé!* Le baron resta stupéfait, portant successivement ses regards sur sa fille et sur son étrange compagnon, et refusant presque d'en croire le témoignage de ses sens. Le mystérieux personnage était bien changé depuis sa visite dans le monde des esprits; son costume brillant relevait ses traits nobles et réguliers ; le teint animé de la santé avait remplacé sur ses joues cette pâleur que le baron y avait remarquée; la joie brillait dans ses grands yeux noirs.

Le mystère fut bientôt éclairci : le cavalier (car pour un spectre il n'en avait jamais existé que dans l'esprit des Katzennellenbogen) le cavalier s'annonça sous le nom du chevalier Herman Von Starkenfaust. Il raconta son aventure avec le jeune comte et ce qui l'avait suivi. Il venait au château de Landshort, pour y porter la triste nouvelle; il allait remplir ce message, lorsque le débordement d'éloquence du baron l'avait interrompu. Plus tard l'apparition de la fiancée l'avait complétement captivé. Dans l'espoir de passer quelques heures auprès d'elle, il avait laissé subsister l'erreur où l'on était sur sa personne. Cependant il était fort embarrassé pour trouver un moyen de se retirer, lorsque les histoires du baron lui avaient suggéré la singulière idée qu'il avait mise à exécution. Depuis, redoutant les effets de l'inimitié des deux familles, il avait *hanté* (1) le jardin sous les fenêtres de la jeune fille, soupiré, obtenu l'aveu d'un tendre retour, enlevé sa maîtresse, et enfin venait de l'épouser.

Pendant ce récit, une lutte violente se passait dans le cœur de Von Landshort. Ses opinions sur l'étendue de la puissance paternelle, sa dévotion pour les querelles de sa famille, étaient aux prises avec son affection pour sa fille; mais combien de raisons en faveur du parti de l'indulgence! Cette fille si chérie, qu'il avait cru perdue pour lui, il venait de la retrouver; et si l'époux qu'elle avait choisi était d'une maison ennemie, après tout ce n'était pas un habitant de l'autre monde. Quant à ce qui pouvait le choquer dans le stratagème de Starkenfaust, comme contraire à ses idées si rigides sur le chapitre de la vérité, quelques-uns de ses vieux amis parvinrent à le réconcilier avec les moyens employés par le jeune soldat, en lui faisant remarquer qu'un peu d'adresse est permis en amour, et que Starkenfaust pouvait invoquer les priviléges de sa profession pour excuser une ruse de guerre.

[1] *Hanter*. Expression qu'on emploie en anglais, en parlant des promenades nocturnes et habituelles des esprits dans quelque lieu.

Ainsi les affaires s'arrangèrent au mieux. Le jeune couple reçoit son pardon sur la place; les réjouissances recommencèrent au château de Landshort; le nouveau membre de la famille fut accueilli par les pauvres diables de cousins avec l'expression de l'affection la plus vive : il était si brave, si généreux et si riche! Il faut bien avouer que les tantes furent peu édifiées de voir ce triste exemple de leur système de retraite et d'obéissance passive; mais elles attribuèrent ce fâcheux résultat à leur négligence, en manquant à faire mettre des barreaux aux fenêtres : ce fut pour l'une d'elles en particulier un coup bien sensible de voir ainsi gâter son histoire de revenant. La bonne dame déplora toujours un dénouement qui lui enlevait le seul spectre qu'elle eût vu de sa vie, pour en faire un homme de chair et d'os. Mais ce changement du fabuleux au positif fut moins désagréable à la nièce.

Traduit librement de Washinghton-Irving.

ALDÉRIC DE MÉRY.

LE VIEUX GARÇON.

Il est employé au Mont-de-Piété, il a cinquante ans, à ce qu'il dit, il est très-aimé de la laitière, et il serait très-estimé de son portier n'était son air taciturne, et qu'il ne crie pas assez haut *s'il vous plaît*, quand il demande le cordon.

Je suis son voisin, je le connais beaucoup. Je sais par cœur tous ses habits l'un après l'autre : l'habit marron pour les dimanches, l'habit noir-blanc du premier jour de l'an pour visiter ses chefs, l'habit gris-noir pour tous les jours, l'habit vert-pomme pour les temps de pluie et de beau soleil. Il n'y a guère que deux ou trois ans qu'il porte des pantalons : autrefois il était en culottes. Il a fallu tout ce débordement de démocratie pour que notre homme en vînt à couvrir les mollets qu'il n'avait plus.

Il ne reçoit qu'une lettre par an; encore a-t-il recommandé qu'on ne remette qu'à lui seul toutes les lettres qui pourraient lui arriver. Quand cette lettre arrive, le facteur, de la porte, s'égosille à appeler M. Brunet, et M. Brunet descend tout essoufflé, oubliant de fermer la porte, à coup sûr.

Quelle peut être cette lettre, d'où elle vient, on l'ignore. On a fait à ce sujet bien des conjectures dans mon quartier. L'épicier et le marchand de vin ont renoncé à expliquer cette énigme; le commissionnaire n'a que des conjectures; les femmes elles-mêmes ont perdu leur latin

dans ces graves recherches. Le fait est qu'il vient une lettre tous les ans. D'où vient cette lettre?

Il est trop vieux pour avoir encore son père ou sa mère, il est trop heureux pour avoir une femme, trop rangé pour avoir un fils, trop honnête homme pour une maîtresse, trop égoïste pour un ami.

M. Brunet est un homme calme, posé, silencieux, caché, qui vit seul, qui a vecu seul, qui mourra seul; M. Brunet n'agit pas, il rêve; il n'aime pas, il pense; il ne s'amuse pas, il dort. Ne cherchez dans ce coin de maison ni amour, ni haine, ni joie, ni tristesse, ni ambition, ni pleurs, ni pitié, ni remords, ni crime, ni aucune espèce de passion, ni rien de ce qui ressemble à ce qui fait un homme.

Aussi pas une femme ne s'avisera d'appeler M. Brunet *un monstre*.

Il faut être si fort un homme pour être un monstre!

Bien plus, il y a peu de femmes qui aient jamais songé à appeler M. Brunet un *enfant!*

Mais pourquoi s'anime-t-il si fort quand lui vient cette lettre tous les ans?

Brave homme! ressort animé, il marche, il s'arrête, il sort, il rentre, il dort, il dîne, régulier comme une horloge de Leroy. Ces automates qui frappent les heures, qui sortent de leur niche et qui y rentrent toutes les fois qu'il est midi, ne sont pas plus empressés et plus ponctuels que ne l'est M. Brunet: le dimanche excepté, entendons-nous.

Le dimanche est un jour de barbe et de folie. C'est le jour de l'habit marron et des ébats folâtres. Ce jour-là on dort, on veille, on se regarde au miroir, on fait le beau, on plisse sa chemise, on enfle son jabot, on se dandine dans son fauteuil, on se mire dans son pot d'étain, on chante la dernière chanson de l'orgue qui passe, et on rêve qu'on ira le soir quelque part, quand on aura quitté la chemise plissée et l'habit marron.

Vous dites que c'est là un homme sec et sans poésie; vous êtes bien cruel! Sans poésie, dites-vous! Quel homme est sans poésie? où n'est-elle pas, la poésie? Le vulgaire va la trouver chez le riche, dans la soie et dans l'or; le vulgaire aime le bruit éclatant, les couleurs tranchées, la vie réjouie, épanouie, toute bouffie; le vulgaire, à défaut de luxe, cherche la poésie dans l'indigence; il la couvre de haillons, la poésie; le bâton à la main et sur le dos la besace, il la fait coucher sur la paille; il l'habille comme s'habille le *joueur* de la Porte-Saint-Martin. Sophismes que tout cela! Le beau mérite de la poésie dans les extrêmes! Soyez poète avec l'homme tout seul, sans femme, sans enfans, sans bonheur, sans malheur; soyez poète avec le médiocre, ni haut ni bas, ni riche ni pauvre, passif et fier à la fois; soyez poète avec un lit qui n'est ni l'édredon ni la paille, avec un pot qui n'est ni la terre cuite ni la porcelaine de Sèvres; soyez poète en bonnet de coton, en camisole, en bas chinés, au coin d'un petit feu, vis-à-vis un café au lait qui chauffe: triste, triste déjeuner! préjugé d'autrefois qui a fait plus de rachitiques et de poitrinaires que toutes les pastilles contre les catharres! Alors, si vraiment vous êtes poète avec les détails du pauvre diable, tenez-vous pour assuré que vous êtes vraiment poète.

Que de fois, moi qui vous parle, j'ai fait de la poésie dans la chambre de mon voisin! Je plongeais inaperçu dans cet appartement si étroit où sont contenues toutes les choses nécessaires à la vie. Je voyais le lit calme et défait à peine, indice innocent d'un sommeil paisible. Au-dessus du lit, attenait une bonne et calme figure des temps anciens, poudrée à blanc et la bouche artistement relevée. Rien ne manquait à cet ensemble tout parisien: le nécessaire avait son superflu; cette pauvreté avait son luxe; tout était prévu dans ce hasard, tout était arrangé dans ce désordre. On a fait des poèmes avec moins que cela.

Un tableau c'est comme un poème. Il faut être simple et vrai avant tout; il faut se méfier de tous les excès et de beaucoup de contrastes; il faut parler net et franchement aux yeux et à l'esprit. Aussi n'ai-je pas été bien surpris quand un matin j'ai vu Pigal dessiner trait pour trait mon vieux garçon. Et non-seulement le vieux garçon, mais encore son plat à barbe, sa cafetière, son feu, son engin à prendre les souris, son porte-montre vide, hélas! Tout mon homme que je croyais à moi tout seul.

Seulement vous faites un contre-sens, Pigal, en donnant un chien à Brunet. Vous gâtez mon vieux garçon avec votre chien. Votre chien, c'est de la poésie bâtarde; votre chien est faux. Le vieux garçon n'a pas de chien. Dans la maison qu'il habite on ne souffre pas les chiens: la portière ne les aime pas, à cause de son chat, d'abord, et ensuite comment croyez-vous qu'il se soit donné la peine d'aimer un chien, lui qui n'a pas voulu aimer une femme et élever des enfans? Que voulez-vous que mange ce chien, dans cette cuisine si froide et avec le café au lait? Qui promènera ce chien, pendant que son maître sera au Mont-de-Piété, où on n'en souffre pas? O ce chien est une grave faute! encore si c'était un caniche!

Voici comment, en voulant faire de la poésie, on la perd! voilà comment il s'en est fallu de ce quadrupède que j'eusse le portrait complet de mon voisin le *vieux garçon!*

MARTINI CIRAPA.

Légende Vénitienne.

Sur le canal, près du pont della Verona, s'élève un vieux palais enfumé, dont la porte d'entrée se trouve derrière l'école de Saint-Fantin, une des plus anciennes écoles de Venise. Ce palais, dont l'architecture a quelque ressemblance avec celle de l'église de San-Salvator, près du Rialto, est depuis long-temps inhabité. Cependant le grand vestibule est bien aéré, les appartemens sont élégament peints, et le puits, des plus frais, ne tarit jamais dans les grandes chaleurs; il ne manque pas un balustre aux balcons, pas une vitre aux fenêtres; mais si vous y entrez le soir avec une chandelle éteinte, elle s'allume aussitôt, avec une chandelle allumée, elle s'éteint. C'est effrayant; on me l'a conté bien bas, et la voisine qui le disait n'ose, depuis long-temps, lever les yeux sur cette sinistre façade.

Si vous désirez savoir l'histoire de cette maison, demandez au bibliothécaire du palais ducal, à l'abbé Bethio, assez insolent et fort ignorant, la *Légende de Martini Cirapa*, un tout petit livre dont voici le souvenir.

Martini Cirapa avait une fortune immense, due au commerce qu'avait fait son père avec l'Orient: tous les patriciens d'alors étaient commerçans. Cirapa perdit ses parens à vingt ans, et devint amoureux de la fille d'un avocat, un paresseux, qui demeurait en face, de l'autre côté du canal; c'était la plus belle femme de Venise, quoiqu'un peu maigre. Son goût pour la dépense entraîna en peu d'années la ruine de Martini, et elle partit pour Milan. Le pauvre jeune homme était inconsolable; mais le jour où il fut obligé de vendre sa jolie gondole, garnie d'argent ciselé, et de renvoyer ses deux gondoliers, il ne songea plus qu'à terminer une vie désormais malheureuse.

Le campanile de Saint-Marc est ouvert à tout le monde, et chacun sait comment en descendent ceux que le désespoir y fait monter; mais cette dernière ressource, quoiqu'infaillible, était répugnante: car toute la ville eût su le lendemain qu'un fils de noble famille était nouvellement tombé sur une des boutiques de notaire qui sont adossées à la tour. Martini parcourait donc tristement la rue della Fresseria, la main dans son escarcelle brodée où il ne restait pas un lombard, lorsqu'il lui vint idée d'entrer chez un maître en chimie de l'école de Saint-Fantin; le maître était absent, il se trouva seul dans le laboratoire, au milieu des cornues, ouvrit force flacons, goûta dans les fioles de toutes les formes, et se noircit les lèvres; il finit par penser que le poison devait être très-douloureux.

Derrière un alambic se trouvait une liasse de parchemins roulés et poudreux, c'était une série de formules, toutes choses de magie blanche, qui sont inconnues de nos jours et que l'inquisition, établie à Venise dans ces temps-là, détruisit complétement. Quoi qu'il en soit, Martini les emporta pour son usage, et fit un pacte avec le diable; il ne souhaita autre chose que d'oublier la signora Rinaldi, et d'être comme au matin du jour où il la vit pour la première fois, heureux et indépendant, et ne demanda que deux années de vie. En vérité c'était bien peu: quand on a la liberté de souhaiter on devrait le faire avec moins d'économie. Il faut croire que Satan surprit la bonne foi du jeune homme et profita de son désespoir: dans deux ans, corps et ame, tout devait lui appartenir.

Martini ayant recouvré sa fortune pour un temps aussi limité en usa généreusement. Avant tout, il racheta une plus belle gondole et fit vêtir de velours ses deux gondoliers. Son luxe rappela autour de lui tous ses amis, et il se mit à faire joyeuse vie. Cependant on raconte que tous les jours il s'agenouillait devant une petite statue de la vierge qu'on voit encore dans une salle de la maison, sur un piédestal dentelé et façonné à la mauresque; quelques personnes assuraient l'avoir aperçu le soir dans la petite église de Saint-André, sur le bord de la mer, du côté de Fusine, et qu'il priait avec ferveur, se frappant la poitrine et pleurant ses fautes à la manière du pays. Du reste, c'était habituellement l'homme le plus gai et le plus insouciant qui fût à Venise.

Un soir, c'était au temps des premières pluies d'octobre, la veille de la Saint-André, il buvait avec un capucin son confesseur; la gouvernante, qui était descendue à la cave, rentra subitement, ferma la porte comme une femme poursuivie, posa la lampe éteinte sur la table; Elle était tremblante, pâle, suppliante. Elle avait vu dans la cave.... c'était un bruit... une odeur de soufre... une fumée, et par-dessus une tête d'homme qui riait et qui demandait à parler au seigneur Martini Cirapa; il n'avait qu'un mot à lui dire.

L'insouciant Cirapa avait peine à croire que les deux années fussent révolues; il compta sur son calendrier et dit au capucin pour quels motifs il était obligé de quitter sa bonne compagnie. Pauvre Cirapa! L'ayant écouté tranquillement, le capucin se lève de table et dit: « Laissez-moi faire. » Comme l'avenir était incertain et que son verre était plein, il le vida, passa son chapelet à son bras et descendit à la cave, tenant d'une main la chandelle qu'il cachait de l'autre. Il s'avança les yeux dans l'ombre et la tête haute.

« Qui est là? qui es-tu? C'est Cirapa que je veux, dit

le diable. — Écoute, je connais sa promesse et viens te demander une grâce. Nous étions à boire et à nous damner, là-haut, laisse-nous finir; quand cette chandelle sera brûlée, il jure d'être à toi. — Ainsi soit, dit Satan. » A ces mots, le capucin souffla la chandelle, la roula dans son chapelet et la mit sous sa robe. Se voyant joué par ce tour de jésuite, le diable rentra en terre et poussa un hurlement lamentable. Il laissa après lui un trou qu'on a vainement essayé de combler en qui existe encore aujourd'hui.

Cirapa garda soigneusement ce gage de liberté, continua sa vie heureuse, indépendante, et mourut de vieillesse, regretté de ses amis et des capucins, pour qui il avait une grande effection; son ame, vendue autrefois à l'ennemi de Dieu, vint inutilement frapper aux portes du paradis, saint Pierre ne répondit pas, et tourna le dos; mais comme il ne devait appartenir au diable que quand la chandelle serait brûlée, Martini ne pouvait se décider à mettre le pied en enfer : donc son ame rentra à la maison, veillant à la conservation du talisman qui le retient à la terre. Satan, qui épie sa proie, allume toutes les chandelles qu'il trouve dans la maison, et Ciripa, qui se plaît ici-bas et ne voit que sa chandelle, éteint toutes celles qu'il rencontre allumées. Depuis ce temps le vieux palais de la rue Minelli est l'épouvante du quartier.

ZIEGLER.

Aperçu des Publications.

—

BARNAVE,

PAR M. J. JANIN[1].

C'est un étrange livre qui a soulevé tant de haines, qu'on ne saurait en dire sa pensée comme artiste, si l'on ne s'explique d'abord comme politique. Je connais telles gens qui sont tout prêts à croire que vous êtes henriquinquiste si vous admirez le génie de Chateaubriand, et il s'en trouvera qui vous proscriront comme contre-révolutionnaire si vous dites quelque bien du livre de Janin. Pour moi, qui ne veux rien laisser au commentaire sur ce sujet, je vais dire ce que je pense et ce que je sais de *Barnave* comme acte politique, et je signe.

Barnave est une vengeance. Janin, au commencement de la révolution de juillet, exprima ou fit exprimer au nouveau gouvernement un désir de lui être reconnaissant. Était-ce pour une place ou un ruban, ou bien pour un ruban et une place à la fois? qu'importe? Le fait est que, vanité ou ambition, l'homme de talent et d'appui avait dit : Me voilà! A cet homme on répondit, avec un dédain qui semblait regarder comme une injure l'offre de sa personne: « Que faire d'un homme de votre sorte? nous n'en voulons pas; sortez! »

Beaucoup des hommes qui font de l'opposition ont reçu pareil congé en termes injurieux. En sait-on beaucoup qui soient restés les sincères amis du pouvoir, après cette impertinente exclusion? je desire qu'on m'en enseigne : j'irai les voir par curiosité. Ces hommes, au contraire, ont couru se rallier aux opposans *à priori*, et, dans leurs rangs, ils combattent soldats d'un drapeau que j'honore, mais sans autre nom que celui de leur parti.

Sous une semblable proscription, Janin a fait comme eux et autrement toutefois : il a gardé pour lui son injure et a pris à tâche de la venger tout seul. Il ne s'est pas enrégimenté dans l'opposition. Il s'est fait lui, chef et soldat de son combat; il a été pour lui-même son conseil et son armée, il s'est dressé de toute la hauteur de sa prose en face d'un trône, il a croisé sa plume avec un sceptre. C'est un duel entre Janin et une dynastie.

C'est pitié! c'est folie! dites-vous; je vous entends et ne vous crois pas. Ceci n'est point une querelle à émeute d'une part, à galopades et baïonnettes de l'autre; la tête de l'écrivain et la puissance royale n'y sont point du tout compromises. Mais des vanités et des sentimens d'homme sont face à face; et dans cette affaire, je voudrais bien savoir quel cœur a le plus saigné, quelle ame a été la plus étreinte, quel orgueil plus brisé, quelle superbe plus humiliée. Où est le vaincu? Personne n'a dit que ce fût Janin; ce n'est donc ni pitié ni folie.

Ceci bien expliqué, m'interpellera-t-on de dire si moi, homme de juillet, amoureux de liberté saine et haute à qui j'ai offert mon sang, je trouve juste et bon ce qu'a fait Janin? Je le trouve juste et bon. Dans notre société de priviléges, où tous les états sont entourés de fossés qui en défendent l'approche à celui qui n'est riche qu'en pensées; à une époque où l'on ne peut être agent de change, notaire, avoué, greffier, courtier de commerce, agréé, huissier, avocat ou médecin, qu'en comblant ces fossés à prix d'argent; où l'emploi d'une bonne éducation ne peut se trouver dans la culture de lettres, toutes les fois qu'on n'a d'autres ressources que soi-même, il faut qu'il y ait respect pour ceux qu'on réduit à avoir du talent.

Si ce respect manque, si l'injure prend sa place, tant pis pour qui s'expose à la lutte. La pensée, qui est le patrimoine de l'homme de lettres, est aussi son bouclier et son glaive. Que ceux qui sont blessés ne disent pas à Janin : Vous êtes un infâme de nous attaquer parce que nous vous avons méprisé. Ils l'ont voulu. A toutes les hauteurs du monde, il faut savoir choisir ses amitiés. Je suis sûr qu'en tout ceci, c'est quelque sot qui a causé cette discussion; et pourtant celui-là savait mieux que personne que la plume de Janin est longue et qu'il est grand maître d'escrime en brûlantes épigrammes.

Après cette explication je reviens au livre en littérateur. Je

[1] Quatre volumes in-12, chez Alex. Mesnier et Levasseur, place de la Bourse et Palais-Royal.

considère le tableau et le marbre sans m'inquiéter qu'ils représentent Trajan, Néron, Napoléon ou M. Viennet; c'est le pinceau que je viens étudier, c'est le ciseau que j'admire; c'est le style, c'est l'exécution de *Barnave* qui me semblent prodigieux.

Il ne faut pas chercher dans *Barnave* une œuvre carrée, concordante, ou chaque partie dépend de l'ensemble et y concourt. Cette façon de faire n'est point dans la nature de Janin, ne la lui demandez pas plus qu'à Rabelais, à Montaigne ou à Sterne.

Ne mettez pas sa pensée dans une allée tirée au cordeau, ne la faites pas galoper, le corps penché, dans le cirque de Franconi. Ouvrez-lui la porte, laissez-lui toute la route qui s'ouvre; laissez-lui les champs, les bois, les villes, les hameaux, les ruisseaux, les haies vives et les ravins à franchir, et vous la verrez alors dans sa naturelle allure, courant ferme et droit par où elle trouve, ne s'inquiétant de rien, douce et paisible sur une belle prairie, haletante et forte à l'encontre d'une montée, se précipitant et roulant à bonds de torrent pour rejoindre la plaine; puis réglée, puis piaffant sur place, puis courant à perdre haleine, bondissant, perçant ou sautant les obstacles, infatigable, prompte, ferme sur les jarrets et arrivant au but. A vrai dire, un livre de Janin est une course au clocher.

Puisque cette comparaison m'est venue, disons-le, elle explique tout le système de Janin. L'historien, le véritable historien est comme un voyageur de grande route. Tous les pas de sa course sont notés, connus et seront exigés. En sortant, la barrière; plus loin, un château à droite; et puis une auberge à quelques lieues; ensuite le relai et toujours la borne milliaire. Pauvre malheureux, le gendarme littéraire, le chronologiste critique est tout prêt à le traiter de voleur s'il s'écarte un peu dans les champs qui bordent la voie publique. Janin a dédaigné le chemin battu, il a dédaigné le gendarme littéraire, il a pris à travers champs : aussi n'a-t-il rencontré dans sa course, ni le 5 et 6 octobre, ni le 20 juin, ni le dîner des gardes-du-corps, ni le voyage de Versailles, ni tous ces jours obligés qui sont les relais et les pierres milliaires de cette route historique.

Pour ma part je l'en remercie. Soit par mémoires ou histoires, j'ai tant assisté aux splendeurs et aux intrigues politiques de cette révolution que je suis aise d'être invité à ses plaisirs, à ses bals, à ses soupers, à sa vie de boudoir et de débauche, aux premières agaceries de cette grande fille LIBERTÉ et aux derniers et luxurieux baisers de la monarchie. Courtisane délabrée, sous la forte main de Mirabeau elle vit tomber son manteau brodé, sa jupe de pourpre, son rouge, sa poudre et ses mouches et mise à nu, elle ne montra qu'un squelette décharné à ce vigoureux lutteur qui aimait les belles femmes jeunes et fraîches.

Suivez donc Janin par son chemin à lui et vous serez ravi d'avoir fui la route des piétons, la route des diligences, des soldats et des mendians. Avec lui vous passerez par la taverne où se complotte la liberté entre Barnave, Mirabeau et Maury; vous passerez par la première représentation du *Mariage de Figaro*, par la chambre de madame de Polignac; vous serez du souper de Mirabeau avec Rivarol, Laclos, la Guimard, le comte de Saint-Germain et le duc d'Orléans; le bal de l'Opéra, le lit de mort de Mirabeau, le bruit que fait sa tête de lion en retombant sur la couche froide, le glas de mort qu'elle sonne pour la monarchie, une passion de fou et une passion d'homme de génie; Mesmer, Castelnaux, Barnave, vous verrez, vous entendrez tous ces gens et toutes ces choses; c'est prodigieux!

Le livre de Janin échappe à ce que la critique appelle une analyse; mais ce qui s'offre largement à l'analyse et qui échappe presque toujours à la critique, c'est le style de ce livre. Grâces soient rendues à l'auteur! Avec tous les moyens et tous les droits de faire du français à son usage, il en veut bien faire de celui qui est permis à tout le monde. Si la façon de comprendre un livre comme le fait Janin est une dangereuse manière, à laquelle la miraculeuse activité de pensée peut seule suffire, la façon dont il écrit est une cause gagnée pour les amoureux de notre belle et bonne langue. Je veux faire avancer les plus intrépides briseurs de règles et d'entraves, et si je leur montre le style de *Barnave*, ils avoueront à grands cris que cela est neuf, original, splendide, souple, délié, âcre, furieux, éblouissant et surtout particulier, et quand ils seront bien ébahis d'admiration, qu'ils auront bien reconnu ce qu'ils nomment une couleur et un cachet, je leur ferai voir que cela se produit avec de la grammaire la plus exacte, la plus rétive et la plus invétérée, et je tâcherai de leur faire honte de ce qu'ils ne savent se faire un français à eux qu'en n'écrivant pas français.

Si *Barnave* ne s'était déjà vendu à trois mille, j'en dirais plus; mais quand le livre est là pour se défendre, ce serait présomption que de se dire son avocat: aussi ne suis-je que son admirateur. FRÉDÉRIC SOULIÉ.

Nouvelles.

— Le 1er du mois prochain, doit être publiée l'estampe du *Gustave Wasa* gravée par M. Henriquel-Dupont, d'après le superbe tableau de M. L. Hersent, de l'Institut. La souscription est ouverte, et les artistes, ainsi que les amateurs les plus distingués de la capitale, se sont empressés d'inscrire leur nom pour cette magnifique production, qui a valu à son auteur l'une des deux décorations décernées au Salon dernier. Nous donnerons, dans une prochaine livraison, un examen de cette œuvre, l'une de plus remarquables des temps modernes.

— Une des plus gracieuses chansons de notre Béranger a été transportée avec bonheur sur le théâtre de la rue de Chartres. *Les deux Sœurs de charité* sont, comme dans la chanson, une danseuse et une religieuse. L'une, avec le prix d'une caresse, sauve la vertu que l'autre avait consolée dans le malheur. Une intrigue quelque peu invraisemblable est rachetée par des détails pleins de grâce et d'esprit. L'ouvrage est d'ailleurs jouée avec un ensemble parfait : madame Albert surtout et Arnal en assurent le succès. *Les deux Sœurs* feront attendre patiemment un grand ouvrage de M. Ancelot sur lequel le Vaudeville fonde les plus grandes espérances : c'est le partage de la Pologne sous Catherine II. On sent tout ce qu'un pareil sujet peut fournir à un homme de talent, dans les circonstances qui nous préoccupent. On prétend que l'auteur n'a pas visé aux allusions; c'est la faute de l'histoire si elles se présentent d'elles-mêmes.

Beaux-Arts.

Architecture.

ENVOI DES ÉLÈVES DE L'ÉCOLE DE ROME.

Au milieu et vers la fin du siècle dernier, les explorations scientifiques et archéologiques sur le sol classique de la Grèce et de Rome furent l'idée dominante de l'époque. Français et Anglais se précipitèrent sur les monumens, les retracèrent à l'envi, et de nombreux ouvrages en disputèrent les magnifiques débris aux ravages du temps et du fanatisme, iconoclastes tous deux. Déjà cette noble ardeur avait signalé le règne de Louis XIV. « Car, dit Perrault, le roi voulant que les somptueux édifices qu'il fait construire en France soient en état de servir eux-mêmes de modèles à la postérité, il a envoyé dans l'Italie, dans l'Égypte, dans la Grèce, dans la Syrie, dans la Perse, et enfin par tous les lieux où il reste des marques de la capacité et de la hardiesse des architectes, plusieurs personnes savantes et bien instruites des remarques que l'on peut y faire. » C'était là une grande et nationale idée sans aucun doute; mais, comme nous le disions, il appartenait à la dernière partie du dix-huitième siècle de la féconder. C'est alors qu'on vit éclore l'ouvrage de Le Roy sur les ruines des principaux monumens du génie hellénique: recueil estimable, malheureusement trop hâté d'exécution; mais que la nouveauté comme l'intérêt du travail fit accueillir avec applaudissemens. Parut bientôt encore le splendide ouvrage de Stuart, qui fit oublier celui de Le Roy; et comme s'il était réservé à la France d'ouvrir la voie à toutes ces belles recherches, ce fut vers la même époque qu'à la suite de notre armée, une commission de savans et d'artistes interrogeait les souvenirs de la vieille Égypte, et s'asseyait triomphante sur ces pyramides, monumens séculaires dont *la masse indestructible a fatigué le temps*, comme dit le poète. Ce fut aussi vers une époque peu postérieure que, pour nouer en quelque sorte la chaîne des temps anciens à celle des temps modernes, le Winckelmann français, Seroux d'Agincourt, donna son Histoire de l'art par les monumens, ouvrage trop peu connu et que le goût peut signaler comme un répertoire indispensable aux artistes et aux amis des arts.

L'envoi des élèves de Rome atteste du travail; mais leurs restaurations tout habiles, tout adroitement exécutées qu'elles puissent être, ne sont que des études. Qu'ils mesurent les monumens anciens, qu'ils ajoutent, s'ils le peuvent, aux trésors consignés dans les ouvrages devenus classiques sur cette belle matière : rien de mieux; mais borner là, comme ils le font, leurs constans efforts, est folie et puérilité. Assez de copistes, assez de traducteurs; il nous faut maintenant des architectes.

D'abord se présente l'envoi de M. Constant, élève de première année. Ce sont les études obligées du théâtre de Marcellus; puis celles des temples de Pœstum et de celui d'Hercule à Cori. — Travail d'essai.

M. Delannoy, élève de deuxième année, a envoyé le tombeau de Théon, et le temple de Girgenti en Sicile.

M. Labrouste, élève de troisième année, offre avec le Forum et le portique triangulaire de Pompéia, une collection curieuse de tombeaux parmi lesquels se remarque la pyramide de Caïus Sextus. — Travail d'habile dessinateur.

M. Vaudoyer a fait pour sa quatrième année une restauration des deux temples que l'empereur Adrien fit élever au Forum, sous les noms de *Vénus* et *Roma*. Ce jeune artiste avait donné des espérances comme dessinateur : il les réalise aujourd'hui. Mais c'est comme toujours, du talent linéaire en pure perte; de la traduction sans originalité; du grandiose factice.

Celui de tous les élèves qui se distingue le plus à cette exposition est M. Duc, arrivé à sa cinquième année. Il envoie à l'Académie un travail complet sur le Colysée. Cet édifice gigantesque, tant de fois reproduit, acquiert une importance nouvelle sous la main de M. Duc. Personne avant lui n'avait donné à l'élévation complète de ce monument de Flavien autant de grandeur; à son plan autant d'exactitude; à ses plus minutieux détails autant d'intérêt.

La coupe intérieure de l'amphithéâtre explique comment les Romains avaient pu couvrir cet édifice immense, où 80 mille spectateurs assistaient aux combats des gladiateurs. Une vaste toile s'étendait d'un bout à l'autre, retenue aux extrémités par des mâts de bronze, fixés dans les consoles perforées qui couronnaient le monument; et l'enceinte entière se défendait ainsi contre les pluies d'orage et les ardeurs du soleil méridional.

Cette restauration est donc une œuvre digne des plus grands éloges; et le voile derrière lequel se cachait cette belle page de l'antiquité est déchiré à toujours. En un mot, c'est un morceau historique dont l'art peut s'énorgueillir avec justice et qui peut se mettre en ligne avec le beau travail de M. Blouet, sur les Thermes de Caracalla; mais, comme nous le disions il y a quelques jours, où conduisent en réalité ces restaurations avec tout leur talent de dessin? Ce n'est pas, à ce qu'il paraît, à former de vrais architectes, des architectes utiles, des architectes nationaux. Nous n'en voulons pour preuve que le monument de juillet joint par M. Duc à ses travaux si habiles d'archéologie antique. Ce sont trois zones de petits tombeaux surmontées d'une colonne massive dont les profils ont la prétention d'être grecs et ne sont que bizarres. Un tableau de forme carrée et qui porte pour inscription : *Aux victimes de juillet* 1830, contrarie le galbe de la colonne où il est attaché; et cette multitude infinie de tombeaux, qui règne autour de la forme circulaire, est dénuée de ce caractère de gravité et de grandeur que réclamait impérieusement le sujet. Somme toute, c'est un projet au-dessous du médiocre, et qui ne sert qu'à donner une confirmation de plus à nos critiques sur la direction des travaux académiques.

Les faits sont entêtés, et celui-ci, comme tant d'autres, prouve d'où vient le mal : ce mal, l'Académie le commence, l'école de Rome l'achève, et, avec tous ces sublimes travaux, pour ressusciter l'antique, ce ne sont jamais des architectes que l'on [...]



produire; mais tout au plus de pâles antiquaires, adroits dessinateurs, mais théoriciens inhabiles. L'un des plus sévères reproches qu'on puisse adresser à l'Académie, c'est qu'elle n'ait point de cours sur l'histoire des arts; et cependant les fonds de ce cours, depuis long-temps invoqué par l'opinion publique, sont faits par l'administration; et cependant la chaire existe, et M. Jarry de Mancy, depuis plusieurs années qu'il est investi de ce professorat, à titre onéreux pour le budget, n'a pas encore rompu le silence devant les élèves délaissés.

L'architecture d'un peuple est, comme son langage et ses mœurs, le résultat d'une lente et successive aggrégation d'élémens disparates. Ces élémens, d'abord simples et peu nombreux, se multiplient, agissent et réagissent les uns sur les autres. Les climats, les mœurs publiques et privées, les institutions civiles et religieuses, les progrès plus ou moins rapides de la civilisation, la nature géologique du sol, mille autres circonstances, ou générales ou de localité, exercent leur influence et impriment leurs modifications caractéristiques sur cette masse d'idées d'emprunt; de là naît dans chaque pays un ensemble diversement coordonné, qu'on appelle architecture nationale. Tel est le vaste et philosophique sujet qu'un cours sur l'histoire de l'architecture serait destiné à commenter aux élèves; et si ce cours était fait avec tout le talent que le professeur actuel saurait y répandre sans aucun doute, alors son jeune auditoire apprendrait à connaître les richesses architectoniques de tous les temps et de tous les lieux; alors il cesserait de se cantonner exclusivement dans les traditions grecques et ausoniennes; alors il comprendrait qu'indépendamment des nécessités résultant de la diversité de climats, les mœurs tout extérieures et publiques des anciens réclamaient une architecture à part, une architecture que repoussent nos mœurs plus intimes et plus domestiques; alors, quand, sortis des bancs de l'école, les jeunes élèves prendraient leur essor, ils ne verraient pas de salut que dans le style rectiligne; ils ne s'étudieraient pas à réduire à grand'peine nos habitations publiques et privées à une belle et incommode régularité, sans rapport avec notre climat et nos matériaux, nos idées et nos mœurs, notre nationalité et nos souvenirs.

UN ARTISTE AU MOYEN AGE.

Ce n'était pas alors un homme comme un autre : il vivait d'une vie sur-humaine; il avait ses habitudes, son costume, ses mœurs, son *moi*. Un niveau de plomb n'avait point encore passé sur les rangs, sur les conditions, sur les états; tout n'était pas encore confondu dans l'uniformité, au grand profit sans doute de la philosophie, mais au grand dommage du pittoresque. Un médecin, un avocat, un magistrat, un artiste, se reconnaissaient tout d'abord. Aujourd'hui, l'artiste est avant tout homme du monde, comme l'avocat, le médecin, le banquier ou le magistrat; il prendra bientôt une patente; il est policé, compassé, calculateur, souple comme un chambellan. S'il veut se marier il vise à une dot. Il est juré, garde national; il se répand dans les bals, dans les routs et dans les dîners; il court les bureaux et les ministères, vêtu, comme tout le monde, d'un habit noir; s'asséyant à la même table; parlant bourse, politique; jouant à l'écarté; dansant une contredanse, et qui sait? abomination! candidat peut-être aux élections prochaines, s'il paie cinq cents francs d'impôt. Au moyen âge, il n'en était pas de même : l'artiste, le savant, le poète, formaient une classe à part, la classe de ceux qui s'occupaient des choses de l'esprit, de l'intelligence et de l'imagination. Elle n'était pas nombreuse : aussi devait-elle naturellement saillir davantage au milieu de la tourbe ignorante et vulgaire. Comme dans ce temps-là les études étaient bien plus lentes et plus difficiles, il fallait, pour s'y livrer, une grande résolution, une vocation déterminée; il fallait, marqué d'avance d'un sceau mystérieux, se sentir poussé par l'irrésistible force de la destinée. Ce n'était pas pour s'arrêter en route que l'on pouvait tenter cette carrière inaccessible aux profanes; l'on ne connaissait point, dans les arts, le fléau vivant que nous appelons *amateurs*. Là point de juste milieu : on était savant, artiste, poète, tout-à-fait, ou bien on ne l'était pas du tout; on consacrait ses facultés, son amour, sa vie, tout son être à cette idole de l'art ou de la science. Une fois qu'on avait embrassé son culte, on le pratiquait avec d'autant plus de ferveur qu'il en avait plus coûté pour parvenir jusqu'à elle. Quel génie, quel travail dans ces prodigieux architectes du moyen âge, dieux qui ne se sont révélés à nous que par leurs œuvres et dont nous ignorons souvent le nom, en admirant leurs créations immenses! Ces trésors de connaissances acquis à force de peines, avec quelle ardeur, avec quelle fierté l'heureux adepte les possédait et les fécondait en lui! Aussi par quelles nobles jouissances l'art le récompensait de ses efforts! C'était une langue comprise seulement d'un petit nombre d'initiés, et que des bouches indignes n'essayaient pas de balbutier.

Dans ses labeurs comme dans ses plaisirs, l'artiste gardait quelque chose de l'impétuosité à demi civilisée d'un siècle où les passions se développaient dans toute leur rudesse et leur énergie; il gravitait dans une sphère à part; l'air qu'il respirait était moins grossier. Son monde à lui, c'était l'atelier témoin de ses rêves de gloire et de bonheur, quand il donnait à la femme aimée l'immortalité en échange de l'amour passager. Que lui importaient les intérêts qui se débattaient au-dehors de son sanctuaire? N'avait-il pas le ciseau, le pinceau, que lui presque seul savait faire parler? Aujourd'hui l'art court les rues; mais l'art incomplet, mesquin, rabaissé; l'art réduit à n'être plus qu'une affaire de commerce, un

métier, une marchandise. Alors c'était un sacerdoce qui avait ses prêtres, vénérés souvent, raillés parfois, mais toujours au-dessus de la foule qui riait d'eux, ignorante et aveugle, ou bien se prosternait sur leurs pas : car il y avait en eux quelque chose de divin et de mystérieux.

Quand l'artiste quittait un moment sa retraite, naïf, préoccupé, sauvage, le voyez-vous au milieu de ces populations aux yeux de qui son essence est un problème? C'est pour eux un fou, si ce n'est pas un dieu. Dante passe dans les rues de Florence, et l'on s'écarte avec une sorte de crainte superstitieuse sur le chemin du chantre des cercles invisibles. « Regarde, dit à son enfant cette » mère, en se signant, regarde; cet homme sait les choses » de l'autre monde; il va dans l'enfer et il en revient quand » il lui plaît. » Et un léger sourire déridait le front austère du poète, qui devait presque à ses vers le renom de sorcier.

Au moyen âge, où la foi catholique était si crédule, où l'Europe ébranlée se précipitait sur l'Asie pour la conquête d'un tombeau, où chaque église avait son saint et ses reliques, n'était-ce pas un don sublime que d'enfanter à son gré le bienheureux patron dont la province entière vantait les miracles, d'offrir à la piété des fidèles les objets de leur adoration, de se dire : « Cette vierge que l'on » vient prier de si loin, cette vierge consolatrice des af- » fligés, c'est de mes mains qu'elle est sortie. » Ces images, créées par l'atiste, n'étaient pas seulement une toile colorée, un marbre taillé; l'on y voyait une espérance céleste sous une forme visible, toute une religion réalisée. L'artiste aussi croyait, et dans sa croyance vive et sincère, il se fût agenouillé devant ses propres ouvrages. Heureux Raphaël, à qui le ciel lui-même révélait la beauté idéale de ses madones! C'était le double enthousiasme de l'art et de la foi qui transportait les Florentins, quand les magistrats allaient chercher en grande pompe, dans l'atelier de Cimabüe, la vierge qu'entouraient les acclamations d'un peuple entier. A présent les magistrats et le peuple ne promènent plus en triomphe l'artiste et son œuvre; on ne le suit plus en foule avec des couronnes et des chants d'allégresse : la loi contre les attroupemens s'y opposerait. Il n'y a pas long-temps qu'une sérénade donnée à l'un de nos compositeurs les plus célèbres a donné lieu à des poursuites judiciaires. On fait l'artiste baron, on l'attache à une décoration, on le couche au *Moniteur* entre une ordonnance de voierie et une loi sur les centimes additionnels; jadis il était respecté et courtisé par des rois. Quelquefois il mourait de faim; tantôt un manteau de velours, tantôt un pourpoint déchiré; mais c'était une existence animée, à large horizon, une vie de prince : voyez Léonard de Vinci, et, près de son lit de mort, le vainqueur de Marignan qui pleure; une vie de bandit parfois : Salvator Rosa; une vie étrange, aventureuse, désordonnée comme cette époque, où tout n'était pas connu, vérifié, battu, toisé au compas; où il y avait des secrets à pénétrer, des mondes à découvrir; où l'esprit humain avait tant de sujets pour s'exercer; où se révélaient tour à tour la boussole, la poudre, l'imprimerie. Des voyageurs revenaient de pays lointains après maintes aventures et maints dangers : combien ils avaient de coutumes nouvelles, de peuples nouveaux, de prodiges à raconter à leurs auditeurs avides! On ne communiquait pas régulièrement avec l'hémisphère austral par la poste ou le bateau à vapeur, comme on pourrait le faire de Paris à Lyon en 1831. L'imagination avait carrière; elle pouvait se jouer à plaisir dans le vaste champ du merveilleux. Alors il y avait des astrologues en bonnet fourré, qui lisaient dans les constellations et prédisaient l'avenir au cavalier et à la noble dame, comme on en voit dans les tableaux flamands : il y avait des Faust et des Marguerite pour les conceptions du poète. Aujourd'hui, s'il est encore des Faust et des Marguerite, Méphistophelès est traduit en police correctionnelle. Pour le Dante, il peut venir au monde en toute sûreté. O pauvre poète! ô pauvre artiste, n'espère pas à présent que l'on t'accuse de sorcellerie, ni que l'on s'ameute à ton aspect pour rire de toi ou t'adorer! N'espère pas que l'on soit tenté de te soumettre au jugement de la sainte Inquisition, comme recevant les inspirations du monde infernal; on ne te fera pas même l'honneur de le supposer. Nul ne se précautionnera d'un signe de la croix sur ton passage. Rien en toi de diabolique ni de surnaturel; tu n'es plus qu'un homme que le premier venu juge, examine, dissèque. Le prestige est tombé, pauvre artiste; on ne te brûlera plus : ton règne est fini.

THÉODORE MURET.

Littérature.

UNE CONFESSION.

(Fragment inédit.)

UBERTO POLANI, *à genoux près de l'autel de la Vierge.*

Sainte Vierge, mère de douleur! vous qui connûtes les peines et les joies de ce monde, Vierge sainte, prenez-moi en pitié! celle que j'aime est belle comme vous, comme vous innocente; son amour était la seule félicité

qui me fût demeurée ici bas.—L'enfer a tout détruit. Oh! que si votre puissance ne s'étend pas assez loin pour me rendre l'amour de Marie....

Entre le père Bartolomeo.

UBERTO, *l'apercevant.*

Ah! mon père, vous ne pouviez arriver plus à point.

LE PÈRE BARTOLOMEO.

Qu'attendez-vous de moi, comte Uberto?

UBERTO.

Un mauvais destin pèse sur ma tête. Je ne sais si c'est expiation de quelque crime ignoré, ou si le démon me pousse dans le piége qu'il tend sans cesse autour de nous, ainsi que vous le disiez dans votre dernier sermon. Quoi qu'il en soit, ma conscience n'est plus en repos. — Je me veux confesser à vous.

LE PÈRE BARTOLOMEO.

Faites, mon fils. Peut-être les prières indignes d'un pauvre frère dominicain parviendront-elles à fléchir en votre faveur le courroux de Dieu. Si les peines qu'il vous a infligées sont la punition d'une faute dont vous n'auriez pas demandé l'absolution à notre sainte Église, cette confession y remédiera. Mais si c'est le malin qui rôde autour de vous, *quærens leo quem devoret*, (n'oubliez jamais les textes) nous prononcerons sur lui le terrible *te conjuramus*, *Satane :* puis, les pénitences d'usage, et tout sera dit. Commençons, mon fils.

Le confessionnal.

UBERTO.

Je.....

LE PÈRE BARTOLOMEO.

Non; il sied mieux que j'établisse moi-même une série de questions auxquelles vous répondrez dans toute la sincérité de votre cœur.

UBERTO.

Ainsi qu'il vous plaira, mon père.

LE PÈRE BARTOLOMEO.

Mais surtout, point d'arrière-pensées.

UBERTO.

Ayez l'esprit en repos.

LE PÈRE BARTOLOMEO.

Qu'aucun respect humain, qu'aucune crainte n'arrêtent, sur vos lèvres, votre ame prête à s'épancher.

UBERTO.

Ma seule crainte est de ne pouvoir dévoiler assez tôt les maux affreux que j'endure.

LE PÈRE BARTOLOMEO.

Songez, mon fils, que le plus petit péché véniel que vous auriez célé à votre confesseur, vous serait plus dommageable dans la vie future que dix énormes péchés mortels.

UBERTO.

On me l'a dit.

LE PÈRE BARTOLOMEO.

L'indulgence de notre sainte Église est immense...

UBERTO.

Je le sais.

LE PÈRE BARTOLOMEO.

Et si quelquefois les pénitences qu'elle inflige paraissent sévères...

UBERTO.

Elles ne peuvent trop l'être pour moi.

LE PÈRE BARTOLOMEO.

C'est afin de ne pas laisser la moindre souillure dans l'ame du pécheur.

UBERTO.

Mon père! au nom du ciel, confessez-moi!

LE PÈRE BARTOLOMEO.

Patience, mon fils, patience. Cette vive ardeur est digne d'éloges, sans doute, annonçant en vous des remords salutaires; cependant vous ne deviez pas interrompre ma petite allocution préparatoire.

UBERTO.

J'écoute.

LE PÈRE BARTOLOMEO.

Eh bien donc! commençons. Le crime dont vos mains se sont chargées était horrible?

UBERTO.

Un crime! je ne sache pas en avoir commis.

LE PÈRE BARTOLOMEO.

Ne niez rien, et me répondez franchement.

UBERTO.

Mais, mon père, en conscience, je ne puis avouer ce dont je ne suis pas encore coupable.

LE PÈRE BARTOLOMEO.

Il est vrai. Mais observez-vous exactement le précepte

de l'Église qui impose à chaque fidèle le devoir d'assister au divin sacrifice de la messe les dimanches et jours de fête ?

UBERTO.

Je n'y ai jamais manqué.

LE PÈRE BARTOLOMEO.

Fort bien. L'observance de ce devoir n'est pas rigoureusement exigée pour chaque jour de l'année, *pro singulis anni diebus;* néanmoins, si des soins pressans ne l'en empêchent, un chrétien véritable doit s'y soumettre.

UBERTO.

Ainsi fais-je.

LE PÈRE BARTOLOMEO.

Encore mieux. — N'avez-vous pas mangé de la chair des bêtes, *bestiarum carnem*, les jours où l'usage en est interdit par les canons de notre Église ?

UBERTO.

Jamais.

LE PÈRE BARTOLOMEO.

Je pourrais, s'il était nécessaire, citer le texte de ces canons.

UBERTO.

La chose est inutile.

LE PÈRE BARTOLOMEO.

Ne m'interrompez pas. — N'avez-vous jamais médit ni mal pensé du chef de l'Église catholique, apostolique et romaine, et de ses serviteurs indignes, qui, vous le savez, sont quelquefois aussi fragiles que le commun des mortels ?

UBERTO.

Pour Dieu, mon père, écoutez-moi !

LE PÈRE BARTOLOMEO.

Car ce point est des plus importans. — Sans doute vous donnez à l'Église et aux pauvres le superflu de votre bien ?

UBERTO.

Je suis en cela l'exemple que m'a légué ma mère. Mais...

LE PÈRE BARTOLOMEO.

C'était une digne femme que la comtesse Polani, toujours charitable, et d'une grande munificence dans sa charité. J'espère que ses vertus et les quinze cents messes dites à son intention, auront puissamment contribué à arracher son ame du purgatoire.

UBERTO.

Ainsi soit-il ! permettez-moi cependant de croire qu'elle a pu monter directement au ciel.

LE PÈRE BARTOLOMEO.

Mon fils, que l'amour de vos proches ne vous aveugle pas au point de vous faire tomber dans le péché d'orgueil qui perdit Satan, *qui Satanum perdidit*. Vous enseignant qu'il faut distribuer aux pauvres et à l'Église le superflu de votre argent, j'ai négligé de m'expliquer sur le sens véritable de ce mot. *Superflu* s'entend de ce qui est au-delà du nécessaire, *extrà necessarium*. Cette définition est renfermée quelque part dans nos canons. Or, le nécessaire d'un chrétien étant chose assez mince, il s'ensuit que la part de l'Église et celle des pauvres doivent être abondantes. Retenez ma parole.

UBERTO.

Je n'entends pas l'oublier.

LE PÈRE BARTOLOMEO.

Allez, vous êtes un saint homme. Dites à voix basse votre *confiteor*. (Pause) *In nomine Patris, et Filii et Spiritûs-Sancti, absolvo te, carissime fili*. Pour votre pénitence, vous direz deux fois les litanies des saints, ayant soin de les répéter à rebours la seconde fois. Allez en paix, mon fils.

UBERTO.

Que je m'en aille, mon père, et je n'ai rien dit encore !

LE PÈRE BARTOLOMEO.

Que vous reste-t-il ? N'avons-nous pas passé en revue tous les péchés que peut commettre un chrétien ?

UBERTO.

Par tous les saints et saintes du paradis, écoutez-moi donc !

LE PÈRE BARTOLOMEO.

Remettez-vous, mon fils. Que vous est-il survenu ? J'entends votre cœur battre avec violence dans votre poitrine oppressée. Vos cheveux se hérissent. Il sort de vos yeux des éclairs qui, malgré moi, me font frémir.

UBERTO.

Je parlerai. Père Bartolomeo, j'ai médité la mort d'un homme.

LE PÈRE BARTOLOMEO.

Misérable, que viens-tu d'avouer ! C'est dans le temple redoutable du Seigneur que tu m'annonces à moi, son ministre, que tu veux détruire une créature formée à son image !



UBERTO.

La rage de l'enfer a passé dans mon cœur. Quel qu'il soit, le téméraire, il périra.

LE PÈRE BARTOLOMEO.

Il périra?

UBERTO.

Oui, sur mon ame et sur celle de mes ancètres! dussé-je, pour ma punition, brûler près de lui dans les flammes éternelles.

LE PÈRE BARTOLOMEO.

Sors d'ici, insensé! ta présence souille le saint parvis.

UBERTO.

Mon père, ayez pitié de moi! je suis le plus malheureux des hommes!

LE PÈRE BARTOLOMEO.

Non pas; tu me fais horreur.

UBERTO.

Mon père, ayez pitié de moi!

LE PÈRE BARTOLOMEO.

A genoux, superbe, humilie-toi.

UBERTO.

Étendez sur ma tête la main du pardon. Je suis venu demander l'absolution de notre sainte mère l'Église, car ce qui a été médité s'exécutera. Je lui fais don, s'il le faut, des richesses que m'a léguées le comte mon père; terres, châteaux, palais, meubles somptueux, tout est à vous dès ce jour; mais, par la miséricorde divine, ne livrez pas mon ame à la damnation éternelle si je parviens plus tard à assouvir ma vengeance.

LE PÈRE BARTOLOMEO.

Réponds à cette seule question. L'homme que tu veux mettre à mort a-t-il attenté à l'honneur de l'un des tiens? a-t-il trempé ses mains dans un sang qui te soit cher?

UBERTO.

Il a fait plus. J'idolâtrais la plus belle des femmes, et j'étais aimé en retour. Pour moi, infortuné, lassé de la vie, c'était le seul lien qui désormais m'y rattachât: il l'a brisé impitoyablement. Le cœur de Marie n'a plus battu pour Uberto. Ses grands yeux noirs ne se sont plus levés sur lui comme ils avaient coutume de faire. Elle n'a plus eu pour lui de douces paroles. Le froid, le vide, le néant, ont été dès lors mon partage.

LE PÈRE BARTOLOMEO.

Malheureux! je te plains.

UBERTO.

Homme secourable, vous comprenez ma misère; vous me plaignez. Hélas! il n'y avait enfin qu'un prêtre du Dieu vivant qui pût me plaindre. — Donnez-moi votre absolution.

LE PÈRE BARTOLOMEO.

O mon fils! abandonne tes passions charnelles. Ne vois-tu pas que c'est le démon qui souffle sa rage dans ton cœur? Quand le fils de Dieu se fit homme, il souffrit plus que toi, et pourtant il but jusqu'à la lie le calice des douleurs. Imite son divin exemple. Offre en expiation tes peines au Seigneur Dieu tout puissant.

UBERTO.

Mon père, dites seulement que vous me donnez l'absolution.

LE PÈRE BARTOLOMEO.

Malédiction sur toi, cœur endurci, pécheur obstiné!

UBERTO.

Adieu donc. Je saurai trouver un prêtre plus accommodant.

R.

Aperçu des Publications.

Portraits.

MADEMOISELLE SONTAG.

GRAVÉ A PARIS, PAR GIRARD, D'APRÈS DELAROCHE.

MADAME MALIBRAN.

GRAVÉ EN ANGLETERRE, PAR TURNER, D'APRÈS DECAISNE [1].

Depuis long-temps la reconnaissance des *dilettanti* réclamait de chacune de ces deux célèbres virtuoses un souvenir qui fût à la fois un objet d'art digne de prendre place dans un cabinet d'amateur. Leur vœu vient d'être rempli; et, annoncer cette publication nouvelle, c'est enregistrer un succès et un succès mérité. Une ambition que je dirai seulement différente, mais non plus élevée que celle de la gloire dont nos mains à l'envi

[1] Chez Rittner et Goupil, éditeurs, marchands d'estampes, boulevard Montmartre, n° 12.

lui décernaient les couronnes, a ravi à notre admiration croissante la jeune cantatrice que nous avait cédée l'Allemagne. Certes, cette légèreté qu'on nous attribue, parce qu'il est des choses qui une fois dites se répètent sans cesse, oserait-on nous la reprocher à son égard? Non, la jeune comtesse de Rossi vit dans la mémoire de tous les amateurs de l'art, et son nom est inséparable des noms illustres dont sa voix était le mélodieux organe. A côté de notre admirable Malibran il y avait place à mademoiselle Sontag, pour un peu de gloire, comme il est placé au même titre à la fille de Garcia, près du talent immense, gigantesque, qui écrase aujourd'hui de sa puissance les renommées affermies et les renommées vulgaires. Groupez-vous autour du soleil, astres satellites du dieu de la lumière : votre part d'honneur est assez belle encore si vous ne disparaissez pas éclipsés dans l'éclat de ses rayons.

C'est pour la première fois que M. Girard s'essaie dans un genre de gravure où les Anglais ne connaissaient point de rivaux. Mais il était trop habile dans les autres branches de son art pour que son coup d'essai nouveau ne fût pas remarquable. On le sait, ce portrait original est de M. Delaroche, l'une des gloires de l'école française et comme homme et comme peintre. Tout le monde connaît ce portrait : je crois donc inutile de rappeler qu'il reproduit mademoiselle Sontag sous le costume de l'un de ses rôles favoris, donna Anna de *Don Giovanni*. Qu'il me suffise de féliciter le graveur sur l'heureux succès de la tête, partie principale qu'il paraît avoir étudiée avec prédilection. C'est bien l'expression des regards, c'est bien la touche moelleuse et souple de la chevelure. Peut-être, en revanche, eût-on desiré qu'il donnât plus de délicatesse au modelé des mains; plus de transparence, d'éclat et de légèreté aux ajustemens divers. Mais le mérite de la tête ferait pardonner bien d'autres négligences.

Jusqu'ici on n'avait de la belle transfuge que des souvenirs menteurs : il y a vérité et talent dans celui-ci.

Beaucoup est à louer dans le portrait de madame Malibran. Qui n'a vu au Salon le portrait original, l'un des plus remarquables de la séduisante galerie exposée par M. de Caisne? Ce jeune artiste, sur les pas de Lawrence, a trouvé des tons pleins de finesse, des poses élégantes et gracieuses, un parfum de bon goût et de bonne compagnie, attribut essentiel du portraitiste appelé à l'honneur de peindre le sexe qui fait les réputations. M. de Caisne mérite la sienne : il la mérite surtout dans son portrait de madame Malibran. La pose est bien trouvée; la tête, où l'admiration s'est peut-être trop confiée à ses souvenirs, est modelée à merveille, et les accessoires ont la légèreté de touche qui fait le cachet particulier du talent de l'auteur. Certes il doit s'applaudir d'avoir trouvé dans M. Turner un interprète si habile des traits de son pinceau. Légèreté, grâce, finesse, tout est là. M. de Caisne ne sera pas le seul à s'en applaudir : le public et l'éditeur auront aussi leur tour.

SALON DE 1831,

Par G. Planche.

Le Salon est déjà bien loin de nous, et puis pendant trois mois la presse périodique s'est occupée si activement et si assidument des quatre mille ouvrages réunis au Louvre, que le public des lecteurs et des curieux est arrivé à la satiété de toutes manières.

Et cependant nous osons recommander à nos abonnés un livre publié sans trop d'éclat ni de retentissement, *le Salon de* 1831, par M. Gustave Planche. C'est une énorme et diffuse conversation de 300 pages, où il n'est question que de peinture, de sculpture, de gravure, sans un mot de digression. Paroles tranchantes, incisives, amères, outrecuidantes; c'est, il faut le dire, une critique hardie, mais, souvent, aussi voisine du scandale que de la vérité. L'auteur s'en est pris à une vingtaine de noms tout au plus, qu'il a épelés dans tous les sens. A ces vingt noms il a demandé compte de leurs œuvres, des motifs intimes qui avaient décidé la composition et l'exécution d'un tableau ou d'une statue. Parfois le goût d'une analyse subtile et déliée entraîne sa pensée et sa parole dans de singulières excursions métaphysiques. Du reste M. Gustave Planche fait lui-même bon marché de son blâme et de son approbation. Dans une conclusion empreinte d'une tristesse sincère, il proclame hautement l'inutilité de la critique sous toutes ses formes et la nécessité de démontrer par des œuvres, et seulement par des œuvres, toutes les intentions, tous les projets de la pensée. Si cette conclusion doit servir d'introduction et de préface à une œuvre d'imagination, roman ou poème, nous attendrons l'auteur à l'œuvre pour le juger. En attendant nous nous plaisons à reconnaître que ses conversations sur la peinture sont toutes personnelles, et ne représentent ni l'opinion des ateliers ni celle des journaux, mais seulement celle qui peut résulter d'une méditation générale et solitaire, appliquée à une forme déterminée de l'art. *Le Salon de* 1831 se trouve chez M. Lequien fils, libraire, quai des Grands-Augustins, n° 47.

ROMANS ET CONTES PHILOSOPHIQUES,

PAR M. DE BALZAC.

Les *Contes philosophiques* de M. de Balzac ont paru cette semaine chez le libraire Gosselin; *la Peau de Chagrin* a été jugée comme ont été jugés les admirables romans d'Anne Radcliffe. Ces choses-là échappent aux analystes et aux commentateurs. L'avide lecteur s'est emparé de ces livres; ils jettent l'insomnie dans l'hôtel du riche et dans la mansarde du poète, ils animent la campagne. L'hiver, ils donnent un reflet plus vif au sarment qui pétille; grands priviléges du conteur! c'est qu'en effet c'est la nature qui fait les conteurs. Vous aurez beau être

savant et grand écrivain, si vous n'êtes pas venu au monde conteur, vous n'atteindrez jamais cette popularité qui a fait *les Mystères d'Udolphe*, *la Peau de Chagrin*, *les Mille et une Nuits* et M. de Balzac. J'ai lu quelque part que Dieu mit au monde Adam, le nomenclateur, en lui disant : *Te voilà, nomme!* Ne pourrait-on pas dire qu'il a mis aussi dans le monde Balzac le conteur, en lui disant : *Te voilà, conte!* Et en effet quel conteur! que de verve et d'esprit! quelle infatigable persévérance à tout peindre, à tout oser, à tout flétrir! Comme le monde est disséqué par cet homme! Quel analyste! quelle passion et quel sang froid!

Les *Contes philosophiques* sont l'expression au fer chaud d'une civilisation perdue de débauches et de bien-être que M. de Balzac expose au poteau infamant. C'est ainsi que *les Mille et une Nuits* sont l'histoire complète du mol Orient et de ses jours de bonheur et de rêves parfumés; c'est ainsi que Candide est toute l'histoire d'une époque où il y avait des bastilles, un parc aux cerfs et un roi absolu. En prenant ainsi et du premier bond une place à côté de ces conteurs formidables ou gracieux, M. de Balzac a prouvé une chose qui n'était pas démontrée encore, à savoir que le drame qui n'était plus possible aujourd'hui sur le théâtre, était encore possible dans le conte; que notre société, si dangereusement sceptique, blasée et railleuse, véritable *Phœdora* sans ame et sa cœur, pouvait encore cependant être remuée par les galvaniques secousses de cette poésie des sens, colorée, vivante, en chair et en os, prise de vin et de luxure, à laquelle s'abandonne avec tant de délices et de délire M. de Balzac; de sorte que la surprise a été grande lorsque, grâce à ces contes, nous avons encore retrouvé parmi nous quelque chose qui ressemble à la poésie; les festins, l'ivresse, la fille de joie folle de son corps, dénouant sa ceinture au milieu de l'orgie, le punch qui court environné de flammes bleues, la politique en gants jaunes, l'adultère musqué, la petite fille s'abandonnant au plaisir, à l'amour, rêvant tout haut; la pauvreté propre et reluisante, et si entourée de décence et d'heureux hasards; nous avons vu tout cela dans Balzac ; l'Opéra et ses fêtes, le boudoir rose et les molles tentures, le festin et les indigestions, nous avons même vu apparaître encore la médecine de Molière, tant cet homme a besoin de sarcasmes et de grotesques. Puis vous trouverez dans *la Peau de chagrin*, toute l'époque, vices, vertus manquées, misères, ennui, profond silence, satire, science riche et décharnée, scepticisme anguleux et sans esprit, égoïsme ridicule, vanités puériles, amours soldés, juifs, brocanteurs, que sais-je? tout ce monde masqué, toutes ces physionomies effacées et sans style, et vous reconnaîtrez avec étonnement et douleur qu'ainsi est construit en effet ce dix-neuvième siècle où vous vivez. *La Peau de chagrin*, c'est *Candide* avec des notes par Béranger; c'est la misère, c'est le luxe, c'est la foi, c'est la moquerie, c'est la poitrine sans cœur et le crâne sans cervelle du dix-neuvième siècle, ce siècle si paré, si coquet, si musqué, si révolutionnaire, si peu athée, si peu quelque chose; ce siècle de fantasmagories brillantes dont on ne pourra rien saisir dans cinquante ans, excepté *la Peau de chagrin* de M. de Balzac.

Cette nouvelle édition, tant attendue, a été revue avec le plus grand soin, je veux dire avec la plus excessive misanthropie. Les œuvres de Balzac forment à présent un seul et même tout dans lequel vous verrez clairement dominer la pensée morale et satirique qui a fait toute la destinée de l'auteur. Sous ce rapport, *la Peau de chagrin* et les contes c'est même chose; c'est toujours le même texte reproduit à l'infini dans ses variétés les plus charmantes et les plus naïves. Tour à tour colère et tendre, sceptique et passionné, toujours environné du nuage transparant dont se voile la fiction, infatigable coquette à laquelle nous devons de si chastes plaisirs, tel est M. de Balzac. M. de Balzac sait pourtant, quand il le faut, renoncer aux habitudes les plus chères de sa pensée; il peut verser de véritables larmes; il peut s'émouvoir et s'attendrir tout de bon; il peut vous attendrir vous-même sans rire à vos larmes l'instant d'après : lisez l'*Enfant maudit*, suivez l'histoire de cette idéale existence, si fragile; histoire simple et morale d'un pauvre enfant tout poétique dans un siècle où la force physique est la seule force. Ce récit est plein de charmes; c'est la création d'un poète; c'est un tour de force dans cette époque de la ligue, d'avoir trouvé l'*Enfant maudit*. Voltaire, faisant la Henriade, n'a pas trouvé cela. Je me contenterai de citer un passage de l'*Enfant maudit;* le moment terrible où le comte revient de la guerre surprendre cette pauvre mère, qui joue avec son enfant et qui tremble d'être mère en présence de son cruel époux.

Un matin, la comtesse, livrée à la folle joie qui s'empare de toutes les mères quand elles voient pour la première fois marcher leur premier enfant, jouait avec Etienne à ces jeux aussi indescriptibles que le charme des souvenirs. Tout à coup elle entendit craquer les planchers sous un pas pesant, et à peine s'était-elle levée par un mouvement de surprise involontaire, qu'elle se trouva devant le comte. Elle jeta un cri d'effroi; mais elle essaya de réparer ce tort involontaire, en s'avançant vers le comte et lui tendant son front avec soumission pour y recevoir un baiser.

— Si j'avais été prévenue de votre arrivée...

— La réception, dit le comte en l'interrompant, eut été plus cordiale et moins franche.

Il avisa l'enfant, et l'état de santé dans lequel il le revoyait lui arracha d'abord un geste de surprise empreint de fureur ; mais réprimant soudain sa colère, il se mit à sourire.

— Je vous apporte de bonnes nouvelles... reprit-il. J'ai le gouvernement de Champagne, et la promesse du roi d'être fait duc et pair. Puis, nous avons hérité d'un parent... Ce maudit huguenot de Chaverny est mort.

La comtesse pâlit et tomba sur un fauteuil. Elle devinait le secret de la sinistre joie répandue sur la figure de son mari, et que la vue d'Etienne semblait accroître. C'était le rire d'un démon.

— Monsieur, dit-elle d'une voix émue, vous n'ignorez pas que j'ai long-temps aimé mon cousin de Chaverny. Vous répondrez à Dieu de la douleur que vous me causez...

A ces mots, le regard du comte étincela, et ses lèvres tremblèrent sans qu'il pût proférer une parole, tant il était ému par

la rage; mais, enfin, jetant sa dague sur une table avec une telle violence, que le fer résonna comme un coup de tonnerre :

— Écoutez-moi!... cria-t-il d'une voix étourdissante, et souvenez-vous de ceci! Je veux ne jamais entendre ni voir le petit monstre que vous tenez dans vos bras. Il est votre enfant et non le mien... A-t-il un seul de mes traits?... Jour de Dieu! cachez-le bien, ou sinon...

— Juste ciel!... cria la comtesse.

— Silence!... répondit le colosse. Si vous ne voulez pas que je le heurte, faites en sorte qu'il ne se rencontre plus sur mon passage...

— Alors, reprit la comtesse, qui se sentit le courage de lutter contre son tyran, jurez-moi de ne point attenter à ses jours, si vous ne le voyez pas... Puis-je compter sur votre parole de gentilhomme?...

— Mais,... reprit le comte.

— Eh bien! monstre, tuez-nous donc,.... s'écria-t-elle en se jetant à genoux et serrant son enfant dans ses bras...



— Levez-vous, madame! Je vous engage ma foi de gentilhomme de ne rien entreprendre sur la vie de ce maudit embryon, pourvu qu'il demeure sur les rochers qui bordent la mer au-dessous du château; mais malheur à lui, si je le retrouve jamais au-delà de ces limites!...

La comtesse se mit à pleurer amèrement.

— Voyez-le donc!... dit-il. C'est votre fils...

— Madame!...

A ce mot, la comtesse épouvantée emporta son enfant, dont le cœur palpitait comme celui d'une fauvette surprise dans son lit par un pâtre.

Mais, soit que l'innocence ait un charme auquel les hommes les plus endurcis ne sauraient se soustraire, soit que le comte se reprochât sa violence ou craignît de plonger dans le désespoir une créature nécessaire à ses plaisirs et à ses desseins, sa voix était redevenue aussi douce qu'elle pouvait l'être, au moment où sa femme revint pâle et presque mourante.

— Jeanne, ma mignonne, lui dit-il, donnez-moi la main, et ne soyez pas rancunière!... On ne sait comment se comporter avec vous. Je vous apporte de nouveaux honneurs, de nouvelles richesses; et, tête-dieu! vous me recevez comme un *maheustre* dans un parti de *manans!* Mon gouvernement va m'obliger à de longues absences jusqu'à ce que je l'aie échangé pour celui de Normandie; ainsi, ma mignonne, au moins faites-moi bon visage pendant mon séjour ici...

La comtesse comprit le sens de ces paroles; leur feinte douceur ne pouvait plus la tromper.

— Je connais mes devoirs!....répondit-elle avec un accent de mélancolie que son mari prit d'abord pour de la tendresse.

Il y avait trop de pureté, trop de grandeur chez cette timide créature, pour qu'elle osât essayer, comme certaines femmes adroites, de gouverner le comte en mettant du calcul dans sa conduite ou en prostituant son cœur; elle soupira, s'éloigna en silence, soumise et cachant son désespoir.

— Tête-dieu pleine de reliques! je ne serai donc jamais aimé!... s'écria le comte, en surprenant une larme dans les yeux de sa femme, au moment où elle sortit.

Par une espèce de sortilége, dont toutes les mères ont le secret, et qui avait encore plus de force entre la comtesse et son fils, elle réussit à lui faire comprendre le péril qui le menaçait sans cesse, et lui apprit à redouter l'approche de son père. La scène terrible dont Étienne avait été témoin se grava dans sa mémoire, de manière à produire en lui une maladie. Il finit par pressentir la présence du comte avec tant d'instinct que, si un de ces sourires dont les mères connaissent les signes imperceptibles, animait sa figure au moment où ses organes imparfaits, déjà façonnés par la crainte, lui annonçaient la marche lointaine de son père, ses traits se contractaient, et l'oreille de la mère n'était pas plus alerte que le sentiment intérieur du fils. Avec l'âge, cette faculté de terreur grandit si bien qu'Étienne, semblable aux sauvages de l'Amérique, distinguait le pas de son père, savait écouter sa voix éclatante à des distances éloignées, et prédisait sa venue.

Revue Dramatique.

—

THÉATRE ITALIEN.

Reprise d'Otello.

Otello est un des plus beaux fleurons de la couronne de Rossini. Dans cet ouvrage surtout, il a prouvé que la musique la plus vive et la plus variée pouvait s'ajuster au *scenario* le plus sombre, sans en affaiblir l'expression. Le troisième acte est un chef-d'œuvre de génie et d'originalité qui laisse bien loin, à mon sens, le fameux dénouement du *Romeo e Giulietta* de Zingarelli. La situation est terrible, accablante, et le sentiment musical en est parfait, sans la moindre monotonie. C'est Shakespeare tout entier, avec sa romantique poésie et les caprices de sa brillante et fougueuse imagination. Depuis huit ou dix ans que l'*Otello* de Rossini n'a pas cessé de figurer au répertoire du Théâtre Italien, aucun ouvrage n'a eu de si nombreuses représentations, ni d'aussi suivies : cette observation en dit plus que tous les éloges.

L'orchestre a exécuté l'ouverture avec vigueur, ainsi que la ritournelle du chœur d'introduction *vir' Otello!* Mais la partie du chant a été attaquée avec une hésitation évidente, qui disparaîtra sans doute aux représentations suivantes. Les chœurs sont loin d'être satisfaisans au Théâtre Italien; mais il est juste de reconnaître qu'ils font des progrès, et dans le second acte de *Tancredi* notamment, ils ont montré que le travail pouvait les rendre excellens.

Une marche brillante et variée avec beaucoup d'élégance annonce l'entrée d'Othello; la modulation et le rhythme dans un ton et un mouvement différens, offrent quelques traits de ressemblance avec la marche triomphale de *Tancredi* et la marche funèbre de la *Gazza Ladra*. C'est ainsi que le pas redoublé qui sert de phrase finale à la symphonie de *Guillaume Tell*, rappelle d'une manière assez frappante le chant guerrier des Grecs dans le *Siége de Corinthe*. Tous ces morceaux ont entre eux un air de famille, avec une expression et un caractère fort différens, et ce sont de ces réminiscences auxquelles le compositeur le plus original ne peut échapper.

Rubini est un Othello de contrebande, *un usurpatore dei beni altrui*, comme dit Tancrède. Son véritable emploi serait le rôle de Rodrigo, qu'il chante ordinairement en sa qualité de second ténor. Mais déjà, lors de sa première apparition sur notre Théâtre Italien, il avait tenté cette excursion hors de son domaine, et le plus éclatant succès avait justifié son audace. On avait pu craindre un Othello brillant, gracieux peut-être; on l'avait trouvé fort, entraînant, terrible. Il semble que cette fois il déploie une puissance de moyens plus grande encore. L'air : *Ah! si per voi già sento*, les deux duos du second acte, la grande scène du troisième, ont été dits par lui avec une énergie admirable. C'est bien là le chant dramatique dans sa plus grande expression.

Il est certain que, comme cantatrice, madame Pasta a fait encore des progrès. Les cordes basses de sa voix, qui manquaient déjà de timbre et de sonorité, ont perdu peut-être; mais dans les modulations élevées, cette même voix se joue avec plus d'aisance et se soutient avec une pureté d'intonation très-remarquable. Il est impossible d'avoir une articulation plus nette et plus franche dans les plus grandes difficultés de la vocalisation. Madame Pasta introduit, au premier acte d'*Otello*, la fameuse cavatine de Malcolm dans la *Donna del Lago*, et elle la chante d'une manière ravissante. Dans le duettino qui suit, elle ne ferait pas moins d'effet si elle était mieux secondée.

Le premier final est d'une grande beauté; madame Pasta l'anime encore par la vérité de son jeu. Sa pantomime exprime merveilleusement la crainte que lui fait éprouver son père et son dédain pour l'amour de Rodrigo. Mais c'est dans le final du deuxième acte surtout qu'elle s'élève à la plus grande hauteur : la phrase *error d'un' infelice*, et le trait *se il padre m'abandona*, arrachent des larmes. Jamais musique plus admirable ne fut rendue avec une plus sublime expression.

La manie des comparaisons nuit quelquefois à nos plaisirs, et l'on devrait s'en défendre. Qui le peut cependant? Il n'y a pas un des habitués du Théâtre Italien qui, après chaque morceau, ne se surprenne à dire : C'est mieux ou moins bien que madame Malibran. Les avis sont généralement partagés, et il serait difficile de les concilier de manière à satisfaire tous les goûts. Cependant il nous semble qu'avec une voix plus fraîche et incomparablement plus belle, madame Malibran a moins de charme et de naïveté de son que sa rivale, j'allais dire son modèle : sa manière a plus d'éclat; mais des ornemens de concert, des tours de force, se reproduisent dans son chant trop souvent; il y a chez elle abus de force, exagération : c'est un jeune coursier plein de fougue, emporté, sauvage, à l'allure fière et décidée, mais qui parfois aurait besoin du mors pour arrêter ou régler sa course. Madame Pasta est actrice plus consommée, cantatrice plus sage; rien chez elle qui vise à l'effet, rien qui ne soit d'un goût exquis, d'une élégance parfaite; dans quelques détails elle sera inférieure, mais dans l'ensemble elle ne laissera rien à désirer.

Dans la romance du troisième acte : *Assis'al piè d'un salice*, tout l'avantage reste à madame Malibran; mais, dans le duo final, on serait embarrassé pour décerner la palme, si l'on ne savait que les inspirations de madame Pasta ont été la source où madame Malibran a puisé les siennes. Le trait : *E potesti, crudele, fidarti al traditore!* a été dit avec un accent si profondément douloureux, si déchirant, que la salle a éclaté en transports d'enthousiasme, qui se sont renouvelés à la fin du morceau.

C'est un grand et légitime succès que celui de madame Pasta et de Rubini dans *Otello*, et cet opéra, ainsi rendu, ne peut manquer d'avoir encore une longue suite de représentations fructueuses. On nous a annoncé *le Pirate*, *la Somnambule*, de Bellini, et la *Semiramide;* ne reverrons-nous donc plus le

Crociato de Meyerbeer, qui nous a laissé de si beaux souvenirs?

THÉATRE DE L'ODÉON.

CATHERINE II.

C'est un ouvrage bien entendu et complétement spirituel; il est gai surtout, gai de mots, de caractères et de situations. C'est une anecdote du boudoir de Catherine; dangereuse à raconter pour les oreilles chastes et pleines de décence et de bonne compagnie; c'est une intrigue où il y a un peu de tout avec mesure, et soit amour, politique, intrigue, courtisanerie, despotisme, grandeur de reine et misère de femme, il y a même au-delà de ce mérite ordinaire conçu et fait par des gens d'esprit, quelque chose de portée haute et bien sentie. C'est la figure de Potemkin à peine crayonnée et ressemblante, mise en trois scènes, comme fait Grandville d'un homme en trois coups de crayon, cependant complète et frappante. Ajoutons à ces éloges que l'ouvrage a eu du succès et qu'il en aura beaucoup. MM. Arnoult et Lockroy sont les auteurs de cette pièce. M. Harel leur doit des remerciemens.

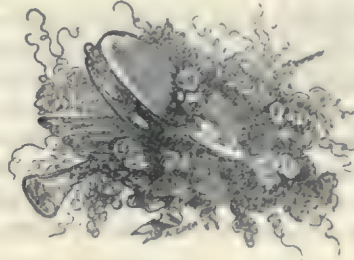
PORTE SAINT-MARTIN.

Mirabeau, Drame en quatre actes et en prose

Les auteurs, MM. Gustave Lemoine et Lemoine-Montigny, ont pris leur héros dans le donjon de Vincennes pour ne le quitter qu'à son lit de mort. Il y avait là un inconvénient impossible à éviter, c'est que l'intérêt du spectateur ne saurait s'attacher aux personnages si différens du malheureux prisonnier, de l'impétueux tribun, et à aucun titre au Mirabeau vendu à la cour. La pièce contient quelques intentions dramatiques, dont il faut tenir compte pour l'avenir aux jeunes auteurs; mais ils ont pu s'apercevoir eux-mêmes, à la représentation, que leur œuvre aurait eu besoin d'être revue et complétée dans plusieurs endroits; par exemple, dans l'entrevue de la reine avec Mirabeau.

Le personnage de Jacques Bonhomme, attaché à Mirabeau par la reconnaissance, est heureusement conçu et joué par Jemma d'une manière toute digne d'éloges. On ne peut en dire autant pour Gobert, qui a trouvé des accens dignes de Mirabeau pour exprimer les tourmens de la captivité et de l'agonie, mais qui ne nous a fait entendre qu'un orateur lourd et vulgaire. Cet acteur devrait se rappeler que des *lapsus linguæ* ne sont pas excusables dans la bouche de l'homme qui n'a dû sa puissance qu'à la parole.

Nous ferons remarquer en passant, à l'administration du théâtre, que partie de l'effet est perdue dans les scènes où le peuple paraît, parce qu'il ne peut suffire pour figurer le peuple de la révolution du même nombre de têtes que pour une noce de village. Reproduite, à cela près, avec beaucoup de fidélité, la grande scène du jeu de Paume, d'après David, a excité de vifs applaudissemens.



Nouvelles.

Le frontispice pour chaque volume de L'ARTISTE est aujourd'hui entre les mains du graveur, et sera livré à nos souscripteurs très-incessamment. Les nombreuses et importantes occupations de M. Chenavard ont causé les délais dont le mérite de ce frontispice dédommagera, nous nous plaisons à le croire, le public ami des arts.

— Le Roi a commandé à M. Alfred Johannot, pour la galerie historique du Palais-Royal, un tableau dont le sujet est de nature à produire un grand effet en des mains si habiles : c'est la duchesse d'Orléans annonçant, en 1757, au peuple, du haut du balcon du Palais-Royal, *la Victoire d'Hastembeck*.

— M. Decaisne vient de terminer le portrait du duc d'Orléans, qui lui avait été commandé par le ministère des travaux publics. La réputation méritée que ce peintre distingué s'est acquise depuis long-temps comme portraitiste nous dispense de louer encore son nouvel ouvrage destiné à la ville de Lyon. Les portraits de M. Decaisne sont des tableaux complets.

— M. Barye est chargé de sculpter un buste du Roi. M. Antonin Moine a reçu la commande de celui de la Reine. Ces deux ouvrages feront partie de l'exposition de 1832.

— Le peintre anglais, M. Pickersgill, venu à Paris, comme nous l'avons annoncé, pour faire les portraits de MM. le géné-

ral Lafayette, Cuvier et Humboldt, a déjà terminé deux de ses ouvrages. Ils excitent un grand intérêt parmi les artistes, admis à les voir dans l'atelier du peintre. La mort de Jackson, qui tenait à Londres le sceptre du portrait, depuis le décès de Thomas Lawrence, a laissé M. Pickersgill sans rival chez nos voisins d'outre-mer. Les amis de l'art regrettent vivement que les portraits de cet artiste ne soient pas destinés, ici, à une exposition publique.

— En Hollande, ni les événemens politiques, ni les emprunts, ni la guerre n'ont arrêté la marche pacifique des arts. Suivant son usage, l'Académie des beaux-arts d'Amsterdam avait ouvert son concours pour un grand prix de peinture. Tous les sujets du royaume des Pays-Bas sont admis à disputer ce prix, et l'on a remarqué que c'est un élève de l'Académie d'Anvers, M. H. Cramer, qui l'a obtenu, et que l'accessit a été donné à un élève de l'Académie de Bruxelles, M. G. Vonschendel.

— Dans toute l'histoire de France, on trouverait difficilement une époque plus pittoresque et plus favorable aux compositions historiques que celle de la Fronde. Ces mœurs originales, sur lesquelles n'avait pas encore passé le niveau de la civilisation monarchique; ces nobles turbulens, ces magistrats guerriers, ces abbés et ces belles dames diplomates, ces assemblées du palais, où chaque robe, rouge ou noire, cachait parfois un poignard, où la foule terminait souvent, le fer au poing, les délibérations commencées par Messieurs du parlement; ces grandes journées des barricades, ces revues étranges des insurgés à la Place-Royale, l'élégance du costume, à la fois ample et gracieux, également éloigné de le mignardise efféminée des courtisans d'Henri III et de la majesté fausse et outrée de l'étiquette du grand roi, tout se réunit pour recommander cette période, si courte et si remplie, à l'attention des artistes comme des littérateurs. Plusieurs tableaux remarquables, relatifs à l'histoire de ce temps, ornent déjà la galerie du Palais-Royal : qui n'a vingt fois admiré l'*Arrestation des princes* de M. Horace Vernet? On retrouvera avec plaisir quelques-uns des sujets qui font partie de cette galerie, parmi des scènes capables d'en fournir bien d'autres, dans un ouvrage qui va paraître incessamment, sous le titre de *la Vieille Fronde, scènes historiques*, par M. Henry Martin. Nous nous occuperons, lors de son apparition, de cette œuvre, à laquelle tout présage un favorable accueil, dans ce temps, où il ne devient que trop nécessaire, sous plus d'un rapport, de remettre la Fronde à l'ordre du jour.

— Il y a bien long-temps que le Conservatoire n'avait produit de véritables talens de chanteur; en voici un, pourtant, qui peut donner de légitimes espérances. Les débuts de Dérivis fils, à l'Opéra, sont très remarquables : avec une voix de basse d'un bon timbre, et qui peut gagner encore en volume et en puissance, ce jeune homme a du goût et de la méthode. Un travail assidu lui assurera infailliblement un beau rang dans la troupe chantante de l'Académie Royale de Musique.

— Les ouvrages d'architecture, de peinture, de sculpture et de gravure de MM. les élèves qui ont obtenu les premier et deuxième grands prix, sont exposés depuis quelques jours à l'École des Beaux-Arts.

— Dès que M. Henriquel Dupont aura terminé, d'après madame Pasta, le portrait si impatiemment attendu, il s'occupera de la gravure du beau tableau de Cromwell, de M. Paul Delaroche.

— L'Odéon va donner très-prochainement le drame de *Schneider*, reçu à l'unanimité, et attribué à M. Villenave fils, jeune poète, dont la lyre a toujours été animée par un véritable et chaud patriotisme.

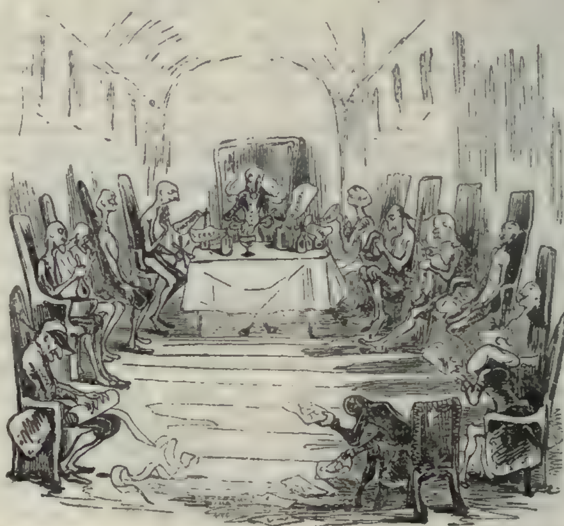
— *Les Deux Mondes* attirent en ce moment la foule au théâtre du Palais-Royal, où *Rabelais*, *le Philtre* et *les Chansons de Béranger* sont toujours vus avec grand plaisir. Cette parodie, *montée* avec luxe, est d'ailleurs fort bien jouée par MM. Lepeintre, Paul, Préval, et par mademoiselle Éléonore; elle offre surtout de l'attrait pour certains *amateurs ;* nous voulons parler du costume des habitans de l'*île de Cocaïbo....*

— Parmi toutes les publications qui encombrent la librairie, se distingue un recueil de chansons patriotiques et philosophiques, par M. Charles Lemesle, et intitulé *la Petite Fronde de* 1831.

C'est une satire mordante et fort spirituelle contre les Mazarins du jour. Que l'auteur continue à allier la gaieté et la philosophie, et le public applaudira toujours à ses compositions.

Cet ouvrage se trouve chez Madame veuve Béchet, libraire, quai des Augustins, n° 59.

— Grande séance aujourd'hui à l'Académie, pour la distribution des couronnes aux élèves qui ont obtenu les grands prix. Tout s'est passé avec le cérémonial obligé. C'était une vraie séance académique.



Beaux-Arts.

INSTITUT DE FRANCE.

SÉANCE ANNUELLE DE L'ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS.

M. Lethière présidait cette réunion solennelle, qui avait attiré beaucoup de monde.

Un rapport de M. Ramey sur les ouvrages des pensionnaires français à Rome a précédé l'exécution d'une ouverture, ouvrage d'un de ces jeunes artistes, M. Pâris. Le public, bienveillant comme le rapport de M. Ramey, a vivement applaudi ce morceau d'une facture un peu terne, mais brillamment rendu par l'orchestre de M. Grapet.

Puis on a passé à la distribution des prix.

Le premier grand prix de peinture a été obtenu par M. Henri-Frédéric Schopin, élève de M. Gros.

Le deuxième grand prix, par M. Paul-Auguste Blanc, élève de M. Lethière.

L'Académie n'ayant pas jugé à propos de décerner un premier grand prix de sculpture, un premier second grand prix a été accordé à M. Pierre-Charles Simart, élève de M. Pradier, et un deuxième second prix à M. Louis-Achille Bouly, élève de M. Bosio.

M. Mathieu-Prosper Morey, élève de M. Leclère, a remporté le premier grand prix d'architecture; le deuxième grand prix a été décerné à M. Jean-Arnould Léveil, élève de M. Huyot.

La première de ces nominations a été accueillie par la désapprobation d'une partie de l'assemblée, qui a couvert d'applaudissemens unanimes le nom de l'autre lauréat, M. Léveil.

MM. Eugène-André Oudiné, élève de M. Galle, et Jâcques-Auguste Fauginet, élève de MM. David et Gatteaux, ont obtenu, l'un le premier, l'autre le deuxième grand prix de gravure en médaille et en pierre fine.

Le concours de musique ayant été, disait-on, fort brillant cette année, on s'attendait à plusieurs nominations. Effectivement l'Académie a décerné trois prix et une mention.

Premier grand prix, M. Eugène Prévost, élève de M. Lesueur.

Deuxième grand prix, M. Pierre Legrave, élève de MM. Berton et Fétis.

Deuxième second grand prix, M. Antoine Elvart, élève de MM. Lesueur et Fétis.

Mention honorable, M. Ambroise Thomas, élève de MM. Lesueur et Barbereau.

L'Académie des beaux-arts a, comme l'Académie française, ses *Monthyon*. Ce sont MM. de Caylus et de Latour qui lui ont légué le soin d'encourager, par deux prix qu'ils ont fondés, les brillantes dispositions des jeunes artistes que leur âge exclut du concours.

Le premier de ces prix a été partagé entre M. Émile Signol, peintre, élève de M. Gros, et M. Honoré Husson, sculpteur, élève de M. David. Le deuxième, entre M. Hippolyte Holfeld, élève de MM. Hersent et Abel de Pujol, et M. Eugène Roger, élève de M. Hersent. Une mention honorable a été accordée à M. Peyson.

Il ne restait plus qu'à décerner la grande médaille d'émulation, récompense du plus grand nombre de succès en architecture. C'est M. Alphonse Girard, élève de MM. Vaudoyer et Lebas, qui l'a obtenue. Son nom a été proclamé au milieu des plus vifs applaudissemens.

La séance s'est, selon l'usage, terminée par l'exécution de la scène lyrique qui avait remporté le grand prix de composition musicale. Le sujet, assez mal développé et versifié par un membre de l'Académie française, est l'aventure de Bianca-Capello, séduite et enlevée par un jeune homme de Florence. La composition de M. Prévost est correcte et ne manque pas de grâce; on aurait voulu y trouver plus de mouvement et de chaleur. Sa charmante sœur et Chollet l'ont chantée avec leur verve accoutumée.

HISTOIRE DE L'ART.

Pierre Puget.

Pierre Puget naquit à Marseille le 31 octobre 1622, six ans après la mort de Shakespeare et de Cervantes. Sa première éducation fut assez négligée. A quatorze ans, il fut placé par son père chez un sculpteur de galères nommé Roman. Au bout d'un an, son maître s'aperçut qu'il n'avait plus rien à lui apprendre, et lui confia la direction de plusieurs travaux importans. A seize ans, Puget construisit et sculpta lui-même en grande partie une galère dont il avait dessiné le plan.

Mais ce travail ingénieux et mesquin ne pouvait suffire à son intelligence. A dix-sept ans, il partit en Italie avec le projet de devenir un grand peintre. Il voyageait à pied et pauvrement. Arrivé à Florence, il demanda vainement de l'ouvrage, et fut partout éconduit. Déjà même il avait mis ses hardes en gage, lorsque le hasard lui fit rencontrer

un sculpteur en bois, qui, sur sa demande, voulut bien mettre son talent à l'épreuve. Le jeune Marseillais improvisa sur-le-champ plusieurs dessins de meubles en tout genre. Dès ce moment, il fut accueilli et choyé dans la maison. Son nouveau maître l'admit à sa table et le traita comme son fils. Cette année, si obscure, dont les œuvres nous sont inconnues, fut sans doute une des plus heureuses de sa vie.

Mais son premier goût de peinture ne s'était pas refroidi. Il quitta sans peine et sans regret le sort paisible qu'il avait trouvé, et, sur la recommandation d'un des amis de son père, à dix-huit ans il fut présenté à Cortone. Bientôt il l'aida dans ses travaux, il devint son élève de prédilection, et l'on montre encore aujourd'hui, dans un plafond du palais Barberini, deux figures de tritons que la tradition lui attribue.

Cortone voulut l'emmener dans ses voyages pour partager avec lui la décoration de nouveaux palais; mais Puget désirait revoir sa patrie, et, en 1643, malgré les offres les plus séduisantes, il était de retour à Marseille.

Il avait alors vingt-un ans. Appelé à Toulon par le duc de Brézé, il exécuta un vaisseau de 60 canons. Il porta dans cette œuvre nouvelle toute l'énergie et toute la hardiesse de son invention. Pour la première fois on vit une poupe ornée de deux galeries superposées, de quatre figures colossales en ronde-bosse, et de plusieurs bas-reliefs. L'artiste avait composé plusieurs allégories en l'honneur d'Anne d'Autriche, devenue régente du royaume. Ce vaisseau fut terminé en 1646 et prit le nom de *la Reine*.

A peine cet ouvrage était-il terminé qu'un religieux, chargé par la reine-régente de mesurer et de dessiner les principaux monumens de l'Italie, prit avec lui le jeune Puget. Ce fut dans ce nouveau voyage qu'il conçut pour l'architecture une passion décidée. Dès ce moment, dans sa pensée, il devait être d'abord, et pour sa gloire, architecte, peintre pour se distraire et se délasser, et sculpteur seulement à ses momens perdus. La postérité n'a pas confirmé son choix.

En 1653 il était de retour à Marseille. Il exécuta successivement plusieurs tableaux d'église pour Marseille, Aix, Toulon, Cuers, la Ciotat. De ce nombre sont *l'Annonciation* et *la Visitation*, *le Sauveur du monde*, destinés à Aix, et exécutés dans les proportions de la nature, et plusieurs petits tableaux, entre autres les baptêmes de *Constantin* et de *Clovis*, destinés à la ville de Marseille.

Au milieu de ces travaux, une maladie grave vint le surprendre vers 1655. Les médecins lui défendirent de continuer la peinture, et c'est à cette époque seulement qu'il commença la sculpture en marbre; car aucun monument public ne témoigne que jusque là il s'en fût jamais occupé. Il avait alors trente-trois ans, et, pour la première fois, il venait de rencontrer sa véritable vocation, celle qu'il a suivie et qui lui assure l'immortalité.

En 1656 il construisit la porte et le balcon de l'hôtel-de-ville de Toulon. Ce balcon, chef-d'œuvre de sculpture, est soutenu par deux termes ou atlas, et sert de couronnement à la porte. Comme ces deux figures, en raison même de leur attitude, se distinguent par des contractions musculaires énergiques et prononcées, un biographe, dont il faut louer d'ailleurs la candeur et la naïveté, a supposé que Puget avait voulu faire allusion aux travaux exécutés dans l'arsenal par les prisonniers. Je voudrais bien savoir à quoi font allusion les prisonniers de Michel-Ange, que nous avons au musée d'Angoulême, et s'il faut pour les expliquer et les comprendre autre chose que le génie ardent du statuaire.

La même année il fut appelé en Normandie, et il exécuta, dans la terre de Vaudreuil, deux groupes en pierre de Vernon, de la hauteur de huit pieds et demi, Hercule, et Janus et la Terre. Et à ce propos nous nous étonnons que ce genre de décoration peu dispendieux soit aujourd'hui abandonné. La pierre bien choisie, et travaillée avec soin, atteint quelquefois à la même finesse d'exécution, à la même expression délicate et souple que le Carrare ou le Paros.

L'année suivante il vint à Paris pour la première fois; il y fit la connaissance d'un architecte nommé Le Pautre. Ce nouvel ami, émerveillé de son talent, le présenta au surintendant Fouquet, le vanta avec chaleur; Fouquet le chargea de décorer son château et ses jardins de Vaux-le-Vicomte, et l'envoya choisir des marbres à Carrare. Le bruit de son nom parvint jusqu'à Mazarin, qui le fit prier par Colbert, alors son secrétaire, de travailler pour lui; mais Puget n'avait qu'une parole : il résista généreusement aux promesses et aux propositions du cardinal. Plus tard, peut-être, Colbert s'en souvint avec dépit. Le jeune artiste partit pour Carrare, en exécution du contrat passé avec Fouquet.

Au moment de partir, consulté par sa ville natale, il donna pour le nouvel hôtel-de-ville des plans et des dessins très-détaillés qu'on a suivis assez exactement, mais qu'on apprécierait mal aujourd'hui, à travers les nombreuses altérations qu'a subies le travail primitif.

Arrivé en Italie, il séjourna long-temps à Gênes. Il apprit la disgrâce de Fouquet, et dut renoncer aux nombreux projets qu'il avait conçus au départ. Toutefois il mit le temps à profit, et il exécuta successivement la statue dite *l'Hercule français*, qui se voit aujourd'hui dans la salle d'assemblée de la chambre des pairs; une statue colossale d'Alexandre Sauli, un saint Sébastien, un groupe de l'Assomption, une figure de la Vierge, un saint Philippe de Neri, et un groupe de l'enlèvement

d'Hélène. Bernini, ayant vu ces différens ouvrages et la porte de l'hôtel-de-ville de Toulon, eut la générosité de s'étonner qu'on l'eût appelé en France, puisqu'on avait un tel homme. Il proclama hautement sa supériorité. Était-il de bonne foi, et dans l'ivresse du succès et de la fortune, pouvait-il croire qu'il lui restât encore quelque chose à apprendre? Peut-être ses paroles n'étaient-elles qu'un nouveau moyen de réussir, une modestie officielle destinée à populariser son nom.

Quoi qu'il en soit, sur la recommandation de l'artiste italien Colbert rappela Puget d'Italie. Et quel emploi croyez-vous qu'il lui offrit? l'embellissement de Versailles ou de Fontainebleau? Oh que non pas! Le rusé ministre n'avait pas oublié son échec auprès de Puget. Il avait encore sur le cœur la commission dont Mazarin l'avait chargé et le noble refus qu'il avait essuyé! Il nomma Puget directeur de la décoration des vaisseaux à Toulon, avec un traitement de trois mille six cents livres.

Malgré la mesquinerie d'un pareil emploi, Puget n'hésita pas à revenir dans sa patrie, et renonça sans amertume au sort brillant qu'il avait trouvé en Italie. Il s'occupait alors d'une église paroissiale pour la maison Doria. Déjà les plans et les dessins étaient tracés. Il allait se mettre à l'œuvre et poser la première pierre. Les familles Sauli et Lomellini lui faisaient chacune une pension annuelle de trois mille six cent livres, et en outre lui payaient tous ses ouvrages. Le sénat de Gênes venait de le choisir pour peindre et décorer la salle du grand conseil.

Néanmoins Puget ne balança pas un seul instant entre l'Italie et la France. Arrivé à Toulon en 1669, il s'occupa immédiatement de la construction et de la décoration du vaisseau commandant, *le Magnifique*, de 104 canons, celui que montait le duc de Beaufort dans l'expédition malheureuse où il perdit la vie, et qui fut englouti la même année. Il apportait à cette œuvre immense une infatigable activité. Un jour cependant le duc se permit de le gourmander sur la lenteur de ses travaux. Monseigneur, lui dit Puget impatienté, si mes services ne sont pas agréables à votre altesse, je la prie de me donner mon congé! Le roi, répondit le prince, ne retient personne malgré lui. A ces mots Puget le quitta brusquement, rentra chez lui, et déjà il s'occupait de tout préparer pour retourner à Gênes lorsque le duc, après un instant de réflexion, lui députa un de ses pages pour le prier de revenir; il fit quelques pas vers lui, l'embrassa, le pria d'oublier le passé, et Puget acheva son ouvrage, admirable, au récit des contemporains, mais dont il n'existe pas même un débris. Il avait sculpté sur la poupe d'innombrables figures de vingt pieds de haut, ronde-bosse, vivantes et animées, groupées, entrelacées. C'était une merveille: pourquoi le temps nous l'a-t-il enviée?

Après avoir décoré quelques autres bâtimens de moindre importance, et dont l'arsenal de Toulon possède aujourd'hui plusieurs fragmens précieux, il construisit pour son habitation personnelle une maison élégante et simple, pareille à peu près à celles du Cours de Marseille. Il peignit sur un des plafonds les trois parques. Cette peinture est aujourd'hui perdue.

A la même époque il sculpta pour le tabernacle en marbre de l'église des Minimes de Toulon deux anges enfans. Il enrichit de ses ouvrages plusieurs monumens de la même ville; puis il conçut un projet qui allait admirablement à son génie, qui flattait sa passion favorite, un projet d'arsenal. Il avait dessiné et fait approuver ses plans. Il l'avait emporté sans peine sur tous ses rivaux, car les rivaux ne manquent jamais au génie; déjà même la construction était commencée. L'envie découragée, en désespoir de cause, ne trouva d'autre moyen que d'incendier les travaux commencés, et, depuis, ce monument n'a jamais été repris.

Cette basse et ignoble vengeance fut un coup terrible et douloureux pour Puget. Il demanda et obtint son congé, et revint dans sa ville natale. De retour à Marseille, il se construisit une maison. Ce qui frappe dans cet édifice, encore debout aujourd'hui, c'est le caractère mélancolique et religieux de la décoration. Au-dessus du premier étage se trouve une niche où l'auteur avait placé un buste du Christ, remplacé maintenant par une copie. Au-dessous on lit ces mots: *Salvator mundi, miserere nobis;* et plus haut, à l'étage supérieur, dans le couronnement qui surmonte la corniche: *Nul bien sans peine.*

Depuis la mort du grand artiste, ce monument si simple et si grave, symbole vivant et complet de son ancienne destinée, a été dégradé par l'établissement d'une boutique. L'ignorance de ses compatriotes n'a pas même respecté sa douleur. Profanation! tout récemment M. Penchaud, architecte du département, en a retrouvé le dessin original et complet.

La même année Puget construisit pour sa patrie un monument d'utilité publique: une halle aux poissons, qui porte aujourd'hui son nom, la Halle-Puget, et dont il avait obtenu l'adjudication au prix de huit mille trois cent cinquante livres. C'est une œuvre pleine d'élégance et de légèreté.

En 1673, il exécuta pour l'hôtel-de-ville de Marseille un écusson aux armes de France, soutenu par deux anges enfans, et destiné à orner le portail. Il désirait tellement embellir de ses œuvres les lieux où il avait passé sa première jeunesse, qu'il livra cet ouvrage aux échevins pour la somme de quinze cents francs, prix inférieur à ses déboursés.

Quelques années auparavant, pendant son séjour à Toulon, il avait commencé pour lui-même, et sans des-

tination spéciale, son *Milon* et son bas-relief de *Diogène*. Ces deux ouvrages sont aujourd'hui, l'un à Paris, au musée d'Angoulême, dans la salle qui fait suite à celle de la Diane, l'autre au château de Versailles, à gauche sous le portique, en entrant dans le jardin. Le Nôtre vit le Milon, l'admira vivement, en fit l'éloge à Colbert, à Louvois, au roi lui-même. Sur la recommandation de l'architecte à qui nous devons l'un des plus ennuyeux et des plus monotones châteaux qui soient au monde, le roi demanda le Milon pour son château de Versailles, et, en 1683, ce groupe magnifique arriva dans l'Orangerie en présence de Louis XIV et de sa cour. Marie-Thérèse, présente au moment où on le découvrit, s'écria avec une douleur naïve : Ah! le pauvre homme. Ce mot fit fortune parmi les courtisans, et dès ce moment la réputation de Puget fut assurée.

Mais Puget n'assista pas à l'avénement de sa gloire, il demeura tranquille à Marseille, et n'apprit l'enthousiasme de la cour que par une lettre de Lebrun, premier peintre du roi.

S'il est vrai, comme on l'assure, que M. Eugène Devéria achève en ce moment un plafond pour le Louvre, dont le sujet, donné par l'administration des Musées royaux, est conçu en ces termes : *Puget présentant son Milon à Louis XIV, en présence de sa cour*, il faut avouer que ce choix a été bien mal inspiré! La peinture, dit-on, vaut mieux que la *Naissance d'Henri IV*. A la bonne heure; et nous le souhaitons, et nous serons des premiers à le proclamer s'il y a lieu. Mais pourquoi choisir un épisode imaginaire dans la vie de l'artiste? Pourquoi le mettre à la cour, puisqu'il n'y a pas mis les pieds une seule fois dans sa vie? Pourquoi inventer à plaisir, et si malheureusement, un fait que sa vie entière, modeste et retirée, contredit formellement? Serait-ce par hasard pour faire suite au discours de M. de Chabrol? On se souvient peut-être que dans une de ses harangues officielles, le préfet de la Seine remerciait le *Louis XIII* de Dupaty d'avoir donné à la France Pierre Corneille. Cette fois-ci, sans doute, on a voulu remercier Louis XIV d'avoir donné à la France Pierre Puget. Maladroit mensonge, gauche remerciement!

Que Jules II ait fait *Raphaël*, je le veux bien! On n'a pas oublié que sur les dessins du jeune artiste il se décida à faire effacer les loges commencées et à lui confier le Vatican. Le nom de Jules II est consacré dans l'histoire de l'art, et l'éternelle reconnaissance du génie lui est acquise.

Mais je défie que l'on m'explique comment Colbert ou son maître ont participé au *Milon*, en nommant Puget directeur de la décoration des vaisseaux à Toulon.

Voici quelques fragmens de la lettre de Lebrun à Puget : « Lorsque Sa Majesté, lui dit-il, me fit l'honneur de me demander mon sentiment, je tâchai de lui faire remarquer toutes les beautés de votre ouvrage. Je n'ai fait en cela que vous rendre justice; car, en vérité, cette figure m'a semblé très-belle dans toutes ses parties, et travaillée avec un grand art. » Puis, quelques lignes plus bas : « Je vous témoignais, dans une précédente lettre, l'estime que je fais de votre mérite, et vous demandais part en votre amitié, faisant plus de cas de l'affection d'une personne de vertu comme vous que de celle des plus qualifiées de notre cour. » On peut voir le reste de la lettre dans le P. Bourgerel, pages 35 et 36, *Mémoires pour servir à l'histoire de plusieurs hommes illustres de Provence*.

Ainsi il reste prouvé avec toute l'évidence et toute l'authenticité possibles que Puget n'était pas à Versailles et n'a pas présenté son *Milon* au roi.

Quoi qu'il en soit, Louis XIV fut si charmé de ce nouvel ouvrage qu'il chargea Louvois de demander à l'artiste un autre groupe qui pût servir de pendant à celui-ci. Nous donnerons ici quelques lignes de la réponse de Puget, en date du 20 octobre 1683; il propose son groupe d'*Andromède*, commencé depuis quelques années, puis il ajoute : « Je suis dans ma soixantième année; mais j'ai des forces et de la vigueur, Dieu merci, pour servir encore long-temps. Je suis nourri aux grands ouvrages, je nage quand j'y travaille, et le marbre tremble devant moi, pour grosse que soit la pièce. » Puis, après ces paroles, si naïves et si sublimes, il ajoute, avec une candeur trop vraie pour être jouée : « Toutefois, Monseigneur, avant de penser à aucun autre ouvrage, je crois, sauf votre bon plaisir, qu'il faudra attendre que mon *Andromède* soit posée à sa place, et j'espère qu'alors vous serez persuadé de ma suffisance. » (Bourgerel, pages 38 à 48, oper. citat.).

Nous voyons par cette lettre que Puget, contre l'usage aujourd'hui malheureusement adopté, travaillait lui-même le marbre, et ne livrait pas au praticien le soin de traduire son œuvre, et de la mettre au compas; quelquefois même, comme on le sait d'ailleurs par le récit de ceux qui l'ont connu et qui l'ont vu à l'œuvre, il commençait sans esquisse à équarrir le marbre. Ainsi faisait aussi Michel-Ange. Tous deux avaient dans leur cerveau le programme qu'ils voulaient suivre. Je sais bien que c'est à cette *déplorable* habitude qu'il faut attribuer ce qui manque au pied d'un prisonnier; mais à ce compte je crois que nous n'avons rien perdu. Que manque-t-il aux statues qui écrasent la Chambre des députés? ni pieds ni mains : il leur manque de la sculpture.

Je sais bien qu'Antonio Canova avait souvent, dans son atelier, jusqu'à soixante praticiens plus ou moins ha-

biles, qui *mettaient au point* ses esquisses, ou qui faisaient des répliques de ses œuvres déjà vendues. C'est fort bien pour ses héritiers, pour la parure de ses maîtresses; mais pour l'art, je ne connais que la réponse d'Alceste : *Le temps ne fait rien à l'affaire.*

Revenons à Puget. Deux ans plus tard, sur la demande du roi, le groupe d'Andromède fut en effet placé dans le parc de Versailles, à la place qu'il occupe encore aujourd'hui. Et à ce propos, nous saisirons l'occasion de demander pourquoi l'on expose à la pluie l'œuvre d'un maître; pourquoi, malgré les dégâts nombreux qu'elle a déjà subis, on continue de la laisser se détruire de jour en jour, tandis qu'on réserve pour les galeries les statues et les groupes des artistes vivans. Encore si on savait choisir une place convenable! Mais on ne veut pas comprendre que telle chose, bonne en Grèce ou en Italie, sous un soleil éclatant et chaud, est absurde dans un climat pluvieux et humide comme le nôtre. Et pour que rien ne manque à l'ineptie d'une pareille conduite, on a mis l'Andromède à l'ombre sous un taillis épais, impénétrable, qui recueille et thésaurise la pluie comme un réservoir, et qui la distille goutte à goutte sur les épaules et le sein d'Andromède, sans permettre au soleil de la sécher. De cette façon, comme l'Académie des Sciences le constaterait au besoin, dans un rapport au ministre, si l'on voulait consulter une commission *ad hoc*, le marbre se décompose de jour en jour par l'action combinée de l'air et de l'eau; il se nuance et se colore, il s'use et se ronge. Qu'on y prenne garde, la gorge et les cheveux de l'Andromède y passeront; tandis que les cuisses et les épaules de la Biblis de M. Dupaty se conserveront pures et entières à l'ombre du musée d'Angoulême. Allons, messieurs de l'Institut, que l'exemple de M. Bosio, premier sculpteur du roi, vous encourage; voyez comme son groupe fait bon effet aux Tuileries, en face du Méléagre. Cédez la place à Puget, et allez conquérir en plein vent une renommée populaire.

L'Andromède fut présentée au roi par François Puget fils de l'auteur, et le roi daigna lui dire : « Votre père est grand et illustre, et il n'y a personne dans l'Europe qui puisse l'égaler. » Ce groupe fut payé quinze mille francs; le marbre avait coûté, en y joignant les frais de transport, neuf mille cinq cents francs. Si l'on ajoute six années de travail, on voit qu'il ne restait rien à l'artiste. Voilà comme Louis-le-Grand encourageait les arts. Voilà le siècle que Voltaire a mis à côté des siècles de Périclès, de Léon X et d'Auguste!

Puget approchait de la fin de sa carrière et cependant son génie ne se refroidissait pas. Il faisait tous les jours de nouveaux projets. Il voulait faire pour Versailles une statue équestre de Louis XIV, une figure d'Apollon de trente-huit pieds de haut, qui se serait élevée au-dessus du canal, portée par des rochers, autour desquels seraient venus se grouper des sirènes et des tritons.

En même temps qu'il travaillait aux esquisses de ces différens ouvrages il exposait au roi que le prix alloué pour son Andromède payait à peine ses déboursés. Mais son placet demeura sans réponse.

Pour se consoler de cette injustice dédaigneuse, il commença de nouveaux ouvrages; il fit pour Marseille l'esquisse d'une statue équestre et colossale de Louis XIV. Le cheval était au galop et devait être soutenu par des figures de soldats ennemis morts ou mourans; il avait déjà travaillé deux ans aux dessins et aux plans détaillés de la place au milieu de laquelle on devait élever cette statue. On était convenu de 150,000 francs pour la statue, et l'artiste devait fournir les matériaux : l'ignoble statue de la place des Victoires coûte quelque chose de plus. Par pudeur, nous ne voulons pas dire le chiffre. Un sculpteur obscur, Clérion, fit espérer une économie de 12,000 francs. Sur cette parole en l'air, le contrat fut rompu. Puget partit pour Paris. Louvois le présenta au roi; mais sa réclamation fut inutile. Pour toute réponse, le roi lui remit une médaille d'or, avec cette inscription : *Felicitas publica*. Dérision!

Le projet de Clérion ne fut pas exécuté, malgré l'economie. Puget revint à Marseille, et se bâtit une maison dans un jardin hors de la ville; il y ajouta une fondation pieuse. C'est dans cette maison qu'il passa les dernières années de sa vie. De 1689 à 1694, il construisit l'église de l'hospice de la Charité. Cet édifice a été achevé par son fils. Son dernier ouvrage est un bas-relief, de cinq pieds de haut et de trois et demi de large, *la Peste de Milan*, qui se voit aujourd'hui à Marseille dans la salle du conseil de santé. Cet ouvrage, qui n'est pas complétement terminé, d'ailleurs un des meilleurs de l'auteur, a été acheté au petit-fils de Puget, moyennant la somme de 10,000 francs, plus une rente viagère de 500 livres. Il se compose de quinze figures.

Puget mourut dans son lit le 2 décembre 1694, après une courte maladie, à l'âge de soixante-douze ans.

Comme on le voit, sa vie n'a guère été mêlée au mouvement et au bruit du monde; il a vécu dans son art et pour son art, il n'a guère participé à l'éclat de son siècle. Il était naïf comme La Fontaine, et recueilli comme lui.

Maintenant que nous savons sa vie extérieure, il nous reste à voir ce qu'il a fait pour l'art, ce que valent ses œuvres, quelle place il occupe dans l'histoire, et s'il faut inscrire son nom à côté de Rubens ou de Michel-Ange; l'analyse du *Milon* et de l'*Andromède* résoudra nos doutes.

L'Andromède et le Milon sont les deux œuvres capi-

tales de Puget. Il nous est impossible d'apprécier d'une façon exacte et précise son talent d'architecte et de peintre; mais d'après des témoignages honorables, en comparant les avis des hommes éclairés de son temps et du nôtre qui ont pu à loisir parcourir la France et l'Italie et contempler à leur gré toutes les merveilles si variées et si riches de l'artiste marseillais, il faut croire que son aptitude spéciale l'appelait à la statuaire.

L'Andromède ne vaut pas le Milon, à beaucoup près, et cependant elle fait tache, par son mérite éclatant et singulier, au milieu des statues innombrables que Louis XIV avait semées dans le parc de Versailles. Quand on arrive devant ce groupe après avoir parcouru les allées et contre-allées où s'entassent dans un oubli profond et mérité tant de nymphes et de demi-dieux dont Chompré pourrait seul dresser le catalogue, lorsqu'après avoir sincèrement déploré le fastueux gaspillage de tant de marbre où le ciseau de Phidias aurait trouvé des chefs-d'œuvre, on rencontre enfin, à droite dans l'avenue du Canal, l'œuvre de Puget, on éprouve un vif saisissement, on croit assister à la résurrection violente d'un autre âge. Et en effet, Puget ressemble si peu et de si loin à son siècle, il y a si peu d'analogie entre le travail de son ciseau et celui de ses contemporains, que selon toute apparence, ceux qui l'ont connu ne l'ont pas apprécié à sa vraie valeur. Voici, entre autres témoignages, ce qu'on lit dans Voltaire : « Puget, architecte, sculpteur, peintre, célèbre par plusieurs chefs-d'œuvre qu'on voit à Marseille et à Versailles. » Et quelques lignes plus bas : « Girardon a égalé tout ce que l'antiquité a de plus beau, par les bains d'Apollon et le tombeau du cardinal de Richelieu. » Voilà où en était le goût de l'historien du siècle de Louis XIV. Évidemment, aux yeux de Voltaire, Girardon était très-supérieur à Puget, et en cela, sans doute, il n'était que l'écho de son siècle; car il ne paraît pas d'ailleurs qu'il fût capable de se former là-dessus un avis personnel.

Quoi qu'il en soit, dans le groupe que nous examinons, l'Andromède surtout mérite d'être remarquée. C'est un type fin et délicat, souplement traité, plein de mollesse et de souffrance, d'un mouvement heureux et vrai, d'une inflexion bien sentie, mais à peu près dépourvu d'idéalité, au moins dans le sens ordinaire qui s'attache à ce mot. Le Persée est loin de valoir l'Andromède; il n'est pas traité aussi délicatement. Le mouvement en est bon et hardi; mais l'exécution des détails est inférieure, et de beaucoup. Quant à la composition générale du groupe, elle doit être blâmée. Il paraît que Puget avait mal pris ses dimensions, ou que, selon l'habitude que nous avons signalée, il a voulu trouver dans le bloc, sans avoir cherché et déterminé probablement ce qu'il voulait faire : son rocher n'est qu'un fuseau. Ce défaut est à coup sûr très-mesquin, pour ce qui concerne la sculpture proprement dite; mais à la réflexion il acquiert quelque gravité en ce qu'il nuit à l'harmonie des lignes.

Le chef-d'œuvre de Pujet, c'est à coup sûr son Milon. Jamais la sculpture ne s'est élevée si haut; jamais l'art ne s'est aventuré si loin dans l'expression de la douleur humaine : tous les muscles du corps se contractent douloureusement; les lèvres de la plaie se plissent et se déchirent sous la dent du lion; tout concourt, avec une merveilleuse énergie, à traduire une souffrance inouie, accrue encore par le sentiment de l'impossibilité de la défense.

Le Milon est en contradiction flagrante avec Laocoon, et en effet ces deux morceaux représentent assez nettement l'antagonisme de l'art antique et de l'art moderne, comme Sophocle et Shakspeare. La douleur de Laocoon, bien que belle et majestueuse, bien que vive et vraie, a cependant subi sous la main et la volonté du sculpteur une mutilation violente et profonde. Sous la toute-puissance de son ciseau, elle a répudié la plupart des détails humains qui la rapprochent de nous, mais qui l'éloignent de l'idéalité. L'art néglige les élémens prosaïques et réels qui facilitent l'intelligence d'une œuvre, mais qui la compliquent et la surchargent.

Et c'est en cela surtout que Puget se sépare profondément de son siècle. Son ignorance, s'il faut appeler de ce nom le singulier privilége qui lui a permis de vivre loin des traditions de l'école, lui apporte un singulier profit. C'est à elle qu'il a dû de suivre une route personnelle et neuve. Le premier entre les modernes, il a voulu et su traduire la musculature telle qu'il la voyait, telle que ses études la lui avaient montrée, sans la diviser par places systématiques et convenues. Il faut le dire hautement, la sculpture de Puget est une formelle insurrection contre l'art grec et romain. C'est un art nouveau, étranger aux deux autres, mais aussi haut que les deux autres, plus profond et plus difficile peut-être. C'est la lutte corps à corps du marbre et de la nature. C'est un engagement de tous les instans, une rivalité qui se poursuit jusque dans les moindres détails.

En même temps que tout le dix-septième siècle, d'un consentement et d'un effort unanime, recommençait les deux antiquités auxquelles il réduisait tout le passé qui l'avait précédé, en même temps que Boileau se calquait infidèlement sur Juvénal et sur Horace, que Racine essayait de traduire Euripide et Sophocle, tandis que La Fontaine et Molière, échappant par l'irrésistible originalité de leur génie à cette imitation officielle, croyaient cependant suivre les trace de Phèdre et de Plaute, seul entre eux tous, Pierre Puget ne suivait personne, ne voulait rien

rappeler, ne puisant ses modèles qu'en lui-même, et plaçant toute sa volonté dans l'avenir qu'il s'ouvrait lui-même.

Son génie original et individuel, qu'on a accusé parfois de bizarrerie, ne relève d'aucune époque connue de l'histoire de l'art. Il est aussi loin de Jean Goujon que de Phidias. L'huguenot, qui fut tué au balcon du Louvre en 1572, n'aurait pas fait le Milon, mais l'artiste marseillais n'aurait pas fait la Diane. Voyez l'Andromède et comparez.

Mais c'est précisément à son individualité qu'il devra de vivre et de durer. Il n'a pas fondé d'école, mais il a ouvert une voie nouvelle. Il a montré qu'on pouvait faire autrement que les anciens, et aussi bien qu'eux, aller ailleurs et aussi loin, prendre un autre point de départ et s'élever aussi haut. Pour moi, je n'hésite pas à le déclarer, et, sans redouter qu'on m'accuse d'hérésie, de blasphème ou de profanation, je professe hautement la même et sincère admiration pour le Milon que pour le Laocoon; j'avouerai même que je sympathise plus volontiers et plus vite avec la première de ces deux œuvres, et l'impression, bien que plus rapide, n'en est pas moins durable.

L'art antique, dans son exquise et idéale simplicité, est-il encore possible aujourd'hui? Je ne le crois pas. Il y a folie à vouloir remonter violemment le torrent des âges qui ne sont plus. On ne domine son siècle qu'à la condition de le suivre avant de le précéder. Il faut accepter les problèmes tels qu'ils sont posés, et les résoudre selon la force qu'on a reçue, selon l'énergie naturelle ou acquise dont on peut disposer.

Que si trompé par l'œuvre sur la nature du fruit, on se laisse prendre à des charmes inintelligibles aujourd'hui pour le plus grand nombre, alors il arrive qu'on n'exécute aucune sympathie. Ce qui a conservé jusqu'à nous les épopées homériques, c'est le travail et la perfection de la forme. Mais cette forme, toute parfaite qu'elle soit, sert d'enveloppe et de moule à une idée primitive, simple, naïve, que notre civilisation avancée ne saurait accepter aujourd'hui. Malgré l'évidente infériorité de la forme, considérée en soi, de l'exécution proprement dite, de la ciselure d'Orteste, appréciable seulement pour les yeux des hommes spéciaux, *Ivanhoé* excite aujourd'hui de plus vives sympathies que l'*Iliade*.

C'est là le secret de la popularité de *Candide* et de l'ennui que nous cause *la Henriade*.

C'est aussi pour la même raison que Puget, en rajeunissant, en renouvelant l'art, et le mettant à la hauteur des études nouvelles, des besoins nouveaux, de notre intelligence, s'est acquis un nom immortel. Il a fait de la chair charnue, comme personne n'en avait fait avant lui. Il a fondé dans l'art moderne une nouveauté qui lui appartient.

Que si l'on se demande où il a pris l'art, où il l'a laissé, on s'aperçoit bien vite qu'il n'a posé ni résolu aucune question dans le sens que la critique officielle attache ordinairement à ces mots. Il ne fait suite à aucun système, et aucun système ne relève de lui.

Il n'a sculpté que le nu, et il a laissé pendantes toutes les nombreuses questions qui se rattachent à la traduction sculpturale du vêtement moderne.

Mais tel qu'il est, avec sa préoccupation exclusive des sujets tragiques ou graves, comme Jean Goujon avec sa prédilection marquée pour les sujets gracieux et tendres; il est avec lui le plus grand statuaire que la France puisse opposer aux deux antiquités.

GUSTAVE PLANCHE.



Litterature.

—

LES POLITIQUES.

Mme LAMBERT.

Joseph, vous êtes passé chez Franchet pour ma parure?

JOSEPH.

Madame sait bien que j'y suis allé deux fois aujourd'hui; je l'ai dit à Madame.

Mme LAMBERT.

Et Richard, a-t-il renvoyé le coupé?

JOSEPH.

Il l'a promis pour midi.



Mme LAMBERT.

Vous irez à cette heure-là et vous ne reviendrez pas sans lui.

JOSEPH.

Sans M. Richard ?

Mme LAMBERT.

Sans le coupé. (*Joseph veut sortir.*) Attendez un peu. Monsieur a-t-il tout ce qu'il lui faut ?

JOSEPH.

Oui, Madame.

Mme LAMBERT.

L'épée aussi ?

JOSEPH.

L'épée aussi.

Mme LAMBERT.

Vous savez où on la place : à gauche. On l'attache un peu lâche afin qu'elle pende d'une manière horizontale ; regardez-moi, Joseph, comme ceci.

JOSEPH.

Madame trouve cette manière plus jolie ?

Mme LAMBERT.

C'est d'étiquette. On n'en avait pas d'autre à l'ancienne cour.

JOSEPH.

C'est que, comme Monsieur est un peu gros, nous aurons de la peine à faire ce que Madame désire à cet égard.

Mme LAMBERT.

Peine ou non, il est essentiel que cela se fasse ainsi. — A propos, et votre livrée ?

JOSEPH.

Je l'ai. Je voulais demander à madame s'il était indispensable de prendre les culottes courtes ; comme je n'en ai jamais porté de ma vie....

Mme LAMBERT.

Comment, si c'est indispensable !.. J'irais en cour avec un valet en pantalon et en bottes ! Mon pauvre Joseph, vous êtes encore bien peu formé. N'oubliez pas de me faire voir votre livrée cet après-midi et de l'endosser telle quelle. Staub a-t-il eu soin d'y joindre l'épaulette de rubans noirs que j'ai indiquée ?

JOSEPH.

Non, Madame ; il m'a dit qu'il n'y avait que les ambassadeurs et les pairs de France qui eussent le droit d'en faire porter à leurs domestiques.

Mme LAMBERT.

Staub se moque-t-il de moi, avec ses observations et ses prétentions à m'instruire de ce que je sais mieux que lui ? — Reportez votre habit sur-le-champ, Joseph, et qu'on y attache l'épaulette dont j'ai donné le modèle. Il ferait beau voir qu'après la révolution de juillet, un député des 221 n'eût pas le droit d'habiller sa maison comme habille la sienne un pair de France. Allez.

(*Joseph sort.*)

Mme LAMBERT, *seule*.

Je vous demande un peu à qui ressemblerait mon Joseph sans cette épaulette ? au laquais d'un notaire ou d'un agent de change. Fi donc ! (*L'heure sonne.*) Onze heures seulement : je ne puis pas commencer ma toilette avant trois. Pourvu que Baptiste ait pensé à mon coiffeur ; c'est que celui-là avait tant d'autres commissions. J'en serai quitte pour y envoyer le garçon de caisse de M. Lambert ; dans un jour comme celui-ci, il faut bien que chacun se prête à tout. — Je n'aurais pas dû laisser aller M. Lambert à son déjeuner de gardes nationaux : il rentrera tard, il ira tard à la Chambre, il en reviendra tard, et il faut être rendu chez le roi à sept heures et demie précises si on ne veut décliner son nom à tous les huissiers. Ah ! que de gens de connaissance vont être surpris quand ils liront demain dans *le Moniteur*.... Ah mon dieu, mais j'oubliais de faire cette note... (*Entre Gustave.*) Vous arrivez à propos, mon cher Gustave ; vous allez me rendre un service.

GUSTAVE.

Qu'est-ce, ma belle cousine ?

Mme LAMBERT.

Mettez-vous à cette table et écrivez. (*Dictant.*) « Hier, » à huit heures du soir, M. et Mme Lambert ont été reçus » par le Roi, la Reine, et par les princes et princesses de » la famille royale. » — Pourquoi riez-vous, Gustave ? vous savez que vous me faites de la peine.

GUSTAVE.

Pardon, c'est un souvenir involontaire et qui n'a aucun rapport à vous.

Mme LAMBERT.

Mon dieu, je devine votre pensée sans que vous me la disiez. Parce que mon mari a refusé de paraître à la cour de l'autre roi, vous le trouvez inconséquent de se présenter à celle-ci quand on le persécute, c'est le mot, pour y aller. Vous avez assez d'esprit cependant pour voir que ce n'est pas la même chose.

GUSTAVE.

Assurément, ma cousine ; et si je ris, ce n'est pas tant

du droit qu'il s'est acquis de s'y montrer, que de l'idée qu'il a aujourd'hui d'user de ce droit.

Mme LAMBERT.

Je conviens que mon mari n'est guère fait pour figurer; il n'a pour cela ni une instruction assez solide, ni des manières assez brillantes; mais vous m'avouerez que ce n'est pas là non plus une raison de nous priver des avantages de notre position.

GUSTAVE.

Écoutez donc, si c'est vous en priver que d'en faire usage?

Mme LAMBERT.

Trève à vos subtilités, Monsieur. Jusqu'à présent vous vous êtes fort mal conduit dans cette affaire; n'aggravez pas vos torts, je vous en prie.

GUSTAVE.

Moi j'ai eu des torts, ma cousine?

Mme LAMBERT.

Certainement que vous en avez eus. Que vous avais-je proposé? de me donner la main pour cette cérémonie: vous n'avez pas voulu.

GUSTAVE, *avec fatuité.*

Je ne vois pas pourquoi; parce qu'on a jugé à propos de m'attacher au conseil d'État....

Mme LAMBERT, *le contrefaisant.*

Je ne vois pas pourquoi..... Monsieur porte le même nom que nous, il est comte, il a une tournure distinguée et deux décorations, et il ne voit pas pourquoi!... Vous n'avez pas voulu m'accompagner parce que, à vous entendre, vos principes vous en empêchent.

GUSTAVE.

J'ai dit principes, moi! Je crois m'être servi du mot opinion.

Mme LAMBERT.

Vos opinions, allons. (*Haussant les épaules.*) Je vous demande un peu quelles opinions.

GUSTAVE.

Chère cousine, ne parlons pas politique; nous avons tant d'autres choses à nous dire.

Mme LAMBERT.

Vous craignez que je ne vous convertisse.

GUSTAVE.

Vous savez bien que si c'eût été possible, il y a longtemps que cela serait fait.

Mme LAMBERT.

Mais enfin pourquoi cette rage d'opposition? Une belle fortune et maître des requêtes à vingt-cinq ans! que vous manque-t-il?

GUSTAVE.

Une bagatelle, une niaiserie, moins que rien: la foi à l'ordre de choses actuel.

Mme LAMBERT.

Comment! vous ne croyez pas à notre Louis-Philippe, à la Charte, à la garde nationale, pour assurer l'ordre...

GUSTAVE.

Si fait, mais je ne crois pas à la durée du ministère, ni au maintien de son système....

Mme LAMBERT.

Et c'est ce qui vous empêche d'aller à la cour.

GUSTAVE.

En partie, oui.

Mme LAMBERT.

Vous me faites rire malgré moi, je vous assure.

GUSTAVE.

Je vous ai dit les raisons que j'ai de refuser aujourd'hui des honneurs, me direz-vous les vôtres pour courir après? Pourquoi brûlez-vous tant de paraître au Palais-Royal!

Mme LAMBERT.

D'abord ce n'est plus au Palais-Royal, mais aux Tuileries. Pourquoi? plaisante question; pourquoi? parce que c'est notre droit, notre devoir. Ne sommes-nous pas obligés de soutenir un trône que nous avons élevé, un roi que nous avons fait?

GUSTAVE.

Nous sommes d'accord sur le but, mais nous différons dans l'emploi des moyens.

Mme LAMBERT.

C'est-à-dire que, selon vous, un roi ne doit pas avoir de cour.

GUSTAVE.

Il y a cour et cour.

Mme LAMBERT.

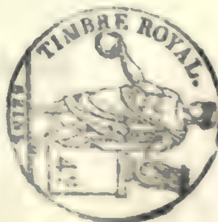
Quoi! nous ne serions pas d'assez bonne maison pour vous, monsieur le républicain.

GUSTAVE.

Peut-être.

Mme LAMBERT.

Voilà la cause de votre opposition?



GUSTAVE.

Cette cause et celle que je vous disais tout à l'heure; je n'en ai pas d'autre. Je ne veux pas plus d'une cour bourgeoise que d'un ministère anti-national.

Mme LAMBERT.

Mais je n'ai jamais pensé autrement.

GUSTAVE.

Alors vous n'agissez pas comme vous pensez.

Mme LAMBERT.

La cour n'est pas bourgeoise, j'espère : il y a le maré- G..., la comtesse D..., madame de V... et le baron S...

GUSTAVE, *riant.*

Quelle brillante noblesse!

Mme LAMBERT.

Vous regrettez la noblesse?

GUSTAVE.

Ce n'est pas moi qui la regrette, mais bien ceux qui vont aux Tuileries.

JOSEPH, *entrant.*

Je viens de ramener la voiture de madame. Comme j'arrivais, madame de Luceval descendait de la sienne; elle sera ici dans un moment.

GUSTAVE.

Du monde! je me retire.

Mme LAMBERT.

Restez donc : c'est une carliste un peu vive, mais entendue et au fond de bonne composition.

(*Paraît madame de Luceval.*)

Mme DE LUCEVAL.

Bonjour, ma toute belle; il y a bien long-temps que nous ne nous sommes vues.

Mme LAMBERT.

Vous n'avez pas été la seule à vous en apercevoir.

Mme DE LUCEVAL.

Mais pourquoi ne pas venir chez moi? Est-ce que ma société vous fait peur? Je conviens qu'elle diffère un peu de la vôtre. Nous ne voyons que d'honnêtes gens.

Mme LAMBERT, *gaiement.*

Vous voulez dire des gens bien pensans.

Mme DE LUCEVAL.

Sans doute; mais pour cela je ne suis pas intolérante : je sais très-bien me rendre compte des opinions des autres et des nouveaux devoirs que ces opinions peuvent imposer. J'ai un cousin par exemple, un joli garçon que je veux vous amener, (*montrant Gustave*) de l'âge et de la tournure de monsieur, à peu près.... Eh bien, la révolution, qui l'avait trouvé capitaine de la garde, l'a replacé chef d'escadron dans les hussards; il est toujours bon royaliste, mais pas aussi décidé qu'avant le 29 juillet. Croyez-vous que je lui en veuille? Non. Je suis sûr de ses sentimens, je le laisse libre de sa conduite. Sa mère, ma pauvre tante, n'exigeait-elle pas qu'il quittât le service, qu'il sortît de France; elle eût voulu le voir émigrer en Espagne ou ailleurs. Cela n'était pas raisonnable, je ne l'ai pas voulu et il est resté.

Mme LAMBERT.

Je vois que vous jouissez d'un certain empire sur son esprit.

Mme DE LUCEVAL.

C'est si naturel : nous avons été élevés ensemble et je suis son aînée.

Mme LAMBERT.

Il va à la cour?

Mme DE LUCEVAL.

Certainement; ils sont enchantés de l'avoir. Le marquis de Raizeville, ce n'est pas là un nom à dédaigner.

Mme LAMBERT.

Et vous ne vous fâchez pas de ce qu'il y va?

Mme DE LUCEVAL.

M'en fâcher, et pourquoi? D'abord c'est son service qui l'y appelle; et puis, je vous l'ai dit, je ne suis pas intolérante. Je ne répondrais même pas qu'on m'y vît quelque jour.

Mme LAMBERT.

Vous! ah, par exemple!

Mme DE LUCEVAL.

Jugez donc, ma chère, de l'effet que je produirais au milieu de cette réunion d'avocats et de boutiquiers.

Mme LAMBERT.

M. Lambert ne serait pas très-content de vous entendre.

Mme DE LUCEVAL.

M. Lambert est banquier : un banquier n'a pas de boutique. D'ailleurs, vous ne donnez pas, j'espère, dans ce que vous appeliez le travers d'une cour.

Mme LAMBERT.

Il y a des nécessités de position.

Mme DE LUCEVAL.

C'est-à-dire que ce travers, vous l'avez.

Mme LAMBERT.

Mon mari est reçu aux Tuileries comme député, moi comme la nièce d'un général.

Mme DE LUCEVAL.

Comme la nièce d'un général de la République, je suis fâchée de vous le faire observer.

Mme LAMBERT.

Mais ne dirait-on pas qu'il en manquait auprès des Bourbons de la branche aînée.

Mme DE LUCEVAL.

Ceux-là s'étaient ralliés.

Mme LAMBERT.

Les autres ont fait de même pour les Bourbons de la branche cadette.

Mme DE LUCEVAL.

Pouvez-vous comparer?

Mme LAMBERT.

Je vous vois venir. La légitimité, m'allez-vous dire; vous en êtes encore là.

Mme DE LUCEVAL.

Mais, ma chère, nous en sommes encore tous là.

Mme LAMBERT.

La légitimité! Un mot, vous me l'avez dit souvent.

Mme DE LUCEVAL.

Un mot qui a sa valeur, sa magie, auquel beaucoup des vôtres sont forcés de croire, maintenant que le mot révolution n'en a plus guère.

GUSTAVE.

Madame a parfaitement raison.

Mme LAMBERT.

Monsieur est du mouvement, vous devez être tous deux d'accord.

Mme DE LUCEVAL.

A voir la réserve de monsieur, je l'aurais parié.

GUSTAVE.

Ce n'était pas de la réserve. Vous parliez, mesdames, j'écoutais.

Mme LAMBERT.

Eh bien, vous devriez mieux profiter.

GUSTAVE.

C'est-à-dire vous accompagner ce soir.

Mme DE LUCEVAL, *riant.*

Ah, ah! Monsieur ne donne pas dans le travers.

Mme LAMBERT.

Ne fût-ce que par devoir, il devrait y donner comme votre cousin, madame.

Mme DE LUCEVAL.

Monsieur est militaire?

Mme LAMBERT.

Il est maître des requêtes.

Mme DE LUCEVAL.

Et qu'attend-il pour aller à la cour?

GUSTAVE.

Peu de chose, madame : j'attends que ce soit une cour.

Mme DE LUCEVAL.

Mais monsieur pense très-sensément.

Mme LAMBERT.

Pour un républicain!

GUSTAVE.

Je crois vous avoir dit souvent, ma cousine, que la république n'était pas possible en France.

Mme LAMBERT.

Nierez-vous que vous l'ayez aimée.

GUSTAVE.

Je l'aimais en théorie.

Mme DE LUCEVAL.

Cela se voit. On a une conviction et on la subordonne aux circonstances. Par exemple, je suis carliste, moi, je ne m'en cache pas, et cependant....

Mme LAMBERT.

Vous vous rallierez à notre Louis-Philippe.

Mme DE LUCEVAL.

Je ne demande pas mieux, s'il parvient à nous assurer pour toujours la tranquillité.

GUSTAVE.

Et à s'assurer lui-même. Jusques-là, madame et moi nous lui refusons notre présence aux Tuileries.

Mme DE LUCEVAL.

Je promets à monsieur de n'y mettre les pieds qu'en

même temps que lui. — Adieu, ma chère, il faut que je vous quitte.

Mme LAMBERT.

Déjà !

Mme DE LUCEVAL.

Ma tante m'attend dans ma voiture. (*Riant.*) Elle n'a pas voulu monter.

Mme LAMBERT.

Probablement, vous ne lui rapporterez pas notre conversation.

Mme DE LUCEVAL.

Je m'en garderai bien.

GUSTAVE.

Madame ne refusera pas mon bras jusqu'en bas.

(*Gustave et madame de Luceval sortent.*)

Mme LAMBERT, *seule.*

Qui eût jamais pensé que ces deux personnes s'entendraient? Ceux-là du moins ne sont pas fort dangereux : ils laissent faire. Pauvre roi, que d'ennemis et d'indifférens il a! Et on ne veut pas qu'il s'entoure d'amis, de gens qui ne craignent pas de se sacrifier pour lui! Quant à moi, je me sacrifierai, j'y suis bien décidée. — Voilà trois heures, songeons à ma toilette et n'oublions pas la note au *Moniteur*.

PHILIPPE BUSONI.



Nouvelles.

— *Le Chevreuil*, vaudeville de MM. Léon et Symey, a réussi aux Variétés, moins par le mérite réel de la pièce que par le jeu invariablement comique d'Odry. C'est une imitation libre de Kotzebue; quiproquos et reconnaissances, déguisemens et imbroglio; mais l'allemand a cédé la place au français, puisque le rive s'est naturalisé dans cette bluette. Il est question d'un jeune homme qui se cache après un duel, d'une baronne qui se déguise sous des habits d'homme, d'un marquis féodal et d'un fermier John, qui a tué un chevreuil; tout cela et davantage est amalgamé avec esprit et obscurité : ce chevreuil pourrait être plus mal accommodé.

— M. Blown a envoyé à l'Institut la description et le dessin de maisons de son invention, maisons portatives et commodes, et dont, selon lui, nous devrions faire adopter l'usage dans notre colonie d'Alger, où nos courageux bataillons sont réduits à coucher *sub dio*.

Les maisons de M. Blown ne ressemblent point aux cabanes informes et massives de Moscow ou de Norwège : les siennes sont composées de compartimens artistement ajustés l'un à l'autre, comme qui dirait les différentes pièces de nos armoires. Il n'est nul besoin d'architectes pour composer une métairie, un château ou une petite ville suivant le plan de M. Blown; il ne faut tout simplement que des menuisiers. Vous pouvez, ainsi logé, changer d'air et décamper quand bon vous semble, ou si l'ennemi vous assiége : vous donnez deux coups de marteau, vous rompez une cheville, dévissez un écrou, et crac, voilà une maison démontée, et que vous pouvez transporter sur les épaules de votre valet-de-chambre ou de votre cuisinière... On peut faire ainsi le tour du monde, aussi philosophiquement que Scarmantado.

— L'église de Saint-Benoît, construite sur les ruines de la chapelle de Saint-Bache, laquelle avait remplacé un temple de Bacchus, va être transformée en théâtre : c'est là que furent enterrés le poète Pradon et le comédien Baron, ainsi elle ne changera pas de destination; mais les artistes regretteront les belles parties d'architecture gothique, qui ont déjà commencé à disparaître sous le marteau. Le portail sur la rue Saint-Jacques ne fait pas honneur à Perrault, qui nous a donné la colonnade du Louvre; on n'aura presque rien à faire pour transformer en portique de théâtre ce frontispice mesquin et écrasé; mais on perdra les admirables détails de sculpture qui servent aux ornemens de l'ancienne entrée du côté du cloître : mieux il valait encore laisser l'église à l'abandon, remplie de sacs de farine.

— La bande noire semble concentrée dans la capitale, depuis qu'on a nommé un inspecteur de monumens historiques; on détruit tous les jours quelque vénérable reste de nos ruines nationales, qui sont devenues des propriétés particulières, des magasins, des échopes. En Grèce, on bâtit les villages avec des débris de colonnes et de bas-reliefs; en France, on fait du moellon, du plâtre, de la chaux et du salpêtre avec les plus précieux morceaux d'antiquité. Le cloître de la Sorbonne, la seule partie qui survécût aux bâtimens primitifs du collége, après avoir été occupé par l'atelier de David, un dépôt de papier et des conférences de droit, vient d'être aligné et rebâti en maisons neuves; les curieux connaissaient de réputation les hautes fenêtres à ogives et les voûtes hardies de cet édifice. M. Vitet n'a jamais sans doute inspecté la place Sorbonne.

Beaux-Arts.

HISTOIRE DE L'ART.

VIES DES PEINTRES ANGLAIS, PAR ALLAN CUNNINGHAM.

Dans cet ouvrage, publié à Londres l'année dernière, l'auteur, M. Cunningham, ne s'annonce pas comme un artiste qui a long-temps manié le pinceau, il se donne simplement pour un *amateur*, chez qui la réflexion et l'étude ont développé le goût; le goût, qui dans les hommes inappris n'est que le sentiment, plus ou moins juste, des beautés de la nature.

Assurément c'est quelque chose, à notre avis, c'est beaucoup même que ce sentiment, que cet instinct du beau, qui, de lui-même, s'accuse à la vue d'un chef-d'œuvre, sans que pour se produire il ait besoin d'une étude pénible et d'une attention obstinée. Cet instinct, première disposition pour l'art, les artistes l'ont: sans cela ils ne seraient point artistes. Il est aussi le privilége de quelques critiques, et des meilleurs, car celui-là parlera mieux de l'art qui sentira le plus vivement ses beautés; il dira mieux qu'un autre en quoi tel ou tel auteur s'éloigne ou se rapproche de la nature; comme ses inspirations seront plus fidèles, sa critique sera plus sûre, mais seulement en ce qui touche à l'art intime, à l'art considéré comme représentation réelle et absolue de la nature, et non pas sous le rapport de ses procédés et de ses moyens.

Si la nature seule donne l'instinct, le premier jet; si la nature seule donne ce qui peut un jour devenir le feu sacré, il n'y a que le travail et la réflexion qui l'assurent, et chez les critiques il n'y a que l'étude des procédés matériels qui puisse donner à leurs observations l'autorité nécessaire pour qu'on y croie, la solidité indispensable pour qu'on s'y fie.

Pour écrire la vie des plus célèbres artistes anglais, M. Cunningham n'a pas pensé qu'on pût exiger de lui de profondes études préliminaires, non plus que les dehors fardés d'une critique tranchante; il n'est ni savant ni pédant. De l'art, il n'en a que le goût avec la sûreté de jugement qu'il donne: aussi n'a-t-il pas voulu tordre et forcer ses facultés pour dire des choses qu'elles ne pouvaient lui inspirer, ni pour montrer des objets qu'elles ne lui faisaient point voir. Sa critique, s'il y en a une dans son livre, est historique, et non dogmatique; elle n'enseigne pas; elle raconte. Il donne avec fidélité la biographie des artistes; parfois il hasarde ce qu'il pense de leurs ouvrages; il dit souvent ce qu'il en a entendu dire et toujours ce qu'ils lui ont fait éprouver.

A tous ces titres son livre mériterait d'être traduit. Un tableau des premiers temps de la peinture en Angleterre en est l'introduction obligée; nous en avons extrait les détails qui suivent: ce sont de précieux matériaux pour une histoire générale de l'art, telle que notre siècle nous la donnera sans doute.

En Angleterre, le génie original et élevé des poètes nationaux s'était déjà fait connaître dans plus d'un noble ouvrage, tandis que la peinture et la sculpture ne servaient encore qu'à conserver de grossières légendes et à reproduire la figure du dernier saint que l'ignorance et la crédulité ajoutaient au calendrier. Henri III, roi pieux et trembleur, fonda beaucoup d'églises qu'il enrichit de peintures avec un soin digne d'éloges. Avant lui (ô honte!) un artiste n'était considéré que comme un ouvrier; il était souvent tout à la fois découpeur de statues, barbouilleur de figures, peintre de bâtimens, tapissier, maçon, et quelquefois, par-dessus le marché, tailleur. Le génie n'était pas encore venu au secours de l'art, et les tableaux se faisaient de commande, comme aujourd'hui un meuble ou un carrosse.

Henri III mit en réquisition tous les talens, petits et grands, de son royaume, pour décorer ses églises; un Florentin, Guillelmo, fut mis à la tête de la manufacture de saints et légendes.

Les mœurs guerrières, chez une nation, ont toujours été contraires au développement des arts: c'est ce qui explique en partie leur engourdissement sous les deux premiers Édouard. Sous Édouard III, on vit poindre, mais faiblement, le retour de mœurs plus douces et plus élégantes; l'art de la peinture se ressentit toutefois encore de l'esprit guerrier. Aux commandes de saints et de saintes succédèrent des commandes d'armures, de bannières, d'écussons. Saint Édouard fit place à saint Georges.

Les guerres civiles qui suivirent menacèrent un moment de replonger dans la barbarie. Les artistes d'alors ne montrent encore ni originalité de conception ni habileté d'exécution. Les figures sont sans expression, les corps sans proportions et les ornemens ridicules.

Parmi les essais informes de cette époque, il en est un cependant qui mérite de fixer l'attention: c'est une peinture sur bois. Les personnages, moins grands que nature, représentent le roi Henri V et sa famille: au milieu, sur le premier plan, un ange tient déployées, dans ses mains, les couvertures de deux tentes, de l'une desquelles sort le roi, accompagné de trois princes, et de l'autre la reine, suivie de princesses. Sur le second plan, on voit saint Georges combattant le dragon, tandis que sainte Clolinde est à côté dans l'attitude de la prière.

Vers le même temps, on essayait des portraits, mais ils sont grimaçans et grotesques. La position d'un artiste était alors singulière : il était à la fois architecte, orfèvre, sculpteur, peintre, armurier[1]. Il en existe un singulier monument : c'est un contrat entre le comte de Warwick et John Ray, tailleur de Londres, par lequel ce dernier s'oblige à exécuter les armoiries de la maison du lord. Dans le compte du tailleur se trouvent compris des griffons d'or et la vierge Marie, des bannières pour la guerre et des banderolles pour une procession, les douze apôtres et un habillement pour Sa Grâce.

C'était alors le temps d'une splendeur barbare. Ne sachant pas émouvoir par des peintures vraies, les artistes travaillaient sur des objets d'une valeur matérielle. On ne voyait que rois et reines dorés, vierges sur des nuages d'or, etc.

Alors aussi, et par compensation à ce mauvais goût, les peintres enjolivaient les missels. C'était une occupation fort lucrative pour eux. Il y a de ces peintures qui sont très-bien faites ; leur beauté consiste dans le coloris; on y admire une richesse et une délicatesse de couleurs qui imite le lustre de la peinture à l'huile.

Ces livres, sortes d'album, étaient richement reliés, fermés par des agrafes d'or, et serrés dans des armoires d'où on ne les tirait qu'aux grandes occasions, pour les faire admirer aux belles dames, aux poètes et aux chevaliers. Ces trésors, assez peu regrettables aujourd'hui, furent brûlés lors de l'insurrection qu'alluma contre le papisme le zèle pour la réforme.

A l'avénement de Henri VIII, les arts étaient tombés très-bas. Dans le siècle précédent, l'abus du savoir avait amené l'allégorie. Jupiter, Junon, Vénus, Mars, figuraient dans les tableaux à la suite des rois chrétiens; on y voyait tout l'Olympe en bottes à hauts talons, avec des cravates de dentelles et des perruques.

Ceux qu'on appelait sous Henri VIII des artistes portaient la livrée et recevaient des gages. C'est tout dire.

Dans ce grand naufrage, seule, la peinture de portraits échappa. Henri VIII n'avait pas le goût des arts ; mais il possédait ces salutaires défauts qui en tiennent lieu : il était vain et somptueux. Sa vanité lui fit protéger Holbein.

Hans Holbein est le premier peintre remarquable dont l'Angleterre puisse se vanter. M. Cunningham vante le naturel et la vérité de la ressemblance de ses portraits. Il cite cependant une anecdote qui prouverait que, dans l'occasion, Holbein faisait céder cette ressemblance à des considérations de courtisan : il avait fait un portrait si joli d'Anne de Clèves, que le roi, en voyant la peinture, s'éprit de l'original. Quand l'original fut en sa possession, Henri s'écria : « Holbein est un flatteur ; il m'a fait une femme, et c'est une jument flamande. »

Les ouvrages d'Holbein étaient fort nombreux ; quelques-uns furent détruits dans les guerres civiles, d'autres lors de l'incendie de Whitehall ; il y en a eu de vendus à des étrangers par le parlement puritain. Les quatre-vingt-neuf portraits originaux des principaux personnages de la cour de Henri VIII sont à peu près ce qui reste de plus curieux dans la collection du roi d'Angleterre. La plupart de ces portraits, dit Walpole, sont très-beaux ; la touche ferme et hardie de Holbein est, sous certains rapports, bien préférable à un fini plus moelleux ; et quoiqu'ils n'offrent guère que le trait presque sans ombre, avec de la couleur de chair sur les figures, on y distingue une vigueur et une vivacité qui les mettent au rang des meilleurs ouvrages. Holbein, qui méritait peut-être une plus longue notice que celle que M. Cunningham lui a consacrée, n'était pas seulement peintre, il savait modeler, était bon graveur et bon architecte, il faisait aussi des ornemens et des dessins pour les livres. Aujourd'hui encore il en existe un de sa façon que l'on conserve au Musée Anglais.

La fameuse Élisabeth, qui défendit, par proclamation, à tout peintre de faire son portrait, se laissa peindre néanmoins par Luc de Heere. Cette peinture est restée ; on y voit la reine, dans un riche costume, sortant de son palais, entourée de Junon, Minerve et Vénus : Junon laisse tomber son sceptre, et Vénus sa ceinture. Invention mesquine ! grossière flatterie !

C'est vers la fin de ce règne qu'Hilliard et Olivier commencèrent à se faire connaître. Hilliard, aimé de la cour, fut le maître d'Olivier, qui fut plus aimé de la nation. Il n'a fait que des miniatures, qui rivalisent avec celles d'Holbein.

C'est sous le règne de Jacques Ier que Vandick commença son immense réputation. C'est à la cour de Charles Ier qu'il eut ses plus beaux momens, qu'il fit ses meilleurs ouvrages. Le premier, il copia en petit les tableaux des maîtres italiens.

Charles Ier est le seul des rois d'Angleterre qui ait eu une véritable collection digne de son rang. Son goût connu pour les arts lui valut des présens précieux de la part des princes étrangers. C'est ainsi qu'il reçut du roi d'Espagne la *Vénus del Prado*, du Titien, et le *Caïn et Abel*, de Jean de Bologne ; les états de Hollande lui envoyèrent des *Tintoret* et des *Titien*. Il employait d'habiles artistes à copier ce qu'il ne pouvait acheter. Rubens lui procura les cartons de Raphaël, et il acquit, par l'en-

[1] C'est à peu près ce qu'on exige aujourd'hui d'un auteur dramatique ou d'un romancier.

tremise de Buckingham, la collection du duc de Mantoue, composée de quatre-vingts tableaux, ouvrages, pour la plupart, du Titien et du Corrège. Il est peut-être curieux de connaître la composition de la galerie de Charles Ier : elle contenait quatre cent soixante-seize tableaux de trente-sept peintres. Il y en avait onze d'Holbein, onze du Corrège, sept de Parmegiano, neuf de Raphaël, sept de Rubens, seize de Julio Romano, sept de Tintoret, trois de Rembrandt, seize de Vandick, quatre de Paul Véronèse, et deux de Léonard de Vinci. Cette collection s'accrut, en 1625, de celle de Rubens, que Buckingham acheta de cet artiste. La galerie de Whitehall s'enrichit alors de trois nouveaux Raphaël et de plusieurs Titien, Paul Véronèse et Léonard de Vinci.

Charles Ier ne considérait les nombreux tableaux de la galerie de Whitehall que comme le noyau d'une collection plus considérable dont il rassemblait les matériaux. Ce fut en vain qu'il écrivit de sa main à l'Albane, pour l'engager à venir en Angleterre : Buckingham fit de vains efforts pour attirer Carlo Maratti. Le hasard fit obtenir ce que les offres les plus brillantes n'avaient pu procurer. L'infante d'Espagne envoya Rubens pour la représenter à la cour d'Angleterre. On le reçut en triomphe, et on obtint de lui qu'il peignît, dans la grande salle de Whitehall, l'apothéose de Jacques Ier. Rubens resta un an en Angleterre, et donna une grande impulsion à l'art. On ne vit plus guère de ces formes raides, de ces froides copies, qui pullulaient naguère. L'Angleterre possède aujourd'hui quatre-vingt-huit tableaux de ce maître.

Charles eut encore le bonheur de s'attacher Vandick. Celui-ci s'était rendu en Angleterre, en 1632; il avait alors trente-quatre ans. Après y avoir séjourné quelque temps, sans qu'on fît attention à lui, il se dégoûta et repassa la mer. Le roi apprenant alors quel trésor il avait négligé, chargea un de ses gentilshommes de le ramener. Vandick revint, et fut mis au nombre des peintres pensionnés par le roi. On sait que la reine posa devant lui avec ses enfans.

Vandick avait étudié à Rome sous Rubens. « Le bruit courut, dit Walpole, que le maître était jaloux de l'élève, parce qu'il lui conseilla de cultiver la peinture du portrait. Rubens donna effectivement ce conseil à Vandick, et ce fut certainement de bonne foi et avec raison. Vandick semble né pour peindre le portrait, ses ornemens sont faits avec une exactitude et un fini merveilleux, son genre est tranquille et peu élevé, et il ne semble pas avoir une grande idée des passions. » Ce jugement n'est qu'une froide justice rendue au talent de ce grand peintre, dont les portraits seront le sujet d'une admiration éternelle. L'Angleterre possède plus de deux cents de ses ouvrages. Il n'a jamais eu que deux rivaux : Reynold, pour la hardiesse du pinceau, et Lawrence, pour le charme qu'il a su répandre sur ses figures de femmes; mais personne n'a égalé Vandick pour la noblesse des têtes d'hommes, pour l'ame et la vie qu'il a su y jeter. Malgré la vigueur de son trait, il n'a point de posture exagérée, rien de forcé; quelle que soit la pose de ses figures, tout en est doux et gracieux. Il dédaignait ces lointains vaporeux dont les peintres se servent si souvent. Ses figures de femmes ne sont pas, à beaucoup près, aussi bonnes; elles manquent de fraîcheur et de grâce.

Les peintures de Vandick, observe Barry, sont évidemment faites d'un seul jet et rarement retouchées; elles ne sont pas moins remarquables par la vérité, la beauté et la fraîcheur du coloris, que par la supériorité du dessin. Reynold a dit du *Saint-Sébastien* et de la *Suzanne* de cet artiste, que « ce sont des ouvrages de sa jeunesse, et que plus tard il ne retrouva plus un si brillant coloris. » La première manière de Vandick était d'imiter Rubens et le Titien, en supposant le soleil dans la chambre; dans ses autres peintures il se servit de la lumière ordinaire.

Nous continuerons, dans un autre article, l'examen de l'ouvrage de M. Cunningham.



Littérature.

LE BILLET DOUX.

Êtes-vous de ceux qui regrettent l'amour? Quand, en France, l'amour était partout, le beau temps! L'Italie et l'Espagne affluaient dans nos mœurs françaises; alors la femme avait l'empire; le roi soupirait à ses pieds; le trou-

vère chantait pour elle; le héros se battait armé de pied en cap; le vieux moine usait sa sandale à l'éviter. Noble passion! L'Italie a dû à l'amour son langage; la langue nouvelle, ses poèmes, ses contes. A l'amour le dix-septième siècle a dû toute sa poésie. Mais aussi l'amour était une science singulièrement compliquée dans ce temps-là.

C'était une guerre savante toute composée de petites ruses, de petits détours, de marches et de contre-marches; petits soins et fleuve du Tendre ont été des réalités. Puis ce monde-là était paré en rubans, en dentelles, en beaux cheveux, en galons dorés, tout préparé pour l'art et la poésie; puis des fortunes et de grands noms et ces grands noms et ces fortunes aux pieds d'une femme. Le premier surnom que cherchait un cavalier, c'était celui-là : *le magnifique*, avec lequel La Fontaine a fait le beau conte que vous savez.

Ainsi poursuivie par l'ambition, par l'amour; ainsi entourée par les soins, par les présens, par la beauté, par le courage, la vie d'une femme était un long poème. Jolie, volage, capricieuse, coquette, on souffrait tout, on lui pardonnait tout, elle était reine! Jamais une femme n'était seule comme de nos jours; une femme, c'était un chef-d'œuvre étudié, aimé, fêté, qui suffisait à toute une vie. Tout le dix-septième siècle était une espèce de chérubin au jeune cœur tout occupé à soupirer.

Un poète arrivait; il n'avait plus de sujet pour sa lyre, les dieux étaient absens, les hommes étaient épuisés, l'Olympe était vide, la terre déserte : le poète, à défaut du ciel et de la terre, prenait une femme; il l'appelait Lycoris ou Néehra. Il avait quelquefois un nom de femme et rien de plus; il faisait à ce sujet une élégie ou un drame; la femme de son idéal ou de son amour lui servait de poème épique, et tout était dit.

De même le peintre. Laisse là le moyen âge, laisse là le paysage monotone, laisse là les fleurs, les arbres, les nuages, le soleil qui se lève ou qui se couche, les vitraux gothiques, les varlets, les damoiselles aux gants dorés, tout l'attirail ordinaire du tableau vieux ou moderne; laisse là tous les lieux communs, prends une femme, rien qu'une femme! Qu'elle soit belle, fais-la belle : tu la feras vraie après. Que ce soit d'abord une femme; tu la jetteras dans une action dramatique, si tu veux; découvre-la-nous belle et jeune, élégante, jolie. Il y a d'inépuisables tableaux à faire, d'inépuisables vers à écrire; il y a de grandes pensées et de bons poèmes : pourvu qu'on aime, qu'on sente, qu'on estime, qu'on respecte son modèle!

Une femme!

Ainsi a fait Sigalon. Il a trouvé une belle femme, un jour; la trouvant belle, il se l'est facilement racontée elle-même; la tête, les mains, les bras, le sein qui bat, toute la femme. Puis il l'a facilement placée dans un drame. Hélas! hélas! il s'agit encore dans son tableau de ce drame perpétuel dont la femme est tour à tour l'héroïne et la victime. Quand une femme se rencontre entre deux passions, la passion du vieillard et celle du jeune homme, la première riche, les mains pleines de diamans et d'or, la seconde vive et vraie, le cœur plein de poésie et d'amour; toute l'histoire de la femme est là, réunie en un seul trait. D'une part, le riche collier de perles; d'autre part, la simple lettre d'amour; ici un vieillard, là un jeune homme. Qui l'emportera, du riche ou du pauvre? qui l'emportera, du vieillard ou du poète? A qui se livrera-t-elle, cette femme insouciante et jolie? Voilà toute la question. A présent nos deux passions sont en présence, haletantes, troublées, pleines de délire! A moi ce trésor que je paie! dit le vieillard; à moi cette femme que j'aime! dit le jeune homme. Elle, penchée, inquiète, timide, sourit à l'un et à l'autre; elle est indécise et vaniteuse, elle est femme, elle est belle, elle sait que même dans son indécision elle est belle. Voyez d'ailleurs : le précieux coffret est tout ouvert devant elle, la lettre d'amour est encore toute cachetée. Pauvre jeune homme!

Les sages regardent tour à tour la femme, le coffret et la lettre; les sages n'écrivent point de lettres, ils n'envoient point de collier, point de présent : ils regardent et ils aiment toutes les femmes, c'est le moyen de ne rien leur envoyer.

ARLEQUIN.



Je ne sais quelles histoires on a contées sur son origine. Un savant de ma connaissance, membre correspondant de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, de celles de Leipsick, de Berlin, de Saint-Pétersbourg, des Arcades de Rome, de la Crusca, de Florence et de plusieurs autres que j'oublie, a fait sur ce sujet six tomes in-quarto *illustrés* de gloses et annotations, travail fort précieux, je vous assure, et qui ne lui a pas coûté moins de quatorze ans de recherches très-assidues. Le même auteur prépare en ce moment un livre très-remarquable sur la question de savoir si l'empereur Charlemagne portait à son cou-

ronnement des bottines ou des sandales. Plusieurs autres érudits dont l'autorité est d'un grand poids se sont faits aussi les généalogistes d'Arlequin. Pauvre Arlequin! ils l'ont traité comme un vers d'Homère ou comme un fossile; ils l'ont examiné, retourné, torturé dans tous les sens; ils l'ont étendu sur une table d'anatomie, afin de l'inspecter au microscope. A lui, être tout de caprice et de poésie, à lui, si leste et si folâtre, ils ont fait impitoyablement traîner le boulet de leurs commentaires. Eh! que m'importe à moi si trois écoliers rencontrèrent un jour un petit nègre abandonné; si, de trois morceaux de drap de couleurs différentes dérobés chez leurs parens, ils firent à l'orphelin un vêtement bigarré, puis l'armèrent d'un sabre de bois et dans cet équipage le promenèrent dans la ville? Que m'importent cette origine et tant d'autres? S'inquiète-t-on si fort de la naissance de ses amis? et c'est mon ami qu'Arlequin; nous nous connaissons de longue date; j'ai étudié son caractère; Arlequin, si simple, si bon, si naïf, avec ses petites colères enfantines qui s'apaisent si vite, ses petits caprices si faciles à satisfaire; Arlequin qui pleure et rit tout à la fois, Arlequin qui se réjouit d'une mouche qui vole ou d'un rayon de soleil.

Je l'ai vu amoureux; bien plus, vous me croirez si vous voulez, je l'ai vu aimé, malgré sa figure noire: car il eût tout sacrifié pour son Argentine, tout, jusqu'à sa pitance de macaroni, jusqu'à sa batte et son feutre gris à queue de lapin; c'est beaucoup, quand on ne possède pas autre chose. Et n'imaginez pas que, pour être bon, Arlequin n'ait pas d'esprit ni de malice: il raille parfois, mais le moyen de s'en fâcher! ses plaisanteries sont aussi inoffensives que sa pacifique épée.

Oh! messieurs les savans, laissez là mon ami, je vous en supplie; vous l'étoufferiez sous votre science, vous l'enlaceriez dans vos dissertations comme un papillon dont on aurait englué les ailes; vos gros volumes le feraient mourir de peur; ils les prendrait pour des grimoires, lui, pauvre ignorant qui fut forcé l'autre jour de recourir à Mazzetin, son rival, pour se faire lire un billet doux. S'il lui faut des titres de noblesse, apprenez, sangodémi! qu'Arlequin fut une fois le camarade d'un saint-père; mais il n'en est pas plus fier pour cela. D'ailleurs, messieurs les académiciens, je sais bien sans vous comment il est né. Ce fut en Italie, par un beau soir de carnaval, à l'éclat des flambeaux, au son des mandolines, parmi les rires, les baisers d'amour, les signaux d'éventail, les brocards et les *concetti* qui se croisaient comme une pluie; ce fut au milieu d'une course de masques, au moment animé et le plus fou, quand il faut à la gaieté des bouffonneries nouvelles. Il eut tout d'abord son masque à lui, son costume à lui. Pourquoi ce masque fut-il noir? pourquoi ce costume fut-il bariolé? Demandez compte à l'imagination de ses fantaisies. Arlequin n'est pas le fruit d'un labeur de cabinet, comme un Grec ou un Romain conçu et procréé à grands efforts de rhétorique et d'hémistiches: le voilà tel qu'un caprice folâtre le mit sans peine au monde, en lui disant: Va, sois Arlequin; le voilà tel que l'Italie entière l'adopta. Mais c'est à Bergame qu'il a pris droit de bourgeoisie; Bergame possède son Arlequin comme Naples a son *Pulcinella* au teint bourgeonné et à la double bosse; Bergame est fière de son Arlequin comme Mantoue de son Virgile. J'irai visiter Bergame en pèlerinage; ou plutôt, non, je n'irai pas: car mon désappointement serait trop amer si les habitans n'avaient point d'habits aux couleurs bigarrées ni de queue de lapin à leur chapeau. Que j'aime ce costume, élégant, bizarre comme celui qui le porte! Heureux peuple que ce peuple d'Italie, chez qui un caprice des rues enfante de si riantes et si poétiques créations! Peuple en qui l'art est un instinct, l'imagination un don de nature comme son beau soleil et son ciel bleu! Là *Pasquino* lui-même parle en vers. Combien il est plus *artiste* que toutes les Académies du monde, ce *Facchino* qui, le soir, assis sur le rivage vis-à-vis de Caprée et d'Ischia, prête l'oreille aux récits pompeux du *Narrateur* ou s'épanouit aux saillies vives et pétillantes des *Burattini!*

Arlequin est un type. Arlequin, c'est le peuple italien, peuple léger, spirituel, insouciant du reste, pourvu qu'il ait de la musique à savourer, sa *polenta* de tous les jours; peuple qui se laisse aller au plaisir avec bonhomie, sans prétention et sans apprêts, ne faisant rien et ne s'abstenant de rien parce qu'on le regarde. O maladroits et lourds farceurs que nous sommes, avec nos grossiers Jannots, nos ignobles Jocrisses, et surtout nos vils et dégoûtans *Mayeux!* Nation prosaïque, chez qui M. le préfet donne, par ordonnance, le signal de la gaieté, et lance des masques dans les carrefours, afin qu'il soit dit que l'on s'amuse! Pour la bonne compagnie, oh! ne pensez pas qu'elle coure les mascarades comme au *Corso* ou dans la rue de Tolède! Non pas vraiment; elle est trop prude. Tout au plus se permet-elle les *bals travestis*, où tous les temps, tous les costumes font cercle aussi gravement qu'à une réception de cour; où le moyen âge cause bourse et politique, et joue à l'écarté avec le siècle de Louis XIV. Quant à nos danses, fi de la *tarentelle* et de la *soltarello!* les nôtres sont bien plus raisonnables: on dirait la danse des morts. O mon gentil Bergamasque, dans notre prétendu carnaval, j'ai vu, pour comble d'infamie, j'ai vu des arlequins de police souiller ton gracieux habit; les misérables qu'ils sont! Viens, *Arlecchino mio*, toi, le seul digne du nom, viens casser ta batte sur les épaules de ces usurpateurs et les souffleter



d'un revers de ton chapeau. Mon Arlequin, voilà ta guitare favorite, voilà des macaronis et du parmesan. Toi, tu n'as pas besoin d'une autre *mise en scène;* oh! je t'en prie, monte sur nos tristes théâtres avec tes grâces de chat, caressantes et flexibles, avec ton atmosphère de poésie libre et fantasque; venge-nous de tous les pédans, jeunes ou vieux, qui nous assomment; saute sur leur table, danse sur leur papier, envoie au plafond leur écritoire, et puis fais-leur une gambade et une grimace. Arlequin, que ton petit chapeau nous console de tous les petits chapeaux historiques dont on nous a dernièrement assiégés. Arlequin, soulage-nous des extraits dialogués du *Moniteur*, des gros drames plaqués de soi-disant chroniques, des héros mélancoliques et furibonds, qui poignardent, violent et empoisonnent. Oh! pour toi, mon cher Arlequin, pour une de tes bonnes et réjouissantes parades telles que tu les improvisais devant tout un sacré-collége de cardinaux pâmant de rire, je donnerais soixante actes de vers à césure ou sans césure, je donnerais douze volumes d'élégies ou de rêves noirs, je donnerais l'Institut, je donnerais plus de choses que le pacha de M. Victor Hugo pour sa Grecque. Mais tu as peur de notre ciel froid et blafard, de notre public pincé, de nos journaux, de nos critiques à lunettes; ce sont choses que tu ne connais pas, mon pauvre Arlequin. Eh qui sait encore si, à ton petit chapeau gris, on ne te prendrait pas pour un sectateur de la république? Ils seraient capables de le confisquer, ton joli chapeau, et tu pleurerais; grande au moins serait ta surprise, car, la république ou la royauté, tu ne t'en soucies guère. Oui, tu as raison, laisse-nous, Arlequin; tu as besoin de ton pays, de ton soleil, de ton public, de ton macaroni natal; ici le soleil n'est pas chaud, le macaroni n'est pas bon, le public ne rit pas. Oui, c'est l'Italie qu'il te faut; c'est dans ta patrie qu'il faut te voir.

Reste dans ta patrie, Arlequin, reste dans ta patrie; c'est là qu'il faut te voir, c'est là qu'il faut t'entendre. Va, si Saint-Charles et la Scala te sont orgueilleusement fermés, plutôt une loge de marionnettes sur les quais de Naples, bien animée, bien bruyante, bien italienne; car l'on t'y connaît, l'on t'y comprend. Là j'irai te retrouver et t'applaudir; là je me ferai *lazzarone*, afin de rire avec toi, mon cher Arlequin, si quelque part on rit encore.

THÉODORE MURET.

DE M. SCRIBE ET DE SON THÉATRE [1].

On a tant répété que le talent de M. Scribe et son théâtre étaient populaires, que cette opinion, qui sérieusement n'en fut jamais une pour personne, a fini par devenir générale ou à peu près. S'inscrire en faux contre elle aujourd'hui, ce serait prêcher un paradoxe, et nous ne sommes malheureusement pas arrivés à un point assez avancé de civilisation pour qu'un paradoxe de cette importance puisse être établi impunément. Galilée (c'est une bien vieille citation, j'en conviens), Galilée fut jeté en prison, vous savez pourquoi; on en ferait bien d'autres à celui qui soutiendrait ce qu'heureusement pour moi je n'ai pas envie de soutenir. Et puis, voyez donc quelle érudition, quel travail il me faudrait pour apprécier l'état de la littérature dramatique en France depuis Jodelle jusqu'au moment où l'influence de M. Scribe est venue la modifier! que de recherches pour pouvoir dire, avec l'espérance de n'être pas démenti: l'auteur du *Mariage de Raison* a pris ceci et rendu cela; il s'est inspiré de cet écrivain, mais cet autre ne lui a été utile en rien; et notez bien que beaucoup de ces écrivains sont vivans, que, d'un moment à l'autre, vous êtes exposés à dîner avec eux et à en recevoir un démenti, car ils connaissent mieux que vous, que moi, que tous les commentateurs présens et à venir, le fort et le faible du talent de M. Scribe; ils savent de science certaine où et comment M. Scribe s'est inspiré, à qui il a emprunté ce mot piquant, à qui cette scène, à qui cette pièce, à qui son théâtre. D'ailleurs ce théâtre, dont on parlait tant hier, devient tous les jours pour nous de l'histoire de plus en plus ancienne, et, pour écrire cette histoire, il serait convenable de se sentir doué d'un de ces courages robustes et naïfs, qui accomplissent en conscience une tâche qu'ils croient utile parce qu'elle les amuse, et méritoire parce qu'elle ennuie les autres.

De toutes les conséquences de la révolution de juillet, il y en a deux principales accomplies jusqu'à ce jour: ce sont l'abolition de l'hérédité de la pairie et la décadence du théâtre de M. Scribe. Celle-ci n'a été que la conséquence forcée de l'autre, bien qu'elle l'ait précédée. Qu'on y regarde en effet d'un peu près, et l'on verra qu'il y avait solidarité entre ces deux grands faits de la restauration, comme dirait un doctrinaire: tout le talent de M. Scribe c'est d'avoir compris comment il fallait faire la comédie sous la restauration, c'est de s'être placé avec beaucoup de tact dans un juste milieu qui lui permît de flageller

---

[1] Chez Houdaille et Veniger, rue du Coq-Saint-Honoré, nº 6.

des ridicules de peu d'importance et de caresser des préjugés qui en avaient beaucoup. Ainsi, qu'immole-t-il sur la scène? des parasites, des fats, des bourgeois bonasses, des boutiquiers dont les habitudes sont communes et les manières triviales. Non-seulement il n'attaque jamais un vice en face, et son genre, il faut le dire, ne l'y autorise pas, mais il lui vient rarement dans l'idée de le ridiculiser, ce qui lui réussit si bien d'ordinaire : en revanche, M. Scribe semble sympathiser avec ces idées impitoyables qui sacrifient sans remords les passions aux usages et les sentimens aux convenances. Il nous suffir de citer *le Mariage de Raison*, *Malvina*, *Philippe*. Voyez, dans la première de ces pièces, Suzette, qui a une passion vraie, est sacrifiée sans pitié ; elle sera malheureuse avec Bertrand sans qu'il soit bien certain qu'Édouard trouve le bonheur dans une union mieux assortie. Malvina, dont l'inclination est comme la tête, toute romanesque, ne trouve dans Barentin qu'une ame sèche et froide; et ne pensez pas que l'idée de l'auteur ait été de présenter ici, comme il l'a fait depuis dans une nouvelle qu'a publiée la *Revue de Paris*, le caractère d'une jeune fille égarée par la lecture de romans, et qui aime avec son imagination sans qu'il en résulte rien de fâcheux pour elle, si ce n'est un tête-à-tête d'une journée avec un jeune homme. La faute, si faute il y a, de Malvina et celle de Mathilde sont les mêmes; mais dans son proverbe M. Scribe ayant traité la chose beaucoup plus sans façon, il n'a pas besoin de sacrifier la jeune fille pour la corriger. Malvina au contraire sera malheureuse toute sa vie pour avoir cru aimer et pour avoir caché cette fâchense illusion à ses parens.

Si dans le *Mariage de Raison* Suzette est cruellement punie d'avoir levé les yeux au-dessus d'elle, mademoiselle d'Harville de *Philippe* n'est pas moins digne de pitié pour s'être mésalliée. Cette demoiselle d'Harville a les plus grandes obligations au soldat Philippe qui lui a sauvé la vie. Elle l'a épousé au moins autant par amour que par reconnaissance. N'importe, l'auteur arrangera si bien les choses que, sous prétexte de punir mademoiselle d'Harville de son caractère, qui n'est pas beau, ce sera bien réellement de sa mésalliance qu'il la punira.

M. Scribe a fait cinquante autres pièces où cette pensée de peindre les mœurs d'une société raffinée dans l'élégance et dans la corruption morale n'est pas si tranchée que dans celles-ci ; mais alors même cet esprit de bienveillance pour le privilége, et qui semble parfois sympathiser avec ce qui n'est pas la justice, n'est pas moins reconnaissable à une foule de traits mordans, satiriques, d'un cynisme de bon ton qui cache son fiel sous les dehors de la frivolité et de l'élégance. A Dieu ne plaise que notre intention soit ici de faire le procès à l'auteur pour ses sentimens et la couleur qu'il leur donne ! de la société il a pris le côté qu'il lui convenait de prendre, et ce côté il l'a peint comme il l'entendait. Il est arrivé très-souvent qu'il avait touché vrai; d'autres fois aussi il est tombé dans le faux, et alors sans le vouloir à coup sûr, il a calomnié un monde qu'il voulait expliquer et en quelque sorte justifier.

Sous ce rapport, du reste, M. Scribe a rendu un grand service. En remettant sous nos yeux les prétentions exclusives d'une classe qui, à d'autres époques et sous d'autres noms, s'est attiré, par ses envahissemens irréfléchis, tant de tristes défaites, il nous a mis en garde contre le danger de son retour, contre ce danger pour elle et pour nous plébéiens, qui comprenons et aimons les mœurs douces, élégantes, les molles habitudes, si favorables à l'art, d'où l'art tire sa force, et son prestige qui en est la moitié; mais qui voudrions qu'il s'arrêtât à ce point où, débordant avec trop d'empire dans les mœurs, il en vient à menacer les institutions, à les mettre en question, à s'y remettre lui-même; car il n'est point de bouleversement qui ne l'atteigne.

Espérons que les nuances nouvelles que nos institutions vont développer trouveront dans M. Scribe un interprète aussi spirituel et un peintre plus varié. Cette fois, s'il veut prendre à partie encore l'aristocratie, il n'en sera plus le héraut, mais le satirique, et tout le monde y gagnera.

Car si une aristocratie nobiliaire est quelquefois dangereuse, une aristocratie bourgeoise n'est heureusement que ridicule.

P. B.

Aperçu des Publications.

—

CHRONIQUES ET TRADITIONS SURNATURELLES,

PAR M. HENRI BERTHOUD[1].

Aujourd'hui, qu'on reprend un à un et avec amour tous les souvenirs du moyen âge, que l'on s'en empare comme on fait d'un fruit trop long-temps défendu, le livre de M. Berthoud doit avoir été bien lu, c'est-à-dire bien froissé, bien chiffonné, bien tordu depuis tantôt six mois qu'il a vu le jour; livre d'une simplicité pleine de grâce, et qui amuse, tant on a peur. Ce n'est pas autre chose que l'histoire du diable, découpée en quarante

[1] Un vol. in-8°, chez Werdet, rue des Grands-Augustins, n° 21

petites histoires, de ces histoires qu'on aime à se faire conter lorsque, tapis dans le coin d'une cheminée dont le feu pétille et réchauffe suffisamment, vous entendez la neige qui tinte doucement contre les carreaux, et le vent qui siffle à travers les ormes dépouillés, et qui vient même, hôte malicieux, ébranler la porte que vous interrogez d'un œil mal assuré, parce que vous en êtes à l'endroit; à quel endroit?... à *la Partie d'échecs du Diable*, si vous voulez.

« Le sire de Clairmarais était à la chasse depuis l'heure de matines. La châtelaine son épouse occupait les loisirs d'une longue soirée d'automne à broder, dans son oratoire, un voile de drap d'or, tissu précieux destiné à l'ornement de la châsse miraculeuse du bienheureux saint Bertin. Ses dames d'atour ouvraient autour d'elle en silence; car leur maîtresse était trop hautaine pour deviser avec des vassales, et même pour leur permettre d'élever la voix devant elle lorsqu'elle ne les en requérait point.

Depuis une heure le vent avait cessé d'apporter au château les derniers sons du couvre-feu tinté au beffroi de Saint-Omer, ville distante d'une demi-lieue environ, quand tout à coup on ouït à la poterne du manoir le son du cor. Il y avait dans cette fanfare je ne sais quoi d'étrange et de sauvage qui fit tressaillir la châtelaine et ses femmes. Un page alla s'enquérir de ce que c'était, et il revint apprendre à sa maîtresse qu'un chevalier de haute apparence et se disant le sire de Brudemer demandait l'hospitalité.

Si quelque pauvre manant en danger de vie eût été se lamentant au bord des fossés, la châtelaine n'aurait eu garde de faire abaisser le pont-levis pour lui donner asile dans le manoir; mais il en était tout autrement d'un noble seigneur. Elle donna ordre qu'on l'admît dans le château et qu'on l'introduisît auprès d'elle.

Et puis elle se mit, suivant la coutume, à préparer de ses propres mains l'hypocras que l'on doit offrir à ses hôtes en signe de bienvenue. Elle n'avait point fini de verser le breuvage dans une coupe d'argent, lorsque le sire de Brudemer fut amené par le page.

Il s'avança vers la châtelaine avec cette courtoisie avenante et noble qui appartient à un chevalier de haut lignage, et commença par remercier gentillement la dame de l'hospitalité qu'elle lui octroyait.

« Je me suis égaré dans ce domaine, dit-il. Je maudissais naguère encore la fougue de mon destrier, qui, me séparant de mes veneurs, m'entraîna parmi des marais et des ravins, au plus fort de ce bois; mais depuis que j'ai l'heur d'être admis en la présence d'une dame aussi merveilleusement belle, je ne compte plus pour rien fatigues, dangers ni inquiétudes. »

Au premier abord, la voix de l'étranger avait quelque chose d'amer et de rude, que faisait bientôt oublier néanmoins la grâce emmiellée de ses propos.

Les dames d'atour, qui, suivant l'usage, s'étaient retirées dans le fond de la salle, de manière à voir ce qui s'y passait sans toutefois entendre les discours que l'on pouvait y tenir, se faisaient tout bas remarquer entre elles la richesse des vêtemens de Brudemer, l'élégance de sa tournure, la régularité de sa physionomie et l'expression sauvage de son regard de feu : aussi n'était-il pas étonnant que la châtelaine trouvât un charme inexprimable dans la société de son hôte, elle qui n'avait d'autres compagnes que des vassales sans naissance, et dont les entretiens se bornaient aux longs récits de batailles et de tournois du vieux seigneur son époux, meilleure lance que galant aimable.

Profitant avec habileté de ses avantages, Brudemer ne tarda pas à mêler dans ses discours quelque chose de plus flatteur et de plus tendre que ne le permettaient même les mœurs chevaleresques de l'époque. La châtelaine, ordinairement si dédaigneuse et si fière, subjuguée par un pouvoir inconnu, l'écouta sans colère, puis bientôt avec une émotion toujours croissante.

Se plaçant alors, sans affectation, de manière à cacher la dame de Clairmarais aux regards de ses femmes d'atour, il s'empara d'une main qu'on ne songea pas à lui retirer, et la porta tendrement à ses lèvres; puis son genou pressa tendrement un genou qui tremblait.

Il serait difficile d'exprimer les sensations de la châtelaine. Un feu âpre, infernal, circulait douloureusement dans ses veines; il étreignait son front, il faisait haleter sa poitrine. Elle n'éprouvait rien de cette douce langueur, de cette ivresse ineffable, doux et cruels symptômes du mal d'amour : c'étaient plutôt l'angoisse, la sueur froide et les frissons d'un pécheur qui trépasse; c'était plutôt l'horrible stupéfaction d'un pèlerin qui voit s'attacher sur lui le regard mortel d'un basilic.

Dans son trouble, la dame de Clairmarais laissa tomber le voile qu'elle brodait. « Oh! si l'on m'octroyait le don d'une semblable écharpe, dit Brudemer; si la dame dont les belles mains l'ont façonnée me prenait pour son chevalier, que de lances je romprais en l'honneur d'elle, en champ clos et dans les batailles! »

Elle la releva avec un mouvement convulsif et lui dit : « La voilà. »

Brudemer porta l'écharpe à ses lèvres pour cacher un horrible sourire qu'il ne pouvait réprimer... Mais il la jeta soudain avec un frisson de terreur et comme si elle eût été de feu : or, le chapelain l'avait examinée le soir même, après vêpres, et les mains encore humides d'eau bénite.

Mais remis aussitôt de son émotion, il se rapprocha plus encore de la châtelaine, et baissant la voix :

« J'ai été conduit jusqu'à votre châtel par un vieillard ayant grande hâte de rencontrer le sire de Clairmarais. Il l'attend à la poterne pour lui révéler un secret important et qui vous concerne. »

La châtelaine pâlit à ces mots.

« Je me suis informé, continua Brudemer, des motifs qui lui faisaient rechercher votre époux avec tant d'empressement. C'est, m'a-t-il répété, pour lui découvrir un mystère, un mystère qui amènera bien du changement dans le manoir de Clairmarais.

— » La châtelaine m'a fait chasser ignominieusement du château; elle m'a menacé d'un cul-de-basse-fosse si j'y revenais. L'ingrate! je la dépouillerai de ses titres et de ses richesses, dont elle est si orgueilleuse.

» Comme je ne voulais point ajouter foi à ses menaces, il me raconta que sa femme avait été nourrice de la fille du comte d'Érin; que le nourrisson était mort sans que personne au monde le sût, excepté lui; qu'il vous avait mise, vous sa propre fille, dans le berceau de la jeune comtesse trépassée, et que vous aviez été élevée et mariée comme l'enfant du seigneur d'Érin. Il m'a fourni des preuves nombreuses et irrécusables de sa fraude.

» Une fois ce mystère connu, le sire de Clairmarais ne tardera pas à répudier une vassale, la fille d'un serf ignoble dont il a été dupe. »

La châtelaine se tordit les mains avec désespoir.

« Écoutez, continua Brudemer en baissant encore davantage la voix et de manière pourtant que la dame de Clairmarais ne perdît pas une de ses paroles, écoutez! Le vieillard, enveloppé de son manteau, dort au pied de la poterne : ce poignard.... venez.

— » Mon père!...

— » Non, vous avez raison, répliqua Brudemer avec une froideur ironique. Que sait-on? On daignera peut-être par pitié vous admettre parmi les dames d'atour de la nouvelle épouse du sire de Clairmarais. Au pis-aller, vous ne serez que rasée, enfermée dans un couvent. »

La châtelaine se leva brusquement, fit un geste à ses femmes pour leur défendre de la suivre, et donnant la main à Brudemer, tous deux prirent le chemin de la poterne.

Après avoir chassé toute la journée, le sire de Clairmarais revenait où il lui tardait de se trouver, près d'un foyer bien chaud, à côté de la belle châtelaine son épouse.

Il avait tant de hâte d'arriver qu'il précédait de quelques pas ses veneurs, quand tout à coup voilà son cheval qui refuse d'avancer, qui se cabre, et qui donne tous les signes d'un grand effroi. Force est au vieux seigneur de mettre pied à terre.... Oh! quelle est sa surprise et son chagrin! Le père nourricier de son épouse est là, étendu sans mouvement, une large blessure à la poitrine.

On s'empresse autour de lui, et les secours qu'on lui prodigue ne restent pas inutiles. Le voilà qui entr'ouvre les yeux; il se soulève avec effort, et, se penchant vers l'oreille du sire de Clairmarais, il y murmure d'une voix défaillante quelques paroles qui font tressaillir d'horreur le châtelain, puis il retombe et expire.

Le vieux seigneur, sans proférer un seul mot, marche droit à l'oratoire, où se trouvait son épouse. Le front couvert d'une pâleur mortelle, elle était assise devant une table étroite, et, pour déguiser son trouble affreux, elle feignait de jouer aux échecs avec Brudemer.

Celui-ci, à la vue du sire de Clairmarais, partit d'un horrible éclat de rire; la châtelaine partagea cette exécrable hilarité, et il fallait bien souffrir pour rire ainsi.

Alors le sire de Clairmarais ne douta plus de ses malheurs : car jusque là il n'avait pu croire aux crimes dont le viellard mourant avait accusé la châtelaine. « Satan! s'écria-t-il au comble de l'indignation et du désespoir, Satan! je t'abandonne la parricide, l'épouse adultère et le château qu'elle a souillé de sa présence...,

— » J'accepte! » dit Brudemer, et en même temps une couronne de feu jaillitautour de sa tête, et il étendit sur les blanches épaules de la châtelaine deux terribles mains armées tout à coup de griffes infernales.

Il y avait plus de deux cents ans que le sire de Clairmarais était mort en odeur de sainteté, dans l'abbaye de Saint-Bertin, l'orsqu'un soir, un religieux de l'ordre de Saint-Benoist s'informa d'un bourgeois de Saint-Omer quel était le manoir dont on voyait s'élever les tours au milieu d'un bois entouré de marais immenses.

« Que Notre-Dame et les saints vous soient en aide! répondit le bourgeois en se signant avec dévotion. C'est le château de Clairmarais, endroit maudit, hanté par le démon. Chaque nuit il est éclairé par une lueur soudaine; chaque nuit, le diable et je ne sais combien de revenans s'y rendent dans leurs chariots de feu.

» S'il faut en croire les anciens du pays, le démon qui habite ce château a nom Brudemer, et force les insensés qui pénètrent dans sa demeure à jouer aux échecs leur ame, en échange de la propriété du domaine et de tous les trésors qu'il renferme. Vous sentez bien que nul, jusqu'à présent, n'a su gagner le diable, et que nul par conséquent n'est revenu de Clairmarais. »

Le moine écouta le bourgeois en silence, et puis, après avoir réfléchi quelques instans, il marcha d'un pas ferme vers le manoir diabolique.

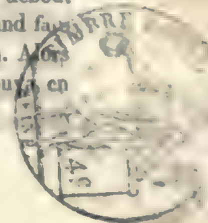
Il y pénétra sans obstacle et alla s'établir dans un oratoire meublé richement et au milieu duquel se trouvait une table étroite sur laquelle étaient posés un damier et toutes les pièces du jeu d'échecs.

Tandis que le moine examinait ces objets que l'obscurité commençait à ne plus rendre très-distincts, une lumière vive se répandit tout à coup dans l'oratoire, et le religieux fut au même instant entouré d'une foule de varlets, de pages et de dames d'atour vêtus à l'antique. Tous s'acquittèrent en silence des devoirs de leur charge, sans qu'on entendît le bruit de leurs pas, et, chose merveilleuse, sans que leurs corps produisissent une ombre lorsqu'ils passaient devant la lumière.

Peu après s'avança lentement un seigneur richement vêtu qui portait sur son pourpoint blasonné, en guise d'armoiries, un écu aux deux fourches de sable, avec cette devise : *Brudemer*. Sur son bras s'appuyait une femme jeune encore et dont la belle physionomie était couverte d'une pâleur de cadavre; et puis suivaient huit pages courbés sous le poids de quatre lourds coffrets remplis d'or.

Brudemer se mit près de l'échiquier et fit signe au moine de s'asseoir devant lui. Le moine obéit, et tous deux commencèrent à jouer sans proférer un seul mot.

Par une combinaison savante, le moine croyait avoir fait mat son adversaire, quand la dame pâle, qui était restée debout derrière Brudemer et appuyée sur le dossier de son grand fauteuil, se pencha vers lui et du doigt lui montra un pion. Alors la partie changea de face, et ce fut le moine qui se trouva en danger d'être mat.



Ce coup joué, Brudemer et la dame se mirent à rire aux éclats, et tous ceux qui se trouvaient dans l'oratoire se groupèrent autour des joueurs et prirent part à cet effroyable accès de gaieté que ne sauraient faire comprendre des paroles humaines.



Le religieux commença à se repentir de sa témérité. Une sueur de glace ruisselait sur son front, et il aurait donné tout au monde pour se trouver à cette heure dans son couvent. Néanmoins il ne désespéra pas de la bonté divine, et il se mit à intercéder mentalement son bienheureux patron saint Benoist : car un miracle seul pouvait le tirer de ce pas dangereux. Tout à coup et par une inspiration céleste, il s'aperçut qu'une combinaison nouvelle pouvait encore lui faire gagner la partie, et il allait faire avancer le pion qui la lui assurait, quand les éclats de rire qui retentissaient autour de lui se changèrent en hurlemens effroyables; puis il n'entendit et ne vit plus rien.

Le moine, après avoir passé toute la nuit en oraison, vit enfin renaître le jour avec une joie que l'on se figure aisément. Il trouva, à la place occupée la veille par la dame si pâle, un squelette couvert de lambeaux de riches vêtemens de femme.

Resté possesseur du château et des trésors qu'il renfermait, le religieux fit de cet endroit maudit un monastère dont il fut nommé supérieur. Il ne reste plus aujourd'hui que de faibles vestiges de ce cloître, détruit à l'époque de la révolution.

Telle est la légende de la partie d'échecs du diable.

Combien je regrette de n'avoir pu la raconter dans le patois naïf et avec l'expression de crédulité de la bonne vieille femme qui me l'a dite, un soir d'automne, dans une pauvre chaumière éclairée par une seule lampe et le feu rouge de l'âtre, tandis que la pluie tombait par torrens et que le vent s'engouffrait en mugissant dans le bois immense de Clairmarais ! »

Je ne dirai pas au juste quelle est la moralité de cette histoire; mais elle ressemble singulièrement à celle-ci : « Le diable est plus fin que la femme; mais un capucin est plus rusé que le diable. »

Revue Dramatique.

—

THÉATRE FRANÇAIS.

Hélas! où est le temps, le beau temps des débuts! quand le public accueillait avec émotion et curiosité un jeune débutant dont on lui avait dit le nom un mois d'avance. Alors, au moins, soit qu'il sifflât, soit qu'il applaudît, le public avait un enthousiasme, et le pauvre artiste, même éconduit, pouvait se dire : On a fait attention à moi, j'étudierai et je reparaîtrai. Si quelque chose peut calmer les regrets de temps si regrettables, c'est de penser qu'alors on avait des couronnes ou des sifflets, suivant l'occasion, pour l'auteur d'une pastorale ou d'un poème épique.

M. Alfred, qui s'est présenté ces jours derniers à la Comédie-Française, est un jeune homme qui a de l'aplomb, de la chaleur, des études et une diction saine. Il a joué Séide comme on le joue rarement, même à la Comédie-Française, et dans Saint-Mégrin de *Henri III*, le souvenir de Firmin ne lui a pas nui.

THÉATRE ITALIEN.

Début de Madame Caradori dans le Barbier.

Paraître sur la scène des Pasta, des Malibran, des Sontag, des Schrœder-Devrient! on serait ému à moins.

Tenons donc compte à madame Caradori de l'extrême frayeur qui a semblé, aux premières représentations, paralyser ses moyens et altérer son chant; elle s'est relevée aux représentations suivantes. Nous en reparlerons, ainsi que d'un autre début qui promet de faire sensation : celui de Nicolini, qui laissera, pour quelque temps du moins, reposer le zèle extrême de Rubini.

VAUDEVILLE.

Le Favori, ou Catherine II,

PAR M. ANCELOT.

Il y a dans l'histoire, et surtout dans l'histoire du dernier siècle, un coin qui appartient nécessairement au Vaudeville. La toilette de madame Dubarry, la langueur maladive de madame de Pompadour à la Muette, les salons de Catherine II, où on laissait à la porte l'orgueil, le rang, le chapeau et l'épée,

sauf à reprendre le tout en sortant, sont des sujets qu'on ne peut pas traduire sur une toile de quinze pieds, mais dont il faut absolument faire des tableaux de genre. Si dans la composition on laisse une place pour le pathétique, si on jette au milieu de passions privées, des intérêts de nation, alors on a atteint un but élevé, et on fait succéder le rire aux larmes, ce qui n'est pas précisément le genre du Vaudeville; mais cela intéresse, émeut, amuse; et on sait qu'en littérature il n'y a qu'un mauvais genre. Dans la pièce de M. Ancelot, dont le héros est un jeune Polonais aimé de sa souveraine, et qui la dédaigne, Potemkin joue le rôle d'ambitieux que tous les mémoires lui ont donné; les proportions un peu grêles du genre exploité à la rue de Chartres n'ont pas trop affaibli le caractère étrange de cette figure moscovite, où sont confondus les traits de l'Européen et de l'Asiatique, du Cosaque et du Français d'alors.

L'ouvrage se ressent de l'impression produite par les derniers événemens de Varsovie, et on pourrait chercher et trouver, sans beaucoup de peine, quelque personnification de la Pologne, dans les deux amans que le courroux de l'impératrice menace, et que sauve le crédit du prince de Ligne, grand-maître de cette cour demi civilisée.

Madame Albert, madame Doche, Lafont, Volnys et Fontenay ont fort bien saisi les nuances difficiles et variées de leurs rôles : Volnys surtout a produit beaucoup d'effet dans Potemkin. L'illusion scénique ne va guère plus loin.

Les costumes sont dessinés avec une exactitude et un goût qui font le plus grand honneur aux soins persévérans et aux études d'artiste qui distinguent M. Étienne Arago. Le succès a été complet; il est mérité, et il promet d'être productif.

THÉATRE DES VARIÉTÉS.

Carlin à Rome,

PAR MM. ROCHEFORT ET G. LEMOINE.

C'est un petit tableau de genre, un intérieur; l'intérieur de Carlin vieux et dévot. Le comédien est marguillier de Saint-Roch; nous sommes à Rome, dans la ville sainte. Ici tout est pieux : de masque et de collerette, point; plus de pantalon ni de colombine, plus de lazzis, force signes de croix; et puis, un bréviaire au lieu d'un rôle; Bossuet, Massillon, l'Évangile à côté du théâtre italien; un rosaire, une madone, un bénitier, le diable dedans et s'y trouvant bien; puis un arlequin, ami de saint Pierre, le saint Père ami d'un arlequin; le sabre de bois donnant une poignée de main aux foudres pontificales; la batte et la tiare qui se tutoient; enfin, un pape aimable et malin comme un arlequin, un arlequin dévot et grave comme un pape; le théâtre qui met son obole à la quête de l'église, un dénoûment ingénieux, un vaudeville final assez piquant, et par-dessus tout le jeu de Vernet, qui aurait presque donné de la jalousie à Carlin, voilà ce qui a assuré le succès de cette petite pièce, dont le tour décent et le bon goût contrastent agréablement avec le répertoire ordinaire du théâtre des Variétés.

PORTE SAINT-MARTIN.

La Jardinière de l'Orangerie,

PAR MM. VILLENEUVE ET MASSON.

Louis XIV, jeune, beau, galant, aimable comme il fut toujours, est ici rival et rival, dédaigné d'un marchand de bœufs. Le grand monarque veut séduire Perrette, la jardinière de l'orangerie à Versailles; mais éclairée par les bienveillans conseils de madame de Montespan, la pauvre petite s'avise qu'il vaut mieux être la femme d'un bourgeois que le caprice d'un sire.

Cette bluette a réussi, grâce aux mots piquans et aux couplets spirituels dont elle est semée.

Nouvelles.

Hier, samedi, a paru chez Pieri-Bénard, marchand d'estampes, boulevard des Italiens, la gravure exécutée en taille-douce, par M. Henriquel-Dupont, d'après le tableau de *Gustave Wasa aux états-généraux de Stockholm*, peint par M. Hersent, de l'Académie des beaux-arts. Le tableau original fait partie de la galerie particulière du roi.

Le brillant succès de cette gravure ratifie les honneurs qu'a obtenus M. Dupont au salon dernier. Dans notre prochain numéro nous donnerons un examen étendu de ce bel ouvrage, qui réunit à la finesse de dessin de l'école française toute la séduction d'effet et d'exécution des productions de l'école d'Angleterre.

L'impression, qui exerce une si grande influence sur le succès d'une estampe, a été confiée à M. Chardon aîné : aussi le tirage ne laisse-t-il rien à désirer, et désormais M. Chardon est placé au premier rang des imprimeurs en taille-douce.

PRIX DE L'ESTAMPE :

Avec la lettre,	papier blanc. . .	60 fr.
Idem,	papier de Chine.	70
Avant la lettre,	papier blanc. . .	120
Idem,	papier de Chine.	140

Il n'a été tiré qu'un très-petit nombre d'épreuves avant la

lettre, et chaque épreuve est numerotée, pour garantir le petit nombre réel de ce tirage.

Il est à observer toutefois que, dans le numérotage, on s'est gardé de marquer une à une les épreuves au fur et à mesure, et dans l'ordre du tirage avant la lettre : les numéros ont été mis au hasard, et le dernier a chance tout aussi bien que le premier d'appartenir à la première épreuve tirée.

— Le succès des *Soirées de Walter Scott*, toujours croissant et grandissant avec celui de chacun des ouvrages que nous livre incessamment la verve inépuisable du bibliophile, appelait depuis long-temps une troisième édition de leur première partie : elle sera enlevée aussi rapidement que ses deux devancières. Quelle que puisse être en effet la supériorité des productions postérieures du bon P. L. Jacob, bien que les développemens en puissent être plus larges, que la science de l'érudit eût pu y gagner en profondeur, l'art du romancier en facture et en éclat, c'est toujours avec une prédilection dont on ne saurait se défendre qu'on en revient à ces contes que nous ont révélés pour la première fois un talent si vrai et si naïf, un genre si neuf et si heureusement trouvé, que chacun, le lendemain de cette apparition, s'étonnait que cela fût créé d'hier, et que personne ne se fût avisé jusque là d'un secret si simple et si facile à découvrir. Ce n'était pourtant pas une entreprise de mince labeur, sans tenir compte des vastes connaissances préliminaires, dont l'acquisition a dû coûter des années; ce n'était pas petite chose que d'attirer la foule à ce *vieil monument*, qui semblait devoir être le sanctuaire de quelques hommes studieux, que d'en faire les amours de l'homme du monde comme du littérateur instruit. Le langage même, cette bonne et chère vieille langue ressuscitée de Rabelais et de Montaigne, aujourd'hui le lustre et la gloire des œuvres de P. L. Jacob et de ses imitateurs, fut peut-être d'abord un obstacle à la propagation des *Soirées*. L'obstacle est surmonté, Dieu merci, et le bibliophile n'a plus maintenant qu'à se féliciter du service immense qu'il a rendu aux lettres, en réaccoutumant le public à l'usage de tant de richesses presque enfouies. Nous devons encore lui rendre grâces d'un autre : le faux goût, qui nous a gâté l'antiquité, menaçait aussi l'histoire moderne. Il y a quelques années, nous avions un moyen âge vraiment classique; ce moyen âge de troubadours et de chevaliers, tout reluisant, tout fantastique, tout conventionnel, il l'a envisagé avec son malin bon sens et son vigoureux instinct de réalité; il a soufflé sur cette bulle colorée par le caprice et l'a fait évanouir.

Louanges donc au bibliophile, et relisons vitement la troisième édition des *Soirées!*

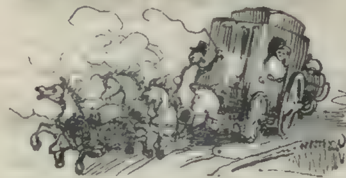
— On pousse avec activité les travaux entrepris cet été sur le terrain qui prolonge et domine la nouvelle rue Hauteville. Au lieu d'une église qu'on avait dessein de construire, c'est une caserne qu'on va faire. La façade de l'édifice présente déjà un couronnement de colonnade du côté de la rue Lafayette.

— Dans le jardin de M. Guilbert de Pixerécourt, à Fontenay-sous-Bois, on remarque une ruine d'agrément de l'effet le plus romantique : elle est formée de fragmens de démolition achetés à divers endroits, notamment d'une suave sculpture de Jean Goujon et d'un très-vieux tombeau provenant du cimetière des Innocens.

— Voilà qu'on défigure le jardin des Tuileries. Depuis trois jours, des ouvriers sont occupés à creuser un fossé circulaire à 150 pieds de distance des murs du château. Ce fossé aura 15 pieds d'ouverture à la surface, 8 pieds de largeur et 9 pieds de profondeur. Les deux fossés, s'appuyant au mur de chaque côté du pavillon du milieu, qui restera en communication libre avec le jardin public, retourneront en équerre du côté de la rivière et de la rue de Rivoli. La grille, placée extérieurement à hauteur d'appui, laissera les fossés comme enceinte à des jardins particuliers, destinés aux différens membres de la famille royale. Pour mettre tous ces travaux à exécution, on sera obligé de reculer la terrasse du bord de l'eau, c'est-à-dire qu'on va faire en sorte que le jardin n'ait plus ni forme, ni physionomie, ni beauté : pauvre Le Nôtre!

— Le théâtre Ventadour, réouvert un moment, s'est refermé par suite de querelles intestines. Espérons qu'un conciliateur officieux interviendra; tout le monde doit sentir la nécessité de l'entendre : le public ne refusera pas de ratifier, par sa présence, cette réconciliation qui presse.

— On dit que l'inspecteur des monumens historiques de France, M. Vitet, libre aujourd'hui de soins politiques, va parcourir les départemens qu'il n'a pas encore visités : jusqu'à présent, M. Vitet en a visité cinq sur quatre-vingt-six. Nous félicitons le jeune savant de cette résolution; l'art ne peut qu'y gagner : en route donc, M. Vitet, et bon voyage!



— Dans l'article sur Puget, du numéro dernier, un accident imprévu et absolument involontaire a jeté sur les dernières pages une obscurité très-réelle, et même a donné lieu à des non-sens.

On me fait dire que probablement Puget ne cherchait pas ce qu'il voulait faire, avant de commencer le travail du marbre. C'est préalablement qu'il faut lire. — J'ai dit que l'art antique négligeait les élémens prosaïques. Le mot *antique*, supprimé, rend la phrase inintelligible. — Ailleurs, quand je parle des plans systématiques du Laocoon, on me fait dire *places*. — Je veux dire : on n'excite aucune sympathie; on lit *on n'exécute*. — Quand je parle de ciselure d'artiste, on lit ciselure d'*Orteste*. Voilà les fautes principales; je compte sur l'attention des lecteurs pour corriger les autres.

G. P.

Beaux-Arts.

PAR QUI DOIVENT ÊTRE DÉCERNÉS LES ENCOURAGEMENS ACCORDÉS AUX ARTISTES SUR LA LISTE CIVILE.

Au moment où les débats de la Chambre des députés vont s'ouvrir sur la fixation du chiffre de la liste civile, nous croyons devoir présenter quelques considérations en faveur des beaux-arts, que le gouvernement actuel n'a pas l'air de vouloir mieux traiter que ne l'a fait le régime tombé.

Il y a d'abord deux questions à se poser.

Y aura-t-il des encouragemens accordés comme par le passé?

Qui sera chargé de distribuer ces encouragemens?

Nous n'élevons pas le moindre doute sur la solution affirmative de la première de ces deux questions. Il y aura des encouragemens accordés comme par le passé; et dans notre opinion il est légitime qu'il y en ait. Nous n'avons pas besoin d'en donner les raisons; on comprend en effet, sans qu'il soit nécessaire de le dire, que, quel que soit l'état de nos lumières en France, le goût des arts, leur culte, le sentiment de leur importance pour l'avenir de la civilisation n'est malheureusement ni assez répandu ni assez reconnu, pour que les artistes puissent se passer de toute espèce d'encouragemens. Beaucoup de personnes, dont l'autorité est fort recommandable, pensent sur ce point autrement que nous, et elles seraient d'avis de laisser le seul public dispensateur des couronnes et des récompenses; il n'en est pas moins vrai que le public a besoin, en cela comme en beaucoup d'autres choses, de recevoir une impulsion, une direction. Cette nécessité est si reconnue, que nous sommes convaincus que ceux-là même la partagent qui se montrent le plus partisans d'une réforme absolue; c'est, en effet, bien moins contre les récompenses qu'ils se prononcent, que contre leur mode de répartition. Ils ont vu tant de fois la faveur et l'intrigue y présider, qu'ils en sont venus à croire que réformer était impossible, et qu'il fallait détruire.

Nous sommes, nous, pour une réforme et non pour une destruction. A notre avis, il faut corriger l'abus qui est mauvais, et garder le principe qui est bon. La principale réforme, celle qui presse aujourd'hui, et sur la nécessité impérieuse de laquelle nous ont éclairé suffisamment les résultats étranges de la dernière exposition, c'est d'ôter à la maison du roi toute initiative de récompenses et toute part dans les distributions. Les influences de cour sont en tout radicalement mauvaises; c'est leur essence propre d'être mauvaises, on ne se le figure pas assez. Je sais qu'on peut citer, dans la suite des siècles, quelques princes, amateurs des arts, qui les ont soutenus, protégés, favorisés; par malheur, ces rois furent pour la plupart mauvais comme rois, et les faveurs dont ils gratifièrent les arts leur valurent plus tôt ou plus tard les malédictions de leurs sujets. De là cette croyance assez généralement et assez faussement répandue, d'une part que les gouvernemens absolus sont meilleurs pour les artistes, et de l'autre qu'il y aurait, sous un régime représentatif, des inconvéniens à les entourer de trop d'honneurs. Il me semble qu'on peut remédier à ces imperfections en gardant le principe que les artistes doivent être récompensés, mais en enlevant le droit de récompense à la volonté personnelle du monarque. L'art, ce nous semble, mérite bien, comme toute autre chose, d'être protégé par une institution contre les envahissemens et contre les dédains, de quelque part qu'ils viennent, qu'ils viennent du monarque ou de la démocratie. Il s'agit de le placer dans une sphère assez élevée pour que nul n'y porte les mains; et comment l'honorer mieux qu'en écartant toute idée de supercherie et d'intrigue dans la part de gloire et d'honneur décernés à ceux qui lui en font le plus!

Pourquoi, je ne dis pas une commission, mais un grand jury composé de tous les artistes, de tous ceux, par exemple, jusqu'à présent admis aux expositions, ne serait-il pas appelé à prononcer sur le mérite de ceux de leurs confrères qu'au nom de la France récompenserait ensuite le monarque? Il y aurait des inconvéniens peut-être dans l'adoption d'un système entier d'élection appliqué à ces distributions d'encouragemens; mais le corps destiné à remédier à ces inconvéniens n'est-il pas tout trouvé? L'Académie des beaux-arts n'est-elle pas là pour casser les jugemens trop évidemment entachés de partialité, s'il s'en trouve, et pour renvoyer à un second jury? On entend déplorer sans cesse le mode d'organisation donné aux arts, mais on n'observe pas qu'on se refuse à combiner ce mode avec nos mœurs actuelles: faites pénétrer partout l'élection, et l'artiste ne se plaindra plus, ne se découragera plus, parce qu'il se sentira jugé par ses pairs.

Mais avant que cette amélioration soit introduite dans le régime des beaux-arts, il deviendrait nécessaire que la somme, qui leur est allouée à titre d'encouragemens soit par le budget, soit par la liste civile, fût réunie en un seul chiffre, et que ce chiffre fût fixé. Outre l'économie d'une administration très-coûteuse qui en résulterait, on obtiendrait encore celle des surenchères qui ne manquent pas de s'établir entre les deux administrations lorsqu'il s'agit d'acquérir tel ou tel objet d'art, circonstance qui

enlève au fonds commun des ressources qui seraient employées ailleurs avec fruit.

Les encouragemens aux arts figurent au budget de cette année pour une somme de quatre cent mille francs : ces encouragemens figuraient, pour une somme beaucoup plus forte, sur la liste civile du dernier roi. Je crois qu'ils approchaient de six cent mille francs; ce qui constitue une somme d'un million à peu près. D'ici à long-temps, sans doute, cette somme ne sera pas augmentée; mais il est permis de croire aussi qu'elle ne subira guère de diminution; en supposant que la moitié, ou un peu plus, soit affectée à l'entretien du Garde-Meuble et du Musée, et qu'un cinquième de cette autre moitié soit donné à l'administration, c'est environ quatre cent mille francs qui restent pour encouragemens aux artistes, somme à distribuer soit en acquisitions d'ouvrages, soit en récompenses matérielles.

Ce secours, annuellement distribué, peut avoir les plus heureux effets; il ne s'agit que d'en diriger convenablement la répartition; et quelles mains devront la faire si ce n'est, encore un coup, celles des artistes eux-mêmes. Agir autrement, ce serait encourager un privilége abusif.

Une autre fois nous reviendrons sur ces idées sommaires que nous ne faisons qu'indiquer aujourd'hui, et nous essaierons de montrer que le mal qui arrête l'art dans son essor, et qui le ferait périr s'il était possible qu'il pérît jamais en France, c'est justement ce privilége laissé à une volonté personnelle, et quelquefois à un ministre qui la méconnaît et en abuse; ce privilége d'encourager ce qu'il ne sent ni ne comprend, ce qui peut même quelquefois être l'objet de sa secrète aversion et de son dédain caché. Il n'y a qu'une institution qui puisse mettre à l'abri de tous ces caprices : qu'on n'oublie pas aussi qu'un prince, et sous lui un ministre ennemi des arts, peut leur faire plus de mal que dix rois bienveillans ne leur feraient de bien.

Littérature.

—

PORTRAITS ET CARACTÈRES CONTEMPORAINS.

Charles Nodier.

Le temps emporte si rapidement toutes nos impressions, les souvenirs se succèdent et s'effacent avec une si prodigieuse facilité, qu'on a souvent grand'peine, à quelques années de distance, à les rajeunir et les renouveler. Quand les nombreux épisodes d'une vie active et troublée, tristes et graves, ou gais et bouffons, ont rempli notre mémoire et en ont presque chassé les différens spectacles auxquels nous avons assisté dans notre jeunesse, alors nous essayons laborieusement et vainement de reconstruire un édifice dont toutes les pierres ont été dispersées, et comme nous n'avons pas pris de ces fragmens précieux le même soin religieux que lord Elgin des ruines d'Athènes, si, par un hasard inattendu, quelque puissance mystérieuse nous les rendait séparément, nous ne saurions pas les remettre à leur place.

Il faut donc, et c'est un devoir impérieux, profiter d'hier pour aujourd'hui, et d'aujourd'hui pour demain, écrire et retracer ce qu'on a vu presque au moment où on le voit, prendre sur le fait les physionomies et les caractères qui passent sous nos yeux, les dessiner d'après nature, lorsqu'ils posent à leur insu devant nous, avec laissez-aller, négligemment, mais naturellement, sans grâce ni majesté factice, sans tristesse étudiée, sans gaieté menteuse et coquette. J'imagine que Van-Dick et Velasquez prenaient leurs séances sans prévenir les rois et les princes dont ils nous ont laissé le portrait. Ils surprenaient, à des heures inattendues, les attitudes caractéristiques, les physionomies intermittentes mais régulières d'une figure, les regards qui ne voient pas, mais qui laissent voir, qui traduisent l'ame involontairement, au rebours de ceux qui, sous l'influence d'une volonté ferme et froide, habile et paisible, la voilent et la déguisent en affectant de la révéler.

Et ainsi le portrait de Charles Ier, un des plus beaux de Van-Dick, nous en dit plus sur la famille des Stuarts, quand on sait le regarder attentivement, que les mille volumes publiés, des deux côtés de la Manche, sur la révolution anglaise. Mais à coup sûr le modèle que l'élève de Rubens nous a transmis, n'a pas volontairement livré au pinceau du peintre le secret de ses gestes et de sa nature intime et personnelle. L'élégance, la faiblesse, l'entêtement, le dévouement chevaleresque, la mollesse efféminée, l'intelligence vive et courte, superficielle et paresseuse, qui se lisent dans les traits du monarque; tout cela, croyez-vous que Van-Dick en ait pris le secret dans une séance officielle? Oh que non pas! Il a vécu avec son modèle, il l'a épié, il a été aux informations, comme on y va de nos jours quand on prend une femme, un valet de chambre ou un cheval. Et puis, quand il a pu se dire, dans toute la sincérité de sa conscience : Maintenant je sais mon roi par cœur, je le tiens sur le bout du doigt, il s'est mis à l'œuvre, il a commencé, en apparence, des études terminées la veille; et voilà précisément pourquoi son portrait est admirable.

Dites à un homme que vous voulez le peindre, et il composera sa figure ; que vous écrirez sa vie, et il mentira tous les jours ; à une femme, que vous la demanderez en mariage, et elle mettra de la douceur et de la soumission dans les bandeaux de ses cheveux, dans les mouvemens de ses coudes, dans l'abaissement de ses paupières, dans la pose de ses genoux et de ses pieds.

C'est que les caractères les plus francs et les plus sincères, les plus primesautiers, les plus soudains, ont une sorte de pudeur, un instinct de mensonge et de dissimulation.

François Bacon dit quelque part que le mensonge est un plaisir, et il a raison. Et malheur à ceux qui méconnaissent la vérité de ces paroles, ils seront dupes toute leur vie. La franchise, même incomplète, est une vertu violente et laborieuse. C'est peut-être tant pis, et la vie sociale serait peut-être plus simple et plus aisée sans cette difficulté. A supposer que tout le monde eût naturellement et toujours le cœur sur les lèvres, on ne dépenserait peut-être plus une moitié de la vie pour apprendre comment on se conduira dans l'autre ; je dis peut-être, car cette utopie n'est rien moins que certaine, et, pour ma part, jusqu'à plus ample informé, je me réserve de croire qu'une franchise universelle et constante ne serait pas un moindre embarras qu'une dissimulation adroite et ménagée. Que le lecteur rentre en lui-même, et qu'il se demande avec bonne foi s'il n'a pas cent fois maudit l'indiscrète franchise de ses meilleurs amis. Je lui laisse le loisir de résoudre la question.

Je ne sais rien ; peut-être que mon nom ne sera jamais prononcé par trois personnes, au même instant, à dix lieues de distance. De la vie active et réelle je sais peu de choses par moi-même. Je m'éveille tous les jours avec une idée amère et inévitable, la plus fantasque et la plus bizarre qui se puisse imaginer, la plus rare qui se puisse rencontrer : je me demande, et sincèrement, ce qu'il faut souhaiter ; je me propose successivement et de bonne foi une demi-douzaine d'ambitions diverses, comme une tante de province proposerait à un neveu prodigue et dérangé les meilleurs partis du département, et je ne réussis jamais à me décider.

Au rebours de tous les romans publiés en Europe depuis cinquante ans, je suis d'avis que rien n'est si difficile que de devenir amoureux, et je professe qu'il n'y a pas maintenant, en France, deux cents personnes qui puissent, sans fatuité, se vanter de l'être. Je pardonne qu'on se vante d'un livre, d'un succès au théâtre, à la Chambre, au conseil, au bal ou aux courses, d'une spéculation à la Bourse, d'une maîtresse et d'une bonne fortune ; mais d'une passion sincère et profonde, d'un amour intime et sérieux, qu'on préfère à toute chose, et pour lequel on oublie tout le reste de bon cœur ! c'est à coup sûr la fatuité la plus réelle, l'outrecuidance la plus fastueuse et la plus fière, et le plus souvent le plus impudent mensonge.

Avec ces dispositions on ne construit pas facilement une vie heureuse, on n'a pas grande envie d'ajouter aujourd'hui à demain, et demain à aujourd'hui ; mais on peut voir et observer, se souvenir et raconter ; on assiste à la vie sans y participer ; mais on apporte au spectacle de la vie active de singulières et rares conditions d'analyse et d'impartialité ! et puis personne ne se défie de vous ; on ne va sur les brisées de personne ; tout le monde vous connaît et vous tolère, vous coudoie et vous accepte comme une idée inoffensive et paisible ; mais de caractère, on ne vous en connaît pas. Ambition ou amour, tout passe sous vos yeux avec une entière sécurité, sans défiance et sans masque ; on peut vous confier sans danger l'emploi qu'on recherche et la femme qu'on souhaite, on est assuré d'avance que vous ne serez pas de moitié dans le projet, que vous n'essaierez pas d'escamoter à votre profit une apostille ou un regard.

Donc j'ai connu, et je vois encore très-souvent, des hommes dont le nom retentit tous les jours dans les salons et les journaux, dont les paroles et les volontés gouvernent la société où nous vivons, qui mènent à leur gré les caprices prétendus de la foule, qui obéit, le plus souvent, lorsqu'elle croit commander, qui éveillent ou qui endorment le flot de l'enthousiasme populaire.

Je n'ai pas vécu dans leur familiarité de tous les jours, comme Boswell avec Samuel Johnson ; trois vies d'hommes n'y suffiraient pas ; mais j'en sais assez de leur vie et de leurs habitudes, de leurs souhaits avortés ou accomplis, de leurs conversations et de leurs confidences, vraies ou apprêtées, de celles qu'ils n'ont pu retenir et qu'ils ont laissé surprendre, et de celles qu'ils ont habilement placées en apparence sur le bord de leurs lèvres, mais qui, dans la réalité, devaient leur rendre le même service que le chien d'Alcibiade.

Connaissez-vous Charles Nodier? Je gagerais qu'oui : vous l'avez rencontré cent fois sur les quais, feuilletant de vieux livres, dont il connaît le prix mieux que personne, des Elzevirs et des Plantin ; étudiant, avec une curieuse minutie, le millésime romain, la couleur du titre ; s'épanouissant, comme un enfant, à la sonorité du papier, aux vergeures distantes et profondes, aux nervures cordonnées et réelles, préférables, cent fois, pour la durée et la solidité, aux nervures postiches et menteuses de nos jours.

Vous l'avez coudoyé sur le boulevard, et, sans savoir pourquoi, vous avez remarqué sa figure anguleuse et grave, son pas rapide et aventureux, son œil vif et las,

sa démarche pensive et fantasque. Il est grand et vigoureux ; tous les portraits que j'ai vus de lui, depuis celui de Paulin Guérin, envoyé au salon de 1824, jusqu'à celui que Tony Johannot a placé dans le *Roi de Bohème*, ne donnent de lui qu'une idée très-incomplète.

Tout le monde a lu *Jean Sbogar*, *Thérèse Aubert*, *Adèle*, *le Peintre de Saltzbourg*, c'est partout et à tout propos, dans la description d'un paysage comme dans l'analyse d'une passion, dans la révélation d'un caractère, dans le récit d'une catastrophe, et dans la peinture d'un amour frais et jeune, le même style harmonieux et souple, diapré comme les ailes d'un papillon, nuancé de mille couleurs, délicat et parfumé, comme les fleurs du gazon aux premiers jours de mai ; sa parole ne ressemble à aucune autre parole, il la dévide, la festonne et la brode ; elle ne s'arrête jamais comme un cheval effrayé par un éclair, il la coupe volontairement, comme un ruban inépuisable, qui commence on ne sait où, à lui, au dedans de lui-même, dont il ne peut pas même prédire d'avance les couleurs variées, et qui ne finit que lorsque lui-même en tranche la trame, et qui, sans cela, se déroulerait à l'infini et incessamment.

Il a tout étudié, depuis l'entomologie jusqu'à la langue basque. Il peut causer de plein pied avec M. Latreille et M. Guillaume de Humboldt, ce que ni vous ni moi ne pourrions faire. Il sait les étymologies, les racines et les origines des langues, la paléographie, comme Heyne, Heinsius, ou M. Hase. Il sait l'histoire des Étienne, et des Alde, et des Manuce. C'est un savoir effrayant, et à tel point, qu'il ne sait pas lui-même le nombre des livres qu'il a faits. Ce qu'il a publié suffirait seul pour composer une bibliothèque.

Mais comme il a tracé son sillon dans tous les champs de l'intelligence, chacun le connaît par le côté qui le regarde. Aux érudits, il se recommande par son *Dictionnaire des onomatopées*, son *Examen critique des Dictionnaires de la langue française*, par son édition de *Philomèle*.

Les femmes et les gens du monde ne connaissent de lui que ses romans : le souvenir de *Smarra* a troublé plus d'une fois leur sommeil au retour du bal.

Et cependant son nom, répété de bouche en bouche, n'a pas aujourd'hui l'éclat qu'il devrait avoir. Il a touché à toutes les questions qui intéressent l'humanité ! De l'art, il en a fait à profusion. Il a donné des pages que Goëthe et Byron ne désavoueraient pas ; il a trouvé, dans la parole humaine, des secrets et des merveilles que Werther et Lara semblaient garder et défendre comme une autre toison d'or.

Aujourd'hui que sa vie s'avance, qu'il peut regarder en arrière, compter les jours qui ne sont plus, et revenir, par la pensée, sur un passé irrévocablement accompli, il se demande si le siècle est injuste, s'il n'a pas été compris, si l'envie s'est acharnée à ternir son nom. Tout récemment il disait, en parlant de Cyrano : « Je me connais en vieux livres aussi bien que Walter Scott, et j'ai tiré le pistolet aussi bien que lord Byron. » Et il conclut en déclarant, avec une mélancolique résignation, qu'une fatalité capricieuse préside à la répartition de la gloire.

Qu'est-ce donc qui lui a manqué pour vivre glorieux et révéré ? pour éveiller et nourrir une curiosité de tous les instans, pour attacher sur lui-même, sur ses œuvres et ses moindres pensées, l'attention de la France et de l'Europe ?

Le savoir et le talent ne lui ont pas manqué ; mais il a divisé sa puissance et son génie en autant de parcelles que Descartes propose de diviser une question dans les premières pages de sa méthode.

Si au lieu de découper sa vie avec une enfantine insouciance entre les insectes, les plantes, les voyages, les étymologies, les origines historiques, la bibliographie, les enthousiasmes de toutes sortes, il eût concentré sa pensée sur un ordre d'idées spécial et un, qui peut dire qu'il n'était pas capable d'*Ivanhoë* ou de *Don Juan ?*

Croyez-vous que si Napoléon, au lieu de s'en tenir à sa destinée, celle du plus grand capitaine des temps modernes, eût voulu rivaliser avec Laplace et Lagrange, croyez-vous que l'Europe retentirait de son nom comme elle fait aujourd'hui ? que son seul souvenir suffirait à troubler des populations inquiètes ? que chez les peuplades sauvages du Nouveau-Monde il serait adoré comme un dieu ? que les lettres de son nom seraient épelées à Canton ?

Malgré tout ce qu'on a dit de l'universalité de son génie, il est aujourd'hui reconnu qu'il n'a pas su prévoir le discrédit où David et Girodet sont aujourd'hui tombés. Il n'avait en architecture qu'un goût médiocre et mesquin ; ce qu'il savait de littérature, à en juger par le *Mémorial*, n'atteignait pas très-haut.

Mais il a suivi la voie où ses pieds savaient marcher, d'un pas ferme et assuré ! Ses yeux n'apercevaient qu'un point de l'horizon, il ne voyait au ciel qu'une étoile, il n'avait qu'un projet dans sa pensée ; il n'a voulu, toute sa vie, qu'une chose : la puissance ; de l'art, des passions, de la rêverie, du savoir, de la vérité en elle-même, il s'en est peu soucié. Il était en musique d'une ânerie ridicule, et Méhul l'a mystifié comme un enfant ; mais pour l'œil de son intelligence l'humanité tout entière n'était qu'une chose qu'il devait remuer. Il avait monstrueusement atrophié toutes les parties de son cerveau qui ne servaient pas à vouloir, et il a voulu toute sa vie.

Tous les jours qu'il a vécu n'ont été qu'une perpétuelle réalisation d'une pensée échappée à Schiller, à propos de Christophe Colomb : « Il est impossible que ce que le génie a voulu ne soit pas. »

Et ainsi, au lieu d'éparpiller sa puissance, de toucher à tout sans rien manier avec résolution et profondément, au lieu de partager sa parole, comme les sept pains merveilleux, à tous les domaines de la pensée, au lieu de colorer du reflet de son éloquence jusqu'aux moindres facettes, jusqu'aux détails les plus puérils, en apparence, du savoir humain, si Charles Nodier avait voulu réunir toutes ses forces dans une idée unique et constante, si, avec la chaleur de tête de Diderot, et l'imagination capricieuse et maladive d'Hoffmann, il avait pris parti entre l'encyclopédie et le violon de Cremone, il aurait eu la destinée retentissante et vaste qu'il méritait.

Et voilà pourquoi ceux qui le connaissent le trouvent si supérieur à toutes les œuvres qu'il a laissées; voilà pourquoi sa conversation déborde de si haut et de si loin tous les livres qu'il a faits et qu'il fera. C'est un conteur qui réalise les merveilles de la tente arabe. Quand une fois il commence un récit d'aventure ou de guerre, de sang ou d'alcôve, de voyage ou de prison, vous êtes à lui pour le temps qu'il lui plaira de vous garder; les heures s'en vont et on ne les entend pas. Selon la belle expression du poète épique, vous demeurez suspendu à ses lèvres. Il possède au plus haut degré une qualité merveilleuse, dont le conteur ne peut se passer, mais qui, dans la vie réelle, porte souvent plus de préjudice que de profit; il a passé en revue une profusion si incroyable de faits et d'idées, il a thésaurisé tant de souvenirs, qui se croisent comme la soie d'une broderie d'Orient, qui s'enfouissent mutuellement comme les couches géologiques de notre planète, qui se recouvrent comme les empâtemens d'une vieille peinture flamande; il a tant vu et tant su, il se rappelle tant, et de si lointaines choses, qu'il n'est plus capable que de la foi d'imagination. Don rare et précieux! difficile à conquérir, plus difficile à perdre. Il croit à ce qu'il dit, quand il l'a dit; mais dit-il ce qu'il croit? Il se défend à sa manière et de toutes ses forces de cette qualité si intimement épique. Il prouve, par d'irrésistibles argumens, la vérité littérale de son dire; et dix minutes après, il vous rejette dans le même doute, et plus profond encore.

Il ne trompe jamais, il est sincère et loyal dans le récit qu'il brode et qu'il cisèle comme un vase de la renaissance, avec toute l'adresse et toute l'exquise élégance de Benvenuto. Mais sa pensée en est aujourd'hui venue à ce point de satiété, que le faux et le vrai n'existent plus pour lui! La passion, la beauté, le merveilleux, le romanesque, voilà le monde qu'il s'est composé à son usage, où il concentre sa vie. Heureux ceux qui l'entendent conter!

Mais il lutte contre sa nature; comme il sent que sa vérité, autrefois vraie pour lui, se lézarde et s'émiette, tombe en ruines, en poussière, et va se disperser sous le souffle du vent, il veut s'en refaire une autre, personnelle, exclusive, incroyable à tous, à laquelle il croira. Comptez les derniers pas qu'il a faits dans cette nouvelle route. Il a démontré, avec une rare éloquence, que l'imprimerie a rétréci et ralenti le savoir, que l'instruction, loin de servir au bonheur de la race, a seulement ouvert les yeux des classes pauvres sur leur misère. Il a voulu réhabiliter Cyrano.

Jusqu'ici il n'avait vu qu'une face de la pensée humaine, les idées; il s'en est rassasié; ses yeux se sont usés à les voir dans toutes leurs combinaisons possibles, il n'en veut plus; il a tellement émoussé sa sensibilité intellectuelle, qu'il lui faut, pour vivre, pour nourrir sa parole, pour remplir ses journées, une série éclatante de paradoxes, qui vont à leur tour recevoir, comme une rosée fécondante, sa voix si pure et si mélodieuse. Vous avez lu *Clémentine*, vous lirez *Maxime Odin*.

Il possédait un magnifique camée, saillant, fin, délicat, d'une couleur fraîche et pure, ciselé avec une incomparable délicatesse; il pouvait le briser, il ne l'a pas voulu. Il s'est laissé aller à un caprice singulier. Le voilà qui se met à graver en creux, comme dans une agate saphirine, le camée qui jusqu'ici suffisait à son bonheur et à sa joie. La première figure, gracieuse et sévère, si imposante par ses lignes grecques, naïve comme la Pallas de Velletri, charnue et sensuelle comme la Vénus de Milo, a disparu, elle a volé en éclats : c'était la Vérité. Au-dessous de la place qu'elle occupait profondément, Charles Nodier a sculpté en creux un mascaron fantasque, admirable aussi, mais impossible à réaliser, dont le modèle n'existe nulle part : c'est le Paradoxe.



ANGELO RUFFO.

C'est un nom maudit, et qu'on ne prononce pas sans frémir depuis Vérone jusqu'à Florence, celui d'un homme devenu bandit après avoir tué son oncle, bailli (car il y a encore des baillis en Italie) d'un petit village de la Lombardie, que les voyageurs qui se rendent à Venise peuvent visiter au pied du Monte-Bolca. Ils n'y perdront pas leur peine, car, outre qu'on leur racontera l'histoire d'Angelo Ruffo, ils pourront y admirer, dans la seule auberge malpropre où ils aient la faculté de s'arrêter, un des plus beaux monumens de l'architecture moderne. C'est un palais à colonnes, pavé de marbre, dont les plafonds sont peints et ornés de fresques noircies, mais très-belles, et qu'on ne pourrait malheureusement pas enlever sans les détruire. Dans cette immense auberge s'agite et pullule, presque nuit et jour, une foule ignoble de mendians, dont les sept huitièmes au moins exercent la noble profession de filous, profession peu lucrative, tant le pays est pauvre et tant ceux qui voudraient le piller sont poltrons.

L'oncle d'Angelo Ruffo, dont on voit là le tombeau orné d'une épitaphe ronflante, était, comme je l'ai dit, le bailli du lieu en 18.. C'était un homme avare et respecté, renommé pour la rigidité de ses mœurs et les beaux principes de probité qu'il avait sans cesse à la bouche.

On l'aimait dans le village comme on aime toute autorité qui se montre avide, tracassière et hautaine.

M. le bailli était tout fier de cet amour.



Il ne faisait pas d'aumônes dans le village: aussi ne passait-il pas pour riche; on disait seulement que le bien qu'il gérait pour le compte de son neveu Angelo, dont il était le tuteur, aurait dû le rendre moins parcimonieux pour l'éducation de cet enfant, mauvais propos dont le noble bailli était victime, et dont la suite va suffisamment le justifier.

Lorsque Angelo eut dix-huit ans, c'était un beau jeune homme, grand, noir, aux yeux bleus, bien découplé, bien ardent; les jeunes filles du moins pensaient cela, et bien d'autres choses encore, et soupiraient. Le bailli soupirait aussi, mais pour un autre motif. Quand son neveu eut atteint l'âge de tirer à la milice, il avait dit publiquement : « J'espère qu'Angelo sera soldat, et que le pays en sera débarrassé. » Ce qui faisait que plus d'une jeune fille attendait le jour du tirage avec inquiétude. Angelo eut du bonheur : il amena le nº 1 ; et comme c'était le bailli qui, en sa qualité de premier magistrat de l'endroit, organisait et dépouillait les bulletins, on ne manqua pas de dire qu'il avait arrangé les choses de manière à ce que son neveu partît. Pure calomnie !

Voilà donc Angelo au régiment. Indiscipliné, querelleur, quelque peu libertin, manquant souvent à l'appel pour courir on ne sait où, se prélassant comme un major, lui qui n'était qu'un soldat. C'était intolérable. On l'envoya réfléchir, sur la nécessité de la subordination, dans un bataillon de discipline. Cette punition lui causa une impression profonde. Il changea de conduite et fut rappelé au régiment; il y devint en peu de temps caporal, puis sergent.

Cinq ans se passèrent ainsi, Angelo pensant quelquefois au pays et au petit bien dont son oncle était le gérant pour lui.

Un beau jour son colonel lui dit : « Ruffo, votre temps est fini; mais vous ne nous quitterez pas, j'espère.

— Mon colonel, j'ai besoin de revoir le Monte-Bolca.

— Bah! qu'y feriez-vous? Ici on vous aime, on vous estime; vous finirez par devenir sergent-major : sergent-major! songez donc. »

Angelo branlait la tête, comme quelqu'un qui dirait non.

— Eh! qu'iriez-vous faire dans votre village? ajouta son colonel, travailler à la terre...

— Mon colonel, j'ai du bien.

— Du bien! votre oncle m'écrit qu'il a fait les plus grands sacrifices pour votre éducation, qu'il est hors d'état de vous rien donner; et comme vous êtes détesté là-bas, ajoute-t-il, personne ne voudra vous voir ni vous donner d'ouvrage.

Angelo sourit, et n'en insista pas moins pour avoir son congé. On le lui donna; il partit.

En chemin, il faisait les plus beaux projets du monde : se rappelant la petite ferme de son oncle qui n'était pas à son oncle, les bois, la montagne d'où l'on voyait couler la Brenta, et il sautait en se frottant les mains, se promettant bien de donner grand gala aux amis qu'il allait retrouver, et d'aller faire le beau, l'hiver prochain, au carnaval à Bergame.

Il arriva ainsi, ivre de joie, à la porte du bailli.

Pauvre, pauvre Angelo !

« C'est vous, monsieur le mauvais sujet, dit le bailli, dont le front se rembrunit à cet aspect.

— J'ai bien changé, mon cher oncle ; présentement je suis doux comme un agneau, et docile et rangé..... Voyez plutôt. » Et il déroulait fièrement les bons certificats que son colonel lui avait donnés.

Cette vue ne servit qu'à allumer la colère du bailli, qui, d'un coup de sa canne, fit voler au loin le papier qu'Angelo lui présentait.

Le jeune homme devint écarlate ; mais, se mordant les lèvres, il se contint.

« Du moment que les écritures ne vous reviennent pas, n'en parlons plus, et il resserra soigneusement dans son gilet le papier qu'il avait ramassé.

— Mais enfin que venez-vous faire ici? demanda le bailli, prenant précipitamment une prise de tabac et frappant avec impatience du revers de la main gauche dans la paume de la droite..... Que voulez-vous? Vous n'avez rien; vous n'avez plus rien ici. Tout ce qui vous revenait, vous l'avez eu, et au-delà. »

Angelo, stupéfait, se croisa les bras, s'appuya contre le mur et regarda, sans proférer une syllabe, son oncle, qui continuait, mêlant force injures à ses paroles, et qui, tout haletant, finit par lui dire : « Dieu merci, mes comptes sont en règle; on verra ce que m'a coûté votre éducation....

— Elle est belle, mon éducation, murmura Angelo, dont l'indignation s'allumait, moins de se voir disputer son bien que de s'entendre dire les injures qui se pressaient, nombreuses et variées, dans la bouche du bailli : elle est belle mon éducation !

— Est-ce ma faute si vous n'en avez pas mieux profité, débauché que vous êtes? Croyez-moi, retournez à votre régiment; là, du moins, vous ne mourrez pas de faim.

— Parbleu ! mon oncle, vous badinez, je pense, dit Angelo tout-à-fait en colère.

— Un bailli ne badine jamais en affaires; retournez-y, ou...

— Ou?

— Ou je te fais mettre en prison comme fainéant, vagabond, vaurien, mange-tout... »

Ici Angelo eut un accès de gaieté vraiment délirante; il éclata en rires et en bouffonneries, dont les éclats avaient quelque chose d'aigre et de terrible; son oncle en eût été très-certainement effrayé, si la fureur ne l'eût en ce moment aveuglé.

Je ne sais quel incident grotesque, peut-être une attitude singulière du vieux bailli, rendit cette gaieté d'Angelo plus expansive encore et moins effrayante, si bien qu'il y eut un moment où un spectateur eût pu croire que cette scène finirait comme finissent la plupart des scènes, par un rapprochement; qui sait? Angelo était peut-être au moment d'en passer par où son oncle voudrait, pourvu toutefois qu'il n'exigeât pas son retour au régiment; mais voilà qu'un malheureux mot, le mot de *voyons vos comptes,* jeté sans doute par Satan en personne au milieu de ce débat, qui devenait tout modéré, voilà que ce mot a rallumé soudain la tempête presque apaisée.

« Mes comptes ! Tu demandes des comptes : tu en auras ; » et s'approchant d'un débris de bureau, le bailli tira d'un carton, presque aussi noir que le rabat de son manteau, un papier long, étroit, et traversé par une infinité de raies rouges et vertes, qui encadraient des chiffres rangés avec un ordre et une symétrie vraiment méritoires ; puis, plaçant d'une main mal assurée ses lunettes sur son nez gonflé par la rage, le vieillard s'asseyant, fit signe à son neveu d'approcher.

Angelo venait de recouvrer tout son sang-froid ; il s'approcha froidement.

Le vieillard commença ; mais, s'interrompant tout-à-coup, et portant le papier au visage de son neveu : « Insolent, lis toi-même !

Le jeune homme devint pâle comme la mort. « Mon oncle ! cria-t-il d'une voix terrible ; et portant la main à sa ceinture, il se redressait de toute sa hauteur ; mon oncle ! » et il hochait la tête d'une manière significative.

Il y avait déjà du meurtre dans son mouvement, dans sa voix, dans son geste, dans sa pensée peut-être.

« Tu me menaces, dit le bailli ; tiens... »

Angelo vit l'intention, reçut le coup, s'arma de son stylet et en frappa le vieillard. Tout cela fut l'affaire d'un clin d'œil.

On relevait le bailli mort qu'Angelo était déjà bien loin.

Ce jour-là il fit quinze lieues au moins, courant avec fureur à travers les montagnes, les blés, les forêts, traversant les ruisseaux à la nage, fuyant non comme un bandit qu'on traque, mais comme un homme bien malheureux, qui vient de commettre un crime, et qui sait qu'on flétrira le crime sans juger l'action.

Il y avait aussi du remords dans son esprit, car il avait tué un vieillard sans défense, son oncle le bailli ! A ce souvenir, il fut tenté de s'agenouiller, et déjà il cherchait des yeux une madone sur la route ; quand il se rappela l'injure qu'il avait reçue, il se raidit, et, plus furieux que jamais, poursuivit son chemin.

La nuit était venue ; Angelo, dévoré par la fièvre, la fatigue et le besoin, frappait à une cabane presque per-

due au milieu d'une immense bruyère : une pauvre femme et son enfant le reçurent.



C'est là qu'il passa la nuit, une nuit affreuse, une de ces nuits où les ténèbres pèsent de tout leur poids. L'infortuné s'engourdit un moment dans un sommeil lourd et fiévreux, et ce moment lui suffit pour voir en rêve toute sa destinée ; destinée sanglante et hideuse ! destinée de meurtre et de gibet !

A son réveil, son parti était pris.

Traqué dès lors par tous les gendarmes du pays, il les attendait la crosse haute dans les chemins creux ; il en tua quelques-uns, seul moyen de se faire respecter des autres.

Il revint toujours vers son village ; les environs où l'attachaient une main mystérieuse, un ordre invincible, furent le théâtre de ses expéditions, assez innocentes du reste. Il ne tuait pas, il ne dévastait pas, il ne volait même pas ; car est-ce voler que demander le plus honnêtement du monde, à un riche passant, un quart d'écu pour acheter du pain, de la poudre et du plomb ; encore ne le faisait-il que quand sa provision était épuisée.

Honnête et brave bandit, qui aimait les arts, les artistes, et qui les protégeait.

Souvent il indiqua aux voyageurs les beautés antiques des environs. « Allez voir, leur disait-il, allez voir le beau palais de mon village ; Michel-Ange l'a bâti (on le croit dans le pays) ; Cagliari et Pérugin l'ont orné. Ce palais, c'était l'auberge attenant à la maison du bailli.

On dit que, lors d'un de ses derniers voyages en France, Canova, retournant à Venise par Vicence, fut arrêté par des bandits, et délivré par un inconnu dans les environs de cette dernière ville. Ces brigands ont depuis désigné Angelo Ruffo comme l'auteur de cette délivrance, qui leur coûta cher.

Sept ans se passèrent ainsi. Vie misérable ! vie admirable, si on ne la juge pas comme le commun des hommes. Et sa fin ! plus admirable encore : c'est une page, et la page la plus étonnante de l'histoire de Charles XII.

Angelo ne couchait jamais à la belle étoile, de peur de tomber aux mains de ceux que le peuple de Paris, dans son langage trivialement pittoresque, appelle *les hussards de la guillotine ;* il avait coutume d'entrer à la nuit dans un village, et de choisir pour son sommeil une maison commode : c'était d'ordinaire au presbytère qu'il allait. Par précaution, il se faisait donner les clefs de toutes les portes ; et pour plus de sûreté, son chien, barbet noir, usé, mais sentant l'ennemi à un quart de lieue, ne le quittait pas. Il arriva qu'un curé, mieux avisé que les autres, détourna par supercherie une clef du trousseau général remis à Angelo. La gendarmerie, avertie dans la nuit, cerna les environs. Prévenu à temps par son chien, Angelo s'évada de la maison ; mais il ne put sortir du village : il se réfugia dans l'église, où il se barricada. Au moyen d'une fusillade, qu'il nourrit toute la journée, il tint tête à une cinquantaine de gendarmes, refusant, par une pudeur de héros, de remettre ses armes à ceux qui devaient le mener au gibet : une compagnie de grenadiers autrichiens décida sa soumission. Alors il arbora un drapeau blanc au haut du clocher, descendit, brisa la crosse de son fusil, et s'avançant vers l'officier étonné : « Prenez mon chien, lui dit-il, et ayez-en soin, monsieur, vous en serez content. » Disant cela, Angelo essuyait une larme : son chien était son seul ami.

Il attendit son jugement pendant neuf mois, écouta son arrêt avec beaucoup d'attention et de sang-froid, et subit la mort sans faiblesse ni fanfaronnade.

Quelques jours avant son exécution, une femme avait voulu le voir et l'avait vu dans sa prison. Était-ce une femme qu'il avait aimée, ou bien avait-il sauvé cette femme, ou cette Vénitienne, car c'en était une, avait-elle désiré le voir sur le bruit de son nom et de ses exploits ?... On n'en sait rien.

Elle vit encore ; et depuis Vérone jusqu'à Venise, c'est la seule ame peut-être par qui le souvenir d'Angelo Ruffo ne soit pas maudit.

P. B.



Revue Dramatique.

—

THÉATRE FRANÇAIS.

La Famille de Lusigny, Drame en trois actes,

PAR MM. FRÉDÉRIC SOULIÉ ET ADOLPHE BOSSANGE.

On prétend que M. Lacretelle aîné a fait un roman d'où l'idée de cette pièce a été tirée. Il faut alors savoir gré aux auteurs de leur trouvaille comme d'une invention qui leur serait propre. Le vol ici est une action fort méritoire, et c'est en vérité un petit diamant que MM. Soulié et Bossange ont tiré du fumier littéraire de feu Lacretelle.

Disons d'abord un mot de l'avant-scène.

Malherbe est le fils naturel de la marquise de Lusigny, laquelle grande dame l'a eu, son mari vivant, d'un chevalier d'Estor tué dans le siècle dernier à je ne sais plus quelle bataille. Le duc d'Harancourt, frère de la marquise, homme qui entend comme il faut l'honneur de sa famille, et capable de tout pour le conserver intact, a envoyé Malherbe aux Enfans-Trouvés; mais par une maladresse, déplorable dans une si belle ame, il n'a pas songé à retirer des mains d'un médecin son complice, les preuves de cet expédient qu'il a trouvé très-naturel et qui est tout bonnement un crime. Quand la pièce commence, Malherbe a vingt-cinq ans ou à peu près, sa réputation de poète commence, il a une carrière, un état, et dans la société un rang déjà assez beau pour le faire accueillir dans le grand monde. Il est reçu entre autres chez Mme de Lusigny, qui éprouve pour lui une affection dont elle ne se rend pas très-bien compte.

Au premier acte, nous voyons défiler toute la famille Artaud, famille qui a adopté Malherbe, et après les père, mère, fils et frères, Courville, jeune conseiller au parlement, qui épouse mademoiselle Artaud, et un certain Pontigny, espèce d'imbécille qui se croit un grand génie parce qu'il a montré l'orthographe à Malherbe. Le pauvre orphelin, à qui les bons parens voudraient faire accepter une partie de leurs biens, ne consent à en recevoir que le nom, nom qu'il voudrait donner à une jeune veuve, madame de Lussan dont il est amoureux, et qui le paie de retour. Ces scènes préparatoires, peu nécessaires à l'action principale, et qui ont le défaut de ne pas l'indiquer avec assez de précision, pourraient être abrégées. Sans l'intérêt que jette au milieu de cette froideur l'arrivée subite d'un inconnu, frère du médecin complice du duc, et qui vient proposer à Malherbe de lui vendre le secret de sa naissance, ces scènes seraient peu supportables.

C'est avec le second acte que commence réellement la pièce. Malherbe sait qu'il est fils de madame de Lusigny; et le duc d'Harancourt, chez qui nous sommes, vient d'apprendre que le secret n'en est plus un pour sa victime. Il est obligé de tout découvrir à sa sœur. Dès ce moment, la situation est complétement indiquée, et les auteurs vont la développer jusqu'à la fin avec beaucoup d'énergie et une rare intelligence des effets de la scène. Malherbe, en retrouvant sa mère, va-t-il rentrer en possession de ses biens et du nom que la loi lui reconnaît? Voilà tout à la fois le nœud et la péripétie. Le caractère généreux et passionné du jeune homme, aux prises avec l'orgueil et l'insensibilité du duc; une indication finement jetée, celle du jeune conseiller luttant pour son ami contre les exigences du duc, et qui marque bien le moment où, dans le siècle dernier, la vanité nobiliaire commença à plier sous l'audace du parlement; par-dessus tout les irrésolutions déchirantes, la tendresse combattue et toujours triomphante de cette mère qui retrouve son fils, dont elle a payé la naissance par tant de larmes, cela joint à une action, dramatique parce qu'elle est vraie, et vraie parce qu'elle naît sans effort du choc régulier de ces caractères et de ces intérêts différens, tels sont les mérites qui ont décidé le succès de l'ouvrage. Le dénoûment est heureux; l'intérêt, habilement ménagé, monte au plus haut point lorsque cette mère, qui, l'instant d'avant vient de demander à son fils de sacrifier son amour pour ne point la déshonorer par un éclat, témoin à son tour des intrigues du duc, dont elle va devenir une seconde fois la victime, se lève pour le défendre et menace d'aller, pour le sauver, déclarer aux tribunaux sa faute et le crime de sa famille.

La pièce est plutôt remarquable sous le rapport de l'exécution que comme invention; chaque scène, prise isolément, est plus habilement faite que le drame dans son ensemble. Il y a aussi plus d'art dramatique dans la donnée que de nouveauté dans la pensée qui en est la base; mais comme les auteurs ont su masquer ces imperfections, dont on ne s'aperçoit qu'assez tard, par des détails on ne peut mieux mis à leur place dans le drame, la critique doit déposer sa férule, et attendre MM. Soulié et Bossange à un autre ouvrage, où une pensée plus fraîche et plus féconde n'aura peut-être pas le rare privilége de leur assurer un succès aussi brillant que celui-ci.

THÉATRE DE L'ODÉON.

CHARLES VII CHEZ SES GRANDS VASSAUX,

Tragédie en cinq actes,

PAR M. ALEXANDRE DUMAS.

D'après le titre de l'ouvrage on devait s'attendre à de grands développemens historiques : l'imagination rêvait ces temps de troubles et de désordre, où l'Anglais, grâce au secours qu'il trouvait chez les grands feudataires de la couronne, envahissait notre pays, nous imposait son Henri VI, et régnait sous le nom du duc de Bedford, tandis que Charles VII dormait dans les bras d'Agnès Sorel. M. Alexandre Dumas a envisagé son sujet d'une autre manière : Charles VII n'est qu'un titre, un accessoire : on voit bien le roi, réveillé par sa maîtresse, rassembler ce qu'il lui reste de serviteurs

fidèles, et marcher à la conquête de son royaume; mais c'est un éclair, un feu passager : la pièce c'est le comte de Savoisy, seigneur Bourguignon, qui veut répudier sa femme Bérengère, parce qu'elle est stérile : le pape casse les nœuds que l'Église avait consacrés : la nouvelle épouse arrive, la chambre nuptiale est ouverte, les fêtes commencent; mais Bérengère outragée, se servira, pour sa vengeance, de l'amour qu'elle a su inspirer à l'africain Yaqoub, son esclave; elle commande, et le comte tombe sous les coups du mécréant; mais avec la vengeance arrivent les remords, et quand l'esclave croit jouir enfin dans les bras de sa maîtresse des délices de l'amour, il ne trouve qu'un cadavre : Bérengère s'est empoisonnée. Ne demandez point de la raison dans cet ouvrage, c'est de l'extravagance d'un bout à l'autre, mais de l'extravagance poétique, de l'extravagance d'amour : la fièvre vous saisit au lever du rideau, et quand la pièce finit, la fièvre dure encore : si vous voulez savoir ce que c'est que l'amour, écoutez Yaqoub; si vous voulez que les accens de la jalousie bruissent à votre oreille, écoutez Bérengère ; si vous êtes sensible aux accens de l'honneur, à la voix mâle et franche d'un prince qui se réveille, qui saisit une épée, qui crie à son peuple : *Vous voulez la guerre! eh bien, la guerre!* allez entendre Charles VII. Des applaudissemens frénétiques et presque toujours mérités ont constamment accompagné la représentation de cette œuvre remarquable; c'est un succès qui place M. Dumas encore plus haut dans l'opinion publique, et cependant *Henri III*, *Christine de Suède* et *Antony* sont des antécédens qui pouvaient sembler difficiles à surpasser. Nous nous proposons de revenir sur cet ouvrage; en attendant, nous donnons avec plaisir à nos lecteurs quelques fragmens des scènes qui ont produit le plus grand effet.

YAQOUB, *seul et rêvant.*

Pourquoi
Toute une longue nuit a-t-elle, ainsi que moi,
Veillé sans qu'un instant se fermât sa paupière?
Je croyais que moi seul je veillais sur la pierre.
Je l'ai vue un instant, ses pleurs coulaient... Ses pleurs!
Tout mon sang, Mahomet, pour toutes ses douleurs!...
A d'autres comme à moi la vie est donc fatale....
D'autres souffrent!...

BÉRENGÈRE, *soulevant la tapisserie et s'assurant q' Yaqoub est seul.*

Yaqoub!

YAQOUB, *tressaillant et levant la tête.*

Oh! que vous êtes pâle!

BÉRENGÈRE.

Ce n'est rien, j'ai souffert.

YAQOUB.

Vous, souffrir!

BÉRENGÈRE.

Pourquoi pas?
Chacun porte sa part des douleurs d'ici bas.

YAQOUB.

Vous n'avez point dormi?

BÉRENGÈRE.

Non; mais vous, comme une ombre,
Je vous ai vu debout, quoique la nuit fût sombre;
Je vous ai reconnu : qu'est-ce que vous faisiez?

YAQOUB.

Ce qu'hier je faisais? — Mais hier vous dormiez
Et ne m'avez pas vu. — Combien de fois, Madame,
Comme un cerf aux abois et qui pleure et qui brame,
N'ai-je pas cependant passé mes longues nuits
Au même endroit avec des sanglots et des cris,
Suivant sur vos vitraux une ombre passagère,
Et frappant ma poitrine en disant : « Bérengère!... »

BÉRENGÈRE.

Et pourquoi, dans vos pleurs et dans votre abandon,
Chercher des yeux mon ombre et prononcer mon nom?

YAQOUB.

Pouquoi le matelot, dans une nuit, sans voile,
Fixe-t-il ses regards sur une seule étoile?
Pourquoi prononce-t-il entre ses dents, froissé,
Un nom qu'il a déjà mille fois prononcé?...
C'est que sans espoir même il est doux de se plaindre,
C'est qu'il sait bien qu'aux cieux son bras ne peut atteindre;
Mais que si bas qu'il est, sur cette étoile d'or,
Il peut du moins mourir les yeux fixés encor.

BÉRENGÈRE.

Oui, je comprends, Yaqoub, dans le fond de votre ame,
A tous les yeux cachée il existe une flamme.
Sans doute aux bords du Nil, pendant vos premiers jours,
Une voix vous promit d'éternelles amours;
Et vous dans votre cœur, comme en un sanctuaire,
Enfermant les accens de cette voix si chère,
Vous les avez gardés, et dans l'ombre, sans bruits,
C'est elle qui vous vient parler toutes les nuits;
Et sans doute ma voix, à la sienne étrangère,
Lui ressemble pourtant.

YAQOUB.

C'est cela, Bérangère!
(*Amèrement*).
Vous avez deviné.

BÉRENGÈRE.

Mais vous, à votre tour,
Yaqoub, vous avez dû lui promettre en retour....

YAQOUB.

Moi, je n'ai rien promis....

(*Regardant fixement Bérangère*).

Mais je pourrais promettre
Ce qu'on demanderait avec sa voix.

BÉRENGÈRE.

Peut-être
Qu'on demanderait trop, et qu'alors....

YAQOUB.

Écoutez,
Si cette voix disait : ou restez ou partez,
Soyez triste ou joyeux, frappez ou faites grace,
Soit que sa voix me prie ou qu'elle me menace,
Tous ses ordres seront aussi bien observés
Qu'un seul le fut hier, quand elle a dit : « Vivez!.... »

BÉRENGÈRE.

Et qu'exigeriez-vous pour tant d'obéissance?

YAQOUB.

Qu'exiger de celui qui vous tient en puissance?
Je n'exigerais rien, j'attendrais à genoux
Qu'elle me dît : « C'est bien. Maintenant, levez-vous. »

BÉRENGÈRE.

Si plus juste pourtant, de sa foi qu'elle engage,
A son tour en vos mains elle laissait un gage?...

YAQOUB.

A moi, vous avez dit un gage de sa foi?
Oh! vous raillez, madame, ayez pitié de moi!

BÉRENGÈRE, *laissant tomber son gant.*

Ramassez-moi ce gant.

(*Pendant qu'Yaqoub est baissé, Bérangère laisse tomber la tapisserie et ferme la porte de son appartement. Au même instant, le roi et Agnès paraissent sur la porte opposée*).

YAQOUB, *se relevant.*

Le voici.

(*Regardant et cherchant en vain Bérengère*).

Ciel et terre!
Disparue!... à l'instant elle était... Bérengère!...
Bérengère!... ce gant entre mes mains laissé...
(*Il le baise avec transport. Il aperçoit le roi et Agnès*).
Elle a craint qu'on la vît : voilà tout. Insensé!

. . . .
. . . .

LE COMTE.

Sire, réveillez-vous!...

AGNÈS.

Ah!...

LE ROI.

Qui donc entre ici sans mon ordre!.... Mon hôte,
Est-ce vous?... Les valets en ce château font faute,
Que sans être annoncé l'on entre près du roi.

LE COMTE.

Sire, écoutez ce bruit, car il vient comme moi,
(*On entend le canon.*)
Sans que votre pouvoir l'intimide, vous dire,
Comme je vous ai dit, moi : « Réveillez-vous, sire! »

LE ROI.

N'est-ce donc pas le bruit de la foudre?

LE COMTE.

Non!

LE ROI.

Non?...

LE COMTE.

Écoutez-donc, sire!

LE ROI.

Ah!...

LE COMTE.

C'est la voix du canon!

LE ROI.

Et bien?...

LE COMTE.

Et bien! Je dis que cette voix qui parle
Doit trouver un écho dans le cœur du roi Charle;
Que d'un profond sommeil il a dormi long-temps,
Et que s'il veut enfin s'éveiller, il est temps.

LE ROI.

Comte!...

LE COMTE.

Je dis aussi que chaque homme qui tombe,
Avant de se coucher tout sanglant dans la tombe,
Dit, jetant un dernier regard autour de soi :
« Lorsque je meurs pour lui, mais où donc est le roi? »
Vos aïeux nous ont fait prendre cette habitude
De voir briller leur casque où l'affaire était rude;
Et peu de coups tombaient d'épée ou de poignard
Dont leur écu royal ne reçût bonne part...
Sire, c'est pour un peuple une dure agonie,
De penser en mourant que son roi le renie...
Car il peut, se croyant dégagé de sa foi,



Lui prendre envie aussi de renier son roi...
Qui peut comme un faisceau, dans ces temps d'anarchie,
Rallier à l'entour de notre monarchie
Tant de puissans seigneurs l'un de l'autre jaloux,
Si ce n'est notre roi, premier seigneur de tous?...
Chacun ne peut-il pas penser que Dieu pardonne
D'abandonner le roi quand le roi s'abandonne?

LE ROI.

Comte, vous oubliez...

LE COMTE.

Sire, je dis encor
Que c'est mal calculer, qu'épuiser un trésor
Dont la sueur du peuple a trempé chaque pièce
En grelots de faucons, en joyaux de maîtresse;
Que c'est un luxe vain qu'il vaut mieux étouffer,
Quand on n'a pas trop d'or pour acheter du fer...
Sous chacun de ses rois, si j'ai bonne mémoire,
Le vieil état français croissait en territoire;
Au patrimoine ancien que se léguaient ses rois
Ils ajoutaient encor. Philippe de Valois
Après le Dauphiné conquérait la Champagne;
Philippe-Auguste au loin rejetant la Bretagne,
Prenait la Normandie et le Maine et l'Anjou:
Avec les clefs de Tours il ouvrait le Poitou;
Par un traité, Louis-Neuf ajoutait à la France
Le Languedoc... Vous-même aviez sur la Provence
Des droits, comme beau-fils de Louis-d'Anjou.

LE ROI.

Pardieu!
Si je m'en souviens bien à mon tour, c'est de Dieu
Que je tiens cet état de France, seigneur comte:
Ce n'est donc qu'à Dieu seul que j'en dois rendre compte;
Et s'il me plaît d'en faire un entier abandon,
Nul ne me jugera que Dieu.

LE COMTE.

Je disais donc
Que de la France, ainsi que l'on faite ses princes,
Il ne vous reste plus, sire, que trois provinces.
L'Anglais, victorieux, à grands pas envahit;
Jean-Six, son allié, vous leurre et vous trahit;
Philippe de Bourgogne à belles dents dévore
Vos comtés d'Armagnac, de Foix et de Bigorre.....
Sire, à l'entour de vous ne les voyez-vous pas,
Pour vous envelopper, s'avancer à grands pas?
Dans un réseau vivant vos troupes enfermées
Ne peuvent soutenir le choc de trois armées.
En vain Poton, Xaintraille, et Narbonne et Dunois
Frappent sans se lasser, comme dans un tournois:
Attaquant sans projets, reculant sans ensemble,
Un jour disperse ceux qu'à peine un mois rassemble;
Ils ont le bras qui frappe et le cœur qui résout,
Mais il manque le chef, ame et centre de tout.....
Sire, sur votre nom ce serait une honte
Que de tarder encor à les rejoindre!...

LE ROI.

Comte,
Notre forêt d'Auxerre est-elle prise?

LE COMTE.

Non.

LE ROI.

Nous allons y chasser; prépare ton faucon....
Venez, Agnès. (*Il sort.*)

LE COMTE, *arrêtant Agnès.*

Non, non; vous resterez, madame,
Car je veux vous parler à votre tour.... O femme,
Vous êtes belle! Oh! oui, belle; et de votre œil noir
Sur votre faible amant je comprends le pouvoir;
Votre voix est d'une ange ou d'une enchanteresse,
Et je comprends encore qu'elle ordonne en maîtresse....
Eh bien! sur mon honneur! pour vous il vaudrait mieux
Qu'un fer rouge eût éteint votre voix et vos yeux.

AGNÈS.

Oh! que me dites-vous!....

LE COMTE.

Car c'est à leur puissance
Que doivent les Français les malheurs de la France;
Et Charles, l'insensé, se soumet à leur loi
Comme à celle de Dieu!... La maîtresse d'un roi,
De la sphère élevée où son pouvoir la range,
Peut devenir d'un peuple ou le démon ou l'ange;
Vous pouviez de la France être l'ange; mais non,
Vous avez préféré devenir son démon!

. . . .

. . . .

Nouvelles.

— Grande soirée demain aux Italiens. C'est, comme on sait, au bénéfice de madame Pasta. On donnera *la Prova d'un Opéra séria*, précédé de la première représentation de *la Somnanbula*, de Bellini, dans laquelle on entendra la bénéficiaire et Rubini.

— Sous le titre d'*Album des Pyrénées*, madame Sarrasin de Belmont publie une suite de dessins litographiés sur les nombreuses études peintes qu'elle a rapportées des Pyrénées. Deux livraisons de cet *Album* ont déjà paru chez Engelmann, et chez l'auteur, rue Saint-Germain-des-Prés, n. 11. L'une contient *la vallée d'Ossan*, l'autre *la vallée d'Argelès*.

Beaux-Arts.

—

SUR LE MONUMENT DE JUILLET.

On se rappelle que le 14 juillet dernier M. d'Argout promit d'ouvrir un concours pour le monument destiné à conserver les souvenirs des glorieuses journées de 1830. Le monument postiche de bois et de carton, orné des grisailles de M. Gosse, digne tout au plus de rire ou de pitié, n'était qu'un chef-d'œuvre provisoire, un programme incomplet et hâté de l'édifice qu'on doit élever sur la place de la Bastille. Depuis ce temps que sont devenues les promesses du ministre? Quand s'ouvrira le concours? À quelles conditions s'ouvrira-t-il? Sera-t-il public, ou jugé à huis clos? S'arrangera-t-on en ménage, sous le manteau de la cheminée, en famille et de bonne amitié avant de l'ouvrir? Tiendra-t-on la même et honteuse conduite que pour la médaille de juillet? Se prépare-t-on à déclarer nul le concours, pour adjuger le travail à un homme approuvé d'avance dans les bureaux?

Qu'on y songe bien, et qu'on pèse les paroles de Volney, en leur donnant le sens profond et sérieux qu'elles renferment! Changer de l'or en pierre, troquer contre du bronze et du marbre quelques millions, c'est chose plus délicate, un engagement de responsabilité bien autrement dangereux que la commande d'un tableau ou d'une statue.

Et puis, je vous le demande, quel moyen un jeune architecte a-t-il de se faire connaître, si ce n'est dans les concours publics? Les curieux et les oisifs ne jugeront son talent que sur une œuvre achevée, mais les hommes de savoir et de conscience pourront sur un projet le juger digne d'élever un monument.

Un monument, oublie-t-on ce que c'est? C'est l'éloge ou la honte d'une génération, un éloge qui se perpétue pendant plusieurs siècles, une honte ineffaçable et que la rouille du temps respecte et laisse debout pour souiller le nom qui lui a permis d'exister.

On brûle une toile, et tout est dit. Les mauvaises peintures se pardonnent, on en peut faire des parapluies pour les halles! Avec des statues ignobles on peut faire des mortiers, des cuvettes ou des marches d'escalier! Mais un monument qui témoigne à la postérité de l'impéritie et de la négligence de nos modernes Périclès, c'est chose grave à coup sûr!

Que M. d'Argout veuille bien prendre en considération nos humbles remontrances, et qu'il se hâte de dissiper les doutes qui nous obsèdent. Nous ne voulons pas mettre en question sa loyauté; mais ceci est aussi bien une affaire d'*honnête homme* que le vote des *cinq millions*.

Littérature.

—

PORTRAITS ET CARACTÈRES CONTEMPORAINS.

II.

Alfred de Vigny.

J'ai vu deux portraits d'Alfred de Vigny, qui le présentent sous deux aspects différens, le médaillon de David et le portrait lithographié d'Achille Devéria. Le sculpteur, obligé de s'en tenir aux ressources du profil, a cherché à tirer parti d'une singularité de la figure, la courte distance qui sépare les ailes du nez de la commissure des lèvres; en étudiant finement cet accident physionomique, il a rendu assez fidèlement le caractère général de la tête, qui donne l'idée d'un cygne; mais le masque est un peu maigre.

Achille Devéria s'est attaché surtout à traduire sur la pierre la bonhomie mêlée de finesse et d'ironie qui règne dans toute la figure du poète. Il est possible avec ces deux portraits d'en composer un complet, ou du moins avec ces deux élémens on aurait peu de chose à regretter.

C'est d'ailleurs une tête qui ne ressemble à aucune autre; des traits qui ne respirent que la pensée, des yeux qui ne réfléchissent que les idées qui jouent et se croisent au dedans; un calme pur et profond, une paix sereine, un singulier détachement des désirs vulgaires, une indulgence sans bornes pour les faiblesses auxquelles il aurait peine à descendre; et parfois un de ces regards qui oublient le monde qui les entoure, qui s'en retournent au cerveau pour converser avec des souvenirs. Sa démarche est lente et mesurée, élégante et simple. Bien qu'il aille le plus souvent tête levée, on voit qu'il rêve et qu'il suit le cours de ses visions intérieures, au milieu d'une rue, aussi à l'aise que dans une avenue de forêt ou sur le bord d'un fleuve. La première fois que vous le rencontrerez, vous le reconnaîtrez.

Tout le monde a lu *Cinq-Mars*. C'est un livre d'un mérite singulier, aussi beau qu'*Ivanhoé*, aussi spirituel que *Gil Blas*, écrit d'un style élégant et serré, plein d'images poétiques et hautes, et semé à propos de phrases flot-

tantes et inachevées, qui commencent avec des plis ondoyans et majestueux, et qui ne ressemblent pas mal à ces robes de cour qui suivent à quelque distance la femme qui les porte, que toutes les femmes ne savent pas porter avec grâce ; je ne sais personne qui donne un démenti plus formel au mot de M. Jourdain, *je fais de la prose sans le savoir*. A coup sûr quand on écrit comme l'auteur de *Cinq-Mars* on sait bien ce qu'on fait, pourquoi et comment on le fait. Son langage écrit, si naturel et si souple qu'il soit d'ailleurs, ne ressemble guère à la langue des salons et des promenades. C'est une prose arrêtée, pleine et sonore, armée de toutes pièces, où l'ordre des mots n'est pas indifférent et fortuit, où les phrases ne sont pas tirées à la loterie. C'est un rhythme sans césure, sans hémistiches et sans rimes, le rhythme dont parle Quintilien dans ses *Institutions oratoires*, où les périodes se balancent et s'enchâssent ; les idées sont enchatonnées et serties dans les images comme les diamans dans l'argent. Le public des lecteurs ne s'en soucie guère, n'y fait pas tant de façon, et jouit du livre sans s'inquiéter des peines qu'il a coûtés. Il se laisse aller aux émotions pathétiques de ce beau poème ; car *Cinq-Mars* est un poème dans l'acception la plus élevée du mot ; et vraiment il ne faut pas s'attendre, à moins d'être frappé de folie, qu'il recherche jamais avec une attentive curiosité les procédés d'artiste, les méthodes délicates par lesquels on arrive à l'émouvoir et à le charmer. Quand douze cents personnes sont réunies au Théâtre-Italien, croyez vous bien qu'il y en ait vingt seulement qui s'inquiètent des fautes d'harmonie, des solécismes véniels que l'oreille de MM. Fétis et Reicha signalerait au besoin dans la *Gazza* et dans l'*Otello?* qui sachent bien nettement en quoi la manière de Rossini diffère de Cimarosa, et pourquoi cette manière est plus facile à saisir et à imiter que celle du *Matrimonio?*

Tant que l'art vivra, et il vivra je l'espère autant que le monde, il y aura dans son temple des prêtres et des fidèles, des ames initiées et des ames dévotes. On peut voir à ce sujet la définition lumineuse que M. Creuzer a donnée, dans ses *Religions de l'Antiquité*, du symbole et du mythe.

Ce que les femmes ont bien su trouver dans *Cinq-Mars*, c'est une sensibilité délicate, pleine de réserve et de grâce, c'est un talent énergique et habile qui frappe juste et qui sait toujours s'arrêter à temps. Celles qui aiment dans un roman que tout aille vite et droit au but, tout en admirant le magnifique épisode d'Urbain Grandier, se sont demandé si cet épisode était bien à sa place, s'il était nécessaire au développement de la fable, si l'action générale ne s'en serait pas volontiers passée, si débarrassée de l'interrogatoire et de l'exécution du curé de Loudun, elle n'aurait pas marché d'un pas plus libre et plus dégagé. On ne peut pas dire qu'elles aient absolument tort ; mais je ne saurais me résoudre non plus à leur donner raison. Les proportions de cet épisode si terrible et si vrai, si utile au développement d'un caractère important et qui domine le livre, celui du cardinal-duc, ne sont pas avec le reste de l'ouvrage dans un rapport convenable. A la bonne heure! Mais où est celle qui consentirait à le voir disparaître? Voulez-vous aussi demander à Virgile de supprimer Didon et son bûcher, parce qu'il est authentiquement démontré que le quatrième livre repose sur une anachronisme de six cents ans?

Richelieu, Anne d'Autriche et Louis XIII, sont peints de main de maître. Le cardinal et le roi tels que je les vois, tels que je les entends, dans *Cinq-Mars*, me semblent plus vrais et plus vraisemblables que dans la *Marion De Lorme* de M. Hugo. Le cardinal-ministre du roman est aussi ambitieux, aussi despote, aussi entêté ; mais il n'a pas pour le sang, pour l'échafaud et les têtes tranchées, un amour si constant et si exclusif : il tient tout aussi puissamment le roi sous sa main ; mais il ne ressemble pas tant à un ogre, je le conçois plus volontiers, et je sympathise plus facilement avec sa volonté de fer. Quant au roi, dans le roman comme dans le drame, il est faible et pusillanime, il a des caprices et des superstitions d'enfant et de femme. Sa conversation avec Cinq-Mars, dans une partie de chasse, est une peinture achevée des craintes qui l'assiégent, des ressouvenirs de vanité, des coquetteries de royauté qui le troublent au milieu de sa sécurité paresseuse et endormie, qui le réveillent en sursaut et le poussent à la révolte. J'aime beaucoup dans le drame ce mot, échappée à la mélancolique rêverie du monarque : *Toujours de la pluie!* mais je sais bon gré à l'auteur de *Cinq-Mars* de n'avoir pas imaginé la scène où le roi fait grâce à deux condamnés parce qu'ils sont tous deux d'excellens fauconniers. M. de Vigny s'est arrêté à la comédie; M. Hugo touche à la caricature. Pour la reine Anne d'Autriche, je l'entends parler, je la vois agir comme dans madame de Motteville. Je crois sentir à mon front les boucles de ses cheveux blonds, et dans les scènes d'alcôve et de toilette auxquelles le poète nous fait assister, je partage les sentimens et presque la hardiesse du galant Buckingham.

On a beaucoup blâmé M. de Vigny d'avoir poétisé trop complaisamment la figure de Cinq-Mars, d'avoir prêté à son héros une idéalité trop pure et trop complète, d'avoir altéré le témoignage de l'histoire, d'avoir de gaieté de cœur, et, comme disent les jurisconsultes, avec préméditation, retranché de la figure de son principal personnage tous les traits disgracieux ou irréguliers que les contemporains lui attribuent. A ces accusations assez

valables à ce qu'il semble, et fondées sur des pièces authentiques, M. de Vigny a répondu par un traité spirituel et paradoxal sur la vérité dans l'art, où il prouve à sa manière que la vérité historique, telle que l'entendent les casuistes, les bénédictins et les géomètres, est un être insaisissable, changeant, multiple, d'autant moins évident qu'on cherche à l'approfondir et à l'étudier davantage. Il remonte à l'origine des plus belles paroles, des traits les plus éclatans de l'histoire moderne, et à mesure qu'il approche la lumière de tous ces dieux qu'on adore, il les voit successivement pâlir, se décolorer, et tomber en cendres comme un chêne frappé de la foudre. Dans l'ardeur de réfutation qui le domine, il ne songe pas même à invoquer l'exemple de Niehbur, qui à donné à Tite-Live de si nombreux et si violens démentis, ni à la querelle survenue entre MM. Augustin Thierry et Sismondi, au sujet de Thomas Becket, dont son dernier historien à fait un patriote, on ne sait trop pourquoi, si ce n'est pour ajouter à son système une preuve de plus, au risque de torturer les faits.

Si j'avais le bonheur de posséder un hôtel dans la rue de Varennes, ou dans quelque autre de ces rues spacieuses et muettes du faubourg Saint-Germain, je vouerais infailliblement un culte d'amour et de vénération à la figure imposante, au front chenu de Grandchamp. Je n'ai pas souvenir d'avoir vu ailleurs une peinture plus poétique et plus belle de ces vieux serviteurs, contemporains de trois générations, nestors de famille, qui assistent aux drames de la vie comme les arbres d'une avenue aux chasses des rois; qui s'identifient aux enfans qu'ils ont vu naître et qu'ils ont élevés, comme les hamadryades aux forêts de la mythologie antique.

Plutarque, où l'on trouve tant et de si belles amitiés, tant de nobles dévouemens, n'a rien dans ses *Hommes illustres* qui puisse effacer la générosité et l'abnégation du jeune de Thou. Tout ce que les études les plus austères et les plus graves peuvent ajouter à l'élévation naturelle du caractère se retrouve dans cette belle figure. Il accepte l'amitié comme un sacerdoce, et il rend témoignage à la religion qu'il a embrassée comme un martyr des premiers siècles du christianisme.

Toute spirituelle et toute vive que soit l'entrevue de Milton et de Corneille dans un salon de la Place-Royale, je crois que le livre aurait pu s'en passer sans préjudice. Une femme, dont la plume ingénieuse et habile a traduit avec une rare élégance plusieurs romans d'Allan Cunningham et de Maturin, a finement caractérisé la différence qui sépare *Cinq-Mars* d'*Ivanhoé*, en disant que M. de Vigny avait vaincu W. Scott en refusant le combat, en fuyant à la manière des Parthes. Et en effet, rien ne ressemble moins à la manière du conteur écossais que celle de notre poète. L'histoire sans doute se modèle sous ses doigts comme la glaise sous l'ébauchoir du statuaire, elle rend les sons graves ou aigus qu'il lui plaît d'en tirer, comme le clavier sous les doigts du pianiste; mais c'est à l'histoire seulement qu'il emprunte son charme et sa puissance. Tous ses acteurs ont un nom connu. Le passé accompli, acquis à nos souvenirs, lui sert à la fois pour composer son cadre et son tableau, au rebours du greffier d'Édimbourg qui prend les chroniques comme l'horizon d'un paysage, et qui lance dans la plaine diaprée des fleurs qu'il lui plaît d'y semer, des personnages de sa fantaisie, des héros créés pour la plupart dans son cerveau. Si quelquefois il les mène à la cour, assurez-vous d'avance que le roi ne paraîtra guère que dans le fond, sur le dernier plan. Les secrets du château se racontent à l'office comme dans *Nigel*, ou à l'auberge comme dans *Kenilworth*.

C'est une double manière d'envisager l'histoire, et toutes deux ont un égal mérite, quand elles sont traitées avec la même habileté. *Cinq-Mars* est à coup sûr le seul roman que nous puissions opposer à *Ivanhoé*.

A quoi faut-il attribuer le long silence de M. de Vigny? *Cinq-Mars* a été publié en 1826, et depuis cinq ans, malgré le succès éclatant de ses débuts, aucun autre poème du même genre n'est venu réveiller la mémoire si ingrate et si oublieuse des lecteurs. Depuis trois ans bientôt, en publiant la quatrième édition de ce premier chef-d'œuvre, M. Gosselin annonce, dans ses catalogues, un nouveau roman du même auteur, et le roman n'arrive pas. S'il fallait en croire les indiscrètes jaseries des amis de l'auteur, qui souvent, on le sait, ne ressemblent pas mal aux diplomates, et annoncent au besoin ce qu'ils ne savent pas, ne fût-ce que pour s'entendre complimenter sur le bonheur qu'ils ont d'être dans la confidence, M. de Vigny n'aurait pas en portefeuille moins de trois romans achevés. Nous ne voulons pas répéter ce que nous avons entendu dire sur le sujet de ces nouveaux romans, nous craindrions qu'on ne nous prît pour une pie babillarde; mais nous appelons de tous nos vœux la publication de ces travaux, dans l'espérance que nous leur devrons de nouveaux plaisirs.

En attendant, M. de Vigny a réuni en un volume les différentes brochures poétiques qu'il avait publiées à divers intervalles, en 1822, 1824 et 1826. Cette seconde édition, très-réelle, est venue apprendre au public l'existence d'un talent original et complétement séparé des autres tentatives du même ordre. *Dolorida*, *Moïse*, *le Déluge*, *Eloa*, sont à la même hauteur que les *Méditations* de Lamartine et les *Odes* de Victor Hugo, et à coup sûr ces différentes pièces ne rappellent en rien les deux noms que nous venons de signaler. *Dolorida* renferme un

drame complet et animé, d'une rare élégance, d'une versification harmonieuse et imagée, semée peut-être d'un trop grand nombre de périphrases; c'est dans la poésie nouvelle de notre siècle ce qui touche de plus près à Racine. *Eloa* n'est que le développement d'une idée indiquée dans *la Messiade* de Klopstock; mais il y a cent contre un à parier que cette idée est née spontanément dans le cerveau du poète, et qu'il ne l'a pas empruntée à l'Allemagne. C'est un poème mystique, dont la scène et les acteurs sont placés bien loin de l'humanité, mais qui ne le cède en rien à la *Méditation* de Lamartine, sur les étoiles, adressée à madame de P. Quant à *Moïse*, il nous semble que jamais la poésie française ne s'est élevée plus haut; que jamais, depuis *Athalie*, la Bible n'a été si magnifiquement et si profondément interprétée. Il y a dans la douleur et la prière du législateur hébreu une vérité intime et poignante, que Jean Paul a indiquée sous une autre forme; la lutte du génie aux prises avec l'humanité vulgaire, sa poursuite haletante et vaine des affections dont il a besoin, et qui le repoussent, parce qu'elles ne le comprennent pas, l'effroi substitué à l'amour, composent un tableau d'une grandeur imposante et presque surhumaine. *La Femme adultère*, *l'Hamadryade*, rappellent la manière d'André Chénier; *la Sérieuse*, histoire touchante d'un marin qui a perdu son navire, peut se placer à côté des plus belles créations de Fenimore Cooper. C'est la même sympathie ardente et passionnée pour la mer et ses dangers que dans *le Pilote* et le *Corsaire rouge*, et en même temps la poétique solennité, la religieuse terreur de l'*Old Mariner* de Coleridge.

Il faut dire à la louange de ces poèmes, qui n'ont pas eu le retentissement qu'ils méritaient, que leur date les reporte à la même époque que les premières méditations, et les premières odes de M. Hugo. Ils s'en séparent par la manière, et ils sont nés comme ces poésies rivales, spontanément; ç'a été une inspiration personnelle, un délassement et une distraction de la vie militaire de l'auteur.

On sait la lutte animée, la bataille rangée, des représentations d'*Othello*; on sait de quel côté est demeurée la victoire. M. de Vigny a-t-il eu raison de débuter au théâtre en traduisant Shakespeare? Ne faut-il pas regretter qu'il ait dépensé, dans un travail d'imitation, toutes les richesses et tous les secrets de son talent? N'eût-il pas mieux valu se mettre à l'œuvre pour son compte, parler en son nom, et ne pas se placer dans la pénible alternative de prendre les sifflets pour soi, ou de laisser la gloire à l'auteur. Nous laissons aux casuistes le loisir de résoudre ces questions. Nous avons toujours pensé qu'il n'y a rien au monde de si nécessaire que le passé, de si libre que l'avenir, et puisqu'il s'agit d'un fait accompli, c'est que sans doute il devait s'accomplir. Que M. de Vigny eût mieux fait, dans l'intérêt de son nom, de ne pas traduire *Othello*, c'est possible; mais nous y aurions perdu un des morceaux les plus spirituels de notre langue, la préface dont il a fait précéder *Othello*, l'histoire du mouchoir et du fatal tissu, la différence d'un livre et drame, l'art de prendre le public dans une cage comme un rat dans une souricière; ingénieuses bouderies, coquetteries de femme qui rappellent la fuite de Galatée.

En exécution de notre théorie, contradictoire en apparence, sur les lois de l'histoire humaine, nous conseillons à M. de Vigny de garder en portefeuille *le Marchand de Venise*. Après *la Maréchale d'Ancre* il ne peut plus revenir à Shakespeare.

Le succès de *la Maréchale* n'a pas répondu au mérite de l'ouvrage, et cela se conçoit sans peine. C'est à coup sûr l'étude dramatique la plus intelligente et la plus fine que l'on ait jamais faite en France sur l'histoire moderne; mais ce drame n'est pas venu en son temps. Joué en 1828, rue de Richelieu, devant un auditoire plein de loisir et d'attention, il aurait obtenu un succès d'enthousiame. Le style en est pur et châtié. L'exposition est bien faite et habile. C'est une grande machine et bien montée; mais c'est un travail délicat et qui veut être étudié; c'est un plaisir qui a plusieurs couches de profondeur, et qui ne peut pas se pénétrer tout entier du premier coup. La scène entre la maréchale et son mari, celle entre le Corse et la maréchale, sont d'un haut intérêt et d'un pathétique saisissant. Le duel du dernier acte peut se comparer, pour le sublime et la terreur, à l'entrevue d'Henri Morton et de Balfour Burley dans *les Puritains*. Jamais la scène française n'a rien eu de mieux conduit et de plus effrayant.

On peut, il est vrai, reprocher à *la Maréchale* un développement trop paisible dans quelques scènes, plus semblables aux chapitres d'un beau livre qu'aux incidens de la vie réelle. En choisissant la prose, l'auteur paraît s'être méfié de son instinct lyrique, et en cela peut-être a-t-il bien fait pour une première fois; mais cet instinct dont il s'est méfié se fait jour quelquefois, se fait sentir au milieu d'une scène animée et vive. La vie s'en va et le poète se fait sentir et domine trop évidemment; on voit que c'est lui qui parle derrière l'acteur. Cette première inexpérience, si naturelle dans un homme d'étude et de recueillement, qui voit les choses et les hommes de haut et de loin, qui ne s'est pas mêlé assez souvent aux scènes de la vie active, disparaîtra sans doute dans un second ouvrage, et nous appelons de nos souhaits et de nos espérances l'épreuve de notre prophétie.

Aujourd'hui nous devons remercier M. de Vigny d'avoir eu les *blue devils*, les diables bleus, espèce de migraine ou de spleen, et d'avoir écrit les *Consultations du*

Docteur noir. Pour la première fois, il s'est montré à nous en déshabillé, tel qu'il est, tel que nous l'avons entendu dans quelques salons de Paris, lorsqu'il n'a autour de lui que deux ou trois interlocuteurs. Dans les *Consultations du Docteur noir,* comme dans la conversation réelle de l'auteur, on retrouve une plaisanterie fine, une ironie incisive, mais si habilement ménagée qu'elle n'a pas l'air de songer aux blessures qu'elle fait. Pour parler le langage des géomètres, c'est une moyenne proportionnelle entre Hoffmann et Sterne, entre les contemplations du chat Murr et les récits railleurs de Tristram Shandy. Il y a loin sans doute de la mélancolie de *Moïse* aux *blue devils* de Stello; mais avec un peu d'attention, on trouve dans Stello une tristesse plus amère et plus sombre, un désenchantement plus complet, un savoir plus profond du néant de toutes choses. Avec moins de solennité, moins de majesté, de pompe dans la forme, c'est aussi un hymne de résignation, un chant de solitude et de mépris; l'histoire de mademoiselle de Coulanges, entremêlée accidentellement de la folie de Gilbert, rappelle cette création bicéphale sur laquelle Hoffmann a rendu son dernier soupir, et qu'il dictait à son lit de mort. C'est un accompagnement funèbre pour une mélodie exquisement maniérée, parodie ingénieuse de Crébillon et de tous les salons de 1760. Jamais la langue française ne s'est montrée plus souple, plus frisée, plus poudrée, plus parfumée, plus satinée, plus veloutée, plus dormeuse, plus amoureuse de paresse et de volupté. Mademoiselle de Coulanges et Gilbert contrastent ensemble, comme le *cantabile* et la seconde partie dans ces beaux airs de Gluck, où, tandis que l'actrice module les accens d'une joie menteuse, l'orchestre jette l'ame de l'auditoire dans une sombre rêverie.

Les consultations du docteur marquent une ère nouvelle et inattendue dans le talent de M. de Vigny. S'il faut, comme je le pense, attribuer cette révolution soudaine, accomplie au sein de son intelligence, au dégoût qui a saisi épidémiquement depuis quinze mois tant d'hommes qui auparavant se nourrissaient de loisirs et d'espérances; si l'écume de toutes les ambitions basses et ignobles que la société ébranlée dans ses derniers fondemens vient de rejeter à sa surface, a troublé la vue et donné le spleen à l'auteur d'*Eloa*, j'y verrais une nouvelle confirmation de ma théorie sur la nécessité du passé; et s'il fallait absolument que M. de Vigny passât par une mélancolie railleuse et amère avant d'écrire les drames qu'il projette sans doute, et de publier les romans qu'il a faits depuis plusieurs années; si, convaincu de l'inopportunité de ces sortes de publications, au milieu de la crise politique qui absorbe toutes les attentions, il réserve pour un temps meilleur, pour des années de bonheur et d'oisiveté, le fruit de ses études, nous devons nous applaudir d'avoir pu surprendre à la dérobée l'écho, si lointain qu'il soit, de ses moindres pensées.

Jusqu'à présent *Cinq-Mars*, *Eloa* et *la Maréchale* nous avaient donné la mesure et la portée de son talent poétique; mais son vrai caractère, sa nature intime et réelle, demeuraient perdus et cachés comme un secret destiné seulement à un petit nombre d'initiés, au cercle des amis admis à l'entendre et à dépenser de longues journées dans les caprices et les confidences de sa conversation. Je me souviens de l'avoir entendu comparer à Mercutio, par quelqu'un qui le voyait beaucoup. Je n'avais jamais soupçonné qu'à moitié la justesse de cette comparaison, d'aujourd'hui seulement j'en puis comprendre l'exactitude littérale. Stello ressemble en effet à Mercutio par bien des côtés. Si l'on veut tenir compte des dates et pardonner à M. de Vigny l'absence de tous les concetti si bien goûtés au seizième siècle, à la cour d'Élisabeth, et si dédaignés dans le nôtre, où l'économie politique menace d'envahir toutes les admirations, on ne tarde pas à saisir entre Stello et l'ami de Romeo certain air de parenté.

A tout prendre, c'est un réel acheminement vers la comédie qui se fait et se réalise de nos jours, et que la poésie sera bientôt appelée à traduire et à formuler. Après avoir semé d'excellentes railleries sur les hommes et les choses de notre temps quelques histoires du siècle dernier, M. de Vigny ne résistera peut-être pas à essayer en pleine comédie son ironie et ses sarcasmes. Depuis Molière et Beaumarchais, la comédie est morte en France. Elle s'en va par miettes et par lambeaux dans les rimes boiteuses et les couplets affadis de nos boulevards. Les mœurs politiques de la nouvelle France n'ont pas encore trouvé d'Aristophane, et cependant depuis 1784, depuis *Le Mariage de Figaro*, le directoire, le consulat, l'empire, les deux restaurations, ont apporté avec elles leur cortége de ridicules et de vices. Où est le peintre qui les traduira sur la scène? où est le poète qui les traitera comme les chevaliers et les juges d'Athènes? Nous ne voulons pas des *Nuées*; mais *les Guêpes*, mais *Cléon*, qui nous les rendra? *Stello* serait-il destiné à recueillir l'héritage de Beaumarchais?

CROQUIS.

Bon! vous attendez un chef-d'œuvre pour juger notre homme. L'an prochain à l'exposition, n'est-ce pas? quand son œuvre sera encadrée entre quatre bâtons d'or, numérotée, à une belle place, sous le beau jour du grand salon, et expliquée dans la très-mauvaise prose du livret? C'est

alors seulement que vous jugerez mon artiste, bourgeois que vous êtes! C'est une si belle chose que l'exposition, le cadre d'or, le numéro d'ordre et le livret! Attendez donc encore un an, et pendant tout ce temps gardez-vous d'acheter un seul tableau de notre peintre. Vous achèterez le tableau de l'exposition, fait pour l'exposition, fait tout exprès pour elle, jugé par les jugeurs, jugé par vous, profond connaisseur du beau; attendez donc l'exposition.

A vous le tableau d'apparat, léché, joli, poli, vernis, paré, exposé en public avec toutes ces humiliations que l'art doit subir quand il veut plaire à la foule; à moi le tableau naïf, rude, échappé tout à l'heure à la brosse: à vous le tableau fait au pinceau; à moi cette esquisse: à vous toutes les couleurs amoncelées; à moi ce premier jet: à vous tout le reste! Moi je veux encore moins que cela. Voilà un poète qui passe; prenez son poème épique en douze chants, prenez sa méditation la plus polie, sa méditation en bateau (c'est l'usage d'être en bateau pour les poètes), prenez sa brochure politique (M. de Lamartine vient de faire une brochure chez Gosselin), prenez sa brochure, prenez son poème, prenez ses vers, moi j'attendrai que mon poète vienne à rêver, qu'il ait un rêve bien confus, bien difforme, haut et bas, enfer et ciel, chaumière et palais, échafaud ou trône, exil, royauté, joie, douleur, amour, passions, vengeance, larmes amères, éclats de rire; prenez tout ce que le peintre a fait de mieux, prenez jusqu'à son discours à l'Académie, moi je prendrai son rêve tout seul, tout nu, je serai mieux partagé que vous avec vos livres reliés par Thouvenin.

Ainsi pour le peintre, j'entends le grand peintre comme M. de Lamartine est grand poète, prenez ses chefs-d'œuvre, laissez-moi ses rêves. Le croquis c'est le rêve de l'artiste; c'est sa pensée qui court, diffuse, scintillante, capricieuse, sentimentale, rieuse, folle, qui passe du portrait à la caricature, de la joie aux larmes, du grand seigneur au bourgeois. Allons, artiste fantasque, jette éparses sur ce papier toutes les folies de ton cerveau, le soir quand il pleut au dehors, quand ton feu est allumé, quand ton livre favori est ouvert, quand ton bordeaux est débouché! Allons fantasque, compose pour toi et pour moi, oublie le marchand, le bourgeois, le grand seigneur, le ministère de l'intérieur et la liste civile, ces fléaux de l'art; sois bon homme, sois artiste en bonnet de nuit, en robe de chambre et en pantoufles; artiste comme tu l'étais à quinze ans, quand tu couvrais de figures informes tes livres, tes papiers, les murs de ton père, tous les murs de la rue, charbonnant toujours et partout, montant sur l'échelle pour faire ton premier plafond avec un tison à peine éteint. Oh! les délicieuses compositions que tu faisais alors. Le dernier plafond de M. Ingres, notre Raphaël, n'égale pas ces premiers jets de ton cerveau. Encore une fois donc mets la bride sur le cou de ta pensée, marche à ta guise. Jette la forme sur ton chemin, jette-la à pleines mains, çà et là, dans le coin de ta planche, au milieu, dans le ciel, plus bas que terre. Qu'importe, je te prie, la logique et la perspective? le caprice sera ton dieu, le hasard sera ton mentor. Heureux mentor, il est si facile de lui obéir à ce premier gentilhomme de l'imagination et de la pensée, toujours prêt à approuver, à louer, à vous récompenser de votre ouvrage, quel qu'il soit!

Et voilà Charlet dans sa barque, lui aussi; voilà Charlet qui rêve comme Hoffmann. La rêverie fantastique, c'est si admirable et si beau! Le monde au-delà des sens scintille, varie et marche dans tous les sens; monde étrange qui se démène dans un fluide coloré, qui nage à petites brassées dans cette mer de vagues parfums; enthousiasme incertain qui donne une vie, une forme, un langage, une animation à la table du cabaret, au verre qui gémit, à la bouteille qui éclate, au feu qui s'anime, à l'horloge qui se dandine comme un maître de danse à son premier entrechat. Et quoi, il n'y aurait de monde fantastique que pour le buveur, et l'amoureux, et le poète? il n'y aurait de sixième sens que pour ces fous privilégiés? Oh! que non pas! l'artiste est fantasque aussi, et le peintre a, lui aussi, son dieu aveugle, son hasard. L'imagination vaporeuse de la nuit tend aussi à Charlet ses bras de nuages, elle le berce lui aussi sur son sein à demi-nu, elle le réchauffe de ses tièdes baisers; elle le couvre de ses cheveux. Dors, mon timide Charlet; dors, mon fils, dors, balancé par elle, rêve ta gloire; un instant quitte le tableau qui te fatigue. Cesse un instant de chercher des couleurs et des ombres, et d'arranger méthodiquement tes personnages; cesse de faire de la peinture pour les autres, fais-en pour toi; renvoie avant l'heure ton charmant modèle, Jenny qui tremble, qui tient d'une main son dernier jupon; Jenny que le froid a saisie dans l'atelier, que son amant attend dans la mansarde, et qui aura à souper ce soir pour elle et pour lui. Rêve donc, Charlet. Et voilà Charlet qui rêve; le voilà qui se laisse aller à l'imagination de la nuit, jolie courtisane aux yeux bleus, aux cheveux cendrés, à la robe grise. Rêve dans ses bras jusqu'à minuit si tu veux, bon Charlet; enivre-toi une nuit avec elle, Charlet; encore un rêve dans ses bras, bon Charlet; nous aurons un tableau de moins, mais aussi un croquis de plus.

Voyez son rêve. Il rêve de ses amours de la veille. Le chasseur rêve de chasse, le chien aboie contre un cerf imaginaire, le comédien s'entend applaudir par un parterre enthousiaste, l'amant embrasse les blanches mains de sa maîtresse, l'écolier s'échappe à travers champs et

il entre dans la vie littéraire, pauvre enfant, qui ne voit pas l'abîme caché sous les fleurs; à cette heure le rêve est partout, prenant toutes les formes, usurpant toutes les places. L'exilé est sur son trône, la duchesse règne encore et galope dans ses vastes palais; la courtisane a tendu son piége le plus habile, elle a appliqué son plus beau rouge, elle tient à la main son plus fin mouchoir, elle a graissé ses cheveux de la meilleure pommade, elle s'est embaumée de son parfum le plus fort, elle attend bouche béante un chaland qui va passer. Oh le rêve! le rêve! que c'est beau et bon! le rêve dans un temps de révolution, dans un temps sans progrès, époque d'ennuis, de déceptions cruelles, de mortifications sans fin pour nous artistes; le rêve qui fait jaillir le vin à longs flots, qui fait jaillir l'amour, le rêve qui venge, qui punit, qui récompense; le rêve, c'est la vie, c'est le bonheur; c'est notre vie colorée, diminuée, amoindrie, embellie, rendue supportable; c'est le croquis de notre existence si belle encore! quand on a à ses ordres du style ou de la couleur.

Voyez comme rêve Charlet. Il a les rêves tout neufs du chien ou de l'enfant. Il est tout à sa passion; il rêve, il sait rêver; il n'a pas de cauchemar, on le voit. Il ne tient pas la bouche ouverte en rêvant, il ne trouve pas à son réveil son gosier aride et desséché; il rêve la tête penchée, bien couché, mollement couché, il rêve alors des enfans qu'il a faits. Jolis enfans tout nus, tout rians, tout ébouriffés, vrais bohémiens de grandes villes; ces enfans sont à lui, Charlet, il les a habillés en blouse et en casquette, il leur a donné un nom et une couleur, il leur fait des mots comme M. Beugnot en faisait à Louis XVIII; c'est Charlet qui lève ces enfans le matin, c'est lui qui les promène le matin, qui leur donne à déjeuner; c'est lui qui les mène à l'école avec les mutuels; enfans curieux, enfans malins, bons enfans, entourez le rêve de Charlet, penchez-vous sur son front et rafraîchissez-le de votre souffle parfumé. Puis l'enfant s'en va, Charlet reste seul dans la rue, soyez tranquilles, Charlet trouvera quelque chose dans la rue, quelque jeune femme blanche portant son enfant dans ses bras, ou bien un enfant sur un cheval, ou bien quelque pauvre diable cheminant avec le sac sur le dos, ou bien quelque vieillard sur sa porte dans son fauteuil, ne pensant à rien; Charlet verra tout cela. Heureux, il verra tout un drame aux mêmes lieux où nous ne voyons rien, nous autres qui passons; il saisira la vie vulgaire et il en fera une poésie. Charlet dormant, Charlet en croquis va animer toutes ces places, faire marcher toutes ces formes; il a des rires et des grimaces pour tous ces visages; il a des ombres pour lier entr'eux tous ces personnages épars, pour donner une vérité quelconque à son rêve. Il est là tout entier dans cette page si vague, si rêveuse, si vivante. Il a des femmes, des enfans, des chevaux, des hommes qui se reposent, des hommes haletans, des figures qui grimacent. Cherchez la figure de l'empereur dans cette planche, l'empereur y est sans doute. Où l'empereur n'est-il pas dans les ouvrages de Charlet, dites-moi où il n'est pas dans les chansons de Béranger. Charlet, comme Béranger, comme Byron, a deviné des premiers que l'empire était tout une poésie. Il a vu les camps, il a bu avec les vieux soldats, il a embrassé la jeune cantinière, il s'est découvert quand le grand homme passait, il s'est mis à deux genoux et le front prosterné dans la poussière quand il a appris sa mort. Aussi Charlet est un des rois de ce monde impérial, vu sous son côté poétique; à lui ce monde, à Byron ce monde, à Béranger ce monde, à eux trois ce monde; ce monde, sous les tentes, dans les camps, dans les corps-de-garde, au bivouac; d'autres peut-être le prendront plus haut; ce monde impérial ils le reprendront en batailles rangées, dans les palais, dans les villes conquises, au Saint-Gothard, à Dresde ou à Berlin. A Charlet la comédie de l'empire, le drame de l'empire, le drame bourgeois du soldat; aux autres l'histoire et la tragédie en cinq actes; à Charlet le croquis, à Béranger la chanson; aux autres le volume, le poème, le grand tableau, la gravure de Forster, à moi, s'il vous plaît, l'esquisse, le trait, le croquis, à moi le rêve.

Je suis le mieux partagé de tous, après Béranger, après Charlet.

Jules Janin.

UNE SCÈNE DE LA VENDÉE.

C'est une histoire sans nom, une tragédie sans baptême, qui n'a trouvé ni Tacite ni Eschyle; qui se raconte sous le chaume, qui passe de bouche en bouche, une tradition livrée aux caprices de la mémoire des laboureurs et des nourrices. C'est une scène de la vieille Vendée, une trahison sanglante et infâme, un crime honteux, comme il s'en commet tant dans les guerres civiles, et qui ne trouvent dans la postérité qu'un écho lointain et confus.

En attendant que cette tragédie trouve un poète qui l'élève aux proportions du théâtre, qui lui prête la grandeur et l'effroi de ses vers, Tony Johannot, qu'une prédilection puissante emporte vers les sujets pathétiques et violens, vers les drames passionnés et sombres, Tony Johannot à qui nous devons de si belles eaux-fortes pour les romans américains de Fenimore Cooper, vient de



graver la scène que nous allons simplement expliquer.

Pendant la première émigration une famille puissante de la Vendée, composée d'un vieillard, d'une femme et de sa fille, n'avait pu réussir encore à quitter la France; le père cependant se procura un passeport sous un faux nom, et partit, confiant sa femme et sa fille à un vieux serviteur, devenu par ses bienfaits un de ses fermiers et marié à la nourrice de son enfant.

Les deux femmes attendaient avec anxiété le moment de rejoindre le chef de la famille, lorsqu'un domestique, chassé l'année précédente du château pour son inconduite, vendit pour une somme modique l'asile de sa maîtresse. Comme il avait conservé dans le voisinage de nombreuses relations, il n'avait pas eu de peine à se procurer les renseignemens nécessaires; il offrit même de la poignarder pour quelques pièces d'or de plus.

Le marché de sang une fois conclu, il s'achemine vers la ferme où les proscrits étaient réunis; il frappe et réussit à se faire ouvrir en donnant un faux signal. Il cherche des yeux ses victimes. Il poignarde d'abord la jeune fille qui roule à ses pieds et qui n'est bientôt plus qu'un cadavre. Au moment où il veut poignarder le vieux serviteur, que la terreur a rendu muet et immobile, et presque privé des dernières forces qui lui restent, la mère se jette à ses genoux, et le supplie de la tuer et de laisser vivre sa fille, dont les derniers soupirs n'ont pas encore cessé, et pour laquelle elle conserve encore un reste d'espérance.

Le traître fut sans pitié, la mère et le fermier moururent de sa main; mais à cent pas de là, comme il comptait avec une joie féroce l'emploi qu'il ferait de l'or qu'il avait reçu, il tomba dans un parti de chouans, balbutia quelques explications dont on ne voulut pas se contenter, et dix minutes après il était fusillé.

C'est une scène de cette tragédie sanglante qui commence par la fuite d'un vieillard, qui se continue par le dévouement d'un vieux serviteur et l'asile offert à deux femmes, qui, pour troisième acte, nous présente un marché de chair et de sang, dont le quatrième acte se compose d'un triple meurtre, et le cinquième d'une vengeance toute providentielle, c'est un moment de ce drame que Tony Johannot a retracé.

Je ne sais si l'amitié nous abuse, mais il nous semble que depuis les eaux-fortes de Rembrandt, on n'a jamais rien fait d'aussi fin et d'aussi simplement coloré. Ses précédens essais dans ce genre étaient bien loin encore d'être aussi lumineux et aussi riches d'harmonie. La gravure anglaise n'a rien de plus saisissant, rien qui étonne davantage par l'éclat et la magie des tons.

Aperçu des Publications.

GUSTAVE WASA,

GRAVURE, PAR HENRIQUEL-DUPONT.

Nous avons toujours pensé et souvent répété que la peinture était appelée avant tout à retracer les grandes actions des hommes, ou les choses qui pouvaient être d'une moralité quelconque. Gustave Wasa à l'assemblée des États de Suède, en 1560, est une scène imposante, bien digne sous ce rapport du pinceau de l'artiste qui comprend sa mission. Un roi qui abdique parce qu'il se sent incapable de gouverner est d'un fort bon exemple pour tout le monde, et je sais un pauvre pays où les choses en iraient un peu mieux si l'on voulait bien imiter notre vieux modèle.

Gustave Wasa ou Gustave Ier était ce que l'on appelle communément un usurpateur : fils d'un seigneur suédois, et emmené prisonnier en Danemark par Christine II, lorsque celui-ci s'empara de la couronne de Suède, il parvint, aidé des paysans de la Dalécarlie, à renverser le vainqueur et fut mis à sa place par ses amis qui se constituèrent les mandataires du peuple. C'est toujours ainsi que se passent ces sortes de choses. Dès lors il *fut roi*, il s'empara des châteaux-forts des évêques, fit verser au trésor tous les biens du clergé qu'il redoutait, menaça les bourgeois et les propriétaires de l'anarchie qui suivrait sa retraite si on ne lui accordait tout ce qu'il demandait, et quand les braves Dalécarliens qui l'avaient mis sur le trône se soulevèrent irrités de ce qu'on enlevait jusqu'aux cloches de leurs églises pour les verser aussi au *trésor de l'état*, il les fit rentrer dans le devoir en leur envoyant la garde nationale de son temps qui les tua saintement au nom de l'ordre public. Malgré ces crimes politiques, Gustave Wasa n'en fut pas moins un grand prince, noble, généreux, sans petites passions, et distingué par une force d'ame remarquable. Jamais pour se maintenir sur son trône chancelant, il ne ploya lâchement sous la volonté des ennemis de son pays, il encouragea le commerce, il ouvrit des écoles pour l'instruction publique, il mit la musique en honneur parmi ses peuples à demi barbares; ce fut lui enfin qui plaça la Suède au rang des puissances européennes. Il vivait au temps de l'Arioste, du Tasse, de Raphaël, de Michel-Ange, de Léon X, de Jules II, de François Ier, d'Élisabeth, de Charles-Quint, au milieu de ce siècle de régénération et de progrès, fertile en grands hommes, avili encore, il est vrai, par la féodalité, mais pittoresque, inspirateur, brillant, magnifique domaine des arts, dans lequel il ne faut pas s'étonner qu'un peintre, aussi instruit que M. Hersent, ait été prendre son sujet.

Lorsque Gustave, épuisé par l'âge, les fatigues et l'inquié-

tude, sentit sa fin approcher, il comprit qu'il était sage d'abandonner le pouvoir; il convoqua les états, parut noblement au milieu d'eux, soutenu par ses quatre fils, et fit lire devant tous les ordres du royaume son testament, dont ses enfans jurèrent l'exécution. Ce fut le dernier acte d'autorité de Wasa, qui n'abdiqua pas réellement la couronne, mais qui de ce jour laissa à Erick, son fils aîné, les rênes du gouvernement. Sitôt que cette lecture fut terminée, le vieux roi prit lui-même la parole, pour remercier la nation de l'avoir élevé au trône, lui et ses descendans. Un de mes amis, qui s'est avisé de fouiller les chroniqueurs suédois pour écrire son histoire, prétend qu'il prononça à cette occasion un discours fort éloquent, terminé par ces propres mots : « Si j'ai fait quelque bien, c'est à Dieu seul » qu'il faut en rendre grâce; mais si j'ai commis quelque faute, » n'en accusez que la faiblesse humaine, et daignez me les par» donner. » Après ces paroles, remplies comme on voit d'une onction toute royale, le vénérable vieillard étendit les mains et donna sa bénédiction à l'assemblée qui fondait en larmes. C'est ce moment solennel qu'a choisi M. Hersent; tout le monde sait comment il l'a traité, et nous n'avons pas ici à nous occuper de son tableau. Lorsqu'il parut, il y a huit ou dix ans, on pouvait le regarder comme l'expression d'une grande audace de l'artiste; M. Hersent était alors un novateur, ce que l'on appelle aujourd'hui un romantique. Là, plus de jambes ni d'épaules, mais des habits, du drap, de la fourrure; ce ne sont plus des Grecs ou des Romains posant toujours comme des alcides du nord ou des héros de théâtre; ce sont des Suédois de 1560, en bas de soie et en souliers à bouffettes, avec de bons et beaux manteaux à la François Ier. Il y avait en ce temps-là de la hardiesse à faire ainsi. Depuis, Sigalon et Delacroix ont entraîné dans leur voie brillante leurs obscurs détracteurs; et M. Hersent, resté stationnaire comme un 221 après la révolution de juillet, a été dépassé; mais encore faut-il lui tenir compte de ce qu'il a fait, et convenir que si son tableau manque d'élévation, il est du moins plein de goût et de sensibilité. Occupons-nous donc de la gravure; c'est une œuvre, belle, grande, puissante; un de ces ouvrages de longue haleine qui sont un pas dans l'art, que la postérité juge, et qui inscrivent le nom de leur auteur dans les fastes des nations. M. Henriquel-Dupont vient de populariser *Gustave Wasa*, et il n'est pas un salon de femme de goût, pas un cabinet d'amateur qui puisse se passer maintenant de sa nouvelle planche.

Aujourd'hui, que l'on vit si vite, que la gloire est si prompte et si courte; aujourd'hui qu'il est si difficile d'avoir du génie, aujourd'hui que l'ambition d'un homme de mérite est si cruellement aiguillonnée chaque matin, par le succès nouveau de quelque rival, il n'y a qu'une conviction profonde et amoureuse qui puisse entraîner un homme à faire ainsi de la grande gravure, et surtout qui le puisse soutenir dans une pareille tâche. Pour ceux qui connaissent les dessins prompts et légers de M. Dupont, il n'y a pas assez d'admiration en voyant ce bouillant jeune homme livrer sa vie avec persévérance à la pauvreté et au travail le plus pénible, pour garder à son pays un art qui s'en va. Du moins, plus heureux que d'autres, il est récompensé de son dévoûment; il jouit de son triomphe, et tout le monde a battu des mains quand on est venu lui donner une des deux croix du salon : aussi, quelle belle chose n'a-t-il pas faite! Élégance de style, fermeté, lumière admirablement sentie, fertilité inimaginable de moyens et d'effets, on trouve tout cela dans *Gustave Wasa;* et si l'on est charmé de la grâce infinie des femmes qui sont dans la galerie supérieure, on loue sans restriction la pureté de la grande figure du chancelier qui est au-dessous d'elles, comme l'étonnante vigueur de ton qui fait saillir sur le devant les courtisans prosternés. Je laisse à ceux qui sont plus initiés que moi aux mystères de la main-d'œuvre, si je puis m'exprimer ainsi, le soin de louer ce travail fin, délicat, et savamment gradué; pour moi, je n'ai plus qu'un mot à ajouter, c'est que toutes ces hachures noires sur du papier blanc sont si merveilleusement disposées, que j'y ai bien trouvé des chairs, du drap, du poil, de la barbe, du cuir, en un mot de la vie et de la couleur. Je ne comparerai M. Dupont à personne, car il a un talent à part; il est lui. Je n'ai jamais approuvé d'ailleurs ces parallèles dans lesquels la critique trouve rarement quelque profit, et qui ne servent presque toujours qu'à fausser le goût du public pour satisfaire la vanité d'un écrivain adroit. Je loue le *Gustave Wasa*, parce que c'est beau, parce qu'à mon avis ceux qui aiment les arts trouveront des jouissances infinies dans sa possession, et voilà tout. Peu m'importe que Raimbach, Desnoyers, Forster ou Heath aient fait autrement : à chacun selon ses œuvres, comme dit Saint-Simon!

Maintenant une réflexion pénible nous agite; tant de travaux, d'études, de conviction, seront-ils perdus, et M. Henriquel-Dupont, après tant de sacrifices, devra-t-il quitter la partie? La grande gravure est comme la grande peinture, on ne saurait raisonnablement l'abandonner à ses propres forces, pas plus que la sculpture elle ne peut se suffire à elle-même, c'est à la nation à les soutenir; et cependant on entend courir de terribles rumeurs; on nous a parlé à nous d'*économies*, de suppression d'allocation pour les arts et les sciences, comme si les arts n'étaient point une nécessité, comme si la société pourrait vivre sans les arts, comme si les arts n'étaient pas un pain intellectuel, une nourriture de l'esprit aussi indispensable au monde que la nourriture du corps. Espérons que ces bruits d'économie sauvage et imbécille perdront bientôt toute consistance, nous ne sommes pas suspects, et ceux qui ont daigné nous lire, savent que personne plus que nous n'est disposé à accepter certaines vues des utilitaires; mais les réformes doivent toucher seulement aux abus. Que l'argent de l'académie de Rome, donné tous les ans à quelques nullités protégées par les vieux maîtres, paie les tableaux d'un homme de mérite, que la peinture ne soit plus traitée comme un métier, que l'arbitraire et la faveur soient un peu moins à l'ordre du jour, que des juges prévaricateurs ne soient plus chargés de donner les entrées du salon à tel ouvrage que la police saisirait dans les rues comme obscènes, pour les refuser à d'autres dont la moralité ne leur convient pas; que la Chambre s'explique, qu'elle se fasse rendre compte, qu'elle porte la lumière dans cet inextricable chaos du ministère des *travaux publics*, qui administre les beaux-arts, qu'elle lui donne une meilleure direction, tout le monde l'en bénira; mais, qu'elle le sache bien, supprimer les fonds des beaux-

arts et des sciences, comme on prétend qu'elle en a l'intention, serait se couvrir de honte et de ridicule aux yeux de l'Europe entière et de l'avenir.

V. SCHOELCHER.

ANDRÉA,

PAR M. REY-DUSSEUIL [1].



Andréa est un jeune Grec jeté par la tempête à Marseille. Jeune homme, pâle et triste, timide enfant, aimé par la Catalina espagnole et française, fille de la mer. Toute cette histoire se passe sous l'empire. Vous voyez de nouvelles recrues, vous entendez battre le tambour; il y a des sergens qui ont la parole haute comme des rois. Puis Marseille la nonchalante qui dort. Catalina est une belle création. Elle pleure, elle crie, elle s'arrache les cheveux, elle est douce, elle est bonne. Elle se tient dans la cabane de son père, elle se chauffe aux flammes d'un punch, elle sauve Andréa dans l'orage. Puis un jour, pour implorer la grâce de son frère, elle va voir le roi d'Espagne; son roi à elle, son roi légitime; pauvre monarque vaincu, détrôné, qui chasse dans les bruyères, qui n'a pas de gibier, pas de gibier pour son chien, qui prête l'oreille pour savoir si Godoy n'est pas en colère, bon prince! Il est pauvre, il est malheureux, il a pitié de vous Catalina; il donne sa montre à la pauvre fille, sa montre espagnole; mais cette montre ne peut pas acheter un homme, cette montre d'Espagne ne vaut pas la moitié d'un conscrit français. Catalina prie de nouveau le bon Charles, Charles se lève : — Allons ma fille! et les voilà tous deux, le roi et la fille du pêcheur, bras dessus bras dessous, qui s'en vont au palais de la sœur de Bonaparte. La scène est belle. Voilà la vieille royauté d'Espagne qui se découvre devant la toute-puissance impériale, née d'hier, et qui joue avec les sceptres comme l'enfant avec le hochet. Cette scène du roman de M. Dusseuil est fort belle et fort bien sentie. La princesse rend son frère à la Catalina, la Catalina retourne chez son père, elle va revoir Andréa, Andréa, son amant, son frère; elle le revoit, elle l'embrasse : A la santé du roi d'Espagne! mon père! à la santé de mon frère, à votre santé, Andréa! Joyeuse nuit! Puis Andréa tombe assassiné. Assassiné parce qu'il a trahi la sainte cause de la Grèce, assassiné dans les bras de sa belle maîtresse; ce drame finit par des larmes. C'est une action simple et vive, bien conduite et habilement; c'est une passion simple et vraie, une action historique; des mœurs riches; on s'anime, on rit, on s'inquiète, on pleure, on a peur, cela dure tout un volume. Andréa est un livre à lire. C'est le meilleur roman de M. Dusseuil, qui, dans ce genre de littérature historique et populaire, s'est déjà placé au premier rang.

[1] Chez Gosselin, libraire, rue Saint-Germain-des-Prés, n° 9.

Revue Dramatique.

OPÉRA COMIQUE.

Le Roi de Sicile, Bouffonnerie en un acte,

MUSIQUE DE M. CASIMIR GIDE.

Nous ne sommes pas de ces gens qui règlent leur vie sur le thermomètre, et qui soumettent leurs actions au compas; nous prenons le bien où il est, et nous acceptons assez volontiers cette devise écrite sous les armes d'un vieux négociant hambourgeois : « Comme je trouve »; mais cela ne nous empêche pas de croire que si chaque chose a son temps, chaque plaisir a son lieu; aussi ne sommes-nous pas étonnés de voir une bouffonnerie qui ravirait en extase les spectateurs des Variétés trouver froids et sans rire ceux de l'Opéra Comique. Il ne faut pas s'y tromper : vraiment, chaque théâtre à Paris a son public, ses habitués, qui ont leurs habitudes et qui reculent devant une pièce, quelque bonne qu'elle soit, du moment où elle sort de leur cercle ordinaire, du moment où elle effarouche la monotonie de leurs goûts particuliers. Les théâtres, en un mot, ont des genres divers que le public adopte selon son caractère, et l'on peut les considérer comme des hommes à tempérament différent, dont les uns s'engraissent d'un régime qui tue les autres. C'est assurément pour avoir méconnu cette vérité que les auteurs du *Roi de Sicile* n'ont pas obtenu tout le succès que l'on pouvait attendre de gens aussi spirituels. Heureusement une pièce où

M. Frédéric Soulié a mis la main ne saurait manquer de beaucoup d'esprit; celle-ci donc se soutiendra au répertoire, aidée de l'agréable partition qui a produit le nom de M. Casimir Gide d'une manière tout avantageuse. La musique de ce jeune débutant est douce, gracieuse, et de bon goût; on y a surtout remarqué des effets d'instrumentation neufs, qui semblent annoncer un homme peu disposé à se traîner dans les sentiers battus, et le bon accueil qu'a reçu M. Gide va sans doute l'engager à travailler; mais nous lui conseillons, s'il ne veut pas se sacrifier tout-à-fait, de livrer désormais ses rôles à d'autres acteurs que ceux qui chantent *le Roi de Sicile*. Il n'est pas de misérable troupe de village qui ne l'eût mieux servi en cette occasion; et Rossini lui-même, avec tout son génie et toute la faveur du public, serait étouffé sous une aussi pitoyable exécution. Il est honteux pour nous d'entendre de pareilles médiocrités au second théâtre lyrique de France; et le nouveau directeur se trompe étrangement s'il prétend régénérer l'Opéra-Comique avec de tels sujets.

THÉATRE DE L'ODÉON.

CHARLES VII CHEZ SES GRANDS VASSAUX.

De l'histoire extraire la poésie, établir cette poésie, source toujours abondante de beau et de vrai, dans une donnée simple et claire, l'incorporer à une action qui ajoute à sa propre unité celle d'intérêt qui en est inséparable, la développer par la mise en jeu des caractères, l'animer du choc des passions, la personnifier par la peinture des mœurs, puis formuler cette œuvre dans un style, fidèle reflet de toutes les inspirations qu'on a eues, et nuancé par tous les sentimens qu'on a éprouvés, telle est la tâche que s'impose le poète dramatique.

C'est là aussi la tâche que M. Alexandre Dumas se sera sans doute imposée; malheureusement ce n'est pas celle qu'il a tout à fait remplie.

Le titre de la pièce, *Charles VII*, est ici donné comme le fut le nom de Henri III à celle qui nous offrit les amours de la duchesse de Guise et de Saint-Mégrin; seulement dans *Henri III* l'exactitude historique fut mieux atteinte, parce que l'étude de l'époque avait été moins incomplète qu'ici. Comment reconnaître en effet Charles VII dans ce souverain sans cour, qui arrive à l'improviste chez un de ses vassaux, suivi seulement de sa gentille maîtresse, Agnès Sorel? Je sais bien que cette apparition gratuite nous vaudra tout à l'heure une belle scène; mais cette scène après tout ne sera, comme toute cette partie prétendue historique, qu'un hors-d'œuvre qui aurait besoin d'exciter plus d'intérêt et de curiosité pour effacer sa couleur de lieu commun. La situation de Charles VII, rappelé à des sentimens plus dignes d'un roi, par la menace que lui fait sa maîtresse de le quitter, est très-dramatique dans la *Jeanne d'Arc* de Schiller, parce que là du moins elle est à sa place, parce qu'elle ressort merveilleusement des entrailles du sujet; mais ici, à la fable du comte Savoisy renvoyant sa femme stérile, qui l'assassine par jalousie, donner pour accessoire et comme idée des événemens et des mœurs du temps un fait de cette importance, d'où dépend l'existence et l'avenir, d'une nation, c'est, on l'avouera, une licence dramatique un peu forte, à laquelle M. Dumas lui-même ne nous avait pas encore habitués.

La pièce, réduite en trois actes, et tout simplement intitulée *Bérengère*, eût gagné en vérité ce que la venue de Charles VII lui fait perdre d'intérêt; car, en dépit de tous les détails au moyen desquels l'auteur essaie d'occuper l'attention du spectateur et de dépâyser sa curiosité, ceux qui la captivent exclusivement, ce sont les suites de l'amour méprisé de Bérengère pour son époux; c'est dans les alternatives de cet amour et de la vengeance qu'il allume que M. Dumas a placé son drame.

Il est vrai que l'auteur, réduit à cette seule ressource, d'un amour et d'une vengeance de femme, aura senti se rétrécir le cercle de ses inspirations. En allant un peu loin peut-être dans la critique, sans doute qu'on trouverait là de nombreuses raisons de blâmer ce choix d'un sujet qui ne se suffit pas à lui-même, et qui met l'auteur dans l'obligation toujours périlleuse d'avoir recours à un intérêt autre et à des ornemens étrangers; mais il est reçu aujourd'hui qu'il ne faut juger les poètes que sur ce qu'ils font et non sur ce qu'ils peuvent faire; ce n'est pas de leur talent mais de leur œuvre que la critique est tenue de leur demander compte; et quand elle trouve l'ouvrage au-dessous du talent, elle peut le dire si la fantaisie lui en prend; mais chercher à établir ce qu'elle dit, voilà ce qui ne lui est guère permis.

En somme, nous avons bien retrouvé dans les scènes de passion, et notamment dans la dernière, la même aptitude à les dramatiser, et la même vigueur de dialogue; c'est toujours cette manière vive et résolue d'aborder une situation et de la mener au but à travers une multitude de gradations et d'alternatives habilement combinées, et pour l'intelligence entière du drame, pour la disposition de ses parties, pour le concours de tous les détails à l'ensemble, et surtout pour le mérite assez secondaire peut-être, mais d'une grande importance au théâtre, celui de la mise en scène nous paraît avoir été aussi heureux que dans *Christine*.

On sait que d'ordinaire le style marche avec la pensée des auteurs, et qu'il se teint de leurs sentimens, nous le trouverions ici tantôt faible et indécis dans son allure, tantôt abondant et passionné. Cette abondance facile et quelquefois stérile, M. Dumas fera bien de s'en défier. Il sait mieux que tout autre ce que l'on gagne à se borner en écrivant. — En en châtiant le style on fait pour un drame ce qu'un artiste fait pour un beau vase dont il exécute les ornemens, il le cisèle. Il n'y a pas de grand poète sans cela.

Charles VII a été joué avec ensemble, quoiqu'un peu mollement. Lockroi est bien placé dans le rôle d'Yaqoub. Dans Bérengère, mademoiselle Georges a déployé son talent toujours grand et si plein de ressources, Ligier prouve chaque fois qu'il joue qu'il mériterait plus de réputation qu'il n'en a. Mais après ces trois acteurs, on ne citerait plus un seul comédien



dans la pièce de M. Dumas, c'est dire qu'il n'y en a pas d'autres à l'Odéon.

GYMNASE DRAMATIQUE.

La Grande Dame, Vaudeville en deux actes,

PAR M. BAYARD.

Est-ce *la Grande Dame* ou *une Grande Dame?* un type ou une individualité, la règle ou l'exception, un caractère ou une fantaisie?

On dit vraie l'histoire qui fait le fond de cette pièce. L'histoire est horrible, mais la pièce est jolie: jugez combien elle doit plaire. La voici dans sa coquette nudité.

Une grande dame, une duchesse a pour amant un jeune et beau roturier; elle l'a lancé dans ce qu'on appelle la carrière des honneurs, c'est-à-dire qu'on l'a attaché à une ambassade. Jusque-là, rien que de très-légitime; il n'y a pas besoin d'être grande dame pour en agir ainsi avec son amant. Mais voilà que la duchesse s'ingère de marier celui qu'elle aime; à qui? à une belle personne, riche, mais élevée loin du monde et sans éducation. « C'est une femme que je lui donne, se dit à part soi la duchesse, mais je garde un amant. »

Ce calcul, qui n'est ni beau ni charitable, est au moment de devenir une maladresse; vous allez voir comment.

Adèle, c'est le nom de la nouvelle épouse, est folle de son mari, sans cela point de pièce; Ferdinand est infidèle, cela se conçoit; Adèle est jalouse, c'est dans l'ordre. Ne voyant pas au doigt de son mari la bague conjugale, elle conçoit un premier soupçon, bientôt confirmé par la découverte qu'elle en fait au doigt de la duchesse.

C'est à cette bague que va se rattacher toute la destinée de la pauvre Adèle. Ferdinand reprend l'anneau à la duchesse et le fait rendre à sa femme; le bonheur renaît dans le cœur de celle-ci. Mais voilà qu'en l'examinant elle n'y trouve plus son nom : c'est celui d'Emma qu'elle y voit, le nom de la grande dame! Désespoir d'Adèle; retour vers elle de Ferdinand qui a décidément rompu avec sa maîtresse, mais trop tard pour s'éviter l'affreux spectacle de sa femme qui s'est empoisonnée et qui vient mourir sur la scène.

Il y a dans ce petit drame, un peu noir pour le Gymnase, deux ou trois situations attachantes, un caractère vrai, celui de la duchesse; un caractère faux, celui de Ferdinand; un caractère qui n'est ni vrai ni faux, celui d'Adèle. Ajoutez à cela des scènes passablement filées, des mots comme il ne s'en dit qu'au Gymnase, un dialogue qui déguise assez bien sa vieillerie sous un cliquetis de jolies antithèses, véritable pastiche de M. Scribe, et vous aurez une idée du succès. Madame Grévedon y a contribué, mademoiselle Léontine Fay y est pour beaucoup; comme on voit, il reste quelque chose à M. Bayard.

THÉATRE DES VARIÉTÉS.

Lantara & Dorvigny, Vaudeville en un acte.

Vieille parade, rajustée tant bien que mal; *Madame Grégoire, Préville et Taconnet, Lantara* et une douzaine d'autres vaudevilles aidant : une pièce, n'en cherchez pas. Il y a des demandes et des réponses, ce qu'en langue vulgaire on nomme un dialogue; et puis des couplets assez ronds, assez francs, que Cazot a chantés gaiement et de bonne grâce. C'est à lui la réussite, si toutefois il y en a une.

THÉATRE DU PALAIS-ROYAL.

La Fille unique,

PAR M. ALEXANDRE.

Il y avait une idée comique dans l'acte notarié que signe un jeune *fashionable*, acte par lequel prenant une femme, il s'imagine prendre belle dot et grandes espérances, tandis qu'il devient le beau-frère de quatre ou cinq marmots, le gendre d'un magot, le neveu d'un bedeau, et le cousin d'un nigaud.

Le public n'a pas ri, quoiqu'il en eût bonne envie : demi-succès quand Samson était en scène, demi-chute quand la toile a baissé.

Nouvelles.

— M. le général baron Athalin vient de présenter au Roi M. Henriquel-Dupont, auteur de la gravure du *Gustave Wasa*. Sa Majesté a manifesté à ce jeune artiste sa haute satisfaction pour ce bel ouvrage.

— On pousse avec vivacité à l'Opéra les répétitions de *Robert-le-Diable*, grand opéra féerie en cinq actes. Ce nouvel ouvrage, de MM. Scribe, Delavigne et Mayerbeer, pour lequel M. Véron a fait de grandes dépenses de costumes, de décorations et de mise en scène, sera représenté dans les premiers jours de novembre. Cet opéra promet de ramener à l'Académie royale de musique les beaux jours de la *Lampe merveilleuse*, qui à son apparition a eu un succès de deux cents représentations.

— La deuxième édition des *Mémoires de M. Lavalette* est sous presse; elle paraîtra dans le courant de la semaine prochaine. Un nouveau succès l'attend.

Beaux-Arts.

—

PROSPECTUS

DE

La Société des Amis des Arts.

EXTRAIT DES STATUTS.

La société des Amis des Arts, recréée en 1816, s'est reconstituée sur de nouvelles bases, sous la protection du Roi, qui a délégué à S. A. R. Mr le duc d'Orléans l'exercice de son protectorat.

1o Elle est administrée par un comité de 62 membres dont 42 titulaires et 20 honoraires. Ces membres nommés par l'assemblée générale des actionnaires seront annuellement renouvelés par quart; ils doivent être propriétaires de 4 actions au moins.

2o Parmi les 62 membres, il y a 16 artistes.

3o Le prix de chaque action est de *vingt-cinq francs*.

4o Les fonds de la société sont employés de la manière suivante :

1° Un dixième pour les frais d'administration et les dépenses imprévues.

2° Trois quarts (déduction faite du dixième ci-dessus) en acquisitions de tableaux, dessins, statues, vases, bas-reliefs, bronzes, et terres-cuites, le tout original, et provenant des ateliers des artistes vivans de l'école française.

3° Un quart pour la gravure et la lithographie.

5o Les lots se composent des acquisitions d'objets d'art, et de 125 épreuves avant la lettre de la gravure de l'année, de telle sorte qu'il y ait un lot sur huit actions.

6o Toute action non favorisée du sort donne droit à une épreuve avec la lettre de la gravure, ou à une épreuve de la lithographie importante que le comité fait exécuter chaque année.

7o Après le tirage les planches et les pierres sont brisées.

8o L'unique but de la société étant la prospérité de l'art, et l'encouragement des artistes aux travaux desquels il importe de donner une grande publicité, il y aura chaque année une exposition publique de tous les ouvrages qui seront adressés au comité.

Cette exposition, divisée en périodes dont chacune sera au plus de deux mois, aura lieu depuis le 1er novembre jusqu'au 30 avril; elle ne donnera lieu à aucuns frais pour les artistes, et l'entrée en sera gratuite.

9o A l'expiration de chaque période, tout ouvrage qui n'aura pas été acquis par la société ou par des tiers sera remis à l'auteur; toutefois les productions des artistes-actionnaires pourront rester exposées pendant une seconde période.

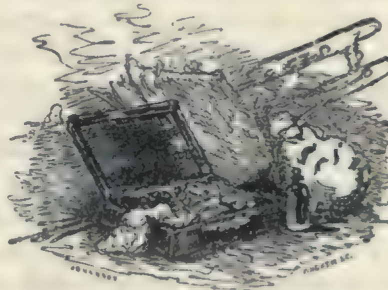
10o Sera admis à exposer dans le local de la société tout artiste ou amateur qui aura eu un ouvrage au salon, ou dont la production sera reconnue par le comité digne d'être présentée au public.

11o En déposant un ouvrage au secrétariat, l'auteur sera tenu d'en indiquer le prix invariable, qui sera enregistré et communiqué aux acquéreurs.

12o Un mois après le tirage, le comité rend à l'assemblée générale des actionnaires le compte de la gestion de l'année qui vient de s'écouler, et de la situation de la société.

L'exposition de 1831 aura lieu le 15 novembre prochain. On délivre dès à présent les actions à la calcographie du Musée Royal, hôtel d'Angevilliers, rue de l'Oratoire, n° 4, tous les jours, excepté les dimanches et fêtes, depuis 11 heures jusqu'à 4. S'adresser à M. Coulom, préposé à la vente des estampes.

Nota. On peut prendre connaissance des statuts dans la salle des séances de la société des Amis des Arts, au Louvre.



Littérature.

—

LE BÉNITIER.

Toutes les merveilles de l'architecture du moyen âge s'en vont en ruines, sur toute la surface de l'Europe. L'Allemagne et l'Angleterre, soit indifférence ou respect, ne

sont pas si hâtives à détruire; mais le temps et l'ignorance sauront bien faire pour eux ce que la France, pour son compte, accomplit avec une ardente impiété. Encore quelque vingt ans, et l'on aura peine à retrouver une cathédrale qui se tienne sur ses deux tours, comme un cavalier sur ses étriers.

Allez à Soissons, et vous verrez des ruines; allez à Reims, et vous verrez Saint-Remi chancelant et tremblant presque au moindre vent. On badigeonne Notre-Dame et on affuble de chapiteaux soi-disant corinthiens les ogives du portail. Dérision et misère! je ne désespère pas de voir notre église métropolitaine arriver, au bout d'un certain nombre de transformations successives, à la même régularité officielle, à la même maçonnerie militairement alignée, que la rue de Rivoli. Que Dieu envoie seulement une douzaine de neveux à nos architectes, ma prophétie se trouvera bientôt incomplète. Réparations et corrections c'est tout un.

Aujourd'hui qu'il en est temps encore, il faut savoir gré à ceux qui essaient de conserver les derniers souvenirs de cette forme de l'art, qui fut pendant dix siècles l'expression la plus complète et la plus haute de la pensée humaine. Cologne, Reims, Canterbury, Paris, Chartres, Amiens, Strasbourg, n'ont pas retenu le nom du poète qui a construit leur plus beau poème, leur épopée de marbre et de pierre. Mais qu'importe à la beauté de l'œuvre le nom de l'ouvrier?

Dans un voyage en Normandie, M. Paul Huet, connu déjà par de naïfs et vrais paysages, et placé cette année à la tête d'une nouvelle école, a recueilli un fragment d'architecture. Il a copié fidèlement; et il se trouve que, grâce à la sincérité de son crayon, un accident de nature, si simple en apparence, renferme un symbole religieux poétique. Une vieille femme et deux enfans assis sur les ruines d'une église; une famille de désespoir et de misère aux pieds d'un bénitier! Pour Lamartine, Wordsworth ou Kirkewhite, c'est un beau sujet de poème. Pour ceux qui aiment l'architecture et qui comprennent tout ce qu'il y a de grand et de profond dans un temple brodé à profusion de toutes les fantaisies de l'imagination, de toutes les inventions de la poésie, la plus haute et la plus sainte de nos facultés, c'est tout simplement un fragment précieux, qui console du vandalisme et de l'impéritie des vitruves parisiens, qui maçonnent un monument comme une rue, et pour qui la Bourse est le dernier mot du génie.

L'INTÉRIEUR D'UN HAREM.

Fantaisie Orientale.

PERSONNAGES.

MADHAVIA, rajah indien.
MATALI, chef de ses eunuques.
MANTAMI, un de ses esclaves.
MAMIA, maîtresse de Tippo.
SACONTALA, } femmes de
DARMA, } Madhavia.
UN SANTON ou homme de lois.
EUNUQUES, FEMMES, etc.

La scène est à Malaca.

SCÈNE PREMIÈRE.

Jardins du rajah.

MANTAMI *seul, travaillant.*

Travaille, Mantami, travaille!... Bêche, plante; que la sueur ruisselle de ton front comme l'eau de ton arrosoir!... Ce soir une douce main l'essuiera..... Oui, je suis plus heureux que mon maître le rajah.... plus heureux cent fois!... Il ne sait que faire de toute sa journée; au lieu de ma fatigue, il a l'ennui : c'est encore pire.... Lorsqu'arrive la nuit, il ne sait qui choisir de toutes ses femmes, car il n'en aime aucune, et pas une ne l'aime. Une plus belle taille, des yeux plus noirs, des formes plus riches, voilà tout ce qui peut le décider..... Infortuné! il a toujours acheté et jamais reçu de faveurs.... Et moi, quand le soleil disparaîtra derrière les montagnes, alors commencera mon jour : alors une déesse m'attendra dans une pauvre chaumière, au bord du fleuve, sous un bosquet de palmiers; et quand j'arriverai fatigué, haletant, elle essuiera ma sueur, me fera un repas des fruits qu'elle a cultivés, un lit de la natte qu'elle a tressée... Tout me vient d'elle; tout en moi n'est que par elle... Alors plus d'esclavage, de soucis, de fatigue : il ne reste plus que deux ames... et bientôt qu'une ame... Oh! tant que j'aurai ces douces nuits pour couronner mes misérables jours, tant que cet espoir fera raidir mes bras contre la fatigue, peu m'importe le reste..... Aussi bien, voilà mon trésor qui grossit : encore quelques mois de gages, et je rachèterai ma liberté et je ne vivrai que pour elle.... J'irai lui porter ce soir mon salaire de trois jours, car voilà trois jours que mes travaux m'ont retenu loin d'elle..... Le rajah!...

SCÈNE II.

MADHAVIA, MANTAMI.

MADHAVIA.

C'est toi, Mantami... Tu travailles... Comment vont mes plantations de palmiers?... Bien, à ce qu'il me semble : voici de beaux fruits! ils attestent les soins du jardinier... Tiens, prends ces trente pagodes.

MANTAMI.

Je vous rends grâce, seigneur. (*A part.*) Encore cela à lui porter. Le bonheur ce soir, la liberté bientôt.

MADHAVIA.

Je destinais cette bourse à Matali, le chef de mes eunuques; mais il s'acquitte si mal du soin de recruter mon harem que j'ai pensé qu'il ne devait y avoir nul salaire là où il n'y avait nul mérite... Voilà trois mois qu'il ne m'a amené de femmes! Toutes les miennes commencent à m'ennuyer... J'en ai à peine trente... c'est si monotone!... Aussi, si la maladie qui me dévore me force à tracer bientôt mes dernières volontés, je ne désignerai pour être brûlé sur mon bûcher que lui, pour le punir, et mon épouse Sacontala qui me l'a demandé par ambition.

MANTAMI.

Et vos autres esclaves, vos autres femmes?

MADHAVIA.

Liberté à tous comme à moi! Délié de la vie, je les délierai de l'esclavage... A toi, dont le langage et les sentimens annoncent un homme au-dessus de son état, je te laisserai quelque bien: justice à tous! Tes travaux ont mérité récompense..... Mais j'aperçois Matali, avec un palanquin fermé qui le suit: qu'est-ce que cela?

SCÈNE III.

LES MÊMES, MATALI.

MATALI.

Vous ne vous plaindrez plus, maître, de mon inactivité à servir vos plaisirs: je vous amène une femme aussi belle qu'une déesse.

MADHAVIA.

Où l'as-tu achetée?

MATALI.

Elle n'a pas voulu se vendre; alors nous l'avons enlevée de force... Elle était seule dans une petite chaumière au bord du fleuve, sous un massif de palmiers.

MANTAMI, *que saisit la plus vive agitation.*

Au bord du fleuve!... sous un massif de palmiers!....

MADHAVIA.

Bon: c'est une affaire que j'arrangerai avec le santon. Je mettrai un bâillon doré à la loi: c'est à lui que je paierai le prix de mon esclave... Maintenant je veux la voir.

MATALI.

Elle est dans ce palanquin fermé à tous les regards, excepté aux vôtres.

MADHAVIA.

Fais-le avancer... Et toi, Mantami, va-t-en.

MANTAMI.

Maître...

MADHAVIA.

Eh bien!... Sais-tu, malheureux, que si ton œil la voyait, il verrait en même temps sa mort?

MANTAMI, *à part.*

Je le crains...

MADHAVIA.

Sors, et ne regarde point derrière toi.

(Mantami sort un instant, puis rentre sans être vu et se cache derrière des arbres.)

MATALI, *faisant signe aux autres eunuques d'apporter le palanquin.*

Maître, vous pouvez maintenant la voir; mais, si vous m'en croyez, vous différerez jusqu'à ce soir.

MADHAVIA.

Pourquoi?

MATALI.

Elle est si défigurée par la douleur; ses joues et ses yeux sont si rouges et si bouffis de larmes; elle est tellement couverte de poussière et de sang par suite de la lutte qu'elle a soutenue contre nous, qu'elle n'est point digne même de vous être montrée: vous jugeriez trop mal de sa beauté et de mon goût.

MADHAVIA.

Eh bien, à ce soir... D'ici là, que le bain, les essences et la parure lui rendent toute sa fraîcheur et sa beauté... Faites entrer le palanquin dans le harem.

(En ce moment le palanquin passe, porté par quatre esclaves. — On entend une voix de femme qui pousse des sanglots et crie: *Au secours!*)

MANTAMI, *tombant la face contre terre.*

C'est elle!...

MADHAVIA.

Il paraît que celle-là est sauvage.... Eh bien! tant mieux! Je suis las de l'intrépide bonne volonté et des complaisances inépuisables de mes femmes; et, ne fût-ce que par curiosité, je veux savoir ce que c'est que de ravir des faveurs après en avoir tant reçues. La paix vaut mieux que la guerre; mais la guerre pour un temps vaut mieux que la paix éternelle.... Rentrons.

(Rentrent Madhavia, Matali et tous les eunuques.)

SCÈNE IV.

MANTAMI, *resté quelques momens sans connaissance, reprenant ses sens et se relevant péniblement.*

C'est elle!.... c'est elle!... plus de doute.... Ils m'ont pris mon trésor, ma vie, mon seul bien, mon seul amour!... Malheureux! je n'étais pas là pour la défendre et pour réduire en poussière ces vils eunuques avec mon bras d'homme!... Mal-

heur! malheur!... Ils ont trouvé le nid, ils ont enlevés les petits quand la mère était absente!... Pauvre Mamia! ils t'ont enlevée malgré tes pleurs, tes cris, ta résistance!... Ils t'ont blessée peut-être!... Ah! les tigres!... Non! te perdre, c'est plus que la mort!... Je vais trouver le rajah... je lui dirai : « Vous avez trente femmes, des trésors, des maisons, des jardins; moi je n'ai qu'elle au monde : ne me la prenez pas!... » Je lui parlerai; je le supplierai, je le menacerai... je le dévorerai s'il ne veut pas me la rendre!... Ne perdons pas un instant!

(Il s'élance à la porte du harem et y frappe.)

MATALI, *sortant.*

Qui est là?

MANTAMI.

Moi... je veux parler au seigneur rajah.

MATALI.

Personne ne peut lui parler : il est dans son harem.

MANTAMI.

Misérable! je suis perdu! Il l'a déjà vue : il ne voudra pas me la rendre!... Matali, au nom du ciel, laisse-moi entrer!

MATALI.

Ce serait notre mort à tous deux... Va-t-en, te dis-je.

MANTAMI.

Malheureux que je suis!...

(Il sort.)

SCÈNE V.

MATALI, *seul.*

Malheureux!... il se trouve malheureux, cet homme, à qui, pour recouvrer le bonheur, il ne faut que des crimes!... Et il ose se plaindre, lui qui peut encore retrouver l'espoir, fût-ce dans le sang!... Ah! si, comme pour moi, les hommes sans pitié, dès son enfance, lui avaient ôté le bonheur pour le faire servir à leurs plaisirs; s'ils l'avaient jeté comme moi, misérable, sanglant et mutilé, sous un ciel de feu, sur une terre de feu, avec une ame de feu et devant des regards de feu!... S'ils lui avaient créé, comme à moi, un sexe inconnu pour lequel il n'est ni amour, ni paternité, ni maternité, ni affections, ni gloire, ni rien au monde; où l'homme disparu n'a laissé que le geôlier!... Pourquoi n'ont-ils pas étouffé en moi un germe de passion qui ne peut fleurir et meurt sans cesse avorté?... Pourquoi n'avoir pas éteint tout-à-fait ce volcan sans cratère?... Ah! les hommes!... les cruels! qui ne m'ont pas écrasé la tête entre deux pierres!... Je les hais comme un proscrit abhorre ses concitoyens qui l'ont exilé!... Un eunuque, cela ne peut pas être aimé, mais cela peut être craint; cela ne peut assouvir de passion que la vengeance : je satisferai du moins celle-là, si on peut le faire!... Guerre à l'humanité entière!... Que d'époux j'ai troublés, que de cœurs j'ai désunis, que de familles j'ai désolées, pour peupler le harem de mon maître!... Mais j'ai rendu celui-là heureux en punissant les autres, et cette pensée m'est insupportable!... Aujourd'hui encore, cette femme que j'ai mise dans son lit, cette Mamia, je l'aime, je la voudrais, fût-ce sur une couche de charbons ardens!... En la voyant, j'ai senti ce que je ne croyais plus sentir... J'ai oublié!... Mon sang écume de rage en pensant que je la livre au rajah!... Mais elle était heureuse avec Mantami : j'aime mieux qu'elle soit à celui qu'elle n'aime pas. Pour le plaisir d'une créature, c'est le malheur de deux autres : j'y gagne... Mais cependant lorsqu'il faudra la déshabiller, la faire baigner et parfumer, et la conduire, par le passage secret, au lit de mon maître... Rage!... Et dire que jamais!.. O Mantami! tu te plains! toi qui, à défaut du présent, as l'espoir ou le souvenir!... tu te plains!... Allons, il est temps de rentrer; voici bientôt la nuit. Que ce reste d'homme qui est en moi s'endorme... Place à l'eunuque!

(Il sort.)

SCÈNE VI.

L'intérieur du harem. — Salle donnant sur les jardins particuliers.

MATALI, *seul.*

Allons, voici l'heure où mon maître va choisir sa compagne pour la nuit : il faut lui amener tout son troupeau de créatures humaines... Ah! qu'il les prenne toutes pourtant, je n'en suis point jaloux; mais qu'il en laisse une... Mamia! Mamia!... Il faudra bien pourtant qu'il arrive un moment où je te mènerai à lui, où je te laisserai dans ses bras... Oh! d'ici là que la terre s'entr'ouvre ou que les murs du harem croulent sur ma tête!.. Il va vouloir la voir ce soir, et s'il la voit, peut-il hésiter à la choisir?... Misérable!... Ah! quoi qu'il arrive, il ne la possédera pas : je le tuerai plutôt!...

(Il ouvre la porte des appartemens de toutes les femmes, qui entrent très-parées. — Une d'elles entre en se traînant.)

SCÈNE VII.

MATALI, SACONTALA, DARMA, *et autres femmes.*

SACONTALA.

Ah! qu'on aime à respirer l'air du soir, quand on a étouffé toute une journée dans l'atmosphère d'une prison!

DARMA, *s'approchant de la fenêtre.*

Que la brise du soir est douce quand elle passe par les jardins! Que mon front brûlant sent avec délices ce vent qui le rafraîchit avec son grand éventail de palmiers!... Oh! il me semble qu'une main invisible berce ma douleur dans mon cerveau pour l'endormir.

SACONTALA, *s'approchant d'elle.*

Qu'avez-vous?

DARMA.

Je ne sais, mais je souffre; je sens mon corps se dissoudre et mon ame qui veut fuir.

UNE FEMME, *à une autre.*

Comme Darma est pâle!

DEUXIÈME FEMME.

Que sa parure est négligée!

PREMIÈRE FEMME.

En revanche, Sacontala n'a jamais mis plus de luxe et de recherche dans la sienne.

SACONTALA, *à Darma.*

Comment avez-vous trouvé ce fruit d'Europe que je vous ai envoyé?

DARMA.

Ah! Combien je vous rends grâce! Cela a réveillé tous mes souvenirs de ma patrie... Oh! la France!... la France! Là sont la liberté, le bonheur, vers lesquels s'envole mon ame comme un oiseau qui retourne à son nid!... Là, le soir, de riches appartemens inondés de lumière, des danses, des spectacles merveilleux, les promenades sous des bosquets parfumés... Là on peut choisir entre mille adorateurs, au lieu d'être ramassée entre mille esclaves... Oh! j'ai revu tout cela le temps que la saveur céleste de ce fruit a rafraîchi mes lèvres... (*Avec douleur.*) Oh!...

(Elle tombe sur un lit de coussins.)

SACONTALA.

Vous souffrez encore?...

DARMA, *délirante.*

Plus, plus!.. Oh! des convulsions!... des hoquets de mort!... C'est l'agonie!... Tout tourne autour de moi... Oh! ma mère! elle me berçait... elle me chantait une chanson monotone... elle a pleuré quand je me suis enfuie avec Gabriel.... Gabriel, ils t'ont tué, les infâmes corsaires!... Tu voulais me défendre: ils t'ont assassiné... Oh! mon ame s'est éteinte avec la tienne.... Les embrassemens d'un maître m'ont toujours laissée froide, inanimée: avec toi seul le sang me bouillonnait au cœur... Oh! les beaux momens!... Leur souvenir... je me sens heureuse!...

(Elle meurt.)

SACONTALA.

Elle se sent heureuse... Oh! c'est qu'elle meurt.

(Toutes les femmes entourent Darma, cherchent inutilement à la réveiller, et répètent en déguisant mal leur joie: *Morte!*)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES; LE RAJAH *entrant avec* MATALI.

(Les femmes se rangent en cercle.)

MATALI.

Non, maître, elle ne peut paraître devant vous: loin de cesser de pleurer, sa douleur a encore redoublé; elle a réellement perdu toute sa beauté: attendez qu'elle l'ait recouvrée.

MADHAVIA.

Attendre.... toujours attendre!... Suis-je fait pour attendre? Toutefois, je veux bien y consentir encore.... Mais qui vais-je choisir?

SACONTALA, *à part.*

Brahma, dirige son œil sur moi!

MADHAVIA.

Eh bien! je choisis Darma.

TOUTES.

Darma!...

MADHAVIA.

Mais où donc est-elle?

SACONTALA.

Une maladie.... subite comme la foudre.... Elle est morte à l'instant.

MADHAVIA.

Morte à l'instant!.... elle hier si pleine de fraîcheur et de beauté!.... Je ne sais, mais cela n'est pas naturel.... Je ne passerai la nuit avec aucune des femmes de mon harem: je craindrais aussi une mort subite.... Matali, amène-moi ta nouvelle capture.

MATALI.

Maître...

MADHAVIA, *la main sur son poignard.*

Eh bien!...

(Matali sort.)

MADHAVIA.

Pauvre Darma!.... Je me sens ému.... On ne connaît le prix de ce qu'on aime que lorsqu'on le perd; on ne sent combien votre cœur tient à vous que lorsqu'on l'arrache.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, MATALI, MAMIA.

(Chuchotemens parmi les femmes à l'arrivée de Mamia. — Sacontala lui lance des regards d'envie et de colère.)

MADHAVIA.

Entrez, entrez, farouche rebelle.... Mais, malgré sa douleur, elle est jolie encore!

MAMIA.

Où me conduisez-vous?....

MATALI.

A mon maître.

MAMIA.

Tant mieux : je vais lui demander justice... Seigneur, ce misérable esclave m'a enlevée de force à mon amant, à mon maître, à mon époux..... Vous n'êtes pas complice, seigneur, de cette lâcheté : veuillez me rendre à lui.

MADHAVIA.

Vous me demandez un sacrifice trop grand : je ne sais point blâmer un excès de zèle qui sert si bien mes intérêts.

MAMIA, *pâlissant.*

Ainsi vous refusez !..

MADHAVIA.

Dans votre propre intérêt : jamais épouse n'aura été comblée de plus de présens et de plus d'amour; toutes les félicités se disputeront votre vie...

MAMIA.

Vos félicités ne font point le bonheur.... O seigneur, rendez-moi la liberté et l'amour de mon époux !....

MADHAVIA.

L'un et l'autre peuvent se remplacer.

MAMIA.

Jamais !

MADHAVIA, *à Matali.*

Vous la ferez préparer, et vous me l'amènerez à ma chambre dans une heure.

MAMIA.

Moi ! dans une heure ?...

MATALI.

Vous-même.

MAMIA.

Oh ! me prend-il pour une bayadère ?... Seigneur rajah, savez-vous ce que peut faire une femme en fureur ?.... Ma défaite pourrait vous coûter cher ! Il serait plus prudent d'y renoncer..... Prenez garde ! l'amour rend forte, et j'en ai, mais non pour vous.

MADHAVIA.

Qu'importe ?

MAMIA, *à genoux.*

Une dernière fois, rendez-moi à mon époux !

MADHAVIA.

Mais quel est-il cet époux ?

MAMIA.

Son nom ?.... Oh ! je ne peux pas vous le livrer ;.... mais il viendra vous bénir lui-même s'il retrouve sa Mamia !.... Seigneur rajah....

(Elle s'approche du rajah, dont elle embrasse les genoux.)



MADHAVIA.

Qu'elle est gracieuse et touchante !.... Les beaux bras !.... Matali, vous me l'amènerez dans une demi-heure.

MAMIA, *à part.*

Ah ! si je trouvais une arme !... N'importe : je m'en ferai une.

(Matali l'emmène, et fait signe de se retirer aux femmes, qui sortent avec des gestes de colère et de dépit.)

SACONTALA, *à part, d'un air découragé.*

Ce n'est pas moi qu'il choisit !.... A quoi m'a-t-il servi d'empoisonner Darma ?

SCÈNE X.

Jardins intérieurs du harem. — Il fait nuit.

MANTAMI, *seul.*

Où trouver Mamia ?.... Il faut que je lui parle !..... J'ai escaladé les murs de ces jardins : si l'on m'y voit, je suis mort; mais peu m'importe !... Mamia aura-t-elle succombé ?.... Cette idée me fait bondir..... Je sais son amour pour moi, son courage ; mais la force..... s'il a employé la force..... Ah ! ma vengeance serait terrible !.... Mais qu'est-ce que se venger ? c'est panser une blessure sur un cadavre... Mamia ! Mamia !... (*Mamia paraît à une fenêtre.*) C'est elle !.... Mamia !....

MAMIA.

C'est toi, malheureux, dans ces jardins !.... Fuis, ou tu es perdu !

MANTAMI.

Eh ! qu'importe moi ?... Réponds. Le rajah a-t-il osé ?...

MAMIA.

Il va venir !

MANTAMI.

Il va venir!... et tu le recevras?...

MAMIA.

Oui.

MANTAMI.

Comment!...

MAMIA, *quittant la fenêtre, puis revenant avec un long ruban dont elle lui jette le bout.*

Mets ton poignard au bout de ce ruban; il servait à attacher les présens que le rajah m'a envoyés... Il servira au même usage pour celui que je veux lui faire.

MANTAMI.

Que veux-tu faire de ce poignard?

MAMIA.

Donne toujours.

(Mantami attache le poignard au ruban, que Mamia remonte.)

MAMIA.

Maintenant je vais l'attendre. C'est moi qu'il a choisie pour lui donner une nuit agréable : ami, si je ne la lui rends pas bonne, je la lui ferai longue.... Sois tranquille. il ne me touchera pas.... Va-t-en, ou tu es perdu!

(Elle quitte la fenêtre.)

MANTAMI, *seul.*

Chère Mamia!... Elle le tuera, j'en suis sûr.... Mais quelle mort horrible vengera celle du rajah! A quels supplices n'est-elle pas réservée!... Oh! je ne puis supporter cette idée!... J'aimerais mieux encore, je crois... (*appelant.*) Mamia!.... Mamia!... Que faire?... Elle ne peut reparaître à la fenêtre. sans doute quelqu'eunuque la surveille.... Elle le fera comme elle l'a dit.... Oh! par quel moyen lui épargner les tortures et la mort?... Il n'en est qu'un : c'est de les attirer sur moi... Si le rajah entre chez elle, c'est leur mort infaillible à tous deux... Il n'y entrera pas : je vais aller chercher mon arc et mes flèches, et tuer le rajah!...

SCÈNE XI.

Une autre partie des jardins du harem.

MADHAVIA.

Oh! qu'elle est belle cette nuit!... Mais elle le sera moins pourtant pour moi dans ce jardin que dans l'intérieur du harem.... Oh! qu'elle est douce cette rêverie du bonheur aussi charmante que le bonheur même!.... Il me plaît de conquérir par la force ces faveurs que la cupidité ou l'ambition m'ont toujours livrées sans résistance... Voici l'heure : allons dompter la rebelle... (*En ce moment une flèche tirée de l'intérieur du massif d'arbres vient le frapper au cœur.*) Ah! qu'est-ce que cela?... Je suis mort!... Au secours!... Qui m'a frappé?... Oh! misérable assassin!... Au secours!...

(Il tombe.)

(Entre Matali, un poignard à la main.)

MATALI.

Tu n'entreras pas dans le harem, ou tu passeras sur mon corps!... Non, nul ne la possédera!... Mais que vois-je?... Le rajah blessé à mort!... Mantami m'aura prévenu... Sa flèche a gagné de vitesse mon poignard.

MADHAVIA, *apercevant Matali.*

Matali, c'est toi... Par grâce, vient me secourir!

MATALI.

Je suis à vous, maître!

MADHAVIA.

Porte-moi dans le harem... (*Matali le soulève*) Non, non; cela me fait trop souffrir : j'aime mieux mourir ici... Donne-moi à boire. (*Matali lui apporte de l'eau d'une fontaine.*) Merci... Seul de mes esclaves tu m'as secouru : seul tu auras part à mes faveurs dernières... Mais qui m'a frappé?

MATALI.

Je le sais.

MADHAVIA.

Qui?

MATALI.

Mantami.... à qui j'avais enlevé pour vous sa maîtresse Mamia.

MADHAVIA.

Le misérable!... Je te charge de me venger.

MATALI.

Je le poursuivrai avec ardeur.... Mais n'est-il pas un moyen plus simple et plus sûr? La loi vous permet de vous faire suivre au tombeau par ceux de vos esclaves ou celles de vos femmes que vous voudrez : désignez ces deux auteurs de votre mort pour être brûlés sur le même bûcher à vos funérailles.

MADHAVIA.

Tu as raison.

MATALI, *à part.*

Ils eussent été trop contens si le bonheur eût été pour eux le prix de l'assassinat du rajah. Ils comptaient retrouver leur lit nuptial : voilà celui que je leur prépare.



MADHAVIA.

Quoi! nul moyen d'écrire?...

MATALI.

Je cours chercher ce qu'il faut.

MADHAVIA.

Non, non.... La mort n'attendrait pas.... Je n'ai plus le temps : tout tourne à mes yeux... Ma main faiblit... Encore quelques instans, je ne pourrai plus faire un seul mouvement... Ce sang et le sable me suffiront. (*Il trempe son doigt dans le sang de sa blessure, et écrit sur la terre.*) « Croyez Matali » comme... moi-même... Je le charge de mes dernières volon- » tés.... Je veux qu'on brûle au même bûcher.... après ma » mort, un... de mes esclaves et une de mes... femmes. ».... Oh! la mort! horrible souffrance!...

MATALI.

Maître, un dernier mot : Mantami seulement.

MADHAVIA.

Je ne puis... Je meurs...

(Il meurt.)

MATALI.

Ah! tout est perdu!.... Il a oublié ma fortune et ma vengeance!... Ma fortune, peu m'importe! Mais... n'a-t-il pas dit qu'on me crût comme lui-même?... Tout peut se réparer.

(Entrent des eunuques.)

UN EUNUQUE.

Qu'est devenu notre maître?...

MATALI.

Vous le voyez : il est mort, frappé par une main inconnue. Il a tracé son testament sur ce sable avant de mourir; je suis chargé de ses dernières volontés.... Allez chercher un santon. (*Un des eunuques sort. — A part.*) J'aime mieux qu'il n'ait point tracé le nom des coupables, cela m'offre deux chances au lieu d'une. Je pourrai toujours, après tout, les envoyer au bûcher.

(Entre, quelques instans après, un santon.)

MATALI.

Savant interprète de la loi, je vous ai fait appeler pour constater la validité de ce testament tracé sur le sable avec du sang, faute d'autres moyens.... On vous a appris comment est mort notre maître?...

LE SANTON.

Quel est l'assassin?

MATALI.

On l'ignore; mais nous le découvrirons.

LE SANTON.

Mais est-ce bien lui qui a tracé ces caractères?

MATALI.

Je ne sais pas écrire.

LE SANTON.

Oui... d'ailleurs je reconnais la main du rajah... Faites-nous donc part de ses dernières intentions.

MATALI.

Liberté à tous ses esclaves eunuques; il donne tous les autres à son neveu; il envoie ses femmes à son ami le vieux nabab de Delhaï. (*A part.*) C'est cela : le vieux nabab est décrépit, et les femmes sont comme perdues. (*Haut.*) Ses biens, terres et argent à ses héritiers naturels, excepté dix mille pagodes à son eunuque Matali et mille à chacun de ses autres eunuques.

LES EUNUQUES.

Brahma sauve l'ame du généreux Madhavia!

LE SANTON, *à part.*

Allons, il faut en passer par ses volontés. (*Haut.*) Mais quels sont l'esclave et la femme qui doivent le suivre au tombeau par le bûcher?

MATALI.

Faites célébrer les funérailles et allumer le bûcher; qu'on ferme toutes les portes du palais; que nul ne puisse sortir jusque là, et je désignerai les deux victimes.

LE SANTON.

Il suffit..

SCÈNE XII.

(Le jardin du harem sous les fenêtres de Mamia. — Le matin.)

MANTAMI, MAMIA.

MANTAMI.

Mamia!...

MAMIA, *paraissant à la fenêtre.*

C'est toi, Mantami!... Où donc est le rajah?

MANTAMI.

Mort!... Tu voulais le frapper; mais c'était moi, l'homme, que ce soin regardait... Je l'ai tué.

MAMIA.

T'a-t-on découvert?

MANTAMI.

Non, pas jusqu'ici. Espérons : je trouverai moyen de te faire échapper dans le tumulte des funérailles qui vont se faire aujourd'hui; nous retrouverons encore le bonheur et la liberté.

MAMIA.

J'aperçois Matali qui se promène... Sauve-toi, Mantami; ta présence ici ferait tout découvrir.

SCÈNE XIII.

Une grande salle d'entrée du harem. — Au fond, une tapisserie qui sert de porte et qui cache la cour.

MATALI, SACONTALA, *qui entre en le suivant.*

SACONTALA.

Oh! au nom du ciel! Matali, accorde-moi cet honneur!....

MATALI.

Non, te dis-je; laisse-moi.

SACONTALA.

Que t'importe?.... Toi seul sais l'heureuse femme désignée pour suivre le rajah; tout le monde l'ignore : désigne-moi.

MATALI.

Mais la vie n'a donc plus de charmes pour toi?

SACONTALA.

Pour vivre veuve, déshonorée, abandonnée, esclave, ou pour être confondue dans une foule de femmes, inutile troupeau d'un pasteur décrépit; pour être dévouée à une solitude et à une prison perpétuelle où vous dévorent et vous minent peu à peu une soif d'amour et un besoin de liberté, ou prostituée aux caprices misérables d'un vieillard que l'âge a glacé, épouse de cet eunuque fait par la main du temps... (*Matali tressaille vivement.*) Pardonne; ce mot te blesse... Oh! accorde-moi la mort!

MATALI.

Sais-tu ce que c'est que d'être brûlée, que de vivre, ne fût-ce qu'un instant, dans une atmosphère d'épouvantables souffrances, de sentir son sang se dessécher, sa chair se calciner, ses nerfs se tordre?... Sais-tu ce que tu demandes?

SACONTALA.

Je demande la gloire acquise par quelques minutes de souffrances; je demande à être applaudie, admirée; je demande que chacun dise : « Je n'oserais en faire autant!... » On me parera de mes plus beaux habits; je serai conduite, au son des instrumens de musique, par une escorte de bramines et de rajahs; je ferai trois fois, d'un pas ferme, le tour du bûcher, et la flamme emportera mon ame au ciel.... J'ai des parens riches et qui m'aiment; je te donnerai pour eux un mot de moi, et ils te paieront mieux que tu n'oserais espérer...., Dis, Matali, veux-tu?...

MATALI.

Laisse-moi.... Je ne t'aime pas, toi.

(Sacontala sort en pleurant.)

SCÈNE XIV.

MATALI, *à un eunuque.*

Mesrou, amène-moi Mamia. (*L'eunuque sort.*) Oui, le misérable eunuque peut encore retrouver un semblant d'amour et de bonheur... Je suis bien malheureux; mais cependant quelque chose me bat encore au cœur, l'espérance.

(Entre Mamia.)

MAMIA.

Que me veux-tu?

MATALI.

Causer avec toi. Écoute les dernières volontés du défunt : il a légué tous ses esclaves à son neveu, et ses femmes au vieux nabab de Delhaï, hors un esclave et une femme qui doivent être brûlés sur son tombeau.

MAMIA, *vivement.*

Quel est l'esclave?

MATALI.

Je te dirai tout à l'heure les deux noms... Mais toi, te résigneras-tu à aller peupler le harem triste et oisif d'un rajah décrépit? Si tu pouvais fuir, ne le ferais-tu pas?

MAMIA.

Oh! si c'était possible, si ton secours m'y aidait, que je te bénirais! Le peu que j'ai d'or serait à toi.

MATALI.

Ce n'est point ton or en toi qui me tente.

MAMIA *étonnée.*

Ce n'est point mon or!... Et quelle autre chose pourrait te tenter?

MATALI.

Ton amour.

MAMIA, *réprimant un sourire.*

Mon.... amour!...

MATALI.

Ce seul mot dans ma bouche te fait rire : tu me crois abruti par cet esclavage de l'ame et du corps où j'ai été plongé trente ans; tu crois que jamais le misérable condamné n'a levé la tête en criant grâce; tu doutes enfin que l'eunuque se soit aperçu qu'on lui ait soustrait sa part d'homme dans l'héritage d'amour et de bonheur que Brahma nous a légué : détrompe-toi... Tout l'amour chez moi s'est réfugié au cœur.... Mets la main sur ce cœur, et tu verras s'il ne bat pas plus fort vingt fois que celui de ton amant... Oh! si tu voulais, je pourrais encore être heureux!... qu'est-ce que les plaisirs des sens, si vite évanouis, moins vite encore qu'on ne s'en lasse?... Quand l'ame a ses



plaisirs, on peut rêver le reste.... Oh! tu n'imagines pas quels soins, quelle reconnaissance, quel dévoûment entier, profond, fanatique, remplacerait en moi ce qu'il n'est plus en mon pouvoir de donner!... Que dis-je!... n'ai-je pas encore des bras pour t'étreindre et des lèvres à presser contre les tiennes!... Oh! suis-moi : je te ferai échapper.... Je suis riche : tu seras riche; je suis libre, tu seras libre.... Je serai heureux et tu seras heureuse!

MAMIA, *à part.*

Contraignons-nous : mon sort dépend de lui. (*Haut.*) Vous ne seriez pas heureux avec moi; vous vous abusez : ce serait un plus grand tourment encor....

MATALI.

Il n'égalera jamais celui que j'endure, non!... L'avare n'est-il pas content auprès de son trésor? Il n'y touche pas, il n'en jouit point; mais il sait que cela est à lui.... C'est déjà le bonheur pour moi que tu ne sois point à d'autres.

MAMIA.

Pourquoi alors m'avez-vous amenée au Rajah?

MATALI.

C'était le seul moyen de te ravir à mon heureux rival..... Mais après t'avoir amenée à lui, je n'aurais pas souffert qu'il t'approchât.... J'en jure par Brahma! je vous eusse plutôt poignardés tous deux.

MAMIA.

Ah! le monstre, qui m'a enlevée à Mantami!

MATALI.

Ne perdons plus de temps : suis-moi, et tu es sauvée.

(Il l'entoure de ses bras.)

MAMIA.

Ah! c'en est trop!... Quoi qu'il doive arriver, je ne puis plus contenir mon indignation!... Laisse-moi, monstre!... N'espère pas me toucher : je n'ai pas moins horreur de ton ame basse, cruelle et jalouse, que de ta forme hideuse et disgraciée!... C'est ton cœur qui est eunuque, c'est ton ame qui est mutilée.... Laisse-moi!... Tu es le premier auteur de tous mes maux; tu m'as ravi le seul bonheur de la terre et du ciel : un amour immense, idolâtre, un amour égal et partagé!... Et c'est à moi, toute palpitante encore de ce sentiment fécond en mille joies, en mille plaisirs inconcevables, c'est à moi que tu viens proposer de partager ta moitié d'amour et ton débris d'existence!... Laisse-moi!... Va ronger seul le frein éternel que les hommes ont mis à tes passions brutales et cruelles!.. Tout, plutôt que toi?

MATALI.

Ah! par le ciel! femme, tu es imprudente!... Les hommes n'ont pas mutilé en moi la vengeance : je la sens encore entière!... Mais je n'aurai besoin que d'un mot pour la satisfaire!... Madhavia a dévoué au bûcher une de ses femmes : cette femme c'est toi!...

MAMIA.

Moi!...

MATALI.

Oui, c'est toi qui seras plongée vivante dans cette mer de flammes que j'allumerai moi-même.... Ah! tu pâlis!... Eh bien! je veux oublier tes injures : le rajah n'a prononcé ton nom que devant moi; nuls caractères écrits ne te désignent plus qu'une autre; Sacontala me demande par ambition de la nommer à ce lugubre honneur : je puis te la substituer; mais si tu vis, que ce soit pour moi!... Tu ne peux plus être heureuse, mais je puis l'être encore, moi : je t'accorde l'existence, si tu veux la faire servir à ma félicité... Réponds-tu?...

MAMIA.

Je refuse.

MATALI.

Tu refuses la vie!...

MAMIA.

Avec toi : le tourment du bûcher n'est pas plus cruel, et c'est moins long à finir.... Après tout, ce n'est que ma vie.

MATALI.

Non, ce n'est pas que la tienne : Madhavia a dévoué en même temps un de ses esclaves au bûcher : cet esclave, c'est Mantami.

MAMIA.

Mantami!... Oh! c'est trop de malheur!...

MATALI.

Mais ce n'est pas assez du bûcher.... Non, il ne mourra point avec toi : les flammes ne vous envelopperont point d'une même étreinte, et ne confondront pas vos cendres.... Non, je sens que je l'envierais encore.... On le réserve à des supplices plus horribles, à des supplices que nous ne pouvons ici ni compter ni connaître.... Par qui a été assassiné le rajah?

MAMIA.

Oh!

MATALI.

Par lui!

MAMIA.

Qui te l'a dit?

MATALI.

Mon amour! Allant tous deux au même but, nous nous rencontrions sur la même route; j'allais frapper le rajah au moment où il l'a tué.... Je suivais en moi-même tous ses mouvemens, et, dans mon cœur, je le voyais assassiner Madhavia comme dans un miroir.... Eh bien, je vais le dénoncer.... Un esclave qui assassine son maître!... On sait ce que dit la loi : on le livrera au parent du mort; alors, vois-tu, femme? ils le prendront, ils lui arracheront les yeux....

MAMIA.

Grâce!....

MATALI.

Ils l'écorcheront vif....

MAMIA.

Assez!...

MATALI.

Ils lui couleront du plomb fondu dans les veines, ou le couperont en deux et jetteront son buste expirant sur une plaque de fer rougi... ou tout autre chose... Et moi, vois-tu, femme? je rirai!...

MAMIA.

C'est trop!.... Je ne puis supporter cette pensée!.... Pardonne, Brahma; mais c'est au-dessus de ma force... (*A Matali*) Oh! si tu veux le sauver, je me livre à toi : prends-moi, et fais de moi ce que tu voudras...

MATALI, *reculant comme mordu par un serpent.*

Que dis-tu, femme?...

MAMIA.

Je consens à tout : emmène-moi, rends-moi ton jouet, ton plaisir, tout ce que tu voudras.... mais sauve-le!

MATALI.

Tais-toi, femme; est-ce une amère dérision?

MAMIA.

N'est ce pas ce que tu demandais tout à l'heure pour être heureux?

MATALI.

Ce que je demandais!.... Oh! misérable! que je m'abusais quand je croyais encore au bonheur!... Laisse-moi!.. Tu jettes du feu sur mes blessures...

MAMIA.

Non! je ne te quitte pas!... Tu sauveras Mantami, il le faut!... Oh! fais-le : désigne à la mort un autre esclave; et mon cœur, mon ame, ma beauté, ma vie, je t'offre tout!...

MATALI.

Brahma, tu l'entends!... Ce que j'osais à peine rêver depuis si long-temps, elle me l'offre!... Oh! la voir là, étendue à mes pieds, sa beauté livrée à mon pouvoir, et sentir avec rage mon néant!... Oh! plus rien pour moi sur cette terre, je le sens!... Mon malheur est incurable; les hommes m'ont blessé à mort!... Quoi, la voilà tout entière, belle à enflammer un dieu!... Elle pourrait être à moi!... Oh! qui me donnera des ongles qui m'entrent jusqu'au cœur?

(La tapisserie du fond se lève, et laisse voir la cour du harem, avec un bûcher au milieu. — Les parens et les amis sont rassemblés autour. — Entrent de tous côtés dans la salle les femmes et les esclaves. — Paraît le santon.)

LE SANTON.

Tout est prêt, Matali; il ne reste qu'une volonté du défunt à exécuter : dites-nous donc quelle est la femme, quel est l'esclave qui doivent mourir sur le même bûcher.

(Matali, sortant d'un long accablement où il est tombé, relève la tête, marche vers Marmia, et la saisit par le bras.)

MATALI *au santon, d'une voix ferme.*

Elle!... Et moi!

PAUL FOUCHER.

Nouvelles.

—

— C'est par erreur que nous avons annoncé dans un des numéros de L'ARTISTE que M. Barye était chargé de faire un buste du Roi; c'est celui du duc d'Orléans que cet artiste doit exécuter. M. Moyne fait celui de la Reine, et M. Chaponnière celui du duc de Nemours.

— *Buste de Victor Hugo.* — Une statue de Roland furieux a déjà attiré sur M. Duseigneur l'attention des artistes et des gens du monde : ce morceau, d'une exécution ferme et chaude, se distinguait de la foule des statues insignifiantes et mythologiquement glaciales par un nerf et une verdeur de jeune homme malheureusement bien rares. Il y avait révolte évidente dans ce plâtre charnu et cette musculature à la façon de Puget et de Michel-Ange; c'était un parti pris à tout jamais de rompre avec le convenu, le pensif, tout ce qui sent l'école et l'antique; peut-être seulement, à force de se colérer contre le raide et le froid, M. Duseigneur est-il tombé dans le tourmenté; mais l'excuse est cette fois au fond du sujet lui-même; et, à part quelques négligences et exagérations qui disparaîtraient au marbre, cette œuvre tenait et promettait beaucoup. Dans le buste de M. Victor Hugo, M. Duseigneur prouve qu'il sait joindre à la fougue et à la soudaineté que nous lui connaissons une étude patiente et consciencieuse; il a senti en poète la tête du poète, et l'a rendue de même sans que la ressemblance la plus exacte, la plus géométriquement vraie, ait nui le moins du monde à l'expression : pourtant rien d'exagéré, rien qui pose; le front est modelé avec un grand bonheur, les méplats en sont francs sans être durs; la tête, inclinée en avant comme celle de Bonaparte, vit bien et pense profondément; on peut reprocher un peu de lourdeur aux cheveux, et quelque négligence dans l'exécution du cou, surtout par derrière. Quant à la ressemblance, à part la

trop grande épaisseur des sourcils, elle est complète. Le moulage a été confié à M. Lambert-Misson, rue Mazarine.

— *Yseult Raimbault,* drame joué avec succès à l'Odéon il y a quelques mois, avait révélé au public des connaisseurs un talent de plus, talent frais et vif, jeune et par conséquent sujet à toutes ces gracieuses fautes de la jeunesse. L'auteur, M. Paul Foucher, va publier [1], sous le titre de *Saynetes,* un volume où se retrouvent les qualités et les défauts de son talent; seulement les qualités sont plus marquées que dans *Yseult Raimbault,* les défauts le sont moins. C'est un recueil de petits drames toujours inventés, presque toujours habilement composés, écrits de verve, noués d'un nœud très-serré et dénoués en général d'une façon brusque, imprévue et saisissante. On sent quelquefois, dans ces scènes si actives et si rapidement entraînées vers le but, au milieu de ces personnages poétiques qui étincellent peut-être trop souvent les uns contre les autres, entrechoqués qu'ils sont par le jeu vif et fréquent des péripéties, on sent que l'auteur est très-jeune.

— On dit que Bocage est engagé au Théâtre-Français, ses débuts à ce qu'il paraît n'attendent que la rentrée de mademoiselle Mars qui doit prendre le rôle de madame Dorval dans *Antony.* Si ce bruit est vrai, et rien jusqu'à présent n'est venu le démentir, ce serait une bonne fortune pour le Théâtre Français. Bocage en effet n'a besoin que d'acquérir plus de souplesse et de variété dans l'accent et le débit. Il possède une rare intelligence; son jeu témoigne d'études profondes, de connaissances variées. Ce qu'il lui faut c'est de vivre plus habituellement avec Molière et Marivaux, deux grands maîtres pour les comédiens, le théâtre de la rue de Richelieu lui rendra, nous l'espérons, cet éminent service; et nous aurons un grand artiste de plus.

— Madame Schrœder-Devrient a obtenu un grand succès au théâtre Italien. Madame Malibran fera sa rentrée jeudi prochain.

— Un nouveau volume de poésies, intitulé *les Feuilles d'Automne*, par M. Victor Hugo, est sous presse pour paraître le 15 novembre chez Eugène Renduel : un beau succès est assuré à cette nouvelle production du grand poète.

— Le même éditeur annonce pour le mois suivant *la Salamandre*, nouveau roman maritime de M. Eugène Sue, auteur de *Plik et Plok*, 2 vol. in-8°.

— M. Drouineau termine en ce moment un roman de mœurs, qui paraîtra dans le courant de décembre.

— Sous le titre de *Georges Rey*, il vient de paraître chez Ch. Gosselin, rue Saint-Germain-des-Prés, une nouvelle qui obtient un grand succès.

[1] Chez Lemesle, éditeur, rue de l'Odéon, n° 38.

— On avait pensé que le bibliophile Jacob, content de sa spécialité de romancier érudit, ne sortirait pas du genre qu'il s'est créé dans la chronique locale de l'histoire de France au moyen âge; mais ses plus beaux succès lui avaient laissé le regret d'être peu à la portée des femmes qui s'épouvantent du style de Froissard et de Rabelais. C'est pour répondre à ses critiques et populariser ses ouvrages avec son nom qu'il fait paraître aujourd'hui un roman contemporain, dont la lecture ne demande aucune étude préliminaire, quoique l'histoire de l'invasion de 1814 occupe un coin du tableau. On voit que le bibliophile sait peindre les mœurs modernes aussi fidèlement que les anciennes : c'est dans ce livre, tout différent des précédens, neuf, actuel et dramatique, qu'il a déposé l'expression de son individualité, de sa philosophie. *Un Divorce* [1] est un ouvrage de haute conception et de longue portée, qui aura du retentissement même en dehors de la littérature; la prochaine loi en faveur du divorce, qu'on prépare à la Chambre des députés, a déjà un corollaire rempli de vérité et d'émotions : vienne maintenant la discussion de la tribune. Mais le roman du bibliophile doit survivre à la circonstance qui l'a inspiré : on s'intéressera toujours à une femme qui fait le sacrifice de son bonheur à celui de son mari, et qui consent à subir la peine d'une faute qu'elle n'a point commise.

Ce nouveau volume, dont nous rendrons un compte détaillé, obtient une immense vogue, et plusieurs théâtres annoncent des pièces qui en sont tirées. La délicieuse vignette de Tony Johannot représente la scène où l'époux déclare à sa femme innocente qu'il va se séparer d'elle.



[1] Un beau volume in-8°. Chez Eugène Renduel. Prix : 7 fr. 50 c.

Beaux-Arts.

—

LES MÉDAILLES D'OR DE LA BIBLIOTHÈQUE DU ROI.

On a volé cette semaine trois mille médailles d'or à la Bibliothèque du roi : trois mille médailles que des millions ne racheteraient pas, uniques en Europe, la plus riche collection connue, que l'Allemagne et l'Angleterre nous enviaient, et qui à présent peut-être ne sont plus que des lingots. C'est pour l'histoire et l'archéologie une perte irréparable.

Le vol a été consommé avec une adresse accablante. Ce serait folie maintenant d'espérer qu'on les retrouvera. Le creuset destiné à les recevoir était déjà rouge depuis long-temps quand la clef tournait dans les tiroirs du cabinet des médailles : les recherches les plus actives n'aboutiront qu'à de stériles regrets.

Un seul moyen reste peut-être de rendre à l'histoire et à l'étude ces monumens précieux, sans lesquels il n'y a pas de vrai savoir; c'est d'amnistier publiquement les coupables, de leur promettre même une riche récompense : si tout n'est pas encore détruit, on en pourra sauver quelques débris.

La plus coupable négligence nous a privés de ce trésor qui avait coûté tant de veilles, tant de lointains voyages, tant de recherches savantes, tant de bonheurs, tant de hasards. Étrange malheur! L'abbé Barthélemy et tous nos antiquaires perdent leur vie à rassembler cette collection, et il faut que cela meure entre les mains du conservateur, ce facile et douteux savant, qui, à défaut de science, eût bien fait d'être vigilant. N'est-ce pas déplorable en effet de voir dépérir et se perdre dans des mains pareilles tant de richesses que nous enviaient nos voisins, tant de science dont nous avions si grand besoin? Au reste on informe; on est à la recherche des voleurs; on a déjà arrêté les registres de la Bibliothèque. C'est, dit-on, un épouvantable désordre. Cela arrivera toujours ainsi tant qu'on donnera au charlatanisme et à l'intrigue d'honorables places, qui ne s'accordaient autrefois qu'à la science modeste, au courage éclairé, au désintéressement et à la surveillance la plus complète. Il faut une peine à qui laisse éteindre le feu sacré : les vestales coupables étaient punies de mort. Qu'est-ce qu'un misérable et mesquin intérêt, je vous prie, à côté d'une médaille tout entière qui se perd et qui se change en lingots dans le creuset de quelques voleurs, parce qu'il a plu au conservateur d'aller chez Tortoni le matin, ou à l'Opéra le soir, en longue barbe, en gants jaunes et le lorgnon en sautoir?

Voici la liste très-exacte des objets perdus.

Objets d'or : 1° Une patère ou grande coupe de six pouces de diamètre, avec un bas-relief dans le fond, et des médailles romaines du haut-empire incrustées dans le bord;

2° Une coupe montée en or, avec le buste d'un roi sassanide, gravé en relief;

3° Bijoux, consistant en divers objets trouvés dans le tombeau de Childéric, tels que : abeilles d'or, un anneau d'or gravé, etc.; plus, le sceau d'or de Louis XII, une bulle d'or antique, une grande médaille d'or de Louis XIV, représentant la façade du Louvre.

Médailles d'or grecques et romaines : Médailles d'or de Syracuse au nombre de 53; trois médailles d'or des rois d'Epire : un Néoptolème et deux Pyrrhus.

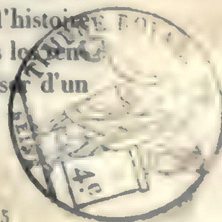
La suite impériale d'or, y compris les grands médaillons, au nombre de 95 pièces. Les médailles à partir de Sextus-Pompée jusqu'au règne de Justin II, en tout 3,192 pièces d'or.

Médaillons modernes en or : 1° Les médailles des rois de France, depuis Charles VII jusqu'à Louis XIII, 37 pièces; 2° médailles d'or de Louis XIV, 125 pièces; 3° médailles de Napoléon, 75 pièces; 4° quatre pièces de Louis XVIII et de Charles X; 5° les grands hommes de France, 20 pièces; 6° la suite uniforme de Louis XIV et de Louis XV, 454 pièces; 7° la suite des papes, en or, 65 pièces.

On estime à près de cinq cent mille francs la valeur matérielle de tous ces objets.

Nous ne croyons pas, comme le conseillait ces jours derniers un économiste, qu'il faille exiger d'un conservateur des médailles un cautionnement de plusieurs millions, ni que M. Baring doive servir de garant au savoir d'un autre abbé Barthélemy; mais un vol pareil a été commis il y a vingt ans, et l'on aurait dû se tenir pour averti. A cela on a une réponse toute prête. A quoi bon veiller, puisque jusqu'ici on ne veillait pas? Pitié!

Il eût mieux valu laisser brûler la moitié des volumes qui sont rue de Richelieu, on pouvait les remplacer. Mais les médailles, ces témoins authentiques et irrécusables de tout le passé, ces récits qui enseignent l'histoire sans l'altérer, sans passions et sans fiel, qui nous les rendra? Un siècle ne suffira pas à retrouver un trésor d'un pareil prix.



Littérature.

—

DE LA CRITIQUE SPIRITUELLE

ET

DE LA CRITIQUE SPÉCIALE.

Il y a deux manières de juger un livre, un opéra, un tableau, une statue. La première, et la plus facile sans contredit, c'est de n'étudier ni l'histoire, ni les langues modernes, de ne pas connaître une seule note de musique, de n'avoir pas mis les pieds dans un musée ou un atelier, et alors on est en droit de dire et de jurer que les romans publiés à Edimbourg sont d'une fidélité locale et historique à toute épreuve, d'affirmer que la manière de Rossini ne ressemble à aucune autre, que Mozart et Cimarosa étaient de petits garçons, que le *Matrimonio* n'est qu'une comédie passable mêlée d'agréables ariettes, que le *Don Giovanni* a vieilli et n'est plus guère de mode, que le Cromwell de Paul Delaroche est dans le goût d'Holbein, que l'Hercule de M. Bosio est précisément de la sculpture antique. Pour peu d'ailleurs qu'on soit doué d'une certaine volubilité de paroles, qu'on puisse et qu'on veuille dans sa journée faire une douzaine de visites, écouter attentivement ce qui se dit, avec une mémoire médiocre, on peut, sans peur et sans crainte d'être démenti, s'intituler homme d'esprit. Il est absolument inutile de se fatiguer les yeux et le cerveau par des lectures sérieuses. A quoi bon? à brouiller, à confondre, à ébranler, à détruire peut-être, cette classe d'idées si complaisantes et si souples, si flexibles et si dociles, qui se prêtent à tout, qui répondent à toutes les objections, qui au besoin fourniraient la question et la réponse, les idées générales. Admirable invention! découverte inestimable et sans prix! avec deux idées générales, il y a tel homme qui jugerait sans broncher, sans hésiter un instant, les écoles italienne, flamande, espagnole et française. Je dis deux et c'est beaucoup! C'est un luxe blâmable, une fastueuse prodigalité, une profusion que les lois somptuaires de l'intelligence ne doivent pas permettre. On peut choisir entre ces deux-ci, et si on sait les employer à propos, si on sait les ménager, comme Napoléon ménageait les grenadiers de sa vieille garde, il n'y a guère de problème qu'on ne puisse résoudre : la correction du dessin et la vérité de la couleur, ou bien encore : la finesse de l'expression et la pureté des lignes. A ce propos je me rappelle une parole échappée aux lèvres d'un homme éloquent à coup sûr, homme d'esprit s'il en fut : « Raphaël possédait un grand mérite d'expression. Il ne lui a manqué que deux choses, la couleur et le dessin. » Le prophète qui rendait cet oracle était certainement de bonne foi, et la crédulité de son auditoire n'était pas moins sincère que son ignorance. Je sais un autre mot qui peut servir de pendant à celui-ci. Un de nos premiers peintres vivans, à qui nous devons plusieurs compositions d'un mérite incontestable et incontesté, insistait auprès d'un homme d'esprit pour qu'il se mît à l'étude du dessin et de la peinture. Savez-vous bien quelle fut sa réponse? Je vous la livre pour ce qu'elle vaut, et je n'y veux pas ajouter une ligne de commentaire : Si j'avais une fois le malheur de tenir un crayon, je n'oserais plus parler peinture.

On se souvient d'un mot qui fit fortune au dix-huitième siècle, et qui représente avec une merveilleuse fidélité l'état de l'intelligence à l'époque où il fut prononcé : C'est aux musiciens à faire de la musique, et aux philosophes à en parler. Cet axiome, si peu axiomatique qu'il soit d'ailleurs, a long-temps eu force de loi en France ; et le nombre des musiciens qui écrivent sur leur art est encore aujourd'hui bien restreint, si on le compare aux milliers de paroles qui se débitent et se publient sur les partitions nouvelles de l'Allemagne et de l'Italie, et qui n'ont pas d'autre mérite à faire valoir que l'esprit du journaliste.

Je ne parle pas de ces éruditions improvisées en vingt-quatre heures, si rapidement acquises, et perdues plus rapidement encore ; de ces sciences de feuilleton, qui consistent à tenir dans la matinée Froissard ou Comines, si l'on doit assister après dîner à la représentation de quelque drame nouveau, bagage plus nuisible qu'utile, et dont la conséquence la plus immédiate et en même temps la plus inévitable est de blâmer l'auteur, de toutes les pages qu'on a lues et qu'il n'a pas mises en œuvre, et de le remercier de tous les détails, même oiseux et déplacés, qu'on retrouve dans sa pièce avec une fièvre de vanité.

Ceci est encore de l'esprit, quoi qu'on fasse. C'est, il est vrai, un charlatanisme pitoyable pour ceux qui le découvrent, mais imposant pour ceux qui l'ignorent. C'est tout simplement la prétention des qualités que l'on n'a pas, la manie d'afficher la richesse qu'on ne possède pas, et je préfère de beaucoup l'esprit ignorant et naïf, qui se borne au rôle de kaléidoscope, qui se donne pour ce qu'il est, pour un enfant gâté, amoureux avant tout de sommeil et de paresse, faisant fi du savoir, comme d'une conquête trop pénible, tirant toutes ses paroles à la loterie, se souciant peu d'ailleurs de ce qu'elles ren-

ferment ou signifient, pourvu qu'à leur naissance, au moment où elles s'échappent de la bouche pour tomber sur le papier, elles produisent un certain bruit, qu'elles cliquetissent avec éclat, faisant bon marché de leur mesure et de leur portée. A ceux-là il n'y a rien à dire; si vous leur montrez une bévue ils en reconnaîtront deux. Ils riront les premiers de leur ignorance.

Il faut les prendre pour ce qu'ils sont, les estimer à leur valeur, et s'en amuser; mais il ne faut pas non plus s'étonner si les poètes et les artistes n'ont pas la même indulgence, et si l'on surprend parfois sur leurs lèvres un sourire de dédain ou de mépris. Un livre, on le sait, est toujours un acte de vanité, et quand on songe au petit nombre d'hommes qui pensent par eux-mêmes, quand on réfléchit à l'influence terrible d'un mot sur ce qu'on appelle l'opinion publique, on s'explique sans peine la douleur et la colère, en présence d'un jugement ignorant et frivole.

Qu'un homme en effet dépense une année de sa vie à étudier une idée dans tous les sens, qu'il la creuse et la décompose dans ses moindres élémens; qu'il passe à la vérifier, à l'éprouver, les nuits et les jours; qu'il fasse subir à sa pensée toutes les combinaisons imaginables avant de s'arrêter à une forme décisive et dernière, et croyez-vous qu'il puisse demeurer impassible et indulgent, quand une frivole ignorance peut d'un seul mot flétrir le fruit de ses veilles. Je sais bien qu'un mot, si spirituel qu'il soit, disparaît et s'efface, et que les œuvres demeurent; mais la vie est courte, et les louanges de la postérité sont une récompense bien tardive.

Que si, au contraire, avant de juger, on veut savoir de quoi il s'agit; si avant de prononcer un arrêt on veut étudier l'affaire; si l'on veut renoncer à la critique spirituelle pour entre prendre la critique spéciale, alors il arrive inévitablement qu'on apporte dans toutes les discussions une modération singulière, une réserve grave et réfléchie. On pèse mûrement le sens et la valeur de toutes ses paroles.

Et ainsi, quand on a étudié l'histoire des littératures modernes, quand on s'est associé de cœur et d'esprit aux savantes investigations de Bouterveck, de Sismondi, de Warton, quand on a suivi avec une laborieuse attention le développement et les évolutions du génie humain, en Italie, en Espagne, en Angleterre; quand on sait ce que valent les noms de Schiller et de Caldéron, quelle place ils occupent parmi les hommes de leur pays, à quelle heure ils sont venus, quel rôle ils ont joué, s'ils ont frayé ou suivi la voie, s'ils ont fondé ou s'ils ont trouvé l'édifice construit, et si leur tâche s'est bornée à y ajouter une galerie ou un portique; chaque fois qu'ils se fait un livre de quelque importance, signé d'un nom dont toutes les syllabes renferment une pensée et un gage de conscience, on hésite long-temps avant de prononcer une parole de blâme ou d'enthousiasme. On sait ce qu'il en coûte pour créer et pour produire, que toutes les heures ne sont pas bonnes au génie. Habitué qu'on est à vivre familièrement dans la société des hautes intelligences, qui résument en elles les passions et les mœurs d'un peuple sous leur forme la plus exquise et la plus complète, on ne croit jamais qu'une chose ait été faite sans raison. Avant de blâmer, on écoute et l'on va jusqu'au bout. Comme on a pénétré les différences qui séparent, selon les climats et les habitudes locales, les créations de l'art et de la poésie; comme on est convaincu que *la Marie Stuart* de Schiller n'était pas possible au temps de Shakespeare; que la comédie de *Cape et d'Epée*, si goûtée à Madrid, ne serait pas comprise à Vienne ou à Berlin; que chaque siècle apporte avec lui son expression et son génie, malgré soi et quoi qu'on fasse, on est d'abord disposé à l'indulgence. De ces voyages dans tous les domaines de l'intelligence, on rapporte de singulières conditions d'impartialité. On reconnaît et on proclame plusieurs sortes de beauté; à l'exemple des *touristes* qui apprécient comme il faut un pied espagnol, des lèvres anglaises, un œil de France, des épaules italiennes, une chevelure allemande, on est guéri à tout jamais d'une maladie honteuse et misérable, l'exclusion.

La critique spéciale, formée à l'étude et la réflexion, préfère de beaucoup l'histoire à l'esprit. Elle met volontiers un fait, si minime qu'il soit, avant un bon mot. Elle ne croit pas que, pour juger un opéra, il soit hors de propos de lire et de consulter le docteur Burney, de rechercher les origines et les phases de la musique moderne. A ses yeux l'histoire de la peinture, la fréquentation des musées et des galeries, un séjour habituel dans les ateliers, sont des préliminaires indispensables. Elle décide rarement à la hâte et du premier coup. Elle compare volontiers et long-temps ce qu'elle voit à ce qu'elle a vu. Elle se demande ce que le peintre a voulu, pourquoi il l'a voulu, de quelles ressources il pouvait disposer, comment il en a profité.

S'agit-il d'un portrait, par exemple? en faisant la part du temps et du pays, elle n'attendra pas de MM. Delacroix ou Champmartin l'élégance ou la gravité de Van-Dyck ou de Velasquez; elle jugera les portraits de madame de Mirbel ou du duc de Crussol à leur point de vue; elle n'aura garde d'oublier que la toilette de nos femmes, bien que sensiblement améliorée depuis une douzaine d'années, et assurément beaucoup moins ridicule que sous l'empire et dans les premières années de la restauration, est loin encore d'offrir les mêmes ressources que les beaux costumes du temps de Louis XIII

et de Charles Ier. Que s'il s'agit d'expliquer pourquoi les sculpteurs répugnent si obstinément de nos jours à composer leurs statues modernes dans le costume du temps, elle reconnaîtra volontiers les motifs de cette répugnance, mais elle s'autorisera contre M. David de la statue de Pitt, par Chantrey, tout en blâmant le sculpteur anglais de n'avoir pas franchement accepté et résolu le problème tel qu'il l'avait posé, et d'avoir jeté sur les épaules du ministre un manteau drapé à l'antique.

Et cependant, toute sérieuse et polie que soit et que puisse être la critique spéciale, une objection plus grave et plus embarrassante, plus difficile à réfuter, s'élève contre elle : à quoi sert-elle, et à qui peut-elle servir ?

En la supposant consciencieuse et sévère, son usage à coup sûr ne serait pas douteux, et se définirait sans peine ; mais le public insouciant et frivole se donnera-t-il la peine de l'écouter? il y a cent contre un à parier qu'il n'en fera rien et qu'il passera outre. Est-ce aux artistes? mais ne doit-on pas craindre qu'ils n'opposent à la critique même spéciale et logique une fin de non-recevoir, fondée d'ailleurs sur des motifs spécieux et assez valables? ne sont-ils pas en droit de se dire : A quoi sert de comprendre si ce n'est à vouloir? à quoi sert de vouloir si ce n'est à pouvoir? Toute délibération sur l'art qui ne se résout pas en conception ou en volonté de faire vaut-elle, après tout, qu'on y prenne garde ? et toute volonté d'artiste, si parfaite qu'elle puisse être d'ailleurs dans les chambres du cerveau, n'est-elle pas comme non avenue ? A cela il n'y a rien à répondre. Est-ce au critique par hasard que la critique doit profiter? mais n'est-ce pas une perpétuelle mystification, un continuel gaspillage de réflexions, d'idées, de jugemens et de comparaisons, qui n'aboutissent à rien ? je finirai par ou j'aurais dû commencer, à quoi sert la critique ?

LE VOYAGE EN SUISSE.

Allons, postillon mon ami, fouette tes chevaux, et vite, bien vite en route! Adieu Paris, ville de boue, de bruit et de fumée! adieu Paris et sa vie factice, sa vie de convention et de théâtre, sa vie aux bougies et au gaz hydrogène! Paris nous pèse sur les épaules comme les manteaux de plomb que traînent durant l'éternité tout entière je ne sais plus quels damnés de l'enfer du Dante. La politique nous y poursuit, politique carliste, politique ministérielle, politique républicaine, monstre qui s'est incarné dans une feuille de papier timbrée quatre centimes, qui nous assiége à notre chevet, que nous rencontrons dans la rue, qui nous rattrape au bal, au spectacle et partout. Adieu le ridicule et fatigant dédale des convenances ! Adieu l'existence uniforme et blasée où nous tournons comme les pauvres chevaux encapuchonnés d'un moulin à manége ! Oh ! la triste chose que la civilisation avec son masque et son fard à chaque visage, ses intérêts mesquins dont chaque homme est préoccupé, immense comédie où nous jouons tous notre rôle sans pouvoir un seul moment en déposer les habits et l'ennui dans la coulisse! N'est-il plus en Europe une contrée où n'ait point encore passé l'impitoyable niveau, où l'ame retrouve des émotions nouvelles et pures, où puisse librement palpiter un cœur d'artiste et de poète? Ce n'est point l'Italie qu'il nous faut, car en Italie se sont les œuvres des hommes que l'on va chercher, se sont leurs vestiges que l'on rencontre à chaque pas, et nous voulons, nous, un pays où les traces humaines ne soient pas empreintes en tous lieux, où la civilisation n'ait point tout marqué de son désolant cachet, où la nature nous apparaisse vierge encore dans sa franche et pittoresque nudité !

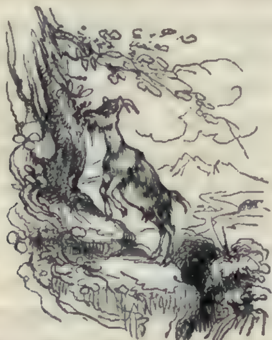
Oh! la Suisse! la Suisse avec toutes les émotions que son nom réveille! La Suisse avec ses chalets et ses bergers, avec l'innocence de ses mœurs simples et primitives, avec sa rustique et naïve hospitalité ! Oh ! les délicieuses tyroliennes que M. Panseron, M. Bruguière et M. Plantade ont composées pour nos salons sur les montagnes et les campagnes, les pasteurs, les troupeaux et les lacs limpides! Les ravissans costumes helvétiques que nous offrent à leur étalage les marchands d'estampes du boulevard! La belle Suisse que nous avons vue à l'Opéra dans *Guillaume Tell!* Est-il personne qu'elle n'ait bercé dans sa stalle ou dans sa loge de rêves bien rians et bien champêtres, qu'elle n'ait transporté en esprit sur les rives de l'Aar ou les sommets du Rigi? Oui, la Suisse ! la Suisse ! Oh ! Gessner et ses idylles ! Le doux et tendre Gessner ! Là nous oublierons le monde ; là, isolés du reste de l'Europe, nous trouverons des aventures à raconter, des surprises et des émotions de voyageur. Allons, vite, bien vite en route ! Adieu, Paris ! adieu, en passant, la Bourgogne! adieu la Franche-Comté ! Nous sommes en Suisse.

Mais ô désappointement !.. Faites donc les rêves les plus délicieux de paix, d'innocence et de solitude ! Reconstruisez Gessner; créez-vous pour votre usage un monde d'idylle et de romance. Vous aurez beau gravir les montagnes, vous enfoncer dans les gorges les plus profondes, la civilisation, l'inévitable civilisation, ver qui ternit et qui gâte tout ce qu'il touche, saura bien vous y retrouver. Elle est venue s'y installer pour le désespoir du poëte et de l'artiste, elle est venue tout desenchanter et tout flétrir. La Suisse est usée, la Suisse n'est plus qu'une promenade banale où toute l'Europe

se donne rendez-vous en été ; c'est une vraie succursale du bois de Boulogne et du parc de St-James, où l'on arrange pour l'hiver suivant des bals déguisés et des intrigues. On y salue ses connaissances comme au foyer des Bouffes ou dans une allée des Tuileries; on s'y presse, on s'y heurte, on s'y dispute les chaises. C'est le Romainville de la bonne compagnie. Sur ce rocher, au bord de cette cascade, voici des os de volaille et des croûtes de pâté. Si ce n'était la distance, les grisettes et les commis marchands iraient en Suisse passer le dimanche; mais les voitures à six sous ne vont pas encore jusque-là : n'en désespérons pas. Vous retrouvez en Suisse toute l'Europe, l'Angleterre, la France, l'Allemagne, la Russie, tous les pays enfin, excepté la Suisse, et vous avez l'inappréciable avantage d'y rencontrer surtout, de chacun d'eux, ses ridicules et ses originaux. Quand les médecins ont inutilement ordonné contre le spleen et les vapeurs Baden et Spa, Tœplitz et Barèges, *allez en Suisse* est leur dernière ressource. Aussi grande y est la collection de figures ennuyées, de désœuvrés de bon ton, qui viennent voir pour dire ensuite : J'ai vu; de petites maîtresses qui bâillent en présence du Mont-Blanc, et se plaignent que la chute du Rhin fait trop de bruit. Rangez-vous au bord du chemin, car voici des berlines, des coupés, des landaus qui semblent se disputer le prix de la course. Figurez-vous comme ces gens apprécient dignement les beautés du paysage! Gardez-vous de vous établir dans cette vallée avec votre portefeuille, vos crayons et tout votre appareil de dessinateur ; car une caravane de profanes, hommes, femmes, enfans, laquais en livrée, soubrettes de boudoir, viendrait en masse vous y relancer. Les Anglais surtout! les Anglais, fléau vivant, desenchantement continuel en Suisse comme en Italie! Oh! vraiment, Byron avait mille fois raison de les fuir et de les détester! N'ont-ils pas, les bourreaux, établi à Interlachen, entre le lac de Thun et celui de Brientz, dans un endroit qui, avant eux, était le plus délicieux du monde, une véritable colonie britannique, où il ne tiendra qu'à vous de vous croire dans un quartier de Londres bien aristocratique et bien empesé? O profanation! pour un Sterne, que d'oisifs qui promènent sur tous les grands chemins du continent leur morgue, leurs manies et leur ennui! Entrez dans une auberge suisse, et vous en retrouverez vingt pour le moins qui sont bien, je vous assure, la compagnie la plus dédaigneuse, la plus maussade et la moins accommodante qui ait jamais affligé un voyageur. Ils viennent tous les étés s'abattre en Suisse par milliers. C'est pour le pays une récolte annuelle, une branche de revenu qu'il exploite comme ses pâturages et ses troupeaux. La Suisse redoute une guerre européenne, parce qu'alors les étrangers *donneraient beaucoup moins*. Elle la redoute pour son industrie, comme un armateur pour la sienne, et voyez un peu les résultats!

Va maintenant, mon cher poète, va maintenant, mon pauvre artiste, chercher en Suisse des émotions de poésie et de mœurs antiques! Va-t-en lui demander son innocence pastorale et sa vieille hospitalité! Elle porte encore, il est vrai, ses costumes nationaux, parce que l'expérience lui a appris que ces costumes étaient jolis aux yeux des voyageurs et s'encadraient à merveille dans ses points de vue, comme ceux que dessine pour l'Opéra M. Duponchel vont bien avec les décorations de M. Cicéri. La Suisse tient boutique de pittoresque; elle a vu que ses chants plaisaient, et elle chante à la portière des voitures qui viennent à s'arrêter dans ses villages, comme les virtuoses ambulans du boulevard de Gand. Les fameuses batelières de Brientz sont devenues des actrices qui bientôt mettront du rouge. Le *programme* du spectacle ne vous manquera pas. Voici chez tous les libraires des guides, des itinéraires, où l'on vous dresse, chose commode, le prospectus de vos émotions, où le pittoresque est noté par ordre alphabétique, où l'admiration vous est toute mâchée d'avance. Voici des gens du pays qui n'ont d'autre métier que de se faire vos *cicerone* de rocher en rocher, de cataracte en cataracte; ils ont une leçon toute apprise dont vous entendez la deux cent-unième répétition. — Monsieur, posez le pied ici; monsieur, appuyez-vous sur cet arbre ; monsieur retournez-vous à cet endroit pour admirer. — Et puis après, une main de se tendre vers vous et de réclamer son salaire. — Voici la chapelle de Guillaume Tell. — Malheureux Guillaume Tell! en a-t-on assez abusé? L'a-t-on assez traîné de tréteaux en tréteaux? Dieu me pardonne, on l'a fait délivrer sa patrie sur des airs de vaudeville! on a fait de sa pomme quelque chose d'aussi ennuyeux que celle de Pâris ou que le classique poignard des Atrides. De grâce, laissez-là cette pomme! ne nous jetez plus cette pomme à la tête! Quant à l'innocence proverbiale des mœurs suisses, cela est tombé de nos jours dans les rosières de la banlieue de Paris, dont on couronne la vertu par ordonnance de M. le maire. Pour ce qui concerne l'hospitalité helvétique, vous trouverez des hôtels magnifiques, sur le modèle de ceux de Calais ou de notre capitale, mais seulement un peu plus chers, avec un cuisinier qui a fait son apprentissage à l'école de Véfour ; des lits excellens, des garçons très-officieux, à cravate élégamment tournée, un maître d'hôtel, la serviette sous le bras, qui vous reçoit avec grâce et urbanité à votre descente de voiture, les journaux de toute l'Europe, afin de vous tenir au courant des affaires publiques. Voici de belles grandes routes tirées au cordeau, sablées

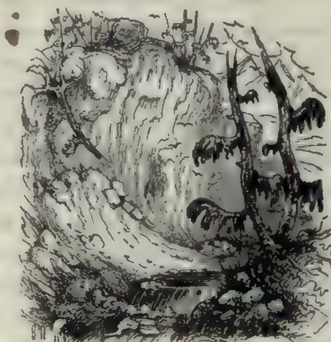
comme l'allée des Feuillans, qui aboutissent à de très-beaux ponts de pierre de taille ; il y aura sans doute avant peu des chemins en fer... N'êtes-vous pas ravi, charmé? Tout cela n'est-il pas fort bien entendu et merveilleusement commode? — Eh! laissez-moi, de grâce! épargnez-moi vos perfectionnemens de luxe et de civilisation moderne! Oui, tout cela est commode, très-commode, d'une commodité désespérante! Vos routes sont unies et larges, elles s'allongent devant moi, entre deux rangées d'arbres, avec toute la grâce d'un monotone et interminable ruban; mais pour en voir de pareilles, je n'avais pas besoin de sortir du département de la Seine. Ce qu'il me fallait, c'était quelque chemin étroit, raboteux, accidenté, un de ces chemins de chèvre, qui se replient en coudes, qui s'enfoncent à travers les bois, qui surgissent du fond du ravin, qui serpentent et s'accrochent aux flancs de la montagne.



Moi, je ne vais pas en berline, je voyage à pied; que m'importe votre belle grande route? que m'importe aussi votre beau pont de pierre? Mettez-le sur l'Aube ou sur la Marne; mais laissez donc à vos torrents le sapin jeté avec toutes ses branches d'un bord à l'autre, le sapin que mouille l'écume jaillissante, et que l'on regarde avec une joie mêlée d'un reste de frayeur secrète quand on l'a traversé, vacillant et mobile sous les pas du voyageur. Arrière vos Manuels et vos Itinéraires! je ne les aime pas plus que je n'aime au spectacle ces voisins complaisans qui me racontent d'avance, scène par scène, la pièce où je viens chercher un plaisir de surprise! Arrière, maître-d'hôtel à la serviette bien blanche, au sourire stéréotypé sur les lèvres pour tous les gens à équipage, à l'accueil peu flatteur pour ceux qui n'ont par devers eux que le modeste bagage du bon Yorick! Oui, ton hôtel est superbe, tes corridors et tes parquets sont bien cirés; mais j'aime mieux quelque pauvre chaumière de pâtre, isolée au milieu des montagnes, dont la faible lumière m'apparaisse de loin comme un fanal sauveur; quelque hutte où je frappe, las et égaré dans ma route, et dont un paysan au rude et sauvage costume m'ouvre la porte mal jointe en me disant: « Entrez. » — Oui, ton chef de cuisine est un second Vatel; on dîne chez toi aussi bien qu'au Café de Paris; mais je préfère cent fois le morceau de pain gris, le fromage et le lait de mon pâtre. On trouve dans ta salle à manger compagnie fort distinguée de tous les coins de l'Europe; on pourrait y organiser un bal et un concert admirables, voire même une succursale de Frascati ou de la conférence de Londres; mais plutôt, plutôt le vieux récit de mon hôte et sa légende de sorciers et d'esprits, le soir près d'un feu qui fait danser nos ombres sur les murs de la cabane, au bruit des vents qui mugissent dans les gorges et dans les bois. Tes journaux, je les ai en horreur : ce sont des ennemis que je fuyais et que je retrouve en embuscade sur mon passage. Tes lits, ils sont excellens; mais ils ont un défaut, c'est précisément d'être parfaits. Je hais tes quatre matelas et tes rideaux de soie; délicieux partout ailleurs, ils ne sont qu'une monstrueuse anomalie en face du Splügen et de la Yung-Frau : vive le lit de mousse et de feuilles sèches où l'on dort tout habillé! Abomination! des lits de chanoine et des parquets cirés! horreur! un dîner fin et délicat! la Suisse transformée en restaurant! Sujet ravissant, perspective admirable à jeter sur un album qu'une salle de billard et de café! mieux vaut voir sans se déranger la Suisse de l'Opéra.

Tourne bride, postillon, tourne bride! Paris du moins se donne tout franchement pour ce qu'il est; il n'affecte point de prétentions aux mœurs champêtres; mais, pour votre Suisse désenchantée et spéculatrice, vos restaurans parmi des glaciers, vos Anglais vis-à-vis d'un site sublime, vos laquais en livrée sur le sommet du Grütli, autant vaudrait rencontrer en chemin une citation d'huissier ou un bordereau de finances intercallé par le relieur au milieu d'un roman de Walter Scott ou d'une méditation de Lamartine.

Théodore Muret.



Revue Dramatique.

—

THÉATRE FRANÇAIS.

La Reine d'Espagne, Comédie en cinq actes & en prose,

PAR M. DELATOUCHE.

Voyez la morale! un des hommes de notre Paris qui ont le plus d'esprit, de style et de verve, M. Delatouche; un homme qui a du drame en tête et qui l'a prouvé, consent un matin à laisser son livre commencé, à interrompre sa page inachevée, à faire ce qu'il y a de plus ingrat à faire, une comédie en cinq actes! Sans la morale, *la Reine d'Espagne* avait le succès du *Mariage de Figaro*.

Mon Dieu, l'affaire était toute simple. Il s'agissait de montrer comment finissent les monarchies, comment se continuent les monarchies, comment elles commencent; une monarchie espagnole encore! Vous croyez que le moment était bien choisi, n'est-ce pas? Nous sommes dans une révolution qui a mis fin elle-même à une monarchie; il était donc permis de rire à notre aise de la monarchie espagnole : il y a si long-temps de cela!

Le parterre n'a pas voulu rire. Comment donc! un roi impuissant! horreur! une jeune reine restée vierge après un an, infamie! Un moine, jeune et beau, grand d'Espagne et moine, amoureux comme un français de Louis XIV, ô dégoût! Un drame qui commence par les rires, qui finit par les larmes, cela est si commun! Et de l'esprit, et de la verve, et de la moquerie, et du sang froid, et du style, et de tout ce qui fait la comédie, le drame, l'intérêt; qu'est-ce que cela à côté d'un vaudeville de M. Scribe, ou d'une comédie de M. Bayard?

Il leur faut du Scribe, à ces messieurs; du musc, de l'ambre, de la gaze transparente; pas trop de gaze, mais un peu de gaze; aussi peu que vous voudrez, mais il en faut, n'est-ce pas? Qui donc supporterait l'esprit de Molière aujourd'hui : *Tarte à la crême* et *les enfans qui se font par les oreilles? Tarte à la crême! Enfans par les oreilles! la Reine d'Espagne! Molière!* siffle donc, chaste parterre; bouche tes oreilles! il n'en sortira jamais d'enfans!

Voici l'analyse :

Le roi d'Espagne est vieux, très-vieux, et infirme comme l'honnête malade de Molière : *M. Purgon m'avait promis de me faire faire un enfant!*

Le confesseur du roi fait à Sa Majesté la même promesse que M. Purgon à son malade. Le médecin français, envoyé de Louis XIV, qui prépare un roi français à l'Espagne, a promis à son maître que le nouveau roi ne ferait pas d'enfans, non-seulement le roi, dont on doute, mais la jeune reine, dont personne n'a douté un seul instant. Ainsi l'intrigue commence. Toute une légitimité suspendue à ce hasard de soixante-dix ans! toute une légitimité qui dépend d'un entêtement de cœur de cette jeune reine! Les intrigues se croisent; l'amour va en avant et recule. C'est oui, c'est non, c'est peut-être. Êtes-vous jamais entré dans une alcôve? êtes-vous au moins entré dans la vôtre? Croyez-vous qu'il n'y ait pas une comédie à faire avec les accidens d'un amour royal? surtout quand on a l'esprit, la verve et la malice cruelle de M. Henri Delatouche?

D'autant plus que notre auteur, qui connaît son peuple, avait sacrifié la moitié de sa comédie; de sa comédie, il avait fait un drame. A côté de la passion tronquée du monarque, il avait placé l'exubérante passion d'un sujet et d'un moine; derrière le débile vieillard il avait montré l'énergie de l'inquisition; auprès du joli visage de la reine se dessinait le voile noir de l'inquisiteur. S'il n'y avait eu que cela, la foule était ravie : elle applaudissait avec transport, elle était dans l'ivresse, comme à une comédie de M. Casimir Bonjour! et le bourgeois rentrait dans sa maison fort content de son esprit d'abord, et ensuite de l'esprit de son auteur! Mais *tarte à la crême; l'enfant par les oreilles!* L'hôtel Rambouillet se cache le visage derrière son éventail. Pudeur bien entendue! Que voulez-vous qu'on fasse avec l'hôtel Rambouillet?

Je vous le dis, l'hôtel de Rambouillet est éternel; il ne meurt pas; il est vivace comme le lierre. Il a changé de nom, mais non pas d'esprit et de mœurs. En bas bleus ou en robe de soie, l'hôtel de Rambouillet salit, décolore, et flétrit, et dénature, et se moque et s'évanouit, et se crispe les nerfs et s'inonde d'eau de Cologne. Ayez donc de l'esprit et du cœur; faites donc un drame, et remplissez un théâtre avec l'hôtel Rambouillet!

D'abord la comédie de M. Delatouche, écoutée avec intérêt et plaisir, marchait vivement au succès. On écoutait avec transport ce dialogue incisif et nerveux : les caractères se dessinaient, l'esprit se faisait jour, la comédie se nouait, tout allait au mieux; nous avions un chef-d'œuvre de plus. Les honnêtes gens du parterre étaient ravis, les femmes honnêtes des loges écoutaient sans se trouver mal; mais *tarte à la crême!* Le premier qui a sifflé *tarte à la crême* était un clerc de procureur, à coup sûr; à coup sûr, la première qui s'est évanouie aux *enfans par l'oreille* est une comtesse à quatre amans. Lâchez la bride à ces prudes de premières loges, à ces puritains de parterre : les unes chargées de fard au rabais, les autres pris de bière; il n'y a plus de comédie possible. On va crier à l'infamie, à la débauche; ce monde-là va s'évanouir de honte. Alors les honnêtes femmes, qui croyaient comprendre, s'épouvantent sans savoir pourquoi; les hommes comme il faut se demandent s'ils savent encore le français; on s'interroge pour savoir si c'est bien l'auteur de *Frugoletta* et de *Carlin* qu'on raille ainsi. Ah! monsieur, monsieur, vous n'avez pas chassé de votre théâtre les hommes et les femmes équivoques; s'il n'y eût eu que des oreilles chastes ce premier jour, *la Reine d'Espagne* était sauvée.

L'auteur, mécontent, a retiré sa pièce ce soir même : il n'a plus voulu la laisser jouer. Il fait imprimer sa pièce pour les honnêtes gens, avec des notes qui vaudront une seconde comé-

die, comme en faisait Molière quand il avait l'honneur d'être sifflé. Gare au parterre! gare aux prudes des deux sexes! Quoi que leur dise l'auteur, ils l'auront bien mérité!

La pièce tout entière dans un conte charmant de Voltaire, que j'aurais cité tout entier il y a huit jours, dont je ne citerai pas une seule phrase aujourd'hui; car je n'ose plus ouvrir la bouche, sachant à présent combien nous sommes difficiles sur les mœurs.

M. Delatouche a été sifflé pour avoir voulu placer l'ame d'un roi entre les deux vessies dont parle Voltaire, dans le conte que je ne cite pas.

Si encore M. Delatouche n'avait mis en jeu qu'un bourgeois comme Voltaire!

Mais une monarchie!

Ce qui a été fort bien expliqué chez le ministre, au commissaire royal du Théâtre Français.

— O mon fils, si tu veux faire un drame, respecte les rois, les prudes du parterre, le ministre, et le commissaire de police de ton quartier!



THÉATRE ITALIEN.

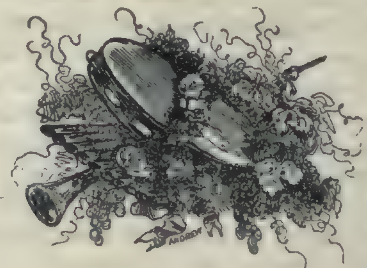
Don Giovanni. - La Gazza ladra.

Depuis le départ de madame Pasta, qui a eu grand tort, selon nous, de jouer à Paris un rôle qui ne convient ni à son âge ni à sa figure, il y a eu deux débuts au théâtre Italien. On sait la médiocrité élégamment triviale de la musique de Bellini; la *Sonnambula* est, à tout prendre, une œuvre mesquine qui ne comptera pas dans l'histoire de l'art. Mais c'est un singulier égarement, avec une tête posée comme un camée antique, avec une démarche héroïque et hautaine, de vouloir lutter avec mesdames Perrin, Léontine Fay et Montessu. Malgré le talent très-réel que madame Pasta a déployé dans plusieurs scènes de la *Sonnambula*, nous croyons qu'elle s'est méprise.

Madame Schrœder-Devrient, qui avait obtenu l'année dernière un succès éclatant dans le *Don Juan* allemand, s'est aventurée à l'étourdi sur la scène italienne, sans tenir compte des obstacles sans nombre qu'elle allait rencontrer dans cette nouvelle carrière : dès son entrée, elle a paru sentir la difficulté de sa position. Pendant tout le cours de la représentation, elle a été timide et embarrassée; son gosier, qui a prêté à la langue allemande des accens si passionnés et si vrais, n'est pas encore assoupli à la prononciation italienne.

Rubini était ennuyé de son rôle. Lablache ne convient pas au rôle de don Giovanni, et, malgré sa verve entraînante dans plusieurs passages, a été presque toujours déplacé.

Madame Malibran, dans Ninetta, s'est montrée à nous telle que nous l'avions vue l'année dernière, séduisante, passionnée, coquette, prodigue d'attitudes et de gestes; sa voix est toujours belle et riche; mais elle ne la ménage pas, et trop souvent ses sanglots nuisent à l'émission du son. Santini dans Fernando est très-inférieur à Galli; Lablache a été magnifique dans le Podesta.



Nouvelles.

— On assure que MM. Gros et Gérard feront partie de la prochaine promotion pairiale qui doit aider le ministère à obtenir la majorité dans la chambre haute. On ne parle d'aucun sculpteur destiné à prendre place près de ces messieurs parmi nos législateurs.

— Bernard-Léon, le vif, hardi et spirituel comédien, a fait sa rentrée au Vaudeville par un ouvrage nouveau, *le Baron d'Hilburgaushen*. C'est une bonne et comique farce. Un baron qui se fait agriculteur, qui va à la cour en traînant une charrette pleine de navets et de carottes; son fils qui se déguise en colonel : on chante, on danse, on fait des quiproquos; la petite fille se marie; le baron redevient baron : cela est très-amusant. Bernard-Léon est de toute excellence dans ce rôle; Arnal fait rire aux éclats. Le Vaudeville est le seul théâtre à Paris qui ait eu cette semaine un succès.

— On annonce pour lundi, 14, une représentation au bénéfice de Madame Malibran, dont la composition doit vivement piquer la curiosité des dilettanti. Il s'agit d'*Othello;* madame Malibran chantera le rôle de Donzelli, et madame Schrœder-Devrient remplira la partie de Desdemona. Nous faisons des vœux pour que cette distribution soit autre chose qu'une singularité.

Beaux-Arts.

LE MONT SAINT-MICHEL.

Un tableau de Gudin, exposé au dernier Salon, a sans doute appris à bien des gens qu'il existait en France, entre la Normandie et la Bretagne, une île, un rocher, un point au milieu de l'Océan, dont l'aspect, à la fois imposant et pittoresque, dot attirer le peintre et détourner les pas du voyageur. Poussé par le hasard sur le rivage, j'ai visité en détail ce singulier monument de la nature et des hommes, et je livre sans prétention aux lecteurs de *l'Artiste*, dont la curiosité aurait été éveillée sans être satisfaite, quelques pages arrachées à mon album de voyage.

Le peintre peut faire au mont Saint-Michel de nombreuses études en tournant autour de cet immense vaisseau de roc mouillé à deux lieues du rivage, et auquel les flèches gothiques de la chapelle semblent servir de mâts, et les créneaux de sabords; le philosophe doit y venir chercher une sérieuse leçon dans la physionomie et dans les habitudes des huit cents prisonniers qui y sont réunis, en les comparant avec les motifs de leur condamnation; mais l'architecte surtout trouve là le sujet de profondes méditations sur son art dans la prodigieuse construction qui s'élève dans les airs au sommet d'un rocher baigné de tous côtés par la mer, et dont les détails prouvent qu'à plusieurs époques différentes des hommes ont vaincu là toutes les difficultés que leur opposait la nature. Les légendes apprenaient à nos pères que des saints les y ont aidés par leur puissance miraculeuse; mais nous autres esprits forts, nous avons le malheur de ne plus croire aux miracles, et il nous faut trouver la possibilité de ces immenses travaux, dont nous voyons les résultats, dans la volonté puissante et continue d'une réunion de moines, propriétaire immortelle et complexe, renfermant dans une pensée unique le génie et la vie de plusieurs hommes, et faisant travailler à son profit des populations entières par le mobile de la superstition.

Deux époques bien distinctes se reconnaissent dans l'ensemble des bâtimens composant actuellement la prison, l'église et les fortifications. D'abord, de nombreux restes de l'architecture, dont le plein cintre générateur de toutes les courbes a précédé l'ogive du gothique, et à laquelle, parmi toutes les épithètes nominatives qui lui ont été données, celle de romane me paraît la plus convenable, on retrouve ses colonnes élevées et surmontées de chapiteaux écrasés et couverts d'ornemens toujours graves et quelquefois bizarres. Cette partie de l'édifice me paraît avoir été construite vers le milieu du dixième siècle, bien que la tradition du pays l'attribue à une date plus reculée de deux cents ans. Si un monastère s'est élevé alors pour des religieux réunis sur ce roc isolé, il est impossible de retrouver aucune trace distincte des constructions qu'ils y avaient faites, et les détails du petit nombre de chapiteaux restés intacts ont identiquement le même caractère que ceux des deux grandes abbayes de Caen, fondées en 931 par Guillaume et Mathilde. Des souterrains de cette époque supportent la nef de l'église, composée maintenant d'un seul des entrecolonnemens, et une plate-forme prise sur la continuation de la nef, vers l'ouest. Un incendie qui, en 1443 [1], détruisit la plus grande partie du monastère, fit reconstruire le chœur de l'église, et la plupart des autres édifices de l'abbaye, dans le goût gothique alors à son apogée.

Un superbe souterrain soutient ce chœur; ses voûtes élevées qui se ploient en ogives sur neuf piliers énormes et éclairées par quelques fenêtres étroites, aux vitraux noircis, produisent un des plus admirables effets qu'on puisse imaginer; et si l'artiste s'émeut, le praticien n'admire pas moins par quelles savantes combinaisons de force ces masses énormes ont été amenées et construites à une si grande élévation. A l'extrémité ouest du souterrain un escalier conduit en tournant dans une tourelle gothique sur la gouttière du toit de l'abside; de là une porte s'ouvre sur le clocher, malheureusement rebâti et sans caractère, et dont le toit d'ardoise est surmonté de la petite plate-forme du télégraphe. La salle de réception des chevaliers de l'ordre de Saint-Michel est une admirable production gothique; cinq rangées de treize colonnes basses et surmontées de chapiteaux du meilleur goût taillés dans le granit en supportent les voûtes et les ogives. Du côté des fenêtres deux vastes cheminées dont les manteaux énormes suspendus à la muraille étaient autrefois chargés d'armoiries, échauffaient cet immense local; les parois, les nervures étaient couvertes de peintures aux couleurs éclatantes, des vitraux renvoyaient leurs bril-

[1] Vingt ans auparavant, le mont Saint-Michel avait été témoin d'un des plus beaux faits d'armes qui ont si souvent illustré le courage français. Cent vingt chevaliers, sous le commandement du capitaine d'Estouteville, et aidés par les habitans, résistèrent à toutes les forces d'une armée anglaise. Deux énormes canons de fer, laissés par elle dans une retraite précipitée par le courage des assiégés, témoignent à la porte du fort de leur vaillante résistance; et les noms des cent vingt braves sont inscrits, avec leur blason, sur un vaste tableau dans l'église de l'ancienne abbaye.

lans reflets sur des pavés de marbre; maintenant des prisonniers vêtus de bure grise se pressent autour de métiers dégouttans d'huile entre des murailles nues et sur un sol de plâtre; les cheminées sont veuves de feu, et les fenêtres de vitrail; mais les outrages des hommes et du temps ont respecté la pensée de l'artiste et n'ont pas pu détruire l'effet merveilleux d'une aussi belle ordonnance.

Cette époque d'architecture, outre le chœur, des souterrains, plusieurs beaux escaliers, deux salles dont on a fait des corps-de-garde et la plupart des fortifications, a fourni encore un cloître d'un goût délicieux. La rangée d'ogives supportée par des colonnettes est double et contrariée de manière à obtenir de tous les points de vue un croisement de lignes plein de légèreté et de richesse. Les ornemens sculptés en granit sont d'une conservation parfaite et d'une élégance qui doit les faire attribuer au règne de Charles VII ou de Louis XI. Une suite de rosaces remplit d'un dessin différent chaque intervalle entre les ogives. Ce cloître entoure une terrasse de plomb, et le mur élevé au-dessus des arcades a malheureusement été réparé de manière à perdre tout son caractère. Sous Louis XIV on a fait à l'église une façade fort simple ou plutôt d'une lourde pauvreté qui donne sur la plate-forme destinée aux promenades des prisonniers. Six chapiteaux de l'ancienne église ont été appliqués par économie, sans doute, aux colonnes qui supportent le fronton de cette ignoble construction; depuis encore on a exécuté de nombreux travaux sur le mont Saint-Michel, mais tous destinés à des habitations particulières ou à des réparations exigées par le temps, et défigurant comme à l'ordinaire, pour la plupart, les monumens auxquels elles devaient seulement rendre de la solidité.

Tout occupé de mes recherches d'architecture, j'oubliais de conter qu'il y a, outre les huit cents prisonniers que contient l'abbaye, et le bataillon destiné à les garder, tout un village, trois cents feux au moins, des gens qui vivent, s'aiment, se marient et meurent sur ce roc, qui s'habillent en gardes nationaux, et vont faire l'exercice sur la grève quand la mer leur en laisse la place. Ils vivent en marins à bord, sans prairies, sans bestiaux, et quelquefois la mer les sépare pour plusieurs jours de la terre, en couvrant de ses vagues irritées les deux chemins tracés seulement dans la mémoire des guides, au milieu des sables mouvans de la grève, pour gagner Avranches et Pontorson. A peu de distance est un autre roc, dont la croupe peu élevée sort à peine de la mer; quelques solitaires y avaient autrefois choisi leur domicile; d'autres habitations s'étaient groupées autour des leurs; plusieurs forts y furent successivement construits par les Normands et les Anglais; mais il n'en reste que quelques ruines informes, et le rocher de Tombelaine a retrouvé son ancienne solitude, que l'oiseau de mer vient seul troubler quelquefois de son cri triste et sauvage.

E. Grille de Beuzelin.

Littérature.

—

PORTRAITS ET CARACTÈRES CONTEMPORAINS.

III.

M. de Chateaubriand.

Rien ne manque à sa gloire : M. Viennet, l'auteur de l'*Épître aux Mules*, l'a insulté mardi passé en pleine Chambre des députés. Soyez donc grand homme et grand poète, écrivez les *Martyrs* et *la Monarchie selon la Charte*, pour être insulté, vous absent, par un littérateur de l'empire, un faiseur de tragédies classiques, un poète burlesque! aussi la Chambre s'est-elle levée en masse contre l'insolent déclamateur. L'écho a répété en frémissant ce grand nom de Chateaubriand que M. Viennet glapissait d'une voix fausse et criarde, et chacun s'est découvert devant cette gloire dont la France a tant besoin.

Écrire sur M. de Chateaubriand et dire ce qu'il est, et le suivre, ce grand citoyen, dans ses voyages, dans ses rêveries, dans son dévouement aux rois, quel pas de géant il faudrait! quel ame! quel souffle! Voyez! l'enfant gentilhomme gravit les Alpes. Il fuit la terreur qui a décimé sa famille, et l'échafaud où son nom le conduirait; il traverse les montagnes d'Annibal, c'est encore en chantant; il couche sur la paille à côté d'un prince du sang dans le chalet d'un pâtre, et le matin quand il se réveille, quand il a fait sa prière sous le ciel bleu, quand il a lavé son jeune visage de gentilhomme et ses mains dans la source voisine, il descend dans l'Italie aux chants déjà italiens du montagnard, il respire la vapeur des roses, il sent Naples. Il devine Venise, cité croulante, il précède en Italie la république du général Bonaparte; Chateaubriand la soumet le premier par les dons du poète, cette vieille terre que Bonaparte va soumettre par les armes. Rome! il devine Rome. Il comprend Rome la grande ville! Il la voit le matin et le soir. Il parcourt la voie Appienne en poursuivant la

jeune Romaine de paroles d'amour ; il s'agenouille dans l'église de Saint-Pierre, dans la nuit, au moment où tout dort dans le monde ! Puis quand il a tout vu dans la ville éternelle, les sciences, les tableaux, les statues jeunes toujours, les saints anges dans le ciel et sur la terre; quand il eut baisé la mule du saint père, lui, esprit fort, et croyant, de cette France qui ne croyait plus à rien ! il partit de nouveau; il s'embarqua sur la mer, il visita l'Amérique, le vaste désert, il prêta l'oreille à ces bruits de villes qui grandissent, et de vieilles forêts qui poussent leurs derniers cris. Dans ce désert qui s'effaçait sous les pas des hommes, Chateaubriand plaça le drame chrétien, le drame solennel, le drame moderne, le vrai drame. Le premier il s'occupa d'un sauvage comme on s'occupe d'un homme. Il raconta ses amours, ses prières, ses souffrances, ses colères; il rêva au bord de ces grands fleuves, il raconta les vers d'Homère à ces rivages incultes, il réunit dans son cœur les deux civilisations extrêmes. Ce fut une rude étude, mais délicieuse. L'histoire de France se faisait avec fracas, Chateaubriand faisait sa poésie dans le calme et le silence. Il traversait ainsi tous les extrêmes. Il se plaisait dans les extrêmes. Aujourd'hui, enfoncé dans les doctrines de la Convention, demain prosterné aux pieds du pape; aujourd'hui perdu dans les savanes des forêts, demain le voilà sur les bords du Jourdain, répétant les chants d'Isaïe aux ruines de Jérusalem, s'enivrant des vapeurs du Golgha, puisant l'eau saumâtre du Jourdain pour en baigner le front d'un jeune prince aux fonts du baptême. Quelle orageuse vie! Quel voyageur infatigable! Quels soleils ont brûlé sa tête! Que son œil noir a vu de choses dans ces forêts incultes, dans ces mers sauvages, dans ces ruines toutes noires, dans ces civilisations ruinées, inachevées, refaites ! bouleversées! Que c'est un beau spectacle que notre voyageur parcourant le premier les ruines d'Athènes, précédant Byron dans Athènes, comme il a précédé Cooper en Amérique, jetant toutes les idées nouvelles qui ont fait vivre l'Europe pendant trente ans, trouvant tout le drame moderne sur lequel nous vivons encore, jetant les fondemens du seul poème épique qui fût possible parmi nous, réveillant la foi païenne, la foi chrétienne, la poésie d'Homère et la poésie de saint Augustin; homme de toutes les croyances, pourvu que ces croyances soient poétiques; homme de toutes les poésies, pourvu que ces poésies soient dignes de foi : aussi je l'aime marchant au hasard, errant au hasard, entassant, amassant, arrangeant dans son ame, dans sa tête, dans son cœur les élémens de tant de choses qu'il a produites, de tant de choses qu'il a gardées : aussi vous allez voir ce que fit ce voyageur quand il rentra dans notre France, de retour de ces voyages hasardeux!

Quand il entra en France, cette France il eut peine à la reconnaître. Il l'avait laissée bouleversée, libre, allant en avant, échevelée et vagabonde, en armes; il la retrouvait conquérante, glorieuse, esclave, pleine de conquêtes et riche, mais esclave; il la retrouvait soumise à son jeune capitaine, se livrant à lui dans l'or des palais encore moins que sur la paille des bivouacs : quel hymen ! délicieux souvent comme l'inceste. Quel inceste! chaste et pur souvent comme un hymen entre deux familles du moyen âge qui se réconcilient ! Que de villes en feu pour servir de flambeaux au lit nuptial ! Que d'armées immolées en guise d'hécatombe pour célébrer ses jeux olympiques! Que M. de Chateaubriand, qui était né avec le souvenir des rois et dans les émotions du palais des Tuileries, dut s'étonner de voir la France accouplée à cet homme étrange! de la voir soumise à ses moindres caprices, et obéissante jusqu'aux coups de cravache comme un maréchal fait de la veille ! Cependant tout cela était couvert de tant de gloire, de tant de lauriers verts, de tant de drapeaux conquis, de tant de rois humiliés, de tant de terres lointaines qui courbaient le front, tout cela était si nouveau, si étrange, si glorieux ! que M. de Chateaubriand fut subjugué un jour. Ajoutez, cela devait faire tant de poètes, et cela n'en fit pas, et cela ne fit que des poètes de la force de M. Viennet! Chateaubriand seul fut poète; et, chose étrange, il ne fut pas poète avec l'empire! Il fut poète avec quelque chose de bien singulier, n'est-ce pas, et qui semblait fort usé et à jamais?

Il fut poète avec la religion catholique, avec le génie du christianisme, le christianisme, ce grand fait battu en brèche, avec tant d'acharnement, par Voltaire et tous les écrivains du dix-huitième siècle; voilà comment Chateaubriand fut poète ! Il fallait avoir ce génie, cette ame, et ce cœur pour imaginer qu'il y avait encore de la poésie autour de saint Jean Chrysostôme et de Bossuet ! Chateaubriand l'a prouvé. Puis, comme il était tout préoccupé de cette union intime de la poésie grecque et de la poésie du moyen âge, de la Rome païenne et de la Rome chrétienne, il inventa une fable, dans laquelle il fit agir tous ces dieux, le dieu naissant et les dieux qui tombent. L'église de Saint-Pierre et le cirque de Néron, les catacombes et les sophistes, le ver et le Dieu : il a fait les *Martyrs*, il a trouvé Eudore et Cymodocée; il a trouvé la Gaule; il a trouvé la prophétesse Velléda; il a trouvé tout cela, Chateaubriand ; et en même temps qu'il se jette à corps perdu dans ce monde des épopées, il s'instruit des secrets les plus intimes du genre humain ; il racontait les douleurs et l'ennui de l'homme exilé du ciel ; il faisait *René ;* il nous donnait la poésie allemande comme il nous avait déjà donné la poésie du moyen âge : Chateaubriand,

voyez-vous, nous a rendu des services immenses! Nous serions dans la honte littéraire. Notre théâtre était perdu. Les poèmes épiques en vers débordaient de toutes parts; l'Empereur, amoureux de l'art par instinct et par dignité, n'en avait ni la conscience ni la science. Chateaubriand nous a sauvés d'une dégradation complète; il nous a donné ce qui nous eût manqué sans lui : une littérature, un style, des livres dignes d'une grande nation. Sans M. de Chateaubriand et madame de Staël, la France de l'empire, comme nation littéraire, serait la nation la plus déshonorée qui se puisse imaginer. Ce sont là de ces services qu'on ne devrait jamais oublier.

Parlerons-nous de sa carrière politique? Parlerons-nous de cette haute intelligence avec laquelle il dessina la situation véritable des faits et des hommes dans cette Europe si mobile, où la disparition de l'Empereur laissait un grand vide, ne fût-ce que comme étonnement ou terreur? Chateaubriand, au retour des Bourbons, expliqua le premier ce que c'était que la Charte. Il trouva, d'un coup d'œil, ce que devait être cette fusion de la vieille royauté et de la liberté moderne. Voyez! qui fut moins courtisan que lui? Qui fut plus honnête homme, plus artiste, plus poète, plus consciencieux, plus homme d'imagination, d'amitié et de cœur? Il n'a jamais flatté personne, lui; il n'a pas même flatté le peuple, ce peuple que tout le monde a flatté! Toujours pauvre et prodigue, grand seigneur et poète, voyageur; aimé, aimant, s'abandonnant à l'heure présente, isolé dans la foule, se taisant des mois entiers, puis parlant des mois entiers, écrivain du journal des *Débats*, orateur actif de la Chambre des pairs, ministre qui veille et qui se dispute avec le pouvoir, et qui se dispute avec le roi, et qui donne au roi des enseignemens sévères, et qui s'en va quand il n'est plus utile, les mains dans ses poches, dans sa maison de la rue d'Enfer.

Ce sont des histoires merveilleuses. Un matin, par un beau soleil, un homme sort incognito de l'hôtel des affaires étrangères. Le suisse ne le voit point passer; la sentinelle ne lui porte pas les armes : on ne traiterait pas avec moins de politesse un simple expéditionnaire. Notre homme est habillé simplement; sa belle figure s'épanouit à l'air libre; il marche à pas comptés, il s'arrête, il flane, il regarde de côté et d'autre; il s'arrête à tous les endroits où s'arrête un homme assez heureux pour être oisif, aux chanteurs de carrefours, à la porte des bouquinistes et des marchands d'estampes; il va, il vient; il est heureux; il passe le pont des Arts, et il achète un bouquet de violettes à la bonne femme du pont; puis il arrive au Luxembourg, et il s'arrête devant les cygnes du bassin; enfin il arrive chez lui au moment où les habitans de l'hospice que sa femme a fondé déjeunent tranquillement au soleil. Cet homme si simple, ce bourgeois flaneur, cet oisif heureux, c'était, il n'y a pas deux heures, le ministre des affaires étrangères; à présent, c'est bien mieux que tous les ministres, c'est M de Chateaubriand.

Il est ainsi fait, simple et bon et affable. Sa porte est toujours ouverte à tous. On entre, on sort, on se trouve dans un cabinet en noyer, au milieu des papiers et des livres; un homme est assis dans un fauteuil, la tête nue, en pantoufles, l'air riant et serein : c'est le maître de la maison. Entrez, vous ne le dérangez pas, il dicte un livre. Tout en dictant son livre, poésie, roman, histoire, drame, il va vous parler des affaires, juger les hommes, expliquer ou prédire une révolution. Que si, dans son chemin, il rencontre l'art et le talent, alors il ne se contient plus, il se lève, il éclate, il admire, il vous prend les mains. Si c'est un pauvre, il cherche s'il lui reste des économies de la veille, et il les donne à ce pauvre, il est plus pauvre que lui pourtant. Mais la poésie a fait la vie de cet homme. Il vit à présent de souvenir, de gloire, de regrets. Quand il a vu la royauté perdue, cette royauté qui l'avait traité si mal, il a pleuré, il s'est mis à l'aimer de nouveau, elle si malheureuse; il l'a prise dans ses bras, elle si faible; il a élevé le voix pour elle dans la Chambre des pairs, il a abdiqué son titre de pair, il s'est dépouillé plus qu'il n'était dépouillé, son discours a retenti en Europe comme une oraison funèbre de Bossuet. Puis il s'est exilé volontairement, laissant pour adieu une histoire qu'on dirait écrite avec le sang froid de Tacite et le style de Tite-Live. Il est donc allé à son Ferney à lui. De ce Ferney, il a dominé l'Europe. Le moindre bruit de sa voix a sauvé Saint-Germain-l'Auxerrois, qu'on devait livrer aux exécuteurs des projets de la voirie; il n'a pas tenu que de lui de sauver aussi les Tuileries à la dégradation qui les menace. Enfin, quand on a parlé à la Chambre des députés de faire une loi de sang et de sanctionner par la mort l'exil des Bourbons déchus, c'est encore Chateaubriand qui le premier a élevé la voix en faveur de l'honneur français. Eh! quelle voix, je vous prie? quelle puissance sur nos destinées! Comme toute l'Europe a été attentive! Comme elle a été rendue plus sonore encore par les glapissemens de M. Fonfrède ou de M. Viennet!

Gloire à vous, Chateaubriand, le glorieux voyageur, le saint pèlerin, le barde poétique de la Gaule! Chateaubriand ledévoué au malheur! Chateaubriand, aussi grand par son génie que par sa loyauté, sa constance et ses vertus!

NINA,

La Folle par Amour.

L'opéra comique a tué le naturel en France ; quand je dis l'opéra comique, l'opéra en a bien aussi sa bonne part. Cette espèce de nature guindée, fardée et malsaine a tout envahi parmi nous : elle a traduit en roucoulemens et en entrechats la passion la plus vraie et le sentiment le mieux compris ; elle a vêtu de mauvaise gaze et couvert de fleurs fanées la vertu, l'amour, la douleur, tout le cœur de l'homme ; elle a soumis toute notre existence aux machines, aux quinquets, aux coulisses, au fard, au blanc de céruse, à M. Grétry, au souffleur, à M. Gardel, à M. Dalayrac, à M. Albert, à la danse noble, et à tous ces faquins enluminés, aux bras arrondis et aux faux mollets, qui font le désespoir des vrais artistes; et la preuve, je vous raconterai l'histoire de la vraie Nina, de Nina en robe de bure et en sabots, le visage chargé de rides, les cheveux blancs, et boiteuse, la pauvre femme, à force d'aller attendre son mari sur le grand chemin.

Fi! des pirouettes et des chansons : il est besoin de beaucoup de simplicité dans un sujet aussi touchant; la simplicité, c'est si beau, mais si difficile : je vais vous raconter l'histoire de la véritable Nina.

La vraie Nina n'était pas une grande dame; elle n'avait pas de sénateur poudré, pas de soubrette égrillarde, pas de satin à ses pieds, pas de velours : rien de l'Opéra-Comique ou de l'Opéra ; elle était pauvre et toute simple, et tout amour; elle était de Rouen, la ville marchande, et égoïste comme toute ville marchande : elle était mariée, ce qui est moins poétique, mais plus honnête ; ce qui est moins de l'Opéra de Paris, mais plus de la société de Rouen. Quand elle dit adieu à son mari, elle l'embrasse simplement, sans crier, sans se tordre les mains, sans s'arracher les cheveux comme fait une douleur bourgeoise; son mari parti, elle ne s'occupe ni à broder, ni à chanter, ni à danser, ni à écrire des lettres parfumées en *anglaise ou en bâtarde;* mais bien à faire son ménage, à raccommoder ses bas et son linge, et à pendre des raisins au plancher, bien qu'elle fût Normande : les Normandes aiment beaucoup le raisin.

Six mois se passèrent ainsi, puis six autres mois, puis six mois encore; le percepteur des contributions passa douze fois dans la rue, emportant le plus clair et le plus net du revenu de cette pauvre femme. Le bien-aimé ne revient pas. Quand je dis le bien-aimé, j'ai tort : c'est un mot de l'Opéra de Paris, un mot qu'il faut laisser à l'Opéra : les femmes de Rouen n'ont pas de bien-aimé, elles ont des maris qu'elles attendent et qu'elles pleurent quelquefois. Notre pauvre femme attendit son mari long-temps, puis elle le pleura long-temps, après quoi elle ne le pleura plus, elle devint folle; la folie, ce grand remède à tous les maux. Folle, elle fut moins malheureuse; elle rajeunit de cinq ans ; elle retrouva l'espoir ; elle entra dans l'avenir par sa raison fermée; chaque soir alors commença cette seconde vie; cette vie de l'ame dans laquelle le corps n'est plus compté pour rien; cette vie du cœur, quand le cœur bat dans une poitrine qui n'a plus rien de mortel; ce rêve tout éveillé d'une pauvre femme qui n'a plus qu'une chose à faire avant d'aller au ciel : attendre !

Elle était tous les jours à Sotteville, à deux lieues de Rouen. Sotteville tout rempli de rouliers, de diligences qui se reposent, de messagers qui entrent et qui sortent, de curieux qui regardent, d'aubergistes qui se promènent, de chiens qui aboient, de marins qui s'enivrent et de marchands qui volent tant qu'ils peuvent. Eh bien ! dans ce chaos, dans cette confusion mercantile, dans ce pêle-mêle de faubourgs qui annonce la grande ville, comme l'odeur infecte annonce le cloaque, la douleur de cette pauvre femme fut si grande qu'elle fut remarquée; on trouva le temps de la plaindre et de voir couler ses larmes silencieuses ; on lui garda sa place tous les jours sur le banc où elle devait s'asseoir, vis-à-vis l'hôtel des Trois-Rois. Les habitans du village lui donnèrent un nom, ne sachant pas son nom. Elle, assise sur son banc, regardait au loin sur la grande route, l'œil tendu, l'ame tendue : chaque fois que s'approchait la poussière ondoyante du chemin, entrecoupée par les rayons du soleil, elle croit le voir, celui qu'elle attend ; jeune, frais, bien dispos, le chapeau goudronné et portant sur son épaule le bissac de voyage suspendu au bâton. « C'est toi, n'est-ce pas, mon mari, Pierre ? » Hélas ! hélas ! ce n'est pas Pierre encore, c'est un soldat brutal, c'est un pauvre en guenilles qui passe, c'est le forçat chargé de fers qui se traîne entre deux gendarmes : ce n'est pas Pierre. Pierre ne viendra pas aujourd'hui ; il viendra demain, Pierre. Elle se lève de son banc, elle court sur ses pas, la tête penchée, elle rentre dans sa demeure, au foyer éteint ; elle lève les yeux au plancher qui n'a plus de raisin ; elle se jette sur son lit vide qui n'est plus garni de son matelas; elle s'endort en murmurant pour toute prière ces deux mots qui font sa vie : « A demain, Pierre. »

Toute sa vie s'est passée ainsi à parcourir le même chemin sous le soleil de l'été, dans les glaces de l'hiver : elle vieillit ainsi, la pauvre femme, toujours jeune de cœur ; elle tomba au degré de mendiante, toujours riche d'amour. Quand la force lui manque pour faire ses deux lieues de chaque jour, elle n'alla pas jusqu'au village,

elle s'arrêta au tiers du chemin, puis le chemin fut encore trop long d'un tiers; puis enfin les forces lui manquèrent tout-à-fait : elle s'assit sur les bords de sa chaumière qu'on avait vendue, répétant toujours quand le soleil se couchait : « A demain, Pierre. »

Dans la tombe où elle est, je suis sûr qu'elle attend encore.

Voilà toute l'histoire très-véridique et très-simple. C'est un amour en haillons, aux grosses mains, aux yeux rouges. Ce sont des larmes qui coulent sur la bure et qui ne tachent pas le satin rose : il n'y a là ni musc, ni ambre, ni mouchoirs brodés, ni musique brodée, ni ballets. Il y a de la douleur et du bon vieil amour; je préfère mon histoire à toutes les folles par amour qui ont tant fait pleurer à nos opéras.

Revue Dramatique.

THÉATRE FRANÇAIS.

Nous avons obtenu de M. Henri Latouche une scène de *la Reine d'Espagne*. Comme il le dit lui-même si naïvement et avec tant d'esprit, il nous a donné *la scène la plus sifflée de l'ouvrage;* à quoi nous avons répondu : *Tant mieux!* Nous ne reviendrons pas sur ce que nous avons dit de cet ouvrage; nous nous bornerons à expliquer que la scène que nous donnons ici se passe justement au moment critique où la jeune reine, sauvée de l'incendie par un jeune moine, tout entière à son amour naissant, ne songe plus ni au roi son vieux mari, ni à l'héritier que lui demande l'Espagne. Ici était toute la pièce. Si le parterre eût voulu, rien n'eût été plaisant comme le roi bon catholique et plein de foi, qui se croit père par l'effet d'une grâce toute spéciale, et qui remercie le Tout-Puissant de lui avoir donné un héritier à si peu de frais. Mais hélas! le parterre n'a pas voulu, et notre excès de pruderie a privé le théâtre de ce drame si plein de passion, d'esprit, d'intérêt, de malice, de style, en un mot, de tout ce qui fait le succès d'un drame, quand on consent à l'écouter, et à le juger comme il a été fait, très-sérieusement, très-artistement, et de très-haut.

Cette scène (du quatrième acte) est la plus importante du rôle de Paquita, confié à mademoiselle Anaïs; elle a fourni à M. Eugène Lami l'idée de reproduire, avec la finesse de crayon qu'on lui connaît, le costume exactement étudié de la gentille actrice.

LE ROI.

Or ça, ma reine, vous qui vous amusez rarement ici, et regrettez peut-être les divertissemens de Versailles, nous allons avoir une occasion de spectacles et de fêtes.

LA REINE, *avec joie.*

A cause du péril passé, Sire?

LE ROI.

Eh!... ceci solennisera aussi l'événement. Pieuses fêtes que celles-là, madame. Vous verrez dès demain se dresser un saint théâtre à la porte d'Arragon. Concours de spectateurs, procession de la croix verte, *Veni creator*, et bûcher. Mousqueterie, fanfares, et un feu d'expiation et de joie élevé par le saint-office pour purifier ce royaume de la présence de quelques judaïsans, trompeurs, blasphémateurs, bigames, superstitieux et hérétiques.

LA REINE.

Grand Dieu! Mais n'est-ce point là, Sire, ce que vous appelez un auto-da-fé?

LE ROI.

Précisément. Notre présence à cette cérémonie est d'un très-bon exemple. Elle nous méritera des indulgences, d'abord; et peut-être ensuite l'accomplissement de nos désirs d'époux.

LA REINE.

Ah! Sire, épargnez ma faiblesse. Si je n'ai pas le crédit de changer vos mœurs, ne me forcez pas de les adopter.

LE ROI.

Une reine d'Espagne assiste à cette solennité. Votre place est marquée, ainsi que la mienne, un peu au-dessous du trône de l'inquisiteur général. Les capitaines de la foi viendront en cérémonie vous offrir ce soir quelques branches de myrthe et d'aloès, entourées de mille rubans; c'est un petit bouquet qui devra vous servir d'éventail pendant la première partie de la fête, et que vous aurez soin ensuite d'envoyer, de votre part, à l'inquisiteur général, afin qu'il soit consumé le premier en l'honneur du bon Dieu que nous vengeons. Ceci est l'usage en Espagne.

LA REINE.

L'usage! Eh! quel bien peut-il donc résulter de votre présence, et surtout de la mienne, à voir souffrir nos semblables?

LE ROI.

Les hérétiques ne sont pas mes semblables.

LA REINE.

Si je n'ai pas même la liberté d'un refus, que suis-je ici?

LE ROI.

Vous êtes ma femme.

LA REINE.

Je ne suis rien. Inutile partout, si je ne puis intervenir dans les affaires de l'état, même par le droit de faire grâce, comment croire que vous m'aimez?

LE ROI.

Et je vous aime pourtant..... éperdument! Si les occasions de commander en maître sont rares pour vous, elles sont infaillibles. Il en est une, madame, une surtout que nous vous engageons toujours à faire naître.

LA REINE.

Laquelle, Sire?

LE ROI.

On vous le dira de reste à cette cour affamée de faveurs.

PAQUITA *à l'oreille de la reine.*

Celle que je vous ai dite, madame.

LE ROI.

Cette occasion vous rend plus puissante que moi-même. Il n'est rien qui ne plie alors devant votre volonté, tandis qu'il est des conjonctures où nous devons, nous, fouler aux pieds jusqu'à la reconnaissance pour accomplir notre vocation de roi. Aujourd'hui, par exemple, tout à l'heure, il a fallu faire arrêter un criminel que je regrette sincèrement de n'avoir pu sauver.

LA REINE.

Qui donc, Sire?

LE ROI.

Eh! ce malheureux Fra-Hénarès.

LA REINE.

Lui!... Arrêter ce jeune homme! Qui l'a osé?

LE ROI.

Mais moi, par exemple, sur les avis de l'inquisition.

LA REINE.

Et pourquoi?...

LE ROI.

Ne savez-vous pas qu'une loi commande expressément de punir quiconque a osé toucher le corps sacré de la reine?

LA REINE, *avec un sourire pénible.*

Ah! quelle dérision amère! Oserait-on fausser à ce point l'intention de la loi!

LE ROI.

C'est ce que j'ai dit comme vous. Mais il est téméraire d'interpréter les lois selon sa fantaisie; cette loi est textuelle et précise. Mon premier mouvement a été semblable au vôtre; mais on m'a ouvert les yeux : le cardinal s'est échauffé tout à l'heure d'un saint zèle et a désabusé ma haute conscience.

LA REINE.

Conscience! Ah! sire, vous frémiriez à l'idée de faire ôter la liberté à un homme que vous devriez remercier, combler de biens!

LE ROI.

Remercier..... frémir..... Nous avons des droits, madame; jamais d'obligations.

LA REINE.

Mais sans lui je périssais dans les flammes!

LE ROI.

Du tout.

LA REINE.

Que serais-je devenue, s'il vous plaît, s'il fût resté spectateur déconcerté et immobile comme.... comme tout votre cortége?

LE ROI.

Notre-Dame des Sept-Douleurs vous eût infailliblement secourue. Encore un moment et nous allions voir ce prodige. Ce n'est pas le premier, et ce ne sera pas le dernier miracle opéré en faveur de notre maison. Mais Hénarès a osé devancer la Providence, il a mérité un châtiment Un hérétique, vous toucher!

LA REINE, *à Paquita.*

Abomination ou stupidité! Mais on ne le croira pas. Ceci est indigne d'un pays où l'on croit à Dieu et des lumières qui commencent à éclairer ce siècle.

LE ROI.

Lumières! Ce mot a quelque chose de rebelle, d'irréligieux. Heureusement que l'inquisiteur général ne vous a point entendue, madame. Du reste, Hénarès n'est point encore condamné.

LA REINE, *éperdue.*

Mais pourquoi condamné?...

LE ROI.

Le saint tribunal qui le juge est composé de trois familiers très-clémens. On trouvera peut-être moyen de ne pas le condamner à mort.

LA REINE, *à Paquita.*

Ah! l'absurde pourrait dispenser de l'indignation et de la crainte!

PAQUITA.

Ne vous y fiez pas, madame; il est dans les mains de l'inquisition!

LA REINE.

Ce jeune homme a donc autour de lui des ennemis bien lâches, pour ramasser ce moyen, cette loi absurde! On essaie donc ici à tuer comme on peut, avec une loi quand on n'a pas le courage de combattre autrement! Eh! Sire, écoutez la voix de votre propre intérêt, l'Europe vous condamnera, la postérité vous regarde, ce sang retombera sur nous!

LE ROI.

La postérité?... Certainement, madame, la postérité m'est chère; mais... l'éternité : mon salut... — Qui est-ce qui ose nous interrompre?

UN FAMILIER.

De la part du saint-office.

LE ROI.

Entrez. — Pardon, mon père (*il lit*) : « Convaincu d'héré» sie et autres crimes sur ses propres aveux... » — C'est bien; vous direz, mon père, à l'inquisiteur général que nous assisterons à l'acte de foi.

LA REINE.

Je me meurs!

PAQUITA.

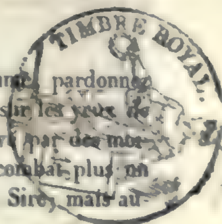
Calmez-vous. Les folies peuvent se combattre et les préjugés s'entre-détruire. Si j'osais!...

LA REINE.

Ah! tout ce qui sauvera Hénarès.

PAQUITA, *à part.*

Mon Dieu! il s'agit de la vie d'un jeune homme, pardonnez au mensonge et faites descendre l'aveuglement sur les yeux de ce vieillard. Il est roi,... roi d'Espagne... élevé par des moines!... Essayons. (*Au roi.*) — La reine ne combat plus un ordre juste... puisque vous le trouvez ainsi, Sire, mais au-dessus de la justice il y a la clémence.



LE ROI.

C'est le plus bel apanage de la royauté, le plus beau fleuron des couronnes!.. après un héritier.

PAQUITA.

Heureux prince! vous allez réunir ces deux palmes sur le même front.

LE ROI.

Déjà?.. Mais que dis-tu donc, petite?

PAQUITA.

N'existe-t-il, Sire, aucun événement qui pourrait être favorable à la miséricorde que demande à exercer la reine?

LE ROI.

Celui que je me tue à vous rappeler. Un usage, plus saint que toutes les lois, veut qu'on accorde tout à une reine d'Espagne le jour où elle se sent, ou croit se sentir mère. Mais cela se pratique même en faveur de toutes les épouses, ne fussent-elles que simples paysannes dans notre galant royaume d'Espagne. Elles ont droit alors à tout ce qui n'est pas impossible; désirs, envies, caprices, on leur accorde, on leur pardonne tout. En voulez-vous un exemple? tenez : Isabella, la femme d'Alphonse VII, s'échauffa un jour dans l'intimité d'une conversation jusqu'à prendre fantaisie d'appliquer un soufflet conjugal sur la joue de mon illustre prédécesseur. Le roi allait s'irriter, la reine avoua à l'instant qu'elle portait dans son sein Alphonse VIII, et Alphonse VII couvrit de baisers les doigts qui s'étaient dessinés sur sa joue.

PAQUITA.

Eh bien! Sire,... si la reine vous demandait aujourd'hui la grâce d'Hénarès?

LE ROI.

Je serais obligé de la refuser.

PAQUITA.

Si... elle l'exigeait?

LE ROI.

Pas possible.

PAQUITA, *à part.*

Oh! la pénible intelligence, et qu'il nous fait souffrir!

LA REINE.

Paquita!

LE ROI, *avec espoir.*

Eh bien?

PAQUITA.

Eh bien! Sire, c'est Charles III qui demande à Charles II la grâce d'Hénarès.

LE ROI, *avec hésitation.*

Eh! Ah! madame... je tombe à vos pieds; confirmez cet heureux aveu!

PAQUITA.

Le peut-elle, Sire? Qu'exigez-vous de sa pudeur? Son silence ne vous le dit-il pas, et n'a-t-il pas cent fois plus de grâce et d'éloquence?

LE ROI, *à genoux.*

Eh bien! ne parlez pas, je crois.—Est-il possible! Voulez-vous faire l'épreuve de votre toute-puissance, madame? —Voulez-vous vous donner la satisfaction d'Isabelle? voilà mes deux joues, frappez.

LA REINE.

C'est assez de satisfaction en un jour. (*A part.*) J'ai failli mourir de honte et d'émotion.

PAQUITA.

Sans de telles circonstances, Sire, nous ne vous aurions pas dit cela

LE ROI.

Entrez tous, mes amis! apprenez ma joie. Entrez tous! Régénération!...

LA REINE, *timidement.*

Mais, Sire....

LE ROI.

Ah! je comprends : votre pudeur!... Je lui permets de se retirer un moment; mais vous n'échapperez pas aux félicitations. Que demandez-vous?

LA REINE.

Je l'ai dit, la grâce d'Hénarès, et de plus la faveur de la lui annoncer moi-même. Ordonnez qu'on le fasse venir.

LE ROI.

Vos paroles ne sont plus des prières, madame, ce sont des ordres absolus. (*A Paquita.*) Veillons bien sur elle! (*Seul.*) O mon Dieu, je te remercie. Je puis mourir à présent, j'ai rempli ma tâche sur la terre! Auguste maison d'Autriche, ne dis plus que ta branche se dessèche. — Holà! chambellan, capitaine de mes gardes, nourrice, hussards, gardes wallonnes, accourez tous! Régénération, splendeur et gloire!

Nouvelles.

—

M. Daguerre vient de terminer, pour le Diorama, un tableau représentant la vue du *Mont-Blanc*.

— Les cours de l'Athénée royal de Paris seront ouverts incessamment.

Le programme détaillé de chacun de ces cours, qui n'ont lieu que le soir, ne tardera pas à paraître.

— M. Urbain Canel va faire paraître, dans le courant de la semaine prochaine, un recueil de vers sous le titre d'*Iambes*, par M. Auguste Barbier.

— *La Dédaigneuse* de feu Vulpian a obtenu, vendredi dernier, au Vaudeville, un succès non contesté.

Beaux-Arts.

SOCIÉTÉ DES AMIS DES ARTS.

EXPOSITION DE PEINTURE.

L'exposition de peinture faite au Louvre par la Société des Amis des Arts est généralement très-faible. Dans l'intérêt de la raison, du goût et de l'art lui-même, nous ne devons pas hésiter un seul instant à le dire. Les grands noms, éclatans et célèbres depuis long-temps, ou qui ont acquis au Salon dernier un éclat nouveau, plus ou moins durable, n'ont pas paru cette fois-ci. MM. Delacroix et Decamps, MM. Léopold Robert et Paul Delaroche n'ont rien envoyé au Louvre, et cela se conçoit sans peine. Le Salon s'est fermé le 16 août et doit se rouvrir le 1er avril. On ne peut donc guère que peloter en attendant partie, et on doit réserver pour la grande épreuve tous les morceaux importans de l'atelier.

Cependant, nous avons distingué avec plaisir et nous signalerons volontiers à l'attention publique MM. Janron, Lessore et Paul Huet. Dans les premiers jours de l'ouverture, nous avons aperçu quelques sépia de M. Chaponière, à qui son groupe si gracieux de *Daphnis et Chloé* a fait une réputation méritée; mais ce cadre a disparu, nous ne savons pourquoi.

Le nouveau tableau de M. Janron, *une Scène de marché*, nous a paru supérieur à ses *Petits Patriotes*, sous le rapport de l'exécution. Toutefois, nous devons dire que la petite fille de gauche nous semble profilée avec une dureté exagérée. Le principal défaut de cette toile consiste, selon nous, dans l'identité de la touche en ce qui concerne les chairs, les vêtemens et les murs.

Le Mendiant de M. Lessore n'a pas les qualités et garde tous les défauts de ses *Enfans malades* envoyés au Salon de cette année; c'est la même dureté, la même monotonie de modelé! mais les tons sont encore plus crus que dans ses précédentes compositions. Que M. Lessore se défie de sa facilité. Son dernier ouvrage qui assurément ne manque pas de mérite, laisse beaucoup à désirer. Un petit cadre placé près de là (*un Vieillard qui lit*) et qui a devant lui une jeune fille, vaut beaucoup mieux sous tous les rapports.

Un *Lever de soleil*, par M. Paul Huet, est une composition naïve et simple. Le point de vue est bien pris. La fuite des dunes est habilement ménagée. Mais les premiers plans ne sont pas assez sévèrement exécutés. Le chemin de droite ne creuse pas assez.

M. Becœur a exposé une scène de *la Fiancée de Lammermoor*. Nous blâmerons la touche molle et cotonneuse des vêtemens et le geste mélodramatique de la sorcière; mais nous louerons volontiers la tête de la jeune fille, dont l'expression est bien sentie et bien rendue.

Nous ne terminerons pas cette rapide relation de notre visite au Louvre sans désigner à l'admiration deux groupes d'animaux à l'aquarelle, par M. Barye. Ce jeune sculpteur, qui, pour la seconde fois, au Salon de cette année, a fait preuve d'un talent si rare et si sévère dans un genre absolument nouveau, mériterait de la part du gouvernement d'autres et plus éclatans encouragemens que ceux qu'il a reçus. Il a un buste à faire : c'est bien; mais puisqu'il a une aptitude spéciale, pourquoi tarde-t-on à l'utiliser glorieusement? Au lieu de bouleverser comme on fait les Tuileries de Philibert Delorme et de Lenôtre, que n'a-t-on demandé à M. Barye deux ou trois groupes d'animaux en bronze ou en marbre pour ce magnifique jardin? En vérité, on ne peut se défendre de penser involontairement aux lignes de Beaumarchais, qui n'ont jamais trouvé une plus juste application : *Il fallait un calculateur, ce fut un danseur qui l'obtint.*

Les deux aquarelles dont nous parlons n'ont peut-être pas une couleur suffisamment franche; mais le dessin ferait envie à Landseer. — Nous attendrons les renouvellemens qu'on nous promet pour reparler de cette exposition, et peut-être alors serons-nous assez heureux pour avoir à examiner quelques-unes de ces charmantes improvisation dont MM. Alfred et Tony Johannot, Eugène Isabey et Camille Roqueplan, enrichissent tous les jours les album et les cabinets.

DIORAMA.

Vue du Mont-Blanc,

PAR M. DAGUERRE.

M. Daguerre poursuit laborieusement et avec un succès toujours croissant la voie heureuse et nouvelle qu'il a ouverte il y a quelques années. Il profite habilement des critiques et des éloges; il étudie soigneusement les goûts et les plaisirs du public, et cependant il ne dédaigne pas les avis des connaisseurs éclairés et sévères : il sait écouter un conseil et le réaliser. Un des soins les plus louables de son talent, c'est la variété!

Et ainsi, il ne fatigue jamais et change volontiers de sujets et de climats : l'Écosse et l'Italie n'ont pas épuisé les richesses et les ressources de son pinceau. Après Canterbury et le Campo-Santo, le voilà qui nous mène en Suisse. La vue du Mont-Blanc, prise de la vallée de Chamouny, et soumise aux regards du public depuis quelques jours seulement, est une preuve nouvelle et singulièrement éclatante de la souplesse du talent de M. Daguerre.

La partie pittoresque, proprement dite, est finement et délicatement exécutée. Les lignes des derniers plans sont savamment disposées, et les tons se dégradent et fuient merveilleusement. C'est un voyage bien fait et qui laisse de profonds souvenirs.

Faut-il blâmer, faut-il louer M. Daguerre, d'avoir, à l'exemple de M. Langlois, ajouté aux moyens que la peinture lui donnait des moyens artificiels et mécaniques, étrangers à l'art proprement dit? Sans nul doute, la maison où le spectateur est placé ajoute beaucoup à l'illusion. La toile gagne en profondeur apparente ce que la réflexion et la critique perdent en précision et en sévérité; mais ce moyen, si heureux qu'il soit, ne veut être employé qu'avec de grands ménagemens, et à de certains momens, on cède involontairement à de brusques mouvemens d'impatience; il devient quelquefois impossible de tracer et d'apercevoir la limite qui sépare la réalité vraie de bois, de paille et de fer, de la réalité imitée, de la réalité peinte.

Que si l'on veut pourtant se laisser aller naïvement au plaisir qui s'offre à vous sous un aspect si saisissant et si simple, si l'on consent à se laisser distraire et intéresser, sans chicaner avec une curiosité trop minutieuse, sur les moyens employés par l'artiste, toutes nos critiques et toutes nos interpellations ressemblent volontiers aux caprices d'une satiété impertinente. Peut-être convient-il d'assister à la pièce sans compter le fard, les faux cheveux, le clinquant, des visages et des costumes.

Il vaut mieux sans doute jouir sans troubler son plaisir par d'importunes réflexions; mais à tout prendre, *le Mont-Blanc* de M. Daguerre est d'un mérite assez solide pour résister à nos critiques. Nous n'avons qu'un souhait à former, c'est que M. Daguerre continue long-temps encore la série de voyages qu'il fait pour nous plus encore que pour lui-même.

Mais nous ne voulons pas négliger de lui dire qu'il a tort à coup sûr de toucher parfois avec un soin trop uniforme toutes les portions de sa composition. Il en résulte de graves inconvéniens. Quand tout acquiert la même importance, l'intérêt diminue d'autant. Avec moins de peine et une grande économie de temps, il arriverait à des résultats meilleurs, à une illusion plus complète encore.

Littérature.

—

PORTRAITS ET CARACTÈRES CONTEMPORAINS.

IV.

Eugène Delacroix.

C'est une de ces figures comme il y en a si peu dans la sculpture antique, comme on en trouve dans les médailles repoussées et ciselées de la renaissance, fouillée à profusion, où chaque idée a tracé son sillon, où chaque souci nouveau a laissé une ride pour témoigner de son passage. Des yeux vifs et peu saillans, un front d'une singulière complication, riche à nourrir pendant une quinzaine les études d'un craniologiste; des cheveux noirs et soyeux ramenés sur les tempes, une physionomie pensive et recueillie quelquefois, mais le plus souvent ironique; la lèvre supérieure rétrécie par une contraction habituelle, expression assez constante et assez fidèle de mépris et de tristesse; dans le regard, l'animation fébrile d'un homme qui porte en soi quelque chose dont il sent la valeur et la durée inévitable; parfois un abattement profond, un découragement douloureux, ou, le lendemain d'une œuvre achevée avant d'avoir subi le rire ou l'indifférence des curieux et des oisifs, le calme et l'épuisement qui succèdent aux désirs ardens; un contentement infini, mais tranquille, sans mouvement et sans brusquerie, sans expansion vive, sans excentricité, la joie si rare et si vraie d'avoir pu ce qu'on voulait, d'avoir mené à bien et à fin, selon ses forces, un projet qui est venu vous trouver et qu'on ne cherchait pas, qui ne souffrait ni cesse ni délai, qui demandait impérieusement une forme extérieure et réelle, qu'on ne peut ni chasser ni oublier, rêve de toutes les nuits, rêverie de toutes les journées, qui ne vous quitte pas avant d'avoir reçu un entier et fatal accomplissement, démon invisible et puissant qui étreint toute la vie, qui veut être obéi, qui parle à l'ame une langue soudaine et sans parole, mais irrésistible, et dont la voix ne connaît pas le silence.

Il a trente-trois ans ou à peu près. Parmi les hommes qui font métier d'écrire ou de parler, parmi ceux qui professent ou qui pratiquent la conversation, qui se flattent d'avoir recueilli l'héritage de madame de Staël ou de Benjamin Constant, causeurs par excellence, comme on sait, délices et prodiges des salons de l'empire, je n'en sais pas qui possèdent une parole plus vive, plus étincelante, plus souple, une mobilité d'idées plus spirituelle, une rapidité plus grande, plus habile et plus merveilleuse à saisir des rapports inattendus, à établir des comparaisons soudaines; c'est une érudition variée, une lecture immense, une galerie de souvenirs précis, actuels et vivans, sans pédanterie, sans recherche. S'il n'avait pas été peintre, il aurait été inévitablement et à son choix historien, romancier ou poète. Il n'assiste pas à un événement si mince qu'il soit sans le comprendre, sans en pénétrer les motifs et l'origine, sans en prévoir les conséquences prochaines ou éloignées.

Un des caractères distinctifs de son esprit, un des signes particuliers qui le distinguent entre mille, c'est une aptitude unique à concevoir les idées les plus contraires

en apparence, une complaisance rare à tout accepter provisoirement jusqu'à ce qu'il ait épuisé toute la substance du système ou de la série de principes qu'on lui présente. Au premier abord on le prendrait pour un sceptique ou un sophiste, on croirait qu'il se joue de toutes choses, qu'il n'a foi en rien, qu'il se raille de toutes les vérités, qu'il les adopte et les abandonne, qu'il les épouse et les répudie, comme un père sans entrailles ou comme un amant sans cœur, qui ne voit dans la vie que le plaisir et la débauche, à voir comme il défend les œuvres les plus opposées; comme il les protége contre les sarcasmes et le mépris de l'ignorance ou de la fatuité, comme il les couvre du bouclier de sa parole, comme il les creuse et les explique, comme il en déroule les plus secrets mystères, comme il se prête avec empressement aux soucis et aux impatiences de l'initiation, on se demande s'il peut croire à quelque chose, s'il ne considère pas le travail de l'intelligence comme un délassement fatal mais frivole, inévitable, mais sans importance morale, comme une symphonie ou comme une fête, mais sans lois précises, sans caractère obligatoire.

Et cependant il n'en est rien. Comme tous les esprits sérieux, il a sa religion et sa foi, il sait et il sent la vérité; mais il réalise admirablement le précepte de Bacon: *il faut croire pour apprendre*. Avant de juger il se laisse aller, avant de condamner il écoute, et au besoin il la fait belle à celui qui veut le convertir, il se met de la partie, il l'aide à déduire et à exprimer ce que son idée peut renfermer; il continue ce que vous voulez dire. Selon le conseil de la Bruyère, il vous sait bon gré de l'esprit qu'il a pour vous.

Ce qu'on prend pour un scepticisme aveugle, pour un sophisme incrédule, n'est qu'une forme particulière de son attention. Vous pensez qu'il raille, et il vous écoute; avant d'avoir un avis il commence par être du vôtre, et quand on a pénétré le sens de sa conduite, on trouve qu'il a raison. C'est un talent rare et précieux. Savoir écouter! cela vaut mieux à coup sûr que de s'enfermer dans une obstination étroite et sourde. Je ne sais pas d'étude plus profitable et plus féconde.

Et ainsi personne de nos jours n'a sur les hommes et les choses d'hier et d'aujourd'hui des idées plus impartiales, plus justes, plus complètes, moins arbitraires et moins passionnées. Malgré les combats nombreux qu'il a livrés, malgré la constante alternative de ses défaites et de ses triomphes, il n'a rapporté de la guerre qu'une ardeur plus grande encore à soutenir la lutte qu'il a commencée, mais il proclame hautement le mérite et la valeur de ses adversaires.

Dante et Virgile, *le Massacre de Scio*, *le Christ aux Oliviers*; *Justinien*, *Sardanapale*, *l'Évêque de Liége*, *la Liberté*, marquent les différens momens, les transformations, les phases de son talent.

Et pour ceux qui aiment à retrouver l'homme dans l'artiste, le cœur dans l'esprit, la volonté dans l'œuvre, ce n'est pas une étude sans intérêt que de suivre ses pas, de compter la distance qu'il a parcourue, de saisir dans le choix des sujets et dans la manière dont il les a traités les symptômes des révolutions qui ont dû s'accomplir au sein de son cerveau, d'écouter, d'entendre et de transcrire s'il se peut le retentissement des paroles intérieures, des conseils secrets qui ont présidé à l'accomplissement de toutes ses œuvres.

Que si, par exemple, on veut comparer son point de départ au dernier pas qu'il vient de faire, *Dante* à la *Liberté*, sans tenir compte des momens intermédiaires, des anneaux successifs qui servent à nouer les deux bouts de la chaîne, on s'étonne, et avec raison selon nous, de la différence profonde qui sépare ces deux peintures. Composition, dessin, couleur, tout est changé; ce n'est plus le même homme. Dans l'épisode de la *Divine Comédie*, c'est une grande simplicité de ligne pour les deux personnages principaux, le poète florentin, le cygne de Mantoue; pour le fond, quelque chose de vague et d'inarrêté; pour les suppliciés du premier plan, une couleur grise, mais uniforme; une souffrance profonde, mais vraiment douloureuse, vivement exprimée, mais trouvée sans peine, sans complicaion et sans recherche; c'est une œuvre solennelle et grande, d'un effet puissant, empreinte du caractère épique. Jamais Dante n'a été mieux ni plus vraiment interprété.

Dans la *Liberté* ce n'est plus la même manière; c'est une étude plus consciencieuse et plus sûre dans le modelé des chairs, dans les plis et les ombres des étoffes; c'est le besoin de reproduire avec finesse et fidélité les différens types de figures, de complexion, d'attitudes que la nature humaine présente à l'observateur. C'est une exécution plus laborieuse et plus savante, et en même temps une composition plus cherchée, plus logique dans les détails, moins naïve et moins simple dans l'ensemble. Est-ce une ode? est-ce une satire? Si l'on veut prendre ces deux questions au sérieux, les dépouiller de la forme bizarre que je leur donne, faute d'en trouver une plus convenable et meilleure, si l'on veut y voir ce qu'elles renferment vraiment, l'expression d'un doute sur l'idée qui a dû préocuper le peintre au moment où il a commencé son travail, je crois qu'on les résoudra difficilement. Est-ce en effet une ironie amère, un hymne de mépris et de dérision? est-ce un chant de gloire et de triomphe? est-ce Pindare célébrant la victoire d'Héron? est-ce Horace reprochant à Pâris sa lâcheté? Le sang qui coule à flots, les crânes meurtris, les figures salies de boue et de sang, ces précoces vieillesses

qui dégradent des têtes d'enfans, et ce héros improvisé qui raconte avec ses yeux éteints, ses joues caves, et ses lèvres bleues, toute sa vie de cabaret, d'ivresse et de hideuses orgies, est-ce une satire du combat, une raillerie de la victoire et du prix qu'elle a coûté? ou bien ne faut-il croire qu'à l'expression joyeuse et céleste de cette figure allégorique, de cette vigoureuse et jeune Liberté qui domine toute la composition, qui plane comme un ange aux ailes déployées sur cette scène de meurtre et de misère? S'il faut dire ma pensée tout entière, au risque de me tromper et de m'égarer en folles conjectures, je dirai que j'aperçois dans le tableau des traces incontestables, pour moi, de ces deux sentimens opposés : ode et satire, enthousiasme et mépris, admiration et dégoût, aspiration vers un avenir meilleur, et, en même temps, souvenir amer et douloureux du passé ! Que ce ne soit là qu'une erreur de dialectique, une de ces impertinences de chiromancie, comme l'analyse et la critique en font par centaines, je le veux bien, je m'y résigne sans regret. Je suis sincère dans ma faute, et j'accepte d'avance le blâme et la condamnation.

Entre ces deux formes de sa pensée, que trouvons-nous ? Par quels milieux la lumière de son intelligence a-t-elle passé avant d'arriver à ce dernier terme ? Il faut en convenir, elle a subi de singuliers accidens de diffraction et de réfraction ; elle a dévié très-souvent de la direction primitive qu'elle avait prise. Après *Dante*, *le Massacre de Scio*, ivresse et libertinage s'il en fut jamais ; mais aussi amour et puissance : amour de la couleur, puissance du pinceau. Le sang qui ruisselle sur les vêtemens, les cadavres foulés aux pieds des chevaux, les cimeterres qui fauchent les têtes comme les épis d'un champ, quelle profusion de poésie et en même temps que de problèmes posés, que de problèmes à résoudre ! Eh bien ! *le Massacre de Scio* est une merveille de verve et de couleur. Je sais tout ce qu'on peut dire et tout ce qu'on a dit contre le dessin et les lignes du tableau; mais je veux l'oublier et n'en tenir aucun compte pour me rappeler seulement que ce tableau peut se placer, pour la chaleur, l'énergie et l'entraînement, à côté du *Tournoi*, esquisse de Rubens.

Le groupe des anges, dans *le Christ aux Oliviers*, est d'une invention ravissante. Les jambes repliées sous le corps, cette mutuelle et idéale confiance qui anime ces trois têtes, le flot des draperies, composent un ensemble au-delà de tous les éloges ; mais le Christ ne vaut pas les anges. Le torse, la tête, bien qu'admirablement douloureuse et résignée, les bras, et en particulier l'attache des épaules, sont modelés malheureusement.

Le Justinien, où des yeux vulgaires n'apercevraient qu'un portrait, est une idée poétique, grande et bien rendue. C'est, pour la couleur, ce qu'Eugène Delacroix a jamais fait de plus éclatant et de plus pur. Il y a une main qui est un chef-d'œuvre : on aperçoit le sang qui court sous la peau. La tête du législateur est belle, fine et recueillie ; le livre et l'ange sont inventés et peints avec un grand bonheur.

Sardanapale a passé par toutes les épreuves qu'un ouvrage humain peut subir, par la raillerie, le rire, le dédain et le mépris ; les quolibets glapissans qui sont venus se rencontrer sur le cadre n'ont pu atteindre cependant la haute poésie ni la verve qui a présidé à cette composition. C'est aussi, comme *le Massacre de Scio*, un libertinage effréné, une hardie débauche. Qualités et défauts, attitudes vraies, énergiques, bien trouvées, douleur et désespoir, dessin incorrect, exécution inégale, inachevée, découragée à de certains intervalles, tout se rattache à ce premier caractère d'improvisation et de soudaineté. La figure principale, Sardanapale, dont on a si justement blâmé la perspective, est d'ailleurs admirablement posée et pleine d'une horrible satiété. Il s'étend sur son bûcher comme sur son lit; il dit adieu à la vie comme à la veille : on dirait qu'il s'endort. Les femmes échevelées et nues, les chevaux hennissans, les eunuques fidèles et serviles jusqu'au dernier soupir du maître, composent à coup sûr un ensemble imposant; mais ce qui a manqué au tableau, c'est la perspective et la durée de la volonté pour traduire plus complétement la première et ardente conception de l'auteur.

Quant à *l'Évêque de Liége*, je défie qu'on trouve dans toute l'histoire de la peinture une composition plus énergique et plus pleine; je me souviens d'avoir entendu les vétérans de l'école de l'empire, ceux à qui David a transmis l'héritage de ses traditions et de sa gloire, rendre à cette œuvre une éclatante justice; et en effet les lignes générales, la profondeur, le ton vieilli des boiseries sculptées, l'orgie et le sang, les soldats ivres morts, qui roulent sous les bancs ou s'endorment sur la table, au milieu des brocs renversés, les filles de joie, autre lie, contrastant hideusement avec la démarche grave et résignée du prélat, et au bout de la table, le démon qui domine cet enfer, le sanglier, les yeux hébétés, le regard plein de vin et de sommeil, essayant de ressaisir les restes de sa raison fugitive pour commander un dernier meurtre, en voilà plus qu'il ne faut pour défrayer quelques douzaines d'inventions pittoresques, si paisibles et si simples, si peu dispendieuses pour l'imagination, si faciles à saisir, et si faciles aussi à oublier. Exécuté sur une toile de vingt pieds, *l'Évêque de Liége* serait bien placé entre *la Cène* de Léonard et *le Jugement dernier* de Rubens.

Et si l'on veut résumer toute la vie jusqu'à présent accomplie d'Eugène Delacroix, on verra qu'il recommence toujours sa tâche sur nouveaux frais, qu'il n'in-

vente qu'en cherchant, qu'il essaie diversement tous les jours sa destinée d'artiste et de poète, qu'il remet sans cesse en question les principes et les données de son art. Or cette résignation laborieuse est lisiblement inscrite dans son regard, tracée en caractères ineffaçables sur son front, et dans le pli de ses lèvres. Chaque volonté nouvelle se traduit par une ride; et à ce compte on conçoit qu'il ait vieilli. Mais il est maintenant en pleine sève, et il lui reste encore à produire autant d'œuvres inattendues et distinctes que nous en connaissons.

LE CHATEAU DE ROBERT-LE-DIABLE.

Voici, au sujet de Robert-le-Diable et son château, une tradition qui, dans ce moment, aura peut-être un intérêt de circonstance. Nous la donnons telle que nous l'avons recueillie sur les lieux.

A quatre lieues de Rouen, sur une hauteur qui domine au loin toute la campagne et les sinueux détours que décrit la Seine en s'avançant vers la mer, voici quelques débris, quelques vieux pans de muraille informes et menaçans. Ils surgissent du milieu d'un épais taillis de buissons et d'arbrisseaux, tandis qu'à l'entour un fossé profond marque encore une enceinte qui n'enferme plus rien que ces ruines. A la place de l'eau qui jadis a dû le remplir, une végétation vigoureuse s'est cramponnée à ses parois, et du fond de cette espèce de ravin élève la tête jusqu'au niveau du terre-plein de la colline. Descendez cinquante pas environ, et vous trouverez, sur le flanc assez escarpé de la hauteur, une ouverture basse et étroite qui donne entrée dans un souterrain dont le regard voudrait en vain percer les ténèbres. Gardez bien que la curiosité ne vous engage témérairement dans cette obscure avenue, car la moindre secousse pourrait faire ébouler sur votre tête les pierres qui sont comme suspendues à la voûte, et si la lueur d'une torche venait à en percer la nuit, des légions de chauves-souris, éblouies de cette clarté inaccoutumée, se lèveraient en tourbillonnant avec des cris aigus, et du battement de leurs ailes éteindraient le flambeau qui vous guide. Cet endroit est solitaire. La route de Rouen à Caen passe non loin de là, au pied de la colline; mais nulle habitation ne se rencontre à une assez grande distance; tout au plus y trouverez vous quelque pâtre qui garde son troupeau, encore ne le fait-il jamais parquer en cet endroit : sitôt que vient le soir, il abandonne à leur solitude les ruines et leurs environs, car elles ont un mauvais renom dans le pays, et la tradition rapporte qu'il ne ferait pas bon s'y hasarder après le coucher du soleil : c'est à cette heure-là que le loup vient y rôder.

Or sachez qu'au temps jadis (il y a bien de cela huit cents ans) au lieu de ces deux ou trois pans de murs à demi-écroulés, un château s'élevait avec ses créneaux, son haut donjon et ses tourelles percées d'étroites meurtrières. Le voyageur se détournait de son chemin pour l'éviter, et le marinier qui remontait ou descendait la Seine se signait quand il passait en vue du château de Robert-le-Diable, car il n'était personne qui n'eût mieux aimé avoir affaire au seigneur Satan en personne et à ses griffes ensoufrées qu'à celui qui par ses faits et gestes, s'il faut en croire les légendes, avait si bien mérité son terrible surnom. Ce duc de Normandie (toujours d'après les légendes qui ont bien mal traité, il faut en convenir, le père de Guillaume-le-Conquérant) était en effet le plus déterminé scélérat qui onc fut au monde : il faisait la terreur de toute la contrée. Comme un aigle qui sort de son aire, il fondait de son castel sur les paisibles marchands et voyageurs, et ce n'était, je vous assure, que dans ses jours de bonne humeur qu'il leur laissait les deux yeux pour pleurer. Il pillait un chrétien sans plus de scrupule qu'on en aurait eu à piller un juif. Du reste il jurait, il maugréait à faire pleurer la sainte Vierge et ne paraissait jamais dans les églises. Bien loin de fonder des monastères, suivant l'usage de tout pieux monarque ou seigneur, bien loin même d'enrichir ceux qui existaient déjà et de purifier ses trésors, acquis par des brigandages, en en donnant une part aux serviteurs de Dieu, il accablait de vexations et d'insultes le père abbé de Jumièges, dont il était voisin, et lui enlevait chaque jour un morceau de ses domaines. Le temps que Robert ne passait point à détrousser sur les grands chemins, il le consumait en festins et en orgies qui duraient toute la nuit. Il serait difficile de dire le nombre de ceux qu'il retenait dans ses souterrains pour en obtenir le paiement d'une énorme rançon, et toutes les femmes qu'il y plongeait, jusqu'à ce que cette dure captivité eût lassé leur résistance. Il n'était couvent de nonnes si saint et si révéré qui fût à l'abri de ses entreprises. Le scapulaire et la bure ne lui inspiraient pas plus de respect que les joyaux et les profanes habits. Les princes et seigneurs ses voisins le craignaient, ou bien ils étaient unis d'intérêt avec lui; mais la justice du ciel vient à défaut de celle des hommes, et, comme dit sagement le proverbe, le méchant fait tôt ou tard une mauvaise fin.

Il y avait à Saint-Georges, près du lieu où fut bâtie vers ce temps la superbe abbaye dont nous admirons encore les restes, un vieil et vénérable ermite renommé pour sa piété dans tout le canton. L'on citait même de lui des guérisons qui ne pouvaient s'expliquer que par le don des miracles, et l'on assurait qu'il était resté une fois trente-sept jours et trente-sept nuits de suite en prières sans manger et sans boire. Ce saint homme, afin de faire une bonne œuvre et de gagner plus vite son entrée en paradis, résolut d'essayer la conversion de Robert. Muni de son chapelet, il traversa la Seine dans un petit bateau, bien qu'elle fût très-agitée, puis il se rendit au castel. Après avoir donné sa bénédiction à la sentinelle, qui n'osa lui refuser passage, il arriva près du pécheur endurci qui dans ce moment jouait aux dés avec une courtisane sarrasine. Grand fut le courroux de Robert en voyant chez lui paraître un moine, et il jura de châtier ses gens pour l'avoir laissé venir. Mais sans se déconcerter le bon père se mit tout de suite à l'œuvre. Il commença à le prêcher et lui fit quantité de dévotes remon-



trances et de bonnes oraisons, entremêlées de textes pieux et de citations très-belles; à quoi le méchant duc répondait en se riant de lui avec sa courtisane et en lui tirant la barbe par manière de moquerie. « Prenez garde, lui dit enfin l'ermite, prenez garde, sire duc, vous qui êtes comme le loup dans le bercail du Seigneur! » A ces mots Robert se fâcha tout de bon, et d'un revers de sa main (crime abominable!) il meurtrit le visage du saint moine, qu'il fit ensuite reconduire dehors à grands coups d'escourgées, ainsi qu'il eût fait d'un de ses levriers.

A quelque temps de là le duc fut attaqué d'une terrible maladie. C'était comme un feu qui brûlait son corps et que toute l'eau de la mer n'aurait pu éteindre. Il se tordait, il se roulait; il poussait des cris de bête sauvage qui effrayaient un chacun. Médecins, devins, astrologues, anneaux constellés, rien n'y pouvait opérer. Ses serviteurs n'osaient l'approcher, et tout le monde voyait dans ce mal étrange une punition divine. Il expira le troisième jour sans vouloir se confesser. Comme vous le croirez facilement, il ne fut regretté de personne, et bien au contraire, grand nombre de braves gens dirent au ciel une neuvaine en action de grâces. Avec les honneurs dus à son rang, le corps de Robert fut exposé sur un lit de parade jusqu'à ce que l'on eût tout préparé pour ses funérailles : mais comme il était mort en vrai païen, nul prêtre ne resta pour prier auprès; on ne l'aspergea point d'eau bénite, et le varlet chargé de le garder avait si grande peur qu'il ne tarda pas à s'enfuir.

Ainsi le cadavre resta seul. Quand on revint pour le prendre et le porter à la sépulture, ô surprise! on ne le trouva plus. Rien pourtant n'était dérangé; nul trace n'apparaissait. Toutes les recherches furent inutiles. Seulement le soldat de garde au bout du pont-levis déclara qu'il avait vu un loup énorme sauter du haut des murailles, franchir le fossé d'un seul élan, et courir vers le bois voisin en poussant des hurlemens qui semblaient tenir de la voix humaine.

Après la mort de Robert, le château cessa d'être habité; il finit par tomber en ruines. Mais tous les soirs un loup de très-grande taille venait errer aux alentours avec des cris bizarres et rôder parmi les débris, puis il disparaissait au lever du jour. Il n'y a pas long-temps qu'on l'a vu encore, et dans tout le pays une frayeur superstitieuse s'attache aux lieux qu'il visite. Plusieurs fois des chasseurs, véritables esprits forts, se sont réunis afin de le poursuivre, mais, lors même qu'ils parvenaient à le découvrir, toute leur adresse était en pure perte; ce loup semblait protégé par un talisman.

S'il faut en croire la tradition, le loup mystérieux n'est autre que Robert-le-Diable, qui, condamné à subir cette transformation pour châtiment de ses méfaits, revient hanter son ancienne demeure, jusqu'à ce qu'il plaise au ciel de lui faire miséricorde.

Théodore Muret.

Aperçu des Publications.

THE BRAVO,

A Venetian Story,

BY FENIMORE COOPER [1].

LE BRAVO,

Histoire Vénitienne,

PAR FÉNIMORE COOPER [2].

Le dernier roman de Fenimore Cooper est une des plus belles choses qu'il ait faites. Le drame est vif, plein de bonne passion et de terreur. La place de Venise y est admirablement comprise; le palais, le sénat, la mer, Venise, la prison, le bourreau, le prélat italien, Naples, dont le parfum arrive sur les lagunes, la gondole qui glisse, Venise, toute Venise est dans le livre du Walter Scott américain.

Vous lirez ce livre, vous, heureux oisifs pour qui il est fait. A propos du livre, parlons de Venise, et disons ce que le poète n'a pas dit.

Quel cœur n'a vibré d'admiration au nom de Venise? Poètes, philosophes, soldats, magistrats, artistes, tous à ce nom s'inclinent avec cette reconnaissance que les cœurs généreux paient aux grands hommes, aux grandes nations. L'aspect de Venise se refuse à toute description; Sabellius pourtant en donne une idée assez juste, quand il dit : *Ita ut qui superne urbem contempletur, turricam telluris imaginem medio Oceano figuratam se putet inspicere.* Quant aux vers du Sannazar, qui lui valurent six mille écus d'or, ce sont des louanges qui n'apprennent rien. La peinture, plus heureuse que la poésie en ce qu'elle ne choisit qu'un instant pour le retracer, a rendu assez fidèlement les tons variés, les formes de ses fabriques. Bomington est de tous les peintres celui qui a mieux compris Venise et qui fait mieux comprendre cette ville aphrodite. Le Canaletto, dont le mérite est inarrivable (pour l'architecture), peignait Venise belle encore. Sa population plus forte du double qu'aujourd'hui, était plus gaie, plus riche, plus active; le costume des habitans, qui contribue tant à caractériser la physionomie d'une ville, est tout-à-fait changé; les modes des Vénitiennes surtout ont éprouvé, en 1797, une révolution dont les influences ont été plus durables que celles de la révolution politique; car nos marchandes de modes (et l'Europe en témoigne) savent conquérir et conserver. Les mœurs, la mise des femmes de l'Italie et de l'Espagne, la contrainte qui entravait leur existence, se ressentait encore, au moment de notre

---

[1] Paris, Baudry, 1 vol. in-8°, prix 5 fr.

[2] Paris, Gosselin, 4 vol. in-8°, prix 9 fr.

révolution, de l'influence que les rapports avec le Levant et les invasions des Arabes avaient apportée en Europe. Si les femmes ne sont point assujéties à une réclusion aussi sévère que celles de l'Orient, ce qu'elles doivent indubitablement à notre religion d'égalité, leurs libertés au moins étaient usurpées en grande partie, et leur costume était asservi à de véritables lois somptuaires, encore en vigueur à Venise en 1797.

Lorsque nous passâmes en Italie, nos armées, dont la mission était la propagation de la liberté des peuples, et dont chaque victoire créait une république, comme depuis elles ont créé des royaumes; nos armées, dis-je, portaient aux femmes d'Italie ce goût de la mise et la liberté. Plus sages que leurs maris, elles surent garder l'un et l'autre. Les noires mantilles dont les longs plis épais cachaient les formes élégantes et voluptueuses, comme la grossière écaille de Ceylan cache la perle orientée, ces voiles sombres que les yeux qu'ils couvraient avaient peine à pénétrer; la contrainte, ces moyens tyranniques, eurent tous le même sort, tous disparurent devant la puissance propagatrice des Tallien, des Récamier, des Hinguertot, et, plus tard, des Caroline Murat et d'Élisa Vacciochi, apôtres du goût que nos victoires conduisaient en Italie. Gênes, Florence, Naples, Rome même, ont gagné à ces changemens; mais à Venise il en est autrement: cette gaieté de toilette contraste cruellement avec le ton de tristesse qui y règne: c'est le sourire d'un mourant.

Venise gît en ruines dorées comme son bucentaure; ornement négligé de son veuvage, le lion de Saint-Marc, ceux du Pyrée et de Marathon, monumens immortels de son élévation, témoignent de sa gloire et du néant des choses. Athènes! empire d'Orient! Venise! Napoléon! ils ont assisté à toutes les péripéties de votre existence, ils vous ont vu maître de mourir. Les gouvernemens agissent le plus souvent comme les propriétaires avares qui, lorsque leur maison menace ruine, se contentent de l'éperonner au lieu de la reconstruire.

Les journaux autrichiens ont fait grand bruit de la franchise du port rendue à Venise; ils ont promis monts et merveilles; ils ont fait sonner bien haut ce qu'ils appelaient la munificence du souverain; car les princes rendent-ils ce qu'ils ont pris aux peuples, ils leur présentent la restitution comme un don gratuit; mais les gens de quelque bon sens n'ont rien attendu de ce remède tardif. Le malade était mort, et les bons Vénitiens en ont été pour leurs fêtes, leurs actions de grâce et leurs sonnets, car tout est poésie à Venise; Otway, Schiller, Shakespeare, Byron, ont puisé abondamment dans cette mine fertile; Saint-Réal même, qui prétendait écrire l'histoire, a donné à sa conjuration de Venise une apparence de fiction plus convenable au poème qu'à l'histoire. Nulle part le charme des souvenirs n'est si puissant; j'invoque le témoignage de quiconque y est allé. Paris, Athènes, Rome même, sont loin d'en approcher. Que ce soit parce que l'intérêt des faits qui se passent sur les trois scènes que je viens de nommer soit amorti par les travaux rebutans et peut-être trop prématuré des classes; que ce soit l'éloignement des temps ou toute autre cause, je ne le recherche pas; je cite un fait, et si j'avais besoin d'autorités pour appuyer ce que j'avance, le nom de Byron ne serait pas le seul que je pourrais citer. J'ai monté l'escalier des Géans plus ému qu'en montant celui du Capitole. Les échos de la chambre des Dix ont parlé à mon ame plus puissamment que ceux du Forum, et mon cœur a frémi plus fortement sur le pont des Soupirs que sur la roche Tarpéienne. Quelle ville peut offrir dans un si petit espace des sujets si nombreux et si variés de méditation! C'est de cette tour que la reconnaissance nomme du nom de Galilée qu'en 1609, à l'aide du premier télescope, il découvrit les astres de Médicis, exposa leur théorie, et posa les fondemens des grandes découvertes. Cette pierre rouge est destinée à perpétuer le souvenir de l'humiliation de Frédéric Barberousse; c'est ici qu'il se prosterna de toute sa longueur devant Alexandre III, et comme dit le chroniqueur *Leonina feritate deposita, ovinam mansuetudinem indui*. A deux pas est cette cloche de Saint-Marc dont les vibrations portèrent la mort à François Foscari, de qui le fils suppliant tendant ses mains que les tortures avaient disloquées, ne put obtenir qu'un refus plus cruel que la sentence de Brutus, puisque la question même n'avait pu lui arracher l'aveu du crime qu'on lui imputait à tort; cette porte de la Carta, ainsi nommée des décrets du sénat qu'on y affichait avec les décrets qui asservissaient à la république Chypre, Corfou, la Morée, enfin le tiers de l'empire romain. Voilà cet escalier du haut duquel les doges prêtaient le serment de fidélité; il a vu bondir la tête de Marino Faliéro. Rappeler les souvenirs qu'inspirent Saint-Marc et la Piazetta, c'est rappeler celui de Venise, celui du monde.

Nous voilà bien loin et bien près en même temps du *Bravo* de Cooper. Ce livre est traduit avec beaucoup d'élégance et de soin.

Le Bravo vient de paraître, en anglais, chez Baudry. Cette édition, exécutée avec soin, forme le XVIIe volume d'une collection des romanciers les plus célèbres de l'Angleterre, depuis Richardson jusqu'à Walter Scott, et qui comprend jusqu'ici plusieurs ouvrages remarquables et d'un prix très-élevé de l'autre côté du détroit, tels que le *Tom Jones* de Fielding et *l'Anastasius* de Thomas Hope. Nous consacrerons prochainement un article à cette publication précieuse.

Revue Dramatique.

ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE.

Robert-le-Diable, Opéra en cinq actes,

PAROLES DE MM. SCRIBE ET GERMAIN DELAVIGNE,

MUSIQUE DE M. MEYERBEER.

M. Meyerbeer, connu déjà en France par son admirable *Crociato in Egitto*, par sa *Margherita d'Anjou*, M. Meyerbeer, rival de Rossini, débutant sur la scène française, devait amener une foule brillante et choisie, une foule curieuse de juger

et d'entendre une nouvelle composition d'un pareil *maestro* : aussi rien n'a-t-il manqué à cette représentation, pas même la maladresse du machiniste. La fable du poème est simple, mais elle ne manque ni de charme ni d'intérêt. Au lever du rideau nous sommes en Sicile; des barques élégantes se promènent sur le *Lido*, et au premier plan, des chevaliers, parmi lesquels se trouve Robert-le-Diable, sont occupés à boire et à chanter. Robert, exilé de la Normandie pour ses méfaits, est devenu amoureux d'Isabelle, fille du roi de Sicile. Il a voulu l'enlever, mais il n'a pu y réussir, et sans le secours d'un chevalier nommé Bertram, dont il a fait ensuite son ami, il était perdu. Une femme se présente, c'est Alice sa sœur de lait; elle lui apporte le testament de sa mère; Robert refuse de le lire, parce qu'il n'est pas digne d'entendre résonner à son oreille la voix mourante de sa vertueuse mère; il raconte ses aventures à Alice, qui se charge d'un billet pour Isabelle : pendant qu'elle va remplir son message, Bertram engage Robert à jouer; il accepte, défie les chevaliers, joue, perd son argent, ses bijoux, sa riche vaisselle, ses chevaux, ses armures; bref, il ne lui reste rien, et cependant la main d'Isabelle doit être le prix d'un tournoi. Comment y paraître? Isabelle, qui l'aime, y pourvoit : Robert retrouve des armes et va s'élancer dans la lice; mais ce n'est pas le compte de Bertram, qui le fait défier furtivement par un héraut aux armes du prince de Grenade; et pendant que Robert poursuivra un vain fantôme, le véritable prince, débarrassé du plus redoutable de ses adversaires, vaincra les autres et méritera le prix. Cependant le poète nous transporte aux rochers de Sainte-Irène; là nous voyons Bertram qui attend l'heure du sabbat. Il franchit l'entrée d'une caverne, et dans cet intervalle arrive Alice, qui a donné rendez-vous à son fiancé Raimbaut. Un bruit étrange frappe ses oreilles; elle se dirige vers la caverne, regarde, écoute et voit l'horrible cérémonie qui s'y célèbre; mais elle ne peut cacher son trouble à Bertram, qui reparaît; alors celui-ci menace de la mort, elle et tout ce qui lui est cher, si elle parle; la pauvre enfant devient muette de terreur, et se sauve sans oser rien dire à Robert : celui est pâle et abattu ; le prince de Grenade, en son absence, a gagné la main d'Isabelle; Bertram lui conseille d'évoquer les puissances infernales; Robert accepte et se dirige vers le monastère de Sainte-Rosalie; là il est entouré par des nonnes que Bertram a fait sortir de leurs tombeaux, et qui charment Robert par leurs danses voluptueuses. Il cueille sur le tombeau de la sainte un rameau magique, qui lui assure le succès de ses vœux : il part, armé de ce talisman, frappe de stupeur et d'immobilité toute la cour, et va se saisir de sa proie, lorsque les prières d'Isabelle le ramènent à la vertu. Il a honte de ce qu'il a osé concevoir, il brise le rameau; tous les personnages se réveillent, mettent l'épée à la main, l'entourent, le défient ; lui aussi il a tiré son épée, mais il rougit à la seule pensée d'ensanglanter l'appartement de celle qu'il aime; il brise son glaive, et se jette, ainsi désarmé, au milieu de ses ennemis qui le terrassent. Bertram vient à son aide, le délivre. Mais Isabelle va épouser le prince de Grenade! comment la lui enlever? Bertram lui propose un pacte avec Satan, et pour le décider il lui apprend qu'il est son père, et que s'il veut l'entraîner dans l'éternel abîme, c'est afin de n'être pas séparé de lui. Robert va céder : heureusement Alice arrive, Alice qui lui remet le testament de Berthe. Robert, au souvenir de sa mère, s'attendrit, hésite ; l'heure sonne : c'est minuit; c'était le moment fixé par l'Éternel pour le salut ou la perte de Robert. La terre s'entr'ouvre, Bertram disparaît, Robert tombe évanoui aux pieds d'Alice, qui cherche à le rappeler à la vie. Le fond s'ouvre, et laisse voir l'intérieur de la cathédrale de Palerme; les prêtres sont à l'autel, l'encens fume, un siége vide placé à côté du siége d'Isabelle attend Robert, et un chœur céleste s'unit au chant religieux de l'orgue qui accompagne la voix des fidèles.

Telle est l'analyse de la pièce. Maintenant je vous dirai la physionomie de la salle. A mesure que l'intérêt se développait, que le chant prenait une extension large et majestueuse, c'était un silence, une surprise, une attention, un étonnement, une admiration que d'unanimes bravos interrompaient à chaque instant. Et ne croyez pas que ces bravos partissent seulement de ces recrues ignobles, qui salissaient de leur présence une portion du parterre ; non, ils suivaient l'élan qui leur était donné par les loges : hommes, femmes, tous applaudissaient, tous étaient dans l'enivrement. C'est une de ces compositions qu'il est facile de sentir, mais pour l'analyse de laquelle les expressions manquent ; il faudrait en inventer de nouvelles pour arriver à la hauteur où M. Meyerbeer vient de se placer. Le chœur d'introduction, la ballade de Raimbaut (très-bien chantée par Lafont), la romance d'Alice, toute la scène de jeu qui fait le final du premier acte; au deuxième, la cavatine d'Isabelle, le duo avec Robert, puis le final qui se termine par un mouvement de walse délicieux; au troisième acte, le duo de Bertram et de Raimbaut, les couplets d'Alice, le chœur des démons, exécuté avec des porte-voix, le duetto d'Alice et de Bertram, le trio sans accompagnement, le duo : *des Chevaliers de ma patrie*, toute la scène du monastère; au quatrième acte, le duo de Robert et d'Isabelle, *ce duo* à mouvement satanique, rompu par la cavatine d'Isabelle, cavatine au chant pur, virginal, qu'un hautbois et deux harpes suivent seulement de leurs accens angéliques, le final de cet acte; enfin au cinquième, le chant religieux et l'admirable trio, digne rival du trio de *Guillaume Tell*, tout cela est sublime, admirable, tout cela fait un de ces succès sur lesquels cent représentations passent sans fatiguer l'enthousiasme.

Et si je vous dis encore que Perrot, mademoiselle Taglioni et madame Montessu dansent d'une manière délicieuse dans ce nouvel et important ouvrage, douterez-vous qu'avec de tels auxiliaires la musique sublime de M. Meyerbeer soit comprise et fournisse la carrière qu'elle mérite ?

La mise en scène est magnifique : les décorations sont admirables : celle du troisième acte surtout, qui représente l'intérieur d'un monastère, avec un effet de lune : c'est un tableau de diorama, un tableau qui a de plus le mérite d'être animé.



Beaux-Arts.

LES TUILERIES ET M. FONTAINE.

Nous avons publié au mois de février dernier les bruits que nous avions recueillis au sujet des travaux projetés aux Tuileries. Bien que les renseignemens venus jusqu'à nous n'eussent pas un caractère complet d'authenticité, cependant nous les avions puisés à bonne source, et l'événement qui est venu les démentir, en ne les réalisant pas, n'a pourtant pas réussi à les réfuter; car, sans présomption et sans folie, nous pouvons croire que la démence des deux projets que nous avons révélés n'avait besoin que du grand jour de la discussion pour se guérir et s'apaiser. De pareilles et si folles imaginations, une fois livrées à la réflexion et à la risée, ne pouvaient plus trouver ni marbre ni pierre pour s'exécuter.

Mais M. Fontaine ne s'est pas découragé : il s'est enveloppé dans sa fierté, et il a répondu à toutes les questions importunes qu'on lui adressait, comme Mithridate :

> . . . . Que pour être approuvés,
> De semblables projets veulent être achevés.

A la bonne heure! Ainsi soit-il! Achevez donc, et nous verrons ensuite! Les Tuileries, il est vrai, courent entre vos mains le même et irréparable danger qu'un prévenu condamné en assises à la peine capitale. Une fois que vous aurez mutilé et blessé à mort cet immense et magnifique palais, il ne sera plus temps de revenir sur une première faute. Le code n'atteint pas de pareils délits; les lois sont muettes et impuissantes pour punir ces crimes de lèse-architecture. Le moindre attentat contre la propriété privée se définit facilement, et trouve bien vite un tribunal sévère et juste; mais ici la question n'est pas si simple.

Le délit que nous signalons à l'avance présente un caractère particulier. En qui se résume et se personnalise la responsabilité d'une œuvre pareille, si de pareils dégâts, de semblables désastres méritent encore le nom d'œuvre? A qui s'adresser? A qui se plaindre? A qui renvoyer le blâme? M. Fontaine agit-il en maître absolu, ou en simple conseiller? Prend-il les ordres d'un conseil supérieur, ou peut-il à lui seul décider ce qu'il veut, et accomplir sans résistance ses volontés et ses caprices? Depuis dix mois bientôt que vous êtes à l'œuvre, quand et comment avez-vous soumis au contrôle de la nation, ou de l'élite des artistes qui la représentent, vos intentions et vos plans? A qui avez-vous demandé permission pour toucher un monument qui est nôtre, avant tout, et qui mérite à tant de titres notre sollicitude? Où est le jury qui vous autorise à déplacer une pierre, à planter un arbuste, pour nous masquer la vue d'une galerie ou d'un chapiteau? Comment résoudre toutes ces questions si délicates et si graves?

Nous avons attendu patiemment jusqu'à ce jour pour manifester nos sentimens et notre pensée. Si le pouvoir de la loi eût été remis entre nos mains, nous aurions agi autrement. Nous aurions tout d'abord mis opposition aux premiers travaux. Mais à défaut de puissance, la parole nous reste encore. Nous ne renonçons pas à ce droit précieux, et nous en userons pour accomplir un devoir obligatoire. Nous avons refusé d'ajouter foi à tous les bruits qui ont circulé sur les Tuileries et sur l'architecte qui tient leur sort à sa disposition. Pour donner à nos réclamations un accent plus éclatant et plus sûr, nous avons voulu les diriger sur quelque chose de saisissable et de visible, que chacun pût examiner et critiquer à sa guise.

Eh bien, la moitié déjà de ce chef-d'œuvre prétendu est à découvert. On peut sans peine présumer, par ce qu'on voit, du mérite infaillible de ce qu'on verra. Attendez! disait-on; ne troublez pas l'enfantement laborieux d'une œuvre que vous ignorez par de glapissantes criailleries! La docilité, la soumission résignée que vous demandiez, ne l'avons-nous pas eue jusqu'au bout?

Qu'avez-vous fait, et que ferez-vous? Vous avez méconnu les plus simples exigences du bon sens et de la raison; vous avez insulté Philibert Delorme et Lenôtre. Le palais se composait de deux portions bien distinctes : l'une, gracieuse, élégante, d'une finesse florentine, conçue et réalisée dans les conversations et les conseils de Catherine de Médicis. Le premier projet de Philibert n'avait pas reçu une entière exécution, et au lieu de suivre les plans qu'il a laissés, on avait arrêté à mi-chemin son invention primitive et générale. Un jour il prit fantaisie à Louis XIV d'agrandir le palais de Catherine, et il fit ajouter les deux ailes que vous savez, qui jurent et crient, et qui ne s'accordent guère avec le palais de Philibert. Mais cette première faute, qu'on ne saurait nier sans injustice et sans ignorance, moins sensible aujourd'hui que la pluie et le temps ont fait même âge et même visage à toutes les parties du monument, le talent ingénieux de Lenôtre avait presque réussi à la réparer, à la corriger, en dessinant cette large terrasse qui reliait tous les élémens de l'édifice, et leur donnait en apparence l'unité dont elles ne peuvent se passer, et qui leur rendait le même service qu'un piedestal à une statue.

Le fossé que M. Fontaine a creusé devant le château, convenable tout au plus si on voulait établir une melon-



nière, un plant d'asperges ou une plate-bande de tulipes, détruit l'harmonie factice que Lenôtre avait créée. Le château est maintenant inintelligible comme une statue qu'on apercevrait de plain-pied ; les différentes portions de l'édifice n'ont plus en elles-mêmes ni hors d'elles-mêmes aucune raison d'être, aucun sens architectonique ou pittoresque. L'ensemble n'existe plus. Louis XIV et Catherine riment aujourd'hui, comme chef-d'œuvre et miracle dans les *libretti*, à cause de l'*e* muet final. N'était le ciment qui soude ensemble le seizième et le dix-septième siècle, je ne vois pas pourquoi l'un fait suite à l'autre.

On éprouve, en présence des Tuileries telles que M. Fontaine nous les a faites, la même et douloureuse impression que devant un tableau de Léonard et du Titien restauré, dans les ateliers du Musée. J'ai entendu conter l'histoire d'un portrait de *maître* qui perdit un œil à l'humidité des murailles, qui fut livré au pinceau d'un ignorant ou d'un habile, n'importe, et qui revint au Louvre complétement métamorphosé. La raison en était simple : l'artiste prétendu avait commencé par refaire l'œil à sa guise, puis, comme la tête n'était pas à la gamme de l'œil, il trouva plus simple de changer la tête entière pour l'accorder avec l'œil.

Serait-ce par hasard que M. Fontaine veut mettre les Tuileries d'accord avec la rue de Rivoli, avec l'arc de triomphe du Carrousel? Si une fois en besogne de vandalisme il prétend ne pas s'arrêter en chemin, nous en verrons bien d'autres. C'est peut-être lui qui conseille d'abattre Saint-Germain-l'Auxerrois, et la parole de M. de Chateaubriand ne fera pas obstacle à la pioche de ses maçons.

Que deviendront, que deviennent déjà les statues si exquises et si fines de Coustou, qui se placent dans l'estime des connaisseurs immédiatement après les chefs-d'œuvre de Puget. Vous avez porté la main sur *le Joueur de flûte* assis au coin de la terrasse du bord de l'eau, où l'avez-vous mis? *Le Faune* placé à l'extrémité du château, du côté de la rue de Rivoli, vous l'avez profané aussi. Tous ces marbres, qui ont vu la fin du grand règne, qui ont assisté aux débauches de la régence et aux drames sanglans de la révolution, voilà que vous les renversez comme ferait un fermier d'un mur mitoyen. Et n'avez-vous pas tremblé de les briser en mille pièces, comme cette coupe florentine donnée à François Ier, et qui gît maintenant dans la boue aux Petits-Augustins? Est-ce donc à dire, Monsieur, que vous prétendez rebâtir et aligner la France et tous les monumens splendides ou gracieux qu'elle renferme, à l'image de vos étroites et mesquines inventions. Laissez-nous, je vous en prie, les palais de nos rois! Respectez, je vous en conjure, ces témoignages muets et impérissables de la vie et du goût de nos aïeux. D'aventure, votre sommeil ne serait-il pas troublé par les tours et le portail de Notre-Dame? Souffrirez-vous plus long-temps qu'un monument achevé dans les dernières années du treizième siècle insulte de son ombre aux masures de tout genre que vous avez maçonnées pour votre gloire et votre fortune? Permettrez-vous à Saint-Séverin, à Saint-Méry, à Saint-Germain-des-Prés, de protester par leur présence contre les maisons échappées à votre génie et que vous appelez des monumens?

En vérité, à voir la fièvre d'ordre qui vous dévore, à suivre tous les caprices et toutes les manies que vous avez montrées jusqu'ici, je ne sais pas si dans dix ans il restera sur pieds une cathédrale ou un château.

Par pitié, si ce n'est par raison, Monsieur Fontaine, montrez-vous clément et généreux pour le passé qui ne vous a rien fait et qui ne peut se défendre ; l'avenir vous appartient tout entier : c'est encore, ce nous semble, un assez bel apanage. Inventez et fondez, et puisque vous avez vos entrées au Conseil, on ne vous refusera pas l'or que vous devez convertir en pierres.

Vous avez gaspillé les Tuileries, et sans doute le désastre que vous méditez n'est pas encore achevé. Plaise à Dieu qu'il se rencontre dans les Chambres quelques têtes sérieuses qui comprennent que sous le régime de la *légalité*, c'est au moins une singulière outrecuidance de disposer des domaines de la Couronne avant le vote définitif de la liste civile, et que d'ailleurs, à tout prendre, le roi n'est qu'usufruitier et non pas propriétaire des châteaux que la nation lui prête et ne lui donne pas. Nous y reviendrons, et nous espérons que nos paroles ne manqueront pas d'écho.

Gustave Planche.

Littérature.

LE RETOUR.

(Ballade inédite de Kœrner.)

Il y a deux ans qu'elle est partie, la jolie fille. Elle était si jeune, et les yeux si bleus, et le sein si frais, et son sourire si doux et si boudeur! Elle faisait la joie de son père, son vieux père en cheveux blancs; il y a deux ans de cela : le vieux père a dix ans de plus.

Le village a changé d'aspect depuis deux ans. Le lierre

si vert a détaché ses bras joyeux du vieux chêne ; le chêne était trop élevé pour ses forces, le lierre s'est couché par terre et par terre il a attendu ; il a fait comme le père de Marie. Voyez la vigne, elle a dix-huit ans, le même âge qu'avait Marie ; elles prirent terre toutes deux le même jour, elles grandirent ensemble, s'épanouirent ensemble. Un jour la petite fille se reposa sous l'ombre de la vigne, elle regardait la vigne avec tant de bonheur ! la vigne se penchait sur sa sœur, sa sœur jumelle, née comme elle, de son âge à elle. Elles se comprenaient si bien toutes les deux ! leur taille était si svelte, droite et flexible. Hélas ! hélas ! la jeune fille est partie un jour d'été : la foudre a frappé la vigne un jour d'été. Quel deuil dans la maison ! au-dehors de la maison, quel deuil !

Au foyer, près du vieillard, à côté de la fenêtre luisante, sous la cage de l'oiseau joyeux, quel vide ! Plus le joyeux propos, plus de chansons, plus le bruit du rouet, plus la dispute animée, plus les causeries du soir au grand feu, plus la fenêtre qui s'ouvre la nuit pour laisser entrer la lune, plus le rideau blanc qui s'agite, plus cette jolie main qui se plonge dans le saint bénitier protégé d'un rameau vert : la jeune fille est partie depuis deux ans.

Au dehors, plus d'ombrage dans l'été, plus de fruit dans l'automne, plus de feuille qui se plie, qui rougit, qui devient jaune et qui tombe desséchée et roulant au gré du vent. Au dehors, plus de murmure dans les branches, plus de soleil qui se joue dans les grappes, plus d'ornement sur le banc de pierre ; tout est pauvre et triste au dehors : la vigne a été frappée de la foudre il y a deux ans.

La désolation a visité la cabane le même jour au dedans et au dehors. Le séducteur est entré comme le tonnerre, le tonnerre a agi comme le lâche qui frappe en se cachant. Que pouvait cette triste maison contre ces deux forces ? Comment se défendre contre ces deux lâchetés ? Non, non, cela n'était pas possible ; courbe la tête, vieillard, et pleure !

Pleure ton enfant et ta vigne ; ton enfant la joie de ta vieillesse, ta vigne l'espoir de tes repas. Vieillard ruiné au cœur et à l'esprit, vieillard sans amour et sans joie, vieillard que je plains, que je pleure, vieillard qui méritais d'être plus heureux, oui plus heureux sur tes vieux jours.

Toi, vieillard de la sainte Allemagne, sacré par elle ; toi, l'homme des landwers, l'homme des francs-juges, franc-juge toi-même. Que ce fut une horrible nuit, quand il cita dans le souterrain son plus cruel dévastateur !

Le plus cruel des deux ce n'était pas la foudre, et d'ailleurs on n'appelle pas la foudre, cet envoyé de Dieu, devant des juges terrestres : c'était le lâche qui avait frappé la vierge, qui avait taché les cheveux blancs, qui avait dépouillé le foyer domestique de son ombrage, de ses fruits, de ses fleurs et de cette respectable feuille d'automne que le temps emporte pour recouvrir le tombeau de l'aïeul, quand l'aïeul est mort.

— Voilà le traître que j'accuse, francs-juges ! Voilà l'infâme qui m'a tout ravi : ma fille et ma vigne, nées le même jour ; ma vigne qui ne pouvait pas vivre sans ma fille ; ma vigne, l'innocent registre où j'avais inscrit mon jour de bonheur, ma page de félicité dans cette vie, ma paix brisée, anéantie, détruite, déchirée, emportée par les vents, emportée comme ma fille, plus heureuse que ma fille ! Jugez cela, francs-juges, et dites qu'il me faut du sang !

Ainsi parlait le vieillard dans l'ombre. Sa voix retentissait, son œil flamboyait, son bras nerveux se heurtait sur sa poitrine. Il éclatait ainsi devant des juges immobiles, muets, l'œil flamboyant, impassibles comme le granit d'Égypte qu'on a creusé pour la tombe des morts.

Quand il eut tout dit et tout crié, il s'arrêta. Son œil dévora les larmes, sa bouche dévora le bruit, sa poitrine se brisa au dedans, son cœur gonflé fit taire tout le sang de ses veines, son front était hérissé et pâle. Oh ! que n'avait-il l'ombrage de sa vigne ou bien un baiser de son enfant ! Le tribunal prononça l'arrêt.

Le tribunal donna au vieillard tout le sang de l'infâme. A toi son sang, vieillard. Tue-le. Si tu le trouves à la chasse, tue-le ; au lit de son père mourant, tue-le ; sur le cercueil de sa mère, tue-le ; au tribunal du juge, tue-le ; la veille d'une bataille, tue-le ; le lendemain d'une victoire, tue-le. Tue-le partout et toujours, et par le fer, et par le feu, et par le poison, et par la calomnie. Tout cet homme est à toi, son bien, son cœur, son corps, son ame, son sang ; écrase-le, perce-le, il est à toi. Oh ! vieillard, on peut semer une vigne et voir pousser des jets vigoureux sur un sol engraissé de sang !

Ainsi dit la justice, et le vieillard releva le front. Vieille et sainte Allemagne ! quand il n'y avait pas de justice sur sa terre, il y avait de la justice dans ses entrailles. Juste comme Dieu, mon Allemagne ; guerrière comme Dieu, impitoyable comme Dieu quand il a jugé. Ma vieille sainte patrie, mon Allemagne ! Croiriez-vous, seigneur, que voulant punir la foudre aussi, les francs-juges donnèrent au vieillard une heure pour blasphémer ?

Le soir même et le lendemain du jugement, le coupable se livrait à sa passion funeste. Il faisait nuit ; les portes du château étaient fermées, les volets fermés, les vastes cheminées grillées, les poutres du plafond se croisaient sous les dalles, les tapisseries étaient recouvertes d'armures et de vieux tableaux de famille ; tout dormait.

Le brigand avait placé le vieux lit dans l'oratoire, afin que sa victime eût moins peur; il avait voilé la sainte image de la Vierge; il avait brûlé le bois d'aloès; il avait allumé les bougies de cire jaune; tout reluisait dans cet intérieur formidable du vieux baron de Sanderwerld, de si haut lignage, et qui descend du diable, à ce qu'on dit.

Ici se passe une scène de délire et d'amour. Le condamné se jette dans les bras de Marie. Elle délirante, échevelée, rieuse, grondante (la douce Marie), fascinée qu'elle était par ses paroles, elle ne songeait ni à Dieu, ni aux hommes, ni à son père, lui disait : *Je t'aime Oscar! Je suis à toi, Oscar!* Lui, muet, haletant, éperdu, sans répondre, la regardait avec des convulsions : tout-à-coup un parchemin tomba.

Un parchemin couleur de sang, tout ouvert, tout chargé de grandes lettres écrites d'une formidable façon. Il faut être criminel pour savoir lire ces lettres; l'innocent, fût-il clerc, n'y verrait que les essais timides d'un enfant qui s'exerce pour la première fois à l'art d'écrire, tant ce sont des caractères indécis. Mais Oscar, voyant les deux poignards en croix, devina qu'il était mort.

Il devina le jugement; et que sa tête, ni son cœur, ni même son crime qui était là, étendu sur le lit, échevelé, la gorge nue, délirant à l'amour, ne lui appartenaient plus. Oscar se sentit devenir cadavre. Sa passion s'apaisa, épuisée d'horreur. Il n'eut plus un seul regard pour Marie; son œil était cloué sur les deux poignards en croix, signature toujours comprise et toujours obéie du saint tribunal.

Hélas! c'était un jeune homme qui avait du cœur; bien que ce fût un cœur gâté, il savait le respect dû aux lois sacrées. Voyant Marie pâlir contre ce parchemin rouge, il releva Marie, et, d'un son de voix triste, mais ferme et assurée, il lui dit ces peu de mots :

Marie, nous avons commis deux crimes; nous avons déshonoré la cabane de ton père; nous avons souillé l'oratoire de ma mère : le Saint-Wedah nous a vus et jugés!

Déjà! dit Marie; et je ne sais pas si le parchemin fut plus rouge ou le visage de Marie plus pâle, quand elle prononça ce mot : *Déjà!*

Oui, déjà! déjà Marie! dit Oscar.

Puis, sans rien dire, il reprit la robe de Marie, sa robe de villageoise et qu'elle ne croyait plus remettre, et il lui remit cette robe si pauvre et déchirée par les impatiences de l'amour.

Il l'habilla en paysanne comme elle était venue, en tablier de laine et en souliers de bois.

Elle pleurait.

Quand elle fut habillée, il la prit par la main, il la guida long-temps dans les vastes salles; les portes des salles étaient fermées. Ils traversèrent les cours où poussait l'herbe; ils allèrent jusqu'au pont-levis : le pont était levé sur toute sa hauteur.

Marie tremblait; Oscar tremblait aussi.

Quand ils furent dans la campagne, ils marchèrent long-temps. Arrivés au carrefour de sa forêt à lui, la forêt de sa mère, Oscar s'arrêta. Il voulut embrasser Marie; il n'osa pas.

Il attendit. Une heure après il était mort : une main invisible avait exécuté le jugement du saint tribunal.

Plusieurs fois une pauvre fille, tenant son enfant dans ses bras, est venue près de la croix attendre le poignard du Saint-Wedah! mais le Saint-Wedah n'avait point de poignard pour elle. Il a ordonné qu'elle vécût, triste punition qui dura long-temps : le père est mort, la cabane est vide, et la vigne ne repoussera jamais!

KŒRNER.



PIERRE ET MARIE.

Le pilote, un des types poétiques de la mer; le pilote qui naît sur le sable, dort dans un filet, meurt enveloppé dans une vague.

Vous le savez, il habite l'endroit le plus rapproché du rivage, a un pied sur le rocher, l'autre sur la terre, l'horison pour jardin.

Car pour lui les grandes villes ne sont point; la verdure est inconnue, le bruit et la joie sont un langage qu'il n'a jamais parlé.

Sa famille est nombreuse; il faut au pilote la femme active qui étende au soleil le linge pénétré par l'eau salée, l'enfant vigoureux qui borde l'écoute; la jeune fille qui tresse le filet et couse les voiles.

Tout cela vit au bord de la mer, avec les algues, les coquillages, les coraux, l'écume et le vent.

Le vent! comme ils le devinent! c'est un ami qu'on pressent au frémissement de la cabane; c'est un ennemi dont le pas large et sonore s'annonce de loin. Alors cha-

cun écoute. L'enfant dit voilà l'orage! elle élève son petit doigt rose, et vous ne voyez qu'un ciel pur, une mer silencieuse; vos cheveux ne sont pas agités : où donc est l'orage?

L'entendez-vous? Voyez la mer qui monte, le ciel qui descend, l'horizon en guerre avec l'horizon; la pluie oblique, l'éclair sombre, le tonnerre qui glapit.

Et voilà qu'au milieu de tant d'obscurité, l'œil du pilote a distingué la voile grise, ou le mât sans voile, ou le navire sans mâts; le mât sans navire.

A la mer! à la mer, Pierre! Dans le bateau, Marie! Poussez au large; adieu! tous!

Ira-t-il, ou l'eau remplira-t-elle sa coquille? Oiseau, papillon, chiffon qui fume dans l'écume comme s'il brûlait, il bondit, il vole, il roule, il disparaît, il avale et rend l'eau salée comme un poisson.

Et pourquoi s'est-il risqué, lui bon père, pauvre pilote? pourquoi a-t-il quitté sa cabane bien chaude, son lit d'algues, si profond et si moelleux? Est-ce son père qui arrive? est-ce son fils qui périt? est-ce un trésor qui lui vient de Lima? un héritage de sucre, de café, de coton, de tabac qui lui arrive de la Jamaïque ou de Maracaïbo?

Il ne le connaît pas, il ne l'a jamais vu, ce navire, c'est peut-être son ennemi, l'ennemi de son pays, de sa religion, celui qui fut son rival; n'importe? il va toujours.

A moi! un bout de corde!

Soyez le bien venu, pilote! soyez le bien venu! montez à bord!

Et il monte; le capitaine l'embrasse, les matelots le saluent, le contre-maître essuie sa pipe et la lui offre!

A toi le gouvernail, tu es capitaine, maintenant, maître, après Dieu, sur le navire.

Et, modeste et bon, il évite le rocher à nu comme un os, le banc de sable, la rafale, il passe un golfe, bouche ardente, double un cap, maîtrise le vent, regarde la boussole, la proue, la voilure, et il dit : Bon courage!

Bon courage! par lui, par le bon pilote, vous allez voir vos amis sur le rivage, vos amis sur le port, vos sœurs toutes grandies depuis.

Tout sera sauvé, le thé que ne boira pas le pilote, la laine sur laquelle jamais sa pauvre femme ne se reposera après ses couches, l'or dont sa fille ne portera point une simple bague le jour de ses noces.

C'est fini! l'orage est passé! Voilà le port : il n'y entrera pas.

Combien, bon pilote, pour avoir sauvé le vaisseau, la fortune et la vie?

— Dix francs.

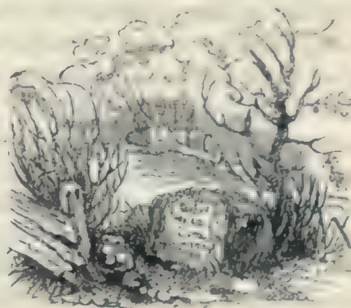
C'est pour dix francs que Pierre est mort.

Pierre avait remplacé son oncle, mort dans le fougueux ouragan de 1788, sur la côte de Paimpol; son grand-père aussi; lui!.... Vous le voyez. Pauvre Marie!

Mais il a laissé un fils blond comme un ducat, qui est marin aussi.

Qui a su sa mort? les journaux n'en ont rien dit.

Qu'importe? le peintre, le dessinateur l'a connue et il nous a fait partager son émotion. Le pilote aura quelques larmes.



DES FEMMES.

> Il semble que les femmes soient le pire de ce qui s'est empiré depuis son premier être.
>
> (*Les quinze joyes de Mariage*, avertissement de l'imprimeur, édition de 1606.)

C'est une chose étrange et merveilleusement extraordinaire pour un nouveau débarqué, encore tout *enfiévré* du bruit de la voiture qui le conduisit à Paris, que de se trouver tout à coup le soir arrêté sur le Pont-Royal, regardant le Pont-Neuf, le Louvre, la Cité, et jeté dans de graves pensées par la solennité de ce roulement lointain qui résonne au-dessus de Paris, et la lumière mélancolique de toutes les lanternes s'apercevant au loin, disposées en amphithéâtre, parsemant les masses noirâtres des maisons, comme les étoiles le ciel de la nuit. Alors, pour peu surtout que l'on soit jeune et que personne ne vienne interrompre vos réflexions, il est inconcevable à combien de douces et profondes rêveries on se laisse aller, les deux coudes appuyées sur le parapet. C'est une longue fête d'avenir que l'on entrevoit en tremblant d'espérance; ce sont des joies sans fin; et quand l'œil plonge à droite et à gauche, à travers l'immensité de la ville, il semble impossible que dans ce monde inconnu qui vous attend, une part de bônheur que personne avant vous n'a saisie

ne vous soit réservée. On se sent si courageux à suivre la moindre lueur de félicité qui pourra poindre, si préparé à s'accrocher de toutes ses forces à quelque apparence de fortune qui se présente, le cœur se gonfle d'une innocente joie, et l'on quitte enfin, bien tard, ce pont, son étourdissant spectacle et sa brillante magie, pour y revenir quelquefois plus tard terminer toutes les fausses espérances que l'on s'y créa jadis.

Mais avant ce dernier acte de la comédie humaine, combien d'heureux songes vous y conduisent! Qui ne se rappelle dans sa jeunesse ses promenades dans les sombres allées des Tuileries, et les tourbillons de femmes au milieu desquelles on marche enivré, cherchant et croyant toujours trouver l'être admirable auquel on doit confier tout le bonheur de sa vie! Que de femmes suivies, de coups d'œil interprétés! Que de nuits passées à rêver celles que l'on ne reverra peut-être jamais! C'est un bonheur de jeunesse, que l'on accepte sans calcul et sans arrière-pensée, usant, au jour le jour, les facultés de son ame pour la première robe bien faite, le premier pied bien chaussé, ou le joli chapeau qui le soir aura frappé votre vue. Oh! femmes de Paris, inimitables et perfides créatures, toutes douées de l'art d'être belles ou de la faculté de le paraître, causes sans fin de désespoir, de combats, de suicides, de querelles, de trahison! oh femmes de Paris! c'est ainsi que nous vous apostrophons quand nous perdons notre première maîtresse, accident terrible et *irréparable*, suivi de combien d'autres semblables?

Or tout ceci était manière d'arriver à parler des femmes de Paris, et de tâcher de les faire connaître à nos lecteurs, car, à Paris, qui connaît les femmes connaît la ville et le monde, et tout enfin. Ne vous figurez point des provinciales, ayant chacune leur nature et s'y laissant aller d'une manière finement gauche, ou gauchement fine, comme vous voudrez, le tout accompagné d'une coquetterie tellement traditionnelle, que le plus grand *Tourangeau* du monde l'apercevrait et la nommerait d'une lieue; ne vous figurez non plus ni une Anglaise, ni une Allemande, ni une Espagnole, ni une Italienne, ni rien qui s'y rapporte; une Parisienne est une femme qui ne ressemble en rien aux autres femmes. C'est un être trop occupé de vivre pour avoir profondément aucune croyance, et qui possède des sens, des sensations et des nerfs, puis une poitrine couverte de diamans ou de gaze, et recélant un cœur qui transmet du sang à la tête et des folies à l'imagination; une Parisienne est le plus joli instrument du monde et le plus mélodieux, suivant la manière dont il sera joué, son amour une sorte de mont-de-piété qui vous prête sur gages avec faculté de renouvellemens ou de rengagemens, le tout accompagné d'intérêts exorbitans, droits de commission, etc. Vous demanderez sans doute quelle sorte d'étrange personne nous décrivons là et s'il est possible qu'il en existe de semblable. Écoutez, écoutez un instant, et vous les excuserez vous-même, vous les plaindrez et ne vous étonnerez plus; voici ce qu'à Paris on appelle bien élever de jeunes filles et comment on les rend femmes.

Au sortir du berceau, des maîtres, l'œil sévère d'une gouvernante et la comédie hypocrite des parens, des histoires de vertu à effrayer un saint; pour les vices et les défauts, les grandes fautes de sa vie ou les énormes erreurs de femmes, à peine des noms, quelques mots sans description, sans narration, dont elles doivent avoir horreur sur parole, sans comprendre ni savoir. A Dieu des prières de bouche, bien apprises, dans une langue inconnue, puis toute la pureté de sa morale, sans concession pour la faiblesse de notre nature actuelle et les imperfections de notre société; enfin les pauvres filles doivent marcher, sourdes, muettes, aveugles, insensibles, sans heurter personne, ni se laisser heurter, au milieu de nos villes corrompues; ce sont, en un mot, des prêtres solitaires, portant, pur et caché à la foule des profanes qui les admirent de loin, le saint viatique, réservé aux souffrances des agonisans. Vingt ans victimes expiatoires, elles effacent par leurs vertus les péchés de leurs parens; puis un beau jour, quelque idée de libertin, une convenance de famille, un voisinage de terres agréables à réunir, une dernière folle idée de vieillard, une raison politique, une voix à acheter, un partisan à gagner, des parens à établir, ou seulement un caprice venu un instant, idée fixe dans la tête d'un père, formulée tôt après par un notaire, un mot de vouloir dit à la jeune fille, et la voilà mariée. Jusque là ceci se passe à peu près de même partout; mais allons plus loin : elle est jetée nue et vierge aux bras d'un homme dont le nom seul la faisait rougir autrefois, toutes ses pudeurs sont contes de grand'mère ou niaiseries d'enfant qu'un mari tourne en ridicule. Oh! stupide énigme de l'éducation, elle vient innocente à l'église, innocente au banquet de noces, innocente jusqu'au lit nuptial, et là sa mère, en lui enlevant ses vêtemens, que la veille encore elle serrait fortement autour d'elle, lui glisse quelques paroles à l'oreille: vient ensuite l'homme dont elle doit toujours se souvenir. Une nuit, une seule nuit se passe, nuit étrange, pendant laquelle tous les vingt ans écoulés sont démontrés puériles tromperies, tous les trésors gardés inconnus livrés et profanés, les enfantines pudeurs détruites en riant, et le lendemain, d'un air de triomphe, un mari la promène, étourdie de toutes ces fièvres d'une nuit, et donnant aux imaginations ce qui fait encore sa honte. Mais c'est là que le rôle de la femme des villes, de la femme de Paris sur-

tout, commence ; le monde l'entoure, les hommes, les femmes, les parens, conseillent, et conseillent le plaisir; tous les jours on lui dit : Je vous aime, et ce mot veut dire : Vous êtes belle, vous me plaisez, soyez à moi ; mille exemples attrayans sont sous ses yeux, son mari lui-même rit aux histoires des maris dupés ; elle est mariée, elle peut, elle doit lire tous les livres corrupteurs, et son mari les lui fournit. Alors son imagination s'agrandit, elle comprend la vie autrement qu'on ne la lui expliqua dans son enfance ; elle rit d'elle-même, quelquefois jette un regard en signe d'adieu à l'ignorance de sa vieille innocence, et part pour vivre de sa vie réelle, méprisant ceux qui l'instruisirent, celui qui l'a épousée, ceux qui l'ont séduite et ceux qu'elle va séduire. La femme de Paris part en riant pour son champ de bataille, dont elle ne sortira qu'à sa vieillesse ou à sa mort.

Alors, après les libertins ou les roués du monde, qui la prirent en passant sur le lit de son époux pour la mêler à la grande ronde du sabbat terrestre, dégoûtée, fatiguée de tous les désenchantemens qu'elle éprouva, elle trouve, en fouillant bien avant dans ce qui chez elle aurait pu être un cœur, le désir de connaître le ravissement d'un véritable amour. A cet instant la femme de Paris grandit, se développe et se fait habile comédienne ; sa primitive éducation lui revient pour en revêtir les faux-semblans, et, masquée, elle se met en quête d'un cœur novice à aimer et demandant seulement une femme pour placer le trésor de son amour. C'est à ce moment que mon admirable nigaud, sublime rêveur du Pont-Royal, se présente, la foi dans l'ame et la tête pleine de vagues et timides espérances ; il ose à peine regarder, parle moins, agit bien moins encore, et cependant huit jours après sa conscience se trouve chargée de la faute d'une femme qui de force s'est fait séduire. Cela dure six mois, c'est la jouissance de la naïveté, et cela plaît à la femme de Paris ; mais comme chez elle il n'existe plus rien que des désirs de curiosité, au bout de six mois tout est fini : mon jeune homme meurt, ce qui est rare ; devient fou, ce qui est extraordinaire, ou se guérit, ce qui est plus commun. N'importe, la femme passe, donne un porte-cartes de visites en souvenir, et va plus loin ; elle triomphe des sentimens religieux d'un cœur dévot en se faisant dévote, elle enlève un amant à son amie, cela est un joli tour ; d'ailleurs il est curieux de savoir pourquoi son amie aimait cet homme ; enfin les intrigues se croisent, se compliquent, s'embrouillent, là est le triomphe complet, le succès de cette revanche de jeune fille que la femme mariée prend du monde en sortant victorieuse des difficultés de position qu'elle s'est faite, y laissant seulement comme signet la vie d'un ou deux hommes qui ont pris la chose au sérieux et se sont tués ou battus pour elle. Maintenant que dites-vous, lecteurs ? la femme a-t-elle tort ou raison ? Nous prétendons qu'elle a raison ; elle joue la partie telle qu'on la lui présente, les dés sont favorables, bravo à qui sait ainsi guider la chance.

Vous croyez peut-être avoir expérimenté par cette narration la femme parisienne, oh ! que nenni, lecteurs commodes et faciles, il en est de toutes sortes, de toutes qualités, et vous êtes toujours assuré d'en trouver pour vous d'une *disposition* nouvelle. Soyez persuadés que vous pouvez devenir défians ; mais savans en ce genre, jamais. Et ne venez accuser la nature de la femme, la sensibilité de son cœur, la bonté de son ame : vous avez, il est vrai, mis quinze ans à faire germer tout cela, puis trois années des soleils du monde ont détruit, brûlé, anéanti ce que vous vous êtes plu, pendant ce temps, à souiller de toutes manières, et cependant si nous avions à choisir une maîtresse, nous la prendrions à Paris ; si nous avions à nous marier, nous nous marierions à Paris, parce qu'au milieu de tant de défauts, au travers de tant de vices, il reste ce je ne sais quoi qui colore tout cela des brillans vernis que Paris seul possède. Vous arrivez à être trompé, voire même déshonoré dans la stupide opinion du monde, par une pente si douce, une route si facile et si agréable, que lorsqu'un beau matin vous vous réveillez à la face du public, marqué et désigné du doigt, vous vous trouvez en bonne compagnie, tout fait et tout habitué à votre nouvelle position.

En un mot, les femmes ont une seule grande affaire dans la vie dont nous les avons chassées par toutes les portes ; cette affaire est leur combat de tromperie : chaque ruse, chaque désespoir donné au cœur d'un homme est compté comme une victoire ; elles se servent des seules idées que vous ayez laissées en elles. D'ailleurs elles sont bonnes, admirablement charitables et prêtes à secourir toute infortune. Comme spectacle, rien ne leur est comparable ; comme société, elles savent toutes les paroles et les grâces qui peuvent charmer ; mais défiez-vous quand l'amour se trouvera mêlé à quelque acte de leur vie : elles n'ont point les brûlantes jalousies des Italiennes, les froides vengeances du Nord ; mais elles sont armées de ce double stylet que personne n'ose affronter, le ridicule, arme empoisonnée dont les blessures vénielles vous laissent de honteux ulcères.

De cet état social, dans lequel les femmes parisiennes se sont fortifiées, il est résulté une nécessité terrible et dégoûtante, c'est qu'il faut se montrer au public et se présenter au monde alors seulement que l'on est vicié, corrompu, bronzé à toute idée naïve ou pudique, la tête levée, l'impudeur et l'impudence au front, décidé à considérer une femme comme un meuble de la vie, destiné à vieillir dans quelque grenier, quand sa mode vient

à changer, à moins que vous n'ayez trouvé en elle quelqu'une de ces qualités rares que ne changent ni l'âge, ni la mode, ni les révolutions physiques ou humaines.

Comte H. de V.



Revue Dramatique.

VAUDEVILLE.

Deux Jours, Comédie-Vaudeville en trois actes,

PAR M. ANCELOT.

Les auteurs finissent ordinairement leurs pièces par un mariage; M. Ancelot au contraire en a fait l'exposition de son nouvel ouvrage. Arthur de Vérigny est promis à Marie, fille de M. Joblin; mais avant de se marier, il part pour l'Amérique, tombe malade, est soigné par une jeune parente, et la reconnaissance amène l'amour. Comment faire? Laurence est mariée : Arthur alors subira sa destinée, et revient en France; Laurence l'y suit, et assiste à la signature du contrat. Marie se croit heureuse, car elle aime son mari; quelle est donc sa douleur quand elle apprend d'Arthur son fatal secret. Arthur n'hésite pas à déchirer son cœur, parce qu'il croit que la vanité a seule guidé Marie dans ce mariage. La jeune fille parvient à dompter sa douleur; elle excite habilement dans l'ame de son mari une jalousie utile à ses desseins. Effectivement elle fait naître l'amour, lorsqu'Arthur se croyait entièrement dévoué à Laurence : celle-ci, généreuse, part pour le Nouveau-Monde, et Arthur revient à Marie, qui ne se croyait pas d'abord si près du bonheur.

De cette donnée simple, M. Ancelot a fait une pièce attachante, rapide et bien nouée, dont le talent des acteurs a complété le succès. Tour à tour tendre, gracieuse et passionnée, madame Albert a rendu avec bonheur le personnage si difficile de Marie. On ne saurait critiquer en elle qu'une surabondance de verve et d'expression. Madame Thénard a donné au personnage de Laurence une teinte aussi gracieuse que touchante. Toujours bonne, toujours excellente, madame Guillemin, dans un rôle de tante, a plusieurs fois provoqué un rire franc, et son excellent ton a sauvé quelques-uns de ces mots qu'on est convenu d'appeler *hasardés*. Lafont fait depuis quelque temps de très-grands progrès. Il a senti que le rôle de Darcy dans *Léontine*, et celui d'Arthur de Vérigny lui ouvraient une nouvelle carrière, et il apporte dans l'exécution de ce nouvel emploi autant de talent et d'intelligence qu'il en déployait dans ses rôles d'étourdis. On ne saurait être plus rond, plus franc et plus gai que Bernard-Léon dans le rôle de Joblin, et cet habile comédien en a sauvé admirablement toutes les difficultés.

VARIÉTÉS.

Saint-Denis, Anecdote en trois actes,

PAR MM. JULIEN ET PHILIPPE.

Il n'est pas malheureux pour MM. Julien et Philippe qu'une pseudonyme comtesse de Chamilly se soit donné la peine de publier, il y a deux ou trois ans, un volume de *Scènes contemporaines*, où ils n'ont eu qu'à prendre leur pièce; ce qu'ils y ont ajouté n'est peut-être pas le mieux. Je ne pense pas que jamais officier de la vieille armée, si *soldat laboureur* que vous le supposiez, aït eu jamais la mise et le langage de leur capitaine Jérôme. Nous avons vraiment bien assez de ces éternels *grognards* à jurons et à couplets ronflans, épreuves effacées du Stanislas de *Michel et Christine*, qui ont tous un *brave colonel* tué à Wagram ou bien à la Bérézina, *ad libitum*, dont ils ne parlent qu'avec des soupirs et des élancemens vers le ciel, vu que ce *brave colonel* leur a toujours donné en mourant son portefeuille ou sa croix d'honneur.

Si les phrases de bravoure de ce digne capitaine ont semblé un peu vieilles, malgré tout le talent de Vernet, en revanche on a applaudi de charmantes décorations et le tableau des pensionnaires de la maison royale de Saint-Denis, en cornette et en déshabillé de nuit. Leur conjuration féminine, leurs barricades et leur révolte sont aussi fort divertissantes. C'est l'émeute de la rue du Cadran, mais en beaucoup plus joli. Ici point d'intervention de dragons ni de garde municipale : un brave homme de maréchal de France apaise la sédition au moyen d'un bal et de bouquets; c'est un moyen assez bon pour avoir à recommencer le lendemain.

Nouvelles.

M. Harel prendra sous peu de jours la direction de la Porte-Saint-Martin, qu'une administration désordonnée menaçait d'une ruine prochaine. Madame Dorval, par suite de cette mesure, va passer au faubourg Saint-Germain pour quelque temps et jouera à l'Odéon le rôle qu'elle a créé dans *Antony*; M. Lockroy jouera le rôle de Bocage. M. Harel saisira probablement cette occasion pour rattacher à l'un des deux théâtres qu'il va diriger M. Bocage. S'il veut rivaliser avec Barbaia, sa première tâche doit être l'à-propos et l'activité.

— La vie d'un cheval que le Cirque-Olympique offre tous les soirs à ses habitués est le développement d'une spirituelle lithographie de M. Victor Adam.

Beaux-Arts.

—

Nous empruntons au *Temps* l'article suivant. Ce morceau nous a paru renfermer une série de réflexions judicieuses sur les questions relatives à l'encouragement et à l'administration des arts. Plusieurs points de la discussion engagée mériteraient sans doute d'être plus amplement éclaircis, et nous y reviendrons volontiers. Mais aujourd'hui, en forme de procœmium et d'introduction, nous nous hâtons de publier ces idées, avec lesquelles nous sympathisons sérieusement.

SUR LA RÉUNION DES BEAUX-ARTS A LA LISTE CIVILE.

Ce n'est pas sans regret et sans avoir fait quelque résistance, nous assure-t-on, que M. le ministre des travaux publics a consenti à laisser réunir à la future administration de la liste civile une des plus belles et des plus importantes attributions de son ministère, la division des beaux-arts. Il paraît que c'était un point convenu depuis long-temps avec le prédécesseur de M. Périer : aussi tous les efforts de M. d'Argout pour faire prévaloir dans cette question le système d'administration responsable, le seul système qui eût été justement applicable, ont-ils échoué devant les volontés ou les prétentions de la cour.

Ainsi donc les beaux-arts, sinon les choses de la politique, vont retomber entièrement dans l'ornière de la restauration.

Au lieu d'un chef de division dont les actes et les propositions étaient nécessairement soumis à toutes les formes de la justice administrative, les artistes auront pour administrateur quelque *chargé* qui n'aura pour tout code que son caprice ou la volonté de ses protecteurs.

Au lieu d'un ministre responsable et de la publicité, ils auront quelque Mécène au langage bienveillant et poli, qui les appellera *mon cher* et leur serrera la main, mais qui ne lira ni leurs pétitions ni leurs projets, car les affaires à la cour ne se traitent guère qu'en de doux entretiens ou par billets parfumés.

En un mot, à la cour les artistes seront *protégés* et *secourus*. Au ministère, ils seraient *gouvernés* et *encouragés*.

La Chambre aura à juger lequel de ces deux systèmes est le plus digne et le plus juste. Elle examinera si les écoles de chant, de dessin, de peinture, si les académies, les bibliothèques, les musées, les manufactures d'objets d'art, les établissemens scientifiques, les théâtres, les exploitations de marbres, les pensions aux gens de lettres, etc., seront mieux placés sous la loi du bon plaisir que sous celle de la responsabilité et du contrôle. Elle pourra reporter son attention sur les temps de l'empire, dont il ne faut pas craindre d'invoquer les actes lorsqu'il s'agit de bonne administration. A cette grande époque, où des monumens étaient entrepris de toutes parts, où chaque peintre avait une victoire à consacrer, chaque sculpteur un grand homme à reproduire, où la France avait un tiers de plus d'étendue, en quoi consistait-elle cette administration des arts? En un seul bureau placé sous l'autorité d'un chef de division du ministère de l'intérieur. Ce bureau a enfanté une division, et cette division est sur le point d'enfanter une intendance. Ainsi, à mesure que les travaux ont diminué, les cadres de l'administration se sont élargis. La Chambre pèsera ces considérations, et ne se laissera pas entraîner à céder sans discussion au désir qui pourrait être manifesté en haut lieu.

Le protectorat des arts attribué législativement au roi est un non-sens dans notre gouvernement constitutionnel, car ici les beaux-arts ne sont qu'une industrie, et l'état est le protecteur naturel de toutes les industries. On peut juger, au reste, par le potager qu'on vient de planter devant le château des Tuileries, quelle direction élevée cette branche d'administration recevrait si elle tombait entre les mains de la cour. Elle y compte cependant bien, car on nous assure que toutes les places qui en dépendent sont déjà promises ou données. On nous a même affirmé qu'une grande commande avait été faite, mais d'une façon si singulière que nous ne saurions y ajouter foi. Il s'agit des portraits du roi, qu'en termes d'administration ou peut-être même en termes d'art on appelle *officiels*, et qui sont destinés aux tribunaux et aux mairies des grandes villes. Il paraîtrait qu'un marché aurait été passé pour l'exécution de ces portraits avec trois ou quatre peintres favorisés et qui les feraient tous exécuter à forfait et à leurs risques et périls. Cette habileté de se procurer de la peinture au rabais serait, il faut l'avouer, une étrange manière d'encourager les arts : aussi désirons-nous vivement que ce ne soit qu'un bruit, qu'on jugera sans doute à propos de démentir.

—

A Charlet.

Charlet, j'aime vos enfans autant que j'aime vos soldats. Vos soldats sont goguenards, spirituels, insoucians, flaneurs; vos enfans sont vifs, jolis, musards, malins; mais il me semble que, comparés à ce que vous faites pour vos

grognards, ou seulement pour vos conscrits, vous êtes un père bien dur pour vos enfans, mon bon Charlet!

Vous donnez à vos soldats tout ce que vous pouvez leur donner : du pain, du vin, de la poudre, du fromage, des fusils, qui ne sont pas des fusils-Gisquet du tout ; du tabac à fumer, à priser et à chiquer, des cuisinières qui mettent en réserve le premier bouillon de l'amour, toutes les délices de la vie, en un mot, vous les donnez à vos soldats. Après la bataille d'Austerlitz, Napoléon ne faisait pas mieux pour sa bonne armée que vous pour la vôtre, Charlet.

En effet, que manque-t-il à vos soldats ? Ils jouent, ils chantent, ils se battent, ils font l'amour, ils s'en vont de chez leurs parens, ils rentrent chez leurs parens ; autrefois même vous leur donniez la croix d'honneur, et aujourd'hui, par une nouvelle et touchante sollicitude, depuis nos légionnaires par boisseaux, vous ne donnez plus la croix d'honneur, même aux plus vieilles moustaches. Vous veillez sur la considération qui leur est due, et plutôt que d'en faire des chevaliers, vous aimeriez autant les appeler ducs et marquis, d'autant plus que vous en avez le droit, Charlet, comme cela a été suivi il y a trois jours.

Enfin, mon ami, je serais trop long si je voulais énumérer tous vos bienfaits pour votre armée. Vous êtes un bon compagnon pour les braves, mon général. Quelle armée est plus heureuse que la vôtre ? Je suis sûr qu'à voir seulement vos guerriers se réjouir et à les entendre parler, aux portes des vitriers, dans les boutiques de barbiers, et chez nous tous, qui préférons l'ombre d'un Charlet au plus excellent tableau de genre en chair et en os, il s'est fait plus d'engagemens volontaires que n'en saurait faire le gouvernement lui-même, tout gouvernement qu'il est.

Or, ceci me préoccupe et m'afflige pour toi, mon général, pour toi, le petit caporal en redingote grise de tant de corps-de-garde et de bivouacs ; c'est que si tu es essentiellement bon et complaisant pour les guerriers, en revanche tu es essentiellement dur et impitoyable pour les enfans.

Je te le demande, quel mal t'ont donc fait ces jolis enfans pour être si acharné contre eux ? A peine as-tu fait un enfant mutin, railleur, espiègle, l'œil vif, la peau blanche, la dent saine, la main friponne, le pied petit, il faut absolument que tu mènes cet enfant à l'école, méchant que tu es. Vite ! donnez aux enfans de Charlet un livre, un cornet, une écritoire, un bonnet d'âne, un maître d'école, conduisez-les chez les Frères ou chez les Mutuels, ainsi le veut Charlet. Il faut que les enfans de Charlet aient un livre à la main et un pédagogue derrière le dos. Pauvres, pauvres enfans ! et les voilà qui bâillent à se décrocher les mâchoires ! les voilà qui tendent la main au châtiment, qui font deux heures de faction à genoux, les voilà qui se moquent impitoyablement de leur maître, sûrs d'être fouettés à leur retour. Appelles-tu donc cela être bon et paternel, Charlet? Quand tu te regardes dans la glace, n'est-tu pas honteux de ton personnage et de ton air dur pour ces enfans, ta création? T'es-tu donc figuré qu'il n'y avait dans la vie d'un enfant que ceci : *apprendre à lire* ! O quelle erreur, mon pédagogue ! Quel crime, mon bon père? Que diable voulez-vous que vos enfans deviennent s'ils savent lire ? Voici encore un enfant que vous faites ! L'enfant n'est pas plus tôt fait que vous le placez entre les genoux d'un vieillard qui lui apprend à lire. Mais, encore une fois, vous perdez cet enfant, cruel Charlet. Vous lui abrutissez l'intelligence, vous déformez cet esprit si naïf et si jeune ! Charlet ! Charlet ! il en est temps encore, c'est à peine s'il sait épeler votre nouvel enfant, arrachez l'alphabet des mains de cet enfant, rendez-le à ses jeux folâtres, prenez pitié de lui, Charlet.

Prenez pitié de lui ! Essayez de ne pas lui apprendre à lire. Quand il saura lire, qui vous dit, Charlet, qu'il sera assez sage pour ne jamais ouvrir un livre, et s'il ouvre un livre n'est-il pas perdu sans retour? A vous voir faire ainsi le maître d'école, ne dirait-on pas que nous sommes dans un temps de chefs-d'œuvre, et qu'on publie tous les jours des livres lisibles ? O mon ami, vous qui ne lisez jamais, j'imagine, car sans cela comment auriez-vous tout l'esprit que vous avez ! mon ami Charlet, dans votre ignorance complète, dans votre atelier en désordre, dans votre molle et béate paresse, improvisateur nonchalant qui jetez au vent vos chefs-d'œuvre, comme le vieil Homère jetait ses vers à la foule, pourquoi voudriez-vous, Charlet, qu'il n'y eût que vous exempt de lire nos chefs-d'œuvre de chaque matin? Voyez-vous, l'art de lire aujourd'hui, c'est le crétinisme poussé à son dernier degré. Savoir lire aujourd'hui, c'est être exposé à chaque instant aux romans de nos femmes bel esprit, aux mémoires des valets-de-chambre et des dames de compagnie, aux histoires écrites par les préfets de police, aux statistiques à trois couleurs, aux comédies en cinq actes de M. Bonjour? Savoir lire aujourd'hui, c'est n'avoir en soi-même aucun moyen d'éviter les journaux, les brochures, les revues, les prospectus, les chansons séditieuses et autres, les injures des écrivains du ministère, en un mot tout l'attirail de la pensée littéraire et politique qui déborde de toutes parts et qui menace d'inonder, si cela continue, nos esprits, nos ames, nos cœurs ; et tu voudrais avec de pareils dangers continuer à faire apprendre à lire à tes enfans, Charlet !

Tu ne songes tu donc pas, malheureux, que presque tous les coupletiers savent lire? que sur trois faiseurs de mélodrames, il y en a deux qui savent lire, et que le troisième connaît presque toujours ses lettres? As-tu songé à

cela, toi, insouciant philosophe! père dénaturé! homme immoral, avec ta rage de faire épeler les enfans? As-tu songé à cela que peut-être tu nous élevais des faiseurs de romans en quatre volumes, des créateurs de vaudevilles par moitié et par tiers? As-tu songé à tout cela, toi leur ami, toi leur père. As-tu songé à l'ennui qui persécutera ces enfans s'ils savent lire, à l'ennui qu'ils nous donneront s'ils se mettent à écrire? Je sais bien que cela t'est bien égal à toi flaneur qui bois et qui fume, et qui t'épanouis au soleil comme une huître! Mais à nous qui lisons, à nous qui allons au théâtre, à nous oisifs occupés de livres et de drames, il nous importe beaucoup qu'on n'apprenne plus à lire à personne, plus à écrire à personne, que le monde des écrivains s'éteigne d'épuisement, afin que nous soyons tous aussi libres, aussi heureux, aussi insoucians que toi, mons Charlet, afin que nous n'ayons plus rien à entendre, plus rien à juger, plus rien à voir que ton œuvre à toi, mon génie, ou pour mieux dire les trois et quatre coups de crayon que tu appelles ton œuvre, cette espèce de hasard qui ressemble si fort au fini du génie, ce quelque chose que tu sais faire les yeux fermés, si fort ton cœur est ouvert! tant il y a d'intelligence dans ton amé! Ainsi donc arrache-moi le livre des mains de cet enfant.

Plus de livre pour les enfans, plus de livres, plus de maître. Laisse-les courir dans la rue comme des bohémiens, laisse-les se vautrer dans la fange comme des canards, laisse-les se moquer de tout ce qui respire comme ferait Molière lui-même, comme tu fais toi-même, innocent et redoutable Charlet. C'en est fait, jette la bride sur le cou de tes enfans comme sur le cou de tes soldats. Sois aussi bon pour les uns que pour les autres, sois la providence des uns comme tu es la providence des autres, qu'on bénisse ton nom dans les quinconces comme dans les casernes. Soldats et enfans, joignez vos mains et répétez votre pater la bouche pleine: *Notre père Charlet, qui êtes à Vaugirard entre tes fleurs et ta femme, ton pot de bière, ta pipe et quelques grognards de la première espèce, priez pour nous!*

Voilà ce que j'avais à te dire, Charlet; prends pitié de tes enfans; et puis, bénis-moi quelque peu, mon grand artiste. Envoie-moi un morceau de ta vieille chemise, laisse-moi fumer dans ta pipe la plus noire, Charlet, mon héros, mon grand saint, mon sublime patron, que je puisse baiser quelqu'une de tes reliques, car je suis dévot à ton génie, car je suis suis le très-humble serviteur de tes sodats et l'ami le plus niais de tes petits enfans.

Bonjour, Charlet!

JULES JANIN.

Paris, le 10 décembre.

Littérature.

LES FEUILLES D'AUTOMNE,

PAR VICTOR HUGO[1].



Le nouveau recueil lyrique de M. Hugo arrive dans un moment qui présente de singulières conditions d'impartialité: s'il est vrai, comme l'a dit quelque part madame de Duras, qu'il n'y a pas de juge plus équitable que la tristesse, jamais époque ne fut plus favorable à l'appréciation sérieuse et désintéressée d'un volume de poésies.

Où sont allées et que sont devenues toutes ces haines vivaces, toutes ces inimitiés tumultueuses, que le poète a rencontrées sur sa route, qui ont accompagné tous ses pas de glapissantes symphonies? Où sont les jours où M. Hoffmann trouvait dans le *Corps Bleu* trois colonnes de journal, et distribuait à ses lecteurs les parcelles de sa hautaine raillerie, comme Descartes propose dans les premières pages de sa Méthode de diviser les élémens d'une question. Depuis 1822 jusqu'en 1827, M. Hugo n'a jamais rencontré le silence ni l'inattention. Il a toujours eu affaire à des ennemis acharnés et jaloux, à des amis empressés; les *Odes*, les *Ballades*, les *Orientales*, ont soulevé sur leur passage de glorieuses tempêtes. *Bug Jargal* et *le Condamné* ont eu aussi leurs luttes et leurs victoires. Puis sont venues les batailles rangées, les engagemens réguliers, les évolutions stratégiques empruntées à Follard et à Jomini, les jour[illegible] *nani* qui, après l'*Othello*, ont encore trouvé des [illegible] des

[1] Un vol. in-8°, chez Eugène Renduel. Prix: 8 r.

applaudissemens que le rhume et l'engourdissement n'avaient pu atteindre.

La restauration, avec son opposition et son loyalisme sytématiquement organisés, avait fait aux lettres, à l'art, à la poésie, une paix profonde, des loisirs et un bonheur merveilleux, que nous serons long-temps encore à retrouver et à ressaisir. Avant que le flot des passions politiques ait creusé son lit et pris le cours qu'il doit suivre, nous aurons à dévorer bien des années d'indifférence pour les choses de fantaisie pure, bien des conversations de salon et de rue sur la chose publique, comme on dit.

Notre-Dame de Paris, la plus élevée, la plus complète et la plus harmonieuse de toutes les compositions épiques de M. Hugo, en sait bien quelque chose et s'en est ressenti. Un an plus tôt, même sous l'administration de M. Labourdonnaye et de M. de Polignac, de combien d'encre n'eût-on pas couvert je ne sais quel nombre de feuilles de papier pour ou contre l'architecture gothique, pour ou contre la vérité historique et locale des descriptions, la création et la conduite des caractères, l'invention et la logique de la fable, la vraisemblance et la combinaison des incidens. Au lieu de cela, qu'avons-nous vu? Quelques lectures silencieuses et recueillies, et, malgré le succès très-réel du livre, quelques remarques échangées et presque chuchotées à l'oreille par ceux qui prennent encore au sérieux les ouvrages d'imagination. Il s'est bien rencontré quelques censeurs de bonne foi et sincères, qui ont signalé la longueur des développemens dans la première moitié du récit, et qui ont blâmé l'auteur d'avoir réservé toutes ses forces et toute sa chaleur d'entrailles pour le second volume. Mais en dehors de ces rares discussions il ne s'est pas fait beaucoup de bruit autour de *Notre-Dame*. L'attention des esprits était ailleurs.

Les Feuilles d'automne seront-elles plus heureuses que le dernier roman de M. Hugo? Nous le souhaitons de grand cœur; mais sans l'espérer. C'est, à vrai dire, une étude curieuse et instructive que l'analyse de la nouvelle manière poétique que l'auteur vient de nous révéler dans ce volume. Ce n'est plus comme dans les recueils publiés en 1822, 1824 et 1827, un lyrisme ingénu, et pompeux malgré son ingénuité, qui écoute et reproduit naïvement, sans trop d'apprêts ni d'efforts, le retentissement douloureux ou joyeux des événemens au fond de son ame; rappelant dans la forme individuelle et dans l'enchaînement de ses strophes, tantôt l'enthousiasme de Pindare, tantôt la rêverie satirique d'Horace. *Les Feuilles d'automne* ne ressemblent pas davantage aux *Orientales*. Le poète a volontairement dédaigné et répudié comme un bagage inutile cette profusion d'images gigantesques, qui éblouit les yeux et déguise trop souvent la suite et la simplicité des idées; il n'y a pas dans *les Feuilles d'automne* une seule pièce qui se puisse comparer, pour l'appareil lyrique, au *Feu du Ciel*, la première et la plus riche de toutes *les Orientales*. L'auteur, à ce qu'il paraît, a compris qu'il était arrivé aux dernières limites de la phraséologie poétique, qu'il avait épuisé les dernières ressources de la langue, qu'il ne pouvait faire un pas de plus sans arriver à la confusion et à l'obscurité; que s'il voulait imprimer au métal qu'il avait fondu et forgé de ses mains une forme nouvelle et inconnue, il risquait de le briser en mille pièces: il s'en est donc tenu aux cordes qu'il avait trouvées; et encore devons-nous dire qu'il n'a pas fait vibrer cette fois-ci toutes celles que nous lui connaissons et dont il est le maître.

Et ainsi, *les Feuilles d'automne* commencent un nouveau cycle poétique, et l'on ne concevrait guère qu'il en fût autrement. Comment se pourrait-il faire, en effet, qu'un esprit élevé, condamné fatalement au progrès et à la rénovation, assistât pendant un espace de douze années à l'histoire qui se fait, aux drames qui se jouent et s'accomplissent, et comprît toujours de même sorte les scènes et les actes dont la pièce se compose? Ici, qu'il nous soit permis de le dire, la logique réside irrésistiblement dans l'inconséquence, et l'absurdité consiste à ne pas changer.

Nous sommes donc bien loin de nous étonner que M. Hugo ait changé sa manière; et cette question, si c'en est une, est aussitôt résolue que posée. Mais il s'en présente une autre, et plus grave, et qui ne se résout pas si facilement. Les modifications métriques apportées au système que l'auteur a suivi jusqu'ici sont-elles purement personnelles et spontanées, ou sont-elles imitées, venues d'ailleurs, inspirées de plus loin? Au premier abord on se prononce volontiers pour l'affirmative; mais à mesure qu'on avance dans la lecture du volume, la conviction s'altère, la certitude chancèle, et on change d'avis. Nous déclarons dans toute la sincérité de notre ame, et après un examen approfondi, que la *pente de la rêverie* nous semble un ressouvenir du procédé *dantesque* nationalisé en France par M. Antony Deschamps, et que l'*Ode à M. Lamartine* reproduit, à s'y méprendre, les formes et le mouvement des *Méditations*. L'*Ode à David, statuaire*, n'est pas non plus sans analogie avec l'*Ode à M. de Bonald*.

En dehors de ces critiques, que la justice et la loyauté nous font un devoir de publier, il reste encore dans *les Feuilles d'automne* assez de belles et poétiques inspirations pour déborder de haut et de loin notre blâme et nos récriminations. Peut-être, il est vrai, faut-il ajouter que le poète s'en fie trop souvent à la rime pour le développement et l'évolution de ses idées; qu'au lieu d'encadrer sa pensée dans le mètre, il prend volontiers le mètre comme un instrument d'étude et d'invention; qu'en un mot il procède avec trop de complaisance de la circonférence au centre, plutôt que du centre à la circonférence, du mot à l'idée, plutôt que de l'idée au mot; témoin *la Prière pour tous*, qui commence naïvement, et qui continue et s'achève par des hors-d'œuvre que la rime déguise et justifie, mais que la raison condamne.

Mais au-dessus et au-delà de ces remarques étroites et spéciales, que nous livrons pour ce qu'elles valent et comme elles nous sont venues, pour la fidèle expression de notre pensée, il y a une question plus générale et plus haute que l'auteur a soulevée dans le prologue et l'épilogue de son volume, dans la préface et la dernière pièce, la position et la mission du poète en 1831. Où va la poésie de nos jours, à qui s'adresse-t-elle et que peut-elle prétendre? Peut-elle et doit-elle recommencer le rôle de Sophocle ou de Pindare? Les jours de Tyrtée et d'Aristophane ne sont-ils pas plutôt revenus? Obtiendra-t-on du siècle

qu'il se détache de ses intérêts et de ses passions pour écouter une voix solitaire? Et quand mille bouches à la fois s'ouvrent à l'envi pour débattre et résoudre les questions actuelles et vivantes, le peuple des lecteurs consentira-t-il qu'une rêverie calme et paisible le distraie de sa vie d'ambition et de haine, pour le convier à la réflexion et à la poésie? Oh! que non pas. Résumez, si vous le pouvez, ce qu'il y a de plus intime et de plus poignant dans la discussion commencée en Europe depuis quinze mois; parlez-nous de la lutte engagée entre les nations et les rois. Mais n'espérez pas que la forme la plus exquise et la plus parfaite réussisse jamais à concentrer l'attention et l'enthousiasme sur vos méditations, dussiez-vous les entremêler d'amères satires sur les Démosthènes, les Cicérons, les Mirabeaux, dont nos rostres sont encombrés. Votre tribune à vous n'est pas si élevée, si supérieure aux choses de ce monde, que vous ne puissiez du haut de vos strophes, de vos tercets et de vos sixains, haranguer et pacifier les passions qui se heurtent et se déchirent sur la place publique. Est-ce au Luxembourg ou derrière la statue de Condé qu'il est permis seulement de saisir et d'analyser les questions publiques? Avez-vous besoin de la pairie ou de la députation pour accomplir vos devoirs civiques?

Au reste, M. Hugo nous promet un volume de poésies *historiques* et *politiques*. Nous l'attendons avec impatience à cette nouvelle épreuve.

Gustave Planche.

Littérature Étrangère.

NOTICE

SUR

LA VIE ET LES OUVRAGES DE HENRIK WERGÉLAND,

POÈTE NORVÉGIEN.

La littérature moderne des nations septentrionales a déjà fourni de grands noms à la renommée. Les harpes qui retentirent des louanges d'Odin ont repris la voix après des siècles de silence; des chants nouveaux, notés sur la même clef que les hymnes de l'Edda, ont réveillé de nos jours les échos de la Scandinavie. De beaux génies se sont montrés dignes de recueillir l'héritage des formidables traditions que les dieux du Nord ont laissées sur leurs gigantesques autels. On connaît, sur cette mythologie sauvage, un drame remarquable d'un poète suédois, et les feuilles littéraires de la France ont donné des fragmens de ce poème dont les heros eurent des autels sous la tente d'Alaric et furent invoqués sur les ruines de Rome.

Parmi ceux qui ont le plus aidé à cette renaissance de la littérature du Nord, un jeune poète, Henrik Wergéland, doit être mis au premier rang. Bien qu'il soit encore ignoré parmi nous, il est déjà célèbre dans sa patrie, et son nom se mêle glorieusement au nom des OEslincleger et des Ewald. A peine à la première fleur de l'âge, il a déjà donné de nombreux témoignages d'un génie fécond et nerveux, et plusieurs de ses poèmes parleront de sa patrie à la postérité.

Henrik Wergéland est né à Eiswold, en Norvège, dans la ville même où le général français Bernadotte, aujourd'hui Charles II, a reçu des mains du peuple la charte constitutionnelle de cette nation. Le père du jeune poète exerce à Eiswold les fonctions de ministre du culte; poète lui-même, il a fait donner à son fils cette éducation sérieuse qui a rendu si célèbres les écoles de l'Allemagne.

Plusieurs comédies et une tragédie ont été les premiers essais du jeune Wergéland; plus tard il a fait paraître un recueil de poésies lyriques, et c'est là surtout que son talent a pris un essor remarquable. La concise énergie de son style, ses idées serrées et rapides, sa manière opposée à celle des poètes allemands, en possession de donner le ton de la poésie, ont fait regarder Henrik Wergéland comme créateur d'un genre à part, comme novateur et chef d'école. A ce titre on lui a prodigué la louange et le blâme, et, comme il arrive aux hommes de génie, tandis que certains l'élevaient trop haut, d'autres le déprimaient outre mesure; mais les hommes de génie ressemblent à ce héros de l'Iliade qu'une main divine avait plongé dans le Styx: ils ont reçu de la nature une trempe qui les rend invulnérables à tous les traits. Wergéland ne fut point arrêté par les efforts de ses détracteurs: il poursuivit sa carrière et agrandit, par de nouvelles œuvres, sa renommée naissante.

L'ouvrage le plus remarquable qu'ait publié jusqu'à ce jour Henrik Wergéland est un grand poème d'un genre nouveau qui embrasse toute l'étendue des destins de l'humanité; ce poème a pour titre: *la Création*, *l'Homme*, *le Messie*, et il déroule, dans l'espace de sept cents pages, les tableaux nombreux et variés de ces trois grandes époques de l'existence du monde. Avant que d'entrer dans l'analyse même de l'ouvrage, nous citerons un article inséré, par un compatriote de l'auteur, dans un journal norvégien. M. Hielm, un des plus célèbres députés de la Norvège, homme de lettres, rédacteur d'un journal destiné à répandre les lumières dans son pays, s'exprime ainsi à l'occasion du poème de *la Création*, *l'Homme*, *le Messie*:

« Sous ce titre, Henrik Wergéland, le plus brillant et » le plus fécond des poètes de la Norvège, a donné au public » un ouvrage aussi étendu que solide. Les premiers travaux de » ce jeune poète suffisaient pour faire concevoir une haute idée » de la profondeur et de la fécondité de son génie. A la variété » de ses inspirations, à sa verve toujours heureuse à rendre » les fantaisies tantôt sombres, tantôt riantes de l'*humour*, on » pouvait reconnaître qu'il avait hérité de la harpe de Shakspeare; mais le nouvel ouvrage que nous annonçons aujour» d'hui nous semble la plus brillante production de cette litté» rature naissante de la Norvège, qui se développe, à travers » mille obstacles, avec toute la force et toute la hardiesse de » la jeunesse. »[1]

Une indication rapide des principales idées qui servent de

[1] *Journal universel Norvégien*, qui a paru au mois d'octobre 1830, tome 1er, art 2.

fondement à l'ouvrage, quelques citations courtes et sans suite, seront impuissantes à faire concevoir l'ensemble gigantesque du poème de *la Création*. Tout ce qu'il peut y avoir d'harmonie et de variété dans un ouvrage d'aussi longue haleine ne se révèle qu'à la lecture. Mais quelle que soit l'insuffisance de la critique à reproduire toutes les beautés de l'ensemble, la singularité de la conception, la verve et l'originalité qui règnent dans les détails ne laisseront pas de frapper vivement. Ce poème est jeté dans la forme dramatique. Trois divisions, dont la première comprend la création de la terre; la seconde, la création de l'homme et son histoire jusqu'au Messie; la troisième, la venue du Messie et ses œuvres, partagent comme en trois actes cet immense drame.

A la levée de la toile, le poète présente l'image de la terre encore imparfaite, sans habitans, sans soleil et sans vie. Dieu n'a point mis la dernière main à son œuvre. L'artiste invisible achève quelque autre monde, après quoi il viendra donner ses ordres pour la future demeure de l'homme. Or la terre est le plus jeune des mondes. Les étoiles brillent de toutes parts autour d'elle, et des multitudes d'esprits s'en vont, cheminant de l'un à l'autre dans l'espace. Leurs entretiens remplissent la scène; ils parlent des merveilles de la création, ils font leurs conjectures sur ce monde nouveau qui surgit au centre de l'univers, et ils chantent les louanges de Dieu. Mais Dieu a commandé ses anges; les puissances créatrices vont passer sur la terre, et la face de la terre va être changée. Le soleil paraît à l'Orient : un esprit le gouverne. Ils s'en vont semant les fleurs et les gazons dans les vallées. A leur approche, les plantes bienfaisantes croissent de tous côtés, et les animaux paisibles jouissent de leur premier matin. L'esprit qui règne dans l'astre du jour est celui qui préside à la vie, au bien, au bonheur; mais sa puissance est balancée par celle d'un autre esprit qui règne dans les ténèbres de la nuit, et qui va paraître à l'Occident. A peine le soleil a-t-il atteint le terme de sa course que les deux esprits se trouvent face à face : chacun poursuit sa mission. La nuit vient couvrir de ses ombres les solitudes enchantées que le jour inondait naguère de ses pures clartés. Les poisons se cachent sous l'herbe, filtrent dans le calice des fleurs; les bêtes malfaisantes parcourent les déserts et promènent dans l'ombre la terreur et la désolation. L'esprit qui règne sur la nuit est celui qui préside à la mort, au mal, au malheur. Les deux esprits se combattent sans cesse, et l'un se hâte de dévorer ce que l'autre produit.

Ainsi se conduit le premier acte du drame. Passons au second. Après quelque temps d'une lutte continuelle, l'esprit de la vie voulut donner à la terre une créature qui pût se soustraire à l'influence de son ennemi. « Je produirai, dit-il à l'esprit de la mort, une chose que tu n'oseras pas détruire; je formerai l'être le plus parfait de la création : cet être ce sera l'homme. Le limon avec lequel je bâtirai son corps sera un sacré sanctuaire où viendront habiter les esprits célestes. » L'esprit de la mort répondit . « Je mêlerai des eprits de mal et de ténèbres aux purs élémens de son ame, et l'homme, comme tout le reste, deviendra ma proie. »

Ici le poète forme l'ame de l'homme d'une réunion de bons et de mauvais esprits; et certes, quelque étrange que puisse paraître une semblable conception, elle n'a pas moins de sens que les systèmes d'un grand nombre de métaphysiciens, et elle fournit de plus au poète une foule de rapprochemens ingénieux, remplis de charme et de variété. Nous regrettons de ne pouvoir accompagner le chantre de la création quand il visite les lieux où l'humanité a laissé quelque profond souvenir. Nous voudrions errer avec lui parmi les bosquets de l'Éden, nous reposer sous la tente du patriarche, et contempler ces primitives solitudes qui s'ouvraient sans fin sur la terre et dans les cieux aux regards étonnés des premiers voyageurs. Une scène du déluge, que nous regrettons de ne pouvoir citer, montre de quelle manière nouvelle le poète envisage des sujets si souvent traités. Il a vu sur le visage de ces hommes, que le cercueil mouvant des mers poursuivait de rochers en rochers, jusqu'au dernier sommet des montagnes, l'expression de la vertu et du vice poussés à leur plus haut degré de puissance. Dans cette scène, parfois sublime, l'homme vertueux et l'homme dépravé se montrent, chacun à sa manière, également prodigieux. Déjà les vallées et les plaines sont cachées sous les vagues; la tempête règne de toute part au cieux et sur les flots; des hommes sont rassemblés, à la cime d'une montagne, autour d'un autel.

Le poète poursuit et arrive à l'époque de la venue du Messie. Ici finit le second acte.

Les tableaux de la naissance, de la vie et de la mort du Messie remplissent le troisième acte. L'auteur ne considère point le Messie comme dieu : Jésus-Chriet n'est à ses yeux que la nature humaine arrivée à son plus haut point de perfection. De la venue du Messie date l'affranchissement du monde. Ses doctrines sont le type de toutes les doctrines qui tendent à faciliter parmi les hommes l'établissement de la liberté. Lorsque le Christ a péri, victime de la fatale influence qu'exerce sur l'humanité le mauvais principe, lorsque cette croix, « sur laquelle se doit appuyer le monde, » s'est élevée au sommet du Golgotha, tout est fini. Un chœur d'esprits célestes annonce que l'humanité marchera désormais dans la voie des lumières et de la liberté. Ici le poète chante ses adieux à cette longue caravane des générations humaines qu'il a si long-temps suivie à travers les siècles et les révolutions. Du haut des rochers de la montagne sainte il regarde l'errante famille des enfans d'Adam s'éloigner de lui pour jamais, et poursuivre lentement son voyage sur cette route infinie où l'humanité cherchera éternellement une perfection qui s'éloignera toujours.

Tel est le fond du poème. Nous connaissons peu de sujets aussi poétiques; les Français n'en ont pas jusqu'ici traité de semblables; mais le siècle où noue vivons est destiné à doter notre patrie de toutes les sortes de merveilles. Dans le même temps que le poète norvégien écrivait les scènes de *la Création*, un poète français mûrissait une idée gigantesque. Cette conception d'un jeune écrivain, dont la France commence à pressentir le génie, nous a rappelé quelque chose du drame de *la Création*; mais si la hardiesse du poète étranger nous avait étonné, la supériorité du poète français ne nous a point fait une impression moins vive. Le sujet est envisagé sous un point de vue plus original; et le plan se dessine avec plus de grandeur; on dirait qu'une de ces muses

qui inspirait autrefois les poètes scandinaves est venue sous le beau ciel de la France faire entendre, dans toute leur harmonie, des chants à peine articulés au milieu des vents et des frimas du Nord. Nous ne voulons pas divulguer le secret du poète. Si nous venions à le nommer il nous en voudrait peut-être à cause de notre impatiente amitié, mais il nous suffira, pour le faire deviner, de dire qu'il montre toujours autant de génie que de savoir, soit qu'il aille, loin de sa patrie, se frayer, après le passage de l'auteur des *Martyrs*, une nouvelle route sur les ruines de la Grèce, soit que, du fond de sa retraite, il découvre, à travers la poussière du moyen-âge, une ancienne gloire nationale cachée depuis des siècles dans des épopées inconnues.

Revenons au chantre de la création. Henrik Wergéland s'exprime dans tout le cours de son drame avec l'accent d'un homme passionné pour la liberté. Un grand nombre de ses poésies lyriques sont composées à la louange de ceux qui l'ont servie. D'autres célèbrent les époques qu'elle a marquées de son passage. Nous citerons en ce genre un fragment d'un poème consacré à perpétuer le souvenir de ces années mémorables qui changèrent la face de l'Europe vers le commencement du dix-neuvième siècle. On trouve dans ce poème les stances suivantes.

I.

. . . . Quel spectacle s'offre à mes regards! Quel bruit frappe mes oreilles! O siècle de la liberté! quel symbole assez merveilleux pourra conter à l'avenir tes prodiges? Où sont les mains qui creusèrent l'abîme sans fond de la *chaudière des géans?* Où sont les mains qui suspendirent aux nuées du ciel égyptien les hauteurs de la pyramide? Où sont-elles pour écrire ton histoire avec les gouffres des déserts et les rochers des montagnes?

II.

O toi, que la mère des âges enfanta le dernier, toi dont le passé prépara lentement les merveilles, toi qui devais recueillir l'héritage de six mille années, siècle, je te salue! Lorsque la main de Dieu t'eut lancé dans les temps, tu parus comme le plus grand des grands siècles qui avaient précédé ta naissance, et ta tête, encore sans chevelure, s'éleva par-dessus la tête chauve des siècles tes aînés. Tu vis à ton premier réveil deux monstres pleins de jours se pencher sur ton berceau; Hercule gigantesque des âges, tes bras écrasèrent l'un contre l'autre leurs fronts jumeaux : la tyrannie des vieux trônes et la tyrannie des vieux autels tombèrent sans vie à tes pieds.

I.

En ce temps-ci chaque soleil qui se lève verse au sein de l'univers de nouveaux embrasemens..... Les trônes s'en vont en flammes..... Les plaintes inutiles des rois se perdent avec les étincelles de leurs palais brûlans.... Les sceptres des tyrans se brisent entre leurs royales mains, et les couronnes tombent de leurs fronts comme les cheveux blanchis de la tête des vieillards.

IV.

En ce temps-ci la course irrégulière des jours trompe l'aiguille de l'horloge paisible; les battemens précipités des heures ressemblent aux inégales pulsations de l'artère agitée que la fièvre travaille. Et maintenant donc que le timbre sonore cesse de retentir, que le soleil cesse de marquer sur l'antique cadran l'heure accoutumée! Seuls aujourd'hui le fracas des trônes l'un sur l'autre croûlans et la lueur des palais embrasés nous révèleront les pas du temps!

V.

De sourds bourdonnemens se font entendre dans les hauteurs des airs; on dirait d'une mer agitée roulant ses flots orageux par-dessus la tête des cités, dans la demeure des éclairs et des foudres. Un solennel écho porte ces bruits de montagne en montagne et de royaume en royaume, d'un bout à l'autre bout de l'univers. C'est le tocsin des nations qui sonne le baptême d'un siècle nouveau. Ce siècle, que le sang a régénéré, n'empruntera point son nom au nom d'un roi ni d'un pontife. Filleul auguste des peuples, il sera baptisé siècle de la liberté!

Il ne nous reste plus qu'un mot à dire sur le poète norvégien.

Henrik Wergéland a visité la France. Les prodiges de nos annales ont été, jusqu'au fond de la Norvège, exalter le nourrisson de la muse étrangère, et l'arracher aux poétiques souvenirs de sa terre natale. Nous avons connu l'illustre voyageur; plus d'une fois nous avons été son guide sur les chemins de notre patrie. N'est-ce pas un devoir pour nous de lui servir aujourd'hui d'interprète auprès de cette France dont nous lui faisions jadis admirer les merveilles? Si nous avons eu assez de bonheur, malgré toute notre insuffisance, pour faire deviner son génie, l'héritier des bardes scandinaves n'aura point quitté les rivages de la France sans remporter dans sa patrie un laurier de la patrie de Racine.

V. DE CASTELPERS.

Revue Dramatique.

Quand approche la fin de l'année, les administrations théâtrales se hâtent de vider leurs cartons par ordre d'ancienneté, et alors débordent de toutes parts drames, comédies, vaudevilles, se poussant, se succédant avec une telle rapidité que les sifflets de la veille se confondent avec les applaudissemens du lendemain. Est-il assez de spectateurs pour ce torrent de pièces quelquefois bonnes et souvent mauvaises? Les feuilletons de journaux ne suffisent plus à les contenir, et les plumes se brisent d'ennui ou de lassitude lorsqu'il faut enregistrer dix chutes contre un succès. Les répertoires de théâtre ne sont plus que des catacombes.

Les mois de novembre et de décembre apportent, comme tou-

jours, un énorme tribut aux nécrologies dramatiques, et l'*Artiste* est forcé de remuer la cendre des semaines passées. Heureux si quelques vivans se portent bien dans cette collection posthume d'enfans morts-nés.

L'Académie royale de Musique peut s'endormir sur sa caisse sonnante, au bruit uniforme des bravos admiratifs, chaque fois que *Robert-le-Diable* se montre entouré des prestiges de la féerie scénique, de la danse et de la musique. M. Sosthènes, le fameux chargé, qui voulait par programme ordonner des opéras historiques nationaux, avait prophétisé *Robert-le-Diable*.

Le Théâtre-Français, qui montait jadis laborieusement trois ouvrages par année, se ravise aux conseils de M. Taylor, véritable artiste, ne vivant que pour l'art. M. Escousse, tout jeune auteur de *Farruck-le-Maure*, nous a donné une tragédie en cinq actes et en vers que nous avons reçue *comme accoutumés à de pareils présens*. Il y a pourtant de la poésie et du drame dans *Pierre III*, déclamation froidement horrible sur les déportemens de Catherine de Russie, qui, avec l'aide d'Orloff son amant, se défait de son mari pour prévenir le divorce et la punition de ses débauches. Par malheur, ces Moscovites ont tour à tour deux ou vingt pieds de haut; ce ne sont pas les héros de Corneille.

Le Théâtre-Italien a repris, au moyen du début de mademoiselle Raimbaux, *l'Italiana in Algeri*. que l'absence de mademoiselle Pesaroni avait laissé reposer. Mademoiselle Raimbaux, fille de madame Gavaudan et élève de Garcia, a reçu de sa mère une voix flexible, agréable, et de son maître une méthode excellente; elle prononce seulement l'italien comme une Française qui l'a étudié dans *Veneroni*. Cet opéra, monté avec soin et délivré de Bordogny, ne vieillit pas et peut passer pour nouveau avec Rubini, Santini et le très-plaisant Graziani. Le goût ne change en musique que deux ou trois fois par siècle.

Le Gymnase est tout Scribe : le bienheureux Scuderi n'enfantait tous les mois qu'un volume; M. Scribe produit plusieurs pièces empreintes de son cachet fin et spirituel, de petits bijoux qu'il enchâsse et polit. M. Scribe a fait un genre par forfait et à échéance; on s'aperçoit que, dès que le fertile auteur se repose, le caissier se repose aussi.

Le *soprano* est une femme, la signora Guimbardini, qui s'introduit sous des habits d'homme chez un cardinal romain pour obtenir de sa sainteté un ordre de début. Elle retrouve dans cette pieuse maison son mari, qu'elle avait cru assassiné par des voleurs. Ce bon époux voit sa moitié protégée par un prince de Forli, et pense comme Candide que tout est pour le mieux. M. Scribe s'est adjoint M. Mélesville pour un succès de gros rire. *Le Luthier de Lisbonne* a été préparé mystérieusement, et les noms réunis de MM. Scribe et Bayard ne promettaient pas un médiocre succès. Les amis de don Miguel ont riposté par une cabale à des peintures de mœurs flagrantes, à de l'esprit prodigué, à une intrigue habilement nouée. Le *monstre* du Portugal remplit ce drame de son absolutisme amusant et odieux. Bouffé a été moins comique encore que comédien; mademoiselle Léontine Fay est une vignette anglaise vivante.

Le théâtre des Nouveautés est entré franchement dans la carrière de l'opéra-comique; adieu le pastiche et la castilblazade; voici de la musique mignarde, gentille et parlante. M. Adam a bien développé les situations fournies par M. Desnoyers. Casimir, ancien officier de la garde impériale, dirige l'apprentissage amoureux d'un innocent qui courtise à la fois l'argent d'une vieille et les yeux d'une jeune; il découvre que la jeune est sa fille naturelle, et il expie ses péchés en épousant la vieille, en mariant son élève. Deux mariages, ce n'est pas trop pour un opéra-comique.

Le théâtre du Palais-Royal, qui procède du Gymnase, est à peu près le seul spectacle où le vrai rire s'épanouisse; c'est une rude tâche que de donner à rire tous les jours pendant quatre heures. *Les deux Novices* de MM. Bayard et Warner est une cinquième ou sixième contre-épreuve de la *Correspondance de Clément XIV et Carlo Bertinazzi*; mais la dernière vaut mieux que les premières, et M. Latouche ne se plaindra pas d'être mis en pièces.

Le bon Desaugiers faisait des chansons dans un temps où on chantait au dessert : M. Mathieu est un singulier homme qui ne fait rien comme tout le monde parce qu'il fait mieux; il est maire, secourt les pauvres, prêche la morale, refuse la croix d'honneur, administre, est aimé, et prouve enfin, en contrefaisant le mort, qu'on le regrettera peu malgré tout. M. Brazier, qui chantait avec Désaugiers, ne déchante pas encore, et ses couplets ont un parfum de *Caveau moderne*.

La Gaîté, ou le Corneille du mélodrame ne s'endort pas, nous ménage des plaisirs pour les étrennes, et prend patience avec *Seize ans* et mademoiselle Verneuil.

Le Cirque-Olympique a des chevaux qu'on applaudit sans cesse. *Les Seranos* sont des montagnards espagnols qui ont comploté de surprendre les Français pendant le *Te Deum* de la fête de l'empereur à Malaga; mais force reste à la loi, comme dit le ministère, et les Français sont victorieux. *La Vie d'un cheval* n'est qu'une admirable idée jetée aux bêtes.

Vingt-neuf pièces ont férié presque chaque soir du mois dernier. Décembre nous en promet davantage; c'est le choléra-morbus dramatique.

Nouvelles.

— Le bibliophile Jacob possède au plus haut degré cette bonhomie de conteur qui plaît à tous les âges; aussi après avoir dramatisé son érudition historique à l'usage des gens du monde, il en garde quelque chose pour les enfans, et cette jeunesse qu'il voudrait studieuse à son image. *Les Contes du bibliophile Jacob à ses petits-enfans* paraîtront le 15 chez Louis Janet, rue Saint-Jacques, n° 55, formant deux gros volumes avec vignettes coloriées et gravures sur bois. Ce livre, instructif et amusant à la fois, que le bibliophile nous offre en étrennes, renferme la peinture fidèle de trois siècles du moyen âge, représentées par les mœurs des jeunes princes de France. Nous rendrons compte de cet ouvrage original que les enfans ne liront pas seuls, malgré son titre.

Beaux-Arts.

—

DU MINISTÈRE ET DE LA COUR

CONSIDÉRÉS DANS LEURS RAPPORTS AVEC LES ARTS.

La division confiée aujourd'hui à M. Hippolyte Royer-Collard doit être prochainement réunie à l'intendance de la liste civile. Il paraît que c'est une affaire définitivement conclue. M. d'Argout n'a pu réussir à retenir dans ses attributions cette portion si importante de son ministère. La science, la littérature et les arts seront décidément soustraits aux formes ordinaires et naturelles de l'administration.

Ce déplacement de pouvoir, la protection substituée à l'encouragement, la faveur prenant la place du droit, le placet au lieu de la pétition, est quelque chose de plus qu'un simple trait de plume. Si toutes les conséquences de cette décision devaient se réduire à la suppression d'un chapitre dans l'Almanach royal, nous ne prendrions pas même la peine d'en parler; mais le résultat de cette mesure présente plusieurs inconvéniens qu'il importe de signaler.

Est-ce au Roi, est-ce au ministre, qu'il appartient de vivifier la science, la littérature et l'art? Est-ce à la cour, est-ce à l'administration que les savans et les artistes doivent demander de légitimes encouragemens?

On a judicieusement rappelé ailleurs que tous les grands travaux de l'empire avaient été ordonnés par l'état, et jamais par la cour. Cette première considération, si spécieuse qu'elle puisse d'abord paraître, ne résoudrait pas la question; car, on le sait, Napoléon a pu dire comme Louis XIV: *l'état c'est moi*. Depuis 1799 jusqu'en 1814 il n'y a pas eu en France d'autre volonté que la sienne. Tant qu'a duré sa domination souveraine, il s'est rencontré des aptitudes spéciales qu'il savait choisir et qu'il pliait à l'exécution de ses projets; mais il dispensait du discernement et de la pensée tous les hommes qu'il employait comme de simples instrumens.

La restauration a suivi d'autres voies : elle a gardé l'organisation impériale, mais elle a nettement distingué ce qui se confondait sous l'empire, à savoir : le ministère et la cour, le pouvoir responsable et le pouvoir souverain. Vraiment, il faut le dire, ce n'a pas été sa faute si M. Gros n'a pas retrouvé pour ses hauts faits la verve et le génie qu'il avait prodigués pour le consulat et pour l'empire. C'est tout simplement que la prise mimodramatique du Trocadéro, et la promenade militaire de Morée ne contenaient pas la même sève de poésie et d'inspiration qu'*Aboukir* et *Jafa*. Et puis M. Gros avait fait son temps. Sa coupole de Sainte-Geneviève est à ses premières et ardentes inventions à peu près comme l'explication symbolique de la *Jérusalem* est à la *Jérusalem* elle-même.

Mais il ne faut pas oublier la générosité fastueuse, quoique aveugle et irréfléchie, de la restauration, pour les magnificences et les fantaisies de l'art. C'est à la restauration que nous devons le Musée italo-grec, le Musée Égyptien. Si le bon sens et le goût avaient présidé à la création de ces deux Musées; si, au lieu d'aller choisir pour décorer les salles du Louvre l'inventeur mesquin de l'arc du Carrousel et du monument de la rue d'Anjou, misérables copies de quelques lambeaux d'antiquité mal compris et mal cousus, on avait appelé M. Visconti, M. Fedel; si, au lieu de confier l'exécution des plafonds et des voussures à MM. Allaux et Picot, on eût appelé après MM Ingres et Eugène Devéria, qui seuls, entre tous, ont doté la France de deux belles pages, pour l'embellissement et la décoration de ces salles, MM. Delacroix et Champmartin; si, au lieu de badigeonner cinquante pieds carrés avec cette absurde allégorie : *Les villes de l'Italie venant supplier la terre de les recouvrir jusqu'à ce que la France soit venue les explorer*, ont eût prié l'auteur du *Justinien* et du *Massacre de Scio*, et le peintre à qui nous devons le *Massacre des Innocens*, aujourd'hui oublié dans quelque galerie obscure de Versailles; si, au lieu de disposer et d'ordonner les grisailles et les portes d'après les dessins de M. Percier, on eût consulté MM. Chenavard, Moine et Triqueti, si on eût laissé pleine liberté à mademoiselle de Fauveau, le Musée Charles X serait une admirable galerie.

La mesquinerie bourgeoise de ces travaux, opposée aux millions qui sont venus s'y engloutir, ne doit pas fermer nos yeux sur la réelle générosité de la dépense; et sans doute nous ne pouvons pas raisonnablement espérer que les Chambres, élues et constituées comme elles le sont, arrivent, d'ici à quelques années, à voter de semblables entreprises.

La liste civile de Louis XVIII et de Charles X a fait pour les arts de grands sacrifices, aveuglément, à l'étourdie, sans sagesse et sans goût; mais elle n'a pas regretté l'or qui allait se convertir en tableaux ou en statues Il faut déplorer la pauvreté, la gaucherie et la raideur des statues placées sur le pont *de la Révolution;* mais le marbre a été noblement prodigué; et tant pis si Puget et Jean Goujon ne se sont pas retrouvés au moment où on avait besoin d'eux; tant pis si, à défaut de ces deux ha-



biles génies, la cour n'a pas su distinguer ceux qui promettaient de marcher sur leurs traces.

Il faut donc le dire, si la cour et le ministère, sous la restauration, n'ont pas enfanté de prodiges dans les arts, c'est que les lumières et le goût leur ont manqué; mais la faute ne saurait être attribuée à la parcimonie. Bornons-nous à rappeler que les six cent mille francs de l'Intérieur se partageaient, comme une curée, entre les fauteuils de l'Institut; les fauteuils prenaient ensuite le ciseau ou le pinceau, selon leur force ou leur épuisement, et menaient, vaille que vaille, à une fin telle quelle les *commandes* qu'ils avaient accaparées.

Le gouvernement représentatif, renouvelé comme il l'est aujourd'hui, avec les principes qu'il veut fonder et dont il n'a pas encore épuisé la discussion, traversera fatalement bien des années encore avant de trouver les loisirs et la paix dont les arts ne peuvent se passer; loisirs vrais et calmes, paix sérieuse et pleine de fantaisies et de caprices, que nous n'avons pas; et quand les aurons-nous?

Or, aujourd'hui, que propose-t-on et qu'a-t-on résolu relativement aux arts? D'escamoter l'état au profit de la cour, d'imposer silence à la volonté du ministre pour ne laisser plus subsister que le caprice du monarque ou des courtisans qui l'entourent.

Ici, comme on le voit, ni l'empire ni la restauration ne sauraient résoudre la question; car ni l'Empereur ni les deux rois que la mort et les orages politiques ont enlevés n'ont apporté sur le trône les mêmes dispositions et les mêmes habitudes. Napoléon ne gardait rien pour lui et ne se réservait aucune pompe théâtrale à laquelle la nation ne fût conviée pour en jouir; la branche aînée des Bourbons avait ses plaisirs et nous laissait les nôtres.

Un exemple, dont la publicité n'a pas encore fait justice, je ne sais trop pourquoi, un exemple récent montrera clairement les munificences qu'on nous prépare. Le *Cromwell*, dont nous ne voulons pas ici discuter le mérite, le *Cromwell* avait été commandé par le ministère des travaux publics; est-ce au Luxembourg ou au Palais-Royal qu'il sera placé? Le livret est là pour donner à notre assertion toute l'authenticité possible. Le *Cromwell* a été du goût du Roi, et il l'a mis dans sa galerie. M. Delaroche a fait ses conditions comme il les devait faire, et il a eu raison; nous ne voulons ni ne pouvons le blâmer. *Les Moissonneurs* de Robert n'iront pas non plus au Luxembourg, le Roi les a choisis et triés pour sa galerie.

Est-ce donc là le sort qu'on réserve à nos plaisirs les plus élevés? Dieu merci, Napoléon ne mettait pas ses batailles aux Tuileries et nous laissait les regarder; il ne fermait pas aux curieux l'accès des chefs-d'œuvre qui se multipliaient sous ses pas.

Mais si une fois le ministère n'a plus voix délibérative, si la cour décide souverainement et sans appel, le Roi choisira pour ses galeries le meilleur de nos salons et ne nous laissera que les tableaux et les statues dont il ne voudra pas.

Quant à la question de caprice, elle ne vaudrait pas la peine d'être soulevée si nous vivions au temps de Léon X ou de Jules II; mais le goût des arts est aujourd'hui une faculté tellement exceptionnelle, tellement rare dans tous les rangs de la société, qu'on ne doit jamais courir les chances du goût royal, ni surtout, comme nous l'avons montré précédemment, s'exposer à subir les conséquences de son choix.

Nous résumerons toutes nos réflexions en une seule : il faut que la nation délibère et veuille par l'organe de ses députés et des ministres, et que la couronne limite sa volonté aux choses de son usage; que le Roi peuple comme il l'entend ses galeries, mais qu'il nous laisse les nôtres et qu'il ne les dépeuple pas pour caresser ses goûts.

GUSTAVE PLANCHE.

VUE COLORIÉE

DE

LA CATHÉDRALE DE LIMBURG.

Nous donnons aujourd'hui à nos lecteurs une réduction fidèle de ce grand dessin à l'aquarelle, contre lequel le jury de peinture prononça à l'exposition dernière un arrêt que *l'Artiste* s'efforça vainement de faire casser. (*Voyez* notre numéro du 12 juin.) L'auteur, M. Daniel Ramée, a bien voulu présider lui-même à l'exécution de ce *fac simile* de son ouvrage. Peut-être quelques mots de commentaire ne sembleront-ils pas inutiles pour faire apprécier le mérite tout historique qui s'unit dans ce dessin à l'effet pittoresque.

Ce n'est que depuis la dernière moitié du seizième siècle environ que nos églises ont été revêtues intérieurement de ce triste enduit grisâtre, de cette robe pâle et décolorée qu'on nomme *badigeon*. C'est une malheureuse invention du protestantisme. Au risque de paraître intolérant, il faut lui faire ici son procès. Jamais l'idée de couvrir tout l'intérieur d'un vaste vaisseau d'une seule teinte plate et uniforme, et de rendre ainsi confuses et indistinctes toutes les séries diverses d'ornemens architecturaux, jamais cette idée froide et prosaïque ne serait venue à ces catholiques héritiers des traditions de la croisade, imitateurs de Rome et de l'Orient, qui par horreur pour les teintes unies et les

effets monotones ne permettaient pas même à la lumière du soleil d'entrer toute nue dans leurs habitations, et la forçaient à briser ses rayons à travers un semis de petits morceaux de verre de toutes les couleurs. Grâce à ce catholicisme tout oriental de souvenirs et d'habitudes, les sanctuaires de la divinité étaient dans tout l'Occident resplendissans d'or et de couleurs : toutes les églises sans exception étaient peintes depuis le sol jusqu'au faîte : seulement selon l'importance de l'édifice et la fortune des desservans, ces peintures étaient plus ou moins riches, plus ou moins recherchées. Dans les cathédrales, dans les églises de grands colléges ou de grandes abbayes, l'or était prodigué et les couleurs les plus fines, les enduits les plus délicats recouvraient les murailles dans toute leur hauteur. Pour les chapelles et les petites églises quelques couches de vert, de bleu, de rouge étaient appliquées, selon les règles et les canons, sur telles et telles parties de l'édifice. Mais riche ou pauvre, grande ou petite, aucune église n'était livrée au culte sans que ses parois n'eussent été revêtues de couleurs. On eût cru faire injure à Dieu en lui consacrant une maison laissée toute nue et sortie toute grossière de la main des maçons. Sous peine de lèse catholicisme, jamais clergé n'eût officié sous des voûtes et des murailles blanches.

Mais lorsque le protestantisme vainqueur eut fait son tour de France; lorsque toutes nos villes presque sans exception eurent subi la visite plus ou moins passagère des bandes huguenotes, les pauvres églises se trouvèrent dépouillées de leur brillant costume, et comme enveloppées dans un morne linceul. Les huguenots avaient, comme on sait, l'horreur des saints et de tous les habitans subalternes du paradis : ils fusillaient, décapitaient, martyrisaient leurs statues de pierre ; ils grattaient, barbouillaient, déchiquetaient leurs images coloriés. Guerre à mort à tout ce qui n'était pas abstrait, à tout ce qui était symbolique et imagé. Un culte sans cérémonies, un temple sans peintures, sans statues, une vraie grange, les quatre murs et un toit, voilà ce qu'il fallait à ces hommes austères, à ces esprits froids et ennemis de l'imagination. auxquels la France malgré leur courage et leurs vertus ne voulut jamais se soumettre.

Toutefois, après qu'ils eurent ainsi défiguré presque toutes nos églises, après qu'ils en eurent effacé à demi toutes les peintures, les catholiques redevenus maîtres du terrain ne furent ni assez riches ni assez bien inspirés pour rétablir leurs temples dans leur ancienne splendeur. Le prosaïsme est contagieux; le goût de l'abstrait et du décoloré n'était pas la maladie des seuls protestans, il était devenu peu à peu la maladie du siècle. L'imitation des classiques en littérature avait éteint l'imagination et les couleurs nationales : un je ne sais quoi de demi-réforme empêcha les catholiques vainqueurs de rétablir les anciennes peintures de leurs églises. De là le badigeon, espèce de *mezzo termine* entre la couleur et rien, destiné à cacher les dévastations du vandalisme.

Depuis ce temps, c'est-à-dire depuis Louis XIII, le badigeon est entré dans les mœurs, il est devenu loi de l'église. L'ambition de tous les curés, l'utopie de tous les marguilliers, c'est d'amasser assez d'oboles pour donner à leurs murailles une nouvelle *chemise*, c'est-à-dire pour ajouter une septième ou huitième couche de badigeon à celles qui depuis la défaite du protestantisme sont venues s'entasser l'un sur l'autre et encroûter tous les détails de l'architecture. Tel est en effet un des heureux effets du badigeon : il s'introduit dans toutes les parties creuses et évidées et il y forme mastic, si bien que la dentelle la plus finement ouvragée par un ciseau du quinzième siècle devient, après deux ou trois couches de cet aimable, enduit une espèce de bloc informe et incompréhensible. Pour remédier à cet inconvenient, quelques-uns se sont avisés de laver les églises au lieu de les blanchir, et de les débarrasser de leurs couleurs en ramenant la pierre à son état primitif de nudité. Ceux-là étaient un peu moins barbares : mais personne n'a conçu la belle, la grande idée de rétablir une église dans son éclat, dans sa parure primitive ; personne n'a songé qu'au lieu d'effacer ou de voiler les anciennes couleurs, il fallait les faire revivre.

Le dessin que nous donnons fera juger en miniature de l'admirable effet que produisait cette peinture intérieure, et combien un temple ainsi orné était plus majestueux, plus solennel, plus digne de la divinité, que nos grandes halles où on l'encense aujourd'hui. Il appartiendrait à notre époque si intelligente, si propre à tout renouveler, comme à tout innover, de faire quelques essais en grand de ces admirables décorations architecturales. Si ce n'était dans des églises, au moins dans d'autres édifices publics ; car il ne manque pas de grands vaisseaux où le pinceau du décorateur pourrait ressusciter les merveilles du moyen âge.

A la vérité, c'est surtout dans les édifices sacrés que ces peintures monumentales ont produit leur plus grand effet : des traditions hiératiques fixaient l'emploi de telles ou telles couleurs pour telles ou telles parties du monument, et de là résultait une ordonnance harmonieuse et symétrique que le simple caprice des artistes n'aurait jamais su atteindre.

Le dessin de M. Ramée reproduit avec une fidélité scrupuleuse cette distribution de couleurs telle qu'elle était consacrée au treizième siècle. Malgré le cliquetis de tant de tons crus et tranchés, il a su répandre de l'harmonie dans l'ensemble : nous devons faire aussi observer que presque toutes les teintes jaunes sont en or dans le

dessin original, ce qui est d'un effet beaucoup plus piquant, et ce qui donne une idée encore plus vraie de la décoration de ces belles églises avant que le vandalisme puis ensuite la mode fussent venus les dépouiller.

L. V.



Litterature.

PORTRAITS ET CARACTÈRES CONTEMPORAINS.

V.

L'Homme sans Nom.

Je ne veux rien ajouter au magnifique récit de M. Ballanche : je n'ai rien à dire pour expliquer ce mystère. Je connais des hommes qui ont voté à la Convention. J'en sais qui ont balbutié. J'en sais aussi qui sont demeurés sans voix, et qui, au moment de conclure le drame qu'ils avaient commencé, ont reculé devant le dénouement inévitable et fatal; mais je n'ai pas la clef de l'énigme sublime proposée à notre curiosité paresseuse par l'auteur de la *Palingénesie :* si quelqu'un la pouvait donner, ce serait Nodier peut-être, l'homme, aujourd'hui vivant, qui a recueilli la plus riche moisson d'anecdotes passionnées ou terribles. Mais je n'ai pas encore songé à le questionner là-dessus, et puis il n'est pas impossible que la clef du poème de M. Ballanche, comme celles qu'on a faites pour Labruyère, n'apprenne rien et ne soit qu'un secret inutile.

L'homme sans nom dont je veux parler, et que j'appelle ainsi faute de pouvoir le désigner plus clairement, n'a pas plus de trente ans, au moins je le présume, car il ne serait pas facile de fixer avec précision l'âge qu'il doit avoir, à huit jours de distance. Sa figure se ressemble si peu, que la date de sa naissance semble absolument dépendre de ses rêves et de son sommeil.

Il n'a jamais rien fait, et peut-être ne fera-t-il jamais rien. Ses amis s'en plaignent, et je ne suis pas sûr qu'ils aient raison. Toute sa vie, jusqu'ici, s'est passée en lectures et en conversations. A seize ans, il a quitté le collége, la tête remplie de plusieurs centaines de poèmes et de romans, et le cœur aussi vieilli que s'il avait déjà éprouvé et analysé les désirs et les affections contrariées ou satisfaites qui suffiraient à défrayer plusieurs existences.

C'était un mauvais commencement. Lire *Don Juan*, en même temps et à la même heure que *Clarisse;* épeler du premier coup et d'un seul regard la première et la dernière scène de la comédie qui se joue sous nos yeux, c'était le moyen le plus sûr de ne prendre aucun intérêt à la pièce; mais il n'a voulu écouter ni conseils ni remontrances. Il n'a guère feuilleté Quinte-Curce ni Salluste Il a mis à profit pour sa curiosité un accident de sa première éducation, qui a singulièrement influé sur sa destinée. A neuf ans, il avait étudié une langue moderne, et comme il trouvait l'occasion de se familiariser tous les jours avec les secrets de ce nouvel idiome, de le parler aussi souvent que le sien, il a pu tromper sans peine la surveillance ignorante de ses maîtres. A douze ans, au sortir d'une leçon de catéchisme, il lisait une traduction anglaise de Volney.

Il est entré dans le monde sous de mauvais auspices; il a provoqué l'étonnement et une curiosité mêlée de défiance. On ne comprenait pas qu'avant d'avoir mis le pied sur la scène il prétendît établir les lois que l'on doit suivre, et les précautions à prendre dans le conrs des répétitions pour préparer un succès public.

On le prenait pour un homme corrompu, pour un cœur gangrené, et c'était tout simplement un homme vieilli avant l'âge; mais je le plaindrai de toutes mes forces le jour où il se laissera prendre à une ambition sincère, à un amour sérieux. Car après avoir expliqué à loisir et si librement, avec une délicatesse si déliée et si subtile, l'art de prendre et de n'être pas pris, il tombera dans une profonde confusion. Il lui faudra passer par de

poignantes angoisses, par le mépris de lui-même et le sentiment de sa vanité humiliée.

Cependant, s'il continue à vivre comme il fait, s'il ne change pas de méthodes et d'habitudes, je ne connais que le suicide qui puisse logiquement terminer son ennui.

Depuis les *Études dramatiques* de M. Wilhelm Schlegel, qui ont abouti à préférer *le Roi de Cocagne* au *Misanthrope*, jusqu'aux préfaces de Manzoni, qui n'ont produit que la froide tragédie de *Carmagnola*, il a promené ses yeux sur la plupart des pages qui ont amusé le public des lecteurs.

Chaque fois qu'il s'élève un nouveau pouvoir, il s'applique à épier la première seconde de la première heure où il pourra se dire en toute assurance : Celui-ci est aussi méprisable que le précédent.

Toutes les fois qu'il parle de la puissance et de la richesse, on voit qu'il ne conçoit ni les ambitions subalternes ni les simples désirs. Il lui faut tout un peuple à gouverner, ou autrement il aimerait autant n'être que portier. S'il songe à des fêtes, c'est dans un palais ; sa fantaisie ne s'arrête pas en chemin, elle compte les bougies et les candélabres par milliers : des courtisans il s'en soucie peu, si ce n'est pour les broderies dont leurs épaules sont ourlées. Quant aux femmes, il a pour elles une admiration de poète, de peintre et de statuaire. Je me souviens qu'un jour il en mit une fort en colère, pour avoir dit d'une jeune fille qui passait : La jambe n'est pas bonne. On avait pris pour du mépris l'expression froide et austère de son jugement, que d'ailleurs on ne voulait pas contredire.

C'est qu'en effet, à force de réfléchir, il a réduit toutes ses émotions en idées. On croit qu'il ne sent rien et on se trompe. Ceux qui le connaissent familièrement sont assurés du contraire. Mais il a une manie, une maladie déplorable, facile à constater, mais difficile à guérir, il s'arrange toujours pour mettre son esprit au-devant de son cœur. La haine chez lui s'appelle mépris, l'affection, même la plus vive et la plus sincère, prend le nom d'estime.

Sa préoccupation de l'idée, en tant qu'idée, l'entraîne souvent dans de singuliers égaremens ; il prend le vice ou le crime comme matière à discussion. Il en fait la théorie, il en développe les principes, et tout cela avec un sang-froid, avec un calme imperturbable. Vous pourriez croire que c'est une plaisanterie, un goût de paradoxe, une fatuité d'un nouveau genre ; eh bien ! il n'en est rien. Il est de bonne foi dans sa leçon, quoiqu'il ne la pratique pas. Quand on lui annonce une fraude qui n'a pas réussi, au lieu de la blâmer et d'exprimer hautement son mépris, il explique assez finement comment la dupe aurait dû s'y prendre pour tromper à coup sûr.

Du reste il tire quelquefois bon parti de sa maladie, et j'en sais qui s'amusent à ses leçons.

S'il écrit un jour ce qu'il a vu et entendu, il y aura, le jour où le livre se publiera, d'étranges désappointemens, de singuliers étonnemens ; bien des rougeurs monteront aux fronts, bien des mains, qui la veille s'étreignaient avec amitié, ne se toucheront plus ; car il a reçu et provoqué des confidences sans nombre. Je l'ai vu quelquefois dans une même soirée changer dix fois de conversations et d'interlocuteurs, et le lendemain on devinait, aux paroles contenues qui lui échappaient, qu'il avait passé avec l'indiscrétion et la vanité de curieux marchés qui ne lui avaient rien coûté.

Il a fait partie du *cénacle ;* mais, autant que j'en puis juger, ce devait être un convive muet. Le jour où fut représentée cette satire si long-temps ajournée de la *camaraderie littéraire*, aussi souvent amère et spirituelle que juste et mordante, sa première parole fut celle-ci : « Le maladroit ! que n'est-il venu me consulter ; il n'a rien vu. » Il fournirait au besoin des notes précieuses. Je me souviens qu'un jour il m'a conté comment un prêtre du temple expliquait la *Genèse* de la nouvelle religion ; je n'en sais pas les premiers chapitres, mais les lambeaux qui me sont demeurés en mémoire ne valent pas qu'on en fasse fi. Il était dit dans la prédication qu'il a entendue que Chateaubriand est un homme de transition, dont le nom doit promptement s'effacer ; que Molière manquait de l'élément lyrique, et que c'est grand dommage pour *Tartufe* et le *Misanthrope*, qui ne marchent que d'un pied à cause de cela ; que les *Femmes savantes*, brodées de quelques odes, feraient bien meilleur effet ; que Lamartine n'a qu'une spécialité monotone ; qu'Alfred de Vigny n'a pas de style, et que sa poésie est par trop racinienne. Voyez-vous le crime que Racine ne connaissait pas le *drame*, et qu'il aurait dû s'en tenir aux élégies. Je prie Dieu pour qu'un jour il rédige avec soin toutes les vérités nouvelles qu'il a recueillies dans ces *agapes* littéraires.

Ces jours-ci, quelqu'un me disait qu'il écrit un roman, et je suis curieux de savoir comment il va s'en tirer : j'ai grand'peur qu'il ne réduise l'action et la fable de son récit à rien ou presque rien, et qu'il ne couvre un millier de pages, d'idées et de réflexions, qu'il ne fasse exécuter à sa pensée des évolutions sans nombre, sans arriver à construire une scène, à raconter un événement. Bien qu'il ait la prétention d'avoir mené à bout plusieurs ordres de sensations, d'avoir empli ses oreilles de symphonies, au point de trouver au Théâtre-Italien un déficit de cent instrumens, et de pouvoire dire que l'*Otello* est d'une instrumentation maigre ; bien qu'il se vante de trouver au rhum moins de goût qu'à l'eau fraîche, je ne puis que le plaindre de toutes les satiétés qu'il s'est faites.

Mais je ne crois pas qu'il ait assez vécu, dans le sens ordinaire qu'on attache à ce mot, pour tracer et peindre un tableau complet, une scène vivante et animée; et s'il achève ce qu'il a, dit-on, commencé, nous assisterons à un singulier spectacle, à celui dont parle Hoffmann, dans les *Aventures de maître Floh*. Les caractères de son roman ne seront peut-être pas possibles, mais ils seront expliqués; les passions ne seront peut-être pas vraies dans leur action et leurs résultats; mais il en décrira le mécanisme, il nous fera voir toutes les attitudes qu'un désir ignoble ou généreux peut prendre avant de se montrer. Ce sera probablement une perpétuelle et sincère contradiction de toutes les croyances ordinaires, mais sans jactance et sans paradoxe, l'envers de toutes les étoffes qu'on a jusqu'ici regardées sans les retourner, la lie des bouteilles qu'on n'a pas vidées, la vase du fleuve où l'on navigue.

Il est à peu près impossible que vous ne l'ayez pas rencontré à l'Opéra, aux Bouffes, aux Tuileries, dans la rue, par une pluie battante, le matin pauvrement vêtu, et le soir vêtu comme un fils de pair avant l'abolition de l'hérédité; chez Delacroix ou chez Charlet, un cigarre à la bouche, ou le mercredi chez le baron Gérard, écoutant, en buvant le thé, le récit spirituel d'une anecdote de l'empire.

Sa tête ne manque pas de gravité; ses yeux sont grands et vifs, bien que réfléchis et calmes. Il a le front élevé, large et découvert, les tempes fouillées et creuses, la chevelure soyeuse et fine, rarement en ordre; mais on peut reprocher à sa figure une sorte de tristesse emphatique, officielle et déclamatoire; on dirait qu'il se reproche une physionomie sereine et heureuse comme une faiblesse mesquine et ridicule. Il s'est fait à son usage un certain nombre de grimaces habituelles qui ont laissé sur son visage des sillons profonds et anguleux. Mais c'est moins un tic que le retentissement obligé des pensées qu'il ne veut pas révéler.

Le plus souvent il va tête baissée, et l'on croirait qu'il se livre à quelque grave méditation. Si vous l'accostez, il vous racontera quelque anecdote graveleuse et cynique, quelque scène ignoble et hideuse, dans laquelle il se complaira. Mais pour peu qu'on l'en prie, il vous parlera volontiers de Kant, de Fichte, ou du dernier protocole du *Foreign-Office*.

Ses manières et ses attitudes sont à la fois hautaines et grossières; il salue comme un soldat, et il regarde droit devant lui comme s'il était traîné par une calèche attelée de quatre chevaux. A propos d'une femme qui danse, il vous parle anatomie, et dix minutes après, il lui adresse des complimens dans le goût de Marivaux.

C'est l'*amuseur* le plus ennuyeux que je connaisse. Il y a des momens où la conversation lui porte à la tête comme le punch; il est ivre de sa parole et ne veut plus s'arrêter; il se drape dans son monologue comme un confident de la Comédie Française dans le lambeau de laine rouge qui figure la pourpre romaine. D'abord il divertit comme un écureuil ou un singe, mais au bout d'une heure le blasement qu'il professe vous donne des nausées, et on ne l'écoute plus. Quand il s'est bien moqué de ses amis, qu'il aime d'ailleurs et qu'il oblige autant qu'il est en lui, il se moque de lui-même. Il fait l'autopsie de ses moindres souhaits; il promène le scalpel dans ses moindres ambitions, et il rit quand la fibre de ses vœux se déchire sous le tranchant de sa parole. Singulier plaisir!

Je ne crois pas qu'il ait jamais été timide; mais il a une telle habitude de vivre au-dedans que la plus simple action extérieure lui semble pénible et laborieuse. Ce qu'on prend pour de la gaucherie pourrait bien n'être qu'un doute sérieux de lui-même: peut-être qu'il envisage tous ses mouvemens et toutes ses démarches comme des choses folles; qu'il considère le succès comme invraisemblable. C'est un vrai fakir, et qui vit dès à présent dans l'éternité de sa pensée. Du jour où il cessera d'être l'homme sans nom, quand les marchandes de modes pourront louer sa pensée à tant le volume, ce sera peut-être tout simplement un homme ridicule et médiocre.

SUR LES CONTES DE VEILLÉES.

S'il est une calamité redoutable pour un peuple, s'il est un signe certain de sa ruine prochaine, c'est évidemment la perte de son caractère national; et cette calamité, cette plaie, ce fléau, ce désastre est aussi imminent pour nous que le *choléra-morbus*. Mon cœur saigne, en voyant notre abâtardissement s'accomplir chaque jour, soit par l'adoption de quelques coutumes étrangères, soit, ce qui est pire encore, par la perte d'un usage, trait caractéristique de notre physionomie nationale: c'est à ces pertes journalières qu'on doit attribuer les changemens malheureux arrivés dans nos mœurs. Qu'est devenue cette heureuse légèreté, bien plus capable de nous aider à supporter nos désastres hebdomadaires que cette apparente philosophie qui la remplace? Lord Bacon a dit: je ne sais où, que les Français étaient plus sages qu'ils n'en avaient l'air. Je craindrais fort qu'il ne dît aujourd'hui le contraire. Où retrouver cette gaieté française passée en proverbe chez les autres nations, cette délicate galanterie qui faisait non-seulement de la cour de France, mais de chaque salon de Paris, autant d'écoles de belles

manières où venait se former la jeunesse de l'Europe? *Miserere! Miserere!* Ces titres de notre suprématie, ces beaux fleurons de notre couronne de reine des nations, que sont-ils devenus?

C'est une époque de nivellement que la nôtre! Plus de contrastes, partant, plus de poésie; les illusions, cette source de tout bonheur sublimaire, s'évanouissent sous le bras pesant d'un positif glacial; la vie devient d'une monotonie accablante; on ne distingue plus le jour du travail de celui du repos. Qui nous rendra Noël et son réveillon, l'Épiphanie et son gâteau des Rois, le Carême et ses pénitences, le Carnaval et ses joies tumultueuses? Comme des pierres milliaires avertissent le voyageur du chemin qu'il a fait et de celui qu'il doit faire encore, ces époques nous soulageaient à traverser la vie; joyeuses étapes où le voyageur oubliait ses fatigues passées et se préparait à d'autres travaux.

> . . . . . . *Nunc vino pellite curas :*
> *Cras ingens iterabimus æquor.*

Réunis alors en famille, on célébrait le retour d'un parent, d'un ami, qui l'année précédente manquait au rendez-vous; on buvait au retour des absens. Ces réunions étaient le prétexte, le motif des réconciliations; et comme les émotions sont plus fortes chez les hommes quand ils sont réunis, on se quittait en s'aimant davantage.

Parmi les usages que chaque jour nous allons perdant, c'est celui des veillées que je regrette le plus. Chez tous les peuples on allégeait le travail du soir par des récits divertissans; mais chaque pays affectionnait un genre particulier de sujets, qui toujours étaient inspirés par le climat, les mœurs, les coutumes. L'esprit des peuples se réfléchissait, pour ainsi dire, dans leurs contes populaires. L'Italie, cette terre des amours, offrait dans ses récits un recueil prodigieux de faits, dont Boccace, Arioste, Machiavel et Casti de nos jours ont tiré leur *Novelle Galanti*. Puissans alchimistes, tout ce qu'ils touchent, devient or! On trouve, dans les nouvelle des Espagnols un égal penchant à la galanterie; elles eussent ressemblé à celles des Italiens si leurs guerres continuelles contre les Maures n'eussent donné naissance à cet esprit belliqueux qui domine sans cesse dans leurs histoires de chevalerie.

Le Nord, sous un ciel brumeux, exposé à l'influence de ses nuits longues et froides, diffère autant des autres peuples par cette partie de sa littérature que par ses idiomes : c'est la patrie des sylphes, des gnômes, de ces nains *metallarii* toujours vainqueurs des géans malfaisans. L'Allemagne possède aussi un genre de contes qui lui est tout-à-fait propre : ceux où les acteurs principaux sont des animaux. Le renard, qui toujours y est représenté avec son caractère de ruse astucieuse, remplit le plus souvent le rôle du protagoniste. Ces contes ont une moralité très-pure, comme les apologues indiens; mais ce serait erreur grossière de les croire les imitations de ces derniers : ils en diffèrent essentiellement et par les faits, et par la manière de les rapporter. On y remarque surtout cette peinture de détail pour laquelle les Allemands font voir leur goût décidé dans tous les arts d'imitation. Rollenhagen, les deux frères Grimm, et George Gaal dans ses *Contes hongrois*, ont recueilli un grand nombre de ces productions populaires, aussi dignes de la méditation du philosophe que du coup d'œil de l'artiste.

L'Angleterre et l'Irlande ne sont pas moins riches en narrations traditionnelles; mais c'est surtout en Écosse que les recherches en ce genre sont suivies du plus grand succès. L'*Ossian* de Machperson a fait voir à l'Europe la fertilité, ou, pour mieux dire, la perfectibilité de l'imagination chez les Écossais; car cette faculté de l'ame est aussi susceptible de s'étendre que la mémoire et toutes les autres parties de l'entendement. Scott, Byron, ont aussi puisé dans les contes des Highlanders le sujet de plusieurs compositions, devenues, comme tous leurs ouvrages, si populaires qu'il est inutile de les citer ici.

Comme un lac reçoit les eaux des fleuves qui l'entourent, la France, placée au centre de ces peuples, acceptant leurs usages, leurs contes, et souvent même leurs expressions, voilà la source de cette riche variété qui se fait remarquer dans nos récits. Je crois pourtant que nous ne devons qu'à nous-mêmes un genre de contes dont je n'ai pas encore parlé : les histoires de revenans. Contes d'enfans, me dira-t-on; eh oui! contes d'enfans; mais, comme les bonbons du jour de l'an, c'est pour l'enfance qu'on les fait, et l'âge plus avancé s'en régale. Précieux produits de l'imagination! sources abondantes de sensations délicieuses pour ces ames nées pour savourer la douleur, peu de cœurs vous prisent aujourd'hui; les autres vous ignorent. Malheureux! que le ciel leur pardonne.

Quand la terre, fatiguée, honteuse de sa pauvreté, se cachait sous la neige, qu'il n'était plus des travaux aux champs, pendant ces tristes nuits d'hiver la famille se réunissait près d'un feu presque éteint, chacun occupé de son travail, que l'attention souvent faisait suspendre, écoutait avec avidité l'histoire que le sage de l'endroit débitait d'un ton d'intérêt capable seul de réclamer le silence, si la curiosité ne l'eût inspiré par avance. La lampe, que personne ne songeait à soigner, ne répandait plus qu'une lueur faible et vacillante. Le vent, qui s'engouffrait dans le vaste manteau de la chiminée, qui, comme la tente de l'Arabe, couvrait tous les auditeurs,

et le craquement de quelques vieux meubles, dont le froid faisait déjoindre les panneaux vermoulus, interrompaient seuls la voix du narrateur. Le moment de la catastrophe était surtout digne d'observation : les yeux, la bouche, tout le corps écoutait; chacun serrait son siége auprès de son voisin; la respiration était suspendue, les regards immobiles fixés sur le conteur; le cou tendu semblait aller au-devant des paroles. Nulle puissance humaine n'eût pu faire détourner ces têtes. L'homme n'était qu'oreille, et son ame passait dans son tympan jusqu'à ce qu'un pénible soupir, trop long-temps étouffé, s'échappât avec un bruit sourd de tous ces cœurs émus, et, signal de la conclusion, permît à chacun de faire son commentaire. Plus d'une fois le chant du coq et celui des matines avertissaient l'assemblée de se séparer, ce qui n'était jamais qu'au grand regret de tous.

C'est à la suite d'une soirée de ce genre, passée il y a quelque temps à Ville-d'Avray, chez un ami dont la maison est une arche de préservation de nos anciens usages (1), que je revenais pensif, faisant les réflexions que je viens de vous communiquer. Je suivais lentement cette longue avenue de peupliers qui conduit à Saint-Cloud, et dont les doubles murs de verdure, par leur régulière monotonie, plongeaient mon ame dans une mélancolie si vague et si délicieuse, qui déjà m'était inspirée par les recits que je venais d'entendre. De sombres nuages cachaient entièrement le ciel; la nuit était des plus obscures; l'air, d'une tranquillité rare, laissait même la feuille du tremble immobile à sa tige; le plus profond silence régnait dans le bois, il n'était interrompu que par le cri rauque de la chouette et du hibou; ce son lugubre, répété par l'écho, faisait remarquer davantage le calme qu'il avait troublé. L'heure était avancée, et lorsque j'arrivai à la grille du château je la trouvai fermée, et je fus obligé, pour regagner le village, de faire un détour par le parc. J'avais à peine marché deux cents pas, que j'entendis un bruit sourd et prolongé tel que celui d'un violent ouragan, contraste frappant avec la tranquillité de la nuit; je prêtai l'oreille, et j'entendis distinctement qu'il se trouvait dans la direction que j'avais à parcourir. Ma curiosité s'augmente par cette observation, et je résous de la satisfaire. J'avance aussi promptement que l'obscurité me le permet; bientôt j'aperçois au travers des arbres une lueur longue et blanche qui s'élevait du sol et se dirigeait vers le ciel. Ce bruit que j'avais d'abord entendu comme un bourdonnement sourd, devient un son qui se répète à intervalles régulièrement mesurés, comme les coups d'un pesant martinet ou les pas de la statue du commandeur, mais plus sombre et plus infernal encore. Je sentis mon cœur s'en aller, j'avouerai même que déjà je tremblais. Ma petite chienne, qui jappe au moindre bruit, semblait saisie d'effroi, et, tremblante, se tenait coite. Cependant l'amour-propre me soutient, je m'arme de tout mon courage, et je me décidais, quoi qu'arrive, à mettre fin à cette aventure, lorsqu'au détour d'une allée je me trouve face à face avec le spectre immense. Sa tête et tout son corps sont couverts d'un long linceuil blanc dont les plis onduleux descendent jusqu'à terre. Tantôt il cache entre ses épaules cette tête horrible; tantôt, par un mouvement rapide et convulsif, il la relève et dépasse de plusieurs toises les arbres les plus élevés. Aussitôt que je me trouvai en présence de cet objet d'effroi, j'entendis un sifflement affreux, tel que celui d'une hydre, le rugissement d'une tigresse, le rire de Satan qui voit un saint pécher. Tout mon courage m'abandonne; mes dents claquaient, un froid frisson courait sur tout mon corps, mes cheveux se déracinaient, Bichette poussait un cri plaintif comme le chien qui craint le châtiment : je sens une sueur froide ruisseler de mes joues, et, voulant l'étancher, j'aperçois mes vêtemens humides. J'allais fuir. *Tutissimus*, m'écriais-je, *tutissimus est inferre quum timeas gradum*, et, fort de mon Sénèque, mon amour-propre se ranime; j'envisage mon adversaire d'un regard d'Ajax; j'avance; un court espace nous sépare; son rire satanique redouble, rien ne m'émeut, j'avance encore, et je me précipite..... dans le bassin du grand jet de Saint-Cloud. (Dans la journée on avait nettoyé le bassin, et dans la crainte qu'il ne s'en échappât quelques miasmes malfaisans, on avait eu le soin d'ouvrir le conduit du jet d'eau, et la négligence de laisser ouverte la grille qui ferme cette partie du parc réservé.)

D.-D. F.



(1) Nous avions célébré la Saint-Martin.

Aperçu des Publications.

ROBERT DE PARIS,

PAR SIR WALTER SCOTT.

. Quatrième et dernière série des CONTES DE MON HÔTE[1].

Le nouveau roman de Walter Scott vient donner un éclatant démenti aux sonneurs de funérailles qui avaient annoncé l'agonie et le décès du noble baronnet. Nous ne contesterons pas la distance qui sépare *Anne de Geierstern* d'*Ivanhoé* et des *Puritains;* mais nous sommes heureux de pouvoir affirmer que *Robert de Paris* est une véritable résurrection du génie épique que nous admirons depuis plus de quinze ans.

Peu de carrières ; on le sait, ont été plus remplies que celle de W. Scott. Sa gloire n'a commencé en France qu'avec la restauration; mais elle est plus vieille que le siècle. Le premier ouvrage qu'il ait publié, une imitation poétique de Goetz de Berlichinghen, remonte à l'année même du consulat de Bonaparte, à l'année 1799.

Or, ce n'est pas sans doute un médiocre sujet d'étonnement qu'un homme qui, pendant trente-deux ans, ne s'est pas un seul instant reposé, qui ne s'est jamais lassé de produire et d'étudier. Car, outre les hautes facultés qu'il a reçues du ciel pour son bonheur et le nôtre, il a pris soin, à tous les instans de sa vie, de les enrichir et de les développer par de continuelles investigations dans le passé. Il a compris ce que plusieurs poètes et romanciers de notre temps semblent méconnaître, que la plus ardente inspiration ne devine et n'invente qu'à la condition de s'y être préparée de longue main, surtout quand il s'agit de toute autre chose que d'une pensée personnelle et spontanée ; je veux dire d'une fable armée de toutes pièces, avec ses caractères et ses épisodes, son exposition, son nœud et son dénouement.

Une fois déjà W. Scott avait quitté sa chère Écosse et sa vieille Angleterre, pour faire une excursion sur le continent. Et *Quentin Durward* ne le cède en rien à *Waverley* ni à la *Prison d'Édimbourg*. Cette fois-ci c'est au bas-empire qu'il a emprunté le cadre et les principanx personnages de son nouveau poème.

Nous ne ferons pas à l'étourdie l'analyse de *Robert de Paris*. Nous n'avons pas la prétention de resserrer quatre volumes en trente lignes : de pareils écorchés littéraires n'apprennent rien à celui qui les fait, et ne se laissent guère comprendre par ceux qui les lisent. Nous ne voulons pas non plus relever la partialité toute nationale avec laquelle l'auteur a caressé la création du personnage d'Hereward le Varangien, ni la malice satirique qu'il a mise à tracer le portrait de *Robert de Paris*. Nous avons toujours été d'avis que l'imagination, en se condamnant à l'équité réfléchie de la raison et de la discussion, abdique un de ses plus beaux droits, la passion et l'entraînement. Nous ne pouvons que recommander la lecture du roman, et nous nous abstiendrons d'une habitude aujourd'hui fort accréditée, celle de démonter à sa guise, pièce à pièce, toute la machine poétique que l'auteur a construite à grands frais, au risque de s'accrocher en route à quelque date qu'on ignore, à quelque fait obscur qu'on ne soupçonnait pas.

Dans quelques jours nous aurons *le Château périlleux*, qui complette, avec *Robert de Paris*, la dernière série des *Contes de mon hôte*. La scène de ce dernier ouvrage est, dit-on, en Écosse : à la bonne heure ! mais, dussent les critiques *ex professo* renouveler sur l'auteur d'*Ivanhoë* le blâme qu'ils ont infligé, du haut de leur chaire, à Fenimore Cooper, nous souhaitons de toute notre ame que W. Scott rapporte d'Italie un roman italien; et s'il doit aller voir Goëthe à Weimar, en revenant de Naples, nous lui conseillons de profiter de son voyage pour nous peindre quelques-unes des scènes dramatiques qui, Dieu merci, ne manquent pas dans l'histoire de la vieille Allemagne.

J. B.

[1] Paris, chez Charles Gosselin.

LE TALISMAN,

CHEZ LEVAVASSEUR.

Le Talisman, publié jeudi dernier chez Levavasseur, est un joli volume destiné à rivaliser heureusement avec les plus belles publications de l'Angleterre. C'est un recueil fait avec goût et orné de vignettes délicieuses, chose rare dans ces sortes d'annuaires; le texte n'a pas été négligé. Outre les gravures charmantes, sur lesquelles les yeux se promènent et s'arrêtent, on trouve aussi dans *le Talisman* des morceaux dus à la plume de nos premiers écrivains, de nos meilleurs poètes. Nous citerons volontiers un chapitre de M. Jules Janin sur madame de Genlis, sorte de biographie satirique, pleine de verve et de finesse; des remarques judicieuses de M. Eugène Delacroix sur Thomas Lawrence, écrites d'un style élégant et imagé; des vers de madame Tastu, où le rhythme, malgré sa prodigieuse souplesse, n'étrangle jamais la pensée; une élégie de madame Menessier-Nodier, à qui son père semble avoir transmis le secret de son talent; une chanson *villonienne* de M. Auguste Barbier, qui ne serait pas déplacée dans son beau volume d'*Iambes*, à côté de *l'Idole* ou de *la Curée;* et enfin un combat de M. E. Sue.

Quant aux vignettes, qui sont au nombre de dix, elles nous ont paru en général exécutées avec un grand soin. Mais nous avons surtout distingué le portrait de la *Marquise de Salisbury*, gravé par Ensorn d'après Lawrence; *la Tour de Londres*, par Miller d'après Turner; le *Château d'Ober-Wesel sur le Rhin*, par Goodall d'après Roberts; le *Départ pour la messe*, par Portbury d'après Tony Johannot; et la *Saint-Jean d'Alcantara*, par Sangster d'après Eugène Devéria.

Nous sommes fiers d'avoir deux noms populaires parmi nous à qui la gravure anglaise vient de prêter un nouvel éclat. Il faut remercier M. Levavasseur d'avoir choisi MM. Tony Johannot et E. Devéria pour figurer, dans son *Talisman*, à côté de Roberts et de Turner. Nous aurions voulu y voir aussi Delaroche et Delacroix; mais, tel qu'il est, c'est un volume qu'on peut mettre hardiment à côté du *Landscape*, du *Bijou*, du *Forget me not*, et de toutes ces merveilles que décembre voit naître à Londres, et qui demeurent long-temps après comme des monumens inappréciables d'élégance et de goût.

C'est d'ailleurs un service réel rendu à la gravure française, que de mettre sous ses yeux les chefs-d'œuvre de nos rivaux. C'est d'un bon exemple; et des talens tels que MM. Henriquel-Dupont ou Cousin ne sauraient en être jaloux.

LES PAPILLOTES,

SCÈNES DE TÊTE, DE CŒUR ET D'ÉPIGASTRE,

PAR JEAN-LOUIS.

(Deuxième édition, ornée d'une vignette et augmentée d'une Nouvelle [1].)

Je n'avais pas encore lu *les Papillotes*.

J'étais dans une de ces maisons qu'on est convenu d'appeler *littéraires*, parce que la mère passe pour être l'auteur d'un opéra représenté au grand théâtre de Milan, il y a vingt ans; et que sa fille, jeune personne au teint pâle et fort instruite, n'attend que l'égide protectrice d'un époux pour mettre au jour une production, véritable 29 juillet en son genre.

On parlait modes, saint-simonisme et colifichets, quelqu'un crut continuer la conversation en faisant cette question à la société: « Avez-vous lu *les Papillottes*, et connaissez-vous *Jean-Louis?*

— L'auteur est quelque vieille fille qui se venge sur nous, pauvres femmes du monde, de l'abandon où les hommes l'ont laissée. (Celle qui s'exprimait ainsi était une des dames *de charité* les plus renommées de l'arrondissement.)

— Moi, dit un petit homme à face toute philosophique, après avoir lu ce livre, je l'ai donné à ma femme pour s'en faire des papillotes, et j'ai été tout surpris de le retrouver hier superbement relié dans sa bibliothèque.

— Une chose m'a offensé dans ce recueil, dit un individu connu pour avoir échoué dans trois élections, c'est une légèreté très-irrévérencieuse pour les hommes de tous les partis qui offrent le concours de leur capacité aux gouvernemens, n'importe leur régime respectif.

— Oh! dit la demoiselle au teint pâle et fort instruite, l'éloge le plus sincère que je puisse faire de monsieur *Jean-Louis* consiste dans le reproche d'avoir enrichi une de ses créations, ravissante de poésie et de sentiment, d'un caractère qui appartient à mon œuvre inédite.

— On ne m'accusera pas d'indiscrétion, car je n'ai jamais rien ouï de cette œuvre-là. »

Je ne sais qui balbutia cette phrase; mais chacun parut l'avoir conçue.

Tant d'opinions diverses sur un même point, et d'autres encore, me donnèrent enfin le désir de connaître *les Papillotes*. Une large histoire du monde de notre époque rangée par catégories, divisée par ridicules, séparée par travers et manies, racontée avec gaieté par ici, avec ironie par là, avec une suave sensibilité plus loin; puis un retour brusque après un accès de sincérité; une mystification pour dénouement à une intrigue attachante; ou bien encore de l'intérêt dans une futilité nonchalamment esquissée, voilà les divers sujets qui m'expliquèrent tant d'émotions opposées. Dans ces pages, au titre léger, je reconnus bien des portraits de connaissance. *Les Mœurs politiques* et *les Mœurs de convention* m'apprirent que j'avais déjà fréquenté les acteurs offensés de cette comédie dans la maison littéraire de madame de ***.

Mais moi, qui estime encore la vérité *vraie*, quand je l'entrevois, je me félicite d'avoir rencontré *les Papillotes* pour en recommander l'usage aux lecteurs de bon goût qui ne les auraient point encore. Et comme moi, ceux-là trouveront un avantage à ce retard; car la seconde édition, qui vient de paraître, est augmentée d'une Nouvelle florentine, dont les incidens et le style aux larges couleurs révèlent dans l'auteur une vigueur très-dramatique.

Rien n'a été négligé pour le luxe du volume: M. Cherrier, graveur sur bois, dont la réputation augmente à chaque nouveau travail, a esquissé un portait de *Jean-Louis* que nous donnons ici, pour mettre nos abonnés à même de le reconnaître à sa première rencontre.

On le dit fort ressemblant.



[1] Un vol. in-8°, prix 7 fr. 50 cent. Publié par H. Souverain, à la librairie Béchet, quai des Augustins, n° 59.

Revue Dramatique.

THÉATRE FRANÇAIS.

Law, Drame en trois actes,

PAR M. MENNECHET,

Le système de Law est l'épisode le plus dramatique de la régence : des fortunes hypothéquées sur les brouillards du Mississipi, des bouleversemens de conditions, des laquais et des commis devenus millionnaires, des ducs et pairs ruinés, la cour enragée d'agiotage, puis une ruine subite et générale, voilà, certes, la matière de bien des romans et des pièces de théâtre, puisque M. de Lauriston n'est plus là pour mettre à l'index l'origine de sa maison. Law, au reste, était un amusant personnage, et les Mémoires du temps fourmillent d'anecdotes sur cet interrègne fameux des banquiers.

M. Mennechet n'écrit pas aussi bien qu'il lisait sans doute en sa qualité de lecteur du roi ; il a fait de Law un imbécille entouré d'une intrigue commune et triviale : un capitaine qu'il a enrichi par ses actions, et qu'il entraîne dans sa banqueroute, se dévoue pour lui sauver la vie et faciliter sa fuite en Angleterre. Le secrétaire et la maîtresse de Law jouent d'étranges rôles. Rien de moins historique et de moins intéressant que cet intérieur bourgeois et marin de Saint-Malo, où le célèbre agioteur se trouve incognito.

Le Roi et sa famille assistaient à ce pâle *imbroglio* qui n'a pas un reflet de la régence.

VAUDEVILLE.

L'Art de payer ses Dettes,

PAR MM. MÉLESVILLE ET VARNER.

Un jeune homme qui se voit menacé de par la loi, la justice et ses créanciers, de devenir locataire de Sainte-Pélagie ; une dette qui s'est fait homme et qui le poursuit avec acharnement ; un brave homme d'oncle qui, suivant l'usage immémorial, descend tout exprès du coche de Montargis pour se fâcher contre les erreurs de son *coquin de neveu*, se laisser prendre à ses ruses, puis crier bien fort et s'apaiser ensuite : tel est le fond de la pièce ; il est assez commun, mais deux ou trois anecdotes adroitement mises en scènes, celle entre autres du mariage de Dufresny avec sa blanchisseuse, des couplets spirituels et beaucoup de gaieté ont rajeuni ce canevas. Arnal est, comme partout, d'un comique achevé dans le rôle du jeune homme aux expédiens, et on peut souhaiter à tous les neveux qui ont des dettes une bonhomie d'oncle aussi confortable que celle de Lepeintre jeune.

VARIÉTÉS.

Le Fossé des Tuileries, Revue en un acte.

PAR MM. PHILIPPE, JULIEN ET LHÉRIE.

Voilà une pièce qui a fait grand bruit et presque émeute. La scène des *fusils anglais* sera-t-elle jouée ou ne le sera-t-elle pas ? Telle est la question qui a occupé, pendant trois ou quatre jours, les habitués du théâtre et les journaux. Force est restée, je ne dirai pas à *la loi*, comme le préfet de Lyon, mais à l'autorité. C'était bien la peine de donner par cette prohibition tant d'importance à une scène qui d'ailleurs n'était pas la meilleure de l'ouvrage ! Il y reste assez de mots piquans et d'excellentes bouffonneries pour compenser la suppression des *fusils*, et cette rigueur maladroite ne sert qu'à faire applaudir à outrance tout ce qui, de près ou de loin, ressemble à une épigramme. Le budget personnifié avec ses dimensions énormes, la fournée politique du Luxembourg, les voleurs des médailles, la conférence de Londres et Robert-le-Diable sous les traits d'Odry, défilent tour à tour dans cette revue, qui obtient un succès de fou rire et de *fruit défendu*. Odry surtout, en diplomate anglais, dériderait les plénipotentiaires des cinq puissances en travail de leur quarante-huitième protocole.

NOUVEAUTÉS.

Le Mort sous le scellé, Parade en un acte,

PAR MM. BARTHÉLEMY, LHÉRIE ET CÉRAN.

La merveilleuse invention que le tribunal de commerce, au moins comme ressort dramatique ! Ici, de même qu'au Vaudeville, c'est un jeune homme qui a des dettes ; puis un prétendu mort saisi après son décès par des créanciers qui n'ont pu se faire payer de leur débiteur vivant. Parade sans prétention où il y a une scène fort drôle qui divertit beaucoup le public. Les acteurs la jouent comme les auteurs la leur ont faite, c'est-à-dire avec une verve et une *humour* très-plaisantes.

PORTE SAINT-MARTIN.

Richard d'Arlington, Drame,

PAR MM. DINAUX.

Succès immense, légitime, populaire, plein d'avenir ! Succès qui relève les ruines, qui sauve les empires dramatiques ! L'analyser cette œuvre complexe, multiface, vagabonde, délirante, passionnée, atroce même, Dieu m'en garde ! de vous donner avec une exactitude vétilleuse l'ordre des scènes, la série des événemens, entrées et sorties d'acteurs, ce n'est pas

là mon affaire. Assez d'autres viendront, le scalpel en main, enlever les chairs, disséquer les fibres, étaler à vos yeux le squelette du démon, et déplorer vos plaisirs. Moi, je veux dire tout ce que j'ai senti, rien de plus. C'est ma jouissance à moi, mon travail d'artiste.

Et puis, à quoi bon une analyse? *L'Ambitieux!* là est tout le drame. Une force humaine, éblouissante, qui parcourt sa vaste carrière, et puis se brise. Encore un joueur, un tapis vert, des dés, des calculs, et puis un horrible catastrophe! Mais ici le joueur est prédestiné : c'est une existence qui commence et finit par le bourreau; une vie d'homme placée entre deux taches de sang; l'ambitieux Richard part du billot et arrive infailliblement au billot. C'est un cercle vicieux; la guillotine est pour lui une fatalité.

Écoutez-bien. Richard n'a ni famille ni nom, car il est ambitieux; Richard est fort, car il faut qu'il lutte, qu'il pousse, qu'il écrase la foule qui le coudoie à droite et à gauche; il a le poing ferme pour boxer aux élections; de vastes poumons pour dominer de sa voix puissante toutes les voix de la chambre des communes; de larges et solides épaules, car il porte Simpson en croupe; Simpson, ambitieux subalterne, lourd comme la médiocrité qu'il faut nourrir, comme la nullité dévorante; une idée fixe, une volonté de fer, un cœur sec qui boit les larmes comme un vase de pierre; un manoir triste et funèbre comme un tombeau, éternel séjour de sa compagne, et près de son manoir un précipice!

Richard a une femme, car il lui faut un marche-pied; c'est l'instrument de cette masse plébéienne; c'est l'instrument de cette laborieuse grandeur; Jenny, adorable créature, amante sans amours, épouse sans hymen, noyée dans les larmes, douce, passive, faible, qu'il puisse briser au besoin. Sa femme, c'est, dans ses calculs, le chiffre qui a donné à sa destinée une valeur dix fois plus grande, un zéro. Un jour, s'il veut centupler sa fortune, il ajoutera un second zéro; et sa femme, c'est l'échelle qu'il repoussera du pied quand il sera monté au faîte. Il monte, Richard; il monte avec confiance, le front haut, la tête altière; et on lui rit au nez, car il a sur le front un point noir : *infamie!* Il monte toujours; comme l'aigle, il s'élève dans la nue; toujours le même rire ironique, sanglant, car le point mystérieux n'a pas disparu. Il passe la main sur son front, la tache est ineffaçable. Déjà il touche au trône. *Si j'étais du sang royal!* s'écriait-il dans ses rêves d'orgueil; et un éclat de rire infernal lui répond, car sur son front l'infamie rayonne! Il veut monter encore; mais la tache noire s'élargit et l'absorbe tout entier. L'ambitieux s'est évanoui comme ces figures brillantes fantastiques qui commencent à poindre du sein de la nuit, grandissent peu à peu, s'élargissent, et rentrent subitement dans les ténèbres.

Mademoiselle Noblet a été sublime; d'un bond elle s'est placée au premier raug. Mais je n'ai pas assez d'éloges pour Frédérik, si brillant, si terrible, acteur tout de soudaineté, d'improvisation; l'homme de l'époque, l'homme drame! Ne trouvez-vous pas qu'il y a autour de cet homme un luxe d'énergie vitale, et comme une sorte de fascination physique, de magnétisme animal, qui vous subjuguent puissamment? On a nommé Dinaux. Mais chacun sait que notre Dumas, notre Schiller, a remanié l'œuvre dramatique, marié la flamme du poète à la flamme du prosateur.

THÉATRE DU PALAIS-ROYAL.

La Jeunesse de Louis XII, Vaudeville en un acte,

PAR MM. MÉLESVILLE ET SIMONIN.

L'historique est partout, même en vaudeville. Potier avait été Henri IV, le voilà jouant le rôle d'un ignorant gouverneur à la cour de Louis XI : c'est toujours Potier avec sa gaieté, son esprit et sa verve. *La Jeunesse de Louis XII* est imitée souvent mot à mot d'une comédie historique de M. Rœderer qui inspirait de bonnes et injustes épigrammes à Chénier. *Le fouet de nos pères* immortalise cet usage royal qui consistait à punir les fautes des jeunes princes en donnant le fouet à quelque autre fondé de pouvoir. Le vaudeville a paru nouveau, et le rire ne s'est pas effarouché des armures et des costumes du XVe siècle; le rire est de fondation au Palais-Royal.

Nouvelles.

L'éditeur Renault vient de publier un nouveau roman, intitulé *Blanche et Rose*. C'est un livre vif, animé, bien fait, le début d'un jeune homme de talent, qui s'appelle Jules Sand. Le récit est rapide; les aventures sont pleines d'intérêt; le style est excellent. Nous rendrons compte de ce livre, composé de deux natures bien différentes; c'est la tête d'un homme qui a pensé cela, c'est le cœur d'une femme qui l'a dicté.

— L'exposition de la *Société libre des Beaux-Arts* est ouverte depuis le 15 décembre, rue Vivienne, n° 2, galerie Colbert.

— M. Abel Remusat a fait un rapport au ministre des travaux publics pour établir un musée, dans le but de conserver et de classer, dans l'ordre convenable, les instrumens, armes, costumes, monumens, etc., de tous les peuples anciens et modernes.

— Les deux belles statues en marbre trouvées dans une chapelle de Florence, représentant *Titus et sa fille*, vont être placées au Vatican.

DESSINS.

Église de Limburg. — Par M. Ramée.

Le vieux Ménage. — Par M. Bellangé.

Beaux-Arts.

—

LITHOGRAPHIE A LA MANIÈRE NOIRE.

Jusqu'ici la lithographie, telle que nous l'avons connue, a rendu à l'art de nombreux et incontestables services en publiant les dessins originaux de nos peintres les plus habiles, en mettant sous nos yeux la traduction immédiate et directe de leurs moindres fantaisies. Sous le double rapport de la fidélité et de la rapidité, la lithographie a sur la gravure d'immenses avantages : car d'une gravure, même fine et patiente, au dessin original, l'intervalle est souvent douloureux à mesurer pour celui qui avait conçu sa pensée complète et armée de toutes pièces, et qui la voit, sous le travail du burin, se rétrécir, s'*amesquiner*, se métamorphoser contre son gré, et revêtir à la fin un caractère très-acceptable d'ailleurs, mais absolument différent de son caractère primitif.

Mais la lithographie elle-même, si soudaine et si improvisée qu'elle soit, bien que voisine de la pensée de l'artiste presqu'autant que le dessin ordinaire, présente de graves difficultés, et en grand nombre, au peintre qui n'en a pas fait une étude spéciale et sérieuse. Malgré la simplicité apparente de ses moyens, elle se compose réellement d'une foule de détails qui lui appartiennent en propre, et que le maniement habituel du crayon et du pinceau ne permet pas de soupçonner.

Déjà plusieurs tentatives avaient été faites successivement par MM. Achille Devéria, Camille Roqueplan et Paul Huet, pour colorier la lithographie, la rapprocher de la manière noire anglaise, et lui donner enfin tout le charme de la peinture. Pour atteindre ce but, les artistes que nous venons de nommer ont eu recours à différens procédés, à l'emploi direct du pinceau et de l'encre lithographique, au frottement avec la flanelle. Dans ces différens essais, ils opéraient par une méthode analogue à celles qu'ils suivent dans la pratique de la peinture proprement dite, et ils voulaient donner au crayon lithographique toute la souplesse et toute la docilité du pinceau.

Or la voie qu'ils avaient ouverte, ils ne l'ont pas poursuivie jusqu'au bout, et ils n'ont pas réussi à empreindre leurs compositions de l'harmonie de l'unité, don un dessin ne saurait se passer.

M. Tudot, qui, de son côté, avait commencé, à sa manière, des essais dirigés vers le même objet, avec l'assistance de M. Lemercier, un de nos premiers lithographes, a triomphé heureusement des difficultés qu'il a rencontrées sur sa route, mais qui ne l'ont pas découragé.

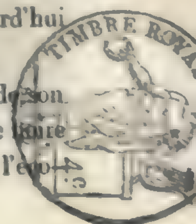
Le procédé qu'il a inventé ne ressemble en rien aux essais précédens, non plus qu'à la lithographie ordinaire, mais se rapproche de la manière noire anglaise par de nombreuses analogies.

En effet, la lithographie ordinaire procède avec un crayon savonneux, absolument comme fait le peintre avec un crayon ordinaire sur une feuille de papier ; elle travaille sur un fond blanc et crée ses noirs sur le clair : M. Tudot, au contraire, trouve les clairs sur un fond préparé en noir, comme font les graveurs anglais sur une planche d'acier amenée aux mêmes conditions. Pour trouver les *clairs*, il se sert d'un outil fait exprès, conique, acéré, mais d'une dureté modérée, qui enlève l'encre lithographique sans entamer la pierre. Il a de plus étudié soigneusement l'action réciproque du crayon et de l'acide dans la préparation des pierres, de façon à pouvoir assurer, pour le tirage et l'impression, la durée des tons que l'artiste a voulus et choisis.

Nous avons vu des compositions exécutées d'après le procédé de M. Tudot, par MM. Achille Devéria, Eugène Isabey et Grenier, dont plusieurs parties rivalisent déjà avec les plus belles *manières noires* de Reynolds et de Cousins. Nous ne doutons pas que, lorsqu'ils auront ajouté aux enseignemens de M. Tudot leur expérience personnelle, ils n'arrivent à un résultat complet et satisfaisant. Quand MM. Charlet et Decamps, MM. Eugène Delacroix et Louis Boulanger, MM. Paul Delaroche et Camille Roqueplan auront mis à l'épreuve ce nouveau procédé, il est permis d'espérer que nous aurons pour nos albums et nos cabinets de gracieux dessins, qui retiendront toutes les qualités de l'improvisation personnelle.

Le dessin de M. Tudot que nous publions aujourd'hui explique et justifie nos espérances et nos promesses.

Car outre les avantages visibles et saisissables de son procédé, il faut ajouter qu'il possède sur la manière noire proprement dite une autre supériorité que celle de l'éco-



nomie et de la rapidité, celle de retoucher, de revenir et de corriger absolument comme sur une toile, ce qui est impossible sur l'acier.

La Société d'Encouragement a rendu justice à M. Tudot en lui décernant une médaille d'or de deux mille francs. Nous applaudissons d'autant plus volontiers à cette décision, qu'il arrive rarement aux Sociétés savantes de placer leur protection d'une façon aussi équitable et aussi éclairée.



DES BEAUX-ARTS EN RUSSIE.

Sans être artiste, j'ai toujours idolâtré les beaux-arts; aussi dans mes voyages n'ai-je jamais négligé la visite des cabinets les plus célèbres, soit publics, soit particuliers, et je connaissais, j'admirais la riche et brillante école espagnole avant qu'on la connût et l'admirât en France, où l'on sembla long-temps la réduire au seul *Ribera*, que, sous le nom de *l'Espagnolet*, on classait même parmi les peintres napolitains, très-inférieurs pourtant aux *Velasques* et aux *Murillos*.

Qui avait pu produire et prolonger chez nous une ignorance aussi profonde, ou y faire naître un aussi injuste mépris pour les nombreux chefs-d'œuvre de nos plus proches voisins? Si c'était indifférence, elle était coupable; si c'était calcul de vanité masqué d'un niais patriotisme, j'y verrais un tort aussi grave qu'insensé : grave, car, ainsi qu'à l'égard des lettres, nous devrions considérer les beaux-arts comme formant une véritable et universelle république où le génie, quelque part qu'il se soit développé, devient une propriété commune, comme lustre, jouissance et modèle; insensé, car le pays qui produisit *le Sueur,* et où *David* ressuscita une florissante école à laquelle en succède une toute rayonnante de vérité, peut, dans les beaux-arts comme dans l'héroïsme, admirer ses rivaux sans les craindre et s'honorer même des justes hommages qu'il s'empresserait à leur adresser.

Mais enfin, Messieurs, le goût, qui est la justice par rapport aux beaux-arts, semble uniquement présider à tous vos jugemens; la faveur, qui trompe le pouvoir et abuse les sots, ne saurait même avoir sur vous aucune prise. Aussi avez-vous apprécié, sans sacrifier à certaine répugnance, ce magnifique *Cromwell*, si chaud de ton, si soigné d'accessoires, si largement peint, où la vigueur et le coloris rappellent à la fois le pinceau fier du *Guerchin* et celui plus caressé de *Van-Dyck*. Si l'auteur de ce bel ouvrage, qui a eu d'heureux émules dans la dernière exposition, n'a pu obtenir l'un de ces hochets si enviés par la médiocrité, que le vrai talent dédaigne et dont la postérité ne tient aucun compte, qu'a-t-il à regretter, quand il marche à pas de géant vers un avenir de gloire qu'ont devancé pour lui vos prophétiques suffrages?

Ne concentrons cependant pas en nous seuls cette république des beaux-arts dont l'Italie fut jadis le foyer sous un ciel et sur un sol également inspirateurs; leur empire s'étend tous les jours, et partout ils pénètrent à la suite de la civilisation qui enseigne à les connaître, à les aimer, à les cultiver. Le Nord même a enfin cessé de leur être étranger; la presqu'île scandinave possède de bons paysagistes, et, en sculpture, le suédois *Goëte* se montre le digne rival du danois *Torwaldsen* comme il le fut de *Canova,* tandis que l'un et l'autre pourraient trouver d'heureux émules en Russie.

Ce dernier mot vous étonne peut-être : car la France ne connaît pas mieux le grand et puissant empire du Nord qu'elle ne connaissait l'Espagne au moment où ses armées croyaient n'avoir, en y pénétrant, qu'à y faire une simple et paisible promenade militaire.

Les beaux-arts donc, inconnus en Russie avant Pierre-le-Grand, n'y furent, pour l'impératrice Élisabeth, qu'un objet de luxe, mais en devinrent un d'amour pour celle qui lui succéda si glorieusement. La première avait entassé sans choix nombre de tableaux, parmi lesquels se rencontraient quelques chefs-d'œuvre; Catherine II, dès son avénement au trône, chargea le comte Munich, fils du maréchal et amateur distingué, de les trier, de les classer, d'en diriger la restauration et le placement dans les salles du palais. Bientôt elle acquit en France, en Angleterre, en Allemagne, en Hollande, en Italie, de riches cabinets dont une partie, malheureusement, périt dans le transport par un funeste naufrage. Mais tant de précieux achats, auxquels l'empereur Alexandre joignit ceux de la galerie de la Malmaison et d'un grand nombre de maîtres espagnols, offrent maintenant, dans le muséum de l'Ermitage, sous la direction d'un connaisseur habile, la masse de près de cinq mille tableaux, parmi lesquels on distingue la plus étonnante des collections de peintres flamands qui soit au monde.

Le goût des arts ne fut pas concentré dans le palais : de riches amateurs s'y livrèrent avec émulation, et plusieurs s'en montrèrent dignes, tant par l'heureux choix de leurs tableaux que par les judicieuses descriptions qu'ils en firent. Les citer tous offrirait une liste dont la longueur étonnerait et ferait rougir les amateurs de tant d'autres contrées; mais en ne s'arrêtant ici qu'à un très-petit nombre, que de chefs-d'œuvre dans les seules galeries des comtes Strogonof, Cheremetief, Kouchelof-Bedbarodko et Pouchkin, chez le prince Troubeskoi,

M. de Narichkin, l'amiral Mordvinof! C'est chez Narichkin qu'on admire le Saint-Jean du Dominiquin, gravé par Müller; et l'amiral Mordvinof possède le *Saint-Jean dans le désert*, l'un des trois qui se disputent l'honneur d'avoir été peints par Raphaël.

Mais passons du goût à la culture des arts en Russie. Le génie de Catherine II, qui pensait et suffisait à tout, voulant procurer à son empire ce genre de lustre qui en reproduit, transmet et partage la gloire, s'empressa, dès 1764, d'instituer une académie destinée à créer des peintres, des sculpteurs, graveurs, architectes et artisans.

Les bases constitutives et les dispositions réglementaires de cette institution, tout à la fois d'éducation, d'étude et d'encouragement, sembleraient peut-être bizarres à ceux qui ne connaissent pas la Russie, sur laquelle on parle et on écrit beaucoup avec une inconcevable ignorance et dont nos ambassadeurs, hommes de salons et nullement hommes d'état, n'ont rapporté que les notions les plus inexactes, tandis que des écrivains systématiques ou placés dans un degré inférieur de l'ordre social, n'ayant point vu ce dont ils parlaient ou ne voyant qu'avec une prévention défavorable tout ce qui diffère de ce qui se passe chez eux, ne savent point assez, sur cet objet comme sur tant d'autres, combien, dans une constitution qui ne ressemble qu'à elle-même, mille circonstances locales contribueraient à rendre nuisible ou impraticable ce qui, ailleurs, eût été licite et utile.

Je n'entrerai donc pas dans les détails de l'institution académique russe des beaux-arts, et me contenterai de dire que si elle n'est pas théoriquement aussi parfaite qu'on l'eût pu désirer, une sagesse profonde, prévoyante et pratique n'en a pas moins présidé à sa fondation en l'adaptant harmonieusement aux besoins comme à l'état civil et politique de cet empire, qui, ce qu'il ne faut pas oublier, ne ressemble en rien à ceux des autres sociétés européennes. Je dirai de plus que les souverains de ces vastes contrées ont fait constamment, avec une inépuisable bienfaisance, tout ce qu'il était humainement possible d'y tenter pour la culture des beaux-arts; je dirai enfin que les fruits de leur sollicitude à cet égard ont été plus abondans qu'on eût dû raisonnablement l'espérer, et que l'école russe, quoique naissante, devient chaque jour plus digne de l'estime des diverses écoles modernes.

En effet, dans le premier de tous les genres, celui de l'histoire, elle peut citer *Yégorof*, dont le dessin est pur, les compositions sages, le coloris flatteur. Sa *Flagellation* est véritablement un bel ouvrage.

L'Assomption de *Chéboniecf*, remaquable aussi pour la composition et le dessin, par le choix et l'entente des accessoires, est malheureusement d'un coloris trop terne, mais non cependant sans harmonie.

J'ai vu et admiré de *Sassonof* un tableau représentant *Dmitridouski* au moment où on lui amène des prisonniers *tatars*. L'élégance des anciennes armures russes, le pittoresque des costumes orientaux, l'entente, le style, l'heureuse disposition des groupes, la vérité et la convenance des expressions diverses, en font un ouvrage qui, partout ailleurs, eût eu du succès.

Bruno, qui, sans l'obtenir, avait mérité le prix de Rome par son charmant tableau d'*Abraham et Agar*, a su pleinement justifier la protection des amis des arts par sa *Laveuse* et sa *Vendangeuse*.

Vourabiof peint avec un égal talent des marines, des paysages, des fabriques. La transparence de ses eaux, la légèreté de ses feuillages, la vérité de son architecture, laissent peu à désirer.

Volkof et *Kiprinski* ne le cèdent guère, pour le portrait, à nombre d'artistes étrangers; et quelques élèves, dont j'ai oublié les noms, ont dernièrement manifesté de véritables dispositions: l'un, par un tableau de *Joseph expliquant les songes des prisonniers enfermés avec lui;* l'autre, par celui d'*un atelier de peinture* égal au moins à celui de *Droling;* un troisième par *une femme* dans le brillant costume russe, et de la plus belle couleur; d'autres par de fort jolis tableaux de genre ou d'intérieur.

Matvéif, peintre de paysage, a copié du *Temperta* avec une rare perfection; et j'ai vu des *Paul Potter* ainsi reproduits par des artistes russes de manière à tromper l'œil exercé du marchand de tableaux même.

Quant à la sculpture, elle offre en Russie des talens rivaux de la peinture, et pour peut qu'elle y fût encouragée, on verrait le Nord s'élever bientôt, peut-être, à cet égard, au niveau du Midi de l'Europe.

Mettons donc à l'écart l'estimable Martos, dont la réputation est assurée par les cénotaphes des temples funéraires de Pawloski, et le groupe gigantesque de *Minin et Pajarki;* arrêtons-nous devant les gracieux et spirituels bas-reliefs du *comte Talztoi*, devant les bustes si vrais et si vivans de *Suffanof;* devant ce modèle d'une *statue d'Ajax*, si belle de style, si nourrie d'inspirations puisées dans l'étude de l'art, dans la contemplation des beautés que l'antique nous présente, et que le jeune élève a si heureusement su reproduire.

La gravure aurait aussi à citer les portraits du maréchal *Souvarof* et du comte *Aratchef*, par *Outkine*, véritables créations, tant le burin l'emporte sur les originaux qu'il copie.

Déjà une société d'amis des arts cherche, en Russie, à les encourager par des secours, des achats, des traitemens accordés aux artistes qui donnent le plus d'espérances; par une protection éclairée et des sollicitations en leur faveur. Grâces leur soient universellement rendues! ils ont bien mérité de la plus noble des républiques! Nul, Messieurs, ne doit plus que vous applaudir à de si généreux efforts d'où peut rejaillir un jour, avec gloire, une nouvelle et brillante école. Et pourquoi les contrées qui ont vu naître le pindarique *Lomonozof*, le tragique *Soumarokof*, l'épique *Keraskof;* ce *Krilof*, digne émule de Lafontaine, et cet enchanteur *Pouchkin*, ne produiraient-elles pas des *Raphaël* et des *Corrège?*

Dans mon ardent amour pour les beaux-arts, dans mon zèle en faveur d'un nouveau foyer de génie pittoresque, j'avais jeté sur le papier quelques idées relatives au perfectionnement possible de l'académie impériale de Saint-Pétersbourg, et cela sans chercher à altérer en rien l'harmonie nécessaisse à y conserver entre les moyens et le but, entre les besoins et les convenances; mais les événemens politiques, puis mon départ, m'ont empê-

ché de les présenter à un prince auquel il suffit de faire entrevoir le bien pour qu'il l'accueille, supposé même que sa bienveillante sagacité ne l'ait pas déjà entrevu ou projeté.

Le comte Armand d'Allonville.



Au Directeur de l'Artiste.

Monsieur,

Parmi tant de monumens qui couvrent le sol de la France, un des plus intéressans, sous le rapport des souvenirs, est sans contredit le château de Pau. Là, en effet, comme personne ne l'ignore, vit le jour pour la première fois le seul de nos princes qui ait vécu dans la mémoire du peuple, le seul à qui la postérité ait décerné les deux noms qui trop souvent rappellent deux idées opposées, de bon et de grand.

Mais ce n'est pas à ce titre seul que ce monument mérite l'attention. Son existence se lie à l'histoire peu connue, et pourtant si intéressante, des longues divisions du Béarn et de l'Espagne. Long-temps avant Henri, il servait de demeure aux princes de Navarre. Maison de plaisance d'abord, puis château-fort à une époque où les fréquentes irruptions des Espagnols commandaient aux Béarnais une vigilance continuelle; sous ce double rapport, bien d'autres souvenirs viennent se grouper à ceux qu'y ont laissés la reine Jeanne et son fils.

J'ai cru, Monsieur, que vos lecteurs ne parcourraient pas sans intérêt quelques détails sur cet édifice, digne à tant de titres de fixer l'attention.

La cour des princes de Navarre se tenait ordinairement à Orthez; et ce n'était que pour jouir des plaisirs de la campagne qu'elle venait faire de courts séjours à Pau : le site ne pouvait être mieux choisi pour une maison de plaisance. Par sa position, le château domine une riche plaine coupée par le Gave, torrent impétueux, dont le lit n'est jamais fixe; chaque année ses eaux ravagent quelqu'un des champs qui s'étendent sur les rives, et cependant, Monsieur, ni vous ni moi ne voudrions le voir plus tranquille, tant son impétuosité même rend plus pittoresque le paysage qu'il embellit de ses capricieux contours; au-delà les coteaux de Tarançon, dont les vins sont renommés; enfin à l'horizon, aussi loin que la vue peut s'étendre des deux côtés, les Pyrénées apparaissent comme un immense colosse dont les bras enveloppent et étreignent l'univers. Juste en face du château, les montagnes s'abaissent par une pente rapide, et paraissent se diviser pour laisser voir le pic du midi, dont les proportions gigantesques et la forme fantastique se montrent bien au-dessus des nuages.

Aussi, attirés par la beauté du site, les princes de Navarre construisirent d'abord une aile de bâtiment peu considérable, mais suffisante pour les séjours de peu de durée qu'ils y firent.

Pau, qui alors se bornait à quelques rues, prit insensiblement de l'accroissement. On songea à le mettre à l'abri d'un coup de main, et le château fut fortifié : peu de travaux étaient nécessaires pour cela. Protégé déjà naturellement par un ruisseau qui forme un ravin profond, de toutes parts, excepté du côté de la ville, la terrasse sur laquelle il est bâti présente plus de soixante pieds d'élévation. Vint ensuite Gaston Phœbus, qui construisit la grande tour, et ajouta de nouveaux ouvrages : quatre portes au moins, d'une énorme herse, défendaient la seule entrée qui existât du côté de la ville.

Lorsque la cour eut fixé son séjour à Pau, on songea moins aux fortifications et plus aux commodités intérieures. De nouveaux corps de logis s'élevèrent sur toute la ligne des retranchemens : au milieu, on réserva la cour, qui se trouve encore dans le même état. Des constructions postérieures en ont seulement masqué un des côtés.

On voit que ce ne fut qu'à diverses reprises, et pour ainsi dire pièce à pièce, que le château fut bâti : c'est là ce qui en explique l'extrême irrégularité. Cette irrégularité est telle qu'on trouve difficilement quatre fenêtres pareilles dans la façade intérieure; et l'extérieur, hors l'aile primitive, n'est pas moins irrégulier. Il est vrai que la main de vrais vandales en a défiguré plusieurs parties, et que, dans certains endroits, des constructions tout-à-fait modernes ont remplacé les vieux murs qui avaient assisté à la naissance d'Henri. Jugez, Monsieur, de l'effet merveilleux produit par ces murailles blanches, ces fenêtres mesquines, dont les larges carreaux laissent voir dans l'intérieur tout le luxe de notre société actuelle, à côté de la masse noire et informe qui porte encore le nom de Gaston, son fondateur!

Si après cette sèche notice historique, vous voulez de la poésie et des émotions, consultez un ancien du pays, écoutez le récit des traditions parvenues jusqu'à nous de ces temps anciens, et en les dégageant des obscurités et du merveilleux enfantés par les ans et la crédulité, vous connaîtrez peut-être mieux cet intérieur féodal dont la peinture n'a été essayée par tant d'auteurs qu'après avoir lu leurs volumineux ouvrages.

Dans la cour est un puits immense. Un bruit populaire veut que le fond soit garni de lames d'épée, de fers de lance, de sabres tranchans. C'est là, dit-on, que la reine Jeanne faisait précipiter ses vassaux rebelles, ses nobles mécontens; à côté, la tour où se trouvaient les oubliettes. Le peuple lui a donné le

nom de *mounte aüset* (monte-oiseau), parce qu'il n'y existe aucun escalier. La porte que vous voyez n'y était pas autrefois. Le mur, d'une épaisseur si formidable, n'avait d'autre ouverture que cette lucarne que vous apercevez vers le milieu de la tour. Un trou énorme, comblé lors de la révolution, à l'époque où la porte fut percée, servait à recevoir et à cacher pour toujours aux yeux du monde les malheureux conduits sur le plancher mobile qui le recouvrait à une hauteur extraordinaire. Combien il est à regretter qu'au milieu des passions auxquelles était livré le peuple lorsque la tour devint ce qu'elle est aujourd'hui, aucune recherche n'ait pu être faite dans cette immense cavité dont la destination ne saurait être douteuse! Mais la même main qui mutila les médaillons sculptés dans le mur, dont le marteau effaça si bien ces charmantes arabesques qui décoraient les portes et les fenêtres, et dont on voit encore des restes, se hâta de défigurer sans distinction tous les vestiges de la monarchie. On fit du château une caserne, et maintenant la place où furent les oubliettes est une remise.

Faites-vous montrer la chambre où naquit Henri. Arrêtez-vous à réfléchir en voyant les fleurs de lis dont on a bariolé les cheminées, et cherchez Henri dans cet emblème....

Voyez le berceau du bon roi. Une fraude heureuse l'a dérobé à la tourmente révolutionnaire. Quel que soit le pouvoir qui règne sur la France, ce berceau sera toujours respecté et chéri des Béarnais; non, jamais ils ne confondront Henri et sa postérité.

Je ne finirais pas, Monsieur, si je voulais vous montrer tout ce qui rappelle de grands souvenirs. Pour moi, dont le Béarn est la patrie, chaque pierre est précieuse, chaque pan de mur a sa poésie. Combien de fois mon imagination n'a-t-elle pas peuplé ces appartemens solitaires? Combien de fois n'ai-je pas entendu le pavé intérieur retentir sous les pieds des destriers des nobles barons de Navarre!... La cour galante et polie de Gaston Phœbus m'apparaissait telle que l'a racontée Froissard..... Oui, c'est devant le château de Pau que je sens le moyen âge!

Agréez, Monsieur, l'assurance de ma considération,

FRÉDÉRIC R.

Littérature.

—

Les narrations pleines d'intérêt que nous offrons au lecteur sont extraites des *Contes bruns*, recueil qui doit paraître après le nouvel an, chez Urbain Canel. La rapidité, l'élan, la vigueur d'un style tout dramatique et tout pittoresque, nous ont engagés à faire paraître incessamment dans L'ARTISTE une suite de dessins composés par quelques-uns de nos premiers talens, sur les sujets les plus intéressans de cet ouvrage remarquable.

UNE CONVERSATION

ENTRE ONZE HEURES ET MINUIT.

Je fréquentais, l'hiver dernier, une maison, la seule peut-être où maintenant, le soir, la conversation échappe à la politique et aux niaiseries de salon. Là viennent des artistes, des poètes, des hommes d'état, des savans, des jeunes gens occupés de chasse, de chevaux, de femmes, de jeu; ailleurs, de toilette, mais qui, dans cette réunion, prennent sur eux de dépenser leur esprit, comme ils prodiguent ailleurs leur argent ou leurs fatuités.

Ce salon est le dernier asile où se soit réfugié l'esprit français d'autrefois, avec sa profondeur cachée, ses mille détours, sa politesse exquise. Là vous trouverez encore quelque spontanéité dans les cœurs, de l'abandon, de la générosité dans les idées. Nul ne pense à garder sa pensée pour un drame, ne voit des livres dans un récit. Personne ne vous apporte le hideux squelette de la littérature, à propos d'une saillie heureuse ou d'un sujet intéressant.

Pendant la soirée que je vais raconter, le hasard, ou plutôt l'habitude, avait réuni plusieurs personnes auxquelles d'incontestables mérites ont valu des réputations européennes. Ceci n'est point une flatterie adressée à la France; plusieurs étrangers étaient parmi nous; et, par cas fortuit, les hommes qui brillèrent le plus n'étaient pas les plus célèbres. Ingénieuses reparties, observations fines, railleries excellentes, peintures dessinées avec une netteté brillante, pétillèrent et se pressèrent sans apprêt, se prodiguèrent sans dédain comme sans recherche, mais furent délicieusement senties, délicatement savourées. Les gens du monde se firent surtout remarquer par une grâce, par une verve tout artistiques.

Vous trouverez ailleurs, en Europe, d'élégantes manières, de la cordialité, de la bonhomie, de la science; mais à Paris seulement, dans ce salon et dans quelques autres encore, se rencontre l'esprit particulier qui donne à toutes ces qualités sociales un agréable et capricieux ensemble, je ne sais quelle allure fluviale qui fait facilement serpenter cette profusion de pensées, de formules, de contes, de documens historiques. Paris, capitale du goût, connaît seul cette science qui change une conversation en une joute, où chaque nature d'esprit se condense par un trait, où chacun dit sa phrase et jette son expérience dans un mot, où tout le monde s'amuse, se délasse et s'exerce.

Aussi, là seulement, vous échangerez vos idées, là vous ne porterez pas, comme le dauphin de la fable, quelque singe sur vos épaules; là vous serez compris, et vous n[illegible] de mettre au jeu des pièces d'or contre du bill[illegible] bien trahis; là, des causeries légères et pr[illegible] tournent, changent d'aspect et de couleurs [illegible]



Les critiques vives, les récits pressés abondent; les yeux écoutent; les gestes interrogent; la physionomie répond; tout est esprit et pensée.

Jamais le phénomène oral qui, bien étudié, bien manié, fait la puissance de l'acteur et du conteur, ne m'avait si complétement ensorcelé; je ne fus pas seul soumis à ces doux prestiges; nous passâmes tous une soirée délicieuse.

Entre onze heures et minuit, la conversation, jusque là brillante, antithétique, devint conteuse; elle entraîna dans son cours précipité de curieuses confidences, plusieurs portraits, mille folies.

Un savant, avec lequel je fis de conserve la route de la rue Saint-Germain-des-Prés à l'Observatoire royal, regarda cette ravissante improvisation comme intraduisible; mais, dans ma témérité de disputeur, je m'engageai presque à reproduire les plaisirs de cette soirée, moins pour soutenir mon opinion que pour donner à mes émotions la vie factice du souvenir, la distance qui se trouve entre la parole et l'écrit. Mais, en voulant tâcher de laisser à ces choses leur verdeur, leur abrupte naturel, leurs fallacieuses sinuosités, j'ai pris la conversation à l'heure où chaque récit nous attacha vivement. S'il fallait peindre le moment où tous les esprits luttèrent, où toutes les opinions brillèrent, où la pensée imita les gerbes éblouissantes d'un feu d'artifice, cette entreprise serait une folie et une folie ennuyeuse peut-être.

Donc, représentez-vous, assises autour d'une cheminée, dans un salon élégant, une douzaine de personnes dont toutes les physionomies, plus ou moins tourmentées, plus ou moins belles, expriment des passions ou des pensées. Trois femmes aimables, bien mises, gracieuses, dont la voix était douce, présidaient cette scène, à laquelle aucune séduction ne manqua, pour moi, du moins. A la lueur des lampes, quelques artistes dessinaient en écoutant, et souvent je vis la sépia se sécher dans leurs pinceaux oisifs. Le salon était déjà par lui-même un tableau tout fait, et plus d'un peintre se trouvait là, capable de le bien exécuter.

Nous fûmes redevables à un vieux militaire de la tournure que prit la conversation. Il venait d'achever une partie dans un salon voisin, et lorsqu'il se planta tout droit devant la cheminée, en relevant les deux pans de son habit bleu, l'une des dames lui dit :

— Eh bien! général, avez-vous gagné?...

— Oh! mon Dieu non... Je ne puis pas toucher une carte...

Même question faite à quelques joueurs qui songeaient sans doute à s'évader; il se trouva, comme toujours, que tout le monde avait à se plaindre du jeu.

Récapitulation savamment faite il advint qu'un sculpteur qui, à ma connaissance, avait perdu vingt-cinq louis, fut atteint et convaincu d'avoir gagné six cents francs.

— Bah! les plaies d'argent ne sont pas mortelles... dit mon savant, et tant qu'un homme n'a pas perdu ses deux oreilles...

— Un homme peut-il perdre ses deux oreilles? demanda la dame.

— Pour les perdre il faut les jouer... répondit un médecin.

— Mais les joue-t-on?...

— Je le crois bien!... s'écria le général en levant un de ses pieds pour en présenter la plante au feu.

J'ai connu en Espagne, reprit-il, un nommé Bianchi, capitaine au 6e de ligne, — il a été tué au siége de Tarragone, — qui joua ses oreilles pour mille écus. Il ne les joua pas, pardieu, il les paria bel et bien; mais le pari est un jeu. Son adversaire était un autre capitaine du même régiment, Italien comme lui, comme lui mauvais garnement, deux vrais diables ensemble, mais bons officiers, excellens militaires.

Nous étions donc au bivouac, en Espagne. Bianchi avait besoin de mille écus pour le lendemain matin, et comme il ne possédait que quinze cents francs, il se mit à jouer aux dés sur un tambour avec son camarade, pendant que leurs compagnies préparaient le souper.

Il y avait, ma foi, trois beaux quartiers de chèvre qui cuisaient dans une marmite, près de nous; et nous autres officiers nous regardions alternativement et le jeu et la chèvre qui frisonnait fort agréablement à nos oreilles; car nous n'avions rien mangé depuis le matin. Nos soldats revenaient un à un de la chasse, apportant du vin et des fruits. Nous avions un bon repas en perspective. La marmite était suspendue au-dessus du feu par trois perches arrangées en faisceau, et assez éloignées du foyer pour ne pas brûler; mais d'ailleurs les soldats, avec cet instinct merveilleux qui les caractérise, avaient fait un petit rempart de terre autour du feu. — Bianchi perdit tout; il ne dit pas un mot; il resta comme il était, accroupi; mais il se croisa les bras sur la poitrine, regarda le feu, le ciel, et par momens son adversaire. Alors j'avais peur qu'il ne fît quelque mauvais coup; il semblait vouloir lui manger les entrailles. Enfin il se leva brusquement, comme pour fuir une tentation. En se levant, il renversa l'une des trois perches qui soutenaient la marmite, et — voilà la chèvre et notre souper à tous les diables!... Nous restâmes silencieux; et, quoique ventre affamé ne porte guère de respect aux passions, nous n'osâmes rien lui dire, tant il nous faisait peine à voir..... L'autre comptait son argent. Alors Bianchi se mit à rire. Il regarda la marmite vide, et pensa peut-être alors qu'il n'avait pas plus de souper que d'argent. Il se tourna vers son camarade, puis avec un sourire d'Italien :

— Veux-tu parier mille écus, lui dit-il, en montrant une sentinelle espagnole postée à cent cinquante pas environ de notre front de bandière, et dont nous apercevions la baïonnette au clair de la lune, veux-tu parier tes mille écus que, sans autre arme que le briquet de ton caporal, — et il prit le sabre d'un nommé *Garde-à-Pied*, — je vais à cette sentinelle, j'en apporte le cœur, je le fais cuire et le mange...

— Cela va!.... dit l'autre; mais, — si tu ne réussis pas.....

— Eh bien! *corpo di Baccho* — il jura un peu mieux que cela; mais il faut gazer le mot pour ces dames, — tu me couperas les deux oreilles...

— Convenu !... dit l'autre.

— Vous êtes témoins du pari !.... s'écria Bianchi d'un air triomphant, en se retournant vers nous...

Et il partit.

Nous n'avions plus envie de manger, nous autres. Cependant nous nous levâmes tous, pour voir comment il s'y prendrait ; mais nous ne vîmes rien du tout. En effet, il tourna par un sentier, rampa comme un serpent; bref, nous n'entendîmes pas seulement le bruit que peut faire une feuille en tombant. Nos yeux ne quittaient pas de vue la sentinelle. Tout-à-coup, un petit gémissement de rien, un — *heu !....* profond et sourd nous fit tressaillir. Quelque chose tomba..... Pâoud ! — Et nous ne vîmes plus la sacrée — excusez-moi, mesdames ! — baïonnette.

Cinq minutes après, ce farceur de Bianchi galopait dans le lointain comme un cheval, et revint tout pâle, tout hâletant. Il tenait à la main le cœur de l'Espagnol, et le montra en riant à son adversaire.

Celui-ci lui dit d'un air sérieux :

— Ce n'est pas tout !...

— Je le sais bien !... répliqua Bianchi.

Alors, sans laver le sang de ses mains, il releva les perches, rajusta la marmite, attisa le feu, fit cuire le cœur et le mangea sans en être incommodé. Il empocha les mille écus...

— Il avait donc bien besoin de cet argent-là ?.... demanda la maîtresse du logis.

— Il les avait promis à une petite vivandière parisienne dont il était amoureux...

— Oh ! madame, reprit le général, après une petite pause, tous ces Italiens-là étaient de vrais cannibales, et des chiens finis... — Ce Bianchi venait de l'hôpital de Como, où tous les enfans trouvés reçoivent le même nom ; ils sont tous des Bianchi : c'est une coutume italienne. L'empereur avait fait déporter à l'île d'Elbe les mauvais sujets de l'Italie, les fils de famille incorrigibles, les malfaiteurs de la bonne société qu'il ne voulait pas tout-à-fait flétrir. Aussi, plus tard, il les enrégimenta, il en fit la *légion italienne ;* puis il les incorpora dans ses armées et en composa le 6ᵉ de ligne, auquel il donna pour colonel un Corse, nommé Eugène. C'était un régiment de démons. Il fallait les voir à un assaut, ou dans une mêlée !... Comme ils étaient presque tous décorés pour des actions d'éclat, ce colonel leur criait naïvement, en les menant au plus fort du feu :

— *Avanti, avanti, signori ladroni, cavalieri ladri.....:* En avant, chevaliers voleurs, en avant, seigneurs brigands !...

Pour un coup de main, il n'y avait pas de meilleures troupes dans l'armée ; mais c'étaient des chenapans à voler le bon Dieu. Un jour, ils buvaient l'eau-de-vie des pansemens ; un autre, ils tiraient, sans scrupule, un coup de fusil à un payeur, et mettaient le vol sur le compte des Espagnols. Et, cependant, ils avaient de bons momens !... A je ne sais quelle bataille, un de ces hommes-là tua dans la mêlée un capitaine anglais, qui, en mourant, lui recommanda sa femme et son enfant. La veuve et l'orphelin se trouvaient dans un village voisin. L'Italien y alla sur-le-champ, à travers la mêlée, et les prit avec lui. La jeune dame était, ma foi, fort jolie. Les mauvaises langues du régiment prétendirent qu'il consola la veuve ; mais le fait est qu'il partagea sa solde avec l'enfant jusqu'en 1814. Dans la déroute de Moscou, l'un de ces garnemens, ayant un camarade attaqué de la poitrine, eut pour lui des soins inimaginables depuis Moscou jusqu'à Wilna. Il le mettait à cheval, l'en descendait, lui donnait à manger, le défendait contre les cosaques, l'enveloppait de son mieux avec les haillons qu'il pouvait trouver, le couchait comme une mère couche son enfant, et veillait à tous ses besoins. Un soir, le diable de malade alla, malgré la défense de son ami, se chauffer à un feu de cosaques, et lorsque celui-ci vint pour l'y reprendre, un cosaque croyant qu'on voulait leur chercher chicane tua le pauvre Italien.

— Napoléon avait des idées bien philosophiques ! s'écria une dame. Ne faut-il pas avoir réfléchi bien profondément sur la nature humaine, pour chercher ce qu'il peut y avoir de héros dans une troupe de malfaiteurs ?...

— Oh ! Napoléon, Napoléon ! répondit un de nos grands poètes en levant les bras vers le plafond, par un mouvement théâtral. Qui pourra jamais expliquer, peindre ou comprendre Napoléon !... Un homme qu'on représente les bras croisés, et qui a tout fait ; qui a été le plus beau pouvoir connu, le pouvoir le plus concentré, le plus mordant ; le plus acide de tous les pouvoirs ; singulier génie, qui a promené partout la civilisation armée sans la fixer nulle part ; un homme qui pouvait tout faire parce qu'il voulait tout ; prodigieux phénomène de volonté, domptant une maladie par une bataille, et cependant il devait mourir de maladie dans son lit, après avoir vécu au milieu des balles et des boulets ; un homme qui avait dans la tête un code et une épée, la parole et l'action ; esprit perspicace qui a tout deviné, excepté sa chute ; politique bizarre qui jouait les hommes à poignées, par économie, et qui respecta deux têtes, celles de Talleyran et de Metternich, diplomates dont la mort eût évité la combustion de la France, et qui lui paraissait peser plus que des milliers de soldats ; homme auquel, par un rare privilége, la nature avait laissé un cœur dans son corps de bronze ; homme rieur et bon à minuit entre des femmes, et, le matin, maniant l'Europe comme une jeune fille fouette l'eau de son bain !... Hypocrite, généreux, aimant le clinquant, sans goût ; et malgré cela grand en tout, par instinct ou par organisation ; César à vingt-deux ans, Cromwell à trente ; puis, comme un épicier du Père La Chaise, bon père et bon époux. Enfin, il a improvisé des monumens, des empires, des rois, des codes, des vers, un roman, et le tout avec plus de portée que de justesse. N'a-t-il pas fait de l'Europe la France ? Et, après nous avoir fait peser sur la terre de manière à changer les lois de la gravitation, il nous a laissés plus pauvres que le jour où il avait mis la main sur nous. Et lui, qui avait pris un empire avec son nom, perdit son nom au bord de son empire, dans une mer de sang et de soldats. Homme qui, toute pensée

et toute action, comprenait Desaix et Fouché... Tout arbitraire et toute justice! — le vrai roi!...

— J'aurais bien voulu qu'il fût un peu moins roi.... dit en riant un de mes amis, je n'aurais point passé six ans dans la forteresse où sa police m'a jeté, comme tant d'autres.

— Mais ne vous êtes-vous pas singulièrement évadé?... demanda une dame.

— Non, ce n'est pas moi, répondit-il.

— Racontez donc cette aventure-là, dit la maîtresse du logis, il n'y a que nous deux ici qui la connaissions....

— Volontiers, répliqua-t-il, et chacun d'écouter.

Peu de temps après le 18 brumaire, dit le meilleur de nos philologues et le plus aimable des bibliophiles, il y eut une levée de boucliers dans la Bretagne et dans la Vendée. Le premier consul, empressé de pacifier la France, entama, comme vous le savez, des négociations avec les principaux chefs, déploya les plus vigoureuses mesures militaires; et, tout en combinant des plans de séduction, mit en jeu les ressorts machiavéliques de la police, alors confiée à Fouché. Rien de tout cela ne fut inutile, et il réussit à étouffer la guerre de l'Ouest.

A cette époque, un jeune homme, appartenant à la famille de Maillé, fut envoyé par les chouans, de Bretagne à Saumur, afin d'établir des intelligences entre certaines personne de la ville ou des environs et les chefs de l'insurrection royaliste. Instruite de son voyage, la police de Paris avait dépêché des agens chargés de s'emparer du jeune émissaire à son arrivée à Saumur. Effectivement, il fut arrêté le jour même de son débarquement, car il vint en bateau, sous un déguisement de maître marinier; mais c'était un homme d'exécution!... Il avait calculé toutes les chances de son entreprise; et son passe-port, ses papiers étaient si bien en règle, que les gens envoyés pour se saisir de lui craignirent de s'être trompés.

Le chevalier de Beauvoir, — je me rappelle maintenant son nom, — avait bien médité son rôle. Il cita sa famille d'emprunt, son faux domicile, et soutint si hardiment son interrogatoire, qu'il aurait été mis en liberté sans l'espèce de croyance aveugle que les espions eurent en leurs instructions; elles étaient trop précises; dans le doute, ils aimèrent mieux commettre un acte arbitraire que de laisser échapper un homme à la capture duquel le premier consul paraissait attacher une grande importance. Dans ces temps de liberté, les agens du pouvoir national se souciaient fort peu de ce que nous nommons aujourd'hui la *légalité*. Le chevalier fut donc provisoirement emprisonné, jusqu'à ce que les autorités supérieures eussent pris une décision à cet égard. Cette sentence bureaucratique ne se fit pas attendre, et la police ordonna de garder très-étroitement le prisonnier, malgré toutes ses dénégations.

Alors le chevalier de Beauvoir fut transféré, suivant de nouveaux ordres, au château de l'Escarpe. Ce nom indique la situation de la forteresse : assise sur des rochers d'une grande élévation, elle a pour fossés des précipices; et l'on n'y peut arriver que par une pente rapide et dangereuse, aboutissant, comme dans tous les anciens châteaux, à la porte principale, qui est défendue par un fossé sur lequel s'abaisse un pont-levis.

Le commandant de cette prison, charmé d'avoir un homme de distinction, dont les manières étaient fort agréables, qui s'exprimait à merveille et paraissait instruit, qualités assez rares à cette époque, accepta le chevalier comme un bienfait de la Providence. Il lui proposa d'être à l'Escarpe sur sa parole, et de faire cause commune avec lui contre l'ennui. Beauvoir ne demanda pas mieux. C'était un loyal gentilhomme; mais c'était aussi, par malheur, un fort joli garçon. Il avait une figure attrayante, l'air résolu, la parole engageante, une force prodigieuse. C'eût été un excellent chef de parti. Il était surtout leste et bien découplé. Le commandant lui assigna le plus commode des appartemens du château, l'admit à sa table; et, d'abord, n'eut qu'à se louer du Vendéen.

Ce commandant était un officier corse; il était marié, et très-jaloux, parce que sa femme, assez jolie, lui semblait difficile à garder. Il paraît que Beauvoir plut à la dame, et qu'il la trouva fort à son goût. Ils s'aimèrent sans doute. Commirent-ils quelque imprudence? Le sentiment qu'ils eurent l'un pour l'autre dépassa-t-il les bornes de cette galanterie superficielle qui est presque un de nos devoirs envers les femmes? Beauvoir ne s'est jamais expliqué franchement sur ce point assez obscur de son histoire; mais toujours est-il constant que le commandant se crut en droit d'exercer des rigueurs extraordinaires sur son prisonnier.

Beauvoir, mis au donjon, fut nourri de pain noir, abreuvé d'eau claire, et enchaîné suivant le perpétuel programme de divertissemens prodigués aux captifs. Sa cellule, située sous la plate-forme du donjon, était voûtée en pierre dure; les murailles avaient une épaisseur désespérante; il n'y avait pas la moindre chance de salut.

Lorsque le pauvre Beauvoir eut reconnu l'impossibilité d'une évasion, il tomba dans ces rêveries qui sont tout ensemble le désespoir et la consolation des prisonniers. Il s'occupa de ces riens qui deviennent de grandes affaires. Il compta les heures, les jours; il fit l'apprentissage du triste *état de prisonnier*. Il reçut le baptême des douleurs. Il se replia sur lui-même, et sut ce que c'était que l'air et le soleil; puis, après une quinzaine de jours, il eut cette maladie terrible, cette fièvre de liberté qui pousse les prisonniers à ces entreprises sublimes dont nous ne pouvons expliquer les prodigieux résultats que par des forces inconnues, par des concentrations de volonté qui font le désespoir de notre analyse physiologique, mystères dont les savans craignent presque de sonder les profondeurs. Mais il se rongeait le cœur; car il n'y avait que la mort qui pût le rendre libre.

Un matin, le porte-clefs chargé d'apporter la nourriture de Beauvoir, au lieu de s'en aller après lui avoir donné sa maigre pitance, resta devant lui les bras croisés, et le regarda singulièrement. Leur conversation se réduisait de coutume à peu de chose; et jamais son gardien ne l'entamait. Aussi le chevalier fut-il très-étonné lorsque cet homme lui dit :

— Monsieur, vous avez sans doute votre idée en vous faisant toujours appeler M. Lebrun ou citoyen Lebrun. Cela ne

me regarde pas; mon affaire n'est point de vérifier votre nom : que vous vous nommiez Pierre ou Paul, cela m'est bien égal; mais je sais, dit-il en clignant de l'œil, que vous êtes M. Charles-Félix-Théodore, chevalier de Beauvoir et cousin de madame la duchesse de Maillé....

— Hein?.... ajouta-t-il d'un air de triomphe, après un moment de silence en regardant son prisonnier.

Beauvoir, se voyant incarcéré fort et ferme, ne crut pas que sa position pût s'empirer par l'aveu de son véritable nom; et alors il répondit :

— Eh bien! quand je serais le chevalier de Beauvoir, qu'y gagnerais-tu?...

— Oh! tout est gagné!... répliqua le porte-clefs à voix basse. Écoutez-moi. J'ai reçu de l'argent pour faciliter votre évasion; mais un instant!.... Comme on me fusillerait tout bellement si j'étais soupçonné de la moindre chose, j'ai dit que je ne tremperais dans cette affaire-là que juste l'histoire de gagner mon argent. Tenez, monsieur, voilà une clef....

Et il sortit de sa poche une petite lime.

— Avec cela, reprit-il, vous scierez un de vos barreaux. Dam! ce ne sera pas commode.

Et il montra l'ouverture étroite par laquelle le jour entrait dans le cachot. C'était une espèce de baie pratiquée entre le cordon qui couronnait extérieurement le donjon et ces grossières saillies en pierre destinées à figurer les supports des créneaux.

— Dam, monsieur, dit le geôlier, il faudra scier le fer assez près pour que vous puissiez passer...

— Oh! sois tranquille! — je passerai....

— Et assez haut pour qu'il vous reste de quoi attacher votre corde...

— Où est-elle?

— La voici, répondit le guichetier en lui jetant une corde à nœuds. Elle a été fabriquée avec du linge, afin de faire supposer que vous l'avez confectionnée vous-même. Elle est de longueur suffisante. Quand vous serez au dernier nœud, laissez-vous couler tout doucement, le reste est votre affaire. Vous trouverez probablement dans les environs une voiture toute attelée et des amis qui vous attendent.... De cela, je n'ai rien voulu savoir. Je n'ai pas besoin de vous dire qu'il a une sentinelle au *dret* de la tour.... Vous saurez ben choisir une nuit noire, et guetter le moment où le soldat de faction dormira. Vous risquerez peut-être d'attraper un coup de fusil; mais....

— C'est bon! c'est bon!.. je ne pourrirai pas ici... s'écria le chevalier.

— Ah! ça se pourrait ben tout de même!... répliqua le geolier d'un air bête.

Beauvoir prit cela pour une de ces réflexions niaises que font ces gens-là. L'espoir d'être bientôt libre le rendait si joyeux qu'il ne pouvait guère s'arrêter aux discours de cet homme, espèce de paysan renforcé. Il se mit à l'ouvrage aussitôt, et la journée lui suffit pour scier les barreaux.

Craignant une visite du commandant, il cacha son travail en bouchant les fentes avec de la mie de pain roulée dans la rouille, afin de lui donner la couleur du fer; puis ayant serré sa corde, il épia quelque nuit favorable, avec cette impatience concentrée et cette profonde agitation d'ame qui font vivre si poétiquement les prisonniers.

Enfin par une nuit grise, une nuit d'automne, il acheva de scier les barreaux, attacha solidement sa corde, s'accroupit à l'extérieur sur le support de pierre, en se cramponnant d'une main au bout de fer qui restait dans la baie; et là il attendit le moment le plus obscur de la nuit et l'heure à laquelle les sentinelles doivent dormir..... C'est vers le matin, à peu près....

Connaissant la durée des factions, l'instant des rondes, toutes choses dont s'occupent les prisonniers, même involontairement, il épia un moment où l'une des deux sentinelles serait aux deux tiers de sa faction et retirée dans sa guérite, à cause du brouillard; puis, certain d'avoir réuni le plus de chances favorables à son évasion, il se mit à descendre, nœud à nœud, suspendu entre le ciel et la terre, mais tenant sa corde avec une force de géant.

Tout alla bien. Il était à l'avant-dernier nœud, lorsque, près de se laisser couler à terre, il s'avisa, par une pensée prudente, de chercher le sol avec ses pieds, et — il ne trouva pas le sol.... Diable! c'était un cas assez embarrassant. Il était en sueur, fatigué, perplexe, et dans cette situation où l'on joue sa vie à pair ou non. Il allait s'élancer par une raison frivole, son chapeau venait de tomber. Heureusement il écouta le bruit que la chute devait produire, et n'entendant rien, il conçut de vagues soupçons sur sa situation, et commença à croire qu'on pouvait lui avoir tendu quelque piége; mais dans quel intérêt?..

En proie à ces incertitudes, il songea presque à remettre la partie à une autre nuit; et provisoirement il résolut d'attendre les clartés indécises du crépuscule, heure qui ne serait peut-être pas tout-à-fait défavorable à sa fuite. Sa force prodigieuse lui permit de grimper vers le donjon; mais il était presque épuisé au moment où il se remit sur le support extérieur, guettant tout comme un chat sur le bord de sa gouttière.

Bientôt, à la faible clarté de l'aurore, il aperçut, en faisant flotter sa corde, une petite distance de cent cinquante pieds entre le dernier nœud et les rochers pointus du précipice.

— Merci, commandant! dit-il avec le sang froid qui le caractérisait.

Puis, après avoir quelque peu réfléchi à cette habile vengeance, il jugea nécessaire de rentrer dans son cachot. Il mit toute sa défroque en évidence sur son lit, laissa sa corde en dehors pour faire croire à sa chute; et, tranquillement tapi derrière la porte, il attendit l'arrivée du perfide guichetier, en tenant à la main une des barres de fer qu'il avait sciées.

Le guichetier ne manqua pas de venir, et plus tôt qu'à l'ordinaire, pour recueillir la succession du mort; il ouvrit la porte en sifflant; mais quand il fut à une distance convenable, Beauvoir lui asséna sur le crâne un si furieux coup de barre que le traître tomba comme une masse, sans jeter un cri; la barre lui

avait brisé la tête. Le chevalier déshabilla promptement le mort, prit ses habits, imita son allure, et, grâce à l'heure matinale et au peu de défiance des sentinelles de la porte principale, il s'évada.



Aperçu des Publications.

IAMBES,

PAR M. AUGUSTE BARBIER [1].

En attendant qu'il nous vienne un Aristophane qui continue sur les Almaviva et les Turcaret que l'empire et la restauration nous ont laissés l'œuvre si glorieusement commencée par Lesage et Beaumarchais, nous pouvons nous réjouir au moins d'avoir trouvé un digne rival de Juvénal et d'Archiloque.

Jamais en effet le vers d'Horace :

> Archiloquum proprio rabies armavit iambo,

n'a reçu une plus mémorable et plus brillante réalisation que dans les iambes de M. Auguste Barbier. La *Revue de Paris* a publié *la Curée* et *la Popularité*. La *Revue des Deux Mondes* a eu les prémices de l'*Idole;* et ces trois chefs-d'œuvre de verve et de poésie n'ont rien à s'envier. On peut justement les comparer aux plus beaux iambes d'André Chénier.

Mais nous signalerons aussi dans ce recueil un morceau complet et qui ne le cède en rien aux trois autres, *Melpomène*. C'est un admirable résumé des combats engagés depuis quelques mois par MM. Loève-Veimars et Jules Janin contre l'avilissement ignominieux où le théâtre est descendu. Nous partageons de toute notre ame l'indignation de M. Auguste Barbier contre les sales immoralités qui souillent notre scène depuis dix-huit mois.

Quant au style, il a toutes les qualités qui conviennent aux sujets traités par M. Auguste Barbier ; la crudité énergique, que plusieurs critiques lui ont reprochée, est à nos yeux un mérite éminent dont sa pensée ne saurait se passer, et les remontrances adressées au poète nous ont remis en mémoire un mot qui a couru par le monde et qui siége aujourd'hui à l'Académie : *Quel dommage que les comédies de Molière n'aient pas été écrites par Racine.*

Toutes les objections faites à M. Barbier reviennent à peu près à celle-ci : *Quel dommage que les iambes de M. Barbier n'aient pas été versifiés par M. Alexandre Soumet.*

Mais si l'on excepte quelques pages où le travail de condensation nuit au développement et au relief de la pensée, les *Iambes* sont un beau et durable monument. Plaise à Dieu que l'auteur nous envoie d'Italie un autre livre aussi plein de verve et de *généreuse* poésie.

[1] Chez Urbain Canel, 1 vol. in-8°.

Revue Dramatique.

THÉATRE-FRANÇAIS.

On assure que le monde est en progrès; à chaque pas en avant, c'est comme une moisson de perfections nouvelles et de bonheur qui germent et naissent sous nos pieds. On ne dira pas ces choses-là du Théâtre-Français; les diligences a la vapeur et l'éclairage au gaz font merveille. Nous avons les habits sans couture, le canon de M. Paixhans et les fusils de M. Gisquet, notre amé et féal préfet de police; mais le Théâtre-Français, comment va-t-il, s'il vous plaît? à reculons! Oui, ce que le siècle trouve, dit-on, en avant, le vieux théâtre de la rue de Richelieu le cherche en rétrogradant; ce n'est pas du bout du pied qu'il tâche de revenir à la fortune, c'est du talon. Pauvres sociétaires de 1832, maigres et éclopés, tristes pensionnaires, race pâle et étique, allons! recrutez, pour étayer votre jeunesse efflanquée, les vieilles ombres de quelques anciens héros de la belle et antique comédie française; que le talent exhumée de *Dandin* ou d'*Argon* réjouisse de quatre ou cinq cents spectateurs le désert de vos banquettes ; que votre caissier saute de peur, en entendant des philippes d'or tomber au fond de sa besace. Allons, demandez de la force aux invalides, mes pauvres comédiens!

Or voilà qu'ils ont recours au vieux Baptiste, qu'à soixante-dix ans on n'ose plus appeler Baptiste cadet; Baptiste, prête à ces tristes comédiens, pour huit jours seulement, ta niaiserie si spirituelle, ta bonhomie si maligne, ce visage où la comédie circule partout dans tes yeux, dans ton sourire, dans la moindre ride, dans le plus léger mouvement de tes cils ou de tes lèvres;

Baptiste, montre-leur, à ces pauvres abonnés, comme on éveille la foule, comme on fait rire un public qui ne rit plus; montre-leur ce qu'étaient Beaumarchais et Molière, qu'on a cessé de comprendre depuis la découverte du drame amphigourique assaisonné par le bourreau.

Et voilà Baptiste qui fait rire; voilà la foule qui vient voir Baptiste; voilà Molière! voilà Molière et Beaumarchais! voilà *Dandin;* le vieux fou, et toi aussi, te voilà, *Brid'oison!* Bonjour, nos vieux amis de comédie. Oh! nos amis, faites-nous rire avant le budget!

Le Théâtre Français serait décidément un beau et grand théâtre, s'il pouvait ressusciter les morts.

Un mot encore. Baptiste donne ses représentations, devinez à quel prix: 1,000, 1,500 fr. par représentation? Plus que cela, Baptiste joue gratis; et, pour tout gain, vient à l'aide du théâtre et de ses camarades: 1,500 fr.? Fi donc! Preniez-vous mon Baptiste pour un joueur de flûte ou un fausset d'Opéra-Comique.

NOUVEAUTÉS.

Le Podesta, Opéra-comique en un acte.

Un officier de hussards qui fait la bouche en cœur et chante faux; une innocente qui fait l'amour et chante faux; un amant qui fait le niais et chante faux; un père qui fait l'imbécille et chante faux; des chœurs qui font l'office d'amis intimes et de parens qui chantent faux, un mariage que l'officier de hussards, l'innocente, l'amante, le père et les chœurs célèbrent en chantant faux, voilà *le Podesta. Le Podesta* ressemble à bien des opéras-comiques; et que d'opéras-comiques ressemblent au *Podesta!*

VAUDEVILLE.

Joseph Trubert, Vaudeville en trois actes.

Quoi! voilà ce que vous avez voulu faire d'Henri Monnier! un marchand de lieux communs, un débitant de grosse morale; vous allez prendre au râtelier de M. Bouilly pour donner à Henri Monnier! Vous avez Henri Monnier, un observateur ingénieux et spirituel; un homme qui se glisse dans cette foule, qui tombe en extase devant cet abdomen et ces jambes cagneuses, qui s'arrête à côté de cette modiste au pied fin, au corsage élancé; Monnier qui regarde, qui voit, qui écoute, qui retient; Monnier qui jette en esquisse cet abdomen et ces jambes cagneuses; anime d'un trait d'après nature le profil de cette jolie grisette; prend au vol ce mot, ce geste, ce ridicule, et traduit à sa guise; vous avez cet Henri Monnier, et, maladroits auteurs, vous embarrassez sa verve soudaine, son observation originale dans trois longs actes de déclamations ridicules et de sentimentalité postiche. Laissez-là votre Trubert, votre ouvrier de contrebande, votre ouvrier emprunté au théâtre d'éducation; votre ouvrier qui grimace, qui saute lourdement, qui jure lourdement, qui fait du pathos et dit son *meâ culpâ* pour la plus grande édification de ses enfans, et rendez-nous notre Henri Monnier.

Les auteurs de *Joseph Trubert* ont trop songé à leur métier d'auteur (métier qui mesure les pièces à l'aune), et trop oublié l'artiste-acteur, qui ne devait pas aller se perdre ainsi dans le labyrinthe d'une triste paraphrase. C'était noyer un talent intelligent et délicat dans un océan de trivialités burlesques et de niaiseries sentimentales. L'artiste, l'auteur, la pièce, tout s'en est ressenti.

THÉATRE DU PALAIS-ROYAL.

Robert-le-Diable, Parodie.

A moi parodie! venge-nous de nos grands hommes d'État, de nos aimables diplomates, des protocoles, des marchés d'armes à feu et des grands airs d'opéra. Ote à celui-ci son masque de sauveur, et sa pompeuse métaphore d'ordre public fait voir le creux de son éloquence, le néant de son patriotisme, le vide de son ame; chasse, parodie, de leurs fauteuils diplomatiques ces six peseurs de peuples, et mets Odry à leur place: l'univers n'y perdra rien. Parodie, tu es une providence sur la terre, tu es la vérité, la seule philosophie; sans toi, il faudrait mourir, car sans toi le monde serait livré sans conteste à l'éloge, au panégyrique et au dithyrambe. Le monde mourrait d'ennui.

Robert-le-Diable vient d'être parodié très-spirituellement par MM. Villeneuve et Xavier. Diable, ciel, enfer, morts, revenans, le chef-d'œuvre entier de Meyerbeer, tout y passe. La parodie est la voix de l'esclave qui se mêlait au triomphe romain.

CIRQUE-OLYMPIQUE.

Les Polonais, Pièce en quatre actes.

Magnifique oraison funèbre; seulement, au rebours des oraisons de Bossuet, ce n'est pas la parole qu'il faut entendre; rien n'est plus niais et plus barbare. C'est du drame écrit avec un peu de corne de cheval; mais tout ce qui va à l'ame en passant par les yeux, tout cela est admirable; le pont de Praga et les flots de la Vistule, la prise de Varsovie, la fumée, la fusillade, la mitraille, le sang qui coule des blessures, les soldats qui meurent entassés, les chevaux qui hennissent, et Varsovie succombant après cette grande bataille, Varsovie qui disparaît tout entière et ne laisse aller que son aigle blanc qui monte aux cieux avec les ombres de ses héros et son drapeau déchiré; voilà le drame; drame triste, drame accusateur qui s'agrandit de toutes les douleurs du souvenir.

On a crié *vive Varsovie!* C'est parler de vie sur la tombe d'un mort. Mais ces morts-là reviennent!

Nouvelles.

— La France depuis un siècle a perfectionné son industrie ; une seule de ses branches a été négligée et présente pourtant de grands avantages à toutes les classes de la société : l'art du sondeur est loin d'atteindre le but qu'on se propose, toutes les personnes qui s'en sont occupées ne sont pas encore arrivées à des résultats exacts, et les effets ont été si éphémères qu'ils n'ont inspiré que peu de confiance. Mais nous pouvons affirmer que cet art va prendre une extension nouvelle et rendre de grands services aux départemens privés d'eau ; une nouvelle société dirigée par MM. Langlet, Chabert et Sellier, a levé toutes les difficultés qui se rencontrent dans l'exécution de ces sortes de travaux ; les moyens mécaniques par eux combinés offrent une force de rotation, de percussion et de pression tellement puissante, qu'ils perforent en peu de temps les couches les plus dures et atteignent les grandes masses d'eau souterraines, ayant la facilité d'aller à des profondeurs immenses ; leur mécanisme est si ingénieux que deux hommes suffisent pour mettre en mouvement une force de douze chevaux et faire le travail sans interruption ; ils sont si convaincus de l'avantage de leurs moyens, qu'ils passent leurs marchés à forfait, et ne reçoivent le paiement que lorsque les eaux ont jailli hors du sol.

Ce moyen peut être employé avec succès pour la recherche des mines, et la géologie pourra s'enrichir des couches que la sonde ramène sans leur faire éprouver aucun mélange.

Le siége de la société est établi à Paris, rue de Cléry, n° 9, chez M. Surmulet, agent et conseil de la société.

— Après une absence de près d'un an, mademoiselle Mars, enfin rétablie d'une longue et douloureuse maladie, reparaîtra mardi prochain au Théâtre-Français : elle jouera *Célimène* du *Misanthrope* et *Araminte* des *Fausses Confidences*. Cette rentrée, et celle de Baptiste cadet, donnent l'espérance fondée de voir renaître encore quelques beaux jours de la Comédie-Française.

— *La vieille Fronde*, scènes historiques par Henri Martin, publiées par Ch. Lemesle, paraîtront dans quelques jours chez madame veuve Béchet, quai des Augustins, n° 26. Les arts ne peuvent avoir qu'à se féliciter de voir rappeler l'attention du public sur une époque aussi pittoresque et moins souvent abordée que celle de la Ligue. Quelle mine inépuisable que ce chaos de passions ardentes et colossales, d'intérêts mesquins et ridicules, de scènes terribles et bouffonnes à la fois, de combats, d'émeutes et d'intrigues ! M. Henri Martin a, dit-on, reproduit, d'un pinceau aussi vrai qu'énergique, le caractère bizarre de cette tragi-comédie de quatre années, sorte de prologue séparé par un siècle et demi du drame immense qu'il annonçait. Nous nous empresserons de rendre compte de cet ouvrage, auquel son titre seul semble promettre un favorable accueil. Hélas ! jamais la Fronde ne fut plus de saison !

— Il vient de paraître, chez le libraire Dumont, Palais-Royal, n° 88, au premier, un nouveau roman de M. Régnier-Destourbet : *Charles II et l'Amant espagnol*. Le sujet traité dans ce livre est à peu près le même qu'avait choisi M. Delatouche dans la *Reine d'Espagne* : un style élégant, des détails intéressans, et des situations dramatiques assurent à ce roman la même vogue qu'ont obtenue ceux qu'a déjà publiés l'auteur sous le pseudonyme de l'abbé Tiberge.

— Au moment du jour de l'an, nous recommandons avec instance l'excellent ouvrage de miss Edgeworth, intitulé : *Éducation familière*. Aucun ouvrage ne mérite plus une mention particulière auprès des parens qui auront l'assurance, en le mettant dans les mains de leurs enfans, de voir leur but rempli. C'est un cours complet de morale pour les deux sexes, raconté sous la forme de contes, et présentés en drames, qui offrent toujours un intérêt varié et soutenu.

— Les *Contes du bibliophile Jacob à ses petits enfans*, sont en vente chez Louis Janet, rue Saint-Jacques, n° 59 ; 2 vol. in-12, imprimés avec luxe et ornés de gravures sur bois et de vignettes coloriées. Il est temps que les livres d'éducation ne soient plus d'insignifiantes platitudes qui retardent le développement moral du jeune âge. Le bibliophile ne dédaigne pas d'instruire et d'amuser les enfans : un autre fera pour les arts ce qu'il fait pour les lettres.

— Sous le titre modeste de *Saynètes*, qui désigne en Espagne une sorte d'imbroglios assez semblables, pour la forme, aux canevas de notre ancien Théâtre-Italien, M. Paul Foucher nous a donné cinq véritables drames pleins de situations attachantes, et de vives et fortes scènes ; nous citerons particulièrement *Fatalité* et *le Mariage du Moine*. Les *Saynètes* n'ont pas démenti les promesses d'Isault Raimbault.

Il y a du drame dans la tête de M. Paul Foucher, et, parmi nos jeunes talens, il en est peu sur qui doivent se fonder plus d'espérances ; car il y a chez lui autre chose que du faire ; il saura créer, et c'est chose rare.



—

DESSINS.

Lithographie à la manière noire. — Par E. Tudot.

M. Pottier et Mademoiselle Dejazet, dans la Jeunesse de Louis XII. — Par M. Bécoeur.

Beaux-Arts.

CURIOSITÉS PITTORESQUES.

ANCIEN PASSAGE DES ÉCHELLES.

La puissance de l'homme n'est jamais plus admirable que dans ses luttes avec la nature : les Romains n'avaient pas seuls cette patience qui triomphe des obstacles. C'est dans les routes pratiquées à travers les montagnes et sur le bord des précipices que l'art emprunte la baguette des fées ; c'est à l'aspect de ces impossibilités vaincues que l'on comprend le mot d'Archimède : Donnez-moi un point d'appui, je remuerai le monde avec un levier.

L'ancien passage des Échelles en Savoie est un phénomène d'entreprise et d'exécution ; ces rochers taillés et ouverts, ces voûtes menaçantes, ces arcades et ces galeries qui rivalisent en hardiesse et solidité avec l'architecture des Alpes ; on dirait un ouvrage des géans : quelques ingénieurs et des bras ont tout fait. Le duc de Savoie, Charles-Emmanuel, qui commença et acheva *la Montée de la grotte*, méritait le monument qu'on a élevé en son honneur à l'entrée de cette route suspendue en l'air, et l'inscription qu'on lui avait decernée :

CAROLVS EMMANVEL II
SABAVDIÆ DVX PEDEMONTIS PRINCEPS CYPRI REX
PVBLICA FELICITATE PARTA SINGVLORVM COMMODIS INTENTVS
BREVIOREM SECVRIOREMQVE VIAM REGIAM
A NATVRA OCCLVSAM ROMANIS INTENTATAM CÆTERIS DESPERATAM
DEIECTIS SCOPVLORVM REPAGVLIS ÆQVATA MONTIVM INIQVITATE
QVÆ CERVICIBVS IMMINEBANT PEDIBVS PRÆCIPITIA SVBSTERNENS
ÆTERNIS POPVLORVM COMMERCIIS PATEFECIT
ANNO MDCLXX

Traduction. — L'an mil six cent soixante-dix, après avoir rendu heureux ses peuples, voulant encore étendre ses bienfaits, Charles-Emmanuel II, duc de Savoie, prince de Piémont, roi de Chypre, força les rochers à s'ouvrir, soumit au niveau les montagnes, fit rouler sous les pieds leurs cimes menaçantes ; et, supérieur aux Romains, qui n'essayèrent pas une si glorieuse entreprise, supérieur à tant d'autres qui ne purent qu'en désespérer en la tentant, vainqueur enfin de la nature, il ouvrit cette voie triomphante, qui, pour toujours, assure aux peuples divers les moyens de s'unir entre eux.

Voici comment deux voyageurs estimés (Coyer et Richard) s'expriment en parlant de ce monument :

« Revivez, Romains, et voyez une masse énorme de » rochers, effrayante par sa hauteur, percée vers son mi-

» lieu dans la longueur d'une demi-lieue. Imaginez-vous » les terrasses qu'il a fallu faire pour s'élever jusqu'à l'en- » trée de l'ouverture, et quels murs pour les soutenir. » Après avoir franchi ces Thermopyles, on tourne les ro- » chers sur une espèce de galerie en l'air, où l'on a be- » soin de sa tête. L'entreprise d'un tel chemin aurait ef- » frayé le plus grand potentat de l'Europe. Un duc de » Savoie, dans le dernier siècle, osa la commencer et » l'achever ; tant il est vrai que la vertu économique » dans un chef de nation suffit aux plus grandes choses... » L'inscription composée par l'abbé Saint-Réal, quelque » magnifique qu'elle soit, ne dit rien de trop. La hauteur » des rochers et leur épaisseur rendaient le chemin de » Chambéry en Dauphiné impraticable aux voitures : les » bêtes de charge ne pouvaient y passer qu'avec peine » et à force de détours. » Le célèbre Lalande ajoute les détails suivans. « On passait autrefois sous une caverne au » travers des rochers ; mais le duc Charles-Emmanuel II, » qui avait épousé une fille de Gaston d'Orléans, frère de » Louis XIII, aimait la France ; il en avait été secouru » pendant les troubles de sa minorité, et voulut en faci- » liter la communication : il fit faire en 1670 un très- » beau chemin, qu'on appelle *la Montée de la grotte*, » et il y a en effet une grotte des plus singulières que la » nature ait formées. Charles-Emmanuel mourut en 1675, » de la révolution que lui causa un accident arrivé à Vic- » tor-Amédée son fils, renversé de cheval en faisant ses » exercices ; la ville de Turin lui doit plusieurs de ses em- » bellissemens. Ce travail immortel, digne d'Annibal, » lui fit plus d'honneur qu'une conquête ; il fut consacré » par un monument, sur lequel on lisait l'inscription ci- » dessus, laquelle a été mutilée au commencement de la » révolution par ordre des représentans du peuple en- » voyés en mission dans ce département. Le nom de ce » prince mérite de passer à la postérité, par son esprit » et par la protection qu'il accorda aux savans. »

En 1803, le gouvernement français ayant jugé la rampe de *la Grotte* trop pénible, donna ordre à MM. les ingénieurs de faire plusieurs projets tendant à la diminuer ; le seul que l'on jugea propre à remplir ce but, fut de percer le rocher énorme où la route se touve établie. Maintenant cette nouvelle route a une lieue de poste d'étendue ; elle est traversée par plusieurs ruisseaux sur lesquels on a établi vingt aqueducs et cinq ponts, dont deux sont remarbles par leur élévation, la beauté de leur architecture, leur solidité, et la précision de la coupe des pierres de taille. La galerie formée dans le roc est de la longueur de trois cent sept mètres, sur huit de largeur et huit de hauteur. Elle est éclairée par trois réverbères.

Cette nouvelle route présente une vue pittoresque, surtout en venant de Chambéry, où, après avoir passé une

vallée étroite de trois lieues, on entre dans la galerie, qu'on traverse en huit minutes, et tout à coup on aperçoit, avec une grande surprise, un vaste vallon qui s'étend jusqu'aux montagnes au pied desquelles coule l'Isère.

Elle a été commencée, suspendue et reprise à trois différentes fois par le gouvernement français, et achevée par les soins de Victor-Emmanuel.

DES BEAUX-ARTS ET DE LA LISTE CIVILE.

Les arts aiment la liberté, et vous les emprisonnez sous la tutelle d'un roi.

Qu'y a-t-il de commun, je vous prie, entre les arts et la royauté? Y avait-il un roi à Athènes, lorsqu'aux applaudissemens de la foule enivrée, Zeuxis ornait de ses sublimes peintures les murs de l'élégant Parthénon, ou lorsque, sous le ciseau créateur des Phidias et des Pygmalion, respiraient les grâces de Pandore et la majesté vivante des dieux? Y avait-il un roi, lorsque David jetait ses Sabines entre deux armées, ou que ce fier génie peignait Léonidas mourant aux Thermopyles? Y avait-il un roi lorsqu'il ouvrait aux Gérard, aux Gros, aux Guérin, son immortelle école de peinture? Y avait-il un roi lorsque les statues de l'Apollon et de la Vénus de Médicis, et les tableaux de Raphaël et du Corrége, couronnés des lauriers de la république, entraient dans nos musées, avec une pompe triomphale?

Les arts se rapetissent et se taillent sur le patron de nos camarillas.

Sous Louis XV, ils s'enluminent de rouge et de blanc, et ils portent de la poudre et des paniers, comme les poupées de la cour.

Sous Charles X, prince dévot, il faut que des peintres, sans foi religieuse et par conséquent sans inspiration, suspendent au dôme du musée des tableaux de sacristie, froids et inanimés comme la palette des artistes.

On fabrique des sacres où les seigneurs de la cour veulent que leurs traits communs et leur stature voûtée se relèvent sur la toile dans une attitude colossale. Puis, comme nous changeons souvent de rois, et que ces figures d'un autre règne pourraient blesser le nouveau protecteur des beaux-arts, à chaque avénement on les décroche du plafond, on les ôte de leurs cadres dorés, on les roule et on les relègue au grenier. Voilà où vont les sacres. O vanité!

Aujourd'hui, l'on nous fera des médaillons de famille, et des Jemmapes et des Fleurus, où nous verrons ressortir en relief de petits héros sur de grands champs de bataille. Voilà ce qui s'appelle parler à l'imagination! Eh! mon Dieu, ne prétendez pas à diriger les arts, ne donnez pas tant d'argent, mais faites de grandes choses, et servez de modèles!

Si le roi doit diriger les beaux-arts, pourquoi ne dirige-t-il pas l'académie de peinture, de sculpture et d'architecture, puisque vous lui laissez les châteaux, les palais et les musées? Pourquoi ne braque-t-il pas dans les espaces du ciel, sur Jupiter et sur Vénus, les lunettes de l'Observatoire? Pourquoi ne préside-t-il pas à la dissection anatomique des éléphans, des baleines et des insectes! Pourquoi ne ranime-t-il point du souffle de son génie les os et la chair morte de l'Institut? Vous voulez qu'il soit maçon, peintre, graveur, statuaire, médailliste, et vous ne voulez pas qu'il soit naturaliste, historien, géomètre, ingénieur, poète, astronome! Qui oserait donc sans irrévérence affirmer que le roi ne sait pas tout? Qui serait assez mauvais citoyen pour cela? Pourquoi souffre-t-on aussi que le ministre de l'intérieur achève l'arc de triomphe, ordonne le fronton de la Madeleine, et couvre nos ponts et nos places de fontaines monumentales et de statues? Pourquoi faire une sottise à demi lorsqu'on peut la faire complète?

Si le prince n'entend rien aux arts, c'est un commis en frac ou en épaulettes qui jugera le mérite des artistes. Si, ce qui serait pire, il est à demi connaisseur, il leur fera subir la bizarrerie de ses préférences. S'il porte dans les arts l'entêtement d'un esprit sans flamme et sans couleur, il faudra donc que, pendant toute la durée de son règne, les arts restent stationnaires comme les institutions politiques. S'il est avare, il gardera l'argent pour lui ou il les traitera mesquinement. Si son commis n'a pas de goût, il peut gâter l'art, en favorisant le burlesque. Et si ce commis est un fripon, et qu'il s'avise de vendre, de détourner ou d'échanger des tableaux et des statues qui appartiennent à la nation; s'il est despote et qu'il prétende fermer au public l'entrée des musées; s'il est fantasque, et qu'il veuille envoyer en province ou claustrer dans les galeries inaccessibles des palais de la couronne, les chefs-d'œuvre de nos grands maîtres, qui l'en empêchera? Est-il responsable?

Mais on dit: le ministre n'a pas le sentiment des arts. Un roi l'a-t-il davantage? non. Mais il mettra à leur tête un directeur instruit. Et qui empêche donc le ministre d'en faire autant? Mais le ministre ne pourra commander de grands ouvrages, car il se verrait borné par le vote annuel des chambres! Je répondrai que les chambres n'ont jamais refusé de fonds pour les grands ouvrages qui sont en cours d'exécution. Les chambres ne sont pas si welches qu'on le suppose. Elles aiment les arts autant que les courtisans, et elles ont un sentiment plus vif qu'eux de la grandeur nationale; elles ne souffriraient pas qu'un ministre responsable sacrifiât les arts à la coterie, et lorsque nos charges diminueront, elles voteraient pour leur encouragement, soit en écoles, soit en commandes, soit en achats, des fonds beaucoup plus considérables que s'ils vivaient dans la maison du roi, à la portion congrue.

Dans les monarchies absolues, le roi représente la nation personnifiée, et l'artiste peut recevoir, sans se dégrader, des encouragemens de sa main. Mais dans les gouvernemens libres, la nation se représente elle-même, la nation est souveraine, la nation est tout, la nation punit et récompense, la nation paie et reçoit, la nation inspire et contrôle, et la fière indépendance

de l'artiste s'indignerait d'être obligée de se plier aux directions capricieuses d'un courtisan, et de tendre la main au plus riche des citoyens, fût-il roi.

Mais M. Casimir Périer ne se contente pas de ravir aux beaux-arts leur indépendance, en les assujétissant au servage du monopole royal; il veut encore ôter à tous les palais de l'état leurs revenus et leur nationalité.

« Il faut conserver, selon lui, pour l'honneur de la révolu-
» tion, et léguer à l'avenir les châteaux de Versailles, Com-
» piègne, Fontainebleau, qui ne sont pas seulement des rési-
» dences royales, mais des monumens nationaux, décorés par
» les arts et illustrés par l'histoire. »

Le ministère mêle la révolution de juillet à tout, en paroles. Il lui a fait faire volte-face, il lui tourne la tête, et il ne lui fait plus regarder que le passé.

Il semble oublier que les monumens de l'architecture ne supposent pas toujours la civilisation. Ils n'obtiennent le respect des nations que s'ils répondent à leur génie.

La prodigieuse hauteur des monumens égyptiens qui étonnent l'imagination, se liait par tous les points au système de la théocratie. A des dieux immenses de granit, il fallait des temples colossaux. Le peuple, qui se nourrissait de quelques oignons, élevait de magnifiques tombeaux pour la vanité des rois et des sanctuaires impénétrables pour la tourbe des prêtres.

L'élégance des temples grecs respirait les gracieuses créations de la mythologie.

Dès que Rome quitta les exercices vivaces de la liberté, on lui bâtit des cirques et des temples avec les esclaves et l'or du monde.

Les châteaux de la féodalité découvraient, au loin dans la plaine, les huttes des serfs misérables et abrutis.

Les cathédrales du moyen âge ajoutaient par leur grandeur à la grandeur sombre et mystérieuse du christianisme, et soutenaient la religion des peuples.

Les pompeuses inutilités de Versailles n'allaient pas mal avec cette tourbe de courtisans et de valets qui formaient la cour d'un roi absolu.

Mais à mesure que le goût de la liberté arrive aux peuples, la commodité succède à la magnificence. Il faut que l'utilité plus que la grandeur éclate dans les monumens publics. On construit des canaux, des routes, des écoles, des quais, des ports, des hospices, des théâtres, des fontaines, des ponts.

C'est une fausse idée de croire que les monumens inutilement fastueux de l'architecture et des arts attirent chez nous l'étranger; c'est plutôt la douceur du climat, la facilité des mœurs, la commodité de la vie, l'abondance, le luxe, les spectacles, les plaisirs, la liberté.

Cormenin.

Littérature.

—

LA CONFESSION.

Artiste! que vous êtes puissant! Vos études, vos plaisirs, l'instinct des formes, l'observation du contour extérieur, de la lumière et de l'ombre, vous ont donc fait deviner ce que l'histoire des hommes a de plus profond et de plus étrange!

Voici le catholicisme tout entier; voici la passion jeune, naïve, ardente, et qui s'ignore, aux pieds de la décrépitude qui connaît le monde, qui juge et qui punit; voici la force de la vie, la puissance de l'ame, prosternées sous la loi terrible d'un fantôme d'homme qui n'a plus ni sang, ni vie, ni d'autre pensée que celles de la vengeance et de la mort prochaine!

Mais détournons nos regards de ces deux figures si heureusement contrastantes, si naïves dans leur expression.

Voyez ce pan de boiserie, ces sculptures éraillées par le temps, ces vierges frustes, cette harmonie d'antiquité et de sainteté : ne suffiraient-ils pas pour vous émouvoir profondément? Il y a des siècles accumulés dans ce coin d'une nef d'église; elle est née dans le moyen âge, dans le vrai moyen âge, non dans ce moyen âge menteur que l'on nous recrépit tous les jours; elle en porte le cachet et l'empreinte. Dans l'église elle-même vous distinguez les tourelles et les créneaux de la suzeraineté; vous reconnaissez les poses simples et les airs de tête pieux. Les années, en brisant toutes les saillies de la pierre, en jetant comme un voile de vapeur sur ces ornemens et ces bas-reliefs, les ont embellis encore.

Après avoir contemplé ces témoins immobiles du passé, ces témoins éloquens, ces pierres brisées ou plutôt arrondies, si votre œil redescend vers le vieillard et la jeune fille, la transition se fait sans peine. Vous n'êtes pas surpris qu'une si vieille foi, après avoir courbé des générations et laissé des traces colossales sur le monde, ploie cette jeune tête de vierge, toute fraîche, toute palpitante, toute rayonnante de pureté et de grâce, devant le représentant du Catholicisme chenu, du Catholicisme immuable; vieillard à blanche barbe et au front sillonné!

Et ce que les longs développemens de la parole écrite réussissent à peine à exprimer, voici un artiste qui le dit, sans ambages, sans réticences, sans efforts; tout cela, ces siècles, cette religion, cette croyance, cette domination d'un culte vieux sur les jeunes ames, l'art gothique, la confession toute puissante, pénètrent la pensée comme l'éclair sillone la nue. Des volumes d'histoire auraient de moins grands enseignemens que votre page, artiste; un

roman de Walter Scott frapperait moins vivement l'esprit ému et charmé.

. . . .

Mais quel crime peut donc peser sur ton cœur, quels scrupules penchent ton front blanc et poli vers la terre, et courbent tes genoux sur le pavé du vieux temple, jeune fille?

Il n'y a pas de remords sur ton visage. Tes traits sont candides; le repentir laisse d'autres vestiges chez le coupable; il ride la paupière, il affaiblit l'éclat du regard. L'amour heureux a des larmes plus abondantes et plus amères. Ah! je le vois, c'est un crime innocent et involontaire, la faute de ta jeunesse, de ta beauté, de ta candeur même; ce sont les premiers scrupules d'un cœur agité, ce sont les premières émotions des sens qui s'éveillent, c'est la divination des voluptés inconnues, c'est l'émotion d'une ame chaste en proie à ses vagues désirs. Tu viens les avouer à ce vieillard glacé par l'âge.

Dans ta famille même, un mot du mari à l'épouse, le baiser conjugal, le silence des nuits troublé par un murmure, ont éveillé ta curiosité de jeune fille. Et le printemps est venu; à l'aspect de ta propre beauté, je ne sais quel orgueil et quelle terreur se sont emparés de toi; tes nuits ont été moins calmes, et ton sang plus rapide a gonflé tes veines et fait battre ton cœur.

Pauvre jeune fille! voilà le crime dont tu t'accuses, et tu viens demander une punition et une vengeance à ce spectre investi de l'autorité divine! Se souvient-il d'avoir existé et d'avoir aimé? Il t'écoute sans te comprendre; il pèse la faute dans sa froide balance, il oppose au premier appel de la volupté absente, mais comprise et devinée, l'autorité de sa parole évangélique. Déjà elle se sent purifiée; déjà elle oublie ces mots qu'elle a entendus, ces mystères qu'elle a pénétrés. Mais si vous m'en croyez, mes amis, vous que la pensée de l'artiste a émus, vous qui croyez à sa création, vous qui vous intéressez à la jeune fille blonde prosternée à genoux aux pieds du vieillard, vous la marierez avant un mois.

LETTRES SUR LE LEVANT.

Itinéraire de Navarin à Messène.

Vous, qui connaissez d'autres jouissances que d'entendre Sontag ou de voir Taglioni, qui pouvez vous passer de Véfour et du Café de Paris, et qui croyez possible à toute force de voyager autrement que sur les coussins d'une chaise de poste, n'avez-vous jamais eu le désir de voir les murs célèbres de Missolonghi, le rocher d'Ipsara plus glorieux encore, et la rade de l'antique Pylos, où les trois plus grands peuples du monde, réalisant cette sainte-alliance rêvée par la philantropie de Béranger, se *donnèrent la main* pour défendre une nation chrétienne contre les forces conjurées de l'islamisme? Embarquez-vous donc sur notre belle frégate de 60 bouches à feu, et vous entrerez comme un triomphateur, toutes voiles dehors, pavillon flottant, dans ce vaste bassin de plus de trois lieues de circonférence, dont les flots ont englouti naguère six mille mahométans. Si vous vous êtes fait une brillante idée des côtes du Péloponèse, elle sera bientôt détruite par la vue de ces roches grises, de cette nudité affreuse, de cette solitude immense qui vous entoure de toutes parts et vous attriste le cœur. Quoi! direz-vous, voilà la Grèce! Et vos illusions seront effacées, et le prisme sera rompu, et vous verrez les choses dans leur triste réalité. Dix relations de voyage ne vous apprendraient pas ce que vous voyez là. Mais si vous ne voulez vous abuser étrangement, défiez-vous de cette première impression, et n'allez pas préjuger par analogie ce que vous ne connaissez pas encore.

On vous montrera à l'ouest en entrant la carcasse de la *Guerrière*, une de ces frégates construites à Marseille pour l'asservissement des Grecs, et coulées à Navarin pour leur délivrance. Vous reconnaîtrez dans ce rocher étroit et long qui ferme la rade du côté de l'ouest la fameuse île de Sphactérie. Ce cap, qui n'en est séparé que par un chenal de quelques toises, et où l'on aperçoit les ruines d'un fort vénitien, Pausanias vous apprend que les Grecs d'autrefois l'ont nommé Coryphasium, et notre pilote Dimitris vous dira que les Grecs d'aujourd'hui l'appellent Zonchio. Vous gémirez sur une funeste imprévoyance, quand vous saurez que le marais compris entre ce cap et les montagnes qui bornent la vue du côté du nord-est, a frappé de ses émanations mortelles huit cents jeunes soldats qui n'ont pas revu la France! Si vous cherchez quelque trace de végétation dans ce désert de pierres et de sable, vous apercevrez au pied du mont Saint-Nicolas un olivier qui se balance tristement au-dessus de quelques masures. Vous demanderez enfin la ville de Navarin, et l'on vous montrera cet amas de décombres où s'élève l'olivier et qui paraît comme un point sur ce vaste horizon. Et vous direz encore : Est-ce la Grèce que je vois?

Examinons ensemble ce rivage d'un aspect si nu, et cherchons d'abord Pylos, qui fut la capitale de la Messénie, sous le règne de Nélée et de ses fils, jusqu'à ce que l'infortuné Chresphonte, victime de l'ambition des grands, eût établi sa cour au Sténylaros. Barthélemy, qui ne connaissait pas les localités par lui-même, place cette ville, d'après Strabon, sur le mont OEgalée. Pouqueville, après avoir cru long-temps qu'elle se trouvait sur le cap Zonchio, décide enfin, sans dire pourquoi, qu'elle était située sur une montagne à l'opposite de Sphactérie et à l'origine de l'aqueduc : ce qui déterminerait son emplacement à dix lieues environ de Modon. Or Pausanias dit positivement : « De Mothone au promontoire Coryphasium, on compte environ cent stades. Sur ce promontoire même est la ville de Pylos, que Pylas, fils de Cléson, bâtit autrefois, et qu'il peupla de Hélèges venus avec lui de Mégare. Ne vous semble-t-il pas que l'assertion précise de Pausanias, qui avait vu Pylos, doive prévaloir ici sur toutes les conjectures anciennes et modernes? Pourquoi donc élever des doutes sur la position de cette ville? Pourquoi ne pas lui donner l'emplacement occupé par les ruines de Zonchio, qui se trouve précisément sur le cap Coryphasium et à trois lieues et demie, c'est-à-dire à cent stades

de Modon? A ces inductions si naturelles se joignent encore des probabilités résultant de l'inspection des lieux mêmes. Sous les murailles gothiques de Zonchio, dont les uns attribuent la fondation aux Vénitiens, et les autres à une dame française du treizième siècle, on a reconnu les vestiges d'une construction pélasgique. De plus, en dépit des préventions qui s'élèvent toujours contre une opinion populaire, cet immense souterrain qu'on trouve non loin des ruines ne pourrait-il pas être celui-là même où Nestor enfermait ses bœufs, ce riche troupeau d'Iphcilus que Nélée avait exigé de ceux qui prétendaient à la main de sa fille. Au reste les travaux de la commission, dirigée par le savant colonel Bory de Saint-Vincent, éclairciront tous ces doutes, et il me semble que de telles recherches ne seront pas dépourvues d'importance ni d'intérêt, si elles rappellent à ces malheureuses contrées le souvenir de leur glorieuse histoire.

Revenons à l'île de la Sphactérie, défendue autrefois par une citadelle attique, dont le temps n'a pas laissé la trace, et naguère par une batterie qui a disparu sous les boulets de *la Cambrian* et de *la Glascow* [1]. Je ne sais quelle loi du hasard soumet souvent les choses de la nature, comme les hommes, à une série d'événemens semblables, ramenés par un enchaînement secret et prédestiné. N'est-il pas étrange que cette île de Sphactérie, comme une autre Scylla, deviennent de tout temps le tombeau de ceux qui se réfugient sur ses bords? Les Messéniens exilés de leur patrie et retirés à Naupacte, sous la protection d'Athènes, épiaient le moment de la vengeance : Comon apprend que ceux de Sparte viennent de s'emparer de Sphactérie, il tombe sur eux à la tête d'un corps de frondeurs, et les assomme sous une grêle de pierres. En 1770, lors de l'expédition que Catherine confia au prince Dolgorinski, dans le noble but d'affranchir la Morée, les Grecs abandonnent leurs défenseurs et se retranchent dans Sphactérie, où ils expient, sous le cimeterre des Turcs, leur défection et leur lâcheté. Au débarquement des troupes d'Ibrahim, douze cents Grecs y périrent encore, mais ceux-là moururent en braves, pour la défense de la patrie. Enfin au fameux combat de Navarin, les Arabes à leur tour étanchèrent de leur sang la soif de ce fatal rocher.

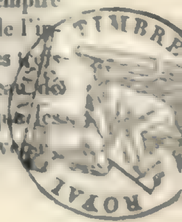
Visitons maintenant le Nouveau-Navarin (Neo-Castro) situé au pied du Saint-Nicolas, vis-à-vis la pointe sud de l'île, et bâti sur un rivage si accore que les vaisseaux de ligne peuvent le raser à portée de pistolet. La citadelle, à laquelle Ibrahim avait fait une large brèche du côté de l'est, vient d'être réparée par nos troupes, et entourée d'un glacis qui la met du moins à l'abri d'un coup de main. La muraille gothique qui s'appuie contre ce petit fort n'enferme, comme je vous l'ai dit, qu'un monceau de ruines, cloaque inhabitable où, à défaut d'autre asile, on caserna tant bien que mal un de nos bataillons. Ainsi cette citadelle, placée près du goulet de la rade, n'est qu'un vain épouvantail qui n'en saurait défendre l'entrée. On y voit encore, ainsi qu'à Modon, parmi des canons turcs et vénitiens, les pièces que le général Orlow fut obligé d'abandonner. Nous trouvâmes leurs affûts en si mauvais état, que nous pûmes juger qu'elles n'avaient reçu aucune réparation depuis l'époque où les Russes les avaient apportés, c'est-à-dire depuis cinquante ans. Cette remarque ne vous étonnera pas, si vous connaissez l'apathie léthargique des Turcs, qui, endormis sur des ruines, ne se réveillent que pour détruire ce que le temps épargne encore.

Les caboteurs de l'Archipel et des îles Ioniennes, attirés sur ce rivage par les débouchés que le séjour des Français offre à leur commerce, se sont bâti, dans un ravin près de la ville, des baraques de sapin qui forment comme le faubourg de la place. Tristes débris d'une population presque anéantie, quelques familles indigènes, récemment affranchies du joug égyptien, se réfugient dans les cavités des roches, ou sous des haillons suspendus à des roseaux.

Figurez-vous un cimetière dont les morts se seraient tout d'un coup réveillés, et vous aurez une faible idée du spectacle qu'offrent ces malheureux, desséchés par la faim, noircis par le soleil, nus comme les rochers que foulent leurs pieds meurtris, et soutenant à peine, avec les alimens les plus grossiers, le reste d'une vie usée par le malheur.

Rien de remarquable à Navarin, si ce n'est un aqueduc qui parcourt deux lieues, du nord au sud. Souterrain lorsqu'il contourne le versant des côteaux ou qu'il traverse les plaines, il s'élève quand il joint deux rochers sur des arcades plus ou moins hautes, selon l'inégalité du sol. Quoiqu'on n'aie pas plus de données sur sa fondation que sur celle de la ville même, les arceaux qu'on trouve vers le nord de la rade attestent, par la hardiesse de leur construction, que cet hydragogue est l'ouvrage des Européens, des Vénitiens, sans doute, qui ont laissé dans tout l'Orient tant de monumens de leur génie et de leur puissance.

Pour se rendre de Navarin au village de Nisi, on contourne une partie de la rade, en suivant les aqueducs; puis, marchant vers le nord-est, on prend un sentier dont la trace disparaît bientôt au milieu des montagnes. Grâce au pas sûr et hardi de nos petits chevaux moraïtes, nous traversâmes rapidement deux lieues de ravins et de mornes arides, lieux aujourd'hui déserts et naguère l'asile de l'insurrection. Car c'était à l'abri de ces pics escarpés que les Pallicares, enveloppés dans leurs chlamydes de laine, le yatagan dégaîné, le mousquet au poing, attendaient en silence les partis d'Égyptiens qui s'avançaient à la découverte! trop confians dans une tactique encore imparfaite. Là une cascade se précipite avec fracas de rochers en rochers, ici une lame d'eau tombe d'une seule chute, comme un rideau d'argent. Nous suivions quelquefois un étroit sentier au bord d'un précipice, et le bruit d'un torrent nous révélait l'abîme qu'un feuillage de lierre et de broussailles dérobait à nos yeux. Rien dans ces solitudes profondes ne rappelle le souvenir des hommes, si ce n'est quelques arceaux d'aqueducs, dont les canaux disjoints par les racines des figuiers sauvages laissent échapper l'eau qui mine leurs fondemens : image d'un empire vieilli dont les digues ne peuvent plus retenir le torrent de l'insurrection, et où la liberté déborde de toutes parts. Après [deux] heures de marche, on arrive sur le vaste et fertile plateau des Combai : on entre ensuite dans une forêt de chênes, que les Grecs appellent Chila Choria (mille villages). Le bois trav[erse]



[1] Frégates anglaises.

l'on perd de vue les montagnes qui avoisinent Navarin, et l'on commence à apercevoir les neiges du Taygète.

Ici la Messénie change entièrement d'aspect. Ce n'est plus cette nature morte, ce chaos de précipices et de rochers, désordre horrible comme l'entrée du Ténare. Ce sont encore des vallées, des montagnes, mais tapissées de gras pâturages et d'arbres à fruit de toute espèce. Les accidens de terrain les plus bizarres variaient sans cesse à nos yeux de ravissans tableaux. Les ruisseaux étaient bordés de mûriers, l'olivier couvrait les côteaux et les terrains secs. L'aubépine, l'arbre de Judée, le myrte, le laurier-rose, prodiguaient leurs parfums, étalaient leur parure. Tous les champs étaient ensemencés, des troupeaux paissaient dans toutes les prairies. L'on reconnaissait encore la trace du fléau qui avait désolé la contrée; car Ibrahim, comme s'il eût craint de ne pas laisser des souvenirs assez durables de sa barbarie, avait brûlé tous les arbres qui se trouvaient sur sa route : mais cette terre si long-temps ravagée se ranimait pour goûter les premiers fruits de l'indépendance et de la paix, semblable à une veuve, encore jolie, qui, dépouillant enfin ses habits de deuil, revêt une tunique de fête et se couronne de roses pour s'asseoir au banquet d'un nouvel hyménée.

Nous traversâmes plusieurs ruisseaux qui se jettent tous dans la rivière de Mavro-Zoumena. Nous crûmes reconnaître entre autres le Cacus, père de Latone, l'Électre, fille d'Atlas, que l'on trouve, dit Pausanias, en allant d'Andanie à Cyparissie : plus loin l'Achéa, près de laquelle Homère place la ville de Dorium, et où Thamyris, fils de Philammon et d'Argiope, perdit la vue pour s'être glorifié de chanter mieux que les Muses. Ces notions, qui nous parviennent si vagues et si confuses à travers les ténèbres de la théologie païenne, ne vous paraîtront peut-être ici qu'une réminiscence surannée des leçons de l'école; mais si vous saviez de quels charmes elles se revêtent quand on parcourt les lieux où elles ont pris naissance! Et ce n'est pas à l'imagination seule à s'emparer de ce legs précieux de l'antiquité; il appartient surtout aux théories exactes, aux recherches positives de l'histoire. C'est en rapprochant les anneaux primitifs de la chaîne sociale que la science, remontant aux premiers âges du monde, lèvera le voile mystérieux qui enveloppe encore l'enfance des peuples et l'origine de leurs institutions.

Nos guides, qui nous suivaient en psalmodiant un cantique ou un refrain national, s'étonnaient de nous voir arrêtés à chaque pas pour relever le cours d'une rivière ou la position d'une montagne. Nous n'étions encore qu'à huit lieues de Navarin, quand nous découvrîmes la plaine de Calamate, vaste bassin de verdure, bordé au sud par le golfe du même nom, à l'est par la chaîne du Taygète, et au nord-ouest par le mont Ithome. Après avoir passé le Pamisus qui, à l'endroit ou nous le traversions, n'avait que deux pieds de profondeur, nous suivîmes plus d'une lieue, en faisant face à la Laconie, un chemin bordé d'aloës, de cactus, et nous arrivâmes à Nisi.

Ce village est bâti en terre glaise, à peu près comme les bourgades des environs de Lyon : je ne vois pas de quelle ville ancienne il pourrait occuper l'emplacement. Au reste on n'y trouve aucunes ruines. Nous descendîmes chez un brave père de famille qui hébergeait les voyageurs, pour suppléer aux trop modiques ressources d'un commerce de grains et de maïs. Une jalouse concurrence ne venait point entraver ses modestes spéculations, car sa maison était à peu près la seule qui fût construite en bois, et qui eût un étage au-dessus du rez-de-chaussée. Je ne vous ferai pas entrer avec nous dans cette espèce de poulailler, dont tout l'ameublement consistait en une petite table, deux escabelles, et trois nattes; mais je dois vous dire un mot de la conversation que nous eûmes avec notre hôte; elle fera suite aux détails que je viens de vous donner.

Rien n'est plus commun en Grèce que l'esprit naturel et le bon sens. Je ne parle pas ici de la Grèce de Périclès et d'Alcibiade, mais de ce malheureux pays, livré depuis tant de siècles aux ténèbres de la barbarie et de l'ignorance; et, je le répète, il n'est pas rare d'y trouver des hommes du peuple, même de la dernière classe, qui, par leur jugement et leur élocution, se montrent supérieurs à la condition où ils sont nés : tel était notre hôte. En 1828 il avait été forcé, comme ses compatriotes, d'abandonner son pays trop voisin des garnisons albanaises, pour se réfugier au village d'Armyro, situé de l'autre côté du golfe de Calamate, au pied du mont Taygète. Je me trouvais alors moi-même dans ce pays, et j'y avais vu les pâtres de Soulima et du Gérennios, les débris des bandes de Colocotroni et de Pétro-Bey retranchés derrière une muraille construite à la hâte, qui s'appuyait aux montagnes des Maniotes et descendait jusqu'au rivage. Contre cette barrière, si faible en apparence, les efforts d'Ibrahim avaient échoué trois fois. Les Pallicares, embusqués sur les hauteurs, compensaient par l'avantage du terrain leur infériorité numérique, et parvenaient toujours à repousser les Arabes. Enfin le pacha, dont une croisière interceptait les communications avec l'Égypte, et qui ne trouvait plus de ressources dans un pays qu'il avait lui-même ravagé, assiégé dans son camp par la famine et la peste, résolut une attaque décisive contre ce village d'Armyro, qu'il supposait l'entrepôt de tout ce que les Moraïtes avaient soustrait à sa rapacité. Un vaisseau français, *le Trident*, qui vint mouiller au fond du golfe, l'intimida tellement qu'il n'osa pas même tenter l'exécution de son projet.

Comme mon hôte me rappelait toutes ces circonstances avec un peu trop de cette vanité nationale dont les Grecs ne manquent pas, je ne pus m'empêcher de lui avouer l'opinion défavorable que j'avais conçue à cette époque de la jeunesse de son pays. « Auprès de vos vieillards défaillans de besoin, lui dis-je, auprès de vos enfans expirant sur le sein épuisé de leurs mères, j'ai vu les jeunes Messéniens, occupés de leur parure et de leurs jeux, insulter par le sourire de l'indifférence aux maux qui accablaient la faiblesse de l'âge ou du sexe; on les aurait crus au milieu d'une fête, à les voir marcher fiers de leur chevelure parfumée, de l'élégance de leur taille et de la blancheur de leurs fustanelles. Au lieu de se joindre aux Kleftes, qui défendaient leur pays, ils s'exerçaient à la course, sans doute pour fuir plus promptement au moment du danger; enfin sur votre marché, où l'on aurait vainement cherché une oque de pain, on ne trouvait qu'un étalage insolent de rubans, de fourrures et de soieries. Jugez quels sentimens m'inspira le contraste révol-

tant de cette frivolité, avec les angoisses d'une population menacée de la servitude ou de la mort, et déjà en proie à la plus affreuse misère.

— Il n'est que trop vrai, me répondit mon hôte, la mollesse et l'indolence sont portées à l'excès dans cette province. Le canton de Calamate, dont le terroir est si fertile, ne rapportait pas le quart de ce qu'il aurait dû produire : ses habitans en confiaient la culture à des mains étrangères, pour mener cette vie efféminée des Turcs, dont ils prennent les habitudes et le costume. Mais, par une anomalie dont vous avez dû trouver plusieurs exemples en Grèce, les Messéniennes, habituées dès l'enfance au travail, semblent réunir toutes les qualités qui manquent à leurs maris : c'était à l'active industrie des femmes de Culumate que le canton devait son riche commerce de soie, de cire et de tabac. Aujourd'hui le malheur a instruit les Messéniens, et la nécessité les a rendus meilleurs. Trop pauvres pour payer des mercenaires, ils se sont enfin résignés à labourer leurs champs eux-mêmes; et vous les trouverez, en traversant leurs plaines, occupés de leurs travaux aratoires. Toutefois, la plupart préfèrent encore le soin et la garde des troupeaux aux fatigues de l'agriculture. »

Notre hôte nous parla politique : c'est l'objet favori de la conversation des Grecs. Je vous fais grâce de ses systèmes et de ses plans de réforme, où le Panhellenium pourrait peut-être puiser quelque idée heureuse. Je vous dirai seulement combien ce brave homme, ainsi que tout son village, regrettait le colonel Fabvier, qui, se rendant de Napoli à Navarin pour retourner en France, avait couché la veille dans la chambre que nous occupions. Notre hôte connaissait parfaitement les campagnes du colonel; il savait apprécier l'importance et le désintéressement de ses services. Oui, disait-il, si le président a refusé en effet l'offre que Fabvier nous faisait encore de son épée, il y a été porté par une jalousie honteuse, tout-à-fait contraire aux sentimens de la nation. Mais patience! quand Miaolis sera nommé à la présidence, comme nous le désirons tous, il rappellera le brave que nous regrettons, celui qui nous a appris à nous servir de la baïonnette et à nous battre à la française : aussi bien l'amiral doit faire oublier qu'obéissant à des ordres que son cœur désavouait sans doute, il abandonna le pauvre Fabvier lors de la malheureuse expédition de Scio.

Le lendemain nous quittâmes Nisi à la pointe du jour. Après avoir suivi quelque temps la route d'Androussa, nous la laissâmes un peu sur notre droite : nous savions que cette ville, dont le nom rappelle la Sainte-Andanie, n'est plus qu'un monceau de décombres. Nous prîmes donc à travers champs pour gagner le mont Ithôme par la voie la plus courte, et nous y arrivâmes après avoir marché pendant quatre heures dans une direction parallèle au Taygète. En suivant ainsi la lisière occidentale de la plaine de Calamate, nous pûmes juger parfaitement la position respective des deux pays limitrophes.

Quand Montesquieu représente la forme des gouvernemens comme une conséquence nécessaire des climats, fixant d'une manière invariable la situation politique d'un pays d'après sa latitude, et réglant pour ainsi dire le destin des sociétés humaines à l'échelle du thermomètre, il n'émet qu'un ingénieux paradoxe. Mais dans son erreur il y a un fonds de vérité incontestable. S'il se trompe, c'est qu'il donne trop de développement à un principe vrai, c'est qu'il généralise une identité qui n'existe qu'entre certains rapports. N'avouez-vous pas en effet que la position géographique d'une contrée, sa température, les qualités du sol exercent sur le peuple qui l'habite une influence primitive, qui imprime à son génie et à ses mœurs une direction particulière, et qui se fait encore sentir après bien des siècles et des révolutions? Lorsque Cécrops eut abandonné sa patrie; que Moïse éclairait, du flambeau d'un génie divin, pour coloniser un sol vierge et s'y faire aussi législateur, les diverses sociétés gouvernées par ceux qui l'imitèrent prirent toutes un caractère distinct, selon la nature des pays où elles s'étaient fixées. Sous le beau ciel de l'Attique, la civilisation germa facilement et fit de rapides progrès : les bassins, creusés par la nature à Phalerès, à Munychie, au Pyrée, devinrent bientôt des ports peuplés de marchands et de matelots, et le commerce ne tarda pas à rendre Athènes le centre des arts et de toutes les gloires. Plus fertile que l'Attique, la Laconie contenait plus de rochers arides que de terre végétale; de là les mœurs sauvages, la frugalité, la vie austère de ses habitans : la course, la lutte, la chasse furent les occupations exclusives des fiers Lacédémoniens, qui abandonnaient à leurs paisonniers de guerre la culture d'un sol ingrat. La Messénie, au contraire, qui renfermait les plaines fertiles comprises entre le Nedès et le mont Taygète, devint agricole et pastorale : cette différence des mœurs décida de tout temps du destin des deux pays. Le peuple guerrier asservit le peuple pasteur, dont le courage n'était pas secondé par une tactique exercée, et qui n'avait pas fait de la guerre son unique apprentissage. Aujourd'hui même, que le despotisme a confondu toutes ces physionomies nationales sous un aspect uniforme de misère et d'asservissement, il existe toujours des différences sensibles qui les distinguent : le Maniote farouche et voleur descend encore de ses montagnes pour enlever, par la force ou la ruse, les troupeaux et les moissons du paisible Messénien.

Sur le versant oriental du mont Ithôme, nous trouvâmes un couvent de Caloyers, qui s'appelle, je ne sais pourquoi, Mavromati (œil noir). Ce petit monastère, qui domine le golfe et la plaine de Calamate, est bâti sur un joli plateau à côté d'un bouquet de cyprès. Nous espérions y trouver l'hospitalité qu'une retraite de religieux semble promettre aux voyageurs. Si vous traversez jamais la Messénie, n'allez pas chercher un asile au couvent du mont Ithôme : couché sur un pavé glacial, exposé à tous les vents et dévoré par des myriades d'insectes, vous ne trouveriez sous ce toit inhospitalier qu'une pénible insomnie ; vous n'y verriez que des hommes grossiers et vicieux qui vous vendraient des privations cruelles pour vous persuader qu'ils se les imposent à eux-mêmes. Savez-vous ce que c'est qu'un caloyer? Imaginez la taciturnité d'un trappiste, l'indolence d'un moine, le fanatisme d'un missionnaire, la fourberie d'un jésuite et la crasse d'un capucin. Mais je vous donnerai plus tard des détails sur cette caste, plaie la plus funeste et la plus incurable peut-être de la malheureuse Grèce?

Le premier pic, selon M. Vietti, est le mont Évan.

Le sommet du mont Ithôme se divise en deux pics séparés par une gorge aride, qui sans descendre jusqu'au niveau de la plaine forment cependant un précipice large et profond. Nous contournâmes le mamelon de Mavromati, et après avoir traversé diagonalement le ravin qui sépare les deux crêtes, nous nous trouvâmes sur le versant occidental de Vourcano. C'est le nom que les Grecs ont donné au pic du nord. De cette position nous découvrîmes un vaste et magnifique tableau. Une pelouse parsemée de lauriers-roses et d'orangers s'étend vers le midi jusqu'à la plaine de Calamate dont elle est séparée par la chaîne Ithomienne. En regard de Vourcano et à l'occident de la plaine s'élève une montagne aride et nue, plus loin une autre fertile et boisée : la première est Kalliga, la seconde Psoriari. Au nord une muraille circulaire et flanquée de tours se détache par une teinte blanchâtre sur la verdure des côteaux : c'est Messène.

Au sommet du Vourcano s'élevait, il y a vingt-trois siècles, la citadelle d'Ithôme, fameuse par un siége de vingt ans auquel il ne manqua qu'un Homère. Sur les restes de cette place rasée par les vainqueurs, Épaminondas bâtit la forteresse de Messène, et enfin un couvent de religieux fut construit sur les fondemens des deux citadelles. Si vous montez au sommet du pic, vous n'y verrez que les murailles ruinées du monastère; mais poussé par ce besoin moral qui nous excite toujours à contempler les restes, la place même de ce qui n'est plus, vous voudrez franchir le *séjour du tonnerre*, vous voudrez peser dans vos mains cette poussière où le temps a confondu la citadelle des guerriers païens et la sainte retraite des hommes de paix. En descendant du Vourcano, vous chercheriez vainement quelque vestige du temple de Jupiter Ithomate, que Glaucus, fils d'Épylus et petit-fils de Cresphonte avait fait bâtir sur la montagne; mais vous trouverez la fontaine de Clepsydra, et si vous voyez comme nous une jeune Messénienne baignant son enfant dans cette source sacrée, vous vous rappellerez que les nymphes Nédès et Ithôme y lavaient le dieu dont les Curètes leur avaient confié l'enfance. Non loin dans la plaine vous rencontrerez le bassin d'Arsinoé, qui est alimenté par les eaux de Clepsydra, et qui se divise en plusieurs ruisseaux pour arroser les plans d'oliviers. Autour de cette fontaine était la place publique de Messène, qui renfermait la statue de Jupiter-Sauveur, les temples de Neptune et de Vénus, et enfin une statue de Cybèle en marbre de Paros. Vous dirigeant ensuite vers le nord, vous entrerez dans un *parc* de myrte, car telle est l'apparence de ce joli bois dont l'art semble avoir sablé les chemins, dessiné les labyrinthes et ménagé les délicieux points de vue. Il y a là un enchantement que le chantre des *Martyrs* ne pourrait rendre, que les pinceaux de Cicéri ne pourraient reproduire : vous apercevrez par dessus les branches les sommités les plus saillantes des murs de Messène : ni le lierre ni la mousse ne révèlent leur vétusté, le temps en a détruit une partie, mais celle qui reste debout n'a pas ressenti ses atteintes; les pierres de taille, dont les arètes sont vives et régulières, sont posées là de la veille : ces murs enfin semblent plutôt s'élever que tomber en ruines. Tels ils devaient paraître il y a deux mille ans aux yeux charmés des Messéniens, quand les lyres béotiennes suspendant leurs accords [1], le peuple cessait les travaux pour célébrer en silence ces mystères des grandes déesses [2]. Arrivé au pied des murailles, vous les verrez s'étendre environ l'espace d'un mille vers le mont Kalliga. Si vous êtes de ces voyageurs curieux qui ne se contentent pas des aperçus généraux, et qui, la toise et le compas à la main, mesurent, comparent, analysent les choses, vous remarquerez que les pierres tirées de la montagne même ont presque toutes cinq pieds de long sur deux de large et dix pouces d'équarrissure : vous admirerez cette architecture merveilleuse des anciens, qui, par un art dont nous avons perdu le secret, superposaient les pierres sans chaux et sans ciment, engrénées, pour ainsi dire, les unes sur les autres, par la seule puissance du frottement et de l'attraction. Vous compterez sept tours encore debout, carrées, rondes ou hexagones, toutes percées de meurtrières pour lancer les flèches, et bâties suivant un système uniforme de fortification : vous observerez surtout la seconde tour, à partir de l'est, construite sur une circonférence de 46 pieds de diamètre; c'est la porte par où l'on sortait pour aller à Mégalopolis, en Arcadie, qui fut aussi fondée par Épaminondas : vous y verrez deux niches pratiquées dans le mur. L'une, au rapport de Pausanias, était orné d'un Hermès attique; l'autre contenait sans doute la statue d'Aristomène; car en écartant les branches de ce vieux figuier qui semble jaloux de la gloire du héros, vous distinguerez dans une inscription effacée quelques lettres de son nom. Mais si vous êtes peintre, si votre coloris peut rendre la suavité d'un ciel de la Grèce, si vous savez assortir un heureux ensemble des ouvrages de l'art et des jeux de la nature, asseyez-vous sur ce fût brisé, devant la porte de Mégalopolis, et quand vous aurez reproduit sur votre toile cette tour inégalement crénelée par les outrages du temps, cette pierre énorme qui tombe en travers de la porte comme pour en défendre l'entrée aux profanes, cette ombre mystérieuse d'un bois sacré qui se projette sur un chemin pavé de pierres larges et blanches, ce je ne sais quoi d'antique et de divin qui inspire ici un silencieux recueillement, promettez à Watelet la composition la plus pittoresque dont son imagination puisse lui offrir le modèle. Cependant les souvenirs s'offriront en foule à vos méditations, et vous admirerez les auteurs fameux, les péripéties sanglantes de ce grand drame dont le dénouement fut la fondation de Messène. Il fallait, en effet, pour que ces ruines vous offrissent aujourd'hui le sujet d'un joli tableau, que deux peuples frères s'égorgeassent pendant trois siècles dans ces plaines qui furent leur berceau commun; il fallait qu'une nouvelle Iphigénie, vainement défendue par son amant, fût sacrifiée par son père, et que ce père malheureux répandît ensuite son propre sang sur le tombeau de sa fille; il fallait qu'une lyre magique brisât le glaive du vaillant défenseur d'Ira, et qu'un pédagogue boiteux, la risée des petits enfans d'Athènes, fît vibrer dans les cœurs des guerriers ses brûlantes inspirations, comme la voix du tonnerre roule d'échos en

[1] Messène fut bâtie au son des instrumens.

[2] Cérès et Proserpine, dont les mystères avaient été apportés d'Eleusis par Camon, fils de Célénus, à Messène, fille de Triopas et femme de Polycaon Ier, roi de Messénie.

échos dans la chaîne du Taygète ; il fallut enfin qu'un Épaminondas, tendant la main à un peuple abattu, vînt réparer l'injustice du sort et la cruauté des hommes..... Que de choses dans les débris d'une muraille!

Lucien D.
Lieutenant de vaisseau.

Aperçu des Publications.

LE LORGNON,

PAR MADAME ÉMILE DE GIRARDIN [1].



Un croquis du monde, fait avec la recherche de l'amateur et le talent de l'artiste, a paru cette semaine sous le titre du *Lorgnon*.

Le cadre choisi par l'auteur, nous pourrions dire par le peintre, est élégant et simple; les détails et la délicatesse du trait y ressortent merveilleusement en relief; le monde y paraît avec sa surface brillante et polie, faiblement colorée; sa physionomie aussi brillante que si Horace Vernet l'eût esquissée; ses modes, ses façons d'être aussi scrupuleusement reproduites que si Eugène Lami les eût dessinées.

L'auteur du *Lorgnon* suppose un jeune secrétaire d'ambassade au moment de terminer ses voyages; il rencontre, au fond d'une petite ville de la Bohême, un savant inconnu du monde, et d'autant plus instruit, car il avait employé à son instruction le temps que l'on use ordinairement à la faire valoir. A la fois physicien, médecin, opticien, mécanicien, ce savant était tout, excepté bohémien. Cet homme étonnant, à force d'étudier les diverses propriétés de la vue, les variantes qualités du cristal, les mystères de la myopie, et tous les secrets de la science oculaire, était parvenu, après bien des années, bien des travaux, bien des veilles, après ces longs jours de découragement qui servent de repos à la science, et ces heures enivrantes où l'imagination s'enflamme aux premières lueurs d'une découverte... Après avoir plus d'une fois consulté le célèbre Gall et Lavater, après avoir endormi et réveillé plus d'une somnambule, il était parvenu à composer une sorte de verre si parfaitement harmonisé aux rayons visuels, qui reproduisait si fidèlement les moindres expressions de la physionomie, qui montrait d'une manière si merveilleuse ces détails imperceptibles, ces fugitives contractions des traits causés par les divers mouvemens de l'ame, que l'œil, aidé de ce flambeau, pénétrait la pensée la plus profonde, et traduisait pour ainsi dire la fausseté la plus intime. En un mot, le possesseur de cet anti-prisme, de ce télescope moral, voyait aussi loin dans la pensée que l'astronome dans les cieux, et quel que fût le masque qui recouvrît le visage, on n'avait, à travers ce cristal dilateur, que la physionomie de ses véritables sentimens.

Vivant dans la retraite, et avec de bonnes gens qui ne cachaient pas leurs pensées, le pauvre savant n'avait pas même songé à prendre un brevet de perfectionnement, pour les qualités merveilleuses du *Lorgnon* dont il était l'inventeur, et dont il fit présent au jeune héros du livre pour reconnaître quelques services qu'il lui avait rendus.

C'est à Paris qu'un pareil *Lorgnon* devenait un don précieux; Paris, ville de prestige, où le regard est juge, où l'apparence est reine, où la beauté est dans la tournure, la conduite dans les manières, l'esprit dans le bon goût, où les prétentions dénaturent, où l'homme le plus distingué rougit de ses qualités primitives, et s'efforce d'en imiter d'impossibles à son naturel, où la vie est un long combat entre un caractère de naissance qu'on subit et un caractère d'adoption qu'on s'impose; où chacun est en travail d'hypocrisie, où l'esprit profond se veut faire léger, où l'esprit léger se fait pédant, où chacun vit des autres avec de la fortune, imite celui qui le copie, et emprunte souvent le costume qu'on lui a volé.

Paris, sa société, ses plaisirs, ses ennuis, sont passés en revue au travers de ce *Lorgnon*, dont le lecteur jouit autant pour le moins que si un aussi précieux bijou se vendait chez Fossin ou chez Houssaye. *Le Lorgnon*, quand on a lu le livre qui porte ce nom, cesse de paraître un talisman inventé à plaisir par l'imagination. N'avez-vous jamais oublié votre lorgnette, et emprunté celle de votre voisin, pour chercher dans une salle de spectacle, parmi les spectateurs, quelques visages amis, quelques figures de connaissance, quelques-uns de ces inévitables, que l'on est toujours assuré de retrouver quelques heures plus tard au même bal, au même concert, au même

[1] Chez A. Levavasseur, libraire, Palais-Royal. Prix : 7 fr. 50 cent.

raout, dans trois salons différens? eh bien! quand on a fermé ce livre, qu'on a retrouvé tous les gens qu'on connaît, tous ceux qu'on a rencontrés, on se surprend à dire : « Voici votre *Lorgnon*.... Je vous remercie...,

Ce livre ne saurait donc manquer d'obtenir un grand succès, car il a l'effet pittoresque d'un tableau, et la précision d'un instrument d'optique.

ROSE ET BLANCHE,

OU

LA COMÉDIENNE ET LA RELIGIEUSE,

PAR M. JULES SAND.

Voici un livre nouveau qui vient de paraître; il s'est glissé furtivement sans valet pour l'annoncer durant qu'il faisait antichambre, sans parrain pour le recevoir, le choyer, lui laver la tête. L'in-octavo ne lui a pas prêté ses habits, les Johannot leurs crayons, le vélin ses pages blanches et lisses. Il est entré, mis simplement, les yeux baissés, petit de taille. Début original, presque neuf aujourd'hui, qu'il faut toutes les cloches de la littérature pour carilloner le nouveau-né, qu'il a fallu tout un homme de talent pour ennoblir l'in-douze et l'arracher dès rayons de la friperie littéraire, aujourd'hui que tant de jeunes auteurs nés d'hier se présentent au public en gants blancs et en préface, le tête haute, l'éperon aux bottes et la cravache au poing.

Et puis n'allez pas croire, si le papier de M. Renault blesse vos yeux et vos doigts, que le charlatanisme se soit glissé sous la couverture et qu'il ait gagné le cœur; non, si vous comptez sur la bizarrerie des événemens, sur l'attrayant du meurtre, sur le piquant de l'horrible, tant pis; si vous aimez la Grève, fermez le livre. Toutes les pages sont blanches; il n'y a pas une goutte de sang : c'est l'histoire de deux pauvres filles, et rien de plus, deux pauvres filles qui vivent, qui s'aiment, qui souffrent ensemble; une histoire qui vous fait pleurer, mais de douces larmes, et qui vous laisse de longues heures rêvant au coin du feu, plongé dans les secrets de cette vie intime que l'on ne vit qu'à deux et dont vous venez de saisir les mystères naïfs et les émotions virginales. Lisez donc, franchissez la route qui vous mène au couvent, près de Blanche et de sa compagne, et vous oublierez bien vite le chemin qui vous y a conduit, chemin où l'on rit peut-être, mais où le rire n'absout pas l'auteur. C'est là qu'est le défaut du livre, c'est par le péristyle qu'il manque. Pourquoi ce chapitre si étrangement bouffon devant ces lignes si admirablement vraies? pourquoi cette tête au rire équivoque, si maladroitement greffée sur ce corps décent et pur? pourquoi danser sur la corde devant ce drame si puissant et si simple, qui doit prendre le cœur et le remuer long-temps après la dernière page? C'est en vain qu'on objecterait ici des exigences d'éditeur, elles doivent toutes s'évanouir devant les exigences de l'art, elles seules font loi et sont souveraines. Ne déflorez donc pas votre œuvre, jeune auteur, n'effeuillez pas votre couronne, ne laissez pas souiller votre robe; donnez une belle avenue à l'élégant château que vous élevez, un beau portique à votre temple.

Venons-en à l'appréciation générale de l'ouvrage. Le livre de Jules Sand est du nombre de ceux qu'on doit traiter avec sévérité, pour que l'auteur voie clairement la route qui lui est tracée, et qu'il ne promène pas son talent dans des sentiers où il s'égarerait. Fou qui lutte contre sa destinée, quand elle peut être belle, contre sa vocation, quand elle est grande et pure. *Rose et Blanche* n'est pas un ouvrage artistement fait, mais c'est une délicieuse peinture de sentimens intimes, de vie intérieure, d'émotions vraies et délicatement senties. C'est l'histoire du cœur humain que Jules Sand doit écrire, c'est dans ses replis les plus cachés qu'il doit nous guider; c'est la vie qu'il doit nous compter, triste, parce qu'elle est vraie, mais douce aussi et caressante, parce qu'il sait lui dérober ses idées les plus riantes et ses rêves d'amour les plus suaves. Il y a dans *Rose et Blanche* des pages tracées avec un goût si exquis, avec un tact si fin, avec une naïveté si gracieuse, qu'on serait tenté de croire qu'une femme a passé par là.

L'ASSASSINAT,

SCÈNES MÉRIDIONALES DE 1815,

PAR MÉRY [1].

On répète depuis long-temps que la littérature politique est la seule qui soit possible aujourd'hui. Malheureusement il est difficile que les haines et les scandales de la politique laissent quelque loisir pour les méditations paisibles de la littérature. Voici pourtant une œuvre d'artiste qui vient de se produire, quoiqu'on ne puisse guère imaginer de sujet plus irritant qu'un épisode sanglant de la réaction de 1815. Ce livre est vraiment remarquable, parce qu'au lieu d'une satire haineuse qui eût fait appel à de vieux souvenirs de discorde civile, on y trouve un tableau plein de vérité, où l'auteur s'efface pour laisser voir les acteurs qui seuls ont droit de figurer dans cette tragédie contemporaine. Il a choisi la forme du dialogue; elle est à la fois plus dramatique et plus impartiale. L'exaltation politique s'y produit à son aise avec ses ridicules et ses forfaits, car ce sont là les deux extrêmes. A côté d'une vieille femme, nourrie de préjugés absurdes, et qui deviendrait au besoin l'héroïne de quelque caricature, paraît un homme sombre et menaçant, qui, au jour de l'action, sera héros ou assassin. Cette alternative n'est que trop commune lorsque la vengeance autant que le courage nous met les armes à la main. M. Méry a peint avec une admirable vérité cette fermentation de tout un peuple que la fièvre des passions tourmente, qui, de l'inquiétude à la haine, de la haine à la vengeance, s'anime et s'exalte jusqu'au fanatisme. Il nous montre cette influence toute puissante, cir-

[1] 1 vol. in-8°. Paris, Urbain Canel et Guyot, rue du Bac, n° 104.

culant dans les places publiques, à travers les campagnes et dans l'intérieur des maisons. C'est un spectacle imposant et terrible que cette multitude encore paisible, mais paisible de ce calme qui précède la tempête et qui n'attend que le signal pour déchaîner son indomptable fureur. Il y a dans les scènes successives que nous présente l'auteur, une gradation observée avec autant d'art que de naturel. C'est d'abord une conspiration de femmes qui s'organise autour d'une table de jeu; entre le boston et le souper on y parle de vengeance, parce que c'est la mode et qu'il ne faut pas montrer moins d'ardeur que ses amis. Le ridicule domine, et tout serait ridicule en effet, s'il n'y avait pas là un confesseur qui approuve et qui excite ce délire. C'est lui qui met en communication le dépit de quelques têtes folles avec des haines plus profondes et plus énergiques. Alors les sympathies naissent vite entre les femmes qui parlent et les hommes qui savent agir au besoin. Une parole imprudente est avidement recueillie, et faute de mieux, la conscience du fanatique s'en arrange pour étouffer ses remords. Cette transition du commérage à l'assassinat est parfaitement rendue. Les menaces et les projets de vengeance qui se répétaient à voix basse dans le secret d'une retraite, retentissent bientôt sur les places publiques. Alors l'orage est déchaîné et le drame se dénoue d'une horrible façon. Certes ce livre est plein d'émotions profondes et terribles; mais il est un trait plus terrible encore que l'auteur a cité quelque part dans une note ou dans sa préface. Quand le règne de la terreur fut passé, on se mit à se vanter de ses exploits; et comme de vieux soldats disent: J'étais à Wagram ou à Austerlitz, il y eut des gens qui osèrent dire: J'étais à l'affaire de la rue Saint-Basile. Or, c'est au coin de la rue Saint-Basile qu'un vieillard septuagénaire tomba frappé par derrière, au mépris de la foi jurée, sous les coups d'une bande d'assassins.

N. de W.



Revue Dramatique.

THÉATRE-FRANÇAIS.

Mademoiselle Mars a fait sa rentrée à ce théâtre dans l'*École des Vieillards* et *les Fausses Confidences*. Il y a long-temps que mademoiselle Mars est excellente comédienne, que sa voix est douce, et que les vers de Molière ou la prose de Marivaux retentissent dans sa bouche avec un art élégant et sonore. Heureux privilége d'un talent qui lutte ainsi pied à pied contre le temps, ce grand défaiseur de renommées, qui ôte à toute chose son éclat et sa fleur de nouveauté, aux yeux leur flamme pénétrante, au sourire sa grâce, à la toilette sa finesse, au visage ses teintes délicates. Le talent de mademoiselle Mars a été applaudi plus vivement que toutes les jeunes et fraîches figures, que toutes les tailles de dix-huit ans, que toutes les bouches blanches et roses que convoite l'orchestre de nos théâtres grands ou petits, dansans, chantans ou hurlans. Mais si je vous demandais laquelle de ces deux gloires vous préférez, mesdames, être jeune ou célèbre, je sais quelle serait votre réponse.

GYMNASE DRAMATIQUE.

Emmeline ou la Porte secrète.

C'est une histoire des plus communes. Le secrétaire de je ne sais quel duc allemand est sur le point de contracter une union à la fois sentimentale et champêtre avec mademoiselle Emmeline, jeune fleur des champs, abritée sous le manteau d'un ex-professeur de philosophie qui passe pour son grand-père. Au moment du contrat, ledit secrétaire trouve dans le cabinet de monseigneur le duc un portrait en miniature qui ressemble comme deux gouttes d'eau (passez-moi l'expression) à sa chère Emmeline. *Indè* soupçons et désespoir. Le vertueux secrétaire s'imagine que son Emmeline est la maîtresse de S. A. S., et envoie les noces au diable. Pleurs d'Emmeline, colère du professeur de philosophie. L'innocence triomphe enfin au second acte; le terrible portrait était celui de mademoiselle Augusta, ancienne maîtresse du duc, actuellement défunte, et mademoiselle Emmeline se retrouve fille de cette Augusta. On se ressemble de plus loin. Le duc avoue sa peccadille et nomme son secrétaire comte de Lowenstein en l'honneur de son mariage avec sa très-chère fille. Voilà un événement qui fera du bruit!

VARIÉTÉS.

La Girouette anglaise, Vaudeville.

Vous savez tous, messieurs, ce que c'est qu'un quiproquo. L'honnête homme qui prend un bâton pour un navire fait un grand quiproquo, celui qui regarde tel mirmidon politique comme un géant ressemble à l'homme aux bâtons flottans; le quiproquo a fait la fortune d'une population tout entière de niais, de sots et d'ignorans, et le monde n'est guère qu'un quiproquo perpétuel qui empêche la noble espèce humaine de s'entendre, pendant cinq minutes seulement, sur les hommes et sur les choses. De là la belle harmonie qui règne partout du nord au midi, et cette fois c'est Odry, le grand Odry qui est le héros d'un quiproquo assez mince et peu fait pour troubler la digestion de la conférence. Il prend un sergent pour le duc de Cumberland, et le duc de Cumberland pour le prince Édouard, le martyr de Culloden. Odry est Jacobite ou Hanovrien, suivant qu'il confond les princes l'un avec l'autre. Odry girouette politique n'est pas une curiosité bien rare; nous avons tant de grands hommes de toute nuance et de toute couleur qui font de la politique comme Odry!



Nouvelles.

Dans notre dernier numéro, à l'article de la lithographie à la manière noire, nous avons omis de dire que les dessins de MM. Isabey, Devéria, Grénier, etc., étaient sortis des presses de M. Motte. Nous nous plaisons d'autant plus à réparer cette omission, que M. Motte, depuis l'importation de la lithographie en France, a constamment travaillé à son progrès, et sans les soins et l'intérêt qu'il prend pour tous les genres nouveaux, nous n'aurions peut-être pas les beaux dessins que nous nous sommes plus à citer.

— Notre recueil, consacré particulièrement aux arts, devait cependant ne pas négliger la littérature, surtout dans un temps où elle est exploitée par une jeunesse brillante, spirituelle et moqueuse, dont le talent justifie les écarts d'imagination. Sortir des routes frayées serait déjà un garant de succès. L'auteur du *Manuscrit vert*, roman publié depuis quelques jours, nous avait, dans un ouvrage précédent, *Ernest ou les travers du siècle*, montré qu'il possédait toutes les qualités que nous attribuons à la littérature contemporaine, quelque forme qu'elle adopte. Une première lecture du roman de M. Gustave Drouineau ne nous permet pas de porter un jugement complet sur son livre; de tels ouvrages veulent être relus et médités. Avant d'en rendre le compte étendu que nous voulons lui consacrer, hâtons-nous de signaler l'intérêt dramatique et saisissant répandu dans *le Manuscrit vert*, et surtout de constater les immenses progrès de l'auteur qui prend enfin ses libres allures, et se livre à toute l'originalité de ses pensées. Le tableau qu'il trace de l'époque moderne est sombre, mais il offre des contrastes consolateurs; nous y reviendrons. *Le Manuscrit vert* forme 2 volumes in-8°, ornés de jolies gravures de Porret, d'après les dessins de Tony Johannot. Paris, chez Charles Gosselin.

— La belle statue de *Spartacus*, par M. Foyatier, vient d'être placée dans le jardin des Tuileries.

— Heureux quand l'utile et l'agréable se donnent la main. La *Monographie du Cacao*, par A. Gallais, associé de M. Debauve, est le *vade mecum* de l'amateur de chocolat. Cet ouvrage, où l'aridité de la science disparaît dans un style élégant et fleuri, ferait honneur à un académicien. L'auteur en prépare une seconde édition, augmentée d'une foule de détails historiques, depuis la découverte de l'Amérique jusqu'à nos jours, car le chocolat a joué un rôle brillant dans les cours d'Europe, après avoir servi de nectar aux rois mexicains. M. Gallais joint l'exemple au précepte.

— *Mes grands Hommes du dix-neuvième siècle*, croquis apologico-satiriques en vers avec des notes. C'est une satire en vers et en prose de trois cent pages. M. Duronceray a continué Boileau, il foudroie à coups d'épigrammes certaines réputations d'*Almanach des Muses* et de clubs littéraires; il redouble ses attaques contre le rimeur Vigée, dont la mémoire poétique est un mauvais bouclier. M. Duronceray a le tort de ne point assez distinguer les hommes et les genres; ainsi on le voit frapper du même tonnerre Paccard et Victor Hugo, Lablée et Émile Deschamps, un quatrain et un volume. Néanmoins il y a de malignes railleries contre les petits versificateurs d'athénée, et les vers qui terminent l'ouvrage sont presque toujours spirituellement tournés.

—

DESSINS.

Ancien passage des Échelles. — Par Leborne.

La Confession. — Par Alfred Johannot; lithographiée par Lion.

Beaux-Arts.

—

DES BEAUX-ARTS ET DE LA LISTE CIVILE.

La division des arts reste à M. d'Argout et ne sera pas réunie à l'intendance de la liste civile; au moins le projet de loi soumis à la discussion des Chambres n'en fait pas mention, et à moins qu'un amendement imprévu ne vienne modifier le projet dans ce point capital, l'art continuera comme par le passé d'être *protégé* par la cour et *encouragé* par le ministère.

Ainsi la question que nous avions essayé de résoudre ne sera probablement pas posée.

Mais tandis que les Chambres et les feuilles quotidiennes éprouvent et décomposent le chiffre de la minorité et de la majorité de la commission, tandis que les orateurs inscrits pour et contre le projet réduisent à leur guise le taux de la liste civile, il reste à la presse un autre devoir à remplir. Dans ce débat public, où tous les avis ont leur valeur et leur puissance, leur part d'influence et d'action, en dehors de la question politique et morale, en dehors de la question de finances, il y a encore une question spéciale et circonscrite, celle de l'art et de la protection qu'il doit légitimement attendre de la liste civile.

Ce serait vraiment se méprendre sur le sens de nos paroles et détourner bien loin le cours réel de notre pensée que de croire qu'en blâmant la confusion *présumée* de la cour et du ministère relativement aux arts, nous avons prétendu dire que les arts pouvaient se passer de la cour.

Telle n'a jamais été notre pensée, et nous avons besoin de démentir positivement cette interprétation.

Nous avons signalé les inconvéniens d'une décision qui paraissait probable, et ces inconvéniens nous semblent encore aujourd'hui tels que nous les avons signalés.

Mais si l'on veut bien se rappeler que nous avons énuméré les services que les deux derniers rois ont rendus à l'art, si l'on veut bien ne pas oublier que nous avons insisté sur la munificence à laquelle nous devons le Musée italo-grec et le Musée égyptien, on comprendra sans peine que, tout en protestant d'avance contre une protection de cour qui prétendrait se substituer souverainement aux encouragemens réguliers et publics de l'état, nous ne voulons pas nier les relations heureuses et nécessaires de l'art et de la cour.

Nous avons regretté *les Moissonneurs* de Robert, et à ce propos nous avons dit que si l'intendance de la liste civile venait à tout envahir, les galeries publiques n'offriraient bientôt plus aux regards des curieux que les ouvrages médiocres dédaignés par le goût royal ou les caprices des courtisans.

Et ici qu'on y prenne garde; il ne s'agit pas seulement de satisfaire l'exigence ou la curiosité de la nation. Il ne s'agit de rien moins que de la gloire des artistes, de la gloire qui fait aussi partie de leur fortune. Ce n'est pas tout de vendre un tableau ou une statue, il faut encore que le tableau ou la statue soient vus et critiqués; que le public soit admis à les juger bien ou mal, qu'il en parle, qu'il en médise, qu'il s'en moque, qu'il les admire; il faut que les oisifs et les marchandes de modes puissent en donner leur avis; car le bruit qui se fait autour d'un nom ne se compose pas seulement de douze voix qui disent : *C'est bien.*

Or pour deux ou trois personnes assez heureuses ou assez adroites pour se procurer l'entrée du Palais-Royal ou des Tuileries, combien n'y en aura-t-il pas qui renonceront à la partie, et qui ne sauront pas la distance qui sépare *la Madonna del Arco* des *Moissonneurs ?*

Il faut donc se féliciter de voir subsister à la fois la division des arts au ministère de l'intérieur et la liste civile avec ses attributions nombreuses et variées.

C'est pour l'art deux sources fécondes, et qui pourront toutes deux à leur manière, et en suivant une direction diverse, fertiliser et multiplier ses travaux.

Nous l'avons dit, et nous le répétons avec une ferme conviction : l'ère poétique des gouvernemens nouveaux n'est pas encore arrivée et n'est pas prochaine. D'ici à quelques années, les Chambres voteront d'abord et avant tout des canaux, des routes en fer, des routes communales; l'économie politique aura le premier pas; on ne s'occupera des arts qu'après que le loisir sera venu.

Et ainsi, en attendant que l'épuisement de toutes les questions politiques soulevées par l'établissement des institutions nouvelles permette à l'art de se développer librement, et d'appeler sur lui-même la part d'attention qu'il mérite, il est bon et convenable que la cour et le ministère aident violemment à l'éducation publique, en offrant aux regards de la foule des sujets de comparaison et d'étude, afin que plus tard la foule elle-même, formée à l'admiration et à l'intelligence de l'art par les soins d'un pouvoir bienfaisant, demande à grands cris des monumens, des tableaux et des statues.

Or, à l'heure qu'il est, au milieu de toutes les questions sociales qui partagent l'Europe, les plus hardies prévisions ne peuvent guère assigner la limite où commencera cette popularité de l'art. Le siècle s'achèvera peut-être avant que nos espérances se réalisent.

Ce n'est pas trop d'un roi et d'un ministre pour rapprocher le terme.

Quel que soit le chiffre de la liste civile, les arts ont droit de compter sur le double secours de Louis-Philippe et M. d'Argout.

LITHOGRAPHIE A LA MANIÈRE NOIRE.

Au Directeur de l'Artiste.

Monsieur,

Un article inséré dans votre excellent journal, sur la lithographie à la manière noire, renferme quelques erreurs qu'il m'importe de relever. Les observations que je viens vous soumettre sont toutes dans l'intérêt de l'art et des artistes : j'ose espérer que vous voudrez bien leur donner place dans un de vos prochains numéros.

L'art de la lithographie était depuis plusieurs années le patrimoine de la Bavière, où il prit naissance, quand il fut pour la première fois introduit en France, à l'époque du consulat, par André d'Offenbach, qui fit de vaines tentatives pour l'accréditer, éloigné alors de pressentir les perfectionnemens dont cette heureuse invention était susceptible : on n'en accueillit qu'avec froideur les essais très-peu satisfaisans. L'établissement qu'il avait fondé à Paris disparut bientôt, et avec lui les traces de cette belle invention ; elle fut donc totalement oubliée, lorsque M. le comte de Lasteyrie, au retour d'un voyage en Allemagne, la réimporta en France, vers l'année 1814. Il établit à Paris deux imprimeries lithographiques : l'une d'elles fut de suite consacrée au service des bureaux d'un ministère, et l'autre fut ouverte aux artistes et aux spéculateurs. Dès les premiers résultats on put pressentir quel immense extension allait prendre cet art nouveau.

La reproduction d'un dessin fait sur la pierre, tel que la pensée et l'esprit de l'artiste l'ont créé, et portant avec lui le cachet, l'empreinte de la main, le caractère, l'esprit ou le génie qui l'a produit, sans qu'aucune main étrangère soit venue l'altérer, telle est la propriété et l'immense avantage de la lithographie. La gravure, quelque admirable qu'elle soit par la beauté de son exécution, la finesse et la variété de ses tailles, n'est toujours qu'une traduction ; la lithographie, au contraire, comme l'eau-forte, ne produit que des originaux.

Aussi, dès qu'elle fut réimportée chez nous, tous nos artistes célèbres, Girodet, Prud'hon, Géricault, Gros, Gérard, Guérin, Isabey, Carle et Horace Vernet, tracèrent à l'envi des dessins lithographiques. On les imprima dans l'établissement fondé par M. de Lasteyrie, qui devint ainsi l'école primitive de la lithographie en France. C'est à lui qu'est dû le grand nombre d'imprimeries lithographiques établies dans la capitale ; ce savant philantrope peut jouir aujourd'hui de ce succès, le seul, j'en suis assuré, qu'il se proposait. Ce fut aussi dans son établissement qu'on tira le premier grenadier de Charlet, et nous n'aurions peut-être pas aujourd'hui notre Wilkie si la lithographie n'était venue multiplier ses œuvres et lui faire obtenir par leur publicité les suffrages et les encouragemens solides et réels du public, qui rendirent son beau talent populaire et par conséquent durable.

C'est donc par la reproduction intacte, inaltérée de la pensée et de l'esprit d'un peintre, que la lithographie jouira toujours de la considération qu'on attache à un dessin original : voilà en quoi consiste sa supériorité. Si elle s'en écarte, elle prend une fausse route et elle s'égare ; en suivant les traces de la gravure, elle rampe après elle au lieu de l'atteindre.

On ne peut se dissimuler que si la lithographie n'avait produit que des dessins faits sur la pierre par des artistes créateurs, elle eût été bien moins répandue : aussi il a fallu qu'elle se pliât aux exigences d'un grand nombre de personnes qui ne voyaient en elle qu'une rivale de la gravure ; et le commerce, impatient de spéculer avec elle, fit faire par des mains adroites des lithographies qu'il aime à comparer à la gravure, et qu'il vend à bas prix, comptant sur ce public acheteur, plus appréciateur d'une estampe lithographique, résultat d'un travail poli, que du dessin d'un homme de talent fait par le même procédé, et moins travaillé, mais qui a le mérite inconnu à celui qui vend et à celui qui achète d'être un objet d'art. De ce succès obtenu au détriment de ce qui est bien, il découle une foule toujours croissante de lithographies faites par toutes les médiocrités qui peuvent tenir un crayon et grener doux et serré, médiocrités que l'éditeur tient toujours à ses ordres avec de très-petits gages.

Aussi le noble but que devait atteindre cet art fut en partie manqué (j'en excepte cependant les dessins pittoresques, les paysages) ; et si un petit nombre d'artistes de mérite ont continué de s'en occuper, c'est qu'ils ont atteint le fini exigé par le commerce, ou bien que leurs compositions ou sujets se rattachent au goût ou à l'opinion du jour ; mais rien de grave, rien de raisonnable, rien de capital ne se fait par des hommes de talent.

L'auteur de cette lettre a prévu depuis long-temps cette décadence, par l'obstacle qu'éprouveraient les artistes de talent de s'astreindre à finir un dessin lithographique ; il introduisit donc, contre toutes les règles jusqu'alors établies pour obtenir à l'impression un succès, et c'était une grande innovation, un moyen d'estomper et de laver un dessin sur la pierre. Ce procédé donnait à l'homme de talent le moyen facile et prompt de compléter son dessin : ces lithographies eurent un grand succès.

L'auteur de l'article qui a paru dans la 21e livraison de votre journal, sur le nouveau procédé à la manière noire, s'est étrangement mépris sur les tentatives qu'il dit avoir été faites précédemment par les différens artistes qu'il nomme, et auxquels il aurait dû ajouter MM. Louis Boulanger, Saint-Evre et Ziegler. Rien n'a été plus complet que les dessins lithographiques faits par ces artistes à la manière noire, n'importe comment ils les ont obtenus, par le frottement à la flanelle ou tout autre moyen. Il n'est donc pas vrai de dire qu'ils n'ont fait que des tentatives ; ces artistes ont réellement produit des lithographies imitant parfaitement la manière noire : ces dessins eurent une réussite complète à l'impression. M. Saint-Evre a fait plusieurs pièces dans ce genre : *Le Fauconnier* ; une *Scène de*

Henri II, etc., etc. M. Louis Boulanger a fait aussi plusieurs dessins d'animaux : des *Lions*, des *Tigres*, des *Chevaux*, un *Mazeppa*, etc., etc. ; M. Achille Devéria une pierre entièrement au lavis : la *Conservation anglaise*, et son album de 1830. Dans la même année, j'ai publié un album de M. Huet, de douze sujets, aussi estompés et lavés; et enfin M. Camille Roqueplan a dessiné par le même procédé ses deux albums de 1830 et 1831. Toutes ces lithographies eurent une réussite parfaite, et furent imprimées et publiées par moi à un très-grand nombre d'exemplaires : la majorité de ces estampes ne sont pas dénuées d'*unité* et d'harmonie, comme le dit l'auteur de l'article sur la nouvelle manière noire ; et s'il avait observé avec plus d'attention, il n'aurait vu dans le paysage publié avec son article que l'outil qui l'a fait. Pour le reste, je suis d'accord avec lui ; on peut produire de très-belles lithographies avec cet instrument, et mon intention est ici de relever plutôt une erreur commise au préjudice de plusieurs artistes recommandables, que de jeter du blâme sur une découverte que *j'ai dûm nt acquis le droit de faire valoir.*

J'imprime en ce moment, dans mon établissement, plusieurs dessins exécutés par les anciens procédés d'estompes et de lavis, auxquels est venue se joindre l'application de l'instrument inventé par M. Tudot ; mais il ne serait pas juste de dire qu'avant cette découverte l'impression lithographique en manière noire ne consistait qu'en de simples essais. La mise à plat des teintes sur la pierre, et ensuite retirées en clair à l'aide de pointes en bois ou de tout autre instrument, qui est la base véritable de ce genre de dessins, a été pratiquée avec le succès le plus incontestable par les habiles artistes que j'ai nommés, et tout cela sans le secours de l'outil inventé par M. Tudot.

CHARLES MOTTE.

Littérature.

PROLOGUE DU DRAME ROMANTIQUE

INTITULÉ

LES FILS DE LA VALLÉE,

OU LES TEMPLIERS.

(Traduit de l'allemand de ZACHARIE WERNER.)

Nous offrons à nos lecteurs un fragment peu connu de Werner, auteur allemand, chez qui le plus remarquable génie était mêlé de ténèbres et de bizarres absurdités. Dans son prologue des *Templiers*, tragédie en deux volumes et en dix actes, le mysticisme devient souvent pittoresque, et la nébuleuse profondeur du style ne peut parvenir à voiler complétement une énergie de pensée et de diction très-peu communes.

PROLOGUE DES TEMPLIERS DE WERNER.

Une nuit, l'orage et la foudre mugissaient ; une lumière brillait sur le champ des morts ; les vents conjurés essayaient de l'éteindre ; la lueur disparut, mais seulement aux yeux. Elle monta vers le ciel ; et quittant la pierre sépulcrale, son rayon d'or alla se perdre dans l'azur profond.

Tel fut l'ordre des Templiers ; voilà quelles nouvelles nous apportent les temps passés de ce vieil ordre, auquel fut confiée la garde du Temple.

Quels furent ses causes, ses principes, ses idées, ses mystères ? On ne sait. L'art n'a pu soulever encore ce voile qui recouvre le mystérieux sanctuaire ; une profonde obscurité le recouvre, et l'œil curieux interroge vainement les arcanes de l'abîme.

Ainsi vous voyez la nature, mais vous en ignorez les secrets. La création est sortie de sa nuit profonde, mais le levier qui l'en fit sortir n'est pas connu.

Ce que les hommes ont vu, l'histoire le répète. Quant aux mobiles invisibles qui la déterminent, elle les ignore : c'est à nous de les supposer ; c'est à la poésie de les raconter, à elle de commenter l'invisible.

Ce que j'ai à conter est simple. Il s'agit d'une petite réunion d'hommes, tels que vous en connaissez beaucoup : la destinée les opprima.

Ce ne sont pas des héros ni des géans ; ils ne font pas trembler le globe sous leurs pas. La rosée des larmes humaines mouille leurs paupières. Ils ne veulent pas qu'un seul s'élève et brille parmi eux ; tous ne sont rien, l'ensemble seul est tout : chacun s'anéantit, pour que tous s'élèvent.

Et cependant cette paisible et sainte abnégation, ce renoncement à l'individualité propre, est le degré le plus voisin du but qu'ils désirent. Édifice pieux, dont aucune pierre ne dépasse le faîte ; sainte communauté, dont aucun membre ne se détache. Là l'égoïsme se supplicie, il s'attache sur la croix ; le martyr meurt sans demander le prix de son dévouement ; et du milieu de ces débris et de ces douleurs s'élève un nuage glorieux, où éclate la rose éternelle, mystique, sacrée : la Sainteté.

Penseur, arrêtez-vous près de ces belles images des temps qui ne sont plus. Voyez renaître ces chevaliers de la croix sainte ! Que ces hommes nous ressemblaient peu ! Ils ont cessé les hymnes du pieux amour. Aujourd'hui, plus de religion ni de foi, le monde est vieux. L'enfant a quitté le sein maternel ; il a pris pour armure le bouclier de la sagesse. Mais l'œil de son ame est aveugle. Autour de lui règnent les ténèbres et la paix des tombeaux ; la sainte flamme a cessé de briller pour lui.



Au moment même où commence notre histoire, où va se lever le rideau qui vous fera communiquer avec le Passé, déjà les Templiers eux-mêmes ont vu s'éclipser cette lueur sacrée. L'ancienne magnificence du Temple n'est plus qu'une ombre; déjà la Terre-Sainte ne leur appartient plus. Les voilà rejetés à travers le monde. Les saints d'autrefois ne sont plus que des débris; et l'ordre est voué à la mort. Quelle est la cause de leur perte? Ce n'est pas le nombre de leurs ennemis. Mais leurs vertus sont déchues; ils doivent périr.

Le roi de France, Philippe, fait un signe. Les orages s'amoncèlent. Le tonnerre gronde : ils ne l'entendent pas. Déjà du sein du Vatican des flammes s'élancent. Molay seul les voit; les autres sont aveugles. Ils pourraient recueillir leurs forces, opposer une digue à la puissance spirituelle et temporelle. — Dégradés qu'ils sont! — Ils ne l'oseraient. Ainsi s'accumulent les vagues redoutables de la destinée, qui les engouffre et les perd.

Un souffle de vie leur reste; mais leur force épuisée ne suffit plus pour les soutenir. Ils voient encore planer sur leurs têtes les ames des aïeux : faible étincelle, scintillant dans la nuit profonde. Les meilleurs d'entre eux voudraient agir avec héroïsme; mais ils tombent sous le pouvoir qui les écrase. Dieu avait ordonné que leur communauté subirait la mort, pour se régénérer par elle.

C'en est fait; le bûcher est là. C'est dans le bûcher qu'elle triomphe, la vérité pure : un bûcher ne peut l'étouffer. La sainte communauté ne meurt pas; de ses cendres la lumière émane. La chair se détache des ossemens humains; enfin la dépouille mortelle laisse l'ame libre. Un jour viendra où les ténèbres de la tombe feront place à l'éternelle lumière.

Venez! et contemplez dans ces tableaux que l'art vous offre, l'immortel arc-en-ciel, le pacte de céleste alliance, la vie et la mort d'une communauté vouée à Dieu, la grandeur et la chute des Templiers!

Aperçu des Publications.

—

LE MANUSCRIT VERT,

PAR M. GUSTAVE DROUINEAU [1].

Voici un livre qui sera lu, critiqué, acheté, admiré, raillé; il fera sensation, époque même, autant que cela est possible aujourd'hui, parce qu'il se rattache aux questions politiques les plus élevées, parce qu'il est passionné, parce qu'il est raisonneur, parce qu'il enchante, parce qu'il désole, parce qu'il mystifie, parce qu'il met en colère, parce qu'il révèle une imagination rêveuse, forte, flexible, pleine d'avenir; parce qu'il frappe à faux et juste quelquefois aussi; parce qu'il heurte les idées du temps. Livre-boutade, livre bien pensé, livre actuel, le roman de M. Drouineau peut compter sur de belles destinées!

Mais que diable le christianisme a-t-il à faire ici? Et notre civilisation molle, épicurienne, efféminée, et nos femmes occupées de modes, d'opéra-buffa, de carlisme ou d'ambition, à propos d'une invitation du juste-milieu! et nos députés solliciteurs ou sollicités, sur quelques bancs qu'ils siégent! et notre bourse, théâtre scandaleux dont la scène ou la *coulisse* sont témoins d'escroqueries plus ou moins légales! et nos nouveaux dîners, ministériels ou non, où viennent se vendre ou se livrer tant de consciences! et nos égoïsmes de toutes couleurs! et nos mendians en tilbury! Du christianisme au milieu de cette civilisation vermoulue qui a usé le christianisme lui-même!... Badigeonner les vieilles masures! mauvais, mauvais système : elles n'en sont pas plus solides et elles trompent.... Un beau matin, crac! la masure vous tombe sur le dos!... Mieux valait rebâtir à neuf.

Saint-Simon a le piquant de la nouveauté; on s'en occupe un peu, surtout quand il ne fait pas trop froid dans la salle Taitbout et quand il y a de jolies femmes dans les loges; on prend son plaisir en patience à les regarder pleurer lorsque le *père suprême* parle de la liberté permise à leur sensibilité. Mais du christianisme, bon Dieu! qui donc y a pensé, au milieu de la société telle que les événemens nous l'ont faite?

Déclarons toutefois que la lecture du livre de M. Drouineau a reporté un moment nos idées vers cette haute question, ainsi que l'avait fait, il y a tantôt vingt-cinq ans, le beau livre de M. de Chateaubriand; puis après l'avoir lu, nous avons été tenté de dire à l'auteur du *Manuscrit vert :* Si vous vous croyez appelé à devenir un petit prophète, ne faites pas les choses à demi : prêchez! prêchez! Nous écouterons votre prose harmonieuse, et peut-être dirons-nous comme M. de Fontanes à l'illustre auteur des *Martyrs*, que

. . . . . Votre prose cadencée
A la douceur des plus beaux vers.

Mais prenez-y garde, nous autres mondains nous avons le sommeil facile quand on nous parle trop long-temps morale ou religion! Le siècle est impie, dites-vous, matérialiste, voire même fangeux! Eh bien! d'accord; mais il est ainsi fait, et, croyez-moi, vous ne le changerez pas, quand même vous prendrez de nouveau pour chaire deux beaux volumes in-octavo, aussi remplis d'intérêt que ceux que nous avons sous les yeux! Malgré cette boutade contre notre jeune Moïse, qui semble jeter le gant au ridicule, qu'on se garde de croire que son ouvrage soit une plaisanterie; c'est un livre sérieux et tout de conscience digne de l'attention d'un public éclairé. Tant que l'auteur attaque la vénalité du siècle, le manque de bonne foi; tant qu'il accuse le *prosaïsme actuel* (expression de madame de Staël), les inculpations sont vraies, et l'auteur a des vues sur

[1] Deux volumes in-8°, papier fin satiné. Paris, Charles Gosselin.

un avenir qu'il dit indépendant des hommes, et qui, selon lui, doit enfanter une religion, *œuvre de tous!* Ainsi soit-il.

Dans le *Manuscrit Vert* le drame est vaste, et nous ne pouvons qu'en esquisser les principaux incidens. Emmanuel, jeune spiritualiste, aime Loïse, jeune fille lasse des pratiques du catholicisme, et qui prend la religion en dégoût. Sa religion à elle c'est l'amour, et un amour de dix-sept ans; naïve et candide, elle se livre; mais Emmanuel lutte contre la séduction et l'en préserve. Loïse se marie à un riche et vieux courtisan. Vaincu par tant de grâces et par l'expression d'un amour délirant qui a résisté à l'épreuve de l'absence, Emmanuel va céder. Un rendez-vous est donné; il s'habille et va partir... Mais un vieil abbé, son ami, arrive comme un échappé du ciel ou de l'enfer (à votre choix), et lui montre du doigt ce mot tracé sur le mystérieux *Manuscrit vert :* ADULTÈRE!



Emmanuel frissonne et le lecteur aussi; car c'en est fait, plus d'amour : la haine et la vengeance, déguisées par les convenances et les formes du monde, vont s'emparer du cœur désabusé, dédaigné de cette jeune femme. Ici l'action se noue; l'intérêt subjugue; on ne peut plus quitter le livre, et, répétons-le, l'auteur dût-il s'en dépiter, ce n'est plus la partie *chrétienne* du livre qui émeut, qui captive le lecteur; c'est la partie toute mondaine; c'est *l'intrigue*.

De nouveaux personnages entrent en scène. Une jeune fille, pleine d'innocence, ravissante de charmes, une ame prête à toutes les impressions, domine Emmanuel lui-même; c'est la femme qu'il a rêvée, et qu'il épouse malgré la fatalité qui l'a précédée du monde et qui l'y accompagne. Fille de l'*Homme sans nom*, de M. Ballanche, sœur d'une malheureuse déjà déshonorée par le jeune vicomte de Matarieux, elle brave avec résignation toutes les traverses d'une vie inquiétée par la haine habile de Loïse.

Marchons au dénouement : il est poignant et terrible. Un soir, Emmanuel heurte près du Théâtre-Français une prostituée, qui l'invite à le suivre. Cette prostituée c'est la sœur de sa femme, qui devient la complice de ses ennemis.



Par ses vertus et son courage, Emmanuel s'est attiré l'animadversion d'une société élégante, mais corrompue; sa femme meurt, sa fortune est détruite, un procès le ruine. Un jour ses opinions politiques triomphent, et ce n'est pas lui qui après avoir combattu profite de la victoire, même pour obtenir justice.

Est-il besoin d'ajouter que l'auteur a placé l'action de son roman au commencement de la restauration, et qu'il la termine peu de temps après les journées de juillet!

Des épisodes, qui se rattachent au sujet et complettent l'idée philosophique qui paraît être le dogme de l'auteur, font passer sous les yeux des lecteurs certains personnages qui, sous des noms fictifs, peuvent bien être des portraits. Quelques-uns, mais c'est le petit nombre, nous ont paru manquer de vérité.

Bories, un des sergens de La Rochelle, se montre un instant dans les pages de ce livre à côté de *Vétéran-poète*, création originale et touchante. Mais la figure la plus habilement dessinée est, sans contredit, celle du *Régicide;* et nous voudrions pouvoir citer toute la belle scène entre Emmanuel et son beau-père sur la place de la Révolution, au moment où celui-ci vient d'apprendre le déshonneur de l'une de ses filles.

Avec ses défauts, qui tiennent peut-être à l'idée même du livre, trop didactiquement suivie, mais avec ses brillantes qualités, qui nous promettent un grand écrivain de plus, le *Manuscrit vert* doit avoir un succès vaste et retentissant.

N'oublions pas, avant de terminer, de donner à notre Tony Johannot, dont les charmans dessins ornent ces volumes, les éloges que mérite son ingénieux et spirituel crayon.

J. C.

LE DIVORCE,

HISTOIRE DE 1814,

PAR LE BIBLIOPHILE JACOB [1].

A lire *le Roi des ribauds*, cette véridique et naïve peinture de la cour du bon roi Louis XII, je me figurais le vieux Jacob, notre vénérable bibliophile, courbé sur son parchemin (car le papier doit lui être inconnu) caché sous les in-folios qui l'entourent, enveloppé d'une atmosphère d'érudition, et enivré des parfums du moyen âge qu'exhalent ses chers *livres vielz et antiques* : car c'est sa liqueur favorite à lui, c'est son opium ! Aussi ne vit-il que pour eux, pour eux il a renoncé à la société; et qu'a-t-il besoin de ce monde si sec, si froid, si guindé, si étiqueté? il évoque les souvenirs du passé, des joyeux temps de nos chevaleresques ancêtres : et puis, comparé au présent, le passé est si beau pour un esprit tant soit peu misanthrope ! Aussi, quand parfois il ouvre la porte de son cabinet, ce n'est que pour jeter au monde littéraire le produit de ses laborieuses recherches et la quintescence de ses élucubrations; et soudain il la referme, de peur sans doute de laisser entrer chez lui le vaudeville, la politique ou le choléra, les trois fléaux du siècle! Mais cette fois la voix de la tribune a pénétré dans la cellule de l'antiquaire ; la proposition d'un honnête homme, d'un bon citoyen, a trouvé de l'écho dans le cœur du bibliophile : lui qui, dit-on, a travaillé au titre VI du Code Napoléon, lui qui a fait une maladie de voir la censure sacerdotale et jésuitique de la restauration châtrer la plus belle des législations; il a recueilli ses souvenirs, il s'est rappelé qu'il avait autrefois vécu dans le monde, qu'il y avait vu bien des vilenies, bien des fautes, bien des erreurs : alors il a taillé sa plume à la moderne, et nous a donné une touchante apologie du divorce, ou peut-être même du mariage; car il ne fait que raconter, et, après avoir prévenu ses lecteurs que sa conviction personnelle tient que le mariage sans le divorce est absurde et immoral, il leur laisse prendre de son livre telle opinion qui leur conviendra : il est historien, il n'est pas avocat.

Félix Rével, malade du foie, est parti pour Barèges, laissant à Paris une femme jeune et belle, aimée d'un amour de deux années que la naissance d'un fils a sanctionné, que le mariage a légitimé. En quittant Adeline, il l'a confiée aux soins de M. Jenneval, son camarade de collége, son meilleur ami. Jenneval est un homme de quarante ans; il a servi comme chirurgien dans les armées; il est franc, plein de noblesse et de droiture. Mais une malheureuse passion le dévore; comprimé et couvant sous la cendre, ce feu s'allume avec d'autant plus de violence qu'il a plus long-temps dormi. Sans méfiance pour les dangers de l'intimité, il aime madame Rével; trop franc pour déguiser sa passion, il est trop généreux pour y succomber. Il part donc, il s'expatrie, il va porter en Amérique son amour et ses regrets, sans savoir que le monde, c'est-à-dire l'envie et la médisance, crie déjà au scandale, sans se douter que l'orage grossit et qu'il ne faut plus qu'un mot pour le faire éclater.

Jenneval est parti parce qu'il aimait trop madame! Le mot lâché, le bonheur finit, l'angoisse commence. C'est que Rével ne sait pas qu'il a réchauffé dans son sein une vipère d'autant plus venimeuse qu'elle se cache sous les traits d'une jeune fille, toute idéale de beauté et de grâce, ange, si elle avait bien placé son amour, démon, parce qu'elle rêve l'adultère. Mais ne serait-on pas tenté d'excuser Mariette? (c'est le nom de la femme de chambre de madame Rével) Félix l'a sauvée des flammes toute petite; il l'a recueillie orpheline, sans asile, sans vêtemens, sans pain; il lui a tout donné, pain, vêtemens et asile, il ne lui manque que d'être son père. Élevée sous ses yeux, elle voit tous les jours son bienfaiteur; sa reconnaissance devient amour frénétique pour le mari, haine frénétique pour la femme. Son projet est arrêté, son plan est fixe; elle veut faire divorcer les époux; elle espère, aveugle qu'elle est, se rapprocher de Félix en écartant Adeline. Aussi c'est elle qui, depuis deux mois, intercepte les lettres qu'il écrit à sa femme; c'est elle qui a vu avec plaisir la funeste passion de Jenneval, qui l'a favorisée; et, lorsque Félix arrive de Barèges, ivre de bonheur, palpitant d'amour, c'est encore elle qui lui lance ce mot fatal : *Il aimait trop madame !*

C'en est fait! le soupçon est au cœur de Félix; rien ne pourra l'en déraciner, ni la découverte de la supercherie de Mariette, ni la papillote accusatrice, ni les aveux mêmes de la malheureuse, ni les reproches déchirans de la vertueuse Adeline. Il est vrai qu'un moment l'orage semble vouloir se calmer; mais le monde, qui naguère chuchottait, parle haut maintenant. Dans un bal, chez un M. d'Orvilliers, Rével apprend sa honte de la bouche d'un M. de Verzac, espèce de limace qui bave et calomnie; Rével lui crache au visage, quitte le bal brusquement et rentre chez lui. « Madame, il faut nous séparer! » s'écrie-t-il. L'éclat d'un divorce n'a plus rien qui l'épouvante; il obtient le consentement de sa femme. Le sacrifice accompli, Adeline, innocente et résignée, se retire à l'Abbaye-aux-Bois. Rével veut s'étourdir, il veut faire taire sa conscience, il veut noyer ses remords et ses chagrins dans une joyeuse vie, et, à la suite d'une orgie d'artiste, il fait la première infidélité à sa femme divorcée. Quel est son effroi, lorsqu'en sortant de sa léthargie il se trouve sur le sein de Mariette dite *la Lionne*, Mariette qui, chassée de chez lui, a passé de bras en bras pour tomber dans la boue de la prostitution; Mariette qui, souillée et infâme, possède le seul homme dont elle avait rêvé la possession, pure et chaste encore; Mariette qui va bientôt périr misérablement sous le sabre brutal d'un cosaque! Car avec le dénouement de notre drame approchent les colonnes alliées; elles se pressent aux barrières de Paris, et là, à la lueur du canon russe, au bruit des fusillades, au milieu d'un cimetière, la catastrophe se termine par un duel entre Félix et Jenneval. A la suite de ce duel, l'innocence de Jenneval est reconnue, et tout finit par le rapprochement des deux divorcés, heureux par le mariage, malheureux dès qu'ils sont séparés.

Et que de ce touchant épisode on argue que c'est un plaidoyer en faveur du divorce, moi je ne le crois pas; telle ne fut pas l'idée du bibliophile Jacob. C'est à des voix plus éloquentes que la sienne, à des talens mûris à la tribune politique,

[1] Un vol. in-8°, chez Eugène Renduel, libraire-éditeur.

qu'il a laissé le soin de saper la loi du 8 mai 1816; pour lui, modeste chroniqueur, il se contente de nous raconter son histoire avec cette naïveté, cette simplicité qui le caractérisent. Son récit est naturel, ses situations sont peu forcées quoique attachantes; tout se passe comme dans la vie commune. Point de ces épisodes sanglans, point de ces péripéties nerveuses, point de ces émotions éminemment tragiques dont on est en général si prodigue. Aussi est-on étonné de se sentir arracher des larmes sans qu'on puisse les retenir. C'est que le bibliophile Jacob n'a pas le cœur tari par l'âge; c'est que tous les sentimens trouvent dans son ame une corde à faire vibrer; c'est le feu, c'est la passion d'un jeune homme cachés sous l'enveloppe d'une savante maturité. Viennent maintenant *la Danse Macabre* et le fantastique du quinzième siècle!

M. Becœur, peintre distingué qu'un tableau du *Champ-d'Asile* fit connaître à la dernière exposition, a choisi pour sujets des deux dessins qui accompagnent cette livraison, la scène où la vieille Marguerite, mère de Mariette, est trouvée morte dans sa cabane par l'effet d'une combustion spontanée, et celle où madame Révél et la femme de Jenneval attendent leurs maris absens au bruit du canon qui gronde à Montmartre.

E. L.

CONTES DU BIBLIOPHILE JACOB

A SES PETITS ENFANS[1].

J'aime les contes, surtout les contes de fées, les contes fantastiques; les fantômes et les loups-garous me font encore battre le cœur de souvenir; aussi j'attends le jour de l'an avec autant d'impatience que les enfans, et je suis à l'affut des livres d'étrennes. Malheureusement le merveilleux n'est plus à la mode; il n'y a que les carlistes qui croient aux revenans; nous tombons dans la réalité: le positif tue l'idéal, et Dieu sait quel positif!

En lisant l'annonce des *Contes du bibliophile Jacob à ses petits enfans*, ma joie fut grande; mais quand je me demandai ce que ce pouvait être, plus grand encore fut mon embarras. Je relus l'annonce plusieurs fois sans en être plus avancé, et me résignai à attendre la publication, non sans comparer en espoir les contes du bibliophile à ceux de Pérault, tant il y a de naïveté dans ce titre: *Contes à mes petits enfans;* cependant, me disais-je, cela ne peut valoir l'*Adroite Princesse*, et je m'endormis là-dessus. Le jour où je fus possesseur des deux jolis petits volumes, avec vignettes coloriées, je revins chez moi heureux comme on l'est à quinze ans, me défiant cependant du malin bibliophile; je venais de lire son *Divorce*, si imprégné de philosophie! C'est un livre d'ame, dans lequel il n'y a ni spectre ni voleur. Je reviens à mes contes. Après avoir vérouillé ma porte, secoué mes volets pour m'assurer qu'ils étaient bien fermés, et que le vent ne pouvait me faire de fausses peurs, je m'enfonçai dans mon large fauteuil, et les pieds allongés sur mes chenêts, je me mis à lire la préface, moi qui ne les lis jamais. La description du château de Paulmy m'intéressa. Dans ces grandes salles, ces longs corridors, ces vastes cours, les esprits avaient de quoi se promener; et, je vous le répète, j'aime les esprits. Le bibliophile raconte qu'un soir, assis avec ses petits enfans devant une large cheminée, un bruit extraordinaire s'éleva de la vieille salle des archives dont il avait la clef dans sa poche; personne n'avait donc pu y pénétrer. « C'était comme une lutte furibonde dans les ténèbres; on glis» sait, on tombait, on se relevait, on criait, puis la querelle » s'apaisait, et un accent lamentable suppliait, invoquait Dieu » et les saints; après, le combat recommençait avec des cris » étouffés, des soupirs, des larmes et des grincemens de dents. » Les enfans eurent peur, et il fallut tout l'empire du vieux M. Jacob sur eux, pour les déterminer à le suivre dans la chambre d'où venait le bruit. Je vous déclare que moi je n'y serais jamais allé, et j'aurais eu tort; car, au lieu de trouver un bal de spectres ou un dîner de sorciers, ils trouvèrent tout simplement M. Poncel, sorte de professeur enseignant la tempérance sans la pratiquer, et qui, incapable de maintenir son équilibre, avait roulé par un escalier secret et était venu tomber dans un grand coffre contenant les archives de la famille; le couvercle s'était refermé sur lui: les efforts de ce malheureux, pour sortir de sa prison d'un nouveau genre, avaient seuls occasioné cette terreur panique.

Pour détruire les fâcheuses impressions des histoires surnaturelles dont les nourrices et les précepteurs ne sont pas avares, M. Jacob promit aux enfans de leur raconter des histoires vraisemblables, dans lesquelles il n'y aurait pas plus de revenans que dans la vieille salle. Ce sont ces histoires racontées le soir au coin du feu, dans le but d'instruire en amusant, que M. Jacob a réunies pour en former deux volumes, qu'il nous donne aujourd'hui en étrennes.

La Gêne se passe en 1350. Charles, jeune dauphin de France, témoin de l'exécution du comte d'Eu, décapité pour crime de trahison, dont il s'était déclaré coupable par crainte de la torture, exprime son indignation à Adam Knoles, son gouverneur, qui lui soutient que l'exécution est juste, puisque le supplicié a avoué le crime. Charles, n'ayant pu convaincre Adam par des raisonnemens, lui donna une leçon. Pour cela, il se vole lui-même, et accuse Adam, qui, comme le comte d'Eu, n'a pas la force de supporter la gêne, avoue le vol, est condamné à être pendu au gibet de Montfaucon; et ce n'est qu'au moment de l'exécution que Charles découvre la vérité. Il y a dans ce conte de la terreur; car si Charles, qui fut depuis Charles-le-Sage, fût arrivé dix minutes plus tard, la leçon était inutile à un pendu.

L'Emprise, 1405, est un des plus jolis contes du recueil. Marie, fille de Charles VI et d'Isabeau de Bavière, destinée a l'état monastique, passe ses premières années au couvent de Poissy, dont sa tante, Marguerite de France, était prieure; là, dans la solitude se développa son esprit romanesque que la lecture des romans de chevalerie exaltait encore. Un matin du mois d'août, elle suivait de l'œil des ramiers voltigeant autour des toits de l'abbaye: tout à coup elle vit avec effroi un cor-

[1] Deux gros volumes in-12, chez Louis Janet, libraire-éditeur, rue Saint-Jacques, n° 159.

beau fondre sur une colombe, qui eût infailliblement succombé si une flèche partie d'un arc invisible ne fût venue tuer le corbeau. Marie aperçut au même instant un jeune page qu'elle nomma, pour cet exploit, le *chevalier de la colombe*. Plus tard, elle revint à la cour pour se marier, retrouva son chevalier qui, dans un transport d'amant, se jeta dans un bassin pour ramasser un gant que sa dame y avait laissé tomber, et se noya. Marie obtint de son père la permission de retourner dans son couvent, où elle succéda comme prieure à sa tante Marguerite.



J'avais l'intention de faire la courte analyse de ces huit chroniques, je m'aperçois que j'ai gâté les deux premières et que, sans les lire, il est impossible d'avoir une idée des détails pittoresques, des scènes attachantes de chacun de ces contes, où la couleur du temps est fidèlement reproduite, malgré le style moderne. Je me contenterai de les nommer : *le Baiser*, 1436; *les Poires*, 1482; *le Tournoi*, 1532; *le Secret d'État*, 1560; *l'Embûche*, 1561, et *la Leçon*, 1603.

Je terminerai en remerciant M. Jacob de ses étrennes et en faisant des vœux pour qu'il nous en donne de pareilles tous les ans; son livre importe à l'éducation des princes, qui apprendront à connaître leurs ancêtres sans flatterie; ils pourront imiter la générosité précoce de Henri IV, qui sauve la vie à son ami Jacquot, après avoir été sauvé par lui de la morsure d'un serpent : reconnaissance n'est pas vertu de roi. A.



Revue Dramatique.

— Baptiste cadet, ce précieux débris de l'ancien Théâtre-Français, représente une sorte de culte décerné à la comédie de Molière, qu'on abandonnait depuis long-temps aux médiocrités de coulisses et aux solitudes du parterre. Mais, comme aux beaux jours de Préville et de Molé, la salle se remplit, s'enthousiasme, se ranime, et le classique triomphe encore devant une recette : il en serait ainsi pour la tragédie, si Talma reparaissait parmi nous. Baptiste a joué le *Malade imaginaire* comme il le jouait il y a douze ans; c'est un interprète religieux des intentions du grand comique; il connaît la portée d'un mot; il n'oublie pas une tradition de geste, de grimace et de son de voix; il est admirable dans ce rôle, qui demande tant de poumons, tant de finesse et tant de mémoire. Autour de lui l'émulation crée des talens, évoque des souvenirs; et, sauf le parterre assis, le lustre et le costume des spectateurs, on pourrait se croire aux premières représentations de ce chef-d'œuvre qui nous enleva Molière avant l'âge. M. Taylor, dont la vie entière est un sacrifice aux arts, nous a rendu la bonne et vieille comédie.

— MM. d'Epagny et Dupin, non contens d'avoir exploité de trois manières le sujet du *Possédé*, qui se trouvait dans une scène dramatique, imprimée au *Mercure*, et dans les *Chroniques de Jacques Gondard*, ce qu'ils ignoraient sans doute, ont déguisé encore la même donnée sous un autre titre : *Georget*, ou *le Possédé de village*, qui n'a pas réussi à la Gaîté comme *Dominique* aux Français, n'est qu'une pâle épreuve de cette pièce ; l'intrigue, les incidens, les caractères sont semblables, excepté les noms des personnages. La Gaîté, qui a le diable au corps pour faire de l'argent, s'est consolé de cet échec avec la reprise de *Robert-le-Diable*, mélodrame fossile du temps jadis.

— Les pièces de bonne année sont passées de mode avec les bonbons. Le théâtre du Palais-Royal a pensé que son voisinage des confiseurs l'obligeait à fêter ses habitués. *La Salade d'Oranges* a paru assez mal accommodée au gros sel : on a sifflé plusieurs grivoiseries de mauvais goût; les acteurs auraient fait le succès du vaudeville si le succès eût été possible.

— *Richard Darlington* a eu son contre-coup à l'Odéon; mais les contre-coups ne valent rien; la parodie, qui faisait pate de velours, a ennuyé, malgré une charmante décoration et un assaut de musique. *Piffard Droledeton* ne fera que mieux ressortir le singulier mérite et la prodigieuse vogue du drame de la Porte-Saint-Martin.

— L'Ambigu-Comique a fait irruption dans le drame historique, mais le *Paul Ier* de MM. Muret et d'Anglemont n'a pas l'intérêt poignant, les coups de théâtre et de poignard qui plaisent tant au boulevard du crime. C'est une conversation politique, une tragédie en prose qui se termine par un assassinat royal. Les auteurs se sont trompés de scène.

DESSINS.

La mort de la vieille Marguerite,
Le canon grondait encore... } par M. Bécoeur.

Litterature.

—

LOUISE.



Que voulez-vous? C'est l'histoire éternelle du libertin qu'on préfère au sage. Nous en sommes là depuis le commencement du monde. Jetez une femme, je dis une femme du premier limon, entre Abel et Caïn son frère, cette femme choisira Caïn; c'est Caïn qu'elle aimera à coup sûr, Caïn farouche, aux cheveux noirs, à l'œil noir, à l'ame noire. Elle préfère tout cela aux cheveux blonds, à l'ame blonde de son frère. C'est que les femmes aiment tant à avoir peur!

Haut et bas, chaumière et palais, c'est toujours le même caprice feminin. La même adoration du faible pour le fort; le même instinct qui fait aimer ce qui fait peur. Voyez les divinités sanglantes d'autrefois! La plus aimée était celle qui voulait le plus de sang. De ce penchant du cœur à favoriser les passions mauvaises, de cette passion native de la femme à aimer, toute chaste qu'elle est, le vicieux et le fort, la poésie a fait bien des recits, bien des histoires, bien des drames. La tragédie de tout le dix-septième siècle a roulé sur ces contrastes. L'amant qui deplaît est toujours l'amant le plus aimable, Pyrrhus est préféré à Oreste, la *charmante princesse* du théâtre de Racine s'abandonne de préférence aux passions qui la poussent à sa perte. C'est Phèdre qui dédaigne le père pour le fils, un méchant et intrepide chasseur de bêtes fauves. Ainsi est bâtie l'ame humaine! Elle vit de contrastes, elle aime les passions qui la tourmentent, elle bondit de joie à l'approche d'accidens inouis. Qu'importe la catastrophe du cinquième acte? pourvu que la passion soit satisfaite aux premiers actes. Qu'importe à Roxane le retour du despote, pourvu qu'elle voie Bajazet en liberté. Bajazet si fade, si mou, si cruellement Français!

Après quoi pour absoudre ces emportemens, pour donner une leçon à ces passions mauvaises, arrive nécessairement la catastrophe de la fin. La coupe de Rodogune, le voile de Monime dans Mithridate, le monstre de Phèdre, ou bien encore le poignard du sultan dans Bajazet, leçon tragique en beaux vers et aux allures décentes dont nous ne faisons plus aucune estime et qui seraient perdues pour nous, si ce n'était pas un des apanages du talent de se transformer en même temps que les passions.

Lisez l'histoire de Louise. Son histoire est la même que l'histoire de toutes ces malheureuses et adorables princesses du théâtre; seulement l'héroïne est descendue de cinq ou six degrés; elle s'est mise à notre niveau, elle est devenue citoyenne et bourgeoise; elle s'est échevelée pour nous plaire et nous convaincre; elle s'est dépouillée de sa couronne de papier doré, de son manteau d'écarlate, de ses perles fausses, de son fard, de son cothurne, de tout son attirail dramatique fané, usé, perdu, souillé. Voyez-la comme elle s'est faite simple, et bonne, et douce, et humble et vraie. Roxane s'appelle Louise, Monime s'appelle Louise, Phèdre s'appelle Louise, tout le monde tragique s'appelle Louise. Toutes ces histoires guindées, réunies en une seule qui pleure et qui souffre, ont pris la robe de bure, le tablier noir, le décent escarpin, le bas de coton blanc et la simple cornette du matin; seulement Louise a gardé cette furieuse passion que l'innocence retient souvent pour les méchans dont je vous parlais tout à l'heure. Bajazet aussi, et Oreste, et tous les autres, changent de nom et d'état. Dans l'histoire de Louise il n'y a plus de prince dans le monde pas plus que sur le théâtre. Plus de prince, plus de roi, plus de nobles, plus rien que de simples bourgeois; Philippe le bon sujet, Nestor le méchant sujet; celui-ci doux, calme et rangé, et bien mis, qui ne va jamais à l'infâme usure des mont-de-piété, actif, sobre et honnête, faisant des économies pour ses vieux jours, amoureux de Louise en honnête homme, implorant la main de Louise, la pauvre et honnête fille, et résolu à faire son bonheur. Philippe est le type perdu de nos jeunes premiers de théâtre, de nos amans malheureux, de ceux qui pleurent, qui soupirent, qui se frappent le front, qui se lamentent et qui sont des héros, et tout cela très-vainement sans même s'attirer un regard de l'objet si ardemment idolâtré.

Nestor, tout au rebours, Nestor emporté, violent, railleur, ivrogne, mauvais sujet déclaré, bel homme, em-

prunteur, amuseur, peu amoureux! celui-là n'a qu'à paraître, il n'a qu'à se montrer. Prends garde à toi, pauvre Louise! Vous voyez tout de suite la passion tragique qui recommence, aussi vraie mais plus emportée, plus neuve, plus ornée que dans vos belles grandes tragédies! Louise, à la première vue, aime Nestor le mauvais sujet; Roxane oublie tout pour Bajazet. Mais, moins cruel que Bajazet et pourtant plus vrai mille fois, notre héros bourgeois se laisse aimer par son humble sultane. Bien plus, il l'aime autant qu'il peut l'aimer, moins que l'estaminet, le vin blanc et le tabac. O quel drame! alors, quel drame! quelle passion entre ces deux frêles créatures! — Viens mon amant en casquette et en tablier! — Viens ma maîtresse si timorée, si douce! Pendant ce temps, Philippe, c'est-à-dire la passion innocente, timide, honnête, Philippe se désole, il pleure, il est derrière la coulisse à attendre, il est là derrière cette coulisse occupé à se draper, à arranger son manteau, à regarder si son cothurne va bien! Vraiment, vraiment, nous sommes bien heureux que le drame bourgeois se soit rencontré pour nous dédoubler la tragédie antique. Nous sommes bien heureux que Louise soit venue après tant de grandes princesses nous expliquer ces travers du cœur? Nous sommes bien heureux que l'art bourgeois se soit emparé de cet art de grand seigneur; bienheureux, vraiment, car sans cela que voulez-vous que fît la peinture avec ces passions de vingt coudées? De grands tableaux d'histoire, n'est-ce pas, des héros en bras nus et aux jambes nues? ne laissant rien à faire au crayon qui jette en passant des formes indécises, rien à faire au prosateur qui jette sa pensée çà et là, au hazard et comme elle vient!

Sur cette union du vieux drame, le drame grand seigneur et le drame bourgeois, il y aurait grandement à dire. Les doctrines dramatiques de Diderot n'ont pas eu d'autre fondement. Suivons toujours l'histoire de Louise, c'est-à-dire l'histoire de notre drame. Voyez l'avantage du drame bourgeois sur tous les autres! Les autres se terminent tous par le poison ou le poignard. Poignard et poison vulgaire, et facile moyen d'en finir avec ces malheurs usés. Dans notre drame bourgeois Louise meurt bien plus horriblement que cela. C'est la douleur qui la tue. Rien que la douleur. C'est le cœur qui se gonfle et qui éclate à force de chagrin. Elle meurt, à son cinquième acte; elle meurt! Puis voilà le pauvre Philippe qui sort de sa cachette et qui baise les pieds de celle qu'il aime encore. Voilà le père qui revient à ce cadavre et qui reste immobile! Voilà enfin notre cruel type de scélérat aimé, qui revient de quelque orgie, et qui, à la lueur terne du matin, aperçoit morte et blanche cette pauvre femme par laquelle s'est laissé aimer! Ici je ne doute pas que notre drame n'ait la supériorité sur tous les drames, notre passion sur toutes les passions de la même famille, sur tous les héros du même genre! Jugez de cela par vous même! Ne préférez-vous pas cette douleur muette, ce pauvre lit, à tout l'appareil du cinquième acte, à ce sang acheté à la boucherie, à ces contorsions sur des tapis tragiques, à cette période de la fin que l'acteur en mourant jette au parterre au milieu d'un hoquet interrompu par des applaudissemens payés?

SCHELÈGEL.

LA PETITE CHAMBRE

DE

L'HOTEL DE LYONS.

— Vrai Dieu! voici une belle soirée! — Voyez comme les rayons de la lune dorment doucement dans ce léger brouillard de novembre qui s'étend ainsi qu'un manteau de vapeurs sur les toits fumeux de la rue de La Harpe. — Qu'il est doux et calme l'aspect de ces longues zônes d'ombre et de clarté bleuâtre qui tombent du haut des maisons jusqu'au milieu de la rue, auprès du ruisseau qui scintille par intervalle comme un ruban d'argent. — Tout est paisible et silencieux; l'air est frais sans être froid. — Vrai Dieu! voici une belle soirée!

— Tenez. — Voyez-vous cette petite fenêtre? — Là-bas tout en haut de ce grand mur noir?... Comme elle brille loin au milieu de cette vapeur sombre et bleue! on dirait un œil rouge et enflammé qui inspecte les environs. — Eh bien! tous les jours cette lumière est la première à s'allumer et la dernière à s'éteindre. — C'est singulier! — Depuis trente ans ame qui vive n'avait mis les pieds dans cette partie de l'hôtel de Lyons, et, depuis quinze jours, la petite fenêtre reluit comme un soupirail d'enfer! — Depuis quinze jours?... Sainte Vierge! c'était la nuit de la Toussaint au jour des Morts!....

— Mais n'est-ce pas là que demeure ce vieux seigneur, messire Paul de Lyons avec son fils, un jeune et joli damoiseau, ayant toujours beaux écus en main pour les bons boutiquiers de la rue de La Harpe, belles paroles en bouche pour leurs filles? — Par Dieu! il n'est malaisé de deviner quel gentil oiseau messire Jehan a renfermé dans cette petite cage!....

Ah! il n'oserait! Ce vieux seigneur est si sévère! — Et puis, il en trouve assez au-dehors.

— C'est donc son père! Que peut-il mettre dans cette chambre?

Il y fait de l'or!... — Eh! non. — Il y a caché quel-

que ennemi de sa majesté le roi! c'est un homme si fier et si rude que messire Paul de Lyons!...—Oui, mais.... la nuit de vendredi, entre la Toussaint et les Morts! Si c'était un sorcier que messire Paul de Lyons!...

Ventre saint Quenet! qu'y a-t-il dans cette petite chambre?

Et tous les soirs en se couchant, chaque bonne femme du quartier jetait un coup d'œil vers la petite fenêtre. — Elle brille encore! c'est singulier! Que peut-il y avoir dans cette petite chambre?

Et le bruit grossit, se répand; chacun se dit à l'oreille; messire Paul de Lyons est un sorcier! Car, que fait-il le soir en sa petite chambre?.. — Faites attention! La nuit de la Toussaint aux Trépassés! — Vrai Dieu! il serait bien possible que messire Paul de Lyons fût un sorcier!

Voyons un peu ce qu'il fait dans son hôtel!

— C'est une belle salle que la grande salle de l'hôtel de Lyons! Du milieu des soliveaux du plafond délicatement sculpté pend une riche lampe d'argent. Devant la haute cheminée est placé un grand fauteuil travaillé à jour, et sur ce fauteuil, messire Paul de Lyons. C'est un homme déjà sur l'âge, grand; une longue barbe grise qui flotte sur les anneaux de sa massive chaîne d'or; d'épais sourcils gris sur ses yeux noirs et perçans; un large front, un air calme, plein de dignité, ses deux jambes sont étendues sur les deux hauts lévriers qui servent de chenets. — Il se chauffe.

Un jeune homme à la taille élancée et svelte, richement vêtu, est debout à quelque distance derrière le fauteuil, roulant le bord de sa toque entre ses doigts.

— Jehan, dit le père rompant le silence. Comptons un peu. — Puis, il continua écartant les doigts de sa main gauche, et les parcourant successivement de l'index de la main droite. — Vers la mi-septembre, 20 nobles d'or. — A peu près autant au commencement d'octobre. — Huit ou dix jours après, vous jugeâtes à propos un soir de me vider la bourse et de vous emparer des 5 ou 6 angelots d'or qui s'y trouvaient... — Le 29 octobre 300 livres; il y a seulement de cela dix-sept jours. — Total 500 livres tournois. — Croyez-vous qu'il n'y aurait pas là de quoi défrayer une honnête maison pendant trois mois?

A cela le damoiseau ne répondait pas grand'chose.

— Faites attention, mon père, que les 300 livres ont été dépensés dans le voyage que vous m'avez ordonné vous-même.

— Très-bien. — Vous êtes parti malgré vous à ce que je vois; et c'était une indemnité pour votre complaisance que ces trois cents livres! Elle est à un haut prix votre complaisance! — Et alors, puisque je payais votre voyage, pourquoi l'avez-vous fait si court?

Parce que je n'avais pas de quoi le faire plus long, mon père.

— Écoutez, Jehan. Quand comptez-vous cesser une pareille conduite? petit à petit toute ma famille s'en est allée... Encore mon dernier frère, il y a huit mois. — Pour perpétuer notre nom, il faut vous marier; et comment vous marier avec une pareille conduite? C'est impossible, Jehan, c'est impossible. Quelle est la demoiselle bien née qui ne rougirait à votre nom? Quelle est celle qui pourrait avoir accointance avec vous pendant un jour sans être compromise...

— Grand mercy, père. Je ne me croyais pas encore si redoutable.

— Trève de vos impertinences. — Quand partez-vous, Jehan?

— Quand vous m'aurez donné votre bourse, mon père, répondit brusquement le jouvenceau d'un air jovial.

Malgré sa sévérité messire Paul de Lyons sourit.

— Tenez Malandrin, lui dit-il, et il lui jeta sa bourse.

— Le cadeau fait digérer le compliment, dit le jouvenceau en la vidant dans la sienne.

Il tint parole et sortit.

Messire Paul de Lyons resta un instant à regarder le feu et à se chauffer paisiblement. Puis il jeta un coup-d'œil vers la porte par où Jehan s'en était allé... autour de la salle... — Il prit une petite lampe accrochée au manteau de la cheminée et partit.

Or, quelques minutes après on entendit crier les marches du vieil escalier qui conduisait à la petite fenêtre.

Les vieilles femmes remarquèrent ce soir que la lumière se détachait plus vivement sur le ciel bleu... Elles virent passer et repasser une ombre...

Qu'y avait-il dans cette petite chambre?..

« Le temps sera beau, je crois? disait nonchalamment messire Jehan tirant ses chausses au pied de son lit, devant le feu brillant de son âtre. — Je crois que je vais m'amuser bellement aujourd'hui!.. » Et le tricot de soie se déroulait lentement autour de la jolie jambe du damoiseau. Il interrompait même ce labeur de temps à autre pour donner un coup d'œil à sa boursette qui, plus arrondie qu'à l'ordinaire, reposait sur le coin de la table. — Je m'amuserai bellement aujourd'hui, répétait-il, et un sourire caressait ses lèvres roses.

La toilette se faisait longue, et un jeune et pimpant damoiseau tombant en la chambre ne vint pas la rendre plus courte.

Vrai Dieu ! c'était plaisir de les entendre babiller et se gaudir en riant.

L'ami ne fut lent à apercevoir la bourse. — Ah ! ! !.. Ce fut un cri d'admiration.

— Ventre saint Quenet ! et qu'en vas-tu faire, notre ami Jehan ? Tu Dieu ! nous allons nous bien ébattre cette huitaine ! Et d'où te vient cette bonne aubaine ?

— Par Dieu ! et le père donc ! dit Jehan en riant aux éclats.

— Par Saint-Ferréol, c'est un joli petit homme de père ! Vertus d'Ahan, que de morale il t'a fallu avaler pour arriver à cette agréable conclusion, que je voudrais toujours ouir : Tenez, et cela sera le dernier ! — Mais si ces jolies pièces allaient se changer en feuilles de chêne ?

— Feuilles de chêne !.. et pourquoi ?

— Par Dieu ! ton père, c'est un sorcier, Jehan, c'est un sorcier.

— Comment.

— Oui, Mortmahon ! c'est un sorcier, il va au sabat ; on le voit s'élancer du haut de la cheminée au bout d'un manche à balai avec feu et fumée !..

— Qu'est-ce à dire, messire Claude de Canteplure, dit Jehan en se levant.

— Ventre saint Quenet ! et il se fâche encore ! qui se sent morveux se mouche, notre ami cher.

— Expliquons-nous, messire Claude, dit Jehan avec sang-froid. Il me semble que vous poussez la plaisanterie un peu loin. Où avez-vous pris ce mauvais conte dont vous nous rebattez les oreilles ?

— Ma foi, notre ami cher, je l'ai pris dans la rue, dans la bouche des gueux et des mauvais garçons du quartier, messire Jehan — Et en ami, je venais t'en avertir.

— Mais encore !...

— Eh bien, sang-dieu, c'est mon page ! — Tu vas voir.

Et prenant le sifflet d'argent qui pendait à sa ceinture, il siffla. — Le page fut d'un bond léger auprès de son maître.

C'était un jouvenceau presque enfant, mince, rose, malin, qui vous regardait en face avec ses deux grands yeux noirs.

— Page mon mignon, écoute, dit messire Jehan jetant un angelot sur la table, ceci est pour toi si tu dis la vérité ; — et les étrivières si tu mens.

— Accordé, dit messire Claude.

— En ce cas, dit Jehan. — Quel est ce conte de sorcier que l'on fait sur l'hôtel !

Le page partit d'un grand éclat de rire, et regarda fixement Jehan.

— Pardieu, messire, c'est une drôle d'histoire, que le grand Guyl disait la dernière vêprée, au cabaret de la Gervaise, et que j'ai racontée à messire Claude pour le faire rire à son coucher.

— Et que disait le grand Guyl, puisque grand Guyl il y a.

— Il disait, reprit le page, s'efforçant de ne pas rire, que de la rue des Cordeliers on pouvait aviser messire Paul de Lyons exorcisant le diable par la petite fenêtre de son laboratoire. — Et j'ai eu envie !... que messire Jehan me le pardonne, j'ai eu envie de voir la figure d'un sorcier.

— Et j'ai vu la petite fenêtre de la tourelle, là, où personne n'habite depuis ma naissance, reluisante comme un soleil !

— Plaisanterie ! interrompit Jehan, et du geste il renvoya le page.

Mais le soir, une figure svelte et gracieuse, enveloppée d'une cape richement brodée, était assise sur une borne de la rue des Cordeliers, regardant la petite fenêtre. — Le ciel était bleu ; et l'ombre vaporeuse descendait sur la masse grisâtre de l'hôtel de Lyons. — Tout à coup... comme d'un éclat phosphorique... la petite fenêtre s'allume et brille sur le ciel... — Le jouvencel tressaillit ; sa tête se baissa sur sa poitrine ; et à cet œil brillant et malin, à ce profil régulier que dessine le premier rayon de la lune, vous auriez reconnu messire Jehan. — Il se leva et rentra furtivement dans l'hôtel.

— C'est singulier ! qu'y a-t-il donc dans cette petite chambre ?.... Savez-vous qui pourra me l'apprendre ?

Or, le père et le fils étaient assis à côté l'un de l'autre, devant la vaste cheminée de la grande salle.

Messire Paul se tourna, et jetant à son fils un regard ironique :

— Eh bien, Jehan ; vous êtes céans cette vêprée ! Vrai-Dieu cela est extraordinaire ! Qui donc me procure le plaisir de votre compagnie ?

— Ma foi, père, je commence à m'apercevoir que vous avez raison....

— Très-flatteur !

— Tous ces plaisirs me laissent vide, — et je m'ennuie ; — aussi je leur dis adieu pour quelque temps. Je veux me livrer à l'étude.

Messire Paul de Lyons se souleva sur son fauteuil, et regarda fixement le damoiseau.

— Quel mauvais tour méditez-vous aujourd'hui, Jehan, lui demanda-t-il avec sang-froid?

— Moi! mon Dieu, mon père, aucun! répartit Jehan simplement. Je veux sérieusement me livrer à l'étude; et pour vous le prouver, je vous demanderai un petit local dans un recoin bien tranquille de l'hôtel, où je pourrai lire et méditer en paix.

Messire Paul de Lyons lança à son fils un regard perçant sous ses épais sourcils gris.

— Votre appartement est assez vaste; Jehan, répondit-il après un instant de silence. — D'ailleurs vous avez la bibliothèque.

— Je crois, cependant, mon père.....

— Je vous dis que votre appartement suffit à vos grands projets d'étude, reprit sèchement messire Paul.

— Oui, sang-dieu! répartit Jehan lestement, d'autant plus qu'ils pourraient n'être pas de longue durée. Et ventre saint Quenet, il faut s'amuser tant qu'on est jeune. Encore un an, et puis nous verrons!

— Jehan, je ne vous ferai pas inutilement de la morale; je ne vous dirai qu'un mot. C'est que dans un an vous serez majeur.

— Moi, mon père! Je veux toujours être sous votre tutelle jusqu'à mon mariage.

— Jehan, vous ne vous marierez de mon consentement qu'en changeant entièrement de conduite. Amendez-vous, et alors je verrai.

— Est-ce que vous avez une demoiselle en vue pour moi, père!

Messire Paul de Lyons ne répondit rien.

— En attendant mon futur mariage, reprit Jehan avec une joviale insouciance, un de mes amis est venu me demander une petite chambre pour se loger un jour ou deux. N'y en aurait-il pas dans l'hôtel?

— Il n'y a rien dans l'hôtel pour vos amis, interrompit messire Paul brusquement. Il faudrait tout un palais pour en loger un seul avec ses pages, ses chiens et ses chevaux.

— Mais, mon père.....

— Vous pouvez lui dire qu'il aille chercher fortune ailleurs.

Jehan secoua la tête et se pencha en sifflotant sur son fauteuil.

En sortant du salon il alla se mettre en sentinelle sur l'escalier qui conduisait à la petite chambre. — Mais las! il y resta bien deux grandes heures à respirer le vent de novembre..... et personne ne parut, ni messire Paul de Lyons, ni même le diable..... Il rentra, en maugréant, dans sa chambre.

Et cependant les voisins voyaient toujours la petite fenêtre comme un œil rouge et brillant sur le haut mur noir.

— Vertu d'Ahan! — Qu'y a-t-il dans cette petite chambre?

Ah! messire Jehan aurait bien donné les nobles et les saluts d'or de sa bourse à qui le lui aurait appris!

— Je le saurai demain, dit-il en se couchant.

Le lendemain, messire Jean s'esquive après le repas et court vers la petite chambre. Il monte rapidement l'escalier délabré. — Tout est vieux et humide. — Une vieille porte. — Dans un coin une espèce de vieux galetas rempli de vieux meubles moisis, de vieilles planches rompues. — Il donne un coup de coude dans la porte..... — Elle sonne creux comme un tonneau défoncé.....

— Ah! bah! c'est vieux! cela ne tient à rien! murmura Jehan, et il allonge un grand coup de pied.. — Tout retentit à l'intérieur, et dans le galetas, et sur l'escalier.. — Tintamare infernal! — La porte tint bon.

Le jouvencel étonné la parcourt des yeux, l'ébranle avec les mains. — Il aperçoit des clous neufs.. — Ah! ah! dit-il, nous allons éprouver cette bonne serrure. — Un second coup de pied.....

— Hein!!!.....

Il se retourna... Sainte Vierge! c'était son père! l'air calme, mais surpris.

Ah! le damoisel était grandement déconfit.

— Eh bien! Jehan, que faites-vous? — Qu'êtes-vous venu faire ici?...

— Ma foi, mon père, reprit Jehan avec malice, je ne m'attendais pas à vous y rencontrer.

— Vous vouliez entrer, Jehan? répondit le père avec calme. Que ne le disiez-vous? Venez, Jehan, voici comment la porte s'ouvre.

Et, tirant une clef de sa ceinture, il tourna un double tour. — La porte s'ouvrit.

Jehan se rangea contre le mur pour laisser entrer son père qui passa devant... — Mais au moment où il allait le suivre, la porte se referma brusquement et faillit à lui frapper la figure.

— Mortmahom!!!...

Ah! le jouvencel était furieux. — Il resta un instant



tout marmiteux. — Puis redescendit rapidement l'escalier; tempêtant, maugréant, jurant à chaque marche.

— Ventre-Dieu! qu'y a-t-il dans cette chambre?

Mais il y avait des clous neufs à cette porte! — Or, celui qui les avait fait mettre devait être dans la confidence. Il s'adressa donc au vieil intendant.

— Oui. — Il est vrai. — Avant le départ de monsieur pour sa terre. — Monsieur aurait pu le savoir; — mais monsieur est jeune et ne s'occupe pas de cela. — C'était quelques jours avant le départ de monsieur. — Monsieur votre père m'a donné l'ordre d'apprêter ce petit local; — Cela s'est fait sans bruit et secrètement, mais cela a été richement arrangé; ah! cela est vrai!..

— Et qui habite maintenant cette chambre?

— O mon Dieu! je ne sais même pas si elle est habitée. — Si messire Jehan l'ignore, comment le saurais-je? — Vous pouvez le demander à monsieur votre père. Oh! pour lui, il doit le savoir.

— Mais c'est à vous que je le demande, interrompit brusquement Jehan.

— A moi! Oh mon Dieu! je n'en sais rien, rien du tout.

Jehan tourna sur le talon et sortit.

Le reste de la matinée, messire Jehan fut absent, il dînait en ville; — ou plutôt dans le petit galetas à la porte de la petite chambre.

Certes, ce n'était pas une station agréable pour l'élégant damoiseau. — Une odeur de moisi et de poussière dans ce galetas. — Puis le vent de novembre qui se faisait bellement sentir... Messire Jehan frappait des pieds, et soufflait dans ses mains. — Enfin il ouït monter pesamment dans le petit escalier... « Ventre-Dieu! si c'était messire Paul! » Jehan se serre contre le mur, se fait petit.

Ah! c'est le vieil Anselme, l'intendant. Il porte un panier bien couvert. Il le pose à terre, puis il reprend haleine... — Il cherche, tire lentement une clef, souffle dedans, la frappe à plusieurs reprises contre la rampe en fer et ouvre. — Au moment où il se baisse pour reprendre le panier et qu'il se relève... Ah!.. Messire Jehan était passé devant lui, et soulevait déjà la tapisserie de la porte intérieure...

Le bonhomme leva les mains au-dessus de sa tête aussi haut que ses bras pouvaient s'étendre, — et descendit précipitamment l'escalier.

La porte était ouverte et Jehan dans la chambre.... — mais il n'y avait personne.

C'était une jolie chambrette, élégamment décorée. — Une riche tenture, — un lit aux rideaux moirés, — un prie-dieu auprès du bon feu de l'âtre, — une table et des escabelles bellement sculptés, — une lampe d'argent aux soliveaux, — un air d'aisance et de richesse dans cette petite chambre; — mais elle est vide.....

— Hein! hein! toussa Jehan.

— Mon bon Anselme! dit une douce voix féminine sortant d'une tapisserie qui fermait sans doute un cabinet — Mettez tout cela sur la table; je viens tout à l'heure.

— Ahie! dit Jehan entre ses dents. Je voudrais bien voir la bouche d'où sort cette petite voix si fraîche! — Ah! monsieur mon père! nous verrons si cela sera pour vous seul!

Mais le temps était précieux et la tapisserie ne bougeait pas.

— Damoiselle! dit Jehan, c'est que j'ai une lettre...

Le jouvencel oubliait qu'il n'avait pas la voix d'Anselme.

— Qu'est-ce que cela! dit la voix; et la tapisserie s'écarta brusquement.

Or parut à l'ouverture une charmante figure blanche et rose; deux grands yeux bleus...... Ce fut l'apparition d'un instant...... — Elle poussa un cri, et le rideau tomba comme un nuage.

— Je suis sûr que c'est mon cousin Jehan, murmura la voix avec une frayeur enfantine.

— En vérité, damoiselle, dit Jehan s'avançant vers la tapisserie, je ne puis savoir pourquoi.....

— Oh! mon Dieu, dit la jeune damoiselle d'un ton plus effrayé encore, n'avancez pas messire Jehan! Je vous en prie et supplie, allez vous-en! Si on savait!....

Et la jolie figure reparaissait à l'ouverture de la tapisserie joignant les mains.

— Par-Dieu, ma jolie cousine, dit Jehan en riant, et s'élançant d'un bond vers la tapisserie, je m'en vais vous faire voir si je suis si effrayant....

— Très-bien, Jehan! dit une voix forte à l'entrée.

Le damoiseau se retourna brusquement..... Ventre saint Quenet! c'était son père!

— Mon oncle! s'écria la damoiselle avec joie; et elle courut se pendre à son bras.

— Parbleu! mon père, murmura Jehan en suivant de l'œil le contour gracieux de sa taille svelte, vous êtes arrivé bien mal à propos!

— Jehan! répète messire Paul d'un ton irrité. — Je vous ordonne de sortir!

Jehan s'inclina et sortit.

Un quart d'heure après, messire Paul de Lyons faisait appeler Jehan dans la grande salle.

— Jehan, lui dit-il, je consens à vous pardonner ce qui s'est passé, mais à condition que vous garderez sur cette aventure le silence le plus absolu.

— Je vous le promets, père, répondit Jehan.

— Maintenant, reprit messire Paul de Lyons, je vais tout vous expliquer. Mon pauvre frère qui trépassa il y a huit mois, laissait une fille élevée dans le couvent de Noyon. La règle l'obligeait de sortir au commencement de ce mois, et la sœur de sa mère ne pouvait la recevoir de plusieurs jours. Je dus donc m'en charger : mais avec votre conduite, Jehan, avec le renom que vous vous êtes fait dans le monde, pouvais-je la laisser seule avec vous? — Devais-je de plus exposer cette jeune fille sans expérience à voir tous les jours un scélérat bâti comme vous? — Cela était impossible. — Je pris le parti du secret, — et je veux le garder jusqu'au bout. Jehan, je vous défends de chercher à pénétrer en mon absence en la petite chambre de l'hôtel.

— Mais avec vous, mon père?

— Je ne vous dis qu'un mot, Jehan. Voulez-vous changer de conduite?

On ne sait quelle fut la réponse du damoiseau, mais au bout de six mois, l'être mystérieux de la petite chambre était assis en la grande salle entre son père et son époux.

Jules Tonin.

Aperçu des Publications.

TALES OF MY LANDLORD,

FOURTH AND LAST SERIES.

CASTLE DANGEROUS.

(Contes de mon Hôte, 4e et dernière série. Le Chateau périlleux [1].)

Lorsque j'ai vu cette quatrième série des *Contes de mon Hôte* annoncée comme la dernière, je n'ai pas voulu prendre au sérieux une nouvelle qui devait répandre le deuil parmi les nombreux admirateurs de sir Walter Scott. Mais ce que je prenais pour une ruse de libraire n'est pourtant que l'exacte vérité. Walter Scott a vieilli comme tout le monde, pendant qu'il écrivait ses pages délicieuses où l'art du romancier sut embellir de tant de charmes la science de l'antiquaire. Il a vieilli! Mais qu'on ne s'y trompe pas : cette imagination puissante et variée, cette érudition profonde, ce goût délicat, cette sensibilité exquise, tout cela est encore plein de vie; son corps seul est usé par les veilles, et si la Providence prend en pitié notre pauvre littérature du dix-neuvième siècle, elle ne refusera pas à l'auteur de *Waverley* la santé qu'il a l'espoir de retrouver loin des montagnes de sa chère Écosse, sous l'influence d'un climat plus heureux. « Alors Walter Scott viendrait revoir ses anciens » amis, et s'il ne reprenait pas ses vieilles habitudes de roman- » cier, il trouverait au moins quelque autre genre de littérature » qui, peut-être, ne ferait pas dire au public :

» Qu'un vétéran a tort de rester sur la scène. »

Tels sont les adieux qu'au mois de septembre dernier l'auteur de *Waverley*, sur le point de mettre à la voile, adressait aux lecteurs nombreux qui, en France comme en Angleterre, ont payé, par leur admiration, tout ce qu'ils devaient de jouissances à l'heureuse fécondité de son talent.

Je ne sais quelle serait la forme nouvelle sous laquelle voudrait reparaître un des écrivains les plus populaires du dix-neuvième siècle, mais quelque foi qu'on ait au nom de Walter Scott, on ne peut imposer silence à ses regrets, lorsqu'on se rappelle tous ces ouvrages, qui furent si nombreux et si heureusement variés, que, pendant long-temps, la renommée incrédule partagea entre plusieurs la fatigue et la gloire de leur création. Pourquoi donc abandonner une mine si riche et si bien exploitée? N'y a-t-il plus en Écosse quelque site pittoresque à décrire, quelque légende à raconter? Si Walter Scott n'a pas épuisé tous ces souvenirs, s'il lui reste encore à nous apprendre quelque chose de l'histoire de sa patrie, où trouvera-t-il, ailleurs que dans le roman, une forme plus variée, plus complète et plus dramatique? N'a-t-il pas su y faire paraître le moyen âge tout entier, depuis le serf sauvage et indompté, qu'il nous présente sous les traits caractéristiques de Gurth, jusqu'au frère d'armes de Philippe-Auguste, le superbe Richard Cœur-de-Lion? Les mœurs, les costumes, les préjugés, tout, jusqu'aux paysages pittoresques des montagnes de l'Écosse, n'a-t-il pas été merveilleusement décrit dans ces romans délicieux qui ont le rare privilége d'intéresser la jeunesse et d'instruire l'âge mûr? Si l'on voulait apprécier à son juste mérite l'influence de ce talent remarquable, il ne suffirait pas de vanter la touche délicate et la fraîcheur de coloris du peintre qui a réalisé tout ce que l'imagination d'un artiste peut rêver de plus poétique, lorsqu'il a offert à nos regards étonnés les traits vifs et spirituels de Diana-Vernon à côté de la noble et mélancolique figure de Rebecca. Il faudrait voir aussi dans ces tableaux animés du moyen âge la critique de nos froids historiens, qui s'imaginent avoir reproduit les siècles passés quand ils ont minutieusement enregistré la série chronologique de quelques actes officiels. Peut-être même devrait-on reconnaître au romancier anglais un mérite plus grand encore, celui d'avoir amené par la paisible influence de la littérature, quelques relations d'amitié entre deux peuples faits pour s'estimer et que les préjugés d'une vieille antipathie nationale divisaient depuis plusieurs siè-

[1] Un vol. in-8°, contenant aussi *Robert of Paris*. Prix : 5 fr. Paris, Baudry, rue du Coq-Saint-Honoré.

cles; mais un pareil examen nous mènerait presque à faire de la diplomatie et nous ferait oublier *le Château périlleux*, qui est, pour nous, d'un plus haut intérêt.

On ne s'étonnera pas que le dernier des *Contes de mon hôte* consacre un souvenir glorieux pour la patrie de Walter Scott. C'est le tableau d'une de ces luttes nationales qui réveillait incessamment la rivalité haineuse de l'Écosse et de l'Angleterre. Le château périlleux, antique résidence de la famille des Douglas, devint par sa forte position, et plus encore par l'audace des seigneurs qui l'habitaient, le point d'attaque des rois d'Angleterre et le théâtre de plus d'un combat acharné. La possession du château entraînait la soumission de toutes les campagnes environnantes dont les habitans, quoique liés de cœur à la cause des Douglas et de l'Écosse, ne pouvaient cependant prolonger une insurrection sans être appuyés par la garnison de ce poste important. L'époque choisie par l'auteur est le dernier mois de l'année 1306, c'est-à-dire le mois de mars; car au quatorzième siècle, et long-temps après, le dimanche de Pâques a toujours été le premier jour de l'année. Alors le château périlleux était au pouvoir d'un gouverneur anglais, Sir John de Walton, qui s'était engagé à le défendre pendant un an et un jour contre les efforts du jeune Douglas, et qui au bout de ce terme devait recevoir du roi d'Angleterre, en récompense de son dévouement, la propriété du château et de tous les domaines qui en dépendaient.

Ce n'était pas trop d'une promesse aussi magnifique, si l'on songe que le château périlleux souvent conquis par les Anglais leur avait toujours été enlevé au bout de quelque temps par quelque tentative audacieuse des Douglas et de leurs intrépides partisans. Sir John de Walton ne négligeait donc aucun moyen pour remplir avec honneur l'obligation qu'il s'était imposée. De son côté le jeune Douglas menacé d'une ruine complète, et soutenu d'ailleurs par l'amour de ses vassaux, n'avait pas renoncé à rentrer dans le châtaau de ses ancêtres. Des prophéties d'anciens bardes étaient répétées de bouche en bouche, et malgré le courage du gouverneur anglais, malgré la sévère discipline de la garnison et la position à peu près inexpugnable de la forteresse, c'était une croyance populaire que Sir John de Walton ne pourrait pas accomplir sa promesse, et que par un de ces stratagèmes merveilleux dont la tradition avait conservé le souvenir, le propriétaire légitime avec l'aide de Dieu, de son épée et de quelqu'un de ces êtres surnaturels auxquels on a foi dans les montagnes de l'Écosse, finirait par planter son étendard victorieux sur les murailles du château paternel! Si on se rappelle d'ailleurs qu'à cette lutte déjà si populaire se rattachait la cause de Robert Bruce, et de l'indépendance nationale de l'Écosse, on devinera tout l'intérêt qui doit s'attacher au développement d'un sujet aussi dramatique.

Le Château périlleux est en effet une des productions les plus attachantes qui soient sorties de la plume de Walter Scott. On voit revivre dans ces récits pleins de charmes les chevaliers, les troubadours, les moines et les *damoiselles* du moyen âge, avec leur passion d'honneur et de poésie, de dévotion et d'amour. C'est une vie nouvelle pour nous, mais aussi naturelle qu'originale; c'est l'humanité avec d'autres passions, d'autres mœurs, d'autres costumes; mais l'humanité étudiée avec une infatigable ardeur, et comprise avec une merveilleuse délicatesse. Quand on n'est pas réduit à regarder ces peintures charmantes à travers le miroir toujours infidèle d'une traduction, on ne peut se dissimuler qu'en France le mérite de Walter Scott est apprécié au-dessous de sa juste valeur : car on le juge sans connaître son style, et, depuis long-temps, l'auteur de *Waverley* est placé au premier rang parmi les prosateurs anglais.

Il est des personnes qui demanderont peut-être si *le Château périlleux* doit être mis sur la même ligne qu'*Ivanhoé* ou *Rob Roy*. Pour moi, je ne conçois guère cette manie de critiquer un auteur par ses propres ouvrages. D'ailleurs, les parallèles, en fait de grands hommes comme de romans, me paraissent fort peu instructifs. Tout ce que je puis dire, c'est que *le Château périlleux* est, à mon sens, la publication la plus remarquable qu'ait vu éclore l'année 1831.

N de W.

Nouvelles.

— M. Paulin, libraire-éditeur, place de la Bourse, a mis en vente un *Atlas géographique et statistique des départemens de la France et de ses colonies*. Chaque carte composant cet atlas se vend séparément et à très-bon marché. Le prix de l'atlas complet et relié n'est pas lui-même très-élevé, et d'ailleurs l'éditeur offre aux acheteurs des facilités qui en rendent la possession accessible à tout le monde. On reçoit le prix de l'*Atlas* complet en deux ou trois petits *bons* pour la facilité des acquéreurs.

La principale intention de l'éditeur, en choisissant ce mode de publication, est de répandre ses cartes jusque dans les plus petites communes de France. Il serait à souhaiter, en effet, que chaque salle de mairie possédât au moins la carte générale de France et la carte spéciale du département dont la commune fait partie.

— Au moment où tout ce qui a rapport à la Pologne trouve en nous tant de sympathie, c'est presque une bonne fortune que ce qu'on publie sur ce malheureux pays. Un des hommes qui s'est le plus occupé de son pays, le feu comte Maleszewski, grand référendaire d'état, a laissé inédit une histoire de Pologne qui, sous le simple titre d'*Essai historique et politique*, contient beaucoup plus de choses que l'essai incomplet de Rulharès. Ce volume, écrit en français, vient de paraître avec un portrait de l'auteur et une notice historique pleine d'intérêt. Chez H. Fournier, rue de Seine, n° 29.

— M. le Directeur des Musées a prévenu les artistes que l'ouverture du Salon aura lieu le 1er avril prochain.

DESSINS.

Louise. — Par Alfred Johannot.

Une Surprise. — Par Chaponnière.

Beaux-Arts.

—

DE L'AVENIR DES ARTS.

« Une ère nouvelle s'ouvre pour l'humanité : adieu les arts. Dans la grande crise qui se prépare, quelle main d'homme ne s'empressera de quitter pour un fusil le crayon, la plume ou l'archet? »

Depuis Sanchoniaton, cette phrase se transmet de génération en génération. Toute période de quinze ans a marché grosse d'une conflagration universelle, et bon nombre de ces grossesses sont arrivées jusqu'à terme; cependant aucun siècle ne s'est fermé encore déshérité de tout culte rendu aux arts.

Que font nos orages aux artistes, à ces fous sublimes, comme nous les qualifions, qui, dans leur sphère élevée, vivent de leur vie à part, de leur vie molle et rêveuse, et redoutent d'effleurer du pied le sol de la politique si mouvant et si volcanique? Phidias verse son ame à l'ivoire et au marbre, et oublie de conspirer contre Périclès qui confisque le pouvoir. Apelle n'eut jamais, que je sache, la velléité de poignarder Alexandre. Auguste affronte le matin les poignards des factions qui déchirent l'empire, mais le soir il trouve joyeuse vie dans un banquet d'artistes et de poètes. Qu'importe à Michel-Ange et à Raphaël que les tyranneaux et les chétives républiques pour qui ils daignent exercer leurs pinceaux s'entre-dévorent en invoquant le droit divin ou populaire? Les grands génies du grand roi prennent peu d'intérêt à la bulle *Unigenitus* et à la guerre de succession. David s'égare un instant sur les bancs de la Convention; survient la face héroïque de Bonaparte, et le peintre du *Jeu de Paume*, de *Brutus* et d'*Horace*, abandonne ses républicains pour peindre un couronnement d'empereur. Il avait fait le portrait de Marat, il fait celui d'un pape, et tous les deux également chefs-d'œuvre, et cela sans bassesse, sans cupidité, par entraînement, parce que dans toute chose son imagination ardente s'empare du côté poétique seul, et rougirait de compter avec de mesquines convenances. Pour lui le monde ne se fractionne point comme pour les politiques en peuples et en partis. Le monde, c'est lui, lui dans le cerveau de qui bouillonne une pensée; puis vient l'humanité entière son juge. Est-il mécontent de l'arrêt, c'est à la postérité qu'il en appelle.

Les arts continueront donc à fournir, comme par le passé, leur contingent d'hommes célèbres aux compilateurs de biographie. En merveilles d'arts, le producteur ne manquera pas; mais le consommateur où le trouverons-nous? Dans cette France cupide, plus de nobles oisifs; c'est à qui prêchera le plus haut en faveur de l'utilité! Voyez les capitaux se ruer vers les routes en fer, les canaux, les bateaux à vapeur.

Eh! messieurs les artistes, tant mieux, mille fois tant mieux! Notre industrie date de trente ans à peine. Les traités de 1815, en nous donnant une position secondaire, ont jusqu'ici restreint son essor. La France est pauvre encore, mais commence à comprendre par quelles voies une nation arrive à la richesse, et bientôt pourra entrer largement dans cette voie. Qu'elle prospère au-dessus de toutes les autres nations, que parmi nous s'arrondissent comme en Angleterre ou en Hollande, comme jadis à Florence, à Gênes, à Venise, de colossales fortunes; et cet or qui aujourd'hui, à votre grand désespoir, court aviver une usine ou aplanir une colline, reviendra demain couvrir les toiles de vos tableaux ou s'entasser en piles sur le socle de vos statues. C'est précédés par le commerce que les arts ont visité successivement les villes italiennes au moyen âge. Ils ne refusent plus cet honneur à certaines villes de la puritaine Amérique depuis que les spéculations de la plus haute industrie y ont accumulé des fortunes bien au-dessus de celles que les premiers *Yankees* durent à leurs modestes opérations agricoles. Où les produits des arts sont-ils le plus recherchés? où les artistes de tout genre sont-ils le plus grassement rétribués? A Londres, dans le pays où florissent le mieux les doctrines utilitaires, là où l'on calcule le plus âprement l'intérêt d'un schelling, mais là aussi où se rencontrent le plus d'hommes qui, par cela qu'ils ont consacré leur jeunesse et leurs capitaux à un travail fructueux, se trouvent à même de consacrer dans leur âge mûr des revenus énormes à leurs délassemens intellectuels.

Sous le rapport financier, les arts seront un jour en France dans la situation la plus brillante où jamais on les ait pu voir. Les galeries ont disparu avec les grands seigneurs; mais contre dix galeries vous gagnerez mille cabinets de riches particuliers.

La liberté qui, après une courte lutte encore peut-être, va se consolider pour long-temps parmi nous, activera le plus haut développement de notre industrie, et ajoutera d'immenses capitaux à ceux que la nation possède déjà : le tout au profit de chaque classe et principalement de celle des artistes, car les jouissances du luxe seront alors à la portée de plus de personnes. Voilà le sens dans lequel il faut entendre que la liberté féconde les arts; et non, comme on le répète bonnement, parce qu'aux époques de liberté l'inspiration de l'artiste est plus heureuse. L'artiste s'inspire à toutes les formes de gouvernement, et s'échauffe aussi heureusement à tous

les sentimens, à toutes les passions. Qu'est-ce dans les arts que le choix du sujet? Le mérite de l'exécution seul détermine en faveur de l'œuvre la sympathie des connaisseurs et de la postérité. Les hymnes du conventionnel Chénier sont restés au-dessous des chœurs d'Esther. La statue du républicain Desaix, sur la place Dauphine, a moins d'admirateurs que le Faune antique. *Le Léonidas aux Thermopyles* pâlit devant une *Sainte-Famille* de Raphaël. L'admirable *Marseillaise* ne vaut pas le *Stabat.*

Fatale ressource, objecterez-vous, que la munificence des particuliers, si l'on supprime du budget le chapitre *beaux-arts!* adieu le grandiose, tout se rapetisse à la taille des mécènes bourgeois.

Sous un gouvernement libéral, quelque forme qu'il adopte, les arts exilés du budget! les arts qui chez nous ont acquis droit de cité, et en échange ont doté la nation d'un sens nouveau! ne le redoutez pas. Nous construirons désormais peu de Versailles, peu d'églises, mais partout des palais de bourse, et des salles d'assemblées électorales. Leur façade étalera des statues et des bas-reliefs; l'intérieur resplendira de peintures. Quand tous nos fleuves seront couverts de ponts, nous enrichirons nos ponts d'ornemens. Le Directoire et Napoléon ont assez accoutumé nos yeux au faste monumental, pour que le badaud le plus encroûté exige aujourd'hui au moins une colonne ou une fontaine sur la moindre place. A la Bourse, on a vu certains coulissiers oublier jusqu'à cinq secondes l'amertume d'un report à perte, en laissant leur regard usé sur des chiffres se rafraîchir aux fresques du plafond.

Qu'une voix s'élève pour proposer la suppression brutale du subside si légitime accordé aux arts, et la France entière répondra par l'épithète de vandale. Mais il est une mesure vivement réclamée et sur laquelle tout le monde est à peu près d'accord : transporter la somme votée du chapitre de la maison du roi à celui du ministère de l'intérieur. Cette mesure, le respect dû à la nation la commande.

Peu de députés ont le consciencieux héroïsme de descendre dans l'abîme d'une vérification de comptes, de suivre une somme le long des mille échelons sur lesquels elle a dû poser avant d'atteindre sa destination prescrite; et lorsque le Décius se présente, que d'obstacles à vaincre avant qu'il obtienne seulement de se faire indiquer l'ouverture du gouffre! pour arracher au dernier commis d'un ministère le moindre renseignement, la plus chétive expédition, il faut faire feu de tous ses droits, et de la tribune battre long-temps en brèche le banc de l'heptarchie. Dans cette lutte les persévérans n'ont pas tous échoué; on triomphe parfois de tout un ministère, mais le moyen d'amener à capitulation un intendant de liste civile! Il tire entre vous et lui le rideau dont le moindre particulier a le droit de voiler ses lares. Il retranche savamment son budget spécial derrière le respect dû à la personne du monarque; et c'est un Gibraltar que la stratégie législative a reconnu inexpugnable.

Si le bon sens doit gagner au dépôt des fonds nationaux en des mains plus régulièrement comptables, les artistes ne peuvent que gagner aussi à la remise du sceptre des arts en des mains responsables plus légalement. Que les commandes de tableaux, que les récompenses se distribuent par le roi en personne, ou comme c'est l'usage par son délégué; ou qu'un jury national prononce, le savoir-faire et non le savoir emportera constamment la première part. Nous le savons, l'intrigue a plus que le génie l'épine souple en cour, et le jarret mational vers les antichambres; mais plus le juge se trouvera rapproché du coup de l'opinion publique, et moins ses lumières seront exposées à faillir, moins l'erreur sera sujette à récidiver, l'affection à s'engouer, la prévention haineuse à s'invétérer. Or dans nos mœurs le roi habite une région interdite à la critique, et où ses délégués parviennent à se réfugier aussi, tandis qu'un jury, académiciens ou autres, siége là face à face avec l'épigramme, et se voit contraint de motiver son arrêt. Prévaricateurs ou ineptes, ils s'armeraient en vain d'une triple cuirasse de suffisance, mille traits les percent à jour, jusqu'à ce qu'enfin la voix publique jette à bas le tribunal. Grâce à elle, si le génie, inhabile à soigner un succès, et d'une allure tant soit peu flaneuse, n'arrive pas encore aussi vite que l'intrigue, il lui restera cependant l'espoir presque certain de toucher le but après elle.

S. G. L.

D'UNE DESTINATION NOUVELLE DONNÉE AU MUSÉE.

Nous ne sommes pas de ceux qui pensent qu'une cour, noble ou bourgeoise peu importe, ne doive pas avoir ses fêtes, ses bals, ses plaisirs. La liste civile est largement dotée, donc que la couronne soit libérale et magnifique; on donne de l'argent, beaucoup d'argent au roi citoyen, qu'il le rende à la nation en luxe, en spectacles, en encouragemens à l'industrie et aux arts, c'est notre avis.

Aussi est-ce avec joie que nous avons vu la cour s'égayer, l'un des jours de la semaine dernière. La politique, cette déité tracassière grelottait ce jour-là tristement à la porte, laissant députés, pairs, excellences, conseillers d'état, diplomates, états-majors de toutes sortes, sauter, tournoyer dans les galopades ou la chaîne anglaise, pêle-mêle avec les demoiselles du juste-milieu ou de l'opposition, et les nobles dames qui trouvent toujours les Tuileries changées, mais qui commencent à voir que ce

n'est plus tant à leur désavantage. Que voulez-vous? en France on se fait vite aux manières de cour.

Une chose prodigieuse, nous a-t-on dit, après le nombre des assistans, c'était celui des cristaux, des tentures, des candélabres, des chaises, des tabourets (vieux style) tirés en cette occasion de la poudre du Garde-Meuble et des caveaux du Louvre. Il y a tel meuble qui n'avait point servi depuis le mariage du régent.

Lorsqu'au matin la fête s'éteignit, les cristaux et les vermeils regagnèrent, comme on pense bien, ponctuellement l'office; mais que faire des vieilles banquettes et des tabourets séculaires? On ne voiture pas tout un mobilier des Tuileries au vieux Louvre en un clin d'œil; et puis l'air était vif, le froid piquant, les valets harassés. Ces messieurs se regardaient soufflant dans leurs doigts. Ils y seraient peut-être encore si une forte tête de l'endroit, on ne dit pas laquelle, n'eût conçu une idée, idée heureuse qu'on exécuta sur-le-champ. Tout Paris sait aujourd'hui, grâce à la journée du 29 juillet, qu'une certaine porte communique des Tuileries à la grande galerie du Musée; c'est dans cette galerie que sont placés les tableaux des écoles espagnole, flamande, italienne : c'est là aussi qu'on mit à couvert les vieux meubles.

Le dimanche arrive et avec lui le public au Musée. Voyez-vous d'ici l'étonnement et les figures, à l'aspect des sergens de ville et de la livrée gardant le mobilier royal!

Notez bien que le mois de janvier est, de tous les mois de l'année, celui qui attire le plus d'étrangers et d'habitans de la province dans la capitale. S'ils désirent voir la galerie, je les engage à remettre leur visite à l'année prochaine, il faut espérer qu'à cette époque les salles seront entièrement désencombrées. Et toi, pauvre artiste, qui obtient à grand'peine le privilége de visiter dans la semaine ces salles mal chauffées, ne t'avises pas au moins de la fantaisie d'aller ranimer ta verve aux rayons de ces vieux chefs-d'œuvre. Un valet, nonchalammenr étendu sur un sofa poudreux, occupe la place que tu convoiterais vis-à-vis de Raphaël, le chef-d'œuvre de Murillo est offusqué par le chapeau à cornes d'un alguazil; tu verras bien un des portraits de Rembrandt, mais les trois autres je te défie d'en approcher; des Lebrun, des Vanloo, des Boucher, des Jouvenet, les voilà, rassasie-t-en; mais les Guide, les Corrège, les Titien, tu ne peux pas les voir. Respect aux vieux meubles de la couronne!

Nous répétons que nous ignorons à qui peut être venue l'idée d'une aussi étrange innovation dans les embellissemens du Louvre. Il est présumable que les plaintes qui se sont élevées de toutes parts étant parvenues à un auguste personnage, on se sera empressé aujourd'hui de rendre au public un privilége que personne encore n'avait songé à lui contester, et aux galeries du Louvre leur véritable destination, celle d'être un musée et non pas un garde-meuble.

Littérature.

L'ŒIL SANS PAUPIÈRE[1].

« *Hallowe'en*, *Hallowe'en!* criaient-ils tous; c'est ce soir
» la nuit sainte, la belle nuit des skelpies [2] et des fairies [3]!
» Carrick! et toi, Colean, venez-vous? Tous les paysans de
» Carrick-Border [4] sont là; nos Megs et nos Jeannies y vien-
» dront aussi. Nous apporterons de bon whiskey dans des brocs
» d'étain, de l'ale fumeuse, le parritch [5] savoureux. Le temps
» est beau; la lune doit briller; camarades, les ruines de Cas-
» silis-Downans n'auront jamais vu d'assemblée plus joyeuse! »

Ainsi parlait Jock Muirland, fermier veuf et jeune encore. Il était, comme la plupart des paysans d'Écosse, théologien, un peu poète, grand buveur, et cependant fort économe. Murdock, Will Lapraik, Tom Duckat, l'entouraient. La conversation avait lieu près du village de Cassilis.

Vous ne savez sans doute pas ce que c'est que l'Hallowe'en : c'est la nuit des fées; elle a lieu vers le milieu d'août. Alors on va consulter le sorcier du village; alors tous les esprits follets dansent sur les bruyères, traversent les champs à cheval, sur les pâles rayons de la lune. C'est le carnaval des génies et des gnomes. Alors il n'y a pas de grotte ni de rocher qui n'ait son bal et sa fête, pas de fleur qui ne tressaille sous le souffle d'une sylphide, pas de ménagère qui ne ferme soigneusement sa porte, de peur que le spunkie [6] n'enlève le déjeuner du lendemain, et ne sacrifie à ses espiégleries le repas des enfans qui dorment enlacés dans le même berceau.

Telle était la nuit solennelle, mêlée de caprice fantastique et d'une secrète terreur, qui allait s'élever sur les collines de Cassilis. Imaginez un terrain montagneux, qui ondule comme une mer, et dont les nombreuses collines se tapissent d'une mousse verte et brillante; au loin, sur un pic escarpé, les murs crénelés du château détruit, dont la chapelle, privée de sa toiture, s'est conservée presque intacte, et fait jaillir dans l'éther par ses pilastres minces, sveltes comme des branchages en hiver et dépouillés de leur feuillage. La terre est inféconde dans

---

[1] Extrait des *Contes Bruns*, qui doivent paraître dans quelques jours chez Urbain Canel.

[2] Démons des eaux.

[3] Fée.

[4] Nom de canton.

[5] Pudding d'Écosse.

[6] Lutin.

ce canton. Le genêt doré y sert de retraite au lièvre; la roche paraît à nu de distance à distance. L'homme qui ne reconnaît un pouvoir suprême que dans la désolation et la terreur regarde ces terrains stériles comme frappés du sceau même de la Divinité. La bienfaisance féconde et immense du Très-Haut nous inspire peu de gratitude : c'est son châtiment et sa rigueur que nous adorons.

Les spunkies dansaient donc sur le gazon menu de Cassilis; et la lune, qui s'était levée, paraissait large et rouge à travers le vitrage cassé du grand portail de la chapelle. Elle semblait suspendue là comme une grande rosace amarante, sur laquelle se dessinait un débris de trèfle de pierre mutilé. Les spunkies dansaient.

Le spunkie! C'est une tête de femme, blanche comme la neige, avec de longs cheveux ardens. De belles ailes, draperies soutenues par des fibres minces et élastiques, s'attachent, non pas à l'épaule, mais au bras blanc et mince dont elles suivent le contour. Le spunkie est hermaphrodite; à un visage féminin il joint cette élégance svelte et frêle de la première adolescence virile. Le spunkie n'a de vêtement que ses ailes, tissu fin et délié, souple et serré, impénétrable et léger, comme l'aile de la chauve-souris. Une nuance brunâtre, fondue dans une pourpre azurée, chatoie sur cette robe naturelle qui se reploie autour du spunkie en repos, comme les plis de l'étendard autour du bâton qui le porte. De longs filamens, qui ressemblent à de l'acier bruni, soutiennent ces longs voiles dont le spunkie se drape; des griffes d'acier en arment l'extrémité. Malheur à la ménagère qui s'aventure le soir près du marais où se tient blotti le spunkie, ou dans la forêt qu'il parcourt!

La ronde des spunkies commençait sur les bords de la Doon, quand l'assemblée joyeuse, femmes, enfans, jeunes filles, s'en approcha. Les lutins disparurent aussitôt. Toutes ces grandes ailes, se déployant à la fois, obscurcissent l'air. Vous eussiez dit une nuée d'oiseaux s'élevant tout à coup du milieu des roseaux bruissans. La clarté de la lune se voila un moment; Muirland et ses compagnons s'arrêtèrent.

« J'ai peur! s'écria une jeune fille.

— Bah! reprit le fermier, ce sont des canards sauvages qui s'envolent!

— Muirland, lui dit le jeune Colean d'un air de reproche, tu finiras mal; tu ne crois à rien.

— Brûlons nos noix, cassons nos noisettes, reprit Muirland, sans faire attention à la réprimande de son camarade; asseyons-nous ici, et vidons nos paniers. Voici un beau petit abri; la roche nous couvre; le gazon nous offre un lit douillet. Le grand diable ne me troublerait pas dans mes méditations, qui vont sortir de ces brocs et de ces bouteilles.

— Mais les bogillies [1] et les brownillies [2] peuvent nous trouver ici, dit timidement une jeune femme.

[1] Esprits des bois.

[2] Esprits des bruyères.

— Le cranreuch [1] les emporte! interrompit Muirland. Vite, Lapraik, allume ici, près du roc, un foyer de feuilles mortes et de branchages; nous chaufferons le whiskey; et si les filles veulent savoir quel mari le bon Dieu ou le diable leur réserve, nous avons ici de quoi les satisfaire. Bome Lesley nous a apporté des miroirs, des noisettes, de la graine de lin, des assiettes et du beurre. Lasses [2], n'est-ce pas là tout ce qu'il vous faut pour vos cérémonies?

— Oui, oui, répondirent les lasses.

— Mais d'abord buvons, reprit le fermier, qui, par son caractère dominateur, sa fortune, son cellier bien garni, son grenier plein de blé et ses connaissances agricoles, avait acquis une certaine autorité dans le canton.

Or, mes amis, vous saurez que, de tous les pays du monde, celui où les classes inférieures ont le plus d'instruction et le plus de superstitions à la fois, c'est l'Écosse. Demandez à Walter Scott, ce sublime paysan écossais, qui ne doit sa grandeur qu'à cette faculté qu'il a reçue de Dieu de représenter symboliquement tout le génie national. En Écosse on croit à tous les gnomes, et on discute, dans les cabanes, des sujets d'abstraite philosophie. La nuit d'Hallowe'en est consacrée spécialement à la superstition. L'on se réunit alors pour pénétrer dans l'avenir. Les rites nécessaires pour obtenir ce résultat sont connus et inviolables. Point de religion plus stricte dans ses observances. C'était surtout cette cérémonie pleine d'intérêt, où chacun est à la fois prêtre et sorcier, que les habitans de Cassilis regardaient comme le but de leur excursion et le délassement de leur nuit. Cette magie rustique a un charme inexprimable. On s'arrête, pour ainsi dire, sur le point limitrophe de la poésie et de la réalité; on communique avec les puissances infernales, sans renier Dieu tout-à-fait; on transmute en objets sacrés et magiques les objets les plus vulgaires; on se crée avec un épi de blé et une feuille de saule des espérances et des terreurs.

La coutume veut que l'on ne commence les incantations d'Hallowe'en qu'à minuit sonnant, à l'heure où toute l'atmosphère est envahie par les êtres surhumains, et où non-seulement les spunkies, premiers acteurs du drame, mais tous les bataillons de la féerie écossaise viennent s'emparer de leur domaine. Nos paysans, réunis à neuf heures, passèrent le temps à boire, à chanter ces vieilles et délicieuses ballades où leur langage mélancolique et naïf s'allie si bien à un rhythme saccadé, à une mélodie qui descend de quarte en quarte par des intervalles bizarres, à un emploi singulier du genre chromatique. Les jeunes filles, avec leurs plaids bariolés et leurs robes de serge d'une admirable propreté; les femmes, le sourire sur les lèvres; les enfans, ornés de ce beau ruban rouge, noué sur le genou, qui leur sert de jarretières et de parure; les jeunes gens dont le cœur battait plus vite à l'approche du moment mystérieux où la destinée allait être consultée; un ou deux vieillards que l'ale savoureuse rendait à la joie de leurs jeunes ans, formaient un

[1] Vent du nord.

[2] Jeunes filles.

groupe plein d'intérêt, que Wilkie aurait voulu peindre, et qui aurait fait en Europe les délices de toutes les ames accessibles encore, parmi tant d'émotions fébriles, aux délices d'un sentiment vrai et profond.

Muirland surtout se livrait tout entier à la gaieté bruyante qui pétillait avec la mousse épaisse de la bière, et se communiquait à tous les auditeurs.

C'était un de ces caractères que la vie ne dompte pas; un de ces hommes d'intelligence vigoureuse qui luttent contre la bise et l'orage. Une jeune fille du canton, qui avait uni sa destinée à celle de Muirland, était morte en couches après deux ans de mariage; et Muirland avait juré de ne se remarier jamais. Personne n'ignorait dans le voisinage la cause de la mort de Tuilzie; c'était la jalousie de Muirland. Tuilzie, délicate enfant, comptait à peine seize années quand elle épousa le fermier. Elle l'aimait et ne connaissait pas la violence de cette ame, la fureur dont elle pouvait s'animer, le tourment journalier qu'elle pouvait infliger à elle-même et aux autres. Jock Muirland était jaloux; la tendresse ingénue de sa jeune compagne ne le rassurait pas. Un jour, au cœur de l'hiver, il lui fit faire un voyage à Édinburgh, pour l'arracher aux séductions prétendues d'un jeune laird qui avait eu la fantaisie de passer la mauvaise saison à sa campagne. Tous les camarades du fermier, et même le curé, ne lui épargnaient pas les remontrances; il ne répondait rien, si ce n'est qu'il aimait ardemment Tuilzie, et qu'il était le meilleur juge de ce qui pouvait contribuer au bonheur de son ménage. Sous le toit rustique de Jock, il y avait souvent des plaintes, des cris, des sanglots qui retentissaient au dehors; le frère de Tuilzie était venu représenter à son beau-frère que sa conduite était inexcusable; une querelle véhémente avait été la suite de cette démarche; la jeune femme dépérissait par degrés. Enfin le chagrin qui la consumait l'emporta. Muirland tomba dans un profond désespoir, qui dura plusieurs années; mais, comme tout est passager dans ce monde, il avait, en jurant de rester veuf, oublié peu à peu le souvenir de celle dont il avait été le bourreau involontaire. Les femmes, qui pendant plusieurs années l'avaient vu avec horreur, lui avaient enfin pardonné; et la nuit d'Hallowe'en le retrouvait tel qu'il avait été autrefois, joyeux, caustique, amusant, buvant sec, et fécond en excellens contes, en plaisanteries rustiques, en refrains bruyans, qui mettaient en train l'assemblée noctune et entretenaient sa bonne humeur.

On avait déjà épuisé la plupart des vieilles romances de fondation, quand les douze coups de minuit sonnèrent et propagèrent au loin l'écho de leurs vibrations. Ils avaient bu largement. Voici venir le moment des superstitions accoutumées. Tout le monde, excepté Muirland, se leva.

« Cherchons le kail [1], cherchons le kail, » s'écrièrent-ils!...

Jeunes gens et jeunes filles se répandirent dans les champs, et revinrent tour à tour apportant chacun une racine détachée du sol : c'était le kail. Il faut déraciner la première plante qui se présente sous vos pas; si la racine est droite, votre femme ou votre mari seront bien faits et de bonne grâce; si la racine est tortue, vous épouserez une personne contrefaite. S'il reste de la terre suspendue aux filamens, votre ménage sera fécond et heureux; si votre racine est polie et mince, vous ne serez pas long-temps en ménage. Imaginez les éclats de rire, le tumulte joyeux, les plaisanteries villageoises, auxquels cette recherche conjugale donnait lieu; on se poussait, on se pressait; on comparait les résultats de son investigation; jusqu'aux petits enfans avaient leur kail.

« Pauvre Will Haverel! s'écria Muirland, jetant les yeux sur la racine que tenait en main un jeune garçon, ta femme sera tortue; ton kail ressemble à la queue de mon porc. »

Puis ils s'assirent en rond, et l'on se mit à expérimenter la saveur de chaque racine : une racine amère désigne un méchant mari; une racine sucrée, un mari imbécille; une racine odorante, un époux de bonne humeur. A cette grande cérémonie succéda celle du tap-pickle. Les jeunes filles vont, les yeux bandés, cueillir chacune trois épis de blé. Si le grain qui couronne l'épi se trouve manquer à l'un d'entre eux, on ne doute pas que le mari futur de la villageoise n'ait à lui pardonner une faiblesse commise avant l'heure nuptiale. O Nelly! Nelly! tes trois épis étaient à la fois privés de leur tap-pickle, et l'on ne t'épargna pas les railleries. Il est vrai que la veille même le fause-house, ou grenier de réserve, avait été témoin d'une causerie bien longue entre toi et Robert Luath.

Muirland les regardait sans se mêler activement à leurs jeux.

« Les noisettes! les noisettes! » s'écrièrent-ils.

On tira du panier un sac plein de noisettes, et l'on se rapprocha du feu, que l'on n'avait pas cessé d'entretenir. La lune brillait pure et presque radieuse. Chacun prit sa noisette. Ce charme est célèbre et vénéré. On se distribue par couples; on donne à la noisette que l'on a choisie son propre nom; et l'on place à la fois dans le feu la noisette baptisée du nom de sa fiancée, et la sienne propre. Si les deux noisettes brûlent paisiblement côte à côte, l'union sera longue et paisible; si les noisettes éclatent et se séparent en brûlant, trouble et séparation dans le ménage. Souvent c'est la jeune fille qui se charge de disposer dans le foyer le double symbole auquel toute son ame s'attache; et quel est son chagrin quand ce divorce s'opère, et que son mari futur s'élance en pétillant loin de sa compagne!

Une heure sonnait, et les paysans n'étaient point las de consulter leurs oracles mystiques. La terreur et la foi qui se mêlaient à ces incantations leur prêtaient un charme nouveau. Les spunkies recommençaient à se mouvoir au milieu des jours agités. Les jeunes filles tremblaient. La lune, qui avait monté dans le ciel, se couvrait d'un nuage. On fit la cérémonie du pot de terre, celle de la chandelle soufflée, celle de la pomme, grandes conjurations que je ne dévoilerai pas. Willie Maillie, une des plus belles entre ces jeunes filles, plongea trois fois son bras dans l'eau de la Doon, en s'écriant : « Mon époux futur, mon » mari qui n'es pas encore, où es-tu? Voici ma main. » Trois fois le charme avait été répété, lorsqu'on l'entendit pousser un grand cri.

[1] Ces usages sont encore populaires en Écosse.

« Ah! bon Dieu! le spunkie a saisi ma main, » s'écria-t-elle. On s'empressa près d'elle, et tout le monde frémit, excepté Muirland. Maillie montra sa main tout ensanglantée; les juges des deux sexes, qu'une longue expérience rendait habiles dans l'interprétation de ces oracles, convinrent sans hésiter que l'égratignure n'était pas causée, comme le prétendait Muirland, par les pointes d'un jonc épineux, mais que le bras de la jeune fille portait réellement l'empreinte de la griffe aiguë du spunkie. On reconnut aussi d'une seule voix que Maillie était menacée par cette expérience d'avoir plus tard un mari jaloux. Le fermier veuf avait bu, je crois, un peu plus que de raison.

« Jaloux! jaloux! » s'écria-t-il.

Il croyait voir dans cette déclaration de ses camarades une allusion malveillante à sa propre histoire.

« Moi, continua Muirland en vidant un pot d'étain rempli de whiskey qui en couvrait les bords, j'aimerais mieux cent fois épouser le spunkie que de me marier une seconde fois. J'ai su ce que c'était que de vivre enchaîné : autant vaudrait rester emprisonné dans une bouteille fermée hermétiquement, avec un singe, un chat ou le bourreau pour compagnons. J'ai été jaloux de ma pauvre Tuilzie : j'avais tort peut-être; mais comment, je vous le demande, ne pas être jaloux? Quelle est la femme qui ne demande pas une continuelle surveillance? Je ne dormais pas la nuit, je ne la quittais pendant le jour entier; je ne fermais pas l'œil un instant. Les affaires de ma ferme allaient mal; tout dépérissait. Tuilzie elle-même languissait sous mes yeux. A cinq millions de diables le mariage! »

Les uns riaient, les autres, scandalisés, se taisaient. La dernière et la plus redoutable des incantations restait à essayer : c'est la cérémonie du miroir. On se place, une chandelle à la main, en face d'une petite glace; on souffle trois fois sur le verre et on l'essuie en répétant trois fois : *Parais, mon mari*, ou *Parais, ma femme!* Alors au-dessus de l'épaule gauche de la personne qui consulte le destin, se montre distinctement une figure qui se reflète dans le miroir; c'est celle de la compagne et du mari que l'on invoquait.

Personne n'osait, après l'exemple de Maillie, braver encore les puissances surnaturelles. Le miroir et la chandelle étaient là par terre sans que l'on pensât à les mettre en usage. La Doon frémissait dans les roseaux; une longue traînée d'argent, qui tremblait sur ses vagues lointaines, était aux yeux des villageois la trace étincelante des skelpies ou esprits des eaux; la jument de Muirland, sa petite jument des Highlands, à la queue noire et au blanc poitrail, hennissait de toute sa force, ce qui est toujours signe qu'un mauvais esprit est voisin. Le vent fraîchissait; les tiges des joncs balancés rendaient un triste et long murmure. Toutes les femmes commençaient à parler de retour; elles avaient d'excellentes raisons, des réprimandes pour leurs maris et leurs frères, des conseils de santé pour leurs pères, et une éloquence de ménage à laquelle, hélas! nous autres, rois de la nature et du monde, nous résistons bien rarement.

« Eh bien! qui de vous se présentera devant le miroir? » s'écria Muirland.

On ne répondait pas....

« Vous avez bien peu de cœur, continua-t-il. Le souffle du vent vous fait trembler comme le saule. Quant à moi, qui ne veux plus prendre de femme, comme vous savez, parce que je veux dormir et que mes paupières refusent de se fermer dès que je suis mari, il m'est impossible de commencer le charme. C'est ce que vous sentez aussi bien que moi. »

A la fin, personne ne voulant saisir le miroir, Jock Muirland s'en empara. « Je vais vous donner l'exemple. » Alors il prit sans hésiter la glace fatale; la chandelle fut allumée, et il répéta bravement l'incantation.

« Parais donc, ma femme! » s'écria Muirland.

Aussitôt une figure pâle, couverte de cheveux d'un blond fauve, se montra sur l'epaule de Muirland. Il tressaillit, se retourna pour s'assurer que l'une des jeunes filles du canton n'était pas derrière lui pour imiter l'apparition. Mais personne n'avait osé parodier le spectre; et quoique le miroir se fût brisé sur la terre en échappant des mains du fermier, toujours au-dessus de son épaule la même tête blanche, la même chevelure ardente se présentaient.



Muirland pousse un grand cri et tombe la face contre terre.

Vous eussiez vu alors tous les habitans du village fuir çà et là, comme les feuilles enlevées par le vent; il ne resta plus dans cet endroit, où ils s'étaient livrés naguère à leurs amusemens rustiques, que les débris de la fête, le foyer à demi éteint, les pots et les cruches vides, et Muirland couché sur le gazon. Les punkies et leurs acolytes revenaient en foule, et l'orage qui se préparait dans l'air mêlait à leur chant surnaturel ce long sifflement que les Écossais désignent si pittoresquement sous le nom de *Sugh*. Muirland, en se relevant, regarda encore par-dessus son épaule : toujours la même figure. Elle souriait au paysan, mais ne prononçait pas un mot, et Muirland ne pouvait deviner si cette tête appartenait à un corps humain, car elle ne se montrait à lui que lorsqu'il se détournait. Sa langue se glaçait et restait attachée à son palais. Il essaya de lier con-

versation avec l'être infernal, et rappela en vain tout son courage; dès qu'il apercevait ces traits pâles et ces boucles ardentes, il frémissait de tout son corps. Il se mit à fuir, dans l'espoir de se délivrer de son acolyte. Il avait détaché sa petite jument blanche et allait mettre le pied à l'étrier, quand il tenta encore une dernière expérience. Terreur! toujours cette tête, devenue son inséparable compagne. Elle était attachée sur son épaule, comme ces têtes isolées dont les sculpteurs gothiques jetaient quelquefois le profil au sommet d'un pilastre ou à l'angle d'un entablement. La pauvre Meg, la jument du fermier, hennissait avec une force terrible, et par des ruades fréquentes elle annonçait la part qu'elle prenait à la terreur de son pauvre maître. Le spunkie (ce devait être un de ces habitans des joncs de la Doon qui persécutait le fermier), toutes les fois que Muirland se retournait, fixait sur lui deux yeux flamboyans d'un bleu profond, sur lesquels aucun cil ne dessinait son ombre, et dont nulle paupière ne voilait l'insupportable clarté. Il piqua des deux; la même curiosité le poussait toujours à savoir si sa persécutrice était là; elle ne le quittait pas; en vain lançait-il sa jument au galop, en vain les bruyères et les montagnes disparaissaient et fuyaient sous les pas de l'animal, Muirland ne savait plus ni quelle route il suivait, ni vers quel but il conduisait la pauvre Meg. Il n'avait qu'une idée, le spunkie, son compagnon de route, ou plutôt sa compagne, car cette figure féminine avait toute la malice et toute la délicatesse qui conviennent à une jeune fille de dix-huit ans.

La voûte du ciel se couvrait de nuées épaisses qui le rétrécissaient par degrés. Jamais pauvre pécheur ne se trouva lancé seul au milieu de la campagne dans une plus satanique obscurité. Le vent soufflait comme s'il eût voulu éveiller les morts; la pluie tombait, emportée diagonalement par la violence de l'orage. Les lueurs rapides de l'éclair disparaissaient, dévorées par les nues ténébreuses qui se refermaient sur elles : de longs, profonds et lourds mugissemens en sortaient. Pauvre Muirland! ton bonnet bleu écossais, bariolé de rouge, tomba, et tu n'osas pas te retourner pour le ramasser. La tempête redoublait de fureur; la Doon débordait sur ses rivages; et Muirland, après avoir galopé pendant une heure, reconnut douloureusement qu'il revenait au même lieu d'où il était parti. L'église ruinée de Cassilis était sous ses yeux; on eût dit que l'incendie embrasait les restes de ses vieux pilastres; des flammes jaillissaient de toutes les ouvertures inégales; les sculptures apparaissaient dans toute leur délicatesse sur un fond de clartés lugubres : Meg refusait d'avancer; mais le fermier, dont la raison ne guidait plus les démarches, et qui croyait sentir cette redoutable tête appuyée sur son épaule, enfonçait si vigoureusement son éperon dans les flancs de la pauvre bête qu'elle céda malgré elle à la violence qu'on lui imposait.

« Jock, dit une voix douce, épouse-moi, tu cesseras d'avoir peur. »

Vous imaginez la profonde terreur du malheureux Muirland.

« Épouse-moi, » répétait le spunkie.

Cependant ils fuyaient vers la cathédrale enflammée. Muirland, arrêté dans sa course par les pilastres mutilés et les saints de pierre renversés, mit pied à terre; il avait, pendant cette nuit, bu tant de vin, de bière et d'eau-de-vie, galopé si étrangement, éprouvé tant de surprise, qu'il finit par s'accoutumer à cet état d'excitation surnaturelle : notre fermier entra d'un pied ferme dans la nef sans voûte d'où jaillissaient ces feux infernaux.

Le spectacle qui le frappa était nouveau pour lui. Un personnage accroupi au milieu de la nef soutenait, sur son dos courbé, un vase octangulaire où brûlait une flamme verte et rouge. Le maître-autel était chargé de ses vieux ornemens catholiques. Des démons à la chevelure ardente qui se hérissait sur leur tête étaient debout sur l'autel, et tenaient lieu de cierges. Toutes les formes grotesques et infernales que l'imagination du peintre et du poète ont rêvées se pressaient, couraient, volaient, se balançaient, se traînaient, se contournaient en mille étranges façons. Les stalles des chanoines étaient remplies de personnages graves qui avaient conservé les costumes de leur état. Mais sur leurs aumusses on voyait se dessiner des mains de squelettes, et de leurs yeux caves aucune clarté n'émanait.

Je ne dirai pas, car le langage humain ne peut y atteindre, quel encens on brûlait dans cette église, ni quelle abominable parodie des saints mystères y était jouée par les démons. Quarante de ces lutins, perchés sur l'ancienne galerie qui avait soutenu autrefois l'orgue de la cathédrale, tenaient en main des cornemuses écossaises de dimensions différentes. Un énorme chat noir, assis sur un trône composé d'une douzaine de ces messieurs, donnait la mesure par un miaulement prolongé. La symphonie infernale faisait trembler ce qui restait encore des voûtes à demi détruites, et tomber de temps en temps quelques fragmens de pierres ruineuses. Il y avait parmi ce tumulte de jolies skelpies à genoux; vous les eussiez prises pour des vierges charmantes, si la queue démoniaque n'avait pas soulevé le coin de leur robe blanche; et plus de cinquante spunkies, les ailes étendues ou repliées, dansant ou en repos. Dans les niches des saints symétriquement rangées autour de la nef étaient des cercueils ouverts, où le mort, sur son linceul blanc, apparaissait tenant en main le cierge funéraire. Quant aux reliques suspendues au parvis, je ne m'arrêterai pas à les décrire. Tous les crimes commis en Écosse depuis vingt ans avaient concouru à parer l'église livrée aux démons.

Vous y eussiez vu la corde du pendu, le couteau de l'assassin, le débris épouvantable de l'avortement et la trace de l'inceste. Vous y eussiez vu des cœurs de scélérats noircis dans le vice, et des cheveux blancs paternels suspendus encore à la lame du poignard parricide. Muirland s'arrêta, se détourna; la figure compagne de sa route n'avait pas quitté son poste. Un des monstres chargés du service infernal le prit par la main; il se laissa faire. On le conduisit à l'autel; il suivit son guide. Il était dompté. Sa force l'avait abandonné. On s'agenouilla, il s'agenouilla; on chanta des hymnes bizarres, il n'écouta rien; et il resta là, stupéfait, pétrifié, attendant son sort. Cependant les chants infernaux devenaient plus bruyans; les spunkies chargés du corps de ballet tournaient plus rapidement dans leur



ronde infernale; les cornemuses criaient, beuglaient, hurlaient et sifflaient avec une véhémence nouvelle. Muirland détourna la tête pour examiner cette fatale épaule sur laquelle un hôte incommode avait fait élection de domicile.

« Ah ! » s'écria-t-il, poussant un long soupir de satisfaction.

La tête avait disparu.

Mais quand ses regards éblouis et égarés se reportèrent sur les objets qui l'environnaient, il fut bien étonné de trouver près de lui, à genoux sur un cercueil, une jeune fille dont le visage était celui même du fantôme qui l'avait poursuivi. Une petite chemisette écossaise de fin lin gris descendait à peine jusqu'à mi-cuisse. On apercevait une poitrine charmante; de blanches épaules, sur lesquelles roulaient des cheveux blonds, un sein virginal, dont la légèreté du costume relevait toute la beauté. Muirland fut ému; ces formes si gracieuses et si délicates contrastaient avec toutes les hideuses apparitions qui l'entouraient. Le squelette qui parodiait la messe prit de ses doigts crochus la main de Muirland et l'unit à celle de la jeune fille. Muirland crut sentir alors dans l'étreinte de cette bizarre fiancée la froide morsure que le peuple attribue aux griffes d'acier du spunkie. C'en était trop pour lui; il ferma les yeux et défaillit. A demi vaincu par un évanouissement qu'il combattait, il crut deviner que des mains infernales le replaçaient sur la jument fidèle qui l'avait attendu à la porte de la cathédrale; mais ses perceptions étaient obscures, ses sensations indistinctes.

Une telle nuit, comme on le pense bien, laissa des traces chez notre fermier; il se réveilla comme on se réveille après une léthargie, et fut fort étonné d'apprendre que depuis quelques jours il avait pris femme, que depuis la nuit d'Hallowe'en il avait fait un voyage dans les montagnes, et qu'il en avait ramené une jeune épouse, laquelle, en effet, se trouvait placée près de lui dans le lit héréditaire de sa ferme.

Il se frotta les yeux et crut qu'il rêvait, puis il voulut contempler celle qu'il avait choisie sans s'en douter, et qui était devenue mistriss Muirland. C'était le matin. Qu'elle était jolie! quelle douce lumière nageait dans ces regards prolongés ! quel éclat dans ces yeux! Cependant Muirland était frappé de la lueur bizarre qui émanait de ces regards mêmes. Il s'approcha; chose étrange! sa femme, à ce qu'il pensa du moins, n'avait pas de paupière; de grands orbes d'un bleu foncé se dessinaient sous l'arc noir d'un sourcil dont la courbe était admirablement légère. Muirland soupira; le souvenir vague du spunkie, de sa course nocturne et de sa terrible noce dans la cathédrale, se représenta tout à coup devant lui.

En examinant de plus près sa nouvelle épouse, il crut observer en elle tous les traits caractéristiques de cet être surnaturel, modifiés seulement et comme adoucis. Les doigts de la jeune femme étaient longs et minces, ses ongles blancs et effilés; sa chevelure blonde tombait jusqu'à terre. Il resta comme absorbé par une profonde rêverie : cependant tous ses voisins lui dirent que la famille de sa femme résidait dans les Highlands ; qu'aussitôt après la noce il avait été saisi par une fièvre ardente; qu'il n'était pas étonnant que tout souvenir de la cérémonie se fût effacé de son esprit malade, mais que bientôt il se conduirait mieux avec sa femme, car elle était jolie, douce et bonne ménagère.

« Mais elle n'a pas de paupières ! » s'écriait Muirland.

On lui riait au nez, on prétendait que la fièvre le poursuivait encore; personne, si ce n'est le fermier, ne s'apercevait de cette étrange particularité.

La nuit vint : c'était pour Muirland la nuit des noces, car jusqu'à ce moment il n'avait été mari que de nom. La beauté de sa femme l'avait ému, bien que selon lui elle n'eût pas de paupières. Il se promettait donc de braver résolument sa propre terreur, et de profiter au moins de la faveur singulière que le ciel ou l'enfer lui envoyait. Nous demandons ici au lecteur de nous concéder tous les priviléges du roman et de l'histoire, et de passer rapidement sur les premiers événemens de cette nuit; nous ne dirons pas combien la belle Spellie (c'était son nom) paraissait plus belle encore dans ses nocturnes atours.

Muirland s'éveilla, rêvant qu'une clarté subite du soleil illuminait tout à coup la chambre basse où était placé le lit nuptial. Ébloui par ces rayons ardens, il se lève en sursaut et voit les yeux éclatans de sa femme tendrement fixés sur lui.

« Diable! s'écria-t-il, mon sommeil, en effet, est une injure à sa beauté! » Il chassa donc le sommeil, et dit à Spellie mille choses aimables et tendres auxquelles la jeune fille des montagnes répondit de son mieux.

Jusqu'au matin, Spellie n'avait pas dormi.

« Comment dormirait-elle, en effet, se demandait Muirland, elle n'a pas de paupière? »

Et son pauvre esprit retombait dans un abîme de méditations et de craintes. Le soleil se leva. Muirland était pâle et abattu ; la fermière avait les yeux plus étincelans que jamais. Ils passèrent la matinée à se promener sur les bords de la Doon. La jeune épouse était si jolie que son mari, malgré sa surprise et la fièvre à laquelle il était en proie, ne put la contempler sans admiration.

« Jock, lui dit-elle, je vous aime autant que vous aimiez Tuilzie; toutes les jeunes filles des environs me portent envie : aussi prenez-y garde, mon ami, je serai jalouse, je vous surveillerai de près. »

Les baisers de Muirland arrêtèrent ces paroles; cependant les nuits se succédèrent, et au milieu de chaque nuit les yeux éclatans de Spellie arrachaient le fermier à son sommeil; la force du fermier y succombait.

« Mais, ma chère amie, demanda Jock à sa femme, est-ce que vous ne dormez jamais!

— Dormir, moi!

— Oui, dormir! il me semble que depuis que nous sommes mariés vous n'avez pas dormi un moment.

— Dans ma famille, on ne dort jamais. »

Les orbes azurés de la jeune femme versaient des rayons plus ardens.

« Elle ne dort pas! s'écria avec désespoir le fermier, elle ne dort pas! »

Il retomba épuisé et terrifié sur l'oreiller.

« Elle n'a pas de paupières, elle ne dort pas! » répéta-t-il.

« Je ne me lasse pas de te voir, reprit Spellie, et je te surveillerai de plus près. »

Pauvre Muirland! les beaux yeux de sa femme ne lui laissaient pas de repos; c'étaient, comme disent les poètes, des astres éternellement allumés pour l'éblouir. On fit dans le canton plus de trente ballades adressées aux beaux yeux de Spellie. Quant à Muirland, un beau jour il disparut. Trois mois s'étaient écoulés; le supplice qu'avait éprouvé le fermier avait épuisé sa vie, dévoré son sang; il lui semblait que ce regard de feu le brûlait. S'il revenait des champs, s'il restait à la maison, s'il allait à l'église, toujours ce rayon terrible dont la présence et l'éclat pénétraient jusqu'au fond de son être et le faisaient tressaillir d'horreur. Il finit par détester le soleil, par fuir le jour.

Le même supplice que la pauvre Tuilzie avait souffert était devenu le sien; au lieu de l'inquiétude morale qui, pendant son premier mariage, l'avait transformé en bourreau de la jeune fille, et que les hommes appellent du nom de jalousie, il se trouvait placé sous l'inquisition physique et inéclutable d'un œil qui ne se fermait jamais : c'était encore la jalousie, mais transformée en image palpable, l'inquisition devenue type. Il laissa sa femme, quitta ses domaines, passa la mer et s'enfonça dans les forêts de l'Amérique septentrionale, où beaucoup de gens de son pays ont été fonder des habitations et bâtir leur hutte paisible. Les savanes de l'Ohio lui offraient un asile assuré, à ce qu'il croyait; il préférait sa pauvreté, la vie du colon, le serpent caché dans les buissons épais, une nourriture sauvage, grossière et incertaine, à son toit écossais, sous lequel l'œil jaloux et toujours ouvert reluisait pour son tourment. Après avoir passé un an dans cette solitude, il finit par bénir son sort : au moins il trouvait le repos au sein de cette nature féconde. Il n'entretenait aucune correspondance avec la Grande-Bretagne, de peur d'avoir des nouvelles de sa femme; quelquefois dans ses rêves il voyait encore cet œil ouvert, cet œil sans paupière, et se réveillait en sursaut; mais c'était tout ce qu'il avait à souffrir; il s'assurait bien que la vigilante et redoutable prunelle n'était plus auprès de lui, ne le pénétrait, ne le dévorait pas de ses clartés insupportables, et il se rendormait heureux.

Les Narraghanseits, tribu voisine de son habitation, avaient pris pour sachem ou pour chef Massasoit, vieillard maladif, dont le caractère était pacifique, et dont Jock Muirland se concilia aisément la bienveillance en lui donnant de l'eau-de-vie de grain qu'il savait distiller. Massasoit tomba malade; son ami Muirland vint le visiter dans sa hutte.

Imaginez un wigwam indien, cabane pointue, avec un trou pour laisser échapper la fumé; au milieu de ce pauvre palais, un foyer embrasé, sur des peaux de buffle, étendues par terre, le vieux chef malade; autour de lui les principaux sagmores du canton, hurlant, criant, pleurant et faisant un tapage qui, loin de guérir le malade, eût rendu malade un homme en bonne santé. Un powam ou médecin indien conduisait le chœur et la danse lugubres; les échos voisins retentissaient du bruit que faisait cette étrange cérémonie : c'étaient là les prières publiques offertes aux divinités du pays.

Six jeunes filles étaient occupées à masser les membres nus et froids du vieillard; l'une d'elles, fort jolie, âgée à peine de seize ans, pleurait en s'acquittant de cet office. Le bon sens de l'Écossais lui fit bientôt reconnaître que tout cet appareil médical n'aboutirait qu'au meurtre de Massasoit; en sa qualité d'Européen et de blanc il passait pour médecin inné. Il profita de l'autorité que ce titre lui donnait, fit sortir tous les hurleurs et s'approcha du sachem.

« Qui vient près de moi? demanda le vieillard.

— Jock, l'homme blanc?

— Oh! reprit le sachem en lui tendant sa main désséchée, nous ne nous verrons plus, Jock! »

Jock, bien qu'il eût peu de connaissance en médecine, s'aperçut sans peine que notre sachem avait tout simplement une indigestion; il le secourut, ordonna que l'on se tût autour de lui, le mit à la diète, puis lui fit un excellent potage écossais que le vieillard avala en guise de médecine. Bref, en trois jours Massasoit était revenu à la vie; les hurlemens de nos Indiens recommencèrent, mais ces hymnes sauvages n'exprimaient plus que la gratitude et la joie. Massasoit fit asseoir Jock sur sa hutte, lui donna son calumet à fumer, et lui présenta sa fille Anaulket, la plus jeune et la plus jolie de celles quo Muirland avait vues dans la cabane.

« Tu n'as pas de squaw [1], lui dit le vieux guerrier; prends ma fille et honore ma tête blanchie. »

Jok tressaillit; il se rappela le souvenir de Tuilzie et de Spellie; le mariage lui avait si mal réussi....

Cependant la jeune squaw était douce, naïve, obéissante. Un mariage dans les déserts s'environne de bien peu de cérémonies; il a peu de conséquences funestes pour un Européen. Jock se résigna, et la belle Anauket ne lui donna aucun sujet de se repentir de son cheix.

Un jour, c'était le huitième jour de leur union, tous deux, par une belle matinée d'automne, s'étaient embarqués sur l'Ohio. Jock avait emporté son fusil de chasse. Anauket, habituée à ces expéditions qui composent toute la vie sauvage, aidait et servait son mari. Le temps était magnifique; les rives de ce beau fleuve offraient aux amans des points de vue enchanteurs. Jock avait fait bonne chasse. Une pintade aux ailes éclatantes frappa ses regards; il l'ajusta, la blessa, et l'oiseau, frappé de mort, alla tomber en gémissant sous d'épais halliers. Muirland ne voulait pas perdre une proie aussi belle; il amarra son bateau, et courut à la recherche du résultat de sa conquête. Il avait battu inutilement plusieurs buissons, et son obstination d'Écossais le plongeait et l'enfonçait de plus en plus dans l'épaisseur du bois. Il se trouva bientôt environné d'arbres de haute futaie et placé au centre d'une de ces salles de verdure naturelles que l'on trouve dans les forêts d'Amérique, quand

une clarté traversa le feuillage et pénétra jusqu'à lui. Il tressaillit : ce rayon le brûlait; cette lumière insupportable le contraignait à baisser les yeux.

L'œil sans paupière était là, vigilant et éternel.

Spellie avait passé la mer; elle avait trouvé la trace de son mari, elle le suivait à la piste; elle avait tenu sa parole, et sa redoutable jalousie accablait déjà Muirland de justes reproches. Il courut vers le rivage, poursuivi par l'œil sans paupières, vit l'onde claire et pure de l'Ohio, et s'y précipita dans sa terreur. Telle fut la fin de Jock Muirland; elle se retrouve consacrée dans une légende écossaise, les bonnes femme l'expliquent à leur manière. Elles affirment que c'est une allégorie, et que *l'OEil sans paupière* c'est l'œil toujours ouvert de la femme jalouse, le plus terrible des supplices.

THÉATRE-FRANÇAIS.

Le Prince & la Grisette.

REPRÉSENTATION AU BÉNÉFICE DE MADEMOISELLE DUPUIS.

Le Prince a eu deux représentations ainsi que *la Grisette*, car la grisette a dû partager les destins du prince, et le prince était en tout point digne d'aller de pair avec la grisette. Le prince est un joli vaurien comme on en rencontrait chez M. de Boufflers, Demostiers, Pesay, Cubières de Palmeseaux et compagnie; un prince blond, un prince qui sourit, un prince qui met de la pommade, un prince en rosettes, un prince en faveurs roses, un prince blanc de céruse. Mon prince *cultive l'amour*, comme il daigne le dire lui-même en beau langage! *mais non l'amour fidèle*. Oh! le petit scélérat de prince. Il est à bout de ses conquêtes de cour : duchesses, marquises, baronnes, filles d'honneur, tout y a passé. Que donnerez-vous à mon prince pour le distraire? une beauté pour mon prince, s'il vous plaît. Un abbé des plus malins, un abbé met heureusement mon prince sur la piste d'une grisette. Mais un prince aller chez une grisette avec ses cordons, ses crachats, sa livrée, ses bas de soie, sa cravate empesée, son épée à poignée de diamans, tout ce qui fait un prince, allons donc! cela compromettrait les familles régnantes, gouvernantes et prenantes de l'Europe. Que fait mon prince pour sortir d'embarras; mon prince prend un habit de paysan, de prolétaire, un habit de rien du tout, et s'appelle Lucas; puis, ainsi habillé et étiqueté, il va chez la grisette. Oh l'habile prince!

Chez la grisette, il mange du fromage blanc, il s'assied au comptoir, il sautille, il sourit, il est adorable, il joue aux dominos. Puis le bal masqué, les déclarations à bout portant, de l'amour entre un jeté battu et un pas de zéphyr, un petit souper, de la crême, un poulet en carton peint; une véritable vie de prince! Folies en pure perte : la grisette, apprenant qu'elle est entre les griffes d'un prince, crie : Au secours, ma vertu! Sa vertu arrive au galop, et l'arrache aux étreintes du prince pour la rendre à madame Bertrand, Lubin, Joseph, Nicolas, François, Jérôme, Denis, Polycarpe. Je ne sais lequel qui n'est pas prince, mais fermier et vertueux.

Le public, qui avait vu la première représentation de *la Grisette et le Prince*, n'a pas voulu voir la seconde, ce qui a empêché la troisième.

Une semaine après, mademoiselle Mars, les deux Baptiste, Armand, Michelot, dix mille francs de recette au lieu d'une salle déserte, un chef-d'œuvre, *le Philosophe sans le savoir*, pour remplacer mon Prince, sa partie de dominos et ses verres à l'eau de Cologne de Marie-Jean Farina; des applaudissemens et un public joyeux ou attendri : c'était bien là ce que méritait mademoiselle Dupuis pour bénéfice, en mettant de côté je ne sais quel à-propos en l'honneur de Molière, léger comme une composition de l'université, et spirituel comme un compliment du 1er janvier.

ODÉON.

Jeanne Vaubernier, Drame en cinq actes,

PAR MM. ROUGEMONT, LAFITTE ET LAGRANGE.

Jeanne Vaubernier et Louis XV, une petite grisette champenoise et le roi de France, la première conquête d'un garçon pâtissier prenant son essor de derrière le comptoir d'une modiste, pour aller disputer à Versailles le pouvoir au duc de Choiseul, décidant à sa toilette le renvoi des parlemens, changeant les lois fondamentales du royaume, mariant les princes du sang, jetant, au cou de ses favoris les ordres du roi, à ses protégés les pensions et les épaulettes, faisant des maréchaux de France et défaisant des ministres, semant l'or à poignées et amenant le roi de France à régler dans son boudoir les affaires de son royaume; tout cela est une époque, c'est l'histoire entière des mœurs d'une nation; c'est le déclin d'une monarchie, l'avilissement d'une noblesse et l'abrutissement d'un peuple: un pareil concours de circonstances ne pouvait se trouver qu'à l'agonie d'une civilisation, tellement usée, tellement blasée en morale et en politique, qu'une régénération devenait imminente. La révolution était inévitable, le jour ou une prostituée, en présence de la cour, disait au petit-fils de Louis XIV : *La france, ton café f... le camp!*

Tous nos bons rois, tous nos grands rois, ont eu des maîtresses, c'est de tous leurs défauts celui que nous sommes le plus disposés à leur pardonner, mais tous dans leurs amours ont conservé la dignité de leur rang. Françoise de Foix, la duchesse d'Étampes, ne ternirent pas l'éclat de la couronne; les amours de Henri IV se sont associés à sa popularité, et la France a adopté Gabrielle par amitié pour Henri. Les faiblesses de Louis XIV furent ennoblies par l'éclat de son règne, il y a dans les noms de La Vallière, de Fontange, de Montespan, des souvenirs qui ne déparent pas le grand siècle. Il y avait loin, il faut le dire, de cette noblesse du scandale, de cette majesté de la débauche, à l'effronterie dévergondée de la Dubarry, au spectacle affligeant d'un roi sexagénaire dans les bras d'une courtisane de vingt ans, perdant dans les orgies de Trianon et de Luciennes ce nom de *Bien-Aimé*, que son peuple en prière lui avait donné, en de-

mandant au ciel la conservation de ses jours. Une pareille époque pouvait fournir à la fois une page à Tacite, une satire à Juvénal, ou une comédie à Molière; notre littérature moderne n'y a trouvé que le motif de deux vaudevilles et la matière d'un drame. La première de ces pièces n'est qu'une bluette graveleuse, sans importance; la seconde un épisode romanesque puisé dans les annales du Parc-aux-Cerfs; la derniere est une conception dramatique, c'est une épopée du vice, en cinq chants, une *pentilogie* qui embrasse la vie entière d'une courtisane et qui la montre dans toutes ses phases; mais ici l'héroïne donne au poème un caractère particulier de merveilleux, d'éclat et d'infortune. Élevée à la hauteur du trône, la Dubarry en partage la proscription après en avoir partagé les faveurs. Jeanne Vaubernier sort du magasin de modes de madame Labille, et passe par les salons de Versailles et de Marly pour aller à la Conciergerie; la péripétie de cette vie de faste, d'intrigue, de plaisir et de volupté, c'est l'échafaud; deux grandes figures se groupent autour du principal personnage: le roi de France et le bourreau.

Les trois premiers actes de cette pièce font une jolie comédie à eux trois; on y trouve de la grâce, du naturel et surtout de l'esprit; le quatrième devient triste et froid, c'est un acte de cérémonial et d'étiquette, terminé par une agonie sans intérêt et une consultation ridicule de médecins; le cinquième est jeté dans le moule de toutes les scènes de prison dont on nous fatigue depuis dix-huit mois; celle-ci est de plus enjolivée par les horreurs dégoûtantes de 93 et de la présence obligée de l'exécuteur des hautes-œuvres, qu'on retrouve dans toutes les compositions dramatiques de l'école moderne, depuis *Polder* jusqu'à *Richard Darlington*.

Une scène cependant, conduite avec art et dénouée avec une grande habileté, mérite d'être distinguée au milieu d'un fatras de choses oiseuses et de conversations fort insignifiantes; c'est celle où le roi, averti par le duc de Choiseul, surprend madame Dubarry au moment d'un rendez-vous donné au duc d'Aiguillon, son amant, et ne laisse à celui-ci que le temps de se cacher sous le tapis d'une table à bureau. Cette situation se complique d'un billet intercepté et remis au roi par Choiseul, qui dévoile à Louis XV l'infidélité de sa maîtresse. Ce billet, écrit par elle à d'Aiguillon, paraît ne devoir lui laisser aucun moyen de se justifier; mais l'adroite courtisane affirme que c'est la réponse à une lettre toute politique du duc. Le roi demande cette réponse; en ayant l'air de la chercher parmi ses papiers, madame Dubarry remet adroitement à d'Aiguillon ce qu'il faut pour écrire et pour expliquer phrase par phrase, et d'une manière naturelle, le billet accusateur. Cette ruse réussit à merveille, et Choiseul, qui avait ourdi cette petite intrigue, perd son portefeuille pour prix de sa maladresse.

Quelques scènes aussi comiques dans l'ouvrage, en auraient assuré le succès; celle-là est malheureusement trop isolée dans les cinq actes; c'est presque une oasis au milieu du désert. En donnant à leur pièce pour second titre *la cour de Louis XV*, les auteurs devaient au public de ces bonnes intrigues de courtisans, si noires, si perfides, si bien nouées, et que les Broglie, les Richelieu, les Choiseul, les Grammont, les Soubise, les Chauvelin, les Maupeou, les Maurepas, les d'Aiguillon, les d'Estres et les Lavrillière, jetaient aux jambes de la pauvre monarchie et qui lui ont fait faire tant de faux pas, jusqu'au moment où elle est venue s'engloutir dans l'abîme de la révolution.

Le grand mérite de la pièce est d'être admirablement jouée; Ferville a donné au rôle de Louis XV de la bonhomie sans trivialité, et de la dignité sans raideur; il a été tour à tour simple, noble et libertin, sans rien perdre de la majesté de sa position. Provost a représenté le comte Jean avec une originalité très-piquante, et en lui conservant cette impudence et cette effronterie du vice dont il ne rougissait pas de faire parade à l'œil-de-bœuf. Madame Dorval a révélé dans le rôle de madame Dubarry un talent de comédienne qu'on ne lui connaissait pas. Cette actrice, qui ne s'était montrée jusqu'ici que pathétique et déchirante, a prouvé qu'elle n'est pas moins supérieure dans les scènes qui demandent de la grâce, de la gaieté et de la gentillesse; tout son rôle a été composé avec un tact parfait et un sentiment des convenances qui n'a rien laissé à désirer. Le public lui en a tenu compte et l'a suivie avec un intérêt soutenu dans toutes les nuances qu'elle a données au développement de son caractère. Demandée après la représentation par ce public si éclairé et si impressionnable de l'Odéon, elle a recueilli un double hommage, et comme comédienne et comme tragédienne; c'est un honneur qu'elle ne partage à Paris qu'avec madame Malibran.

VAUDEVILLE.

La Vie de Molière, Comédie-Vaudeville en trois actes.

On a beaucoup écrit sur Molière; on l'a mis souvent en scène, presque toujours avec bonheur; mais jamais comme *succès d'argent*: aucune de ces pièces n'a mérité d'être citée. Molière n'est donc pas dramatique? Voilà ce que l'on disait avant la représentation de cette nouvelle comédie, et ce que l'on ne pensait plus après le succès immense et mérité qu'elle a obtenu. MM. Étienne Arago et Dupeuty se sont tirés avec bonheur de cette tentative hardie, où presque tout était écueil, et ils ont résolu avec habileté un problème auquel on attachait une sorte de fatalité. Ils ont pensé, en gens d'esprit, que si quelques épisodes de la vie de notre grand poète, de cet homme, une des gloires de ce siècle si fertile en gloire, froidement abordés, froidement rendus, n'avaient point suffi pour captiver l'attention du public, il ne pouvait en être de même si l'on représentait toute l'existence de Molière. Existence consacrée à flétrir l'hypocrisie, les vices, et à bafouer les ridicules de son époque. Comment ne pas s'intéresser, en effet, à ce jeune fou qui, dévoré de la passion du théâtre, quitte la maison paternelle, déserte le barreau, s'engage dans une troupe de comédiens ambulans, s'en fait le chef, la couvre de son immense talent, lui obtient la protection du roi, et sacrifie à l'avenir de ses camarades son avenir à lui, le bonheur qu'il devait trouver auprès d'une jeune fille innocente dont il est aimé, mais que de sots préjugés séparent de lui, et qui de désespoir se fait sœur de la Charité. Com-

ment en voyant au premier acte mademoiselle Béjart, si vaine, si coquette, et cependant éprise de Molière, ne pas deviner les souffrances, les tourmens, les inquiétudes qui le dévoreront quand il l'aura épousée; comment ne pas rire de la bonhomie de ce vieux Benoît, qui vient prêcher son élève et finit par se faire comédien à son exemple, et des bêtises que débite Laurent (le valet de M. Tartufoli, type du *Tartufe*), gros garçon à la face réjouie, bientôt amaigri par le jeûne, et qui vient abjurer son abstinence dans la maison de Molière, dont il se fait domestique. Laforêt n'est-elle pas là aussi pour vous attacher, pour donner encore de la vie au tableau? Laforêt, la franche et naïve Laforêt, juge et censeur des œuvres de son maître. Et quand éclate l'opposition des faux dévots à propos de la représentation de *l'Imposteur*, et que Louis XIV fait une espèce de coup d'état et protège Molière contre la magistrature et le clergé; quand plus tard le grand roi, voulant venger le plus beau génie de cette admirable époque des insultes de quelques plats courtisans, l'admet à sa table; enfin lorsque Molière, miné plutôt par le chagrin que lui causent les infidélités de sa femme que par la maladie, expire au milieu de quelques amis, et de ces sœurs de Charité, discrètes confidentes de ses bienfaits; ces sœurs, parmi lesquelles se retrouve cette jeune orpheline, au cœur toujours aimant et dévoué; lorsque sur cette main défaillante s'appuie une femme, qui attend un pardon généreux qu'elle n'obtient pas, et que le vieux Benoît se plaint de ce que le ciel le laisse sur la terre lorsqu'il en retire l'homme de tous les siècles, dites-moi si de tous ces épisodes il n'est pas impossible de tirer autre chose qu'une pièce attachante, et dont tous les détails vont à l'ame du spectateur?

Comme je vous l'ai déjà dit, le succès a été complet et promet de devenir un succès de vogue. Depuis *Marie Mignot*, je n'ai rien vu au Vaudeville qui m'ait procuré un plaisir aussi vif, j'en excepte *Claire d'Albe*, dont l'intérêt et le style pur et correct méritaient une carrière plus longue; les acteurs ont rivalisé de zèle et de talent, et ils ont joué avec cet ensemble que l'on chercherait vainement ailleurs qu'au Vaudeville et au Gymnase. Chargé du personnage de Molière, Volnys, sur qui pesait la plus grande responsabilité de la pièce, en a parfaitement rendu toutes les nuances. Volnys est un acteur précieux pour les rôles qui demandent de la noblesse, de l'ame et de l'énergie. Fontenay et Bernard-Léon, l'un dans le rôle de Tartufoli et l'autre dans celui de Benoît, ont déployé l'habileté de comédiens consommés. Arnal, l'Odry du Vaudeville, est toujours l'acteur le plus spirituellement bête que je connaisse. Guillemin-Louis XIV a eu toute la dignité du grand roi. Les rôles de femmes sont confiés : à mademoiselle Brohan qui, dans le rôle de Laforêt, pourrait servir de modèle à plus d'une soubrette de grand théâtre; les servantes de Molière ne sont pas aussi faciles à *débiter* que l'on pourrait le croire, et Molière a joué de bonheur si dans la véritable Laforêt il a trouvé autant de gaieté, de franchise et de rondeur que mademoiselle Brohan en déploie sur la scène du Vaudeville; à madame Thénard, qui a été fort touchante dans le personnage de l'orpheline; et enfin à madame Dussert, qui a été, dans le rôle de mademoiselle Béjart, ce qu'elle est partout, charmante.

Quand on la voit on conçoit l'amour de Molière pour elle; quand on l'a entendue, on comprend toute la jalousie de son mari.

Des décorations fort belles, un luxe de costumes éblouissant, et un rideau nouveau, offrant le nom de Molière au milieu d'une auréole de gloire, voilà quels sont les accessoires d'une pièce qui aurait réussi même sans ce cortège, dont pourtant personne ne se plaindra.

THÉATRE DU PALAIS-ROYAL

Le Collaborateur. - La Chanteuse & l'Ouvrière.

Vous savez quelle consommation d'huissiers, quelle dépense de recors, de lettres-de-change et de gardes du commerce on a fait depuis le déluge, pour alimenter le vaudeville et la comédie. L'huissier est un gibier faisandé, un lard rance, un vin tourné, un pain moisi, un habit vermoulu; mais le vaudeville tient bon; le vaudeville veut encore tâter de l'huissier. Or un huissier poursuit deux pauvres débiteurs; les débiteurs font une comédie. Pour les prendre tout à son aise, l'huissier s'introduit chez les débiteurs sous le titre d'auteur dramatique et la qualité de collaborateur; les débiteurs vont se laisser prendre, quand une veuve charitable paie la dette et désarme l'huissier. Dieu bénisse l'huissier; mais qu'il n'y revienne plus!

Une jeune fille chante, une jeune fille travaille; la jeune fille qui chante se laisse aller aux doux propos d'un chanteur, quitte son père, court le monde, va en Italie, séduit des princes et des barons, porte diamans et cachemire; puis tout-à-coup ayant perdu son *la*, la pauvre chanteuse descend d'étage en étage sur la place publique, où elle accompagne son *la* perdu d'une vieille guitare et d'un violon fêlé.

La jeune fille qui travaille n'a ni rubis ni châles à grandes palmes; mais elle gagne une métairie et épouse un honnête citoyen pour prix de ses vertus. C'est la cigale et la fourmi; seulement la fourmi du Palais-Royal a le cœur moins dur que la fourmi de Jean de La Fontaine; elle ne dit pas à la pauvre cigale :

Eh bien! dansez maintenant!

mais l'abrite et lui fait partager son feu, son lit et sa métairie. Bonne cigale!

VARIÉTÉS.

M. Odry a eu sa représentation à bénéfice; c'est un bouffon, très-bouffon que M. Odry, et la salle était remplie du parterre aux amphithéâtres. M. Odry a été admirablement bête dans le rôle de *Pygmalion*; mais M. Odry a voulu endosser l'épée et le chapeau de Pourceaugnac, et M. Odry a été mauvais en conscience. Ne touchez pas à Molière, mon bon ami Odry.

DESSINS.

L'Espion. — Par Alfred Johannot, et lithog. par Bougé.
L'œil sans paupières.

Beaux-Arts.

—

OUVERTURE DU SALON DE 1832.

Le Salon de 1832 va résoudre une question posée depuis plusieurs années et souvent agitée inutilement. Nous saurons dans deux mois si l'état de la société française exige ou permet un Salon tous les ans. Jusqu'ici, toutes les solutions proposées ont été purement hypothétiques. L'expérience qui se fera dans deux mois donnera gain de cause à l'affirmative ou à la négative. Mais ce sera certainement et dans tous les cas un grand bonheur pour l'art de ne voir plus son importance et sa destinée remises aux chances de la discussion. Les plus habiles paroles, les idées les plus ingénieuses, ne sauraient suffire à décider le problème. Mais, dans deux mois, grâce aux faits qui vont se révéler et se dessiner, les sophismes du ministère et les déclamations d'atelier n'auront plus aucune prise, et seront forcés au silence par le spectacle qui sera sous nos yeux.

Que si l'on objectait une mesquine argutie, le voisinage d'un Salon qui ne s'est pas ouvert dans les mêmes conditions, il faudrait accepter la difficulté, en tenir compte et ne pas la nier; mais la plus hâtive réflexion en aurait bientôt déterminé la valeur précise.

Je conçois en effet que le Salon de 1831 ait pu, dans une certaine mesure, épuiser ou appauvrir à l'avance le Salon de 1832; que s'ouvrant après un interrègne de quatre ans, il ait réuni fatalement un nombre prodigieux de tableaux et de statues, et que le Salon de 1832 ne s'ouvre pas sous les mêmes auspices et avec les mêmes avantages; qu'il ne soit ni probable ni possible d'accrocher au Louvre cette année, comme l'année dernière, quatre mille toiles. A la bonne heure! je suis prêt à le reconnaître. Mais pour mon compte, je ne puis que féliciter de toute mon ame le public, les critiques et les artistes, de ce malheur prétendu qu'on fait sonner bien haut, et qui se réduit à peu de chose. Est-ce donc une fête pour l'art et le goût que ce bazar confus où les ouvrages s'entassent pêle-mêle, avec monis d'ordre et d'harmonie que les cachemires et les narghile dans un marché d'Orient, où les gammes de couleurs les plus disparates fatiguent et taquinent les yeux éblouis et les paupières cuisantes, et prodiguent à la satiété une variété de tortures qui n'a d'exemple nulle part? Ne faut-il pas plutôt plaindre l'art forcé de descendre au rôle des bayadères et des almeh? Ne doit-on pas compatir aux jeunes et fraîches imaginations, dont l'œuvre est condamnée à l'indifférence et à l'oubli, forcée qu'elle est de subir le voisinage et la lutte des plus misérables inventions? N'est-ce pas une sorte de prostitution injurieuse que cette comparaison que l'ignorance établit entre des poèmes chastes et contenus et ces débauches de couleur qui se vengent sur la foule du mépris que les connaisseurs leur prodiguent? Qui sait si *la Liberté* de Delacroix n'aurait pas eu le succès de *la Méduse* sans *le Moïse* de M. Orsel, ou le *Sixte-Quint* de M. Monvoisin? Sans la présence désastreuse de ces deux toiles, qui oserait dire que *l'Évêque de Liége* n'eût pas conquis d'emblée la part d'admiration qui lui est due? Se serait-il trouvé un critique assez malencontreux pour blâmer la poussière des pavés, le teint hâve des gamins, ou le teint chaud et sombre des poutres sculptées où s'abrite le sanglier des Ardennes?

Je sais qu'on répète partout et volontiers que les grands ouvrages ne s'improvisent pas, et je me range à cet avis, pour peu qu'on entende par *grands ouvrages* des toiles de trente pieds comme *les Noces*. Mais a-t-on oublié les douze compositions allégoriques de Rubens exécutées en un an? Si l'on veut parler du *Jugement* ou de l'*Homère*, de Michel-Ange ou d'Ingres, nous serons les premiers à reconnaître qu'un an ne suffit pas généralement à de pareilles compositions. Mais de tels travaux ne s'exécutent pas à tout hasard. Aujourd'hui que la division des fortunes a rétréci et a mesquiné toutes les formes du luxe, que l'orfévrerie repoussée et ciselée de Benvenuto, les meubles sculptés de la renaissance sont devenus impossibles; aujourd'hui que le Palais-Royal a demandé deux candélabres aux fabriques de M. Romagnesi, au lieu de faire couler en bronze quelques-unes de ces gracieuses ou énergiques figures que l'imagination moderne se serait plue à retrouver en souvenir de Jean Goujon ou de Puget; aujourd'hui que l'État et la cour ne pensent guère aux merveilles et aux pompes de l'art, ne vaut-il pas mieux contenir l'invention dans un cadre plus étroit, et qui puisse tenter les loisirs du riche, ramener la peinture aux proportions d'un salon, puisque les palais sont livrés aux bandes noires et ne se relèvent pas? et croyez-vous que le *Dunkerque* d'Isabey, le *Cadji-bey* de Decamps ou les paysages de Paul Huet et de Charles de Laberge aient coûté plus de six mois?

Il ne faut donc pas désespérer du Salon prochain. Plusieurs ouvrages importans et du premier ordre s'achèvent en ce moment. M. Ingres enverra son *martyre de saint Symphorien*. Nous aurons de beaux portraits de M. E. Champmartin, de fines et délicates miniatures de madame L. de Mirbel. Le plafond de Schnetz et celui d'E. Devéria seront enfin découverts.

Et pour peu qu'on trouve moyen de concilier le déluge de croix de la semaine dernière avec la parcimonie du

dernier Salon, l'exposition du Louvre sera encore cette année une belle et grande solennité! Mais comment le ministère conciliera-t-il la décoration donné à MM. Ansiaux et Forestier avec la mention honorable de madame de Mirbel, la médaille de M. Decamps? Dans un prochain discours sans doute l'un de MM. les commissaires du roi présentera quelque ingénieuse apologie, et prouvera, selon Platon, que nous vivons précisément dans le meilleur des cinq mondes possibles.

A vrai dire, je ne devine pas dans quelle mesure se pourront dépenser les aunes de ruban dans les derniers jours de juin, ni comment on pourra convertir en fléau sporadique l'épidémie d'honneur qui menace de tout envahir.

Littérature.

—

UN COMMENCEMENT DE CÉCITÉ.

Je vous prie de prendre à la lettre le titre de mon article. Ce chapitre n'a rien de politique. Ce n'est rien moins qu'une de ces longues allusions, en termes souvent trop couverts, aux affaires et aux hommes du moment. Ceci est la simple histoire d'un accident funeste arrivé à l'un de mes plus chers amis; et comme, je ne sais pourquoi, cette histoire a pris quelque peu une teinte artiste et littéraire, ne fût-ce que pour charmer les ennemis de mon cher Jules et les miens propres, j'ai entrepris de vous la raconter.

Jules est un homme d'esprit et de cœur; c'est un sceptique sans fanatisme et sans ostentation, simple et bon toutes les fois qu'il n'est pas en colère, facile à s'indigner, aimant beaucoup les vrais plaisirs, la table, le jeu de piquet à un prix modéré, la conversation avec les femmes, pourvu qu'elles ne fassent pas de romans ou de vers; il ne déteste pas non plus le vin de Bourgogne quand il est vieux et le cigare quand il ne vient pas de la régie; du reste bon et colère, licencié en droit, moqueur et s'inquiétant peu de ce qui s'imprime, vers ou prose, livre ou journal.

Ce jeune homme s'était fait une vie heureuse à sa manière. Il ne s'était dévoué à la politique de personne, il n'avait insulté aucune décadence, il n'avait salué aucun avénement; il méprisait autant le fanatisme que l'admiration; la foi lui paraissait un contre-sens dans une créature raisonnable; il n'avait de haine que pour ses ennemis et d'amitié que pour ses amis, ce qui est fort rare, remarquez-le bien, dans cette pauvre espèce humaine, qui se passionne à tort et à travers, sans que le plus souvent elle puisse savoir pourquoi.

Ajoutez à cette égalité d'ame une absence totale d'ambition. En fait de puissance, il n'avait jamais rien désiré pas même la présidence du conseil; en fait de distinction honorifique, il n'avait pas même songé à demander la croix d'honneur. Il était fait ainsi! indifférent à tout ce que le vulgaire appelle de ses vœux. L'amour même le comptait au dernier rang de ses élus. C'était un enrôlé qui allait au pas sans se presser et toujours sûr d'arriver assez tôt.

Sans compter qu'il avait la plus sublime indifférence pour les objets extérieurs; le monde allant et venant le touchait peu. Les célébrités les plus fortes, celles de la veille le touchaient peu. Il n'eût pas détourné la tête pour voir un pape saint-simonien. On lui eût dit pendant qu'il était à dîner : *Voici une révolution qui passe!* il ne se fût pas mis à la fenêtre pour la voir passer.

Souvent je le grondais de tant d'indifférence!—Malheureux, lui disais-je, tu ne sauras donc jamais un mot de l'histoire contemporaine! Tu n'as vu ni M. Périer, ni M. le général Lafayette, ni le père Enfantin, ni Béranger! Tu n'as pas été voir le monument en bois des héros de juillet et l'éléphant en plâtre de la Bastille! Tous nos grands hommes passeront, tous nos monumens crouleront, et tu ne pourras pas dire à tes petits enfans : *Je les ai vus!* Malheureux et insensible ami, à quoi donc te sert-il d'avoir des yeux?

Ainsi je lui parlais souvent. Lui railleur, se moquait de mon enthousiasme, il traitait toute l'histoire contemporaine comme de l'histoire ancienne; il attendait, disait-il, qu'on l'eût écrite pour l'apprendre et pour y croire, et puis, disait-il encore, n'avons-nous pas *l'Iconographie des contemporains?* n'avons-nous pas le supplément à la biographie Michaud? Et la lithographie donc qui reproduit si bien tous les monumens, et toutes les figures en plâtre? Est-ce donc la peine de nous déranger?

Et il allait toujours ainsi sans rien regarder; ou, s'il regardait quelque chose, ce n'était pas l'histoire, ce n'était pas le fonds solennel de cette riche et bizarre étoffe qu'on appelle le dix-neuvième siècle, ce fonds qui change éternellement et qui pourtant est toujours le même à quelques nuances près; ce qu'il regardait, mon ami, c'étaient les franges de ce vaste tapis, c'était l'innocente bordure de cette monotone histoire; des chevaux fringans, des chiens sveltes et quelquefois de jolies filles sveltes aussi, rieuses, boudeuses, aimable meute qui le mit si souvent aux abois! Ainsi s'inquiétant peu d'histoire, et ne sachant rien du siècle où il était, le malheureux jeune homme s'arrêtait

des mois entiers à voir folâtrer ce monde d'accessoires, ce monde de superfluités, pendant que le monde grave et solennel, le monde de M. Persil et de M. d'Argout, allait toujours son train.

Moi qu'affligeait tant d'insouciance, je répétais toujours : — Tu n'y vois pas! tu es aveugle, ami! Vois tout ce que tu as laissé passer sans le voir! L'empereur d'abord, ce géant sous lequel tu es né, tu ne l'as pas vu avant son départ pour sa tombe, et tu pouvais le voir! La première et la seconde restauration, suivie et non pas précédée de cosaques, tu pouvais la voir. Louis XVIII, ce roi dans son char de triomphe et dans sa bière, mécréant et si habile, roi et cadavre, tu pouvais le voir! Tu pouvais voir la brillante calèche du sacre de Reims, donnant la nuit au vaisseau de Cherbourg! Tu pouvais voir enfin le programme de l'Hôtel-de-Ville, que si peu de gens ont vu; tu n'as pas vu tout cela, ami! Tu n'as rien vu de tout cela! pas même le programme! Et je lui répétais encore ma malheureuse phrase : A quoi donc te servent tes yeux, mon ami?

Avoir des yeux pour voir des grisettes et des caricatures en plein vent; avoir des yeux pour ne rien voir. A quoi te sert d'avoir des yeux?

Tant et tant lui répétais-je que la phrase maudite me porta malheur et à lui aussi, mon pauvre ami. Un matin que j'allai le voir pour lui montrer l'abbé Chatel, je trouvai mon cher Jules enfoncé dans un fauteuil et dans l'attitude d'un profond recueillement. Je ne l'avais jamais vu penser comme cela.

Je pris un fauteuil à côté du sien, et j'attendis qu'il eût poursuivi son idée dans ses derniers retranchemens.

Après un quart d'heure de silence : — Pourquoi, me dit-il, ne m'as-tu pas fait encore ta question : *As-tu des yeux?*

— J'attendais, lui dis-je, que tu m'eusses regardé et dit bonjour.

— Bonjour, me dit-il; mais je t'en prie, demande moi : *As-tu des yeux?*

Moi sans me déconcerter je lui dis : — As-tu des yeux, Jules?

Il me répondit : — Jules, je ne sais pas si j'ai des yeux.

Et en effet il était devenu presque aveugle. Une seule nuit avait obscurci cet œil vif et perçant. Un épais nuage s'était étendu sur ce regard qui embrassait tant d'espace. Soit que ce regard peu exercé ait perdu tout à coup sa vigueur, soit que mon maudit : *As-tu des yeux?* ait porté malheur au pauvre Jules, c'était à peine s'il y voyait assez pour lire un livre de messe, en gros caractères, à l'usage de ma bonne vieille tante de quatre-vingt-dix ans.

— Diable! lui dis-je, la question prend une telle gravité que je ne te la ferais plus qu'en tremblant, à présent.

— Mais, dit Jules, à présent aussi ta question a pris un sens tellement restreint qu'il faut au contraire te hâter de me la faire, car, entends-tu bien, avant de n'y plus voir, je veux tout voir. Tout voir, entends-tu bien? voir tout ce que je n'ai pas vu quand j'y voyais, avant de ne plus rien voir.

Je gardai le silence. Il reprit la parole l'instant d'après.

— Tu me mèneras, entends-tu bien? aux endroits les plus curieux de Paris, que je puisse dire : — J'ai vu Paris, mes enfans, tout aveugle que je suis!

Moi voulant flatter son mal, je lui dis : *As-tu vu les catacombes?*

Oh! dit-il, je n'ai pas besoin de voir les catacombes. Je me figure de grandes murailles d'ossemens et des inscriptions latines, ou à peu près, et des vers français sans orthographe, et des passages tirés des psaumes, des noms inconnus gravés sur la pierre. — Non, ami, j'ai assez vu les catacombes comme cela.

— Et la Chambre des députés, mon ami?

— La Chambre des députés! me dit-il; songe donc que c'est une méchante baraque en bois mal peint; je ne puis pas me déranger pour si peu, conviens-en; passe encore si on me laissait pénétrer dans le pavillon à côté!

— Veux-tu monter au clocher du Panthéon, ou descendre dans les souterrains?

— J'attendrai que le sort du Panthéon soit décidé; en attendant tous les clochers se ressemblent; je suis monté, il y a quinze ans, au clocher de Gagny, qui a cent soixante-quinze marches de hauteur.

— Si nous allions, répondis-je, à l'Institut un jour de séance, tu verrais là plus de grands hommes que tu n'en peux imaginer.

— Des grands hommes d'Institut! un crâne, une perruque, un habit brodé, un jabot sale! D'ailleurs j'ai vu les deux extrêmes en fait de grands hommes, M. Cuvier et M. Viennet : cela me suffit, j'imagine, pour juger des plus grands et des plus petits!

— Mais songe donc, repris-je, que demain peut-être ce monde si riche t'échappe; profite donc de la clarté qui te reste; hâte-toi, si tu veux voir encore un homme d'état en grand costume, un maréchal en uniforme, une duchesse en robe de gaze, un empereur, un roi, que sais-je? Les rois deviennent rares dans tous les cas! Il faut te hâter, Jules, car demain ton laquais lui-même n'aura plus de livrée pour toi.

— Que m'importe la livrée, me dit-il; or ou galon, gaze ou bure, tout cela n'est qu'une vaine décoration que mon œil ne regrette pas. Au demeurant, et en y réfléchissant bien, j'ai vu Paris autant qu'on peut le voir; j'ai vu la colonne, voilà pour la gloire; j'ai vu l'Hôtel-Dieu, voilà pour l'humanité; j'ai vu Saint-Sulpice désert, voilà pour nos croyances; j'ai vu les Tuileries sans vitres aux fenêtres, voilà pour la sécurité des rois; j'ai vu le Palais-Royal, voilà pour les vices du peuple; gloire, croyances, royauté, vices populaires, qu'ai-je donc de plus à voir?

Disant cela, il n'était pas triste, il n'était pas gai; il était comme un gentilhomme qui va faire un voyage solitaire, qui ne veut pas trop surcharger sa monture, et qui discute avec un ami pour savoir ce qu'il emportera dans sa valise.

Je le savais quelque peu sensible à l'art. — Au moins, lui dis-je, n'est-il pas quelque visage que tu regrettes dans nos théâtres, quelque artiste que tu veuilles revoir avant de dire adieu à la lumière du lustre? Il réfléchit un instant ou deux, puis il reprit :

— J'ai beau y penser, mon cher Jules, je ne regrette la vue de personne dans le monde théâtral. Ce monde-là se divise en deux parties, le vieux et le jeune monde. Le vieux monde dramatique a été beau, j'en conviens; mais à présent sa peau se contracte, les cheveux lui tombent, les rides le sillonnent de toutes parts; veux-tu donc que je demande des yeux pour voir toutes ces horreurs; ces premiers d'un demi-siècle, ces ingénues de soixante ans? Non, non, ce vieux monde n'est pas ce que je regrette, ce vieux monde du drame me faisait fermer les yeux quand j'y voyais. Quant au jeune monde, avoue, mon ami, qu'il est peu favorisé des dons de la beauté. Quelle est la jeune fille assez belle pour qu'on ne regrette pas qu'une dent lui manque, ou qu'une de ses hanches ne soit trop haute, ou que sa main soit trop large, son pied trop long? Quel est le héros dramatique qui n'ait à se reprocher quelque imperfection théâtrale? La beauté physique n'est plus dans le monde artiste; pour ce monde-là, pauvre, humilié, malheureux, qu'il soit vieux ou jeune, à quoi me serviraient mes yeux?

— Au moins, lui dis-je, pense à toi, pense donc qu'un jour, si tu es aveugle, tu sentirans dans ton ame le besoin d'aimer et de choisir une compagne et de la voir! Et comment pourras-tu la voir si tu ne la vois pas à présent? Comment referas-tu son visage si tu ne la vois pas d'avance? Viens donc, mon Jules, allons au bal ce soir. Tu y verras la foule de jeunes filles sans époux, que leurs mères traînent après elles au bruit de l'orchestre de Tolbecque ou de Colinet, espérant pour leurs filles un mari qui ne vient pas; viens au bal ce soir, afin que tu puisses choisir et jeter ton mouchoir à la plus belle quand tu n'auras plus tes yeux!

— Ne me parle pas du bal, reprit-il vivement; le bal est le plus horrible plaisir que je connaisse; le bal est une prostitution anticipée, dont la fausse nudité est mille fois plus indécente que la véritable nudité. Ne me parle pas du bal ni des filles à marier au bal. Le bal est un théâtre pour elles.

Au bal, elles s'étalent à plaisir et se montrent dans leur beau une heure, pour être maussades le reste de leur vie. Ne me parle pas du bal! Quant à chercher une femme, je n'ai pas besoin de mes yeux pour la trouver : quand je serai aveugle, je la verrai à sa main, à son pas léger, à sa voix surtout, à son visage s'il rougit sur mes lèvres, à son cœur s'il bat contre mon cœur, à son haleine, au parfum de ses vêtemens : à ces signes, je trouverai ma maîtresse; je n'ai pas besoin d'y voir pour être encore le plus heureux des hommes, si je dois être encore heureux.

Puis il reprit sur un ton moins sévère : — Si je deviens aveugle, mon ami, je te conseille de ne pas trop me plaindre. A le bien voir, il n'y a plus rien de bien dans ce vieux monde. Le monde est laid, vieux et monotone. Que m'importe la vue, si j'ai la paix et le calme chez moi; la chaleur du soleil, la promenade du soir, vieilles encore? Plaisirs d'aveugle, bonheur d'aveugle, sais-tu rien de mieux que cela? La vue de nos grands hommes et de nos grands monumens fait pitié; à l'entendre parler, c'est quelque chose. Lire nos poètes c'est dormir. Moi, quand je voudrai de la poésie, je me répéterai deux ou trois cents vers que je sais par cœur. Moi, mon exil est fini dans ce monde mobile; grâce à mes yeux, je suis sûr de rester le même quand tout change; si j'y vois moins, j'entendrai mieux; et qu'est-ce que l'histoire du bruit, plus encore que du mouvement?

A ces raisons, ne sachant que dire, j'allai chercher les dessins de Charlet, la gravure de Dupont, les croquis de Delaroche et de Roqueplan, je montrai tout cela à l'aveugle. — Tu as raison, dit-il, tout cela est l'art moderne : Decamps, Charlet, Ingres, ajoutes-y quelques vers de Hugo et de Lamartine, une page de Chateaubriand et de La Mennais, et puis c'est tout!

— Donc, tu peux devenir aveugle, mon ami, et sans regret?

— Oui, dit-il, aveugle et sans regret, je sais tous vos visages amis, j'entendrai vos voix, je vivrai avec vous, je ne verrai plus le monde extérieur, qu'importe au monde et à moi?

Je sortis; il me rappela. — Cependant, reprit-il, il est deux choses que je veux voir encore avant d'être aveu-

gle tout-à-fait, c'est une fantaisie qu'il faut me passer, mon ami !

— Sans nul doute, lui dis-je, et quelles sont ces deux choses ?

— D'abord je veux voir le caniche qui doit guider mes pas quand je serai aveugle tout-à-fait.

Puis, va me chercher des yeux d'émail, je veux choisir les yeux qui remplaceront les miens. Avec des cheveux noirs comme les miens, depuis que j'existe, j'ai toujours désiré des yeux bleus de ciel.

Le lendemain, je me levai de bonne heure, j'allai chez mon ami avec mon chien à la main et mes yeux bleus dans ma poche. Mais mon ami était sorti avec ses yeux noirs plus clairvoyans que jamais, et je ne trouvai dans sa chambre que le père de Louise, sa lectrice, qui me dit : — Où donc votre ami l'aveugle a-t-il conduit ma fille si matin ?

JULES JANIN.

LE PEINTRE DE WEIMAR.

« Oui, madame, il y a dix ans que mon pied n'a touché le seuil de la maison paternelle. J'avais quinze ans quand je la quittai ; depuis ce temps, j'ai erré en Italie et en Allemagne, ne me sentant bien nulle part, inquiet, malheureux, préoccupé de mon art qui est loin de me suffire. L'idéal dans les arts et dans les affections est devenu mon ennemi ; il me poursuit, il me tourmente. Je voudrais créer une œuvre immortelle, raphaélesque, sublime, et je m'épuise en vains efforts. Ai-je terminé un tableau, on l'admire d'abord, et moi, j'en vois soudain les défauts, je les proclame, puis je rêve au mieux possible, je médite, tandis que mes rivaux agissent, intriguent et l'emportent sur moi. Je m'irrite alors, je m'indigne d'une injustice comme si ce n'était pas chose naturelle aux hommes. Un attachement profond, intime, me consolerait ; je le cherche, et, ne le trouvant pas, je rentre dans cet isolement que je sens autour de moi, au milieu de la société. »

Le jeune homme qui parlait ainsi donnait le bras à une dame âgée. Il avait une stature élancée, de longs cheveux retombaient sur son front, découvert sur une des tempes ; il exposait sa tête au souffle frais de la brise du soir, si délicieuse après un jour d'été. Son visage était fatigué, blême, déjà sillonné de quelques rides ; mais son œil étincelant trahissait la flamme intérieure qui le dévorait. La vieille dame s'appuyait fortement sur son bras et paraissait s'intéresser à ses paroles.

Auprès de lui marchait, silencieuse, une jeune femme d'une grande beauté. Sa taille souple, svelte, se dessinait pure et admirable dans ses proportions ; chacune de ses poses révélait une grâce nouvelle. Un sculpteur eût trouvé peut-être quelques incorrections à son visage, qui n'empruntait rien à ce *modelé* antique que la médiocrité des peintres et des écrivains vulgaires reproduit incessamment ; mais l'ensemble harmonieux de ses traits, le charme des formes sur lesquelles l'œil glissait axec délices, sa physionomie mobile, charmante, je ne sais quoi de fatal et de plissé sur un beau front, une âme tendre, cachée sous des dehors timides et craignant le monde, en faisaient un être à part, doux à voir, ravissant, mélodieux, primitif. Elle marchait la tête un peu inclinée.

Assez loin derrière eux roulait pesamment une lourde diligence, que les chevaux traînaient sur une côte rude ; de là se developpaient les belles plaines de la Saxe sillonnées de coteaux et l'immensité d'un paysage paré de ruines, d'une verdure de septembre et des reflets obliques du soleil qui se couchait entre deux amas de nuages pourprés.

« Vous êtes bien à plaindre, lui répondit la vieille dame. » La jeune femme baissa légèrement son voile agité par la brise.

« Il m'arrive aussi de me renfermer des mois entiers et de vivre avec les fictions de mon pinceau ; là du moins je suis heureux ; je m'entoure des êtres selon mon cœur, je suis aimé comme j'aime. Dans le monde, on me sait si impressionnable, il est si facile de me faire souffrir avec un mot cruel, qu'en vérité je ne comprends pas qu'on s'attaque à un homme aussi inoffensif que je le suis. Pourtant, ajouta-t-il, j'ai fait preuve d'énergie ; pourtant je me lasse de tout despotisme ; alors ma parole éclate, soudaine, pittoresque, résumée, caustique, incisive ; mon imagination, repoussant l'attaque, presse et embarrasse les railleurs ; et il y a là un cœur prêt à aimer, un cœur riche en affections douces, profondes, exaltées, inépuisables ! » Il se frappait la poitrine avec force.

« Et vous quittez Vienne, dit la vieille dame ?

— Je vais à Weimar ; mon père y habite une maison de campagne. Voilà dix ans que que je ne l'ai vu. Je viens de Rome ; je n'ai séjourné que dix jours à Vienne. Ma famille me repousse parce que je veux être peintre ; on rougit de moi, on ne m'écrit jamais. Je vis dans une solitude qui aigrit le talent tourmenté, et je viens me jeter dans les bras de mes parens..... Mais, je ne sais, plus j'approche de Weimar, plus le chagrin s'empare de moi ; peut-être que cette fatalité, qui me suit partout, m'attend sur le seuil de la maison paternelle, où je ne saurais e-



trer, ce me semble, sans heurter une nouvelle infortune qui est là, debout, impitoyable!

— Chassez ces idées noires, mon cher monsieur; vous avez du talent, et votre famille vous pardonnera. » La jeune femme, sans dire un seul mot, acheva de baisser son voile. Le soleil dardait ses derniers rayons, jetés comme un réseau d'un or pâle sur le vert des prairies. Ils s'étaient enfin arrêtés et regardaient ce tableau grand et majestueux, empreint de calme et de sérénité.

« La belle perspective, dit l'Allemand! Tout est large et simple dans la nature; elle est un désespoir éternel pour l'artiste. L'infini est là! Dieu est là! Nous sommes périssables, nous, tout ce qui émane de nous est faible, imparfait!.... L'ame seule domine et dédaigne ce qu'elle ne crée qu'à l'aide d'organes insuffisans!... mais l'amour participe de l'immortalité dans les ames pures; l'amour rapproche de Dieu. »

La jeune femme regarda si la voiture approchait; elle chancelait un peu en se retournant.

Ils remontèrent dans la diligence, où ils étaient seuls. La vieille dame s'endormit dans un coin, et le peintre chercha vainement à lier une conversation avec la jeune femme qui s'assoupit. La lune s'était levée; sa lueur vacillante, pénétrant par une des portières, éclairait ce visage ravissant; il n'osait la réveiller, et il n'était plus qu'à deux lieues de Weimar! Depuis quelques heures seulement il voyageait avec elle! il s'attendrissait à la contempler; il frémissait, il pleurait..... Elle allait dans une petite ville à trente lieues de là; il la suivrait dès qu'il aurait embrassé sa famille. Comment se résoudre à ne plus la revoir, cette femme si belle? Il la suivrait..... Pendant son sommeil il crut apercevoir deux larmes qui coulaient le long de ses joues. Il s'enhardit, et le cœur palpitant, suffoqué par l'émotion, il chanta à mi-voix ces strophes mélancoliques et naïves :

Votre voix est suave et tendre,
En votre prière j'ai foi;
Je souffre, et Dieu peut vous entendre!...
Quand vous priez, priez pour moi.

Le mal dont je meurs en silence,
Il le faut renfermer en soi :
Mon secret de mon cœur s'élance...
Quand vous priez, priez pour moi.

Si je parlais, votre visage
Peut-être en pâlirait d'effroi.
A vous le calme! à moi l'orage!..
Quand vous priez, priez pour moi.

On dit que deux ames qui prient
L'une pour l'autre en même foi
Dans l'éternité se marient...
Quand vous priez, priez pour moi!

Il attira à lui une de ses mains qui frémissait, puis, avec une lenteur pleine de précautions, il lui tira du doigt un anneau d'or; elle s'agita et ne s'éveilla pas... du moins elle n'ouvrit pas les yeux. Alors, éperdu, il glissa au doigt qu'il tenait encore une bague simple et presque semblable à celle qu'il dérobait ou qu'elle lui donnait par ce sommeil prolongé et complice.

« Nos ames se sont mariées », dit l'Allemand en se penchant vers elle. Il y eut un frissonnement et un soupir dans son sommeil; mais la voiture roulait déjà avec fracas sur les pavés de Weimar.

La voiture s'arrêtait quelques heures à l'hôtel de la poste. Les deux voyageuses lui dirent adieu et montèrent à leur chambre; une émotion contenue se trahissait dans l'adieu de la jeune femme.

Le peintre se plaça à sa fenêtre qui donnait sur la cour, décidé à partir et à suivre l'être auquel il s'était uni par un mariage mystique. « Les hommes auront beau faire, pensait-il, des rapports existent entre nous et nos ames se sont mariées. » Il fut troublé dans sa rêverie par le bruit d'une calèche attelée de quatre chevaux entrant dans la cour; deux hommes en descendirent; quelques instans après, ils y remontèrent accompagnés de deux dames... Etait-ce elle?.. Oui!.. Il crut la voir pâle se pencher à la portière et disparaître dans l'ombre.

Il se trouva seul, oh! bien seul!.. jamais il n'avait éprouvé un tel saisissement, jamais sa solitude accoutumée ne lui avait paru si vide, si morne; jamais, non jamais... Sa vie lui semblait s'être retirée de lui.

Le lendemain, il monta à cheval et courut à francs étriers à la campagne de son père. Depuis trois mois, il l'avait vendue; et le nouveau propriétaire dit au peintre qu'il ignorait la résidence du vendeur. Le jeune Allemand ne retourna à Weimar que le soir; six lieues le séparaient de la ville.

Un de ses amis, le lendemain, lui nomme la ville qu'habite son père. Il jette un cri de surprise dès qu'il entend ce nom-là! Ce nom renferme tout un mystère, tout un malheur, toute une destinée.

« Vous arrivez donc pour la noce, lui dit cet ami.

— La noce!

— Votre père est fiancé depuis quinze jours avec une jeune femme fort belle...

— Fiancé!

— Et marié peut-être...

— Marié!

— Il est venu au devant d'elle jusqu'à Weimar....

— Quand?

— Hier matin!

— A deux heures?

— A deux heures de la nuit.

— Dans une calèche attelée de quatre chevaux?

— Oui!

— Ah! malheureux! »

Il sort, et court précipitamment, tel qu'un insensé. Dans la nuit, une diligence part; il s'y jette; il arrive enfin à la ville indiquée, dans un trouble indescriptible, le corps brisé de fatigue, le cœur brisé d'angoisses.

Son père est à la campagne. « Vite un cheval! » Il court, il vole, au devant de son infortune, il déchire avec l'éperon les flancs du cheval.

Il arrive; un vieux domestique le reconnaît à peine:

« Mon père!

— Il est avec madame.

— Il s'est marié?..

— Ce matin. »

Ils parlent ainsi devant le seuil de la maison; une fenêtre s'ouvre; une femme y paraît et s'avance sur le balcon.

« Quelle est cette femme, dit-il?

— Votre mère. »

Il pousse un cri affreux, remonte à cheval et part au galop. Il n'a jamais franchi le seuil de la maison de son père.

G. D.

DE LA DICTION PARLEMENTAIRE.

Que ce dernier mot n'effraie aucun parti: nous ne toucherons à aucune question politique; c'est une simple causerie sur le débit oratoire. Nous ne prendrons de l'éloquence de la tribune que ce qui rentre dans la mimique; car dans cette éloquence, comme dans celle du barreau et de la chaire, il y a beaucoup de l'art du comédien (et ceci sans intention d'épigramme).

Dans les colléges anglais, des exercices de déclamation se joignent aux autres études. En même temps qu'on enseigne à l'élève à vêtir sa pensée d'une expression correcte et élégante, on l'accoutume aussi à travailler son organe, à donner de la justesse et de la variété à ses inflexions. Lisez ce que Byron raconte de ses succès en ce genre. Il y a loin de là à nos rhétoriciens anonnant une amplification. Chez le jeune Anglais ainsi préparé la fréquentation presque journalière des clubs a bientôt achevé de développer la facilité d'improvisation et la netteté du débit, deux facultés qui, grâce à l'incurie de nos professeurs et à l'absurde article de notre code contre les réunions au-dessus de vingt personnes, sont encore loin d'être nationales en France.

A lire les discours imprimés au *Moniteur*, et à ne consulter que la justesse et la profondeur des vues, nos Chambres peuvent se glorifier de talens qui ne le cèdent point à ceux du parlement britannique. Mais allez dans une tribune publique recueillir de vos oreilles certains de ces chefs-d'œuvre, quel décousu, quelle incohérence dans ces bribes de périodes qu'une mâchoire d'honorable martelle souvent deux ou trois fois avant d'en faire offrande à l'assemblée! Le moyen pour une ame tant soit peu poétique, et pour un tympan délicat, de sympathiser une heure de suite, sans remords, avec une indignation qui s'enroue en fausset, ou un exposé de motifs qui nazille en guimbarde!

Grand nombre de nos orateurs se bornent à la lecture du discours écrit. Ceux-là je les engagerai à soutenir l'organe d'une virgule à l'autre, à marquer un temps d'arrêt au point et virgule, et dans l'intérêt de leur poitrine un bon repos à chaque fin de phrase. Voilà de ces talens que tout pair reçoit avec sa nomination et transmettait jadis par hérédité; de ces talens auxquels tout Français âgé de trente ans, pour peu qu'il paie cinq cents francs d'impôts et qu'il réunisse la majorité des suffrages d'un arrondissement, ne doit point désespérer de parvenir. Il suffira d'une session pour arriver à nuancer par des intonations le point qui interroge et celui qui exclame.

D'aucuns cédant à une faiblesse (l'honorable conserve toujours de l'homme) élucubrent en cachette une harangue, la déposent au fond de leur mémoire; et puis un beau jour, sans papier et sans lunettes, portant la main à leur cerveau comme pour indiquer le roc d'où la source va jaillir, ils montent à la tribune et improvisent d'une haleine trois heures durant. Ce petit charlatanisme leur a coûté plusieurs matinées d'un temps que des pétitionnaires réclamaient dans leur antichambre; mais en échange ils sont parvenus à duper trois ou quatre badauds qui bâillent de stupéfaction sur les banquettes publiques.

A part ce sentiment de vanité enfantine, moi, flâneur, et qui prise l'emploi du temps d'autrui à l'égal du mien, j'ai pour ces messieurs de la reconnaissance. Leur présence à la tribune combat le brouillard léthargique épaissi sur mes yeux par la lecture des manuscrits. Comment donc?

il y a chez eux des inflexions et même du geste ! Il est vrai que le geste est toujours en retard et n'arrive qu'après l'expression vocale, tandis que chez l'improvisateur véritable il la précède constamment. Il est vrai que leur inflexion ne pose pas uniquement sur le mot incisif de la phrase, le mot qui colore l'idée la plus saillante, tandis que dans l'improvisation réelle elle ne dévie jamais de ce mot unique et même rarement d'une syllabe unique dans ce mot. Il est vrai que la phrase qui résume avec le plus d'énergie la pensée se montre chez eux constamment la dernière, parce qu'en écrivant ils sont restés libres de lui assigner cette place, et, à force de ratures, de ménager l'expression progressive, tandis que dans la fougue improvisatrice cette expression énergique échappe très-souvent la première, laissant les développemens qui la suivent beaucoup plus faibles. Il est vrai encore que si quelque voix adverse les interpelle brusquement, le travail secret de mnémonique qui absorbe leurs facultés les laisse sans répartie aucune; et qu'ensuite ils suent comme maître Jean à renouer le fil de l'oraison juste au point où il s'est brisé. Plus heureux celui qui se borne au rôle modeste mais franc de lecteur ! Il lui suffit de poser son index sur le papier pour se ménager une rentrée certaine dans son sillon inachevé.

Le véritable orateur, maître d'un ensemble d'idées, se fie pour les détails à l'inspiration qui ne le trahit jamais. Dans une question trop ardue croit-il nécessaire de rédiger, il n'en fait pas mystère et se présente alors manuscrit en main. Il a horreur du moindre apprêt, de la plus légère coquetterie; mais ce sentiment noble, qu'il se garde de le pousser jusqu'à l'exagération, qu'il ne considère point les grâces de la diction comme accessoires à négliger. Élégante elle fait moins mauvais les mauvais discours. Vicieuse, elle ôte de leur prix aux excellens.

On a dit « que les nations modernes avaient changé le » forum en salon, où d'honnêtes gens se réunissent pour » causer. » Il y a salon et non plus forum : d'accord; pourtant ce salon reste encore une vaste enceinte qui reçoit cinq cents délibérans et presqu'autant de spectateurs. Je hais ainsi que vous ce qu'on appelle la *phrase* dans le style, et le ton déclamatoire dans le débit. Plus votre expression sera d'un tour simple et vrai, plus j'y applaudirai. Causez; mais cependant causerez-vous à la tribune sur le même diapason que dans un salon ?

Il vous faudra forcer plus ou moins votre organe ; et alors ce qui n'était en lui qu'imperfection presque insensible deviendra défaut choquant. Gracieuses dans le ton ordinaire, vos intonations deviendront fausses et discordantes. Vous terminez vos périodes par une chute monotone, et cela s'aperçoit à peine dans le monde, où les répliques sont brèves et où l'on n'a ni l'impolitesse ni le loisir de pérorer; à la tribune, ce sera un vice insupportable.

Votre organe est l'instrument qui doit porter vos pensées aux intelligences sur lesquelles vous voulez agir; prenez donc soin de l'étudier d'abord. Éprouvez son volume, son intensité, son degré de souplesse; assurez-vous s'il se prête ou se refuse à exprimer tel et tel sentiment. Il est des gens chez qui, plein et fort dans l'état de calme, il se change à l'approche de l'émotion en un filet aigre et discordant.

Vous n'avez point, comme le comédien, une échelle immense de passions, ni jamais une exaltation délirante à exprimer. Quelque défectueux que soit votre organe, peu d'exercice vous suffira pour le maîtriser et le modifier. S'il tend à devenir criard, vous apprendrez à le maintenir dans le medium, et dans les momens de chaleur à préférer les cordes graves aux cordes élevées. S'il est peu timbré, une accentuation ferme lui donnera du mordant.

Êtes-vous certain que votre prononciation demeure aussi pure, vos inflexions aussi justes et aussi faciles dans le diapason exigé à la tribune que dans celui d'une conversation au coin du feu ? pouvez-vous répondre que, dans l'émotion, votre voix ne faiblira point et ne viendra point à s'abattre comme un cheval faible sous un ardent cavalier? alors, mais alors seulement, n'ayez nul souci de votre diction. Causez comme dans un salon; livrez-vous sans crainte à votre fougue : car maintenant à vous l'auditeur tout entier. Sa raison apprécie votre logique sans distraction aucune; son ame s'entretient avec la vôtre sans que son oreille soit occupée à rectifier la traduction d'un truchement infidèle. L'assemblée vous appartient.

Quant au geste, je vous rappellerai le précepte proverbial parmi les comédiens : « Le peu est presque toujours encore trop. » Un port aisé de la tête et des bras, un léger mouvement de la main, voilà qui doit suffire. Et pour cela la tribune, derrière laquelle votre corps se trouve plus qu'à moitié voilé, et où vos bras peuvent se poser sans affectation, offre un grand avantage.

On a beaucoup attaqué cet usage d'une tribune. En Angleterre chacun parle de son banc. Cela va bien dans un auditoire flegmatique qui supporte des discours de quatre heures sans donner signe d'existence, sans céder une seule fois à la tentation d'interrompre, et souvent même sans éprouver la curiosité de suivre du regard le développement du discours sur le visage de l'orateur. Imaginez dans nos assemblées impressionnables et vives chacun parlant de sa place, les interpellations qui se croisent, la discussion à chaque instant personnelle, et dans ce tumulte la voix de l'orateur étouffée dans quelque coin. Tant que nos mœurs resteront les mêmes, la tribune res-

tera la garantie la plus simple et la meilleure du calme et de la dignité dans nos assemblées. Avant de la supprimer, changez notre caractère pétulant, notre habitude de saillies, contre la gravité et la pruderie un peu gourmées des Anglais, autrement vous aurez le président couvert vingt fois par séance et vingt duels à la sortie. Figurez-vous les débats de la Convention sans tribune, la Gironde et la Montagne se renvoyant leurs terribles accusations à deux pieds de distance; c'eût été chaque jour une lutte corps à corps.

Je sais bien que la tribune entretient le fléau du discours écrit; que tel improviserait de sa place, qui ne peut se décider à monter sur une espèce de théâtre, et que par conséquent la faculté de discussion se trouve en cela restreinte pour quelques talens trop défians d'eux-mêmes; mais tel aussi dont l'éloquence se résigne au mutisme, jusque dans les bureaux, a, pour mettre son amour-propre à couvert, la ressource d'écrire dans son département: « La timidité me tient éloigné de la tribune: que n'êtes-vous à même de m'entendre dans les discussions particulières ! »

Nous consacrerons un prochain article à l'examen de la diction chez quelques-uns de nos orateurs les plus distingués. S. G. L.

Aperçu des Publications.

LE LIT DE CAMP,

SCÈNES DE LA VIE MILITAIRE,

Par l'auteur de *la Prima Dona et le Garçon boucher*[1].

Maintenant que les loisirs consacrés aux lectures amusantes diminuent graduellement par l'extraordinaire consommation de politique qui se fait chaque jour, les grands ouvrages deviennent impossibles. Nous n'avons plus de livres, mais des feuilles volantes. La littérature énervée, réduite aux misérables proportions en harmonie avec nos besoins, ne produit plus que des romans, des contes, des scènes détachées, des anecdotes. Certes, s'il est vrai ce mot, que la littérature est l'expression de la société, nos neveux prendront, d'après nos livres, une bien triste idée de notre époque. Ces sombres réflexions m'étaient suggérées par le joli volume que j'ai sous les yeux. Dans d'autres temps, me disais-je, tout le talent qu'il y a là, et il y en a beaucoup, mûri dans des veilles laborieuses, aurait produit quelque chose de grand; et au lieu de cela, au lieu d'un tableau, je n'ai que des croquis. Mais, disons-le avec franchise, ce sont des croquis charmans, de délicieux croquis.

Dans cette suite de récits si animés, si vifs, si variés, quelle fécondité d'imagination! quelle foule de sensations l'auteur sait émouvoir en moi! Dirais-je *la Balle mâchée*, cet épisode terrible qui se rattache à un fait célèbre et dont le denouement est si inattendu; *le capitaine Rabe*, jouet infortuné d'une fatale destinée, entraîné à sa perte avec une force irrésistible, et riant, dans ses affreuses prévisions, d'un rire philosophique sur le bord de l'abîme qu'il n'a pas la lâcheté d'éviter; et *la Sonate infernale*, dont les accens causent la mort de deux êtres aimans et dignes d'un meilleur sort? Et ce joli chef-d'œuvre intitulé *la Fosse de la grande armée!* qui pourra le lire sans se sentir le cœur serré? Ce drame si court, et pourtant si attachant, où l'intérêt est ménagé avec tant d'art jusqu'à l'épouvantable péripétie qui le termine. Je ne cesserais de citer, si je voulais rappeler tout ce qui m'a frappé, qu'après avoir passé en revue tout le volume. Et cependant je ne terminerai pas cet article sans rappeler à votre souvenir ce fameux brigand de Terracine, dont une des mille aventures a été arrangée pour le théâtre.

En garnison à Ancône, un jeune officier français a su se faire aimer d'une jolie femme, qu'il croit libre et indépendante; il ignore que, pour céder à sa passion, la dame de ses pensées joue sa tête. Mais le danger arrête-t-il une femme qui aime, et une Italienne surtout! Mais voilà qu'à la suite d'un volupteux tête-à-tête, d'un de ces courts instans que le cœur n'oublie jamais, les pas d'un homme se font entendre. Que faire? Fuir est impossible. La femme, qui a entrevu l'avenir, tombe pâle et échevelée; l'officier tire son épée..... la porte s'ouvre et vomit un nom terrible, un nom qui glace d'effroi les plus courageux..... *Fra Diavolo*.....



---

[1] Deux volumes in-8°, satinés et ornés de vignettes; le premier volume, publié par Hippolyte Souverain, est en vente, quai des Augustins, n° 59; prix : 7 fr. 50 cent.

MARIE,

ROMAN[1].

Donner par l'analyse quelque idée un peu exacte de ce livre, vraiment je ne saurais. Le poète lui-même, qui en l'écrivant cédait à des émotions du cœur, au sentiment vif et réfléchi de l'art, ne songeait pas sans doute qu'il dût le livrer un jour au libraire sous forme d'ouvrage et paré d'un titre officiel. Pourquoi ce nom de roman donné à *Marie?* Marie n'est pas une jeune fille qui, comme tant d'autres, a été courtisée, enlevée, séduite. Vous ne trouverez dans sa vie ni une passion qui, longtemps couvée, éclate à la fin; ni combats de la vertu, ni remords, ni avortement, ni empoisonnement, ni suicide. Marie est, comme l'imagination de l'auteur, quelque chose d'à-part.

C'est d'abord la jeune paysanne que lui, jeune homme, presqu'enfant encore, a vue au milieu des bruyères de la Bretagne, blanche sous sa coiffe de lin, aérienne sous sa robe de bure; allons artiste, dépouille-la de ce deshabillé lourd et commun, ôte-lui cette chaussure grossière, plus de corset rouge, de bavolet qui la vieillisse; plus, sur sa gorge de vierge, de mouchoir à raies rouges et bleues, de croix de cuivre, imitant l'or, suspendue à son cou. Laisse la nature à elle-même et voilà réalisé un des types de la Vénus antique.

. . . . Sous le toit des cabanes,
Portant la bure, il est de jeunes paysannes,
Habitantes des bois ou bien du bord des mers,
Toutes belles; leurs dents sont blanches, leurs yeux clairs,
Et dans leurs vêtemens variés et bizarres
Respirent je ne sais quelles grâces barbares.

A les voir:

Sur leur vase d'osier s'accoudant près de vous,
Ou, pour filer, ployant à terre les genoux,
Vous croirez, tout ravi de ces beautés naïves,
Et de tant de blancheur sous des couleurs si vives,
Voir la jeune Suissesse assise en son châlet,
Ou la Grecque aux yeux bleus de l'antique milet.

Ou bien, n'est-ce pas encore l'idéalité de quelqu'une de ces beautés de la ville, étincelantes sous leurs vêtemens de soie et de gaze?

En elle je n'aimai d'abord que la beauté,
La bouche humide et fraîche, et le sein velouté,
Et l'or bruni de ses épaules,
Et les frêles contours de ce corps souple et fin
Qui plie à chaque pas, comme à l'air du matin,
Le long des eaux, tremblent les saules.

J'ai connu la beauté! que m'importait alors
Si nulle ame, en parlant, n'animait ce beau corps,
Ces longues paupières d'Arabe;
Heureux de respirer ce souffle virginal,
Ou d'écouter, rêveur, de sa voix de cristal
Tomber quelque molle syllabe.

[1] Chez Urbain Canel, rue du Bac, n° 104.

Le poète voudrait suivre l'histoire de cette Marie; mais à chaque pas une autre préoccupation le saisit: cette existence de jeune fille, ignorée et monotone, ne saurait suffire aux élans de son imagination, aux extases de sa pensée qui déborde, et qui va bien au-delà chercher des images et des couleurs.

Et puis, à côté de cette Marie, symbole harmonieux et pur de tout ce qu'il éprouve d'amour pour l'art et pour la femme, n'a-t-il pas à dire, malgré lui peut-être, quelque chose de sa vie réelle, de cette vie matérielle qui l'étreint, qui lui pèse, qui par momens le désenchante? Le poète a beaucoup senti, de même il a beaucoup pensé. Si ses sensations ont été d'abord douces et chastes comme son ame, le contact de ce monde les a bientôt souillées; il est resté pur tout en comprenant l'impureté, innocent tout en sachant ce qu'était le vice, généreux parmi des lâches.

Cette science terrible, c'est l'apprentissage de la vie qui la lui a donnée. L'indignation lui est venue avec elle.

Lorsque de cette vie on fait l'apprentissage,
Non, ce n'est point assez de s'armer de candeur,
De baisser, en marchant, les yeux avec froideur,
Comme au creux d'un vallon le rocher qui s'écoule;
Il faut sur les deux bords toucher à cette foule,
Réfléchir dans son cours bien des objets hideux,
Parfois troubler ses eaux en passant trop près d'eux.
Ce monde où l'on doit vivre, ah! jugeons-le, mon ame,
Partout, haine, bassesse, ou jalousie infâme;
Nulle pitié, le sang, l'or-dieu, la fausseté,
Et sous tous ses aspects l'ignoble lâcheté!
Non, ce n'est pas assez pour le chevreuil timide
De n'aimer que les bois et la feuillée humide;
Il a, pour fuir les loups, des pieds aériens,
Et deux rameaux aigus pour éventrer les chiens!

Cependant, et après les mille agitations d'une existence orageuse, il est retourné en Bretagne; il y a revu Marie, Marie non plus enfant, mais grandie, embellie encore, et qui l'a oublié, si jamais elle pensa à lui. Elle est mariée, elle est à un autre; mais il n'en gémit pas. Pour la savoir à un autre, il n'en possédera pas moins Marie à sa manière; car Marie, pour lui ce n'est pas une passion ardente et continue; plutôt que la femme, il adore en elle l'objet de ses illusions, le rêve de sa jeunesse, l'être idéal que son cœur de poète lui a fait deviner.

Et lorsqu'allant au village qu'habite Marie, aujourd'hui mère, un ami doit l'y voir, le poète lui dit:

. . . . Va voir
Celle qui demeurait chez sa mère au Moustoir,
. . . .
Attache bien tes yeux sur cette pauvre femme;
Est-elle belle encor comme au fond de mon ame?
Et ses petits enfans, prends-les entre tes bras,
Et s'ils ont de ses traits, tu les embrasseras.
Tu lui demanderas si d'une ardeur fidèle,
Dans la grand'ville, ici, nul ne languit loin d'elle;
Puis, revenant encore à ton prochain départ,
Dis-lui: N'aura-t-il pas un mot de votre part?
Oh! s'il croît une fleur, une feuille à sa porte,
Daniel, porte-les moi, déjà sèches, qu'importe?...

Et comme pour mieux faire comprendre cette pensée qui lui a dicté ce qu'il appelle un roman, cette pensée qui a résumé dans la création de *Marie* tout ce que la nature a de plus pur, l'innocence de plus suave, l'art de plus délicat, l'auteur désintessé d'un amour vulgaire et tout à fait personnel, termine ainsi son épilogue :

Les fruits de mes amours qu'il me reste à cueillir,
Dans mon cœur, pour moi seul, je les laisse vieillir.
Elégante nature, oui, partout sur ta route
Tu répands la beauté qui charme et qu'on écoute,
De l'homme heureux et fort tu distrais les regards,
Et quand notre destin gronde de toutes parts
Dans ces jours de discords, de haine et de tourmente,
Comme on baise, en pleurant, la bouche d'une amante,
A ton soufle amoureux on vient se ranimer,
Et dans ton sein fécond pleurer et s'enfermer !

Nous avons beaucoup cité, et peut-être aurions-nous dû citer plus encore. Au moment de quitter le livre nous nous apercevons qu'il y en a tout un autre en dehors de cette fraîche et naïve histoire de Marie, et de ces confidences domestiques dont la simplicité est rehaussée par une expression poétique si vraie et un goût si exquis.

Et à ce sujet, si l'on est tenté de se prévenir contre l'enivrement de notre amitié, qu'on lise *les Deux Statuaires, Lothéa*, *la Chaîne d'or* et les deux petites pièces qui portent les noms d'*Ingres* et de *Farcy*. Peut-être une critique pointilleuse plus portée à se piquer des défauts qu'à s'enthousiasmer des beautés, relèvera-t-elle le spiritualisme insaisissable, à force d'être délié, de quelques idées. Peut-être, et à meilleur titre, se récrierait-on aussi contre la hardiesse de tours trop élyptiques; mais à part ces taches légères, qu'une édition nouvelle fera disparaître, je ne vois pas trop ce que les plus difficiles pourraient y reprendre.

Un recueil comme celui-ci, qui annonce tant de grâce et de fraîcheur dans l'imagination, tant de maturité dans la pensée, qualités qui, sans s'étioler ni s'endurcir, ont eté fondues avec art dans un style d'un dessin pur et d'un éclatant coloris; un tel recueil repose doucement l'esprit, fatigué de cette foule de productions pâles et tiraillées que chaque jour voit éclore et chaque soir oublier.

P. B.

Revue Dramatique.

GYMNASE DRAMATIQUE.

La Vengeance italienne, Comédie-Vaudeville,

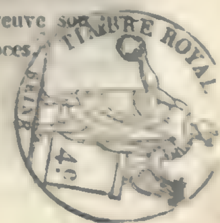
PAR MM. DELESTRE, DESNOYER ET SCRIBE.

C'est un roman que ce vaudeville, un petit roman assaisonné de sbires à longues moustaches, de duels, d'enlèvemens et tout ce qui s'ensuit. Voici l'histoire en quelques lignes :

Un très-aimable officier français (ils le sont tous), M. de Réthel se trouve à Florence avec l'armée républicaine; c'était le temps où le général Bonaparte menait nos affaires au pas de charge. Or il est impossible d'être colonel, soldat de Buonaparte et Français, sans être un conquérant accompli, conquérant de cœurs comme de citadelles; ainsi est fait M. de Réthel. Beautés romaines, bolonaises, milanaises, napolitaines, vénitiennes, etc., il enlève un cœur à chaque pas, à chaque victoire. Seulement M. de Réthel est peu modeste et publie effrontément, au nez de qui veut l'entendre, le bulletin de ses conquêtes féminines. Réthel même, et très-volontiers, ferait mettre le nom de chaque malheureuse qui succombe, à l'ordre du jour de l'armée. Faute de conquêtes véritables il en invente au besoin. C'est un *être* charmant, mais bien léger, que le militaire français! (imité d'Odry.)

Dans un de ses accès de fatuité, M. de Réthel (c'est le nom comme vous savez, du troubadour en épaulettes), M. de Réthel, dis-je, compromet gravement une jeune veuve de Florence qui s'apprêtait à convoler en secondes noces, comme dit le code civil. Sur un propos en l'air de Réthel, le futur se croit trahi par la veuve. Le mariage est rompu et les deux rivaux doivent se donner le lendemain de grands coups d'épée sur les bords de l'Arno, si chers à la mélancolie de M. de Lamartine.

La veuve qui comptait fermement sur un mari, cherche le moyen de se venger à la fois de l'indiscret et de prouver à son amant sa candeur et son innocence, chose, en effet, qui a besoin de certificats bien en règle et qu'on ne croit plus sur parole. Que fait donc la chère veuve? par son ordre une douzaine de *braves* s'emparent de M. de Réthel au moment où il part pour tuer ou être tué au doux murmure de l'Arno. On emmène le jeune homme de vive force dans un château mystérieux; là on lui annonce, de par la veuve qu'il ait à se préparer à mourir. Réthel prend son parti en brave. Tenant l'affaire pour sérieuse, il fait tout d'abord ses dispositions testamentaires, ce qui est très-sage assurément; après quoi il vient intrépidement, comme un pauvre diable qui sortirait du conseil de guerre, s'offrir, les yeux bandés et les mains derrière le dos, aux balles des assassins. Au préalable, Réthel, en homme repentant, débite sa confession à haute et intelligible voix, disant comme quoi il a calomnié une femme prodigieusement vertueuse et comme quoi il s'est conduit à proprement dire en fat dans cette circonstance. En joue! feu! s'écrie le condamné; après ce touchant *mea culpâ*. O surprise! on lui arrache le bandeau des yeux et au lieu d'une balle dans le front, Réthel regarde et se trouve au milieu d'une fête charmante, bouquets de fleurs, figurantes en robes de gaze, comparses en habit noir râpé, rien n'y manque. La veuve s'est contentée de faire peur au joli officier et de l'amener à une confession publique. Voilà sa vengeance. Tout le monde se marie au dénouement, les amans brouillés et M. de Réthel qui retrouve dans la sœur de la veuve son premier, son véritable amour. Je n'irai pas aux noces.



VARIÉTÉS.

L'Homme civilisé & l'Homme de la nature,
Vaudeville,

PAR MM. DUPEUTY ET DE KOCK.

Suivant MM. Dupeuty et de Kock l'homme de la nature est un monsieur qui a une grosse canne, jure, donne des coups de poings pour tout argument, crève les yeux aux passans, mange les économies paternelles, boit, fume, s'endette, fait des calembourgs au nez de M. son père, a les coudes percés et la barbe mal faite, aime une espèce de danseuse de corde et s'embarque pour Alger. L'homme civilisé porte des bas de soie à jour, un pantalon collant, un habit bleu ou noir, est fort estimé de son banquier et prend pour femme en légitime mariage, la fille d'un lieutenant-général, décoré de plusieurs ordres. C'est ainsi qu'on entend, aux Variétés, la civilisation et la nature. O les grands philosophes! O les admirables moralistes!

AMBIGU-COMIQUE.

Han d'Islande, Mélodrame en trois actes,

Il est difficile de faire une horreur plus grotesque; c'est de la parodie avec des hurlemens et des grincemens de dents, un énigme, un logogriphe entouré de têtes de morts, de cadavres et de miasmes putrides. M. Victor Hugo assistait aux loges d'avant-scène à la démolition de son roman. Il faut que le mélodrame en veuille terriblement à M. Victor Hugo pour l'avoir mis en cet état. Le seul homme de la pièce auquel on s'intéresse, le seul qui ne fasse pas de barbarismes est un ours blanc.

GAIETÉ.

Raymond, Mélodrame,

PAR M. ESCOUSSE.

Raymond est le citoyen le plus complaisant que je connaisse. Un séducteur des plus matois, M. Paul, a séduit mademoiselle Emmeline, sa cousine. Vous savez ce qui résulte ordinairement d'une séduction. Raymond prend *la chose* sur son compte afin de sauver l'honneur de sa cousine, et puis épouse l'infortunée. Je suis réellement fâché que pour récompense Raymond soit forcé au 3e acte de se brûler la cervelle. Eh quoi! la vertu ne serait-elle plus récompensée? le crime vivrait-il gras et fleuri? l'innocence n'aurait-elle d'autre ressource que de se faire sauter la cervelle? Toutes les bonnes traditions se perdent.

Nouvelles.

Le second volume des *Esquisses de la souffrance morale*, par M. Édouard Alletz, vient de paraître. Comme le premier, qui a si justement mérité d'être couronné par l'Académie, c'est l'œuvre d'une plume habile, d'un esprit sérieux et observateur, et, par dessus tout, d'un cœur droit et religieux. Comme le premier aussi, c'est un ouvrage de psychologie, appliqué à la vie extérieure; c'est une suite de petits romans pleins d'intérêt et de charme, où l'analyse du cœur humain, où les réflexions morales, tissues avec un merveilleux à-propos, un art extraordinaire au milieu du récit, captivent et entraînent à son insu le lecteur, qui croit n'être occupé que des événemens. C'est un livre qui s'adresse aux ames tendres et recueillies : les femmes en feront le succès, et le philosophe lui réserve une place distinguée dans sa bibliothèque.

Société des Beaux-Arts. — Une société a été formée à Prague (Bohême) sous les auspices de l'empereur d'Autriche. Le but de cette société est d'acheter les productions les plus estimées des artistes allemands, d'encourager ainsi les artistes, et de propager le goût des beaux-arts. Le mode proposé pour atteindre ce but est assez simple. La société se compose d'un nombre illimité de membres, et il suffit, pour être membre, de payer une contribution annuelle de 10 francs. Une commission, nommée par les membres, achète au moyen de cette souscription, et autant que le permettent les ressources de la société, les ouvrages dont elle a fait choix dans l'exposition que l'Académie royale fait annuellement. On a soin de donner la préférence au mérite indigent. La commission peut aussi faire choix d'ouvrages gravés et lithographiés. On est libre de prendre plusieurs souscriptions annuelles de 10 francs. Les ouvrages achetés sont mis en loterie par la commission, et chaque membre de la société a droit à autant de billets qu'il a pris de souscriptions. Cette société exercera, nous n'en doutons pas, la plus heureuse influence sur les beaux-arts en Allemagne, et sera d'un grand secours aux artistes sans fortune et sans protecteurs.

— MM. Camille Roqueplan et Isabey fils viennent d'être nommés membres de la Légion-d'Honneur.

— On assure que l'administration de la liste civile fait les dispositions nécessaires pour acquérir le domaine de Rambouillet, dans le cas où la Chambre des pairs sanctionnerait l'amendement qui a distrait cette propriété des biens de la couronne.

DESSINS.

Ha ! le beau nez ! Par Charlet.

Normandie. Par Menut.

Éverat, Imprimeur, rue du Cadran, n° 16.

L'Artiste.



L'ARTISTE.

DEUXIÈME ANNÉE.

Nous disions il y a un an, *être artiste!* Puis nous doutions quelque peu de l'art. L'art, cette belle et grande chose, cette chose qui prouve si bien l'ame humaine! le beau, cet admirable compagnon du bon! où étaient-ils, je vous prie, quand nous avons commencé notre journal? Nous sortions d'une révolution quand parut L'ARTISTE. Révolution subite et incomplète, révolution grandiose à son principe, mesquine dans ses résultats; révolution peu artiste dans tous les cas et qui n'a su élever aux héros de juillet que des statues en plâtre et des tombeaux en bois verni! Le moment était mauvais pour notre journal, c'est justement pour cela que nous l'avons choisi. Nous avons voulu prouver à nos risques et périls que nous ne désespérions pas de l'art en France! L'art cependant désespérait de lui-même; quand notre journal parut, tout ce qui soutenait le monde artiste était perdu. Plus de cour, plus d'église, plus de toute puissance de préfecture, plus de dauphin, plus de bals au Pavillon Marsan, plus de clergé, plus de noblesse, plus aucune de ces riches et élégantes variétés qui ont besoin pour s'embellir de s'occuper des travaux de l'artiste. Le positif de la vie constitutionnelle envahissait les nations; les doctrines des États-Unis envahissaient la monarchie; le positif jetait son voile uniforme sur tous nos rêves de nation policée: eh bien! à cet instant même nous avons fait L'ARTISTE; à cet instant même nous avons élevé une double tribune à l'art français. Te voila, bel art, te voila seul, pauvre et nu; seul, abandonné à tes propres ressources! Il s'agit à présent de savoir ce que tu vaux par toi-même et ce que tu peux pour toi-même! A cette inquiétante interrogation de la critique, l'art français a répondu. Sa réponse a été vive et péremptoire. D'abord il a répondu par de charmans dessins qui ont charmé la ville et la province. L'art nous a envoyé tout

l'esprit de Charlet, toute la grâce de ses élèves, tout son esprit, toute sa couleur; la gravure et la lithographie, ces deux rivales, ont lutté dans notre recueil à qui l'emporterait en vérité et en vigueur; mais l'art se transformant, l'art devenu parole, s'est exprimé dans les pages de l'Artiste en termes éloquens, pleins de goût et de retenue. Le conte, le récit, l'histoire, la critique, se sont donné la main et nous sont venus éclatans de jeunesse et de vigueur; cette union tant prêchée par les sages et les habiles, des écrivains, et des poètes, des musiciens et des peintres, cette grande famille d'artistes, s'est enfin formée et réunie à jamais autour du simple et facile journal qui les appelait. Grâces soient rendues à cette fraternité puissante! grâces soient rendues à cette abnégation des artistes si peu jaloux de leur gloire personnelle, si avides de la gloire de tous! Notre journal a réalisé en ceci un très-difficile problème dans les arts, une seule famille avec mille pensées diverses, une seule route avec mille allures différentes, un seul Dieu avec mille manières de l'adorer.

Ainsi a commencé notre journal. Il a éclaté au milieu des embarras d'une révolution improvisée; il s'est fait jour au milieu des préoccupations politiques. Nous avons eu la peste au dehors, le choléra n'a pas arrêté l'Artiste; nous avons eu des guerres au dedans, l'émeute à la tête renaissante n'a pas arrêté l'Artiste; nous sommes encore sous le poids du protocole et dans l'attente d'une guerre universelle, la guerre universelle n'arrêterait pas l'Artiste. Car à tout prix, et malgré toutes les catastrophes, il nous faut, nous voulons des arts : l'art aujourd'hui c'est notre bien, c'est notre vie, c'est le charme de notre maison des champs, le bonheur de la ville; la jeunesse n'a pas d'autre passion; c'est l'ambition de l'âge mur, ce sera notre rêve encore quand nous serons devenus vieux. Battez-vous à la tribune, battez-vous à la frontière, battez-vous dans la Vendée, l'artiste s'inquiète peu de ces batailles; il est fatigué de victoires et de défaites; il est fatigué de révolutions; il trouve qu'il a déjà perdu trop de temps à ces luttes sans cesse renaissantes, et qui ne profitent qu'aux ambitieux vulgaires. Il faut du calme à l'artiste; il lui en faut à tout prix; il saura malgré vous se faire une paix à lui au milieu des orages.

C'est ainsi qu'après la révolution de juillet le Salon de 1831 est venu protester contre les bouleversemens de cette révolution. Ce Salon de 1831 occupera dans l'histoire une place à part : c'est un miracle pour le temps où il fut ouvert. Jusqu'alors la pleine paix avait été jugée nécessaire à ces productions de la paix, loisirs heureux d'une nation heureuse; à présent voilà que, malgré une révolution, malgré tant d'inquiétudes renaissantes, vous voyez s'ouvrir le plus beau concours dont il fût question depuis long-temps dans nos annales. Au Salon de 1831 surtout s'est décidée cette question que nous avions jetée avec tant de tremblement : *L'art est-il encore possible ?* Oui, répond le Salon, l'art est possible. Oui, l'art vit encore, malgré tout ce qui l'aurait tué dans un autre siècle! Oui, l'art existe malgré tout ce qui devait l'anéantir! Voyez! que de pages admirables! que de génie qui éclate! que de vérités trouvées! que de noms inconnus qui se montrent au jour! Robert grandit de deux coudées! Dupont porte la gravure française à un degré qu'elle n'avait pas encore atteint. Chenavard, talent exquis, dessinateur plein d'imagination et de goût, se révèle à la manière des maîtres. Voyez! voilà un homme qui s'appelle Decamps; saluez Decamps! jeunes artistes; il sera votre maître un jour. Or tout cela arrive encore tout froissé de la révolution de 1830!

La révolution de 1830 a doublé Delaroche; elle a renouvelé Horace Vernet; elle a porté très-haut Roqueplan, Eugène Lamy, qui ne demandait qu'à marcher; elle a glorieusement confirmé tout ce que promettaient les deux Johannot, frères gémaux, nés pour un si beau destin! Arrêtez-vous devant les portraits de madame de Mirbel. Oh les jolies femmes! Les belles chairs! Quel ton velouté! Quelles bouches riantes! Voyez les portraits de Champmartin. Des pairs de France en manteau ducal! Et cependant ces portraits de madame de Mirbel, ils paraissent en France quand il n'y a plus en France de faubourg Saint-Germain! et cependant ces portraits de Champmartin, ils paraissent au moment même où la pairie est battue en brèche à tout jamais. L'art est ruiné, l'art est pauvre, l'art est abandonné à lui-même, et cependant l'art est plus beau, plus fort, plus grand que jamais! Toutes les prévisions se perdent à l'aspect de ce progrès inouï. Chose étrange! Il n'y avait que nous, nous seuls, nous les premiers, qui eussions dit juste; nous disions, nous, bien avant le Salon de 1831 : *L'art ne périra pas!*

Voilà de quoi nous sommes fiers! Nous n'avons pas désespéré de la fortune de la France, nous; cela nous suffit. Les artistes entendant notre voix sont venus à notre rencontre, ils sont venus à notre aide, ils sont entrés dans cette famille ouverte à tous, ils ont fait corps avec les lettres, ils ont prouvé qu'ils se suffiraient à eux-mêmes; à présent donc notre question change; nous ne demandons plus : *Y aura-t-il de l'art*? Notre question s'agrandit, elle entre dans les secrets les plus intimes de la critique; à présent que l'art existe : *Où va l'art?* Seconde et importante question que nous allons débattre avec l'impartialité infatigable qu'on nous connaît.

Telle sera la seconde partie de notre tâche. Nous étions il y a un an dans une question de présent; nous sommes aujourd'hui dans une question d'avenir. Vous voyez

donc que notre plan s'agrandit, que notre cadre s'élargit, que notre but se recule. Tant mieux pour nous! tant mieux pour l'art! Tant mieux! Nous sommes en progrès l'art et nous; encore une fois, nous nous soutiendrons l'un par l'autre; nous sommes l'écho, il est la voix.

L'ARTISTE.

Beaux-Arts.

—

LE SALON ET LE MUSÉE.

Il y a quelques jours à peine, nous discutions les avantages et les inconvéniens d'un Salon annuel, et tout en tenant compte des objections très-réelles qu'on peut faire valoir contre notre avis, nous avons essayé de démontrer notre opinion et d'amener à notre point de vue ceux même qui, par leurs habitudes et leurs systèmes, doivent naturellement répugner à la fréquence des expositions. Ces sortes de questions, qui, au premier coup d'œil, peuvent paraître médiocrement importantes et presque oiseuses, offrent cependant à la réflexion un intérêt très-sérieux, quand on songe qu'il ne s'agit de rien moins pour la peinture et la statuaire que de l'interrogation qui commence le monologue d'Hamlet: *To be or not to be?* Au train que suivent les choses, le public n'est que trop disposé à oublier l'art et la poésie. La Bourse, les Chambres et les journaux remplissent à l'envi tous les momens de la journée. Les plaisirs même qui s'adressent plus directement aux sens, qui n'exigent pas de sa part la même attention et la même dépense d'intelligence, ne réussissent qu'à grand'peine à surprendre ses regards. Il y a cinquante ans, l'arrivée ou le départ de mademoiselle Taglioni aurait mis aux champs tous les habitués de l'Opéra. Son mariage projeté avec M. G...t des V...s aurait eu les honneurs de la colère. Qui sait même si les gentilshommes ordinaires de la chambre du roi n'eussent pas supplié sa majesté d'intervenir à Berlin; si l'ambassadeur de France n'eût pas négocié auprès du roi de Prusse, pour retenir à Paris l'illustre virtuose? On eût peut-être fait bon marché d'une province ou d'une colonie pour sauver le ballet. Marie-Antoinette et la princesse Lamballe, le cardinal de Rohan et M. de Maupeou, auraient discuté l'affaire comme l'enregistrement d'un édit ou la nomination d'un ambassadeur.

C'était la veille d'une révolution, et toute la vie se passait en fêtes, en folies, en oubli de toutes choses. La monarchie s'endormait sur le cratère d'un volcan, et pas une voix ne s'élevait pour lui appliquer les paroles du lyrique romain: *Incedis super ignes suppositos cineri doloso.* Boucher, Vanloo et Dorat étaient alors en honneur. On pleurait aux tragédies de M. Campistron; on traitait Shakespeare de *Gilles* en pleine Académie; et l'Académie croyait faire du patriotisme en excommuniant le théâtre anglais.

Beaumarchais n'avait pas encore préparé Mirabeau. *Le Mariage de Figaro* n'avait pas encore servi de prologue au serment du Jeu de Paume. L'art se flétrissait et prenait de mesquines allures. Le madrigal s'était substitué à l'ode. Les duchesses se faisaient peindre en bergères ou en Junon. L'imagination devenait tous les jours de plus en plus maniérée. On avait dépassé de bien loin l'hôtel de Rambouillet: *les Précieuses ridicules* auraient semblé d'une grossièreté impardonnable. Mais il restait aux artistes une immense et magnifique consolation: on s'occupait d'eux, on parlait de leurs tableaux et de leurs poèmes; les spéculations de Bourse et les tracasseries de l'ambition ne dévoraient pas toute la journée.

Aujourd'hui, nous devons l'avouer, quoiqu'à regret et peut-être à notre honte, l'art et le goût, la fantaisie et l'enthousiasme, sont des facultés exceptionnelles. Il est plus vrai que jamais que les poètes sont les enfans perdus de l'humanité! La société telle qu'elle s'est constituée depuis quelques années s'arrangerait très-bien de leur absence: à peine si quelques esprits, à qui la vie des sens ne suffit pas, daigneraient s'en apercevoir et les regretter.

On ne saurait donc attaquer par trop de côtés l'indifférence et l'apathie. Nous avons demandé un Salon tous les ans; nous avons cru et nous croyons encore que l'émulation des artistes et l'éducation du goût public y trouveront leur compte.

Notre vœu se réalisera, nous devons l'espérer; mais une fois en besogne de perfectionnement, nous ne devons pas regretter les remontrances; si faible que soit l'écho de nos paroles, il ne faut pas nous résigner au silence par dépit de vanité.

Dans deux mois le Salon de 1832 va s'ouvrir. Nous renouvelons à l'avance, et pour que l'autorité ne prétexte pas cause d'ignorance, un vœu déjà souvent manifesté, mais qui jusqu'ici n'a trouvé que des oreilles sourdes ou des yeux fermés. Nous demandons que l'exposition se fasse dans telle partie du Louvre qu'on voudra, pourvu que la galerie des trois écoles demeure ouverte, et n'ait pas à subir les constructions de l'année dernière.

Le bon sens et la raison sont de notre côté. Il sera bon et profitable aux artistes et au public de pouvoir visiter le même jour et presque à la même heure le Musée et le Salon. Il y aura peut-être plus d'une vanité blessée; bien

des gloires éclatantes et unanimes, l'an passé, pâliront et seront soumises aux chances de la discussion, quand il sera loisible au premier venu de comparer le chef-d'œuvre de la veille aux chefs-d'œuvre qui ont vieilli et reçu la consécration du temps.

Il se pourra faire, et nous offrons de le parier, que la critique et l'amitié se voient forcées à la réserve et à la modestie; qu'on ne fasse plus si bon marché du blâme ou de l'éloge; qu'on y regarde à deux fois avant de comparer *la Liberté* aux Jouvenet, et le *Cromwell* aux Holbein.

Quand l'histoire vivante et réelle, en chair et en os, se mettra de la partie et votera dans la discussion, il sera peut-être plus difficile d'emporter d'assaut une réputation, comme une question parlementaire; on ne pourra plus manœuvrer le succès d'un nom, d'un tableau ou d'une statue, comme un paragraphe de projet de loi.

Et vraiment où serait le grand mal que le public pût juger par lui-même et ne fût pas obligé d'en croire les journaux sur parole? Où serait le malheur que les yeux les plus ignorans pussent, dans la saison, faire à leur usage un premier cours de peinture; s'habituer, par quelques douzaines de promenades au Louvre, à deviner à peu près la valeur d'une tête, d'un arbre ou d'une draperie?

On répète tous les ans que M. Destouches a retrouvé le secret de Greuze. Si le Salon et le Musée étaient ouverts à la même heure, il ne serait ni long ni difficile de se convaincre du contraire; on verrait bien vite qu'il y a entre Greuze et M. Destouches la même et immense différence qu'entre Virgile et Stace.

Eût-on vécu toute sa vie avec des meutes et des chevaux de main, il ne sera plus permis à personne de comparer les portraits de M. Court aux madones italiennes : la fréquentation du Musée dessillera les yeux des plus ignorans, et on comprendra qu'un pareil rapprochement est une grossière insulte à l'histoire.

Les beaux paysages français et hollandais du dix-septième siècle aideront les curieux à savoir ce que valent MM. Watelet et Bidauld, MM. Remond et Giroux. On verra ce que c'est que la grandeur et la simplicité, la grâce naïve et l'imitation ornée; on appréciera comme il faut ces prétendus jansénistes de la peinture, qui réduisent l'art à copier un moulin, qui préfèrent Montmartre à Florence, ou qui croient avoir retrouvé le génie de l'antiquité en plaçant derrière un bouquet d'arbres Ulysse et Nausicaa.

En présence de Titien, de Velasquez et de Léonard, le procès de MM. Kinson, Hayter et Rouillard sera bientôt instruit, et la critique n'aura pas même besoin de donner ses conclusions. L'affaire sera jugée sans plaidoiries. On renverra M. Dubufe aux galeries du Palais-Royal. Les femmes reviendront de leur premier et impardonnable engouement. Quand on pourra contempler à dix minutes de distance *Catherine d'Aragon* et *Léontine Fay*, on rougira de honte et de confusion en se rappelant comment ont été accueillies *la Mésange* et *l'Alsacienne*.

A vrai dire, je ne devine guère quelles objections tant soit peu valables on pourrait alléguer pour refuser à la France un Salon et un Musée à la fois.

Si l'on veut parler de dépense, je répondrai qu'il y aurait une évidente économie à suivre la marche que j'indique; car dès qu'on aurait disposé une galerie pour recevoir les tableaux modernes, cette galerie servirait tous les ans au même usage, et n'exigerait que très-peu de frais nouveaux. On éviterait ainsi un déboursé de quelque quatre-vingt mille francs devant lequel on n'a pas reculé l'année dernière, et cet argent serait très-bien employé à la décoration intérieure du Louvre. En échange des cloisons dans lesquelles on a enfermé les trois écoles, on aurait quatre plafonds comme l'*Homère* de M. Ingres. Ce serait, à ce qu'il semble, un bénéfice évident.

Que si l'on parlait sérieusement du contraste affligeant qui existerait entre le Salon et le Musée; si l'on ne rougissait pas de dire que les *Odalisques* de M. Jacquot et les *Pépin* de M. Bougron ne soutiendraient pas sans honte la comparaison avec la Vénus de Milo ou le Marsyas, alors nous n'aurions qu'une réponse à faire, simple, mais significative. Nous prierions le ministre de fermer les bibliothèques toutes les fois qu'un de ses amis publierait un livre ou une brochure, pour empêcher le public de comparer l'accusation et l'apologie.

Ceci ne devrait pas s'entendre seulement des ouvrages politiques; le théâtre et la poésie devraient avoir leur part dans cette protection. On pourrait laisser les librairies ouvertes; car d'ordinaire les acheteurs ne sont pas liseurs; mais il ne serait pas mal d'interdire, rue de Richelieu, la lecture de Corneille ou de Lesage le jour où se jouerait une tragédie de M. Soumet, où se publierait un roman de M. Mortonval

Ces conseils ne ressemblent pas mal à une folie, et cependant la logique qui nous y conduit est la même qui ferme le Musée pendant la durée du Salon.



Littérature.

UNE BONNE FORTUNE.

C'est chose curieuse qu'une soirée de Palerme, au bord de la mer murmurante, sous les flots du soleil d'été, au milieu de cette population grimaçante et mobile, plus originale mille fois et moins connue que la race classique des abbés, des courtisanes et des lazzaroni napolitains. Grâce aux romans et à la scène, Naples est vieux pour moi : on me l'a gâté; on m'a usé ce ciel et cette mer pleins de prestiges. La Sicile est neuve et inconnue; il y a là un double reflet venu de l'Arabie et de l'Espagne. Des murailles sarrazines s'élèvent autour de vous; des costumes espagnols flottent aux fenêtres et étincellent sur les quais. C'est une féerie comique et fantastique! Et l'air est si doux, la brise apporte tant de parfums avec sa fraîcheur, la chanson du pâtre lointain a quelque chose de si sauvage et de si tendre! Vous ne respirez que fleurs, vous ne voyez que débris de marbres et fragmens de temples. C'est encore un fragment de grotesque comédie que cette aristocratie en guenilles, et sur ces guenilles de l'or; ces femmes belles comme l'ancienne Syracuse, et vêtues comme on l'était il y a quarante ans; puis au milieu des chanteurs et des promeneurs, un gros moine rebondi qui vous offre un crâne de mort au bout d'une croix noire, et vous demande l'aumône en riant, son urne sépulcrale toujours brandie et vacillante sous votre menton; puis des carrosses découverts roulant doucement sur la Marina [1], chargés d'abbés qui rient, qui s'éventent avec des plumes, qui se parfument, qui prennent du tabac, qui savourent des sorbets. Auprès des abbés sont des princes écrasés de noms propres et d'ennui, traînant de leur mieux leur gloire séculaire, leur obscurité profonde et leur pauvreté incurable. Quelques-uns d'entre eux se jettent dans la dévotion, d'autres dans la débauche, d'autres dans les arts. J'ai connu un prince palermitain qui s'est ruiné en sculptures d'un genre inoui; il faisait exécuter des bouteilles hautes de trente pieds et taillées dans le marbre; des pions d'échecs de dimensions colossales, et dont le régiment garnissait une vaste cour de son palais; un polichinel grand comme Atlas, en agathe et en onyx; au milieu de l'étoile du parc une longue marotte d'ébène s'élevait en forme de pyramide. Toutes ces inventions fantasques coûtèrent sa fortune au prince de ***, et l'envoyèrent mourir à l'hôpital. Ce que c'est que l'oisiveté entée sur la sottise et la richesse!

Vous qui avez de belles couleurs sous votre pinceau, mes amis, donnez-nous la copie du tumulte de la Marina, reproduisez ce bruit d'un peuple indigent qui jouit de se sentir vivre, ces baise-mains jetés au vent et rendus de toutes parts : *bonjour! bonsoir!* lancés de carrosse en carrosse, avec plus de verve que de bon ton; et la cloche de l'*Angelus* retentissant sous ce beau ciel dont l'azur noir se fond dans une teinte d'émeraude : belle et ravissante scènes en vérité! On l'a très-peu admirée et rarement décrite. Il est à la mode d'aller à Rome et à Naples; la Sicile n'est pas encore *fashionable*.

J'admirais ce spectacle, et je m'étais appuyé, pour en mieux jouir, contre la muraille basse ornée de petits pilastres d'architecture sarrasine qui suit le rivage de la mer, et présente aux promeneurs fatigués une longue et commode banquette de marbre *fruste* et usée depuis des siècles. Je m'assis sur ce banc. L'air maritime soufflait dans mes cheveux; la mobile scène passait devant moi.

Un capucin à longue barbe vint prendre place à mes côtés. Il avait l'air souffrant, son extérieur était plutôt triste et simple que dévot et humble. On lui aurait donné cinquante ans, et on l'aurait pris pour un ancien militaire. Sa physionomie n'était pas sicilienne. Au lieu de se contracter avec une mobilité presque convulsive, elle était froide, sévère, résignée. Vous avez rencontré dans votre vie de ces traits heureux qui appellent la confiance et la fixent; vous vous intéressez involontairement à cette physionomie inconnue; ce n'est pas de la beauté ni même de la grâce; vous vous dites : « La souffrance a passé par là; elle a passé, non sans se faire sentir; elle n'a point rencontré un corps d'airain, une ame de bronze, mais un être faible, tendre, mais une organisation délicate; la lutte a été cruelle. Et voici cet être, il n'a pas été brisé; approchons pour en toucher les restes. C'est en lui qu'a eu lieu le combat, c'est lui qui a été le théâtre, la victime et l'athlète. »

Je voulais lier conversation avec le capucin; je lui demandai l'heure. Il me regarda fixement, reconnut sans doute à mon accent que j'étais étranger à Palerme, et me répondit en anglais :

« Il est huit heures. »

Puis il se leva et partit.

Je sais l'anglais; la prononciation du capucin était toute nationale et franchement britannique, je ne pouvais m'y tromper. Mais comment cet Anglais était-il venu à Palerme? Un homme de cette nation en Sicile et sous le robe de capucin! Il y avait là quelque mystère que je voulais approfondir. Je revins le lendemain à la même place, dans l'espérance de l'y retrouver; en effet il y était. Les jours suivans, même manége. Peu à peu sa farouche humeur s'adoucit; je parlais anglais avec lui, cela lui gagna le cœur. Il vit que je désirais me lier avec lui, et s'y prêta sans peine. Il avait de l'instruction et une connaissance pratique assez étendue des hommes et des choses; quinze jours après notre première entrevue il me raconta sa vie.

Rien n'est plus touchant qu'une douleur vraie qui se juge, se condamne et se contraint. La voix du moine était ferme, son œil restait sec, mais on voyait que ce calme lui coûtait. Il faisait l'histoire de son malheur comme un bravo invalide raconte la campagne où il a perdu un de ses membres. La conversation n'était point encore tombée sur cette matière, et il ne m'avait parlé ni de ses antécédens ni de ses malheurs, lorsque je m'avisai de lui demander depuis combien de temps il portait cette robe.

[1] *La Marina*, quai de Palerme.

« Ne me jugez pas d'après elle. Vous ne me connaissez pas, me répondit-il. J'ai adopté le couvent comme un lieu de paix et de retraite, et cette robe comme un égide commode contre la vie et ses tourmens; je ne suis pas de l'ordre de Saint-François. Les moines de ce pays, classe d'hommes dont on dit tant de mal, sont d'une admirable tolérance; ils me laissent porter leur costume, partager leur vie, et ne m'imposent pas leurs croyances; ils me souffrent et m'aiment. Je suis protestant. Que cela ne vous étonne pas: nous autres philosophes de France et d'Angleterre nous ne savons pas ce que les couvens d'Italie et d'Espagne renferment de lumières et de bon sens. Jamais nos moines ne me font subir l'ennui d'aucune controverse; je vis avec eux, et j'y vis.... tranquille. »

A ce dernier mot il hésita, il s'arrêta; il n'osait pas dire *heureux*. Une rêverie plus sombre nuagea ce front pensif; des idées tristes l'assiégeaient. Il garda quelques momens le silence, appuya sa tête rasée entre ses mains et me dit :

« Je suis du comté de Herford. Quand notre armée revint d'Alexandrie, le vaisseau de transport sur lequel je me trouvais avec plusieurs autres officiers fut incapable de tenir la mer, et nous relâchâmes à Messine. Fatigués des incommodités sans nombre de l'existence orientale, des détestables appartemens du Caire et de la vie de vaisseau, nous descendîmes au lazaret; nous le trouvâmes commode et de bon goût. Vous savez ce que c'est que ce lazaret : une mauvaise cour carrée avec un cimetière au milieu. On est là, isolé des vivans, sans communication avec la terre, et sans autre récréation que l'espoir d'en sortir bientôt. Mes camarades supportaient très-bien leur position; les journaux anglais que l'on nous envoyait fournissaient un aliment à leur curiosité et à leur gaieté. Ils jouaient, ils chantaient; j'étais triste et j'ignorais la cause de cette tristesse. Un indicible pressentiment pesait sur moi. Dans nos journaux je ne trouvais rien qui se rapportât à ma famille ou à mes amis; les journaux stériles comme cette mer aux flots plats et tristes, comme ces murs jaunes et lugubres qui m'environnaient. Mes camarades me raillaient; je ne savais que leur répondre. Enfin notre quarantaine s'acheva.

» Vous connaissez sans doute la disposition des théâtres de Messine : ils sont distribués en stalles où chacun trouve la place que le hasard lui assigne, de sorte que trois ou quatre rangs d'auditeurs peuvent vous séparer des personnes de votre société. C'est ce qui m'arriva le soir même où la liberté nous fut rendue. Toutes les loges étaient pleines; nous allâmes prendre place au parterre, mes camarades et moi; nous fûmes obligés de nous asseoir à de grandes distances les uns des autres. Dans un entr'acte plusieurs Siciliens assis près de moi se levèrent, et d'autres officiers anglais, accompagnés d'un jeune homme en costume de ville, prirent leur place. Ils parlaient très-haut, et j'appris que le dernier interlocuteur était arrivé le soir même à Messine par le paquebot.

» C'était un homme de taille moyenne, l'œil bleu et fixe, le regard attentif, pour ne pas dire insolent; un véritable Anglais de l'école moderne. La secte était nouvelle alors, le Caire et Alexandrie ne m'avaient rien offert de tel : aussi l'examinais-je avec curiosité et l'écoutais-je avec attention. L'officier auquel il s'adressait, et qui semblait fort intime avec lui, avait été son condisciple au collége d'Éton. La cravate du nouveau venu l'emprisonnait si étroitement, ses grandes joues étaient d'une si belle couleur safranée, son affectation d'austérité sourcilleuse contrastait si ridiculement avec la fatuité de ses paroles, que j'oubliais le spectacle pour le contempler et pour l'entendre.

« Il m'est arrivé bien des choses, mon cher, disait-il à son camarade, depuis nos vieilles folies d'Éton. Vous me direz, vous, combien de villes nouvelles vous avez visitées, et à combien de batailles vous avez assisté : cela est très-héroïque et très-beau; moi je vous dirai, en revanche, combien de chevaux j'ai tué à la chasse, et combien de maris désolés m'ont envoyé à tous les diables. La liste en est longue, par Dieu! et je ne vous en ferai pas grâce. Ce qui m'amène à Messine aujourd'hui et me force d'assister à ce spectacle que Dieu damne, c'est l'éclat de ma dernière affaire de ce genre. Il s'agissait d'une femme mariée, jolie, intrigante, et dont la rouerie profonde eût aisément servi de modèle à tout ce que la France et l'Espagne possèdent de plus consommé en ce genre. Vous sentez que la délicatesse m'empêche de la nommer. Tout nous ordonnait une conduite prudente; eh bien! malgré notre habileté mutuelle, nous fûmes trahis. Une femme, une aubergiste de la route de Bath, que j'avais daigné dans le temps honorer de quelques regards, éventa notre complot anti-conjugal et me menaça de l'ébruiter. C'eût été dangereux de toute manière : la dame a des parens qui ne plaisantent jamais, et nos tribunaux font payer cher les maladresses amoureuses. J'achetai le silence de notre hôtesse, et me voici à Messine où je compte passer quelque temps loin de celle dont mon absence protégera sans doute la réputation. »

» Cette conversation fit peu d'impression sur moi dans le premier moment. Je ne remarquai que deux choses : la corruption froidement frivole du jeune dandy, et la dépravation de sa complice. Je rentrai chez moi. Un paquet de lettres et de journaux se trouvait sur ma table. Je reconnus l'écriture de ma femme, et je me hâtai de décacheter sa lettre. On ne peut être attaché à une amante, à une sœur, à une épouse, par des liens plus doux que ceux qui m'unissaient à Marie. Sa lettre respirait toute la tendresse d'une ame pure et dévouée. Depuis que j'avais épousé Marie, elle ne m'avait pas causé un seul chagrin. Jeune fille élevée dans un des comtés les plus sauvages de l'Angleterre, appartenant à une des familles les plus illustres de la pairie, elle unissait à la grâce et à la dignité aristocratique la rare magie de l'ingénuité la plus touchante. »

Le capucin se leva, le soleil baissait, nous nous dirigeâmes vers son couvent. Il me fit entrer dans sa cellule, et pendant que la nuit commençait à tout obscurcir, il continua en ces mots :

« Dans la lettre de ma femme elle faisait mention d'un voyage à Bath et d'un retour subit à Londres, retour causé par la mauvaise santé de sa mère. Je reconnaissais dans ces lignes pleines de sensibilité toute son ame angélique, et je me félicitais d'avoir rencontré une telle épouse, lorsqu'en portant la

main sur le paquet de journaux une singulière réflexion m'occupa. Le mot Bath, si souvent reproduit dans la conversation du dandy, se montrait aussi dans la lettre de ma femme; ce rapprochement frappa mon esprit d'une étrange terreur. Ce n'était pas un doute, ce n'était pas un soupçon, c'était une vague, une lugubre et lointaine clarté. Une angoisse jalouse me saisit le cœur, et je tremblai un moment comme la feuille. Je me rappelai toute la vie passée de ma femme, son amour pour ses devoirs, la profondeur simple et naïve de ses affections, je m'accusai moi-même; mais je ne pouvais échapper à ce tourment. Entre sa vertu et ma confiance, il me semblait qu'un démon gigantesque s'élevait pour en éclipser la clarté et me plonger dans des ténèbres profondes.

» Comment vous peindre, monsieur, ce supplice d'une jalousie fondée sur la plus légère hypothèse, conçue dans un pays étranger, sans aucun moyen d'en vérifier la réalité ou l'injustice? Tous mes raisonnemens étaient inutiles, le dard envenimé restait là enfoncé dans mon sein. Je ne pouvais le secouer ni l'arracher. L'horreur de la même pensée me poursuivait sans relâche. Je me levai, me promenai à travers la chambre et ne retrouvai un peu de calme que vers une heure du matin, après avoir respiré à longs traits l'air embaumé de la nuit sicilienne. Le portrait de Marie se trouvait dans l'intérieur d'un de mes portefeuilles; je l'ouvris, je contemplai cette image qui s'offrit à moi, pure, naïve, candide; c'étaient bien ses traits si modestes dont l'expression semblait me reprocher mes soupçons outrageux et se plaindre de ma défiance. Un sentiment amer et brûlant comme le remords s'empara de moi; j'étais prêt à demander pardon à ce portrait. Je me calmai ensuite; et, rallumant ma lampe que le vent venait d'éteindre, je repris le paquet de journaux que j'avais négligé d'ouvrir.

» Après avoir parcouru négligemment plusieurs paragraphes politiques et littéraires, je me mis à lire cette partie de nos feuilles publiques où, sous le titre de *Bruits de la ville et de la cour*, on accumule hardiment tous les scandales semés dans les salons et dans les tavernes. Voici le passage étrange qui frappa mes regards, et que je relus plusieurs fois avec une anxiété que vous n'aurez pas de peine à deviner :

« Il n'est bruit dans le monde que de la piété filiale de la belle et jeune mistriss Os..... qui a quitté tout à coup les plaisirs de Bath pour suivre sa mère souffrante. On dit que la réputation de la fille est aussi invalide que la santé de la mère. »

» Je laissai tomber le journal. Mon nom est Osprey. L'initiale dont le journaliste s'était servi était précisément celle du nom de ma femme et du mien.

» Vingt balles eussent frappé et déchiré ma poitrine à la fois que je n'eusse pas souffert davantage. Ces lignes du journal ajoutaient à mes soupçons un venin mortel et une hideuse probabilité. Je n'essaierai pas de décrire l'état dans lequel je tombai; le temps s'écoula, l'horloge d'un couvent voisin sonna quatre heure. Je repris machinalement un autre numéro du même journal, où, sous la même rubrique dont j'ai déjà parlé, se trouvait le paragraphe suivant.

« Les insinuations scandaleuses et injustes dont lady O..... et sa famille ont été l'objet sont formellement démenties par des personnes dignes de foi. »

» Je méditai long-temps ces paroles, et j'y vis non une attestation de l'innocence de la dame accusée, mais seulement une réponse adroite, et la preuve irréfragable d'une réputation déjà flétrie. D'ailleurs le dandy n'avait-il pas répété que sa maîtresse était ingénieuse dans le vice, spirituelle dans ses excès, féconde en ressources pour les voiler, d'une dissimulation profonde, d'une adresse sans égale, d'une perfidie qui eût fait honte aux plus habiles? Plus je rêvais, plus mon anxiété augmentait; la fièvre s'emparait de mon cerveau. Tourment insupportable! Le matin je me jetai sur mon lit, où je restai étendu et pleurant. Tantôt ma femme m'apparaissait comme l'ange de nos premières amours, tantôt comme un monstre odieux. Dans le flux et le reflux de mes pensées je ne savais à quoi me fixer; je ne pouvais aller demander raison à l'homme dont les paroles avaient soulevé dans mon sein cette affreuse tempête. Le mot Bath retentissait à mon oreille comme un glas funèbre.

» Il était onze heures quand je sortis au hasard; et bientôt, par un mouvement presque machinal, je m'acheminai vers un couvent de bénédictins où demeurait un homme que j'avais remarqué pendant le séjour que j'avais fait précédemment à Messine. Il se nommait le père Anselme; sa sagacité était rare et puissante; il donnait un démenti formel à l'opinion vulgaire, mais ridicule et fausse, qui peuple les couvens d'une race ignorante, oisive et inutile.

» Ne croyez pas que toute l'intuitution du cœur humain appartienne aux gens du monde : la solitude donne des leçons. Un moine qui a l'instinct de l'observation en sait plus sur vous et sur moi que le favori des salons et des boudoirs n'en saura jamais. Ce dernier se dissipe, sa sagacité se perd sur une surface plane; son esprit de détail s'applique à des riens. Le solitaire, s'il a l'esprit droit, creuse à une profondeur inouie, découvre des rapports ignorés des autres hommes, étudie le monde sans le voir, devine les secrets des cœurs sans se confondre dans la tourbe sociale, pénètre le ciel et l'enfer, invente dans sa cellule tout ce qui doit changer le globe : c'est Roger Bacon devinant la machine à vapeur et la circulation du sang; c'est Abeilard et Occam préludant au scepticisme de Voltaire; il n'y a que les esprits sans portée qui se moquent des cénobites. Le cénobitisme est le nourricier du génie; la cellule en est le berceau. Croyez-vous que ces jésuites qui émouvaient le monde et pétrissaient les ames royales eussent acquis dans le tumulte d'une société bruyante leur génie si fécond et si dangereux? Non. Même le talent de l'intrigue peut émaner de la cellule : là, dans la solitude, en face du ciel, loin du mouvement des pensées tumultueuses, qui nous enlèvent à nous, germent et grandissent tous les bons et mauvais génies.

» Le père Anselme, Vénitien de naissance, était un remarquable exemple de sagacité et de finesse mondaines chez un prêtre enfermé dans le cloître.

» J'avais beaucoup de confiance en lui et je crois qu'il m'aimait. Les prêtres siciliens forment, vous ne l'ignorez pas, une classe à part. L'hérésie ne leur fait pas peur, combien de fois ai-je entendu le père Anselme me dire :

« Vous autres Anglais, vous êtes une grande nation, et Dieu » ne voudra pas damner des hérétiques tels que vous. »

» Je lui appris tout ce qui m'agitait, je ne lui cachai pas la moindre particularité des événemens de ma vie, pas un des détails que je viens de vous donner. Il m'écouta paisiblement et me répondit :

— » Retournez chez vous, ce soir vous reviendrez au couvent après vêpres. Peut-être alors serai-je en état de vous donner quelques conseils.

» J'allai m'enfermer dans ma chambre. Mes camarades s'étaient absentés, et sous la conduite d'un cicerone ils visitaient les ruines dont cette partie de la Sicile est semée. Je fus heureux de pouvoir rester seul et triste dans mon appartement. J'attendis avec impatience le moment de notre entrevue. Le jour baissait; à la porte du couvent un religieux appartenant aux ordres mendians causait avec Anselme; quand ils me virent, leurs regards semblèrent se fixer sur moi avec une expression de pitié. En Sicile, comme dans tout le reste de l'Italie, la police secrète se trouve entre les mains des prêtres. Je ne sais si le père Anselme avait consulté ce moine sur ce qui m'intéressait si vivement; mais quand il eut fait ses adieux, il me prit par la main et me dit :

» — Venez.

» Sa figure était plus grave qu'à l'ordinaire. Nous entrâmes dans l'église; elle était déserte. Qu'elles sont belles, monsieur, nos églises siciliennes, où le génie de la mosqué d'Orient s'allie au génie du catholicisme occidental ! Vous aimez sans doute ces mosaïques incrustées, ces saints de couleurs tranchantes, ce mélange d'éclat et de ténèbres, ces nombreux monumens, un ciel éthéré apparaissant à travers les dentelures et les trèfles des hautes voûtes; l'or et la pourpre resplendissant dans les chapelles, et les versets du Coran qui se lisent encore au bas des corniches noircies par la fumée des cierges chrétiens? Malgré cette pompe, il y avait autour de moi, dans cette solitude du temple, une tranquillité pour ainsi dire palpable qui m'enlaça, me saisit, pesa sur moi comme un manteau de plomb, et dit à la fièvre de mes passions : *Fais silence*.

» Le père Anselme me conduisit vers le fond de l'église, s'arrêta derrière le maître-autel, et là il me dit :

» — Mon fils, quoique nous soyons de communion différente, agenouillez-vous ici. Je suis prêtre et vieux, vous recevrez mes conseils d'homme et de pasteur, vous plierez le genou, non devant moi, mais devant Dieu qui nous frappe et nous sauve... Nous prierons ensemble.

» J'étais troublé, je fis ce qu'il me disait. Après quelques prières communes, il reprit :

— » Votre soupçon est fondé.

» Un long soupir s'échappa de mon sein et je ne pus rien répondre.

» — Partez pour l'Angleterre, écrivez à votre femme sans lui témoigner aucun soupçon; passez par Bath où demeure la femme dont on a acheté le silence payée pour se taire, elle parlera si vous lui offrez un meilleur prix. Que rien ne trahisse votre intention avant que vos soupçons soit éclaircis; quand vous connaîtrez toute la vérité, vous vous conduirez comme un homme d'honneur doit le faire, et vous abandonnerez la coupable à ses remords, ou vous rendrez votre confiance à l'épouse fidèle.

» En ce moment quelques personnes entraient dans l'église; nous étions placés de manière que je pusse les voir sans être aperçu d'eux.

» — C'est lui ! m'écriai-je.

» En effet le jeune Anglais, dont le nom était sir Ormond Mondeville, venait d'entrer dans l'église, accompagné d'un de ses amis. Il n'était pas étonnant que, nouvellement arrivé à Messine, il s'empressât de visiter l'intérieur de cette nef remarquable, l'une des curiosités les plus pittoresques de la contrée. Le père Anselme vit mon mouvement et me retint.

» — Je suis plus calme que vous, me dit-il, je vais lui parler; vous devez vous taire. Le moine salua sir Ormond et lui fit remarquer une belle et vieille statue de bronze placée à droite du maître-autel. J'essayai de lier conversation avec l'un des officiers qui se trouvaient là; je ne sais ce que je lui dis, mais, incapable de lier deux paroles et deux idées, je suis persuadé qu'il me regarda comme un fou ou comme un idiot.

» Anselme s'exprimait avec facilité, avec élégance; sa courtoisie envers sir Ormond me surprenait. Malgré l'état d'irritation fébrile où je me trouvais, j'étais frappé de la singularité de sa conduite. Il me semblait qu'il s'agissait pour lui d'une expérience à faire. Sa froideur se communiqua, pénétra jusqu'à moi, je le suivis en silence et beaucoup plus calme, plus recueilli et plus attentif.

» J'avais donné à ce moine des renseignemens exacts qu'il m'avait demandés, sur ma femme, sur son caractère, sur ses traits, le son de sa voix, la couleur de ses cheveux, la forme de son visage et l'expression de sa physionomie. Il causait vivement avec sir Ormond et arrêtait son attention sur les portraits des saints pères, qui peuplaient le temple, profitant de la liberté italienne pour commenter ces tableaux, demander au jeune homme son opinion sur leur beauté relative, et déduire des conséquences morales de leur extérieur mélancolique ou sévère. Lorsque sir Ormond parlait, le long regard noir d'Anselme descendait dans l'ame de son interlocuteur; mais mon compatriote restait indifférent et calme, et toute cette investigation métaphysique, chef-d'œuvre de pénétration intuitive et d'inquisition intellectuelle, n'aboutit qu'à nous montrer un cœur froid, des sens blasés, un faux goût pour les arts, et un cœur incapable de véritable passion dans aucun genre. En vain Anselme éveillait tout ce que le fond d'une ame humaine peut renfermer d'associations et de souvenirs tendres et délicats, rien ne vibrait à l'unisson chez notre dandy. Il développait par sailies un épicuréisme facile et sans choix, mêlé d'une vanité de fat : puis, sans savoir qu'il avait placé dans les mains de l'étranger une clef qui découvrait le triste trésor de ses secrètes pensées, il remercia Anselme de sa complaisance et s'en alla.

» — Vous voyez cet homme, me dit le moine; la femme

qui aura cédé à ses instances ne mérite pas un regret, car il n'a pas un remords. L'intrigue dont il vous a fait involontairement confidence n'est qu'une folie de jeune homme; si malheureusement votre femme est coupable, vous devez l'oublier à jamais.

» — Elle mourra! lui dis-je.

» Il me regarda sévèrement.

» — Une erreur de ce genre ne mérite pas votre colère et vous dégage de toute affection. L'épreuve à laquelle j'ai soumis ce jeune homme est certaine; il n'a pas aimé, il n'aime pas, il n'est pas aimé. Un amour profond, même quand on ne le partage pas, laisse son empreinte chez la personne aimée. Croyez-moi, mon fils, ces gens ont péché sans vous offenser. Dans le cas où le crime que vous soupçonnez serait réel, bénissez le ciel; il vous délivre d'une compagne qui vous aurait déshonoré tôt ou tard.

» Ces paroles d'Anselme me semblaient oraculaires; je ne cherchais pas à les comprendre ou à les discuter. Il me fallait un guide, ma main le suivait sans réflexion.

» Mais essayer de bannir l'image de Marie était inutile; je ne pouvais déraciner ainsi mon premier et mon seul amour. Tout rappelait à mon esprit sa beauté, sa simplicité, sa piété, surtout cette délicatesse du sens moral qui s'accordait si peu avec la grossière erreur et l'entraînement sans excuse que l'on attribuait à la maîtresse de sir Ormond. Cependant la première rage était passée. A ma fureur succéda une douleur plus calme, et, si je puis me servir de cette expression, plus exquise. Oh! l'angoisse de ces journées! Oh! la douleur de perdre une telle consolation, un tel soutien, un tel amour, tout l'espoir de ma vie!

» Deux jours après je m'embarquai pour l'Angleterre, et aussitôt après mon arrivée à Falmouth, je partis pour Bath. C'était là qu'étaient restées les traces du crime, et que m'attendaient les seuls renseignemens que je pusse espérer. Me voilà en face de l'auberge que sir Ormond avait désignée; j'entre, tout mon corps frémit de crainte. Une femme de moyen âge et assez jolie se présente à moi, c'est la maîtresse de la maison. On me sert du thé. Sous prétexte que j'ai quitté depuis longtemps l'Angleterre et que je désire m'instruire de quelques particularités relatives à l'état de mon pays, je prie la servante de demander à sa maîtresse si elle peut venir prendre le thé avec moi.

» J'étais arrivé à mon but, et j'allais causer avec celle qui connaissait le secret fatal. Elle monta dans ma chambre, et les discours que je tins furent si incohérens qu'elle s'en étonna. J'étais trop préoccupé du seul sujet qui m'intéressât, pour que mes autres paroles ne fussent pas obscures et confuses. Je passais d'un sujet à l'autre, et j'essayais vainement de donner à ma conversation l'ordre et la suite nécessaires pour inspirer de la confiance à l'hôtesse. Quand je vis que ses regards surpris se fixaient sur moi :

» — Pardon, lui dis-je, madame, vous vous apercevez de mon inquiétude; j'ai des sujets de chagrins profonds, des soupçons cruels à éclaircir; je suis jaloux d'une femme que j'adore, et l'anxiété où je suis doit se peindre dans tous mes discours.

» Je vis que son cœur de femme s'intéressait à mon chagrin et que sa curiosité était excitée.

» — Hélas, repris-je, le lieu même où je suis ne fait qu'accroître mon émotion. S'il faut en croire au scandale qui est venu jusqu'à moi dans un pays étranger, c'est à Bath même que s'est formée l'intrigue qui me désespère. »

» A mesure que je parlais j'examinais à la dérobée les traits de l'aubergiste, dont l'émotion et le trouble s'accroissaient pendant mon récit.

» — Je ne connais pas assez la ville de Bath, continuai-je d'un ton assez indifférent, pour trouver sur un sujet qui m'occupe si cruellement des informations exactes. Je sais seulement que l'homme auquel on prétend que je dois mon déshonneur est sir Ormond de Mondeville.

» L'hôtesse pâlit; je n'eus pas l'air de m'en apercevoir.

» — Je servais à l'étranger : ma femme et sa mère vinrent passer quelque temps à Bath. Voici, madame, comment on m'a fait le cruel récit de ma honte et de mon malheur : sir Ormond les attendait dans une auberge de Bath ou des environs.....

» L'hôtesse, qui tenait une tasse de thé à la main, trembla et en répandit le contenu sur la table. — La jeune femme, quelle qu'elle soit, sous prétexte d'une indisposition grave, demanda une chambre séparée. Au milieu de la nuit, l'hôtesse entendant du bruit dans la chambre de cette dernière y entra; sir Ormond Mondeville s'y trouvait : cent livres sterling furent offertes par sir Ormond à cette femme, qui lui promit le silence.

» Je crus que l'hôtesse allait se trouver mal.

» Les renseignemens que m'avait donnés le père Anselme étaient si précis, j'affectais une si complète ignorance du rôle important que l'hôtesse avait joué dans l'aventure, enfin j'étais si bien instruit, qu'elle fut obligée de convenir que tout était vrai et que son auberge avait été le théâtre de l'aventure. Je ne voulus pas pousser plus loin mon enquête, et le lendemain je partis pour Londres sans vouloir lui dire mon nom. Il me restait une dernière et faible espérance, la possibilité de quelque méprise qui aurait disculpé Marie, et m'aurait rendu le bonheur. Qu'on imagine avec quelles palpitations de cœur je retrouvai le foyer domestique!

» Marie, en me voyant, se jeta dans mes bras avec une effusion de sensibilité qui me toucha d'abord; puis songeant à sa perfidie, je crus sentir les étreintes d'un serpent, et je fus près de la repousser : je me contraignis. Avec quelle admiration maternelle elle me parla de la beauté de nos enfans, de leurs grâces enfantines et de ses espérances! Comme je souffrais, monsieur, de tout ce qui, sans cette fatale circonstance, m'eût pénétré de bonheur! Chaque battement de mes veines était une douleur; chacune de ses paroles me frappait comme une blessure. Elle pleurait, tout agitée encore de la joie de mon retour, et comme je l'observais d'un air sombre, je crus découvrir dans son regard je ne sais quelle lueur étrange; cet indice excepté, tout en elle respirait la tendresse et la candeur. Pour moi, je n'y voyais que ruse et déception. Elle m'amena ses enfans avec une allégresse et un triomphe de mère : il était impossible de conserver l'ombre d'un soupçon en la regardant; mais elle se détourna,



je l'épiai, et je la vis essuyer furtivement des larmes qui coulaient de ses yeux. C'était pour moi la preuve d'un remords qui se trahissait involontairement, le témoignage d'une angoisse secrète infligée par le repentir à cette ame qui n'était point encore entièrement corrompue.

» Je ne sais si ma femme s'aperçut de la contrainte et du tourment que j'éprouvais, il y eut entre nous un moment d'embarras et de silence, puis je pris tout à coup ma résolution.

» — Emmenez les enfans dans la chambre de leur nourrice.

» On les emmena, je restai en silence : Marie les vit partir sans leur adresser un mot, sans leur faire une caresse; sa stupeur acheva de me convaincre. Quand la porte fut fermée je la regardai, elle était pâle; elle arrêtait sur moi un œil hagard, et restait muette devant moi.

» — Madame, veuillez répondre à quelques questions.

» Elle se tut.

» — Quand avez-vous fait connaissance avec sir Ormond Mondeville?

» Point de réponse.

» — Est-ce dans votre voyage de Londres à Bath?

» Même silence.

» — Répondez-moi, malheureuse femme; je voudrais pour tout au monde vous arracher au coup de l'infamie qui vous flétrit. Répondez!

» A ces mots je me levai; elle se leva aussi, étendit ses bras vers moi, puis laissa échapper un éclat de rire convulsif, mouvement si terrible, si hideux à voir, et accompagné d'un cri si aigu que vous auriez frémi, que je tremble encore d'horreur en me le rappelant. Puis elle me contempla un instant d'un air solennel, et tomba par terre. Je commandai au domestique de la porter dans sa chambre. Un reste de tendresse me parlait pour elle; je pris soin d'elle, et aussitôt qu'elle eut repris l'usage de ses sens, je sortis pour me rendre chez son père. C'est un des plus vénérables vieillards de la pairie anglaise; homme froid, d'une probité à toute épreuve, et d'une rare hauteur de raison. J'étais si douloureusement ému que, lorsque je le vis, les larmes jaillirent de mes yeux.

» Sa froideur m'étonna. Elle contrastait avec mon émotion et semblait me la reprocher. D'un air de réserve et de hauteur cérémoniale, il me demanda ce que je venais faire en Angleterre, depuis combien de temps j'y étais, et si je comptais y rester longtemps. Je me persuadai qu'il savait d'avance les torts de sa fille, et que sa froideur avec moi n'était qu'un moyen d'éloigner les reproches que j'avais à lui faire. Dans tous les temps, il est vrai, je l'avais vu froid, posé, et ses ennemis taxaient de morgue et d'insolence aristocratique la réserve de ses manières. Mais, bouleversé comme je l'étais, il me semblait que cette froideur était une insulte à mon émotion. Je m'armai de courage, mes larmes se tarirent, et je lui fis à mon tour, d'un ton calme et concentré, le récit de mon aventure à Messine et de ma visite à Bath. Je ne lui cachai aucune particularité, ni la lecture de ce fatal article de journal, ni les conseils du père Anselme, ni ma conversation avec l'hôtesse.

» Il m'écouta en silence. Sa fille avait paru consternée, lui n'était qu'attentif. Il fit plusieurs tours dans sa galerie d'un air méditatif, passant souvent sa main sur son front, mais sans trahir aucune émotion par ses gestes ou ses paroles.

» — Cela n'est pas possible, me dit-il ensuite en croisant les bras et s'arrêtant devant moi.

» C'était un caractère profond, parfaitement maître de lui-même dans toutes les circonstances, qui exprimait toujours une pensée par une parole et cachait la plus grande partie de ses pensées. Il continua cependant :

» — Ce que vous me dites est étrange; nous verrons.

» Une larme roulait dans ses yeux, il se hâta de l'essuyer. La douleur de cet homme vénérable, cette double souffrance de l'orgueil et de l'amour paternel, cette larme arrachée à un vieillard toujours calme et maître de lui, m'ébranlèrent jusqu'au fond de l'ame. Je me levai brusquement. Tout semblait confirmer nos soupçons.

» — Je partirai bientôt, lui dis-je; d'ici à mon départ, j'habiterai la maison de ma mère, où je vais faire conduire mes enfans.

» — Vous n'avez pas perdu de temps, monsieur, et vous allez bien vite : au surplus, je passerai chez vous dans la journée.

» Nous nous quittâmes froidement. J'étais déterminé à faire, avec la plus grande promptitude, les démarches nécessaires pour hâter le divorce, et je ne doutai pas un moment de la justesse de nos soupçons. Si les preuves légales du crime manquaient, toutes les preuves morales concouraient à le prouver : la consternation de Marie, le long silence de son père, le trouble et l'aveu de l'aubergiste, ces fatales initiales employées par le journaliste, ce voyage de Bath qui se trouvait à la fois dans le récit du jeune homme, dans la lettre de ma femme et dans l'article du journal. Ma tête brûlait, mon corps chancelait quand j'arrivai chez ma mère. Les caresses de mes enfans, que j'envoyai chercher, ne me touchèrent pas. Ma mère, à qui l'on avait appris l'état où se trouvait ma femme et mon départ précipité, était sortie. Je sus plus tard qu'elle s'était rendue chez moi; mais dans le premier moment, son absence me surprit. Craint-elle, me dis-je, de retrouver un fils malheureux, et a-t-elle à se reprocher de n'avoir pas prévenu ma douleur par des conseils assez sévères et une surveillance assez attentive? Hélas! j'étais injuste, et j'oubliais que le premier mouvement d'une mère est de s'élancer chez un fils souffrant.

» Je m'étendis sur un sofa, et j'attendis avec angoisses. A l'instant où je me levais pour aller à sa recherche, ma mère entra, et quelques minutes après on annonça lord Barndale, père de Marie. Ma mère n'avait eu que le temps de prononcer ces paroles :

» — Je viens de chez vous : votre femme est partie dans une voiture de louage, sans dire où elle allait.

» Lord Barndale venait aussi de ma maison; il y avait sur sa figure une expression de résolution et de douleur.

» — J'ai pensé, monsieur, me dit-il, à tout ce que vous m'avez appris; ne jouons pas notre bonheur et notre repos. Il

peut y avoir erreur dans tout cela. Nous allons monter dans la même chaise de poste, et nous irons à l'instant trouver cette femme qui n'imposera pas à notre crédulité. Nous la paierons, mais pour nous faire des révélations complètes. Venez, monsieur.

» Ses mains se serraient convulsivement. Je pris mon chapeau. Nous partîmes, et pendant toute la route nous ne prononçâmes pas un mot. Nous arrivâmes le soir même de bonne heure à l'auberge. Quel fut mon étonnement ou plutôt mon indignation quand je vis Marie dans le parloir! Elle était donc venue s'assurer de la discrétion de l'hôtesse, et sa présence seule dans ce lieu était une preuve de sa faute.

» — Vous ici, madame! lui dis-je; comment y êtes-vous venue? pourquoi?.... Qui vous a donc appris que je fusse venu ici avant vous?.... N'espérez pas....

» Elle m'interrompit en tirant vivement le cordon de la sonnette; l'hôtesse se présenta. Marie voulut parler, je lui imposai silence, et je dis à la maîtresse de l'hôtel :

» — Lady Osprey n'a-t-elle point passé une nuit dans votre auberge; dans le même lit que sir Ormond Mondeville?

» L'hôtesse pâle hésita un moment.

» — Vous me l'avez dit, repris-je; n'en êtes-vous pas convenue?

» — Oui, monsieur.

» — Quel nom? Répondez. Quel est le nom de cette femme?

» — Vous venez de le prononcer.

» — Lady Osprey?

» — Oui.

» — Je vais parler à madame, disait d'une voix entrecoupée Marie, qui, depuis son enfance sujette à des palpitations violentes, avait appuyé sa main sur son cœur et avait peine à prononcer ce peu de mots. Elle se leva en tremblant, et regardant l'hôtesse, elle lui dit :

» — Suis-je lady Osprey?

» L'hôtesse se tut quelques momens, parut incertaine, et dit enfin :

» — Non, madame.

» — Ces ruses ne me tromperont pas, Marie; c'est une adresse inutile. Combien avez-vous donné à cette femme? Sir Ormond Mondeville lui a donné cent guinées.

» Marie me regarda. Au nom de sir Ormond, l'hôtesse tressaillit, et je me tournai vers lord Barndale.

» — Croyez-vous, lui demandai-je, que l'on puisse trop payer cette femme pour savoir d'elle la vérité?

» — Non, certes, dit le père.

» Son énergie était vaincue.

» — Marie, disait-il, vous que j'ai élevée, vous que j'aimais! est-il possible? répondez, vous êtes livrée à cet homme!

» — Vous n'êtes pas convaincu? dit Marie; eh bien! voici ce que j'exige : allons à Bath. Faites ce que je désire; il faut que cette femme vienne avec nous. Et vous, mon père, prenez-moi sous votre protection.

» Elle avait l'air de souffrir beaucoup en parlant.

» — Faisons ce qu'elle demande, dit lord Barndale, nous déciderons après.

» L'aubergiste se refusait d'abord à nous accompagner, mais Marie lui dit d'un ton impératif et avec une énergie qui m'étonna :

» — Il le faut!

» Le changement subit qui venait de s'opérer chez Marie me blessa. Était-ce donc cette femme si délicate et si faible qui prenait tout à coup une attitude arrogante, et un ton auquel la convenance semblait manquer? Nous partîmes.

» Lord Barndale était avec sa fille dans une chaise de poste, je me trouvais avec l'aubergiste dans une autre. Trois fois il fallut s'arrêter pour secourir Marie, dont les évanouissemens nous affligeaient; l'hôtesse paraissait très-émue et à peu près incapable de répondre à mes questions.

» Lorsque nous descendions de voiture, Marie semblait affecter de ne faire aucune attention à moi. Je ne sais quelle résolution violente paraissait l'animer. Arrivé à Bath, elle fit dire au postillon de se diriger vers un hôtel de la rue Pultney qu'elle indiqua très-exactement. Quand nos voitures s'arrêtèrent, Marie descendit la première, frappa, dit au domestique de prier sa maîtresse de descendre un moment, et nous fit signe de la suivre. Nous étions tous debout dans le parloir de cette maison inconnue quand la dame du logis se présenta devant nous. A peine avait-elle mis le pied dans la chambre que l'hôtesse, s'avançant d'un pas et la regardant fixement, s'écria :

» — Voici lady Osprey!

» La dame pâlit, recula vers la porte, et eut l'air de reconnaître l'aubergiste.

» — Vous vous trompez, lui dit-elle, je suis lady Heathstone.

» — Non, non, s'écria l'hôtesse avec beaucoup d'émotion et de violence, c'est vous qui m'avez dit votre nom, vous-même, cette nuit où vous êtes venue dans mon auberge avec lord Mondeville, et où je vous ai surprise! Cette jeune dame, ajouta-t-elle en montrant Marie, qui se trouvait mal pendant cette explication, logeait aussi chez moi, et elle vous a vue; elle vous a même saluée le matin, lorsque vous partîtes avec sir Mondeville.

» — Il y a ici quelque erreur, reprit lady Heathstone; que voulez-vous dire?

» Je m'avançai vers lady Heathstone, en priant lord Barndale d'avoir soin de sa fille.

» — Sir Ormond, que j'ai eu le plaisir de voir à Messine, dis-je à cette dame, avait raison de faire l'éloge de votre politique et de votre adresse; cependant elles échouent aujourd'hui. Rendez son nom et son honneur à lady Osprey, madame.

» Elle se jeta sur le sofa, et couvrant son visage de ses mains, elle s'écria :

» — Quoi! vous l'avez vu à Messine?

» — Quittons cette femme, dit d'une voix sombre lord Barndale, qui ne pouvait parvenir à rendre à sa fille l'usage de ses sens.

» Nous la replaçâmes dans la chaise de poste, mourante, presque inanimée, incapable de ressentir la joie que devait lui causer son innocence si hautement reconnue. Hélas! monsieur, que puis-je vous dire de plus? pendant deux mois elle languit; elle me pardonna et mourut d'un anévrisme au cœur, déterminé par tant de secousses et d'émotions.

» Le père indigné déclara qu'il ne me reverrait jamais. J'eus le malheur de perdre mes deux enfans. Je n'avais plus rien à faire au monde, monsieur, je revins en Sicile, où j'espérais trouver encore lord Mondeville, à qui je voulais demander vengeance de tous les maux que sa fatuité avait fait tomber sur moi, et de l'indigne supposition de nom qui avait flétri l'honneur de ma femme : il était parti pour les Indes avec une commission du gouvernement. Le père Anselme me facilita l'entrée de ce cloître, où je trouve un asile. Hélas! tous les lieux me sont indifférens! Une seule pensée de haine me reste, au milieu de tant de pensées douloureuses! J'ai de l'aversion pour ces institutions sociales qui me condamnent au malheur. Ah! le mariage, monsieur, le mariage! Posséder un femme, l'aimer, la croire à soi et trembler toujours, et ne jamais savoir si un autre ne reçoit pas en pur don ce que la loi nous accorde et ce que le cœur peut nous refuser; n'être jamais certain que les désirs et les vœux d'une épouse sont pour vous, sont à vous; conserver pour un autre et élever pour les menus plaisirs d'un ami ces créatures si frêles, si délicates, que nous pouvons briser en les adorant, et que nous couvrons de nos hommages immérités, après les avoir accablées de nos injustices. »

VAUDEVILLE.

Les Chapeaux séditieux. - Mlle Marguerite.

Une ame candide qui frappe à la porte d'un chapelier, puis entre pour faire mettre ses cheveux blonds, noirs, rouges ou châtains, à l'abri du vent, de la pluie, de la neige et de tous les accidens atmosphériques qui produisent le rhume de poitrine ou prennent l'homme au nez à l'aide du rhume de cerveau; le paisible et innocent citoyen, dis-je, qui achète un chapeau pour se couvrir la tête, et rien de plus, celui-là songe-t-il dans sa naïveté qu'il y a quatre ou cinq conspirations flagrantes au fond d'un magasin de la rue aux Ours? que la république menace le trône et le sceptre du fond d'un chapeau ciré, tandis que la légitimité se déguise astucieusement en chapeau gris? Quant au bonapartisme, il est d'une effronterie révoltante, et se coiffe en plein air du chapeau à cornes portant cocarde. Qu'il y prenne donc garde, le cher homme, qu'il choisisse son *couvre-chef* avec attention et dextérité et n'aille pas donner tête baissée dans le premier chapeau venu; sinon il court risque d'être mené quatre ou cinq fois par jour au violon ou à la salle de police, pour rendre compte au gouvernement de la forme ou de la couleur de son chapeau. Témoin ce pauvre M. Baluchard, arrivant tout frais de Quimper-Corentin pour prendre femme à Paris, et qui, par le fait d'un méchant chapelier son rival, se trouve coiffé si mal à propos que la patrouille l'arrête à tous les coins de rue, l'appelant carliste, bonapartiste, républicain, journaliste, toutes les horreurs du monde; et même Baluchard manque son mariage, de l'aventure. Donc si vous voulez vous marier, *item* si vous voulez acheter, pour faire la noce, un chapeau neuf, il faut au préalable vous en entendre avec le préfet de police, en causer avec le sergent de ville, en dire deux mots à votre voisin le garde municipal.

Vous saurez que M. Baluchard et mademoiselle Marguerite ne font qu'une seule et même personne, *unam et eamdem personam*, c'est-à-dire que M. Arnal supporte à la fois et sur ses deux épaules les infortunes politiques de M. Baluchard et les amours de mademoiselle Marguerite; car M. Arnal porte tout au Vaudeville, amour et mystifications, amour surtout. M. Arnal est un Atlas en fait de passions profondes et incurables. Il ne se passe pas une soirée sans que M. Arnal aime avec violence trois ou quatre beautés à la fois, cuisinières, blanchisseuses, brodeuses, couturières et autres, de huit à dix heures du soir, à la lueur du lustre, et ayant pour compère M. Lepeintre jeune, des compères le plus admirable, le plus bonace des compères.

Or c'est encore un des terribles amours de M. Arnal que j'ai à vous raconter. Othello n'est qu'un amant glace-panachée auprès de M. Arnal. En ce moment M. Arnal n'en veut ni à la couturière ni à la modiste, mais à mademoiselle Boisjean, fille d'un ex-marchand de farine retiré, stupide et renté; M. Arnal est clerc d'huissier et porte le nom de Bouginier; s'allier à une famille qui a grandi dans les farines quand on est huissier, quelle ambition! Mais farine, avoine, froment, ou blé de Turquie, l'amour et Arnal ne connaissent pas ces distances-là. Que fais-tu, ô sensible Bouginier, pour mériter le cœur de la dame de tes pensées, débusquer deux rivaux redoutables, un maquignon et un orfèvre? quel moyen emplois-tu, rusé Bouginier? M. Boisjean attend une cuisinière, tu te fais cuisinière, tu déposes ta culotte virile et tu prends le tablier pour te rapprocher de mademoiselle Boisjean. Après quoi tu fais des sauces incroyables, au lieu d'œufs à la neige tu improvises une superbe omelette au lard, tu sucres le bœuf et poivres les marmelades; enfin, cher Bouginier, tes rivaux te cèdent le pas et t'abandonnent la main de ta belle et tendre Boisjean; pour accompagnement de noce, tu as les éclats de rire et les applaudissemens de la salle. Sois heureux avec mademoiselle Boisjean, Bouginier, mais prends une véritable cuisinière pour faire tes sauces : sans sauces un peu propres point de bonheur vrai en ménage.

Dessins. { Une Bonne Fortune, par DEVÉRIA (*Contes Bruns.*)
Une Intrigue, par GAVARNI.

Beaux-Arts.

—

LES NOUVELLES STATUES DES TUILERIES.

Puisque nous sommes chargés de recueillir toutes les semaines les anecdotes qui peuvent servir à l'histoire de l'art au dix-neuvième siècle; puisque nous n'avons pas seulement à juger les œuvres faites, et que nous devons aussi tenir compte des circonstances au milieu desquelles ces œuvres se produisent, ce serait de notre part une étrange maladresse, ou plutôt une coupable négligence, que de taire ce qui s'est passé ces jours derniers chez le secrétaire des Musées.

Bien souvent en effet le mérite d'un tableau ou d'une statue ne dépend pas seulement du mérite du peintre ou du sculpteur, mais bien aussi de la liberté dont il jouit. Supposez qu'on eût demandé à Géricault le portrait du roi pour les préfectures et les mairies, quel parti croyez-vous qu'il eût tiré de son sujet? Forcé d'essayer son pinceau sur une œuvre qui n'aurait pas été de son choix, il eût commencé deux ou trois toiles, qu'il aurait bientôt laissées pour retourner à *la Méduse*. Et cependant Lawrence a fait un admirable portrait de Charles X, que nous connaissons à Paris par la gravure *manière noire* de Cousins, tandis que Gros, comme pour expier *Aboukir*, *Eylau* et *Jaffa*, envoyait au Louvre une pitoyable parodie de la même tête.

Que faut-il conclure de ces trois exemples? C'est que la liberté est la première condition de l'art. Otez au peintre ou au statuaire le libre emploi de ses facultés, et vous faites de l'homme un eunuque.

Jules II le savait bien; et quand il priait Raphaël de peindre les cinquante-deux loges du Vatican, il se gardait bien de parquer son génie dans un sujet plutôt que dans tel autre. Il ouvrait la Bible devant lui et il lui disait : *Allez et choisissez*. Depuis *la Génèse*, *le Deutéronome* et *l'Exode* jusqu'aux *Évangiles* il ne lui défendait aucun épisode de l'histoire sacrée. Or, au seizième siècle, en Italie, en face de l'Allemagne protestante, la Bible renfermait les plus magnifiques poèmes de toute sorte qu'un artiste pût rêver et concevoir. Mais Jules II avait trop de goût et de bon sens pour dire à Raphaël : Je veux Rébecca et je ne veux pas Moïse; je veux l'incendie de Gomorrhe et je ne veux pas le lévite d'Ephraïm. Il connaissait trop bien à quelles conditions l'art produit ses plus beaux et ses plus grands ouvrages pour lui imposer de pareilles restrictions.

Cette vérité si simple et si facile à saisir ne paraît pas avoir frappé le secrétaire des Musées, ou tout au moins ceux dont il exprime et représente la volonté. M. Fontaine, pour excuser le désastre qu'il vient de consommer contre l'avis et les réclamations de tous les esprits sérieux et sensés, a songé à demander, pour la façade du château, de nouvelles statues. Puisque aussi bien toutes nos paroles et toutes nos remontrances ont été comme autant de cailloux qu'on lance dans un lac et qui disparaissent, il faut bien nous résigner, et nous confier dans l'avenir : quand la raison aura le dessus on pourra peut-être réparer le dommage. En attendant, nous ne pouvons que remercier l'architecte d'avoir pensé à faire amende honorable. Il savait bien que par lui-même il ne réussirait pas à se justifier, et il a confié sa défense à de plus habiles interprètes. Il aurait eu beau construire et maçonner quelques douzaines de gâteaux de Savoie comme l'arc du Carrousel, cela n'eût servi de rien, et il fût toujours demeuré sous le poids de l'accusation : il a demandé des statues.

M. Cailleux, par ordre supérieur, a convoqué chez lui les sculpteurs habituellement chargés des travaux du gouvernement, et parmi lesquels deux seulement, MM. David et Pradier, méritent d'être mentionnés, puisque seuls entre tous ils représentent une manière, un *style* personnel.

On a prié MM. les sculpteurs de faire et de présenter dans un délai de quinze jours l'esquisse des statues qu'ils voudraient faire pour les Tuileries. Jusque-là, rien de mieux; tout allait selon la raison et le bon sens. MM. David et Pradier devaient se réjouir sincèrement de l'occasion qui leur était offerte pour se produire sous une forme populaire. Ils devaient mutuellement se féliciter de sculpter enfin une statue que tout le monde pût contempler à loisir et tous les jours, qui ne fût pas reléguée loin des regards publics dans le fond d'une galerie et d'un palais. C'était presque un succès de théâtre. C'était une bonne fortune pour leur ciseau et pour leur nom.

Tous deux se sont mis à l'œuvre, et ils ont apporté, l'un, M. David, une esquisse de *Léonidas*; l'autre, M. Pradier, l'esquisse d'une *Jeanne d'Arc*. Je n'examinerai pas s'il n'eût pas mieux valu s'entendre à l'avance pour établir entre les huit statues qu'on demandait une sorte d'ensemble et d'harmonie; s'il n'eût pas été plus sensé d'obtenir, puisqu'il en coûtait si peu, l'unité si utile aux ouvrages d'imagination, et qui leur eût prêté un mutuel intérêt. Cette question n'est pas celle que je veux soulever.

Mais, je le demande, ne devait-on pas croire, puisque rien n'avait été statué à cet égard, qu'on laisserait aux artistes pleine et entière liberté, qu'on ne gênerait en rien leur talent dans le choix et l'exécution du sujet?

Voici ce qui est arrivé : M. Cailleux a décidé ou du moins a révélé que *Jeanne d'Arc* et *Léonidas* ne seraient pas aux Tuileries. Vous croyez peut-être qu'il avait mission pour expliquer et justifier ses répugnances; vous croyez qu'il aura dit pourquoi et comment l'héroïne insultée par Voltaire, et si magnifiquement réhabilitée par Schiller, ne pouvait pas obtenir une statue aux Tuileries? Pourquoi *Léonidas*, dont Napoléon avait permis l'apothéose, ne monterait pas sur un piédestal? Eh bien! M. Cailleux ne s'est pas expliqué : il a laissé le champ ouvert aux conjectures.

Serait-cè par hasard que la *Pucelle de Vaucouleurs*, une fois que son souvenir sortirait de la poudre de nos bibliothèques pour revivre dans un bloc de Carrare ou de Paros, serait une insulte à l'Angleterre, un reproche outrageant à l'archevèque de Winchester? Serait-ce que le ciseau de M. Pradier, en sculptant la tête et le casque de *Jeanne d'Arc*, aurait pris le contrepied des protocoles de Londres, et retardé le désarmement européen? Si cette raison était la vraie, ce serait une grande misère, et de pareilles répugnances mériteraient sans doute plus de pitié que de colère.

Et *Léonidas!* pourquoi serait-il exclu des Tuileries? Est-ce que sa présence embarrasserait la conclusion des affaires de la Grèce? Est-ce que Mahmoud, en apprenant que Louis-Philippe a sous les yeux la statue d'un héros spartiate, se montrerait moins accommodant avec les cabinets de Londres ou de Paris? Mais si cela était, je ne vois pas pourquoi on tolère *Spartacus*. Est-ce que la statue de M. Foyatier, qu'on a baptisée de ce nom, je ne sais trop pourquoi, n'est pas un démenti donné à l'occupation des états romains par les troupes autrichiennes?

En vérité, si une fois on écoutait de si mesquines arguties, si l'on courbait la tête devant ces misérables susceptibilités, il ne faudrait bientôt plus toucher à l'histoire; il faudrait laisser dormir tout le passé, l'enterrer sous les cendres comme un brasier ardent, pour ne pas compromettre l'avenir.

Mais la plus aveugle et la plus docile crédulité répudie ces incroyables obstacles. Charles X a bien pu refuser à Victor Hugo la permission de mettre Louis XIII en scène; il a pu croire que la branche entière des Bourbons serait attaquée dans l'esclave de Richelieu; mais Louis-Philippe ne doit être pour rien dans l'exclusion de *Jeanne d'Arc* et de *Léonidas*.

Pour ma part, je soupçonne que cette mesure doit avoir quelque parenté avec le choix de MM. Coutan, Hesse et Vinchon, pour les tableaux de la Chambre des députés. On a dû rejeter la *Jeanne d'Arc* par les mêmes raisons que MM. Eugène Devéria, Chenavard et Eugène Delacroix. Les élèves de Rome ne sculptent que le nu, et la *Jeanne* aurait été habillée, et de la part d'un membre de l'Institut un tel procédé eût été dangereux et de mauvais exemple.

A vrai dire, mes soupçons ne peuvent guère s'appliquer à M. David, car son *Léonidas* aurait sans doute offert de belles études myologiques. Mais peut-être se sera-t-il trouvé dans le conseil intime de MM. Fontaine et Cailleux quelque tête administrative qui aura dit, en parlant du *Spartacus :* Ceci n'est qu'une concession suffisante à l'esprit démocratique qui souffle partout. *Léonidas*, accepté par nous, trahirait de notre part une indigne faiblesse. Il faut respecter l'enthousiasme, mais ne pas l'exalter.

On ne sait pas encore quelle esquisse prépare M. David. On annonce que M. Pradier doit présenter une statue de *Phidias*. Le moment qu'il a choisi est celui où l'artiste grec vient de terminer l'esquisse de sa *Minerve*.

FEU CHARLES BÉCOEUR.

Il existe à Paris une foule de jeunes artistes, pleins de cœur et d'espérance, dédaignant toutes les réalités de la vie et ne demandant au monde que de la gloire. Un atelier dans les combles de quelque hôtel, des bosses, des gravures, un squelette, un peu de couleur, de la toile et des pinceaux, voilà toute leur richesse. Souvent le pain même leur manque, mais le monde imaginaire est à eux, et ce monde est bien riche. Rien de vénal n'entre dans leurs ames, aussi les appelle-t-on des originaux; ils ne se mêlent pas de politique, ils ne sont d'aucun club, pas même de celui des Amis du Peuple, mais vienne un coup d'état, ils courront les premiers aux barricades. S'ils voulaient prendre ce qu'on appelle un état, ils auraient bientôt laissé loin derrière eux ces *bourgeois* qui haussent les épaules devant leur généreuse misère; mais il faudrait plier sous un patronage, il faudrait s'assouplir les manières et se rendre la voix mielleuse, il faudrait fermer les yeux à la nature et laisser l'art à la routine et à l'Académie, et ils se livrent à leur destinée.

Quelle est-elle le plus souvent, leur destinée?

Quand, faute d'argent ou de coterie, ils n'ont pu parvenir à sortir de la foule, le découragement les saisit tout entiers, cet enthousiasme fiévreux qui avait allumé leur cerveau et soutenu leur chétive existence tombe, et ils s'éteignent dans quelque grenier, entre les bras de leurs amis mornes, et quelquefois d'un vieux père qui comptait sur eux pour se reposer et mourir doucement.

Tel a été mon pauvre ami.

Il avait vingt-quatre ans; depuis l'enfance la peinture était son idée fixe, il lui avait rapporté toute sa jeune vie, toutes ses chastes et ardentes pensées. D'un caractère doux et mélancolique, il imprégnait ses créations de la sensibilité la plus exquise, du vague le plus aérien, de l'*infini* le plus céleste. Il avait eu de nobles encouragemens, mais c'était tout; l'époque

dans laquelle il était venu était si malheureuse pour l'art! la politique desséchait toute la poésie de ses rêves, et l'égoïsme de ce monde positif froissait son ame aimante. Que d'amers désenchantemens, que d'illusions déflorées! comme tant d'autres, il étouffait dans Paris, dans le dix-neuvième siècle.

« Qui m'emportera, me disait-il souvent, dans la belle et chaude Italie? je frissonne dans cette humide cité; ce ciel gris et froid me pèse comme du plomb. Ces monumens tirés au cordeau, ces lourdes maçonneries importunent mes yeux; ces hommes replets et cagneux, ces femmes impudentes et jaunes me fatiguent le jour, et viennent grimacer la nuit, autour de moi, comme un hideux cauchemar. Oh! la belle et chaude Italie, oh! le beau ciel bleu, les beaux hommes fiers et les belles jeunes femmes! Chefs-d'œuvre sublimes de Michel-Ange et de Raphaël, admirables ruines, poétique nature, que ne suis-je au milieu de vous! Vous êtes mes amis, vous êtes mes frères! La peinture, la poésie, la gloire, et Paris, et rien; oh! j'en mourrai. »

Il est mort d'une fièvre cérébrale, le 4 de ce mois!

Il reste de lui trois tableaux qui ont été exposés au Musée, et que les vrais connaisseurs ont remarqués; puis quelques lithographies, des ébauches, des pensées incomplètes, des mystères demi dévoilés,.... et puis un souvenir doux et triste dans le cœur de tous ceux qui l'ont connu, de tous ceux qui l'ont aimé.

Félix Davin.

Littérature.

—

LE BAL,

Extrait inédit d'un roman intitulé : BAH! HISTOIRE DE PROVINCE.

Un élève de Rembrandt se plaignait un jour à son maître de l'insignifiance d'un modèle qu'il était chargé de peindre : « Ferme les volets de l'appartement, lui répondit le grand artiste, tire les rideaux, allume une lampe, et ton modèle deviendra sublime. »

Si les jeux fantastiques de l'ombre et de la lumière sont aussi riches et produisent de tels effets sur une tête vulgaire, qu'est-ce donc lorsqu'ils voltigent sur une femme gracieuse et à demi penchée sur ses genoux, et tout entière à la tâche qui l'occupe? Qu'est-ce donc lorsqu'ils obscurcissent ou qu'ils dorent un front pur de leurs traits pâles et doux; lorsqu'ils font étinceler de grands yeux noirs?

Ah! oui, c'était un tableau digne de Rembrandt, un tableau dont l'aspect aurait fait tressaillir un artiste, que madame Fremont, terminant en hâte à la clarté d'une lampe le travestissement qui devait la parer tout à l'heure au bal. Mille pensers joyeux et tendres tournoyaient autour de son imagination et l'enivraient de bonheur.

Et puis un sourire de malice entr'ouvrait ses lèvres, et reflétait je ne sais quelle naïve taquinerie sur son attitude rêveuse; car, voyez-vous, Léopold ne l'attend point au bal. Hier, il a prié, il a sollicité, il s'est fâché pour qu'elle y vînt, à ce bal. Eh bien! elle, la joie dans le cœur, et prête vingt fois à se trahir et à lui dire : « Oui, j'irai; » oui, mon ange, j'irai. » Elle, méditant déjà de quel costume elle se parerait, elle, elle a eu le courage d'alléguer, pour s'excuser de ne point y aller, mille prétextes, qu'elle choisissait faux et invraisemblables à plaisir. Il s'en est allé mécontent; mais aussi tantôt il sera joyeux de tout son mécontentement de la veille; tantôt ses yeux étincelleront de bonheur à ce bal, qui deviendra tout à coup pour lui une soirée de bonheur, car sa Caroline y sera.

Enfin, voici qu'elle a terminé son délicieux travestissement, et voici que la femme de chambre, la bonne Marie, a mis fin également à sa tâche. Bien vite et sans bruit, car son fils, bel enfant de deux ans, dort là dans son berceau; bien vite et sans bruit elle se pare de toutes ces bigarrures de satin et de gaze, chef-d'œuvre d'élégance et d'originalité, frais et piquant comme un caprice mutin de jeune femme.

Dieu soit loué! cette longue toilette est terminée. Madame Fremont jette encore un dernier regard dans la glace et sourit; puis elle couvre son front et ses yeux d'un demi-masque noir; puis, le cœur palpitant, s'apprête à parler, lorsqu'un cri plaintif part de la barcelonnette de l'enfant. Caroline entr'ouvre le rideau qui l'enveloppe, et l'enfant qui pleure lui tend les bras.

Un cœur de mère s'alarme vite, et le cœur de madame Fremont se serra bien fort à l'aspect du visage empourpré et souffreteux de l'enfant; elle ôta son masque et s'assit près du berceau.

Elle avait renoncé au bal.

« Cela ne sera rien, » dit banalement la femme de chambre.

Madame Fremont saisit fortement cette idée, se répète tout haut à elle-même, et comme pour mieux s'en convaincre : Cela ne sera rien.

La femme de chambre comprit l'effet qu'elle avait produit sur sa maîtresse; elle reprit : « Cela ne sera rien. Mais que madame n'ait pas d'inquiétude; quoique cela ne soit rien, je ne quitterai pas le berceau d'Arthur avant le retour de madame. Tenez, voyez, dit-elle, en passant la main sur la joue de l'enfant, le voici qui se rendort. »

Madame Fremont se leva, la poitrine oppressée d'un

vague remords, et elle partit pour le bal, agitée par un malaise indéfinissable.

Son premier regard, en entrant dans la salle où l'on dansait, fut pour chercher Léopold, car elle avait bien besoin de le voir. Enfin elle l'aperçut; mais un joli masque, une femme lui tenait le bras et parlait en folâtrant : Léopold l'écoutait avec un profond intérêt.

Sans qu'elle sut pourquoi, le cœur de madame Fremont se resserra davantage encore.

Puis, comme le masque qui s'était emparé de l'artiste ne paraissait point disposé à le quitter de sitôt, la pauvre femme alla passer son bras sous le bras gauche de Léopold, et l'attira à elle par une douce pression; mais Léopold, qu'absorbaient les discours de l'autre masque, ne reconnut point Caroline, et son bras ne répondit pas au bras qui le pressait.

C'est que l'étrange créature qui lui parlait s'était fortement emparée de son imagination, en lui rappelant de joyeux souvenirs de jeunesse : un amour d'actrice évaporée, spirituelle, fantasque, et jolie comme une débauchée qui ne va pas par trop loin; c'est qu'il l'avait deviné, celle qui lui rappelait tous ces souvenirs était celle qui les avait causés. Il se livrait au plaisir de ce fol entretien avec la pétulance enfantine d'un homme qui, préoccupé par une idée profonde, saisit avec empressement un mot bouffon qui lui détend l'imagination. L'amour grave et passionné de Caroline semblait avoir fatigué l'artiste, à présent que les coquetteries de Zerbine le remettaient dans le prestige d'une liaison facile, légère et parée du charme irrésistible que reflète le souvenir.

Madame Fremont n'entendait qu'à demi et confusément les paroles de l'actrice, dites à voix basse et perdues dans le bruit du bal; mais ce n'était déjà que trop pour éveiller vaguement sa jalousie, et augmenter ses inquiétudes et son malaise à la fois. N'y pouvant plus tenir, elle s'approcha de l'oreille de Léopold, et lui murmura : « Oh! viens, viens, je t'en prie! »

A cette voix, qui seulement alors lui fit reconnaître Caroline, Léopold tressaillit; car il semblait même avoir oublié qu'une autre femme lui donnât le bras. Il se détacha de Zerbine, mais lentement, et il y avait du regret dans son regard. Et il eut beau faire, pendant le reste de la soirée il ne put, malgré bien des efforts, dérober à Caroline une préoccupation et une sorte de froideur, bien imperceptible pourtant et bien adroitement dissimulée.

Mais une fois que la défiance s'est emparée du cœur d'une femme qui aime, rien ne saurait la tromper désormais; rien de ce qui renferme des soupçons ne saurait lui échapper, et elle met, à détruire les illusions qui faisaient son bonheur, un art cruel et infaillible.

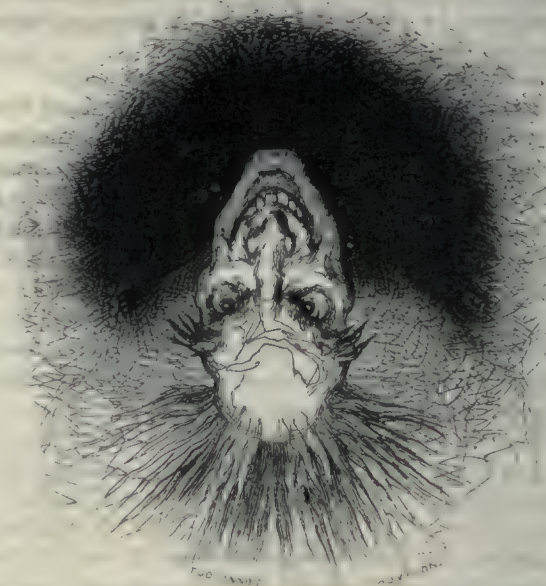
Tandis que madame Fremont se promenait avec Léopold, le cœur navré, épiant ses regards, commentant ses moindres gestes, et entendant ses paroles sans les comprendre, une femme, Marie, accourt pâle, hors d'elle-même.

« Madame! le petit Arthur se meurt. »

S. Henri Berthoud.

CONTES BRUNS [1],

PAR UNE



Cette horrible tête, si la renommée ne ment pas, ce sont trois jeunes talens pleins de verve et de poésie, MM. Charles Rabou, de Balzac, Ph. Chasles. A M. de Balzac appartiennent *le Grand d'Espagne*, narration qui vous fera frémir, et *une Conversation entre onze heures et minuit*, dont un fragment a déjà orné les pages de ce recueil; conversation incisive, rapide, vraie, énergique, qui a obtenu un succès populaire et qui est digne du beau talent de son auteur.

Je ne m'étonne pas de ce succès et de la vogue des *Contes Bruns*; c'est chose si excellente que le conte, par le temps qui court; heureux ceux qui en font! heureux ceux qui les lisent! Lâcher la bride à son imagination ou suivre celle d'un bon conteur, se livrer à un artiste, à un poète, à un homme de cœur et de pensée, qui vous emmène à travers prairies et vallées, vieux châteaux, belles cavernes, mers murmurantes, pays éloignés! O délices!

---

[1] Paris, Urbain Canel.

Les artistes surtout, les artistes sont heureux d'avoir pour amuseurs les hommes qui jettent dans la narration une couleur pittoresque, animée, dramatique. Il y a de grandes querelles dans le sénat, de grandes terreurs à la Bourse, un ennui profond au spectacle. Eh ! viens donc, faiseur de contes, enchante nos oreilles, berce-nous, rends-nous la vie de l'imagination, cette vie colorée, énergique, ardente, qui nous fuit, qui nous manque, à nous, étouffés sous le poids des chiffres et du budget!

Or, s'il y a rien de dramatique, d'artistique et de pittoresque aujourd'hui, ce sont les *Contes Bruns.*

Sara la danseuse, Tobias Guarnérius, *le Ministère public* et *les Regrets*, proverbe, se font remarquer par une simplicité et une concentration de style, par une naïveté et une vigueur de pensée rares à notre époque. Il y a de l'artiste dans ces morceaux de M. Charles Rabou; le jet, l'inspiration première, la pensée intime de ces contes, annoncent un talent puissant, doué d'originalité et de création, rebelle à toute imitation, se reposant sur lui-même, dédaigneux des ornemens et des afféteries de la parole. Il faut voir cette infortunée danseuse, *Sara la juive*, maudite par son père, traverser le ciel et l'enfer, s'abattre comme une pauvre colombe devant le trône (Dieu sait quel trône!) du monarque ténébreux, et finir par danser éternellement, éternellement seule, dans une salle déserte, sans admirateurs, sans princes russes pour lui escompter leurs hommages, sans rivales pour la haïr, sans public pour l'adorer! — *Tobias Guarnérius* me plaît davantage encore : ce bon luthier, qui poursuit à travers tous les mystères de la fabrication, tous les arcanes de la science, le secret des violons Stradivarius, et qui, dans son échoppe allemande, si bien décrite par l'auteur, réussit, au moyen d'un mécanisme dont on nous donne le détail, à faire passer dans son violon..... devine, lecteur!..... l'*ame de sa mère!.....* Aussi, quel violon fut égal à celui-là! quels sons déchirans émanaient de ses entrailles de bois! comme elle gémissait cette ame maternelle, emprisonnée par un fils coupable! Le remords que lui cause un vol si étrange, sa poursuite de l'instrument-prison, qu'il a vendu et qui court l'Europe, sont peints de main de maître.

Les Regrets, terrible ironie de l'oublieuse humanité, et *le Ministère public*, conte fantastique, plein d'une moralité qui épouvante, offrent les mêmes indices de talent supérieur.

Nous avons déjà donné à nos lecteurs *l'OEil sans paupières* et *une Bonne Fortune*, contes de M. Ph. Chasles; excellens contes dans des genres différens : ici, c'est la jalousie symboliquement représentée par une femme, un démon, dont l'œil, privé de paupières, ne se ferme jamais; surtout ce sont les intéressantes mœurs des paysans d'Écosse, et ces superstitions du village, étudiées avec la sagacité d'artiste et la consciencieuse vérité de coloris que l'on trouve dans tout ce que M. Chasles écrit; là, une narration de vie privée, simple, pathétique jusqu'aux larmes. *La Fosse de l'avare*, bizarre dans sa forme dramatique, est imprégnée de poésie rustique. Nous donnons ici *les Trois Sœurs*, récit du même auteur : rien n'est plus simple que ces pages; et cependant quelle émotion en émane!

LES TROIS SŒURS.

Je ne sais s'il me sera possible de faire passer dans le récit suivant l'intérêt que m'ont inspiré trois jeunes filles que j'ai vues mourir dans le Rutlandshire, en Angleterre. On veut aujourd'hui des émotions terribles, variées, et la simple narration des derniers momens de trois infortunées condamnées à succomber jeunes à un mal héréditaire offre peu d'incidens et de contrastes. Nous prétendons aussi maintenant nous rapprocher du *vrai* en littérature; et quand le vrai se présente sans parure, nous lui demandons encore le trivial, le bizarre et le niais, pour relever sa faiblesse et assaisonner sa fadeur. Je n'offrirai donc ces souvenirs que comme une réalité triste que j'ai vue et qui m'a touché : qu'on prenne ce récit, non pour *mien*, mais pour *vrai*, comme dit Montaigne.

Leur père, resté veuf de bonne heure, était un de ces gentilshommes de campagne (*country gentlemen*) qui réunissent dans leurs manoirs demi champêtres, demi seigneuriaux, à peu près tout ce qui peut contribuer au bonheur réel de l'homme, et faire passer doucement la vie : considération publique, bien-être, richesse, le moyen et la fréquente occasion de faire le bien. C'est une existence dont ne peuvent donner l'idée, ni les villes d'Italie, ni nos anciens châteaux, ni l'opulente élégance de nos habitations de campagne. Plus domestique, plus agreste, elle réunit l'ordre, l'aisance, un luxe qui n'est pas de la magnificence, une certaine élégance chaste, qui ne semble destinée qu'à augmenter le bien-être du possesseur, et n'est cependant privée ni d'agrément ni même de poésie. Des plantations vastes et bien dirigées, une chasse abondante, de bonnes meutes, d'excellens chevaux; enfin, s'il faut tout dire, cette position à la fois aristocratique et rurale, que le philosophe spéculatif peut blâmer, mais qui donne à chaque petit seigneur une importance idéale en même temps qu'une influence réelle; tout cela compose une douce vie qui contraste singulièrement avec l'existence agitée des riches du continent; une vie dont on peut jouir avec délices, pour peu que l'on ait de ressources en soi-même et que la solitude n'effraie pas.

Malheureusement ce dont l'homme est le moins capable de jouir, c'est ce qu'il possède. Le seigneur châtelain dont je parle ne se doutait pas qu'il y eût dans tout cela une seule source de bonheur; c'était un des humains les plus rapprochés de l'espèce animale qu'il soit possible de rencontrer. On regrettera sans doute que je n'introduise pas à sa place un père sentimental, qui eût attendri mes pages, et augmenté l'effet pathétique de ce qui va suivre; mais la vie, mais la réalité, mais le monde comme il est, ne se prêtent pas à des combinaisons aussi savantes. Le père des trois jeunes filles, ainsi que la plupart de ses confrères, était un intrépide chasseur; grâce à un long exercice, presque toujours ivre encore du vin de la veille, il revenait cependant sain et sauf à six heures du soir de ses excursions périlleuses. Le lendemain matin à cinq heures il recommençait, et sa vie se passait ainsi. Ses filles étaient pour lui comme si elles n'eussent pas existé; une de ses sœurs en prenait soin, ou

plutôt, depuis qu'elles avaient perdu leur mère, enlevée à vingt-trois ans par la phthisie, elles étaient absolument livrées à elles-mêmes et au pressentiment du sort qui les attendait.

Caroline devait mourir la première.

Elle ne ressemblait en rien à ses deux sœurs, toutes deux plus âgées qu'elle; elle avait près de dix-sept ans. Plus jolie que belle et plus gracieuse que jolie, ses grands yeux bleus étincelaient d'un feu vif, dont l'éclat attristait : c'était la lampe prête à finir. La légèreté de sa course, la promptitude de ses réparties, l'abandon de ses jeux naïfs, une gaieté vive qui se mêlait à la prévision de sa fin prochaine, contrastaient étrangement avec la douceur résignée d'Emma et l'expression ardente et passionnée de Marie.

Quand les trois sœurs étaient ensemble, c'était la plus jeune qui dominait les autres. Une nuance de son caractère se communiquait à ses deux sœurs, et ces caractères si différens s'harmoniaient, si je peux employer ce mot, avec un charme qu'il est également difficile d'exprimer et d'oublier.

A mesure que le mal faisait des progrès chez Caroline, sa vivacité, sa gaieté, augmentaient. La destruction intérieure, qui s'opérait peu à peu, semblait embellir sa victime. Vers la fin de l'hiver de 1816, il était facile de prévoir que le printemps, aussi fatal aux poitrinaires que l'automne, ne se passerait pas sans achever le sacrifice commencé. Je voyais avec terreur s'accomplir ce phénomène moral et physique, et les lentes approches de la mort, semblables à celles d'une mer calme et paisible, qui, dans son flux insensible, envahit lentement sa proie réservée. Alors il semble que toute l'ame, effrayée de voir de près le sort qui la menace, recule, se ramasse en elle-même, et double sa force et son énergie. Le visage de la pauvre enfant se colorait d'une teinte plus rosée chaque jour, comme le ciel s'anime et s'enflamme avant la nuit. A observer l'ardeur de ses yeux, l'agilité de ses mouvemens, vous eussiez dit que la santé tout à coup renaissante animait d'une sève nouvelle cette existence délicate, et que la vie, avec ses plaisirs et ses espérances, commençait à déployer pour elle des trésors dont la révélation l'enivrait. L'effet produit par ce mélange et cette lutte de la vie et de la joie avec la mort inévitable me rappelait un tableau assez peu connu de je ne sais quel maître de l'école hollandaise; ce peintre, plus philosophe que ses patiens rivaux, a représenté un tout petit enfant, qui sourit et qui se joue avec des hochets : étendu sur un blanc linceul, il est entouré de tous les emblèmes de la destruction : un crâne desséché soutient sa petite tête blonde; un osselet de mort roule entre ses jolis doigts. Le même contraste se trouvait entre cette jeune et naïve innocence et le tombeau qui la réclamait. Rien n'était plus triste ni plus touchant.

Jusqu'aux derniers instans de sa vie, la gaieté de la jeune fille se soutint. Personne ne la vit mourir. Un jour, vers la fin du mois de mai, elle se leva de très-bonne heure et descendit doucement dans le parloir où sa harpe était placée; ses deux sœurs n'étaient point levées. Sur les dix heures, elles trouvèrent Caroline, souriant encore, appuyée sur une ottomane, la tête penchée pour ne se relever jamais; ses doigts étaient glacés, et s'étendaient, comme pour ressaisir l'instrument qu'ils avaient quitté.

Je l'ai dit plus haut, ce récit est bien simple; il n'a ni incidens ni péripétie, et, pour toute catastrophe, une seule, la dernière. Je voudrais pourtant rappeler et faire revivre le souvenir de ces jeunes filles, qui ont traversé le monde sans y laisser de trace, comme le chant d'un oiseau traverse la feuillée. Je voudrais redire qu'elles ont vécu, redire comment elles ont péri. Je voudrais que leur nom inconnu ne fût pas perdu tout-à-fait. Je serais heureux si les diverses nuances de leur vie si passagère et si pure intéressaient quelques ames.

Emma Beatoun, plus âgée d'un an que Caroline, la suivit de près; c'était une personne supérieure et dont la raison avait mûri avant l'âge. Il y avait quelque chose de singulièrement profond dans sa pensée, de réfléchi et de noble dans sa conduite; sa figure était pâle; ses cheveux étaient blonds, et ses traits d'une régularité frappante. Dénuée de tout pédantisme, mais douée de talens d'un ordre peu commun, d'une facilité de compréhension et d'une justesse d'esprit dont j'ai vu peu d'exemples, elle voulait, comme sa sœur, et comme la plupart des personnes que cette cruelle maladie a marquées du sceau funèbre, vivre beaucoup en peu de temps. L'étude et les arts occupaient toutes ses journées : elle vivait de cette flamme intellectuelle dont l'intensité et l'éclat augmentaient chaque jour. Ces progrès, auxquels la vie allait bientôt manquer, causaient plus d'effroi encore que d'admiration. Elle n'avait pas vu le monde, mais elle le devinait. Un remarquable instinct d'observation, d'ailleurs si commun aux femmes, s'était développé chez elle dans la solitude où elle avait vécu; et, comme il arrive souvent aux solitaires, ses idées sur toutes choses étaient d'autant plus singulières et plus profondes qu'elle ignorait leur nouveauté : c'étaient de naïfs paradoxes.

Il nous arrivait assez souvent de parler d'ouvrages récemment publiés, et même du théâtre, qu'elle ne connaissait que par ses lectures.

» Voyez-vous, me disait-elle, il y a dans la plupart de ces livres mille choses que je ne puis souffrir; je sens que ce n'est pas *vrai*. Le faux me déplaît comme mensonge; dans les actions, dans les écrits, dans les arts, il me semble que le faux c'est le mal. Apprenez-moi pourquoi je le retrouve partout. Celui-ci affecte la simplicité; tel autre la grandeur. Votre Diderot, dont vous m'avez prié de lire une tragi-comédie, avec son amour prétendu pour la vérité, est le plus faux des hommes; chacun de ses personnages a un sermon dans la bouche; il est imposteur comme un chef de secte. D'autres sont faux et serviles comme des esclaves. Depuis que Walter Scott a écrit des romans gothiques, tout le monde l'imite, c'est insupportable. L'affectation est si déplaisante! c'est encore un mensonge. Dans tous ces efforts de littérateurs, la conscience manque; ils écrivent, non comme ils sentent, mais selon la manière qui doit, suivant eux, flatter le public : ce sont des courtisans et des acteurs; ils jouent un rôle, ils n'ont pas de personnage qui leur appartienne. Je crois quelquefois, quand je les lis, voir un

homme monté sur des échasses; d'autres fois, ce sont des orgueilleux qui font les pauvres, et, dans leur simplicité prétendue, se revêtent de haillons pour qu'on les remarque. N'est-ce pas un Français qui a dit le premier que *le langage humain fut donné à l'homme pour déguiser sa pensée?* La plupart des écrivains ont apparemment choisi cette phrase pour mot d'ordre. Je conçois que vous, messieurs, qui avez été élevés dans des colléges latins et grecs, et qui vous préparez à pérorer dans les parlemens et dans les salons, vous trouviez tout cela fort beau; mais, nous autres femmes, nous ne comprenons guère ce travestissement universel que vous appelez littérature; ce que nous aimons, ce qui me plaît, du moins, c'est un trait de vérité, non affecté, comme il y en a tant chez Sterne, mais franche comme chez votre Molière; de ces mots qui abondent dans Shakspeare; de ces peintures qui se reconnaissent tout de suite, et dont on dit : *C'est cela;* de ces échappées de vue qui vous éclairent tout à coup, sans que l'auteur soit devant vous, la plume à la main, un masque sur le visage, tantôt comme un professeur prêt à vous endoctriner, tantôt comme un bouffon ou un comédien, pour vous redire ce que d'autres ont pensé, et détruire par là votre plaisir.

Ainsi une jeune fille qui n'avait vu que les beaux gazons de son parc et les murs de briques du *manorhouse* avait deviné la grande et seule division qui existe réellement dans les arts et dans les ouvrages d'esprit; ainsi, dans la simplicité de ses vues profondes, elle avait dépassé de bien loin La Harpe et le docteur Blair. On s'étonnera de cette bizarrerie apparente. Cependant, oublier combien il y a de rapports entre la vraie critique et l'observation de la nature humaine, c'est oublier combien ce qui est vraiment simple est nécessairement profond. Par leur instinctive connaissance du cœur, par leurs réflexions de tous les jours, ou plutôt par leurs émotions, qui se transforment en pensées, les femmes sont constamment plus rapprochées de la vérité que nous; et ces idées justes et sagaces, ces aperçus d'une finesse extrême, dont la source pure ne se mêle ni des préjugés de collége, ni des passions d'école, de coterie, de secte, de parti, de corporation, de profession, meurent presque toujours avec celles qui en ont été dotées. L'homme a mille carrières où il peut laisser une trace de sa vie, imprimer son passage et prouver qu'il a vécu. Pour les femmes, il n'en est pas ainsi; la réserve imposée à leur vie s'étend à leurs pensées. Rarement des circonstances spéciales viennent donner de la publicité et de l'avenir à ces sentimens, à ces opinions, à ces observations; soit que leurs jours s'écoulent au milieu des occupations, des plaisirs et des peines de la vie domestique, soit que leur tombeau s'ouvre avant la vieillesse, et que tout s'évanouisse à la fois, beauté, grâces, intelligence, faculté d'aimer, de sentir et de penser.

Ainsi disparut Emma Beatoun. Le seul peut-être entre tous les hommes qui ait pu entrevoir les éclairs du génie, les trésors de naïve et de modeste sagesse que cet esprit supérieur renfermait, j'ose à peine inscrire ici quelques-uns de mes souvenirs à cet égard, de peur qu'une légèreté trop commune n'élève un doute sur la véracité de ces souvenirs même. Tous les jugemens qu'elle portait émanant d'une pensée vierge et forte, et n'ayant rien d'emprunté ni de factice, étaient cependant précieux à recueillir. Je ne citerai qu'une de ses opinions, qui me paraît faite pour frapper les esprits, dans un temps où l'on s'occupe beaucoup de littérature étrangère. On sait qu'aux yeux de la plupart des critiques, le *Roméo et Juliette* de Shakspeare a semblé une brillante apothéose de l'amour, un chant élégiaque, une sorte de *Bérénice* anglaise. Dans cette supposition, ils se sont fatigués pour expliquer le style étrange, les concettis bizarres, les métaphores fantasques de Roméo; et Johnson, incapable d'expliquer l'énigme, s'est contenté d'accuser l'auteur : mais ce qu'un philologue et un lexicographe ne découvrent pas dans un poète, une jeune fille peut l'apercevoir.

» Il me semble (me disait un soir Emma Beatoun) qu'il y a quelque chose d'ironique dans *Roméo*, et que Shakspeare s'est un peu moqué de l'amour. Le jeune homme est un aimable garçon, plein de légèreté, d'étourderie, de tendresse et d'inconstance; son amour est de fantaisie et de caprice, et son langage est fantastique comme sa passion. Il aimait Rosalinde qui repoussait son hommage. Juliette se présente et reçoit ses vœux inconstans; tout entier à l'impulsion nouvelle qui le domine, Roméo ignore combien sa conduite est plaisante et insensée. C'est Mercutio, placé à côté de lui, qui se charge d'exprimer les intentions de Shakspeare, et qui passe son temps à railler l'amour et l'amoureux. Aussi quand ce rêve bizarre, cette fantaisie, ce songe vaporeux, se terminent par le meurtre, la douleur et le désespoir, Mercutio, dont la gaieté devient inutile ou déplacée, disparaît; le poète le tue et s'en débarrasse. Vous voyez bien qu'au lieu de chanter un hymne à l'amour, comme vous le prétendez, Shakspeare le montre, selon moi, comme un caprice né du moment, facile à détruire, fertile en douleurs, aussi périlleux dans ses suites que léger dans ses causes, comme un souffle passager qui enivre et qui empoisonne, qui exalte et qui tue. » C'est, je l'avoue, la meilleure critique que j'aie jamais entendue ou lue sur ce singulier ouvrage de Shakspeare.

Le mal avait pris chez Caroline une forme brillante et gaie qui semblait se moquer de sa victime. Pour Emma, les trois derniers mois de sa vie furent singulièrement pénibles : elle passait d'une langueur accablante à des angoisses insupportables; ce n'était plus qu'un fantôme. Sa sœur Marie la soignait, et rien ne paraissait l'attrister comme la présence de cette sœur, aussi condamnée, qui oubliait son propre destin pour adoucir les derniers momens de sa sœur. J'avais remarqué chez Emma un penchant assez vif pour l'exaltation religieuse; ses souffrances et l'aspect de la mort accrurent cette disposition qui prit vers la fin de sa vie un caractère d'enthousiasme très-prononcé. Sa sœur Marie, assise auprès de son chevet, écrivait sous sa dictée des hymnes ou chants religieux qu'elle composait quand elle se trouvait mieux. On sait que la versification anglaise offre peu d'obstacles, se charge de peu d'entraves, et que le sentiment poétique se meut librement dans le rhythme qu'il veut choisir. Ces hymnes de la mourante sont magnifiques; mais pour les reproduire dans leur énergie le talent de Lamartine serait nécessaire. Un soir la vieille tante s'aperçut que les doigts blancs et amaigris d'Emma ne remuaient plus et restaient croisés sur sa poitrine; tout était fini!

Marie restait seule; c'était la plus âgée et la plus délicate des trois sœurs. Dans l'isolement où elle se trouvait, et douée d'un caractère passionné, qui sait si la mort ne fut pas un asile pour elle? Du moins elle la contempla sous cet aspect. Des symptômes assez légers, mais heureux, nous donnaient une lueur d'espérance. Son pouls était faible; mais le médecin s'applaudissait de ne pas y trouver le mouvement irrégulier de la fièvre. Ses joues ne se teignaient pas de cette rougeur pourprée qui apparait ordinairement et fait tache au milieu de la livide pâleur des poitrinaires. Nous nous efforçions de lui communiquer nos espérances, et son père lui-même, que la mort de ses deux filles avait frappé d'une sorte de terreur, était plus assidu auprès de Marie; mais si on cherchait à lui persuader qu'elle devait vivre, elle secouait la tête et gardait le silence. Elle semblait nous dire : « Il y a des secrets que les mourans savent seuls. »

Bientôt une lassitude profonde s'empara d'elle; elle ne pouvait plus se lever dès qu'elle était assise. La mort paraissait vivre en elle. Quand nous l'avions placée sur le siége d'osier qui faisait face à la pelouse du château, ses membres fatigués, ses jointures sans ressort, ses nerfs détendus refusaient d'exécuter le moindre mouvement : il fallait la reporter dans son lit.

Le père avait repoussé, une année auparavant, les propositions d'un jeune étudiant d'Oxford, qui avait demandé Marie en mariage. C'était le fils d'un tory, et par conséquent un objet de haine pour le *country-gentleman*, whig sans savoir pourquoi, et d'autant plus invincible dans ses décisions, une fois prises, que son intelligence était plus courte et plus bornée. Marie, dont l'ame ardente avait cru entrevoir le bonheur dans cette union, avait ressenti un profond chagrin en voyant son espoir détruit. On conseilla au père, qui voyait dépérir sa fille, maintenant unique, de sacrifier enfin sa vieille haine de wigh à l'espérance de sauver Marie. Il se résolut, non sans peine, à écrire au jeune homme, qui malheureusement était parti pour l'Italie. Quatre mois s'écoulèrent, pendant lesquels la jeune fille s'éteignit lentement.

Lorsqu'il arriva, il était trop tard. Elle vivait encore, mais quelle existence! On voulut lui persuader qu'un voyage en Italie la ranimerait. « Non, disait-elle, je mourrai près de mes deux sœurs, et je serai ensevelie près d'elles. Nos trois tombeaux seront réunis dans le petit cimetière du village de Blantyre. Je veux que les arbres dont j'ai respiré l'odeur et écouté le murmure soient là, près de moi, près de nous. Ce sont, je le sens bien, des illusions et des chimères, les caprices d'un enfant; mais ne me les ôtez pas : ils me consolent. »

La vie fuyait lentement de son sein, comme un léger filet d'eau se perd en été, et disparaît dans le sable. La dernière scène de cette tragédie domestique fut déchirante. Le lieu de sépulture des habitans du village et de ceux du château est situé sur une colline assez élevée, près de l'église. Marie souffrait beaucoup; elle n'ignorait pas que la vivacité de l'air qu'on respire sur les hauteurs hâte les progrès de la phthisie; et plusieurs fois on s'était opposé à ce qu'elle allât visiter les tombeaux de Caroline et d'Emma. Parvenue au terme extrême de la maladie, et au moment où le dernier souffle, prêt à la quitter, vacillait, annonçant la venue de la mort par de nouvelles souffrances, elle voulut qu'on la portât auprès de ses deux sœurs, sur le siége d'osier de la pelouse.

On dut lui obéir; toute espérance était détruite, et résister à ses vives instances eût été une cruauté inutile. Henri et son père la suivirent. Quand elle fut arrivée au lieu qu'elle avait désignée, elle dit :

« Je me souviens d'avoir été là dimanche; on me soutenait, mais je pouvais encore marcher... Maintenant... »

Henri cachait sa figure entre ses mains et pleurait.

« Mon ami, lui dit-elle, je vais là où sont mes sœurs, là où nous nous retrouverons tous. Adieu.... embrassez-moi une fois avant de mourir. »

Il se baissa; à peine eut-elle la force de l'entourer de ses bras.... un long soupir s'échappa.... c'était le dernier.

J'ai assisté aux funérailles de la dernière de ces infortunées; je l'ai vue descendre dans l'étroit et dernier séjour où elle repose. La stupide et muette douleur du père me pénétra. L'ame de cet homme elle-même était ébranlée. Quant à moi, le souvenir des trois sœurs ne m'a plus quitté. Que sont les grandes infortunes dont on nous parle, les angoisses des ambitions trompées qui remplissent l'histoire, les malheurs bruyans, les catastrophes éclatantes qui nous émeuvent parce qu'elles nous effraient, auprès de cette vie, de cette mort, de ce long supplice, de ce mouvement continuel, sensible, vers le terme fatal, de cette longue souffrance suivie d'un long oubli!

Nées avec tout ce qui donne le bonheur et le fait partager aux autres, faites pour aimer, pour être aimées, pour sentir toutes les affections du cœur, quelles traces ont-elles laissées au monde? Trois pierres funéraires dans le Rutlandshire. Souffrances du martyr, malheurs du génie, revers du héros, ont leur consolation et leur récompense; mais ici tant d'obscurité et tant de douleur, se voir mourir, se sentir éteindre! Non, dans la longue liste des douleurs humaines, il n'en est pas de plus dénuée de compensation et d'allégement que le sort de ces trois sœurs, cette existence qui ne fut qu'un sacrifice à la mort, une consécration de trois victimes.

LA VIEILLE FRONDE

(1648).

PAR HENRI MARTIN [1].

M. Henri Martin n'a pas craint d'aborder la portion la plus difficile et la plus scabreuse de notre histoire : cette Fronde confuse, incroyable; énigme pour tous; révolte en chansons; mazarinades mêlées de massacres; folies et grandes actions; caractères éclatans et frivoles; il a fait de tout cela un drame plein d'intérêt, de vie pittoresque et de mouvement.

---

[1] Chez Béchet, 1 vol. in-8°

Curieuse galerie de portraits! Au-dessus des rois et des princes, le coadjuteur, ce grand arlequin politique, figure qui ne pouvait se montrer ni se développer qu'en France, admirable jouteur pour un Mazarin, aussi fin que le renard d'Italie, mais brave, mais hardi, mais étincelant; Anne d'Autriche avec ses mille coquetteries et son entêtement de femme, ses dentelles et ses mains blanches, son oratoire et ses galanteries espagnoles; femme remplie de faiblesses, et retrouvant du courage dans les grandes occasions; puis Mazarin lui-même, l'avare, le lâche, le sordide Mazarin, rendant au peuple mépris pour mépris, et remplissant ses coffres pendant qu'on le chansonne; Mazarin, homme accompli dans son espèce, parce qu'il ne reculait devant aucun des résultats de son caractère avoué; enfin toutes ces bonnes figures parlementaires, gens qui se croient des sénateurs, parce qu'ils étaient des bourguemestres en colère, pauvres jouets du peuple et du trône, à cheval sur leurs édits, menés par la cohue des enquêtes et la canaille des anti-mazarins; grands hommes qui s'évanouirent quand le jeune Louis XIV arriva, cravache en main, l'éperon aux bottes, et d'une bouche adolescente leur dit : *Je ne veux plus de vous!*

Il y a de la poésie, du talent, de la pensée, de la vérité dans ce livre, où peut-être les formes du style de l'époque ne sont pas assez fidèlement reproduites, mais que l'on achètera, que l'on lira, et qui captive l'intérêt.

Il faut savoir gré à l'auteur d'une excellente création que l'histoire et les mémoires ne lui donnaient pas, mais qui appartenait essentiellement à son sujet, et sans laquelle sa vieille Fronde n'eût pas été complète, c'est le personnage du vieux ligueur *Frotté*. Oh! comme les mousquetades réjouissent le cœur du bonhomme! comme la fumée de la poudre fait une belle auréole à ses cheveux blancs, que le légat du pape a bénis autrefois, vers 1580! que ce bruit de la guerre civile est doux à son oreille! Il revoit les barricades; il espère retrouver bientôt les quarteniers et les seize. Quoique sa main tremble, il sait encore tuer. Un capitaine tombe frappé de sa balle; et l'image de Jacques Clément, suspendue à son cou, n'est pas pour lui un souvenir frivole, un symbole sans valeur; c'est une inspiration, un exemple, une amulette de discorde. Le passé de la France est très-bien indiqué par ce rôle, jeté si naturellement à travers la Fronde. En effet, cette Fronde, qu'était-ce après tout? La suite, le dernier reflet, et, si l'on nous passe ce mot, la ritournelle de la Ligue.

Si jamais peuple avait profité des enseignemens du passé, il y aurait dans ce volume une leçon bien forte et bien instructive à recueillir. Quel est le résultat définitif de ces mouvemens irréguliers, de ces turbulences sans but et sans règle? Le despotisme. Quand le monarque apparut, que devint la Fronde? Son berceau avait été environné d'orages; et, nourri dans la haine des émeutes populaires, Dieu sait quelles précautions il sut prendre contre elles. Il éblouit la nation par des victoires, il l'écrasa sans pitié; elle l'appela *Grand*, elle baisa ses pieds, elle le coula en bronze, elle l'adora sous toutes les formes.

C'est là qu'aboutit la Fronde. O mes amis, le peuple le plus spirituel et le plus fin de la terre, ne vous persuaderez-vous jamais qu'un excès est père de l'excès contraire; qu'en exigeant la gloire des armes ou la frénésie de la liberté, on se condamne soi-même aux dernières années avilies du règne de Louis XIV ou au régime despotique de Napoléon? Terrible leçon des âges, sans cesse redite et toujours oubliée! La scène suivante donnera une idée de la vérité et du style simple et énergique de cet ouvrage.

LE COADJUTEUR A LA CROIX DU TRAHOIR.

La populace, les gens des halles se pressent et s'agitent de toutes parts. — Un gros de fripiers et d'artisans en armes sont arrêtés à la croix du Trahoir. — LE ROUX, suivi d'une troupe de bouchers armés de piques, de haches, de gourdins et de pistolets, descend la rue de l'Arbre-Sec.

LES FRIPIERS.

Vivat!... Voilà les bouchers qui nous viennent donner un coup d'épaule!... Allons, camarades, arrivez!... En avant, pour l'honneur de nos corporations!... Allons essayer qui de nous entreront les premiers dans la cour du Palais-Royal!

UNE FEMME DE LA HALLE.

Vous êtes un brave homme, maître Le Roux : vous nous ferez rendre Broussel, ou, si le Mazarin ne le veut pas, vous nous l'écorcherez tout vif, ce cardinal de malheur!

UN BOUCHER, *brandissant un énorme maillet.*

Ne vous inquiétez pas, la mère : je vous dépêcherai ce veau de Sicile comme un bœuf dans l'étable.

LE ROUX.

Tout beau! les amis, tout beau! Nous allons faire halte ici un moment : nous y serons joints tout à l'heure par bon nombre de bons garçons qui vont nous ramener tous les gens de ces paroisses-ci. (*Étendant les bras du côté de Saint-Eustache et de la rue Montmartre.*) Ça ne sera pas long!

UN FRIPIER.

Qu'ils se hâtent, morbleu! savez-vous que les amis sont déjà en force jusque sur la place du Palais-Royal?

. . . .

GRANDS CRIS.

Ohé! ohé!... Vive le parlement! — Ohé! Sorbonne! — ohé! Montaigu! — A nous, les Quatre-Nations! — En avant, la sainte basoche!

Rémond, bon nombre d'écoliers et de basochiens, suivis d'une foule de gens de tout état, en armes, débouchent par la rue des Prouvaires.

RÉMOND, *à Le Roux.*

Eh bien! nous venons bien accompagnés au rendez-vous, n'est-ce pas, mon maître? Ce n'est pas que nous ayons peur au moins, et nous le prouverons tout à l'heure.

LE ROUX.

Maintenant, nous pouvons marcher.

RÉMOND.

Sus donc!.. Allons traquer le renard dans son terrier!

TOUT LE PEUPLE.

Marchons!... — Liberté aux prisonniers!

. . . .

Trompettes, bruit de chevaux. — Le peuple, qui s'avançait dans la rue Saint-Honoré, recule en désordre.

VOIX DIVERSES.

Les gardes de la reine! — Ouvrez-vous. — Laissez-les avancer. — Qu'est-ce qu'ils veulent donc? — Enveloppons-les!

LA MEILLERAYE, *s'avançant à travers la foule, à la tête d'un bataillon.*

Bas les armes, mes amis!... Vive le roi! Liberté à Broussel!

VOIX DIVERSES.

Qu'est-ce qu'il dit? — Je ne sais pas. — Il dit: « Bas les armes! » — Qu'il y compte! — Ah! il agite son épée: il donne sûrement l'ordre de nous charger. — A vos armes, camarades!

UN CROCHETEUR, *tirant le sabre.*

Taillons en pièces ces mauvais reîtres!

LA MEILLERAYE.

Coquin!...

Il lui lâche un coup de pistolet. — Le crocheteur tombe.

LE PEUPLE.

Mort aux Mazarins!....

Le peuple fait sur les gardes une décharge d'armes à feu et de pierres. — Les gardes sont assaillis de toutes parts.

LE COADJUTEUR, *accourant, à part.*

Ah! le fou de grand-maître va tout perdre. (*Criant de toute la force de ses poumons.*) Arrêtez! arrêtez, mes amis, au nom du ciel!... Que tant de Français ne s'entr'égorgent pas pour un malentendu!.... C'est bien assez d'une victime!.. La reine consent à vous rendre Broussel.. Pourvu que vous vous sépariez, vous aurez Broussel!

Les combattans s'arrêtent.

VOIX DIVERSES.

Quoi! on rendra la liberté à Broussel? — La reine cède?

LE COADJUTEUR.

Oui! oui!.... Mais conduisez-moi vite près du malheureux blessé... Il n'y a peut-être pas de temps à perdre... Qu'il puisse au moins recevoir les secours de la religion avant de mourir!.. Où l'a-t-on transporté?

LE ROUX, *le chapeau à la main.*

Par ici, monseigneur... Dieu vous récompense de votre charité!

LE COADJUTEUR.

Je ne fais que mon devoir. (*Il fend la foule, qui s'écarte avec respect devant lui, et s'approche du blessé.*) Ah! mon ami, vous êtes dans un piteux état: il faut vous préparer à paraître devant Dieu, et oublier les choses de ce monde.

LE CROCHETEUR, *avec un soupir.*

Ah! monseigneur, j'ai une femme... et deux enfans.

LE COADJUTEUR.

C'est bon, j'en prendrai soin.

LE CROCHETEUR.

Merci, mon bon seigneur!

LE COADJUTEUR.

Vous repentez-vous de vos fautes? En demandez-vous pardon à Dieu?

LE CROCHETEUR.

Oui, monseigneur.

LE COADJUTEUR.

Cela suffit à la miséricorde divine... *Absolvo te in nomine Patris, et Filii, et Spiritûs Sancti. Amen.*

LA MIELLERAYE, *à ses cavaliers.*

En retraite, messieurs!

FROTTÉ.

Tu n'échapperas pas ainsi, parpaillot!

Il s'approche.

FONTRAILLES, *officier aux chevau-légers, le menaçant de son épée.*

Place, vieux drille!

FROTTÉ.

Va chercher place en enfer!

Il fait feu sur lui: Fontrailles tombe.

LAUDRY, TROUPE DE MARINIERS ET GENS DU PEUPLE, *accourant de la rue des Prouvaires.*

Tue! tue!

Ils se précipitent avec fureur sur les soldats. — Mêlée.

LE COADJUTEUR, *atteint et renversé d'un coup de pierre à la tête.*

Morbleu! je suis blessé!... (*Un homme du peuple se précipite sur lui et lui appuie son mousquet sur la gorge.*) Ah! malheureux, si ton père te voyait!

L'HOMME DU PEUPLE, *étonné*

Que dit-il là? (*Il le regarde attentivement.*) Oh! mon Dieu! seriez-vous pas M. le Coadjuteur?

Il jette son mousquet, et relève le coadjuteur.

LE COADJUTEUR.

Oui, mon ami.

L'HOMME DU PEUPLE.

O ciel!... Et moi qui... Je me serais brûlé la cervelle après!

LE ROUX, *accourant, le pistolet au poing.*

Le Coadjuteur!... Malheur à qui osera toucher un cheveu de sa tête!

VOIX DIVERSES.

Nous n'avons garde! — Lui! notre père, notre appui! — Vive le Coadjuteur et M. Broussel!

Le peuple s'amasse autour du coadjuteur. — La Meilleraye profite de ce mouvement pour opérer sa retraite.

LE COADJUTEUR, *élevé sur les épaules de quelques bourgeois.*

Écoutez-moi, mes amis; écoutez les paroles de paix que j'étais chargé de vous apporter... Consentez à déposer les armes, à vous retirer paisiblement chacun chez vous, et demain, de bonne heure, messieurs de Broussel et de Blancménil seront rendus à leurs familles.

VOIX DIVERSES.

Est-ce bien sûr, au moins? — Ne cherche-t-on pas à tromper le peuple? — Nous êtes-vous garant de ce que vous venez de promettre?

LE COADJUTEUR.

C'est la reine qui l'a promis, mes enfans..... Nous devons croire à la parole de Sa Majesté!

VOIX DANS LA FOULE.

A la bonne heure! nous allons poser les armes. — Nous verrons si elle tiendra sa promesse. — Si on nous trompait, mille tonnerres! on s'en mordrait les pouces! — Nous verrons demain : tout n'est pas fini.

FROTTÉ, *branlant la tête.*

Non, tout n'est pas fini! Par saint Jacques-Clément! Je m'y connais, moi : nous en verrons bien d'autres!... Ce M. de Gondy, c'est singulier! je n'aurais pas cuidé..... Ah! au glorieux jour des barricades, M. de Guise apaisa aussi le peuple!

LE COADJUTEUR.

Adieu, mes amis! — Je vais porter à Sa Majesté la nouvelle de votre soumission.

LE PEUPLE.

Oui, pourvu qu'on ne nous trompe pas; car on s'en repentirait!

LE COADJUTEUR, *bénissant.*

C'est bien, mes amis. — Vous êtes de bons Français!

FROTTÉ, *d'une voix sourde.*

A demain, monsieur le Coadjuteur.

Le Coadjuteur tressaille. — Il continue sa route par la rue Saint-Honoré, une partie du peuple le suit; le reste va déposer les armes.



VERS,

PAR EMMANUEL ARAGO [1].

Je ne suis pas de ceux qui demandent à un jeune homme pourquoi sa voix de poète vient dans ce siècle prosaïque et réel se mêler aux graves préoccupations qui nous agitent, et livrer quelques chants de plus au vent politique qui les balaie et les emporte. Je trouve que le poète n'a pas de saisons : peu lui importe le vent qui souffle et le ciel sous lequel il marche! c'est l'homme du Seigneur, qui a foi en son Dieu, et qui reste croyant, lors même qu'on a brisé ses autels. Ainsi je n'ai blâmé dans Arago ni des rêves follement ambitieux, ni des prétentions étranges; j'ai pris son œuvre et je l'ai jugée, mais sans lui demander raison de sa naissance.

J'ai lu ces vers, vous les lirez aussi, et vous verrez que le poète est jeune; car il y a là tous les égaremens de la jeunesse, toutes les erreurs d'un talent qui bourgeonne : des rhythmes disloqués, des vers en manière de prose, des strophes en toilette du matin, des pièces tout entières jetées dans ce livre comme des lazzaroni sur les marches d'un palais; en un mot,

[1] A Paris, chez Paulin, place de la Bourse.



des écarts incroyables, une mise par trop négligée, une allure par trop insouciante, vous verrez tout cela dans ces vers. Vous y verrez Hoffman qui parle comme un fou, Cromwell qui parle comme Hoffman; vous y verrez Arthur Baridon qui parle comme Hoffman et Cromwell.

Mais aussi vous y trouverez toute la sève de la jeunesse, toute la grâce, tout le parfum de la poésie en fleur. Lisez, et toutes ces erreurs de jeune homme vous les oublierez bientôt, pour vous étonner de la voix souple du poète qui a des chants pour tous vos amours, pour toutes vos sympathies. Certes, dans *Alice et Clara*, dans *le Chien de Terre-Neuve*, dans les vers adressés au grand peintre Isabey, il y aurait de quoi couvrir d'éloges les critiques sévères que nous avons osées; mais nous craindrions d'endormir la jeunesse de l'auteur. M. Arago a de l'avenir; mais pour le conquérir, il lui faut du travail et des veilles. Si nous avons été sévères, c'est que pour nous sa jeunesse n'était pas une excuse à ses égaremens ; avec le nom qu'il porte, on naît vieux.

Revue Dramatique.

GYMNASE DRAMATIQUE.

Le Sénateur. - Le Chaperon.

PAR MM. PHILIPPE ET LAURENT, SCRIBE ET PAULIN.

Prenez les chansons de Béranger.

Quel honneur!
Quel bonheur!
Ah! monsieur le sénateur
Je suis votre humble serviteur.

Allongez les cinq ou six couplets de l'illustre chansonnier par quinze ou vingt scènes de prose inoffensive, innocente, qui ne soulèvera ni le peuple ni les barricades, n'assemblera pas un conjuré blanc ou rouge dans le salon de la rue des Prouvaires, n'aiguisera pas même la pointe d'un canif ou d'un couteau de Saint-Claude; brochez sur le tout une vingtaine de couplets qui ne sont pas du Béranger tout pur, et vous aurez M. le sénateur mis en vaudeville; le sénateur qui cajole la femme de l'employé, et l'employé qui chante :

Quel honneur!
Ah! monsieur le sénateur
Je suis bien votre serviteur!

Quant au *Chaperon* c'est plus joli, plus fin, plus délicat, plus musqué; M. Scribe s'y fait reconnaître à la gentillesse de la phrase, à l'étincelle du couplet; on sent M. Scribe au musc de la pensée, à l'ambre de l'expression; c'est M. Scribe comme vous l'avez connu avant la révolution, tout parfum et tout diamant, je veux dire stras et similor. Quant au sujet du petit chef-d'œuvre, il s'agit encore d'une ruse d'amour : l'amour, au Gymnase, ne vous fait pas faute de ses ruses, vous en savez le faible et le fort, et Dieu me damne si on vous y prend.

Un amant rebuté par une belle veuve, pour toucher le cœur de la cruelle feint d'aimer sa sœur (la sœur de la veuve bien entendu); la veuve se laisse tromper à ce faux semblant et la voilà qui meurt d'amour pour le pauvre amant, puis l'épouse. Passez-moi les détails et contentez-vous d'apprendre que la pièce a fait pâmer d'aise les premières galeries.

VARIÉTÉS.

Le Mari de la Cantatrice,

PAR MM. HALEVY ET JAIME.

Le mari de la cantatrice c'est Odry, Odry qui arrive d'Angleterre, qui joue, qui aime la roulette et pis que cela; Odry garnement, Odry arrivé au sublime de la corruption de carrefour et d'estaminet. O grand Odry, que tu es admirable et bouffon cessant de cultiver la vertu! Grand succès!

Variétés.

— L'opéra-comique s'est transformé en drame : *Teresa* de M. Alexandre Dumas a réussi comme *Henri III*, comme *Christine*, comme *Antony*, comme *Richard d'Arlington*. M. Dumas crée des succès à force de pathétique; M. Dumas excelle dans la passion. Ces trois actes poignans, palpitans, étourdissans, ne laissent pas le temps au spectateur de remarquer les reminiscences, les invraisemblances et les défauts : tous les applaudissemens partent du cœur. Nous reviendrons en détail sur cette composition, où Bocage a déployé un vrai talent d'artiste; Bocage et Dumas se comprennent mutuellement.

— *Le Louis XI* de M. Delavigne, tant annoncé, tant prôné, tant applaudi depuis sept ans, est enfin sorti du portefeuille de l'auteur des *Messéniennes*. Le public, qui s'était porté en foule à cette représentation solennelle, a rendu justice au mérite littéraire d'un ouvrage si soigneusement élaboré : les comédiens sociétaires exploiteront cette mine d'or le plus long-temps possible. La mise en scène, les décorations et les costumes, rappellent que M. le baron Taylor exerce toujours une haute influence d'art et de goût sur notre théâtre national. Nous avons besoin de recueillir nos souvenirs pour rendre compte de cette tragédie, où chaque historien de Louis XI a fourni un trait pour l'ensemble de la figure historique : Mercier, le bibliophile Jacob et Victor Hugo, avaient déjà peint de vives couleurs le règne *du plus grand des mauvais rois*.

— MM. Champmartin, Scheffer, Court, Larivière, Rouillard et Paulin Guérin, sont chargés de faire six portraits en pied pour la salle des Maréchaux.

Dessins. { Les Trois Sœurs, par DEVÉRIA (*Contes Bruns.*)
Le Coadjuteur, par HARLÉ.

Beaux-Arts.

—

L'INSTITUT AU LOUVRE.

Le Salon est retardé d'un mois: au lieu de s'ouvrir, comme on l'avait annoncé l'année dernière, le 1er avril, il ne s'ouvrira que le 1er mai, comme en 1831. Bien que le motif de ce délai ne soit pas publiquement expliqué, nous croyons savoir que plusieurs artistes, qui n'auraient pas été prêts pour l'époque fixée, ont demandé et provoqué la mesure dont nous parlons, et que M. le directeur des Musées royaux a fait connaître ces jours derniers par une circulaire adressée aux journaux.

Un mois de plus, un mois de moins, ne changent rien assurément à la destinée générale de l'art. Le triomphe de l'école *historique* ou de l'école *académique*, si toutefois le combat dure encore, ce qui est au moins très-improbable, ne dépend pas du mois d'avril ou du mois de mai. Cependant puisque le Salon ne doit durer que deux mois, nous pensons qu'il eût mieux valu l'ouvrir un mois plus tôt. Puisque toutes les amplifications démocratiques, très-utiles ailleurs quand il s'agit d'établir un principe politique, ne peuvent rien changer à l'histoire actuelle de la société, puisqu'il faut reconnaître, bon gré, mal gré, que l'aristocratie peut seule aujourd'hui, après la cour et l'état, encourager les arts autrement que du geste et de la voix, il nous semble qu'il eût mieux valu profiter pour le Salon du mois d'avril, car à cette époque la vie du château commence à peine.

Mais une fois ce préliminaire débattu, il nous reste à présenter d'autres et plus sérieuses remarques sur l'avis publié par M. le comte de Forbin. Il est bien entendu que nos critiques ne s'adressent pas au directeur, mais bien à la direction des Musées.

Nous ne voulons pas nous arrêter aux premiers paragraphes de l'avis, qui ressemble à tous les avis du monde sur des sujets analogues. Justice, égalité, impartialité parfaites! C'est à coup sûr une belle devise, et nous ne serons pas assez malavisés pour la remettre en doute. Nous verrons bien si les faits viennent à l'appui du principe, et si les membres de l'Institut, les pensionnaires de Rome, les travaux commandés, ne feront pas une exception flagrante aux lois qu'on prétend établir; si toujours et comme par le passé le privilége des bureaux n'envahira pas quand et comme il lui plaira les places qu'il aura désignées d'avance.

Toutes ces questions, qui peuvent avoir leur importance, ne sont pas celles que nous voulons soulever. Nous ne parlerons aujourd'hui que de la composition du jury.

M. le comte de Forbin nous apprend que tous les ouvrages présentés au Louvre seront inévitablement soumis à la quatrième classe de l'Institut. Vous savez sans doute ce que c'est que la quatrième classe de l'Institut: ce n'est pas seulement, comme vous pourriez charitablement le penser d'après le bon sens et la raison, les sculpteurs et les peintres qui seront appelés à juger les tableaux et les statues. Cette mesure serait trop simple et trop naturelle. Autant vaudrait prendre du drap pour faire un habit, un bloc de Carrare pour tailler un groupe. Il n'y aurait là, vous le voyez bien, aucun mérite d'invention. Un enfant devinerait cela.

Les musiciens seront admis au jury du Louvre. MM. Auber et Cherubini auront le droit de décider si une toile peut être accrochée dans la galerie des trois écoles. M. Lesueur et M. Berton pourront, au gré de leur caprice, selon leur sommeil de la nuit ou leur digestion du matin, accepter ou refuser un groupe ou un bas-relief.

Vous croyez que je veux rire, et pourtant je ne ris pas. Rien n'est plus vrai que la nouvelle que vous annonce, et que j'essaie de vous expliquer.

Et pour vous l'expliquer, c'est-à-dire pour vous la faire comprendre, il faut d'abord que je commence par en deviner le sens et la portée.

Nous essaierons, si vous le voulez bien, toutes les méthodes que la logique met à notre disposition.

Supposons d'abord que le principe est admis, voyons les conséquences prochaines ou lointaines qu'il en faut légitimement et rigoureusement déduire.

Je ne veux pas oublier de remarquer en passant que la composition du jury que j'étudie maintenant avec vous, bien qu'elle prétende au mérite de l'invention, n'est cependant que la réalisation d'une idée qui a sur les épaules quelques cinquante ans, ou peu s'en faut. La décision contresignée comte de Forbin est tout bonnement un plagiat fait à Beaumarchais. Heureusement il est riche et peut prêter sans s'appauvrir.

Mon Dieu! oui. Figaro disait en 1784, à propos de la distribution des emplois : « Il fallait un calculateur, ce fut un danseur qui l'obtint. » Or, je vous le demande, ne fait-on pas aujourd'hui absolument la même chose? On veut savoir à quoi s'en tenir sur le mérite des tableaux et des statues présentés au Louvre, avant de les admettre aux honneurs de l'exposition; il faudrait, à ce qu'il semble, des statuaires et des peintres. Aussi commence-t-on par en prendre. Mais on ne s'en tient pas là. On ne les laisse pas ainsi livrés à eux-mêmes et aux dangers d'une discussion où la pratique et l'expérience de l'art apporteraient de solides argumens. On veut éclairer leur conscience, et on leur adjoint, comme conseil et comme tuteurs, les meilleurs musiciens de l'époque.

Jusqu'à présent, innocent que vous êtes, vous ne soupçonniez peut-être pas que l'étude du contrepoint pût servir à juger Rubens ou Rembrandt, ou à défaut de ces messieurs, ceux qui prétendent à leur héritage, sans apporter dans la balance d'autre légitimité que celle du talent. Détrompez-vous, je vous en prie, et profitez, pour vous convaincre, d'une preuve péremptoire. Les musiciens siégent aussi, au même titre et pour les mêmes fonctions, à l'école des Petits-Augustins. C'est ce qu'on appelle, au parlement anglais, un *precedent*.

Mais je vous ai promis de déduire les conséquences du principe que j'expose, et je me hâte d'y arriver. Les géomètres disent : un triangle est une figure à trois côtés, et ils ajoutent : la réciproque est également vraie; c'est-à-dire une figure à trois côtés est un triangle.

Appliquons la méthode des géomètres. Un musicien se connaît en peinture. Voilà le théorème : Quelle est la réciproque ? La voici ; méditez-la bien. Un homme qui se connaît en peinture est musicien.

La conséquence est rigoureuse et très-consolante. A-t-on le désir par exemple d'écrire une symphonie, un opéra, une sonate, un concerto, la moindre chose, la première bagatelle venue, ariette ou romance, sans connaître une note de musique; il ne faut pas se mettre en peine, ni feuilleter un solfége ou une méthode d'harmonie. A quoi bon? Il faut laisser cette routine grossière aux élèves de Reicha et de Fétis. Vous avez un moyen beaucoup plus simple de vous contenter et d'atteindre votre but. Vous obtenez une carte pour le Louvre, vous achetez un livret, et vous étudiez attentivement trois ou quatre fois par semaine la galerie des trois écoles, en ayant soin toutefois de ne pas choisir l'époque du Salon ; car autrement vous risqueriez, si vous en êtes aux élémens, de prendre pour Holbein, Ruysdael ou Raphaël, ceux qui se font appeler de ce nom par leurs amis et leurs disciples. Au besoin et si Dieu vous a donné le goût du savoir, vous consultez l'histoire de la peinture, vous feuilletez les biographies, toutes choses à la vérité qui ne développent pas le goût, comme une matinée passée au Musée, mais qui fixent les idées, qui donnent aux souvenirs et aux sensations plus de précision et de netteté.

Et ainsi je ne vois pas ce que les artistes ont à craindre cette année. Jugés par leurs pairs, par des hommes qui auraient comme eux voué leur vie au culte spécial de la peinture ou de la statuaire, ils pourraient redouter les jalousies, les antipathies d'école, les haines systématiques. Soumis à la critique de M. Gros ou de M. Lethière, ils auraient subi les conséquences d'habitudes qu'ils ne partagent pas. Ils auraient vu s'engager devant leurs toiles une discussion animée, sur la couleur et le dessin de leurs figures, sur le nu et la draperie, sur la lumière et l'ombre, sur l'harmonie des lignes et la composition des groupes, sur l'éloignement et la disposition des plans.

Grâces à Dieu ! ces questions oiseuses ne prévaudront pas.

Pour la sculpture c'eût été pire encore. M. Cortot, ou M. Nanteuil auraient pu demander compte aux jeunes statuaires du modelé d'un torse ou d'un bras, et citer au besoin *le Gladiateur* et *le Laocoon*. Mais leur voix sera couverte. Il ne sera pas dit qu'on absolve ou condamne une statue selon qu'elle peut rappeler Phidias, Jean Goujon ou Pujet. Les musiciens appelés à délibérer trouveront, je n'en doute pas, d'autres et plus sûres méthodes pour la résolution des problèmes qui leur seront proposés.

Que s'il arrivait par hasard que le jury, malgré tous les élémens de conviction et de sagesse qu'il réunit, demeurât indécis à propos d'un ouvrage, on pourrait, ce me semble, en appliquant toujours le principe si fécond de la non-spécialité, appeler, pour former une majorité, des avocats et des banquiers.

Et comme à coup sûr l'arithmétique et le droit romain ne sont pas plus étrangers à la peinture que Pergolèse ou Palestrina, je ne doute pas un seul instant que la faculté de droit, le barreau, la magistrature ou la Bourse ne puissent être utilement consultés.

Je conclus en votant d'unanimes remerciemens à l'inventeur, quel qu'il soit, du jury du Louvre. Je renonce à chercher aujourd'hui à qui reviennent légitimement les félicitations. Mais je jouis d'avance du bonheur qui ne peut manquer d'écheoir aux jeunes artistes. La musique aidant, je l'espère, il n'y aura cette année ni passe-droit, ni injustice. Nous n'aurons pas quatre mille ouvrages, ni même deux mille. Les musiciens seront sévères, et n'entendront pas raillerie. Les marines et les paysages seront triés avec soin. Les portraits en pied des moulins de Montmartre subiront l'ostracisme. Nous n'aurons que des Turner et des Claude Lorrain.

Mais je ne veux pas omettre une remarque bien simple et qui doit déjà s'être présentée à tous les esprits sérieux qui s'occupent des questions que je traite.

Ne serait-il pas raisonnable et naturel de soumettre la jeune génération qui s'élève à d'autres juges que l'Institut? Ne conviendrait-il pas de mettre les tableaux de Decamps, de E. Delacroix, d'Eugène Isabey, de Charles de La Berge, C. Roqueplan, sous d'autres yeux et plus indulgens que ceux de MM. Hersent et Bosio, deux types d'impuissance et de caducité? Croyez-vous donc que l'auteur de Cadji-Bey puisse être compris par l'auteur de Gustave Wasa? Une foi pareille ressemble terriblement à un paradoxe. Croyez-vous que les sénateurs de l'Institut, *seniores artis*, puissent deviner ou soupçonner même ce qu'il y a de grandeur et de naïveté dans la nouvelle école de

paysage? Habitués qu'ils sont à ne voir la nature que dans certaines lignes convenues, comment voulez-vous qu'ils arrivent à se désaccoutumer des traditions qu'ils ont adoptées, à voir la poésie et l'imagination ailleurs que dans quelques bouquets d'arbres, rehaussés tout au plus d'un moine ou d'un pélerin?

Bien que les conseils, par le temps qui court, ressemblent volontiers aux prophéties de Cassandre; bien que les hommes réfléchis qui se mêlent d'éclairer le pouvoir sur les dangers de l'impéritie puissent avec une littéralité déplorable s'appliquer les paroles du lyrique latin : *Nos canimus surdis;* cependant, pour satisfaire au cri de notre conscience, nous indiquerons ce qui nous semble opportun, ce que nous regardons comme nécessaire. Pourquoi ne pas instituer pour le Salon, comme pour le dernier concours de la Chambre des députés, un jury nommé par tous les exposans? De cette façon, l'injustice serait impossible, ou tout au moins serait excusée de l'aveu même des plaignans. Que tous ceux qui envoient au Louvre un tableau ou une statue concourent à la nomination des juges qui devront décider de leur mérite, et alors nous pourrons sans folie espérer que justice se fasse : autrement, si le passé juge l'avenir, ou tout au moins le présent, la jalousie et les regrets prononceront dans la cause qui les intéresse, et l'excommunication prendra la place de l'amnistie.

Littérature.

—

LA TRANSACTION.

§ Ier.

SCÈNE D'ÉTUDE.

— Allons! voilà encore le vieux carrik qui monte ici!...

Ayant dit, le petit clerc de l'étude fit une boulette avec la mie du morceau de pain dans lequel il mordait, et la lança, par un vagistas, sur le chapeau d'un inconnu qui traversait la cour d'une maison située rue Vivienne, où demeurait Me Derville, avoué.

— Le patron vient de se coucher, il n'y est pour personne!... répondit le premier clerc en achevant l'addition d'un mémoire de frais.

— Quel tour pourrions-nous jouer à ce chinois-là?... dit à voix basse le troisième clerc, en s'arrêtant au milieu du plus faux raisonnement d'une requête dont il improvisait la minute, et qu'il écrivait en la dictant à trois néophytes venus de province, lesquels en faisaient les copies.

Il continua sa dictée :

... *Mais, dans sa haute sagesse, S. M. Louis XVIII, en reprenant les rênes de son royaume, comprit...*

(Qu'est-ce qu'il comprit?...)

... *La haute mission de son règne, et répara toutes les infortunes de ses fidèles serviteurs, en leur restituant tous leurs biens non vendus, par la fameuse et loyale ordonnance rendue en...*

— Attendez, dit-il aux trois clercs; cette scélérate de phrase a rempli la page...

— Eh bien!... reprit-il en mouillant le dos du cahier pour tourner la page la plus épaisse de son papier timbré; eh bien! quelle farce avez-vous trouvée?

— Il faut lui dire que le patron ne peut parler à ses cliens qu'entre deux et trois heures du matin... Nous verrons s'il viendra, le vieux malfaiteur!...

Tel fut l'avis du quatrième clerc.

Puis, le troisième clerc reprit la phrase commencée :

— *Rendue en*.... Y êtes-vous?....

— Oui!... crièrent les trois copistes.

Tout marchait à la fois, la requête, la causerie et la conspiration!....

— *Rendue en*... hein? quelle est la date de l'ordonnance? il faut mettre les points sur les i... Cela fait des pages.

— Juin 1814!... dit le premier clerc sans interrompre son travail.

Trois coups frappés à la porte de l'étude interrompirent la phrase de la requête prolixe; et six clercs bien endentés, aux yeux vifs et railleurs, aux têtes crépues, levèrent le nez vers la porte, après avoir tous crié brusquement d'une voix de chantre :

— Entrez!...

Le premier clerc seul resta la face ensevelie dans un monceau d'actes, nommés *broutille* en style de palais, et continua de dresser le mémoire de frais...

L'étude était une grande pièce ornée du poêle classique dont tous les antres de la chicane sont garnis; les tuyaux traversaient diagonalement la chambre, et rejoignaient une cheminée condamnée, sur le marbre de laquelle il y avait divers morceaux de pain, des angles de fromage de Brie, des côtelettes de porc frais, des verres et des bouteilles, puis la tasse de chocolat du maître-clerc.

L'odeur de ces comestibles s'amalgamait si bien avec la puanteur du poële trop chauffé, avec la senteur particulière aux bureaux et aux paperasses, que le parfum d'un renard n'aurait pas pu dominer celui de l'étude. Le

plancher était déjà couvert de boue et de neige apportées par les clercs.

Le saute-ruisseau mangeait en humant l'air frais de la cour par le vasistas, et se reposait debout à la manière des chevaux de coucous.

Près de la fenêtre se trouvait le secrétaire à cylindre du *principal*, auquel la petite table destinée au second clerc était adossée ; mais celui-ci *faisait le palais*. Il était de huit à neuf heures du matin.

L'étude avait pour tout ornement ces grandes affiches jaunes, annonçant des saisies immobilières, ventes, etc., la gloire des études !... Les vitres de la croisée étant sales laissaient passer peu de jour ; d'ailleurs, au mois de février il y a très-peu d'études, à Paris, où l'on puisse lire sans le secours d'une lampe ; bref, dans celle-ci tout était sombre, noir, gras, et repoussait le plaideur. S'il n'y avait pas des sacristies humides où les prières se pèsent et se paient comme des épices, s'il n'y avait pas des magasins de revendeuses où flottent des guenilles, une étude d'avoué serait la plus horrible poésie de local, offerte par notre société. Les avoués n'ont pas voulu suivre les progrès d'élégance qui nous ont valu les *inodores*, et les études sont restées poudreuses comme de vieux confessionnaux et sales comme des boutiques de barbier ; il est vrai qu'on y saigne et qu'on y confesse les plaideurs...

— Où est mon canif?

— Je déjeune !...

— Va te faire lanlaire !.... voilà un pâté sur la requête !...

— Chît ! messieurs...

Ces diverses exclamations partirent à la fois au moment où le plaideur à vieux carrik, ayant fermé la porte avec l'attention d'un homme malheureux, chercha quelques symptômes de politesse sur les visages inexorables et indifférens des six clercs. Accoutumé sans doute à juger les hommes, il s'adressa fort humblement au petit clerc, espérant que ce souffre-douleur aurait de la pitié.

— Monsieur, votre patron est-il visible?...

Le malicieux saute-ruisseau ne répondit au pauvre homme qu'en se donnant avec les doigts de sa main gauche de petits coups répétés sur l'oreille, comme pour lui dire :

— Je suis sourd !...

— Que souhaitez-vous, monsieur? demanda le quatrième clerc, en avalant une bouchée de pain avec laquelle on eût pu charger une pièce de quatre, en brandissant son couteau, en croisant ses jambes et tenant à la hauteur de l'œil le pied qui se trouvait en dessus.

— Je viens ici, monsieur, pour la cinquième fois... répondit le patient ; je souhaite parler à Me Derville.

— Est-ce une affaire?...

— Oui, mais je ne puis l'expliquer qu'à monsieur...

— Le patron dort... Si vous désirez le consulter sur quelques difficultés, il ne travaille sérieusement qu'à minuit... Mais, si vous vouliez nous dire votre cause, nous pourrions, tout aussi bien que lui, vous....

Le pauvre plaideur resta impassible. Il se mit à regarder modestement autour de lui, comme un chien qui se glisse dans une cuisine en craignant les coups ; mais les clercs, qui, par une grace de leur état, n'ont jamais peur des voleurs, ne soupçonnèrent point l'homme au carrik, et le laissèrent observer le local, où il cherchait un siége; car le vieillard était horriblement fatigué.

— Monsieur, dit-il, en ne trouvant ni chaise pour s'asseoir, ni visage amical pour se consoler, j'ai déjà eu l'honneur de vous prévenir que je ne pouvais dire mon affaire qu'à M. Derville... Je vais attendre son lever...

Le principal clerc, ayant fini son addition, et sentant l'odeur de son chocolat, quitta son fauteuil de canne, vint à la cheminée, toisa le vieil homme, regarda le carrik, fit une grimace indescriptible ; et, pensant probablement que si on tordait le client on n'en tirerait pas un centime, il intervint par une parole brève :

— Ils vous disent la vérité, monsieur !.. Le patron ne travaille que pendant la nuit.... Si votre affaire est grave, je vous conseille de revenir à une heure du matin...

Le plaideur regarda stupidement le maître-clerc, et demeura pendant un moment immobile.

Habitués à tous les changemens de physionomie et aux singuliers caprices produits par l'indécision ou la rêverie qui caractérisent les gens processifs, les clercs continuèrent à manger, en faisant autant de bruit avec leurs mâchoires que des chevaux au râtelier, ne s'inquiétant plus du vieillard.

— Monsieur, je viendrai ce soir!... dit enfin celui-ci, voulant, avec cette tenacité particulière aux gens malheureux, prendre en défaut l'humanité. La seule épigramme permise à la misère est d'obliger la justice et la bienfaisance à des dénis injustes. Quand les malheureux ont convaincu la société de mensonge, ils croient mieux en Dieu !...

— En voilà un *crâne !*... dit le petit clerc sans attendre que le vieillard eût fermé la porte.

— Il a l'air d'un déterré ! reprit le dernier clerc.

— C'est un colonel qui réclame un arriéré, dit le premier clerc...

— Non, c'est un ancien concierge, dit le troisième clerc.

— Parions qu'il est noble, s'écria le maître-clerc.

— Je parie qu'il a été portier, répliqua le troisième

clercs. Il n'y a que les portiers capables d'avoir des carriks usés, huileux et déchiquetés par le bas comme l'est celui de ce vieux bonhomme! Vous n'avez donc vu ni ses bottes éculées qui prennent l'eau, ni sa cravatte qui lui sert de chemise... il a couché sous les ponts.

— Il pourrait être noble et avoir tiré le cordon, s'écria le quatrième clerc.

— Non, reprit le principal clerc au milieu des rires, je soutiens qu'il a été brasseur en 1789, et colonel sous la république.

— Ah! je parie le spectacle pour tout le monde qu'il n'a pas été soldat! dit le troisième clerc.

— Cela va! cria le principal.

— Monsieur! monsieur! cria le petit clerc en ouvrant la fenêtre.

— Que fais-tu, Simonin? demanda le troisième clerc.

— Je l'appelle pour lui demander s'il est colonel ou portier!... Il doit le savoir, lui.

Tous les clercs pouffèrent de rire.

Le pauvre vieillard remontait.

— Qu'allons-nous lui dire?... s'écria le troisième clerc.

— Laissez-moi faire! répondit le principal.

— Monsieur, dit-il au vieil incurable, au moment où celui-ci entra timidement en baissant les yeux, peut-être pour ne pas révéler sa faim en regardant avec trop d'avidité les comestibles; monsieur, voulez-vous avoir la complaisance de nous donner votre nom, afin que le patron sache si?.....

— Chabert!...

— Ce n'est pas le colonel mort à Eylau?... demanda un clerc qui n'avait encore rien dit, mais qui était jaloux d'ajouter une raillerie à toutes les autres.

— Si, monsieur, c'est lui-même!... répondit le bonhomme avec une simplicité antique.

Et il se retira.

— Chouit!... dégommé!... puff!... oh!... ah!... Bâoud!... Ah, le vieux!... C'est drôle!

Ce fut un torrent de cris, de rires et d'exclamations.

— A quel théâtre irons-nous?...

— A l'Opéra!... s'écria le principal.

— D'abord, reprit le troisième clerc, le théâtre n'a pas été désigné, je puis, si je veux vous mener à l'Ambigu-Comique; mais il n'est pas prouvé que ce vieux singe ne se soit pas moqué de nous..... En conscience, le colonel Chabert est mort, sa femme est mariée au comte Ferrand, conseiller d'état... Elle est cliente de l'étude!

— La cause est remise à demain!..... dit le premier clerc. A l'ouvrage, messieurs!... Sac à papier! l'on ne fait rien ici...

— Si c'eût été le colonel Chabert, est-ce qu'il n'aurait pas chaussé le bout de son pied dans le postérieur de ce farceur de Simonin quand il a fait le sourd?... dit le quatrième clerc, regardant cette observation comme plus concluante que celle du troisième clerc.

— Puisque rien n'est décidé, reprit le principal, convenons d'aller aux premières loges des Français voir Talma dans Néron. Simonin ira au parterre...

Là-dessus, le premier clerc s'assit à son bureau; chacun l'imita, et les plumes recommencèrent à crier sur le papier timbré...

Tels sont les plaisirs qui, plus tard, nous font dire en pensant à notre jeunesse : C'était le bon temps!...

§ II.

LA RÉSURRECTION.

Vers une heure du matin, le susdit colonel Chabert vint frapper à la porte de Me Derville, lequel était avoué près le tribunal de 1re instance du département de la Seine. Le portier ayant répondu au solliciteur que Me Derville n'était pas rentré, le vieillard allégua un rendez-vous, monta chez ce célèbre légiste, qui, malgré sa jeunesse, passait pour une des plus fortes têtes qu'il y eût au palais; il sonna, et ne fut pas médiocrement étonné de trouver le premier clerc occupé à ranger, sur la table de la salle à manger, les dossiers des affaires qui *venaient* le lendemain, en ordre utile.

Le clerc, non moins étonné, salua le colonel, le pria de s'asseoir sur une chaise; ce que fit le plaideur.

— Ma foi, monsieur, j'ai cru que vous plaisantiez hier en m'indiquant une heure aussi matinale pour un rendez-vous, dit le vieillard avec une fausse gaieté, la gaieté d'un homme malheureux qui s'efforce de sourire.

— Les clercs plaisantaient et disaient vrai tout ensemble! reprit le principal en continuant son travail. Me Derville, soit par habitude, soit par manie, a choisi cette heure pour examiner ses causes, en résumer les moyens, en ordonner la conduite et en disposer *les défenses*. — Il semble que son intelligence prodigieuse ne se déploie qu'en ce moment. Il veut être seul, au sein d'un profond silence. Vous êtes, depuis six ans, le troisième exemple d'une consultation faite à cette heure nocturne; il désire que le secret soit gardé sur sa manière de travailler. — Après être rentré, il discutera chaque chose, lira tout, passera peut-être quatre ou cinq heures à sa besogne, puis il me sonnera et m'expliquera ses intentions. — Pendant le jour, il écoute ses cliens; le soir, il pense à ses procès au milieu du monde; il m'a dit avoir trouvé ses meilleures idées en causant et riant. — Voilà sa vie. — Elle est singulièrement active; aussi gagne-t-il beaucoup d'argent.

Le vieillard resta silencieux, et sa figure bizarre avait pris une expression si dépourvue d'intelligence, que le clerc, surpris, ne s'en occupa plus après l'avoir regardé.

Quelques instans après, Me Derville rentra. Son maître-clerc ouvrit la porte, et se remit à achever un classement de pièces. Le jeune avoué, mis fort élégamment, et en costume de bal, demeura pendant un moment debout, stupéfait de voir dans le clair-obscur le singulier client qui l'attendait.

Le colonel Chabert était aussi parfaitement immobile que peut l'être une figure en cire du cabinet de Curtius; mais cette immobilité n'aurait peut-être pas été un sujet d'étonnement si elle n'eût pas complété le spectacle surnaturel que présentait l'ensemble du personnage. L'homme était sec et maigre; ses yeux, au lieu d'avoir de l'éclat ou de briller, paraissaient couverts d'une taie transparente; vous eussiez dit de la nacre sale, mais dont les reflets bleuâtres chatoyaient à la lueur des bougies. Le visage pâle, livide, et en lame de couteau, s'il est permis d'employer cette expression vulgaire, semblait mort. Le col était serré par une méchante cravate de soie noire; et l'ombre cachant le corps à partir de la ligne brune que décrivait ce haillon, un homme d'imagination aurait pu prendre cette vieille tête pour quelque silhouette due au hasard. C'était un tableau de Rembrandt sans cadre. Les bords du chapeau dont le front du vieillard était couvert projetaient un sillon noir sur le haut du visage; et cet effet, tout naturel, mais bizarre, faisait ressortir par la brusquerie des contrastes les rides blanches, les sinuosités froides, les sentimens décolorés de cette physionomie cadavéreuse. Enfin l'absence de tout mouvement dans le corps, de toute chaleur dans le regard, s'accordait avec une certaine expression de démence triste, avec les dégradans symptômes qui caractérisent l'idiot, répandus sur cette figure, pour en faire je ne sais quoi de funeste qui ne saurait trouver de nom dans les langages humains...

Mais pour un observateur, et surtout pour un avoué, il y avait de plus chez cet homme creusé, flétri, il y avait dans ce débris de vie, les signes d'une douleur profonde, les indices d'une misère qui avait usé l'ame de ce visage jadis beau, comme les gouttes d'eau tombées du ciel défigurent à la longue quelque marbre magnifique..... Un médecin, un auteur, un magistrat, eussent pressenti tout un drame à l'aspect de cette sublime horreur, dont le moindre mérite était de ressembler aux fantaisies impossibles, fantastiquement dessinées par les peintres, au bord de leurs pierres lithographiques, pendant qu'ils causent avec leurs amis....

En voyant l'avoué, le vieillard tressaillit par des mouvemens convulsifs semblables à ceux qui échappent aux poètes, quand un craquement vient les détourner d'une rêverie féconde, au milieu du silence et de la nuit. L'inconnu se découvrit promptement, et se leva pour saluer le jeune homme; mais sa perruque, étant probablement collée au cuir gras qui garnissait l'intérieur de son chapeau, y resta; et, sans le savoir, le colonel montra tout-à-coup un crâne horriblement mutilé. Une cicatrice transversale, formant une couture saillante, prenait sur l'occiput et venait mourir à l'œil droit..... Les boucles de la perruque dissimulaient cette ancienne blessure, par suite de laquelle la tête avait dû être profondément ouverte....

Ni l'avoué ni son clerc n'eurent envie de rire, tant ce crâne fendu était épouvantable à voir; vous eussiez dit un supplicié debout sans sa tête; car la première pensée que suggérait l'aspect de cette blessure était celle-ci : — Là dessous, il n'y a plus d'intelligence!...

— Si ce n'est pas le colonel Chabert, c'est toujours un fier troupier!.. pensa le principal clerc.

— Monsieur, lui dit Me Derville, à qui ai-je l'honneur de parler...

— Au colonel Chabert... celui qui est mort à Eylau,.. répondit le vieillard.

En entendant cette singulière phrase, les deux hommes de chicane se jetèrent un regard qui signifiait : — C'est un fou...

— Monsieur, reprit le colonel, je désirerais ne confier le secret de ma situation qu'à vous.....

Uue chose digne de remarque est l'intrépidité naturelle aux avoués. Soit habitude de recevoir un grand nombre de personnes, soit par un profond sentiment de la protection légale, soit confiance en leur ministère, ils entrent, comme les prêtres et les médecins, partout, sans rien craindre... C'est le courage civil.

Me Derville fit un signe à son clerc, et celui-ci disparut.

— Monsieur, reprit l'avoué, pendant le jour je ne compte jamais les instans; mais, au milieu de la nuit, les minutes me sont précieuses, soyez bref et concis; je vous demanderai moi-même les éclaircissemens sur les points qui me sembleront obscurs. Allez!...

Et le jeune homme, faisant rasseoir son singulier client, s'assit lui-même au bord de la table, en lisant les dossiers et prêtant tout à la fois son attention au discours du feu colonel; mais il quitta bientôt ses procédures.

—Monsieur, dit le défunt, vous savez peut-être que je commandais un régiment de cavalerie à Eylau. J'ai été pour beaucoup dans le succès de la célèbre charge que fit Murat. Ceci est un fait historique, malheureusement consigné pour moi dans les *Victoires et Conquêtes;* car ma mort y est rapportée en détail. Nous fendîmes en deux les trois lignes russes, qui se reformèrent, et nous fûmes obligés de les retraverser en sens contraire. Lorsque nous

eûmes dispersé les Russes, et, au moment où nous revenions vers l'empereur, je rencontrai un gros de cavalerie ennemie. — Je me précipitai sur ces entêtés-là; mais deux officiers, deux vrais géans, m'attaquèrent à la fois et me partagèrent le crâne; je tombai de cheval; Murat voulut venir à mon secours; il me passa sur le corps lui et tout son monde, 3,000 hommes. Excusez du peu!.... Ma mort fut annoncée à l'empereur; par prudence, car il m'aimait un peu, le patron, il voulut savoir s'il n'y aurait pas quelque chance de sauver l'homme auquel il était redevable de cette vigoureuse attaque, et il envoya, pour me reconnaître et me rapporter aux ambulances, deux chirurgiens, en leur disant, peut-être négligemment: — « Allez donc voir si, par hasard, ce pauvre Chabert vit encore?... »

Mais, ces s..... chirurgiens, sachant que j'avais été foulé par les pieds des chevaux de deux régimens furieux, vinrent ou ne vinrent pas me tâter le pouls; ils dirent que j'étais bien mort, et l'acte de mon décès fut probablement dressé d'après les règles établies par la jurisprudence militaire.....

En entendant son client s'exprimer avec une lucidité parfaite, et raconter des faits au moins étranges, le jeune avoué posa son coude gauche sur la table, se mit la tête dans la main; et, regardant le colonel :

— Savez-vous, monsieur, dit-il, que je suis l'avoué de la comtesse Ferrand, veuve du colonel Chabert.

— Ma femme!... — Oui, monsieur. — Aussi, après cent démarches infructueuses chez des gens de loi qui m'ont tous pris pour un fou, je me suis déterminé à venir vous trouver... Je vous parlerai de mes malheurs plus tard... Laissez-moi vous établir les faits, et vous les expliquer comme je les ai conçus; car je suis obligé, par bien des circonstances qui ne doivent être connues que du père éternel, d'en présenter plusieurs comme des hypothèses.

— Probablement donc, monsieur, les blessures que j'ai reçues auront produit un *tétanos* ou m'auront mis dans une crise analogue à une maladie nommée *catalepsie;* car j'ai été dépouillé suivant l'usage, je suis resté nu comme un ver, et les gens chargés d'enterrer les morts m'ont enseveli....

— Permettez-moi de placer un détail que je n'ai pu connaître que postérieurement à l'événement qu'il faut bien appeler ma mort.....

— J'ai rencontré à Stuttgard un ancien maréchal-des-logis de mon régiment; ce cher homme, le seul qui ait voulu me reconnaître, et dont je vous parlerai tout-à-l'heure, m'a expliqué le phénomène de ma conservation, en me disant que j'étais tombé sous mon cheval. Mon cheval reçut un boulet dans le flanc au moment où les Russes me saignèrent.... La bête et le cavalier s'abattirent comme des capucins de cartes... Il paraît que je me serai renversé, soit à droite, soit à gauche, et que le corps du cheval m'aura couvert totalement.

Lorsque je revins à moi, monsieur, j'étais dans une position, dans une atmosphère, dont je ne vous donnerais pas une idée en vous en parlant jusqu'à demain. — L'air que je respirais était chaud et méphitique. — Je voulus me mouvoir et ne trouvai point d'espace..... En ouvrant les yeux je ne vis rien. La rareté de l'air fut le fait prédominant auquel je dus une idée saine: je compris que je n'avais pas d'air, j'allais mourir asphyxié. — Cette pensée m'ôta le sentiment d'une douleur inexprimable par laquelle j'avais été réveillé.... Mes oreilles tintèrent violemment; et j'entendis, ou crus entendre, car je ne veux rien affirmer, des gémissemens qui sortaient des entrailles du matelas de cadavres sur lequel je gisais....

Quoique la mémoire de ces momens soit bien ténébreuse, et que mes souvenirs soient confus, malgré les impressions de souffrances encore plus profondes que je devais éprouver et qui ont brouillé mes idées, il y a des nuits où je crois entendre ces soupirs étouffés... Mais il y a eu quelque chose de plus horrible que tout cela, c'est un silence que je n'ai jamais retrouvé... — Un point d'orgue fini, monsieur! — le vrai silence du tombeau....

Enfin, en levant les mains, en tâtant les morts, je reconnus un vide entre ma tête et le fumier humain supérieur; alors je mesurai l'espace qui m'avait été laissé par un hasard dont j'ignorais la cause. — Il paraît, grâce à l'insouciance ou à la précipitation avec laquelle on nous avait jetés pêle-mêle, colonels et soldats, que deux morts s'étaient croisés au-dessus de moi de manière à décrire un angle semblable à celui de deux cartes mises l'une contre l'autre, par un enfant qui veut faire un château. — Je rencontrai, en furetant avec une promptitude indicible, car il ne fallait pas flaner, je fis donc la rencontre d'un bras qui heureusement ne tenait à rien, le digne bras d'un Hercule, un bon os auquel je dus mon salut. — Sans ce secours inespéré je périssais! — Mais avec une rage bien conditionnée, je me mis à tracasser les cadavres qui me séparaient de la couche de terre, sans doute jetée sur nous..... je dis nous comme s'il y eût eu des vivans.... J'y allai ferme, monsieur, et je ne sais pas encore comment j'ai pu parvenir à percer le dôme de chair qui mettait une barrière entre la vie et moi; mais j'avais trois bras... et mon levier en jouant rude me livrait toujours un peu de l'air qui se trouvait entre les cadavres que je déplaçais... Aussi je ménageais mes aspirations.....

Enfin je vis le jour.... mais à travers la neige, monsieur!!! En ce moment je m'aperçus que j'avais la tête ouverte; heureusement, les débris de ma tête, ceux des camarades et de mon cheval, que sais-je! m'avaient



comme enduit d'un emplâtre naturel. — Quand mon crâne toucha la neige, je m'évanouis; cependant, la chaleur fit fondre autour de moi un petit rond par lequel je criai pendant deux heures, aussitôt que j'eus recouvré la parole. — Et lorsque je revins à moi, le soleil se levait... Je me haussais en faisant de mes pieds un ressort dont le point d'appui était sur les autres, qui avaient les reins solides.... D'ailleurs quand j'aurais eu du respect humain!... c'eût été de la niaiserie... Bref, monsieur, il n'y eut qu'une femme assez hardie pour venir voir ma tête qui n'avait guère poussé que comme un champignon... J'eus la douleur, si le mot peut rendre ma rage, de voir pendant long-temps, — oh! oui, long-temps, — ces s..... Allemands se sauver en entendant une voix et n'apercevant point d'homme. — Je fus donc dégagé, puis transporté par cette femme et son mari dans une barraque de bois...

Il paraît que j'eus une rechute de *tétanos*, passez-moi cette expression pour vous peindre un état dont je n'ai nulle idée, mais que j'ai jugé, sur les dires de mes hôtes, devoir être voisin de la catalepsie....

Je suis resté six mois entre la vie et la mort, ne parlant pas, ou déraisonnant quand je parlais..... Enfin mes hôtes me firent admettre à l'hôpital de Kreislaw.

Vous comprenez, monsieur, que j'étais sorti du ventre de la fosse aussi nu que de celui de ma mère; en sorte que quand, dix mois après, je me souvins d'avoir été le colonel Chabert, et que, reprenant mes idées, je priai ma garde de me respecter, tous mes voisins se mirent à rire...

Cependant, le chirurgien, heureusement pour moi, avait répondu, par amour-propre, de ma guérison; et, lorsque je lui parlai d'une manière suivie de mon ancienne existence, il fit constater, dans les formes juridiques voulues par le droit du pays, la fosse d'où je m'étais extrait; le jour et l'heure où j'avais été trouvé par ma bienfaitrice et par son mari; le genre et la position exacte de mes blessures, ma taille, et joignit une description de ma personne à ces différens procès-verbaux......

Eh bien! monsieur, je n'ai ni ces pièces importantes, ni la déclaration que j'ai faite chez un notaire de cette ville pour établir mon identité!

Depuis le jour où je fus chassé de Kreislaw par les événemens de la guerre, j'ai constamment erré comme un vagabond, mendiant mon pain, traité de fou lorsque je racontais mon aventure, et n'ayant pas un sou pour faire lever les actes qui peuvent appuyer mes prétentions... — Souvent, j'ai été arrêté par mes douleurs qui me retenaient malade et souffrant pendant des trimestres entiers dans de petites villes où l'on prodiguait des soins à l'homme agonisant, mais où l'on riait au nez de cet homme dès qu'il voulait être le colonel Chabert... Long-temps la fureur à laquelle j'étais en proie me nuisit et fut cause que l'on m'enferma comme fou à Stuttgard.... Jugez s'il n'y avait pas dans mon récit dix mille raisons d'enfermer un homme!

Après deux ans de détention que je fus obligé de subir, et après avoir entendu dire mille fois à mes gardiens :

— Voilà un pauvre homme qui croit être le colonel Chabert!...

Je fus convaincu de l'impossibilité de ma propre aventure...... je devins triste, résigné, tranquille; et, comme je ne voulais plus être le colonel Chabert afin de sortir de prison et de revoir la France!.. Oh! monsieur, revoir Paris!... c'était un délire...

A cette phrase inachevée le colonel Chabert tomba dans une rêverie profonde, dont Me Derville respecta les mystères....

— Monsieur, un beau jour, un jour de printemps, on me donna la clef des champs et dix thalers, sous prétexte que je parlais très-sensément sur toutes sortes de sujets et que je ne disais plus être le colonel Chabert. — Ma foi, à cette époque, et encore aujourd'hui, il y eut en effet des momens où mon nom me fut désagréable... Je voudrais n'être pas moi. Si ma maladie m'avait ôté tout souvenir de mon existence passée, j'aurais été heureux!.. Le sentiment de mes droits me tue.... J'eusse repris du service sous un nom quelconque, et qui sait si je ne serais pas devenu feld-maréchal?...

— Monsieur, dit l'avoué, vous me brouillez toutes mes idées!.. Je crois rêver en vous écoutant. De grâce, arrêtons-nous un moment....

— Vous êtes, dit le colonel d'un air mélancolique, la première personne qui m'ait écouté avec tant de patience. —Vous n'êtes pas tout-à-fait incrédule... Aucun homme de loi n'a voulu m'avancer dix napoléons afin de faire venir d'Allemagne les pièces nécessaires pour commencer mon procès....

— Quel procès? dit l'avoué qui avait oublié tout.

— Comment, monsieur, la comtesse Ferrand est ma femme, et possède trente mille livres de rente qui m'appartiennent!..... Quand je dis cela à des avoués, à des hommes de bon sens, et que je parle de plaider contre un acte de décès, un acte de mariage et des actes de naissance.... ils éclatent de rire..... J'ai été enterré sous des morts; mais, maintenant, je suis enterré sous des vivans, sous des actes, sous des faits, sous la société tout entière, qui veut me faire rentrer sous terre!... Merci!..

— Monsieur, daignez poursuivre maintenant.... dit l'avoué.

— *Daignez!*... s'écria le malheureux vieillard en prenant la main du jeune homme... Voilà le premier mot...

Le colonel pleura... La reconnaissance étouffait sa voix.

— Écoutez, monsieur, reprit l'avoué; j'ai gagné ce soir trois cents francs au jeu; — ainsi, je puis bien employer la moitié de cette somme au bonheur d'un homme. — Je ferai les poursuites et diligences nécessaires pour vous procurer les pièces dont vous me parlez. Jusqu'à leur arrivée, je vous remettrai cent sous par jour; si vous êtes le colonel Chabert, vous saurez pardonner la modicité du prêt à la défiance naturelle aux gens de loi..... Mais poursuivez!...

Le prétendu colonel resta pendant un moment immobile et stupéfait. Son extrême malheur avait détruit sans doute ses croyances; et, s'il courait après son nom, après sa gloire, après lui-même, c'était pour obéir à ce sentiment inexplicable, en germe dans le cœur de tous les hommes et auquel nous devons les recherches des alchimistes, la passion de la gloire, les découvertes de l'astronomie, de la physique, de la chimie... A ses yeux, il n'était plus, lui, l'*ego*, qu'un objet secondaire, de même que la vanité, le plaisir du gain, deviennent plus chers au parieur que l'objet du pari....

Les paroles du jeune avoué furent donc comme un miracle pour cet homme rebuté pendant dix années par la création entière, par la femme, par la justice. Trouver chez un avoué ces dix pièces d'or qui lui avaient été refusées pendant si long-temps, par tant de personnes, de tant de manières!.... Le colonel ressemblait à cette dame qui, ayant eu la fièvre durant quinze années, se crut malade le jour où elle fut guérie.... Il y a des félicités auxquelles on ne croit plus!.... Elles arrivent, c'est la foudre, elles consument...

Aussi le pauvre homme, avait trop de reconnaissance pour en exprimer... Il eût paru froid aux gens superficiels; mais Derville devina toute une probité dans cette stupeur; un fripon aurait eu de la voix.

— Où en étais-je... dit le colonel avec la naïveté d'un enfant, ou d'un soldat, car il y a souvent de l'enfant dans le vrai soldat, et presque toujours du soldat chez l'enfant, surtout en France...

— A Stuttgard!... vous sortiez de prison... répondit l'avoué...

— Vous connaissez ma femme?... demanda le colonel.

— Oui, répliqua Derville en inclinant la tête...

— Comment est-elle?

— Toujours ravissante!...

Le vieillard fit un signe de main, et parut dévorer quelque secrète douleur avec cette résignation grave et solennelle qui caractérise les hommes éprouvés par le sang et par les feux des champs de bataille.

— Monsieur, dit-il avec une sorte de gaieté, car il respirait ce pauvre colonel, il sortait une seconde fois de la tombe, il venait de fondre encore une couche de neige, moins soluble que celle de la nature; et il aspirait l'air du ciel en quittant celui d'un cachot.

— Monsieur, dit-il, si j'avais été joli garçon, aucun de mes malheurs ne me serait arrivé. Les femmes croient les gens quand ils farcissent le discours de mots d'amour; et alors, elles trottent, elles vont, elles se mettent en quatre, elles intriguent, elles affirment les faits, elles font le diable; mais j'avais une face de *requiem*, j'étais vêtu comme Dieu fut vendu, je ressemblais plutôt à un Esquimau qu'à un homme; moi qui jadis passais pour le plus joli des muscadins en 1799! Moi le comte Chabert!...

DE BALZAC.

(*La suite au prochain numéro.*)

Variétés.

—

ALI LE RENARD,

OU LA CONQUÊTE D'ALGER (1830).

PAR M. EUSÈBE DE SALLE [1].



Ce livre, dont les allégories et le titre sont assez transparens, est ainsi expliqué par son auteur dans une courte préface : « Aux observations que j'enregistrais chaque jour M. de Salle était secrétaire-interprète attaché au quartier-général de l'armée d'Afrique), j'avais, sans y penser, mêlé les ouï dire du quartier-général, des causeries de cantine, des descriptions du pays

[1] Paris, chez Gosselin, rue Saint-Germain-des-Pres.

et des scènes dont il était le théâtre. En relisant ce journal, je m'aperçus que la part du savant était tout-à-fait dominée par celle du conteur. Cette première partie supprimée, il restait deux espèces de mémoires.... mais les mémoires sont personnels et systématiques; la personnalité diminue l'intérêt, et le système fausse la vérité. L'idée me vint de compléter l'œuvre du conteur, en me cachant derrière des personnages imaginaires. »

Nous laissons à d'autres le soin d'examiner si cette confusion primitive dans les idées de l'auteur n'a pas été nuisible à l'exécution de son ouvrage; si, en mêlant du romanesque à cette réalité si récente, il n'en a pas affaibli l'effet; si enfin il n'eût pas mieux fait de choisir entre le roman et l'histoire, au lieu de s'arrêter à un genre mixte, qui confond souvent dans une union discordante les grâces fantastiques de l'un avec les beautés sévères de l'autre.

Nous nous occuperons peu ici des actions d'éclat et des services rendus dans cette campagne par les généraux Bourmont, Desprez, Berthezène, Loverdo, l'amiral Duperré, l'intendant Dennié, tous reconnaissables sous la bigarrure de dénominations que l'orientalisme rend parfois grotesques; ce qui nous intéresse, ce n'est pas ce que l'auteur a demandé à ses notes, mais bien ce que son imagination lui a fourni; arrière le Moniteur et les bulletins d'état-major; vienne le roman; le roman, voilà pour nous le livre, le vrai livre.

C'est d'abord l'histoire du commandant d'Aubagne avec Maria, la jeune Espagnole qu'il a enlevée, et qu'il délaisse ensuite; dont il méprise l'amour, la noire prunelle et les dévorantes étreintes, pour s'éprendre de la beauté froide et raide et des coquetteries à la glace de la quakeresse Fanny Schaler.

Et pourtant cette pauvre Maria, dont la tendresse est si importune, les caresses amères et poignantes comme un remords, dont les supplications fatiguent, c'est elle qui a tout donné, qui est prête à tous les sacrifices, qui ne craint pas de s'exposer à la contagion pour voir d'Aubagne, qui ne le quitte plus quand il en est atteint, qui veut mourir comme lui, et qui, en définitive, ne meurt pas, et cela par un pur caprice de l'auteur, car assurément cette pauvre Maria méritait bien cette pitié. En vérité l'auteur devait cette fin tragique au dévouement de Maria et à la vraisemblance du caractère qu'il lui a donné.

Mais si Maria se console, Fanny Schaler s'est consolée aussi. Il est vrai que le jour qu'elle se sépara de son amant elle semblait déjà résignée; rien en elle n'annonçait ni un regret bien senti ni une peine bien amère.

« Fanny prêchait d'Aubagne en faveur de Maria, mais elle ne disait rien de direct contre elle-même; le consul et mistress Schaler, en prenant congé du cousin, le saluaient du nom de fils, et Fanny ne les contredisait pas. L'exemple de la mansuétude et de l'égalité du caractère de ses parens, une religion toute de charité et de modestie, l'éducation quaker, en un mot, avait emprisonné l'ame de Fanny, mais ne l'avait pas tuée. L'ame secouait parfois sa prison...; alors les yeux étincelaient, les traits s'agitaient; mais ces secousses n'étaient pas remarquées, parce qu'elles étaient rares, et que, n'étant ni précédées d'humeur ni suivies de violences; elles n'interrompaient pas la majesté calme et douce de sa figure. »

Voilà celle dont le départ fut un coup de foudre pour d'Aubagne, et quand elle le quitta il ne trouva pas de larmes; tant son œil était desséché par la douleur! il demeura long-temps immobile, les yeux attachés sur elle, et quand la jeune quakeresse mit le pied dans la chaloupe et lui eut donné le baiser d'adieu, d'Aubagne lui serra convulsivement la main, lui disant ces mots qui devaient être les derniers : A toi Fanny, à toi seule, et pour toujours!



Outre cet épisode qui s'harmonise assez bien avec l'ensemble de la composition, il en est un autre non moins intéressant, celui de Duclos et de la Géorgienne Kirkor; nous en donnons ici une des scènes principales.

Duclos, qui avait été arrêté par deux bédouins au moment où il se jetait sur le sabre de Kirkor, se débattit quelques instans pour pouvoir tirer son poignard; deux autres étant venus au secours des premiers, le lièrent par le cou, la ceinture et les pieds au tronc du saule pleureur.

— Ali-Théaleb, dit la Géorgienne au vieux bédouin, cet homme est mon ami, il t'a donné l'hospitalité.

— Dieu damne son père, répondit le vieillard; il mourra, car il est Français....

Il fit un signe aux quatre jeunes Arabes : Malheur, s'écria Kirkor en trouvant enfin la force de se lever et de se jeter au-devant des yatagans qui brillaient aux yeux du pauvre Duclos, malheur à vous! le sang de cet homme retombera sur votre tête.... Je suis Katmirboulia!....

Ce nom magique de Katmirboulia sauve la vie à Duclos. — Nous renvoyons au roman le lecteur désireux de savoir ce qu'il advient des deux héroïnes Fanny Schaler et Kirkor. Ceux qui aiment mieux la réalité que les fictions y trouveront un récit intéressant et très-complet de la campagne d'Afrique.

Revue Dramatique.

THÉATRE-FRANÇAIS.

Louis XI, Drame en cinq actes et en vers,

PAR M. CASIMIR DELAVIGNE.

L'auteur du *Paria* est le grand-prêtre de la religion classique dans laquelle les boiteux marchent et les aveugles voient; on le croit génie sur parole, et sur ce point les incrédules sont des hugolâtres. M. Casimir Delavigne, qui fait naître l'enthousiasme sans le communiquer, et qui mérite des succès d'estime que ses fidèles transforment en triomphes, trouve peu de Thomas, sans doute parce qu'il ne ressuscite point comme le Christ, n'ayant jamais porté sa croix littéraire, n'étant pas couronné d'épines poétiques; il ne mourra point toutefois sans jugement.

Louis XI est en vérité un drame peigné, compassé, tiré au cordeau, admirable de costumes et de décorations, froid et ennuyeux d'ensemble, brillant de versification, nul d'action et d'intérêt, faible de caractères et pauvre de couleur locale, sauf la mise en scène. *Louis XI* a été conçu et enfanté pendant sept années, comme ces demi-dieux de l'antiquité qui se préparaient longuement dans le ventre maternel; *Louis XI* est semblable à ces monumens religieux de l'Inde où chaque passant apporte sa pierre. *Louis XI* appartient à tout le monde depuis Comines jusqu'aux rhétoriciens du collége Henri IV, qui s'exercent infatigablement sur ce sujet d'amplification, cent fois retourné comme le champ de la fable. M. Delavigne a-t-il découvert le trésor? Les applaudissemens, les recettes, répondrons oui : l'histoire et le théâtre diront non.

Le comte de Rethel, fils du malheureux Nemours, exécuté aux Halles pour crime de haute-trahison, revient, sous la sauvegarde du titre d'ambassadeur, braver le roi de France dans sa cour au nom de Charles-le-Téméraire, duc de Bourgogne; il veut venger son père en poignardant Louis XI, qu'il laisse vivre avec ses remords, ses angoisses et sa maladie. Louis XI, moins généreux, le fait pendre et meurt. Voilà toute l'intrigue, invraisemblable et mesquine. C'était bien la peine de rimer Mercier.

L'histoire est travestie et rapetissée : lisez donc les vieux chroniqueurs; lisez les chroniqueurs modernes. Vous faites mourir au troisième acte le duc de Bourgogne, à qui Louis XI survécut cinq ans; vous tirez de la Bastille un fils de Nemours qui en sortit enfant à l'avénement de Charles VIII. Cet enfant tout contrefait par les tortures de sa cage de fer, vous le déguisez en comte de Rethel, envoyé extraordinaire et plénipotentiaire du Bourguignon. Mais une tragédie n'est pas une histoire, et les larmes du public eussent effacé de plus étranges fautes de chronologie.

Le personnage de Louis XI, si original, si bizarre, si terrible et si comique à la fois, n'est pas entièrement gâté; il a de belles scènes, quoique déclamatoires, il a de beaux mouvemens, quoique la plupart imités : Ligier a donné de la vie à ce cadavre coloré de fard d'emprunt et affublé de lambeaux proprement recousus de fil blanc; Ligier a été plus historique et plus vrai que le *poème*.

Nous l'avons déjà dit, les artistes ont rendu pleine justice au matériel de l'exécution; les portefeuilles de Gaignières fournirent le modèle des modes du quinzième siècle; les *Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France*, par Taylor et Charles Nodier, servirent de guide au peintre qui avait à reproduire le château de Plessis-lès-Tours; de là cette fidélité d'étoffes, d'ornemens et d'accessoires; contraste frappant avec l'anachronisme pompeux de M. Delavigne.

Enfin, si on reconnaissait un chef-d'œuvre au patronage royal, aux bravos frénétiques, à la foule inondant la salle, aux espèces sonnantes tombant dans la caisse, aux éloges ultrasublimes, à l'imprudence des amis, *Louis XI* serait le type du drame historique, la colonne infranchissable de l'Hercule du théâtre, le nouveau monde du Christophe Colomb de la poésie; enfin il faudrait se prosterner devant la création de *Louis XI*, si nous n'avions pas déjà Comines, Jean de Troyes, Naudé, Duclos, Mercier, Béranger, Walter Scott le bibliophile, Jacob et Victor Hugo.

Eh bien! malgré ces défauts, *Louis XI* est une mosaïque curieuse, et M. Delavigne a fait les *Messéniennes*, *les Comédiens* et *l'Ecole des Vieillards*.

OPÉRA-COMIQUE.

Teresa, Drame.

Magnifique étude d'artiste! quatre planches, quatre acteurs, et puis de l'amour, du poison, du crime, de l'horreur et des larmes! Encore un drame qui violente les cœurs et les bourses.

La violence! voilà toute la poétique de Dumas; non violence ouverte, franche, armée, mais perfide, souterraine. C'est comme une trahison. Voyez-le prendre son spectateur : long-temps il le guette; long-temps il menace sa proie. Comme il dispose autour d'elle ruses, piéges, fascinations! Comme il s'introduit peu à peu dans le cœur! Comme il le fait se dilater, s'épanouir, se livrer sans défiance! Comme il y infiltre un intérêt doux et tendre! Puis, quand il voit sa victime bien enlacée, bien emprisonnée dans ses filets, alors il bondit, il s'élance sur elle; il la serre, il l'étreint de mille nœuds; alors, il la frappe à coups redoublés; alors il l'entraîne sur ses pas, palpitante, hors d'haleine : « Vous voulez arrêter? — Non. — Vous demandez merci? — Non. — Mais c'est affreux! — Allez toujours. — Vous voulez vous soustraire au poids qui vous suffoque, vous débattre; sa main puissante vous enchaîne, vous fixe là muet, immobile, sans pouls; vous êtes vaincu, vous vous laissez aller à la jouissance de l'horreur, à la volupté du cauchemar; vous râlez de plaisir; il vous a violé, et vous le remerciez.

Ainsi fait Teresa : tranquille au fond d'une loge, vous examinez avec intérêt, sans défiance, l'intérieur du colonel De-



launoy, soldat cicatrisé de l'empire, débris vivant de la grande armée. Son corps élevé, maigre, cassé, paraît usé par le temps et la fatigue : « N'en croyez rien. » — Il est allé jusqu'au bout de la route de sang que l'empire a tracée au milieu des glaces de la Russie, et il est revenu ! Voyez-vous cette vie heureuse et paisible, cette maison chaste comme sa fille, pure comme son épée, toute reluisante d'une simplicité antique, toute brillante de la loyauté d'un vieillard et de l'innocence d'une vierge. — Eh bien! un jour il prend fantaisie au guerrier en cheveux blancs de cueillir à Naples, au pied du Vésuve, sur un sol de lave, une rose italienne, non pour réchauffer ses sens glacés, son sang bouillonne; mais pour s'orner d'une jeune épouse comme d'une parure; pour attacher à sa boutonnière, veuve du ruban rouge, cette fleur au vif incarnat, au coloris foncé, pour respirer le parfum de son calice amoureux, pour refleurir sa vie.

Mais l'Italienne apporte de son climat son œil noir, qui enivre comme un philtre, un amour logique jusqu'au crime, et du poison, dénouement obligé, corollaire rigoureux des passions de son pays.

Alors c'est pitié de voir comme toute cette pureté s'efface ! comme toute cette maison d'innocence et de loyauté est ternie ! Le manteau militaire du vieux soldat devient le drap de l'adultère; on flaire déjà l'horreur qui s'empare de cette famille.

Et Teresa ! un instant flétrie sur sa tige, consumée par l'incendie secret qui la dévore, pâle, haletante, elle reverdit plus belle, plus brillante de la rosée de l'amour; elle se colore des baisers impudiques d'Arthur, d'Arthur le mari de sa fille ! A présent elle est heureuse, Teresa; elle, bonheur du vice, l'innocence du crime. La passion la saisit aux cheveux; elle ira jusqu'au bout, sans reculer, sans pâlir. Quelle différence avec la pauvre victime d'Antony; Adèle, si vertueuse, si aimante, qui fuit, fuit sans cesse, fuit de toutes ses forces son opiniâtre ravisseur, ne cède qu'à la ruse, ne succombe que bâillonnée, torturée !

Mais Teresa : reviens, ah! reviens encore une fois, crie-t-elle au malheureux Arthur, qui la fuit; et quand il rentre, sa porte est ouverte, son lit est ouvert. Puis, au lieu d'échapper à son mari, à son juge par sa fuite, par le poignard, elle affrontera sa présence, elle soutiendra héroïquement son regard, elle ira même, l'effrontée, jusqu'à grimacer l'amour.

Un moment le noble vieillard m'a fait peine; sa couronne blanche est souillée; sur la cicatrice de son front reluit l'adultère; il semble courbé sous le crime de son épouse : mais comment le vieillard, bon, sensible, est-il devenu terrible et sanguinaire? Le vieux lion de l'empire a secoué sa honte en frémissant; il hérisse sa crinière; il pousse des rugissemens; il voudrait briser son frêle adversaire, et rien, rien pour mettre sous sa dent! Alors il faut voir comme il grince, comme il s'attaque à tout ce qui l'entoure; comme il s'en prend à la faveur, aux ministres, à la cour, et jusqu'à la Vendée. Plus son affront fermente et bouillonne dans son sein, plus son injure déborde, moins il en parle. Il faut voir comme il se dédommage de la honte rentrée sur la fatuité de son gendre; de l'affront que lui a fait le fils, par le soufflet qu'il donne à la mémoire du père; de la tache imprimée sur son front, par le crachat qu'il imprime sur la face du séducteur !

Puis il pleure, le vieillard; car il est père, car il a une fille, car cette fille lui demande à genoux la vie de son époux, la vie du père de son enfant. O douleur inconnue, réservée à ses cheveux blancs ! douleur qui le perce de part en part; lui, vieux corps de fer, à l'épreuve du feu et de la balle ! O rage d'un pardon arraché par les larmes d'une fille chérie! N'importe, il trouve dans son amour pour sa fille, dans son cœur de père, chef-d'œuvre des cieux, une force qu'il ne soupçonnait pas; il dévorera son injure, il boira sa honte, il mangera sa vengeance, dût-elle l'étouffer. — Il fera plus, il demandera pardon de l'outrage qu'il a reçu. — Partez, dit-il à son gendre, mais partez vite ! — Mais Arthur n'entend pas, sa passion l'aveugle, l'adultère le rend sourd. Il demande un délai.

Eh ! qu'avez-vous donc encore à lui dire? s'écrie le vieillard avec une explosion terrible. — A qui ? — A celle que ni vous ni moi ne pourrons plus nommer en face l'un de l'autre. Et alors il faut le voir se dresser de toute la hauteur de son squelette osseux, foudroyer par des tonnerres de malédictions le jeune fat qui embrasse ses genoux, et lui prouver qu'il pourrait le briser comme verre.

Je ne connais rien au théâtre de plus beau que cette scène. Je ne connais rien de plus terrible que la colère d'un vieillard dans la bouche de Bocage. Il m'a épouvanté !

Mais bientôt tombe tout ce courroux ; car, voyez-vous, il faut qu'il se sépare de sa fille, de son unique enfant ! Ce n'est pas assez pour son gendre de lui avoir ravi l'amour de sa femme, il faut qu'il le prive des baisers de sa fille ; c'est à fendre le cœur de voir les étreintes, les sanglots de ces deux êtres, tous deux si purs, tous deux si misérables, l'un par le crime de sa femme, l'autre par l'abandon de son époux, et tous deux par la nécessité de leur séparation ! C'est à fendre le cœur de voir ce vieux soldat tout-à-l'heure si dur, si affamé de vengeance, si altéré de sang, maintenant pleurer comme une femme, comme un père !

Et puis, tout est fini. — Il est seul, seul à présent, lui tout-à-l'heure si heureux ! si entouré d'amour !.. Il est seul, car il n'a plus que son épouse; il est seul, pour avoir cueilli la rose de Naples. Le terrible, le brave guerrier, tout mitraillé par les combats de géans, sorti vivant du feu de vingt batailles, salamandre de l'incendie de Moscou, est venu se brûler au cœur d'une femme. Vérité !

Tout sert Bocage dans ce rôle, pour en faire un type idéal ; tout, jusqu'à ses défauts. C'est bien la longue charpente d'un vieux général de l'empire, amincie, ossifiée par la souffrance physique, croulant sous le poids de la souffrance morale.

Quant à la jeune actrice qui pleure si bien avec lui, qui m'a fait tant de mal, et dont j'ignore le nom, elle doit remercier Dumas de l'avoir extraite de la mine; c'est un diamant qu'il a poli, et qui a gagné cent pour cent depuis qu'il l'a mis en circulation. E. L.

—

Dessins. { Bocage et Adolphe, par ALF. JOHANNOT.
Ma curade, par GAVARNI.

Beaux-Arts.

—

DE LA NÉCESSITÉ DES RENOUVELLEMENS AU SALON PROCHAIN.

Tous les ans, à l'époque du Salon, on fait grand bruit du privilége accordé aux membres de l'Institut, aux pensionnaires de Rome et aux vieilles réputations, ou même aux réputations vieillies; on murmure contre le délai dont ils profitent pour achever à loisir ce qu'ils ont commencé quelques jours avant l'ouverture de l'exposition. On se plaint quelquefois avec amertume de la prérogative académique comme d'une injustice criante, d'une scandaleuse usurpation, d'une violation manifeste et impardonnable du droit commun.

Or, à ce qu'il semble, on a jusqu'ici confondu dans ces récriminations animées deux questions bien distinctes à notre avis; à savoir la question de droit et la question de fait; en même temps qu'on niait la légitimité du privilége, on déclarait, sans examen, que les renouvellemens devaient être proscrits généralement et sans aucune exception.

Nous essaierons de séparer nettement les deux questions, et, contre l'avis général, nous tâcherons d'établir la nécessité des renouvellemens au Salon prochain.

Quant au privilége, nous l'abandonnons de grand cœur à ceux qu'il blesse et qui ne peuvent y atteindre. Nous ne croyons pas qu'il existe dans les arts d'autre supériorité admissible que celle de l'invention et du talent; nous ne croyons pas que M. Horace Vernet, ou M. le comte de Forbin, puissent raisonnablement prétendre à jouir d'un avantage qu'on refuserait à Decamps ou à Eugène Isabey. Dans le cas où les exceptions seraient admises, nous serions les premiers à proclamer hautement l'injustice; le droit général est évident et ne souffre aucune contestation.

Venons au fait. Le Salon doit durer deux mois, c'est-à-dire que les curieux, les oisifs, les connaisseurs, les artistes, les acheteurs, pourront faire au Louvre soixante visites, en supposant qu'ils ne perdent pas un seul jour; or, dans le cas où le nombre des ouvrages admis cette année s'élèverait à deux mille, à peu près la moitié de ceux admis l'année dernière, croyez-vous qu'un pareil nombre d'ouvrages, exposés à la fois et d'un seul coup, soumis tous ensemble et le même jour à l'attention et à la critique, ne se portent pas un mutuel dommage? Croyez-vous qu'ils ne gagneraient pas à être vus et jugés successivement, à huit jours, à quinze jours de distance?

Cette question, sérieusement posée, ne saurait avoir deux solutions. Il est évident, pour peu qu'on y réfléchisse, que les sensations, même les plus vives et les plus distinctes, en se multipliant trop rapidement, finissent par se combattre et s'éteindre mutuellement. Il est évident que les plus beaux et les plus grands ouvrages, contemplés à la même heure, détruisent à notre insu, par la simultanéité des impressions, l'action qu'ils devraient produire.

Si la *lettre* de l'avis circulaire publié dans les journaux par M. le comte de Forbin était fidélement exécutée, ce qui ne sera pas, je l'espère, puisque tous les ans les mêmes protestations se renouvellent et sont régulièrement violées; si tous les ouvrages admis le 15 avril prochain demeuraient au Louvre jusqu'au 1er juillet, et ne cédaient la place à aucun ouvrage nouveau, ce serait pour l'art et le public un malheur très-réel; les peintres et les statuaires auraient à déplorer la plus grande calamité qui puisse les frapper, l'indifférence et la satiété.

Au bout de huit jours, tout le monde serait las du Salon, tout le monde se vanterait d'avoir tout vu; et comme on aurait la certitude de ne rien apercevoir de nouveau en retournant au Louvre, le Salon ne serait bientôt plus qu'un désert; à peine si quelques hommes sérieux, convaincus de la nécessité des visites et des études successives, auraient assez de bon sens et de prévoyance pour ménager leurs plaisirs, et ne voir dans chacune de leurs matinées qu'un petit nombre de toiles.

Mais il ne faut pas espérer que le public apporte jamais au Louvre cette sage disposition; car le public se compose, avant tout, de curieux qui cherchent avec avidité une distraction, quelle qu'elle soit. N'attendez pas qu'il introduise dans ses promenades au Salon une sage économie, une lenteur sévère et indispensable à la critique; n'attendez pas qu'il partage sa curiosité, à différens intervalles, entre les peintres qui suivent des voies diverses; qu'il étudie au commencement de la semaine l'agonie des paysagistes de l'ancienne école, ou les efforts impuissans de l'école romaine; qu'il réserve les jours suivans à l'école nouvelle qui se fonde, et dont l'avénement définitif ne peut long-temps tarder.

L'artiste et le critique sauront bien ne pas se presser, ne voir un jour que ce qu'il faut pour sentir et juger nettement; ils se garderont bien d'observer dans la même matinée les inventions encyclopédiques d'Horace Vernet, les portraits inanimés d'Hersent, et les délicieuses miniatures de madame de Mirbel; ils comprendront que de pareils ouvrages ne doivent pas être examinés en même temps.

Mais le public n'est pas si délicat ni si réfléchi; quoi qu'il arrive, il court au plus pressé; il veut tout voir à la fois; souvent il arrive qu'il n'a rien vu, après avoir beaucoup et long-temps regardé. Il répondrait volontiers aux questions qu'on lui adresse comme fit un *touriste* à qui on demandait son avis sur un Velasquez : « Je ne sais pas précisément ce que j'en pense; mais cependant je dois le connaître, car je connais toute la galerie. »

Je crois donc qu'il serait positivement avantageux de renouveler le Salon, au moins deux fois par mois : de cette manière, tout le monde y gagnerait. Les ouvrages importans, qui ne sont jamais en grand nombre, étudiés séparément, seraient mieux appréciés; la discussion qu'ils feraient naître ne serait pas si hâtive ni si confuse; on ne jugerait pas coup sur coup une vue de Normandie et une scène historique. Comme on ne serait pas blasé d'avance, on entrerait volontiers et à loisir dans les intentions de l'auteur; on assouplirait son goût et sa pensée au goût et à la pensée du peintre; on se ferait simple et tranquille devant les études de M. Jadin; on lui pardonnerait presque la

froideur de ses compositions en faveur de l'exactitude consciencieuse qui s'y révèle; on s'étonnerait avec raison de tous les détails que l'œil découvre successivement, et dont l'imitation, bien que peu animée, est au moins singulièrement fidèle.

Et comme on ne sauterait pas brusquement d'une toile à une autre, quand on arriverait devant les beaux dessins de M. Aligny, qui ressemblent si peu à sa peinture, on retrouverait pour les juger d'autres idées et d'autres souvenirs.

Les deux hommes qui dominent aujourd'hui la peinture, qui représentent personnellement les deux manières les plus distantes et les plus opposées, mais qui tous deux sont assurés de la même durée, sinon de la même popularité, MM. Ingres et Delacroix, gagneront, je n'en doute pas, à n'être pas jugés le même jour et à la même heure.

L'Homère et *l'Évêque de Liége*, qui réalisent l'antagonisme pittoresque le plus parfait, ne veulent pas être analysés d'après les mêmes principes; car entre ces deux magnifiques poèmes il existe le même et immense intervalle qu'entre *l'Iliade* et *le Pèlerinage;* c'est la lutte du génie antique et du génie moderne. M. Ingres tient par plusieurs côtés aux temps de la Grèce héroïque; il est peut-être et plutôt sculpteur que peintre; il se préoccupe exclusivement des lignes et des formes, et néglige volontiers l'animation et la couleur. On peut croire et dire sans injustice que son plafond rappelle les bas-reliefs du Parthénon, mais ne témoigne d'aucune parenté avec les loges du Vatican. Le ton général de cette composition gigantesque mérite, je crois, le même et sérieux reproche que *le Jugement* de Michel-Ange. M. Delacroix, au contraire, sacrifie sans répugnance les rigueurs et les exigences du dessin aux nécessités du drame qu'il compose et qu'il exprime; sa manière, moins chaste et moins recueillie, plus ardente et plus animée, préfère souvent l'éclat de la couleur à la pureté des lignes.

Il y aurait donc plus d'un inconvénient à comparer les deux peintres que nous venons de nommer, autrement que par la pensée. Le parallèle qui peut avoir sa valeur et sa portée doit se faire tout entier dans la conscience; mais les yeux ne doivent pas regarder à la même heure *l'Odalisque* et *la Liberté.*

Il faut donc souhaiter que *le Martyre de saint Symphorien* et *la Bataille de Nancy* se succèdent pour ne pas se nuire.

Et si l'on objectait aux renouvellemens que je propose et que je demande que les derniers venus auront profité du temps qu'on leur laisse au détriment de ceux qui les auront précédés, je répondrai, comme Alceste à propos du sonnet, que le temps ne fait rien à l'affaire; qu'un tableau n'est pas excellent par cela seul que l'artiste a dépensé sur sa toile une année ou davantage; que tel peintre peut, en moins de trois mois, achever un tableau de vingt pieds et n'y rien omettre d'important, tandis qu'un autre aura besoin de quinze mois pour arriver au même résultat. Ainsi, pour peu qu'on veuille avoir égard au droit général qui doit être respecté dans tous les cas, pour peu que tous les peintres puissent, sans aucune exception, concourir au renouvellement, la raison et le goût y trouveront leur compte.

Mais je ne veux pas quitter le sujet sans montrer que les précédentes remarques s'appliquent plus rigoureusemeni encore à la sculpture. Puisque les salles consacrées à l'exposition des statues sont d'une médiocre étendue et ne peuvent contenir qu'un nombre assez restreint de compositions, il est juste et naturel que la date de l'ouverture du Salon ne soit pas un motif d'exclusion pour les statuaires qui n'auraient pas, à cette époque, achevé ce qu'ils ont commencé; car, on le sait, l'exécution d'un groupe ou d'un bas-relief, ou même seulement d'un buste, exige, dans les mains du plus habile praticien, un travail de longue durée; une statue ne s'improvise pas, même sous les mains de Michel-Ange ou de Puget. Avant que la pensée de l'artiste ait trouvé dans le marbre un docile et fidèle interprète, les jours et les mois s'écoulent; et n'y aurait-il pas injustice flagrante à retarder d'une année l'éloge ou le blâme dus à un œuvre, parce que le ciseau aura mis quelques semaines de plus à terminer une tête? Faudra-t-il que le statuaire se décourage et attende, parce qu'il n'aura pas ciselé assez vite le pli d'un manteau?

Que s'il arrivait que le Salon de cette année offrît les mêmes scandales et les mêmes anomalies que l'année dernière, qu'on reçût d'emblée un tableau ou une statue à cause de telle ou telle signature, tandis qu'on répudierait le même jour un nom inconnu, nous blâmerions l'exception, mais sans nier le principe.

Littérature.

LA TRANSACTION.

(SUITE.)

§ II.

LA RÉSURRECTION. (*Suite.*)

— Enfin, monsieur, dit le colonel Chabert en continuant, le jour même où, à Stuttgard, l'on me jeta sur le pavé comme un chien, je rencontrai le maréchal-des-logis dont je vous ai déjà parlé. Le camarade se nommait Boutin. Le pauvre diable et moi faisions la plus belle paire de rosses que j'aie jamais admirée. Je le vis à la promenade. Il mendiait. Si je le reconnus, il lui fut impossible de deviner qui j'étais... Nous allâmes ensemble dans un café borgne; et, lorsque je me nommai, la bouche de Boutin se fendit en éclats de rire comme un mortier qui crève... Sa gaieté, monsieur, me fit un mal affreux! Elle me révélait sans fard tous les changemens qui étaient survenus en moi!.. J'avais plutôt l'air d'être un marchand d'allumettes que d'être un comte de l'empire!... J'étais donc méconnaissable pour l'œil du plus humble et du plus reconnaissant de mes amis! J'avais sauvé la vie à Boutin; mais c'était une revanche : je la lui devais.

Je ne vous dirai pas comment il me rendit ce service. La scène eut lieu en Italie, à Ravennes; et la maison où il m'empêcha d'être poignardé n'était pas une maison fort décente; mais alors, je n'étais pas colonel, j'étais simple cavalier comme Boutin. Heureusement cette histoire comportait des détails qui ne pouvaient être connus que de nous seuls; et, quand je les lui rappelai, son incrédulité diminua. Je lui contai les accidens de ma bizarre existence; et quoique mes yeux, ma voix, fussent, me dit-il, singulièrement altérés, que je n'eusse plus de cheveux, plus de dents, plus de sourcils, que je fusse blanc de poil comme un Albinos, il finit par retrouver son colonel dans le mendiant, après mille interrogations auxquelles je répondis victorieusement.

Alors il me raconta ses aventures. Elles n'étaient pas moins extraordinaires que les miennes. Il revenait des confins de la Chine, où il avait voulu pénétrer, après s'être échappé de la Sibérie. Il m'apprit tous les désastres de la campagne de Russie, et la récente abdication de Napoléon... Cette nouvelle est une des choses qui m'ont fait le plus de mal!...

Nous étions deux débris curieux, car nous avions bien autant roulé que les cailloux de la mer!

Enfin, étant plus ingambe que moi, Boutin se chargea d'aller à Paris le plus lestement possible, pour instruire ma femme de l'état dans lequel je me trouvais... J'écrivis à madame Chabert une lettre bien détaillée... C'était la quatrième!... monsieur!...

Si j'avais eu des parens, tout cela ne serait peut-être pas arrivé; mais je suis un enfant d'hôpital, un soldat qui, pour patrimoine, n'avais que du courage; pour famille, tout le monde, la patrie, le bon Dieu... Je me trompe!... j'avais un père.... — c'était l'empereur!...

Mais, après tout, les événemens politiques justifiaient le silence de ma femme!...

Boutin partit. Il était bienheureux, lui!.. Il avait deux ours blancs supérieurement dressés, qui le faisaient vivre; mais je ne pouvais pas l'accompagner... mes douleurs ne me laissaient pas faire de longues routes.

Je pleurai, monsieur, quand nous nous séparâmes, après avoir marché aussi long-temps que mon état put me le permettre en compagnie de ses ours et de lui.. Mais, à Carlsrue, j'eus un accès de névralgie à la tête, et je restai six semaines sur la paille, dans une auberge!...

Je ne finirais pas, monsieur, s'il fallait vous raconter tous les malheurs de ma vie de mendiant; les souffrances morales font, certes, pâlir les douleurs physiques, mais elles excitent moins de pitié.... Je me souviens d'avoir pleuré devant un hôtel de Strasbourg où j'avais jadis donné une fête, et où je n'obtins pas même un morceau de pain!...

Ayant déterminé strictement, de concert avec Boutin, l'itinéraire que je devais suivre, j'allais à chaque bureau de poste demander s'il y avait une lettre et de l'argent pour moi; mais je vins jusqu'à Paris sans avoir rien trouvé. Que de désespoirs j'ai dévorés!...

— Boutin sera mort!... me disais-je...

En effet, le pauvre diable avait succombé à Waterloo; je l'appris plus tard et par hasard... Sa mission auprès de ma femme fut sans doute infructueuse...

Enfin j'entrai à Paris en même temps que les cosaques... Je n'avais ni souliers aux pieds, ni argent dans ma poche; mes vêtemens étaient en lambeaux; et, la veille de mon arrivée, forcé de bivouaquer dans les bois de Claye, je fus repris de je ne sais quelle maladie en traversant le faubourg Saint-Martin... Je tombai presque évanoui, à la porte d'un marchand de fer.... Je me réveillai dans un lit à l'Hôtel-Dieu... Là, je restai pendant un mois assez heureux; je fus bientôt renvoyé. J'étais sans argent, mais bien portant, et sur le bon pavé de Paris... J'allai promptement rue du Mont-Blanc, où ma femme devait être logée dans un hôtel à moi; mais mon hôtel était démoli: des spéculateurs en avaient fait plusieurs maisons... Ne sachant pas que ma femme était mariée à M. Ferraud, je ne pouvais obtenir aucun renseignement. Enfin je me rendis chez un vieil avocat qui, jadis, était chargé de mes affaires; mais il avait cédé sa clientèle à un jeune homme. Celui-ci m'apprit, à mon grand étonnement, l'ouverture de ma succession, sa liquidation, le mariage de ma femme, la naissance de ses deux enfans; et quand je lui dis être le colonel Chabert, il se mit à rire si franchement que je le quittai, pensant à ma détention de Stuttgard; et ne voulant pas la recommencer à Charenton, je résolus d'agir avec prudence. Alors, monsieur, sachant où demeurait ma femme, je m'acheminai vers son hôtel, le cœur plein d'espoir...

— Eh bien! dit le colonel avec un mouvement de rage concentrée, je n'ai pas été reçu lorsque je me fis annoncer sous un nom d'emprunt, et je fus consigné à sa porte le jour où je voulus arriver jusqu'à elle en donnant le véritable!...

Je suis resté pendant des nuits entières, collé contre la borne de sa porte cochère, pour voir la comtesse rentrant du bal ou du spectacle, au matin.... Mon regard plongeait dans cette voiture qui passait devant mes yeux avec la rapidité de l'éclair, et je voyais à peine cette femme qui n'est plus à moi!...

— Oh! dès ce jour, j'ai vécu pour la vengeance!... cria le vieillard d'une voix sourde en se dressant tout à coup devant Me Derville!.... Elle sait que j'existe!....

Elle a reçu de moi, depuis mon retour, deux lettres écrites par moi!.... Si elle ne m'aime plus; moi, je l'aime et je la déteste!... je la veux et je la maudis!... Elle n'a pas d'ame!... Elle me doit sa fortune, son bonheur!... Eh bien! elle ne m'a pas seulement fait parvenir cent sous par une main tierce.... *Elle!*.... *Elle!*.... Mais — patience!...

A ces mots, le vieux soldat retomba sur sa chaise, et redevint immobile.....

Maître Derville resta silencieux, occupé à contempler son client.

— L'affaire est grave!... dit-il enfin machinalement. Même en admettant l'authenticité des pièces qui doivent se trouver à Heilsberg[1], il ne m'est pas prouvé que nous puissions triompher.

— Oh!... répondit froidement le colonel, en relevant la tête par un mouvement de fierté, si je succombe, je saurai mourir, mais..... en compagnie.

Là, le vieillard avait disparu. Les yeux du malheureux brillaient, rallumés aux feux du désir et de la vengeance...

— Il faudra peut-être transiger, dit l'avoué.

— Transiger!... répéta le colonel Chabert. Suis-je ou ne suis-je pas?...

— Monsieur, reprit l'avoué, vous suivrez, je l'espère, mes conseils.... Votre cause sera ma cause.... Vous vous apercevrez bientôt de l'intérêt que je prends à votre situation, presque sans exemple dans les fastes judiciaires..... En attendant, je vais vous donner un mot pour mon notaire; il vous remettra, sur votre quittance, cinquante francs tous les dix jours; car il ne serait pas convenable que vous vinssiez chercher ici des secours; si vous êtes le colonel Chabert, vous ne devez être à la merci de personne; je donnerai à ces avances la forme d'un prêt.

Cette dernière délicatesse arracha deux larmes au vieillard.....

M. Derville se leva brusquement et passa dans son cabinet. Il n'était peut-être pas de costume qu'un avoué parût s'émouvoir. Bientôt il revint avec une lettre non cachetée, et lorsque le colonel Chabert la tint entre ses doigts, il sentit une pièce d'or à travers le papier...

— Voulez-vous me désigner les actes, me donner le nom de la ville, du royaume..., dit l'avoué.

Le soldat dicta les renseignemens, vérifia l'orthographe des noms de lieu; puis, prenant son chapeau d'une main, il regarda maître Derville, et, lui tendant l'autre main, une main calleuse, il lui dit d'une voix simple :

— Ma foi, monsieur, après celui qui m'apprit à écrire, et après l'empereur..... vous êtes l'homme auquel je devrai le plus... Vous êtes *un brave*...

L'avoué frappa dans la main du colonel, le reconduisit jusque sur l'escalier, et l'éclaira...

— Boucard!... dit Me Derville à son premier clerc, je viens d'entendre une histoire qui me coûtera peut-être vingt-cinq louis!... Si je suis volé, je ne regretterai pas mon argent... j'aurai vu le plus habile comédien de notre époque.

Quand le colonel se trouva dans la rue et devant un réverbère, il fit glisser la pièce de vingt francs que l'avoué lui avait donnée, et la regarda pendant un moment à la lumière.

Il revoyait de l'or pour la première fois depuis neuf ans!....

— Je vais donc fumer des cigares!.. se dit-il.

§ III.

LES DEUX VISITES.

Quatre mois environ après la consultation faite nuitamment par le colonel Chabert chez Me Derville, le notaire chargé de payer la demi-solde que l'avoué faisait à son client vint pour affaire dans l'étude de celui-ci, auquel il réclama six cents francs donnés au vieux militaire.

— Tu entretiens donc l'ancienne armée?.... lui dit en riant le notaire.

— Je te remercie, mon cher maître, répondit Derville, de me faire penser à cela. — Je n'ai que pour vingt-cinq louis de philantropie... J'ai peur d'être dupe de mon patriotisme....

Au moment où Derville achevait cette phrase, il vit sur son bureau les paquets que son maître clerc y avait mis; et, ses yeux furent frappés à l'aspect des timbres oblongs, carrés, triangulaires, rouges, bleus, apposés sur une lettre par les postes prussienne, autrichienne et bavaroise.

— Mais, dit-il en riant, voici le dénouement de la comédie....

Il saisit la lettre, l'ouvrit, mais elle était écrite en allemand.

— Boucard!.... cria-t-il.

Le maître clerc parut....

— Allez vous-même, reprit Derville, faire traduire cette lettre et revenez promptement....

[1] Dans le premier article, Kreislaw a été mis par inadvertance au lieu d'Heilsberg, et Ferrand pour Ferraud.

Le notaire de Berlin auquel maître Derville s'était adressé lui annonçait que les actes dont il lui avait demandé les expéditions lui parviendraient quelques jours après cette lettre d'avis. — Toutes les pièces étaient parfaitement en règle, et revêtues de toutes les légalisations nécessaires. En outre, il lui mandait qu'il existait à Prussich-Eylau plusieurs témoins des faits, consacrés par le procès-verbal le plus important, et entre autres la femme à laquelle M. le comte Chabert devait la vie....

— Ceci devient sérieux !.... s'écria Derville. Puis regardant sur la première quittance donnée au notaire par le colonel l'adresse qu'il y avait indiquée, il résolut d'aller immédiatement lui annoncer l'arrivée des pièces....

Le comte Chabert demeurait rue d'Orléans-Saint-Marcel, où il habitait une de ces espèces de tanières qui se trouvent dans les faubourgs de Paris. — C'était une masure étroite, petite, bâtie jadis avec de vieux décombres. — Un nourrisseur l'occupait tout entière. La cour était remplie de fumier; des poules y coquetaient; il y avait deux toits à porc; les cochons vaguaient en liberté; des lapins enfermés y faisaient de nombreuses familles sous la protection d'un grillage rouillé.

L'aspect de cette cour, vue par une mauvaise porte à claire-voie, formait un de ces tableaux parisiens dont rien ne saurait donner une idée aux étrangers ou aux provinciaux. Il faut avoir soi-même bien étudié ces arbres grêles, ces vignes hautes qui cherchent de l'air comme des prisonniers assis sur leurs croisées grillées, avoir admiré ces grands vases de fer-blanc bossués, ce cheval pacifique dont la race ne se trouve que dans les faubourgs de Paris, ces loques trouées qui servent à essuyer les pots à crème, et qui sèchent au soleil...., puis ces gamins de faubourg nichés dans la paille, accrochés sur une porte comme des lierres, et la couleur des murailles lézardées, et les portes disloquées, pour comprendre parfaitement la poésie particulière à ces paysages parisiens; scènes curieuses qui s'opposent si brusquement au spectacle du luxe, aux débauches, aux scènes fantastiques des fabrications qui se cachent dans les rues sombres du Plâtre-Saint-Avoie, Ogniard, de Venise, etc....

L'avoué trouva difficilement son client; car la maison était restée sous la protection de trois gamins insoucians. L'un, grimpé sur le faîte d'une charrette chargée de fourrage vert, jetait des pierres dans un tuyau de cheminée de la maison voisine, espérant qu'elles y feraient quelque dégât; l'autre tourmentait un cochon, et le troisième se roulait dans la paille au soleil, comme un animal en liberté.

Quand Me Derville leur demanda où demeurait M. Chabert, tous trois le regardèrent avec une stupidité spirituelle s'il est permis d'allier ces deux mots; mais ils ne répondirent pas.... Me Derville commença par réitérer poliment ses questions; mais l'air narquois des trois drôles l'ayant impatienté, il leur dit de ces injures plaisantes que les jeunes gens se croient le droit d'adresser aux enfans...

Les gamins rompirent le silence par un rire brutal; et la voix de Derville grossissant, le vieux colonel, qui l'entendit, sortit alors d'une petite chambre basse située entre la laiterie et les chambres habitées probablement par le nourrisseur et sa femme. Le soldat apparut sur le seuil de la porte avec un flegme militaire inexprimable. — Il avait à la bouche une de ces pipes noblement *culottées* (car telle est l'expression technique des fumeurs), une de ces humbles pipes de terre blanche nommées *brûle-gueule*.... Il lèva la visière d'une épouvantable casquette huileuse; et, apercevant l'avoué tout à coup, il marcha sur le fumier, vint à lui, en ôtant sa casquette, en montrant son crâne sans perruque; puis, d'une voix amicale, il cria aux gamins :

— Silence dans les rangs!....

Les enfans gardèrent un silence respectueux qui annonçait l'empire exercé sur eux par le vieux soldat.

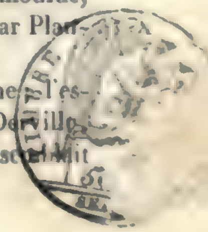
— Pourquoi ne m'avez vous pas écrit?.... dit-il à Me Derville. — Allez le long du mur, il y a un chemin pavé.... s'écria-t-il en remarquant l'indécision de l'avoué, qui ne voulait pas se mouiller les pieds dans le fumier....

Alors, sautant de place en place, Derville arriva sur le seuil de la porte par où le colonel était sorti; mais le comte Chabert parut désagréablement affecté d'être obligé de recevoir son avoué dans cette chambre....

En effet, Derville n'y aperçut qu'une seule chaise. Le lit du colonel consistait en quelques bottes de paille, sur lesquelles la charité de son hôtesse avait étendu deux ou trois lambeaux de ces vieilles tapisseries, ramassées je ne sais où, dont se servent les laitières pour garnir les bancs de leurs charrettes.

Le plancher était tout simplement en terre battue jonchée de paille fraîche. Comme les murs salpêtrés, verdâtres, fendus, devaient répandre de l'humidité, la paroi contre laquelle couchait le colonel était tapissée par une natte de paille. Le fameux carrik pendait à un clou; deux mauvaises paires de bottes gisaient dans un coin : du reste, nul vestige de linge; mais sur la table vermoulue, les Bulletins de la Grande-Armée réimprimés par Plancher.

La physionomie du colonel était calme, sereine; l'espoir qu'il avait conçu depuis sa visite chez Me Derville, et qui paraissait l'avoir soutenu jusqu'alors, semblait



avoir changé le caractère de ses traits. Il était moins vieux, moins cassé, mieux portant.

— La fumée de la pipe vous incommode-t-elle? dit-il, en tendant à son avoué la chaise à moitié dépaillée.

— Non, répondit celui-ci; mais, colonel, vous êtes horriblement mal ici!...

Cette phrase fut arrachée à Derville par deux réflexions tristes qui lui vinrent à l'esprit, réflexions dictées sans doute par la défiance naturelle aux avoués, et par la déplorable expérience que leur donne de bonne heure les combats moraux auxquels ils assistent.

— Voilà un homme qui aura certainement employé mon argent à satisfaire les trois vertus théologales des vieux troupiers, le jeu, le vin et les femmes!

— C'est vrai!... monsieur. Il n'y a pas de luxe ici!... C'est un bivouac tempéré.... mais....

Ici le soldat lança un regard profond à l'homme de loi.

— Mais, reprit-il, je n'ai fait de tort à personne; je n'ai jamais repoussé personne!... et je dors tranquille!..

L'avoué songea qu'il y aurait peu de délicatesse à demander compte à son client des sommes qu'il lui avait avancées; et alors il lui dit :

— Vous n'avez donc pas voulu venir dans Paris?.... Vous y auriez vécu à bon marché, cependant; car il y a, au centre des ressources.....

— C'est encore vrai!... répondit le colonel; mais ces braves gens m'avaient recueilli, nourri depuis un an..... Le père de ces trois gamins est un vieux *égyptien* qui a vu les Pyramides[1]... Je n'ai pas encore fini d'apprendre à lire à ses marmots... Il y aurait eu de l'ingratitude à les quitter....

— Il aurait bien pu vous mieux loger, pour votre argent....

— Bah!.. dit le colonel, ses enfans couchent aussi sur la paille!... Lui et sa femme n'ont pas un trop bon lit.... Ils sont gênés, voyez-vous!... Ils ont pris un établissement au-dessus de leurs forces!... Mais si je recouvre ma fortune!... Enfin.... — Suffit!

— Colonel, je dois recevoir demain ou après vos actes d'Heilsberg, et j'ai d'excellentes nouvelles. Votre libératrice vit encore!...

— S..... argent!... Dire que je n'en ai pas!...

Et il jeta par terre sa pipe!... — Une pipe *culottée*!... une pipe précieuse!... mais c'était par un geste si naturel! par un mouvement si généreux!

— Colonel, j'ai bien réfléchi à votre affaire; et je crois une transaction plus sûre que le procès... Aussi vais-je voir aujourd'hui même madame la comtesse Ferraud. Cependant je n'ai pas voulu faire cette démarche sans vous en prévenir...

— Allons ensemble chez elle...

— Non, dit l'avoué, vous pourriez y perdre votre procès... Songez que le point de droit de votre cause est en dehors du code; il ne peut être jugé par les juges que comme jugent les jurés.... C'est une question de conscience; vous aurez contre vous votre femme et son mari, deux personnes puissantes, qui pourront influencer les tribunaux. — Le procès a des élémens de durée : l'on discutera vos actes; il y aura dix ou douze questions préliminaires, qui, toutes, iront contradictoirement jusqu'à la cour suprême... Vous aurez le temps de vieillir. — Et comme il est fort douteux que les tribunaux vous accordent une *provision*, ce procès vous usera...

— Le malheur ne m'a pas détruit!... répondit le colonel.... Mais allez chez ma femme!... j'ai confiance en vous....

Là-dessus, le comte Chabert accompagna Me Derville jusqu'à la porte de la rue.

A peine l'avoué avait-il fait quelques pas pour aller rejoindre son cabriolet, qu'un homme en costume de nourrisseur l'accosta :

— Monsieur, vous êtes sans doute parent de M. Chabert... Je voudrais vous proposer une chose pour lui... Pour lors, nous l'avons donc ramassé, le pauvre cher homme, mourant de faim... Nous venions de m'établir, moi et ma femme, et nous avions acheté notre fonds, quoique nous fussions sans le sou; mais avec de l'économie, que je me disais, je paierai... J'ai fait donc des billets à mon vendeur, dont le dernier, de six cents francs, est échu il y a dix jours... Et quand j'ai retiré le colonel je lui ai dit que tout ce que nous pouvions faire c'était de lui donner du pain et du lait... Nous n'avions que cela..... nous autres... Pour lors, il nous dit qu'il serait riche un jour, et qu'il nous tiendrait compte de son logement et de sa nourriture... Vous lui avez, à ce qu'il paraît, avancé de l'argent sur sa fortune... pas vrai?... Eh bien! monsieur, il a su, par les voisins, que nous n'avions pas le premier sou de notre billet, et le vieux grognard, sans rien dire, a amassé ce que vous lui donniez, a guetté le billet, l'a payé et me l'a rendu. — Que ma femme et moi, sachant qu'il n'avait pas de tabac, ce pauvre vieux, et que c'est ce qui le prive le plus, nom, mille noms de

[1] Les soldats appellent ceux qui survivent à l'expédition d'Égypte des *égyptiens*.

noms de Dieu ! nous en avons joliment bisqué !... Donc, je voudrais vous proposer de nous prêter, vu qu'il nous a dit que vous étiez un brave homme, une centaine d'écus sur notre établissement, afin que nous lui fassions faire des habits, meubler sa chambre ; parce que, voyez-vous, l'ancien nous a endettés.... et vexés ! Ce n'est pas deux méchantes tasses de crème et un morceau de pain, que nous lui donnions de bon cœur, entendez-vous..... ce n'est pas le loyer de sa chambre... qui valent six cents francs... Cela nous embête !... Aussi, foi d'honnête homme, aussi vrai que je m'appelle Louis Vergniaud, je m'engagerais plutôt que de ne pas vous rendre cet argent-là....

Derville regarda le nourrisseur, fit quelques pas en arrière pour revoir la maison, la cour, les fumiers, l'étable, les lapins, les enfans ; et mille pensées lui passèrent par la tête.

— Te grises-tu quelquefois, mon vieux ?...

— Ma foi, monsieur, par-ci, par-là... Il faut bien rire !...

— Hé bien, j'en suis bien aise !... Va, tu auras tes cent écus !... et plus même... Mais ce ne sera pas moi qui te les donnerai. Le colonel sera bien assez riche pour t'aider, et je ne veux pas lui en ôter le plaisir...

— Cela sera-t-il bientôt ?...

— Mais oui...

— Ah ! j'en suis joliment content pour lui !...

Et la figure tannée du nourrisseur sembla s'épanouir...

M. le comte Ferraud demeurait rue de Varennes, et habitait un des plus beaux hôtels du faubourg Saint-Germain. Simple maître des requêtes sous Napoléon, M. le comte Ferraud avait dû les bonnes grâces du maître au nom qu'il portait, et à son mérite qui était réel ; mais sous la restauration sa fortune politique s'accrut très-rapidement.

Il avait suivi Louis XVIII à Gand. Au second retour, il était très-influent dans le conseil privé, dont il faisait partie, et semblait promis à la pairie ou au ministère. Du reste, n'ayant pas plus de trente-quatre ans, doué de formes agréables, bien fait, plein de grâce et d'élégance, il plaisait ; et, lorsqu'il épousa la veuve du colonel Chabert, les coteries n'acceptèrent pas l'annonce de ce mariage comme une nouvelle. M. Ferraud n'était pas riche alors, mais il appartenait à une ancienne famille parlementaire, très-bien alliée ; et l'ordonnance citée dans la longue phrase cléricale, par laquelle cette histoire commence, lui ayant rendu deux forêts, madame Ferraud se trouva par hasard avoir fait tout ensemble un mariage d'amour et de fortune.

La comtesse était jeune et belle, riche, aimable ; mais gâtée par la louange, et surtout accoutumée à dominer. Elle jouait le rôle d'une femme à la mode, et vivait dans une atmosphère de luxe, de grandeurs et d'insouciance, où les fêtes, les concerts, les soins du monde lui faisaient une vie superficielle, exempte de réflexions, une vie de tourbillon. Elle aimait ses enfans par ton, par caprice ; mais elle n'était pas mère ; et si elle restait fidèle à son amant, devenu son mari, c'est que, par bonheur, il continuait à flatter son amour-propre. Il était joli homme ; il avait le pouvoir ; il était toujours amoureux ; de plus, la vertu, la messe d'une heure à Saint-Thomas d'Aquin, étaient de mode. La comtesse ressemblait à beaucoup de Parisiennes, dont l'ame n'est pas entièrement exempte de bons sentimens ; mais que leur éducation, la flatterie et la vie des salons, ont rendues moqueuses, frivoles, irréfléchies, volontaires, confiantes en leur beauté, dédaigneuses et avides de plaisirs...

Ainsi la femme du comte Chabert, riche par lui, se trouvait pour ainsi dire au faîte de la société, au sein du luxe, tandis que le malheureux vivait entre le fumier d'une cour, entre des bestiaux et un nourrisseur...

Cette réflexion eût été faite par un kamshadale ; mais l'avoué la formula *parisiennement* en se disant :

— La morale de ceci est qu'une jolie femme ne voudra jamais reconnaître même son amant dans un homme en vieux carrik, en perruque et en bottes qui prennent l'eau.

Me Derville fut reçu par la comtesse dans une jolie salle à manger d'hiver, où elle déjeunait. Elle jouait avec un singe attaché par une chaîne à une espèce de petit poteau garni de bâtons en fer...

— Bonjour, monsieur Derville ! dit-elle en continuant à faire prendre du café au singe.

Elle était divinement habillée avec une robe du matin ; les boucles de ses cheveux, négligemment rattachés, s'échappaient de dessous un bonnet qui lui donnait un air mutin. Elle était élégante, et fraîche et rieuse : l'argent, le vermeil et la nacre étincelaient sur une jolie table : il y avait autour d'elle des fleurs rares plantées dans de beaux vases en porcelaine.

L'avoué sourit en contemplant ce tableau ; mais son sourire était malicieux, mordant ; expression des idées moitié philosophiques, moitié railleuses qui viennent à ces hommes placés pour voir vrai, pour connaître le fond des choses, malgré les mensonges sous lesquels chaque famille cache son existence. L'usurier, le médecin, l'avoué, sont, dans l'ordre social, les trois grands-prêtres de la Vérité.

— Madame, dit brusquement Derville, assez choqué

du ton léger avec lequel la comtesse lui avait dit : — Bonjour , monsieur Derville; — madame, je viens causer avec vous d'une affaire extrêmement grave.

— J'en suis *désespérée*, mais M. Ferraud est absent...

— J'en suis enchanté, moi, madame; car il serait *désespérant* qu'il assistât à notre conférence... Écoutez , madame, un mot suffira pour vous rendre sérieuse : le comte Chabert existe.....

Elle partit d'un éclat de rire.

— Vous voulez me rendre sérieuse en me disant de telles bouffonneries !...

Mais la comtesse resta tout interdite en présence de l'avoué, domptée par l'étrange lucidité du regard fixe par lequel il l'interrogeait et semblait lire au fond de son ame.

— Madame, répondit-il avec une gravité froide et perçante, vous ignorez l'étendue des dangers qui vous menacent; et, d'abord, permettez-moi de vous dire que la certitude la plus ample, l'authenticité la plus irréfragable, attestent l'existence du comte Chabert. Vous perdrez votre procès si vous vous opposez à notre inscription en faux contre l'acte de son décès, et votre mariage sera certainement annulé... Mais là n'est pas pour vous la honte et le malheur! Vous teniez toute votre fortune du comte Chabert et vous ne l'aimiez pas; mais si vous y étiez obligée par les lois du mariage, les lois du cœur vous excusaient; cependant il sera prouvé qu'il vous a écrit bien avant l'expiration des délais exigés par le code entre la mort d'un premier époux et la célébration du mariage d'une femme avec un second....

— Cela est faux !... dit-elle, avec toute la violence d'une petite maîtresse. Je n'ai jamais reçu de lettre du comte Chabert, et si quelqu'un se dit être le colonel, c'est un intrigant, c'est quelque forçat libéré, comme Cogniard peut-être... Et, certes...

— Heureusement que nous sommes seuls, madame, et nous pouvons mentir à notre aise... Je vous dirai donc que la preuve de la remise de la première lettre existe, car elle contenait des valeurs...

— Oh ! pour des valeurs, elle n'en.....

La comtesse s'arrêta... Elle s'assit... Elle rougit, pâlit, se cacha la figure dans les mains; puis, secouant sa honte :

— Nous plaiderons, monsieur!... dit-elle avec un sang froid dont les femmes seules sont capables. Vous êtes l'avoué du prétendu Chabert.... faites-moi le plaisir alors de ne me parler que judiciairement.... Est-ce que le colonel peut revenir, monsieur?... Bonaparte m'a fait complimenter sur sa mort par un aide-de-camp; je touche encore aujourd'hui trois mille francs de pension accordée à sa veuve par les Chambres. J'ai mille fois raison de repousser tous les Chabert qui sont venus, comme je repousserai tous ceux qui viendront.... Et quand un faux Chabert m'aurait écrit? qu'est-ce que cela prouverait!....

— Que vous avez reçu des lettres... reprit l'avoué; que vous auriez dû ne pas vous marier aussi promptement que vous l'avez fait... Nous aurions plus d'un moyen de vous arracher de précieuses confidences, si nous plaidions; mais je veux vous éviter le scandale d'un procès si désagréable... Une transaction peut seule vous en sauver la honte... Vos enfans... adultérins... votre caractère... attaqué!... Vous aurez mis sciemment d'effroyables souffrances sur la tête de votre bienfaiteur.... Que ne dira pas le monde!... Les avocats ont bien de l'éloquence quand les causes sont éloquentes par elles-mêmes... — Il y a des plumes bien acérées qui savent écrire des mémoires cruels... Celui du colonel Chabert peut être un mémoire épouvantable!... et peut faire vouer votre nom à l'exécration publique... Il n'est plus au pouvoir de personne d'empêcher la justice d'être saisie du procès; les actes récognitifs sont à Paris... Voulez-vous savoir ma pensée, madame... Eh bien, en mon ame et conscience, il y a des malheureux morts en place de Grève, justement condamnés, moins coupables que vous ne l'êtes... Ils ont tué pour avoir du pain! vous avez enfanté neuf années de malheurs inouis, mille morts sur la tête de votre mari!... Sciemment!... — Oui, Madame. Il y a eu quatre lettres d'écrites!... Et vous avez vu Boutin!

La comtesse était anéantie!...

— Je ne sais si le colonel voudra transiger; mais il vous aime!...

A ce mot, la comtesse dressa la tête, et un éclair d'espérance brilla dans ses yeux; elle comptait peut-être spéculer sur la faiblesse, sur la tendresse que son premier mari avait pour elle....

— J'attendrai vos ordres, madame, pour savoir s'il faut vous signifier nos actes, ou si vous voulez être dans trois jours seule chez moi pour arrêter les bases d'une transaction...

Et Derville partit.

DE BALZAC.

(*La fin au numéro prochain.*)

LES BALS.

On danse encore. Les révolutions poussent au plaisir; le bal est le contraste de l'émeute. Si donc un peuple s'amuse beaucoup, dites-vous qu'il a beaucoup souffert. Si le peuple s'amuse trop, dites-vous qu'il va bientôt mourir. Nous n'en sommes pas encore à nous amuser trop, Dieu merci! le Gymnase et le Théâtre-Français y ont mis bon ordre. Cependant on danse.

On danse masqué et non masqué. Des bals vulgaires, nous n'avons rien à dire; le bal bourgeois ressemble à tout le monde. *En avant deux !* et puis : *La chaîne anglaise!* voilà tout. Le bourgeois, ce type éternel du niais, il saute, il saute! Il se met en nage et en gilet de flanelle! Sa femme porte des robes de gaze et des rubans de six pouces de largeur comme ses souliers. Heureusement qu'il y a des bals d'artistes. C'est d'un bal d'artiste que nous voulons parler.

Pauvre et ingénieux diable! l'artiste se jette à corps perdu dans toutes les folies de son cerveau; il aime l'éclat, le bruit, le bizarre, la parure ravie au moyen âge; il consent à être pauvre et bonhomme toute l'année, pourvu qu'il soit chevalier, empereur, roi un jour, roi une heure, roi dans un bal! Apportez le velours, les broderies, les fines dentelles, les bottes retroussées, les éperons d'or, le chapeau orné de plumes blanches! Tout cela pour toi, artiste! Demain il reprendra sans murmure son feutre ciré, son pantalon trop long, son habit trop court, son manteau ouvert à tous les vents. Que lui importe? il a été une heure dans l'hermine, une heure dans la pourpre et la soie, une heure ainsi fait aux yeux des hommes et des femmes! Il n'aura plus froid tout le reste de l'hiver.

Qu'importe à lui s'il est humilié, méconnu, pourchassé, si son œuvre est marchandé comme un ouvrage vulgaire? il a rêvé une heure qu'il était le seigneur féodal d'un grand château, qu'il avait des tourelles gothiques et de grandes salles où se promènent ses vassaux armés. L'artiste, dans sa joyeuse folie, ne recule pas devant les noms propres; il n'est pas de costume qu'il refuse de porter, pourvu que ce costume soit à sa taille. Si cela lui plaît, il sera François Ier à longue barbe et à large fraise; il endossera la cuirasse de Charlemagne, comme s'il était un des douze pairs. Offrez-lui la robe de Rabelais; la robe de Rabelais ne lui fera pas peur; il endossera cette robe savante, et avec cette robe la verve caustique, la satire ingénieuse, la malice inépuisable de celui qui la portait.

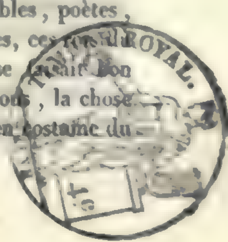
Cette année les bals déguisés sont en grande faveur. On échappe par tous les moyens possibles à la réalité de l'époque présente : triste époque! On se renverse de toutes ses forces sur le temps passé; on revient avec délices aux jours de vieille histoire et de chevalerie romanesque; nos femmes constitutionnelles se parent comme pour un tournoi; elles aussi ne refusent aucune transformation bienséante. Il en est plus d'une qui se pare de la robe de Diane de Poitiers, et qui cache, sous la colerette de la maîtresse royale, le cœur de la reine Blanche. Oh! c'est un beau coup d'œil, croyez-moi, à minuit, quand le lustre étincelle sous la clarté des bougies, quand la danse animée se répand çà et là dans le salon, comme un vase de parfum qui découle à pleins bords; quand la valse animée, l'œil en feu, le sein haletant, les cheveux épars, bondit comme une jeune lionne au son dévorant de l'orchestre. C'est un ravissant plaisir de voir revivre soudain tout ce moyen âge si orné et si naïf; c'est un beau spectacle de voir se démener ces jeunes hommes et ces jeunes femmes dans ces lumières, dans ce bruit, dans ce silence, dans ces murmures flatteurs, dans cette muette admiration de la foule qui regarde! C'est une grande joie, voyez-vous, de se sentir redevenir jeune à l'aspect de tant de folâtre jeunesse; une grande joie d'oublier la Russie, la Pologne, l'Espagne, la France même, le monde entier, et les terreurs de ce monde, et les vanités, et les révolutions, et les pestes errantes de ce monde, au milieu de l'enivrement d'un bal!

Voyez tout cela, les âges et les siècles et les passions diverses se confondent, Charles-Quint donne la main à Bayard, Louis XIV est tutoyé par M. de Louvois, mademoiselle de La Vallière salue en riant Ninon de Lenclos, la duchesse de Montespan embrasse la laitière des Alpes, Pierrot sert de partner à M. de Metternich, Gille donne un coup de poing à l'empereur Alexandre, et le grand-turc danse la gavotte; voilà pour le fantastique du bal; quant au grotesque, soyez tranquille : le grotesque n'est pas oublié; le grotesque est la condition indispensable de toute assemblée sérieuse ou plaisante, le grotesque se glisse partout en France, en haut et en bas, dans le palais et sous le chaume, chez le juge et chez la danseuse, le grotesque est de toutes les saisons et de tous les âges. Voyez dans le ciel, il y a des nuages qui sont grotesques! regardez un grande ruine vue sous un certain aspect, la ruine est sublime, avancez ou reculez d'un pas, elle est grotesque; ce grand monument qui vous paraissait si beau tout-à-l'heure, à présent vous faites une horrible grimace. Je suis sûr que Victor Hugo lui-même a éclaté de rire plus d'une fois en regardant les tours Notre-Dame même ayant la conspiration.

Aussi pour le grotesque de notre bal et pour ne citer qu'un exemple, j'ai vu le jésuite Malagrida présenter une glace à mademoiselle Taglioni, j'ai vu Christophe Colomb et Louis XV jouer avec acharnement une pièce de dix sous à l'écarté, le même soir le pacha de Janina fumait du tabac de la régie dans une pipe culotée par un Suisse dans le corps-de-garde du Carrousel.

Ainsi, jeunes gens de notre époque, quoi que fassent les révolutions, votre jeunesse aura son cours. Samedi passé, n'étions-nous pas encore au milieu de la vapeur d'un bal? presque tous nos contemporains étaient venus à ce bal, ils étaient presque tous artistes, car l'artiste c'est le grand seigneur des temps de révolution.

L'art, c'est la seule supériorité qui reste debout quand toutes les autres sont renversées; ils étaient venus à ce bal, parés de leurs plus beaux atours; on eût dit, à les voir dans ce vieil hôtel qui touche à l'Opéra, que l'ancien Opéra s'était déchaîné tout à coup. Il y avait là réunis tous les noms possibles, poètes, historiens, comédiens, hommes d'état, journalistes, ces rois du monde. On était bon, on était joyeux, chacun se faisait bon homme, hommes et femmes; vous les nommer tous, la chose est impossible, les deux Devéria, Devéria l'aîné en costume du



siècle de Louis XIII, donnant le bras à sa jolie femme; Eugène Lami; Léon Cognet en paysan espagnol; Alfred de Wailly, le professeur de rhétorique, si ennemi des bourreaux, des vampires et des goules, habillé en bourreau rouge du moyen âge; mademoiselle Mars, italienne sur le retour, mais toujours jeune par la taille, par les mains, par la voix; Arago en tyrolien des montagnes; mademoiselle Taglioni, dédaigneuse célébrité qui s'est retirée à onze heures comme si elle avait déjà fait trop d'honneur à la fête; Monnier, si triste et si sombre qu'on le prendrait pour un faiseur de vaudevilles, Gavarni travesti comme une de ses gravures de *la Mode*, et tant d'autres.

Mais il faut être juste, les deux rois de la fête, les dieux du grotesque dans cette nuit enflammée, c'était Dantan d'abord, et ensuite Étienne Béquet.

Vous connaissez tous Dantan. Il a fait de la caricature en plâtre. Il a anatomisé la figure humaine, comme Picard a fait les ridicules de la nature humaine. Il nous a montré Rossini sans sa peau, il a métamorphosé Perrot en grenouille, Lépante en chien, Cicéri en obélisque, Alexandre Dumas en nègre, Horace Vernet en Chinois, et jusque dans la belle et pensive figure de madame Malibran, il a trouvé une difformité. Jugez après cela du talent de Dantan!

Dantan est venu à ce bal trois fois. La première fois c'était un plâtrier ambulant, portant sur sa tête ses plâtres enluminés; artiste italien et pauvre artiste, qui vous vendra pour un sou la tête de Napoléon ou de César.

La seconde fois qu'est venu Dantan, il était habillé en capucin, accablé sous le poids de l'âge et de la chaleur, tendant la main d'un air goguenard comme un saint homme qui est bien sûr de n'être pas refusé. La robe du moine venait de Rome, terre classique des moines. On la reconnaissait à ses taches et à ses trous.

Enfin à sa troisième apparition, Dantan n'était plus qu'un turc de la Courtille; un torchon pour turban, une veste à paillettes d'or, un pantalon crotté, et au beau milieu du derrière un large coup de pied, boue de cabaret, signe distinctif de ces sortes de turcs.

Le bal était au milieu de sa joie, quand tout à coup, les portes ouvertes à deux battans, on a vu entrer l'amour; non pas l'amour d'aujourd'hui, l'amour qui bâille et s'ennuie, mais l'amour d'autrefois, l'amour du dix-huitième siècle et des mousquetaires noirs; gros amour replet, rebondi, rubicond, chauve, qui sort des grasses tavernes, spirituel, hardi, moqueur; Voltaire par l'esprit, Falstaff pour le corps, aimable à faire peur. Cet amour portait les ailes, le carquois, la culotte, les flèches et les faux mollets de l'amour de l'Opéra. Pour comble d'assaisonnement il avait des pantoufles vertes, et un large ruban de la Légion-d'Honneur décorait sa poitrine couleur de chair. Pauvre ruban de la Légion-d'honneur, parodié même par l'amour de l'Opéra.

Ce gros et spirituel amour s'appelait tout simplement Étienne Béquet...

Toute cette fête, tout ce luxe, toutes ces causeries si entrecoupées, si abondantes, tout cela a duré jusqu'à six heures du matin, les danseurs sortaient à peine que le soleil, déjà brillant comme un soleil de mars, se glissait furtivement dans la chambre à coucher de madame Duponchel.

LE COIN DU FEU D'UN HOLLANDAIS.

TRADUIT DE PAULDING[1].

Pendant que les œuvres des poëtes de l'Amérique du Nord restent pour nous comme ces fruits verts et précoces du printemps, qu'on répugne à toucher avant qu'un éclatant soleil ait mûri leur saveur, nous nous plaisons à savourer les tributs de ses prosateurs.

Washington-Irving, et Cooper surtout, nous ont déjà révélé tout ce que l'Amérique rajeunie recèle d'énergie sauvage, d'inspirations vierges, de couleur pittoresque.

Voici venir aujourd'hui une traduction de Paulding, l'auteur des *Lettres du Sud*.

M. Paulding, poëte de l'école anglaise et imitateur assez exact de Campbell, écrit en prose depuis long-temps. Il a dû sa première réputation dans son pays à différens essais insérés au *Sœlmagundi*, recueil périodique rendu célèbre par la plume de M. Washington-Irving.

Nous parlerons de cette composition nouvelle qui doit exciter l'attention et l'intérêt sous plus d'un rapport, si l'on en juge par le second titre de l'ouvrage qui indique une peinture *des colons de New-York avant l'indépendance*.

En attendant, nous donnons ici celui des fragmens du livre qui a inspiré à M. A. Devéria le dessin qui accompagne cette livraison.

« Je plains celui qui n'a jamais senti le charme inspirateur de la nature; il doit être privé et de sensibilité et d'imagination. Sybrandt n'était point du nombre de ces êtres imparfaits; et malgré sa froideur apparente, son cœur renfermait un feu que le moindre choc pouvait faire jaillir. A mesure que la matinée avançait, il se sentait plus à l'aise, son embarras se dissipait insensiblement. Il se hasardait à causer avec quelques-unes des jeunes personnes, et enfin il eut l'assurance inouïe de suivre Catalina dans une course à travers le taillis qui bordait la petite île.

» De même que les semences qui restent étouffées sous l'ombre des forêts jusqu'à ce que les rayons du soleil viennent les frapper et les appeler à la vie, les sentimens de Sybrandt, long-temps comprimés au fond de son cœur, prirent tout à coup assez d'énergie pour triompher de sa timidité. Ses vives émotions prêtaient à son langage une éloquence qui surprit Catalina, et lui causa une sorte de plaisir. Les trésors d'images que ses longues contemplations et ses lectures avaient amassés dans son esprit furent mis au jour, et déployés sans effort et sans affectation, dans les observations frappantes que lui suggéraient les objets au milieu desquels il se trouvait. La jeune fille écoutait avec un étonnement mêlé d'admiration la statue animée; et comme elle le regardait tandis qu'il parlait avec l'enthousiasme

[1] En vente chez Fournier jeune, rue de Seine, n° 29.

d'un poète, elle vint à penser, en voyant ses traits briller d'un feu divin, que son cousin était presque aussi beau qu'un aide-de-camp.

« Lui-même se sentit élevé à ses propres yeux ; pour la première fois de sa vie il entendit le son de sa voix, sans que son cœur battît de crainte; pour la première fois il put se rappeler une heure passée dans la compagnie d'une femme sans éprouver une angoisse de regret et de mortification.

» Sybrandt, dit enfin Catalina, pourquoi ne parlez-vous pas tous les jours ainsi ? — Parce que tous les jours ne ressemblent pas à celui-ci ; et vous-même, ma cousine, vous n'êtes pas toujours comme vous êtes maintenant.

» Ils restèrent quelques instans dans le silence, et en furent tirés par les joyeuses acclamations d'Ariel, qui avait préparé la collation, et invitait à grands cris les jeunes gens à venir profiter de sa prudente prévoyance. Pour lui, dîner était une affaire de la plus haute importance ; et jamais il ne s'engageait dans aucune partie sans avoir la certitude que les vivres n'y manqueraient point, et seraient d'une espèce confortable. Il comptait d'une manière si touchante l'histoire mélancolique de deux canards sauvages, les meilleurs qu'il eût jamais vus, et que son cuisinier avait gâtés en les faisant bouillir au lieu de les mettre à la broche, qu'il tirait des larmes des yeux de la plupart de ses auditeurs. Le bon Ariel avait étalé ses provisions sur une immense nappe étendue sur le gazon, à l'ombre d'un bosquet de sassafras, dont les fleurs exhalaient une odeur aromatique. Il distribua sa troupe avec une grande discrétion, plaçant alternativement un jeune homme et une jeune demoiselle, et enjoignant au premier d'avoir les plus grands soins pour sa voisine. Quant à lui, il ne pouvait jamais s'asseoir tant qu'il restait quelque chose à faire. Il tournait autour du couvert comme un épagneul, lançait ses bons mots, en riait le premier, et le plus souvent tout seul, ce qui ne faisait que redoubler sa gaieté; il se servait lui-même, mangeait et parlait en même temps, mettant à tout cela une franche hilarité, qui se communiquait à tous les convives. Les oiseaux chantaient au-dessus de leurs têtes ; leurs pieds foulaient une herbe fraîche et fleurie; un vent tiède caressait leurs joues; l'espérance remplissait leur cœur, et la jeunesse, la santé, donnaient à leur repas un goût exquis. Une situation semblable devait naturellement exciter la joie, les rires inextinguibles.

» Tandis qu'ils jouissaient de ces momens délicieux sans songer à ce qui pouvait les suivre, un orage se formait, et déjà le ciel se couvrait au couchant d'une masse de nuages noirs et menaçans.

» La petite île était entourée, comme nous l'avons dit plus haut, par une ceinture de saules, de buissons et de vignes, qui dérobait à la vue la rive opposée. La tempête, qui se formait à l'ouest, avait donc échappé à l'observation de la petite société jusqu'à l'instant où ses chants, ses propos joyeux furent interrompus par un éclair, que suivit de près un violent coup de tonnerre. Quand la voix du Créateur se fait entendre, la nature se tait ; on dirait que le bruit majestueux de la foudre impose un silence de vénération à tous les êtres. Le rire cessa, les oiseaux restèrent muets sous la feuillée, les branches légères des arbres cessèrent de s'agiter ; on ne vit plus dans l'air ni sur les eaux les nombreux insectes qui semblaient une minute avant donner de la vie à la moindre partie de l'espace; même le murmure des vagues devint insensible; tout était silencieux, hors la voix menaçante que l'on entendait à de courts intervalles sortir des profondeurs d'une vaste obscurité.

» Nos jeunes gens se rangèrent, dans une attente inquiète, les uns à côté des autres, osant à peine prononcer un mot. Ariel essaya un *hé hem ;* mais il manquait, il faut bien l'avouer, de sa vigueur accoutumée. Sybrandt tâcha de gagner une position d'où il pouvait voir au-delà de la barrière de l'île, et il revint en courant annoncer que l'orage avançait avec une telle rapidité, qu'il était impossible de traverser le fleuve, et d'arriver à la première maison assez promptement pour échapper à sa furie. A cette nouvelle, les demoiselles regardèrent les jeunes gens ; ceux-ci regardèrent les demoiselles. Les unes craignaient pour un chapeau neuf, une jolie robe, un beau châle ; les garçons, comme on appelait alors les jeunes hommes et comme les appellent encore nos vieux patriarches, les garçons avaient tous leur habit des dimanches, qu'ils tenaient à conserver le plus long-temps possible, n'étant pas dans l'habitude de contracter des dettes avec leur tailleur. Tous ces objets de leur sollicitude seraient probablement dédaignés, même par les laquais et les femmes de chambre, dans notre siècle de perfectionnement; toutefois leur simplicité n'ôtait assurément aucun avantage personnel à nos grands-pères et grand'-mères. Que fera cependant la petite troupe en cette conjoncture si critique? L'approche de la tempête était indiquée par les éclairs plus fréquens, le bruit plus éclatant du tonnerre, et le calme solennel qui avait précédé ces phénomènes.

» Ariel était aussi affairé qu'un alderman dans un incendie, et à peu près aussi utile. On conçoit facilement qu'un homme qui s'agitait quand il n'y avait aucun motif de s'agiter, devait être, en un cas semblable, tellement excité, qu'une résolution ne pouvait s'achever dans sa tête sans être croisée par une autre. C'est justement ce qui lui arrivait; il jurait après les jeunes gens qui ne faisaient rien, proposait mille choses tout-à-fait impraticables, et conclut enfin, le brave homme! par souhaiter, du fond de son ame, d'être sain et sauf au vieux manoir avec tous ses compagnons.

» Catalina s'était accoutumée, dans la pension où elle avait été élevée, à craindre le tonnerre. Ce n'est pas que la maîtresse n'encourageât les jeunes personnes à vaincre leur frayeur sur ce point; mais elle-même disparaissait aussitôt qu'il tonnait, et on la surprit une fois cachée entre deux lits de plume, à demi suffoquée de chaleur et de peur. Il est fâcheux que le sentiment de crainte religieuse qui accompagne cet imposant phénomène de la nature dégénère si souvent en une terreur abjecte et superstitieuse. Un bel orage devrait éveiller dans l'esprit les associations les plus élevées, exalter l'imagination jusqu'aux régions célestes; mais les idées vulgaires de crainte personnelle détruisent tout l'effet de ce grand spectacle.

» Sybrandt, au milieu de la consternation générale, songeait à ce qu'on pourrait faire dans le peu de temps qui restait, avant que l'orage éclatât sur eux. Tout à coup il lui vint une idée ;

il l'adopta, et ne perdit pas une minute pour l'exécuter. A l'aide de ses compagnons, il tira sur la grève le large bateau plat qui les avait amenés, le retourna, et le plaça, en le soutenant d'un côté par des bâtons, sur un plan incliné, de manière à présenter un abri dans la direction de la pluie. L'intervalle qui s'écoula entre la fin de cette opération et le commencement de l'averse fut rempli par les jeunes gens à garnir de branches et d'herbes l'espace que laissaient ouvert les côtés du bateau. Il n'y avait place que pour les jeunes filles sous ce hangar improvisé, mais Ariel trouva moyen de s'y glisser avec elles; car, malgré son bon cœur, il aimait mieux se mettre à couvert par le mauvais temps que de céder une position avantageuse sous ce rapport à qui que ce fût. Les autres hommes se blottirent sous les saules et les vignes, et l'on observa que Sybrandt resta le plus près possible du côté de la barque où Catalina était placée, et qu'il avait pris un soin particulier d'arranger les herbes et les branches en cet endroit.

» Au bout de quelques minutes de profond silence, la petite troupe entendit rugir la tempête avec tous ses accompagnemens de vent, de pluie, d'éclairs, de tonnerre. Les arbres étaient fracassés; la terre, bientôt saturée d'humidité, en vidait le surplus dans le fleuve, qui commençait à s'enfler en grondant. Cet orage resta long-temps dans la mémoire des Albanais, et plus d'un demi-siècle après on parlait encore des ravages qu'il avait causés.

» Les personnes réfugiées sous le bateau s'y trouvaient passablement garanties; mais le reste de la troupe fut bientôt mouillé jusqu'aux os. Les branches flexibles des saules se courbaient, et laissaient pénétrer les torrens de pluie; mais les ormes, les platanes, résistaient à la tempête, qui les dépouillait de leurs branches, qu'elle faisait voler dans l'air comme des plumes ou des brins de paille. Le bruit du vent, des vagues mugissantes, était accompagné d'éclairs qui se succédaient sans interruption, et de ces coups de tonnerre aigus et secs, signes certains de l'approche du fluide électrique. Enfin nos jeunes gens entendirent, avec un redoublement de terreur, une explosion si violente, qu'il semblait que la voûte du ciel se déchirait, et virent un superbe platane, à cent pieds de distance en face d'eux, brisé par la foudre comme un roseau. La pluie cessa pour un instant après ce coup terrible, et le tronc, à demi brisé, resta tremblant, et s'inclinant de côté et d'autre comme un homme subitement atteint par une maladie mortelle. Cependant les vents reprirent leur empire, et l'orgueilleux monarque de l'île, cédant à leur puissance, tomba sur la terre avec un épouvantable craquement, montrant par cette destruction soudaine de l'ouvrage de plusieurs siècles la force irrésistible du Créateur.

» Les jeunes filles poussaient des cris; les jeunes gens contemplaient en frémissant le géant des forêts vaincu en un instant par la toute-puissance. Mais bientôt ils furent détournés de cette contemplation par l'approche d'un nouveau danger. On sait avec quelle rapidité nos fleuves, nos rivières croissent après les orages, surtout près de leurs sources et lorsqu'ils traversent des pays montagneux. La petite île où se passait la scène que nous décrivons n'était élevée au-dessus du niveau de la rivière que de quelques pieds, et sa surface était parfaitement plate. Déjà les vagues commençaient à monter, et la position de la petite société devenait extrêmement périlleuse. Les hommes s'occupèrent immédiatement à retourner le bateau, et se préparèrent pour l'inondation. On se plaça dans l'embarcation, et les jeunes gens se tinrent prêts à se servir des rames aussitôt que le bateau serait à flot. Bientôt le torrent s'élança sur l'île, et la couvrit en un instant d'une énorme masse d'eau noire mêlée de blanche écume. La difficulté était d'éviter les arbres et les buissons, dont la tête surmontait les eaux. Il fallait tâcher de conduire la frêle barque dans le sens du courant jusqu'à ce qu'elle pût gagner quelque petite baie où l'on pourrait laisser passer la violence de l'inondation.

» Dans les momens de danger, les caractères supérieurs prennent naturellement la direction des choses, et les inférieurs leur obéissent par une sorte d'instinct. Depuis le commencement de la tempête, Sybrandt n'était plus le même homme; une ame nouvelle semblait l'inspirer; ses résolutions, ses actions, indiquaient un courage, une présence d'esprit qui excitaient l'admiration et provoquaient la confiance de ses compagnons.

» La scène qu'il venait de contempler avait fait disparaître sa timidité et mis en jeu des qualités qu'il possédait sans les connaître. Lui, qui tremblait à l'idée d'entrer dans un salon, ou de rencontrer l'œil souriant d'une jolie femme, déployait au milieu des périls une mâle intrépidité, et conduisait d'une main ferme le petit esquif à travers les tourbillons formés par les courans qui se croisaient en tous sens. Tous les autres restaient dans la stupeur, à peine capables d'exécuter ses ordres. Ariel lui-même était immobile et muet. Mais ni le courage, ni la force de l'homme ne pouvaient lutter bien long-temps contre la puissance des eaux, à chaque instant renforcée par de nouveaux torrens. En tournant une pointe, autour de laquelle les vagues tourbillonnaient avec une impétuosité toujours croissante, le bateau heurta contre le tronc d'un arbre au-dessous de la surface de l'eau, et fut renversé. Heureusement pour quelques-uns, mais non, hélas! pour tous, le courant prenait tout à coup une autre direction après la langue de terre, et venait aboutir à une baie, où il perdait toute sa violence. Ils avaient frappé contre l'arbre, cause de leur naufrage, en cherchant à gagner ce lieu de refuge. Cet accident coûta la vie à deux des innocentes jeunes filles et à un jeune homme qui, se trouvant assis sur l'avant, furent lancés, quand la barque chavira, dans le fort du courant, qui les entraîna. Deux jours après, on retrouva leurs corps à quelques milles plus bas. Les autres, à l'exception de Catalina, furent poussés par l'angle soudain que formait le courant dans la petite et tranquille baie, où ils purent prendre terre. Catalina moins forte, moins accoutumée aux jeux et aux dangers de la vie rurale, perdit connaissance au moment du choc, et aurait infailliblement péri, si son cousin ne se fût pas jeté à la nage contre le courant furieux qui l'entraînait, et ne l'eût ramenée en sûreté près de ses compagnes. »

—

Dessins.
- Catalina aurait, etc. (*Le coin du feu d'un Hollandais*), par D. Véria.
- Je suis le colonel Chabert, par Menut.
- Robert-le-Diable, par Menut.

Beaux-Arts.

—

LA SCULPTURE AU SALON PROCHAIN.

Selon toute apparence, l'administration du Musée ne tiendra aucun compte des observations que nous lui avons soumises. Il y a cent contre un à parier que, malgré toutes les réclamations qui ont déjà été faites et qui pourront se faire d'ici là, M. le comte de Forbin ou ceux qui lui donnent le mot d'ordre continueront, comme par le passé, de fermer le Musée pendant le Salon. Puisque nous n'avons pas voix délibérative, il faudra bien nous résigner, au risque de compromettre la durée de plus d'une toile précieuse; dussions-nous perdre dans la bagarre un Titien ou un Léonard, force nous sera d'en passer par l'usage auquel on ne veut pas déroger. Pour tirer l'administration de l'ornière où elle s'est engagée, dix ans de critique, de discussions et de remontrances ne suffiront peut-être pas : à la bonne heure!

Mais puisqu'on semble avoir voté une fois pour toutes cette mesure ridicule et absurde, puisqu'on interdit aux étrangers et aux jeunes peintres la vue et l'étude des maîtres pendant deux mois de l'année, nous demanderons, au nom du bon sens et de la logique, que le principe une fois posé on veuille bien en déduire les conséquences les plus naturelles et les plus prochaines. Puisqu'on donne aux peintres la galerie des trois écoles, puisqu'on place les portraits de MM. Champmartin et Delaroche dans le même jour que les Vandyck et les Velasquez, pourquoi ne traiterait-on pas les sculpteurs avec la même bienveillance? Puisqu'on ferme le Musée de peinture pendant le Salon, pourquoi ne fermerait-on pas le Musée des antiques en l'utilisant de la même manière?

Il arrivera peut-être que M. Fontaine accueillera notre demande le sourire sur les lèvres, haussera les épaules et répondra tranquillement, avec le dédain impassible qu'on lui connaît, par ces simples paroles qui, en effet, triomphent de toutes les critiques et servent à toutes les récriminations, comme une selle de relai à tous les chevaux de poste : *De quoi se mêlent-ils? Ai-je besoin de leur avis?*

Face à face avec une pareille interrogation, nous devrions demeurer confus et muets, nous humilier devant la haute sagesse et l'infaillible jugement de l'architecte de Sa Majesté, sans pousser plus loin nos investigations et ne pas nous entêter plus long-temps. Par malheur, nous croyons que le droit et la raison sont de notre côté, qu'un enfant jugerait la question que nous posons, et que pour la décider, il est absolument inutile de convoquer un concile. Dût M. Fontaine objecter la difficulté de placer convenablement les ouvrages de sculpture moderne sans endommager les statues grecques et romaines, nous persisterons dans notre opinion et nous demanderons pour les sculpteurs le Musée des antiques.

Si l'on veut savoir pourquoi, le voici. La salle consacrée l'année dernière et les années précédentes à l'exposition des ouvrages de sculpture moderne est obscure et humide; par une inconcevable prévoyance, au Salon dernier elle n'avait aucune communication avec les salles de peinture; ce qui, jusque-là, n'était jamais arrivé. Or qu'en résultait-il? C'est que le public n'allait pas voir la sculpture, ou la jugeait mal et s'y enrhumait. La foule curieuse et empressée se portait aux toiles de MM. Decamps et Champmartin, et à peine si quelques rares et courageuses consciences tentaient un hasardeux pélerinage vers la salle de sculpture; à peine si quelques femmes osaient brusquement changer de température, traverser la cour du Louvre, et entrer, avant de remonter en voiture, dans la cave consacrée où M. le directeur avait exposé les statues modernes; elles avaient beau tourner patiemment autour de *Pépin*, du *Maréchal Lannes* ou du *Spartacus*, tout en grelottant et en serrant leur châle sur leurs épaules, elles s'en retournaient comme elles étaient venues, sans avoir rien appris, rien senti, forcées de s'en remettre à l'avis de leur journal pour se former une opinion. Elles maudissaient avec raison leur visite malencontreuse qui ne ressemblait pas mal à une croisade.

Or, à coup sûr, personne ne voudra mettre en doute les résultats et l'opportunité de la mesure que nous proposons. Puisqu'on ne craint pas de couvrir et d'envelopper la *sainte Cécile* et la *Joconde*, ne pourrait-on couvrir et envelopper également le *Gladiateur*, le *Marsyas*, la *Polymnie* et la *Pallas de Velletri*. Il ne faut pas oublier d'ailleurs que le marbre subit impunément toutes les émanations qui altèrent si rapidement les vieilles toiles. Le *Vespasien* et le *Vitellius* n'ont pas à redouter les mêmes outrages et les mêmes blessures que la *Catherine d'Aragon* et le *Charles Ier*.

Et s'il fallait ajouter à ces considérations assez concluantes par elles-mêmes une autre et plus grave considération; si toutes ces indications, qui se présentent naturellement aux esprits les plus ignorans, ne suffisaient pas à convaincre l'administration, nous ajouterions, pour faire pencher la balance en faveur de notre pensée, que la sculpture, quoi qu'on fasse, ne pourra jamais prétendre au même empressement et à la même popularité que la peinture; que cette circonstance vaut bien la peine assurément que le directeur des musées ne néglige rien pour y remédier.

Qu'on y songe bien, la *Vénus de Milo*, le *Jupiter olympien* et le *Laocoon* ne seront jamais compris de la foule comme les *Noces* et la *Méduse*. De tous les arts antiques, la sculpture est le seul qui n'ait point subi le renouvellement et la métamorphose que les temps modernes ont imprimée à toutes les autres. C'est un art de recueillement et de méditation, c'est la forme la plus laborieuse et la plus pure, la plus durable et la plus chaste, que la pensée humaine puisse recevoir. On peut juger en se jouant, du premier coup, presque sans réflexion et sans patience, un poème ou un tableau; la parole et la couleur, le rhythme et la mélodie, l'illusion des plans et des ombres, attaquent et saisissent l'intelligence de tant de côtés, pénètrent dans la conscience par tant d'avenues et si diverses, enlacent et séduisent l'imagination dans de si sûres caresses, que leur triomphe et leur domination ne peuvent être long-temps douteux. La musique, travestissement voluptueux et enfantin de la poésie, la plus sensuelle et la plus intelligible de toutes les fantaisies, n'a pas besoin, pour agir sur nous, d'un concours spécial et rare de circonstances; à quelque heure qu'elle nous prenne, pendant le sommeil ou la veille, pendant la joie ou la tristesse, elle est assurée de son charme et de sa puissance.

Mais il n'en va pas ainsi pour la statuaire; l'art de Phidias et de Sarrasin est et demeurera éternellement un art antique. Quand toutes les routes de la France seront transformées en chemins de fer, quand toutes les inventions agronomiques de l'Angleterre et de l'Amérique du Nord auront acquis les honneurs de la trivialité dans un siècle comme aujourd'hui, il faudra, pour comprendre et apprécier une statue, pour en jouir, la même réflexion sérieuse, la même rupture violente avec les habitudes mesquines des sociétés modernes.

Or quand un art est placé dans de pareilles conditions; quand, avant d'arriver à l'intelligence de la foule, il a tant d'obstacles à surmonter, c'est un devoir impérieux, à ce qu'il semble, de favoriser, par tous les moyens imaginables, le développement du goût et même de la curiosité.

En plaçant les ouvrages de sculpture moderne dans le Musée des antiques, on arriverait à l'heureux résultat que nous désirons. Les plus pauvres comme les meilleures statues, vues sous le jour qui leur convient, sous une lumière éclatante et habilement ménagée, aidées enfin de tous les statagèmes optiques dont elles ne peuvent se passer, auraient plus de chances qu'au Salon dernier pour être jugées raisonnablement. Comme le public trouverait la sculpture sur sa route, il n'aurait pas à vaincre sa paresse et son indifférence; il se trouverait, sans y penser, amené à discuter, selon son savoir ou son ignorance, le mérite des plus beaux et des plus pitoyables ouvrages.

Nous terminerons ces réclamations par une remarque toute pratique. Ne serait-il pas convenable de placer les marbres dans une salle et les modèles en plâtre dans une autre? On éviterait ainsi un inconvénient très-réel quoique factice. Comme les plus parfaits modèles n'ont jamais la finesse d'un marbre achevé, il arrive souvent qu'un plâtre placé près d'un marbre ne produit pas la dixième partie de l'effet qu'il devrait produire.

TRAVESTISSEMENS POUR 1832,

ET PHYSIONOMIE DE LA POPULATION DE PARIS,

PAR GAVARNI;

Publiés par RITTNER.

Dans les nouveaux travestissemens que Gavarni vient de publier, la *femme en pêcheur* a trouvé son amant à travers le bal. Le *page*, en voyant tout ce manége, pense : — Aurai-je le même bonheur!.. La *confidente* lui dit : — Ma chère duchesse, vous êtes bien imprudente. La *duègne* : — Il vous arrivera malheur. La *señorita* tire les rideaux de l'alcôve d'un air si voluptueux que le diable a donné lui-même au peintre la chaleur rouge qui embrase le dessin! Avec la certitude d'être damné, de sentir le fer du poignard au milieu d'un imprudent sommeil, il est impossible à un homme de ne pas vouloir suivre la *señorita* qui dit : — Allons!.. Quant au *pierrot*, c'est une bonne grosse jeune fille bien rebondie, faite comme un modèle, appétissante comme une mariée, campée sur ses deux jambes en innocente, qui regarde le bal, et il semble qu'elle dise : — Qu'est-ce que c'est que tout cela?..

Telles sont les expressions que le spirituel dessinateur a données aux six nouveaux *Travestissemens* adressés aux amateurs de bals costumés; mais ce qui est difficile à décrire, c'est assurément la grâce des vêtemens, la magie des couleurs, le goût fantastique de ces figurines; tout cela est bien colorié, bien rendu, bien posé. Les rubans rouges au bas des corsets, les manches ouvertes, les plis de la jaquette du pêcheur, la soie, les dentelles, les ruches, les plumes, les chairs, les visages nus ou masqués à demi, tout cela chatoye, tente, reluit, parle et charme d'une manière étonnante.

La folie du bal pétille dans ces six dessins; ils donnent envie à une femme de porter ces travestissemens qui prêtent de l'originalité aux figures les plus insignifiantes, et à un mari le désir de les voir portés. — Une femme déguisée ainsi est une femme toute neuve, inconnue; c'est à ne pas reconnaître celle qui nous ennuie le plus. Il y a tant d'esprit et de grâces dans les six costumes, que si j'étais riche, je les voudrais admirer successivement chez ma femme; un chaque jour; je croirais avoir six femmes!

Gavarni s'est fait un style et une manière, il est reconnaissable, et son public le remarque avec une fidélité très-honorable pour l'artiste. A quoi cela tient-il?.. Je ne sais. Si

j'étais condamné à dire le pourquoi, le comment, à chicaner mon plaisir, et à me demander ce qui m'émeut, la *première livraison de* LA PHYSIONOMIE DE LA POPULATION PARISIENNE m'en instruirait peut-être mieux que les *Travestissemens*. Les figures travesties m'éblouissent, elles me livrent à des idées trop riantes, elles conviennent au plaisir, elles sont toutes dans l'intimité de la folle du logis; tandis que les personnages parisiens font penser. Les premières sont des poésies folâtres; ceux-ci vous apparaissent comme des réflexions graves; la plupart d'entr'eux sont des chapitres d'un nouveau tableau de Paris, écrit par un Mercier, qui a plus de talent que son prédécesseur. Gavarni fait un livre à son insu, il vole les écrivains du jour.

Quelle scène comporte le numéro deux?... Écoutez! C'est une femme vêtue d'une robe de soie verte, elle a des gants de Suède, a son mouchoir à la main, porte des souliers de peau bronzée, des cothurnes bien attachés, son chapeau est un chapeau du matin, il n'est ni frais, ni passé. Il est certainement dix heures et demie.... Ne cherchez pas à voir la figure!... La jeune femme reste immobile et tient sa tête de côté.... Attend-elle?.. Dit-elle adieu?.. Est-elle désespérée!.. Abandonnée!.. Est-ce trop de chagrin!... ou trop de bonheur!... Il y a de délicieuses rêveries à faire en regardant cette estampe!... Et vous ne vous intéressez pas à une femme vulgaire!... Ce n'est ni une courtisane effrontée, ni une bourgeoise déshonorée.... Il y a dans l'ensemble de la toilette, une distinction qui révèle une femme logée rue de Varennes, ou rue Neuve-des-Mathurins. L'attitude vous a vingt fois fait arrêter aux Tuileries devant une femme si profondément abandonnée à elle-même, et qui ne pense qu'à..... Cherchez!... Achetez, voyez!... Je suis resté un gros quart d'heure en admiration devant l'estampe.

Le secret de Gavarni, c'est la nature prise sur le fait, c'est la vérité. — L'artiste élit domicile chez un marchand de vin, mange du fromage et boit le surêne à seize, entend les :

— Moi. — Toi. — Oui. — Ahô! Hâ! Dic! Je te dis. — Non. — Si. — Pas vrai....

Il entend ces idiomes inconnus qui, dans les langages, sont entre le bas-breton et le samoyède; il comprend les onomatopées des porteurs d'eau, des crieurs, des gamins; il admire les charretiers, et les saisit *dans le vrai*.

Le colleur de papier est un petit chef-d'œuvre; mais aussi ces colleurs de papier sont les personnages les plus admirablement comiques que puisse fournir le peuple de Paris. Ils sont siffleurs, goguenards, chantent, lèvent la hanche, parlent, marchent, causent, comme vous n'avez jamais entendu personne siffler, goguenarder, chanter, ni vu lever la hanche et marcher! Vous ne savez jamais ni d'où ils viennent, ni ce qu'ils furent, ni ce qu'ils seront! Ils sont Parisiens! Ils sont le dernier anneau de la chaîne à un bout de laquelle est Schnetz, et à l'autre le vitrier ambulant. Entre ces deux extrêmes sont compris toutes les couleurs!...

Il y a dans cette livraison si remarquable une seconde femme dont on ne voit pas la figure : écrivains, peintres, poètes, observateurs, bourgeois du Marais, tout le monde la reconnaîtra; elle est tout un poëme; je n'en parle pas; elle est impossible à rendre par des mots!... Mais je veux recommander à Gavarni de ne pas abuser de la figure cachée....

Maintenant j'attends l'artiste au *gamin*, au *sous-chef* et à *l'acteur* : ce sont trois types parisiens qui réclament tout son talent. Après des éloges aussi francs, je me crois permis de dire que ni la *cuisinière*, ni le *garde national*, ni l'*avocat* ne m'ont satisfait. Ces trois figures n'ont rien de typique; elles n'expriment aucune idée; si Gavarni les a vues, il a eu tort de les choisir. A deux lieues de Paris elles pourront paraître excellentes; mais pour l'observateur, pour un Parisien qui connaît bien son pavé, pour le flaneur idolâtre du *far niente* savouré *sub dio* dans les rues, il manque à ces trois figures le *je ne sais quoi* que l'artiste a si bien saisi pour toutes les autres.



Littérature.

—

LA TRANSACTION.

(SUITE [1].)

§ IV.

L'HOSPICE DE LA VIEILLESSE.

Huit jours après les deux visites que Me Derville avait faites, et par une belle matinée du mois de juin, les époux si singulièrement désunis par un hasard presque surnaturel partirent des deux points les plus opposés de Paris, pour venir se rencontrer dans l'étude de leur avoué commun.

[1] Nous avions promis la fin; mais le désir que nous avons de varier la matière de chaque numéro nous a contraints de scinder la conclusion de cette histoire. *Note du Rédacteur.*

Le colonel Chabert, grâces aux avances qui lui furent largement faites par Me Derville, était vêtu selon son rang, et arrivait voituré par un cabriolet fort propre. Fraîchement rasé, le chef couvert d'une perruque appropriée à sa physionomie, habillé de drap bleu, ayant des bottes neuves, du linge blanc, et portant à sa boutonnière une brochette d'or garnie de croix, le vieux soldat avait retrouvé ses anciennes habitudes d'élégance martiale. Il se tenait droit, sa figure paraissait rajeunie, et il ne ressemblait pas plus au Chabert en vieux carrik qu'un gros sou ne ressemble à une pièce de quarante francs nouvellement frappée.

A le voir, les passans eussent facilement reconnu en lui l'un de ces beaux débris de notre ancienne armée, un de ces hommes héroïques sur lesquels se reflète notre gloire nationale, et qui la représentent comme un éclat de glace illuminé par le soleil semble en réfléchir tous les rayons. Ces vieux soldats sont tout ensemble des tableaux et des livres.

Sa belle figure, grave et mystérieuse, paraissait être mieux nourrie, plus grasse, pour emprunter à la peinture une de ses expressions les plus pittoresques. Ses traits peignaient le bonheur avec toutes ses espérances; et quand il descendit de sa voiture pour monter chez Derville, il sauta légèrement comme aurait pu faire un jeune homme.

A peine le cabriolet le jetait-il à la porte de Derville, qu'un joli coupé tout armoiré arriva. — Madame la comtesse Ferraud sortit de cette voiture dans l'éclat d'une toilette simple, mais habilement calculée pour lui donner tous les avantages de sa taille fine; elle avait une jolie capotte doublée de rose qui encadrait parfaitement sa figure, en dissimulait les contours, et lui prêtait toutes les séductions de la jeunesse.

Il y avait quelque chose de dramatique et de comique tout à la fois dans cette rencontre; elle eût été plus pittoresque si le légitime époux avait été revêtu des livrées de la misère; mais ces deux rajeunissemens n'étaient pas non plus sans intérêt. Quelle scène au fond de cette noire étude!...

Les clercs virent d'abord passer le colonel, puis madame la comtesse Ferraud, et ces deux figures excitèrent d'interminables discussions, des paris, surtout.

Me Derville pria le colonel de rester dans sa chambre à coucher et garda la comtesse Ferraud près de lui.

— Madame, lui dit-il, ne sachant pas s'il vous serait agréable de voir M. le comte Chabert, je vous ai séparés..... Si cependant vous désiriez?.....

— Monsieur, c'est une attention dont je vous remercie.....

— Madame, j'ai préparé la minute d'un acte dont vous accorderez ou rejeterez les conditions; elles pourront être discutées par vous et monsieur votre mari, séance tenante: j'irai alternativement de vous à lui, pour vous présenter, à l'un et à l'autre, vos raisons respectives.

— Voyons, Monsieur, dit la comtesse en laissant échapper un geste d'impatience...

Derville lut.

« Le 8 mars, en l'étude de Me Derville, avoué, etc.,
» sont comparus :

« D'une part, le sieur Hyacinthe *dit Chabert*, né à Pa-
» ris, le 1er juillet 1765, et baptisé dans l'hospice des
» Enfans-Trouvés, le 2 dudit mois, le lendemain de son
» exposition, etc.;

» D'autre part, la dame Rose Chapotel, épouse en
» premières noces de M. le comte Chabert, ci-dessus
» nommé, née... »

— Passez, dit-elle, et laissons les préambules!.... Arrivons aux conditions.

— Madame, dit l'avoué, le préambule explique succinctement la position dans laquelle vous vous trouvez l'un et l'autre; puis, par l'article premier, vous reconnaissez que l'individu désigné dans les actes joints à la transaction, et minutieusement décrit, en présence de trois témoins, qui sont deux notaires et le nourrisseur chez lequel a demeuré votre mari, auxquels j'ai confié, sous le secret, votre affaire, et qui garderont le plus profond silence sur cet acte; vous reconnaissez, dis-je, dans le soussigné, dont l'état est établi par une espèce d'acte de notoriété, le comte Chabert, votre premier époux.

Par l'article second, le comte Chabert, dans l'intérêt de votre bonheur, s'engage à ne faire usage de cette reconnaissance que dans les cas prévus par l'acte lui-même...

— Et ces cas, dit Derville en faisant une sorte de parenthèse, ne sont autres que la non-exécution des clauses de cette convention secrète.

— De son côté, reprit-il, M. Chabert consent à ne jamais s'inscrire en faux contre son acte de décès, à ne point introduire d'instance pour obtenir cassation de votre second mariage, malgré sa nullité; nullité que vous reconnaissez en tant que de besoin, et il vous laisse en possession de l'état dont vous jouissez actuellement.

— Et quel est le prix de.... dit la comtesse étonnée.

— Par l'article trois, dit l'avoué en continuant avec un flegme imperturbable, vous vous engagez à constituer au nom d'Hyacinthe, seul nom légal du comte Chabert, une rente viagère de vingt-quatre mille francs, inscrite sur le grand-livre de la dette publique, mais dont le capital vous sera dévolu à sa mort ...

— Les revenans coûtent cher !... dit en riant la comtesse.

— Madame, votre fortune ne vient-elle pas?... demanda l'avoué.

— Allez, monsieur, allez, si telle est la transaction, et s'il m'est prouvé que l'individu dont vous plaidez la cause soit le comte Chabert, j'accepterai...

— Madame, il vous sera loisible de le reconnaître; car il met une dernière condition à son sacrifice.... condition... que....

Derville hésita.

— ..... A laquelle, reprit-il, je n'ai jamais pu le faire renoncer.

— Quelle est-elle?... demanda la comtesse, dont la curiosité fut fortement excitée.

— Il veut, madame, que pendant deux jours, pris l'un au commencement et l'autre au milieu du mois, et dans chaque mois de l'année, tous ses droits d'époux soient reconnus par vous....

— Quelle horreur! s'écria la comtesse en se levant.

— Madame, il prétendait jouir de six jours.... C'est moi qui....

— Assez! dit la comtesse, nous plaiderons!... Monsieur...

— Oui, nous plaiderons!... s'écria d'une voix sourde le colonel en ouvrant la porte et apparaissant tout-à-coup devant sa femme.

Il avait une main dans son gilet et l'autre étendue vers le parquet qu'il montrait par un geste énergique auquel le souvenir de son aventure donnait une horrible puissance. Il resta debout, immobile, sévère, implacable....

— C'est lui!... se dit en elle-même la comtesse.

— Madame! reprit le vieux soldat, je vous veux maintenant tout entière et sans partage!...

— Mais monsieur n'est pas le colonel Chabert!... s'écria la comtesse, en feignant la surprise.

— Ah!... dit le vieillard d'un ton profondément ironique... Voulez-vous des preuves?... Je vous ai vue pour la première fois chez le comte Gilbert! Vous étiez femme-de-chambre de madame...

La comtesse pâlit; et en la voyant pâlir sous son rouge, le vieux soldat, touché de la vive souffrance qu'il imposait à une femme jadis aimée avec ardeur, s'arrêta; mais, recevant de son épouse un regard horrible et venimeux comme celui d'un serpent, il reprit tout à coup :

— J'ai pu savoir cette circonstance, n'est-ce pas!... Eh bien! il faut vous donner une conviction forte! Si vous ne reconnaissez pas ma voix, vous aurez confiance en vous-même!... N'est-ce pas moi seul qui vous ai déshabituée de...

— De grâce, monsieur... dit la comtesse à l'avoué, trouvez bon que je quitte la place... Je ne suis pas venue pour entendre de semblables horreurs....

Elle se leva et sortit.

— Eh bien! colonel, reprit l'avoué, voilà donc comment vous menez les procès...

Derville s'élança dans l'étude; mais la comtesse n'y était déjà plus; elle avait trouvé des ailes, elle s'était comme envolée...... En revenant au colonel, il le trouva dans un violent accès de rage; il se promenait à grands pas...

— Une femme à laquelle j'ai donné un million... et qui me marchande!... qui m'a voulu pour mari... et qui m'a trahi!... Je la tuerai!...

— Eh bien, colonel!... n'avais-je pas raison en vous priant de ne pas venir... Je suis maintenant certain de votre identité. Quand vous vous êtes montré, elle a fait un mouvement dont la pensée n'était pas équivoque; mais vous avez perdu votre procès... Voilà une femme qui sait que vous êtes méconnaissable!...

— Je la tuerai...

— Folie! vous serez pris et guillotiné comme un misérable; et peut-être manquerez-vous votre coup; ce qui serait impardonnable : on ne doit jamais manquer sa femme, quand on veut la tuer.... Il faut me laisser réparer vos sottises... Allez vous-en...

Le colonel, simple et bon, obéit à son jeune bienfaiteur et sortit en lui balbutiant des excuses.

Il descendait lentement les marches de l'escalier noir, perdu dans de sombres pensées, accablé peut-être par le coup qu'il venait de recevoir, pour lui le plus cruel, le plus profondément enfoncé dans son cœur, lorsqu'il entendit, en parvenant au dernier palier, le frôlement d'une robe, et sa femme apparut.

— Venez, monsieur, lui dit-elle, en lui prenant le bras par un mouvement semblable à ceux qui lui étaient familiers autrefois...

Ce geste, cette petite voix, l'accent de la comtesse, produisirent sur la rage concentrée qui bouillait dans l'ame du pauvre soldat l'effet d'une goutte d'eau froide introduite dans une chaudière pleine de vapeur... Toute sa colère tomba, il était stupéfait, et se laissa entraîner par sa femme jusqu'à la voiture.

— Eh bien! montez donc?.. lui dit la comtesse, lorsque



le valet eut achevé de déplier les feuilles du marche-pied.

Et il se trouva comme par enchantement assis près de sa femme dans l'élégant coupé.

— Où va madame?.. demanda le valet.

— A Groslay! dit-elle.

Les chevaux partent et traversent Paris.

— Monsieur, dit la comtesse au colonel, d'un son de voix qui révélait une de ces émotions rares dans la vie, et dans lesquelles tout est agité en nous; alors, cœur, fibres, nerfs, physionomie, ame et corps, chaque pore tressaille; nous ne savons en quelles régions la vie est transportée; mais elle semble n'être plus en nous; elle en sort, elle jaillit. Ce tremblement réagit et se communique comme une contagion; il se transmet par la parole, par le regard, par l'accent de la voix, par le geste; il est dans l'air, il est magnétique; aussi le vieux soldat tressaillit en entendant ce seul mot, ce premier, ce terrible :

— Monsieur...

Mais aussi c'était tout à la fois un reproche, une prière, un pardon, une espérance, un désespoir, une interrogation, une réponse; ce mot comprenait tout, et il n'y avait au monde qu'une femme, capable de jeter tant d'éloquence, tant de sentimens dans un mot, une femme sans cœur!...

Le colonel eut mille remords de ses soupçons, de ses demandes, de sa colère, et baissa les yeux pour ne pas laisser deviner son trouble.

— Monsieur, reprit la comtesse, après une pause imperceptible, je vous ai reconnu!...

— Rosine!... dit le bon vieux soldat, voilà tout ce que je voulais pour oublier mes malheurs....

Il essuya deux grosses larmes qui roulèrent toutes chaudes sur les mains de sa femme; il les pressait avec tendresse.... une tendresse paternelle.

— Monsieur, reprit-elle, comment n'avez-vous pas deviné qu'il me coûtait horriblement de paraître devant un étranger dans une position aussi fausse; si j'ai à rougir de ma situation, que ce ne soit au moins qu'en famille; ce secret doit rester enseveli dans nos cœurs.... Vous m'absoudrez, j'espère, de mon indifférence apparente pour les malheurs d'un Chabert à l'existence duquel je ne devais pas croire....

—J'ai reçu vos lettres... dit-elle vivement, en prévoyant sur les traits de son mari l'objection qui s'y peignait; mais les avez-vous vues?... Elles me parvinrent treize mois après la bataille d'Eylau; elles étaient ouvertes, salies; et j'ai dû croire, après avoir obtenu la signature de Napoléon sur mon nouveau contrat de mariage, qu'un adroit intrigant voulait se jouer de moi.., Pour ne pas troubler le repos de M. Ferraud, et ne pas altérer les liens de la famille, j'ai donc dû prendre des précautions contre un faux Chabert.... N'avais-je pas raison.... dites....

— Oui, tu as eu raison, c'est moi qui suis un sot, un animal, une bête, de n'avoir pas su mieux calculer les conséquences d'une situation semblable.... Mais où allons-nous?... dit le colonel en se voyant à la barrière de la Chapelle.

— A ma campagne, près de Groslay, dans la vallée de Montmorency.... Là, Monsieur, nous réfléchirons ensemble au parti que nous devons prendre.... Je connais mes devoirs... Je suis à vous en droit, si je ne vous appartiens plus en fait. — Mais voulez-vous que nous soyons la fable de tout Paris, de l'Europe... Quand vous aurez décidé de mon sort, j'accepterai votre arrêt; mais, jusque-là, et avant d'instruire le public de cette histoire romanesque, gardons notre dignité.

— Vous m'aimez encore, reprit-elle en jetant sur le colonel un regard triste et doux; moi, j'ai été autorisée à former d'autres liens.... Et pourquoi ne me confierai-je pas à la noblesse de votre caractère.... Je vous l'avouerai donc, j'aime M. Ferraud... Je ne vous dirai pas qu'il est jeune, qu'il me plaît; non, vieillard, peut-être l'aimerais-je encore, et je me suis crue en droit de l'aimer.... Je ne rougis pas de cet aveu devant vous; il vous offense, mais il ne vous déshonore point. — Je vous regarde en ce moment comme un père, comme un ami.... Une voix secrète ou votre bonté, qui m'est si bien connue, me dit que vous êtes assez généreux pour me pardonner de vous faire cette blessure.... Pourquoi serais-je fausse? Puis-je vous cacher un fait.... J'ose vous prendre pour juge et me remets à votre discrétion.... — Le hasard m'a laissée veuve, mais je n'étais pas mère.... et je le suis devenue....

Le colonel fit un signe de main à sa femme, pour lui imposer silence, et ils restèrent sans proférer un seul mot pendant une demi-lieue. Chabert croyait voir les deux petits enfans devant lui....

— Rosine!...

— Monsieur....

— Les morts ont bien tort de revenir!...

— Oh! monsieur, non, non! Ne me croyez pas ingrate; seulement, vous trouvez une amante, une mère, là où vous aviez laissé une épouse; mais s'il n'est plus en mon pouvoir de vous aimer, je sais tout ce que je vous dois et puis vous offrir toutes les affections d'une...

— Rosine !... reprit le vieillard d'une voix douce, je n'ai plus aucun ressentiment.... Si je t'imposais de dures conditions, c'était pour venger mes malheurs méconnus...

La comtesse ayant fortement rougi, le vieillard admira la pudeur de sa femme, et fut heureux de reconnaître en elle les qualités par lesquelles il avait été séduit jadis.

— Nous oublierons tout.... ajouta-t-il avec un de ces sourires dont la grâce vient toujours des reflets d'une belle ame. — Je ne suis pas assez peu délicat pour exiger lès semblans de l'amour chez une femme qui n'aime plus.... La colère m'a fait trouver des plaisirs de vengeance dans ce marché bizarre. Je voulais être un remords vivant dans votre bonheur, le salir, par une pensée, par une prostitution... Mais je ne l'aurais jamais exigé.

La comtesse lui lança un regard empreint d'une telle reconnaissance que le pauvre Chabert aurait voulu rentrer dans sa fosse d'Eylau.

Il y a des hommes dont l'ame est assez forte pour de tels dévouemens, tant ils sentent vivement le prix d'un regard, d'un mot, d'un sentiment, tant des choses si fugitives chez la plupart des gens les émeuvent pour toujours.... ames neuves et d'éternelle noblesse !

— Mon ami, nous parlerons de tout ceci plus tard et à cœur reposé... dit la comtesse.

La conversation prit un autre cours ; et, quoiqu'ils revinssent souvent à leur situation bizarre, soit par des allusions, soit sérieusement, ils firent un charmant voyage, se rappelant les événemens de leur union passée et les choses de l'empire. La comtesse sut imprimer un charme doux à ces souvenirs, et répandit une teinte de mélancolie qui maintenait la gravité de cette scène. Elle faisait revivre l'amour sans exciter aucun désir, laissant entrevoir à son premier époux toutes les richesses morales qu'elle avait acquises, et qui dès lors, devaient en quelque sorte être sa part de bonheur.

Ils arrivèrent par un chemin de traverse à un grand parc situé dans la petite vallée qui sépare les hauteurs de Margency du joli village de Groslay. La comtesse possédait là une maison ravissante ; et où, en arrivant, le colonel vit tous les apprêts que nécessitaient son séjour et celui de sa femme.

Le malheur augmente la défiance et la méchanceté chez les hommes méchans, comme il grandit la bonté des gens qui ont un cœur excellent; c'est une espèce de talisman dont la vertu consiste à corroborer notre constitution primitive ; or l'infortune avait rendu le colonel encore plus secourable et meilleur qu'il n'était ; il y avait des souffrances inconnues au secret desquelles il s'était initié. Cependant, malgré son peu de défiance, il ne put s'empêcher de dire à sa femme.

— Vous étiez donc bien sûre de m'emmener ici ?....

— Oui, répondit-elle, si je trouvais mon Chabert dans le plaideur....

Et elle se mit à rire de si bonne grâce, que ce rire, en apparence vrai, dissipa les légers soupçons que le colonel se blâma intérieurement d'avoir conçus....

Pendant trois jours, la comtesse fut admirable près de son premier mari. Elle semblait vouloir effacer les souvenirs des souffrances qu'il avait endurées à force de soins, de gracieusetés, de douceur. Elle l'enchantait.

Le soir du troisième jour, elle était montée chez elle en laissant paraître sur son visage, malgré ses efforts, quelques traces d'inquiétude. En se mettant à son secrétaire, elle déposa le masque de gaieté qu'elle conservait devant le comte Chabert, comme une actrice qui, rentrant fatiguée dans sa loge après un cinquième acte pénible, tombe demi morte et laisse dans la salle une image d'elle-même à laquelle elle ne ressemble plus.

Elle prit une lettre commencée et l'acheva.

M. le comte Ferraud, ayant une fortune considérable à régir, s'était attaché comme secrétaire un ancien avoué ruiné, homme plus qu'habile et qui connaissait admirablement les ressources de la chicane ; mais le rusé praticien avait assez bien compris sa position chez le comte, pour y être probe par spéculation. Il espérait parvenir à quelque place élevée par le crédit de son patron, dont il gérait admirablement bien la fortune. Sa conduite démentait tellement sa vie passée qu'il passait pour un homme calomnié ; mais la comtesse, avec l'empire et la finesse dont toutes les femmes sont douées, peu ou prou, avait deviné son intendant et le surveillait adroitement.

Elle savait le manier, et en avait déjà tiré un très-bon parti pour sa fortune en suivant quelques-uns de ses conseils. — La lettre qu'elle écrivait lui était adressée. Elle le priait d'aller, en secret et en son nom, demander chez Me Derville communication des actes qui concernaient le colonel Chabert, et après en avoir pris lecture et les avoir copiées dans leurs dispositions les plus essentielles, de venir aussitôt la trouver à sa maison de Groslay.

A peine avait-elle achevé qu'elle entendit dans le corridor le bruit des pas du colonel, qui, tout inquiet, venait la voir.

— Hélas !... dit-elle à haute voix, je voudrais être morte !... Ma situation est intolérable....

— Eh bien ! qu'avez-vous donc ?... demanda le bonhomme.

— Rien !.. rien !.. dit-elle.

Puis elle se leva, laissa le comte et descendit pour recommander à sa femme de chambre d'aller à Paris, de re-

mettre cette lettre elle-même à M. Delbecq, son intendant, et de la lui reprendre après qu'il l'aurait lue afin de la rapporter.

La femme de chambre partit et la comtesse alla s'asseoir sur un banc qui était assez en vue pour que le colonel la trouvât aussitôt qu'il voudrait venir lui parler...

Le comte Chabert la cherchait déjà; il accourut, et s'asseyant près d'elle sur le banc;

— Rosine, lui dit-il, vous avez quelque chagrin?..

Elle ne répondit pas.

La soirée était une de ces soirées magnifiques et calmes dont les secrètes harmonies répandent, au mois de juin, tant de suavité dans les couchers de soleil; l'air était pur, le silence profond; il y avait un peu de fraîcheur, et dans le lointain du parc les voix de quelques enfans ajoutaient une sorte de mélodie aux sublimités du paysage.

— Vous ne me répondez pas? demanda le colonel à sa femme.

— Mon mari... dit la comtesse.

Elle s'arrêta, fit un mouvement et lui demanda en rougissant :

— Comment dirai-je en parlant de M. Ferraud?...

— Nomme-le ton mari, ma pauvre enfant!.... répondit le colonel, avec un délicieux accent de bonté. — C'est le père de tes enfans...

Et le vieux soldat soupira.

— Eh bien! reprit-elle, M. Ferraud me demande ce que je suis venue faire ici.... S'il apprend que je m'y suis renfermée avec un inconnu, que lui dirai-je?...

— Écoutez, monsieur, reprit-elle, en prenant une attitude pleine de dignité, — décidez de mon sort, je suis résignée...

— Ma chère, dit le colonel en s'emparant des mains de sa femme, j'ai résolu de me sacrifier entièrement à votre bonheur...

— Cela est impossible!.... s'écria-t-elle en laissant échapper un mouvement convulsif. — Songez donc que vous devriez alors renoncer à vous-même et d'une manière authentique....

— Comment, dit le colonel, ma parole ne vous suffit-elle pas?...

En ce moment, cette scène eut quelque chose de solennel, et il y avait au fond de ces deux ames le drame le plus épouvantable que l'on puisse imaginer.

Le mot *authentique* était tombé sur le cœur du vieillard en y réveillant des défiances involontaires; et il jetait sur sa femme un regard noble et calme qui la fit rougir; elle baissa les yeux. Le colonel avait peur de se trouver obligé de la mépriser, tandis que la comtesse craignait d'avoir effarouché la sauvage pudeur, la probité sévère d'un homme dont elle connaissait le caractère généreux, les vertus primitives. — Ces idées étaient seulement en germe chez ces deux êtres, mais elles répandirent un nuage sur leur front.

La bonne harmonie fut cependant rétablie assez promptement entre eux. Un cri d'enfant retentit au loin.

— Jules, laissez votre sœur tranquille!... s'écria la comtesse.

— Quoi! vos enfans sont ici!... dit le colonel.

— Oui... je leur ai défendu de vous importuner.

Le vieux soldat comprit toute la délicatesse de ce procédé, de ce tact de femme, si gracieux, si pudique; et alors, il prit la main de la comtesse et la baisa.

— Qu'ils viennent donc!...

La petite fille accourait pour se plaindre de son frère.

— Maman!...

— Maman!...

— C'est lui qui....

— C'est elle!...

Les mains étaient étendues vers la mère, et les deux voix enfantines se mêlaient. Ce fut un tableau soudain et délicieux!

— Voilà des enfans déshonorés.... Ils ne le savent pas encore!... s'écria la comtesse en retenant ses larmes.

— C'est-y vous qui faites pleurer maman?... dit Jules en jetant un regard de colère au colonel.

— Taisez-vous, Jules!... s'écria la mère d'un air impérieux.

Les deux enfans restèrent debout et silencieux, examinant leur mère et l'étranger avec une curiosité qu'il est impossible d'exprimer par des paroles.

— Oui, s'écria le colonel comme s'il achevait une phrase mentalement commencée, je dois rentrer sous terre.... Je me le suis déjà dit...

— Eh bien! puis-je accepter un tel sacrifice?... répondit la comtesse. Il y a des hommes qui sont morts pour sauver l'honneur de leur maîtresse; mais ils n'ont donné leur vie qu'une fois; et ici, vous donneriez votre vie tous les jours.... Non, non, cela est impossible.... S'il ne s'agissait que de votre existence, ce ne serait rien; mais signer que vous n'êtes pas le colonel Chabert?... Mais reconnaître que vous êtes un imposteur; votre honneur périrait, car il faudrait commettre un mensonge

à toute heure du jour.... Songez donc.... Allez, je ne veux pas cela... Sans mes pauvres enfans, je me serais déjà enfuie avec vous au bout du monde....

— Mais, reprit Chabert, est-ce que je ne puis pas vivre ici, dans votre petit pavillon, comme un de vos parens. Je suis usé comme un canon de rebut, il ne me faut qu'un peu de tabac et *le Constitutionnel*....

La comtesse fondit en larmes.

de Balzac.

(*La fin au prochain numéro.*)

LES CROISSANS DE CONSTANTINOPLE.

— Ma foi, dis-je au drogman, je crois qu'ils ont fait plus d'un emprunt au paganisme.

— Et sur quel fondement pensez-vous cela, me répondit-il en souriant?

— Et je suis surpris que vous en doutiez, repris-je : car vous ne pouvez pas, du seuil de cette terrasse, et en jetant la vue sur toute l'étendue de Constantinople, depuis le mesquin château des Sept-Tours, prison d'état que l'on croit si formidable à Paris, perdue là-bas à l'horizon occidental, jusqu'à Scutari, qui reluit dans la brume d'or de l'orient et dans l'incendie de la mer ; vous ne pouvez pas, dis-je, examiner un seul minaret, le moindre dôme de plomb, une flèche de mosquée et même une décoration de caserne ou de sérail, qui ne soit un emblème de ce culte. Partout Diane et Mahomet !

— Vous parlez du croissant qui reluit à tous les édifices? insista le drogman.

— Et de quoi donc ! repris-je avec vivacité.

Il resta fort pensif et se tut.

Nous descendîmes le faubourg de Péra en silence jusqu'à la pointe de Galata, au bord de la mer. C'est une perspective toute parsemée d'air, de lumière et d'eau. Sauf le port de Londres, je ne sais rien de plus actif; mais la Tamise est moins poétique. Ce n'est rien que les kiosques enrichis de balustrades découpées parmi les oliviers et les cyprès qui les ombragent; que l'onde grasse et brillante qui renverse les cimes d'arbres et d'obélisques dans ses brisures, et ces longues barques à rameurs noirs ployés sur les avirons qui se courbent pour promener l'indolent fumeur enveloppé de coussins, un pavillon à banderolles sur la tête ; les surcharges de terrasses en amphithéâtres; ce large canal semé de felouques avec des mâts en fuseaux et des voiles en pyramides; des nuées d'oiseaux qui volent d'Europe en Asie; les cimetières criblés de turbans de marbre ; une atmosphère onduleuse et fumante; l'immensité du ciel répétée par la mer; ces réverbérations, ces vapeurs et ce bruit; tout cela est divin pour celui qui se sent grandir avec l'espace, et dont l'imagination a besoin pour étendre ses ailes de se sentir soulevée dans les flots de l'air et sur les parfums de de la riche végétation qui fleurit les confins de ces deux mondes.

L'activité n'est pas moins pittoresque que sur la grève battue par le flot tremblant et pur du canal. La grave nonchalance des fumeurs accroupis dans l'ombre à la porte des cafés et sous la saillie rafraîchissante du toit des fontaines, offre un contraste avec la curiosité turbulente des étrangers qui bravent la chaleur du soleil. A la porte des arsenaux, des tubes de canons attendent leurs affûts. La hache des charpentiers retentit; le goudron fume. Des pêcheurs, dont la tête supporte de lourdes corbeilles, s'élancent de leurs bateaux sur la plage ; tandis que parfois à la pointe du sérail, un navire qui se dirige vers les Dardanelles s'enveloppe de fumée et jette au vent sonore l'explosion du départ. On se hâte pour le rejoindre; les adieux retentissent; les bateliers crient. Groupées devant ce spectacle avec la coquetterie moqueuse de leur nation, de jeunes filles grecques, brunes et parées, agitent en souriant l'éventail de plume dont le centre offre un petit miroir, et scandalisent par l'intrépidité de leur maintien le sale derviche ou la musulmane demi-voilée, qui va par la ville. Tous les peuples se heurtent, se croisent; toutes les civilisations se pressent sur le quai de Galata comme sur un sol neutre, et l'infatigable Israélite poursuit chacun de son jargon nasal, en colportant des pipes et des pastilles. Perspective, monumens ou multitude, c'est un détail à clouer un Européen là tout le jour : c'est un ensemble de magnificences qui ne laisse personne sans émotion.

Le drogman me tira de mon extase en abordant avec toutes les marques d'une humilité profonde le chèik-ul-islam qui se promenait suivi à distance de quelques pauvres derviches.

« Mufti des muftis, lui dit-il en se courbant jusqu'à terre et en portant successivement sa main de sa poitrine à sa bouche jusqu'au front, pardonne-moi d'oser te troubler dans tes méditations sacrées : mais ce chien de chrétien, qui ne sait assurément ce qu'il dit, soutient que les vrais croyans adorent la lune; et il en voit la preuve dans cette profusion de figures symboliques élevées sur le front des édifices de Constantinople. Ta parole est la lumière du monde; tu es le gardien de la loi. Confonds son ignorance et délie mon esprit des chaînes du doute. »

Le chèik-ul-islam, engoncé dans ses fourrures, fit halte en me lançant un regard équivoque, caressa la longue

barbe de son menton, et me dit avec l'impertinente affabilité du mépris :

« Chien de chrétien, l'esprit de mensonge te possède; le musulman n'adore que Dieu, tandis que l'Européen revère des images. Il n'y a qu'un Dieu et Mahomet est son prophète. Mais apprends, maudit, que Mahomet, le jour qu'il visita le ciel sur la jument Borak, mit la lune dans sa manche. Cela est dit dans le Koran, que tu es indigne de comprendre. En raison de ce souvenir, le croissant pare les mosquées et les palais des fidèles, ainsi que la croix de Jésus pare vos indignes églises, et comme l'œil du premier venu peut la voir, taillée en hochets, sur la gorge indécente et nue des femmes de ta religion.

— Vous êtes un imbécile, mufti des muftis! repartit d'une voix de dogue un espèce de matelot anglais qui fumait dédaigneusement accoudé sur l'affût d'un canon. Le culte de la lune dans ce pays est plus vieux que celui de l'imposteur Mahomet, qui fut un hardi fripon, aussi vrai que vous êtes de stupides coquins. Mahmoud aura bien de la peine à vous décrasser avec notre civilisation. Je l'en défie. Le croissant est un reste de paganisme mêlé par hasard aux niaiseries du mosaïsme dont le Koran fourmille. Religion et patrie, tout est chez vous le fruit du vol. Les historiens rétorquent vos contes de bonnes femmes. Le plus jeune mousse de mon bord en sait plus que le plus vieux de vous. Sachez, âne à turban, pourceau de mosquée, cuistre sacerdotal, que lorsque les sectaires du chamelier qui s'érigea en prophète étaient dans le néant du passé, le grand Philippe de Macédoine tenta, mais inutilement, de s'emparer de Byzance. Byzance était alors une force maritime en comparaison de ce que vous êtes, malgré les Dardanelles que je méprise et vos janissaires exterminés. Il fallait au Macédonien la clef du Bosphore pour s'ouvrir l'Asie. Alors une nation grecque et brave vivait sur cette terre de Circassiennes et d'eunuques ; ce n'était qu'une poignée d'hommes, mais ils n'étaient pas avilis comme vous l'êtes par les turpitudes du sérail et l'ivrognerie de l'opium. Philippe remua ciel et terre ; à la fin il conçut le hardi projet, réalisé depuis sous la Tamise (par un Français, je l'avoue), de creuser un large souterrain qui conduisît astucieusement sous les murs de Byzance quelques soldats résolus. Par une nuit grosse d'orage, les mineurs commencèrent la besogne. Mal leur en prit de ne pas lire dans l'almanach ; car la lune, venant tout-à-coup à se faire voie dans une crevée de nuages, mit, du haut des remparts, les Byzantins au fait de l'entreprise et elle fut déjouée; par suite, le Macédonien leva le siége. Mufti des muftis, tourne les yeux vers l'église d'Agia-Photica qui s'élève à ta gauche, entre l'espace occupé par l'arsenal et le quartier des ambassadeurs. Sache que ses fondations reposent sur les décombres d'un temple dédié à Diane par la reconnaissance. Tes grossiers ancêtres n'ont depuis fait qu'adopter ce fétiche païen, dont vos pachas décorent jusqu'à leurs queues de cheval; et je frémis pour un peuple lorsque je pense que son avenir est confié à d'insolens menteurs de ton espèce. Comment si peu de bon sens se trouve-t-il dans une si large barbe! En outre, je te dirai qu'il sied mal à un peuple battu sur mer par des pirates de l'Archipel, battu sur terre par des Russes jusqu'à la porte d'Andrinople, de conserver l'insolence de son langage avec les Européens. Qui est-ce qui n'a pas traîné l'étendard de Mahomet dans la poussière? Qui est-ce qui ne vous a pas marqué le talon de sa botte sur la figure? Et si cela sied mal à ta nation, cela te sied plus mal encore à toi, qui, par ta sottise, es le dernier des hommes chez ce peuple, le dernier des peuples de la terre. Hibous venus de l'Arabie, qui, par accident plutôt que par puissance, faites encore votre nid sur les décombres de l'empire d'Orient, craignez le jour où les chiens de l'Europe aboieront de concert après vous. »

Ayant dit, le matelot reprit sa pipe avec insouciance et nous tourna le dos.

Je fus beaucoup plus content de la leçon d'histoire que le chèik-ul-islam ne me parut l'être de cette leçon de politesse assez malhonnêtement donnée. Il parut y réfléchir quelques secondes, comme pour jouer du poignard ; mais après avoir examiné le pavillon anglais qui claquait au vent sur les maisons de la hauteur, il leva les mains et la barbe au ciel avec horreur et résignation, les ramena sur sa poitrine, et se perdit lentement dans la foule hébétée, qui fit la haie en se prosternant de droite à gauche.

MICHEL RAYMOND.



FRAGMENT DE RAOUL,

PAR MADAME BAWR [1].

« Mes ancêtres étaient établis de temps immémorial dans une petite ville de France peu éloignée de Lyon, qu'on appelle Paray-le-Monial. Mais par la raison qu'une famille peut être ancienne sans être illustre, les individus qui avaient composé la mienne étaient du nombre de ces personnes qui naissent, vivent et meurent sans qu'il en soit fait mention autre part que sur les registres de l'état civil; pas un de ceux qui avaient porté le nom de Bérard n'était sorti de la foule, soit par ses talens, soit par ses richesses. Mon père, Christophe Bérard, aurait pu comme eux tous jouir paisiblement des avantages que la providence, dans sa justice, attache à la médiocrité de fortune et d'esprit, si après avoir fait pendant vingt ans le commerce de vins, d'une manière assez lucrative, il n'avait pas imaginé de bâtir une maison. En vain tous les Bérard lui représentaient-ils qu'il n'y avait pas d'exemple d'une pareille entreprise dans la famille, que cette ambition le conduirait à l'hôpital; il suivit obstinément son projet. Il s'adressa à un maître maçon, qui, voulant soutenir dignement le titre d'architecte dont il s'était décoré en venant s'établir dans la ville, dépassa tellement la somme convenue, que mon père était entièrement ruiné et ma bonne mère morte de chagrin, avant que le second étage fût commencé. On sent bien que la maison en resta là. Mon père regarda comme bien heureux que l'architecte voulût la reprendre pour solde de tout compte, et désespéré de la perte de sa femme et de tout ce qu'il possédait, il mourut peu de temps après, laissant à la tendresse de ses parens ou à la charité publique le soin de nourrir et d'élever un petit garçon de sept ans, qui avait bon appétit et qui ne savait pas lire. Je suis ce petit garçon.

» A peine mon père fut-il mort que notre cousine Catherine, qui ne l'avait point quitté depuis ses malheurs, me prit par la main et me conduisit de porte en porte chez tous les Bérard qu'elle put trouver dans Paray-le-Monial, les suppliant l'un après l'autre d'accorder un asile à l'enfant du pauvre Christophe, en les assurant que Dieu les paierait de cette bonne œuvre. Mais, soit que mes parens ne voulussent point risquer les avances, soit qu'une pareille charge fût au-dessus de leurs moyens, les larmes et les prières de la bonne Catherine n'eurent aucun succès. Chacun s'excusait en lui conseillant de me conduire chez mon oncle Jérôme, conseil auquel Catherine ne répondait qu'en levant les yeux au ciel, ce qui expliquait assez sa pensée.

» Enfin, nous avions fait notre dernière visite et notre dernier espoir venait de s'anéantir; Catherine marchait à mes côtés, dans la rue, d'un pas précipité, se parlant à elle-même. — Les méchans! les mauvais cœurs! disait-elle. Puis tout-à-coup elle me serra dans ses bras, en s'écriant : — Eh bien! je te garderai, mon pauvre enfant! et si je ne gagne pas assez de pain pour nous deux, je me jetterai à l'eau avec toi.

» La figure, l'accent de Catherine exprimaient un si profond désespoir, son regard presque égaré était si différent de son regard habituel, que je ne crois pas avoir éprouvé à aucune époque de ma vie une émotion plus terrible. Je m'attachai à son cou, pâle, saisi d'effroi. — Cousine! cousine! dis-je en pleurant, allons plutôt chez mon oncle Jérôme. Il me prendra peut-être. — Hélas! répondit-elle, d'un ton plus calme; mais tu as raison, mon enfant. Essayons encore cela, quoique je n'en espère pas grand'chose. Au moins je n'aurai rien à me reprocher.

» Nous prîmes donc le chemin qui conduisait chez l'oncle Jérôme, que je me rappelais fort bien avoir vu chez mon père, avant qu'il se fût brouillé avec lui au sujet de la fatale maison. Je n'avais surtout pas oublié ni le ton dur avec lequel il me parlait, lorsqu'il venait voir mes parens, ni les conseils qu'il leur donnait, relativement à mon éducation : tels que ceux de m'attacher au lit, de me corriger avec la verge, etc., toutes choses qui me déplaisaient souverainement, on peut bien le croire. C'était cependant chez cet homme que je désirais être conduit, tant l'état où je venais de voir Catherine m'avait renversé. Lorsque j'aperçus la maison, néanmoins, je frémis de la tête aux pieds, et ma cousine fut obligée de me tirer avec force par le bras, pour me faire entrer, quand on eut ouvert la porte.

» Monsieur Jérôme Bérard était chez lui. Catherine, m'ayant laissé dans la cuisine, ne vint m'y rechercher qu'au bout d'un quart d'heure à peu près. Tous ses traits respiraient la satisfaction. Elle me conduisit à mon oncle, en m'annonçant qu'il consentait à me servir de père. Je dois dire que la vue de mon bienfaiteur me glaça au point qu'il me fut impossible de le remercier. Je devins tout aussi incapable de comprendre le discours qu'il m'adressa, dans lequel je distinguai seulement l'accent du reproche et de la mauvaise humeur. Enfin mon immobilité fut complète, jusqu'au moment où Catherine se disposa à sortir. *Alors mes cris, mes sanglots, mes efforts pour la retenir apprirent à mon on le que j'étais doué de mouvement, et le mirent dans une colère épouvantable.* Catherine s'enfuit de mes bras, non sans peine, me laissant dans cet état de désespoir où nous plonge à tout âge la perte du seul ami qui nous reste.

Il est bon d'informer le lecteur de ce que je n'ai su que longtemps après, c'est-à-dire des motifs qui avaient décidé mon oncle à me prendre chez lui. Il s'en fallait bien que Jérôme Bérard fût généreux et compatissant; mais il était orgueilleux. Il sentit qu'étant connu pour être dans l'aisance, il perdrait infailliblement la considération dont il jouissait dans la ville, s'il abandonnait son neveu à la charité publique, et comme il tenait presque autant à cette considération qu'à son argent, ce qui n'est pas peu dire, il aima mieux acheter de quelques écus l'approbation de ses voisins, que de s'exposer au blâme général en me refusant un asile. D'ailleurs il fut convenu avec ma cousine qu'il me regarderait entièrement comme sa propriété; que mon temps, mon travail, dès que je serais en état de lui être utile, lui paieraient ce qu'il faisait pour moi. Jusqu'à ce moment je devais rester soumis à toutes ses

[1] Pour paraître dans quelques jours chez Fournier.

volontés, et profiter le plus tôt possible de l'éducation qu'il consentait à me donner. Ma cousine souscrivit pour moi à toutes ces conditions, et promit de ne point me voir une fois sans me les rappeler.

En vertu de ce traité, je fus mis sur-le-champ en possession des droits de nettoyer les souliers de mon oncle, de faire ses commissions et d'aider Marguerite, la cuisinière, autant que mon âge le permettait. Mes autres occupations consistaient à apprendre à lire, à écrire, à compter, etc.

VAUDEVILLE.

Le Régent, Comédie-Vaudeville en trois actes,

PAR M. ANCELOT.

M. Ancelot avait fait madame *Dubarry*; tout Paris, ou à peu près, était venu voir madame Dubarry; les recettes et les applaudissemens sont choses encourageantes, et M. Ancelot a pris le *Régent* à partie, croyant trouver dans les mœurs, dans les femmes, dans les courtisans, dans le vice de deux époques limitrophes un double succès. M. Ancelot a deviné juste, puisque madame *Dubarry* et M. *le comte Jean* ont eu les honneurs de la foule; il n'y a pas de raisons pour que madame *Parabère* et M. *de Canillac* soient plus maltraités, les uns valant les autres. On trouve même dans les deux comédies de M. Ancelot des points de ressemblance si frappans, que certainement cette similitude ne vient pas du défaut d'imagination de M. Ancelot, mais bien de sa bonne envie de faire voir et entendre deux fois au public des choses qui l'avaient amusé une.

Allez donc voir *le Régent*, vous qui avez applaudi madame *Dubarry*. Allez voir *le Régent* entre *Dubois*, *Canillac*, madame *Parabère* et M. *le duc de Saint-Simon*, vous aurez une orgie à côté d'une conférence diplomatique, un bal dansant face à face avec une conspiration, l'amour vicieux et blasé tout près d'un amour pur et sentimental; du vice, de la corruption, du bruit, de jolis costumes et de l'esprit butiné dans les mémoires du temps. Mais enfin cela est-il bon ou mauvais? amusant ou ennuyeux? vous le saurez quand vous l'aurez vu, car vous verrez *le Régent*.

GYMNASE DRAMATIQUE.

Le Savant,

PAR MM. SCRIBE ET MONVEL.

Vous connaissez *le Philosophe marié* de M. Destouches, lequel philosophe est très-savant. Il y a des caquetages de femme et de petites gentillesses de marquis tout autour de ce philosophe. *Le Savant* de M. Scribe est aussi un savant tempéré par les grâces, un savant amoureux, et qui mène de front la galanterie et le Jardin des racines grecques. M. Scribe a voulu réhabiliter la science, et prouver qu'on pouvait très-bien comprendre Tite-Live, traduire Hérodote, et avoir le cœur le plus tendre et les plus jolies manières du monde. M. Scribe, en un mot, a voulu faire quelque chose d'agréable à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, désirant sans doute s'y présenter à la première vacance, dans le cas où sa nouvelle candidature échouerait à l'Académie française. *Le Savant* de M. Scribe a réussi. Quelques connaisseurs prétendaient que le spirituel vaudevilliste avait essayé d'esquisser le portrait d'un fameux conservateur de médailles qui a aussi travaillé dans le grec et l'histoire; mais un monsieur appuyé sur la balustrade mitoyenne du parterre et de l'orchestre a fort judicieusement répondu que ce conservateur, ce Grec, cet historien portait, il est vrai, des gants glacés et un lorgnon, mais n'était pas savant du tout.

VARIÉTÉS.

Mme Gibou & Mme Pochet,

PAR M. DEMERSAN.

Madame *Gibou* et madame *Pochet* sont représentées par Vernet et Odry. Songez un peu à ce que doivent être deux femmes qui empruntent leurs formes et leurs grâces à Odry, leur doux parler et leurs séduisans regards à Vernet; c'est de l'art le plus fin et le plus exquis; la Vénus de Médicis aurait l'air d'une ravaudeuse auprès de ces délicieuses et toutes divines créatures.

Tant il y a que madame Pochet donne une soirée à madame Gibou, et qu'on y boit un thé aux cornichons et à la moutarde.

Il faut voir cette cuisine pour y croire.

AMBIGU-COMIQUE.

La Peine de Mort, Mélodrame.

Pour prouver qu'on doit abolir la peine de mort, l'auteur a fait commettre au héros de son mélodrame quatre ou cinq assassinats, sans compter, je crois, un empoisonnement et deux exécutions qui accompagnent agréablement les cinq meurtres. A la fin de la pièce tout le monde était mort, les personnages qu'on avait pendus ou tués, et le public qu'on avait assommé.

GAIETÉ.

L'Abbaye-aux-Bois, Mélodrame en trois actes,

PAR M. HENRY MARTIN.

Le Divorce, roman du bibliophile Jacob, a fourni le sujet de ce mélodrame, qui obtient beaucoup de succès. C'est un plaidoyer contre le divorce, comme le mélodrame de l'Ambigu est une thèse contre la peine de mort. Il y a seulement entre ces deux pièces toute la différence d'un bon plaidoyer et un mauvais.

Dessin. — Raoul : *Alors, mes cris, mes sanglots*, etc., par A. D. VÉRIA.

Beaux-Arts.

—

SUR LE MONUMENT DE LA MADELEINE.

Sur les 700,000 fr. votés la semaine dernière par la Chambre pour l'achèvement des monumens publics de la capitale, nous avons été surpris de voir qu'on n'allouât que 200,000 fr. à la Madeleine, tandis que l'Arc de l'Étoile obtenait le double.

A coup sûr, nous protesterons toujours contre l'abandon de ce dernier édifice, qui doit perpétuer l'un des plus grands souvenirs de notre gloire nationale; mais nous croyons que l'achèvement de la Madeleine importe davantage à la splendeur de la capitale, et nous partageons tout-à-fait l'opinion de l'honorable M. Delessert, qui avait proposé d'attribuer le montant de l'article entier à cette dernière destination.

D'ailleurs cette habitude, de disséminer sur trois ou quatre monumens les fonds insuffisans pour un seul, nous semble des plus fâcheuses. — On le sait, autant d'édifices, autant d'administrations et de comptes particuliers, partant autant de gaspillages. — Quand les inspecteurs, sous-inspecteurs, chefs, sous-chefs, contrôleurs, etc...., ont touché leurs émolumens, il reste bien peu de chose pour les architectes, mécaniciens, décorateurs, ouvriers, etc... qui n'ont pas mission d'administrer le monument, mais de le bâtir, ce qui est l'essentiel.

On a déjà dépensé près de 2 millions pour l'Arc de l'Étoile, et nous savons tous ce qu'il est.

La Madeleine exigerait 1,800,000 fr. environ, mais avec le tiers de cette somme on aurait du moins terminé cet été tout l'extérieur. Les 200,000 fr. alloués suffiront à peine pour balayer les immondices qui défendent l'approche de l'édifice, pour jeter bas les échoppes qui l'offusquent, et avancer les travaux d'entablement.

On se récrie sur la parcimonie des Chambres! Les Chambres ne demandent pas mieux que de seconder l'ardeur que l'on montre; mais encourager l'inertie, à quoi bon?

Sans cette indifférence du gouvernement en général, et de M. d'Argout en particulier, pour les arts qu'il traite en véritable ministre des travaux publics, la Chambre n'aurait pas hésité à augmenter l'allocation, ne fût-ce qu'aux dépens des frais de représentation de MM. les préfets.

En définitive, comme 2 millions sont nécessaires pour l'achèvement de la Madeleine, c'est dix ans encore qu'il nous faudra l'attendre, sauf les événemens qui peuvent centupler le retard.

Maintenant une autre question : qu'est-ce que sera la Madeleine, sait-on bien ce que l'on en veut faire? Nous avons quelque raison de croire que l'ordonnance des travaux de l'extérieur n'est pas définitivement arrêtée, c'est pour cela que nous jugeons utile de remettre sous les yeux des hommes compétens la lettre curieuse, tout entière de la main de Napoléon, qui expliquait ses intentions à ce sujet.

Monsieur de Champagny,

Après avoir examiné attentivement les différens plans du monument dédié à la grande armée, je n'ai pas été un moment en doute : celui de M. Vignon est le seul qui remplisse mes intentions. C'est un temple que j'avais demandé, et non une église. Que pouvait-on faire dans le genre des églises qui fût dans le cas de lutter avec Sainte-Geneviève, même avec Notre-Dame, et surtout avec Saint-Pierre de Rome? Le projet de M. Vignon réunit à beaucoup d'avantages celui de s'accorder beaucoup mieux avec le palais du Corps législatif, et de ne pas écraser les Tuileries. Lorque j'ai fixé la dépense à trois millions, j'ai entendu que ce temple ne devait pas coûter beaucoup plus que ceux d'Athènes, dont la construction ne s'élevait pas à la moitié de cette somme. Il m'a paru que l'entrée de la cour devait avoir lieu par l'escalier vis-à-vis le trône. Il faut que, dans les projets définitifs, M. Vignon s'arrange pour qu'on descende à couvert; il faut aussi que l'appartement soit le plus beau possible. M. Vignon pourrait peut-être le faire double, puisque sa salle est déjà trop longue. Il sera également facile d'ajouter quelques tribunes. Je ne veux rien en bois. Les spectateurs doivent être placés, comme je l'ai dit, sur des gradins de marbre formant les amphithéâtres destinés au public; et les personnes nécessaires à la cérémonie seront sur des bancs, de manière que la distinction de ces deux sortes de spectateurs soit très-sensible. Les amphithéâtres garnis de femmes feront un contraste avec le costume grave et sévère des personnages nécessaires à la cérémonie. La tribune de l'orateur doit être fixe et d'un beau travail : rien, dans ce temple, ne doit être mobile et changeant; tout, au contraire, doit y être fixé à sa place. S'il était possible de placer à l'entrée du temple *le Nil* et *le Tibre* qui ont été apportés de Rome, cela serait d'un très-bon effet : il faut que M. Vignon tâche de les faire entrer dans son projet définitif, ainsi que des statues équestres qu'on placerait au dehors, puisque réellement elles seraient mal dans l'intérieur. Il faut aussi désigner le lieu où l'on placera l'armure de François I[er] et le quadrige de Berlin. Il ne faut pas de bois dans la construction de ce temple. Pourquoi n'emploierait-on pas, pour la voûte, qui a fait un objet de discussion, du fer, ou même des pots de terre; ces matières ne seraient-elles pas préférables à du bois? Dans un temple qui est destiné à durer plusieurs milliers d'années, il faut chercher la plus grande solidité possible, éviter toute construction qui pourrait être mise en problème par les gens de l'art, et porter la plus grande at-

tention au choix des matériaux : du granit ou du fer, tels devraient être ceux de ce monument. On objectera que les colonnes actuelles ne sont pas de granit; mais cette objection ne serait pas bonne, puisque avec le temps on peut renouveler ces colonnes sans nuire au monument. Cependant, si l'on prouvait que l'emploi du granit entraînerait une trop grande dépense et de trop longs delais, il faudrait y renoncer; car la condition principale du projet, c'est qu'il soit exécuté en trois ou quatre ans, et au plus en cinq ans. Ce monument tient en quelque sorte à la politique, il est dès lors du nombre de ceux qui doivent se faire vite. Il convient néanmoins de s'occuper à chercher du granit pour d'autres monumens que j'ordonnerai, et qui, par leur nature, peuvent permettre de donner à leur construction trente, quarante ou cinquante ans. Je suppose que toutes les sculptures intérieures seront en marbre. Et qu'on ne me propose pas des sculptures propres aux salons et aux salles à manger des femmes des banquiers de Paris : tout ce qui est futile n'est pas simple et noble; tout ce qui n'est pas de longue durée ne doit pas être employé dans ce monument. Je répète qu'il n'y faut aucune espèce de meubles, pas même de rideaux. Quant au projet qui a obtenu le prix, il n'atteint pas mon but : c'est le premier que j'ai écarté. Il est vrai que j'ai donné pour base de conserver la partie du bâtiment de la Madeleine qui existe aujourd'hui; mais cette expression est une ellipse; il était sous-entendu que l'on conserverait de ce bâtiment le plus possible : autrement il n'y aurait pas eu besoin de programme, il n'y avait qu'à se borner à suivre le plan primitif. Mon intention était de n'avoir pas une église, mais un temple, et je ne voulais ni qu'on rasât ni qu'on conservât tout. Si les deux propositions étaient incompatibles, savoir celle d'avoir un temple et celle de conserver les constructions actuelles de la Madeleine, il était simple de s'attacher à la définition d'un temple. Par temple, j'ai entendu un monument tel qu'il y en avait à Athènes et qu'il n'y en a pas à Paris. Il y a beaucoup d'églises à Paris, il y en a dans tous les villages. Je n'aurais assurément pas trouvé mauvais que les architectes eussent observé qu'il y avait contradiction entre l'idée d'avoir un temple et l'intention de conserver les constructions faites pour une église : la première était l'idée principale; la seconde était l'idée accessoire. M. Vignon a donc deviné ce que je voulais. Quant à la dépense fixée à trois millions, je n'en fais pas une condition absolue; j'ai entendu qu'il ne fallait pas un autre Panthéon : celui de Sainte-Geneviève a déjà coûté plus de quinze millions. Mais, en disant trois millions, je n'ai pas entendu qu'un ou deux millions de plus ou de moins entrassent en concurrence avec la convenance d'avoir un monument plus ou moins beau. Je pourrai, s'il le faut, autoriser une dépense de cinq ou six millions, si elle est nécessaire; et c'est ce que le devis définitif me prouvera.

Vous ne manquerez pas de dire à la quatrième classe de l'Institut que c'est dans son rapport même que j'ai trouvé les motifs qui m'ont déterminé.

Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte garde.

NAPOLÉON.

Littérature.

LA TRANSACTION.

§ IV.

L'HOSPICE DE LA VIEILLESSE.

(FIN).

Il y eut entre la comtesse Ferraud et le colonel Chabert un combat de générosité dont le soldat sortit vainqueur.

Un soir, en voyant sa femme, ou mieux encore, en voyant une mère au milieu de ses enfans, séduit par les touchantes grâces d'un tableau de famille, au coin du feu, à la campagne, dans l'ombre et le silence, il prit la résolution de rester mort, et, ne s'effrayant plus de l'authenticité d'un acte, il demanda comment il fallait s'y prendre pour assurer irrévocablement le bonheur de cette famille.

— Faites comme vous voudrez ! lui répondit la comtesse; mais je vous déclare que je ne me mêlerai en rien de cette affaire!... Je ne le dois pas.

Delbecq était arrivé depuis quelques jours; et, suivant les instructions verbales de la comtesse, l'intendant avait su gagner la confiance du vieux militaire. Le lendemain matin donc, le colonel Chabert partit avec l'ancien avoué pour Saint-Leu-Taverny, où Delbecq avait fait préparer chez le notaire un acte conçu en termes si crus, que le colonel sortit brusquement de l'étude, après en avoir entendu la lecture :

— Mille noms de tonnerre!... je suis un joli coco, après cela!... moi, passer pour un faussaire!... s'écria-t-il.

— Monsieur, lui dit Delbecq, je ne vous conseille pas de signer... A votre place, je tirerais au moins dix mille livres de rente de ce procès-là!... Madame les donnerait.

Le colonel, jetant un regard foudroyant au coquin émérite et emporté par mille sentimens contraires, s'enfuit avec toute la vigueur d'un jeune homme. Il était redevenu défiant; il s'indignait, se calmait; et, toujours courant, il entra dans le parc de Groslay par la brèche d'un mur tombé; puis il alla s'asseoir sous un kiosque d'où l'on découvrait le chemin de Saint-Leu.

Le hasard voulut qu'il vînt à pas lents vers le cabinet pratiqué dans la roche factice sur laquelle était bâti le kiosque; l'allée étant sablée avec cette espèce de terre

jaunâtre par lequel on remplace le gravier de rivière, la comtesse, qui était assise dans le petit salon de cette espèce de pavillon, n'entendit pas le colonel. Rosine était là dans une grande anxiété. Le visage tourné vers l'allée qui menait à Saint-Leu, elle regardait sur la route, et se trouvait trop préoccupée de la réussite d'une affaire aussi capitale pour faire attention au léger bruit que fit son mari du côté opposé.... Le vieux soldat n'aperçut pas non plus sa femme au-dessus de lui dans le petit pavillon.

— Eh bien! monsieur Delbecq.... A-t-il signé?... demanda la comtesse à son intendant qu'elle vit seul dans le chemin, par-dessus la haie d'un saut de loup.

— Non, madame!... et je ne sais pas ce qu'il est devenu! — Mais le vieux cheval s'est bien cabré!...

Le colonel retrouva toute sa force pour franchir le saut de loup; et, en un clin-d'œil, fut devant le vieil avoué, auquel il appliqua la plus belle paire de soufflets qui jamais ait été reçue sur deux joues de procureur.

— Ajoute que les vieux chevaux savent ruer!... lui dit-il.

Mais, sa colère dissipée, il ne se sentit plus la force de sauter le fossé; il revint vers le kiosque, par la porte du parc, et monta dans le cabinet aérien dont les rosaces de verre offrait la vue de chacune des ravissantes perpectives de la vallée. La comtesse s'était assise sur une chaise, et gardait une contenance pleine de calme. Sa physionomie était impénétrable. Elle s'essuya les yeux comme si elle eût versé des pleurs, et joua par un geste distrait avec le long ruban rose qui servait de ceinture à une robe de percale...

Néanmoins, malgré son assurance, elle ne put s'empêcher de frissonner en voyant devant elle le vénérable et loyal soldat, debout, les bras croisés, la figure pâle, le front sévère.

— Madame!... dit-il après l'avoir regardée fixement pendant un moment, et l'avoir forcée à rougir, madame, je ne vous maudis pas... mais — je — vous — méprise!.. Maintenant, je remercie le hasard qui nous a désunis.... je ne sens pas même un désir de vengeance, car je ne vous aime plus... Je ne veux rien de vous .. Vos enfans qui crient et jouent là-bas ne seront point déshonorés.... Vivez tranquille sur la foi de ma parole.... — Elle vaut mieux que le griffonnage de tous les notaires de Paris.... Je ne réclamerai jamais le nom que j'ai peut-être illustré. — Je ne suis plus qu'un pauvre diable nommé Hyacinthe, et qui ne demande qu'une place au soleil... Je vivrai de souvenirs... Adieu....

La comtesse se jeta aux pieds du colonel, et voulut le retenir en lui prenant les mains; mais il la repoussa avec dégoût, en lui disant :

— Laissez-moi!...

La comtesse fit un geste intraduisible en entendant le bruit des pas de son mari; mais avec la profonde perspicacité que donne une haute scélératesse ou le féroce égoïsme de l'amour, elle crut pouvoir vivre en paix sur la promesse de son mari.

Chabert disparut en effet, et pendant long-temps ni l'avoué Derville ni la comtesse ne surent ce qu'il était devenu. Le nourrisseur fit faillite et se mit cocher de cabriolet. Peut-être le colonel, se contentant de peu, s'adonna-t-il à quelque industrie du même genre; ou, semblable à une pierre lancée dans un gouffre, peut-être alla-t-il, de cascade en cascade, s'abîmer parmi cette boue de haillons qui foisonne à travers les rues de Paris...

Six mois après cet événement, Me Derville, n'entendant plus parler ni du colonel Chabert ni de madame la comtesse Ferraud, pensa qu'il était survenu sans doute entre eux une transaction, que, par vengeance, la comtesse avait fait dresser dans une autre étude. Alors un matin, il supputa la somme qu'il avait avancée audit Chabert, y ajouta le coût des actes venus d'Allemagne; et, ne sachant où était son client, il écrivit une lettre fort polie à madame la comtesse Ferraud, en la priant de réclamer à M. le comte Chabert le montant de ces avances.

Le lendemain même il reçut une lettre de son ancien confrère l'intendant du comte Ferraud, qui, avant d'aller se faire installer à B., en qualité de président du tribunal de première instance, lui écrivit ce mot désolant :

Monsieur,

Madame la comtesse Ferraud me charge de vous prévenir que votre client avait complétement abusé de votre confiance, et que l'individu qui disait être le comte Chabert a reconnu avoir induement pris de fausses qualités.

Agréez, etc.

DELBECQ.

— Il y a des cliens, qui sont, ma parole d'honneur, bêtes à manger du foin!... s'écria Derville. Soyez donc humain, généreux, philantrope et — avoué, pour vous faire enfoncer!... Voilà une affaire qui me coûte — nom d'un tonnerre — je ne sais combien!...

Un an après la réception de cette lettre, Derville cherchant au Palais un avocat dont il avait besoin, et le sachant à la police correctionnelle, entra à la sixième chambre au moment où le président condamnait le nommé Hyacinthe à deux mois de prison comme vagabond, et à être

conduit au dépôt de mendicité de Saint-Denis, sentence qui, selon la jurisprudence des préfets de police, équivaut à une détention perpétuelle.

Au nom d'Hyacinthe, Derville regarda le délinquant assis entre deux gendarmes sur le banc des prévenus, et reconnut, dans la personne du condamné, son faux colonel Chabert.

Le vieux soldat était calme, immobile, presque distrait; mais malgré ses haillons, malgré la misère empreinte dans sa physionomie, elle déposait d'une noble fierté, et son regard avait une expression de stoïcisme qu'un magistrat n'aurait pas dû méconnaître; mais, là, les hommes deviennent des questions de droit ou de fait, comme aux yeux d'un statisticien ils ne sont plus que des unités.

Au moment où le soldat fut reconduit au greffe pour être emmené plus tard avec la fournée de vagabonds en train d'être jugée, Derville, usant du privilége des avoués, l'accompagna au greffe, et l'y contempla un moment parmi des mendians assez curieux. Cette salle offrait un de ces spectacles journaliers au Palais, mais que malheureusement ni les législateurs, ni les philantropes, ni les peintres, ni les écrivains ne viennent étudier. — Cette antichambre du greffe était, comme tous les laboratoires de chicane, une pièce obscure et puante, autour de laquelle il y avait des bancs de bois noircis par le séjour perpétuel des malheureux qui viennent du fond de toutes leurs misères à ce rendez-vous momentané, auquel pas un d'eux ne manque une fois dans sa vie.... Un poète vous dirait que le jour a honte d'éclairer ce terrible égout, par lequel passent tant d'infortunes!... Il n'y a pas une seule place où ne se soit assis quelque crime en germe, pas d'endroit où ne se soit rencontré quelque homme qui, désespéré par la légère flétrissure que la justice avait imprimée à sa première faute, n'ait commencé une existence au bout de laquelle se dressait la guillotine!... Tous ceux qui tombent sur le pavé de Paris rebondissent là!.. La justification des nombreux suicides est d'avance écrite sur ces murailles jaunâtres. — Cette antichambre est comme la préface soit de la Morgue, soit de la place de Grève...

En ce moment le colonel Chabert s'assit au milieu de ces hommes à faces énergiques, vêtus des horribles livrées de la misère, silencieux par intervalles, ou causant à voix basse, car il y avait trois gendarmes de faction qui se promenaient en faisant retentir leurs sabres sur le plancher...

— Me reconnaissez-vous?... dit Me Derville au vieux soldat en se plaçant devant lui.

— Oui, monsieur!... répondit Chabert en se levant.

— Si vous êtes un honnête homme, reprit Derville à voix basse, comment avez-vous pu rester mon débiteur?...

Le vieux soldat rougit comme aurait pu le faire une jeune fille accusée par sa mère d'un amour clandestin.

— Quoi! madame Ferraud ne vous a pas payé!..., s'écria-t-il à haute voix.

— Payé!... payé!... dit Derville. Elle m'a écrit que vous étiez un intrigant!...

Le colonel leva les yeux au plafond, comme pour en appeler au ciel, par un mouvement sublime d'horreur, de désespoir et d'imprécation.

— Monsieur, dit-il d'une voix calme à force d'altération, obtenez des gendarmes la faveur de me laisser entrer au greffe; je vais vous signer un mandat qui sera certainement acquitté....

Sur un mot dit par l'avoué au brigadier, il lui fut permis d'emmener son client dans le greffe. — Hyacinthe écrivit quelques lignes, cacheta la lettre et l'adressa à la comtesse Ferraud.

— Envoyez cela chez elle, dit le soldat, et vous serez soldé.

— Monsieur, reprit-il après un légère pause, croyez que si je ne vous ai pas témoigné la reconnaissance que je vous dois pour vos bons offices, elle n'en est pas moins là, — et il mit la main sur son cœur, — elle est là, pleine et entière; mais que peuvent les malheureux?...

— Comment, lui dit Derville, n'avez-vous pas stipulé quelque rente?...

— Ne me parlez pas de cela! répondit le vieux militaire. — Si vous saviez quel est mon mépris pour cette vie extérieure, à laquelle tiennent la plupart des hommes... Quand je pense que Napoléon est à Sainte-Hélène!... tandis que je roule à travers ce Paris, qu'il a fait si grand!... Je ne puis plus être soldat!... Voilà tout mon malheur.... Enfin, ajouta-t-il en faisant un geste plein d'enfantillage, il vaut mieux avoir du luxe dans ses sentimens que sur ses habits.... — Je ne crains le mépris de personne.

Et le colonel alla se remettre sur son banc. Derville sortit. Quand il revint à son étude, il envoya son maître-clerc chez la comtesse Ferraud, qui, à la lecture de la lettre, fit immédiatement payer la somme due à Me Derville.

CONCLUSION.

En 1830, au milieu du mois de juillet, j'allais à Ris, en compagnie d'un ancien avoué. Lorsque nous parvînmes à l'avenue qui conduit de la grande route à Bicêtre, nous vîmes, sous un des ormes du chemin, un de ces

vieux pauvres chenus et cassés qui ont obtenu le bâton de maréchal des mendians, en vivant à Bicêtre comme les vieilles femmes indigentes vivent à la Salpêtrière.

Ce malheureux, l'un des deux mille logés dans l'*Hospice de la Vieillesse*, était assis sur une borne et paraissait concentrer toute son intelligence dans une opération bien connue des invalides, et qui consiste à faire sécher au soleil le tabac de leurs mouchoirs, pour éviter de les blanchir, peut-être.

Ce vieillard avait une physionomie attachante. Il était vêtu de cette robe en drap rougeâtre que l'hospice accorde à ses hôtes, espèce de livrée horrible....

— Tenez, Derville.... dis-je à mon compagnon de voyage, voyez donc ce vieux.... Ne ressemble-t-il pas à ces bons hommes en chocolat que vendent les confiseurs.. Et cela vit!... Il est heureux, peut-être!...

Derville prit son lorgnon, regarda le pauvre, et après avoir laissé échapper un mouvement de surprise :

— Ce vieux là... dit-il, c'est tout un poème!...

Nous passâmes rapidement.

— As-tu rencontré quelquefois la comtesse Ferraud?.. reprit brusquement Derville.

— Oui, c'est une femme d'esprit et très-agréable...

— Ce vieux bicêtrien est son mari légitime! — Le comte Chabert, l'ancien colonel..... Elle l'a sans doute fait placer là..... Et il est dans cet hospice au lieu d'habiter un hôtel, uniquement pour avoir rappelé à la jolie comtesse Ferraud quelques défauts secrets, et son ancien état de femme de chambre!... Je me souviens encore du regard de tigre qu'elle lui a jeté en ce moment-là....

Ayant témoigné quelque étonnement à ce début, Derville me raconta l'histoire qui précède, mais avec une foule de détails et avec un talent de narration qui ne m'a pas été inutile.

Au retour, le lendemain, en jetant un coup d'œil sur Bicêtre, je proposai à Derville d'y aller voir le colonel Chabert.

Nous nous dirigeâmes donc par l'avenue; mais, à moitié chemin, nous trouvâmes le vieillard assis sur la souche d'un arbre abattu.

Ce malheureux tenait à la main un bâton et s'amusait à faire des raies sur le sable..... En le regardant attentivement, nous aperçûmes qu'il venait de déjeuner certainement autre part qu'à l'établissement.

— Bonjour, colonel Chabert!... lui dit Derville.

— Je me nomme Hyacinthe!... répondit le vieillard; je suis le numéro 164, septième salle...

Et il regarda Derville avec une anxiété peureuse, avec une crainte de vieillard et d'enfant.

— Vous allez voir le condamné à mort!... nous dit-il après un moment de silence. Il n'est pas marié...

— Pauvre homme!... dit Derville. Voulez-vous de l'argent pour acheter du tabac?...

Le colonel tendit avidemment la main avec toute la naïveté d'un gamin de Paris.

Nous lui donnâmes chacun une pièce de cent sous, et il nous remercia par un regard stupide, en disant :

— Braves troupiers!...

Il se mit au port d'armes, puis il feignit de nous coucher en joue, et cria en souriant :

— Feu!...

Et il décrivit avec sa canne une arabesque imaginaire.

— Le genre de sa blessure l'aura fait tomber en enfance, dit Derville.

— Lui, en enfance!... s'écria un vieux bicêtrien qui nous regardait. Ah! il y a des jours où il ne faut pas lui marcher sur le pied!... C'est un vieux malin plein de philosophie et d'imagination; mais aujourd'hui... — il a fait le lundi.... Monsieur, en 1818, il était déjà ici... Pour lors, un officier prussien, dont la calèche montait la côte de Villejuif, vint à passer à pied; et nous étions nous deux, Hyacinthe et moi, sur le bord de la route. Cet officier causait en marchant avec un autre, un Russe, ou quelque animal de la même espèce, lorsqu'en voyant l'ancien il dit : — Voilà un vieux voltigeur qui était à Rosbach!... — J'étais trop jeune pour y être, lui répondit-il; mais j'ai été assez vieux pour me trouver à Iéna!... — Pour lors le Prussien a filé, sans faire d'autres questions.

— Quelle destinée!... m'écriai-je. Sorti de l'hospice des *Enfans-Trouvés*, il revient mourir à l'*Hospice de la Vieillesse*, après avoir, dans l'intervalle, aidé Napoléon à conquérir l'Égypte et l'Europe.

DE BALZAC.

UN MARDI GRAS

RUE SAINT-DENIS.

Il n'est guère de fêtes, j'entends de celles où le bruit résulte du nombre, qui laissent un souvenir pur de libre et bonne satisfaction. Paris, le lendemain d'un de ces jours où les traditions, mieux respectées que les lois, ordonnent qu'on se divertisse, est hâve et défait comme un

convalescent. Le travail revient avec l'exigence d'un remords; la lassitude et la pâleur sont sur tous les fronts. A ces lèvres blanches et flétries où s'éteint un sourire, à ces yeux demi clos et gonflés par le sommeil dont les exigences ont été méconnues, à ce luxe fané d'une toilette brisée par le bal, on devine les ravages d'un jour férié, d'une nuit perdue à la danse. C'est aussi l'instant des récapitulations, qui réagissent contre les souvenirs, et, toute balance faite, le calcul de ce que le plaisir a coûté fait singulièrement rabattre sur ce qu'il vaut. Le Parisien a toute l'imprévoyance des peuplades sauvages du Canada : il jette au vent des circonstances son argent, sa vigueur et sa joie, sauf à trouver du mécompte au bout de son rouleau : et si les impérieuses lois du carême chrétien prescrivent les sévérités du jeûne après les indigestions du carnaval, plus d'une ménagère avouera que ce contraste est admirablement d'à-propos. Si ce n'est pas une vertu d'obéir à l'Église, c'est alors une nécessité. Le budget des folies, dans plus d'une maison, fait tort au budget des besoins. Après tout, et bien qu'à la suite de l'événement on se plaise à calomnier la distraction qu'on s'était promise; bien qu'on se dise même avec quelque vérité que rien n'est vide comme la turbulence, il y a dans l'atmosphère d'une capitale qui met au dehors toute sa population parée et prête à rire une contagion dont la philosophie la plus morose ne saurait exempter qui que ce soit. Suspendez au ciel des nuages inquiétans et chargés des giboulées de mars; développez sur les boulevards les escadrons de la garde municipale; dites aux gens que l'anniversaire cabalistique du mardi gras ramènera l'émeute de 1831, avec son archevêché qui fit naufrage sous les arches du petit pont de l'Hôtel-Dieu; criez économie et misère; poudrez nos carrefours de sergens de ville : précautions, menaces et paroles perdues ! Il y a des parcelles de printemps au fond de l'air; la foule se plaît au spectacle de la foule; on aime à se coudoyer. Si l'émeute vient à bouillonner, on pourra fuir; c'est presque un risque, et on veut en avoir le courage. Quant à l'argument de la misère, il n'est personne qui ne l'avoue à haute voix pour la France entière, et qui n'ait la prétention de le désavouer matériellement pour son propre compte. Les archives du Mont-de-Piété contiennent à cet égard des statistiques dérisoires; lisez-les. Mille familles y portent leurs économies pour les toilettes du carnaval, et les toilettes y retournent après le fatal mercredi des cendres, pour payer les austérités du carême.

Cette année a été féconde en bals : peut-être, à voir les choses à la loupe, n'avons-nous eu que la menue monnaie des brillans carnavals de l'empire, dont Napoléon s'accommodait si bien, et pour cause. Comme il a été prêché par nos économistes à la mode que la chorégraphie des salons jetait du pain au menu populaire, chacun s'est piqué de donner l'exemple, et l'émulation est devenue une épidémie. Je ne sais pas au juste ce que le peuple des artisans y a gagné; mais je présume qu'il lui en coûte, et que, dans la répartition du capital perdu, la plus forte somme est sortie de sa bourse. J'ai, comme on voit, le malheur de ne pas envisager les choses sous l'aspect le plus riant. C'est parce que j'ai rendu quelques visites à la Morgue et aux hôpitaux le lendemain d'une fête.

Laissons les journaux s'embarrasser dans un dilemne qui leur est favori. Si le carnaval est chétif, ils en accusent la misère, cette moraliste implacable qui défend la joie. S'il est bruyant, s'il déploie un concours inattendu de fantasques mascarades à travers nos promenades sans verdure, nos rues tumultueuses, nos guinguettes des barrières, ils rapportent encore ce phénomène à la même cause; à la misère qui veut du rire, qui veut des cris, qui veut du vin, qui veut du dévergondage, comme cet athée de Louis XV, s'éteignant dans la débauche au sein d'une prostituée, s'écriait : « Après moi la fin du monde ! » La misère est, comme on voit, un argument fort élastique.

Je ne suis pas plus qu'un autre exempt de ces fantaisies qui se règlent sur le calendrier et qu'on prémédite à un mois de distance. L'expérience m'a démontré que la préméditation du plaisir était le plaisir même, et c'est là ce qui explique le besoin que les pauvres diables ont de jouer à la loterie. Le quaterne n'est perdu que le jour du tirage, et l'on a fait de si beaux rêves qu'ils valent bien quarante sous; on paie plus cher des réalités plus stupides.

J'avais reçu bon nombre d'invitations pour le jour du mardi gras, les unes imprimées et d'un style grave, les autres écrites et d'un style jovial; d'autres enfin de vive voix et avec cette bonhomie d'instances, cette cordialité de persécution dont on ne se débarrasse qu'en engageant sa parole. Mes devoirs, car on ne badine pas sur ce chapitre, m'épouvantaient; je frémissais de cette masse de plaisirs accumulés sur ma tête : bals d'étiquette, bals d'amis, bals de bonnes gens, j'avais à en recéder. Un fait me frappa, comme j'allais me coucher pour ne pas faire de jaloux, c'est que cinq de mes invitations se rapportaient à autant d'étages d'une seule et même maison de la rue Saint-Denis; et bien m'en prit de me laisser séduire par cette singularité, car j'étais, sans m'en douter, sur le point de me faire une ennemie mortelle en me déterminant à dormir.

Madame D*** m'écrivait et me disait jusque dans le postscriptum de sa lettre de me rendre chez elle. Peut-être bien son mari était-il revenu de l'Alsace? J'avais là une trop belle occasion d'étudier tous les symptômes de la figure d'un mari, lorsqu'il revient au bout de six mois

d'absence près d'une jolie femme, après l'avoir prudemment confiée à l'honneur de ses meilleurs amis.

Sur les dix heures du soir, je quittais mon faubourg. La rue était traversée par de longues bandes de chanteurs en goguette, que mon portier facétieux comparait à des patrouilles grises : à l'entresol des cabarets, aux fenêtres des maisons et jusque dans les mansardes, quelques refrains patriotiques de Béranger expiraient comme des vibrations de juillet; la nuit avait coupé court à ces obscénités traditionnelles que les masques échangent à l'abri de l'incognito, et qui ont souvent pour auditoire la jeune fille penchée au bras de son père ou le lycéen timide étonné des leçons qu'il reçoit de l'âge mûr. Les promeneurs s'éparpillaient pour se rendre à leurs soirées; et plus d'un, à l'angle d'une rue, cherchait inutilement une voiture. Au grand risque de s'éclabousser, l'Arlequin filait le long des trottoirs, et le blanc Pierrot pestait contre la police qui n'avait pas mis bon ordre aux giboulées. Tout en songeant aux tombereaux de M. Gisquet, j'arrivai en sueur contre la porte cochère de la maison où j'étais attendu : un Auverguat intelligent, dont la sellette me servit de piédestal, me donna le loisir de promener mes regards sur cette haute façade toute resplendissante de lumière.

N'est-ce pas une bizarrerie que ce débris de coutumes païennes, qui reste debout au milieu des ruines du christianisme, lorsque le cardinal Albani, furieux de voir l'ombre du drapeau tricolore se prolonger de la citadelle d'Ancône sur les monumens de la ville éternelle, contresigne un édit daté du Vatican contre les blasphémateurs de Rome, et contraint les sujets du pape de respecter Dieu par l'autorité du carcan, ainsi que la sainte Vierge sous peine des galères?

Et n'est-ce pas aussi une merveille que ces joies de Paris, joies resserrées sous le plafond d'un chétif entresol où Taglioni se briserait le front pour danser. Je conçois que le négrier traqué par la police maritime range ses noirs à fond de cale, et les place le plus mathématiquement possible les uns sur les autres : c'est pour lui une question de commerce et de liberté, de banqueroute ou de galères. Et puis les nègres ne danseront pas. Mais encaquer trente couples dans un salon de dix pieds, faire mouvoir tout cela trois ou quatre heures de suite avec des biscuits, du sirop de groseille et un violon, c'est à mon sens un tour de force bien plus étrange; car tout le monde y met de la bonne volonté. On joue, on rit, on cause, comme s'il y avait de l'air pour les poitrines, de l'espace pour les mouvemens. C'est même à qui se retirera le plus tard. Il n'y a pas de village en France, qui n'ait sa grange pour les veillées, sa grand'salle de la Grappe-d'Or ou des Barreaux-Verts, ou même ses deux arpens de jardin sous la feuillée, avec une toile de coutil et ses lanternes qui tremblent au fil d'archal. Au besoin on s'installera dans les bâtimens de la municipalité, ou en plein air sur le gazon et sous les étoiles. Le Parisien seul entend ses franches coudées en miniature et se divertit sur une petite échelle; il met un jardin dans le creux de sa gouttière; il imite sur sa fenêtre les prestiges hydrauliques de Versailles avec une voie d'eau, et singe Tivoli au moyen d'une demi-douzaine de pétards.

Lorsque j'entrai dans la cour, je trouvai l'équipage de madame D*** qui stationnait sur la limite de la remise : ses gens, dans leur riche livrée, toisaient d'un œil de mépris les différentes personnes plus ou moins élégamment costumées qui arrivaient à pied de minute en minute. J'appris qu'elle m'attendait pour aller à l'Opéra, que son mari était toujours en Alsace, et que les salons aristocratiques du premier étage contrasteraient bientôt par leur silence et leur obscurité avec la joie bourgeoise et populaire des petites gens de la maison. Au vestibule je rencontrai le parfumeur, étranglé dans un habit neuf et ridiculement frisé, qui querellait sa bonne parce qu'il ne pouvait pas aller prendre dans sa boutique, encombrée des meubles de l'entresol, une banquette du comptoir que réclamaient à grand bruit les danseurs et les danseuses. Ce brave homme, propriétaire de la maison, avait encore un autre souci dont il me fit part quand je m'offris à lui donner un coup de main. Cette surabondance de joie, que l'architecte n'avait pas mise en ligne de compte pour la solidité de l'édifice, risquait d'attirer l'attention du Conseil municipal, au grand chagrin du parfumeur; il supputait le dommage probable en suant à grosses gouttes : une année de ses revenus menaçait de passer en réparations; il entendait travailler les charpentes, et prétendait voir s'étendre à vue d'œil, sous le pas lourd et précipité de ses locataires, les fissures des lézardes qui bariolaient ses murailles. « Entendez-vous? » me disait-il en se croisant les mains avec désespoir, et chaque tremblement répondait à un mouvement nerveux, dont il ne pouvait se rendre maître. Il maudissait sa femme, il maudissait sa fille, il se maudissait lui-même. Il me régala d'une amplification très-pathétique sur les malheurs de la propriété, et je convins avec lui que les victimes de la fortune, qui s'exposent à des tribulations de millionnaires, sont fort à plaindre en ce bas-monde. Nous vantâmes l'heureuse indépendance de celui qui n'a rien du tout, et il me fit donner ma parole d'honneur de le venir voir à sa maison de campagne de Corbeil, pour chasser ensemble un chevreuil dans la forêt de Rougeaux.

Rien de plus bouffon que son entresol avec les quinquets de sa boutique plaqués dans tous les coins. On voyait encore au plafond, terni presque généralement par la fumée, un rond où le badigeonnage avait conservé sa

blancheur primitive, grâce à la couronne d'acajou du lit récemment enlevée. Au papier bleu du pourtour on devinait l'empreinte des cadres disparus, et comme on ne pouvait circuler entre la haie compacte des chaises et les huit ou dix quadrilles mis en branle, j'avais, sur le seuil de la porte, les épaules exposées au vent glacial du palier, et la figure échauffée par les humides exhalaisons de cette fournaise dansante, où se mêlaient, comme les atomes dans un rayon de soleil, les rires des femmes, les détonations d'un orchestre d'amateurs, les épaules demi-nues, les écharpes et les hautes coiffures dont vingt clartés divergeaient les silhouettes pyramidales sur le plafond. Je m'esquivai tandis que le digne parfumeur s'occupait de me frayer une issue.

Je trouvai madame D*** dans les tortures de la toilette, environnée de ces mille et une superfluités si nécessaires pour un bal, et montée au diapason de l'impatience la plus juste contre je ne sais trop quel colifichet récalcitrant qui ne s'ajustait pas à sa guise. La pauvre Agathe, sa femme de chambre, essuyait une bourrasque dont je faillis avoir ma part pour avoir mal lu le petit billet d'invitation. J'arrivais trop tôt : je le compris à merveille aux distractions d'un entretien qu'elle entremêlait imperceptiblement de gestes contraints et courroucés. Je fus ébloui de sa parure : on ne pouvait mieux prendre son parti sur les lacunes du mariage. Tous ces apprêts n'étaient cependant que la répétition générale des grâces que je devais produire dans le foyer de la salle éternelle et provisoire de l'Opéra ; mais que de rectifications mystérieuses il fallait encore faire à ce protocole magnifique pour lui donner le caractère d'un ultimatum ! La caméristе me congédiait du regard. Pour ma seule malice de tout le carnaval, je me permis de retarder la grave conférence, résolu d'être importun sans merci jusqu'à ce que j'eusse obtenu quelque sourire de bon aloi. Son mari en fit les frais. Je demandai des nouvelles de l'absent. Elle soupira, je soupirai. Elle partit d'un éclat de rire et je l'imitai. La glace de la réserve une fois rompue, on m'exila dans le salon entre un numéro du *Globe* et un petit groom qui bâillait d'une manière désespérante : nos deux mâchoires se mirent à l'unisson. Il finit par s'endormir, et j'allais en faire autant sous l'influence des sons indistincts d'une musique qui devenait sonore quand on ouvrait une porte, et d'un frôlement de pas au-dessus de ma tête semblable au ronflement d'un rouet de fermière, lorsqu'il me vint dans l'idée de suppléer à l'ennui de l'attente par une excursion furtive chez les voisins de l'étage supérieur.

La première contredanse finissait; un air de politesse froid et réservé se laissait apercevoir sur les visages. Insoucieux du bal, quelques jeunes gens causaient du dernier discours de M. Casimir Périer, à quelques pas d'un tapis vert où joueurs et parieurs s'intéressaient machinalement aux chances d'une partie d'écarté. Il régnait un chuchotement universel. Les dames médisaient entre elles de la tournure, de la toilette, des prétentions et des manières de leurs rivales et de leurs amies. L'affectation drapait leurs poses et guindait leur maintien. Les groupes ressemblaient à des corps d'armées sous les armes, en attendant la rupture de la trève et le signal des hostilités. Pas une gaucherie n'échappait ; la flèche acérée de l'épigramme allait s'attacher à tous les ridicules. Les derniers venus circulaient avec des révérences. Un ennui décent et combattu se cachait quelque peu sous ce flux de paroles aimables qui s'entrecroisaient sans se répondre. L'art de dire des riens et de simuler l'intérêt pour les moindres bagatelles est le chef-d'œuvre éternel de la société parisienne : on parle à vide des heures entières avec une volubilité charmante, qui tromperait sur la cordialité des rapports qui règnent entre tous ces personnages indifférens, si le parfum du bouquet de violettes n'était respiré trop souvent, pour ne pas trahir l'accablement profond qui les tourmente; si l'on ne surprenait de temps à autre les regards converger à la fois vers le bronze de la pendule. Sauf le thé dont on s'abreuve, sauvegarde diplomatique de ceux qui n'ont rien à dire, ou qui amène l'entretien sur la porcelaine du Japon ; sauf aussi quelques faiseurs de paradoxes, tout gonflés de leur titre si banal d'hommes de lettres, et qui débitent avec aplomb les vieux bons mots de leur répertoire, je ne vois pas ce qu'il y a de plaisant dans ces réunions nivelées par l'étiquette bourgeoise et terminées par un souper détestable.

Les mêmes remarques à peu près me vinrent au troisième, où je ne fis également qu'une courte station de pure bienséance. Il en est des maisons de Paris comme des Alpes, où l'air est plus vif à mesure qu'on gravit leur versant. La bonhomie se dilate d'étage en étage, et je trouvai un vrai cercle de fous au quatrième. Là seulement je comptai quelques masques : et encore à visages découverts. Les masques sont rares dans les réunions d'amis : on n'en voit guère qu'aux spectacles où l'on veut nouer une intrigue, et dans la rue pour débiter des sottises dont rougirait Vadé. A ces causes, on recherche l'anonyme, on cache ses traits : précaution la plupart du temps superflue ; car il ne manque pas de visages anonymes et qui feraient tout aussi bien, Dieu s'en étant donné la peine, de ne pas se mettre en frais de carton. C'est pitié que ces Jocrisses qui n'ont pas l'esprit de faire les bêtes, que ces Turcs frêles et à cheveux blonds, que ces Troubadours qui ont du ventre. Un aveugle des Quinze-Vingts, qui pouvait passer pour sourd, écorchait sur la chanterelle tous les ponts-neufs les plus surannés, au gré des impertinentes fantai-

sies du jeune cercle. On frappait du pied, on claquait des mains, on sautait en désaccord; et si, dans les extravagantes circonvolutions de la contredanse, quelque danseur improvisé, se troublant de plus en plus, brouillait maladroitement les figures, c'étaient des éclats de rire à briser les oreilles, une explosion de plaisanteries à faire monter les patrouilles.

En gagnant d'un pied leste l'antichambre pour m'esquiver, j'y trouvai une jeune fille en costume de folie, et qui pleurait à chaudes larmes de ce que sa mère lui avait intimé l'ordre de ne plus danser avec son cousin. Elle se servait des franges de la marotte en guise de son mouchoir égaré. C'est un sujet de dessin que je propose à Gavarni pour pendant aux *Apprêts du Bal*.

Un spectacle plus patriarcal et plus franc m'attendait sous le comble, où je voulais séjourner une minute avant de redescendre au premier. Une heure s'était à peine écoulée depuis que j'avais quitté le salon : la toilette de madame D*** l'occupait sans doute encore; j'avais le temps de visiter la mansarde. C'est en effet une mansarde dans tout le pittoresque du mot, et il y a quelque chose du châlet que Daguerre nous fait voir au Diorama dans la disposition de la chambre habitée par la famille savoyarde que j'interrompis dans sa danse en frappant à coups redoublés. On m'accueillit avec un tonnerre de bravos : j'embrassai ma commère et mon filleul : les enfans m'assourdirent et me sautèrent au cou à tour de rôle. Je me mis à table, ou plutôt le chef de famille m'y campa forcément, entre deux de ses payses rondes et joufflues. J'échangeai avec les maris et les futurs quelques-unes de ces bonnes poignées de main dont on a les doigts engourdis pendant un quart d'heure; puis, après avoir fait raison de deux politesses capiteuses, qui ne doivent rien aux vignobles de Mâcon quoi qu'en dise le cabaretier, je priai notre hôte de rendre aux enfans la symphonie de sa musette. Il ne demandait pas mieux; d'autant que la grand'-mère, accroupie sur un escabeau, près de l'âtre en flammes, attentive à sa besogne et la queue d'une poêle de fer aux mains, entre une terrine de pâte et des ronds de pomme, se plaignait déjà très-vivement de l'irruption gourmande des petits drôles qui dévalisaient ses beignets et ses crêpes. Les crêpes sont comme d'institution canonique pour le mardi gras dans les familles de vraie souche populaire. Point de mardi gras sans crêpes : chacun fait au moins la sienne. Le beau idéal de cette opération culinaire est de ne pas les lancer hors du cercle de la poêle en frappant sur le manche pour les retourner : c'est peut-être un symbole. Il faudra que je m'en explique avec les Moréri modernes. J'aime l'étymologie et les crêpes. Aux premiers sons de la musette qui se gonflait et se dégonflait tour à tour, la gourmandise fit silence; les enfans s'élancèrent, tournèrent, se balancèrent, claquant des doigts, se poussant l'un l'autre en heurtant leurs mains, le tout d'un air grave, jetant le cri de la danse nationale, tandis que les mamans, un sourire d'intérêt sur les lèvres, carillonnaient la mesure entre deux verres avec la lame d'un couteau. Le plaisir m'arriva comme un éclair. On se laisse facilement prendre à cette joie caractéristique. Peu à peu, je criai plus fort que les autres. L'aiguille du temps tourna comme une fronde. Je sais que je tenais mon filleul, presque nu, en brassière de cotonnade, et que je le faisais danser sur mes genoux, en répétant pour la dixième fois la mélopée monotone et nazillarde, quand une voix de stentor qui cria sur l'escalier me rappela que je n'étais pas venu dans la rue Saint-Denis pour m'amuser à ces plaisirs de mauvais ton, et qu'une dame élégante comptait m'emmener, dans son équipage, au supplice, c'est-à-dire au bal de l'Opéra.

MICHEL RAYMOND.

LES REBELLES SOUS CHARLES V;

PAR M. LE VICOMTE D'ARLINCOURT [1].



Nous ne sommes pas de ceux qui se cramponnent à une prétendue fidélité historique et qui admirent le scrupule naïf de certains écrivains du jour, qui s'imaginent avoir peint une époque quand ils n'ont fait que la calquer : des ébauches, des

---

[1] 3 vol. in-8°, à la librairie encyclopédique, rue des Saints-Pères, et chez Levavasseur, au Palais-Royal.

études, à quoi bon? c'est le tableau qu'il nous faut. Pensée, dessin, couleur, style, expression, donnez-nous cela et gardez vos lignes indécises et votre carmin terne et sec. Nous ne partageons pas davantage les opinions inquiétantes de ces personnes qui, arrachant à l'imagination ses ailes dorées, étoufferaient volontiers le roman sous l'histoire, plus curieux d'une leçon qu'avides d'un plaisir. La vérité dans toute œuvre d'art est pour nous indivise, le sens d'une époque ne s'acquiert pas isolément, il faut y arriver tout à la fois par la connaissance des mœurs et par celle des croyances et des idées. Au surplus, la fidélité des caractères nous paraît de beaucoup préférable à l'exactitude du costume et du langage, une inconséquence étant ici pire qu'un anachronisme. Voilà pourquoi nous nous sentirons tout d'abord quelque peu prévenu contre un livre qui, s'annonçant comme historique, jettera ses personnages dans une série d'opinions qu'ils n'ont point eues, leur prêtera des actions qu'ils n'ont point faites et des discours qu'ils n'ont point tenus. On répugne toujours à voir méconnue et comme sacrifiée à plaisir cette logique immuable et secrète des temps, des caractères et des événemens.

Néanmoins, si le nom de l'auteur témoigne tout aussitôt d'une préoccupation en quelque sorte légitime, nous nous sentons disposés bien plus à le plaindre qu'à le blâmer, si surtout la lecture de son livre nous a prouvé qu'il ne tenait qu'à lui de se donner des agrémens qu'une conviction trop exaltée lui a ravis. — Tel est, sur le nouvel ouvrage que publie M. d'Arlincourt, le sommaire d'une opinion que nos lecteurs développeront plus à l'aise quand ils l'auront lu.

L'histoire du rebelle Talebard serait, suivant l'auteur, celle d'un homme que l'orgueil a perdu. Élevé par charité dans le castel des comtes de Monthuel, il se serait accoutumé à regarder cette demeure comme celle de ses pères, et l'âge des passions arrivant, un beau jour le trouva épris de celle que d'amitié il appelait sa sœur, et fort courroucé de s'en être vu rebuté. « Talebard me parler d'amour! quelle audace et quel oubli des convenances, aurait dit la jeune châtelaine, un varlet songer à la fille de sa maîtresse! » C'est qu'effectivement Talebard n'était pas ou plutôt ne passait pas pour noble. Sa naissance, qui était un secret pour tout le monde, excepté peut-être pour celle qu'il traitait en mère, lui imposait les vils emplois, le condamnait aux rebuts, aux mépris, au vasselage, et il avait le cœur altier, des pensées hautes fermentaient dans sa tête, et plus d'une fois il lui était arrivé de dire, en toisant d'un œil dédaigneux les convives dorés de sa maîtresse: Ces gens-là n'ont ni force, ni beauté, ni esprit, ni courage, j'ai tout cela moi, et ils se croient mes supérieurs. Ils sont assis quand je suis à genoux, ils lèvent la tête et je rampe! Je les écraserai.

Duguesclin s'en vint passer quelques jours au château de Monthuel que menaçaient alors des nobles révoltés, chef des grandes compagnies. On fit descendre Talebard aux cuisines, on l'aurait fait souper en lieu plus vil s'il eût été possible, il n'était pas noble! Peu façonné à ces allures, mettant sans doute le point d'honneur où il n'est pas, de chagrin le pauvre enfant en prit la fièvre; la comtesse le sut et le fit mander; l'interrogatoire fut long et les réponses brèves. Duguesclin parut que tout n'était pas dit. — Retournez parmi mes varlets reprendre votre service, dit alors la dame de Monthuel pour couper court à l'entretien. Cette sortie devant témoin cloua le pauvre Talebard à sa place, il était la proie d'un affreux cauchemar; son front, ses joues étaient pourpres; il fût tombé en défaillance si une parole de Duguesclin ne lui eût rendu voix et bras.—Debout, garçonnet, et hors d'ici cria, le connétable; ce fauteuil n'est pas un autel. Debout! — Et se relevant prestement, le jeune homme répondit: M'y voici, sire Bertrand, et vous et les vôtres me trouverez toujours ainsi. — Paroles d'enfant, dit la comtesse.

Dès le lendemain matin, les compagnies comptaient un aventurier de plus dans leurs rangs, et l'année ne s'était pas écoulée que Talebard, signalé déjà par mille exploits, avait été nommé chef de bande.

Cette destinée orageuse s'ouvre par la prédiction d'un moine blanc, sorte d'anachorète autrefois mondain, personnage poétique qut a lu dans le cœur du *rebelle* et qui écrit sa vie par avance.

Puis nous trouvons le rebelle assis fort à l'aise, en la société du chroniqueur Jean Froissard, à la cour du roi de France, y assistant à la représentation d'un mystère, et y devenant amoureux d'une jeune fille du nom d'Yola.

Et qui donc l'avait introduit là? Il était ambassadeur, ambassadeur des grandes compagnies auprès du roi Charles V et traité comme tel. — Il n'était plus question de le faire manger aux cuisines, et les dames ne détournaient pas avec mépris les regards de dessus sa belle et mâle figure; témoin Yola qui s'en éprend de son côté.



Trois catastrophes lui arrivent coup sur coup en quittant la cour du monarque: il est au moment de tomber dans un piége et d'être massacré par un *sire de Paladru;* Yola lui est enlevée; il est gravement blessé dans une bataille; c'est Édouard, le fils de la comtesse, celui que si long-temps il appela son

frère, qui l'a frappé; c'est lui qu'il soupçonne d'avoir ravi Yola. — Quel épouvantable cri de vengeance s'échappe alors du cœur du rebelle! — On lui a lâchement dressé un piége, il ira, lui, attaquer ouvertement et à la face du ciel le sire de Paladru, gendre de la dame de Monthuel; on l'a frappé, il tuera; on lui a enlevé Yola, pour la retrouver il rasera le château qui la recèle. — Ce qu'il a décidé s'exécute : le castel est emporté par ses malandrins. La fureur du rebelle grandit avec le carnage; l'aspect des lieux lui rappelle ce qu'il y souffrit; sa foudroyante épée se promène partout, dans les salles, dans les cours, dans les prie-Dieu; il ne respecte plus ni le sexe, ni l'âge; femmes, pages, varlets, tout tombe sous ses coups. Faute de vivans il s'en prend aux morts, et les ossemens des sires de Monthuel craquent et se brisent dans leurs tombes; leurs nobles visages ont été conservés sur la toile, la rage de Talebard ne les respecte pas davantage.

Cependant un cri déchirant arrive jusqu'à lui. C'est Marie, la belle Marie qu'il aima et que ses malandrins entraînent pâle, tremblante et plus belle que jamais; il accourt, il va la sauver : C'est l'épouse de Paladru, se dit-il, que m'importe! Et il l'abandonne.

Édouard, défaillant, déjà blessé, et qui défend encore sa mère mourante, se présente devant ses yeux, il l'abat. — Alors cette malheureuse mère fait au rebelle un signe de son œil éteint, l'appelle d'un doigt décharné, et avec un sourire d'amère ironie, un sourire de morte, elle lui dit : « Tu t'es vengé, que je me venge à mon tour! C'est ta sœur que tu laissas outrager, c'est ton frère que tu viens d'assassiner, ce sont les tombeaux de tes pères que tu as violés, c'est ton manoir que tu incendies. Salut! sire de Monthuel!... Talebard, je suis ta mère! »

Il a un moment horreur de lui-même; mais peut-être songe-t-il ensuite que la fatalité s'en mêle, et il s'en console. Pourquoi, se dit-il, ma mère me cacha-t-elle si long-temps ma naissance? pourquoi me reléguer parmi les varlets, quand j'étais le maître? Me faire servant de mon frère, moi son aîné! Me chasser du castel devant le connétable, moi le suzerain, le sire de Monthuel! — Toutes ces questions spécieuses qu'il s'adresse et qu'il se donne pour d'excellentes raisons ont étouffé ses remords, et le voilà le teint fleuri, la parole haute, l'œil assuré, se choyant dans son domaine, où accourent le saluer les anciens convives de sa mère, qui seront avant peu ceux de son frère Édouard. Son frère Édouard n'est pas mort. Il a plaint Talebard et ne l'a pas maudit. Ce n'était pas Édouard qui avait enlevé Yola : Édouard est l'honneur même, le cœur le plus délicat, le plus désintéressé, le beau rôle dans le roman, l'homme raisonnable, ami des convenances et de la vertu, qui aime Yola, mais auquel Yola préfère le brigand Talebard; les femmes n'en font pas d'autres.

Henri, reviens à ton devoir; ton devoir est de combattre pour ton roi, lui écrit la jeune fille, et je suis à toi! Mais Charles de Navarre, celui que par étourderie l'histoire a surnommé *le Mauvais*, a circonvenu le rebelle; il vient en personne lui proposer la main de Louise de Tancarville. Une couronne ducale sera la dot; en échange, il compte sur le bras de Talebard. Le rebelle refuse d'abord, puis il accepte. Il faut voir dans le roman pourquoi le mariage avorte; ce n'est pas le passage le moins curieux et le moins intéressant. Dirai-je enfin qu'après mille traverses et autant de péripéties qu'on ne soupçonne pas, le crime est puni, comme toujours, et que la vertu triomphe en la personne d'Édouard et d'Yola, qui s'unissent.

Cette composition de M. d'Arlincourt nous semble fort remarquable. S'il s'agissait dans cette feuille de traiter un roman comme on traite en Sorbonne une thèse d'histoire, à coup sûr nous aurions plus d'une observation à présenter; mais nous ne jugeons que sous le rapport de l'art la manière dont l'auteur a mis en œuvre les matériaux que l'époque lui fournissait : il s'en est heureusement et habilement tiré Les personnifications fantastiques du moine blanc et de Jeanne la possédée produisent beaucoup d'effet, et la peinture du rebelle, quoique parfois indécise, annonce par moment dans l'auteur une grande vigueur de touche.

Poésie dans les caractères, poésie dans la pensée, poésie dans le style. — Talent d'érudit, d'artiste et d'écrivain. C'est un triple triomphe pour M. d'Arlincourt, une triple édition pour son livre.



ODÉON.

Une Révolution d'autrefois.

PAR MM. FÉLIX PYAT ET THÉO.

Vous connaissez cette pièce comme si elle avait eu quatre-vingts représentations; elle en compte deux tout au plus et tout Paris en parle encore. Elle est née populaire. C'est, vous le savez, la Rome des Césars, en toge courte, parlant en prose; ce sont les Romains chez eux; c'est l'histoire du pot-au-feu dans Rome. Idée neuve, hardie, originale, qui devait élargir

la scène et conquérir tout un nouveau monde au drame; grande et féconde pensée que le public a saisie avec enthousiasme sous l'esprit incisif et mordant dont elle étincelait. La conception est large; la richesse des broderies la pare sans l'étouffer. Le parterre est merveilleusement intelligent; Delaistre est sublime d'inspirations. Pièce, public, acteurs, tout cela marche, s'entend, se comprend; on rit, on frémit, on applaudit à chaque scène. C'est un drame terrible, c'est une comédie charmante, c'est un grand succès dont il faut se réjouir par amour de l'art, car il arbore l'art sur des rives nouvelles.

Eh bien! qu'a fait la police? Dans une œuvre d'artistes qui frayait à l'art une route ignorée, qui défrichait un terrain jusqu'alors inculte ou mal exploité, pour en faire jaillir une source d'émotions vraies et neuves, la police n'a trouvé que des intentions malveillantes; elle s'est effarouchée d'un mot, elle a rêvé des allusions outrageuses pour le pouvoir, elle a trempé elle-même le présent dans le passé pour le souiller et le flétrir, elle a forcé l'histoire d'aujourd'hui à se mirer et à se reconnaître dans celle d'autrefois. La maladroite! Lorsque le public laissait à Claude sa toge romaine et ses sandales, elle lui chaussait des bottes et l'habillait d'un frac. Impudente d'interprétations, elle a osé des rapprochemens grossiers, des parallèles malhonnêtes; elle a dit à son ami, pour le flatter: J'ai rencontré Claude dans la rue, je l'ai pris pour vous; c'est étonnant comme il vous ressemble!... La sotte! Nous dénonçons la police à la Chambre des pairs comme coupable de lèze-majesté!

Ainsi un grand succès littéraire a été enrayé par des susceptibilités ridicules; la Rome de MM. Pyat et Théo n'a pu échapper à l'invasion des barbares; ils ont arraché sans pitié deux jeunes auteurs aux enivremens d'un premier triomphe si longtemps caressé, rêvé tant de fois avec amour. C'était bien la peine de consumer ses veilles à de consciencieuses études, d'amasser dans deux jeunes têtes tant d'érudition et de savoir, de jeter là-dessus de l'esprit à profusion, pour voir tout cela confisqué au bénéfice du présent! C'était bien la peine, après de longues journées, après de longues nuits toutes palpitantes de craintes et d'espérances, d'arriver à ce ciel tant rêvé pour s'y trouver face à face avec un sergent de ville! Qu'ils se consolent pourtant, le théâtre leur doit une mine féconde; on écroue une pièce, mais le pouvoir le plus brutal ne saurait étouffer une idée. C'est le public qu'il faut plaindre, le public à qui l'on dérobe ses plaisirs les plus purs et ses sympathies les plus belles: public intelligent et fier qui cède une grande œuvre à la force, mais qui ne la laisse pas mutiler!



Variétés.

Statue antique découverte près de Crémone. — L'Italie, qui donna naissance à tant de chefs-d'œuvre, en arrache chaque jour quelques-uns à la terre qui les enfouit. A Longardore, près de Crémone, on vient de découvrir récemment une petite statue en bronze d'un travail précieux. Un archéologue italien rapporte ce monument à l'époque d'Antonin et de Marc-Aurèle, c'est-à-dire vers le deuxième siècle, temps où il restait encore des traditions du bon goût. Le sujet est une *Vénus pudique* à laquelle il trouve tous les caractères de la *Pudeur* décrite par l'antiquaire Montfaucon, d'après le revers d'une médaille de *Sabine*.

La statue, dit-il, représente l'impératrice Faustine, femme de Marc-Aurèle: il appuie son opinion sur un portrait de cette impératrice, représentée sous la figure de *Vénus Victrix*, sur une médaille antique, et dont la coiffure et l'habillement ont des rapports frappans avec ceux de la statue de Crémone. Enfin, ajoute-t-il, on sait que c'est près de Bedriacum, village situé entre Vérone et Crémone, qu'eux lieu entre Othon et Vitellius la fameuse bataille dont on trouve le récit dans Tacite. La statuette dont il est question, ainsi que d'autres monumens contemporains découverts dans l'*ager cremonensis*, semblent indiquer avec précision le lieu où les armées des deux rivaux en vinrent aux mains; et les idoles, les armes et tous les objets trouvés depuis sur ce terrain ne sont que des débris de tout ce que l'armée vaincue abandonna sur le champ de bataille.

— *Voyage pittoresque, historique et philosophique dans les Pyrénées françaises;* par Paul Gelibert. Cet ouvrage aura trente-deux livraisons, dont trente seront composées chacune de cinq dessins lithographiés, et deux de notes historiques; se vend chez Engelmann. Le prix en est de 8 fr. par livraison, sur papier blanc, et de 10 fr. sur papier de Chine.

Nous rendrons compte de cet intéressant ouvrage.

— *Minuit et Midi*, roman de M. Henry Martin, vient de paraître chez Eugène Renduel.

— La publication de l'*Histoire de la Régence*, de M. Lémontey, qui a paru chez le libraire Paulin, nous donnera la solution d'un point historique fort important. C'est que toute l'impulsion du dix-huitième siècle, c'est que tout le développement que prit la politique de la France, date de cette époque, qui eut aussi sa grandeur malgré ses désordres et sa licence. L'ouvrage remarquable de M. Lémontey nous fournira le sujet d'un article.

Dessins. { La Transaction.
Les Apprêts pour le bal, par GAVARNI.

Beaux-Arts.

NOUVEAU RECUEIL

DE

Dessins d'Architecture & d'Ornemens,

Propres à la décoration des palais, des temples et des habitations particulières ;

DESSINÉ ET GRAVÉ AU TRAIT PAR M. AIMÉ CHENAVARD [1].

Si l'histoire d'un peuple n'était qu'un tableau inanimé sur lequel vinssent se dessiner avec leur simple nudité les différens événemens par lesquels a passé la vie de ce peuple ; ses guerres, ses négociations, ses traités, ses prospérités et ses revers, sans autre coloris que celui de la topographie et des dates, on aurait quelque droit alors de demander en quoi la connaissance de l'histoire peut éclairer l'étude des lettres et des arts. Mais il est un autre cadre de faits, tout divers, dont se composent toujours les annales d'une nation, et qui toujours aussi appelle l'œil du véritable observateur, ce sont les idées morales et religieuses, les institutions politiques et civiles, les usages, les mœurs, tout ce qui forme, en un mot, l'état d'une société, et c'est là la partie vivante de l'histoire. Que disent, en effet, les événemens dénués de cette lumière? Vos personnages sont sur un grand théâtre, ils sont grands eux-mêmes, ils font de grandes choses ; mais si j'ignore ce que c'est que ce lieu où ils agissent, si j'ignore les principes qui gouvernent leurs ames, les motifs qui dirigent leurs actions, que deviendra toute leur grandeur? Cette scène brillante où vous les faites paraître, sera pour moi un lieu d'obscurité et de confusion ; toute cette suite d'événemens que leur présence fait naître ne s'offrira à mes regards que comme une fantasmagorie où mon œil ne saura distinguer la vérité ni le mensonge. J'aurai un squelette et non des hommes. Apportez-moi au contraire leur histoire sociale, et le jour luira de toutes parts.

Ainsi, de même qu'il est dans l'histoire une partie toute morale, entièrement distincte en principe du simple récit des faits, mais qui doit en réalité y rester inséparablement attachée, — de même dans les arts, il est en chaque chose une partie essentiellement distincte du dessin linéaire et du costume, sans néanmoins en être indépendante ; il est, en chaque chose, une physionomie propre, un caractère individuel, un cachet profond, et à la fois un ensemble de composition et d'interêt, une vérité locale, un accord parfait entre les sentimens à rendre et l'expression rendue, une vie qui tout enchaîne, qui tout passionne, qui donne à tout, sur la toile, voix, regard, sentiment. Sans cette puissance poétique et créatrice qui reconstitue de toutes pièces une époque, vos personnages avec tout leur héroïsme seront d'illustres automates, habillés à l'antique ou à la moderne, que je ne sais quels ressorts poussent ou à droite ou à gauche vers un but qui m'est inconnu comme il l'est à eux-mêmes. Je ne m'y intéresse point et je détourne les regards.

C'est ce qui a frappé de froideur presque toutes les toiles des siècles de Louis XIV et de Louis XV : les batailles où Lebrun a superbement délayé Quinte-Curce dans les flots de sa mauvaise couleur ; les chefs-d'œuvre que peignait Mignard dans le goût du langage de l'hôtel de Rambouillet ; les compositions où Coypel, prenant les modèles de ses divinités et de ses héros antiques trop près de son siècle, faisait dire à un Italien décrivant un sujet emprunté par ce peintre aux épopées d'Homère : « Monsieur Achille, Monsieur Agamemnon. » C'est enfin cette absence de caractère et de vérité locale qui a donné la mort à l'école systématique des continuateurs du quasi-restaurateur David.

Le Salon dernier a prouvé que l'école nouvelle, en rappelant à l'étude plus immédiate de la vraie nature, avait fait rentrer les arts du dessin dans une voie plus judicieuse et plus féconde.

M. Chenavard est de ceux qui ont arboré l'art sur des rives nouvelles, et dont le nom a le plus de retentissement. Sous un titre trop modeste, le Recueil que publie ce jeune et brillant artiste, renferme des études remarquables sur l'architecture d'ornement de tous les temps et de tous les pays :

Indocti discant, et ament meminisse periti.

Là, on trouve des intérieurs égyptiens, turcs, grecs, gothiques ; des décorations du moyen âge, etc., et partout l'auteur, identifié avec son sujet, s'est efforcé d'en saisir le caractère propre ; et, grec en reproduisant la Grèce, égyptien en reproduisant l'Égypte, homme du moyen âge, en évoquant le moyen âge, il réussit le plus souvent à répandre sur son œuvre les harmonies qui se dégagent de l'ensemble de chaque époque, qui en relient et en fondent entre elles toutes les parties.

Quand parurent les premières livraisons de ce recueil, elles obtinrent le succès le plus flatteur qui puisse accueillir, dans ses débuts, un jeune artiste : les ateliers applaudirent. C'était pour eux une mine de riches matériaux ; c'en était une également pour toutes les professions dont les travaux ont rapport avec les arts. Aussi combien d'emprunts faits à cet ouvrage ne pourrait-on pas signaler ! Depuis, M. Chenavard a pris un essor plus haut ; de so-

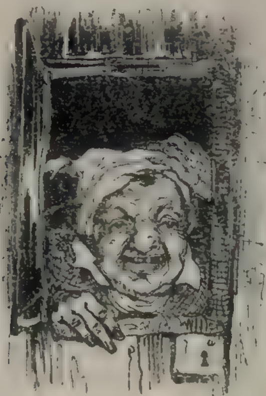
[1] Chez Émile Lecomte, éditeur, rue Sainte-Anne n° 32, à Paris.

ciété avec M. Paul Delaroche, il a donné des cartons pour des vitraux qu'on exécute à Sèvres, et il s'est fait l'heureux rénovateur de cette magnifique peinture qui prêtait à nos vieilles et vénérables basiliques un charme si religieux et si puissant.

Il était à craindre que, gâté par les suffrages, et préoccupé par de nombreux travaux, il ne dédaignât de donner la dernière main à son charmant recueil. Non, heureusement; et l'on voit que, pour cet artiste, un premier succès n'est qu'un engagement pris pour en mériter d'autres. Laborieux, doué d'une imagination pleine de ressources; d'un travail facile, bien que consciencieux, il paraît suffire à tout. Quitte-t-il une peinture; il passe à un grand dessin. Il laisse un vitrail pour jeter sur le cuivre ses vifs et féconds souvenirs, pour décorer, comme en se jouant, de lettres ornées et d'*illustrations* dans le goût si riche de la renaissance, les publications modernes.

Le recueil de M. Chenavard n'est donc pas du nombre de ces œuvres éphémères dont chaque jour grossit la liste mortuaire des vieux catalogues. C'est un bel et bon recueil, auquel son incontestable utilité vaudra un brevet de longue vie. Il doit arriver même pour ce livre, à M. Chenavard, ce qui arrive à tous les hommes grandis en talent et en réputation. Les yeux se reportent vers leurs premières œuvres, et, sous la protection de la renommée affermie des auteurs, le public y sait trouver des mérites jusqu'alors négligés et inaperçus. L'ouvrage se continuera donc : on ne peut que s'en applaudir, car notre jeune artiste a donné dans ce qu'il a fait des gages brillans de ce qu'il peut faire encore.

SUR LES CHARGES DE M. DANTAN JEUNE.



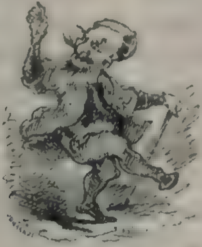
L'idée qu'a eue M. Dantan jeune de nous montrer à travers le prisme du ridicule les physionomies des célèbres du jour, est vraiment fort heureuse. Personne encore n'avait cru la plastique, la sculpture, ces arts si sévères, capables de se prêter de si bonne grace à la plaisanterie. Les anciens, il est vrai, nous ont laissé dans quelques-uns de leurs monumens des figures d'une composition bizarre et pourtant gracieuse, que les Italiens ont nommés *grotteschi*, des fouilles où ils les trouvèrent; mais en les exécutant le ciseau semblait errer à l'aventure, ou n'avoir d'autre guide qu'une imagination délirante et le goût délicat des formes qui distingue si bien les œuvres de ces temps de celles de notre époque de pensifs, de moulures et de papiers peints. Il serait peu judicieux de fouiller dans l'antiquité pour opposer aux charges de notre jeune artiste les masques de Cléon, d'Euripide ou de Socrate, dont l'odieux Aristophane affublait le visage de ses acteurs. Anathème à ces infamies!!! C'est la satire qui demande du sang : la nôtre c'est celle des honnêtes gens prompte, il est vrai, à faire son profit des ridicules de l'humanité, mais qui jamais n'excitera que les larmes d'un gros rire. L'idée dont M. Dantan jeune a tiré parti avec tant de talent, lui appartient donc en propre; c'est la sienne. Ses charges plaisantes sont les variations de thèmes connus, variations bouffonnes, toujours de bon goût, spirituelles, fruit d'une observation fine qui rappellent sans cesse la nature. A la vue de ces vérités hyperboliques, le nom du modèle s'échappe involontairement de vos lèvres, l'hilarité vous transporte; il n'est pas de spleen, pas de noire humeur qui puisse y résister. Il vous faut rire de ce gros rire si bon, si franc et si rare aujourd'hui, et quand vous cessez, c'est pour admirer combien il faut d'art pour mentir si près de la vérité.

Les physionomies sont aux ames ce que les bouées sont aux ancres, elles indiquent ce qui est caché. C'est avec raison que M. Dantan jeune choisit parmi les artistes les sujets de ses charges : leur extérieur comme leur ame est empreint d'une originalité qu'ils affectionnent, qu'ils affichent même, et qui transpire quelquefois jusque dans les moindres parties de leur toilette, dans une cravate capricieusement mise, une touffe de cheveux à l'arabe qui semble attendre la main du prophète, une barbe à la Mazarin; que sais-je? enfin c'est quelque hobby-horse, quelque califourchon qu'ils flattent, qu'ils caressent, et c'est leur faire la cour que de leur en parler. Il serait à propos de citer à l'appui de ce que j'avance quelques-unes des jolies charges exposées chez Susse; mais si vous les connaissez, déjà vous aurez sans doute fait l'application de ma remarque, et si vous ne les avez pas encore vues, ce que je pourrais dire ne vous persuaderait pas. Allez donc les observer, vous ne manquerez pas de remarquer avec plaisir les symboles, les attributs qui ornent les bases de plusieurs d'elles; vous y trouverez la poésie du genre; vous verrez que comme Stern, Swift et Rabelais, M. Dantan jeune revêt la casaque au fou pour parler raison.

Les amateurs se rappellent avec plaisir les bustes que notre jeune artiste avait exposés au Louvre. Ceux de madame Malibran, de Carle et d'Horace Vernet, et de Lablache, outre le mérite de la ressemblance qui est saisie avec un rare bonheur, étaient remarquables par le goût de l'ajustement. Dans celui de Boïeldieu, M. Dantan jeune a fait voir que, sans se jeter dans cette servilité si nuisible à l'art, on pouvait heureusement allier

les judicieux principes d'un maître habile à l'imitation de la nature; ainsi nous avons reconnu avec plaisir, dans le travail du marbre, le faire adroit de M. Bosio, son maître.

D. D. F.



LE PRISONNIER.

Cloué à la pierre d'un obscur cachot, la jambe emprisonnée dans un carcan de fer, scellé en quelque sorte à la muraille, vous demanderez quel crime a commis ce malheureux que sa famille entoure en pleurant.

Quel crime? il l'ignore encore, il n'est point criminel; jamais il ne trempa ses mains dans le sang, il ne s'est pas clandestinement enrichi, les sueurs et les larmes du peuple n'ont pas coulé pour le faste et l'ornement de sa demeure; c'était un pauvre gentilhomme vivant sobre parmi les siens, heureux près d'une jeune épouse et de deux beaux enfans, oubliant dans une solitude que parfume l'innocence et la vertu, les longues traverses d'une vie autrefois mêlée aux agitations de la guerre civile.

Mais d'autres se sont souvenus d'une existence qu'il prenait soin de cacher. Cet impitoyable et rancuneux génie qui veille au palais des rois, qui trouble et empoisonne leurs repas, agite leur couche et vient épouvanter leur sommeil, cet impitoyable génie qu'on nomme leur politique, a marqué d'un trait sanglant le nom du malheureux; la mémoire lui est revenue tout à coup à cette idée, et lorsque sa fille s'est précipitée à ses genoux en les baignant de larmes, quand son jeune fils lui a demandé avec la naïveté de son âge : Papa, quand reviendras-tu près de nous? l'infortuné a dévoré ses larmes, et comprimé sa douleur.

Il vient de se rappeler sa vie, son nom, Balthazar de Fargues, tout son passé qui lui présage qu'il n'a plus d'avenir.

Gentilhomme du prince de Conti, Fargues s'était jeté dans les troubles de la Fronde, stimulé par les sarcasmes de Larochefoucault, et entraîné par l'exemple d'un héros qu'il admirait, le grand Condé.

Quand une amnistie générale eut été accordée aux rebelles, les princes reparurent à la cour, expiant leur faute par une soumission à toute épreuve, d'autres tels que Retz et l'auteur des *Maximes* moururent en la pleurant, martyrs, dit-on, de leur repentir. L'église (quel scandale!) a oublié de les canoniser.

On épargna à Fargues les angoisses d'un trop long remords. Il eut la tête tranchée. Sa sentence fut exécutée en même temps qu'on la lui signifia, et elle lui fut signifiée devant les siens qui l'étaient venus voir dans sa prison.

Littérature.

LORENZO SAMPIERRA.

I.

L'ATELIER.

C'est une histoire vraie qui ressemble au roman à faire peur.

Lorenzo Sampierra naquit à Lucques au mois d'août 1608 ou 1610; la date est incertaine. L'académie de la Crusca et celle des Arcades de Rome, jalouses d'éclaircir ce point important d'histoire littéraire, ont commencé, il y a un demi-siècle environ, des recherches dont le résultat définitif n'est pas encore connu : aussi l'imagination des biographes s'est-elle donné impunément carrière.

Les uns prétendent que ce nom de Lorenzo est celui même du Caravage qui aurait tenu le jeune Sampierra sur les fonts de baptême; circonstance qui, si elle est véritable, rendrait à l'année 1608 l'honneur d'avoir vu naître l'illustre inconnu, puisque le Caravage est mort en 1609.

D'un autre côté, il paraît que tout récemment un savant bolonais, très-versé dans la science canonique, est parvenu à constater le mois de la Vierge de l'année 1622 comme étant celui où le jeune Lorenzo fit sa première communion, dans l'église de Saint-Sébastien à Lucques. Cette intéressante découverte aurait pulvérisé la première conjecture; les différens commentateurs, gens délicats ès-points religieux, se refusant obstinément à reconnaître que le père de Lorenzo Sampierra eût enfreint cette loi fondamentale de l'église, qui prescrit à tout chef de famille d'envoyer à la sainte-table l'enfant dont la douzième année est révolue. Voilà pourquoi auprès du public compétent la date 1610 trouve plus de crédit que l'autre.

Enfin, et pour acquit de notre conscience d'historien, nous sommes mis dans l'obligation de parler d'un dernier

conteste autrement grave, celui qui fut soulevé par un membre de l'académie tudesco-celtique de Trieste, lequel irait jusqu'à ravir à notre héros ni plus ni moins que la réalité de son existence et de ses malheurs, sous prétexte que *Sampierra* n'étant pas un nom italien, et ne se trouvant dérivé en droite ligne d'aucun autre idiome, un personnage ainsi désigné ne saurait être qu'imaginaire; le même académicien s'engageant du reste à démontrer la bâtardise dans la nomenclature italienne de toute désinence autre que l'*i*.

Quoi qu'il puisse advenir de ces graves débats, toujours est-il constant que le jeune Lorenzo habitait sa ville natale en janvier 1630, qu'on le découvre l'année suivante à Bologne parmi les disciples de l'Albane, et trois ans après à Anvers prenant des leçons de Rubens. C'est là qu'il connut Van-Dick et qu'ils se lièrent; on a les plus fortes raison de soupçonner qu'une esquisse de ce grand artiste, que possède aujourd'hui le musée britannique, est celle d'un portrait de Lorenzo Sampierra. — La tête est un chef-d'œuvre, et il est facile de voir aux singularités que présente la face que la ressemblance a dû être frappante.

Le front vaste est légèrement mamelonné vers la ligne temporale; il va se prolongeant vers le sommet, conformation qui, suivant le docteur Gall, indiquerait beaucoup d'exaltation dans les idées; les cheveux sont abondans, noirs et plats, les yeux grands et bruns, et couronnés d'un sourcil tellement délié qu'on dirait un filet de soie noire recourbé, le nez long et mince, avec une saillie au détachement du front; la bouche est petite, les lèvres comprimées, le menton assez proéminent; l'angle facial doit être fortement déterminé, si l'on en juge par l'attache des oreilles, lesquelles semblent fuir loin derrière la tête.

Le visage maigre, et dont le teint est d'un jaune revers de botte, n'a rien d'agréable à la première vue; mais son étrangeté provoquant l'examen, vous vous surprenez après quelques minutes d'attention à découvrir une physionomie toute nouvelle dans cet ensemble. C'est une tête régulière et pure dans ses contours principaux; dans les yeux toutes les passions contenues qui fermentent, et puis un insaisissable rayon qui illumine tout cela intérieurement; une tête de génie!

Le buste est un peu frêle, le cou long, les épaules arrondies. — L'appesantissement du regard, quelques sillons égarés çà et là sur le visage, une contraction à la lèvre supérieure, tout éloigne l'idée de la première jeunesse et rattache une trentaine d'années à cette figure.

Maintenant, enveloppez le buste dans un surtout de velours violet à manchettes un peu usé, point de col de chemise, une main, la seule qu'on voie, blanche et dont l'index est à moitié couvert par un brillant; imaginez le bras posé sur un balustre et supportant légèrement le corps, et vous aurez une idée assez exacte du costume et de l'attitude de Lorenzo Sampierra, regardant, par une des percées de son atelier à Rome, la procession qui rentrait dans la cathédrale le jour de la Fête-Dieu 1640.

Quand la chasuble du dernier diacre eut disparu du porche, Lorenzo vint se rasseoir dans une méditation profonde, devant une toile de grande dimension, où quelques parties seulement étaient indiquées à la craie; puis se levant tout à coup et comme excité par un secret dépit, et saisissant un morceau de laine qu'il passa rapidement sur l'ouvrage ébauché, il eut effacé le tout en un clin d'œil.

Sans doute qu'il était sous l'influence d'une pensée noire et dévastatrice, songeant au passé, et regardant l'avenir avec effroi.

— Douze années d'étude! fit-il en montrant du doigt un torse peint assez médiocre, placé dans le plus bel endroit de l'atelier; — et il haussait les épaules avec dégoût.

Puis il se promena silencieusement, et de l'air d'un homme qui prendrait un intérêt particulier aux enjambées qu'il exécute. Au bout de quelques minutes il interrompit brusquement sa promenade et courut ouvrir une espèce d'armoire, débris sculpté, dont le rideau de soie jadis verte cachait mal quelques chemisettes, des fraises à tuyaux d'orgue, un assez beau justaucorps de satin, et d'autres menus objets d'habillement, épars sur des banquettes passablement poudreuses.

Lorenzo chercha à tâtons et tira de cet intérieur obscur, assez semblable à celui d'un confessionnal, un immense carton noir sur lequel son nom était écrit en lettres d'or. Il en fit jouer le fermoir, de nombreux dessins volèrent disséminés sur le parquet.

C'était de ses études.

Des têtes, des bustes, des torses, vus de face, de profil, en haut, en bas, à l'envers, par-derrière, droits, couchés, courbés, renversés, des silhouettes grimaçantes, des croquis sérieusement commencés, terminés en caricature; l'esquisse d'un temple, d'un mausolée, d'un palais; celles de la Vénus et du Gladiateur, des Mercures, des hermaphrodites, des sphinx, des chimères; tous les rêves de la mythologie exploités, contournés, crayonnés, des études d'ornemens, d'armes, d'animaux, de sites, de meubles, de vases, de costumes; — des scènes d'intérieur: un moine dans son couvent, un guerrier sous les armes, une femme dans son prie-dieu (le boudoir d'alors); — des inspirations demandées à toutes les écoles, des manières empruntées à tous les maîtres, peu de Vierges de Raphaël pourtant, mais nombre de portraits;

entre autres curiosités, une suite de plus de trois cents dessins reproduisant le corps humain sous toutes ses faces, dans toutes ses attitudes; la figure humaine représentée, si l'on peut dire, dans toutes ses crises, l'ame traduite jusque dans ses nuances les plus passagères; — des simulacres de bas-reliefs et d'arabesques, des figures fantastiques à la manière de Léonard de Vinci, jusqu'à des copies de gravures sur bois des temps antérieurs à Durer et Holbein.

A coup sûr nous ne mentionnons pas le quart de ce qui s'y trouvait. Véritable pandæmonium d'artiste! Dans tout cela beaucoup de copies, beaucoup d'originaux aussi.

Cette vue, qui rappelait à Lorenzo d'heureux temps et de douces amitiés, fut comme un cordial qui le calma.

— L'école italienne est en décadence, disait-il en parcourant négligemment ses ébauches, on fait grimacer partout l'Albane et le Véronèse. A Rome, à Venise, à Milan, tous ces singes-là ne sont occupés qu'à broyer de la couleur. C'est à qui empâtera le plus sa toile. — De la couleur sans dessin! de la chair sans contours! les barbares! — Nous sommes effacés par les Flamands, ô honte! Mais patience....

Il se passa la main sur le front, et abandonnant sa place il revint se planter devant la toile muette, dans l'attitude d'une méditation nouvelle et plus profonde.

Trois fois il prit la craie et trois fois il la rejeta. Il tourna autour de sa palette et considéra ses pinceaux d'un air égaré. Il commençait à ressentir un peu de fièvre, peut-être l'inspiration lui venait-elle; quand tout à coup: — Au diable les tableaux d'histoire et les peintures de sacristie, s'écria-t-il du ton d'un homme qui se reproche de n'avoir pas pris plus tôt la détermination qu'il annonce. Que fait Van-Dick mon ami, dont notre maître Rubens confondait les esquisses avec les miennes? que fait-il, je vous prie? des portraits. — Je veux faire des portraits, moi!

Cela dit, il courut barbouiller le torse, déshabilla non sans colère un mannequin qui occupait la moitié de son étroit atelier, et creva du poing la grande toile sur laquelle il avait bien livré vingt batailles et fait lever le soleil autant de fois, celle où tout à l'heure encore rentrait la procession....

Avant cette dernière exécution à mort, il s'était assuré que la toile ne pouvait plus servir. Précaution judicieuse!

C'est qu'il y a des momens où la passion est obligée de composer avec la misère. Lorenzo était si pauvre, qu'il n'eût pas, même en cherchant bien, réuni deux médicis dans son escarcelle.

Il n'avait pas terminé cette réflexion désolante que lui suggérait tout naturellement l'aspect de son atelier désert, lorsqu'on frappa à la porte.

— Il signor Sampierra? dit, en donnant à sa voix une inflexion interrogative, un petit homme qui, la tête ramassée dans les épaules et le corps enveloppé dans un ample manteau noir, se tint immobile à l'entrée. Si deux gros yeux n'eussent relui sous le capuche, on eût pu prendre cette masse opaque et informe pour un véritable sac de charbon.

Lorenzo sans répondre avait étendu la main vers l'inconnu qui lui remit un papier satiné, tout parfumé, à rosaces, un billet de femme.

Le vieillard souriait malignement.

Après avoir lu, l'artiste dont l'émotion était visible, considéra l'étrange porteur du message.

— C'est vous qui êtes chargé de me faire la conduite, eh bien! marchons...

— Un moment, mon jeune seigneur, reprit l'autre; j'ai des instructions particulières que je dois vous soumettre au préalable...... si par hasard elles ne vous agréaient....

— Elles m'agréent fort, cria Lorenzo dont le visage était pourpre.

— Mais vous ne les connaissez point.

— N'importe; et le jeune homme échangeait son pourpoint usé contre un mieux fourni, ajustait ses manchettes brodées et relevait sa moustache noire.

Le vieillard souriait toujours, le regardant faire.

— Mon beau cavalier, reprit-il, la dame qui vous mande désire garder l'incognito.

Lorenzo interrompit sa toilette, et fixa l'inconnu, qui sortit de dessous son manteau une sorte de masque de velours percé pour la respiration, mais sans ouverture pour les yeux.

— Je m'y attendais, dit-il, en achevant d'ébouriffer les nœuds de sa chaussure.

Cet incident du masque, alors fort commun, et dont les suites étaient d'ordinaire assez fâcheuses pour celui qui s'y soumettait, ne changea rien à la détermination du jeune homme; seulement il eut soin de choisir sa meilleure dague, et il glissa dans la manche de son pourpoint, et sans que l'autre s'en aperçût, un de ces petits stylets génois à manche d'ébène, dont la lame triangulaire n'avait guère moins de trois pouces de longueur.

Ainsi paré, et après avoir passé ses gants de daim et pris sa toque de velours, surmontée d'une plume blanche, il se disposa à suivre l'étranger.

II.

LE PORTRAIT.

— Je vois à votre langage, seigneur cavalier, que vous vous êtes étrangement mépris sur le motif qui m'a fait désirer de vous recevoir.

Ainsi parlait à Lorenzo, qu'on eût vu pâlir sous le masque qui l'étreignait, une jeune dame d'une beauté éblouissante devant laquelle il était assis de l'air d'un homme singulièrement dépaysé.

— Seigneur cavalier, poursuivit-elle, vous êtes peintre, et peintre habile, m'a-t-on dit, ayant reçu des leçons du sieur Rubens, célèbre maître flamand, de qui j'ai vu à Paris plus d'une peinture merveilleuse.

Le jeune homme se leva et s'inclina assez gauchement.

— Présentement, ajouta-t-elle, vous comprenez, sans que je vous le dise, pourquoi je vous ai mandé.

— Noble dame, répondit l'artiste en soupirant, disposez de moi et de mes faibles moyens : je suis votre serviteur; mais auparavant je présume que vous me délivrerez de ce vilain masque, si lourd et si disgracieux, qui me dérobe la vue de vos perfections.

— Au préalable, il me faut de votre bouche un serment de chevalier courtois.

— Lequel? demanda-t-il.

— Que vous ne chercherez de votre vie à connaître qui je suis, ni à quel personnage peut être destinée cette portraiture que vous voilà disposé à faire de ma personne.

— Je le jure, dit Lorenzo avec empressement.

Son masque tomba.

Ils se regardèrent l'un et l'autre un moment en silence; le jeune peintre voyait réalisés, et au-delà, devant ses yeux tous les charmes que lui avaient laissé deviner le timbre enchanteur d'une voix douce et mélodieuse, et cette émanation ineffable et indescriptible qui révèle la présence d'une jolie femme.

Il était vivement ému; elle lui prit la main avec une familiarité modeste :

— Je vois dans vos yeux que vous créerez un chef-d'œuvre.

— La création est faite, je n'ai plus qu'à copier, répondit-il.

— Demain donc, sur le midi, je vous attends; munissez-vous d'une toile haute : c'est des pieds à la tête que je veux avoir ma peinture. — Elle lui fit un signe de congé du bout de son éventail et en souriant, et se retira.

Lorenzo s'en fut, ravi et confus à la fois de cette entrevue. Il est inutile d'ajouter que son masque lui fut remis à la porte, et qu'une litière le ramena chez lui.

Quand il revit son atelier, qu'il avait quitté une heure auparavant, il crut sortir d'un long sommeil, d'un plus long rêve. Il était donc enfin connu, puisqu'on l'avait distingué, puisqu'une dame, belle, riche, noble sans doute, l'avait fait venir. Il savourait par avance sa gloire; car ce portrait serait une merveille. Il en avait déjà disposé les lignes, coloré les contours; toutes les beautés de son modèle se formulaient, s'harmoniaient dans sa tête, jaillissaient de son cœur. Ce modèle, il croyait l'aimer : erreur! c'était son œuvre qu'il adorait déjà.

Le matin de ce jour-là il n'avait pas de génie; il s'en sentait à présent. — Qui expliquera ce phénomène? Par quelle influence mystérieuse toutes les forces de sa vie se trouvèrent-elles enfin concentrées et en équilibre dans son imagination? Est-ce un souvenir d'émulation qui fouetta son sang, une haute résolution prise ou reçue d'en haut, ou tout simplement un regard de femme?

Il se coucha ivre à moitié de contentement, d'émotion, d'impatience. Il ne dormit pas. Son tableau était fait : il ne lui restait plus qu'à le jeter sur la toile. Il l'eût écrit cette nuit-là, son tableau, mais il n'avait pas de toile; d'argent, pas davantage. Pensée poignante! Il considérait, dans une intention qu'on devine, le brillant (seul héritage paternel) qui scintillait à son doigt, quand le petit homme de la veille, son bon génie, son mauvais génie plutôt, entra dans la chambre, et lui montrant une bourse qu'il déposa sur un coffret :

— Voici, dit-il, cent écus d'or que je vous apporte de la part de ma gracieuse maîtresse; vous en recevrez le double après besogne faite : n'oubliez pas que je viendrai vous prendre sur le midi.

Lorenzo se tordit les bras, se rongea les ongles, regarda le soleil et disposa sa toile : il ne fit pas autre chose jusqu'à midi.

Qui pourrait dire les émotions, le charme, le supplice de cette première séance. Ses déterminations de la veille, son enthousiasme de la nuit, il ne les retrouvait plus : les sentimens les plus opposés se disputaient son ame, allumaient et refroidissaient sa verve, exaltaient et égaraient son pinceau. C'était de la crainte et de l'espoir, de la confiance et de l'abattement, du feu et de la glace dans ses veines; le ciel et l'enfer tour à tour!

Il ne fit rien ce jour-là, ni le suivant. Il regarda, aspira, s'enivra de son modèle; puis tout lui vint à la fois,

pensée, trait, dessin, couleur, expression! En peu de temps le portrait fut achevé, ou peu s'en faut; un chef-d'œuvre! Van-Dick et Rembrandt étaient surpassés.

Il pensa à le faire voir à ses amis, aux peintres du Vatican, à le porter à Rubens, à le promener par toute l'Europe. A quoi ne pensa-t-il pas? A tout, hors à une chose : c'est que ce portrait ne lui appartenait point.

Une lettre, un coup de foudre le lui apprit. On le remerciait de ses services, on le complimentait sur son ouvrage, on lui envoyait de l'or. Eh! que lui importait cet or, ces éloges, c'était son tableau qu'il voulait; son tableau, c'était sa fortune, sa gloire, sa vie.

Par momens il le cherchait dans tous les coins de son atelier; il parcourut la ville en tous sens, pénétra dans toutes les maisons, se faufila dans tous les palais; deux fois on l'arrêta comme voleur, et on le relâcha comme fou.

C'est qu'en effet il le devenait, fou! Cette perte immense, irréparable, avait ébranlé son cerveau, bouleversé ses idées, tué sa verve. — Que ne faites-vous un nouvel ouvrage? lui avait-on demandé; ce que j'ai fait, je ne le referais pas, répondait-il. — Il disait vrai.

Une année se passa ainsi dans l'espoir, dans l'incertitude, dans le découragement. Comme personne n'avait vu ce tableau, on finissait par croire que ce que le pauvre artiste en contait était pure forfanterie, ou la fièvre d'une tête depuis long-temps dérangée. — Imagination charitable!

Une nuit qu'il était entré au palais Corsini, resplendissant d'or, de diamans, de femmes, il crut reconnaître son modèle. En trois bonds il fut à ses côtés. « Mon portrait, cria-t-il. » La jeune dame le regarda fort étonnée.

C'est un artiste, un fou! dit un homme de finance, qui décrivait les pas d'une danse lourde et plate comme sa figure.

Je pardonne de tout mon cœur à ce cavalier, dit la dame, ce n'est pas la première fois qu'une ressemblance frappante avec la maîtresse du cardinal S.... m'a valu de ces désagrémens.

Lorenzo n'en attendit pas davantage, il courut s'informer partout du cardinal S.....

Il y avait à Rome quatre cardinaux ainsi nommés, et chacun de ces cardinaux avait, pour le moins, quatre maîtresses. Le pauvre artiste n'était guère plus avancé.

Les mois, les années s'écoulaient, sa vie s'affaissait, son talent était perdu, il tomba dans la misère; il devint fou tout-à-fait, on songea à l'enfermer.

Il retrouvait néanmoins encore quelques éclairs lucides. C'est dans un de ces momens qu'au balcon d'une maison d'équivoque apparence, il eut une vision qui lui remit en mémoire les circonstances inouïes de son malheur. Cette vision, c'était cette femme qu'il avait peinte, ce modèle après qui il courait depuis si long-temps.—Elle reconnut le malheureux, et recula de trois pas à sa vue. Décharné, l'œil éteint, les pommettes saillantes, le front ridé, la bouche contournée, la chevelure blanchie; il était méconnaissable. Cette femme en eut peur, car, pour le plaindre, il eût fallu comprendre son malheur, et elle ne le comprenait pas.

Elle l'avait causé, ce malheur, mais involontairement. Lorenzo le sentit, quoique fou, et le lui pardonna. Les fous ont de bons momens.

— Mais ce cardinal, demanda-t-il.

— Ce cardinal, répondit-elle, voilà six mois que nous nous sommes quittés. C'était sa perte que cette séparation, je le lui avais bien dit, et il est mort quinze jours après.

— Et mon..... Votre portrait?

— Il l'a conservé précieusement dans sa galerie de San-Spoletto. C'est un chef-d'œuvre dont il se montrait si jaloux, que jamais, je pense, il ne le fit voir à personne.

— Mon Dieu, mon Dieu! dit Lorenzo, en versant des larmes amères, et mon nom n'est pas au bas.

La dame le regarda d'un air hébété. C'est vrai, dit-elle, après une pause.

— Et vous n'avez parlé de cette peinture à ame qui vive.

— Si fait, répondit-elle, à l'intendant du cardinal qui l'a mise de côté pour la vente.

— Pour la vente! répliqua l'artiste aiguisant son exclamation par un geste diabolique, mais ce portrait n'est point achevé.

C'est demain qu'elle a lieu, et je ne doute pas, malgré cela, que votre œuvre ne soit haut prisée, répliqua l'étrangère qui croyait présenter quelque consolation au pauvre artiste. — du feu sur sa blessure.

Il y a quinze lieues de Rome à San-Spoletto. Lorenzo partit dans la nuit. Qu'allait-il y faire, lui misérable, inconnu, mendiant et fou? Ce qu'il y allait faire? il allait voir. Il arriva, il voulut entrer, on l'en empêcha. Je suis venu pour voir mon portrait, dit-il très-sérieusement, — on ne l'écouta pas, — pour l'acheter; — on lui rit au nez. — Achetez des souliers, mon ami, dit un connaisseur charitable en lui mettant un écu dans la main. — J'entrerai mort ou vif, cria le malheureux; — on le laissa entrer vif.

La galerie du cardinal était riche et variée. On y distinguait des portraits de Vélasquez, rares et neuves curio-

sités alors; mais l'attention de la compagnie très-nombreuse était surtout attirée par deux compositions : une marine de Claude Lorrain et un portrait en pied inachevé, sans nom d'auteur.

Il n'y eut qu'un cri d'admiration quand on découvrit ce dernier; Lorenzo pensa se trouver mal.

— Le nom du peintre, demandait-on de tous côtés. — C'est moi, c'est moi, criait Sampierra d'une voix sourde et cassée. — On passa à l'adjudication. Il la suivit, imperturbable, et fut cause que le portrait se vendit vingt fois plus qu'il n'avait coûté; il poussait avec fureur les surenchères, et si la dernière ne lui resta point, c'est qu'on ne pouvait raisonnablement remettre une peinture de ce prix à un homme qui n'avait pas de souliers.

Lorenzo s'arrachait les cheveux.

— Je donnerais volontiers encore une partie de la somme pour retrouver le peintre, dit l'acquéreur, grand homme sec, au teint olivâtre, bizarrement costumé.

— Me voici, cria le malheureux; — l'autre haussa les épaules.

— Quoi! s'écriait Lorenzo dans un intervalle de lucidité extraordinaire, parce que je suis en haillons vous ne m'en croyez pas; jugez mes œuvres et non mon enveloppe. Je suis Sampierra, vous dis-je à tous, disciple du grand Rubens, émule du grand Van-Dick. C'est cette tête (et il se frappait la tête) qui a conçu ce portrait, ce bras qui l'a exécuté. Cet ouvrage est mien, je l'atteste, je le jure. Celui qui me le contestera qu'il se montre, qu'on le voie, où est-il? Personne ne vient? c'est que personne ne peut venir; c'est que je puis appeler Rome entière en témoignage de mes malheurs. Mais j'oublie, je pardonne tout. Voilà mon tableau. C'est bien lui, tel qu'on me l'enleva hélas! inachevé! — Mes quinze plus belles années, je les ai données à ce chef-d'œuvre. Je desséchais en l'attendant. Fortune, repos, plaisirs, que m'importait pourvu que je l'eusse. Je l'ai demandé, voyez-vous, à mes études, à mes veilles, à mes rêves, à Dieu. Dieu me l'envoya et on me le prit, et depuis je n'ai fait que le pleurer. — Ah! ne me le rendrez-vous pas?

Les assistans se regardaient stupéfaits.

— Prouvez qu'il est de vous en le terminant, dit l'acquéreur qui achevait de compter la somme à l'intendant du cardinal.

Une joie sauvage brilla sur les traits ranimés de l'artiste.

— Vite, des couleurs, des pinceaux, cria-t-il. — On lui en apporta.

Il se recueillit, un moment, puis il effleura la toile d'une main mal assurée.

Des murmures et des huées s'élevèrent dans la foule.

Alors on put le voir s'approcher, reculer, hésiter. Son visage s'assombrit, ses yeux se voilèrent, et pâlissant tout à coup, il se laissa aller le long du cadre, tout d'une pièce et comme frappé de la foudre.

— Mais il est mort! dirent en le relevant ceux qui l'entouraient.

— Mort! répétèrent les assistans.

Il l'était.

GÉRARD KLEIST.

JOB[1].

En passant devant l'église Saint-Eustache, Job y entra pour faire sa prière; il la trouva pleine de pastoureaux, dont les uns, assis sur les stalles du chœur, chantaient l'office de vêpres, revêtus de rochets et de chapes; les autres poussaient à l'envi des cris inarticulés, pour le seul plaisir de faire résonner les voûtes élancées de la basilique. D'autres enfin, dans les nefs latérales, jouaient aux dés des vases d'or, des ornemens sacerdotaux et des joyaux qu'on voyait briller çà et là sur les dalles de pierre de liais, à côté des rosaces et des mosaïques étincelantes qu'un dernier regard du soleil avait détachées des vitraux. Plus loin, spectacle affreux! la porte de la sacristie était enfoncée et teinte du sang d'un vieillard étendu sans vie sur le seuil. A sa tête tonsurée, à son costume, dont les assassins n'avaient sans doute pas osé le dépouiller, on reconnaissait sans peine le curé de Saint-Eustache; il avait essayé de défendre les richesses de son église contre la fureur sacrilége des pastoureaux.

A l'arrivée de Job, de toutes les parties de l'église les pastoureaux s'élancèrent vers leur chef et s'agenouillèrent devant lui. Alors on n'entendit plus le moindre bruit; le chœur même qui, il n'y a qu'un instant, mugissait du chant des psaumes, était redevenu en un clin d'œil désert et silencieux. Tous étaient devant Job, et son cœur se gonflait de vanité et d'orgueil. Malheur à lui! *Deposuit potentes de sede*, chantait le chœur quand Job entra : c'était une prophétie!

Le maître de Hongrie étendit le bras et promena sa bénédiction sur les assistans : à peine eut-il fini que les cris recommencèrent avec une nouvelle force, et les principaux d'entre les pastoureaux entraînèrent leur chef à l'autel, où l'un d'eux lui posa sur la tête une mître épiscopale, dérobée à la châsse d'un saint. D'autres le revêtirent d'ornemens sacerdotaux, et tous attendirent en silence sa parole. Job alors parla, ou plutôt un autre parla par sa bouche; car ses lèvres, agitées par

---

[1] Extrait de *Job ou les Pastoureaux*. Un vol. in-8° avec vignettes gravées, devant paraître à la fin du mois, chez Vimont, libraire, passage Véro-Dodat.

une force étrangère, laissaient échapper, à travers des flots d'écume, une voix qui n'était pas la sienne; ses cheveux étaient hérissés, ses yeux immobiles flamboyaient, et tout son être semblait lutter contre une puissance invisible. Les assistans, subjugués par une terreur religieuse, l'écoutaient dans le plus profond silence. Mais bientôt le feu qui animait Job s'éteignit, ses bras se croisèrent sur sa poitrine, et sa figure contractée reprit son expression habituelle. Alors des applaudissemens et des acclamations prolongés mugirent de toutes parts. Job fut enlevé et porté hors de l'église, sur un âne que quelques pastoureaux venaient de ravir, par force, à un vilain, et promené ainsi par toute la ville, comme autrefois le Sauveur dans Jérusalem.

Arrivé devant le cloître des Bernardins, Job voulut revoir l'église où il avait prononcé ses vœux de religion. Il fit donc signe de s'arrêter et étendit l'index vers la porte de l'église : elle s'ouvrit avec fracas sous les efforts des pastoureaux, et le lieu saint fut en un moment envahi par eux et par la populace qui les suivait. Job, sans descendre de sa monture, entra dans l'église où un moine seul était en prière devant l'autel, la face contre terre. Job, sans prendre garde à lui, monta à l'ambon, où les diacres avaient coutume de lire l'épître au peuple, et prit la parole :

— Mes chers frères, s'écria-t-il d'une voix tonnante qui fit tressaillir le moine abîmé dans la prière, Dieu, dont les jugemens surpassent en profondeur les abîmes de la mer, m'a tiré de la foule pour les faire exécuter dans ce monde; *de stercore erigens pauperem.* Comme il vous l'a déjà annoncé, il m'a armé de sa parole ainsi que d'un glaive à deux tranchans pour chasser de son sanctuaire les ennemis déclarés de son saint nom, et ceux qui, sous des peaux de brebis, cachent des loups ravissans. Mes chers frères, je parle des Sarrasins, des Juifs et des clercs. Parmi ces derniers, les frères mineurs et prêcheurs sont des vagabonds et des hypocrites; les moines de Cîteaux ne songent qu'à intenter des procès injustes, afin d'envahir les terres et dévorer les troupeaux d'autrui; les moines noirs sont des goinfres et des orgueilleux; les chanoines sont demi-séculiers et ne se nourrissent que de cygnes, de faisans, de paons et autres viandes de prix; les Templiers et les chevaliers de l'Hôpital font de leurs maisons des cavernes de voleurs et de meurtriers, en y accueillant, à bras ouverts, tous ceux qui ont tué ou dérobé leurs maîtres; les nonains livrent leurs corps à l'impudicité des moines, et étouffent les enfans qui proviennent de ce commerce infâme; les évêques et leurs officialités ne courent qu'après l'argent et sont plongés dans les délices; enfin l'apôtre de Rome lui-même et sa cour, qui devraient présenter le modèle de toutes les vertus, réunissent à eux seuls tous les genres d'opprobres.

Le moine se leva brusquement; sa voix tremblait de colère.

— Tais-toi, hérétique, s'écria-t-il en lançant à Job un geste de menace; tais-toi, maudit plein du diable, tu trompes ce peuple innocent en mentant par la gorge.

Un moment de silence succéda à cette apostrophe; Job, atterré, n'osait lever les yeux sur celui qui venait de l'interrompre, mais ses veines gonflées, son visage pâle et pourpre tour à tour, ses doigts raides et écartés, disaient assez l'état de son ame. Quant aux assistans, surpris de l'audace du moine, ils restaient immobiles en contemplation devant sa face, qui ressemblait, d'une manière frappante, à celle de Job. Scène éclairée par la lueur sépulcrale d'une lampe qui tombait de la voûte.

Job enfin releva la tête, et la tempête long-temps contenue dans son sein éclata terrible.

— Tu mourras! s'écrie-t-il d'une voix délirante.

Et il s'élança de sa chaire sur le moine qui tomba frappé par Job, sans lui opposer la moindre résistance. En même temps, la foule, avec de grands cris, se précipita sur l'infortuné, pareille à une meute de chiens qui n'ose approcher d'un sanglier plein de vie et de fureur, et qui le déchire alors qu'il vient d'être abattu par un chasseur.

Le moine poussa un soupir, puis tout fut dit.

La lampe était éteinte, et l'abomination au comble dans la maison de Dieu. Job se releva couvert de sang et de sueur, et chercha à sortir de l'église; mais la foule était si pressée, qu'il fut forcé d'attendre le moment où elle serait moins épaisse. En effet, elle s'écoulait rapidement au milieu des blasphèmes, des gémissemens et des cris de ceux qu'elle froissait ou qu'elle écrasait sous ses pas. Job enfin gagna le seuil; mais prêt à le passer, il posa le pied sur le cadavre du moine, que les pastoureaux, en se disputant ses misérables dépouilles, y avaient traîné. Job jeta un regard effrayé sur lui, à la lueur des torches que portaient les gens du guet.

— Ah! s'écria-t-il.

Et il tomba en proie à d'affreuses convulsions.

Le moine qu'il avait tué était Goetz, son frère, son propre frère.

Quand Job revint à lui, il était loin de l'abbaye des Bernardins. Ses compagnons l'avaient transporté de l'autre côté de la Seine, tout près de l'église Sainte-Marie l'Égyptienne, dans une taverne où il avait établi son quartier-général. La salle était pleine de pastoureaux.

— *Ecce bonum vinum; venite, potemus*, disaient les uns, en parodiant d'une voix nazale et grotesque le chant d'église que vous savez et ne s'interrompaient que pour vider de profonds hanaps qu'ils alimentaient à de larges brocs, posés sur des tables massives devant lesquelles ils étaient assis.

— Trois!... Six!... A toi!... Gagné!... Tu triches, criaient les autres en jouant aux dés.

Dans les angles de la salle, d'autres prenaient sans voile et sans pudeur, de honteux ébats avec des prostituées, à la voix rauque et fêlée, à la parole cynique.

Et Job?

Il était immobile. Soit qu'il ouvrît les yeux, soit qu'il les fermât et les détournât de côté ou d'autre, il retrouvait toujours une tache de sang que tous les flots de la mer, voire même les eaux réservées dans les cataractes du ciel pour un nouveau déluge, n'auraient pu laver. Sang pour sang! c'était écrit!

En ce moment on frappa violemment à la porte.

— Beaux seigneurs, ouvrez, criait une voix du dehors; ouvrez, de par haute et puissante dame, madame Blanche de Castille, mère du roi notre sire, régente de France.

La porte s'ouvrit promptement, et un page à la livrée de la reine remit une lettre scellée du sceau royal à Job, qui la reçut et la lut sur-le-champ. En la terminant, il laissa échapper un sourire amer et douloureux.

— Annonce à celle qui t'envoie, dit-il au page, que demain, après le coucher du soleil, nul de nous ne sera dans Paris. Maudite soit l'heure à laquelle j'y suis entré! Va.

Job retomba dans son immobilité silencieuse, et le page, après s'être incliné profondément devant lui, se retira tout effrayé du spectacle hideux que la taverne lui avait offert. La reine l'attendait avec impatience. Quand elle eut appris la réponse de Job, elle se jeta à genoux et remercia Dieu avec les expressions les plus énergiques que son amour pour son peuple lui put suggérer. En effet, les désordres et les crimes des pastoureaux lui avaient ouvert les yeux sur l'imprudence qu'elle avait commise en leur donnant pleine et entière autorité dans Paris, et presqu'en même temps, sur l'avis qu'elle reçut d'un combat qui venait de s'engager entre une troupe de pastoureaux et des bourgeois du faubourg Saint-Marcel, joints à des écoliers de l'université, elle expédia l'ordre de fermer les portes du Petit-Pont. Ce qui fut fait sur l'heure, et bien fait; car les pillards, privés de toute communication avec leurs compagnons, furent massacrés jusqu'au dernier.

Le lendemain les pastoureaux quittèrent Paris par bandes de cinq et dix mille hommes, et se dirigèrent vers les côtes de la Méditerranée. La troupe que Job commandait se rendit à Bourges, et cette ville devint le théâtre des plus violens désordres. Tous les prêtres que ces brigands purent appréhender furent égorgés sans miséricorde. Les bourgeois et les magistrats étaient plongés dans la consternation; mais bientôt apprenant que Blanche avait rassemblé une armée pour punir les excès de ces redoutables pélerins, ils reprirent courage, et par le moyen des intelligences qu'ils pratiquèrent avec certains d'entre eux, ils firent arrêter quelques-uns des chefs qui furent pendus en plein jour sur la grande place de la ville. Les autres, effrayés de cet exemple, s'ameutèrent, se ruèrent dans les maisons où ils brisèrent les coffres pour piller l'or, l'argent et tout ce qui leur tombait sous la main; ils violèrent les femmes et les jeunes filles, incendièrent des maisons avec ceux qui les habitaient; puis, repus d'or, de sang et de fumée, ils continuèrent leur route; mais l'armée de Blanche arriva. Réunie avec le bon peuple de Bourges, elle se mit à la poursuite des pastoureaux et les atteignit entre Mortemer et Villeneuve-sur-le-Cher, où, malgré leur nombre et leur confiance en la toute-puissance de Job, ils furent mis en déroute et reçurent la juste punition de leurs brigandages. Job seul retarda de quelqnes heures cette catastrophe; dans d'autres temps il eût gagné la victoire : mais sa bouche, souillée par le blasphème, n'invoquait plus le nom de Dieu qu'il avait chassé de son cœur, et l'épée était mal assurée dans sa main humide encore du sang de son frère.

Job s'enfuit avec quelques centaines d'hommes, et après un mois de marche environ, il arriva à Marseille où il croyait que le bruit de sa mésaventure ne pouvait être parvenu. Malheur à lui! trois fois malheur à lui! Le bailli de Bourges, instruit du dessein des pastoureaux, avait envoyé trois messagers sur leurs pas, et aussitôt que Job eut passé les portes de la ville, lui et sa troupe se virent cernés de toutes parts et obligés de se rendre sans combat.

Job est dans un cachot obscur, un carcan de fer est rivé autour de son cou et ses deux mains sont étroitement liées derrière son dos. C'est ainsi qu'il avait été en Prusse; mais alors il était pur de toute souillure et son bras n'avait versé que le sang des ennemis de Dieu; alors la mort s'offrait à lui moins terrible, elle lui souriait en lui présentant d'une main la palme des martyrs et en lui montrant de l'autre une place au milieu de la milice céleste. Mort en Prusse, Job aurait été pleuré : maintenant....

Et il mordait ses chaînes à les couvrir de sang et à y incruster ses dents broyées.

Lui, Arnold, comte de Cilia, tombé de si haut! lui, ressaisi dans la boue pour être pendu comme un vilain! lui, Job, moine de Clairvaux, damné à tout jamais! Lisbeth dans la couche d'un mécréant!.... Dieu tout-puissant, tu sais bien te venger!

— Oh! sois-tu maudit, s'écria-t-il, fils de Marie, trois fois, mille fois maudit, *nunc et semper et in sæcula sæculorum! Amen.*

En ce moment Job se retourna et aperçut le geôlier dont les yeux fauves étincelaient d'une joie féroce. Il était accouru à la voix de son prisonnier, qui, égaré par le désespoir, n'avait pas entendu ouvrir sa prison ni remarqué la lueur de la lampe que portait cet homme. Celui-ci se retira et revint quelques heures après avec un clerc de justice et le bourreau. Job crut toucher à sa dernière heure. Oh non! le clerc toussa pour se rendre la voix plus claire, puis il lut :

« Attendu que le nommé Job a prêché une croisade parmi les vilains et les bergers, en s'annonçant faussement comme l'envoyé de Dieu;

» Attendu que ledit Job a, par ses prédications, porté les serfs à quitter le fief dont ils faisaient partie, à massacrer les clercs et à piller les églises;

» Attendu que le susnommé a osé combattre contre les troupes royales;

» Le tribunal déclare ledit Job atteint et convaincu de lèse-majesté divine et humaine, de meurtre, de vol et de révolte à main armée.

» Pour ces causes, le tribunal statuant condamne ledit Job à être pendu par son cou, avec ses fauteurs et complices, jusqu'à ce que mort s'ensuive. »

— Ce n'est pas tout, dit le clerc en jetant un coup d'œil sur

le prisonnier pour voir l'effet que sa lecture venait de produire; puis il continua :

« Attendu que ledit Job a, dans sa prison, blasphémé le saint nom de Dieu, comme il appert par le témoignage de Jehan Tranchart, le geôlier, qui l'a entendu clairement;

» Le susnommé aura la langue percée d'un fer rouge, en exécution de l'ordonnance, concernant ce cas, rendue par le roi notre sire;

» Et de l'argent saisi sur ledit Job, ou de celui qui proviendra de la vente de ses effets, sera distraite une amende de quarante livres, dont le dénonciateur aura le quart, et la justice l'autre quart; le troisième quart appartiendra, de plein droit, à haut et puissant seigneur, monseigneur Charles, comte de Provence, d'Anjou et du Maine; et la dernière partie sera mise en réserve pour récompenser ceux qui dénonceront les méfaits des pauvres sur lesquels on ne pourra lever aucune amende. »

A peine le clerc eut-il achevé que le bourreau s'avança, portant à sa main droite une espèce de dague, qu'il avait fait rougir hors du cachot; de l'autre il ouvrit violemment la bouche de Job, lui tira la langue avec des tenailles et la perça lentement. Job tomba sans connaissance en vomissant un sang noir et bouillonnant.

Lorsqu'il revint de son évanouissement il sentit ses pieds délivrés des ceps qui les tenaient à la gêne, et tout son corps glacé par une froide humidité. Il venait d'être dépouillé par le bourreau, qui ne lui avait laissé que sa chemise, et s'occupait en ce moment à rompre l'extrémité de sa chaîne attachée au carcan : ce qu'il faisait en le frappant à coups redoublés avec une énorme masse de fer. La chaîne céda bientôt et tomba sur les dalles en entraînant le prisonnier dans sa chute, tant elle était lourde et lui faible! Le bourreau, en la ramassant, le releva brutalement.

— Allons! lui dit-il en lui présentant une torche allumée.

Job la prit machinalement, et le lugubre cortége se mit en marche. A la sortie de la prison, il fut escorté par une nombreuse troupe d'archers à laquelle, un peu plus loin, se joignit une confrérie de pénitens. En tête de ces derniers on voyait une bannière à l'image de l'agneau : amère dérision de celle que Job, dans ses jours de puissance, faisait porter devant lui; mais il était écrit que rien ne devait manquer à son supplice.

Autour d'eux tourbillonnait la foule, hurlant des cris de mort et de malédiction, impatiente d'assister à une agonie et d'avoir à flairer un cadavre. Cependant, à chaque église, le cortége s'arrêtait et Job faisait amende honorable, au milieu du plus profond silence, puis les cris recommençaient comme de plus belle :

— Mort au mécréant!

— Mort à l'hérétique!

— Allons donc, messeigneurs les archers, vous vous prélassez comme si vous assistiez à une procession! Il y a deux heures que nous sommes là à vous attendre.

— Holà! maître, vous m'enfoncez les côtes.

— Dam! je veux voir, moi.

— Prenez garde qu'on ne cherche à vous voir aussi un jour en pareil arroi.

— Ohé? la fiancée du diable! C'est toi au contraire qui m'as l'air de vouloir servir quelque jour de pendant d'oreille à madame la potence.

— Ma commère, comment est-il?

— Il est fort bien, par ma foi, quoique un peu maigre.

— Le pauvre malheureux! c'est dommage; les beaux hommes sont si rares!

— Ouais! ne dirait-on pas que je suis borgne, bossu, boiteux, ou inhabile de mes membres?

— Commère, entendez-vous mon mari? Ah! ah!

— Sus! sus! aux fourches!

— *Habemus corda ad Dominum*, la corde à messire!

Job arriva au pied de la potence, et le bourreau y pendit son cadavre. Aussitôt après que ce dernier fut descendu et eut retiré l'échelle, des pierres et des projectiles de mainte espèce partirent de tous les points de la foule contre le patient, et lorsque l'un d'eux, l'atteignant, le balançait dans l'espace, ou le blessait à répandre son sang, les assistans applaudissaient avec de grands cris et de longs éclats de rire.

En ce moment un pigeon volait au-dessus de la place, et, étourdi par les cris qui fendaient la nue, peut-être même frappé d'une pierre, il décrivit une longue parabole et tomba à quelque distance du gibet. Tous alors s'élancèrent à sa poursuite, et avant d'arriver à lui, il y en eut plus d'un qui fut renversé et foulé aux pieds; mais enfin deux hommes furent plus heureux que les autres, et le saisirent en même temps. En se le disputant, ils arrachèrent une aile à l'oiseau, et un billet tomba à leurs pieds. Un troisième, qu'à son habit on reconnaissait pour un clerc, le ramassa vivement, et brisa le sceau; mais à peine eut-il jeté les yeux sur l'écriture qui y était tracée, qu'il poussa un cri de terreur et laissa tomber le billet, en se secouant les doigts comme s'il eût pris par mégarde un fer ardent. Les assistans, saisis d'une frayeur panique, s'enfuirent de toutes parts, et lorsqu'ils furent à distance, ils se pressèrent autour du clerc pour lui demander ce qu'il avait vu dans le billet.

— Messeigneurs, dit-il d'une voix émue, j'ai fait mes études à l'université de Paris, où, comme chacun sait, l'on apprend toutes les sciences du monde et les divers signes qui sont employés pour arriver à leur connaissance; mais, foi que je dois à Dieu et à sa sainte mère, je n'ai jamais vu d'écriture qui ressemblât à celle de ce billet maudit. Cette dernière est composée de caractères semblables aux flammes de l'enfer qui sont peintes dans les missels. Il m'est avis que c'est quelque épître que Satan envoie à l'un de ses serviteurs.

En disant ces mots le clerc se signa dévotement; ainsi fit la foule qui, bien loin de se retirer, attendit jusqu'au soir dans l'espoir d'être témoin de quelque miracle.

Le bruit de cette aventure ne tarda pas à se répandre dans toute la ville; il parvint jusqu'aux oreilles d'honorable et scientifique personne, maître Honoré Vidal, curé de Saint-Victor, qui manda sur-le-champ les clercs de son église et leur ordonna de se trouver au chœur le lendemain au lever du soleil. Ce qui fut dit fut fait, et le jour suivant le clergé se rendit au lieu indiqué. Là le curé chanta la messe, et après l'*Ite missa est*, tous sortirent de l'église et s'avancèrent en procession vers le lieu où le billet était tombé la veille; il s'y trouvait encore. Maître Honoré Vidal s'avança sans crainte à travers la foule qui environnait le mystérieux papier, et après l'avoir exorcisé et aspergé par trois fois d'eau bénite, il le ramassa et y promena ses yeux pendant quelque temps, puis il le donna à son vicaire qui, à son tour, le transmit à un clerc nommé Dieudonné. Celui-ci avait été sarrasin, mais depuis il avait renoncé à Mahomet et à ses pratiques diaboliques pour se consacrer au service de Jésus-Christ. Dieudonné prit donc le billet, et au premier regard qu'il y jeta il sourit, puis il continua son inspection. Quand il eut terminé, il tendit le papier aux autres clercs qui confessèrent qu'ils ne savaient ce qui pouvait y être écrit.

— Eh bien! c'est moi qui vous le dirai, s'écria Dieudonné d'un air de triomphe, en reprenant le billet. Ceci n'est autre chose qu'une lettre en arabe adressée par Malek-Kamel-Mohammed, sultan, c'est-à-dire seigneur, d'Égypte, au juif Eliacin-Ben-Nachor.

Un murmure d'étonnement et de curiosité courut parmi la foule qui s'approcha avec précaution; Dieudonné lut:

« Au nom de Dieu clément et miséricordieux, le salut soit sur le prophète Mahomet et sur sa famille!

» Ta lettre nous est parvenue avec le rapport qu'elle contenait sur les forces de la sultane de France et sur ses dispositions à notre égard. Tu nous apprends en outre qu'un derviche nazaréen nommé Job parcourt le royaume en enrôlant sous sa bannière les bergers et autres gens de bas état, pour les conduire ensuite contre nous. Nous n'en avons conçu aucune inquiétude: car ce Job est d'intelligence avec nous; mais si, enflé d'orgueil à l'aspect de la multitude qu'il traîne à sa suite, il oubliait ses sermens et nous faisait la guerre, nous nous rappellerions les paroles du prophète: « Combien de fois une » poignée d'hommes n'a-t-elle pas mis en fuite des armées in- » nombrables par la permission divine? car Dieu est avec ceux » qui lui sont fidèles. »

» Envoie un émissaire auprès de ce Job, et fais-lui dire pour toutes paroles que Lisbeth l'attend avec impatience dans la solitude où sa virginité est à l'abri, et que, pour le présent, elle lui envoie le plus sincère des complimens, avec un salut aussi suave que le musc, dont le moindre morceau, comme le plus gros, a son parfum.

« Puisse le Seigneur te montrer la voie qui conduit à lui! puisse-t-il t'accorder une bonne fin et te faire retenir ce que nous t'avons dit! Adieu.

« Au Kaire, *la ville bien gardée*, le jour du sabbat, 2e de Moharram de l'année 649 de l'hégire prophétique. »

Cette lettre avait soulevé une tempête qui n'attendit que la fin de sa lecture pour éclater. La foule se porta avec d'effroyables imprécations vers la rue où demeuraient tous les juifs de la ville. En un clin d'œil la porte d'Éliacin-Ben-Nachor fut enfoncée, et lui-même mis en pièces, ainsi que toute sa famille. Mais la foule ne se borna pas à ces excès. Furieuse, elle pénétra chez les autres juifs, les égorgea et pilla tout leur avoir, puis revint à la maison d'Éliacin qui, avant la fin du jour, ne présenta plus qu'un amas de décombres.

Toutes les rues et les places d'alentour étaient jonchées de cadavres et de lambeaux ensanglantés. La multitude les recueillit, les transporta au pied du gibet, en y joignant des ossemens de chiens, de pourceaux et d'autres animaux immondes; elle ne fit de tout cela qu'un seul monceau, qu'elle couvrit de débris de navires et de fagots de pins verts. La corde au bout de laquelle Job était pendu fut coupée, et le cadavre tomba lourdement sur le bûcher, auquel le feu fut mis de tous côtés.

Le lendemain, pas même de cendres, la brise de la mer les avait balayées pendant la nuit!!!

FRANCISQUE MICHEL.

Variétés.

— Le bazar polonais de Lyon vient de voter une souscription nationale pour une médaille en l'honneur de la Pologne, dont l'exécution est confiée à M. Barre, graveur habile à qui nous devons déjà les belles médailles de Gall et de Larochefoucauld-Liancourt. On souscrit à Paris, à la Monnaie des Médailles, rue Guénégaud, n° 8.

— On annonce la prochaine publication des *Mémoires du Maréchal Ney*, mis au jour par sa famille et sur ses manuscrits.

Ce livre doit avoir du retentissement comme recueil de faits nouveaux, d'anecdotes de cour et de scènes de camp. Les deux premiers volumes de ces Mémoires paraîtront au 15 avril; à Londres, à Bruxelles et à Paris, chez M. Fournier, libraire.

— Il vient de paraître, chez M. Simon-Michault, boulevard Poissonnière, n° 16, au 1er, un rondo militaire et un recueil de contredanses variées, walses et galopes; par Ernest Dejazet, jeune compositeur, d'un grand avenir musical. Ces deux morceaux sont ornés de charmantes lithographies de Devéria.

Dessins. { Le Prisonnier, par ALFRED JOHANNOT.
Arnal, par MENUT.

Littérature.

—

NIALISKI.

Une sombre matinée de janvier enveloppait d'un brouillard aigre et malsain la très-remuante cité de Bamberg. Cependant, à peine sept heures avaient retenti au clocher gothique de la cathédrale, et déjà les industrieux habitans ouvraient leurs boutiques, et saluaient de leurs fortes mains gantées les mariniers qui se rendaient sur les quais du Mein. Quelques-uns de ces derniers, debout devant le comptoir, le verre de gin exhaussé à la hauteur de l'œil, s'entretenaient de la rigueur de la saison, du froid excessif de la nuit. C'étaient de rudes plaisanteries sur les poissons qui se trouvaient pris sous les glaces et qui se tenaient probablement en réserve pour l'arrivée des Français, afin d'être mangés par eux plus frais et plus délicats. Ils ne tarissaient pas en plaisanteries aquatiques sur nos troupes, qui toutes, à les en croire, avaient perdu le nez le même jour au passage de l'Oder. « S'ils entrent dans Bamberg, ajoutait un autre en continuant cette ingénieuse facétie nationale, et que nos femmes ne soient pas fidèles, nos lunetiers vont réclamer contre nos fils ; ils naîtront tous camards. — Pour toi, Brown, la supercherie conjugale sera impossible, car de Bamberg à Francfort ton nez fait ombre, et Wurztbour, se demande s'il y a éclipse quand tu fumes au clair de la lune. — C'est vrai, mais si j'ai un grand nez, tu n'en as presque pas, et ta femme n'aurait pas besoin d'attendre les Français pour te jouer le tour. — Bien dit ! Fais-moi verser de ce dernier coup de brandewin pour avoir si bien parlé, et partons ! » Des pièces noires et oxidées par l'humidité des poches de mariniers tombèrent sourdement sur le comptoir de chêne, et ils sortirent. Comme ils allaient s'enfoncer dans la brume noire et opaque qui révélait les abords du quai, ils entendirent glisser à côté d'eux comme quelque chose de soyeux.

« Brown ?

— Plaît-il.

— As-tu vu cette chauve-souris ?

— C'est sans doute la fée noire qui va se coucher, après avoir sucé le sang des petits enfans et desséché le lait des nourrices.

—Plaisanterie à part, Brown : c'est un homme ! tiens, regarde-le papillonner comme les ailes d'un moulin à charbon, là bas, au carrefour de la fontaine.

— S'il a soif, il trouvera le brandewin des chiens un peu froid.

— Grand bien vous fasse, mon ami !

— Ça ne vous échauffera pas le sang, camarade.

Et la voix de l'ombre, penchée sur le bassin de la fontaine du carrefour, leur répondit : « Le seigneur soit avec vous ! Dieu vous donne un bon voyage ! »

— Brown ! Il parle de Dieu, c'est le diable !

Les mariniers lui répondirent : Merci !

Cette ombre n'était rien autre que l'étudiant en théologie, Augustus, sorti cette nuit même du séminaire et rôdant sans savoir où il irait se loger dans cette ville. où il n'était connu de personne. Car Augustus naquit à Francfort-sur-le-Mein. Sans apprécier au juste les dépenses nécessaires à l'existence, il sentait qu'avec ur *frédéric* d'or, il lui était difficile de vivre plus d'une semaine, étant d'ailleurs accoutumé à une vie de plénitude et d'aisance ; méritant le dîner par le *benedicite*, ou le payant avec *les grâces*. N'eût-il eu que ce chagrin, c'était assez déjà pour regretter le séjour qu'il avait quitté la veille, lieu où il jouissait de la considération attachée à la double qualité de théologien et de poète, où sa chambre donnait sur un embranchement de la rivière, où sa bibliothèque eût fait envie au docteur Faust, tant elle contenait de manuscrits grecs, persans, orientaux, de bibles polyglottes et de poètes anciens et modernes; où enfin, de son lit massif et élevé, il voyait lever la lune et coucher le soleil, seules voluptés qu'il eût connues jusqu'alors. Et celles-là sont si grandes !

Entretenu aux frais d'un vieux parent, et ce parent venant de mourir, Augustus manqua tout à coup d'argent pour payer sa dernière inscription théologique ; et pourtant il ne lui fallait plus qu'un degré. Qui sait la fortune rapide qu'il aurait faite sans ce fatal contre-temps ? Il s'était déjà figuré diacre, archidiacre, cardinal, envoyé à la diète. Non qu'il fût très-ambitieux ; mais, une fois indépendant et riche, que de livres il aurait achetés, il aurait lus dans sa vie de loisirs et de méditations ! Il fallait renoncer à tout ça, sortir une belle après-midi d'hiver du séminaire, et chercher son étoile. Il en sortit; et il n'avait, pour braver le froid du plus redoutable janvier, pour se garantir du brouillard qui avachissait l'air, qu'un habit noir, que des culottes en florence noire, un peu usées dans leur longueur, tant il avait l'habitude de croiser ses jambes et de les balancer, lorsqu'il cherchait la solution d'un argument théologique, et pour toute chaussure des escarpins plats, découverts et minces, serrés par une boucle d'acier : un vrai séminariste; mais avec cela une tête comme l'Allemagne seule en produit :

une tête encadrée dans des grappes de cheveux blonds et soyeux, et laissant détacher des traits que les passions de la terre n'ont encore ni flétris ni ridés, espèce de caractère grave, et enfant autant du ciel que de la terre. Cimabuë a mis de ces têtes-là dans ses auréoles de nuages; mais jamais que des têtes, car on ne sait comment les terminer; des pieds, ce n'est pas assez; des ailes, c'est trop. Notre langage humain se sert de deux ou trois couleurs pour peindre les yeux; je suis donc fort embarrassé pour peindre ceux d'Augustus. Ils étaient bleus, il est vrai, mais n'étaient-ils rien autre? Milton en a donné de si beaux à Satan! — Eh bien! que ce soient les yeux de Satan; yeux à vous faire suivre par une femme jusqu'au bout du monde, à la faire courir après vos pas sur un fil de fer jeté sur un abîme; à lui dire, assis! debout! suivez-moi! et elle de s'asseoir, de se lever, de vous suivre; regard qui, plongé dans un regard, éblouit, domine, fascine, saoule. Cependant Augustus est bon, et ce don n'est chez lui que le complément d'une figure céleste.

Mais avec de beaux yeux et une ame pure il faut néanmoins dîner. Augustus y songea.

Il s'arrêta à la porte de l'*hôtel de la Joie*, très-connu à Bamberg, avant l'entrée des Français. L'enseigne lui parut fort peu orthodoxe; il recula d'abord, puis il revint; enfin il entra. « Qu'est-ce donc, dit-il à l'hôtesse en s'asseyant, que ce bruit mondain qui retentit dans votre salle? Notre gracieuse souveraine a-t-elle accouché d'un fils, ou nos soldats ont-ils vaincu l'armée française sur le Rhin? — Ce n'est rien de cela, mon doux séraphin; vous avez devant vous la troupe de comédiens qui a l'honneur de jouer pour le théâtre de la cour; tous bons vivans : Allemands pour la boisson, Italiens pour la gourmandise, Français pour l'esprit. Si le cœur vous en dit, approchez-vous de leur table; allez, vous serez le bien-venu. Que faut-il vous servir, mon séraphin ?

Augustus devint rouge, il balbutia, demanda un mets qu'il n'avait probablement pas envie de manger, et moitié poussé par l'hôtesse, moitié entraîné par un des joyeux convives, il s'assit à leur table.

— Vous êtes trop timide, notre jeune ami, lui dit le tyran de la troupe.

— Hélas, monsieur, je suis séminariste; vous devez le voir de reste à mon costume.

— C'est vrai. Mais, comment vous trouvez-vous ici? Notre société n'est pas des plus à dédaigner; mais enfin, elle convient peu à votre caractère.

— Je me suis déjà dit cela, monsieur; mais considérez, avec cette bonté que vous me manifestez, que je suis étranger, sans parens, et renvoyé de mon séminaire, où l'on n'a plus voulu de moi, parce que je n'ai pas eu de quoi payer mon dernier degré d'inscription.

— C'est différent. Vous voilà donc lancé dans le monde sans ressources, sans appui?

— Comme vous le dites.

— Eh! que savez-vous faire?

— Peu de choses.

— Mais enfin?

— Quelques connaissances en théologie, quelques dispositions à être poète, et voilà tout ce que je possède.

— Je le vois, vous avez des goûts et point d'état. Prenez-y garde, c'est la perte de beaucoup de temps, le chemin à l'oisiveté, la ligne droite qui conduit à la misère et à la déconsidération.

La sagesse de cet homme, qui, un instant auparavant, vidait bravement son verre, qui chantait à effrayer un vol de corbeaux, étonna beaucoup notre jeune théologien; la réflexion qui avait suivi sa modeste réponse l'effraya.

— Que faut-il donc que je fasse, que je devienne, reprit-il?

— Vous ne buvez pas, jeune homme?

— Pardon! Je suis tout à votre poésie. Quelle belle chose, monsieur, que la poésie de saint Jean, d'Homère et de Schiller. Saint Jean, qui vous monte au ciel avec un manteau de feu ou un rayon de soleil; Homère, sur un char traîné par des oiseaux blancs et de belles femmes; Schiller, avec la pensée seule, qui est son char et son rayon. Une fois au ciel de saint Jean, ce sont les chérubins aux triples ailes, dont les yeux humains ne peuvent soutenir l'éclat, qui vous disent les merveilles que le génie de Swedenborg a devinées. Ils vous disent : Voyez la terre, c'est une tache. Puis un ange étend son doigt dans l'espace, et la tache disparaît sous l'épaisseur du doigt; enfin, de rêve en rêve, vous arrivez à la tour céleste, promontoire d'où l'on découvre, comme je vous vois, les planètes et les mondes qu'un éclat de soleil a fait naître. Chaque étoile, monde ou planète, est un corps de parfum, de lumière ou d'harmonie, et, par une indicible confusion, les parfums sont visibles, l'harmonie a une saveur, la lumière s'entend; c'est ce qu'on a désiré mille fois sur la terre : c'est le ciel qui réunit les désirs de l'ame. Voilà la grâce; l'ame est satisfaite. Je n'ai dit que saint Jean : Homère n'a pas le vol si profond; il a pris les nuages pour le ciel, aussi ses dieux sentent la terre, ils trébuchent souvent, tombent, meurent, et ne vont pas plus haut que l'arc-en-ciel. Schiller a pris la terre et ses passions : j'ai presque dit l'enfer; car la terre est un enfer éteint. Avec lui plus de rayons de feu, de nuages; mais des passions échevelées, des fronts maudits, des

joies empoisonnées et des remords de sang. J'ai dit mes trois poètes.

— Ils sont les nôtres, monsieur; eh bien! vous le prouvez vous-même; la poésie fortement sentie, c'est le drame, et si vous vous fussiez vu il n'y a qu'un instant, vous auriez été dans l'admiration de votre visage, tant il était aérien et céleste avec saint Jean, gracieux et tendre avec Homère, sombre, vif, accusé avec Schiller. La mobilité de vos traits, votre voix qui est flexible et forte, vos yeux comme on n'en a pas encore vu au théâtre, feraient de vous un excellent artiste.

— Appliquer vos dispositions à quelque art utile. Éloquent, je vous dirais soyez avocat; instruit, soyez professeur; industrieux, ouvrez une boutique de quincaillerie; rêveur et passionné, soyez comédien!

A ce mot *soyez comédien*, Augustus recula avec effroi et laissa tomber sa fourchette; ce bruit attira sur lui l'attention des autres convives.

— C'est bien! s'écria, d'un autre bout de la table, un artiste au front élevé; c'est bien! Le conseil est bon : soyez comédien! Quelle vie, monsieur le théologien! Qu'est-ce qui fait l'homme, qu'est-ce qui le distingue! ses passions et son habit. Ayez de l'ambition et un manteau d'hermine pendant trois heures, et vous serez roi, roi de Macédoine, de Suède, de Russie; ayez durant une soirée du courage et une cuirasse, et vous serez un héros; Schiller, Shakspeare ou Gœthe vous trouveront un champ de bataille, des périls à braver, des fossés à franchir, des incendies à allumer, à éteindre. J'ai une armure complète du moyen âge, voyez! elle est à votre service. Aimez-vous mieux le monde fantastique? quel champ! Vite la toque moqueuse de Méphistophélès sur votre oreille, le pantalon rouge crevé, la moustache de chat, et puis vous causerez science cabalistique avec le docteur Faust, amour sous des orangers, au clair de la lune, avec quelque fille bien innocente, bien naïve, qui vous demandera si la lune est un homme ou une femme; ou bien avec des sorcières remuant des os dans un chaudron sans fin; des sorcières lascives, vertes, ridées et chauves, qui rient si fort et d'une si étrange sorte que leur rire écaille les arbres et fait tomber les feuilles.

— Cette fois-ci la proposition indirecte d'être comédien blessa beaucoup moins Augustus; on l'avait loué, il était presque séduit.

— Que craignez-vous d'essayer? Venez nous voir ce soir dans *Roméo et Juliette*. Acceptez ce billet d'orchestre.

Augustus accepta en hésitant, mais enfin il accepta. Les comédiens du roi se levèrent, firent quelques plaisanteries spirituelles à l'hôtesse sur le jeune étranger qu'elle avait assis à leur table, et bras dessus, bras dessous, comme de joyeux vivans, ils gagnèrent le théâtre royal.

Augustus sortit aussi, mais pensif, mais troublé, enfonçant ses mains dans ses goussets de satin, et tourmenté comme un poète qui trouve un bon sujet dans la rue, et qui dévore le terrain qui le sépare de son cabinet d'étude.

Bah! il ne sentit ni le froid, ni la glace dure à ses escarpins, ni le brouillard.

Au moment d'entrer au théâtre et de donner son billet, il tendait encore la main, qu'il entendit sonner six heures au séminaire. Il s'arrêta, pensa à saint Jean, à sa protectrice, sainte Adélaïde, et fut prêt à sortir, indigné de se trouver sur les marches de ce séjour. La foule le poussa, sa puissance de volonté fut annulée par la nécessité d'entrer dans la salle; il entra, s'assit, écouta.

Six jours après il n'était plus spectateur.

On lisait sur l'affiche du théâtre royal : Début du jeune A....... dans le *Songe d'une nuit d'été*, rôle de *Lysandre*.

Le soir du début d'Augustus était enfin arrivé. Dans la coulisse, ses amis de l'*hôtel de la Joie*, lui prodiguaient les plus sincères encouragemens. Quelques indiscrétions ayant trahi la condition première du débutant, les spectateurs étaient venus en foule, et la salle offrait le plus splendide coup d'œil. Divergés autour de son auréole, les rayons du luminaire à grappes de cristal illuminaient de riches toilettes, et répandaient son éblouissante clarté sur des visages pâles et larges de belles Bambergeoises. Du milieu de dures gorges entrebâillées montaient des branches de roses inodores entrelacées de jets en diamans; autour des bras grainés des jeunes filles du Mein, couraient, comme des lignes de sang, des grains de corail et de fin grenat, et comme autant d'oiseaux volant sur cette écume agitée, se balançaient des plumes blanches et roses, couleur favorite de la reine. Toute l'aristocratie de Bamberg, encadrée dans des loges sombres et voilées de tentures massives en velours, se détachait en figures graves, solennelles, comme de la cire, et immobiles comme dans un tableau de Van-Dick.

L'orchestre joua l'ouverture, et le rideau fut levé. Augustus parut; il eut peur, à l'aspect de ces yeux vivans dardés sur lui; son imagination apocalyptique le fascina à ce point que les instrumens de l'orchestre lui parurent autant d'animaux qui le raillaient. La flûte lui sembla un serpent jaune, le violon un scorpion, la grosse caisse un crapaud, la harpe une araignée, la basse un crocodile; ses membres tremblaient. Pourtant son apparition excita un murmure d'admiration. Il était ravissant

avec son costume mythologique, athénien, féerique, comme la pièce, comme ce *Songe d'une Nuit d'été* de Shakspeare, libertinage de la plus belle imagination créée. Car tout est dans cette pièce, érudition, folie, sentiment, poésie; des noms grecs, des noms modernes, des noms de péri; et la lune, et la campagne, et le balai des sorcières, et le philtre de Canidie, et les chiens qui aboient; et tout cela est léger comme son titre, vaporeux comme un brouillard sur un lac, brillant et silencieux comme un éclair d'automne. Dormir au serein sur le foin et rêver, voilà le *Songe d'une Nuit d'été*.

Sa mélancolique et blanche figure légèrement carminée par le fard s'arrondissait sous un bonnet phrygien, sa taille était prise dans une tunique criante d'étoffe, frangée de dentelle flamande; ses jambes étaient à l'étroit dans un collant en velours noir d'Utrecht; rien ne pouvait mieux le flatter. Que de femmes auraient voulu être Hermia!

Le succès du débutant alla aux nues. Enivré d'éloges, étourdi d'applaudissemens, chargé de couronnes de fleurs, il rentra dans la coulisse. Là, il tomba dans un fauteuil, et rougit de son triomphe. Son imagination religieuse le reporta à son séminaire, à ses chastes occupations, à ses travaux du jour, à ses prières de la nuit; à son vieux directeur qui parlait latin comme un livre. Il essuya le fard qui flambait à ses joues, et par distraction, en allongeant la main à son front, il fit le signe de la croix.

La nuit qu'il passa fut la plus agitée de sa vie.

Savez-vous, lui dit un jour le tyran de la troupe, bon diable avec lequel nous avons déjà fait connaissance à l'*hôtel de la Joie*, que la jeune baronne Nialiski prête une attention soutenue à vos débuts; voilà bientôt quinze jours qu'elle se rend régulièrement au spectacle chaque fois que vous devez jouer. Elle a du goût la baronne: c'est la fleur parfumée de nos salons aristocratiques; elle touche le piano à ravir, parlant le français comme un académicien de Berlin, sensible comme une Polonaise, pâle comme vous. Mais vous ne répondez pas?

— Que disiez-vous?

— Diable, diable! comme vous êtes distrait! Je me faisais l'honneur de vous dire que la jeune baronne Adélaïde Nialiski semble vous porter un vif intérêt.

— Adélaïde, dites-vous; mais c'est ma sainte protectrice dans le ciel. Oh! que de prières j'ai prononcées au pied de sa sainte image! que de nuits se sont écoulées à lui demander des grâces qu'elle a toujours exaucées! excepté une pourtant. Je sollicitais de sa puissante intercession la faveur de prendre mon dernier degré en théologie; sa faveur m'a abandonné. Mon oncle est mort, et je suis comédien.

— Et grand comédien encore, monsieur; le meilleur de la troupe. Dans tout Bamberg on ne parle que de vous; les journaux sont trop étroits pour faire votre éloge. On a presque oublié pour vous la marche et les succès de l'armée française.

— Vanité!

— Allons, artiste modeste, homme rare, c'est à votre tour de paraître.

Cette fois ses yeux se portèrent vers la loge de la baronne Adélaïde de Nialiski. En effet, il s'aperçut qu'elle pleurait lorsqu'il pleurait, qu'elle riait lorsqu'il riait, qu'elle détournait les regards de la scène lorsqu'il ne parlait plus.

Voilà qu'il se mit à confondre et les souvenirs fervens de sa protectrice céleste et l'impression profonde que produisait sur lui la vue de la baronne. Ce rapprochement le bouleversa.

Dès ce moment, et pendant un mois, il attacha constamment ses regards à loge de Nialiski; il jouait pour elle; son lustre, son théâtre, ses applaudissemens, c'était elle. Cette préoccupation d'amour-propre le rendit si fort dans le rôle de Lysandre, qu'il y excella. Ce fut une merveille. Un soir que, selon l'habitude, on lui jetait des couronnes, parmi son bagage de gloire il trouva un gant, gant brodé de perles, parfumé à l'ambre, à désespérer une fée par sa petitesse. D'abord il n'osa pas le toucher; puis il le baisa, puis il rêva une main dans le gant, puis la main appela le bras, enfin tout le corps frêle, incliné, pâle, d'Adélaïde.

Quand il reparut le lendemain soir en scène, entre les plis de sa tunique débordait, avec une intention qu'une seule personne comprit, le gant ramassé la veille.

Voilà qu'au moment où l'enchanteur Puck endort la fée Titania pour lui enlever le beau page, on cria au feu.

Le feu était dans la salle.

LÉON GOZLAN.

(*La suite au prochain numéro.*)

L'HIMALAYA.

§. I.

L'Himalaya, vous savez, la plus haute montagne du monde, la moins imperceptible aspérité de l'orange, comme aurait dit Fontenelle, l'Himalaya, avec ses pics vierges de pas humains, qui semblent se tenir là, debout, pour narguer notre présomption, pour donner un démenti formel à ces orgueilleux sophistes dont la stupide vanité nous répète sans cesse: L'homme peut

tout ce qu'il veut; ces pics gigantesques qui semblent, du haut de leur grandeur, nous jeter ce reproche: « Vous, hommes, vous vous targuez d'être les maîtres de la terre; mais vous ne connaissez pas seulement votre domaine, car nous faisons partie de la terre, nous, et vous ne nous avez jamais visités! » C'était à l'Himalaya.

Un voyageur anglais, lord Alworthy, accompagné de trois guides, gravissait les rochers avec une intrépidité inouïe; glissant sur la neige, obligé, pour ne pas rouler dans les bas-fonds, de se cramponner à des ronces éternellement couvertes de givre, il allait toujours, il franchissait les précipices.... C'était à le croire un chamois; quoique averti du danger, il allait toujours, toujours infatigable..... Enfin, après deux heures d'une marche périlleuse: « Arrêtons-nous, Monsieur, s'écria l'un des guides; personne n'a dépassé cette crevasse. — Personne? — Non, Monsieur. — Alors je continue ma route; personne n'a dépassé cette crevasse, vive Dieu! Personne n'aura été si haut que moi! »

Alworthy était un de ces hommes qui ne veulent pas voir pour voir mais pour dire: j'ai vu. Il lisait déjà les gazettes de Londres, rapportant que lord Alworthy était parvenu au sommet de l'Himalaya; il s'entendait déjà interroger par une foule de jeunes miss assises en cercle autour de lui, la bouche béante, tenant fixés sur lui leurs grands yeux bleus, dans l'attente des choses merveilleuses qu'il aurait à leur raconter.

« Alerte! Alerte! qu'on me suive! — Non, certes, je ne vous accompagnerai pas au péril de mes jours. — Ni moi. — Ni moi. — Votre salaire est-il trop faible? — Nous préferons la vie à toutes vos guinées. Dieu du ciel! Descendre et ne pouvoir me vanter d'être arrivé là, où nul autre n'a posé le pied! Non, jamais, attendez-moi donc, lâches que vous êtes, je serai bientôt de retour. »

Oui, il fut bientôt de retour ce bon lord Alworthy; à peine avait-il fait deux cents pas que, se trouvant sur un plan incliné à plus de quarante-cinq degrés, il perdit l'équilibre et qu'infailliblement il eût été fracassé sans l'un de ces arbres rabougris qui poussent dans les régions élevées et qui se trouva assez près de lui pour qu'il pût saisir une branche à laquelle il demeura suspendu comme une araignée suspendue à son fil du haut de la cathédrale de Strasbourg. Plusieurs fois il tourna la tête vers ses guides, mais sans pousser un cri de détresse; car, ayant méprisé leurs conseils, il tenait à honneur de ne pas implorer leurs secours; il mesurait en tremblant la profondeur de l'abîme; il examinait en tremblant ces rocs immenses situés à la base de la montagne, qui, rapetissés par la distance, lui semblaient des moutons dans la plaine; il calculait en combien de temps il y arriverait si la branche se cassait, et la branche commençait à se casser. Chaque craquement était un coup de poignard au cœur d'Alworthy; à chaque craquement il grimaçait d'une manière diabolique, et des contractions nerveuses lui fermaient les yeux, qu'il ouvrait de temps à autre pour regarder la branche, comme l'accusé regarde le chef du jury lorsqu'un mot, *oui* ou *non*, va décider irrévocablement s'il doit retourner au sein de sa famille, ou mourir sur un échafaud.

Pourtant, étrange bizarrerie, Alworthy m'a raconté que, dans cette cruelle situation, il avait réfléchi à la phrase qu'il emploierait pour peindre son anxiété chez milady Grey, à Piccadilly.

La branche se cassa..... et, par un heureux hasard, le mouvement qu'elle fit en se détachant de l'arbre mit le pauvre Anglais à portée d'un coin de terre sur lequel il s'élança. Quand il y fut solide, il pencha la tête vers le précipice..... La branche n'avait pas encore parcouru le quart du trajet; il la suivit du regard jusqu'au moment où elle devint si petite, si petite, qu'il ne l'aperçut plus.

« Oh! oh! dit-il, si je l'avais accompagnée, milady et son Williams auraient été fort satisfaits. » Puis, avec ce flegme et cette opiniâtreté qui caractérisent spécialement la nation anglaise, il monta comme avant, sauf à rouler encore, et sans trouver d'arbres. Cependant il fut arrêté court au pied d'un rocher taillé à pic..... Impossible de le franchir. Alors il se découvrit le chef, s'inclina devant la cime de la montagne, se posa d'une façon dramatique, et lui adressa une allocution que l'on pourrait traduire par ces vers de Lamartine:

Salut, brillans sommets, champs de neige et de glace,
Vous qui d'aucun mortel n'avez gardé la trace,
Vous que le regard même aborde avec effroi,
Et qui n'avez souffert que les aigles et moi.

Son enthousiasme fut si fort, ses gestes furent tellement exagérés qu'il faillit tomber à la renverse; mais il se jeta en avant et, pour raffermir son aplomb, fourra la main dans une fente du rocher. Quel fut son étonnement, lorsque de ce rocher âpre et sauvage, de ce rocher qui n'avait souffert que les aigles, il retira... Que retira-t-il? Je vous le donne en mille; cherchez... Bah! bah! bah!... de la mousse.... un œuf d'aigle.... Cela ne serait pas extraordinaire. — Quoi donc? — Un souvenir à fermoir d'acier, contenant une carte de visite, papier vélin, satiné, doré sur tranches. *Sir Lewis*, *London*, *Park Street*, 19.

Si jamais dans le boudoir de votre femme vous trouvâtes les lettres d'un amant, vous fûtes secoué comme le fut Alworthy, tenant en main la carte de sir Lewis. Il pâlit et demeura pétrifié. « Quoi! tant de peines! tant de

fatigues ! et tout cela perdu ! » Puis une idée qui lui traversa le cerveau diminua sensiblement sa douleur : il se souvint de la pie voleuse ; si cet oiseau prenait des couverts d'argent qu'il allait cacher sur les toits, pourquoi un aigle n'aurait-il pas trouvé cette carte, et ne l'aurait-il pas déposée ici ? je n'y vois aucun inconvénient.... Oh ! si fait, damnation ! Alworthy lut ces quatre mots : *Sir Lewis, à l'Himalaya.* Il est fort peu vraisemblable, pensa-t-il, que Lewis l'ait revêtue d'une telle inscription, croyant qu'un aigle la porterait à son adresse. « Il faut qu'il soit venu lui-même ! c'est égal ; j'irai plus haut que lui ! » Malgré des efforts réitérés, Alworthy ne put s'élever au dessus de la fente, et prit, la rage au cœur, le seul parti qui lui restait à prendre : il remplaça la carte de Lewis par la sienne et descendit, pleurant comme on pleure en descendant de chez une maîtresse chérie qui vous a fait dire : Madame est sortie.

§ II.

Ce qu'on vient de lire....

Il y a de la fatuité à parler ainsi et je ne suis pas fat.

Ce qu'on vient de voir se passait le 23 juin 1817. Le 23 octobre de la même année, Alworthy, de retour à Londres, se dirigea le matin vers Park-Street, et frappa au numéro 19. « Sir Lewis ? — Il y est, milord, donnez-vous la peine de monter. » Alworthy monta. « Sir Lewis ? — Il y est, milord, donnez-vous la peine d'entrer. » Alworthy entra. Le domestique l'introduisit dans le cabinet de travail de Lewis. Autour de la chambre, sur plusieurs rangs de tablettes, étaient artistement disposées des plantes rares, des pierres curieuses, rapportées par Lewis de ses nombreux et lointains voyages. Chaque pays avait là ses représentans ; c'était l'univers en miniature que ce cabinet. Le maître du lieu, assis près d'une table, paraissait plongé dans une extase contemplative ; il examinait amoureusement, il caressait, il dévorait du regard quelques objets de minéralogie placés devant lui avec des étiquettes fraîchement attachées ; il les retournait en tout sens, prenait de temps en temps une loupe pour scruter leurs richesses jusque dans les moindres détails, et alors il s'écriait emphatiquement « *Magnus in magnis, maximus in minimis !* C'est beau ! c'est superbe ! Des crystallisations dans un grain de poussière, des colonnades de granit, des voûtes, des dômes resplendissans........ *Maximus in minimis !* c'est sublime !

Lewis semblait tellement absorbé que son domestique hésitait à le prévenir de l'arrivée d'un étranger. Alworthy lui fit signe de s'éloigner, s'approcha de la table et s'assit en face de Lewis.

Après un quart d'heure de religieux silence, il fut pris d'un besoin de tousser qu'il ne put maîtriser.... Il toussa. Lewis l'aperçut et, sans s'étonner, lui montra une pierre. « *Maximus in minimis Deus est*, » dit Alworthy. « Bravo ! » reprit l'autre, « bravo ! cet homme-là comprend ; causons. » Et il laissa de côté ses minéraux tant aimés.

« Puis-je savoir, monsieur, à qui j'ai l'honneur de parler ? — Je me nomme lord Alworthy, millionnaire par état et voyageur par goût, ou, si vous le préférez, millionnaire par goût et voyageur par état. — Auriez-vous un service à me demander ? j'en serais ravi. — Non, Monsieur. — Tant pis. — C'est moi qui profite d'une occasion de vous être utile qui m'a été offerte par le hasard... J'ai trouvé, loin d'ici, un objet que j'ai reconnu à des indices certains, devoir vous appartenir et je m'empresse de vous le restituer. » Déjà Lewis se confondait en remerciemens... Il n'est pas un anglais qui n'ait perdu des choses précieuses en voyage... quand Alworthy lui remit la susdite carte de visite du côté où se trouvait l'inscription : *sir Lewis à l'Himalaya.*

Renversé comme par un coup de foudre, il devint rouge, violet, ses dents claquèrent, un frémissement général s'empara de tous ses membres... « Et pourquoi, Monsieur, avez-vous ôté ma carte de ce rocher ? — Belle demande ! pour y mettre la mienne. — Mais savez-vous bien que vous êtes un voleur ! savez-vous bien que vous m'enlevez la consolation de ma vieillesse, mon immortalité enfin ! Un jour à venir, on l'aurait découverte, cette carte.... on aurait imprimé mon nom... on aurait dit : le célèbre, le fameux Lewis ! et ce nom maintenant il finira avec moi, on dira : le fameux Alworthy, quand on devrait dire : Alworthy le brigand ! — La ! la ! la ! modérez-vous. — Que je me modère ! non, ne le croyez pas ; ceci est un affront qui ne peut se laver que par le sang.... J'ai soif de ton sang ! — A votre santé. — Nous allons nous battre. — Volontiers. — Le jour ? — Dans une heure. — Le lieu ? — Green-Park. — Les armes ? — Le pistolet, le pistolet d'arçon.... il est plus sûr. — Soit ; au plaisir de nous revoir.

Une heure après, Alworthy et Lewis accompagnés de témoins arrivèrent sur la place de Green-Park. Les pistolets chargés, les deux champions se placèrent l'un devant l'autre à la distance convenue, à six pas, et se visèrent gaillardement ; les coups partirent...

Lewis avait bien visé ; Alworthy avait visé aussi bien que Lewis.

Pauvres fous ! Dieu veuille avoir leurs ames, s'il y a des ames.

Les témoins mirent les corps dans une voiture et s'en allèrent, causant de choses et d'autres. Pendant la route, l'un d'eux, lisant le journal, s'écria : « Oh ! on mande du Tibet qu'à la suite d'un tremblement de terre le pic Gévair du mont Himalaya s'écroula avec un fracas

horrible. — C'est là justement.... ah ! ah ! ah ! et ils éclatèrent de rire.... ah ! ah ! ah ! »

Un homme, les voyant ainsi gais, dit : ces gens-là sortent d'un souper de noce où ils ont trop bu.

EMMANUEL ARAGO.

CHARLES II, OU L'AMANT ESPAGNOL,

PAR M. RÉGNIER DESTOURBET[1].

Nous sommes coupables envers le public du retard que nous avons mis à parler de cet ouvrage ; aussi n'avons-nous plus qu'à constater un nouveau succès, et les nombreux lecteurs de *Charles II* n'ont pas besoin que nous gâtions, en l'analysant, le plaisir que le roman leur a fait éprouver. L'auteur est entré franchement, hardiment dans son sujet, et plus heureux que M. Delatouche, les applaudissemens ne lui ont pas manqué. Cette situation si bizarre, si dramatique, du monarque espagnol impuissant à transmettre sa couronne à un fils, se déroule sous nos yeux dans ses replis les plus secrets. Les pudiques consciences qui s'effarouchèrent si haut, dans la salle de la Comédie Française, du martyre de la reine d'Espagne, n'ont pas été, je pense, les dernières à savourer au coin du feu le fruit qu'elles avaient trouvé trop cru ; mais elles auront pu être désappointées en voyant comme l'auteur, sans esquiver le développement des passions et des situations, a su le présenter sans faire monter la rougeur au front. Rendons-lui cette justice pour pouvoir lui chercher chicane sur la facilité qui l'entraîne parfois dans des détails vulgaires ; contraste inutile pour faire ressortir les jolies scènes comme celles que nous insérons plus bas, et qui, se rencontrant à chaque pas, donnent le droit d'être exigeant.

Enfin la petite composition d'Eugène Devéria, toute pleine de grâce et de sentiment, que nous joignons à cet article, donne à M. Régnier Destourbet le plus grand bonheur que puisse envier un auteur, celui d'être compris par un artiste de talent.

LE BAISER SUR LE FRONT.

Les vêtemens en désordre, à moitié nue, le regard enflammé, et, malgré l'ardeur de ses désirs, toute languissante de fatigue, la reine d'Espagne était négligemment étendue sur les coussins d'un canapé ; ses jambes découvertes pendaient jusqu'à terre avec cette beauté de formes qui distingue toujours les femmes de la maison d'Orléans. Elle était seule.

Oh ! que tu es beau ! disait-elle en contemplant la nudité antique d'un tableau où Louis XIV était représenté en Apollon ; et ses regards mourans eussent voulu animer la toile.

Dans ce moment on gratta à la porte ; la reine accommoda ses vêtemens à la hâte. Vous pouvez entrer, dit-elle.

C'était la duchesse de Monteleone. Votre majesté m'excusera sur les devoirs de ma charge, qui me commandent de venir tous les jours à midi, dit la première camériste d'honneur ; midi sonne.

— Il faut dire l'Angélus, répondit la reine en se levant et faisant le signe de la croix.

La prière terminée : — Parlez-moi de votre cher fils, dit la bonne Louise d'Orléans à sa camériste d'honneur ; on dit qu'il a bien du chagrin, le pauvre enfant.

— Votre majesté daigne donc s'intéresser au marquis ?

— Beaucoup, répartit la reine avec tristesse ; et si j'avais été consultée, ce mariage n'eût pas été fait. Mais on n'a demandé que la signature du roi, ajouta-t-elle avec amertume. Au fait, on a bien agi ; qu'est-ce qu'une femme ?

— La femme de cour, embarrassée, voulut répondre par une flatterie : « Il y a telle femme, dit-elle en balbutiant, qui est plus que beaucoup d'hommes. »

— Non, répliqua Louise avec dépit ; mais il y a tel homme qui est moins qu'une femme.... Puis, voyant que madame de Monteleone gardait le silence, la bonté de la reine craignit de l'avoir humiliée par cette brusque réponse. Voyons, dit-elle, parlons donc du marquis.

— Je l'ai quitté pour entrer dans l'appartement de sa majesté.

— Il est donc là ? demanda la reine.

— Il doit être encore dans la salle des gardes mousquetaires, où il est allé dire adieu à quelques-uns de ses amis.

— Comment adieu !

— Oui, madame, il veut se retirer dans un couvent.

— Cher enfant ! s'écria la reine avec vivacité. Madame de Monteleone, je vous en prie, allez donc le chercher. La prudence de la duchesse hésita un moment ; mais, ne pouvant résister à cette pensée que le marquis Rodrigo, son fils, allait avoir une audience de la reine, audience qui, le soir même, ferait l'entretien de toute la cour, madame de Monteleone ouvrit la porte, se promettant bien, en cette occasion plus que jamais, de faire preuve de surveillance. « Dans un couvent ! disait la reine pendant ce temps, dans un couvent ! Ah ! voilà comme on aime à dix-huit ans ! On n'aime qu'une fois ainsi. C'est bien, très-bien. »

Rodrigo entra. « Nous avons des secrets de cœur à nous dire, madame la duchesse, des secrets qu'on ne confie pas devant une mère..... » La reine dit ces mots avec un organe si doux, qu'un geôlier en eût été attendri ; dans le sourire qui les accompagna il y eut une expression si franche, que la gardienne de la reine, n'y voyant qu'un vif intérêt pour les douleurs de son fils, n'hésita pas un seul instant à le laisser seul avec sa majesté. Quand la duchesse se fut retirée : « Rodrigo, dit la reine, venez donc vous asseoir. » Et comme le jeune homme allait chercher un tabouret : « Eh bien ! ne prenez pas cette peine ; asseyez vous là, » dit-elle, en indiquant le canapé où elle se tenait. Rodrigo, embarrassé, se plaça sur le bord du sofa.

---

[1] A Paris, chez Dumont, Palais Royal, n° 88.

— Mon enfant, je connais vos chagrins et m'en afflige avec vous. Dites-moi, vous aimez donc bien dona Marie?

La rougeur couvrit le front de Rodrigo, et des larmes tombèrent de ses yeux baissés. Ce tendre amour émut vivement la princesse; elle en éprouva un tel serrement de cœur que d'abord elle ne put parler; il y eut un moment de silence, et puis avec un profond soupir : « Dona Marie est bien heureuse! dit-elle; Rodrigo, vous voulez donc renoncer au monde?

— Oui, madame.

— Et pourquoi, pourquoi? Vous êtes fait pour le monde, pour en faire l'ornement. Mon jeune ami, nous vous verrons avec plaisir à la cour; je m'occuperai de votre avancement. Vous enterrer dans un cloître! mais vous n'avez donc aucun lien qui vous retienne! mais vos amis, mais votre mère, mais moi! car enfin je me sens pour vous une tendre affection. » En disant ces mots, la reine s'était approchée de Rodrigo, et elle tenait une de ses mains dans les siennes. « Tout espoir n'est pas perdu, continua-t-elle; songez donc, il y a tant d'événemens qui peuvent rendre dona Marie à notre amour. Sans doute vous êtes aimé?

— Oui, madame.

— J'en étais bien certaine; vous êtes si... aimant. » La reine avait pensé un autre mot.

Rodrigo, dont l'embarras était extrême, levant les yeux sur sa majesté pour la remercier par un regard, rencontra les yeux de la reine; mais si doux et caressans, avec un sourire si tendre, que, dès ce moment, la timidité du jeune homme fut bien diminuée.

« Dona Marie viendrait ici, dit la reine. — Elle est perdue pour moi, dit Rodrigo. » Et, voulant témoigner combien il était touché de cette offre de bonté, si bien faite pour son amour, il porta à sa bouche l'auguste main de sa souveraine. Louise éprouva comme une commotion de bonheur; sa poitrine était agitée, et son trouble fut tel, que, ne pouvant répondre, elle prit la main de Rodrigo, et lui rendit deux fois cette tendre caresse. Honteuse de cette avance inaccoutumée, elle disait : « Pauvre enfant, va, pauvre enfant? » voulant ainsi expliquer, par la pitié, la violence des désirs qui l'entraînaient. Puis, levant les yeux sur le tableau placé en face du canapé : « Voyez-vous cette peinture, dit-elle, ce dieu sur un char? »

— C'est le dieu du jour, dit le jeune homme.

— C'est un dieu plus beau que lui, répliqua Louise d'Orléans; c'est le roi de France.

— On le dit le plus bel homme de son royaume, demanda Rodrigo.

La reine regardait le jeune cavalier avec un sourire qui disait toute sa passion. « Si vous étiez en France, dit-elle tendrement, ce mot ne serait plus vrai. » Elle se pencha vers Rodrigo. « Vous avez son œil bleu, des dents plus belles que les siennes, et ce noble front où l'on aimerait tant.... » Déjà sa main s'était élevée, et se portait sur la tête du jeune homme timide. Les cheveux bouclés de Louise, qui portait la coiffure à la Sévigné, ces longs anneaux blonds caressaient la joue de Rodrigo; en rougissant de respect et de bonheur, il se tournait vers la reine, offrant à cette bouche de femme qui l'appelait sa bouche vermeille et ornée de deux coups de pinceau de barbe noire, lorsque la porte s'étant ouverte brusquement, l'on vit entrer une demoiselle d'honneur qui portait sur un plateau de vermeil un flacon et un verre.

— Qui vous a permis d'entrer? demanda Louise avec l'accent de la colère et de l'étonnement.

La jeune fille tremblante répondit que madame de Monteleone lui avait donné l'ordre d'apporter à sa majesté cette citronnade au sucre. La reine eut peine à contenir les mots de dépit qu'elle avait à la bouche; puis, se levant avec dignité : « Monsieur le marquis, dit-elle, madame votre mère vous attend. » Et comme Rodrigo avait déjà passé la porte : « Ah! vous avez raison, lui cria la reine, il vaut mieux vivre dans un couvent que de vivre à la cour. »

La demoiselle d'honneur ayant posé le plateau sur un guéridon près du sofa, sa majesté en colère poussa du pied le guéridon et le renversant au milieu de l'appartement avec les vases de cristal : « Allez dire à madame de Monteleone que votre commission est faite.... » Et elle se jeta étendue sur les coussins du canapé.

LE COIN DU FEU D'UN HOLLANDAIS,

OU LES COLONS DE NEW-YORK [1].

Voici un livre qui doit rendre service aux imaginations vagabondes lassées de l'Europe et de sa civilisation pourrie avant d'être mûre. L'auteur nous transporte au milieu des bois où les premiers colons jetèrent les semences de la florissante république des États-Unis; la fraîcheur et le parfum de la forêt enchantent d'abord, et les heureuses mœurs des habitans font envier leur bonheur. Mais ne vous attendez pas à voir éclore quelque profonde combinaison pour surprendre votre intérêt; non, l'auteur procède surtout par la naïveté, c'est sa nature; et quand il s'essaie à l'analyse des passions, il semble craindre, en allant trop avant, de détruire le charme de ses illusions. Aussi les situations dramatiques ne sont indiquées qu'en passant; on dirait qu'il craint de faire souffrir ses personnages et ses lecteurs.

Ce sont des esquisses faciles et gracieuses qui plairont encore après les peintures vigoureuses de Cooper. Comme chez ce dernier, les combats des sauvages et l'opposition de la barbarie et de la civilisation ont fourni l'idée première. Mais en faisant

[1] Un vol. in-8°; à Paris, chez L. Fournier jeune, libraire, rue de Seine, n° 29.

même abstraction de la portée d'esprit supérieure de Cooper, la foi ardente du célèbre romancier aux nobles destinées de son pays, expliquerait ce qu'il y a de plus puissant et de plus chaleureux dans ses tableaux ; au contraire, la manière timide de Paulding s'allie naturellement avec ses regrets du bon vieux temps et ses plaintes moroses sur la corruption de l'époque, sentimens que nous avons bien assez entendu exprimer de ce côté-ci de l'Atlantique.

En somme cet ouvrage plaira aux uns comme contraste, à tous comme l'œuvre d'un talent modeste.

RAOUL OU L'ÉNÉIDE,

PAR MADAME DE BAWR[1].

Il y a plus qu'on ne pense de ressemblance entre *Raoul* et l'œuvre de Paulding. Ce ne sont point les mêmes mœurs, les mêmes lieux, et l'action du dernier de ces romans se passe à Paray-le-Monial, petite ville du Lyonnais, tandis que l'autre nous fait faire connaissance avec les bords de l'Hudson et les savanes qui avoisinent le Canada ; enfin ce ne sont ni le même genre de personnages, ni la même action, ni les mêmes détails : où donc alors est la ressemblance ?

L'auteur de *Raoul*, déjà connu par plusieurs productions spirituelles, parmi lesquelles nous citerons *la Suite d'un Bal masqué* et *le Novice*, a voulu, comme l'auteur américain, faire un roman de mœurs qui ne fût ni bizarre ni diabolique, dont le cauchemar fût écarté ; un roman enfin de la vie privée, qu'il lance avec crainte et modestie, comme l'indique sa préface, au milieu du torrent d'horreurs dont la littérature est inondée.

Raoul est un écrit sans prétention, une nouvelle à l'allemande, où l'esprit d'observation abonde et qui amuse d'un bout à l'autre. Peut-être trouvera-t-on le caractère de Camille un peu sacrifié, mais il est clair que l'auteur n'a pas voulu faire un roman de passion. Il faut lire surtout les chapitres de l'ouvrage où il est question de la vie d'artiste, de la vie d'auteur : c'est la partie la mieux sentie de l'ouvrage et celle qui fait le plus d'honneur à l'auteur. Son livre d'ailleurs plaît et amuse : c'est un mérite bien rare aujourd'hui.

Nous nous apercevons que nous n'avons pas encore parlé de l'Énéide, volume Elzévir qui, comme *la peau de chagrin* du héros de M. de Balzac, ne contribue pas peu à augmenter les chances de malheur et de fortune du pauvre Raoul. Ce volume lui est donné, il le perd, le retrouve, le vend, sauve en le vendant la vie d'un ami, perd une maîtresse par son entremise : c'est son talisman.

Depuis vingt ans on joue toujours avec le plus grand succès *la Suite d'un Bal* aux Français ; nous espérons le même sort pour la lecture de *l'Énéide*.

[1] Chez Fournier.

LE MARÉCHAL D'ANCRE,

PAR M. GUSTATE DELALANCE[1].

Les romans historiques sont à la mode ; ce genre plaît beaucoup, surtout aux femmes, qui aiment assez à retrouver en dialogue et en scènes mêlées d'amour et de poésie une page dont la sécheresse sérieuse les laisserait froides ou dans Mezeray, ou dans Garnier, ou dans Fantin-Desodoards. Voici le coup d'essai d'un jeune homme qui se lance sur les traces de M. L. Vitet, et promet de faire honneur à la littérature. Vous connaissez tous l'histoire de ce Concini, gentilhomme florentin, qui épousa cette Léodora, favorite de Marie de Médicis, s'établit en France quand cette princesse s'unit au bon Henri, et qui, de dignités en dignités, devint maréchal sans jamais avoir servi : ce n'est pas la seule faute que les gouvernemens absolus nous aient léguée. Eh bien ! ouvrez ce roman, et vous y trouverez la peinture fidèle de cet homme parti de si bas, arrivé si haut, et que, comme à l'ordinaire, les grandeurs et le pouvoir ont rendu si insolent ; vous verrez et vous suivrez avec intérêt ce jeune Léopold, fils du grand-veneur du duc de Lorraine, qui, à son tour, vient chercher fortune à la cour de Louis XIII, et qui d'abord sauve des mains de laquais et de pages à demi ivres une pauvre fille qui s'éprend d'amour pour lui ; puis vous écoutez ce Léopold à qui le hasard a fait connaître la fille de Concini, et qui, insensible à l'amour de la malheureuse Jeannette, soupire pour l'heureuse fille du favori. Le hasard le place dans la maison du maréchal, la découverte de son amour l'en fait sortir ; puis le voilà l'un des affidés du faible Louis XIII, mêlé dans un complot contre le père de sa Paula ; puis le complot éclate, le maréchal d'Ancre tombe, et le peuple, qui tremblait devant lui, se rue sur son hôtel, et s'en prend dans sa rage à ces murs qu'il détruit, dansant ensuite sur des ruines. Puis voilà Léopold qui reparaît, Léopold qui n'a pu prévenir à temps le malheureux Concini, mais qui se fraie un passage à travers la populace, enlève Paula à la fureur de la multitude, mais ne la sauve que pour la voir expirer de douleur. Puis voilà ce jeune homme que l'amitié du roi appelait à de hautes destinées, qui se fait sauter la cervelle ; et de tout cela il vous reste l'avenir de la faveur de M. de Luynes, Richelieu encore obscur, mais que vous devinez, et la pauvre Jeannette, dont la vie est vouée à la douleur, et qui reste pour pleurer celui auquel elle a donné cet amour, qui souffre et ne s'éteint jamais.

Il y a tout un drame dans cette production d'un jeune homme qui mérite d'être encouragé. Il y a du cœur humain ; chaque personnage est bien dessiné. Le peuple, quand il est en scène, y parle le langage que le peuple parlait alors ; il souffre, il se mutine de temps en temps, et par ces échauffourées il montre que si la main de fer de Richelieu le compri-

[1] 5 vol. in-12, prix 15 fr. Chez Mad. Charles Béchet, quai des Augustins, n° 59.

mera quand Richelieu tiendra le pouvoir, il se vengera, lui peuple, par les barricades de la Fronde, du frein mis à sa colère.

LE TRAPPISTE D'AIGUEBELLE,

PAR CHARLES D'AMBEL [1].

L'auteur, dans cette œuvre plus philosophique que romanesque, a voulu peindre les souffrances d'une de ces malheureuses victimes d'un réglement de discipline absurde. « C'est au nom de » la raison et de l'humanité, s'écrie-t-il dans sa préface, que » je demande l'abolition du célibat forcé des prêtres, dans » l'intérêt de la société et de l'église elle-même. »

Ce petit volume est écrit d'un style pur et correct; mais il manque souvent de vie et de couleur; l'action est extrêmement simple, l'analyser serait la défleurir: aussi nous contenterons-nous d'indiquer seulement qu'un jeune prêtre vient, par un noble dévouement, d'arracher aux flammes une jeune femme pour laquelle il nourrit un sentiment qui fait le malheur de son existence.



Revue Dramatique.

Dans l'impossibilité d'accorder également notre attention aux publications et aux pièces nouvelles, nous avons un peu négligé les théâtres. Maintenant il s'agit de leur payer nos dettes, par ordre, en consultant, non l'ancienneté de la créance, mais son importance et la qualité du créancier. A tout seigneur tout honneur. Commençons donc par l'Opéra.

ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE.

La Sylphide, Ballet pantomime en deux actes.

Vénus et Vulcain, Flore et Zéphyre, et toute la cohorte mythologique païenne, ont été expulsés de la scène de l'Opéra par le drame en pantomime. Ce fut le temps des triomphes de Bigottini; mais avec elle disparurent Clari, Nina, tout le drame muet. Nous voilà revenus au merveilleux. Mais à la suite de notre culte littéraire, transporté de l'*Odyssée* à *Waverley*, l'Opéra a pris son vol du Taygète au Ben-Lhomond, et dépouillé la tunique et la chlamyde pour le plaid et le tartan. Ce grand voyage n'a, du reste, apporté de changement qu'au costume; le nouveau ballet n'annonce en rien que l'art chorégraphique se soit enrichi de nouvelles combinaisons.

Tout son charme est dans l'exécution scénique, heureusement arrangée pour faire contraster la danse noble et sérieuse de mademoiselle Noblet avec le talent plus original, plus idéalisé de mademoiselle Taglioni; c'est, à vrai dire, un piédestal élevé à cette idole des *dilettanti* de la danse. Tout est calculé de manière à faire briller cette grâce, cette légèreté, auxquelles n'ont jamais manqué les applaudissemens de l'enthousiasme.

THÉATRE ITALIEN.

Passons charitablement à côté de ce pauvre *Comingio romito,* qui n'a pu aller au-delà d'une première représentation, malgré le secours de Lablache et de Rubini; c'est qu'il n'y a pas de talens, si puissans qu'ils soient, capables de nous ramener à nos goûts d'il y a quinze ans. Les gracieuses cantilènes de Fioravanti viennent s'émousser sur nos organes aguerris aux vigoureuses impressions de Rossini et des Allemands. Telle a été l'insensibilité du public, que quelques sifflets (chose inouïe aux Bouffons) ont mêlé leurs protestations aux murmures du parterre.

On nous promet que Rubini chantera encore une fois *Il Pirata.* Que dire de Rubini? Ce que Voltaire disait de Corneille : beau! sublime! admirable! Espérons.

PORTE SAINT-MARTIN.

Dix ans de la Vie d'une Femme, ou les Mauvais Conseils,

PAR MM. SCRIBE ET TERRIER.

Deux hommes se partagent aujourd'hui le monde dramatique: Scribe et Dumas; chacun d'eux a son domaine, son théâtre, son public, ses sensations, ses jouissances. A Dumas le

[1] Un joli volume in-12 satiné, publié par Hippolyte Souverain, éditeur, à la librairie Charles Béchet, quai des Augustins, n° 59. Prix : 3 fr. 75 c., et par la poste 4 fr. 50 c.

drame, les larges passions, les émotions violentes, populaires, les larmes, les terreurs, poison et poignard; à M. Scribe les petits travers de salon, les chuchottemens de boudoir, les entretiens de canapé, causeries fines, légères, vives, épineuses, où l'esprit fait les frais du cœur, où l'amour-propre féminin, susceptible, ombrageux, toujours aux aguets, tient l'esprit en éveil, sous les armes, prêt à la réplique; luttes scintillantes d'aimables riens, de brillans concetti, filées sur la pointe d'une aiguille, d'où l'homme le plus spirituel ne sort vainqueur que par un coup du ciel.

Une ligne de démarcation infranchissable sépare les deux empires; défense à l'un et à l'autre puissant seigneur de chasser sur les terres de son voisin, sous peine de catastrophe éclatante; défense même de se donner une poignée de main : le gantelet de fer déchirerait le gant de soie. Le jour où Dumas mettra le pied dans la salle mignonne du boulevard Bonne-Nouvelle, pavillon élégant, petite maison toute dorée, toute jolie, si vivante, si populeuse dans le bon temps, aujourd'hui si triste, si déserte, si veuve de son public fashionable, son drame géant fera éclater la bonbonnière; en touchant ce joli monde tout de gaze et de soie, sa main puissante le brisera comme verre.

Par contre, il devait arriver que le jour où M. Scribe, désertant ses foyers à l'eau rose, viendrait avec ses petits imbroglio, ses petits moyens, ses petits mots, se hasarder sur la vaste scène de la Porte-Saint-Martin, M. Scribe se trouverait comme perdu dans la solitude de la salle aux proportions gigantesques. Aussi le Marivaux du Gymnase a eu beau se battre les flancs, élargir ses moyens, souffler dans ses bulles légères, faire la grosse voix; l'haleine lui a manqué, il est tombé à mi-course, et ç'a été pitié de voir sa longue et cruelle agonie.

Nous respecterons l'erreur d'un homme d'esprit.

Mais ici s'élève une question plus grave, plus généreuse, où, laissant de côté l'auteur et ses intérêts, nous envisagerons sa pièce sous le rapport de l'art. Doit-on traduire le vice sur la scène? Oui, cent fois oui. Il faut que l'homme vicieux, que la femme adultère, placés face à face avec leurs turpitudes, aient une heure de carcan moral, de supplice intérieur, tout froids et indifférens qu'ils paraissent sous leur masque de glace, sous leur binocle impassible. Il faut qu'ils reculent épouvantés de leur propre hideur, et que la vertu puisse lever haut la tête à côté d'eux.

Mais entendons-nous. Parce que nous pensons qu'on doit attacher le vice au pilori de la scène, s'ensuit-il qu'il faille l'étaler dans toute sa laideur, dans toute sa nudité, cru et à froid? Non, cent fois non.... Sans passion, point de chaleur; sans remords, point d'espérance de retour, point de péripétie possible, partant plus d'intérêt.... Tout est prévu. Et quel intérêt peut inspirer une femme à l'œil sec, à l'ame de pierre, libertine sans plaisir, qui, sans motif, de gaieté de cœur, par mollesse, par facilité, fait de l'honneur d'un galant homme jouet et dérision, laisse au premier acte son mari pour son amant Rodolphe, au second laisse Rodolphe pour Rialto, Rialto pour Hippolyte, Hippolyte pour Léopold, etc., etc.... et ainsi de suite; tombe de faiblesse en faiblesse, de dégradation en dégradation, jusqu'à l'échelon planté dans la boue, marquant chaque acte par un adultère, chaque tableau par une perfidie, chaque scène par une turpitude.

Tout cela, il faut le dire, n'est pas du drame; avec de pareilles pièces il n'y a plus d'art possible. Non que l'art soit usé, comme on l'a dit : l'art ne s'use pas; mais il y a certains points qui ne doivent jamais être éclairés : plaies larges, profondes, saignantes, ulcères d'une société gâtée au cœur, pourrie; tableaux de boue et d'horreur qu'il faut laisser dans l'obscur, inconnus, mystérieux et autour desquels travaille l'imagination. De là, comme d'un centre d'action dramatique, partent ces effets inopinés, terribles, ces scènes déchirantes, cris douloureux d'une passion qu'une main habile a écorchée jusqu'au vif. C'est le foyer, le cratère du volcan; on entend rugir sourdement la lave souterraine; parfois l'abîme s'ouvre, vomit des flammes; on recule avec une crainte superstitieuse; on redoute comme un secret, comme un mystère; de là ces plaisirs effrayans, ces peurs délicieuses. Mais si vous étalez au grand jour le fond de l'abîme, si vous montrez à nu ces horribles chairs, si vous familiarisez le spectateur avec la source impure de vos plus pures jouissances, plus de secret, dès lors plus d'illusion. Vous abusez de l'art; vous prostituez l'art, mais vous ne le tuez pas : l'art est multiface, éternel comme le cœur humain.

Dans ce sens, *Dix ans de la Vie d'une Femme* n'est qu'une amère dérision des prestiges de la scène. Les acteurs n'y pouvaient rien. Ferville a été excellent dans son demi-rôle. Nous ne jugerons pas madame Dorval : elle n'était pas à son rôle, préoccupée par l'idée que la pièce ne plairait pas, et elle avait raison; mais elle se faisait public et juge, et elle avait tort. Constatons cependant quelques inspirations heureuses, et de ces mots auxquels les auteurs n'ont point pensé et que l'actrice a trouvés.

Ainsi pour donner ma pensée tout entière, dans la seule scène, belle, franche, nettement posée et vraiment dramatique de cet ouvrage étrange, scène où le mari rend sa femme à sa famille, l'effrontée, sortant du vice, arrive toute fringante, toute adultère, dans cette famille d'innocence; son père lui apprend que son mari les a sauvés de la ruine et du déshonneur. *Ah! c'est très-bien cela*, a dit madame Dorval avec un accent indéfinissable. Il y avait dans sa voix toute la distraction d'un cœur froidement égoïste, toute l'indifférence d'une femme préoccupée de sales et récentes voluptés.



— A l'Odéon, l'éléphant Kiouny a paru cette semaine devant un nombreux public. Malgré l'inquiétude d'un premier début, le noble animal a déployé une intelligence, un bon naturel (j'allais dire une sensibilité), qui feraient honneur à toute créature, de quelque espèce que ce soit. Félicitons-en franchement le directeur; mieux vaut un pareil spectacle que tels drames ignobles joués exclusivement par des bipèdes. On dirait, à voir Kiouny cherchant chaque soir un nouveau succès, qu'il veut s'assurer les suffrages que vont lui disputer au Cirque-Olympique miss Djeck et Betzy, arrivant de Calais.

— Le Vaudeville joue toujours de bonheur. Deux nouveaux-venus ont, cette semaine, augmenté son joyeux répertoire. *Les Femmes d'employés* et les *Envies de madame* ont été écoutées avec plaisir; Arnal surtout est d'un comique spirituel et vrai dans la dernière pièce.

— Au Palais-Royal, *Vert-Vert* attirera long-temps la foule. Les auteurs n'ont pas fait injure à Gresset en lui empruntant, rare qualité chez nos emprunteurs. Chacun dans la pièce a voulu faire preuve d'esprit, auteurs et acteurs; mademoiselle Déjazet surtout, qui n'a jamais montré plus de gaîté et de malice. Succès fou.

— La Gaîté a délaissé pour un moment le mélodrame. Son *Petit Homme rouge* a fait son entrée dans le monde à travers les travestissemens, les changemens à vue et les couplets de vaudeville. Bonne fortune pour les amateurs de grand spectacle.

Les décorations de M. Gué sont merveilleuses; c'est de la féerie.



FRONTISPICE DE L'ARTISTE,

PAR M. AIMÉ CHENAVARD.

Le titre de notre recueil vient enfin de paraître gravé sur le dessin de M. Aimé Chenavard. Le bon goût et la délicatesse de cette composition nous faisaient un devoir de donner à la gravure plus d'attention et de soin, et telle est la cause du tardif hommage que nous adressons à nos souscripteurs.

C'est encore un souvenir de la belle époque des derniers temps de ce moyen âge qui s'éveille aujourd'hui de son trop long sommeil. Mais sous les doigts de M. Chenavard, ce n'est pas ce moyen âge menteur tel que l'impuissance nous le replâtre tous les jours : c'est lui avec le luxe de ses fantaisies et les harmonies de son ensemble; c'est lui avec son originalité et sa raison, ses naïvetés et ses élégances, sa grandeur et ses grâces; en un mot, ce travail délicat d'arabesques et de gracieuses miniatures est le résumé de savantes études, formulé par un homme d'imagination et de goût.

On l'a dit, quand les erreurs combattent entre elles, la vérité approche; son plus grand obstacle est le sommeil de l'ignorance. L'époque choisie par notre artiste est celle où les préjugés se neutralisant peu à peu à la douteuse lumière de sciences imparfaites mais progressives, une destinée nouvelle sembla se faire pour l'esprit humain; les lettres et les arts sortirent de leur honteuse décadence et prirent un triomphant essor.

Sur l'un des côtés de sa composition, M. Chenavard a figuré les lettres sous les traits d'Héloïse et du savant reclus du Paraclet. C'étaient les moines alors qui conservaient comme une arche sainte le dépôt des lumières; le savoir était pour eux comme un devoir de couvent. Ailleurs on voit la musique avec ses instrumens imparfaits comme ses accords, mais à qui le génie tumultueux de la guerre, l'ardeur des croyances religieuses ou le feu des chevaleresques amours prêtaient tour à tour les élans d'une inculte énergie, de graves et nobles accens, ou de touchans et voluptueux soupirs. Plus bas apparaissent des figures gracieuses, sorties des accidens de l'architecture comme pour venir respirer ce parfum de moyen âge et donner des auditeurs aux figures voisines. Au-dessus et dominant toute la composition, le génie des arts semble jeter sur l'œuvre entière un poétique vêtement.

On le voit, M. Chenavard a fait une étude particulière des manuscrits du moyen âge; son titre est une page arrachée à quelqu'une de ces précieuses archives, une perle enlevée à cette couronne. Trésors de goût, de savoir et d'adresse, ces délicieuses peintures ne sauraient être trop consultées; elles sont la riche transition des temps de la décadence aux temps du renouvellement. Notre bibliothèque royale possède, en ce genre, une mine féconde : allez, allez à l'envi l'exploiter, jeunes artistes, et vous tous aussi amis des arts; allez y lire à livre ouvert l'histoire de nos arts nationaux; et plus vous saurez vous y plaire, plus ce qu'il y a d'aimable et de fort dans le talent de l'heureux rénovateur de cette belle période se dévoilera nettement à vos yeux; plus en lui vous apprécierez l'alliance si rare d'un savoir profond et d'une imagination élégante, plus vous applaudirez à cette finesse ingénieuse sans affectation, à cette richesse sans confusion, à cette clarté suprême qui à elle seule est déjà un don si rare, et qui en suppose tant d'autres.

Dessins. { Le Baiser sur le front, par EUG. DEVÉRIA.
Un Bal à la Chaussée-d'Antin, par GAVARNI.

Littérature.

LETTRE AU VOYAGEUR TAYLOR

SUR

LA DANSE MACABRE[1].

Je vous ai vu dimanche dernier, mon ami, méditant sur les destinées du Théâtre-Français, vous, président impassible de cette république tragi-comique, vous, conservateur vigilant du génie des Corneille et des Molière, de l'art des Talma et des Mars. Voici que je vous écris aujourd'hui, sans m'inquiéter si ma lettre ne vous ira point trouver sur les bords du Nil ou parmi les montagnes d'Écosse.;

Car vous êtes voyageur de tempérament comme artiste de cœur; vous promenez de l'occident à l'orient votre infatigable activité de corps et d'esprit; vous étudiez les lieux et les hommes en observateur, en philosophe, en peintre, en antiquaire: le monde n'est point assez vaste à votre gré; vous allez de Paris à Babylone en moins de temps que je n'en mettrais à noircir d'écriture deux cents pieds carrés de papier; vous surpassez ce duc de Nevers, qui montait en carrosse au sortir d'une fête de Louis XIV, et disait à son cocher : A Rome ou à Madrid!

Voir, c'est avoir, disait le poète; voir, c'est savoir, a dit le moraliste. L'amour des voyages, cet amour passionné, audacieux, irrésistible, qui se joue des périls et accepte tous les maux en échange d'un coup d'œil, d'un souvenir, il vous possède par nature, il vous entraîne par besoin, il vous poursuit dans votre repos; vous lui sacrifiez santé, fortune, tout, avec foi, avec enthousiasme. J'ai compris les croisades du moyen âge et les pèlerinages de la Terre-Sainte; vous avez la religion, le fanatisme de l'art : guerre aux infidèles!

Certes, votre dévouement est plus admirable en présence de notre égoïsme casanier: vous affrontez gaiement un climat meurtrier, la peste, le désert et les Arabes, pour dessiner un fût de colonne brisée dans l'antique Istakhar, pour fouiller un tombeau dans Thèbes aux cents portes, pour chercher le nom de Zénobie dans une inscription fruste de Palmyre, pour recueillir des coquillages de la mer Rouge ou du Jourdain; puis, quand le bruit de votre mort a désespéré vos amis qui vous attendent au coin du feu et les pieds dans leurs pantoufles, quand votre chartreuse de la rue de Bondy est restée déserte pendant des mois, vous nous revenez chagrin de n'avoir pas couru plus de dangers, visité plus de pays et rassemblé plus de trésors : vous avez failli être volé et assassiné vingt fois; vous avez souffert la faim et la soif; vous avez échappé à la contagion; vous avez fait dix-huit cents lieues; vous avez la mémoire et votre portefeuille pleins de matériaux précieux qui nous appartiendront! Ne repartez-vous pas demain!

Arrière ces voyageurs à spleen qu'on rencontre par toutes les auberges du continent, chargés d'embonpoint et d'ennui, claquemurés dans leur berline ou ronflant à l'odeur d'un souper fin! Ce sont des princes allemands et des lords anglais à qui le médecin ordonne le mouvement de la voiture, le ciel de l'Italie, les vallées de la Suisse, le roulis du vaisseau; ces sybarites de grand chemin prodiguent par étape l'argent qui suffisait pour alimenter une caravane du Caire à la Mecque, ou pour recueillir une série de médailles d'or syracusaines. Ils ont des yeux pour ne point voir; ils reviennent ignorans et ennuyés comme à leur départ; leur itinéraire est chiffré dans leur carnet de dépenses; leur album renferme une statistique des hôtels les plus confortables. Ils sont gens à ne rapporter du cap des Tempêtes qu'un quartaut de vin de Constance, et de la Chine un nid d'hirondelles-salanganes.

Vous, au contraire, mon ami, vous nous réservez la meilleure part de vos voyages; vous ne songez qu'à nous enrichir à vos dépens : ainsi votre désespoir fut de ne pouvoir ramener avec vous les obélisques de Luxor, que vous obteniez, que vous donniez à la France, après dix ans de démarches et de sollicitations; mais vos bagages consistent en momies pour nos musées de province, en manuscrits pour nos bibliothèques, en morceaux de sculpture, en collections d'histoire naturelle, d'armes étrangères, de médailles et de curiosités. Ce n'est pas tout : vous retracez poétiquement avec le crayon et la plume vos inconstantes pérégrinations, qui vous conduisent de l'Alhambrah à Sainte-Sophie, et de la grotte basaltique de Staffa au saint sépulcre de Jérusalem, de la cathédrale de Cologne aux temples géans de Karnach. Le duc de Choiseul et l'abbé de Saint-Non s'essouffleraient vainement à vous suivre dans cette rude carrière.

Car ce qu'un roi n'a pas fait avec sa volonté et sa cassette royales, vous l'avez entrepris seul avec notre excellent Charles Nodier, à une époque où les questions d'art semblaient des anachronismes; vous avez commencé votre *Exegi monumentum* en seize volumes in-folio de planches et de texte! La vieille France, livrée aux horreurs de la bande noire, perdait un à un ses plus beaux monumens, ses églises gothiques et ses tours féodales; grâce à vous, à Nodier et de Cailleux, déjà la Normandie, la Franché-Comté et l'Auvergne sont à l'abri des dévastations du temps et des hommes, plus destructeurs encore que les années. Cependant vous achevez votre Voyage en Espagne, où le burin anglais est l'interprète de vos croquis et de votre style pittoresques; il ne vous faut guère maintenant que trois cents dessins et trois volumes in-folio pour votre dernier Voyage aux ruines de Palmyre, de Babylone et de Persépolis. En vérité, mon ami, comptez-vous atteindre l'âge du comte de Saint-Germain, qui, dit-on, vit retiré dans un coin de l'Allemagne? Êtes-vous secondé par quelque lord Kingsborough, qui a donné généreusement 500,000 fr. pour l'impression des Antiquités du Mexique, à Londres?

Hélas! bien des fois j'ai plaint avec vous le sort ingrat que notre siècle de haute civilisation a fait aux arts et aux lettres :

---

[1] Cette lettre servira de préface à *la Danse macabre*, histoire fantastique du quinzième siècle, par le bibliophile P.-L. Jacob, qui paraîtra la semaine prochaine chez Eugène Renduel, rue des Grands-Augustins, n° 22.

bien des fois j'ai retourné la tête dans le passé, pour envier avec vous la condition privilégiée de ceux qui consacraient leurs études et leurs travaux à l'accroissement des jouissances intellectuelles de la société. Philippe-Auguste, François I[er] et Louis XIV aimaient et protégeaient d'instinct l'art et les artistes; un pape obscur, un duc italien inconnu a souvent fait plus pour l'art qu'une race de rois; les bénédictins de Saint-Maur ont mieux mérité du monde savant que toutes les académies du monde. Aujourd'hui la portion congrue des arts est appliquée aux haras; celle des lettres pensionne le *Moniteur;* on va percer la rue Louis-Philippe et démolir Saint-Germain-l'Auxerrois : nous sommes pourtant un peu moins barbares qu'à Toulouse, où les douze Césars ont été décapités dernièrement pour l'instruction des tyrans à venir.

Où sont les arts en France? dans nos galeries de peinture et de sculpture, si mesquinement économiques, dans nos bibliothèques, si brutalement dilapidées, dans le cœur de quelques hommes, plus rares et plus impossibles de jour en jour. Il ne se rencontrera pas seulement une Pompadour qui caresse une de nos gloires nationales. L'ivraie des banquiers a étouffé le bon grain des artistes; on ne lit plus dans les salons dorés depuis qu'on sait lire dans les chaumières; Diderot ne réussirait pas à jeter les fondemens d'une nouvelle Encyclopédie; on changerait en mortier un chapiteau de colonne du Parthénon; les épiciers sont devenus libraires, et réciproquement; on veut transformer en écurie militaire la merveilleuse église de Brou; on plantera bientôt des pommes de terre dans les Tuileries; on va chanter le vaudeville dans l'ancienne chapelle de saint Bacche; on découvre le pavé de Philippe-Auguste et la voie romaine de Jules César, sans que cet événement soit l'objet d'une dissertation scientifique; on ne parle plus même vers et prose au café Procope; on a presque oublié la mort de Champollion jeune et son système hiéroglyphique; un volume de poésies de Victor Hugo ou de Sainte-Beuve, un drame d'Alexandre Dumas, un feuilleton de Janin, une marine d'Eugène Sue, font à peine diversion à des bavardages de tribune; on vote par assis et levé l'existence de notre premier théâtre; Escousse se suicide à vingt ans; Nodier écrit pour vivre des chefs-d'œuvre; Chateaubriand fait des brochures, et Scribe des ballets; la littérature et la critique moderne se sont réfugiées dans le sanctuaire de la *Revue de Paris;* on donne des pensions aux hommes qui ont détruit des monumens historiques! comment ne pas désespérer des arts? Consolez-moi par votre exemple, Taylor.

J'aime à voyager dans vos récits et à la suite de votre imagination dans vos livres; je ne cours aucun danger, pas même celui de la fatigue; je voyage encore seul et sans sortir de mon cabinet, à travers les rayons d'une bibliothèque cent fois fouillée et retournée comme le sol d'un camp romain; j'interroge les débris du moyen âge, les ruines des édifices, les vestiges des mœurs et la poussière des hommes; je traverse les siècles comme vous faites les empires des Pharaons, des Mages et des Chaldéens; je fréquente la cour des rois très-chrétiens et les châteaux des seigneurs suzerains : mais aucun ne m'a honoré du don d'un sabre d'or, comme vous le vice-roi d'Égypte; j'entre impunément dans les ladreries et dans de plus mauvais lieux : mais je n'ai pas vu, comme vous, mes compagnons de voyage périr de la peste et du choléra-morbus; je hante volontiers les abbayes et les couvens; mais je n'ai point à redouter comme vous l'hospitalité des croisés abâtardis de Bethléem; je suis plus en sûreté au milieu de la Cour des Miracles que vous entouré de vos guides qui vous montrent à dessein la place sanglante où l'un de vos homonymes avait été massacré par eux; je m'achemine de nuit par les rues du vieux Paris avec plus de confiance que vous n'avez pénétré les défilés du mont Galaath, où à peine un voyageur ou deux avant vous avaient osé chercher Ammam et Djerach.

Lorsque j'entrepris cette chronique, fondée sur la danse macabre, je dus m'informer auprès de vous des traces que ce symbole fantastique a laisées dans les monumens et dans les croyances des populations de l'Allemagne, où il a pris naissance sous l'influence religieuse du quatorzième siècle. Le savant M. Peignot, dans un ouvrage spécial, et le doyen des bibliophiles, M. Van Praet, dans son docte *Catalogue des ouvrages imprimés sur vélin*, ont publié sur ce sujet des notices curieuses où la bibliotechnie usurpe trop la place de la critique; j'ai peut-être mieux profité de nos entretiens, qui recommençaient vos promenades en Suisse et sur les bords du Rhin; vous me peigniez de couleurs sombres et romantiques ces rondes des morts qui se déroulent encore le long du chœur de l'abbaye la Chaise-Dieu en Auvergne, sous les arcades du pont de Bâle, sur les murailles du cimetière de Lucerne et dans les charniers des églises germaniques. Vos récits qui m'ont inspiré, vos observations qui m'ont éclairé, se trouvent exactement résumés dans une des dernières livraisons de *l'Auvergne.* Il reste peu de choses à ajouter à cet aperçu aussi clair que précis, aussi profond que pittoresque.

« Un objet curieux et assez rare maintenant, ce sont les peintures qui enferment le chœur de la Chaise-Dieu et qui représentent la danse macabre. C'est la première fois que nous avons trouver à copier ce poème bizarre, qui était devenu, du quatorze au seizième siècle, une espèce de sujet de mode, et qui jouit d'une grande célébrité dans le nord de l'Europe. Tout le monde sait que la danse macabre, ou la danse des morts, est un branle de personnages que la Mort et les démons, qui lui servent de satellites, animent à cette scène fantastique au son du rebec ou du psaltérion. La représentation de ce sujet, destiné d'abord à la funèbre décoration des cimetières, fut long-temps multipliée à l'infini par la gravure en bois, par la peinture à l'huile ou à fresque, dans les palais des rois, les ponts couverts, les marchés, les églises et les vitraux, puis par la miniature sur les marges des heures et des missels; et vers le seizième siècle on la retrouve jusque dans la ciselure de la garde des épées, jusque sur le fourreau de la dague et du poignard. La ronde se divise en autant de menuets ou de sarabandes, que la Mort danse seule à seul avec gens de tout âge et de tous les états. D'autres fois la ronde devient générale, et une foule bizarre, bruyante, pressée, décrit un cercle ou développe une longue ligne où les génies de la Mort alternent dans les rangs avec les danseurs et contrastent avec de jeunes hommes et de jeunes femmes, avec des seigneurs et de grandes

dames couvertes de riches vêtemens, ou de pauvres gens chargés des haillons de la misère : allégorie grave et terrible du néant de l'homme et de l'égalité de la mort; invention d'abord sortie de la mélancolie mystique de l'Allemagne, et devenue le type d'un grotesque effrayant dans les inspirations sombres et bouffonnes d'Holbein et d'Albert Durer. La pensée du premier qui traita ce sujet fut profonde; celle du dernier fut peut-être une cruelle et désespérante moquerie....

» On ignore pourquoi cette danse s'appelle macabre. Quelques érudits ont voulu donner à ce mot une origine arabe, quand il était bien convenu chez nous que tout venait de l'Orient, jusqu'à l'ogive des Arabes, qui n'ont jamais eu d'ogive dans leurs monumens. Ce qui est certain, c'est qu'on ne connaît pas de représentation plus ancienne de la danse macabre que celle de Minden, en Westphalie, exécutée en 1383. On ignore si c'est un original ou une copie. Dès 1424, Paris avait, au cimetière des Innocens, sa danse des morts en sculpture; et elle fut peinte en 1502 dans la cour principale du château de Blois, sous les arcades élégantes que Louis XII avait fait décorer avec tant de grâce par les artistes de la renaissance.

» On ne trouve plus ce sujet en France que dans les bibliothèques des amateurs de vieux livres, où ces caprices du sublime bouffon se reproduisent dans une série innombrable de précieux bouquins, depuis 1485 jusqu'à 1790, en passant par Debry, Callot et Mérian, pour arriver à Hollar. Il a été détruit dans presque tous les monumens; les peintures de la Chaise-Dieu en offrent peut-être le dernier exemple, et probablement il ne tardera pas à s'en effacer; la moitié de la tâche est déjà remplie à la droite extérieure du chœur; une couche de badigeon a fait disparaître les costumes pittoresques du quinzième siècle, et de ce curieux vestige des temps passés, comme de beaucoup d'autres, il ne revivra que nos faibles dessins. Le bon curé qui existe maintenant, et qui a été religieux dans cette abbaye, ignorait que ces peintures existassent.»

La danse macabre a exercé la patience des dépisteurs d'étymologies qui vont furetant toutes les langues et tous les vocabulaires pour découvrir souvent une combinaison impossible de vocables, un accouplement monstrueux de racines. Il paraît que *macabra* en arabe veut dire *cimetière;* en anglais *make* signifie *faire*, et *break* briser; en hébreu *maccahbi* s'explique par le latin *plaga ex me*, c'est moi qui fais le mal; en vieux français *ma cabre* se prend pour *ma chèvre;* et d'autres ont prétendu que Macabre était le nom de l'inventeur de cette danse; et, en effet, ce peut être un troubadour nommé *Macabrus* qui a composé des espèces de complaintes sur la mort et la fragilité humaine. Enfin le mot de macabre n'a-t-il pas certaine analogie avec la formule magique *abracadabra?*

Je ne vous combattrai pas d'avoir avancé que la danse macabre existait en sculpture au cimetière des Saints-Innocens; mais il en est parlé dans l'histoire de Charles VII, aux années 1424 et 1429, comme d'un spectacle que les Anglais avaient introduit en France. Ce spectacle, dont la représentation durait des mois entiers, devait être une pantomime avec de la musique. Quant à la danse par personnages, de Guyot Marchand, imprimée pour la première fois en 1486, et depuis réimprimée avec des variantes considérables, elle ressemble à l'explication rimée d'une peinture, et les dizains ont l'air d'avoir été gravés dans les rouleaux qu'on mettait alors à la bouche de chaque personnage en dessin comme en sculpture.

Je persiste à distinguer la danse macabre jouée en 1420 de celle imprimée en 1486. Cette dernière n'est qu'une paraphrase de dévotion sur la prière du mercredi des cendres : *Memento, homo, quia pulvis es et in pulverem reverteris.* Le titre détaillé exprime l'intention de l'auteur : « Ce present livre est appele miroir salutaire pour toutes gens et de tous estats et de grant utilite : et recreacion pour pleuseurs enseignements tant en latin comme en francoys lesquelx il contient. Ainsi compose pour ceulx qui desirent acquerir leur salut et qui le voudront avoir. » On comprend que cette fantasmagorie sépulcrale ait pris naissance dans une cellule de moine, en présence d'une bière ouverte, en face d'une tête de mort.

Je ne pense pas qu'on doive assigner à cette bizarre imagination une date antérieure au quatorzième siècle. Les manuscrits nombreux que j'ai consultés sont du quinzième et du commencement du seizième; l'importance des miniatures dans plusieurs, exécutées avec un soin particulier, répond au sens de ce distique latin qui sert d'épigraphe à cette série de figures ingénieusement coloriées :

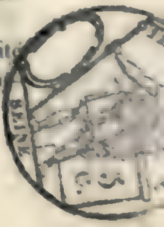
Hæc pictura decus, pompam luxumque relegat;
Inque choris nostris ducere festa monet.

La danse macabre était si généralement répandue à la fin du quinzième siècle, qu'un grand nombre d'éditions de divers formats et de différent texte furent publiés partout dès les premiers temps de l'imprimerie; et l'on retrouve cette danse jusque dans la compilation d'Hartman Schedel, *Liber chronicarum mundi*, Nuremberg, 1493, in-fol. Michael Wolgemut, maître d'Albert Durer, y a gravé sur bois une ronde de squelettes et la Mort jouant du haut-bois. Les centons latins qui expliquent cette allégorie ne sont que la paraphrase de ce mauvais vers :

Morte nihil melius, vita nil pejus iniqua.

Le mot *danse*, qui paraît aujourd'hui étrange et déplacé dans un sujet aussi lugubre, était employé autrefois dans une acception plus générale, sinon différente; il n'implique pas l'idée de *leçon* ou *moralité*, ainsi que M. Dulaure le prétend en s'autorisant du dicton proverbial : *Donner une danse à quelqu'un.* Les ouvrages intitulés *Danse des femmes*, *Danse des folz*, *Danse des aveugles*, etc., annoncent par leur titre une suite d'acteurs qui viennent tour à tour sur la scène, comme les danseurs d'un ballet, montrer leur savoir-dire en monologue ou en dialogue. Peut-être ces *danses* étaient-elles accompagnées de sauts, de pas et de pantomime au son des instrumens. J'ai adopté de préférence cette supposition, d'autant plus vraisemblable que j'ai vu dans un manuscrit de la bibliothèque du roi plusieurs mystères et farces entremêlés de ces sortes d'intermèdes, qui ont des coryphées allégoriques, tels que la Mort, la Raison, la Vérité, etc.

La danse macabre ne rappelle aucune croyance de l'antiquité païenne, qui, malgré le dogme de l'immortalité de l'ame, fa



dait et déguisait la mort. En Grèce, à Rome, les cendres du bûcher funéraire n'inspiraient que du respect sans horreur; l'Égypte cachait ses momies sous des bandelettes, des aromates et des dorures; le corps ne périssait pas alors tout entier. Ce furent les juifs matérialistes qui, les premiers, rendirent à la mort son caractère hideux. Ézéchiel, dans ses prophéties, évoqua des squelettes, et Jésus-Christ ressuscita le Lazare dans son linceul. La religion chrétienne s'appuya depuis sur ce principe moral de l'égalité devant la mort, et les ossemens étalèrent aux yeux les révélations de la tombe; les églises devinrent des charniers avec le culte des reliques; les cimetières étaient des lieux de plaisirs et de rendez-vous; on s'accoutuma dès l'enfance au spectacle de la destruction; on rêva une autre vie, malgré la réalité du néant; chaque chrétien avait sans cesse présente l'idée de la danse macabre, qui existe en germe dans les fables d'Ésope comme dans l'Évangile. Ce fut un texte inépuisable de déclamations, souvent sublimes, pour les pères de l'Église, les prédicateurs et les confesseurs.

Maintenant, Dieu merci, la mort n'est plus qu'une solde de compte, une pièce qui finit, un flambeau qui s'éteint; on vit comme si l'on ne devait jamais mourir; on meurt comme si l'on ne devait jamais revivre; les champs de repos sont des jardins anglais; et sans les lettres de faire-part, les corbillards et la livrée de la compagnie des enterremens, on oublierait tout-à-fait ce tribut de notre humanité : les médecins mêmes ont l'air de ne pas croire aux morts. Et cependant le choléra-morbus frappe à nos portes, la guerre veut nous demander le plus jeune de notre sang, l'Académie a souvent des fauteuils vides, et le Panthéon ne se rouvrira pas!

Peut-être me reprochera-t-on d'avoir fait, sous l'inspiration de la danse macabre, un livre qui mérite d'être dévoré par les vers du cercueil, un livre à l'usage des fossoyeurs, médité sur un tombeau et écrit avec du noir d'ébène? J'ai néanmoins rajeuni le langage du quinzième siècle par déférence pour les dames, qui aiment trop la danse pour ne pas lire la mienne.

Pour vous, mon ami, qui repartirez bientôt avec une escorte de souhaits d'amitié plus vrais que ceux d'Horace au vaisseau de Virgile, vous vous souviendrez quelquefois de ce livre en visitant le *cadavre* de Tyr, les grands ossemens de Thèbes et de Persépolis, les cendres de Carthage et de Sparte; vous verrez dans le vieil Orient la danse macabre des villes et des empires. Puissions-nous ne pas la voir dans notre jeune Europe!

P.-L. Jacob, *bibliophile*.

GRANDE CHARTREUSE DE GRENOBLE.

Pour arriver à la Grande Chartreuse, on suit en le remontant le cours d'un torrent qui se précipite avec fracas à travers des rochers. Les eaux entraînant avec elles des sapins et des pierres énormes forment parfois des cascades de l'effet le plus pittoresque. Le sentier dans lequel on marche est la seule trace que les hommes aient laissée dans ces lieux. Il n'y a peut-être pas dans l'intérieur de l'Europe un autre endroit où la nature ait conservé son caractère primitif aussi pur. Les hommes mêmes qui habitent cette solitude représentent aux yeux et à l'esprit une époque bien éloignée de nous. Dieu semble avoir ménagé à la foi religieuse ce désert pour refuge. Le costume des religieux est semblable à ce qu'il était lors de la fondation de l'ordre; ces prières, qui ne représentent plus pour nous que des sons sans valeur, là, toujours prononcés avec la même ferveur, vous transportent au milieu du moyen âge, bien mieux que les fictions littéraires nées parmi nous de l'étude de cette époque. Même horreur du monde, même défiance des piéges du malin esprit, même terreur à la pensée de la vie écoulée et de celle à passer encore sur la terre, que celle qui entraînaient autrefois les plus puissans seigneurs à renoncer aux biens de ce monde. Si les hommes qui composent la communauté actuelle n'ont pas eu généralement, par leur position dans le monde, d'aussi grands sacrifices à offrir à leur Dieu, ils peuvent espérer que leur offrande sera appréciée à cause de sa ferveur autant que le plus grand sacrifice.

Mais s'ils ont pensé que la visite des autres hommes qui viendraient promener parmi eux leur curiosité, leur désœuvrement, ne pouvaient que confirmer leur résolution, ils ne se sont pas sentis assez forts pour retrouver les femmes sous leurs yeux. Les dames qui entreprennent ce pélerinage mondain doivent s'arrêter à la maison représentée sur le dessin et qui a été construite pour elles. Les bons pères ne manquent pas pour cela aux devoirs de la charité : des frères non encore assujétis à toute la rigueur de la règle leur apportent des rafraîchissemens, la bienveillance avec laquelle ils sont offerts doivent en faire oublier la frugalité.

Le temps approche où une excursion à la Chartreuse n'aura plus le même attrait de curiosité. La nature ellemême doit subir l'influence de l'esprit d'exploitation du siècle. Ces sentimens d'un autre temps qui se croient à l'abri dans ces profondeurs disparaîtront peu à peu par la mort des religieux; et l'industrie, dont les marteaux et les métiers retentissent partout autour de ces rochers viendra s'établir sur les ruines du couvent.

Au Directeur de l'Artiste.

Monsieur,

Quelques journaux m'ont attribué des portraits de la famille royale déchue. Ces images ne sont pas de moi; si je les avais faites, je les aurais signées. Je ne fais aucun cas des anonymes. Ce que je sais de plus clair à cet égard, c'est qu'une tête du

duc de Bordeaux a été mise sur les épaules d'un costume écossais que j'ai dessiné pour une collection de déguisemens publiée depuis deux ans. Antérieurement (six mois avant les journées de juillet) j'avais donné dans un album annuel le portrait d'un enfant endormi, portant nom Henri ; c'était Henri Grénier, fils du peintre. Votre journal étant consacré aux arts, je vous prie, monsieur, de vouloir bien y insérer cette note.

Vous obligerez votre, etc.

Ach. Devéria.

NIALISKI.

(suite.)

Au premier aspect, les spectateurs avaient cru que les grandes clartés de la scène étaient un prestige inattendu du décorateur; mais cette surprise se changea bientôt en effroi, lorsque des flammèches volèrent du fond du théâtre dans la salle, collant des lambeaux de frises au pourtour des galeries, laissant pleuvoir des poignées d'étincelles et des bouffées de cendres chaudes sur les coiffures des femmes. Ouverte sur la salle, une fenêtre du fond, qui donnait passage à un rapide courant d'air glacé, ramassa la flamme en faisceau, la roula comme un nuage ou une trombe renversée, et, par sa violence, la poussa de place en place jusqu'au centre des loges d'en face. Alors on entendit crier des parures de soie, et pétiller comme du sel des cheveux, des rubans moirés, des gazes; les ceintures claquaient au vent de la flamme qui, dans ses ondulations, là dévorait un bras, là délaçait une gorge, souillait un visage, et laissait après son passage des figures écarlates et roussies, des corps étouffés sur le dos de la rampe, et penchés comme s'ils eussent regardé dans un puits. C'était horrible et beau. Mais le désordre allait toujours croissant : bientôt les peintures à l'huile du plafond, les boiseries sculptées des corniches, les acanthes des colonnes, furent la proie de l'incendie, et ces figurations mythologiques, agitées par le travail de la combustion, semblèrent marcher, courir, voler, se tordre avec leurs ailes, leur pétasus, leur queue de syrène et leurs langues de serpent. Dans les corridors c'était une marée d'hommes et de femmes, qui tantôt montaient jusqu'au plafond en galets bruyans, et tantôt roulaient sur les carreaux foulés, avachis, pressés comme des torrens d'algues marines. Beaucoup ne se relevaient plus; des gorges crevaient sous des talons de bottes; des poitrines pressées par des poitrines râlaient des malédictions, et recevaient en échange des aspirations de térébenthine, de soufre, de charbon et de vitriol. Ceux qui étaient encore dans la salle furent témoins d'un spectacle affreux : le cordon du lustre, mordu par la flamme, s'amincit, se contracta, se détendit avec un épouvantable tournoiement, et ceux qui étaient dessous attendaient, sans pouvoir changer de place, la chute du luminaire. Après plusieurs circonvolutions éblouissantes, après un claquement étourdissant, des verres qui se brisaient en se heurtant, il tomba comme une meule, et couvrit trente personnes de sa masse. Il y eut des éclaboussures de sang et d'huile qui rejaillirent jusqu'au plafond; et cela fut fait dans quelques minutes.

Une personne que l'anxiété d'Augustus n'avait pas perdue de vue était restée dans sa loge. Dans sa croisée de feu, elle était assise, immobile, accoudée, regardant la scène. Au dernier degré du désespoir général, Augustus étreignit la colonne la plus voisine de la loge d'Adélaïde, s'y cramponna convulsivement, et avec ses pieds, et avec ses mains, et avec sa tête, et avec ses dents, et avec sa rage, il arriva à la hauteur parallèle de la loge, s'y lança, s'y retint, y pénétra. Alors il se saisit d'Adélaïde, la jeta sur ses épaules, et le poignard de Lysandre à la main, il s'ouvrit un passage, à travers la foule, tuant tout ce qui s'opposait à sa marche. Il arriva sur la place.

Quelle nuit! là le ciel rouge comme un affront, là-bas étoilé et gris; puis le tocsin dégoisant du fer; le froid rayant l'air, et par-dessus tout la grande colère du Mein qui débâclait. La terre et le ciel tremblaient. Le voilà donc échevelé, bleu du froid, à demi calciné par le feu, une femme vivante ou morte sur les épaules, et courant; courant sur les ponts ébranlés par les secousses des glaces, courant dans les rues désertes, malgré l'alarme; courant partout, et trouvant tout fermé. Quelle idée! s'il allait au séminaire! il connaît le secret de la porte d'entrée; l'issue extérieure de l'église; il y va!

A peine eût-il refermé la vieille porte de chêne, qu'il déposa son fardeau sur les carreaux de l'église.

Que de pensées vinrent l'assiéger à la vue d'une femme presque nue dans le saint sanctuaire, et en considérant quel costume il portait, lui qui serait prêtre en ce moment s'il avait eu de quoi payer sa dernière inscription!

En effet voilà le tableau grotesque, lugubre et déchirant qu'offrait cette scène imprévue. Dans l'église un seul luminaire mourait de consomption dans la nébuleuse atmosphère du maître-autel; les grands cierges blancs, les peintures fortement accusées du moyen âge, les bannières flottantes, la chaire de marbre, architecture et décors, chaque objet volant un maigre filet de lumière, tout, en haut, là-bas, par côté, au fond, semblait trembler, et cette illusion était encore augmentée par la lune qui semblait se déplacer en courant sous un nuage, et par le bruit de la débâcle, qui imitait celui de la mer. C'était, à s'y méprendre dans ce moment, un monument à la voile, ou un navire de pierre.

Et là, lui debout, elle à terre; lui comme un païen au sortir du cirque, elle comme une vierge mise à mort et qu'on vient de rouer; lui, comme un saint personnage de marbre que des infâmes auraient recouvert d'oripeaux mondains et de guenilles de théâtre: elle martyre de sa foi, et c'était lui qui était le martyr!

Avec ses jambes de velours, pleines d'une grâce profane, il aurait marché à la potence du juste; sa poitrine, cachée sous les tissus les plus fous, se serait ouverte à la griffe du léopard, et sa tête toute de cheveux, de parfums et de fard, se serait laisser briser comme une amande entre les tenailles du bourreau.

La nuit entière se passa dans le silence de part et d'autre. Qu'avaient-ils donc pour ne rien se dire de tendre, eux qui s'aimaient comme deux anges? où trouver plus de silence? plus de voûtes sonores à répéter les cris de l'ivresse? plus de mystère à mêler à la réalité? plus d'effroi à troubler l'amour? ils avaient des morts sous leurs pieds, de l'obscurité sur leur tête, un incendie lointain pour flambeau, le tocsin pour orgue; quelle nuit de noces! et ils n'en profitèrent pas!

Le jour vint: et Adélaïde se leva, et elle regarda Augustus, et Augustus la regarda.

Ce fut un éclat de rire à rompre les puissances de l'estomac.

Trois fois ce rire gigantesque fut rendu par les voûtes.

Ils étaient fous tous deux!

Compagnons joyeux, éclairés par l'aube, à demi nus, prétentieux comme s'ils allaient au bal, lui le mari, elle l'épouse, ils gagnèrent la porte de Bamberg qui donne sur les champs.

Un cheval tout sellé, qui attendait probablement son maître, leur ayant paru convenable, ils le montèrent; et Augustus le lança sur la grande route.

« Adélaïde, Adélaïde! donnez-moi votre main, car je sens là pour vous quelque chose que je n'ose vous dire.

— Parlez! parlez! car j'éprouve aussi pour vous un sentiment qui n'attend que l'explosion du vôtre pour éclater.

— Eh! bien donc, l'église est un vaisseau; le pape en est le capitaine; le peuple l'équipage; les rois les lieutenans; les humbles en sont les mousses. Cela doit vous dire assez combien je vous chéris.

— Je vous comprends, vous me dites que j'aime encore le baron de Crabb; ce jeune blond que je rencontrai une fois au bal chez mon père. Beau garçon, en vérité; l'œil noir, la bouche fraîche, les dents transparentes. C'est vous dire assez que je vous déteste.

— Vous me comblez de joie! Nialiski!

Augustus lui prit alors la taille, et Nialiski s'y prêta avec abandon.

— L'homme, selon Swedenborg, belle Nialiski, est double; il se compose de l'homme-esprit et de l'homme-matière. Dans moi il y a un autre homme qui a des yeux spirituels, des mains spirituelles, des sens spirituels. Si l'homme extérieur meurt, l'homme intérieur survit; comme l'outil d'acier survit à l'ouvrage qu'il a modelé sur le bois ou l'airain. Ce qui fait que nous allons au paradis avec des formes humaines, mais impérissables. Notre bouche ne s'use pas à baiser, nos yeux à voir, nos mains à saisir.

— Ah! je sens à votre voix et à cette main qui presse, que vous êtes le baron de Crabb. Eh bien! j'accepte encore cette contredanse; mais c'est la dernière.

Augustus pressa plus fort contre son sein la pâle et fugitive Nialiski.

— Et dans ce séjour, j'y rencontrerai la belle Adélaïde, ma sainte protectrice, avec sa tunique de brocard, et la palme verte de martyre qui se balance dans sa main.

— Monsieur de Crabb, je vous en prie, ne me regardez pas ainsi; on croira que nous avons des intelligences secrètes; les gens de Bamberg sont si médisans! Mon gant est tombé, ne le ramassez pas; mon collier s'effile; gardez-vous d'y faire attention; et surtout n'en ramassez pas les grains. »

Et comme satisfait l'un et l'autre de ces bizarres et réciproques témoignages d'affection, ils tombèrent dans le silence; elle penchée, molle et vaporeuse, se fondit sur la poitrine d'Augustus; Augustus colla sa joue brûlante d'amour et de religion sur la joue blafarde de Nialiski. Le cheval galopa.

C'était par une rude matinée d'hiver qu'ils allaient ainsi sur la glace, ces deux fous, ces deux anges, ces deux démons. Rien ne les arrêtait, ni le froid qui bleuissait leur peau, ni les branches d'arbres qui déchiraient leurs habits de comédien et de princesse, ni les troncs de bouleau blancs comme des fragmens de colonnes qui empêchaient les élans du cheval, ni la brume qui mouillait leur longs cheveux. Solitude partout. Le soleil, caché comme un œil sous la cataracte, roulait terne dans l'atmosphère. Et pourtant que d'amour et d'énergiques voluptés dans cet engourdissement de la nature! Leur haleine se confondait, leurs bouches étaient frappées l'une sur l'autre, et ainsi entrelacés, tordus, mêlés, emportés, hagards, ils virent passer devant eux bien de forêts décharnées, bien de hameaux engourdis, bien de bourgs et de villes grelottantes, bien des espaces, nus, glacés, sans limites.

— Ne sentez-vous pas, monsieur de Crabb, l'étouffante chaleur qui nous accable; moi, j'en meurs? moi, j'en meurs!

— Ce que vous me dites là, Nialiski, est un hommage rendu à ma fidélité, et quoique cela paraisse un peu hardi pour une baronne, l'excès d'amour l'autorise.

Sa main bleue avait coulé entre les épaules bleues de la baronne.

— Monsieur de Crabb, ayons l'air de causer.

— Oui, sainte Adélaïde, tout s'épure à votre chaste flamme; souffrez que j'embrasse votre sainte image.

Conçoit-on une situation plus étrange et plus inconnue au monde que celle de deux êtres passionnés l'un pour l'autre, obéissant extérieurement à toutes les exigences de cette passion, et ne trouvant jamais sous leurs lèvres le mot correspondant à leur situation, agissant au présent et parlant avec le passé, ayant dédoublé leur être pour laisser leur tête en arrière, et ne garder que leur cœur; moralement parlant, espèce de décapités, sur lesquels auraient été placées deux têtes prises au hasard.

Ce qui ensuite se passa entre eux dut être inouï comme leur amour, leur rencontre, leur voyage, leur folie. Restèrent-ils à cheval? descendirent-ils? le givre cristallisa-t-il leurs cheveux? les loups et les ours ne vinrent-ils pas plusieurs fois se pendre à leurs guenilles traînantes, et poser leurs dents ou leurs griffes sur leurs brodequins? Nul ne le sait.

Tout ce qu'il nous est donné d'ajouter à ce récit, c'est qu'au mois de mai suivant il n'était question dans Bamberg que du mariage du séminariste devenu fou avec la baronne devenue folle. Cette union était rigoureusement urgente pour l'honneur de la famille de la baronne, et l'on comptait beaucoup aussi sur l'éclat de la cérémonie pour les ramener l'un et l'autre à la raison.

Des Français n'auraient pas manqué d'épigrammes à propos d'un mariage uniquement destiné à guérir d'une folie. Mais nous sommes en Allemagne.

Il est midi. L'église est ouverte; rangés sur deux files, les pauvres, les vassaux, les serviteurs de la jeune baronne attendent en costume de fête, et les larmes aux yeux, car il y a de la joie et du deuil dans leur ame, l'arrivée des fiancés et du cortége. Ils ne savent s'ils doivent dire à voix basse la prière lente des morts ou l'hymne du mariage; s'ils jetteront aux pieds des mariés des guirlandes de roses ou des rameaux bénis de cyprès; s'ils étendront sur leur tête un linceul ou le voile nuptial; s'ils glisseront la bague d'or à leur doigt ou s'ils poseront sur leur poitrine la croix éternelle des tombeaux. Par pitié, plus que par obligation, le prêtre s'est aussi prêté à cette risible et sainte cérémonie.

Arrive enfin du château le convoi des mariés. L'orgue joue le *De profundis*; ils entrent.

Comme ils rient! comme ils rient! Ils crachent en passant dans le bénitier, envoient une malédiction à la sainte Vierge, tout en se donnant la main; pâles et décharnés qu'ils sont, gais et mourans qu'ils paraissent. Elle et lui avancent en chancelant leur jambe fine d'araignée sur les dalles de marbre; elle avec son pied nu, lui en lançant de distance en distance son soulier neuf de marié.

Et quand le prêtre demande si elle consent à épouser Augustus, et à Augustus s'il consent à prendre pour femme Nialiski, il leur est impossible de dire: oui.

Ce mot, ces trois lettres, cette diphthongue fatale ne peut sortir de leur bouche. Ce mot s'est évanoui dans leur tête, ils l'ont perdu, à jamais perdu; toute l'énergie de leurs efforts d'intelligence ne peut le leur rendre; on le leur crie aux oreilles, on le leur écrit, ils rient à scandaliser Dieu et les saints. *Oui* est pour eux une chose aussi inconcevable à comprendre qu'une rose sans feuilles, qu'un triangle sans trois côtés; alors le prêtre se retire, l'orgue s'éteint, les témoins s'enfoncent dans les gémissemens et les sanglots.

Ce fut un horrible sujet de conversations pour Bamberg durant plusieurs semaines; on aurait oublié la marche de l'armée française, si, à quelque temps de là, on n'eût appris son arrivée sous les murs.

On sait que, parmi les bombes lancées par l'artillerie, il s'en trouva une qui tomba sur la maison des fous. La commotion fut si violente, au dire d'un historien allemand que j'ai en ce moment sous les yeux, que plusieurs aliénés, par l'effet de la frayeur, recouvrèrent subitement la raison.

Un éclat de cette bombe tomba dans la loge de la baronne Nialiski; elle fut tuée.

Une autre fracassa la loge d'Augustus; il revint à la raison.

Et comme il obtint de la pitié des Français une somme d'argent assez forte, il eut le bonheur de prendre sa dernière inscription théologique.

Aujourd'hui il n'est plus fou, il est diacre.

LÉON GOZLAN.

AUTREFOIS MARCHANDE DE MODES.

Elle naquit dans un village, huitième enfant pauvre, de parens bons chrétiens de campagne, qui jugèrent prudent et sage, pour l'éloigner de toute corruption, de l'en-

voyer à Paris apprendre le métier de femme de chambre ou de bonne d'enfant. Pauvres parens, ils avaient les meilleures intentions du monde! Si elle fût née à Paris, ils l'auraient envoyée chez les sœurs. Embarquée pour Paris entre deux nourrices dans le fond d'une rotonde, elle partit sous la protection spéciale du conducteur de la diligence, qui devait la remettre en main propre à une cousine née au village aussi, comme elle envoyée à Paris pour prendre un métier; qui y était arrivée avec la candeur, l'innocence d'une villageoise de quinze ans, mais que quinze autres années passées dans cette ville si morale, partout, même au théâtre, avaient complétement dépouillée de cette rusticité de famille : elle était marchande de modes. Sa pauvre cousine encore toute villageoise descendit de voiture au bureau des Messageries. Le conducteur la fit soigneusement asseoir dans la salle d'attente, pendant qu'avec sa complaisance accoutumée il s'empressait de faire à chaque voyageur la restitution de ses paquets, accompagnée d'un profond salut, qui veut dire : N'oubliez pas le pour-boire.

Je vous laisse à penser si le cœur de la pauvre fille se serra lorsqu'elle fut témoin de ces émotions de rigueur qui accompagnent toujours une descente de voiture publique. Ses longs cils cachaient à peine les larmes qui roulaient dans ses grands yeux noirs fixés sur la diligence, d'où s'élançait de temps en temps, dans les bras d'un parent ou d'un ami venu à sa rencontre, un voyageur qui pendant toute la dernière poste avait cherché quelle forme il donnerait à son émotion. Il se serra, le cœur de la pauvre enfant. Elle croyait tout ce qu'elle voyait; elle seule était émue, bien émue, et personne qui sourît à son émotion.

Quand le conducteur eut rendu tous ses paquets, reçu tous ses pour-boire, il pensa à l'engagement qu'il avait pris, alla galamment offrir son gros bras arrondi carrément à la villageoise, et partit pour le logis de la bienveillante cousine. Je ne vous parlerai pas des questions de la jeune fille, qui commençait déjà à oublier un peu la diligence, ni des réponses de son cavalier; je ne parlerai pas des ébahissemens inévitables en pareil cas. On arrive chez la cousine, qui reçoit la jeune fille avec deux baisers bien secs, et le conducteur avec une révérence dédaigneuse.

Son œil perspicace aperçut sur le champ qu'elle pourrait faire quelque chose de la nouvelle arrivée. Elle vit de suite que cette taille était bien digne d'être pressée par un corset; que ce pied n'était large que parce qu'il avait été abandonné à lui-même dans d'énormes souliers sans cordons; que ces mains n'étaient rouges que parce qu'elles n'avaient pas été lavées à la pâte d'amande et à l'eau de Portugal. Rassure-toi, pauvre fille, tu es arrivée à temps, il n'y a encore rien de perdu : on peut encore commencer à faire ton éducation. Oublie ton village et tes parens, bons paysans, bons chrétiens de campagne : tu n'es pas plus faite pour être bonne d'enfans ou femme de chambre que pour être paysanne : tu seras marchande de mode. Aujourd'hui tu n'es pas présentable, mais demain, quand tu auras des souliers bien étroits, une robe bien pincée, quand tu seras Parisienne, modiste, bien fardée, digne en un mot du peuple de Paris, on te produira en public; demain tu iras au Théâtre-Français tu verras jouer *l'Ami des lois*, par M. Laya. Vous jugerez si Paris doit paraître agréable à la villageoise, moins villageoise maintenant que jamais. Elle se laisse ôter ce gros hoqueteau de drap blanc et rouge; elle attend sa couturière, son cordonnier, son coiffeur; en attendant, elle apprend à se faire un chapeau. En l'envoyant à Paris, ses parens pouvaient-ils espérer une meilleure éducation à la Dubarry ?

Oui, notre héroïne commence comme madame Dubarry : à peine est-elle modiste, ce n'est déjà plus la fille de Vaucouleurs, la compatriote de Jeanne-d'Arc : c'est déjà madame Dubarry. Elle ne joue plus au corbillon avec ses camarades de comptoir. Elle dit à Louis XV : « La France, ton café f... le camp. »

Madame Dubarry mourut vous devez savoir comment, vous qui avez vu *Jeanne Vaubernier*, drame en cinq actes, avant que le retranchement des deux derniers lui ait donné le droit de s'appeler *Jeanne Vaubernier*, comédie en trois actes. Quant à notre héroïne, nous ne savons pas comment elle mourra. Il y a quinze ans, il ne lui manquait rien ; si Louis XV eût vécu il y a quinze ans, peut-être aurait-elle été reine de France....

Maintenant.... la voilà ; elle, autrefois *marchande de modes*, maintenant marchande d'amadou et d'allumettes ; elle qui a jeté avec tant de dédain ses habits de village, ses souliers sans cordons, n'a plus rien maintenant; elle qui allait aux Français voir *l'Ami des lois*, n'a plus d'autre spectacle que celui de la rue. En 1815, elle avait encore de l'influence ; déjà cependant elle n'était plus marchande de modes : elle était passée de sa boutique dans les bras d'un banquier ou d'un avoué. Depuis, si vous voulez savoir ce qu'elle a fait, allez voir *Dix Ans de la vie d'une femme*, à la Porte-Saint-Martin.

Maintenant, je vous l'ai dit, elle vend des allumettes et de l'amadou ; elle n'a plus devant elle qu'une perspective : celle de mourir de faim dans la rue, ou du choléra-morbus à l'Hôtel-Dieu.

Sic transit gloria mundi.

Dessins. { Autrefois Marchande de modes.
La Chartreuse, par Leborne.

Beaux-Arts.

—

A PROPOS DU MONUMENT EXPIATOIRE

DE LA RUE RICHELIEU.

S'il est vrai qu'un monument ne mérite réellement ce nom qu'alors que la construction en est achevée, on avouera que la capitale ne peut guère se dire riche en monumens. Depuis quarante années surtout, que de projets d'édifices! Combien en a-t-on commencés? Et sur ceux-là combien peu de mis à fin. En France, nous sommes prompts à concevoir une idée ingénieuse, utile ou grandiose; pour l'exécuter, c'est autre chose. Ce n'est pas le désir de la voir réaliser qui nous manque, c'est la patience nécessaire pour nous en occuper activement. L'instabilité des nombreux gouvernemens qui se sont succédé depuis tantôt un demi-siècle en est la cause, me dira-t-on. D'accord. Mais l'incurie et la mollesse des administrations, et plus souvent aussi les petits scrupules et les étroites appréhensions d'une politique ombrageuse n'y sont-ils pas pour beaucoup? A l'exception de Napoléon, à qui l'on a dû plusieurs beaux établissemens, des ponts, le Carrousel, la colonne de la place Vendôme, etc. On ne citerait pas un seul édifice, véritablement digne de ce nom, dû à la conception des hommes d'état qui, depuis la révolution de 89, ont conduit nos destinées.

Le directoire conçut, lui aussi, beaucoup de projets, mais il eut du moins le bon esprit de s'en tenir à les exécuter sur le papier, incertain qu'il fut de leur donner une réalité matérielle et complète. Sous la restauration on se mit, nous assure-t-on, à confectionner le Louvre, et puis, lors de la guerre d'Espagne, M. de Corbière envoya à l'arc de l'Étoile ce malencontreux ouvrier dont on fit tant de plaisanteries. Du reste, la restauration ne songea ni à continuer sérieusement le Louvre, ni à terminer le Panthéon, elle ne s'occupa guère de la Madeleine, et malgré toute sa sollicitude pour le culte catholique, elle n'a jamais terminé les églises les plus belles comme monumens d'art; Saint-Sulpice, Saint-Eustache, Sainte-Geneviève ne sont point achevées. Ce que nous disons là n'est dicté, comme on le pense bien, par aucune animosité, nous n'avons pas pour habitude de faire le procès à des morts, ni de frapper les gens qui sont à terre; notre intention est seulement de faire voir dans cette aversion de la restauration pour tout monument national et véritablement utile un effet de ce triste système, si pernicieux pour les arts, d'y rattacher dans le présent comme dans le passé une pensée politique.

La Madeleine, dont on changea la destination, ne fut jamais menée à fin, quoique les fonds en aient été faits à plusieurs reprises, parce que ce monument répugnait par son origine; la légitimité attendit une guerre à elle pour réhabiliter l'Arc-de-Triomphe. La chapelle expiatoire, voilà tout ce qu'elle a trouvé moyen de faire en seize ans. Ce n'est pas beaucoup, mais du moins n'a-t-elle rien détruit.

A la seconde rentrée, quelques courtisans montraient à Louis XVIII les aigles et les N inscrustées aux corniches intérieures du château, comme pour lui indiquer des réparations à faire. Il se contenta de répondre en souriant :

> Il aurait volontiers écrit sur son chapeau :
> C'est moi qui suis Guillot, berger de ce troupeau.

Et les N furent respectées

Cette insouciance de Louis XVIII pour un signe puissant encore et qu'il eût pu enlever sans grand inconvénient, nous la réclamons aujourd'hui pour la pensée d'un monument qu'on a pu vouloir élever dans le but de flétrir le sentiment national, mais dont il demeure innocent. Ne peut-on mépriser aujourd'hui cette intention extravagante à la fois et intéressée, qui prétendit attribuer le crime d'un seul aux sentimens froissés de la majorité nationale? Ce monument prétendu expiatoire fut exécuté dans un esprit de réaction, faut-il s'abandonner au même vertige et le raser sous prétexte qu'il rappelle d'injurieux souvenirs? Pourquoi ne pas le laisser debout, et lui donner une autre destination? Sous prétexte de satisfaire à un misérable sentiment politique, ne serons-nous occupés qu'à bâtir des monumens pour nous mettre à les détruire quand par grand hasard nous serons parvenus à les terminer? Faites du monument de la rue Richelieu un chauffoir public ou un corps-de-garde, ou même donnez-le comme magasin à fourrages, ainsi qu'on s'apprête à faire de l'Odéon; mais ne le rasez pas.

Qu'on y songe bien. Il y a au fond de tout cela une autre question plus importante et plus sérieuse. C'est bien moins encore un édifice assez mesquin après tout, que nous défendons, que cette indépendance de l'art qui souffre assez des agitations politiques, sans qu'on le mutile en quelque sorte officiellement.

Nous n'ignorons pas tout ce qu'on peut alléguer en faveur des nécessités où le pouvoir est mis à la suite des mouvemens populaires. Il y a des temps où un chef-d'œuvre peut disparaître dans la crise d'une révolution, il n'en est pas plus à l'abri que de la foudre; mais cela même devrait éloigner de cette fâcheuse manie de formuler par un monument tout événement politique grand ou petit. Avant tout, les monumens architectoniques doivent être utiles, c'est-à-dire qu'en les commandant, on ne doit

céder qu'à un besoin véritablement national; ainsi exécutés, des édifices échapperont toujours au vandalisme, de quelque part qu'il vienne. Le peuple, qui ne frappe jamais dans une institution ou dans un édifice que la pensée hostile qui s'y rattache, respectera toujours ce qu'on aura fait à son intention.

En résumé, ne vous employez qu'à des établissemens utiles; terminez-les quand vous les aurez commencés, mais quand vous les avez élevés ne les détruisez pas sans nécessité.

JACQUES CALLOT.

Aujourd'hui que la gravure à l'eau forte semble reprendre faveur, exécutée comme elle est par A. et T. Johannot, Dupont, Decamps, etc., nous avons cru être agréables aux abonnés de *l'Artiste*, en admettant dans ses colonnes une notice sur celui qui inventa le procédé du vernis dur pour ce genre de gravure, et qui le porta à son plus haut degré de perfection; notice plus complète que celles qui ont paru dans la *Biographie universelle*, dans le *Dictionnaire des Graveurs*, de Basan, père et fils, etc.

— Jacques Callot naquit à Nancy en 1593. Il était fils de Jean Callot, héraut d'armes de Lorraine, et de Renée Brunehault, fille de Jacques Brunehault, écuyer, médecin de Christine de Danemark, duchesse douairière de Lorraine, et de Jeanne de Gennetaire.

La famille de Callot avait, dès l'an 1417, occupé des charges considérables sous les derniers ducs de Bourgogne. Son quatrième aïeul, Louis Callot, fut secrétaire intime de Jean, duc de Bourgogne, et Claude Callot, son aïeul, fut exempt des gardes-du-corps de son souverain et conservateur des titres et registres de la noblesse. Il passait pour un des plus vaillans hommes de son temps, et fut anobli par le grand-duc Charles III, le 30 juillet 1584, en récompense de ses services. Ce Claude Callot avait épousé Claudine de Fricourt, native de Gondrecourt, alliée, du côté de sa mère, à la Pucelle d'Orléans, et morte en 1610. Elle fut mise avec son mari, décédé le 23 juillet 1594, dans le tombeau de la famille Callot, sous le cloître des Cordeliers de Nancy.

Jacques Callot trouva dans les préjugés de sa naissance et dans les vues de ses parens des obstacles à son penchant pour un art qu'il porta à son plus haut degré de perfection. A peine eut-il fini ses études, qu'à l'âge de douze ans il quitta la maison paternelle, dans le dessein d'aller en Italie pour y connaître les merveilles dont il avait entendu faire quelques récits. Manquant bientôt de secours, il s'associa avec une troupe de bohémiens, et, dans cette misérable compagnie, il arriva à Florence; là un officier du grand-duc arrêta ses regards sur le jeune Callot, dont le maintien aisé et les manières gracieuses l'avaient vivement intéressé. Il lui accorda sa bienveillance et le plaça chez Remigio Canta Gallina, peintre et graveur, réputé à Florence pour bien dessiner à la plume en grand et en petit; mais le désir que Callot avait de voir Rome et ses curiosités, s'augmentant de jour en jour, lui fit quitter ce premier maître. Son bienfaiteur lui permit de faire le voyage, et lui donna même des secours pour l'accomplir. Le séjour de Callot à Rome fut de courte durée: des marchands de Nancy le reconnurent et le contraignirent à revenir chez ses parens; ceux-ci l'obligèrent à reprendre ses études, qu'il abandonna de nouveau pour retourner en Italie, âgé seulement de quatorze ans. Il fit à Turin la rencontre de son frère, qui en usa à son égard comme les marchands de Nancy, l'engageant à y revenir; mais sa passion pour l'Italie, son amour pour la peinture et la gravure prenant de nouveaux accroissemens, son père lui permit enfin de suivre son penchant, et le laissa partir. Une heureuse circonstance favorisa son retour à Rome: le duc Henri de Lorraine, venant de succéder à son père, le grand-duc Charles, députait le comte de Torneil au souverain pontife, Paul V, pour lui faire part de son avénement à la couronne de Lorraine. Le jeune Callot fut admis à sa suite, et arriva à Rome. Là sa première étude fut le dessin, auquel il fit succéder la gravure, d'abord à l'eau forte sur vernis mou, ensuite sur le vernis dur des luthiers[1], dont il inventa l'usage pour cet art. Il commença à manier le burin sous Philippe Thomassin, qui était pour lors à Rome; mais Thomassin, ayant conçu quelques soupçons injurieux à sa femme et à Callot, garda peu de temps son jeune élève. C'est en 1612, pendant son séjour en Italie, que Callot grava au burin les batailles et les victoires des Médicis, pièces estimées pour la délicatesse et le fini de la gravure. Il retourna à Florence en 1613, et entra chez Giulio Parigi, qui, remarquant la grande facilité que Callot avait à dessiner des sujets en petit, le perfectionna dans ce genre; c'est alors que ce dernier imagina et grava à l'eau forte ces petits sujets qui font et feront toujours les délices des connaisseurs. Pendant son séjour à Florence il grava au burin la pièce appelée *l'homme à l'escargot* et le titre d'une tragédie nommée *Harpalice*, de Francesco Baccialini, morceaux recherchés tant pour leur mérite que pour leur rareté.

Cosme de Médicis, grand-duc de Toscane, sut distinguer les talens et les vertus personnelles de Callot; il se l'attacha par des bienfaits et le gratifia d'une médaille avec sa chaînette. Après la mort de ce protecteur, arrivée en 1620, Callot résista aux offres flatteuses que lui fi-

[1] Nommé par les Italiens *vernice grosso de lignaiuoli.*

rent plusieurs potentats pour se l'attacher, et revint dans sa patrie. Henri II, duc de Lorraine, le reçut très-bien, et lui donna une pension considérable ; Charles IV, son successeur, arrêta aussi des regards bienfaisans sur Callot, dont la haute réputation retentissait déjà dans toute l'Europe.

En 1624, il fut appelé à Bruxelles par l'infante d'Espagne, Elisabeth-Claire-Eugénie d'Autriche, gouvernante des Pays-Bas. Il y dessina et grava le siége de Bréda, que le marquis de Spinola faisait alors. Callot revint en Lorraine en 1625, et y contracta une alliance avec Catherine Kuttenger, d'une famille noble de Marsal, personne de mérite, dont il n'eut qu'une fille. En 1628 il fut appelé en France par Louis XIII, pour y dessiner et graver le siége de La Rochelle et celui de l'île de Ré. Ce fut pendant son séjour à Paris, au petit Bourbon, qu'il fut lié de la plus intime amitié avec Israël Henriet, dont il avait déjà pris des leçons et à qui il donna toutes les planches qu'il avait gravées depuis son retour en Lorraine, et sur lesquelles Israël mit son nom. Louis XIII fit à Callot les offres les plus flatteuses ; il voulut se l'attacher par une pension de mille écus, mais les intrigues et les cabales de cour suscitées en faveur d'un peintre médiocre de Nancy contre Callot détournèrent ce dernier du projet qu'il avait formé d'établir sa demeure à Paris, et hâtèrent son retour en Lorraine.

Ce peintre s'appelait Claude de Ruet, il avait été condisciple de Callot, et son animosité contre lui provenait des louanges qui furent données à ce dernier lorsqu'il produisit son Carrousel et sa grande rue de Nancy, pièces très-estimées.

Au lieu d'en tirer vengeance, Callot, se ressouvenant de son ancienne intimité avec lui, dessina et grava en pied le portrait de De Ruet, sur lequel il est représenté en pourpoint et en brodequins ; les armes de Nancy sont au haut du tableau ; les fortifications, la Malgrange et ses enclos dans le lointain ; son fils à sa droite auquel il commande l'exercice, et au-dessous du portrait, Callot fait l'éloge de de Ruet par ces douze vers :

Ce fameux créateur de tant de beaux visages
S'était assez tiré dans ses rares ouvrages,
Où la nature et l'art admirent leurs efforts.
Il tenait le dessus du temps et de l'envie,
Et lui, de qui les mains ressuscitent les morts,
Pouvait bien par soi-même éterniser sa vie ;
Mais quand il eût fallu laisser quelque autre marque
Qui, malgré les rigueurs du sort et de la parque,
Le montrât tout entier à la postérité,
Son huile et ses couleurs, pour le faire revivre,
Au goût des mieux sensés auraient toujours été
Un charme plus puissant que l'eau-forte et le cuivre.

Et plus bas :

A Claude de Ruet, écuyer, chevalier de l'ordre de Portugal, son fidèle ami, Jacques Callot *fecit*. A Nancy, 1632.

Callot était alors retourné en Lorraine, et il envoya à son ennemi cet éclatant témoignage de la droiture de son cœur.

Gaston de France, frère de Louis XIII, s'étant retiré à Nancy auprès de Charles IV, pour quelque mécontentement qu'il avait eu du cardinal de Richelieu, se ressouvint de Callot, et lui accorda sa confiance. Il passait souvent deux heures par jour chez lui à Nancy ou à sa maison de campagne à Villers, près de cette ville, pour s'amuser et s'instruire en le voyant travailler, et il lui fit graver plusieurs pièces de monnaie.

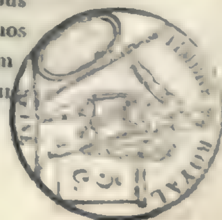
Gaston avait épousé Marguerite de Lorraine, sœur de Charles IV. Louis XIII, irrité du mariage de son frère avec la sœur de son ennemi, vint sous ce prétexte assiéger Nancy en 1633. Après s'en être rendu maître, le roi voulut que Callot, à qui il avait déjà fait graver les siéges de La Rochelle et de l'île de Ré, représentât aussi la prise de cette ville ; mais Callot supplia Louis XIII de vouloir l'en dispenser. Le cardinal de Richelieu, prenant alors la parole, lui dit qu'on saurait bien le faire obéir.

« Je suis Lorrain, dit Callot, j'aime mes souverains » et ma patrie, je ne veux rien faire de contraire à leur » honneur, je me couperai plutôt le pouce. — Que le duc » de Lorraine est heureux, dit Louis-le-Juste, d'avoir » des sujets si affectionnés et si fidèles ! »

Cependant Callot, voyant le déplorable état auquel la guerre avait réduit la Lorraine, projetait d'aller, avec son épouse, finir ses jours à Florence ; mais une santé affaiblie et ruinée par le travail, des maux d'estomac continuels, une tumeur squirrheuse, enfin la mort, firent évanouir tous ses projets. Callot mourut le 24 mars 1635, dans la quarante-troisième année de son âge.

Sa femme lui fit ériger un monument sur lequel on lisait l'épitaphe suivante :

Viator,
si legis, habes quod mireris
et imitari coneris.
JACOBUS CALLOT, nobilis Nanceïanus,
calcographiæ peritiâ, proprio Marte,
nulloque docente magistro, sic claruit
ut dum ejus gloria Florentiæ floreret,
ea in arte princeps sui temporis,
nemine reclamante, habitus, à summo
pontifice, imperatore, necnon regibus
advocatus fuerit, quibus serenissimos
principes suos anteponens, patriam
repetiit, ubi Henrico II, Francisco II,



et Carolo IIII ducibus, calcographus
sine pari, maximis cordi, patriæ
ornamento, urbi decori, parentibus
solatio, concivibus deliciis, uxori
suavitati fuit : donec anno ætatis 43°
animam cœlo maturam mors immatura
dimittens XXIIII Martis CIↃ IↃ CXXXV.
Corpus carissimæ uxori Catharinæ
Kuttinger fratrique mœrentibus
hoc nobilium majorum sepulchro
donandum relinquens, principem quidem
subdito fideli, patriam alumno amabili,
urbem cive optimo, parentes filio
obedienti uxorem marito suavissimo,
fratrem fratre dilecto privavit.
At nominis et artis splendoris
non invidit.
Stabit in æternum nomen et artis opus.

Et plus bas :

En vain tu ferais des volumes
Sur les louanges de Callot ;
Pour moi je n'en dirai qu'un mot :
Son burin vaut mieux que nos plumes.

Callot fut un grand artiste, un ami généreux, un fidèle patriote. Il travaillait avec une rapidité étonnante ; on en donne cet exemple : pendant son séjour à Florence, ses amis étant venus une après-dînée l'inviter à la promenade, il s'excusa d'y aller sur ce qu'il commençait à graver une planche ; le soir même il vint rejoindre la compagnie, lui apportant cette planche finie.

Dans toutes ses productions on remarque une netteté, une précision, une vérité, une exactitude, une ordonnance par lesquelles il exprime sans nulle confusion, avec peu de traits, les différentes actions des foires, des siéges de ville, des campemens d'armées, etc. Il développe, par deux ou trois traits de burin, l'action, la marche, l'humeur même et le caractère de chaque personnage ; il rassemble dans un petit espace une infinité de choses, faisant voir distinctement et créant pour ainsi dire, en un seul pouce d'étendue, cinq ou six lieues de pays, et une inconcevable multitude de figures, toutes en action. Dans la variété de ses pygmées, de ses bossus, de ses fantaisies, jamais il ne se répète, et quoique ses figures paraissent exagérées, il ne passe cependant point les bornes de la vraisemblance. Callot a excellé dans tous les genres, mais principalement dans les petits sujets, qui sont d'une finesse et d'une beauté admirables.

Son œuvre se compose d'environ seize cents pièces. A l'égard des planches gravées par cet habile artiste, la célèbre Françoise d'Issembourg d'Happoncourt, marquise de Graffigny, arrière-petite-nièce de Callot, nous apprend avec un sentiment pénible que sa mère, qui possédait un grand nombre de ses planches dont elle ignorait le mérite, les fit fondre pour en faire fabriquer de la batterie de cuisine.

Michel Lasne a dessiné et Israel Henriet a gravé, en 1629, le portrait de Callot, on y lit au bas cet éloge latin : *En miraculum artis et naturæ : hìc delineatur et inciditur in ære parvo quidquid magnificum natura fecit, imò perfecit illa omne opus suum cum dexterâ tanti viri ; undè meritò creditur cœlestium idæarum unicus hæres. Israel amicus optimus excudit.*

Plus bas :

M. Lasne delineavit et fecit.

Et autour du portrait :

Jacobus Callotus, nobilis lotharingius calcographus, anno ætatis suæ trigesimo sexto.

Callot lui-même a dessiné son portrait, et P.-A. Pazzi l'a gravé. En outre son portrait a été gravé in-fol. d'après A. Van Dyck, par L. Worsterman, Vander Oden, Polenzani, B. Eredi, Meyssens, Ant. Ocmans, in-4°, Jacques Lubin, 1695. in-fol., J. de Boulonois, R. Collin, Arn. Loemans, Raph. Custos, Moncornet, Desrochers, J. Dassier, A. Bosse et par cinq anonymes, dont un sous la direction de Landon.

BOURGOIN D'ORLY.

PAGANINI.

Paganini est revenu, nous l'avons entendu deux fois aux Italiens, où tous les artistes s'étaient donné rendez-vous. Si quelqu'un avait compté trouver du changement dans sa physionomie, par suite du voyage qu'il a fait à travers les brumes de la Grande-Bretagne, il tombait dans une grave erreur. L'empreinte du génie et de la méditation a trop profondément sillonné ce visage pour que la santé ou la maladie y puissent trouver place à marquer leur passage. C'est toujours le même homme, s'avançant sur la scène comme traîné par une puissance invisible, toujours semblant prêt à s'évanouir jusqu'au moment où la fascination de son regard, s'élançant tout à coup sur l'orchestre, annonce qu'il va saisir son long archet. Il se pose ! A voir maintenant cet homme tout-à-l'heure si frêle peser sur sa hanche avec l'aplomb d'un athlète, on reconnaît que son démon vient de lui apporter une force surnaturelle. Y a-t-il dans la salle quelque

être assez obtus pour n'être pas enchaîné de toute son attention à la contemplation de cette tête de martyr?... Oui, quelque épais homme d'affaires qui suit encore là son projet de fortune.... Ah! tous ses calculs sont renversés!... Le son du violon a monté tout d'un coup dans la salle, attaquant les plus grossiers comme les plus fins organes; à tous laissant une ineffaçable impression. Le financier vient de perdre le secret de sa spéculation; l'artiste s'est emparé de lui, il le tient immobile sous sa puissance, il fouille au fond de cette ame embourbée en arrachant toutes les pensées habituelles, y allumant des lueurs de sentimens inconnus, y éveillant des rêves d'un autre monde. Voilà un sot presque de niveau avec un homme d'esprit et de passion; les nuances les plus fines de l'expression lui sont devenues intelligibles dans les notes que l'artiste lui envoie.

Singulier pouvoir d'un violon! Paganini lui a donné un langage qui s'entend de tous les hommes. Plus puissant que la poésie écrite, que le chant des plus fameux virtuoses, il n'a pas besoin de s'adresser aux artistes, ces êtres privilégiés, pour être compris; il remue et le grand seigneur dédaigneux et le bourgeois insouciant, développant le sens poétique chez l'Italien qui passe sa vie à rêver au soleil, le faisant naître chez le fabricant de Manchester qui n'a jamais songé qu'au prix courant et savouré que le porter.

Paganini restera-t-il long-temps parmi nous? y fixera-t-il son séjour? Sans doute il parcourra encore l'Europe, recueillant partout, malgré les différences d'opinions qui séparent les nations, des applaudissemens aussi ardens, aussi spontanés. Mais l'enivrement du triomphe étouffera-t-il chez lui le besoin du repos? Doit-il mourir comme Voltaire et Molière, au bruit des bravos, ou bien abdiquant cette tyrannie qu'il exerce quand il lui plaît sur toutes nos facultés, comme Sylla devenu spectateur indifférent des tempêtes du Forum, ira-t-il s'asseoir obscurément au théâtre, s'enquérir naïvement du succès d'un nouveau débutant, s'assurer si le secret qu'il semble devoir emporter avec lui a été retrouvé par un autre? Si nous devions le rencontrer mêlé à nos plaisirs, oh! alors combien de fois l'artiste qui en l'entendant a rejeté son instrument de désespoir, l'amant qui avait cherché à saisir au passage ces accens mystérieux de son violon que la passion cherche en vain dans le langage parlé, le bourgeois positif à qui il a révélé des idées de jouissance spirituel qu'il ne peut retrouver ni définir, viendraient lui demander compte de leurs émotions, de leur avenir perdus, de cette énigme dont il garde le mot. Non, sa destinée est écrite sur son front. S'y soustraire lui est impossible. Il faut qu'il suive jusqu'au bout sa carrière. En vain il chercherait à éteindre dans le repos le feu qui le consume; son corps miné par le génie et les passions ne peut vivre que de la vie de l'enthousiasme.

Paganini sera aux yeux de l'avenir une des personnifications de la musique, et l'imagination des hommes pour laquelle il n'y a pas de distance associera son nom aux prodiges de la fable plutôt qu'aux succès des musiciens de son temps. Pour nous, contemporains survivans de Goethe et de Byron, les accords de Paganini sont une suite de la création de *Faust* et de *Don Juan*.

Pour ceux qui ont entendu les merveilleux enchantemens de son violon, pour ceux qui n'ont encore que le plaisir de l'espoir, aucuns termes ne pourraient représenter les sentimens d'admiration qui se rattachent à ce seul mot : *Paganini*.

CONCERTS.

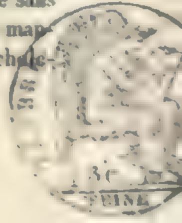
Cette année, le concert donne prodigieusement. Nous en sommes non pas accablés, mais infectés. C'est une rage, une épidémie, ce qui n'est pas étonnant par le temps qui court et l'air qui circule. Quoi qu'il en soit, le concert foisonne, pullule, surgit à chaque pas, sous toutes les formes, de toute dimension, de toute couleur; instrumental, vocal, payant, gratuit, classique, romantique, historique, soporifique, sudorifique, et quelquefois même cholérique.

Pas de journal qui n'ait son annonce, de salle qui n'ait sa soirée, de borne qui ne déroule son affiche. La quantité a remplacé la qualité. Paris est envahi par le concert et le choléra.

Ce contraste du plaisir et de la mort est partout : vous avez beau le fuir, il vous poursuit; le matin, le soir, le jour, la nuit. Les conversations, les journaux, les rues, les murs, tout est tapissé de musique et de peste. La mort a revêtu son grand uniforme moitié noir, moitié rose.

Il faut avouer que nous sommes d'étranges animaux! on a le cœur navré, et l'on a soif de gaîté! Jamais temps ne fut plus fertile en afflictions profondes, et jamais plus de programmes de plaisir! Il semble que les prospectus s'allongent et grandissent avec nos douleurs. Au dehors, le rappel, le tocsin, la fusillade, les empoisonneurs, les cadavres violacés; au-dedans les fêtes, l'archet de la folie, les guirlandes, les roses et le sourire. Dans les rues, l'émeute à la voix rugissante, l'assassinat, les noyades, l'auto-da-fé, la barbarie. Dans le salon, les chants, le bal, la joie folle et la mascarade enivrante. Ne se croirait-on pas à Naples, au pied du Vésuve? On chante sur un volcan. Le jour de l'éruption on dansera. Peuple énigme!

Pourtant toute cette joie est forcée, triste, menteuse, joie au camphre, au vinaigre, et même à l'ail. Le plaisir est froid, distrait, aux écoutes; il ne quitte point la porte, prêt à fuir à la moindre alarme, comme si le diable était à ses trousses. Il a les yeux à la musique, le nez dans un flacon, l'oreille au choléra. Sa parure est négligée, sans façon; son étiquette sans cérémonies. La prudence est en redingote; la sagesse en manteau, la peur en flanelle! Ces chaussons de lisières? le cha-



ra! Ces bottes crottées? choléra! Ces papillottes? choléra! Ces cravattes noires, ces gants jaunes, gris, blancs, sales? choléra! Cette figure triste, maussade, stupide? choléra! choléra! Le choléra est une réponse à tout, il est cause de tout, dispense de tout, se fourre partout.

Hôte incommode, il se mêle à tous nos plaisirs : aux spectacles, aux bals, aux banquets, il arrive toujours convive inattendu, parasite terrible, vrai trouble-fête. On a beau suspendre, aux quatre coins des théâtres, des marmites en guise de candélabres, écrire en grosses lettres sur l'affiche que la salle est *assainie*; rien ne l'épouvante : le choléra brave tout, jusqu'aux solécismes! Et le voilà qui se prélasse du haut en bas et du bas en haut, aux loges comme au cintre, au paradis comme au parterre; il se place sans façon à côté de l'aristocratie en plumes, en gants blancs, ou près de la veste plébéienne et de la casquette du prolétaire. Il fait la grimace aux acteurs, au public, au directeur. On le chasse par la porte, il rentre par la fenêtre; on le poursuit d'aspersions, on le seringue de chlore, on le fusille de vinaigre. Le personnage malicieux circule parci, par-là, fluide, mystérieux, insaisissable, passe en riant entre deux flacons, donne un rhume à la chanteuse, une crampe au danseur, un vomitif à la clarinette, la colique au bénéficiaire, pince le nez au trombonne, casse une corde à la basse, et poursuit son vol capricieux, tuant à gauche, à droite, et se riant, nouveau Pourceaugnac, de l'artillerie hydraulique, des ordonnances de la Faculté et des balais de M. Gisquet.

Le moyen de s'amuser en pareille compagnie! Livrez-vous donc aux émotions, quand l'émotion est pestilentielle; ayez donc de l'enthousiasme, quand l'enthousiasme *peut vous rendre cadavre*. Roulez-vous donc sur votre banquette en faisant des variations sur le thême, *Bravo* et *brava*, *brava* et *bravo!* quand votre gamme chromatique peut se terminer par des notes cholériques. Aussi le public est-il muet; le public a mis sa conscience en ordre, son enthousiasme au régime, ses émotions à la glace; le public s'est fait statue.

Cette pétrification volontaire, cette apathie jurée du public n'a pu être vaincue cet hiver que par la soirée délicieuse de mademoiselle Loïsa Puget; son concert est, sans contredit, le plus beau d'une saison qui n'a été que concerts.

Pourtant il serait injuste de ne pas distinguer la soirée brillante que M. Seavarda a donné lundi, dans la salle Chantereine. Sous le rapport du chant, on a vivement applaudi un duo chanté par Rubini et madame Marinoni; puis un duo bouffe, d'*il Turco in Italia*, *joué* par Graziani et un autre monsieur dont j'ai oublié le nom, avec une verve tout-à-fait comique. Pour la partie instrumentale, deux morceaux ont fait oublier aux dilettanti la diète sévère qu'ils ont imposée à leur admiration : le premier était une marche de *Guillaume Tell*, avec variations par Hertz, exécutées par le jeune Litz avec ce jeu pur et brillant qu'on lui connaît; l'autre, macédoine spirituelle des principaux motifs de *Robert-le-Diable*, était doublement remarquable en ce qu'il était exécuté par l'auteur, mademoiselle Loïsa Puget, secondée du beau talent de mademoiselle Désargus. Nous avons distingué dans cette mosaïque musicale l'introduction, la ballade *Jadis vivait en Normandie*, le morceau si populaire *L'or est une chimère*, et surtout le beau chœur des démons, qui, mêlé avec l'air *Idole de ma vie*, que chante madame Cinti au deuxième acte, est d'un effet de contrastes pur, brillant et original. Mademoiselle Loïsa Puget ne se contente pas de faire et d'exécuter de la délicieuse musique, elle a aussi une figure délicieuse. Il y a pourtant une loi contre le cumul.

Je ne puis pas finir de régler mes comptes avec la saison des concerts, sans parler de celui que M. Amédée Mereaux, pianiste distingué, a donné jeudi soir. Il n'avait rien moins fallu que le ban et l'arrière-ban de toutes nos célébrités musicales et aristocraties chantantes, Mesd. Cinti et Mori, MM. Levasseur, Tulou, Brod, etc., etc., pour attirer la foule qui se pressait dans les salons de la rue de Rivoli. Cette fois la torpeur d'un public à la glace n'a pu tenir contre le talent que le bénéficiaire a déployé dans des variations de sa composition, sur le motif, *sonnez, clairons!* Les cadences perlées de madame Cinti, et surtout les lazzis de Levasseur, qui, dans le duo du *Philtre*, après avoir dit à madame Cinti : Vous aurez pour époux un sénateur! ajoutait, avec un sérieux tout-à-fait comique : *De Venise, encore!...! Peste! la belle! ce n'est pas peu de chose!*... Levasseur est un diable très-bouffon.

Mais combien je vous plains, vous, qui ne connaissez pas la fauvette de *Zémir et Azor*, arrangée par Tulou et chantée par madame Cinti. Il faut avoir entendu ce mélodieux gazouillement d'une flûte et d'un gosier de femme, qui se répondent alternativement, pour se faire une idée des ravissemens d'un public boutonné, vinaigré et camphré des pieds jusqu'à la tête. On battait des mains, on se roulait, et *brava!* et *bravi!* Je suis sûr que ce matin le chiffre du bulletin des cholériques est doublé!... N'importe, pour tant de plaisir on peut bien risquer la peste! Peureux, vous connaissez Cinti-rossignol, mais vous ne connaissez pas Cinti-fauvette.

G. L.

Littérature.

—

FRAGMENT
DE
L'ÉCOLIER DE CLUNY,
OU LE SOPHISME [1].

Par M. Roger de Beauvoir.

Le clocheteur fut contraint de regarder....

Aussi bien il ne pouvait faire autrement; le prodige devenant impérieux, horrible, manifeste. L'ombre de Banco n'était rien près de cela.

Et pourtant son œil ne vit rien d'abord, rien qu'une main

---

[1] Un vol. in-8°, vignettes; chez Fournier, rue de Seine, n° 29.

serrant avec force la serge noire du catafalque, convulsive, hideuse et crispée comme par intervalle. Le corps restait couché tandis que se balançait la main. Seulement un faible soupir semblait comprimé sous cette robe; un soupir lourd et prolongé, semblable à celui d'un homme qui meurt lentement aux plombs de Saint-Marc, et se roidit contre l'agonie de son cachot.

Le balancement galvanique de cette main arrivait lentement aux épaules du cadavre, dont la tête se dérobait à la vue du pâle clocheteur. La sueur trempait ses joues.

Dans cette brume inouïe de vertige, dans cette effrayante et lugubre orgie de ses sens, il n'osait former un pas, ou se jeter hors du rêve, tant se grossissait, rapide et flamboyant, à ses yeux, cet obscur essai de la tombe, ce jeu muet de la mort.

Immobile et terne, son œil voyait danser autour de lui les vieux piliers de la nef, déjà prêts à former la ronde du sabbat, pour fêter le cadavre, revenu pourtant, comme par un second miracle, à son état d'immobilité.

La main pendait, blanche et lourde comme le bras de marbre d'une statue dont un pâle reflet sillonne les veines.

Ainsi aux prises avec la vision, le seul spectateur de cette scène sentit à l'instant dans son ame un découragement profond et merveilleux, celui d'un homme qui perd son bien, son rêve, son mensonge, sa création, car il sentait lui, tout homme faible et grossier qu'il fût, qu'il y avait eu sans nul doute une voix dans ce silence, un appel dans ce geste, un soupir dans cette douleur, et que parlant ainsi la tombe devait être écoutée et secourue.

Dans ce drame, dont il venait d'être le témoin, il sentit qu'il devait tenir sa place, fût-il coudoyé par la magie, enlacé par les ténèbres. Alors s'étonnant de lui-même, il s'avança d'un pas moins timide vers le cadavre.

Le silence de la nef dominait de toute son horreur cette pâle investigation; les chapelles noires et profondes, les colonnades et les découpures du chœur avaient presque disparu sous le crêpe d'un ciel plus noir, à peine troué de quelques éclairs ardens et rapides.

Le clocheteur pouvait cependant discerner le grossier échafaudage sur lequel il mettait le pied; il frissonnait en sentant sous lui le grincement des roues du chariot, et alors il assurait de son mieux ses jambes grêles et roides, pareil à l'homme qui sonde l'abîme entre le sommet d'une montagne et les profondeurs d'un ravin.

Parvenu à la dernière marche, il n'osa d'abord jeter un regard sur le corps, cette curiosité lui semblant à ce moment même la dernière limite qui le séparait de la vie, le pauvre homme chancela comme un fossoyeur qui vole un mort, et s'interroge un instant sur le marbre brisé du caveau.

Son héroïsme incertain de courage et de pitié croulait déjà; si voisin qu'il fût de la tombe, il lui venait pourtant en idée que ce prodige ne pouvait avoir que Dieu pour artisan et prophète; ses cheveux se dressaient alors, et son pied se portait arrière. L'orgue aux cent voix lui semblait devoir crier.

Il hésitait donc, ivre de peur et de vertige, bercé par le flux et le reflux de la vision, pâle figure de squelette près d'un mort, et le bras appuyé sur le drap qui semblait à lui recouvrir sa tombe.

Il hésitait, quand une main de glace saisit la sienne....

L'étreinte fut sombre et puissante. Le clocheteur resta debout; son regard brisé retomba sur cette main. Les nerfs seuls semblaient crier comme les câbles dans la tempête; les doigts s'étendaient avec force, un sang violet et lourd semblait accourir à ses veines, comme pour refondre la vie dans ce creuset vide et nu.

La transparente mobilité des vitraux encadrait de tout le jeu de ses reflets cette lutte bizarre et douloureuse, qui se renouvelait avec plus d'intelligence et de vie.

Les yeux même semblaient s'ouvrir à cet effort obscur et prolongé; la tête ondoyait dans cette nuit, et les cheveux se déroulaient souples et agiles sous la brise froide de la basilique.

Tout incroyable qu'il fût, ce réveil n'avait rien d'étrange pour tout autre que pour le muet spectateur penché sur le catafalque. C'était le combat d'un enfant qui lutte encore contre les ombres du rêve, et cherche à se soustraire au poids qui l'oppresse; un combat pénible et douloureux, où tout le corps crie pitié pour obtenir qu'on le délie de la claie. Les bras se tordaient avec force, les lèvres remuaient par intervalles : c'était un frémissement actif, inexorable, soutenu, et qu'on eût pu comparer à la lutte mystérieuse de Jacob avec l'ange.

Et cependant, aux yeux même de cet homme ébloui et consterné, devant ce spectacle, la magie s'affaiblissait, cette sombre lutte devenait plus pâle, ce réveil plus douteux. Le corps semblait avoir épuisé sa force dans ce dernier et sombre cri, qui peut-être n'allait pas encore se faire entendre.

Un moment de plus, et le seul homme réservé à cette scène d'effroi, le seul témoin de cette lugubre tentative allait devenir homicide, — il laissait mourir la mort.

Alors seulement, il se pencha sur le front de l'écolier.....

Un pouvoir magique de terreur et de pitié fascinait son regard, devenu confiant vis-à-vis cette paupière livide. Il écarta les cheveux des tempes froides et verdâtres, souleva la tête qui se balançait à demi, et sur la manche tendue de sa dalmatique laissa tomber quelques gouttes du vin de Colombo, ce contenu amer et rude qui venait, l'instant d'avant, de lui paraître une énigme. Il frotta vivement le cou du cadavre dégagé de sa mentonnière de serge aux agrafes pendantes; puis son souffle de vieillard se promena sur ce front d'enfant comme une brise lente et salutaire, et tout glacé qu'il fût, ce souffle eut le pouvoir d'y réveiller le sang endormi; l'enfant ouvrit les yeux sur ce pâle sauveur, effrayé de sa puissance, qui poursuivait son œuvre comme pour obéir aux voix perdues dans les piliers, au frémissement de l'orgue, et au retentissement des tombes de l'église ébranlées par un bruit lointain et sourd.

Une fois en contact avec la mort, le clocheteur n'osait se dérober à sa voix; il écoutait religieusement ces soupirs et ce silence, continuant son service d'esclave et de médecin près d'un malade, souriant à chaque progrès de la vie, et la suivant avec amour, comme un fleuve qui retourne à son lit aride.

Mais tout résigné qu'il fût, le pauvre homme tremblait encore que le miracle ne vînt à le broyer comme un grain, et que le fantôme n'essayât sur lui sa puissance. Toutefois, en reportant sur l'enfant son œil ébloui, la pitié venait combattre sa frayeur. Et en effet, tout cet être implorait la vie comme une aumône, tout ce corps se tordait pour l'obtenir, et s'avançait déjà radieux vers la lumière.

Un long soupir vibrait seul dans cette nuit déserte et froide, c'était le remerciement du pauvre bachelier, et il s'élançait comme un hymne pour se pendre aux ogives aériennes des galeries, et retomber ensuite comme un poids sur l'ame du clocheteur, dont il réveillait le zèle.

Cet homme en était venu à faire une œuvre machinale, celle d'un docteur ordinaire qui interroge une veine qui bat, et compte les minutes de la fièvre, indifférent et résigné.

Tout à coup il recula.

Le cadavre se levait.....



Au quatorzième siècle cela pouvait, à vrai dire, paraître un miracle; il y avait de quoi fonder trois chapelles, et donner le branle jusqu'aux moutiers de Rome, — ce qui fit que le clocheteur se signa.....

Un fantôme l'eût peut-être moins effrayé.

Mais il y eut dans ce mouvement brusque et fougueux une précision incroyable et sombre; il vit un géant dans ce jeune homme, il entendit le claquement des os. Ce fut un jeu d'optique qui ne dura qu'un instant.

L'écolier, chancelant encore sous l'horrible vertu du breuvage de la tour, posa machinalement ses deux bras sur le bas du sarcophage, et souleva son regard vitré sur l'enceinte de l'église. A voir sa pâleur, vous eussiez dit l'ange assis sur la pierre du tombeau; sur ses cheveux retombant en larges boucles il sentit peser un froid de glace; il voulut alors se lever, il retomba près d'un balustre.

LE PASSÉ.

Le vieux recteur Dontheinus se leva au milieu du bourdonnement des jeunes gens.

Ceux-ci, accroupis sur l'herbe autour d'un repas frugal, avaient d'abord joui avec délices d'un soleil pur, d'un ciel sans nuages; puis leurs yeux s'étaient promenés ravis sur les murailles de verdure qui fermaient l'horizon, sur les roses sauvages, les pins majestueux et le clair ruisseau qui seul troublait par le bruit de sa chute ce silence de la nature. Il y avait bien çà et là quelques gentils oiselets sur les arbres, mais ils se taisaient et regardaient nos gais pélerins.

C'était en vérité une belle famille que celle du forestier Glausmann.... Jeunes filles et garçons menaient la vie en riant et folatrant. Leur travail, qui les retenait à la campagne, avait conservé à leurs mœurs une pureté angélique....

C'était loin, bien loin de leur maison qu'ils étaient venus s'ébattre sur une fraîche mousse et parcourir un petit bois....

Et ils causaient dans l'innocence de leurs cœurs. — Anna de la danse. — Krettle d'un corsage noir et bleu. — Fritz d'un fusil de chasse. — Le père Glausmann de ses exercices de forestier.... Maurice seul ne parlait pas.

Le recteur, grand ami de la famille, l'aimait bien ce pauvre Maurice; c'était son élève chéri. Il avait manié à sa guise et plâtré de latin l'esprit du jeune homme; ce dernier, mélancolique et studieux, goûtait la société et les leçons du bon viellard, qui finit par l'emmener à la ville afin d'achever son éducation.

Un jour Maurice demanda à retourner dans sa famille, il avait, disait-il, besoin de respirer l'air natal. — Et en effet, comme une plante sortie en hiver de la serre chaude, il changeait à vue d'œil et avait perdu ces couleurs de santé qui se mariaient si bien à ses cheveux blonds.

Dontheinus se leva donc; et regardant fixement son élève il dit : Mon cher ami, tu as entendu tes sœurs exprimer leurs désirs et témoigner ce qui leur plaît.... Que veux-tu à ton tour?

— Rien.

— Mais quel est ton but?

Le jeune homme soupira et ne répondit point. Seulement il feignit d'être occupé à tailler une branche et détourna la tête.

Le recteur continua : Mon ami, je sais ce qui te tourmente ainsi. Va, rien n'échappe à l'attention suivie d'un second père... Et où comptes-tu trouver des forces contre un chagrin de tous les jours? En quoi espères-tu?

Maurice répondit fermement : Dans l'avenir!

— L'avenir? pauvre fou!... Regarde en arrière. Où trouver des moyens de défense, de sages préceptes, des leçons utiles, sinon dans le passé? Examine comment ont marché les autres, et tu sauras après quelle route il faut suivre....

— Le passé, n'y songeons pas, il fut souvent trop fertile en maux....

— Tant mieux : on doit se pénétrer du temps jadis pour bien employer le temps futur, et les premières années d'un homme peuvent amener des résultats avantageux à un autre. C'est mon invariable maxime, ça; tu aimes donc?

Maurice rougit et pâlit tour à tour, car son père avait fait un mouvement brusque. Mais Anna et Krettle le regardaient avec compassion, et leurs yeux semblaient chercher sa plaie afin de l'adoucir.

— Parlons de cette fièvre inévitable, poursuivit le recteur. Je l'ai connue autrefois.

— Vous, mon maître?... Oh! merci soit au ciel! car vous me comprenez....

— Que trop, malheureux!.. On peut être professeur, porter une perruque, puiser souvent dans une tabatière et avoir senti tomber goutte à goutte sur son cœur des flots d'amour. J'étais comme toi, neuf à toutes les sensations : reçu chez une amie de ma mère, je vis sa fille et m'attachai à elle; il se forma entre nous comme un lien de timidité; notre crainte de nous ouvrir à des indifférens, et le besoin de parler de nos mutuels sentimens nous rapprochèrent l'un de l'autre. Si tu avais entendu nos vœux, nos espérances... Je lui promettais quarante ans de bonheur; elle souriait... et le bras passé autour de mon cou, elle disait : Albert, tout cela arrivera donc?.. Et je disais : Oui.

Bientôt on sut notre secret; car la méchanceté écoute toujours aux portes. On nous sépara. Frédérique fut envoyée à la campagne, et deux ans après mariée de force; mais j'étais père d'une fille charmante, et le mari qui le savait eut la cruauté d'emmener sa femme et l'enfant en pays étranger, afin que je fusse privé de leur vue. Voilà à quoi m'a mené l'amour : à des regrets..... Tu te forges un avenir comme je m'en forgeais un. Songe à mon passé.... il désenchante.

Maurice courut l'embrasser, et dit : Mon cœur est soulagé. N'y pensons plus, vous m'avez éclairé car je ne devais pas former d'espérance, puisque ma bien-aimée m'est refusée si obstinément.

— Mes livres sont là.... et notre amitié à tous.

Le mot : à tous, fut répété par la famille entière, puis l'on partit. . . . .

. . . .

Maurice avait promis de se consoler; mais à vingt ans l'on meurt ou l'on oublie. Il se contentait de renfermer en lui ce qu'il eût voulu répandre au-dehors de chagrin et de larmes.

Un soir Dontheinus entra précipitamment : Mon ami, mon ami, s'écria-t-il, je l'ai retrouvée....

— Qui?

— Celle que j'ai aimée, ma Frédérique....

— Est-il possible!

— Je l'ai reconnue de suite....

— Elle doit être bien changée?

— Oh! le cœur ne change pas. Écoute, je passais dans la rue; une voix de femme frappe mon oreille : c'était la sienne. Je la regarde avidement, la suis.... et enfin reste là tout assourdi, tout haletant de joie.

— Et elle demeure?....

— Je ne sais pas où, mais je la trouverai, je la trouverai; cela ne peut pas être autrement.

— Dans une grande ville....

— Qu'importe? il y a de l'aimant entre nous. Bonsoir, mon enfant, je vais vite m'endormir afin de rêver d'elle.

Le bon vieillard avait tout à coup rajeuni de vingt ans.

Mais au bout de quelques jours, Dontheinus vit qu'il ne réussirait pas à rencontrer son ancienne amie et Maurice qu'il n'obtiendrait pas la sienne. Alors le professeur, que son amour rallumé de nouveau rendait plus humain à l'égard des faiblesses d'autrui, consentit à faire une démarche en faveur du jeune homme. Il se présenta chez la baronne de Mittauweld. C'était une femme de quarante ans, pâle, de moyenne taille, à la tournure nobiliaire. Au moment où elle entrait, le visiteur poussa un cri et s'écria : Frédérique! ma Frédérique!

Elle le reconnut et tomba sur l'épaule de son Albert. Celui-ci était bien changé; la science et l'étude l'avaient rendu lourd et emprunté; mais il était si bon à défaut de grâces du corps!.. Qui n'eût été attendri en le voyant passer de la surprise à la joie, de la joie à l'extase; et presser contre ses lèvres cette main qui avait autrefois senti battre son cœur, en disant mille mots sans suite, mais éloquens dans leur obscurité!... La fière baronne émue aussi se remit plus vite, comme honteuse d'avoir eu un retour de franche amitié.

Dontheinus pressé par elle s'expliqua ainsi : Je viens vous intercéder en faveur de mon fils adoptif. Donnez-lui la main de votre Emma... je n'ose l'appeler notre fille... voilà si long-temps que nous sommes séparés... n'est-ce pas, si long-temps! Eh bien! c'est le moyen de nous réunir. Notre lien rompu se renouera par nos enfans...

Elle répondit : Oublions les fautes du passé; quant à ce mariage, je ne puis le faire.

— Et pourquoi cela, madame?

— J'ai promis antérieurement au fils du conseiller Stoffelt.....

— Ainsi, Frédérique, lorsque le ciel me ramène auprès de vous, je vous retrouve froide et insensible, nous qui avons tant pleuré ensemble.....

— Mon meilleur ami, parlons de vous, de votre avenir.....

— L'avenir, je n'y crois pas; mais différent de vous, j'ai le passé devant les yeux.

— Folie! folie! vous êtes donc un vieil enfant?.....

— Je suis un père blessé et trahi..... Adieu, adieu, madame.

Il sortit à la hâte, maudissant l'inconstance des femmes et la dureté des baronnes..... Indigné, il écrivit à l'époux de Frédérique pour réclamer son intervention : il n'en obtint pas de réponse. La porte de l'hôtel lui fut fermée, et quand il rencontra son ancienne amie, celle-ci feignit de ne pas le connaître, ne rougissant même pas.....

Infâme maniement du monde, qui apprend au cœur à se cuirasser contre toute émotion!

Alors Dontheinus cessa ses travaux, et restant chez lui avec son élève, ne parut vivre que pour ce dernier. Et en effet, il s'oubliait quand il s'agissait d'exhorter Maurice, de rappeler ou de soutenir son courage. N'osant plus tirer d'exemples du passé, il lui découvrait un avenir, un avenir riant et sans ombres; puis, s'il avait ramené le sourire de la confiance sur cette jeune figure, lui, désabusé et froissé, lui, qui n'avait plus d'illusions, plus de mensonge de l'ame, plus de rêves à former, s'asseyait auprès de sa fenêtre, et relisait un de ses vieux auteurs favoris; Maurice se mettait à écrire en face du maître, et souvent le livre avait glissé des mains de Dontheinus qui ne s'en apercevait pas, et la plume s'était arrêtée sur le papier mouillé des larmes du jeune homme.

Ainsi se passa un an. Mais il arriva qu'au bout de ce temps, un homme vêtu de deuil se présenta chez notre ermite. Il tenait par la main une jeune personne, et dit : M. Dontheinus, je vous ramène votre enfant..... je suis le baron de Mittauweld.

— Ciel! vous êtes habillé de noir..... la mère d'Emma.....

— Est morte après m'avoir fait goûter de longues années de bonheur. Je viens accomplir son vœu le plus cher en mariant cette jeune fille à son bien-aimé.....

— Son vœu?..... cependant madame la baronne avait refusé.....

— Oui, mais l'approche de la mort lève bien des scrupules, et elle vous écrit qu'en faveur du passé elle consent à ce mariage.....

— Eh bien! s'écria Dontheinus à la fois triste et joyeux, l'œil rempli de larmes douces et amères; eh bien! mon cher Maurice, n'avais-je pas raison de dire qu'il y avait, même dans un passé orageux, les germes d'un heureux avenir?

Maurice lui prit la main en silence, il sentait que le bon vieillard avait raison. ALFRED DESESSARS.

UN THÉATRE DANS UNE ÉGLISE.

Un nouveau théâtre s'est ouvert : les journaux l'ont dit à la fin de leurs colonnes, après les pommades et les onguens; les murs de Paris l'ont annoncé en grosses lettres sur une affiche de couleur. C'est un petit événement par le temps qui court; l'un s'ouvre, l'autre se ferme sans que le public s'en soucie davantage. Un théâtre est de nos jours une espèce de magasin où l'on débite au consommateur, en qualité bonne ou mauvaise, une certaine denrée qui se vend, se revend, se trafique, se brocante, qui a son numéro, son étiquette, et s'offre sur la place à prix plus ou moins haut, selon la marque et le nom du fabricant. De l'art, de la poésie, n'en demandez pas; l'art et la poésie ne sont pas choses commerciales. Ils pouvaient se plaire dans le jeu de paume enfumé de l'hôtel de Bourgogne ou de la rue Guénégaud : le triple rang de marquis entassés sur la scène, la perruque de Louis XIV ombrageant la tête d'Auguste, les talons rouges aux pieds de Britannicus ne les épouvantaient pas : il y avait de l'enthousiasme alors; il y avait un public qui se passionnait, qui riait, qui pleurait, qui éclatait en huées ou en bravos : il y avait des joies, des désespoirs d'artiste et de poète. L'art et la poésie ont fui nos salles vastes et bien ornées, notre *proscenium* bien dégagé, nos décorations et nos costumes si exacts et si parfaits. Or donc, on vient d'ouvrir un nouveau théâtre, un nouveau bazar, une nouvelle boutique, si vous aimez mieux. Ce théâtre, on l'a bâti dans une église : il restait quatre murs d'église, on en a fait quatre murs de théâtre. De

même qu'un théâtre est tout uniment pour nous un espace ovale avec des rangs de loges et des banquettes, une église n'est autre chose qu'un bâtiment long et élevé, avec deux morceaux de fer croisés sur le toit. L'église ne servait plus; on pouvait en faire indifféremment un grenier à foin, une forge, une écurie, une remise; on en a fait un théâtre, c'est bien! Va donc pour un théâtre, et que le sort lui soit favorable! Le comique de la troupe s'habille dans le vestiaire du curé; la nef est un parterre, le chœur un foyer d'actrices; les bourgeois y viennent avec leur femme et leur enfant vêtu en artilleur, pour finir la journée du dimanche. — Le nouveau théâtre, s'il vous plaît? — Cloître Saint-Benoît, à l'ancienne église. — Et le bourgeois achète son billet à la porte, à l'endroit où le bénitier fut jadis; mais quant à l'eau bénite, il la dédaignerait, il la mépriserait, il s'en raillerait volontiers. Le bourgeois est philosophe, éclairé, beau parleur, et il a souscrit au Voltaire-Touquet: le bourgeois goûte fort l'avis d'abattre Saint-Germain-l'Auxerrois. D'abord, cela *ne sert à rien;* puis, les murs en sont vieux et gris, et le bourgeois n'admire rien tant que des murailles blanchies, vernies, luisantes: cela lui plaît à l'œil de même qu'un habit neuf ou des souliers bien cirés: il fait peu de cas des statues gothiques mutilées par le temps comme des combattans par une victoire; mais il est en extase devant les figures de Curtius; il estime infiniment le carton-pierre, et le marbre-poëkilose lui semble une belle invention. Ainsi donc, pour faire plaisir au bourgeois, que Saint-Germain soit abattu! A l'œuvre les pioches et les marteaux! Nous aurons sur l'emplacement une grande rue tirée au cordeau, avec des dépôts d'eau de Cologne de Jean-Marie Farina, des magasins de rouenneries et des enseignes de tailleurs. Tombe donc, pauvre église! Encore, dans ton malheur, bienheureuse es-tu qu'ils t'abattent au lieu de te réparer; car leurs réparations, leurs regrattages, leurs recrépissemens sont pires, s'il est possible, que des destructions complètes. En attendant que cette œuvre-là soit consommée, adieu, Saint-Benoît, fier de renfermer Claude Perrault. Saint Benoît déjà vieux il y a des siècles, et qui, de temple païen, était devenu église chrétienne! Par une étrange vicissitude, te voilà retourné à ta destination primitive; d'église chrétienne, te voilà redevenu temple païen, comme aurait dit un de ces pieux solitaires de Port-Royal, dont les austères paroles faisaient presque un damné du jeune auteur de *la Thébaïde*.

Moins rigoristes, nous ne logeons chez Lucifer ni les comédiens ni les auteurs; mais la religion des souvenirs est-elle donc tout-à-fait morte? N'ont-elles plus un langage qui se fasse comprendre à nos âmes ces vieilles basiliques où tant de générations se sont agenouillées? Chacune de leurs dalles ne couvre-elle pas un tombeau? Chacune de leurs pierres n'a-t-elle pas entendu les aveux de la pénitence et les sermens d'aimer prononcés à la face de l'autel? Et ces images qui priaient, les mains jointes, couchées sur un sépulcre, ces admirables sculptures où s'est jouée la féconde et capricieuse imagination de quelque artiste du moyen âge, grand homme dont le nom n'est pas venu jusqu'à nous et que nous ne connaissons que par ses œuvres, les arts ne leur donneront-ils pas un regret? On a collé du plâtre sur l'antique façade avec ces mots, Théâtre du Panthéon, en immenses caractères; les morts, endormis sous leurs dalles, se sont réveillés aux refrains glapissans d'un orchestre de comédie; les saints, les seigneurs, les abbés, ont été jetés pêle-mêle dans un four à chaux, ou bien serviront de bornes au coin de la rue voisine. Tiens, bon peuple parisien! l'on t'a fait un nouveau lieu de divertisssement pour tes jours de loisirs; et tu serais bien ingrat de le négliger, car il coûte assez de profanations, assez de belles choses détruites et de souvenirs abolis! Tiens, grand peuple parisien, peuple esprit fort, peuple cuirassé de mots sonores et de belles maximes; on t'a donné des vaudevilles et des mélodrames; on t'en donnera tous les jours pour rassasier ta faim; tu auras au moins des spectacles à défaut du reste; c'est la moitié de ce qu'il fallait aux Romains de l'empire. Réjouis-toi! bondis d'allégresse! Au lieu de cette masure délaissée où venaient prier tes pères, tu as un théâtre tout neuf éclairé par des quinquets; là, pour te plaire, on met du rouge et du blanc; l'on se pare de beaux habits en clinquant et en oripeaux, l'on se farde et l'on se grime, l'on rit et l'on pleure à volonté. « Malheur, » diront quelques esprits chagrins, « malheur aux nations qui ne croient plus au culte des ruines! » Nous ne sommes pas de cet avis: tout est pour le mieux. Transformons nos églises en théâtres, nos vieux châteaux en filatures, laissons voler nos médailles, abandonnons les palais de nos rois au marteau de la bande noire pour le plus grand profit des beaux-arts; c'est très-bien, c'est à merveille; dans un siècle ou deux, nous serons un peuple-castor, un peuple sans vertus ni passions, sans amours ni haines, un peuple tout à l'*utile* et au *positif*. Et pour ce qui regarde l'église Saint-Benoît, un mot encore, et ce sera le dernier: on en a fait un théâtre, voilà qui est triste, voilà qui est déplorable, sans doute; mais la profanation pouvait être plus grande; ne nous plaignons pas trop fort; rien n'empêchait de la livrer à l'abbé Châtel.

Théodore Muret.

Revue Dramatique.

—

Les théâtres ne nous ont guère donné de nouveautés depuis quinze jours. Pendant qu'à l'Opéra *la Sylphide* continue à attirer le public sur les pas de mademoiselle Taglioni, un couple rival menace sinon de ravir à la célèbre danseuse, au moins de partager avec elle les applaudissemens des amateurs de la danse. M. et madame Samengo Brugnoli, qui ont dansé un intermède dans une représentation aux Italiens, ont déployé autant de grâce, autant de légèreté que l'enchanteresse de l'Académie royale de musique, dont l'administration s'empressera sans doute de retenir ces deux talens parmi nous.

— Pour la représentation au bénéfice de mademoiselle Dupont, la comédie française nous a donné *le Mari de la Veuve*, en un acte. Les benins accès de jalousie d'un mari jaloux de l'amant de sa nièce, et les quiproquos qui naissent de là forment tout l'intérêt de cette pièce. Un dialogue fin, des traits d'esprit contenus, toutes choses auxquelles nous ne sommes plus habitués, nous ont reportés à une époque dont la marche de la littérature dramatique nous éloigne chaque jour. L'auteur a gardé l'anonyme, malgré le succès de l'ouvrage.

— A la représentation de Lablache, nous avons entendu l'*Ajo nell'imbarazzo* de Donizetti. Ce maître n'est pas destiné à faire école; son talent a un caractère de transition. Jamais il ne paraît appelé à exciter un vif enthousiasme. Ce n'est pas qu'il manque d'idées à lui; mais l'expression dramatique a peu de profondeur, ce qui ne peut être compensé par tout le parti qu'il sait tirer de l'orchestre. La nombreuse réunion qui se pressait dans la salle Favart avait été amenée moins par l'attrait d'une première représentation que par le désir de témoigner sa reconnaissance au célèbre bouffe. Le talent de chanteur et de comédien que Lablache a déployé nous a bien récompensé de notre empressement. Rubini et même madame Tadolini ont complété le plaisir de cette soirée dont on gardera le souvenir.

La clôture des Italiens a eu lieu par *la Prova* et *il Pirata;* l'admiration que nous font toujours éprouver Rubini et Lablache a été malheureusement troublée par les regrets que nous cause le départ de ce dernier.

— Avec *le Courrier de la Malle*, *M. Prud'homme* s'est montré au Vaudeville en habit de voyageur, faisant preuve en geographie de son discernement habituel, prêtant à rire avec son imperturtable aplomb. Est-il besoin de dire que *M. Prud'homme* est toujours le même Henry Monnier, aussi comique, aussi spirituel que dans *la Famille improvisée*, mais ici accompagné de la verve bruyante de Bernard-Léon qui représente le courrier.

La pièce a réussi sans opposition.

— Gontier dans *le Serrurier*, qui a réussi au Gymnase, est aussi un mari jaloux, mais avec une nuance d'énergie naturelle chez un artisan, et qu'il a heureusement rendue. Il s'agit dans la pièce d'un fils qui a fait fortune et est devenu homme du monde, comme il convient aux gens du peuple qui veulent avoir l'honneur de paraître sur la scène du Gymnase.

— Il paraît que M. Scribe veut rompre entièrement avec les traditions de sa manière et de ses succès. Après *Dix ans de la vie d'une femme*, dont malheureusement le succès l'encouragera peut-être à persévérer dans la même voie, il a risqué aux Variétés l'*Apollon du réverbère*. Il y a là-dedans un imbroglio de commissaire, de commis amoureux et de doubles lanternes, qui a paru très-peu plaisant, malgré les efforts de Vernet dans un rôle d'allumeur. Que M. Scribe prenne garde; nous en viendrons à regretter le musc et le clinquant dont il nous fatiguait au Gymnase.

— *Les Momies* ont fait une apparition aux Variétés pour être enterrées le lendemain.

Variétés.

—

— Plusieurs statues ont été commandées pour la décoration des Tuileries; elles ont été distribuées ainsi qu'il suit : M. Pradhier, un Phidias; M. Debay père, un Fénelon; M. Roman, un Caton; M. Foyatier, un Cincinnatus; M. David, un Philopœmen; M. Lemaire, un Thémistocle; M. Cortou, un soldat spartiate mourant; et M. Nanteuil, un Alexandre combattant.

— *Le Meurtre de la Vieille rue du Temple,* roman historique, obtient un grand succès.

Ce livre, d'une belle exécution typographique, et enrichi d'une vignette par Tony Johannot et gravé par Porret, se trouve chez Audin, quai des Augustins, n° 28.



—

Dessin — Les Mendians, gravés par Prévost, d'après Charlet.

Beaux-Arts.

—

GALERIE DE SÉBASTIEN ÉRARD.

Selon toute probabilité, il n'y aura pas de Salon cette année. L'ajournement annoncé par la circulaire de M. le directeur des Musées royaux doit servir d'exorde à une nouvelle plus précise, et définitive. On ne veut pas décourager tous ceux qui s'étaient hâtés pour arriver à temps. Après leur avoir fait espérer, de quinzaine en quinzaine, que le Louvre s'ouvrira pour eux en juin ou en juillet, on les trouvera tout disposés à apprendre qu'ils ont encore un an devant eux avant de montrer ce qu'ils ont achevé. Depuis quelques jours, il est vrai, des personnes qui se prétendent bien informées parlent d'un Salon pour le mois de septembre; mais, pour notre part, nous n'en croyons rien; et si cela était, nous trouverions l'époque mal choisie : car, à supposer que l'épidémie quitte Paris d'ici à quelques semaines, et la France dans un mois ou deux, quand l'oisiveté opulente ne sera plus retenue à la ville par la crainte, et la nécessité d'avoir toujours sous la main les secours d'un art éclairé, elle reprendra ses habitudes de tous les ans; elle ira vivre dans les châteaux, de promenades et de repos, et ménager pour l'hiver les deux tiers de ses revenus. Au mois de septembre il n'y aurait personne à Paris pour s'intéresser sérieusement à une exposition de peinture. Nous trouvons donc très-convenable et sage de remettre le Salon à l'année prochaine; non pas au moins que nos répugnances se fondent sur l'inachèvement des ouvrages de *haut style*. Nous sommes de ceux qui trouvent dans Allan et Wilkie autant d'élévation que dans une toile de vingt pieds, destinée à l'Hôtel-de-Ville ou au conseil d'état; nous ne concevons guère l'estimation géométrique de la grandeur et de la dignité d'une composition pittoresque.

Quoi qu'il arrive, la vente prochaine de la galerie de Sébastien Erard, annoncée pour le 23 avril à la galerie Lebrun, avait attiré, la semaine dernière, un grand nombre de curieux et d'amateurs. Quand les salons de la Muette se sont ouverts, l'invasion du choléra n'avait pas encore dépeuplé les spectacles et les fêtes; l'exposition de la galerie pouvait servir de préface à l'exposition annuelle promise pour le 1er mai 1832. Il y avait là d'importantes études à faire pour ceux qui prennent l'art au sérieux, et qui voient dans l'histoire de la peinture autre chose qu'un catalogue de dates et de noms; quelques visites à la Muette pouvaient avoir une immense utilité pour la critique officielle des peintres vivans, et aussi pour les simples causeries de salon. Rapprochées, à quinze jours d'intervalle, des visites au Louvre, elles auraient eu l'incontestable avantage de remettre le passé à sa place, de le montrer dans son vrai jour, de faire comprendre enfin qu'hier ne doit pas servir à calomnier aujourd'hui, mais à l'interpréter; que l'histoire tout entière n'est que le commentaire du présent; qu'elle n'a pas d'autre usage humain et raisonnable.

Maintenant, par suite de la décision qui ajourne le Salon, la question est changée : une promenade à la Muette n'est plus qu'une affaire de curiosité. Vue de cette sorte, la galerie de Sébastien Erard mérite encore une attention particulière : c'est, à coup sûr, une des plus riches collections d'Europe. Il y a là tel tableau de maître qui n'a pas de rival à Berlin, à Londres ou à Paris; il y a même des noms éclatans et dignement représentés qui ne figurent pas sur les livrets de notre Musée.

La vue extérieure d'une maison de plaisance par Hobbema est un morceau achevé, un vrai diamant. A quelques pas plus loin on rencontre un Claude Lorrain, supérieur selon nous à tous les ouvrages du même auteur qui figurent dans la galerie des trois écoles. Les fonds surtout sont peints avec une exquise simplicité. C'est le plus beau paysage épique que j'aie jamais vu. On peut le proposer hardiment, sinon comme modèle, du moins comme enseignement, aux jeunes gens d'aujourd'hui qui veulent renouveler le paysage.

Il y a des Ruysdael et des Téniers, égaux au moins, si ce n'est supérieurs, à ceux que nous possédons. Les deux Poussin sont assurément d'une grande valeur; mais je leur préfère les *Sabines* du même auteur.

Je ne fais pas grand cas du Jules Romain. Je donnerais volontiers dix toiles pareilles pour *la Circoncision*. La couleur est bleue et dure, selon l'usage; mais ce défaut n'est pas racheté, comme dans le chef-d'œuvre que je viens de nommer, par l'étonnante pureté du dessin, par la beauté harmonieuse des lignes et des groupes.

Il y a deux Rubens contre lesquels j'échangerais de grand cœur la moitié de ceux que nous avons au Louvre, une *Sainte Famille* et une esquisse de très-petite dimension. Sauf la robe de la vierge, que je n'aime pas, tout le reste de la composition me paraît d'une irréprochable beauté. Jésus et Joseph peuvent s'appeler des chefs-d'œuvre. Jamais je n'ai mieux compris la supériorité souveraine de Rubens. L'esquisse est une de ces merveilles, trop rares pour l'éducation des artistes, qui montrent le génie au moment où sa pensée, à moitié traduite, n'a pas encore revêtu une forme définitive. Outre le charme d'un bel et puissant ouvrage, on y trouve une sorte de révélation, comme dans les pages où Byron nous

raconte naïvement les poétiques impressions de son voyage en Suisse, qui plus tard sont devenues *Manfred*. Dans l'esquisse de Rubens on voit aussi quelle a été sa première pensée, sa première volonté, on suit presque les procédés de son inspiration.

Les Rembrandt sont nombreux et du meilleur choix dans la galerie de Sébastien Erard. J'ai surtout distingué le portrait à mi-corps de deux époux. Le velours et le satin sont d'une vérité saisissante. Les deux têtes sont modelées avec une finesse prodigieuse. Les mains peuvent se comparer pour l'élégance et la vie aux meilleures de Jean Goujon.

Nous ne voulons pas énumérer toutes les richesses de la Muette; mais nous souhaitons que l'administration arrive à temps pour retenir en France quelques-uns de ces bijoux. Depuis un an bientôt que le catalogue de la galerie se distribue en Europe, les galeries anglaises et allemandes doivent avoir trié, pour s'enrichir, les morceaux capitaux. Mais, puisqu'on n'achète pas de peinture moderne cette année, ne serait-il pas sage d'appliquer à l'acquisition des meilleures toiles que nous avons nommées l'argent destiné à l'achat des ouvrages des peintres vivans? Quel emploi plus convenable peut-on donner aux fonds votés pour l'encouragement des arts?

Littérature.

RAIMOND DU THIL.

Qui de vous a vu le Beaujolais? qui de vous a parcouru ses plaines hérissées de blé, ses coteaux couverts de vignes, ses collines boisées, ses montagnes pierreuses et désertes, royaume éternel des vents? Connaissez-vous Brouilly, Cheroubles, Lancié, Fleury, Cenves, Prusilly et Vauxrenards avec son château ruiné. Eh! dans le vieux temps il était bel à voir, ce château du Thil, avec ses donjons crénelés, ses tourelles aiguës, ses pignons anguleux, son pont-levis tremblant sous sa double chaîne, son toit d'ardoise aux reflets bleus et gris, son portail blasonné, sa chapelle hérissée d'aiguilles et bigarrée de vitraux, dans laquelle dix chevaliers armés de toutes pièces dormaient un sommeil de pierre, couchés sur leurs tombes. Au milieu d'eux, il était une place vide, occupée par une étroite dalle de pierre; on y lisait ces mots gravés en lettres de forme du treizième siècle: *Locus Raimondi hujus terræ domini absentis*.

Raimond! c'est maintenant le nom d'une montagne du Beaujolais, dont la tête chauve s'élève parmi ses sœurs qui semblent se tenir par la main et former autour d'elle une ronde immense. Combien de fois, dans ma jeunesse, n'ai-je pas, par une belle matinée d'automne, gravi ses flancs escarpés, fouillé dans sa gorge profonde, troublé l'eau du ruisseau qui baigne ses pieds, ou arrêté ma course sur sa cime. Là, assis sur un quartier de roche, mon chapeau à mes pieds, j'essuyais la sueur qui coulait de mon front et j'abandonnais ma chevelure blonde aux caprices du vent. Il m'apportait quelquefois la volée expirante d'une cloche sonnant l'*Angelus*, et cette voix me révélait un autre monde. Alors, silencieux et recueilli, je laissais errer autour de moi mes regards émerveillés. Partout spectacle magnifique, partout. A l'orient, la Saône déroulant son cours étincelant au milieu des prairies; au nord, la ville de Mâcon avec les croix dorées de ses églises et de son hôpital, qui, comme autant de doigts levés, semblent indiquer le ciel; à l'occident, la montagne de Prusilly avec son télégraphe, à la voix insaisissable et mystérieuse; puis le château du Thil, beau de souvenirs, laid, horrible par la mutilation des hommes plutôt que par l'injure du temps: car ses fossés sont comblés, son pont-levis arraché avec ses gonds, ses ogives déformées, sa chapelle rasée; le lierre à la feuille couleur de bronze tapisse ses murailles, et des bouquets d'herbe croissent dans les blessures qu'on a faites à ses tours. Dans les vastes cours, l'herbe croît à travers les pavés, les hirondelles confient leurs nids aux machecoulis et aux barbacanes, et les corneilles centenaires, semblant se les rappeler, parodient le hennissement des destriers et le son du cor des sentinelles.



L'on voit tout cela de la montagne de Raimond; aussi y allais-je souvent. J'y restais quelquefois des heures entières à la même place, en proie aux profondes et hautes méditations que le spectacle qui m'était offert et mon rapprochement du ciel m'inspiraient.

Quelquefois aussi, tiré de ma rêverie par mes folâtres compagnons, j'en rompais le charme en partageant

leurs jeux ; mais ces jeux avaient quelque chose de grand comme ceux de la nature sur la montagne. Nous courrions ainsi que de vieux chamois parmi les rochers, ou, réunissant nos efforts, nous soulevions leurs masses énormes pour précipiter leur chute jusque dans la vallée de Chenas, où elle ne s'arrêtait qu'après avoir broyé d'autres rochers, terrassé des châtaigniers ou des chênes séculaires, et tracé un sillon pareil à l'ornière d'un char de géant.

Sur le versant septentrional de la montagne, parmi des pierres debout comme des souvenirs druidiques, il y en avait une, autrefois grossièrement taillée, mais depuis noircie et écaillée par la flamme, verdie en d'autres endroits par les torrens de mars et fendue en deux. En la soulevant, non sans peine, nous aperçûmes qu'elle recouvrait un cadavre d'une taille colossale, ou du moins dans le premier moment mon imagination me le fit voir ainsi. Quelle frayeur ! Nous laissâmes retomber la pierre en arrière et nous nous enfuîmes précipitamment, comme si le mort se fût levé et nous eût poursuivi pour punir la violation de sa sépulture. Parvenus à quelque distance de là, nous nous hasardâmes à tourner la tête ; ainsi firent nos compagnons qui s'étaient précipités du côté opposé ; mais rien, absolument rien de nouveau, rien d'effrayant. Comme devant, le frémissement du feuillage, la voix lointaine du ruisseau, glissant sur des cailloux, et le bourdonnement des mouches s'ébattant au soleil. Alors un peu plus rassurés, nous revînmes, serrés les uns contre les autres, au point dont nous étions partis, et nous contemplâmes avec une curiosité silencieuse et craintive le cadavre qui gisait sans bière ni linceul. A sa poitrine renfoncée, à ses genoux développés et aplatis sur la rotule, on voyait qu'il avait long-temps prié. Etait-ce pour suivre une vocation ou pour expier un crime ? Ce cadavre était-il celui d'un ermite, d'un chevalier, d'un vilain, d'un traitant enrichi des sueurs des malheureux, puis repentant, d'un assassin ou d'un assassiné ? Dieu seul le sait ; mais il avait à côté de lui une tête plus frêle et sans corps.

Nous ne jouions plus, nous replaçâmes religieusement la pierre dans l'état où nous l'avions trouvée, et nous revînmes à *Juliennas*, dans un profond silence. C'est qu'en effet la vue d'un cadavre avait fait naître dans nos ames d'enfant un ordre d'idées qui nous était inconnu jusqu'alors ; nous avions bien vu des cimetières, mais jamais plongé l'œil dans leurs entrailles.

Arrivés près le moulin du *fief*, devant une maison de simple apparence, mais propre et égayée par un arbre touffu qui penchait avec amour son front sur elle, comme un aïeul sur de petits enfans qu'il a vu naître, nous aperçûmes un vieillard qui se chauffait au soleil. Il avait un air grave et solennel et semblait méditer sur son avenir, qui n'était plus de ce monde. Au reste il avait le costume des paysans du Beaujolais, et c'en était un. Quand nous fûmes à quelques pas de lui, il leva la tête, et portant la main à son bonnet de laine, il nous salua.

Cependant des paroles erraient sur ses lèvres, il hésitait ; mais bientôt : Oh ! mes jeunes messieurs, que vous êtes pâles et différens de ce que je vous ai vus ce matin ! Vous sautilliez, vous faisiez retentir l'écho de la rivière de vos éclats de rire ; vous ne donnâtes pas seulement un regard au vieux Philibert qui vous souhaitait le bonjour, et maintenant on dirait que vous revenez d'un enterrement.

Je pris la parole et je lui dis tout.

— Femme ! femme, s'écria le vieillard en se tournant vers la porte, viens vite.

Et nous vîmes sortir de la maison une femme de haute taille, la quenouille au côté et le fuseau en main. Elle paraissait toucher à la fin du siècle né avec elle, et sa tête cependant se dressait avec vigueur sous le poids des années qui y pesaient. Son visage, de la même couleur que la terre qui l'attendait, était labouré de rides profondes, et ses yeux jaunes et morts ne révélaient plus aucune sensation. A sa maigreur, à ses doigts longs, décharnés et gris, je crus voir le cadavre de la montagne, et un frisson courut le long de mes vertèbres.

— Femme, lui dit le vieillard, écoute ce qu'ont vu ces jeunes messieurs.

Je répétai ma narration.

Quand j'eus fini, la femme se tourna vers le vieillard, et lui dit :

— Ce cadavre, c'est celui de Raimond, le seigneur du château du Thil, Raimond, dont l'ame est en enfer et revient chaque nuit brûler sur la montagne, comme dit la complainte.

— La complainte ! m'écriai-je vivement, quelle est-elle ? Oh ! dites-la nous, je vous en prie.

La femme alors s'assit sur un arbre tombé de vieillesse, débris sur débris, ses yeux s'animèrent d'un éclat singulier, son visage se contracta d'exaltation, son fuseau tourna avec rapidité dans ses doigts, et elle commença d'une voix cassée, basse et funèbre comme celle d'un vieux moine psalmodiant au chœur (1).

---

(1) Cette complainte est telle qu'on peut se l'imaginer, naïve, verbeuse et interminable. La donner dans son patois original, ce serait l'exposer à n'être pas comprise ; la traduire, ce serait l'affaiblir. Je me borne donc à renfermer dans un récit tout les détails qu'elle contient.

I.



Ecu d'or fascé d'une barre d'azur, au lion de gueules passant en chef, éperons de chevalier, château avec droit de haute et basse justice, vastes forêts, vilains à foison, coffres pleins de deniers, jeunesse, beauté, haut lignage, mille autres choses encore, messire Raimond avait tout cela, et cependant il lui manquait une chose sans laquelle toutes les autres ne sont rien; il n'avait pas encore trouvé une femme dont le cœur fût en harmonie avec le sien, une femme telle que son ame ardente et chevaleresque la rêvait. Déjà il se désespérait, ne rencontrant partout que laideur, coquetterie, froideur, avidité, légèreté ou sottise, lorsqu'il lui prit envie d'aller, pour s'ébattre, chez le sire de Chintré, le seul de ses voisins avec lequel il n'avait eu jusqu'alors aucune relation. Il fit donc harnacher son palefroi, vêtit son plus riche surcot, et s'accoutra de son mieux, d'autant plus que la renommée lui avait appris que le château où il allait renfermait un vase d'élection, une perle de vertu et de beauté: et la renommée cette fois n'avait pas menti; car telle était Euriaut, la fille unique de noble et puissant seigneur messire Hugues de Chintré. Raimond se mit donc en route, le faucon sur le poing et en fredonnant une chanson. Chante, chante, Raimond! il en est temps encore! quand tu repasseras sur cette route, tu ne chanteras plus.

Arrivé à Chintré, Raimond fut bien reçu par messire Hugues et sa fille, qui se félicitèrent d'avoir désormais à compter parmi leurs amis un hôte d'un tel renom, et lui prodiguèrent toutes sortes de soins. Quant à Raimond, il s'inclina en balbutiant quelques paroles de modestie et de remerciement, rougit et pâlit tour à tour: il venait d'être blessé au cœur. Quelque grande que fût l'idée qu'il s'était faite de la beauté d'Euriaut, il était encore resté au-dessous de la réalité. Belle Aude, amie de Rolland, Yseult la blonde, Genièvre, dame de Fayel, si les poètes qui ont chanté votre beauté eussent pu voir Euriaut, ils eussent calqué la description de vos charmes sur le portrait de la damoiselle de Chintré, ou, pour parler avec plus de vérité, il eussent reconnu l'insuffisance de leur talent pour le reproduire.

Raimond trouva aussi dans son hôte un vieillard exempt de la plupart des infirmités physiques ou morales qui accompagnent ordinairement un sexagénaire. En effet, à la vigueur et à la force de l'âge mûr, il joignait toutes les qualités qui sont l'apanage d'un chevalier accompli et d'un baron de haut lignage. Aussi les huit jours pendant lesquels Raimond séjourna à Chintré s'écoulèrent-ils rapidement au milieu des fêtes et des plaisirs de toute espèce. . . . .

Le neuvième jour, Raimond prit congé de messire Hugues et d'Euriaut et se mit en route pour retourner à son château du Thil; chemin faisant, son écuyer remarqua avec surprise que son seigneur ne sonnait mot, qu'il était plongé dans une méditation profonde comme un trouvère qui rime un sujet nouvellement éclos de son imaginative. Raimond avait laissé tomber sa tête sur sa poitrine, et ses yeux insoucieux du printemps et de ses merveilles ne se détournaient que pour se porter en arrière sur le château de Chintré: c'est qu'il y avait laissé son cœur.

Arrivé à Vauxrenards, il ne perdit pas un instant et manda son clerc:

— Maître, lui dit-il, allez demain au point du jour chez messire Hugues de Chintré, et requerez-le qu'il lui plaise de m'octroyer sa fille Euriaut en mariage.

Le clerc partit donc le lendemain et revint le jour suivant, il apportait avec lui deux lettres: l'une, du sire de Chintré, exprimait le regret qu'avait ce baron de ne pouvoir accorder sa fille à messire Raimond, attendu que messire Imbert de Beaujeu en avait déjà fait la demande et avait été favorablement accueilli; quant à l'autre, telle était sa teneur:

« A haut et très-puissant seigneur, messire Raimond, seigneur du Thil et autres lieux, Euriaut damoiselle de Chintré rend très-humble salut.

» Lorsque votre messager fit part de votre demande à mon très-honoré père, j'étais là, j'entendis sa réponse, et elle devait être telle, car je suis promise à messire Imbert; mais puisqu'il en est ainsi, je vous dirai tout, persuadée que vous ne préjugerez pas mal de moi. Je vous aime, messire, et n'ai jamais aimé que vous. Si j'ai paru accéder aux vœux de messire Imbert, c'était par obéissance aux ordres de mon père jaloux de rehausser par ce mariage l'éclat de sa maison; mais à présent mon parti est pris, je veux faire si bien qu'avant peu je serai ou votre épouse ou celle de Jésus-Christ. »

Raimond était encore sous le coup des sensations diverses que cette lettre avait produites en lui, lorsqu'on lui annonça l'arrivée d'un ménétrier.

— Qu'il entre, dit-il, et qu'on l'amène ici sans tarder un seul instant.

Le ménétrier parut.

— Maître, lui dit Raimond, si tu as faim ou soif, demande tout ce que tu voudras, tu l'auras sur-le-champ; mais au nom de Dieu fais vite, puis prends le meilleur cheval de mes écuries et ne cesse de chevaucher jusqu'à ce que tu sois arrivé à Chintré. Là tu te présenteras au château, sous prétexte d'exercer ton gai savoir, et tu remettras en cachette à la demoiselle de Chintré la lettre que je te vais donner. Si tu as une réponse, tu me l'apporteras incontinent. Voilà un à-compte de ce qui te reviendra pour tes bons services.

Le ménétrier prit l'argent et regarda. Vertubleu quel à-compte! il y aurait eu de quoi fonder une messe perpétuelle dans une cathédrale; aussi n'eut-il ni faim ni soif, il salua messire Raimond avec reconnaissance et se mit aux champs plein de joie en pensant à la récompense qui l'attendait au retour.

Le ménétrier arriva bien à propos. Le sire de Chintré avait en ce moment même la visite de messire Imbert et d'une foule d'autres barons qu'il s'occupait de déduire de son mieux. Il reçut gracieusement le chanteur, recommanda à sa fille de veiller à ce que rien ne lui manquât, et s'empressa de retourner auprès de ses hôtes. Le ménétrier alors ouvrant son escarcelle en tira la lettre de messire Raimond et la présenta à Euriaut, qui la prit en tremblant et la lut avec rapidité. Entendant quelque bruit, elle se retourna et aperçut messire Imbert; elle cacha alors le papier dans son sein et voulut se retirer, mais celui-ci la retenant par le bras :

— Damoiselle, vous lisiez une lettre?

— Oh ! rien, absolument rien, messire.

— Vous lisiez une lettre, damoiselle, reprit messire Imbert, les termes où nous en sommes me donnent le droit de vous demander, d'exiger de vous qu'elle me soit montrée.

Euriaut, par un mouvement décidé, lui donne la lettre. Messire Imbert la lut; plus il avançait, plus son front devenait sombre et son visage pâle; mais bientôt il sembla rentrer dans son assiette habituelle, et laissant brusquement Euriaut, il rentra dans la grande salle où tous les conviés étaient réunis.

— Messire, dit-il au sire de Chintré, grand merci pour tous les bons traitemens que j'ai éprouvés de vous; cependant ne vous étonnez pas si je ne reparais plus désormais dans votre château. Lisez ceci, vous en saurez la cause.

En même temps il tendit la lettre à messire Hugues, salua tout le monde et se rendit dans la cour, d'où son cheval en un moment harnaché l'emporta à Beaujeu en quelques heures.

Pendant ce temps-là le ménétrier avait vidé la place, peu curieux de savoir quelle récompense lui destinait le sire de Chintré.

. . . .

Huit jours après, l'on apprit que messire Imbert avait épousé une dame de haut lignage.

. . . .

Un mois après, Raimond alla à l'autel avec Euriaut; car après tout c'était bien là où il avait fallu en venir. Menaces, prières, privations, tout avait été mis en usage par messire Hugues pour faire renoncer la jeune damoiselle à son amour, mais tout avait été inutile, et Euriaut, depuis le premier jusqu'au dernier moment, avait persisté à déclarer à son père qu'elle n'épouserait que Raimond, ou qu'elle irait s'enfermer dans un cloître. Or, jeter au cloître une fille unique et belle, c'eût été grand dommage: le sire de Chintré le sentit et il se décida enfin à unir les deux amans.

Si vous désiriez connaître le détail des fêtes et divertissemens qui eurent lieu à l'occasion de ce mariage, il me serait facile de vous satisfaire. Qu'il vous suffise cependant de savoir que rien ne manqua à sa solennité, et qu'une foule de barons, de châtelains, de chevaliers et de dames s'y livrèrent pendant huit jours aux plaisirs des tournois, de la danse, de la musique et de la bonne chère.

Quand tous les conviés eurent pris congé des nouveaux époux, c'est alors qu'ils furent heureux de ce bonheur qu'aucune expression ne pourrait rendre. Raimond n'avait jamais eu que deux passions, jamais que de l'amour pour Euriaut et pour la chasse, et maintenant il pouvait s'y livrer tout à son aise; aussi leur partageait-il son temps, et l'un le délassait de l'autre, si toutefois l'amour d'une femme aimante et aimée peut jamais lasser. Oh ! j'envie son bonheur, quand je me le représente revenant des forêts, haletant, couvert de sueur et de poussière. Son épouse le reçoit à la porte du château, cherche son regard, sollicite un baiser, s'informe du succès de sa chasse et s'empresse de le dépouiller de ses gants et de ses armes; puis il entre, il monte dans son appartement, s'assied et enlace silencieusement ses bras autour de la taille d'Euriaut, qui debout devant lui promène en souriant ses mains d'enfant dans les cheveux noirs de son époux, détruit la forme capricieuse qu'elle leur a donnée pour lui en substituer une autre plus capricieuse encore, et les écarte du front pour l'effleurer de ses lèvres ; puis Raimond se lève, la saisit dans ses bras... Euriaut feint de résister... Après cela que peut-on désirer de plus ?

Cependant Raimond commença à s'apercevoir que sa jeune épouse n'avait pas cette égalité d'humeur si nécessaire en mariage; mais il l'excusait et s'en réjouissait même, en songeant que sa grossesse , qui ne devait pas tarder à se déclarer, en était la cause; et il s'appliquait à prévenir ou tout au moins à satisfaire ses moindres désirs.

Un matin, messire Raimond se préparait à partir pour la chasse; la cour était pleine de destriers qui creusaient le sol, mâchaient leurs freins avec impatience, secouaient la tête ou hennissaient. Parmi la foule des sergens qui s'y trouvaient , les uns essayaient quelques sons sur leurs cors, d'autres interrogeaient le tranchant de leurs épieux, d'autres enfin faisaient sortir les chiens de leurs loges et les accouplaient; en même temps le fauconnier chaperonnait ses oiseaux, leur parlait et les frappait du doigt lorsqu'ils se montraient rebelles; mais quand messire Raimond parut, tous montèrent en selle et se mirent en ordre pour défiler sur le pont. Le sire du Thil promena rapidement son regard sur cette troupe; il semblait y chercher quelqu'un.

— Eh bien! s'écria-t-il, où donc est Thibaud? Qui de vous a vu mon écuyer? le coquin va-t-il encore nous faire attendre ?

— Messire, dit l'un des varlets, Thibaud, votre écuyer, m'a dit au lever qu'il ne peut, pour cause d'indisposition, vous suivre à la chasse; il vous prie donc de l'excuser, et de le dispenser de son service pour aujourd'hui.

Messire Raimond fronça le sourcil :

— Cela arrive trop souvent, s'écria-t-il. Descend de ton roussin, Jehan, et va dire à Thibaud que, s'il se refuse à venir avec moi, il se prépare à quitter le château avant la fin du jour.

Jehan monta dans une des tours, et il en descendit quelques instans après suivi de l'écuyer. Ce dernier fut accueilli par le regard sévère de son maître, et par des sourires d'incrédulité de la part des autres : en effet, son visage vermeil et fleuri, ses yeux vifs et brillans, repoussaient toute idée de maladie ou de malaise quelconque.

— Hé! maître Thibaud, lui dit messire Raimond, de quel genre est votre mal? il m'est avis que vous avez un violent accès de couardise. Par saint Lâche, votre patron, vous devriez remplacer l'épée, que je vois à votre côté, par une quenouille, et travailler avec Euriaut, votre dame.

Et les autres de rire encore plus fort. Thibaud ne répondit rien, et prit place à côté de son maître en tête du cortége. Le pont s'était abaissé, et déjà messire Raimond s'avançait pour le passer, lorsqu'une des chambrières de son épouse accourut vers lui :

— Messire, lui dit-elle, madame Euriaut vous prie que vous l'attendiez; elle veut goûter avec vous du plaisir de la chasse.

— Très-bien, répondit messire Raimond avec un air de satisfaction, nous l'attendrons tant qu'il lui plaira; cependant je vais faire harnacher son palefroi.

Bientôt Euriaut parut. Messire Raimond s'avança vers elle, et, l'enlevant dans ses bras, il la plaça sur sa monture, puis les chasseurs se mirent aux champs.

La chasse ne fut pas heureuse. Messire Raimond et ses gens parcoururent successivement Cenves, la Grange-du-Bois, Prusilly, Lesne et Saint-Veran; et à peine, dans toute cette étendue, aperçurent-ils quelque gibier qu'ils ne purent atteindre. Chagrin et excédé de fatigue, il allait retourner au château, lorsqu'Euriaut l'arrêta.

— Cher sire, lui dit-elle, vous vous rebutez déjà? Il est certes trop tôt pour vous en retourner; et puis, vous l'avouerai-je? je brûle du désir irrésistible de manger de votre chasse. Si ce désir n'est satisfait, je serai malade, je vous le jure. Ne pourriez-vous encore chercher?

— Allons! dit messire Raimond d'un air résigné à ses gens assis sur l'herbe, et saint Hubert nous soit en aide!

Puis s'adressant à Euriaut :

— Douce amie, vous êtes trop fatiguée pour nous suivre; attendez-nous ici en la compagnie de Thibaud, qui ne demande pas mieux que de se reposer. Avant deux heures nous reviendrons ici, et il faut espérer que ce ne sera pas les mains vides.

Et sans ajouter un mot de plus, il piqua des deux et s'élança à travers les bois avec sa suite; mais d'abord pas plus de gibier que devant. Enfin ses chiens levèrent un sanglier qui s'enfuit avec la rapidité de la foudre dans les ravins dont la pente était hérissée de rochers. Messire Raimond n'hésita pas un seul moment à l'y suivre, au risque de rouler jusqu'au fond; mais il était décidé à s'exposer à tout plutôt que de revenir vers Euriaut sans lui apporter la venaison qu'elle paraissait désirer avec tant d'ardeur.

Forcé jusque dans ses derniers retranchemens, le sanglier fit bonne contenance; il reçut sur ses défenses tous les chiens qui s'élancèrent sur lui, puis les rejeta sans vie au loin. Enfin messire Raimond l'atteignit à la jointure de l'épaule, l'abattit, et les autres l'achevèrent. Le sanglier fut placé sur un cheval qui devait marcher un peu en arrière des chasseurs, afin que messire Raimond pût, comme il en avait l'intention, ménager une surprise à Euriaut. Car il voulait se présenter devant elle, l'air abattu et chagrin; puis quand elle ferait éclater le dépit de voir son désir déçu, l'embrasser et lui montrer le che-

val ployant sous sa charge. Oh ! il se promettait beaucoup de plaisir !

Et il avançait vers le lieu où il l'avait laissée, il avançait par une route égale et en droite ligne; mais bien que peu éloigné, il n'apercevait personne; il avançait toujours, mais il ne découvrait encore personne.

— Ils sont sans doute assis sous la feuillée, se dit messire Raimond, comme pour se tranquilliser; mais le jeu de ses éperons et la pâleur de son visage témoignaient assez de son anxiété.

Il arriva enfin au lieu où il s'attendait à retrouver Euriaut et Thibaut, il le reconnut parfaitement, et fit même remarquer à ses gens la place au pied d'un chêne où Euriaut s'était assise, séjour de peu d'instans, dont l'herbe affaissée gardait encore le souvenir; mais je vous le répète, personne, personne.

— Ils se seront ennuyés de nous attendre ici, dit messire Raimond d'un air qu'il tâchait de rendre calme, et auront repris la route du château.

Et il s'élançait sur cette route.

Ils n'étaient pas revenus au château.

Le pont se baissa de nouveau, et messire Raimond d'une part se mit en quête avec ses gens; de l'autre, les vilains du fief parcoururent les forêts en tous sens à la lueur des torches, car la nuit était venue.

Mais personne, personne.

Huit jours après, messire Raimond rentra dans son manoir, le cœur rongé de douleur et d'horribles soupçons. Il était tellement défiguré par la fatigue et l'insomnie, que sa propre mère (si la noble dame eût encore été de ce monde) n'aurait pu le reconnaître. Il avait parcouru toutes les routes et tout le voisinage à cinq lieues à la ronde, interrogé tous les habitans; mais nul n'avait vu ni la dame ni l'écuyer.

Messire Raimond alors ne perdit ni la vie ni la raison, il eût été trop henreux; il attendit

Peu de temps après, un inconnu se présenta au château; il demanda à parler à messire Raimond en particulier, puis se retira. Le sire du Thil le suivit de près dans la cour; il avait l'air égaré, il fit signe qu'on sellât son destrier, le monta, ne répondit rien aux regards de ses hommes d'armes étonnés de son silence. Prêt à passer le pont, qui sur un nouveau signe de sa main s'était abaissé, il se tourna vers eux :

— Adieu! adieu! s'écria-t-il d'une voix étouffée; et il laissa tomber sa tête sur sa poitrine pour cacher la vue d'un ruisseau de larmes.

Depuis il n'est plus reveuu.

II.

Environ cinq ans après, un samedi, vers le coucher du soleil, un prêtre confessait, dans l'église du moûtier de Clugny, tous ceux qui se présentaient à lui. Quoique jeune encore, son visage était flétri et sillonné de rides profondes, ses yeux caves et éteints étaient immobiles, et sa tête chauve et osseuse se penchait vers la terre. Voyant la nuit déjà proche et l'église déserte, il allait se retirer lorsque tout à coup la porte s'ouvrit brusquement, et une femme échevelée, les pieds nus, vint tomber à ses genoux. Elle était haletante de fatigue et de douleur.

— Mon père, dit-elle enfin avec effort et après un moment de silence, au nom de celui qui mourut pour nous sur la croix, écoutez-moi en confession; j'ai là un poids qui m'étouffe.

Et sa main raide et tremblante montrait son cœur qui battait à rompre sa poitrine.

— Ma fille, répondit le prêtre d'un voix lente et navrée, il est bien tard; ne sauriez-vous attendre jusqu'à demain?

— Non! non! par tous les saints de cette église dont les regards flamboyans me brûlent! A présent même, ou sinon je meurs à vos pieds!

— Je vous écoute, dit le prêtre attendri et effrayé tout à la fois. La femme alors commença.

— Mon père était de haut lignage. A l'âge de seize ans il me maria à un baron qui m'avait demandée, et à qui j'avais promis un amour éternel. Bons traitemens, soins empressés, douces paroles, plaisirs de toute espèce, mon époux me prodiguait tout, et cependant je le trahis; je le trahis pour m'envelopper dans le crime avec celui qu'il avait élevé, qu'il nourrissait, qu'il logeait dans son château, et à qui, en dernier lieu, il m'avait confiée. Car un jour que mon époux, excédé de fatigue, avait recueilli un reste de force pour chercher à satisfaire à un de mes désirs, mon séducteur profita de son absence pour m'entraîner dans sa fuite, qui ne s'arrêta qu'au milieu d'une troupe de voleurs; car, pris par eux, nous ne fûmes épargnés qu'à la condition de nous associer à leurs crimes. Nous acceptâmes, car rien ne nous coûtait alors. C'est de là que mon compagnon, pour faire cesser des perquisitions qui l'inquiétaient et pour colorer son ingratitude et sa félonie d'un prétexte quelconque, envoya à mon époux un émissaire déguisé qui annonça que mon enlèvement n'avait pour cause que le désir de se venger des paroles humiliantes que messire Raimond lui avait adressées le matin même de l'événement, et que ma mort en avait été la suite. Ce messager ajouta que, passant sur

la route de Mâcon à la Maison-Blanche, il avait été arrêté par un homme armé, lui sans armes, et qu'il avait juré sur la croix d'aller chez mon époux lui rapporter tout cela, moyennant quoi il avait été exempt de tout mauvais traitement. Le stratagème fit son effet, et nous apprîmes peu après que mon père était mort de douleur, mon nom sur les lèvres, et que mon époux avait disparu sans que nul sût ce qu'il était devenu. Tout cela me toucha peu.

A ces mots le prêtre s'agita convulsivement sur son siége ; la femme n'y fit pas attention, et continua :

Depuis j'ai vécu une vie de sang, de débauche et de misère dont je ne pourrais donner le détail; car mon cœur se révolte à son souvenir.

Un jour la bande sortit pour une expédition importante ; mais elle ne rentra pas. J'attendis toute la nuit et tout le jour suivant dans le repaire ; mais aucun d'eux ne reparut. Alors, hors de moi, je pris ma course au hasard. Mes habits se déchiraient, ma chaussure s'en allait par pièces; les passans s'arrêtaient pour me regarder, me croyant folle; et j'allais toujours. Enfin j'arrivai dans cette ville, et sur la grande place... je vis... ah!... quoi?... Thibaud... lui... accroché au gibet. Votre église était tout près...... Me voilà.

Parjure, meurtrière de mon père, et de mon époux peut-être, adultère, souillée de tous les crimes, Dieu pourra-t-il me pardonner? y aura-t-il un cloître ouvert pour moi?

— Dieu peut tout, dit le prêtre d'une voix étranglée, et si basse que je ne sais si la femme put l'entendre, et il lui donna l'absolution.

Puis il se leva, le prêtre; il était pourpre, ses yeux lançaient des éclairs, et sa voix maintenant éclatait comme celle d'une trompette :

— Mais si Dieu vous pardonne, s'écria-t-il, je ne vous pardonne pas, moi.

La femme reconnut la voix ; elle tomba raide en poussant un soupir : ce fut le dernier.

Le prêtre la considéra avec un sourire d'amertume et de vengeance satisfaite, puis il sortit pour voir le pendu. Il y était bien ; tout était pour le mieux.

Il remonta dans sa cellule, s'habilla pour le voyage, et quitta Clugny; mais le lendemain il revint pendant la nuit. En traversant le cimetière, il vit une fosse fraîchement recouverte. Une idée effroyable le saisit, il s'y abandonna. Aidé d'une planche de cercueil, il creusa la fosse et aperçut le cadavre de sa femme. C'est ce qu'il cherchait. Il lui coupa la tête, l'enveloppa soigneusement, laissant le reste aux chiens et aux commentaires des passans ; puis avec sa proie il s'enfuit loin, bien loin, jusque sur la montagne d'où il pouvait apercevoir le château du Thil, le sien.

Il y vécut encore dix ans, et fut un jour trouvé mort, le visage sur la tête d'Euriaut, que le temps avait dépouillée. Il fut enterré avec elle.

Et maintenant on voit chaque soir, parmi les feux que les bergers allument sur la montagne, une flamme bleue comme celle du soufre; elle brûle sans l'assistance de personne sur la tombe de Raimond, et cependant on entend des soupirs et des gémissemens mêlés au murmure du ruisseau.

FRANCISQUE MICHEL.

Revue Dramatique.

THÉATRE DU PANTHÉON.

Méphistophélès, Drame en vers et en cinq tableaux;

PAR M. LESGUILLON.

Ne cherchez point ici l'œuvre immense et fantastique de Goëthe : M. Lesguillon n'a pas eu la prétention de la transporter sur notre scène : il a pris au poète allemand son diable, son Faust, sa Marguerite, son Valentin; il a pris du moins leur nom; mais de ces quatre personnages, c'est Méphistophélès qu'il a choisi pour le caresser, pour le soigner avec une tendresse toute particulière. Il en a fait son Méphistophélès à lui; un diable ironique et railleur, aiguisant sur tous et sur tout des méchancetés presque toujours mordantes et spirituelles : Méphistophélès a été pour M. Lesguillon un prétexte, un cadre satirique, une statue de Pasquin où il a collé ses épigrammes. Malgré la composition un peu *plébéienne* d'un auditoire pour qui la poésie paraissait un langage inaccoutumé, l'ouvrage a obtenu beaucoup de succès. Nous avons remarqué un acteur nommé Barret, qui n'a pas mal joué le rôle du diable. Quelques vers sur la mort toute récente de Goëthe, et dont M. Lesguillon est aussi l'auteur, avaient précédé la pièce nouvelle : on les a fort applaudis sous le double rapport de leur mérite et de leur à-propos.

— *Un Duel sous Richelieu* a obtenu un succès éclatant au Vaudeville ; nous en rendrons compté dans la prochaine livraison. Le portrait de Volnys dans cette pièce, joint au numéro de ce jour, est dû au crayon facile et spirituel de M. Menut, jeune artiste dont nous avons déjà donné plusieurs dessins, entre autres celui intitulé *Autrefois marchande de modes*, sur lequel son nom avait été omis par oubli.

Dessins. { L'écolier de Cluny, par ACH. DEVÉRIA.
Volnys, par MENUT.

AVIS.

Notre intention, on le sait, en fondant l'*Artiste*, a été une libre tribune à toutes les opinions. Toutes les fois qu'un article est signé, nous n'entendons pas en assumer la responsabilité. Nous permettons l'attaque, mais sans interdire la défense. Si l'on trouve le morceau suivant un peu âpre dans la forme, nous accueillerons volontiers toutes les réfutations motivées qu'on voudra bien nous adresser. D'ailleurs il n'est peut-être pas inutile, dans un temps de banale et universelle indulgence, d'entendre quelquefois une critique sévère et hardie, qui ne fait acception, pour exprimer franchement sa pensée, ni de ses amitiés, ni de ses relations de salon. Un tel délit, si c'en est un, est largement compensé tous les jours par les approbations complaisantes dont les journaux ne se font pas faute.

Le directeur de l'Artiste.

Beaux-Arts.

LES STATUES DES TUILERIES.

On sait maintenant à quoi s'en tenir sur le bon goût de M. Fontaine : il ne peut plus couper court aux interpellations qu'on lui adresse en priant qu'on attende. Son génie et sa verve n'ont rencontré aucun obstacle sur la route; car nous avons trop de modestie et de bon sens pour honorer d'un pareil nom les réclamations sérieuses que nous ne lui avons pas ménagées depuis plus d'un an : et s'il n'a pas réalisé les projets que nous avons annoncés d'abord, et que nous persistons à croire très-réels, à coup sûr ce n'a pas été par déférence pour nos avis qu'il méprise, mais bien parce que sa fantaisie a pris à l'improviste une autre décision. S'il n'a pas construit, dans la cour du Carrousel ou dans dans le jardin des Tuileries, les galeries et les pavillons dont nous avions parlé sur bonnes informations, n'allez pas croire au moins qu'il ait reculé devant la profusion de telles dépenses, qu'il ait rougi à l'espérance du barbarisme qu'il allait commettre. Rien de cela! il se soucie de l'histoire de l'art, comme si elle n'avait jamais été. N'allez pas lui parler de la maison de Moret, du château de Gaillon, des majestueuses cathédrales de Reims, de Chartres ou de Strasbourg, il vous traitera comme un écolier ignorant, et ne daignera pas même vous répondre. Tant qu'il restera dans Paris une rue qui ne ressemble pas aux rues de Rivoli et de Castiglione, tant qu'il n'aura pas fait toute la ville à son image, il refusera de se reposer. L'or ne lui eût pas manqué pour accomplir le crime de lèse-architecture que nous avions prédit; sa conscience d'artiste, si toutefois il a jamais pu légitimement prétendre à d'autres titres qu'à celui d'ouvrier, eût fait bon marché vraiment d'une aigre et criarde dissonance. Que lui importe après tout que Louis XIV rime assez mal avec Catherine de Médicis, que Philibert Delorme et Lenôtre ne soient pas nés à la même heure? il s'inquiète bien d'aussi misérables vétilles!

Il a terminé librement ses parterres et ses fossés. Il a bien voulu, et il faut l'en remercier, abattre les palissades qui nous masquaient son chef-d'œuvre, avant d'avoir donné le dernier coup de rateau. C'est une grande et noble générosité, une hardiesse qui l'honore.

Il a respecté notre impatience. Mais notre attente a-t-elle trompée?

Mon Dieu! non : je lui pardonnerais de grand cœur ses fossés et ses parterres, ses plates-bandes et ses plantations, s'il n'eût porté une main sacrilége sur les statues qui étaient bien à leur place, et qui à présent sont devenues inintelligibles. J'aurais peut-être consenti à ne pas lui demander compte des gracieuses figures de Coustou et de ses élèves, qui gardent encore à peu près la disposition et l'ordonnance qu'elles avaient, pour peu qu'on veuille bien oublier la distance qui les sépare du château. J'aurais passé outre pour ce délit véniel. Mais toucher au *Laocoon*, et le placer de telle sorte qu'il devient invisible! montrer aux promeneurs qui arrivent par le pont Royal le dos d'un groupe destiné à n'être vu que de face, présenter à ceux qui s'avancent vers le château, le bras gauche d'un bronze qui pour se comprendre et s'admirer, a besoin impérieusement de découper sa silhouette sur l'azur du ciel! essayer et prétendre ce que l'ignorance d'un enfant regarderait comme une folie, essayer de détacher les lignes du *Laocoon* sur un fond de papier gris, sur les pierres du château! voilà ce qui est impardonnable.

Comme si les écoliers ne savaient pas tous que les bronzes et les marbres ne peuvent pas être confondus impunément! comme s'il n'était pas trivialement évident que les bronzes veulent une lumière libre et diffuse, et que les marbres seuls peuvent dessiner leur blancheur éclatante sur un fond de pierre.

Et pour insulter plus ouvertement aux lois les plus simples du goût et du bon sens, on a pris les deux gracieuses statues qui figuraient si bien dans l'hémicycle du quinconce, et on les a mises dans les nouveaux parterres, entre un vase et un groupe. Si bien que maintenant tout est pêle-mêle comme dans l'arrière-boutique d'un brocanteur. Les meubles et les armures sont mieux rangés dans

le magasin de M. Montfort que les statues aux Tuileries. Et qu'a-t-on placé en regard du *Laocoon*? rien de mieux, rien de pire que le dernier méfait de M. Bosio, ce héros matamore qui fait la roue si incroyablement, et qui aurait des crampes à crier s'il n'avait le bonheur d'être en bronze. Hercule doit être bien confus, ou Laocoon bien humilié.

Et que dire des statues nouvelles qu'on a placées aux Tuileries, pour nous dédommager des honteuses dévastations que nos remontrances n'ont pu arrêter? la critique peut-elle descendre jusqu'à l'analyse du *Spartacus* de M. Foyatier, du *Laboureur* de M. Lemaire? De pareilles œuvres ne méritent ni blâme ni approbation. A ce propos, il n'y a qu'une chose convenable à publier, quoique triste et désolante. Il faut malheureusement reconnaître qu'en 1827, 1831 et 1832, le *Spartacus* a obtenu un succès scandaleux. Le public juge la sculpture plus mal encore que tout le reste. En présence du marbre ou du bronze, il débite des naïvetés bien autrement singulières que devant une toile ou un volume nouveau. Les symphonies exceptées, auxquelles il n'entend pas grand' chose, il comprend encore la musique plus volontiers que la sculpture.

Les causes d'un pareil malheur sont trop simples pour qu'il soit besoin de les expliquer. Mais il importe de constater et de proclamer hautement que le *Spartacus* est une *charge* indigne de l'art. Le type est bas et trivial. Les lignes du dos et le diamètre des épaules indiquent une familiarité journalière avec la hotte : c'est peut-être le portrait d'un portefaix ; mais à coup sûr ce n'est rien de plus. Et si, abandonnant l'exécution des morceaux, j'arrive à la composition proprement dite, c'est pire encore. Je ne sais de comparable au *Spartacus* que les attitudes usitées dans les rôles de Francisque ou de Marty.

Il ne servirait de rien d'examiner la valeur du *Laboureur*. Comme il n'y a pas eu de succès, les récriminations seraient oiseuses.

Mais le *Cadmus* et le *Minotaure* ne peuvent passer inaperçus. Ces deux ouvrages ont obtenu dans leur temps les éloges des journaux. Le *Cadmus* s'appelait vulgairement un des chefs-d'œuvre de Dupaty. Mais en vérité, je préfère de beaucoup sa nymphe *Biblis*, toute sèche et toute ronde qu'elle soit, au *Cadmus*. Ce dernier groupe n'a pas été payé moins de trente-deux mille francs. Les lignes du *Cadmus* ne sont pas mauvaises ; elles sont ridicules. Si le serpent, obéissant à la malice naturelle de son caractère, voulait jouer un tour à son adversaire, il n'aurait qu'à doubler la semelle et serait sûr de le voir tomber. L'attitude du héros ne serait pas même applicable à l'escrime ; mais d'ordinaire, on ne combat pas un serpent le fleuret à la main. Ajoutez à cela que le torse et les membres ne révèlent aucune force, que le dessin des saillies musculaires manque d'énergie et de grandeur. Une pareille statue n'est bonne qu'à faire des cuvettes.

Quant au *Minotaure*, je suis vraiment fâché que M. Ramey fils n'ait pas consulté Granville pour l'ajustement de la tête et du torse du monstre. Je m'assure qu'avec les avis et les leçons du jeune artiste il eût beaucoup mieux réussi. Le *Minotaure* de M. Ramey est tout bonnement un homme gras et indolent qui me paraît se réveiller en sursaut, et contrarié tout au plus du genou de Thésée comme d'un cauchemar importun. Mais la tête jure étrangement avec le torse. Il n'y a pas une *métamorphose* de Granville pour laquelle je ne voulusse donner avec empressement le *Minotaure* de M. Ramey. La tête du *Thésée* est copiée de Canova avec une littéralité assez pauvre. Certes on ne peut nier que le marbre de ce groupe ne soit travaillé avec assez d'habileté : on voit que le statuaire sait son métier. Mais d'élévation, d'héroïsme, de poésie, de grandeur et d'art, il n'y a pas la moindre trace. C'est une réalité assez exacte, mais molle et lâche.

Le *Prométhée* de M. Pradier est le seul ouvrage remarquable placé récemment aux Tuileries. On peut sans doute critiquer les lignes générales, on peut se demander si, plus simples, elles n'auraient pas été plus vraies ; mais il y a des morceaux d'une admirable exécution. Le bras gauche tout entier est très-beau. Cependant, bien que les deux silhouettes se dessinent assez nettement, comme évidemment le Prométhée peut et doit être vu de tous les côtés, on doit regretter qu'il soit adossé à la grille d'un parterre ; de cette sorte, il n'y a que les jardiniers qui pourront voir le dos.

Restent les douze statues dont les titres et les signataires ont été publiés dans les journaux à son de trompe. On a fait grand bruit de la munificence de la liste civile. Il s'est rencontré des flatteurs complaisans qui ont remercié M. Fontaine de fournir aux sculpteurs une si glorieuse occasion de manifester leur talent. Par malheur, la nouvelle n'est pas vraie, et les éloges tombent à faux. Les figures qu'on doit placer aux Tuileries sont celles-là mêmes qu'en 1827 Charles X avait demandées pour la cour du Louvre. Plaise à Dieu qu'il n'en soit pas des statues du Louvre, placées aux Tuileries, comme des statues demandées par Napoléon pour le pont Louis XVI, réalisées seulement sous le dernier règne, Dieu sait comment pour la plupart! et encore faut-il dire que les figures destinées aux Tuileries n'auront pas comme celles du pont Louis XVI le mérite d'une certaine unité. Que signifie *Alexandre combattant* près d'un *Soldat de Marathon*, entre *Phidias* et *Cincinnatus*? que signifient ces éternelles

études du torse antique? la sculpture serait-elle donc condamnée à une école perpétuelle? Seuls entre tous, MM. David et Pradier contribueront réellement à l'embellissement du jardin. Mais n'eût-il pas été plus convenable et plus naturel en même temps de demander pour les terrasses du château une suite homogène et harmonieuse, qui formât en quelque sorte un tout complet? J'imagine que MM. Nanteuil, Debay, Cortot, Lemaire et Foyatier seront un déplorable voisinage pour Lepautre et Coustou. Le beau groupe d'*Enée*, *le Joueur de flûte*, *le Pâtre*, réfuteront mieux que l'analyse la plus sévère ce qu'on est convenu d'appeler des *morceaux d'étude*.

Il fallait laisser au Louvre les statues qu'il attendait. C'était un fait accompli; mais pour les Tuileries, il fallait se montrer sévère et scrupuleux, et pour lutter avec les maîtres du dix-septième siècle, trop méconnus et trop mal appréciés, ce n'était pas trop des plus habiles. Les grands travaux ne sont pas une aumône. Il eût mieux valu partager les douze figures entre deux ou trois hommes du premier ordre que de les répartir aux dépens du public et au profit d'artistes médiocres.

GUSTAVE PLANCHE.

INFLUENCE DE LA MUSIQUE SUR L'ORGANISME.

La musique a été recommandée, entre autres distractions, comme un moyen puissant contre les effets de la maladie qui nous ravage. L'influence de la musique sur l'organisme est une vérité positive, et, suivant de savans médecins, il est utile d'en entendre souvent, même dans l'état de santé. Pour quelques personnes douées d'une extrême sensibilité, c'est même un besoin presque aussi naturel que celui de prendre des alimens; la musique pénètre en nous, pour ainsi dire, et aucune partie de l'économie, depuis la fibre osseuse jusqu'aux émanations les plus subtiles de nos humeurs, n'échappe à son influence. Il paraît que le plaisir qu'elle nous fait éprouver a sa source dans la fréquence plus ou moins grande de la *rentrée*, du *retour* des sons, et que ses effets divers sont principalement produit par le *mode* qu'on emploie.

Les anciens avaient dans leur musique quatre modes principaux qui inspiraient des passions différentes. Ainsi le mode *phrygien* excitait le courage et la fureur; le *lydien*, la tristesse, les plaintes, les regrets; l'*éolien*, la tendresse et l'amour: le ministère n'a pas encore voulu chanter dans ce mode; enfin le *dorien* inspirait la piété et le respect pour les dieux.

Nous sommes moins riches de nos jours: nous n'avons, comme le savent les *dilettanti* et quelques autres ensuite, que les tons majeurs et les tons mineurs, modifiés de plusieurs manières pour produire des résultats analogues; mais ces modifications se font quelquefois assez heureusement, et en définitive nous pouvons nous consoler de ne pas avoir les quatre modes des Grecs.

Roger, au surplus, en compte vingt-quatre (*des Effets de la Musique sur le corps humain*). Le premier ton, parmi ceux appelés majeurs, est plein de majesté. Le second, lorsqu'il est tempéré, convient à la tendresse; lorsqu'il est plus animé, il invite à la joie. Le troisième et le quatrième font naître la mélancolie; ils nous attendrissent, nous arrachent des larmes. Le cinquième se fait remarquer par sa noblesse et sa dignité; il élève l'ame et l'excite aux entreprises difficiles. Le sixième et le douzième respirent l'ardeur des combats, et enflamment le courage. Les modes mineurs se rapportent plus particulièrement à la tristesse, à la pitié, à la crainte. Grétry, dans son *Essai sur la Musique*, a parfaitement déterminé les modes qui conviennent au caractère de tel ou tel personnage.

Si l'on s'en rapporte aux anciens, leurs différens modes exerçaient un pouvoir surprenant. Lamon, musicien de Milet, en jouant de la flûte sur le mode phrygien, avait excité à la fureur *des jeunes gens pris de vin*: Galien lui ordonna de changer de mode et de jouer sur le dorien: aussitôt ces jeunes gens passèrent de l'état le plus violent au calme le plus parfait. Le célèbre Timothée, de la même ville, maîtrisait, dit-on, à son gré les sensations de ses auditeurs. Ainsi, par exemple, il excitait Alexandre-le-Grand à la fureur, et le calmait presque aussitôt. Terpandre apaise une sédition; Ulysse est désarmé par Phemius; Amurat IV, les mains teintes encore du sang de ses frères, se laisse toucher par un joueur de psaltérion, et ne peut retenir ses larmes.

Le rhythme et la mesure, comme chacun des modes de la mélodie, jouissent aussi d'une propriété particulière. Les mesures gaies, les mesures vives, les mesures majestueuses, ont sur le moral une puissance remarquable. Quintilien rapporte à ce sujet un exemple intéressant. Pythagore, voyant un jeune homme dont on avait excité la fureur au point qu'il allait mettre le feu à la maison de sa maîtresse, qui avait introduit chez elle son rival, ordonne au joueur de flûte de changer aussitôt de mesure, et de prendre le *spondée*, composé de deux temps. La gravité du nouveau mouvement arrête le jeune homme furieux, et il reprend peu à peu son sang-froid. Malgré le respect que méritent Quintilien et Roger qui le cite, on pourrait ne pas ajouter une foi entière à des effets aussi merveilleux.

Toutefois, si la musique a produit tant de miracles chez les anciens, c'est qu'ils étaient simples dans leur mélodie, par suite de l'imperfection de leurs instrumens, et n'avaient presque aucune notion de l'harmonie. Ils s'atta-

chaient à exprimer sur leurs instrumens tous les mouvemens, toutes les agitations des passions; et ils avaient acquis dans ce genre la plus grande habileté. Cet art, que nous ignorons entièrement, réuni à l'extrême simplicité de leur musique, qui permettait à tout homme de suivre sans peine l'ordre des images, opérait les prodiges dont ils nous ont transmis le souvenir. Nous sommes aujourd'hui beaucoup plus savans qu'eux; mais nos compositeurs, pensant que le plaisir doit être l'unique objet de la musique, et ne la croyant pas, comme les anciens, propre à former les mœurs, ne s'attachent qu'à surprendre l'oreille par une agréable harmonie, et l'ont, comme on voit, affaiblie à force d'ornemens. Aussi sommes-nous privés, de nos jours, des effets merveilleux dont les auteurs citent tant d'exemples, à moins pourtant qu'on ne veuille mettre en parallèle les exclamations, les trépignemens, les extases, les coups de tête contre les murs, et mille autres choses charmantes dont nos *dilettanti* nous donnent le spectacle en battant la mesure à faux; ce qui, du reste, ne sort pas de la question dans un pareil désordre.

Quoi qu'il en soit, c'est principalement sur le moral, c'est-à-dire sur la portion de l'encéphale qui préside aux affections, que la musique, par la voie de l'ouïe, exerce son empire, et que par suite elle détermine dans tout l'organisme les mêmes effets que les passions qu'elle fait naître.

Il est certain que la musique exalte le courage, et l'histoire de Tyrtée n'est plus fabuleuse depuis que l'hymne de la *Marseillaise* a reproduit les mêmes prodiges. La musique militaire surtout a de tout temps contribué aux succès des armées. Le son de la trompette, du clairon, du fifre, du tambour, excite le cerveau, accélère la circulation, qui, à son tour, réagit sur cet organe, et rend l'homme capable des efforts les plus extraordinaires.

La musique peut encore calmer la peur, le chagrin, l'inquiétude, l'ennui, et en général tout ce qui peut vivement nous affecter. Une douce harmonie s'empare de l'esprit, et le délivre des idées sombres et tristes dont la continuité seule peut altérer toute l'organisation. Élisabeth, au lit de mort, s'entoure de musiciens dont les accords lui dissimulent l'horreur du trépas. Gélimer, roi des Vandales, assiégé par Bélisaire, lui demande pour toute grâce une cithare pour calmer son inquiétude au son enchanteur de cet instrument. Le voyageur chante au milieu des forêts et des ténèbres pour dissiper la terreur qu'elles inspirent. La musique appelle le sommeil réparateur, apaise les douleurs physiques, en opérant une véritable révulsion.

Les anciens croyaient qu'elles inspiraient la chasteté. Agamemnon confia Clytemnestre à Démodocus, et elle ne se rendit à Égisthe que lorsqu'il eut tué ce musicien. Pénélope fut remise à Phémius, qui, par les sons de sa lyre, conserva, dit-on, sa vertu. La musique de nos jours a perdu, il faut bien l'avouer, cet heureux privilége.

Elle est bien plutôt, en effet, un puissant aiguillon pour l'amour. Elle aiguise les traits de la volupté, et enflamme les passions, bien loin de les calmer. Elle exerce aussi son influence sur l'intelligence; elle excite l'imagination, donne du mouvement à l'esprit, de l'étendue aux idées qu'elle fait jaillir avec abondance; mais c'est surtout aux poètes et aux peintres qu'elle prête cet utile secours.

Elle agit encore sur la partie du cerveau qui préside aux mouvemens. Le soldat supporte bien plus long-temps la fatigue, exécute avec bien plus de facilité les marches forcées lorsqu'il est conduit au son des instrumens. Dans ce cas l'impression physique double, pour ainsi dire, sa volonté, et remplace l'énergie qu'elle a perdue. Une jeune personne débile, qui pourrait à peine exécuter quelques pas si elle n'était accompagnée de musique, à l'aide de ce moyen tout-puissant, passera la nuit au bal sans éprouver la moindre lassitude. On peut dire ici que la volonté de cette femme, sa force locomotrice est dans la musique, dans les sollicitations qu'elle en reçoit, beaucoup plus que dans son cerveau, puisque cette musique lui procure une puissance qu'autrement elle ne trouve pas en elle.

Quelqu'un avait conseillé à une jeune dame d'aller prendre des bains à une certaine distance de sa demeure, d'y aller à pied et de revenir de la même manière. Elle était si faible que ce mode de retour était presque impossible, et qu'après l'avoir employé, pourtant, il lui était très-pénible de se livrer au moindre exercice le reste de la journée, tant sa fatigue était grande. Un jour elle sortit du bain au moment où un régiment, précédé d'une musique guerrière, passait et dirigeait sa marche vers sa demeure. Elle le suivit, et arriva presque sans s'en apercevoir et sans aucune lassitude. Attribuant avec raison cet effet à l'influence de la musique, son jeune médecin résolut de profiter de cette observation. Le régiment passait tous les jours à la même heure; il répéta l'expérience, et il obtint toujours le même succès.

Mais les fonctions de la vie animale ou de relation ne peuvent pas être modifiées d'une manière aussi énergique sans que celles de la vie organique ne s'en ressentent vivement. Aussi la circulation, la respiration et la digestion sont-elles accélérées ou ralenties par divers genres de musique. Les fonctions ne sauraient rester stationnaires, pour ainsi dire, lorsque l'organe qui semble les tenir toutes sous sa direction est si profondément impressionné. A peine, en effet, entendons-nous les premiers sons d'une musique ravissante, que tout notre corps est saisi d'un frémissement général; et bientôt un charme inexprimable et plein d'une douce volupté s'empare de nos sens. Si la musique est

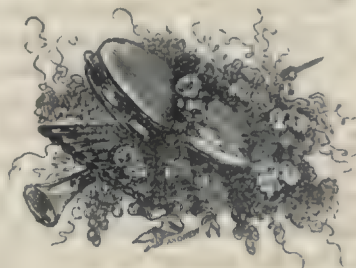
vive et bruyante, les yeux deviennent brillans, le visage se colore, le pouls devient fort et régulier, la chaleur augmente, et toutes les autres fonctions redoublent d'énergie. Cette observation n'avait pas échappé aux anciens, qui dans leurs festins goûtaient le plaisir de la musique. Que si l'on change de mesure et de ton dans un sens opposé, les yeux deviennent langoureux, la face pâlit, le sang se concentre, la peau est froide et la respiration devient suspirieuse.

On conçoit dès lors de quelle utilité la musique peut être dans les affections morbides, puisqu'elle imprime à l'économie de si profondes modifications; c'est surtout dans les maladies du cerveau qu'elle pourra exercer la plus heureuse influence. Aussi voit-on que, parmi les exemples multipliés cités par les auteurs, les *névroses* occupent le premier rang. L'aliénation mentale, l'hypocondrie, l'hystérie, l'épilepsie, la catalepsie et même l'hydrophobie, si l'on en croit Desault, ont cédé à son pouvoir. La nostalgie, ou *maladie du pays*, peut aussi être dissipée par la musique.

On a pensé que l'action des sons n'était pas bornée à l'ouïe, mais qu'elle agissait aussi d'une manière directe sur les solides et les fluides qui nous constituent, en leur communiquant un véritable ébranlement qu'on a comparé à celui de l'escarpolette ou à tout autre exercice lascif. Roger a consacré un chapitre à la démonstration de cette opinion. Après avoir exposé tous les faits de physique qui prouvent la transmission des vibrations sonores d'un corps dans un autre, il conclut qu'à l'aide de ces données on peut expliquer ces frémissemens dans les entrailles, ces horripilations, ces sensations confuses de douleur et de plaisir que nous éprouvons en entendant certains sons. Roger a attribué dans ce cas aux vibrations sonores une puissance evidemment exagérée, et à de certaines parties du corps une qualité qu'elles n'ont pas extérieurement; tous les phénomènes qu'il mentionne trouvent leur explication naturelle dans l'influence de la musique sur les organes de l'audition, lesquels communiquent leur impression au surplus du système nerveux. Si pourtant l'on voulait à toute force tenir compte des vibrations que les entrailles éprouvent par communication, ce ne pourrait être qu'au même titre qu'on le ferait pour la joue ou le métacarpe, puisqu'ils reçoivent de même l'impression des vibrations sonores; mais encore un coup aucune de ces parties n'est disposée pour sentir distinctement les impressions que l'ouïe seule peut percevoir.

Nous n'avons considéré jusqu'ici la musique que sous le rapport de son utilité; mais comme nous n'écrivons pas pour faire son éloge, nous allons aussi faire connaître brièvement les inconvéniens qu'elle peut occasioner. Or l'expérience nous apprend que la culture immodérée de la musique peut occasioner autant de maladies que pratiquée sagement elle procure d'avantages; elle engendre surtout les affections qui dépendent d'une exaltation ou d'une perversion des organes de la sensibilité. Les gens du monde qui fréquentent les artistes ont souvent remarqué qu'en général, et plus particulièrement les musiciens, ils avaient au moins un *caractère fort original;* et que beaucoup étaient mélancoliques, maniaques. Pour ne parler que des absens, nous citerons le célèbre *Mozart* et *J.-J. Rousseau*, qui étaient dans ce cas. L'hypocondrie, l'hystérie, l'épilepsie, et la classe si nombreuse et si variée des spasmes, semblent aussi être dévolues aux musiciens. La plupart sont doués de la constitution où dominent l'encéphale et ses dépendances, et chez eux cette constitution n'est pas toujours naturelle; elle est souvent acquise par une culture excessive de son art.

Cet article, très remarquable, est emprunté au *Temps*.



Litterature.

SOIRÉE D'ARTISTES.

Il y a des salons où l'on s'ennuie, et je suis sûr que vous en connaissez plus d'un qui possède ce triste avantage. D'ordinaire, la plupart des invités, après s'être lorgnés à distance, échangent ensemble quelques paroles de politesse, déchirent, sans avoir l'air d'y prendre garde, deux ou trois de leurs meilleurs amis, se racontent, comme pour satisfaire à un devoir obligatoire, les anecdotes de la matinée, puis tout est dit. La maîtresse de la maison place les tables de jeu. La fille se met au piano; les quadrilles se distribuent. Le jeu et la danse continuent jusqu'à trois heures, et vous rentrez chez vous avec l'œil en feu, le cerveau malade, ennuyé de votre soirée, mais cependant sans pouvoir vous dispenser de dire le lendemain matin à ceux qui viennent vous faire visite au réveil : « Vous avez eu grand tort de ne pas venir hier chez madame.....

il y avait un monde fou. J'ai beaucoup perdu. Les femmes étaient jolies, les coiffures un peu prétentieuses; il y a eu deux chevelures perdues à la galoppade, et le plaisant, c'est qu'on ne savait à qui les rendre. On a eu toutes les peines du monde a trouver quelqu'un qui voulût bien les réclamer. C'était une soirée charmante, » et pour le prouver, vous bâillez à vous démettre les mâchoires.

Mais pourquoi s'y ennuie-t-on ? C'est que huit jours à l'avance on s'occupe des personnes qu'on y doit rencontrer, comme de la composition d'une représentation à bénéfice ; c'est qu'on y va pour s'épier, pour se guetter avec une inquiète jalousie. C'est qu'on n'y arrive jamais sans l'intention formelle de laisser à la porte tout ce qui fait qu'on est *soi*, et qu'on n'est pas un autre; c'est qu'on s'y donne une peine affreuse pour ressembler à tout le monde, et de cette façon tout le monde ne ressemble à personne.

C'est vraiment une corvée que de fréquenter de pareils salons. Je conçois qu'on s'y présente pour s'instruire et se former *aux belles manières;* pour savoir au juste ce que valent dans de pareilles cohues les plus hauts esprits, les meilleurs et les plus généreux caractères, beaucoup moins à coup sûr qu'un sot en velours et en bas de soie, moins qu'un maître de danse, ou un pilier de café. Celui qui sait parier à propos, quitter un parti au moment où il faiblit, s'appelle un homme d'esprit. Celui qui s'avise de regarder sa danseuse avec une attention trop marquée n'a *pas de goût*. Il se fait montrer au doigt. C'est un enseignement assez profitable. Deux ans d'une pareille société vieillissent et assouplissent le caractère. On y apprend à éteindre ce qu'il y a d'ardent dans les passions, à masquer ce qu'il y a de trop vrai dans l'expression immédiate de la pensée.

C'est une épreuve qui peut vous flétrir si vous la prolongez trop long-temps. Mais si vous savez vous arrêter à temps, vous devenez habile; vous demeurez à la veille de la rouerie.

Mais il existe à Paris d'autres et plus intimes réunions, où l'on va librement, sans jamais savoir précisément à qui l'on adressera la première parole; réunions familières, sans faste et sans apprêts, où chacun joue son rôle sans l'avoir appris, où la parole sert bien rarement à déguiser la pensée; curieuses et inappréciables galeries où tous les acteurs mettent en relief, avec une généreuse naïveté, tous les mérites et tous les ridicules qu'ils ont reçus en partage; où personne ne se refuse un geste ou un sourire, dans la crainte de blesser l'humeur chagrine de son voisin.

Il en est une surtout connue de quelques heureux, reléguée dans un quartier tranquille, entre l'Hôtel-de-Ville et la Bastille, qui peut servir de type et de modèle aux soirées du même genre. Le maître de la maison est lui-même artiste et poète. C'est une des conversations les plus merveilleuses et les plus inépuisables que je sache; un trésor de souvenirs et d'anecdotes; qui peut citer, par ordre alphabétique, autant de noms que Périclès. Mais il a trop de goût et de modestie pour raconter sans qu'on l'en prie. Entre neuf à dix heures du soir, le dimanche, à l'ordinaire, car ses loisirs sont rares et ménagés, sa vie a toujours été pleine et laborieuse, vous trouvez son salon garni d'une population insouciante et variée. Sa femme et sa fille vous accueillent gracieusement. Pour lui, il partage son attention entre son partenaire et la discussion d'une nouvelle. Il a l'air de s'oublier complétement pour penser à tout le monde. Il ne quitte pas son fauteuil, et cependant pas un nouveau-venu n'échappe à ses regards curieux; il possède un talent particulier et rare, presque indispensable cependant aux rois, aux ambassadeurs et aux maîtres de maison. Il parle à chacun de ce qui l'intéresse.

Si vous le permettez, je vous nommerai quelques-unes des têtes qui figurent dans ce tableau. Ce jeune homme dont la moustache et les sourcils engloutissent presque toute la figure, dont on distingue à peine les yeux et les lèvres, c'est le beau-frère d'un grand poète. Il est célèbre surtout par la manière dont il danse le galop. Il parle volontiers de ses ouvrages, les explique et les récite presque à ceux qui ne les ont pas lus. Il a une manière de regarder les femmes et de leur parler en décrivant un arc, qui appelle sur lui les yeux de l'assemblée.

Ce grand et beau jeune homme, dont la figure épanouie rappelle la joyeuse insouciance et la causticité satirique de Figaro, c'est le successeur de Geoffroy; celui qui élève et abat les réputations, qui distribue à son gré, et le plus souvent avec justice, la louange et le blâme, qui, du haut de sa tribune populaire, harangue et pacifie, ranime et agite toutes les passions littéraires qui menacent de s'éteindre. Sous le dédain et le caprice de sa conversation, qui se déroule et se croise en mille sens comme un kaléidoscope, on peut surprendre malgré lui un amour sincère et sérieux de l'art et de la poésie. Il fait de la langue ce qu'il veut; il la dompte et la gouverne comme un habile écuyer.

Celui qui tient les cartes et qui cache sous le verre de ses lunettes un œil vif et malin, c'est le critique officiel des derniers salons. Il est lié d'amitié avec la plupart des artistes contemporains, et il a le tort, très-pardonnable sans doute, d'écouter trop souvent ses amitiés. On ne lui connaît pas d'ennemis, chose rare pour un critique! Mais il n'y a pas un nom qui lui doive son éclat et sa puissance, pas un qu'il ait tiré de la foule et de l'ombre pour le couronner de gloire et de popularité. Il n'a pas ordonné dans sa vie un seul convoi funéraire. C'est un homme heureux, mais qui ne laissera pas de trace.

Vous connaissez et vous admirez tous les jours le jeune peintre qui s'avance vers nous, et qu'au premier abord vous pourriez prendre pour un capitaine de cavalerie. C'est à lui que les plus beaux livres doivent leurs *illustrations*. Il a inventé pour *Ivanhoé* et *le Corsaire rouge* d'énergiques et délicieuses compositions. Il n'y a pas un roman, pas un poème, pour lequel son crayon n'ait improvisé quelque figure de femme, angélique et résignée; il possède un talent rare pour comprendre et créer des attitudes vraies, pour trouver de l'ampleur et de la grâce jusque dans notre costume maigre et mesquin. Dans un an peut-être son rang sera marqué entre Allan et Wilkie.

La tête grave et recueillie qui cause près de la cheminée, c'est le poète qui a promené sa rêverie du Kremlin à l'Alhambra, qui a choisi tour à tour Olivier Cromwel, Charles-Quint et Louis XIII pour les traduire sur la scène, qui a tenté toutes les voies de la poésie, depuis l'ode jusqu'au roman.

Je ne vous nommerai pas tous les causeurs du salon; depuis l'auteur d'*Éloa* jusqu'au peintre qui, en 1827, a débuté si glorieusement par *Mazeppa*. C'est une soirée d'artistes, pleine d'abandon, de franchise et d'animation. Sur le minuit, quand la foule commence à s'éclaircir, quand notre hôte n'a plus autour de lui qu'un petit nombre d'auditeurs fidèles, quand les bougies s'abaissent et ne suffisent plus à éclairer la valse, quand les danseuses s'enveloppent de leurs pelisses, et disent à leurs amis un adieu sincère et sans arrière-pensée, un nouveau plaisir commence, le plaisir des tentes de l'Arabe, plaisir d'imagination vagabonde, plaisir d'artiste, plaisir de roi, que les rois méconnaissent. Notre hôte raconte jusqu'à deux heures les innombrables aventures qu'il a traversées. Et, grâce à sa verve homérique, ce plaisir se renouvelle sans jamais s'épuiser.



UNE MAISON

DE LA RUE DE LA VICTOIRE.

S'il est arrivé à quelques-uns de nos lecteurs de s'arrêter rue Chantereine, non loin des nouveaux bains, ils auront peut-être remarqué à la droite de l'établissement la maison ou plutôt la porte cochère sous le n° 48. — A l'intérieur, une cour longue et étroite, en forme d'avenue plantée d'arbres dont les cimes s'unissent, aboutit à un pavillon élégant et frêle. De son sommet arrondi en coupole et couronné d'une boule d'or, partent une infinité de veines de fer, qui dessinent autant d'angles au bord de la toiture. Dans les intervalles on a peint en faisceaux des armes et des ornemens militaires qui, par leur forme et leur mélange sont une date pour l'édifice, et comme un millésime pour son empreinte. On y voit le sabre recourbé qui rappelle l'Égypte, le brillant schakos du guide, le long bonnet à poil ras, à plaque cuivée, des grenadiers de Rivoli et d'Arcole. Chaque côté latéral est coupé également par une grille de fer qui sépare la cour d'un jardin, dont l'aspect est simple et sévère; c'est une immense pelouse verdoyante, ombragée par un massif de vieux ormes qui se déroulent circulairement, de manière à dérober aux voisins la vue du pavillon, et à ne laisser à ses habitans que celle du ciel et du jardin.

Ce même jour (16 brumaire), pendant que la scène que nous venons de rapporter avait lieu à l'autre extrémité de la ville, une scène différente se préparait dans l'enceinte de ce pavillon, que tout Paris connaissait alors sous le nom de maison de la rue de la Victoire.

Dans un salon ovale, un peu en désordre, mais décoré avec beaucoup de goût, et alors éclairé par une lampe d'albâtre placée sur un guéridon en laque de Chine, un homme jeune encore, maigre et d'une taille chétive, reposait étendu sur une chaise longue, la main droite passée dans le col entr'ouvert de sa redingotte grise. Un front immense et proéminant couronnait son profil d'une délicatesse infinie, il n'y avait qu'une pensée puissante qui pût animer les traits de ce visage pâle et bronzé. L'habitude de la réflexion contractait en ce moment ces lèvres minces, comprimait ces paupières transparentes, sous lesquelles se découvrait parfois un œil bleu, d'une mobilité effrayante.

A ses côtés, une femme vêtue de blanc et coiffée d'un madras rouge des Indes, noué à la créole, soutenait de ses deux mains cette tête où fermentait un monde, y attachant des regards humides empreints d'un amour mêlé d'inquiétude. — Tu souffres, mon ami, et tu me le caches!

Celui à qui ces paroles s'adressaient balança légèrement l'index à la hauteur du front, paraissant, au moyen de cette réponse muette, inviter sa compagne à ne point le tirer de la méditation où il était plongé. Elle l'entendit, et reprenant son livre, se laissa retomber mollement au fond de son fauteuil, en dissimulant mal un léger bâillement.

Le silence profond qui régnait là depuis une heure, et qui n'avait été troublé que par l'incident dont nous venons de par-

er, dura quelques minutes encore, puis il fut interrompu tout à coup.

La porte extérieure cria sur ses gonds, et un bruit progressif de voitures s'avançant rapidement par l'avenue, se fit entendre.

Les voici, s'écria Bonaparte, et en un clin d'œil il se releva sur ses jambes avec une brusquerie qui ébranla le parquet.

S'approchant alors de la fenêtre basse qui donnait sur le jardin, et de laquelle on n'apercevait que le massif d'arbres et le ciel, pur et brillant de l'éclat de mille étoiles, il y attira doucement sa femme.

— Joséphine, lui dit-il, parmi ces astres n'en vois-tu pas un plus étincelant que les autres?

Elle leva les yeux vers la voûte bleue, et y désigna l'étoile du berger.

Un sourire amer effleura les lèvres du général, et branlant la tête : Cherche encore, lui dit-il.

— Ah! reprit Joséphine d'un air inspiré, je vois là-bas une étoile qui jette le feu d'un diamant. Regarde, mon ami, l'horizon en paraît embrasé dans cet endroit.

— C'est celle-là! s'écria Bonaparte avec enthousiasme; et refermant précipitamment la fenêtre, il sortit.

Dans un cabinet voisin où l'on voyait une couchette en fer garnie d'un couvre-pied bleu de ciel, venaient d'entrer presque simultanément six personnages aussi remarquables par leur physionomie que par la diversité singulièrement contrastée de leur habillement. Deux d'entre eux, dont l'un, à la première vue, sollicitait l'examen par la longueur démesurée de ses jambes, portant un buste frêle et amaigri, se promenaient dans une sorte d'agitation qu'entretenait leur conversation animée. Les quatre autres avaient pris place autour de la cheminée, sur laquelle s'élevait entre deux vases corinthiens une magnifique pendule, présent de l'empereur d'Autriche au jeune et victorieux négociateur de Campo-Formio.

A l'angle de la cheminée, un de ces personnages qu'à la coupe antique de ses vêtemens, et plus encore à une énorme perruque blonde qui lui descendait jusque sur les yeux, on aurait pu croire très-avancé en âge, pérorait paisiblement et avec une précision mathématique. Le plus rapproché des auditeurs, revêtu d'un frac militaire, semblait recueillir ses paroles avec une avidité où il entrait plus de curiosité que de sympathie. Des deux figures que le discoureur avait en regard, l'une exprimait cette attention, inattentive pour ainsi dire, qu'on prête à des argumens déjà connus ou devinés; l'autre figure, singulier type de finesse caustique, semblait concentrée dans une immobilité dont l'expression satirique n'aurait pas échappé au sagace Sieyes, si dans ce moment il n'eût été aussi vivement préoccupé des bienfaisans résultats à venir de son organisation gouvernementale. Il allait aborder la théorie de son grand-directeur et de son sénat absorbant, lorsqu'un profil anguleux se dessina vivement sur le papier vert-pâle qui décorait l'appartement. L'abbé Sieyes s'interrompit aussitôt, et tous se levèrent comme s'ils eussent été mis en mouvement par la même commotion électrique.

Bonaparte invita ses hôtes à s'asseoir, lui debout, et les dominant du regard.

Après s'être un instant recueilli : Messieurs, dit-il, je suis prêt.

Le jeune général prononça ces trois mots, qui dans sa bouche en disaient tant, avec une force extraordinaire; en les articulant, son organe avait pris une intonation surnaturelle.

Un mouvement d'approbation aussitôt comprimé se manifesta dans l'auditoire.

Il reprit : Nous sommes d'accord sur le but; au-dehors, assurer à notre pays la prépondérance que ses armes lui ont conquise; au-dedans, frapper et détruire les factions qui menacent un pouvoir trop affaibli, et lui rendre la force et l'indépendance qui en sont inséparables, n'est-ce pas là ce que vous voulez tous?

Un geste et une exclamation d'assentiment lui répondirent.

— Citoyen directeur, continua-t-il en se tournant vers Sieyes d'un air de déférence, comme il y a des mesures à concerter, nous attendons que vos lumières nous les indiquent.

Sieyes rejeta sa perruque en arrière, tâta les basques de son habit, en tira sa tabatière, prisa, se moucha, toussa, cracha; et ouvrant de grands yeux, il répondit en ces termes à l'invitation du général.

— Notre position a cela de particulier que, parmi celles qui donnèrent lieu aux changemens que nous avons vus dans ces dernières années, on n'en trouverait aucune qui lui fût comparable; par conséquent, pour en sortir, nous ne saurions nous étayer d'aucun précédent. Peut-être va-t-on citer le 13 vendémiaire, le 18 fructidor? on se trompera. Le 13 vendémiaire fut la répression légale des factions; le 18 fructidor la dissolution opportune, mais irrégulière, des conseils qui menaçaient l'existence même de la république; vous reconnaissez que de ces deux situations aucune ne coïncide avec la nôtre. Nous avons, il est vrai, comme l'eurent alors la Convention et le Directoire, une grande et double force, celle de la nécessité et de l'opinion publique; mais nous sommes privés de la demi-légalité de ce qu'on a nommé le coup d'état de fructidor, puisque la majorité du Directoire nous manque pour l'exécuter. Ainsi donc, dans l'impossibilité où nous sommes de nous renfermer dans la constitution pour la sauver, il faut en sortir pour la refaire.

— Sortons-en d'abord, dit avec impatience le personnage aux jambes longues et fluettes, qui se dandinait sur sa chaise.

— Pour cela, plus d'une voie nous est ouverte.

— Les plus courtes sont les meilleures, répliqua le même personnage.

— J'en dirai autant des discours, ajouta, sans être entendu, un diplomate devenu célèbre à tant de titres, et dont la tête de cire avait remué.

— Messieurs, continua le judicieux directeur, de ces voies que nous offre la fortune, je n'en citerai que deux, l'usurpation (nous ne sommes pas ici pour composer avec les termes avouée, l'usurpation déguisée. Que le général Bonaparte s'entoure de ses compagnons d'armes, qu'il marche sur les conseils,

sur le directoire, et qu'il les renverse, voilà un de ses moyens, il a ses chances de réussite bonne et prompte; mais comme moi, sans doute, vous lui trouverez des inconvéniens. L'autre, que je tiens pour moins dangereux et aussi infaillible, c'est de se servir de l'article de la constitution qui autorise les inspecteurs des Anciens à proposer, par mesure d'urgence, la translation du Corps Législatif à Saint-Cloud.

— Soit, dit avec douceur un des collègues de Sieyes au Directoire; mais cette mesure, ne serait-il pas convenable de la motiver?

— Quand l'urgence est avérée! marmotta l'ex-évêque d'Autun, ex-ministre des relations extérieures.

— Avérée pour le conseil des Anciens, répliqua Sieyes; mais aux Cinq-Cents vous trouverez de l'opposition.

— Lucien, dit Bonaparte, en pesant sur l'épaule de son frère de manière à la rendre immobile, qu'en penses-tu?

— Je pense qu'en effet nous aurons quelques mauvais esprits à combattre, surtout si l'on agit avec mollesse.

— La précipitation perdrait tout, poursuivit Sieyes d'un ton sec et déjà dédaigneux; j'ai su qu'hier au Manége s'était répandu le bruit de ce qu'ils appellent un complot contre les libertés publiques. Eh bien! les anarchistes parlaient déjà de prendre l'initiative et d'attenter à la représentation nationale.

— Bah! s'écria Bonaparte en frappant brusquement le parquet du talon de sa botte.

— Preuve qu'il faut temporiser, ajouta ironiquement le citoyen Talleyrand, et il enflait ses joues comme s'il comprimait un sourire.

— Il me semble que la dernière des assertions du citoyen directeur suffit pour trancher bien des difficultés, si toutefois il en existe, dit à son tour un des assistans qui s'était tû jusqu'alors, et dont la physionomie était douce, l'organe sonore, la voix emmiellée. N'a-t-on pas avancé que le club du Manége complotait de s'armer contre la loi, et de briser la majorité des conseils qui l'effraie? Leur translation à Saint-Cloud a-t-elle besoin d'un autre motif?

Cet avis exprimé sous la forme du doute et avec une sorte de timidité produisit beaucoup d'effet sur l'auditoire.

Suivant une coutume ordinaire lorsqu'on a reçu l'impression d'un esprit supérieur, il arriva que chacun crut avoir rencontré l'expédient qui décidait tout; mais, comme il arrive aussi, ce premier moment passé, les opinions se repartagèrent, et la lutte des objections s'engagea.

— Prenez garde, alléguait l'un, que vous faites injure aux conseils, dont la majorité se rit des tentatives anarchiques.

— C'est, disait un autre, déclarer trop ouvertement la guerre à un parti redoutable encore.

— Tactique usée! criait un troisième; caresser la légalité au moment où on l'abandonne! Le peuple vous désavouera. Et que direz-vous aux généraux jacobins?

— De me suivre, répondit une voix dont l'intonation surmonta celle des autres.

Grand silence.

— Et s'ils s'y refusent? répliqua celui qui avait provoqué cette fière réponse.

— Tant pis pour eux.

— Eh! général, qui sait ce que peut entreprendre la popularité d'un Bernardotte, d'un Augereau?

— D'un Augereau! reprit le vainqueur de l'Italie, avec un sourire de dégoût. Quand Jourdan n'est pas à craindre, ce maître d'armes vous ferait peur! Il y a des obstacles, mais ils ne sont pas là. L'appui des généraux, vrais amis de la république, ne lui manquera pas plus que le mien. Je vous ai dit que j'étais prêt à agir; maintenant je vous dis que c'est en usant du moyen que Regnault vous a indiqué. L'article de la constitution dont le citoyen directeur vous a parlé nous sera d'un grand secours, et ma détermination est qu'on l'emploie. Comme lui, je reconnais que ce ne sont pas seulement les pouvoirs qui sont mauvais, mais aussi la source d'où ils émanent. La constitution est vicieuse, rendons grâces à la fortune qui nous met à même de la corriger sans violence, et qui nous fait trouver en elle ce qui doit y remédier.

Comme tous les caractères prompts et passionnés, Bonaparte avait saisi avec ardeur les expédiens qu'il croyait les plus propres à lever les difficultés qu'on lui signalait; il n'avait pas vu que ces expédiens faisaient naître d'autres difficultés. Deux esprits plus déliés que lui le sentirent aussitôt.

Sieyes et Talleyrand étaient ennemis, parce que des hommes aussi supérieurs, animés tous les deux d'une égale ambition, mais divisés sur la légitimité des moyens de la satisfaire, le sont toujours. — L'un avec son dégoût systématique pour l'espèce humaine et surtout pour ceux qui aspiraient à la diriger, l'autre avec son aversion railleuse pour des esprits qu'on disait profonds et qu'il appelait creux, pouvaient bien quelquefois se rencontrer dans leurs opinions, par effet de leurs lumières, mais jamais dans leurs sympathies. Aussi, tout en étant d'accord sur l'usage à faire de la translation, tout en enclinant vers l'adoption du prétexte mis en avant par Regnault de Saint-Jean-d'Angely, il ne laissèrent pas que d'en être effrayés.

Le premier, Sieyes, présagea que, provoqué sur de pareils motifs, l'arrêté susciterait une effroyable tempête aux Cinq-Cents et dans les clubs.

Ce sont les clubs qui influencent la majorité des Cinq-Cents, dit Bonaparte; eh bien! il faut avant tout fermer le Manége.

Sieyes fit un signe négatif. Roger-Ducos trembla. Lucien indécis regardait son frère.

Tout le monde se taisait.

Berthier, reprit Bonaparte, interpellant un des assistans, la division de Paris est forte de?....

— Dix mille hommes.

— Armée du Rhin, ou d'Italie?

— Moitié de l'une, moitié de l'autre.

— Et la cavalerie ?

— Les seuls dragons de Sébastiani.

— La 86e est arrivée, je crois ?

— Oui, général.

— Messieurs, nous fermerons le club.

— Ce n'est pas le Manége, mais bien les Cinq-Cents qu'il faut fermer, dit hardiment Sieyes en grossissant sa voix. De deux dangers je choisis le moindre.

Vainement voulut-on combattre l'avis de Sieyes. Il s'y tint. Sa détermination, appuyée d'argumens plausibles, semblait inébranlable. De son côté le général s'entêtait. Les deux seuls hommes indispensables ne s'accordaient plus. Comment concilier des projets en apparence inconciliables ? Heureusement M. de Talleyrand était là.

— Que le club du Manége soit ou ne soit pas, dit-il en souriant, que nous importe ? Ce qu'il nous faut, ce n'est pas tant détruire son opposition que paralyser son influence. Qu'il reste ouvert, puisque le citoyen directeur le désire si obstinément ; mais que cette tolérance ne porte pas préjudice à nos desseins ; voilà l'essentiel.

Bonaparte fit un geste d'adhésion. L'orateur poursuivit.

— Il s'agit de sauver la France, nous ne l'oublions pas. Aucun sacrifice ne doit nous coûter pour cela, même celui de notre amour-propre, de notre réputation.

Sieyes sourit à son tour.

— Il y a dans ce Manége des démagogues forcénés, inflexibles, impitoyables, nous le savons. L'or, les emplois, les caresses, les concessions, ils sont insensibles à tout, et ils ont raison. Mais quelques-uns d'entre eux ont encore un cœur, des entrailles ; ils ne sont qu'aveuglés sur la véritable situation des choses. Il faut éviter une collision, et, pour cela, les voir, les intéresser, leur parler.

— Caresser un Destrem, un Aréna, peine perdue ! dit Lucien en levant les épaules.

— Dans ce club, repartit son frère, il n'y a qu'un homme qui vaille la peine d'une démarche ; faisons-la, messieurs, et passons outre.

— Cet homme, quel est-il ? dit Sieyes en sourcillant.

— Un illuminé, un franc-maçon, ancien noble, ancien girondin, pauvre et désintéressé....

— Un niais, marmotta le boiteux diplomate.

— Un homme d'honneur, mais exalté et maladroit, dit Lucien.

— Comme le parti révolutionnaire, ajouta Sieyes.

On s'ajourna au lendemain pour les dispositions dernières.

Ce fragment est extrait d'un ouvrage intitulé *D'Egmond, ou Paris et Saint-Cloud au 18 brumaire*, qui paraîtra incessamment chez Fournier.

Revue Dramatique.

—

VAUDEVILLE.

Un Duel sous Richelieu, Drame en trois actes,

PAR MM. LOCKROY ET BADON.

Nous sommes à la cour de Louis XIII ; cette France spirituelle, brillante, chevaleresque, se courbe sous la main de fer de Richelieu. Le cardinal-roi, si sévère pour les duels, nivelle toutes les ambitions sous son sceptre sanglant, décime les plus puissantes comme les plus fières familles, fauche les têtes les plus hautes et les plus illustres, et rougit l'échafaud du meilleur sang de France.

La duchesse de Chevreuse aime le comte de Chalais ; elle-même lui fait ainsi l'aveu de son amour : « Quand j'épousai M. de Chevreuse, vous n'étiez pas à la cour ! »

Oh ! qu'elle ne parle pas ainsi cette duchesse de Guise, dont madame de Chevreuse n'est qu'une réminiscence ! Comme son amour est bien autrement délicat, plus pudique, plus délicieux ! comme c'est malgré elle, et par une sorte de fatalité que sa pensée intime, son secret de femme lui échappe du cœur. Transportée pendant son sommeil dans la chambre où se trouve son amant, elle se réveille dans ses bras, croit rêver, et s'apercevant que son rêve est une réalité, elle s'écrie avec une pudeur ravissante : « Oh ! mon amour s'est réveillé avant ma raison ! » Alors point de femme si pure, si vertueuse, qui ne se mette à sa place, qui n'ait pour la pauvre victime pitié au fond du cœur, larmes dans les yeux, jusqu'à l'horrible catastrophe qui l'engloutit elle et son amant !

Mais sautez à pieds joints sur le premier acte, mal posé, louche, peu intéressant ; identifiez-vous au deuxième avec les personnages ; figurez-vous que vous êtes au cœur de l'intérêt, au milieu de la jouissance, et votre cerveau paresseux et dormeur, fortement excité par un intérêt vrai, puissant, soutenu, restera en érection jusqu'à la fin.

Donc, au deuxième acte, la duchesse de Chevreuse se trouve, à cinq heures du matin, chez le comte de Chalais, qui doit se battre à six avec le petit abbé de Gondy. Vous dire pourquoi, serait trop long et fort inutile. Le duc de Chevreuse, que Chalais a pris pour son second, survient, et force sa femme à se réfugier dans un cabinet. Là commence le drame, la pitié et la terreur. Chevreuse ramasse un petit masque que la duchesse a laissé tomber, et comprend qu'il est venu se jeter à la traverse d'un rendez-vous d'amour. Il plaisante de son infamie, lui si grand, si noble, si confiant ! Et comment se douterait-il que l'infâme est son épouse, que son complice est l'ami

pour lequel il va donner son sang? Amour, amitié, mots sacrés pour lui, sont, en ce moment, dans cette chambre, flétris et foulés aux pieds avec un masque de bal!

Mais Marie, pendant ce court entretien, qu'est-elle devenue? Marie est morte! morte, ou peu s'en faut, tant le remords, tant la honte l'accablent. Et cependant, énigme d'un cœur de femme! cet amour honteux double d'énergie et de honte par le péril qui menace son amant. Il n'ira pas à son duel, à un duel qui doit le conduire à l'échafaud, ou si rien ne peut le fléchir, si malgré ses prières et ses larmes, il veut se déshonorer, eh bien! elle aussi se déshonorera! et demain, l'on dira, devant toute la cour, que l'on a trouvé *la duchesse de Chevreuse dans la chambre du comte de Chalais!!* Et alors il faut la voir rejeter loin d'elle ses voiles, jeter loin toute pudeur, tout mystère, s'établir dans un fauteuil, sans façon, comme dans le palais de son noble époux, comme dans la chambre nuptiale! Il faut la voir invoquer tour à tour les noms les plus chéris! les droits les plus sacrés! les mots les plus magiques sur le cœur de son amant! et son honneur foulé aux pieds, et son amour sans bornes, sans restriction, sans convenances, et l'amour d'une mère qui mourra de sa mort! Il faut la voir chercher dans sa tête perdue, délirante, dans son cœur épuisé, muet, un langage plus puissant, des paroles inconnues, de ces mots qui enchaînent, de ces liens plus forts que l'honneur, puis s'attacher à lui, se cramponner à ses vêtemens, tomber à ses genoux, priant, pleurant avec des larmes déchirantes, et enfin, comme frappée par une inspiration du ciel, s'écrier, avec toute l'exaltation d'une tête en démence, d'une tête de femme, d'une femme qui fait disparaître tous les obstacles devant sa folle et intrépide imagination : Oui! oui! c'est cela! déshonorons-nous ensemble! partons! fuyons! et s'abandonner alors à ce projet de fuite extravagante, de bonheur impossible, avec tout l'aveuglement de la passion, tout l'enivrement de l'amour!

Il y a là un véritable tour de force! L'heure du rendez-vous, l'heure fatale a sonné depuis un quart d'heure; l'auteur lui-même nous l'a dit, l'horloge nous l'a dit; et, depuis un quart d'heure l'amour éloquent de la duchesse, ses caresses, ses baisers, ses larmes nous font oublier, ainsi qu'à Chalais, son heureux amant, que son adversaire, qui l'attend sur le pré le proclame infâme! Chalais est plongé dans les bras de l'amour quand retentit comme un coup de tonnerre la voix de Sussé, son second témoin : « Chalais, que fais-tu ici? en ce moment Chevreuse se bat à ta place! — *Il se bat à ma place*, s'écrie le comte désespéré, *et moi pendant ce temps je le déshonorais!*..... »

Cela est beau! cela est neuf! cela n'est nulle part!

Au troisième acte nous sommes chez Chevreuse : il s'est battu à la place de son ami absent; il est blessé. Les deux coupables sont en sa présence, et baissent les yeux devant son regard bienveillant, car cette bienveillance les tue! Mais ce n'est point assez pour le duc d'avoir donné son sang à un ami; pour le soustraire à la vengeance du cardinal, qui veut faire expier à Chalais son règne d'une heure, Chevreuse oublie sa blessure, sa souffrance, il oublie jusqu'à son danger même; et alors, c'est un spectacle douloureux de voir ce gentilhomme si loyal et si brave, dévoué jusqu'au sang, déployer autant d'activité pour soustraire son ami à la rage du ministre, que cet ami déploie de perfidie pour lui voler sa femme!

Et puis, pendant qu'il est heureux de l'avoir sauvé, pendant qu'il s'applaudit, dans son noble cœur, d'avoir été jusqu'au bout fidèle à l'amitié, pour récompense, voilà qu'il apprend la trahison de l'amitié! Imaginez ce moment! l'horrible vérité tombe sur lui comme une masse; elle lui brise les os comme une barre de fer; il se laisse aller sur un siége, sans force, sans voix, mais non sans haine; le corps est brisé, le cœur est furieux. Quelques mots rares, inarticulés, étouffés, s'échappent de sa poitrine... *Comment... comment la tuer?..* et des cris et des sanglots qui font mal!... Volnys a joué ce moment en poète. Puis il s'est relevé furieux! *C'est du sang qu'il me faut!...* et tous ses membres étaient agités par une horrible convulsion; il poussait des cris de rage; il avait soif de sang; il voulait étrangler ces deux êtres que tout-à-l'heure il portait dans son cœur. Dieu soit loué! ils sont loin de ses terribles mains!

Mais non, la duchesse reparaît : enveloppée à la hâte dans un négligé de toilette tout-à-fait galant, elle ne voit, n'entend que l'heure du rendez-vous qui s'écoule; puis elle sort de sa pensée adultère, car son époux lui parle étrangement! C'est un maître qui rudoie son esclave! Sa main, de légère et courtoise qu'elle était, est devenue rude, brutale, de fer; elle se promène sans égard sur cette chevelure qu'il aimait tant; elle détache les rubans qui retiennent cette toilette gracieuse; elle arrache violemment le voile de l'épouse, elle saisit la victime et la force de s'asseoir, stupéfaite, anéantie. Marie comprend qu'elle est devant son juge!.. un juge terrible, inexorable!

Tout à coup elle jette un cri, car l'aiguille a marché. Ce cri est un trait de lumière pour l'époux outragé; il a deviné qu'elle attend, et lui aussi attend sa proie! Il le lui dit cruellement; il se plaît à faire retentir à ses oreilles le mot *vengeance!* Il la secoue par le bras avec force; il brise ce bras, cette main délicate dans son gantelet de fer; mais Marie n'entend plus, elle n'a plus qu'un seul sentiment, l'amour! une seule idée, le péril de son amant! une seule crainte, son retour! un seul regard, la porte fatale qui doit lui apporter la mort ou la vie. Épuisée par les angoisses de l'attente, par le tremblement de tout son corps, elle tombe à genoux, tandis que son barbare époux (car alors c'est un barbare!), la tenant enchaînée dans sa main, fixe sur la même porte un regard d'hyène, et dévore en idée la proie que lui promettent la pâleur et les transes de sa victime.

Il y a là un moment délicieusement affreux, une agonie de plaisir, un cauchemar voluptueux!

Deux cris partent à la fois, cris d'amour et de vengeance! bonheur et désespoir! Chevreuse s'élance comme un lion sur l'imprudent Chalais qui revient chercher la duchesse, il protége sa proie contre les émissaires de Richelieu, il l'arme lui-même d'un pistolet, le repousse à une distance honorable, à la distance qui sépare le meurtre du duel, et s'efforce de dépouiller sa vengeance de l'infamie d'un assassinat. Ils entrent dans un cabinet. On entend deux coups de feu; lui seul reparaît : d'une main il livre

à Richelieu son ami, car son ami n'est plus qu'un cadavre; de l'autre, il laisse tomber sur son épouse adultère la preuve du crime, un remords éternel et le poids de sa malédiction.

A la bonne heure au moins! voilà une fois dans la vie un mari qui se venge, et qui se venge noblement! Ce n'est pas comme du Vergy, un boucher, comme de Guise, un assassin; c'est un juge qui condamne et punit. Pour ma dignité d'homme, ça m'a fait plaisir.

Si je voulais faire l'érudit, comme certaines bonnes gens qui ne sont contentes de leur plaisir que quand leur plaisir est authentique, historique, avec date, époque et chronologie, je pourrais bien aussi demander aux auteurs où ils ont vu sous Louis XIII un *président du conseil* appelé comte de Chalais; et, en faisant un petit effort de mémoire, il me serait facile de chicaner sur la mort de ce pauvre Chalais, qu'ils font mourir si vite d'un coup de pistolet, tandis qu'au vrai, et comme chacun sait, il n'expira qu'au trente-quatrième coup de tranchet d'un exécuteur de circonstance, cordonnier par état, bourreau improvisé par la fureur de Richelieu : mais j'aime mieux vous dire combien madame Albert a été ravissante! C'est bien ainsi que je me figure cette petite duchesse de Chevreuse, si célèbre par ses galanteries et ses amans, si vive, si passionnée, aimante jusqu'à la folie, intrépide jusqu'à la mort.

Volnys, son époux, riant, courtois, chevaleresque dans la première partie, pathétique, cruellement railleur, terrible dans la seconde, a joué son rôle comme s'il l'avait écrit. Adrien-Chalais est une bonne acquisition pour le Vaudeville.

Gus. L.



Variétés.

— On annonce pour le 1er mai une exposition de tableaux modernes, dessins, estampes et tous objets d'arts, au profit des indigens des douze arrondissemens de la ville de Paris; elle aura lieu dans la galerie du musée Colbert, rue Vivienne, et sera dirigée par M. Paillet, commissaire expert honoraire des Musées royaux, sous le patronage de MM. le préfet du departement de la Seine. L'entrée sera de 50 c. M. les artistes, dont on n'invoque jamais en vain la bienfaisance, saisiront sans doute cette occasion d'être, par leurs talens, utiles à leurs concitoyens.

M. Paillet, dont le nom est depuis long-temps connu dans les arts, a dirigé en 1826 l'exposition au profit de l'extinction de la mendicité, dont le produit lucratif a été versé à la caisse de M. de Belleyme. Espérons qu'il ne le sera pas moins pour les pauvres des arrondissemens de la capitale.

Les ouvrages de MM. les peintres, sculpteurs et graveurs seront reçus à la galerie du musée Colbert, rue Vivienne, n° 2, depuis dix heures jusqu'à cinq.

— Un concours est ouvert pour le monument que l'on doit ériger à Bruxelles à la gloire du général Belliard.

— Une rencontre a eu lieu vendredi dernier entre M. A. M. et M. A. R. Le sujet de la querelle était la *charge* exécutée concurremment au crayon et à la plume par les deux artistes. Les témoins ayant déclaré sur le terrain que ni l'une ni l'autre n'étaient ressemblantes, l'affaire n'a pas eu de suite.

— La vente de la galerie de Sébastien Érard, annoncée pour le 23 de ce mois, n'aura probablement lieu rue du Gros-Chenet que vers le mois d'août.

— *Une Révolution d'autrefois*, dont les représentations ont été interrompues par la police, vient de paraître chez Paulin, éditeur, place de la Bourse.

— Au milieu des frivoles publications de notre époque, nous devons signaler l'apparition d'un ouvrage plus sérieux, quoique rempli de tout l'intérêt romanesque. *Hermann*, roman historique de M. Moke, auteur belge, est le fruit des savantes recherches de l'auteur du *Gueux de mer et du Gueux des bois*. Cet écrivain a tenté pour son pays ce que Walter Scott a exécuté pour le sien. Espérons qu'il obtiendra le même succés. *Hermann* forme 2 vol. in-8°, papier fin satiné; prix : 15 fr.; et se vend à Paris, à la librairie de Charles Gosselin, rue Saint-Germain-des-Prés, n° 9.

— Pour paraître incessamment chez Vimont, passage Véro-Dodat, n° 1, la *Traduction des œuvres complètes de Ludwitz Tièck*, le roi des conteurs, depuis la mort d'Hoffmann. Les premières livraisons paraîtront sous le titre de *Contes d'artistes*.

— Le roman de *l'Écolier de Cluny*, dont nous avons donné un fragment, et qui a fourni à M. Devéria le sujet de la lithographie que nous avons offerte à nos abonnés, se trouve remis à huit jours, par l'absence de M. Porret, graveur.

Dessins.
Soirée d'artistes, par T. Johannot.
Raimond du Thil, par Bellangé.
Maison de la rue de la Victoire, par Ménut.

Beaux-Arts.

—

SUR LE SALON.

Plusieurs artistes ont demandé que le salon ajourné fût remis au mois de novembre prochain. Voici que la belle saison va dépeupler Paris des riches et des curieux; les mois de juin et de juillet ne vaudraient rien pour une exposition.

Le mois de septembre même, comme nous l'avons déjà fait remarquer, ne conviendrait guère, puisqu'il n'y aurait à Paris que les personnes que leurs occupations y retiennent nécessairement.

Mais l'entrée de l'hiver, en ramenant, pour les plaisirs et les fêtes, tous les heureux des châteaux, résoudrait toutes les difficultés et toutes les objections.

Or jusqu'à présent l'administration ne se presse guère d'indiquer même lointainement l'ouverture du salon prochain.

Nous espérons que M. le comte de Forbin voudra bien calmer les justes inquiétudes des artistes, en répondant à l'interpellation que nous lui adressons publiquement au nom d'un grand nombre d'entre eux.

CONCOURS

POUR

LE MONUMENT DE GUTTEMBERG A MAYENCE.

Partisans prononcés des concours pour les travaux publics, nous avons entendu, le cœur plein de joie, l'appel fait à tous les artistes pour le monument à élever à Guttemberg. Les sentimens généreux, les nobles pensées qui ont dicté la détermination de la commission de Mayence, doivent trouver de l'écho en France; notre gouvernement comprendra-t-il qu'il n'est plus permis sans honte de confier un travail à un artiste, quel qu'il soit, sans s'être assuré qu'un autre ne peut faire mieux que lui.

Si les arts doivent avoir un autre but qu'une vaine récréation, si la noble part d'influence qu'ils ont eue sur la société dans l'antiquité et le moyen âge doit jamais leur revenir, c'est lorsque la conscience publique se révoltera de voir un monument donné à exécuter comme une fourniture à remplir. Oui, c'est à ce terme de comparaison qu'on peut réduire les travaux d'art qui ont été donnés et achevés sans concurrence. Un monument, fût-il conçu et exécuté avec un talent incontestable, justifie la plus sévère critique du moment que l'imagination peut supposer que, par un concours entre tous les artistes, une plus belle conception se fût produite.

Rendons hommage aux citoyens de Mayence pour leur noble appel à tous les artistes du monde. Bien différens de nos dispensateurs souverains, qui n'ont de travaux à donner qu'à leurs amis, la voix de ces généreux Allemands ne s'est pas arrêtée à la frontière de leur pays. Le monde entier est sollicité à envoyer des combattans dans la lice.

Ne devrait-il pas en être ainsi parmi nous pour tous les monumens. Les artistes français comprennent trop bien l'intérêt de l'art, aiment trop cet art pour lui-même, pour ne pas sentir quel progrès il ferait en entrant dans cette voie de liberté. Qu'importe aux Allemands que ce soit un compatriote qui produise le monument de Guttemberg, pourvu que la gloire du grand homme soit dignement représentée. C'est le mérite seul de l'œuvre qu'ils apprécieront, à quelque nation qu'appartienne l'auteur. Ainsi doit-il en être en tout pays, dans toutes les questions de monumens d'un intérêt général; aussi espérons-nous que les artistes français, architectes et sculpteurs, seront émus de cette offre généreuse comme s'il s'agissait d'un sujet tout national. Et qui mieux qu'eux comprendrait toute la grandeur de celui offert à leurs méditations? Si Guttemberg n'a pas pris naissance parmi nous, au moins nous doit-il les plus grands miracles qu'ait produits sa découverte. Instrument imparfaitement employé jusqu'au commencement du dix-huitième siècle, n'est-ce pas la France qui alors s'en est saisie pour en tirer, par la bouche de ses écrivains, ces accens qui jusqu'à nos jours ont incessamment tenu le monde en éveil?

AU MONDE CIVILISÉ.

Notre siècle se compare avec raison aux beaux temps de la Grèce; il leur ressemble aussi en cela, que l'éclat du présent ne lui fait pas oublier les gloires passées. Plusieurs monumens en fournissent la preuve : le roi de Bavière a lui-même fondé un Panthéon national ou Walholla.

Qui a plus de droits à l'honneur d'un monument que Guttemberg, l'inventeur de l'imprimerie?

Il ne se range pas parmi les poètes, les philosophes et les artistes qui ont acquis leur immortalité dans le domaine des sciences et des beaux-arts, parmi les hommes d'état et les capitaines qui ont éternisé leur nom et celui de leurs peuples par le sceptre et l'épée; son œuvre est d'une autre nature, moins brillante en apparence, mais plus importante en réalité, plus étendue dans ses effets, qui sont sans limite dans l'espace et le temps. Il serait difficile d'estimer la valeur d'une découverte à laquelle toutes les parties du monde rendent hommage aujourd'hui. Après l'invention de l'écriture, rien n'a eu une telle influence, rien ne mérite une telle gratitude.

Guttemberg était un Allemand. Cependant sa découverte n'a

pas été d'un intérêt purement national ; elle n'a pas enrichi un seul pays ; appartenant à tous, elle a fait de lui le bienfaiteur de tous les peuples appelés à la civilisation, le héros de toute l'humanité. Aussi l'on se demande souvent pourquoi la place qui, à Mayence, porte le nom de Guttemberg n'est pas ornée d'un monument. Est-il possible que l'on ait laissé passer quatre siècles sans donner après sa mort, au grand homme, le témoignage de reconnaissance qui lui a été refusé pendant sa vie !

Certes, on a droit de s'en étonner; mais tout projet d'acquitter une dette si sainte a jusqu'à présent rencontré des obstacles imprévus, même en 1804, où Napoléon avait donné son approbation au plan qui lui était proposé. Il semble presque qu'on a attendu des effets merveilleux, inouïs, de la presse, pour en sentir tout le prix avec plus d'ardeur, avec un nouvel enthousiasme. Jamais toute l'importance de la presse n'a été mieux appréciée. D'ailleurs, quel temps a pu être plus favorable à l'érection d'un pareil monument, que le moment où s'approche le retour de l'anniversaire séculaire de l'invention de Guttemberg ?

C'est en 1836 que l'imprimerie entre dans son cinquième siècle, année qui, plus que toute autre, doit être célébrée dans l'histoire de la civilisation européenne.

Il faut que 1836 donne aux mânes de Guttemberg ce que les siècles passés ne lui ont pas accordé. Le 16[e] siècle a été agité par des dissensions religieuses; la première moitié du 17[e] désolée par la guerre de trente ans; et cent ans plus tard, l'Allemagne, souffrant encore des suites de cette guerre, était dans cette oppression intellectuelle qui ne devait se dissiper que devant les exploits de Frédéric II et l'aurore de notre nouvelle littérature. Aujourd'hui que cette aurore est devenue un jour éclatant, que les ouvrages de l'esprit allemand, mis à côté de ceux des peuples éclairés, ne forment qu'une grande littérature commune ; en un mot, dans le 19[e] siècle, quel obstacle pourrait s'opposer encore, dans toutes les classes des nations civilisées, à l'accomplissement de nos vœux, à une solennité générale de la découverte de Guttemberg?

C'est là ce qui nous enhardit à nous adresser à nos contemporains, afin qu'ils contribuent à l'érection d'un grand monument pour la fête séculaire de l'imprimerie en 1836.

Cet appel ne vient pas trop tôt. Malgré les quatre années qui doivent s'écouler jusqu'à cette époque, l'entreprise demande encore de l'activité. Il serait donc important que l'on pût déjà présenter des projets; mais pour cela, il faut que l'on ait un compte approximatif des sommes qui seront versées. La forme du monument en dépendra ; et il sera formé, ou de la statue colossale de Guttemberg seule, ou de cette statue réunie à des figures emblématiques et à des bas-reliefs. Le dernier projet serait incontestablement préférable; ainsi la destination du monument se comprendrait mieux.

Un seul artiste ne doit pas non plus en être chargé, quoiqu'il y ait de beaux talens près de nous et dans l'Alsace voisine. Un monument qui doit son existence au public de différens pays a besoin de la concurrence entre tous les maîtres ; et le plan seul qui sera jugé le plus beau sera mis à exécution.

On s'adressera plus tard aux artistes directement; aujourd'hui nous finissons notre appel en priant tous ceux qui sentent l'importance d'une pareille entreprise de s'employer activement pour la favoriser; ce qui peut se faire, soit par des contributions pécuniaires, soit par des collectes et des souscriptions. Ce sera surtout l'œuvre des libraires, des imprimeurs, des éditeurs de feuilles périodiques, des hommes qui sont à la tête d'institutions de littérature, d'arts et de sciences ; de sorte que nous sommes convaincus qu'ils accueilleront favorablement notre prière.

Là où un appel général s'adresse à la partie civilisée de l'humanité, le regard se tourne naturellement sur les personnages les plus distingués, sur les autorités supérieures, les corps législatifs, les princes et les rois, que non-seulement leur rang, mais aussi leur appréciation de tout ce qui est grand et beau dans l'humanité, doivent placer à la tête des peuples et de leur civilisation. Nous recommandons, en conséquence, avec confiance et respect, ce projet et cet appel à leur intérêt.

Les journaux les plus répandus tiendront le public au courant des progrès de l'entreprise et des remises d'argent que l'on fera *à la municipalité de Mayence*. Nous avons aussi le projet de dresser une liste des donateurs, liste qui sera déposée dans la bibliothèque de la ville.

La commission formée pour l'érection d'un monument public en l'honneur de Jean Guttemberg.

PITSCHAFT, *président;* SCHACHT, *premier secrétaire;* DAHM, *deuxième secrétaire ;* KUPFERBERG, *caissier;* ARNOLD, AULL, GEIER, LEROUX, RÉUSS, SCHAAB.

Mayence, février 1832.

Au Directeur de l'Artiste.

MONSIEUR,

L'impartialité avec laquelle vous annoncez devoir être accueillies les réclamations que pourront occasioner les articles insérés dans votre journal, me fait espérer que vous voudrez bien y publier une lettre écrite moins en mon nom, que comme la protestation de la plupart des artistes que j'ai vus depuis la publication de votre dernier numéro. Sans l'avis qui le précède, je ne saurais comprendre comment les colonnes de votre journal ont pu admettre l'article impertinent où M. Foyatier est si cavalièrement traité. Il y a impertinence, en effet, à dire d'une œuvre d'artiste que la critique ne peut descendre jusque là, surtout quand les raisons sur lesquelles on prétend étayer une semblable assertion portent toutes également à faux. Vraiment c'est pitié de voir comme les artistes se laissent traiter par des gens qui se posent leurs juges suprêmes et sans appel. Mais il y a mieux. Poursuivons.

L'auteur proclame *scandaleux* le succès du *Spartacus*, et il prétend que le public juge mal de toute chose. C'est son opinion, si toutefois on peut appliquer ce mot aux idées qu'un

homme jette sur le papier, dans l'ignorance complète des choses dont il écrit.

La statue de M. Foyatier est, dit-il, *une charge indigne de l'art.* Encore une fois c'est l'opinion de ce monsieur, et rien de plus.

Le type en est bas et trivial. Et je le trouve, moi, d'une puissance, d'une vérité et d'une poésie auxquelles la sculpture moderne nous a rarement accoutumés.

C'est peut-être le portrait d'un portefaix, mais à coup sûr ce n'est rien de plus. Il prétend le prouver par les lignes du dos et le diamètre des épaules. Eh! depuis quand la hotte et les coups, depuis quand le rude métier d'esclave et la pesante volonté d'un maître ne suffisent-ils plus à courber des épaules d'homme? l'esclave révolté a ployé sous le joug, il a été déformé par de longs et pénibles travaux. Et maintenant qu'il a brisé ses fers, il est beau de haine et de ressentiment. Mais il a été esclave, mais il reste marqué du sceau de la servitude, et M. Foyatier n'a pas eu la maladresse d'en effacer les traces.

Un autre mérite que le *Spartacus* possède au plus haut degré, et dont le critique ne dit pas un mot, c'est la correction, la pureté et la science anatomique du dessin. Son silence est facile à expliquer, car ici il fallait des connaissances positives, et il se juge trop bien pour s'engager sur un terrain comme celui-là.

Je ne releverais pas, sans la nouveauté du fait, les paroles louangeuses qu'il a trouvées à propos du Prométhée de M. Pradier. Certaines personnes prétendent qu'elles auraient été sollicitées par les avances du sculpteur. J'aime mieux croire qu'il n'y a pas eu préméditation, mais seulement caprice dans la pensée du critique. Ce qui le confirme, c'est que l'éloge, comme le blâme, porte à faux; et il en a tellement la conscience, que, ne sachant quoi louer, il est allé chercher le bras gauche que, par la position même dont il fait remarquer les inconvéniens, il est impossible de bien voir.

Je n'ajouterai pas un mot sur la statue de M. Pradier, quoique tout le monde sache à quoi s'en tenir sur son mérite; mais je ne veux pas lui faire un crime des éloges de M. Planche.

Au nom de M. Pradier se trouve accolé, quelques lignes plus bas, celui de M. David. J'ai vu de ce dernier sculpteur quelques bustes gigantesques, remarquables surtout par leurs étranges proportions, et des médaillons dont je ne lui conseille pas de se vanter.

Sans vouloir déprécier le mérite de ces artistes, qu'il me soit permis d'observer que nous avons nombre de jeunes sculpteurs à la tête desquels je citerai MM. Moine et Barrye, qui me semblent des hommes d'une tout autre portée et bien autrement capables de comprendre et d'exécuter des statues en harmonie à la fois avec le jardin de Lenôtre et l'architecture de la renaissance. Mais tant que les artistes n'auront pas le courage de se jeter eux-mêmes dans les discussions qui s'élèvent à propos de leurs ouvrages, ils doivent s'attendre à n'être pas compris; car il y a dans les arts deux espèces de critique, l'une savante et spéciale, l'autre légère et spirituelle: celle-ci peut être également bien traitée par le premier-venu, tout homme qui saura passablement; mais pour la critique spéciale, il faut des hommes spéciaux, et il n'y a qu'un peintre, un musicien, un architecte qui puissent, avec connaissance de cause, raisonner peinture, musique ou architecture.

J'ai l'honneur, etc.

GABRIEL JH. LAVIRON.

Littérature.

ELLE SE VEND EN DÉTAIL.

Mon histoire est touchante, ou plutôt son histoire est touchante à elle, la pauvre fille! Si gracieuse et si jolie! sa vertu la perdit. Pour avoir commencé par être honnête, elle est dans la fange aujourd'hui; si elle eût commencé par le vice, elle serait dans la soie et dans l'or. Voilà notre justice!

Voyez-vous, il y a tant de misère aujourd'hui! il est si difficile de vivre, même aux femmes qui vivent de si peu! Les hommes pullulent sur cette terre comme les vers sur le fumier. N'ayant pas à vivre comme des hommes, ils vivent du travail des femmes. Ils se font couturières et brodeuses, ils se feraient marchandes de modes au besoin. Que voulez-vous que devienne une malheureuse jeune fille dans cette civilisation étouffée où les rangs sont pressés comme un essaim d'abeilles dans une ruche? La place au plus fort, au plus adroit, au plus vil! La force est tout, et après la force, la ruse. Le grand sexe écrase le petit sexe. Que de pauvres êtres qui expirent ou qui se déshonorent dans un coin! trop heureux encore quand le déshonneur même ne leur manque pas!

Ceci va vous paraître étrange! Malheureusement ce n'est pas un paradoxe. Il faut lever encore ce coin du voile de l'étude des mœurs. Oui, voyez cela! Le vice, qui ne manque pas aux hommes, manque aux femmes. Aujourd'hui plus que jamais les hommes se prostituent à l'envi! Ils ont des marchés où ils vendent à un prix certain leur conscience et leur honneur! Ils vendent leur plume et leur parole! ils ont des prix certains pour leur soumission et pour leur respect. Ils font des rois, on les paie; ils défont des rois, on les paie; ils meurent, on les paie. Les hommes se vendent sous toutes les formes, sous toutes les apparences, sous toutes les espèces. La vénalité les enveloppe de son manteau, elle les met à l'abri de son bras puissant. Tout se vend encore chez les hommes; les révolutions leur profitent en les secouant. La révolution met à flot ce qui était à sec, elle bâtit sur les places vides, elle renverse les palais déserts, elle dresse des monumens à des héros nou-



veaux, des temples à des dieux inconnus, des trônes à des rois bourgeois; elle fait tout pour les hommes et rien pour les femmes. Cette fois elle a ôté aux femmes leur dernière ressource, le vice.

Plus de vices! plus de passions, plus de ces mouvemens irrésistibles qui poussaient le riche à enrichir son idole. Phryné n'est plus possible. Laïs descend dans la rue de sa calèche dorée. Le monde des courtisanes est au rabais, il se déteint, il passe, il quitte ses riches vêtemens, il pâlit, il s'agenouille, il tend la main. Soyez belle et jolie et jeune, qu'importe? Le vieillard vous regarde d'un œil terne et mort; le jeune homme passe son chemin tout entier à ses ambitions politiques; l'artiste est pauvre comme toi, pauvre fille; la jeunesse des princes, cette source des grandes fortunes, ne fait plus la fortune de personne. Où est la maîtresse du prince royal? Et comment voulez-vous que le prince ait une maîtresse, la chambre des députés lui donne un million de plus le jour où il sera marié!

La pauvre enfant! (j'en reviens à mon histoire!) la misère la tenait au corps. La misère, silencieux et froid compagnon, la suivait pas à pas. La misère, froissait sa robe fanée, déchirait son mouchoir, pénétrait son soulier d'eau pluvieuse; c'était la misère qui faisait son lit avec quatre brins de paille, qui chauffait son poële avec une once de charbon; la misère lui servait de femme de chambre le matin et le soir; la misère dressait sa table sur son pouce rougi par le froid! Elle marchait donc suivie et précédée et entourée de toutes parts par son triste compagnon, la misère!

Ce n'est pas un compagnon comme un autre. Il n'a ni cœur, ni ame, ni sourire, ni larmes, ni pitié, ni rien d'un homme. Un autre compagnon quel qu'il soit, au bagne même, s'attache à son compagnon, et partage avec lui ce qu'il peut avoir; n'eût-il rien à partager. La misère, pauvre diable qui ne parle pas, qui ne soupire pas, qui ne vous regarde pas! Il pèse sur vous comme un plomb. Cependant la pauvre fille marchait d'un pas léger.

Elle arrive chez une vieille. La vieille femme, cet égout moral des grandes villes, la vieille femme est une sentine où viennent se rendre toutes les immondices des passions humaines. Ces êtres-là ont déshonoré les cheveux blancs; elles ont des rides hideuses; elles ont de grandes mains osseuses et desséchées qu'elles tendent au coin des rues, et dont le toucher vous dessèche même à travers votre manteau. La vieille avait partagé le sort des jeunes. Elle était veuve du vice elle aussi! Cependant elle avait encore un fauteuil en cuir pour s'asseoir, un pot de terre pour se chauffer, un registre pour écrire sa dépense, un gros vieux matou pour avoir quelque chose à aimer. Du reste, la vieille était triste, l'œil morne, la tête basse, le poil abattu; mais son chat faisait le gros dos!

Mon héroïne (hélas! hélas! elle était tremblante!), mon héroïne s'avança vers la vieille; elle se posa devant elle et lui parla humblement, lui montrant du geste, et du regard son invisible compagnon, la misère; pour peu qu'on ait des yeux, on le voit à droite et à gauche, long, fluet, aigu, qui circule comme l'air autour du pauvre! la vieille vit tout de suite ce qu'elle avait la pauvre fille; mais la vieille, dure pour son propre malheur, était dure au malheur d'autrui.

C'était une de ces ames coriaces qui ont passé à travers toutes les rugosités de la vie. Ame battue, tannée, salée, raclée, pelée, rouge et noire, toute plissée, toute ridée, réduite à rien; élastique comme la gomme arabique dans l'écritoire d'un censeur ou d'un huissier.

La vieille resta écrasée un instant dans sa contemplation au fond de sa vilaine ame; puis elle releva les yeux, et voyant ce frais visage si amaigri qu'il aurait été si facile d'arrondir — voyant ces mains qui pouvaient devenir si blanches—voyant cet œil bleu aux longs cils, la vieille poussa du fond de son atroce poitrine un horrible soupir. —Que ce joli visage lui rappelait des temps plus heureux! —Comme autrefois, elle se serait plu à parer ce beau corps si mendiant, à rehausser par la blanche dentelle cette tête si mignonne, à couvrir d'un fin tissu ces épaules si fraîches, à mettre des gants glacés à ces mains glacées, à renfermer dans un soulier étroit ce pied qui se joue dans cette épaisse chaussure! Quel chef-d'œuvre elle eût fait avec cette pauvre fille, l'infâme vieille! Cela eût été aussi grand miracle que le miracle de Pygmalion! Et quand il eût été fait le chef-d'œuvre, quand il eût été bien posé sur sa base, bien réchauffé par le soleil, bien éclatant de lumière, bien animé par le rayon d'en haut! alors le Phidias ridé et en jupon sale eût appelé autour de sa statue tous les connaisseurs de la ville et de la cour; Pygmalion eût mis à l'encan son chef-d'œuvre, il eût prostitué sa Galathée pour de l'or; c'étaient là les passe-temps les plus doux et les plus lucratifs de la vieille dans ses beaux jours.

A l'aspect de la jeune fille, son stupide visage s'éleva jusqu'à l'intelligence. Elle regarda de bas en haut et de haut en bas le bloc informe et charmant. Elle était comme l'*Artiste* du bon Lafontaine devant le marbre de Carrare: *Sera-t-il dieu, table ou cuvette? Il sera dieu*, dit l'artiste dans son premier instant d'enthousiasme. Mais l'art! où est-il? Qui veut de l'art? Le statuaire, qui allait faire un dieu, se rappela tout à coup qu'on n'adore plus les dieux, le marbre devint cuvette ou table. La vieille hocha la tête d'un air mécontent: elle venait de perdre son dieu, elle aussi.

— Ma fille, dit-elle à la pauvre enfant, je ne puis rien pour vous, ma fille! Je meurs de faim, moi qui vous parle. Il n'y a plus de chalands dans ma boutique si fréquentée; la nuit on ne frappe plus à ma porte; le jour c'est en vain que ma porte est entr'ouverte! La misère! la misère! la misère! Et elle caressait le gros chat, qui faisait le gros dos.

Alors l'enfant qui s'était tenue debout, et droite comme une jeune personne à marier qui comprend qu'on la regarde, voyant qu'elle n'avait plus rien à espérer, s'assit nonchalamment par terre devant le foyer de la vieille. Le foyer c'était le pot de terre plein de cendres tièdes et puantes comme le souffle d'un fiévreux. Assise ainsi, elle était en face de la vieille. La vieille, avec un regard de regret et de pitié, passait ses doigts sillonnés dans cette belle chevelure blonde, machinal amusement qui lui rappelait vaguement le soin qu'elle avait autrefois de la toison de ses brebis.

Ces cheveux étaient souples, soyeux, épais, purs de toute essence corruptrice; c'étaient les beaux cheveux d'une pauvre fille oisive qui n'a rien de mieux à faire qu'à se parer de la seule parure qui lui reste. Les boucles épaisses ruisselaient autour de ce cou frêle et blanc; elles tombaient en flocons sur ce front poli. La vieille se jouait avec cette masse transparente; le vent agité fit jaillir les cendres du pot de terre sur la longue chevelure cendrée; vous n'auriez pas dit sur quelle partie de la tête était tombée la cendre, tant c'étaient des cheveux d'une belle couleur!

Une idée vint à la vieille.

— Veux-tu vendre ta chevelure, dit-elle à l'enfant?

Accroupie qu'elle était sur le pot de terre, le cerveau fasciné par la faim et par la vapeur du charbon, cet opium bâtard à l'usage des suicides de la populace, l'enfant n'entendit rien d'abord. Ce mot *vendre ses cheveux* lui parut un rêve, un de ces rêves de la faim et du froid qui font le sommeil du pauvre. Le rêve dure toute la nuit; le matin venu, on regrette son rêve; la faim en rêve, le froid en rêve! quelle joie! tout cela comparé à la réalité!

La vieille; avec le sang-froid d'un commis de boutique qui fait un faux aunage, prenant les beaux cheveux à leur racine, se mit à comparer leur longueur à la longueur de son bras; l'épaisse chevelure accouplée à ces vieilles cordes tendues sous une peau flasque et jaunâtre en prirent un reflet plus doux; la vieille elle-même, frappée à son insu par ce contraste, resta le bras tendu, regardant tour à tour ce bras sec et ces cheveux si souples; en même temps une mèche grise et filandreuse sortait du bonnet crasseux de la vieille; on eût dit que cet horrible crin mettait le nez à la fenêtre, et regardant avec envie la belle chevelure de l'enfant.

— Veux-tu vendre tes cheveux? dit la vieille. Ils sont longs d'une bonne aune, et si tu veux, je te rapporterai quinze francs.

La jeune fille, jetant ses cheveux de côté et d'autre, relevant les cheveux de son front de sa main amaigrie, ouvrit ses yeux humides et se prit à sourire tristement. Pour quinze francs elle faisait le sacrifice de ses cheveux.

Alors la vieille se baissa en toussant jusqu'à un panier où dormait le matou. Elle dérangea le matou doucement, et elle chercha quelque chose dans son panier. C'était un large panier tout rempli de guenilles. Vieilles écharpes, jadis roses et à présent toutes tachées, dont la vieille se faisait des foulards pour sa tête, colerettes déplissées et trouées dont elle se fabriquait des mouchoirs de poche, vieux bas chinés dont le mollet était en soie, et dont le pied était en laine, vieux bas dont le mollet était en laine, et dont le pied était en soie, la plupart de ces bas n'avaient plus de talon ni en soie ni en laine. Mais qu'importe? pensait la vieille. tant qu'il y a de la tige n'y a-t-il pas toujours du talon?

Elle jetait tous ses bas de côté et d'autre. Tout volait dans l'appartement; les vieux nœuds de ruban rose, le casaquin de basin si appétissant le matin, les garnitures effeuillées, les taches, les trous, les broderies filandreuses, tout l'horrible pêle-mêle d'un luxe vicieux se trouvait dans cette corbeille; au fond de la corbeille se trouvait une vieille paire de ciseaux; c'était cette paire de ciseaux que cherchait la vieille.

Quand elle eut retrouvé ses ciseaux, vieil instrument à faire les ongles et à couper la soie, elle reprit dans sa main les cheveux de l'enfant, — tout à la racine, — jusqu'à effleurer la peau, elle se mit à couper ou plutôt à scier cette vaste et flottante nappe, qu'une reine eût enviée. O malheur! La vieille sciait, les ciseaux gémissaient, la pauvre enfant accroupie se laissait faire! M. Pope a fait un long poème avec *la boucle de cheveux enlevée*. M. Marmontel a traduit le poème de M. Pope; personne ne fera de poème sur toute cette chevelure qui tombe sous la main de l'infâme vieille! Peuple ignoble que nous sommes! Après trois quarts d'heure d'horrible travail le sacrifice fut consommé!

Quand tout fut fini, la belle dépouille fut enfermée dans un vieux journal de théâtre, autre débris de l'opulence d'autrefois. La pauvre enfant tendit la main, on lui donna quatorze francs au lieu de quinze! Elle partit. Mais le froid était vif. Le froid tombait d'aplomb sur cette tête dépouillée; tout à l'heure un simple bonnet de gaze suffisait à cette jolie tête; à présent le froid la pénètre; le froid est insupportable; plus d'ornement, plus de chaleur, plus de boucles flottantes, plus rien. Elle acheta un bonnet chaud avant d'acheter du pain.



Cela dura six jours, six mortels jours d'ennui. Elle

avait perdu sa joie du matin; son moment d'orgueil de chaque jour, quand devant un morceau de glace brisée elle regardait ses blonds cheveux; elle avait perdu sa parure toujours fidèle, quand elle se consolait de n'avoir point de chapeau en songeant à ses cheveux ; le soir venu elle retrouvait encore son moment de bonheur; tout cela était perdu!

Puis revint la faim pressante. Revint plus rapide et plus silencieuse que jamais la misère, le triste compagnon. Elle retourna chez la vieille, tenant son front dans ses deux mains, son front si nu et si dépouillé.

La vieille était assise, elle ravaudait. En ravaudant, elle murmurait une chanson bachique, elle avait soif! Ce fut à peine si elle regarda l'enfant quand elle entra.

La vieille lui dit brusquement : — Tout ce que je puis faire pour toi, lui dit-elle, c'est de t'acheter cette dent qui est là et qui ne te sert à rien pour ce que tu manges. En même temps elle appuyait son doigt infect sur une dent blanche et perlée qui valait un royaume à la place où elle était.

La dent qu'elle touchait, la vieille, c'est la première dent qui se montre dans un sourire; la première dent qui se montre à travers deux lèvres roses; la dent qui s'appuie sur le front de l'amant; la dent qui prononce ce mot là : *Je t'aime*. Elle donne son charme au sourire, leurs grâces aux larmes, son accent à la colère et à l'amour; au joueur de flûte elle donne le son; ôtez cette dent, plus de flûte et plus d'amour! C'est cette même dent là que touchait la vieille.

Que vous dirai-je? elle avait tant de sang-froid à marchander cette marchandise! c'était à prendre ou à laisser. C'était un service qu'elle rendait à la pauvre fille. Tant pis pour elle si elle ne voulait pas! Il y avait tant de dents à vendre et de plus belles. N'avait-elle pas déjà payé ses cheveux bien cher? L'enfant fasciné, et puis insouciante et trop pauvre pour songer à être belle, l'enfant dit oui! la vieille la mena chez un dentiste.

Dans la chaîne des êtres le dentiste est comme le peintre ou le sculpteur, un artiste de luxe. Il faut qu'on soit heureux et riche pour acheter un tableau ou pour se faire blanchir les dents. Depuis la révolution de juillet, le dentiste, comme le marchand de couleurs, a éprouvé bien des désastres. Le dentiste de la vieille, voyant venir une pratique, se mit tout bas à remercier le ciel. Il prépara à la hâte ses instrumens et étala sa trousse; il visita la bouche de la jeune fille. Mais la voyant si saine, si rose, si fraîche, si pure;—toutes ces dents étaient alignées comme des perles; elles étaient de ce ton chaud et mat qui annonce la durée. Le dentiste devint pâle; car il ne voyait aucun prétexte à instrumenter dans cette bouche. C'était encore une journée perdue pour lui!

— Je ne vois pas une seule dent à déranger ou à polir, dit-il à la vieille, remettant l'instrument dans son étui.

— Il faut, dit la vieille, arracher cette dent-là, j'en ai besoin.

— Je n'oserai jamais, dit le dentiste.

— Nous irons chez un autre dentiste, dit la vieille.

Le dentiste réfléchit qu'il ne fallait pas laisser cette dent à arracher à un autre. Et puis les temps étaient bien durs!

Il reprit son instrument. Il s'approcha de la jeune fille :

— Si j'arrachais une des dents de la mâchoire inférieure, dit-il tout bas à la vieille, cela ne se verrait pas.

La vieille inflexible montra de nouveau la dent qu'elle voulait avoir.

Alors il procéda à l'opération.

Cela fut long. La dent tenait dans ses plus profondes racines. Le dentiste était peu sûr de sa main qu'arrêtait le remords. L'enfant souffrit une horrible torture! Enfin la dent céda; elle vint au bout de l'instrument avec un très-petit morceau de la gencive. (C'était un habile dentiste.) L'enfant se trouva mal. On lui fit boire un peu d'eau. On lui fit rincer la bouche. La vieille lui donna dix-huit francs, puis, à ces dix-huit francs, elle en ajouta deux autres. Elle venait de réfléchir que les dents ne repoussaient pas comme les cheveux. La vieille était juste à sa manière. Où se niche la conscience!

La pauvre fille rentra dans son grenier avec 20 francs de plus et une dent de moins!

Quand elle se revit à sa glace et qu'elle vit sa bouche aussi agrandie, ce gouffre ouvert entre ses deux lèvres, quand elle sentit l'air de ses poumons siffler en sortant de sa bouche, quand elle vit la grimace hideuse remplacer le sourire, quand elle comprit que son hôtelier qu'elle payait lui parlait avec moins de compassion, quand elle entendit dans son ame retentir ce mot funeste : laide! tu es laide! elle se sentit alors plus pauvre et plus nue que jamais, elle sanglotait, et ses yeux n'avaient pas de larmes; dans l'excès de sa douleur elle portait ses mains à sa tête, mais ô douleur! trouvant son crâne nu et dépouillé, ses deux mains reculaient épouvantées comme si elles eussent touché un fer chaud.

Elle vécut encore vingt jours avec sa dent, vingt jours bien tristes et bien sombres, vingt jours sans que personne lui accordât un mot d'amitié ou un sourire, car elle avait perdu les seuls protecteurs que lui eût donné la nature, son sourire et ses beaux cheveux, elle avait vendu ses deux amis de sa jeunesse, ornement peu coûteux et charmant, et que rien ne pouvait remplacer; elle avait porté les mains sur elle-même, plus à plaindre et plus

malheureuse mille fois par ce suicide en détail que toutes les jeunes filles qui meurent en bloc et tout entières victimes d'un amour malheureux.

Et puis le compagnon ne s'était éloigné que de l'épaisseur d'un cheveu et de la largeur d'une dent, et puis la misère revenait, et revenue plus livide et plus mince que jamais, elle déployait ses grandes ailes de chauve-souris autour de la malheureuse fille, elle comptait ses dents une à une, ses cheveux un à un; mais la misère n'avait plus de dents à acheter, plus de cheveux à faire vendre. D'ailleurs que lui importe à elle? trouver des ressources, ce n'est pas son affaire; quand elle tient un pauvre diable à la gorge, c'est au pauvre diable à s'en délivrer par tous les moyens; plus sa victime est engourdie, plus la misère dort en paix sur son sein.

A la fin, chassée de son grenier et n'emportant de cet asile que le fragment de son miroir comme on emporte un remords, elle allait dans la rue et elle revint chez la vieille qui était à faire son repas; la vieille mangeait un potage dans une porcelaine ébréchée; c'était un potage succulent et odorant tout garni de légumes et de morceaux de viande égarés dans la marmite. La pauvre enfant, voyant la vieille manger, se souvint qu'elle avait faim; mais la vieille n'y songea pas; elle jetait son potage dans sa grande bouche avec une avidité toujours croissante; sa langue épaisse et large claquait dans son palais jetant autour d'elle une salive jaunâtre et graissée; cependant elle n'oublia pas son chat, elle lui laissa le fond de l'écuelle, le meilleur; le chat se fit prier long-temps pour toucher au potage, la pauvre fille ne se serait pas tant fait prier.

Quand la vieille eut essuyé son menton avec son bras, et son bras avec sa main, et sa main à la poche de son jupon, elle dit à l'enfant :

Je t'ai trouvé encore quelque chose, ma fille, puisque tu as du courage, viens avec moi, je vais te mener chez un jeune homme qui te paiera bien, viens et surtout ne tremble pas.

(*La suite au prochain numéro.*)

JULES JANIN.

JEHAN DU RU (1510).

J'ai lu, il y a quelques jours, dans un manuscrit de la bibliothèque royale, *ung novel de l'an mil cinq cens dix*, qui m'a vivement intéressé. J'aurais voulu me borner au rôle de copiste, et reproduire ce récit avec les charmes naïfs du vieux langage. Mais le temps et le courage me manquaient, et je me décide à jeter sur le papier quelques souvenirs qui auront du moins le mérite de l'exactitude. Quant à ceux qui voudront retrouver les grâces d'un style plein d'élégance et de simplicité, je les engage à demander à M. Van Praët le manuscrit portant le numéro 10654.

C'était au mois de juillet de l'an 1510. Une peste terrible régnait alors à Paris. *Ce estoit misère,* dit le chroniqueur, *veoir pouvres habitans de icelle ville se advancer foibles et malingres par les rues et quarrefours pour demander en pitié ce que ne avoient plus la force de gaingner en besongnant.* Plusieurs tombaient morts chemin faisant, tant était grande la violence du mal, et messire Robert Turquain, prevôt des marchands, fut obligé de prendre à gage des voituriers auxquels il payait jusqu'à une livre tournois pour enlever les cadavres qui gisaient dans les rues. On tint de plus une assemblée à l'hôtel du Roi près les Augustins, où il fut décidé qu'on acheterait une portion du jardin des Bernardins pour y enterrer les corps qui partiraient de l'Hôtel-Dieu. Plusieurs médecins et barbiers reçurent commission de visiter les *menues gens malades de peste,* et l'on fit marquer d'une croix rouge les maisons qu'infectait la contagion pour prévenir les habitans de ne pas les fréquenter.

Cette malheureuse précaution n'eut que trop de succès; car, à l'aspect du signe funèbre *ung chacun se destournoit bousche et narines closes pour ce que il ne voulloit aspirer mauvais air.* Aussi les pauvres malades périssaient à l'abandon. A peine voyait-on quelques prêtres affronter la mort pour adresser aux patiens des paroles de paix.

Il y avait cependant un jeune bourgeois de la rue de la Tannerie qui semblait défier le danger, et parcourait les rues pour visiter les pestiférés dans leurs demeures infectes. *Pourtant ne estoit-il ne prestre, ne barbier,* mais fils d'un riche marchand qui, à la dernière élection avait été nommé échevin. Depuis ce grand événement, l'honorable messire Thomas du Ru se serait trouvé le plus heureux tanneur de la ville de Paris, si son fils Jehan n'avait montré des goûts fort inquiétans pour le libertinage, c'est-à-dire pour les chevaux, les armes et la chasse. N'était-ce pas chose incroyable chez le fils d'un tanneur? Mais ce qui semblait plus incroyable encore à maître Thomas, c'était cette passion nouvelle qui poussait Jehan chez tous les pestiférés du quartier. Monsieur l'échevin était une de ces prudentes personnes qui prenaient de grands détours pour éviter les portes marquées d'une croix rouge. Jehan, au contraire, trouvait naturel d'aller distribuer quelques deniers aux pauvres ménages, et chaque jour il se faisait un malin plaisir de raconter à son père les souffrances qu'il avait vues : car il y avait dans sa conduite beaucoup de charité chrétienne, et en même temps un calcul tout personnel qui lui réussit, comme on va le voir.

« Ça, Jehan, lui dit un soir son père, il ne me plaît » pas que tu sortes de grand matin pour humer l'air de

» la contagion. Monsieur le curé de Saint-Denis de la » Chartre vient de mourir pour pareille imprudence. Il » prétendait que c'était son devoir. Mais toi tu n'as que » faire de prendre souci des maux d'autrui; on a tou- » jours assez des siens. Que ne restes-tu ici à surveiller » nos ouvriers pendant que les devoirs de l'échevinage » m'empêchent d'y avoir l'œil? — Voulez-vous, mon » père, que je laisse mourir sans secours nos pauvres » voisins? — Voulez-vous, mon fils, me faire mourir » avec vous de la peste? Je n'en suis pas curieux. Cette » maladie ne respecte personne, pas même les échevins. » Elle a bien tué au temps jadis le roi saint Louis. Je ne » veux pas la défier, et comme il ne me convient pas que » vous fassiez le maigre office d'un clerc sans prébende, » vous qui aurez un jour de belles rentes au denier douze, » j'entends que vous partiez demain de grand matin pour » notre bien de Bourgogne. Avec la permission de M. le » forestier qui vous aime, vous y pourrez chasser à votre » aise; cela est moins dangereux encore que de hanter » les gens malades de peste. »

Jehan s'inclina en signe d'obéissance, cachant de son mieux la joie qui le transportait. Il ne désirait rien tant que d'aller en Bourgogne; il avait calculé qu'il lui serait facile de passer par la ville de Blois, où se trouvaient alors le roi Louis et la reine Anne. Or, près de la reine, Jehan devait trouver sa cousine Marie, qui, depuis six grands mois, avait obtenu une charge de chambrière au château royal de Blois. Il pourrait donc la revoir, causer des souvenirs de son enfance, et lui faire dire que les galans seigneurs de la cour n'avaient pas effacé de son cœur la mémoire de son cousin Jehan. Ces douces pensées éveillèrent de grand matin le fils de messire Thomas. Mais comme il voulait saluer son père, et prendre congé de lui, il apprit qu'en ce moment il y avait assemblée à l'hôtel-de-ville sur une matière de haute conséquence, et qu'à son grand déplaisir monsieur l'échevin avait dû se lever et sortir en grande hâte dès cinq heures du matin. Jehan se rendit de suite au bureau de la ville, et comme il était connu du concierge et des huissiers, on lui permit de se tenir à portée d'entendre ce qui se passait. Il s'agissait d'une lettre du roi Louis que Henri d'Auvergne avait apportée la veille au matin. Mais, comme c'était jour de dimanche, et qu'une grande partie des gens de bien de la ville étaient allés prendre l'air aux champs, il avait fallu remettre l'assemblée au lendemain. En ce moment le greffier commençait la lecture de cette lettre, qui était ainsi conçue :

« De par le roy,

» Très chers et bien amez, nous avons esté advertis » que il y a très grant danger de peste en nostre ville de » Paris. Quoy néantmoins aucuns de la dicte ville, puis » peu de jours en çà, se sont ingérés de venir ycy et » approucher notre personne et le lieu où est nostre très » chère et très amée compaigne enceincte, et notre très » chère et très amée fille, dont se est cuydé ensuyvre » très grant inconvénient; et pour ce qu'il est très né- » cessaire d'y estre pourveu pour éviter aux inconvénients » qui en pourroient advenir, à ceste cause avons bien » voulu vous en escrire et advertir à ce que vous fetes » savoir et entendre par toute la ville que nul partant de » la dicte ville ne soit si osé ne hardy de venir ycy tout » droit ne ailleurs où soyons, *sur peine de la hart*, et s'il » y en a aucuns qui y ayent nécessairement à besongner, » qu'ils s'en voisent quelque part hors la dicte ville de- » mourer trois sepmaines ou ung mois avant que venir. » Et nous advertissez incontinent par ce porteur de ce » que en aurez fait et de l'ordre que y aurez donné. Et » qu'il n'y ait point de faulte.

» Donné à Blois, le 23e jour de juillet.

Ainsi signé, « LOYS. »

C'était chose dure, que de risquer la pendaison pour voir sa maîtresse, toute jolie qu'elle fût; mais Jehan eut bien vite pris son parti, et, dans la crainte que son père ne changeât d'avis au sujet du voyage de Bourgogne, il résolut de ne pas attendre son retour, et sortit de la ville par la porte St-Michel. Grâce à son bon coursier, il avait fait si grande diligence, que le mercredi matin au lever du soleil il se trouva près de la ville de Blois. Mais il lui vint à l'esprit qu'il valait mieux s'arrêter dans une hôtellerie pour y laisser sa monture et arriver de pied aux portes de la ville, comme un bourgeois qui retourne au logis après la promenade du matin. Par malheur les gens du roi faisaient sévère garde. On l'arrêta pour lui demander son nom, et vu que les registres du concierge ne portaient pas que Maistre Jehan du Ru fût sorti de la ville dans la matinée, il fut conduit en prison comme soupçonné d'avoir contrevenu aux commandemens de sa majesté! Le pauvre Jehan se prit alors à penser *aux lettres du Roy Loys et aux deffenses contenues en icelles sur peine de la hart.* Fallait-il donc faire en grande hâte un voyage de quarante lieues, pour donner de la besogne à l'exécuteur des sentences de monsieur le prevôt de Blois? Et sa chère Marie! il se sentait pleurer en songeant qu'il ne la reverrait plus.

Sur ces entrefaites, il entendit des gardes s'approcher et les portes de la prison s'ouvrirent. C'était déjà l'heure de comparaitre en jugement. Il suivit les archers qui le conduisirent sous bonne escorte à travers les rues, et qui repoussaient la foule en criant : « Gardez de vous approu- » cher, ce est ung pestiféré venu de Paris en despit des

» commandements du Roy nostre sire. — Ce est grand do-
» maige, disaient les manans de Blois ; monsieur le pre-
» vost ne luy fera mercy. »

En effet, la position de Jehan était des plus critiques. Le bon Louis XII ne s'imaginait guère qu'on serait assez imprudent pour braver ses menaces ; et d'un autre côté, il voulait à tout prix préserver de la peste la ville de Blois. Car il croyait la reine enceinte et comptait bien qu'elle lui donnerait un dauphin. C'était pour cela qu'il avait interdit aux habitans de sa bonne ville de Paris l'approche de la demeure royale, et quand il eut avis qu'on avait arrêté un jeune homme soupçonné d'avoir contrevenu à ses défenses, il fit savoir au prevôt qu'il eût incontinent à faire son devoir. Le prevôt s'était empressé de se rendre à ses ordres, pensant qu'il lui reviendrait quelque bien pour avoir flatté des espérances de paternité dont, comme d'autres, il se riait tout bas.

C'était donc un juge sévère qui attendait Jehan dans l'hôtel de la Prevôté. Il devait s'en douter aux discours qu'on tenait autour de lui, et à l'empressement curieux de la foule qui devenait de plus en plus considérable. Ce cortége attirait l'attention générale, et si Jehan eût été moins absorbé, il aurait remarqué aux fenêtres du château royal une jeune fille qui le suivit jusqu'au moment où il disparut pour entrer dans la salle de la Prevôté.

Qu'est-ce donc ? disait la jeune fille à un officier de la cour qui se tenait debout auprès d'elle. Que veut cette foule ? — Je ne sais, en vérité ; car nous sommes trop loin pour le bien voir. Mais comme ces gens sont arrêtés près de l'hôtel du prevôt, je crois bien qu'il s'agit du jugement de quelque criminel. — Courez donc vous en enquérir, et revenez me rapporter ce que vous aurez appris avant que la reine me fasse mander pour sa toilette. — Je le ferai de grand cœur, belle Marie, dit le jeune officier. Mais à mon retour me permettrez-vous d'insister pour obtenir réponse à la demande que je vous adressais tout-à-l'heure ? — Quelle demande ? il ne m'en souvient plus, je vous le jure, dit Marie en rougissant. Allez d'abord, et nous verrons ensuite ce que mérite votre courtoisie. — Ah ! je crains bien, dit le jeune homme en la saluant, que vous n'ayez résolu de n'avoir ni mémoire pour les bons offices que je suis heureux de vous rendre, ni compassion pour les cruels tourmens que vous me faites éprouver.

Marie le vit avec plaisir prendre congé d'elle, et se diriger vers l'hôtel du prevôt ; car elle ne redoutait rien tant que les propos d'amour dont ce jeune officier avait coutume de l'entretenir. Ces douces paroles la fesaient ressouvenir de son cousin Jehan, dont l'absence la chagrinait fort, et qu'elle ne pouvait se flatter de revoir prochainement. Ce n'était donc pas la curiosité, mais le désir d'interrompre un entretien pénible pour elle, qui l'avait engagée à s'enquérir de ce qui se passait près de l'hôtel de monsieur le prevôt. Cependant elle suivit machinalement des yeux la marche du jeune officier, et put remarquer que pendant plusieurs minutes il s'efforça vainement de percer la foule qui se pressait pour entrer dans la salle du jugement.

La séance était ouverte depuis quelque temps. Le prevôt de Blois, messire d'Estouteville, avait fait placer l'accusé à distance, et des sergens le tenaient en respect avec de longues hallebardes dont la pointe était dirigée vers sa poitrine. De la sorte ils ne couraient pas risque de subir les influences de la contagion. Messire d'Estouteville, placé sur son siége, respirait fréquemment une petite fiole contenant un élixir précieux dont le médecin du roi lui avait fait présent. Au fond de la salle se pressait la foule curieuse. Malgré l'isolement du prévenu, et la vertu de la merveilleuse liqueur dont M. le prevôt s'était précautionné, il paraissait fort empressé de terminer ce jugement. De son côté, Jehan avait pris soin de complaire au secret désir de son juge ; car, après avoir dit son nom, il avait déclaré ne vouloir d'ailleurs répondre à aucune question. Puisqu'il en est ainsi, reprit messire d'Estouteville, je soupçonne fort que vous venez de Paris ; car nul autre crime ne vous est reproché, et si vous nous attestiez être arrivé des provinces de Bourgogne ou de Champagne, le serment d'un seul témoin qui confirmerait la vérité de votre discours suffirait pour vous tirer de ce mauvais cas. Répondez-moi, Jehan du Ru, sous la foi du serment, venez-vous d'un autre lieu que Paris ?...

Jehan ne disait mot ; car pour sauver sa vie il n'aurait pas voulu se parjurer.

Il est donc bien clair, dit M. le prevôt en se levant de son siége, que l'accusé Jehan du Ru arrivait de Paris quand il a été arrêté aux portes de Blois. Mais comme un témoignage est nécessaire pour confirmer nos soupçons, nous adjurons, par le très-saint nom de Jésus-Christ toutes personnes ici présentes de déclarer par-devant nous s'il n'est rien à leur connaissance qui puisse éclairer notre conscience.

Un silence profond suivit la question de M. le prevôt. Il prononça une seconde fois les mêmes paroles sans obtenir de réponse.

Pour la troisième et dernière fois, s'écria-t-il, nous adjurons toute personne ici présente, sur la part qu'elle peut espérer dans le paradis, de déclarer par-devant nous si elle connaît l'accusé, ou quelque circonstance qui se rattache au crime dont il est véhémentement soupçonné.

— Je le connais, moi, cria quelqu'un qui venait de pénétrer dans la salle. — Huissiers, à votre office ! qu'on fasse place au témoin.

On vit alors avancer l'officier du roi que Marie avait dépêché vers l'hôtel de la prevôté, et qui n'était autre que Henri d'Auvergne, revenu de Paris avec la réponse que messieurs du bureau de la Ville avaient faite à la lettre de sa majesté.

— D'où connaissez-vous l'accusé Jehan du Ru, demanda le prevôt? — J'ai vu cet homme que vous appelez Jehan du Ru une seule fois dans ma vie. C'est en l'hôtel de la ville de Paris, où il était lundi dernier de grand matin, écoutant près la porte du bureau le lecture des lettres que le roi, notre seigneur, a écrites au sujet de la contagion. — Êtes-vous bien assuré de ne pas vous méprendre? — Non, en vérité : car j'admirai quelques instans après comme il s'élançait sur un beau cheval qu'il menait en bon cavalier. — Merci de vos louanges, sur mon habileté, dit Jehan du Ru. Je paierai un peu cher le plaisir de les entendre; car je vois bien qu'elles me vaudront la pendaison. Mais vous avez déclaré la vérité, et je ne puis vous en vouloir. — Cela étant, dit le prevôt, nous vous déclarons digne de la hart, pour avoir sciemment et traîtreusement contrevenu aux ordonnances de sa majesté. Sergens, ramenez le patient dans sa prison. Nous aurons soin qu'un prêtre s'y rende pour l'entendre en confession avant le moment d'exécuter notre sentence, ce qui, pour la plus grande sûreté de leurs majestés le roi et la reine, de leur bien-aimée fille, comme aussi des habitans de Blois, devra se faire dans deux heures d'ici.

Jehan garda le silence; car il lui paraissait qu'un mauvais hasard le poursuivait, et qu'il s'efforcerait vainement de résister. Cependant d'Auvergne s'en revenait lentement au château royal, songeant que, par sa faute et bien innocemment, il avait causé la mort d'un homme. Et il redit à Marie tout tristement ce qui était arrivé. La pauvre jeune fille se prit à pleurer pour avoir eu la funeste pensée de dépêcher Henri d'Auvergne vers le lieu du jugement. *Mais quant elle oyt prononcer le nom de Jehan du Ru, lors se laissa cheoir la pouvrette sans cry ne pleurs et long temps sembla morte.* Elle ne reprit connaissance que pour verser des torrens de larmes, et sa douleur était si vive qu'elle ne s'entendait pas appeler pour son service accoutumé. On la vint prendre par la main pour la conduire dans les appartemens de la reine Anne, où elle entra toute rêveuse et à pas lents. Puis tout à coup elle poussa un cri de joie, et se précipitant vers la chambre où était couchée sa maîtresse :

Madame, dit-elle, c'est aujourd'hui la fête de votre sainte patronne, je vous demande en son nom d'accorder une grâce à votre humble servante. — Quelle grâce, ma bonne Marie? Tu sais que j'aime à te contenter. — Oh! madame, je veux la royale promesse de votre majesté avant de lui dire ce que j'espère de sa bonté. — Voilà qui n'est point raisonnable ; je ne puis engager à l'avance ma foi pour une chose qui peut être mauvaise. J'offenserais ainsi la très-sainte Anne, à qui j'ai ce matin adressé mes dévotions; car il me faudrait faire le mal, ou me parjurer. — Eh bien! Madame, si vous ne pouvez m'accorder ma demande, je serai contente que vous me promettiez de me donner votre royale main à baiser en l'honneur de votre fête. — S'il est ainsi, Marie, nous sommes d'accord, et je consens de bon cœur à t'engager ma parole de reine de France que l'un de tes deux désirs sera accompli ; car tu es une bonne fille à qui je veux témoigner mon amitié. — Écoutez-moi donc, Madame, car le temps presse. Sachez que dans une heure un malheureux venu de Paris malgré les défenses de sa majesté le roi subira le supplice de la hart, s'il n'obtient, par votre intercession toute-puissante, la grâce que je sollicite à deux genoux. — Je ne puis m'entremettre dans cette affaire, ma bonne Marie; ce serait chose inutile. Songe qu'un exemple rigoureux est nécessaire pour éviter que d'autres audacieux ne compromettent le salut du fils de France, qu'à cette heure, si le roi Louis et moi sommes exaucés dans nos ardentes prières, je porte peut-être dans mon sein. — Je vous déclare, dit résolument Marie, que le salut de cet enfant et le vôtre sera moins compromis par la grâce du condamné que par la faveur dont votre majesté m'a fait la promesse. Car ce condamné n'est autre que mon cousin, et, bien que j'en aie honte, je lui ai cette nuit accordé un secret rendez-vous. Partant je puis être aussi prise de peste. Que votre majesté voie à présent s'il vaut mieux pour elle sauver la vie à mon parent ou recevoir un baiser de ma bouche impure. — Fi! Marie, fi de vous! Sortez de notre présence. Notre parole est engagée, nous n'y manquerons pas. En ce jour de fête, le roi ne peut me refuser une grâce, et d'ailleurs, entre deux dangers, mieux vaut choisir le moindre. Vous êtes une fille déshonnête dont la vue m'est odieuse, et dont je repousse le baiser. Allez donc hors d'ici; le condamné a dès à présent sa grâce assurée.

Quoy entendant, Marie fict un sault de joye devers le lict de la reyne, et dessus les mains d'icelle applicquoit trop plus de baisers, combien que sa majesté voulust s'en deffendre. Elle eut bientôt déclaré que depuis six grands mois elle n'avait pas revu son cousin Jehan, qui était venu sans doute pour l'amour d'elle. La reine, très-dévote personne, fut ravie de savoir que sa jolie chambrière n'avait pas commis la vilaine faute dont elle ne s'était accusée que pour tirer son cousin d'un grand danger de mort. *Et veu que ce estoit jour de saincte Anne, elle receut du roy Loys la grâce de Jehan du Ru avecque ung bon brevet empreinct du scel royal où estoit dict : « Cognoissant Jehan du Ru pour expert aux faicts d'ar-*

» *mes et de chasse, le nommons à la garde de nostre fo-*
» *rest d'Orléans.* »

Au moys d'aoust ensuyvant furent faictes à Blois nopces de damoiselle Marie Legendre et de messire Jehan du Ru, forestier du roy Loys en sa forest d'Orléans.

Un habitué de la Bibliothèque Royale.



LES DERNIERS MOMENS.

Vous tous, qui m'appelez votre ami, qui me serrez la main avec cordialité, vous qui m'invitez avec un sourire gracieux et bienveillant à prendre place à votre table, à votre foyer, savez-vous qui je suis? dites, le savez-vous? Auriez-vous jamais pu croire que j'ai donné la mort à un homme, à un vieillard qui m'aimait comme un père et me prodiguait des services et de douces paroles? Eh bien! ce crime, je l'ai commis.

Et cependant, cet homme, je ne l'ai pas tué en duel; car, je vous le répète, il avait les cheveux blancs, et de plus un caractère doux et paisible. Je ne l'ai pas tué en juillet, car il n'était ni gendarme, ni garde royal. Je ne l'ai pas tué dans une émeute; car lorsque l'émeute bouillait dans la rue, nous nous renfermions tous deux soigneusement dans nos logis. D'ailleurs je ne faisais pas partie de la garde nationale, et lui, le digne homme, il n'était enragé que de bouquins.

Un soir, je vins le voir. Je comptais le trouver, comme à son ordinaire, en extase devant quelque édition du quinzième siècle, comme le *Virgile* imprimé à Rome, in-folio, par Sweynhem et Pannartz, en 1469; comme le *Lucain* sorti des mêmes presses à la même époque, ou enfin devant quelque Elzevier non rogné. Le pauvre cher homme! il était malade, mais malade à garder le lit. On me conduisit dans sa chambre à coucher:

— Comment! vous, dans cet état? que vous est-il donc arrivé?

— Rien, presque rien, mon bon ami, me répondit-il en me tendant une main ardente de fièvre. Faible et asthmatique comme vous me savez, je suis allé hier voir mon vieil ami Van-Praet à la Bibliothèque royale, et là depuis dix heures jusqu'à quatre, je me suis échiné à collationner mon édition des *Chroniques de Sainct-Denys*, Paris, Pasquier Bonhomme, 1476, 3 vol. in-folio, gothique, sur l'exemplaire qu'on en conserve dans cet établissement. Le mien est infiniment plus beau, ajouta-t-il en laissant éclater une joie d'enfant. Mais vous, je vois avec plaisir que vous êtes en bonne santé; vous êtes frais et d'une aussi belle conservation que mon *Eutrope*, Rome (George Laver), 1471, in-folio. Eh bien! que me direz-vous de neuf? êtes-vous allé hier à la vente chez Silvestre? Combien a été vendu le *Champion des dames*, par Martin Franc, Paris, Galiot du Pré, 1530, in-8°, maroquin violet, lettres rondes.

— Soixante-quinze francs, lui répondis-je.

— Je m'en étais douté. Et quand on pense que ce même exemplaire, inscrit au catalogue de La Vallière au numéro 2795, n'a été vendu dans le temps que vingt-cinq livres dix-neuf sous! Voilà cependant comme d'un siècle à un autre les livres triplent de valeur. Comment va M. R...

— Il est mort hier soir, lui répondis-je.

— Oh! mon Dieu! que me dites-vous? J'en suis vraiment désolé; car c'était un excellent homme, et de plus il connaissait très-bien les vieux livres. Allons! voilà encore une bibliothèque à vendre. Je pourrai donc enfin me procurer le *Cymbalum Mundi*, de Bonav. Desperriers, Paris, Jehan Morin, 1537, que je cherche depuis dix ans, et dont un magnifique exemplaire est en sa possession, après avoir successivement figuré dans le cabinet de Gaignat à la vente duquel il monta jusqu'à 350 livres, et dans celui du duc de La Vallière, d'où il passa entre les mains de Tilliard au prix de 120 livres.

Et le vieux bibliomane fixait sur moi ses yeux étincelans de joie.

— A propos du *Cymbalum Mundi*, lui dis-je, vous savez que notre savant ami M. Eloi Johanneau va en donner, chez Silvestre, une nouvelle édition augmentée d'une clef inédite et d'un commentaire *Variorum*. Comme je l'aide dans ce travail, je vous prie de me rendre un service.

— Tout ce que vous voudrez, me répondit-il affectueusement.

— Voici ce que c'est. Vous seul possédez l'édition de ce livre imprimée à Lyon par Benoît Bonnyn, 1538, petit in-8°, gothique; pourriez-vous me le confier pendant trois jours pour en faire la collation? j'en aurai tout le soin que vous pouvez vous imaginer.

J'attendais une réponse; mais pas un seul mot. Le visage du vieillard se renfrogna et pâlit d'une manière effrayante, ses lèvres se serrèrent comme pour opposer une digue aux flots de mauvaise humeur que ma demande indiscrète venait de soulever chez lui, et ses yeux révélèrent encore plus la lutte morale qui bouleversait tout son être. Effrayé, j'allais sonner, lorsqu'il me retint la main:

— Mon ami, ce n'est rien, me dit-il. A tout autre j'aurais

répondu par un refus formel; mais vous, c'est différent. Je ne puis rien vous refuser. Prenez le livre en question dans ma bibliothèque fermée, le troisième à droite sur la seconde tablette, enveloppez-le soigneusement dans du papier Joseph, à cause de la reliure, chef-d'œuvre de Deseuil, et rapportez-le moi au jour indiqué.

Je le remerciai énergiquement; car je sentais toute l'étendue du sacrifice qu'il me faisait et que j'avais demandé seulement par manière d'acquit, sans nul espoir de succès.

Le lendemain matin je me mis à l'œuvre; et voilà pendant que je collationnais, portant alternativement mes yeux du précieux bouquin ouvert à demi, à ma copie, mon chat (maudite bête!) sauta sur mon bureau et posa précisément sur le bijou bibliographique sa pate souillée de je ne sais quoi. Que ne la posait-il sur toute autre chose, le misérable! sur un mien livre, sur mon visage: je n'aurais eu qu'un médiocre chagrin. Il avait couvert le feuillet 2 d'une tache indélébile. Égaré, frissonnant de terreur, je lançai, d'un coup de poing, l'animal par la fenêtre ouverte, et, par une vieille habitude d'écolier, j'essuyais le feuillet avec ma langue, lorsqu'on frappa à ma porte. C'était le domestique de mon ami le bibliomane : il m'apportait une lettre ainsi conçue :

« Mon cher Francisque, il y a un double mot latin qui commence aussi par un *c* et un *m*, et qui me donne bien plus de » souci que le *cholera-morbus*. C'est le *Cymbalum Mundi* que » vous m'avez emprunté hier soir. Au nom de Dieu! renvoyez-» le moi; car je vous avoue dans la sincérité de mon cœur que, » depuis que je sais mon livre hors de chez moi, ma santé va » de mal en pire. Prenez pitié de ma faiblesse de bibliomane, et » venez toujours me voir quand vous aurez un moment. »

Cette lettre acheva de me perdre la tête, je rentrai dans mon cabinet, et, d'une main sacrilége, j'arrachai le feuillet contaminé, puis je rendis le livre au valet. Je me proposais de réparer cette perte par le don d'un livre non moins précieux, quand mon ami serait en état d'apprendre son malheur. Hélas! il le sut trop tôt.

Le même soir, j'allais chez lui pour m'informer des nouvelles de sa santé; le malheureux vieillard était à l'agonie. Quand il me vit entrer, il se souleva sur son lit en cherchant à me parler; mais il retomba muet en détournant la tête, et en me montrant du doigt la place où le feuillet manquait dans le *Cymbalum Mundi* qu'il avait alors tout ouvert sur ses genoux. A son chevet, à son côté, à ses pieds pleuraient ses deux filles et sa vieille femme qu'il avait épousée, pauvre, laide et sans instruction, uniquement parce qu'elle se nommait Jeanne Guttemberg, et qu'elle était de Mayence.

Le curé avait été appelé, il vint. D'une main il tenait son livre de prières doré sur tranche, et de l'autre il s'appuyait sur l'oreiller du moribond, pour lui adresser à voix basse des paroles de paix. Le bibliomane restait immobile; mais bientôt il se retourna avec peine, étendit sa main défaillante vers le livre du prêtre, l'ouvrit, et en examina curieusement le titre d'un œil déjà vitré; puis sa main s'écarta, et il poussa un faible soupir. Le curé lui tâta le pouls... Il était mort.

Les bouquinistes, les relieurs, sa femme et ses enfans le pleurèrent beaucoup; et moi encore plus que les autres.

F. M.



Variétés.

— M. Balochi, italien connu par beaucoup de travaux de musique et de littérature, est mort. Il venait de terminer la traduction de *Robert-le-Diable* pour l'opéra de Londres.

— Le roi vient d'envoyer à la galerie du Musée Colbert des tableaux de sa collection particulière, pour faire partie de l'exposition au profit des indigens de la ville de Paris atteints de la maladie épidémique, et dont l'ouverture est fixée au 6 mai.

— M. Lethière, membre de l'Académie des beaux arts, auteur du célèbre tableau de la *Mort des fils de Brutus*, est mort à Paris. Il était affecté depuis long-temps d'une maladie chronique qui s'était aggravée dans ces derniers temps. M. Lethière avait dirigé pendant dix ans l'académie de France à Rome.

— Le concert donné à l'Académie royale de Musique, par M. Paganini et les artistes de l'Opéra, au bénéfice des pauvres malades, a produit 9,728 fr. 40 c. Les frais de gardes, de pompiers, d'éclairage et d'affiches se sont élevés à 574 fr. 11 c. Aucun de MM. les artistes n'a voulu accepter de feux pour ce concert. Le résultat net versé par M. Véron entre les mains de M. le secrétaire-général du ministère du commerce, s'est élevé à 9,154 f. 29 c.

Dessins. { Une École de village, par Beaume.
Les derniers Momens, par T. Johannot.

Beaux-Arts.

—

CONCOURS

POUR UN MONUMENT A ÉLEVER A LA MÉMOIRE DU GÉNÉRAL BELLIARD.

Programme.

La Commission chargée de régler le concours pour l'érection du monument a décidé qu'il serait érigé de manière à servir d'embellissement à la ville, et par conséquent a fait choix de la place contiguë à l'escalier dit de la Bibliothèque, conduisant à la rue d'Isabelle.

La forme du monument ainsi que les matériaux à y employer sont laissés au choix de l'artiste.

Une somme de QUARANTE-CINQ MILLE FRANCS est affectée à l'érection complète du monument, et par aucun motif ne pourra être outre-passée.

Un devis et les détails estimatifs seront joints au projet.

L'auteur du projet jugé digne d'être exécuté, et dont la dépense totale ne dépassera pas la somme indiquée pour récompense, en obtiendra l'exécution au prix de son devis, s'il est calculé d'après de bonnes bases. De plus la Commission décernera une marque de satisfaction si l'exécution répond à son attente.

Les dessins ou modèles seront sur une échelle d'au moins cinq centimètres par mètre.

Conditions du concours.

Les artistes étrangers comme ceux du pays sont appelés à ce concours.

Les dessins ou modèles seront remis franc de port, pour le 15 juin prochain, à M. Timmermans, concierge du Musée à Bruxelles. Le concurrent donnera avis de l'envoi à M. Rouppe, bourguemestre de ladite ville.

Aucun artiste ne mettra son nom sur les dessins ou modèles envoyés au concours; mais il y apposera une marque quelconque qu'il aura soin de répéter sur un billet cacheté contenant son nom et sa demeure, et joint à l'envoi, ou la lettre d'avis au bourguemestre susdit.

La commission se réserve la faculté de provoquer un nouveau concours si les projets ne répondaient pas à son attente.

Les projets seront exposés dans l'une des salles du palais de l'industrie, à Bruxelles, pendant quinze jours.

Le jugement sera prononcé immédiatement après.

Arrêté à Bruxelles, le 25 mars 1832.

Le Comte VILAIN XIV, ROUPPE, le comte D'ARSCHOT, DE BROUCKÈRE, F. MEEUS, SUYS, et J. F. NAVEZ.

Il y a quelques jours à peine nous parlions du concours ouvert par les habitans de Mayence pour élever un monument à la mémoire de Guttemberg. Et voici que sous le dernier retentissement de nos paroles, la Belgique imite l'exemple de Mayence. Bruxelles vient de voter un monument aux cendres du général Belliard, et d'ouvrir, comme Mayence, un concours à tous les artistes de l'Europe.

Certes, pour tous ceux qui prennent à l'histoire de l'art un intérêt sérieux et réfléchi, c'est un sujet de méditation, et en même temps l'occasion d'un retour amer sur les choses de France.

Depuis deux ans, nous aussi, nous avons eu des promesses de concours; et que sont devenues les promesses?

Les concours de peinture et de sculpture ont amené des résultats qu'il ne nous appartient pas de juger aujourd'hui, et qui n'ont rien à faire avec la question actuelle. Mais pourquoi? le savez-vous? voulez-vous l'apprendre? C'est que le concours n'a pas encore passé dans nos mœurs de privilége, de favoritisme et de protection, de solliciteurs et de Mécènes de bureau; c'est qu'en même temps qu'on mettait *Mirabeau, Louis-Philippe, Boissy-d'Anglas au concours,* on donnait sans concours les tableaux de l'Hôtel-de-Ville, les statues de la Chambre, etc.

Et le monument de juillet? On avait promis le concours, le concours ne viendra probablement jamais. Il y a eu un projet de bois et de carton, qu'on a sifflé comme il le méritait. Sous le manteau de la cheminée, dans la *famille* de l'administration, quelqu'un dont le nom ne se publie pas en a proposé un autre; cet autre a été revu, corrigé, défiguré, travesti, par une commission législative; les six cent mille francs se sont convertis en neuf cent mille francs, voilà tout; mais les promesses! vétille, pensée des gens de rien, qui tiennent à leur parole avec une méprisable niaiserie.

Cependant les objections avec lesquelles on a essayé de déconsidérer les concours de peinture et de sculpture ne signifient absolument rien quand il s'agit d'un monument; les sculpteurs et les peintres peuvent, d'eux-mêmes et sans qu'on les en prie, faire et montrer des ouvrages, détestables, médiocres ou excellens; on peut les voir et les juger.

Mais que voulez-vous que deviennent dans leurs cabinets, dans leurs ateliers, les architectes, qui ne peuvent sans pierre et sans marbre réaliser une seule de leurs pensées, qui sans l'assistance de la nation ou du gouvernement, ne peuvent espérer de voir jamais un seul de leurs projets revêtir une forme vivante et majestueuse? Quand ils seraient capables d'égaler les merveilles du Parthénon, à qui voulez-vous qu'ils révèlent et confient les efforts et

les succès de leur génie? Quels moyens ont-ils de prouver ce qu'ils savent? Aucun absolument.

Si les promesses qu'on n'avait pas ménagées, Dieu merci, venaient à se réaliser, si le concours, au lieu d'être illusoire et nul par cela seul qu'il est partiel, obligeait tous les hommes du premier ordre à descendre dans la lice avec les jeunes gens, avec leurs élèves devenus leurs rivaux, soyez sûrs que personne ne refuserait la lutte.

Une fois assurés que sans le concours ils n'auront plus à espérer ni arcs de triomphe, ni églises, ni tombeaux, ni aucun monument quel qu'il soit, les artistes-jurés, *patres conscripti*, des Quatre-Nations, feraient bon marché de leur vanité, et, au risque d'être battus par ceux même qu'ils auraient formés à l'étude, ils consentiraient à se mesurer avec ceux qu'ils dédaignent aujourd'hui.

Que la leçon donnée à la France par Mayence et Bruxelles nous porte profit. Que toutes les fois qu'il s'agit d'un monument national, de la décoration d'un édifice public, on appelle tous les talens jeunes et vieux, célèbres ou inconnus; bien des têtes qui jusqu'ici s'étaient endormis dans le découragement, se réveilleront. L'émulation multipliera, à notre étonnement, des miracles inespérés.

Et pour appliquer immédiatement les principes d'équité en faveur desquels nous réclamons, que la place de la Bastille, qui attend si patiemment, et si vainement à ce qu'on pourrait croire, son piédestal et sa statue, serve de première épreuve.

L'INSTITUT ET LE SALON.

Nos dernières prévisions se réalisent avec une littéralité malheureuse; l'ajournement du Salon n'aura pas d'autre sens que celui que nous lui avions d'abord attribué. Avant un mois sans doute l'épidémie qui éclaircit nos rangs aura disparu de la capitale. Quand la mesure de l'ajournement n'aura plus aucun prétexte plausible, se donnera-t-on seulement la peine d'inventer un prétexte spécieux pour fermer aux peintres et aux sculpteurs vivans les salles du Louvre? S'il faut juger l'administration d'après ses *précédens*, on nous permettra d'en douter. On pourrait objecter cependant la belle saison et les conséquences qu'elle amène avec elle, le départ des riches pour leurs châteaux, la solitude des hôtels, toute une cité veuve des gens de *qualité*, de loisir ou de dépense. Mais soyez sûrs, je vous en prie, que ni le directeur, ni le sous-directeur, ni les journaux dont ils disposent, et qui veulent bien révéler au public leurs pensées protectrices, ne compromettront leur éloquence ou leur sagesse dans une question si simple, et partant si oiseuse, à leur avis. Mon Dieu! il n'y aura pas de Salon cette année, voilà tout. Mais ne pourrait-on, demanderez-vous, ouvrir un Salon au mois de novembre quand les châteaux à leur tour deviennent déserts, ou ne comptent plus que des hôtes rares et courageux, ou peut-être encore quelques-uns de ces riches malaisés qui amassent, dans les privations d'un automne, qu'ils prolongent complaisamment jusqu'aux glaces de janvier, leur faste de l'hiver? A une demande si sensée je ne sais pas trop ce qu'une oreille attentive pourrait répondre. Mais vous aurez beau parler, votre voix sera toujours comme celle de l'évangéliste, *vox prædicantis in deserto*. Pourtant novembre serait un beau mois pour les jeunes peintres, c'est le mois des premiers bals et des premières fêtes; c'est en novembre que M. Robert et M. Veron recrutent les fidèles de leurs théâtres; c'est en novembre que Mme Malibran et Mademoiselle Taglioni ramènent à Paris la foule empressée de leurs admirateurs.

A la bonne heure! vous avez raison, ou du moins je ne sais pas une objection sérieuse qu'on puisse vous opposer. Mais songez-y, derrière l'histoire qui se *voit*, il y a toujours une histoire qui se *fait*, et se voit rarement; et voilà pourquoi ceux qui ont été dans le ménage des affaires pendant une douzaine d'années seulement prennent en si grande pitié ce qui s'imprime pour et contre eux. Derrière cette crainte apparente de l'épidémie, à laquelle maintenant personne ne croit plus, derrière cette emphase de bienveillance pour les jeunes artistes qu'on ne veut pas, dit-on, compromettre avec leurs œuvres à une époque si désastreuse, il y a quelque chose qu'on n'avoue pas, quelque chose de plus réel et de plus grave, quelque chose qui, loin d'être une pensée bienveillante et tutélaire, n'est qu'une idée d'égoïsme et d'envie, une jalousie mesquine et pusillanime, qui se peut comparer assez justement *au chien du jardinier de* Calderon. Expliquons-nous.

Le roi voulait un Salon tous les ans. Il l'avait déclaré publiquement dans une visite solennelle au Louvre. Nous avions sa parole, nous y comptions, et, Dieu merci, il ne pensait pas à la retirer. S'il n'eût écouté que les inspirations de sa volonté personnelle, à l'heure où je parle, tout se réparerait selon nos souhaits; il y aurait un délai, mais un délai réel. Mais il avait à faire à des gens rusés, rompus, de longue main, à l'intrigue, aux promesses, à tout ce qui fait qu'un homme réussit sans mériter le succès. Dès le mois de février, six semaines environ avant l'invasion du fléau, les *puissans*, qui veulent bien quelque fois *se mêler* d'art, sollicitèrent un répit d'un mois. Le répit fut accordé : les ouvrages de *haut style* n'étaient pas terminés. A peine s'ils avaient eu depuis août le temps de la méditation; le roi crut à leur sincérité. Ils avaient

jusqu'au 1er mai; mais leurs premières sollicitations n'étaient qu'un leurre perfide. Ils n'attendaient qu'un prétexte pour demander un nouveau répit, un ajournement indéfini. Le choléra leur est venu en aide, et les a tirés d'un grand embarras, vraiment! Ce qui d'abord pouvait ressembler à l'impuissance n'est plus maintenant pour les journaux complaisans qu'une louable philantropie.

Et qui sont donc, me direz-vous, ces poltrons d'une nouvelle espèce, ces médecins d'une nouvelle sorte, qui recommandent la diète parce qu'ils ne peuvent manger, qui défendent la gloire à laquelle ils ne peuvent atteindre, qui proscrivent comme dangereux un chemin où ils ne peuvent plus marcher? Dieu me garde de vous les nommer; j'ai horreur des noms propres. La race des poètes et des artistes, *genus irritabile*, aujourd'hui comme au temps d'Horace, pire encore peut-être, puisque aujourd'hui la vanité a tous les caractères d'une véritable épidémie, ne me laisserait plus un instant de repos si je commettais une pareille imprudence; je ne pourrais plus mettre les pieds dans un salon; je me ferais montrer au doigt dans les promenades; je serais partout signalé comme un traître, un dénonciateur, comme un sycophante peut-être. Car qui sait où s'arrêterait leur colère?

Je me contenterai donc, dans l'intérêt de mon repos, et la vérité n'y perdra rien, de vous désigner généralement la quatrième classe de l'Institut, et ceux qui veulent y arriver. Il est bien entendu, je l'espère, que je ne comprends pas dans cette accusation ceux qui possèdent un talent réel et qui n'ont rien à redouter de la concurrence et du grand jour. Pour ceux-là, je m'assure, un Salon est comme un jour de bataille pour un capitaine qui veut gagner d'autres épaulettes, comme une première représentation pour le poète dramatique, comme le lever du rideau et la ritournelle de l'orchestre pour Fodor ou Pasta. Mais, sauf quelques rares exceptions, trop éclatantes pour avoir besoin d'une réhabilitation, le talent ne se trouve guère ni sur les fauteuils ni à la porte de l'Institut. Depuis l'auteur d'une tragédie sifflée jusqu'au Palladio admis sur la présentation de ses dessins inédits, et qui compte tout au plus parmi ses titres la restitution d'une porte ou les moulures d'une corniche, il y a bien des immortels qui n'ont jamais vécu, que la mort ne pourra surprendre, puisque le jour où elle descendra pour les toucher du doigt, elle ne trouvera plus que des cendres. Hommes heureux d'un bonheur paisible, dont l'enthousiasme et le génie n'ont jamais troublé le sommeil, qui vivent à la manière des plantes, dont toutes les idées sont *rangées* comme les arbres d'une avenue; qu'on ne saurait accuser sans injustice du moindre chef-d'œuvre.

Qu'on y prenne garde cependant, l'Institut n'est pas seulement un temple. Cette qualification, ambitieuse et modeste à la fois puisqu'elle indique en même temps la gloire comme but de la vie, le génie et le travail comme moyens d'y arriver, convient tout au plus aux jours de réception. Ces jours-là on peut sans danger se renvoyer, comme à la paume, les noms de Raphaël et de Phidias, de Léonard et de Michel-Ange; mais dans le ménage l'Institut a des *agapes*. Après les *hymnes* auxquels on veut bien admettre la foule ignorante et crédule, les initiés s'asseoient au *banquet*, et ce banquet se compose de la meilleure partie des subsides votés tous les ans par les chambres pour l'encouragement des arts. Les travaux de sculpture et de peinture se partagent assez régulièrement entre ces messieurs. La répartition se discute et s'accepte à l'amiable. Si quelquefois, dans un accès d'indulgence, ils veulent bien, comme Henri le Béarnais, laisser tomber pour d'autres bouches quelques miettes d'ambroisie, ils n'entendent pas pour cela déroger à leurs habitudes. Les statues, les arcs de triomphe, les plafonds, les chapelles, la décoration des villes et des châteaux appartiennent de droit aux élus des Quatre-Nations. Vous me citerez quelques jeunes gens admis à s'*essayer*, comme on dit, dans les salles du conseil d'état; j'en garde à l'Institut une éternelle reconnaissance. Mais cependant après la part du lion, s'il reste encore quelques lambeaux de proie, et que les dents lasses refusent leur service, il faut bien être généreux malgré soi.

Et vous savez comment s'exécutent les grands travaux pour la plupart. S'agit-il d'un tableau; quand on a tracé au fusain sur la toile les lignes et les masses de la composition, on touche un premier tiers, six mille francs par exemple; quand on a couvert la toile de bitume et d'un peu de vermillon ou de cobalt, un second tiers; quand il faudrait terminer le chef-d'œuvre pour obtenir enfin les huit mille francs qui restent pour compléter le salaire, on s'arrête avec prudence; on demande et on obtient d'autres travaux; on les amène au même point que les précédens, et de cette façon on arrive doucement à une fortune obscure, mais réelle.

Or vous comprenez qu'un pareil état de choses ne peut durer avec un Salon annuel. Cette lutte perpétuelle et publique, cette lice ouverte à toutes les lances, ferait perdre l'étrier à tous les cavaliers qui chancèlent. Ce jugement de Dieu, cette épreuve de l'eau et du feu, qui se ferait tous les ans, sous les yeux d'une foule attentive et envieuse qui ne demande, comme le peuple de Rome, qu'à baisser le pouce pour voir mourir les blessés, serait funeste à plus d'un nom que nos lèvres ne prononcent pas, mais que le budget enrichit. De la gloire ils ne s'en soucient pas, et vous la refusent à vous, jeunes artistes, comme le chien du jardinier, qui défend les fruits auxquels il ne touche pas.

Mais l'or qu'ils se partagent et que la voix unanime de vos contemporains vous apporterait comme une légitime récompense, ils le disputeront once par once aux envahissemens d'une jeunesse qui se permet d'avoir du talent et de le montrer.

Si le roi n'y prend garde et ne se met à vouloir bien décidément, l'Institut n'accordera pas le Salon pour l'année prochaine. Nous y reviendrons s'il en est besoin.

GUSTAVE PLANCHE.

CONCERTS DU CONSERVATOIRE.

Il serait fort à désirer que les concerts du Conservatoire fussent plus fréquens. Car c'est là seulement que le public va se former à l'intelligence de la belle et grande musique. Pour ma part, je l'avoue, je préfère de beaucoup une symphonie d'Haydn ou de Beethowen aux premiers opéras de l'Allemagne, de l'Italie ou de la France.

Au théâtre, l'auditoire oublie trop souvent la musique proprement dite pour la jeunesse ou la beauté d'une cantatrice, pour la situation dramatique, pour l'intérêt de la pièce : trop souvent il ne vient que pour le spectacle. Au foyer de Favart vous risquez d'entendre dire à un abonné qu'il vient *voir madame Malibran*; c'est un grand honneur peut-être pour le jeu pathétique de *Ninetta* ou *Desdemona*. Mais je doute fort que Rossini s'accommode aussi volontiers de ces *regardeurs* qui écoutent si mal.

Une symphonie, c'est-à-dire l'œuvre musicale la plus complète qui se puisse imaginer, n'appelant à son aide aucun charme étranger, met le goût de l'auditoire à une épreuve décisive.

Le concert de dimanche dernier avait deux symphonies, une en *si majeur* d'Haydn, et une autre en *ut mineur* de Beethowen. La première, comme on sait, est d'une admirable mélodie, d'une richesse de chant qu'on n'a jamais surpassée. C'est un chef-d'œuvre qui ne vieillira pas. A de certains momens j'ai surpris dans les yeux des larmes sincères.

La symphonie de Beethowen est une de celles qu'il a écrites après qu'il fut devenu sourd. Elle est aussi belle et aussi saisissante que la symphonie *pastorale* et la symphonie *héroïque;* mais Beethowen n'a pas eu le bonheur de l'entendre, soit que les élèves et les professeurs du Conservatoire sympathisent plus volontiers avec Beethowen qu'avec Haydn, soit peut-être que les difficultés de l'étude les obligent à une attention plus sévère, je dois dire que la seconde symphonie a été beaucoup mieux exécutée que la première.

Le final de *Médée* de M. Chérubini a été fort mal rendu. Les femmes chantaient faux et les hommes criaient. Il est inconcevable qu'un établissement qui possède, de l'aveu de tous les compositeurs, le premier orchestre de l'Europe, ne réussisse pas à discipliner des chœurs, tandis que M. Véron et M. Robert obtiennent régulièrement avec les mêmes élémens un résultat très-supérieur.

Le concerto de M. Alkan, malgré l'agilité des doigts de l'auteur, a produit peu d'effet, comme on devait s'y attendre. Décidément le piano ne devrait jamais paraître que dans un salon, à moins qu'il ne serve d'accompagnement.

Mademoiselle Dorus a chanté avec beaucoup de goût. Mais elle a manqué ses premiers traits.

Le solo de M. Vogt était délicieux.

Cependant, malgré toutes les beautés du dernier concert, il y avait plusieurs loges vides.

DISTRACTIONS, PAR HENRI MONNIER[1].

Les Distractions (1), publiées il y a quelques jours seulement par Henri Monnier, ont renoué heureusement une des plus familières et des plus précieuses amitiés, l'amitié du public et d'un artiste original et spirituel, qui seul parmi nous a compris la caricature à la manière anglaise; les succès brillans et mérités d'Henri Monnier dans *Prudhomme* ne pouvaient le détourner long-temps de ses premières et habituelles inspirations. Malgré les applaudissemens qui l'accueillaient tous les soirs dans ses *charges* délicieuses et admirablement exactes, il aurait souffert à ne plus manier son crayon. Le sentiment du ridicule sous toutes ses formes est chez lui si fin, si profond, si constant, qu'il n'a pas trop, pour le satisfaire et l'épuiser, du théâtre et de la lithographie.

C'est pour nous un grand bonheur, et dont il faut le remercier. Ses *Distractions* sont assez variées et assez joyeuses pour desserrer les lèvres les plus obstinées et les plus sérieuses. Dans un temps où le rire est si rare, on doit de solennelles actions de grâces à celui qui possède encore le secret d'égayer nos ennuis guindés. Les *Grisettes* et les *Mœurs administratives* avaient marqué dans la caricature française une voie nouvelle, inattendue, pleine de vérité; après les banales et mesquines parodies de l'Angleterre et de la Russie, qui, sans talent, sans verve, sans invention, avaient si long-temps couvert les carreaux de Martinet, on a su bon gré, comme on le devait, à l'artiste qui trouvait dans les scènes les plus ordinaires de la vie les mêmes et inépuisables ressources que Cruikshank dans les épisodes et les caractères politiques.

Si les mœurs politiques de la France atteignaient, comme on doit l'espérer, l'élévation et l'impartialité des idées que nous avons adoptées, mais qui n'ont pas encore passé dans la pratique, je m'assure que Monnier dessinerait pour nous, sur toutes

[1] Chez Paulin.

les bouffoneries qui se multiplient sur tous les points de l'Europe, d'exquises et grotesques comédies, dans le goût de Cruikshank.

En attendant que nos espérances se réalisent, nous ne devons pas épargner à Monnier les encouragemens qu'il mérite. Ses *Distractions* ont toutes les qualités de ses précédentes compositions.

Littérature.

ELLE SE VEND EN DÉTAIL.

(SUITE.)

— Ma mère, dit la jeune fille, je veux bien vous suivre; mais j'ai faim, donnez-moi un morceau du pain que je vois là, et je le mangerai en chemin. Disant cela, elle se jetait avidement sur le pain; mais la vieille arrêta sa main. — Cela te ferait mal, mon enfant; il est très-heureux pour ce que nous allons faire que tu n'aies pas mangé.

Bonne et excellente femme! va!

Elles sortirent toutes les deux.

La vieille, qui ne voulait pas être compromise, dit à la jeune fille de marcher à distance. La vieille avait des souliers neufs achetés avec les cheveux de l'enfant; l'enfant était en pantoufles trouées; la vieille avait un schall sur ses épaules, acheté avec la dent de l'enfant; l'enfant avait l'épaule presque nue. On eût dit, à les voir passer, un rédacteur et un propriétaire du *Constitutionnel*.

Elles arrivèrent à une maison de belle apparence, rue de Tournon; elles traversèrent une grande cour; elles montèrent un petit escalier à gauche; arrivées au second étage la vieille sonna, un laquais vint ouvrir la porte, et les deux femmes furent introduites dans la maison.

L'appartement était de bonne apparence; il y avait un tour au milieu de la chambre, tout bourgeois et de fantaisie, plutôt fait pour le plaisir que pour le travail, et qui annonçait bien plus un jeune homme de bonne famille qu'un simple ouvrier. Dans un coin de l'appartement un grand jeune homme, une lancette à la main, et dans l'attitude du plus profond recueillement, était occupé à saigner méthodiquement une feuille de chou; il choisissait de préférence les veines les plus fugitives de l'innocent légume, et quand à l'aide de l'instrument il était parvenu à faire sortir un peu de sang, c'est-à-dire un peu de jus blanchâtre de la feuille, il poussait un cri de joie, comme s'il venait de mettre la dernière main à une pipe pour lui-même ou à un dévidoir pour ses sœurs.

La vieille s'approcha, attirant la pauvre fille après elle: — M. Henry, dit-elle au jeune homme, voici la veine que vous m'aviez demandée. Voyez cela! il y en a à choisir, j'espère! comme toutes ces veines se croisent sous cette peau argentée! cela vaut mieux que vos feuilles de chou, n'est-ce pas?

Et M. Henry, Esculape de dix-huit ans, médecin depuis quinze jours, anatomiste de la veille, prit ce bras si joli et si blanc, et, avec un petit sourire de suffisance, le regarda.

Il regarda, non pas la pauvre fille si pâle et si belle encore, non pas ce jeune sein qui battait si fort, non pas ce regard bleu de ciel qui tombait sur lui en suppliant, non pas même cette main si mignonne qu'il tenait dans sa main; de tout ce corps il ne regardait qu'une veine! une seule veine! et sans mot dire, froidement impassible, comme le médecin qui guérit, sur la veine de la pauvre fille, qu'elle lui vendait sans savoir son prix, il fit son apprentissage de saigneur d'hommes, lui qui jusqu'alors n'avait été que saigneur de choux.

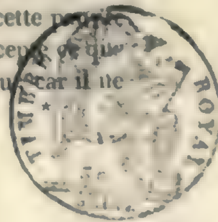
Voilà où la science a conduit tous nos jeunes hommes! Ils n'ont plus de passion et plus de cœur, et plus de pitié et plus d'amour. Montrez-leur une femme; il faut qu'elle soit aux assises pour que l'étudiant en droit s'en occupe; il faut qu'elle ait une veine à ouvrir pour que l'étudiant en médecine la regarde. Pauvres, pauvres femmes! et si vous vous étiez trompé de veine, Henry! c'eût été une femme de moins, n'est-ce pas? Mais d'ailleurs Henry était sûr de son fait; il avait déjà saigné tant de feuilles de choux!

Je ne vous dirai pas ce qu'Henry donna à la pauvre fille pour sa veine. Cela ferait peur à dire; un barbier du vieux siècle aurait eu honte de prendre si peu pour une saignée. Il est vrai encore qu'il vint peu de sang sur la veine ouverte: la pauvre fille en avait si peu!

Henry, tout joyeux de sa première saignée, congédia les deux femmes, laissant précieusement un peu de sang sur la lancette, pour pouvoir dire à ses sœurs: Voyez comme je saigne bien. Retournez aux feuilles de choux, Henry.

La vieille mena la jeune au cabaret; elle lui disait en chemin: Tu vois bien à présent, ma fille, que j'ai eu raison de t'empêcher de manger; rien ne fait mal comme une saignée pendant la digestion; mais à présent viens boire avec moi. Elles allèrent boire du vin à quatorze, et si on avait dit à la vieille: — C'est du sang que tu bois, elle aurait répondu: — Non pas, c'est du vin.

J'avais le dessein, en commençant cette histoire, de vous raconter longuement les ventes partielles de cette pauvre fille; elle a tout vendu de son corps, tout, excepté ce que les autres femmes vendaient autrefois, sa vertu, car il ne



s'est trouvé personne pour l'acheter. L'innocence d'une jeune fille n'est plus bonne à rien aujourd'hui, même pour le vice; le vice n'en veut plus. N'est-ce pas une chose bien triste? il faut qu'une femme se donne au vice pour rien. Il n'y a plus que ses cheveux, ses dents ou son sang qui s'achètent. Notre pauvre fille, après avoir vendu sa veine à un étudiant, a vendu sa tête à un peintre; elle a posé dans une scène de pestiférés tant elle était pâle; puis on lui a mis du rouge, et c'est aujourd'hui une des saintes de l'église Saint-Étienne, de la cathédrale d'Anvers. Elle a vendu sa gorge à un mouleur, et le plâtre, maladroitement appliqué, a enlevé à tout jamais le duvet de la pêche. Elle a vendu son épaule et son pied à un statuaire, et les bosses de son crâne à un cranologue, et les heures de son sommeil à un faiseur de somnambulisme; elle a vendu ses rêves à une cuisinière qui jouait à la loterie; elle a vendu tout son corps au *Gymnase dramatique*, comme figurante. Elle vendrait son cadavre au médecin si elle était à Londres; mais nous sommes dans un malheureux pays où les cadavres sont à rien.

Et pour comble de maux, de damnation et de vénalité, elle a épousé, en légitime mariage, un censeur, homme de lettres. Il est son mari, et elle est sa femme; elle dîne avec lui; elle lui donne le bras quand il sort; elle porte son nom; elle est enceinte d'un petit de lui; le jour de son mariage elle n'a trouvé pour signer au contrat que la vieille qui l'a vendue en détail, ne pouvant la vendre en gros. En entrant chez son époux, l'héroïne de mon conte a reconnu sa tête dans un tableau, sa gorge et son pied dans un plâtre, les numéros qu'elle avoit rêvés sur un billet de loterie, et dans un bocal de pharmacie les remèdes qu'elle avait ordonnés comme somnambule; le soir quand il s'est agi de se coucher avec sa femme, le censeur a ôté les cheveux de sa tête: c'étaient les cheveux de sa femme; il a ôté une dent de sa bouche: c'était la dent de sa femme. Quinze jours auparavant il avait été saigné par le saigneur de sa femme. Ainsi toute cette jolie créature si jeune, si douce, si blanche, si rieuse, qui eût fait le bonheur d'un roi, qui aurait eu une cour à ses pieds, au dix-huitième siècle! ô profanation! dans notre siècle stupide et stérile, il ne s'est rencontré qu'un vil censeur pour l'acheter même en détail.

JULES JANIN.

UNE NUIT.

Je voudrais vivre une seule journée, celle où le Grec Léonidas immola sa vie à la gloire de sa patrie et mourut pour obéir aux saintes lois de Sparte! ou celle où Curtius se précipita dans le gouffre, pour donner à Rome, en échange de sa vie, une vie immortelle! ou celle où notre d'Assas sauva ses soldats en se dévouant à la mort! De telles journées valent plus que cent ans d'une vie commune.

Voilà ce que me disait, il y a quelques jours, un noble jeune homme de mes amis bien meilleur que moi, jeune homme exalté par les souvenirs de l'antiquité et de notre histoire, jeune homme à l'ame romaine, à l'imagination chevaleresque, comme on en rencontre bien rarement à vingt ans, jamais à trente.

Moi, misérable épicurien, plus fou de volupté que de patriotisme, après avoir admiré quelque temps ses yeux étincelans, son visage enflammé par l'enthousiasme: « Je formerais un autre souhait, lui dis-je; je voudrais vivre une seule nuit, la dernière nuit de Muchtar l'Éthiopien. »

Savez-vous quelle est cette nuit préférable, selon moi, à toutes les journées héroïques tant célébrées par l'histoire et par la poésie, cette nuit pour laquelle j'immolerais volontiers tout ce que j'ai à attendre de vie, tout ce que je puis rêver d'espérance et de bonheur, et je n'ai pas vingt ans?

L'histoire n'est pas longue; je vais vous la raconter:

Il y a eu un temps unique, celui où Cléopâtre régnait sur l'antique Égypte. Cette Égypte, autrefois si sévère, autrefois immuable dans ses austères coutumes, immuable comme ses pyramides, avait pour reine Cléopâtre, la plus vive, la plus capricieuse, la plus charmante des courtisanes. Cléopâtre! Qui de nous a lu sans enivrement l'histoire de cette reine, histoire merveilleuse comme un conte des *Mille et une Nuits?* Cléopâtre à la fois grecque et égyptienne, la plus voluptueuse des Égyptiennes, la plus belle des Grecques, régulière comme une statue de Phidias, avec le soleil d'Afrique dans les yeux et dans le sang. Sous son sceptre, on ne parlait pas guerre, paix, équilibre politique; l'unique affaire, c'était le plaisir. L'homme qui savait le mieux ordonner une superbe fête était premier ministre. Il fallait la voir, cette magicienne couronnée, faire tout à coup d'Alexandrie une grande salle de bal, joncher les rues de pierreries, courir échevelée, prenant tout le peuple d'Égypte pour confident de ses plaisirs, l'associant à ses fêtes délirantes. Quand ses sujets étonnés la voyaient passer brillante comme l'aurore de ces heureux climats, ils se prosternaient, la proclamant plus belle que Vénus, plus divine qu'Isis; on eût dit qu'ils étaient tous épris d'amour pour leur reine.

Eh bien! c'était un de ces beaux jours. Toutes les rues de la ville étaient couvertes de tentes; l'air était enivré de parfums; on voyait couler partout non pas les flots de lait et de miel de l'âge d'or, fades comme lui, mais des

ruisseaux d'un vin généreux ; Cléopâtre voulait enivrer tout son peuple à la fois ; elle voulait que dans ce jour de délicieuse folie il n'y eût pas une tête de sang-froid dans la capitale de l'Égypte. Elle-même parcourait son Alexandrie, suivie de ses jeunes compagnes, folâtrant au milieu d'elles, aimable, jolie, belle comme jamais on ne l'avait été, comme jamais on ne le sera. Je me la figure avec ses brillans cheveux noirs tombant sur ses talons de neige, avec ses blanches épaules et ce sourire à la fois si malin, si spirituel, si voluptueux. Je me la figure..... Oh ! toutes les expressions sont insuffisantes..... Telle la vit l'Éthiopien Muchtar.

Il était à Alexandrie depuis peu de temps. C'était un malheureux enfant de la Nubie, fort disgracié de la nature. De gros yeux noirs et allumés, comme ils en ont tous dans ces régions de feu ; mais du reste un nez, une bouche, des traits dignes de Thersite ; en un mot, une triste physionomie d'homme. Aussi jamais femme ne lui avait souri. S'il était une créature condamnée à ne pas connaître l'ivresse de l'amour, c'était bien lui. Pauvre Muchtar? Eh bien ! enviez son sort... Il vit Cléopâtre. Et tout son sang africain bouillonna. Il la vit... Mais je vous fais grâce de la description. Il se mit à la suivre, le malheureux ! la dévorant du regard, enviant avec rage le sort des jeunes seigneurs d'Alexandrie si beaux, si bien faits, qui accompagnaient son idole, qui recevaient ses sourires, auxquels elle parlait avec sa bouche de rose, et sa voix enchanteresse. Que n'eût-il pas donné pour être à leur place, pour recevoir un de ses sourires, une de ses paroles.

Son obstination à suivre Cléopâtre, ses regards ardens toujours attachés sur elle, le firent remarquer ; et il faut convenir qu'il était remarquable. « Grande reine, dit une des compagnes de Cléopâtre, vous avez fait une étrange conquête ; je crois vraiment qu'il n'existe pas en Afrique de monstre si bizarre que votre beauté toute-puissante ne pût fasciner. » Cléopâtre lança sur Muchtar un regard dédaigneux, et continua sa promenade folâtre.

Et le malheureux continua aussi de la suivre ; le charme qui l'entraînait était trop puissant. Cléopâtre ayant tourné la tête par hasard le vit encore, et il la suivit toujours, et elle le vit attaché à ses pas jusqu'à la porte du palais superbe des Ptolomées, où elle allait rentrer.

Sur le point de terminer sa course, voyant encore le pauvre Muchtar toujours à sa suite, un caprice la saisit ; elle était sujette aux caprices, la belle Cléopâtre. Elle s'avança vers l'Éthiopien, qui tomba devant elle comme anéanti : « Que veux-tu, toi que j'ai vu si constamment attaché à mes pas? As-tu quelque demande à me faire ? ne crains rien, je suis bonne reine. » Le malheureux resait muet. « Réponds-donc, lui dit-elle avec impatience ; pourquoi m'as-tu suivie? pourquoi tes regards ont-ils toujours été attachés sur moi ? » « Demande, répondit Muchtar d'une voix tremblante, pourquoi le lézard d'Éthiopie sort de la terre pour voir le soleil. »

« Je suis donc pour toi le soleil, » dit Cléopâtre en riant aux éclats ; et Muchtar d'un geste passionné lui fit signe que oui. Tout son visage d'Éthiopien exprimait une détresse profonde, un amour désespéré.

La royale courtisane, quoique accoutumée aux adorations, ne vit pas sans quelque étonnement cette passion si vive, si singulière, dans un homme relégué loin d'elle dans la foule. Voulant éprouver le pouvoir de ses charmes, elle se pencha vers lui : « Oserais-tu accepter une nuit de bonheur, si elle devait être suivie de la mort ? — Plût au ciel, dit-il d'une voix sombre. — Eh bien !... dit la capricieuse Cléopâtre...... Mais, songes-y ; demain, dès que le soleil paraîtra à l'horizon, la mort. — Oui, la mort. »

. . . .

. . . .

Je le répète, je voudrais vivre une nuit seulement, la nuit de Muchtar l'Éthiopien.

Posséder une femme, c'est un bonheur ; posséder une femme qu'on aime, c'est une ivresse ; mais quand cette femme est semblable à toi, ô Cléopâtre, quand elle est plus belle qu'une Spartiate, plus maligne qu'une Athénienne, plus voluptueuse que toutes les Africaines ensemble ; et puis, quand elle est sur le trône, elle, et vous dans la poussière, et que par un prodige qui ne peut arriver qu'en Orient, cette brillante patrie des fées et des génies, la distance fatale vient à disparaître, que l'abîme est franchi, le ciel abaissé ; quand un malheureux Muchtar se voit maître d'une Cléopâtre, ô voilà du bonheur de quoi perdre la raison ; certes on peut mourir après.

Elle était là presque sans voiles sur sa couche orientale, dans un de ces appartemens magnifiques. — ......Qu'allais-je faire, malheureux ! puis-je m'arrêter à décrire de vaines pompes ; quand Cléopâtre est là ? Cléopâtre !

Mollement étendue, elle semblait dormir. Quel assemblage de beautés ! quelle grâce dans son attitude ! les formes les plus élégantes avec ce je ne sais quoi que la langue humaine ne saurait rendre ! partout la volupté....

Je voudrais vivre une nuit seulement, la nuit de Muchtar l'Éthiopien.

O Cléopâtre, tu es reine, tu es la plus grande princesse de l'Orient, et lui il n'est qu'un misérable Éthiopien. Mais la différence de rang aura bientôt disparu ; dans les bras du plaisir, comme dans ceux de la mort, égalité. Il est laid, disgracié de la nature, mais ses caresses sont ardentes comme le soleil de son pays.

. . . .

Encore quelques instans, et je meurs..... Jusqu'ici je n'ai pas vécu; je n'aurai donc eu que dix heures de vie. Mais c'est assez. Oh! je ne perdrai pas une minute, pas une seconde; mon existence aura été bien complète.

Courageux Muchtar! il n'était pas de ces hommes que l'épée de Damoclès glace au sein des plaisirs; elle ne faisait que l'animer.

Le jour va paraître..... plus qu'un instant..... Se repentira-t-il de son marché? Lui! s'il avait eu encore une vie, il l'aurait sacrifiée mille fois plutôt que de perdre ce dernier instant..... Et sortant de l'appartement, il alla trouver la mort.

E. Brac de Bourdonnel.

LES SOLDATS,

FRAGMENT INÉDIT

D'EGMONT OU PARIS ET SAINT-CLOUD AU 18 BRUMAIRE.

Le 19 brumaire, à la pointe du jour, une troupe nombreuse de dragons entra dans Saint-Cloud. Elle s'arrêta au milieu de la place qui s'étend entre le pont et la porte du parc. Le chef fit mettre pied à terre aux cavaliers; et comme le froid était vif, que la nuit avait été pour eux une nuit de veille et de fatigue, quelques-uns frappèrent aux maisons environnantes dans l'intention de se rafraîchir, ou, pour parler plus exactement, de se réchauffer. D'autres apportèrent du bois et des sarmens en quantité; puis, ayant disposé ces combustibles au milieu de la place, ils y mirent le feu et s'établirent, à moitié couchés sur la paille de leurs chevaux et enveloppés dans leurs manteaux, autour de cet immense foyer.

La flamme éclairait, en pétillant, des fronts soucieux, des figures maussades, toutes brunies par le soleil d'Italie ou d'Égypte. On pouvait y lire cette vague inquiétude qui précède l'attente d'un ordre désagréable à exécuter. Ces soldats, ainsi qu'on l'a vu, avaient assisté à tous les événemens de la veille; les intentions de leur général n'étaient plus un mystère pour eux.

Un brigadier, dont le visage était labouré de cicatrices, s'approcha du chef de la troupe pour lui demander si les cavaliers pouvaient donner à manger à leurs bêtes.

Sans doute, et *presto*, répondit l'officier, mais que pas un des hommes ne s'éloigne. Les gibernes sont bien garnies?

— Ni plus ni moins qu'hier, mon commandant.

En revenant vers ses camarades, le vieux soldat leur fit part de la consigne.

— Encore un jour de corvée, murmura un jeune dragon, dont la tournure et la mise annonçaient une certaine distinction. Du diable si j'imagine ce que nous venons faire dans cette taupinière.

Un de ses voisins fit un signe de tête amical comme pour l'engager à garder le silence.

— Bigre! dit un trompette en étendant les mains vers le brasier, il fait plus froid ici qu'aux Pyramides.

— Peut-être bien qu'il fera chaud dans la journée, répliqua un grognard, accompagnant sa réponse d'une grimace significative.

— Tu ne serais pas capable de nous apprendre, dit un cavalier à celui qui venait de parler, pour qui sont les dragées que nous portons depuis deux jours dans nos gibernes.

Le grognard haussa les épaules avec un soupir.

— Pour qui? reprit le trompette. Cette malice! ces dragées-là, c'est pour les ennemis de notre général.

— Mais, ses ennemis, qui sont-ils?

— Oui, qui sont-ils? demandèrent à la fois plusieurs cavaliers.

— Ah! voilà.... fit le trompette évidemment embarrassé de la question.

Il y eut une pause pendant laquelle les assistans se regardèrent, fort empêchés qu'ils étaient.

— Vous demandez quels sont les ennemis du général, reprit le brigadier du ton d'un homme qui vient de trouver une réponse qu'il juge satisfaisante et qui est impatient de la faire connaître; parbleu, ce sont les émigrés, tous les s..... royalistes.

— Ceux-là ne sont pas dangereux, dit le jeune dragon, mais le général en a d'autres dans le gouvernement....

— L'abbé Sieyès, que tu veux dire.... Oh! c'est un bon enfant.

— Ça n'empêche pas qu'on l'appelle l'abbé, interrompit un cavalier, s'imaginant sans doute que cette qualification était incompatible avec l'autre.

— L'abbé, répliqua philosophiquement le trompette, c'est un mot de satisfaction; la preuve c'est que dans l'ancien régime les abbés allaient à la comédie et ailleurs; ça faisait partie de leurs priviléges.

Ce fut un trait d'érudition que l'auditoire accueillit par des rires.

— Je voudrais bien savoir tout de même contre qui nous en avons, reprit le grognard, ramenant la conversation à son véritable objet, car enfin s'il faut en découdre, encore faut-il reconnaître son monde.

Ne croirait-on pas, dit le brigadier en souriant, que le père Chauvet a un parent au conseil des Cinq-Cents?

— Hum! fit le vieux soldat comme renfermant un secret prêt à lui échapper.

Dans ce moment un bruit de tambour retentit de l'autre côté du pont. Plusieurs bataillons d'infanterie débouchèrent sur la place, déroulant leurs bandes compactes à l'entour. Les fantas-

sins, après avoir mis les armes en faisceaux, s'approchèrent du brasier, élargissant ainsi le cercle formé par les dragons.

— Bonjour l'Allemand, dit le trompette à un des nouveau-venus dont l'uniforme offrait une transition assez exacte de l'ancien costume au nouveau; son habit, d'un gris clair, dont les échancrures formaient un *x* sur la poitrine, s'amincissait par derrière en se prolongeant au-delà du jarret; des guêtres d'une hauteur démesurée lui dépassaient les genoux, ne laissant à découvert qu'une étroite partie de la culotte; quand il ôta de dessus sa tête le tricorne rabougri dont la vétusté était dissimulée par une large cocarde tricolore, un nuage de poudre, chassé par son brusque mouvement, aveugla son interlocuteur.

— Pouah! fit le trompette, voilà qui sent l'ancien régime.

— Mauvais soldat, qui n'aime pas l'odeur de la poudre, dit l'ancien un peu sèchement.

— Ces soldats du Rhin, c'est bien mélancolique, dit un jeune dragon à son voisin.

— Oh, oh! reprit le brigadier, en voilà un qui a oublié son catogan, il ressemble pas mal à un chien sans queue.

— Farfadet, dit le trompette apostrophant un tambour, qu'as-tu donc fait de tes mollets? tu as l'air d'un échalas habillé.

Le tambour se tint coi; mais un de ses camarades, s'avançant vers le groupe provocateur : Est-ce que nos muscadins de l'armée d'Italie feraient les crânes, à cause de leurs gros yeux et de leur cuir tanné?

— Dis donc, la peau fraîche, répliqua un des dragons faisant sonner la lame de son sabre dans le fourreau, est-ce que tu aurais envie de battre le briquet, par hasard?

— Ces jeunes rats d'Égypte ont-ils la tête chaude, murmura le grognard; allons, les amis, la paix! ne sommes-nous pas tous Français et républicains, poursuivit-il en faisant sonner l'*r*.

— Il y a républicain et républicain, dit le dragon.

— Sans doute, ajouta le trompette, ça dépend du général. Vous autres qui parlez, savez-vous seulement ce que c'est que la république?

Les soldats de Moreau se regardèrent sans répondre.

— Ils n'en savent rien, cria le trompette en se retournant vers ses camarades d'un air capable, et il se pinçait le nez avec l'index et le pouce.

— La république, c'est l'égalité.

— Du tout, c'est la liberté.

— Moi je vous dis que c'est comme à Rome.

— A Rome! quelle bêtise! il y a un pape.

— La république, citoyens, dit d'un ton d'autorité un caporal de la 38ᵉ, c'est le Directoire exécutif.

— Voilà une réponse au moins. La république, c'est encore le général Bonaparte.

— Et le général Moreau donc! répliqua le caporal.

— Ouich! fit le dragon avec un hochement de tête très-expressif. Un général d'Allemagne qui n'a jamais pu garder deux pouces de terrain! Moi qui vous parle, je n'aurais pas voulu tirer un coup de fusil sous ses ordres.

— Voilà un conscrit bien dégoûté, murmura l'ancien.

— Tonnerre! croyez-vous que j'aurais quitté ma famille et pris le mousquet pour aller patrouiller en Alsace et en Franconie, sans pain et les pieds dans la boue?

— On sait bien que nous ne sommes pas pimpans comme vous autres, reprit modestement le fantassin, mais à qui la faute? l'Allemagne n'est pas l'Italie.

— L'Italie! Ah! si vous aviez connu ce pays-là, vous ne voudriez pas brûler une amorce ailleurs.

— Dirait-on pas qu'on a le choix du terrain? Ce n'est pas que dans la haute Allemagne il n'y ait de bons endroits.

— Terre promise n'est pas terre conquise, reprit le cavalier. N'importe, ça n'aurait jamais valu le Milanais et la Toscane. Dans ce pays-là, voyez-vous, les bons morceaux et les jolies filles; il suffit de lever le petit doigt pour les avoir. Pour l'argent, vous savez si nous en avions. N'étions-nous pas chargés de lever l'impôt pour votre solde?

— C'est vrai, c'est vrai, dirent en chœur les cavaliers.

— Oui, mes cadets, poursuivit le dragon, le petit caporal est notre père à tous. Si vous avez eu du pain et des souliers, c'est à lui que vous le devez. Sans lui vous seriez tous crevés comme des chiens.

— Votre général est un malin, d'accord. Il a son mérite, et le nôtre a le sien. D'abord, il est plus expérimenté.

— Vous voulez dire plus vieux! un mérite qu'il doit à son extrait de baptême. Tenez, les comparaisons, ça cloche. Il n'y a pas plus de ressemblance entre eux qu'entre vos vieilles guêtres et le cuir neuf de mon pantalon.

Les soldats du Rhin murmurèrent.

— Encore un coup notre général et le vôtre, c'est deux, dit le caporal avec humeur; l'un se bat pour la gloire, l'autre pour la discipline.

— Oui, une discipline de religieuses qui ne fait de mal à personne....

— Paix donc, morbleu, paix donc, dit un grognard, on ne doit pas tenir de ces propos-là.

— Caporal, est-ce que les opinions ne sont pas libres? Oh! d'abord, on ne nous fermera pas la bouche, à nous autres.

— Ce n'est pas le bruit qui fait le soldat, dit l'ancien en levant les épaules.

— Pourvu qu'on respecte la discipline, tout est permis. La discipline, c'est le grand point, parce qu'il n'y a pas d'autre obligation que le drapeau. Votre chef vous dit, n'est-ce pas : Observez la consigne, gardez les arrêts, à cheval, en avant, chargez.... Vous êtes tenus de le faire et tout est dit. Après cela, liberté entière. Tout ce qui n'est pas défendu, c'est permis.

— Sauf le respect au bourgeois, dit l'ancien, portant la main à son tricorne.

Ah! par exemple, reprit le dragon en éclatant de rire; le civil, pour moi, c'est rien du tout. Je marcherais aussi hardiment sur son corps que mon général sur le ventre de Beaulieu ou de l'archiduc Charles. Encore un coup, il n'y a d'essentiel que ce qui regarde le service. Du reste, tarare!.....

— Bravo! voilà parler, mille pipes! s'écrièrent tous les assistans.

— Le général Moreau, c'est un brave! poursuivit le jeune homme tout à la fois encouragé et adouci par les signes d'approbation de ses camarades, mais il pliait trop sous le Directoire. Le Directoire n'est pas militaire. On dit le général Barras, le général Moulins, mais ça n'engage à rien. Eh! mon Dieu, si notre général les eût écoutés, Wurmser nous étranglait dans Mantoue; et nous serions, à l'heure qu'il est, de vieux glaçons croupissant dans les Alpes.

— Excusez! interrompit le brigadier qui eût cru la dignité de son grade compromise, s'il n'eût de temps à autre lardé de quelques mots le discours de son subordonné.

— Au surplus le Directoire ne nous a jamais aimés; en Egypte, nous étions tous des anciens de l'armée d'Italie, voilà pourquoi il nous y laissait fondre comme cierge.

— Oh! bien, dit un grognard, le général n'a pas attendu les grandes chaleurs; il est parti sans feuille de route.

— Aussi, l'abbé Sièyes parlait-il de le faire fusiller au retour, sous prétexte qu'il ne s'était pas conformé à la consigne, reprit le jeune dragon.

Un mouvement d'indignation, bientôt tempéré par une gaieté bruyante, se manifesta dans l'auditoire.

— Si pareille chose était arrivé, que serions-nous devenus? demanda le trompette d'un air contrit.

— Ça coupait net l'avancement au moins, dit le brigadier avec un soupir.

— Moi, j'aurais quitté le service, dit un troisième.

— Et moi, ajouta un autre, je me serais fait un manchon de la peau de M. l'abbé.

— Fusillé par un abbé, reprit un soldat de l'armée du Rhin, c'eût été drôle.

— Alors, mes amis, bonjour pour la patrie et son salut, dit le jeune dragon; est-ce qu'on pourrait faire quelque chose pour elle sans le petit caporal? Il n'y a plus rien après lui, voyez-vous. Notre général a ensorcelé la fortune. Ne jurerait-on pas qu'il a un charme? A Arcole, les boulets serpentaient autour de lui sans le toucher.

— Moi, fit le trompette, s'il n'était pas défendu de croire aux charmes et aux maléfices, je jurerais qu'il en a un.

— Au fait, on assure qu'il prévoit d'avance les événemens, dit le brigadier.

— Oh! c'est un troupier fini.

— Un vrai diable!

— Un Dieu!

— Il est grand comme le monde, je l'ai entendu dire au général Kléber....r

Les soldats en étaient là de leur conversation, quand deux officiers traversèrent au galop l'étroit espace qui sépare le pont de Saint-Cloud de la grille du parc. Les trompettes sonnèrent. En un clin-d'œil les dragons furent à cheval.

MINUIT ET MIDI

PAR M. HENRY MARTIN [1].

Ce livre nous peint les personnages et les mœurs du commencement du 17e siècle, alors que le sceptre de la société passait des mains de la féodalité, de la force brutale à celles des lettres, du génie, époque dédaignée par la mode. Tel s'échauffe, s'extasie à l'idée de la vie presque sauvage des siècles antérieurs, qui se plaint à chaque instant du jour de l'imperfection de notre civilisation; moi je commencerai par remercier l'auteur de ne m'avoir fait reculer que de deux siècles; c'est, il est vrai, déroger à l'usage suivi par les modernes romanciers, chroniqueurs, éditeurs de contes, fabliaux et nouvelles; mais pourtant ne semble-t-il pas à d'autres comme à moi qu'il est agréable, en ouvrant un livre, d'entendre d'abord ce que l'on a sous les yeux sans être obligé de dépouiller chaque mot de sa vieille orthographe ou de chercher dans sa mémoire la signification qu'il eut jadis, de s'arrêter à tout instant pour deviner le sens d'une locution vieillie. Ces vieux livres nouveaux dont la mode s'est répandue dans ces derniers temps sont, je pense, particuliers à notre époque. Car dans le moyen âge, que quelques hardis admirateurs semblaient même disposés à nous proposer pour modèle en toute chose, j'ai bien su qu'aucune langue n'étant parlée sur une étendue considérable de pays: au contraire, resserrée de toutes parts par des patois multipliés à l'infini, ceux qui désiraient être compris du plus grand nombre possible écrivaient dans le latin, alors connu de presque tous ceux qui, en quelque endroit de l'Europe que ce fût, savaient l'art de lire; mais qu'il soit venu alors dans l'esprit à quelqu'un d'écrire, non la langue de son siècle ni du précédent, mais de trois ou quatre cents ans plus tôt, c'est ce dont je ne crois pas qu'il y ait d'exemple, sans l'affirmer toutefois, et prêt à reconnaître les autorités contraires à mon avis, qu'ils plaira aux experts en cette matière de m'opposer. Je suis convaincu cependant que de tels exemples sont rares et par cela sans valeur; que nos écrivains doivent donc faire comme les Français d'autrefois, être de leur temps et non du passé, écrire non pas en latin parce que peu le comprennent, même ceux qui font des livres, mais dans la langue française d'aujourd'hui parlée

[1] 1 vol. in-8°, chez E. Renduel, rue des Grands Augustins.

ou lue en France et dans tout le monde de ceux qui peuvent apprécier un livre.

Mais où en serions-nous, où en serait la langue si au 17e siècle les grands hommes qui illustrèrent la France dans les lettres, et assignèrent à l'idiome français le premier rang en Europe, se fussent appliqués à ressusciter quelques formes de nos vieux auteurs, à se renfermer dans leur patois imparfait au lieu de l'étendre, de l'agrandir?

Il faut encore dire un mot de cette manie du moyen âge. Ce sont amour et respect pour le plus mauvais bouquin, pourvu qu'il soit bien vieux et surtout ignoré; mais si c'est un manuscrit antérieur au temps où la presse commença à remuer le monde, alors ce sont des admirations sans fin. Le plus grand sot à qui il a plu de gâter de son écriture quelques feuilles de vélin, maintenant retrouvées, devient un homme inestimable. Immense avantage de l'époque où l'on ignorait l'art d'imprimer, et que Nodier a oublié de faire remarquer. Il n'était si mince auteur alors qui, à cause de la rareté des livres, n'eût la chance d'être lu et même prisé un jour au moins comme antiquaille. Que de gens, qui de nos jours écrivent, sacrifieraient la découverte de l'imprimerie pour acquérir pareille certitude; car de ces milliers de feuilles qui, chaque jour, s'échappent des presses, force il y a que le temps fasse un choix de quelques-unes qui seules restent, et les autres s'en vont servir à toutes sortes d'usages; choix, quoi qu'on dise, toujours juste, et contre lequel personne n'a mission ni puissance pour protester.

Mais en louant M. Henry Martin de ne pas s'être allé perdre dans le moyen âge, je me suis montré moins sage que lui, et maintenant il m'en faut revenir vers son ouvrage. En me rappelant le plaisir que sa lecture m'a causé, je m'accuserai même sincèrement d'ingratitude; en effet, l'intérêt s'y développe toujours croissant; la physionomie du grand siècle y est reproduite avec beaucoup de fidélité, mais en deux mots je dirai à l'auteur, et en appréciant bien l'amour du vrai, du naturel qui se montre dans son livre, qu'il doit peindre plus qu'il n'a fait l'homme dans le développement extérieur de ses passions, de ses sentimens; c'est là la grande difficulté, il est vrai, mais qui, surmontée, fait les poètes dramatiques, les romanciers. Des considérations, si fines qu'elles soient, sur la nature intime de l'homme, appartiennent plutôt au moraliste, au philosophe. De pareils conseils ne s'adressent à lui que parce que je crois qu'il regarde un livre comme un travail sérieux; s'il n'aspirait qu'aux succès des cabinets de lecture, son livre a plus qu'il ne faut, et il n'aurait rien à changer à sa manière pour l'avenir.

J.

L'ÉCOLIER DE CLUNY,

PAR ROGER DE BEAUVOIR,

1 vol. in-8°, chez Fournier.



Voici un livre qui pourrait peut être à lui seul résoudre la question si prolixe et si débattue du *style historique;* controverse éternelle de l'antiquaire et du poète, du bibliomane et du peintre. C'est qu'en effet, plus que tout autre peut-être, soumis aux milles reflets d'une imagination fraiche et vive, ce livre de jeune homme a revêtu chaque caprice de la pensée, tour

à tour poudreux de la science du bénédictin, ou bien espagnol à l'excès dans le roman, brillant, fantasque, heurté, tout de conscience et de paresse. — Car il a fallu à ces pages, l'étude de l'artiste et le loisir du gentilhomme...; le gentilhomme a parcouru ces temps pas à pas comme une ville; l'artiste a déchiffré ces manuscrits comme une légende. — Mais ce qui vaut encore mieux que tout cela, c'est un drame au lieu d'un livre.

Un drame en effet, car la couleur ici n'est qu'un prétexte, et l'action est l'idée. L'auteur s'est précipité dans le moyen âge non pour y conquérir une histoire comme tant d'autres, mais pour y placer la sienne. Son histoire à lui, c'est une femme et un écolier, un pauvre enfant aux blonds cheveux qu'entraîne une coureuse de nuit, et cette coureuse est une *reine*.... Au moment où vous croyez à une grisette du treizième siècle au bonnet pointu et aux *cœurs* d'or cloués au bras, vous reconnaissez Jeanne de France, dont plus tard Isabeau ne fut qu'une plate copie. Voyez ces briques noires de fumée qui encadrent une fenêtre, c'est la fenêtre de la Tour de Nesle; et alors va se découvrir à vos yeux la prostitution la plus sombre et la plus raffinée de vengeance: chaque nuit un corps d'enfant qui devient un cadavre dans la Seine; un amour de reine dont ils n'emportent qu'un linceul! Lisez cela, et vous relirez mieux le Dante; Ugolin n'est rien près de l'épisode de Brantôme.

Sur quelques signes de Brantôme, l'auteur a bâti son drame; je me trompe, un sophisme obscur, une vengeance léguée aux pages d'un livre, lui a donné la clef de son action. Tout cela va droit au but, l'intérêt vous prend aux premières lignes. Ce pauvre bachelier de seize ans, défendant encore dans sa crédulité naïve la femme qui le jette au bourreau, et couvrant de sa dague un sein de reine, vous allez le voir plus tard s'effacer sous le sévère costume du théologien et du docteur, il va vieillir avant l'âge; cette nuit l'aura fait ainsi, cette nuit d'enfant, qui finit par un crime royal et sombre!

Ce que l'auteur a compris avant toutes choses, c'est que la peinture a seule reconquis l'histoire, livrée si long-temps à la sécheresse du discours, privée de couleur, énervée par l'absence du drame, et cependant restant là captive, ignorée, mystérieuse, avec ses chroniques d'enfant, ses tableaux délicieux, toute sa vie qui dort en attendant le réveil. Il a été peintre et souvent porté au-delà, peut-être par l'égarement de la couleur; mais le courage nous manque devant cette œuvre déjà pleine de verve, nous accusons une prodigalité, et nous retombons dans un éloge.

A sa première œuvre, sans doute, l'auteur restreindra ce luxe de style, et ménagera ces tons brillans qui exagèrent au lieu de peindre: sa palette de jeune homme a de quoi défrayer ceux qui sont pauvres, sa manière une fois avare y gagnera.

Je ne saurais trop le remercier d'avoir fait du *clocheteur des trépassés* un contraste vivant avec son costume. C'est une bonne fortune pour son livre que ce petit vieillard fait de pitié et de bonhomie, qui tinte sa clochette comme un grelot, sans trop parler de peste et de morts; ne ressemblant guère en cela à nos médecins.

Espérons donc que la fatalité de ces temps n'entravera point le succès réel et légitime de ce livre. Je ne serais point surpris de sa prédestination pour la scène. Son époque d'ailleurs est à elle seule un théâtre. Viennent les arrangeurs, et nous retrouverons peut-être tout ce que nous a révélé l'ouvrage, jeunesse de pensée et conscience d'étude; ces messieurs trouveront de quoi glaner.

Variétés.

—

— Il vient de paraître chez les frères Gihaut un nouvel album dû au crayon philosophique et spirituel de Charlet.

Job ou les Pastoureaux, (mœurs du 13e siècle), par M. Francisque Michel, un vol. in-8°, a paru il y a quelques jours chez Vimont, libraire.

— *Leçons sur l'art d'associer*. Exposition du système social de *Charles Fourier*, par Jules Lechevalier. le tome 1er vient de paraître chez Paulin, et au bureau du journal *le Phalanstère*. Nous rendrons compte incessamment de cet ouvrage.

— *Le Barbier de Louis XI* (1439—1483), par Cordellier Delanoue, un vol. in-8°, avec une charmante vignette gravée par Cherrier, d'après T. Johannot, vient de paraître chez madame Ch. Béchet. Nous rendrons compte de cet ouvrage, que l'on dit fort remarquable.

— L'excellente bouffonnerie de *Perruque et Chandelle* soutient son succès de fou rire au Vaudeville. Sujets sérieux ou gais, tout réussit à ce théâtre; le public y trouve variété, et toujours du plaisir.

— M. Eugène Sue a été honoré de l'attention de messieurs les arrangeurs. Son *Atar Gull* vient d'être dépecé en trois actes pour l'Ambigu-Comique; le public de ce théâtre, qui ne lit guère, en fait de romans, que ceux de M. Paul de Kock, a demandé de bonne foi les auteurs, qui se sont fait nommer avec une égale candeur. M. Sue doit encore se trouver trop heureux d'avoir été mis en scène avec une certaine habileté: le même bonheur n'est pas arrivé à tous ceux qui ont fourni sans le savoir des sujets de mélodrame.

Atar Gull offre une singularité précieuse pour les habitués du mélodrame; ce doit être une nouveauté bien agréable pour eux qu'un scélérat à peau noire; voilà qui est encore plus bizarre que les héros de *l'Auberge des Adrets*.

— M. Bocage vient d'être engagé au théâtre de la Porte Saint-Martin, et débutera incessamment dans *la Tour de Nesle*.

—

Dessins. { Veux-tu vendre tes cheveux, par Grenier.
Charge d'atelier, n° 1, par Bellangé.

Beaux-Arts.

De la Composition du jury dans les Concours.

On a élevé contre les concours de sculpture, de peinture et d'architecture, plusieurs objections assez graves en apparence ; d'imposantes autorités, des noms éclatans, et auxquels le public se confie volontiers, ont réprouvé à l'avance, et sans vouloir tenter une expérience, dangereuse à ce qu'ils disaient, les résultats d'une pareille mesure. Sans remonter bien haut dans nos souvenirs, nous pouvons facilement nous rappeler qu'un membre de l'Institut, qui ne fait guère profession de penser par lui-même, et qui, par conséquent et très évidemment, devait, pour prendre la parole, représenter l'opinion de la plupart de ses collègues, a écrit, dans un recueil alors à la mode, quelques douzaines de pages pour excommunier les partisans du concours.

Le successeur malencontreux du père Brumoy avait réuni, dans son rapport semi-officiel sur l'état des opinions et des partis, les argumens les plus terribles, à ce qu'il croyait du moins. Mais tous ces argumens pouvaient se résumer en deux points : 1° les hommes du premier ordre, d'un talent reconnu, refuseront unanimement l'épreuve du concours ; 2° dans le cas où ils accepteraient le concours, il serait impossible de composer un jury compétent.

Avant d'entamer la question en elle-même, celle de l'opportunité et des résultats, nous avons deux réponses à faire.

1° On n'a jamais placé les hommes de premier ordre dans la nécessité d'accepter le concours, puisque cette mesure a toujours été partielle ; que les exceptions ont toujours été plus nombreuses que les applications. Il est donc, quant à présent, historiquement et absolument impossible de savoir et de décider s'ils accepteraient ou non l'épreuve du concours ;

2° Comme on a toujours réservé, pour composer un jury compétent ou officiel, les maîtres de l'art, ou du moins les vieux noms, on ne s'est jamais occupé de rechercher les moyens de composer sans eux, ou avec d'autres qu'eux, un jury impartial et indépendant.

C'est pourquoi dans la discussion il ne faut pas attribuer à ces difficultés une importance exagérée, ni surtout considérer comme réelles et péremptoires des objections très hypothétiques, comme nous venons de le montrer.

Ceci posé, voyons sommairement ce qui s'est passé en France depuis deux ans à cet égard ; car nous sommes de ceux qui n'admettent qu'avec une répugnance très prononcée les solutions *à priori*. Nous prenons volontiers l'histoire et l'expérience pour bases de toute sagesse, de toute science.

Au mois d'août 1830, il y a eu des convocations d'artistes à la salle Taitbout, convocations tumultueuses, inhabiles à la discussion, le plus souvent même aussi incapables de poser que de résoudre les questions : non pas qu'il ne se rencontrât au sein de ces assemblées, formées à l'aventure, des esprits droits, nets, précis, d'une haute et lointaine portée. Dans les quelques séances auxquelles nous avons assisté, nous avons pu saisir et distinguer tous les élémens d'un bon mémoire sur le sujet; mais, faute d'ordre et de régularité, et surtout grâce aux manœuvres d'une coterie étroite et dévouée d'avance à l'ancien ordre de choses, au *statu quo*, qui s'est emparé, sans justifier ses titres, de la présidence, du secrétariat, de toute la conduite des bureaux improvisés, toutes ces réunions tumultueuses pour la plupart, et quelquefois vides, précisément à cause du bruit qui les remplissait, n'ont amené que des pétitions sans nombre, mal formulées, inexécutables, confuses, et qui méritaient peut-être le sort qu'elles ont eu.

Cependant, au fond de ces vagues désirs, maladroitement manifestés, il y avait une idée vraie et juste, une idée de justice et d'émulation, une idée de gloire et de modestie. Pendant les quinze années de la restauration, toute une jeunesse ardente, pleine de sève et de vigueur, avait vu avec peine tous les travaux d'art, destinés à l'embellissement et à l'éclat du pays, partagés comme une *curée* entre quelques appétits gloutons, mais le plus souvent inhabiles à dévorer la proie qu'ils avaient prise, et qu'ils s'adjugeaient régulièrement tous les ans par un droit de prescription : à peine si de loin à loin ils daignaient laisser tomber quelques miettes. On voulait briser violemment ce mur d'airain, qui séparait d'un patrimoine légitime les talens obscurs ou méconnus qui pouvaient y prétendre.

Après l'apaisement de toutes les passions, après que toutes les voix furent rentrées dans le silence, cette idée demeura publique, incontestable. Un jeune savant, qui occupait alors la division des arts au ministère de l'intérieur, et qui depuis a quitté l'administration pour l'étude, crut convenable et presque néces-

saire de convoquer chez lui, à cette occasion, les opinions les plus diverses, dans la personne des artistes qui pouvaient le mieux les exprimer, et, entre autres, ceux à qui nous devons l'*Apothéose d'Homère*, *Cromwell* et *la Liberté*. Le choix, comme on le voit, n'était pas malheureux. Il est inutile de rappeler les noms des autres personnes présentes, puisque les trois noms précédens peuvent servir de symbole aux trois nuances de la commission, à savoir: l'Institut actuel, l'Institut probable, et enfin un nom purement populaire, mais personnel et indépendant. Le concours rencontra de nombreux adversaires au sein de la commission. De la part de plusieurs, l'opposition était sincère, et on le conçoit; tellement qu'un des membres, qui pénétrait nettement la pensée de ses antagonistes, dit très naïvement: « Messieurs, je me prononcerais comme vous contre le concours, si j'avais comme vous l'assurance d'obtenir sans le concours les travaux qui ne vous manquent jamais; mais, outre l'équité générale de la mesure, je ne vois aucune honte à déclarer que le concours seul pourra me rendre ou me donner les chances que je n'ai pas aujourd'hui. »

Le concours fut adopté, et on l'appliqua immédiatement aux tableaux de la Chambre. Ce n'est pas aujourd'hui le lieu de récriminer contre des faits accomplis; nous ne voulons pas remettre en question le mérite de MM. Coutan, Hesse et Vinchon, ni celui des trois candidats que l'opinion publique opposait aux décisions des juges, MM. Eugène Devéria, Chenavard et Eugène Delacroix: nous remarquerons seulement en passant que l'administration n'avait ouvert le concours que pour trois tableaux de la Chambre, et réservait, sans s'expliquer, deux autres tableaux et le plafond de la salle. Si la mesure eût été générale, le talent *encyclopédique* de M. Fragonard n'eût pas été soumis aux interpellations, au blâme et à l'éloge parlementaire, qui, pour un artiste, ont les mêmes inconvéniens.

Si l'on excepte M. Lethière, alors membre de l'Institut, il est très vrai que pas un nom établi depuis longtemps dans l'opinion n'a voulu courir les chances du concours.

Mais comment fut composé le jury en 1831? Était-il indépendant? n'avait-il pas à soutenir et à défendre des opinions étroites ou vieillies? les candidats étaient-ils jugés par leurs pairs? n'y avait-il aucune jalousie possible et probable, aucune antipathie aveugle et systématique? On le sait, les concurrens, l'administration et l'Institut composaient le jury.

L'aptitude et la compétence des bureaux, pour juger une question de peinture, n'ont pas besoin d'être discutées, et ne peuvent pas tenir dix minutes contre le raisonnement le plus simple. Pour l'Institut, c'est autre chose, il y a une apparence de raison; mais en réalité son droit n'est pas mieux établi. S'il s'agissait de décider une question de physique, de chimie, d'astronomie ou de mathématiques, je concevrais très bien que l'Académie des sciences fût consultée. Il y a dans ces sortes de matières quelque chose de positif, de *démontrable;* mais en peinture où sont les preuves? N'est-il pas naturel de penser que les professeurs protégeront leurs élèves, *quand même?* n'y a-t-il pas absurdité à espérer qu'ils se dépouilleront, pour énoncer un avis, de leurs souvenirs et de leurs amitiés?

Les concurrens, il est vrai, avaient aussi coopéré à la nomination du jury; mais ils ne formaient qu'une minorité impuissante.

Les précédentes remarques s'appliquent rigoureusement à la statue de Napoléon.

L'histoire est maintenant épuisée. Quelles conséquences en faut-il déduire?

1° La composition du jury était vicieuse, et ne présentait ni les garanties ni les conditions d'impartialité, d'indépendance et de franchise qu'on devait légitimement en exiger;

2° L'absence des hommes du premier ordre parmi les concurrens s'explique par leur présence même dans la majorité du jury; car ils ne pouvaient croire à la généralité d'une mesure qui n'excluait pas dans ses premières applications leur préséance habituelle, l'influence acquise à leur nom;

3° La composition du jury étant une fois changée, ces mêmes hommes ne pourraient refuser le concours, sans abdiquer d'un seul coup leur gloire et leur fortune.

Or, quelle devrait être la composition du jury? où faudrait-il le recruter? Puisque l'élection, une fois admise, doit se réaliser partout aux mêmes conditions, pourquoi n'appliquerait-on pas à la peinture la conduite suivie dans les assemblées législatives? Qui est-ce qui nomme le président de la Chambre? tous les membres; à qui devrait-on confier la nomination du président ou du lauréat, ce qui, dans l'espèce, est absolument la même chose? à tous les candidats.

Qu'arriverait-il si on adoptait cette marche? La même chose précisément que dans les assemblées législatives, la même chose qu'à l'armée si l'élection décidait les grades: chacun serait libre par conviction ou par vanité de se donner sa voix, de se désigner comme le meilleur et le premier. Mais comme l'élection définitive serait une question de majorité, le dépouillement

du scrutin offrirait toutes les conditions possibles et exigibles d'indépendance et de vérité. Qu'on se nomme soi-même, qu'importe? Pour obtenir un tableau, une statue ou un arc de triomphe, il faudrait réunir le plus grand nombre de voix, et ainsi on serait sûr d'avoir réfuté d'avance toutes les objections.

Et soyez sûrs qu'en suivant cette marche on obligerait les plus vieilles réputations à se mesurer avec les plus jeunes. Une fois bien convaincus que tous les grands travaux passeront par cette épreuve, ils ne dédaigneraient pas, s'ils avaient encore la conscience de leurs forces, d'engager la lutte et de *se compromettre*. Dans le cas contraire, s'ils craignaient les chances du combat, s'ils s'avouaient leur impuissance, qu'y perdrait le pays qui valut la peine d'être regretté?

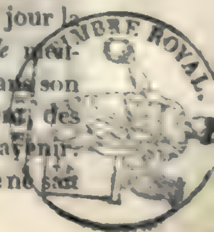
Donc il demeure prouvé que le concours présente de nombreux avantages, et n'offre aucun inconvénient aux deux conditions suivantes : 1° qu'il soit généralisé; 2° que le jury soit composé de tous les candidats.

Concerts de Paganini.

« Hélas! monsieur, voilà que je mourrai sans avoir « entendu Paganini! » Ainsi me disait vendredi un pauvre portier de la rue d'Argenteuil. Il y a tout un drame dans la vie de cet homme : arraché dès l'âge de quinze ans aux côtes de la Guinée, il a passé sa jeunesse dans l'esclavage, et puis son maître l'a amené en France, et il est devenu libre. Là le malheureux a senti qu'il y avait en lui une source de jouissances inconnues; il a cultivé la musique, et il a acquis une certaine force sur le violoncelle. Cependant la fortune ne lui a pas souri, et dans ses vieux jours, il a été réduit à tirer le cordon et à aller le dimanche jouer de la basse dans quelque cabaret du mont Parnasse. C'était, je vous assure, un touchant spectacle de voir ce vieux nègre à tête blanchie, et dont les traits sillonnés de rides respirent la bonhomie la plus franche, enfoncé dans l'obscurité de sa loge, et sa basse à la main, travaillant à la lueur incertaine d'une chandelle un vigoureux quatuor de Mozart ou d'Onslow. Eh bien! le pauvre Africain a été atteint, il y a quelques jours, d'une paralysie; il ne peut plus toucher son violoncelle; il se sent mourir, il est résigné; mais vendredi il a vu sur le journal d'un locataire l'annonce du concert de Paganini, et le vieil esclave arraché au grand air et à l'indépendance de sa patrie pour venir expirer à Paris dans une loge de portier, a eu un déchirant regret. Ce n'est pas le soleil de son pays, la cabane de son père, les baisers de quelque jeune négresse qu'il se prend à pleurer; non, il m'a dit avec un grand soupir, et les larmes aux yeux: « Hélas, monsieur, voilà que je « mourrai sans avoir entendu Paganini! »

Voyez-vous, c'est que mourir sans avoir entendu Paganini, c'est pour le musicien la plus cruelle de toutes les morts; c'est mourir sans souvenirs, sans avoir eu un regard de femme, sans *compléter sa sensation*. Car entendre Paganini, c'est le complément de l'existence pour quiconque a étudié et senti la musique; et quel est celui qui aujourd'hui ne l'a pas étudiée, ne la sent pas? Depuis le riche habitué des Italiens, qui, deux ou trois fois la semaine, élabore aux accens de Rubini et de Lablache sa digestion de banquier, jusqu'à l'ouvrier qui, le soir, au sortir de l'atelier, haletant et brisé, siffle le *di tanti palpiti* que l'orchestre de la Rapée lui a joué en contredanse, est-il une classe de la société qui n'ait pris ses habitudes musicales? Distraction pour les uns, délassement pour les autres, étude de passion, de goût ou de convenance, la musique est devenue un besoin pour tous. La jeunesse surtout, avec ses illusions d'avenir et de bonheur, l'embrasse ardemment. Parmi ces jeunes gens que vous prenez souvent pour des oisifs, pour d'inutiles dandys, dont le front est pâle, l'œil fatigué, la bouche dédaigneusement mélancolique, que d'artistes distingués qui, souvent, le cœur déchiré par de cruels désappointemens, froissés par le prosaïque égoïsme d'une société qu'ils avaient rêvée brillante de poésie, et hospitalière aux arts, viennent seuls avec leur piano verser des larmes brûlantes de découragement !

Voyez encore cette jeune fille dont un petit chapeau ombrage à peine la blonde et fraîche figure. Dix heures ont sonné; elle s'échappe à la hâte d'une modeste demeure; son joli bras soutient un livre vert, sur lequel vous lisez Hummel, Moschelès, Garcia, etc. Voyez-la traverser la foule d'un pas rapide, et préoccupée. Cette jolie créature, c'est la fille d'un ouvrier, d'un pauvre artisan; elle court au Conservatoire : peut-être un jour Ninetta charmante, ou gracieuse Alice, viendra-t-elle éveiller en vous ces émotions que vous fait éprouver le chant des Malibran et des Dorus. Une vie obscure, mais assurée, lui était offerte; elle pouvait, en taillant des chapeaux ou des robes, se garantir une existence confortable, et peut-être atteindre un jour la lucrative réputation de ces dames que *la Mode* mentionne dans son feuilleton. Non, elle a senti dans son cœur l'instinct de l'artiste; elle a songé du talent, des applaudissemens, des émotions, et elle a joué son avenir. Ah! c'est que la jeunesse y croit à l'avenir! elle ne sait



pas encore la vie, elle la devine; elle sent qu'après tous ces grands désenchantemens qui prosaïsent notre époque, la musique a encore des bonheurs à nous donner; qu'au milieu de cette anarchie morale et littéraire, qui emporte toutes les intelligences, la musique seule a encore des accens compris de tous les cœurs. C'est que, pour notre XIXe siècle, qui ne croit plus à rien, la musique est devenue une sorte de religion, une dernière croyance à laquelle la société se rattache de toutes ses forces, épuisée qu'elle est de dogmes et de poésie. Blasés sur toutes les émotions, nous avons encore foi et amour aux émotions musicales: nous les cherchons comme un dernier refuge contre le vide qui nous exténue; et si un artiste de génie nous révèle en ce genre des émotions sublimes et inconnues, nous le divinisons, car il est créateur, car il a ajouté à notre existence; et alors comprenez-vous que, pour le pauvre musicien privé de ce dernier bonheur, la mort devienne amère et isolée, et qu'en s'agitant sur son grabat, il répète avec un indicible regret: « Hélas! je mourrai sans avoir entendu Paganini!... »

Paganini a donné deux concerts ces jours derniers. Maintenant sa vie n'est plus pour nous un secret. Notre imagination l'avait d'abord entouré de toutes les rêveries dont les Égyptiens enveloppaient leurs divinités: c'était un être satanique, à passions forcenées; il y avait du sang et de la débauche dans son génie. Le voile est déchiré, et nous avons vu un homme ordinaire, doux, de mœurs paisibles, de constitution maladive, mais non moins impénétrable. Donnez-lui à cet homme chétif, à cet homme ordinaire, donnez-lui un violon, et le voilà puissant, le voilà dieu; et vous, philosophe observateur, il vous fera frémir et pleurer à ses pieds. N'est-ce donc pas toujours un incompréhensible mystère que cet être dont la vie tout entière gît entre quatre cordes et un archet, et qui, hors de là, n'a plus ni énergie ni volonté?

Dans le concert du 4, Paganini a joué le grand concerto en *re mineur,* composé exprès pour Paris. Il a fallu que le virtuose présumât beaucoup de la force de nos violonistes pour les engager dans des voies aussi âpres que le début de ce morceau. On ne peut rien imaginer de plus suave que le *rondo galante gaio* qui le termine. La contredanse des sorcières a produit un effet inconcevable sur l'auditoire. Il est impossible de mieux exprimer le burlesque, le trivial d'un sabbat. Il y a surtout une variation dans laquelle le motif se traîne sur des octaves fausses et glapissantes, qui vous donnent je ne sais quelle effroyable envie de hurler diaboliquement. Pour la quatrième corde, c'est toujours Paganini, toujours des applaudissemens frénétiques.

Dans le concerto en *mi bémol* qui a ouvert la soirée de lundi, il y a trop de grosse caisse et de bruit. On trouve dans les *tutti* de l'*adagio dramatico,* un tremolo de cymbales, dont l'effet est profond, mais trop prolongé. Du reste, ce contraste des déchiremens de l'orchestre avec la phrase lamentable du solo, jettent l'ame dans une tristesse inexprimable. Le concert était terminé par les variations sur l'air napolitain *o mamma cara.* Dans cet air, c'est une petite fille qui supplie sa mère de la laisser aller au bal, et le violon de Paganini prie, implore, tantôt avec une vivacité enfantine, tantôt avec dépit et colère; il murmure, il boude, il sanglotte; et puis tout à coup il redevient gentil et caressant; c'est une délicieuse paraphrase de ce vers:

Désir de fille est un feu qui dévore.

Je crois que Paganini donnera encore un concert. Vous que l'épidémie à éloignés de l'Opéra, hâtez-vous! ne mourez pas sans l'avoir entendu!

VICTOR FLEURY.

Littérature.

LE MAUVAIS OEIL,

Conte des Kahveh Khaneh. (1)

Mujkianeth hemi-guzer kuned ez-djevschen.
Il n'est point de bouclier qui résiste à tes yeux.

ASDJEDY.

Les premiers feux de l'aurore blanchissaient la citadelle de Gamdan sur sa haute colline, et faisaient jaillir, lumineux, des masses obscures de la grande Sana, les tours carrées des minarets et les larges dômes des mosquées, quand plusieurs litières, portées par des esclaves, sortirent du labyrinthe de jardins qui environnent la ville royale comme d'un immense parterre, et, traver-

(1) Kahveh Khaneh, littéralement maison de café. On sait que c'est ordinairement dans les cafés que les conteurs orientaux font entendre leurs récits.

sant la délicieuse vallée de Rodda, se dirigèrent vers la région montueuse du Djiabal.

Oh! celui qui eût entr'ouvert les rideaux de soie rose de la première litière n'eût pas donné ce qu'ils cachaient, pour tous les trésors de l'Ima d'Yémen.

Il eût vu flotter sur un cou plus blanc que la fleur du jasmin des tresses aussi noires que le musc; il eût vu se pencher sur une main petite et délicate un front gracieux de quinze ans, et, si les deux yeux qui s'abaissaient voilés de leurs longs cils eussent levé vers lui leurs amandes alongées aux prunelles d'azur, si un sourire lui eût montré tout à coup, entre ces lèvres serrées et pensives, des perles plus précieuses que les perles de Bahrein enlacées aux cheveux nattés de la jeune fille, sans doute la raison de l'indiscret étranger s'en fût allée avec son cœur; il eût juré de posséder Leïla ou de mourir!

Mais l'œil de la vierge ne se lève point, ses lèvres ne s'entr'ouvrent point pour sourire, et l'éclat des tulipes s'efface sur ses joues devant la pâleur des lis.

D'où vient donc cette mélancolie sous laquelle s'affaisse la tête charmante de la fille de l'émir Farhan, elle qui, naguère, se jouait à travers la vie, insoucieuse et légère comme la gazelle de Nedjed? Son passé n'est que joie et innocence; son avenir..... Dans la montagne et dans la plaine, des grèves d'Aden aux rochers de Khaulan, il n'est pas une fille de cheik ou d'émir qui n'envie la fiancée du riche, du puissant, du beau Mansor, le fier dola (2) du Sanhan! Elle-même avait semblé recevoir les ordres de son père d'une ame satisfaite, et, plus d'une fois, elle avait suivi d'un regard attentif la cavale aux longs crins du dola, quand il passait au galop devant sa verte jalousie.

Pourtant ce n'est pas la douce rêverie de la fiancée qui tremble d'émotion et d'espérance au moment de franchir le seuil d'un monde inconnu: il y a de la souffrance dans cette langueur, de l'inquiétude et comme un sombre pressentiment sur cette douce physionomie. Depuis une lune entière, elle n'a point été derrière sa jalousie voir passer le dola ni sa brillante escorte, et une sorte d'effroi contracte ses traits quand son père lui parle de l'hymen qui s'approche.

Elle est ainsi depuis qu'un étranger l'a vue au visage, à l'heure de la prière du matin.

Un jour qu'elle se promenait sur le balcon du palais de son père, un peu après que le muezzin eût appelé les fidèles à la première prière, elle leva par hasard la tête vers un minaret adossé à l'angle de la terrasse où elle se trouvait. Le muezzin n'y était plus; mais à sa place un hadji (3) se tenait debout, appuyé sur la balustrade de la tour. Leïla voulut d'abord se retirer, effrayée de voir un inconnu à ce point dominant, où les aveugles muezzins ont seuls le droit de gravir. Une force irrésistible la retint: l'étranger d'ailleurs ne paraissait pas s'apercevoir de sa présence. Sa taille était haute et svelte; sa figure, qu'elle ne voyait que de profil, était belle et triste, comme celle d'un Péri qui songe à l'Éden d'où sa race fut exilée. On eût dit que les doigts de fer de la fatalité avaient sillonné de traces profondes cette physionomie noble et jeune encore, et amaigri, en les serrant, ses contours anguleux.

Leïla le regardait avec un serrement de cœur indéfinissable, quand, tout à coup, il se tourna de son côté et abaissa sur elle deux grands yeux noirs, profondément enfoncés dans leurs orbites, et qui lançaient une flamme étrange et sombre comme des cavités d'un double cratère. Il lui sembla que les rayons des regards du hadji avaient pénétré dans son sein comme deux flèches brûlantes: une sensation, qui était à la fois une douleur indicible et un plaisir délirant, fit tressaillir tout son être: tout vacilla autour d'elle, et elle tomba contre un treillage, palpitante et presque évanouie. Mais bien que tous les autres objets flottassent confusément à ses regards, elle voyait toujours distinctement l'étranger. Il se pencha vers elle, se cachant le front dans ses deux mains; puis il se releva, fit un mouvement pour rentrer dans l'intérieur du minaret, s'arrêta un instant, jeta rapidement un regard oblique à la jeune fille, et, se frappant la poitrine avec un geste de désespoir, il disparut dans l'escalier.

Voilà ce qui cause la mélancolie de Leïla.

Et, ce matin, elle est plus absorbée que jamais dans ses pensées; car elle sait que, pour la dernière fois, elle retourne vierge à la maison des champs de son père, et qu'elle ne reverra la ville royale que sur la chamelle de la mariée. Aussi regarde-t-elle avec indifférence les frais côteaux couverts des riches plantations de l'arbre à café, les groupes élégans de dattiers aux larges éventails, et les dunes de sable où l'arbre de Judée fait briller ses bouquets roses entre les feuillages des rians acacias; gracieux paysages, qu'elle aimait tant jadis à voir passer tour à tour le long de sa litière!

— Silence! Qui froisse ainsi les branches des arbres du baume? Ces têtes brunes qui écartent les feuil-

(2) Dola, en arabe, répond, à peu près, au titre turc de pacha.

(3) Hadji, pèlerin de la Mekke.

lées, sont-ce des faces malicieuses de singes qui viennent grimacer contre les voyageurs? — Les esclaves se sont arrêtés; les eunuques se parlent bas et mettent la main sur leurs sabres. Malheur! — Une troupe d'hommes au visage farouche s'élancent, la tophaïque (4) en main, du milieu des bocages. Leurs cheveux noirs que ceint une simple cordelette, leurs corps nus et musculeux dont un pagne ne couvre que les reins, les font reconnaître pour des Kobaïls des montagnes du Nord. Malheur! car le pillage, la dévastation et la mort sont les compagnons du Kobaïl.

Un cri de détresse s'élève dans la petite caravane: une décharge tonne, et trois eunuques tombent sous la balle foudroyante des tophaïques. Les esclaves prennent la fuite: les femmes de Leïla se jettent hors de leurs litières, et se dispersent; abandonnée de tout ce qui l'entourait, la fille de Farhan invoque du fond de son cœur le Seigneur et son prophète; elle fuit comme une jeune antilope qu'a surprise la cruelle panthère. Hélas! l'œil avide des maraudeurs a vu briller les perles de sa chevelure et l'or de son riche collier: ils courent tous sur sa trace; leurs élans rapides dévorent la distance qui la sépare d'eux, leurs jarrets de fer auront bientôt lassé les jambes frêles et gracieuses d'une jeune fille accoutumée à la molle oisiveté du harem. Épuisée, haletante, elle sent ses genoux fléchir sous elle, elle se relève pour reprendre sa course, chancelle et s'affaisse sur la terre brûlante.

Elle voit les Kobaïls arriver sur elle, sans pouvoir faire un effort pour échapper au sort qui la menace. Horrible! horrible moment! Les voici! les voici! Ils bondissent en hurlant, ils étendent déjà leurs bras crispés d'impatience et de rapacité.

Un homme couvert du long vêtement blanc des hadjis sort en cet instant d'un bouquet de palmiers, et se place entre les montagnards et la fille de Farhan.

Une flamme électrique parcourt les veines de Leïla: elle n'avait pas vu son visage tourné vers les Kobaïls, mais elle avait assez compris que c'était lui!

Il portait à sa ceinture un jambea (5) tranchant et affilé; mais il ne le tira pas. Leïla le vit croiser les bras, et se tenir immobile, imprimant seulement à sa tête un léger mouvement, comme s'il regardait l'un après l'autre tous les maraudeurs.

Ceux-ci s'étaient arrêtés au milieu d'un élan commencé: leurs regards fixes étaient suspendus à ceux de l'étranger; les passions qui gonflaient les muscles de leurs faces avaient fait place à une morne stupéfaction. Le hadji alors leva le bras droit, et alongea son index vers un bois de cafiers qui s'élevait à quelque distance. Les brigands serrèrent leurs cimeterres avec rage, leurs dents grincèrent, leurs poitrines se gonflèrent, et ils parurent faire un violent effort pour s'arracher à la force inconnue qui les clouait sur la place, et pour se jeter en avant; mais le doigt du hadji fit un geste plus impérieux, et ils reculèrent lentement, suivant la direction qu'il leur imposait, et disparurent enfin à travers les cafiers.

Alors il se retourna vers celle qu'il venait de sauver. Elle se souleva: ne sachant ce qu'elle faisait, et incapable de se soutenir, elle laissa tomber sa tête sur l'épaule de son libérateur. Il tressaillit: son œil brûlait comme celui de la lionne qui vient de combattre pour ses petits; mais l'éclair en était aussi âcre et aussi pénétrant que le jour où il s'était fixé sur Leïla pour la première fois. Leïla sentait son cœur percé d'une étrange souffrance: pourtant elle eût donné sa vie entière pour cet instant; elle y serait morte sans se plaindre!

Tout à coup l'étranger poussa un sourd gémissement, et, rabattant sur son visage le capuchon de son ample marlotte:

« Fille de Farhan, » dit-il d'une voix basse et comprimée, « je vais vous reconduire à votre père. »

Leïla ne répondit pas; mais elle se couvrit la tête de son almizar, et ils se mirent silencieusement en chemin.

Ils allèrent long-temps ainsi: le sein du hadji se soulevait convulsivement; mais sa langue était muette, et son front baissé vers la terre; et pourtant, s'il eût regardé celle qui marchait docilement près de lui, il eût puisé des trésors de bonheur dans les yeux bleus qui luisaient sous la gaze transparente de l'almizar.

Une scène ravissante se déployait autour d'eux: une brise légère rafraîchissait les cieux embrasés, et murmurait mélodieusement dans les rameaux, promenant avec elle par les airs les mille parfums de la myrrhe, du jasmin, de l'encens, du cinnamome et du cafier: mille oiseaux chantaient, sautillaient, voltigeaient parmi les masses verdoyantes des feuillages, les grappes rouges des dattiers, les blanches fleurs des mimosas. Tout soupirait, tout embaumait, tout ondulait vaguement, tout portait au cœur!

Le hadji parla enfin, et sa voix était plus douce que

(4) Tophaïque, mousquet turc.
(5) Jambea, poignard arabe.

le son du vina (6), plus triste que le chant de l'oiseau de paradis au moment qu'il expire.

« Comprends-tu, jeune fille, cette brise embaumée qui passe en agitant ton voile? c'est l'haleine amoureuse de la nature qui réchauffe et parfume le lit nuptial de toutes les créatures! Vois : les serpens verts enlacent leurs anneaux flexibles et s'embrassent mollement sur les branches des acacias; les tourterelles gémissent de l'excès du bonheur en s'enivrant de baisers sans fin; les perdrix rouges s'appellent, haletantes, sous les canneliers. Tout aime, tout s'unit sous le ciel, sans crainte et sans remords! Moi seul, je suis repoussé de ce concert d'amour et d'harmonie; pour moi seul, aimer est un crime!

— Pourquoi? » dit naïvement Leïla.

— Pourquoi? répéta l'étranger, et son accent devint rauque et lugubre comme un râlement d'agonie. « Ne me le demande pas, jeune fille! Par pitié, ne me le demande pas. Tu es là, près de moi, confiante et tranquille, comme le jeune oiseau sous l'aile de sa mère. Veux-tu donc me fuir avec plus d'horreur que l'écureuil des palmiers ne fuit le regard meurtrier du serpent?

— Je ne fuirais pas! » dit-elle d'un ton ferme et enfantin à la fois.

Il se jeta aux pieds de la jeune fille avec un cri étouffé, et embrassa fortement ses genoux.

Puis, se relevant impétueusement:

« Oh! ne me parle pas avec cette douce voix, ne me dis pas de telles paroles, car l'affreux sacrifice me deviendrait impossible, et cependant il le faut, il faut que je te quitte pour toujours, que je subisse seul ma destinée, que je te sauve de moi! »

Un second pourquoi expira sur les lèvres de Leïla.

En ce moment, des cris se firent entendre: on appelait: « Leïla! Leïla! » et plusieurs hommes, l'ataghan au poing, se précipitèrent vers la jeune fille. C'étaient l'émir Farhan et ses gens qui avaient appris par des esclaves fugitifs l'attaque de l'escorte, et qui accouraient pour délivrer celle qu'ils supposaient captive des montagnards. Ils regardèrent avec étonnement le hadji. Celui-ci s'avança vers le vieux chef.

« Émir Farhan, » dit-il, « voici ta fille que j'ai sauvée des mains des Kobaïls: je la remets pure entre les tiennes.

— La paix soit avec toi! » s'écria le vieillard, « ô fidèle Musulman que les bénédictions du prophète accompagnent! Veux-tu ma plus belle cavale et les plus légers de mes dromadaires? Veux-tu la moitié de mes collines toutes vertes de cafiers odorans, et mon plus beau jardin dans la vallée de Rodda, avec ses buissons de roses et de lilas, et ses berceaux de jasmin? Tout cela est à toi, si tu veux, ô saint hadji, qui m'as rendu mon unique enfant!

— Je ne suis point un saint devant le Seigneur, répondit l'étranger d'un ton grave et sombre. Qu'Allah te récompense de tes offres généreuses; mais je ne puis les accepter; je n'ai que faire des biens de ce monde. »

Et il s'éloigna lentement, laissant dans l'ame de Farhan et des siens une impression singulière de respect et de crainte. Pour Leïla, quand elle ne vit plus son manteau blanc entre les arbres, et qu'elle n'entendit plus le bruit de ses pas, il lui sembla qu'un silence de mort succédait aux harmonies sans nombre qui remplissaient son cœur un moment auparavant, et qu'un voile terne et décolorant s'étendait sur toute la nature.

Les jours s'écoulaient, et avec eux augmentait la tristesse de Leïla. Ses prunelles, bien souvent humides, brillaient sur son doux visage comme des violettes dans un champ de neige. Elle supplia son père de retirer la parole qu'il avait donnée à Mansor; mais le front de l'émir devint sévère, et il lui demanda si elle voulait qu'il manquât à sa promesse, comme un kafir qui ne croit pas en Dieu, et il lui ordonna de se préparer à être le lendemain la femme du Dola, qui était déjà son époux aux yeux de la loi, car il l'avait vue sans son voile.

L'émir ignorait qu'il ne fût pas le seul!

Leïla se retira pâle et chancelante. Elle s'enfonça sous les ombrages les plus sombres du jardin, et pleura.

Elle entendit un froissement dans les buissons, et un homme vêtu en esclave vint se prosterner devant elle. Une légère rougeur colora le visage de Leïla: un sourire parut sur ses lèvres, un instant, un seul instant; car un mouvement d'effroi lui succéda aussitôt.

« Oh! murmura l'étranger, pardonnez-moi! J'ai voulu vous revoir encore une fois avant de m'en aller pour jamais. Non! ne me regardez pas! non, mais faites-moi entendre votre voix! Un mot, un seul mot, et puis je m'en irai, et vous chasserez de votre souvenir cette lugubre apparition qui aura disparu avant de vous être funeste; mais parlez-moi encore! Oh! vous tremblez, je le vois; c'est votre bon ange qui

(6) Vina, luth indien.



vous avertit. Il a raison; je ne vous engagerai pas à lui fermer votre oreille.

— Adjem (7)! dit la jeune fille d'une voix entrecoupée, si j'ai peur, c'est pour toi! Hélas! s'ils te surprenaient ici, ils feraient rouler ta tête sous leurs ataghans, sans que je pusse la défendre. Va-t'en! l'idée de ton danger me fait mourir d'avance!

— J'aurais aimé à finir ainsi, répondit-il; mais, puisque tu ne le veux pas, sois tranquille, je n'ai rien à craindre des hommes. Les sauvages Kobaïls ne sont pas les seuls ennemis que je sache apprivoiser! » Et son sourire était fier, ironique et triste comme celui d'un génie rebelle. — Hélas! reprit-il, je suis un maudit d'avoir cherché à troubler de nouveau ta vie; mais je n'ai pas eu la force de résister : pardonne-moi! je t'aime tant!

— Je t'aime aussi! » dit-elle en posant sa petite main sur l'épaule de l'étranger.

Il se jeta sur cette main, qu'il couvrit de baisers et de larmes brûlantes.

— « Oh! malheur donc à toi, fille d'Yémen! Par pitié pour toi-même, ne prononce pas ce mot!

— Je t'aime, répéta-t-elle, et l'autre m'épouse demain! »

Le hadji fit un bond en arrière comme un tigre; puis sa tête retomba sur sa poitrine.

« Épouse-le, dit-il d'une voix sourde; épouse-le, et chasse-moi! car mon amour est un présent de l'enfer.

— Oui, je veux que tu partes d'ici; mais tu ne partiras pas seul. Qui donc essuierait sur ton front la poussière du voyage? qui voilerait ton visage lorsque tu dormirais au soleil? Adjem, tu m'emmèneras avec toi demain.

— Sais-tu bien à qui tu veux te livrer, pauvre gazelle imprudente qui te jettes en folâtrant dans la gueule du lion? Connais-tu le malheureux qui est devant-toi? Écoute....

— C'est inutile! il est trop tard. Ton premier regard t'a gravé dans mon cœur en traits aigus et ineffaçables. Ta vue me plaît et me déchire, m'abîme dans un morne accablement, puis me ravit dans d'ineffables transports. Je ne sais si tu dois m'être funeste, comme tu le dis; mais il faut que je te suive; car c'est écrit!

— Es-tu donc lasse de vivre, jeune fille? Tant de jeunesse, de beauté, sacrifiées à un maudit tel que moi! Non : je ne puis! »

Elle tira de sa ceinture un poignard court et léger, frêle et délicat ornement qui eût pu briller dans ses cheveux au besoin, comme une grande aiguille d'or à tête de turquoise et d'onyx.

« Crois-tu que la main d'une femme puisse peser assez sur cette lame pour la faire arriver jusqu'à son cœur? Tu m'enlèveras demain, ou ce poignard m'aura touchée avant Mansor. N'as-tu pas de cavale rapide comme l'aigle des montagnes?

— Si!

— Eh bien, tiens-toi près de ce jardin avec elle; sonne de la trompe pour m'avertir de ta venue. Au milieu du tumulte de la fête, quand mes compagnes se prépareront à me placer sur la chamelle de la mariée pour m'emmener à Sana, je m'échapperai du cortége nuptial; je fuirai à travers les jardins, qui ne seront pas gardés, et je serai à toi! Pas de réponse : va-t'en vite, car les eunuques vont faire leur ronde du soir : Adieu! à demain! »

Elle avait disparu.

Le hadji pressa fortement sa poitrine de ses deux bras : « Oui! c'était écrit! » dit-il.

Le lendemain, dès l'aurore, de nombreuses cavalcades arrivèrent à la maison des champs de l'émir Farhan. On ne voyait au loin sur la route que cheiks du Téhama, couverts de longs abas aussi blancs que le camphre, que djiabalys aux larges chemises rayées, que magnifiques caftans, que larges turbans à la mousseline ondoyante. C'était une file continue de chevaux, de chameaux, de litières entre les rideaux desquelles apparaissaient des têtes voilées d'almizars brodés.

Autour de la belle mariée s'empressent toutes ses compagnes. Les voici déjà qui la ramènent du bain : elles ont paré son cou de brillantes chaînes d'or, sa tête d'un riche turban d'où pendent des bandelettes de gaze d'argent; elles attachent à ses oreilles des boules de rubis et d'opale, passent ses bras arrondis et ses jambes fines dans des cercles d'or; elles peignent ses ongles avec le carmin de l'henné, noircissent ses paupières avec la poudre du kohol, et parfument ses beaux cheveux de benjoin et de civette. Elle se laisse parer comme la statue de marbre de quelque divinité, moins blanche et moins froide qu'elle. Tout son sang s'est refoulé vers son cœur : seulement, si quelque léger

(7) Adjem, étranger.

bruit vient à s'élever, le cri d'un samarmog (8) perché sur les branches d'un sycomore, le hennissement d'une cavale, ou le sifflement d'un chamelier qui appelle ses dromadaires, elle tressaille, et ses joues pâles s'enflamment soudain d'une teinte rouge comme les nuages au soleil couchant.

Elle écouta en vain : la trompe ne jeta pas sa voix claire et prolongée à travers les bruits de la fête. Elle monta sur la haute terrasse, et regarda au loin, d'un œil perçant comme celui de l'hirondelle qui cherche ses petits enlevés; mais la vallée était silencieuse et déserte : rien ne blanchissait au soleil entre les nopals et les figuiers.

Alors elle glissa dans son sein son poignard qu'elle avait caché entre les rameaux d'un jasmin, et descendit vers ses compagnes, qui la conduisirent, muette et docile, dans la cour où l'attendait une chamelle caparaçonnée de splendides tapis, la tête ornée des plumes flottantes de l'autruche, le col enlacé de guirlandes de fleurs. On l'assit sur la chamelle de la mariée, et la caravane joyeuse se mit en marche pour Sana, aux chants des hautbois, des tambours et des cymbales.

Leïla reprit avec son cortège la route qu'elle avait parcourue dans une autre compagnie. Elle revit les collines couvertes de cafiers, et les bocages où les oiseaux chantent amoureusement; et, quand elle passa près des palmiers d'entre lesquels il était sorti pour la sauver des Kobaïls, un regret amer lui saisit le cœur. Pourquoi était-il arrivé? Tout serait fini maintenant!

On célébra le bruyant festin des noces dans le palais de l'émir, et, le soir venu, après que les jeunes filles eurent dansé aux tambours et chanté les louanges de l'épousée, après qu'on eut prié Allah et son prophète Mohammed de bénir l'union de Mansor et de Leïla, de donner à leurs fils le courage d'Antar et la richesse de Karoun, à leurs filles la beauté et la vertu d'Aïesha, et de préserver les deux époux des maléfices des enchanteurs et du regard du mauvais œil, l'assemblée conduisit les mariés dans la chambre nuptiale, et les laissa seuls.

Les hommes attendirent long-temps dans la salle du banquet que le marié vînt annoncer sa victoire aux parens et aux amis; les femmes attendirent dans le harem que la jeune épouse vînt les rejoindre, confuse et rougissante, pour passer au milieu d'elles le reste de cette nuit mystérieuse : rien ne parut; on écouta; un silence de mort régnait dans l'appartement des époux. On appela : on obtint point de réponse.

L'inquiétude s'empara de tous les assistans : des terreurs superstitieuses agitèrent les esprits. On courut chercher le père de la mariée, qui, suivant l'usage, s'était éloigné pendant l'heure suprême de la virginité de sa fille. Il saisit une cornaline consacrée par les noms talismaniques des anges protecteurs, et, ouvrant les rideaux qui séparaient la chambre fatale de la pièce voisine, il s'y précipita, le cœur serré d'attente et d'angoisse.

Aux rayonnemens rougeâtres de la torche, il aperçut le lit vide et en ordre. Un peu plus loin, une masse confuse gisait à terre : il s'approcha; c'était le Dola Mansor.

Leïla avait disparu.

Farhan s'écria : l'on accourut; on releva Mansor. Il n'était qu'évanoui, et ne portait la trace d'aucune blessure.

Quand il revint à lui, l'on n'en put tirer que des paroles vagues et incohérentes, empreintes d'une terreur profonde : sa raison était égarée pour jamais.

La lune dort sur le grand désert de Djiof.

Sous une dune qui s'élève solitaire dans la plaine s'ouvre l'orée d'une sombre caverne : un rayon de Phingary (9) se glissant à travers les nopals et les basilics qui embarrassent la bouche de l'antre, va jusqu'au fond se reposer sur deux objets immobiles, mais vivans. Est-ce un lion qui s'étend sur ces palmes sèches avec sa royale compagne? — Non : c'est un pélerin de la Mekke qui se cache le visage sous les plis de sa marlotte. C'est une jeune fille toute brillante des joyaux de mariée.

Ce repaire des bêtes sauvages de la solitude est-il donc le palais où s'achèvent les noces de la fille d'un émir?

« Pourquoi gardes-tu le silence, mon bien aimé? » murmurait la vierge d'Yémen. « Depuis que nous avons vu disparaître les dômes de ma ville natale, tu es toujours morne et silencieux comme un ange des tombeaux : tu ne m'as pas adressé une parole qui rassurât mon ame incertaine.

— Et comment aurais-je sur les lèvres des paroles de consolation, quand les pensées de mon cœur prophétisent le deuil et la mort?

(8) Samarmog, oiseau des déserts, grand destructeur de sauterelles.

(9) Phingary, Phébé, la lune.

— Est-ce là ma récompense, ingrat? Si tu es poursuivi d'un regret, c'est celui de m'avoir arrachée à la mort que j'allais me donner : le malheur que tes pensées te prophétisent, c'est l'ennui de t'être chargé d'une pauvre fille dont l'aspect t'importune.

— Leïla, Leïla, je t'aime plus que les bienheureux, que je ne verrai jamais, n'aiment leurs divines houris. J'aurais donné pour un de tes baisers ma part de paradis, quand j'en avais une à espérer.

Leïla n'avait écouté que la première partie de sa phrase. Elle renversa sa jolie tête sur les genoux de l'étranger, et ses petites mains saisirent les plis tombans du capuchon :

« Ne te cache donc pas ainsi la face comme l'Iman quand il va le vendredi à la tente de la prière. Regarde-moi avec tes yeux de feu.

— Oh! « balbutia le hadji avec terreur, » enfant, veux-tu donc prendre le scorpion dans ta douce main, jouer avec la lame affilée du damas?..... »

Mais elle avait déjà découvert le front pâle du hadji, et ses deux mains, croisées sur la nuque de l'étranger, lui attiraient le visage vers le sien.

La raison de l'étranger se troubla : il jeta ses bras autour de la jeune fille, et, dans leur longue extase, ses regards la dévorèrent de toutes leurs flammes. Leurs joues se touchaient, leurs bouches s'unissaient en frémissant, puis il relevait sa tête égarée, pour la contempler de nouveau. Leïla sentait tantôt des étincelles jaillir dans ses artères et embraser tout son corps en étoilant en tous sens leurs dards aigus, tantôt un froid pesant étreindre son cœur comme d'une main glacée ; tantôt elle s'agitait en proie à un délire inoui, tantôt elle retombait mourante et anéantie.

. . . .

Il se leva brusquement, passant la main sur son front, comme un homme qui reprend ses sens après un rêve agité. Leïla était assise sur les feuilles de palmier : sa tête retombait avec accablement contre les parois de la grotte, ses lèvres se décoloraient, et l'on voyait s'éteindre peu à peu la vivacité de ses beaux yeux, qu'entourait un cercle noirâtre.

Il poussa un cri, un cri si terrible et si surhumain, que les lions errans y répondirent au loin par des rugissemens d'effroi, et, tombant de toute sa hauteur, il se roula aux pieds de Leïla, mordant la terre et la déchirant avec ses ongles. . . . . »

Je l'ai tuée, je l'ai tuée! » rugissait-il. « La prédiction s'est accomplie! C'était écrit! Malédiction sur l'ange qui l'a écrit au livre de fer! Malédiction sur le prophète et sur sa race! Malédiction sur moi! »

Leïla souleva sa tête languissante :

« Qu'as-tu donc, mon époux? » lui dit-elle. Je ne sais ce que j'éprouve, mon cœur s'en va; mais pourquoi dis-tu que c'est toi... pourquoi blasphèmes-tu le saint nom du prophète?

— Écoute! » s'écria-t-il.

« Je suis l'enchanteur Il Haboul : versé dans les sciences qui révèlent au physicien les secrets les plus cachés de la création et lui soumettent les forces occultes de la nature, j'étais parvenu à donner à mon regard l'irrésistible pouvoir de la fascination. J'en usai pour séduire la femme d'un descendant du prophète. (Un profond soupir l'interrompit : le front de Leïla retombait sur sa poitrine.) Je l'ai séduite, » s'écria-t-il d'une voix déchirante, « mais je ne l'ai point aimée! (Leïla releva ses yeux vers lui.) L'Émir outragé sut mon crime : il ne put me tuer; mais il me maudit. Va, me dit-il, ton regard qui fascinait les cœurs ne perdra pas sa fatale puissance. Tu pourras te faire aimer encore, mais tu donneras la mort quand tu aimeras. Va, emporte avec toi le mauvais œil!

Je m'en allais en pélerinage à la Mekke, pour tâcher d'obtenir ma grâce du prophète, quand je t'aperçus pour la première fois.

Et je t'ai tuée! je t'ai tuée! tu vas expirer sous mes yeux, et ta dernière pensée sera une pensée d'horreur pour moi, pour le monstre qui a flétri ta jeunesse, qui a dévoré ta vie, comme un hideux vampire!

— Viens là, » dit Leïla d'une voix faible.

Il se traîna sur les genoux jusqu'à elle.

« N'as-tu jamais aimé que moi?

— Non? »

Elle lui passa ses bras affaiblis autour du cou.

« Je te pardonne, ami! Vois-tu, je ne souffre pas : c'est une mort bien douce. Je ne regrette pas de mourir ainsi. Ne vaut-il pas mieux mourir jeune que de s'en aller lentement avec les ans, que de sentir l'amour sortir peu à peu de son cœur glacé par l'âge? Je t'ai aimé : j'ai été heureuse, je n'ai point à me plaindre maintenant. Je suis triste seulement à cause de toi; car tu seras malheureux quand je n'y serai plus. »

Il éclatait en sanglots, la baignant de ses larmes, et la serrant avec angoisse sur son sein comme pour la disputer à l'ange de la mort.

Elle lui parla ainsi pendant le reste de la nuit, plus douce et plus tendre à mesure qu'elle sentait mourir par degré la flamme de la vie; et, quand l'aube apparut, elle ferma les yeux, s'affaissa dans les bras de son amant, et son ame partit avec le premier rayon du soleil.

Il la regarda quelque temps en silence, puis tout-à-coup, poussant un éclat de rire discordant et insensé :

« Ah ! ah ! s'écria-t-il, imbécille émir, tu as oublié le meilleur de ta vengeance. Tu n'as pas songé aux moyens de m'empêcher de la suivre ! »

Et tirant son jambea, il se l'enfonça dans le cœur jusqu'à la garde.

Quelques jours après, un Arabe du désert, étant entré par hasard dans la caverne, découvrit les corps des deux amans qui se tenaient encore embrassés. Transporté d'une joie avare à l'aspect des riches ornemens de la jeune fille, il allait porter sur ses restes une main sacrilège, quand un cri de terreur lui échappa; il avait cru voir l'autre cadavre le regarder avec des yeux fixes et flamboyans. Il se retira en chancelant, saisi d'un étrange vertige.

Le mauvais œil avait conservé son pouvoir jusque dans la mort.

Henry MARTIN.



Le Pêcheur Napolitain.

Je fis, il y a un an, le voyage d'Italie qui était depuis long-temps l'objet de mes vœux. Les souvenirs des arts et de l'histoire, ceux de Corinne et de Child-Harold me faisaient également soupirer après une terre où les hommes ont fait tant de grandes choses, et à laquelle le soleil sourit, comme un sultan à sa sultane favorite.

Après avoir parcouru une grande partie de cette contrée, bien vieille dans les annales du monde et pourtant toujours jeune de beauté, je vins à Naples; à *Naples qu'il faut voir et puis mourir,* disent les lazzaroni si poètes avec leur profonde ignorance et leur paresse italienne. Et quelle autre ville en effet pourrait se vanter d'une situation aussi heureuse? N'était le respect que m'inspire une foule d'autorités respectables, je dirais que le paradis terrestre a dû être situé sur les rivages de Naples. Quel heureux accord de toutes les bénédictions de la nature ! Ici le soleil puissant et fécond répand partout une lumière céleste, environne d'une teinte magique le vaste horizon, anime tout; et cependant il n'a pas encore cette ardeur inexorable qui en Afrique produit des déserts arides, fait naître des monstres altérés de sang, noircit et défigure l'homme ; ici il ne règne pas en tyran cruel : roi bienfaisant, il prodigue à la terre ornemens et richesses.

Je parcourais souvent ces rivages heureux habités par quelques pêcheurs ; je me plaisais à respirer cet air, à m'égarer dans ces campagnes de la douce Parthénope qui inspirèrent à Virgile son Élysée, et où il voulut reposer après sa mort. La campagne a toujours eu et aura toujours pour moi des attraits inexprimables : c'est sur elle que mes yeux se sont ouverts à ma naissance ; c'est au milieu d'elle que j'ai été élevé ; dès mes premières années elle a parlé à mon cœur ; ses ruisseaux, ses arbres, ses rochers mêmes ont pour moi un langage. Jugez combien je devais être heureux sur ces rivages si pittoresques, si vivans dans leur solitude, si harmonieux !

Un jour j'errais sur les bords de la mer par une belle soirée. Dieux ! comme elle était calme cette mer ! comme l'air était pur et tiède ! comme les montagnes nageaient dans une douce lumière ! Bientôt une rêverie mélancolique s'empara de mon ame; des idées d'amour et de repos, la traversaient délicieusement comme une brise parfumée traverse une campagne paisible ; tous les soucis, tous les intérêts du monde avaient fui loin de moi ; j'embrassais avec transport cette nature qui se montrait partout environnée d'enchantemens.

Ainsi je marchais lorsque je fus tiré de ma rêverie par un spectacle qui ne s'effacera jamais de ma mémoire. Debout, sur le rivage, était un beau jeune homme, un pêcheur appuyé sur un rocher. Sa femme, aussi belle que lui, était assise à ses pieds avec ses deux enfans; l'un d'eux, trop faible encore pour marcher, était dans les bras de sa mère qui le regardait avec amour; et le pêcheur, dans une attitude nonchalante, sa pêche à côté de lui, les contemplait avec une inconcevable expression de contentement.

La paresse, l'absence de tout souci, l'imprévoyance de l'avenir, le sentiment d'un présent plein de charmes étaient empreints sur sa physionomie; le ciel de Naples, ciel joyeux et indolent, était dans ses yeux, le calme de cette mer était sur son visage. Il sentait sans penser, il jouissait sans prévoir; il avait devant lui tout son monde, tout son bonheur.

A cette vue, mes yeux se remplirent de larmes. Heureux pêcheur, combien j'envie ton sort! tous les biens véritables sont réunis ensemble dans tes mains! toutes tes journées coulent sans effort, sans inquiétude, belles et sereines comme ton climat. Le matin, tu parcours la mer dans ta barque avec des chants joyeux! Oh! oui, chante; le chant éclatant, sonore, harmonieux va bien au pêcheur napolitain, dont le cœur est une fête continuelle, dont la contrée est toute harmonie; le soir tu reviens et l'amour te reçoit; la nuit un sommeil heureux, des songes tranquilles; toute ta vie s'écoule sans trouble, sans anxiété, dans le sein de la joie et de la paresse.

Et nous! quelle vie est la nôtre? Une activité dévorante au sein d'une société usée, des plaisirs factices, des désappointemens sans nombre, point de repos; une existence toujours inquiète et pourtant décolorée; car quel but a-t-elle cette existence? Est-elle au moins agitée par de nobles orages? Est-elle en proie à de nobles douleurs? Non, tout ce qui relève l'homme, tout ce qui embellit la souffrance est anéanti parmi nous. Pendant que le pêcheur napolitain, appuyé sur son rocher, jouit de lui-même, de sa famille, de son ciel, parmi nous, les uns fondent des religions nouvelles qui passeront plus vite que le torrent de la montagne; les autres poursuivent un pouvoir qui devrait faire trembler aujourd'hui quiconque n'est pas fou d'ambition; tous s'empressent, avides pour recueillir ces fruits de vanité qui leur échappent souvent, ou qui, semblables à ceux d'un lac célèbre, remplissent leur bouche trempée de cendre et d'amertume. Funeste tableau! plus je te contemple et plus mon ame se remplit d'un dégoût indicible.

Si encore, au milieu de tant de maux, nous savions jouir quelquefois des plaisirs de la nature; si les joies de famille venaient quelquefois nous consoler de tant de peines perdues! mais non; la plupart du temps elles n'existent pas pour nous ces joies si simples. Même dans le choix le plus important, dans le choix de la femme compagne de nos jours, c'est la vanité, ce sont de frivoles passions qui nous guident; une funeste prévoyance vient toujours se jeter entre nous et le présent; un fils nous rappelle à des projets d'ambition, un rang à soutenir ou acquérir dans ce monde où tout et vain et factice, jamais de bonheur pur, vrai, naïf.

Heureux Napolitain, j'envie ton sort! L'image de cette scène délicieuse, l'image de ton bonheur me sera toujours présente, comme l'image d'Éden l'était au premier homme condamné à vivre dans un monde de malédiction.

Ah! si jamais je trouvais un cœur qui me comprît, une jeune fille pure et ingénue qui voulût pourtager ma destinée, je déroulerais sous ses yeux ce tableau toujours vivant dans ma mémoire et je lui dirais: « O mon unique amie, veux-tu le réaliser ce tableau enchanteur? Veux-tu les goûter ces plaisirs purs et vrais? Viens, quittons ensemble ce monde dont nous n'avons pas besoin, allons cacher notre vie et notre bonheur dans les déserts de Naples. Là nous aurons un beau ciel, un printemps éternel, le doux *far niente*, l'amour. Que nous faut-il de plus?

É. B. de Bourdonnel.

Variétés.

L'exposition du Musée Colbert vient de s'ouvrir; nous attendrons, pour en rendre compte, que les tableaux soient mis en ordre par numéros, et qu'on ait reçu ceux qu'on attend encore.

— Nous avons vu exposée au Bazar Montesquieu une statue en marbre représentant une jeune fille assise, de grandeur naturelle. Il y a beaucoup de grâce et de finesse dans sa pose et dans la figure entière; un caractère de naïveté assez prononcé la distingue même des compositions qui se rapportent à l'époque de sa création, car c'est en 1810, au moment où l'école de David régnait avec toute l'inflexibilité de ses principes, que cette statue fut exposée par feu Clodion, qui a donné plus d'ouvrages aux étrangers qu'à la France.

Le propriétaire de cette statue offre aux personnes qui aiment les arts, la chance d'acquérir à bon marché un marbre qui figurerait très bien dans une galerie de peinture, dans un jardin ou dans un grand salon. Il vient de la mettre en loterie par séries, à raison de deux francs le billet, pour le tirage du 15 juin prochain.

Les billets se distribuent chez M. Cramaille, quai des Grands-Augustins, n° 39, en s'adressant de vive voix ou par lettres affranchies.

Dessin. = Famille de Pêcheur, par Colin.

Beaux-Arts.

LEÇONS SUR L'ART D'ASSOCIER.

Exposition

Du Système social de Charles Fourier,

PAR JULES LECHEVALIER. (1)

Nous avons annoncé que nous rendrions compte de ce livre ; c'a été sans doute au grand étonnement de tous nos lecteurs, même au grand scandale de quelques uns. D'où vient, en effet, que nous cherchions à nous occuper de théories sociales, et, qui pis est, de théories *sociétaires*, mot bizarre, appliqué certainement à quelque rêve de métaphysicien ou d'idéologue? L'art n'a-t-il pas assez de son fantastique ? qu'est-il besoin d'y ajouter encore le fantastique philantropique? Et, fût-il même question de choses utiles et sérieuses, à quoi bon empeser de graves pensées les colonnes légères de *l'Artiste?* En cette occasion, ne cédons-nous pas trop facilement à la sympathie personnelle qui nous lie étroitement à l'inventeur de la théorie nouvelle et à son jeune propagateur? Certes ce n'est point sans nous être fait à nous-même toutes ces petites chicanes que nous dirons aujourd'hui quelques mots des vues de M. Charles Fourier. Il est vrai, nous sommes pleins d'admiration pour ce grand philosophe qui vient détrôner la philosophie, pour ce vigoureux caractère qui, depuis trente ans, lutte contre la routine; nous sommes émus de sentimens profonds à la vue d'un vieillard blanchi au service de l'humanité, dont on laisse impitoyablement couler la vie sans lui donner moyen de faire l'expérience pratique de son système; épreuve qui pour tant d'autres est un fatal écueil, et que M. Fourier appelle depuis long-temps comme un *jugement dernier*, où il sera élu entre tous les associateurs. Mais, on le voit, notre sentiment individuel n'est pas une préférence capricieuse de l'amitié ; c'est une conviction d'homme et d'artiste que nous nous faisons gloire et devoir d'avouer ; et à nous artiste cette conviction n'est pas venue pour une politique froide et sèche, et pour quelques combinaisons bâtardes de pouvoir et de légitimité. Tant bonnes que soient aujourd'hui ces choses, elles ne manquent pas d'organes. Ce que nous voulons, nous, avant tout, c'est ce qui exalte l'ame, malheur ou bonheur, bonheur surtout; ce qui nous fait vivre, c'est ce qui donne l'essor au génie poétique ; ce qui nous remplirait d'enthousiasme et d'ardeur, ce serait de voir s'ouvrir enfin pour les artistes une carrière brillante et grandiose, au lieu de l'étroit sentier qu'ils parcourent. Désirer ainsi, c'est demander pour l'humanité des destinées meilleures ; car l'artiste ne trouve de grandes inspirations qu'aux grands mouvemens de la vie des peuples, et aujourd'hui nous voulons autre chose à peindre et à sentir que des bouleversemens. Il nous faut balayer nos ruines, et semer quelques fleurs sur la tombe de ceux qui sont morts martyrs de dévouement ou victimes de misère ; planter quelques arbres pour abriter notre génération orpheline. A ce titre, la théorie de M. Fourier est digne de toute notre attention ; elle va au cœur de l'artiste, et le touche dans son double amour de la poésie et de l'humanité.

Oui, elle le touche, l'inspire et le pousse à l'action ; mais elle ne cherche point à l'asservir au culte d'un homme ou à le parquer dans d'étroites formules. Dès qu'on lui parle d'association, l'artiste s'effarouche et s'enfuit ; il voit partout la main-morte du despote qui s'appesantit sur sa tête pour la courber ou l'assouplir. A examiner profondément tous les systèmes d'association proposés jusqu'ici, il faut dire que l'instinct de l'artiste l'a admirablement servi. Nous nous souvenions trop bien des temples d'Égypte pour mettre le pied sur le seuil du temple saint-simonien. Mais ici la donnée est tout autre. Nous sommes dans un monde de poésie et de liberté, de bonheur et de luxe. On a dit de M. Fourier qu'il était l'*Arioste des utopistes* : vraiment, nous accepterions ce dire, si, à côté de la fougue d'imagination qui crée et invente, nous ne trouvions pas toujours chez l'auteur du *Traité de l'association* le calcul sévère qui précise, détaille et nous fixe, presque malgré nous, dans la réalité ; surtout si nous n'avions pas l'espérance de voir se réaliser prochainement une partie de ce que nous annonce l'inventeur.

Ce n'est plus, en effet, comme un messie révélateur et maître des destinées de l'humanité que M. Fourier se présente ; il ne vient pas, affublé du voile mystique des traditions, parler aux hommes un langage d'autorité et de devoir qu'ils ne veulent plus entendre. Il vient comme *inventeur* d'un procédé nouveau d'asso-

(1) Tome Ier, in-8°, en vente chez Paulin, libraire-éditeur, place de la Bourse, et au bureau du journal *le Phalanstère*, rue Joquelet, n° 5.

ciation destiné à donner à chacun liberté, bonheur et richesse; et s'il dit vrai, le nom modeste d'inventeur fera pâlir tous les noms qui furent naguère les signes de la vénération et de la reconnaissance des peuples. Il vient au nom du plaisir et de l'attraction; et si, en donnant satisfaction aux désirs de chacun, il arrive à faire le bonheur de tous, notre plaisir et notre devoir seront bien de le suivre.

M. Fourier nomme sa découverte un procédé *sociétaire*, et non pas social, parce que ce dernier mot, dont on a tant usé et abusé, ne réveille que des idées de gouvernement et d'administration : tandis que la véritable association, l'art nouveau dont il est le créateur, consiste à tirer parti du temps et des forces de l'homme pour accroître ses richesses et ses plaisirs, et à mettre tous les caractères en accord direct ou indirect, de telle sorte que les discords individuels concourent à l'harmonie générale.—M. Fourier ne veut pas de cette fraternité menteuse qui aime tout le monde pour n'aimer personne; et la famille ne lui paraît pas un type de bonheur si parfait, qu'il faille faire de toute l'humanité une seule famille. *Qui se ressemble s'assemble*, voilà la loi première; et tous ces groupes divers, de près ou de loin, par sympathie ou par rivalité, concourent au bien de la masse : à une condition pourtant, c'est qu'entre tous les individus il existe une solidarité qui les lie par des besoins et des travaux communs, ou plutôt à condition qu'il soit pourvu aux besoins essentiels de tous, et que les travaux deviennent attrayans.

Aux yeux de M. Fourier, la destinée de l'humanité dans notre société est intervertie. Toutes les passions peuvent devenir des agens nuisibles, tant que l'homme est privé de ce qui est nécessaire à sa vie physique et à sa vie morale, tant qu'il se trouve lésé habituellement dans ses affections et tourmenté par les appétits sensuels, tant que le travail est pénible et sans profit certain. La vie du corps social est un drame qui commence par la douleur et qui se dénoue pour le bonheur de tous : nous touchons au dénouement. Au spectacle de tous les fléaux qui désolent les peuples, nous pouvons croire que M. Fourier a raison, et que la fin approche : heureusement cette fin est le commencement d'un *monde nouveau*. C'est là ce que M. Fourier nous annonce de plus extraordinaire; il appelle cette société l'*harmonie*, par opposition à notre civilisation, où toutes les forces de l'homme sont mal employées, et où ses passions, qui lui ont été données pour son bonheur, ne tendent qu'au mal.

Dans la société nouvelle il n'existe pas, comme aujourd'hui, une majorité de malheureux immense et terrible, la plupart voués pour toujours à la misère et au vice, condamnés à un travail répugnant qui donne à peine le nécessaire, privés quelquefois même de ce travail. On fait avance à la classe pauvre d'un *minimum* qu'elle rembourse, et au delà, par le fruit de son travail. — On rend ce travail attrayant, en intéressant chacun à un grand nombre de fonctions de tout genre; en variant sans cesse les exercices d'esprit et de corps; en faisant opérer les groupes de travailleurs par les plus courtes séances; enfin, en mettant en jeu toutes les passions de l'homme : la passion de la gloire, le désir du gain, les sentimens d'amitié et de rivalité, l'amour, les affections de famille, etc.—Chacun choisit lui-même les travaux de son goût. — On tire parti de tous les caractères, en leur laissant la plus grande liberté de se développer et de se grouper par affection naturelle.

Toutes ces choses, impossibles aujourd'hui, ont lieu d'elles-mêmes dans l'ordre nouveau. Pourquoi? — Parce que, dans notre société, les hommes vivent en ménage isolé et morcelé, tandis que la nature les destine à former de grandes réunions *sociétaires*. Remplacer le ménage de famille par une réunion de 17 à 1,800 personnes de tous âges et de tous sexes, aptes à tous les travaux et amis de tous les plaisirs : tel est, en un seul mot, tout le secret de la découverte de M. Fourier. C'est seulement dans des réunions de ce genre qu'il est possible d'assortir les caractères. Là les économies seront immenses, les produits plus abondans et de meilleure qualité. D'après les calculs de M. Fourier, ce qui produit aujourd'hui comme 3 produira comme 12, et, pour cette somme de produits, on obtiendra, par les bienfaits de l'association, une somme de jouissances évaluée au vingtuple.

Personne ne conteste ces avantages; mais tout le monde doute de la possibilité de maintenir l'accord dans une grande réunion d'hommes. Il est vrai que l'on ne s'associera jamais volontairement pour remettre sa personne et son bien entre les mains d'un souverain pontife, saint-simonien ou autre : aussi la découverte de M. Fourier est-elle en ce point le contraire de toutes les théories déjà connues. La propriété individuelle n'est pas détruite; la part au bénéfice est donnée suivant le travail, le talent et le capital, et ce mode de répartition maintient une très grande inégalité dans les fortunes. Il n'y a de changé que cette disproportion inhumaine qui donne la misère au grand nombre et le superflu à quelques privilégiés quelquefois tout aussi malheureux par leurs vices que le pauvre par ses souffrances.

Si nous disions à la femme tout ce qu'elle aura de liberté et de bonheur, elle oserait sans doute, pour

nous entendre, lever la tête, qu'elle a baissée ou détournée avec dédain devant l'initiation du prêtre saint-simonien. Elle suivra avec enthousiasme, lorsqu'elle verra sa liberté de cœur comme vierge, comme amante ou comme épouse, son indépendance personnelle acquise dans les attrayantes occupations des cohortes féminines s'embellir encore du bonheur de l'enfance. Jamais, en effet, la sollicitude maternelle n'osa rêver pour l'enfant le plus cher ce que M. Fourier réalise pour tous les enfans d'une phalange industrielle. Les éducateurs ont bien voulu faciliter l'étude à leurs élèves, mais ils n'ont pas songé à les affranchir du joug même de l'éducation. Telle est pourtant la destinée promise à ceux que M. Jules Lechevalier nomme les *petits forçats* de la pédagogie. Plus de pensums ni de *devoirs;* toujours l'attraction et le plaisir. Tous les prétendus vices qui font aujourd'hui le désespoir des enfans et de ceux qui les dirigent deviennent, sous la main de M. Fourier, de brillantes qualités et de puissans leviers d'association. Voilà de quoi former dans les générations à venir de nombreuses légions d'artistes; car les beaux-arts ne seraient-ils pas la vie naturelle de l'enfant et de la femme, si tous deux pouvaient suivre, dans notre monde de contrainte et de douleur, l'essor spontané de leur caractère?

C'est ici que nous arrivons aux artistes de la génération actuelle, tous témoins et victimes de cette contrainte, tous mécontens et de ceux qui les jugent, et du mesquin salaire de leurs veilles; tous veufs d'inspiration, et, par ce qu'il faut faire pour les obtenir, dégoûtés de la gloire et de la richesse lorsqu'ils y arrivent. L'une des plus tristes conditions de l'art, aujourd'hui, c'est le petit nombre de personnes dont l'ame et les sens sont assez raffinés pour sentir et goûter le beau. Ce don divin, ce droit naturel de l'humanité est le privilége d'une minorité de gens blasés, entassés dans les grands centres de population. Artistes, amateurs d'art, écoles, temples et théâtres, tout cela est luxe et exception; tout cela se rencontre, à quelques cents lieues de distance, dans les résidences de rois et d'oisifs. En France, par exemple, l'art n'a qu'un foyer, Paris, et sur cinq ou six autres grandes villes, il ne projette que de pâles reflets; partout ailleurs c'est encore la barbarie. Le plus grand bienfait de l'association sera d'*universaliser* les beaux-arts, c'est-à-dire de répandre jusque dans le plus petit centre de population l'art, ses temples, son culte, ses prêtres et ses fidèles. Tous les enfans reçoivent l'éducation d'artiste; chaque phalange possède un théâtre et un temple, où elle peut déployer, en ses jours de fête, aux yeux des phalanges vicinales, trente-deux chœurs d'hommes, de femmes, d'enfans et de vieillards, image de l'harmonie universelle. Chaque soir, concerts, bals, spectacles, réunions à la *cour d'amour*. C'est là que le grand artiste reçoit ses couronnes. Enfant privilégié de l'humanité, son génie appartient à tous, et, partout où il a fait battre des cœurs, l'acclamation générale lui décerne la gloire et la fortune. Là où nous recueillons la misère, il sera possible d'arriver au luxe ou à l'opulence; de tous points les inspirations fécondes ne tariront pas.

Ce monde nouveau produira donc un art nouveau: bientôt même nous pourrons offrir à nos lecteurs les premières ébauches de l'architecture sociétaire; nous nous occupons de faire les plans et les dessins du PHALANSTÈRE, séjour de la phalange harmonienne. On n'a bâti encore que selon les règles de l'économie bourgeoise, étriquée et mesquine; maintenant nous allons bâtir le somptueux palais de l'humanité. « Il semble, « dit M. Jules Lechevalier dans une de ses leçons, que « toutes les grandes capitales du monde civilisé ne sont « accouchées de leurs monumens et de leurs riches« ses, au milieu des douleurs du peuple et de ses maî« tres, que pour donner les rudimens informes du plus « humble *ménage sociétaire*. C'est pourquoi il nous ar« rive souvent de présenter le PALAIS-ROYAL, à Paris, « comme le symbole le plus rapproché du village har« monien, et d'affirmer que les premiers résultats de « l'association ne seront pas autre chose que la trans« formation de tous les *bourgs-pourris* d'ignorance et « de misère, qui couvrent le sol de la France, en édi« fices plus riches encore et mieux distribués que ce « qui est aujourd'hui demeure royale. » (*Leçons sur l'art d'associer;* tom. Ier, pag. 258.)

Nous nous arrêtons par méfiance de l'incrédulité des hommes de notre temps. Qu'ils lisent attentivement les ouvrages de M. Fourier, ils verront tout ce que le génie le plus actif et le plus patient, le plus original et en même temps le plus positif, a pu accumuler de découvertes gigantesques et de détails précieux en travaillant toujours dans le même but: trouver les conditions d'association les plus favorables pour donner à tous les hommes richesse, santé, bonheur et liberté.

Les ouvrages de M. Fourier sont écrits d'un style à déconcerter même l'esprit le plus libre de préventions et de préjugés; ils ont l'imprévu et l'inouï de tout ce qui est profondément neuf. Aux yeux de beaucoup de sages, tels qu'on en trouve à toutes les issues, véritables Cerbères de l'enfer social où nous vivons, cette nouveauté n'est que folie. Après avoir jugé leur sagesse par ses fruits, nous inclinons beaucoup à essayer de la folie de M. Fourier; et quiconque ne se laissera point

rebuter par les premières difficultés de l'étude, pensera comme nous.

Au reste, presque toutes ces difficultés ont disparu dans le livre qui nous a donné occasion de parler aujourd'hui de ces vues d'avenir. Depuis long-temps elles étaient nôtres; mais nous n'osions pas prendre la parole avant que M. Fourier n'eût trouvé, auprès de la génération actuelle, les interprètes dont il avait besoin. Plusieurs hommes voués aux recherches sur l'association ont enfin rendu justice au génie méconnu, et s'efforcent de le faire connaître. M. Jules Lechevalier nous semble avoir bien commencé cette tâche, et, pour la théorie nouvelle, c'est un premier succès que d'avoir enlevé au saint-simonisme l'un de ses plus zélés propagateurs.

M. Lechevalier raconte avec sincérité la route qu'il a suivie pour passer d'un premier système, qu'il regarde comme préparatoire, aux idées de M. Fourier; il accorde à celui-ci l'avantage d'avoir résolu, au profit de la liberté, des problèmes que Saint-Simon n'avait fait que poser. En adressant ses leçons aux saint-simoniens, M. Lechevalier remplissait un devoir; mais, loin de nuire à l'intérêt de son ouvrage, la comparaison des idées saint-simoniennes, avec celles de M. Fourier, jette un grand jour sur toutes les questions. Les points les plus importans de la théorie nouvelle sont présentés avec clarté et exactitude.

Nous espérons que ces leçons augmenteront le nombre des partisans de M. Fourier; mais nous comptons encore plus sur une tentative qui s'annonce comme prochaine. Déjà il est question d'une première *expérience* qui se ferait aux environs de Paris, selon le nouveau procédé d'association. Sans doute l'appui des hommes éclairés ne manquera pas à ces jeunes gens courageux, qui ne reculent devant aucun obstacle pour arriver à changer les conditions actuelles de la société, si douloureuses pour tous, et, il faut bien le reconnaître, intolérables pour le plus grand nombre. Ils nous l'ont dit souvent, c'est sur les artistes qu'ils comptent le plus fermement, parce que nous compatissons à toutes les douleurs, et que nous savons *oser* quand notre cœur a parlé. Nous serions étonnés de voir nos jeunes amis trompés dans leurs prévisions; en tout cas ce n'est pas nous qui leur ferons défaut.

Monument de la Bastille.

La dernière Chambre s'est dispersée sous l'impression d'une panique, et n'a pas entamé la discussion sur un grand nombre de rapports faits au nom des commissions qu'elle avait nommées *ad-hoc*. Puisque le secrétariat garde en porte-feuille quelques douzaines de projets de lois, il n'y aura sans doute aucun inconvénient, et probablement quelques avantages pour la presse, à ranimer les cendres de toutes ces harangues qui, le plus souvent, se lisent pour l'acquit de la conscience du rapporteur, au milieu du bruit des conversations, et sont volontiers comme non avenues. Nous ne voulons pas nous brûler les doigts, et ne prendrons que ce que nous pouvons toucher; par exemple, le rapport de M. Alexandre de Laborde sur le monument de la Bastille.

Dût l'administration traiter dédaigneusement nos redites obstinées de radotages et de niaiseries, accusation à laquelle nous attachons très peu d'importance, puisque de temps immémorial on a traité de sots et d'ignorans les gens qui sont d'un avis contraire, nous répéterons pour la centième fois qu'il est peu honorable et assez maladroit d'engager publiquement sa parole pour la retirer clandestinement; que c'est une gaucherie impardonnable d'enfler sa voix à la tribune, et de remplir les colonnes du *Moniteur*, de faire parade de justice, pour n'écouter ensuite que ses affections privées ou les coteries de bureau.

Le monument de la Bastille devait être mis au concours. Comment faut-il qualifier une pareille infraction à de si solennelles promesses? Est-ce donc à dire, messieurs, qu'un million se jette par les fenêtres, et qu'il faut y regarder à deux fois pour donner soixante mille francs? N'est-ce pas là ce qu'on devrait croire, cependant, en voyant ce que vous avez fait pour trois tableaux de la Chambre, ce que vous menacez de faire pour le monument de la Bastille?

Le gouvernement a présenté un projet sans signature, une colonne mesquine et grêle, surmontée d'une couronne, ayant pour base un stylobate hexagone, orné de trois figures de fleuves, alternant avec trois rostres de navire. Voyez-vous l'admirable et ingénieuse invention! une colonne de cinquante-neuf pieds sur la place de la Bastille, une aiguille imperceptible au milieu d'une plaine immense, ouverte par six côtés! Je voudrais bien savoir combien de génies et de volontés se sont cotisés pour imaginer cette merveille. Et que demandiez-vous pour opérer ce miracle, pour sculpter une canne ornée de son pommeau? Une bagatelle vraiment, cinq cent soixante mille francs. En vérité, voilà des Fleuves qui nous coûteraient bien cher. A combien les rostres sur ce pied-là?

La commission, passionnée pour la gloire et l'honneur de la France, ne s'est pas montrée satisfaite du

modeste et anonyme projet, proposé, on ne sait par qui, dans les bureaux de M. d'Argout. Chose étonnante et quelque peu hardie! le rapporteur n'a pas voulu de la couronne qui devait surmonter la colonne : il a demandé une statue, la statue de la France. Il a passé condamnation sur les Fleuves; il tient, à ce qu'il paraît, pour l'allégorie. A la bonne heure! c'est un goût parlementaire, et qui ne messied pas dans l'improvisation, surtout dans les discours imprimés avant la séance. Mais il n'a pas voulu des rostres. Il a trouvé sans doute que cet attribut ne rimait pas assez richement avec les Fleuves; il a rêvé quelque chose de plus harmonieux et de plus poétique. Devinez, je vous en prie. Je vous le donne en cent. Il veut trois Victoires qui se marieront aux trois Fleuves!

Le ministre demandait cinq cent soixante mille francs. Les trois Victoires, nous les aurions pour rien : trois cent quarante mille francs! Rien que cela! Il faudrait avoir au cœur bien peu d'enthousiasme national et militaire pour ne pas les prendre à ce prix-là! Cependant, peut-être que, pour ne pas violer les lois sacro-saintes de l'allégorie, j'aurais préféré des Néréides. Des Fleuves et des Néréides! quelle magnifique alliance! Les mânes de feu Demoustier auraient tressailli de joie.

Or, savez-vous que depuis vingt-deux ans la France a déjà payé pour les projets qui ont voulu embellir la place de Bastille, chacun à leur tour, un million quinze mille cinq cents francs? Si l'on adopte les idées de la commission, ce sera plus de deux millions; et qu'aurons-nous?

Ne serait-il pas plus raisonnable et plus sage de demander une statue, de quinze pieds, par exemple, en bronze ou en marbre, de la mettre au concours, et de sculpter sur le piédestal trois bas-reliefs, destinés à consacrer les trois journées de juillet, au lieu de numéroter, comme le propose le rapporteur, les trois Victoires? Et quels Fleuves choisiriez-vous?

Puisque tous les travaux sont faits pour avoir une fontaine, puisque la voûte est prête, qu'on nous donne une fontaine, qu'on plante à l'entour des arbres; mais deux cent mille francs suffiraient, et, avec cinq ou six cent mille francs, on ne serait pas embarrassé d'élever d'autres et utiles et glorieux monumens.

MADAME DORVAL.

Le talent de madame Dorval, depuis une ou deux années surtout, a pris un bien haut et bien remarquable essor. Quelques uns de ses derniers rôles ont suffi pour l'élever dans son art au premier rang. Ce n'est pas que les ouvrages secondaires, dans lesquels elle s'était montrée d'abord, ne nous l'eussent déjà révélée; mais, en vérité, c'est miracle qu'ils ne l'aient point retenue au niveau de cette basse littérature à laquelle avaient été livrés ses débuts.

On se sent saisi d'une vive commisération quand on pense qu'enfouie au plus profond du mélodrame, madame Dorval a dû, plusieurs années, se faire de la taille des héroïnes de M. Guilbert de Pixérécourt et de M. Victor Ducange. On frissonne quand on calcule tout ce qu'il lui a fallu s'entasser dans la mémoire du style et de la pensée de ces messieurs. Il y avait certes bien là de quoi étouffer à jamais chez elle, dans leur germe, ses plus précieuses qualités. Il n'en a point été cependant ainsi : durant cette épreuve, elles se sont au contraire enracinées davantage. Le mélodrame n'a point prévalu contre elles.

Ayant donc si bien traversé ces mauvais temps, madame Dorval attendait patiemment des jours meilleurs. Elle sentait, sans doute, que le nouveau drame, le drame régénéré, ne pouvait se passer d'elle. Elle ne lui voulut pourtant faire nulle avance; elle ne quitta pas le boulevard pour l'aller chercher. Ce fut le drame qui la vint chercher lui-même au boulevard.

Il ne savait plus vraiment à quelle sainte se vouer, ce pauvre drame. A la venue du novateur, Mlle Duchesnois avait pris la fuite, protestant dans *le Constitutionnel* contre la profanation du temple par le faux dieu. Mademoiselle Mars l'avait mieux accueilli; elle avait même trahi pour lui de bien vieilles amitiés; — et voilà pourquoi, j'imagine, il n'osait pas démesurément compter sur elle. Sans doute Mlle Georges lui montrait quelque bonne volonté; mais, tout en la reconnaissant belle et grande reine, il lui trouvait le profil trop antique, peut-être, pour le théâtre moderne. Ayant donc long-temps couru des Français à l'Odéon, de l'Odéon aux Français, le drame s'en vint enfin un soir à la Porte-Saint-Martin. Il y trouva madame Dorval qui l'attendait. Ce fut là qu'ils s'éprirent tous deux d'une mutuelle passion. Elle sera constante, je n'en doute point, car ils ont, en vérité, grand besoin l'un de l'autre.

Il serait inutile de détailler ici les rôles d'*Adèle*, de *Marion Delorme* et de *Jeanne Vaubernier*, récemment joués par madame Dorval, ceux qu'elle nous semble avoir créés avec le plus de distinction. Chacun sait combien ses inspirations y étaient heureuses; ce qu'elle y déployait de puissance, et, en même temps, de souplesse et de variété. Au surplus, ce qui caractérise



tout le talent de madame Dorval, ce qui la fait si pathétique et si entraînante au théâtre, c'est cette complète et constante vérité de passion qu'elle y apporte, c'est cet exquis et merveilleux naturel dont elle est douée. On sent bien que, se souciant peu des traditions du Conservatoire, dans ses consciencieuses études, elle ne s'arrête et n'est satisfaite elle-même que lorsqu'elle a trouvé l'accent vrai, le cri de l'ame. Et certes, on peut le dire, elle ne s'y trompe pas. Et voilà bien aussi ce qui la rend si essentielle pour le drame nouveau, qui n'a lui-même de chances d'avenir qu'en se maintenant dans la voie du naturel, de la vérité, en se gardant avec non moins de scrupule du convenu romantique que du convenu classique. A ces conditions, le drame peut compter sur madame Dorval : elle lui sera long-temps un éloquent et fidèle interprète; car sa jeunesse et son talent sont encore dans toute leur force. La carrière ne fait que s'ouvrir devant elle, longue et glorieuse à parcourir.

En relisant les lignes, beaucoup trop nombreuses, qui précèdent, nous venons de nous apercevoir avec tristesse que nous n'avons, en vérité, rien révélé de bien neuf sur madame Dorval. Que s'il nous était permis de lever un coin du voile sous lequel se cache sa vie intérieure, nous pourrions la montrer, en famille et près du foyer, vivant heureuse d'amitiés et de poésie, entourée de l'intimité d'artistes choisis. Nous essayerions de dire aussi tout ce que son ame a d'exaltation et de dévouement; son esprit, de finesse, de grace et d'élégance; nous conterions quelques uns de ces mots vifs et piquans qui lui échappent en foule et sans qu'elle y songe. — Mais on nous taxerait d'indiscrétion sans doute. Aussi nous taisons-nous, et nous arrêtons-nous au seuil de cette maison retirée où, laissant son nom de théâtre, madame Dorval ne porte plus que celui de l'un de nos plus spirituels écrivains.

Nous ne terminerons cependant pas sans dire combien le dessin si gracieux, si délicat et si fin de détails de M. Léon Noël, nous semble heureusement traduire ce sentiment triste et reposé, caractère dominant de la physionomie profondément expressive de madame Dorval.

A. Fontaney.

Vie d'Hoffmann,

FRAGMENT INÉDIT.

Par une rigoureuse nuit de l'hiver de 1776, naquit dans une maison de Kœnisberg, au fond de la vieille Prusse, un pauvre enfant que sa frêle constitution et l'exiguité de ses membres semblaient destiner à ne pas vivre. La famille où fut jeté cet enfant à sa naissance est une de celles qu'on ne connaîtra bientôt plus que par tradition dans notre France, où le lien social a été si cruellement brisé par tant de révolutions successives; de ces familles dont les restes disparaissent chaque jour sous les coups mordans de la civilisation, comme tombent sous le marteau les gothiques habitations des pieux et hardis bourgeois de la Fronde, les derniers hôtels des graves et sévères conseillers de nos parlemens. C'était une digne famille de l'ancien temps, même dans un pays où il n'y avait alors pas de temps nouveau, où les antiques préjugés, les vertus séculaires étaient restés fermes à leur poste, et où l'imagination ne s'exerça plus librement qu'en aucun pays du monde que parce qu'une barrière impénétrable y séparait les institutions des choses de l'esprit, et les préservait de l'atteinte des ames trop vives et trop impétueuses. L'Allemagne n'était pas même remuée par les idées qui remuèrent un peu, depuis, la surface de la population des villes. Je ne parle pas de la révolution française, je parle de Schiller, qui ne commença à lire à ses amis des fragmens de sa tragédie des *Brigands* qu'en cette année 1776, et qui signait alors humblement au bas de son nom : *l'esclave de Klopstock*. Jugez de ce qu'était dans ce temps-là une famille bourgeoise et prussienne, sous le règne de Frédéric II! De tous les noms puissans qui ont brillé dans les temps modernes sur l'Allemagne, et qui ont conservé leur éclat, celui de Leibnitz avait seul acquis toute sa célébrité. Or, le génie lumineux de Leibnitz était bien peu propre à nourrir et à féconder le cerveau d'un Hoffmann; encore moins à préparer son temps à l'excuser.

Ce fut certainement une curieuse apparition que cet enfant dans cette famille, que la venue de ce génie bizarre et désordonné au milieu de l'esprit d'ordre et de la régularité pointilleuse du plus paisible ménage bourgeois de Kœnisberg, dans lequel la naissance d'un Leibnitz, d'un Kant, l'introduction d'un sage même, mais d'un sage à idées plus qu'ordinaires, eût déjà produit d'étranges perturbations!

Le soir, quand la nuit et l'heure de la veillée appelaient autour du poêle tous les membres de cette famille, vous auriez dit d'un de ces tableaux de Van Hemsterseyd, où se groupe autour du maître d'un logis hollandais une multitude mâle et femelle, grave comme le maître, vêtue de noir comme lui, et diminuant jusqu'au plus petit, dont la face n'est pas la moins imperturbable, ni le costume le moins étoffé et

le moins imposant. Le père était (le titre seul de sa charge dit toute la gravité de cet homme) le père était conseiller criminel et commissaire de justice près le tribunal supérieur provincial; la mère élevée aussi dans le greffe, et sous l'influence de la raideur magistrale. Elle était fille d'un avocat, conseiller au consistoire, homme en grand renom, dont les décisions sont encore évoquées dans les protocoles judiciaires, et qui fut, durant longues années, le procureur de toutes les hautes familles nobles de la Silésie. La mère d'Hoffmann était d'un tempérament maladif qui lui donnait une mélancolie profonde, mais qui augmentait encore le calme et l'esprit de tranquillité qui régnaient en elle. Quelques amis d'enfance d'Hoffmann, qui l'avaient vue dans leur jeunesse, n'ont jamais perdu le souvenir qu'elle leur a laissé. C'était, disent-ils, une image vivante de la tristesse, de l'abattement et du repos. Hoffmann s'arrêtait souvent devant sa mère pour la contempler avec douleur. Lui si communicatif, conteur si empressé, il parla rarement de sa mère; et lorsqu'il le fit, ce fut toujours avec un sentiment de respect qui tenait de la terreur. L'image de sa mère lui apparut chaque fois qu'il prit la plume. Il l'a reproduite dans la plupart de ses contes, où se glisse presque toujours une femme faible et pâle, comme sa ravissante Séraphine du *Majorat*, que brise la plus légère impression. Elle mourut en 1796. Hoffmann, entrant le matin dans la chambre où elle avait passé la nuit, et venant, comme de coutume, baiser la main de sa mère chérie, la trouva renversée, raide et sans vie, au pied de son lit. Elle avait été frappée d'apoplexie, et elle était morte sans secours. Rien ne peint mieux le caractère d'Hoffmann que la lettre qu'il écrivit à un de ses amis pour lui annoncer cet affreux événement.

Dans la maison où Hoffmann passa sa jeunesse, vivait aussi, entre autres personnes curieuses à voir et à observer, une sœur de sa mère, une jeune femme, dont les doux regards allaient jusqu'au fond de son ame, dit-il quelque part dans ses écrits. Cette jeune personne, douce, placide, spirituelle et pleine de finesse, avait seule démêlé le génie étrange et l'imagination de cet enfant. La passion vive et pure qu'elle lui inspira dura bien des années, et ne finit que par la mort, car elle mourut aussi presque sous les yeux de son jeune parent, qui, dans ses ouvrages, parle bien des fois avec attendrissement de sa belle tante Sophie. Sophie jouait du luth, et la vie musicale d'Hoffmann commença dans le berceau, aux sons du luth et de la voix touchante de sa tante Sophie. Aussi Hoffmann ne parle-t-il jamais d'un luth sans revenir à sa tante chérie, sans la montrer le prenant lui, enfant de trois ans, sur ses genoux, sans dire comme elle lui parlait avec douceur, comme elle lui chantait de vieilles et délicieuses chansons, sans la montrer dans sa taille élancée, avec sa robe verte garnie de nœuds couleur de rose, se faisant accompagner, lorsqu'elle chantait, par un vieux musicien à jambes torses et à perruque blanche, dont il se plaît, dans son goût de contrastes, à esquisser longuement la grotesque figure. Et, chaque fois qu'il revient à ces attendrissans souvenirs, il ne manque pas de se peindre comme un enfant altéré de ces doux et merveilleux accens, hors de lui, buvant avidement (ce sont ses termes) à ce torrent d'harmonie que la belle joueuse de luth laissait couler de ses doigts et de sa poitrine. Puis le fantasque Hoffmann, pour qui les vivans ne vivaient pas et pour qui les morts vivaient encore, veut avoir un jour retrouvé cette tante Sophie si aimée, dans un couvent de nonnes Clairettes, et l'avoir aperçue à travers le rideau du chœur, debout sur un tabouret, chantant et s'accompagnant de la grande viole marine, les yeux levés au ciel, et dans l'attitude de la sainte Cécile de Raphaël.

Ceci n'est pas moins étrange que la multitude d'oncles et de tantes qu'Hoffmann prétend avoir vus autour de lui dans son enfance, tous musiciens, tous artistes, pleins de sève et allègres, et qui venaient, lorsqu'il n'avait encore que dix ans, exécuter sous ses yeux la plus bizarre musique qu'il ait jamais entendue depuis, lui qui a fait de la musique si bizarre! Tout ce monde jouait d'instrumens très connus alors, disait-il, et dont l'usage s'est perdu depuis. « Heureux, s'écrie-« t-il quelque part, celui qui peut retenir ses larmes « lorsqu'il entend jouer de ces vieux instrumens qu'on « nomme viole d'amour et viole de Gamba! qu'il re-« mercie le ciel de la vigueur de sa constitution: pour « moi, ils me rappellent trop de souvenirs, et je ne « pourrais retenir mes sanglots si je venais à les enten-« dre (1). » A lire toutes les descriptions que fait Hoffmann de ces musiciens étranges, on se rappelle involontairement une certaine symphonie de Mozart où les concertans se retirent successivement comme des spectres, en éteignant la lumière qui brûle sur leur pupitre. C'est ainsi, en effet, que les parens d'Hoffmann se sont retirés de ce monde, ne laissant pour souvenir que les sons qui l'ont frappé et le nom des instrumens dont ils se servaient. Au reste, ce n'est pas sans dessein que je m'étends sur les caractères des personnes de cette famille: ne sont-ce pas là les premières

(1) Biographie de Kreisler, tom. 1, p. 195.

sources auxquelles l'imagination d'Hoffmann a puisé! Avant que d'arriver à lui, je vous parlerai donc encore d'un de ses oncles, de son grand-oncle et de sa grand'-mère, dût cette fastidieuse biographie domestique vous faire jeter le livre. Aussi bien agiriez-vous sagement, car ce livre ne sera autre chose que la vie d'un modeste artiste, né pauvre, mort indigent, qui ne prit aucune part aux événemens de son temps, qui daigna tout au plus en tenir note; homme tellement en dehors de toutes les choses humaines, que la domination de Napoléon en Allemagne, et ces batailles de géans dont le théâtre était sous ses yeux, lui arrachèrent à peine quelques lignes! Je sens combien peu d'intérêt doit exciter une semblable existence : aussi n'en parlerais-je pas si ce n'était pour mieux faire connaître l'esprit de quelques contes fort peu importans et peu intéressans aussi, mais que j'ai eu le malheur de traduire.

Plus tard j'aurai à m'expliquer sur ce malheur-là.

Hoffmann a beaucoup, dans ses écrits, parlé de son oncle le conseiller. C'était un homme exact, dont l'esprit d'ordre et d'arrangement pesait cruellement sur celui de ce pauvre enfant déjà si bizarrement artiste; un vieux conseiller de justice, qui, après tout, n'était pas trop ennemi des arts et de l'imagination, mais qui pensait, comme tant d'autres, que ces choses-là sont fort bonnes pour se délasser après dîner, et qu'un homme sensé leur doit quelques momens agréables lorsqu'il y a recours à l'heure de ses digestions. La vie d'Hoffmann fut ainsi réglée par cet homme : tant d'heures pour le sommeil, tant d'autres pour les repas et la promenade; puis la lecture, et enfin à la musique quelques minutes qui lui étaient comptées, après lesquelles revenaient inévitablement sommeil, promenade et repas. Hoffmann n'a jamais oublié cette façon d'aimer et de sentir les arts! Jamais depuis il n'a laissé échapper l'occasion de poursuivre de sa haine les demi-artistes, les esprits froids qui déshonorent les arts en les accommodant à leurs idées bourgeoises. Dans tous ses contes, vous retrouverez de ces figures de conseillers de justice qui battent la mesure avec leur canne, de ces gens qui font, comme il le dit, un si damnable usage de l'art le plus divin, et qui ne croient pas plus à l'harmonie qu'à l'immortalité de l'ame. Hoffmann a une horreur profonde pour ces gens-là! Il les hait plus que ceux qui restent entièrement étrangers aux arts. Il les hait, ainsi que les dévots exaltés haïssent les schismatiques, comme des êtres qui leur dérobent une partie de leurs croyances et qui les tournent contre la foi.

Ajoutez qu'Hoffmann vivait entièrement sous la domination de cet honnête bourgeois, et vous aurez l'explication de ses fureurs. Il avait à peine douze ans qu'il s'était fait le Dangeau de cet obscur despote; Dangeau irrité contre le maître; notant, observant tout, non pas dans un esprit d'admiration minutieuse, mais par haine. Historien froissé par son sujet, Commines de collége, enfermé avec son tyran, le jouant en face et ne lui adressant jamais une parole sans une arrière-pensée dédaigneuse et maligne. Et après tout, cependant, ce bonhomme était rempli des meilleures intentions, et il eût parfaitement élevé tout autre enfant d'un esprit plus calme et moins arrêté. Mais en jetant un tel enfant sous sa férule, le sort avait joué un singulier tour à un pauvre conseiller. Aussi Hoffmann traita son vieux parent comme il traitait son clavecin gothique, dont il ébranlait toute la machine pour le forcer à rendre des sons harmonieux que le pauvre piano ne renferma jamais. L'instrument finit par rester muet; mais il n'en fut pas ainsi du vieil oncle. Hoffmann eut souvent de terribles punitions à souffrir, et le conseiller finit par le traiter avec une rigueur dont le souvenir nous a valu de bien bonnes pages dans les contes fantastiques. Je citerai entre autres le délicieux récit de ses premiers essais de composition, dans le conte qu'il a intitulé *le Final*, et que j'ai traduit, je ne sais pourquoi, sous le titre de *la Vie d'Artiste*.

Vous connaissez certainement le grand-oncle d'Hoffmann, vous qui avez lu ses contes. Il est impossible que vous ayez oublié ce vieux conseiller de justice qui, à soixante-dix ans, parcourait encore les châteaux de la Prusse, où il remplissait avec tant de verdeur et de dignité ses fonctions de justicier; véritable type des anciens temps, héros d'autrefois, en pantoufles et en robe de chambre, comme le nommait un spirituel auteur allemand. C'est dans un de ces voyages, où le grand-oncle emmena le jeune Hoffmann pour l'assister en qualité de secrétaire, que celui-ci vit le fameux château des comtes Roderich, sur les bords de la Baltique, et qu'il connut cette baronne Séraphine dont il nous a laissé un si délicieux portrait : si délicieux, vraiment, que je penche à croire qu'Hoffmann n'a jamais vu cette Séraphine, et que jamais il n'exista de château de Rembourg ni de comtes de Roderich sur les bords de la Baltique. Ce fut un divin rêve, le rêve d'une ame de dix-huit ans, la plus belle des inspirations d'Hoffmann, que cette image; mais ce fut certainement un rêve.

Sans doute Hoffmann alla, vers 1794, comme il le conte, visiter avec son vieil oncle un majorat de la Prusse, et l'aider à mettre en ordre les affaires du do-

maine. Sans doute aussi il y trouva de curieuses constructions gothiques, des arabesques dorées, des portraits d'aïeux et des peintures fantasques, des murs écroulés, de vieux serviteurs non moins ruinés, blanchis au service des maîtres, pleins de respect pour l'antiquité de leur race, et bercés de contes terribles sur leur filiation et leur origine. Toutes ces choses se trouvent en abondance au fond de l'Allemagne; et les loups affamés dans les bois, les chasses au milieu des neiges, les bruyans repas des chasseurs, les orgies de la noblesse du Nord, ne durent pas non plus manquer au jeune écolier, sorti pour la première fois du calme et du repos de sa ville bourgeoise et de sa silencieuse famille. Mais cette créature du ciel, tombée au milieu de ces bois, de ces chasseurs et de ces loups, que le jeune Hoffmann tira de ces sombres rêveries en lui chantant, sur un clavecin discord, les cantates sacrées de l'abbé Steffani; cette femme pour laquelle il voulait mourir, qui lui laissa pour tant de souvenirs un long baiser brûlant et une mèche de cheveux teinte de sang, Hoffmann l'a rêvée dans ses nuits de jeunesse. Ce n'est pas là, comme on l'a cru, le premier amour d'Hoffmann; c'est sa première poésie. Il l'a complétée par un admirable portrait de son grand-oncle, qui est bien réel celui-là, et qui montre quelle profonde observation se joignait à cette imagination facile.

Le respect qu'éprouvait Hoffmann pour ce digne parent était en quelque sorte un sentiment transmis. La déférence de la noblesse prussienne et courlandaise pour ce vieillard, son énergie, sa vivacité, avaient fortement saisi Hoffmann, et il lui obéissait en tout point; mais ce qu'il éprouvait pour sa grand'mère était un effet tout physique et tout différent. C'est que je dois vous dire, pour compléter ce tableau, que toute cette famille était un assemblage de pygmées, grêles, minces, exigus, faibles comme le fut Hoffmann lui-même, tandis que, par une bizarrerie sans égale, la grand'mère était un colosse majestueux, puissant et rubicond, qui dominait tout ce petit peuple, encore plus par sa stature que par son rang d'aïeule et par ses années. Et ce qui ajoutait surtout à l'effet de cette masse, c'était son immobilité éternelle, car la grand'mère était impotente, hors d'état de prendre part au gouvernement intérieur, et se bornait du fond de son immense fauteuil à passer quelquefois sa main sous le menton du vieux et grave conseiller de justice, qu'elle traitait comme un enfant, et qu'elle ne désignait jamais que sous le diminutif de *Ottchen* ou le petit Ottu.

Voilà sous quelles bizarres impressions vécut Hoffmann dès l'enfance. L.-V.

La Romance.

Au milieu de ces interminables discussions politiques qui envahissent maintenant les salons, c'est un grand bonheur lorsque deux ou trois accords, frappés sur le piano, viennent imposer silence à cette foule de disputeurs pour laisser entendre quelque jolie romance chantée par Mme Malibran. Comme ce chant, qui se déroule avec grace sur un accompagnement mystérieux et voilé, repose doucement votre oreille et votre intelligence! Certes, la romance est la consolation de nos salons modernes. Quelques uns en abusent pourtant; il est de ces maisons où des chanteurs intrépides, sans méthode et surtout sans ame, prétendent vous émouvoir profondément. Là, à peine êtes-vous assis que l'on prélude : écoutez, on chante : une romance, deux romances, trois, quatre romances; heureux encore si la musique n'est pas inédite; si ce n'est pas l'œuvre de quelque jeune Orphée qui se croit du génie parce qu'il a de l'oreille, et de l'inspiration parce que sa tête est meublée de lambeaux d'Auber et de Rossini!

Dieu me garde de médire de la romance! La romance est française, elle tient une belle et noble place dans notre histoire musicale; de grands et illustres personnages l'ont cultivée, et nos romancistes sont les derniers anneaux d'une chaîne de troubadours, rois, princes, nobles dames, parmi lesquels on compte l'empereur Frédéric Ier, dont il reste un madrigal en vers provençaux; Frédéric II; Frédéric III, roi de Sicile; Alphonse Ier, roi d'Aragon; Richard Cœur-de-Lion; Thibaut de Champagne, roi de Navarre; François Ier; Henri IV; Marguerite Bérenger; Marie de Ventadour; Mabille de Villeneuve, dame de Vence; Antoinette de Cadenet, dame de Lambesc, etc., etc.

La romance remonte à une haute antiquité. Ce genre de musique a dû nécessairement précéder tous les autres; car la romance, c'est la causerie du musicien avec lui-même, c'est le monologue de l'homme qui, préoccupé d'un doux sentiment et mu par l'instinct de la mélodie, se livre au besoin d'exprimer ce qu'il sent dans une langue plus suave, plus harmonieuse que la simple parole.

Nous trouvons dans l'Anthologie grecque une chanson adressée à une jolie bouquetière, et commençant par ces mots :

« O fille aimable! quelles sont ces roses que tu veux vendre? les roses de ta corbeille ou celles de ton teint? Est-ce le rosier lui-même avec toutes les roses? »

Chez les Latins, Tibulle et Properce nous offrent

en ce genre des chefs-d'œuvre de délicatesse; mais il serait long d'examiner l'histoire de cette poésie musicale chez tous les peuples. Nous laisserons donc la romance grecque et latine; nous laisserons les poètes indiens, les Arabes et même les Espagnols, chez qui la romance se rattache à tant de drame et de passion. Là, elle ne se chante point dans un salon parfumé d'ambre et d'eau de Cologne: c'est à la clarté de la lune, sous de frais ombrages, au pied de vertes jalousies, derrière lesquelles s'agite une forme de jeune fille, et quelquefois une lame de poignard: voilà ce qu'il faut à la romance: la nuit, de l'amour, des fleurs et du mystère. Heureux Espagnols!... Parlons de la romance française.

L'historien des troubadours, Jehan de Nostre-Dame, fixe leur origine à 1162; néanmoins, au commencement du XIIe siècle, nous lisons dans une lettre d'Héloïse à Abeilard:

« Deux choses vous gagnaient tous les cœurs: une « heureuse facilité à faire les plus jolis vers du monde, « et une grace infinie à les chanter.... Quelle douceur « dans les paroles et dans les airs! On ne parlait que « de celui à qui on devait des compositions si ga- « lantes.... Leurs beautés touchaient les ames les plus « grossières; les femmes surtout en étaient enchan- « tées.... Combien elles m'attirèrent de rivales! »

Certes, de tels éloges nous font regretter la musique d'Abeilard. Cependant, comme les lettres des deux amans sont écrites en latin, il est probable que les romances du docteur breton étaient composées dans la même langue, et aussi les chansons érotiques attribuées à saint Bernard.

Les chroniqueurs placent les premières chansons rimées à la fin du XIIe siècle, et il paraît que nous les devons à quelque troubadour provençal accueilli à la cour de Philippe-Auguste. C'est du règne de ce prince que datent Raoul de Coucy, aussi célèbre par ses nombreuses poésies que par la cruauté du sire de Fayelle et la mort de Gabrielle son amante; et Blondel, le zélé serviteur de Richard d'Angleterre et son compagnon dans les exercices de la gaie science.

Dès lors la romance prit un large essor. Sous le règne de Louis IX, nous trouvons d'abord le frère du roi. Ce sombre Charles d'Anjou, qui fit tomber sur l'échafaud la tête du jeune Conradin, se plaisait aussi à composer des lais d'amour. Nous distinguons ensuite, parmi une foule d'illustres chevaliers, le fameux Thibaut, comte de Champagne, et Raoul de Beauvais, dont nous avons une romance qui débute par ce couplet:

Au mois de mai, par un matin,
S'est Marion levée;
Dans un boschet, lez un jardin
S'en est la bèle entrée.
Dui vallet Guiot et Robin
Qui long-temps l'ont amée,
Pour li voer delez le bois
Alèrent à célée.
Et Marion qui s'esjoï
A Robin perceu, si dist
Ceste chançonete:
Nus ne doit lez bois aller
Sans sa compaignète.

Nous avons la musique de la plupart de ces romances, et certes elle étonnerait bien nos dames si on la leur mettait sous les yeux. Il ne faut pas la juger d'après la délicieuse mélodie que M. Castilblaze a introduite dans sa partition de *la Forêt de Sénart*, en l'attribuant à Thibaut de Champagne. Ce chant commence et finit exactement dans le ton; or, la tonalité moderne n'a été définitivement établie que par Durante, dans le courant du XVIe siècle. Du reste, on conçoit facilement que cette musique, écrite tout entière dans l'ancien système de notation, ait beaucoup prêté à la traduction arbitraire de ceux qui ont voulu l'habiller à notre usage.

Tous ces airs sont donc généralement inférieurs aux paroles; ils ont une marche fort capricieuse, fort irrégulière. On y trouve un abandon, une naïveté qui caractérisent l'enfance de l'art, mais qui ont peu de charmes pour nos oreilles. Ce sont de vrais morceaux de plain-chant très semblable à celui que l'on chante dans nos églises. On dirait la chanson interrompue d'un enfant qui s'endort, et dont le sommeil éteint la voix au milieu de sa mélodie.

Les troubadours et les ménestrels paraissent jusqu'à la fin du XIVe siècle. Ici, depuis 1385 jusqu'au règne de François Ier, la poésie musicale semble languir; cependant il nous reste des chansons d'Eustache Déchamps, de Philippe, duc de Bourgogne, père de Charles-le-Téméraire, et de Jean Mouton, auteur de la romance *Au Dieu d'Amour*, qui vivait sous Louis XII.

Alors, au commencement du XVIe siècle, pendant que la littérature et les arts renaissaient en Italie, la romance reparaît plus belle; elle devient nationale à la France, et connue sous le nom de *Canzonetta alla Francese*. La musique acquiert du rhythme.

Nous avons de François Ier une romance dont voici les premiers mots:

Est-il bien vrai, ou si je l'ai songé,
Qu'il m'est besoin m'éloigner ou distraire?

On ne sait si la musique est de ce prince.

Les compositeurs célèbres de romances, à cette époque, sont Vermout, Cousilium, Lapi, etc. C'est aussi dans ce temps que nous trouvons Orlando di Lasso, Richaffort, Rore, Verdelot, et Adrien Villaert.

Nous arrivons enfin à Ducaurroy, maître de chapelle des rois Charles IX, Henri III et Henri IV. C'est à lui que nous devons la plupart des vieux noëls, comme : *Où s'en vont ces gais bergers*, etc. Ces chants, que l'orgue de nos églises fait retentir aux fêtes de la Nativité, étaient alors des ballets sur lesquels dansait la cour de Catherine de Médicis. Avec Ducaurroy, nous trouvons une romance bien connue, et que l'on peut considérer comme un type. C'est lui qui a fait la musique de *Charmante Gabrielle*.

On a de Henri IV les paroles et la musique de la romance suivante :

Viens, aurore,
Je t'implore,
Je suis gay quand je te voi ;
La bergère
Qui m'est chère
Est vermeille comme toi.

Sous Louis XIII, la romance languit : il reste de ce prince quelques chants empreints de la tristesse de son caractère. Il a composé un *De Profundis*, exécuté à ses funérailles.

Lambert, beau-père de Lully, et Bernier, compositeur du temps de Louis XIV, n'ont pas laissé de romances remarquables.

Sous la régence, la romance disparaît. On ne voit plus que des chansons licencieuses entachées de tout le libertinage de l'époque. Elle renaît sous Louis XV plus tendre et plus gracieuse. On connaît : *Que ne suis-je la fougère*, par Ribautet, et *Je l'ai planté, je l'ai vu naître*, de Jean-Jacques Rousseau. Elle devient fade et languissante avec Abanèse ; cependant on distingue encore la romance de Nina de Dalayrac : elle traverse la république avec Vacher, dont nous citons, pour mémoire, *le Plaisir et l'Espérance*, et *l'Invocation à l'amitié*.

Le commencement du XIXe siècle nous présente Lambert, Garat, Plantade, puis ensuite Blangini, Boyeldieu, madame Gail, etc. Les romances de cette époque sont généralement langoureuses, sans couleur musicale, et pâles comme la littérature de l'empire. Quelques unes pourtant ont surgi, et tout le monde connaît *Portrait charmant*, d'un auteur belge dont le nom m'échappe ; *Pauvre Jacques*, de Garat ; *te Bien aimer, ô ma chère Zélie*, de Plantade ; *un Jeune Troubadour*, de d'Alvimar ; *de ton Baiser la douceur passagère*, de Blangini ; *le Beau Dunois*, attribué à la reine Hortense, et surtout la charmante mélodie de Pollet, *Fleuve du Tage*, si souvent et si intrépidement délayée par les faiseurs de variations.

Enfin cette première période de la romance, tour à tour bégayante, simple, gracieuse, fade et décolorée, sacrifiée d'abord aux paroles, puis les sacrifiant à la mélodie, se termine à Romagnési, qui, souvent neuf et agréable, la dépouille de ce caractère d'insipide afféterie, et prépare les voies aux romancistes modernes, que nous examinerons dans un second article.

Je dois ici des remercîmens à M. Bottée de Toulmon, bibliothécaire du Conservatoire de musique, qui a mis à ma disposition, avec une singulière obligeance, le peu de livres et de manuscrits laissés au Conservatoire par la Bibliothèque royale, qui regorge d'une foule d'ouvrages curieux en ce genre, ignorés du conservateur, et partant tout-à-fait perdus pour les personnes qui veulent consulter.

F.

THÉATRE-FRANÇAIS.

Le Duelliste,

DRAME EN 3 ACTES ET EN VERS, PAR M. ALEX. DE LONGPRÉ.

C'est un tort de l'auteur d'avoir, en flétrissant le duelliste, voulu flétrir le duel, qui seul peut-être est en France un reste de notre esprit aventureux et chevaleresque. Le duelliste n'existe plus. Autrefois, sous Louis XIII, quand les jeunes seigneurs, peu instruits pour la plupart, n'ayant pas nos ressources de distractions, nos théâtres, nos lectures, nos concerts, ne savaient à quoi s'occuper, le point d'honneur était pour eux la grande affaire ; l'escrime et le duel, voilà le centre de leurs pensées. Mais maintenant que les mœurs se sont adoucies, maintenant qu'il est plus glorieux d'épargner un ennemi qui s'avoue coupable que de lui casser une épée dans les reins, le duelliste atroce, à l'œil sombre, provoquant, n'est guère possible, ou n'existe que par hasard. C'est pourtant un personnage de cette nature que M. de Longpré a fait paraître devant nous.

Franville a la fureur du duel : tout l'offense, il suspecte jusqu'aux regards. De retour du bal de l'Opéra, où, masqué, il a provoqué un domino dont il s'est cru offensé, il apprend, par une lettre anonyme, que son fils Charles doit se battre le lendemain matin. Alors il s'élève contre le duel, et ordonne au jeune homme de ne pas sortir : lui qui a tant de fois engagé ces luttes, il en connaît le danger. Mais

Charles persiste à se rendre au lieu désigné, et son père, attendri, lui enseigne charitablement *une botte secrète*.

Le lendemain a lieu une série de duels. Le père se trouve avoir provoqué son fils, qui était le domino noir : punition morale de sa funeste passion. Puis Franville, trahi par un intime ami, le marquis d'Estièuville, le joint, l'accable de reproches, le soufflette. Le lâche marquis, torturé sous sa peur, mais poussé à bout et désespéré, saisit l'épée que Franville lui présente, et, avant que ce dernier se soit mis en garde, lui porte un coup mortel. On l'a vu, il est arrêté, et le duelliste expire en disant :

Je mourrai par un lâche ; et lui..... par le bourreau !

Le drame moderne nous a accoutumés à des passions si vraies, à des amours si exaltés, à des douleurs si poignantes, que ce petit drame en vers, comiques pour la plupart, à effets mesquins, à tournure hétéroclite, a paru déplacé ou grandement incomplet. Les allées et venues du deuxième acte embarrassent l'intelligence des spectateurs, et le peu d'intrigue du troisième ne rachète pas les défauts des actes précédens. Il n'y a point de femmes dans cette pièce, ce qui lui donne un air de famille avec ces tragédies toutes masculines qu'on représentait dans les colléges de jésuites. Nous ne pouvons guère compter comme rôle de femme une grosse maman fort ennuyeuse, représentée par madame Paradol, qui fait du tragique romain dans un salon français, et lève majestueusement le mouchoir de rigueur.

M. de Longpré, restez auteur comique ; l'héritage de Picard n'est pas mauvais à recueillir, et vous commenciez bien.

Beauvallet a profondément compris le rôle du duelliste. Geffroi, jeune artiste peu connu, et que nous avions remarqué dans *la Famille de Lusigny*, a joué avec beaucoup de talent.

Variétés.

Il vient de paraître chez l'éditeur Roret un nouveau roman de M. Georges Sand, qui a pour titre *Indiana*. Nous rendrons compte de ce livre, écrit avec tout le charme, toute la verdeur d'une jeune imagination, avec toute la profondeur d'un homme qui a fait de la vie une rude et puissante étude.

— *Degmont, Paris et Saint-Cloud au 18 brumaire*, vient de paraître chez Fournier.

Le même libraire nous promet pour ce mois-ci les *Contes de l'Alhambra*, qui viennent de paraître à Londres avec éclat. L'artiste trouvera plus d'un sujet dans ce poétique et brillant ouvrage de Washington Irving.

— La première édition du *Mutilé*, par M. X.-B. Saintine, qui a paru lundi dernier, est presque épuisée. Cet ouvrage remarquable, imprimé avec soin, et enrichi d'une vignette charmante de notre Tony Johannot et gravée par Thompson, se trouve chez Ambroise Dupont, rue Vivienne.



Dessins. { Madame Dorval, par L. Noel.
Donjon Polignac, par Deroy.

Beaux-Arts.

JUGEMENT DE L'ART

AU XVI[e] SIÈCLE.

Corneille-Agrippa de Nettesheim, qui eut en Europe une immense célébrité dans un siècle où l'on brûlait les sorciers, était réellement un homme de savoir prodigieux; il approfondissait toutes les connaissances humaines avec un coup-d'œil d'aigle, et trouvait un système philosophique en cherchant la pierre philosophale. Il était parti de cette Allemagne studieuse qui fut le berceau des découvertes utiles; il avait observé les cathédrales féeriques des bords du Rhin, les tableaux d'Holbein et d'Albert Durer; il vint en France admirer les statues de Germain Pilon, les faïences de Palissy, les palais du Primatice; il compléta son éducation d'artiste au milieu des merveilles de la renaissance, après avoir visité l'Espagne et l'Italie avec son chien noir et ses alambics.

Alors il écrivit son livre profond et spirituel : *De Incertitudine et vanitate scientiarum*. Il avait imaginé la philosophie occulte, que les astrologues, les hermétistes et les divinateurs essayèrent vainement de continuer après lui; mais il se moqua de son propre ouvrage, et montra qu'il était versé dans les sciences, en les jugeant avec une ingénieuse sévérité. Il se jouait du paradoxe.

Voici ce qu'il dit des arts, qu'il savait apprécier par théorie, et dont il eût voulu reculer les limites. Ces pages, que nous empruntons à la traduction peu connue de Louis Turquet, montrent l'état de la critique du XVI[e] siècle :

DE LA PEINTURE, DE LA STATUAIRE, SCULPTURE OU TAILLE EN BOSSE, ET DE LA POTERIE ET FONTE.

« La peinture est à la vérité un art prodigieux, mais qui imite soigneusement les œuvres de la nature, par la bonne disposition et agencement des traits et de l'application des couleurs propres à chaque chose. On faisait anciennement si grande estime de la peinture, qu'elle tenait le premier degré après les arts libéraux. C'est un art plein de liberté non moins que de poésie, ainsi qu'Horace a très bien dit :

Toujours de tout oser par main prompte et hardie,
Ont pris leur liberté, peinture et poésie.

Aussi dit-on que la peinture est une poésie muette, et la poésie une peinture parlante, tant elles sont bien alliées l'une avec l'autre; car, et peintres et poètes, feignent également les uns comme les autres des fables ou des histoires, et représentent toutes choses : la lumière et la splendeur, les ombres, les hauteurs, les abaissemens, montagnes et plaines. La peinture a cela de plus, qu'elle déçoit la vue en un même objet, faisant voir et paraître en diverses sortes une même figure selon le changement de l'assiette ou des regardans; ce qu'elle emprunte de l'optique, et passe plus outre que la sculpture ou statuaire, en ce qu'elle contrefait le feu, les rayons, la lumière, les tonnerres, foudres, le point du jour, le soleil couchant, l'entre-soir et nuit, les nuages, fait apparaître les passions et affections de l'homme, et presque fait parler les figures; et par fausses mesures, elle raccourcit les choses, et fait paraître ce qui n'est. Ainsi que l'on trouve écrites les histoires de la gageure, entre Zeuxis et Parrhasius, peintres excellens, qui étaient entrés en contention pour la prérogative et prééminence de leur savoir. Zeuxis apporta des raisins peints avec telle industrie et labeur, que les oiseaux croyant que ce fussent de vrais et naturels raisins, y accouraient pour en manger : l'autre mit en place un tableau où était peint un rideau seulement, par lequel son concurrent fut déçu; car il était si bien contrefait que l'on pensait que ce n'était que le voile, et que la peinture était dessous, de sorte qu'il se prit à dire, tout fier de ce qu'il avait trompé des oiseaux : « Découvre ton tableau, et nous montre ce que tu as peint. » Enfin, s'apercevant de sa faute, il fut contraint de céder à Parrhasius le champ et la victoire, car Zeuxis avait bien déçu des oiseaux, mais Parrhasius avait affiné un maître ouvrier. Pline raconte qu'à certains jeux que célébrait Claude, il y avait des toiles peintes d'un art admirable, sur lesquelles les corbeaux, déçus par l'apparence, essayaient de voler et de se poser. Ce même auteur dit que, durant le règne des Triumvirs, un dragon en peinture fit taire et perdre le chant aux oiseaux, à la vue de chacun. La peinture a encore cela de singulier, qu'en tous ses ouvrages il y a quelque sens et intelligence outre; ce qui se voit en quoi il faut que l'esprit et le jugement des regardans s'exercent, comme a fort diligemment remarqué Plutarque, en ses images, au discours de peinture. Et quoique l'art, l'industrie et exercice de la peinture, soit excellent et de grand avantage à celui qui en fait état, le naturel lui sert encore davantage, et est par dessus tout.

Toutefois j'ai appris autrefois, en Italie, que la peinture ne sert pas de peu, et que son autorité n'est pas à mépriser; car s'étant ému un grand procès en cour de Rome entre les frères Augustins et ce qu'on appelle chanoines réguliers, touchant l'habit duquel saint Augustin usait, savoir s'il portait le noir sur une cotte blanche, ou le blanc sur la noire; et, ne trouvant aucun document ni écriture qui pût servir à éclaircir cette difficulté, les

juges furent d'avis de renvoyer les parties aux peintres et tailleurs d'images, et que le rapport qu'ils feraient par la recherche des anciennes peintures tiendrait lieu de sentence définitive. A l'exemple desquels m'étant rangé et arrêté, après m'être travaillé fort long-temps avec continuelle diligence pour trouver l'origine des capuchons des moines, et n'en pouvant être éclairci par aucune écriture, enfin j'eus recours aux peintures, même à celles des cloîtres et de leurs couvens, où volontiers sont peintes les histoires du Vieux et Nouveau Testament; la recherchant soigneusement, je n'aperçus aucun des patriarches de l'ancienne alliance, ni des prêtres, ni des prophètes, ni des lévites, non pas même Hélie, que les carmes disaient être auteur de leur ordre, qui fût encapuchonné; puis, venant à regarder de nouveau, j'y trouvai Zacharie, Simon, saint Jean-Baptiste, Joseph, Notre Seigneur Jésus-Christ, les Apôtres, les Scribes et Pharisiens, les grands-prêtres, Anne, Caïphe, Hérode, Pilate, et plusieurs autres, entre lesquels je n'en voyais pas un qui eût capuchon en tête. Je reviens, et fais derechef une revue partout de chaque chose par le menu et avec diligence; enfin, j'aperçus environ le commencement des histoires du Nouveau Testament, le diable qui tentait Notre Seigneur au désert, lequel portait cet habillement de tête.

« Dont je fus fort réjoui et satisfait d'avoir appris par les peintures ce que je n'aurais su trouver par écrit en aucun livre, à savoir que l'invention des capuchons soit venue du diable, et que de lui, comme il est croyable, les moines l'aient empruntée, s'en accoutrant chacun selon son ordre et de la couleur qui lui requise, ou bien l'ont reçue de lui, et appréhendée par droit successif et héréditaire.

« La peinture est accompagnée de l'art de tailler figures en bosses, de la poterie, fonte et gravures : tous exercices bizarres et fantastiques, lesquels pourraient être compris sous le titre d'architecture; la sculpture taille ses images en pierre, bois, ou ivoire; la poterie les forme de terre; la fonte jette dans des moules de cuivre et autres métaux dont sont façonnées ses figures; la gravure les taille au dedans des pierres précieuses ou autres. De ces arts a écrit naguère Pop. Gauric; mais il est croyable que ceux-ci, autant que la peinture, ont été inventés et mis en avant par les esprits immondes pour servir à l'orgueil et parade, éveiller les cupidités et engendrer la superstition dans les cœurs humains, et que les premiers ouvriers qui se sont adonnés à ces arts furent ceux, dit saint Paul, qui changèrent la gloire de Dieu incorruptible à la ressemblance de l'homme corruptible, des oiseaux, des bêtes à quatre pieds et des reptiles, lesquels, contre la défense expresse de Dieu qui rejette toute image taillée et ressemblance des choses qui sont là-haut au ciel ou ici-bas sur la terre, ont introduit une détestable idolâtrie et déplaisante à Dieu. Dont le sage parle ainsi : « L'idole est maudite ainsi que l'ouvrier qui l'a faite : celui-ci d'autant qu'il en est l'ouvrier, et elle parce qu'étant corruptible, elle a reçu le nom et le titre de Dieu. La vanité des hommes, dit-il, a produit au monde ces arts pour les tenter, et surprendre leur vie, et leur invention en est la corruption. » Néanmoins, chrétiens sommes en cela déréglés et privés de bon sens par dessus toutes les autres nations, nous laissant décheoir en tel abâtardissement de mœurs et de façon de vivre qu'il n'y a chambre, salle, ni cabinet en nos maisons, qui ne soient garnis de lubriques et déshonnêtes peintures par lesquelles nos femmes et nos filles ne peuvent être invitées qu'à toute impudicité : même nous en remplissons les temples, chapelles et oratoires en singulière vénération, non sans danger de tomber en idolâtrie : de quoi nous traiterons plus amplement quand nous viendrons à parler de la religion. »

La Romance.

(SUITE.)

« Comme la romance doit être écrite d'un style « simple, touchant et d'un goût un peu antique, l'air « doit répondre au caractère des paroles : point d'or« nemens, rien de maniéré, une mélodie douce, natu« relle, et qui produise son effet *indépendamment de la « manière de la chanter*..... Une romance bien faite, « n'ayant rien de saillant, n'affecte pas d'abord; mais « chaque couplet ajoute à l'effet du précédent; l'intérêt « augmente insensiblement, et quelquefois on se trouve « attendri jusqu'aux larmes sans pouvoir dire où est le « charme qui a produit cet effet. *C'est une expérience « certaine que tout accompagnement d'instrument affai« blit cette impression.* »

Ainsi disait Rousseau; mais l'auteur d'*Émile* et d'*Héloïse* est parfois sujet en musique à d'étranges erreurs. On en peut juger par ces mots : *indépendamment de la manière de la chanter;* comme si l'effet d'un chant pouvait exister absolu, indépendant de l'expression du chanteur, lorsque nous avons vu Paganini arracher des larmes avec un air qui ne nous rappelle ordinairement que des souvenirs de carnaval.

On voit ensuite que ces paroles s'adressent à la romance du XVIIIe siècle; elles n'ont plus de sens à notre

époque. La romance dont parle Rousseau est celle de Louis XV, douce et souvent tendre jusqu'à la fadeur. Aussi veut-il une mélodie *champêtre*, sans *ornemens*, et telle qu'il faut à des paroles *écrites d'un goût un peu antique*. Ce qu'on appelait alors un goût un peu antique, c'étaient les roses, l'ombrage, les bosquets, les rossignols qui chantent l'amour, les ruisseaux qui murmurent, etc., etc. La romance est la rêverie du musicien préoccupé d'amour; or, la rêverie de cette époque, et surtout la rêverie de Rousseau, celle qu'il caresse de prédilection, se couchait sous un saule, aux bords paisibles d'un lac, et, laissant errer les regards sur un ciel pur, bien bleu; sur un gazon bien doré de soleil; enivrée de violettes et de chèvrefeuille, elle mêlait ses chants à toutes ces harmonies de la nature, bruissement du feuillage, soupirs de la brise, gazouillement des oiseaux, murmure de l'onde sur les cailloux.. Là, sans doute, une mélodie *douce et champêtre* pouvait attendrir jusqu'aux larmes, fût-elle même chantée par une voix de paysan; là, tout accompagnement d'instrument eût affaibli cette impression, parce qu'il vous eût arraché violemment de cette existence toute poétique pour vous rejeter dans les réalités de notre vie civilisée et factice.

Telle n'est point notre rêverie, à nous. C'est une rêverie élégante et musquée; il lui faut des rideaux de soie, des coussins de velours, un divan, une ottomane voluptueuse, un boudoir bien parfumé, bien coquet, à demi éclairé par une lampe d'albâtre ou le reflet des lustres du salon; plongée dans l'édredon moelleux, elle écoute, les yeux presque fermés, le bruit éloigné de la danse; les accords bondissans de la valse, les pas des danseurs, ce frolement de soie, de satin, de gaze, ces mots d'amour jetés en passant à l'oreille d'une jolie femme rieuse et folâtre qui les reçoit entre deux accords de l'orchestre: voilà ses harmonies, musique vague et inspiratrice qui accompagne sa pensée, tant vagabonde et coureuse qu'elle soit. Peut-être, barçarolle ondulée, elle suit le matelot dans les périls, ou le gondolier dans ses molles promenades; mais c'est à la façon du poète, qui, lassé un instant de cette vie rosée, s'écrie:

Oh! qui m'emportera sur des flots sans rivages!

Chansonnette légère, elle songe un moment aux plaisirs de la campagne; mais ce n'est point par amour des champs, c'est par dégoût de la ville, par désœuvrement; elle chante les joies des bergères, mais c'est avec le ton du riche qui court admirer les beautés de la nature dans sa calèche. Sa mélancolie n'est pas cette douce tristesse, cette plénitude du cœur qui oppresse délicieusement au milieu du calme des champs; c'est le vide d'une ame épuisée d'émotions, et qui a dépensé toute sa vie en dehors; c'est René traînant à travers la paix du désert ses passions et ses souvenirs d'homme civilisé, comme un forçat échappé des débris de sa chaîne; quelque sentiment qu'elle exprime, amour, douleur, abandon, espoir, toujours ce bourdonnement harmonieux de nos fêtes, ces derniers retentissemens de salon

Viennent, troublant sa jeune tête,
Rire et bruire à son chevet.

Loin donc d'affaiblir ses impressions, l'accompagnement les rend plus frappantes; errante sur les flots ou dans la prairie, solitaire au fond d'une grotte ou d'un boudoir, il lui faut toujours ces accords voilés du piano, vague souvenir de la contredanse, écho lointain du bal.

Voyez une charmante romance de Troupenas, qui commence par ces mots: *le bal va s'ouvrir, etc.* Seule dans un salon brillant et animé, une jeune femme entend le prélude de l'orchestre; celui qu'elle aime ne vient pas la chercher: l'impatience, le dépit, l'agitent, et un chant rapide, inquiet, entrecoupé, exprime ce qui se passe dans son ame. Un instant elle espère, et la mélodie semble achevée; pauvre enfant! elle se trompe, l'ingrat la néglige. *Mais on commence! ah! c'est bien mal!* s'écrie-t-elle; et ici viennent deux jolies modulations, qui se terminent par les accens bien rhythmés de la contredanse.

Nous ne demanderons donc pas à la romance une mélodie champêtre ni dépourvue de tout accompagnement; ce qu'il lui faut, aujourd'hui que les paroles sont comptées pour peu, c'est une mélodie simple, mais bien caractérisée, et soutenue d'une harmonie neuve et originale.

Parmi nos romancistes les plus célèbres, nous distinguons Amédée de Beauplan, Ch. Plantade, Théodore Labarre, madame Pauline Duchambge et Panseron. Il en est d'autres moins connus, mais non pas sans mérite, comme Neyts et Hippolyte Monpou.

Ch. Plantade a publié de jolies romances. Tout le monde connaît *le Retour de Pierre*, qui a eu long-temps les honneurs de la vogue. Il excelle dans un genre que les salons accueillent avec plaisir: c'est, si je puis m'exprimer ainsi, la caricature musicale. Il n'est pas que vous n'ayez entendu *Madame Pochet et madame Gibou*, création de Henri Mounier, traduite par Plantade, et commentée par Odry à l'usage du public des Variétés.

Nous avons de Neyts une romance intitulée *Nanna*, délicieuse de naïveté et d'expression. Il y a bien du charme aux paroles de ce jeune homme qui répond à toutes les craintes de sa vieille mère :

> Nanna m'appelle,
> Elle est si belle,
> Je l'aime tant!

et qui, étouffé par les flots, murmure encore ces mots d'amour. Le musicien a bien senti la poésie de Delavigne : le retour du *majeur*, après les alarmes exprimées dans la première partie de la strophe, est de l'effet le plus heureux. Donnez cette romance à une voix pure et bien accentuée, à Alexis, par exemple, et elle vous arrachera des larmes.

Amédée de Beauplan a quelques jolies romances parmi un très grand nombre. Je ne parle pas du *Bonheur de se revoir*, qui probablement n'eût jamais été connu sans madame Malibran; mais il nous a donné *la Leçon tyrolienne* et *la Voix de ce qu'on aime*. Il y a dans ces deux morceaux beaucoup de grace, de légèreté et de fraîcheur. Amédée de Beauplan et Hippolyte Monpou ont mis tous deux en musique *l'Andalouse*, de M. de Musset. Il fallait de l'audace pour traduire en musique cette poésie si folle et si capricieuse : Amédée de Beauplan a complétement échoué; sa musique est pâle auprès de celle d'Hippolyte, qui étincelle de verve et d'inspiration.

Les romances de Théodore Labarre sont empreintes d'un caractère solennel : il y a du grandiose dans son *Klephte*.

Madame Pauline Duchambge a souvent des idées très heureuses. Il est à regretter que l'harmonie de ses accompagnemens laisse beaucoup à désirer; elle est souvent gauche et incorrecte. Mais *le Matelot* et *l'Ange gardien* nous offrent des modèles de chants simples et gracieux; on y reconnaît la touche d'une femme. Il y a dans son faire un laisser-aller, un abandon qui a beaucoup de charme, et nous pouvons la placer à un rang très distingué parmi les romancistes.

Digne émule de ce Ducaurroy, maître de chapelle des rois Charles IX, Henri III et Henri IV, dont j'ai déjà parlé, et qui, pendant trente-quatre ans, a publié chaque année un recueil de cent airs, Panseron met au jour, tous les ans, un album, sans préjudice du courant.

> Trop heureux Scudéri, dont la fertile plume
> Peut chaque mois, sans peine, enfanter un volume.

Il y a toutefois cette différence, que les volumes de Scudéri étaient fort ennuyeux, et que les romances de Panseron sont presque toutes agréables. Qui ne connaît la chanson de *Petit blanc; Non, non, je ne vous aime plus; Appelez-moi, je reviendrai*, et une foule d'autres? On peut reprocher à ces romances un peu d'uniformité dans les dernières phrases. Il y a presque toujours une progression descendante de septièmes diminuées, dont l'effet, bien que toujours harmonieux, finit par devenir monotone.

J'arrive enfin aux romances les plus gracieuses, les plus originales que nous ayons : je veux dire l'album de madame Malibran. Chacun sait par cœur *le Retour de la Tyrolienne* : c'est peut-être une des faibles compositions de la cantatrice. Mélodie brillante, neuve et colorée, quelquefois étrange, mais jamais commune; harmonie toujours riche de modulations et d'effets, quoique facile d'exécution; elle a tout concilié. Je citerai d'elle *le Ménestrel, la Voix qui dit je t'aime, la Tarentelle, le Village, la Bayadère, Rataplan*, et surtout *le Réveil d'un beau jour*. La mélodie de cette dernière romance est charmante de fraîcheur et de naturel, et le rhythme de l'accompagnement, qui produit une sorte de *balancé* alternatif avec le chant, est de l'effet le plus agréable. *Rataplan* est bien la chanson vigoureuse d'un vieux tambour des Pyramides; *la Tarentelle* est pétillante de vivacité : c'est un chant qui court jusqu'à la fin, gracieux et rapide, sans vous laisser le temps de prendre haleine. Il y a dans *le Ménestrel* beaucoup de sensibilité et des modulations charmantes. Enfin, de toutes les romances de madame Malibran, il n'en est pas une où l'on ne trouve un cachet d'originalité et de verve qui trahit, tantôt la Rosina capricieuse et légère, tantôt cette Ninetta vive et passionnée, dont les accens vous ont fait éprouver une si profonde émotion.

C'est une chose remarquable que cette supériorité d'une femme dans la romance. J'ai dit que la romance était la causerie du musicien avec lui-même : c'est sa rêverie familière; elle est en musique ce que les lettres sont en fait d'ouvrages littéraires. La romance est, pour l'intimité du salon, comme la lettre pour l'intimité de la famille; elle est aussi déplacée dans un concert ou sur un théâtre, que le serait dans une académie la lecture d'une lettre d'amour ou d'amitié. Les lettres s'écrivent avec le cœur : c'est le cœur qui dicte, sans recherche, sans travail, avec un entier abandon; la romance vient aussi du cœur : c'est le cœur qui chante, le cœur qui parle au piano. Chacun se croit capable de composer une romance comme d'écrire une lettre; cependant nos deux modèles, dans la lettre et dans la romance, sont deux femmes : c'est qu'une femme seule peut posséder ce degré de sensibilité exquise, qui fait le charme d'une romance et d'une lettre.

Aussi avons-nous eu une foule de romances; je dis de romances gravées, car d'inédites, Dieu seul en sait le nombre. Néanmoins un genre manquait jusqu'ici à la musique : celui que la spirituelle marquise a révélé en littérature. Madame Malibran est la Sévigné de la romance. F.

Littérature.

JENNY LA LAIDE,

Conte.

Je courais au bonheur sur la route du crime.
GILBERT.

I.

UNE TACHE DANS UN BAL.

Lorsqu'une jeune imagination de poète se place à une fenêtre sous les rayons d'un soleil d'été; quand elle contemple un paysage riant, elle est à son aise, et palpite de reconnaissance envers Dieu; car les fleurs et les arbres trempés de flots de lumière, et se dessinant à l'horizon, les plaines dorées, les lacs d'azur sont si beaux, si simples à la fois!... Mais quand l'esprit a embrassé toute cette campagne, tout ce coin de la création, il cherche à l'animer encore en le peuplant; il jette dans ces chemins, au bord de ces flots, sous l'ombrage de ces bois, des créatures frêles et gracieuses, des corps mollement balancés, des yeux tout grands ouverts ou fermés négligemment, des bouches rosées, des cheveux flottans; il veut des tailles minces, des pieds craintifs à se poser, des mains blanches et effilées; il emplit ses oreilles de sons argentins que lui apporte le vent, et charme ses regards des idoles qu'il a semées dans son temple. Il a tout : la belle nature et les jolies femmes.

Pour celui qui n'a pas usé brutalement sa vie, qui nourrit et enserre avec soin ses illusions; pour celui qui passe au creuset toutes les sensations du moment, toutes les espérances de l'avenir, les femmes sont des anges qu'on doit adorer à genoux. Si cet homme est peintre, il fera des madones; s'il est musicien, ses chants seront flexibles et mélodieux; il laissera aux autres le soin d'exercer les mâles basses-tailles et de faire hurler les démons sous les voûtes d'un Opéra. S'il est poète, il s'inspirera des yeux de celle qu'il aime, il saisira sa pensée, et exprimera les roses de son haleine. Il y a tant de magie et d'innocence dans une jolie femme! Cette jeune fleur est un printemps continuel; faible d'organisation, puissante d'ascendant, elle nous obéit et nous subjugue : nous l'aimons et la plaignons tour à tour; car son œil contient ce qui allume l'incendie et ce qui l'éteint : du feu et des larmes.

Telle était Laurence — dix-sept ans, de la grace à profusion, de la naïveté, un sourire de bonne conscience — sa mère s'en montrait orgueilleuse; dès qu'elle vit grandir sa fille, elle ne se regarda plus au miroir, s'oublia, et s'isola d'elle-même pour se consacrer tout entière à Laurence, partageant ses courts chagrins, prévenant ses désirs, et semblant rajeunir avec la jeune enfant... Celle-ci n'abusait jamais de ce pouvoir d'amour; elle était discrète, réfléchie, et cependant folâtre comme le voulait son âge...

J'allais souvent voir madame de Cénis, et je sortais toujours de sa maison ravi de son amabilité et surtout de sa tendresse pour sa fille. Un soir je rencontrai chez elle un vieux médecin que j'avais connu dans les armées, homme grave, mesuré, qui avait renoncé à tailler dans les chairs des soldats troués ou pourfendus pour soigner la santé des dames. Je le pris dans un coin du salon, et après avoir épuisé les souvenirs du passé, les batailles de l'empire et les morts, nous en vînmes à la maîtresse de la maison.

— Venez-vous souvent chez madame de Cénis? lui demandai-je.

— Non. Depuis quelque temps seulement elle m'honore de sa confiance...

— Une veuve charmante encore...

Il me regarda et dit : — Mon cher capitaine, auriez-vous quelque prétention à sa main?

— Aucune, je vous l'assure; d'abord elle ne veut pas se remarier. Mais ce qui me charme surtout en elle, c'est de la voir remplir si bien ses devoirs de mère.

— Si bien! répondit M. Geroncey en hochant la tête.

— Certainement. Quelle union entre elle et sa fille!

— Sa fille... mais n'en a-t-elle pas deux?

— C'est vrai, je l'ai entendu dire.

— Eh bien...

— Eh bien?

— Laissons là cet entretien. Plus tard, quand tout le monde sera arrivé, quand le petit bal que donne

madame de Cénis deviendra vif et animé, je vous parlerai d'une personne qui peut témoigner de l'injustice de sa mère...

— Que voulez-vous dire ?

— Tout à l'heure... tout à l'heure.

Il me quitta. Bientôt le bruit des voitures se fit entendre. Les domestiques annoncèrent ; les dames entrèrent, fraîches et brillantes, avec des fleurs à la tête, au côté, des souliers de satin et un maintien composé; les jeunes gens graves, vêtus de noir comme s'ils allaient assister à un enterrement, dansant en silence et à petits pas. Les plateaux de punch circulèrent, le jeu s'anima; chacun choisit son interlocuteur, ses parieurs, ses danseuses; chacune, son cavalier, son goût, son caprice, sa passion; les yeux s'enhardirent, les bouches parlèrent bien bas, mais de manière à laisser tout entendre; la galerie songea au passé, et se consola de ne point danser, grâce aux anecdotes du jour et aux médisances qui sont de tout temps; l'orchestre lui-même s'anima, et fit vibrer Auber, Caraffa et Rossini.

Moi seul j'étais rêveur... fâché comme un homme que le tonnerre a réveillé la nuit au milieu d'un songe agréable; j'aimais tant à trouver mille qualités dans madame de Cénis... j'étais si loin de supposer à son caractère la moindre ombre! — Le docteur m'a peut-être trompé, pensais-je, sinon il viendrait plutôt m'expliquer ses paroles énigmatiques; sans doute il a voulu donner carrière à ma crédulité, et il rit à part de mon air inquiet.

En ce moment on me frappa sur l'épaule.

— Mon cher Destenel, me dit quelqu'un.

En me retournant, je reconnus Geroncey. Il ajouta:

— Écoutez : sans faire semblant de rien, regardez à la porte près de laquelle vous êtes placé; elle est entrebaillée... Vous verrez alors...

Je glissai ma tête de côté, et j'aperçus une créature bizarre, une ébauche de femme, une fantaisie à la manière de Callot, jeune fille sans grace, sans fraîcheur, sans jeunesse, aux joues creuses et plombées, aux yeux éraillés, aux sourcils rongés par la petite-vérole, à la taille difforme, à la bouche flétrie; son regard avait peine à filtrer à travers ses paupières d'un blond fade, et parfois sortait de sa poitrine une voix triste, une sorte de cri sourd et plaintif...

— Est-ce une femme ! m'écriai-je. Quel âge a-t-elle? qui est-elle? Parlez, mon ami...

— C'est une femme, en vérité. Elle a dix-huit ans ; sa mère est madame de Cénis.

— Se peut-il !

— Sachez donc, ajouta Geroncey, la cause de sa tristesse...

Je ne le laissai pas continuer... et m'élançai sur les traces de la jeune fille. Celle-ci, se voyant l'objet de mon attention, venait de disparaître... Elle avait senti que sa présence était une tache dans ce bal riant et paré.

II.

LA BONNE MÈRE.

Je voulais tout savoir par une autre bouche que par celle d'un étranger, et suivis cet être mystérieux, qui boitait devant moi, s'éloignant de toute la vitesse de ses jambes grêles.

Elle monta un petit escalier; je montai aussi. Il faisait nuit.... Enfin elle s'arrêta au fond d'un corridor, et mit une clef dans une serrure. Je la rejoignis alors.

— Mademoiselle! m'écriai-je...

Elle ne répondait pas, et cherchait à retirer sa main maigre.

— Mademoiselle, rassurez-vous ; je n'ai aucune mauvaise intention... Je suis un homme d'honneur, un des amis de madame votre mère.

— De ma mère?... Vous n'êtes pas mon ami alors.

Ce mot me révéla tout : j'avais compris Geroncey.

— Permettez-moi, lui dis-je, de vous entretenir un moment. Ce que votre médecin, qui est un de mes camarades de l'armée, m'a appris relativement à vous, excite mon intérêt au plus haut degré... Vous êtes malheureuse, n'est-ce pas ?

— Quel est votre nom, monsieur?

— Mon nom? le capitaine Destenel.

— Ah!... j'ai confiance... je me rappelle... On vante partout votre bon cœur, monsieur, et vous ne voudriez pas vous jouer d'une pauvre fille à laquelle Dieu a refusé tout, beauté et bonheur...

— L'avez-vous pensé un instant?.. Je jure, par le secret même que je voudrais connaître, que je respecterai votre repos, et que je chercherai à adoucir votre sort.

Nous entrâmes dans sa chambre, qui était éclairée par une bougie. Je frémis en voyant si bien celle que j'avais tant désiré de voir. Ses imperfections me semblèrent augmentées. De loin elle donnait à réfléchir; c'était comme une énigme de la nature, comme un hiéroglyphe d'Égypte ; de près c'était une triste et incroyable réalité. J'ai dit les rêves embaumés qu'inspire la présence d'une jolie femme, tout ce que sa voix a d'harmonie, ses yeux d'éclat, et sa bouche de poésie. Mais combien on se sent peiné auprès d'une femme laide ! on est honteux pour elle; on a du malaise, de la

tristesse; les propos sont froids, indifférens, décousus; le corps reste immobile, et les bras n'ont point de gestes. On gourmande son dégoût; on veut faire la loi à son peu de politesse, prendre un visage plus affectueux, des manières plus dégagées, et, malgré soi, l'on retombe dans son maintien raide et contraint.

— J'écoute, mademoiselle, lui dis-je.

Il se fit un silence. Elle me regardait, et se recueillait. Rassurée, elle parla ainsi: On me nomme Jenny; — ma mère me nomme mademoiselle; — ma vie n'offre rien de curieux à raconter et à entendre. Elle est toute dans les regards de mépris, dans les mots de pitié, dans les sourires des femmes.... D'ordinaire les enfans restent étrangers au monde: ils ne connaissent pas l'effet qu'y produisent leurs petites graces et leur gentil oval. Des jouets et des baisers, voilà le cercle de leurs pensées, de leurs désirs. Moi, je grandis plus vite en raison, parce qu'on me donna de suite à comprendre ce que j'étais et ce que je serais. Paraissais-je, on s'écriait: Voilà cette laide... Oh! l'enfant difforme! quelle horreur! — Mes compagnes, aussi railleuses et impitoyables, me poursuivaient d'un continuel: Bonjour, Jenny la laide... fi! fi! — Oh! monsieur, cela vous émeut... Vous rougissez pour moi, qui vous rapporte cette série d'humiliations... J'ai toute l'habitude de les supporter; je puis les redire à vous qui êtes bon.... — J'ai une sœur... Vous la connaissez?

— Oui.

— Voilà ce qu'on appelle une jolie femme. Elle devrait m'aimer, car je suis placée auprès d'elle comme pour la rehausser, comme la nuit près du jour; mais ma sœur a honte de moi.. ma mère aussi... Une mère, grand Dieu! Oh! que c'est cruel, monsieur!... Si vous saviez ce que je souffre, obligée de me taire toujours, seule dans cette chambre, sortant du salon lorsqu'il vient une visite...—Tout à l'heure, quand vous m'avez remarquée, j'ai eu peur; car, en regardant furtivement, je bravais la défense de ma mère... Elle ne voulait pas défigurer son bal par ma présence, et avait eu soin de me dire malade. Si l'on m'avait aperçue... Elle mentir! ne plus passer pour bonne mère!.. c'eût été bien terrible pour moi, bien terrible, je vous l'assure....

Jenny se tut et pleura......... Je la regardai, ému de compassion; je pressai sa main froide, qu'elle laissa dans les miennes.....

— Monsieur, dit-elle, je ne vous rebute donc pas?

— Non, sans doute. Ne vous humiliez point ainsi, mon enfant. D'ailleurs, rappelez-vous une vérité consolante: c'est que Dieu, en refusant à quelques uns les avantages extérieurs, leur a accordé les qualités morales. Travaillez...... distinguez-vous par des talens....... cultivez votre voix.... écrivez...; enfin, ne pouvant être femme du monde, soyez artiste. — Ce que vous ferez pour la gloire restera, mais la beauté de votre sœur n'aura que quelques jours. A vous des occupations graves; à elle du bruit, des fêtes, le plaisir, un gros nuage de fumée qui finira par s'évaporer. Plus heureuse, vous vous trouverez à l'abri des passions qui bouleversent le cœur et le défigurent à le rendre pervers de bon qu'il était.... — La beauté et la laideur sont presque de convention. Avec des vertus, vous serez belle, et souvent des larmes douces sont plus puissantes que les mutineries et les bouderies des coquettes....

— Oh! je n'ose pleurer devant personne: on trouverait mes larmes, à moi, laides et déplaisantes.

— Pauvre Jenny!... Au revoir.....

....

Je rentrai au bal. Le docteur vint à ma rencontre. — Vous lui avez parlé? me dit-il.

— Oui, répondis-je tout bas en lui pressant la main, oui; et vous aviez raison... C'est affreux...

En ce moment je rencontrai les regards affables de madame de Cénis. Je détournai vivement les miens: la vue de cette mère injuste me faisait mal.

III.

UNE VISITE.

Mon amitié ne fut pas inutile à Jenny. Sans rompre en visière à madame de Cénis, j'étais trop franc pour ne pas lui témoigner à quel point m'étonnait sa conduite. Elle parut alors surmonter sa répugnance, et rapprocha d'elle sa pauvre fille. Tous ces grands faiseurs de vertu tiennent tant aux apparences, et cette réputation de bonne mère est si précieuse à conserver! Chacun a ses habitudes, la qualité qu'il veut faire apprécier, le mot qu'il lance à tout propos, et son air de visage particulier.

Madame de Cénis était donc, comme je l'ai dit, jalouse des éloges universels; elle aimait qu'on s'écriât, chaque fois qu'elle était sur le tapis: Oh! la mère bonne et dévouée!... elle est tout amour, toute sollicitude...

Or, craignant peut-être que je ne répandisse dans le public ce que je savais de son intérieur, ou se souvenant que j'avais rendu autrefois des services à son mari, elle me pardonna mes remontrances respectueuses. Jenny ne savait en quels termes me remercier; son regard, plus éloquent que toutes les phrases



en usage, me cherchait à mon entrée, et elle me remerciait de n'avoir pas détourné mes yeux devant sa laideur et ma pitié devant son infortune. Elle reprit courage et se mit à l'étude avec ardeur, sachant que quelqu'un s'intéressait à ses progrès. J'admirais sa voix brillante et pure, m'étonnant qu'il pût sortir de cette bouche désagréable à voir des sons si doux à entendre. C'est comme du vin de Tokai qu'on apporterait dans une cruche grossière.

Une fois, un monsieur donna chez madame de Cénis une étrange comédie. Assis près du piano, il s'enivrait de la voix de Jenny, battait la mesure avec sa tête, s'écriait à chaque instant : Divin! délicieux! L'adorable musicienne!....

Jenny se tourna de son côté avec reconnaissance : il était aveugle.

— Un autre jour, un jeune homme entra au moment où elle jouait une grande sonate avec variations. Il applaudit, mais réserva son regard pour Laurence, qui se leva vite et le reçut en rougissant. Il sembla que l'effet de cette entrée fût le même sur les deux sœurs; car Jenny ne put continuer, et courut s'asseoir et broder dans un coin du salon.

Le jeune homme dit : — Oh! mademoiselle, je serais désespéré de vous avoir interrompue....

— Non, monsieur, répondit-elle.

Déjà il l'avait oubliée et causait familièrement avec Laurence.

Jenny, s'apercevant de la nonchalance de cette politesse, ne parla plus : seulement, elle baissa la tête et essuya bien vite une larme.

(*La suite au prochain numéro.*)

LES CENT CONTES DROLATIQUES

COLLIGEZ ÈS ABBAÏES DE TOURAINE,

Et mis en lumière par le sieur de Balzac,

POUR L'ESBATTEMENT DES PANTAGRUELISTES ET NON AULTRES.

Premier dizain.

1 vol. in-8. = Paris, Ch. Gosselin, libraire, rue St.-Germain-des-Prés, n. 9.

Je me figure tout ce qu'a dû éprouver M. de Balzac quand il a pris la résolution de publier 10 volumes in-8° de contes drolatiques. Quel courage ne faut-il pas pour se dire : Je vais annoncer au public le plus chagrin, le plus ennuyé, que je produirai de suite, et sans me reposer, quatre mille pages de bonne et franche gaieté; que tous les trois mois il pourra se présenter chez mon libraire, et qu'il y trouvera un nouveau dizain de contes joyeux; je vais apostropher mes graves contemporains avec les paroles rieuses du vieux Rabelais, et leur crier dans ma préface : « *Or, esbaudyssez-vous, mes amours, et gayment lisez tout, à l'aise du corps et des reins, et que le maulubec vous trousque si vous me reniez après m'avoir lu.* »

Voilà pourtant ce qu'a fait M. de Balzac; et pour qu'il ne manquât rien à son triomphe, c'est le mois dernier, c'est en plein choléra-morbus, qu'il a fait paraître son premier volume. Je l'ai lu, comme c'était mon devoir, depuis le commencement jusqu'à la fin, et je puis attester de plus, que, malgré la meilleure volonté du monde, je l'ai lu sans rire. J'étais pourtant bien disposé; je venais d'achever la *Peau de chagrin*, et, pour rendre le contraste plus vif, je passai brusquement aux *Contes drolatiques*. Mais le prologue, ou, si vous l'aimez mieux, la préface, excita quelque peu mon incrédulité. On se défie d'un conteur qui, avant d'entamer son histoire, commence par dire : « Vous allez voir comme je « serai drôle. » La plupart du temps on voit tout le contraire, et c'est ce qui m'est arrivé.

M. de Balzac est, à ce qu'il paraît, grand amateur de Rabelais. Cela prouve qu'il a bon goût; mais je m'étonne qu'il ait pu croire sérieusement au succès d'un livre où seraient reproduites les pensées cyniques et la langue hardie de cet écrivain. Nous ne sommes plus au XVIe siècle, et, par conséquent, nous ne trouvons rien de bien piquant à voir une courtisane souper entre un évêque et un cardinal. Au temps de Rabelais c'était différent; un auteur qui écrivait de pareilles choses ne risquait ni plus ni moins que le bûcher. Le joyeux biographe de Pantagruel répandit par le monde, à l'aide de l'imprimerie naissante et de son génie moqueur, les plus sanglantes satires qui aient jamais déchiré le clergé. Il trouva de nombreux lecteurs sans doute, mais on riait tout bas de ses hardiesses. Rabelais fut dénoncé à François Ier, accusé en cour de Rome, et s'il n'avait pas été aussi bon diplomate que spirituel écrivain, il n'aurait peut-être pas terminé paisiblement ses jours dans la cure de Meudon. Mais il se sentait un fonds inépuisable de gaieté; il partit pour Rome, fit rire le pape, et en reçut l'absolution. C'est là son plus beau titre de gloire.

Si M. de Balzac voulait marcher sur les traces de Rabelais, il devait essayer comme lui quelque satire hardie contre les puissances du jour. Mais, chose étrange! après avoir rappelé ce dicton de Verville : « *Il ne fault qu'estre effronté » pour obtenir des faveurs*, il s'attaque aux évêques, aux curés et aux maris. Que ne parlait-il aussi des médecins et des procureurs! Certes, si Rabelais revenait au monde, et s'il voyait que La Fontaine et Molière, sans compter les autres, ont bafoué le mariage et le clergé de mille façons diverses, il ne songerait pas à paraphraser leurs écrits, et,

de son regard observateur, il découvrirait quelque part un ennemi vierge encore, digne d'inspirer une satire, et au besoin capable d'y répondre.

Au fond, M. de Balzac n'a donc pas fait preuve de grande hardiesse. Il n'y a que dans la forme qu'on pourrait trouver quelque peu de licence. Mais que sera-ce encore si on le compare à son modèle? Rabelais ne haïssait rien tant que les périphrases. Les dames qui auront la patience de lire cet article, et qui, sans doute, n'ont pas fait connaissance avec Gargantua ni Pantagruel, sauront que ces deux héros et tous ceux qui les entourent appellent chaque chose par son nom, et qu'ils parlent de tout au monde. Que ce soit effronterie ou ingénuité, peu importe. Mais M. de Balzac n'en est pas là, tant s'en faut. Il a réussi sans doute à faire un livre de garçons, à mener jusqu'au bout des récits libertins, en un mot, à passer par dessus les règles du bon ton. Mais dans quatre phrases de Panurge il y a plus de véritables hardiesses que dans les dix contes de M. de Balzac. Pourquoi cela? était-il donc impossible de répéter les expressions graveleuses de Rabelais? Non sans doute; mais on a beau faire, il n'est donné à personne de sortir de son siècle. Or, comme un crocheteur d'aujourd'hui n'oserait pas crier au coin de la rue ce que Rabelais faisait imprimer il y a trois cents ans et approuver par le pape, il ne faut pas s'étonner que le cœur ait manqué à un homme d'esprit comme M. de Balzac quand il a entrepris d'écrire ce qui ne se dit même plus à la halle. Il s'est hasardé de temps en temps à lâcher un mot bien effronté, mais gazé autant que possible sous l'orthographe du moyen âge, et il s'est dit : « Voilà de la « hardiesse! » C'était au contraire de la timidité. Pour être hardi il fallait écrire dans la langue d'aujourd'hui : il a osé trop ou trop peu.

J'ai encore un reproche à faire à M. de Balzac; il a trop de talent pour qu'on lui épargne la vérité. C'est une faute grave, à mon avis, que d'avoir déguisé ses récits sous une langue qui n'est plus la nôtre, et qui n'a peut-être jamais été celle de personne. Il est plusieurs de ces contes qui pourraient recevoir une date. J'avais présumé que M. de Balzac aurait essayé d'imiter le style de chaque époque : c'eût été un vrai travail d'érudit. Par malheur, il fait parler le même langage depuis le XIII[e] jusqu'au XVI[e]. siècle, et ce langage n'appartient en réalité ni à l'une ni à l'autre de ces époques. Je pourrais en fournir des preuves nombreuses; mais cela serait si peu récréant qu'à peine puis-je me permettre de citer un seul exemple pour bien préciser le reproche que j'adresse à l'auteur. Sans aller plus loin, je vois sur la couverture même du livre : *ha été imprimé, etc.* M. de Balzac a pu voir successivement *ha esté, a esté*, et enfin *a été*, mais jamais *ha été;* parce qu'on a cessé d'employer l'*h* à la troisième personne du verbe *avoir* long-temps avant de supprimer l'*s* dans le participe passé du verbe *être*. Il y a donc dans le rapprochement de ces deux mots, tels que les écrit M. de Balzac, un double anachronisme. Cela se rencontre en quelque sorte à chaque page. Je ne parlerai pas des fautes d'orthographe telles que *vesniel*, qui ne s'est jamais écrit avec une *s*. J'en ai déjà trop dit sur ce chapitre, et, pour en finir, je demanderai à M. de Balzac s'il était nécessaire de défigurer à la fois l'orthographe d'aujourd'hui et celle du moyen âge, afin d'arriver à n'écrire comme personne. « Ceci est une œuvre d'art, » dit l'éditeur dans un avertissement. Permis à lui de le croire et de le persuader à deux mille acheteurs; mais le public ne sera peut-être pas de son avis, et, tout en souhaitant que M. Gosselin vende son édition, qui est fort belle, je désire aussi qu'on prenne les *Contes drolatiques* pour ce qu'ils sont, c'est-à-dire pour des récits souvent spirituels, qui plairaient plus encore si M. de Balzac avait voulu se contenter de la langue que tout le monde parle aujourd'hui. A ce propos, je ne puis mieux faire que d'emprunter l'autorité de son auteur favori. Il y a quelque part dans Rabelais un chapitre où l'on raconte comment Pantagruel rencontra un Limosin qui contrefaisait le langage français. Cet écolier écorchait le latin, et se donnait beaucoup de mal pour être inintelligible. Pantagruel, qui était d'un naturel démonstratif, le prit à la gorge tant et si bien que le malheureux se crut étranglé. « Et après quelques « années, dit Rabelais, mourut de la mort Roland; ce fai- « sant la vengeance divine, et nous démonstrant ce que dit « le philosophe, et Aulu Gelle : qu'il nous convient parler « selon le langage usité. »

NATALIS DE WAILLY.

La Danse Macabre,

HISTOIRE FANTASTIQUE DU XV[e] SIÈCLE,

Par P.-L. Jacob, bibliophile.

Le bibliophile Jacob est une espèce de Protée; il change de forme à volonté, et la dernière qu'il prend est toujours la plus originale. Tantôt le bibliophile se grime en Rabelais, et nous compte de ces bonnes vieilles joyeusetés qui réjouissent le cœur, comme un verre de vin vieux. Alors on croirait lire un chapitre de Pantagruel, tant le style est franc, pittoresque et moqueur. Tantôt l'octogénaire se fait jeune homme : il secoue la poudre des bouquins et du temps passé; puis, comme un fashionnable parisien, il se met à vanter le XIX[e] siècle aux dépens du moyen âge; et voilà qu'il nous introduit dans les salons dorés de la Chaussée-d'Antin, au milieu de nos jolies femmes à la mode, qui ne se poudrent pas les cheveux, et dont la taille élégante et longue n'a plus recours aux paniers de l'ancien régime. Le bibliophile Jacob est comme tous les grands artistes, il ne dédaigne aucun genre; il aime à passer *du grave au doux, du plaisant au sévère*, du tableau d'histoire à la caricature. Il a commencé par les *Soirées de Walter Scott*, ce charmant album tout plein de croquis historiques, où la physionomie de chaque siècle revit dans un coup de crayon; puis il nous a donné *les Deux Fous*, livre de haute pensée, qui nous laisse dans

l'ame une mélancolie douce. On aime surtout son pauvre fou Caillette, assez fou pour être amoureux d'une grande dame, de la maîtresse du roi de France. Mais après cette gentille histoire, le chroniqueur Jacob nous découpe la silhouette burlesque du *Roi des Ribauds;* il se cache avec nous dans l'alcôve du bon Louis XII, et nous montre ce qu'il en coûte pour avoir un héritier. C'est une œuvre toute pantagruélique, et cela me plaît fort. Cependant le bibliophile est parfois presque sentimental; et, pour que les dames n'aient pas à se plaindre de lui, il fait un livre tout exprès pour elles, *le Divorce.* De Louis XII, il passe à Napoléon; il peint les mœurs de l'empire, les hommes, les femmes du jour, et jamais il ne fut plus attachant; jamais il ne jeta plus largement la vie et la pensée dans un canevas plus simple.

Maintenant le front du bibliophile se rembrunit; une effroyable conception roule dans sa tête; il compose un livre à faire dresser les cheveux de toute une population : *La Danse Macabre!* Le voilà renfoncé dans son cher et vieux Paris, dans son Paris du xve siècle, noir et boueux, plein de juifs, tout bourdonnant de cloches et grouillant d'immondices. Cette œuvre bizarre est empreinte d'une énergie diabolique. C'est une peinture à la Rembrandt, un large fond noir, où d'étranges physionomies se dessinent; on ne sait d'où vient la lumière, tant elle est rouge, tant les visages qui la reflètent en sont lugubres. Le drame se passe au cimetière des Saints-Innocens; les personnages sont des juifs, des fossoyeurs, des ladres, et mille êtres hideux qu'on ne voyait qu'au xve siècle; mais parmi tous ces fronts grimaçans, passe et repasse la figure délicate et fraîche d'une femme! C'est l'épouse du sire de Lavodrière, vieux jaloux qui la couve des yeux, et qui voit partout des amans. Jehanne est vertueuse; mais elle a vu Benjamin, ce beau cavalier de vingt ans qui meurt d'amour.... Puis vient la scène des étuves, scène délicieuse où nous trouvons Jehanne endormie et nue, belle à faire pâmer.... Heureux Benjamin! Mais c'est Macabre qu'il faut aller trouver dans sa tour de Notre-Dame-du-Bois, au milieu des os de morts, et des linceuls qu'il vole aux trépassés! Ce cadavre animé, qui craque en marchant, comme un squelette aux chaînes d'un gibet, c'est un grand musicien! Voyez-le sur la plate-forme de sa tour, aux rayons de la lune, enveloppé d'un suaire en lambeaux, il tire de son rebec une étrange harmonie, des sons délirans qui l'enivrent. Ses yeux nagent, et, dans ses rêves enchantés, tout danse; les arbres, les clochers, les vieux tombeaux, et les morts eux-mêmes, s'éveillent pour danser; c'est un bal universel. Puis il jette là son rebec, et plonge amoureusement ses deux mains dans un amas de pièces d'or qu'il froisse et laisse tomber l'une sur l'autre : alors c'est une musique ineffable, une titillation métallique à rendre fou; ses nerfs se crispent, ses dents claquent, il s'agite convulsivement, et ne rouvre les yeux qu'après une heure de léthargie. Macabre est la personnification de la musique, de cette musique idéale et mystérieuse qui ferait croire au diable! Aussi toute la bonne ville de Paris se rue, pour l'entendre, au cimetière des Saints-Innocens, malgré l'effroyable peste qui la désole. Le théâtre de Macabre est au cimetière; c'est là qu'il joue *sa Danse Macabre,* farce ignoble où des saltimbanques représentent les morts et dansent au violon. On envahit les tombes; les pierres sépulcrales se fendent sous le poids de la foule, et l'éclipse de soleil prédite par les astronomes interrompt le spectacle. On a peur, on veut s'enfuir; la cohue se mêle et roule comme une mer furieuse; tous les tombeaux sont balayés, et vingt mille cadavres restent sur la place.

Je pourrais citer encore beaucoup d'autres scènes d'un grand effet, et raconter toute l'histoire de Macabre et de Giborne, sa femme; mais je n'aime point les analyses : elles sont froides, et suffisent pour tuer une œuvre pleine de vie. Juger d'un livre par l'analyse, ne serait-ce pas juger de l'homme par le squelette?

J. L.

INDIANA,

2 VOL. IN-8°, CHEZ ROBET, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, N. 18.

Chaque époque a eu un livre spécial où ses besoins, sa moralité et ses goûts ont été fidèlement consignés. C'est comme la feuille officielle des passions du temps, le moniteur des mœurs du siècle; agréable comme un miroir, ou ennuyeux comme un journal, ce livre a souvent du succès à l'époque même qu'il réfléchit; mais toujours est-il qu'il reste pour l'avenir histoire infaillible du passé.

Ainsi *Pantagruel, les Liaisons dangereuses,* sont des romans bien autrement historiques, ma foi, que toutes les histoires en romans qui pullulent depuis Scott, et je dis même les meilleures. En effet, ces livres-là, avec toute l'exactitude et toute la vérité possible, ne représentent que les individualités du temps; ils ont un héros qui s'appelle Louis XI, ou Charles-Quint, ou un autre; tandis que les histoires, par exemple, de Clarisse Harlowe, de Faublas, représentent les abstractions, c'est-à-dire les physionomies composées de tous les traits de l'époque, formules générales qui ne peuvent donc faire exception à l'époque.

Un temps éminemment sensuel et fort peu platonique, héritier de la morale libre de Louis XV qui avait lui-même hérité des traditions libres de la régence, ce temps où Dieu, le roi et les mœurs étaient l'absurde, ce temps a produit *Faublas,* œuvre de sensualité fougueuse, de matérialisme élégant et sans frein, de passions qui s'arrêtent aux sens, qui ne traversent pas la peau et ne gagnent jamais le cœur, qui naissent un soir et finissent le matin, qui ne peuvent se passer de souper, et qui ont besoin de fortune et de santé.

Eh bien! le livre de G. Sand ressemble à *Faublas :* c'est-à-dire il est tout différent; il décalque notre époque comme Louvet a rendu la sienne; et puisque la nôtre diffère entièrement de la sienne, *Indiana* est tout le contraire de *Faublas.* C'est le livre des passions du cœur, des désordres in-

times, de ces luttes de l'ame entre les penchans et les devoirs. Ce livre n'est pas moins dangereux peut-être que *Faublas;* et s'il ne rend pas poitrinaires les fils de famille, il fera perdre la tête à bien des femmes. Il faut l'avouer, nous avons plus de cœur que nos pères; la preuve en est dans le malaise social généralement senti, dans notre conviction à tous que la société, telle qu'elle est instituée, blesse souvent nos droits les plus naturels, nos plus chers intérêts, nos sympathies les plus sacrées, en accouplant de force les contraires, en mariant les extrêmes, en mêlant les nuances les plus tranchées, en accolant les morts aux vivans. Autrefois, l'homme ou la femme qui ne se contentaient pas du bonheur du ménage, aimaient ailleurs, et tout était dit. Le cœur n'était presque jamais pour rien, ni dans les affections légitimes, ni dans les excursions adultères : ce n'était pas la mode d'avoir un cœur!

Aujourd'hui, c'est dans nos mœurs! Que voulez-vous? une femme aujourd'hui aime son mari ou son amant : autrefois elle n'aimait ni l'un ni l'autre. Certes, les poésies légères de Voltaire auraient moins de succès à présent qu'une méditation de Lamartine. Tout cela se tient.

Indiana, dit l'auteur dans sa courte préface, est un type; c'est la nature mise aux prises avec les devoirs qu'impose la société, qui se raidit et tient tête aux préjugés et au Code civil. Il y a des combats violens, des larmes amères, des émotions fortes dans ce roman! Vous n'avez jamais vu une analyse plus minutieuse, une dissection plus exquise, une anatomie plus profonde du cœur humain. Le drame est simple et sans art, comme les événemens de la vie.

Je ne vous la raconterai pas, car ce serait déflorer le livre: seulement je vous dirai que les caractères sont vrais et tracés avec cette vigueur d'observation que vous admirez dans *Rouge et Noir*. Tenez-vous pour avertis : vous ne trouverez là ni sang, ni carnage, ni horreurs fantastiques. Vous entrerez bien simplement dans un ménage de province tout bourgeois où germent des passions plus que poétiques, et vous sortirez par l'île Bourbon, dans les fleurs, dans les bois, avec des émotions douces, et ce calme solennel, et cette paix religieuse des déserts du Nouveau-Monde ; mais de l'Europe à l'île Bourbon, que de chemin vous aurez à faire, que d'événemens à traverser, que de sensations à éprouver! Vous verrez!

Le style de ce livre est neuf comme l'idée; les mots ne sont pas là plus forts que les choses : ils ne vous font point mal à la vue; toujours l'expression est là toute prête à servir la pensée : forte, élégante et simple, quand il faut, l'expression est le valet, et non le maître; la forme n'emporte pas le fond, ainsi qu'il arrive chez les imitateurs de Jules Janin.

Je vous avoue que j'ai commencé ce livre avec une certaine défiance, car je n'ai pas foi à la fraternité du génie; et J. Sand avait prouvé assez de talent dans *Rose* et *Blanche* pour que j'eusse peur d'*Indiana* de G. Sand. Maintenant je ne sais lequel des deux sera l'aîné de l'autre. La seconde initiale s'est placée avant la première; mais, moi, qui les connais, je peux vous assurer que le J. est homme à bientôt reprendre sa revanche sur le G., et que nous tous, lecteurs et critiques, nous n'aurons qu'à profiter de la rivalité littéraire de ces deux noms.

Félix Pyat.

Le Barbier de Louis Onze.





Malgré les nombreux ouvrages littéraires publiés sur Louis XI, le volume de M. Cordellier Delanoue est une lecture intéressante. Il manque peut-être et volontiers d'animation et d'entraînement; bien que dialogué, et coupé en actes

et en scènes, cependant la marche générale de l'action est trop souvent ralentie par les détails naïfs et vrais, mais épisodiques, que l'auteur accumule avec une patience curieuse et louable, mais nuisible à l'effet qu'il prétend.

C'est une étude profitable, et qui ne veut pas rappeler les romans et les drames où Louis XI figure. Il faut remercier M. C. Delanoue d'avoir su se créer une voie nouvelle et personnelle dans un champ déjà sillonné par tant de voyageurs. Toutefois, je l'avouerai, j'eusse mieux aimé qu'il choisît décidément entre le théâtre ou la lecture, qu'il concentrât dans un foyer commun tout son savoir et toutes ses inspirations, qu'il attachât solidement à un tronc unique tous les rameaux épisodiques, ou que, suivant plus librement sa fantaisie, il donnât à sa pensée la forme d'un roman, si le roman lui plaisait mieux.

Au lieu de cela, il a réalisé à sa manière la méthode littéraire des *Barricades* et des *États de Blois*.

La préface qui précède *le Barbier de Louis XI*, écrite avec talent, avec un éclat de style remarquable, a le tort, très-grave selon nous, d'être calquée presque littéralement sur des préfaces célèbres publiées en 1827 et 1828. Or, ce qui convenait, ce qui portait coup il y a quatre ou cinq ans, ressemble aujourd'hui à de l'histoire ancienne. Les invectives et les exclusions, les systèmes, les catégories, qui sous le ministère Martignac avaient au moins le mérite de la lutte et de la nouveauté, n'ont plus aujourd'hui grande valeur, et les plus ardentes amitiés, les plus sincères admirations ne suffisent pas à excuser l'oubli, volontaire ou involontaire, de noms tels que Lamartine et Alfred de Vigny.

Si nos conseils arrivent jusqu'à M. Cordellier Delanoue, nous espérons qu'à l'avenir il ne voudra pas faire d'un ouvrage d'art et d'imagination un plaidoyer qui, bien que chaleureux, ne se trouve pas à sa place, et qui risque toujours d'être trop ou trop peu développé, ou même d'arriver trop tard.

Job, ou les Pastoureaux,

PAR M. FRANCIQUE MICHEL.

Parmi ceux qui étudient le moyen âge avec conscience, nous plaçons au premier rang M. Francisque Michel, l'auteur de *Job*. *Les Chansons du duc Châtelain de Coucy, le Roman de Mahomet*, voilà ses titres à la reconnaissance des bibliophiles. Dans l'étude des vieux manuscrits, il a déjà su s'approprier une qualité précieuse, la simplicité et la naïveté du style : malheureusement, sous le rapport du drame et de l'action, la critique a plus de prise. Ainsi, jamais romancier, même l'auteur des *Hommes volans*, n'a fait marcher ses héros aussi vite que M. Francisque Michel : en moins de quatre chapitres, Job, le futur chef des Pastoureaux, a fait quelques mille lieues. Il s'est embarqué pour la croisade ; à peine débarqué, il s'est battu comme un lion, et, fait prisonnier, il a retrouvé dans le harem du sultan sa maîtresse. Le sultan pardonne, et se fait raconter les aventures de Job comme un sultan des *Mille et une nuits*. A peine Job a-t-il fini son récit, que le voilà encore sur mer, et de là à Paris, puis enfin je le retrouve au haut d'une potence à Marseille. Il était temps, car il marchait si vite que je ne pouvais plus le suivre.

Je n'en dirai pas autant d'*Audefroy-le-Bâtard* : là du moins l'action marche simplement, et n'est pas arrêtée par des récits continuels, et après des peintures gracieuses, des scènes vives et animées, vous arrivez à un dénouement imprévu et terrible. Au reste, ne jugeons pas M. Francisque Michel par cet essai. Il est à la bonne source, et, dans peu, il nous promet d'autres romans sur le moyen âge, dont le succès, je n'en doute pas, récompensera ses travaux consciencieux.

Variétés.

Les personnes qui désireraient encore avoir des coupons d'actions pour la charmante statue exposée au bazar Montesquieu, sont prévenues qu'on n'en délivrera plus que jusqu'au 5 juin prochain, époque où le premier numéro sortant à la loterie de Paris désignera la série dans laquelle sera le coupon gagnant, qui sera déterminé par le tirage suivant.

Ces coupons, qui sont de 2 fr., se trouveront toujours, jusqu'à l'époque ci-dessus indiquée, au bazar Montesquieu, et chez M. Cramaille, quai des Augustins, n° 39.

— On assure que le monument que l'on doit élever au célèbre Cuvier sera mis au concours, et que les jurés seront choisis parmi les concurrens. Si cette nouvelle est vraie, nous en félicitons bien sincèrement la commission.

— Sous le titre assez obscur de *Souvenirs extraits des Mémoires de Maxime Odin*, Nodier vient de faire paraître un volume de nouvelles charmantes, écrites avec cette pureté de style qui distingue tous les ouvrages de ce spirituel écrivain.

— M. Fétis vient d'ouvrir son cours de philosophie musicale et de l'histoire de la musique. Nous en rendrons compte.

— On répète avec activité, au Théâtre-Français, *Clotilde*, drame en cinq actes. Mademoiselle Mars est chargée du principal rôle.

— La première représentation de *la Tour de Nesle* aura lieu cette semaine.

— Le théâtre du Cirque-Olympique fera sa clôture dans deux jours, et ne s'ouvrira qu'à la fin de juillet.

Dessins. Toilette de campagne, par Gavarni.
Frontière d'Espagne, par Ferogio.

Beaux-Arts.

EXPOSITION DU MUSÉE COLBERT

AU PROFIT

des familles des indigens cholériques.

L'exposition du Musée Colbert est d'une faiblesse regrettable dans l'intérêt du motif auquel elle doit naissance; mais en cela l'art n'est nullement compromis, car beaucoup d'artistes, qui se sont réservés pour le prochain Salon, auraient pu donner plus de valeur à cette exposition en y apportant leurs ouvrages

De grands noms pourtant figurent sur le catalogue, parmi lesquels nous trouvons d'abord celui de David. Son portrait de Pie VII et du cardinal Caprara est venu subir un nouveau jugement du public. Celui qu'on en portera aujourd'hui ne peut être aussi favorable qu'à l'époque où cet ouvrage a été exécuté. Comme on cherche surtout maintenant le vrai dans les œuvres d'art, celle-ci s'en éloigne trop pour être appréciée bien haut. Le dessin des deux têtes a bien quelque chose de la pureté et de la finesse qui faisaient le principal mérite de David, mais à un bien moindre degré que dans la plupart de ses ouvrages. Quant à la couleur, elle est d'une sécheresse et d'une fausseté frappantes. Les autres parties du tableau sont encore au dessous de celle dont nous venons de parler. Les mains du pape sont aussi pauvres de dessin que de coloris.

On a ajouté dernièrement à l'Exposition un *Bonaparte aux Pyramides*, de M. Gros, dont on a voulu faire quelque bruit; mais c'était fort mal entendre l'intérêt de cet artiste, à moins qu'on ne voulût par la comparaison donner plus de valeur à son tableau du général Lariboissière et de son fils, qui est réellement une belle chose. Il y a dans le *Bonaparte* l'empreinte des qualités distinctives de M. Gros, la force et la hardiesse, mais absence totale de profondeur. A l'exception du nègre, qui est peint avec énergie, l'exécution de ce tableau est lâchée au point de donner à cette toile l'apparence d'une peinture de décoration.

De là, au portrait du général Lariboissière, nous parcourons une distance immense. Ce n'est pas que tout soit égal dans cette dernière composition : la tête du général et celle de son fils, brillantes d'exécution, sont trop reposées et veloutées. Si quelques uns des accessoires sont bien traités, d'autres, l'affût, les boulets, le terrain, par exemple, sont loin de l'être heureusement. Dans son ensemble, l'exécution des deux personnages est large; les mains du père sont très belles. Nous retrouvons sur le second plan, dans le carabinier qui tient le cheval, toute la vigueur du talent de M. Gros, qui pourtant, dans les dimensions de ces figures, s'est un peu trop éloigné des règles de la perspective; mais ce qu'on peut dire admirable, c'est la vérité et l'énergie des trompettes qui sonnent dans le fond du tableau. Pourquoi, chez M. Gros, tout n'est-il pas fait dans cette manière simple et énergique? car généralement la peinture de cet artiste choque par quelque chose de brillanté, de satiné, par une recherche d'effets qui font sentir douloureusement tout ce qu'il a fallu de tyrannie au faux goût du commencement du siècle pour amener cet artiste remarquable à se démettre ainsi, au profit d'une nature châtiée et arrangée, des puissantes qualités de peintre et de poète qui le distinguent.

M. Scheffer a exposé sa *Retraite de Moscou*, dans laquelle l'expression et le talent de composition sont profondément sentis. Nous devons dire cependant que, dans ce grand nombre de figures, plus d'une critique sur le dessin pourrait trouver place, et que le tableau est d'un ton un peu sale.

Deux portraits de femme, par M. Gigoux, sont dignes d'attention. Cet artiste doit prendre garde, en ayant trop souvent Lawrence devant les yeux, de perdre toute originalité. Ses deux portraits sont d'une bonne couleur; dans le plus petit, en pied, les chairs sont mieux modelées, et, en somme, ce dernier est préférable au plus grand.

Un intérieur, par M. Granet, a toutes les qualités qui recommandent ce peintre : vérité et entente profonde des effets de la lumière. Il est à regretter que les tons pèchent généralement par trop de crudité.

Deux aquarelles de M. Newton Fielding, paysages avec des animaux, nous annoncent dans ce peintre un bon coloriste. Nous l'engageons à traiter ce genre sur la toile.

Nous avions vu avec plaisir plusieurs productions de M. Lépaule, jeune artiste qui s'était fait connaître au dernier Salon d'une manière si remarquable; mais elles ont été retirées de l'Exposition. Son portrait en pied, de *M. le comte D...*, est d'une excellente couleur et d'une exécution facile. Dans l'autre portrait, qui

est une *Etude de femme*, on désirerait plus de pureté de dessin dans les bras et dans les mains.

Nous voici arrivés à un jeune peintre dont l'étude constante est de reproduire la nature avec une telle apparence de réalité que les détails des objets les plus indifférens en reçoivent de l'intérêt. Des deux tableaux de M. Decamps (1), le premier représente une halte de Turcs devant une fontaine, au milieu du jour. On sait la manière supérieure avec laquelle M. Decamps colore et met en relief tout ce qui est muraille de pierre, et l'usage, j'allais presque dire l'abus, qu'il fait des fonds de cette nature, dans ses compositions. Ici aussi il y a une muraille vue, non de face, mais obliquement; et par suite de l'affaiblissement de la lumière sur l'horizon, la muraille et les terrains du premier plan semblent de même couleur et de même ton. Nous n'en avons pas moins retrouvé dans cette composition l'aspect saisissant de vérité et d'énergie que M. Decamps donne à tout ce qu'il fait, au point de nous obstiner, mais en vain, à déchiffrer les jambes des chevaux et surtout de l'homme debout, qui touchent à la fontaine, ainsi que les cols des deux chevaux gris qui se trouvent un peu en arrière, et sur lesquels l'ombre et la lumière sont distribuées d'une manière peut-être bien motivée, mais que l'on a peine à comprendre. On peut juger par tous ces détails de l'importance que nous attachons à tout ce qui vient de M. Decamps, et pourtant il y a tant de belles choses dans tous ses tableaux, que nous trouverions bien des éloges à lui faire sur celui-ci, même après toutes les observations que nous venons de lui adresser, et qui doivent être, à bien prendre, considérées comme des éloges, puisqu'elles témoignent de difficultés d'exécution surmontées, et dont nous savons bien peu d'artistes capables de se tirer aussi heureusement. Nous ne pouvons pourtant nous empêcher de citer, parmi les détails que nous avons le plus admirés, la tête du nègre à cheval, qui se lève sur le derrière du groupe de cavaliers, et le petit enfant qu'une femme tient à la main, à droite de la fontaine. Le mouvement et la vie sont peints dans ces figures avec une grande supériorité.

L'autre tableau représente un vieux cheval arrêté tristement en avant d'un hangar; un petit enfant lui met sous le nez une poignée de paille, sans réussir à exciter son ardeur; et dans le fond, une paysanne, accoudée sur une porte à hauteur d'appui, regarde cette simple scène. Cette petite composition captive aussi fortement l'attention. Le cheval est d'une vérité d'insensibilité et d'aspect étonnante; mais le dessous du hangar n'est pas traité avec cette conscience de coloris que M. Decamps nous a donné le droit d'exiger de lui. Si notre observation est juste, elle reçoit plus de force de la perfection que le peintre a trouvée pour représenter la paysanne et le bas de porte sur laquelle elle s'appuie.

Disons un mot de trois très petites esquisses de M. Eugène Delacroix, et dont l'une, qui représente Léda, semble ne lui appartenir ni par le choix du sujet ni par le style classique dont on y trouve la trace. C'est sans doute une ébauche d'élève; mais elle acquiert quelque prix en la considérant comme opposition complète à la manière actuelle du jeune peintre. L'esquisse qui a pour sujet *un courtisan montrant le corps de sa maîtresse à son ami* aurait fait, à notre avis, une des bonnes compositions de M. Delacroix, s'il l'eût traitée en grand. La petite femme, qui cache sa figure derrière le drap, a un caractère de malice et un bonheur de pose remarquables.

Nous ne pouvons mieux terminer notre revue que par le dessin de Charlet, sous le n. 77, ayant pour titre : *Contemplation des misères humaines*. Les visiteurs de l'Exposition ne s'avisent pas tous sans doute d'aller le chercher dans le coin de la fenêtre où on l'a relégué. Un vieux paysan est arrêté devant la pierre d'un tombeau surmonté d'une croix à moitié renversée. Qu'il y aurait à dire sur ce dessin, un des plus beaux parmi cette foule de petits chefs-d'œuvre qu'a créés le crayon de Charlet! Mais nous n'avons ni temps ni place pour parler ici de ce talent si vrai, si philosophique, si poétique et si populaire.

Cours

DE PHILOSOPHIE MUSICALE. (1)

M. Fétis vient d'ouvrir un cours de philosophie musicale; il se propose d'y développer l'histoire de la musique, sa marche, ses progrès, ses révolutions. Nous trouvons que le mot de *philosophie* implique autre chose qu'une simple énumération de faits musicaux : l'histoire se borne à narrer les faits; la philosophie doit les apprécier, les soumettre à l'analyse, en

(1) Ces deux tableaux ont déjà été enlevés de l'Exposition.

(1) Le cours de M. Fétis a lieu tous les mercredis, à 3 heures, dans les nouveaux salons de M. Dietz, rue Neuve-des-Capucins, n. 13.

rechercher les causes et l'application dans l'intérêt de l'art.

Ce n'est pas au bout de deux leçons que nous pouvons porter un jugement sur le point de vue de M. Fétis et sur ses théories. M. Fétis est déjà connu par quelques compositions, et particulièrement par ses feuilletons; il est permis d'espérer qu'il saura tirer de son sujet quelques considérations larges et neuves pour la critique musicale.

Cette critique est, de toutes, la plus négligée. On oublie assez souvent, dans la plupart des journaux, que, pour rendre de la musique un compte approfondi et intéressant, il ne suffit pas d'être seulement artiste ou seulement littérateur. Les uns, en bien petit nombre, il est vrai, ne parlent que *dièzes*, *bécarres*, etc., et rebutent par conséquent le lecteur, fatigué du technique; les autres (c'est la plus grande majorité) raisonnent musique en vrais littérateurs. Ce qu'ils font n'est pas de la littérature musicale, c'est de la littérature à propos de musique. Ils parlent *grandiose*, *sublime*, *noblesse*, *chaleur*; mais d'analyse point. Il en est pourtant qui parlent musique en bon style; mais leur analyse, qui décompose et explique tel ou tel effet d'instrumentation, se borne à montrer la marche de l'harmonie et les moyens employés par le compositeur. C'est bien; mais cela ne suffit pas : le but philosophique est manqué. La critique musicale doit sans doute analyser les moyens employés par le compositeur pour produire tel ou tel effet; mais ce qu'elle doit aussi rechercher sous peine de n'être plus philosophique, c'est le genre d'émotions que le compositeur a voulu exciter par cet effet, et la correspondance mystérieuse supposée par lui entre ces moyens et la corde qu'il a voulu faire vibrer dans l'ame de ses auditeurs.

Il faut donc, dans la critique musicale, de l'ame pour bien sentir la pensée intime du compositeur; de la science pour comprendre et discuter les moyens par lesquels il imprime cette pensée à son public, et enfin du style pour rendre l'analyse colorée et intéressante; du style pour être lu.

Aujourd'hui que le goût de la musique est répandu partout; aujourd'hui que la musique est le complément nécessaire de l'éducation, aussi indispensable au jeune homme que le dessin et l'escrime; à la jeune fille, que la danse et la broderie; la tâche des critiques devient noble et belle. C'est à eux de poser les vrais principes du goût. La critique, sans doute, n'apprend pas à sentir; elle n'a pas de prise sur le sentiment musical, aussi vague de sa nature, aussi insaisissable à l'analyse que les nuances les plus passagères d'une odeur, puisqu'il a à la fois la profondeur passionnée du sentiment et la rapidité fugitive de la sensation. Ce qui lui appartient, à la critique, c'est de former le jugement par la comparaison, par la recherche des rapports matériels entre les moyens et les effets, puis des rapports secrets entre les effets et les émotions. Or, pour remplir cette tâche avec conscience et succès vis-à-vis de cette société dont on doit former l'opinion, il faut, encore une fois, réunir le sentiment et la science de l'artiste au coloris du littérateur.

Parmi les critiques qui se sont jusqu'ici occupés sérieusement des progrès de l'art, les artistes n'ont distingué et apprécié que les feuilletons de MM. Castil-Blaze, Fétis et d'Ortigue. Les articles spirituels et complets de MM. Fétis et Castil-Blaze ont souvent orné les pages de notre recueil. A côté de ces noms justement connus, nous pourrons bientôt placer celui d'un jeune artiste nourri de fortes études musicales et littéraires, M. Victor Fleury, à qui nous devons quelques feuilletons sur le Théâtre-Italien, et les deux articles sur la ROMANCE qui ont paru dans nos derniers numéros.

MADEMOISELLE V. DEJAZET.

C'est une chose curieuse que l'importance qu'on met aux notices biographiques. On indique avec un soin tout particulier le lieu et la date de la naissance; on ne vous fait pas grâce de la moindre espièglerie de jeunesse; on vous raconte les projets de l'adolescence, les désappointemens de l'âge mûr, et puis les événemens insipides d'une vie sans orages, sans intérêt, et presque toujours sans gloire. Cependant, pour peu qu'il ait été deux fois question d'un homme dans les journaux, une notice devient un hommage obligé. On en jette, en façon de dernière moquerie, sur la tombe d'un académicien, en présence de trente-neuf génies qui ont médit de ses œuvres; on en accorde à tous les grades, à toutes les professions; on fait ainsi de gros recueils, Panthéon de nullités, procès-verbaux de mensonges et surtout d'éloges, car ces pages tumulaires sont comme les monumens du Père-Lachaise : il n'y est question que de bons époux, de bons pères, et surtout d'excellens citoyens : seulement, il y a cela d'agréable, que c'est quelquefois de son vivant qu'on a ainsi une sorte d'épitaphe et des amis inconsolables. On y a mis de la méthode et des catégories. Nous avons des biographies de militaires, de députés, de pairs de France et de gens de lettres. Nous avons aussi des biographies dramati-

ques, et, à vrai dire, je comprends plus celles-là que les autres, parce qu'elles doivent concourir aux progrès de l'art; car le grand art de jouer la comédie se lie bien plus qu'on ne pense à la littérature dramatique. C'est le corps et l'ame, la parole et la pensée : tous deux ne font qu'un. Mais ici il faut distinguer, car tous les faiseurs de pièces ne sont pas plus des auteurs dramatiques que tous les acteurs ne sont des *comédiens*.

Celui qui se borne à savoir parfaitement ses rôles, à ne jamais manquer ses entrées, à soigner son costume, et à respecter les traditions, celui-là n'est qu'un acteur; il fait un métier dans lequel il peut fort bien ne pas déplaire au public, attraper quelques bravos, et gagner ses appointemens le plus loyalement du monde.

Il faut plus de façon pour faire un *comédien*. Sa mission s'agrandit de toute la portée de l'art dramatique : elle consiste à exprimer le jeu des passions, à peindre les caractères, à reproduire les ridicules, à mettre les travers en relief, et à faire de la satire en action. Il faut au comédien une étude approfondie pour concevoir, une longue observation pour saisir les traits caractéristiques, et un tact particulier pour juger juste; quand il en est là, il n'a rempli que la moitié de sa tâche, car il faut ensuite représenter tout ce qu'il a compris. Pour la conception, il a une œuvre à faire, et pour l'exécution, il faut une création, et cette création, qui est toute à lui, est d'autant plus difficile que l'œuvre littéraire est plus médiocre.

En comprenant ainsi l'art du comédien, on s'étonne moins que nous comptions si peu de grands artistes. Nous en avons encore cependant; la gloire dramatique n'a pas disparu du théâtre avec Talma, Contat, Baptiste, Elleviou, Martin, Potier, et quelques autres. Il y a des talens qui soutiennent aujourd'hui la dignité de l'art, et que le suffrage général placera un jour à côté de ces grands noms. Il est du privilége, et presque de la nature de notre feuille, de leur rendre hommage; et si les portraits que nous comptons publier doivent être en petit nombre, il n'y a pas de notre faute.

Mademoiselle V. Dejazet tient un rang distingué parmi les artistes dont les talens sont hors de toute contestation, et auxquels le public prodigue chaque jour ses encouragemens et sa bruyante approbation. Nous ne rappellerons pas qu'elle naquit pour ainsi dire au Vaudeville, où, à l'âge de cinq ans, elle bégayait de petits rôles; nous ne dirons pas les théâtres sur lesquels elle a joué, les difficultés dont elle a triomphé, ou les succès qu'elle a obtenus : tout cela importe fort peu au public, et nous lui en faisons grâce. Nous nous bornerons à lui dire quelques mots sur le genre de son talent et sur les divers emplois dans lesquels tout le monde l'a vue à Paris depuis quelques années.

Un jeu naturel et mordant, une physionomie expressive et pleine de malice, un sourire fin et moqueur, une verve qui enlève, une grande variété d'expression et une connaissance parfaite de la scène, telles sont les qualités qui la distinguent davantage. Son emploi, puisqu'il faut encore nous servir de l'expression consacrée, consiste principalement à jouer les comiques et les rôles à caractère. Personne n'est parvenu à représenter les grisettes avec plus de vérité. Les grisettes! cette classe que nous connaissons tous, parce que c'est là qu'à dix-huit ans chacun a trouvé sa Charlotte et fait le Werther; les grisettes, classe sentimentale et gourmande, simple et coquette, et qui fait des *traits* avec une naïveté si divertissante! La grisette est devenue un des caractères de l'époque, et pendant quelque temps elle a été en possession de la scène, grâce peut-être au talent et au jeu spirituel et piquant de mademoiselle Dejazet, qui leur servait trop souvent d'interprète. Les fermières bavardes, les petites filles lutines, les niaises apprivoisées, ont servi tour à tour à faire briller cette aimable actrice, et à étendre une réputation justement acquise; mais il y a un genre particulier où sa place est, sans contredit, la première, et sa gloire sans partage.

Lorsqu'à notre scène se sont présentées de ces combinaisons où la situation devient trop leste et les caresses trop rapprochées ou trop tendres, on a cherché les moyens de les conserver sans effaroucher de justes susceptibilités; ce qui vous prouve que, tout *osé* qu'on soit, on y regarde à deux fois avant d'être *osé* tout-à-fait. Il fallait, pour résoudre le problème, la création d'un être qui ne fût ni homme ni femme, ni vertueux ni débauché, ni trop innocent ni trop roué. On allia la licence et la réserve; il en naquit le *travesti*, comme autrefois le calembourg naquit d'un *caprice* de l'esprit pour la bêtise.

Cette création du *travesti* est bien la chose la plus gracieuse et la plus piquante du monde. La métamorphose n'y est jamais complète, et les mots les plus simples en reçoivent une couleur de double entente continuelle qui a son charme et sa gaîté. La réflexion la plus naturelle dans la bouche d'un homme, se revêt d'une expression gracieuse ou maligne au sortir des lèvres d'une femme. Qu'un jeune homme dise à une jeune fille : « N'ai-je donc pas ce qu'il faut pour vous plaire? » vous resterez impassible; mais qu'un *travesti* dise cela, et vous rirez à vous en faire mal, comme vous rirez aussi des ses colères, de ses jalousies et de

ses forfanteries. Le comique jaillit de l'opposition d'une réalité qu'on ne saurait oublier avec une illusion qu'on est convenu d'accepter.

C'est, de tous les emplois de la scène, le plus difficile à remplir, parce que c'est celui qui a le plus d'exigences. Tout le talent de l'esprit ne saurait y suffire, il faut que la nature accorde son aide. On veut trouver dans un *travesti* toutes les graces d'une femme et toute l'assurance d'un jeune homme. Il faut être bien faite, et cependant il ne faut pas non plus que les formes viennent trop à se trahir; et puis, si elles ne venaient pas à se trahir du tout, on serait mécontent : il ne faut ni trop ni trop peu. Ajoutez à cela une grace et une aisance de manières qui doivent s'allier à la décence des gestes et à un ton de plaisanterie de bonne compagnie. Tout cela est fort difficile à concilier ou à réunir, sans doute; mais mademoiselle Dejazet a résolu le problème. C'est là un des plus beaux fleurons de sa couronne. Elle y a atteint une rare perfection, et on peut avancer, sans crainte d'être démenti, qu'en ce genre, où elle brille, elle ne compte pas de rivales. Nous l'avons vue d'une noblesse enfantine et touchante dans *le Fils de l'homme*, gentille et mauvaise tête dans *Henri V*, et puis tout récemment si variée, si comique et si piquante dans *Vert-Vert*.

A des dons heureux que lui a jetés à profusion une organisation privilégiée, mademoiselle Dejazet joint des avantages qu'elle ne doit qu'à l'étude et au travail. Personne ne chante le vaudeville avec plus de verve, et ne danse avec plus de grace et de légèreté. Elle réunit des qualités qu'on ne rencontre ordinairement que dans plusieurs artistes. Le cumul des talens est permis, et c'est une permission dont on n'abuse guère par le temps qui court, même hors du théâtre. Disons, pour dernière vérité ou pour dernier éloge mérité, que mademoiselle Dejazet a cela de remarquable, que son jeu si fin et si incisif porte toujours le cachet du naturel et de la facilité : le travail ne s'y laisse pas apercevoir, et dans les arts c'est le triomphe du talent. Ajoutons enfin qu'on dit que sa conversation à la ville est plus spirituelle que beaucoup des rôles qu'elle joue. On cite nombre de saillies et de mots piquans qu'elle a dits, et beaucoup d'autres qui ne sont pas d'elle : on prête toujours aux riches.

Mademoiselle Dejazet vient de renouveler son engagement au théâtre du Palais-Royal. On assure qu'elle avait reçu des offres brillantes pour aller recueillir l'héritage de madame Gavaudan à l'Opéra-Comique, cet immense théâtre qui cherche à ressusciter. Elle a refusé, et nous l'approuvons fort. Qu'elle reste grande dans sa petite sphère : mieux vaut être la gloire d'un théâtre secondaire que l'un des ornemens d'un théâtre royal.

Littérature.

JENNY LA LAIDE,

Conte.

Je courais au bonheur sur la route du crime.
GILBERT.

(SUITE.)

IV.

LUCIEN JENNEMERS.

Ce jeune homme était une organisation mixte : avec des traits de femme, un caractère ferme; avec du laisser-aller, de la coquetterie; de la gaîté avec de la mélancolie ; jeté sur la terre sans fortune, il avait hérité à vingt-cinq ans de biens considérables, de sorte qu'il conservait au sein de son luxe d'enrichi des habitudes d'homme pauvre; il avait du goût pour bien des choses, mais de grande vocation pour rien. Papillon, tout l'attirait; les difficultés le rebutaient aussi... il lui fallait parfois une route aisée, et parfois un chemin raboteux. — Enfin, si l'on eût voulu trouver l'antithèse de Lucien, c'est en lui-même qu'il eût fallu la chercher. Humilié par le souvenir des grands airs que ses camarades d'enfance avaient eus avec lui, il avait souvent des manières insolentes, et faisait sonner sa fortune; puis un moment de réflexion le rendait à lui-même : il riait de sa grimace de la veille, de son langage précédent, et redevenait raisonnable. En un mot, c'était, malgré ses bizarreries, un de ces fashionables qu'on peut aimer, parce que ses nombreux défauts n'avaient pas étouffé chez lui le germe de mille bonnes qualités.

Jusqu'à présent, Lucien s'était fait une loi : c'était de ne pas engager son cœur, et d'éviter les regards des demoiselles à marier. Il avait juré à ses amis de Tortoni qu'il resterait garçon, serment très honorable sans doute, et que son honneur de petit-maître l'engageait à tenir. C'était bien tant qu'il y avait des bals, des concerts, des spectacles, des courses au bois; mais quand, la dernière poignée de main donnée, Lucien revenait chez lui, il se sentait alors bien isolé, bien

contraint à force d'avoir de la place; le trop d'air le suffoquait; son alcôve lui paraissait vide, ses tableaux pâles, son salon immense. Alors il se retrouvait tel qu'il eût dû toujours être, avec une ame expansive, sympathique, avec des pensées à communiquer, des confidences à faire. Tout à l'heure il était vif, pétulant, évaporé ; il y avait du dégagé dans son maintien, du brillant dans son langage, du dédaigneux dans son regard. Maintenant le voilà froid, triste, engourdi. Il songe à son frère, qui a épousé le bonheur sous les traits d'une jeune femme ; il songe aux vertus de sa mère, et dit en contemplant le portrait de celle qu'il perdit trop tôt : Le monde a donc tort? les femmes peuvent donc embellir notre vie, et nous aider à la supporter? Car je me souviens de toi, de ton ame pure, ô ma mère!..

Puis il se jette sur son lit, et tombe dans un sommeil pénible...

Présenté à madame de Cénis par un ami commun, il ne fut pas long-temps sans se prendre d'amour pour Laurence. Lucien sentit alors qu'il y avait toujours un bon dénouement à mettre à la vie, et que si autour de lui mille jeunes gens avaient suivi une mauvaise pente, plus heureux et mieux inspiré, il pouvait entrer à temps dans un système de sagesse. Il abandonna alors bien de ses prétentions, et se contenta d'être simple pour être aimable.

Laurence ne put se voir l'objet de ses recherches sans en être flattée intérieurement. D'abord ce fut de l'amour-propre satisfait; après, de la rêverie, de l'embarras, de l'hésitation. Les mots ne venaient plus se placer dans sa mémoire, la voix expirait sur ses lèvres; ses joues se coloraient et pâlissaient presque à la fois, et à peine pouvait-elle faire quelques pas au devant du jeune homme.

L'amour ne s'apprend point, il se devine. Aussi Lucien comprit bientôt la jeune fille ; il reconnut en elle les mêmes symptômes qu'en lui. Leurs cœurs battaient à l'unisson; désirs, espoir, vœux égaux. Lucien osa braver les railleries de ses bons amis les débauchés, et songea fermement à se marier.

— Or, le jour où il interrompit si bien la sonate de Jenny, madame de Cénis étant absente, Lucien s'entretint long-temps, presque à voix basse, avec Laurence.... La sœur difforme écoutait avidement; mais elle ne saisit que ces mots : « N'est-ce pas que madame votre mère ne me refusera pas son consentement? — Je ne sais... — Oh! Laurence, dites-moi qu'il n'y aura pas d'obstacles à ce mariage... Je vous aime tant!.. — Lucien... monsieur...—Si vous n'étiez pas ma femme! je serais bien malheureux, ma Laurence... — Silence! et Jenny qui est là... — Oh! votre sœur est bonne, et ne voudrait pas...

En ce moment, voyant que Jenny prêtait l'oreille, il s'interrompit et fredonna, puis se mit à causer de choses indifférentes. Madame de Cénis entra.

Resté seul avec elle, il lui demanda aussitôt la main de sa fille. Laurence était dans la chambre voisine, en proie à la plus vive inquiétude. Jenny avait disparu...

L'entretien de madame de Cénis et de Lucien dura plus d'une heure. Au bout de ce temps, la porte s'ouvrit, et le jeune homme sortit en saluant très sèchement... Il rencontra les regards de Laurence, mais ne put rien lui apprendre; car la mère était là. Parvenu au bas de l'escalier, il dit avec colère à son chasseur d'ouvrir la portière de sa voiture.

Jenny se trouva près de lui. Elle réprima un sourire que grimaçait sa bouche, et dit à Lucien : Eh bien! monsieur, vous êtes donc refusé? — Il la regarda tout étonné, et répondit machinalement : Oui. — Puis il partit rapidement, comme pressé de s'éloigner à jamais d'une maison où ses rêves venaient d'être détruits sans retour. Jenny remonta toute légère ; jamais elle ne s'était sentie aussi à l'aise; elle ne pensait même plus à sa laideur.

V.

CELA SERA.

Un jour je montai chez Jenny; sa porte était entrebaillée. J'entrai; je la trouvai seule; elle regardait par la fenêtre. En suivant la direction de ses yeux, je vis que l'objet de son attention était sa sœur, qui se promenait au jardin... — Eh bien, Jenny?.. lui dis-je.

Elle n'entendait pas... mais se mit à se parler avec agitation, avec brièveté; il semblait que mille passions se heurtassent dans sa poitrine, et cherchassent à s'en échapper violemment...

— Oui, je l'ai juré, cela sera.... — Un grand malheur pour elle... soit. Tant mieux!.. Elle, mon ennemie... elle si jolie... et qu'il aime! — Oh! cela sera. D'abord, pas d'espoir d'être aimée... De l'amour! pauvre folle... La belle taille! qui n'en serait séduit? Regardez-moi... rage! rage! Oh! cela sera...

— Quoi donc? demandai-je.

Elle se retourna vivement.

— Vous étiez là, monsieur?

— Oui, j'arrive... et vous, mademoiselle Jenny, je vous trouve bien préoccupée...

— Oh! pardon, pardon... j'avais tort; c'était un souvenir, c'étaient des pensées tristes : je n'en ai pas d'autres...

— Mais vous les mêliez de menaces.

— Moi, menacer! moi, pauvre fille, faible et chétive; ce serait une dérision de ma part.

— Jenny, si jamais votre sœur a pu méconnaître la voix du sang; si, long-temps, elle vous a refusé son amitié, c'est aujourd'hui qu'il sera beau et noble de lui pardonner: car elle est malheureuse à son tour.

— Je le sais.

— Et d'autant plus malheureuse est Laurence que son cœur souffre seul, et qu'il lui faut toujours paraître dans le monde, écouter les fadaises, les complimens éternels des hommes à la mode. Vous, au moins, vous n'étiez pas obligée de vivre dans un tourbillon de bruit, d'entendre à votre oreille un bourdonnement de galanterie, d'accueillir des déclarations uniformes. Elle aime de toute son ame.

— Oui, mais elle ne pourra épouser M. Lucien... notre mère s'y oppose.

— Pourquoi donc? qu'a-t-elle à lui reprocher?

— Une seule chose : il n'est pas noble.

— Ah! j'entends; madame de Cénis se souvient qu'elle est comtesse, et ne veut pas de mésalliance.

— Oui, elle tient avant tout à la noblesse... Laurence a déclaré formellement hier au soir que jamais elle n'épouserait un autre homme; que sa volonté était ferme, car il y allait du bonheur de sa vie, et que, puisqu'il s'agissait d'elle, au moins devait-elle être consultée.

— Quoi! la douce Laurence a osé contredire à un tel point sa mère?..

— Je le lui avais conseillé.

— Vous!

— Oui; malgré son peu d'amitié pour moi, je l'aimais. Son chagrin nous a rapprochées, et elle a compris pour la première fois qu'il n'était pas inutile d'avoir une bonne sœur.

Jenny ne me dit pas tout; mais voici ce que j'appris plus tard :

— Cette jeune fille oublia que grace, beauté, fraîcheur, tout lui avait été refusé; que, marâtre envers elle, la nature s'était plue à la faire difforme et risible, comme ces sculpteurs qui, après avoir travaillé à une Vénus, s'amusent à pétrir une petite statue de satyre à larges oreilles et à pied fourchu. Jenny aima. Que d'efforts pour lutter avec cette passion qui devait être malheureuse! Que de soupirs étouffés, de larmes séchées vite, d'élans comprimés?.... Enfin, ne pouvant s'élever au dessus des flots, elle s'y abandonna; mais alors elle vit cette étoile brillante qui avait fixé son regard, luire sur une autre; cet homme, dont un seul mot tendre l'eût rendue au bonheur, n'eut de sermens, de paroles d'amour que pour une autre. Jenny sentit alors qu'elle ne serait plus bonne; que, laide de visage, il lui fallait l'être de cœur; que, rebutée, c'était à elle à se venger; que, délaissée, elle devait isoler Lucien de Laurence. Pour cela, elle les rapprocha. Elle savait bien que le jeune homme serait persévérant, et que peut-être un jour madame de Cénis consentirait à ce mariage. Elle voulut que sa sœur se déshonorât, et que Lucien, heureux, l'abandonnât après l'avoir possédée; elle voulut que cette fleur de beauté fût flétrie avant le temps, et séchât sous le souffle empesté de la médisance publique.

Dès lors sa devise fut : *Cela sera !*

Serment haineux qui revenait toujours sur ses lèvres; engagement qu'elle prit envers son long ressentiment et qu'elle tint trop bien...

Jenny eut soin de gagner la confiance de sa sœur en la plaignant, en lui offrant ses conseils et son silence. Elle engagea Laurence à écrire en secret à Lucien et à recevoir les lettres du jeune homme, s'offrant même à les lui remettre adroitement... Plusieurs fois ils se virent dans la chambre de Jenny devant celle-ci, qu'ils remerciaient de son amitié, tandis qu'elle avait le cœur gros de haine, et que, caressant ses projets de vengeance, elle murmurait : cela sera!

VI.

UNE CONFIDENTE CHARITABLE.

Il arriva que madame de Cénis fut obligée de passer une nuit près d'une parente malade. Ce soir-là même Jenny, tout en se faisant prier pour la forme, avait donné à Lucien la clef de la chambre de sa sœur.

— Le ciel est sombre; le jeune homme, qui s'est tenu caché pendant plusieurs heures, traverse à pas légers les appartemens... le cœur lui bat; quelquefois il s'arrête, car il sent qu'il va obtenir par surprise ce que le mariage seul devait lui accorder... — Un moment il regarde derrière lui, croyant entendre le frôlement d'une robe et le bruit d'une respiration entrecoupée. — Erreur sans doute... lui seul veille... — Il s'avance, ouvre la porte de cette chambre pudique, et entre furtivement, tout honteux de lui et cherchant à se rapetisser, parce qu'il entend bourdonner sa conscience...

— Quelqu'un a ri dans les ténèbres... Encore une erreur.. oh oui! — Voici le lit où repose Laurence... Délire! extase inouie!.. là des graces de dix-sept ans, là un sein uni et blanc, des mains douces, de longues

paupières abaissées, et une bouche qui s'est fermée en prononçant son nom à lui, le nom de Lucien!..

Lucien heurte un fauteuil. Laurence se réveille et dit : Qui va là?

— Moi... ton Lucien...

Et il est près d'elle, et il recueille sur ses lèvres les cris de Laurence...

— Oh! Lucien! oh! monsieur, dit-elle; laissez-moi, je vous en supplie... Sortez... Qui vous a ouvert ma chambre?.. c'est une trahison... une trahison affreuse... Pitié!.. C'est mon honneur, je n'ai que cela... — Et ma mère, que penserait-elle?.. — Oh! Lucien... je t'aime, n'en doute pas... mais respecte notre amour, ne lui ôte pas sa pureté... Va-t'en! va-t'en!

— Partir! folle, partir! quand je suis là, dans tes bras; partir quand j'ai trouvé le paradis, quand mon cœur presse le tien, quand j'ai tout, ta vue, ton haleine, des baisers... partir! oh! ce serait de la démence... Mon amie, tu me pardonneras en songeant à mon amour, que tu invoques contre moi; à nos larmes brûlantes, aux jours de désespoir qui se sont traînés avant cette belle nuit! Oh! du bonheur maintenant, du bonheur à flots!... serons-nous encore assez payés des chagrins de la veille...

— Que fais-tu, Lucien?... De grâce...

— Laurence, seras-tu plus cruelle envers moi que ta mère ne l'a été? Écoute, c'est une revanche que son égoïsme nous devait...

— Je t'aimais... pourquoi en abuser?...

— Aie confiance : je serai ton esclave soumis, et jamais, jamais un mot de ma bouche n'apprendra aux échos du monde que tu t'es abandonnée à moi tout entière et sans réserve... — Alors Jenny ferma la porte à double tour, emporta la clef, et remonta chez elle. Une vieille dame, sa voisine, fut réveillée par un éclat de rire frénétique, et se leva tout effrayée; mais elle n'entendit plus rien. Toute la force humaine ne pourrait suffire à redoubler ce rire galvanique qui tue; car, étranger à notre volonté, il vient des nerfs contractés et d'une agitation violente.

Le lendemain madame de Cénis, en revenant à l'hôtel, demanda sa Laurence. « Elle n'est pas encore descendue, » dit Jenny. — La mère, inquiète, va frapper à la porte de sa fille sans obtenir de réponse. — Craignant quelque malheur, madame de Cénis fait enfoncer cette porte; elle entre à la hâte, et voit Laurence évanouie sur son lit, pâle et défaite... La fenêtre est ouverte, et des draps y sont attachés... En un instant elle a tout compris...

— Quelle horreur! s'écrie Jenny.

Et tous les valets qui sont là!... Madame de Cénis frémit, et commande à Jenny de se taire. On s'empresse de secourir Laurence; la pauvre enfant revient à elle... D'abord elle ne reconnaît personne, n'ayant même plus le sentiment de son existence..... Mais la voix irritée de sa mère lui rappelle tout... Elle jette un cri, et court à la fenêtre... — Du sang! il s'est blessé en tombant!...

— Il!..... Ah! malheureuse fille! Vous vous êtes déshonorée!

— Ma mère... ne croyez pas... On lui avait donné ma clef...

En ce moment madame de Cénis rencontra le regard jubilant de Jenny, qui pouvait à peine contraindre sa joie... Une idée soudaine lui vint : si c'était elle? si sa jalousie?...

Elle dit à Jenny : Vous allez venir dans ma chambre; j'ai à vous parler.

Laurence se jeta aux pieds de sa mère en s'écriant : Pardon, vous qui autrefois fûtes si tendre pour moi...

Mais madame de Cénis la repoussant : Pleurez, imprudente enfant, pleurez maintenant; vous voilà à la merci d'un étranger et de ces domestiques...

— C'est ce que je voulais, murmura Jenny.

Et elle sortit avec sa mère.

VII.

UN DÉPART.

Jenny avait bien calculé : en quelques jours sa sœur fut déshonorée. L'un tourna son aventure en histoire tragique, l'autre en plaisanterie; ceux-ci s'affligèrent pour Laurence, ceux-là prirent soin de la proposer en exemple aux personnes coquettes; les mijaurées la condamnèrent sans appel, et le plus grand nombre, la race des gens impassibles, apprit froidement son malheur. Ce qui acheva de désespérer madame de Cénis, c'est qu'au bout de trois mois elle s'aperçut que sa fille était enceinte...

Laurence dépérissait à vue d'œil, n'ignorant ni la curiosité insultante dont elle était l'objet, ni les propos qu'on tenait sur son compte : forcée de supporter la présence d'une méchante sœur, cause de tout; en butte aux reproches de sa mère, et surtout ne recevant plus de nouvelles de Lucien...

— « Serait-il infidèle? n'a-t-il eu qu'un amour de jeune homme, un amour passager et frivole? M'a-t-il oubliée, ou bien n'ose-t-il plus se présenter en ces lieux?... — Oh! s'il savait que je vais être mère!... — Mère! — Avoir un enfant qui lui ressemblera, qui sera

beau, et me consolera de tout! — Mais il l'ignore, sans doute; sinon combien ce serait mal à lui..: — Quand Lucien apprendra cette bonne nouvelle, il reviendra..... Mais à qui me fier pour la lui faire savoir?.... Jenny m'a trahie... Jenny ne m'aime pas...., et cependant ce serait bien le moment de m'aimer, puisque je suis malheureuse... »

C'est dans ces réflexions qu'elle se perdait continuellement, obligée de rester dans sa chambre sous la surveillance de vieux domestiques sévères, trop jaloux d'obéir aux ordres de madame de Cénis et de mériter leur pension, pour perdre de vue un instant celle qu'on leur avait confiée.

Le matin de cette nuit d'amour close si brusquement, Lucien, en se hâtant de descendre à terre, tomba lourdement. Quoique affaibli par sa chute et perdant beaucoup de sang, il se traîna encore. Quelques personnes qui passaient le mirent dans un fiacre qui le ramena chez lui presque sans connaissance.

Sa convalescence fut assez longue. Enfin il put sortir, et aller de nouveau dans le monde. Alors ses bons amis revinrent l'assaillir avec leurs plats quolibets, le félicitèrent sur sa victoire, sur ses succès auprès du *beau sexe*. Il recevait ces plaisanteries avec répugnance; car il aimait. Cependant, après avoir essayé vingt fois inutilement de faire parvenir des lettres à Laurence, il fut étonné de ce qu'elle restait si indifférente à son égard; il pensait qu'elle aurait pu séduire un domestique, envoyer chez lui, s'informer de ses nouvelles. Mais personne; pas une lettre; rien. Cela lui sembla singulier. Les hommes, maîtres de leurs actions, paraissent toujours oublier que la même liberté est refusée aux femmes. Ce qui étonna surtout Lucien, ce fut de voir madame de Cénis, à qui il avait demandé de nouveau par écrit la main de sa fille, persister dans son refus orgueilleux. A quoi attribuer cette opiniâtreté? aurait-elle d'autres projets? Tourmenté par cette idée et maîtrisant sa répugnance, il se décida à retourner chez la mère de Laurence, pour la conjurer de changer sa détermination. — Au moment où Lucien allait entrer, il aperçut Jenny. Il ignorait qu'elle l'avait trahi, et s'empressa de lui parler de toute sa famille.

— Ma sœur, dit Jenny, est à la campagne....

— Bah!

— Oui; on parle d'un mariage pour elle....

— Un mariage!... Et avec qui?...

— Les partis ne manquent pas.... M. de Gouvré.... le fils du comte d'Hurghem, le baron de....

— Assez... Jenny; je vous remercie. — Et Laurence, que fait-elle? Comment voit-elle tous ces mariages-là....

— Je crains...

— Quoi?

— De vous affliger; mais....

— Mais... parlez-donc, Jenny; pas de réticence.... Vous me tuez....

— Eh bien! je crois que Laurence, sachant son union avec vous impossible, est au moment de se décider en faveur d'un de ses prétendans....

— Merci. La voyez-vous?

— Rarement, monsieur.

— A la première occasion dites-lui, s'il vous plaît, mademoiselle, que je suis parti pour la Suisse, et que je lui souhaite tout le bonheur qu'elle mérite.

— Votre commission sera remplie, je vous l'assure.

Il s'inclina, et remonta en voiture.

Laurence l'aperçut alors de sa chambre où elle était; et, ouvrant à la hâte sa fenêtre, elle cria: Lucien! Lucien!

Mais, rêveur au fond de son landau, il ne la voyait pas, et le bruit de la voiture étouffa la voix de la pauvre enfant.

(*La suite au prochain numéro.*)

D'EGMONT,

OU

Paris et Saint-Cloud au 18 brumaire.

Un vol. in-8.

D'Egmont n'est pas un ouvrage inconnu pour les abonnés de *l'Artiste*. Le mois dernier ils ont lu, j'en suis sûr, avec le plus vif intérêt, un chapitre intitulé: *Une Maison de la rue de la Victoire*. Quiconque n'avait pas encore visité l'habitation retirée d'où Napoléon s'élança tout à coup à la conquête de l'Europe et de la couronne impériale, aura voulu connaître cette cour étroite où se représenta, dans la matinée du 18 brumaire, le premier acte d'un drame court et décisif qui substitua la volonté d'un seul aux passions jusqu'alors indomptées du peuple français. Nous touchons encore à cette journée célèbre, et cependant que de choses entre elle et nous! Il y a de quoi frémir sur la puissance dévorante du temps quand on songe à tout ce qui a passé sur la France depuis le jour où Bonaparte se fit premier consul. Autrefois la marche des révolutions était lente. Rome s'est débattue pendant cinq siècles sous le joug de ses empereurs; et, depuis que Paris a vu Louis XVI périr sur l'échafaud, où ses juges devaient se pousser les uns les autres, tour à tour bourreaux

et victimes; depuis qu'à la Convention a succédé le Directoire, le Consulat, l'Empire, la Restauration, puis les trois journées, et aux trois journées une dynastie nouvelle; depuis toutes ces révolutions il s'est à peine écoulé quarante ans. En quarante ans sont mortes les assemblées populaires et leur énergie, Napoléon et sa gloire, les Bourbons et leurs antiques souvenirs; mais la France vit toujours, elle vit plus forte que jamais, parce qu'elle a résisté à tous ces terribles ébranlemens, et qu'en face de l'Europe le peuple de Paris, seul contre une dynastie, a brisé un trône qui ne se relèvera jamais. Nous autres, jeunes gens, qui avons vu éclater le dénouement d'un drame dont la veille nous lisions encore les premières scènes; nous qui naissions à peine quand se livraient ces combats à mort entre l'égalité et le privilége, nous sentons en nous, pour comprendre ces quarante années, sinon beaucoup de lumières, du moins une grande impartialité. La Convention, le Directoire, l'Empire et la Restauration sont pour nous des époques historiques, sans souvenirs d'actes ou de passions qui nous soient personnels.

Tels sont les sentimens qui animaient l'auteur quand il a conçu le plan de son livre. Il y a une préface remarquable par le style et par la pensée, où, en exprimant le but de son ouvrage, qui n'est ni un roman ni une histoire, le jeune écrivain prouve, sans le savoir peut-être, que sa vocation, à lui, est de devenir historien. Cette préface sera lue et appréciée; elle survivra au succès d'un livre qui a paru comme une œuvre de fantaisie, à laquelle l'auteur, trop modeste, n'a pas voulu attacher son nom, mais dont le public a si bien apprécié le mérite qu'il a regretté, en accordant ses suffrages, de ne pouvoir créer qu'une réputation anonyme. Cet accueil flatteur sera, je l'espère, un avertissement pour l'auteur, dont je voudrais pouvoir trahir le secret. Quand il reprendra la plume, ce sera pour faire un ouvrage qui soit digne de venir à la suite de sa préface remarquable. Or, *d'Egmont* n'est pas cet ouvrage. Comme roman, c'est une œuvre imparfaite, parce qu'il s'agit avant tout de science historique; comme histoire, il y manque aussi quelque chose, parce que la science historique ne peut se plier aux allures du roman. D'Egmont n'est pas un homme, mais une idée; c'est une haute intelligence, qui plane au dessus de Bonaparte lui-même, qui le juge au 18 brumaire avec l'expérience de ceux qui ont vu 1814 et 1815. D'Egmont parle et se meut; d'Egmont aime quelque part une jeune fille; mais qu'importe? L'auteur s'est abusé. Ce sont ses propres jugemens, ses idées critiques; c'est son savoir d'historien dont il a voulu faire un être qui marche, qui se meut, qui aime, comme si la science pouvait se personnifier ailleurs que dans le ciel; comme si le présent, avec ses catastrophes et ses passions impétueuses, avait pu permettre à la raison de formuler ses jugemens.

D'un autre côté, cette science d'historien qui est mise en action, qui doit jouer son rôle dans le drame, paraître en face de Bonaparte sous une forme humaine, lui reprocher ses faiblesses et ses erreurs, le faire rougir, le dominer enfin, et qui cependant ne peut rien contre lui, quoiqu'elle ait une voix pour haranguer le peuple, une épée pour conduire des soldats; cette science personnifiée, ce d'Egmont, offre un mélange de force morale et de faiblesse matérielle qui ne permet pas au lecteur de s'enthousiasmer pour le héros mystique de cet ouvrage remarquable. L'intérêt retourne vers Bonaparte, parce qu'au 18 brumaire il n'y avait pas d'autre héros.

Si je savais que l'auteur de ce livre bornât son ambition à publier quelques volumes du même genre, je ne prendrais pas mes critiques de si haut. Je dirais que d'Egmont est un personnage un peu froid; j'ajouterais qu'en revanche, des scènes pleines de vie et de vérité raniment incessamment l'intérêt de cet ouvrage. Ceux qui ont lu l'extrait curieux que j'ai rappelé au commencement de cet article, croiraient sans peine que la même main a pu tracer plus d'un tableau pittoresque et animé. La critique alors ne serait qu'accidentelle. Mais je suis assuré d'avance qu'un jour le même écrivain se sentira capable d'une création plus importante. Alors il comprendra pourquoi j'ai loué sa préface plus que son ouvrage. J'ai cru, d'ailleurs, qu'il n'y avait aucun danger à risquer un peu de blâme dans un journal dont les lecteurs auront présens à leur mémoire des souvenirs qui, malgré mes critiques et mieux que mes éloges, leur inspireront le désir de connaître le livre d'où l'on a extrait *les Soldats*, et *une Maison de la rue de la Victoire*. Je ne voudrais pas que l'on donnât à mes remarques une autre interprétation, et je ne crains pas non plus qu'il en soit ainsi. *D'Egmont* a fait fortune, et au lieu de faire chorus avec le public pour louer un ouvrage rempli d'intérêt, j'ai cru devoir attirer l'attention sur une préface que, par habitude, on se dispense de lire, afin que le succès du livre ne fît pas oublier les belles pages d'une introduction qui promet mieux encore.

NATALIS DE WAILLY.

Théâtre de la Porte-Saint-Martin.

LA TOUR DE NESLE,

DRAME.

Nous sommes dans le vieux Paris du XIIe siècle, Paris avec ses masses énormes de pierres noircies, aux hideux souvenirs; son Louvre crénelé, son Pré-aux-Clercs, sa Cour des Miracles, ses rues étroites, fétides, obscures; son peuple de juifs, bohêmes, sorciers, lépreux, voleurs, assassins; son peuple en guenilles, et ses beaux gentilshommes éclatans d'or et de soie; le vieux Paris hurlant, la nuit, comme un repaire, Paris et ses ténèbres, ses cris : *au meurtre, à l'assassin!* ses prisons fangeuses, son luxe de gibets, Montfaucon et ses squelettes, la Grève et ses crimes, la Seine et ses cadavres.

Sur les bords du fleuve sinistre, dans l'ombre, s'élève, comme une apparition fantastique, comme un noir fantôme qui menace Paris, la vieille tour de Nesle, sombre, haute,

mystérieuse; le manant qui passe en bas se signe dévotement: c'est qu'il se passe d'étranges choses dans cette tour, des choses de l'enfer! Souvent, la nuit, elle est étincelante; des ombres glissent à travers les barreaux étoilés. Le peuple de Paris se dit d'un air sombre : *Il y a fête ce soir à la tour de Nesle;* et, le lendemain, la Seine charrie trois nouveaux cadavres de jeunes hommes. On y entend les éclats de la joie et la dernière prière, le choc des verres, des baisers, et le cliquetis des poignards, les propos d'amour et le râle des mourans. Chaque pierre y suinte le plaisir et le crime; chaque dalle est souillée de vin et de sang; le muguet de province, beau, brave, imprudent, y entre, le sourire sur les lèvres; mille flambeaux l'éblouissent; le vin pétille; des femmes jeunes, belles, ardentes, l'entraînent, l'enivrent de leurs caresses; et puis, quand il est saturé, gorgé de vin et d'amour, flambeaux s'éteignent, syrènes disparaissent, et l'amant, encore chaud de baisers, se trouve face à face avec des égorgeurs, un prêtre et la Seine à ses pieds; le prêtre reçoit son ame, la Seine son cadavre, et le crieur de nuit répète de sa voix monotone : *Dormez, Parisiens, tout est tranquille!*

Il meurt, le beau gentilhomme! car il a vu ce qu'il ne devait pas voir, entendu ce qu'il ne devait pas entendre; car il est venu se brûler à un amour de reine, car chaque nuit une vampire couronnée s'engraisse d'un nouvel amant. C'est Marguerite, Marguerite de Bourgogne! Marguerite de France!! demi-Messaline, demi-Frédégonde; elle a soif de plaisirs et de sang; chacune de ses nuits s'écoule entre un adultère et un assassinat. Son cœur n'est point blasé, et le fer de ses assassins à gages s'émousse! Son cœur! on aurait beau le presser et le tordre, on ne saurait en exprimer un sentiment humain.

Puis, au lever de l'aurore, *lasse et non soule*, selon l'expression énergique du poète, encore humide de ses sanglantes orgies, la royale prostituée regagne furtivement la couche du roi de France!

Et lassata viris, nec dùm satiatia, recessit;
Obscurisque genis turpis, fumoque lacernæ
Fœda, lupanaris tulit ad pulvinar odorem.

Alors elle s'endort, *la louve de Bourgogne*, et son sommeil est paisible; car, si son lit de reine est taché de sang et sali d'adultère, son honneur de femme est pur! et à son réveil son front est calme, son œil caressant, sa voix douce; sa bouche sourit : elle écoute avec une frivolité insoucieuse les doux propos d'amour de son favori Gautier, Gautier dont le frère a défrayé sa dernière nuit.

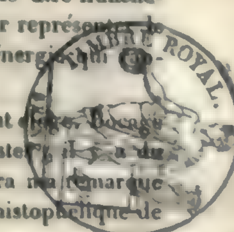
Mais tremble, Marguerite! car cette fois tu n'as pas ton compte : la Seine, l'indiscrète! a violé ton secret; elle a reçu *trois* corps, et n'en a rejeté que *deux;* le dernier est vivant, il vit pour ta perte, il vit pour venger son ami, car il l'a juré! Et pourtant Marguerite a su enchaîner sa langue. Son accusateur, Buridan, est en sa puissance; mais ce n'est pas assez, pour la femme, de la mort de son ennemi : elle a voulu insulter à son agonie, jouir de ses derniers momens. Avec quelle joie inquiète elle promène sa vue sur ces chaînes si pesantes, elle essaie ces nœuds de fer si fidèles, elle soude ces masses de pierres si épaisses, qui interceptent les cris, étouffent les révélations! Chacun de ses sourires tue sa victime; chacune de ses paroles est un aiguillon qu'elle enfonce lentement dans le cœur de son ennemi pour qu'il se sente mieux mourir.

Mais Marguerite a pâli : elle s'est assise auprès de Buridan, de Buridan son ennemi juré! Malgré elle, elle détache ses liens; elle écoute ses discours avec un effroi toujours croissant. Est-ce donc pitié? Oh non! la louve bourguignone a un cœur de pierre; si elle en a, c'est que Buridan a murmuré à son oreille d'étranges mots, des mots de sang et de crime, des mots qu'elle croyait ensevelis dans la terre. Un soir, la main d'une jeune fille royale saisit le bras d'un page qu'elle aimait; d'une main elle écarta les rideaux de son père, de l'autre elle éclairait d'une lampe la blanche tête du vieillard endormi : Frappe, dit la jeune fille; et le meurtrier frappa, et le lendemain la fille parricide était couronnée! — Eh bien, il existe une lettre de sang, une lettre adressée au page, où le crime est détaillé dans toute son horreur, et signée de la main de Marguerite! Demain le roi, son auguste époux, rentre dans Paris; demain cette lettre sera le premier placet qu'il recevra. Imprudente! s'écrie la reine, imprudente!

Voilà le seul cri de cette ame, où l'on vient de remuer la boue d'un parricide! *Imprudente!* entendez-vous bien! Ce n'est pas la conscience qui a parlé, ce n'est pas le remords qui a crié, c'est la peur! Oh! si vous la voyiez alors, l'orgueilleuse, comme elle est basse et rampante! comme elle se traîne aux pieds de son captif! Où est-il, Marguerite, ce sourire insultant? que sont-elles devenues ces paroles froidement atroces, laissées à la victime pour derniers adieux? Tu es entrée dans le cachot en souveraine, et tu en sors en servante! Qu'exiges-tu? dit l'esclave à son complice, à son maître. — Je veux la France. — Tu l'auras! Et ces deux cœurs s'entendent encore; car, au défaut d'amour, ils ont le crime.

Le cinquième acte est le plus tragique d'un sujet éminemment tragique : nous nous garderons bien d'en parler à nos lecteurs; il y aurait de l'égoïsme à déflorer une catastrophe aussi terrible qu'imprévue. Disons seulement que mademoiselle Georges attendait depuis long-temps un rôle comme celui de la Messaline bourguignone. L'auteur de *Christine* lui devait bien ce remercîment; partant quittes. C'est dans ces physionomies largement tracées que l'on voit toute la portée de ce magnifique talent; car, il faut le dire franchement, nous n'avons qu'elle aujourd'hui pour représenter le crime couronné. Son œil menace avec une énergie qui rappelle l'œil tragique de notre Talma.

Quant à Bocage, il a été au dessus de tout éloge. Bocage est un acteur à part; c'est l'acteur des artistes; il y a du Satan dans sa figure. Je ne sais s'il prendra ma remarque pour un éloge; toujours est-il qu'il est méphistophélique de la tête aux pieds.



Succès un peu *mélodramatique*, succès d'argent au boulevard.

GUST. L.



THÉATRE DU VAUDEVILLE.

LE CONTREBANDIER,

PIÈCE ÉPISODIQUE, DE MM. BRAZIER, CARMOUCHE ET DE COURCY.

L'analyse de cette pièce est simple, et ne demande que quelques mots. A Calais, un habile contrebandier trompe la douane, et parvient, à la faveur de différens costumes, à faire entrer en France des menues denrées de menue contrebande. Notre habile trompeur est tour-à-tour vieil émigré, lord, douairière et groom.

Henri Monnier a successivement représenté tous ces personnages avec ce bonheur de vérité originale qu'on lui connaît. La vieille douairière, qui est la *contemporaine* de toute la littérature du XVIIIe siècle, est une figure plaisante et de goût spirituel; Monnier l'a bien saisie, l'a bien rendue. Le public a ri et applaudi; que faut-il de plus aux joyeuses facéties d'un acteur qui crayonne gaîment quelques portraits à la scène?

Théâtre du Palais-Royal.

Débuts de mademoiselle Ida.

M. Ancelot, qui fournit déjà de pièces le théâtre de la rue de Chartres, ne trouve pas sans doute le terrain assez vaste pour une ambition comme la sienne. — Qu'est-ce, en effet, que de faire représenter par an douze vaudevilles de sa façon? Il lui faut ses deux douzaines bien complètes, impossible de vivre à moins... C'est pour cela que depuis deux mois, n'ayant pu donner, rue de Chartres, que deux de ses ouvrages, il en a porté deux autres à l'administration voisine (au Palais-Royal).... Le premier (*La nuit d'Avant*) n'a pas réussi; on a donné immédiatement le second, qui a pour titre *la Créance d'Anna*, et que le public a reçu favorablement, grâce surtout au talent d'une jeune débutante, mademoiselle Ida-Ferrier, qui naguère avait puissamment contribué au succès de *Thérésa*. Une jolie figure, de beaux yeux, et beaucoup de larmes dans la voix... oui des larmes, car M. Ancelot en veut mettre partout, et il est parvenu, toujours grâce à mademoiselle Ida, à faire pleurer le public du Palais-Royal. La reprise des *Deux Frères*, mis en deux actes et en vaudeville, a fourni à cette jeune personne une autre occasion de déployer ses heureuses dispositions. Dormeuil, acteur et directeur infatigable, a joué avec beaucoup d'intelligence le rôle difficile du capitaine. Ces deux ouvrages sont joués avec beaucoup d'ensemble, et assurent à l'administration d'abondantes recettes.

Variétés.

— M. Alphonse Varney, jeune compositeur déjà connu du public par plusieurs morceaux accueillis avec plaisir aux concerts de l'Hôtel-de-Ville, fera exécuter dimanche prochain, jour de la Pentecôte, à l'église de Saint-Méry, une messe en musique à grand orchestre, de sa composition.

— L'Académie des Beaux-Arts vient de décerner à M. Duret, auteur du *Mercure inventant la lyre*, que l'on a remarqué au dernier Salon, le prix de mille francs, fondé, il y a quelques années, par madame Leprince. Cette décision a été prise à l'unanimité.

— Mademoiselle Mars doit partir dans quelques jours pour Londres, où elle restera deux mois. Ce n'est qu'à son retour que l'on donnera la première représentation de *Clotilde*, drame attribué à deux auteurs qui comptent plusieurs succès.

— Le 16 mai on a découvert au presbytère de Mury, près de Berne, environ 24 antiques en bronze, entres autres un Jupiter, une Vesta et une Minerve, de la hauteur d'un pied. D'autres, d'une petite dimension, semblent représenter Junon, un prêtre de Bacchus et Pomone. D'autres, qui n'ont que huit pouces de dimension, représentent des coupes, des arabesques, un ours massif, divers ornemens et deux piédestaux de dieux pénates, sur l'un desquels on lit l'inscription suivante: *Deæ nariæ regarure curo feroci*; et sur l'autre : *Deæ artioni licinia sabilinea.*

— Les artistes reçus cette année pour concourir au grand prix de peinture, sont MM. Foureau, Olfeld, Férogio, Blanc, Flandrin, Jourdy, Guignet, Lavoine et Gibert.

Dessin. — Mademoiselle V. Dejazet, par LEON NOEL.

Beaux-Arts.

Le Festin de Balthazar.

PEINT PAR JOHN MARTIN.

« Le roi Balthazar fit un grand festin à mille des plus grands de sa cour, et chacun buvait selon son âge. »

J'ai quelquefois rêvé d'assister au festin de Balthazar; car jamais plus terrible émotion ne dut succéder à de plus enivrans plaisirs. Et que cherche-t-on autre chose en ce monde que ces alternatives qui font la vie passionnée, la vie de plaisirs et de peines? N'oubliez pas d'ailleurs que ce festin se donnait dans Babylone, la capitale de l'empire des Chaldéens, la reine des cités, la dominatrice des nations; cette Babylone, au dire de l'Écriture, « qui s'enivrait sans cesse du vin d'une furieuse prostitution, » et que de mémoire d'homme, peut-être, il ne s'était jamais donné un pareil festin dans le palais des rois de Babylone. Vous savez aussi que Balthazar était petit-fils de Nébuchadnetzar, celui que nous appelons Nabuchodonosor, selon la louable habitude que nous avons de défigurer tous les noms d'hommes et de lieux, étrangers à la France.

Balthazar n'avait hérité de son père que ses richesses et son outrecuidance, et non l'enseignement que Dieu avait donné à Nabuchodonosor en le changeant en bête, pour le punir de s'être trop complu dans son orgueil de roi et de s'être abandonné aux voluptés les plus grossières.

Que se passait-il dans l'esprit du roi Balthazar qui l'engageât à choisir mille des plus grands de sa cour et les convier à son festin? La Bible n'en dit mot. Daniel le prophète, de qui nous tenons les particularités de ce festin, après avoir chanté les louanges de Nabuchodonosor, qui était redevenu un prince selon le cœur du Seigneur, saute, sans autre commentaire, à l'avénement de Balthazar, qu'il signale en ces mots :

« Le roi Balthazar fit un grand festin à mille des plus grands de sa cour, et chacun buvait selon son âge.»

Était-ce un dîner de joyeux avénement, un dîner d'intronisation, le dîner du sacre royal, le dîner des funérailles de Nabuchodonosor, un dîner diplomatique; que sais-je, le plus ennuyeux et le plus compassé des dîners? Mais il n'était pas besoin qu'une main divine s'en vînt tracer sur la muraille les trois mots mystérieux; de tout temps l'ennui et la satiété ont eu leur condamnation écrite au cœur des convives assis aux tables des rois. Daniel, dans son récit, ne fait d'ailleurs mention ni de cérémonial, ni d'étiquette, ni de préséances, ni des discours prononcés, ni des toasts portés, de rien, enfin, de ce qui fait qu'on s'ennuie mortellement à un dîner. Je ne croirai donc pas que le dîner de Balthazar fût un dîner politique, diplomatique, un dîner d'avénement, d'intronisation, de sacre ou de funérailles.

Remarquez surtout qu'il n'est pas dit que chacun but selon son rang, mais selon son âge; ce qui revient à dire que chacun but autant qu'il put porter de vin.

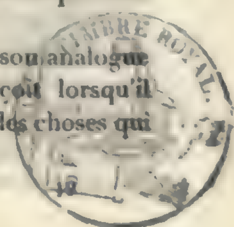
C'était donc une débauche, une orgie, une orgie royale, une vraie débauche chaldéenne.

Or, qui nous apprendra ce que fut Babylone la superbe, avec ses tours, ses murailles, ses portiques, ses jardins, ses temples, ses palais, monumens gigantesques de l'art asiatique, alors qu'il y avait encore une Asie et un art asiatique? — Je ne sache que le peintre anglais qui, dans son *Festin de Balthazar* et dans sa *Destruction de Ninive*, ait rêvé une Asie comme il dut en exister une, et une Babylone telle que nous la peignent les livres saints, riche, resplendissante, somptueuse, immense, inexplicable, la cité coupable, engraissée du sang et de la chair des nations, suant la débauche et le crime par tous les pores, et narguant le feu qui consuma Gomorrhe et Sodôme, ce feu de la vengeance qu'appelèrent sur elle, deux cents ans durant, les prophètes du peuple élu.

Voyez-vous ces longues avenues d'épaisses colonnes supportant d'énormes voûtes surbaissées, et le jeu mystérieux de la lumière qui contourne les piliers massifs, dont elle laisse une partie dans l'ombre pour mieux éclairer de son éblouissante clarté la salle du festin où sont assis les mille gentilshommes conviés, et les femmes et les concubines du monarque chaldéen? Là sont les statues des dieux de la Chaldée, dieux d'or et d'argent, d'airain et de fer, de bois et de pierre, qu'adoraient ces insensés, et que maintenant ils célèbrent, buvant le vin à longs traits. Oh! comme la vue s'abîme dans ces interminables galeries! et que ce palais sans limites représente bien l'idée de l'immense domination chaldéenne, qui s'étendait alors sur tous les peuples connus! Plus près de nous, voyez les richesses et l'insultante splendeur! La terre entière a travaillé et s'est épuisée à l'ornement de la demeure d'un roi de Babylone!

La Bible, dans tout son luxe de poésie et de couleur locale, n'a ni plus de poésie ni plus de vérité que n'en a l'œuvre du peintre anglais.

— Poésie qui ne décrit pas, vérité sans son analogue dans la réalité, et que l'esprit seul conçoit lorsqu'il plonge dans l'espace et dans la mémoire des choses qui ne sont plus.



« Le roi, continue la Bible, étant déjà plein de vin, commanda qu'on apportât les vases d'or et d'argent que son père Nabuchodonosor avait emportés du temple de Jérusalem, afin que le roi bût dedans avec ses femmes, ses concubines et les grands de sa cour. »

« On apporta donc aussitôt les vases d'or et d'argent qui avaient été transportés du temple de Jérusalem. Et le roi..... »

Parfois il prenait de singulières fantaisies à ces rois tout puissans de l'Orient. Là, c'est un Assuérus qui, après un festin qui s'était prolongé durant cent quatre-vingts jours, commande à ses sept principaux eunuques, Maümam, Bazatha, Harbona, Bagatha, Abgatha, Zethar et Charchas, d'amener nue, devant lui, la reine Vasthi, curieux qu'il est de montrer à ses peuples et à ses courtisans l'incomparable beauté de l'orgueilleuse reine de Suze. Ici, c'est ce Balthazar, débauché impie, qui croit que le vin lui sera plus savoureux s'il le boit dans les vases d'or et d'argent que son père Nabuchodonosor avait apportés du sac de Jérusalem.

Mais se borna-t-il tout d'abord à ce froid sacrilége? N'était-il donc pas d'autre plat à servir à la sensualité babylonienne?

Les prophètes, on le sait, sont gens elliptiques de leur nature. Daniel, plus concis encore que les autres, est allé au plus pressé, à l'abomination de la désolation, à la profanation des vases saints. Qu'était-ce, au prix de celle-ci, que les autres abominations qu'avaient à endurer, de leurs vainqueurs, les Juifs captifs à Babylone?

— Aussi bien, le monarque chaldéen n'a-t-il pas comblé tout d'un coup le vase d'iniquité?

. . . .

Destinées à lutter de beauté et de voluptueuses caresses avec les filles de la terre de Chaldée, femmes ou concubines du roi Balthazar, à réveiller, aux sens des conviés, les feux déjà épuisés que le vin et les royales esclaves étaient impuissans à raviver, de jeunes captives de la Terre-Sainte ont été conduites en la salle du festin par les eunuques, ministres des plaisirs secrets du palais; — troupeau éperdu et tremblant qu'ils chassent pêle-mêle devant eux. A un signe du roi, et malgré qu'elles en aient, les impassibles eunuques commencent à les dépouiller de leurs vêtemens. Peu à peu ont été enlevés les tissus d'un lin plus blanc que la neige, et les turbans déroulés laissent retomber sur de blanches épaules de longs cheveux noirs ondoyans qui couvrent ces jeunes filles comme d'un vêtement nouveau. Pudiques dans leur nudité, elles cherchent en vain à se voiler l'une de l'autre contre la prostitution de ces mille regards qui les poursuivent, lorsque le roi Balthazar, étendu sur sa couche moelleuse, et demandant des organes nouveaux à une volonté blasée, a dit, ainsi que le disaient dans leur sanglante ironie ceux de Babylone aux Juifs captifs : « Dansez-nous des danses de votre Judée, chantez-nous de vos cantiques de Sion! »

« Et comment chanterais-je un cantique de Sion? s'écrie le roi-prophète dans son immortel cantique.

« Comment chanterons-nous un cantique du Seigneur dans une terre étrangère?

« Si je t'oublie, ô Jérusalem! que ma main droite soit mise en oubli;

« Que ma langue soit attachée à mon gosier, si je ne me souviens pas de toi;

« Si je ne me propose pas Jérusalem comme le principal sujet de ma joie. »

Mais les voix pieuses des captives de Jérusalem n'ont pas su désobéir à un commandement auquel la mort seule désobéit. Elles ont entonné le saint concert qui ébranlera les voûtes du palais sacrilége. Les danses ont commencé; chastes danses, qui dans leurs contours voluptueux accusent, à l'éclat des milliers de flambeaux, des beautés que les ténèbres mêmes de la nuit devaient ignorer. Les statues des dieux d'or et d'argent, d'airain et de fer, de bois et de pierre, ébranlées sur leurs bases, s'en seraient écroulées avec fracas si, dans leur chute, elles n'eussent écrasé les vierges du Seigneur.

Quelle plume osera ensuite retracer les scènes qui prirent place sous les voûtes de marbre, près des lambris resplendissans d'or et d'argent, au pied des statues de Bel, dans l'ombre des épais piliers, sur les couches de soie et de pourpre, alors que l'ivresse de la débauche, excitée par des appétits nouveaux, se fut réveillée plus furieuse, plus emportée qu'elle n'avait jamais été; alors que les femmes royales, les filles de Babylone au sang brûlé, unissant leurs fougueuses dissolutions aux chastes enivremens des filles de Jérusalem que commençaient de subjuguer les vapeurs du vin et la fumée des parfums, se furent confondues avec les mille courtisans de Balthazar dans une danse tourbillonnante, qui ne se vit que cette fois-là sur la terre, et que tous et toutes, et le roi plus que tous, eurent bu à la coupe de cette immense prostitution?

Fière dans ses images, somptueuse dans sa couleur, pudique dans son impudicité, la langue hébraïque, elle seule, eût pu redire les scènes inouies du festin de Balthazar; mais nos langues de l'Occident diront-elles ce que ne saurait même enfanter une imagination occidentale?

Or, ce que Nabuchodonosor, au temps de son orgueil et de ses dévastations impies, n'eût pas fait, son

fils Balthazar le voulut faire, parce qu'il était écrit que la main de Dieu, du Dieu des Juifs, s'appesantirait une seconde fois sur la maison royale de Chaldée. Ce n'était pas assez pour lui d'avoir souillé les vierges du Seigneur, d'avoir mêlé un sang réprouvé au sang du peuple choisi : l'impiété devait monter plus haut, et n'avoir plus même pour excuse ces effroyables convoitises que semble légitimer l'emportement du plaisir.

Les vases d'or et d'argent du temple de Jérusalem ont été apportés sur les tables royales, afin que lui, Balthazar, ses femmes, ses concubines, ses mille courtisans, bussent dans les vases du sacrifice ordonné par le Saint des saints. Les coupes sacrées ont été remplies.

Bois donc, roi Balthazar, bois à ta mort, à la destruction du puissant empire des Chaldéens!

« Au même moment, dit l'Écriture, on vit paraître des doigts et comme la main d'un homme qui écrivait, près du chandelier, sur la muraille de la salle du roi; et le roi voyait le mouvement des doigts de la main qui écrivait. »

Ici, le peintre va s'élever à la hauteur du prodige, car il n'est plus de paroles pour nous qui peignent le prodige qui s'accomplira. — Tout a changé de face. Une sombre vapeur s'est répandue dans l'immensité des voûtes, qu'elle emplit peu à peu. Agitées de l'invisible présence du Dieu du ciel et de la terre, les statues des faux dieux semblent prêtes à témoigner elles-mêmes de leur néant devant leurs stupides adorateurs. Il semble aussi que la voix n'ait plus d'écho sous ces voûtes naguère si retentissantes, que toute forme sensible ait disparu, que toute couleur soit effacée. Une indéfinissable horreur s'est appesantie sur les choses et sur les cœurs des hommes. Que sont devenus les danses, et les chants, et les folles joies, auxquels tout à l'heure ils se livraient? Où ont-elles fui ces filles juives, et toutes ces femmes, et ces belles esclaves? Rien ne se montre plus, — rien que d'épaisses ténèbres et la main lumineuse traçant les caractères mystérieux que nulle main humaine n'a tracés, que nulle langue humaine n'a encore prononcés.

Balthazar est là, seul à seul, avec sa vision, comme Macbeth avec l'ombre de Banquo au château d'Inverness.

« Alors, dit la Bible, le visage du roi changea, son esprit fut saisi d'un grand trouble, ses reins se relâchèrent, et dans son tremblement ses genoux se choquaient l'un l'autre. »

Mais pourquoi les trois mots ineffables ont-ils été livrés à la mémoire des hommes?

Il est des mots qui ne se prononcent jamais, qui ne se répètent jamais.

Ces mots étaient entre Dieu et Balthazar.

Pourquoi donc ont-ils été livrés à la mémoire des hommes? et d'où vient que nous pourrions transcrire ici ce qui eut besoin d'une main divine pour être écrit, de la bouche d'un prophète pour être traduit?

Car Daniel seul, le chef des mages, des enchanteurs, des augures et des devins, et qui, nonobstant ces hautes fonctions qu'il remplissait à la cour de Babylone, était demeuré le prophète du Seigneur, Daniel seul put lire et expliquer au roi Balthazar les trois mots...

Et voici comme il parla au roi Balthazar, qui l'avait mandé devant lui :

« Le Dieu Très-Haut, ô roi! donna à Nabuchodonosor, votre père, le royaume, la grandeur, la gloire et l'honneur.

« Et à cause de cette grande puissance que Dieu lui avait donnée, tous les peuples et toutes les nations, de quelque langue qu'ils fussent, le respectaient et tremblaient devant lui. Il faisait mourir ceux qu'il voulait, il détruisait ceux qu'il lui plaisait, il élevait ou il abaissait les uns ou les autres, selon sa volonté.

« Mais après que son cœur se fut élevé, et que son esprit se fut affermi dans son orgueil, il fut chassé du trône, il perdit son royaume, et sa gloire lui fut ôtée.

« Et vous, Balthazar, qui êtes son fils, vous-même n'avez point humilié votre cœur, quoique vous sussiez toutes ces choses. »

Ces prophètes d'autrefois étaient de rudes enseigneurs de rois. Je n'ai vu nulle part la cause du peuple, la défense du pauvre et du faible plus chaudement prises, les crimes du riche et du puissant, plus arrogamment condamnés.

Daniel dit encore : Voici ce qui est écrit :

« Dieu a compté les jours de votre règne, et il en a marqué l'accomplissement.

« Vous avez été pesé dans la balance, et on vous a trouvé trop léger.

« Votre royaume a été divisé, et il a été donné aux Mèdes et aux Perses. »

Et c'est ce que signifiait la sentence divine.

Alors Daniel le prophète fut vêtu de pourpre par l'ordre du roi; on lui mit au cou un collier d'or, et on fit publier qu'il aurait la puissance dans le royaume, comme en étant la troisième personne; car le roi Balthazar avait juré sa parole royale que celui de ses devins qui expliquerait les trois mots serait vêtu de pourpre, qu'il porterait au cou un collier d'or, et qu'il deviendrait la troisième personne du royaume.

Balthazar tint sa parole à Daniel. Dieu tint aussi parole au roi Balthazar.

« Cette même nuit, dit l'Ecriture, Balthazar, roi des Chaldéens, fut tué.

« Darius, le Mède, lui succéda au royaume, étant âgé de soixante-deux ans. »

RAULIN.

Littérature.

JENNY LA LAIDE,

Conte.

Je courais au bonheur sur la route du crime.
GILBERT.

(SUITE.)

VIII.

UN RETOUR.

Deux ans après, à deux lieues de Paris, sur la route d'Italie, une chaise de poste versa devant une jolie maison de campagne, qui de côté regardait la route. Un seul voyageur se trouvait dans la voiture ; on s'empressa de lui donner des soins. Il n'était pas blessé, et se rendit à grand'peine à l'invitation qu'on lui fit d'entrer en attendant qu'on eût raccommodé l'essieu.

C'était un homme jeune encore, et sa figure pâle semblait flétrie plutôt par le chagrin que par les années ; son costume simple, mais distingué, annonçait un homme riche. Il était sombre, et paraissait livré à une mélancolie habituelle, non ce spleen dont les Anglais ne peuvent définir la cause tout en l'éprouvant ; il avait comme un cancer au cœur, comme une plaie inséparable. On sentait que cet étranger avait eu à soutenir bien des combats intérieurs, et à se faire un visage riant pour ses amis...

Une jeune femme vint à sa rencontre, portant un enfant dans ses bras.

— Grand dieu ! s'écria le voyageur.

La dame pâlit et chancela. Son enfant, effrayé, se mit à pleurer. Elle s'assit, et le berça...

Vous, Laurence !... dit le jeune homme.

— Oh ! Lucien, Lucien ! dit celle-ci... quel bonheur... Non, car vous me méprisez, moi, pauvre fille, qui ai cédé à vos désirs.—Ne pleure pas, mon enfant... c'est ton père.

— Eh quoi ?...

— Oui.... oui, mon ami.... voilà votre fils. Regardez, ce sont vos traits... Mais embrassez-le donc... que j'aie cette joie au moins.

Lucien parut bouleversé : le passé, le présent, étaient devant ses yeux ; il comparait, se souvenait, tremblait... car il désirait tant la trouver innocente !... — Il s'est fié à de faux amis, à une sœur dont la conduite lui a depuis semblé équivoque, à des rapports chargés, à des lettres anonymes... — Si lui seul était coupable... s'il s'était montré ingrat envers celle qui lui avait tout sacrifié, son repos et son honneur.. ; et il a quitté brusquement Laurence, comme un lâche... il l'a laissée vis-à-vis d'une mère irritée et inclémente... — Oh ! tout cela revient à sa pensée... Il tressaille ; c'est de joie, c'est de l'espoir qu'il a de retrouver sa Laurence telle qu'autrefois. Il regarde l'enfant, qui lui sourit, la mère qui respire à peine ; et, saisissant son fils, il l'embrasse avec ardeur en s'écriant : Mon Lucien !

— Tu as raison, dit Laurence ; je l'ai nommé ainsi.

L'enfant, joyeux et rosé, balbutie : Papa.., papa... en tendant ses petits bras. Lucien l'embrasse encore... puis il s'accuse, se plaint de l'absence, du monde, des infâmes qui se sont hâtés de détruire son bonheur. Il demande : Tu m'aimais donc toujours ?

— Si je t'aimais !.. aurais-je pu en aimer un autre avant ou après toi ! et tu m'accusais, ingrat... C'était à moi seule qu'il fallait demander compte de ma tendresse, et non à des étrangers. — Lucien, il a été bien brisé, mon cœur, lorsque Jenny est venue toute rayonnante m'annoncer ton départ... Sa pensée a tant de replis !.. N'importe, je lui pardonne... Te voilà ! j'oublierai tout pour ne plus songer qu'à toi, qu'à ton amour... car tu me le rends, n'est-ce pas ?

— Oui... et toi ?

— Oh ! Lucien, je ne t'ai jamais effacé de mon souvenir ; je n'accusais que le monde. Va, je suis toujours près de toi...

— Chère Laurence ! deux ans passés dans les regrets ! Oh !... quels tourmens j'ai soufferts...

— Tu t'éloignais... au moins j'avais une consolation, moi. Cet enfant... — le tien — le nôtre, c'était mon confident... Je lui disais sans cesse : Ton père reviendra ; tu le verras un jour.... Je ne me trompais pas.... te voilà.

Le postillon envoya prévenir le voyageur que sa voiture était réparée... Lucien regarda Laurence, qui fit un signe de tête négatif. Il dit aussitôt : C'est inutile, qu'on dételle ; je ne partirai pas.

Seul avec Laurence : Eh quoi! demanda-t-il, seriez-vous maîtresse de cette maison ?

— Oui ; ma mère est morte il y a dix mois, et je suis venue me fixer à la campagne... Je hais tant ce Paris!...

— Et moi, donc!... — Madame de Cénis est morte?..

— Jenny avait à dessein répandu partout notre secret ; ma mère, remplie de préjugés, n'a pas su résister aux traits envenimés de ce monde, où les plus coupables crient toujours le plus haut contre les autres...

— Ma Laurence, permets-moi de te rendre vite la considération dont tu es si digne...

— Lucien, c'est ton estime que je veux... être honnête à tes yeux me suffit... hors ton mépris, je supporterais tout. Je ne veux pas te raconter ce que j'ai eu à souffrir, les mots détournés qui venaient me froisser, les railleries, les dédains de mes compagnes. Souvent j'ai envié à Jenny la laideur dont elle se plaignait tant... mais en y réfléchissant, je savais me raidir contre ces tourmens inévitables; c'est ton abandon qui, seul, a pu m'abattre et me rendre si pâle... Vois, je suis à peine reconnaissable.

— Tu es belle !.. tu es belle comme les anges... avec ton enfant tu as l'air d'une madone. — Laurence, confions-nous en l'avenir; nous nous aimons : cela doit durer, parce que le ciel nous avait jetés dans la vie pour être réunis un jour. Cet enfant grandira au milieu de nous, couvert de nos baisers. — Adieu au monde. De la retraite, peu d'amis, le tête-à-tête, et surtout l'oubli du passé. J'ai besoin que tu oublies...

— Oh! Lucien, si jamais j'y songe à ce passé, ce ne sera que pour te remercier davantage de mon bonheur présent.

IX.

RÊVE D'AMOUR.

Jenny, après avoir hérité de la meilleure partie des biens de sa mère, était restée à Paris, où elle vivait sans luxe et sans éclat. Ayant dans la maison de sa sœur un domestique affidé, qui, à prix d'or, l'instruisait de tout, elle sut bien vite, par cet homme, que M. Jennemers était revenu, qu'il allait épouser Laurence, que tous deux s'aimaient plus que jamais...

Oh! si on l'eût vue froisser et mettre en pièces la lettre qui lui annonçait une pareille nouvelle ! Ses yeux sortaient de leurs orbites, ses dents claquaient; elle tournait dans sa chambre sans but, sans idées... Le dépit, la jalousie, l'accablaient comme d'un poids de plomb...

Il lui vint une visite ; elle causa avec abandon, se mit au piano, et sut prendre un visage tranquille; mais l'agitation fermentait toujours dans son cœur, et c'était comme un volcan qui a des fleurs sur la tête et des flammes aux pieds. On eût dit qu'elle ne souffrait pas, tant elle se contraignait.

Restée seule, Jenny passa dans sa chambre à coucher, se mit à son secrétaire, et écrivit long-temps, bien long-temps...

Le lendemain matin, sa femme de chambre, en entrant, la vit assise et endormie dans un fauteuil : le lit n'était pas foulé. Elle avait devant elle des papiers épars ; sa main droite tenait encore une plume. — La domestique s'approcha et lut : *Mon testament.*

« Je lègue toute ma fortune aux hospices de Paris. « Quant à... »

Jenny dormait d'un sommeil agité; elle se mit à sourire, et parut étreindre quelqu'un dans ses bras; sa bouche eut l'air d'appeler un baiser... Elle cria tout à coup : « Je t'aimais pourtant... — Oh! oui. — Bien : de cette manière il sera à moi... — Non ! non ! l'échafaud.. Ah ! »

La femme de chambre sortit épouvantée.

X.

NUIT DE SANG.

Lucien et Laurence ne se marièrent pas splendidement; ils étaient las de la vaine pompe et de la représentation : quelques personnes seulement furent témoins de leur bonheur. Jenny, invitée des premières, ne manqua point de venir, et parut saisir cette occasion pour se réconcilier avec sa sœur. La bonne Laurence l'embrassa sans arrière-pensée, et lui pardonna tout. — Jenny n'oubliait rien.

Au bal elle se retira de bonne heure. On n'insista pas pour la retenir... En effet, quel plaisir pouvait-elle y goûter, obligée de se laisser oublier le plus possible?

A une heure du matin Laurence s'éclipsa. Sa femme de chambre la mit au lit et sortit après. Quant à Lucien, il fallait qu'il restât encore quelques instans au bal... Combien il était impatient de quitter ce salon à grandes toilettes, à galopades et à lustres, pour se retrouver dans la chambre de sa femme, seul avec elle!.. Laurence lui appartenait donc enfin! il n'allait pas entrer chez elle en coupable... Oh! si l'on connaissait la douceur de cette légitime possession, l'on ne se plongerait point dans des intrigues honteuses et désordonnées; l'on n'irait pas voler à un autre sa femme, et à une jeune fille son honneur! Ces liens sacrés, contractés devant Dieu pour la vie, sont beaux, et devraient être respectés de tous.

C'étaient aussi des idées de bonheur qui occupaient

Laurence : sa bouche fine souriait de plaisir ; appuyée sur le coude, elle songeait à son Lucien, à leur enfant ; — car elle le mettait de moitié dans ses rêves, — bénissant le ciel, qui lui avait enfin renvoyé son ami, son compagnon... Ce n'était pas cette pudeur de jeune vierge qui ne sait ce qui va lui arriver, et tremble au bruit des pas de son époux : elle n'avait pas de crainte vague, de larmes au bord des paupières ; elle se savait aimée, et attendait Lucien avec calme d'esprit et délices d'imagination.

Tout à coup elle sentit son drap fortement tiré, et avant qu'elle eût pu dire un mot, une figure grimaçante se dressa devant elle du fond de l'alcôve... A la faible lueur de la lampe elle reconnut Jenny. — Jenny était là, effrayante à voir, pâle et menaçante, regardant fixement sa sœur, et disant : Prie Dieu... voici l'instant...

— Ciel ! s'écria Laurence, d'où viens-tu? pourquoi es-tu là?... que me veux-tu avec tes yeux irrités?...

— Ce que je veux?... Ta place !

— Comment? tu railles, Jenny !...

— Non... j'aime Lucien.

— Misérable ! songe à tes devoirs...

— A rien... car je te perdrai pour ce monde, et me perdrai, moi, pour l'éternité !

— Elle délire... Quelqu'un ! quelqu'un !

— Silence !

Jenny découvrit alors un poignard effilé qu'elle cachait sous son schall...

— Oh ! voudrais-tu me tuer, ma sœur, ma bonne sœur?... Grâce !...

— Point de grâce... Je ne suis plus bonne, Laurence, et c'est votre faute. Je n'étais pas votre sœur, *j'étais Jenny la laide*. Vos mépris ont endurci mon cœur... Point de grâce; l'homme que j'aime t'a aimée.

— Au secours !... Oh ! mon Dieu... on ne m'entend pas... Je suis ta sœur... ta sœur qui t'aime, élevée avec toi... je t'aime ; grâce, Jenny... tu es une femme, et tu me comprends... Oh ! j'ai peur de mourir... j'étais si heureuse !

— C'est pour cela que je te tue.

— Pitié, si tu as jamais souffert !... — Je souffre tant !...

— Moins que moi... Priez donc !...

— O mon enfant... Lucien...

— Lucien ! Ce mot te condamne.

Alors Jenny, tirant Laurence dans la ruelle, lui perça la poitrine, et laissa le cadavre à terre, noyé dans son sang, qui coulait en abondance.

Elle s'essuya les mains avec un sentiment d'horreur, brûla quelques gouttes de parfum, se déshabilla vite, se mit dans le lit à la place qu'occupait sa sœur, et éteignit la lampe en disant : Je serai damnée.... mais j'aurai connu le bonheur dans les bras de Lucien !...

— Presque aussitôt celui-ci entra.

Il regarda dans le lit, et, voyant celle qui y était couchée lui tourner le dos, il pensa qu'elle s'était assoupie... Bientôt il fut à côté d'elle... Plus de lumières... Deux ans de cruelle absence, et ensuite ce dénouement inespéré... Tous ses sens étaient enivrés...

Cependant il s'aperçut d'un changement dans la taille ; il remarqua aussi qu'elle ne parlait que peu et à voix basse ; que ce n'était plus ce doux langage, ce charme de pensées, cet enfantillage d'expressions... Il allait lui témoigner sa surprise quand un gémissement, parti de la ruelle, vint frapper son oreille. Il se dresse à son séant... Que signifie ce bruit ? C'est une voix humaine, un accent de souffrance... Les gémissemens s'élèvent de nouveau, plus distincts encore... — Quel mystère affreux ! dit Lucien.

Jenny effrayée lui cria vivement : Oh ne crois pas...

Lucien bondit hors de son lit. — Ce n'était plus la même voix !

Il tira précipitamment les rideaux de la fenêtre, et vit, à la clarté de la lune, une femme hideuse, semblable à ces bizarres figures de pierre qui effraient les enfans sous les portails des cathédrales... Elle se rhabillait à la hâte. — Il reconnut Jenny, et demeura stupéfait...

Au même instant une autre femme parut au fond du lit, se levant, se soutenant avec peine, blanche, les lèvres violettes; les ombres de la mort couvraient ses yeux ; le sang ruisselait le long de son corps... Par un mouvement nerveux elle s'accrocha au lit et s'y retint... car elle allait retomber épuisée...

Lucien courut à elle, désespéré, hagard, anéanti... Il la coucha sur ce lit où elle avait rêvé le bonheur et trouvé la mort...

Il cherche à étancher son sang ; il suce les plaies ; il inonde de ses larmes ce visage si beau quelques momens avant, ces yeux que la douleur a fermés, et qui se rouvrent sur lui comme pour le remercier. Lucien n'est plus lui ; il saisit son épée et cherche Jenny. La porte est ouverte : la meurtrière a pris la fuite... Il appelle, on accourt; car ses cris désespérés ont couvert le bruit de l'orchestre. Mille secours sont prodigués à Laurence, mais elle sent que tout est inutile, se penche vers Lucien, à qui elle demande un dernier baiser, et, lui montrant leur enfant endormi, expire résignée.

D'abord on put croire que le même coup avait frappé Lucien. Étendu sur le froid cadavre, aussi froid

lui-même, il ne remuait plus; son pouls était insensible; ses yeux fermés semblaient ne devoir plus se rouvrir: seulement il sortait de sa poitrine comme un râle, comme un grondement sourd et rauque. Ensuite il se redressa, et, terrible, chercha l'assassin dans la foule. Ne rencontrant que des amis, ne voyant que des visages consternés, il se prit à pleurer, comme l'enfant qui est abandonné, comme l'orphelin qui n'a plus d'autre espérance qu'une bière de trois pieds. Après il se meurtrit le front et la poitrine. — Il parut alors se souvenir, et dit : Messieurs, suivez-moi... L'assassin est cette bossue affreuse, ce monstre de corps et d'ame, cette Jenny... Je la trouverai !

Et il agitait en l'air son épée, qu'on lui arracha. Sans y prendre garde seulement, Lucien sortit de la chambre, suivi de ses amis, qui craignaient de sa part un acte de désespoir, un suicide.... Il parcourut toute la maison, s'écriant : Je ne la trouverai donc pas, l'infâme ! — Enfin, on parvient à un grenier... Lucien espère... là, oui, là..... — Il pousse la porte et entre... Une masse vient le frapper au visage ; il la saisit violemment, et sent de la résistance... On accourt, — et l'on voit Jenny pendue à une solive transversale... Son cou est alongé, ses yeux sont fixes, ses membres crispés...

— Ah ! s'écria Lucien, l'infâme s'est fait justice !...

....

Le lendemain, les deux sœurs furent enterrées; l'une dans le cimetière du village, l'autre en dehors, — comme les criminels. L'une a un tombeau simple, toujours entouré de fleurs, et près duquel viennent souvent prier un vieux monsieur, au visage triste, et son fils, jeune homme au doux maintien, au regard modeste, que son père appelle Lucien....

L'autre sœur n'a sur son corps qu'une croix de bois avec des larmes et la date de sa mort....

Et quand une bonne paysanne passe par là avec sa fille, elle se signe, et dit à l'enfant : Prends garde à toi, sois douce et patiente, sinon tu ferais de grands péchés, et tu serais enterrée à la porte du cimetière, comme Jenny la laide.

ALFRED DESESSARTS.

L'ASTROLOGUE ARABE.

Il était une fois, il y a bien des siècles, un roi maure, nommé Aben Habuz, qui régnait sur le royaume de Grenade. C'était un conquérant retiré des affaires, c'est-à-dire qu'après avoir, dans son jeune temps, mené une vie d'hostilités et de déprédations continuelles, maintenant qu'il devenait vieux et faible, il n'aspirait qu'à rester en paix avec tout le monde, à mettre ses lauriers à l'abri, à jouir en repos des domaines qu'il avait enlevés à ses voisins.

Il advint cependant que ce monarque, si raisonnable et si pacifique, eut à combattre de jeunes rivaux dans toute l'ardeur de leur passion pour la gloire et les combats, et très décidés à lui demander compte de ce qu'il avait arraché à leurs pères. Certaines parties éloignées de son territoire ; qui, dans les jours de sa vigueur première, n'osaient broncher sous sa main de fer, s'avisèrent, maintenant qu'il aspirait au repos, de se révolter, et menacèrent même d'envahir sa capitale. Ainsi attaqué au dedans et au dehors, le malheureux Aben Habuz vivait au milieu des montagnes qui entourent Grenade dans des alarmes perpétuelles, ne sachant de quel côté commenceraient les hostilités.

Ce fut en vain qu'il bâtit des tours d'observation sur les montagnes, et qu'il fit garder tous les passages par des troupes stationnaires, qui avaient ordre d'annoncer l'approche des ennemis par des feux la nuit, et par de la fumée le jour. Il avait affaire à des gens plus actifs et plus alertes que lui, qui, malgré toutes ses précautions, trouvaient toujours moyen de pénétrer sur ses terres par quelque défilé, les ravageaient, et emmenaient avec eux beaucoup de prisonniers. Fut-il jamais conquérant paisible et retiré plus tourmenté que le pauvre Aben Habuz ?

Tandis qu'il vivait ainsi harrassé par toutes les tribulations auxquelles il était en butte, un vieux médecin arabe vint à sa cour. Une grande barbe lui descendait jusqu'à la ceinture, et il avait toutes les marques d'une extrême vieillesse; ce qui n'empêchait pas qu'il n'eût fait le voyage d'Égypte à pied, avec la seule aide d'un bâton sur lequel étaient gravés des caractères hiéroglyphiques. Sa renommée l'avait précédé. Il se nommait Ibrahim Eben Abou Agib ; et l'on disait qu'il était né du temps de Mahomet, et que son père, Abou Agib, avait été le dernier des compagnons de ce prophète. Dans sa première jeunesse, Eben Abou Agib, dont nous parlons ici, avait suivi l'armée victorieuse d'Amrou en Égypte, et s'était fixé pendant plusieurs années en ce pays pour étudier les sciences abstraites, particulièrement la magie, avec les prêtres égyptiens.

On disait encore qu'il avait trouvé le secret de prolonger la vie, au moyen duquel il avait déjà atteint plus de deux siècles. Malheureusement il était déjà fort âgé quand il découvrit ce secret, et ne put perpétuer que ses rides et ses cheveux gris.

Cet étonnant vieillard fut honorablement accueilli par le roi, qui, de même que la plupart des vieux monarques, commençait à prendre un goût décidé pour les médecins et les astrologues. Il voulut loger celui-ci dans son palais; mais l'astrologue préféra une caverne sur la colline au dessus de Grenade, et précisément la même sur laquelle on érigea depuis l'Alhambra. Il fit élargir cette caverne, et en fit une vaste salle. Une ouverture circulaire pratiquée dans le sommet, et communiquant avec l'extérieur, permettait de voir, comme du fond d'un puits, les étoiles en plein midi. Les murs de cette salle étaient couverts d'hiéroglyphes égyp-

tiens, de signes cabalistiques et de figures des constellations et des étoiles. Des instrumens fabriqués sous la direction du sage par les ouvriers les plus intelligens de Grenade, remplissaient la caverne; mais ces instrumens avaient des qualités occultes que le seul Ibrahim connaissait.

En peu de temps, il devint le conseiller intime du roi, qui ne faisait rien sans le consulter. Aben Habuz se plaignait une fois amèrement à son confident de l'injustice de ses voisins et de la vigilance continuelle qu'il était forcé d'observer pour se garantir de leurs invasions. Quand il eut achevé ses doléances, l'astrologue le regarda quelques instans en silence, et lui répondit ensuite à peu près en ces termes : « Apprends, ô roi! que lorsque j'étais en Égypte je vis une grande merveille, l'ouvrage d'une princesse païenne des temps passés. Sur une montagne qui domine une ville considérable, et plonge sur la grande vallée du Nil, on voyait la figure d'un bélier, sur lequel était un coq, l'un et l'autre en airain et tournant sur un pivot. Toutes les fois que le pays était menacé d'une invasion, le bélier se tournait du côté par lequel arrivait l'ennemi, et le coq chantait, ce qui avertissait les habitans de la ville qu'ils étaient en danger et leur indiquait le point vers lequel devait se diriger leur défense. »

« Dieu est grand! » s'écria le pacifique Aben Habuz. « Quel trésor serait pour moi un bélier semblable, qui aurait l'œil sans cesse fixé sur ces montagnes qui m'environnent, et un coq qui m'avertirait en cas de danger! Allah Akbar! combien je dormirais plus tranquille que je ne le fais à présent dans mon palais, si de telles sentinelles veillaient sur son sommet! »

L'astrologue laissa passer les premiers transports du roi, et continua ainsi : .

« Après que le victorieux Amrou (puisse-t-il reposer en paix!) eut achevé la conquête de l'Égypte, je demeurai parmi les anciens prêtres de ce royaume, avec lesquels j'étudiais les rites et cérémonies de leur idolâtrie, cherchant surtout à me rendre maître des connaissances occultes pour lesquelles ils sont si renommés. Un jour que je causais avec un vieux prêtre, assis l'un et l'autre sur les bords du Nil, il me montra du doigt les puissantes pyramides qui s'élevaient comme des montagnes au dessus du désert. « Tout ce que je puis t'enseigner, » dit-il, « n'est rien en comparaison des connaissances que renferment ces masses gigantesques. Dans le centre de la pyramide du milieu, une chambre sépulcrale contient la momie du grand-prêtre qui aida à bâtir cet énorme édifice; avec ce prêtre est enseveli un livre merveilleux où se trouvent tous les secrets de l'art magique. Ce livre, qui avait été donné à Adam avant sa chute, passa de père en fils au sage roi Salomon, et lui fut d'une grande utilité pour la construction du temple de Jérusalem. Comment il arriva ensuite à l'architecte des pyramides, celui pour lequel rien n'est caché pourrait seul le dire. »

Dès que j'eus entendu ces paroles du prêtre égyptien, mon cœur brûla du désir de posséder le livre. Je pouvais disposer d'une partie de l'armée victorieuse à laquelle je joignis un certain nombre d'Égyptiens, et j'entrepris, avec le secours de leurs bras, de percer la masse solide de la pyramide. Après de longs travaux, je parvins à découvrir un des passages secrets de l'intérieur de l'édifice, je le suivis, et rampant à travers un labyrinthe effrayant et sombre, je pénétrai à la chambre sépulcrale du centre, celle-là même où la momie du grand-prêtre reposait depuis des siècles. Je brisai son enveloppe extérieure, et déroulant les bandages qui serraient le corps, je trouvai enfin le précieux volume. Je le saisis d'une main tremblante et me hâtai de sortir de la pyramide, laissant la momie du grand-prêtre attendre le grand jour du jugement dans le silence et l'obscurité de son sépulcre. »

« Fils d'Abou Agib, » s'écria Aben Habuz, « tu es un grand voyageur, tu as vu de merveilleuses choses; mais que m'importe à moi le secret de la pyramide et le livre de science du sage Salomon? »

« Je vais te le dire, ô roi. Par l'étude constante de ce livre, je me suis instruit dans tous les secrets de la magie, et je puis commander aux génies de m'aider dans l'exécution de mes plans. Le mystère du talisman de Burse m'est connu, et je puis en faire un semblable, et même lui donner encore plus de force. »

« O sage fils d'Abou Agib, » dit Aben Habuz, ravi de joie, « un talisman semblable vaut mieux que mes sentinelles sur la frontière et mes tours d'observation dans la montagne. Donne-moi cette bienheureuse sauve-garde, et dispose des richesses de mon trésor. »

L'astrologue se mit à l'ouvrage sur-le-champ pour satisfaire aux vœux du monarque. Il fit élever une haute tour sur la cime du palais, en face de la colline de l'Albaycin; et l'on dit que les pierres qui servirent à sa construction avaient été tirées de l'une des pyramides d'Égypte. Une salle ronde, avec des fenêtres donnant sur tous les points de l'horizon, occupait la partie supérieure de la tour. Devant chacune de ces fenêtres était une table sur laquelle on avait rangé, comme des échecs, une petite armée, infanterie et cavalerie, avec un roi à sa tête, le tout sculpté en bois. Près de chaque table on voyait encore une lance de la grandeur d'un poinçon, sur laquelle étaient gravés certains caractères chaldéens. La rotonde restait toujours fermée par une porte d'airain avec une serrure d'acier, dont le roi gardait la clef.

Sur le sommet de la tour était une figure de bronze attachée sur un pivot, et représentant un cavalier maure, qui tenait d'une main son bouclier, de l'autre une lance la pointe en l'air; son visage était tourné du côté de la ville comme pour veiller sur elle; mais si quelque ennemi en approchait, il se tournait vers le point menacé et mettait sa lance en arrêt.

Aussitôt que ce talisman fut achevé, Aben Habuz, impatient d'éprouver sa vertu, désira aussi ardemment une invasion qu'il la craignait auparavant. Ses désirs furent bientôt satisfaits. Un matin, de très bonne heure, la sentinelle qui

montait la garde sur la tour vint avertir le roi que le visage du cavalier de bronze était tourné vers Elvira, et sa lance pointée en droite ligne sur le pas de Lope.

« Que les tambours et les trompettes sonnent l'alarme dans Grenade, » dit le roi; « que chacun prenne les armes. »

« O roi, » dit l'astrologue, « ne trouble pas le repos de ta capitale, n'appelle pas tes guerriers aux armes, la force n'est point nécessaire pour te délivrer de tes ennemis. Éloigne ta suite, et montons seuls à la chambre secrète de la tour. »

Le vieil Aben Habuz monta l'escalier de la tour appuyé sur le bras d'Ibrahim Eben Abou Agib, encore plus vieux que lui; ils ouvrirent la porte d'airain, et entrèrent dans la rotonde. La fenêtre qui regardait le pas de Lope était ouverte. « C'est de ce côté, » dit l'astrologue, « que vient le danger; approche, ô roi, et contemple les merveilles de la table. »

Le roi Aben Habuz s'approcha de l'échiquier sur lequel les petites figures de bois étaient rangées, et vit, à sa grande surprise, qu'elles étaient toutes en mouvement. Les chevaux caracolaient et battaient du pied, les guerriers brandissaient leurs armes, on entendait en diminutif le son des trompettes et des tambours, le cliquetis des armures et le hennissement des coursiers; mais le tout ne faisait pas un bruit plus fort que le bourdonnement d'une abeille.

« Tu vois ici, ô grand roi, » dit l'astrologue, « la preuve que tes ennemis sont déjà en campagne. Ils doivent s'avancer par le pas de Lope. Veux-tu jeter la confusion dans leurs rangs par une terreur panique, et les forcer à faire retraite sans effusion de sang? frappe ces figures avec le bout non ferré de la lance magique; mais si tu veux au contraire du carnage, frappe avec la pointe. »

Une teinte livide parut un instant sur le visage du pacifique Aben Habuz, le mouvement de sa barbe grise montrait le transport qui faisait jouer tous les muscles de sa face; il saisit la lance en tremblant d'agitation, et s'approcha de la table. « Fils d'Abou Agib, » dit-il, « je crois que nous verserons un peu de sang. »

En parlant ainsi, il frappa quelques unes des figures magiques de la pointe de la lance, tandis qu'il touchait les autres avec le bâton. Aussitôt les premiers guerriers tombèrent morts sur l'échiquier, et le reste se tournant les uns contre les autres, commencèrent pêle-mêle un combat où les chances étaient à peu près égales pour tous.

Ce fut avec beaucoup de peine que l'astrologue arrêta la main du plus pacifique des monarques, et l'empêcha d'exterminer ses ennemis jusqu'au dernier. Il parvint enfin à le faire descendre de la tour pour envoyer des espions aux montagnes, par le pas de Lope.

Ils revinrent, et rapportèrent au roi qu'une armée chrétienne s'était avancée à travers la Sierra presque jusqu'aux portes de Grenade, et que tout à coup une querelle s'étant élevée entre eux, ils avaient tourné leurs armes les uns contre les autres, et après un combat sanglant avaient regagné leurs frontières.

Aben ne se sentait pas de joie d'avoir ainsi éprouvé l'efficacité de son talisman. « Enfin, » dit-il, « je vais passer une vie tranquille, le sort de tous mes ennemis est entre mes mains. Sage fils d'Aben Agib, quelle récompense puis-je t'offrir pour un si grand bienfait? »

— « Les besoins d'un vieillard et d'un philosophe sont simples et bornés, ô mon roi; donne-moi le moyen de faire de ma caverne un ermitage habitable, je suis content. »

— « Voilà bien la modestie du véritable sage! » s'écria Aben Habuz, intérieurement très satisfait de la modération de la demande. Il fit appeler son trésorier, et lui ordonna de remettre à Ibrahim toutes les sommes qu'il pouvait exiger, soit pour achever de construire son ermitage, soit pour le meubler.

L'astrologue fit creuser dans le roc plusieurs chambres qui formèrent un appartement contigu à son salon astrologique; ensuite il les meubla de divans et d'ottomanes superbes, et tapissa les murs avec de riches tentures de soie de Damas. « Je suis vieux, » disait-il, « je ne puis plus reposer mes os sur une couche de pierre, et ces murailles humides ont besoin d'être revêtues. »

Il eut aussi des bains pourvus de toutes sortes de parfums et d'huiles aromatiques; « car, » disait-il, « les bains sont nécessaires pour combattre le desséchement de l'âge, et rendre le souplesse et la fraîcheur à un corps fatigué par l'étude. »

Il fit suspendre dans tout l'appartement une quantité prodigieuse de lampes d'argent et de cristal, dans lesquelles brûlait une huile odoriférante, dont il avait trouvé la recette dans les tombeaux égyptiens. Cette huile avait la propriété de brûler sans s'épuiser, et répandait une douce clarté. « La lumière du soleil, » disait-il, « est trop vive, trop éclatante pour les yeux d'un pauvre vieillard, et la lumière de la lampe est celle qui convient pour les études d'un philosophe. »

Cependant le trésorier d'Aben Habuz n'accordait plus qu'en rechignant les sommes qui lui étaient journellement demandées pour achever cet ermitage, et il finit par porter ses plaintes au roi.

« J'ai donné ma parole royale, » dit Aben Habuz en pliant les épaules; « il faut prendre patience. Ce vieillard veut imiter dans sa retraite philosophique ce qu'il a vu dans l'intérieur des pyramides et dans les vastes édifices de l'Égypte; mais toute chose a sa fin, et l'ameublement de la caverne en aura une sans doute.

Le roi ne se trompait point; l'ermitage fut enfin achevé, et forma un palais souterrain d'une magnificence inouie.

« Maintenant je suis content, » dit Ibrahim Eben Abou Agib au trésorier. « Je vais m'enfermer dans ma cellule, et consacrer tout mon temps à l'étude. Je ne désire rien de plus, excepté une bagatelle, une petite récréation pour remplir les intervalles entre mes travaux abstraits. »

— « O sage Ibrahim! demande ce que tu voudras. Il m'est ordonné de te fournir tout ce qui te sera nécessaire dans ta solitude. »

« Alors, » dit le philosophe, « je serais bien aise d'avoir quelques danseuses. »

« Des danseuses? » répéta le trésorier avec surprise.

« Oui, des danseuses, » répliqua le sage gravement. « Un petit nombre suffira; car je suis un vieillard et un philosophe; mes habitudes sont très simples, et je suis facile à contenter. Qu'elles soient cependant jeunes et agréables; car la vue de la jeunesse et de la beauté réjouit et ranime la vieillesse. »

Tandis que le philosophe Ibrahim Eben Abou Agib passait ainsi sagement son temps, retiré dans son ermitage, le pacifique Aben Habuz faisait de glorieuses campagnes en effigie dans sa tour. C'était une chose bien commode et bien flatteuse pour un roi de son âge et de son humeur que ce talisman par lequel, tout en s'amusant dans sa chambre, il pouvait chasser de puissantes armées comme des essaims de mouches.

Il jouit pendant quelque temps de ce plaisir, et même il insultait parfois ses voisins tout exprès pour les induire à l'attaquer; mais des malheurs réitérés les rendirent pru-

dens, et enfin aucun d'eux n'osa plus envahir son territoire. Pendant plusieurs mois, la figure de bronze resta sur le pied de paix, avec sa lance perpendiculaire; et le bon vieux roi commençait à regretter son divertissement accoutumé, et à s'ennuyer bien fort de sa tranquillité monotone.

A la fin, le cavalier magique tourna subitement sur son pivot, et mit la lance en arrêt, en la dirigeant vers les montagnes de Cadix. Aben Habuz se hâta de monter à la tour; mais il fut bien surpris de ne voir aucun mouvement sur la table placée dans la direction indiquée par le cavalier; pas un de ses petits guerriers ne bougeait. Cette circonstance inquiétant le roi : il envoya une compagnie de cavalerie dans les montagnes, avec ordre de les reconnaître et de lui rendre compte de ce qu'ils auraient découvert. Après trois jours d'absence, ils revinrent et dirent à leur maître :

« Nous avons parcouru tous les défilés des montagnes sans y découvrir ni lances ni casques: tout ce que nous avons trouvé dans notre expédition, c'est une jeune fille chrétienne, d'une beauté surprenante, qui dormait près d'une fontaine, et que nous avons emmenée captive. »

« Une jeune fille d'une beauté surprenante! » s'écria Aben Hàbuz les yeux pétillans de joie. « Qu'on l'amène en ma présence. »

On amena donc au vieux roi cette belle personne. Ses habits étaient ornés avec tout le luxe qui distinguait les Goths-Espagnols à l'époque de l'invasion arabe. Des perles d'une éblouissante blancheur étaient entrelacées dans ses tresses noires; les diamans qui brillaient sur son front rivalisaient d'éclat avec ses yeux; une chaîne d'or, passée autour de son cou, soutenait une lyre d'argent, qui pendait à son côté.

Les éclairs que lançaient ses yeux noirs et brillans tombèrent comme des étincelles sur le cœur d'Aben Habuz, qui, malgré sa vieillesse, était encore combustible. Il contemplait avec extase le balancement voluptueux de sa démarche.

« O la plus belle des femmes! » s'écria-t-il, « qui est-tu? Quel est ton nom? »

— « Je suis fille de l'un des princes goths auquel ce pays obéissait naguère. Les armées de mon père ont été détruites comme par enchantement dans ces montagnes; il a été exilé dans son pays natal; maintenant sa fille est captive! »

« Prends garde, ô roi, » dit tout bas Ibrahim. « Cette belle fille pourrait bien être une de ces sorcières du Nord, qui prennent les formes les plus séduisantes pour faire tomber dans leurs piéges les imprudens qui se fient à elles. Je crois lire la sorcellerie dans ses yeux et dans tous ses mouvemens. Sans doute c'est là l'ennemi que désignait le talisman. »

« Fils d'Abou Agib, » répondit le roi, « tu es un grand philosophe, bien plus un grand magicien, je t'accorde cela; mais tu n'entends rien à ce qui regarde les femmes. Sur ce point je ne le céderais en connaissance à qui que ce soit au monde, fût-ce le grand Salomon lui-même, malgré le nombre prodigieux de ses femmes et de ses concubines. Quant à cette jeune fille, je ne vois dans ses yeux rien d'effrayant; et toute sa personne plaît singulièrement aux miens. »

« O roi, » dit l'astrologue, « écoute-moi. Je t'ai procuré un grand nombre de victoires par mon talisman sans avoir jamais eu la moindre part aux dépouilles des vaincus. Accorde-moi cette captive pour charmer ma solitude avec sa lyre. Si elle est en effet sorcière, j'ai par-devers moi des contre-enchantemens qui mettront sa science en défaut. »

« Il te faut encore une femme? » dit Aben avec humeur. « N'as-tu pas assez de tes danseuses pour charmer ta solitude, comme tu dis? »

— « Oui, j'ai des danseuses, mais point de chanteuses. Il me faudrait un peu de musique pour reposer et rafraîchir mon esprit quand il est fatigué par l'étude. »

« Trève aux demandes de l'ermite, » dit le roi en colère, « cette demoiselle est destinée à mon harem; elle consolera ma vieillesse, de même que la jeune sulamite Abisag consola celle de David. »

De nouvelles sollicitations et de nouvelles remontrances de la part de l'astrologue ne servirent qu'à provoquer une réplique plus décisive encore de celle du monarque; et ils se séparèrent pleins de dépit l'un contre l'autre. Le sage alla s'enfermer dans son ermitage pour y digérer son affront. Toutefois, avant de sortir, il invita encore une fois le roi à se méfier de sa dangereuse captive. Mais quel vieillard amoureux a jamais écouté de tels avis? Aben Habuz se livra sans résistance à sa passion. Sa seule étude était de se rendre aimable aux yeux de la belle chrétienne. Il ne pouvait, il est vrai, lui plaire par sa jeunesse; mais il était riche, et les vieux amans sont ordinairement très généreux. On dépouilla le zacatin de Grenade de ses plus précieuses marchandises; les étoffes de soie, les diamans, les parfums exquis, tout ce que l'Asie et l'Afrique offraient de plus rare, était prodigué à la princesse. On inventait, pour l'amuser, toutes sortes de spectacles et de fêtes; des tournois, des danses, des concerts de ménestrels, des combats de taureaux. Grenade devint le séjour des plaisirs. La princesse gothe regardait tout cela de l'œil d'une personne accoutumée à la magnificence. Elle recevait les attentions et les présens du roi comme des hommages dus à son rang, ou plutôt à sa beauté; car l'orgueil de la beauté surpasse celui de la noblesse. Elle prenait un secret plaisir à induire le monarque fasciné en dépenses qui épuisaient son trésor, et regardait son extravagante profusion comme une chose toute simple. En dépit de ses soins et de sa munificence, le vénérable amant ne pouvait se flatter d'avoir fait la moindre impression sur son cœur. Jamais elle ne le recevait avec un front sévère, il est vrai; mais jamais elle ne lui accordait un sourire. Quand il commençait à parler de son amour, elle faisait résonner les cordes de sa lyre. Ce son avait un charme mystérieux. Dès qu'il frappait l'oreille d'Aben Habuz, ce vieillard tombait dans un profond sommeil, dont il sortait ensuite frais, gaillard, et momentanément délivré de sa passion. L'effet de cette lyre était on ne peut plus fatal au succès de sa galanterie; mais comme des songes agréables charmaient ses sens pendant ces instans d'assoupissement, il continua de rêver ainsi près de sa belle, tandis que tout Grenade se moquait de son infatuation et murmurait en voyant ses trésors prodigués pour des chansons.

Cependant, un danger sur lequel son talisman ne pouvait lui donner aucun avertissement, menaçait Aben Abuz. Il y eut une insurrection dans sa capitale, et son palais fut entouré par la populace en armes, qui demandait sa vie et celle de sa maîtresse chrétienne. Une étincelle de l'ancienne valeur du roi se réveilla dans son cœur. Il sortit à la tête d'une poignée de ses gardes, mit les rebelles en fuite, et la révolte fut ainsi étouffée dans son germe.

Quand la tranquillité fut rétablie, il alla trouver l'astrologue, qui se tenait renfermé dans son ermitage, rongeant son frein et nourrissant le ressentiment le plus amer contre le roi.

Aben Habuz l'aborda d'un air ouvert et conciliant. « Sage fils d'Abou Agib, » dit-il, « tu m'avais bien prédit que cette belle captive attirerait sur moi des dangers; dis-moi cependant, toi qui sais si bien prédire des maux, ce que je dois faire pour les éviter. »

— « Éloigner de toi l'infidèle qui les cause. »

« J'aimerais mieux perdre mon royaume, » dit Aben Habuz avec feu.

« Tu risques de perdre l'une et l'autre, » reprit l'astrologue.

— « Ne sois pas si brusque et si décourageant, ô le plus profond des philosophes! Prends pitié de la double détresse d'un monarque et d'un amant, et trouve quelque moyen de me garantir des infortunes qui me menacent. Je ne me soucie ni de grandeur ni de puissance; je ne soupire qu'après le repos. Ne pourrais-je trouver quelque asile, où, loin du monde, de ses pompes et de ses inquiétudes, je consacrasse le reste de ma vie à la tranquillité et à l'amour?

L'astrologue le regarda pendant quelques instans en fronçant ses épais sourcils.

« Et que me donnerais-tu, » lui dit-il enfin, « si je te procurais une retraite semblable? »

— « Tu indiquerais toi-même ta récompense; et s'il était en mon pouvoir de te l'accorder, sur mon ame, tu pourrais la regarder comme tienne. »

— « As-tu jamais entendu parler, ô roi, du jardin d'Hiram, l'un des prodiges de l'Arabie heureuse? »

— « J'ai entendu parler de ce jardin; il est cité dans l'Alcoran, au chapitre intitulé: *l'Aurore du jour.* De plus, j'ai entendu conter de merveilleuses choses de ce même jardin par les pélerins de la Mecque; mais je les considérais comme des fables, telles que les voyageurs ont coutume d'en faire. »

« Ne méprise pas, ô roi, les récits des voyageurs, » reprit l'astrologue d'un air grave, « ils renferment de rares connaissances apportées d'un bout de la terre à l'autre. Quant au palais et au jardin d'Hiram, ce qu'on en rapporte généralement est vrai. — Je les ai vus de mes propres yeux. — Écoute bien ce que je vais te conter; car mon aventure a des rapports très intimes avec l'objet de ta requête.

« Dans mes jeunes années, quand je n'étais qu'un simple Arabe du désert, je conduisais les chameaux de mon père. Un jour, en traversant le désert d'Éden, un de ces animaux s'égara; je le cherchai plusieurs jours, mais en vain; enfin, épuisé de fatigue, à l'heure où le soleil est à son méridien, je m'endormis sous un palmier, à côté d'un puits presque desséché. En m'éveillant, je me trouvai à la porte d'une ville; j'y entrai; je vis de belles rues, de grandes places, des marchés; mais tout était silencieux comme la tombe: la ville paraissait inhabitée. J'errai de tous côtés, et découvris enfin un palais entouré d'un jardin orné de fontaines, de viviers, de bosquets couverts de fleurs, de vergers chargés de fruits. Cependant aucun être vivant ne se montrait encore dans ce lieu de délices; effrayé de cette solitude, je me hâtai de sortir du palais et de la ville. Après m'en être éloigné de quelques pas, je me retournai pour la regarder, et je ne vis plus rien que le désert qui s'étendait à perte de vue.

« Je rencontrai, peu de temps après, un vieux derviche très versé dans les traditions et les secrets du pays, et je lui contai mon aventure. « Ce que tu as vu, » me dit-il, « est le célèbre jardin d'Hiram, l'une des merveilles du désert. Il apparaît de temps en temps à des voyageurs égarés comme toi, et les réjouit par la vue de ses tours, de ses jardins, de ses murs tapissés d'arbres chargés de fruits; puis il s'évanouit, et laisse à sa place une solitude aride. Voici son histoire. Dans les anciens temps, quand ce pays était habité par les Addites, le roi Sheddah, fils de Ad, arrière-petit-fils de Noé, y fonda une superbe ville; quand elle fut achevée, et qu'il vit sa grandeur et sa beauté, son cœur s'enfla d'orgueil, et il résolut de bâtir un palais et des jardins qui égaleraient ce qu'on raconte dans l'Alcoran des beautés du paradis. Mais sa présomption attira sur lui la malédiction céleste. Il disparut de la terre avec tout son peuple; et sa ville magnifique, son palais, ses jardins, furent placés sous la puissance d'un charme qui les dérobe à l'œil humain, excepté dans certains momens où ils apparaissent pour perpétuer la mémoire de son péché.

« Cette histoire et les merveilles que j'ai vues ne se sont jamais effacées de mon esprit; et dans la suite, quand je me trouvais en Égypte et possesseur du livre du sage Salomon, je résolus de revoir le jardin d'Hiram. Je le retrouvai en effet, à l'aide de mon livre; j'en pris possession, et je passai plusieurs jours dans cette imitation du paradis. Les génies qui le gardent, obéissant à mon pouvoir magique, me révélaient les enchantemens par lesquels il avait été construit, et ceux qui le rendent invisible. Je puis donc, ô roi, te construire un palais semblable sur la montagne qui domine la ville; je connais tous les secrets magiques, je possède le livre de Salomon le sage; rien n'est impossible à ma puissance. »

« O fils d'Abou Agib, le plus sage des hommes, » dit Aben Habuz tremblant de désir, « tu es un grand voyageur! tu as vu et appris de merveilleuses choses! Que je te doive un semblable paradis, et demande la récompense que tu voudras; fût-ce la moitié de mon royaume, je te l'accorde. »

« Hélas! » répliqua l'autre, « tu sais que je ne suis qu'un vieillard, un pauvre philosophe bien facile à satisfaire; je ne demande que la première bête de somme qui passera la porte du palais magique avec sa charge. »

Le monarque accepta volontiers cette condition modeste, et l'astrologue se mit à l'ouvrage. Il fit ériger sur le sommet de la colline, immédiatement au dessus de son ermitage souterrain, un grand portail qui passait dans le centre d'une forte tour.

Sur la pierre fondamentale de l'arc extérieur qui formait le portail, le magicien grava lui-même une main gigantesque, et sur la pierre fondamentale de l'arc intérieur, au dessus des portes, il représenta une grande clef. Ces figures étaient de puissans talismans, sur lesquels il prononça des paroles dans une langue inconnue.

Quand cette porte fut terminée, il s'enferma deux jours dans sa chambre magique, et le troisième jour il monta sur la colline, et resta jusqu'au soir sur son sommet. A une heure très avancée de la nuit, il descendit et se présenta chez Aben Habuz. « Enfin, » dit-il, « ô mon roi, j'ai terminé mon ouvrage. J'ai érigé sur la cime de ce mont le plus délicieux palais que le génie humain ait jamais inventé. Il réunit tout ce qui peut contribuer au bonheur de la vie; salons magnifiques, jardins ombragés et fleuris, fraîches fontaines, bains parfumés; en un mot, la colline est transformée en un paradis. De même que le palais d'Hiram, celui-ci est protégé par un charme d'une grande puissance qui le rend invisible, excepté pour ceux qui possèdent le secret de son talisman. »

« C'est assez, » dit Aben Habuz, plein de joie; « demain, au premier rayon du jour, nous monterons sur la colline, et nous prendrons possession de cette heureuse demeure. » Le monarque dormit peu cette nuit; à peine la lumière du soleil commençait-elle à dorer les pointes de la Sierra Nevada, qu'il monta son destrier, et, suivi d'un petit nombre de gens choisis, monta la colline par un chemin étroit et escarpé. A ses côtés était la princesse, montée sur un palefroi blanc; ses habits étaient resplendissans de diamans, et sa lyre fidèle était, comme de coutume, suspendue à son cou. L'astrologue marchait à pied de l'autre côté du roi, en s'appuyant sur

son bâton hiéroglyphique ; car jamais il ne montait à cheval.

Aben Habuz regardait de tous ses yeux, espérant découvrir au dessus de sa tête les tours du palais, ses jardins, ses bosquets; mais il ne vit rien de semblable. « C'est en cela que consiste la sûreté, le mystère de ce lieu, » dit l'astrologue; « on ne peut rien discerner avant d'avoir passé la porte enchantée, et pris dûment possession de la place. »

Quand ils furent arrivés près de la porte, l'astrologue, s'arrêtant, montra au roi la main et la clef mystérieuses gravées sur l'arc et sur le portail. « Les figures que vous voyez, » dit-il, « sont les talismans qui gardent l'entrée de ce paradis. Tant que cette main ne s'abaissera pas au point de toucher la clef, aucun pouvoir humain, aucun artifice magique ne pourra triompher du seigneur de cette colline. »

Tandis qu'Aben Habuz contemplait, bouche béante, dans un silence d'admiration et d'étonnement, ces talismens mystérieux, le palefroi de la princesse avançait toujours, et la porta sous le porche, au centre de la tour.

« Voici, » dit l'astrologue, la récompense que vous m'avez promise; le premier animal qui entre sous ces portes magiques avec sa charge. »

Aben Habuz sourit à ce qu'il croyait une plaisanterie du vieillard; mais quand il vit qu'il parlait sérieusement, sa barbe grise trembla d'indignation.

« Fils d'Abou Agib, » dit-il d'un air très grave, « que veut dire cette équivoque? Tu sais ce que j'ai entendu promettre; c'était la première bête de somme qui entrerait sous le portail avec sa charge. Prends la plus forte mule de mes écuries, forme sa charge des objets les plus précieux de mon trésor, elle est à toi; mais n'élève pas tes pensées jusqu'à celle qui fait les délices de mon cœur. »

— « Qu'ai-je affaire de ton or, de tes richesses? » dit l'astrologue avec mépris; « ne suis-je pas possesseur du livre de Salomon le sage? Tous les trésors de la terre ne sont-ils pas à ma disposition? La princesse m'appartient de droit; ta parole royale est engagée, je la réclame comme mon bien. »

La princesse, du haut de son palefroi, leur jetait des regards hautains, et souriait dédaigneusement, en voyant ces deux barbes grises se disputer la possession de sa jeunesse et de sa beauté. La rage du monarque l'emportant sur sa prudence, il s'écria : « Vil enfant du désert, tu peux être savant dans plus d'un art, mais reconnais que je suis ton maître; ne sois pas assez téméraire pour te jouer de ton roi. »

« Toi mon maître! » reprit l'astrologue, « mon roi! le souverain d'une taupinière voudrait donner des lois à celui qui possède le livre de Salomon! Adieu, Aben Habuz; règne sur ton petit royaume, et réjouis-toi dans ton paradis des fous : quant à moi, je vais rire à tes dépens dans ma retraite philosophique. »

En parlant ainsi, il saisit la bride du palefroi de la princesse, frappa la terre de son bâton, et s'enfonça avec la belle dame à travers le centre de la tour. La terre se referma sur leurs têtes, et il ne resta aucune trace de l'ouverture par laquelle ils avaient passé.

Aben Habuz demeura quelques instans muet d'étonnement; enfin, revenant à lui-même, il ordonna à mille ouvriers de creuser la terre avec des pioches et des bêches, à la place où l'astrologue avait disparu. Ils travaillèrent avec ardeur; mais ils avaient beau creuser et creuser encore, leurs efforts étaient vains; leurs instrumens étaient repoussés par le rocher en certains endroits, en d'autres la terre revenait remplir l'ouverture qu'ils avaient faite aussi vite qu'ils l'en avaient enlevée. Aben Habuz chercha, au pied de la montagne, l'ouverture de la caverne qui conduisait au palais souterrain du perfide magicien; mais il fut impossible de la découvrir : à la place où se trouvait l'entrée de cette caverne, on ne voyait plus que la roche tout unie.

Cependant la disparition d'Ibrahim Eben Abou Agib fit cesser la puissance de ses talismens. Le cavalier de bronze resta en repos, le visage tourné vers la colline, et sa lance pointée vers la place où l'astrologue s'était enfoncé, comme pour indiquer que c'était là que se cachait le plus mortel ennemi d'Aben Habuz.

Quelquefois on entendait les sons d'un instrument et les accens d'une voix de femme, à peine distincts, et qui paraissaient sortir des entrailles de la terre. Un paysan rapporta un jour au roi que, la nuit précédente, il avait aperçu une fente dans le rocher, par laquelle il s'était glissé et avait vu, bien loin au dessous de lui, une salle souterraine, dans laquelle l'astrologue, assis sur un divan magnifique, sommeillait, en balançant la tête, aux sons de la lyre de la princesse, qui paraissait exercer un pouvoir magique sur ses sens.

Aben Habuz chercha cette fente du rocher, mais ne la trouva point; sans doute elle s'était refermée. Il renouvela les tentatives pour fouiller la terre; elles furent aussi infructueuses que les premières. Nul pouvoir humain ne devait surmonter l'enchantement de la main et de la clef. A l'égard du sommet de la montagne sur lequel le palais et les jardins promis devaient être construits, on n'y voyait qu'une solitude aride, soit que cet élysée restât invisible par l'effet du charme, soit qu'il n'eût jamais existé et qu'il ne fût qu'une fable de l'astrologue. Le monde adopta charitablement cette dernière version; et les uns nommaient cette place la Folie du roi, les autres le Paradis des fous.

Pour ajouter aux chagrins d'Aben Habuz, les voisins qu'il avait défiés, provoqués et repoussés à son gré lorsqu'il était maître du talisman, s'apercevant qu'il n'était plus protégé par la magie, envahirent son territoire de toutes parts, et le reste de la vie du plus pacifique des monarques ne fut qu'un tissu de guerres et de troubles.

Enfin Aben Habuz mourut, et fut enterré. Des siècles se sont écoulés. L'Alhambra a été bâti sur la montagne aventureuse, et réalise en quelque sorte les délices fabuleuses du jardin d'Hiram. Le portail enchanté, qui existe encore dans son entier, protégé, sans aucun doute, par la main et la clef mystérieuses, forme la porte de justice et la principale entrée de la forteresse. On prétend que le vieil astrologue est encore au dessous de ce portail, dans son salon souterrain, sommeillant sur son divan, aux sons de la lyre de la princesse.

Souvent les invalides qui montent la garde à cette porte, entendent ces sons pendant les nuits d'été, et, cédant alors à leur puissance soporifique, s'endorment tranquillement à leur poste. L'influence narcotique de cette place est telle que, même pendant le jour, les sentinelles sont presque toujours assoupies sur les bancs de pierre du vestibule, ou sous les arbres voisins. C'est, en effet, le poste militaire le plus endormi de toute la chrétienté. Tout cela, disent les légendes, doit se perpétuer d'âge en âge; la princesse restera captive de l'astrologue et l'astrologue soumis à la magie assoupissante de la princesse, jusqu'au jour du jugement, à moins que la main, en saisissant la fatale clef, ne détruise l'enchantement de la montagne.

Dessins. Après la moisson, par FERJOIO.
Je te dis qu'il est mort, par BECOEUR.

Beaux-Arts.

DES

Manuscrits orientaux à miniature

ET

DU PARTI QUE PEUVENT EN TIRER

les Artistes.

Quand l'art se met en marche chez un peuple, quand il commence à avoir une destination et un but, il se contente presque toujours de faire naître un seul genre d'émotions; ce sont les inspirations de la poésie religieuse qu'il adopte : il essaie de frapper par la terreur. C'est ainsi que le fantastique apparaît d'abord chez toutes les nations. Plus tard la formule religieuse prend son essor; les dieux sont formés à la ressemblance de l'homme; l'art s'ennoblit : il a fait un pas immense; l'observation de la nature va lui dévoiler tous les mystères de la poésie plastique. Plus tard encore, il se fait historien, il retrace d'abord les grands événemens du pays; mais bien peu lui importent les variétés apportées par les usages et par le temps : c'est l'homme du siècle qu'il représente. Pourquoi le peintre serait-il plus savant que le poète? pourquoi Paul Véronèse serait-il plus habile que Froissart et que Villani? Michel-Ange, que le Dante et que Shakspeare?

De nos jours, la science est entrée dans l'art, la science a fait une autre poésie. On demande toujours du génie aux peintres et aux poètes; mais on veut que ce soit un génie voyageur, initié aux grandes scènes de la nature et de l'histoire. Ce qu'il y a de naïf, ce qu'il y a de simplicité poétique dans l'ignorance ou dans l'isolement d'un peuple, ne convient plus au siècle. Il faut toujours du génie, je le répète; mais ce génie doit embrasser de son regard tous les peuples de la terre.

Le siècle a raison : c'est à la poésie qui a interrogé l'histoire, à multiplier ses jouissances, comme la religion multipliait autrefois les émotions profondes. Et voyez, en effet: n'avons-nous pas maintenant vingt Homères au lieu d'un Homère? le regard surpris ne s'élance-t-il pas vers de nouveaux Olympes? n'a-t-on pas reconquis tout le moyen âge? n'essaie-t-on pas de réhabiliter les temps nouveaux? Toute poésie, toute religion, toute nature est grande aux yeux de l'art; mais l'art a son labeur : le travail de l'atelier est immense, et ne permet pas toujours aux peintres et aux sculpteurs les recherches longues, minutieuses, fatigantes de la bibliothèque. Voyageons donc un instant avec les peintres voyageurs; interrogeons un moment les artistes méconnus de l'Orient et du Nouveau-Monde.

Le temps approche où nos habiles orientalistes feront entrer dans le domaine général de la littérature les grandes épopées de l'Inde et de la Perse : les poésies tour à tour terribles et gracieuses des Arabes, les comédies, les romans si ingénieux des Chinois. Il ne sera pas plus permis alors d'ignorer les scènes imposantes du Ramayana et du Mahabarata, les peintures énergiques des Moallacat et du Hamasa, qu'il n'est permis d'ignorer Homère ou Hésiode, Virgile ou le Dante. Que dis-je? l'impulsion est déjà donnée; la délicieuse figure de Sacountalâ apparaît, comme la réalisation des plus gracieuses fictions de l'Inde. Yu-Kiao-Li a fait entrer les gens les moins curieux de ces sortes d'études, tout à la fois dans la vie réelle et idéalisée des Chinois. Le théâtre de cette nation, inconnu jusqu'à présent, va nous être révélé, comme l'a été naguère celui des Hindous. La *Chrestomathie* arabe est pleine de fragmens poétiques qui saisissent l'ame comme les plus hautes inspirations de Job. Mais je m'arrête; si je portais mes regards vers les autres terres de l'Orient, il faudrait donner une longue liste de noms et de travaux.

Mais quand toutes les merveilles de l'Orient auront été vulgarisées parmi les artistes; quand les peuples si poétiques de la Polynésie et de l'Amérique leur apparaîtront aussi avec leur véritable caractère, où puiseront-ils sur leur nature, sur leurs mœurs caractéristiques, sur le costume de tant de contrées étrangères les renseignemens qui ne font point l'art, mais qui doivent l'aider? Dans les manuscrits de nos bibliothèques si peu consultés, dans des voyages anciens et méconnus. Ces trésors sont près d'eux, et souvent ils l'ignorent; car on ne s'est occupé de leur en faire connaître que la plus faible portion. Il faut le dire en passant : si le besoin d'exciter de nouvelles émotions s'est fait sentir à un grand nombre d'artistes, si quelques uns de nos peintres se sont occupés de l'Orient plus que l'intérêt du public n'eût semblé l'exiger, si l'on s'est fatigué de ces compositions où le vrai but de l'art disparaissait devant la recherche fatigante d'un costume vulgaire, il faut s'en prendre au cercle étroit dans lequel les artistes ont fait agir leur pensée. Après avoir retracé les grands faits de l'histoire de la Grèce moderne, quelques souvenirs peu variés de notre expédition d'Égypte ou de nos campagnes d'Alger, ils se sont arrêtés, et ils ont négligé précisément les plus belles ressources offertes à l'art. Ont-ils étendu leurs regards : ils ont fait de l'indien avec des costumes persans, et de l'arabe avec des documens tirés de la Turquie; précisément comme on faisait impitoyablement du moyen âge, il y a vingt ans, avec le siècle de François Ier.

Dans la revue que nous allons faire, une remarque importante frappe d'abord la pensée : c'est avec quelle constance le génie oriental a conservé les formes antiques de son architecture, la coupe du vêtement, et jusqu'à la disposition des meubles et des ustensiles; l'ardent besoin du progrès, la fusion des races, n'a pas, comme cela est arrivé parmi nous, jeté mille variétés dans les habitudes d'un siècle à l'autre; de sorte que très souvent, en s'aidant néanmoins toujours de la chronologie et de la géographie historique, les costumes

d'un temps assez rapproché de nous, peuvent servir dans un tableau qui rappellerait un événement bien antérieur. Le génie inflexible de l'Orient semble formuler son art imparfait pour l'éternité.

Les peintures de l'Inde proprement dite ne sont pas en grand nombre à la Bibliothèque du Roi, surtout à la section des manuscrits; mais le cabinet des estampes renferme la belle collection rapportée par Manucci. Outre ce précieux volume, des peintures hindoustani, d'un caractère plus fin, plus gracieux encore, sont mêlées à des peintures persanes et mogoles. Dans l'ouvrage qui porte pour titre *Costumes et portraits de Perse et de l'Inde*, il y a là quelques têtes d'une ravissante expression, qui rappellent toute la pureté virginale de Sacountalâ et de Dayamanti. Ces manuscrits appartiennent au temps de la domination mogole : les sujets sont alternativement tirés de l'histoire des vainqueurs et de celle des vaincus. Quelques Européens, représentés dans leur costume, attestent la date du livre : il est du XVIe siècle. Je citerai aussi, outre deux petits volumes sanskrit, un précieux ouvrage intitulé : *Abrégé historique des souverains de l'Hindoustan ou de l'Empire mogol* (1); on le doit au colonel Gentil, qui l'écrivit en 1772, et qui le fit orner d'une multitude de miniatures par un artiste hindoustani. Ces peintures, minutieusement exactes, mais d'une exécution incomplète, même dans le sentiment oriental, offrent une précieuse série de portraits et de scènes guerrières, où l'éléphant et ses diverses attitudes sont représentés avec plus de soin que de talent : ici il faut oublier l'art, et n'user que de la partie technique.

Plusieurs cabinets d'amateurs renferment d'admirables miniatures isolées, dues à des peintres hindous; mais je ne puis omettre ici une grande peinture monochrome que l'on voit dans la belle collection de M. Lamare Picquot. Ce tableau, qui est d'une grossière exécution, a été enlevé d'une pagode, et représente un sujet tiré du Ramayana. Il est précieux, surtout comme étude de la peinture symbolique des Hindous. Il serait à souhaiter, du reste, que le gouvernement, qui songe à former un musée ethnographique, ne laissât pas échapper l'occasion d'acquérir cette collection unique, où nos peintres pourraient étudier tout ce qui est relatif au culte de Brama et du bouddhisme. Les statues des divinités indiennes, les diverses figures de Bouddha, les coupes des sacrifices, de nombreux modèles de temples, des figurines revêtues des vêtemens du prêtre et du guerrier, tout est réuni pour donner à l'artiste et au savant des idées précises sur la terre la plus poétique de l'Orient.

Une traduction persane de l'épisode de Nala (2), en nous rappelant l'admirable poëme sanskrit dont il est tiré, nous amène naturellement à parler des miniatures persanes. Les figures du Nala sont assez jolies, les scènes qu'elles représentent sont gracieuses et variées; mais nous n'adopterons point ce manuscrit comme type de l'art chez une des nations les plus ingénieuses de l'Orient. Les Persans sont, à coup sûr, parmi les sectateurs de l'islamisme, ceux qui ont secoué avec le plus d'énergie les préjugés religieux contraires aux arts, et qui se sont livrés à la peinture avec le plus de succès. Chez eux, ainsi que chez les Arabes, l'art atteint sont apogée vers le XVIe siècle, et c'est sans doute une coïncidence curieuse avec la marche de l'art en Europe. C'est à cette époque que l'on peut rapporter le précieux manuscrit du Schah-nameh (1) (le livre des rois), cette grande épopée des Persans, qui, paraissant au XIIe siècle, rappelle les grandes révolutions de l'empire et les hautes actions de ses héros. L'œuvre de Ferdoucy est orné de nombreuses figures d'une exécution fine, intelligente; il est évident que l'artiste a voulu représenter les costumes en usage au moyen âge, et non pas ceux de l'antiquité. Le type de physionomie est essentiellement mongol.

Après l'Homère persan, je citerai l'Histoire des Prophètes (2) : beau manuscrit, remarquable par les figures dont il est orné, et par le travail artiste de sa couverture. Là les scènes religieuses donnent aux compositions des miniatures un caractère plus grave que celui des peintures persanes en général. Toutefois cette gravité s'unit au merveilleux, et bientôt le merveilleux tombe dans l'emblème oriental, plus inexplicable cent fois pour nous que les faits purement religieux ou historiques. Le *Souz u Ghudez* (3), que les curieux examinent sous les montres de la Bibliothèque, renferme des scènes d'amour qui se terminent par une *suttie*. L'événement se passe dans l'Inde, et l'héroïne du livre se brûle sur le corps de son amant; mais ce serait une erreur de chercher, dans cette peinture d'un usage étranger aux Musulmans, l'exactitude du costume et des localités. Ce manuscrit, tout précieux qu'il peut être, est bien loin, pour l'exécution, d'un délicieux *Khosrou* (4), dont on ne saurait assez vanter la grace et la finesse. Il est difficile de voir quelque chose de plus élégant et de plus ingénieux que les arabesques dont il est orné : des animaux, dessinés en traits d'or sur un fond de couleur, rappellent, dans mille scènes gracieuses et animées, ce que Newton Fielding a fait de plus naïf et de plus finement observé.

Quittons la Perse, passons la frontière, entrons en Tar-

(1) N° 108, fond des traductions.

(2) Supp. persan.

(1) N° 84, supp. persan. Il y a, sous le n° 38, fond Bruix, un autre manuscrit du Schah-nameh, orné de 34 belles peintures.

Aux peintres qui voudraient descendre plus avant dans les antiquités de la Perse, nous indiquerons deux exemplaires du Viraf-Nameh, apportés de l'Inde par Anquetil-Duperron. Cet ouvrage religieux, à l'usage des Guèbres (les adorateurs du feu), renferme un certain nombre de peintures grossières, exécutées par le Guzarate, et représentant quelques scènes de l'enfer des Parsis.

(2) N° 59, supp. persan.

(3) N° 150, supp. persan.

(4) N° 245, ancien fond persan.

tarie : le *Leilet el mirage*, ou la nuit de l'Ascension (1) nous révèlera l'état de l'art chez les Tartares Ouigours. Ferid Eddin Athar écrivit ce grand ouvrage de théologie avant le septième siècle de l'hégire, et il peut être rapporté au temps où florissaient les successeurs de Gengis-Khan. Les figures de ce manuscrit sont du plus haut intérêt sous le double rapport de l'art et de l'histoire religieuse. En effet, de nombreuses peintures d'une fine exécution y représentent le voyage que fit le prophète dans sept régions célestes, où les fidèles goûtent la béatitude éternelle. Puis on le voit descendre dans un enfer que l'artiste tartare a voulu faire assez terrible pour effrayer une imagination ouigour, mais qui, le plus souvent, n'est que grotesque. Mahomet, dans ces grandes miniatures, apparaît toujours monté sur une jument à tête de femme, et l'ange Gabriel aux ailes étincelantes est son guide. Tantôt le prophète invite les hommes au repentir, tantôt il cause familièrement avec Abraham, Moïse et Jésus-Christ; plus loin, c'est Adam qu'il interroge. En quelque lieu qu'il apparaisse, il est facile à reconnaître, et l'artiste trouvera peut-être là un type précieux à consulter.

Si le peintre amoureux de l'Orient veut retracer quelques unes des grandes scènes rappelées dans les sept poëmes antérieurs à Mahomet, qu'il consulte le manuscrit arabe de *Kalila et Dimna* (2); il se convaincra bien promptement que, sous le rapport de l'art, les Arabes sont bien inférieurs aux Persans, et même aux Tartares Ouigours. Néanmoins ces peintures, où l'on reconnaît dès le premier coup d'œil le type national, seront d'une grande utilité dans tout ce qui regarde l'étude du costume ancien, s'il est vrai, comme on l'affirme, que les Arabes moins encore que les autres peuples de l'Orient aient changé de costumes et d'usages. Les *Séances de Hariri* (3) seront consultées, sous ce rapport, avec utilité, et les figures en sont moins grossièrement dessinées que celles du Kalila. Comme dans les peintures grecques du moyen âge, les têtes des principaux personnages se trouvent environnées d'une auréole d'or, ce qui semble indiquer chez les Arabes quelques rapports avec l'école byzantine. Dans tous les cas, l'antiquité de ces deux manuscrits les rend doublement précieux, puisqu'ils appartiennent au XIIe et au XIIIe siècle.

Je ne dirai rien d'une hippiatrique arabe, dont les figures sont trop grossières pour être de quelque utilité, à moins que quelqu'un de nos peintres n'ait besoin de représenter le cheval fantastique du prophète.

Je passerai rapidement chez les Turcs. Parmi ces graves et indolens Sonnites, l'art paraît avoir été regardé comme chose assez frivole; cependant il est moins imparfait que celui des Arabes, et un manuscrit turc du XVIIIe siècle (4), qui contient les portraits des souverains ottomans, donnera du moins d'utiles renseignemens sur le costume exact d'Osman et de ses successeurs, dont la richesse s'accroît à mesure que les conquérans quittent leur rudesse primitive.

(1) N° 73, supp. turc.
(2) N° 1483. A.
(3) Supp. arabe.
(4) Supp. turc, n° 55.

Ce serait sans doute ici l'occasion de nous occuper des manuscrits du Bas-Empire, dont les peintures attestent bien un temps de décadence, mais qu'on ne saurait trop étudier comme un reflet de l'art antique. Toutefois ce serait presque nous éloigner de notre but, et quitter l'Orient pour l'Europe. Je me contenterai, parmi les manuscrits byzantins, d'en indiquer un précieux par le caractère de ses miniatures, et souvent par leur conservation (1). Là on trouvera tout le génie religieux du Bas-Empire, et d'admirables traditions des temps anciens.

Disons un mot des ressources que peuvent offrir à la peinture des contrées orientales les manuscrits européens du moyen âge. Il faut bien l'avouer, ces ressources sont nulles quant à l'étude du costume. J'ai vu grand nombre de ces manuscrits de nos voyageurs primitifs; jamais, à l'exception d'une des miniatures de Bertrandon de la Brocquière (2), je n'ai rencontré aucune peinture qui fût de quelque exactitude, et qui pût servir à la connaissance des lieux. Mais j'ai été émerveillé souvent de la naïveté ingénieuse de ces petits tableaux façonnés à loisir dans le cloître.

En général, ces peintures étaient formulées d'avance; elles étaient les mêmes pour Rubruquis et pour Brieul, pour Hayton et pour Odric. On adoptait pour toutes les régions de l'Orient un costume fantastique, tenant du grec et du vénitien; le moine convertisseur gardait son froc, puis çà et là venaient des chevaliers, exterminateurs de monstres; des châteaux gothiques leur offraient un asile contre des bœufs à têtes d'esturgeon ou des crocodiles à têtes d'homme. Le magnifique manuscrit *des Merveilleuses Histoires* offre des preuves nombreuses de l'étrange liberté d'imagination qui régnait dans ces peintures. Le manuscrit des voyages d'Hayton (3) est d'une délicieuse variété en ce genre. Mais je ne connais rien de plus curieux que l'*Histoire du monde* (4), où l'univers fantastique du XVe siècle apparaît dans toute sa naïveté. C'est ainsi que l'Egypte est couverte de tours à créneaux comme en Sologne ou en Picardie, et qu'on y voit, au lieu d'immenses pyramides, de petites églises semblables à nos chapelles de villages. C'est encore l'adoration d'un veau d'or, puis la tentation d'un saint de la Thébaïde environné de démons hideux ou de gracieuses jeunes filles. Le paradis terrestre y est *pourtrait dans ses naïves délices*, et l'on est obligé de regarder comme une tradition fortuite l'exactitude du peintre qui a représenté, au chapitre de l'Inde, un homme coiffé d'un turban et une *suttie* s'élançant dans un bûcher. Nous

(1) N° 1528, Gr., ancien fond.
(2) N° 77.
(3) Supp. franç. 632, 10.
(4) Ce manuscrit, sous le n° 7499, contient 57 figures.
Je citerai également une traduction française de Selin, ornée d'un grand nombre de belles peintures du même genre. Gaignères, n° 92.

voilà de nouveau sur les bords du Gange, et au moyen de ces vieux manuscrits occidentaux il nous serait facile d'entrer dans le Cathay; mais c'est de la Chine réelle et non pas de la Chine fantastique qu'il nous reste à parler : nous retournons donc aux manuscrits orientaux.

(*La suite au numéro prochain.*)

Littérature.

LA GLACE.

Depuis quatre mois je ne l'avais pas vue, elle qui pendant un an a été ma vie de bonheur et d'espérance; ame brûlante et passionnée, cœur tendre et dévoué, elle m'avait donné de si beaux jours! Je revenais près d'elle, et ce passé si brillant, si enivrant pouvait encore être notre avenir. Si elle m'aime encore, pensais-je, elle sera heureuse aujourd'hui, heureuse de me voir, de me retrouver occupé d'elle. — Et moi! moi! j'étais heureux à sentir mon cœur battre dans ma poitrine.

L'heure qui me retenait était lente et lourde; le chemin me parut long et fatigant. Il semblait, à mon impatience, que jamais plus heureuse journée n'avait commencé, jamais mon âme n'avait été dilatée par un plus riant espoir. — Qu'attendait-elle donc?

J'arrive près de la maison, agité par une émotion vague à laquelle je souris, et croyant faiblir sous l'excès de la joie.—Oh! dans une ame palpitante de bonheur, il n'entre que de l'espoir, et le pressentissement n'a rien de sinistre.

Je vois de loin les fenêtres où elle peut se montrer; je les vois toutes garnies des fleurs qu'elle reçut de moi au jour de sa fête. Elle les avait soignées elle-même sans doute; elle n'avait pas oublié sa promesse de les conserver jusqu'au prochain anniversaire.

Si elle paraissait là, me dis-je, sa vue me suffirait.— Pauvre amie, entourée, surveillée par la jalousie, que son repos soit respecté! — Je m'éloignais.

Mais la voilà.—A ma vue elle a montré tant de joie! ses joues sont devenues si colorées! — Non, je ne pouvais partir.—La revoir encore, lui demander un jour, un seul moment d'adieu; — puis, laisser sa vie à sa froide et morte destinée, dans cet engourdissement que devait amener l'accomplissement d'un devoir qui pour elle n'était qu'un fardeau.

J'avais touché le marteau de la porte, et en peu d'instans je me trouve dans le salon où j'attends Amélie.

Après quatre mois d'absence, se retrouver dans un lieu tout imprégné de magiques souvenirs, et s'y retrouver calme, c'est une faculté inconnue à un cœur de vingt-six ans, qui a aimé de toute sa puissance. Je parlais bas à chaque meuble, aux tableaux, à cette pendule dont le timbre, en m'annonçant une heure de retraite, m'avait si souvent affligé. Mais alors, oh! que l'heure était belle, et que je me croyais heureux!

Amélie parut, suivie de son mari. Nous nous dîmes un bonjour d'amitié; car Ernest et moi nous nous traitons en amis...

Il s'éloigna. Je restai seul près d'Amélie. Oh! il est délicieux ce moment qui suit la contrainte, alors qu'un regard d'intelligence fait comprendre l'ame tout entière, alors qu'un seul mot, dit avec le cœur, remplit tout le vide qu'avait laissé une séparation de quelques mois.

Amélie était assise dans un fauteuil, à demi renversée sur un des bras, tandis que ses deux mains, appuyées contre l'autre, jouaient convulsivement avec une branche de lilas, qu'elle effeuillait. Par momens, elle relevait doucement la tête, et me regardait avec cette joie d'enfant qui la rend si séduisante. Nous ne disions rien, car Ernest était près de la fenêtre; il lisait.

J'étais debout près d'elle, appuyé sur le dos de sa causeuse, oubliant l'inconvenance de notre silence, et m'enivrant à ce regard que j'avais tant souhaité.

— Vous êtes changée, dis-je enfin.

— J'ai souffert, répondit-elle faiblement.

— Caprices de femme, continua Ernest avec ironie, en quittant sa place; Amélie a des vapeurs, et j'en ai peu de pitié : j'ai horreur des tristesses sans causes.

Amélie baissa les yeux, puis les releva sur moi. Les miens la remercièrent. — Nous nous étions compris.

Son mari marchait dans la chambre en nous adressant de rares paroles, auxquelles Amélie me laissait le soin de répondre. Pour la première fois je songeai qu'elle devait être malheureuse, et mon cœur saigna. Ernest lui parlait avec un accent brusque qui m'indisposait contre lui; et plus je me sentais de torts envers cet homme, plus j'avais besoin d'exagérer les siens pour m'excuser à mes propres yeux.

La main dans une poche de mon gilet, je froissais dans mes doigts quelques lignes écrites pour demander à Amélie un moment qui fût à nous, un moment où elle pût entendre un mot d'amour qui rappelât à son jeune cœur que la vie n'est pas toute de deuil et de regrets.

Le temps s'écoulait; nous allions nous quitter, et mon bel avenir du lendemain se perdait sans espérance.

Ma main brûlante pressait avec force ce papier. Je tremblais à ce que ma voix trahît mon émotion. Cependant Ernest s'était arrêté près de la cheminée en tenant un journal qu'il paraissait lire avec attention.

Demain, dis-je bas à Amélie en me rapprochant d'elle, vous vous porterez bien, n'est-ce pas?

Elle rougit sans me répondre; ses yeux humides de larmes, exprimant une douloureuse hésitation, s'arrêtèrent sur les miens; elle cherchait à me comprendre; je le désirais et le craignais en même temps. Son regard disait tout : elle me remerciait en demandant pitié.

— Je suis faible, dit-elle en appuyant sur ce mot, avec un accent suppliant qui me fit compassion. — Je craignis.

Sa physionomie, tout empreinte de ses sensations, était passionnée; ses sourcils élevés se rapprochaient par la souffrance, et son œil expressif brillait d'amour.

— Ne me demandez rien, dit-elle en baissant la voix, si vous m'aimez.

Oh! ce mot détruisit toute l'hésitation que son inquiétude avait fait naître. Me demander un sacrifice avec de telles paroles! me dire de m'éloigner en me tendant les bras!

J'oubliai tout. — Pour seule réponse, je saisis le billet que mes doigts avaient laissé échapper, et je le présentai à Amélie.

A ce moment, elle jeta un cri déchirant. D'une main son mari lui avait saisi le bras avec violence, et de l'autre il arrachait le fatal papier.

La glace devant laquelle Ernest était arrêté répétait tous nos mouvemens.

Il m'avait vu.

Madame C. Albert.

SÉDUCTION, JALOUSIE, et suites.

Oui! prends ce joli petit air boudeur, mon bel ange, tu n'en seras que plus charmante, et tu doubleras l'enchantement que je me promets. Tu est vierge de sensations, tu es sous la puissance de l'étonnement et de l'amour; c'est là ce qui te donne cette délicieuse petite moue. Tu résistes parce que tu te défies de moi, par instinct plutôt que par raison. Fascinée par mon regard comme la colombe sous le charme du vautour, tu n'as plus la force d'échapper, quoique tu sentes le besoin de fuir. Tu ne sais pas que je savoure avec délices toutes tes inquiétudes, ta réserve et ton abandon. Ce n'est pas le même amour que toi qui m'agite : il y a quelque chose d'angélique et de pur dans ce que tu éprouves; moi, j'éprouve des désirs brûlans, des transports passionnés : tu me vois ivre, agité; mais je suis maître de moi, excepté de mes désirs. O mon bel ange! tu vas être à moi...... Je l'avais bien dit, elle fut à moi. Elle est maintenant mon esclave soumise : pour moi elle a quitté sa vieille mère, qui est morte de douleur, sa vieille mère qu'elle aimait tant. Aglaé a été presque insensible à cette mort. Avant de m'avoir connu, elle aurait succombé elle-même à son désespoir; maintenant, elle n'a plus qu'un sentiment dans le cœur : elle m'aime avec une violence dont je suis déjà fatigué. Ses scènes de jalousie me sont intolérables, car elle est jalouse de son ombre. Et moi, je ne l'aime plus; elle est excessivement jolie, mignonne, bien faite : c'est l'amour-propre seul qui m'attache à elle, et je ne retrouve quelques élans de tendresse que lorsque je me suis montré en public avec elle... Si elle était raisonnable, cette disposition de cœur me tromperait, et pourrait durer; mais si j'ai eu le malheur, dans notre course, de regarder une femme, ou de parler trop près d'une autre, cela suffit pour m'attirer des reproches, et la mettre dans un état affreux; et puis elle m'affiche quelquefois en public, sa passion ne ménage rien... Enfin je sais bien que je ne l'aime plus; est-ce sa faute ou la mienne, ou celle du cœur humain? Quoi qu'il en soit, cette situation ne peut pas durer... O quelle folie de s'enchaîner ainsi pour quelques étincelles de plaisir qui n'offre pas même la plus petite portion de bonheur!

Comment faire?.. Il faut pourtant en finir; ma famille veut me marier.... J'ai vu celle qu'on me destine; elle est charmante comme elle, et, de plus, elle a une douceur, une modestie... J'en suis fou! O ciel! Aglaé n'était-elle pas comme cela quand elle m'est apparue? J'étais fou d'elle aussi... Il faut qu'elle sache ce mariage; je tremble d'effroi à cette idée... Enfin il le faut aujourd'hui même, car on m'a fait sentir toute l'inconvenance qu'il y avait de vivre publiquement avec une femme, quand je dois en épouser une autre... et puis d'ailleurs il y a long-temps que cela aurait dû être, si je n'eusse pas été si faible...

Elle vient d'avoir une attaque de nerfs effroyable. Maintenant elle est là, pâle, silencieuse, le regard fixe, morte aux caresses que je lui fais pour la consoler; j'en ai pitié!.. Ah! mon dieu! pauvre jeune fille, pourquoi ne t'ai-je pas laissée chez ta mère?.. Enfin, je vais la

quitter. Je lui dis adieu!.. Elle me répond sèchement adieu! Je lui ai laissé tout mon mobilier, j'ai eu soin de garnir le secrétaire de manière à ce qu'elle soit à l'abri du besoin. Je lui ai conseillé de fonder un petit établissement de lingerie. A tout cela, elle n'a rien répondu. Enfin, je sors...

Je trouve un grand tumulte à la porte de la rue; l'enseigne du marchand de fourrures est en partie brisée. Je cherche à pénétrer à travers ce groupe de monde. Quelques propos arrivent à mon oreille, et me font tressaillir d'effroi... Je cherche à m'assurer... La malheureuse! c'est elle!.. O quel sentiment aigu de douleur et de regrets j'éprouvai..... Elle n'était pas morte; l'auvent avait paré la chute... Elle ne mourut pas!

Il y a quatre ans que je suis marié... Hier, sur le boulevard de Gand, je fus accosté par une jeune fille... C'était Aglaé... Elle ne m'avait pas reconnu : elle s'arrêta un instant devant moi, me lança un regard méprisant, et s'éloigna... Elle a peut-être bien le droit de me mépriser!

O pauvre jeune fille, pourquoi ne t'ai-je pas laissée chez ta mère!

V. Cholet.

Douze Journées de la Révolution. (1)

Le nom de M. Barthélmy se rattache aux plus glorieuses et aux plus vives luttes de la presse contre les intrigues de la restauration. Il a partagé pendant dix ans, avec son frère et son émule Méry, la guerre d'escarmouche que l'esprit démocratique avait entreprise contre le despotisme et les doctrines ultramontaines; guerre hardie et périlleuse, où l'on jouait sa fortune et sa liberté personnelles pour la liberté et la fortune du pays.

Comme poète et comme patriote, comme improvisateur du premier ordre, comme citoyen d'une vertu éprouvée, M. Barthélemy mérite une attention sérieuse. Ses moindres œuvres ont une haute portée politique et littéraire. C'est tout à la fois l'interprétation sincère d'un sentiment populaire et public, et en même temps la fidèle expression des émotions qu'éprouvent, en présence des événemens européens, les ames choisies, les ames d'artistes, les ames de poètes, parmi lesquelles M. Barthélemy occupe un rang si élevé.

Il a suivi avec une infatigable ardeur les moindres épisodes de nos dernières années; et en même temps qu'il s'éclairait, par l'étude et la méditation, sur les questions flagrantes qu'il voulait traiter; en même temps qu'il s'initiait, par ses amitiés et ses voyages, aux plus intimes intérêts du pays, il apportait à l'achèvement et à la perfection de son talent un soin sérieux et réfléchi.

Grâces lui soient donc rendues pour avoir compris qu'une exécution *littéraire*, consciencieuse, devait assurer à ses œuvres une plus longue durée! pour avoir rajeuni sa verve satirique, si glorieusement mise en lumière dans sa *Villéliade*, pour avoir consacré ses veilles et ses lectures à notre expédition d'Égypte, qui devait lui fournir le plus beau fleuron de sa couronne!

Aujourd'hui il se repose dans un travail de son choix, dans un poëme de prédilection. Après la *Némésis*, voici qu'il nous donne les *Douze Journées de la Révolution.*

Il n'a rien perdu, Dieu merci, de la chaleur et de la pureté de ses inspirations, de son expression limpide et colorée, de la justesse et de la grandeur de ses comparaisons. Il manie la langue poétique avec une facilité, avec une souplesse, et je puis dire avec une agilité surprenantes. Il se joue de toutes les difficultés du rhythme et de la césure, de tous les caprices de la rime, avec une supériorité merveilleuse, et qui rappelle l'enfance d'Hercule étouffant un serpent au berceau.

Il a préféré prendre, dans notre première et gigantesque révolution, douze journées imposantes et dramatiques. A la bonne heure! nous ne voulons pas le chicaner sur la méthode qu'il réalise : peut-être eût-il mieux valu trouver, pour l'exécution de son projet, un plan général et dramatique, une déduction logique et intérieure, qui aurait sur l'ordre chronologique un avantage évident, qui saisirait plus fortement l'attention, dominerait plus sûrement la sympathie et la foi politique du lecteur; mais peut-être aussi, et nous le croyons volontiers, M. Barthélemy s'est-il défié de son auditoire. Il les a pris avec leur frivolité, leurs préoccupations, leur insouciance; il s'est mis à leur portée.

Dans tous les cas, ce bel ouvrage, aujourd'hui arrivé à sa quatrième livraison, est et doit demeurer un des plus magnifiques monumens de notre langue. Il compose, avec la *Villéliade* et *Napoléon en Egypte*, une vaste trilogie, et consacre le nom de M. Barthélemy parmi les plus grands noms du pays.

Les dessins de M. Raffet, gravés à l'eau-forte par l'auteur, sont d'une bonne couleur et d'une composition bien entendue.

G.

(1) Publié par Perrotin.

LE MUTILÉ,

PAR X. B. SAINTINE.

1 vol. in-8. Prix, 7 fr. 50. c. — Paris, Ambroise Dupont, rue Vivienne, n. 16.

Dans un siècle où l'art des préfaces a été porté au dernier degré de perfection, M. Saintine vient d'en publier une

qui est un véritable chef-d'œuvre. Il joue cartes sur table. Son libraire vient lui dire tout bas que son manuscrit ne fera jamais un volume in-8° : M. Saintine imprime dans sa préface la confidence du libraire. Le libraire demande en grâce un petit épisode pour donner un peu de corps au volume : M. Saintine refuse. Mais au moins il lui accordera quelques hors-d'œuvre habillés à l'antique, et respirant le docte parfum d'un manuscrit du moyen âge : M. Saintine refuse encore, et a grand soin d'imprimer ses refus. Au total, qu'arrive-t-il? Que le pauvre libraire se résigne, et que l'ouvrage paraît sans longueurs, sans hors-d'œuvre; c'est ce qu'il fallait démontrer. Le lecteur, qui croyait profiter de quelque indiscrétion, ne sait rien en définitive, si ce n'est que *le Mutilé* est un roman sans épisode, un roman dont l'action marche toujours, un roman qu'on n'a pas copié à la Bibliothèque royale, un roman qui amuse, un roman comme on n'en fait plus.

Ce n'est pas tout : la préface fait aussi remarquer que ce roman a un titre. *Le Mutilé!* qu'est-ce que cela peut être? que lui a-t-on coupé à ce pauvre homme? Presque rien... la langue et les deux mains. Voyez la vignette de Johannot. Voyez ce mourant étendu sur un lit que surmonte un dais somptueux; voyez ces prêtres revêtus de leurs habits sacrés, pliant le genou pour quelques minutes encore devant le cadavre qui fut Sixte-Quint; et près du lit pontifical voyez cet homme debout, menaçant, et présentant au pape ses deux bras nus qui se terminent par deux moignons hideux. Tout le livre est là. Vous tous, pauvres malheureux, que votre astre en naissant a créés romanciers, donnez à Johannot la pensée de votre livre, et il vous la montrera tout entière dans une vignette pleine de finesse et d'expression. C'est une enseigne qui vaut mieux encore que toutes les préfaces du monde.

Rien n'a donc manqué au roman de M. Saintine : beau format, titre piquant, vignette admirablement exécutée. Que vous dirai-je de plus? Le livre se vend; je n'ai pu avoir que la seconde édition, et l'on m'a juré qu'il y en avait eu une première. Bien que ce soit invraisemblable, je le crois volontiers, puisque le héros du livre, à partir du second chapitre, n'a ni langue ni mains. Un héros de roman occupe, terme moyen, les trois quarts de l'ouvrage; or, ce héros ne parle pas : il faut donc qu'il agisse, et cela n'est pas commun; mais ce qui est plus rare encore, c'est qu'il doit agir sans mains. Voilà le problème à résoudre. M. Saintine n'a pas reculé devant la difficulté : tout au contraire; car c'est sur cette difficulté que repose tout son roman. Faites que le Mutilé puisse prononcer un mot, tenir une plume ou un poignard, et le roman s'évanouit. Comment peut-il en être ainsi? Que vient faire ce mutilé près du lit de mort de Sixte-Quint? Pourquoi la séduisante Gaëtana a-t-elle renoncé aux applaudissemens de la scène et aux séductions de ses nombreux admirateurs, pour suivre dans une retraite obscure un homme qui ne peut pas même lui dire : Je t'aime? Ce sont autant d'énigmes dont vous trouverez l'explication dans le roman de M. Saintine. Mais, pour peu que vous soyez au courant des affaires de librairie, vous comprendrez sans peine qu'un auteur qui se respecte ne doit traiter que des sujets bizarres, sous peine de manquer d'originalité. Ce que le siècle a en horreur, c'est le vieux. M. Saintine a donc fait du neuf : voilà pourquoi son livre a eu les honneurs de la première et de la seconde édition. Le talent de l'auteur a peut-être aidé au succès; mais, je vous le répète, il fallait nécessairement qu'il commençât par couper la langue et les mains au secrétaire de Norsini.

LE SAPHIR. (1)

Un petit volume, bleu comme la pierre dont il porte le nom; le portrait d'une jolie petite fille blonde et souriante, un bouquet de

Ces modestes fleurs
Que l'ange des adieux fit naître de ses pleurs;
Qui consolent l'absence et la mélancolie,
Et dont le nom charmant défend que l'on oublie;

enfin une douzaine de morceaux inédits de littérature moderne, quelques bénédictions pour ceux qui ont fait du bien quand ils étaient puissans; quelques paroles de poète jetées à deux enfans qui ne jouent plus au soleil du pays, c'est tout le livre.

Il est, comme vous voyez, agréable à lire, mais pénible à analyser. C'est une série de noms à parcourir et quelques mots de critique à semer en passant : pardonnez la sécheresse.

Plusieurs pièces de vers font partie de ce recueil : deux seulement nous ont paru remarquables. Dans l'une, de M. A. de Beauchesne, on trouve une poésie douce et mélancolique de l'école de notre Lamartine. L'autre, intitulée *Dieppe*, appartient plus à la manière de Victor Hugo. Il y a de la hardiesse, de l'originalité dans l'expression. Dis-nous, demande le poète au vieux batelier,

Si le petit marin qui joue
Près du flot qui va le raser
Ne se souvient plus d'un baiser,
D'un baiser de reine à sa joue...

Cette pièce est de M. Roger de Beauvoir, l'auteur de *l'Ecolier de Cluny*.

M. Albert de Calvimont a fait l'histoire de *Bagatelle*, ce petit royaume des deux enfans exilés. Ses peintures sont fraîches et gracieuses; cependant nous reprocherons à son style un peu de mignardise. Le *Dernier Séjour du Roi à Compiègne*, par M. de Nugent, est une méditation profonde et

(1) Chez Urbain Canel, rue du Bac, n° 104, et chez Adolphe Guyot, place du Louvre, n° 18.

animée sur cette sécurité inouie qui endormait les conseillers du monarque à l'instant où allait se décider le sort de la monarchie. M. Théodore Muret s'indigne éloquemment contre les flons-flons du vaudeville qui retentissent aujourd'hui sous les vieux arceaux du cloître Saint-Benoît. Il y a dans le *Rosny* de M. Merle de la rêverie de poète et d'historien. Le *Simple rapprochement*, de M. Emile Morice, est un procès-verbal coloré, nerveux et incisif, de la seconde représentation d'*une Révolution d'autrefois*. M. de Balzac a traité avec son talent habituel une scène historique, le *Refus de la couronne de France* par le cardinal de Bourbon, en 1589. C'est grand'pitié de voir, avec Eugène Sue, comment ce fut fait de Claude Bélissan, ex-clerc de procureur du roi, homme de la nature, qui devint philosophe, philantrope, matérialiste, athée, négrophile et républicain, duquel les naturels de Hatouhougou se régalèrent, après avoir offert respectueusement ses oreilles à Toa-Ka-Magarow, comme la partie la plus délicate de l'individu.

J'arrive enfin à un chapitre intitulé *Rambouillet*, par M. Janin; c'est sans contredit le meilleur du livre. Le spirituel feuilletoniste a, cette fois, plus pensé que parlé. Il a renoncé un moment à sa phrase parée et sautillante comme une danseuse de l'Opéra; vraie toupie de cristal à facettes qui tournoie, étincelante, rapide, furibonde, éclaboussant le feu et la lumière, à vous donner des vertiges. Il s'est recueilli, et il est entré dans une grave méditation sur ces riens d'où dépend la fortune des empires. Ces quelques pages sont, avec plusieurs chapitres de *Barnave*, ce que M. Janin a fait de mieux senti, de plus profondément pensé.

V.

THÉATRE DE TIVOLI.

La Société de l'Athénée dramatique a représenté, le samedi 3 de ce mois, au théâtre de Tivoli, un opéra-comique en un acte. Les auteurs du poëme ont brodé de scènes intéressantes et de jolis couplets *le Meunier Sans-Souci*, d'Andrieux. La musique est de Mme de Saint-Michel, déjà connue par plusieurs compositions. Mme de Saint-Michel a de l'imagination; ses motifs sont en général gracieux et expressifs. Son instrumentation est parfois un peu tourmentée; mais presque tous ses morceaux ont de la verve et du caractère. Nous avons distingué, entre autres, trois couplets du meunier, et un air de bravoure parfaitement chanté par Dommange, qui a été accueilli par les plus vifs applaudissemens. Une chose digne de remarque dans un opéra écrit par une dame, c'est que Mme de Saint-Michel y a multiplié avec bonheur les airs de basse-taille. Il est vrai qu'elle pouvait compter sur la belle voix de M. Hébert, chargé du rôle de *Sans-Souci*, et dont le chant toujours juste et chaleureux parcourt avec une égale facilité les notes les plus élevées et les sons les plus graves.

J'ai parlé de Dommange; il a très bien joué le rôle de Lamettrie. Nous ne dirons rien de son chant; tout le monde connaît sa voix pure, bien timbrée, sonore; et tout le monde l'applaudit quand il veut bien ne pas chanter comme dans sa chambre. C'est lui qui a eu les honneurs de la soirée.

Variétés.

L'Artiste a publié, il y a deux mois, un fragment de roman de M. S. Henri Berthoud. Ce roman, qui devait porter le titre de *Bah!* sera intitulé : *la Sœur de lait du vicaire*, et paraîtra sous peu de jours.

— Les arts viennent de faire une grande perte dans la personne de Manuel Garcia, compositeur distingué, et ancien premier ténor du Théâtre-Italien. Un grand nombre d'artistes distingués, formés par ses soins et sa méthode, font maintenant l'ornement des principaux théâtres de l'Europe. Madame Malibran sa fille, Adolphe Nourrit, etc., etc., nous donneront la semaine prochaine une notice détaillée sur ce célèbre chanteur.

— Le conte de l'astrologue arabe, inséré dans le dernier numéro de *l'Artiste*, est de Washington Irving, et pris dans la traduction de son nouvel ouvrage paru chez Fournier, libraire, sous le titre de *Contes de l'Alhambra*. Nous rendrons compte prochainement de ce poétique et amusant recueil.

— La troisième livraison du *Choléra-Morbus*, satire de mœurs, par M. A. Mercier, a paru hier. Nous y avons remarqué de bonnes choses. L'auteur flagelle le vice sans pitié; il a beaucoup à faire s'il veut redresser tous les torts. Nous rendrons compte de ce nouvel ouvrage, si ses articles ont quelque intérêt pour notre journal.

— La reprise de *Jean* obtient beaucoup de succès au Vaudeville. Lafont a compris parfaitement ce caractère mauvais sujet de mauvaise société; les autres rôles sont passablement joués par mademoiselle Willemen et Lebreton.

— Les décors de *la Tentation*, dont la première représentation aura lieu lundi, surpassent, dit-on, tout ce que l'on a fait de merveilleux en ce genre. L'escalier du troisième acte a été inspiré sur les immenses et poétiques peintures de *Martin*. Les artistes les plus célèbres ont prêté l'appui de leur talent pour la composition, dont l'exécution a été confiée à plusieurs jeunes artistes.

Dessins. La glace, par Gavarni. Fatalité, par Léon.

Beaux-Arts.

DES

Manuscrits orientaux à miniature

ET

DU PARTI QUE PEUVENT EN TIRER

les Artistes.

(SUITE.)

Dans ce vieil empire de la Chine comme dans l'Inde, l'art a suivi une route qui lui était propre; il s'est borné lui-même; il a restreint sa mission, et l'on est étonné qu'avec tant de grace et tant de naïveté il ne se soit jamais élevé jusqu'aux conceptions du génie, jusqu'à la véritable peinture, enfin. Il restait seulement un pas à faire : ce pas n'a point été franchi, et l'on est tenté de croire qu'il n'était point dans l'esprit de la race de faire un tel progrès. Les Chinois copient nos peintures avec une admirable exactitude, et l'on conçoit qu'ils ne les imitent pas; ils ont un caractère à part; mais ce qui est plus extraordinaire, c'est que les mystères du clair-obscur ne leur aient point été dévoilés. Ils s'en tiennent à la représentation nette et pure de l'objet; ils n'ont point su deviner les jeux de la lumière. Néanmoins, je le répète, la grace, la finesse, la variété dans les expressions, les Chinois l'ont dans leur peinture, comme ils l'ont dans leur poésie. Maintenant si l'artiste européen cherche dans les recueils que nous possédons la vérité du costume, il n'aura que l'embarras du choix. Dans ce rapide coup d'œil, nous nous contenterons de signaler une curieuse antiquité, essentiellement utile à l'art, si l'art s'étend dans son universalité; je veux parler d'une iconographie chinoise, conservée à la Bibliothèque royale (section des manuscrits). Bien que l'exécution en soit grossière, bien qu'on n'y reconnaisse guère la minutieuse finesse que mettent ordinairement dans leurs productions les peintres du céleste empire, les figures traditionnelles qu'elles renferment sont trop précieuses pour ne pas les mentionner ici. Désormais il ne sera pas plus permis d'ignorer quel était le type de tête de Lao-Tseu ou de Kong-tsé qu'il n'est permis d'ignorer celui de Socrate ou de Platon, puisque les portraits des grands philosophes chinois sont conservés d'âge en âge, et que l'artiste nous les a transmis d'après des copies fidèles. Laissons un moment parler le peintre (1).

« Au commencement de la vingt-quatrième année de Kang (c'est-à-dire sur la fin de l'année 1685), moi, Po-Kié, surnommé Tchang-Sieou, ayant achevé de copier les portraits de plus de cent personnages célèbres, dont on conserve les originaux dans le temple, où l'on apprécie sans partialité le mérite de ceux qui ont pratiqué la vertu, j'ai cru devoir dire quelque chose de chacun pour qu'on pût s'en former une légère idée. »

Nous terminerons ce rapide coup d'œil sur les peintures de l'Orient, en rappelant une des plus récentes acquisitions qui aient été faites par la Bibliothèque. Il s'agit d'un manuscrit cochinchinois de la plus belle conservation, et qui est orné de nombreuses figures soigneusement exécutées, mais où domine la partie fantastique. Toutefois nous sommes bien obligés d'avouer que ce surcroît de richesses intéresse médiocrement l'art proprement dit. Quelque à l'étroit que se trouvent nos artistes, ils seront probablement long-temps encore sans aller chercher leurs sujets par-delà le céleste empire.

Si, comme au moyen âge, nous confondons un moment le Nouveau-Monde avec l'Asie, nous interrogerons les manuscrits mexicains, et ils nous rappelleront dans leurs peintures hiéroglyphiques le culte, les habitudes sociales, le costume des nations que subjugua Cortès. Bien que, sous le rapport scientifique, les ouvrages mexicains de la Bibliothèque soient d'un haut intérêt, sous le rapport de l'art il est impossible de les comparer aux peintures de Velletri, de Rome, d'Oxford, et surtout à celles que rapporta Boturini-Benaducci, et que lord Kingsborough a fait figurer récemment dans son immense ouvrage. Je ferai observer seulement que la Bibliothèque possède, parmi ses manuscrits mexicains, des peintures complétement semblables à celles du musée de Dresde. Ces peintures, par leur caractère, attestent, chez les anciens peuples de l'Amérique, une période de l'art fort différente de celle que suivirent les Toltèques et les Aztèques, peuples conquérans qui substituèrent à l'art antique d'un peuple, maintenant inconnu, des formes et des idées nouvelles. Il faut bien l'avouer, c'est en vain que l'artiste chercherait dans les peintures mexicaines les plus habilement tracées ce caractère naïf, gracieux, spirituel qu'on trouve dans les peintures hindoustani, persanes ou chinoises; il faudra nécessairement qu'il découvre la vérité sous le symbole. Ce n'est pas encore une écriture, et l'on se demande si ces linéamens bizarres, entremêlés de figures humaines et d'ornemens si singulièrement coloriés, méritent le nom de peinture.

Pour en finir avec l'art si incomplet des Orientaux, pour indiquer son vrai caractère et son genre d'utilité, nous di-

(1) Ce recueil n'a point de numéro; il a été donné à la Bibliothèque par le célèbre Amyot, en 1771. Le savant missionnaire dit positivement qu'en faisant l'acquisition de cette iconographie il a cru qu'elle pourrait avoir son usage, ne fût-ce que pour donner une idée du costume chinois.

rons que chez les Hindous, les Persans, et même les Chinois, la peinture ne semble être qu'un métier exigeant, avant tout de l'adresse et une patience extrême, avec quelque sentiment de la grace locale, quelque observation des mouvemens les plus simples de l'ame. On y trouve une minutieuse exactitude, un soin religieux à rendre les moindres détails; mais le peintre lui-même n'attache à ce genre de mérite nul sentiment de gloire. Il ne met pas son nom à ses œuvres, ou bien, s'il le fait, c'est presque accidentellement, comme le patient calligraphe inscrit le sien chez nous en mémoire d'un travail exactement accompli. Les productions de ces artistes incomplets, qui appartiennent à une civilisation si incomplète elle-même, sont à la peinture ce que les poëmes populaires sans nom et sans date sont au génie puissant qui a su conquérir un nom et dominer une époque. On y trouve cette grace dont la naïveté est étouffée souvent, chez nous, par la science qui veut retrouver la simplicité en multipliant ses efforts; mais il ne faut jamais y chercher de hautes inspirations, ou même le sentiment pittoresque de la nature. Rien, selon moi, n'atteste mieux le génie de la peinture européenne que les essais ignorés de ces peintres inconnus. Heureux le pays où l'enthousiasme donne un nom à l'artiste et un grand souvenir à son œuvre (1)!

Ferdinand Denis.

Manuel Garcia.

Manuel Garcia naquit, l'an 1775, dans cette contrée que nos jeunes romanciers aiment à dépeindre si belle, si ardente, si jeune encore de poésie et de passions : Garcia était Espagnol. L'organisation musicale se développa chez lui de bonne heure : dès l'âge de six ans, il fut admis comme enfant de chœur à la cathédrale de Séville.

C'est une chose remarquable que la plupart de nos grands musiciens ont débuté par chanter en fausset le motet et le faux-bourdon. C'est sous la petite calotte rouge qu'ont germé ces idées neuves et originales qui devaient plus tard opérer une révolution dans la musique. Grétry et Rossini ont été enfans de chœur.

A l'âge de dix-sept ans, Garcia, dont la voix était déjà admirée, débuta sur le théâtre de Cadix, dans une petite pièce composée exprès pour lui. Le succès qu'il y obtint décida sa vocation pour le théâtre. Il passa une partie de sa jeunesse en Italie; de là, en 1807, il vint en France, où il fut accueilli avec enthousiasme. Il retourna en Italie, et y prit des leçons d'Anzani, le plus célèbre chanteur de l'époque. Ce professeur sevère trouva en Garcia un écolier docile, qu'il se plut à former, et à qui il transmit le secret de sa méthode. Garcia revint à Paris, fort des préceptes et de la manière du maître. Ses succès y furent prodigieux. Dès lors, sa vie ne fut plus que cette promenade capricieuse de nos artistes étrangers, qui vont de royaume en royaume exerçant sur une nation la puissance de leur voix, et recueillant des triomphes, jusqu'à ce qu'ayant légué au théâtre une fille héritière de son génie et de sa gloire, il se retira dans la solitude pour se consacrer à de jeunes artistes, dont il voulut former le talent et créer l'avenir.

Chanteur tout de verve et d'inspiration, Garcia était encore professeur habile et compositeur distingué.

Il se disposait à publier, sous le titre *Operette di Camera*, une série de partitions propres à être jouées dans les salons. On trouve dans ces compositions un sentiment exquis de la mélodie, une harmonie savante et toujours riche.

Comme chanteur, Garcia est un des phénomènes les plus étonnans qui aient paru sur la scène musicale. Rubini a, sans doute, une belle étendue de voix; mais arrivé au *fa* du médium il cesse d'être entendu. Tel était le timbre et le volume de voix que possédait Garcia, qu'il rendait avec une égale facilité le rôle d'Otello, disposé sur les cordes les plus élevées du ténor, et celui de Don Juan, écrit pour une belle et grave basse-taille. Les qualités de Rubini sont peut-être, si je puis m'exprimer ainsi, des défauts perfectionnés. Cette voix, parfois si admirablement tremblée, a pu n'être dans le principe qu'un chevrotement auquel

(1) Aux personnes à qui ces rapides détails sur l'art des Orientaux ne suffiraient pas, nous conseillons de consulter l'ouvrage de M. Reinaud (*Monumens arabes, persans et turcs*, 1828, 2 vol. in-8°). Elles n'y trouveront pas précisément ce qui fait l'objet de cet article; mais tout ce qui a rapport aux pierres gravées, aux ornemens religieux et militaires, y est décrit avec le soin le plus consciencieux. Le savant orientaliste a su lier ces détails aux faits les plus importans de l'histoire et des habitudes religieuses et sociales des Musulmans. Un autre ouvrage se prépare, dit-on, qui servirait admirablement les besoins des artistes dans tout ce qui a rapport au costume oriental. M. Jouy, calligraphe habile, a l'intention de publier une série de dessins coloriés, copiés d'après les miniatures les plus remarquables de la Bibliothèque royale.

Plusieurs artistes, du reste, ont commencé, pour l'étude du costume chez les diverses nations et aux diverses périodes de la civilisation, des collections d'un haut intérêt. Nous citerons surtout celle de M. Achille Devéria : elle est unique dans les résultats qu'elle présente, puisque les grands événemens religieux et historiques y apparaissent classés dans un ordre parfait de chronologie et de science géographique, sans que les documens de la vie intérieure soient pour cela négligés. C'est souvent de la science plus positive et plus belle que celle des livres.

une lutte habituelle a su donner l'accent de la passion. Cette fusion parfaite des deux registres, dont les transitions sont presque inaperçues, et qui provoque au théâtre des houras d'applaudissemens, n'était peut-être qu'une peine naturelle à attaquer la note franchement et de prime-abord. Telle n'était pas la voix de Garcia; il la lançait toujours pleine et puissante, avec son inspiration. Rubini tourne habilement la difficulté; Garcia savait l'aborder en face, et toujours en triompher.

C'est surtout comme professeur que la perte de Garcia est irréparable. Nul n'a su comme lui découvrir les moyens cachés d'un élève, et comme, par une seconde création, tirer de riches trésors de voix et de mélodie d'un sujet destiné en apparence à languir long-temps dans la médiocrité. Garcia a formé la plupart de nos meilleurs artistes: c'est à lui que nous devons madame Malibran et Adolphe Nourrit. Sa mort a brisé bien des jeunes espérances, anéanti bien des avenirs, et peut-être tué bien des gloires qui naissaient pour notre patrie.

Garcia laisse une veuve, habile musicienne, une petite sœur de madame Malibran, déjà initiée aux mystères de l'art, une jeune parente, virtuose de grande espérance, et un fils nourri à son école, pénétré de sa méthode et de ses leçons. Ce jeune homme a déjà obtenu de brillans succès. Espérons qu'il poursuivra avec éclat cette noble carrière, et que, comme son père, non content de sa gloire personnelle, il saura transmettre ses traditions et contribuer ainsi à la prospérité de notre avenir musical.

Garcia est mort à Paris le 9 juin 1832.

VICTOR FLEURY.

Littérature.

LA WIVRE,

Légende populaire.

Chapitre premier.

Sainte et merveilleuse est la nuit de Noël, lorsque, entre les touffes confuses des frênes et des tilleuls, l'église de la bourgade se dresse à l'horizon, noire, avec des ogives et des roses de feu; lorsque mille étoiles au firmament et mille flambeaux dans la nef antique illuminent à l'envi, dans les cieux et sur la terre, la fête de *la bonne nouvelle;* lorsque la voix de ceux qui chantent: « Venez, réjouissons-nous dans le Seigneur, » les répons modulés par un orgue panharmonique, sur les airs naïfs des anciens temps, et les bêlemens de l'agneau symbolique troublent seuls le silence de cette heure mystérieuse, comme ce chœur céleste qui annonça aux pasteurs la naissance d'un Dieu!

La fête fut belle cette année-là. Une légère gelée avait durci la fange des rues, et le ciel était bleu comme le manteau d'un roi: aussi personne n'avait manqué au joyeux appel des cloches, et toute la paroisse était réunie, depuis le patriarche du village jusqu'à l'enfant qui se traîne encore sur les mains autour du rouet de sa grand'mère.

Le prieur flamboyait à l'autel sous sa chape des grands jours. L'autel, les vases et le Christ de vermeil semblaient entourés d'une large auréole. Les dévotes avaient allumé devant leurs saints favoris ces luminaires couronnés de cierges, dont les bras se déploient comme le chandelier à sept branches du prophète hébreu. Les faces vénérables des anciens, assis dans les stalles du chœur, s'épanouissaient sous leurs longs cheveux gris aux joies pacifiques que leur apportaient les cantiques sacrés: les garçons et les jeunes filles mêmes ne s'entre-regardaient en riant que de temps à autre, et restaient attentifs et dévotieux pendant de longs intervalles. Bref, jamais tant de pompe et de recueillement n'avaient sanctifié la vieille église.

Un seul des assistans ne semblait point partager la pieuse disposition de l'auditoire, et ses regards errans et vagues décelaient une ame attachée à toute autre chose qu'au mystère dont la commémoration retentissait autour de lui.

Pierre ne passait pourtant, parmi les bonnes ames, ni pour libertin ni pour impie. C'était un beau et assez bon garçon, laborieux, agile, robuste, hardi comme un homme d'armes du roi, et ne craignant ni le moine-bourru ni le loup-garou; vivant en bon los et renom dans le pays, bien qu'un peu convoiteux, et portant plus haut ses idées et ses désirs qu'il n'était séant à un simple métayer; au demeurant, jusqu'alors, aussi bon chrétien que vous et moi.

Mais, cette nuit-là, il avait d'étranges distractions.

Lui qui, d'ordinaire, se plaçait derrière le chantre pour suivre, d'un bout à l'autre, sur l'euphonaire, la partition des grandes fêtes, détourne ses yeux, qu'appellent en vain les caractères d'écarlate et d'azur et les

notes gigantesques du plain-chant, ou, s'il regarde quelque chose au lutrin, je crois, Dieu me pardonne, que c'est le vieil aigle de bois de chêne qui le soutient de ses ailes éployées. Lui qui répondait d'un accent si plein et si sonore aux voix de fausset des enfans de chœur, et qui savait proses, versets et répons à mettre au défi tous chapelains et chantres, à vingt lieues à la ronde, garde maintenant un morne silence ; ou si parfois l'habitude lui fait ouvrir machinalement la bouche, il entonne le *Miserere* quand toute la paroisse répète *Te Deum laudamus*.

Encore, si Marguerite avait les pensées qu'il ne donne pas au ciel ; si c'était elle que cherchât son œil inquiet à travers la foule, le bon Dieu lui pardonnerait sans doute, elle est si bonne et si jolie, et Pierre lui doit tant de reconnaissance ! La fille du riche Géraud n'a-t-elle pas préféré l'amour du pauvre métayer à celui de ses opulens rivaux, et même d'un fier bourgeois des communes, échevin de la ville voisine?

Mais non : la blanche Marguerite est tout occupée de l'office divin et de l'*agnel* enrubanné qu'elle a conduit, suivant l'usage, à la messe de minuit, et le regard de Pierre n'a point tenté de rencontrer le sien ; il plonge vaguement dans les endroits où les cierges n'épandent qu'une clarté douteuse ; il erre dans les bas-côtés de la nef, dans les sombres ailes du vaisseau gothique ; il suit les grands arceaux qui se croisent à la voûte, projetant à leur jonction de bizarres culs-de-lampe, et se perd dans les sculptures indécises du buffet d'orgue. Il semble attendre que quelque apparition fantastique vienne se glisser dans les entre-colonnemens ou se suspendre à la clef de voûte.

Ah ! Pierre, Pierre, vous songez trop aux histoires de la veillée !

Tout à coup ses prunelles se dilatèrent extraordinairement : sa bouche s'ouvrit béante ; sa respiration s'arrêta ! Une sorte d'éclair avait attiré sa vue vers une immense rosace aux compartimens sans nombre, et, sur les vitraux de couleur, brillans des clartés intérieures de l'église, il avait cru voir serpenter l'ombre d'une forme alongée : il avait cru voir s'agiter deux ailes et resplendir comme une flamme rougeâtre.

Et cependant le prêtre était descendu de l'autel, et l'assemblée s'écoulait bruyante du large porche comme l'eau que revomit la bouche d'une caverne à la marée descendante. Pierre sortit avec la foule ; mais il ne la suivit pas. Il s'adossa contre la niche d'un saint, et resta là, immobile et pensif.

Pourtant le père de Marguerite l'avait invité au réveillon nocturne : le cidre pétillant et les gâteaux à quatre pieds l'attendaient à côté de sa mie ; et, quand elle passa près de lui en quittant l'église, elle l'appela tout bas d'une voix bien douce ; mais il ne l'entendit pas.

Et, quand il fut seul, il lui sembla que les figures fantasques que le sculpteur avait fait saillir horizontalement d'entre les arcs-boutans branlaient vers lui leurs chefs cornus, et le regardaient fixement de leurs yeux de pierre.

Il se retira enfin lentement ; mais il était trop tard pour aller voir Marguerite et manger des gâteaux à quatre pieds.

Voilà ce que c'est que d'écouter un vieux sorcier de berger la veille de la Nativité.

Or, le soir de la Saint-Ives, comme les cloches sonnaient pour annoncer la venue de Noël, Pierre avait rencontré le vieil Anceaume sur la lisière du bois.

Anceaume savait d'étranges choses. Où les avait-il apprises? personne ne l'eût pu dire, car il était nouveau dans le pays; mais il n'était docteur en astrologie ou alchimie qui lui en eût remontré ; et il aimait Pierre, parce que Pierre écoutait volontiers ses merveilleux récits, et qu'il eût passé les jours et les nuits à entendre les histoires des gens qui changent en or le fer et le cuivre, ou qui découvrent les trésors cachés avec la main de gloire ou la baguette à deux cornes de coudrier.

Si Pierre eût été un garçon prudent et bien avisé, il eût salué poliment le bon homme (car il faut être poli avec tout le monde, même avec les sorciers), puis il eût passé tranquillement son chemin, car une telle rencontre, à cette heure, près d'un fourré où foisonnaient le houx et la verveine, était quelque peu suspecte.

Mais Pierre ne fut pas si sage : bien au contraire, il alla droit à l'ancien, en lui demandant résolument : « Eh bien, père, comment vous va?

— Hum ! » grommela Anceaume, « comment me va? Bien irait si j'avais vingt ans : j'aurais espoir de faire fortune, de devenir châtelain ou baron ! Mais à présent, vieux et caduc comme je suis, à quoi cela me servirait-il? Je ne suis plus assez leste d'ailleurs pour tenter l'emprise. Ah ! si j'avais vu soixante ans plus tôt ce que j'ai vu ce soir.....

— Qu'avez-vous donc vu, père Anceaume?

— J'ai vu la Wivre ! » répondit le berger.

— « La Wivre ! » fit Pierre.

Et le père Anceaume lui raconta comme quoi la Wivre n'apparaissait dans le pays que tous les cent ans; comme quoi, en allant boire aux fontaines, vers le lever de la lune, elle déposait sur l'herbe son escarboucle magique, et comme quoi celui qui serait assez

adroit pour s'emparer de cette pierre, pendant que la Wivre est occupée à boire, deviendrait possesseur de richesses inépuisables, et ne pourrait être mis à mort par le fer, par le feu, ni par les flots.

Et il l'avait vue passer ce soir au dessus du bois.

Ah! Pierre, vous songez trop aux histoires de la veillée.

« Pierre, vos figuiers sont gelés, car vous ne les avez pas garnis de paillassons pendant la nuit.

— Pierre, les charançons et les calandres ont mangé le blé que vous aviez mis dans mon grenier, car vous ne l'êtes pas venu retourner.

— Pierre, vous nourrissez mal votre vache, car son lait devient aigre et sans crème, et les dames du château n'en veulent plus. »

Voilà ce que ses voisins lui disaient en passant, puis ils s'en allaient hochant la tête, en le voyant toujours accoudé sur sa table, et les yeux dans les poings.

Une autre personne ne disait rien, mais avait le cœur bien gros des façons de Pierre. C'est à peine s'il se montrait un quart d'heure de temps à autre chez le père Géraud, à peine s'il adressait quelques mots d'amitié à la pauvre Marguerite. Elle ne s'y trompait pas : elle voyait trop bien que, lorsque sa bouche lui parlait, son esprit était bien loin d'elle.

Voilà quinze jours que ce train-là durait.

Depuis ce temps, Pierre restait enfermé chez lui tout le long de la journée, et, quand tombait le crépuscule, il s'en allait à travers champs, on ne sait où.

Souvent, tandis que la lune se levait à l'horizon terne et entourée d'un cercle roussâtre, que le vent sifflait et mugissait à travers les squelettes effeuillés des chênes et des hêtres, que la neige lui fouettait au visage, et que les loups hurlaient autour de lui, il courait comme un spectre par la campagne déserte, puis s'étendait dans son manteau de laine au fond d'une creuse ravine, près de quelque source vive.

Et là il regardait tour à tour le ciel et la fontaine jusqu'à ce que la lune fût parvenue au point culminant de sa course; alors il se levait sombre et abattu, et s'en retournait à pas lents.

En effet, sa téméraire entreprise avait bien peu de chances de succès. Plus d'une source bouillonnait dans la contrée. Laquelle affectionnait particulièrement la Wivre? C'est ce qu'il ne pouvait même découvrir.

Ses brillantes espérances diminuaient chaque nuit, sans que la fureur de ses désirs baissât avec elles. Une fièvre ardente le dévorait.

Il ne lui restait plus qu'une fontaine à visiter : c'était un filet d'eau qui sourdait d'entre quelques saules. La tradition du pays l'avait consacrée à un vieux saint dont la statue dominait le revêtement de briques que les villageois avaient donné à cet abreuvoir naturel des troupeaux voisins.

Un soir, résolu de tenter une dernière fois la fortune, il alla s'établir derrière les saules, à quelque distance de la source Saint-Wilbert.

Il n'entendait que le cri des corneilles qui croassaient en rêvant sur les branches des saules; il ne voyait dans les airs que les grands nuages blancs qui roulaient l'un après l'autre sur le croissant nocturne, et le gazaient d'un linceul transparent.

Son regard morne et découragé s'égarait dans l'espace.

A force de laisser errer ses yeux parmi les figures vagues des nuées, un petit nuage finit par attirer son attention : ses formes mobiles et multiples se dessinaient plus nettement, se coloraient plus vivement que celles d'aucun de ses voisins. Tantôt il s'arrondissait en sphère dont l'intérieur à jour laissait voir un échappé de ciel étoilé; tantôt il s'étendait et s'alongeait démesurément : son extrémité amincie semblait la queue jaunâtre d'un serpent; de légers flocons se déployaient sur son dos comme deux ailes, et sa tête, sans doute étincelante des rais de la lune, semblait agiter une couronne de flammes.

« Voilà un singulier nuage, » se dit Pierre.

Il le vit alors se détacher de l'armée nébuleuse et s'avancer comme une trombe à travers l'étendue; et, à mesure qu'il approchait, son aspect devenait à la fois plus distinct et plus extraordinaire : son corps se nacrait de bleu, de vert, de jaune; c'était bien sur des ailes dentelées qu'il se soutenait dans les airs; quatre pieds armés de griffes aiguës sortaient de son ventre brillant, et sa tête éclairait l'espace autour d'elle d'un rayonnement rougeâtre.

Et Pierre vit que le nuage était un grand serpent ailé qui portait sur sa crête une escarboucle aussi resplendissante que le soleil.

Le cœur lui battit comme s'il allait lui briser la poitrine.

La Wivre s'abattit sur la neige glacée, qui craqua sous le poids de la bête merveilleuse, et rougit au loin comme au reflet d'un grand feu. La Wivre plia ses longues ailes sulfureuses, s'accroupit, et, prenant son escarboucle entre ses deux griffes de devant, elle la posa dans un sillon à trois pas du dernier saule, puis elle courut à la fontaine.

Le moment fatal était arrivé : il fallait périr ou s'em-

parer du talisman. Pierre se sentit presque défaillir; mais un regard sur la pierre éblouissante, qui jetait en la campagne plus de lumière que cent flambeaux, lui rendit son courage. Il était par bonheur derrière l'avant-dernier saule : il se traîna sans bruit jusqu'au sillon où luisait l'escarboucle; puis, à trois pas d'elle, et rien ne le cachant plus aux yeux de la Wivre, il se redressa tout à coup pour s'élancer d'un bond sur l'objet de tant de désirs et de veilles.

La Wivre l'avait aperçu!

Au même instant elle se retourna avec la rapidité de la tempête : un sifflement horrible, immense, râla de sa gorge haletante; ses lèvres rechignèrent et découvrirent jusqu'à la racine toutes ses dents acérées et blanches, et, les mâchoires ouvertes de toute leur largeur, elle se darda sur le téméraire...

Chapitre second.

Marguerite s'en allait tristement le long de la grande avenue du château.

Ses joues si fraîches avaient pâli, ses yeux si brillans étaient rougis et ternis par les larmes; car le malheur depuis un an s'était appesanti sur sa famille. La clavelée avait tué les moutons de son père, le feu du ciel avait dévoré sa ferme, ses vaches et ses chevaux étaient morts dans l'incendie, et l'ouragan avait couché et détruit ses blés.

Le riche Géraud n'avait pu payer au nouveau seigneur ni la redevance annuelle, ni le droit de joyeux avénement : menacé d'être chassé du toit de ses aïeux et malade de chagrin et d'accablement, il avait dit à sa fille : « Va, mon enfant, va trouver le noble baron qui vient d'acquérir le fief de notre ancien seigneur. Peut-être accordera-t-il à tes larmes le délai que mes cheveux blancs n'ont pu obtenir de son intendant. »

Le cœur de la pauvre fille saignait en songeant à la misère qui menaçait son vieux père après tant d'années de labeurs. Hélas! elle n'avait pas besoin de ces nouvelles peines!

Elle passa le pont-levis, et resta long-temps dans la cour intérieure du château, hésitant et n'osant entrer dans les appartemens, jusqu'à ce qu'un vieux majordome, prenant pitié de son embarras, lui demanda le sujet de sa venue, et, la menant à travers des salles splendides toutes remplies de pages et de gentilshommes richement équipés, l'introduisit auprès du seigneur.

Marguerite s'arrêta, éblouie et chancelante : toutes les couleurs de l'arc-en-ciel tremblaient en cercles confus dans ses prunelles, comme si elle eût regardé le soleil en face.

Ce qu'elle voyait eût frappé d'admiration une reine; quel étonnement ne devait pas saisir la simple fille!

Des arabesques d'or encadraient un plafond peint tout entier du précieux azur d'outre-mer, et parsemé d'étoiles d'argent : les lambris étaient revêtus de tapisseries d'une magnificence et d'un travail miraculeux; mais les personnages en étaient bizarres et fantastiques comme les fantômes de nos rêves, et l'on n'y voyait aucun sujet des saintes Écritures.

Près d'une table de bois de santal, couverte de vases d'or et de cristal, sur un fauteuil dont les ciselures délicates étaient incrustées de pierreries, reposait le noble suzerain, enveloppé d'une longue robe de velours pers, fourrée d'hermine et brodée de rubis.

Le guide de Marguerite s'approcha du haut baron, et le pria d'accorder audience à la suppliante. Un signe de tête hautain et distrait répondit à sa requête.

Marguerite se mit à deux genoux sur le pavé de mosaïque.

« Hélas! hélas! mon doux seigneur, prenez pitié d'un vieillard à qui l'on veut ravir le pain de ses derniers jours. Prenez pitié d'une pauvre fille dont le cœur est brisé par le chagrin depuis qu'elle a perdu son amant Pierre.

« Le démon me l'a pris, corps et ame : Dieu veuille délivrer celle-ci! Un perfide magicien l'a emmené dans le pays des damnés. Depuis cette heure de désolation la main du maudit ne s'est pas retirée de dessus nous. »

Encouragée par l'attention qu'on paraissait lui prêter, elle s'enhardit à lever les yeux sur le baron et sur son majordome. Un cri perçant s'échappa de sa bouche.

« Dieu me pardonne! c'est mon amant Pierre qui m'écoute sous ces vêtemens de roi! c'est le vieil Anceaume qui me regarde avec son sourire de sorcier! »

Le visage du baron s'était un instant rembruni; mais un éclair de plaisir chassa les ombres de son front, et le feu monta à ses joues. Il regarda son majordome. Les sourcils de celui-ci se dressèrent, les coins de sa bouche se relevèrent singulièrement, et il rit.

Puis il s'éloigna.

« Oui, je suis ton amant Pierre, Marguerite, ma douce mie! Je suis ce Pierre qui t'aime comme t'aimait Pierre le berger. »

Et il avait attiré dans ses bras la jeune fille, qui le contemplait, immobile et la bouche entr'ouverte, comme si elle eût vu apparaître un esprit.

« Pierre! Pierre! s'écriait-elle en se débattant sous ses baisers, est-ce bien toi? N'as-tu pas vendu ton ame pour toute cette gloire?

— Non, fit-il, tout ceci est légitimement acquis;

mais laissons cela aujourd'hui, ne songeons qu'au bonheur d'être l'un à l'autre!

— Laisse-moi! Pierre! toi, riche et puissant châtelain, peux-tu bien être encore le mari de la fille du pauvre Géraud?

— Oui, tu es ma femme, ma femme bien-aimée! »

La tête lassée de la villageoise tomba sur l'épaule du baron...

. . .

« Eh bien! qu'avez-vous fait de la damoiselle? » demanda l'intendant Anceaume.

« Je l'ai renvoyée consoler son bonhomme de père : elle gardera le secret; elle reviendra demain.

— Peut-on connaître les intentions de monseigneur à son égard?

—Mes intentions, diable!... Savez-vous, Anceaume, que la Marguerite est une douce et gentille fleur? Elle ne m'a jamais tant ravi qu'aujourd'hui!... Au fait, pourquoi ne lui tiendrais-je point parole? J'ai des trésors et des honneurs assez pour vivre heureux et grand. La bachelette eût partagé avec moi autrefois : si je partageais avec elle maintenant?.. »

— Ce serait d'une ame reconnaissante et chrétienne, répondit Anceaume d'un air de componction à faire frémir. J'espère n'être pas le dernier à féliciter la belle mariée et maître Géraud le fermier. »

Pierre fronça le sourcil.

« Il appartient à monseigneur, continua Anceaume, de donner des exemples nouveaux aux barons du voisinage. Ce sont des têtes étroites, de petits esprits. Ils crieront, ils se gendarmeront contre cette mésalliance; mais n'est-ce pas un plaisir de plus que d'exciter la réprobation du vulgaire? Le mépris des sots est, dit-on, le trésor du sage. »

Le châtelain s'agitait sur son siége. Chacune de ces paroles piquait son cœur orgueilleux comme une aiguille acérée.

« La comtesse Blanche est bien belle, poursuivit Anceaume : sa peau est plus éblouissante que l'hermine, ses joues plus fraîches que la rose d'églantier. La comtesse Blanche est dame suzeraine de dix châtellenies, tenues à foi et hommage par dix chevaliers portant bannière : elle fait briller des fleurs de lis dans son blason; car la comtesse Blanche est cousine par les femmes de son altesse le roi Charles de France.

— Eh bien! » murmura messire Pierre, « après!

—Vingt seigneurs des premières maisons du royaume se disputent le titre de serviteur de la noble dame; mais il est un chevalier dont la poursuite aurait plus de chances que toutes les leurs ensemble, et ce chevalier, peu désireux de ce que souhaite la foule, préfère la cornette d'une villageoise au hennin d'or de la comtesse, car il a l'ame indépendante et au dessus des préjugés du monde.

— Satan! » s'écria le baron.

— Heim! » fit Anceaume. « Ce chevalier, c'est messire Pierre de Saint-Wilbert, le bien-aimé de la comtesse Blanche, l'amant de la fermière Marguerite.

— Que signifie tout cela? » balbutia le châtelain avec agitation. Moi, le préféré de la comtesse! Où sont les preuves!

— Les preuves! Mon confrère Hirboud, le géomacien, le savant *bohême*, vous les donnera quand vous voudrez. Elle l'est allé consulter sur votre compte : elle l'a prié de découvrir, par le pouvoir de son art, si vous seriez loyal et fidèle en amour. Il n'a pas manqué de m'en prévenir, et il a répondu en conséquence. »

Messire Pierre se redressa, comme s'il eût voulu frapper de sa tête la voûte de la salle. Ses yeux étincelaient, son sein se gonflait d'une joie superbe; et, serrant avec force un petit coffret de citronnier qu'il portait au cou, suspendu à une chaîne de diamans : « O mon escarboucle! s'écria-t-il, je serai le cousin du roi! »

La Marguerite revint le lendemain matin : la Marguerite était redevenue rose empourprée et brillante; ses yeux avaient repris leur douce flamme, ses lèvres leur sourire d'enfant.

Elle traversa, légère comme un oiseau, les appartemens remplis de pages et de gentilshommes, ne s'éblouit plus de rien, et ne demanda pas son chemin.

« Pierre, mon bon Pierre, c'est moi, c'est ta Marguerite! Ne me vois-tu pas? Est-ce que tu rêves encore comme autrefois? »

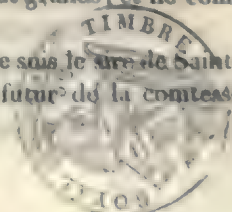
Le châtelain était grave et sombre comme les figures de ses tapisseries.

« Pierre, quand iras-tu voir le vieil abbé Godefroy? lui qui t'aimait tant lorsque tu chantais au chœur. Quel plaisir n'aura-t-il pas à te retrouver heureux et puissant? C'est à lui, n'est-ce pas, que tu commanderas notre messe de mariage? Quand les cierges brilleront-ils sur l'autel à notre intention?

— Je n'irai point demander de prières à l'abbé Godefroy, et les cierges ne s'allumeront pas sur l'autel pour notre messe de mariage; car je ne suis pas votre amant Pierre. »

Marguerite ouvrit les yeux tout grands, et ne comprit pas.

« Je ne suis point un berger, je suis le sire de Saint-Wilbert, le chevalier et l'époux futur de la comtesse Blanche. »



Le visage de Marguerite devint pâle et blafard comme celui d'une morte.

La voix du baron prit malgré lui un accent plus doux et presque tendre.

« Pourtant, bachelette, j'ai profité de votre erreur, et je ne vous abandonnerais pas si vous vouliez rester près de moi : je vous ferais agréer au nombre des suivantes de la comtesse, et je vous verrais parfois en particulier.....à l'insu de cette noble dame. »

Marguerite ne répondit pas : elle chancela deux fois, puis s'élança avec la rapidité du vireton chassé par la corde de l'arbalète.

« Comme vous voudrez, » murmura le baron d'un ton de mauvaise humeur.

Huit jours après, une cavalcade splendide traversa le village. Messire Pierre s'en allait en grande pompe par devers les domaines de son illustre fiancée. Comme il passait près de l'église, son cortége en croisa un autre, moins pompeux et moins rapide, qui sortait de la demeure de Dieu pour aller à celle de la mort. Ce convoi suivait deux cercueils, un blanc et un noir.

La disparition et la mort supposée de son amant avaient déjà miné la frêle organisation de Marguerite : sa trahison l'avait tuée.

Son père ne lui avait survécu que de vingt-quatre heures.

Messire Pierre est l'époux de la comtesse, et l'un des grands barons du royaume.

Messire Pierre a des besans d'or à paver tout son château, les cours et préaux compris, des seigneuries qu'on ne saurait parcourir sans changer dix fois d'horizon.

Il est au mieux avec les oncles du roi Charles : monsieur de Berry lui sourit gracieusement, et monsieur de Bourgogne l'appelle son beau-cousin.

Bref, ses prospérités ont passé en proverbe, et l'on dit en toute la France, par forme de dicton populaire : heureux comme le sire de Saint-Wilbert.

Cependant le baron est singulièrement taciturne, et ne rit jamais, sans doute parce que le bonheur est ennemi de la gaieté bruyante.

Si les querelles sont le vent qui ravive la flamme de l'amour, la passion mutuelle du châtelain et de sa belle épouse doit s'assoupir bien rarement.

Ni fêtes, ni tournois, plaisirs ou fortunes nouvelles n'arrachaient messire Pierre à sa morosité. Sa seule joie était de s'accouder sur sa table, et là de considérer son escarboucle durant des heures entières.

Il crut s'apercevoir qu'il n'était pas seul à se plaire dans cette contemplation : il crut deviner qu'Anceaume cherchait, sous divers prétextes, à s'introduire près de lui dans ces momens-là. Il surprit des regards dont l'âge n'avait point amorti l'étrange éclair, et qui semblaient, quand ils tombaient sur elle, embraser l'escarboucle d'un rouge plus ardent.

Anceaume fut envoyé comme majordome dans une châtellenie éloignée que le baron venait d'acquérir.

Quelque temps après, une nuit que messire Pierre avait long-temps veillé et songé, Dieu sait à quoi, et qu'il se livrait à un demi-sommeil dans son grand fauteuil, un bruit léger, comme d'une personne qui se glisserait à pas de loup le long du lambris, le tira de son assoupissement. Il écouta, immobile et perçant l'ombre du regard d'aigle qu'il dardait à travers ses paupières entr'ouvertes.

A la lueur confuse de sa lampe de nuit, il entrevit une figure qui s'avançait vers lui avec précaution, et un rayon tomba sur la face maigre et ridée du vieil Anceaume.

Au moment où il arrivait obliquement au siége du baron, celui-ci se dressa brusquement : d'une main il enleva le majordome par-dessus le bras du fauteuil, et l'étendit en travers à ses pieds ; de l'autre il tira son poignard de merci.

« Grâce, » murmura le vieillard, étouffé sous deux genoux de fer qui lui écrasaient la poitrine. « Grâ...ce! »

La dernière syllabe de ce mot, commencé par le conduit ordinaire de la voix, sortit en sifflant par un passage nouveau qui venait de lui être ouvert. Le froid acier avait déchiré la gorge d'Anceaume.

« Tiens, voleur d'escarboucle ! » dit le châtelain.

Anceaume était mort, et pourtant ses deux yeux regardaient son meurtrier, fixes, hagards, et largement ouverts.

Pierre les ferma de sa main ensanglantée ; mais à peine était-ce fait que l'œil droit se rouvrit, et lança au baron un coup d'œil effroyable d'ironie et de méchanceté.

« Malédiction sur toi ! » dit le châtelain, en refermant encore l'œil rebelle. Le gauche s'était rouvert plus atroce que son voisin !

« Chien de sorcier, même après la mort ! » s'écria Pierre. Il alla chercher dans son arsenal le carreau d'un mangonneau, leva sa croisée, attacha le bloc de bois au cou du cadavre, et les précipita tous deux dans le fossé profond du château.

La tête du berger reparut encore entre les roseaux,

avec ses yeux de feu et sa bouche ricanante, puis elle s'abîma.

Messire Pierre ne dormit pas de la nuit.

Chapitre troisième

C'est un singulier ménage que celui du sire de Saint-Wilbert et de la comtesse Blanche.

Dès les premiers temps de leur union, ces deux esprits hautains et irascibles s'étaient heurtés et froissés journellement. Il est parfois, dans la vie passée, des souvenirs qui font monter la rougeur au front et l'amertume au cœur. Un malheureux hasard, sans doute, mettait sans cesse de ces allusions fatales dans la bouche de la dame.

Nulle ne savait, d'une voix plus douce et plus gracieuse, lancer le sarcasme aigu au cœur qu'elle voulait blesser : nulle ne retournait plus nonchalamment de ses jolis doigts le fer dans les plaies qu'elle avait faites.

Pierre, sans cesse en butte à sa poignante gaieté, ressemblait au taureau mugissant de rage sous l'aiguillon de l'enfant qui le conduit.

Enfin, un jour qu'elle l'avait tourmenté outre mesure : « Pardieu, madame, » s'écria-t-il, « il est temps que tout cela finisse : je suis las de vous servir de quintaine; et d'ailleurs ce n'est pas en restant enchaîné à la cotte d'une femme qu'un vrai chevalier acquiert los et renom. Monsieur Loys de Bourbon s'apprête à se croiser contre les mécréans de Thunes : je l'accompagnerai, et nous verrons à mon retour si l'absence aura émoussé les traits de votre langue.

— Allez, messire : peut-être, en cette lointaine région, retrouverez-vous votre noble famille ! »

Pierre s'élança hors de l'appartement : il étouffait.

La semaine suivante, il avait joint, avec son contingent, l'*ost* du duc de Bourbonnais.

Le soleil descend rouge et sans rayons derrière la chaîne bleuâtre de l'Atlas.

Des vapeurs errantes promènent par les airs l'odeur du carnage et des morts : des ruisseaux empourprés serpentent, comme de longues veines, sur le sable jaune, et se précipitent en bouillonnant dans les fontaines limpides qu'ils changent en piscines de sang. Parmi les buttes couronnées de dattiers s'élèvent çà et là d'autres dunes artificielles et demi vivantes : c'est la main forcenée des hommes qui vient de former ces collines avec des cadavres humains.

La bataille finit en ce moment.

On a combattu tout le jour : le heaume contre le turban, l'estoc contre le cimeterre, la lourde lance contre la légère zagaie.

Et la journée a été terrible, car trois rois maures étaient là avec toutes les forces de leurs royaumes, et les guerriers d'Islam se pressaient, nombreux comme les flots de la mer.

Mais la victoire est restée au Christ et au duc Loys, et les émirs aux bannières vertes, les rouges pirates de Tunis et de Djézaïr, les Berbers des montagnes, les sauvages Kabyles, gisent par milliers dans la plaine, où résonnent de toutes parts les fanfares triomphales qui rappellent sous leurs pennons les cavaliers du Nord.

Un des barons ne répond point au signal des trompettes chrétiennes. Qu'est devenu le sire de Saint-Wilbert? On l'a vu, durant tout le combat, se plonger au plus fort de la mêlée, fendant les calottes de fer et coupant les mailles des cottes d'armes avec sa bonne épée. Sa cuirasse et son écu étaient tout hérissés de dards, comme le dos d'un porc-épic, et ses armes fendues en mille endroits par les haches et les ataghans; mais pas une goutte de sang ne souillait son armure, si ce n'est de celui des Musulmans.

Messire Pierre, sur la fin de l'action, s'était acharné à la poursuite de quelques cavaliers tripolitains qui fuyaient du champ de bataille. Il traversa sur leurs pas vallons et collines; il les suivit long-temps, long-temps; mais enfin les coursiers africains lassèrent son destrier normand; l'animal, épuisé, demeura rebelle à l'éperon, et force fut au chevalier de s'arrêter dans une grande plaine de sable où il venait d'entrer au sortir d'un défilé entre deux rochers.

Il se reposa quelque temps avec son cheval, puis il essaya de retrouver son chemin et de retourner vers l'armée; mais ce fut en vain. Hauteurs, ravines et vallées se croisèrent et s'enchevêtrèrent autour de lui toute la nuit, et, quand vint l'aube, il se retrouva dans le désert de sable.

Alors il eut faim et soif, car il n'avait pris aucune nourriture depuis le matin d'avant la bataille, et son gosier était desséché par la fatigue et la poussière.

Il promena un regard circulaire par la plaine, aussi loin que la vue pouvait s'étendre : aucun buisson verdoyant ne coupait la pâleur monotone de la solitude, et n'indiquait le puits des troupeaux nomades; des arbrisseaux épineux apparaissaient à peine, tout poudreux et grisâtres, de loin à loin; mais au dessus d'eux ne s'élevait ni la cime du figuier aux larges feuilles, ni les éventails du palmier aux fruits rouges.

Haletant, épuisé, messire Pierre s'étendit sur le sol embrasé, sous le ciel de feu. Son armure le brûlait comme si elle eût été rougie dans une forge.

Il tira son escarboucle de dessous son surcot, et la regarda en silence.

Il dut avoir d'étranges pensées.

Rien qu'en posant cette pierre prodigieuse sur la terre, il en faisait sourdre les besans et les écus d'or, comme si cet aimant nouveau eût attiré à lui tous les trésors du roi des gnômes : en la portant sur la poitrine, il avait défié le courroux des hommes et celui des élémens.

Maintenant, elle ne lui donnait pas une goutte d'eau saumâtre pour l'empêcher de mourir.

Dans ce terrible moment, son passé lui revint à la mémoire.

Il crut sentir la fraîcheur des voûtes de l'église paroissiale : il se rappela la jolie rivière aux bords de laquelle il cueillait jadis des orchis et des campanules pour en orner les cheveux de Marguerite.

Il se rappela le convoi qui avait précédé ses fiançailles !

Tout à coup, levant les yeux, il aperçut à quelques pas un homme qui lui tournait le dos, et semblait marcher avec peine, à cause de son grand âge. Il avait l'air d'un vieux marabout des montagnes.

Pierre ne réfléchit même pas à la singularité de cette apparition soudaine sur un sol plane et découvert. Il se leva de toute la force qui lui restait, et s'élança vers le vieillard.

« Infidèle, » lui cria-t-il d'une voix rauque, « donne-moi ce pain et cette outre que tu as là sous le bras !

— Oh ! oh ! messire, est-ce que votre escarboucle ne donne pas à manger à ceux qui ont faim et à boire à ceux qui ont soif? »

Et le marabout, en se retournant, laissa voir au baron stupéfait la face ridée et hideuse d'Anceaume.

« Ciel et enfer ! » s'écria le chevalier, « sommes-nous donc au jour de la résurrection des morts?

— Non pas que je sache, mon doux seigneur, » répondit l'ex-majordome ; « mais le Père éternel a bien voulu faire en ma faveur un petit miracle particulier ; ou, si vous l'aimez mieux, votre noble main n'aura décousu qu'à demi le cou de son humble serviteur : comme vous voudrez.

— Homme ou diable, mort ou vivant, donne-moi ton pain et ton outre.

— A distance, s'il vous plaît, monseigneur. Je me suis mis à trafiquer sur mes vieux jours, voyez-vous, et je ne livre rien pour rien. Que me donnez-vous pour mon pain et mon outre?

— Que veux-tu? Parle ! vite !

— Votre escarboucle, messire ! C'est par pure économie : elle m'épargnera l'huile et le suif dans mes veilles.

— Misérable ! » Et le baron voulut se jeter sur le vieux berger ; mais celui-ci lui glissa entre les mains avec une prestesse étonnante pour son âge. Il s'arrêta à quelque distance, et répéta, levant vers Pierre les objets de son désir, grimaçant et ricanant : « Votre escarboucle, messire ! »

Pierre se précipita de nouveau sur lui, mais il lui échappa encore. Vingt fois il fut sur le point de le saisir : vingt fois, comme il lui mettait la main au collet, il le vit soudain à dix pas en avant, en arrière, à droite ou à gauche !

Il se laissa retomber sur la terre, incapable de faire un mouvement de plus.

Anceaume s'approcha tout près de lui, et suspendit presque sur sa tête le pain et l'outre.

« Écoute, » balbutia Pierre, « veux-tu des terres, des châteaux, des seigneuries? Veux-tu des tonnes d'or? Tu les auras.

— Non ! votre escarboucle !

— Tiens donc ! » murmura le chevalier avec un sourd gémissement, et il lui tendit la précieuse pierre.

Anceaume la saisit, et lui en jeta le prix.

Alors le nez amaigri d'Anceaume s'alongea en un muffle aux naseaux ardens : sa bouche aux coins relevés se fendit en gueule dentue ; ses pieds et ses mains devinrent des pates armées de griffes, ses vêtemens se changèrent en écailles nuancées, et deux larges ailes onglées se déployèrent sur ses épaules.

L'escarboucle flamboyait sur son front comme un météore.

« Pierre ! » hurla le monstre, « me reconnais-tu? Je suis la Wivre : je suis la fille aînée du père de tous les serpens. Je t'ai laissé prendre mon escarboucle pour rien : tu me la rends pour du pain et de l'eau. Je suis plus généreuse que toi. Maintenant bois et mange si tu veux ! Mon eau est amère et mon pain rempli de cendre ! Ullah ! »

. . . .

Pierre poussa un rugissement effroyable, et il expira en blasphémant le saint nom de Dieu.

« A moi, corps et ame ! » rugit la Wivre : elle posa la griffe sur le corps du malheureux, et frappa le sol de son aile.

La terre s'entr'ouvrit, et des hurlemens de joie s'entendirent dans les abîmes. La fille de Satan s'était engloutie avec sa proie dans les cachots de feu du centre du globe.

H. Martin.

The Alhambra,

OR THE NEW SKETCH-BOOK,

by Geoffrey Crayon, gent.

2 vol. in-12. Prix, 5 fr. — Paris, Baudry, libraire, rue du Coq-St-Honoré.

LES CONTES DE L'ALHAMBRA,

Précédés d'un Voyage dans la province de Grenade,

TRADUITS DE WASHINGTON IRVING

par Mlle A. Sobry.

2 vol. in-8. — Paris, H. Fournier, libraire, rue de Seine, n. 29.

Il n'est personne, je pense, qui n'ait entendu parler de l'Alhambra, de ce palais merveilleux, où la magnificence des rois maures de Grenade semble avoir pris à tâche de réaliser les rêves enchanteurs de la féerie orientale. A la vue de ces sculptures arrondies en arcades et transparentes comme la dentelle, de ces minces colonnes de marbre blanc, de tout ce travail aérien d'une architecture délicate et fragile, le voyageur s'arrête étonné; il se demande s'il est bien vrai que quelques parties de ce frêle chef-d'œuvre aient pu résister aux tremblemens de terre, au pillage, à l'insouciance des rois d'Espagne, à l'action toute puissante du temps. « De telles « réflexions, dit Washington Irving, feraient presque ad- « mettre la tradition qui le suppose protégé par un charme. »

Cet ingénieux écrivain, dont le nom est déjà populaire en France, vient d'ajouter un nouveau titre à sa réputation en publiant les *Contes de l'Alhambra*. Ce sont deux charmans volumes qu'a dictés un sentiment exquis de l'art, une érudition profonde, un talent remarquable de romancier. Washington Irving avait composé, il y a quelque temps, une histoire de la conquête de Grenade; mais il a compris que le duel terrible des Maures et des Espagnols était un de ces événemens dont l'histoire seule ne peut offrir une peinture complète : l'art et la poésie devaient ajouter quelques traits au tableau. Ne fallait-il pas expliquer pourquoi ni le souvenir de tant de combats furieux, ni l'orgueil de la victoire, ni l'intolérance religieuse, n'ont pu flétrir dans l'opinion populaire la mémoire de l'ennemi vaincu? N'y avait-il pas un beau problème à résoudre pour un écrivain qui voyait la nation espagnole oublier envers des rivaux long-temps redoutés, envers des mahométans les trois grandes passions qui lui gonflent le cœur, la vengeance, l'orgueil et le fanatisme?

Ce problème fut résolu aux yeux de Washington Irving quand il parcourut les cours élégantes et les jardins parfumés de l'Alhambra, quand il écouta pendant une belle nuit d'été le murmure de ces jets d'eau limpide, de ces fraîches cascades, dont la chute douce et uniforme charme l'oreille agréablement émue. Lui, qui avait respiré dans les plaines brûlantes de l'Espagne un air étouffant et lourd, il se sentait ranimer à la vie au sein de l'Alhambra par les brises rafraîchissantes de la *Sierra nevada*, et, s'enivrant des délices de ce séjour enchanteur, il comprit combien la rudesse sauvage des Espagnols dut être éblouie et charmée de cette voluptueuse magnificence. Ces vainqueurs encore barbares ne connaissaient pas le prix de leur conquête, et leur admiration fut grande pour l'ennemi vaincu, quand, derrière les remparts d'une forteresse défendue avec le courage du désespoir, ils découvrirent un séjour enchanteur, où l'élégance de l'art surpassait encore l'éclat de la richesse. L'Alhambra parut à leurs regards surpris comme le monument d'une œuvre surnaturelle : il fallait bien que la superstition expliquât ce que l'étonnement rendait incompréhensible aux yeux de la raison. On oublia donc la défaite des Maures pour se rappeler que leur esprit audacieux avait sondé les mystères de la magie; car la magie seule pouvait soutenir ces frêles portiques, entretenir la verdure de ces jardins délicieux, guider dans leur marche souterraine ces sources d'eau jaillissante. L'Alhambra fut un monument craint et admiré; on en devina le charme délicieux; on comprit la douleur des Maures exilés de ce paradis terrestre. Peu à peu se formèrent de mystérieuses traditions, que l'imagination ardente des Espagnols embellit des couleurs toujours vraies, toujours brillantes de la poésie populaire, et de cette enceinte redoutée, dont la foi religieuse interdisait l'approche aux conquérans, sortirent comme d'une mine féconde mille croyances fabuleuses, qui, de siècle en siècle, se sont perpétuées juqu'à nos jours.

Tel est le champ fertile que Washington Irving vient d'exploiter. Plein d'une noble passion pour les ruines de l'Alhambra, il les a religieusement contemplées, il en a fait sa demeure. Ce n'est pas un voyageur qui regarde en courant les merveilles de mille sites divers, et qui, rencontrant des spectacles toujours nouveaux, jette à la hâte sur le papier quelques souvenirs incomplets et fugitifs. C'est un artiste qui, par un long séjour, s'est identifié peu à peu avec un chef-d'œuvre, et, pour en mieux comprendre l'ensemble, a voulu en étudier jusqu'aux moindres détails. Il n'a pas vu seulement dans l'Alhambra une construction gracieuse, embellie par des ornemens pleins de richesse; il a deviné, il a compris, il a vu toute une civilisation, tout un poëme. C'est pour cela qu'il a été avide de respirer long-temps cette atmosphère de poésie; c'est pour cela qu'il a interrogé la mémoire naïve des paysans espagnols, et qu'il a reproduit scrupuleusement leurs récits avec la description fidèle de ces ruines merveilleuses. Il y a dans ces pages, pleines de simplicité, un charme indéfinissable. L'auteur fait pénétrer ses lecteurs dans les diverses parties de ce vaste édifice; il partage avec eux son habitation, ses promenades, ses rêveries, ses jouissances. On se croit transporté dans ce palais magi-

que ; on en visite les salles éblouissantes et les jardins voluptueux. Il semble que les vapeurs de ces cascades viennent nous rafraîchir, et les brises du soir nous enivrer de leurs parfums. Et puis l'auteur a entremêlé avec tant d'art ses descriptions animées au récit des légendes populaires, qu'on arrive sans le savoir à la dernière page de ce recueil charmant. Je n'ai vu ni Grenade ni l'Alhambra, et pourtant je crois les connaître.

Pendant que Baudry publiait cet ouvrage dans la langue où l'a composé l'auteur, une traduction a paru chez le libraire H. Fournier. Le style de mademoiselle Sobry est élégant et facile ; il rend avec bonheur les intentions et le coloris du style original : cela veut dire que mademoiselle Sobry s'est bien acquittée d'une tâche ingrate. J'espère que le public l'en récompensera, et que, détournant un instant ses regards du triste spectacle de nos débats politiques, il comprendra le charme qu'on éprouve à étouffer ces cruels sentimens de haine qui rongent notre malheureuse patrie, pour passer quelques heures paisibles dans des méditations d'art et de poésie.

NATALIS DE WAILLY.

Variétés.

La première représentation de *la Tentation* a eu lieu mercredi 20 de ce mois. Cette œuvre fera époque dans les annales de l'Opéra. Le talent de quelques uns de nos artistes les plus distingués l'a emporté cette fois sur le monopole enraciné qui adjugeait à un seul toutes les décorations. Composés par MM. Ed. Bertin, Eugène Lamy, Camille Roqueplan, Feuchères et Paul de Laroche, les décors ont été exécutés par de jeunes peintres de talent, qui ont fait ces immenses travaux en moins de trois mois. La musique est, pour le chant, de M. Halevy, et de M. Casimir Gide pour la danse. Nous avons remarqué à la première audition une galoppe infernale et un chœur de buveurs d'un effet original. La mise en scène est vraiment merveilleuse. Les quatre premiers actes ont complétement réussi; un accident survenu au décors du cinquième a grandement nui à l'effet : la vie d'un machiniste était, dit-on, en péril. A cette cause, insurmontable sans doute, il faut peut-être ajouter certaine malveillance subalterne, qui a failli compromettre le succès. Une indisposition force d'ajourner la seconde représentation jusqu'à lundi; dans cet intervalle, on pourra retoucher et perfectionner quelques détails, et une de nos meilleures danseuses, madame Alexis Dupont, qui s'est foulé le pied au premier acte, pourra être parfaitement rétablie. Nous consacrerons plusieurs articles à l'examen de cette pièce, qui attirera long-temps la foule à l'Opéra.

— M. Alphonse Varney a fait exécuter, dimanche dernier, 17 juin, une messe en musique à grand orchestre, de sa composition. Il y a dans ce jeune artiste beaucoup d'imagination et de verve, du sentiment musical, une connaissance parfaite de l'instrumentation, et une grande entente des effets d'harmonie. Son *Kyrie* est une prière bien suave et mélancolique ; elle s'annonce par les accens solennels du trombonne, qui se tait ensuite pour laisser parler un chœur profondément religieux. Quelques accords de flûtes et de hautbois, sur lesquels la harpe dessine de brillans arpéges, précèdent le *Gloria in excelsis*, morceau d'inspiration, qui court jusqu'à la fin rapide et triomphant. L'*O salutaris* et l'*Agnus Dei* offrent des mélodies bien senties et empreintes du caractère religieux. J'insiste sur ce point, parce que c'est le principal dans la musique d'église, et qu'il est souvent négligé par les compositeurs. Le *Credo* est froid ; j'en excepte pourtant un *Andante* en *fa mineur*, qui est d'un bon effet.

Merci à M. Varney d'avoir laissé de côté l'éternelle fugue, que tous les compositeurs d'église se croient en conscience obligés d'introduire dans leur musique. La musique religieuse, comme celle du théâtre, veut, avant tout, de l'expression et du sentiment; rien, que je sache, n'en a moins qu'une fugue. Le beau plaisir, en vérité, d'entendre pour complément à une messe, souvent mélodieuse et riche d'harmonie, un AMEN glapi et piaulé avec un déchaînement incroyable à la quinte et à la quarte par un orchestre furibond !...

On croirait entendre le diable
Que Dieu force à louer les saints.

Je dois à la vérité de dire que des dames qui chantaient le *dessus* ont, par inattention, compromis l'effet d'un des plus beaux morceaux. Du reste, l'orchestre était bon, et M. Varney l'a dirigé avec un aplomb remarquable.

— M. Alp. Moral vient de mettre en musique les stances composées par M. de Chateaubriand sur la mort d'une jeune fille, et datées par l'illustre poète de la Préfecture de police. Le musicien a compris et bien exprimé le sentiment qui fait le charme de cette petite pièce. Nous recommandons aux amateurs de chants gracieux ce morceau, qui se trouve chez Sudre, galerie Véro-Dodat, et chez les marchands de musique.

— Deux publications d'une haute importance viennent d'avoir lieu la semaine dernière à la librairie de Charles Gosselin : nous voulons parler de *Stello*, nouvel ouvrage de M. le comte Alfred de Vigny, beau volume in-8, orné de charmantes vignettes; et de *Mademoiselle Liron*, roman nouveau de M. Delecluze. Nous rendrons très prochainement compte de ces deux productions remarquables, dont nous pouvons d'avance assurer le succès.

Dessins. } Bocage, par L. NOEL.
Une Scène de 93, par T. JOHANNOT.

Beaux-Arts.

LA TENTATION,

Ballet-Opéra en cinq actes, par MM.*** et Coraly,

MUSIQUE DE MM. HALEVY ET GIDE.

...... « Le démon présentait à l'esprit d'Antoine des pensées d'impureté; mais Antoine les repoussait par ses « prières. Le démon chatouillait ses sens; mais Antoine « rougissant de honte, comme s'il y eût eu en cela de sa « faute, fortifiait son corps par la foi, par l'oraison et par « les veilles. Le démon se voyant ainsi surmonté, prit de « nuit la figure d'une femme, et en imita toutes les actions « afin de le tromper; mais Antoine, considérant quelle est la « noblesse et l'excellence de l'ame, éteignit ces charbons ar« dens dont il voulait par cette tromperie embraser son « cœur....

« Le démon ne le pouvant souffrir, et craignant que dans « peu de temps le désert ne fût rempli de solitaires, il vint de « nuit avec une grande troupe de ses compagnons, et le « battit de telle sorte qu'il le laissa par terre tout couvert de « plaies et sans pouvoir dire une seule parole, à cause de « l'excès des douleurs qu'il ressentait....

« Cette troupe infernale excita un si grand bruit que toute « la demeure d'Antoine en fut ébranlée, et les quatre mu« railles de sa cellule étant entr'ouvertes, les démons y en« trèrent en foule; et, prenant la forme de toutes sortes de « bêtes farouches et de serpens, remplirent incontinent ce « lieu de diverses figures de lions, d'ours, de léopards, de « taureaux, de loups, de scorpions et d'autres serpens, cha« cun desquels jetait des cris conformes à sa nature. Les « lions rugissaient comme le voulant dévorer; les taureaux « semblaient être prêts à le percer de leurs cornes, et les « loups à se jeter sur lui avec furie; les serpens, se traînant « contre terre, s'élançaient vers lui, et il n'y avait un seul de « tous ces animaux dont le regard ne fût aussi cruel que fa« rouche, et dont le sifflement ou les cris ne fussent horri« bles à entendre....

« Un jour enfin il se sentit ravi en esprit, et, ce qui est « admirable, il se vit comme transporté hors de lui-même et « élevé par des anges dans l'air, où les démons s'étant op« posés à son passage, ces bienheureux esprits qui le condui« saient, combattant en sa faveur, et leur demandant s'ils « avaient quelque pouvoir sur lui, ils commencèrent à vou« loir examiner toutes ses actions depuis le jour de sa nais« sance, à quoi les anges s'opposèrent, en disant : Quant à « ce qui est du commencement de sa vie, Notre-Seigneur le « lui a remis; mais si depuis le jour qu'il est devenu soli« taire et s'est consacré au service de Dieu, vous avez quel« que chose à alléguer contre lui, il vous est permis de le « dire. Alors les démons l'accusant et ne pouvant rien prouver « contre lui, le chemin lui fut ouvert. »

Certes, lorsque saint Athanase, patriarche d'Alexandrie, écrivait en 337 les phrases précédentes, traduites depuis par le vénérable Arnaud d'Andilly dans la *Vie des pères du désert*, à l'usage des ames pieuses, il était loin de songer qu'en l'an 1832 son héros, son pieux ermite, serait, sous les traits de Mazilier, livré en spectacle à l'Opéra de Paris, et que ces horribles combats qu'il décrit avec une si naïve admiration viendraient mendier un sourire de jolie bouche, un applaudissement de mains blanches et parfumées à ces ravissantes créatures contre lesquelles le saint homme avait élevé trois remparts, la prière, le désert et la faim.

Voilà ce qui est arrivé. Las de tous ces vieux oripeaux de la Mythologie païenne, nous avons avisé qu'il y en avait une autre bien plus poétique et surtout plus neuve. La morale de Jupiter et de Vénus ne punissait que les grands crimes, je dis certains crimes, et encore avait-elle tort de les punir, puisqu'elle supposait l'homme invinciblement soumis à je ne sais quelle fatalité, dont l'impulsion lui ôtait toute la gloire du triomphe, toute honte de la défaite. La mythologie chrétienne au contraire prend l'homme, non dans la dernière fange du crime, mais dans ses désirs les plus naturels, ses penchans les plus intimes. Débattu qu'il est par ses passions et ses devoirs, elle le place entre deux camps; d'un côté, les anges rebelles, astres dégradés, favorisent par leurs artifices sa mauvaise nature; de l'autre, la milice céleste, toujours prompte à exalter ce qu'il y a en lui d'intelligence et de vertu; au milieu, l'homme, l'homme faible et périssable mais libre, mais puissant par sa chétive volonté de jeter à droite ou à gauche une éternelle victoire; et au-dessus de tout cela, le grand Dieu prêt à laisser tomber de sa main la victoire ou le supplice. Tout ceci nous a paru beau, ou, pour parler plus juste, nous a paru neuf. Car, dans ce malheureux siècle, ce n'est point par leur grand côté que les choses nous frappent; nous ne montons pas comme Bossuet sur la montagne pour les voir de haut: nous prenons une lorgnette.

Il nous a peut-être semblé que pour ces femmes de salon si fières, si dédaigneuses, si entourées d'hommages; pour ces femmes devant lesquelles nous aspirons à ramper, heureux que nous sommes si leur petit pied de satin daigne se poser sur notre poitrine pour y briser cette volonté que nous avions crue de fer : ce

serait un spectacle curieux qu'un homme bravant toutes les séductions de la beauté et de l'amour. Voilà pourquoi nous avons creusé la tombe du vieil ermite avec grâce, avec délicatesse, comme on ouvre un écrin, et pris ses os blanchis pour en faire des touches de piano.

Quoi qu'il en soit, les auteurs du ballet ont brodé sur cette donnée le canevas suivant :

Un ermite dans la force et la beauté de l'âge reçoit par un orage effroyable une jeune pélerine égarée, qui lui demande l'hospitalité. A l'aspect de cette femme, les passions qui fermentent dans son sein, et que viennent d'y ranimer les chants joyeux d'une noce, se déchaînent avec une violence indomptable; il va profaner celle qui a cherché un refuge sous son toit. Elle se jette aux pieds de la madone; le tonnerre gronde, et l'ermite tombe foudroyé. Aussitôt les démons arrivent et veulent s'emparer de son corps, les anges descendent et le réclament. On convient de ranimer le coupable; il sera tenté trois fois, et le succès de ces épreuves doit le conduire au ciel ou le précipiter dans l'abîme.

Les démons préparent leurs piéges : ils créent une femme, Miranda, destinée à le séduire; cette femme porte sur le cœur le symbole de son origine infernale.

La première tentation que doit subir l'ermite est celle de la faim. Témoin affamé d'une orgie, il aime mieux souffrir que d'abattre une croix. Miranda, touchée de pitié, lui donne à manger. Cet acte de charité a fait disparaître la tache noire de son cœur. Les démons furieux arrachent à l'ermite les dons de Miranda: les anges viennent le féliciter.

La seconde épreuve est celle des sens. On le transporte dans le harem d'Iconium, où il retrouve Miranda. Séduit par les danses voluptueuses des captives, il la dispute au sultan, qui lui envoie le cordon de soie. Les démons le poussent à poignarder le sultan; Miranda l'en détourne; elle-même est sur le point de commettre ce crime, mais elle s'enfuit avec l'ermite, qui reste encore victorieux cette fois.

Enfin les démons viennent l'attaquer dans son ermitage. Grimaçant toute espèce d'abominations autour de lui, ils le jettent dans un égarement dont il sort grâce à Miranda, la fille de l'enfer, qui vient lui passer au cou la croix dont les démons étaient parvenus à le séparer : il les met en fuite. Cette victoire est la dernière, et il monte avec Miranda au séjour des bienheureux, escorté par les anges.

Voilà le poëme, semé d'invraisemblances et souvent peu intelligible; mais il prêtait à des scènes neuves et pittoresques. Quel sujet pour le poète, le peintre et le musicien, que ce grand combat des deux principes, la puissance du bien et le génie du mal luttant corps à corps pour conquérir une ame, une intelligence, une volonté d'homme! Le ciel avec les joies pures de la cité sainte, l'enfer avec les sombres douleurs des maudits; les pieux cantiques et les blasphèmes; les ineffables délices de la vertu et les voluptés délirantes du vice, et à travers tout cet appareil, ce drame mystérieux qui s'accomplit lentement dans le cœur d'un homme brûlé par les passions et enchaîné par le devoir : drame solennel, qui n'a que Dieu pour témoin, et que le poète seul peut sonder dans l'audace de sa rêverie. Voilà le sujet. Que de beautés, que de caractères divers à réunir, à embrasser! Résumer dans un œuvre immense Milton, Dante, Byron, Lamartine, Michel-Ange, Raphaël, Weber et Mozart; réaliser par la poésie, les sons et les couleurs, par l'animation de la scène les pensées de ces hautes intelligences, les réaliser dans la vie d'un homme, d'un homme faible et fragile, attaqué par tout ce que l'enfer a de séductions et de terreurs : c'est le but que devaient se proposer nos jeunes artistes. Voyons l'exécution.

Le premier acte s'ouvre à l'orchestre par une introduction assez insolite : quelques accords *pizzicati*, et un solo de cors qui descend à une profondeur inouie. J'ai vu là une grande difficulté pour les exécutans; le sens et l'intention m'ont échappé.

Après la pantomine de l'ermite, vient un chœur de pasteurs, de jeunes filles et de pélerins en costume de montagnards grecs. Le motif du chœur, *ermite*, *saint ermite*, est plus bizarre qu'agréable. On y trouve aussi je ne sais quel parfum de fugue qui n'est pas de bon goût.

Hélène chante un air que répète le chœur des femmes. On trouve à la fin de cette mélodie une modulation heureuse et d'un bon effet. Je regrette bien que l'on ait supprimé une partie de la scène. L'air de danse, *leur noce s'apprête*, y est d'un laissez-aller charmant de grace et d'abandon; le pas était gracieusement composé, et enfin nous y perdons madame Alexis.

Après une tempête pendant laquelle l'ermite égaré, qui s'efforce de violenter la jeune fille, est tombé frappé de la foudre, on entend grincer les rauques accens des trombonnes qui annoncent l'arrivée des démons; récitatif, chœur infernal accompagné par tout le cuivre. Les sons d'un orgue se font entendre, et les anges descendent dans un nuage lumineux. Cette décoration, et surtout le reflet de lumière qui éclaire les anges, est d'un effet admirable. Un dialogue s'engage entre les anges et les démons, entre Belial et Mizael. Le chant des démons porte un caractère d'acharnement

et de violence, bien marqué par des contre-temps heurtés de trombonnes et la fin bizarre de chaque phrase. Enfin on convient de le ranimer, et les anges remontent dans le ciel en chantant un chœur dont la mélodie se reproduit deux ou trois fois dans le cours de l'ouvrage.

Au second acte, nous sommes dans l'intérieur d'un volcan. Un escalier bordé de monstres énormes descend des voûtes jusqu'à la base de l'empire maudit. Peut-être pour rendre l'illusion plus complète, le haut de cet escalier devrait finir en spirale; on ne verrait pas alors que les démons ne descendent pas tout à fait du sommet. Astaroth appelle Ditikan, son diable vert: celui-ci court, et toute l'armée infernale descend le grand escalier, sapeurs, tambours et musique en tête, au bruit d'une marche guerrière du plus grand effet. Attaquée vigoureusement par tout l'orchestre, elle fait sonner à la troisième mesure sept notes, qui, robustement articulées par les trombonnes, se gravent dans la mémoire, où elles reparaissent mordantes et énergiques lors de l'entrée d'Astaroth au cinquième acte. Une fanfare brillante annonce que le chef permet à ses troupes de se divertir: tous déposent leurs armes. Ici commence une danse vraiment merveilleuse: c'est d'abord une masse serrée et compacte, en tête de laquelle de jolies diablesses s'avancent dans une attitude fière et belliqueuse. Puis une valse rapide, puis un galop commencé par Ditikan et Raca, et auquel tout l'enfer prend part. La fin de cette danse est d'un effet que l'on ne peut décrire. Il faut voir ces groupes de démons et de diablesses échevelées s'enlacer, se fuir, se croiser... On courrait à l'Opéra rien que pour cette scène. La musique de la valse et surtout du galop est parfaite d'originalité et de verve; son rhythme brusque et saccadé, son allure sauvage, en font un morceau tout à fait remarquable.

Les péchés capitaux arrivent avec leurs attributs; ils viennent concourir à la création de la femme. Ici je remarque un chœur grave et solennel, *Obéissons à notre maître*: il a le caractère d'un chant d'église, mais d'un chant sombre et effrayant.

Miranda sort de la chaudière aux applaudissemens de tout l'enfer. Les démons s'agitent exaltés et font retentir ce chant: *Aux enfers triomphe et gloire!* Je voudrais que dans ce chœur les instrumens de percussion fussent un peu plus sobres de leur son; ils empêchent de bien distinguer le motif. Les basses-tailles font entendre sur ces mots: *De satan qu'elle ait l'audace*, un trait vigoureux et bien dessiné. Un *mezzo voce* d'un bon effet ramène le motif éclatant du chant de triomphe.

Plusieurs scènes ravissantes ont lieu pendant qu'Astaroth essaie les sens nouvellement créés de Miranda. Tout à coup le motif du *Tournois de Robert-le-Diable* appelle les démons aux armes, et la toile tombe au milieu des décharges de l'artillerie infernale.

Au troisième acte, une forêt couverte de neige; un pavillon devant lequel se trouve une croix; un effet de soleil dans un ciel neigeux. Le fond de ce décor et les arbres du second plan sont bien nature; il n'en est pas de même du pavillon et de la neige qui couvre la balustrade.

Astaroth et Miranda sortent de terre et entrent dans le pavillon.

Un religieux arrive exténué de besoin; il se présente à la porte du château, pendant que l'orchestre exécute la prière du *Comte Ory*, arrangée d'une manière assez méconnaissable: c'est l'ermite. Il implore la pitié d'Astaroth, qui lui ordonne d'abattre la croix. L'ermite refuse. Cependant on entend le bruit lointain d'une chasse. Des cavaliers arrivent: ce sont les démons. Tous repoussent le malheureux; il tombe au pied de la croix. Mais l'orgie s'anime dans le pavillon. Ici un joli chœur d'hommes sans accompagnement: *Menons gaiement, joyeux compères.* Le rhythme est à deux temps; puis tout à coup il change, et prend pendant quelques mesures l'allure du six-huit, puis il revient au mouvement primitif. Je signale ce changement de mesure, parce qu'à la première audition il contrarie l'oreille, qui le saisit difficilement.

Des pélerines surviennent, et dans un chœur accompagné par le son mélancolique des altos, elles demandent assistance aux convives, qui leur répondent par de grands éclats de rire et par le chœur que je viens de citer.

Astaroth paraît sur le perron avec Miranda, à qui il donne ses instructions, pendant que l'orchestre reproduit rapidement le chœur de triomphe du second acte. Miranda cherche à persuader l'ermite, qui refuse de quitter ses pauvres habits et d'abandonner ses compagnes pour entrer dans la salle du festin.

J'arrive enfin à un chœur de buveurs que tout le monde répète en sortant de l'Opéra: *O bruyante folie!*

Il est annoncé par une brillante ritournelle des trompettes d'harmonie, enfermées avec eux dans le pavillon. La première partie se chante en solo, sans autre accompagnement qu'une réplique rapide des trompettes qui coupe irrégulièrement chaque membre de la phrase musicale. Tout le chœur reprend, et alors les répliques sont rendues par tout l'orchestre, qui dialogue ainsi avec les chanteurs et leurs instrumens. Il y a dans ce chœur de la mélodie, de la verve et une

étrangeté qui dépend de la manière dont il est rhythmé. La phrase musicale ne tombe pas carrément : la réplique des instrumens la prend tantôt au commencement, tantôt à la fin de la mesure, et elle, à son tour, au lieu de compléter par des silences ce qui lui manque de temps pour arriver à la fin de sa période, répond sans hésiter à la réplique des instrumens aussitôt qu'ils ont fini de parler : or, comme cette réplique a coupé le chant par un intervalle irrégulier, il s'ensuit que chaque membre de la phrase a une allure irrégulière, et tombe tantôt sur le *levé* et tantôt sur le *frappé*. Avec deux temps de silence placés, l'un avant, l'autre après la réplique de l'orchestre, il était facile d'avoir un rhythme régulier; mais en ce cas on avait un morceau commun au lieu d'un chœur brillant et original. L'accompagnement de trompettes qui règne depuis l'entrée du chœur jusqu'à la fin est pétillant et léger comme les premières étincelles d'un orgie, alors que la débauche n'a pas encore appesanti le front des convives, et que leur esprit animé éclate en joyeux propos, en vives saillies.

Après une prière des pélerines, d'un bon style et accompagnée par les instrumens à vent, Miranda, qui s'est prise de compassion, leur distribue des gâteaux et des fruits. Les démons irrités la menacent dans un chœur fugué qui, contre l'ordinaire de ce genre, n'est pas dépourvu d'expression.

Le quatrième acte nous transporte dans un sérail richement décoré. Il s'ouvre par un chœur de femmes assez gracieux, dans lequel on remarque un joli effet de triangle. J'ai presque regret de le louer, tant on abuse aujourd'hui de ce titillement monotone. Ce chœur, et deux couplets d'une mélodie assez douce, sont tout ce qu'il y a de chant dans cet acte. La musique de la danse, si j'en excepte la dernière scène assez forte et nerveuse, y est faible et sans caractère. Il suit de là que les danses sont languissantes; elles présentent pourtant parfois un coup d'œil agréable dans leur ensemble; mais enfin on les trouve longues, et c'est toujours un défaut.

Au dernier acte, nous voyons l'intérieur de l'ermitage : des rocs taillés à pic et d'une bonne teinte; quelques arbres, un puits, etc. Le solitaire dort; entrent des patrouilles de démons; elles chantent un chœur qui commence par une marche silencieuse, sous laquelle roulent mystérieusement les timballes voilées; puis viennent deux couplets chantés par les principaux démons, et accompagnés à voix basse par le chœur : *Sentinelles, avant-garde des enfers;* le chant en est large et bien rhythmé. Il y a un *crescendo staccato* d'un effet magique. Ce morceau est celui que je préférerais de tout l'opéra; il couronne dignement l'œuvre, car ce n'est plus la peine de parler de la musique qui termine l'acte. La décoration finale est belle; mais les anges se détachent trop en découpure.

Voilà la pièce : le second acte est le meilleur pour la mise en scène; le troisième est le plus complet pour la musique. Musicien, j'ai peu parlé des décors; ils seront l'objet d'une discussion spéciale traitée par des artistes de talent.

Les vers du chant sont souvent inintelligibles : j'avoue n'avoir pu saisir entre autres le sens de la strophe suivante, adressée par Héléna à ses compagnes du sérail :

Vous aimer et vous plaire
C'est le ciel sur la terre;
Mais cherchons le mystère....
Le sultan est jaloux.

J'ai déjà signalé les passages les plus remarquables dans la composition du ballet; du reste, la musique du chant est bien supérieure à celle de la danse. Que M. Halévy prenne garde pourtant, il a une propension involontaire à la fugue. Ce serait dommage pour lui de se gâter l'imagination avec du contre-point.

Parlons de l'exécution. Mazilier est très bon dans le rôle de l'ermite : pantomine de geste, de regard et d'expression, rien ne manque à ce jeune artiste plein d'ame et d'intelligence, si ce n'est parfois un peu de dignité.

Montjoie a de la noblesse dans le personnage d'Astaroth. Je distingue deux rôles secondaires, remplis chacun avec un talent remarquable. Massol chante fort bien le rôle de Bélial; sa voix est mordante et incisive comme une trompette du jugement dernier, et il a su lui donner un accent diabolique qui étonne. J'en dirai autant de la physionomie et des poses de Simon, jeune acteur chargé du rôle de Ditikan le diable vert, qu'il remplit avec une chaleur, une expression vraiment infernale.

Le chant des dames est faible : madame Dabadie représente bien un archange; mais elle force trop sa voix. Mademoiselle Jawureck a toujours un fort joli sourire; mais elle chante rarement juste et ne prononce jamais. Je ne sache pas, depuis que je vais à l'Opéra, avoir entendu un R sortir de la bouche de mademoiselle Jawureck. Si mademoiselle Dorus n'y prend garde, elle tombera incessamment dans ce défaut; il est bien qu'elle se pénètre de cette vérité que, dans le mot *jaloux*, l'U est pour quelque chose.

Pour la danse, le sérail nous a montré mesdames Julia, Noblet et Montessu. Mademoiselle Julia a peu

de grace; tous ses pas sentent l'effort et la gêne : on souffre à la voir danser.

Il n'en est pas de même de mademoiselle Noblet : ses mouvemens respirent une aisance parfaite, mais ils sont froids et sévères. Il n'y a pas là de sentiment; il lui manque ce je ne sais quoi que les Italiens appellent *Disinvoltura,* et qui donne tant de charme aux gestes d'une jolie femme.

La petite madame Montessu y est charmante. C'est plaisir de voir ce léger lutin voltiger à droite, à gauche, bondir et sautiller. Madame Montessu, c'est une phrase de Janin matérialisée; elle court, vole, trépigne, se balance, petite folle et capricieuse qu'elle est; puis, retombant sur ses pieds, elle vous tend les bras avec malice, et disparaît dans un sourire.

J'arrive à mademoiselle Duvernay : son rôle est beau, car on s'intéresse vivement à cette jeune fille créée par l'enfer, et dont le cœur est si plein de bonté et de dévouement : elle l'a parfaitement rempli. Jusqu'ici nous avions vu en mademoiselle Duvernay une jolie danseuse, qui, abandonnant les vieilles routines du Conservatoire, savait se créer un genre. Nous avions loué en elle une délicatesse de poses, une pudeur de volupté inconnues à la scène avant mademoiselle Taglioni. *La Tentation* nous a prouvé que l'Opéra pourrait la compter parmi ses meilleures actrices pour la pantomime. Elle a rendu avec un rare talent les scènes les plus difficiles de son rôle; ses gestes sont gracieux, ses poses ravissantes; elle sait s'animer, se passionner. Qu'elle donne seulement un peu plus d'expression à son regard...; il y a en elle un long avenir.

Les chœurs de chant et de danse montrent une intelligence et une chaleur remarquables. Le seul reproche qu'on puisse faire à l'orchestre, c'est d'accompagner quelquefois un peu trop fort. Enfin, ce ballet laisse peu à désirer sous le rapport de l'exécution, et tout promet à l'Opéra un long et honorable succès.

Victor Fleury.

Littérature.

L'ENTORSE.

J'étais dans mon lit, et me livrais à quelques unes de ces rêveries matinales pendant lesquelles un jeune homme se glisse comme un sylphe sous plus d'une courtine de soie, de cachemire ou de coton, comme dit l'auteur des *Contes philosophiques*. Le fait est qu'être dans son lit bien chaudement entre un volume de Nodier ou de Balzac et le feuilleton du *Journal des Débats* du lundi est une chose ravissante. Je vous prie de faire attention que je dis le feuilleton du *Journal des Débats*.

Oh! malheur à qui ne se couche que pour dormir! Le sommeil, je le sais, est le meilleur ami de l'infortune; mais moi, qui plains la jeune fille qui pleure, moi, qui console la vieille femme qui prie, moi, dont la bourse n'est jamais sollicitée en vain, moi, dont un sourire de père salue le réveil, je pense... je pense longtemps quand est venue la nuit; mes paupières s'affaissent, se rapprochent, et ma dernière pensée glisse encore dans ma mémoire incertaine comme une de ces illusions qui s'emparent de nos sens sans que nous ayons eu la volonté ni la force de les combattre...

Je dors pour reposer la vie, et non pour la tuer...

Hier, à huit heures du matin, ma vieille portière vint me réveiller en m'annonçant deux lettres pressées et un paquet.

Elle interrompit un rêve délicieux; mais je ne sais pas gronder les vieilles gens; à peine si je me gronde moi-même. Je reçus le paquet, les lettres, et congédiai par un remercîment la courrière matinale, qui me salua de sa révérence septuagénaire...

J'ouvris la première lettre...

« M. le marquis de B***, madame la marquise de B***, mademoiselle Félicie de B***, ont l'honneur de vous faire part de la perte douloureuse qu'ils viennent de faire en la personne de M. Charles de B***. »

Charles! Dieu! Charles! mon ami d'enfance, il n'est plus! Mais, il y a trois jours, il était là; je le voyais. Et mourir à dix-huit ans! mais c'est affreux! Il n'avait que dix-huit ans... Ce ne fut qu'en tremblant que j'ouvris la seconde lettre écrite sur papier bleu glacé; à côté de la redoutable épître au cachet noir, qui m'apprenait une nouvelle si affligeante pour moi et pour tous ceux qui connaissaient Charles.... qu'allais-je lire? Une lettre de quelque gai camarade.... Mais non, oh! non... Cette lettre était de la mère de Charles, qui m'apprenait que son fils était mort, et que personne ne soupçonnait la cause de sa fatale résolution.

Elle m'envoyait un paquet que son malheureux fils avait ordonné qu'on me remît... Ainsi finissait sa lettre : « Vous seul au monde saurez sans doute pourquoi mon fils n'est plus; venez me le dire, c'est une mère éplorée qui vous en supplie. »

Pauvre mère! je la plaignais...

Aussitôt après la lecture de la lettre de madame de B***, je pris le paquet sur lequel était mon adresse; en le tournant sur l'autre sens pour le décacheter, je vis quelques lignes écrites à la plume : je lus...

« Je veux, j'ordonne que ce paquet ne soit ouvert par personne que par celui auquel il est adressé.

« Je veux, j'ordonne qu'on le remette à lui, à lui seul.

« Respectez la volonté d'un mort.

« L'encre n'est pas encore sèche ; elle ne le sera pas que je ne serai plus...

« Le temps seulement de décharger un pistolet une seule fois... du moins je l'espère. »

J'ouvris le paquet : pauvre Charles! il me léguait son portefeuille... Un papier tomba... je lus...

« Mon cher ami,

« Je vais mourir; lis, lis deux fois si tu en as le courage. M'approuveras-tu? je n'en doute pas..... le secret!..

« Dimanche, je montai à cheval avec de W***, notre ami commun; en le quittant, et avant de rentrer à l'hôtel, devant aller le soir avec mon père au bal masqué que donnait le vicomte de R***, j'allai chez Babin acheter un domino.

« Je rentrai, et dînai seul avec mon père et ma sœur, ma mère étant allée passer quelques jours à la campagne chez une de ses amies. Peu après le dîner, mon père vint me chercher pour aller au bal; je ne sais quelle lubie me passa par la tête, mais je refusai net.

« Après m'avoir dit quelques mots assez désagréables, il partit... Je m'assis près du feu. En parcourant un journal, je remarquai : Opéra, bal masqué... J'avais refusé une invitation, j'acceptai un piége... Je mis mon domino, mon masque, et, en quelques instans, j'étais à ce rendez-vous bizarre donné par deux mille personnes, dont vingt à peine se retrouveront sans que les autres regrettent de ne s'être point rencontrées.

« Je n'avais jamais vu de bal masqué à l'Opéra. Je m'étais préparé à l'admiration.... Des gens qui se coudoient, des gens qui regardent sans voir, des gens qui cherchent à être vus... puis un domino noir qui précède un domino rose; puis un domino gris suivi d'un domino perle... Ici, des promeneurs qui laissent passer la vie, et ne pensent pas; là aussi, des promeneurs qui pensaient à leur dernière folie du carnaval... Et puis, aimez la vie!.. Moi, je regardai un instant ces hommes à la Vaucanson, et ensuite je regardai long-temps cet essaim de femmes qui s'amusaient! qui s'amusaient!.. Pas deux d'entre elles ne laissèrent un souvenir dans ma tête... Une seule me frappa par l'aisance de ses manières, par la variété de ses attaques, par la promptitude de ses répliques... C'était un sylphe, un serpent, un démon, un ange.

« Couverte d'un domino noir, assez long pour être domino, et assez court pour pouvoir placer en évidence ses pieds charmans, elle se glissait partout; partout elle était accostée, interrogée, persécutée ; et si je la perdais un instant de vue, je n'avais qu'à plonger mes regards dans cette forêt de têtes agitées comme les cimes ondoyantes d'un lilas, pour la retrouver tout de suite au milieu de la foule la plus épaisse.

« Moi seul, domino observateur, je n'avais pas voulu répondre à une vive épigramme qu'elle me lança, et qui fit sourire sa volée d'adorateurs.... Je m'éloignai. Une demi-heure s'était écoulée, et adossé contre la solide balustrade qui sert de balcon aux musiciens du bal, j'écoutais, sans entendre, de jolies contredanses, exécutées avec une grande précision, quand une petite main me frappa sur le bras, et quand une voix douce me demanda à quoi je rêvais. — A vous, peut-être. — Que pensiez-vous? — Oh! des choses bien dures. — Mais encore? — Je pensais qu'il fallait que vous eussiez bien de la coquetterie pour qu'on osât vous poursuivre de propos tellement légers, que moi, femme, je rougirais jusqu'au blanc des yeux de les entendre. — Vous êtes bien sévère; mais je vous pardonne en faveur de votre masque et de votre domino; tenez, prenez mon bras, et promenons-nous...

« Nous parcourûmes le bal... tout le monde enviait mon sort; moi, j'étais d'autant plus fier de ma conquête, qu'elle était tout occupée de moi, de moi seul. L'on avait beau s'approcher d'elle pour obtenir un mot, un regard... rien... elle était à moi, à moi seul. — Pensez-vous encore? me dit-elle. — Oui, aux heures qui s'écoulent, au bonheur de vous avoir vue, au regret de vous quitter... je vous aime.

— « Alors je resterai toujours voilée; car je me plais à vous entendre prononcer ce mot... Il est trois heures; suis-je indiscrète en vous priant de me conduire? — Ordonnez.

« Nous descendîmes et montâmes dans une voiture publique; elle-même dit au cocher où il devait nous mener. Peu de temps après, la voiture s'arrêta devant une maison d'assez équivoque apparence. Elle frappa, on ouvrit, je payai; nous entrâmes.

« C'était elle qui me guidait à travers un long corridor, et qui m'invitait à m'appuyer sur son bras pour ne pas heurter contre la rampe d'un escalier très faiblement éclairé... A peine avons-nous monté quelques marches, que ma compagne pousse un grand cri, et abandonne ma main... Je me crois alors le ridicule héros d'une ridicule mystification, et je reprends le chemin de la rue, lorsque des soupirs étouffés me ramènent sur mes pas; elle souffrait beaucoup d'une en-

torse au pied droit; je la pris dans mes bras, et suivant la femme de chambre qui était accourue avec de la lumière, je me trouvai dans un boudoir charmant, où était un sopha sur lequel je la déposai doucement... Je l'engageai à ôter son masque pour respirer à l'aise; elle ne le voulut point, elle me le défendit; je vis alors qu'elle avait de fortes raisons pour le garder. J'éprouvai un secret désir de connaître cette femme; mais elle avait la main sur son masque, et il n'y aurait point eu de générosité de ma part à le lui arracher, car elle m'avait permis de garder le mien, que j'avais toujours... C'était chose pénible à voir que ce masque dont la bouche peignait un sourire factice, tandis que des larmes arrachées par la douleur sortaient des trous pratiqués pour les yeux... Elle se trouva mal. La femme de chambre sortit avec la lumière pour aller chercher des sels. Je me trouvai près de la porte; je l'ouvris, je descendis; j'étais dans la rue.

. . . .

« Quatre heures après, j'étais dans mon lit, songeant encore à cette étrange aventure, quand mon domestique entra et me dit : « Monsieur, avez-vous des commissions à faire; je sors : je vais chercher le médecin pour madame votre mère, qui a une entorse au pied droit. »

OGARA.

L'ATELIER.

Fragment inédit

DE LA SOEUR DE LAIT.

Léopold se trouvait dans son atelier depuis le point du jour. Saisi par l'inspiration, il lui avait fallu céder à ce mystérieux pouvoir, et, la tête brûlante, jeter sur la toile les pensers impétueux qui l'assaillaient. En quelques heures, une ébauche chaleureuse avait couvert la toile dressée sur un chevalet devant lui, et l'énergie de sa préoccupation se trouvait si forte, qu'il n'entendit point entrer monsieur et madame Frémont.

Ils demeurèrent un peu de temps à l'entrée de l'atelier, M. Frémont à méditer quelque charge bruyante pour attirer en sursaut l'attention de Léopold et jouir de sa surprise, Caroline à considérer le spectacle nouveau pour elle que lui offrait l'atelier d'un artiste. Partout et de tous côtés, des tableaux terminés, ou bien des ébauches, esquisses inachevées : l'art dans toute sa perfection, avec tous ses charmes, tous ses prestiges, ou bien des idées brutes et à peine bégayées; un mélange du grotesque et du sublime; des formes gracieuses qui se révèlent sous un trait grossier; une pensée nerveuse qui se cache sous des contours indécis; un vrai chaos, mais un chaos qui renferme un univers. Puis, au milieu de la mâture des chevalets, un jeune homme, les vêtemens en désordre, pâle, le regard inspiré, et qui, penché sur une toile, y reflétait tout ce que son front contenait d'imagination, son cœur de sensibilité.

Léopold leva enfin la tête, et aperçut M. Frémont et Caroline. Tout pantelant des émotions du génie, il se leva, et d'un geste passionné montra le tableau qu'il faisait :

— Voyez, dit-il, voyez : Un bal! un bal en Italie, un bal au moyen âge, un bal étincelant de costumes pittoresques : des fronts chargés de pierreries et d'or, des toques ondoyantes de panaches, des parfums qui s'exhalent, des instrumens qui chantent, des femmes aux yeux noirs, des cavaliers élégans et nobles!

Et là, un homme grave, au port majestueux, un homme dont les regards douloureux attestent de longs chagrins de l'ame. Et pourtant une expression céleste de bonheur épanouit ses traits austères... C'est qu'une femme jeune, belle, naïve, timide, presse furtivement sa main! c'est qu'elle attache sur lui un regard d'amour!

Oh! dit-il en s'interrompant et en se serrant le front avec force, oh! si l'art n'est pas un vain mot, si la peinture n'est pas impuissante, s'il m'est permis d'exprimer comme je sens, on lira dans leurs traits ce qu'ils se disent, on saura les pensers qui les enivrent; on entendra, je vous le dis, les paroles émues de cet homme qui voudrait repousser l'ange qui vient le consoler. Il craint, l'infortuné, que sa fatalité, à lui, ne retombe sur sa consolatrice. « Laissez-moi, dit-il, ne m'aimez point; car quiconque m'aime se dévoue au malheur. Le génie est une couronne, mais une couronne de fer rouge. Elle brûle le front qui la porte, elle brûle la main qui veut soulager ce front des tourmens qui le dévorent... Les larmes, le doute, le désespoir, telle est la part du génie. La haine, la jalousie, la calomnie, telle est la récompense du génie. Il faut payer la gloire au prix du bonheur. Vous voyez bien que vous ne pouvez pas m'aimer.

Qu'auriez-vous en échange d'un dévouement céleste? Des plaintes à entendre, des plaies à cicatriser, une tête défaillante à soutenir sur votre épaule. Vous voyez bien que vous ne pouvez pas m'aimer.

Mais elle :

— Laisse-moi t'aimer, laisse-moi te consoler quand tu souffriras, laisse-moi pleurer avec toi quand tu pleureras. Nul ne sait comprendre ton fougueux enthousiasme, nul ne sait comprendre tes douleurs. Eh bien! moi, je serai là pour écouter tes confidences de poète. Quand la calomnie, quand l'ingratitude, quand la persécution te frapperont, tu trouveras dans mes bras un asile, un refuge. Va, ne crains point pour moi; pauvre et faible femme, je supporterai avec force, je bénirai les souffrances qui me viendront à cause de ton amour.

— Puisse donc le ciel te bénir! Mets ta main dans la mienne, et que Dieu entende nos sermens! Ange terrestre,



mes larmes, mon désespoir, mes transports, mon génie, ma gloire, mon amour, mon ame, ma vie, je t'appartiens tout entier. Point une pensée de moi qui ne soit pour toi : la vie et l'immortalité de Dante à Béatrice. »

Dire les émotions de Caroline durant ce discours de l'artiste ne serait pas possible. Il la tenait fascinée sous son regard, il l'identifiait à ses pensers de feu, il substituait lui à Dante et elle à Béatrice, et tous les deux, par un pacte tacite, s'avouaient et échangeaient solennellement leur amour. Pâle, chancelante, subjuguée, ne pouvant résister à tant d'émotions, Caroline tendit les bras à Léopold, et retomba assise et presque sans connaissance.

En ce moment, quelques amis du peintre se précipitèrent dans l'atelier, joyeux, bruyans, hors d'eux-mêmes.

— Léopold! Léopold! la croix d'honneur!... tu as la croix d'honneur!.. Tiens, tiens, regarde ce journal.

L'artiste se pencha vers Caroline : — Mon amour, ma gloire à toi, dit-il.

Elle serra convulsivement la main de Léopold.

— Je vous fais mon compliment, dit M. Frémont, qui, pendant toute cette scène, avait examiné un des tableaux qui tapissaient l'atelier; c'est une récompense qui vous est bien due, car vous êtes parvenu à imiter, de façon à tromper le plus fin, la manière d'Annibal Carrache. Témoin ce tableau que j'examine depuis un quart d'heure.

Mais Léopold ne l'écoutait pas, mais Léopold n'écoutait point ses amis, qui lui prodiguaient les témoignages de leur joie. Une seule idée le dominait :

Aimé de Caroline!

. . . .

. . . .

Et à huit jours de là, tandis qu'assis devant son tableau du Dante, et plongé dans une profonde rêverie où le caressaient des souvenirs voluptueux et puissans, il était là, sa tête retombant sur sa poitrine, et sa palette gisant sur ses genoux, une femme haletante et le visage caché sous un grand voile noir, entra furtivement dans l'atelier, et se glissa vers l'artiste sans bruit et avec malice. Soudain, Léopold sentit deux mains s'appuyer joyeusement sur ses épaules, et, levant les yeux, il vit un long tissu de tulle et un front pâle se pencher au dessus de lui. Jetant un cri de joie, il voulut se lever; mais déjà Caroline se débarrassait à la hâte de son chapeau et de la grande mantille dont elle était enveloppée, et venait s'asseoir auprès de Léopold sur une escabelle étroite et basse. Puis, se refusant d'abord avec une mutinerie enfantine aux baisers que voulait lui prendre l'artiste, tout à coup elle lui prodiguait les caresses les plus passionnées.

— Oh! mon Léopold, mon Léopold! disait-elle.

Et après cela : Tu ne sais pas, méchant, les peurs qu'il m'en a coûté pour te faire cette visite! Sortir de chez moi le matin, seule, furtivement; traverser toute la ville; venir dans un quartier solitaire; trembler à chaque instant d'être reconnue; croire que chacun devinait ma hardie démarche! Va, si tu ne m'aimes point, tu es un ingrat, un ingrat qu'il faudrait haïr! Disant cela, elle levait gaiement un doigt en signe de menace, et entourait de ses bras le cou de Léopold.

— Maintenant, monsieur, laissez-moi voir votre tableau. Qu'il est bien! Cette tête de Béatrice est angélique! Et Dante, quelle noble mélancolie sur son front, quel feu jaillit de ses regards! Mon Léopold, ce sera là ton chef-d'œuvre; tu t'es surpassé toi-même.

Que je suis fière de ton talent! Va, tu ne sais pas, non, tu ne sais pas ce qu'éprouve une femme quand elle entend chacun répéter autour d'elle avec admiration le nom de celui qu'elle aime, et qu'elle peut se dire tout bas : « Je suis aimée de lui; il m'a choisie parmi toutes les autres, sans cesse ma pensée l'occupe, elle le domine; lorsqu'il se livre aux travaux de son art, une seule pensée vient le préoccuper parfois, ou plutôt elle se mêle, elle se confond aux émotions sublimes qui le dévorent, et cette pensée, cette pensée, c'est moi! »

Léopold, ivre de félicité, ne trouvait point de paroles; il ne savait qu'étreindre Caroline et lui couvrir le front de baisers.

— Dans les premiers temps où je connaissais mon Léopold, reprenait-elle de sa douce voix, j'ai souffert bien fort de ses sarcasmes perpétuels, de ses ironies sanglantes! Hélas! me disais-je, il ne me comprend pas, lui; il ne devine point quelles douleurs me tuent. Si je pouvais une fois lui faire connaître ce que j'éprouve! Lui, je le connais, moi : je le connais par ses ouvrages, je le connais comme s'il était près de moi; je sais toutes ses pensées, je connais tous ses chagrins depuis son enfance! Et dire que lui me prend pour une coquette, ou bien pour une femme sans cœur! C'est que je souffrais bien, vois-tu.

— Et à présent, s'écria Léopold, à présent que je t'appartiens tout entier, amour, inspiration, talent, génie; à présent que je t'adore, que je te vénère de toutes les puissances de mon ame, dis-moi, dis, es-tu heureuse?

Pour lui répondre, elle cacha sa tête dans le sein de son amant.

BERTHOUD.

Variétés.

Le voyage des frères Lander en Afrique vient de paraître chez M. Paulin, place de la Bourse. Il forme 3 vol. in-8, avec gravures, cartes, plans, etc. Prix, 18 fr. Nous parlerons dans notre prochain numéro de cette publication intéressante à tant de titres, et qui était si impatiemment attendue.

Dessins. } La sœur de lait, par GAVARNI.
Faites comme comme chez vous, par PIGAL.

Beaux-Arts.

Décorations DE LA TENTATION.

PREMIER ARTICLE.

Tous les journaux se sont occupés de la nouvelle pièce. Parmi eux, aucun n'a considéré en elle la question de l'art et du progrès qu'il vient de faire, grâces à M. Véron et aux artistes qu'il a choisis. Il est vrai que pour le public et pour ceux qui se sont chargés de former son opinion, il s'agit bien plus d'apprécier, dans toute représentation théâtrale, les résultats que les moyens par lesquels ils sont obtenus. Nous, dont le titre seul indique notre dévotion à l'art même, nous allons rapidement examiner en quoi *la Tentation* a servi les intérêts auxquels nous nous sommes consacrés.

Depuis longues années, un homme d'un talent incontestable était en possession de concevoir et d'exécuter les décorations de l'Académie Royale de musique; mais quel que soit le mérite de M. Cicéri et des créations de son pinceau, n'est-il pas évident que tous les artistes appelés à remplir sa tâche devaient lui être supérieurs, et que le public devait y trouver des jouissances plus complètes et plus variées? Ceci est d'une vérité que nous voudrions voir si bien reconnue, qu'on appliquât le principe du concours à tous les ouvrages d'art; mais dans l'état actuel de toutes les entreprises particulières ou publiques, sous l'empire d'habitudes aussi vieilles que la France, il a fallu à M. Véron faire un pas immense pour appeler de jeunes artistes, jusque-là bornés aux travaux de leur atelier, à se produire comme peintres décorateurs sur la scène de l'Opéra. Sans doute, en ouvrant un concours publiquement annoncé et débattu, l'art en lui-même et aussi l'intérêt de l'habile directeur eussent obtenu une plus belle part de profits; mais nous n'en devons pas moins de reconnaissance à M. Véron pour l'amélioration qu'il vient d'introduire dans l'administration théâtrale.

Les artistes se sont montrés dignes du choix qui avait été fait d'eux; ils ont su profiter de cette occasion, bien rare par le temps qui court, de pouvoir donner carrière à l'imagination; c'est un bonheur refusé à la plupart des artistes, enchaînés à restreindre la verve de leurs compositions dans les dimensions d'une pierre lithographique ou d'un tableau de chevalet. Maintenant que le théâtre ouvre une vaste carrière aux peintres, bien des rêves de leur imagination, qui se seraient évanouis dans l'oubli, pourront se fixer sur la toile, et (double bonheur!) trouveront des spectateurs et des applaudissemens refusés le plus souvent aux compositions exilées dans les galeries. Espérons que les architectes pourront aussi, par les mêmes moyens, soumettre leurs conceptions au jugement du public. Quand les circonstances politiques leur ôtent tout espoir de voir jamais s'exécuter les palais, les temples dont les épures restent enfouies dans leurs cartons; n'est-ce pas un avantage inappréciable pour eux d'arracher le produit de leurs pensées à l'obscurité; pour le public de se dédommager de l'ennui de pauvres monumens qu'on essaie dans nos villes par la vue sur la scène de quelque création grandiose?

Dans un prochain article nous tâcherons d'apprécier chaque décor de la *Tentation*, comme invention et exécution; aujourd'hui nous nous bornerons à établir la part de chaque artiste dans cet immense travail, car le public ne connaît que les artistes qui ont été nommés sur l'affiche et dans les journaux.

Voici comment ce travail a été divisé :

	COMPOSITION.	EXÉCUTION.
1er acte.	Edouard Bertin........	Devoir.
2e acte.	Eug. Lami..............	Desplechin.
3e acte.	Cam. Roqueplan......	Desplechin.
4e acte.	Léon Feucheres........	Jules Dieterle et Savette.
5e acte,		
1re partie.	Edouard Bertin........	Alfred Hauer.
2e partie.	P. Delaroche...........	les cinq artistes ci-dessus nommés.

A M. L. VITET,

Inspecteur-général DES MONUMENS HISTORIQUES.

Voici bientôt deux ans, Monsieur, que vous avez été nommé par ordonnance inspecteur-général des monumens historiques de France. Cette fonction de création nouvelle était depuis long-temps réclamée comme indispensable dans l'état actuel de nos arts et de nos monumens; aussi, sans discuter alors les titres qui vous appelaient à remplir cet em-

ploi, applaudîmes-nous de tout notre pouvoir lors de votre entrée à ce petit ministère. Vous vous étiez chargé, Monsieur, d'un immense travail, je pourrais presque dire d'un travail *herculéin*. Vous ne le crûtes pas trop au dessus de vos forces, et dès ce moment l'on put penser que les mutilations, les démolitions, les ventes et dilapidations de ce que nos révolutions avaient bien voulu nous laisser de monumens intéressans allaient s'arrêter, du moins tel était le but proposé; et, vous voyant arriver, revêtu de la faculté d'y atteindre, chacun eut l'espoir d'une meilleure destinée pour notre histoire monumentaire.

Avez-vous rempli cet espoir? ceci est une question que je veux laisser résoudre à vous-même. Depuis près de deux ans, Monsieur, un voyage, un seul voyage de trois semaines a été entrepris par vous dans quelques uns de nos départemens du Nord; ce voyage fût suivi d'un rapport au ministre, dans lequel vous rendiez compte de votre tournée, et proposiez quelques mesures utiles et indispensables, disiez-vous, aux monumens et bibliothèques que vous veniez d'explorer. Nous ne vous parlerons point aujourd'hui de votre rapport, imprimé à l'imprimerie royale, et publié en avril 1831; nous ne vous demanderons pas non plus quel a été le sort de vos propositions et des mesures qu'une nécessité urgente vous avait fait reconnaître *indispensables*, nous réserverons, si vous le permettez, cette série de questions pour une autre lettre. Nous nous plaindrons seulement de ce que de graves occupations vous aient enlevé la possibilité, depuis plus d'un an, de renouveler vos tournées, regrettant qu'un malheureux cumul de fonctions politiques et de missions d'arts vous ait fait négliger le parti le plus intéressant pour nous. Cependant nous concevons fort bien qu'au milieu des hautes préoccupations d'un système ministériel à conduire à bien, vous ayez cru pouvoir ajourner les devoirs d'un inspecteur-général des monumens historiques; il fallait quitter Paris, les questions d'art ont été mises de côté, tant pis pour elles, mille fois tant pis, car il est sans aucun doute qu'une année de plus passée pour une grande partie de la France, en quasi-révolution, émeutes, etc., n'ait été fatale à plus d'un monument qui aura réclamé en vain votre puissante intercession.

A cela, que répondre? Vous ne pouviez quitter Paris; résigner vos fonctions d'inspecteur, c'était vous priver d'une retraite, et puis quel autre eût pu être chargé d'un travail dont vous aviez conçu toute la portée, et pour lequel vous aviez formulé un vaste et admirable plan; il eût fallu saisir votre idée, devenir un autre vous-même, en un mot, vous dépouiller de la grande pensée dont vous aviez le secret; tout cela se trouvait difficile, si vous voulez, ou plutôt devenait presque cruel pour vous, nous le reconnaîtrons encore, si vous y tenez le moins du monde.

Mais ce que vous pouviez faire de vos fonctions d'inspecteur, sans quitter Paris, sans vous déranger de vos habitudes, pour ainsi dire en pantoufles et en robe de chambre, pourquoi l'avez-vous négligé, Monsieur? Voilà le grand reproche que nous nous sommes chargés de vous transmettre; vous pouviez empêcher beaucoup de mal, prévenir des pertes douloureuses, et vous ne l'avez pas fait. Nous sommes vraiment fâchés d'avoir à vous lancer une première pierre; mais au moins nous sommes sans péchés de ce genre, car jamais nous n'avons eu le pouvoir de bien ou de mal faire en beaux-arts, ni en quoi que ce soit d'administratif.

Permettez donc qu'aujourd'hui nous venions vous parler comme entrée en matière des Petits-Augustins, autrement dit de l'emplacement de l'École des Beaux-Arts. Peut-être croyez-vous, Monsieur, qu'il se trouve seulement dans cet ancien couvent, que l'on veut transformer en palais des Beaux-Arts, quelques cloîtres renversés, quelques jardins détruits; et, comme l'institution des Petits-Augustins de Paris ne remonte pas au delà de 1607, vous voyez peu à regretter dans ce bouleversement; sous ce rapport vous auriez raison, si le palais en construction n'était pas la plus affreuse caserne qui se puisse imaginer, et le plus *détestablement* conçu de tous les lourds monumens que notre époque aura marqués de son cachet. Mais il y a autre chose à examiner, d'autres destructions que celle de vieux cloîtres du XVIIe siècle, à déplorer, au milieu de ce chaos de pierre que l'on veut appeler Paris.

Il fut une époque que nous ne pouvons, je crois, nous rappeler ni l'un ni l'autre, tant nous sommes, il me semble du moins, les enfans de ce siècle; il fut, dis-je, une époque où la rage des destructions et des mutilations était encore plus forte qu'elle ne se montre aujourd'hui. Après, les institutions, les anciennes lois, en un mot, toute l'ancienne France détruites; après, des meurtres qui ensanglantèrent depuis le trône jusqu'à la chaumière, la religion chassée de ses temples, la noblesse de ses châteaux, la frénésie des destructeurs s'attaqua aux monumens; alors vous ne savez que trop ce qui arriva, et les châteaux brûlés, et les églises et les couvens rasés, et toute notre longue histoire de France exhumée de ses royales tombes de Saint-Denis et dépouillée de sa pompe de mort et de sa sainteté de souvenirs.

Eh bien! à cette époque, un homme eut l'idée de réunir, dans une sorte de musée national, tout ce que l'on pourrait recueillir des ruines et des débris qui couvraient notre sol; cet homme était M. Lenoir; il trouva le couvent des Petits-Augustins, la dernière fondation de la dernière des Valois, veuf de ses propriétaires, il y plaça son musée, et vous savez ce qu'il renfermait; c'est un souvenir de notre jeunesse, qu'aucun de nous n'a sûrement oublié. En 1813 il fut ordonné qu'il devrait rendre aux églises, encore debout, les monumens dont elles avaient été privées, et que les familles qui se trouveraient réclamant quelques tombeaux, statues, ou tout autre objet d'art faisant partie de ce musée, seraient réintégrées dans leur possession. Nous n'apprécions ni ne qualifions ici le mérite de cette ordonnance, nous citons des faits; enfin elle reçut son exécution, et tout cela a pour soi la sanction d'un acte accompli.

Mais ce que nous venons solliciter de vous, Monsieur, c'est de nous indiquer ce que sont devenus les objets d'art provenant d'églises, de couvens ou de châteaux détruits? en quelles mains ils sont passés? Je sais bien qu'à la rigueur

vous pouvez répondre : « *Cela était fait et parfait avant ma nomination d'inspecteur-général des monumens historiques.* »

Aussi ne vous demandons-nous là qu'un simple renseignement, pour une partie des objets d'art restés sans destination aux Petits-Augustins, et vous répondrez, si vous pouvez retrouver leurs traces : où sont allés les vitraux, les boiseries sculptés, etc., que je n'ai revus nulle part? Le catalogue existait; il serait facile de vérifier ce qui manque : c'est une des charges de votre emploi, et si vous tenez à faire quelque chose d'utile, commencez par cette vérification dont tout le monde artiste vous saura gré. Puis, par un beau jour, à votre loisir, transportez-vous aux Petits-Augustins, et visitez en détail ce vieux *grenier* oublié, où se pourrissent et se détériorent tant d'objets d'art intéressans pour notre histoire et pour l'art lui-même; enfin, tout ce qui n'a pu être *utilisé* de l'ancien Musée.

Voyez-vous ce beau et curieux portail du château d'Amboise, découpé, ciselé, sculpté, brodé, comme si la pierre se tailladait ainsi que le papier? Eh bien! Monsieur, tous les jours il se détruit : les charrettes qui apportent des pierres à la *caserne* qui se trouve en construction dans l'ancien jardin du cloître, l'écorchent, l'écaillent, lui enlèvent chaque jour une pierre, un morceau de sculpture, quelque parcelle de broderie en passant. Puis les ouvriers maçons et les gardiens ont aussi leur part dans la destruction de ce curieux monument; ils ont fait disparaître un petit escalier en bois sculpté, dont vous ne pourrez plus admirer que la forme élégante et la légèreté. Cherchez encore autour de ce portail du château d'Amboise, ce sont des colonnes, des chapitaux, des frises, des ogives ornées, des bas-reliefs brisés, véritable chaos de dix monumens différens, jetés sans pitié aux jeux des enfans et aux besoins des employés de l'École des Beaux-Arts, qui viennent y chercher une borne pour leur porte, de petits remparts pour leurs jardins, ou des bancs pour respirer à l'aise la fraîcheur du soir; et tout cela se coupe, se brise, se voiture à la volonté du premier employé, architecte ou portier qui manquera de bois ou de pierre!

Allez plus loin, Monsieur, nous vous en prions, ceci n'est pas ce que vous pourriez voir de plus curieux. Il faut aussi des petits jardins pour les choux et les carottes des lapins de MM. les employés, c'est de toute justice, et personne ne méconnaîtra cette nécessité; eh bien! il existe au milieu du cloître un petit espace de terrain où avaient été entassés les statues, les bas-reliefs, les marbres sculptés, dont on ne savait plus que faire; une partie de ce terrain a été déblayée, et ce qui s'y trouvait jeté au basard sur ce qui existait déjà dans l'autre partie, fait actuellement ce qu'on pourrait appeler des rochers de marbre, d'où s'élancent des bras, des pieds, des têtes couronnées, des collerettes empesées à la Médicis, et quelques casques de chevaliers.

Cela est cruel pour un cœur d'artiste, mais les lapins de l'établissement ont leur jardin, tout est pour le mieux. Cependant, Monsieur, s'il vous était possible de sauver quelques curieuses statues qui se trouvent au milieu de cette désolation, les lapins n'y perdraient rien, et les arts y gagneraient beaucoup. Ayez quelque pitié pour Commines, Philippe de Commines le curieux, le grand historien; le voyez-vous à genoux, les mains jointes, il semble vous implorer. Sauvez ce qui reste de lui, de sa tournure d'homme; la pluie a déjà effacé les armoiries de son écu et l'or de son armure, mais sa belle tête est intacte, c'est son portrait sculpté d'après un moule pris sur nature; et pour le sauver, que faut-il? une charette et quatre ouvriers qui le voiturent au Louvre; c'est bien peu pour un si grand homme; voyez si vous pouvez cela pour lui et pour nous; emportez aussi ces quelques reines de France, priant encore loin de leurs tombeaux : vous leur devez cela, si ce n'est pour la majesté royale dont il semble qu'on fasse peu de cas aujourd'hui, que ce soit du moins dans l'intérêt de la statuaire. Il y a de bonnes choses dans ces sculptures, nous vous l'assurons, et vous pourriez vous en convaincre par vous-même; les nouvelles statues des Tuileries ne les valent certainement pas, cela soit dit sans leur faire du tort.

Nous voudrions bien encore vous recommander un petit bas-relief du treizième siècle, représentant une pénitence publique; celui-là ne vous donnera pas grand'peine; il peut, pour ainsi dire, s'emporter sous le bras, et nous nous chargerons plus tard de vous indiquer sa place. Faites-vous montrer, s'il vous reste quelques instans, l'ancienne église des Petit-Augustins; vous pourrez sauver quelques beaux tombeaux qui s'oublient au milieu de deux à trois mille modèles d'architecture, véritable pâture d'araignées et de chenilles; c'est entre autres, nous croyons nous le rappeler, le tombeau du cardinal de Richelieu; mais enfin, si vous pouvez, comme on dit, *prendre la peine d'y aller*, vous ne vous repentirez que d'une seule chose, c'est d'avoir pris cette peine si tard.

H. H. H.

Littérature.

STRADELLA.

C'était fête à Palerme, chez la marquise Rospigliosi.—Son antique palais, étincelant de feux, brillait comme un phare immense allumé dans les quartiers silencieux de la ville. La rue de Tolède était remplie d'une foule considérable de peuple, que l'approche d'un violent orage et quelques grosses gouttes de pluie commençaient à disperser. Peu inquiets du bruit du tonnerre qui éclatait sur leur tête et des tourbillons d'épaisse poussière que le vent soulevait et chassait par les rues avec fracas, nombre de gens de la dernière

classe, espèce de lazzarone siciliens, les pieds nus, coiffés du bonnet rouge, et dont une tunique de laine bleue composait tout le costume, suivaient d'un œil indolent et curieux le spectacle de l'illumination s'éclipsant graduellement sur toutes les parties de l'édifice. A mesure que l'ouragan, en éteignant chaque flamme, brisait un des anneaux d'or de l'immense spirale de feu déroulée dans les airs, c'étaient sur la place des cris de regrets et de sourdes malédictions contre un orage qui terminait si tristement une soirée dont on s'était promis tant de plaisirs. Quelques intrépides, rôdant autour du palais, dont la plus grande partie commençait à plonger dans l'ombre, venaient prêter l'oreille aux accords des harpes et des mandolines que couvrait parfois l'importun grondement du tonnerre..

Deux de ces citadins, en s'aidant mutuellement des pieds et des mains, étaient parvenus à se hisser à la hauteur d'une fenêtre, et là, accrochés au balustre de cuivre qui la protégeait, ils ne perdaient rien des flots d'harmonie épanchés de l'intérieur. — Au costume près, et à voir dans l'ombre leurs corps immobiles collés à la muraille, on eût dit de deux statues de saints sorties silencieusement de leurs niches pour prendre leur part de la fête...

Un éclair bleuâtre aveugla l'un, la foudre, en éclatant, fit lâcher prise à l'autre; ils tombèrent en même temps d'une assez grande hauteur, et assez rudement pour demeurer tout étourdis sur le pavé.

Un jurement très énergique fut dans la bouche du plus jeune, comme la confirmation de cette double catastrophe.

— Luciano, dit l'autre, qui, depuis que ses deux mains étaient libres, se signait dévotement à chaque éclair, tu oublies que nous touchons au saint jour de la Pentecôte, et c'est demain vigile jeûne...

— Par les cornes du diable, interrompit Luciano en colère, je me soucie bien de la Pentecôte de l'an 1682 et de son jeûne, quand je viens de perdre le plus beau crescendo!... un air du grand Monteverde!..

Disant cela, il se levait sur ses jambes, cherchant avec peine l'appui de la muraille, chancelant et blessé qu'il était.

Ah! ah! ah!... fit Joachim en éclatant de rire, car il venait d'apercevoir un singulier échec au mince vêtement de son compagnon; bien te prend, Luciano, que nous soyons au beau milieu de la nuit; sans cela, il nous serait difficile de regagner le môle avec une seule souquenille pour deux paires de... jambes.

— Bah! fit l'autre avec un geste prodigieusement philosophique et de l'air d'un homme qui s'efforce de ressaisir la cadence perdue d'une musique qu'il vient d'entendre, je donnerais ma neuve encore et dix autres, si je les avais, pour rattraper le motif de la sonate à l'allégro... Tu n'as pas vu, toi, comme la signora Angelica faisait courir ses petits doigts blancs sur le clavecin. Quel trésor pour la marquise qu'une fille si belle, et musicienne!... Et il quitta la muraille pour croiser ses mains avec admiration.

— Et si riche donc! ajouta Joachim en prenant le bras de son ami. Oh! une fois marié, le seigneur Gaëtano Belmonte, son fiancé, aura plus de sequins qu'il ne s'en trouve présentement dans les coffres de Venise la riche, plus de palais qu'on n'en voit dans Gênes la superbe, plus de peintures qu'il n'y en eut jamais dans Rome la sainte...

Ici une bouffée de vent souffla au visage du discoureur une grêle de petits cailloux, et force lui fut de couper court à son énumération. Son compagnon se traînait péniblement et tout pensif à ses côtés, s'arrêtant par intervalles pour écouter le tonnerre, dont le fracas allait se prolongeant en échos retentissans sous les voûtes des palais de marbre qu'ils côtoyaient alors.

— Aussi vrai que l'ame de ma mère n'était pas celle d'une vierge, reprit Joachim, je jure que de ma vie je n'entendis pareil tintamarre dans Palerme : les canons du marquis d'Alfi étaient moins bruyans. Par Saint-Jacques, mon patron, vois donc comme les maisons tremblent; en voilà une qui se trémousse comme un danseur qui aurait perdu la mesure; et puis, une vraie nuit de Noël à la Saint-Médard; Palerme est noir comme un sépulchre scellé du temps de Melchisédech...

— Chut! chut! dit Luciano l'interrompant... As-tu entendu?

— Quoi donc?

— Une voix, un son, quelque chose qui a frémi dans la nuit.

Pour le moment, je n'entends plus rien que la mer qui mugit. — Ah! je vois là-bas, au tournant du Corso, une lumière qui, au milieu des ténèbres, étincelle comme un rubis sur le front d'un nègre... Luciano, en voilà trois, quatre et cinq à présent; il y a, devant, une grande figure noire qui s'agite et papillonne comme les ailes de la chauve-souris : si c'est un possédé, que saint Janvier lui soit en aide!

— Silence! dit Luciano.

Ils étaient arrivés à la porte de la maison désignée; il en sortait une musique étincelante, qui semblait vouloir lutter avec le bruit de la foudre, et imiter ses déchiremens harmonieux, ses vagues retentissemens et la mélodie de ses lointains échos. Le son montait en notes aiguës, criait, sifflait, éclatait avec des intonations

gigantesques; puis, descendant lentement, lentement, il allait mourir en notes tremblotantes, accentué en mourant comme la voix de la foudre, et paraissant glisser comme elle dans l'espace. A la fin d'une partie, l'exécutant s'arrêta court, souffla ses lumières l'une après l'autre, ferma la fenêtre, et disparut.

— C'est le diable en personne, dit Joachim.

— Si c'est le diable qui joue cette musique, que je sois damné un jour! ajouta Luciano.

Pendant que les deux amis regagnaient leur gîte, à travers les rues désertes et humides de la ville, l'intérieur du palais Rospigliosi était le théâtre du mouvement prodigieux que se donnaient les serviteurs de la maison pour porter aux nombreux conviés les rafraîchissemens qui d'ordinaire accompagnent le concert et la danse.

La principale galerie, dont les vitraux coloriés étincelaient du feu de grappes lumineuses de cristal descendant des voûtes, était singulièrement garnie de statues et de vases ciselés; les murailles s'animaient d'une multitude d'arabesques, dont le travail attestait la magnifique antiquité du palais. Là se trouvait, parmi de merveilleuses peintures de Véronèse et de Léonard, l'*Aurore* du Guide, admirable composition qu'on voit encore aujourd'hui à Rome dans une des demeures de la même famille. La foule des conviés se pressait alors autour des tables de marbre noir, d'où ressortaient, entre des touffes de myrthe et d'orangers, les pyramides de fruits s'élançant des vases de porcelaine, où plongeaient aussi dans la glace les sorbets au sillon d'azur, les marasquins de Venise et les liqueurs fines des îles qui *perlent dedans l'or*.

Au centre d'une des salles voisines ornée de tapisseries soie et argent, et dont l'ameublement, consistant en coussins de Turquie à bosses de perles, portait les traces d'un luxe suranné, était dressé un très grand clavecin d'ivoire poli, arrondi en demi-cercle; plusieurs femmes aux blanches épaules, à la chevelure de jais, en interrogeaient les touches sculptées, et autour d'elles, de jeunes cavaliers couverts de légers manteaux s'entretenaient gaiement, quoique à voix basse, une main galamment posée sur leur dague, qui en soulevait légèrement les bords, gardant l'autre bras dégagé pour la première dame qui en eût réclamé l'appui; tandis que l'un d'entr'eux, accoudé au support d'une des hautes fenêtres entr'ouvertes, semblait suivre dans une vague rêverie le bruit de l'orage mourant dans le lointain.

— Gaëtano, dit en l'abordant familièrement un personnage vêtu de noir des pieds à la tête, et dont le surtout de velours, surmonté d'un magnifique collier en or, suspendait une figure de colombe qui prend son vol, la tête renversée et les ailes étendues; Gaëtano, que regardes-tu donc là-bas avec cet air rêveur de poète qui cherche la dernière rime de son sonnet?

Sans détourner les yeux vers celui qui parlait: Je regarde, répondit le jeune homme, ces nuages orageux qui descendent dans la mer et s'y confondent à l'horizon. Oh! voyez donc, mon oncle, ajouta-t-il avec exaltation, quel spectacle sublime! Les ondes roulées en masses énormes montent jusqu'à la voûte immobile comme si elles menaçaient d'éteindre les pâles rayons de ces rares étoiles qui reparaissent çà et là.

— Jeune homme, jeune homme, reprit le personnage en secouant la tête, sont-ce là des idées qui doivent vous occuper à la veille d'un si beau jour! Te voilà, mon ami, triste comme un amant qui craindrait de perdre sa maîtresse. Eh! encore un coup, que poursuis-tu si curieusement à l'horizon? Est-ce la trace de cette felouque vénitienne qui tout à l'heure rasait nos murs, et dont la lumière vient de disparaître derrière les vagues? Par le vénérable ordre du Saint-Esprit, dont j'ai l'insigne honneur d'être chevalier (et il s'inclina légèrement), elle ne cingle pas, que je sache, vers le sérail après t'avoir ravi ta fiancée. — Tournez donc la tête, mon cher Gaëtano, je vous prie... et voyez ici la dame de vos pensées, notre douce Angelica. Pourquoi ne pas être à ses côtés, monsieur l'indifférent? Pourquoi laisser à un autre le soin de ramasser le gant qu'elle vient de laisser tomber... Oh! que tu aurais eu besoin, mon cher neveu, de passer quelques années à la cour du grand roi Louis... et des leçons du marchese de Vardes et du beau Lauzun!

Pendant ce long discours, Gaëtano caressait avec impatience le pommeau sculpté de sa dague, précieuse arme de famille, autour de laquelle, suivant la coutume du temps, l'artiste, digne élève de Benvenuto, avait ciselé un des faits d'armes du prince Belmonte, son aïeul. Quand le personnage eut terminé sa morale: —Serait-ce là, comte Rasetti, dit Gaëtano, des démonstrations à captiver mon Angélica? Oh! croyez bien que son aspect me réjouit et me charme plus que tout autre. Long-temps avant d'être agréé d'elle, j'avais suivi avec amour le demi-cercle voluptueux de ses sourcils arrondis, voyez-les, comme un croissant tracé du bout d'une plume, et les formes de sa taille ondoyante et souple, et ses yeux veloutés... Mais vous ne soupçonnez pas la moitié de ses perfections; sous cette enveloppe de vierge timide, il y a une ame forte et passionnée, des trésors de vertu et de sagesse; et puis, la voix, le chant, l'expression délirante d'une syrène. La musi-

que est le lien qui unit nos ames; ce soir, elle m'a rendu fou!...

Et il se frappa la tête avec un mouvement de ravissement.

— *Per bacco!* mon neveu, dit le comte, changeons de thèse; *piano, pianissimo*, s'il vous plaît; on nous observe, et les convenances! Peste!.. mais, si je ne me trompe, Angelica vous a entendu; voilà qu'elle passe amoureusement les doigts sur ses paupières humides, et qu'elle ramène sur son sein, doucement gonflé, le crêpe de sa mantille... N'est-ce point aussi pour mieux savourer les douceurs que ces étourdis lui adressent sur sa beauté et sur la mélodie de son chant?

Gaëtano fit un geste de dépit, et un instant après, il était aux côtés de sa fiancée, qu'il ne quitta plus jusqu'au jour.

Quand le soleil se fit voir à l'horizon comme une plaque de métal rougi, le comte apporta à Gaëtano sa riche toque de velours, dont une aigrette en diamant garnissait le sommet; puis s'adressant à la marquise:

— Voilà, dit-il en frappant familièrement sur l'épaule du jeune homme, un cavalier que je conduis à Naples sur l'heure; je n'oublie pas que le roi doit apposer son scel au contrat des Belmonte...

Angelica soupira.

— L'étiquette l'exige, dit la marquise à sa fille.

— Ainsi donc, tout Palerme sera demain à l'église de Sainte-Angélique, ma patronne, et j'y paraîtrai sans lui.

Pour unique réponse, Gaëtano imprima sur la main de sa fiancée un baiser qu'il prolongea amoureusement, puis il haussa les épaules en montrant le comte.

— Et puis, reprit la jeune fille, dont la noire prunelle étincela, vous vous privez d'un grand plaisir, messeigneurs, celui d'entendre le premier virtuose de l'Italie.

— Effectivement, dit à son neveu le comte qui s'éloigna aussitôt; Stradella est depuis hier à Palerme.

. . . .

Le saint jour de la Pentecôte, la cathédrale de Palerme était remplie d'une foule immense; les derniers accens de l'orgue expirant vibraient encore sous ses arceaux d'or et de marbre, lorsqu'une figure, apparaissant tout-à-coup du milieu de la lumière vague et bleuâtre de la nef, y attira tous les regards.

Donner des traits, une physionomie à cet homme, à cette apparition, impossible!.. un teint livide, dans les yeux deux éclairs, et une chevelure noire, pendante en désordre et se déroulant le long de ses épaules comme les anneaux du serpent, une tête gigantesque sur une charpente d'araignée, voilà tout ce que saisissait l'œil: créature céleste et satanique, un de ces êtres qui, n'ayant que souffle et pensée, ne se peignent qu'avec des ombres et des rayons.

Un violon flamboya dans ses mains; il commença.

L'archet fouetta, mordit la corde, et alors s'en échappa une tempête de notes délirantes et pressées; c'était la confusion d'une foule masquée qui se croise, s'agite et tourbillonne en tous sens; toutes les dissonances musicales s'y heurtaient avec fracas; puis l'ordre s'établit dans ce tumulte, et des accords vibrèrent doux et mélodieux.

C'était l'écho de la voûte des airs, quand, dans une nuit pure, la lune tend son arc d'argent; puis on entendait le susurrement des fontaines, le frémissement des bois, et parfois un de ces gémissemens mélancoliques, qui, dans les déserts, retentissent comme la voix d'une âme qui se plaint...

L'artiste, pâle et comme épuisé, s'arrêta, s'essuya le front, et reprenant l'instrument mystérieux avec une vivacité singulière, il lui darda un regard de feu, et en fit jaillir tout à coup la voix gigantesque de l'avalanche qui se précipite, des torrens fracassés contre les rocs, de l'incendie qui éclate en pétillemens enflammés, du tonnerre qui bondit dans l'espace. — Puis, descendit des voûtes, sur les ailes des chérubins d'or qui y planaient, la voix des anges et des génies; une ame se fondait dans l'expansion de la prière, une autre montait au ciel dans un élan mystique. La foule poussa un long soupir quand un drame, drame sanglant, se déroula tout à coup sur la corde prestigieuse, évoquée par l'archet mobile; l'amour, la haine, la vengeance, y échangeaient leurs inspirations délirantes, leurs luttes furieuses: la colère grinça, les larmes du désespoir coulèrent; puis, de sémillantes fanfares couvrirent les cris prolongés de la douleur.

Mais l'enthousiasme n'eut plus de bornes quand, jetant sur son violon une phrase lamentable où deux cœurs aimans se parlaient de leurs peines, l'artiste fit succéder à tout l'emportement de la passion la douleur d'une séparation subite et éternelle.

Un accident interrompit Stradella: on emportait Angelica évanouie.

GÉRARD KLEIST.

(*La suite au numéro prochain.*)

(La suite au numéro prochain.)

LE MIRACLE
Au tombeau du roi Loys.
1270.

Li pire riens qui soit, c'est male fame.
(*Ancien proverbe.*)

Le 29 août 1270, pour un dimanche, s'annonça désolant. Onze heures étaient déjà sonnées, qu'on n'avait encore eu que de la pluie, du vent et du tonnerre, le tout si dru et si violent, que mettre un chien dehors eût été du plus mauvais chrétien : aussi, dans les maisons, on était désespéré de s'être bien accoutré, et de rester là, comme un pilier, entre des murs; d'avoir travaillé à force et sué toute une semaine, pour voir passer en eau le jour qui avait tant tardé, son beau dimanche. Ma foi, quand un bon Dieu agit ainsi, il n'est plus bon. Si c'était le diable qui fît pleuvoir, encore passe.

Or, vers une heure de l'après-midi, le bon Dieu comprit sa faute, à ce qu'il semble, et la répara comme un digne homme. Le soleil parut, et chassa les nuages; le calme se rétablit en l'air, et la consolation dans les maisons. Paris alors sortit à ses portes, vit un rayon de soleil, et se mit en marche.

Un instant après, vous eussiez vu une bonne partie de la population éparpillée dans la ville, joyeuse et parée, allant par petites familles de six ou de sept, se dirigeant toutes vers le même point. Bientôt cette multitude défila petit à petit vers la Chapelle-Saint-Denys, et la route qui mène au tombeau des rois se tacheta d'espace en espace d'une infinité de troupes, à pied et pauvres, qui marchaient bon train, voulant vite arriver. Voici où elles allaient.

En ce temps-là, comme vous savez, il y avait à Saint-Denys un monastère, et dans ce monastère une église à grand clocher, où l'on plaçait les rois défunts, pour que le peuple vînt les honorer. C'est là que dormait depuis cent jours Loys, le meilleur roi qu'on vit jamais, mort de la peste outre-mer, si pauvrement qu'on en pleura partout, et que de chaque endroit on vint visiter son cercueil. Les pauvres et les infirmes, ayant confiance, se traînèrent jusque là comme les autres, et l'histoire nous rapporte qu'il y eut nombre innombrable de miracles. On parla d'aveugles qui s'étaient remis à la lumière, rien qu'en invoquant son nom; de boîteux qui avaient pareillement repris leurs jambes, et couraient à présent mieux que vous et moi; on était de piété telle qu'on montrait au doigt des morts ressuscités.

Laissons donc passer ces pélerins, pour nous arrêter seulement à ce petit groupe de quatre, une bonne femme, sa fille, un homme, et encore un homme, mais qui marche un peu derrière, comme un serviteur.

Pourtant c'était un grand seigneur, messire Pierre de la Broce, barbier-chirurgien du feu roi, ministre et médecin sous son successeur. Oh! oui, un grand seigneur! car, à la cour, les dames, les damoiselles, les plus jolies mains, les plus doux sourires, tout le choyait, le flattait comme un enfant, et dans la rue, chez le populaire, son nom ne trouvait que des grimaces de haine et de dégoût, tant il était haï, M. Pierre; ce qui prouve qu'il était grand seigneur.

Après cela, je ne nie pas que la colère des pauvres gens n'eût ses raisons; oh! je sais bien qu'il était mauvais cœur, M. de la Broce, et tout plein d'indignités, et cruel jusqu'à tuer, par manière de passe-temps, les malades du petit peuple qu'on lui confiait, disant : « En voilà un de moins pour souffrir, » ne pensant ni à sa veuve ni à ses enfans. C'est pourquoi, comme on le croyait né d'un certain bourgeois de Touraine, foulon de métier, et fripon de nature, si l'on causait du fils le chirurgien, on avait l'habitude de conclure par un: *Voyre, il ne peut issir dou vaissel fors ce qu'en y a mis*, ce qui voulait dire : Le père est un coquin, le fils aussi. Et c'était parfaitement bien dit.

D'abord, il avait méchante figure, et c'est, je crois, un indice du cœur presque certain. Sa bouche semblait, rien qu'à la voir, pot à miel et à poison tout ensemble. Certes, son nez ne portait rien d'agréable, ses yeux non plus, qui étaient verts et se renfonçaient en creux dans sa tête chauve. En outre, il avait par privilége au menton une barbe grise si touffue et si abandonnée, que, comme en une terre déserte, on y trouvait des familles et des espèces différentes d'insectes tout-à-fait sauvages; et puis, si encore son accoutrement eût caché favorablement son physique, peut-être eût-il été passable; mais, c'est qu'il était mal affuté des pieds à la tête, avec ses deux robes grossières de camelot, celle de dessous descendant jusqu'aux pieds, l'autre, appelée surcot, n'allant qu'aux genoux, et serrée à la taille par une courroie en cuir à clous d'acier tout simplement. Le tout était galamment couronné par une énorme poche en toile pendue à sa ceinture, et de laquelle sortaient des manches d'instrumens de chirurgie, comme les paperasses dans un sac d'avocat. Pierre de la Broce, comme vous voyez, n'était pas beau.

Aussi les pauvres femmes et leur compagnon hâtaient-ils de temps en temps le pas, non qu'ils connus-

sent ce personnage dont un capuchon couvrait hermétiquement la face, mais parce qu'on avait peur d'un être si laid et si gueux.

— Vois-tu pas, disait la mère en se pressant vers sa fille, comme il nous suit? Par ma fi, point ne me duyt tel compagnon, et quand tu seras, par les mérites de monseigneur Loys, du tout guérie et saine, et frisque, mon Adèle, nous tâcherons de refuir ce vilain.

— Certes oui, bonne mère, reprit la damoiselle, qui avait un gentil visage, et je guérirai bientôt, par grand bonheur; car vous savez bien notre voisine, Marguerite la regrattière, qui nourrit les enfans des autres?

— Oui, répondit le jeune homme qui était un beau damoisel ayant nom Raoul, celle qui a nourri le petit Giefrein, le fils d'Agnès la Buschière?

— Justement, dit Adèle. Ce petit, un jour, cheut dedans un cellier à sa mère, tant qu'il se cassa la jambe dextre et son bras aussi, et vomit des humeurs par grande force : c'était pitié. Il gisait ainsi comme mort, et ne respirait et ne donnait nul signe de vie, le pauvre enfant, et ceux qui là étaient disaient que s'ils avaient vingt fils en tel état, ils les donneraient pour un vivant, et ajoutaient de le faire ensevelir, ce que la mère, piteuse et dolente, allait faire, quand Marguerite, qui avait nourri l'enfant, le prit, et dit qu'elle ne l'ensevelirait mie, et que si quelqu'un y mettait la main, elle le mordrait de ses dents, et l'égratignerait de ses ongles, et lui ferait tel mal qu'elle pourrait, parce que c'était l'enfant de son lait, et qu'elle saurait bien le rechauffer et l'arracher des morts, son enfant. Lors, se prit à implorer le benoict Loys, et dans sa prière s'endormit tenant le petit parmi ses bras. Le lendemain matin, ce dit-on, on les retrouva en liesse, lui, l'enfant, bien guéri, elle, la bonne Marguerite, pleine d'aise et de soulas. Ainsi sera de moi; qu'en cuidez-vous, ma bonne mère Nichole?

La vieille femme n'avait point entendu l'histoire, inquiétée qu'elle était par l'homme encapuchonné, qui s'était subitement rapproché à la voix d'Adèle.

— Oui, oui, répondit-elle malgré cela. Mais allons, viens; nous arriverons trop tard aux indulgences.

En finissant ces mots, elle tira Adèle par sa belle cotte de samis un peu plus fort qu'il ne fallait, et Adèle trébucha contre un caillou, et tomba.

—Ho! ho! là! ma jambe, s'écria-t-elle avec angoisse.

L'homme qui les suivait accourut, se dépêcha de la relever, découvrit le mal avec anxiété, et vit une large plaie sur la jambe meurtrie et enflée! Jugez quel effet cela faisait à côté de ce joli visage. Pierre de la Broce lui-même, quoique chirurgien, recula d'effroi, en disant : pauvre fille! ce qu'entendant Nichole, elle sembla rappeler un souvenir, puis arracha à l'inconnu son capuchon, et le happant comme une furie à la gorge :

—Dea! ne savez-vous pas qu'Eloy Reboule est mort, mort par vous, messire? Vous m'avez tout pris; que venez-vous quérir? Et cette jeune fille? Oh! mais, par ma mère, ne l'aurez, pourvoyeur de madame la mort; sus, allez-vous-en; allez, méchant!

Et en même temps, comme elle était en colère, elle le poussa par l'épaule assez rudement pour qu'il crût prudent de partir en courant. Au bout de peu d'instans, les trois voyageurs purent continuer leur route, sans avoir derrière eux un importun à surveiller.

La bonne vieille Nichole, ravie de son succès, regarda un moment, sans rien dire, sa bien-aimée Adèle et messire Raoul, qu'elle ne chérissait pas moins, comme l'amant de sa fille; car c'était un galant fiancé pour une jeune pucelle qui n'avait d'autre fortune que le travail de ses mains, chétive ressource en ce temps-là, où les croisades avaient ruiné le commerce : on était certes heureux de trouver sans peine, sans souci, au milieu de sa route, un jeune page de la reine Isabelle d'Aragon, lequel pouvait porter des éperons d'or et des *cendaux* magnifiques, et de l'écarlate, et du *vair*, et de l'hermine, comme étant chevalier en herbe. C'était l'histoire de messire Raoul, qui, un jour, oyant la messe dans l'église toute neuve de Saint-Cosme, avait vu à côté de lui Adèle vêtue, comme une pauvresse, en cotte et manteau de toile grossière; une figure si rose lui avait semblé fourvoyée au milieu d'une telle étoffe. Alors il en était devenu fou, et négligeait son service, et maigrissait à vue d'œil, si bien qu'un jour il chercha partout dans la ville, demandant à grands cris où demeurait une damoiselle qui avait nom Adèle, et était plus que belle, plus que bonne. Je ne sais comment il rencontra ce qu'il voulait; il alla voir la mère Nichole et sa fille, qui logeaient au fond d'une petite maison, rue Coupe-Gueule, à l'enseigne du roi Salomon; il déclara ses nobles intentions, leur donna quelque peu d'argent, ce qu'il en avait, les soulagea de son mieux, et décida enfin par ses bons procédés la bonne femme à lui accorder la main de sa fille, ce qui prouve qu'il n'était pas fier, quoique gentilhomme. Hélas! son excellent cœur ne se borna pas là!

Il y avait eu un sort jeté sur la damoiselle, en son enfance, un sort abominable; savoir qu'elle n'aurait jamais de joie, sans qu'aussitôt il lui fallût pleurer : par exemple, avec son joli visage, son beau corps, qui allécheraient certain jeune garçon, elle éprouverait dommage en quelque partie du visage ou du corps. En effet, quinze jours avant le dimanche où nous sommes,

allant cueillir, hors des murs de la ville, des marguerites et des bleuets pour s'en faire un beau chapel, elle fut piquée à la jambe très dangereusement par je ne sais quel insecte, et sa jambe enfla, et devint si laide que les physiciens n'y pouvant rien, conseillèrent de la conduire à Saint-Denys au tombeau du roi Loys. Nichole, qui adorait sa fille, exécuta au plus tôt l'ordonnance, et Raoul les accompagnait pour prier d'intelligence les grâces du défunt roi.

Nichole était une pauvre veuve, qui naguère, du vivant d'Éloy Reboule, son mari, avait été riche; mais une maladie dont on ne revient jamais, une maladie de poitrine, l'avait enlevé, et la vieille, qui alors était jeune, dans sa douleur furieuse en avait accusé la faculté, Pierre de la Broce surtout, qui cependant était un véritable ami d'Éloy; peut-être était-ce au monde la seule liaison du chirurgien, et aussi il y avait mis un extrême zèle, et à la mort de Reboule une douleur extrême; mais sa mauvaise renommée ternit tout, et Nichole le prit en malédiction.

Aussi, quand il fut un peu loin, elle commença à remercier les saints, en disant :

« Merci Dieu qui nous a été en aide, et ensemble les saints du paradis! Oh! ma mie, quel homme puant t'a touchée là! Ne savez cela, vous, étant lors trop jeunets, comme, un soir que je menais grande joie, Éloy Reboule, qui était mon mari à moi, et avait beau et bon an possible, cheut en dure maladie, si que il criait à tout moment : Harou! harou! et se tortillait dans ses draps et semblait forcéné. On envoya quérir les mieux-famés des mires, physiciens et autres; et, parmi eux, s'en vint ce Pierre de la Broce de tout à l'heure. Tout d'abord ce fut un homme qui semblait insensé de douleur, agitant bras et jambes, se démenant comme le malade, étant blême ainsi qu'icelui; ensuite, prenant dans ses bras, et baisant et mordant presque mon Éloy, il disait : Éloy, mon ami, Éloy, Éloy, reviens! ce qui n'était que lècherie; et mon ami à moi, et non pas à lui, rendit son ame après une potion infernale que lui bailla le susdit physicien. Oh! je pâmais, mes chers enfans, et j'aurais volontiers écorché vif l'empoisonneur qui larmoyait faussement!...

— Pauvre mère! dit Adèle, les yeux humectés de pleurs.

— Oh! oui, pauvre, et toi aussi, pauvre fille; car, n'ayant lors que cinq ans, tu ne te rappelles pas comme, en sortant, le mauvais homme regarda ta petite figure blonde un peu bien trop, ce qui me causa gros chagrin. On eût dit qu'il jetait un sort sur toute la maison, Pierre de la Broce! Pourtant, le lendemain, quand on mena mon pauvre homme dans la terre, tu jouais doucettement, sans penser à mal, parmi la rue, et tout à coup tu vins à moi, qui jetais force larmes, habillée d'une belle petite cotte en samis bleu, avec des fleurs d'or qui te rendaient jolie et brave et mignonne comme un petit lis, ce dont je m'ébahis moult fort, et merciai Dieu qui avait envoyé cette robe en présent, sans doute, comme il va tout à l'heure faire un miracle..... Hé! regarde; vois-tu pas le clocher de l'abbaye? — Voyez-vous, messire Raoul, où votre fiancée sera guérie? Oh! quel bonheur d'être arrivés! C'est là qu'Éloy Reboule vendait à si copieux profits ses heaumes et hauberts!

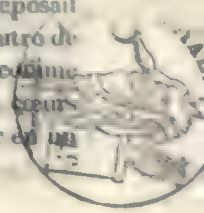
Et ce souvenir lui arracha une larme, à la vieille Nichole; et les premières maisons de la ville arrivèrent bientôt. La rencontre de Pierre de la Broce les avait un peu retardés, et le plus grand nombre des personnes que nous avons vu défiler à la porte de Paris étaient déjà en ébahissement devant les mirifiques tentures de l'église, qu'ils ne venaient encore, eux, que de passer la porte de la ville. Ils suivirent, en doublant le pas, la grande rue, qui était remplie de fange et sans pavés, lançant, ici, à une voisine, un *Dieu vous gard'*, là, à une amie, *Madame, la Vierge vous protège!* se tenant sur la pointe des pieds crainte de s'embourber, et surtout soutenant Adèle, qui était extrêmement fatiguée du chemin et de la chute. Ils allèrent ainsi jusqu'à l'église, et, avant d'entrer pour s'asseoir et se délasser, et laisser l'issue aux plus pressés, ils s'arrêtèrent à une petite maison blanche, où étaient des escabelles et de petites tables par-devant la porte. Là établis, ils demandèrent à l'hôtesse de l'hydromel (sorte de boisson composée de miel et de vin blanc), et, causant tous les trois, quand leurs yeux découvrirent sous le portail Pierre de la Broce qui aiguisait sur une pierre un de ses outils tranchans.

— Oh! Dieu, dit Adèle, le vilain se prépare à encore occire!

— Assurément, dit Nichole. Tiens, le voilà qui s'enfuit; comme il court! Ah! on ne le voit plus; tant mieux. Allons, il est temps d'entrer, peur de ne revenir qu'à la nuit. »

Et ils entrèrent.

Vous dire les merveilles qui se déployaient dans la nef serait difficile : tout était en fête, et la châsse d'or et d'argent et de pierres précieuses dans laquelle reposait le roi Loys, valait des millions. D'un bout à l'autre de l'église on ne voyait qu'un reflet jaune et doré, comme un vaste lingot, qui faisait palpiter tous les cœurs d'un désir cupide qu'il fallait bien vite réprimer en un lieu si saint, sous peine de péché mortel.



Tout le monde priait ainsi pour Adèle, le reste des malades étant parti en foi de guérison :

« Monseigneur Loys, ami de Dieu, vous qui faites « vertus et miracles grands, rendez-nous cette damoi- « selle vive et saine, et demain au matin chacun vous « baillera pour offrande une chandelle de sa longueur. « Amen. »

Adèle était agenouillée avec ses deux compagnons tout auprès du tombeau. Elle poussa subitement un cri : Aie ! aie ! et tomba sans connaissance. L'homme à la barbe était derrière elle, son instrument à la main, et la jambe d'Adèle rendait du sang noir par flots ; tout le monde poussa un cri d'horreur. On se leva en tumulte aux hurlemens de Nichole : Au meurtre ! disait-elle : Tue ! tue ! répondit la foule ; et Pierre de la Brosse se trouva de tous les côtés cerné, saisi, sans espoir de salut. Il était blanc de visage plus qu'une statue d'albâtre, et tremblait jusque dans ses cheveux. Heureusement il aperçut à côté de lui Raoul, le gentil page, qui se cachait la tête sans prendre part au tumulte.

— Libérez-moi, lui dit-il un peu bas, de cette gent furieuse qui n'a cœur ni oreilles. Votre dame est guérie, et c'est moi qui l'ai sauvée : partant, sauvez-moi pour l'amour d'icelle ! Raoul, sauvez-moi !

Raoul alors tira son estoc du fourreau, et le brandissant devant la foule, écarta les plus hardis ; ce dont il profita si habilement, qu'en un instant il y eut un large espace entre Pierre et ses agresseurs.

— Vous qui êtes ici présens, dit alors le page, je vous adjure de laisser en paix pleine et entière messire Pierre de la Brosse, chirurgien du roi, lequel peut vous faire tous pendre à son soulas. Assurément c'est un envoyé de monseigneur Loys au secours de cette jeune damoiselle, qui sera dans peu hors de tout danger. Allez donc : je vous remercie cent fois de ce que vous avez voulu faire et pour moi et pour elle. Pierre de la Brosse est un digne chrétien.

La vieille allait se récrier. Raoul lui mit la main sur la bouche, et elle ne put dire autre chose que : *Çà, il ne peut issir dou vaissel fors ce que on y a mis.*

— Et son père vaut pareillement, ajouta Raoul ; je le connais, moi, qui suis de son pays. Mais allons-nous-en : je vous raconterai l'histoire mieux à l'aise dans le chemin. Venez çà.

Nichole et lui enlevèrent Adèle, qui ne rouvrait pas les yeux et semblait morte. On la porta ainsi dans un chariot, et Raoul s'y plaçant à côté de Nichole, le cocher fouetta devers Paris.

Pour cette fois, Pierre de la Brosse fut sauvé, et cela grâce au généreux page qui avait étudié sous lui la science des simples et des opérations. Mais plus tard, en 1278, il n'échappa point au supplice qu'il méritait bien. On le pendit à Montfaucon, et, allant visiter son corps, les bourgeois ne purent s'empêcher de répéter leur dire : *Il ne peut issir dou vaissel fors ce que on y a mis.*

Cela prouve que *il n'est si pire riens que mal fame* ; car, en son procès, le médecin de Philippe-le-Hardi fut accusé d'avoir voulu tuer Adèle et d'avoir tué Eloy Reboule.

Ce qui était de toute fausseté. Au contraire, en cette occasion il s'était montré bon et généreux pour la seule fois de sa vie. Mais le peuple est si crédule qu'il ne voulut attribuer qu'à saint Loys la guérison de la jeune fille, et qu'à Dieu le don de la petite robe bleue à fleurs d'or ; tandis que les deux bienfaits venaient de la même main, et que Pierre de la Brosse était seul auteur du miracle.

L'ÉCHOLIER DU BIBLIOPHILE JACOB.

HISTOIRE
de la Régence et de la minorité de Louis XV,
JUSQU'AU MINISTÈRE DU CARDINAL FLEURY,
par P.-E. Lémontey.

Paris. — Paulin, libraire-éditeur, place de la Bourse. — 2 vol. in-8. Prix : 14 francs.

Il y a des ouvrages dont le succès est assuré d'avance. Que M. de Talleyrand, par exemple, consente un jour à ébruiter quelques uns des nombreux secrets auxquels il a été initié comme ambassadeur inamovible de tous les gouvernemens qui se sont succédés en France, depuis le Directoire jusqu'à nos jours, et je ne doute pas qu'à la première nouvelle d'une pareille publication, ce public, si ennuyé, si dédaigneux, ne sorte de son engourdissement et ne se presse en foule à la porte du libraire qui débitera les Mémoires du premier de tous les ministres plénipotentiaires passés, présens et à venir. Un triomphe aussi éclatant n'était pas sans doute réservé au livre de M. Lémontey ; mais il était facile de prévoir avec quelle faveur on accueillerait un ouvrage où sont consignées les révélations les plus curieuses et les plus authentiques sur l'histoire de la Régence. Napoléon affectait de mépriser les idéologues et les journalistes, parce qu'il craignait le système des uns et les critiques des autres. Mais quand il ne s'agissait pas de discussions poli-

tiques, au lieu d'étouffer la presse il en favorisait le développement. Il savait encourager les gens de lettres, et se plaisait même à leur tracer le plan d'un ouvrage. C'est ainsi qu'à son lit de mort il a légué à M. Bignon la tâche d'écrire l'histoire de la diplomatie française.

Napoléon n'est pas non plus étranger à l'ouvrage M. Lémontey. Il fit ouvrir à l'auteur les archives des affaires étrangères et les différens dépôts qui pouvaient fournir des renseignemens sur le gouvernement de la Régence. Une circonstance malheureuse a rendu la publication de M. Lémontey plus précieuse encore. A l'époque de la restauration, les puissances étrangères réclamèrent la restitution de différens titres dont la France était en possession. On se montra même si complaisant pour le saint siége, qu'on rendit à la fois les archives du Vatican et un travail fait en France et par des Français, sur ces papiers sacrés que les victoires de nos armées avaient mis momentanément à notre disposition. M. Lémontey a donc pu consulter une foule de pièces originales qui seraient perdues pour la science historique, s'il n'avait pas publié le résultat de ses recherches.

Comme tous les écrivains qui ont beaucoup à raconter, M. Lémontey se permet peu de réflexions. Il laisse au lecteur le soin d'apprécier les acteurs du drame dont il expose les incidens curieux. Son livre est tout en action, et la précision de son style lui a permis de comprendre beaucoup de faits dans l'espace de deux volumes. L'intérêt de son récit ne se ralentit jamais, parce qu'il n'est guère d'époque historique où la politique européenne ait été plus *intriguée*. La Pologne et l'Angleterre avaient détrôné leurs rois, et si Stanislas paraissait résigné à la perte de sa couronne élective, l'héritier des Stuarts, qui tenait son trône du droit divin, marchandait partout des troupes et de l'argent pour reconquérir l'affection de ses sujets. Le roi d'Espagne, qui avait plus d'une folie en tête, se croyait régent légitime de France. On sait comment l'ambitieux Alberoni exploita cette prétention insensée, faisant de l'ambassadeur Cellamare un conspirateur privilégié, et soufflant par toute l'Europe le feu de la discorde. En France, la misère publique, les menées des bâtards de Louis XIV et les traditions de la fronde, imposaient au régent un fardeau sous lequel succombait son indolence. Dubois se chargea de l'en soulager.

On a jusqu'à présent mal apprécié ce ministre. On s'est beaucoup occupé de sa corruption et de sa naissance. Il a paru bizarre que le fils d'un apothicaire arrivât, par une vie de débauche, au poste de premier ministre et à la dignité de cardinal. M. Lémontey explique parfaitement ce double miracle. Dubois a saisi en homme de tête le gouvernail de l'État, mais caché d'abord à l'ombre de son maître, auquel le pouvoir suprême plaisait comme chose nouvelle. Puis, à mesure que l'ennui des affaires s'emparait du régent, lui, toujours attentif, toujours prêt, substituait son activité à l'indolence du prince; il abandonnait pour l'ambition les voluptés auxquelles se laissait retomber le grand seigneur; et le jour où il se sentit introduit au cœur même du gouvernement, le jour où il posséda tous les secrets de la diplomatie, où il sentit se mouvoir sous sa main tous les rouages de l'administration, le petit bourgeois de Brives-la-Gaillarde fut le maître, et le neveu de Louis XIV ne commanda plus qu'à ses roués.

Dubois, premier ministre, eut la fantaisie d'être nommé archevêque de Cambrai, puis enfin cardinal, et il le fut en effet. La chose était pourtant difficile, car le trésor était épuisé. On peut donc le regarder comme un habile homme d'avoir obtenu pour huit millions un chapeau qui en avait coûté douze à Mazarin. Rien n'était plus facile que d'acheter le pape; mais l'acheter moins cher que Mazarin, obtenir l'oubli d'un précédent, c'était une entreprise en quelque sorte désespérée. La correspondance de Dubois avec l'évêque de Sisteron et le cardinal de Rohan, qui le secondèrent dans cette négociation délicate, à fourni à M. Lémontey sur la vénalité du saint siége des détails qui, pour n'être pas incroyables, avaient besoin d'être authentiques.

On conçoit que Dubois, arrivé à la tête des affaires, resta toujours un homme profondément immoral; mais, comme on l'a dit, il oublia ses habitudes crapuleuses, et ne mit plus de corruption que dans sa politique; il méprisait souverainement les hommes, qu'il croyait faits à son image. Par malheur, nos finances ne lui permettaient pas de recourir toujours à l'or; il fallait nécessairement y suppléer par l'habileté. Cette habileté ne fut pas toujours de l'astuce, soit que le bien paraisse de temps en temps plus commode à faire que le mal, soit qu'un fonds de générosité que Dubois reconnaissait au régent l'obligeât quelquefois à mettre dans sa politique quelque apparence d'honneur et de noblesse. Mais, en somme, l'égoïsme seul le guida, et les affaires de la France se firent seulement lorsqu'elles ne contrariaient ni ses intérêts ni ceux du régent, dont il fallait avant tout conserver la faveur. Il se trouva que la guerre avec l'Espagne était nationale; la France profita de ce hasard. Mais le motif de Dubois avait été de combattre celui qui inquiétait la régence du duc d'Orléans, et se promettait plus tard de lui disputer la couronne, si Louis XV venait à mourir. Un ministre, ami de sa patrie, aurait affaibli l'influence de l'Angleterre, dont le trône mal assuré chancelait encore sous la dynastie nouvelle qui avait remplacé les Stuarts. Mais Dubois acheta par des concessions onéreuses l'appui du roi d'Angleterre pour la royauté éventuelle de son maître. Il y gagna le diocèse de Cambrai, qui fut sollicité pour lui auprès du régent. A l'appui de cette demande, le roi d'Angleterre, oubliant son protestantisme, faisait valoir l'intérêt de la religion catholique. La politique de Dubois avec le saint siége fut plus coupable encore. Après avoir acheté sa nomination de cardinal avec les deniers de l'état, il subit l'influence de cette dignité dangereuse, et se fit ultramontain. Quand la mort le saisit, il avait entamé une intrigue secrète avec la cour de Rome, et promis de travailler à la ruine des libertés de l'église gallicane. Cette promesse était-elle sincère? Il est permis de le supposer, ou du moins ce serait sans motif qu'on ferait à Dubois l'honneur de n'y voir qu'un mensonge.

Le caractère incroyable de cet homme est merveilleuse-

ment tracé par M. Lémontey. Il est impossible de voir plus de faits curieux racontés avec plus d'intérêt. L'*Histoire de la Régence* est un ouvrage qui doit vivre, et si nos descendans ont encore des livres classiques, celui-là sera du nombre.

NATALIS DE WAILLY.

Mademoiselle Justine de Liron,

ET LE MÉCANICIEN ROI,

par Delecluze (1).

De ces deux nouvelles, la première remplit presqu'en entier le très court volume qu'elles forment à elles deux. Nous ne nous occuperons que de celle qui a pour titre *Mademoiselle Justine de Liron.* On remarque dès les premières pages une peinture vraie et bien observée de cette vie tranquille et reposée d'une famille provinciale, modèle bien rare à trouver par notre temps de déchiremens politiques. Chacun de nous, relégué dans les provinces autrefois les plus paisibles, se trouve forcé à vivre en quelque sorte dans la rue. Le repos, les jouissances de l'aisance ou de l'opulence sont empoisonnés pour tout le monde par les cris des discordes civiles. Combien peu d'écrivains, dans de semblables momens, sont doués d'assez de finesse et de persévérance d'observation pour reproduire dans leurs écrits les nuances si délicates de ces passions discrètes, qui, se préservant de tous écarts scandaleux, échappent aux regards du public! M. Delecluze possède à un degré remarquable ces qualités d'observation nécessaires au romancier. Il fait suivre pas à pas au lecteur les progrès d'un amour entre deux jeunes gens, au fond d'une maison de campagne, dans les montagnes de l'Auverge. Entraînés l'un vers l'autre par une mutuelle sympathie, aucun événement ne semble devoir empêcher leur bonheur. Mais au milieu de ce calme qui règne autour d'eux, la réflexion possède un empire qui lui fait perdre d'ordinaire la vie agitée des villes. Mademoiselle Justine n'oublie pas qu'en aimant son cousin, elle n'a pas perdu les quatre années dont elle a vécu de plus que lui. Voudra-t-elle préparer à celui qu'elle aime les regrets d'un mariage mal assorti? à elle-même les dédains d'un époux encore jeune, quand elle l'âge l'aura déjà marquée au front? Non, son ame généreuse résistera à tous les entraînemens, même après le sacrifice que son amant a pu lui arracher, mais une seule fois. Elle se privera de cet avenir délirant qui lui semble promis. La fortune, le bonheur d'Ernest lui sont plus précieux que leur union; elle les lui assurera malgré lui-même. A travers ces combats des facultés de deux êtres aimans, on arrive à une catastrophe, dont l'intérêt agit sans effrayer l'imagination. Sous les modestes dehors de cette simple histoire, M. Delecluze a abordé l'examen d'une question reproduite à chaque instant et sous mille aspects nouveaux, dans l'intérieur des familles, question de la guerre entre les devoirs du mariage et la passion, qui a fourni bien des pages aux moralistes et aux poètes, et dont la solution n'appartient qu'à un ordre social nouveau. Si le style de ce livre manque parfois d'animation, le bonheur et l'exactitude d'expressions lui donnent un charme qui fait regretter que l'auteur se soit autant restreint dans le développement de son sujet.

P.

(1) Chez Charles Gosselin, rue Saint-Germain-des-Prés, n. 9.

Variétés.

Nos lecteurs se rappellent sans doute encore une nouvelle de M. de Balzac, la *Transaction,* que nous avons donnée dans l'*Artiste,* il y a quelques mois. Cette histoire a fourni à MM. Jacques Arago et Lurine le sujet d'un vaudeville qui a obtenu un succès rue de Chartres. Volnys, dans le rôle du colonel Chabert, a été d'une vérité et d'une profondeur remarquables; sa tête était belle comme celle d'un vieux guerrier de l'empire. Nous reviendrons sur cette pièce, dont les représentations sont suspendues par l'indisposition de madame Doche.

— Avez-vous parfois entendu quelque chose froisser les feuilles? Près de vous une voix argentine a-t-elle vibré à votre oreille? Un malin écho s'est-il plu à répéter vos paroles? Pendant votre sommeil, votre chapeau a-t-il été enlevé, ou votre visage tourmenté et chatouillé? — Silence!... c'est un sylphe, habitant de la forêt, créature ailée, diaphane, insaisissable. Prends garde, jeune fille, s'il te tient sous l'influence de ses beaux yeux bleus; et toi, prends garde, sylphe léger, si la jeune fille te croit trompeur, et te punit en te donnant une rose enchantée, présent de sorcière. Tes ailes tomberont, tu mourras. C'est ce qui arrive au follet que représente si bien mademoiselle Déjazet. Seulement pour vaudevilliser le dénouement qui serait trop sombre, le décédé renaît sous la forme d'un gentil villageois, qui épouse la sentimentale Iola, et lui promet des jours heureux, ainsi qu'une nombreuse lignée de quasi-sylphes. — Les auteurs applaudis sont MM. Rochefort, Desvergers et Varin. On n'a pas nommé l'auteur de la musique; il peut cependant revendiquer une bonne part dans le succès de la pièce.

Dessin. — Morte, par DECAMPS.

Beaux-Arts.

Décorations DE LA TENTATION.

DEUXIÈME ARTICLE.

Dans un précédent article, nous nous sommes engagés à apprécier à part chacune des décorations de *la Tentation;* c'est cette promesse que nous venons remplir. Les artistes qui ont concouru à l'invention et à l'exécution, recevront tour à tour notre tribut d'approbation ou de critique, selon l'ordre de distribution du travail.

Au premier acte, la scène représente un ermitage chargé de roches et d'arbres vigoureux. Un lac s'aperçoit en partie dans le fond. Le pieux ermite qui s'est relégué dans ce désert ne pouvait désirer un site plus agreste et plus pittoresque. Chacun, au lever du rideau, est d'avis que M. Ed. Bertin a créé un séjour tout-à-fait approprié au besoin de solitude du saint homme; mais nous, avec notre malheureuse mission d'analyser nos sensations, nous croyons trouver dans cette verdure un peu uniformément verte, dans ces rocs rougeâtres, et jusque dans ces beaux terrains jaunes, quelque crudité de tons. A qui doit arriver ce reproche, à M. Ed. Bertin, qui a fourni le dessin, ou à M. Devoir, qui l'a exécuté, nous l'ignorons; et en vérité nous nous en voulons presque de ne pas sentir notre critique désarmée en présence de ceux qui nous ont donné cette belle campagne si fraîche, si ombreuse, qui nous transporte enivrés si loin de l'Opéra. Pourtant il faut encore, avant de nous éloigner, nous plaindre des contresens que fait la lumière des *portants* en tombant à faux sur différentes parties.

Le second acte est celui dont on a le plus parlé, et nous lui devons donc toute notre attention; mais, le dirons-nous, cette création fantastique de l'enfer ne satisfait pas l'imagination bien autrement hardie dans ses rêves que toutes les combinaisons possibles à l'Opéra. L'idée de ce colossal escalier est belle; l'exécution ne répond pas à la grandeur de la conception. Ces marches sont froides, le feu ne les rougit plus qu'à peine : c'est en laves brûlantes qu'elles devaient se précipiter vers l'abîme sans fond où s'agitent les démons. M. Eug. Lamy, qui a suspendu cet escalier entre la terre et l'enfer, ne pouvait-il aussi le placer au milieu du point de vue offert au spectateur? Ceci est à regretter, même en pensant qu'à cette place l'escalier nous aurait privés de ces beaux effets de jour ténébreux que M. Desplechin a répandus dans le fond du décors; le cortége infernal qui descend par l'escalier, se fût aussi, par ce moyen, mieux mis en perspective.

Admirons la puissance de l'art qui rapproche les températures les plus extrêmes. Nous voilà au troisième acte transportés brusquement du manoir embrasé de Satan au milieu d'un paysage glacé. Camille Roqueplan a déployé ici toutes les richesses de son imagination; ces bois et ce clocher chargés de neige se voilent de brouillard, le disque rougeâtre du soleil est près de disparaître à l'horizon. Mais ce fond, si heureusement traité, témoigne encore de moins d'habileté d'exécution que le bouquet d'arbres qui s'avance à la droite du spectateur. Tout ceci forme masse; on n'aperçoit plus, comme d'ordinaire, les coulisses échelonnées comme les feuilles d'un paravent. Il y a là un véritable progrès dans l'art du décorateur. Du reste, composition de Camille Roqueplan, exécution de M. Desplechin méritent également des éloges. Aussi de toute cette création de *la Tentation* le troisième acte restera-t-il la partie la plus complète, quoique déparée par ce massif château qui s'élève sur la gauche, et que l'ange protecteur de l'ermite aurait dû renverser pour toujours dès la première représentation.

Au quatrième acte, nous sommes dans l'Orient. Introduits dans l'intérieur d'un harem, nos regards parcourent éblouis les élégantes découpures, tous les jeux bizarres de l'architecture mauresque. Rien ne saurait être comparé à ces gracieux détails, que la fidélité et la variété infinie des costumes. Délicieux séjour! on est d'autant plus porté à envier le bonheur de ceux qui y vivent, que la campagne qui s'étend dans le lointain fatigue les yeux et l'esprit, tant la lumière et les objets y sont distribués avec éclat. Nous n'avons pu savoir quel moment du jour l'artiste a voulu peindre.

M. Feuchères a donné le dessin de ce décor qu'ont exécuté MM. Jules Dieterle et Savalette.

Même contraste entre les décorations du quatrième et du cinquième acte qu'entre celles du deuxième et du troisième. L'appareil du luxe oriental a fait place à la sauvage demeure de l'anachorète. Ce petit tableau de la composition de M. Ed. Bertin, et largement exécuté par M. Alfred Hauer,

disparaît bientôt pour nous montrer le séjour des bienheureux. C'est à M. Paul Delaroche qu'appartient la pensée de cette *gloire* magnifique qui emporte notre imagination dans l'immensité. Cinq artistes, MM. Devoir, Hauer, Desplechin, Dieterle et Savalette se sont partagé la tâche de traduire la pensée du peintre de *Cromwell.*

La toile tombe devant nos yeux fascinés du prestige qui vient de leur apparaître.

Résumant nos impressions sur l'ensemble du spectacle, nous trouvons que les artistes que nous avons nommés ont tenu ce que l'on pouvait attendre d'eux pour un début, et avec les objections d'impossibilité qu'élève à tout moment le machiniste, car un décors est une œuvre complexe dans laquelle l'artiste se voit souvent trahi par les moyens matériels d'exécution. Toutes nos observations, conçues au point de vue du progrès possible et qui est immense, ne détruisent point la supériorité incontestable de cette création sur toutes celles du même genre qui aient encore paru sur notre scène, et sous ce rapport *la Tentation* sera vue avec plaisir par les artistes, comme par cette immense partie du public qui, à chaque perfectionnement, croit avoir atteint la limite du possible.

Nous aurions négligé un des aspects sous lesquels la nouvelle pièce intéresse les arts du dessin, et manqué à l'obligation d'être justes que nous nous sommes imposée, si nous ne donnions pas à M. Duponchel l'éloge le plus complet pour la perfection de fidélité et d'élégance qu'il a mise dans les costumes. Peut-être aurions-nous voulu quelques motifs plus variés et plus bizarres dans l'agencement des démons; mais ceci tient sans doute à ce que nous avons déjà dit de l'impossibilité de satisfaire les caprices de notre esprit une fois amené sur le terrain du fantastique.

Histoire
DES PEINTRES ANGLAIS.

Nous avons commencé il y a quelque temps cette revue que nous nous proposons de passer des artistes de l'école anglaise. Les principaux détails de notre introduction étaient empruntés à l'ouvrage remarquable publié récemment, sur ce sujet, en Angleterre par M. Allan Cunningham. En nous étayant des renseignemens historiques que ce savant, homme de goût, peut nous fournir, nous ne prétendons pas, comme on pense bien, adopter tous ses jugemens; nous présenterons presque toujours nos idées à côté de celles de M. Cunningham, surtout quand nous arriverons à donner les biographies complètes d'artistes tels que Blake, Hogarth, etc.

Nous terminerons aujourd'hui l'introduction. On sait peu de chose sur George Samesone, né à Aberdeen en 1586, qui étudia sous Rubens avec Vandick, et dont les ouvrages lui méritèrent le surnom de *Wan Dyck écossais*. Une circonstance assez singulière, c'est que la plupart de ses peintures sont exécutées sur bois; il ne fit qu'assez tard usage de la toile. Après d'heureux essais en tableaux d'histoire, il s'adonnapresque exclusivement à la peinture du portrait. Il est curieux de voir à toutes les époques de l'art en Angleterre, ses artistes se consacrer forcément aux mêmes genres: le portrait, les intérieurs, les marines. Leurs peintres, quelle que soit du reste la propension native de leur talent, en reviennent toujours là. Que la peinture religieuse n'ait point pu s'établir et fleurir en Angleterre, il n'y a rien là de surprenant; la sévérité du protestantisme l'excluait. On comprend moins cette exclusion de la peinture d'histoire, dans un pays surtout où l'orgueil national pouvait trouver à se satisfaire par la résurrection de vieux souvenirs ou par la reproduction d'événemens contemporains. Samesone eut quelques uns des mérites que Lawrence porta depuis si haut; son coloris est beau, sa manière nette, et ses figures ont de l'expression. On a attribué à Van Dych quelques portraits de cet écossais, bien qu'ils aient été tous les deux assez différens dans leur manière de sentir et de rendre la nature. Le prix que Samesone recevait de ses ouvrages était assez médiocre, si l'on en juge d'après ce singulier mémoire trouvé dans ses archives de la maison Campbell. Sir Plin Campbell a payé à Samesone, peintre à Édimbourg, pour les portraits de Robert et David Bruce, rois d'Ecosse, de sa majesté Charles Ier, roi de la Grande-Bretagne, et de neuf reines d'Ecosse, la somme de deux cent soixante livres sterling; c'est à peu près vingt-trois livres sterling, ou à quatre à cinq cents francs par portrait. Samesone cependant mourut riche, ce qui donnerait à penser qu'il a travaillé beaucoup plus qu'on ne l'imagine. Les portraits que l'on conserve de lui jouissent d'une haute réputation en Angleterre. C'est le premier peintre né dans les îles Britanniques, dont les ouvrages aient survécu à leur auteur.

La dispersion de la galerie de Charles Ier donna

en Angleterre un coup terrible à l'art. C'est Cromwell qui arrêta la vente qui s'en faisait. Quelques riches puritains, le colonel Hutchinson entr'autres, et le fils du protecteur acquirent beaucoup de ces tableaux; mais la plupart passèrent sur le continent; les plus beaux furent achetés par l'Espagne (1).

Le gouvernement républicain, qui ne fut en Angleterre qu'un temps de trouble et de désastres, ne laissa pas à la nation le loisir de songer aux beaux-arts. Les premiers temps de la restauration, qui eurent quelques traits de ressemblance avec notre directoire, leur furent plus favorables. Il y eut de l'art, quoiqu'on lui ait fait prendre alors une voie pernicieuse dont il s'est ressenti jusqu'à nos jours. Pierre Lély représente assez bien cette époque, où les mœurs, de prudes et réservées qu'elles étaient, deviennent d'un cynisme et d'une licence singulière. Lély fit les portraits de la plupart des maîtresses de Charles II; on lui doit aussi ceux de plusieurs hommes d'état du temps : du chancelier Clarendon entre autres. Dans le même temps, à peu près, Kneller, si vanté par Pope et Addisson, parcourait les cours de l'Europe. Louis XIV posa devant lui. On doit à Kneller un portrait de Dryden, que l'on voit aujourd'hui au musée britannique. Comme Pope et Addisson, Dryden fut un des plus enthousiastes panégyristes de cet artiste. La manière de Kneller est un mélange de naïveté et d'élégance. On pourrait lui reprocher de l'uniformité et quelque peu d'incorrection. Lély et lui marquent parfaitement la transition de l'époque d'Holbein et de Van Dyck à celle de Lawrence. Sans avoir la grace et la perfection de Van Dyck, ils sont moins raides que le premier. Ce sont deux coloristes d'un mérite à peu près égal. Le coloris de Lély est plus vif, mais Kneller lui est supérieur pour l'expression. La peinture d'ornemens s'essaya en Angleterre vers le même temps. Un italien fut le maître de James Thornill, à qui l'on doit de nombreux travaux, tels que ceux de la coupole de Saint-Paul et de la salle de réception d'Hampton-Court. Il a contribué aussi à la décoration de la chapelle de l'hôpital de Greenwich. Thornill fit aussi plusieurs bons tableaux; il y en a un de lui très remarquable à la cathédrale d'Oxford.

Thornill fut membre du parlement; il est le beau-père d'Hogarth, dont nous nous occuperons prochainement.

(1) Voici les prix que l'on retira de quelques-uns des principaux tableaux : Les cartons de Raphaël furent vendus 300 livres sterling; la Famille royale d'Angleterre, par Van Dyck, 150 livres; les douze Césars de Titien, 1,000 livres; la Vénus, du même, 600 livres; une petite Madone et un Christ, de Raphaël, 800 livres; la Nativité, de Jules Romain, 500 livres; la Vénus endormie, et le Mercure et Cupidon, du Corrège, 900 livres chacun; le Satyre blessé, du même, 1000 livres; le Portrait d'Erasme, par Holbein, 200 livres; le Roi Charles, par Van Dyck, 200 livres; le Saint-Georges, de Raphaël, 150 livres. Ces trois derniers furent achetés par la France; ils sont au musée.

Littérature.

STRADELLA.

(SUITE.)

Lorsque la jeune marquise eut été emportée de l'église, les assistans qui avaient attribué cet accident à la chaleur causée par la foule se préparèrent à entendre de nouveau Stradella. Pâle, immobile et comme cloué à sa place, l'artiste semblait demeurer étranger à tout ce qui se passait autour de lui. Cependant, provoqué par les encouragemens et les désirs de la multitude, il avait ressaisi son violon; mais chaque fois qu'il essayait d'en tirer un son, ce n'était qu'un cri discordant, qu'une intonation fausse ou bizarre qui s'en échappait. Le cri jeté par la jeune fille en tombant avait ébranlé et détendu les fibres de son être; il avait senti s'arrêter son enthousiasme, sa pensée s'éteindre, et sa passion s'égarer; et de cette subite et immense modification, son extérieur s'en était ressenti. Ce n'était plus ce corps d'ange et de démon, ni cette tête rayonnante : sa charpente osseuse et anguleuse était celle d'un malade; son teint blafard et livide, ses mains tremblantes comme celles de la vieillesse, une sueur froide et luisante qui coulait le long de ses joues, tout accusait l'affaissement et l'impuissance; ni les mêmes gestes, ni le même sourire, ni les mêmes regards surtout.

L'instrument glissa de ses mains affaiblies, tomba sur les degrés de marbre en poussant un gémissement prolongé. L'artiste disparut.

On ne saurait dire quelle vague curiosité le poussa pendant quelque temps à visiter les environs du palais Rospigliosi. Un jour, il lui prit fantaisie de s'informer de la jeune fille. Elle avait eu la fièvre, une fièvre ardente et pleine de délires; puis, comme son fiancé était arrivé de Naples, on la disait guérie.

En recevant ces renseignemens, Stradella réfléchit

avec effroi que depuis le jour de la Pentecôte il ne s'était pas assuré si son talent lui était revenu. Il courut à son logis, ouvrit en tremblant l'étui, en tira le magique archet et l'instrument sonore... O bonheur! il se retrouva tout entier, plus vif, plus animé, plus gracieux que jamais. Toute sa passion était revenue, et avec elle il avait recouvré sa supériorité, sa puissance céleste, sa nature divine. Il ne songea plus qu'avec effroi au singulier échange qu'il avait été au moment de conclure. Un amour de femme qui s'évapore et fond comme un parfum, bien fugitif, contre lequel il aurait donné un autre bien impérissable, sur lequel, lui vivant, personne n'avait droit, quelle démence!

Pourtant, comme il sentait encore un danger au fond de son cœur, il prit la résolution de fuir, de quitter Palerme.

Il s'endormit, tout entier à cette résolution, mais quel réveil!

Une blanche apparition illuminait l'obscurité de son réduit; dans le pâle sillage qu'elle remplissait, il sut démêler bientôt une apparence de femme; les jambes, la tête, la gorge, tout se modela, prit des proportions, un corps, un ensemble, et Angélica tout entière sortit du nuage vaporeux.

— Angélica, c'est vous!

— Vous m'attendiez, nous allons partir.

— Partir!

Elle le regarda avec des yeux où se lisait un tendre reproche.

— Ingrat, reprit-elle, qui ne se souvient plus du jour de la Pentecôte, de ses aveux, de ses sermens, de ses promesses!

— Quelles promesses? demanda Stradella, qui s'avança vers la jeune fille avec un mouvement de curiosité machinale.

— Quoi! rien ne lui parle plus de cette église où il y avait tant de monde, tant de monde pour l'entendre. Ceux-ci roulés autour des corniches et s'y retenant; d'autres rampant étendus sur les marches de l'autel; d'autres disputant aux saints leurs étroites niches de pierre; des femmes qui s'agitent et cherchent à voir pour mieux écouter; et puis, de la nef, des voûtes, de toutes les fenêtres une multitude de regards rayonnans sur lui comme autant d'étoiles, et lui seul, dieu alors, versant avec des torrens d'harmonie la joie, l'ivresse, le bonheur dans tous les cœurs, et la mort dans celui-ci.

Et elle montra le sien avec un geste douloureux.

Stradella se frotta les yeux, et promena ses regards autour de lui de l'air d'un homme qui redoute d'être le jouet d'un rêve.

Angélica, y songes-tu! toi riche et noble, et si jeune et si belle, suivre un pauvre artiste!...

— Pauvre! interrompit-elle, avec un éclat de rire si étrange, que toute la voûte en gémit, et que l'artiste s'en effraya; et elle remua sa tête amèrement, comme font ceux qui sentent qu'on veut les tromper.

— Angélica, ma chère Angélica, reprit-il d'une voix tout à la fois attendrie et terrible, oh! ne confie pas ta destinée à un artiste; douce colombe! n'approche pas tes ailes de ce brasier, ne te précipite pas en aveugle dans ce volcan. Tu veux te donner à moi, planer à ma suite dans ces régions d'air et de feu, où l'on ne se nourrit que de couleurs et de sons; Angélica, crois-moi, ce sera ta mort. Dans l'amour, le désir est infini, le pouvoir borné, tu t'abuses sur tes forces; et, dis-moi, quand il te faudra, de ces hauteurs redescendre dans la vie vulgaire, que tu auras à souffrir de mes dédains, de mes emportemens, de mes caprices, et de cette inquiétude brûlante qui me dévore; quand mon humeur fantasque te condamnera aux larmes et aux regrets! et puis les fardeaux du ménage, les longues veilles, la misère!...

Ce dernier mot, Stradella le prononça avec un mouvement d'horreur.

— La misère! mais j'ai de l'or, reprit-elle avec un orgueil enfantin; et elle jeta à ses pieds les trésors et les pierreries dont elle était chargée.

— Et si j'étais jaloux un jour? reprit-il avec une voix à ébranler les voûtes.

— Sois-le.

— Ce sera l'enfer pour toi dans ce monde!

— Un paradis!

L'artiste, vaincu, laissa tomber sa tête dans ses mains; mais la relevant tout à coup avec ravissement, il se mit à dévorer la jeune fille des yeux; puis, lançant un regard triste sur son violon isolé: partons, dit-il.

Ils partirent, s'enfonçant ainsi côte à côte dans la nuit pâle, et emportés dans la brise du soir, collés l'un à l'autre, et s'enivrant d'un amour ardent et silencieux.

Quels plaisirs! Éperdûment épris tous deux, épier, et comme du même œil, et comme du même ouïe, et comme des mêmes sens, toutes ces révolutions mystérieuses et journalières de la nature; voir le soleil sortir, sultan glorieux et las de voluptés du sein de la mer sa favorite, puis rouler et s'effacer le soir derrière les monts comme un globe de feu qui s'éteint; suivre la verdoyante ceinture des prairies; s'abîmer dans les gazons touffus, dans les plaines jaunissantes, et ne rien perdre de ces harmonieux concerts des oiseaux qui

chantent, des eaux, des bois, de la pluie et du vent.

Mais surtout leur bonheur redoublait lorsque, dans les nuits bleues et frémissantes de l'Italie, alors que la lune étend la nappe de ses rayons d'argent dans les plaines, ils passaient auprès des villes endormies, voyant se déployer tour à tour, et s'étendre et se diviser à l'infini, les lignes de l'horizon, qui là se dressaient en montagne comme un immense géant, là s'arrondissaient comme un bouquet de fleurs, là tournoyaient sur elles-mêmes; rondes citadelles chargées de tours et de crénaux. Souvent aussi, confondant leur décoration terrestre avec celles des vapeurs de l'air, des plateaux couronnés de forêts semblaient se pencher et se balancer sur leurs têtes; l'imagination fantastique d'Angélica, préoccupée de secrètes terreurs, peuplait l'espace de visions imaginaires.

La plaine prenait à ses yeux, tantôt l'aspect d'un labyrinthe aux mille contours, aux spirales confuses et tournoyantes, immense, infini, sans issue, et elle y restait éternellement enfermée; ou bien c'était une arène où se combattaient des bêtes féroces. Elle voyait un ours dans un buisson échevelé, l'œil d'un tigre dans une lumière lointaine, un lion menaçant dans un bloc inanimé gisant à terre.

Ils traversèrent ainsi bien des pays, bien des campagnes, bien des villages, tournant autour des villes, et les évitant comme on évite un précipice, et pourtant on les avait épiés, et ils étaient poursuivis.

Le vingt-deuxième jour de leur départ, comme ils entraient dans la belle ville de Brême, au fond de l'Allemagne, deux cavaliers couverts de manteaux bruns frolèrent, en passant rapidement, leur équipage appesanti.

Angélica jeta un cri, et se serra contre son compagnon.

— Angélica, avez-vous peur pour ces deux cavaliers hambourgeois, qui, jurerait-on, vont se jeter tout droit dans le Wéser, tant leur course est pressée?

— Hambourgeois, dites-vous, en êtes-vous bien sûr?

— Oui, certes, si j'en juge d'après leurs bottines de cuir verni, et à la plume rouge et bleue de leur feutre.

— Hélas! hélas! répondit-elle, puissiez-vous dire vrai! Mais conduisez-moi bien vite au couvent catholique de Sainte-Sophie, que j'y fasse mes dévotions.

Bien que ne sachant que penser de cette détermination subite de sa compagne, Stradella obéit. Elle demeura là un grand mois.

Comme il était venu la voir la veille de sa sortie du couvent, elle lui dit: Monseigneur, votre réputation ici a précédé notre histoire, et l'on voudrait vous entendre.

— Angélica, vos désirs sont un ordre pour moi; je jouerai.

— Cela nous portera peut-être bonheur, répondit-elle tristement.

Le lendemain, Stradella et son concert furent annoncés aux habitans de la ville de Brême par le carillon de toutes les cloches. Angélica parcourut curieusement la foule; et à plusieurs reprises, on la vit baisser les yeux avec effroi sous les regards de deux cavaliers étrangers, assis tout armés à l'entrée du chœur.

Spectacle étrange! Là haut, dans l'orgue, la figure de Stradella, inspirée et flamboyante; dans le vaisseau, le peuple marchand de Brême en habit de fête, puis ces mystérieux étrangers qui menaçaient de la troubler; et, dans le fond du tableau, pâle et frêle, entre les larges visages et les contours arrondis sous la guimpe des filles brémoises, la belle Angélica, la perle de l'Italie. C'était à s'y méprendre des têtes de Miéris au fond d'un intérieur de Van Steenwick.

L'artiste électrisa l'assemblée. Après l'élévation, les Brémois furent témoins d'un incident extraordinaire dans leur pays. L'un des étrangers escalada vivement les marhes de l'orgue, et se jeta, fondant en larmes, dans les bras de Stradella.

Cet étranger, c'était Gaëtano Belmonte.

Gérard Kleist.

PAQUITA.

Je sais une femme qui n'a dû sa ruine qu'à une petite erreur: en France, et de nos jours, elle croyait encore à l'amour et à la religion. Pauvre femme! qui aurait dû naître, non dans notre siècle d'égoïsme, mais au temps de ces bons chevaliers, quand l'écharpe donnée par la dame était bénie devant l'autel, quand l'amour était la dévotion du cœur, que l'on tenait ses sermens, et qu'il n'y avait encore ni chambre de députés, ni bateaux à vapeur, ni banquiers. Voulez-vous savoir ce qui advint à l'infortunée? L'histoire m'a été racontée par un de mes amis un jour d'émeute; je vais vous la redire.

. . . .

Aujourd'hui, dans tous les romans, dans tous les drames, dans toutes les conversations, on a une soif incroyable de champagne, et l'orgie en littérature comme au théâtre se reproduit sous toutes les formes.

Vous la voyez à la Porte-Saint-Martin, vous la retrouvez dans la *Peau de chagrin*, et vous la retrouvez encore dans le *Divorce* du bibliophile Jacob. Quelques jeunes gens, la tête montée par la lecture de nos romans du jour, essayèrent de mettre en pratique toutes ces théories éparses dans les livres, et de cet assemblage bizarre des ivresses connues et imprimées, il sortit quelque chose qui avait une tournure assez poétique. Cette orgie, improvisée dans l'appartement de l'un d'eux, eut son moment brillant, et nos roués en gilet blanc et en cravate noire ne manquaient pas d'une certaine aisance en faisant mousser le champagne à pleins bords. Sur la fin de la soirée, dans ces instans de calme qui précèdent la tempête, et entre l'histoire de deux bonnes fortunes d'un clerc de notaire en lunettes, un des convives, je ne le nommerai que sous son initiale, M. le vicomte de F., dans une ardeur toute conquérante, voulant écraser d'un seul mot toutes les aventures vraies ou fausses des convives, proposa de parier mille louis qu'il séduirait telle femme qu'on lui désignerait, demandant deux mois pour son entreprise, et promettant les lettres de la dame comme preuve irrécusable de sa conquête. Tous les convives protestèrent du contraire. Le pari fut accepté, tenu, rédigé, et vingt signatures que l'ivresse faisait dévier en tous sens couvrirent ce singulier contrat, qui mettait à prix l'honneur d'une femme comme on met au bois le galop d'un cheval.

Ce fut la femme d'un vieux médecin, connue par sa beauté, qui fut jugée digne des attentions du noble vicomte de F. Un tel choix faisait honneur au bon goût de ces messieurs; mais vraiment elle méritait mieux. Elle n'était pas Française; amenée d'Espagne par sa mère à l'âge de seize ans, elle avait été mariée très jeune au docteur M.... qui était bien le plus excellent des hommes et le meilleur des époux. Plus que tout autre il possédait cet esprit qui reverdit même le cœur d'un vieillard : aussi son enjouement, son caractère facile, faisaient-ils oublier ses cheveux blancs. Avec toute la tendresse d'un père, il avait pour sa jeune épouse les soins les plus doux, les attentions les plus délicates, et si l'on appelle bonheur le repos de l'ame et l'uniformité paisible de la vie, Paquita devait être la plus heureuse des femmes; auprès d'elle, un mari si bon et un enfant au doux sourire, aux tendres caresses; et puis elle était si pieuse, elle. Élevée en Espagne au milieu des pompes de l'église, élevée avec des jeunes filles qui allaient s'agenouiller devant la madone avant de commencer les danses du soir, elle se rappelait encore ces pures émotions de l'enfance, et sa religion s'était empreinte de toute cette poésie. Elle aimait l'église, l'église silencieuse, aux mille colonnades, les sons mourans de l'orgue au salut, quand la nef est presque déserte, et que l'ombre déjà s'avance sur les piliers; elle aimait les nuages de l'encens, la lampe veillant aux pieds de l'autel de la Vierge. Ah! c'était une de ces femmes comme on voudrait en avoir une pour compagne, une de ces femmes dont on rêve le doux sourire, le tendre regard! Eh bien! une telle conquête, pour laquelle on aurait donné bien de son sang, qui aurait fait le bonheur d'une vie d'homme tout entière, le vicomte de F. la contempla froidement. Devenir amoureux, lui! fi donc! Il eût perdu de ses avantages et compromis sa réputation. Le lendemain de l'orgie, tout harassé encore des fatigues de la nuit, il fit appeler l'intendant secret de ses plaisirs, et au bout de quelques heures, cet éclaireur à gages revint en véritable Frontin de comédie avec un plan d'attaque médité sur les lieux mêmes. Mais il fallait aller à l'église : notre séducteur bâilla bien fort.— Si j'avais su cela, dit-il, j'aurais parié quelques cents louis de plus. Aller à l'église, et faire la cour à une femme deux mois pour mille louis! d'honneur, cela est à rien; et après quelques plaisanteries, il s'enveloppa de son manteau, et alla droit à l'église Saint-Eustache.

Lorsqu'il entra, c'était un de ces instans où la sombre nef protége de tout son silence et de tout son calme la méditation de ceux qu'elle aime; à peine voyait-on de loin en loin quelques fidèles, et dans leur recueillement, il y avait quelque chose de solennel; c'était un spectacle qu'il ne pouvait comprendre. A peine jeta-t-il un regard sous ces voûtes silencieuses : ce n'était pas pour Dieu qu'il venait ici; c'est une femme qu'il cherchait, et il ne s'arrêta que devant elle. Pensive et recueillie, elle était à genoux devant son prie-dieu. A la voir ainsi immobile, on eût dit une madone, tant il y avait de candeur sur tout son visage. Il la fixa quelque temps, caché qu'il était par un pilier massif; puis se dérobant tout entier sous les plis de son manteau, il alla s'agenouiller près d'elle, et sembla s'abîmer dans sa méditation.

La prière dans un homme a quelque chose de singulièrement grave et d'austère, quelque chose qui frappe l'imagination. En rentrant chez elle, la jeune Espagnole ne put s'empêcher de penser à l'étranger qu'elle avait vu méditer près d'elle avec tant de ferveur, et cela sans doute par un simple sentiment de curiosité. C'était déjà beaucoup que, dès la première fois, d'avoir su fixer ainsi l'attention. Le lendemain, elle revint dans l'église occuper sa place accoutumée; l'inconnu l'y avait devancée, agenouillé comme la veille, et, dans

le même recueillement, il priait sans doute... Ce jour-là, les yeux de Paquita se portèrent plus d'une fois sur le côté de la nef où se tenait cet homme, que semblait envelopper un étrange mystère.

Quelques jours se passèrent, et toujours elle le retrouvait à l'église aussi impénétrable que la première fois. Il y avait là de quoi exercer une imagination aussi vive que celle de la jeune Espagnole; elle-même s'étonnait du changement survenu en elle. Cette église, elle l'aimait toujours comme avant; mais ses regards étaient plus distraits, sa prière moins suivie; des pensées inconnues troublaient son cœur; elle, si pensive, elle aimait à voir un homme dont la piété semblait sympathiser avec la sienne; elle le pensait du moins, fascinée qu'elle était par l'étrange vision toujours placée en face d'elle. Rentrée chez son époux, cette image la poursuivait; elle y pensait long-temps : les soirées, si courtes jadis, lui paraissaient longues; la nuit encore elle revoyait en rêve l'église sombre, elle à genoux, et devant elle le bel étranger, car il était beau : la veille, en sortant de l'église, son manteau s'était écarté, et elle avait pu apercevoir son visage à la dérobée.

Mais jusqu'alors ce n'était que sur l'imagination romanesque de Paquita que le séducteur avait travaillé, et s'il avait captivé ses regards, il ne le devait qu'à l'étrangeté de sa dévotion. Il fallait maintenant agir sur le cœur, il fallait qu'elle sût que s'il venait à l'église, il n'y venait que pour elle, et elle ne put long-temps en douter; les regards de l'étranger s'attachaient sur elle fixes et pleins de feu, et ils faisaient baisser les siens.

Effrayée d'abord, elle renonça à l'église, et pendant plusieurs jours elle persista dans cette résolution; mais qui pourra jamais expliquer tous les mystères que recèle un cœur de femme? Une semaine passée, elle en était déjà à se persuader à elle-même que c'était une erreur, et qu'elle avait mal compris les regards de l'étranger : il était si bizarre! Au milieu de ces incertitudes, tourmentée et par une conscience qui lui disait qu'elle faisait mal, et par une idée fixe qui l'obsédait, elle revint à l'église, mais tremblante et agitée.

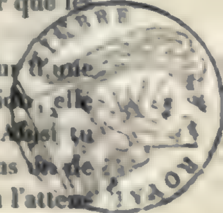
Décidément ce cavalier ne pense pas à moi, se dit-elle en rentrant; j'étais folle. Et il y avait quelque chose de piqué dans le son de sa voix, et elle froissait la dentelle de sa pélerine. — C'est qu'il avait bien compris cette femme, lui, et qu'il ne retardait le moment de l'attaque que pour mieux assurer la victoire.

L'insensée! elle méprisa la voix toujours vraie des pressentimens. Elle revint à l'église, et elle l'y retrouva pour sa damnation, et elle y revint pure, et s'en retourna presque criminelle; car, soit hasard, soit piége, soit rapprochement, il lui avait parlé, et parlé d'amour. De là à la chute il n'y avait plus qu'un pas. Malheureuse! elle n'avait pas une amie pour la défendre contre ces paroles empoisonnées, pour lui révéler la perfidie du langage qui l'avait séduite, elle, faible innocente, et qui se laissait aller sur le penchant de l'abîme avec la confiance d'un enfant.

Et le poison qui devait la tuer se faisait jour jusqu'à elle, et si ce n'était pas assez des paroles, des lettres délirantes venaient la chercher jusque dans la chambre nuptiale, et troubler son sommeil : c'était une tentation de tous les jours, de toutes les nuits. Ah! elle était séduite, qu'elle l'ignorait encore elle-même. Le vicomte de F. n'avait plus qu'à vouloir : cette femme était à lui cœur et ame. C'était le serpent tenant sa victime enlacée; mais il lui fallait une séduction complète, un amour que sa violence fît éclater de lui-même : il eut tout...

Recevoir les premiers baisers de cette femme, développer dans son ame de douces émotions, vivre de son parfum, de sa vie, refléter dans ses yeux toute son image, ah! il ne le méritait pas, lui, qui n'y était arrivé que par un froid calcul, et qui avait mis à prix ses larmes et ses remords. Mais peut-être se repentira-t-il de son honteux marché! Il l'a eue par le piége; maintenant il n'osera la trahir, la vendre; il aura pitié de ses larmes, il se souviendra de ses caresses brûlantes, il se rappellera qu'elle s'est livrée à lui confiante, ingénue, heureuse de son amour. Si ce n'est la passion, les sens parleront du moins. Vous connaissez bien mal le cœur d'un roué; dans cette ame, il n'y avait que de la glace et de la vanité. C'était un beau succès auquel il ne manquait que le scandale; c'est par là qu'il voulait en finir. Il avait promis des preuves de la séduction, et pour les obtenir, à toutes ses lettres il exigea des réponses. Quelle éloquence il y avait dans ces lettres! quelle poésie! Point d'art ni de recherche; l'expression neuve et expansive, la passion dans tout son délire, dans toute sa naïveté : c'était à rendre fou d'amour, ivre de volupté. Lui, les considéra comme un nouveau moyen de succès, et quelques jours après, elles étaient lues dans un déjeuner d'amis en présence des témoins du pari. On déjeunait aux dépens de l'honneur d'une femme; c'était sa réputation perdue qui faisait les frais du repas. Vous devez penser que les convives étaient joyeux.

.... Que de sensations passent dans le cœur d'une femme lorsque, dans toute l'extase de la passion, elle attend celui qui est devenu tout pour elle! Ainsi tu étais pauvre, Paquita, rêvant d'amour, et dans un de ces négligés qui t'allaient si bien; inquiète, tu l'attendais



dais, le cherchant des yeux, dévorant l'espace, et il ne venait pas. Trois heures, et pas encore; et il devait venir si matin, et les heures passaient vite, et pas encore. Enfin, c'est une lettre de lui. Une lettre! il est peut-être malade, blessé; elle pâlit, elle hésite à rompre le cachet; un pressentiment affreux l'agite. Elle l'ouvre; mais ce n'était qu'une enveloppe. Un papier tombe sur le tapis; elle le ramasse avec précipitation, et lit: Léon de F. paiera mille louis à MM...., si d'ici à deux mois il n'a pas séduit madame M.; on l'avait estimée mille louis........

Savez-vous ce que c'est que de perdre en un instant toutes ses espérances, que de voir s'évanouir ses illusions les plus chères, pour du suprême bonheur retomber dans le néant? savez-vous ce que peut causer une pareille douleur? Ah! c'est le joueur qui perd sur la dernière carte sa fortune, son honneur; l'existence d'une femme, celle de ses enfans; c'est une malédiction de père qui s'appesantit sur vous, c'est la mort ou la folie; et pour un cœur de femme! Pauvre Paquita! elle tomba raide et froide. Aux cris de sa fille qui appelait du secours, son époux accourut, et il la releva; mais le vieillard qui était devant elle, dans l'abattement et le désespoir, elle ne le reconnut pas... *Léon!* s'écria-t-elle; où est Léon? Et de la main elle écartait son époux, comme s'il lui dérobait la vue de celui qu'elle appelait. *Léon*.... Ce mot, dit avec toute la rage de la passion, entra profondément au cœur du vieillard. Immobile et muet, il resta devant sa femme attendant son arrêt. Un seul mot avait anéanti pour lui tout un passé, toute une vie. Si elle l'eût vu ainsi, elle serait tombée morte, tant il y avait de menace et de désespoir sur ces traits flétris par la honte; mais elle se délirait, et elle ne cacha rien, et il se vit infâme, et ses cheveux blancs se dressèrent de fureur, et il voulut maudire et ne le put; elle était folle, et riait devant lui, sombre et terrible, et toujours elle appelait Léon. Chaque parole faisait entrer la honte jusqu'au fond du cœur du malheureux époux. Il ne put y tenir; il quitta ce logis où tout l'accablait, laissant derrière lui l'adultère; et, mourant, il alla frapper à la porte d'un ami. Deux jours après il était mort, ses yeux fermés par une main étrangère.

. . . .

C'était une des belles soirées du boulevard Italien; femmes élégantes, fashionables en lorgnon, double rangée de chaises, double haie de promeneurs, rien n'y manquait; mais il y avait encore plus de foule à Tortoni; on s'y arrachait les chaises et les glaces: c'était un véritable pillage de rafraîchissemens. Dans un petit salon de droite, quelques uns de nos oisifs à la mode devisaient joyeusement devant un bol de punch à la flamme bleue et enchanteresse: aussi cette vue avait-elle une heureuse influence sur les convives: ils étaient vraiment, ce soir-là, incroyables d'esprit et de gaieté. « Léon, dit un jeune homme à moustaches, je te propose une santé à tes amours avec la belle Paquita. — Soit, dit Léon.... » A une table voisine était assis un étranger qu'ils n'avaient pas remarqué d'abord, et qui, depuis quelques instans, semblait prendre le plus grand intérêt à leur conversation. Ses yeux fixés sur eux annonçaient une émotion toujours croissante. Au moment où Léon porta le verre à ses lèvres, il s'élança brusquement, et, lui arrêtant le bras: « Vous osez porter une pareille santé! dit-il d'une voix sombre; eh bien! moi, je vous en propose une seconde: à la mort du lâche qui l'a séduite! » Tous les regards alors se portèrent sur lui; c'était un homme au teint fortement basané, à l'épaisse chevelure: ses yeux noirs lançaient des éclairs.

La provocation avait été sanglante; un duel fut arrangé, et l'étranger échangea sa carte avec celle de Léon de F. Un des convives lut le nom de Valdès. « Il paraît, dit le même jeune homme à moustaches, que tu as affaire à un Espagnol, sans doute quelque réfugié.

Elle aussi était Espagnole; il y pensait en ce moment, et son front trahissait la contrainte. Il ne tarda pas à quitter ses amis, en leur promettant un déjeuner à Tortoni après le duel. En descendant les marches qui mènent au boulevard, son pied glissa, et il se heurta avec violence contre la balustrade; il n'était pas ivre cependant...

Le rendez-vous était au bois de Vincennes. Les deux adversaires s'y trouvèrent avec leurs témoins. Léon était le meilleur tireur de chez Lepage, un de ceux qui, à Tivoli, enlevaient avec le plus de grâce un bouton de rose. Il proposa vingt pas pour distance. « A quoi bon? dit l'Espagnol; que ces messieurs chargent un pistolet, il suffit d'une balle, et que le sort décide. — Monsieur, Léon n'est pas homme à refuser, » dit son témoin d'un air fier; et lui, les laissa faire, plus pâle qu'un mort.

On jeta les deux armes dans un mouchoir. Quel jeu! la vie ou la mort dans les mains du hasard! Le hasard! ce juge inexorable, sourd à toutes les prières. Léon hésita; il prit son pistolet d'une main tremblante; l'Espagnol prit le sien avec calme et assurance: tout était dit... ils en avaient retiré tous deux ou leur vie ou leur mort. Ils s'appuyèrent les deux canons sur la poitrine.... « Allons, le jugement de Dieu! » L'œil de Léon était terne, ses lèvres agitées d'un mouvement convulsif; il frémissait de tout le corps depuis

les pieds jusqu'à la pointe des cheveux. « Pauvre Paquita! dit l'Espagnol, quel séducteur! » Et dans ses yeux il n'y avait que de l'ironie et du dégoût.

....

Léon tomba, le sein gauche percé d'une balle. L'Espagnol jeta un regard de dédain sur son ennemi à terre, puis il s'éloigna, laissant un cadavre à l'autre témoin. Paquita était vengée!

HECTOR DE LAFERRIÈRE.

LA RUE DE LA MARINE, à Alger.

Il y a à peine quelques années que, par cette rue longue, sale et étroite, bien que l'une des plus larges de la métropole de la barbarie, les esclaves chrétiens, pris par les pirates, faisaient encore leur entrée dans Alger. Ils allaient, sous le bâton des Turcs, se présenter au dey, qui choisissait, parmi eux, ceux qu'il réservait pour ses domaines et pour le service de son harem, et qui livrait ensuite les autres aux chances du bazar. Depuis plus de trois cents ans l'Europe subissait la honte de cet odieux trafic: l'honneur et la gloire de le détruire étaient réservés à la France. Le 5 juillet 1830 Alger fut vaincue, et le pavillon français flotta sur le grand kiosque de la Cassauba. Nous nous montrâmes alors en maîtres dans ces rues, que les Européens ne parcouraient autrefois que timidement, et en cédant, en tremblant, le pavé à la vue du turban d'un janissaire ou de la calotte rouge d'un Maure, et en dévorant sans se plaindre les insultes des enfans et les outrages des esclaves nègres: Turcs et Maures, aujourd'hui se rangent devant nous, et nous prenons dans les rues la place qu'il nous faut, sans craindre la bastonnade du cadi ou l'amende du mesouar.

C'était une chose curieuse à voir que nos jeunes soldats se promenant dans les rues d'Alger, en présence d'une population dont les mœurs leur étaient si étrangères, et dont les usages étaient pour eux si nouveaux. L'instinct français est l'imitation; aussi, dès les premiers jours, il fallut à nos troupiers de longues pipes, une bourse à tabac et toutes les douceurs des cafés (1); ils fumèrent et ils burent du moka, parce qu'ils s'aperçurent bien vite que c'étaient les seuls plaisirs du pays, et ils les adoptèrent peut-être moins par goût que pour prouver qu'ils avaient conquis le droit d'en jouir. D'autres plaisirs, plus français, leur étaient interdits par la capitulation, et ce fut l'article de ce traité qui leur coûta le plus à respecter: Ils virent sans envie partir pour la France les millions de la Cassauba, mais non sans humeur les portes des harems fermées pour eux.

La rue de la Marine, que le crayon facile et spirituel de Wachsmut vient de reproduire dans un dessin plein de vérité, est la première par laquelle on passe en arrivant à Alger, par le port. (1) On y entre en traversant, sous une sale et sombre voûte, un porche obscur qui sert de corps-de-garde; deux portes vieilles et lourdes, armées de larges bandes de fer grossièrement peintes aux couleurs du dey, donnent tout d'abord l'idée de la ville qu'on va parcourir, et qui, destinée à servir de repaire à des pirates, n'a pas failli à sa destination. Alger était, avant notre arrivée, la ville des harmonies barbares; les rues, les mœurs et les habitans étaient dans un accord parfait. Nos Français, maîtres et conquérans, y furent les premières anomalies: avec leurs goûts de civilisation, leurs habitudes frivoles, leurs manières élégantes et vives, ils formaient un contraste à la fois grave et plaisant, avec les figures froides, sévères et réfléchies des Turcs et des Maures, et les allures basses et viles de la canaille juive; il était au moins fort singulier de rencontrer un jeune voltigeur fumant sa pipe devant un iman qui se rendait à la mosquée, et un élégant officier de lanciers prenant sa tasse de café à côté d'un biscarre aveugle invoquant la charité des passans.

A ces murs d'une blancheur éblouissante, qui reflètent d'une manière fatigante un soleil d'Afrique lourd et accablant, à ces rares et petites fenêtres armées de grilles serrées, à ces échoppes enfumées et sombres, abritées par de vieux auvents vermoulus, à ces masures rapprochées et soutenues par des solives transversales, et qui encaissent dans un étroit espace une rue sale, dépavée, et déchirée par des ornières et des ruisseaux puans, on ne se douterait guère qu'on est dans le beau quartier d'*Alger la guerrière*, de cette terrible *Djezaïr*, dont le nom a retenti si long-temps avec terreur dans

---

(1) *Les cafés* sont à Alger les seuls lieux de plaisir, ou pour mieux dire passe-temps. Les Algériens restent toute la journée fumant la pipe et buvant du café de demi-heure en demi-heure accroupis sur des nattes.

(1) Wachsmut est un des jeunes peintres que l'amour de leur art entraîna en Afrique à la suite de l'expédition. Il a réuni un grand nombre de dessins et de croquis du plus grand intérêt, esquissés à l'ardeur du soleil, et souvent sous les balles des Bedouins aux avant-postes.

toute la chrétienté. C'est pourtant là que les consuls ont leurs hôtels, les grands de la régence leurs palais, les plus riches négocians leurs comptoirs ; là s'établirent, aussitôt après la conquête, les *Véfour* et les *Engilbert* de l'armée. Les Turcs furent long-temps à s'expliquer l'ivresse si vive et si gaie de notre champagne, en voyant nos jeunes officiers sortant de nos joyeux dîners à la française, eux qui ne connaissent que les hallucinations extatiques de l'opium. Mais un spectacle d'un autre genre vint frapper leurs regards, et faire une sorte d'événement dans cette *rue de la Marine,* représentée dans le pittoresque croquis de mon compagnon de voyage Wachsmut. C'était, je crois, le 10 juin, cinq jours après notre entrée à Alger, nous sortions de déjeûner à l'hôtel des ambassadeurs, et nous nous dirigions vers le môle, avec mon ami M. Chauvin Beillard, quand nous vîmes se dessiner à travers les ombres de la Porte de la Marine, et apparaître au milieu de la rue, une femme vêtue avec une élégance et une recherche dignes des habituées du boulevard de Gand, les plus distinguées par le goût et le luxe de leur toilette. Il faut se représenter, pour juger de notre surprise et de la stupéfaction des Algériens, dans une rue d'Alger une femme en souliers de satin, en robe de lévantine lilas à grands volans et à manches à gigots, coiffée d'une toque de satin rose, au dessus de laquelle s'agitaient des touffes de plumes blanches, et disputant au vent qui s'engouffrait sous la Porte une écharpe de crêpe de Chine amarante, qui flottait autour d'elle comme le voile d'une Néréïde. Elle était suivie d'un vieux domestique en costume rapé de jockei anglais, qui portait sous le bras un petit bahut espagnol. Dès qu'elle nous aperçut, elle se retourna vers son groom, et lui dit avec des airs de comtesse, car, il faut le dire, c'en était une : *Giusepe, Bisogna, mi trouvar une Locanda presto! presto!* Nous nous avançâmes aussitôt vers cette élégante dépaysée, par un mouvement spontané de curiosité. En agitant autour de sa tête une ombrelle bleu de ciel, elle nous dit avec un accent italien très prononcé ; *Messious, povez-vi m'indiquer la meillore auberze d'Alger, car jé pense bien que jé ne troverai pas ici oun hôtel?* Cette question était faite d'une manière si ridicule, elle avait été précédée et suivie de tant de petites minauderies, que des gens plus mal élevés que nous auraient appelées des grimaces, que notre première réponse fut un long éclat de rire. La comtesse aurait pu nous rappeler au respect par son âge, mais elle préféra nous en imposer par son rang; et sur-le-champ, en se retournant gravement vers son domestique, elle lui dit : *Giusepe, vi demanderez oun lozement per madame la coumtesse Juanita.* Elle nous regarda alors d'un air sévère, avec des yeux qui devaient avoir été assez brillans il y a quinze ans, et nous montra un teint fort animé, dont nous aurions pu attribuer l'éclat à un vif sentiment de dépit, si nous n'avions su qu'au soleil seul d'Afrique, il fallait faire honneur de ce vif incarnat. Déjà notre rencontre avait attiré l'attention des passans ; et, en quelques instans, nous fûmes entourés d'une multitude qui témoignait son étonnement par une foule de manières toutes plaisantes. En moins d'un quart d'heure la rue fut encombrée ; Maures et Juifs, Turcs et Français, Nègres et Bédouins, chacun discutait à sa mode. Enfin cette scène, qui avait commencé par être bouffonne, allait devenir sérieuse, quand nous jugeâmes prudent de faire entrer la comtesse Juanita dans une maison habitée par des Français. Là nous apprîmes que l'héroïne de cet imbroglio italien était une *Balérine* de Florence, qui, après avoir charmé l'armée à Palma pendant la relâche de la flotte, se proposait de donner aux Algériens une idée des danses vives et sémillantes de l'Italie. La *Balérine* nous assura qu'elle était réellement comtesse, et l'épouse légitime d'un comte tyrolien, qui, par un lâche abandon, l'avait rendue à la profession qui la lui avait donnée dans sa jeunesse.

La *contessina* se fut bientôt faite des protecteurs dans l'état-major ; et, au bout de quelques jours, elle obtint la permission de donner à elle seule, un ballet, à l'abri d'une vaste tente dressée sur le môle et ajustée en salle de spectacle. Des affiches en français et en arabe annoncèrent à l'armée et aux habitans que *la comtesse Juanita, artiste de l'Académie royale de musique de Paris, élève de la Scala de Milan, et pensionnaire du Théâtre-Royal de Saint-Charles de Naples, commencerait ses représentations par la danse du schall.*

En lisant cette affiche, je me rappelai la remarque si vraie de M. de Chateaubriand : « Le caractère national ne peut s'effacer ; nos marins disent que, dans « les colonies nouvelles, les Espagnols commencent « par bâtir une église, les Anglais une taverne ; les « Français un fort, et j'ajoute une salle de bal. » En effet, il n'y avait pas dix jours que nous étions à Alger, qu'on y dansait déjà ; et, à tout prendre, le petit Français trouvé par M. de Chateaubriand chez les Iroquois, en habit vert pomme, poudré, frisé, avec jabot et manchettes de mousselines, râclant sur un violon de poche *Madelon Friquet,* pour faire danser les *Cayougas,* n'était pas plus extraordinaire que la comtesse Juanita cherchant à Alger un hôtel dans la *rue de la Marine,* et venant danser un pas de ballet sur le môle en plein air, entre le cap Caxine et le cap Matifoux, et presque au pied de l'Atlas.

J. T. MERLE.

JOURNAL

D'UNE EXPÉDITION ENTREPRISE DANS LE BUT D'EXPLORER LE COURS ET L'EMBOUCHURE DU NIGER, ETC.;

par Richard et John Lander;

traduit de l'anglais

par Madame Belloc. (1)

Vous avez quelquefois songé à l'Afrique, l'Afrique, terre sombre et poétique, avec son soleil ardent, sa noire population, l'horizon blanchâtre de ses déserts sans fin, les lions et les tigres qui les peuplent; vous avez pénétré souvent avec votre imagination jusqu'au centre inconnu de cette brûlante contrée qui a tué tant d'audacieux voyageurs, où Leydard, Hougthon, Mungo-Park et Clapperton sont venus successivement périr sans qu'il leur ait été donné de rien comprendre au cours mystérieux de ce Niger, que les Arabes avaient pris sans façon pour un bras de leur Nil, dont les anciens n'ont parlé que par ouï-dire, qu'ils ont placé tantôt au nord, tantôt au sud, à l'est, à l'ouest, et qui s'y est trouvé effectivement comme par miracle.

Sidi-Hamet, brave voyageur Tunisien, sort un jour de sa ville, il dépasse l'Atlas, traverse le désert et s'enfonce au cœur de l'Afrique. Sur sa route, il trouve un fleuve immense, ce fleuve a presque toujours une demi-lieue de largeur, quelquefois moins, souvent plus; sur ses bords, une végétation profonde, des reptiles gigantesques, des crocodiles, des hippopotames, etc. Sidi-Hamet nomme ce fleuve Yolibib et s'en revient à Tunis, éveillant, comme on pense bien, la curiosité de ceux qui l'entendent. Mungo-Park, le célèbre Écossais, pénètre à son tour en Afrique; il y arrive par un côté opposé à Sidi-Hamet, il rencontre le fleuve et le nomme Yoliba. Puis vient M. Caillé, notre célèbre voyageur Français, obligé de traverser un immense fleuve pour arriver à Tombuctou, il cherche comme tous les voyageurs en pareil cas, une désignation à sa découverte; ce ne peut être le Niger puisqu'il est tenu pour couler de l'est à l'ouest et que le sien court au sud; alors M. Caillé nomme ce fleuve Dhioliba. Qu'est-ce donc que ce Yolibib du voyageur Tunisien, ce Yoliba de Mungo-Park, ce Dhioliba de Caillé? vous allez voir. Enfin, le capitaine Clapperton, chargé par le gouvernement anglais de déterminer l'embouchure du Niger et de pénétrer plus loin que ceux qui l'ont précédé, remonte de Badagry à Boussa, et nomme Quorrah la rivière profonde qu'il rencontre dans cette dernière ville. Mais Clapperton est tué par le climat sans avoir rien compris à ce Niger toujours poursuivi et qui échappe toujours. Heureusement dans le nombre des compagnons de Clapperton, il s'en trouvait un, hardi, fort, persévérant, audacieux, qui s'ingère, à Boussa, que cette Quorrah qu'il voit couler du nord au sud pourrait bien être enfin le mystérieux fleuve. Présentement, plus de voyages sur les côtes, à travers le désert, parmi les populations avides et féroces; il ne faut au nouveau voyageur, qui s'appelle Lander, qu'un canot et il descendra le fleuve toujours, toujours jusqu'à ce qu'il arrive où il plaira à la Providence de le conduire.

Alors commence cette navigation prodigieuse à travers les dangers, les obstacles, et ajoutons aussi les jouissances de tout genre; car devant les yeux du voyageur, qui glisse sur le Niger sans le savoir, apparaissent des campagnes fertiles, de riantes villes, des populations florissantes; un monde nouveau lui est découvert; tous les doutes s'éclairent en chemin, toutes les incertitudes tombent, les conjectures des géographes se rectifient, les découvertes des voyageurs précédens se retrouvent et s'expliquent. Sidi-Hamet n'a pas découvert une rivière appelée Yolibib, c'était le Niger. Le Yoliba de Mungo-Park, le Dhioliba de M. Caillé, la Quorrah de Clapperton, tout cela c'est le Niger. Lander l'a exploré dans tous les sens, il en a suivi tous les contours, suivi toutes les dénominations, expliqué toutes les branches: le Niger est conquis par lui, gloire à Lander!

Maintenant, et après la géographie et la science, voulez-vous un roman, un roman poétique comme les conceptions de M. de Vigny, coloré comme les pages de M. Hugo, animé comme une peinture de Delacroix, chaud de tons et d'effets, qui a ses caractères, ses péripéties, ses alternatives et son dénouement heureux, grâce à Dieu! Si vous voulez tout cela, lisez la relation de ce voyage écrite par le plus jeune des Lander, qui a voulu accompagner son frère, et qui, ayant partagé ses périls, doit aussi partager sa gloire.

(1) 3 volumes in-8°, avec planches, cartes, etc. Prix : 18 fr., chez Paulin, place de la Bourse.

SOUVENIRS DE JEUNESSE,

Par Charles Nodier. (1)

De tous côtés, autour de nous, on crie à l'avilissement de la littérature; on honnit ces publications de librairie, aussitôt parues qu'oubliées, destinées pour les plus vivaces à figurer quinze jours sur l'étalage des cabinets littéraires. Mais ces productions du besoin d'argent, non de l'esprit, trouveront des lecteurs, malgré les mépris de la critique; elle sera impuissante à en arrêter le débordement. C'est seulement en rencontrant sous la main des ouvrages vraiment [illegible]raires, que ceux des lecteurs de nouveautés d[illegible]

(1) Un volume in-8, chez Levavasseur.



probation a quelque prix, rougiront d'avoir perdu leur temps avec les romans, chroniques, mémoires, dont nous sommes inondés; lèpre littéraire de notre époque, comme chacune a eu la sienne. Nos dix-septième et dix-huitième siècles n'en ont pas été préservés; à leur honneur, on doit cependant dire que les libraires de Paris avaient cédé aux étrangers le triste privilége d'affliger la France de cette plaie sociale. C'étaient alors Londres et La Haye qui nous expédiaient par ballots les histoires, confessions et nouvelles dont maintenant les douze arrondissemens de Paris se disputent l'industrie. Eh bien! ce qui était digne alors de la postérité a seul survécu à ce déluge, qui semblait, comme aujourd'hui, devoir engloutir le goût et la raison. Traitons donc notre siècle comme le temps a traité les précédens, ne comptons qu'avec les noms qui font honneur à la France! Laissons le débit des épices et du tabac saisir sa proie parmi nos contemporains comme parmi ceux de Molière et de Voltaire. Quelques belles parties s'élèvent sous nos yeux pour l'achèvement du grand édifice de la littérature française; notre devoir est de rendre hommage aux artistes qui préparent cette nouvelle gloire à leur pays.

Parmi ces hommes, Charles Nodier a sa place marquée à bien des titres, et l'ouvrage dont nous voulons parler aujourd'hui, ses *Souvenirs de jeunesse*, ajoutent un fleuron de plus à sa couronne littéraire. Sous un titre vulgaire, c'est un livre profond, mais que comprendront bien tant d'hommes à qui les illusions et les désappointemens de Maxime Odin ne sont pas inconnus; et pourtant, de tous ceux qui ont ressenti les atteintes de ces souffrances morales, qui eût cru qu'on pût les analyser avec autant de finesse, lire, en un mot, aussi clairement dans le cœur, car en lisant les *Souvenirs*, il semble qu'une main habile ait enlevé l'enveloppe qui nous cachait les mouvemens du cœur; les mystères de sa vie sont mis à nu devant nos yeux; on frissonne d'étonnement à voir s'agiter tous les ressorts de cette frêle machine: véritable autopsie littéraire, mais décrite d'un style dont le charme enchaîne à ce spectacle, parfois douloureux. La nature, dont Nodier a étudié l'histoire avec amour, l'a récompensé, en lui prêtant la variété de ses mille couleurs; son style, diapré comme les ailes des papillons que Maxime-Odin chassait dans son enfance, entraîne le lecteur fasciné jusqu'aux dernières pages. Là arrivé, quatre mots suffiraient pour résumer les événemens du livre; mais comment en dire l'admirable travail? Car c'est bien là un ouvrage à qui le talent de l'écrivain, non le sujet même, a donné du prix. Sans doute il ne se placera pas parmi les grands monumens de l'art, mais il sera toujours remarqué parmi les plus précieux de ceux à qui la finesse et la perfection de tous les détails ont donné une valeur durable.

Variétés.

Notre premier ténor, Nourrit, a fait, mercredi 11, sa rentrée dans *Guillaume Tell*. Tout le monde sait l'énergie et le talent dont Nourrit fait preuve dans cet opéra; aussi malgré la chaleur étouffante de l'atmosphère, malgré l'appréhension du choléra, dont on racontait ce jour-là des choses alarmantes, la salle présentait une réunion nombreuse. Les amateurs de Rossini y venaient aussi chercher cette musique dont ils étaient sevrés depuis long-temps; car, bien que *Guillaume Tell* se rapproche davantage de notre système de musique dramatique, cependant on y reconnaît souvent la facture italienne.

Guillaume Tell est une grande et belle œuvre que le public a revue avec reconnaissance; il a aussi témoigné à Nourrit, par une vigoureuse salve d'applaudissemens qui l'a accueilli à son entrée, le plaisir qu'il éprouvait de revoir son chanteur favori. Pour répondre à cette bienveillance marquée, Nourrit a été admirable dans son grand duo, dans la scène avec Mathilde, et dans le beau trio du deuxième acte. Il y a dans son jeu, au moment où on lui annonce la mort de son père, un instant de pathétique à faire frissonner. Je dis un instant de pathétique, car un instant, un seul instant, c'est tout ce qu'on peut demander à l'acteur le plus parfait.

Mademoiselle Dorus s'est bien acquittée du rôle de Mathilde, et Hurteaux remplit avec beaucoup de dignité et de naturel celui de Melctal. L'orchestre accompagne toujours trop fort.

On nous annonce prochainement la rentrée de Levasseur dans *Robert-le-Diable*. Mademoiselle Dorus doit, dit-on, jouer le rôle d'Isabelle, et une jeune débutante, élève du Conservatoire, mademoiselle Falcon, paraîtra dans celui d'Alice.

—M. Hippolyte Monpou, dont nous avons déjà parlé à propos de la romance moderne, vient de publier chez Romagnesi, rue Vivienne, n° 21, sous le titre de *Rosa*, une nouvelle composition qui se recommande par une musique nerveuse et originale. Nous devons déjà à cet artiste, entr'autres productions, *Venise* et l'*Andalouse*. Le genre de M. Monpou sort un peu de la romance; il s'attache avec une préférence exclusive à la poésie romantique telle que l'a faite Alfred de Musset. Assez peu soucieux de la régularité du rhythme et de la phrase musicale, il court où l'entraîne une imagination bondissante; il résulte de là une musique neuve et pittoresque, mais un peu étrange, et qui ne jouira peut-être pas d'abord de tout le succès qu'elle mérite auprès du public habitué à ne voir sous le nom de romance que les mélodies carrées et les modulations tirées au cordeau de MM. Panseron et de Beauplan. Quoi qu'il en soit, nous recommandons aux personnes de goût hardi en musique *Rosa*, qui n'est pas indigne de *Venise* et de l'*Andalouse*. M. Monpou se prépare à publier un album, dont nous avons entendu quelques morceaux, d'une verve remarquable. Nous lui conseillons de leur chercher un autre nom que celui de romances.

Dessins.
Les enfans, par Charlet.
Paquita, par Gavarni.
Rue de la marine, par Wachsmut.

Beaux-Arts.

MOMIFICATION.

Conservation du corps humain.

DÉCOUVERTE D'UN NOUVEAU PROCÉDÉ

PAR

MM. Capron et Boniface (Albert),

Pharmaciens-Chimistes.

Nous avons pensé que le sujet annoncé par le titre de cet article intéressait l'art, quoique y paraissant tout-à-fait étranger au premier aspect; la peinture et la sculpture historiques se trouvent en effet aujourd'hui le plus souvent au dépourvu quand il s'agit de reproduire l'image de personnages célèbres. Si les artistes ont à traiter une époque historique peu reculée, les portraits faits d'après la tradition peuvent encore servir de type à leurs compositions; mais combien seraient étonnés sans doute les contemporains de la plupart des hommes qui ont brillé dans le passé, s'ils revenaient au jour et apercevaient ce que nous appelons la ressemblance des personnages de leur temps! Enfin nous croyons que rien ne peut mieux donner idée de la valeur qu'aura pour les arts la découverte dont nous allons parler, que l'importance qu'ont aux yeux des artistes les masques levés au moment de la mort sur le visage de quelques hommes célèbres, comme Henri IV, Cromwell, etc. Un rapide coup d'œil va nous faire embrasser l'histoire de la momification.

Les historiens et les antiquaires sont d'accord pour affirmer que l'art d'embaumer et de momifier a pris naissance chez les orientaux, et que l'origine de cette pratique se perd dans la nuit des temps; mais il est assez curieux d'observer la variété des méthodes de conservation des corps, mise en usage à différentes époques et chez différens peuples.

Les Éthiopiens, habitans d'une contrée qui fournit une très grande quantité de gomme, avaient imaginé de renfermer les corps dans une masse fondue de cette substance transparente, et de les conserver ainsi, à la manière de ces insectes enveloppés dans le succin liquide, et qu'on retrouve intacts et très visibles au milieu de ce bitume solidifié; ce qui a fait dire à quelques historiens, que les Éthiopiens conservaient leurs cadavres dans du verre. Mais outre que M. Paw a trouvé que le verre n'était pas assez connu de ces peuples pour qu'ils en fissent un semblable usage, comment concevrait-on que les corps pussent résister à une température capable de fondre ou ramollir le verre?

Les anciens Perses enveloppaient les corps dans de la cire. Les Scythes les conservaient dans des sacs de peau tannée. Les Grecs et les Romains les embaumaient d'une manière grossière. Les Iles-Canaries, ancienne patrie des Guanches, qui paraissent avoir tant de rapport avec les Égyptiens, contiennent des momies, ou corps desséchés, qu'on nomme *xaxos*; elles sont enveloppées dans des peaux de chèvres exactement cousues. Il paraîtrait qu'après en avoir extrait les viscères et le cerveau, on les desséchait et on les recouvrait de plusieurs couches d'un vernis odorant. La préparation durait environ quinze jours.

Au Mexique, M. de Humboldt a trouvé des espèces de momies desséchées et conservées, sur un sol privé de pluie et dans une atmosphère brûlante où les insectes mêmes ne peuvent exister.

Les anciens Égyptiens, selon Hérodote, employaient le procédé suivant pour embaumer leurs morts: Le cadavre, vidé et lavé avec du vin de palmier, était farci de poudres aromatiques, et macéré pendant soixante-dix jours dans une solution de natron; ensuite on le lavait, on l'enveloppait de bandelettes de toile de lin imprégnées d'une résine dite *commi*. Une autre méthode, moins dispendieuse, consistait à injecter dans les intestins l'huile empyreumatique de cèdre de Phénicie, qui dissolvait les intestins pendant les soixante-dix jours de la macération du cadavre dans le natron; l'on retirait alors la cédria du ventre.

Parmi toutes les nations qui avaient l'habitude de conserver les corps, aucune n'a porté plus loin que les Égyptiens l'art de l'embaumement (cependant encore imparfait entre leurs mains). Déjà immortalisé par l'immensité des monumens indestructibles qu'il a laissés sur la terre, ce peuple semblait avoir voulu se transmettre lui-même à la postérité la plus reculée, en conservant les corps avec assez d'art et de soin pour les rendre inaltérables. Enfin, la haute antiquité de cette coutume, mise en pratique dans toutes les classes de la société en Égypte, est prouvée par le texte même des livres sacrés. On lit effectivement, dans le chapitre Ier de la Genèse, le passage suivant, cité par Daubenton dans son Mémoire sur les momies:

« Joseph voyant son père expiré, il commanda aux médecins qu'il avait à son service d'embaumer le corps de son père, et ils exécutèrent l'ordre qui leur avait été donné; ce qui dura quarante jours, parce que c'était l'usage d'employer ce temps pour embaumer les corps. »

Il ne nous reste rien des momies préparées par les Éthiopiens, les Scythes, les premiers Juifs, les Grecs et les Romains. Le procédé de Louis Bils, célèbre anatomiste qui vivait en 1663, resta secret; nous ne pouvons donc parler que des momies égyptiennes, admirables non sous le rapport de la conservation des formes et des traits de la figure, mais à cause de leur haute antiquité. Si on lit avec attention les récits transmis par Diodore de Sicile, Hérodote, sur les procédés employés par les Égyptiens pour embaumer les corps, on verra que leurs moyens avaient pour principal et unique objet de consumer les chairs, les viscères, de manière à ne laisser du corps mort que la peau et les os: de là s'explique le temps très long qu'ils étaient obligés d'employer; de là aussi résulte cette altération des formes et des traits devenus méconnaissables.

Diodore de Sicile avait dit que les traits du visage étaient encore reconnaissables, et les critiques les plus judicieux regardaient cette assertion au moins comme exagérée.

Cependant M. Geoffroy de Saint-Hilaire a remarqué que la figure se trouvait assez bien conservée sous les masques de toile, mais qu'elle s'altère promptement aussitôt que les momies sont exposées à l'air. On peut se rendre compte de l'assertion de Diodore, en examinant la tête d'une momie qui est exposée aux regards du public, dans le cabinet de la Bibliothèque du roi. Son état de conservation, quoique très imparfait sous le rapport des formes et des traits de la figure, ne devrait point paraître si extraordinaire aux yeux des antiquaires, s'ils tenaient compte de la température constante de 20 degrés qui existait dans les lieux où on conservait les momies : les souterrains, les puits, l'eau du Nil, et même les eaux de la mer qui baignent les rives de l'Égypte, ont constamment cette température, très propre à la conservation des corps, qui restent dans un état parfait de siccité.

La France a aussi ses momies; mais elles sont l'ouvrage de la nature, et nullement de l'art. Telles sont les reliques des corps saints : on a trouvé de ces cadavres à Toulouse, chez les cordeliers, et dans les catacombes de Rome. Ces cadavres, enfouis sous terre, sans air, dans un sol crayeux et absorbant, s'y sont desséchés en matière blanche savonneuse.

L'embaumement exécuté en 1135 à Rouen, sur le corps de Henri III, roi d'Angleterre, prouve par les moyens employés combien cet art était encore inconnu alors. En effet, on se contenta de faire de grandes incisions sur le cadavre, de remplir les cavités avec une poudre dont on ne donne pas la composition, et d'envelopper le corps ainsi préparé dans une peau de bœuf tannée. L'histoire rapporte que l'opérateur s'y prit si tard, ou si mal, que l'odeur du cadavre lui fut fatale, et qu'il mourut peu d'instans après avoir terminé son opération.

L'art de l'embaumement en France est toujours resté dans l'enfance jusqu'à la découverte que fit le docteur Chaussier de l'action du deutochlorure de mercure sur les matières animales. Mais ce moyen, à l'aide duquel on obtient des momies bien plus belles que celles préparées par les anciens Égyptiens, ne peut être mis en pratique que dans peu de circonstances, et exige d'ailleurs un temps très long. Il faut en effet que le cadavre soit macéré dans une solution de ce deutochlorure pendant deux à trois mois.

A l'exception de ce procédé, tous ceux employés jusqu'à ce jour ne sont basés que sur une longue routine : ils consistent à emplir les cavités de poudre de plantes aromatiques, et à envelopper les cadavres de bandelettes enduites de vernis, et couvertes de cette même poudre; opération tout-à-fait illusoire, comme on pourrait s'en convaincre, si on venait, au bout de quelque temps, à exhumer un cadavre préparé par cette méthode.

En rapportant ici un plus grand nombre de citations sur les méthodes employées par les anciens Égyptiens et les modernes, on ne ferait que démontrer l'imperfection dans laquelle était resté l'art de l'embaumement; mais aujourd'hui deux chimistes viennent de le porter près de la perfection.

Après de laborieuses et constantes recherches, après un grand nombre d'essais comparatifs, modifiant et perfectionnant les procédés connus; aidés d'ailleurs par les progrès qu'a faits la chimie, ces chimistes sont parvenus à momifier les corps par des moyens nouveaux, en leur laissant toutes les formes à nu. D'après cette méthode, les corps ne sont pas enveloppés de bandelettes comme chez les Égyptiens; cependant tous les élémens de désorganisation, qui s'emparent des corps aussitôt que la vie les a abandonnés, sont complètement neutralisés.

Les procédés que ces chimistes emploient sont minutieux, mais des plus admirables dans leurs résultats : non seulement tout le corps est parfaitement conservé ainsi que les traits de la figure, mais aussi tous les viscères, les poumons, le cœur, le foie, les intestins, sans en excepter le cerveau; ainsi de notre frêle dépouille tout est respecté; résultat que l'on pourrait dire merveilleux. Aussi est-ce le fruit de dix ans de recherches, de peines et de persévérances, que les auteurs de cette découverte, après toutes les difficultés qu'ils ont vaincues, après avoir surmonté la répugnance d'un travail de cette nature, méritent des éloges que le public s'empressera de leur accorder, aussitôt qu'ils auront réalisé leur projet d'exposer publiquement un corps préparé par leur procédé, et qu'on pourra voir cette momie à laquelle on ne saurait comparer aucune de celles conservées dans les cabinets d'antiquités.

Un des grands avantages de la méthode de MM. Capron et Boniface, c'est que leur travail combiné ne demande que quelques jours. Les corps peuvent être ensuite conservés dans une chambre, dans ces caveaux destinés aux sépultures des familles opulentes, ou même enterrés comme d'usage, sans être désormais accessibles aux vers. Ils pourront même être exposés à toutes les intempéries de l'air, soit debout, soit assis, dans telle attitude, en un mot, qu'on désirerait leur donner, sans crainte qu'ils ne s'altèrent. L'art s'unissant ainsi aux agens chimiques, parvient à préserver notre dépouille mortelle de cette putréfaction qu'accompagnent des phénomènes dont l'idée révolte l'imagination. Combien pourrait être précieuse à l'avenir l'application d'une aussi intéressante découverte aux grands hommes dont la patrie deviendra veuve, puisque la postérité, aussi bien que leurs contemporains, pourraient contempler leurs traits! Qu'on imagine ce procédé connu il y a deux cents ans, et tous les grands hommes qui ont illustré la France depuis cette époque seraient conservés à notre vénération. Quelle valeur cette découverte aurait acquise à nos yeux par ce prodige de la conservation des corps! Par là aussi les regrets que prépare à chacun de nous la mort de ceux qui lui sont chers pourront être adoucis, car il nous restera d'eux plus que des souvenirs, et en revoyant encore leurs traits, l'éternelle séparation ne semblera plus aussi complète.

COURS
De Philosophie musicale.

L'Artiste a promis, il y a quelques semaines, de rendre compte du cours de M. Fétis. Certes, s'il eût pu prévoir ce que devait être ce cours, jamais il n'eût conçu la pensée d'en entretenir ses lecteurs. *Il en espérait*, disait-il, *des considérations larges et neuves pour la critique musicale*, pour cette critique devenue si importante depuis qu'à tort ou à raison tout le monde s'occupe de musique; et, au lieu de ces considérations neuves, au lieu de ce vaste coup d'œil qui embrasse l'art de toute une époque pour en analyser les différens rapports, et en faire jaillir des vérités d'une large application, il s'est trouvé que M. Fétis n'a traité absolument que l'origine du *contre-point*, et l'histoire de *la dissonance*.

Voilà déjà des mots techniques pour lesquels je demande grâce. Je croyais, en rendant compte d'un cours de *philosophie* musicale, qu'il ne s'agirait que de parler un langage compris de tout *philosophe*, c'est-à-dire de quiconque observe et réfléchit. M. Fétis a pensé autrement; il s'est enfoncé dans les profondeurs du technique. Force m'est, bon gré mal gré, d'y courir après lui; je tâcherai seulement que ce soit le plus vite possible.

D'abord, y a-t-il une *philosophie musicale?* Je sais des gens que ces deux mots, joints ensemble, font rire de pitié. « Philosophie musicale! disent-ils, voilà une « singulière alliance! la science de Dieu, du monde et « de l'homme considéré dans son perfectionnement « physique, moral et intellectuel, comme on appelle « la philosophie; et d'un autre côté la musique, le « plus fugitif des arts; la jouissance la plus prompte, la « plus éthérée, la plus insaisissable... Imaginez un peu « Rosina *del Barbiere*, cette petite fille de Rossini, si « étourdie et si folle, vêtue d'un habit noir, et prêchant « dans la chaire de M. Cousin!... »

Et pourtant il y a une philosophie musicale. Est-ce à la manière de M. Azaïs qui, d'après une expérience du rapport des deux fluides de la pile de Volta, conclut que la musique est la chimie des sons? ou à la manière de M. Troupenas qui voit l'idée première de la loi des intervalles dans cette pensée de Pythagore : C'EST DANS L'HARMONIE DES NOMBRES QUE SE TROUVENT LES RÉALITÉS DU MONDE? de M. Troupenas, qui, parce que les disciples du philosophe de Samos ont dit que le nombre 3 représentait l'harmonie parfaite, le nombre 5 l'emblème du mariage, et le nombre 9 la fragilité des fortunes humaines, presque aussitôt renversées qu'établies, pense, lui, que le nombre 3 exprime l'intervalle de quinte, le nombre 5 l'intervalle de tierce majeure, qui, combiné avec 2 et 3, forme l'accord parfait, et le nombre 9 l'intervalle de seconde résultant de la succession de deux quintes *ut sol, sol ré, dissonance* à laquelle s'applique assez naturellement, selon M. Troupenas, la qualification *presque aussitôt renversée qu'établie?*

Est-ce là ce que j'appellerai de la philosophie musicale? Non, car ce n'est de la philosophie d'aucune sorte, bien qu'on y lise le nom de Pythagore. Ce n'est pas plus de la philosophie qu'un certain chapitre du *Voyage d'Anacharsis*, que j'ai eu le courage de lire deux fois tout entier (le chapitre), dans lequel vous pourrez voir que le rapport de telle note à telle autre est comme de 175 à 178.

Sans doute, il se trouve dans les élémens de la science musicale des proportions, des analyses arithmétiques et géométriques, comme dans les élémens du dessin, de l'architecture et de tout ce qui, en fait d'art ou de science, repose sur des bases exactes. Mais, encore une fois, est-ce là de la philosophie, et ne trouverons-nous pas autre chose dans la musique?

Un homme a dit : Tout est dans tout. La proposition est fausse. S'il eût dit : Tout tient à tout, il eût été dans le vrai. Oui, tout tient à tout, sinon point d'homogénéité, et par conséquent point d'unité dans l'ordre de l'intelligence et de la pensée non plus que dans l'ordre physique. Tout tient à tout, et la philosophie est le lien universel qui unit la totalité des connaissances humaines. Voudrait-on isoler la musique de cette chaîne immense, la mettre hors la loi, et lui dénier à elle seule cette fraternité mystérieuse qui réunit les divers élémens de la civilisation? Tout art, toute science, tout ce que l'étude de l'homme peut embrasser, a son côté philosophique comme son côté poétique. Chercher la philosophie de cet art, c'est dévoiler les rapports secrets qui le rattachent à toutes les branches de la connaissance; c'est, l'histoire à la main, apprécier hautement ces influences cachées en vertu desquelles il a reflété dans sa spécialité, une des faces du progrès général de l'époque. Pour faire la philosophie de la musique, il fallait donc la prendre dès son origine, ou au moins du point où ses notions se détachent clairement; puis de là, examinant d'un vaste coup d'œil sa position en rapport avec la religion, les mœurs, la politique, les arts, les sciences et toutes les sources de la civilisation, la suivre pas à pas et la conduire jusqu'à nos jours, en signalant dans sa marche l'influence

réciproque qu'elle a dû tour à tour subir de leur contact et exercer sur leur développement.

Voilà comment je conçois la philosophie musicale. Voyons comment M. Fétis l'a envisagée.

Sa première leçon m'avait fait espérer qu'il entrerait dans cette route. M. Fétis y examine les échelles musicales des différens peuples, pour découvrir si la classification des sons tire son principe de la nature considérée dans un sens absolu, ou si les rapports de ces sons, après avoir été déterminés par des circonstances quelconques, ne prennent pas leur caractère de nécessité des habitudes et de l'éducation. La question était large, et M. Fétis l'a traitée avec habileté. Mais bientôt sont arrivés les rapports géométriques, puis les quatre tons authentiques et les quatre tons plagaux du chant grégorien; puis encore les muances et la solmisation par l'hexacorde dur, mol et naturel; toutes choses qu'un enfant de chœur sait sur le bout du doigt après deux ans de maîtrise.

Je connais un professeur de quatrième qui, dans la préface d'une prosodie latine, s'écriait avec enthousiasme :

« J'aborde enfin la fameuse question de l'O final. »

Non moins grande est la joie de M. Fétis en abordant la septième de la dominante, découverte en 1590 par Monteverde, qui constitua ainsi la tonalité moderne. Que de beautés dans cette dissonance naturelle de la septième! O l'homme heureux! qui sent si vivement les rapports mystérieux de la quinte mineure et du triton!

Puis M. Fétis a parlé du rhythme binaire et ternaire, et encore du rhythme poétique et musical; et à ce propos il est tombé dans une erreur des plus singulières. Veuillez me prêter attention.

Il s'agit d'un vers de Virgile scandé par le professeur (passez-moi, je vous prie, le vers latin, d'autant que je vous fais grâce des vers grecs cités aussi par M. Fétis); le vers était scandé dans le rhythme qui lui convient musicalement, c'est-à-dire le rhythme binaire : malheureusement il y avait une élision.

Septem illum totos perhibent ex ordine menses.

Il fallait donc faire bravement l'élision, et scander de cette manière :

| Sept' il | lum to | tos perhi | bent ex | ordine | menses |

Eh bien! pas du tout, voilà comment M. Fétis l'a scandé :

| Septem | illum | totos | perhibent | ex or | dine men | ses |

Il suit de là que les dactyles deviennent des anapestes, et qu'après les six pieds il reste une césure dont nous ne savons que faire. Comme la syllabe qu'on doit élider se trouve ici de même quantité que la syllabe qui la suit, le rhythme binaire n'est pas absolument dérangé; mais que deviendrait-il, où serait la régularité de l'hexamètre lorsqu'une brève s'élide sur une longue, comme dans le vers suivant :

Conticuêre omnes intentique ora tenebant

Le respect pour l'élision s'est si bien conservé, que le chantre de paroisse qui négligerait de la faire dans les hymnes d'église imitées des odes d'Horace, serait considéré comme un ignorant par ses confrères du lutrin.

Du reste, M. Fétis pourra vous montrer de quelle manière défectueuse Rameau expliquait l'accord de quarte et quinte; puis comment Kirnberg et Catel avaient échoué dans l'explication de l'accord de septième mineure et quinte sur le second degré de la gamme; comment ils ignoraient les combinaisons des accords primitifs, et n'avaient pas vu que cette harmonie n'était que le produit de la substitution du sixième degré à la dominante, avec la prolongation; lorsque lui, M. Fétis, découvrit les lois de ces combinaisons, et démontra leur origine et leur réalité par l'analogie d'emploi et de résolution des accords primitifs et des accords modifiés.

De toutes ces belles choses vous remporterez peut-être quelques notions d'harmonie; mais point d'idées philosophiques, point de vues un peu grandes sur l'histoire de l'art; eussiez-vous le coup d'œil le plus prompt à généraliser, en même temps que les facultés analytiques les plus précises, vous n'apprendrez rien : je dis plus, vous ne comprendrez rien, mais rien du tout, si vous êtes venu au cours de M. Fétis sans connaître au préalable la quinte mineure et le triton.

Une seule chose m'a fait grand plaisir dans ce cours : c'est une mercuriale adressée par le professeur aux faiseurs de *libretto*. J'aurais bien voulu que M. Jouy assistât à cette leçon et pût y apprendre à faire des vers autres que ceux-ci de *Guillaume Tell :*

Ma hache sur son front ne s'est point fait attendre,
Et ce sang, c'est le sien.

Dans sa dernière leçon, M. Fétis a fait entrevoir des considérations assez fécondes : elles ne sont pourtant pas aussi neuves qu'il paraît l'imaginer. Ce qu'il appelle l'ordre *omnitonique*, dans lequel il cherche à résoudre le problème suivant : *Une note étant donnée, trouver des successions harmoniques qui la conduisent*

dans tous les tons possibles, a été aperçu par un auteur allemand, Ihring, élève de Reichardt maître de chapelle du roi de Prusse, qui a composé et dédié au Conservatoire de musique, un ouvrage ayant pour titre : *l'Art de moduler ou de conduire l'harmonie dans tous les tons majeurs et mineurs, etc., etc.*

En résumé, M. Fétis n'a pas compris la portée des mots *philosophie musicale*. S'il eût intitulé son cours : *Histoire des transformations successives du système musical*, il n'eût pas intéressé, sans doute, les gens qui aiment à généraliser leurs vues et à étudier l'ensemble des rapports philosophiques; mais il eût rallié à lui tous les musiciens qui aiment l'art en lui-même, et je n'aurais pas à lui reprocher de n'avoir fait que de l'histoire, de l'histoire chétive et étroite. Du reste, on a remarqué en lui ce que tout le monde lui reconnaît depuis long-temps : une grande clarté dans les idées et beaucoup d'érudition, qu'il dépense quelquefois mal à propos. Il devrait aussi soigner davantage son élocution. C'est quelque chose de si puissant que le style! N'avons-nous pas vu ces jours derniers le plus spirituel de nos critiques, mais aussi le plus incompétent en matière musicale, faire passer, à force de style, les idées les plus incohérentes et les opinions les plus erronées?... VICTOR FLEURY.

L'ERMITE DU VÉSUVE.

Je me trouvais à Naples lors d'une éruption du Vésuve. Cet événement attira l'attention des étrangers. La montagne ressemblait à un pélerinage lors de la fête du saint; à chaque pas des troupes de curieux se rencontraient en sens inverses. J'y allai, comme tant d'autres, avec quelques amis; des dames avaient voulu nous accompagner. Après avoir bravé les fatigues du voyage et les dangers de l'éruption, nous revînmes à l'ermitage, lieu du repos, comme on sait, dont quelques cénobites exploitent la belle situation par l'établissement d'une auberge fort utile aux affamés. Ces bons pères nous servaient, avec tout le soin, toute l'attention, tout le zèle imaginables, des viandes salées, des fruits et du détestable *lacryma-christi*. Un seul d'entre eux, assis dans un coin, semblait étranger à ce qui se passait autour de lui; le bruit, le mouvement d'une société nombreuse ne pouvaient le distraire; les yeux fixés sur une de nos dames, il paraissait livré à une sorte d'effroi. Tout à coup il se leva, courut s'agenouiller devant un crucifix d'ivoire, se frappa la poitrine, et s'écria d'une voix déchirante : « Seigneur, que mon « repentir vous touche : il est sincère; envoyez-moi, « dans ce monde et dans l'autre, tous les châtimens « qu'ont mérités mes crimes; mais recevez-moi un jour « au nombre des bienheureux! »

Surpris d'un mouvement si spontané de dévotion, nous le priâmes de nous en expliquer la cause : « Oui, « répondit-il, je le veux. Ce récit de mes forfaits sera « pour moi un acte de contrition méritoire; j'ai la « honte sur le front, et le remords dans le cœur. Écou« tez, chrétiens, et que mon funeste exemple vous « apprenne à vaincre vos passions. »

Nous le suivîmes sur la belle pelouse qui s'étend devant l'ermitage; de grands arbres nous garantissaient des rayons du soleil; à nos pieds se déroulaient les champs Phlégréens, si heureusement terminés par Naples et sa couronne de montagnes. A notre gauche, une mer bleue et transparente découpait les gracieux contours du golfe d'où s'élancent, comme pour le fermer, les monticules d'Ischia et les falaises de Capri. C'était une position délicieuse. Nous avions formé un cercle autour du moine, dont nous attendions impatiemment l'histoire. Il avait repris un maintien calme; ses cheveux blancs et rares, sa figure sévère, jeune encore, ses yeux doux et brillans, lui donnaient un air d'inspiré. Sa taille était élevée; des mouvemens pleins de noblesse agitaient l'étoffe grossière de son large vêtement. Il promena sur nous un regard triste et recueilli, et s'exprima en ces termes :

« Les traits de cette jeune dame m'ont rappelé ceux qui furent la source de toutes mes souffrances; ils ont rouvert en moi des blessures dont le repentir était depuis long-temps le seul baume. La nature, qui perd rarement tout son empire, m'a, pendant quelques instans, fait payer bien cher vingt ans de pénitence et de contrition. Dieu a voulu m'envoyer aujourd'hui cette violente secousse! que son nom soit béni!

« Mon père était un riche bijoutier de la rue de Tolède; fils de marchand lui-même, son activité et son industrie avaient considérablement augmenté sa modique fortune patrimoniale. N'ayant d'autre enfant que moi, il ne négligea rien pour mon éducation; il avait éprouvé trop de revers dans le commerce pour me destiner à lui succéder, et chercha, au contraire, à diriger mes goûts et mes études vers le barreau. J'aimais mon père, et son désir fut pour moi une décision. Je me jetai avec ardeur dans le gouffre inextricable de nos lois d'alors. Mon caractère ardent et peu flexible me fit trouver des charmes dans des travaux hérissés de difficultés et de contradictions. Je me roidissais contre les obstacles à chaque instant renaissans, et il était rare qu'ils résistassent à ma ténacité. Toute mon imagina-

tion, tout le feu de mon ame se concentraient sur un seul objet : l'amour du bien, l'horreur du vice, un besoin d'équité. Je ne vivais que d'étude; j'ignorais qu'il existât d'autres passions. En peu d'années de brillans succès couronnèrent mes efforts; je devins un avocat distingué; de toutes parts les causes abondaient. J'étais recherché dans la bourgeoisie; j'occupais toujours le premier rang dans quelque lieu que je me trouvasse, et mon naturel, simple et doux en apparence, me faisait pardonner ces triomphes dont ma vanité ne tirait aucun avantage. Mon père était ivre de bonheur. Nous vivions ensemble dans l'intimité la plus parfaite, jouissant d'un calme que rien ne semblait devoir troubler. Hélas! le moment approchait où l'édifice de notre bonheur allait s'écrouler de fond en comble : nos catastrophes étaient là.

« En face de nous demeurait un autre marchand dont la fille touchait à sa seizième année. Jamais je ne vis de créature si belle. Ses yeux et ses cheveux noirs, son teint animé, ses formes prononcées et gracieuses avaient je ne sais quoi de mâle et de sublime, qui communiquait l'amour dont elle-même semblait tirer son être. Je l'avais connue dans mon enfance; mais l'étude des colléges et les travaux de mon état m'avaient tellement occupé jusqu'alors, que j'en avais presque perdu la mémoire.

« De la fenêtre de mon cabinet, je plongeais dans la boutique du père de Fioretta.

« Enfoncé dans de profondes réflexions, que me suggérait une cause épineuse et délicate, mes yeux s'y portèrent un jour machinalement; ils rencontrèrent tout à coup deux éclairs de feu. Livré à l'étude et à mes pensées de barreau, je fis d'abord peu d'attention à cet objet; mais chaque fois que je retournais à ma fenêtre, je retrouvrais les mêmes yeux qui cherchaient et rencontraient les miens. Mes idées changèrent de direction; elles s'écartèrent peu à peu de l'abstraction d'un procès pour s'attacher au positif de la beauté. J'examinai et admirai bientôt cette jeune vierge, dont les attraits venaient de faire éclore en moi un sentiment inconnu. Dès ce moment, les livres ne me parurent plus suffire au bonheur de l'homme; je sentis que la vie me deviendrait insupportable si je ne la partageais pas avec Fioretta. Je passais mes journées à ma fenêtre, dévorant de mes regards la jeune fille qui, de son côté, m'accordait toute l'attention qu'elle pouvait dérober aux soins du commerce. Enfin je résolus de lui faire connaître mon amour : il ne fallait qu'entrer chez son père, et les prétextes ne me manquèrent pas. Au bout de quelque temps, nous fûmes complètement d'accord. Consumée d'exaltation, Fioretta n'avait pu rester insensible à la gloire que je m'étais acquise, et j'avais, à mon insu, trouvé dans le chaos des lois le chemin d'un cœur tendre et passionné. Certain d'un délicieux retour, je priai mon père de demander pour moi Fioretta en mariage. Il fût surpris d'abord; mais disposé à me complaire en tout, il se rendit le soir même chez son voisin. Ce jour-là, Fioretta était mieux encore que de coutume : elle était avertie. Sa toilette, toujours soignée, avait un degré de plus de coquetterie. Ses cheveux, divisés en un double et lisse bandeau de jais, allaient derrière sa tête se réunir dans un élégant réseau de soie rouge semé de nœuds dorés, et laissaient à découvert un front angélique, où se retraçait sans art toute l'ingénuité d'une belle ame. Sa taille, fine et si bien prise, faisait bondir un corset rouge couronné d'une gaze légère, à travers laquelle on apercevait tout ce que l'amour chaste réservait de plus précieux. Un jupon de la même couleur laissait échapper, couverte d'un bas bleu orné de larges coins d'or, une jambe fine et déliée, moelleusement attachée à un pied délicat, qui en faisait, pour ainsi dire, l'encadrement. Ses bras nus, blancs comme ceux des femmes du Nord, et ses mains potelées éblouissaient d'une gracieuse mobilité. Que vous dirai-je enfin? Mon père, étonné, charmé, balbutia quelques paroles inintelligibles; au lieu de remplir sa mission, il parla pour lui-même. Sa fortune était trop bien établie, son nom était devenu trop honoré, pour qu'il pût essuyer un refus.

« Je n'entreprendrai pas de vous peindre ma douleur lorsque j'appris la trahison de mon père. Je volai chez le père de Fioretta; il m'arrêta au seuil de sa porte. « Jeune homme, » me dit-il, « ne profane pas la demeure d'une fiancée, de la femme de ton père. Dans quelques jours, une étroite alliance unira nos familles; alors, à ton aise, tu verras Fioretta. — Qui? Fioretta! l'épouse de mon père! Il est donc vrai! je l'ai donc bien compris! et vous y consentiriez! vous rompriez le lien qui, tous deux, nous attache à la vie! Regardez-la, elle pleure! votre cœur ne reçoit-il pas ces larmes précieuses qui sillonnent des joues aujourd'hui fraîches encore, et demain, peut-être, flétries à jamais? Elle m'aime; elle me l'a dit : son ame m'appartient; elle est unie à la mienne! Oh! par pitié, ne nous tuez pas tous deux! — Écoute, me répondit cet homme froidement barbare, ton père est venu hier la demander en mariage; il est riche, ton père, et l'argent fait le bonheur du monde. Tu es jeune, tu as du talent, tu acquerreras aussi de la fortune; alors tu pourras aussi te choisir une compagne; alors tu pourras aussi te voir préféré. Quant à moi, j'ai donné

ma parole, Fioretta l'acquittera ; c'est un point résolu. Maintenant va, retourne chez toi ; l'étude te distraira, et la raison, à sa suite, t'éclairera bientôt. »

« J'eus beau le supplier encore; Fioretta elle-même, pressant ses genoux, s'écriait douloureusement : « Mon père, prenez pitié de moi ! Si je ne puis épouser celui que j'aime, je renonce au mariage, j'abjure à jamais les douces jouissances de mère et d'épouse ; je resterai près de vous; je soignerai votre vieillesse, dont je chercherai à adoucir l'amertume. Aucune souffrance de corps ne me sera pénible; mais laissez mon cœur libre, et ne l'oppressez pas de chaînes odieuses. » Fioretta sanglottait; ses vêtemens étaient en désordre; ses yeux à demi fermés et ruisselans ; ses lèvres, naturellement vermeilles, étaient pâles et tremblantes, mais au milieu de cette douleur c'était toujours Fioretta, et Fioretta toujours belle ! Beauté vaine ! soins perdus ! prières inutiles ! Nous parlions à un de ces êtres dépravés, démoralisés par des opérations partielles d'arithmétique, dont le total avait seul, au bout de chaque mois, selon le résultat de la balance, le don de remuer dans son cœur les sensations de la peine ou du plaisir.

« Furieux, j'allai retrouver mon père, et lui demandai hautement compte de sa conduite. Il sentait bien ses torts envers moi, et se trouva embarrassé en me voyant entrer. Mes paroles et mon air arrogant le sauvèrent d'une explication pénible. Usant de sa qualité de père, il m'imposa silence et m'ordonna de le laisser seul. Hors de moi, j'osai le menacer, et le quittai, vociférant contre lui d'horribles imprécations. Une plus longue cohabitation était impossible entre nous. Je quittai sa maison, et allai m'établir dans un réduit obscur et ignoré du vieux Naples. Cet endroit convenait à la situation de mon esprit. J'étais à chaque instant témoin de scènes grossières, si communes chez ce peuple incivilisé. J'abhorrais le genre humain, et mon ame embrasée ne rêvait plus que scènes de cruautés. Les querelles, les combats, les blessures la dilataient, et si quelque catastrophe avait lieu à ma vue, je m'agitais gaiement, comme l'oiseau qui bat des ailes à l'aspect d'un beau jour. Un désir inquiet, indéfinissable, m'assiégeait sans relâche ; l'horrible me plaisait. Sans le savoir, je cherchais la vengeance.

« Néanmoins l'amour n'avait pas sur moi perdu son empire; il me dominait même plus que jamais. Ce n'était plus ce sentiment qui, pendant de courts instans, avait éveillé dans mon cœur toutes les vertus douces, tout l'espoir d'une vie bienheureuse au milieu des mortels; c'était une fièvre brûlante, dont les élans soulevaient de fureur toutes les puissances de mon ame; c'était une frénésie que la possession de l'objet désiré pouvait seule assouvir. A tout prix je voulus réussir.

« Mon père, sachant que Fioretta avait eu du goût pour moi, avait, dans le principe, veillé sur sa conduite; mais bientôt, se fiant sur mon éloignement, forcé de vaquer à ses affaires, il laissait souvent sa femme seule au logis. J'épiai ses habitudes, et lorsque je fus assuré de n'être pas surpris, je m'introduisis sous un travestissement auprès de Fioretta. La malheureuse! combien elle était changée ! Ce n'était qu'à la déférence filiale qu'elle avait sacrifié son amour. Vierge soumise, elle avait obéi quand son père lui avait dit : Signe toi-même ton malheur et ta condamnation. Hélas ! je n'eus pas de peine à démêler ses sentimens, qu'elle voulut d'abord me cacher; en vain elle chercha à me repousser; en vain elle me parla de ses devoirs : sa voix était faible et tremblante. La passion l'emporta.

« Un Français aurait peut-être été satisfait ; mais j'avais trop souffert pour me contenter de si peu. Dans nos climats, rien de ce qui touche à l'ame n'est médiocre. Le déshonneur de mon père ne me paraissait qu'incomplet s'il l'eût ignoré : il me surprit un soir avec Fioretta. Il se précipita sur elle, la perça de son poignard, et s'apprêtait à m'en frapper aussi; mais une épée que je portais cachée le tint en respect ; je gagnai malgré lui la porte de la rue, et m'évadai triomphant. Il m'avait trahi : j'avais commencé à punir sa perfidie, j'avais détruit son bonheur; je l'avais vu furieux, désespéré; j'en avais fait un assassin. Je respirai plus à l'aise.

« Cependant les guerres avaient fait déborder en Italie les armées étrangères. Championnet s'avançait vers Naples à la tête d'une armée victorieuse. Le roi était parti pour Palerme, emportant avec lui les joyaux de la couronne et les richesses de Saint-Janvier.

« Ce départ souleva le peuple. Les lazzaroni coururent aux armes.

« Ces événemens déterminèrent Championnet à se porter rapidement vers la ville, et à n'entrer en composition pour sa conservation qu'après le désarmement de tout ce qui n'était pas soldat. Cette proposition faillit coûter la vie au sieur de Moliterni, que le peuple s'était donné pour chef; il fut assez heureux pour s'échapper, et se retirer au château de l'Œuf; mais la plupart de ses officiers furent massacrés. Mon père, l'un des principaux, fut saisi par la populace, et destiné à une longue agonie. Pendant les apprêts de son supplice, j'étais là, caché dans la foule, et ma haine avait de quoi s'ébattre. Je contemplais avec délices sa figure pâle, son corps et ses membres qui bientôt allaient être torturés. L'influence que j'avais acquise sur nos lazzaroni pouvait le soustraire à la mort : un mot

de moi, et sa vie était sauve ; mais il m'avait trahi, et signé lui-même sa destinée : je la laissai s'accomplir.

« Tant que durèrent nos troubles politiques, l'esprit de parti me soutint dans ma haine criminelle ; mais lorsque Championnet se fut emparé de Naples, qu'il eut rétabli la tranquillité, rassuré les esprits ; lorsque le retour quotidien d'un calme monotone eut permis à mes esprits de reprendre leur équilibre, mon délire cessa, et je pus juger sainement mes actions. Le souvenir de mes atrocités ne me quitta plus. Partout, à la ville, au barreau, sur terre, sur mer, le jour, la nuit, le remords m'accompagnait. Glissé sous mes vêtemens, armé de pointes de fer, il s'étendait sur mon être, et m'accablait de ses étreintes. En vain je cherchais à l'éloigner; plus puissant que moi, il résistait à mes efforts. Je ne pouvais lui échapper, même pendant mon sommeil : les rêves les plus affreux venaient m'assaillir. Tantôt je voyais dans mon lit des traces de sang; tantôt une tête séparée d'un tronc mutilé venait se poser sur ma poitrine, et l'oppressait du poids égal à celui d'une montagne; tantôt enfin je voyais mon malheureux père attaché en croix contre un mur, et expirant sous le fer assassin. Je revenais à moi, couvert d'une sueur froide, n'osant appeler de secours, ni rester seul au milieu des fantômes vengeurs de ma victime. Une fois, entre autres, à la suite d'un jour d'été, où le *scirocco* nous avait apporté l'air brûlant d'Afrique, chargé des miasmes humides de la mer, la tête et le corps affaissés par la température, je m'étais endormi d'un sommeil inquiet et laborieux. Une illusion trompeuse me reporta vers mes jours heureux de travaux légistiques, et de l'amour de Fioretta. Je me vis avec elle sous la basilique de notre illustre cathédrale. Agenouillés tous deux au pied de l'autel, nous recevions la bénédiction d'un prêtre. Je venais de lui jurer à jamais appui et protection; j'allais passer à son doigt l'anneau nuptial, lorsque je saisis une main sanglante, et mes yeux, se portant sur cette figure adorée, rencontrèrent les traits décolorés de mon père. Je jetai un cri effroyable, et me réveillant en sursaut, pénétré d'horreur pour mes crimes et pour moi-même, je m'enfuis à la Chartreuse, où je demandai d'être admis. On m'accorda cette faveur, et, depuis ce moment, trop coupable pour entrer dans les ordres, je tâche, par une vie réglée et repentante, de racheter les crimes de ma jeunesse, crimes excusables peut-être aux yeux du monde, si l'on ne veut considérer que la faiblesse humaine, mais dont mon ame résignée ne place le pardon que dans l'infinie miséricorde de Dieu. »

Ainsi parla l'ermite d'une voix aussi calme que s'il avait lu un bréviaire. Pour lui, les choses passées et présentes semblaient l'absorber dans l'avenir. Le repentir paraissait placé dans son cœur à côté de l'espoir de la rémission; c'était assez pour sa tranquillité sur la terre ; il attendait avec une atonie parfaite le jugement terrible et sans appel de l'éternité. De tous les hommes que j'ai vus, c'est celui dont le froid aspect démentait le plus la vie agitée.

A. De Vaubicourt.

ISUREN,

Histoire tirée des Annales de Kachmyr.

> Fulmen detulit in terras mortalibus ignem
> Primitùs; indè omnis flammarum deditus ardor.
> Lucretius. *De naturâ rerum.*

C'était dans ces âges antiques qui suivirent la retraite des eaux du déluge : le vieil Océan, en rentrant dans le vaste lit d'où il s'était élancé plus d'une fois à la conquête du reste du monde, avait laissé après lui, sur la surface détrempée des continens, de larges couches d'alluvions limoneuses, où fermentaient les germes d'une vie puissante et désordonnée, et bientôt la superficie du globe avait disparu presque entière sous la rapide éruption d'une végétation prodigieuse. La terre n'était plus qu'une forêt sans limites, impénétrable au jour, où les hommes apparaissaient de loin en loin, errans comme des proscrits sur ce sol nouveau qui recouvrait les empires et les cités de leurs pères.

Les générations anté-diluviennes avaient emporté les sciences et les arts du monde qui n'était plus : le pâle reflet des traditions s'était effacé par degrés, puis éteint dans une nuit profonde ; les liens de la société étaient oubliés, ceux mêmes de la famille dissous, et les infortunés rejetons de la race humaine erraient faibles, rares, nus, isolés, ignorant le soleil et Dieu. Ils allaient, se glissant au travers des taillis comme les bêtes fauves, sous ces noirs ombrages qui répandaient sur eux un crépuscule éternel, ou rampant à travers les *maquis* et les jongles, comme les reptiles immondes sortis des fanges du déluge; tour à tour dévorant, quand les glands et les baies leur manquaient, les chairs saignantes des animaux plus faibles qu'eux (l'usage du feu leur était inconnu), ou dévorés par les plus forts ; car ils ignoraient ces inventions glorieuses qui donnent à l'homme pour défenseurs les durs métaux et les forces aveugles de la nature.

Les rayons du soleil couchant, brisés sur les cimes des bois gigantesques dont se voilaient d'immenses montagnes, alors sans nom parmi les hommes, faisaient

percer, entre les branchages et les lianes entrelacées, un terne clair-obscur qui arrivait à peine jusqu'au sol hérissé de plantes rudes et vivaces.

Des bruits étranges s'élevaient, tombaient, se prolongeaient sur les pentes profondes des hautes terres : de merveilleux spectacles se succédaient dans leurs abîmes de verdure ; l'harmonieux coïl (1) chantait entre les rameaux du manguier ; les grands bœufs blancs aux cornes superbes, les bisons noirs et hideux, les fougueuses licornes passaient, beuglant et hennissant, à travers les tamarins, les cocotiers et les alleïmarams ; les beaux cignes s'élançaient, comme de blanches nuées, du milieu des lotos roses, au fracas des bambous voisins, écrasés sous les pas lourds des éléphans qui s'en venaient boire aux sources de la montagne.

Deux créatures humaines, de sexes différens, étaient étendues dans les hautes herbes, sous les portiques naturels d'un alleïmaram (2), dont les rameaux féconds couvraient tout un vaste plateau. Jeunes et belles toutes deux dans leur nudité sauvage, ce sage instinct, qui jamais ne se jette dans les aberrations monstrueuses des convenances sociales, avait bien assorti leurs premières amours. Sous les cheveux noirs et touffus, dont les mèches en désordre cachaient le front du jeune homme, étincelaient deux yeux ardens et fiers ; ses regards n'avaient point l'étonnement hagard de ceux de l'animal ; l'inquiétude vague qu'ils exprimaient devait prendre sa source dans des profondeurs intellectuelles inconnues à l'ame qui les recélait. Était-ce le ressouvenir presque effacé d'un passé lointain, ou le pressentiment d'une autre existence, ou tous deux peut-être ? On eût dit que sa forte poitrine respirait mal sous ces voûtes épaisses, que le rayon de ses yeux se brisait avec indignation contre cet horizon de vingt pas.

Mais en ce moment les transports du plaisir et de la tendresse avaient remplacé cette expression habituelle : des murmures presque inarticulés, des inflexions caressantes sortaient incessamment de sa bouche, qui avait à peine retenu quelques mots rares et simples de la langue primitive perdue aux détours de Babel. Ces deux êtres infortunés retrouvaient un instant Éden au fond de leurs tristes solitudes.

La tyrannie des besoins ne tarda pas à les rappeler à leur précaire et pénible existence. La jeune femme souleva sa tête appuyée sur le sein de son compagnon, et lui adressa quelques plaintes accompagnées d'un regard suppliant.

(1) Le coucou noir des Indes.

(2) L'alleïmaram, ou arbre des banians, jette au loin de fortes branches parallèles au sol, à l'extrémité de chacune desquelles se forme un bouquet de filamens qui se dirigent ensuite perpendiculairement vers la terre, y prennent racine, et donnent naissance à de nouveaux arbres toujours attachés au premier.

Absorbé dans sa paisible félicité, il ne sembla pas d'abord la comprendre ; mais le mot *faim*, balbutié avec instance, arriva enfin à son intelligence. Il leva les yeux, et ne vit aucun fruit pendre aux branches inclinées sur leur couche, aucune cucurbitacée ramper à leurs pieds entre les fougères.

Il étreignit doucement sa compagne, puis il se redressa d'un bond, cherchant à percer du regard les rideaux de feuillage qui l'environnaient de toutes parts.

Il trépigna d'impatience, puis un souvenir parut éclaircir les nuages de son front, et il partit comme un étalon sauvage, brisant devant lui les jeunes canneliers, arrachant les tiges serpentantes des poivriers enlacés aux mille colonnes de l'alleïmaram.

Il se dirigea vers un fond où le fourré, un peu éclairci, avait permis à quelques bananiers de déployer en liberté leurs couronnes de feuilles géantes. Un cri de plaisir lui échappa en retrouvant ces précieux arbrisseaux à peu près respectés des oiseaux et des singes : il s'empara en toute hâte d'une pesante grappe de bananes (1), et reprit sa course du côté où il avait laissé sa compagne.

Tout à coup, à peu de distance, s'entendit un cri rauque, une sorte de grondement sourd, suivi d'un affreux miaulement.

Ses cheveux se hérissèrent, ses prunelles se dilatèrent d'effroi, et il prit son élan pour fuir....

Il l'acheva pour se darder comme une couleuvre dans sa direction première.

La nuit était venue, aussi noire que le chaos ; mais il ne s'égara pas.

Voici qu'un froissement prolongé courut à travers les hailiers, et que quelque chose, une forme oblongue et bondissante, passa comme l'éclair près du jeune homme.

Il crut entrevoir un grand animal emportant sur son échine un objet indistinct.

Il resta immobile, la langue glacée, tous les membres dégouttant d'une sueur froide ; puis, jetant un cri plus terrible que celui de la bête féroce, il voulut s'élancer à sa poursuite ; mais tout s'était évanoui, le bruit et la course, et rien ne lui répondait que le vent dans les dômes mobiles de la forêt.

Le malheureux se roula sur la terre en poussant des

(1) Les grappes de bananes ont reçu des Européens le nom de *régimes* (régimens), à cause de la régularité militaire avec laquelle elles sont alignées sur plusieurs rangs au nombre de trente ou quarante.

gémissemens aussi lugubres que ceux de l'ourse dont un tigre affamé vient de dévorer les nourrissons.

Soudain, durant un intervalle que l'épuisement de ses forces imposait à ses plaintes, il lui sembla qu'une voix faible et douloureuse s'élevait proche de lui, pour ainsi dire comme l'écho de la sienne.

Il se souleva sur ses deux mains, le cou tendu, l'oreille au vent, et bondit presque aussitôt vers cet accent bien connu.

La voix allait s'affaiblissant, et s'éteignit au fond d'une source à demi cachée sous les lotos et les roseaux, comme il en atteignait le bord.

La forêt retentit au même instant d'une sourde chute, suivie du frémissement de l'eau qui jaillissait au loin; puis ce fut le bruit d'un être vivant qui se débattait dans l'onde tournoyante.

Le jeune homme reparut bientôt sur l'eau, s'accrochant d'une main aux tiges coriaces des plantes fluviales, de l'autre attirant après lui un corps humain qui semblait inanimé.

C'était celui de sa compagne.

Il la déposa sur l'herbe, ruisselante et glacée. Ses caresses la rappelèrent non sans peine à la vie, et il comprit à ses paroles, entrecoupées de gestes d'effroi, que, saisie de terreur aux hurlemens et à l'approche de la bête, sa fuite précipitée l'avait fait tomber dans un autre danger auquel les herbes dures et fortes qui garnissaient la source, et le secours de son amant, l'avaient seuls arrachée.

Hélas! si elle avait échappé à ce péril lui-même, elle ne devait pas en éviter les suites funestes. Le brusque passage d'une violente émotion d'épouvante au froid saisissant de la source avait bouleversé tout son être : un frisson de glace parcourut ses veines, et ses sens l'abandonnèrent de nouveau dans les bras de son époux.

Le malheureux la crut morte : il appliqua sa bouche sur le cœur de sa compagne, et ne le sentit plus battre sous ses lèvres.

Son courage et ses forces étaient épuisés : il se coucha près d'elle pour mourir aussi.

Il lui sembla qu'il aurait peu de temps à attendre, car il sentait l'air manquer à ses poumons, et sa respiration lutter péniblement contre une oppression qu'il prenait pour celle de la mort. L'atmosphère était lourde et sulfureuse, et de longs murmures rasaient les herbes frémissantes et les rameaux inférieurs des arbres dont les cimes s'affaissaient en silence.

Tout à coup une rafale immense s'élança en sifflant du sommet des montagnes, et fit ployer comme une seule tige le peuple innombrable de végétaux qui en couronnait toutes les pentes. Une lueur éblouissante éclaira les plus secrètes ténèbres des bois : une détonnation roulante, prodigieuse, infinie, fit trembler jusque dans ses *roches* les plus impénétrables l'écorce terrestre qui les portait.

Le jeune homme crut que le monde allait finir avec lui et sa bien-aimée. Il releva la tête : l'air moins pesant ne refoulait plus sa respiration dans sa gorge haletante; les ombres avaient repris possession de l'horizon presque entier; seulement du côté d'un pic abrupt, couvert de tuyas et de sombres ifs, le rayonnement d'une vive clarté arrivait jusqu'à lui à travers le feuillage des alleïmarams.

Il se redressa, frappé de stupeur : une impulsion machinale, ou je ne sais quel vague espoir, l'entraînait vers cette lumière flamboyante. Il franchit rapidement le plateau, et gravit d'une haleine sur la montagne où brillait le phénomène.

Un grand if frappé de la foudre agitait sur la plus haute cime un panache de flamme.

Le sauvage recula effrayé : le feu du ciel, le seul que pour lors connussent les humains, n'était pour eux qu'un objet d'horreur, qu'un être surnaturel, malfaisant et terrible, divinité qu'ils fuyaient et n'adoraient pas.

Mais ce mouvement de crainte s'évanouit comme l'éclair : l'essence mystérieuse ne pouvait que donner la mort!

Le jeune homme s'avança lentement, fronçant le sourcil, et allongeant les bras avec des murmures de colère vers les langues ardentes qui se tordaient et serpentaient autour de l'arbre.

A mesure qu'il approchait, une sensation extraordinaire pénétrait tout son corps, une douce chaleur vivifiait ses membres fatigués, séchait ses cheveux trempés d'eau et de sueur, s'insinuait dans toutes ses veines.

Il continua sa marche; mais cette douce impression se changea rapidement en sensation âcre, aiguë et douloureuse. Il recula de nouveau, et s'assit en silence sur une pierre, la tête dans ses mains. Un travail inusité s'opérait dans sa pensée : son intelligence fermentait dans l'écorce étroite qui la comprimait, et s'efforçait de la faire éclater en débris.

Il tressaillit vivement, descendit la montagne et traversa de nouveau le plateau comme s'il eût été porté sur les ailes d'un aigle. Il retrouva sa compagne inanimée, la chargea sur ses épaules, et l'emporta, sans ployer un instant sous son fardeau, jusqu'au sommet qu'il venait de quitter.

Puis, s'agenouillant à quelques pas de l'arbre enflammé, il la soumit à l'action bienfaisante dont il avait éprouvé lui-même les salutaires effets, et attendit, les

lèvres entre ouvertes, le cœur palpitant, l'œil fixé sur elle avec angoisse.

N'est-ce point une douce et cruelle illusion? Un soupir, il l'a cru du moins, s'est exhalé faiblement du sein de la jeune femme : un léger mouvement en a soulevé les globes immobiles! Non, il ne s'est point abusé : les bras de sa compagne s'agitent, elle gémit, ses paupières s'entre ouvrent... elle vit! elle vit!

Ce fut alors qu'un Dieu se révéla pour la première fois au cœur du sauvage : d'un mouvement spontané, irrésistible, antérieur à toute réflexion, il se prosterna, et adora cette puissance nouvelle qui s'annonçait par la vie et le bonheur!...

Tandis que les deux amans s'abandonnaient aux joies ineffables d'une telle réunion, des tonnerres lointains roulaient encore dans les hautes terres : les nuages s'épaissirent, crevèrent, et l'atmosphère, lassée de leur poids, les précipita vers la terre en torrens de pluie.

L'ondée fut aussi courte qu'impétueuse. Quand les jeunes sauvages sortirent d'un hallier où ils s'étaient réfugiés, ils virent leur brasier naturel presque éteint : une fumée noire et opaque avait remplacé ses flammes éclatantes, et quelques branches à peine flambaient encore, grâce à la protection des branchages denses d'un arbre voisin.

Une inspiration soudaine illumina le cerveau du jeune homme. Il saisit les rameaux inférieurs du second arbre, et les abaissa fortement vers le foyer amaigri. La flamme tournoya en pétillant autour de cet aliment nouveau..... En un instant mille jets se dardèrent de toutes parts autour des bras touffus de l'if, montèrent le long de son tronc résineux; bientôt l'arbre entier brûla, colossal candelabre, dont la dévorante splendeur embrasa rapidement tous ses voisins..... Bientôt tout le piton ne fut plus qu'un vaste bûcher couvert d'un dôme de fumée rougeâtre, où jaillissaient et se croisaient en tout sens des millions d'étoiles ardentes.

Retiré sur un plateau voisin avec sa compagne, le jeune sauvage contemplait son ouvrage, le cœur gonflé d'une exaltation sublime; mais ils n'étaient plus seuls : de toutes les parties de la forêt accouraient des êtres humains, stupéfaits d'admiration devant un tel spectacle.

Le jeune homme, dans son langage bref et simple, leur raconta les bienfaits du feu.

« Celui qui rend la vie ne doit plus mourir! » s'écria-t-il. « Puisqu'il mange les arbres, donnons-lui toujours, toujours, des arbres pour alimens. Hommes, dites avec moi : Vive à jamais le feu, l'ami des hommes! »

Une acclamation universelle accueillit cette harangue, la première qu'un homme eût adressée aux hommes assemblés, et toutes les créatures humaines, présentes à ce mystère glorieux, se prirent par la main et ceignirent d'une ronde immense la montagne brûlante, en l'honneur du feu, père de la vie, et d'Isuren (1), l'inventeur du feu.

Tout à coup une autre voix répondit à leurs voix joyeuses : à travers leurs chants d'allégresse éclata, comme une horrible dissonance, un hurlement féroce et saccadé, et un tigre monstrueux, bondissant du milieu des broussailles, vint tomber, la gueule ouverte et les yeux sanglans, à cinquante pas d'Isuren.

Des cris d'épouvante s'élèvent de toutes parts : les mains quittent les mains; la terreur a divisé les anneaux de cette chaîne vivante, entrelacée pour la première fois; chacun fuit, oublieux de ses semblables, tandis que le monstre, incertain, promène ses yeux hagards sur tant de proies offertes à sa rage.

« Arrêtez! » crie Isuren, « si nous fuyons, la bête est plus forte que chacun de nous. Attaquons-la : tous ensemble, nous sommes plus forts qu'elle. » Et, saisissant un des brandons enflammés que le vent chassait à ses pieds, il fondit sur le cruel animal, en défiant ses hurlemens par un hurlement de guerre.

Dix des plus hardis, entre ceux qui fuyaient, se retournèrent à son appel, et se précipitèrent, à son exemple, sur le tigre, qui reculait en grondant devant l'arme flamboyante d'Isuren. A l'aspect des nouveaux assaillans, la bête féroce fit un bond de côté, se rua sur l'un d'eux, l'abattit du choc, et, le saisissant de ses ongles meurtriers, se mit en devoir de le déchirer; mais Isuren s'était élancé, léger et terrible comme elle, et la massue ardente descendait comme la tempête sur le large front du tigre.

L'animal lâcha prise, tourna sur lui-même, et s'étendit sur le flanc, pantelant et allongeant sa langue rouge; puis il ramassa ses membres nerveux, s'élança, d'un prodigieux effort, à dix pas de ses adversaires, et prit la fuite aux clameurs tonnantes des vainqueurs; mais une pierre énorme, lancée par la main d'Isuren, l'atteignit au milieu de sa course.

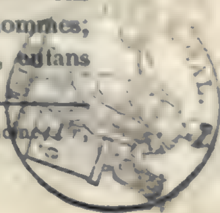
Il roula sur les herbes, expirant et l'échine brisée.

Alors le chant de la première victoire monta, résonnant, vers le ciel.

« Louange à Isuren, l'inventeur du feu, le vainqueur du tigre sanguinaire!

— Écoutez-moi, répondit le nouveau héros, je ne suis pas le vainqueur du tigre; mais tous nous l'avons vaincu. Pour entretenir le feu, bienfaiteur des hommes; pour vaincre encore nos nombreux ennemis, enfans

(1) Isuren, chez les Indous, est le feu personnifié. Racine [illegible], feu, incendie, dans toutes les langues anciennes.



de la même race, ne nous séparons plus : vivons unis des mêmes alimens et dans les mêmes retraites, et combattons fidèlement désormais, le fort pour le faible, le faible pour le fort!

— Qu'il soit fait comme tu l'as dit, Isuren, père du feu! Tu nous conduiras dès ce jour, et à toujours, au combat contre les bêtes des bois, et nous te suivrons, Isuren le fort et le sage! »

Ainsi, dans cette nuit de gloire, fut enfantée la première société, fut fondé le premier état.

Un vent de Nord s'était levé sur le minuit : chassant vers le sud les tempêtes grondantes de l'incendie, il souffla durant tout le reste des ténèbres, si l'on peut appeler ténèbres ces heures resplendissantes.

Les flammes allaient, roulant leurs lames tourbillonnantes et leur grande voix, pareille à celle des eaux du déluge : second déluge, en effet, qui devait rendre à l'homme ce que l'autre lui avait ravi. Elles allaient, et les pans de forêts, les gorges buissonnantes, les marais stagnans disparaissaient, engloutis les uns après les autres sous les flots de la marée ardente.

Et mille bruits horribles et sublimes se confondaient, comme une seule voix, dans le mugissement de l'océan rouge. C'était le craquement sans fin qui s'exhalait, comme un râle d'agonie, de tout ce peuple de végétaux : c'étaient les bouillonnemens des lacs desséchés, les cris de désespoir des éléphans sauvages, les hurlemens de mort des tigres, les sifflemens atroces des boas qui se tordaient à leur tour dans les replis sans fin des serpens de feu, tandis que la race humaine exultait, victorieuse, sur la montagne abandonnée des flammes.

Une clarté moins formidable vint enfin lutter dans les cieux contre le large reflet de l'incendie : les blanches lueurs de l'aurore inondèrent le firmament.

Ce fut un glorieux spectacle, alors que le disque du roi de la lumière se leva lentement au dessus des monts de l'orient, alors que les fils des hommes saluèrent pour la première fois, après maintes générations, l'astre éclatant dont la noire voûte des bois ne leur voilait plus la splendeur.

Ces êtres, dont l'étroit intervalle de deux halliers impénétrables était jadis tout l'horizon, promenaient leurs yeux, avec saisissement, de l'étendue infinie du firmament aux vastes régions de la terre. Du piton colossal où ils étaient comme suspendus dans le ciel, ils voyaient s'allonger au dessous d'eux des chaînes de montagnes démesurées, couvertes de forêts, qui plongeaient des plus hauts sommets jusqu'au fond des abîmes ; des vallées d'une incroyable profondeur, où se précipitaient des fleuves impétueux sortis du flanc des monts; puis, vers le sud, la mer de feu sans cesse élargissant son lit aux vagues immenses.

Alors le génie, dont l'Éternel avait déposé le germe précieux dans le sein d'Isuren, se révéla tout entier à l'inventeur du feu. Il comprit le monde et lui-même, et ce dieu qu'avait senti son cœur fut dévoilé à son intelligence.

Ce fut au nom de l'Être universel, créateur de ce monde ouvert à leurs regards, qu'il parla au nouveau peuple dont il allait être le pontife et le législateur. Les hommes écoutèrent sa voix et adorèrent avec lui l'essence suprême dont le feu était le ministre, et qui avait posé son trône radieux dans l'espace pour éclairer la terre et les airs.

Suivant l'incendie comme un guide, ils descendirent après lui du haut des monts. La mer de feu poursuivit sa route, lançant vers tous les vents du ciel des fleuves dévorans qui parcoururent le monde; mais l'incendie primitif, leur père, roula, sans dévier de sa voie, jusqu'à ce qu'il rencontrât devant lui la grande mer. Les deux océans combattirent : les plaines humides se gonflèrent et bouillonnèrent comme si elles allaient s'embraser à leur tour ; mais leur ardent ennemi fut enseveli sous leurs flots irrités.

Les compagnons d'Isuren s'étaient arrêtés avec lui dans une belle et riche vallée arrosée de rivières fécondes. Ce fut là, qu'aidé de la sagesse suprême, il leur enseigna l'art de cultiver les dons précieux de la terre, celui de conserver, dans la tige creusée de la férule, ce feu désormais inextinguible, auxquels ils durent chaque jour de nouveaux bienfaits. Ils apprirent successivement, de ce sage aimé du ciel, toutes les sciences nécessaires à la conservation de l'homme et à son bien-être. Ce fut là qu'Isuren bâtit la première ville postérieure au déluge, laquelle, du nom de son fils Casyapa, grand entre tous les fils des hommes, fut nommée Casyapa-Poura, et le pays où ils s'étaient établis fut appelé Kachmyr, la terre du bonheur.

Des premières familles assemblées autour d'Isuren naquit un grand peuple qui s'étendit dans tout l'Aryavartta , et de là dans le reste de la terre, mais sans oublier jamais les monts d'où il tirait son origine. Les hauts lieux sur lesquels le Créateur et l'univers créé leur avaient été révélés, devinrent, dans les traditions de leurs descendans, le séjour des puissances célestes, et la gloire d'Isuren passa de siècle en siècle et de nations en nations, toujours la même sous vingt noms divers, Osiris dans Misraïm, Prométhée chez les nobles Hellènes, Ebusopas aux rives de l'Euxin.

Dessins. { L'ermite du mont Vésuve, par Debacq.
Fashionables, par Gavarni.
Une étude, par Johannot.

Beaux-Arts.

HISTOIRE DE L'ART.

Rubens.



Depuis quelques années il s'est introduit dans la critique française un usage nouveau, dont l'Allemagne et l'Angleterre nous avaient depuis long-temps donné l'exemple, mais qui, chez nous, malgré l'évidence des nombreux avantages qu'il présente, a rencontré, à son avènement, une résistance entêtée et frivole, une paresse et une inattention dont il n'a pas facilement triomphé. Nous commençons à comprendre qu'il faut chercher le secret et la pensée d'un artiste ailleurs que dans ses ouvrages, si multipliés et si parfaits qu'ils puissent être. L'insouciance et la légèreté de nos mœurs, nos habitudes de conversations encyclopédiques et dissipées, se prenant dans une heure à vingt sujets opposés, contrastent si vivement avec la vie de famille et de bibliothèque ; nous vivons tant *en dehors* et si peu *chez nous*, nous avons tant de répugnance et presque d'aversion pour la vie sédentaire et recueillie, qui, au delà du Rhin et de la Manche, compose le fond de la société, que, jusqu'aux premières années du siècle présent, nous n'avons pas attaché grande importance aux biographies purement personnelles, au récit simple et détaillé de la vie d'un artiste ou d'un poète, étranger par sa position et par ses mœurs aux mouvemens politiques que l'histoire consacre dans ses pages, et que les écoles nous apprennent à bégayer.

Aujourd'hui, grâce à Dieu, nous ne prenons plus à la lettre le mot de Buffon, qui a long-temps été révéré comme un symbole impénétrable et complet, *le style, c'est l'homme ;* nous acceptons aujourd'hui ce mot pour ce qu'il vaut, comme une expression heureuse et concise, mais qui a le malheur, comme la plupart des expressions concises, de promettre plus qu'elle ne tient. L'*art*, à coup sûr, arrivé à son plus haut développement, doit résumer toute l'*humanité* de l'artiste. Mais il arrive rarement que l'*œuvre* puisse aider à deviner l'homme, tandis que, le plus souvent, l'*homme* explique l'*œuvre* ; non pas à ceux qui regardent et passent, mais à ceux qui veulent pénétrer plus avant, à ceux qui ne quittent pas un palais, un tableau, un poème, une symphonie ou une statue, avant d'en avoir exprimé la meilleure et la plus intime substance, qui veulent donner à toutes leurs impressions un caractère à la fois sérieux et *familier ;* qui ne veulent pas rentrer dans la vie ordinaire et triviale avant d'avoir *fraternisé* avec les grandes ames qui ne sont plus avec nous.

Et ainsi, avant d'essayer l'analyse et l'interprétation des œuvres de Rubens, avant de porter un jugement sur le rang et la place qu'il occupe dans l'histoire de la peinture, sur le rôle qu'il a joué, sur le système qu'il a fondé et réalisé, sur l'école à laquelle il a donné son nom, nous jetterons un rapide coup d'œil sur sa biographie.

Pierre-Paul Rubens naquit à Cologne le 29 juin 1577. Sa famille était noble et originaire de Styrie. Elle vint s'établir à Anvers à l'époque du couronnement de Charles-Quint. Jean Rubens, son père, catholique ardent, après avoir exercé dans cette ville les premières magistratures, la quitta au bout de quelques années, pour fuir les troubles religieux, revint à Cologne avec sa femme et y acheta une maison, dans laquelle Marie de Médicis devait mourir, en 1634. La mère de Rubens, Marie Pipelingue, eut sept enfans ; Pierre-Paul fut le dernier. Destiné d'abord à la robe par sa famille, il s'était déjà fait remarquer par de rapides progrès, lorsque son père mourut, en 1587. Sa mère revint avec lui à Anvers, sa ville natale. Il acheva sa rhétorique avec éclat, et réussit à parler et à écrire le latin aussi facilement et aussi purement que sa langue maternelle. Placé en qualité de page chez la comtesse de Lalain, il ne tarda pas à prendre en dégoût cette vie nulle et vide, et supplia instamment sa mère de lui laisser étudier la peinture. Après avoir vaincu sa resistance, il entra dans l'atelier d'Adam Van Ort. Les débauches et la brutalité de son maître l'en éloignèrent bientôt, et le décidèrent à suivre les leçons d'Otto Vænius, sans rival à cette époque. Au bout de quatre ans il n'avait plus besoin de guides.

Il obtint des archiducs Albert et Isabelle des lettres de recommandation, et partit pour l'Italie, au mois de

mai 1600. Il visita d'abord Venise, pour y étudier Titien, Paul Veronese et Tintoret. Sur l'éloge d'un gentilhomme du duc de Mantoue, qui logeait dans la même maison que lui, il obtint du duc le titre de gentilhomme et de peintre de la cour. Par son érudition variée, par des réponses fines et pénétrantes, il gagna si bien la bienveillance et l'estime de ce prince, qu'il fut envoyé à la cour d'Espagne pour offrir au roi Philippe III un carosse magnifique et un attelage de six chevaux napolitains. Au retour de cette mission, avec la permission du duc, il se rendit à Rome. L'archiduc Albert lui commanda trois tableaux pour la chapelle de Sainte-Hélène. Il partit, au bout de quelques mois, pour Florence, obtint l'accueil le plus bienveillant du grand-duc, qui lui demanda son portrait, pour le placer dans la salle des peintres célèbres. C'est à Florence qu'il étudia les chefs-d'œuvre de la sculpture antique et du ciseau de Michel-Ange. Après avoir exécuté, pour le grand duc, plusieurs travaux importans, il se rendit à Bologne pour y voir les *Carraches*, et revint à Venise, entraîné par sa prédilection pour les coloristes de cette école. Après de longues et sérieuses études dans les galeries de cette ville, il reprit le chemin de Rome. A peine arrivé, le pape lui demanda un tableau pour son oratoire de Monte-Cavallo. Les cardinaux Chigi, Rospigliosi, le connétable Colonne, la princesse de Scalamare, les pères de l'Oratoire, imitèrent l'exemple du Saint-Père. Ces premiers ouvrages rappellent assez prochainement la manière de Paul Veronese.

Il n'avait encore vu ni Milan, ni Gênes; il voulut compléter ses études en les visitant. A Milan, il dessina la *Cène* de Léonard. Devancé à Gênes par sa réputation, il fut comblé d'honneurs par la noblesse. La beauté du climat prolongea son séjour. Pendant sa résidence dans cette ville, il recueillit les plans des plus beaux palais qu'elle renferme, et les fit graver à son retour en Flandre.

Au milieu de ses travaux il apprend que sa mère est dangereusement malade, il prend la poste et reçoit en route la nouvelle de sa mort. Il s'arrête dans l'abbaye de Saint-Michel, à quelques lieues de Bruxelles, s'abandonne à sa douleur, et s'occupe d'élever un tombeau à sa mère, dont il compose lui-même l'épitaphe. De retour à Anvers, il fut comblé de félicitations et d'hommages. Cependant il allait repartir pour l'Italie lorsque l'archiduc et son épouse l'appelèrent à Bruxelles et lui donnèrent une pension considérable avec la clef de chambellan. Mais il obtint du prince la permission de vivre à Anvers. Il acheta une maison spacieuse qu'il fit rebâtir en partie à la romaine; forma une collection de peintures et d'antiques, et déploya une magnificence royale. Ce fut cette même année, en 1610, qu'il épousa Isabelle Brant, nièce de la femme de son frère aîné, Philippe Rubens, secrétaire de la ville d'Anvers. L'archiduc tint sur les fonts de baptême son premier enfant et lui donna son nom.

A dater de cette époque la vie de Rubens n'a plus été qu'une vie de merveilles et d'enchantemens, de richesse et de bonheur. Que pouvait lui faire, au milieu de louanges unanimes, l'impuissante jalousie d'Abraham Jansens et de Venceslas Kœberger? L'archiduc lui demanda une *Sainte Famille* pour son oratoire. Admis dans la confrérie de Saint-Ildefonse, il exécuta, pour la chapelle de l'ordre, un chef-d'œuvre dont il refusa le prix, une *Vierge, sur un trône d'or, donnant la chasuble à saint Ildefonse.* Ce tableau était accompagné de deux volets, sur lesquels étaient peints les portraits d'Albert et d'Isabelle.

Après avoir enrichi sa patrie d'innombrables productions, il déploya bientôt un genre de talent inattendu. Les jésuites d'Anvers avaient acquis une certaine quantité de marbres noirs, blancs et jaspés, pris par les Espagnols sur un corsaire algérien, et destinés à construire une mosquée : ils voulurent en bâtir une église. Rubens donna les plans et y peignit trente-six plafonds. Malheureusement, la foudre a dévoré ces chefs-d'œuvre, en 1718.

Sa réputation, devenue européenne, appela sur lui les yeux de Marie de Médicis. En 1620, par l'entremise du baron de Vich, il fut invité à se rendre à Paris. Après avoir reçu les ordres de la reine, et lui avoir soumis ses idées, il repartit pour Anvers, et acheva, dans l'espace de vingt mois, vingt-quatre compositions qui contiennent, sous la forme allégorique, toute l'histoire de la reine. Marie lui demanda une suite pareille sur la vie de Henri IV, il en commença les esquisses, mais cette entreprise ne fut pas achevée, la reine s'étant de nouveau brouillée avec son fils.

Pendant son séjour à Paris, il avait fait connaissance avec le duc de Buckingham. Le favori de Charles Ier lui témoigna le desir de renouer l'amitié des couronnes d'Espagne et d'Angleterre, et le pria de s'employer à cet effet auprès de l'archiduchesse Isabelle. De retour à Bruxelles, d'après les ordres d'Isabelle, il entretint une correspondance diplomatique avec le duc.

En 1626 il perdit sa femme, et, pour se distraire de sa douleur, se résolut à parcourir la Hollande, et visita Corneille Gœlembourg à Utrecht. A *Gonda,* il trouva *Sandrart,* qui était venu à sa rencontre. Il acheta de Gerard *Honthorst* un tableau de *Diogène*, qu'il ébau-

chait. Il continua ainsi son voyage jusqu'à La Haye, ne traversant pas une ville sans visiter les ateliers, sans y laisser des gages de sa générosité. Cependant le vrai but de son voyage était de sonder les états généraux de La Haye, comme Isabelle l'en avait chargé.

Le roi d'Espagne, Philippe IV, informé de ses entretiens avec Buckingham, le manda auprès de lui, pour conférer sur la réconciliation des deux couronnes. Il partit avec le consentement d'Isabelle, et arriva à Madrid en septembre 1627. Après plusieurs entretiens où Philippe eut lieu d'apprécier, ainsi que le duc d'Olivarès, les talens et la pénétration de l'ambassadeur, Rubens fut nommé secrétaire du conseil privé d'Isabelle. Invité par le roi de Portugal à se trouver sur la frontière, à sa maison de chasse de Villa-Viciosa, il emmena avec lui une foule de seigneurs espagnols. Le roi de Portugal, effrayé du nombre de ses hôtes, se retira brusquement, en envoyant à Rubens ses excuses et une bourse de cinquante pistoles. Rubens refusa et répondit qu'il en avait apporté mille pour sa dépense et celle de ses compagnons, et il reprit la route de Madrid. Enfin, après dix-huit mois de séjour, il reçut ses instructions et ses lettres de créance pour Londres, et en même temps une bague enrichie de magnifiques diamans et six chevaux andaloux d'une exquise beauté. Il passa par Bruxelles, pour confier sa mission à l'archiduchesse, et s'embarqua pour l'Angleterre.

Buckingham était mort; il chercha un entretien avec le chancelier, et son art lui en fournit les moyens. Bientôt le roi voulut le voir, l'interrogea sur le motif de son voyage, et lui demanda son portrait. Pendant les séances ils s'entretinrent des difficultés qui séparaient les deux cours. Alors Rubens s'expliqua plus nettement et lui communiqua ses instructions. Au bout de deux mois de négociations, les bases du traité de paix furent arrêtées. Pour lui témoigner sa reconnaissance, Charles Ier le créa chevalier en plein parlement.

GUSTAVE PLANCHE.

(*La suite à un numéro prochain.*)

EFFÉMI.

Souvenir de la guerre d'Alger.

Par une belle matinée, nous partîmes du quartier-général, à une lieue d'Alger, pour visiter l'habitation du consul de X***, située sur une hauteur d'où nous devions apercevoir un des plus beaux points de vue du pays. Nous étions dix ou douze, presque tous artistes, peintres, dessinateurs, et aussi quelques officiers d'état-major : ensemble, une troupe joyeuse, brave et de bonne disposition. Le consul nous reçut avec une politesse parfaite. Après les rafraîchissemens, la conversation s'engagea : on parla guerre, beaux-arts, littérature, et enfin on en vint au sujet inévitable partout où il y a de la jeunesse et de l'imagination, je veux dire aux femmes. — J'avais déjà remarqué dans les mouvemens du consul, et surtout dans ceux d'un homme assis à ses côtés, vêtu de noir, jeune encore, mais d'une effrayante maigreur, quelque chose de saccadé, une sorte d'agitation qui m'intriguait fort. — On parla des femmes du dey; l'homme noir fit un geste de déplaisir : cette conversation semblait l'affecter d'une manière pénible.

— Parbleu! dit un officier, je donnerais bien une de mes moustaches pour que mon bataillon fût dirigé du côté du sérail.

— L'entrée n'en est pas toujours agréable, répondit le consul, même quand c'est avec la permission du dey. Demandez plutôt au docteur, ajouta-t-il en montrant l'homme noir, qui tressaillit convulsivement : ses fonctions l'appelaient souvent au sérail, car il soignait les femmes de sa hautesse.

— Comment! s'écrièrent plusieurs voix, vous avez vu le sérail?

— Oui, messieurs, dit le docteur d'une voix sombre, et j'en ai conservé un souvenir qui ne me quittera qu'au tombeau.

On le pria de s'expliquer; il le fit en ces termes :

« Il y a quatre mois, le dey, malgré ses soixante-deux ans bien comptés, devint amoureux de la plus jeune des captives du sérail. Efférni n'avait encore que quinze ans, mais ses formes offraient déjà la perfection qu'une nature précoce donne aux femmes de cette contrée. Sa taille était haute, avec la mollesse gracieuse de contours si estimée par les sculpteurs; ses longs cheveux noirs, son teint brun, sa bouche fraîche et ornée des plus belles dents, ses yeux surtout grands, expressifs et humides de la rosée du ciel, comme disent les musulmans; tout en elle respirait je ne sais quel délicieux mélange de délire brûlant et de molle volupté : on eût dit le sang africain d'Othello dans les veines d'une nonchalante Espagnole.

« Enfermée dans le sérail dès ses premières années, Efférni y avait reçu l'éducation que les lois de cette enceinte sacrée prescrivent aux jeunes odalisques. De vénérables surveillantes dressées à cet emploi l'avaient pénétrée de la pieuse croyance que toute sa gloire,

toute sa destinée à elle, que Dieu avait créée brillante de beauté et d'amour, était de plaire à son seigneur et maître, de lui donner quelques gouttes de cette volupté ineffable que le prophète promet à ses élus. Consumée de désirs dans sa nature de jeune fille africaine, elle attendait avec une fougueuse impatience le moment où elle paraîtrait aux yeux de sa hautesse : elle verrait donc un homme alors, un homme différent de ces eunuques noirs qui gardaient les avenues du sérail, dont la face stupide, et béante, lorsqu'elle passait, d'une niaise admiration, venait se traîner dans ses rêves de plaisir comme un chenille sur une rose ; elle verrait un homme ! et cet homme, c'était son maître, le puissant dey d'Alger, capable, si elle parvenait à lui plaire, de l'élever jusqu'à la dignité de sa couche, lui dont toutes ces femmes ambitionnaient un regard. Ce jour arriva et Efféni parut devant Hussein. L'effet de ses yeux fut prompt sur le cœur du veillard, et dès le soir même il éleva la jeune fille au rang de femme légitime.

« Hussein jusqu'alors n'avait pas connu l'amour ; il s'était plongé dans tous les excès du plaisir, mais c'était froidement ; non que ses sens ne fussent ardens et tels qu'il convient à un Maure ; mais ce délire de l'ame, cette exaltation brûlante qui seule peut ennoblir les jouissances de la volupté, lui manquait. Il entrait au sérail par désœuvrement, il en sortait par ennui. Des captives amenées des diverses contrées de l'Europe et de l'Asie passaient sous ses yeux, jeunes et belles à donner du bonheur pour toute une éternité ; les flétrir était pour lui un passe-temps assez agréable. Arrachées qu'elles étaient à toutes les affections sociales, à tous les liens de patrie, de famille et d'amitié, il ne leur restait plus qu'à concentrer toutes les facultés de leur ame, toute cette puissance d'émotions que nos femmes européennes dépensent en dehors, dans un seul sentiment, unique et despote, l'amour : c'était désormais la vie, tout l'avenir de ces pauvres filles ; et lui, venait superbe leur jeter une de ces caresses toujours outrageantes lorsqu'elles ne sont qu'un besoin des sens ; puis il sortait distrait et insoucieux de cette destinée de femme, de créature aimante et dévouée dont il venait de résumer tout le passé dans une froide prostitution, tout l'avenir dans un honteux regret.

« Mais le temps des expiations était venu. Hussein-Dey aimait Efféni avec emportement, avec fureur. — Vous avez tous éprouvé, messieurs, ce que c'est qu'un premier amour, ce sentiment si profond, si impétueux, et en même temps si confus, si idéal, dont le but est, selon un de vos moralistes, la possession de l'objet aimé après beaucoup de mystères : ces mystères n'existaient plus pour Hussein. A leur place, à la place de ces vagues désirs d'une volupté inconnue, à la place de ces rêves ardens où l'imagination palpitante s'épuise à deviner les extases encore ignorées de l'union intime de deux êtres, une conviction affreuse, conviction de nullité, conviction désolante et du souvenir de tant de jouissances gaspillées sans bonheur, et de la certitude d'un amour désormais sans espoir. L'amour d'Hussein était stérile. C'était une passion de jeune homme, violente, effrénée dans le corps glacé d'un vieillard. Semblable au vent de Zahara, il s'était plu à faner de son souffle brûlant toutes ces roses délicates que chacun de vous eût été fier de placer sur son cœur ; une seule restait, naissante encore, dont le parfum pouvait seul embaumer sa vie, et son haleine épuisée n'avait plus la force de l'épanouir.

« Imaginez, messieurs, un premier amour dans le cœur d'Hussein ; imaginez le supplice de cet homme à qui une révélation intime vient de faire entrevoir des jouissances ineffables, et en même temps la conviction que cette coupe délicieuse qu'il brûle de savourer, il l'a répandue à terre sans même y tremper les lèvres. Tout ce qui, vague et mystérieux, exalte chez nous l'âpreté de cette première ardeur, éprouvé déjà et creusé par lui, ne laissant plus à son imagination que la froide réalité d'un regret : il aimait Efféni comme on aime la femme à laquelle on se sent uni par ces secrètes destinées du cœur qui ne se devinent qu'une fois dans la vie ; il l'aimait avec passion, avec rage ; il la voulait corps et ame, à lui, à lui seul elle tout entière ; et près d'elle son cœur seul battait, et son sang allangui ne coulait pas plus vite dans ses artères !

« Efféni croyait l'aimer : c'était le seul homme dont elle eût rêvé l'amour. Elle cherchait ses caresses, et ne savait que penser de la bizarrerie de sa conduite. Souvent Hussein attirait à lui la jeune fille joyeuse et tremblante ; il la pressait sur son sein, s'enivrait de son regard, de son haleine, puis tout à coup il la repoussait avec désespoir, et se couvrant le front de ses mains, il s'enfuyait précipitamment. Quelquefois il pleurait à ses pieds, la suppliait de ne pas l'abandonner ; puis ses doigts se crispaient sur le manche de sa dague, et lançant un regard atroce sur Efféni frissonnante, il murmurait d'affreuses paroles, parmi lesquelles la pauvre enfant crut entendre : « ...Au moins... tu ne seras à personne... »

« Il y avait un mois que cet état durait. Les serviteurs les plus intimes du dey n'osaient l'approcher, tant son abord était farouche. Ses joues creuses, ses yeux secs et profondément cavés dans leurs orbites, attestaient de longues nuits sans sommeil ; tout son

visage avait pris le caractère d'une timidité sombre; dans son regard, une honte sauvage et désespérée. Effémi aussi devenait languissante; ses yeux étaient aussi voilés par l'insomnie, mais l'insomnie solitaire de jeune fille. Plus de gaieté, plus de sourire : indifférente à toutes les fêtes dont Hussein se plaisait à l'entourer, un ennui terne glaçait l'expression de ses traits. Quelquefois pourtant ses yeux brillaient d'un éclat extraordinaire, son teint s'animait; on voyait son sein se gonfler, ses lèvres s'ouvrir comme pour respirer je ne sais quelle atmosphère idéale, et puis elle retombait dans son apathie, triste et découragée comme le captif qu'un réveil imprévu arrache à un rêve de liberté.

« Un jour, Effémi se promenait avec Hussein dans les jardins du sérail : c'était le matin; le soleil n'avait pas encore cette chaleur étouffante dont il embrase le milieu du jour; l'air était tiède et limpide. Le chant des oiseaux, le bruissement d'une source, les suaves parfums qui s'échappaient de mille fleurs demi-écloses et que balançait mollement le souffle de la brise, tout portait dans les sens une langueur voluptueuse. Effémi rougissante voulait parler, balbutiait, et ce langage confus s'achevait dans un regard étincelant de passion. Hussein comprenait le trouble de la jeune fille, et son embarras devenait visible; il entendait les paroles d'amour, le malheureux! elles coulaient jusqu'au fond de son cœur comme une lave ardente, et son sang restait glacé! — Il s'assit à l'ombre d'un platane; près de lui, Effémi, armée d'un éventail de plumes, rafraîchissait l'air autour de sa tête blanchie; sa gorge palpitait, son haleine était brûlante, entrecoupée... elle se pencha sur le cou du vieillard, et l'enlaçant d'un de ses bras :

— « M'aimes-tu? lui dit-elle à voix basse et tremblée. — Il resta muet. — Cependant ce corps de jeune fille reposait sur lui; il sentait sa respiration enflammée; elle était là haletante, presque pâmée sur son épaule..... . . . .

— « M'aimes-tu? reprit-elle avec abandon. — Il leva douloureusement un regard humilié... Elle tressaillit, et se rejetant en arrière :

— « Vous ne m'aimez pas, dit-elle d'un ton où perçait tout ce qu'une femme outragée peut jeter de dédain et d'amertume dans un mot...

— « Et pourtant, ajouta-t-elle en froissant le brillant éventail, je suis votre femme légitime, et... bien d'autres m'aimeraient...

. . . .

« En rentrant au palais, Hussein y trouva le consul qui venait lui parler d'affaires. Celui-ci, frappé de la détresse profonde empreinte sur son visage, lui en demanda la raison. Le dey avoua tout.

— « Ne sauriez-vous pas, ajouta-t-il, quelque philtre européen qui pût rendre au vieillard les transports de la jeunesse? » M. le consul me fit appeler, et, sur l'ordre d'Hussein, je composai ce breuvage de feu célébré par le plus érotique de vos poètes. J'en ordonnai une cuillerée en recommandant certaines précautions.

« Une heure après, arrive un esclave effaré. Le dey, dit-il, est en danger de mort. Sitôt que vous êtes partis, il s'est rendu à l'appartement des femmes; bientôt nous avons entendu des accens rauques, inarticulés, pareils au râle d'un tigre, et aussi la voix d'Efféni, mais plaintive et suppliante. Puis le dey lui-même s'élança de l'appartement, la barbe hérissée et les yeux hagards; brandissant sa dague :

— « Vous périrez, criait-il, et il est tombé dans d'affreuses convulsions. — Alors j'ai couru vous chercher.

« Nous suivîmes l'esclave qui nous introduisit dans l'appartement du dey. Il était couché sur des coussins, pâle, brisé, dans un complet anéantissement.

— « C'est vous! dit-il d'une voix sombre, vous m'avez empoisonné. — Nous nous récrions. — Vous m'avez empoisonné, reprend-il avec force. Mais, par Mahomet, je m'en vengerai! Approche, médecin, reconnais-tu ton breuvage?

« Je regardai... au lieu d'une cuillerée, il en avait bu près de deux verres!

— « Eh bien! chiens d'infidèles, partagez-vous ce qui reste? sinon, j'en jure par dieu et son saint prophète, j'ai donné mes ordres, et votre tête va rouler à mes pieds.

« Ce fut en vain que j'essayai quelques représentations.

— « Buvez, dit-il.

« Jugez, messieurs, de la proposition : ce reste suffisait encore pour tuer trois hommes jeunes et vigoureux. Cependant il n'y avait pas de choix; je fis le partage, et nous épuisâmes ce qui restait de l'infernale liqueur.

— « C'est bien; sortez, dit le dey.

« Nous obéîmes avec empressement; nous eûmes recours à tous les antidotes imaginables, mais en vain. Le breuvage avait eu le temps d'agir. M. le consul, grâce à son tempérament, est presque entièrement guéri. Pour moi, plus frêle de constitution, de nerfs plus susceptibles, ma santé est détruite, mon organisme est affecté à jamais, et ce tremblement nerveux, cette agitation convulsive dont vous me voyez tour-

menté ne me quitteront, comme je vous le disais, qu'au tombeau. »

« Je n'ai plus entendu parler d'Effémi. »

Telle fut l'histoire du docteur. Elle nous rendit sérieux, et pendant deux heures que dura notre visite au consul, il ne fut plus question de femmes.

VICTOR FLEURY.

CAMILLE.

« C'est donc demain que vous partez? disait au « baron de Verneuil sa fille Camille, âgée de qua- « torze ans, et elle passait sa petite main blanche « sur le front et dans les cheveux de son père. Deux ans « sans vous voir! savez-vous que c'est bien long? Que « ne puis-je aller avec vous en Italie! — Je le voudrais, « Camille; mais mon ambassade, mes longs travaux, « tu le vois, je ne pourrais surveiller moi-même ton « éducation; du moins en partant j'ai la consolation « de te laisser au couvent de B... — Vous me croirez si « vous voulez, mon père, mais je me sens peu « de goût pour votre couvent; son aspect est si « sombre, j'en ai déjà rêvé, et mon rêve était bien « triste. — Enfant, demain, entourée de tes jeunes « compagnes tu oublieras vite ces folles idées. Mais « voilà déjà onze heures, j'ai encore quelques lettres « importantes à terminer, adieu, ma fille; sois « plus raisonnable; » et la pauvre petite, tout en embrassant son père, versait de grosses larmes, et ce n'est pas sans peine qu'elle s'arracha de ses bras.

Le lendemain une voiture mena le père et la fille au couvent de B....

Madame la supérieure demanda le baron de Verneuil? « Attendez quelques minutes dans ce parloir, madame la supérieure ne tardera pas à venir. »

Et le père et la fille attendirent, heureux d'avoir encore quelques instans à eux pour se parler sans témoin de leur douleur commune et de leur cruelle séparation.

La porte s'ouvrit, et la supérieure entra.... C'était une femme à la taille imposante, à la démarche digne et austère; un grand voile dérobait ses traits. D'abord en voyant le baron et sa fille dans les bras l'un de l'autre, elle s'arrêta; tout son corps tressaillit, et son voile s'agita; mais bientôt, réprimant cette émotion subite, elle s'approcha et leur rendit leur salut avec calme.

« Vous me voyez, madame la supérieure, dans un « moment bien douloureux pour un père; près de me « séparer de mon unique enfant, je viens vous la con- « fier, je viens vous prier de lui servir de mère.... « — De mère, dit la supérieure d'une voix si basse, « qu'elle semblait presque l'écho de sa pensée. — Votre « couvent, madame, reprit le baron, est entouré de « tant de respect et de vénération que je ne pouvais « mieux choisir pour y déposer mon trésor le plus « précieux. Veuillez quelquefois songer à ma fille.... « — Je ne l'oublierai pas, monsieur.... » Et le baron sortit tranquille sur l'avenir de sa fille.

Tout repose au couvent de B.... On n'entend plus dans les longs corridors que le pas des surveillantes de nuit. La supérieure seule veille encore, assise devant son prie-dieu, la tête dans ses deux mains. Autour d'elle, de saintes images, des symboles de paix et de résignation, une Madeleine repentante, une sainte Vierge au Mont-Calvaire, un Christ mourant. Ici rien au profane, tout à Dieu. Eh bien! au milieu de ce calme profond, auprès de ces saintes reliques, de ces pieux symboles, auprès de l'image d'un Dieu qui pardonne, quelles sont ses pensées? Une seule, la vengeance... Ce ne sont pas douces paroles de contrition qui s'échappent de ses lèvres : ici, Dieu est bien en ivoire, en peinture, sur toutes les boiseries; mais l'enfer seul est évoqué : le crucifix penche bien son ombre sur ce front de femme; mais dans ce cœur, il n'y a que de la haine. Il se passe ici un étrange mystère, et une passion profonde arrache un à un, du fond de sa poitrine, ces mots entrecoupés :

« Encore lui! jusqu'au pied de l'autel! envoyé par « l'enfer pour notre perte à tous deux... lui avec sa « fille.... Comme elle ressemble à sa mère! Un instant « j'ai cru que c'était une vision, et mon trouble a failli « me trahir, lorsque je les ai vus dans les bras l'un de « l'autre. C'est qu'elle lui ressemble tant!... Je me suis « crue encore au jour de la fête, ce jour où l'église était « parée, et où je tombai mourante sur la dalle quand « le prêtre les bénit. »

Il y eut un moment de silence, puis elle reprit d'une voix plus lugubre :

« Quels jours j'ai passés depuis! Contrainte à chan- « ger de nom, à ensevelir au fond d'un cloître mes « larmes et mes regrets! Ah! c'est une destinée bien « affreuse que celle qu'il m'a faite : me laisser, pauvre « femme! avec mes remords et mon déshonneur! »

Des larmes, en ce moment, coulaient avec abondance de ses yeux.

« Et il vient aujourd'hui chercher dans ce cloître un « asile de paix pour sa fille, et c'est moi qui dois lui « servir de mère!

« De mère... » Elle ne pleurait plus en prononçant ces mots; ses yeux étaient fixes; la lampe éclairait d'une lueur vacillante son front pâle, que sillonnaient en tous sens des veines gonflées et bleues. Elle semblait réfléchir et s'abîmer dans ses pensées.

Long-temps elle resta ainsi. Plus d'une fois l'horloge sonna les heures de la nuit, lentes et solennelles; et quand elle sortit de cette méditation, un éclair passager de joie brilla dans ses yeux, et un sourire erra presque sur sa lèvre décolorée. Au fond de l'abîme, elle avait entrevu la vengeance; et la vengeance dans une femme est plus vivace que dans un homme. Deux lames de fer pour distance, dix pas et deux balles, l'homme se venge quand il veut, à toute heure; mais une femme, quand l'outrage a passé sur son front, si elle veut laver la tache, il lui faut envelopper sa haine d'un sourire, la faire bonne, douce, prévenante, la garder ainsi quelquefois vingt ans, non endormie, mais saignante, jusqu'à ce qu'elle puisse enfin frapper au grand jour et broyer sa victime; et quand cette haine s'est irritée des ennuis du cloître, quand elle n'a eu autour d'elle que le silence des nuits, le calme, le repos, oh! alors, mille fois malheur! c'est une haine qui ne donnera jamais merci.

La nuit, pour la supérieure, avait été pénible et longue; mais le lendemain rien ne trahissait sur son visage ses récentes agitations : ses traits étaient calmes et sereins. Son premier soin fut de faire demander la nouvelle pensionnaire.

Elle s'approcha timidement, la pauvre fille, les yeux baissés. Elle aussi, elle avait veillé cette nuit; elle avait pensé à son père, si loin d'elle maintenant; elle avait contemplé avec terreur l'isolement où elle allait se trouver, sans famille, sans amie à qui confier ses peines : aussi avait-elle encore dans ses yeux des traces de larmes.

« Venez, ma fille, lui dit la supérieure d'une voix si douce que la jeune fille reprit courage, et que, élevant ses beaux yeux baissés jusqu'alors, elle essaya de porter un regard sur celle qui l'appelait ainsi. *Ma fille*..... c'était pour la première fois que ce nom venait à son oreille, dit par une bouche de femme; elle ignorait le charme qu'une mère donne à ce nom, elle qui n'avait jamais embrassé la sienne. Pauvre orpheline! elle était si heureuse de voir qu'on voulût bien s'intéresser à elle, que dans la première effusion de son cœur elle saisit la main de la supérieure pour y déposer un baiser. Celle-ci, par un mouvement involontaire, la retira; mais bientôt, la tendant à la jeune fille, elle se mit à causer avec elle de ses jeux, de ses goûts, de son éducation, et cela avec un tel abandon que l'enfant se laissait aller à toute la naïveté de son caractère. Vraiment il y avait de la fascination dans la parole, dans le regard de cette femme; oh! elle n'avait pas toujours vécu au fond d'un cloître; ce n'est pas dans sa cellule qu'elle avait appris à envelopper son langage de ces formes entraînantes; ce n'est pas la première fois qu'elle essayait la puissance de son regard. En sortant du parloir, Camille était toute joyeuse de l'indulgence de la supérieure, et celle-ci paraissait non moins satisfaite, car elle avait lu dans le cœur de la jeune fille; et avec une joie profonde elle avait compris que cette ame, non encore développée, garderait facilement l'empreinte qui lui serait donnée.

Quelques jours après, Camille n'était plus connue de ses jeunes compagnes que sous le nom de la petite favorite. La cellule de la supérieure, fermée à toutes, s'ouvrait pour elle seule; elle y passait les longues soirées d'automne, et plus d'une fois, pendant le silence de la nuit, la voix de la jeune fille retentissait, harmonieuse et sonore, accompagnée des sons d'une harpe. Le mystère de la cellule était ignoré de toutes, car la jeune fille gardait le silence; mais le souvenir de ces veilles la tenait souvent pensive et l'éloignait des jeux de ses compagnes.

C'était vraiment une magicienne habile que cette supérieure : d'abord, par des conversations douces et bienveillantes, elle avait gagné le cœur de la jeune fille; puis à ce prestige succédèrent bientôt des récits plus animés, des peintures plus vives; c'était la passion qui parlait par sa bouche, et elle éveillait au cœur de la novice des sentimens inconnus jusqu'alors; tantôt c'était sa vie à elle, tantôt celle d'une de ses amies qui avait épousé d'amour un jeune homme, et qui avait tout sacrifié pour être à lui. Il y avait tant d'art, tant d'artifice dans ces récits, que le trait portait au cœur et restait dans la blessure. Le sommeil déjà ne venait plus si vite à la jeune innocente, et bien des fois elle se retournait sur sa couche, tourmentée par des idées vagues et indécises; c'étaient des rêves bizarres, des fantômes confus : elle voyait cette jeune femme quittant tout pour celui qu'elle aimait, et il y avait dans ses songes une ivresse inexprimable.

Quelques mois se passèrent ainsi, et déjà Camille était bien changée : plus de rires, plus de joies folâtres; un monde nouveau s'était révélé à elle.

« Vous avez toute ma confiance, lui dit un jour la supérieure; je vais vous en donner une nouvelle preuve. Voici la clef de ma bibliothèque que je remets à votre discrétion. » Le soir même, par hasard sans doute, le premier volume de la *Nouvelle Héloïse* tomba entre les mains de la jeune fille. Le jour la surprit



qu'elle dévorait encore ces lettres passionnées; elle avait vidé la coupe empoisonnée jusqu'à la dernière goutte. La supérieure reconnut les atteintes du mal sur les traits pâles et décolorés de sa victime.

Héloïse fut lue en deux nuits; et, par un magique reflet, cet amour si brûlant de Julie était passé dans les yeux de Camille. Vue ainsi, on l'aurait adorée.

Mais dans *Héloïse* c'était seulement de l'amour, de l'amour dans son essence, et ce n'était pas encore assez pour les desseins de la supérieure; il fallait des livres qui parlassent aux sens, qui allumassent le désir; et, comme par enchantement, ils tombèrent aux mains de la jeune fille. Elle ne les cherchait pas; ils la cherchaient. Les Contes de La Fontaine d'abord, et par eux l'innocente fut initiée à des mystères qu'elle ne soupçonnait pas, et d'autres livres plus infâmes encore. Oh! alors le poison filtra profondément, les attaques furent violentes, et le sang fouetté jusqu'au vif. Malheureuse! rien pour l'arrêter sur le penchant de l'abîme! pas une main amie! et malgré elle, comme l'insecte qui revient à la flamme, elle revenait à ces lectures brûlantes qui faisaient monter le rouge à ses joues.

Et dire qu'il n'y avait plus dans ce cœur un souvenir vague de la religion qui avait bercé son enfance; dire que les voix harmonieuses de ses compagnes, que les accens de l'orgue si lents, si solennels, qui élèvent l'ame à la méditation, la trouvaient, elle, indifférente; dire qu'elle suivait d'un œil froid et impassible les nuages si purs de l'encens, et que la lueur mystérieuse du jour à travers les vitraux gothiques, que cette vaste église avec ses draperies, ses mosaïques et ses fresques, avec ses mille colonnes éblouissantes de lumière, n'avaient plus pour elle ni charme ni poésie. Dire qu'en présence du prêtre, et que, dans les extases les plus sublimes de la religion, quand on ne lisait sur tous ces jeunes fronts que piété et que recueillement, elle seule, à l'écart, tout entière à sa damnation, les yeux attachés sur un livre infâme, y puisait à longs traits la volupté! Et la supérieure, elle, était là, dérobée par l'ombre d'un pilier, et attachant un regard fixe sur ces traits bouleversés par la passion. Qui l'eût vue ainsi, eût tressailli d'effroi; car c'était Satan lui-même s'applaudissant de son triomphe, c'était Satan avec le rire ironique sur les lèvres.

Oh! qu'elle devait souffrir, la pauvre Camille! que de tortures pour ce faible cœur! Toujours la fièvre, la fièvre toutes les nuits, le délire, les transports, le désir veillant à sa couche, le désir se prenant à tout, jetant des regards profanes sur les images des saints exposés dans le temple pour l'exemple des fidèles; des voix inconnues à son oreille, des vertiges, partout le désir dans ses yeux, sur ses lèvres, enfin une idée fixe, un homme.

Cette fièvre ardente, ces transports, nous les avons tous connus dans nos jeunes années. Qui de nous n'a rêvé d'amour devant une vierge de Raphaël? Et ces Madeleines aux épaules nues, à la chevelure flottante, de quels désirs elles nous brûlaient le sang quand nous les voyions pleurer leur volupté passée! Et nous du moins nous pouvions dévorer du regard une de ces femmes fantômes de nos rêves; nous pouvions les entrevoir à travers l'épaisse jalousie; mais au fond d'un cloître, ces désirs deviennent de la fureur.

Elle avait calculé juste, madame la supérieure, elle connaissait l'empire des sens sur un cœur de seize ans, et elle avait jeté dans ce sein un tison qui ne devait plus s'éteindre.

Camille avait atteint le dernier période du mal: fût-ce même par le crime, elle voulait sortir de cet état accablant, et ses rêves insensés se changèrent en une résolution fixe, un homme. Mais dans ce couvent, loin du monde, loin de tous les yeux, où devait-elle trouver celui à qui elle ferait don de son cœur? Ses vœux pourraient-ils franchir cette triple grille et ces barreaux de fer? Où le trouver, l'être qu'elle avait rêvé?

Dans le couvent il n'y avait qu'un homme; encore à peine méritait-il ce nom: une figure plate et rebutante, une ame basse et servile, tel il était... La jeune fille repoussa d'abord cette idée avec horreur; mais le poison agissait toujours, et peu à peu, malgré elle, ses fantômes prirent la forme et les traits de cet homme; il devint l'ame de ses rêves, et cette figure ignoble s'embellit de tous les charmes que lui prêtait une imagination égarée. Que n'eût-on donné pour obtenir les premiers mots d'amour de cette jeune fille, pour sentir son doux parfum, sa fraîche haleine! Que n'eût-on donné pour jeter sur son existence quelques fleurs d'amour! Eh bien! non, le crime était écrit. Cette jeune fille si belle, qui naguère portait en elle quelque chose de si candide, de si naïf, qui aurait fait la gloire d'un époux, l'ornement de nos fêtes; cette frêle nature, ce cœur de seize ans, cette bouche si rose qui appelait le baiser, tout cela devint la proie d'un misérable. Dans cet amour, il ne devait y avoir et il n'y eut que de la fange. Voilà où voulait en venir la noble supérieure du couvent de B....; c'est avec de l'infamie au front qu'elle voulait la rendre à son père, c'est souillée des baisers d'un mercenaire; et cette conquête de jeune fille, il ne la chercha pas, lui; elle se livra, vous dis-je; elle alla au devant de ses brutales caresses; c'est elle qui voulut, non pas lui.... Pour la première

fois on remarqua que la supérieure avait souri : c'est que son regard était sûr, et qu'elle connaissait la chute.

Le même soir où Camille s'était perdue, une de ses amies, sortie quelques jours avant, la fit demander au parloir.

« Je te présente mon époux, » lui dit la jeune Caroline. Camille baissa les yeux. En voyant le baron de Voldemar si beau, si bien fait, elle avait compris son malheur. Ce bonheur d'être épouse, d'être mère, cet être idéal dont elle sentait le besoin, et qui aurait pu avoir les traits du baron de Voldemar, il était perdu pour elle ; des mains ignobles avaient flétri son avenir. Elle sortit du parloir les larmes dans les yeux et avec un remords de plus.

En voyant le bonheur de son amie, elle avait enfin entrevu quelle destinée elle s'était faite. Elle voulut rompre avec le crime ; mais ce n'était plus à elle de commander, à elle de vouloir : elle avait remis son honneur et ses droits à un autre. Lui qui rampait avant, commandait maintenant. Payé par la supérieure, il se laissa surprendre avec sa complice. Ignominie !

Chassée devant toutes ses compagnes, chassée avec des paroles hautaines et de mépris, non pour faute légère de jeune fille, mais pour une de ces taches indélébiles qui souillent toute une existence. Voilà son sort; et son arrêt, ce fut celle qui l'avait entraînée au crime qui le prononça. Le bourreau et le juge n'étaient qu'un. Chassée, et les cheveux blancs d'un père, ses longs services, sa haute fortune, trente ans d'une vie brillante, flétris en un jour par la honte de sa fille !

Huit jours après une voiture entra dans la cour du couvent de B.... Un homme âgé en descendit ; il était pâle, défait, et semblait sous le poids d'un chagrin violent : c'était le baron de Verneuil.

« Madame la supérieure, dit-il. — Elle est dans sa cellule. » Il y monta.

« Monsieur le baron de Verneuil, » dit celle qui l'accompagnait.

Il s'appuya contre la porte ; il tremblait de colère...

La supérieure était assise et voilée; elle se leva, puis se rassit....

« J'avais une fille, s'écria le baron d'une voix sourde ; qu'en avez-vous fait? Je vous l'avais confiée ; » et la supérieure restait impassible dans son fauteuil.

« Répondez donc ! » et il lui serrait le bras convulsivement.

Elle se releva, rejeta son voile en arrière, et fixant sur lui un regard où se peignait une ironie profonde : « Arthur de Verneuil, osez vous plaindre maintenant ! »

Hector de La Ferrière.

Académie Royale de Musique.

Robert-le-Diable. — Guillaume Tell. — Un feuilleton du *Journal des Débats*. — Madame Damoreau. — Levasseur. — Mademoiselle Falcon. — Mademoiselle Dorus.

La *recrudescence*, comme on dit, du choléra, venait ranimer cette semaine bien des terreurs assoupies, et le public, si harcelé, si tourmenté de mille fléaux divers, drames, vaudevilles, romans, épidémie, le public qui ne demande qu'un prétexte pour se dispenser de lire et d'aller voir, songeait à se tenir clos et couvert, lorsque l'Opéra, pour lutter contre cette disposition malveillante, a rappelé à lui tout son monde. *Robert-le-Diable* est revenu d'Angleterre avec l'élite de nos chanteurs *soprano*, *tenore e basso*, et le public est accouru pour fêter le retour de *Robert*, qui lui revenait triomphant et fier des applaudissemens de Londres et de Berlin. Il voulait voir, ce digne public, si ces chanteurs, qu'il avait prêtés à nos voisins d'outre-mer, lui rentraient sans avaries; si les brouillards de la Tamise n'avaient pas voilé le chant si pathétique du duc des Normands, les accens si pleins d'ironie de Bertram, et les roulades perlées de son Isabelle. Il a vu tout cela, et, de plus, il a vu une timide jeune fille s'essayer dans ce rôle difficile, créé par une autre jeune fille à l'ame si jeune et si ardente; et cette autre jeune fille, plus audacieuse encore, luttant contre les souvenirs redoutables laissés dans le chant d'Isabelle par la plus parfaite de nos cantatrices. — Madame Damoreau n'a reparu que deux jours plus tard, dans la Mathilde de *Guillaume Tell*.

Or, à propos de *Guillaume Tell*, j'ai à relever certaines erreurs d'un critique spirituel qui (sans le vouloir) a failli grandement scandaliser tout ce que nous avons à Paris d'hommes de goût et d'intelligence en musique. Il y a huit jours, je combattais un homme de connaissances spéciales, un professeur habile, dont j'estime profondément le savoir ; seulement nos vues n'étaient pas les mêmes, et j'ai cru devoir les discuter. Aujourd'hui c'est un jeune littérateur bien léger, bien vif, qui a cru qu'avec de l'esprit et de l'imagination on pouvait faire de la critique musicale, et parler d'un opéra comme on parle d'un vaudeville. La partie est moins rude.

Je déclare pourtant que je ne prétends pas me faire le champion de l'art contre tous les critiques qui le macèrent : la tâche serait trop lourde. La plupart de ces Messieurs, bons littérateurs du reste, savans estimables, inspecteurs de l'Université, etc., etc., en agissent avec la pauvre musique comme cet ours de La Fontaine, qui, pour chasser une mouche du visage de son ami,

> Vous empoigne un pavé, le lance avec raideur.

Ils croient apercevoir une légère tache, une tache de de...



et les voilà bouleversant toute la conception de l'artiste pour la dénaturer. Que leur importe, au fait, et comment leur prouver qu'ils ont tort? Sont-ils musiciens?... pas plus que mon critique, dont au reste je ne releverais pas les erreurs si elles n'avaient été la cause d'un quiproquo assez singulier.

Voici le fait. On a lu, dans le *Journal des Débats* du 13 ou 14, un feuilleton sur *Guillaume Tell*, où l'on a vu que *Rossini s'était rapetissé pour se faire musicien français*, que pour faire *Guillaume Tell il avait courbé la tête, ployé les genoux*, et autres idées semblables. « Comment, a-t-on dit, est-ce bien là l'opinion d'un homme aussi versé en musique? Mais, en vérité, c'est incroyable; lui qui a étudié la plupart des opéras étrangers, qui a naturalisé en France *Robin des bois*, qui a traduit les opéras de Rossini, et qui connaît si bien la musique italienne!..... » Et les étonnemens ne prenaient point de fin, lorsque l'on s'aperçut que le feuilleton, au lieu du XXX., portait en croupe le spirituel et joyeux J. J. La chose alors parut toute naturelle; car il est notoire dans le monde musical que l'auteur de *l'Ane mort* et de *Barnave* serait fort embarrassé de dire pourquoi, la clef étant armée de tels ou tels signes, le morceau est dans tel ton plutôt que dans tel autre, et encore plus embarrassé de suivre la résolution d'un accord ou la marche d'une modulation.

Mais, direz-vous, ne saurait-on, sans études spéciales, avoir ses idées en musique? Avoir son goût, oui; ses idées, non.

Ainsi, permis à l'auteur de *Barnave*, pendant que, depuis Rousseau, tout ce qui est doué en France d'une oreille musicale a gémi sur le jeu faux et barbare de nos trompettes de régiment, de regretter, lui l'auteur de *Barnave*, que les compositeurs de musique LUI *aient gâté*, par la trompette à clefs, *la belle âpreté*, *l'âpreté* spéciale de l'instrument. C'est un goût particulier à lui, et je n'ai pas le droit de l'en blâmer. Je sais des gens qui aiment l'ognon cru, et d'autres qui ne voient pas de musique préférable à un cor de chasse bien sec, placé sous une arche du pont des Arts, et faisant redire un vigoureux *halali* aux échos de l'Institut et de la rue de Seine.

Mais voilà qui est pire : l'auteur de *Barnave* prétend qu'à propos de *Guillaume Tell*, *Rossini s'est rapetissé pour se faire musicien français*. *Voyez*, s'écrie-t-il, *comme il a courbé la tête, comme il a ployé les genoux!* Trouvez-vous pas, en effet, qu'il a fallu prodigieusement se rapetisser pour venir de *Cenerentola* et de *l'Italiana in Algeri* à *Guillaume Tell?* pour descendre de ces opéras fioriturés et jolis à une œuvre à la Gluck, œuvre large et grandiose? *Guillaume Tell* est le chef-d'œuvre de Rossini. Sans doute, si Rossini n'eût fait que *la Gazza* ou *Othello* et *Guillaume Tell*, on pourrait balancer, et dire de bonnes raisons des deux côtés; car *la Gazza* et *Othello*, pris isolément sont aussi des chefs-d'œuvre. Mais sortez de *Guillaume Tell* et prenez tous les opéras italiens de Rossini, vous n'en trouverez pas un qui présente un type entièrement pur de redites, pas un seul qui porte un puissant cachet d'originalité, sans réminiscence ni mélange des œuvres antérieures. Dans tous les opéras de Rossini vous retrouvez de l'*Othello*, dans tous de *la Sémiramide*, dans tous de *la Gazza*. *Guillaume Tell* seul a rompu avec toute cette facture de mélodies italiennes coulées au même moule. Il existe, lui, *Guillaume Tell*, opéra unique où *Othello* ni aucun autre n'ont rien à revendiquer.

L'auteur de *Barnave* s'inquiète peu de la cohérence de ses idées. Après avoir déploré dans *Guillaume Tell* l'absence de ce genre italien qui lui plaît si fort dans les autres opéras de Rossini, il s'écrie avec admiration, à propos du duo du premier acte : « *Quelle couleur allemande!* » De la couleur allemande!... Avez-vous entendu de la musique allemande, monsieur? avez-vous médité ce que nous avons médité d'auteurs allemands connus en France, monsieur? Avez-vous lu Weber, Mozart, Beethowen? Lisez-les, monsieur, et vous saurez ce que c'est que la couleur allemande, monsieur; et vous ne croirez plus qu'elle se compose uniquement de l'absence des roulades.

Et puis, plus bas, l'auteur de *Barnave*, entrant dans le détail, blâme Rossini d'avoir, à la fin du deuxième acte, amené successivement ses troupes de montagnards. Il trouve que le chœur, attaqué subitement par toute la masse des voix, eût produit beaucoup plus d'effet. Je n'en doute pas, par la raison que quinze voix font moins de bruit que quarante; mais il s'agit de voir l'intention du compositeur. L'opéra de *Guillaume Tell* ne manque point de chœurs attaqués par toutes les masses; déjà, au premier acte, nous avons pu apprécier cet effet. Ce que le *Maestro* veut peindre ici, ce n'est pas une conspiration, une émeute éclatant tout à coup, bruyante et forcenée; c'est une conjuration silencieuse qui se noue graduellement, s'accroît, se grossit de l'arrivée successive des masses partielles, et va roulant *crescendo* jusqu'à un *forte* vigoureux qui se termine par cette magnifique clameur : *Aux armes! aux armes!* — De quel côté est l'effet le plu neuf?

L'auteur de *Barnave* conclut que *Guillaume Tell* est un chef-d'œuvre, mais un chef-d'œuvre perdu, incompris du public. Doucement, je vous en prie, ne calomnions pas le public; je veux bien, avec l'auteur de *Barnave*, que le public parisien soit musicalement le plus Boétien de tous les publics. Cependant il faut lui rendre justice aussi; il a compris *Guillaume Tell*, il l'a aimé, il l'a applaudi, il l'applaudit encore tous les jours; il l'a bien compris, il a vu là un grand élan de l'artiste, un élan sublime, et il a crié *bravo!* Ne calomnions pas le public.

En résumé, que penser de tout ceci? C'est qu'on peut avoir une richesse de style et d'imagination intarissable, faire des livres charmans, écrire fort joliment le feuilleton, et ne rien entendre en musique. Passons.

C'est dans le deuxième acte de *Guillaume Tell*, suivi *du Dieu et la Bayadère*, que madame Damoreau a fait sa rentrée; elle y a été, comme d'habitude, parfaite. C'est bien la plus merveilleuse cantatrice que nous ayons jamais eue. En entendant madame Malibran et nos autres *Donne*, on éprouve toujours un sentiment d'inquiétude; on craint que ces traits brillans, ces roulades rapides, ne s'achèvent pas;

il semble parfois que cette voix pétillante va se briser comme verre, et la fin du point d'orgue vous arrache toujours une respiration pénible. C'est tout différent pour madame Damoreau : cette voix si pure, si limpide, vous laisse dans un calme parfait; vous la savourez à loisir avec une sécurité complète. Quelque difficile que soit le trait où elle s'engage, vous sentez qu'elle en sortira glorieusement et sans effort, et vous jouirez dans un suave repos de tout le plaisir de la mélodie.

Robert-le-Diable nous a offert à la fois la rentrée de Levasseur, le début de mademoiselle Falcon dans le personnage d'Alice, et celui de mademoiselle Dorus dans le rôle d'Isabelle.

Je ne conçois pas que Levasseur, sûr de sa voix et de la faveur du public, montre autant de défiance et de timidité. Il a créé d'une manière originale le rôle de Bertram; il a su empreindre sa belle voix de je ne sais quel mélange de dignité et de froide ironie qui caractérise bien le personnage. Il y est toujours applaudi, et pourtant il paraissait tremblant et craintif comme un débutant.

Certes, il avait moins d'assurance que mademoiselle Falcon, qui pourtant a tremblé un peu à la première cavatine. Complétement rassurée au troisième et au cinquième acte, elle a déployé ses moyens qui sont étendus. Elle a une voix sonore, pleine et moelleuse, surtout dans les notes aigues. Ses notes graves sont aussi bien timbrées : il faut qu'elle s'exerce à bien poser les sons du *medium*. Elle a de plus de l'ame et de la beauté; elle paraît sentir très vivement : c'est plus qu'il n'en faut pour réussir; aussi a-t-elle obtenu un grand succès. On l'a redemandée après la pièce, avec Nourrit. J'ai bien peur qu'on ne gâte mademoiselle Falcon à force d'applaudissemens et de flagorneries; il faut qu'elle se persuade qu'elle a encore beaucoup à travailler, surtout pour se défaire d'une propension malheureuse à jeter sa voix au dessus du ton.

Parlons de mademoiselle Dorus : elle aussi tremblait bien fort. Petite Alice! si gentille, si fraîche, si passionnée; il lui fallait vêtir le manteau royal, s'envelopper de dignité et chanter en princesse. Elle avait là dans l'oreille cette voix de madame Damoreau, et cette facilité incroyable à rendre les traits les plus hérissés de difficultés : il y avait de quoi trembler. Sans doute mademoiselle Dorus est encore à quelque distance de la perfection du modèle : sa voix, quoique souple, ne se plie pas avec cette délicieuse flexibilité que nous admirons en madame Damoreau ; il lui faut encore volcaliser beaucoup pour rendre d'une manière satisfaisante les traits en octaves et en triolets qui se trouvent à la fin de sa première cavatine du deuxième acte; mais elle a, de plus que madame Damoreau, de la chaleur, de l'entraînement : le reste peut s'acquérir.

J'espère désormais qu'avec mesdames Damoreau, Dorus et Falcon, nous aurons plus rarement occasion d'entendre mademoiselle Jawureck, qui, avec la voix peut-être la plus moelleuse de l'Opéra, est parvenue à force de négligence à se faire redouter de quiconque apprécie la justesse du chant.

V F.

REVUE DRAMATIQUE.

THÉATRE DE LA PORTE ST.-MARTIN.

Le Barbier du roi d'Aragon.

PIÈCE EN TROIS ACTES
DE MM. ADER, DUPEUTY ET FONTAN.

Vous vous rappelez les escapades du seigneur don Carlos (depuis le très redoutable empereur Charles-Quint) dans le drame de Victor Hugo; vous n'avez pas oublié les galanteries errantes et les bonnes débauches du royal élève du gros, du gras, de l'effronté Falstaff, de ce Henri que M. Alexandre Duval, de l'Académie française, mit un beau jour en prose et en drame pour la plus grande joie de la littérature impériale, et sans trop se soucier de Williams Shakspeare. Eh bien! le roi d'Aragon est un prince de cette espèce là, un joli prince qui court le pays pour inspecter les beaux yeux et les fraîches joues de ses humbles sujettes, ne s'arrêtant de préférence ni dans le palais ni dans la chaumière, mais dans tous les deux à la fois, pourvu qu'il y trouve dame aux blanches mains et aux lèvres roses, ou fillette vive, agaçante et svelte. Peu importe à S. M. le roi d'Aragon que ses sujettes soient duchesses ou bergères; c'est la qualité de la bouche, du pied, de la taille, etc., qu'il demande, non celle du blason. Oh! l'aimable prince et le vrai connaisseur!

En cherchant ainsi les beaux yeux de son royaume, Alphonse rencontre les yeux de Paquita. Le voilà, notre prince, qui a grande envie de Paquita! Il faut Paquita à monseigneur le roi d'Aragon! or Paquita est une vertu de première qualité. Paquita résiste; le roi fait enlever Paquita : moyen simple et monarchique.

Il ne sait pas une chose le seigneur Alphonse, c'est qu'il a enlevé la fiancée de son barbier. Voici une belle maxime à l'usage des princes : Il vaut mieux quelquefois toucher à la femme ou au palais d'un grand, qu'à la chaumière ou à la femme d'un petit. Si Alphonse avait pris la femme de son chambellan, de son ministre, de son premier écuyer, ministre, écuyer, chambellan se seraient crus trop honorés de l'aventure :

Vous me fîtes, seigneur,
En la prenant beaucoup d'honneur!

Le barbier se fâche : le barbier n'a point de ces hautes résignations de cour, qui font qu'on échange ou qu'on prête sa femme au besoin. Le barbier en veut au prince qui lui prend sa fiancée : il s'emporte, il tempête, il menace; et, trouvant sous sa main une bande de conspirateurs qui aiguisent le poignard pour tuer le roi, tout résolument se met du nombre, apportant pour arme son rasoir.

Je vous le dirai bien : au lieu d'un barbier fidèle, qui lui rasait le menton avec dévouement, le frisait avec innocence, le pommadait avec amour, Alphonse par un rapt s'est fait un barbier conspirateur, qui, au lieu de la barbe, veut tout bonnement, à l'occasion, lui couper le cou. Le cou du prince coupé, la conspiration doit escalader les murs du palais, à un signal donné, et faire en Aragon une bonne et belle révolution. Si mon barbier avait eu un grain de courage et quelque peu d'énergie, l'affaire du roi d'Aragon était

faite; mais le rasoir tremble dans sa main au moment de l'exécution; la conspiration avorte, le roi d'Aragon triomphe, les rebelles sont chargés de fer, comme dans le meilleur mélodrame ou la plus belle tragédie de MM. Jouy et Arnault.

Maintenant il faut procéder à la punition du coupable; Alphonse en veut surtout à son traître de barbier. Je sais plus d'un bon roi qui le ferait pendre, écarteler et brûler en plein midi. Alphonse n'est pas un prince de cette bonté, mais un prince facétieux avant tout; Alphonse se contente de faire peur au barbier en prenant son rasoir et en le menaçant de lui couper le cou, comme il a voulu faire, lui barbier, à son seigneur et maître. Le barbier a peur; après quoi Alphonse proclame une amnistie générale.

Rois, respectez la femme de votre barbier! Barbiers, contentez-vous de faire la barbe tous les matins à votre prince!

GYMNASE.

Clotilde, drame en deux actes, de M. Ancelot.

Où est M. Scribe? que fait M. Scribe? M. Ancelot au Gymnase! Rendez-moi M. Scribe!

Clotilde est une jeune fille élevée avec toutes les précautions qu'on a prises, dès long-temps, à l'Opéra-Comique, au Vaudeville et autres lieux, pour faire une innocente; c'est-à-dire une niaise qui fait de l'innocence avec des couplets en pointes et des phrases prétentieuses: voilà l'innocence comme nous l'entendons, le cœur fardé et les lèvres peintes. Clotilde a été élevée ainsi par une espèce de philosophe qui admire son ouvrage, mais si fort admire, qu'il en devient fou d'amour. Donc l'instituteur philosophe aime passionnément mademoiselle Clotilde. Un beau jour, Clotilde, en sautillant et en battant des mains, comme toutes les innocentes et toutes les vertus de son espèce, Clotilde vient faire au philosophe une confidence si claire et si nette, que le philosophe découvre que, s'il aime son élève, son élève ne l'aime pas. C'est un beau jeune homme qui a surpris le cœur de mademoiselle Clotilde, sans que mademoiselle Clotilde s'en doutât. L'innocente! Alors le philosophe se désespère, et puis, en toute hâte, il veut marier Clotilde au beau jeune homme. Clotilde s'aperçoit que le philosophe souffre et pleure en secret: c'est ce mariage qui le rend triste. Clotilde, voyant cela, ne veut plus se marier avec son beau jeune homme: elle veut se marier avec le philosophe pour ne pas lui faire de la peine. Cela est bien: voici qui est encore mieux. Le philosophe ne veut plus se marier avec Clotilde. Clotilde va trouver le philosophe dans sa chambre pendant la nuit; vous entendez, pendant la nuit! Elle le force, en se compromettant ainsi, à la prendre pour femme: le tout pour réparer le scandale de l'entrevue nocturne. Ce calcul est bon; car voici le philosophe qui veut bien épouser Clotilde. Maintenant que le philosophe veut bien épouser Clotilde, Clotilde pleure et regrette son beau jeune homme. Alors le philosophe n'épouse pas Clotilde, et Clotilde épouse le beau jeune homme.

Rendez-moi M. Scribe!

THÉATRE DES VARIÉTÉS.

Les Amours de Paris, de M. Dumersan. Rentrée de mademoiselle Colon.

Vous savez bien, et depuis long-temps, ce que c'est que les amours de Paris: toutes les romances vous l'ont dit, et tous les contes de M. Bouilly, et toutes les idylles de l'*Almanach des Muses*. Des amours perfides, traîtres, scélérats s'il en fut; des amours d'argent, des amours de rentes, de fin du mois; de bien vilains amours, en vérité! M. Dumersan a eu la bonté de vous redire cette haute et grande vérité en deux actes, défendus par une formidable artillerie de couplets. M. Dumersan a rendu là un bien grand service à la morale, à la philosophie et à l'humanité! Gloire à M. Dumersan!

Ce qu'il y a de bon à voir dans *les Amours de Paris*, c'est mademoiselle Jenny Colon, fraîche et gaie et franche beauté de province, qui vient affronter tous les dangers de cette odieuse, terrible, épouvantable, exécrable capitale appelée Paris. Mademoiselle Jenny Colon est retournée pure et sainte dans sa province, échappant aux piéges tendus à l'innocence dans tous les coins de cette maudite ville. On peut voir tous les soirs mademoiselle Jenny Colon remportant la même victoire, de huit à neuf heures du soir, au théâtre des Variétés, à côté du Panorama, et chantant, à la grande satisfaction du public, de grands et petits airs, sans craindre la roulade. On applaudit beaucoup mademoiselle Colon et ses jolies roulades.

THÉATRE DU PALAIS-ROYAL.

La Tentation, de MM. Leven et Deforge. Plaisante bouffonnerie; parodie amusante du grand ballet de l'Opéra; diablerie en miniature. Antoine et son compagnon ont fort égayé les habitués du petit théâtre de M. Poirson, qui a l'habitude d'égayer et de faire rire ainsi ses gens très souvent tout le long d'une soirée. Joli privilége, qui ne fait pas partie du cahier des charges accepté par l'Opéra et M. Véron. L'Opéra prend sa revanche par autre chose. Chacun son lot!

Variétés.

Le succès qu'obtiennent les portraits de M. Léon Noël, par le double mérite de la ressemblance et de l'exécution, nous a déterminés à donner une suite à cette galerie de ceux de nos contemporains les plus célèbres dans les arts et dans les lettres. Aujourd'hui, avec le portrait de M. Alexandre Dumas que M. Léon Noël a traité avec son bonheur accoutumé, notre livraison contient celui de M. Alfred de Vigny, dont la physionomie rêveuse et spirituelle a été reproduite avec une grande finesse et une grande vérité par M. Giroux.

Nous voulons toujours joindre au portrait de chaque artiste une appréciation juste et détaillée de son talent et de ses ouvrages; mais *l'Artiste*, formant un recueil complet, il n'y a aucun inconvénient pour les abonnés à ce que cette appréciation et le portrait se trouvent quelquefois dans des livraisons différentes. Une des plus prochaines contiendra un article sur M. Alexandre Dumas; et pour M. Alfred de Vigny, nos abonnés trouveront dans la XIIIe livraison du deuxième volume, des considérations aussi profondes qu'exactes, écrites par un de nos critiques les plus remarquables, sur le génie et les productions de l'auteur de *Cinq-Mars*.

Dessins. { Alfred de Vigny. Alexandre Dumas. Effémi.